

The Library
of the
University of North Carolina



Endowed by The Dialectic
and
Philanthropic Societies

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



ENDOWED BY THE
DIALECTIC AND PHILANTHROPIC
SOCIETIES

BUILDING USE ONLY

CT143
.M5
t.39
c.2

Lib
North Carolina

~~This book must not be
taken from the Library
building.~~

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

XXXIX.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLTAIRE.)

TOME TRENTE-NEUVIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, 38,

ET

LEIPZIG

LIBRAIRIE DE F. A. BROCKHAUS,

Library, Univ. of
North Carolina

THE JOURNAL OF THE

ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

FOUNDED IN 1871

VOLUME 100 PART 1 1970

EDITED BY
J. H. REES

Published by the Royal Anthropological Institute
21, BEDFORD SQUARE, LONDON, W.C.1

Subscription price, £10.00 per volume



1970

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

S

SELCHOW (JEAN-HENRI-CHRÉTIEN DE), né à Werningerode, le 26 juillet 1732, étudia à Gœttingue, y fut nommé professeur de droit en 1757 et passa, en 1782, avec le même titre, à Marbourg, où il mourut le 21 avril 1793. Son cours de jurisprudence attira longtemps de tous les côtés de l'Allemagne des jeunes gens studieux, et sa renommée littéraire s'accrut surtout par ses *Eléments du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*), dont il a paru huit éditions de 1757 à 1793, et qui a été adopté comme élémentaire par la plupart des universités de l'Allemagne. Ses *Elementa juris publici germanici*, qui furent imprimés pour la première fois en 1769, ne jouissent pas de la même réputation. Selchow s'occupa aussi du droit romain ; mais ses écrits sur cette matière se distinguent plutôt par un latin clair et élégant que par des vues philosophiques et une bonne méthode. La vivacité de son esprit, jointe à une haute opinion de son mérite, lui attira un grand nombre de querelles. Il fut le collaborateur de plusieurs ouvrages périodiques, dans lesquels il se livra souvent à une critique vive et sévère, surtout à l'égard des ouvrages de droit. Ses écrits sont bien inférieurs, sous le rapport du plan et de la méthode, à ceux que Pütter avait publiés avant lui sur la même matière. Comme tous ceux des professeurs de Gœttingue, ils offrent l'avantage d'une notice exacte des ouvrages composés sur des sujets analogues, avantage principalement dû à l'usage de la bibliothèque de cette ville, une des plus riches de l'Europe. Sa vie fut publiée en latin en 1796, par un professeur de Marbourg, sous ce titre : *M. C. Curtii Memoria J. K. C. de Selchow*, et elle est insérée dans l'*Almanach de jurisprudence*, par Koppe (année 1796). Voyez aussi le *Nécrologe* de Schlichtegroll, t. 2, p. 41, etc. Z.

SELDEN (JEAN), appelé par Grotius *la gloire de l'Angleterre*, naquit le 16 décembre 1584, à Salvington, dans le comté de Sussex. Il fit ses premières études à l'école de Chichester, et ses progrès dans les langues savantes furent si rapides qu'à l'âge de dix ans il composa un distique latin, qui fut gravé sur la porte de sa maison natale. Selden fut admis à quatorze ans à Hart-Hall, à

Oxford. Il passa trois ans dans cette université et vint au Temple, où il acquit une grande célébrité. Dès lors aussi il se lia avec les hommes les plus distingués de cette époque, Cambden, Spelman, Robert Cotton et l'archevêque Usher. En 1607, il termina un recueil chronologique de tous les documents recueillis sur les matières publiques ou privées d'Angleterre jusqu'à la conquête. En 1610, il publia deux traités, l'un en anglais, intitulé *England's epinomis*, et l'autre en latin, intitulé *Jani Anglorum facies altera*. Dans la même année, il publia un petit ouvrage intitulé *the Duello, or single combat*, divisé en deux parties, le duel extrajudiciaire, dont il parle très-légalement, et le duel judiciaire, dont il développe les règles et les formes telles qu'elles ont été pratiquées en Angleterre depuis l'entrée des Normands. Cette dernière partie fut réimprimée à Londres, en 1706. A la prière de Michel Drayton, Selden rédigea des notes sur les dix-huit premiers chants du *Poly Olbion*, ou description en vers alexandrins des différents comtés d'Angleterre. En 1614, il donna au public un traité des titres d'honneur (*Titles of honour*), dont la seconde édition parut en 1631 et la troisième en 1672. Une traduction latine, par Simon-Jean Arlow, fut imprimée en 1696, à Francfort. Cet ouvrage surpasse tout ce qui a été publié sur la même matière. En 1616, l'auteur réimprima et enrichit de notes l'*Eloge des lois anglaises* de Jean Fortescue. Vers le même temps, Bacon ayant été nommé chancelier, Selden lui adressa un livre intitulé *Bref exposé sur la dignité de lord chancelier d'Angleterre*. En 1617, il s'occupa d'un traité sur le séjour des juifs en Angleterre, et dans la même année, d'un ouvrage ayant pour titre : *De Diis Syris syntagmata duo*, réimprimé en Hollande, en 1627, et à Leipsick, en 1662 et 1680. En 1618, il jeta l'alarme dans le clergé anglican par l'attaque vigoureuse qu'il fit de la doctrine du droit divin des dîmes, dans son histoire de cette prestation ecclésiastique. Des plaintes furent portées contre lui au roi Jacques I^{er}, qui le fit traduire devant une commission de cour supérieure. Selden reconnut sa faute. L'ouvrage fut prohibé, et il fut défendu à l'auteur de répondre aux réfutations qu'on en ferait. Il en

parut deux, auxquelles Selden fit des réponses qu'il distribua manuscrites à ses amis. Deux autres pamphlets furent encore dirigés contre son histoire : mais il mit fin à cette controverse, en déclarant, dans un court précis, qu'en publiant son *Histoire des dîmes*, il n'avait entendu traiter qu'une question historique, sans vouloir porter atteinte à l'origine toute divine de ce droit. En expiation de ses torts et par déférence pour le roi Jacques, il publia trois opuscules, l'un sur le nombre 666, l'autre sur Calvin, le troisième sur la naissance de Jésus-Christ. Lors de l'assemblée du parlement, en 1621, Jacques I^{er} prétendit que les privilèges des communes n'avaient d'autre fondement que la tolérance des monarques. Le 18 décembre fut enregistrée une protestation portant que les libertés, franchises et juridiction du parlement sont autant de droits formels et héréditaires des sujets anglais. La dissolution du parlement s'ensuivit, et le roi fut tellement irrité de cette protestation qu'il la déchira de sa propre main et fit emprisonner Selden comme en étant le principal auteur. Traduit au conseil privé, Selden ne tarda pas à être mis en liberté. Il composa par ordre de la chambre des pairs une dissertation sur les privilèges des barons, et vers le même temps, un traité sur les fonctions judiciaires du parlement, qui n'a été imprimé qu'après sa mort, en 1681, et qui n'est digne ni de son savoir ni de sa réputation. Il paraît que le chancelier Bacon consulta Selden sur la validité de la sentence prononcée contre lui, et que celui-ci lui indiqua les moyens de se pourvoir en nullité. Ce fut en 1623 qu'il fit imprimer l'ouvrage d'Eadmer, moine de Canterbury, ayant pour titre : *Historia notorum sive sui seculi*, contenant l'histoire des affaires publiques depuis 1066 jusqu'en 1122. En février 1624, il fut élu député au parlement pour le bourg de Lancastre ; mais il n'y parla point et fit seulement partie de quelques comités. Aussi, lorsque Charles I^{er}, qui venait de succéder à Jacques, eut convoqué un autre parlement, les habitants du comté de Lancastre, n'ayant pas trouvé leur député assez violent contre la dernière cour, en élurent un autre ; mais il se fit députer par le Whitshire. Alors il s'unit à Wentworth, Noy et quelques autres ennemis de la cour et du duc de Buckingham. Dans le parlement suivant (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre et de poursuivre son jugement devant la chambre des lords. Ce fut même lui qui eut la mission spéciale d'attaquer le duc sur ses prévarications. En juin 1626, le parlement fut de nouveau dissous et le roi forcé de recourir aux emprunts. Plusieurs seigneurs, ayant refusé de payer, furent arrêtés. Selden plaida pour l'un d'eux, sir Edouard Hampden. Ses efforts furent inutiles. Réélu, en 1628, par le comté de Lancastre, dans le troisième parlement de Charles I^{er}, il eut une grande part au succès du célèbre *bill*

des droits, qui passa le 4 avril de cette année. C'était vers ce temps que les fameux marbres de Paros avaient été apportés chez le comte d'Arundel. Lorsque la *pétition des droits* eut été accordée, Selden se retira à Wrest, dans le comté de Bedford et consacra tout l'été à son excellent commentaire sur ces marbres, sous le titre de *Marmora Arundeliana, sive Saxa græca incisa*, 1629, in-4^o. Ce commentaire nous a valu les belles éditions de Prideaux, en 1676, et de Maittaire, en 1732, la dernière sous le titre de *Marmora Oxoniæ*. Durant la session de 1629, Selden, sur une pétition des imprimeurs et des libraires de Londres, défendit la liberté de la presse contre les décrets de la chambre étoilée. Il mit également beaucoup d'ardeur à démontrer l'illégalité des droits de tonnage établis sans le consentement du parlement. Le président refusa de mettre la question aux voix. La chambre fut ajournée, puis dissoute, et des mandats d'arrêt furent lancés contre plusieurs membres, notamment contre Selden. Traduits devant la cour du banc du roi et devant la chambre étoilée, ils demandèrent leur liberté sous caution. Les juges en référèrent au roi. Les délais expirèrent et les accusés restèrent en prison. Au terme suivant, les juges demandèrent non-seulement une caution de se représenter, mais même une caution de bonne conduite. Les accusés s'y refusèrent : Selden fut transféré dans une autre prison et n'en sortit que l'année suivante, en donnant caution. Ce ne fut qu'en 1634 que, sur une pétition présentée au roi, il obtint une décharge entière. Il avait composé dans sa prison son savant livre : *De successionibus in bona defuncti ad leges Hebræorum*, imprimé pour la première fois en 1631, avec cette épigraphe : *Et sordes arcæ inter vincla recusat*, et réimprimé en 1636, avec un traité : *De successionibus in pontificatum Hebræorum*, qu'il dédia à l'archevêque de Canterbury. Ces deux ouvrages ont été réimprimés à Leyde, en 1638, avec des additions de l'auteur, et à Francfort, en 1673. On sait que, vers 1609, Grotius avait publié un livre intitulé *Mare liberum*, pour établir le droit que réclamaient les Hollandais de naviguer dans les Indes orientales, malgré l'opposition des Espagnols et des Portugais. Quelques années après, Selden combattit les principes de Grotius dans son *Mare clausum*. Quoiqu'à dire vrai, le *Mare clausum* ne soit pas une réfutation catégorique de l'ouvrage du publiciste hollandais, cependant l'opposition des titres annonce suffisamment l'intention et le but de Selden. A l'époque où il encourut la disgrâce du roi Jacques, par la publication de son *Histoire des dîmes*, l'amiral d'Angleterre ayant ouï parler d'un ouvrage de ce jurisconsulte sur le domaine de la mer, en rendit compte au roi. Jacques donna ordre de mettre cet écrit en état d'être publié, et dans l'été de 1618, Selden présenta son manuscrit au monarque, qui le fit soumettre à l'examen de

Henri Marten, président de la cour d'amirauté, lequell l'approuva. Alors l'amiral présenta Selden au roi pour obtenir l'impression. Jacques était sur le point d'en signer l'ordre, lorsqu'il se souvint que l'ouvrage contenait certain passage qui pourrait déplaire au roi de Danemarck, qu'il ne voulait pas offenser, parce qu'il lui devait une somme considérable et voulait lui en emprunter une plus forte encore. Selden retrancha ce passage; dès lors l'ouvrage demeura pendant quinze ans oublié dans le cabinet de l'auteur. On lui objectait que certains passages semblaient restreindre la juridiction de l'amirauté, que d'autres pourraient contrarier les vues du roi dans ses plans à l'égard des puissances étrangères. Sous le règne suivant, d'autres objets fixèrent l'attention de Selden, et ce ne fut qu'au printemps de 1635 que, des prétentions maritimes étant controversées dans un débat avec la Hollande, on déterminâ Charles I^{er} à ordonner la publication de ce livre. Telle est l'histoire de cet ouvrage fameux, et c'est dans Selden lui-même que ces notions ont été puisées. L'ouvrage est dédié au roi Charles, et la préface est datée d'Inner-Temple, 4 novembre 1625. Par une déclaration enregistrée le 26 mars 1636, le roi ordonna que trois exemplaires de cet ouvrage, « où se trouve « être établie la preuve du domaine souverain « de la Grande-Bretagne sur les mers d'Ecosse « et d'Irlande », fussent déposés aux archives du conseil de la cour de l'échiquier et de la cour de l'amirauté. Il fut traduit en anglais en 1652, à l'époque de la rupture entre l'Angleterre et la Hollande, par Marchmont Needham, et après la restauration, par J. H. (probablement Jacques Howel). En soutenant la cause de la liberté des mers, Grotius avait peu développé sa doctrine, sans doute parce que, fondée sur le droit naturel, elle lui paraissait incontestable et absolument démontrée. Selden, au contraire, invoqua l'autorité des publicistes favorables à la sienne, de l'auteur anonyme du *Consolato del mare*, d'Aibéric Gentilis, etc., celle même des saintes Ecritures et des poètes anciens. Il épuise tous les sophismes pour faire prévaloir l'opinion contraire. « Le « *Mare clausum*, dit Gérard de Rayneval, est un « monument remarquable des efforts dont est « susceptible l'imagination quand l'amour-propre ou un patriotisme exagéré l'aiguillonne. » Selden caressait les vues ambitieuses de son gouvernement. Charles I^{er}, auquel il dédia son ouvrage, en avait tellement adopté les principes qu'il chargea Carleton, son ambassadeur à la Haye, de porter plainte aux Etats-Généraux contre l'audace de Grotius, qui avait osé soutenir la liberté des mers et demander qu'on en fit un exemple. Ces principes furent aussi ceux de Cromwell et de son parlement, et ils donnèrent lieu à la guerre contre les Provinces-Unies. Enfin Guillaume III, dans un manifeste où il reprochait à Louis XIV d'avoir laissé violer par ses sujets le

droit de souveraineté de la couronne d'Angleterre sur les mers britanniques, et George III, dans les dernières guerres, ont suffisamment prouvé qu'ils n'avaient point abandonné la doctrine de Selden. Jusqu'à Gérard de Rayneval, aucun auteur français n'avait attaqué les paradoxes du subtil et savant jurisconsulte anglais. C'est en 1811 que le diplomate français analysa la dissertation dont il s'agit dans son traité intitulé *De la liberté des mers*, et qu'il réfuta Selden avec une grande force de dialectique. En 1640, le roi convoqua un nouveau parlement, où Selden vint comme député d'Oxford. Il fut nommé membre de plusieurs commissions et spécialement de celle qui fut chargée de préparer l'accusation contre Strafford; mais il paraît qu'il s'opposa fortement à cette poursuite et que le parti de l'accusation porta son nom sur une liste de prétendus ennemis de la justice. Il y eut dans la même session une discussion assez vive entre Selden et Grimston, au sujet de la suspension des ministres par l'autorité épiscopale. Tous les efforts de Selden ne purent empêcher que le bill qui tendait à exclure le clergé des fonctions législatives et judiciaires ne fût reçu à la chambre, le 17 mars 1641. Selden avait composé de 1636 à 1640 son livre : *De jure naturali et gentium juxta disciplinam Hebræorum*, où il arrange en système toutes les lois des Hébreux qui concernent le droit naturel et les sépare d'avec celles qui se rapportent à la constitution particulière de la nation juive. Budée, professeur à Halle, en a donné un abrégé en 1695. Quoique Milton, dans un traité intitulé *Areopagitica*, fasse un grand éloge de cet ouvrage et quoiqu'il soit aussi vanté par Puffendorff, il pèche cependant par la clarté et la méthode, et, quant au fond, il n'a pas contribué au progrès de la science du droit naturel. Cependant Selden jouissait alors d'une telle considération dans sa patrie qu'il ne tenait qu'à lui de choisir parmi les places les plus considérables. On prétend que Charles I^{er} lui offrit celle de chancelier, et qu'il la refusa (1). Peut-être aussi la conduite qu'il tint en juin 1642 changea-t-elle les dispositions du roi. La couronne avait fait une proposition que Selden regardait comme inconstitutionnelle et qu'il combattit avec vigueur. Lord Falkland lui écrivit par l'ordre du roi une lettre affectueuse; mais il n'en demeura pas moins inébranlable dans son opposition. Déjà, à son retour à Oxford, en 1640, il s'était rapproché des ennemis les plus violents de l'archevêque Laud et du comte de Strafford. Néanmoins les égards que lui témoignaient le roi et ses ministres firent croire qu'il avait trempé dans le complot de 1643, dont l'objet était d'in-

(1) « Et ce fut très-heureusement, dit un auteur anglais; car « s'il l'avait acceptée, ajoute-t-il, qui sait si son nom, sa sagesse, « sa probité et ses talents n'auraient pas servi la cause du roi et « empêché le peuple anglais de livrer ce prince au châtiment « juste et exemplaire que sa dissimulation et ses autres crimes « avaient mérité!!! »

introduire la force armée dans Londres et de désarmer la milice. Il fut entièrement lavé de ce soupçon par les dépositions de personnes dignes de foi. Vers cette même époque, il avait traduit deux manuscrits arabes intitulés *Eutychie ecclesie sue origines*, et cette publication, avec les notes qui l'accompagnaient, fut l'objet d'attaques très-vives de la part du clergé. Un synode ayant été convoqué en juillet 1643, afin de régler les affaires ecclésiastiques, plusieurs députés des deux chambres y siégèrent, entre autres Selden, qui combattit les membres du clergé sur leur propre terrain; car lorsqu'ils invoquaient le texte des saintes Ecritures, « ce peut être, dit-il, le sens donné au texte dans vos Bibles » de poche; mais l'original en grec ou en hébreu « a une tout autre signification ». Et cette argumentation les réduisit au silence. Le 8 novembre 1643, il fut nommé par la chambre des communes garde des archives de la Tour, et au mois de février 1644, il signa le fameux covenant. Dans la même année, il publia son ouvrage chronologique : *De anno civili veteris Ecclesie*, dans lequel on trouve quelques erreurs. En août 1645, le docteur Eden, président du collège de la Trinité, à Cambridge, étant mort, Selden fut choisi unanimement pour le remplacer; mais il s'y refusa, et l'on n'a pu déterminer les motifs de ce refus. En mai 1645, il fut chargé par la chambre des communes de recueillir tout ce qui avait rapport au bureau héraldique du royaume. C'est en 1646 qu'il imprima son écrit qui a pour titre : *Uxor hebraica*, dont il parut une édition à Francfort, en 1673. Selden publia, en 1647, le *Fleta*, ou commentaire sur la jurisprudence anglaise. Cet ouvrage, en six livres, est d'un auteur qui écrivait sous le règne d'Edouard I^{er}, et le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Cotton. Il est précédé d'une préface très-curieuse, dans laquelle l'auteur traite des anciens jurisconsultes anglais et de l'autorité des lois de Justinien dans la Grande-Bretagne. En 1646, le parlement avait voté au profit de Selden une somme de cinq mille livres sterling, pour le dédommager de la détention qu'il avait subie en 1629 et de toutes les pertes qu'il avait faites à cette occasion; mais il paraît qu'il refusa cette indemnité. Dans ces temps de troubles, on voulut abolir les universités : Selden les défendit avec beaucoup de chaleur. Il fallait que ses opinions politiques eussent changé et que la violence des mesures exercées à l'égard du roi l'eussent indigné, puisque Cromwell ne put jamais obtenir de lui qu'il réfutât les ouvrages dans lesquels Charles I^{er} était justifié. Le protecteur le pressait surtout de répondre à un ouvrage attribué à ce malheureux prince et qui a pour titre : *Eikôn basilikè* (Portrait du roi). Selden repoussa cette tâche, dont le républicain Milton se chargea volontiers (roy. MILTON). On voit que Selden était une espèce de *doctrinaire* de ce temps-là. En

1650, il fit mettre sous presse le vaste traité : *De syndriis et præfecturis juridicis veterum Hebræorum*, qu'il avait composé douze ans auparavant, et, trois ans après, l'*Histoire de la justice chez les Juifs jusqu'à la destruction du temple*. Dans un troisième livre, il traitait du grand sanhédrin; mais cette partie, restée incomplète, ne parut qu'après sa mort. Dans aucun de ses écrits, Selden n'a déployé plus d'érudition, et cependant plusieurs de ses propositions ont été vivement controversées par des théologiens étrangers. En 1652, à la prière d'un libraire, il fit une biographie de dix historiens postérieurs à Bède, intitulée *Judicium de decem historiæ Anglicanæ scriptoribus*, et qui a été placée en tête des ouvrages de ces dix auteurs. Le dernier écrit de Selden, en réponse aux *Stricturæ* de Graswinckel et à toute la polémique de Grotius, fut la défense de son *Mare clausum*; elle est intitulée *Vindicia secundum integritatem existimationis suæ per convicium*, etc., et datée de sa maison, dans White-Friars, 1^{er} mai 1653. En 1654, la santé de Selden, fort altérée par ses travaux, commença à décliner. Sentant sa fin approcher, il fit venir ses amis, les docteurs Usher et Gérard Langbaine, eut de longs entretiens avec eux sur l'âme et sur la vanité du savoir, et leur déclara que toutes ses espérances étaient dans les promesses des saintes Ecritures. Dans le courant de novembre, il demanda son ami intime Whitelock, alors garde du grand sceau; mais il expira avant son arrivée, le dernier de ce mois. Le 14 décembre suivant, il fut enterré à l'église du Temple, où l'archevêque Usher prononça son oraison funèbre en présence d'un grand nombre de membres du parlement. Lui-même avait composé son épitaphe, dans laquelle il a rappelé les diverses circonstances de sa vie. Selden vécut dans le célibat, à moins, comme on l'a prétendu, qu'il n'ait épousé Elisabeth, comtesse douairière de Kent. Après la mort du comte, il avait été chargé des affaires de la maison, et on dit qu'il vécut maritalement avec sa veuve, qui lui fit en mourant un legs considérable. Il paraît que l'intention de Selden était de léguer sa bibliothèque à l'université d'Oxford; mais ayant voulu emprunter un manuscrit à la bibliothèque Bodléienne, on le força, suivant les statuts, de consigner une somme si considérable que, de dépit, il disposa de tous ses livres au profit de ses exécuteurs testamentaires. Cependant, comme il les avait autorisés à donner ses livres à quelque établissement public, ceux-ci résolurent d'abord d'en accorder une partie à Oxford et l'autre à la bibliothèque du Temple; puis, en définitive, ils laissèrent tout à Oxford (environ huit mille volumes). On lit sur la porte de la pièce où sont déposés ces livres cette inscription : *Auctarium bibliothecæ Bodleianæ e musæo Seldeni jurisconsulti*. Ses exécuteurs testamentaires donnèrent également à l'université les inscriptions que Selden avait réunies. Le carac-

tère de ce savant se montre tout entier dans la devise grecque qu'il avait choisie lui-même et à laquelle il attribuait le sens le plus étendu :

« Περὶ παντός τὴν ἐλευθερίαν. » (*En toute chose la liberté.*)

La nature de ses longs travaux lui avait laissé une sorte de rudesse dans les habitudes et le commerce de la vie. On raconte qu'Isaac Vossius étant venu pour le voir, Selden lui cria d'en haut « qu'il n'avait pas le loisir de causer avec » lui, parce que, dans ce moment, il était occupé « de recherches extrêmement importantes et profondes ». Toutefois il entretenait une correspondance avec un grand nombre de savants. Dans ses *Epistolæ variæ*, on en trouve en latin et en anglais. Il ne paraît pas qu'il ait laissé de manuscrits. Avant de mourir, il fit brûler tout ce qui n'était pas écrit de sa propre main, à l'exception des *Annales* d'Eutychius. Un de ses amis publia ses *Ana*; et, dans sa dédicace aux exécuteurs testamentaires, il affirme que, pendant vingt ans, il a eu le bonheur d'entendre la conversation de Selden. Ce recueil, réimprimé en 1789, a été dédié à Fox. On avait publié sous son nom, en 1675, un traité *De Numis* qui n'était pas de lui (*voy.* Alex. SARDI). La collection entière de ses œuvres parut à Londres, en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol. in-fol. J. Aikin a publié la *Vie de Selden*, Londres, 1812, in-8°, en anglais, et G.-W. Johnson des *Mémoires de Selden et Histoire des luttes politiques de son temps*, aussi en anglais, Londres, 1835, in-8°.

G—RD.

SÉLÉNÉ. *Voyez* CLÉOPATRE-SÉLÉNÉ et PTOLÉMÉE VIII.

SÉLEUCUS I^{er}, surnommé *Nicator* ou le *Vainqueur*, fut le fondateur de la dynastie macédonienne des Séleucides, qui, après Alexandre, régna pendant près de trois siècles sur la Syrie et la plus grande partie de l'Orient. Il naquit vers l'an 354 avant notre ère. Son père, Antiochus, était un des généraux les plus distingués de Philippe. Sa mère s'appelait Laodice. C'est en leur honneur que Séleucus, devenu roi, donna les noms d'Antioche et de Laodicée à tant de villes de l'Orient, qui perdirent alors leurs antiques dénominations. Séleucus était bien jeune encore quand il passa en Asie, à la suite d'Alexandre. Il est même douteux qu'il fût au nombre des premiers compagnons de ce monarque. Quoi qu'il en soit, sa valeur ne tarda pas à se faire remarquer et à lui mériter l'estime d'Alexandre. On prétend même qu'il en fut jaloux, ce qui ne doit au reste être considéré que comme un de ces traits que les Grecs, toujours enclins à dépriser le héros macédonien, se sont plu à nous transmettre sur le compte de ce prince pour se dédommager d'avoir été obligés de lui obéir. Séleucus fut au nombre des quatre-vingts généraux qu'Alexandre maria avec les filles des plus illustres seigneurs de la Perse, à

l'occasion de son mariage avec Barsine, fille de Darius-Codoman. Apamé, fille d'Artabaze, fut l'épouse de Séleucus. Cet Artabaze était un satrape aussi distingué chez les Perses par ses hautes vertus que par son illustre naissance, et fort aimé d'Alexandre à cause de l'inviolable fidélité qu'il avait montrée jusqu'à la fin pour son souverain légitime. Une aussi belle alliance est une preuve assez évidente de la faveur dont Séleucus jouissait auprès d'Alexandre; car les trois filles d'Artabaze ne furent mariées qu'à ceux de ses officiers qu'il chérissait. Ainsi les deux sœurs d'Apamé épousèrent, l'une Ptolémée, fils de Lagus, et l'autre Euménès, secrétaire intime d'Alexandre. Les liens de parenté qui unissaient Séleucus avec ces deux généraux eurent une grande influence sur ses affaires après la mort d'Alexandre. A cette époque (324 av. J.-C.), quand les premières dissensions qui s'élevèrent entre ses officiers furent apaisées, et que Perdicas fut investi, sous le nom de Philippe Aridée, de toute l'autorité souveraine, Séleucus fut déclaré commandant de la cavalerie royale, place occupée jusqu'alors par Perdicas, qui avait succédé à Héphestion. Les soldats de ce corps portaient le nom d'hétaires, c'est-à-dire de compagnons ou camarades du roi. Ils appartenaient tous aux familles les plus considérables des Macédoniens. Leur commandant était donc un personnage très-éminent dans l'Etat. Il est probable qu'en cette qualité Séleucus eut une grande part aux événements de cette époque. Le détail ne nous en a pas été transmis. Nous savons seulement qu'après la mort de Perdicas, quand Antipater eut été investi du pouvoir qu'avait possédé ce général, Séleucus fut fait par lui gouverneur de Babylone. La puissance et la richesse de cette ville, qui était regardée comme la capitale du vaste empire fondé par Alexandre, donnaient une grande prépondérance dans les affaires à celui qui y commandait, surtout au milieu d'une anarchie semblable à celle où se trouvait alors l'Asie. Tous les officiers qui s'étaient partagé les Etats du conquérant macédonien étaient indépendants dans leurs gouvernements. Séleucus ne l'était pas moins. Après la mort d'Antipater, Euménès ayant été nommé gouverneur général de l'Asie par Olympias et les rois héritiers d'Alexandre, se mit en route à la tête d'une nombreuse armée pour soumettre les officiers qui agissaient en souverains dans leurs provinces. Il se dirigea donc du côté de Babylone. Séleucus essaya d'abord d'engager les soldats d'Euménès à passer de son côté, et tenta ensuite de lui résister; mais la plupart des gouverneurs de la haute Asie étaient venus se réunir au lieutenant du roi; et ses forces étant trop disproportionnées, Séleucus ne put résister; il fut repoussé jusque dans la Susiane. Euménès l'y suivit; et la position de Séleucus devenait très-critique, quand Antigone, qui s'avavançait contre Euménès avec des forces considé-

rables, vint le dégager. Leurs troupes réunies marchèrent contre celui-ci et lui livrèrent une grande bataille dont le succès ne fut pas pour eux. Antigone se vit contraint de faire sa retraite à travers les montagnes difficiles des Cosséens, se dirigeant vers la Médie. Au milieu de ces événements, Séleucus était resté en possession de Babylone. Il se retrouva encore, sans contestation, maître de son gouvernement, lorsque Euménès et son armée pénétrèrent dans la Médie, à la suite d'Antigone, et que d'autres révolutions amenèrent de nouvelles combinaisons dans les rapports des guerriers qui se disputaient la succession d'Alexandre. La mort tragique d'Euménès détruisit à jamais les espérances des héritiers légitimes du héros macédonien ; et son heureux adversaire Antigone aspira dès lors à la suprême puissance. Brave, actif, ambitieux, il ne tarda pas de mettre à exécution les projets qu'il nourrissait depuis longtemps contre ses rivaux ; et, n'épargnant pas même ceux qui l'avaient secondé plusieurs fois, il les dépouilla et les mit à mort. Il vint ensuite à Babylone avec toutes ses forces ; et il y demanda compte à Séleucus des revenus de sa province. Ce général, qui avait imprudemment compté sur son amitié et sur sa reconnaissance, n'était pas en mesure de lui résister. Dissimulant son ressentiment, il profita ensuite de la sécurité qu'il avait su inspirer à Antigone en le comblant de marques d'amitié ; il trompa sa vigilance et s'enfuit secrètement pendant la nuit, suivi de cinquante chevaux, pour se retirer auprès de Ptolémée, fils de Lagns, gouverneur de l'Égypte, et non moins intéressé que lui à repousser l'ambition d'Antigone. Celui-ci se déclara aussitôt maître de la Babylonie, tandis que Séleucus, réfugié en Égypte, s'occupait d'y former une ligue avec Ptolémée, Lysimaque et Cassandre, dont la sûreté et les possessions étaient également menacées. Antigone tenta vainement de rompre cette alliance formidable. Il se mit alors en marche vers la Cilicie pour résister à ses adversaires. Il envahit la Syrie et la Phénicie et vint mettre le siège devant Tyr. Pendant ce temps, Séleucus, que Ptolémée avait mis à la tête de ses forces navales, parcourait les côtes de la Syrie et de l'Asie Mineure, où il fit beaucoup de mal aux partisans d'Antigone. Ces hostilités et l'approche de Cassandre, qui s'avancait dans l'Asie Mineure, contraignirent Antigone d'abandonner la Syrie et de laisser devant Tyr son fils Démétrius, avec des forces suffisantes pour réduire la place et achever la soumission du pays. Démétrius resta effectivement maître de toute la Phénicie, d'où il menaçait de fondre sur l'Égypte, tandis que son père contraignait Cassandre à recevoir une paix humiliante, qui fut bientôt rompue. Les conseils de Séleucus décidèrent enfin Ptolémée à prendre l'offensive, et ils entrèrent en campagne, en l'an 311, avec une armée nombreuse et bien disciplinée ; mais

à peine furent-ils à Gaza, qu'ils y rencontrèrent Démétrius, qui s'avancait avec des forces non moins considérables. La bataille se livra à Galama et fut longtemps disputée ; mais, à la fin, l'avantage resta aux Égyptiens ; et Démétrius, contraint de se retirer, abandonna toutes les places de la Phénicie et de la Syrie. Alors Séleucus réclama le secours que Ptolémée lui avait promis pour se remettre en possession de son gouvernement ; mais il n'en obtint que 1,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux. Ce fut avec cette petite troupe qu'il entreprit de rentrer dans Babylone. Malgré les représentations de ses amis, il se mit en route, comptant d'ailleurs sur l'attachement des peuples dont il avait su se faire chérir par la douceur de son gouvernement, tandis que la tyrannie d'Antigone lui avait aliéné tous les esprits. Séleucus passa l'Euphrate, se dirigeant avec célérité vers Babylone, afin d'y surprendre ses adversaires. Il traverse la Mésopotamie, où il se rend maître de Cerrhas dont la garnison macédonienne grossit son armée, et bientôt il entre dans la Babylonie, où ses anciens sujets accoururent en foule lui offrir et leurs biens et leur vie. Il eut ainsi bientôt une armée. Polyarchus, qui commandait dans cette province, vint le joindre avec 1,000 cavaliers ; et, secondé de toutes ces forces, il se présenta devant Babylone, qui lui ouvrit ses portes. Diphylus, qui en était gouverneur, et tous les partisans d'Antigone se réfugièrent dans la citadelle, où ils se préparèrent à résister ; mais les Babyloniens insurgés et les troupes de Séleucus les serrièrent si vivement, qu'ils furent bientôt obligés de se mettre à sa discrétion et de lui rendre sa femme, ses enfants et tous ses amis, qui étaient restés captifs depuis sa fuite en Égypte. C'est de la conquête de Babylone par Séleucus que date le règne de ce prince et le commencement de la dynastie et de l'ère des Séleucides, encore en usage parmi les chrétiens de l'Orient, et qui se trouve indiquée sur une si grande quantité de médailles et de monuments (1). Lorsqu'il fut maître de la capi-

(1) Elle portait aussi le nom d'ère des Grecs ou d'ère d'Alexandre, qu'elle a conservé jusqu'à présent chez les Asiatiques. Malgré tant de célébrité, sa véritable époque présente encore beaucoup d'incertitude. On est convenu d'en placer le commencement en l'an 312 avant J.-C., douze ans après la mort d'Alexandre, et de fixer son point de départ au 1^{er} octobre de cette année ; sans faire réflexion qu'en agissant ainsi on commettait un grave anachronisme, puisqu'on donnait un commencement julien et une forme julienne à des années qui se rapportent à des temps antérieurs de trois siècles environ à la réforme julienne. C'est ainsi que se règlent, depuis dix-huit siècles, les années de l'ère des Séleucides ; mais il est certain que, plus anciennement, elles furent se calculer autrement. En effet, on n'a pu s'empêcher de reconnaître qu'il a existé une autre ère à laquelle on ne peut non plus refuser le nom de Séleucide, et qui s'étend sur l'autre d'une année tout entière, ne commençant ainsi qu'en l'an 311. Des monuments d'une autorité incontestable attestent son existence et son antique usage. C'est celle qui est employée dans les livres des Maccabées ; elle sert à dater trois observations astronomiques faites à Babylone et consignées dans l'*Almageste* de Ptolémée ; et fin elle est la seule qu'on retrouve dans les monuments antérieurs à l'établissement de la domination romaine en Orient. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours chez les Nestoriens et chez tous les chrétiens syriens qui furent autrefois sujets des rois de Perse, et par conséquent hors des limites de l'influence romaine. Il

tale de l'Orient, Séleucus, prévoyant bien que les rois ses adversaires ne le laisseraient pas longtemps en repos, fit de grandes levées de troupes. Elles n'étaient pas encore organisées, quand il apprit que Nicanor, gouverneur de la Médie pour Antigone, s'avancait avec 7,000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie. Sans balancer, il résolut de marcher à sa rencontre, malgré l'infériorité de ses forces, n'ayant que 3,000 hommes de pied et 400 chevaux. Il passa le Tigre et posta ses soldats au milieu des marais qui bordent le fleuve, résolu d'y attendre l'ennemi. Nicanor, fier de sa supériorité, vint camper près d'un ancien palais sur les bords du Tigre. Séleucus, à la faveur de la nuit, attaque son camp mal gardé, y fait un grand carnage, et contraint son adversaire à prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille la plupart de ses généraux. Cette victoire augmenta les forces de Séleucus; la plupart des vaincus passèrent dans ses rangs; et, à leur tête, il marcha à de nouveaux succès. La Susiane et la Médie furent soumises après divers combats, dans l'un desquels Nicanor trouva la mort sous les coups de Séleucus lui-même. Ce dernier s'empessa de faire connaître ses succès à son allié Ptolémée, qui d'abord non moins heureux que lui, éprouvait alors des revers qui pouvaient compromettre le vainqueur de Babylone. Antigone, informé de la défaite de son fils et des victoires de Séleucus, avait réuni de nouvelles forces dans l'Asie Mineure et se hâta de se porter dans la Syrie, où il triompha sans peine des généraux de Ptolémée; et tandis qu'il se dirigeait vers l'Égypte pour achever la conquête de la Syrie, son fils Démétrius partait de Damas avec 22,000 hommes pour reconquérir Babylone. Séleucus était en ce moment dans la haute Asie. Patroclès, qu'il avait laissé dans sa capitale,

avait trop peu de troupes pour la défendre. Aussitôt qu'il apprit que l'ennemi s'avancait, il fit évacuer la ville; et tous les habitants le suivirent au delà des marais et des canaux qui s'étendent à une grande distance au midi de Babylone, de manière à offrir une défense presque inexpugnable. Sous l'abri de ce rempart naturel, Patroclès attendit les secours de Séleucus. Il avait eu la précaution de laisser de bonnes garnisons dans les deux citadelles pour qu'elles tinssent en échec le fils d'Antigone. L'un de ces châteaux fut bientôt enlevé; l'autre résista à toutes les attaques. Démétrius, n'osant s'exposer plus avant sans avoir réduit cette place importante, perdit devant elle beaucoup de temps et de monde. Il fallut qu'il fit enfin sa retraite; son père le rappelait dans l'Asie Mineure; et la saison n'était plus favorable pour combattre dans la Babylone, il laissa Archelaüs avec un corps de troupes qu'il crut suffisant pour continuer le siège. Les troupes de Démétrius s'étaient rendues odieuses par leurs exactions et leurs désordres; aussi son départ fut-il le signal d'une insurrection générale. Archelaüs fut chassé; Séleucus n'eut besoin que de se présenter pour recouvrer sa capitale, et il resta paisible souverain de son vaste empire, tandis que les autres successeurs d'Alexandre, Antigone, Démétrius, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, continuèrent de se livrer à leurs sanglants démêlés. Il paraît que ce ne fut qu'en l'an 307 avant Jésus-Christ qu'il prit hautement le titre de roi, imitant l'exemple donné par Antigone à tous les généraux macédoniens. Séleucus était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il avait successivement soumis la Médie, l'Hyrcanie, la Bactriane, la Sogdiane et les pays montagneux qui séparent la Perse de l'Inde. Tous les princes et les peuples qui s'étaient soumis autrefois à Alexandre, furent obligés de le reconnaître pour le monarque de l'Orient. Il résolut alors de pénétrer dans l'Inde et d'y porter ses armes plus loin que le grand conquérant dont il était l'émule; il s'y trouvait un adversaire digne de lui. Un certain Sandrocottus, fils d'Alitrochédas, d'une origine obscure, avait affranchi les siens du joug des Grecs (1). Tous les gouverneurs macédoniens avaient été tués ou chassés par lui, et il n'y restait plus rien aux successeurs d'Alexandre (2), lorsque Séleucus

semble résulter de ces indications que l'usage de faire remonter à l'an 312 avant J.-C. l'ère des Séleucides fut introduit dans la Syrie du temps des Romains, lors de l'établissement des années juliennes dans ce pays; voilà le fait, mais il est difficile d'en rendre raison. Toutefois on peut l'appuyer de deux exemples analogues par l'effet d'une cause pareille. L'ère particulière d'Antioche et les olympiades, selon la supputation adoptée dans la Syrie, anticipent également d'une année sur leur véritable calcul; il est donc très naturel de croire qu'il en fut de même pour l'ère des Séleucides, et, par une raison de la même espèce, on doit en placer le commencement à l'automne de l'an 311 avant notre ère; car c'est vers l'équinoxe d'automne que les anciens Syriens et les Macédoniens, leurs maîtres, plaçaient le commencement de leurs années lunaires solaires. La date de la conquête de Babylone par Séleucus en doit être une preuve convaincante. La campagne qui fut signalée par la bataille de Gaza, à laquelle Séleucus était redevable de son empire, s'ouvrit au printemps de la première année de la 117^e olympiade, selon le témoignage irrécusable de Diodore de Sicile, c'est à dire au printemps de l'an 311 avant J.-C. Ce n'est qu'après l'occupation de toute la Syrie que Séleucus reçut les soldats que lui fournit Ptolémée pour conquérir Babylone, et qu'il se dirigea vers cette ville en traversant le nord de la Mésopotamie. Cette route était fort longue et embarrassée d'un assez grand nombre de difficultés naturelles, sans compter les obstacles que les partisans d'Antigone et de Démétrius durent apporter à la rapidité de sa marche; ainsi on ne peut guère croire qu'il soit arrivé à Babylone longtemps avant le commencement de l'automne, et il est bien plus probable que ce fut dans cet automne même. Quoi qu'il en soit, il résulta assez clairement de cet exposé que c'est en l'an 311 que Babylone fut conquise, et conséquemment que c'est en cette année qu'il faut placer le commencement de la véritable ère des Séleucides.

(1) Quelques savants croient qu'il est le prince appelé par les Indiens *Tchandri goudra*.

(2) Malgré ce que quelques auteurs ont dit de la basse naissance de Sandrocottus, il paraît que ce prince était le maître des belles et fertiles régions arrosées par le Gange, la Djennah (*Sonarus*) et beaucoup d'autres grandes rivières. Ces pays n'avaient pas été envahis par Alexandre. On y trouvait plusieurs villes florissantes et très-peupleuses, parmi lesquelles on distinguait Callinipaxa et Panboira, capitale de l'empire. Cette ville, dont la position a été, pour les géographes et les indianistes, l'objet de beaucoup de recherches et de discussions, qui n'ont pas encore eu des résultats bien satisfaisants, était située, selon Plin. lib. 6, cap. 17, à 425 milles ou 3,400 stades au sud du confluent du Gange et de la Djennah, et à 638 milles ou 5,104 stades des bouches du Gange. Il pourrait se faire cependant que cette antique cité répondît à la moderne Patnah, qui a porté

passa l'Indus pour le combattre. Dès que ce prince eut reconnu la nature du pays qu'il se proposait d'envahir, il s'aperçut qu'en s'attachant à conquérir des régions dont la possession serait toujours fort incertaine, il compromettait son existence du côté de l'Occident et s'exposait à perdre des provinces bien plus importantes. Il entra donc en négociation avec Sandrocottus ; et Mégasthènes fut envoyé à Palibotra avec Daimachus pour traiter (1). Le résultat de cette ambassade fut une alliance offensive et défensive, cimentée par le mariage de Séleucus avec une fille de Sandrocottus et par l'abandon des provinces limitrophes de l'Indus, possédées autrefois par les Perses et conquises par Alexandre, qui les avait détachées de la grande satrapie de l'Ariane. Le prince indien s'engagea à lui fournir un secours de 500 éléphants de guerre. De tous les successeurs d'Alexandre, c'était Séleucus qui possédait le plus grand nombre de ces animaux, et c'est de là que Démétrius l'appela, par plaisanterie, le *surintendant des éléphants* ; ce qui a donné lieu à quelques auteurs de croire sérieusement que ce guerrier avait été revêtu par Alexandre d'une charge de ce genre. Indépendamment des avantages militaires que Séleucus avait trouvés en traitant avec Sandrocottus, cette paix assurait ses possessions orientales et lui donnait les moyens de revenir vers la Syrie, alors le théâtre des succès et de l'ambition d'Antigone. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée avaient tout à redouter de ce prince aussi habile que brave. Sa puissance, également prépondérante sur terre et sur mer, les menaçait d'un prochain désastre. Antigone ne cachait pas le dessein où il était de le détrôner, et de réunir sous ses lois tout le vaste héritage d'Alexandre. Quoiqu'il eût plus de quatre-vingt-quatre ans, l'âge n'avait affaibli ni son courage, ni son habileté, ni son ambition. Il supportait toutes les fatigues de la guerre et se montrait toujours en personne à la tête de ses troupes, dont il ne partageait le commandement qu'avec son fils Démétrius. Les rois ses rivaux sentirent alors combien il était important pour eux de s'unir pour résister à ce terrible conquérant. Séleucus n'avait pas moins d'intérêt qu'eux à ren-

verser la puissance d'Antigone, qui n'aurait pas manqué de l'attaquer après la défaite des autres rois ; il fut invité à prendre part à leur union, et s'occupa de rassembler une armée pour se réunir à Cassandre et Lysimaque, qui tenaient la campagne dans l'Asie Mineure, mais n'osaient rien entreprendre de considérable avant l'arrivée de Séleucus. Ce prince se mit en marche avec 12,000 chevaux, 20,000 hommes de pied, 480 éléphants, 100 chars de guerre, et vint prendre ses quartiers d'hiver en Cappadoce. Au retour du printemps de l'an 301 avant J.-C., Ptolémée parut avec son contingent ; Cassandre partit d'Ephèse, et Lysimaque quitta son camp retranché d'Héraclée. Les quatre monarques s'ébranlèrent en même temps des quatre points de l'horizon pour anéantir d'un seul coup la puissance d'Antigone. Ils opérèrent leur jonction dans les plaines d'Ipsus, en présence d'Antigone, réuni à son fils Démétrius. Leurs forces n'étaient guère supérieures à celles de leur adversaire. Les quatre rois avaient 64,000 combattants à pied ; Antigone leur en opposait 70,000. La cavalerie était à peu près égale ; mais, pour le nombre des éléphants, l'infériorité était du côté d'Antigone. Séleucus et Lysimaque eurent le commandement de l'armée alliée. La bataille fut sanglante et la victoire vaillamment disputée des deux parts. Antiochus, fils de Séleucus, qui commandait la cavalerie, fut battu par Démétrius, qui, s'emportant inconsidérément à sa poursuite, compromit le salut de son père et du reste de l'armée. Séleucus fit alors manœuvrer ses éléphants, qui lui coupèrent la retraite ; et, quand il voulut revenir au combat, ces animaux lui fermèrent le passage. Séleucus marchait à la tête de l'infanterie ; il enfonça les lignes d'Antigone, qui, découvert par l'absence de sa cavalerie, fut pris en flanc et trouva la mort sur le champ de bataille, combattant glorieusement, à l'âge de 86 ans. Démétrius, réduit à prendre la fuite avec les débris de ses forces, se retira à Ephèse, abandonnant aux vainqueurs le corps de son père. Les rois triomphants s'occupèrent aussitôt du partage des Etats d'Antigone. L'Asie fut adjugée à Séleucus, qui en était déjà en possession, et l'on y joignit la Syrie, récemment conquise. Ce monarque, quittant la Phrygie, se mit en route pour aller visiter les provinces qu'il avait acquises. Il vint camper sur les bords de l'Orontes, non loin de l'embouchure de ce fleuve, près de la ville d'Antigonia, qui avait été bâtie peu de temps auparavant par Antigone. Il eut d'abord l'intention d'y fixer son séjour et d'en faire la capitale de son vaste empire ; mais il préféra ensuite fonder une nouvelle ville de l'autre côté de l'Orontes, au pied de la montagne nommée Silpium, où se trouvait un petit bourg appelé Botzia, dépendant de la ville d'Iopolis, fondée à une époque très-reculée par des Argiens, et renouvelée depuis par des Athéniens. Après y avoir observé tous les rites pres-

autrefois en sanscrit le nom de *Patalipoutra*. Cet empire est celui que les historiens d'Alexandre ont appelé du nom des Gangarides ou Prasiens. Il était le plus puissant des royaumes indiens. Son souverain entretenait constamment une armée de 600,000 hommes de pied, 30,000 cavaliers et 9,000 éléphants.

(1) Ces deux ambassadeurs firent un assez long séjour dans la capitale des Gangarides, et ils y recueillirent des renseignements assez nombreux pour que, de retour auprès de leur souverain, ils aient pu rédiger une relation fort étendue de leur voyage. Le récit de Mégasthènes est plus souvent cité que celui de Daimachus. On en trouve plusieurs mentions, ou plutôt des fragments étendus, dans Arrien, Strabon, Plin et quelques autres auteurs. Ils sont de nature à faire vivement regretter la perte de l'original et font voir que les observations de ce diplomate étaient nombreuses, variées et détaillées, enfin suffisantes pour donner une idée juste des nations et des pays qui avaient été visités par lui. Les recherches modernes n'ont pu que constater l'exactitude d'un grand nombre, nous garantir la justesse des autres et venger ainsi la mémoire de ce voyageur des critiques de Strabon (voy. MÉGASTHÈNES).

crits en pareil cas par la religion, et avoir immolé une vierge destinée à devenir la déesse protectrice de la ville, il jeta les fondements de cette nouvelle cité le 22 du mois d'artémisius de la douzième année de son règne, qui devait répondre à peu près au 10 juin 299 avant J.-C., deux ans environ après la bataille d'Ipsus. Séleucus y fit venir 5.300 Athéniens et Macédoniens, qui avaient été placés par Antigone dans la cité qu'il avait fondée, et qui fut rasée. Il y joignit des colons crétois et chypriens, déjà établis dans le pays, et les Argiens d'Iopolis, qui fut ruinée. Les juifs furent aussi reçus en grand nombre dans la nouvelle cité; et ils y obtinrent les mêmes privilèges que les Macédoniens et les Grecs. L'architecte Xenæus fut chargé de la construction de la ville, à laquelle Séleucus donna le nom de son père Antiochus, ou, selon d'autres, de son fils. Telle fut l'origine d'une ville qui ne tarda pas à devenir la plus grande, la plus belle et la plus peuplée de l'Asie. Elle ne fit que s'accroître pendant plusieurs siècles; et sous la domination romaine elle fut la capitale de leur empire en Orient. Rien n'égalait alors la multitude et la magnificence de ses édifices, la richesse, le luxe et la corruption de ses habitants. Il s'écoula trente ans avant qu'elle fût enceinte de murs. La fondation d'Antioche avait été précédée de celle de Séleucie, qui, située à l'embouchure de l'Orontes, fut destinée à être le port de la capitale de la Syrie; elle devint en peu de temps une ville florissante. Le délicieux bois de Daphné, célèbre par son temple d'Apollon et par la lice dont il fut le théâtre, fut aussi planté par Séleucus. D'autres villes furent encore élevées par les soins de ce monarque dans diverses parties de la Syrie et décorées des noms de Laodicée et d'Apamée, sa mère et sa femme. C'étaient d'anciennes villes qui, avec un nouveau nom, recevaient de lui une nouvelle existence. Il y plaçait des colonies grecques et macédoniennes, et les tirait ainsi de la classe des cités barbares pour les faire jouir d'un gouvernement municipal tout à fait grec. Il en agit de même dans toutes les autres parties de ses Etats; et une multitude de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Laodicée, et bientôt après de Stratonice, vinrent donner un aspect tout nouveau à la géographie de son empire. Pendant que ce prince s'occupait de faire fleurir et d'organiser les vastes Etats dont il était redevable à son courage et à son habileté, la guerre continuait entre les rois successeurs d'Alexandre; il n'y prenait pas une part très-active, mais enfin il s'y trouvait compromis. La fatale bataille d'Ipsus n'avait pas anéanti, comme on l'aurait cru, l'empire du fils d'Antigone; Démétrius avait encore beaucoup de troupes et de villes fortes dans l'Asie Mineure; une nombreuse flotte, bien équipée, lui assurait l'empire de la mer; il possédait l'île de Chypre; Tyr, Sidon et toutes les côtes de la Phénicie lui étaient sou-

mises; il avait ainsi la facilité de pouvoir inquiéter sur tous les points ses adversaires, que la victoire avait déunis. La puissance de Séleucus parut bientôt aussi redoutable à Lysimaque que celle d'Antigone. Il communiqua ses craintes à Ptolémée, et une alliance plus étroite, et cimentée par un double mariage, fut signée entre ces deux princes contre le roi de Syrie. Séleucus s'unit alors à Démétrius; et, se trouvant veuf, il lui envoya demander pour épouse sa fille Stratonice, dont il avait entendu vanter la beauté. Cette proposition fut accueillie avec empressement par Démétrius, qui partit aussitôt d'Athènes avec toute sa flotte, se dirigeant vers la Syrie, pour y conduire sa fille; et il débarqua à Rhossus, où les noces de Séleucus et de Stratonice furent célébrées avec la plus grande pompe. Les deux rois se comblèrent de témoignages d'estime. Mais cette bonne intelligence dura peu. Séleucus, ayant fait offrir à Démétrius une forte somme d'argent pour la Cilicie, que celui-ci venait de conquérir, éprouva de la part de son beau-père un refus très-dur et qui ne pouvait manquer de l'irriter. Il lui fit aussitôt signifier qu'il eût à lui remettre sur-le-champ les villes de Tyr et de Sidon, sans quoi il lui déclarerait la guerre. Ces menaces n'eurent aucun effet; une guerre de plus n'effrayait pas Démétrius; il approvisionna ses places et se prépara à résister à tous ses adversaires. Son refus avait rapproché Séleucus de Ptolémée et des autres rois, qui réunirent encore une fois leurs efforts pour écraser un ennemi toujours si fier, malgré ses revers. La résistance de Démétrius fut vive, glorieuse, et mêlée de beaucoup de succès; mais, à la fin, ses places tombèrent entre les mains de ses ennemis. Ptolémée soumit toutes les villes de la Phénicie, qui se rendirent après de longs sièges. Il conquit aussi l'île de Chypre, où la femme et les enfants de Démétrius tombèrent en son pouvoir, tandis que ce prince était occupé dans la Grèce et dans les parages de la mer Egée, où il cherchait à profiter des troubles causés par la mort de Cassandre, roi de Macédoine. Les divisions qui armaient les uns contre les autres les fils de ce roi, présentaient des circonstances favorables pour Démétrius et lui faisaient négliger ses possessions lointaines. Séleucus se rendit alors maître de la Cilicie, qui était si importante pour couvrir sa capitale. Démétrius n'abandonnait cependant pas tout à fait l'espoir de rétablir sa domination dans l'Orient; il fit alors une expédition dans la Syrie, prit Samarie, et ravagea une portion de la Célésyrie; mais des soins plus essentiels le rappellèrent bientôt dans l'Occident, où la mort tragique de tous les fils de Cassandre lui livra le royaume de Macédoine, dont il fut maître pendant six ans. Combattant ensuite tour à tour Lysimaque, Pyrrhus, les Grecs révoltés et les barbares qui envahissaient la Macédoine, il fut, malgré lui, obligé de laisser Séleucus tranquille. Ce prince, de même

que Ptolémée, continuait assez mollement la guerre contre son beau-père, qui ne lui était plus redoutable, et il s'occupait tout entier du soin de faire fleurir ses Etats. C'est alors qu'il jeta les fondements de la grande Séleucie du Tigre. Cette ville, qui devint bientôt la rivale de Babylone, dont elle causa par la suite la ruine, fut placée sur la rive droite du Tigre, dans un lieu appelé antérieurement Zochasès, auprès d'une ville assez considérable nommée Coche, qui fut aussi englobée dans la ville macédonienne. Au delà du Tigre se trouvait Ctésiphon, qui devint par la suite capitale de l'empire des Parthes. Ceux-ci y furent remplacés par les rois de Perse de la dynastie des Sassanides. Sous leur domination, elle porta le nom de Madain, qui en arabe signifie *les deux villes*. On voulait exprimer par là l'union de Séleucie et de Ctésiphon. La population de Séleucie s'éleva rapidement jusqu'à 600,000 habitants. Aucune ville de l'Orient ne pouvait lui être comparée par sa grandeur et sa magnificence. Séleucus y faisait sa résidence quand il séjournait dans la haute Asie. La plupart des villes importantes de cette contrée reçurent alors des dénominations macédoniennes. Dans le même temps, à l'exemple de Ptolémée, Séleucus. voulant par tous les moyens agrandir le commerce de ses sujets, s'efforça de rendre son royaume l'intermédiaire de l'Inde avec l'Europe. Depuis longtemps, les productions de l'extrême Asie étaient transportées vers les ports de la mer Noire, dans les colonies milésiennes, à travers les déserts de la Scythie, par la voie des fleuves qui se dirigent vers la mer Caspienne. Il conçut le dessein d'employer cette mer elle-même à l'exécution de ses projets, et d'ouvrir au commerce une route plus courte en remontant le fleuve Cyrus pour aller gagner les bords du Phase et les ports de la Colchide. Son amiral Patroclès fut chargé d'explorer toutes les côtes de la mer Caspienne, tandis que Démodamas, un de ses généraux, allait visiter la Sogdiane et tout le cours du Iaxartes. Il est bien à regretter que les écrivains anciens ne nous aient pas donné de plus grands détails sur des entreprises aussi intéressantes. Nous ignorons entièrement quel fut le résultat des grandes vues de Séleucus, qui, dans ses opérations, montra partout cette profondeur et cette perspicacité qui distinguent Alexandre et ses premiers successeurs entre tous les rois de l'antiquité. L'intérieur de la cour de Séleucus était également digne d'attention. Stratonice lui avait déjà donné plusieurs enfants et continuait de l'aimer tendrement. Elle n'avait rien perdu de l'éclat de sa beauté, et le fils de Séleucus n'y était pas resté insensible. La reine l'ignorait. Epris d'un amour d'autant plus cruel qu'il en cachait la violence dans le fond de son cœur, Antiochus paraissait près de succomber victime d'un mal dont on ignorait la cause. Son père, qui l'avait toujours aimé tendrement, était

au désespoir ; tous les sacrifices lui auraient été faciles pour sauver l'héritier du trône ; on sait comment le médecin Erasistrate parvint à connaître le secret d'Antiochus (*roy. ERASISTRATE*). Ce qui partout ailleurs aurait causé la plus violente haine et les plus sanglantes catastrophes ne servit dans cette heureuse famille qu'à faire éclater la générosité de Séleucus et son attachement pour son fils. Stratonice devint l'épouse d'Antiochus, à qui son père céda en même temps la souveraineté de la haute Asie. Rien depuis longtemps n'avait troublé la profonde paix dont jouissaient les Etats de Séleucus, quand le bruit des préparatifs formidables que faisait Démétrius vint réveiller toutes les craintes que ce prince ambitieux avait causées aux autres successeurs d'Alexandre. Le fils d'Antigone, malgré ses revers, n'avait pas perdu l'espérance de réunir sous ses lois tout l'héritage du conquérant macédonien. Tranquille possesseur de la Macédoine, il se prépara, en l'an 290, à passer en Asie avec 110,000 combattants et une flotte de 50 voiles. Lysimaque, Ptolémée et Séleucus conclurent une ligue, à laquelle accéda Pyrrhus, roi d'Epire. Les désastres les plus prompts renversèrent les superbes espérances de Démétrius ; et Séleucus n'eut pas besoin de prendre une part bien active aux hostilités. La flotte de Ptolémée vint attaquer la Grèce, tandis qu'une double invasion livrait la Macédoine aux troupes de Lysimaque et de Pyrrhus. Démétrius n'eut bientôt plus ni armée, ni empire. Ses Etats furent envahis et ses soldats l'abandonnèrent. Caché sous un obscur déguisement, il s'enfuit dans Cassandree, où sa femme, Phila, venait de se donner la mort, pour ne pas survivre à tant de malheurs. Rien cependant n'était capable d'abattre l'indomptable courage de Démétrius. Il reparut bientôt dans la Grèce, ceint du bandeau des rois ; mais il ne put s'y maintenir. Contraint encore une fois de confier à la mer les débris de sa fortune, il passe en Asie, avec 11,000 combattants, et tente d'enlever à Lysimaque la Lydie et la Carie. La prudence d'Agathoclès, fils du roi de Thrace, vint déjouer ses projets ; en évitant une bataille et le fatigant dans une multitude de petits combats, il anéantit les forces de Démétrius. Celui-ci est obligé alors de faire sa retraite à travers les défilés du mont Taurus. Son dessein était de passer en Arménie, et de là dans la haute Asie ; l'hiver le contraignit de se diriger vers Tarse, ville de la Cilicie, qui appartenait au roi de Syrie. Il y arriva dans le plus grand dénûment, et s'empressa aussitôt d'écrire à Séleucus pour lui faire connaître sa triste position. Ce dernier, toujours généreux, oublie ses ressentiments et donne ordre à son lieutenant de fournir à Démétrius ce qu'il désirera. Cette conduite fut vivement blâmée par Patroclès, principal ministre de Séleucus, qui parvint enfin à faire sentir à son souverain ce qu'il risquerait à ne pas accabler un ennemi

aussi redoutable. Enfin ses avis prévalurent, et le roi de Syrie entra dans la Cilicie, à la tête d'une armée, pour chasser son rival. On était alors au milieu d'un hiver très-rigoureux. Séleucus consentit à laisser quelque repos à Démétrius. Celui-ci en profite ; et, au retour des hostilités, il attaque les postes qui défendaient les passages de la Syrie, les met en déroute et pénètre dans ce pays, où ses troupes se grossissent et où il est bientôt en état de tenir la campagne. La rapidité de ses marches, l'audace de ses entreprises, rendaient tout à fait critique la position de Séleucus, menacé d'être détrôné par un fugitif. Dans ces conjonctures, Lysimaque lui offrit des secours, qu'il refusa, ne voulant triompher qu'avec ses seules forces. Surpris dans une occasion, il fut sur le point de tomber entre les mains de son ennemi ; mais il répara bientôt cet échec, et le contraignit enfin de combattre dans une position désavantageuse, où, trahi par une partie de ses soldats, le fils d'Antigone fut obligé de se rendre après des prodiges de valeur. Ce dernier revers n'abattit pas le courage de Démétrius : il supporta dignement son malheur pendant tout le temps que dura sa captivité. Séleucus repoussa avec indignation la lâche proposition de Lysimaque, qui offrait de grandes sommes pour obtenir la mort du roi prisonnier. Ce prince infortuné éprouva au contraire tous les égards que réclamaient son rang et les liens de parenté qui l'unissaient à Séleucus ; il est même probable que, sans les instances de ses ministres, le roi de Syrie aurait consenti à lui laisser la liberté. Il était détenu dans la ville de Chersonèse, en Syrie, où il fut traité en roi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 284 avant J.-C. Il avait alors 54 ans. Ce prince, accoutumé à une vie si active et si aventureuse, ne put résister à une aussi longue oisiveté : il périt d'un excès d'embonpoint. Ses cendres furent renvoyées avec honneur à son fils Antigone, qui avait continué de régner dans la Grèce, où il avait recueilli les restes de son parti. La défaite de Démétrius avait rendu la paix à Séleucus. Sans inquiétude désormais, il se trouvait, après quarante ans de combats, paisible possesseur de la plus grande partie de l'empire d'Alexandre. Ptolémée, fils de Lagus, qui, quelque temps auparavant, avait cédé sa couronne à Philadelph, son fils, venait de mourir ; et, de tous les capitaines d'Alexandre, il ne restait plus que Séleucus et Lysimaque, que tout devait porter à rester amis ; mais l'ambition vint encore les armer. Lysimaque avait épousé Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, et le fils de Lysimaque, qui s'appelait Agathocle, s'était marié à Lysandra, aussi fille du roi d'Egypte. Les deux princesses se détestaient, et leurs démêlés remplissaient de troubles la cour du roi de Thrace. Vers le même temps, Ptolémée Céraunus, fils aîné de Soter, irrité de ce que son père lui avait préféré son jeune frère Philadelph, avait abandonné l'Egypte

et s'était retiré chez Lysimaque, respirant la vengeance. Il communiqua son ressentiment à sa sœur Lysandra. Arsinoé en fut alarmée ; elle craignit de partager la haine qu'ils avaient contre Philadelph. Pour les prévenir, elle accusa Agathocle, fils de Lysimaque, d'avoir voulu attenter aux jours de son père. Lysimaque, ajoutant foi à cette accusation mensongère, fit périr son fils innocent. Après un tel crime, Lysandra, voyant qu'elle avait tout à craindre du ressentiment d'Arsinoé, quitta la Thrace avec ses enfants et ses frères, et se réfugia à la cour de Séleucus, ainsi que la plupart des officiers de Lysimaque, indignés du meurtre d'Agathocle. Tous ces fugitifs ne cessèrent de presser Séleucus de déclarer la guerre au roi de Thrace. Le bouillant Ptolémée-Céraunus, frère de Lysandra, voulait qu'il attaquât à la fois Lysimaque et Ptolémée-Philadelph, qui lui avait ravi le trône de l'Egypte, et la guerre tardait trop à son gré. Les deux princes menacés resserrèrent l'alliance qui les unissait : Lysimaque donna sa fille Arsinoé pour épouse à Philadelph, qui était déjà son beau-frère, et celui-ci arma pour repousser les tentatives de Céraunus et de ses alliés. Séleucus, trouvant plus d'avantage ou peut-être plus de facilité à triompher de Lysimaque, se décida à marcher contre ce prince, promettant à Céraunus de le rétablir en Egypte après cette expédition. Outre la Thrace, Lysimaque possédait une grande partie de l'Asie Mineure : la Phrygie, la Mysie, la Lydie lui appartenaient. Les rois de Bithynie, de Paphlagonie et tous les dynastes, ainsi que toutes les républiques grecques dispersées dans ces régions, lui obéissaient ; enfin il était, depuis cinq années, roi de la Macédoine, qu'il avait enlevée à Pyrrhus. Lorsqu'il fut informé des préparatifs de Séleucus, il commença lui-même les hostilités, en l'an 281. Séleucus fut bientôt en mesure de lui résister. Il avait alors soixante-treize ans. Près d'entreprendre, dans un âge aussi avancé, une aussi grande expédition, dont le succès pouvait le conduire si loin de ses Etats, il prit toutes les précautions pour assurer leur tranquillité ; déclara roi son fils Antiochus, en présence de toutes ses troupes, et remit le gouvernement entre ses mains. Hors d'inquiétude, il se mit à la tête de son armée ; et, suivi de la famille de Lysimaque et de Ptolémée-Céraunus, il s'avança vers l'Asie Mineure, où il obtint de faciles succès. La Phrygie fut aussitôt envahie qu'attaquée ; la citadelle de Sardes, où étaient déposés les trésors de Lysimaque, lui fut livrée ; les Héacéotes, opprimés depuis longtemps par le roi de Thrace, chassèrent sa garnison et appelèrent les troupes de Séleucus. Tous les gouverneurs de Lysimaque, indignés de sa tyrannie, s'empressaient de passer du côté du roi de Syrie. Philète, qui commandait à Pergame, lui livra la place et le pays qu'il gouvernait (1). Ainsi Lysimaque ne possédait

(1) Cet officier avait été un des plus affectionnés à la cause

presque plus rien en Asie, quand il passa la mer avec une armée pour arrêter Séleucus. Les deux capitaines se rencontrèrent dans les plaines de Couropédion, en Phrygie. Parvenus tous deux à un âge très-avancé, ils combattirent comme des jeunes gens. C'étaient les seuls des officiers d'Alexandre qui vécussent encore. Le combat fut des plus sanglants et la victoire longtemps incertaine. Tous les fils de Lysimaque furent tués; enfin lui-même, blessé d'un coup de lance, resta sur le champ de bataille; et Séleucus fut salué du nom de « Vainqueur des vainqueurs ». Cette journée décisive livrait au roi de Syrie tous les Etats de Lysimaque et la Macédoine, dont la possession était si précieuse pour tous les successeurs d'Alexandre. Il résolut de passer l'hiver en Asie, et, au retour du printemps, de traverser l'Hellespont pour aller prendre en personne possession de ses nouvelles conquêtes et revoir sa patrie. Alors Ptolémée-Céraunus réclama l'exécution de ses promesses; mais Séleucus, qui avait appris à connaître le caractère bouillant et perfide du prince lagide, éloigna ses sollicitations par des réponses évasives, alléguant que lui et Ptolémée-Soter, père de Philadelphie, s'étaient promis de ne jamais faire la guerre à leurs enfants et de garantir l'exécution de leurs dernières dispositions. Céraunus dissimula son ressentiment et continua à rester auprès de Séleucus, attendant l'occasion de se venger. Ce monarque, au retour du printemps de l'an 279 avant J.-C., partit pour la Macédoine; et, dès qu'il fut débarqué à Lysimachia, dans la Chersonèse de Thrace, il fit un pompeux sacrifice pour remercier les dieux de son retour. Il avait peu de troupes avec lui et se trouvait au milieu des soldats de Lysimaque, qui vouaient de lui jurer fidélité. Le perfide Ptolémée profita de ces circonstances pour l'assassiner; et, après l'avoir immolé lui-même au milieu du sacrifice, il monte à cheval, s'empare de Lysimachia et se fait déclarer roi par l'armée de Thrace. Ainsi périt Séleucus, en l'an 279, la trente-deuxième année de son règne. Il avait porté pendant sept mois le titre de roi de Macédoine. Son corps fut racheté à grand prix par Philétère, prince de Pergame, qui fit célébrer en son honneur de magnifiques funérailles. Ses cendres furent ensuite envoyées à son fils Antiochus, qui les fit déposer à Séleucie sur l'Orontes, dans un édifice qui reçut le nom de *Nécrotorium*. Ce prince fut sans aucun doute un des plus grands et des meilleurs rois qui aient gouverné l'Asie. D'un caractère généreux et quelquefois bon jusqu'à la faiblesse, il ne fut conquérant que pour faire du bien, et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Aimant les sciences et les arts, il fonda un grand nombre d'établisse-

d'Anathoclès. Après la mort de Séleucus, il se rendit indépendant à Pergame, réunit sous ses lois presque toutes les provinces de l'Asie qui avaient été possédées par Lysimaque et donna naissance à la dynastie des Attalides, qui dura plus de cent cinquante ans.

ments utiles. Ce fut lui qui renvoya aux Grecs les monuments que Xerxès leur avait enlevés, entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. Par reconnaissance, les Athéniens placèrent sa statue à l'entrée du portique de l'Académie. Séleucus avait eu de sa première femme, Apamée, son successeur, Antiochus, et deux filles: de Stratonice, il eut un fils, mort jeune, et Phila, qui épousa dans la suite Antigone-Gonatas.

S. M—N.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus*, ou le *Victorieux*, quatrième roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé le *Dieu*, et de Laodice. Cette princesse, que tous les auteurs modernes disent avoir été la sœur en même temps que la femme d'Antiochus II, était réellement fille d'un certain Achæus, grand-père d'un autre Achæus qui prit le titre de roi sous le règne d'Antiochus le Grand, fils de Séleucus Callinicus. Elle appartenait à une famille puissante qui tenait de très-près à la race royale. C'est à la version arménienne de la chronique d'Eusèbe que nous devons la connaissance de ce fait, ainsi que de plusieurs autres relatifs également à l'histoire des rois de Syrie. Séleucus devint roi en l'an 246 avant J.-C. Pendant son règne, qui fut de vingt ans, la Syrie ne cessa d'être agitée par des guerres intestines et étrangères, qui lui causèrent de grands maux et faillirent en amener la perte. Les dissensions de la famille royale en avaient été la première cause. Quelques années avant la mort d'Antiochus le Dieu, la fuite de sa sœur Apamée, veuve de Magas, roi de Cyrène, avait amené entre lui et Ptolémée Philadelphie, roi d'Egypte, une guerre longue et sanglante. Elle s'était terminée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Philadelphie; et l'on avait stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants issus de ce mariage, au préjudice de ceux qui étaient nés de Laodice, encore vivante. Une telle condition semble indiquer que l'avantage était resté au roi d'Egypte. On conçoit sans peine toutes les discussions qu'elle dut faire éclater à la cour d'Antiochus. A la mort de Philadelphie, qui arriva en l'an 247 avant J.-C., Antiochus reprit sa première femme et répudia Bérénice, dont il avait un fils; mais bientôt il mourut de maladie, à Ephèse. C'est du moins ce que nous apprend la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe. Selon d'autres (*voy. Antiochus II*), il fut empoisonné par Laodice, qui appréhendait encore l'inconstance d'Antiochus. Dès qu'il fut mort, elle fit placer dans son lit un certain Artémon, qui ressemblait beaucoup au roi; et, en présence des grands, cet homme déclara Séleucus Callinicus son successeur, en leur recommandant ce prince et la reine. Cet événement laissa Bérénice exposée sans défense à la vengeance de Laodice et de son fils. Elle se réfugia dans le temple de Daphné, tandis que plusieurs villes se soulevaient en sa faveur et que son frère Ptolémée Evergète se préparait à

entrer en Syrie pour la délivrer. Séleucus, qui était venu assiéger Bérénice, l'abusa par de feintes propositions de paix qui livrèrent cette malheureuse princesse au pouvoir de Laodice. Celle-ci la fit assassiner ainsi que son fils ; et Séleucus fut délivré d'un compétiteur. Cependant les femmes de Bérénice, qui étaient restées dans le palais, feignirent que la reine n'avait été que blessée, tandis qu'une d'elles jouait le personnage de cette princesse. Elles animèrent le peuple en leur faveur, soutinrent un siège et écrivirent au roi d'Égypte pour hâter ses secours. Ce fut le commencement d'une guerre opiniâtre qui livra presque tous les États de Séleucus à Ptolémée Evergète, dont l'armée s'avança fort au delà de l'Euphrate (*roy. PTOLÉMÉE III EVERGÈTES*). Les forces employées dans cette expédition n'étaient pas suffisantes pour que le vainqueur restât paisible possesseur des provinces conquises. Les tentatives des partisans de Séleucus, les entreprises particulières d'une foule de rebelles qui s'efforçaient de s'affranchir de toute dépendance rendirent l'Asie le théâtre de révolutions sans cesse renaissantes, au milieu desquelles l'histoire ne fournit aucune lumière, tous les ouvrages qui auraient pu en offrir étant perdus. Enfin, après avoir dévasté tout l'empire de Séleucus et lui avoir accordé une trêve de dix ans, Ptolémée revint dans son royaume. Pendant que le roi de Syrie s'était efforcé de résister à ce redoutable adversaire, les Parthes, qui s'étaient déjà révoltés contre son père, mais qui avaient été obligés de rentrer dans le devoir, se soulevèrent de nouveau. Tiridate, frère d'Arsace, fondateur de la dynastie des Arsacides, était revenu du pays des Scythes, où il avait été contraint de chercher un asile ; et il était entré dans la Parthyène avec une nombreuse armée de Dahæ-Parniens. Il attaqua Andragoras, gouverneur de cette province, qui fut vaincu et tué ; et la Parthyène, avec les cantons limitrophes, resta au pouvoir de Tiridate, qui y prit le titre de roi. Des guerres civiles se joignirent à tant de désastres et d'embarras. Séleucus était occupé à combattre, dans l'Asie Mineure, les Gaulois, qui étaient devenus les auxiliaires de son frère Antiochus, surnommé *Hierax*, c'est-à-dire *l'Épervier*. Ce dernier dut ce nom à la rapidité et à la témérité de ses entreprises. L'ambition, chez lui, n'avait pas attendu le progrès des ans pour se développer. Il s'était déclaré roi dans les provinces de l'Asie Mineure, dont son frère lui avait confié le gouvernement, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Alexandre, frère de sa mère Laodice, qui commandait dans la ville de Sardes, lui fournit des secours. Les Gaulois embrassèrent son parti ; et il vainquit son frère Séleucus. C'est alors que celui-ci abandonna l'Asie Mineure pour voler dans l'Orient arrêter les progrès des Parthes. La fortune lui fut encore contraire. Tiridate remporta sur lui une victoire si éclatante que les Parthes en consacrèrent

le souvenir par une fête solennelle, et qu'ils regardèrent ce jour comme la véritable époque de leur indépendance. Séleucus fit une telle perte qu'il ne fut plus en état de renouveler ses efforts contre eux, et qu'il laissa les Parthes libres de constituer leur monarchie. Les succès de Ptolémée, qui avait rompu la trêve, et surtout ceux d'Antiochus, le ramenèrent dans l'Occident, où ce jeune guerrier venait de triompher de Mithridate, roi de Pont, partisan de Séleucus et beau-frère des deux princes. Séleucus fut occupé, pendant presque toute la durée de son règne, à combattre ce terrible compétiteur ou à repousser les chefs que Ptolémée envoyait dans la Syrie au mépris de la paix conclue, et qui n'avait pas été de longue durée. Il remporta un si grand nombre de victoires dans toutes ces guerres, qu'il y acquit le surnom de *Callinicus*, ou de *Beau Vainqueur*. C'est dans une de ces rencontres, après avoir défait les troupes de son frère, dans la Mésopotamie, qu'il jeta sur l'Euphrate les fondements d'une ville qui reçut le nom de Callinopolis, et qui fut appelée dans la suite Callinicus. Elle porte actuellement le nom de Rakkah. L'armée d'Antiochus, tout entière composée de Gaulois, se montait, dit-on, à 120,000 hommes. Séleucus n'avait que 4,000 Acédoniens, soutenus de 8,000 Juifs de Babylone. Andromaque et son fils Achæus, parent de Séleucus, lui rendirent de grands services dans cette occasion. La guerre continua entre les deux frères, mais avec des chances diverses. On dit que Séleucus entreprit une nouvelle expédition contre les Parthes et qu'il fut fait prisonnier, après avoir été vaincu par eux. Ce fait, admis par quelques savants, n'est pas suffisamment appuyé pour être regardé comme constant. Il pourrait se faire que, dans cette occasion, on l'eût confondu avec Démétrius II, surnommé Nicator. Cependant Antiochus Hiérax continuait de fatiguer l'Asie Mineure de son inquiète ambition. Après que son caractère aventureux l'eut porté dans la Cappadoce et en Égypte, il fut défait dans la Carie par Attale, roi de Pergame, et contraint de se retirer dans la Thrace, où il périt assassiné. Il s'était marié avec une fille de Ziélas, roi de Bithynie ; il en eut une fille appelée Laodice. Cette princesse fut confiée à un certain Logbasis, de Selga dans la Pamphylie, qui en prit soin comme de sa propre fille. Elle épousa ensuite le rebelle Achæus. Séleucus mourut l'année suivante, 223 avant J.-C., dans la vingt et unième année de son règne. De sa femme Laodice, fille d'Andromaque, il eut une fille et deux fils, Séleucus III, son successeur, et Antiochus le Grand, qui monta sur le trône après son frère. Sa fille, nommée Antiochis, épousa Xercès, roi d'Arzanosate en Arménie. Outre le surnom de *Callinicus*, on donnait encore à Séleucus II celui de *Pogon*, c'est-à-dire le *Barbu* : il est effectivement représenté ainsi sur plusieurs médailles. On voit dans le musée d'Ox-

ford une curieuse et longue inscription, faisant partie des marbres rassemblés par le comte d'Arundel, qui contient l'original d'un traité d'alliance conclu entre les Smyrniens et les Magnètes pour défendre Séleucus contre tous ses adversaires. Ce traité renferme une foule de détails fort curieux. On le trouve dans les *Marmora oxoniensia* de Chandler et dans plusieurs autres recueils. S. M—N.

SÉLEUCUS III, fils du précédent, ne fit presque que passer sur le trône de Syrie. Il était d'un tempérament faible et maladif, et bien jeune encore quand son père lui laissa la couronne. Son courage et la promptitude de son caractère lui firent cependant donner le nom de *Céraunus*, c'est-à-dire le *Foudre*. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il s'occupa de rétablir son autorité dans l'Asie Mineure, qui avait été presque toute envahie par Attale, roi de Pergame. Il confia le soin des provinces orientales à son jeune frère Antiochus, qui n'avait alors que quatorze ans. L'administration générale du royaume fut remise au Carien Hermias; et lui-même il se mit en route avec une puissante armée, pour franchir le mont Taurus, accompagné de son cousin Achæus, qui était un habile général. Le manque d'argent désorganisa son armée. Une conspiration s'y forma; et Séleucus périt empoisonné par deux de ses généraux gaulois, Apaturius et Nicanor. Achæus vengea la mort de son souverain, en faisant périr par le dernier supplice ces deux traîtres et tous ceux qui avaient pris part à leur crime. Il parvint ensuite à retenir les soldats dans le devoir et à empêcher les entreprises d'Attale, qui ne put profiter d'une catastrophe dont le résultat semblait devoir être la ruine totale du royaume de Syrie. L'armée offrit alors la couronne à ce général, que plusieurs provinces pressaient aussi de monter sur le trône. Il s'y refusa généreusement. Tandis qu'il restait dans l'Asie Mineure, pour la conserver à son souverain légitime, Antiochus III frère de Séleucus, il envoyait à Babylone le meilleur de ses généraux, nommé Epigène, pour aller annoncer à ce prince la mort de son frère, et le faire déclarer roi. Séleucus III fut empoisonné en l'an 222 av. J.-C., dans la troisième année de son règne. Il laissa un fils en bas âge nommé Antipater, qui se distingua par la suite dans les guerres que son oncle Antiochus le Grand soutint contre les Romains. S. M—N.

SÉLEUCUS IV, surnommé *Philopator*, devint roi de Syrie, en l'an 186 av. J.-C., après la mort de son père Antiochus le Grand. Il était le deuxième fils de ce prince, qui l'avait fait déclarer roi peu de temps avant son trépas. Son fils aîné Antiochus était mort quelques années auparavant, durant la guerre qu'il soutenait contre les Romains. Cette guerre avait considérablement affaibli le royaume de Syrie, et les sommes énormes que Séleucus fut obligé de fournir aux Romains, le contraignirent à une politique timide,

qui lui attira le mépris des autres Etats de l'Orient. L'histoire nous a conservé bien peu de renseignements sur Séleucus IV : quelques vexations contre les Juifs, et une vaine tentative, faite au delà du mont Taurus, pour défendre le roi de Pont, Pharnace, contre Eumènes, roi de Pergame. Un mot des Romains suffit pour arrêter les armées de Séleucus : alors celui-ci négocia le retour de son frère Antiochus, retenu à Rome, où son père l'avait envoyé comme otage de la paix qu'il avait jurée avec la république, après sa défaite à Magnésie. Son fils Démétrius, âgé alors de dix ans, remplaça Antiochus, déjà arrivé à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frère. Ce prince périt empoisonné par son ministre Héliodore, le persécuteur des Juifs, qui essaya de se faire déclarer roi. La mort de Séleucus arriva en l'an 174 av. J.-C., dans la douzième année de son règne. Il avait eu de sa sœur Laodice, veuve de son frère Antiochus, un fils nommé Démétrius, dont nous avons déjà parlé, et qui devint roi en l'an 162, et une fille appelée Laodice, femme de Persée, dernier roi de Macédoine. On connaît des médailles de ce prince, datées des années 136 et 137 de l'ère des Séleucides (175 et 174 de J.-C.); d'où l'on pourrait croire qu'il ne mourut qu'à la fin de cette dernière année. S. M—N.

SÉLEUCUS V, prince qui ne fit que paraître sur le trône de Syrie, était le fils aîné de Démétrius II, surnommé Nicator. Il se fit déclarer roi, aussitôt après la mort de son père, que sa femme Cléopâtre avait fait assassiner à Tyr, en l'an 124 av. J.-C. Cette femme, depuis longtemps jalouse du pouvoir qu'elle disputait à son mari, fut indignée de la conduite hardie de son fils. Elle ne tarda pas à le faire périr, et à faire déclarer roi son autre fils Antiochus VIII, qui fut surnommé *Grypus*. Cléopâtre et Séleucus ne possédaient qu'une partie de la Syrie; ils avaient pour compétiteur Alexandre, surnommé Zébina, qui se donnait pour un fils d'Antiochus VII Evergètes. Séleucus V n'avait pas régné un an. On ne connaît aucune médaille de lui. S. M—N.

SÉLEUCUS VI, surnommé *Épiphanes*, fils aîné d'Antiochus Grypus et de Tryphène, fille de Ptolémée Soter II, roi d'Egypte, devint, en l'an 96 av. J.-C., roi de la portion de la Syrie que son père disputait à Antiochus le Cyzicénien, qui était en même temps son frère et son cousin. Un usurpateur nommé Héracléon était alors maître de la capitale : il fallut l'en chasser pour se faire reconnaître roi. Séleucus ne fut pas plutôt maître d'Antioche, qu'Antiochus le Cyzicénien vint lui en disputer la possession, et s'en empara. Séleucus reparut bientôt avec de nouvelles forces : leurs troupes étaient en présence, prêtes à livrer bataille, quand Antiochus, emporté par un cheval fougueux au milieu de l'armée ennemie, préféra se donner la mort plutôt que de se rendre. Séleucus, victorieux sans combattre, reprit Antioche; mais il eut bientôt pour compétiteur Antio-

chus Eusèbe, fils du Cyzicénien. Celui-ci ne tarda pas d'obtenir l'avantage : il fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et il périt à Mopsueste, où les habitants s'insurgèrent contre lui et mirent le feu à ses cantonnements, en l'an 95 avant J.-C. Il était alors dans la seconde année de son règne. Ses frères, Philippe et Antiochus XI, prirent tous les deux le titre de roi, et continuèrent la guerre contre Antiochus X, surnommé *Eusèbe*. Outre le surnom d'Epiphane, les médailles donnent encore à Séleucus VI celui de *Nicator*. S. M.—N.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince séleucide, régna pendant quelques mois en Egypte, en l'an 56 avant J.-C., à l'époque où Ptolémée Aulète fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il était fils d'Antiochus X, surnommé Eusèbes, roi de Syrie, et de Cléopâtre-Séléné, sœur de Ptolémée Soter II. Déjà, en l'an 74, il avait été envoyé à Rome par sa mère, avec son frère Antiochus, pour y faire valoir les droits qu'ils tenaient d'elle sur le royaume d'Égypte, dont ils étaient les uniques héritiers par le défaut de descendance légitime ; Ptolémée Aulète, qui y régnait alors, n'étant qu'un fils naturel de Ptolémée Soter II. Cette démarche fut infructueuse ; les deux princes revinrent en Syrie, en l'an 71 avant J.-C., après avoir été rançonnés par le préteur Verrès à leur passage par la Sicile. Leur mère ayant ensuite été dépouillée de ses dernières possessions, et mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie, qui était devenu souverain de la Syrie, Antiochus et Séleucus vécurent en simples particuliers. Lorsqu'en l'an 57 avant J.-C. les Alexandrins expulsèrent de l'Égypte Ptolémée Aulète, pour donner la couronne à ses filles Cléopâtre Tryphène et Bérénice, une ambassade fut envoyée en Syrie, pour engager Antiochus à venir régner avec elles. Une mort subite empêcha Antiochus de profiter de leur offre. Son cousin Philippe, qui devait le remplacer, périt aussi rapidement : on s'adressa alors à Séleucus. Il partit aussitôt pour l'Égypte. Ce pays n'avait plus alors qu'une reine. Cléopâtre Tryphène était morte, laissant le pouvoir entre les mains de Bérénice, qui épousa Séleucus. Son règne fut court. Les habitudes basses et débauchées de ce prince déplurent à Bérénice, qui le fit étrangler, et lui donna pour successeur le Cappadocien Archelaüs, grand pontife de Bellone, guerrier brave et habile. Depuis ce Séleucus, l'histoire ne fait plus mention d'aucun prince séleucide. S. M.—N.

SELIG (GODEFROI), né à Weissenfels, dans la religion juive, se fit baptiser le 15 septembre 1738. Il avait des connaissances étendues dans les langues orientales ; et il enseigna longtemps à l'université de Leipsick la langue rabbinique. Il ne faut pas le confondre avec un autre juif converti, Jean-Frédéric-Henri Selig, fameux marchand de papier à Leipsick, qui a publié lui-même sa biographie et l'histoire de sa conversion, en 2 volumes, et qui mourut en avril 1799. Godefroi

Selig mourut à Dresde, le 5 mars 1795. Il avait publié en 1767 à Leipsick, une *Méthode pour apprendre facilement la langue juive-allemande, principalement la langue parlée* (en allemand). De 1768 à 1772, il publia un écrit périodique, in-8°, sous le titre : *le Juif* ; de 1771-1777, une *traduction des passages difficiles de l'Ancien Testament, avec des commentaires*, 4 vol. in-8° ; et en 1788 : *Compendia vocum hebraico-rabbinicarum*, ouvrage utile à ceux qui veulent étudier les livres rabbiniques. De 1775-1777, il publia sa *Biographie et histoire de la conversion de Godefroi Selig, etc.*, 2 vol. in-8° (en allemand). Z.

SELIGMAN (JEAN-MICHEL), graveur, né à Nuremberg, le 10 décembre 1720, était fils d'un imprimeur en taille-douce établi dans la même ville, et montra fort jeune un goût particulier pour le dessin et la gravure. Admis comme élève à l'académie de peinture, en 1739, il s'y perfectionna sous la surveillance de professeurs habiles, notamment sous celle des deux Preisler (*roy. ce nom*). En 1744, sa réputation le fit appeler à Rome, puis à Saint-Petersbourg. Revenu dans sa ville natale, il exécuta un grand nombre de gravures, spécialement pour des ouvrages d'histoire naturelle, de botanique, d'anatomie. Cet artiste mourut à la fin de 1762. Parmi ses travaux qui sont fort estimés, on remarque surtout les trente-quatre gravures coloriées représentant les *vaisseaux de nutrition dans les feuilles des arbres*, avec l'explication de C.-J. Trew en allemand, Nuremberg, 1748, in-fol. ; les cent quatre-vingt-dix planches coloriées de l'*Hortus nitidissimus* du même auteur (*roy. TREW*), et qui ont paru à Nuremberg de 1768 à 1786, in-fol. ; une collection d'oiseaux rares et étrangers, avec la description exacte, en allemand, Nuremberg, 1749 et années suivantes, t. 1-9, grand in-fol. Elle a reparu avec une traduction française, Nuremberg, 1768 à 1774, in-fol. On trouve dans le dictionnaire des savants nurembergeois, par Will, t. 3, p. 667, le catalogue complet de l'œuvre de Seligman. B—H—D.

SÉLIM I^{er}, neuvième empereur des Ottomans, fils de Bajazet II, naquit sous le règne de Mahomet II, son aïeul, en 1467, et parvint à l'empire en 1512. Un parricide l'avait fait, avant le temps, succéder à son père ; la défaite d'Ahmed, qu'il fit étrangler ainsi que ses autres frères et leurs enfants (1), affermit sa puissance ; il la maintint à force de rigueur, de cruauté et de valeur. Sélim, en montant sur le trône, fit mettre à mort successivement deux grands vizirs, dont tout le crime était de lui avoir demandé de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire vers quelle contrée il voulait porter ses pas et ses armes ; un troisième, Sinan Yousouf pacha, fit dresser ses tentes vers les quatre

(1) Le seul Korcoud parvint d'abord à échapper à la mort en se cachant dans une caverne ; mais il fut découvert, livré à Sélim et immolé à la haine de ce frère implacable. A—T.

points du monde. « Voilà, dit Sélim, comment je « veux être servi. » Dès l'année 1514, il mena les Turcs contre les Persans (1) et remporta, sur Schah-Ismaël, la fameuse et sanglante victoire de Tchaldéran (2) (roy. ISMAËL et ALIADÉULET). Héritier de la haine de Bajazet II contre les Mameluks, il marcha, en 1516, à la conquête de l'Égypte, et la défaite et la mort du sultan Kansouh al-Gaury, à Mardjdebek, près d'Alep, le 24 août, signalèrent son premier succès et le rendirent maître de la Syrie (roy. KANSOU AL-GAURI) (3). L'année suivante, il combattit le dernier sultan des Mameluks, Touman-Bey, et le vainquit dans deux batailles, dont le résultat fut la destruction de cette milice de souverains, la chute de leur monarchie (roy. TOUMAN-BEY), et la réunion de l'Égypte à l'empire ottoman. Mais la conquête qui devait avoir la plus grande influence politique et religieuse, ce fut la cession du droit de l'imamat, que fit au conquérant de l'Égypte le dernier des khalifes abbassides, qui résidait au Grand Caire. Il remit entre ses mains l'étendard de Mahomet, qui avait passé des quatre premiers khalifes aux Ommeyyades de Damas, ensuite aux Abbassides de Bagdad, et depuis à ceux du Caire (roy. MOTA-WAKKEL). L'investiture de ce droit sacré plaça la maison ottomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hedjaz en Arabie (4). Le sultan, quelque temps après avoir quitté l'Égypte, fut attaqué d'un cancer qui lui rongea les reins. Il lutta, plus d'un an, contre la violence du mal; vaincu par la douleur, il s'arrêta à Tchourlou, près de Constantinople, et il y mourut l'an 926 de l'hégire (27 novembre

1520). On dit que ce fut dans l'endroit même où il avait combattu son père Bajazet II. Sélim justifia le surnom d'*Fatous* (le Féroce); depuis son avènement au trône, jusqu'à sa mort il ne distingua jamais l'innocent du coupable, et tous les hommes lui semblaient également dévoués à la mort. Cependant il était vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. Il avait du génie et de l'application au travail; il savait choisir des généraux et des ministres habiles; il savait même les regretter (roy. SINAN-YOUSOUF-PACHA). Son caractère sanguinaire ne l'empêchait pas de protéger les sciences et les lettres et même de les cultiver. Il possédait l'arabe et le persan, et composait des vers dans ces deux langues, au rapport des écrivains ottomans, et à celui de Pococke, dans la constitution des dynasties d'Abulfarage (1). Ce même prince, mourant dans les bras de Piri-Pacha (roy. PIRI-PACHA), regrettait les injustices dont les négociants persans avaient été victimes dans le cours de ses guerres. Piri-Pacha lui conseillait de bâtir un imaret pour les indigents, en expiation. « Piri, lui répondit Sélim, veux-tu que « par une fausse gloire j'emploie en œuvres de « charité des biens ravis injustement; mon dé- « voir est de les rendre; » et l'ordre de cette restitution fut donné sur-le-champ (2). S—r.

SÉLIM II, onzième sultan des Ottomans et fils de la fameuse Roxelane (roy. ce nom), succéda, en 1566 (3), à son père Soliman le Grand. L'événement le plus glorieux de son règne fut la conquête de l'île de Chypre, faite par son ordre sur les Vénitiens, en 1570 (roy. MUSTAPHA-PACHA). L'événement qui présageait le plus de malheurs et qui en entraîna le moins fut la bataille de Lépante, gagnée en 1571 par don Juan d'Autriche, où la flotte ottomane fut presque entièrement détruite (roy. ALI-PACHA et SERBELLOXI). Sélim s'en consola en lisant le Coran, mais surtout en voyant que ses ennemis ne profitèrent pas de l'effroi qu'avait jeté dans Constantinople une si grande victoire. « La perte d'une flotte, disait-il « ce sujet le grand vizir à l'ambassadeur de Ve- « nise, n'est pour mon sublime empereur que

(1) Les conquêtes de Schah-Ismaël, fondateur de la dynastie des Soys, les cruautés qu'il exerçait contre les musulmans orthodoxes excitèrent le zèle et l'indignation de Sélim à un tel point qu'il crut plus méritoire de combattre ce prince hérétique que les chrétiens mêmes. Il conclut une trêve avec ces derniers et partit pour la Perse à la tête de 200,000 hommes. A—T.

(2) Cette victoire lui fut vivement disputée; il ne la dut qu'à son artillerie et à une blessure que reçut le roi de Perse. Les Turcs y perdirent plusieurs pacas et plus de 30,000 hommes. Après avoir pris Tauris, Sélim se rendit dans le Cara Bagh, près de l'Araxe, afin d'y passer l'hiver et d'être plus à portée de continuer au printemps la conquête de la Perse; mais les murmures des janissaires et la disette le forcèrent de ramener en Europe son armée considérablement affaiblie. Il emmena dans sa capitale un grand nombre d'ouvriers de Tauris, ainsi que le prince Badi Kizilman, dernier rejeton de la race de Tamerlan dans la Perse (roy. SCH-ÏBEKI). Il laissa en Asie un de ses généraux, qui subjugua tout le Daubekr jusqu'à Sindjar et Mossoul. A—T.

(3) La trahison de deux généraux égyptiens, Khair-Beig et Kauberdy Gazaly, fit triompher les armées ottomanes de la bravoure des mameluks. A—T.

(4) Sélim séjourna huit à neuf mois en Égypte, pour s'assurer de la fidélité de ses nouveaux sujets, et publia plusieurs sages règlements concernant le gouvernement, la police, les finances et la sûreté de ce royaume. Il laissa 5,600 hommes de garnison au Caire et donna le commandement de la capitale à un de ses officiers, avec défense de mettre le pied dans la ville. Il emporta des richesses immenses. Pour récompenser les deux traîtres qui lui avaient facilité la réduction de la Syrie et de l'Égypte, il leur conféra le gouvernement de ces deux nouvelles provinces de l'empire ottoman jusqu'à leur mort. Il permit même à Khaïr Beig d'incorporer les restes de la milice des mameluks dans les corps de troupes ottomanes laissés en Égypte et leur accorda la jouissance des terres dont le revenu leur était depuis longtemps assigné. Le grand vizir Younouss-Pacha ayant adressé à Sélim de justes et sages remontrances sur cette faute en politique, dont il lui pronostiquait les funestes résultats pour la Porte ottomane, le sultan irrité lui fit sur-le-champ trancher la tête. A—T.

(1) Mouradgée d'Ohsson, dans son *Tableau de l'empire ottoman*, rapporte comme un modèle d'éloquence orientale la lettre en forme de manifeste que Sélim écrivit de sa main à Schah-Ismaël pour lui reprocher son hérésie et lui déclarer la guerre. Après avoir conquis l'Égypte, ce sultan fonda au Caire plusieurs établissements, auxquels se joignirent tant de piété que de science. Il fit décorer le kilomètre d'un superbe kiosk, où l'on gravait des vers de sa composition. A—T.

(2) Voulant savoir ce qui se passait dans les États des autres princes et connaître les actions et les discours de ses sujets, ce monarque entretenait des espions dans les cours étrangères; et, non content de parcourir lui-même, jour et nuit, sous divers déguisements, les villes où il se trouvait, il distribuait des agents secrets dans les assemblées publiques, dans les mosquées et même dans les autres villes, d'où ils venaient lui rendre compte de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. A—T.

(3) Trois jours après qu'il eut été proclamé à Constantinople, il partit pour aller se mettre à la tête de l'armée ottomane, qui assiégeait Zegh. Mais le grand vizir, qui était venu à sa rencontre, l'ayant trouvé à Sirmich, lui représenta que la saison était avancée et le fit consentir à recevoir dans cette ville les hommages des officiers de ses troupes, qui suivirent leur nouveau souverain à Constantinople. A—T.

« ce que serait la barbe à un homme qui se la fait couper et à qui elle repousse ; mais la perte de l'île de Chypre est pour les Vénitiens comme la perte d'un membre qui ne revient plus quand il a été retranché. » En effet, dès l'année suivante, Kilidj-Aly remit en mer, sous les yeux de Sélim, une flotte nouvelle, et revint braver ses ennemis (1). Sélim II mourut des suites d'une chute, le 13 décembre 1574, âgé de 52 ans. La conquête de l'île de Chypre ajouta à l'empire ottoman un accroissement de gloire ; et quelque difficile que fût la tâche de succéder à Soliman le Grand, Sélim en supporta le fardeau avec éclat (2). Il conçut la noble et utile pensée de réunir le Tanaïs et le Volga : des causes étrangères à ce sultan empêchèrent l'exécution, déjà commencée, d'un plan digne des plus grands monarques et des nations les plus civilisées (3). Sélim fut brave, prudent, ami de la justice, des sciences et des savants, clément et religieux. Il fut au niveau des circonstances difficiles au milieu desquelles il vécut ; et si l'éclat de son règne fut éclipsé par la splendeur que jetait encore la mémoire de Soliman I^{er} son père, aucun des successeurs de Sélim II ne le surpassa à son tour, ni même ne mérita de lui être comparé. S—v.

SÉLIM III, vingt-huitième empereur des Turcs, était fils unique du sultan Mustapha III et d'une belle Circassienne, dont le père de Vély-Zadeh-Effendy, qui devint depuis muphti, avait fait présent à cet empereur. Il naquit le 24 décembre 1761, suivant les uns, et, suivant d'autres, le 6 janvier 1762 (4). Mustapha III n'avait point d'enfant mâle à cette époque ; et Abdul-Hamid, son seul frère, passait pour impuissant (5). Aussi

(1) Le règne de Sélim II est encore mémorable par deux conquêtes importantes : celle du Yémen, qui avait secoué le joug de la Porte, avant la mort de Soliman (voy. MUTHÉH), et celle de la Goulette et de Tunis, que les Turcs enlevèrent aux Espagnols, qui en étaient devenus maîtres en entretenant la discorde entre les princes haïsides, rois de Tunis (voy. MULEY-HAÇAN et MULEY-HOMAYDA) ; ces deux conquêtes eurent lieu l'an 978 (1570). Sinan-Pacha commanda dans la première de ces expéditions (voy. SINAN-PACHA), et la seconde fut dirigée par le capitain-pacha Kilidj Aly, dey d'Alger (voy. OCHHALI). Deux ans après, les Espagnols s'étant de nouveau emparés du royaume de Tunis, sous prétexte d'y rétablir le dernier roi, Sinan-Pacha l'assujettit définitivement à la domination ottomane l'an 983 (1574). A—r.

(2) Les succès qu'avaient obtenus les armes de ce sultan et les vœux des Maures de Grenade lui inspirèrent le désir de réunir l'Espagne à son empire. Tout était disposé pour opérer une descente en Andalousie l'année suivante, lorsque la mort de Sélim arrêta l'exécution de son projet. A—r.

(3) La reconstruction du temple de la Mecque, les abondantes aumônes distribuées aux pauvres des deux villes saintes (la Mecque et Médine) et plusieurs fondations pieuses ont rendu le nom de Sélim respectable chez les Ottomans. On lui a reproché sa mollesse, et surtout sa passion pour le vin qui le fit surnommer *mes/h* (l'ivrogne) ; mais on a, peut-être à tort, attribué à cette passion du sultan le but de la conquête de Chypre. Sous Sélim II s'arrêtèrent les progrès de l'empire ottoman, dont la décadence politique date du règne de son fils Mourad (voy. AMURAT III), quoique sa décadence morale ait commencé réellement à Sélim, qui le premier cessa de se montrer à la tête de ses armées. A—T.

(4) Le 3 janvier 1762, le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, annonça à sa cour la naissance de Sélim, sans préciser le jour.

(5) Il eut cependant ensuite plusieurs enfants des deux sexes qui moururent en bas âge ; Mustapha IV et Mahmoud, devenu sultan à son tour, lui survécurent, quoique M. Alix, dans son *Précis de l'histoire de l'empire ottoman*, avance que Sélim mourut sans postérité.

la naissance de Sélim, qui promettait un héritier à l'empire ottoman, excita une joie universelle. Elle fut célébrée par des fêtes très-brillantes, qui durèrent dix jours et furent marquées de la plus grande licence. A la mort de Mustapha III, arrivée le 21 janvier 1774, Abdul-Hamid lui succéda ; et quoique Sélim fût enfermé dans le sérail, son oncle le laissa jouir d'une si grande liberté et montra tant d'affection pour lui, que cette conduite le rendit cher à tous les musulmans. Ce ne fut que le 17 mai suivant que Sélim fut circoncis, sans cérémonie. On avait retardé cette opération, à cause d'une difformité naturelle qui devait, dit-on, s'opposer à ce qu'il eût des enfants. Dans la même année (septembre), il tomba dangereusement malade ; et la consternation se répandit parmi les musulmans, dont il était l'unique espoir. Il se rétablit ; et l'on assure qu'en 1775, l'état d'impuissance d'Abdul-Hamid ayant été constaté par des médecins, on offrit des femmes à Sélim, alors dans sa quatorzième année, mais qu'il les refusa, en disant « qu'il ne voulait que des enfants de souverain. » Honteux des affronts accumulés sur l'empire qu'il était appelé à gouverner un jour, et indigné de la faiblesse de son oncle et de la corruption des ministres ottomans, Sélim ne rêvait que la régénération de son pays et les beaux jours des Amurath et des Mahomet II. Enfermé depuis son enfance dans l'intérieur du sérail, où il n'avait lu que le Coran et tout au plus quelques annales peu véridiques ; imbu de fausses notions, sans aucune relation au dehors et sans autre commerce que celui de quelques femmes surannées et de vils eunuques noirs, ce prince avait puisé quelques idées élevées dans une espèce de testament politique que le sultan Mustapha avait écrit pour l'instruction de son fils, et dans lequel ce prince, instruit par le malheur, après avoir passé en revue les principaux événements de son règne, découvrait à Sélim les vices primitifs de la constitution, les abus qui s'y étaient introduits, les réformes à faire, etc. Pénétré de respect pour la mémoire de son père, et se flattant d'être plus heureux que lui, Sélim avait l'intention de le prendre pour modèle. Il était encouragé dans ce projet par sa mère, femme d'un grand sens, et par le docteur Lorenzo, chirurgien italien, qui l'avait soigné pendant sa petite vérole et qui avait gagné sa confiance. L'âme ardente de Sélim était continuellement occupée de ses projets de réforme. Une nuit que Lorenzo veillait à ses côtés, il le saisit par la main avec une sorte d'emportement et lui dit : « Tu es mon ami ; oui, mon ami, car je ne suis qu'un homme comme les autres, je le sais. Ils veulent tous me tromper ; mais toi, tu me diras la vérité ; je te la demande au nom de mon père, qui t'a fait du bien. » Le projet du sultan Sélim (car c'est le titre qu'on lui donnait, même avant qu'il montât sur le trône) était de se mettre à la tête des

armées pour combattre les ennemis du Croissant. C'est ce qui lui fit répondre aux personnes qui s'inquiétaient devant lui des traces que la petite vérole pourrait laisser sur son visage : « Qu'importe la figure d'un soldat qui doit passer sa vie à la guerre ! » Il s'irritait de son ignorance et montrait un vif désir d'apprendre. Ses questions décelaient une âme agitée par de grands projets et de violents désirs. Il s'emporta même un jour jusqu'à dire devant ses médecins chrétiens, en les chargeant de le publier dans toute la ville, « que le lendemain de son couronnement il monterait à cheval, suivi de tous les fidèles musulmans, pour périr avec honneur ou laver sa nation des outrages multipliés qu'elle avait reçus des Russes. » Pour se préparer au rôle qu'il se croyait appelé à jouer, Sélim entretenait du fond de sa retraite une correspondance suivie avec d'anciens serviteurs de Mustapha III, avec quelques grands personnages et même avec plusieurs membres de l'administration de son oncle. Les renseignements qu'il parvint ainsi à recueillir lui paraissant insuffisants, il écrivit, en 1786, au comte de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, pour demander qu'Isaac-Bey son confident pût se rendre secrètement à Paris, afin d'y puiser sur les diverses parties de l'administration des lumières qu'il était impossible d'acquérir en Turquie. Cette négociation fut un instant suspendue par le supplice du Grec Pêtruki ou Pétraki, qui, de cuisinier, était devenu directeur de la monnaie et l'homme le plus riche de l'empire. Sélim s'était montré fortement opposé à la mort de ce particulier ; et, dans cette circonstance, la violence de son caractère l'avait un instant compromis. Le docteur Lorenzo, l'un de ses agents, s'étant vanté d'avoir sa confiance, il la lui retira et se servit d'autres individus pour renouer ses liaisons avec le comte de Choiseul. Tout fut enfin conclu comme le désirait Sélim ; Isaac-Bey partit pour la France, au commencement de septembre 1786, et il remit à Louis XVI une lettre du jeune prince. Cette correspondance, qui paraîtra fabuleuse à ceux qui connaissent les usages de l'empire ottoman, n'éprouva que peu d'interruption jusqu'à l'avènement de Sélim au trône. Le roi, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, et après lui le comte de Montmorin et Ruffin (*voy.* ce nom) étaient seuls dans le secret. Sélim traitait dans ses lettres les plus hautes questions de la politique, et montrait de bonnes et grandes vues pour l'avenir. « Comme, la mort exceptée, il y a remède à tous les maux » (disait-il dans une de ses dépêches), la guérison des nôtres est l'objet unique de mes profondes réflexions. Nous méditons et nous préparons les moyens éloignés que nous devons employer dans le temps prédestiné, etc. » De prétendues prophéties, adroitement répandues par la mère de Sélim, lui promettaient les plus brillantes destinées ; et le peuple, qui y ajoutait

une entière foi, était persuadé qu'il vengerait l'honneur des armes musulmanes. Cette prévention en faveur du jeune prince aurait pu lui être fatale sous un empereur moins débonnaire qu'Abdul-Hamid. Quoique ce dernier la redoutât, il se borna à faire resserrer son neveu et à le soumettre à une surveillance plus sévère. Mais ces mesures de précaution n'eurent pas de suite, et Sélim put entretenir ses relations et se livrer sans trop de contrainte aux exercices du corps, dans lesquels il excellait. Il montait supérieurement à cheval, maniait très-bien le sabre, et s'amusait dans sa retraite à essayer sur des animaux la force de son bras. Le 7 avril 1789, Abdul-Hamid cessa d'exister ; et Sélim, dans sa vingt-huitième année, monta sur le trône (1). Le jour de son couronnement, le feu ayant pris près de l'arsenal, le nouveau sultan sortit du sérail avec précipitation, et n'ayant point trouvé sa felouque sur le rivage, il se jeta dans le premier bateau. Le capitain pacha lui présenta un cheval au débarquement ; et comme on avançait un marche-pied, suivant l'usage, il le repoussa, sauta légèrement en selle, donna les ordres les plus rigoureux, et déclara qu'il punirait de mort celui de ses ministres qui serait convaincu d'avoir reçu le plus léger présent. A son inauguration, qui eut lieu le 13 avril avec la plus grande pompe, tous les musulmans montrèrent un vif enthousiasme. Outre l'argent jeté au peuple, Sélim fit rendre la liberté aux débiteurs insolvables ; et leurs créanciers reçurent trente pour cent de son trésor. Il rappela presque tous les exilés, révoqua l'ordre qui avait été donné sous son prédécesseur de porter la vaisselle à la monnaie, et comme les plus illustres de ses prédécesseurs, il sortit tous les jours lui-même sous divers déguisements, pour s'assurer que la police était bien faite ; il voulut enfin tout voir par ses propres yeux. Pour mettre à profit ses observations, il rendit plusieurs ordonnances qui assurèrent l'approvisionnement de la capitale et déterminèrent le costume des musulmans et de ceux de ses sujets qui n'étaient point sectateurs de Mahomet. Les délinquants étaient punis de mort ; et souvent même, dans ses courses, le sultan faisait arracher en sa présence la vie aux coupables, ou les punissait de sa propre main pour de moindres contraventions. Cette manière expéditive de rendre la justice répandit la terreur dans Constantinople ; et lorsque Sélim sortait, tout le monde fuyait à son approche. A la mort d'Abdul-Hamid, les Turcs soutenaient une guerre désastreuse contre l'Autriche et contre la Russie. Ils venaient d'essayer de grands revers et de perdre l'importante place d'Oczakow (décembre 1788), que les Russes avaient emportée d'assaut, après avoir battu complètement la flotte ottomane (*voy.* SOUWAROW). Sélim, qui, à son avènement au

(1) Et non à vingt-cinq ans, ainsi que l'ont dit de Salaberry (*Histoire de l'empire ottoman*) et Alix, dans l'ouvrage déjà cité.

trône, avait conservé les ministres de son prédécesseur, voulut accomplir les promesses qu'il avait faites lorsqu'il était captif dans le fond du sérail. Il ordonna de nombreuses levées et annonça hautement son intention de se rendre au camp pour y diriger lui-même ses troupes. Il ne laissait à Constantinople, pour héritiers du trône, que deux cousins en bas âge ; et l'on connaît la répugnance du peuple turc pour les minorités. Lorsque cette intention du sultan fut connue, l'ardeur guerrière des musulmans, que les revers avaient abattue, se ranima en un instant ; mais le conseil d'Etat détourna Sélim de son généreux projet, sous le spécieux prétexte que la guerre avait été entreprise par son prédécesseur sous de fâcheux auspices. Quelles que fussent les causes de l'inaction de Sélim, que le public attribuait à son indolence et à son amour pour les plaisirs, plutôt qu'à la force des motifs que ses courtisans avaient fait valoir à ses yeux, il se montra fort opposé à la paix, et voulut à tout prix ravoïr la Crimée, qu'Abdul-Hamid avait cédée aux Russes par le traité de Kaïnardgi (21 juillet 1774). Il poussa jusqu'à la déraison ses projets de vengeance et de conquêtes, et refusa d'écouter les sages avis de la France, pour se livrer entièrement aux conseils intéressés de l'Angleterre, de la Prusse et de la Suède, qui le poussaient à la guerre. La diversion de cette dernière puissance, à laquelle la Turquie et l'Angleterre fournissaient des subsides depuis le traité du 12 juillet 1788, alarma un instant la Russie, mais ne produisit aucun résultat. Mahmoud, pacha de Scutari, depuis longtemps en rébellion ouverte, venait de rentrer dans l'obéissance et de réunir ses Albanais aux troupes du pacha de Bosnie, lorsque le brave Hassan, capitaine pacha, ayant attaqué près de Focizani en Moldavie l'armée combinée des Russes et des Autrichiens, commandée par Souwarow et par le prince de Cobourg, fut battu complètement, le 21 juillet 1789 (*roy. Souwarow*). Le grand vizir, voulant rétablir l'honneur des armes musulmanes, marcha à la tête de 100,000 hommes contre les Allemands, dont Souwarow se trouvait alors séparé ; mais les Russes rejoignirent leurs alliés près de Rimnick, au moment où la bataille s'engagea. Les Turcs essayèrent une défaite encore plus désastreuse, laissant sur le champ de bataille 22,000 hommes, 60 canons, toute leur artillerie de siège, leurs munitions ; et les débris de leur armée furent trop heureux de pouvoir repasser le Danube. Le prince de Cobourg entra immédiatement en Valachie, s'empara de Bucharest, où il établit ses quartiers d'hiver, tandis que Laudon réduisait Belgrade. Bientôt toute la Serbie fut au pouvoir des Autrichiens. Du côté du Danube, les Turcs furent encore plus malheureux, et virent tomber successivement au pouvoir des Russes Bender, Akerman, la province d'Oczakow, la Moldavie, la Bessarabie, etc. Ga-

latz fut réduite en cendres ; et Ismaïl, principale forteresse des Turcs sur le Danube, se vit menacée. Les succès des ennemis de la Porte éveillèrent la jalousie de l'Angleterre et alarmèrent la Prusse et la Pologne. La première de ces puissances, voulant opérer une diversion, commanda un armement maritime ; et le roi de Prusse conclut avec la Porte, le 31 janvier 1790, un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel il s'engageait à déclarer, dès le printemps suivant, la guerre à l'Autriche et à la Russie, et à ne poser les armes qu'après que la Turquie aurait obtenu une paix honorable et une sûreté parfaite sur terre et sur mer. La mort de Joseph II et le caractère pacifique de Léopold II, son successeur, firent disparaître les obstacles qui pouvaient exister du côté de l'Autriche. Par la convention de Reichenbach, conclue le 27 juillet suivant avec la Prusse, Léopold accorda un armistice à la Porte, et signa avec elle, au mois de septembre 1790, sous la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et des Etats-Généraux (1), des préliminaires qui furent convertis en une paix définitive, conclue à Szistowa, le 4 août 1791. Cette paix fut fort honorable pour la Porte, puisqu'elle recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens, à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt dans leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. On assura seulement à l'Autriche une frontière plus avantageuse sur la gauche de l'Unna, ainsi que du côté de la Valachie, où elle obtint le vieux Orsowa ; et la rivière de Czerna fut adoptée pour limite des deux empires. L'impératrice de Russie continua seule de faire la guerre ; et ses généraux Potemkin, Repnin et Souwarow ajoutèrent de nouveaux lauriers à ceux qu'ils avaient déjà cueillis. La défaite sanglante de Rimnick avait répandu la consternation à Constantinople. Le mécontentement public ne s'était pas seulement exhalé en murmures : des incendies multipliés avaient fait disparaître plusieurs quartiers de cette capitale. Quoique effrayé de ces sinistres avertissements au point de ne plus oser sortir de son palais, le sultan ne s'était pas laissé abattre ; et il avait ordonné de nouvelles levées. La paix séparée que le roi de Suède conclut à Verulæ, le 14 août 1790, avec la Russie, embarrassa Sélim ; et la perte de l'importante forteresse d'Ismaïl, que les Russes prirent d'assaut, le 22 décembre suivant, et où 33,000 musulmans perdirent la vie, vint mettre le comble à ses terreurs. Il se crut obligé, pour apaiser le peuple, de sacrifier l'intrépide Hassan-Pacha, son vizir (*voy. GHAZY-HAÇAN*). Le prince Repnin venait de repousser Youssouf-Pacha, qui avait été rappelé au viziriat ; et la place de Varna, grenier de Constantinople et des armées ottomanes, était menacée de nouveau, lorsque, par

(1) La position intérieure de la France à cette époque avait fait rejeter sa médiation.

suite de la crainte des événements qui se passaient en France, l'Angleterre et la Prusse s'interposèrent entre la Russie et la Turquie; et les négociations ouvertes à Galatz, au mois d'août 1791, amenèrent, le 9 janvier de l'année suivante, le traité définitif de Jassy. Par ce traité, celui de Kaïnardgy et les stipulations antérieures furent confirmées (1). L'impératrice rendit toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où l'on vit bientôt s'élever la ville d'Odessa. Un article du traité accordait à cette princesse une indemnité de douze millions de piastres pour les frais de guerre; mais elle eut la générosité de ne pas en exiger le paiement. Les fêtes brillantes par lesquelles on célébra dans Constantinople une paix à laquelle on ne s'était pas attendu furent attristées par les nouvelles fâcheuses que l'on reçut de plusieurs provinces. Toute la Syrie s'était révoltée, l'Egypte était en proie aux chefs insoumis des Mameluks, et les frontières orientales menacées d'un côté par les Persans, et de l'autre par le pacha d'Anape; enfin la Porte avait été obligée de faire marcher contre les Tartares de Crimée, mécontents de la cession de leur pays, des troupes qui furent d'abord battues, mais qui obligèrent enfin les révoltés à se soumettre à leur nouveau souverain. Sélim résolut de garder une exacte neutralité entre la France devenue république et les puissances coalisées contre elle. Cédant néanmoins aux vives instances des cours de Vienne, de St-Petersbourg et de Berlin, il manifesta hautement le déplaisir que lui causait le remplacement du comte de Choiseul-Gouffier par Sémonville, et refusa formellement de recevoir ce dernier comme ambassadeur (octobre 1792). Il permit cependant au sieur Descorches de se rendre à Constantinople en qualité d'envoyé extraordinaire de la république française; mais, persistant dans sa neutralité, il refusa également d'écouter les représentations des puissances coalisées et celles de la France, qui cherchaient, chacune de leur côté, à lui faire conclure une alliance offensive et défensive. Les relations étaient cependant loin d'être amicales entre la Porte et la Russie : la première élevait chaque jour de nouvelles prétentions; et l'on s'attendait même en Turquie à une prochaine rupture. Sélim, méprisant les menaces hautaines du ministre russe, répondit négativement sur tous les points; et, après de longues et vives discussions, la Russie parut se désister de ses prétentions, au moyen d'une indemnité qui lui fut payée par la Porte. Convaincu que la France, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'empire ottoman, ne pouvait pas être son ennemie, il se rapprocha d'elle, témoigna le désir d'avoir

à Constantinople des ouvriers français pour creuser un bassin dans le port de sa capitale, pour la construction des vaisseaux, et des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer et des artistes de tout genre de la même nation; et l'on s'empressa de les lui envoyer. Une compagnie d'artillerie légère devait même se rendre en Turquie. Elle était déjà à Toulon; mais une croisière anglaise qui bloquait le port empêcha qu'elle pût arriver par mer : une partie s'y rendit par terre avec beaucoup de difficulté. Au mois de février 1794, une troupe nombreuse de brigands qui désolaient depuis quelque temps les environs d'Andrinople menacèrent d'incendier et de piller cette ville, qui fut obligée de se racheter en leur payant trente mille piastres. Des troubles plus graves éclatèrent sur les bords du Danube. Passwan-Oglou, depuis si fameux, avait levé l'étendard de la révolte; il s'était déjà emparé d'Orsowa et de Tirlowa, et menaçait la Serbie et la Valachie. Akir-Pacha dispersa facilement les brigands qui infestaient la Bulgarie et la Roumélie; mais ses succès contre les rebelles du Danube ayant été suivis de revers, il fut destitué. Ses successeurs ne furent pas plus heureux. Passwan-Oglou, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, n'en persista pas moins dans sa révolte; et la Porte fut obligée de lui reconnaître une autorité presque indépendante (*roy. PASSWAN-OGLOU*). Au mois de juillet 1798, une flotte française portant 36,000 hommes de troupes commandées par le général Bonaparte envahit l'Egypte, sans provocation de la part de la Turquie. On ne décrira pas ici les diverses actions de cette campagne mémorable (*roy. NAPOLÉON, KLÉBER, MENOÛ*); il suffira de dire qu'après avoir obtenu d'éclatants succès, les Français ne purent résister aux efforts des Turcs soutenus par les Anglais, et qu'ils évacuèrent l'Egypte au mois d'octobre 1800. Lorsque la nouvelle de l'envahissement inattendu de cette province importante, à laquelle les Turcs donnent le nom du *nombril* de l'islamisme, à cause de sa proximité des villes de la Mecque et de Médine, qui en sont la *tête* et le *cœur*, fut parvenue à Constantinople, les Turcs furent vivement irrités de cette violation du droit des gens. Le divan refusa néanmoins de céder aux instigations de l'Angleterre, qui le pressait de déclarer la guerre à la France. Ce ne fut qu'après la confirmation de la défaite de la flotte française à Aboukir qu'il fit éclater son ressentiment. Ruffin, chargé d'affaires de France, fut enfermé aux Sept-Tours avec la légation; tous les Français qui se trouvaient dans l'empire ottoman furent arrêtés et leurs propriétés confisquées. La Porte publia, le 9 septembre 1798, un manifeste pour justifier ces mesures et motiver sa déclaration de guerre. Elle s'allia étroitement avec la Russie, la Grande-Bretagne et le roi des Deux-Siciles, et se trouva ainsi faire partie de la deuxième coali-

(1) La Porte consentit à laisser les vaïvodes de Moldavie et de Valachie exercer leurs fonctions pendant sept ans, sans pouvoir les remplacer dans l'intervalle, à moins que la Russie n'y donnât son assentiment.

tion. Par une note du 30 octobre 1799, elle permit aux Anglais de naviguer librement dans la mer Noire, concession qu'elle accorda plus tard aux Prussiens (17 juillet 1806). La conquête des îles vénitiennes de Corfou, Zante, Céphalonie, Ste-Maure, Ithaque, Paxu et Cérigo, sur les Français, qui s'en étaient emparés en 1797, ayant été complétée, le 1^{er} mars 1799, par les flottes turque et russe, étonnées de voir leurs pavillons réunis, les deux gouvernements conclurent à Constantinople, le 21 mars 1800, une convention qui fit de ces îles un Etat indépendant, quoique soumis à la souveraineté ottomane, sous le nom de république de Sept-Îles. Lorsque Bonaparte eut, à son retour d'Égypte, pris les rênes du gouvernement français, un rapprochement s'effectua entre la Turquie et la France; des préliminaires de paix furent signés à Paris par l'ambassadeur de la Porte, qui se trouvait en France avant la rupture de 1798, huit jours après que de semblables préliminaires avaient été arrêtés entre la France et l'Angleterre. Le divan refusa, il est vrai, de les ratifier; mais il consentit à renouer les négociations, et envoya, à cet effet, à Paris Esseyd-Mohammed-Saïd-Ghalib-Efendi, qui signa, le 25 juin 1802, un traité de paix définitive. Ce traité était postérieur de trois mois à celui d'Amiens, qui avait rétabli la bonne intelligence entre la France et l'Angleterre. Elle ne régna pas longtemps; et l'ambition de ces deux puissances fit bientôt éclater la guerre, qui n'avait été pour ainsi dire que suspendue. Trop d'éléments de discorde et de troubles affligeaient alors la Turquie pour que Sélim pût se mêler des querelles de ses alliés; aussi conserva-t-il sa neutralité. Il voulait d'ailleurs profiter de l'état de paix dans lequel se trouvait son empire pour commencer, ou plutôt pour compléter les réformes qu'il avait méditées même avant de monter sur le trône. Les conseils des officiers français que leur gouvernement avait envoyés à Constantinople l'avaient mis à portée de faire établir des fonderies de canons et de créer des canonnières exercés à l'eupéenne, une artillerie légère et un petit corps d'infanterie armée de baïonnettes. Il résolut de faire de ce dernier corps, que Hussein-Pacha avait pris à son service, et qui s'était signalé par sa bravoure et par sa docilité au siège de St-Jean d'Acre (1798), le noyau d'une milice que son projet était d'opposer aux janissaires. Les dispositions favorables que le peuple de Constantinople avait montrées pour ces soldats à leur retour d'Égypte firent croire au sultan qu'il pourrait en former un corps particulier, lui assurer une solde régulière et perfectionner son organisation. Ce projet hardi, fortement soutenu par le muphti Véli-Zadeh-Efendi, compagnon d'enfance de Sélim, et par Hussein-Pacha, fut mis à exécution en 1802; et un firman ordonna la formation d'un corps composé d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie sur le

pied européen: il reçut définitivement le nom de *nizam-dgédid*, de nouvelle ordonnance (1). Alors il devint nécessaire de former une caisse particulière, où l'on pût puiser les fonds destinés aux dépenses de ces institutions, qui ne devaient pas être à la charge du trésor public. On y affecta tous les milikianés de quinze à cent cinquante mille piastres, le produit des droits sur le tabac, celui des nouveaux impôts sur les boissons enivrantes, sur la soie, le coton, etc. Ces nouveaux soldats ayant justifié les espérances qu'ils avaient d'abord fait concevoir, Sélim, pour en augmenter le nombre, rendit, au mois de mars 1803, un hattichérif qui ordonnait de choisir dans les villes et dans les principaux villages de la Turquie européenne, parmi les janissaires et les jeunes gens, les plus forts et les mieux constitués, pour être incorporés dans les *nizam-dgédittes*. La fermentation qu'excita cet ordre prématuré, et la résistance qu'éprouva son exécution forcèrent le sultan à la renvoyer à des temps plus favorables. Mais reprenons l'ordre des faits. Quelque temps après le renouvellement des hostilités entre la France et l'Angleterre, une insulte faite à madame de Tamara, femme de l'ambassadeur russe, et l'assassinat de deux capitaines de vaisseau de cette nation avaient donné sujet de craindre une rupture: le divan fit des excuses; et l'empereur de Russie s'en contenta. Le divan se trouva embarrassé lorsque le général Brune, ambassadeur de France à Constantinople, lui eut notifié (18 juin 1804) que Bonaparte venait de prendre le titre d'empereur et demandait que ce titre fût reconnu et donné par la Porte. L'hésitation de la Turquie provenait des menaces que la Russie lui avait faites, par l'organe de M. d'Italinski, de lui déclarer la guerre si elle cédait au désir de Bonaparte. La Porte traîna cette négociation en longueur, et fit naître tant de difficultés que Brune quitta Constantinople, le 13 décembre 1804, et se rendit à Kiatchina, où il attendit encore quelques jours, d'après les instances du divan; mais ne recevant que des assurances vagues, il quitta définitivement la Turquie, laissant un chargé d'affaires à Constantinople. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1806 que la Porte, en apprenant les victoires des Français, par l'arrivée de M. Roux, céda enfin aux instances de Ruffin, qui, à cette époque, représentait la France, et accorda le titre qu'on avait vainement demandé auparavant. L'influence que ces victoires et le penchant de Sélim donnaient à cette puissance se faisaient vivement sentir (2). Le 29 octobre 1805, Ruffin avait obtenu pour elle un tarif de douanes plus avantageux que

(1) Voyez l'explication historique de l'institution du *Nizam-Dgédid*, par Tschelbi-Efendi, à la suite de la traduction, par l'auteur de cet article, du *Tableau historique, géographique et politique de la Moldavie et de la Valachie*, par Wilkinson.

(2) Il semblerait cependant qu'un traité d'alliance entre la Turquie et la Russie aurait été conclu le 23 septembre 1805, et ratifié depuis, malgré l'opposition de la France.

celui des autres nations; et l'on n'avait tenu aucun compte du mécontentement des Russes et des Anglais. L'occupation de Raguse par les troupes françaises n'avait fait qu'une impression momentanée sur le divan; et le nouvel ambassadeur de France, Sébastiani, arrivé à Constantinople le 10 août 1806, était parvenu à faire décider qu'aucun Grec ou Arménien ne pourrait être naturalisé Russe ou de toute autre nation, et que les naturalisations qui avaient eu lieu depuis quatre ans seraient annulées. Ces mesures, dirigées évidemment contre la Russie, furent suivies de la destitution des deux hospodars qui lui étaient dévoués, et qui furent remplacés par des partisans de la France. L'ambassadeur russe à Constantinople témoigna un profond mécontentement de cette violation du traité de Jassi et du hatticherif; et ses menaces équivalaient presque à une déclaration de guerre. Le ministre d'Angleterre Arbuthnot, déjà irrité de ce que la Porte avait refusé de renouveler le traité d'alliance de 1798, se joignit à d'Italinski et annonça qu'une flotte de sa nation allait appuyer la déclaration de la Russie. La Porte, qui sentait sa faiblesse, était résolue de céder; mais Sébastiani et Ruffin surent si bien s'emparer de l'esprit du divan que, malgré la présence de la flotte anglaise, la Porte se décida à déclarer la guerre à la Russie, en apprenant que les armées de cette puissance avaient envahi la Moldavie et la Valachie. A cette époque, tout semblait présager la dissolution de l'empire ottoman. L'autorité du sultan était méconnue partout. Des bandes de brigands armés désolaient les provinces voisines de la capitale. Les habitants d'Andrinople, excités et soutenus par les janissaires, avaient refusé de recevoir dans leurs murs les *nizam-dgedittes*. Sélim avait été obligé de faire rentrer ces nouvelles troupes dans leurs anciens cantonnements et de remplacer presque tout son ministère. D'un autre côté, Passavan-Oglou était en pleine révolte. Ali agissait en souverain indépendant dans son pachalik de Janina. Les Serviens, sous la conduite de Czerni-George, avaient repris les armes et menaçaient de s'emparer de Sabatz et de Belgrade. Djezzar, pacha de St-Jean d'Acre, n'avait de sujet que le nom (*roy. DJEZZAR*); et les Wécha bites, après avoir été un instant chassés de la Mecque et de Médine, venaient de reconquérir ces deux villes et dominaient sur l'Arabie (*roy. MOHAMMED-CHEIK*). Enfin l'autorité de la Porte était méconnue dans l'Egypte, déchirée par la guerre civile. Telle était la situation de la Turquie lorsque l'escadre combinée anglaise et russe se présenta devant les Dardanelles (janvier 1807). Les fortifications tombaient en ruine; l'entrée du port, si facile à défendre, n'était pas en état; et le sultan avait de justes motifs de craindre pour la sûreté de Constantinople et de sa personne. En apprenant que Arbuthnot s'était embarqué à bord d'une frégate anglaise,

le divan, effrayé, cherchait à renouer des négociations avec lui. Sébastiani et Ruffin encouragèrent Sélim à faire une noble résistance, sans cesser pour cela de négocier. Dès le 20 février 1807, neuf vaisseaux anglais avaient passé les Dardanelles et se trouvaient devant la pointe du sérail. La consternation était à son comble, lorsque des officiers du génie et d'artillerie français, qu'on avait détachés de l'armée du général Marmont en Dalmatie, arrivèrent à Constantinople et aidèrent les Turcs à presser leurs préparatifs de défense, tandis que les ministres ottomans prolongaient les négociations, d'après les conseils de l'ambassadeur de France. Les réponses des ministres turcs, d'abord incertaines et évasives, prenaient un ton menaçant à mesure que les travaux avançaient. Enfin, le 1^{er} mars, lorsqu'ils furent terminés et que Constantinople se trouva dans un état de défense respectable, le sultan fit déclarer à l'ambassadeur anglais qu'on ne traiterait qu'après que l'escadre aurait repassé les Dardanelles, ce qu'elle fut obligée d'effectuer. Sélim III montra un grand caractère dans cette circonstance. Pour encourager les travailleurs, il se porta en personne aux endroits les plus dangereux. Il ordonna à chacun de ses ministres de faire construire une batterie et d'y combattre. Il fit trancher la tête au ministre des finances, qui ne se rendit point aux Dardanelles pour les fortifier, comme il en avait reçu l'ordre, et qui avait commis des dilapidations. A peine Sélim était-il délivré de l'escadre anglaise, qu'une mesure imprudente et mal concertée le précipita du trône. Il avait envoyé à Scutari, dans les châteaux du Bosphore et dans ceux des Dardanelles, des vêtements faits suivant l'ordonnance du *nizam-dgédid*, avec l'ordre d'en habiller les janissaires. Les *yamacks*, aventuriers, la plupart Albanais, qui étaient chargés, conjointement avec les *nizam-dgédittes*, de la garde des forts du Bosphore et du service des batteries, furent les premiers qui refusèrent d'obéir. Ils massacrèrent Mahmoud-Effendi, qui était porteur de l'ordre du sultan, ainsi que plusieurs de leurs officiers qui cherchaient à les calmer. Malgré la vive opposition des *nizam-dgédittes*, ils succombèrent après une lutte vigoureuse, furent expulsés des châteaux et obligés de regagner leurs casernes de Constantinople. La révolte des *yamacks* n'aurait pas eu de suite si le sultan eût pris sur-le-champ les mesures convenables pour l'apaiser; mais ce prince, trompé par le *caïmakan* et par le nouveau muphti, tous deux ennemis des réformes, resta dans l'inaction; et Cabacki-Oglou, homme obscur, que les *yamacks* avaient élu pour chef, eut le temps de se concerter avec les janissaires et les *topgis*. Il entra dans Constantinople à la tête de toutes les troupes insurgées, et s'établit avec elles sur la place de l'*Atmeidan*, lieu ordinaire des réunions du peuple. Excité par le muphti et par le *caïma-*

kan, Cabacki-Oglou, qui s'était arrogé l'autorité du souverain, demanda la déposition de Sélim. Le muphti consulta le livre sacré et rendit son *fetva*, qui portait que d'après le Coran un souverain qui avait régné sept ans sans postérité était indigne du trône; qu'un sultan sous lequel le pèlerinage de la Mecque se trouvait interrompu était un homme sacrilège; enfin que toute innovation était condamnée par la religion. Dès lors, les rebelles les plus audacieux, et le peuple même demandèrent le remplacement de Sélim. Les marmites des troupes, signes révévés par elles, furent apportées sur la place et renversées, pour montrer qu'elles refusaient la nourriture que leur donnait le souverain. Cependant les portes du sérail ne s'ouvraient point; et le sultan, qui s'était tenu enfermé dans ses murs toute la journée du 28 mai, avait tenté sans succès de calmer les rebelles, en leur faisant jeter les têtes de ceux de ses favoris qu'ils avaient proscrits, et en supprimant le corps des *nizam-dgédittes*; mais ils persistèrent dans leur projet. Le 29 était un vendredi, jour où le Grand Seigneur doit aller en public dans une des mosquées de la capitale; cette coutume, qui n'a jamais été violée, rendait le moment décisif. Le sultan n'osa pas sortir; et le muphti, accompagné des principaux ulémas, se présenta devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, lui annonça qu'il était choisi par le peuple pour occuper la place de son cousin, et le conduisit d'abord à la mosquée, et ensuite au sérail, où il s'était introduit avec 300 janissaires, et avait lu à Sélim sa sentence de déposition. Ce prince voyant que toute résistance était inutile, céda le trône à son cousin, fut relégué dans un kiosque et traité avec quelques égards. Il y était encore lorsque Mustapha Baraïctar, pacha de Rutchuk, qui lui devait son élévation, tenta de le rétablir sur le trône. Ce général marcha sur Constantinople avec une armée, y pénétra; et Sélim allait sans doute reprendre le sceptre, si le sultan Mustapha, son cousin et son successeur, n'eût donné l'ordre de l'étrangler. Les émissaires chargés d'exécuter cet arrêt pénétrèrent dans l'appartement de Sélim, au moment où il se prosternait pour faire sa prière, se jetèrent sur lui, et l'un d'eux lui passe un lacet autour du col. Doué d'une grande force physique, ce prince se relève, lutte avec ses bourreaux, les renverse par des coups vigoureux et appelle ses serviteurs, qui s'étaient éloignés par respect, lorsqu'ils avaient aperçu les envoyés de Mustapha. Ils accourent, secondent leur maître et cherchent à arracher le fer aux assassins. Mais le kïslar-aga, qu'un coup violent avait fait tomber entre les jambes du sultan, le saisit par une partie extrêmement sensible qu'il serre avec rage et ténacité. Sélim perd connaissance, et le crime est consommé, le 28 juillet 1808. Bientôt les portes du sérail s'ouvrent, et le cadavre du malheureux sultan est livré à Mustapha Baraïctar, qui ne tarda pas à ven-

ger sa mort (*roy.* MUSTAPHA BARAÏCTAR). C'est ainsi que périt le sultan Sélim, pour avoir tenté de régénérer sa nation et de secouer le joug des janissaires et des ulémas.

D—z—s.

SÉLIS (NICOLAS-JOSEPH), né à Paris le 27 avril 1737, fit ses études au collège de Montaigu en qualité de boursier et se rendit à Amiens, où il épousa la nièce de Gresset. Il y connut aussi Delille, qui le décida plus tard à revenir dans la capitale et lui fit obtenir la chaire d'éloquence au collège de Louis le Grand. Son début dans la carrière littéraire fut une pièce en vers intitulée *les Prières de la légion fulminante*, 1760, in-12; deux ans après, il adressa une épître à Gresset. Son *Épître sur les pédants de société* est de 1771; c'est une composition facile et spirituelle. Sélis publia en 1776 une traduction des *Satires* de Perse, 1 vol. in-8°, dont Laharpe a parlé avec éloge dans sa *Correspondance littéraire* (*roy.* PERSE). Quinze ans auparavant, il avait osé attaquer le premier écrivain de cette époque. La brochure de Sélis intitulée *Relation de la maladie, de la confession et de la fin de M. de Voltaire*, 1761, in-12, est une sorte d'imitation ou contre-épreuve de la *Relation de la mort du P. Berthier*, par Voltaire. Laharpe vit dans cette pièce de la finesse et des traits heureux; elle eut trois éditions dans la même année. Sélis a encore publié : 1° *Épîtres en vers* sur divers sujets, 1776; 2° *Dissertation sur Perse*, 1778; 3° *Petite guerre entre Lemonnier et Sélis*, 1778; 4° *Lettre à Laharpe sur le collège de France*, 1778, 1779; 5° *Lettre d'un grand vicaire à un évêque sur les curés de campagne*, 1790; 6° *Lettres écrites de la Trappe, par un novice*, 1788, petit in-12. Grimm en parle avec éloge. 7° *Discours sur les écoles centrales*, 1797; 8° *Différentes dissertations* littéraires et grammaticales insérées dans les Mémoires de l'Institut. Barbier lui attribue : *Bien né, nouvelles et anecdotes; Apologie de la flatterie*, 1788, in-8°. Lorsque le directoire rétablit les académies sous le nom d'*Institut national*, Sélis fut appelé à la troisième classe, et, dans le même temps, il fut nommé professeur de belles lettres à l'école centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée et enfin professeur de poésie latine au collège de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. On ne vit pas alors sans étonnement qu'un élève du traducteur de Virgile osât se mettre à sa place de son vivant; mais il est juste de dire, pour la mémoire de Sélis, que le lendemain de cette nomination, il dit hautement, dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, le 27 vendémiaire an 4 (octobre 1796), qu'il espérait bien que cet emploi serait pour lui de courte durée, et que dès que Delille reviendrait, il lui rendrait avec joie sa chaire, ses titres et ses droits. Comme Delille ne revint à Paris que dans le mois de juin 1802, Sélis resta professeur jusqu'à sa mort, qui avait eu lieu le 9 février précédent. Gail, son collègue et son ami, fit insérer le lendemain,

dans le *Journal de Paris*, une notice historique sur ce professeur. Z.

SELKIRK (ALEXANDRE), né à Lasgo, dans le comté de Fife en Ecosse, vers 1680, entra dans la marine et devint maître sur un bâtiment commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan-Fernandez, dans la grande mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Le malheureux Selkirk fut laissé sur la côte, n'ayant que ses habits, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instruments et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup à souffrir de la mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à peu de distance l'une de l'autre, les couvrit d'une espèce de jonc et les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il trouva le moyen de faire du feu en frottant deux pièces de bois de piment l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine; dans la grande il dormait, chantait les psaumes et priait Dieu. « Jamais, disait-il, je n'ai été si bon « chrétien. » D'abord, accablé de tristesse ou manquant de pain et de sel, il ne mangeait pas qu'il n'y fût obligé par la faim et n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Cependant, il s'accoutuma par le temps à cette vie uniforme, et l'odeur du bois de piment, qui est aromatique, le dissipa en récréant ses esprits abattus. Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui relâchait extrêmement l'estomac. Il faisait un grand usage des écrevisses de rivière, qui, dans cette île, sont excellentes et fort grosses. Il les mangeait tantôt bouillies, tantôt grillées, ainsi que la chair des chèvres, dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents; ensuite, se voyant sans poudre, il s'habitua à les prendre à la course et s'en fit un amusement. Cet exercice continuels l'avait rendu si agile qu'il courait au travers des bois et sur les rochers avec une vitesse incroyable. Un jour, en courant ainsi, il tomba dans un précipice et resta longtemps sans connaissance; enfin, revenu à lui, il trouva morte sous lui la chèvre qu'il avait poursuivie. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put arriver, en se traînant, à sa cabane, d'où il ne sortit qu'après dix jours de repos. Un long usage lui fit prendre du goût à ses aliments, quoiqu'il n'eût ni sel ni pain. Il trouvait d'ailleurs des légumes, qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des rochers; mais ses pieds s'endurcirent au point qu'il n'avait plus besoin de souliers. Enfin, il se créa des jouissances en dressant des chats sauvages et des chevreux, auxquels il faisait faire différents tours, et qu'il accoutuma à danser avec

lui. Les chats surtout lui furent d'un grand secours, car il fut d'abord cruellement tourmenté par les rats, qui venaient ronger ses habits et même ses pieds; mais ses chats, bien nourris de la chair de ses chèvres, le venaient visiter en grand nombre et couchaient ordinairement autour de sa hutte. Ainsi, par le secours de la Providence et par la force de l'âge, n'ayant guère que trente ans, il triompha des horreurs de la solitude, au point d'y trouver des plaisirs inconnus dans l'état de société. Lorsque ses habits furent usés, il se fit un justaucorps et un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousit avec un clou qui lui tenait lieu d'aiguille. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec des cercles de fer qu'il trouva sur le rivage et qu'il eut l'art d'aplatir et d'aiguiser. Il y avait quatre ans et quatre mois qu'il était dans cette île lorsqu'il y fut trouvé par Woods Rogers (*voy. Rogers*). Il avait tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, il eut beaucoup de peine à se faire entendre. Il refusa d'abord de l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur aussi chaude. Quelques semaines se passèrent avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il croît dans cette île une espèce de prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueillait pas aisément, parce qu'elles viennent au sommet des montagnes. Pendant que les Anglais furent à l'ancre, la reconnaissance lui fit braver toute sorte de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Rogers lui donna sur son vaisseau l'office de contre-maître, et tout l'équipage l'appela le roi de l'île Fernandez. Anson, qui aborda depuis à cette île, en fit une peinture magnifique; mais il n'y manquait alors de rien, et il s'y trouvait une nombreuse population. Cette aventure et celle d'un mokiste indien, abandonné dans la même île en 1681, et trouvé par Dampierre en 1684, ont fourni le sujet du roman de *Robinson Crusé* (*voy. Foë*). M—LE.

SELLE (CHRÉTIEN-THÉOPHILE), médecin, né à Stettin en 1748, s'adonna à l'étude des langues. Jeune encore, il savait la langue latine comme la sienne propre, et il avait des connaissances très-étendues dans les langues grecque, française et anglaise. A l'âge de dix-sept ans, il alla étudier la médecine à Göttingue, puis à Halle, où il fut reçu docteur en 1770. Sa dissertation inaugurale (1) annonça un rare esprit de méthode et d'observation. Se livrant avec ardeur à l'étude des philosophes et des médecins anciens et modernes, il donna bientôt une traduction allemande des *Observations médicales* de l'Anglais Brockesby (2) sur l'amélioration des hôpitaux militaires et le traitement des maladies des camps. Son travail, quoique très-soigné, n'eut pas tout

(1) *Methodi febrium naturalis rudimenta*, Halle, 1770.

(2) *Economical and medical observations*, London, 1764; trad. allem., 1772.

le succès qu'il aurait pu en attendre. Cette défaveur ne le découragea point, et, peu de temps après, il fit paraître sa *Pyrétologie méthodique* (1). Rien n'était alors plus difficile que la connaissance des fièvres et de leur traitement. Les nosologistes avaient porté la confusion dans la distinction de ces maladies par des classifications obscures et trop variées. L'ouvrage de Selle parut plus lumineux et fut reçu avec une sorte d'enthousiasme. L'évêque de Warmie, se trouvant à Berlin, voulut s'attacher un médecin si jeune, déjà célèbre. Il l'engagea, par des offres avantageuses, à l'accompagner dans sa résidence, à Heilsberg; mais cette ville était peu propre à un homme avide de lumières et de réputation. Selle n'y resta que quelques années, et il revint à Berlin, où il publia une traduction allemande des *Œuvres chirurgicales* de Pott, des *Mémoires et Observations physiques et physiologiques* de Janin sur l'œil et ses maladies, un ouvrage de philosophie spéculative sur la création, le principe et le but de la nature. Ces productions lui acquirent l'estime de Meckel, qui lui donna sa fille en mariage. Selle devint ensuite professeur à l'hospice de la Charité de Berlin, et bientôt il fut regardé comme un des plus habiles médecins de la capitale. Son zèle pour la science ne fit que s'accroître par ses succès. Il publia en 1777 une *Introduction à l'étude de la nature et de la médecine* (2), ouvrage d'un grand intérêt qui a été traduit en français par Coray; puis des *Dialogues philosophiques*, une traduction de l'*Homme à sentiments*, par Mackensie; enfin sa *Médecine clinique*, qui dénote un praticien consommé, et dont le docteur Coray l'a également enrichi notre langue. Kant remplissait alors l'Allemagne de ses idées nouvelles sur l'entendement humain. Une discussion sérieuse s'engagea entre Selle et le philosophe de Königsberg, qui prétendait qu'il peut y avoir des principes synthétiques indépendants de l'expérience et exclusivement du ressort de la raison, et reproduisait ainsi, sous d'autres termes, les idées innées. Selle soutint, au contraire, que l'expérience nous fournit seule les principes synthétiques; que la raison n'est en nous qu'une disposition propre à combiner telles ou telles idées qui sont le produit de l'expérience. Il développa sa doctrine dans plusieurs mémoires insérés au journal de Berlin, *Monatschrift*, années 1783, 1784 et 1786. Ces discussions ne le détournèrent pas de ses travaux ordinaires. Il publia en 1786 une traduction, avec des notes, de l'ouvrage de Delaroche sur la fièvre puerpérale, donna une seconde édition de sa *Médecine clinique*, et reproduisit, avec de nombreuses additions, sa *Pyrétologie méthodique*. Quoique Cullen fût alors l'auteur à la mode, l'ouvrage de Selle n'en fut pas moins bien accueilli, et les libraires d'Amsterdam en

donnèrent, l'année suivante (1787), une contre-façon qu'ils répandirent avec profusion dans toute l'Europe. Montblanc et Clanet ont publié chacun, en 1801, une traduction française du même livre. Dès 1785, Selle avait été honoré de la confiance du grand Frédéric, qui le nomma son médecin particulier. Après la mort de ce prince, il rédigea une histoire détaillée et fort exacte de sa maladie, et fut reçu à cette époque membre de l'académie des sciences de Berlin. Peu de temps après, il ajouta un troisième volume à ses *Observations sur la nature et sur la médecine*. Il fit insérer dans le *Journal de Berlin* une notice biographique sur Voigt, dont il publia les *Principes de la philosophie pure*. En 1789, après avoir donné à sa *Pyrétologie méthodique* toute la perfection dont elle était susceptible, il en fit paraître une troisième édition. C'est celle dont l'auteur de cet article a donné la traduction en l'an 10 (1802), et à laquelle le professeur Chaussier a joint des notes intéressantes, spécialement sur le croup. Selle parut alors avoir fixé irrévocablement le nombre et la nature des fièvres. Sa doctrine fut généralement admise jusqu'au moment où Pinel crut l'avoir encore perfectionnée, en séparant, comme Quarin, les fièvres d'avec les inflammations. Mais on lui a porté depuis de bien plus grandes atteintes en niant jusqu'à l'existence des fièvres essentielles et en replongeant les praticiens dans les mêmes incertitudes où l'on était lors de la première publication de la *Pyrétologie*. En 1790, Selle fit un voyage à Paris, dont il fréquenta incognito les hospices et les établissements publics. A son retour, il publia deux mémoires sur le magnétisme animal, et il en donna quelques autres contre la critique de la *Raison pure* de Kant, qui furent insérés dans les recueils de l'académie de Berlin. Les travaux de Selle le portèrent bientôt aux premières dignités. Il devint successivement conseiller intime et directeur du collège de médecine et de chirurgie, membre de la classe de philosophie de l'académie de Berlin, etc. Il fut chargé par Frédéric-Guillaume II, dont il était le médecin, d'examiner une épidémie qui s'était manifestée, pendant la guerre, dans la Prusse méridionale. Le roi Frédéric-Guillaume III lui conserva la même confiance. Les ouvrages de cet homme célèbre prouvent des connaissances profondes en médecine et dans la philosophie spéculative. Ils sont écrits avec élégance et clarté. Ses mœurs étaient douces et son caractère très-affable. D'une constitution très-faible, il mourut à Berlin d'une phthisie pulmonaire, le 19 novembre 1800, à peine âgé de 52 ans. N—H.

SELLIUS (GODEFROY), historien, né vers le commencement du 18^e siècle à Dantzic, de parents riches qui lui donnèrent une bonne éducation, étudia avec succès les lettres, la jurisprudence, la théologie, la médecine et l'histoire naturelle. Après avoir terminé ses cours académiques, il

(1) *Rudimenta pyretologiae methodicae*, Berlin, 1773.

(2) *Einleitung in das Studium der Natur- und Arzneygelahrtheit*, Berlin, 1777, in-8°.

visita l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, pour perfectionner ses connaissances et se mettre en relation avec les savants. Les dépenses qu'il fit dans ces voyages et quelques revers de fortune l'obligèrent à entrer dans la carrière de l'enseignement. Il prit ses grades à Leyde, et vint professer aux universités de Gœttingue et de Halle. Il fit, dans cette dernière ville, l'ouverture de ses cours, en 1737, par une dissertation : *Ad locum M. Terentii Varronis de re rustica* l. II, c. I. *De nominibus Romanorum brutisonis*. Le mauvais état de ses affaires l'ayant obligé de quitter Halle, il vint à Paris, en 1743, avec Jean Mills, gentilhomme anglais, auquel il s'était associé pour publier une traduction française de l'*Encyclopédie* de Chambers (*voy.* ce nom). Cette entreprise échoua, s'il faut en croire Luneau de Boisjermain, par la faute de Lebreton, à qui les deux étrangers s'étaient adressés pour l'impression. Sellius, qui joignait à une érudition très-étendue la connaissance de la plupart des langues du Nord, se vit obligé, pour vivre, de se faire traducteur. Personne, dit Querlon, n'a plus fait de traductions de l'allemand, du hollandais, de l'anglais ; mais quoiqu'il sût assez bien notre langue, il traduisait sans se gêner, à course de plume, se montrant plus attentif à rendre la lettre de son auteur ou le génie de sa langue qu'à le faire bien parler le français, ce qui le rendait souvent obscur (*voy.* l'avertissement à la tête du 19^e volume de l'*Histoire des voyages* de Prevost, édition in-4^e, p. 25). Il publia plusieurs de ces traductions avec Dujardin (1), qui se chargeait d'en retoucher le style ; mais quelques-unes sont restées en manuscrit, entre autres celle du *Voyage de Gmelin en Sibérie* (*voy.* GMELEN), que Sellius avait faite pour Delisle (Joseph-Nicolas), doyen de l'académie des sciences, et dont on n'a qu'un extrait dans le volume de la *Continuation de l'Histoire des voyages* cité plus haut. La misère, contre laquelle il luttait depuis tant d'années, finit par l'accabler. Il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut dans un accès de délire furieux, le 25 juin 1767. Sellius était membre de l'académie des curieux de la nature et de la société royale de Londres. On lui doit des traductions, de l'anglais, du *Voyage à la baie de Hudson*, par Ellis, 1749, 2 vol. in-12 ; — de l'allemand, du *Dictionnaire des monogrammes*, par Christ, 1750, in-8^e (*voy.* ce nom) ; — de l'*Histoire naturelle de l'Islande*, par Anderson, 1754, 2 vol. in-12 ; — de l'*Histoire des révolutions du globe terrestre*, par Kruger, 1752, in-12 (*voy.* SEPPER) ; — des *Satires* de Rabener (avec Dujardin), 1754, 4 vol. in-12 ; — de l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par Winkelman, 1766, 2 vol. in-8^e. Il a eu part (avec Dujardin et la Morlière), aux *Antifeuilles, ou Let-*

*tres à madame de *** sur quelques jugements portés dans l'Année littéraire de Fréron*, Paris, 1754, in-12 ; (avec Dujardin) à la *Double Beauté*, roman étranger, Canterbury, 1754, in-12 ; enfin, on connaît de lui (1) : 1^o *Dissertatio philosophico-juridica de imaginario, quod scientiis adhæret, in jurisprudentia detegendo*, Leyde, 1730, in-4^e ; 2^o *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini, tubulo conchoïdis speciatim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4^e, avec 2 pl. ; il y a des exemplaires avec figures coloriées. C'est l'histoire du ver qui ronge et perce le bois des navires, déjà décrit par Massuet et J. Rousset ; mais l'ouvrage de Sellius est plus complet et plus intéressant. On en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. lipsiens.*, 1734, p. 80-93. 3^o *Vindiciæ methodi qua in elementa juris civilis usus est J.-G. Heineccius, oppositæ G.-J. Schutzi examini ejusdem methodi*, Utrecht, 1734, in-8^e ; 4^o *Histoire générale des Provinces-Unies* (avec Dujardin), Paris, 1757-1770, in-4^e, fig., 8 vol. Traduits en grande partie du latin de Wagenaer. W—s.

SELLON (JEAN-JACQUES DE), célèbre philanthrope, né à Genève en 1782, dans la religion calviniste, d'une famille noble et portant le titre de comte du saint-empire romain, fut appelé, en 1816, au conseil souverain de cette ville. Il avait reçu de Napoléon le titre de chambellan, qu'il conserva jusqu'à la chute du gouvernement impérial. Après avoir fait d'assez bonnes études dans sa ville natale, il avait voyagé en Italie et séjourné longtemps en Toscane, où il avait admiré la douceur des lois pénales et surtout l'abolition de la peine de mort. Doué de beaucoup de sensibilité, il fut vivement ému des maux de l'humanité, et passa le reste de sa vie à y chercher des adoucissements. Tandis que Malthus, Richerand et d'autres signalaient dans leurs écrits la difficulté, augmentant chaque jour, de faire vivre et de maintenir dans l'ordre des populations d'autant plus turbulentes qu'elles devenaient plus nombreuses, Sellon n'était occupé que de les multiplier encore, ne doutant pas qu'elles ne dussent trouver assez de subsistances dans le sol, et que les gouvernements ne fussent toujours en état de les maintenir dans le devoir, même après s'être dépouillés de toute leur autorité et après leur avoir fait les plus imprudentes concessions. C'est dans cette conviction qu'il ne cessa de demander l'abolition de la peine de mort et celle de la guerre, comme aussi la suppression des armées permanentes, et qu'il écrivit et publia beaucoup de brochures pour obtenir ces grands résultats. Mais ses ouvrages, assez mal écrits, il faut le dire, trouvaient peu de lecteurs, et ils restèrent dans l'histoire comme des rêves et des utopies inexécutables. Ce zélé philanthrope fut, en 1830, à Genève, fondateur et président

(1) Bénigne Dujardin, maître des requêtes, né à Paris, où il est mort dans un âge avancé, a donné, sous le nom de Boisjermain, l'*Histoire* de Rienzi ; une traduction de Pétrone, et la *Vie de P. Arétin*.

(1) La *France littéraire* attribue à Sellius : *Recueil de traités de médecine* ; *Description du Brabant*, et *Institutiones physicae* ; trois ouvrages sur lesquels on n'a pu avoir d'éclaircissements.

de la société de la Paix. Il était membre de la société des arts de la même ville et correspondant de celle de la morale chrétienne de Paris et de plusieurs académies. Dans un recueil qu'il publiait sous le titre de *Mélanges politiques, moraux et littéraires*, il passait successivement en revue tous les intérêts sociaux, et proposait souvent des plans et des projets qui seraient admirables si l'exécution en était possible. Il fut aussi quelquefois le défenseur spécial de la cause des femmes, dont il déplorait surtout la malheureuse destinée. En mourant, il légua à sa veuve la charge, un peu forte peut-être, de continuer pendant dix ans à publier son *Recueil des faits moraux les plus importants*. Ce fut le 9 juin 1839 que cet excellent homme mourut, entouré de parents et d'amis qui le regrettèrent sincèrement. Il sacrifia sa fortune et sa vie à des spéculations qui toutes tendirent au bonheur de ses semblables. Ses ouvrages sont : 1° *Un mot sur la proposition de la suppression de la peine de mort, suivi des points principaux qui doivent être traités dans le concours, et de quelques fragments à ce sujet*, Genève, 1826, in-8°. Dans ce premier écrit qu'il publia pour l'abolition de la peine de mort, Sellon insiste sur l'exemple de la Toscane, où cette suppression fut prononcée par le grand-duc Léopold, en 1763, et confirmée dans son code de 1786. 2° *Motifs d'un amendement proposé par M. de Sellon à la loi sur la presse, présentée au souverain conseil de Genève*, 1827, in-8°; 3° *Lettre de l'auteur du concours ouvert à Genève, en faveur de l'abolition de la peine de mort, à l'un de ses honorables collègues du conseil souverain, avec l'histoire de Lesurques, injustement guillotiné à Paris*, Genève, 1827, in-4°. L'auteur rend compte dans cet ouvrage de l'impression que lui avait faite la lecture de trente mémoires envoyés au concours pour le prix que lui-même avait proposé; et il cite pour exemple l'horrible injustice subie par Lesurques, qui périt sur l'échafaud, en 1796, accusé d'un assassinat dont le vrai coupable fut reconnu plus tard (voy. LESURQUES). 4° *Lettres et discours en faveur du principe de l'inviolabilité de la vie de l'homme*, Genève, 1828, in-4°; 5° *Charles le Téméraire, scènes dramatiques*, Genève, 1829, in-8°. Je ne parlerais pas de cette esquisse, a dit plus tard Sellon, si elle ne se rattachait au désir que j'ai conçu de faire envisager aux hommes la folie de la guerre. On ne peut nier que le choix d'un tel sujet ne fût très-bon. Il aurait pu en faire de non moins heureux dans notre siècle. 6° *Extraits tirés du premier numéro d'un journal allemand, destinés à rendre compte de la législation et du droit dans toutes les contrées civilisées*, traduit de l'allemand, Genève, 1829, in-8°; 7° *Fragments extraits des Mémoires de Commynes et de l'Histoire des ducs de Bourgogne (avec des réflexions), suivis de scènes dramatiques*, Genève, 1829, in-8°; 8° *Mes réflexions*, 1829, où l'auteur fait appel aux vrais amis de l'humanité, pour qu'ils prou-

vent que la guerre est non-seulement l'œuvre de la barbarie, mais une faute en économie politique. 9° *Réflexions*, Genève, 1829, 2 vol. in-8°; ouvrage où se trouvent beaucoup de pensées empruntées à J.-J. Rousseau, à Guibert, à Say, à Béranger, à madame de Saussure, etc. 10° *Lettres au Journal de Genève sur les scènes dramatiques de Charles le Téméraire*, 1829, in-8°; 11° *Programme d'un concours ouvert à Genève sur les meilleurs moyens d'assurer une paix générale et permanente*, Genève, 1830, in-8°; 12° *Vœux adressés au futur congrès*, Genève, 1830, in-8°; 13° *Considérations sur l'initiative*, 1830, in-8°. Il s'agit de l'initiative populaire pour la législation que propose Sellon. 14° *Développement de la proposition de J.-J. Sellon en faveur de l'abolition de la peine de mort, prononcé, le 7 décembre 1829, au sein du souverain conseil de Genève*, 1830, in-8°; 15° *Lettres inédites de Béranger, vice-président de la chambre des députés, sur la peine de mort*, 1830, in-8°. C'est une réfutation de l'ouvrage d'Urtis en faveur de la peine de mort. 16° *Allocution adressée à la société de la Paix*, 1830, in-8°; 17° *Adresse aux amis de la paix intérieure et extérieure*, Genève, 1831, in-8°; 18° *Quelques observations sur l'ouvrage de M. Urtis*, Genève, 1831, in-8°; 19° *Revue de quelques propositions individuelles faites ou à faire dans le sein du conseil représentatif*, Genève, 1831, in-8°; 20° *Archives de la société de la Paix de Genève*, décembre 1833, février 1834; 21° *Fragments sur divers sujets*, Genève, 1833, 2 vol. in-8°; extraits de divers auteurs, entre autres mesdames Guizot, Campan, Necker de Saussure, J.-J. Rousseau, avec des réflexions de Sellon. 22° *Lettre du fondateur et président de la société de la Paix sur la séance du 1^{er} décembre*, Genève, 1833, in-8°; 23° *Adresse du fondateur de la société de la Paix de Genève aux chrétiens de toutes les communions et de tous les pays en faveur d'une paix permanente et générale*, Genève, 1834, in-8°; 24° *Amendement destiné à écarter la peine de mort de la loi sur la presse du 2 mai 1827, et à lui substituer l'emprisonnement*, Genève, 1834, in-8°; 25° *Dialogue sur la peine de mort, sur le système pénitentiaire et sur la guerre*, Genève, 1834, in-8°. Sellon a encore fait imprimer sur la guerre et la peine de mort quelques brochures, auxquelles il n'a pas mis son nom, et beaucoup d'articles sur les mêmes sujets dans les journaux de la Suisse, de la France, de l'Italie et de l'Angleterre. M—D j.

SELVAC, roi d'Ecosse en 766, fut le successeur de Fergus II. Il vécut en paix avec ses voisins. Malheureusement la goutte, dont il fut horriblement tourmenté dès la troisième année de son règne, le mit hors d'état de continuer à veiller avec la même assiduité aux affaires de son royaume. Pendant son règne, un rebelle prit le titre de roi des Ebudes et attaqua les provinces occidentales d'Ecosse. Il fut défait et mis à mort; d'autres troubles, fomentés par le fils de ce re-

belle, furent heureusement apaisés. Selvac mourut laissant la couronne à Akay Achaius. E—s.

SELVATICO (JEAN-BAPTISTE), naquit dans un petit village du Lodesan, vers l'an 1548 ou 1549. Après avoir fait ses premières études à Lodi et ses humanités à Milan, il se rendit à Pavie pour s'y adonner à la médecine. Il voyagea pendant plusieurs années en Italie, et visita les meilleures universités de cette péninsule. De retour dans sa patrie, il fut appelé à la chaire de médecine de l'école de Pavie, où il professa avec le plus grand éclat jusqu'en 1622, époque de sa mort. Il publia, en 1601, à Francfort, ses *Controversiæ medicæ*, in-folio, dont la lecture offre de bons principes théoriques. Selvatico, convaincu que la raison, appuyée de l'expérience, ne suffit point pour la perfection de la médecine sans l'étude des médecins anciens, essaya de rétablir la réputation des Grecs, en purgeant leurs ouvrages des contradictions apparentes qu'ils contiennent. Voici comment il s'exprime sur le mérite de ces auteurs et de ceux des Arabes. « Je ne suis point « du nombre de ceux qui suivent uniquement « les préceptes des médecins de l'antiquité, grecs « et arabes ; car je n'ignore point que les modernes ont fait d'importantes découvertes utiles « à l'art et au genre humain, et je profite volontiers de leurs lumières : toutefois je suis persuadé que, dans une science telle que celle que « je professe, toute innovation est dangereuse et « incertaine, et qu'il ne faut rejeter qu'avec une « extrême circonspection ce que les anciens ont « enseigné d'une manière claire et positive. » Selvatico s'élève avec force contre l'abus des saignées dans les fièvres putrides, que Botal avait mises en vogue d'une manière inconsidérée. Il tourne également en ridicule l'usage médical des pierres précieuses d'après les Arabes. Il ne regarde point les fièvres à types intermittents comme autant d'espèces particulières, mais plutôt comme des conséquences accidentelles de retard dans les paroxysmes. Selvatico publia un opuscule fort curieux et qui est peu connu, intitulé *De iis qui morbos simulant deprehendendis*, Milan, 1593, in-4° de 100 pages, écrit en latin pur et élégant ; il est divisé en vingt chapitres, dont les principaux sont : 1° *Des causes qui font simuler des maladies* ; 2° *De la manière de connaître les maladies par amour* ; 3° *Des grossesses simulées ou cachées* ; 4° *Des possédés du diable* ; 5° *De la syphilis cachée* ; 6° *Du crachement de sang simulé* ; 7° *Des tumeurs feintes ou factices* ; 8° *De l'impuissance apparente* ; 9° *De la manière de simuler la virginité* ; 10° *Des ulcères factices* ; 11° *De la fascination* ; 12° *De l'empoisonnement*, etc. Cet ouvrage est rempli d'érudition et de faits intéressants. Z.

SELVE (JEAN DE), issu d'une ancienne famille du bas Limousin, qui a donné à l'Eglise et à l'Etat des hommes distingués par leurs talents et leurs services, était fils de Fabien de Selve, lieutenant de la compagnie des gendarmes du comte

de la Marck, gouverneur d'Auvergne. Il abandonna la profession militaire pour suivre la carrière du barreau. Il était conseiller au parlement de Paris, lorsque Louis XII le nomma, en 1507, premier président de celui de Rouen, d'où il passa, en la même qualité, à Bordeaux. François 1^{er}, ayant besoin d'un magistrat ferme et éclairé pour maintenir et faire aimer son autorité dans le Milanais, le mit à la tête du parlement qu'il établit dans cette nouvelle conquête, en y joignant les attributions d'intendant. Selve remplit ces fonctions d'une manière satisfaisante. Après la bataille de Pavie, à laquelle il s'était trouvé, la reine Louise de Savoie, régente du royaume, l'envoya à Madrid avec l'archevêque d'Embrun et Philippe de Chabri, pour traiter de la délivrance du roi ; et c'est à lui que furent confiées les instructions secrètes. Cette mission eut tout le succès qu'on en pouvait désirer ; ce qui lui valut la charge de premier président du parlement de Paris. Lorsque les ambassadeurs de Charles-Quint vinrent réclamer la cession de la Bourgogne, qui était une des conditions du traité, il leur répondit, à la tête de sa compagnie : « Le dit seigneur roi ne peut aliéner le dit duché ; « car il est obligé d'entretenir les droits de la « couronne, laquelle est à lui, et à ses peuples et « à ses sujets communs. » Selve mourut à Paris en 1529, en décembre, selon son épitaphe qu'on voyait à St-Nicolas du Chardonnet, où il fut enterré. C'était un excellent citoyen, un habile négociateur et un savant magistrat. On lui doit la première édition des *Mémoires* de Comines, Paris, 1523, in-fol. Baucaire l'accuse de les avoir mutilés, sous prétexte de les corriger ; mais cette assertion est détruite par la conformité qui se trouve entre tous les manuscrits et l'imprimé. On lui attribue un traité *De beneficio*, Paris, 1512 ; Lyon, 1531. Mais ce traité, commenté par Charles Dumoulin et par François Joly, est de son frère, conseiller au parlement de Paris, et qui s'appelait Jean de Selve comme lui. Ses *Négociations*, ses *Discours*, ses *Conférences* pour la délivrance de François 1^{er} sont à la bibliothèque de Paris. — George de SELVE, son fils, fut fait évêque de Lavaur en 1524, n'ayant encore que dix-huit ans. Ses œuvres et ses talents précoces justifiaient cette infraction aux saints canons. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et d'Allemagne, où il se fit une grande réputation par ses vastes connaissances. Il se retira ensuite dans son diocèse, où il se livra tout entier aux fonctions pastorales jusqu'à sa mort, arrivée en 1542. Il avait publié, en 1534, de bons statuts synodaux. Ses autres ouvrages sont des *Instructions pastorales* pour le baptême et la confirmation, des opuscules sur divers sujets, un petit traité sur les moyens de se procurer son bonheur dans ce monde et dans l'autre, suivant les différents postes où l'on peut être appelé par son souverain ; un autre traité sur les moyens d'établir

une paix solide entre l'empereur d'Allemagne et le roi de France. Tous ces écrits furent réunis en un volume in-folio, Paris, 1559, François I^{er} l'avait chargé de traduire en français les *Vies* de Plutarque : il en publia huit en 1535. Peut-être fut-il détourné de pousser ce travail plus loin par le succès de la traduction d'Amyot. Sa correspondance diplomatique, pendant son ambassade à Venise, était dans le cabinet de M. Dupuy. — Son frère, Jean-Paul DE SELVE, ambassadeur à Rome, en 1557, mort évêque de St-Flour, en 1570, a laissé un recueil de ses négociations, qui était dans le cabinet de M. d'Aguesseau, et des lettres dans celui de Gagnières. — L'extrait de l'ambassade d'Odet DE SELVE, en Angleterre, dans les années 1547 et 1548, était parmi les manuscrits de St-Germain des Prés. T—b.

SEM, patriarche, était le fils aîné de Noé, suivant la Genèse, 10, vers. 21. Il naquit l'an 2476 avant J.-C. Ce fut lui qui couvrit la nudité de son père endormi et reçut sa bénédiction (voy. Noé). Sem eut cinq fils, Elam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe Salé, Héber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor et Tharé, père d'Abraham. Sem mourut l'an 1877 avant J.-C., âgé de 600 ans, ayant pu voir quinze générations de ses descendants. Voyez *Genes*. 11. Z.

SE-MA-TSIEN. Voyez SSE-MA-THSIAN.

SEMBLANÇAI. Voyez SAMBLANÇAI.

SEMEDO (ALVAREZ), missionnaire portugais, né vers 1585, à Niza, petite ville de la province d'Alentejo, entra en 1602 dans la société de Jésus et sollicita de ses supérieurs la permission de se rendre aux Indes, pour y travailler à la conversion des infidèles. Arrivé à Goa, en 1608, il s'appliqua pendant quelque temps à l'étude de la théologie, puis partit pour la Chine et se fixa à Nankin, où il se livra entièrement aux fatigues de l'apostolat. Son zèle obtenait les plus grands succès, quand, au bout de trois ans, une violente tempête s'étant élevée contre les missionnaires, le P. Semedo fut arrêté, mis dans une cage de fer et transporté à Canton, par des soldats qui l'insultaient sans cesse et l'exposaient partout aux huées et aux mauvais traitements de la populace. A l'issue de ce voyage, il fut relégué à Macao, où les Portugais avaient un établissement. La persécution ne le découragea point. Changeant de nom et d'habit, il retourna bientôt dans l'intérieur de la Chine et y continua son œuvre. En 1642, il vint à Rome réclamer le secours de nouveaux ouvriers évangéliques, et, en 1644, il se rembarqua avec eux. Il mourut à Canton en 1658, âgé d'environ 73 ans. Le P. Semedo contribua aussi par ses écrits à soulever le voile épais qui dérobait la Chine au reste du monde (1). Il écrivit d'abord plusieurs lettres la-

tines (*Litteræ sinenses annorum 1621 et 1622*), qui furent traduites en français par un de ses confrères, le P. Jean-Baptiste de Machault. Elles forment la seconde partie du recueil intitulé *Histoire de ce qui s'est passé es royaumes du Japon et de la Chine*, etc., Paris, Cramoisy, 1627, in-8°. Il publia ensuite : *Relação de propagação da fe no reyno da China e outros adjacentes*, Madrid, 1644, in-8°. Cette relation, qui offrait alors un grand intérêt, fut aussitôt traduite en espagnol (Madrid, 1642, in-4°) par Manoel Faria de Souza (voy. FARIA), qui y fit quelques additions. Le P. Jean-Baptiste Giatini (voy. ce nom) en donna une élégante version italienne (Rome, 1643, in-4°), et Louis Coulon une française sous ce titre : *Histoire universelle du royaume de la Chine*, Paris, 1645, in-4°. Suivant Moréri, on a une autre traduction française du même ouvrage, imprimée avec celle de l'*Histoire de la guerre des Tartares* du P. Martin Martini, Lyon, 1664, in-4° (1). Dans son catalogue des jésuites qui, pendant un siècle (de 1581 à 1681), consacrèrent leur vie à la propagation de la foi dans le Céleste Empire, le P. Phil. Couplet dit que Semedo avait composé un dictionnaire chinois-portugais et un portugais-chinois. Nous croyons qu'ils n'ont pas été publiés. B-L-U.

SÉMÉLÉ (JEAN-BAPTISTE-PIERRE), général français, naquit le 16 juin 1773 à Metz, où son père était receveur du grenier à sel. Dès qu'il eut terminé ses études, il s'enrôla dans un des bataillons de volontaires nationaux qui furent créés, en 1791, dans le département de la Moselle. Il fit avec ce corps toutes les campagnes de la révolution aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Après avoir passé par tous les grades, il était colonel au camp de Boulogne, en 1804, et il y commandait le 24^e régiment d'infanterie. Ayant suivi le mouvement de cette armée en Allemagne, il eut part à toutes les opérations de cette mémorable campagne, et notamment à la bataille d'Austerlitz, puis à la guerre de Prusse, en 1806. Il se distingua particulièrement en Pologne, aux batailles meurtrières de Golymin et d'Eylau, où il combattit jusqu'au dernier moment, quoique grièvement blessé. Après la paix de Tilsitt, il passa en Espagne (1808) avec le grade de maréchal de camp et le titre de baron. Devenu chef de l'état-major du premier corps d'armée, il fit en cette qualité, au ministre de la guerre, un rapport sur l'évasion des Français que les Espagnols tenaient prisonniers sur des pontons dans la baie de Cadix. L'année suivante, il fut nommé général de division, et assista en cette qualité à l'attaque du camp de St-Roch. Le 5 novembre 1811, il repoussa courageusement le général espagnol Ballesteros, qui était venu l'attaquer ;

(1) Avant les écrits du P. Semedo on n'avait guère, sur ces vastes contrées, que ceux de Jean-Gonzales de Mendoza, Gaspard de Cruz (voy. ces noms) et Marcello Ribadeneyra.

(1) Suivant le même Moréri, qui nous a fourni une grande partie de cet article, il existerait, dans notre langue, une troisième traduction de la relation sous le titre de *Recueil des commencements, progrès et état moderne de la chrétienté de la Chine*, Rouen, 1645, in-8°.

mais il essuya ensuite lui-même quelques pertes dans une surprise, où il eut le malheur de voir enlever par l'ennemi ses propres bagages. Appelé à la grande armée en 1813, il fit, sous les ordres de Napoléon, la campagne de Saxe, où il soutint sa réputation de bravoure, mais ne put empêcher les revers qui, cette année, s'attachèrent aux armes de la France. Ayant fait un des premiers sa soumission au gouvernement royal, en avril 1814, il fut nommé chevalier de St-Louis et inspecteur général d'infanterie dans la 19^e division militaire. Il se trouvait à Strasbourg en 1815, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, et il n'hésita point à se ranger sous son drapeau (*voy. SUCHET*). Il fut nommé gouverneur de Strasbourg, et il l'était encore lors de l'espèce d'insurrection qui éclata parmi la garnison de cette ville, après le second retour des Bourbons. Bientôt, mis à la retraite par le gouvernement royal, il se retira dans son château d'Urville, près de Metz. Nommé, en 1822, par le département de la Moselle, membre de la chambre des députés, il y vint siéger à l'extrême gauche avec l'opposition libérale. Il prit alors la défense des officiers en retraite, et ne parla plus que sur des questions d'économie intérieure. Il fut réélu avec la députation libérale du mois de juin 1830; et, après la révolution de juillet, il fut chargé par le général Gérard, alors ministre de la guerre, d'organiser le personnel de l'armée dans les divisions du nord-est. Sémélé provoqua de vifs mécontentements dans les corps soumis à son inspection. Ayant pris part à l'association nationale de Metz, il alléguait qu'il n'était entré dans cette association que pour lui donner une *direction salutaire*. Il ne faisait plus partie de la chambre des députés, lorsqu'il mourut dans sa terre d'Urville en janvier 1839. M-D J.

SEMENTI ou SEMENZA (JACQUES), peintre, naquit à Bologne, en 1580, et fut élève de Guido Reni, dont il s'efforça d'imiter la manière. Parmi les nombreux disciples que ce maître vit sortir de son école de Bologne, aucun ne lui fut plus cher que Sementi et François Gessi, qu'il regardait comme les plus habiles artistes que cette ville possédât. Il les employa dans des peintures de la chapelle du Dôme de Ravenne, ouvrages dont on ne peut trop admirer la belle exécution; il se servit de leur pinceau dans les cours de Mantoue et de Savoie, et il ne dédaigna pas de les aider dans les travaux dont ils furent chargés à Rome et dans leur patrie. Sementi n'oublia jamais ce qu'il devait à un pareil maître, que le Gessi, au contraire, ne paya que par des persécutions. Sementi imita le Guide, tantôt dans sa première, tantôt dans sa seconde manière; il se montra correct, savant et plein d'une force qui n'exclut ni la grâce ni la beauté. Les fresques qu'il a exécutées dans *Ara-Cæli* et dans plusieurs autres églises de Rome, lui assignent le premier rang parmi les peintres à fresque dont cette ville renferme les ouvrages. On y voit aussi plusieurs tableaux d'autel à l'huile,

dont le mérite n'est pas moins éminent. Mais son chef-d'œuvre en ce genre est le *St-Sébastien* qu'il a peint pour l'église de Saint-Michel, à Bologne. Il eût peut-être atteint à la réputation de son maître, s'il ne fût mort dans la fleur de l'âge. Le musée du Louvre a possédé un tableau de Sementi, représentant le *Mariage de Ste-Catherine*, qui provenait de la galerie impériale de Vienne. Il a été repris en 1815. P—s.

SEMENTINI (ANTOINE), médecin, né en 1743 à Mondragone, petite ville de la terre de Labour, fut, à l'âge de douze ans, envoyé à Naples pour y suivre les cours de médecine à l'hôpital des Incurables. Ses progrès furent rapides, et, en 1766, on vit paraître un de ses écrits sur la nature et les variétés de la folie. Travaillant à renverser le système de l'irritabilité de Haller, il l'attaqua surtout dans ses *Eléments de physiologie*, rédigés pour l'usage de ses élèves. Quelque temps après, il publia les *Institutions médicales*, dans lesquelles il se montra le précurseur de Brown (*voy. ce nom*), et dont le dernier volume fut dédié à Joseph II, qui, en honorant l'auteur de ses suffrages, l'avait engagé à le suivre à Vienne; à ces offres séduisantes, Sementini préféra la place de professeur de l'université, où il avait été admis par concours. Les partisans de Brown avaient dépassé le but que la raison devait leur prescrire dans l'application des théories de ce novateur. Les suites de cet égarement devinrent funestes. Sementini, qui avait beaucoup contribué à mettre en vogue les principes de l'école d'Edimbourg, crut qu'il était de son devoir de reprendre la plume pour éclairer ses collègues. Dans la traduction italienne de sa *Pathologie*, imprimée en 1803, il soumit la doctrine de l'excitabilité à un nouvel examen, et en réfuta plusieurs paradoxes. Ces écrits lui valurent les éloges des plus grands professeurs de l'Italie. Dès l'année 1812, la santé de Sementini avait reçu des atteintes; il succomba le 8 juin 1814 à une attaque d'apoplexie. Ses ouvrages sont : 1^o *Breve dilucidazione della natura e varietà della pazzia*, Naples, 1766, in-8^o; 2^o *Requisitorio di un alunno*, etc., Bénévent, 1774, in-8^o. C'est la critique fondée d'un ouvrage de Cirillo, publié sous le titre de *Formule medicamentorum ex pharmacopœiâ Londinensi excerptæ*. 3^o *Elementi di fisiologia*, Naples, 1779, in-4^o. L'auteur ayant reconnu que le plan de cet ouvrage était d'une trop grande étendue pour ses élèves, en arrêta l'impression à la dix-septième feuille. 4^o *Institutionum medicarum, partes septem*, ibid., 1780-1784, 7 vol. in-8^o, dont cinq embrassent la nosologie et deux la physiologie. 5^o *Lettera sul cervello*, etc., ibid., 1784, in-8^o, publiée à l'occasion du traité de l'*Encefalotomia* de Malacarne; 6^o *Orazione inaugurale per l'apertura della cattedra di fisiologia nello spedale di S. Giacomo*, ibid., 1790, in-8^o; 7^o *Institutiones physiologiæ in usum regii Neapolitani archigymn.*, ibid., 1794, 3 vol. in-8^o, 2^e édi-

tion, augmentée; 8° l'*Arte di curare le malattie*, etc., ibid., 1801, in-8°; 9° *Saggio di prescrizioni mediche adattate agli usi diversi*, etc., ibid., 1803, in-8°; 10° la *Patologia, ossia della malattia in generale e delle sue varietà; preceduta da un saggio di esame del sistema di Brown*, ibid., 1803, in-8°; 11° *Prospetto analitico di una istituzione di fisiologia*, ibid., 1807, in-8°; 12° *Parere sul contagio della tafe polmonare*, ibid., 1810, in-8°; 13° *Memoria su le medicine calmanti*, inédit. Voy. son *Elogio storico*, prononcé par le professeur Grillo à une séance de l'Institut d'encouragement de Naples, ibid., 1816, in-4°. A—G—s.

SEMENTINI (Louis), fils du précédent, né à Naples en 1777, fut, comme son père, l'un des plus habiles chirurgiens de son pays. Il professa la médecine à Naples avec un grand succès, et on lui doit divers ouvrages estimés. Nous citerons seulement : 1° *Istituzioni di chimica teorico-pratica*, Naples, 1803, 2 vol. in-8°; 2° *Memoria sull' uso medico del muriato di calce*, ibid., 1807, in-8°; 3° *Memoria sul preteso fenomeno dell' incombustibilità*, ibid., 1809, in-8°; 4° *Memoria sopra un nuovo methodo da estarre il potassio ed il sodio*, 1810, in-8°; 5° *Trattato elementare di chimica filosofica*, ibid., 1813, 2 vol. in-8°; 6° *Pensieri sperimenti sù fenomeni della bacchetta divinatoria*, ibid., 1811, in-8°; 7° *Memoria sull' uso interno della pietra infernale*, ibid., 1819, in-8°; 8° *Istituzione teorico-pratica di chimica filosofica*, 4 vol. in-8°, etc. — Nous ignorons l'époque de la mort de Louis Sementini. Z.

SEMERY (André), né à Reims le 8 février 1630, se fit recevoir dans la société des jésuites à Rome, et enseigna les humanités suivant l'usage de son ordre. Plus tard, il fut envoyé à Fermo pour remplir la chaire de philosophie, qu'il professa ensuite dans le collège romain. De là, il passa à la chaire de théologie morale, qu'il occupa pendant trente ans avec la plus grande réputation. Il était censeur de livres pour l'assistance de France et théologien du R. P. général, lorsque la mort l'enleva le 25 janvier 1717, âgé de près de 88 ans. Semery s'est distingué par son savoir et son rare talent pour parler en public. On a de lui : 1° *Triennium philosophicum*, Rome, 1682, 3 vol., publié par J.-B. Passori, un de ses disciples; et Venise, 1723, corrigé et augmenté; 2° *Difesa della vera religione contro il grosso volume dei pretesi reformati e riformati*, Brescia, 1710, in-4°. Le P. Semery écrivit cet ouvrage pour réfuter une apologie des réformés, composée par Picenini, ministre protestant en Suisse, qui l'avait entreprise pour répondre à l'ouvrage du P. Paul Segneri, intitulé *L'Incredulo senza scusa*. Picenini répondit au P. Semery par un nouvel ouvrage intitulé *Il trionfo della vera religione*, Genève, 1712. Z.

SEMINI (Antoine), peintre, né à Gènes vers 1485, fut élève de Louis Brea. Condisciple et ami de Teramo Piaggia, il a peint avec lui presque

tous ses tableaux, et ils y ont mis leurs deux noms. Dans le *Martyre de St-André*, qu'ils exécutèrent pour l'église de ce saint, ils ajoutèrent encore leurs portraits. L'aspect de ce beau tableau dénote une amélioration dans le style du Brea. Les figures n'ont point encore, il est vrai, cette grandeur qui caractérise le beau siècle; le dessin n'en est peut-être pas assez coulant; mais les têtes ont une vivacité, et le coloris une union qui charme l'œil; le jet des draperies est facile, et la composition, quoique un peu confuse, est loin d'être sans mérite. Peu de peintres au style desquels on a donné le nom d'*antique moderne*, pour marquer les progrès de la nouvelle manière, sont à mettre en parallèle avec ce couple d'amis. Lorsque Teramo a peint seul, comme à Chiavari et à Gènes même, il retint davantage de l'antique, surtout dans la composition, quoique ses têtes soient remplies de vivacité et qu'il soit étudié et plein de grâce. Semini peut être regardé comme le Pierre Perugin de cette école. Il se rapproche du bon siècle dans sa *Déposition de croix*, que possèdent les dominicains de Gènes. On estime plusieurs autres de ses tableaux, dont les figures, les accessoires, les fonds d'architecture et de paysage sont extrêmement précieux. Son chef-d'œuvre est la *Nativité*, qu'il a peinte pour l'église de St-Dominique, à Savone. C'est un tableau admirable et qui suffit pour convaincre que Semini aurait rivalisé Perino et peut-être Raphaël lui-même. Il peignait encore en 1547. — André et Octave SEMINI, fils du précédent et ses élèves, naquirent à Gènes, le premier en 1510, le second en 1520. Comme leur père, ils inclinèrent vers la manière de Perino del Vaga. Charmés par les ouvrages de Raphaël, André et Octave se rendirent à Rome et se mirent à suivre les leçons de ce grand maître, ajoutant à ces études celles de l'antique, et en particulier de la colonne Trajane. Revenus à Gènes, puis appelés à Milan, ils exécutèrent de nombreux ouvrages, tantôt conjointement, tantôt séparément, mais se montrant toujours, surtout dans leurs premières compositions, sectateurs de l'école romaine. Quoique André eût un talent moins profond que celui d'Octave, il se maintint peut-être avec plus de constance dans la route que lui avait indiquée Raphaël, ce qui se voit dans le contour de ses visages. Il est vrai qu'il manque souvent de morbidesse, comme dans le *Crucifix* qui existe à la galerie de Florence, et qu'il tombe dans quelques erreurs de dessin, comme dans la *Crèche* que l'on voit à l'église de St-François de Gènes, bien que dans son ensemble ce tableau rappelle tout à fait le goût de Raphaël et qu'on puisse le regarder comme une des meilleures productions de l'auteur. André mourut en 1594, laissant deux fils nommés César et Alexandre, qui cultivèrent la peinture, mais avec moins de succès que leur père et que leur oncle Octave. Ce dernier, que les historiens qualifient de méchant

homme, mais regardent comme un grand peintre, poussa si loin l'imitation de Raphaël son maître, que ceux qui n'ont pas vu ses ouvrages auraient peine à le croire. Il peignit la façade de l'ancien palais Doria, aujourd'hui Invrea, où il représenta un morceau d'architecture d'un si bon goût et orné d'une telle variété de figures et de bustes détachés, que Jules César Procaccini crut que c'était un ouvrage de Raphaël, et demanda si ce grand maître avait travaillé dans Gènes. Les autres fresques qu'Octave fit pour plusieurs grands de la république, montrèrent un égal mérite ; mais sur la fin, ainsi qu'il arrive à tous les peintres à fresque, il adopta un style plus facile et moins limé. Les peintures qu'il a exécutées dans cette dernière manière se voient à Milan, où il a passé les dernières années de sa vie. Si le dessin laisse quelque chose à désirer pour le grandiose, ce défaut est plus que compensé par une grande fécondité d'idées, beaucoup d'esprit, un coloris vigoureux et agréable. Octave mourut à Milan en 1604. P—s.

SÉMIRAMIS, reine d'Assyrie, a régné, suivant Hérodote, cinq générations avant Nitocris et a fait construire les digues destinées à contenir les eaux de l'Euphrate. Voilà tout ce que cet historien nous apprend de cette princesse : c'est aux souverains qui l'ont précédée ou suivie qu'il attribue les travaux qui ont fondé, fortifié, embelli Babylone. Mais elle a, dans Diodore de Sicile, une plus longue histoire, empruntée en grande partie de Ctésias. Les Syriens révéraient une déesse nommée Dercéto, à qui Vénus, qu'elle avait offensée, inspira un violent amour pour un jeune sacrificateur. Dercéto devint mère, et, rougissant de sa faiblesse, elle fit disparaître son amant, exposa sur des rochers arides la fille qu'elle venait de mettre au monde, se précipita elle-même dans les eaux du lac d'Ascalon et y fut métamorphosée en poisson. La petite fille, après avoir été nourrie durant une année entière par des colombes, passa entre les mains de Simma, qui gardait ou administrait les troupeaux du roi et qui, n'ayant point d'enfants, se chargea de prendre soin d'elle. Il l'appela Sémiramis, nom qui, dans la langue syriaque, rappelait, ajoute Diodore, celui des colombes. Devenue nubile, elle frappa de l'éclat de sa beauté un grand seigneur nommé Ménonès, qui l'épousa et qu'elle fit père de deux enfants, Hypatès et Ilydaspès. Peu après, Ménonès se vit obligé de la quitter pour suivre le roi Ninus, qui conduisait contre la Bactriane une armée de 1,700,000 hommes d'infanterie, 200,000 de cavalerie et 10,600 chars armés de faux. Le siège de Bactres traînant en longueur malgré cette multitude d'assiégeants, le mari de Sémiramis voulut la revoir et l'envoya chercher. Elle vint sous un déguisement et tel qu'on ne pouvait deviner si elle était homme ou femme. Arrivée, elle examina l'état du siège, et soudain, prenant avec elle quelques soldats accou-

tumés à grimper sur des rochers, elle pénétra dans la citadelle, dont elle s'empara sans obstacle. Ninus, admirant à la fois la bravoure et les charmes de l'héroïne, résolut de l'épouser, et en effet il la fit reine après que Ménonès, qui n'y pouvait consentir, se fut pendu de désespoir. Le roi eut d'elle un fils nommé Ninyas et mourut bientôt lui-même d'une manière que Diodore n'explique pas. Sémiramis fit ensevelir Ninus dans l'enceinte du palais et construire sur sa tombe une terrasse qui, au rapport de Ctésias, avait neuf stades de haut et dix de large. On avait admiré Ninive, bâtie par Ninus : Babylone, ouvrage de Sémiramis, surpassa toutes les merveilles du monde. Les murs de cette ville immense, le pont jeté sur l'Euphrate qui la traverse, ses fortifications, ses palais, ses jardins, ses temples nous sont donnés par Diodore pour des monuments de l'activité, de la magnificence et du génie de cette princesse. Sur le faite du temple de Jupiter, dieu que les Assyriens nommaient Bélus, elle avait placé trois statues d'or massif, qui représentaient Rhéa, Junon et Jupiter. Du milieu de cet édifice s'élevait une tour plus haute que la plus grande pyramide d'Egypte : c'est, selon Bochart, la tour de Babel, bâtie à l'époque de la confusion des langues. Deux millions d'ouvriers furent employés à ces constructions diverses et les achevèrent dans le cours d'une année. Sémiramis entreprit ensuite des expéditions guerrières contre les Mèdes, les Perses, les Libyens, les Ethiopiens, qui tous avaient été subjugués par Ninus, mais qu'apparemment il fallait soumettre de nouveau. Toutefois Diodore de Sicile ne raconte aucun combat livré à ces peuples par la reine : il nous la montre parcourant son vaste empire et laissant partout des traces immortelles de son passage, changeant les montagnes en plaines, creusant des canaux, ouvrant de grandes routes, bâtissant des cités et des palais. Elle ne voulut pas, dit-il, prendre un troisième époux, de peur de se donner un maître : elle choisissait et attirait auprès d'elle les plus beaux hommes de son armée, dont aucun ne survivait longtemps à cette faveur. Elle régnait en pleine paix, lorsque, ayant ouï dire que les Indiens étaient la plus grande nation de l'univers, qu'ils occupaient un très-beau pays et qu'ils paraient superbement leurs éléphants, elle résolut de leur déclarer la guerre, quoiqu'ils ne lui eussent fait, dit l'historien, nulle offense. Elle employa trois ans à équiper une flotte et une armée, qui se trouva être de 3,000,000 d'hommes d'infanterie, outre 500,000 cavaliers, 100,000 chariots, 100,000 hommes montés sur des chameaux et armés d'épées longues de six pieds. Elle avait fait faire de plus on ne sait combien de faux éléphants, avec les peaux de trois cent mille bœufs noirs. Dans chacune de ces machines, dont la construction n'est pas très-bien expliquée, il y avait un homme qui la

faisait mouvoir. Les ouvriers occupés à fabriquer ces éléphants avaient travaillé en secret, dans une enceinte murée de toutes parts, de peur que l'artifice ne se divulguât et ne parvînt aux oreilles des Indiens. Stabrobates régnait dans l'Inde : il rassembla des troupes bien plus nombreuses encore que celles de la reine d'Assyrie, à laquelle il signifia que, puisqu'elle venait l'attaquer sans qu'il lui eût fait aucun tort, elle ne tarderait pas à se repentir d'une agression aussi folle qu'injuste. Il la prévenait qu'aussitôt qu'il l'aurait vaincue, il la ferait mettre en croix, et joignait à ces menaces des traits satiriques sur les mœurs un peu libres de l'héroïne. Victorieuse néanmoins dans un premier combat au milieu du fleuve Indus, elle fit 100,000 prisonniers. Une bataille plus décisive s'engagea sur terre, où elle eut d'abord l'avantage : ses faux éléphants effrayèrent par leurs formes monstrueuses et par l'odeur de leurs cuirs de bœuf la cavalerie indienne ; mais ils ne soutinrent pas le choc des éléphants véritables, que Stabrobates dirigea contre eux. L'armée assyrienne fut mise en déroute, et Sémiramis s'enfuit blessée au bras et au dos par le roi de l'Inde. Elle avait perdu les deux tiers de son armée (on lit dans Strabon qu'elle n'en ramena que 20,000 hommes). Quand elle eut regagné ses Etats, son fils Ninus lui tendit des embûches, ce qui ne la surprit pas, parce que l'oracle de Jupiter Ammon le lui avait prêté. Ayant cédé la couronne, elle disparut. Quelques-uns disent que, changée en colombe, elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux qui était venue se placer sur son palais. Sémiramis termina ainsi sa carrière à l'âge de 62 ans ; elle en avait régné quarante. Diodore avertit que certains auteurs ne font d'elle qu'une courtisane qui, ayant séduit par ses attraits le roi d'Assyrie Ninus et obtenu de lui l'exercice de la puissance souveraine pendant cinq jours, l'emprisonna, le détrôna et se signala par des actions hardies. D'autres écrivains, postérieurs à Diodore de Sicile, ont parlé de cette reine avec beaucoup moins de détails, mais en modifiant diversement son histoire. L'une des cinquante narrations de Conon (*roy. ce nom*) concerne Sémiramis : il y est dit qu'elle était la fille et non la femme de Ninus ; qu'ayant eu secrètement et sans le savoir un commerce incestueux avec son propre fils, elle prit le parti de vivre publiquement avec lui comme son épouse ; mais Photius observe qu'en ce point Conon s'est trompé, qu'il a confondu Sémiramis avec Atossa, fille de Belochus. Valère-Maxime raconte que la reine d'Assyrie ayant appris qu'une sédition venait d'éclater, n'acheva point sa toilette, qu'elle accourut demi-coiffée et n'eut besoin que de se montrer aux mutins pour apaiser le tumulte ; qu'en conséquence, on lui érigea une statue où elle était représentée dans cet état négligé, qui relevait sa beauté, à ce que rapporte Elien. Selon Justin, elle était d'une médio-

cre stature, et lorsque Ninus fut mort, elle se déguisa si bien qu'on la prit pour le fils du roi. Le jeune prince n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, et elle lui ressemblait par la taille comme par le son de voix et par les traits du visage, quoiqu'elle eût alors au moins quarante-quatre ans ; mais, dès qu'elle eut commencé à se distinguer par ses exploits, elle se laissa reconnaître et admirer comme reine. Justin ajoute qu'à la fin de sa vie elle conçut un criminel amour pour son fils, qui la tua et lui succéda ; elle avait occupé le trône pendant quarante-deux années. Aucun de ces auteurs n'a dit encore qu'elle eût fait mourir son mari Ninus. Dans Diodore, elle l'emprisonne seulement à la fin des cinq jours où il lui a permis d'exercer le pouvoir suprême ; mais dans Plutarque il ne lui abandonne l'empire que pendant une seule journée, et elle en profite pour le mettre à mort. Après qu'elle eut elle-même cessé de vivre, toute l'Assyrie chanta ses louanges et lui décerna les honneurs divins. Plutarque lui attribue ce qu'Hérodote raconte de Nitocris, c'est-à-dire deux inscriptions, placées par son ordre, l'une au-dessus, l'autre au fond de son tombeau. La première annonçait à ses successeurs qu'au besoin ils y trouveraient des richesses ; la seconde était une imprécation contre le roi pervers qui, par cupidité, violerait l'asile des défunts. On a dit aussi, d'après Céphaléon, auteur d'une chronique grecque perdue, que Sémiramis fit périr ses enfants, apparemment ceux qu'elle avait eus de Ménonès, et que Ninus vengea leur mort en l'égorgeant elle-même. Si nous en croyons Moïse de Chorrène, elle devint, après la mort de Ninus, éprise d'un prince arménien nommé Araï, et, sur le refus qu'il fit de l'épouser, elle lui déclara une guerre où il périt. Son corps étant tombé au pouvoir de Sémiramis, elle publia qu'il était ressuscité, bâtit une ville en Arménie, où depuis elle venait passer les étés, laissant le gouvernement de Ninive et de l'Assyrie au mage Zerdust ou Zoroastre, prince des Mèdes. La vie licencieuse qu'elle menait lui attira les reproches des enfants de Ninus, qu'elle mit tous à mort, à l'exception de Ninyas. Peu après, son ministre Zoroastre voulut se rendre indépendant : elle prit les armes contre lui, succomba et périt de la main de son propre fils. Plusieurs autres anciens écrivains, en parlant de Sémiramis, n'ont fait que reproduire quelques-uns des détails que nous venons de recueillir ; mais Polyen transcrit une inscription où cette princesse parle en ces termes : « La nature m'a « donné le corps d'une femme : mes actions « m'ont égalée au plus vaillant des hommes. « J'ai régi l'empire de Ninus, qui, vers l'Orient, « touche au fleuve Hyhanam ; vers le sud, au « pays de l'encens et de la myrrhe ; vers le nord, « aux Saques et aux Sogdiens. Avant moi, aucun « Assyrien n'avait vu de mers : j'en ai vu quatre « que personne n'abordait, et je les ai soumises

« à mes lois. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils devaient être utiles. J'ai fécondé les terres stériles en les arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables; j'ai construit des routes à travers des rochers impraticables. J'ai pavé de mon argent des chemins où l'on ne voyait que les traces des animaux sauvages, et au milieu de ces travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour ceux de mes amis. » Telles sont, sur cette femme célèbre, les traditions antiques. Rollin les a rassemblées presque toutes, en les accordant le mieux qu'il a pu. Sevin en a discuté quelques-unes; il a rejeté comme fabuleux tout ce qui concerne Dercéto, les colombes, les déguisements et les métamorphoses de Sémiramis. Fréret a écarté de plus la passion incestueuse qui a été imputée à cette princesse et qui ne doit l'être qu'à la reine Atossa. Selon Volney, ce nom d'Atossa, ou Attosa, ou Hadossa, n'est point personnel : il était commun chez les Assyriens, les Perses et les Syriens aux favorites des rois, aux odalisques. La question la plus difficile est de savoir quelle part appartient réellement à Sémiramis dans les constructions et dans les expéditions dont Diodore de Sicile lui laisse tout l'honneur; car Hérodote, Béroze, Mégasthène et d'autres écrivains en attribuent une partie considérable, soit à Nitocris, soit à Ninus, soit à d'autres monarques assyriens. Fréret croit que Ninus mourant était maître de toute l'Asie, depuis le Tanais jusqu'au Nil et depuis les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à l'Indus, en sorte que Sémiramis n'a pu ajouter à ce vaste empire que des provinces éthiopiennes et libyennes. Toujours est-il impossible que l'éclatante célébrité de cette princesse n'ait pas été fondée sur de très-grandes entreprises et sur de brillants succès. Pomponius Méla exprime l'opinion de toute l'antiquité lorsqu'il dit que l'Assyrie n'a jamais été plus florissante, plus puissante que sous ce règne. Il nous resterait à en fixer l'époque, et c'est encore une question fort épineuse, si l'on en juge par l'extrême divergence des hypothèses proposées pour la résoudre : elles varient depuis l'an 2200 avant l'ère vulgaire jusqu'à 727. À s'en tenir aux traditions qu'ont suivies Ctésias, Diodore, Velleius-Paterculus, Justin, Eusèbe et George le Syncelle, Sémiramis serait antérieure au moins de dix-huit siècles à Auguste. Aussi a-t-on, dans l'un des volumes précédents de cette *Biographie*, placé l'avènement de Ninus à l'an 2048 et sa mort à 1993, ce qui ne permettrait de faire descendre le règne de Sémiramis que jusqu'à 1936. Fréret, qui le retarde un peu, l'ouvre dès 1916. On aurait, pour la déclarer contemporaine de Moïse ou de Sanchoniaton, ou de la prise de Troie, l'autorité de Porphyre, et pour la supposer bien moins ancienne, celle d'Hérodote; car, d'après cet historien, Larcher ne la fait régner qu'en 737. Cette

question se complique de celle de savoir s'il n'y a pas eu deux Bélus, plusieurs Ninus et plusieurs Sémiramis. Elle tient au système général de la chronologie assyrienne. L'opinion qui nous semblerait la plus probable est celle qui placerait la naissance de Sémiramis vers 1240, l'avènement de Ninus en 1237, leur triomphe à Bactres en 1218, leur mariage en 1217, la naissance de Ninyas vers 1216, la mort de Ninus en 1196 ou 1195 et la mort de Sémiramis vers 1179 : elle aurait ainsi vécu environ 62 ans et régné, sinon tout à fait quarante ans, du moins trente-huit, tant avec son époux que seule. C'est, à notre avis, l'hypothèse qui se concilierait le mieux avec la suite des faits dont l'histoire d'Assyrie se compose. Du reste, les écrits à consulter, tant sur ce point que sur les détails de la vie de Sémiramis, sont les chapitres 184 et 185 du premier livre d'Hérodote, les chapitres 2 à 16 du second livre de Diodore de Sicile, la neuvième narration de Cœnon, les chapitres 1^{er} et 2 du premier livre de Justin; les traités de Plutarque sur Isis et Osiris, sur l'amour et sur les femmes illustres; le chapitre 25 du livre 7 de Polyen; les chapitres 13 et 14 de Moïse de Chorène; l'*Histoire ancienne* de Rollin, liv. 3, chap. 1, § 2; les mémoires de Sevin et de Fréret sur l'Assyrie, t. 3 et 5 du recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; les recherches de Volney, part. 2 et 3, etc. Sémiramis était un personnage trop célèbre pour ne point apparaître sur la scène tragique. Muzio Manfredi l'a prise pour le sujet d'une tragédie italienne, et dans la même langue, Métastase l'a exposée sur la scène lyrique. Nous avons en français des tragédies de *Sémiramis*, par Desfontaines, en 1637; par Gilbert, en 1646; par madame de Gommès, en 1716; par Crébillon, en 1717, et par Voltaire, en 1748; cette dernière, la seule mémorable, est fondée sur les traditions qui supposent que Sémiramis a donné la mort à Ninus, qu'elle a voulu épouser son fils Ninyas et que celui-ci l'a tuée, après l'avoir chassée du trône. La tragédie de Voltaire a été arrangée par Desriau en un opéra, dont la musique est de Catel, joué et imprimé en 1802. L'opéra de Roi est de 1718.

D—N—U.

SEMLER (JEAN-SALOMON), célèbre théologien protestant, né le 18 décembre 1723, à Saalfeld, où son père était pasteur, fit ses études à Halle, sous le professeur Baumgarten. Après avoir quitté l'université et séjourné quelque temps à Saalfeld, il alla, en 1750, à Cobourg, où il se chargea de la rédaction de la gazette, emploi qui, faute d'autres moyens de subsistance, lui plaisait assez, mais auquel il renonça dès qu'il eut obtenu la chaire d'éloquence et de poésie à Altdorf, en 1751. Il passa, deux ans après, à l'université de Halle comme professeur de théologie et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 mars 1791. Dans ses ouvrages historiques et dogmatiques sur le christianisme, Semler le réduit à n'être qu'une

doctrine purement humaine (1). Il fut, avec Michaëlis, Westein, Ernesti, Morus, Doederlein et Bengel, l'un des chefs de la nouvelle exégèse, qui donnèrent aux études bibliques une autre forme : ils unirent la théologie historique à la dogmatique. Semler révolta le public par l'audace de ses attaques contre la révélation. Elles franchissent toutes les bornes de la critique. Michaëlis, qui avait vu le commencement de cette révolution dans les opinions protestantes, disait : « Autrefois je passais pour hétérodoxe, actuellement on me trouve trop orthodoxe (2). » Les principaux ouvrages de Semler sont : 1° *Historia ecclesiasticæ selecta capita*, Halle, 1767-1769, 3 vol. in-8°; 2° *Essai d'un extrait substantiel de l'histoire de l'Eglise*, Halle, 1778, 3 vol. in-8° (en allemand); 3° *Introduction à l'exégèse théologique*, Halle, 1760-1769, 4 cahiers in-8° (en allemand); 4° *Apparatus ad liberalem N. Test. interpretationem*, ibid., 1767, in-8°; 5° *Apparatus ad lib. V. Test. interpretationem*, ibid., 1773, in-8°. Ses opinions sur le dogme se trouvent consignées dans son *Institutio ad doctrinam christianam*, ibid., 1774, in-8°. Le grand nombre d'écrits qu'il a composés et la multiplicité de soins qu'exigeait sa place ont beaucoup nui à la perfection et au style de Semler, souvent obscur et diffus, quoique allié à un grand savoir et à une grande sagacité. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupait d'expériences de chimie, qui ressemblaient un peu à l'alchimie et paraissaient changer entièrement ses idées sur ces matières, qu'il avait jugées jusqu'alors avec une grande force d'esprit. Dix ans avant sa mort, il publia : 6° *L'Histoire de ma vie, racontée par moi-même*, Halle, 1781, 2 vol. in-8° (en allemand). On a publié sur ce savant : 1° les *Derniers Jours de la vie du docteur Semler, à l'usage de son biographe futur*, par Fréd.-Aug. Wolf, Halle, 1791, in-8°; 2° les *Dernières Déclarations de Semler sur des matières religieuses, deux jours avant sa mort*, par A.-H. Niemeyer, Halle, 1791, in-8°. Z.

SEMOLEI (BAPTISTE FRANCO, dit LE), peintre, naquit à Venise en 1498 et vint à Rome avant que son style fût formé. La vue des ouvrages de Michel-Ange le séduisit au point qu'il se mit à copier tous ceux qu'il put découvrir. Pendant ses études à Florence, il peignit à l'huile *l'Enlèvement de Ganymède*, d'après un carton de Michel-Ange; il fit aussi un dessin du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qui, d'après le témoignage de Vasari, était un chef-d'œuvre. Il devint ainsi un excellent dessinateur; mais, comme il s'était mis à peindre assez tard, il ne poussa jamais aussi loin la science ni le choix du coloris. Il se fit connaître à Rome par des sujets tirés de l'Evangile, qu'il peignit à fresque dans une des chapelles de la Minerve et que Vasari regardait comme ce qu'il avait fait de mieux. Dans l'église

de *St-Jean décollé* des Florentins, à Rome, il voulut faire preuve de sa science comme dessinateur; mais il tomba dans la pesanteur. Il orna aussi de figures le chœur de l'église métropolitaine d'Urbino et y exécuta en outre un tableau à l'huile représentant la *Vierge entre St-Pierre et St-Paul*. Cet ouvrage, dans lequel respire le meilleur goût florentin, est remarquable dans toutes ses parties : on reproche seulement au St-Paul de sentir un peu l'effort. On voit dans la tribune de l'église de St-Venance, à Fabriano, un autre de ses grands tableaux à l'huile, représentant la Vierge avec le donataire et deux saints protecteurs. Cette composition est dans le style de Raphaël. Enfin, dans la sacristie de la cathédrale d'Osimo, l'on conserve une nombreuse suite de petits tableaux tirés de la vie de Jésus-Christ, qu'il peignit en 1547 et qui sont d'autant plus précieux que Semolei en a peu fait dans cette dimension. Quoique son style s'éloignât beaucoup de l'école vénitienne, sa réputation était si répandue que le gouvernement le rappela à Venise en 1556 et lui confia quelques-unes des peintures de la bibliothèque de St-Marc : il y peignit la *Fable d'Actéon* en plusieurs figures allégoriques. Il existe en public très-peu de peintures de lui. Son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître du Barroche pendant qu'il résidait à Urbino. Le Semolei, plus grand dessinateur que grand coloriste, cultiva aussi avec succès la gravure à la pointe et au burin. On infère du style de sa gravure qu'il prit des leçons de Marc-Antoine ou du moins qu'il tâcha de l'imiter. Il s'est presque toujours servi du burin; cependant plusieurs de ses gravures décèlent le travail de la pointe. Sa manière de graver est libre et dans un grand style. Ses figures, d'une proportion un peu exagérée, sont très-variées et bien contrastées. Ses têtes sont parfois un peu petites, mais toujours dessinées correctement et d'un beau caractère, et les extrémités sont rendues de main de maître. A l'exception de la *Donation de Constantin*, d'après Raphaël, et d'une *Bacchanale*, d'après Jules Romain, les autres pièces qu'il a gravées, au nombre de plus de vingt, sont d'après ses propres compositions. Le musée du Louvre possède huit dessins de ce maître : 1° le *Déluge*, dessin à la plume, qui a été gravé par le Semolei lui-même; 2° *St-Jean-Baptiste dans le désert*, dessin à la plume, gravé par le comte de Caylus, qui l'attribuait à Baccio Bandinelli; 3° une *Assemblée de philosophes*, portion de dessin à la plume, gravée également par le comte de Caylus; 4° *Vieillards à cheval, accompagnés d'hommes à pied qui fuient avec effroi*, fragment d'une plus vaste composition; 5° un *Triomphateur sur son char*, dessin à la plume; 6° les *Apprêts d'un sacrifice*; 7° portion d'une composition dont le sujet est inconnu. Ce dessin et le précédent sont exécutés à la plume et collés sur le même carton. 8° Un sujet inconnu, dessin à

(1) Grégoire, *Sect. relig.*, t. 2, p. 194.

(2) Ibid., t. 2, p. 217.

la sanguine. Le Semolei mourut à Venise en 1561.

P—s.

SÉMONVILLE (CHARLES-LOUIS HUGUET, marquis DE), diplomate, sénateur, grand référendaire de la chambre des pairs, etc., né à Paris le 9 mars 1759, était fils de M. Huguet de Montaran, secrétaire du roi et du conseil. Il fut reçu avant dix-neuf ans, par dispense d'âge, conseiller aux enquêtes du parlement de Paris, et s'y fit remarquer par son aptitude pour les travaux judiciaires, et surtout par la finesse et la distinction de son esprit. Il attira de bonne heure l'attention publique par un discours qu'il prononça dans une réunion générale des chambres du parlement, en présence des princes et des pairs du royaume, à l'occasion de l'enregistrement des derniers édits financiers. La conclusion de ce discours fut un appel à la convocation des états généraux. Ce parti paraissait déjà à plusieurs esprits la seule solution possible aux difficultés du moment. En conseillant cette détermination hardie, Sémonville avait eu soin de semer sa harangue d'allusions délicates à la louange du roi et des princes, et l'orateur plut également à la cour et à la ville. Ce discours ouvrit au jeune magistrat la vie politique. Cependant, Sémonville ne fit point partie des états généraux, quoiqu'il eût paru successivement dans trois assemblées de la noblesse : à Château-neuf, à Montfort-l'Amaury et à Paris. Membre de l'ordre privilégié, il lui répugnait, a-t-il dit lui-même, d'accepter d'un collège de gentilshommes le mandat d'agir en leur nom, avec la résolution de sacrifier à l'intérêt général des prérogatives que la plupart tenaient à si haut prix. Élu seulement député suppléant du comte de Beauharnais, il ne fut point appelé à siéger. Toutefois, les rapports qu'il entretenait à cette époque avec la jeune aristocratie française, dont il partageait les idées progressives, ne pouvaient le laisser inactif au milieu de l'agitation des esprits. Doué d'un talent inné pour l'intrigue, il seconda utilement l'avocat général Talon dans les démarches qui, sur la fin de 1790, par l'entremise du comte de Lamarck, préparèrent ou consommèrent la défection de Mirabeau (1), et, dans celles qui, après la mort de ce redoutable tribun, eurent pour objet de gagner aux intérêts de la cour les chefs du parti girondin. Ces négociations, qui firent plus d'honneur à la dextérité qu'au désintéressement de Sémonville, inspirèrent au ministre Montmorin l'idée d'attacher un tel auxiliaire à la cause monarchique par un témoignage marqué de confiance. Il chargea secrètement Sémonville d'aller étudier à Bruxelles la nature des mouvements qui venaient d'éclater en Belgique, mission à laquelle une rare sûreté d'observation le rendait éminemment propre. De retour en France, Sémonville fut nommé envoyé extraordinaire près la république de

Gènes. Il sembla s'efforcer, dans cette légation, de dissimuler, sous le faste de sa représentation extérieure, la décadence sensible de son gouvernement, et ouvrit avec le saint-siège d'utiles négociations pour prévenir l'explosion du schisme qui menaçait de se produire. Mais, à l'avènement du ministère girondin, les sentiments politiques de l'astucieux diplomate prirent bientôt une autre direction. Dumouriez, successeur de Montmorin, songea sérieusement à détacher le roi de Sardaigne de l'alliance de l'Autriche. Il jeta les yeux sur Sémonville, qui fut d'abord chargé de proposer à ce prince une déclaration de neutralité évidemment impossible, puis de lui demander la cession à la France de la Savoie et du comté de Nice, moyennant quelques agrandissements territoriaux dont les possessions autrichiennes en Italie feraient tous les frais. Mais la cour de Turin n'aperçut dans cette tentative qu'un moyen de semer dans la monarchie piémontaise des germes de subversion et de propagande révolutionnaire, supposition trop justifiée par l'attitude et les discours de Sémonville (1); elle refusa obstinément de reconnaître le caractère diplomatique de cet envoyé, qui ne put dépasser Alexandrie. Vainement Dumouriez multiplia les exhortations et même les menaces, le cabinet de Turin s'affermir dans sa résistance, et Sémonville fut forcé de repartir. Cependant le ministère crut devoir sanctionner sa conduite par une réparation éclatante. Sémonville fut appelé à l'ambassade de Constantinople, en remplacement du comte de Choiseul-Gouffier; mais cette promotion fut pour lui la source d'une nouvelle disgrâce. Le sultan Sélim, influencé par les représentations des cours étrangères, refusa de le recevoir, et rien ne faisait présager le terme de cette opposition, lorsque la trop mémorable journée du 10 août mit définitivement obstacle à son départ. Bien que, dans plusieurs notes diplomatiques, Sémonville eût été dépeint comme un agent très-actif du parti révolutionnaire, la chute du trône de Louis XVI compromit sa sécurité personnelle, et ses amis ne trouvèrent d'autre moyen de le dérober aux proscriptions que de lui faire donner une mission d'observation pour la Corse, qu'ils allaient bientôt ensanglanter de longs et funestes déchirements. Sémonville s'y lia d'amitié avec le célèbre Paoli et fit la connaissance de Napoléon Bonaparte, alors simple lieutenant d'artillerie, attaché au parti de ce général. Quand Sémonville revint en France, au mois de mai 1793, la terreur révolutionnaire y régnait sans partage, et sa tête était menacée comme celle de toutes les personnes qui avaient prêté leur concours au gouvernement royal. Il dut encore son salut à la renommée de son habileté diplomatique. Le grand-duc de Toscane et le gouvernement napolitain venaient d'ouvrir des

(1) Voy. la *Correspondance entre le comte de Lamarck et le comte de Mirabeau*, Paris, 1851, 3 vol. in-8°.

(1) *Mémoires de Dumouriez*, t. 2, p. 182.

négociations avec la république française pour sauver les faibles et derniers débris de la famille royale, et Danton, Danton lui-même avait songé sérieusement à s'abriter sous la protection de ce trône dont il n'avait cessé de conspirer le renversement. Maret, depuis duc de Bassano, reçut ordre de partir pour Naples, et Sémonville, à qui l'ambassade de Constantinople était toujours destinée, fut chargé de se rendre immédiatement à Florence. Mais les deux plénipotentiaires, partis ensemble de Coni, furent brusquement enlevés le 23 juillet 1793 à Novale, sur le territoire neutre des Grisons, par les ordres du gouverneur de Milan, et transférés à Gravedone par le lac de Côme. L'examen des papiers dont ils étaient porteurs n'amena aucun adoucissement aux rigueurs de cette mesure, si ouvertement attentatoire au droit des gens. On a dit, et Maret a souvent répété qu'il était aussi chargé de négocier avec le cabinet autrichien la liberté de la reine et celle de sa fille, alors détenues à la prison du Temple, et cette assertion est d'autant plus vraisemblable que le ministre Lebrun, dont il tenait ses instructions, était ami des Girondins, qui, pour la plupart, désiraient le salut des deux princesses (1). Quoi qu'il en soit, Sémonville subit pendant trente mois, dans la forteresse de Mantoue, puis à Kuffstein, dans le Tyrol, les angoisses d'une étroite captivité. Il y forma, à la faveur de leur adversité commune, une liaison intime avec Maret, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement jusqu'alors; et cette intimité, qui ne se démentit jamais depuis, fut l'unique consolation des deux captifs. A cette douloureuse époque de sa vie se place une anecdote que Sémonville se plaisait à raconter et que nous reproduisons, parce qu'elle montre la tournure originale et la souplesse de son esprit. Il gémissait à Mantoue sous le poids d'une détention sévère, quand, une nuit, des hommes armés s'introduisent dans sa cellule, et lui enjoignent de le suivre sans proférer une parole. Sémonville obéit en silence. On le conduit dans une des cours de la prison; là, en présence d'un général et de nombreux officiers, un sbire s'agenouille devant lui, et se met en devoir de lui river une lourde chaîne. Sémonville reconnaît cet homme, et lui dit brusquement : *Come stà la Lambert, sempre bella?* Par cette ingénieuse exclamation, qui excita vainement le courroux du général autrichien, Sémonville avait trouvé le moyen de rappeler son existence à une femme chérie, que son sort alarmait. Enfin, au mois de décembre 1793, à la suite de l'échange qui eut lieu de Madame royale, fille de Louis XVI, contre les députés Bancale, Quinette, Camus et Lamarque, les deux diplomates recouvrèrent la liberté. Ils furent reçus avec appareil dans une séance du conseil des Cinq-Cents, et une loi déclara que par leur constance

et leur fermeté ils avaient honoré le caractère français. — Quoique Sémonville n'eût pris aucune part active à la révolution du 18 brumaire, le premier consul, auquel il eut soin de rappeler les relations qu'ils avaient entretenues pendant sa mission en Corse, n'eut garde de négliger un négociateur aussi capable. Il jeta les yeux sur lui pour consolider les rapports du gouvernement français avec la république batave. Envoyé dans ce but à la Haye avec le titre de ministre plénipotentiaire, Sémonville réussit, à force d'adresse et de modération, à concilier à la France des voisins inquiets, ombrageux, et dont les défiances n'étaient que trop entretenues par la présence des troupes françaises qui n'avaient point cessé d'occuper les ports et les villes de cette florissante contrée. On a cité plus tard avec éloge la bienfaisance toute désintéressée dont il fit preuve envers les Français qu'un régime réparateur rappelait dans leur patrie. Un grand nombre de ces exilés lui durent la faveur de ne pas mourir sur une terre étrangère, et M. Dambray put dire plus tard avec vérité à Louis XVIII : « Sémonville avait toujours une bourse et un passe-port « au service des proscrits. » Elu en 1803 candidat au sénat conservateur par le département des Ardennes, il y fut nommé le 1^{er} février par l'empereur et revint à Paris, où, sans vouloir s'attacher spécialement à aucune branche du gouvernement, sans jouir d'aucune faveur auprès de Napoléon, qui n'estimait pas son caractère, il ne laissa pas d'exercer, par la souplesse et la pénétration de son esprit, une assez grande influence. S'il faut en croire un document sérieux, c'est sur un mot de Sémonville que la famille impériale d'Autriche se serait décidée à contracter avec Napoléon cette étroite alliance qui ajouta plus à la splendeur de son trône qu'à sa puissance et à sa solidité. La cour était réunie au théâtre des Tuileries. Napoléon s'assied le front soucieux; la main de la sœur du puissant empereur du Nord lui était refusée : personne dans la salle n'en était informé. Sémonville se penchant vers un des membres de l'ambassade d'Autriche, lui dit à voix basse : « La Russie a laissé « tomber les cartes; la partie est à vous, si vous « les relevez. — Nous ne demandons pas mieux, « et nous y sommes prêts, » répond l'étranger. Le lendemain tout était convenu (1). — Sémonville fut rapporteur des commissions sénatoriales appelées à préparer, en 1809 et 1810, les décrets d'annexion de la Hollande, de la Toscane et du Valais. Dans les premiers mois de 1814, il fut envoyé par l'empereur à Bourges, chef-lieu de sa sénatorerie (2), en qualité de commissaire extraordinaire. Ce fut là qu'il assista à la dissolution du gouvernement impérial. Il adhéra sans hésiter à

(1) Eloge de Sémonville à la chambre des pairs, par le baron Mounier, février 1840.

(2) Cette sénatorerie lui avait été affectée par un décret impérial du 9 décembre 1809.

(1) *Histoire de la Convention*, par M. de Barante, t. 4, liv. 7.

la délibération par laquelle le sénat prononçait la déchéance de Napoléon, et fit reconnaître immédiatement l'autorité du roi dans les cinq départements composant la 21^e division militaire; mais, de retour à Paris, il s'opposa avec énergie à la lecture d'une lettre par laquelle l'empereur Alexandre demandait au sénat la réhabilitation du général Moreau : « Le roi, dit-il, n'a pas encore touché le sol français... Il n'a reçu ni nos serments, ni nos hommages; vous allez commencer vos délibérations comme la Pologne a fini les siennes; c'est à l'histoire à juger le général Moreau. » — Attaché à MM. Dambray et Ferrand par les liens d'une ancienne amitié, Sémonville dut à cette circonstance de faire partie de la commission chargée de préparer le projet de la charte constitutionnelle. Il porta dans cette discussion le tribut de ses lumières et de son expérience et fit adopter plusieurs propositions importantes, entre autres celle qui disposait qu'une résolution admise par l'une des chambres ne pourrait être portée à l'autre chambre qu'après un délai de dix jours; celle aussi qui interdisait aux princes la faculté de siéger à la chambre des pairs sans un ordre du roi, et celle enfin qui prohibait toute présentation en personne et à la barre des pétitions adressées aux chambres. Sémonville fut compris dans la première promotion des pairs nommés par Louis XVIII, qui lui conféra le titre de grand référendaire de cette chambre, et il fit enregistrer le 20 mars 1815, en l'absence des ministres, l'ordonnance du roi qui prononçait la clôture de la session. Le rapidité prestigieuse du succès de Napoléon ne fit aucune illusion à sa clairvoyance. Il se retira pendant les Cent-Jours dans une de ses terres, et persista à y demeurer malgré les encouragements bienveillants de son ancien maître. Mais, fidèle en cette occasion à sa tactique favorite, qui était de se ménager des intelligences dans les camps opposés, tandis que le général Montholon, son beau-fils, s'unissait étroitement à la fortune de l'empereur, qui l'avait attaché à sa personne, il exhortait le frère de cet officier général à suivre le roi Louis XVIII dans son exil. Au retour de ce prince, Sémonville retrouva sa faveur passée, et la justifia, il faut le reconnaître, par le dévouement plein d'intelligence et de sincérité avec lequel il s'attacha dès lors au service de la branche aînée des Bourbons. — Sa pensée dominante était de rallier au système de la restauration ceux des personnages influents de la révolution et de l'empire que leurs antécédents n'en séparaient point trop irrévocablement. Personne, il faut le dire, n'était mieux placé soit par ses antécédents, soit par son esprit conciliant et délié, pour opérer ce rapprochement. Le régime de 1814 et de 1815 dut à ses inspirations plusieurs conquêtes précieuses. C'était à son instigation que le maréchal Macdonald, à qui l'unissaient les liens d'une assez étroite affinité,

avait fait, sous la première restauration, la proposition d'indemniser les émigrés dépossédés de leurs biens durant la tourmente révolutionnaire. Ce fut principalement au sein de la chambre des pairs que la bienveillante et ingénieuse sollicitude de Sémonville eut occasion de s'exercer. Cette chambre, formée et recrutée parmi les notabilités de la révolution, de l'empire et de la royauté, offrait dans son ensemble les éléments les plus hétérogènes, les intérêts les plus divers, les passions les plus opposées : « Les préjugés de la jeunesse, les impressions de la vieillesse, tout conspirait à entretenir l'éloignement. Il fallait persuader aux héritiers d'un nom antique d'approuver que leurs honneurs et leur rang fussent partagés par ces hommes nouveaux qui, selon l'énergique image d'un vieux guerrier, seraient à leur tour des ancêtres. Il fallait concilier l'orgueil de l'illustration reçue avec la fierté de l'illustration conquise (1). » Le zèle du grand référendaire s'appliqua avec fruit à surmonter ces préjugés, à dissiper ces défiances, et l'on peut le regarder comme le principal auteur de l'heureuse harmonie qui ne cessa d'exister, durant la restauration, dans cette haute région de l'État. Il ne se montrait pas moins jaloux de la considération et de la dignité de ce grand corps. Désireux de compléter autant que possible son assimilation avec la chambre des lords d'Angleterre, il insista vivement, sous le ministère Villèle, pour y constituer un banc des évêques, et présenta au ministre à ce sujet un mémoire qui se faisait remarquer, dit-on, par les vues les plus judicieuses. Louis XVIII, de son côté, ne se montra point ingrat. Ce prince témoignait à Sémonville beaucoup d'empressement et d'égards, et lui fit à plusieurs reprises l'honneur fort rare de le visiter dans son appartement de grand référendaire, au palais du Luxembourg. Sémonville parut peu à la tribune, et semblait réserver pour les discussions particulières les ressources d'un esprit éminemment propre à la conversation. Parmi ses opinions législatives, il convient de mentionner son opposition, en 1820, à la publicité des débats de la chambre des pairs, et en 1825, à ce que les héritiers directs de la pairie pussent assister à ses séances dans une tribune réservée. — Le 2 avril 1827, il rendit compte à la chambre de la profanation matérielle commise aux obsèques du duc de la Rochefoucauld-Liancourt, et prit à cette occasion l'engagement formel d'accompagner désormais les pairs à leur dernière demeure. La position élevée de Sémonville et l'utilité de son concours le mettaient en mesure d'adresser aux organes du gouvernement des vérités quelquefois hardies sur la direction qu'ils imprimaient aux affaires publiques, et ce serviteur en apparence si obséquieux du régime établi passait souvent à la cour pour un censeur incommode des tendances périlleuses

(1) Eloge de Sémonville à la chambre des pairs, par le baron Mounier, février 1840.

auxquelles elle se laissait insensiblement entraîner. — Le cours des événements ne tarda pas à justifier la sagesse et la prévoyance de ses exhortations. Dans la matinée du dimanche, 25 juillet 1830, Sémonville vint à Saint-Cloud pour y faire, comme d'usage, sa cour au roi. C'était l'heure où les derniers conseillers de Charles X se disposaient à lancer au milieu d'une population hostile et prévenue, sans précautions suffisantes, sans intelligence du vrai caractère de la situation, l'imprudente provocation qu'ils avaient concertée peu de jours auparavant. Le vieux diplomate, qui n'était pas dans le secret des ordonnances, lut sans peine l'imminence d'un coup d'Etat sur la physionomie soucieuse et agitée de plusieurs personnages, et repartit de St-Cloud en proie à une vive préoccupation. Sémonville assista d'abord dans une inaction apparente à la déplorable lutte qui ensanglanta bientôt les rues de la capitale. Mais le 29 au matin, également frappé et de la gravité du mouvement insurrectionnel auquel les principaux chefs du parti libéral commençaient à prendre part, et de l'inconcevable silence des pouvoirs publics, il résolut de conjurer autant qu'il pouvait être en lui les dangers de la monarchie. Accompagné d'un de ses collègues, M. le comte d'Argout, il se rendit, à travers les cris des combattants et le sifflement des balles, au château des Tuileries, où les ministres de Charles X avaient cherché un asile contre le soulèvement de la multitude. Il les pressa, les conjura vivement d'abdiquer un pouvoir dont l'impopularité aggravait les dangers de la situation. Il reprocha personnellement et amèrement au prince de Polignac les malheurs de la capitale. Les ministres endurent avec impassibilité les reproches et même les menaces qui leur furent adressés. Sémonville crut devoir alors se rendre sur-le-champ à Saint-Cloud, où il fut admis sans obstacle auprès de Charles X, par les soins même de M. de Polignac, qui l'y avait suivi avec ses collègues. Il eut avec ce prince un long et pathétique entretien; mais ses efforts pour obtenir la révocation des ordonnances et le changement du ministère furent d'abord impuissants. Ni la liberté de ses paroles, ni la véhémence de ses prédictions, ni la convenance de ses propositions, ne purent émouvoir l'inflexibilité du monarque. Enfin, il fit parler avec force les périls auxquels la Dauphine, alors en voyage, était exposée dans une province qui pouvait maintenant connaître les événements de Paris. Ces représentations fléchirent une volonté que les considérations les plus puissantes avaient trouvée inébranlable. Charles X, vivement ému, laissa tomber sa tête sur sa poitrine; il promit d'assembler son conseil et donna immédiatement des ordres à cet effet. A la suite d'une délibération dont le résultat fut le rappel des ordonnances du 25 et la formation d'un nouveau ministère composé du duc

de Mortemart, du général Gérard et de Casimir Périer, Sémonville reparut devant le roi, et prit l'engagement d'aller annoncer aux chefs du parti libéral les résolutions qu'il venait de provoquer. Il demanda à Charles X la promesse d'une amnistie générale pour tous les faits de rébellion qui venaient d'avoir lieu, en prenant l'engagement de la faire solliciter respectueusement par les principaux corps de la capitale. Charles X accorda tout avec résignation et sans confiance dans le résultat de cette négociation intempestive : « Rien d'utile au bien de la France, dit-il, ne sortira de tout cela ! » En congédiant affectueusement le grand référendaire, il laissa échapper à voix basse ces paroles prophétiques : « Allez, mais vous arriverez trop tard ! » — Avant de quitter Saint-Cloud, Sémonville eut avec le prince de Polignac une conversation courte, mais vive et animée, qui parut plus d'une fois éveiller des dispositions inquiètes et menaçantes de la part de quelques courtisans, secrètement irrités de la mission pacifique qu'il était venu remplir. M. de Polignac lui imputa tous les événements qu'on déplorait par son refus obstiné de disposer la chambre des pairs à accepter le système des ordonnances (1), le seul qui, en donnant une large base à l'aristocratie, pût, dit-il, assurer en France l'avenir des institutions représentatives. En déposant plus tard avec une singulière emphase de toutes ces circonstances devant la cour des pairs, Sémonville, inspiré par sa partialité reconnaissante envers un des derniers ministres de Charles X, y ajouta quelques détails de pure imagination, que l'histoire doit écarter, et qui ne figurent point dans les mémoires encore inédits du spirituel narrateur. — Il était huit heures et demie quand MM. de Sémonville et d'Argout, accompagnés de M. de Vitrolles, furent admis dans la salle de l'hôtel de ville où siégeait la commission municipale. Après avoir justifié par quelques explications conciliantes la présence inattendue de M. de Vitrolles, Sémonville annonça à la commission, dans une allocution simple mais habile, la mission pacifique qu'il venait remplir.

(1) Voici de quelle façon bizarre, dans ses *Etudes historiques*, publiées en 1845, le prince de Polignac rend compte des conférences qu'il avait entamées avec le marquis de Sémonville à ce sujet. « Il fallait, dit-il, s'assurer d'avance que la chambre des pairs fût lasse de sa honteuse impuissance. Mais je ne tardai pas à acquiescer la preuve que, satisfaite de sa nullité, cette chambre se contenterait toujours d'accepter comme sienne l'opinion du parti triomphant. Je soumis mon plan au marquis de Sémonville, qui, en sa qualité de grand référendaire, avait des communications journalières avec tous les pairs; il feignit d'entrer dans mes vues, déplora avec moi l'abaissement dans lequel le second pouvoir de l'Etat était tombé dans l'opinion publique. Il me promit de consulter ses collègues. Le peu de confiance que j'avais dans la sincérité de M. de Sémonville devint céder devant la nécessité de l'employer en cette occasion; il était le seul intermédiaire naturel entre la chambre des pairs et moi; il revint et me remit une note, laquelle indiquait comme moyen d'influence sociale à donner à la chambre des pairs, et comme étant l'expression du désir de ses membres, l'autorisation, pour leurs fils aînés, d'entrer dans la salle du trône avec un habit vert-pomme. M. de Sémonville sans doute voulait rire. Je n'étais guère d'humeur à me joindre à lui. J'en voyai sa note au premier gentilhomme du roi, dans le ressort de qui elle tombait : c'était la condamner au feu. »

Cette allocution fut écoutée silencieusement, sans contradiction ni sympathie. Casimir Périer fit quelques objections de forme sur le défaut de pouvoirs écrits des trois parlementaires, et le général la Fayette, que la commission municipale avait mandé dans son sein, entendit avec le même calme la communication du grand référendaire. En accompagnant Sémonville, qui prit congé des commissaires, il se borna à lui demander si la conquête du drapeau tricolore ne serait pas le fruit de la victoire du peuple de Paris. Sémonville répondit qu'il n'avait point été question de cet objet à Saint-Cloud, et, après avoir échangé quelques propos bienveillants et légers, ils se séparèrent. Tout le monde connaît les déplorables causes qui firent échouer une négociation commencée sous d'aussi favorables auspices. Mais ce qui est moins connu, ce sont les efforts qu'employa Sémonville pour compléter sa mission et pour conserver à la dynastie de Charles X un trône dont la chute ne pouvait manquer de produire au dedans et au dehors de longs et formidables ébranlements. Il s'empessa de réunir au Luxembourg dix-huit à vingt pairs avec lesquels il tint conseil sur les mesures les plus propres à paralyser le mouvement révolutionnaire, et mit à la disposition du duc de Mortemart tous les moyens d'assurer la reconnaissance du caractère officiel dont il était revêtu. Mais la chambre des pairs, vouée depuis la fameuse adresse des 221 à une espèce d'infériorité parlementaire fort regrettable, n'était guère en mesure de comprimer l'élan des esprits, et ces efforts n'aboutirent à aucun résultat. — La nature assez intime des rapports que Sémonville entretenait depuis longtemps avec la maison d'Orléans lui permit d'entreprendre des démarches plus directes dans le même but. Soit que le duc d'Orléans fût combattu par un sentiment de gratitude pour les marques de bienveillance qu'il avait reçues de Charles X, soit que les ressources demeurées au pouvoir de ce monarque rendissent la situation encore très-précaire, Louis-Philippe, malgré les pressantes incitations de sa sœur, hésitait à prendre la couronne qui ne reposait plus que sur la tête d'un faible enfant. La duchesse d'Orléans, par ses exhortations et ses instances, le maintenait dans cette irrésolution, et Sémonville ayant, dans un entretien avec cette princesse, exprimé cette sentence, que *la couronne de France brûlerait tout autre front que celui du roi légitime*, elle le conjura de répéter ce mot à son époux. L'auteur de cette notice a lu, dans les souvenirs manuscrits du grand référendaire le récit d'une conférence entre les deux époux, tenue en sa présence peu de jours avant le 7 août, et dont voici quelques traits : « Cette couronne, disait la princesse, est souillée de sang et de boue; » et, s'adressant avec onction à Sémonville : « Monsieur, s'écria-t-elle, faites venir ici le duc de Bordeaux, il sera le

« plus cher de mes enfants!... Philippe, reniez-vous Bordeaux? » A ces généreuses tentatives, le duc d'Orléans n'opposait que des difficultés de situation. « A la moindre indisposition de cet enfant, répondait-il, on m'accuserait d'avoir attenté à ses jours comme on a fait de mon aïeul. N'ai-je donc point assez des torts de mon père? » (1). — Les rancunes de Sémonville n'atteignirent pas toutefois le gouvernement qui s'était établi contre ses conseils et ses pressentiments. Moins d'un an après, le 25 juillet 1831, il faisait pavoiser la salle des séances de la chambre des pairs de quarante drapeaux autrichiens envoyés en 1805 de Mayence par Napoléon au sénat conservateur, et par « ce trésor qu'un asile inviolable avait, disait-il, dérobé à toutes les recherches, » sa courtoisie préparait au jeune duc d'Orléans, présent à la séance, l'occasion d'une allocution belliqueuse, évidemment destinée à grossir sa popularité naissante. Cette flagornerie, qui déconsidéra profondément Sémonville aux yeux du parti légitimiste, ne put conjurer la disgrâce à laquelle le condamnaient inévitablement son âge et l'inutilité de ses services. Le 21 septembre 1834, à la suite de diverses négociations plus ou moins mystérieuses, il fut remplacé dans ses fonctions de grand référendaire par le duc Decazes, que la fortune destinait à devenir le conseiller intime du trône populaire, comme il l'avait été de celui du droit divin. Malgré ses habitudes de vieux courtisan, le marquis de Sémonville dissimula avec peine le déplaisir que lui causa cette abdication forcée ou extorquée d'une dignité qu'il occupait avec éclat depuis tant d'années, et le vain titre de grand référendaire honoraire n'adoucit point l'amertume de cette impression. Il se retira à Versailles dans une habitation qu'il avait achetée peu de temps auparavant, en prévision de sa disgrâce, et ne reparut plus à Paris que pendant les sessions des chambres. — Sémonville avait peu d'années à jouir de cette retraite. Le 11 avril 1839, il fut pris de vertige sur le haut de l'escalier de l'hôtel qu'il occupait à Paris, rue de Lille, et tomba avec une telle violence, que la mort s'ensuivit presque immédiatement. Il venait d'atteindre sa 80^e année. Des obsèques très-pompeuses lui furent faites dans la capitale, et la chambre des pairs y assista dans la presque totalité de ses membres. Son éloge, prononcé devant cette assemblée le 7 février suivant, par le baron Mounier, est un des meilleurs morceaux sortis de la plume de cet homme d'État. La dépouille mortelle de Sémonville fut transportée dans sa terre de Bourai, où sa perte avait excité un deuil profond et universel. — En lui s'éteignit l'un des derniers types de cette ancienne politesse française modifiée par les épreuves du régime révolutionnaire. C'est le propre des oscil-

(1) *Histoire de la dernière année de la restauration*, t. 2, p. 136.

lations politiques d'énervier les caractères et de substituer les combinaisons utiles d'une personnalité inquiète et prévoyante aux nobles inspirations de la droiture et de la vertu. Né dans des temps tranquilles, le marquis de Sémonville, doué de mœurs douces, d'un sens exquis et judicieux, d'un esprit conciliant, d'un penchant irrésistible à la bienfaisance (1), n'eût point porté dans sa vie extérieure ces habitudes cauteleuses, cette incroyable souplesse de caractère et de maximes à la faveur desquelles il cherchait à se rendre utile et acceptable sous les régimes les plus opposés, sans égard pour les impulsions de sa conscience et de sa conviction. M. de Talleyrand, qui ne l'aimait point et qui l'appelait le *vieux chat*, demandait un jour *quel intérêt il avait à être malade*. Cette plaisanterie résume assez bien le caractère tout positif de Sémonville, et cette constance de calcul à laquelle semblait ne se dérober aucune circonstance de sa vie, même les plus indifférentes. Mais si la recherche du pouvoir, si la poursuite du crédit et des honneurs furent son application dominante, et l'on peut dire exclusive, il est juste de reconnaître que l'ambition se montra chez lui généralement exempte de cet instinct d'égoïsme et d'ingratitude que cette passion traîne souvent à sa suite. Bien préférable sur ce point, comme sur plusieurs autres, à l'homme d'État que nous venons de citer, Sémonville mettait ses affections personnelles au-dessus de la disgrâce, et usait noblement de sa puissance et de son crédit en faveur des opprimés de tous les régimes. Une femme célèbre a dit de lui que « lorsqu'il passait dans les rangs des vainqueurs, c'était pour relever les blessés du parti vaincu. » Par une rare et heureuse disposition, l'ingénieuse subtilité de son esprit ne retranchait rien à la générosité de son âme, et son obligeance universelle s'exerçait souvent au profit de ses propres ennemis. Simple dans ses manières et dans ses habitudes personnelles, il aimait le faste, la représentation, et dépensait largement, dans ses vastes appartements du Luxembourg, ses splendides émoluments. Ses salons, fréquentés par les sommités politiques de tous les partis, étaient comme un terrain neutre où toutes les opinions se rencontraient sans se

heurter. On retrouvait au sein même de son ménage ce partage de sentiments politiques (1) qu'il affectait d'entretenir dans l'ensemble de sa famille. Madame de Sémonville, femme aussi distinguée par l'élégance et la dignité de ses manières que par l'étendue de son esprit, y représentait l'ancienne France, et Sémonville la France actuelle. Sa conversation, singulièrement attachante, mais empreinte dans l'occasion d'une teinte de cynisme très-prononcée, brillait surtout par un talent de narration dont le charme était irrésistible. — Parmi les anecdotes qu'il aimait à raconter, nous citerons la suivante, qui nous paraît marquée au coin d'une spirituelle et malicieuse bonhomie. Lorsque, déjà grand référendaire, il alla en 1814 faire sa cour au comte de Blacas, favori de Louis XVIII, ce ministre lui dit obligeamment qu'il le connaissait depuis longtemps. « Plus que vous ne croyez, répliqua Sémonville, et pour preuve, vous souvenez-vous qu'un jeune et noble émigré peu chargé de fortune, voyant passer un jour, à Turin, un ministre de la république éclatant d'or et de broderies, s'écria en courroux : Voilà un de ces traîtres qu'il faudrait pendre ! Le gentilhomme, c'était vous ; le traître, c'était moi. Plus tard, un émigré de marque se trouvait à Constance, lorsqu'il vint à rencontrer l'ambassadeur de la république française à Constantinople. Parbleu ! s'écria cet émigré, voilà un coquin que je jetterais volontiers dans le lac ! Cet émigré, monseigneur, c'était vous, et l'ambassadeur, c'était moi. Enfin, plus tard encore, ce même gentilhomme apprit que l'ambassadeur français en Hollande s'employait avec zèle à faire lever les proscriptions qui pesaient sur les émigrés. Cet ambassadeur, dites-vous, est moins noir que je ne le faisais, et, de plus, il est habile, car il sert les véritables intérêts de son nouveau maître. Eh bien, monseigneur, cet ambassadeur, c'était encore moi ! » Sémonville savait conserver en présence des plus hauts personnages l'aplomb remarquable, le piquant esprit de repartie dont il était si éminemment doué. Un jour qu'il accompagnait le roi Louis-Philippe dans les salons de Versailles, ce prince lui dit avec une intention maligne, en montrant un tapis fleurdelisé : « Allons, monsieur de Sémonville, asseyez-vous là. — Sire, répondit l'ex-référendaire, si je m'asseyais sur ces fleurs de lis, je ne les verrais pas ! » Un autre jour, le même prince s'arrêtait avec lui en face du lit de Louis XIV : « C'est donc là, s'écria-t-il, que couchait le grand roi ! — Oui, Sire, repartit Sémonville avec un malin soupir, mais per-sonne n'y couche plus aujourd'hui ! » Le marquis de Sémonville avait épousé mademoiselle de

(1) Parmi les traits de bienfaisance de Sémonville, nous en citerons deux, dont l'un surtout est marqué au coin de la plus ingénieuse délicatesse. Il avait assisté aux débuts d'un jeune avocat au barreau de Paris et distingué son talent. Il l'engage à entrer dans la magistrature ; le jeune homme oppose le peu de fortune. « Qu'à cela ne tienne, répond le grand référendaire, dites-vous : J'ai là Sémonville, un ancien ami de mon père, qui a toujours cent louis à ma disposition. Vous me les rendrez à moi ou à mes enfants quand vous serez riche. » L'objet de ce généreux mensonge était M. Chaix-d'Est-Ange, depuis procureur général et sénateur. — Un physicien, M. Tabarié, voulait expérimenter à Paris un procédé de son invention sur la concentration de l'air appliqué au traitement de certaines maladies. C'est en vain qu'il s'était adressé à différents ministres. Sémonville en entend parler, s'informe et apprend que *deux mille francs* sont nécessaires pour établir l'appareil : « Je me reprocherai toujours, dit-il, d'avoir laissé échapper pour deux mille francs un procédé utile au soulagement de l'humanité ; les voilà : faites et réussissez. » (*Eloge* de M. Mounier. — *Moniteur* du 14 avril 1839.)

(1) Sémonville avait été frappé d'une paralysie par suite de laquelle il était privé en partie de l'usage du bras droit. Par une analogie assez curieuse avec les habitudes dominantes de sa tactique, il écrivait ses lettres de la main gauche et les signait de la droite.

Rostain, veuve en premières noccs du comte de Montholon, belle-mère par l'aînée de ses filles du général de Sparre, par l'autre du général Joubert, et plus tard du maréchal Macdonald. Il n'en a pas eu d'enfants. Une ordonnance de Louis XVIII avait autorisé le comte Louis-Désiré de Montholon, l'un de ses beaux-fils, à hériter après sa mort de son rang, de ses titres et de ses qualités. Indépendamment des mémoires encore manuscrits dont il a été parlé dans le cours de cet article, Sémonville a laissé un travail également inédit relatif au parlement de Paris. L'auteur de la *France littéraire* lui a attribué des *Réflexions sur les pouvoirs des états généraux*, Paris, 1788.

A. B—ÉE.

SEMPAD I^{er}, fils de Piourad, peut être regardé comme le chef de la famille des Pragratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie, à la Géorgie, et de laquelle descendent les princes russes Bagration (1). Il régnait vers l'an 58 de J.-C., dans la province de Sper, lorsque après la mort de Sanadroug, roi de l'Arménie occidentale, de la race des Arsacides, Erovant, issu de cette dynastie, par les femmes, s'empara du trône, et fit périr tous les enfants du dernier roi. Un seul, Ardaschès, dérobé par sa nourrice aux coups des assassins, fut porté à Sempad, qui l'emmena à la cour du roi des Parthes, où il l'éleva jusqu'à l'âge de pouvoir revendiquer ses droits. Sempad ayant alors obtenu une puissante armée de Vologèse, roi des Parthes, et des autres princes arsacides, ramena son pupille dans l'Arménie en 78, vainquit l'usurpateur secouru par les Romains et par Pharasman, roi de Georgie, qui périt dans la bataille; et après qu'Erovant eut été assassiné par un soldat, il plaça la couronne sur la tête d'Ardaschès. Des services aussi éclatants furent récompensés par la dignité de *sbarabied*, qui fournit à Sempad plusieurs autres occasions de signaler son zèle et ses talents militaires. Il franchit le Caucase et porta la guerre dans le pays des Alains. Il envahit la Perse et y mit sur le trône un prince qu'il fit triompher de toutes les nations qui refusaient de le reconnaître. Sempad vainquit depuis une armée romaine, envoyée contre l'Arménie par l'empereur Domitien, et fit ensuite des incursions sur le territoire de l'empire; ce qui n'empêcha pas le roi d'Arménie de se rendre tributaire de Trajan. Sempad mourut dans un âge très-avancé; mais, dans ses dernières années, il eut beaucoup à souffrir de l'ingratitude et de la haine des enfants d'Ardaschès. — Les autres princes du même nom sont de peu d'importance jusqu'à Sempad V, surnommé *Pazmaiaghth* (le Victorieux), qui s'étant joint, sur l'invitation de l'empereur Maurice, à Khosrou II, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, contre l'usurpateur

Bahram Tchoubin, fut récompensé de ce service par le monarque persan, qui le créa marzban du pays de Vorgan (l'Hyrcanie des anciens), puis gouverneur de l'Arménie, l'an 593 de J.-C., avec le même titre. Sempad fonda un grand nombre de temples et de monastères; mais il fit de vains efforts pour rétablir la paix dans l'Eglise, troublée par les démêlés entre les patriarches d'Arménie et d'Ibérie, relativement au concile de Chalcédoine, que rejetaient les Arméniens, imbus des erreurs d'Eutychès. Les deux églises, géorgienne et arménienne, furent dès-lors séparées pour jamais. Sempad après avoir aidé Khosrou dans ses guerres du Turkestan, mourut en 601, à Madaïn, capitale de la Perse, d'où son corps fut transporté en Arménie, et déposé dans le tombeau de ses aïeux. Son fils Varasdirots, nommé marzban l'an 625, après la fuite de David Saharhoum, son prédécesseur, par Kobad Schirouiéh, fils parricide et successeur de Khosrou II, gouverna l'Arménie jusqu'en 632, époque de la victoire qui fit passer la Perse sous la domination des Arabes (*voy.* JEZDEDJERD III et SAAD IBN ABOU-YAKKAS). Des troubles ayant éclaté alors dans l'Arménie, qui se soumit presque tout entière à l'empereur Héraclius, et qui fut souvent le théâtre des guerres continuelles entre les Grecs et les musulmans, Varasdirots abandonna l'Adzerbaïdjan, où il s'était retiré; et redoutant la perfidie du gouverneur persan (*voy.* ROUSTEM), il se réfugia sur les terres de l'empire grec. L'an 643, il se remit en possession du gouvernement de sa patrie, obtint de l'empereur le titre de *Curopolate*, et mourut huit mois après. — SEMPAD VI, petit-fils de Sempad V, remplaça son père Varasdirots en 648, par le choix de Constant II. Cet empereur étant venu en Arménie en 647, pour y affermir son autorité, voulut forcer les peuples à renoncer à la doctrine d'Eutychès, et à se réunir à l'Eglise grecque. Il les irrita au point qu'ils se soulevèrent pour la plupart à la domination musulmane. Le curopolate Sempad mourut vers l'an 654. — SEMPAD VII, fils de Piourad, était frère d'Aschod qui, voyant l'Arménie déchirée par les discordes civiles, parce qu'une faction était pour les Grecs, et l'autre pour les Arabes, prit le titre de patrice, s'empara du gouvernement en 685, fit la paix avec le calife et lui paya tribut. Sempad, nommé par lui *sbarabied* (commandant général des troupes), fut maintenu dans cette dignité par l'empereur Justinien II, qui vint en 690, reconquérir l'Arménie envahie par les musulmans depuis la mort d'Aschod. Les Arabes y rentrèrent après le départ de Justinien, exercèrent des vengeances horribles, et Abdallah, leur chef, en fut le premier *osdigan* (gouverneur) en 693, au nom du calife Abdamelek. Sempad, qui avait été envoyé prisonnier à Damas, s'échappa l'année suivante: il rassembla ses partisans dans le nord de l'Arménie, et ayant réclamé le secours de l'empereur, il se joignit au général Léonce, qui

(1) On prétend que cette famille était venue s'établir en Arménie six ou sept cents ans avant J.-C., et qu'elle descendait d'un juif emmené en captivité à Babylone par Nabuchodonosor. Il paraît aussi que, avant le Sempad dont il s'agit ici, d'autres princes moins célèbres de la même famille avaient porté ce nom.

vainquit les Arabes et les chassa de l'Arménie. L'an 695, Sempad nommé curopalate par Léonce, qui s'était emparé de l'empire, gouverna sa nation en paix pendant sept ans. En 702, il repoussa une invasion des musulmans, qui se maintinrent néanmoins dans les parties méridionales. Ils y revinrent deux ans après, la parcoururent en vainqueurs; et Sempad fut obligé, ainsi que plusieurs princes arméniens, de se réfugier dans la Colchide. — SEMPAD VIII gouverna l'Arménie, au nom du calife, depuis l'an 758, pendant les dernières années de son père Aschod, que les autres princes arméniens avaient privé de la vue. Il assista, l'an 768, à un grand concile tenu à Berdaah. Dans la suite, s'étant révolté contre l'osdigan Haçan, il perdit la vie dans une bataille, l'an 780. — SEMPAD IX, surnommé *Khosdovanogh* (le Confesseur), succéda, l'an 820, à son père Aschod, dans la charge de *sbarabied*, ou général des troupes de l'Arménie. Cinq ans après, il prit part à la révolte d'un émir musulman, et fut vaincu avec lui par l'osdigan Honl, qui gouvernait ce royaume au nom du calife. Dans la suite, il refusa de se joindre au rebelle Babek qui s'était réfugié en Arménie, dans un château du fils de Sempad, lequel le livra au calife Motâsem. Sempad et tous les autres princes pagratides parvinrent alors à une grande faveur, pour avoir délivré l'empire musulman d'un ennemi redoutable (*voy. BABEK et MOTASEM*) : aussi jouissaient-ils de la plus grande indépendance, ne reconnaissant que pour la forme l'autorité des successeurs de Mahomet. Le calife Motawakkel envoya successivement deux de ses généraux pour faire rentrer l'Arménie sous son obéissance. Le premier fut tué dans une bataille; mais le second, Bougha, tailla en pièces les Arméniens, dévasta leur pays et se saisit de plusieurs de leurs princes. Ayant traversé l'Araxe et pris Tovin, capitale de l'Arménie en 852, il reçut les soumissions de Sempad, et feignit de s'en contenter, de peur d'irriter les Arméniens, qui étaient pénétrés de respect et d'attachement pour ce prince et pour sa famille. Cependant lorsqu'il eut conquis la Géorgie, il cessa d'user de ménagements. Il invita Sempad à l'accompagner à la cour du calife, et l'éblouit par l'espoir de la couronne d'Arménie. Mais Sempad se vit bientôt cruellement dé trompé. A peine arrivé à Bagdad, il fut chargé de fers, et ayant refusé d'imiter la plupart des princes pagratides, qui, vaincus par l'appareil des supplices, avaient embrassé l'islamisme, il souffrit le martyre l'an 856. Plus heureux, son fils Aschod, surnommé le Grand, fut placé sur le trône d'Arménie (*voy. ASCIOD I^{er}*). A—T.

SEMPAD I^{er}, surnommé *Nahadag* (le Martyr), deuxième roi d'Arménie de la race des Pagratides, était le petit-fils de Sempad le Confesseur, et gouvernait les peuples du Caucase, subjugués par son père Aschod, lorsque la mort de ce prince l'appela au trône l'an 889; mais il n'en fut pai-

sible possesseur qu'après avoir étouffé la révolte de son oncle, le sbarabied Apas. L'an 892, Sempad envoya un ambassadeur à Bagdad pour demander la confirmation de sa dignité. Afschin, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se rendit par ordre du calife Motadhed, à Eraskavorz, plaça solennellement une couronne sur la tête de Sempad, et lui conféra l'autorité souveraine sur l'Arménie et la Géorgie; ensuite le patriarche versa l'huile sainte sur la tête du nouveau roi. L'année suivante, Sempad ayant renouvelé l'alliance contractée par son père avec l'empereur Léon le Philosophe, Afschin conçut des soupçons sur la fidélité du prince pagratide, résolut de lui faire la guerre, et débuta par des incursions sur son territoire; mais l'apparition de Sempad à la tête de 30,000 hommes, détermina le musulman à conclure la paix. Le roi d'Arménie soumit les émirs de Tovin révoltés, et assujettit plusieurs tribus indépendantes d'Arméniens, de Georgiens et d'Albaniens, depuis Théodosiopoli (Arz-roum), jusqu'à la mer Caspienne : cet accroissement de puissance ralluma la haine d'Afschin. Autorisé par le calife, il marcha contre Sempad, qui le vainquit à Toghs, dans le pays d'Ararad, et qui lui accorda généreusement la paix. L'an 896, le roi d'Arménie étant sur le point de livrer bataille à un émir arabe indépendant, qui insultait ses frontières méridionales, fut trahi par un de ses parents, éprouva de grandes pertes, et revint honteusement dans ses États. Informé de cet échec, Afschin, qui déjà avait fait alliance avec plusieurs princes parents ou sujets de Sempad, jaloux des succès de leur souverain, attaqua l'Arménie par la partie orientale, ravagea le plat pays de l'Albanie et de la Géorgie, et se rendit maître, par trahison, de la forteresse de Kars, où Sempad avait mis en sûreté sa famille et ses trésors. Ce prince, pour obtenir la paix et la liberté de sa famille, fut obligé de conclure une paix humiliante, de donner en otage son fils Aschod et son neveu, et d'accorder la main d'une de ses nièces au général musulman. L'an 899, Sempad fit venir dans sa capitale le curopalate Adernerseh, prince de Géorgie, et lui donna la couronne et le titre de roi. Cette démarche, représentée par les princes arméniens comme une usurpation des droits de suzeraineté du calife, et la fuite des otages ramenés à Sempad par l'eunuque chargé de les garder, furent pour Afschin des prétextes suffisants de recommencer la guerre; mais il mourut en 901, au moment d'entrer en campagne. Délivré de ce danger, Sempad envoya, l'année suivante, une ambassade au calife Moktafy, et en obtint une couronne, la confirmation des anciens traités et le privilège d'être considéré désormais comme vassal immédiat de l'empire. La paix dont Sempad jouissait fut troublée par les dissensions des princes arméniens. Constantin, roi de Colchide, ayant opéré, en 904, une invasion dans l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier. Sempad, au bout de

quatre mois, lui rendit la liberté, et le combla de présents. Cette conduite lui gagna le cœur de Constantin, mais elle excita l'envie de son allié le roi de Géorgie. Celui-ci, joint à d'autres seigneurs mécontents, prit les armes en 907, fut vaincu, et ne put obtenir la paix qu'en donnant son fils pour otage, et en livrant les rebelles que Sempad fit aveugler. Youssouf, Ibn Abou-Sadj, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, avait eu des démêlés avec le roi d'Arménie; il était piqué de ne l'avoir plus pour vassal. Il ne pouvait d'ailleurs lui pardonner de ne l'avoir pas soutenu dans sa révolte contre le calife, et il trouva bientôt l'occasion de se venger. Kakig Ardzrouni, prince du Vasbouragan, irrité de ce que le roi d'Arménie avait donné la ville de Nakhdjewan à un autre de ses parents, le trahit pour la seconde fois en 908, et alla se jeter dans les bras de Youssouf qui lui conféra le titre de roi, et les insignes de la souveraineté. Sempad, pour conjurer l'orage, employa vainement la médiation du patriarche Jean VI. Tous les princes arméniens restèrent neutres, ou se joignirent aux musulmans. Sempad errait en fugitif dans ses Etats, que ses ennemis dévastaient impunément. Une armée qu'il leur opposa, sous les ordres de deux de ses fils, fut taillée en pièces. L'un échappa au carnage par la fuite; l'autre fut pris et empoisonné par ordre d'Youssouf. Enfin, après cinq ans de guerre et de revers, Sempad assiégé dans la forteresse de Gaboïd, dernier débris de sa fortune, privé de la protectrice interposition du calife, que des intérêts plus directs et plus majeurs occupaient entièrement (voy. MOCTADER), et frustré par la mort de l'empereur Léon VI, des secours que lui amenait ce prince, il rendit la place en 913, à condition qu'il aurait la vie sauve, ainsi que tous ses guerriers, et que les hostilités cesseraient. Mais Youssouf, au mépris de son serment, assiégea une autre forteresse où s'étaient réfugiées plusieurs princesses, et fit périr Sempad en 914, après un an de captivité. Ce prince infortuné avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils, Aschod et Apas, qui régnèrent après lui successivement. — SEMPAD II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précédent, succéda, l'an 977, à son père Aschod III. Il parvint à une grande puissance : aussi les historiens nationaux le désignent-ils par le surnom de *Schalinschah-Armen* (roi des rois d'Arménie, et de *Diegheragal* (le Dominateur). Il agrandit la ville d'Ani sa capitale, l'entoura de remparts, et la décora de plusieurs monuments magnifiques. Il fut heureux dans toutes ses guerres contre son parent Mouscheg, roi de Kars, contre Abou-Delf, émir musulman de Tovin, contre David, prince de la haute Géorgie, et contre les Abkhaz. Il mourut sans postérité, en 989, la treizième année de son règne, laissant le trône à son frère (voy. KAKIG I^{er}.)

A—T.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie, de la race des Rhoupéniens, alliée à celle des Pagratides,

était frère de Héthoum ou Hayton II et de Théodore III. Il s'empara du trône en 1295; et contraignit ces deux princes, qui l'avaient occupé successivement, ou qui, suivant une autre version, régnaient ensemble, à chercher un asile à Constantinople. L'année suivante, il fit alliance avec le sultan de Perse Ghazan-Khan, qui le confirma dans sa souveraineté usurpée. Hayton et Théodore étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic Paléologue, Sempad les vainquit et les força de se retirer d'abord dans l'île de Chypre, où ils ne purent obtenir aucun secours du roi Henri II, dont Théodore avait épousé la sœur, puis à Constantinople, où ils ne réussirent pas mieux auprès de l'empereur. Ils se dirigèrent alors vers la cour du sultan de Perse pour lui demander justice contre Sempad; mais celui-ci les fit arrêter en route : Théodore fut mis à mort et Hayton privé de la vue. L'usurpateur, hors d'état lui-même de résister aux attaques continues du sultan d'Egypte, qui voulait réunir l'Arménie à l'empire des Mameluks, envoya des ambassadeurs, en 1298, mendier des secours à Rome, en France et en Angleterre. Mais avant leur retour, Constantin II se révolta contre son frère Sempad, le vainquit et le fit charger de fers. L'an 1300, Hayton remonta sur le trône, après avoir battu Constantin, qui avait rendu la liberté à Sempad; et il les envoya tous les deux à Constantinople, où l'empereur Michel, leur beau-frère, fils et collègue d'Andronic, les retint jusqu'à leur mort. Quoique Sempad eût épousé Isabelle, fille de Gui, comte de Jaffa, il n'est pas invraisemblable qu'avant ou après il ait pris pour femme une princesse tartare, parente de Ghazan-Khan, afin de resserrer son alliance; et le fait paraît certain, quoique révoqué en doute par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Sempad est connu chez les historiens orientaux sous le nom de *Sembat*, peu différent de Sempad, et sous celui de *Senibald*, plus altéré encore. A—T.

SEMPAD I^{er}, prince arménien, de la race des Orpéliens, aida son père Ivané à conquérir le Khounan, qui depuis longtemps était au pouvoir des musulmans, et lui succéda dans la souveraineté héréditaire de ce pays, qui leur avait été assurée, l'an 1128, par Démétrius II, roi de Géorgie. Il fut surnommé le Grand et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1165, laissant pour héritier ses fils Ivané et Libarid, dont le premier, du vivant de son père, avait remporté deux victoires signalées : l'une sur le roi musulman de Khelath (voy. SOKMAN), l'autre sur l'atabek de l'Adzerbaïdjan (voy. YLDEKOUZ). — SEMPAD II, frère et successeur d'Elikoum II, dans la principauté de Siounik'h et de Vaïotsdour, vers l'an 1243, se rendit recommandable par ses vertus et sa piété. Ce prince fut juste, prudent, ferme et libéral, et il ne se distingua pas moins par son éloquence. Il savait plusieurs langues et en parlait

cing, l'arménien, le géorgien, l'ouïghour (le ture), le persan et le tartare mongol. Les historiens nationaux le citent avec les plus grands éloges comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Persécuté par la famille et surtout par la femme d'Avak, atabek de Géorgie, il prit le parti, en 1251, de se rendre à Karakouroum pour implorer la protection de Mangou-Khan, l'un des successeurs de Djenghiz-Khan, dans la grande Tartarie. Quoique favorablement accueilli par ce monarque, dont il avait cru acheter la bienveillance en lui offrant un rubis d'un prix infini, il demeura trois ans obscur et oublié à la cour du grand khan; et il y serait peut-être resté plus longtemps sans un miracle produit, dit la légende, par une hostie qu'il avait apportée. Ce prodige le mit en grande considération auprès de Mangou-Khan, qui le combla d'honneurs et lui accorda un sauf-conduit de sa main, sur une tablette d'or, et une patente par laquelle il lui cédait le territoire d'Orodn en Arménie et le fort de Porodn, où son père Libarid avait été tué. Sempad obtint de plus un ordre qui affranchissait de tout tribut les églises et les prêtres d'Arménie. Il revint prendre possession de son héritage et des pays qui lui étaient cédés. Avec le secours des généraux mongols, il rétablit la paix dans toute la contrée, fonda des monastères et releva les églises ruinées. Cependant la haine de Koutsas, veuve d'Avak, et celle des princes géorgiens ne cessaient de poursuivre Sempad. Ils voulaient l'assassiner; mais n'ayant pu en obtenir l'autorisation d'Argoun Nouïan, lieutenant du grand khan dans la Perse, ils se vengèrent par la prise ou le pillage de plusieurs places du prince orpélien. Ces persécutions obligèrent Sempad, en 1256, de retourner auprès de Mangou-Khan. Il fut reconnu par ce monarque, qui le reçut avec la même bienveillance et qui le questionna sur l'état des pays occupés par les Mongols dans le nord-ouest de la Perse, et sur la conduite d'Arghoun, qui était alors prisonnier à Karakouroum, sous le poids d'une accusation de trahison. Sempad justifia pleinement ce général et démasqua ses dénonciateurs, qui furent punis de mort. Il partit avec Arghoun, qui lui devait la liberté, la vie et le retour de la faveur du grand khan; et, muni d'un diplôme plus étendu et plus formel que le précédent, il revint gouverner ses Etats à la honte de ses ennemis, auxquels, par amour de la paix, il abandonna quelques territoires. Houlagou, frère de Mangou, ayant détruit le califat et fondé un nouvel empire dans l'Asie occidentale (*voy.* HOULAGOU et MOSTASEM), témoigna beaucoup d'égards et de confiance à Sempad, et le chargea de plusieurs affaires, entre autres d'aller dans le pays de Pasen pour y couper les bois destinés à la construction d'un grand palais dans la plaine de Mougan. Ce fut par ordre de ce monarque et par le conseil des princes géorgiens, que Sempad fit précipiter dans la

mer l'ambitieuse Koutsas, et gouverna la souveraineté d'Avak comme tuteur de sa fille, qu'il fit épouser au principal ministre d'Houlagou. Il fut soumis et fidèle au prince de Géorgie David V ou VI, et lui rendit d'importants services auprès de Houlagou, et même à la cour du grand khan. Il fit périr plusieurs seigneurs qui voulaient détrôner David. Aussi ce prince lui confia l'éducation et la tutelle de son fils Démétrius III, et lui accorda l'abrogation de l'odieux décret par lequel le roi George III, l'un de ses ancêtres, avait excommunié, dépouillé et proscrit la famille des Orpéliens. David déchira cet acte avec son épée et le jeta ensuite dans les flammes. Sempad mourut l'an 1265 ou 1272, sans postérité, à la cour de Tauris, où il était allé probablement rendre ses hommages à Abaka, fils et successeur de Houlagou. Comme Sempad ne laissait pas de postérité, la principauté des Orpéliens, qu'il avait gouvernée plus de vingt ans, échut à son plus jeune frère Darsaïdj. Ses autres frères et leurs enfants étaient morts avant lui, et son neveu Pouirthel, fils d'Elikoum, avait été tué sur les bords du Terek, en 1263, dans la bataille où les troupes de Houlagou furent vaincues par Berkeh, khan du Kaptschak. Sempad avait fait construire à Noravank'h, sur les tombeaux de ses ancêtres, une magnifique église qu'il avait dotée et enrichie de vases sacrés et d'ornements précieux. Ce fut là qu'il fut inhumé avec une pompe vraiment royale, et sans doute inusitée, suivant le récit de l'historien Etienne, son neveu, archevêque de Siounie. Mais, quelques années après, en 1273, son corps fut transféré dans une église fondée par son frère Djaraidj, qui lui avait fait ériger un superbe mausolée. A—T.

SEMPRINGHAM (GILBERT DE). *Voyez* GILBERT.

SEMPRONIA, fille de Tibérius Sempronius Gracchus (*roy.* ce nom), naquit vers la fin du 5^e siècle de Rome, et reçut de sa mère Cornélie une éducation presque virile, partageant les études de Caius et Sempronius Gracchus, ses deux frères. Admiratrice passionnée de leurs qualités et de leurs écarts, elle portait jusqu'au fanatisme sa haine contre l'ordre des patriciens. On n'a pas besoin de dire que la famille Sempronia, qui produisit des tribuns si ardents pour les intérêts populaires, était plébéienne, et n'avait de commun que le nom avec l'antique, mais un peu moins illustre race des Sempronius patriciens. Sempronia épousa Scipion Emilien. Comme elle était laide et stérile, elle ne fut point aimée de son mari (1). Irritée de cette indifférence, exaspérée par la diversité d'opinions politiques qui existait entre elle et son époux, Sempronia

(1) Scipion l'Africain fut plus heureux. Son épouse Emilie poussa la complaisance jusqu'à lui permettre d'avoir commerce avec une jeune esclave, disant qu'il était juste qu'un aussi grand homme eût un privilège qu'on n'accorde pas à un autre mari. Cette anecdote, tirée de Valère Maxime, est une preuve de plus que le grand Scipion, malgré son trait de continence en Espagne, était loin d'être un modèle de chasteté, comme l'ont prétendu tant d'historiens.

se prêta sans peine aux instances de Cornélie sa mère et de Caius son frère, et elle empoisonna Scipion, ou bien elle souffrit que des assassins violassent pendant la nuit l'asile de ce grand homme, qui, ainsi qu'on le croit généralement, fut étranglé dans son lit (1) (an de Rome 625, 123 avant J.-C.). Quelle que soit d'ailleurs la façon dont il fut assassiné, l'auteur ancien de l'*Épître* de Tite-Live (2) et Paul Orose (3) chargent positivement Sempronia de ce crime horrible; et c'est Appien (4) qui lui donne pour complice Cornélie sa mère. Plutarque, dans la vie des Gracques, ne dit rien de positif à cet égard; il parle seulement, et encore est-ce pour les repousser, des soupçons qui s'élevèrent contre Caius Gracchus. Un passage du *Songe de Scipion* ne laisse aucun doute sur la culpabilité des parents de ce grand homme. Le premier Africain est censé dire à son petit-fils: « Enfin, dictateur, il te faudra constituer de nouveau la république, si tu peux échapper aux mains parricides de tes proches (5). » Cicéron, qui était presque contemporain des Gracques, et qui connaissait mieux que personne l'histoire de ce temps, aurait-il osé prêter un pareil langage à Scipion lui-même, si quelque doute avait pu exister sur les auteurs de l'assassinat de ce grand homme? « Sempronia, » dit Paul Orose, trempa dans le meurtre de son époux, afin que dans cette famille des Gracques, née pour le malheur de Rome, les attentats séditeux des hommes fussent encore surpassés par les forfaits des femmes. » L'histoire signale néanmoins une circonstance qui fait honneur à Sempronia: un certain Lucius Equitius, mis en avant par un tribun séditeux, Apuleius Saturnius (voy. ce nom), se présentait aux censeurs pour être inscrit sur le rôle des citoyens comme fils du tribun Tibérius Gracchus. Le peuple, idolâtre du nom des Gracques, manifesta sa fureur par une grêle de pierres lancées contre le tribunal, lorsqu'il vit deux de ces magistrats repousser cet imposteur. Au milieu du tumulte, un tribun s'engage à le faire reconnaître par Sempronia. Il amène cette dame devant la multitude furieuse; mais, dans cette occasion, la fille de Cornélie soutint avec dignité l'honneur de sa famille. Forcée de monter à cette tribune, où jamais aucune femme n'avait paru, elle y déploya une contenance calme et assurée au milieu des clameurs menaçantes d'un peuple entier. En vain cent mille voix lui ordonnaient de reconnaître Equitius pour son neveu et de lui donner le baiser en signe de parenté; elle persista à repousser avec mépris l'imposteur qui voulait s'introduire dans sa famille (6). D—R—R.

(1) Velleius Paterc., lib. 2, cap. 3.

(2) *Suspecta fuit lanquam ei venenum dedisset Sempronia uxor.* (Épit., lib. 59).

(3) *Hist.*, lib. 5, cap. 10.

(4) *Bell. civ.*, lib. 1, cap. 3, § 20.

(5) *Cic. de Rep.*, lib. 6, traduction de M. Villemain, t. 2, p. 233.

(6) Valère Maxime, lib. 3, cap. 8.

SEMPRONIA, de la même famille que la précédente, femme de Dec. Junius Brutus, qui avait été consul l'an de Rome 677, entra dans la conjuration de Catilina avec plusieurs autres dames romaines. Cet habile scélérat savait qu'avec leur aide il entraînerait plus aisément tant de jeunes patriciens débauchés. Il prétendait en outre se servir d'elles, dit Salluste, pour mettre le feu à la ville, pour gagner leurs maris ou pour s'en défaire. Appien ajoute que Catilina tira beaucoup d'argent des femmes de cette espèce, dont plusieurs ne prenaient part au complot que dans l'espoir de devenir bientôt veuves, à la faveur d'une sanglante sédition. Mais aucune ne montra plus de zèle que Sempronia. « Plus d'une fois, » dit Salluste, elle avait donné des marques « d'une hardiesse dans le crime étrangère à son sexe. Le sort l'avait favorisée tant du côté de « la naissance et de la figure que du côté de son « mari et de ses enfants. Elle parlait la langue « grecque aussi facilement que la sienne; elle « jouait de la lyre et dansait mieux qu'il ne convient à une femme honnête; elle avait beaucoup de ces talents qui trop souvent sont les « instruments du vice, et qui lui étaient bien « plus chers que son honneur et que sa vertu. « Il n'eût pas été facile de juger ce qu'elle ménageait le moins de sa fortune ou de sa réputation; et la fougue de ses sens la portait à « rechercher les hommes encore plus souvent « qu'elle n'en était désirée. Déjà elle était connue pour avoir trahi des engagements, nié des « dépôts, trempé dans des assassinats. Enfin, « l'excès de ses débauches et de ses prodigalités, « en dérangeant sa fortune, l'avait poussée « dans un abîme de crimes. Au reste, son esprit « était charmant; elle avait de la facilité pour « les vers, maniait finement la plaisanterie, savait, selon les occasions, tenir un langage modeste, tendre ou libertin. En somme, elle était « pleine d'enjouement, de grâces et d'attraits. » Ce fut dans la maison de Sempronia, en l'absence de son mari, que l'affranchi Umbrenus, un des agents les plus actifs de Catilina, entraîna les ambassadeurs allobroges pour leur confier tout le plan de la conjuration. On sait que cette confidence eut pour résultat d'amener la découverte du complot. Fulvia, femme aussi dissolue, mais moins scélérate que Sempronia, en avait déjà fait quelques révélations aux consuls. L'impunité de Sempronia atteste la décadence des lois conservatrices de l'ordre public à Rome. Certains commentateurs ont voulu que Salluste se soit trompé en faisant Sempronia femme de Brutus; mais cette conjecture a été victorieusement réfutée par le président de Brosses. Elle eut de son mari un fils du même nom (Decimus-Junius Brutus), qui fut un des meurtriers de César; mais il ne faut pas le confondre avec le fameux Brutus, son parent, qui était l'âme de la conjuration contre le dictateur.

D—R—R.

SEMPRONIUS (1) (AULUS), fut consul l'an de Rome 237 et 263. Sous son premier consulat fut instituée la fête des Saturnales, qui alors ne durait qu'un jour ; sous son second eut lieu l'exil de Coriolan. — SEMPRONIUS ATRATINUS, consul l'an de Rome 332, fut battu par les Volsques, mis en cause par les tribuns du peuple, défendu par Sextus Tempanius, un de ses officiers qui avait sauvé l'armée, et dont la valeur brillante fit absoudre son général, accusé de nouveau par un autre tribun et absous par l'intercession de quatre autres tribuns qui avaient servi sous lui. — SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), tribun du peuple l'an de Rome 444, attaqua Appius Claudius, qui s'obstinait à garder la censure au delà des six mois fixés par la loi. Tite-Live lui prête à cette occasion une invective violente contre ce magistrat, qu'il voulut faire traîner en prison (l. 9, c. 34). Consul l'an de Rome 449, il triompha des Eques l'an de Rome 452, et fut un des premiers pontifes choisis parmi les plébéiens. Censeur l'année d'après, il ajouta deux tribus à celles qui existaient déjà, savoir l'Aniensis et la Térentine. Il dut son surnom de *Sophus* à sa profonde connaissance du droit. Pomponius Sextus, qui rapporte ce fait dans cette loi du Digeste où il fait l'histoire de la jurisprudence romaine, ajoute que personne « avant » ou après Sempronius n'avait obtenu un pareil « honneur. » Cependant douze paragraphes plus bas, il parle d'un certain Atilius, « qui fut le » premier, dit-il, nommé le *Sage*, à cause de sa « grande habileté dans le droit. » — SEMPRONIUS, l'an de Rome 449, proposa une loi tendant à empêcher qu'on pût conserver un temple ou un autel sans la permission du sénat. Il répudia sa femme pour être allée au spectacle à son insu. — SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), consul l'an de Rome 485, battit les Eques et les Picentins ; au moment de livrer bataille à ces derniers, un violent tremblement de terre se fit sentir. Il calma la terreur de ses soldats en leur disant que la terre tremblait parce qu'elle craignait de changer de maître. — SEMPRONIUS LONGUS (Tibérius) fut consul l'an de Rome 534. Ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le fameux siège de Sagonte. Enflé par un léger succès, Sempronius livra, malgré son collègue Cornélius Scipion, la bataille de la Trébie, qu'il perdit. Il fut moins malheureux dans un second combat contre Annibal, où cependant la perte fut plus grande du côté des Romains ; et il sortit vainqueur d'un combat contre Hannon, dans la Lucanie. — SEMPRONIUS TUDITANUS (P.), après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis avec le corps qu'il commandait, fut successivement édile, préteur, censeur et consul l'an de Rome 547, conclut, en cette qualité, la

paix avec Philippe, fut battu par Annibal et le battit à son tour l'an de Rome 551. Il fut un des trois ambassadeurs envoyés à Ptolémée pour lui annoncer la défaite d'Annibal et le remercier d'être resté fidèle aux Romains pendant la seconde guerre punique. — SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), un des plus illustres Romains qui aient porté ce nom, s'enrôla de bonne heure, se signala dans la seconde guerre punique ; et fut élevé au consulat l'an de Rome 536. Sa fermeté releva le courage du sénat abattu par une suite d'échecs. Proconsul, il remporta plusieurs avantages sur les Carthaginois. Consul pour la seconde fois l'an de Rome 538, après avoir livré plusieurs combats dans la Lucanie, il fut trahi par un officier lucanien, nommé Fulvius, et vendit chèrement sa vie. Annibal lui rendit les honneurs funèbres et lui éleva un bûcher autour duquel il fit défiler sa cavalerie. — SEMPRONIUS GRACCHUS (Tibérius), se distingua sous le consulat de L. Scipion l'Asiatique l'an de Rome 562 ; c'est le père des Gracques. — SEMPRONIUS ASELLIO, tribun militaire, vivait vers l'an 620 de Rome (134 avant J.-C.). Il se trouva, cette même année, à la prise de Numance, en Espagne, et laissa une relation de cette expédition. Cet ouvrage devait être fort étendu, puisque Aulu-Gelle en cite le quatorzième livre, et d'autres le quarantième. Il a encore composé quelques écrits qui sont perdus ; car pour ceux de la *Division de l'Italie* et de l'*Origine de Rome*, publiés par Annus de Viterbe, on sait qu'ils sont apocryphes. — SEMPRONIUS TUDITANUS (C.), consul romain, écrivit des commentaires historiques qui ne sont point venus jusqu'à nous, mais que citent Pline le naturaliste, l. 13, c. 12 ; Aulu-Gelle, l. 13, c. 14 ; Macrobe, l. 1, c. 13 ; Cicéron, *in Bruto*, etc. — SEMPRONIUS ASELLIO (A.), préteur l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par les créanciers, dont il voulait réprimer les usures. Les auteurs du crime ne purent être connus, et sa mort resta impunie. — On trouve dans l'histoire plusieurs tribuns du peuple de ce nom, qui se signalèrent en mettant en cause les personnages qui avaient rendu le plus de services à leur pays, entre autres P. SEMPRONIUS BLÆSUS, qui voulut empêcher le triomphe de Scipion l'Africain, et P. SEMPRONIUS GRACCHUS, qui, l'an de Rome 563, accusa Acilius Glabrien, vainqueur d'Antiochus, d'avoir détourné à son profit une partie du butin, et le força de renoncer à sa demande de la dignité de censeur. — On cite aussi un SEMPRONIUS RUFUS, qui fut exclu du sénat pour avoir fait servir une grue sur sa table. Tacite, l. 1^{er} des *Annales*, ch. 53, parle d'un SEMPRONIUS GRACCHUS, homme éloquent et d'un esprit délié, mais pervers, qui séduisit Julie, femme de Tibère, et la brouilla avec son époux ; une lettre outrageuse pour Tibère, écrite par elle à Auguste, et dont Sempronius passa pour être l'auteur, le fit reléguer dans l'île de Cercine, sur la côte d'Afrique. Après un

(1) Sempronius est le nom d'une famille plébéienne de Rome, distinguée par le grand nombre de personnages illustres qu'elle a produits. Le prénom des Sempronius est plus ordinairement *Caius*, quelquefois *Tibérius* et plus rarement *Titus*. On trouve aussi dans l'histoire ceux d'*Aulus* et de *Marcus*. On ne parle ici que des plus célèbres.

exil de quatorze années, un jour qu'il se promenait sur le rivage, livré à de noirs pressentiments, il vit arriver les soldats que Tibère envoyait pour le tuer, dans la première année de son règne. Ce malheureux ne demanda que le temps d'écrire à sa femme Alliaria ses dernières volontés, tendit le cou à ses meurtriers et reçut la mort avec fermeté. Neuf ans après, son fils, resté sans éducation, sans fortune, réduit pour subsister à un trafic de viles denrées qu'il transportait en Afrique et en Sicile, fut, malgré son obscurité, sur le point d'être enveloppé dans le nombre des victimes qu'immolait à ses soupçons le farouche Tibère. Tacite, *Hist.*, l. 1^{er}, c. 43, vante le courage d'un Sempronius Densus, centurion d'une cohorte prétorienne, chargé par Galba d'escorter Pison. Il courut au-devant des meurtriers le poignard à la main, en leur reprochant leur crime, les força de tourner leurs armes contre lui, et facilita la fuite de Pison, quoique ce prince fût déjà blessé. Plutarque et Xiphilin disent que ce fut en défendant Galba, ce qui peut se concilier avec le récit de Tacite. Sempronius courut peut-être au secours de l'empereur après la retraite de Pison. Quoi qu'il en soit, ce brave officier fut la victime de son généreux dévouement. N—L.

SENAC (JEAN-BAPTISTE), premier médecin de Louis XV, naquit en 1693, dans le diocèse de Lombez, en Gascogne. Il essaya de plusieurs états avant de se fixer et se décida enfin pour la médecine. Dans sa jeunesse, il avait été protestant, proposant ou apprenti ministre de l'Evangile, ensuite catholique et jésuite. Avant de paraître à la cour, il fut attaché particulièrement au maréchal de Saxe, qu'il guérit d'une maladie dangereuse pendant la guerre de 1745. Cette cure ne pouvait manquer de donner à Senac beaucoup de célébrité. Le maréchal, obligé de reprendre le commandement avant d'être entièrement rétabli, emmena Senac avec lui à l'armée, et lui trouvant autant d'agrément dans l'esprit que de talent dans son état, il ne s'en séparait que le moins possible. On raconte à ce sujet que Maurice étant allé visiter les travaux du siège de Tournay, il se fit conduire en carrosse avec son médecin jusqu'à la queue de la tranchée, et qu'il lui dit en le quittant pour monter à cheval : « Attendez-moi là, docteur ; je serai bientôt de retour. » Senac, qui avait la vue longue, s'aperçut qu'il était à portée d'une balterie ennemie dont les canonnières se disposaient à tirer sur le carrosse ; il en fit l'observation au maréchal, qui répondit : « Eh bien, levez les glaces. » Le docteur descendit de voiture et alla se cacher loin de là, jusqu'au moment où il vit revenir le maréchal. Senac soigna son général dans sa dernière maladie, et c'est à lui que Maurice de Saxe dit en mourant : « J'ai fait un beau rêve. » Senac, nommé premier médecin du roi en 1752, jouit longtemps à Versailles de

la considération que lui donnaient sa place et son crédit personnel auprès de Louis XV, qui lui accordait une telle estime que, lorsque la mort l'eut enlevé, il ne voulut point lui donner de successeur. Un brevet de conseiller ordinaire du roi en ses conseils d'Etat et privé était attaché à sa place, ainsi que le titre de surintendant des eaux minérales du royaume ; il était de plus membre de l'Académie des sciences. Senac mourut le 20 décembre 1770, à l'âge de 77 ans. C'était un homme de beaucoup d'esprit ; mais Grimm parle très-défavorablement de son caractère (voy. *Correspondance*, 2^e part., t. 1^{er}, p. 388 et suivantes). Lorsque Senac vint à Paris, il voulut être reçu docteur sans soutenir de thèse, parce qu'il était docteur de Montpellier. La faculté le refusa, et dès lors il devint pour elle un irrconciliable ennemi. Comme il influait sur les choix du duc d'Orléans, la place de premier médecin au Palais-Royal, qu'il avait occupée avant d'avoir des fonctions semblables à remplir auprès du roi, ne fut jamais dévolue à un docteur de la faculté de Paris. On a prétendu que c'était pour faire de la peine aux membres de cette faculté qu'il avait déterminé le prince dont il s'agit ici à faire inoculer son fils le duc de Chartres et sa fille Mademoiselle, depuis duchesse de Bourbon, par Tronchin. Le médecin genevois ayant produit une grande sensation à Paris, Senac le prit en aversion décidée. Lorsque le Dauphin, père de Louis XVI, tomba malade, Louis XV chargea son premier médecin de voir le prince, de lui parler de l'état où il se trouvait et de la nécessité d'un régime suivi. Mais le Dauphin s'étant absolument refusé à tout entretien sur sa santé, Senac fit semblant de s'adresser à un personnage de tapisserie et lui prédia tout ce qui arrivait d'un mal de poitrine négligé ; il ajouta même que la mort pouvait s'ensuivre dans deux mois. On sait que le fils de Louis XV mourut peu de temps après. Senac a laissé divers ouvrages estimés, entre autres : 1^o *Traité des causes, des accidents et de la cure de la peste*, 1744, in-4^o ; 2^o *Traité de la structure du cœur*, 1748, 2 vol. in-4^o ; réimprimé en 1777 et 1783, avec des additions et des corrections de Portal. Cet ouvrage, qui a été traduit en anglais, est le plus important de l'auteur, lequel a profité sans doute des écrits de Lower (voy. Lower) ; mais il s'est montré bien supérieur à l'anatomiste anglais, dont il a relevé les erreurs graves. 3^o *De recondita febrium natura et curatione*, 1759, excellent ouvrage, mais dont quelques personnes ont douté que Senac fût l'auteur. Ce médecin a encore publié sur son art divers discours et mémoires, insérés dans les Recueils de l'Académie des sciences, entre autres des réflexions sur les noyés, dans lesquelles il prouve que la mort arrive, non parce que l'eau a inondé l'estomac ou les poumons, mais à cause de la seule interception du passage de l'air dans les voies aériennes.

On lui a attribué à tort la mauvaise compilation de quelques étudiants, publiée sous la titre de *Nouveau Cours de chimie, suivant les principes de Newton et de Stahl*, 1737, 2 vol. in-12. On doit encore à Senac trois éditions successives de l'*Anatomie* de Heister, accompagnées de réflexions intéressantes et de figures; enfin *Lettres sur le choix des saignées*, Paris, 1730, in-12, sous le nom de Julien Morisson. Il réfute la doctrine de Sylva sur la révulsion et la dérivation. Senac eut deux fils : celui dont l'article suit et un autre qui fut fermier général. L—P—E et R—D—N.

SENAC DE MEILHAN (GABRIEL), fils du précédent, né à Paris en 1736, se fit remarquer par un esprit brillant et un goût déterminé pour le plaisir; mais il ne négligea aucune occasion d'acquérir des connaissances utiles et de cultiver la société des personnes qui pouvaient lui procurer de l'avancement. Ainsi, dans sa jeunesse, il fut assidu tour à tour auprès de madame de Pompadour et de la duchesse de Gramont, sœur inséparable du duc de Choiseul. Ce fut autant par le crédit de la seconde de ces deux dames que par celui de son père, que, de maître des requêtes, il devint intendant d'Aunis en 1766. Il le fut ensuite de Provence et de Hainaut, et montra dans l'administration de ces différentes provinces beaucoup de capacité. En 1775, le comte de St-Germain, nommé ministre de la guerre, désira s'adjoindre un magistrat pour l'éclairer dans la partie contentieuse de ce département. On lui fit jeter les yeux sur Senac de Meilhan, à qui il donna le titre d'intendant de la guerre; mais la manière d'être, de parler et d'agir de celui-ci ne convint ni aux troupes ni au ministre, qui s'en défit très-peu de temps après l'avoir appelé. Dans le grand monde, où cet intendant était fort répandu, on le regardait comme d'un commerce peu sûr. La tournure satirique de son esprit lui attirait beaucoup d'ennemis. Toutefois, avec une vanité ridicule, Senac de Meilhan a pu faire des observations pleines de justesse et de délicatesse sur le cœur humain et devenir savant dans l'art difficile de connaître les hommes. Ce n'est pas qu'il n'eût des idées fausses et systématiques, qu'il soutenait avec une extrême assurance. Sa figure, quoique expressive, était désagréable, ce qui ne l'empêchait pas de prétendre à la réputation d'homme à bonnes fortunes. Au reste, il voulait passer à la fois pour un homme séduisant, pour un écrivain supérieur et pour un excellent administrateur, capable même de diriger les finances d'un grand empire. Mais il n'avait pour principal appui à la cour que le directeur des bâtiments, d'Angivillers, ami de M. de Vergennes et qui avait hérité de la confiance de Louis XVI. Cette influence, assez grande, mais peu connue, ne balançait pourtant pas l'ascendant de la reine, qui portait au ministère l'archevêque de Sens, Loménie. D'un autre côté, Senac de Meilhan s'était fait un ennemi redoutable dans

la personne de Necker, dont il avait réfuté une opinion avec succès. Il espérait la place de contrôleur général quand la révolution, à laquelle il refusa de prendre part, mit un terme à sa carrière politique. Il passa de bonne heure dans le nord de l'Allemagne, fut bien traité en Pologne par Stanislas Poniatowski, et de là gagna la Russie, où Catherine II, qui avait lu avec plaisir ses ouvrages, l'invitait à se rendre. Voulant lui faire écrire les annales de l'empire russe et sa propre histoire, cette princesse l'accueillit avec bonté et l'admit même dans sa société intime; mais, n'étant pas aussi contente de l'homme que de l'auteur, elle cessa de le rapprocher d'elle et lui conserva un traitement de six mille roubles. Dans le commencement du règne de Paul I^{er}, dont il redoutait les caprices, Senac de Meilhan, qui, à différentes époques de son émigration, avait habité Brunswick, partit pour Vienne et fit ensuite un voyage à Venise, où il résida quelque temps. Il mourut le 16 août 1803, dans la capitale de l'Autriche. Senac avait aussi voulu, dans le commencement de sa carrière, faire sa cour à Voltaire, et le philosophe de Ferney répondit, le 5 avril 1755, à une lettre qu'il avait reçue de lui : « Si M. votre père est le favori d'Esculape, « vous l'êtes d'Apollon.... Permettez-moi de vous « dire que vous faites si bien les vers que je « crains que vous ne vous attachiez trop au métier. Il est séduisant, et il empêche quelquefois « de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous « continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce « que je vous dis à présent par l'intérêt que « vous m'inspirez. » On a de Senac de Meilhan : 1^o *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, in-8^o. Cet ouvrage d'abord et ensuite la question de savoir s'il était authentique occupèrent beaucoup le public. Il parut à ce sujet des articles très-bien faits et plusieurs lettres dans le *Journal de Paris*. Bientôt il fut prouvé que ce n'était qu'une imitation très-habile et très-piquante. Le succès que le livre obtint fut en partie dû aux soins qu'avait pris l'auteur de recueillir tout ce qui pouvait, dans les divers mémoires du temps, avoir trait au procès du cardinal de Rohan, qui occupait alors les esprits. L'auteur donna, en avril 1789, une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, à la tête de laquelle il répondit aux objections qui avaient été faites contre l'authenticité et chercha moins à la prouver que le soin qu'on avait eu de ne rien laisser entrer dans ces mémoires qui n'eût pu avoir été dit par Anne de Gonzague. Laharpe a parlé de la première édition dans sa *Correspondance*, t. 5. 2^o *Considérations sur le luxe et les richesses*, 1786, in-8^o. Senac combattit dans cet ouvrage les opinions de Necker. On y trouve des aperçus brillants, d'ingénieux raisonnements et des faits curieux. Le dialogue entre Samblançay et l'abbé Terray est fort remarquable. L'élégance du style est soutenue.

Mais, entre autres reproches, on a trouvé trop de généralité, trop de vague dans cette assertion de l'auteur : « Toute société est fondée sur deux « bases : le besoin de subsistance et l'amour-propre. » Nous aimons mieux citer sa définition du luxe : « C'est l'emploi stérile des hommes et des matières. » 3° *Considérations sur l'esprit et les mœurs*, Londres (Paris), 1787, in-8°. Senac de Meilhan, prétendant à des succès dans tous les genres, publia cet ouvrage un an après le précédent. On jugea qu'il y avait plus d'esprit que de goût, plus de talent que de profondeur. L'imitateur de la Bruyère et de Duclos laissait voir trop promptement qu'il manquait de ce sentiment qui seul constitue le moraliste, de ce penchant décidé pour la vertu qui ne cherche à rendre le vice ridicule que dans l'espoir d'en corriger (1). Les *Considérations* font partie des *Œuvres philosophiques et littéraires*, Hambourg, 1795, 2 vol. in-12. On y trouve un article sur le masque de fer. Le morceau le plus curieux est la comparaison de St-Pierre de Rome avec Catherine II. L'impératrice vivait encore lors de l'impression de ce ridicule et extraordinaire parallèle. 4° Traduction des deux premiers livres des *Annales* de Tacite, 1790, in-8°; 5° *Lettre à madame de ****, 1792, 20 pages d'impression. C'est le récit de la première entrevue de l'auteur avec Catherine II. 6° *Des principes et des causes de la révolution française*, Paris, 1790, et St-Petersbourg, 1792, in-8°; 7° *Du gouvernement, des mœurs et des conditions en France avant la révolution*, Hambourg, 1795, in-8°, et Paris, 1814 (2). La lecture de ces deux ouvrages est fort piquante. 8° *L'Emigré*, roman historique, 4 vol. in-8°. Senac de Meilhan a encore donné les *Deux Cousins*, roman dans le genre de *Zadig*, et *Mélanges de philosophie et de littérature*, imprimés en 1789, à Brunswick. On a cru longtemps qu'il était l'auteur de la *Galerie des états généraux*, imprimée en 1789, ainsi que de la *Galerie des dames françaises*, qui y fait suite (3). Un assez grand nombre de manuscrits de cet auteur étaient restés en possession de l'abbé de Kentzinger, de Vienne. Ils furent rapportés à

Paris en 1809. On en a tiré un volume imprimé à Paris, en 1813, sous ce titre : *Portraits et caractères des personnages distingués de la fin du 18^e siècle, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Senac de Meilhan, précédés d'une Notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Levis* (le duc). Il existe une autre notice sur le même personnage dans les *Essais sur la littérature française, écrits pour l'usage d'une dame étrangère*, 1803. Le portrait de Senac de Meilhan a été gravé par Bervic, d'après Duplessis. La souscription indique qu'il lui fut offert par la ville de Valenciennes, en 1783 (1). L—F—E.

SENAJI, le plus ancien poète mystique des Persans, né à Gasnah, y mourut l'an 576 de l'hégire (1180 de notre ère). Il avait composé sous le nom de *Parterre* un recueil de vers où il développait les doctrines les plus raffinées et les plus subtiles de l'ascétisme musulman. Hammer-Purgstall donne des extraits de cet ouvrage dans son *Histoire* (en allemand) *des belles-lettres en Perse*, p. 102 et suivantes. B—N—T.

SÉNANCOUR (ETIENNE PIVERT DE), écrivain moraliste, fils d'un contrôleur des rentes, naquit à Paris en 1770. Il fit ses études au collège de la Marche; et, à la sortie de cette institution, son père ayant remarqué apparemment la tendance du jeune homme vers les idées philosophiques de l'époque, voulut le faire entrer au séminaire. Celui-ci préféra se soustraire à l'autorité paternelle, qui n'avait pas su se faire aimer, et s'en alla en Suisse pour suivre son penchant vers la vie rêveuse et indépendante. Déjà dans son enfance il avait aimé les lieux solitaires, les excursions dans les bois, le séjour au milieu d'une nature sauvage. Il dit, en parlant des promenades qu'il faisait alors avec sa mère dans la forêt de Fontainebleau : « J'aimais les fondrières, les vallons obscurs, les bois épais; j'aimais les collines couvertes de bruyère; j'aimais beaucoup les grès renversés, les rocs ruineux; j'aimais bien plus ces sables vastes et mobiles que dont nul pas d'homme ne marquait l'aride surface, sillonnée çà et là par la trace inquiète de la biche ou du lièvre en fuite. » Ailleurs, il dit qu'il éprouvait un sentiment de paix, de joie sauvage, toutes les fois qu'il trouvait dans cette forêt un endroit découvert et fermé de toutes parts, où il ne voyait que des sables et des genévriers. On peut juger, d'après cet aveu, s'il devait aimer la Suisse. Après avoir erré dans plusieurs parties de ce pays, il s'établit chez une famille du canton de Fribourg; et bientôt après il se maria avec une personne de cette famille. Il n'avait alors que vingt ans, point de fortune,

(1) On avait cru reconnaître dans les *Mémoires d'Anne de Gonzague* un ouvrage du siècle présent; les *Considérations* paraissent être du siècle passé. L'auteur avait porté cependant un œil observateur, non-seulement dans la société, mais dans sa famille; il raconte que : « Un mari disait à sa femme : Je vous permets tout, hors les princes et les laquais; les deux extrêmes « déshonorent par le scandale. » Or, le mari en question était un fermier général, frère de l'auteur; et sa femme, dit Grimm, se permit précisément un prince, le comte de la Marche, depuis prince de Conti. Dans l'article sur le suicide, Senac dit qu'il est peu de circonstances où l'on puisse tazer de faiblesse la résolution d'une mort volontaire. A. B—T.

(2) Tout partisan qu'il était de l'ancien régime, Senac, dans son chapitre des *Gens lettrés*, s'élève contre le préjugé qui interdisait à tout homme en place le goût et le talent d'écrire. Les portraits que l'on trouve à la fin du volume sont ceux de Maurepas, Turgot, St-Germain, Pélai, Necker et Brienne. C'était le fort de l'auteur. A. B—T.

(3) Les véritables auteurs de cet ouvrage sont Rivarol et Miraubeau. Salgues, dans une note du tome 3 de la 2^e partie de la *Correspondance de Grimm*, regarde encore Senac de Meilhan comme l'auteur d'un poème lubrique, dont le titre même ne peut pas être cité, et qui fut imprimé en 1775, in-8°. A. B—T.

(1) Senac de Meilhan a récemment été l'objet d'études attentives de la part de M. de Lescure, qui a publié sur lui une notice dans la *Revue germanique* (1862) et qui a édité ses *Œuvres politiques* (Paris, 1861, in-12). Ce littérateur a en même temps fait connaître tout ce qu'offre de remarquable le roman de *L'Emigré* qui, publié à Hambourg il y a près de soixante et dix ans, est introuvable en France.

et encore moins d'espoir d'en acquérir, au milieu des troubles de la révolution, pendant lesquels il fut déclaré émigré. Quoique une pareille déclaration entraînât alors de graves dangers, poussé par la nécessité et par l'amour filial, il fit un voyage à Paris, fut arrêté, puis rendu à la liberté; et, dans un temps plus tranquille, il vint se fixer en France. Après la perte de ses parents et de sa femme, il devint encore plus rêveur et mena une vie plus solitaire que jamais : il n'avait plus d'illusions; et ses yeux à demi fermés, comme il dit, *n'étaient plus éblouis par rien*. C'est dans cette triste disposition d'esprit qu'il mit par écrit ses rêveries et les fruits de ses méditations. La publication d'un premier essai, en 1798, ne fut pas heureuse. L'année suivante, il fit paraître à Paris un volume plus considérable, sous le titre de *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, dont la troisième édition est de 1833. N'ayant ni l'éloquence du style de Rousseau, ni le charme de celui de Bernardin de St-Pierre, il ne put obtenir le succès de ces deux écrivains sur les traces desquels il marchait. Grave et austère, il ne plut qu'à un petit nombre de penseurs. L'auteur a d'ailleurs peu d'idées d'une utilité pratique et applicables à l'état actuel de la société. « Le type auquel il rapporte constamment la société présente, dit M. de Ste-Beuve (1) sur cet ouvrage, c'est un certain état antérieur à l'homme, état patriarcal, nomade, participant de la vie des laboureurs et des pasteurs, sans professions déterminées, sans classement de travaux, sans héritages exclusifs, où chaque individu possède en lui les éléments communs des premiers arts, la généralité des premières notions, la jouissance assidue des pâturages et des montagnes. A partir de là, tout lui paraît déviation et chute, désastre et abîme. Il a devant les yeux, comme un fantôme, les funérailles de Palmyre et le linceul de Persépolis; il voit, par les progrès de l'industrie et l'usage immodéré du feu, le globe lui-même altéré dans son essence chimique et se hâtant vers une morte stérilité. Le genre humain en masse est perdu sans retour; il se rue en délire selon une pente de plus en plus croulante; il n'y a plus de possible que des protestations isolées, des fuites individuelles au vrai... » En 1804, Sénancour lança dans le monde son *Obermann*, 2 vol. in-8°, autre fruit des rêveries de son esprit chagrin. Dans cet ouvrage, pour nous servir des expressions du littérateur déjà cité, « c'est à la fois un psychologue ardent, un lamentable élégiaque des douleurs humaines et un peintre magnifique de la réalité. Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre : *Obermann* voyage dans le Valais, vient à Fontainebleau, retourne en Suisse

« et, durant ces courses errantes et ces divers séjours, il écrit les sentiments et les réflexions de son âme à son ami. L'athéisme et le fatalisme dogmatique des *Réveries* ont fait place à un doute universel non moins accablant, à une initiation de liberté qui met en nous-mêmes la cause principale du bonheur ou du malheur, mais de telle sorte que nous ayons besoin encore d'être appuyés de tous points par les choses existantes. » Ainsi que tous les ouvrages de Sénancour, celui-ci se compose d'une suite de pensées unies sans beaucoup d'art. Toutes les questions sociales y sont touchées; dans le personnage sceptique qui en est le héros, qui « ne sait ce qu'il est, ce qu'il aime, ce qu'il veut; qui gémit sans cause, qui désire sans objet et qui ne voit rien, sinon qu'il n'est pas à sa place; enfin qui se traîne dans le vide et dans un infini désordre d'ennuis, » comme dit l'auteur, il est aisé de voir que Sénancour a peint l'état bizarre de son âme. Il y a de belles pages inspirées surtout par l'aspect des Alpes; et c'est très-probablement ce qui a valu à *Obermann* plus de succès qu'aux autres ouvrages du même auteur. La deuxième édition a paru en 1833, avec une préface de M. de Ste-Beuve, et la troisième avec une préface de George Sand. Un an après *Obermann*, Sénancour fit paraître son ouvrage : *De l'amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes*, qui fut augmenté dans la troisième édition, publiée en 1828, in-8°, de plusieurs passages, entre autres d'une défense de la loi du divorce, qui venait d'être supprimée. La quatrième édition parut en 1834, 2 vol. Cet ouvrage est, comme les autres, peut-être un peu plus encore, parsemé de paradoxes et d'idées étranges, pour ne pas dire bizarres. Il y met la vertu dans la satisfaction de ceux de nos désirs qui ne nuisent point à notre prochain; il va jusqu'à prétendre que l'affection des enfants pour leurs pères n'est pas dans la nature; peut-être est-ce par souvenir de la rudesse ou de la sévérité avec laquelle il avait été traité par son propre père. Quoique écrivant sur l'amour, l'auteur proscriit toutes les passions et veut que l'homme ne se laisse guider que par la raison. Tout cela n'empêche pas Sénancour de semer ces rêveries de pensées profondes et d'écrire des passages aussi remarquables par le fond que par la forme. C'est peut-être pour cela que le vieux chevalier de Boufflers, en rendant compte de *l'Amour* dans le *Mercur de France*, salua gravement l'auteur comme poète et comme philosophe. Ceux qui ont examiné le fond de l'ouvrage y ont vu tout autre chose. Il leur semble que dans ce livre l'auteur dévoile complètement sa doctrine égoïste et solitaire; que l'individualisme y est poussé jusqu'aux conséquences les plus impures et les plus inouïes; que si madame de Staël a dit de l'amour que c'était de l'égoïsme à deux, l'amour est pour Sénancour

(1) Art. *Sénancour* dans le tome 1^{er} des *Portraits contemporains*, Paris, 1846.

« la réunion de deux égoïsmes ; enfin que c'est « dans son livre sur l'amour qu'il a exprimé la « pensée à laquelle il était arrivé et qu'il n'a pas « osé s'avouer à lui-même dans son *Obermann* (1). » La révolution n'avait pu entraîner Sénancour ni le faire sortir de ses rêveries. Il en fut de même de l'époque de l'empire ; mais à la chute de Napoléon, il se lança un moment dans le champ de la politique, toujours au profit de ses vœux et de ses idées. Il publia alors de *Simple observations soumises au congrès de Vienne par un habitant des Vosges* et la *Lettre d'un habitant des Vosges sur MM. Buonaparte, de Chateaubriand, Grégoire, Baruel, etc.*, 1814. Sous la restauration, cet habitant des Vosges, faute de ressources, sortit de sa solitude pour se mêler au mouvement littéraire de Paris, et prit part à des entreprises de librairie et à la rédaction des journaux, surtout des journaux libéraux. C'est ainsi que pour la bibliothèque populaire il fit le *Vocabulaire de simple vérité*, 2^e édition, 1834, et pour la collection des petits résumés historiques, il écrivit le *Résumé de l'histoire de la Chine*, Paris, 1824 ; 2^e édition, 1827, et celui des *Traditions morales et religieuses chez tous les peuples*, Paris, 1825 ; 2^e édition, 1827. Dans ces ouvrages positifs, on ne l'entend plus prédire la fin prochaine de notre globe ni essayer de nier l'amour filial ; mais il conserve son indifférence pour la foi chrétienne. A ses yeux, la religion des anciens lettrés de la Chine contient les plus saines et les plus nobles idées ; et dans un article qu'il écrivit, en 1828, dans la *Revue encyclopédique*, sur l'ouvrage de M. Salvador, relatif aux institutions de Moïse, il affirme, avec l'auteur de cet ouvrage, que, quant aux meilleures maximes de morale, il ne s'en trouve dans les livres du christianisme aucune qui ne fit partie de ceux de David, de Salomon, d'Isaïe ou bien du Pentateuque ; encore l'enseignement de la sagesse se trouve, selon lui, chez des nations plus anciennes. Le *Résumé des traditions morales et religieuses* lui attira, en 1827, un procès devant la police correctionnelle, où il fut accusé d'irréligion pour n'avoir parlé de Jésus-Christ que comme d'un sage. Mais l'affaire ayant été portée par appel devant la cour d'assises, l'auteur fut renvoyé absous. On pense bien que Sénancour ne voyait rien de poétique dans le christianisme, du moins dans les églises chrétiennes telles qu'elles existent ; aussi, loin de partager l'enthousiasme de M. de Chateaubriand, le combattit-il par ses *Observations sur le Génie du christianisme*, qui ne parurent qu'en 1816, parce que Sénancour n'avait pas voulu, dit-on, critiquer sous l'empire un auteur qui était alors en disgrâce. A ses

résumés historiques, il faut joindre ceux de l'*Histoire romaine*, 1827, 2 vol. in-18. Ces travaux avaient été précédés des *Libres méditations d'un solitaire inconnu sur le détachement du monde et sur d'autres objets de la morale religieuse*, Paris, 1819, in-8° ; 3^e édition, 1838. Sur cet ouvrage, le critique que nous avons cité plusieurs fois porte ce jugement, exprimé peut-être un peu trop poétiquement : « Si notre reproche sincère tombe « en plein sur plusieurs écrits du respectable philosophe, les *Libres méditations*, quoique ren- « traient dans la vue générale, échappent tout à « fait au blâme, grâce à l'esprit de condescen- « dance infinie et de mansuétude évangélique « qui les a pénétrées. C'est une sorte de vestibule « hospitalier, un peu nu, fort vaste, où abou- « tissent les diverses entrées du temple, et dans « lequel sont assis ou prosternés les antiques « Orientaux, les anachorètes du Gange, Thamyris « et Confucius, Pythagore et Salomon, Marc- « Aurèle et Nathan le Sage, et même l'auteur « voilé de l'*Imitation* ; leur parole rare se dis- « tingue lentement sous l'organe lointain des « sanctuaires... Je recommande tout ce livre, « qui est une belle fin consolante à méditer. » Sénancour n'était pas un auteur propre à composer des romans ; cependant, à l'époque où il était lancé dans la littérature et où il faisait des résumés et des articles de journaux, il publia le roman d'*Isabelle*, Paris, 1833, in-8°. L'essai ne fut pas heureux et n'obtint pas l'approbation de la presse périodique. On le traita de « livre « écourté et sans charme, ayant peu de portée « dans les théories, peu de netteté dans les con- « clusions, pas de grandeur dans les idées, et « présentant, au lieu de la prose grave et har- « monieuse d'*Obermann*, une aridité triviale, « une sorte de panthéisme qui anime la nature « aux dépens de l'humanité, et où les bruits « de la terre ont une voix plus significative que « la parole de l'homme (1). » Ses dernières années furent attristées par des maladies douloureuses. Il mourut à St-Cloud, en janvier 1846, après avoir été perclus de ses membres à la suite de ses accès de goutte. M. Thiers, en sa qualité de ministre de l'intérieur, lui avait fait une pension, et M. Villemain, quand il avait eu le ministère de l'instruction publique, lui en avait donné momentanément une autre, et il était allé lui en porter l'assurance écrite. L'*Illustration* du 31 janvier 1846 a publié le portrait de Sénancour.

D—G.

SENAR (GABRIEL-JÉRÔME), et non SENARD, comme on l'a imprimé sur le titre de ses *Mémoires*, naquit en 1760, à Châtellerault. En 1789, il exerçait la profession d'avocat en la sénéchaussée de l'Ile-Bouchard ; il fut révolutionnaire par principes, ainsi qu'il le dit lui-même. Nommé officier municipal aux premières élections de cette

(1) Hipp. Fortoul, *De l'art actuel*, dans le tome 59 de la *Revue encyclopédique*, Paris, 1833. D'autres critiques ont dit avec raison que le livre de Sénancour est un acte d'accusation contre l'organisation sociale tout entière ; les paradoxes très-nombreux sont présentés avec un art qui séduit, avec une vive argumentation, et du milieu d'une foule de sophismes jaillissent des observations neuves et profondes.

(1) Hipp. Fortoul, *De l'art actuel*.

ville, quelques désagréments qu'il essuya de la part d'un de ses concitoyens, ou plutôt des vues ambitieuses le décidèrent à venir s'établir à Tours, où il continua d'exercer sa profession, de développer ses principes et d'acquérir une sorte de popularité. Vers la fin de 1791, il fut nommé procureur de la commune; et, dans ces fonctions, il manifesta de plus en plus ses opinions. Mais il fut comprimé par les administrations supérieures. Destitué et resté sans moyens d'existence, il parvint, à l'aide de quelques commissaires de la convention en mission dans son département, à s'introduire au comité de sûreté générale en qualité de secrétaire-rédacteur. Il s'y fit remarquer par son adresse à interroger les prévenus; mais, d'abord, il ne remplit cet emploi que par intervalles, parce qu'on l'envoyait fréquemment à Tours en qualité d'agent du comité. Il s'y fit néanmoins remarquer par son zèle révolutionnaire. Cependant il fut dénoncé à la société des jacobins de Paris, par leurs affiliés de Tours, pour y avoir opprimé les patriotes, et pour y avoir dit que « le signe sacré » de la liberté (le bonnet rouge) était un signe de « carnage. » Enfin on logea, ou plutôt on renferma Senar dans l'enceinte du comité, d'où il ne sortait plus qu'accompagné d'un gendarme. La raison en était qu'on le rendait témoin ou instrument des résolutions et des actes les plus violents, et qu'on ne voulait pas qu'il pût communiquer ces horribles secrets. Après la mort de Robespierre, il fut arrêté comme *terroriste*; et bientôt il envoya du fond de sa prison des dénonciations fréquentes et motivées contre Tallien et certains députés, qui n'avaient, au 9 thermidor, renversé d'autres tyrans que pour se sauver eux-mêmes et ressaisir le pouvoir. Personne ne connaissait mieux que Senar les pièces à la charge de ces personnages; mais ceux-ci paralysèrent les efforts de leur adversaire. Enfin il se sépara entièrement de ses anciens amis et se mit à retracer ses souvenirs. Il en composa un très-gros volume; mais voulant le faire imprimer il le réduisit à moitié et l'intitula *Révolutions puisées dans les cartons du comité de sûreté générale*. Après un an de détention, Senar fut remis en liberté et se rendit à Tours, où il manifesta tout haut son repentir du passé. Une vie languissante, suite du poison qu'il prétendait lui avoir été donné pendant son séjour dans le comité, le conduisit au tombeau. Étant au lit de la mort, il fit inviter ses concitoyens à être témoins de son repentir, et termina sa carrière, le 10 mars 1796, à l'âge de 36 ans. On ne trouva chez lui aucun papier, si ce n'est une trentaine de mandats d'arrêt en blanc, signés de trois membres du comité de sûreté générale. A l'égard de ses *Révolutions*, on ne sait ce qu'est devenu le gros volume qu'il en avait composé, et qu'il appelait aussi le *Grand livre des grands crimes*. Quant à la partie qu'il voulait faire imprimer de son vivant, elle a été

longtemps dans les mains de Dossonville, qui l'a vendue à Dumesnil, lequel s'est donné la peine de la revoir et de la publier sur l'autographe, en 1 volume in-8°, Paris, 1824, dans la *Collection des mémoires relatifs à la révolution*, et sous le titre de *Révolutions puisées dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale*, in-8°. Écrits avec un enthousiasme républicain, les récits de Senar révèlent en effet des faits ignorés ou mal connus, et ils indiquent où étaient déposées de son temps les preuves, peut-être introuvables aujourd'hui, si même elles ne sont pas anéanties, de ces accusations. Mais n'ayant pas été revus par lui, ainsi qu'il se l'était proposé, ces écrits, d'un style incorrect et quelquefois cynique, sont restés sans ordre et remplis de noms et de détails obscurs; c'est au reste une image fidèle de ces temps de confusion. L'ouvrage de Senar ne doit cependant pas être lu sans précaution; les derniers chapitres surtout, fruits d'une imagination exaltée, ne sont pas exempts d'erreurs ni de faussetés. L'éditeur n'a indiqué que par des initiales les noms de quelques hommes vivants qui n'y jouent pas un rôle honorable. L'auteur de cet article a publié une *Lettre à M. Al. Dumesnil, éditeur des Mémoires de Senar*, avec un *fac-simile* de l'écriture et de la signature de celui qui a composé ces mémoires. Cette lettre rappelle des faits historiques importants, et qui, puisés dans des notes de la main de Senar, ne laissent aucun doute (1).

E—K—D.

SENAREGA (BARTHÉLEMY), patricien génois né vers le milieu du 13^e siècle, et mort vers l'an 1313, fut employé par son gouvernement à diverses négociations importantes, notamment en 1484, auprès de l'Empereur. Versé dans la littérature grecque et latine, il fut chargé de la continuation des annales de sa patrie; et son travail, dont Soprani vante la fidélité et l'impartialité, est écrit en latin sous ce titre : *De rebus Genuensibus commentaria ab anno 1488 ad annum 1514*. Il n'a été imprimé qu'en 1733, à la fin du vingt-troisième volume des *Scriptores rerum italicarum* de Muratori, p. 511 et suivantes. C. M. P.

SÉNARMONT (ALEXANDRE-ANTOINE HUREAU DE), général français, l'un des plus distingués des armées de la république et de l'empire, naquit le 11 avril 1769 à Strasbourg, où son père, alors capitaine d'artillerie, dirigeait une manufacture d'armes (2). Après avoir fait ses études à l'école

(1) On a encore de Senar un opuscule publié de son vivant et intitulé *les Brigands de la Vendée en évidence*, an 3 (1794), in-8°, qui donna naissance à la *Théorie des conspirations mise à découvert*, ou *Réponse des patriotes de Tours au libelle de Senar*, etc. A Tours, chez Vauquier et l'Héritier, in-8°. A. B.—T.

(2) Alexandre-François Hureau de Sénarmont était le fils d'un capitaine d'infanterie, chevalier de St-Louis, tué au siège de Spire en 1755. Son grand-oncle, capitaine aide-major, avait été tué de sept coups de feu à la bataille de Cassano en 1709, et un de ses arrière-grands-oncles avait péri de la même manière au siège d'Ath en 1697. D'autres officiers de cette famille étaient morts également sur le champ de bataille. Enfin on peut dire sans exagération que peu de familles ont réuni autant de gloire et d'illustrations militaires.

militaire de Vendôme, il entra au collège de St-Louis à Metz, et fut reçu élève d'artillerie en 1784, lieutenant au régiment de Besançon, puis à celui de Toul, et devint en 1792 capitaine en second d'une compagnie d'ouvriers qu'il suivit à l'armée des Ardennes. Nommé bientôt premier capitaine, il fut employé dans la place de Philippeville, où il épousa vers la fin de 1793, mademoiselle Hufty, fille d'un ancien procureur du roi. Envoyé au commencement de 1794 à l'aile gauche de l'armée des Ardennes qui manœuvrait sur la Sambre, sous les ordres de Charbonnier et de Desjardins, pour s'emparer de Charleroi, il mérita d'être mentionné dans un rapport officiel. Il reçut même à cette occasion du comité de salut public une lettre fort honorable. L'armée de la Moselle étant ensuite venue sur cette frontière, après sa belle marche à travers les Ardennes, et toutes ces divisions ayant été réunies sous le nom d'armée de Sambre-et-Meuse, Jourdan en prit le commandement en chef, et remporta la victoire de Fleurus à laquelle Sénarmont eut quelque part en dirigeant l'artillerie du corps de Kléber à l'aile gauche. Il concourut aussi, un peu plus tard, à la prise de Maëstricht, et fut nommé chef de bataillon le 23 novembre 1794. Atteint alors de la petite vérole, il fut obligé de rester pendant plusieurs mois à Givet. A peine rétabli, il concourut au siège de Luxembourg, et prit le commandement de l'artillerie de cette place lorsqu'elle fut au pouvoir des Français. Dans les campagnes de 1796 et 1797, il commanda le parc de l'armée de Sambre-et-Meuse sous Hoche et Beurnonville, puis il fut distingué par le gouvernement de ce temps-là et appelé dans la capitale, pour y faire partie du comité d'artillerie. Il occupait cette place importante en 1799, à l'époque du 18 brumaire. Bientôt remarqué par celui que cette révolution avait conduit au pouvoir suprême, il fut chargé, dans le mois de mars 1800, d'un commandement dans l'armée de réserve, destinée à réparer en un jour toutes les pertes que la France avait faites depuis deux ans. Ce fut lui qui, dans cette mémorable campagne de Marengo, conduisit l'artillerie sur le mont St-Bernard et sous le canon du fort de Bard, puis au passage du Pô, où il jeta des ponts avec une vitesse prodigieuse, admirée et récompensée aussitôt par le premier consul, qui le fit colonel et lui donna, dès que la paix fut signée, le commandement du 6^e régiment d'artillerie à Rennes. Sénarmont passa, en 1804, au camp de Boulogne où il commanda le personnel de l'équipage de siège destiné à la conquête de l'Angleterre, mais qui fut bientôt détourné de cette difficile entreprise pour envahir l'Autriche. Ce fut surtout dans cette brillante campagne qu'il se fit remarquer par son habileté et sa prodigieuse activité. Personne ne pouvait mieux que Napoléon apprécier de tels avantages. Dans les nombreuses promotions qui accompagnèrent son avènement à l'empire, le brave colonel du 6^e d'artillerie ne

devait pas être oublié; cependant le vainqueur de Marengo hésitait encore. « *Vous êtes bien jeune,* » lui dit-il un jour. — *Sire, j'ai votre âge,* » répondit vivement Sénarmont. Cette brusquerie ne choqua point l'empereur, et Sénarmont fut nommé, le 3 mai 1805, sous-chef de l'état-major général d'artillerie. Ce fut en cette qualité qu'il assista à la bataille d'Austerlitz où, chargé d'occuper la position importante de Santen, à l'aile gauche, il s'y maintint avec la plus grande fermeté contre les attaques réitérées du général russe Bagration, ce dont il reçut de nombreuses félicitations. Cependant ce n'est qu'au mois d'août 1806 qu'il fut nommé général de brigade et commandant de l'école de Metz. Ce dernier titre n'était guère qu'honorifique, car il resta toujours sous-chef de l'état-major général à la grande armée, puis chef de l'artillerie au 7^e corps que commandait Augereau. Il assista aux batailles d'Iéna, de Golymin et d'Eylau, où il se signala encore par son habileté et sa bravoure. Mais ce qui le distinguait plus particulièrement des autres chefs, c'était sa haine pour le pillage et les désordres de toute nature. Ces généreux sentiments se peignirent bien dans une de ses lettres de cette époque. A Eylau, toujours au poste le plus périlleux, ce ne fut que par une sorte de miracle que Sénarmont échappa encore une fois à la mort. Rien de plus touchant que les simples expressions dont il se servit pour en faire part à son frère. « Oui, très-certainement, la Providence « veillait sur moi à Preussich-Eylau, où j'ai porté « mon artillerie à 250 toises en avant de ma première position, avec la ferme conviction que « j'allais être tué, et je vous disais à tous mentalement un éternel et tendre adieu..... » Après la dissolution, ou plutôt l'anéantissement du 7^e corps, Sénarmont fut nommé au commandement de l'artillerie du 1^{er} qui couvrait le siège de Dantzig, sous les ordres de Victor, et qui ne tarda pas à reprendre à l'aile gauche de la grande armée la place qu'il tint si glorieusement à la bataille de Friedland, la dernière de cette guerre, où Sénarmont joua un si beau rôle. Ce fut là qu'il donna à l'artillerie une impulsion qui étonna Napoléon lui-même. Voyant ce brave général, qui avait concentré toute l'artillerie du 1^{er} corps et allait attaquer avec elle seule le centre de la ligne russe à cent toises de ses batteries, il le crut gravement comproimis, et dépêcha son aide de camp Mouton pour reconnaître la cause d'un pareil mouvement. « *Laissez-moi faire,* répondit Sénarmont emporté par son ardeur, *je réponds de tout!* » Et quand l'aide de camp revint, l'empereur avait déjà jugé la manœuvre; il dit en souriant : *Ces artilleurs sont de mauvaises têtes qui voient quelquefois mieux que nous; laissons-les faire.* Et, en effet, ce mouvement audacieux avait décidé la victoire. Napoléon le reconnut franchement en disant : *Sénarmont, vous avez fait mon succès.* Et il y mit d'autant plus d'importance que

cette manœuvre rentrait dans ses propres idées sur l'emploi de l'artillerie. Il n'en avait pas encore vu d'application aussi positive, aussi heureusement exécutée, et il s'en servit depuis avec beaucoup de succès dans plusieurs occasions, notamment à Wagram. Cette bataille de Friedland est sans contredit celle où Sénarmont déploya le plus d'habileté et de valeur. Cependant, bien que parvenu au premier rang de l'armée, Sénarmont n'était pas content de sa position. Il n'avait pas servi en Egypte, fort peu en Italie, et il avait à se plaindre de plusieurs passe-droits. Son bonheur eût été de finir sa vie au milieu de sa famille à Dreux, qui était sa ville de prédilection, quoiqu'il n'y fût pas né. Aussitôt après la paix de Tilsitt il demanda un congé. « Dans le courant « de cette guerre, écrivait-il au prince de Neuf-
« châtel, j'ai perdu mon père. Père de famille
« moi-même, j'ai à terminer des affaires très-
« urgentes dont dépend le sort de mes enfants.
« L'artillerie du 1^{er} corps est dans le meilleur
« état; et en très-peu de temps je le rejoindrais,
« si les circonstances l'exigeaient. L'empereur a
« paru satisfait de mes services et de ma conduite
« dans la campagne que nous venons de faire,
« et notamment aux batailles d'Eylau et de Fried-
« land. » En conséquence, il fut mis en congé et nommé président à vie du collège électoral d'Eure-et-Loir, où il reçut de nombreux témoignages d'estime et d'admiration; mais il ne resta pas longtemps dans cette heureuse position. Bientôt commença la funeste guerre d'Espagne, et dès le 26 août 1808 Sénarmont reçut ordre d'aller encore une fois prendre le commandement de l'artillerie du 1^{er} corps, qui venait d'être transporté des bords du Niémen au delà des Pyrénées. Deux mois après il était à Burgos passant en revue cette excellente troupe, lorsque tout à coup parut à côté de lui Napoléon qu'il n'avait pas vu depuis Friedland. « Vous avez une belle troupe, lui dit
« l'empereur. — Oui, sire, mais encore plus brave
« que belle. — Je le sais, vous m'avez rendu un
« immense service à Friedland; je crois encore
« entendre votre terrible canonnade : savez-vous
« que vous m'avez un instant fait peur? » — Le
maréchal Lannes venait de gagner la bataille de Tudela; il s'agissait de reprendre Madrid et d'enlever les défilés du Sommo-Sierra défendus par de bons retranchements et des troupes qu'animaient le désespoir et le plus ardent patriotisme. Sénarmont dirigea toutes les attaques, surmonta tous les obstacles, et dès le 3 décembre l'armée française tout entière parut en bataille sous les murs de Madrid. Ce fut encore l'artillerie du 1^{er} corps que Napoléon chargea des attaques, et qui en moins de trois jours réduisit à capituler une ville dont la garnison et les habitants avaient juré de s'ensevelir sous ses ruines. Napoléon, qui fut témoin de tout, en exprima sa satisfaction à Sénarmont sur le champ de bataille, et le nomma général de division. Il lui avait accordé, peu de

temps auparavant, une dotation de dix mille francs avec le titre de baron et celui de commandant de la Légion d'honneur. Ainsi parvenu à l'apogée de sa carrière, Sénarmont désirait plus que jamais d'aller vivre et mourir au milieu des siens, mais il ne devait pas en être ainsi; cette guerre n'était qu'à son début; le 1^{er} corps dont il dirigeait l'artillerie devait y combattre encore longtemps, avec de nombreuses vicissitudes; et Sénarmont n'était pas destiné à en voir la fin. Il triompha d'abord à Ucles, à Medellin. Moins heureux à Talavera, il y eut un cheval tué sous lui et fit quelques pertes dans son artillerie, pertes que l'envie exagéra et que l'empereur, lorsqu'il eut reconnu la vérité par l'examen de rapports contradictoires, n'attribua qu'au général Sébastiani, à qui il fit retenir sur ses appointements le prix de deux pièces de canon abandonnées à l'ennemi. Sénarmont, voyant avec peine que dans le rapport officiel on n'avait pas rendu justice aux officiers de l'artillerie badoise qui avaient pris part à l'action d'une manière fort honorable, écrivit lui-même au grand-duc, pour lui en témoigner sa satisfaction, ce qui avait quelque chose d'irrégulier, il faut en convenir, et fut sévèrement blâmé par l'empereur. La bataille d'Ocana, que livrèrent aux Espagnols trois corps de l'armée française sous les ordres du maréchal Soult, fut plus heureuse. Sénarmont y commandait toute l'artillerie qui *fit encore merveille*, selon sa propre expression dans la lettre qu'il en écrivit à son frère. Favé, dans son *Histoire de la tactique*, a parlé avec plus d'étendue de ce beau fait d'armes : « Qui n'admirerait la belle combinaison
« du général Sénarmont? Il sait qu'on doit tourner
« la droite de l'ennemi, qui alors sera obligé
« d'exécuter un changement de front en arrière.
« Alors, au lieu d'aller prendre part directement
« à cette attaque, il commence par battre le
« centre qui menace de percer, et le force de
« reculer. Tranquille ensuite de ce côté, il exécute
« un changement de front qui lui permet d'en-
« filer toute la ligne espagnole. Mais si cette
« combinaison est belle, c'est l'exécution surtout
« que nous devons admirer. Elle peut être en-
« travée par le feu des nombreux tirailleurs,
« placés dans le ravin. Dans toute autre circon-
« stance ce ne serait point à l'artillerie à les éloi-
« gner, mais ici pour être plus sûr du succès,
« pour qu'il ne puisse manquer par des causes
« indépendantes de lui, c'est avec de l'artillerie
« même que Sénarmont protégea ses batteries
« contre les tirailleurs que le terrain favorisait.
« L'action doit durer peu; il n'épargne pas la mi-
« traille, et parvient à son but... » Ce but était la destruction de l'armée espagnole; et en effet, bientôt poursuivie avec la plus grande vigueur, elle met bas les armes par colonnes entières, perd ses canons, ses drapeaux; et ce qui peut s'échapper disparaît. Bientôt Sénarmont arriva sous les murs de Cadix, où il fut encore une fois chargé

de diriger l'artillerie de siège. Déjà il avait établi plusieurs batteries, lorsque le 25 octobre 1810, voulant essayer la portée de ses canons, accompagné seulement de quelques officiers, il fut frappé d'un obus tiré des batteries de la place et mourut sur-le-champ. Ce fut pour toute l'armée un très-déplorable événement, elle porta le deuil pendant un mois, et le maréchal Soult qui la commandait l'annonça par un ordre du jour dans les termes les plus flatteurs. On lui rendit tous les honneurs de son grade, et les généraux Villatte et Cassagne prononcèrent son oraison funèbre. Plus tard un service fut fait à sa mémoire par ordre de l'empereur. Son cœur embaumé fut apporté à l'église Ste-Geneviève à Paris. Son corps, ainsi que celui du général Degenne, mort à côté de lui, fut déposé dans une chapelle de Chiclana, où le commandant de l'artillerie française Tirlet n'en trouva aucune trace lorsqu'il voulut le reconnaître en 1823. Une populace insensée avait dès longtemps jeté au vent la cendre de celui de nos généraux qui l'avait le plus généreusement protégée. Le conseil-général d'Eure-et-Loir avait voté en 1811 un monument à sa mémoire, mais cette décision n'a pas eu de suite. L'amitié fraternelle a suppléé à cet oubli en faisant placer un marbre qui rappelle son souvenir dans une chapelle de l'église de Dreux. Son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Etoile, et son buste à Versailles dans la galerie des généraux morts sur le champ de bataille. — Le général Marion, qui fut son ami, a publié : *Mémoires sur le lieutenant général d'artillerie baron de Sénarmont, rédigés sur la feuille officielle du dépôt de la guerre, sa correspondance privée, ses papiers de famille, etc.*, Paris, 1846, in-8°. M-D J.

SÉNARMONT (HENRI HUREAU DE), minéralogiste et physicien français, de la même famille que le précédent, né à Broué le 6 septembre 1808, fit d'excellentes études, au sortir desquelles (1826) il entra à l'école polytechnique. Il fut admis ensuite dans le corps des mines. Devenu ingénieur ordinaire à Paris, il fut nommé ensuite ingénieur en chef le 22 mars 1848. Ses travaux scientifiques, abrégés par une trop courte carrière, lui valurent le titre d'examineur de physique à l'école polytechnique même, puis celui de professeur de minéralogie à l'école des mines; enfin, en 1852, après la mort de Beudant, il devint membre de l'Institut (Académie des sciences). Ce savant professeur mourut le 30 juin 1862. Une de ses dernières volontés fut qu'il ne serait l'objet d'aucun éloge public. Sénarmont s'occupa surtout de cristallographie, de physique et de zoologie, et il soumit à l'Académie dont il faisait partie divers mémoires d'une haute portée scientifique, qui ont paru dans les recueils spéciaux, tels que les *Annales des mines*, les *Annales de physique et de chimie*. Dans le nombre de ces mémoires, on doit surtout citer les suivants : 1° *Sur les modifications que la réflexion spéculaire sur un*

miroir métallique imprime aux rayons de lumière polarisée, 1840; 2° *Sur la géologie des départements de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne*, 1843; ou divisément : 1. *Essai d'une description géologique du département de Seine-et-Marne*, Paris, 1844, in-8°; 2. *Essai d'une description géologique du département de Seine-et-Oise*, ibid., 1844; 3° *Sur la réflexion et la double réfraction de la lumière par les cristaux doués de l'opacité métallique*, 1847; 4° *Sur la conductibilité des substances cristallisées par la chaleur*, 1847; 5° *Sur la conductibilité superficielle des corps cristallisés pour l'électricité de tension*, 1850. On doit encore à Sénarmont une traduction du *Traité de cristallographie* de W.-H. Miller, 1842, in-8°. Z.

SENAULT (JEAN-FRANÇOIS), fils de Pierre Senault, secrétaire du roi, commis au greffe du parlement de Paris et l'un des Seize sous la Ligue, naquit à Anvers en 1604 ou, selon d'autres, en 1599. Il montra autant de modération et de douceur que son père avait été fougueux et emporté. Après avoir fait ses premières études à Douai, il vint les continuer à Paris. Touché de sa modestie et de sa piété, le P. de Berulle, fondateur de l'Oratoire, l'attira, en 1618, dans sa congrégation naissante. Senault en sortit au bout de cinq ans; mais, s'étant attaché de nouveau, en qualité d'aumônier, au P. de Bérulle, devenu cardinal, il y rentra en 1628. Ses supérieurs l'engagèrent à se vouer au ministère de la prédication. Il s'y prépara durant quinze années entières par une étude approfondie de la théologie, de l'Ecriture et des Pères. Il joignit à cette étude la lecture des meilleurs auteurs que pouvait lui offrir alors la littérature française et surtout celle d'Amyot, qui, malgré son français déjà vieilli, lui apprit à former ses phrases et ses périodes. Après s'être ainsi muni d'un grand fonds de doctrine, il prêcha quarante stations dans les principales églises de la capitale et des provinces. Ses sermons, écrits avec beaucoup d'ordre, de pureté et de goût, lui méritèrent les applaudissements de tout ce qu'il y avait de plus distingué à la cour et à la ville. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à purger la chaire de ce défaut de méthode, de ce vain étalage d'érudition profane et de ce langage confus qui la déshonoraient, et, le premier, il introduisit dans les sermons des divisions, jusqu'alors inconnues. Les talents oratoires étaient relevés en lui par tous les avantages extérieurs. Une belle prestance, un port grave, un air majestueux, une voix nette et sonore, des gestes nobles et réglés en faisaient un véritable orateur. Ce fut avec de tels avantages qu'il ouvrit la carrière des grands prédicateurs du 18^e siècle, qui, en le surpassant, ne l'ont pas fait oublier. Sa réputation inspira à plusieurs prédicateurs de son temps, incapables de composer eux-mêmes des sermons, le désir de se procurer les siens. Parvenus à en faire transcrire plusieurs pendant qu'il les prêchait, en

apostant des copistes au bas de la chaire, ils se mirent à les débiter, soit dans les églises les moins fréquentées de Paris, soit dans celles des provinces. C'est ainsi qu'à Clermont il se vit obligé de changer la forme d'un avent, par un travail forcé, qui lui causa une grave maladie, parce qu'un religieux l'y avait prêché l'année précédente. Pour n'être plus exposé à un pareil inconvénient, il composa des doubles stations, précaution qui lui fut très-utile à Bourges, à Marseille et à Toulouse. Pendant qu'il était supérieur du séminaire de St-Magloire, le P. Senault s'appliqua à former, dans la carrière qu'il avait parcourue avec tant de distinction, de jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels on compte Mascaron, l'abbé de Fromentières, les PP. Hubert, la Roche, etc. Le P. Bourgoïn, supérieur général de l'Oratoire, étant mort en 1662, Senault fut choisi pour lui succéder, et ses confrères n'eurent aucun égard aux représentations qu'il fit pour refuser cet honneur. La confiance qu'il inspira dans l'exercice de ces honorables fonctions fut aussi générale que les suffrages qui l'avaient placé à la tête de son ordre avaient été unanimes, et il administra avec tant de bienveillance qu'il fut appelé *les délices de la congrégation*. Il y avait dix ans qu'il était revêtu de la dignité de supérieur général lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, dont il mourut le 3 août 1672. L'abbé de Fromentières, son disciple, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre, qui fut imprimée après avoir subi quelques suppressions ordonnées par la cour (voy. FROMENTIÈRES). Le P. Senault ne voulut jamais accepter ni pensions ni bénéfices, bien qu'on lui en eût offert souvent avec instance. Il refusa plusieurs fois la dignité épiscopale, et il répondit un jour à la reine mère, qui le pressait d'accepter un brevet pour le premier évêché considérable qui viendrait à vaquer : « Je vous déclare, madame, qu'à l'âge que j'ai, bien loin d'être disposé à sortir de l'Oratoire pour mourir évêque, si j'étais évêque, je quit-
« terais mon évêché pour avoir la consolation
« de mourir dans l'Oratoire. » C'est par un tel désintéressement qu'il conserva toujours la liberté de son ministère et qu'il dit quelquefois des vérités peu agréables aux courtisans, sans jamais compromettre la dignité du caractère dont il était revêtu. Instruit que les dames de la cour, sans en excepter la reine mère, ne se faisaient point scrupule d'aller à la comédie et au bal, les jours même où elles s'étaient approchées de la sainte table, il ne craignit point de s'exprimer avec force, en chaire et en leur présence, contre un pareil scandale. Les courtisans ne manquèrent pas de relever devant Anne d'Autriche la hardiesse du prédicateur. Mais cette princesse, qui avait une estime particulière pour le P. Senault, le remercia le lendemain de lui avoir fait connaître une faute dont on ne lui avait jamais parlé. Elle promit de s'en corriger, et elle tint

XXXIX.

parole (1). On a lieu d'être surpris que ce prédicateur, qui a publié tant d'ouvrages sur toutes sortes de sujets, n'ait fait imprimer aucun de ses sermons de morale et de ses discours sur les mystères, qui furent le principal fondement de sa réputation. On n'en a trouvé après sa mort que des abrégés écrits de sa main, mais hors d'état d'être mis au jour. Nous avons de lui : 1° *Panegyriques des saints*, Paris, 1656, 1657 et 1658, 3 vol. in-4°; réimprimés in-8°. Ces panegyriques sont supérieurs à tout ce qui avait été composé jusqu'alors dans ce genre; mais ils manquent d'élevation et de mouvement; et le style se ressent trop du temps où ils ont été composés. L'épître dédicatoire à la reine Anne d'Autriche est remarquable, en ce qu'il y demande grâce pour certains faits apocryphes qu'il y rapporte, n'ayant pas cru, dit-il, en parlant au peuple, devoir combattre ses préjugés, de peur d'affaiblir sa dévotion. Le P. Senault avait prononcé un assez grand nombre d'oraisons funèbres, qui furent imprimées séparément : elles eurent du succès dans le temps; mais elles ne sauraient soutenir le parallèle avec les chefs-d'œuvre de Bossuet, de Fléchier, ni même avec quelques-unes de Mascaron. Celles de Marie de Médicis et de Louis XIII présentaient des sujets difficiles à traiter : il s'en tira avec beaucoup d'adresse. L'épître dédicatoire à Gaston d'Orléans est un modèle de délicatesse, à une époque où il était si dangereux de parler des affaires d'Etat sans se compromettre avec l'un ou l'autre des deux partis qui divisaient la cour. 2° Un traité *De l'usage des passions*, Paris, 1644, in-4°, souvent réimprimé sous différents formats et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première traite des passions en général et la dernière de chacune en particulier. 3° *Paraphrases sur Job*, Paris, 1637. Ce livre, bien écrit et digne d'un philosophe chrétien, est le premier qui soit sorti de la plume du P. Senault. Il eut neuf éditions, dont la neuvième est de Rouen, 1667. 4° *L'Homme criminel, ou la Corruption de la nature par le péché*, Paris, 1644, in-4°; 5° *L'Homme chrétien, ou la Réparation de la nature par la grâce*, Paris, 1648, in-4°. L'auteur, après avoir exposé les misères de l'homme dans le traité précédent, lui offre dans celui-ci les consolations et les ressources de la grâce. 6° Plusieurs vies de personnes distinguées par leur éminente piété. Il existe une vie manuscrite de Senault, par le garde des sceaux Marillac, son ami, qui contient des faits curieux. — SENAULT (Joseph), neveu du précédent, dominicain et docteur en théologie, exerça comme son oncle le ministère

(1) Fromentières avait comparé le courage de Senault, prêchant en présence d'Anne d'Autriche, à celui de St-Ambroise déclamant contre les jeux qui avaient lieu devant la statue de l'impératrice Eudoxie et interdisant l'entrée de l'église à Théodose le Grand.

de la prédication pendant quarante ans, à Paris et dans plusieurs provinces. Ses *Oeuvres choisies*, contenant cent cinquante projets de discours, en forme de sermons, sur tous les mystères, ont été imprimées en 1691, 2 vol. in-8°. T—D et V—R.

SENAULT (JEAN-FRANÇOIS-ALBERT-IGNACE-JOSEPH), général français, né le 26 décembre 1762, descendait de Pierre Senault, greffier au parlement de Paris, dont un arrêt du conseil du 18 février 1721 reconnut la noblesse. A dix-sept ans, il entra dans la marine en qualité de volontaire d'honneur, pour aller secourir les Américains, et dans le combat de la frégate *le Robecq*, commandée par le contre-amiral Van Stabel, contre le vaisseau anglais *le Crocodile*, il eut le bras gauche emporté. En 1788, lors de l'insurrection des provinces de Belgique contre l'Autriche, il alla servir dans les rangs des patriotes, et il se trouvait à la victoire de Turnhout, où il passa l'Escaut avec Van der Mersch. A Gand, il était au nombre des habitants qui chassèrent la garnison autrichienne. S'étant ensuite enrôlé dans les armées françaises, il y parvint, dès l'année 1792, au grade de chef de bataillon et concourut, quoique mutilé, à toutes les affaires de cette campagne, notamment à celles de Valmy et de Jemmapes. Le 10 septembre 1793, il reçut deux coups de baïonnette en forçant les redoutes de la forêt de Mormale, près de Preux-aux-Bois. A peine rétabli, il reprit les armes, et le 7 octobre suivant, il fut nommé colonel à la place de Richtersleben, tué à ses côtés. Dix jours après, il fut de nouveau blessé en poursuivant l'ennemi. Devenu enfin général de brigade, il commanda successivement les places de Mons, Bruxelles et Montmédy. Sous la restauration, il fut mis à la retraite et mourut vers 1834, dans un âge avancé. Il était membre de l'athénée de Paris.

C—H—N.

SENAUX (MARGUERITE DE), née à Toulouse en 1590, était fille de François de Senaux, seigneur de Montbrun. Mariée à Raimond de Garibal, conseiller au parlement de Toulouse, elle lui communiqua ses sentiments de piété, et ces deux époux formèrent le projet de se retirer définitivement du monde. Raimond de Garibal entra dans la chartreuse de Toulouse, et sa femme prit le voile le même jour dans le couvent de Ste-Catherine de Sienne, de la même ville. La réputation de cette héroïne chrétienne se répandit bientôt jusque dans la capitale. La comtesse de St-Paul l'appela à Paris pour y fonder le monastère des filles de St-Thomas, qu'on établit dans le faubourg St-Marcel, le 6 mars 1627, puis au Marais du Temple, et qui fut transféré plus tard au bout de la rue Vivienne. Marguerite de Senaux sortit de ce monastère en 1636 pour fonder celui de la Croix, qu'on plaça successivement près St-Eustache, puis non loin du Louvre et enfin dans le faubourg St-Antoine. C'est là qu'elle passa le reste de ses jours, jouissant de l'estime

de tous ceux qui la connaissaient et particulièrement de la reine Anne d'Autriche. Elle mourut le 7 juin 1657, âgée de 67 ans. — Le dernier rejeton de cette illustre famille, *Pierre-Madeleine de Senaux*, conseiller au parlement de Toulouse, périt sur l'échafaud révolutionnaire, à Paris, le 14 juin 1794.

Z.

SENAVE (JACQUES-ALBERT), peintre, né le 12 septembre 1758 à Loo, près de Furnes, était fils d'un boulanger. Il annonça de bonne heure des dispositions pour le dessin. Un chanoine régulier de l'abbaye de Loo, qui cultivait la peinture, ayant vu les esquisses du jeune homme, le prit en affection et lui enseigna les premiers principes de l'art. Il engagea même son père à l'envoyer à Dunkerque pour y suivre les cours de l'académie ; mais, afin de le mettre en état de pourvoir à son existence, on le plaça chez un boulanger de cette ville. Celui-ci ne lui laissant pas le temps de vaquer à ses études, Senave s'enfuit et retourna dans la maison paternelle. Quelques amis vinrent à son secours, et, abandonnant tout à fait la boulangerie, il reprit le chemin de Dunkerque, où, après trois ans de travaux assidus, il remporta le premier prix de l'académie. Ayant suivi son professeur à l'école de dessin de St-Omer, il alla deux fois à Paris dans le but de perfectionner ses talents ; mais ses moyens pécuniaires ne lui permirent pas d'y rester longtemps. Dans l'intervalle, il revint à Loo, où il travailla pour un riche propriétaire, puis exécuta un tableau de *l'Assomption* pour l'église du lieu. Ses protecteurs le firent admettre comme élève à l'académie d'Ypres, érigée par l'impératrice Marie-Thérèse. L'évêque de cette ville lui commanda plusieurs tableaux et lui témoigna une bienveillance qui semblait assurer son avenir ; mais la mort du prélat renversa les espérances de l'artiste. Il retourna à Paris, fréquenta l'Académie royale de peinture, reçut de bons conseils du professeur Suvée, son compatriote (*voy. SUVÉE*), travailla d'après nature et remporta deux prix. Ayant acquis par ses talents une certaine fortune, il se maria et eut un fils qui, après avoir terminé d'excellentes études classiques, s'appliquait à la peinture avec autant d'ardeur que de succès, lorsque la mort l'enleva à l'âge de 22 ans ; sa mère le suivit de près dans la tombe. Cette double perte accabla Senave ; il chercha un allègement à sa douleur dans la pratique de son art et même dans la culture de la poésie française et flamande. Informé que ses parents avaient laissé quelques dettes, il s'empressa d'aller à Loo, réunit les créanciers et les solda intégralement. Il assura aussi une pension alimentaire à la veuve d'un de ses frères. En 1821, il fit encore un voyage en Belgique pour offrir son tableau représentant une *Réunion d'artistes dans l'atelier de Rembrandt* à l'académie d'Ypres, qui le nomma directeur honoraire. Il donna à l'église de Loo, sa ville natale, une

autre production représentant les *Sept œuvres de miséricorde*, et, à cette occasion, il distribua aux pauvres d'abondantes aumônes. Partout où il passa on lui décerna de grands honneurs, qui lui causèrent une vive émotion. Revenu à Paris, il fut atteint de paralysie au côté droit, et ce funeste accident le plongea dans un profond chagrin; cependant, il parvint à se servir assez habilement de la main gauche pour écrire lisiblement et même pour dessiner; il fit ainsi son propre portrait à la mine de plomb, de deux manières, en face et de profil. La société royale des beaux-arts et de littérature de Gand le nomma, en 1822, membre honoraire de la classe de peinture, et chargea même Van Roo de rédiger sur cet artiste une notice biographique qui a été insérée dans les *Annales de la Belgique* et imprimée séparément avec la gravure au trait et l'explication de son tableau représentant l'atelier de Rembrandt; cette gravure avait déjà paru dans les *Annales du salon de Gand*, 1822, pl. 55. Après avoir contracté un second et heureux mariage, Senave mourut à Paris le 22 février 1823, et fut inhumé au cimetière du Père-Lachaise, où un monument lui a été érigé. Outre les productions qu'il a laissées en Belgique et en France, d'autres en plus grand nombre sont répandues dans la Russie, l'Allemagne, la Suisse, l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique. La plupart des tableaux de Senave, dans le genre de Téniers, représentent des fêtes flamandes, des scènes comiques, et se distinguent par la pureté du dessin, l'originalité de la composition et l'imitation parfaite de la nature.

P—RT.

SENDIVOG (MICHEL), alchimiste polonais, né vers 1566 près de Sandez, dans le palatinat de Cracovie, était fils naturel d'un gentilhomme nommé Sendimir, qui lui fit faire ses études. Sendimir mourut trop tôt pour son fils, qui, resté sans direction dans ses études, lut avec avidité des livres d'alchimie, notamment ceux d'Arnauld de Villeneuve. Ne rêvant plus qu'à la pierre philosophale, il fit connaissance avec Nicolas Wolsky, grand maréchal de Pologne, qui, croyant fermement à l'alchimie, et travaillant depuis plusieurs années au *grand œuvre*, pensa que ce jeune adepte lui serait fort utile pour exécuter le projet qu'il avait formé d'aller recueillir en Allemagne et de rapporter en Pologne un secret qu'il poursuivait depuis longtemps. La crédulité et l'avidité des princes allemands avaient alors inondé cette contrée de charlatans qui leur promettaient des richesses. Bien endoctriné par son protecteur, Sendivog partit, muni d'argent et de lettres de recommandation. Désirant sincèrement être initié aux mystères de l'art, il rencontra nombre de gens qui se donnèrent pour possesseurs de la pierre philosophale, et, par ses assiduités, s'efforça de leur arracher ce secret merveilleux. Il fréquenta, entre autres, un Anglais qui, sous le nom d'Alexandre Sidonius ou du *Cosmopolite*, est

célèbre dans les fastes de l'alchimie. Ce jongleur courait l'Allemagne depuis plusieurs années, faisant des dupes au moyen de sa teinture d'or et de sa dextérité dans les expériences. Il se tint tellement sur la réserve que Sendivog fut obligé de retourner en Pologne, à peu près aussi avancé qu'il en était sorti, si ce n'est qu'il y rapporta beaucoup de livres d'alchimie et des idées un peu plus embrouillées qu'auparavant. Quoique Wolsky n'eût pas lieu d'être satisfait du résultat de ce voyage, il ne retira cependant pas ses bonnes grâces à Sendivog, et il le fit travailler à ses frais. Tout à coup on apprend que l'Anglais est arrêté en Saxe. Aussitôt Sendivog, qui voit dans cet événement une occasion de s'attacher intimement le *Cosmopolite* en lui procurant sa liberté, communique sa pensée à Wolsky; celui-ci partage cette opinion et lui donne une somme d'argent; elle ne paraît pas suffisante à Sendivog pour exécuter son projet; il vend quelques morceaux de terre que son père lui avait laissés, et, le cœur plein d'espérance, vole en Allemagne. Son plan s'effectue suivant ses desirs; l'Anglais est arraché par ruse à sa captivité, et ne peut trouver assez d'expressions pour remercier son libérateur. Sendivog ne lui demande pour récompense que de connaître son secret; l'Anglais l'instruit de quelques pratiques communes et lui donne une certaine quantité de sa teinture d'or, qui devait le dédommager de tout ce qu'il avait dépensé. Sendivog regagne la Pologne, espérant pouvoir imiter la teinture. Peu de temps après son retour, ayant reçu la nouvelle de la mort de l'Anglais, il court à la ville où celui-ci a cessé d'exister, se flattant de découvrir au moins une partie de ses secrets. Comme tous les faiseurs d'or, le *Cosmopolite* était mort dans la misère; Sendivog n'eut pas de peine à persuader à une Bavarroise, qui avait été la concubine du *Cosmopolite*, de s'attacher à lui; mais elle ne lui apporta d'autre secret que le *Livre de la pierre philosophale*, en douze chapitres, ouvrage connu aussi sous le nom de *Livre des douze traités*; il contenait tous les procédés de la transmutation, exposés d'une manière très-détaillée, mais dans un style tellement inintelligible, que jamais personne n'y a rien compris. Cette obscurité n'effraya pas Sendivog; il recommença de nouveau à souffler et à distiller. N'ayant, malgré ses efforts, rien obtenu, il fit imprimer le livre avec des additions, et par là devint un imposteur d'une autre sorte; car, ainsi que l'observe Adeling, son biographe, l'expression n'est pas trop forte, des rêveries de ce genre ayant, malgré leur absurdité évidente, causé un grand tort à beaucoup de familles. Sendivog séjourna quelque temps en Pologne, à Krepitz, ville qui appartenait à Wolsky, et il y travailla au *grand œuvre* avec quelques aventuriers, parmi lesquels se trouvait un certain Joseph, Espagnol de nation, un peu plus habile chimiste que Sendivog, puis-

qu'il préparait et vendait des médicaments dont le produit payait en partie les dépenses de ses folles expériences. Sendivog, qui aimait la dépense, arrachait de temps en temps à Wolsky des sommes considérables ; mais celui-ci finit par ouvrir les yeux, et il demanda l'argent qu'il lui avait prêté. Alors le charlatan fut contraint de s'en aller en Allemagne, où, avec sa teinture et quelques tours de passe-passe, il exploita la crédulité des princes du pays. Tout son secret était de plonger dans cette teinture le fer, l'argent et le cuivre rougis au feu, et de leur donner ainsi une couleur qui imitait celle de l'or. Cette apparence suffisait pour satisfaire les hommes avides et crédules, et le jongleur en profitait pour se faire payer fort cher ; mais sa liqueur diminuait, il voulut en composer lui-même. Son ignorance en chimie l'empêcha de réussir. Pendant qu'il abusait ainsi de la simplicité de ses dupes, il rencontra, vers 1604, à la cour du duc de Wurtemberg, un fourbe qui le passait en audace, et dont il devint le jouet (*voy.* MÜHLENFELS). Après d'autres courses, Sendivog fut attiré à Marbourg par la renommée de Jean Hartmann, professeur de chimie, qui donna en Europe les premières leçons de cette science. Cependant la réputation de Sendivog baissait en Allemagne ; n'y trouvant plus personne disposé à se laisser tromper, il reprit le chemin de la Pologne. A Vienne, il essaya encore de fasciner l'esprit de Ferdinand II avec les effets de sa teinture d'or. Ce prince paraissant peu disposé à croire à la réalité de cette merveille, Sendivog lui persuada qu'il connaissait en Autriche, près de la frontière de Pologne, une mine de plomb fort riche. L'empereur, pour le récompenser, lui fit don du village de Kravarz-Polsky, en Silésie, et d'une maison à Olmutz, où Sendivog se retira et passa le reste de ses jours ; il mourut en 1646. Quelques auteurs prétendent que ce fut à Cracovie qu'il termina sa carrière dans une extrême pauvreté. Sendivog a publié : 1° *Dialogus Mercurii, alchimistæ et naturæ*, Cologne ou plutôt Prague, 1607, in-8°, inséré dans le *Theatrum chymicum*, traduit en allemand et réimprimé plusieurs fois ; 2° *Enigma philosophicum ad filios veritatis*, également inséré dans le *Theatrum chymicum*, et probablement imprimé à part ; 3° *Novum lumen chymicum de lapide philosophorum in 12 tractatus divisum*, Prague, 1607, in-12, et fréquemment réimprimé ; inséré dans le *Theatrum chymicum*, traduit en allemand sous le titre de *Chymisches Kleinod (joyau de chimie)*, par Isaïe de la Croix, Strasbourg, 1681, in-8°, et réimprimé avec le commentaire d'Ortels et d'autres additions, Francfort et Leipsick, 1682, in-8° ; Nuremberg, 1718 ; Vienne, 1749. On a vu plus haut que ce livre n'est pas de Sendivog ; le style en est bien plus figuré et plus allégorique que celui des ouvrages écrits réellement par ce charlatan ; c'est pourquoi ces derniers sont peu estimés des adeptes,

qui ne veulent voir qu'à travers des nuages les objets fantastiques qu'ils cherchent à saisir. On a suivi dans cette notice sur Sendivog sa biographie écrite par Adelung dans son *Histoire de la folie humaine* ; il y démontre avec beaucoup de sagacité l'inexactitude des détails donnés par Desnoyers, que P. Borel a insérés dans son *Trésor des recherches et antiquités gauloises et françaises* (au mot *Cosmopolite*). Borel a aussi fait entrer dans ce livre d'autres détails qu'il tenait du polonais Bodowsky. Lenglet Dufresnoy les a recueillis dans son *Histoire de la philosophie hermétique*. Ils sont beaucoup plus romanesques que les précédents, et Adelung a également prouvé qu'ils ne méritaient aucune confiance. Lenglet Dufresnoy a fait sur le récit de Bodowsky des observations qui décèlent peu de critique historique. Le même reproche s'adresse à l'auteur d'un livre allemand intitulé *Essai sur l'histoire de l'alchimie*, Leipsick, 1785, in-8°. Ce dernier cite, parmi ses autorités, une *Vie de Sendivog*, par Jean Lange, Hambourg, 1683 ; et Adelung déclare que cet ouvrage est cité à tort ; car les particularités qu'il contient ne ressemblent nullement à celles qu'on lit dans l'*Histoire de l'alchimie*. Le livre de Lange, médecin infatué des rêveries du *grand œuvre*, n'est que la traduction allemande d'une version française de la vie de Sendivog, écrite en italien par Poliarcho Micigno ; c'est cet auteur qu'Adelung a suivi, en dégageant son récit de quelques invraisemblances. E—s.

SENEBIER (JEAN), naturaliste et bibliographe, naquit à Genève au mois de mai 1742. Son père, qui devait sa fortune au commerce, désirait lui voir embrasser la même carrière ; mais un goût très-vif l'entraînait vers l'étude. Les lettres, la philosophie et les différentes branches de l'histoire naturelle l'occupèrent successivement. Obligé de choisir un état, il se décida pour le ministère évangélique, qui s'accordait plus qu'aucun autre avec ses goûts studieux, et, après avoir achevé ses cours de théologie, il fut admis, en 1763, au nombre des pasteurs. Il fit, peu de temps après, un voyage à Paris, et il en profita pour prendre des leçons de déclamation de l'acteur Brizard et pour consulter, à la bibliothèque de Paris, quelques ouvrages rares et précieux. De retour à Genève, il voulut s'essayer dans un genre que Marmontel avait mis en vogue, et publia des *Contes moraux*, à peine remarqués en France, mais qui furent traduits en allemand. Le célèbre Charles Bonnet (*voy.* ce nom), devenu son ami, lui conseilla de traiter la question proposée par l'académie de Harlem : *En quoi consiste l'art d'observer ?* Le mémoire de Senebier obtint l'accessit et devint dans la suite la base d'un de ses ouvrages les plus utiles et les plus remarquables. Il reçut en 1769 une vocation pour Chaney, où il passa quatre années, partageant son temps entre l'étude de la botanique et les fonctions du pasteur, et faisant servir ses connaissances en his-

toire naturelle à fortifier dans l'âme de ses paroissiens l'amour pour le Créateur. La place de bibliothécaire de Genève étant devenue vacante en 1773, elle fut donnée à Senebier. Il s'occupa sur-le-champ de mettre dans un meilleur ordre la collection confiée à ses soins, et rédigea, de concert avec Diodati, son collègue, le catalogue, par ordre de matières, des livres imprimés, pour faciliter les recherches des lecteurs. Ce travail lui coûta trois ans. Il s'appliqua ensuite à l'examen des manuscrits, dont il fit connaître l'importance par une notice raisonnée qu'on peut regarder comme un modèle en ce genre. Dans l'intervalle, il avait, à la prière de Bonnet, traduit en français les *Opusculs de physique végétale et animale* du célèbre abbé Spallanzani. Cette traduction, qu'il fit précéder de *Recherches sur l'histoire des découvertes microscopiques*, le mit en relation avec le naturaliste italien, et il se forma dès lors entre eux une amitié durable. L'activité de Senebier lui permettait de s'occuper en même temps de ses fonctions de bibliothécaire et de la culture des sciences. Les cours de chimie que Tingry ouvrit à Genève facilitèrent à Senebier les moyens d'acquérir de nouvelles connaissances, qui tournèrent au profit de ses observations d'histoire naturelle. Dans les mémoires qu'il publia sur l'influence de la lumière solaire, il démontra qu'elle agissait puissamment sur la décomposition de l'acide carbonique par les végétaux; mais il soutint l'opinion contraire à celle d'Ingenhousz (voy. ce nom) sur la nature de l'air qui s'échappe des feuilles pendant la nuit. Ingenhousz en avait exagéré la qualité délétère, Senebier en exagéra la pureté. Tous les deux se trompaient; mais, dans la dispute qui s'éleva sur ce point, Senebier fut le premier à reconnaître son erreur. Les progrès que la chimie faisait en France, en Allemagne et en Angleterre excitaient vivement son intérêt. Il se hâtait de répéter toutes les nouvelles expériences, et si quelquefois il fut entraîné à des écarts, il parvint aussi à des découvertes utiles. Nommé membre de la société météorologique de Manheim, il se chargea de coopérer à l'ouvrage qu'elle préparait sur les rapports de l'état de l'atmosphère dans les différentes parties du globe, et, en 1785, il commença des observations qu'il continua pendant huit ans avec une exactitude scrupuleuse. Il publia, la même année, la traduction de l'ouvrage de Spallanzani sur la *génération des animaux et des plantes*. Les *Expériences* du naturaliste italien sur la *digestion de l'homme*, que Senebier avait traduites en 1783, l'avaient conduit à réfléchir sur la nature et les propriétés du suc gastrique. Il découvrit enfin qu'il pouvait être employé dans le traitement des ulcères chroniques, et diverses expériences confirmèrent sa conjecture. On a encore cité ses expériences, ainsi que celles de Spallanzani, comme ayant jeté un grand jour sur la respiration animale. Sans négliger ses études favorites,

il s'occupait de l'*Histoire littéraire de Genève*, ouvrage qui demandait des recherches immenses. Il devint en 1787 l'un des rédacteurs du journal de cette ville et l'enrichit d'un grand nombre d'articles importants. L'année suivante, il consentit à se charger de la partie physiologie végétale pour l'*Encyclopédie méthodique*, et il ne mit que trois ans à terminer cette tâche. La révolution de Genève le força de s'éloigner de cette ville, et il se réfugia chez les parents de sa femme, à Rolle, dans le pays de Vaud. Ce fut dans cette retraite qu'il refondit les matériaux qu'il avait fournis à l'*Encyclopédie* et qu'il en composa l'un des ouvrages de botanique les plus intéressants pour ceux qui ne bornent pas cette science à une nomenclature de plantes et à des divisions systématiques (voy. COMPARETTI). La traduction des voyages de Spallanzani dans les Deux-Siciles et des expériences sur le tannage des cuirs, dont le résultat fut la découverte du procédé pour les rendre imperméables, occupèrent aussi Senebier dans sa solitude; et, malgré des travaux si variés, il trouvait encore le loisir de donner chaque jour quelques heures à méditer sur la *Téléologie*, ou théorie des causes finales, ouvrage dont il avait conçu le plan dans sa jeunesse et qu'il eut le regret de ne pas pouvoir achever. Senebier revint à Genève en 1799 et consentit à s'associer à la compagnie des pasteurs, qui préparait une nouvelle version de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dès lors il donna beaucoup de temps à la critique sacrée, et il traduisit en entier, du grec, les livres apocryphes. Il était occupé de nouvelles éditions de ses ouvrages et de revoir ses traductions de Spallanzani quand il fut atteint d'une maladie cruelle qui l'enleva, le 22 juillet 1809, à l'âge de 68 ans. La mort de cet homme de bien excita des regrets universels. Maunoir lut l'éloge de Senebier, le 19 décembre suivant, à la société des arts, dont il avait été l'un des membres les plus laborieux. Ce savant appartenait à la plupart des académies de l'Europe, et il était en correspondance avec les hommes les plus distingués. Indépendamment de ses traductions des ouvrages de Spallanzani (voy. ce nom) et d'une foule de mémoires ou d'opusculs insérés dans le *Journal de physique* (voy. ROZIER), dans les *Annales de chimie*, dans les recueils de l'académie de Turin, des sociétés physiques de Lausanne et de Genève, et dans le *Magasin encyclopédique*, on a de lui : 1^o *Essai sur l'art d'observer et de faire des expériences*, Genève, 1775, 2 vol. in-8^e; ibid., 1802, 3 vol. in-8^e. La seconde édition est un ouvrage entièrement neuf par les nombreuses additions que l'auteur y a faites. Après avoir établi que l'art d'observer est celui d'acquérir et de communiquer des idées claires et exactes des objets extérieurs, Senebier indique les qualités et les connaissances nécessaires à l'observateur et les moyens qu'il doit employer pour se garantir de

l'erreur. Il passe ensuite à l'examen des méthodes d'observation et montre comment on peut s'assurer de leur justesse. Il termine enfin par un coup d'œil sur l'art des expériences. Une table analytique très-bien faite complète cet ouvrage. l'un des livres qu'on peut recommander avec le plus de confiance aux personnes qui se livrent à l'étude des sciences physiques. 2° *Catalogue raisonné des manuscrits conservés dans la bibliothèque de Genève*, ibid., 1779, in-8°. L'auteur l'a fait précéder par des réflexions sur l'utilité des manuscrits et sur les avantages qu'on retirerait de la publication des catalogues de tous ceux qui sont disséminés en Europe. Vient ensuite la description des manuscrits de Genève, divisés en trois classes : les orientaux, au nombre de quarante-sept ; les latins, de cent vingt-cinq ; les français, italiens et espagnols, de deux cent dix. Chaque article est suivi de notes intéressantes et curieuses sur l'auteur et l'ouvrage, dont Senebier donne quelquefois l'analyse détaillée. 3° *Mémoires physico-chimiques sur l'influence de la lumière solaire pour modifier les êtres des trois règnes de la nature, et surtout ceux du règne végétal*, ibid., 1782, 3 vol. in-8° ; 4° *Recherches sur l'influence de la lumière solaire pour métamorphoser l'air fixe en air pur par la végétation*, ibid., 1783, in-8° ; 5° *Recherches analytiques sur la nature de l'air inflammable*, ibid., 1784, in-8° ; 6° *Histoire littéraire de Genève*, ibid., 1786, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage présente un tableau complet de l'état des lettres et des sciences à Genève dans chaque siècle. Il l'a fait précéder par un essai sur l'histoire littéraire locale et par un aperçu sur l'influence que les lettres ont eue sur la prospérité de Genève. Le troisième volume est terminé par un écrit intitulé *Coup d'œil sur les progrès que les Genevois ont fait faire à l'esprit humain*. Malgré quelques erreurs, des inexactitudes, des prétentions (voy. VERNET) et de trop nombreuses citations, cet ouvrage est un des meilleurs que l'on ait en ce genre. On y trouve, par ordre chronologique, la notice de quatre cent quatorze écrivains, savants ou artistes genevois, depuis Maximus, évêque, en 517, jusqu'à Jac. Vernes, né en 1762. La multitude de savants ou d'artistes distingués que cette ville a continué de produire fournirait aisément la matière d'un quatrième volume. 7° *Physiologie végétale*, ibid., 1800, 5 vol. in-8°. L'auteur y a rassemblé, dans un ordre méthodique, les divers systèmes des botanistes dont il signale avec impartialité les lacunes et les défauts. De Candolle a donné l'analyse de cet ouvrage, plein d'idées neuves, dans le *Magasin encyclopédique*, 6^e année, t. 3, p. 28-50. 8° *Rapport de l'air atmosphérique avec les êtres organisés*, ibid., 1807, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage est extrait en partie des manuscrits de Spallanzani. 9° *Météorologie pratique à l'usage de tous les hommes et surtout des cultivateurs*, ibid., 1810, in-16 ; 10° des éloges historiques de Haller,

de Ch. Bonnet, de Spallanzani, de Saussure ; des notices sur Jacob Vernet, sur le pasteur Martin, etc. De Candolle a donné le nom de *Senebiera pinnatifida* au *Lepidum didymum* de Linné (voy. le *Magasin encyclopédique*, 4^e année, t. 6, p. 106). On peut consulter, pour plus de détails, l'*Eloge* de Senebier, déjà cité, suivi de la liste de ses ouvrages imprimés et manuscrits. W—s.

SENECÉ ou SENEÇAI (ANTOINE BAUDERON DE), né à Mâcon le 13 octobre 1643, était fils d'un lieutenant général au présidial de Mâcon et petit-fils de Brice Bauderon, savant médecin, qui a publié une de nos plus anciennes *pharmacopées*. On n'a que des détails incertains sur sa première jeunesse ; mais ses écrits attestent du talent, un goût formé d'après les bons modèles et un esprit cultivé. Son père voulut que son fils suivît d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna bientôt. Un duel, qu'il se trouva, dit-on, forcé d'accepter, en l'obligeant de quitter sa patrie, fut peut-être pour lui une raison de plus de quitter le barreau. L'amour troubla l'asile qu'il s'était choisi en Savoie : une jeune Savoisienne paraissait très-disposée à l'épouser ; les frères de la jeune personne s'opposèrent à ce mariage. De là d'assez violentes querelles et un nouveau duel, qui le contraignit de chercher un autre refuge en Espagne. Mais bientôt sa première affaire fut oubliée ou arrangée en France ; il y revint et trouva enfin dans sa patrie le repos, une fortune honnête et de la considération. Ayant acquis, en 1673, la charge de premier valet de chambre de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, il en exerça les fonctions pendant dix ans, jusqu'à la mort de cette princesse. Son esprit agréable, enjoué, facile, et les heureuses qualités de son caractère lui avaient concilié l'estime et la faveur de madame d'Angoulême, qui le reçut chez elle avec toute sa famille. Il y resta trente ans, et la mort seule de sa protectrice rompit les liens qui l'attachaient à elle. Toute la vie de l'homme de lettres et du poète est renfermée dans ces deux époques. C'est dans les heureux loisirs qu'il trouvait à la cour de ces deux princesses qu'il composa ses divers ouvrages, si l'on excepte une dissertation critique sur les Mémoires du cardinal de Retz, qui ajoute peu à sa gloire, et peut-être quelques épigrammes, genre dans lequel il fut beaucoup trop fécond. Deux contes, dont l'un a pour titre : *Filer le parfait amour*, et l'autre le *Kaimak*, sont, sans contredit, les deux meilleures pièces de Senecé. Les critiques les plus sévères se sont accordés à leur donner de grands éloges. Voltaire cite un de ces deux contes comme un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre manière que la Fontaine. Pellisson élève Senecé fort au-dessus de Benserade, de Segrais, de Pavillon, qui sont cependant plus connus que lui. Laharpe le loue avec plus de détails, d'étendue et d'abandon. L'invention du premier de ces deux contes est assez commune ;

ce qui ne l'est pas cependant, dans ces sortes d'ouvrages, c'est de célébrer la vertu et la fidélité des femmes. Senecé, dit avec raison Laharpe, a donc le double mérite d'avoir choisi un genre nouveau et d'avoir su plaire, dans le conte, sans blesser en rien les mœurs. Il ne s'était pas dissimulé à lui-même les périls de cette innovation, et il dit dans son exorde :

... Auteurs qui ne méditent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Lit-on du mal ! c'est jubilation ;
Lit-on du bien ! des inains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.

« Ce n'est pourtant point là, dit le critique déjà cité, l'effet que produit Senecé : son conte est « très-joli ; il est écrit avec beaucoup d'esprit et « d'élégance, malgré quelques inégalités. » Quel que soit le mérite de l'*Art de filer le parfait amour*, il est certain que le second conte, le *Kaimak*, est bien supérieur ; c'est une des plus jolies pièces en ce genre que nous ayons dans notre langue. C'est un conte oriental, et par conséquent un *conte bleu*, comme l'appelle l'auteur lui-même ; mais les détails en sont charmants et le plus souvent très-poétiquement exprimés ; la versification, agréable et facile, est semée de traits fins et spirituels ; la raison et la morale y sont assaisonnées d'un sel délicat et d'une aimable gaieté ; enfin c'est une bagatelle faite pour passer à la postérité. Senecé composa quelques autres contes, qui ont peu de sel, et d'autres poésies généralement faibles et quelquefois semées de traits plus bizarres qu'originaux. Ce dernier défaut se fait surtout sentir dans ses satires ; mais il faut distinguer les *Travaux d'Apollon*, poème satirique. Rousseau, le lyrique, en faisait beaucoup de cas et en estimait surtout la versification. Voltaire y trouve aussi des beautés neuves et singulières. Dans ce petit poème, l'auteur feint d'être dégoûté de la poésie, qui ne lui suscite que des chagrins. L'ombre du poète Maynard lui apparaît, et, pour le consoler et le raffermir par un illustre exemple, elle lui fait l'histoire du dieu même de la poésie, dont la vie n'a été qu'un enchaînement de malheurs. Laharpe blâme ce plan : « Maynard pouvait-il « croire, dit-il, que Senecé n'eût pas lu comme « lui les *Métamorphoses* d'Ovide et ne sût pas les « aventures d'Apollon. Il parle donc pour parler ; « il raconte pour raconter ; il décrit pour dé- « crire. » Un nouvel éditeur de Senecé, membre de l'Académie française, homme d'esprit et d'une saine critique, s'efforce de réfuter Laharpe. Il dit en substance que nous pouvons très-bien savoir un fait, une histoire sans en avoir tiré une conséquence utile, une leçon instructive qui y est renfermée, et qu'alors le poète ou l'orateur qui veut nous faire tirer cette conséquence, nous donner cette leçon, a le droit de nous rappeler l'histoire connue dont elle dérive. Sans doute il a le droit de la *rappeler*, mais non de la *raconter*

dans toute son étendue. Quelqu'un, par exemple, pourrait avoir lu l'*Illiade* sans en avoir tiré cette conséquence : « La colère est un vice dont les « effets sont souvent funestes. » Le poète qui voudrait lui prouver cette vérité morale pourrait très-bien se prévaloir de l'exemple d'Achille et le lui *rappeler* ; mais il n'aurait nullement le droit de lui raconter les événements de l'*Illiade*. C'est ainsi que Maynard pouvait rappeler à Senecé les infortunes d'Apollon, lui en retracer peut-être sommairement quelques-unes, mais non traduire la partie des *Métamorphoses* d'Ovide où elles sont retracées dans toute leur étendue et avec ces développements dont le poète latin n'est point avare. La critique de Laharpe est un peu sèchement énoncée, mais elle est juste. Senecé a fait plus de cinq cents épigrammes ; c'est beaucoup. Senecé, qui n'avait ni l'esprit et la finesse de Martial, ni la verve satirique et le style mordant qui aiguisent l'épigramme, aurait dû en être plus sobre encore. La plupart des siennes sont beaucoup trop longues, et le trait, qui demande à être exprimé dans un tour vif et concis, s'émousse dans sa poésie diffuse et languissante. Aussi son dernier éditeur, homme de goût, sur plus de cinq cents épigrammes, n'en a-t-il conservé que soixante-douze, et elles ne sont pas toutes bonnes. Il aurait pu y comprendre, il est vrai, celle qui lui est attribuée dans la dernière édition du *Ménagiana* et qui est dirigée contre un évêque de Noyon (M. de Clermont-Tonnerre), fameux par ses prétentions hautaines et ses airs fastueux, quoiqu'elle ne vaille pas une lettre de madame de Sévigné, qui se moque du même prélat et pour les mêmes travers. Senecé a laissé deux petits écrits en prose : l'un est une sorte de satire contre Lulli, qui n'a aucun intérêt pour nous ; c'est une lettre que l'auteur se fait adresser par Clément Marot, pour lui rendre compte de la réception de Lulli aux champs Elysées. L'autre écrit en prose de Senecé est une sorte de *factum* contre les *Mémoires* du cardinal de Retz, qu'il s'efforce de faire regarder comme apocryphes. La renommée du livre qu'il attaque peut à peine sauver de l'oubli cet écrit, dont le style est très-médiocre et les raisonnements faibles et peu concluants. Senecé commence par une violente diatribe contre le mensonge. Il passe ensuite en revue les auteurs qui ont menti, en remontant jusqu'à Orphée, Hésiode, Homère, Pindare, qui, par leurs mensonges, ont rendu la Grèce *infâme* ; Virgile, qui est aussi un grand menteur ; Ovide, plus menteur encore ; enfin tous les poètes. Puis viennent les romanciers de tous les temps, les voyageurs et les historiens de toutes les nations et presque tous les faiseurs de mémoires. Jusque-là Senecé n'est qu'un mauvais rhéteur. Il arrive enfin aux *Mémoires* du cardinal de Retz, et il se fonde sur quatre raisons pour prouver qu'ils ne sont point du cardinal. La première, c'est qu'il est dit que Mazarin « était d'une

« naissance basse; ce qui ne peut pas être vrai « à toute rigueur », observe Senecé. La seconde, c'est que, dans ces mémoires, on fait vivre le duc d'Angoulême, fils de Charles IX, en 1652, quoiqu'il fût mort en 1631 (il aurait pu dire en 1650), et qu'on lui donne alors quatre-vingt-dix ans, quoiqu'il ait cessé de vivre à soixante-dix-huit ans. La troisième est que l'auteur de ces mémoires assure que le cardinal de Retz, étant au palais et ayant la tête prise entre deux battants de porte que poussait vivement l'un contre l'autre le duc de la Rochefoucauld, il fut tiré de cette cruelle position par un nommé Noblet. Or ce Noblet a dit vingt fois à Senecé que ce n'était point dans cette circonstance ni au palais, mais bien dans la rue de l'Arbre-Sec, qu'il avait sauvé le coadjuteur, en relevant un mousquet qu'un artisan allait tirer sur lui à bout portant. La quatrième enfin, c'est que le cardinal avait composé ses *Mémoires* en latin, que lui, Senecé, lui en avait entendu réciter de fort beaux morceaux, et que d'ailleurs les *Mémoires* français, tels que nous les possédons, sont trop mal écrits pour qu'on puisse les lui attribuer. Ces raisons, insérées dans le *Mercur* du temps, à l'époque où parut la première édition des *Mémoires* du cardinal de Retz, et recueillies ensuite dans une compilation intitulée *les Amusements du cœur et de l'esprit*, n'ont empêché personne de regarder le cardinal de Retz comme l'auteur de ces mémoires. Elles sont en effet bien faibles. Sa dissertation est d'ailleurs fort mal écrite (1). Ce sont donc deux contes qui font le principal mérite de Senecé. On a remarqué que, parmi les écrivains qui se sont distingués dans le genre des contes, trois ont été valets de chambre de reines : Marot, Bonaventure Desperriers et Senecé. Après plus de quarante ans passés au service de Marie-Thérèse et de la duchesse d'Angoulême, et auparavant dans le palais du cardinal Mazarin, comme il nous l'apprend lui-même en s'appliquant, un peu durement pour lui et plus durement encore pour ses protecteurs, ce vers de Quinault :

Où n'ai-je point porté la honte de mes fers ?

Senecé se retira, en 1713, à l'âge de soixante-dix ans, à Mâcon, sa patrie, où il vécut vingt-quatre ans encore, conservant toujours un esprit sain, agréable même, recherchant la société, au sein de laquelle il portait une gaieté douce et aimable, qu'il appelait le *baume de la vie*. Ce baume lui réussit parfaitement. Il mourut le 1^{er} janvier 1737. Il avait publié, en 1695, ses *Nouvelles en vers*, in-12, rare, et ses *Satires*, in-12. Vingt-deux ans plus tard et à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il publia ses épigrammes, 1 vol.

(1) L'abbé Sabbatier, parlant de cet écrit de Senecé, dit : « Cet « auteur a laissé des Mémoires sur la vie du cardinal de Retz « fort recherchés, malgré l'originalité de ceux que le cardinal a « écrits lui-même. » Il est évident que l'auteur des *Trois siècles* n'avait pas lu l'écrit dont il parle.

in-12. En 1805, Auger a donné une édition des *OEuvres diverses* de Senecé, et l'année suivante, il en a publié une seconde, augmentée de la *Critique des Mémoires du cardinal de Retz*, avec une notice sur la vie et les ouvrages de Senecé (1).

F—z.

SENÉE (CHARLES-F.), philosophe français, naquit en 1799 et manifesta dès son enfance une vive ardeur pour l'étude. Profond helléniste, il se livra bientôt à la métaphysique, à la physiologie, à l'économie politique et tourna surtout ses investigations vers l'école écossaise. Dans un *Essai sur l'amitié*, il s'appliqua et analysa avec bonheur les principes développés par Adam Smith dans sa *Théorie des sentiments agréables*. En 1820, Senée fit un voyage en Angleterre pour y étudier l'organisation de l'instruction publique. Accueilli avec bienveillance par d'illustres personnages, tels que Brougham, Mill, Bentham, Southey, Dumouriez, il visita l'université d'Oxford et puisa d'utiles renseignements dans les entretiens qu'il eut avec plusieurs membres du collège de la Trinité. Revenu en France, il obtint le grade de docteur ès lettres, après avoir soutenu deux thèses remarquables, l'une en français, l'autre en latin : *De l'histoire envisagée comme composition littéraire*; — *De signis sive de signorum in ideis generandis et instruendo ingenio vi ac potestate*, Caen, 1821, in-8°. En s'occupant des sciences morales et politiques, Senée ne négligea point la jurisprudence; il avait suivi des cours de droit et s'était fait recevoir avocat. Promu à la chaire de philosophie de l'académie de Caen, il fut chargé de composer le discours universitaire et prit pour sujet *l'utilité des études philosophiques sur le bonheur et le perfectionnement moral de l'homme dans son état individuel et par rapport à la société*. Les fonctions du professorat, loin de ralentir son ardeur pour l'étude, ne firent que la stimuler; mais sa santé ne put résister aux travaux excessifs qu'il s'était imposés, et sa mort, survenue à Caen le 25 novembre 1823, vint l'arrêter au début d'une carrière où ses premiers succès lui en présageaient de plus grands encore. Il laissait plusieurs manuscrits. On trouve une notice sur Senée dans la *Revue encyclopédique*, t. 23, p. 273, juillet 1824.

P—rt.

SENEFELDER (ALOYS) naquit à Prague, en 1771. Son père, acteur du théâtre de Munich, redoutant sans doute pour le jeune Aloys un avenir aussi précaire, une position aussi peu honorée que l'était celle qu'il occupait lui-même, résolut de ne rien négliger pour son éducation;

(1) Les *OEuvres choisies* de Senecé forment un des volumes de la *Collection des petits classiques français*, publiée en 1825-1826, sous la direction de Charles Nodier (9 vol. in-16). En 1825, un littérateur lyonnais, M. P.-A. Cap, ayant réuni un grand nombre de morceaux inédits de Senecé, annonça l'intention de publier, en 2 volumes in-8°, les œuvres de cet auteur, et, comme spécimen, il fit paraître la *Lettre de Clément Marot touchant ce qui s'est passé à l'arrivée de Lully aux Champs-Élysées*, opuscule dont l'édition originale avait vu le jour en 1688. L'édition projetée en resta là.

et comme si la nature ne se jouait pas le plus souvent de nos projets en apparence les plus sages et les mieux raisonnés, il destina son enfant au barreau. Elevé d'abord au collège de Munich, où il obtint des succès, Aloys fut plus tard envoyé à Ingolstadt pour y étudier l'art oratoire et la science du droit. Mais l'ardente imagination, l'âme passionnée du jeune Senefelder ne pouvaient trouver dans la loi et ses arides commentaires un aliment suffisant, ou du moins convenable à leur activité. Dominé par le souvenir des impressions qu'il a éprouvées plus d'une fois au théâtre, séduit par l'éclat de la scène et peut-être aussi par les charmes dangereux des actrices, il abandonne ses livres et se fait comédien. Il compose même une pièce dramatique (*les Connaisseurs des demoiselles*, *Die Mädchenkennner*), qui fut jouée avec succès sur le théâtre de Munich. Le *Frère d'Amérique*, *Mathilde d'Altenstein*, les *Goths en Orient* y reçurent moins bon accueil. Pour comble de malheur, Aloys perdit son père et se vit, à vingt ans, le protecteur obligé, le seul soutien de sa mère et de neuf enfants, dont il était l'aîné. Loin de se laisser abattre par la misère, il lutta contre elle, et de cette lutte courageuse, obstinée, naquit l'impression chimique (*Die chemische Druckerei*). C'est le nom que l'on donna d'abord à la lithographie. Soixante-dix ans à peine nous séparent des obscurs commencements de cet art, qui depuis a répandu ses chefs-d'œuvre dans toutes les parties du monde civilisé, et voilà que déjà son origine se montre enveloppée de fables et de mystère. « Un soir du 19^e siècle, nous dit un recueil destiné à l'éducation de la jeunesse, Aloys Senefelder, choriste au théâtre de Munich, rentra dans sa pauvre petite mansarde. Il tenait à la main trois choses : 1^o une belle pierre à rasoirs toute neuve ; 2^o un bon pour aller toucher ses appointements ; 3^o une estampille chargée d'encre d'imprimerie ; car, pour se rendre agréable à son directeur, c'était lui qui faisait aux contre-marques ce petit signe qui varie à chaque représentation. La chambre d'Aloys était assez mal close. A peine avait-il mis sur la cheminée le bon de ses appointements, que le papier s'envola et tomba dans une cuvette pleine d'eau ; le choriste ramassa le précieux chiffon, l'essuya, le replaça sur la cheminée et posa par-dessus la pierre à rasoirs, afin que le vent ne pût pas l'enlever. Or, l'estampille, chargée d'encre d'imprimerie, avait touché par hasard la pierre à rasoirs. L'empreinte laissée sur la pierre par ce contact se trouva reproduite le lendemain, avec une admirable précision, sur le papier humide. Aloys Senefelder vit cela : la lithographie était inventée (1). » Pour réfuter cette jolie historiette, il suffira de dire premièrement que, dans les mansardes de Munich, on ne trouve ordinaire-

ment que des poêles et non des cheminées ; secondement, que la pierre à rasoirs, d'une composition chimique très-différente de la pierre à lithographie, ne peut reproduire aucune impression. Fort heureusement pour l'histoire de la lithographie, Aloys a pris soin de nous transmettre lui-même le récit de sa découverte. Il nous apprend en effet que, désireux de publier ses œuvres dramatiques, mais trop pauvre pour payer un imprimeur, il avait songé d'abord à la gravure sur cuivre. Or, la pierre dont il se servait pour donner le poli convenable à sa feuille métallique se trouvant trop grossière, Aloys se souvint d'avoir vu dans son enfance, sur les bords de l'Isar, des pierres d'un grain plus fin, qui, pense-t-il, rempliraient mieux son but. « Il y « courut, dit M. Jules Desbordes ; la Providence « l'y appelait. » Frappé comme d'un trait de lumière, à son unique planche de cuivre, dont l'épaisseur va diminuant de jour en jour, il substitue la pierre qui s'offre à lui en abondance, et après bien des essais infructueux, le hasard lui découvre enfin le secret depuis longtemps cherché. « Je venais, dit-il, de dégrossir une « planche de pierre pour y passer ensuite le « mastic et continuer mes essais d'écriture à rebours, lorsque ma mère vint me dire de lui « écrire le mémoire du linge qu'elle allait faire « laver. La blanchisseuse attendait impatientement, tandis que nous cherchions inutilement « un morceau de papier blanc. Le hasard voulut « que ma provision se trouvât épuisée par mes « épreuves, et mon encre ordinaire desséchée. « Comme il n'y avait alors personne à la maison « qui pût aller quérir ce qui nous était nécessaire, « je pris mon parti et j'écrivis le mémoire sur la « pierre que je venais de débrutir, en me servant « à cet effet de mon encre composée de cire, de « savon et de noir de fumée, dans l'intention de le « copier lorsqu'on m'aurait apporté du papier. « Quand je voulus essuyer ce que je venais d'écrire, il me vint tout à coup l'idée de voir ce « que deviendraient les lettres que j'avais tracées « avec mon encre à la cire, en enduisant la planche d'eau-forte, et aussi d'essayer si je ne « pouvais pas la noircir comme on noircit les « caractères de l'imprimerie et de la taille-douce de bois, pour ensuite les imprimer. » Le succès le plus complet couronna les ingénieux essais de l'artiste ; il dépassa même de beaucoup ses espérances. Bien plus, grâce à la générosité de M. Gleissner, musicien de la cour de Bavière, Senefelder fut mis en état de créer à Munich une imprimerie lithographique. Le premier ouvrage qui sortit de ses presses, ce furent les œuvres musicales de son bienfaiteur. Peu de temps après, M. Steiner, directeur de l'instruction publique de Bavière, chargea le nouvel imprimeur-lithographe de publier un livre de cantiques destinés aux écoles, et cette fois encore les résultats dépassèrent l'attente du directeur. De la

(1) *Musée des familles*, 1834.

reproduction nette et fidèle de l'écriture et de la musique à celle du dessin à la plume et au crayon, il n'y avait réellement qu'un pas à franchir. Ce pas fut bientôt franchi. Dès lors la fabrication de l'encre et du papier autographiques, le transport des vieilles impressions, la gravure sur pierre et la *chromolithographie* elle-même prirent, en quelque sorte, spontanément naissance. Quand on songe aux services éminents que la lithographie rend chaque jour, non-seulement aux arts du dessin, mais encore au commerce et à l'industrie, n'est-on pas plus que surpris de la voir si peu encouragée, presque proscrite même lors de sa première apparition en France (1800)? Mais, au moment où l'art lithographique rencontrait à Paris si peu de sympathie, le général baron Lejeune, alors aide de camp du général Berthier, étudiait cet art nouveau dans les ateliers des frères Senefelder (1806) et dessinait avec beaucoup de verve et d'originalité un *Cosaque à cheval*, qui fut tiré à cent exemplaires seulement (1). De retour à Paris, le général Lejeune présenta son *Cosaque* à l'empereur, qui, entrevoyant d'un coup d'œil l'avenir réservé à la lithographie, recommanda au général de faire tous ses efforts pour introduire en France la nouvelle manière d'imprimer et de graver. David, Karl Vernet partagèrent son enthousiasme. Denon, directeur des musées impériaux, fut le seul qui, à cette époque, se montra presque hostile à la lithographie; mais bientôt après (1811), il se laissa convertir à ce point, que l'on vit dans son atelier les dames les plus aimables de ce temps, entre autres la comtesse Mollien, exercer leur talent à dessiner sur la pierre de fort gracieux croquis. Des faits que nous venons de raconter et que l'auteur de cet article tient de la bouche du général lui-même, il résulte donc que le baron Lejeune est le premier artiste français qui ait manié un crayon lithographique, et exécuté un dessin sur les lieux mêmes où la lithographie prit naissance. Mais revenons à Senefelder. Dès l'année 1799, nous le voyons associer à ses travaux deux de ses frères (Thiébaud et Georges) et solliciter du roi Maximilien-Joseph le privilège exclusif de l'impression lithographique. Ce privilège lui fut accordé. Bien plus, un des principaux éditeurs de musique de la Bavière offrit à Senefelder une somme de deux mille florins, s'il consentait à lui enseigner ses procédés et à se rendre à Offenbach pour y fonder une imprimerie lithographique. Ces propositions furent acceptées avec joie, et trois mois après, le nouvel établissement était en pleine prospérité. La fortune commençait à sourire à l'artiste qu'elle avait jusqu'à ce moment si fort maltraité. Mais il eut l'idée malheureuse de faire tourner son invention au profit du commerce

(1) L'auteur de cette notice biographique possède un de ces exemplaires, devenus extrêmement rares, ainsi que la pierre qui a servi au général Lejeune pour dessiner le *Cosaque à cheval*.

des toiles. M. Hartl, de Vienne (Autriche), consentit à seconder ses projets; il lui promit même une foule d'avantages. Mais, au moment où la fabrique de toiles imprimées était le plus prospère, le système continental établi par Napoléon I^{er} vint ruiner les espérances des deux associés. Une nouvelle association avec le baron d'Arétin ne fut pas plus heureuse. Enfin, en 1810, le gouvernement bavarois nomma Senefelder inspecteur de la lithographie et lui assura jusqu'à sa mort un revenu annuel de quinze cents florins (un peu plus de trois mille francs). Tranquille dès lors sur l'avenir, Aloys se choisit une compagne, et il s'unit à une jeune fille de seize ans, qui mourut en lui donnant un fils. Trois ans après, il épousa la nièce du compositeur OEinter, jeune femme remplie d'aimables qualités, modèle d'ordre et d'économie, ange créé tout exprès pour guider Aloys, si l'imagination aventureuse, si le cœur ardent et le caractère mobile de cet homme extraordinaire avaient jamais pu se laisser guider, même par un ange. Aussi, malgré tous les efforts de sa compagne pour le retenir auprès d'elle, pour l'empêcher de s'engager dans de nouvelles et hasardeuses entreprises, nous le retrouvons, en 1819, à Paris. Il y était venu dans le chimérique espoir d'y faire une fortune très-rapide, au moyen d'un carton destiné, selon lui, à remplacer avec beaucoup d'avantages les lourdes pierres lithographiques. Enfin, après avoir échoué dans plusieurs autres entreprises du même genre, il revint en Bavière, bien décidé à jouir désormais de la sinécure qu'il devait à la générosité du roi Louis. Il consacra ses loisirs à la peinture et s'en fit une occupation favorite. On assure même que, sans avoir jamais étudié cet art, il parvint à exécuter quelques tableaux qui à la sûreté de la touche réunissaient le mérite assez rare de l'originalité. C'est au milieu de ces occupations chéries que la maladie vint le surprendre. Peu de temps après, il devint complètement aveugle. Enfin il s'éteignit à l'âge de 62 ans, le 26 février 1834, laissant pour unique héritage à sa veuve et à son fils Henri l'éclat d'un nom désormais immortel. Outre les pièces dramatiques mentionnées au commencement de cet article, Aloys Senefelder a composé un *Traité sur la lithographie*, où tous les procédés connus à l'époque où il le publia (1818) sont fidèlement décrits. Quant à la théorie de l'art, elle y est à peine ébauchée ou plutôt à peine entrevue. On y rencontre même des erreurs assez graves, et l'on s'étonne qu'avec des idées aussi fausses, Aloys ait pu arriver à de si brillants résultats. Mais aussi, que de tâtonnements, que d'essais, que de temps perdu avant de parvenir à la solution de quelques-uns des problèmes qui occupaient l'esprit inventif de l'auteur! Il est vrai que la plupart de ces problèmes offraient des difficultés telles, que la science moderne elle-même ne les a pas encore toutes

vaincues. Outre son grand *Traité sur la lithographie*, Senefelder a encore publié, de concert avec M. d'Arétin, un livre de prières, dont les marges sont enrichies de beaux dessins d'Albert Durer, imprimés en couleurs ; enfin un spécimen de tous les genres de dessins que la lithographie peut reproduire. Faute d'encouragement de la part du public, le reste de l'ouvrage est demeuré inédit. Tel fut l'homme éminent à qui nous devons les bienfaits de la lithographie. Quand on songe aux immenses services qu'elle rend aujourd'hui au commerce, à l'industrie, aux beaux-arts ; quand on pense qu'elle fournit chez nous le pain de chaque jour à plus de trente ou quarante mille ouvriers, et qu'elle a enrichi une foule de chefs d'atelier, on se demande si la France, ordinairement si généreuse, l'a été dans une juste mesure lorsqu'elle n'a décerné qu'une simple médaille d'argent à l'inventeur de la lithographie, tandis qu'elle accordait une médaille d'or à des industriels qui avaient fait l'application du procédé de Senefelder à l'impression des toiles peintes. Le cœur se serre à l'idée que l'artiste ingénieux dont nous venons de retracer l'histoire a longtemps connu la misère et que, après sa mort, ses petits-enfants se sont trouvés dans le dénuement le plus absolu. Un mausolée, dont la pierre lithographique a fait à peu près tous les frais ; une statue dans la Wallhalla, ce magnifique temple consacré par le roi Louis de Bavière à toutes les gloires de la Germanie ; une autre statue, érigée par la reconnaissance dans l'atelier de l'un de nos plus habiles lithographes (M. Lemercier, de Paris) : voilà, si nous ne nous trompons, les seuls monuments destinés à sauver de l'oubli un nom qui heureusement ne peut pas périr (1).

Jo—Y.

SÉNÈQUE père (MARCUS ANNEUS SENECA), célèbre rhéteur latin, naquit à Cordoue vers l'an 58 avant J.-C. Sa famille était du nombre de celles que les Romains appelaient *hybrides*, c'est-à-dire mêlée de sang romain et de sang étranger. Sénèque était chevalier romain ; il vint à Rome quinze ans avant la mort d'Auguste, y professa la rhétorique et fut bientôt lié avec tout ce que cette ville possédait d'hommes distingués dans les lettres, tels que Porcius Latro, Cassius Severus, Montanus, etc. Les amateurs d'éloquence se réunissaient chez lui pour lire ou soumettre à sa critique des discours fondés sur des sujets fictifs, et que pour cette raison on appelait des *déclamations*. C'était en s'exerçant dans ce genre que Cicéron, Pompée, Antoine, Octave s'étaient formés à l'éloquence. A l'âge de cinquante-deux ans, Sénèque retourna dans sa patrie et épousa Helvia, comme lui originaire d'Espagne, femme distinguée par sa beauté, ses talents, ses vertus,

et qui nommait avec orgueil parmi ses aïeules maternelles la mère de Cicéron. Après la naissance des trois fils qu'elle lui donna, Sénèque revint à Rome, où il mourut l'an 32 de notre ère. Il était, par sa causticité, le fléau des autres rhéteurs : un jour, il entra dans la salle où un certain Cestius se disposait à réfuter la *Milô-nienne*. Ce fanfaron d'école commença son discours du ton le plus ridiculement avantageux. « Si j'avais été gladiateur, disait-il, je serais Fuscius ; pantomime, je voudrais être Bathylle ; cheval, Mélission.... » « Et comme tu es un fat, lui cria une voix qu'on reconnut pour celle de Sénèque, tu es un grand fat. » Les auditeurs entourèrent l'interrupteur ; ils le prient de ne point chagriner leur maître. « J'y consens, dit Sénèque, « pourvu qu'il s'avoue moins éloquent que Cicéron. » Il n'y eut pas moyen d'en faire convenir le professeur. Doué de la mémoire la plus heureuse, Sénèque n'oubliait jamais ce qu'il avait appris. Il se vante, dans la préface d'un de ses ouvrages, d'avoir pu répéter deux mille noms qu'on avait prononcés une seule fois en sa présence, sans se tromper sur l'ordre dans lequel on les avait récités. Il retenait également deux cents vers récités de suite par autant de personnes. Grâce à cette faculté, tout ce qu'il y avait de curieux dans les discours qu'il avait entendus s'était si profondément gravé dans son esprit que, dans sa vieillesse, il se trouva en état de les reproduire par écrit pour l'usage de ses fils. Ces extraits portaient sur les harangues de plus de cent auteurs grecs ou latins : ils étaient accompagnés du jugement motivé de Sénèque sur chaque morceau. Nous avons de ce rhéteur deux ouvrages en ce genre, l'un intitulé *Suasoriarum liber* 1, et l'autre *Controversiarum libri* x. Dans l'un et dans l'autre il rapporte des passages de discours et de débats qui avaient eu lieu en sa présence, dans les écoles, entre les rhéteurs les plus célèbres. Voici quelques-unes des questions traitées dans les *Suasoriæ* : *Alexandre s'embarquera-t-il sur l'Océan ? Les trois cents Spartiates, abandonnés aux Thermopyles par les autres Grecs, fuiront-ils ? Agamemnon consentira-t-il au sacrifice de sa fille ? Cicéron fera-t-il des excuses à Mare-Antoine ? Consentira-t-il à brûler ses Philippiques, si Mare-Antoine l'exige, etc.* Les suivantes sont prises des *Controversiæ* : *Une vestale précipitée de la roche Tarpéienne a conservé sa vie ; sera-t-elle mise à mort ? La loi donne à une fille enlevée le droit de faire punir de mort son ravisseur ou de le forcer à l'épouser sans dot : on suppose que la fille a opté et demandé le mariage ; mais le ravisseur ayant nié son crime, elle veut se rétracter. La loi le lui permet-elle ?* Sénèque avait adressé à ses deux fils ces deux ouvrages, qui offrent de belles pensées et quelques tirades éloquentes ; mais elles sont étouffées sous une foule de subtilités et de froides déclamations. On y voit le commencement de la décadence du goût, et l'on ne peut

(1) Pour de plus amples détails, voy. l'*Eloge historique d'Aloys Senefelder*, par le professeur N. Joly, dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, année 1847.

que s'étonner qu'elle ait été si prompte ; car Sénèque le rhéteur était contemporain de Cicéron, et il remarque, dans les préfaces de ses controverses, qu'il aurait pu entendre les déclamations que ce grand-orateur faisait pour Hirtius, Dolabella et tant d'illustres disciples, si les guerres civiles ne l'eussent alors retenu dans l'Espagne, sa patrie (1). Au reste, nous n'avons pas les ouvrages de Sénèque en entier. Il paraît que le livre des *Suasoriae* n'est pas complet, et qu'il était suivi de plusieurs autres. Des *Controverses*, nous n'avons que les premier, deuxième, septième, neuvième et dixième livres, et seulement des extraits des cinq autres. Elles ont été traduites en français par Lesfargues, avocat au parlement de Toulouse, Paris, 1639, in-4°. Sénèque laissa un riche patrimoine à ses trois fils, Marcus-Novatus, Lucius-Annæus et Annæus-Mela. Le premier prit dans la suite le nom de Junius Gallion, qui était celui de son père adoptif, et fut proconsul d'Achaïe ; l'apôtre St-Paul comparut devant son tribunal. Le second fut le précepteur et le ministre de Néron (voy. l'article suivant). Le dernier, que son père affectionnait plus que les deux aînés, parce qu'il s'adonnait au genre de la déclamation (2), préféra l'étude paisible des lettres et le soin de sa fortune aux honneurs. Intendant du palais et père du poète Lucain, il fut enveloppé dans la conjuration de Pison et réduit à se faire ouvrir les veines ; il institua Tigellin son héritier, afin de conserver une partie de ses biens à son gendre. Tout ce que nous savons de Sénèque le rhéteur se trouve dans ses propres écrits et dans les ouvrages de son fils le philosophe, particulièrement dans la *Consolation à Helvia*. Quelques commentateurs lui attribuent les tragédies qui ont paru sous le nom de Sénèque. On lit dans les *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, par Gibert, une excellente notice sur Sénèque le père. Les œuvres de Sénèque le rhéteur ont été souvent imprimées à la suite des œuvres complètes de son fils le philosophe (voy. ci-après).

D—R—R.

SÈNÈQUE le Philosophe (LUCIUS-ANNÆUS SENECA), fils du précédent, naquit à Cordoue l'an 2 ou 3 de J.-C., sous le règne d'Auguste. Aucun personnage de l'antiquité n'a été l'objet de jugements plus contradictoires : il a trouvé des détracteurs et des panégyristes également passionnés. Cependant les Annales de Tacite et les écrits de Sénèque lui-même sont là, qui ne nous laissent rien ignorer sur la vie, les pensées intimes et le genre d'esprit de ce philosophe. Il en ressort évidemment que le même homme, entraîné par le torrent des événements politiques dans un temps de désordre et de corruption, peut allier à quel-

ques vertus réelles, soit publiques, soit privées, les écarts et les faiblesses les plus honteuses. La vie de Sénèque présente en effet ce caractère, et il serait aussi inconvenant d'en faire le modèle des philosophes que de le représenter comme un scélérat et un hypocrite achevé. Il était encore enfant lorsqu'il vint se fixer à Rome avec son père. Sous un tel maître, il apprit bientôt tous les secrets de l'art oratoire ; mais peut-être aussi que Sénèque le rhéteur, qui avait porté à Rome l'ambitieuse afféterie du style espagnol, était moins qu'un autre en état d'inspirer à ses fils un goût bien sévère et bien pur. Le jeune Sénèque était né avec une constitution si délicate, que sa conservation exigea des soins infinis : il était excessivement grêle de corps ; pendant toute sa vie, il fut sujet à des palpitations, à des étouffements ou même à une espèce d'asthme, car on n'est pas tout à fait d'accord sur le sens du mot par lequel il exprime son indisposition. Son opiniâtreté à l'étude mit ses jours en danger : il n'avait coutume de se livrer au sommeil que quand ses forces épuisées lui en faisaient une loi ; mais une nourriture frugale répara les torts de la nature et les excès du travail. Il se dévoua, par le conseil de son père, à la carrière du barreau. L'éclat de ses débuts donna de l'ombrage à Caligula, qui même parla de faire mourir le jeune Sénèque ; celui-ci n'échappa au danger que par une feinte maladie et par l'intercession d'une courtisane, qu'il mit dans ses intérêts et qui sut persuader au tyran que ce serait pitié d'enlever un reste de vie à un être qui avait si peu de temps à lutter contre la nature. Caligula affectait pourtant de mépriser celui dont il voulait faire sa victime. Le genre d'élocution de ce farouche empereur était la véhémence : en conséquence, il dédaignait les ornements ambitieux et les pointes qui caractérisaient la diction de Sénèque. Le style de cet orateur, disait-il, est « un ciment sans chaux », c'est-à-dire sans liaison (*arena sine calce*). Dès ce moment, Sénèque ne songea plus qu'à se faire oublier : il s'adonna tout entier à la philosophie et embrassa la secte du Portique. Il recherchait surtout les entretiens des stoïciens Attale et Photin ; de Démétrius qui, sous le manteau de cynique, faisait respecter l'élévation de son caractère ; de Fabianus Pictor, sectateur de l'académie, « de la bouche duquel coulaient des mœurs plutôt que des paroles » ; enfin du pythagoricien Socion. Si l'on en croit Sénèque lui-même dans ses écrits, il renonça pour toujours aux délices de la table, à l'usage du vin, des parfums, des bains chauds et voulut être toute sa vie durement couché. Outrant même d'abord les pratiques austères, il se livra pendant une année entière à l'abstinence pythagoricienne, ne mangeant que des végétaux ; et ce régime, loin de lui sembler pénible, lui était devenu agréable. Son père, qui craignait que ces singularités philosophiques ne le jetassent loin des routes de la

(1) *Potui illud ingenium, quod solum populus Romanus par imperio suo habuit, cognoscere.* Senec. *Præf.*, lib. 1. *Controv.*

(2) *Mela, filii carissime*, dit Sénèque le rhéteur dans la préface du livre 2 de ses *Controverses*, *vides animum tuum... hoc unum concupiscenlem nihil concupiscere, ut eloquentiæ tantum studeat animus.*

fortune, le fit revenir à la manière ordinaire de se nourrir, lui représentant que celle qu'il pratiquait pourrait le faire confondre avec les sectateurs du judaïsme ; et Sénèque ajoute avec franchise qu'il se laissa facilement persuader de mieux souper. Dès ce moment, on le vit se lancer dans la carrière de l'ambition et se mêler parmi les candidats aux fonctions publiques. Il parvint à la questure ; mais les honneurs ne purent l'enlever à la philosophie : il continua de la cultiver, et ouvrit une école qui fut bientôt fréquentée par les plus illustres disciples. Dès lors, il fut en relation avec les premiers personnages de Rome. Sa liaison avec Julie, fille de Germanicus, lui devint funeste. Dans la première année du règne de Claude, l'impératrice Messaline, humiliée de la fierté de cette princesse et qui de plus craignait en elle une rivale, l'accusa d'adultère et lui donna pour complice Sénèque. Julie subit l'exil et peu de temps après une mort violente ; Sénèque fut relégué dans l'île de Corse. Sans doute il ne faut pas admettre la culpabilité de ce disciple du Portique, sur un témoignage pareil à celui de Messaline ; mais lui-même avait donné lieu au soupçon par ses galanteries et ses assiduités affectées auprès de Julie. Jeté au milieu d'une population barbare et inhospitalière, il eut besoin alors de mettre en pratique les leçons de la philosophie. Elles furent d'abord efficaces ; et il adressa à sa mère Helvia, pour tâcher de la consoler de leur séparation, et surtout de la mort de trois de ses petits-fils, un discours dans lequel il étalait tout le courage du stoïcisme. Deux années d'exil fatiguèrent sa constance ; et pendant la troisième il démentit, dans un second discours, les nobles dispositions qu'il avait d'abord fait paraître ; alors il eut la lâcheté de caresser par de basses adulations l'orgueil de l'affranchi Polybe, ministre de Claude, et tout à fait digne d'un pareil maître. Prodigant même les plus magnifiques éloges à cet empereur, il demandait son rappel à quelque prix que ce fût, témoignant qu'il lui serait égal d'être absous ou pardonné : « Les foudres sont « légitimes, ajoutait-il, quand ceux qui en ont « été frappés les adorent. » Sénèque eut, dans la suite, tant de honte de cet ouvrage, qu'il s'efforça de le supprimer. Ses déshonorantes sollicitations ne produisirent aucun effet : il languit encore cinq ans dans son exil, et courait risque d'y terminer sa vie, sans une révolution arrivée dans le palais de l'empereur, l'an 47 de J.-C. C'est à dater de cette époque que nous trouvons, pour la suite de la vie de Sénèque, les Annales de Tacite. Agrippine venait d'épouser Claude, son oncle, et de saisir les rênes de l'empire. Pour plaire au public « qui s'intéressait à un talent cé-
« lèbre (*ob claritudinem studiorum ejus*), car Tacite « ne parle pas ici des vertus de Sénèque, elle le « fit rappeler et nommer préteur, charmée d'ail-
« leurs qu'un tel maître pût élever l'enfance
« de son fils Néron, adopté par Claude. Elle se

« promettait de le faire servir aux projets de son
« ambition, et ne doutait pas que le souvenir du
« bienfait n'en fit une créature d'Agrippine, comme
« le ressentiment de l'injure un ennemi de
« Claude (1). » Elle ne se trompa point ; du moins
tant que Claude vécut, Sénèque fut sincèrement
dévoué à l'impératrice ; peut-être même fut-il
son amant. Mais, comme précepteur de Néron,
on peut dire que jamais philosophe n'a échoué
plus complètement dans l'éducation d'un prince.
Le fils d'Agrippine ne gagna dans la société de
son maître que les dehors d'une éducation litté-
raire et l'usage de certaines phrases ronflantes,
sous lesquelles il sut cacher ses vices pendant les
commencements de son règne. On peut même
dire que le précepteur gâta le goût de son dis-
ciple, en rabaisant, dans ses leçons, les grands
talents du siècle d'Auguste. De la part de Sé-
nèque, cette mauvaise direction fut le résultat
d'un profond calcul d'amour-propre. Ses écrits,
pleins d'affectation, plaisaient par la séduction
même de leurs défauts. Comme écrivain, il était
devenu le modèle unique de la jeunesse. On ne
lisait que ses ouvrages, qui achevèrent de perdre
l'éloquence, dégénérée dès les premières années
du règne de Tibère. Trop éclairé pour ne pas
sentir la différence de sa manière d'écrire à celle
des anciens, il affectait de les ravalier, et parvint
à dégoûter son élève de ces auteurs, afin de con-
centrer sur lui-même toute l'estime de ce prince.
Au reste, il ne parvint pas à faire de Néron un
orateur ; un pareil disciple ne devait être ni do-
cile ni appliqué. Le fils d'Agrippine n'était pas
dépourvu d'esprit ; mais son goût se tourna vers
d'autres arts que celui de l'éloquence. La versifi-
cation, la peinture, le chant, le manège, c'étaient
là ses plaisirs et ses exercices. Jusqu'à cet empe-
reur, tous les Césars avaient composé eux-
mêmes les harangues qu'ils prononçaient. Néron
fut le premier, selon Tacite, qui eut besoin de
recourir à l'éloquence d'autrui. L'éloge funèbre
de Claude, qu'il dut prononcer à son avènement
à l'empire, était de la composition de Sénèque ;
et ce dernier choqua toutes les convenances,
quand, après avoir loué, dans le dernier empe-
reur, tout ce qui pouvait mériter quelques
louanges, il en vint à célébrer son discernement
et sa pénétration. Malgré la tristesse de cette so-
lennité, personne ne put s'empêcher de rire (2).
S'il est vrai, comme on l'a prétendu générale-
ment, que Sénèque n'avait eu d'autre intention
que de se venger de Claude par cet éloge iro-
nique, il faudrait alors accuser son cœur, à dé-
faut de son esprit ; et l'on ne risquerait guère de
se tromper : car, en même temps qu'il écrivait
l'oraison funèbre de l'empereur défunt, il com-
posait une satire amère contre lui, l'*Apocoloquin-
tose*, ou la métamorphose de Claude en citrouille.
Devenu ministre de Néron, il encourut la haine

(1) Tacit., *Annal.*, liv. 12, chap. 8.

(2) *Ibid.*, liv. 13, chap. 3.

d'Agrippine, sa bienfaitrice, dont l'intérêt de l'empereur et de l'Etat lui faisaient un devoir de réprimer les prétentions ambitieuses. Cette femme impérieuse s'avança un jour vers le trône, prête à s'y placer, au moment où Néron donnait une audience aux ambassadeurs d'Arménie. Tous les assistants étaient muets de surprise et de frayeur; Sénèque seul eut la présence d'esprit d'avertir Néron, qui, en marchant au-devant de sa mère avec l'air de la déférence, prévint cet affront à la majesté impériale. On répète depuis des siècles que les conseils de Sénèque et de Burrhus enchaînèrent pendant cinq ans le caractère féroce de ce jeune empereur; et pourtant c'est de la seconde année du règne de Néron que date l'empoisonnement de Britannicus. Sans doute ces deux ministres, alors tout-puissants, tinrent avec sagesse les rênes du gouvernement; mais de Néron personnellement, on ne peut citer que quelques paroles touchantes. Il n'est pas étonnant que le disciple de Sénèque sût dire des mots heureux. Tacite, au reste, nous indique ce qu'il faut en penser : « Néron s'imposait la clémence, « dans des discours fréquents, que Sénèque, afin « de prouver la sagesse de ses instructions, ou « pour faire vanter son esprit (*vel jactandi inge-* « *ni*), publiait par la bouche de son élève (1). » Ne pourrait-on pas en inférer avec Muller (2), que l'hypocrisie de Sénèque, qui ne pouvait échapper à la sagacité de Néron, contribua, autant que l'exemple pernicieux d'Agrippine, à la perversité de ce prince? Quoi qu'il en soit, l'instituteur ne se fit jamais illusion sur le peu d'effet que produisaient ses préceptes et ses leçons; et si l'on en croit un ancien scoliaste de Juvénal, il disait confidentiellement à ses amis, en parlant de son disciple, que le tigre ne tarderait pas à revenir à son penchant naturel. Tacite, qu'on ne peut accuser d'être défavorable à Sénèque, ne dissimule pas que les leçons qu'il donnait à Néron n'étaient pas d'une nature bien sévère. Ce prince s'était épris d'un violent amour pour une affranchie nommée Acté. Deux jeunes débauchés, Othon et Sécion, qu'il avait mis dans sa confiance, ne servirent pas avec plus de zèle cette passion que ne le fit Sénèque. Agrippine, voyant avec indignation une telle rivale d'autorité, éclata en reproches si violents, « qu'enfin Néron, « poussé par l'excès de son amour, se dépouilla « de sa condescendance pour sa mère, et s'aban- « donna entièrement aux conseils de son précep- « teur, devenu son ministre. Un des parents de « Sénèque, Annæus Serenus, avait feint d'aimer « lui-même l'affranchie, pour voiler la passion « naissante du jeune prince; et ce que Néron « donnait furtivement à sa maîtresse passait en « public sous le nom de Serenus (3). » Ceux qui ont essayé de justifier Sénèque sur sa complai-

sance, ont prétendu qu'il voulait opposer aux-se-
ductions incestueuses d'Agrippine les plaisirs
moins coupables que pouvait lui offrir la courti-
sane Acté, neutralisant ainsi le crime par le vice.
Aucun historien n'a accusé Sénèque d'avoir
trempé dans le meurtre de Britannicus; mais on
lui a reproché avec raison, ainsi qu'à Burrhus et
à « d'autres hommes qui affectaient l'austérité », selon l'expression de Tacite, d'avoir accepté des
terres et des palais provenant de la dépouille de
ce prince infortuné. Le devoir de Sénèque eût été
de se retirer alors de la cour; mais il y resta pour
jouir de toute la faveur du maître et de l'humili-
ation d'Agrippine. Burrhus fut alors dénoncé
comme partisan secret de cette princesse. Sé-
nèque prit la défense de son ami, et sut si bien
lui rendre la confiance de Néron, qu'il le fit charger
de suivre une enquête sur la conduite d'Agrip-
pine, accusée d'un complot contre son fils. Cette
princesse accueillit Sénèque et Burrhus avec une
telle fierté, que, n'osant plus soutenir le rôle
d'accusateurs, ils s'efforcèrent d'apaiser son indi-
gnation, et bientôt une entrevue entre la mère et
le fils amena une réconciliation. Trois ans après,
Sénèque figure encore dans une affaire qui ne
laissa pas, dit Tacite, de jeter l'odieux sur lui (4).
Ce fut la condamnation de Suilius, personnage
bien méprisable sans doute, mais dont les mé-
faits seraient restés impunis s'il n'avait eu la
maladresse de se faire l'ennemi du ministre en
crédit. « Selon Tacite, il se déchaîna contre
« Sénèque, disant qu'il était l'implacable ennemi
« de tous les amis de Claude, qui lui avait juste-
« ment infligé l'exil... Suilius avait été le ques-
« teur de Germanicus; Sénèque, le corrupteur
« de la fille de ce grand homme... Par quelle
« philosophie, par quelle morale, en quatre ans
« de faveur, Sénèque avait-il amassé trois mil-
« lions de sesterces (2)? On le voyait épier, dans
« Rome, les testaments, circonvenir les vieillards
« sans enfants, dévorer l'Italie et les provinces
« par des usures énormes, etc. » Il est à remar-
quer que l'historien, en rapportant ces accusa-
tions, ne dit pas un mot pour les démentir. Dion
Cassius les a admises sans hésiter. Sans doute il
a été trop loin (3). Suilius, délateur de profes-

(1) Tacit., Annal., liv. 13, chap. 42.

(2) Près de cinquante-neuf millions de livres tournois.

(3) Voici comment Dion Cassius, extrait par Xiphilin, s'ex-
prime sur Sénèque : « La plus importante des accusations qui y
« furent intentées fut celle de Sénèque, chargé entre autres choses
« d'avoir entretenu une habitude honteuse et criminelle avec
« Agrippine. Ce philosophe parut tenir non-seulement en ce
« point, mais encore en plusieurs autres, une conduite peu con-
« forme à ses maximes. Il condamnait la tyrannie et élevait un
« tyran. Il blâmait les courtisans et n'abandonnait jamais la cour.
« Il méprisait les flatteurs et flattait les princesses et les affran-
« chis jusqu'à composer des discours à leur louange. Il parlait
« contre les grandes richesses et possédait dix-sept millions cinq
« cent mille dragmes. Il déclamaient contre le luxe et avait cinq
« cents tables de bois de cèdre montées d'ivoire, toutes pareilles,
« où il prenait de délicieux repas. L'excès de cette dépense et de
« cette vanité peut faire juger de celui de ses autres dérèglements.
« Il fit une alliance illustre en épousant une personne de qualité,
« et ne laissa pas d'aimer de grands gâteaux et d'engager Néron
« dans cette infâme débauche, bien qu'il eût autrefois affecté une
« si grande sévérité dans sa manière de vivre, qu'il l'avait prié

(1) Annal., liv. 13, chap. 11.

(2) Hist. univ., t. 1^{er}, liv. 7, chap. 3, p. 385.

(3) Tacite, Annal., liv. 13, chap. 12.

sion, dut mettre de l'exagération dans ses invectives; mais il avait trop d'expérience pour n'avancer que des calomnies gratuites. Quoi qu'il en soit, l'accusateur du philosophe fut relégué dans les îles Baléares; et cependant Sénèque avait fait un traité de la clémence et du pardon des injures. Ses ennemis, dit Tacite, voulurent envelopper Nerulinius, fils de Suilius, dans la disgrâce du père; mais Néron s'y opposa, trouvant qu'on avait porté assez loin la vengeance. Ce trait n'a pas besoin de commentaire. Quand, poussé par les atroces conseils de Poppée et de quelques affranchis, conseils auxquels personne ne s'opposait (*nemo prohibebat*), Néron eut tenté de faire périr sa mère par une galère à soupape, ce fut avec le plus grand effroi qu'il apprit qu'elle était échappée à ce danger. « Aucune ressource ne s'offrait à lui, dit Tacite, à moins que Sénèque ou Burrhus n'imaginassent quelque expédient. » Il les manda sur l'heure. On ignore si auparavant ils étaient instruits; mais tous deux au moins ne firent aucune représentation. « Enfin, continue l'historien, Sénèque, toujours plus entreprenant (*hactenus promptior*), regarde Burrhus, et lui demande s'il fallait commander le meurtre aux soldats. » La réponse de ce dernier fut négative; et un affranchi, Anicetus, se chargea de consommer le parricide. Alors Néron écrivit au sénat, pour se justifier, une lettre composée par Sénèque. Cette lettre était un nouveau crime; et l'opinion publique, dit Tacite, s'éleva contre celui dont la plume avait ainsi consacré l'aveu d'un parricide. Néron aimait à donner en spectacle son adresse à conduire un char. Sénèque et Burrhus, pour sauver la dignité impériale, obtinrent d'abord qu'il ne se livrât qu'en particulier à cet exercice; puis, changeant d'avis, dans l'espoir de le corriger par la honte, ils ne s'opposèrent plus à sa manie de cocher, et ils eurent le chagrin de le voir applaudir par la multitude. Il leur échappa dès ce moment. La mort de Burrhus vint encore ébranler l'ascendant de Sénèque. Les conseils sages et honnêtes que ce ministre, trop éclairé pour faire le mal en pure perte, avait été jusqu'alors en possession de faire accueillir, n'eurent plus aucun pouvoir sur Néron, qui s'abandonna tout entier à des favoris non moins ineptes que corrompus. Ceux-ci commencèrent à diriger contre Sénèque diverses inculpations, l'attaquant sur ses richesses, si excessives pour un particulier, et qu'il travaillait encore à accroître. « Il cherchait, disaient-ils, à se faire un parti parmi les Romains et à effacer le prince par l'élégance de ses jardins et la magnificence de ses maisons. Ils lui reprochaient encore de s'attribuer exclusivement le mérite de l'éloquence et de cultiver avec plus d'assiduité la poésie depuis que le

« goût en était venu à Néron. Ennemi public des plaisirs du prince, il rabaisait son adresse à conduire des chevaux et se moquait de sa voix toutes les fois qu'il chantait. Enfin, on ne cessait d'attribuer à Sénèque tout ce qui se faisait de grand dans Rome. » Le ministre aurait été averti de ces accusations par le refroidissement du prince, quand même des courtisans ne l'eussent pas prévenu. En vain, voyant approcher sa disgrâce, demanda-t-il à Néron la permission de se retirer de la cour, et le supplia-t-il de reprendre les biens dont la possession l'exposait à l'envie. Néron exprima son refus dans un langage perfidement affectueux et qui répondait assez à la modération hypocrite dont Sénèque faisait parade en renonçant à des richesses dont la possession lui devenait funeste. Aux protestations les plus rassurantes, l'empereur joignait de tendres embrassements, et Sénèque, ajoute Tacite, finit comme on finit avec les princes (1), par des remerciements; mais il renonça à son brillant train de vie; il renvoya cette foule de courtisans qui remplissaient sa maison et ne souffrit plus de cortège. Prolongeant son séjour à la campagne, avec Pauline, sa belle et vertueuse épouse, il continua d'écrire, au sein du luxe, sur le mépris des richesses et sur les avantages de la pauvreté. Cependant, il voyait quelquefois Néron et se mêlait encore de l'administration. Tacite nous le montre recevant chez lui cet empereur et le félicitant de s'être réconcilié avec le vertueux Thrասéas; mot honorable pour ces deux grands hommes, ajoute l'historien, mais qui faisait craindre encore plus pour leurs jours (2). Cependant Néron, qui avait épuisé tous les crimes, s'attachait à dépouiller les temples de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie, de tous les trésors que la pitié des peuples y avait entassés. Sénèque, dans la crainte de voir retomber sur lui l'odieux de ces sacrilèges, demanda de nouveau à se retirer dans une terre éloignée. Sur le refus du prince, il prétexta une maladie (la goutte) pour ne point sortir de chez lui. L'empereur voulut alors le faire empoisonner par Cléonicus, un des affranchis même de Sénèque; mais ce dernier, prévenu peut-être par ce serviteur fidèle, trompa la haine de son disciple en se bornant pour toute nourriture à quelques fruits de ses jardins, et pour toute boisson à de l'eau courante. La conspiration de Pison offrit enfin à Néron un prétexte de prononcer la mort de Sénèque. Subrius, l'un des conjurés, avait, dans un conciliabule, représenté à ses amis qu'ils ne devaient pas arrêter leur choix sur Pison pour gouverner l'empire; qu'on ne gagnerait rien à remplacer un joueur de lyre par un comédien (Pison jouait la tragédie publiquement, comme Néron jouait de la lyre). Subrius voulait, en conséquence, qu'après s'être défait de l'empereur par la main de Pison, on se

« de ne le plus embrasser et de ne le plus inviter à manger avec lui. » (Trad. du président Cousin, p. 223 et 224, Paris, 1678, 1 vol. in-8°.)

(1) Annal., liv. 14, chap. 56; liv. 15, chap. 23.

(2) Tacite, liv. 15, chap. 46.

défit de Pison lui-même, pour donner l'empire à Sénèque, dont les lumières et les talents pouvaient seuls en assurer la prospérité. Rien ne prouvait que le ministre eût accédé à ces desseins, bien que, selon Tacite, il ne les ignorât pas, et que, le jour même où le complot devait s'exécuter, il se fût rapproché de Rome. Une seule déposition lui prêtait des paroles adressées à Pison qui pouvaient le compromettre. Sur cet indice, donné par l'affranchi Natalis, « qui voulait par là se « concilier Néron, implacable ennemi de Sénèque (1) », des soldats environnent la maison de campagne où ce philosophe venait de s'arrêter avec sa femme. Il expliqua d'une manière satisfaisante les paroles rapportées par son dénonciateur; mais l'empereur l'avait déjà condamné. Le tribun des soldats, qui avait fait cerner sa maison, y envoya un centurion, avec l'ordre pour Sénèque de se faire ouvrir les veines. Lui, sans s'émouvoir, demanda ses tablettes pour clore son testament. Sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis : « Eh bien, dit-il, « puisqu'on me met dans l'impossibilité de reconnaître vos services, je vous lègue le seul « bien qui me reste, mais le plus précieux de « tous : c'est l'exemple de ma vie. Le souvenir « que vous en conserverez attestera d'une manière honorable la constance de notre amitié. » Comme ils fondaient en larmes, Sénèque ranima leur courage, tantôt avec douceur, tantôt avec une sorte d'empire et de sévérité. « Où sont, « leur dit-il, ces maximes de sagesse et ces réflexions qui depuis tant d'années ont dû vous « prémunir contre l'adversité? Ignorez-vous la « cruauté de Néron? Était-il possible que le meurtrier de sa mère et de son frère épargnât son « instituteur? » Embrassant ensuite son épouse désolée, il la conjura de modérer sa douleur et de chercher dans le souvenir de la vie et des vertus de son mari un honorable soulagement de sa perte. Pauline protesta qu'elle était résolue de mourir. Sénèque applaudit au désir de sa femme; d'ailleurs sa tendresse jalouse s'alarmait de laisser en proie aux outrages celle qu'il aimait uniquement. « Je t'avais indiqué, dit-il, ce qui pouvait t'engager à vivre; tu préfères l'honneur de mourir : « je ne serai point jaloux de tant de vertu. Quand « le courage serait égal dans nos deux morts, le « mérite sera toujours plus grand dans la tienne. » Après ces mots, le même fer ouvre le bras à tous deux. Sénèque, dont le corps était exténué par l'âge et par un régime austère, ne perdait son sang qu'avec lenteur, ce qui l'obligea de se faire ouvrir les veines des jambes et des jarrets. Comme il souffrait des tortures affreuses, craignant que ses douleurs n'abattissent le courage de Pauline, et redoutant aussi pour lui-même le spectacle des souffrances de sa femme, il lui persuada de passer dans une autre chambre. Alors

il fit venir ses secrétaires, et son éloquence ne l'abandonnant pas à ses derniers moments, il leur dicta un discours, que Tacite a passé sous silence, parce que, de son temps, il était entre les mains de tout le monde. Las de voir la mort si lente à venir, Sénèque pria Statius Annæus, son médecin et son ami, de lui administrer de la ciguë : ce fut en vain; les organes déjà froids du philosophe de pouvaient développer l'activité du poison. Enfin il se fit mettre dans un bain chaud. En y entrant, il jeta de l'eau sur ceux de ses esclaves qui étaient le plus près de lui, en disant qu'il offrait ces libations à *Jupiter libérateur*, puis il se plongea dans l'étauve. Il fut suffoqué par la vapeur l'an 68 de l'ère chrétienne et le 8^e du règne de Néron. Le tyran ordonna que les jours de Pauline, la femme du philosophe, fussent respectés, et les soldats s'empressèrent d'arrêter le sang de ses blessures; mais la pâleur de son visage et son extrême maigreur témoignèrent tout le reste de sa vie combien le principe en avait été altéré en elle. Sénèque, à ses derniers moments, s'est montré ce qu'il fut toute sa vie, trop jaloux d'attirer sur lui les regards. Il ne pouvait éviter la mort; il voulut du moins en subir une dont on parlât : de là ses discours si peu d'accord avec la modestie qui doit être le partage d'un philosophe. Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas de sa part plus que de l'insensibilité stoïque à consentir si facilement à ce que Pauline le suive au tombeau? Observation sur laquelle on peut d'autant plus insister, que cette femme, en consentant à vivre ensuite, sembla prouver que si Sénèque s'était opposé d'abord à sa résolution désespérée, elle ne se serait pas même fait ouvrir les veines (1). Ce philosophe avait contracté une première union avec Fulvia, qu'il se plaisait à peindre comme une vigilante amie, dont la tendresse exerçait sur sa vie une censure éclairée. Le récit qu'on vient de lire de la vie de Sénèque est tiré presque textuellement de Tacite. On y voit que sa conduite et son caractère sont loin d'être irréprochables. Sans ajouter foi à Dion Cassius, qui l'accuse d'avoir excité Néron au meurtre de sa mère, on ne saurait, en lisant dans les *Annales* le récit de la mort d'Agrippine, s'empêcher de reconnaître que Sénèque a pris une part au moins indirecte au crime affreux dont se souilla Néron. Qui peut lire sans frémir la question qu'il adressa à Burrhus, en présence de l'empereur : « Faut-il commander le meurtre « aux soldats (*an cædes militi imperanda esset*)? » Comment Diderot a-t-il pu entreprendre la justification de Sénèque sur ce point? Dans son enthousiasme pour son héros, il va jusqu'à excuser cette lettre où le précepteur de Néron faisait

(1) Tacite, *Annal.*, liv. 15, chap. 63.

(1) Il obligea Pauline, sa femme, à mourir avec lui et à souffrir qu'on lui ouvrit les veines, sous prétexte qu'elle avait appris de lui à mépriser la mort, et qu'elle lui avait souvent protesté qu'elle ne voulait pas lui survivre. (Xiphil., extrait de Dion Cassius; trad. du président Cousin, p. 254).

l'apologie du parricide. A côté de ce crime de Sénèque, tous les reproches qu'on est en droit de lui faire sont peu importants. Qu'il ait aimé les richesses, qu'il en ait joui avec luxe après les avoir acquises sans honneur, tout en vantant la pauvreté dans ses écrits ; qu'il ait épuisé sur Claude mort les traits de la plus virulente satire, lui qui l'avait accablé vivant des plus basses adulations ; qu'il se soit montré ingrat et persécuteur envers Agrippine, l'auteur de sa fortune, ce sont là sans doute des faiblesses dont rougiraient même des hommes qui ne feraient pas profession de philosophie ; mais on peut bien les pardonner à un courtisan de Néron. Les défauts de Sénèque, comme écrivain, ont une grande analogie avec les torts de son caractère ; et cet adage, tiré de ses écrits : *Telle vie, tel style*, s'applique à lui mieux qu'à tout autre. En effet, si l'on peut souvent opposer sa conduite à sa morale, plus fréquemment encore peut-on lui appliquer, pour censurer sa diction, ce qu'il dit, dans sa cent quatorzième lettre à Lucilius, sur la corruption de l'éloquence romaine. Personne n'a donné de plus savantes leçons de goût qu'il ne le fait dans cette belle épître, et personne plus que lui n'a contribué à corrompre le goût de son siècle par les brillants défauts de son élocution. Son style, habituellement tendu, est hérissé d'antithèses, de jeux de mots, de retours fastidieux sur le même trait, de sorte qu'il eût pu prendre pour lui ce que son père le rhéteur disait de l'orateur Montanus : « En revenant sur la même pensée, « il la gâte, par la raison que, peu satisfait d'avoir bien dit une chose une fois, il la répète « jusqu'à ce qu'il l'ait mal dite. » Mais Sénèque avait assez de talent pour racheter tous ses défauts. Ses ouvrages étaient nombreux ; et tous ceux qui nous sont restés attestent un génie facile et heureux, perfectionné par l'étude des sciences physiques, morales et historiques. Il avait approfondi le cœur humain jusque dans ses derniers replis. Il l'avait étudié au sein d'une cour brillante et corrompue, comme dans les classes inférieures de la société ; car, éprouvé par toutes les vicissitudes de la vie humaine, il avait passé tour à tour d'une condition fortunée à l'exil et de l'exil au faite des grandeurs, pour retomber dans la disgrâce. Peut-être n'existe-t-il pas d'ouvrage qui contienne une telle richesse d'observations morales et où l'on trouve tant de tableaux des différentes situations où l'homme peut être placé, tracés d'un pinceau si ferme et si ingénieux. Nul écrivain n'a été plus souvent cité. Son style coupé et sententieux se prête merveilleusement aux emprunts. Comme il paraît plus beau quand on le cite que quand on le lit, on a dit de lui qu'il fait plus d'honneur aux ouvrages d'autrui qu'aux siens propres. Quelque exagération qu'il y ait dans la morale de Sénèque, les stoïciens lui reprochaient d'abandonner souvent leurs maximes. Sa philosophie est celle

d'un éclectique. Le grand ressort qu'il emploie pour porter l'homme au bien est le mobile qui le fit agir lui-même dans toutes les circonstances de sa vie, l'orgueil humain. Aussi ses leçons sont-elles rarement touchantes. On lui a reproché avec justice de faire de son sage un être au-dessus de la Divinité même, par la raison que Dieu tire sa perfection de sa nature, et que le sage ne doit la sienne qu'à son choix libre et volontaire. Un grand nombre de ses productions ne sont point parvenues jusqu'à nous, entre autres sa *Description de l'Inde*, mentionnée par Pline ; son ouvrage sur l'Égypte, où il fit quelque séjour dans sa jeunesse, pendant le proconsulat d'un de ses oncles ; ses traités *Du mouvement de la terre*, *Du mariage*, *De la superstition* ; ses *Exhortations*, ses *Dialogues* et presque toutes ses *Poésies*. Ceux de ses écrits que le temps a respectés sont : 1° *Lettres à Lucilius Junior*, chevalier romain, et qui, bien qu'avancé en âge, se disait le disciple de Sénèque. Dans ces *Lettres*, qui sont au nombre de cent vingt-quatre, le philosophe disserte sur toutes les parties de la morale, avec un appareil qui ne convient guère au style épistolaire. Elles furent écrites dans les dernières années de sa vie. Montaigne les préférerait à tous les autres écrits de ce philosophe ; et ce jugement a été généralement confirmé. 2° *Traité de la colère*, en trois livres, adressé à son frère Gallion. On croit qu'il fut écrit du temps de Caligula. 3° *Consolation à Helvia*, ouvrage plein de sentences vraies et profondes, et qui offre quelques traits de sensibilité, mérite rare chez Sénèque ; 4° *Consolation à Polybe*. Cet ouvrage nous est parvenu considérablement mutilé. Les apologistes de Sénèque, entre autres Diderot et Ruhkopf, se sont attachés sans succès à établir qu'il était supposé. 5° *Traité de la clémence*, en trois livres, adressé à Néron, pendant la deuxième année de son règne (roy. CALVIN). Une grande partie du deuxième livre et le troisième sont perdus. Corneille a pris dans ce bel ouvrage le sujet de *Cinna*. 6° *De la Providence, ou Pourquoi les bons sont si souvent malheureux*. Dans ce traité, adressé à Lucilius, sous le règne de Néron, Sénèque établit la doctrine du suicide, qu'il représente comme un moyen laissé par la Providence au sage pour se soustraire à l'adversité. 7° *De la sérénité de l'âme*, composé pour Annæus Serenus ; 8° *De la constance du sage*, adressé au même. Le philosophe y expose les principes du stoïcisme. 9° *De la brièveté de la vie*, à Paulinus, beau-père ou beau-frère de Sénèque, qui énonce ici des idées tout à fait en contradiction avec celles qu'il a exprimées dans son livre *De la sérénité de l'âme*. 10° *De la manière de vivre heureux*. Dans ce traité, adressé à son frère Novatus Gallion, le précepteur de Néron s'excuse des reproches que ses ennemis lui faisaient sur ses richesses. 11° *Des loisirs et de la retraite du sage*, au même ; 12° *Des bienfaits*, à Æbutius Liberalis, en sept

livres. Cet ouvrage suffirait à la gloire littéraire de son auteur, qui le composa dans les dernières années de sa vie. 13° *L'Apocoloquintose*, satire mêlée de prose et de vers ; 14° *Questions naturelles*, en sept livres, dont Sénèque amassa principalement les matériaux pendant son exil en Corse. Cet ouvrage atteste qu'il était à la hauteur des connaissances de son siècle ; mais on n'a pas besoin d'ajouter combien cette physique est défectueuse. Le chapitre 16 du 1^{er} livre, connu sous le nom du *Miroir*, offre des tableaux monstrueux de lubricité. Lagrange n'avait pas osé traduire ces infamies ; mais Naigeon, l'éditeur de sa traduction, n'a pas craint de louer et de commenter ce morceau. On voit par ce catalogue combien Sénèque, malgré l'importance de ses fonctions politiques, sut trouver de moments pour écrire. Il figure aussi parmi les poètes épigrammatiques de Rome ; et son épitaphe, faite par lui-même, est un modèle en ce genre. Que dire encore de sa prodigieuse fécondité, si, comme quelques critiques l'ont prétendu, il est non-seulement l'auteur des tragédies qui ont paru sous son nom, mais encore de l'*Abrégé de l'histoire romaine*, qu'une citation de Lactance et quelques vieux manuscrits lui attribuent ? La dernière de ces questions est à peu près décidée négativement ; on reconnaît généralement Annæus Florus pour auteur de cette histoire ; mais le même accord n'existe pas entre les érudits au sujet des tragédies. Elles sont au nombre de dix : 1° *Médée*, qui a fourni à Corneille son fameux *moi* ! C'est encore dans cette pièce qu'on trouve cette célèbre prédiction poétique qui a été accomplie par la découverte de l'Amérique. 2° *Hippolyte*. Ici Racine a fait plus d'un emprunt à Sénèque, entre autres la fameuse déclaration. 3° *Agamemnon*, sujet qui a été imité de nos jours par Lemercier ; 4° *la Troade, ou les Troyennes* ; 5° *Hercule furieux* ; 6° *Thyeste* ; 7° *les Phéniciennes*, ou *la Thébaïde* ; 8° *OEdipe*, imitation de l'*OEdipe roi* de Sophocle ; 9° *Hercule sur l'OËta* ; 10° *Octavie*, pièce dont le sujet est pris dans l'histoire romaine, et dans laquelle Néron joue un rôle principal. Pétrarque, Pierre Crinitus et Daniel Cajetan reconnaissent toutes ces tragédies pour être du philosophe. Erasme n'en excepte que la dernière. Les quatre premières seulement lui ont été attribuées par Juste Lipse, Daniel Heinsius et la plupart des anciens commentateurs. Le même Heinsius veut que l'*Hercule furieux*, *Thyeste*, *OEdipe* soient de Sénèque le père. Les *Phéniciennes*, regardées par quelques-uns comme le chef-d'œuvre de Sénèque, doivent être, d'après d'autres savants, attribuées à un auteur du siècle d'Auguste. *Hercule sur l'OËta* a été considéré par quelques-uns comme un ouvrage de la jeunesse de Lucain. Un ancien manuscrit lui donne pour auteur Sénèque le père. Joseph Scaliger croit qu'*Octavie* est de Scæva Memor, poète du temps de Domitien. Vossius l'attribue à l'historien Flo-

rus. Ces incertitudes ont conduit des critiques modernes à affirmer, d'après un passage assez décisif de Sidoine Apollinaire, qu'il faut chercher un autre Sénèque pour auteur du *Théâtre* qui a paru sous le nom du philosophe :

*Non quod Corduba præpotens alumnos,
Facundum ciel, hic pules legendum,
Quorum unus colit hispidum Platona
Incassumque suum monet Neronem;
Orchestram quatit alter Euripidis, etc.*

L'existence des deux frères, tous deux distingués dans les lettres, est ici bien constatée. L'abbé Coupé, traducteur du théâtre de Sénèque, n'hésite pas à proclamer Annæus Novatus Gallion, frère du philosophe, comme l'auteur des dix tragédies. Levée, éditeur du théâtre des Latins, dans une dissertation placée en tête de sa *Traduction nouvelle des tragédies romaines*, ne partage pas entièrement cette opinion. A Sidoine Apollinaire, il oppose ce vers de Martial :

Et docti Seneca ter numeranda domus,

ce qui, selon lui, désigne Sénèque le père, Sénèque le philosophe, et Lucain, fils de Novatus ; et il incline à croire que Sénèque le philosophe est l'auteur des tragédies : ce sentiment a généralement prévalu. Quel qu'en soit au reste l'auteur, ces compositions donnent une assez faible idée du génie des Romains en ce genre. Elles ne sauraient, à aucun égard, être comparées aux tragédies grecques. Dans les anciennes éditions de Sénèque, on trouve quatorze lettres de ce philosophe à l'apôtre St-Paul. Tout en reconnaissant qu'elles sont apocryphes, quoiqu'elles aient été citées par St-Augustin et St-Jérôme au nombre des livres ecclésiastiques, Schœll (*Histoire abrégée de la littérature romaine*, t. 2, p. 450), de Maistre (*Soirées de St-Petersbourg*, t. 2, p. 181-200) et Peignot (*Manuel du bibliophile*, t. 1^{er}, p. 326) établissent la probabilité et presque la certitude des rapports qui auraient existé entre l'apôtre et le philosophe (1). Il est peu d'auteurs sur lesquels on ait plus écrit que sur Sénèque. Montaigne est son constant admirateur ; St-Evremond dénigre ses ouvrages et avoue qu'il n'aime en lui que le ministre de Néron, l'amant d'Agrippine, et point du tout le bel esprit courtisan, le philosophe louant la pauvreté au milieu du luxe. Amelot de la Houssaye, dans son édition des *Réflexions*, sen-

(1) Voy. Fr.-Ch. Gelpke, *Tractatuncula de familiaritate quæ Paulo apostolo cum Seneca philosopho intercessisse traditur, verisimilitudo*, Leipzig, 1813, in-4°. Cette question, reprise de nos jours, a été traitée en détail dans deux ouvrages spéciaux : l'un de M. Amédée Fleury, *St-Paul et Sénèque*, 1853, 2 vol. in-8° ; l'autre de M. Aubertin, *Etude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et St-Paul*, 1857. Les quatorze lettres, qui forment dans d'anciens manuscrits la correspondance entre l'apôtre et le philosophe, sont aujourd'hui bien reconnues pour apocryphes. Un érudit allemand, dont le nom est fameux dans les écoles, Baur, a consacré dans le *Journal de théologie scientifique* (1858) deux articles à l'examen des concordances assez nombreuses qu'offrent les écrits et les idées. Il conclut, en émettant l'opinion que, malgré ces similitudes, Sénèque n'a pas connu le christianisme.

tences et maximes morales, a vivement attaqué Sénèque. Le frontispice du livre représente l'Amour de la vérité arrachant le masque à ce prétendu sage. Bayle le censure et l'applaudit alternativement. Nous avons déjà parlé de l'*Essai sur la vie de Sénèque*, par Diderot, ouvrage dicté par l'enthousiasme le plus déraisonnable. On a prétendu que son auteur avait pour but d'attaquer outrageusement J.-J. Rousseau, au moins autant que de préconiser le philosophe romain. Laharpe (*Cours de littérature*) a réfuté Diderot sur tous les points; mais il se montre injuste envers Sénèque comme écrivain, et, sous ce rapport, tous les hommes impartiaux partagent l'opinion de Quintilien, qui a fait, avec une merveilleuse supériorité de jugement, la part des défauts et des beautés de cet auteur. L'édition originale des œuvres de Sénèque vit le jour à Naples, en 1475, in-fol.; elle est fort rare et fort recherchée des bibliophiles. Ils payent encore assez cher l'édition de Cologne de 1478, qui en est une copie; mais les autres impressions du 15^e siècle et celles du 16^e ont fort peu de valeur. L'édition de Paris, 1607, reproduite en 1619 et 1627, a le mérite de contenir de longues notes, qui n'ont été réimprimées qu'en portion. Les deux éditions elzeviriennes de 1640, 3 vol. in-12, et de 1644, 4 vol., ont la netteté typographique que présentent les productions sorties des ateliers de ces imprimeurs célèbres; le dernier volume de la seconde de ces éditions contient un commentaire du très-érudit Gronovius. On estime les éditions revues par un autre savant célèbre, Juste Lipse, et surtout celle publiée à Anvers, en 1652; c'est la plus complète de toutes. L'édition des *Variorum*, mise au jour par Daniel Elzevir, en 1672, 3 vol. in-8°, est belle, peu commune et recherchée; on y trouve les commentaires de Juste Lipse, de Gronovius et ceux de divers doctes interprètes. Cette édition a été reproduite plusieurs fois et pas toujours correctement. Celle qu'avait entreprise Ruhkopf et dont l'impression fut commencée à Leipsick, en 1797, s'est arrêtée en 1811, au cinquième volume; elle n'est pas fort estimée. Le Sénèque compris dans la *Bibliotheca classica* de M. Lemaire a été publié de 1827 à 1832; il occupe six volumes, le dernier étant consacré aux *Declamatoria*. Le tout a été revu par M. N. Bouillet, qui a ajouté ses notes à celles des interprètes antérieurs. Il existe en français diverses traductions complètes : 1^o celle de Chalvet, président au parlement de Toulouse, Paris, 1604; réimprimée en 1647, 1 vol. in-fol. de 600 pages; 2^o celle de Malherbe, Duryer et Baudoin, Paris, 1649, 2 vol. in-fol., avec le portrait de Malherbe, qui n'a traduit que les *Bienfaits* et les *Epîtres*. A la suite de cette traduction, qui est illisible, se trouve un écrit intitulé *la Mort et les dernières paroles de Sénèque*, attribué à Mascaron. 3^o Celle de Lagrange; elle est assez estimée. Elle parut d'abord en 1778, Paris,

6 vol. in-12, avec des notes de critique, d'histoire et de littérature, par Naigeon, et l'*Essai sur la vie de Sénèque*, par Diderot. La traduction de l'*Apoloquintose* est celle que l'abbé Esquieu fit insérer dans le tome 1^{er} de la continuation des *Mémoires de littérature* de Sallengre, par le P. Desmolets. Le travail de Lagrange a été réimprimé plusieurs fois, notamment avec le texte en regard, à Paris, 1819, 13 vol. in-12 (non compris la *Vie de Sénèque*, qui fait le quatorzième); il est augmenté de notes inédites de Naigeon. Ces notes n'ayant été retrouvées que pendant l'impression, c'est à la fin du sixième volume que sont placées celles des six premiers volumes. Une traduction faite par MM. Baillard, Charpentier, Héron de Villefosse, Naudet et autres littérateurs, fait partie de la *Bibliothèque latine-française* éditée par le libraire Panckoucke (1832 et années suivantes, 8 vol. in-8°). On y remarque une notice intéressante, écrite par Durozoir, qui a dirigé cette publication. Une autre traduction, due principalement à MM. Elias Regnault et Baillard, forme un des volumes de la collection des auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard. Quant à l'appréciation philosophique de Sénèque, on peut consulter une remarquable étude de M. Jules Simon dans la *Liberté de penser* (décembre 1848 et janvier 1849). Une foule de traducteurs se sont exercés sur des traités particuliers de Sénèque : on peut citer celui *Des bienfaits*, précédé de la *Vie de Sénèque*, par l'abbé Ponçol, Paris, 1776 (voy. PONÇOL). Le traducteur Dureau de la Malle a débuté dans la carrière par le même ouvrage. Plusieurs compilateurs ont donné les *OEuvres choisies*, les *Pensées*, l'*Esprit* ou la *Morale de Sénèque* : les *Pensées de Sénèque*, par la Beaumelle, ne sont que la traduction d'une compilation de ce genre, publiée en 1708, à la Haye, par Janus Gruter. Enfin l'on a de Vernier (voy. ce nom) un *Abrégé analytique de la vie et des œuvres de Sénèque*, 1812, 1 vol. in-8°. Les tragédies qui portent le nom de ce philosophe furent imprimées pour la première fois à Ferrare, vers 1481. La première édition datée vit le jour à Lyon, en 1484. Ce ne sont que des raretés bibliographiques, ainsi que l'édition aldine de 1517. Dans le volume in-4° publié à Anvers, chez Plantin, en 1576, le texte est accompagné de notes inédites; elles ont été réimprimées plusieurs fois. L'édition des *Variorum*, Amsterdam, 1682, revue par Gronovius, est recherchée; celle de Schröder, Delft, 1728, 2 vol. in-4°, renferme des secours abondants pour l'interprétation, mais elle a été jugée sévèrement par divers érudits. Franchissons un assez grand intervalle pour arriver à l'édition de Bothe (Leipsick, 1819, 2 vol. in-8°), revue sur d'anciens manuscrits et sur le texte de 1484 (1). On estime

(1) L'éditeur a collationné des manuscrits conservés à Florence et à Utrecht; il a joint au texte des notes nombreuses. Le tout a été réimprimé en 1821. — La collection mise au jour sous la

l'édition de Leipsick, 1821, 2 vol. in-8°, dont le texte a été établi par un Danois, Torkill Baden, sur la collection de dix-sept manuscrits. On fait cas également de deux volumes insérés dans la bibliothèque Lemaire; elle est due à M. J. Pierrot, qui a vérifié les manuscrits conservés dans les grands dépôts parisiens. Les tragédies de Sénèque ont été traduites par Coupé, 1795, 2 vol. in-8°, et par M. Levée dans sa collection, du théâtre des Latins, Paris, 1822, 3 vol. in-8°. Cette traduction est accompagnée de jugements et de notes, par MM. Amaury et Alexandre Duval; elle est d'ailleurs fort médiocre, et on doit lui préférer celle qu'a faite M. E. Greslon pour la collection Panckoucke (1833-1834, 3 vol. in-8°). Les meilleures éditions anciennes du texte latin sont celles d'Amsterdam, *Variorum*, 1682, in-8°; de Leyde, 1707, in-8°; de Delft, 1728, 2 vol. in-4°, revue par J.-C. Schræder et qui a été l'objet de critiques assez vives. On peut encore consulter sur Sénèque sa vie, en italien, par Rosmini, et l'*Histoire critique de la philosophie*, par Deslandes, t. 3, p. 54 et suiv. On a de Tristan une tragédie intitulée *la Mort de Sénèque*, 1645, in-4°, et Duval-Grineuse a fait un *Sénèque mourant*, poème héroïque, 1662, in-12. D-R-R.

SENF ou *Sinapius* (MICHEL-ANGE), né à Bude, en Hongrie, d'une famille noble, en 1602, se livra, dès sa jeunesse, à l'étude de la médecine, et médita surtout les écrits des anciens, particulièrement ceux d'Hippocrate et de Galien. Il attaqua avec beaucoup de violence les aphorismes du père de la médecine; et quelques-unes de ses assertions, qui furent alors considérées comme des paradoxes, sont aujourd'hui reconnues pour vraies, puisque l'observation a prouvé que quelques-uns des principes d'Hippocrate sont erronés, entre autres ce qu'il a dit des *signes de conception* chez les femmes. Senf attaqua aussi Galien dans un traité spécial intitulé *Absurda vera, seu paradoxa medica, occasione controversiarum quæ neotericis cum Galenicis intercedunt*, Varsovie, 1693; Genève, 1697, in-8°. Dans cet écrit, qui est devenu fort rare, Sinapius pense que « les humeurs » et les tempéraments sont de pures chimères « inventées par Galien; que la doctrine des « crises dans les maladies n'est fondée que sur « l'empirisme. » A côté de ces paradoxes, Senf a placé des assertions qui excitèrent aussi alors des réclamations, mais dont la vérité est démontrée aujourd'hui par l'analyse chimique, telles que celles-ci : l'eau, l'air, la terre et le feu ne sont pas des éléments. On a encore de lui : *Tractatus de remedio doloris, seu de materia anodynorum, nec non opii causa criminali in foro medico*, Amsterdam, 1699, in-8°. Senf y condamne d'abord entièrement l'opium, et il finit par le tolérer dans

un petit nombre de cas. A part quelques idées originales, ses écrits méritent d'autant moins de confiance, qu'ils abondent en rêveries cabalistiques et paracelsiques, dont il était partisan. — *Jean SENF* ou *Sinapius*, autre médecin, né à Schweinfurt, mort en 1561, fut professeur à Tubingue, puis médecin particulier du prince-évêque de Wurzburg. Outre une version latine de ce que Lucien a écrit sur la goutte, on doit à Senf une description historique de la ville de Schweinfurt, insérée dans la *Cosmographie* de Munster.

R—D—N.

SENKENBERG (1) (HENRI-CHRISTIAN, baron DE), juriconsulte allemand, fils d'un médecin de Francfort, naquit en cette ville le 19 octobre 1704, fit ses premières études au gymnase de Giessen, étudia le droit à l'université de cette ville, et, dès l'année 1724, soutint une thèse *De forma imperii romano-germanici monarchico-democratica*. Voulant étendre ses connaissances, il visita encore Francfort et Halle, où il profita des leçons des célèbres juriconsultes Thomasius, Gundling, Ludvig, Boehmer. Enfin, il se rendit en Saxe, où il se fit recevoir avocat, et fut nommé, en 1730, premier conseiller du rhingrave de Dhaun, chez lequel il vécut cinq ans, consulté par toute la noblesse et tous les gens qui avaient des procès. Mais la contrée d'entre la Meuse, la Moselle et le Rhin étant devenue, en 1735, le théâtre de la guerre, Senkenberg s'en éloigna, en acceptant les places de syndic, de professeur et d'assesseur de la faculté de droit à la nouvelle université de Göttingue, où ses nombreuses occupations ne l'empêchèrent pas de rédiger encore des mémoires et des consultations pour les Etats de l'Empire et la noblesse. En 1736, il devint professeur ordinaire, avec le titre de conseiller de l'électeur de Hanovre, et, plus tard, il quitta encore cette place pour en occuper une semblable à Giessen, où il avait passé son enfance. Le 4 juin 1743, il épousa une demoiselle de Hræber, qu'il perdit l'année suivante, ainsi qu'un fils qu'elle lui avait donné. Il se retira dès lors à Francfort. Le prince de Nassau-Orange et le margrave de Brandebourg Anspach, l'avaient nommé leur juriconsulte avec des titres et des appointements considérables; et le landgrave de Darmstadt consentit à ce qu'il exerçât les fonctions de sa place de membre de la régence de Giessen, sans sortir de Francfort, où on lui envoyait les pièces. Vers la fin de 1745, l'Empereur le nomma conseiller aulique de l'Empire, et il se fixa, l'année suivante, à Vienne, où il se remaria avec une demoiselle de Palm. L'Empereur l'éleva au rang de baron en 1751; et, douze ans plus tard, ce monarque le nomma pour assister à l'élection du roi des Romains, à Francfort. Senkenberg mourut le 30 mai 1768,

1 Direction de M. Nisard, et que nous avons déjà signalée, renferme une traduction des tragédies de Sénèque, faite par M. Desforges, à l'exception de l'*Hercule furieux* et de *Thyeste*, qui ont été l'objet du travail de M. Th. Savalète.

(1) Cet homme célèbre, ainsi que ses ancêtres, signaient *Senckenberg*; mais comme la famille a depuis retranché la lettre C, nous suivons cette dernière orthographe.

laissant deux fils, qui lui firent ériger au cimetière des protestants un monument de marbre. Lorsque Joseph II ordonna que les chrétiens de toutes les communions fussent enterrés au même endroit, la famille fit transporter ce monument à Francfort, où il fut placé à côté de celui de son frère (roy. l'article suivant), dans le jardin de l'hôpital. Senkenberg fut un des plus grands jurisconsultes de l'Allemagne. Il avait recueilli une foule de documents, d'observations et de faits qui lui servirent à éclaircir des points obscurs du droit civil, politique et féodal. Ses écrits sur le droit sont mis en première ligne. Nous n'indiquerons que les principaux : 1° *Selecta juris et historiarum sex anecdota tum jam edita, sed rariores*, Francfort, 1734-1742, 6 vol. in-8°; 2° *Disquisitio qua filiam ultimæ gentis suæ in regnis et principatibus privative succedere ex genuinis fontibus deducitur et diplomatica appendice ulterius illustratur*, Göttingue, 1736, in-4°. Cette dissertation donna lieu à une querelle littéraire; et la question qui y est traitée, intéressante à cause de la succession du comté de Hanau, a acquis une plus grande célébrité au sujet de la succession d'Autriche. L'opinion de Senkenberg, favorable au prince héréditaire de Hesse-Darmstadt, gendre du dernier comte de Hanau, fut attaquée avec véhémence et même avec grossièreté par Cramer, qui soutenait les droits de la maison de Hesse-Cassel. 3° *Juris feudalis imæ lineæ ex germanicis et longobardicis fontibus deductæ et usui forensi hodierno accommodatæ*, Göttingue, 1737, in-4°; 4° *Éléments du droit commun germanique ancien, moyen et nouveau* (en allemand), Göttingue, 1737, in-8°; 5° *Meditationes de universo jure et historia*, Giessen, 1741, in-8°; 6° *Corpus juris feudalis germanici*, ibid., 1740; Halle, 1742, in-8°; 7° *Collection de pièces inédites et rares pour le droit civil, public, ecclésiastique, et pour l'histoire d'Allemagne* (en allemand), Francfort, 1745 et suiv., 4 vol. in-8°; 8° *Methodus jurisprudentiæ ex propriis et peregrinis juribus Germaniæ receptæ*, Francfort, 1754, in 4°; 9° *Corpus juris germanici publici ac privati ineditum, e bibliotheca Senkenbergiana emissum*, Francfort, 1760 et 1766, 2 vol. in-fol. C'est le principal ouvrage de Senkenberg, qui le fit publier par un jurisconsulte de Nuremberg, Kœnig de Kœnigsthal. 10° *Traité de la juridiction suprême de l'Empereur en Allemagne*, Francfort, 1760, in 4° (en allemand); 11° *Introduction à la jurisprudence usitée en Allemagne* (idem), Nordling, 1762, in-8°; 2° édit., 1764, etc.; 12° *De judicio camerali hodierno ejusque conditione, judice, præsidibus, cancellaria*, etc., Vienne, 1764, in-8°. Senkenberg soigna la troisième édition de *Goldasti rerum Alemannicarum scriptores aliquot vetusti*, Francfort, 1730, in-fol. Il publia divers ouvrages de Jean Zanger, soigna la onzième édition du *Syntagma juris feudalis* de George-Adam Struve, Francfort, 1734, in-4°; la troisième de la *Jurisprudentia publica et privata*,

de Fr. d'Andler, Francfort, 1737, in-fol.; donna, en 1743, une édition du *Brachylogus juris civilis*, abrégé qui fut écrit peu de temps après Justinien; et il eut part à la collection des *Recès de l'Empire*, qui parut à Francfort, 1747, 4 vol. in-fol. Après sa mort, son fils (René-Charles), publia son *Tractatus de jure primarum precum regum imperatorumque germanicorum, indulto papali haud indigente*; Francfort, 1784, in-4°, et réimprimé à Vienne en 1789. Il a laissé, toute préparée, une édition du *Miroir des Saxons*, qui devait faire le troisième volume de son *Corpus juris germanici*; mais la publication n'en a pas eu lieu. Sa biographie, commencée par lui-même, a été publiée par son fils sous le titre de *Vita R. C. L. B. de Senkenberg ab ipso describi inchoata, a filio R. C. L. B. de Senkenberg ad finem perducta*, Francfort-sur-le-Mein, 1782, in-4°. S—L.

SENKENBERG (JEAN-CHRISTIAN), frère du précédent, né le 28 février 1707, passa sa vie à Francfort-sur-le-Mein, comme médecin praticien, et décoré du titre de médecin de la cour de Darmstadt; s'enrichit dans sa profession; et n'ayant pas d'enfants, il employa sa fortune à fonder un hôpital qui porte son nom, et qui est un des plus beaux établissements de ce genre en Allemagne. Comme, d'après le fondateur, ce monument devait avoir en même temps un but scientifique, il y réunit une bibliothèque, un théâtre anatomique, un laboratoire chimique et un jardin botanique. Des professeurs de médecine chimique et de botanique y furent attachés. Senkenberg posa les fondements de cet édifice en 1763, mais il n'en put voir la fin. Une chute qu'il fit le 16 mars 1772, en inspectant les ouvriers, termina sa carrière. Les constructions continuèrent après sa mort; et plusieurs habitants de Francfort fournirent ce qu'il manquait pour les achever. Senkenberg fut enterré dans le jardin de l'hôpital, où un monument fut érigé à sa mémoire. S—L.

SENKENBERG (RENÉ-CHARLES (1), baron DE), fils de Henri-Christian, naquit à Vienne, le 23 mai 1751, et reçut dans la maison paternelle une éducation très-soignée. Son père rédigea lui-même des traités élémentaires pour son usage, sur diverses parties de la jurisprudence, et il l'employa souvent à mettre au net les brouillons de ses propres ouvrages. Après la mort de son père, il se rendit à Göttingue avec un gouverneur, et il se livrait à l'étude avec beaucoup d'ardeur; mais les médecins ayant déclaré que le climat de cette ville lui était contraire, il fut obligé de s'en éloigner. Un séjour de six mois à Strasbourg, et des voyages qu'il fit plus tard en Suisse, auprès de sa mère, à Vienne et à Wetzlar, fortifièrent sa santé. Dans cette dernière ville, il voulait apprendre la pratique de la chambre

(1) Tels sont les prénoms qu'il prenait sur les titres de ses livres, mais il s'appelait réellement René-Léopold-Christian-Charles.

impériale ; mais la mort subite de son oncle (Jean-Christian), qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire et directeur de l'institution fondée par lui, le força d'aller à Francfort, où il passa l'hiver de 1772 à 1773. Il parcourut ensuite l'Italie jusqu'à Naples, et retourna dans sa ville natale, puis à Giessen, où le landgrave l'avait nommé assesseur de la régence. En 1776, il épousa une demoiselle de Rauhen. En 1778, une imprudence fixa tout à coup sur lui l'attention publique. C'était l'époque où la maison d'Autriche faisait valoir sur la succession de Bavière des prétentions qu'elle fondait sur une expectative accordée par l'empereur Sigismond au duc Albert d'Autriche. Personne ne savait alors que, par une transaction de 1129, le duc Albert avait vendu à la maison de Bavière tous les droits qu'il avait acquis par l'acte impérial. Une copie, revêtue de toutes les formes authentiques, de la transaction, et faite sur l'original qui devait exister dans les archives de Munich, fut trouvée par Senkenberg dans les papiers de son père. Il la communiqua au ministère bavarois, qui en fit part à la cour de Berlin ; et cette pièce fut publiée dans un volume que Frédéric II fit imprimer sur cette discussion. Dès lors la question fut jugée contre l'Autriche par tous les hommes impartiaux. Personne n'accusa Senkenberg d'avoir été guidé dans cette démarche par un motif d'intérêt : il avait seulement voulu engager le gouvernement bavarois à rechercher l'original d'un document qui lui paraissait devoir prévenir l'effusion du sang. Ce qui prouve sa bonne foi, c'est que peu de temps après il fit un voyage à Vienne, et qu'il s'y arrêta quelques semaines ; mais la police l'arrêta, et il fut mis aux arrêts dans la maison de sa mère. On établit une commission pour instruire son procès ; et, après avoir été longuement interrogé et examiné, il fut mis en liberté, mais exilé des États autrichiens. On doit considérer dans cette affaire que Senkenberg, quoique né à Vienne, n'était pas sujet autrichien, et d'un autre côté, que la pièce qu'il communiqua n'avait pas été prise dans les archives de l'Autriche, mais acquise comme une foule d'autres documents du même genre. Retourné à Giessen, Senkenberg y fut nommé conseiller de la régence. Il fit ensuite divers voyages par lesquels sa santé se raffermir complètement. En 1784, il se démit de sa place pour ne plus s'occuper que de travaux littéraires et de l'éducation de sa fille unique. Sa tendresse pour cette fille fut cause de sa mort. Ayant appris en 1799, qu'elle était atteinte de la petite vérole, il s'empressa de lui porter ses soins ; et après l'avoir vue expirer dans ses bras, il fut atteint de la même maladie et mourut le 19 octobre. Par son testament il légua sa bibliothèque, riche en manuscrits et documents qu'il avait hérités de son père, avec sa maison et un capital de dix mille florins, à l'université de Giessen. Ses fréquents voyages ne lui avaient pas laissé le temps

d'acquérir la vaste érudition qu'on admirait dans son père : il a cependant attaché son nom à des écrits utiles. En 1789, il publia un supplément à la *Bibliotheca realis juridica*, de Martin Lipenius. Ce volume in-folio porte le titre de *Second volume du supplément*, parce que Schott en avait déjà fourni un. Malgré les imperfections inhérentes à une espèce de catalogue, rangé par ordre systématique, ce livre est très-utile pour ceux qui veulent connaître l'histoire de la jurisprudence du 18^e siècle. Après la mort de François-Dominique Hæberlin, Senkenberg s'était chargé de la continuation de son *Histoire de l'Empire germanique*, il publia le vingt et unième volume que Hæberlin avait commencé, et il rédigea les volumes 22 à 28 (de 1600 à 1650.) Cette continuation, ainsi que l'ouvrage de Hæberlin, est une excellente suite de documents officiels. C'est un répertoire complet de tout ce qui s'est passé de remarquable en Allemagne ; et l'on y trouve surtout, pour la guerre de trente ans, des pièces curieuses qui n'avaient pas été publiées. Senkenberg a aussi laissé quelques *Poésies* allemandes et latines. Son éloge a été écrit sous le titre de *Memoria C. R. L. B. de Senkenberg, auctore C. J. Künal*. Giessen, 1802, in-4^o. S—L.

SENKOWSKY (OSSIP OU JOSEPH-IVANOVITCH), orientaliste et journaliste russe, né à Moscou, vers 1790, mort à St-Petersbourg, le 16 mars 1858. Après avoir fait ses études à l'université de sa ville natale, puis dans l'académie des langues orientales à St-Petersbourg, il accompagna, en 1820, le général Mourawieff dans son ambassade auprès des cours de Khiva et de Bokhara, qui échoua. L'année suivante, il fut nommé professeur d'arabe et de persan à l'université de St-Petersbourg. Par son humeur difficile, il se fit beaucoup d'ennemis, ce qui l'engagea à résigner ces fonctions vers 1843. Il fonda dès lors un journal littéraire, intitulé *Biblioteka dla Tschleniya* (Bibliothèque de lecture), qui se soutint. Senkowsky y représenta l'école libérale et cosmopolite, en opposition à l'école slavophile de Moscou, dont les coryphées sont Boulgarine et Gretsck. Ses sorties contre eux étaient toujours très-mordantes. Il inséra en outre, sous le pseudonyme du baron *Brambaeus*, beaucoup d'articles dans le *Fils de la patrie*, contre la corruption des employés russes, qui eurent en lui un de leurs plus redoutables ennemis. Comme orientaliste, Senkowsky a publié : 1^o *Supplément à l'histoire généalogique des Huns et des Tartares* de Desguignes, St-Petersbourg, 1826, in-4^o ; 2^o *Dictionnaire arabe-français-anglais* du pasteur suédois Berggreen, ami de Senkowsky, ibid., 1828 ; 3^o traduction du *Derbend Nameh* (ou Histoire de la ville de Derbend), du persan, ibid., 1832, etc. Les additions de Senkowsky à l'histoire de Desguignes portent principalement sur les khanats de Khiva, Khokand et Bokhara. Senkowsky a été, sur le terrain des

langues orientales, un des adversaires de Hammer Purgstall, qu'il a assez malmené. R—L—N.

SENNACHÉRIB, roi d'Assyrie, appelé aussi *Sargon* dans la Bible (1), succéda vers l'an 712 avant J.-C., à son père Salmanazar, et fut encore plus que lui possédé de l'esprit de conquête. Il rassembla une nombreuse armée pour réduire à l'obéissance Ezéchias, roi de Juda, qui refusait de lui payer le tribut accoutumé; et après avoir pris quelques places dans la Judée, il marcha contre les rois d'Egypte et d'Ethiopie, qui venaient au secours de leur allié, battit leur armée, ravagea l'Egypte pendant trois ans, et en emmena une foule de captifs. C'est au moins ce qui semble résulter d'un passage d'Isaïe (2). Il se disposait à mettre le siège devant Jérusalem, après avoir fait menacer cette ville par ses généraux; mais les blasphèmes auxquels ces derniers se livrèrent à cette occasion, excitèrent la vengeance divine. L'ange du Seigneur frappa de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens (*voy. EZÉCHIAS*), et leur roi fut contraint de retourner honteusement dans ses Etats avec les débris de son armée. A en croire Hérodote, qui parle de l'invasion d'Egypte par Sennachérîb (qu'il nomme Sennacharib), et de sa honteuse déroute, d'après les traditions égyptiennes, Séthos ou Séthon, Ethiopien qui régnait alors sur l'Egypte, s'était aliéné le cœur de la caste militaire, et il se trouva sans armée quand les Assyriens investirent Peluse, place-forte qui était la clef du pays de ce côté-là. Dans son embarras, il invoqua Vulcain, dont il avait été prêtre. Ce dieu, continue Hérodote, lui apparut en songe et lui ordonna de prendre avec lui ce qu'il pourrait réunir de marchands, de paysans, etc., et d'attaquer le camp des Assyriens, lui promettant une victoire assurée. En effet, ajoute le même historien, une troupe innombrable de rats s'étant, pendant la nuit, répandue dans le camp ennemi, rongea les cordes des arcs, et les courroies des boucliers, de telle manière que les Assyriens, ne pouvant faire usage de leurs armes, prirent honteusement la fuite, et beaucoup d'entre eux périrent dans cette déroute (3). Cette fable s'est conservée par tradition jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale (4). Sennachérîb de retour à Ninive, sans avoir pu prendre Jérusalem, exhala sa colère contre les Israélites que Salmanazar avait transportés dans cette ville. Chaque jour il en faisait mettre à mort quelques-uns, et poussait la barbarie jusqu'à défendre qu'on leur donnât la sépulture. On sait que c'est pour avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureuses victimes que Tobie, après avoir vu confisquer tous ses biens, fut exposé lui-même à la persécution, et n'y

échappa qu'en se tenant soigneusement caché. Sennachérîb, devenu odieux à tous ses sujets, fut assassiné dans son temple de Nesroc, par ses deux fils Adramelech et Sarazar (1), vers l'an 707 avant J.-C. Ces parricides, devenus sans doute eux-mêmes l'objet de l'indignation publique, s'enfuirent en Arménie, et laissèrent le trône à leur troisième frère (*voy. ASSAHARADDON*). C. M. P.

SENNEFELDER. *Voyez* SENEFELDER.

SENNERT (DANIEL), médecin, était fils d'un cordonnier de Breslau, où il naquit le 25 novembre 1572. Après y avoir achevé ses humanités, il fit ses cours de philosophie à l'académie de Wittemberg, s'appliqua à l'étude de la médecine et visita les académies de Leipsick, Iéna et Francfort. Il reçut, en 1601, le doctorat à Wittemberg, et l'année suivante, il fut pourvu d'une chaire de médecine dans la même académie, où il introduisit l'enseignement de la chimie, innovation qui ne manqua pas de rencontrer des opposants. Le talent qu'il déployait dans ses leçons et les succès qu'il obtenait dans la pratique ne tardèrent pas d'étendre sa réputation. On voyait accourir près de lui des malades même des provinces les plus éloignées; mais, ce qui ne se voit plus, loin de chercher à s'enrichir, il se contentait des honoraires qu'on lui offrait, et souvent il rendait ce qu'on lui avait donné. Dans les maladies épidémiques qui désolèrent jusqu'à sept fois Wittemberg pendant qu'il y professait, non-seulement il ne s'éloigna pas de cette ville, comme la plupart de ses confrères, mais il redoubla de zèle pour pouvoir donner ses soins à un plus grand nombre de malades. Ayant eu le bonheur, en 1628, de guérir l'électeur de Saxe d'une maladie grave, ce prince le nomma son médecin, en lui permettant toutefois de résider à Wittemberg. Sennert mourut en cette ville le 21 juillet 1637. Marié trois fois, il n'avait eu d'enfants que de sa première femme. L'un d'eux s'est distingué dans les lettres. Le goût de Sennert pour la chimie, réputée alors une vaine science, et la liberté qu'il prit de contredire ouvertement Aristote lui firent une foule d'ennemis. Sentant la faiblesse du système des scolastiques sur l'âme, il lui fut facile d'en démontrer la fausseté; mais, ayant soutenu l'immatérialité de l'âme des bêtes, il souleva contre lui de nouveaux adversaires, entre autres Jean Freytag (*voy. ce nom*) et le P. Honoré Fabri, qui l'accusèrent de blasphème et d'impiété. Sennert protesta qu'il n'avait jamais prétendu que l'âme des bêtes fût immortelle; mais c'était une conséquence rigoureuse de son principe (*voy. le Dictionnaire de Bayle, art. Sennert*). Poursuivi comme novateur par ses confrères, il eut le tort d'attaquer à son tour avec trop de vivacité Magati qui venait d'améliorer le traitement des plaies (*voy. MAGATI*). Ses ouvrages, dont on trouvera le

(1) Isaïe, 20, 1.

(2) Ibid., 20, 3.

(3) Hérodote, 2, 141.

(4) On la retrouve jusque dans les annales chinoises; mais elles ont transporté ailleurs le lieu de l'événement.

(1) 4^e livre des Rois, 19, 37.

détail dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 14, et dans le *Dictionnaire* d'Eloy, ont été recueillis en 3 volumes in-folio, partagés en cinq ou six tomes. La meilleure édition est celle de Lyon, 1630 ou 1666. Haller regardait les ouvrages de Sennert comme une bibliothèque complète dont un médecin ne saurait se passer, et suivant Eloy, ils contiennent plus de vraie médecine que beaucoup de livres modernes fort vantés. Portal n'en porte pas un jugement aussi avantageux : « On « doit, dit-il, plutôt regarder Sennert comme un « compilateur judicieux et érudit que comme un « auteur original; il a très-peu donné du sien, « encore ce qui lui appartient n'est pas digne « d'être rapporté. Il était convaincu que les sor- « ciers ou les magiciens peuvent à leur gré donner « ou ôter des maladies. Il a grossi ses ouvrages « de formules et de notes inutiles, entre autres « pour se faire croître la barbe, qu'il regar- « dait comme l'un des plus beaux attributs de « l'homme. » (*Voy. l'Histoire de l'anatomie*, t. 2, p. 372.) W—s.

SENNERT (ANDRÉ), savant orientaliste, fils du précédent, né en 1606, à Wittemberg, s'appliqua, dès l'âge de dix ans, à l'étude de l'hébreu et de ses dérivés, sous la direction de Martin Trostius. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita la plupart des universités d'Allemagne et de Hollande et s'arrêta plusieurs années à Leyde pour suivre les leçons de Golius, savant professeur d'arabe. En 1638, il fut pourvu de la chaire de langues orientales à l'académie de Wittemberg, et il la remplit pendant plus de cinquante ans avec un zèle infatigable. Il mourut le 22 décembre 1689, dans un âge très-avancé. Conrad Schurtzfleisch prononça son oraison funèbre. C'était un homme très-laborieux et d'une grande sobriété. Il avait été marié deux fois. L'un de ses fils devint secrétaire du prince d'Ettingen. Outre un grand nombre de dissertations philologiques, recueillies en partie dans le cinquième volume des thèses soutenues à l'académie de Wittemberg pendant le 7^e siècle; des éclaircissements sur quelques-uns des livres de la Bible; deux éditions augmentées de la *Grammaire hébraïque* de Martin Trostius, et plusieurs opuscules sur les langues, dont on trouvera les titres dans le tome 33 des *Mémoires* de Nicéron, on a d'André Sennert : 1^o *Chaldaismus et Syriasmus, hoc est præcepta utriusque linguæ, cum compendio lexici*, Wittemberg, 1651; nouvelle édition, 1666, in-4^o; 2^o *Athenæ et inscriptiones Wittembergenses*, ibid., 1655, in-4^o, et avec des additions, ibid., 1678; ibid., 1699, in-4^o. Le premier livre renferme l'histoire de l'académie de Wittemberg, depuis sa fondation, en 1502, par l'électeur de Saxe Frédéric II, dit le Sage (*voy. Saxe*). Les deux suivants contiennent les épitaphes et autres inscriptions recueillies par l'auteur dans les églises de cette ville, avec des notes explicatives. 3^o *De Cabbala maxime Hebræorum, dissertatio*,

ibid., 1655, in-4^o. Elle est curieuse. 4^o *Centuria canonum philologicorum de idiotismis linguarum orientalium hebrææ, chaldeæ, syræ, arabicæ*, ibid., 1657, in-4^o; 5^o *Arabismus sive præcepta arabicæ linguæ*, ibid., 1658, in-4^o de 166 pages. Sennert avait composé ce livre dès 1648; mais il ne put se procurer plus tôt des caractères arabes un peu passables : ceux qu'il a employés sont pourtant bien médiocres. Il comprend la grammaire arabe, la grammaire harmonique des langues bibliques et un petit lexique abrégé des racines arabes et des mots les plus usités. Pocoke parle avec éloge de cette grammaire, qui a été reproduite avec une nouvelle préface, sous la rubrique de Wittemberg, 1666. 6^o *Centuria proverbiorum arabicorum*, ibid., 1658, in-4^o. C'est la première des centuries qu'Erpenius avait déjà publiées; mais dégagée des explications ou scolies, Sennert trouvant plus convenable de les expliquer de vive voix. 7^o *Rabbinismus, hoc est præcepta targumico-rabbinica : accedit compendium lexici*, ibid., 1666, in-4^o; 8^o *Bibliotheca academice Wittembergensis*, ibid., 1678, in-4^o. Ce volume est fort rare. Sennert ne l'ayant fait imprimer qu'à un petit nombre d'exemplaires : mais, dit Vogt, on peut lui faire l'application de l'axiome : *Libri rari non semper sunt optimi* (*voy. Vogt, Cat. libror. rarior.*). En effet, ce catalogue ne contient que les titres des ouvrages, sans indication de dates ni de lieux d'impression. 9^o *Schediasma de linguis orientalibus* : 1. *Adamæa*; 2. *Noachica*; 3. *Phœnicea*; 4. *Cananæa*; 5. *Hebræico Samaritana, etc. Accedit confessio fidei christianæ Claudii Ethiopiæ imperatoris*, ibid., 1681, in-4^o. C'est le plus intéressant des ouvrages de Sennert, et il est assez rare. Le P. Nicéron ne l'a point connu. On trouvera de plus amples détails sur cet orientaliste dans G.-H. Goetz, *Elogia philologorum quorund. hebræorum*, Lubeck, 1708, in-4^o, et dans Hagen, *Memor. philosophor. dec.*, t. 2, p. 367. W—s.

SENONNES (ALEXANDRE DE LA MOTTE-BARACÉ, vicomte DE), littérateur, né le 3 juillet 1781, en Bretagne, d'une famille noble, dans le château de ses ancêtres, perdit très-jeune ses parents, qui périrent pendant le règne de la terreur, et cultiva les arts pour échapper aux dangers de l'époque. Il se fit d'abord connaître par quelques paysages anonymes, qu'il exposa aux différents salons, et en même temps il travailla dans les journaux, particulièrement à la *Gazette de France*, où il défendit les doctrines monarchiques et religieuses. Il a fourni quelques articles à cette *Biographie universelle*. Après le second retour du roi en 1815, il fut nommé secrétaire de la chambre. Le 31 mai 1816, il obtint la place de secrétaire général des musées royaux et conserva le titre de secrétaire honoraire de la chambre. L'académie des beaux-arts le reçut ensuite au nombre de ses membres honoraires. Enfin il fut nommé secrétaire général du ministère de la maison du roi, puis conseiller d'Etat sous le maréchal Lau-

riston, qui le protégeait spécialement. On lui a reproché d'avoir fait destituer sans motifs le savant bibliographe Barbier, bibliothécaire du roi. Senonnes, ayant perdu tous ses emplois par la révolution de 1830, se retira en Bretagne, où il mourut vers 1840. Ses ouvrages publiés sont : 1° *Lettres de Jacopo Ortis*, trad. de l'italien sur la seconde édition, Paris, 1814, 2 vol. in-12 (voy. FOSCOLO). Cette traduction a reparu, la même année, sous le titre du *Proscrit*, et en 1820, sous celui d'*Amour et suicide, ou le Werther de Venise*. 2° *Choix de vues pittoresques d'Italie, de Suisse, de France et d'Espagne*, dessinées d'après nature et gravées à l'eau-forte, 1821, in-fol. Cet ouvrage, dédié à la duchesse de Berri, devait être composé de trente livraisons; il n'en a paru que sept, composées de six planches et de deux feuilles de texte. 3° *Promenade au pays des Grisons, ou Choix des vues les plus remarquables de ce canton*, dessinées d'après nature et lithographiées par Pingret, avec un texte historique, Paris, 1827-1829, petit in-fol. de 86 pages et 38 planches. On doit encore à Senonnes une belle édition des *Œuvres dramatiques* de Destouches, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, Paris, 1811, 1820, 1822, 6 vol. in-8°, avec fig. L—M—X.

SENSARIC (JEAN-BERNARD), bénédictin de la congrégation de St-Maur, naquit en 1710, à la Réole, et montra pendant ses cours de philosophie et de théologie de grandes dispositions pour la prédication. Après avoir fait, à Toulouse et à Bordeaux, les premiers essais de son talent, il vint à Paris en 1739, par ordre de ses supérieurs, et il exerça le ministère de la parole pendant dix-sept ans dans les principales églises de cette capitale. En 1753, il prêcha le carême à Versailles, devant le roi, qui le nomma son prédicateur. Malgré la faiblesse de sa voix, dom Sensaric était doué d'une éloquence touchante et persuasive. Des vues neuves dans le choix des sujets, une sage économie dans les plans, une composition soignée, un style abondant, telles étaient les qualités de ce prédicateur. Toutefois on reprochait à ses sermons de n'avoir point assez de force et de profondeur. Dom Sensaric mourut à Paris le 10 avril 1756. On a de lui : 1° des *Sermons*, Paris, 1771, 4 vol. in-12. Les sermons sur les grandeurs de Jésus et sur les deux alliances sont regardés comme les meilleurs de ce recueil. Le discours sur la vigilance chrétienne est rempli de l'esprit de l'Écriture et des Pères et d'un détail de mœurs qui n'a rien de futile ni de recherché. 2° *L'Art de peindre à l'esprit*, Paris, 1758, 3 vol. in-8°, ouvrage dans lequel les préceptes sont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs et poètes français (1). V—N.

SENTIES (JOSEPH), littérateur, né à Toulouse vers 1756, fut longtemps employé dans l'admini-

stration de la loterie à Paris, où il mourut le 3 janvier 1824, après avoir publié sous le voile de l'anonyme : 1° *Doléances des dames de la halle*, 1789, in-8°; 2° *la Pauvre Orpheline, ou la Force du préjugé*, Paris, an 9 (1801), 2 vol. in-12; 3° *le Joueur, ou le Nouveau Stukély*, par madame de D***, auteur de la *Pauvre Orpheline*, Paris, Barba, 1807, 2 vol. in-12. Ce titre, *le Joueur*, etc., fut substitué par le libraire à celui que Senties avait donné à son ouvrage : *les Tripiots, ou Mémoires pour servir à l'histoire des maisons de jeux*; ce changement n'empêcha pas la saisie du livre, probablement à la requête de l'administration des jeux ou du fameux Bernard, dont il froissait les intérêts. Le livre fut sévèrement prohibé, et la police, que Bernard payait fort bien, y tint la main. Senties fut un des rédacteurs de la *Notice sur Ahmed, bey de Soliman, réfugié en France*, 1814, in-8°. Z.

SÉPHER (PIERRE-JACQUES), bibliophile distingué, naquit à Paris vers 1710. Il entra de bonne heure dans la carrière ecclésiastique. Il fut reçu docteur en Sorbonne et, quelque temps après, pourvu d'un canonicat de St-Etienne-des-Grès. Le zèle qu'il montrait pour le progrès des lettres et le maintien des bonnes études lui mérita le titre honorable de vice-chancelier de l'université. Dans ses loisirs il s'occupait de rassembler les meilleurs ouvrages dans tous les genres, principalement en théologie et en histoire. A la connaissance du grec et du latin il joignit celle de la plupart des langues modernes et une érudition aussi solide que variée. Il voulut être utile aux lettres en se chargeant des fonctions d'éditeur. Il aimait à réunir chez lui les savants, les artistes et les amateurs, auxquels il s'efforçait de communiquer les résultats de ses recherches. Sépher mourut regretté, à Paris, le 12 octobre 1781. Outre une traduction de l'*Office* pour la fête de St-Pierre, 1747, in-12, on lui doit des éditions corrigées et enrichies de notes de la *Vie de St-Charles Borromée*, par Godeau, 1747, 2 vol. in-12; — de l'*Histoire des anciennes révolutions du globe terrestre*, traduite de l'allemand, par Sellius, 1752, in-12; — des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Aubery du Maurier, avec les notes d'Amelot de la Houssaye (1), 1784, 2 vol. in-12; — des *Maximes et libertés de l'Eglise gallicane, avec plusieurs discours*, la Haye (Paris), 1755, in-12; — des *Histoires édifiantes*, de Duché, 1756, in-12; — des *Mémoires sur la vie de Pi-brac*, par l'Épine de Grainville, avec les pièces justificatives, etc., 1758, in-12; — et enfin des *Madrigaux de la Sablière*, avec une notice sur l'ouvrage et l'auteur, 1758, in-16. Sépher a eu part à l'*Europe ecclésiastique*. On lui attribue les *Trois imposteurs, ou les Fausses conspirations*. Le *Catalogue* de sa bibliothèque, 1786, in-8°, est recherché, quoiqu'il y ait beaucoup d'erreurs et

(1) A.-M. Lottin fut éditeur de cette première édition, et non de la seconde, revue par Wailly, qui est de 1771. A. B.—T.

(1) On a souvent attribué cet ouvrage à Amelot de la Houssaye; mais c'est une erreur.

quoiqu'on n'y ait pas joint une table des auteurs pour faciliter les recherches. Cette bibliothèque, composée de plus de trente mille volumes, dont un grand nombre de rares et de singuliers, et enrichis des notes du propriétaire, fut vendue moins de dix-huit mille livres. Une note de Mercier de St-Léger nous apprend que l'exemplaire des *Mémoires* de Nicéron, tout chargé de remarques de la main de Sépher, fut acheté cinquante-quatre livres par l'abbé Rive, qui annonça que son projet était de donner une nouvelle édition de cet ouvrage. W—s.

SEPMANVILLE (LIEUDÉ FRANÇOIS-CYPRIEN-ANTOINE, baron DE), marin et savant français, né à Roman en Normandie, le 2 février 1762, reçut sa première instruction de son père, ancien secrétaire du roi, et qui avait été l'élève et l'ami de Gresset ; mais d'après ses dispositions, destiné au service du roi, il entra aux écoles d'application, où se développa son goût pour les mathématiques. A dix-sept ans, il fut reçu aspirant à Brest, dans la marine royale. En 1780, nommé garde de la marine, il fit la campagne de Cadix ; et, en 1781, celle d'Europe, dans la guerre d'Amérique. Il fut chargé, en 1784, de continuer les travaux commencés par Cook à Terre-Neuve, et de déterminer astronomiquement les limites de pêche entre la France et l'Angleterre. Nommé lieutenant de vaisseau, il leva géométriquement, en 1787, le plan de l'île de la Gonave, et fixa sa position relative à St-Domingue. Ces travaux lui valurent une pension du roi ; et il fut nommé commandant du bâtiment *la Gonave*, pour continuer ses opérations géographiques. Après avoir terminé la rédaction des cartes de la partie occidentale de St-Domingue, dont les descriptions se trouvent au dépôt général de la marine, il fut chargé de vérifier le travail de Tofino dans la Méditerranée, et d'observer les latitudes et les longitudes de Gènes, de Roses, d'Alger, du port Mahon et de plusieurs points des îles Maïorque et Minorque. En 1791, Sepmanville émigra avec le corps d'officiers de la marine royale ; il fit la campagne des princes et se rendit ensuite en Angleterre, où il reçut du roi la croix de St-Louis. S'étant fixé à Yarmouth, où l'amiral Duncan lui confia l'éducation de son fils, il servit d'interprète au duc de Berry et composa alors un ouvrage élémentaire ayant pour titre : *Manuel des marins*, qui fut approuvé plus tard par le bureau des longitudes de Paris. Sepmanville inventa, en 1800, un *compas de proportion* pour la marine. Etant rentré dans sa patrie, en 1801, il fut nommé peu de temps après membre associé de l'Institut, section d'astronomie. Retiré dans sa ferme à Dufay en Normandie, occupé des sciences et de l'agriculture, il y remplit des fonctions gratuites d'administration et de bienfaisance ; et il fut secrétaire perpétuel de la société des sciences et des arts de son département. Maire d'Evreux en 1813, pendant les deux invasions, il sut adoucir

les maux qui pesèrent sur ses concitoyens. Le roi, à sa rentrée, en 1814, le nomma capitaine de vaisseau. Dans la même année, le duc d'Angoulême lui remit à Evreux la croix de la Légion d'honneur. Admis à la retraite, en 1815, élevé au grade de contre-amiral, mais se bornant à sa fortune, dont il avait racheté une partie, il renonça à sa pension au profit du trésor royal, et mourut à Evreux le 28 juin 1817, âgé de 54 ans. Auguste Gady a publié un *Précis de la vie de Sepmanville*, où l'on trouve le rapport du bureau des longitudes sur le *Manuel des marins*, Versailles, 1817, in-8°. N—u.

SEPTCHÈNES (LECLERC DE), né à Paris, était fils d'un premier commis des finances. Ayant le goût de l'érudition, il se forma une bibliothèque nombreuse et parfaitement choisie. L'étude des langues étrangères détermina chez lui le désir de voyager ; il visita l'Angleterre, la Hollande, l'Italie et la Suisse. Ce ne fut qu'au retour de son voyage en Angleterre qu'il donna, en 1777, une traduction en 3 volumes in-8° du premier volume in-4° de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduction qu'on a eu grand tort d'attribuer à Louis XVI. La vérité est que Septchènes, étant attaché en qualité de secrétaire du cabinet à ce monarque, que l'on sait avoir été très-versé dans la langue anglaise, en recevait des avis, peut-être aussi quelquefois des corrections utiles. On est étonné de voir Gibbon dire dans ses mémoires que « ce premier volume fut « traduit faiblement, quoique fidèlement, par « M. de Septchènes, jeune homme d'une fortune « aisée et d'un caractère appliqué. » Cet éloge paraît bien modéré pour une traduction à laquelle la pureté, l'élégance même de la diction donnent presque toujours le caractère d'un ouvrage original. Ce fut en 1787 qu'il publia son *Essai sur la religion des anciens Grecs*, Genève, 1 vol. in-8°, et un précis des recherches faites sur la mythologie grecque par Gebelin, Boulanger, Fréret, Warburton, etc. Septchènes n'acheva pas la traduction de Gibbon (*voy.* CANTWELL et GIBBON). Il traita sagement les Fables mystérieuses de la Grèce, et termina ses explications par un coup d'œil rapide sur les fêtes de ce pays, ainsi que sur quelques autres institutions qui avaient également rapport au culte secret, pour chercher à découvrir quelle influence avait eue cette religion sur les peuples qui l'avaient adoptée. Dans le dernier chapitre, l'auteur considère les rapports de la religion des Grecs avec leurs lois, leurs mœurs, leur politique, leur esprit national, leur goût pour les arts. Il observe que c'est en voulant donner aux hommes l'idée de la divinité que les Grecs se sont élevés jusqu'au beau idéal ; et il cite pour exemple l'Apollon du Belvédère. Le talent de Septchènes, plus fait pour exprimer les choses avec clarté que pour peindre les objets avec enthousiasme, ne réunissait pas les qualités qu'exigeait son livre. Grimm dit que cet ouvrage

est fait avec assez de méthode ; mais Ste-Croix, plus sévère, pense que Septchènes *s'est mal tiré de son Essai*. Septchènes avait été marié ; et la perte de sa femme fut pour lui un chagrin dont il ne se consola jamais. Destiné à mourir comme elle de la poitrine, il fut averti de sa fin par des souffrances et par un dépérissement graduel. Alors il annonça le projet de retourner en Italie pour ne pas rendre sa famille et ses amis témoins de ses derniers moments. Il était sûr de ne pas arriver au terme de son voyage. Il expira à Plombières, en juin 1788. D'une complexion délicate, il avait épuisé sa carrière par le travail. Lalande, dans le *Journal des Savants* de décembre 1788, dit que Septchènes avait entrepris un grand ouvrage sur l'histoire des connaissances humaines, depuis le 3^e siècle jusqu'à la renaissance des lettres ; puis, à propos d'un article nécrologique inséré dans le *Journal de Paris* (24 juin 1788), le savant astronome ajoute : « On n'a pas assez dit, ce me semble, « combien il est rare et combien il est beau, quand « on est jeune, riche et libre, de se livrer à l'étude « au point de lui faire le sacrifice de sa vie. » Le jour même où l'on apprit le projet de convocation de l'assemblée des notables de 1787, Septchènes prévint et annonça que les états généraux, dont il n'avait encore été nullement question, se tiendraient avant la fin du siècle (1). L—P—E.

SEPTIME-SÉVÈRE. Voyez SÉVÈRE.

SEPTIMIUS SERENUS (AULUS), poète latin, dont il reste quelques fragments estimables, a chanté les travaux de la campagne. Les deux noms qu'il portait et qui lui ont été donnés séparément quelquefois, ont fait croire à quelques érudits qu'ils désignaient deux auteurs différents ; mais il est cité comme les réunissant tous les deux, par Marius Victorinus, Terentianus Maurus et Sidoine Apollinaire. Terentianus parle de lui comme d'un écrivain récent ; et Terentianus était lui-même contemporain de Martial, suivant Vossius, qui croit que c'est lui que désigne ce poète, l. 1, épigr., 87. Ainsi Septimus aurait vécu sous le règne de Vespasien et de ses fils. On a pensé avec raison que c'est à lui que Stace adresse l'épître 5 du 4^e livre des Sylves, où il retrace plusieurs circonstances de sa vie. On y voit que Septimius était Romain d'origine, mais qu'il naquit à Leptis, en Afrique ; que, ramené, encore enfant, à Rome, il partagea, avec les fils des sénateurs, l'étude de l'éloquence et les travaux du barreau ; mais la campagne eut beaucoup d'attraits pour lui. Il habitait presque toujours les domaines que son père possédait à Veies et dans le pays des Sabins ; et il se plut à décrire les travaux et les charmes de la vie champêtre dans de courtes compositions

poétiques, qu'il réunit sous le titre d'*Opuscula ruralia*, dont il ne nous reste que quelques vers, disséminés dans les écrits des grammairiens latins. Ils ont été recueillis par Wernsdorff, dans ses *Poetae latini minores* ; et on les trouve dans la collection de Lemaire. Les savants s'accordent à penser que le petit poème intitulé *Moretum*, qu'on voit souvent à la suite des ouvrages de Virgile, est de Septimius. Ils se fondent sur la différence du style et sur la nature du sujet. Le titre ne désigne qu'un mets à l'usage des laboureurs ; mais le poème présente réellement le tableau des occupations qui remplissent la première partie de leur journée ; et un pareil sujet est entièrement semblable à ceux que traitait Septimius. Il en est de même d'une autre pièce placée également d'ordinaire à la suite des poésies de Virgile, et qui porte pour titre : *Copa*. Wernsdorff pense qu'elle faisait partie du même recueil. Les riches Romains avaient coutume d'établir, dans le voisinage de leurs maisons de campagne, des cabarets, où leurs esclaves et les voyageurs venaient se délasser. Cette pièce nous peint un de ces lieux de plaisir tenu par une esclave syrienne, qui invite les passants à s'y arrêter. D'après les autres fragments, on voit que Septimius avait employé des vers de toute sorte de mesure ; ce qui l'a fait comprendre au nombre des poètes lyriques. Les grammairiens lui attribuent encore un autre ouvrage du même genre intitulé *Faliska*, où il célébrait les agréments de ses campagnes du pays des Falisques. C'est à cette circonstance qu'il dut probablement le surnom de Faliscus. Il y employa une espèce particulière de vers, composés de trois dactyles et d'un pyrrhique. — Un autre poète romain, Titius Septimius, fort peu connu aujourd'hui, est mentionné dans Horace (*Ep.* 1, 3, 9) comme imitateur de Pindare ; un savant allemand, A. Weichert, en a fait l'objet d'une de ces monographies dans lesquelles l'érudition germanique se plaît à réunir toutes les indications relatives à un sujet obscur : *De Titio Septimio poeta*, Grinum., 1824, in-4°. — T. Septimius, personnage d'ailleurs ignoré et qui vivait au 2^e ou 3^e siècle, est indiqué, dans quelques manuscrits, comme ayant traduit en langue latine l'ouvrage grec de Dictys de Crète sur la guerre de Troyes. St—D.

SEPULVEDA (JEAN GINÈS DE), historien espagnol, était né, vers 1490, à Pozo Blanco, près de Cordoue, d'une famille noble, mais mal partagée des biens de la fortune. Après avoir fait ses humanités à Cordoue et sa philosophie à Alcalá, Ginès s'embarqua pour l'Italie, au mois de juin 1515, et obtint son admission au collège du cardinal Albornos (*voy.* ce nom), à Bologne. Il y recommença son cours de philosophie sous le célèbre Pomponace (*voy.* ce nom), et se rendit bientôt fort habile dans la théologie et les langues anciennes. Des traductions de quelques opuscles d'Aristote et une vie du cardinal Albornos, qu'il

(1) On a encore de Septchènes, *Eloge de M. M...*, 1786, in-8° de 8 pages. Ce M. M... était un nouvelliste nommé Métra. Le clerc de Septchènes avait préparé une édition des *Œuvres de Fréret* ; il n'avait pas mis la dernière main à ce travail, et l'édition de Fréret, 1796, 20 vol. in-12, publiée huit ans après la mort de Septchènes, mais avec son nom, est incomplète et défectueuse (*voy.* FRÉRET, et aussi le *Magasin encyclopédique*, 2^e année, t. 5, p. 223 et suiv. A. B—T.

avait entreprise à la demande de ses supérieurs, commencèrent sa réputation. On prétend qu'il publia, dans le même temps, sous le titre d'*Errata*, la critique la plus sanglante de la version qu'Alcyonius avait publiée de différents ouvrages d'Aristote (*voy. ALCYONIUS*); mais il n'en reste aucune trace. Les talents de Ginès lui méritèrent la protection du prince de Carpi (Alberto Pio), qui lui donna un logement dans son palais et l'admit à son intimité. Après le sac de Rome, en 1527, le prince de Carpi s'étant retiré en France, Ginès alla rejoindre à Naples le cardinal Cajetan (*voy. ce nom*), et s'occupa, sous sa direction, de revoir le texte grec du Nouveau Testament. Il revint à Rome, en 1529, et entra chez le cardinal Quignonès, qu'il suivit à Gênes, où ce prélat était député pour complimenter l'empereur Charles-Quint. Sepulveda ajoutait sans cesse à sa réputation par de nouveaux écrits. Il comptait au nombre de ses amis les savants les plus illustres d'Italie et d'Espagne, et entretenait avec eux une correspondance active sur des questions de philosophie ou d'antiquité. Charles-Quint le nomma, en 1536, son chapelain et son historiographe, avec un traitement honorable. Ginès ne voulut pas quitter l'Italie sans revoir le collège Albornos; et à la prière du cardinal Santa-Croce, alors protecteur de cette maison, il en revint le règlement, et y ajouta diverses dispositions, lesquelles étaient encore en vigueur dans les derniers temps. Il rejoignit ensuite l'Empereur à Gênes, et après une navigation pleine de dangers, il revint enfin l'Espagne, dont il était absent depuis vingt-deux ans. Attaché comme instituteur à l'enfant don Philippe, il fut obligé de rester à la cour. Dans le temps qu'elle était à Valladolid, l'évêque de Chiapa, Barthélemy de Las Casas vint y plaider la cause des malheureux Indiens. Prenant de plus haut la question, Ginès examina si les Espagnols avaient eu le droit de porter la guerre dans les Indes, et développa ses idées à cet égard dans un dialogue fameux, quoiqu'il n'ait jamais été publié (1) : *Democrates secundus* (2) *seu de justis belli causis*. Après avoir établi les cas dans lesquels une nation peut faire la guerre, il s'attache à prouver que quand bien même les Espagnols n'auraient eu d'autre but que de s'assurer la possession des Indes, ils ne mériteraient aucun reproche, puisqu'ils n'auraient fait que suivre l'exemple d'Alexandre, des Romains et de tous les peuples conquérants : mais ils n'ont entrepris cette expédition difficile et glorieuse, que par le désir de porter à des peuples barbares les lumières de l'Évangile et les bienfaits de la civilisation; d'où il conclut que la guerre des Indes était juste et

nécessaire. Mais il ne prétend pas justifier les actes de cruauté commis envers les Indiens. Ces crimes, suivant lui, sont ceux des chefs, et ne doivent pas être imputés à la nation espagnole. C'est uniquement par la persuasion qu'il désire que l'on amène les Indiens à quitter leur culte impie et leurs pratiques sanguinaires. Ce n'est que dans la nécessité qu'il permet de recourir aux armes, puisque la défense est de droit légitime; et alors, suivant lui, les vaincus peuvent être justement punis par la confiscation de leurs biens, et même par l'esclavage, attendu que c'est une loi de la nature que le faible soit soumis au plus fort. Tel est le précis du dialogue de Ginès, parsemé, suivant l'usage du temps, de citations et de passages tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, des docteurs de l'Eglise et des philosophes grecs. Cet ouvrage, dont il circula quelques copies en Espagne, fut vivement attaqué par les confrères de Las Casas. Le P. Melchior Cano (*voy. CANUS*), donna le signal par une lettre dans laquelle il reproche à Sepulveda quelques opinions hétérodoxes (1); mais son adversaire le plus ardent fut don Ramirez, évêque de Ségovie, qui fit condamner son ouvrage par les académies de Salamanque et d'Alcalá. Forcé de se défendre, Ginès composa son *Apologie*, qu'Antoine Augustin, son ami, fit imprimer à Rome, en 1550. Ses ennemis eurent assez de crédit pour en obtenir la suppression; et les exemplaires en furent recherchés avec tant de soin, qu'il n'en échappa qu'un très-petit nombre. Mais Charles-Quint, voulant mettre fin à des débats qui partageaient les esprits, chargea le P. Dominique Soto, son confesseur, de réunir à Valladolid les théologiens et les jurisconsultes les plus éclairés, et de faire comparaître devant eux l'évêque de Chiapa et Sepulveda, pour exposer leurs raisons. Las Casas et Ginès employèrent plusieurs jours à soutenir, le premier, que la guerre contre les Indiens était odieuse, et le second, que jamais entreprise n'avait été plus juste; et l'assemblée se sépara sans rien statuer. Ginès, fatigué depuis longtemps de la vie des cours, ne tarda pas à quitter Valladolid pour aller habiter Mariano, terre qu'il possédait près du lieu de sa naissance, et où il partagea son temps entre l'étude et la culture des fleurs. Il quitta sa retraite en 1557, pour venir au monastère de Saint-Just présenter ses hommages à Charles-Quint. Dès qu'il eut rempli ce dernier devoir, il revint à Mariano pour n'en plus sortir. Ce fut dans cette retraite qu'il composa les ouvrages historiques qui lui ont mérité le nom de *Tite-Live* espagnol. Il y mourut en 1573 (2), à l'âge de 83 ans, et fut inhumé dans l'église de Pozo-Blanco, où l'on voyait l'épithaphe qu'il s'était composée lui-même.

(1) Les auteurs qui ont dit que le *Democrates secundus* avait été imprimé, l'ont confondu avec l'*Apologie* que Sepulveda publia pour sa justification; les membres de l'académie d'histoire de Madrid avaient deux copies de ce dialogue; on ignore les motifs qui les ont empêchés de le mettre au jour.

(2) Il lui donna ce titre pour le distinguer du dialogue qu'il avait publié précédemment, et dont le principal personnage porte aussi le nom de *Democrates*.

(1) On trouvera, dans le tome 3 des *Oeuvres* de Sepulveda, p. 1-70, toutes les pièces de la dispute avec Cano.

(2) C'est la date que porte son épithaphe; Nic. Antonio dit 1572, mais les membres de l'académie royale pensent que Sepulveda mourut en 1574.

C'est par erreur qu'on a dit qu'il était chanoine de Salamanque. Il n'a jamais rempli de fonctions ecclésiastiques; cependant on ne peut pas douter qu'il ne fût prêtre. A beaucoup d'érudition il joignit de l'ordre, de la méthode et un style élégant. Erasme, dans son *Ciceronianus*, le cite parmi les meilleurs écrivains de son temps, et ce jugement a été confirmé par la postérité. Outre des traductions latines, avec des commentaires, de plusieurs opuscules d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisée, Rome, 1527, in-4°; de la *Politique* d'Aristote, Paris, 1548, in-4° (1), on a de Ginès : 1° *Rerum gestarum Aegid. Albornotii, cardinalis, libri tres; cum brevi Bononiensis collegii Hispanorum descriptione*, Rome, 1521; Bologne, 1522, in-fol.; réimprimé en 1542, 1559 et 1628, in-fol. C'est la vie du cardinal Albornos dont on a parlé plus haut. Elle a été traduite deux fois en espagnol, et autant de fois en italien. 2° *De fato et libero arbitrio libri tres*, Rome, 1526, in-4°. C'est une réfutation des principes de Luther sur la fatalité, réimprimée avec quelques opuscules de l'auteur, Paris, Colines, 1541, in-8°. 3° *Ad Carolum V, cohortatio ut, facta cum omnibus Christianis pace, bellum suscipiat in Turcas*, Bologne, 1529, in-4°; 4° *Antapologia pro Alberto Pio in Erasmus*, Paris, 1531; Rome, 1532, in-4°. C'est une défense de son bienfaiteur attaqué par Erasme. 5° *De ritu nuptiarum et dispensatione libri tres*, Rome, 1531, Londres, 1553, in-4°; 6° *De convenientia militaris disciplinæ cum Christiana religione, Dialogus qui inscribitur Democrates*, ibid., 1535, in-4°. Dans ce dialogue, dédié au duc d'Albe, l'auteur se propose de montrer que la profession des armes n'est point opposée aux maximes du christianisme. Il a été traduit en espagnol par Barba, Séville, 1541, in-4°. 7° *De appetenda gloria, Dialogus qui inscribitur Gonzalus*. On n'a pas pu découvrir un seul exemplaire de l'édition originale. 8° *De ratione dicendi testimonium in causis occultorum criminum, Dialogus qui inscribitur Theophilus*, Valladolid, 1538, in-4°; 9° *De correctione anni mensiumque Romanorum*, Venise, Giolito, 1546, in-8°; 10° *Apologia pro libro de justis belli causis ad Ant. Ramirum, episcopum Segoviensem*, Rome, 1550, in-8°; on ne connaît qu'un ou deux exemplaires de cette édition. 11° *Epistolarum libri 7*, Salamanque, 1557, in-8°; 12° *De regno et regis officio libri tres*, Lerida, 1571, in-8°. Tous les ouvrages de Sepulveda qu'on vient de citer, excepté ses traductions, ont été publiés à Cologne, 1602, in-4°, précédés d'une notice sur l'auteur, par Mylius ou André Schott. 13° *De rebus gestis Caroli quinti, imperatoris et regis Hispaniæ, libri 15*; 14° *De rebus Hispanorum gestis ad novum orbem, Mexicumque li-*

bri 7; 15° *De rebus gestis Philippi 2, libri tres*. Ces trois ouvrages, restés inédits, ont été publiés, pour la première fois, par les membres de l'académie d'histoire, dans la belle édition qu'ils ont donnée des œuvres de Sepulveda, Madrid, 1780, 4 vol. in-4°. Les deux premiers contiennent l'histoire assez impartiale de Charles-Quint. Les affaires d'Italie et d'Espagne y sont traitées avec un grand détail et offrent des particularités neuves; celles d'Allemagne y sont moins développées. Le troisième volume de cette collection contient l'histoire de la guerre des Indes et le commencement de celle de Philippe II (de 1556 à 1564), ainsi que les lettres de Ginès. Dans le quatrième, on trouve le reste des ouvrages de Sepulveda. Le tome premier est enrichi d'un beau portrait de Charles-Quint et d'une curieuse dissertation sur la vie et les ouvrages de Sepulveda (1). W—s.

SEQUESTER. Voyez VIPIUS.

SERADJ-ED-DAULAH (MIRZ-MAHMOUD KHAN), dernier nabab indépendant du Bengale, succéda, en avril 1756, à l'usurpateur Allah-Verdy-Khan, son grand-oncle et son père adoptif, qui l'avait appelé au trône trois ans auparavant. D'après les auteurs anglais, qui seuls ont fait connaître ce prince, il avait donné dès son adolescence des marques d'un naturel cruel, pervers, lâche, et d'un penchant décidé pour les plaisirs les plus crapuleux. Il sut néanmoins, ajoutent-ils, cacher ses vices au nabab, qui lui avait confié toute son autorité. Jaloux de ses deux oncles, il s'efforça de les rendre suspects, les persécuta et fit assassiner leurs principaux officiers. Ces deux princes étant morts peu de mois avant Allah-Verdy-Khan, la veuve de l'aîné, fille du nabab, se retira avec ses trésors à Cacembazar, sous la protection des Anglais, qui reçurent à Calcutta un de ses ministres. Le refus qu'ils firent de livrer ce dernier à Seradj-ed-Daulah, qui venait de succéder au défunt nabab, l'irrita contre eux. La fille d'Allah-Verdy-Khan, persuadée par sa mère, revint à Mourschad-Abab et reconnut Seradj-ed-Daulah pour nabab; mais bientôt il la fit renfermer, s'empara de ses richesses et lui enleva même un enfant en bas âge qu'elle avait adopté, fils d'un frère aîné du nouveau nabab, à qui ce faible rival portait ombrage. Les Anglais se préparaient alors à la guerre contre la France. Comme ils avaient fait augmenter les fortifications de Cacembazar et de Calcutta, Seradj-ed-Daulah saisit ce prétexte pour se venger. Il marcha sur Cacembazar, qui se rendit sans coup férir, et parut, le 15 juin, devant Calcutta. Les

(1) Cette traduction fut réimprimée, Cologne, 1601, in-4°, avec le supplément de Cyriaque Strozzi; et Madrid, Ibarra, 1775, in-fol., avec le texte en regard. Les nouveaux éditeurs de Sepulveda ont recueilli les corrections qu'il avait faites sur l'édition de Paris, dans le tome 1^{er}, p. CXLIII-CXLIII, avec des renvois à l'édition de Madrid.

(1) Sepulveda est l'objet d'une appréciation dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 605. Ses doctrines sur la légitimité de la guerre, sur le libre arbitre, sont exposées avec habileté dans ses écrits, mais elles ne sauraient aujourd'hui trouver des défenseurs. Ses travaux sur la philosophie ancienne forment le plus solide de ses titres à l'estime de la postérité. Un juge parfaitement compétent, M. Barthélemy St-Hilaire, n'a pas hésité de déclarer que de toutes les traductions latines de la *Politique* d'Aristote, celle de Sepulveda était la meilleure. Z.

Anglais se retirèrent dans le fort William ; mais, après une courte résistance, le gouverneur et la plus grande partie de la garnison ayant pris la fuite, le reste se rendit le lendemain. La ville fut livrée au pillage et le fort incendié. 146 hommes furent renfermés provisoirement dans une chambre basse de 18 pieds de long sur 14 de large, nommé le *Trou noir*, qui ne recevait de jour que deux petites fenêtres garnies de barreaux de fer. Ils y furent tellement pressés qu'il n'en restait plus que 23 respirant à peine lorsqu'on vint les délivrer le lendemain matin (voy. HOLWEL). Au reste, il est prouvé que cet horrible désastre ne doit être attribué qu'à la négligence des officiers subalternes du nabab et à leur crainte de réveiller le prince pour en obtenir un ordre de transférer les détenus dans un local plus spacieux. Le 5 janvier 1757, les Anglais ayant repris Calcutta, après la fuite de la garnison que Seradj-ed-Daulah y avait laissée, le nabab reparut bientôt avec son armée ; mais il fut repoussé et forcé de signer, le 9 février, un traité par lequel il ratifia les privilèges de la compagnie anglaise, la maintint dans les districts qu'elle possédait et lui accorda de nouvelles concessions. Quoique ce traité eût été confirmé de part et d'autre par les serments les plus forts, les Anglais le violèrent, et, sous prétexte que le nabab avait entamé des négociations avec les Français, leurs ennemis, ils résolurent de renverser sa puissance et de donner la nababie du Bengale à Mir-Djafar, qui avait épousé une sœur d'Allah-Verdy-Khan. Seradj-ed-Daulah, trahi par Mir-Djafar, perdit la bataille de Plassey le 23 juin (voy. CLIVE). Il s'enfuit déguisé ; mais il fut découvert et envoyé garrotté, le 4 juillet 1757, à Mourschad-Abad, où le fils de son rival l'assassina dans sa prison. Si le général français Law, dont il avait réclamé le secours, eût pu arriver vingt-quatre heures plus tôt, les résultats de la journée de Plassey auraient été peut-être fort différents. Seradj-ed-Daulah n'était âgé que de 22 ans. Il fut la première victime de l'ambition britannique dans l'Inde. Après lui, trois nababs gouvernèrent titulairement le Bengale, par le choix et sous l'influence des Anglais, qui, peu d'années après, écartèrent ce fantôme de souveraineté et demeurèrent maîtres absolus de cette riche contrée. A—T.

SERAIN (PIERRE-EUTROPE), médecin, né à Saintes en 1748, fit à Paris ses études médicales. Elie de Beaumont, qui avait fondé à Canon la *fête des bonnes gens* (voy. ELIE DE BEAUMONT), appela Serain dans ce pays pour donner des soins gratuits aux pauvres. Serain mourut à Canon, près Croissanville, dans le Calvados, en février 1821. Il était membre correspondant des sociétés d'agriculture de Lyon et de Caen. On a de lui : 1° *Instruction pour les personnes qui gardent les malades*, 1777, in-8° ; réimprimé à Lausanne en 1788, avec des notes du docteur d'Apples ; puis à Paris en 1790, dans la *Bibliothèque physico-*

économique, et encore dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Dictionnaire de médecine*, t. 7). La huitième édition est de 1803, in-12. 2° *Nouvelles Recherches sur la génération des êtres organisés*, 1788, in-12 ; 3° *Instruction sur la manière de gouverner les abeilles*, 1802, in-8° ; 4° *Idée d'une grande entreprise relative aux sciences, aux arts et à l'industrie, qui offrira au public, ainsi qu'aux personnes qui souhaiteront concourir à ce travail, des avantages extraordinaires*, 1817, in-8°. C'est le prospectus d'une encyclopédie qui eût été intitulée *Collection instructive, ou Recueil de toutes les vérités théoriques et pratiques*. L'auteur appelait tout le monde indistinctement, depuis le savant jusqu'au laboureur, à concourir à son ouvrage, qui devait être divisé en huit sections. Les fonds de l'entreprise devaient se faire par actions et être remboursés à la fin de l'opération ; jusque-là on devait payer les intérêts. 5° Des mémoires dans les journaux de médecine et de physique. A. B-T.

SERAN DE LA TOUR (l'abbé), littérateur estimable, mais peu connu, né vers le commencement du 18^e siècle, a publié, sous le voile de l'anonyme, plusieurs ouvrages de critique et d'histoire ancienne, dont voici les titres : 1° *Histoire de Scipion l'Africain, pour servir de suite aux Hommes illustres de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama*, Paris, 1732, in-12 ; 2° *Histoire d'Epaminondas*, Paris, 1739, in-12 ; 3° *Histoire de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre*, Paris, 1740, in-12 ; 4° *Amusements de la raison*, 1747 et 1748, 2 vol. in-12 ; 5° *Mysis et Glaucé, poème*, prétendu traduit du grec, mais réellement composé par l'abbé Seran de la Tour, Genève (Paris), 1748, in-12 ; 6° *Histoire de Catilina*, Amsterdam (Paris), 1749, in-12 ; 7° *Histoire de Mouley-Mahamet, fils de Mouley-Ismaël, roi de Maroc*, Genève (Paris), 1749, in-12 ; 8° *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique, avec la conduite de l'Angleterre à l'égard de la France dans la guerre déclarée par ces deux puissances en 1756*, Paris, 1757, in-12 ; 9° *l'Art de sentir et de juger en matière de goût*, Paris, 1762, 2 vol. in-12 ; réimprimé à Strasbourg, 1790, 4 vol. in-8° ; 10° *Histoire du tribunal de Rome, depuis sa création jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste*, Amsterdam (Paris), 1774, 2 vol. in-8°. L'esprit des différentes histoires de l'abbé Seran est excellent. Elles se distinguent par l'exactitude des faits et des citations, ainsi que par une intelligence rare des ressorts de la politique grecque et romaine. Ses *Amusements de la raison* obtinrent beaucoup de succès lorsqu'ils parurent (voy. SERENT). D—R—R.

SERAO (FRANÇOIS), médecin, naquit en 1702, à San-Cipriano, non loin d'Aversa, dans le royaume de Naples. A l'âge de douze ans, il fréquenta les écoles des jésuites, que la mort de son père lui fit quitter pour rentrer au sein de sa

famille et se charger de l'administration de son patrimoine. Dès qu'il put se dérober à ces soins, il se rendit de nouveau dans la capitale, où il obtint au concours la chaire d'anatomie et ensuite celles de pathologie et de clinique. Observateur exact de la nature, il écrivit plusieurs dissertations sur des sujets peu connus d'histoire naturelle. Ce fut par ordre de Charles III, alors roi de Naples, qu'il composa l'*Histoire du Vésuve*, à l'occasion de l'éruption de 1737. Dans son discours sur la *tarentule*, il se livre à des recherches très-curieuses sur les prétendus effets de la morsure de cet animal. On avait longtemps cru que l'araignée désignée par les naturalistes sous le nom de *phalangium apulum* instillait dans les blessures une espèce de poison assez actif pour frapper d'engourdissement les membres piqués. On croyait aussi que la musique avait le pouvoir de tirer les blessés de cet état et de les disposer à la danse, regardée comme le meilleur antidote contre ce virus. Ce préjugé était si répandu dans la Pouille qu'aussitôt qu'un habitant était atteint de cette maladie, sa maison devenait le rendez-vous des jeunes gens d'alentour, qui profitaient de ces accidents pour s'amuser aux dépens de ceux qu'ils devaient guérir. Afin que rien ne manquât à ces orgies, dans lesquelles on a cru reconnaître les traces de l'ancien culte de Bacchus ou de Cybèle, les parents du blessé avaient soin d'orner sa chambre de guirlandes et de fleurs et de le revêtir de ses plus beaux habits. Le traitement ne durait jamais moins de trois jours, et l'on était souvent obligé de le recommencer les années suivantes. Il paraît que la transpiration et l'épuisement, suite naturelle de cette forte gymnastique, étaient le véritable remède contre l'irritation nerveuse produite par la piqure de la *tarentule*. Ce nom, donné par les gens du pays au *phalangium apulum* et qui probablement lui vient de celui de la ville de Tarente, où il est plus venimeux, a fait appeler *tarantolati* les personnes piquées et *tarantelle* l'air employé de préférence pour leur guérison. Serao examina en philosophe les symptômes qui l'accompagnent et qu'il croit déterminés par un fort accès de mélancolie chez les hommes et par un principe d'hystérisme chez les femmes. Il prouve avec beaucoup d'érudition qu'Aristote, Nicandre, Dioscoride, Pline et Strabon, les seuls auteurs anciens qui aient parlé du *phalangium*, paraissent n'avoir eu aucune idée du *tarentisme*, et que ce n'est qu'après la première moitié du 15^e siècle qu'on trouve quelque indication de cette singulière maladie, qui compte parmi ses partisans les noms illustres de Nicolas Perrotto, d'Alexandre ab Alexandro, de Cardan, de Scaliger, de Mattioli, de J.-B. Porta, de Kircher et d'autres. Serao eut le mérite d'avoir combattu cette opinion avec le plus de force et de conviction. Ses *Lezioni accademiche sulla tarantola*, auxquelles applaudirent Haller, Pringle et Morgagni, ont,

plus que tout autre écrit, contribué à déraciner ce préjugé. Serao, attaqué par une maladie chronique, qui l'avait rendu incapable d'un travail sérieux, prit la résolution de parcourir l'Italie, où sa réputation s'était déjà répandue. A son retour à Naples, il fut nommé proto-médecin du royaume et attaché au service de la reine. Cette princesse, se sentant proche de ses couches, le fit appeler une nuit où de fortes douleurs lui annonçaient sa prochaine délivrance. Serao sortit sans précaution de son appartement, et cette imprudence, en aggravant son mal, le conduisit au tombeau. Il mourut le 5 août 1783. Son éloge a été lu par Vicq-d'Azyr à la société de médecine de Paris, le 27 février 1787. Ses ouvrages sont : 1^o *Storia dell' incendio del Vesuvio, del 1737*, Naples, 1738, in-8^o et in-4^o; traduit en latin par l'auteur, *ibid.*, et en français, par Duperron de Castera, Paris, 1741, in-12; 2^o *Vita Nicolai Cirilli*, en tête de l'édition des *Consulti medici* du même, Naples, 1738, 3 vol. in-4^o; 3^o *Commentariolum de rebus Alexii Symmachi Mazzocchi*, écrit à la demande de Poleni, qui le joignit à la dissertation intitulée *In matulim amphitheatri Campani titulum* du même auteur, dans le tome 5 du supplément au *Trésor* de Grævius et Gronovius. 4^o *Lezioni accademiche sulla tarantola, o falangio di Puglia*, Naples, 1742, in-4^o; 5^o *Descrizioni dell' elefante mandato in dono dal Gran-Signore a Carlo di Borbone*, *ibid.*, 1742, in-4^o; 6^o *Osservazioni sul fenomeno occorso nell' aprirsi un cinghiale*, *ibid.*, 1742, et Rome, 1745; 7^o *Saggio di considerazioni anatomiche fatte su di un leone, morto nel parco del re*, Naples, 1744, in-4^o; 8^o *Lettera intorno al contagio*, *ibid.*, 1744, adressée à Leprotti, architecte du pape, pour combattre les opinions de Chirac et de Chicoyneau sur le caractère des maladies contagieuses; 9^o *Schediasma de suffocatis ad vitam revocandis*, dans les *Opuscoli di vario argomento*, *ibid.*, 1767, in-4^o; 10^o *Osservazioni sopra le malattie dell' armate*, traduit de l'anglais de Pringle, Bassano, 1781, in-4^o. Voyez, pour d'autres renseignements, Lupoli, *Vita Serai*, insérée par Fabroni dans le tome 14 des *Vitæ Italarum*, et Fasano, *De vita, muniis et scriptis Serai commentarius*, Naples, 1784, in-8^o. A—G—s.

SERAPHINIS (DOMINIQUE DE), écrivain piémontais de la fin du 15^e siècle, est un des premiers qui se soient occupés de l'étude des synonymes. Son *Floridum compendium synonymorum* fut imprimé à Turin en 1477, sans indication de lieu; mis en italien, il reparut dans la même ville en 1500, sous ce titre : *i Sinonimi*. Il y a peu de chose à extraire à présent de cet abrégé. B—N—T.

SÉRAPION (SAINT), surnommé *le Scolastique*, était né vers la fin du 3^e siècle. Il remplissait les fonctions de catéchiste à Alexandrie lorsqu'il se retira dans la solitude, d'où il allait quelquefois visiter St-Antoine. Ordonné évêque de Thmuis, en Egypte, vers 340, il fut compté au nombre

des plus illustres défenseurs de la foi catholique. St-Athanase lui soumettait pour les reviser ses propres ouvrages. Ce fut même à la prière de Sérapion que le patriarche d'Alexandrie composa la plupart de ses écrits contre les ariens et les macédoniens. Quand il fut en butte aux persécutions des hérétiques, l'évêque de Thmuis prit hautement sa défense et partagea sa disgrâce, car il mourut en exil, pour la cause de l'orthodoxie, vers 460. Sérapion avait écrit plusieurs lettres et un traité sur les titres des psaumes, cité par St-Jérôme; mais ces opuscules sont perdus. Il ne reste de lui qu'un traité contre les manichéens, qui a été traduit en latin par Turrien. Cette version, insérée dans la *Bibliotheca maxima veterum patrum* de Despont, se trouve aussi dans le tome 5 des *Antiquæ Lectiones* de H. Canisius. J. Basnage, en donnant une nouvelle édition de cet ouvrage, sous le titre de *Thesaurus monumentor. ecclesiasticor.*, a inséré dans le tome 1^{er} le texte grec de St-Sérapion. — L'histoire ecclésiastique mentionne encore plusieurs saints personnages de ce nom. P—RT.

SÉRAPION, médecin empirique d'Alexandrie, disciple et successeur de Philinus, vivait environ 200 ans avant J.-C. Il rejetait les spéculations théoriques et n'admettait pour base de l'art médical que la seule expérience; mais il ne sut pas garder une juste mesure dans l'application de cette règle et rassembla sans examen un grand nombre de formules populaires, souvent absurdes. Suivant Galien, sa vanité était extrême. Il attaqua tous les médecins qui l'avaient précédé et s'éleva même fortement contre Hippocrate, ne réservant des éloges que pour lui-même. Sérapion avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais on en trouve des fragments dans Cælius Aurélianus, Aétius et Myrepsus. — SÉRAPION (Jean), médecin arabe, vivait vers la fin du 10^e siècle; il a laissé un ouvrage sur les médicaments, qui présente un recueil étendu de ce que les médecins arabes et grecs avait déjà dit au sujet de l'histoire naturelle et des vertus des plantes et des minéraux. On y trouve parfois des idées neuves ou mieux développées que chez les prédécesseurs de Sérapion; mais les récits fabuleux y abondent. Dans le nombre se trouve l'histoire de la montagne d'aimant, de l'asphalte, du béroard. D'après lui, l'ambre se trouve dans le corps de la baleine, le meilleur près de la colonne vertébrale, le plus mauvais dans l'estomac. En Chine, il y a des individus uniquement chargés de la pêche de cette substance. Ils cherchent à se faire avaler par les baleines; une fois dans le corps du monstreux habitant des mers, ils lui donnent la mort. Le diamant se trouve dans le fleuve Ixus, sur les frontières du Khoracan, et depuis Alexandre, personne n'a osé entreprendre un voyage jusqu'à cette rivière; et d'autres contes semblables. Son ouvrage, traduit de l'arabe en latin,

sous le titre de *Liber de medicinis simplicibus*, fut imprimé à Milan, 1473, in-fol.; puis à Venise, 1479, in-fol. (voy. le *Manuel du libraire*). Une édition, sous le titre de *Serapionis opera medica*, parut à Venise en 1497, in-fol., et dans le 16^e siècle de nouvelles éditions furent encore publiées à Venise, à Lyon, à Strasbourg. Outre le *Liber de simplici medicina*, on y trouve la *Practica, dicta breviarium*; mais il paraît que ce dernier ouvrage a pour auteur un autre Jean SÉRAPION, médecin arabe, qui vivait au milieu du 9^e siècle et que l'on croit être le même que Jean Damascène (voy. DAMASCÈNE). Ce Sérapion a été surnommé *l'Ancien*, pour le distinguer de son homonyme, appelé *le Jeune*, avec lequel on l'a souvent confondu. B—N—T.

SERARIUS. Voyez SERRARIUS.

SERASSI (PIERRE-ANTOINE), biographe italien, naquit en 1721 à Bergame, où il commença ses études, qu'il alla terminer à Milan. S'étant voué à l'état ecclésiastique, il fréquenta les écoles des jésuites; et les talents qu'il y développa lui firent ouvrir les portes de l'académie des *Trasformati*. De retour dans sa patrie, il y obtint une chaire de belles-lettres et fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie des *Eccitati*, qu'il avait contribué à réorganiser. Il remplissait ces divers emplois, quand Furietti, qui fut ensuite élevé à la pourpre romaine, l'engagea à se rendre à Rome, où il arriva vers la fin de 1734. Il y administra le collège Ceresoli, et, lorsque cet établissement s'écroula, il fut appelé, en qualité de secrétaire, auprès de son ancien protecteur Furietti et des cardinaux Calini et Spinelli, ses admirateurs. Ce dernier, qui était aussi préfet de la Propagande, lui accorda une place dans les bureaux de cette congrégation. Ces soins n'interrompirent point les études de Serassi, qui continua ses recherches sur la langue et la littérature italiennes. Ce fut vers cette époque qu'il fit paraître la *Vie du Tasse*, regardée comme son meilleur ouvrage, et qui est moins une biographie que le tableau historique et littéraire du 16^e siècle en Italie. Plein de zèle pour la gloire de son pays, il avait surveillé la réimpression de plusieurs auteurs de sa ville natale, de laquelle il préparait une histoire littéraire. La plupart des matériaux étaient rassemblés, et il avait déjà obtenu la permission de se retirer à Bergame pour se livrer à ce travail, lorsqu'il mourut à Rome le 19 février 1791. Ses ouvrages sont : 1^o *Parere intorno alla patria di Bernardo Tasso e di Torquato suo figliuolo*, Bergame, 1742, in-8^o; réimprimé dans le 3^e volume des lettres de Bernard Tasso, Padoue, 1751, in-8^o; 2^o *Vita di Pietro Spino, con alcune lettere dello stesso*, dans le tome 31 de la *Raccolta* de Calogerà; 3^o *Vita del P. Giampietro Maffei*. L'auteur l'écrivit d'abord en latin, pour la joindre à l'édition originale des ouvrages de ce savant jésuite, Bergame, 1747, 2 vol. in-4^o. Il en donna ensuite une traduction italienne, qui fut placée en tête

des *Storie dell' Indie Orientali*, du même Maffei, traduit du latin par Serdonati, *ibid.*, 1749, 2 vol. in-4°; 4° *Vita di Francesco Maria Molza*, en tête de ses *Rimes*, *ibid.*, 1747 et 1754, 3 vol. in-8°. Cette édition contient plusieurs pièces inédites, entre autres le discours de Molza contre Lorenzo de' Medici. 5° *Vita di Angelo Poliziano premessa alle sue stanze*, *ibid.*, 1747, et Padoue, 1751 et 1765, in-8°; 6° *Vita di Bernardo Cappello, premessa alle sue rime*, Bergame, 1748 et 1753, in-8°; 7° *Vita di Bernardo Tasso, premessa alle sue rime*, *ibid.*, 1749, 2 vol. in-12, et réimprimé avec l'*Amadigi*, *ibid.*, 1755, 4 vol. in-12; 8° *Dissertazione sopra Prudente grammatico*, dans le tome 41 de la *Raccolta* de Calogera, et Parme, Bodoni, 1787, in-8°. Ce Prudent, d'après l'auteur, était un grammairien qui avait enseigné publiquement à Bergame du temps d'Auguste. 9° *Vita di Pietro Bembo, premessa alle sue rime*, Bergame, 1753, in-8°; 10° *Vita di Domenico Veniero, premessa alle sue rime*, *ibid.*, 1751, in-8°; 11° *Vita di Dante, premessa alla divina commedia*, *ibid.*, 1752, in-12; 12° *Vita del Petrarca, premessa alle sue rime*, *ibid.*, 1753, in-12; 13° *Vita del conte Baldassare Castiglione, unita alle sue opere*, Padoue, 1766, in-4°. Serassi a donné aussi une belle édition des poésies latines et italiennes de Castiglione, Rome, 1760, in-12, et une autre, non moins estimée, des lettres du même auteur, Padoue, 1769 et 1771, 2 vol. in-4°. 14° *Vita Basili Zanchi*, en tête de ses poésies latines, augmentée d'un nouveau livre, Bergame, 1747, in-8°; 15° *Vita di Torquato Tasso*, Rome, 1785, in-4°, et Bergame, 1790, 2 vol. in-4°, avec des corrections et des additions. Ce fut pour cet ouvrage que la ville de Bergame fit frapper une médaille en l'honneur de Serassi, avec cette légende : *Propagatori patriæ laudis*. 16° *Vita di Jacopo Mazzoni*, Rome, 1790, in-4°; écrite à la demande de Pie VI, auquel elle fut dédiée; 17° *Elogio del cardinal Furietti*, dans l'article 15 du *Giornale di Roma*; 18° *Ragionamento sopra la controversia del Tasso e dell' Ariosto*, Parme, Bodoni, 1791, in-fol. Serassi a surveillé les éditions suivantes, qui sont très-recherchées en Italie : 1° Alamanni, *l'Avarchide*, Bergame, 1761, 2 vol. in-12; 2° le même, *Girone il Cortese*, *ibid.*, 1757, 2 vol. in-12; 3° Bembo, *Rime*, *ibid.*, 1745, in-8°; 4° Tasso, *Aminta*, Parme, Bodoni, 1789, in-4°; 1. *Poesie di alcuni antichi rimatori Toscani*, Rome, 1774, in-8°. Ces poètes sont : Guido Cavalcanti, Cino da Pistoja, Pier delle Vigne, Ser Lapo Gianni, Bonagiunta Urbicciani et maestro Rinuccino. 3° *Poesie del magnifico Lorenzo de' Medici*, Bergame, 1760 et 1763, in-8°; 6° *Lettere di Annibal Caro, scritte a nome del cardinal Farnese*, Padoue, 1760, 3 vol. in-8°; 7° *Carmina quinque illustrium poetarum*, Bergame, 1753, in-8°. Il a enrichi ce recueil de notices sur ces auteurs (Bembo, Nava-gero, Castiglione, Casa et Politien), d'un essai sur le caractère de leurs poésies, de cinq églo-

gues de l'Amalteo et de quelques nouvelles pièces de Sadolet, de Marc-Antoine Flaminio et de Lamprius. Parmi ses ouvrages inédits, on cite : 1° *Trattato sopra le Vestali*; 2° *Vita del cardinal Guglielmo Longo*; 3° *Discorso sopra i baccanali degli antichi*; 4° *Il Canzoniero et l'Espitolario*; 5° *Raccolta degli epitaffi de' letterati sepolti in Roma*; 6° *la Gerusalemme liberata, ridotta alla sua vera lezione*; 7° *Vita di Jacopo Mazzochi, celebre stampatore dell' accademia Romana, nel secolo 16*; 8° *Prose italiane e latine*. Serassi avait rassemblé une collection précieuse des éditions du Tasse et d'un grand nombre de ses autographes : tout cela fut dispersé après sa mort. A-G-S.

SERBELLONI (GABRIEL), né à Milan l'an 1508, fut un des plus habiles généraux du 16^e siècle. Sa famille était originaire de la Bourgogne. Trois frères Serbellon quittèrent la France pendant les troubles du règne de Charles VI et allèrent s'établir, le premier en Espagne, le deuxième à Naples et le troisième en Lombardie : c'est de ce dernier que Gabriel descendait. Il entra de bonne heure dans l'ordre de Malte et fut prieur de Hongrie. Ce royaume était envahi par Soliman ; le sultan, après avoir pris trente places fortes, échoua, en 1543, devant Strigonie, défendue par Gabriel Serbelloni. Les Ottomans furent contraints de lever le siège, après avoir perdu 6,000 des leurs dans dix assauts. Cette défense héroïque fut due à l'habileté du gouverneur, qui avait fortifié la ville d'après une méthode nouvelle. Son sang-froid et sa résolution relevaient le courage des Hongrois, rebutés par des revers consécutifs. Dès ce moment, Serbelloni fut mis au rang des meilleurs généraux et sa réputation s'accrut de jour en jour. Il entra, trois ans après, au service de l'empereur Charles-Quint. Il commanda, sous le duc d'Albe, dans la guerre de 1546, une division qui, formant la tête de la colonne, força le passage de l'Elbe défendu par toute l'armée saxonne. Il atteignit la rive opposée sous le feu le plus terrible. Le lendemain on livra la bataille qui décida du sort de la confédération. Serbelloni commença l'action en se précipitant, à la tête des Croates, sur la première ligne des Saxons, qu'il enfonça deux fois : le duc d'Albe suivit ce mouvement avec 30,000 hommes ; et l'armée ennemie, étant coupée par le centre, se trouva sans direction et perdit son ensemble : la victoire fut des plus complètes ; on fit une horrible boucherie des Saxons ; et l'électeur, ainsi que le duc Ernest de Brunswick, son parent, tombèrent au pouvoir de Charles-Quint. Serbelloni quitta l'Allemagne, en 1549, et passa en Italie pour secourir le marquis de Marignan, son parent, qui faisait la guerre aux Siennois, rebelles à la maison de Médicis (*voy.* MARIGNAN). Les deux généraux réunis livrèrent bataille à Julien Strozzi, commandant les troupes de Sienne, et le mirent en déroute (1555). Marignan, rappelé en Allemagne par Charles-Quint, dont il était un

des lieutenants, laissa à son parent le soin de terminer cette guerre. Après un siège mémorable, Serbelloni se rendit maître de Sienne et imposa des lois à cette république. Il passa, en 1560, au service de Pie IV, frère du marquis de Marignan, et, s'étant mis à la tête des troupes papales, il enleva Ascoli aux Plaisantins et rebâtit Civita-Vecchia. Les Turcs teuaient les papes dans un effroi perpétuel par leurs descentes sur les côtes de l'Italie et jusqu'aux portes de Rome; Serbelloni mit la cité léonine en un si bon état de défense, qu'au besoin elle eût pu servir d'asile au pontife et à toute sa cour. Ses travaux eurent pour but de faire du bourg St-Pierre une forteresse, dans laquelle il renferma le Vatican et le château St-Ange. A la mort de Pie IV (1565), il passa au service d'Espagne. Philippe II, craignant de se voir enlever le royaume de Naples, où le calvinisme faisait de rapides progrès, lui ordonna d'en fortifier toutes les villes qui en seraient susceptibles. Deux ans après, les Brabançons s'étant révoltés, le duc d'Albe choisit Serbelloni pour son lieutenant et lui confia la charge de grand maître de l'artillerie. Les révoltés étant retirés dans l'intérieur des terres, il devenait très-difficile de parvenir jusqu'à eux avec de la cavalerie et des machines de guerre. Serbelloni organisa une division de pionniers; et, se mettant à la tête de cette troupe, il traça, dans toutes les directions, des routes avec une célérité qui pétrifia les Brabançons. Ce fut aussi sous ses ordres que Pacciotti exécuta les travaux de la citadelle d'Anvers. L'habileté du grand maître d'artillerie était si bien reconnue que don Juan d'Autriche, chargé de la guerre contre les Turcs, ne voulut pas commencer l'expédition sans l'avoir au nombre de ses généraux. Tout ce que l'Italie et l'Espagne comptaient de plus illustre monta sur la flotte de don Juan (*voy.* ALI-PACHA, M.-A. COLONNA, JUAN et SELIM II). Les deux armées navales se trouvèrent en présence au commencement d'octobre 1571. La majorité des généraux espagnols et italiens voulaient éviter le combat, parce que les forces turques paraissaient être bien supérieures à celles des chrétiens. Serbelloni seul fut d'un avis contraire, et don Juan ne balança plus à donner le signal du combat. L'action s'engagea le 7 octobre. Serbelloni eut une grande part au gain de cette bataille de Lépante, en manœuvrant habilement les galères espagnoles contre le centre d'Ali-Pacha (1). Après ce triomphe, il fut nommé vice-roi de la Sicile. Tunis, que l'Espagne possédait depuis Charles-Quint, étant menacée par toutes les forces ottomanes, Serbelloni s'y rendit, amenant avec lui quelques officiers, sans avoir obtenu de la cour de Madrid les troupes qu'il demandait. Le jour même de

(1) Plus de 400 bâtiments composaient la flotte des Turcs; ils en perdirent 190, pris ou coulés à fond, suivant un historien national, qui évalue la perte en hommes à 57,000, à raison de 300 hommes par vaisseau.

A—T.

son arrivée à Tunis, il commença à fortifier la place d'après ses nouveaux principes; mais les Turcs l'attaquèrent avec des forces immenses. Serbelloni les repoussa et soutint, quatorze assauts consécutifs. Réduit à quelques centaines d'hommes, et ayant eu la douleur de voir périr son fils sous ses yeux, il se défendait toujours. Enfin, les Turcs enlevèrent la place dans un assaut général. Serbelloni, criblé de blessures, tombé au pouvoir des vainqueurs, eut du moins la gloire de ne pas avoir capitulé. Il fut conduit à Constantinople (1574). La cour de Madrid, occupée d'intrigues, n'aurait pas songé à briser ses fers sans les vives sollicitations du pape Grégoire XIII. Il fut échangé contre 36 officiers supérieurs turcs, pris à la bataille de Lépante. En sortant de cette captivité, il alla visiter sa patrie. La ville de Milan lui donna des fêtes somptueuses. Il fut nommé, peu de jours après, lieutenant du marquis d'Alamonte, gouverneur du Milanais; mais une peste étant survenue, le marquis épouvanté abandonna son poste. Serbelloni resta et diminua les horreurs de ce fléau en prenant de sages mesures. Don Juan le choisit pour second dans la campagne de Flandre de 1577, en le laissant maître de diriger les opérations. Serbelloni attaqua les rebelles à Gemblours, le 28 janvier 1578, les tailla en pièces et en tua 6,000. Don Juan, quoique présent à cette bataille, en laissa toute la gloire à son lieutenant, qu'il appelait son maître et son père. Six mois après, ce prince et Serbelloni furent atteints à la fois d'une maladie dont les symptômes étaient les mêmes. Les médecins dirent que le prince échapperait à la mort, mais que le général succomberait. Hippolyte Geronzi, médecin du duc de Parme, émit un avis tout opposé. Il fut en butte aux railleries de ses collègues; mais l'événement justifia sa prévision. Serbelloni ne succomba point: il entra en convalescence le jour même que don Juan mourut, à l'âge de trente-trois ans. Affaibli par cette longue maladie, le général milanais dirigea néanmoins les travaux du siège de Maestricht, et contribua puissamment à la prise de cette place importante. Il monta même à l'escalade, si l'on en croit Priorato; ce qui est peu probable, comme le remarque Bayle, vu l'âge de ce grand capitaine. Après cette campagne, il repassa en Italie. Philippe II le choisit, en 1579, pour commander l'armée expéditionnaire destinée à la conquête du Portugal, lorsque le cardinal Henri aurait cessé de vivre; mais Serbelloni mourut dans le mois de janvier 1580, au moment où il se préparait à passer en Espagne. Gualdo Priorato, historien vénitien, a consacré une notice étendue à Gabriel Serbelloni, dans son ouvrage intitulé *Scelta d'uomini illustri d'Italia* (1659).

M—z—s.

SERBELLONI (JEAN-BAPTISTE, comte DE), feld-maréchal, issu de la même famille que le précédent, entra fort jeune au service sous l'empereur

Charles VI, se distingua, dans la guerre de la succession, à l'armée d'Italie, et obtint en 1745 un régiment de cuirassiers dont il fut propriétaire pendant trente-trois ans. L'armée du prince Lichtenstein ayant livré, le 16 juin 1746, la bataille de Plaisance, Serbelloni contribua beaucoup à la victoire par une charge rapide contre la cavalerie française. Dans la guerre de sept ans, il se distingua encore. On l'accusa d'opiniâtreté et de lenteur dans les mouvements à la bataille de Prague; mais à celle de Kolin, le 18 juin 1757, il tomba avec beaucoup d'impétuosité sur les flancs de Frédéric II et reçut une blessure grave. En 1761, ayant été nommé feld-maréchal, il prit le commandement d'un corps de troupes impériales sans expérience, et avec lesquelles il lui fallut faire face à un général habile et sûr de son armée. Serbelloni se tint renfermé dans le camp retranché, sur la Mulda, et fit sans succès des attaques isolées sur le prince Henri de Prusse. Ayant été ensuite appelé au commandement de la Lombardie, Serbelloni termina sa carrière à Milan, le 7 septembre 1778, et fut inhumé dans le château. On trouve une notice sur ce général, par Rittersberg, dans les *Archives d'histoire*, Vienne, 1804, n° 409. D—G.

SERGES (JACQUES), né à Genève en 1695, y fit de bonnes études théologiques qui développèrent en lui des talents qui étendirent sa réputation même à l'étranger. Appelé en Angleterre pour y exercer les fonctions du ministère pastoral, il fut d'abord vicaire d'Appleby, chef-lieu du comté de Westmoreland, ensuite aumônier de la chapelle royale de St-James, à Londres, où il mourut en 1762. Il a publié : *Traité sur les miracles, dans lesquels on prouve que le diable n'en saurait faire pour confirmer l'erreur, et où l'on examine le système opposé tel que l'a établi le docteur Sam. Clarke*, Amsterdam, Humbert, 1729, in-8°. Ce livre, cité par Debure dans sa *Bibliographie instructive*, n° 745, paraît avoir été recherché. On l'a traduit en allemand sous ce titre : *Über die Vanderwerke*, etc., Rostock, 1749, in-8°. Voyez le *Catalogue de la bibliothèque littéraire* (imprimé en 1832, à Strasbourg, chez Heitz, in-8°) de feu Haffner, doyen de la faculté de théologie protestante de Strasbourg, seconde partie, n° 1580. Sénebier dit que Serces a encore composé quelques ouvrages de controverse; mais il ajoute qu'il n'a pu parvenir à en connaître les intitulés. B—L—U.

SERCEY (le marquis PIERRE-CÉSAR-CHARLES-GUILLAUME DE), amiral français, né à l'île de France, entra fort jeune dans la marine en 1766. Il fit les campagnes maritimes de l'Inde en 1767-1770 et celles qui eurent pour objet la découverte des terres australes en 1772. Il était enseigne sur la *Belle-Poule* en 1778, et la bravoure qu'il déploya dans le glorieux combat qui ouvrit la guerre lui valut la faveur du commandant de cette frégate, en l'absence du brave la Cloche-

terie, grièvement blessé. En 1781, il reçut le grade de lieutenant de vaisseau et la croix de St-Louis en récompense des services qu'il rendit au siège de Pensacola, où il commandait une corvette. L'année suivante, il servit comme second, sous les ordres du vicomte de Mortemart, à bord de la *Nymphé*. Cette frégate, après un combat acharné, ayant fait baisser pavillon à l'*Argo*, Sercey fut chargé d'en aller prendre possession; mais le canot chavira, et il se sauva à la nage. A la mort du vicomte de Mortemart, il le remplaça et conserva le commandement de la *Nymphé* jusqu'à la fin de la guerre. En 1784, il fit partie de l'expédition qui conduisit l'ambassadeur de France à Constantinople, et, en 1786; il prit le commandement de l'*Ariel*, en station dans les Antilles. Etant resté dans ces parages jusqu'en 1788, il revint en France au moment où allait éclater la révolution. En 1790, il passa sur la *Surveillante* et fut nommé capitaine l'année suivante. Il se trouvait à St-Domingue lors des premiers troubles, et on l'y vit protéger et secourir les colons de tous ses moyens. Il continua de servir sous les régimes suivants et accepta, en 1793, le grade de contre-amiral, du gouvernement révolutionnaire, qui lui donna l'ordre de porter son pavillon à bord du vaisseau l'*Eole*, de prendre le commandement de la division en rade du cap et de réunir tous les bâtiments qui naviguaient dans ces mers pour les ramener en France. Au mois de juin, il était parvenu à en rassembler près de 200 richement chargés, et il se disposait à mettre à la voile lorsque éclata la terrible révolte des noirs, suscitée par les commissaires Polverel et Sonthonax. S'étant prononcé ouvertement contre les agents conventionnels, ceux-ci le mirent hors la loi; mais les équipages lui restèrent fidèles, et cette mesure n'eut pas de suite. On ne saurait trop louer la conduite qu'il tint alors; il offrit une généreuse hospitalité aux malheureux colons échappés du massacre, et plus de six mille lui durent la vie. Il les répartit sur ses bâtiments de guerre et de commerce; mais le manque de provisions et aussi le danger qu'il y avait à entreprendre le voyage de France avec un si nombreux convoi, le forcèrent de se diriger sur les Etats-Unis. Il y arriva en douze jours, sans avoir perdu un seul navire. De retour en France, à la fin de 1793, il fut destitué comme noble, puis arrêté, conduit à Paris et emprisonné au Luxembourg, où il se trouvait à l'époque de la conspiration du baron de Batz (voy. ce nom), à laquelle il ne prit aucune part. Il fut remis en activité après la chute de Robespierre, au 9 thermidor an 2 (1794). L'année suivante, on lui confia le commandement d'une division navale destinée à prendre station dans les mers de l'Inde. Deux commissaires civils, Baco et Burnel, faisaient partie de cette expédition. Durant la traversée, à quelques indiscrétions, l'amiral Sercey comprit l'odieuse mission dont ils

étaient chargés : il ne s'agissait de rien de moins que de bouleverser les îles de France et de la Réunion avec les moyens employés à St-Domingue. Décidé à faire échouer ces projets, Sercey s'empressa, en touchant ces colonies, de dénoncer les agents du directoire aux principaux habitants, qui ne voulurent pas les recevoir. A leur retour en France, ces agents accusèrent Sercey de s'être opposé à leur réception, d'avoir voulu couler bas le *Moineau*, qu'ils montaient, et d'avoir signé l'ordre de les déposer sur une côte. On venait de publier (en juin 1796) une lettre de l'amiral Sercey au ministre, dans laquelle il rendait compte de son expédition. Les représentants Boissy d'Anglas et Siméon, au conseil des anciens, approuvèrent la conduite qu'il avait tenue, et, dans la discussion du 15 thermidor an 5, sur ce sujet, Siméon prononça un discours pour obliger le directoire à faire connaître les services que le contre-amiral avait rendus dans l'Inde, ce qui fut décrété. Pendant ce temps, ce brave marin soutenait la gloire de notre pavillon. Le 8 septembre 1796, il fut attaqué, près de Sumatra, par 2 vaisseaux anglais de 74, le *Victorieux* et l'*Arrogant*; Sercey commandait 4 frégates. Après un combat de cinq heures, les Anglais prirent la fuite et durent leur salut au calme qui survint et qui ne permit pas de les poursuivre. Il parut ensuite devant Batavia, qu'il sauva d'une perte certaine. En mai 1799, après une croisière, il revenait à l'île de France, avec une frégate et une corvette, lorsqu'il trouva cette colonie bloquée par 2 vaisseaux et 4 frégates. En présence de ces forces plus que triples des siennes, il manœuvra avec une prudence habile et parvint à entrer dans le port après une canonnade de six heures. L'île de France lui dut encore une fois son salut; il n'avait cessé de pourvoir aux besoins de cette colonie par les secours que ses prises nombreuses lui procuraient. Il fut rappelé en 1800 et arriva en France après la paix d'Amiens. Le premier consul le félicita sur sa conduite dans l'Inde et l'employa dans une des parties administratives de la marine. A la création de la Légion d'honneur, il en fut nommé commandant et demanda sa retraite, bien qu'un nouveau commandement lui fût offert. Il vivait retiré à l'île de France lorsque cette colonie fut attaquée par les Anglais en 1809. Alors il prit, par ordre du gouverneur général, le commandement du sud de cette île et la préserva des attaques de la marine anglaise, comme il l'avait préservée en d'autres temps. Il se trouvait en France à la chute de l'empire, et il fut un des commissaires chargés d'aller au-devant de Louis XVIII, qu'il félicita au nom de la marine. Aussitôt après, le gouvernement royal lui confia la mission de se rendre en Angleterre pour traiter de l'échange des prisonniers, et il s'en acquitta avec un succès complet. A son retour, le roi le nomma vice-amiral, grand officier de la Légion

d'honneur, commandeur de St-Louis, et il le comprit au nombre des vice-amiraux en activité. Après la révolution de 1830, Sercey fut nommé pair de France, et il termina sa glorieuse carrière vers 1835.

C—H—N.

SERDONATI (FRANÇOIS), littérateur florentin, vécut au 16^e siècle, mais on ne sait presque rien de sa personne. Les notices que Gaddi, Poccianti, Cinelli et Negri en ont publiées sont incomplètes; et ce qu'on doit regretter le plus, c'est que son nom ait échappé à Tiraboschi, historien si exact de la littérature italienne. Dans l'impossibilité de réparer l'oubli de ses compatriotes, nous nous bornerons à donner l'indication exacte de ses écrits. 1^o *I tre libri dell' ira*, traduit du latin de Sénèque, Padoue, 1569, in-4^o; 2^o *I fatti d'arme de' Romani*, Venise, 1572, in-4^o; 3^o *Storie dell' Indie orientali*, traduit du latin du P. Maffei, jésuite, Florence et Venise, 1589, in-4^o; Bergame, 1749, 2 vol. in-4^o, édition surveillée par Serassi (voy. ce nom). Cette traduction, qui fait aussi partie des classiques italiens imprimés à Milan, a été citée par les académiciens de la Crusca. 4^o *Orazione funérale dell' lodi di Giuliano de' Ricasoli*, Florence, 1590, in-4^o; 5^o *Orazione funérale delle lodi di Francesco Orsino*, ibid., 1593, in-4^o; 6^o *Della varia dottrina*, traduit du latin de Galeotti Marzio, de Narni, ibid., 1615 (1595), in-8^o; 7^o *Storia di Genova*, traduit du latin de Foglietta, Gênes, 1597, in-fol.; 8^o *Esortazione alla repubblica di Venezia*, traduit du latin du cardinal Baronius, Rome, 1606, in-8^o. 9^o *De' vantaggi da pigliarsi da' capitani di guerra contro i nemici superiori di cavalleria*, ibid., 1608, in-4^o; 10^o *Ordine di leggere gli scrittori della storia romana*, traduit du latin de Pierre Angeli de Barga (le *Bargeo*), imprimé avec la traduction italienne de Suétone, par Paul del Rosso, Florence, 1611, in-8^o. 11^o *Origine de' proverbi fiorentini*, manuscrit conservé à la bibliothèque Barberini, d'où le cardinal Léopold de Médicis tira une copie pour en faire présent aux académiciens de la Crusca. Ce dernier exemplaire en 4 volumes est dans la bibliothèque des Médicis à Florence. Serdonati composa des suppléments pour les *Vies des hommes et des femmes illustres*, de Boccace, qui furent imprimés à la suite des traductions italiennes de ces ouvrages, Florence, 1596 et 1598, in-8^o. Moréri paraît s'être trompé en lui attribuant un éloge de Jeanne d'Autriche, femme de François I^{er}, grand-duc de Toscane. On pourrait trouver d'autres renseignements sur cet auteur dans Biscioni : *Toscana letterata*, dont le manuscrit est déposé à la bibliothèque Magliabechiana de Florence.

A—G—S.

SÉRENT (JEAN-BAPTISTE-SÉBASTIEN DE), que la ressemblance des noms a fait confondre avec Seran de la Tour, est le fondateur de la société littéraire militaire de Besançon. Né vers 1710 à Vannes, d'une ancienne famille de Bretagne, il embrassa l'état ecclésiastique, et étant entré dans la congrégation de l'Oratoire, professa quelque

temps les humanités et la rhétorique. En renonçant à la carrière de l'enseignement, il prit ses degrés en droit civil et canonique, et se fit inscrire sur le tableau des avocats. Ses affaires l'ayant conduit à Besançon, il sollicita son admission à l'académie, fondée récemment dans cette ville par le duc de Tallard, gouverneur de la Franche-Comté. Piqué d'éprouver un refus, il décocha des épigrammes contre les principaux académiciens, et forma le projet d'établir une société rivale de l'académie. Il trouva dans les officiers de la garnison plusieurs jeunes gens disposés à le seconder; et avec l'autorisation du commandant de la province, il parvint en peu de temps à réaliser son plan. La nouvelle société tint, à la fin de l'année 1753, sa première assemblée, dont l'abbé de Sérent, nommé président perpétuel, fit l'ouverture par un discours qui n'était qu'une critique amère de l'académie. Ces séances se renouvelèrent tous les mois, et furent suivies avec d'autant plus d'empressement qu'elles étaient presque toujours égayées par des traits de satire contre les académiciens. Ceux-ci obtinrent une lettre de cachet qui défendit à la société militaire de tenir des assemblées publiques. L'abbé de Sérent partit pour Paris dans l'intention de faire révoquer cet ordre, et il profita de son séjour dans la capitale, pour distribuer libéralement des patentes d'associé à tous ceux qui lui en demandèrent. Mais la société qu'il avait créée ne put se soutenir malgré ses efforts; et l'on ignorerait aujourd'hui complètement son existence, si ses statuts et la liste de ses membres n'avaient été insérés dans le *Supplément à la France littéraire* pour 1757. On y trouve à la page 299, une liste assez étendue des ouvrages de l'abbé de Sérent, dont il paraît qu'aucun n'a été imprimé puisqu'ils ne figurent dans aucun autre catalogue. Ce sont, pour la plupart des pamphlets injurieux contre l'académie de Besançon. On ignore l'époque de la mort de l'abbé de Sérent, dont le nom ne se trouve plus dans la *France littéraire* de 1769 (voy. HEBRAIL), et qui n'a d'article dans aucun dictionnaire. W-s.

SÉRENT (ARMAND-LOUIS, duc DE), né à Nantes le 30 décembre 1736, d'une famille dont la noblesse remonte jusqu'au combat des Trente, entra dans les mousquetaires de la maison du roi en 1752, fut guidon de gendarmerie, puis lieutenant de cavalerie en 1759. C'est en cette qualité qu'il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, en Allemagne. Nommé chevalier de St-Louis, puis brigadier, et enfin maréchal de camp en 1780, il fut dans cette même année, choisi pour gouverneur des enfants du comte d'Artois, les ducs d'Angoulême et de Berri, puis chargé, lors des premiers événements de la révolution, de conduire ces princes à Turin, auprès du roi de Sardaigne leur aïeul maternel. Quand la guerre s'alluma en 1792, il conduisit ces princes à l'armée de Condé, où il servit lui-même avec distinction. Le comte d'Artois l'ayant attaché

à sa personne, il le suivit en Russie, puis à Londres. Lorsque Louis XVIII vint en Angleterre (1807), Sérent se rendit auprès de ce prince à Hartwell, et ne le quitta plus jusqu'à son retour à Paris en 1814. Créé pair de France le 2 juin, avec le titre de duc, il fut en même temps nommé lieutenant général, gouverneur du château de Rambouillet, et enfin chevalier des ordres du roi. Le duc de Sérent mourut à l'âge de 86 ans, le 30 octobre 1822. Il avait épousé, en 1759, une demoiselle de Montmorency-Luxembourg, qui mourut le 15 février 1823, aux Tuileries, où elle était dame d'honneur de Madame, duchesse d'Angoulême qu'elle avait suivie dans l'émigration, après avoir été dame d'atours de madame Elisabeth, sœur de Louis XVI.

B—P.

SÉRENT (SIGISMOND, comte DE), fils du précédent, fut député de la noblesse du Nivernais aux états généraux de 1789. Doué d'une extérieur agréable et d'un esprit facile, il fut un des commissaires rédacteurs de son ordre pendant le mois de juin de cette première année, et pencha quelquefois vers le côté du parti royaliste après la réunion des ordres. En août 1789, il provoqua l'abolition des poursuites intentées depuis plus de dix ans contre Boncerf, pour avoir écrit contre la féodalité. Le 6 octobre il pressa vainement l'assemblée d'aller siéger au château, pour se rapprocher de Louis XVI. Le 15 mai 1790, il soutint avec force « que le droit de paix et de guerre « devait appartenir au pouvoir exécutif. » Le 8 octobre suivant, il parla en faveur des maisons religieuses, à qui on refusait de payer leurs traitements. Quelques jours après il prit la défense de Bussi, prévenu de conspiration contre l'Etat, et s'opposa à ce qu'il fût transféré à l'Abbaye. Le 31 mai 1791, il prit celle des officiers de l'armée accusés par des pétitions et par plusieurs députés. Enfin le 4 juin il écrivit à l'assemblée nationale, « que ses principes ne lui permettaient pas d'assister davantage à ses « séances. » Il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, se rendit en Allemagne où il fit la première campagne dans l'armée de Condé, et passa en Angleterre où il rejoignit son père et le comte d'Artois, qui le nomma son aide de camp et l'emmena avec lui à l'île Dieu en 1793. Il reçut encore de ce prince d'autres missions dont il s'acquitta avec courage, et fut envoyé de nouveau ainsi que son frère le vicomte, en 1796, auprès des armées de l'Ouest, avec de grands pouvoirs et de fortes sommes d'argent. Il était aussi porteur d'instructions et de dépêches importantes pour les chefs des armées royales. Étant débarqué le 16 mars 1796 sur les côtes de Bretagne, près de St-Malo, accompagné de son frère et de vingt-sept gentilhommes, parmi lesquels étaient le comte de Bourmont et Suzannet, ils tombèrent dans une patrouille républicaine de cinq hommes, et en tuèrent quatre; mais le cinquième s'étant enfui en criant : Aux armes ! un

nombreux détachement arriva. Après un long combat, le comte de Sérent se jeta dans les marais de Dol, où il fut vivement poursuivi; enfin sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, il donna son portefeuille à un de ses compagnons d'armes, et se cacha dans un fossé, où bientôt il fut surpris et égorgé. Son frère périt à côté de lui de la même manière. Le roi Louis XVIII et le comte d'Artois apprirent la nouvelle de leur mort avec une douleur extrême, et ils écrivirent à cette occasion à leur père des lettres fort touchantes. On pensa que ces malheureux n'avaient pas fait assez secrètement à Londres les préparatifs de leur départ, et que ce manque de prudence avait été cause que le point de leur débarquement fut connu de la police du directoire, qui avait de nombreux espions en Angleterre. Les chouans trouvèrent leur portefeuille qui contenait des choses très-précieuses, notamment les grâces que Louis XVIII accordait aux officiers des troupes royales. B-P.

SERENUS SAMMONICUS (QUINTUS). Voyez SAMONICUS.

SERGARDI (Louis), ou, comme il s'appelait lui-même, *Quintus Sectanus*, fut un des meilleurs poètes latins de son temps. Né à Sienne en 1660, il fut élevé sous les yeux de ses parents, qui n'épargnèrent rien pour cultiver ses dispositions. Ses maîtres, quoique éclairés, n'étaient cependant pas exempts du mauvais goût qui régnait alors dans les écoles. En communiquant à leur élève plus de préjugés que de savoir, ils lui imposèrent la tâche de recommencer son éducation. Envoyé à Rome pour y apprendre la jurisprudence, il se sentit entraîné vers la poésie, qui devint son occupation favorite. Il fit une lecture assidue des classiques latins, et s'attacha de préférence aux poètes satiriques, qu'il tâchait d'imiter. Admis à la familiarité du prince Chigi, il le suivit dans sa maison de campagne à la Riccia, où se rassemblait une société nombreuse de seigneurs romains. Sergardi examina de près les manières des grands, et il peignit leurs travers dans une satire assez amère. A son retour à Rome, il fréquenta une réunion de savants qui avait lieu dans le collège de la Propagande, pour conférer sur la théologie, l'histoire sacrée et les droits du saint-siège. N'étant qu'initié dans les études ecclésiastiques, il s'y livra avec opiniâtreté, pour ne pas se montrer au-dessous de ses confrères. Il voulut être en théologie ce qu'il avait été en littérature, le réformateur des systèmes qu'il trouvait établis; et se déclara contre les scolastiques et les casuistes, qu'il n'épargna ni dans ses discours, ni dans ses correspondances. Il composa même, sans oser le publier, un ouvrage intitulé *De veterum philosophia*. Sergardi, prôné et recherché partout, reçut l'invitation de se rendre en Toscane pour occuper une place honorable à la cour du grand-duc. Préférant la liberté aux honneurs, il aima mieux vivre chez le cardinal Ottoboni, qu'il regardait comme son

ami. A la mort d'Innocent XI, il fut chargé de porter la parole devant le sacré collège pour l'exhorter, selon l'usage, à l'élection du nouveau pontife. Le choix tomba sur son protecteur, qui prit le nom d'Alexandre VIII, et qui l'employa dans quelques négociations difficiles. Ce fut par l'ordre de ce pape qu'il entra en correspondance avec le P. Noël Alexandre pour l'engager à purger son *Histoire ecclésiastique* des erreurs qui lui avaient mérité les rigueurs de la censure. Ce service lui aurait valu de bonnes récompenses, si Alexandre VIII ne fût pas mort à cette époque. Sergardi prononça l'oraison funèbre de ce pontife; et, privé d'un tel appui, il se voua à l'étude, ne conservant d'autre ambition que de briller parmi ses rivaux. Reçu de la société des Arcadiens, il lui fut impossible d'y vivre sans querelles, quoiqu'il n'y eût pas manqué d'admirateurs. Ses vers, applaudis par la multitude, trouvèrent un intraitable censeur dans Gravina. Leurs discussions devinrent si animées, qu'un jour ils en vinrent aux mains, à la table d'un ami chez lequel l'un d'eux s'était exprimé sans mesure sur le mérite de ses collègues, et même sur des matières plus graves. Ce premier combat fut le signal d'une guerre de plume, où l'avantage devait rester au plus spirituel. Sergardi, se cachant sous le nom de *Sectanus*, composa une satire dans laquelle il reprochait à un certain *Philodème* d'être le corrupteur de la religion et des mœurs. Ces vers excitèrent le rire des hommes les plus austères; Gravina riposta par des *verrines* et des *iambes*; mais peu exercé à la satire, il dissimula l'outrage, et n'y répondit plus que par le mépris. Un autre critique accusa Sergardi de s'être servi de locutions barbares et d'avoir violé les règles de la syntaxe et de la prosodie. Ces observations, qui n'étaient pas sans fondement, n'affaiblirent pas l'effet des satires; et le triomphe du poète resta complet. On douta quelque temps de l'authenticité de ces pièces de vers, et l'on prétendit en ôter l'honneur à Sergardi, qui s'était montré inférieur dans quelques autres ouvrages. En effet, rien n'est à comparer à ses satires originales, où le mérite du style est rehaussé par la finesse des traits et la richesse des images. Fabroni a éclairci ces doutes par des preuves si positives, qu'il n'est désormais plus permis de les partager. Les satires de Sergardi parurent pour la première fois au nombre de quatorze; elles furent ensuite portées jusqu'à dix-huit. Parmi les quatre dernières, il y en a une sur la mort de Clément XI qui mériterait d'être désignée sous un autre titre, puisqu'elle n'offre que l'éloge de ce pontife. Décoré du titre de monseigneur, ce poète fut nommé préfet de la basilique vaticane, dont il se plut à orner le vestibule. Non content d'avoir élevé la statue équestre de Charlemagne sous les portiques, et pavé de larges dalles la place de St-Pierre, il voulut entourer de petites colonnes l'obélisque qui

en occupe le centre. Cette innovation ne parut pas heureuse, et elle exposa celui qui l'avait ordonnée à un grand nombre de plaisanteries. Sergardi, qui avait abusé du droit de médire des autres, ne put supporter qu'on tournât contre lui l'arme du ridicule. Dégouté du séjour de Rome, il alla se réfugier à Spolète, où il mourut de chagrin le 7 novembre 1726. Ses ouvrages sont : 1° *Quinti Sectani satyræ in Philodemum* (Naples ou Rome), 1694, in-8°. Cette édition, qui est la première des satires de Sergardi, n'en contient que quatorze. En 1696 et 1698, on en vit paraître deux autres, augmentées chacune de deux nouvelles satires. L'édition d'Amsterdam (Rome), 1700, en 2 volumes in-8°, se compose des huit premières, que P.-A. Maffei (voy. ce nom), sous le nom d'Antonianus, a enrichies de notes et d'observations. 2° *Satire di Settano tradotte in terza rima*, Zurich (Florence), 1760, in-8°. Cette traduction, donnée par l'auteur lui-même, ne contient que dix-sept satires et un dialogue sous le titre de la *Conversazione delle donne di Roma*. 3° *Oratio pro eligendo summo pontifice post obitum Innocentii XI*, Rome, 1689, in-4°; 4° *Orazione recitata in Campidoglio per l'accademia dell' arti liberali*, ibid., 1703, in-4°; 5° *Distinta relazione della gran sala della cancellaria apostolica*, ibid., 1719, in-4°; 6° *Discorso sopra il nuovo ornato della Guglia di San Pietro*, ibid., 1723, in-fol.; 7° *Relazione della statua equestre di Carlo Magno, eretta nel portico Vaticano*, Sienné, 1725, in-fol.; 8° *Satyræ, argumentis, scholiis, enarrationibus illustratæ*, Lucques, 1783, 4 vol. in-8°. Cette édition, due aux soins du P. Giannelli, et la plus complète des œuvres de Sergardi, contient les satires originales, plusieurs pièces de poésie latine et italienne, les différents discours, une partie de sa correspondance avec Mabillon, sur des objets de littérature et de religion. Il existe deux autres traductions italiennes de ces satires, outre celle que nous avons citée; l'une est intitulée *le Satire di Quinto Settano, tradotte da Sesto Settimio, ad istanza di Ottavio Nonio, dedicate a Decio Sedicino*, Palerme, 1707, in-8°. L'auteur de cette mauvaise traduction en *terza rima* est Capellari, à qui on avait attribué les satires latines. La seconde porte le titre de *Sermoni di Q. Settano*, Pise, 1820, 2 vol. in-8° (par l'abbé Missirini). On trouvera d'autres renseignements sur Sergardi dans une notice placée en tête de l'édition de Lucques, dans Fabroni, *Vitæ Italarum*, t. 10, p. 68, et dans les *Elogi di uomini illustri*, du même, t. 2, p. 73. A—G—S.

SERGEANT (JEAN), né à Barow, dans le Lincolnshire, fit ses études à l'université de Cambridge. Thomas Morton, évêque de Durham, l'ayant pris pour son secrétaire, et chargé de faire des extraits des Saints-Pères, il apprit dans ce travail à reconnaître les erreurs des nouveaux réformés, et, après avoir embrassé la religion catholique, il alla, en 1642, faire sa théologie à

Lisbonne, et y fut ordonné prêtre. Il revint au bout de dix ans en Angleterre, y exerça, pendant quarante ans, les fonctions de missionnaire, et composa un grand nombre d'ouvrages polémiques contre les théologiens anglicans les plus renommés. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il termina sa longue carrière, étant mort la plume à la main, en 1707, à l'âge de 86 ans. Ses écrits se divisent en trois classes : les uns ont pour objet ses controverses avec Hammond, Bramhall, Stillingfleet, Tillotson et autres, sur lesquels il eut de grands avantages; les autres roulent sur ses disputes avec le docteur Talbot, archevêque catholique de Dublin, à l'occasion de son livre intitulé *Methodus compendiosa, qua recte investiganda et certo invenitur fides christiana*, Paris, 1674, in-12. Quoique cet ouvrage eût été approuvé par le docteur Pirot et bien accueilli par Bossuet, le prélat irlandais n'en déféra pas moins, à la faculté de Paris, les deux propositions suivantes : « Les vérités de la foi doivent « porter leur évidence en elles-mêmes. Les motifs de crédibilité doivent être démontrés par la « raison. » La faculté, après avoir entendu les explications de l'auteur, jugea que ces propositions ne méritaient aucune censure. Talbot les dénonça pour lors à la congrégation du saint-office, qui, sur de nouvelles explications de Sergeant, en porta le même jugement que la faculté de Paris. La dispute se prolongea, mais elle n'eut pas d'autre résultat. La troisième classe des ouvrages de Sergeant comprend ceux qui sont relatifs au cartésianisme, à l'*Essai concernant l'entendement humain*, de Locke, à la fameuse dispute entre le clergé séculier et le clergé régulier, à l'érection du chapitre de St-Paul de Londres. Ses *Réflexions sur les serments de suprématie et d'allégeance*, 1661, in-12, sont courtes mais excellentes. Il s'y déclare contre le premier serment exigé par la reine Elisabeth, et en faveur du dernier prescrit par Jacques, sauf la clause qui déclare hérétique le pouvoir du pape, de déposer les princes pour cause de religion; c'était aussi l'opinion de Bossuet. Il avait composé, à la prière de lord Pètre, l'histoire de ses controverses, qui n'a vu le jour qu'en 1816, dans le recueil intitulé *Catholicos*. Elle contient des détails curieux et satisfaisants pour sa justification. On l'accuse cependant d'avoir avancé des choses répréhensibles, ce qu'on doit attribuer peut-être à une maladie de nerfs, qui ne lui laissait pas alors toute la liberté de son esprit. — SERGEANT (JEAN), né en 1720 dans le New-Jersey, se livra, dès son enfance, à la prédication de l'Evangile chez les Indiens de Massachusset, et traduisit dans leur langue tout le Nouveau Testament et partie de l'Ancien. Il publia : 1° *Lettre sur l'éducation des enfants indiens*; 2° *Sermon sur le danger des illusions en matière de religion*, 1743, et mourut à Stokbridge en 1749. T—D.

SERGEL (JEAN-TOBIE), sculpteur, né à Stock-

holm en 1740, fut d'abord apprenti tailleur de pierres. A l'âge de seize ans, il entra à l'école de sculpture de Larchevêque, artiste français, qui avait été appelé en Suède pour y faire des statues destinées aux places publiques (*voy. LARCHEVÊQUE*). Il accompagna son maître en France en 1759, et, à leur retour, il aida Larchevêque à faire les modèles des statues de Gustave I^{er} et Gustave II, qui ornent maintenant la capitale de la Suède. Ayant obtenu une pension du roi, il se rendit, en 1767, à Rome, où il séjourna jusqu'en 1778, et où il exécuta plusieurs ouvrages qui établirent sa réputation. De l'Italie il se rendit à Paris; il y fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts, après avoir fait, pour sa réception, un *Othryade*, soldat grec blessé, charmant morceau de grandeur demi-naturelle, que l'on a pu voir dans la galerie du Luxembourg, où l'on a vu aussi de lui un *Faune couché*, fait à Rome. Il visita encore la capitale de l'Angleterre et rentra enfin dans sa patrie, en 1779, après une absence de douze ans, pendant laquelle il avait pris un rang parmi les premiers sculpteurs de son temps. Il ne tenait qu'à lui de vivre à son aise à St-Petersbourg, où il fut appelé par l'impératrice Catherine, mais il aima mieux se contenter de six cents rixdals de pension et rester dans sa patrie. Il est vrai que les honneurs ne lui manquèrent pas. Peu de temps après son retour, il fut nommé professeur à l'académie des beaux-arts. Plus tard, il fut intendant de la cour, et enfin admis dans l'ordre de la noblesse équestre. Les académies des beaux-arts de Rome, Vienne, Berlin et Copenhague le reçurent dans leur sein. Après la suppression de l'Académie de peinture, l'Institut national de France le nomma son correspondant. Dans les premiers ouvrages de Sergel, on avait remarqué un peu de manière; il se corrigea de ce défaut, qui lui venait peut-être de l'imitation d'ouvrages imparfaits, et ne suivit plus que la nature et le beau antique. On regrette qu'il n'ait pu exécuter en marbre tous les ouvrages qu'il avait faits pour le gouvernement suédois; plusieurs ne sont que moulés en plâtre. On admire généralement son beau groupe d'*Amour et Psyché*; et sa *Cérès, cherchant Proserpine*; son *Faune couché*, auquel il a su donner un mélange admirable d'ivresse et de volupté; son *Diomède tenant le Palladium*; son groupe de *Vénus et de Mars*; enfin une *Vénus Callipyge*, plus grande que nature; ses *deux anges* de l'autel de Ste-Claire à Stockholm. Mais son plus bel ouvrage est peut-être un haut-relief, exécuté pour l'église d'Adolphe-Frédéric à Stockholm et représentant la *Résurrection*; malheureusement ce chef-d'œuvre n'est qu'en plâtre. Sa statue de Gustave III est en bronze et son tombeau de Descartes en plomb. Il a aussi fait les bustes de Gustave Wasa, Gustave-Adolphe, Charles Gustave, Louise Ulrique et Gustave IV Adolphe, enfin celui de l'épouse de ce roi, ainsi que plusieurs portraits en médaillons

et en plâtre; on cite ceux de Djørwell et des poètes Bellmæn et Kellgreun. Sergel mourut à Stockholm le 26 février 1814. D—G.

SERGEANT (ANTOINE-FRANÇOIS), l'un des principaux acteurs dans les troubles révolutionnaires de 1789, était né à Chartres, le 9 octobre 1751, dans une famille obscure, sans fortune, et n'avait reçu qu'une éducation incomplète. Voué de bonne heure à l'art de la gravure, il vint à Paris pour s'y perfectionner à l'école d'Augustin de St-Aubin. Il vit avec joie éclater les premiers symptômes de révolution et s'opérer des changements qui ne pouvaient que lui être profitables. Il s'y jeta donc avec beaucoup d'ardeur dès le commencement, et vécut au milieu du peuple de la capitale, et surtout dans les faubourgs populeux, où il avait toujours habité. On sait que c'est là que furent préparés les premiers échecs du pouvoir monarchique, tels que la défection des gardes-françaises, la prise des Invalides, puis celle de la Bastille, les massacres de Foulon, de Bertier, etc. Dans toutes les journées qui précédèrent ces catastrophes, on vit Sergent au milieu de la foule, pérorant, excitant à la révolte. Il ne lui fut pas difficile, en ce temps d'anarchie et de désordre, d'acquérir une grande influence. Ce fut d'abord comme président du district de St-Jacques de l'Hôpital qu'il apparut, en 1790, au premier rang de la scène politique, et qu'il se mit en rapport avec tous les pouvoirs, même avec l'assemblée nationale, à laquelle il adressa quelquefois des réclamations et même des remontrances. S'élevant en protecteur des patriotes opprimés, il embrassa avec chaleur la cause de soixante soldats du régiment de Royal-Champagne qui s'étaient révoltés contre leurs chefs et qui, pour cela, avaient été renvoyés avec des cartouches jaunes. Il s'est vanté plus tard de les avoir fait rentrer dans l'armée, et même il a dit que huit de ces soldats étaient devenus généraux, un autre maréchal. Il s'est donné aussi le mérite d'avoir fondé à la même époque des comités de bienfaisance, et même celui d'avoir soustrait quelques victimes aux massacres et à l'échafaud. L'influence qu'il acquit à la même époque dans la société des jacobins ne donne cependant pas lieu de croire que l'humanité et la bienfaisance fussent ses premiers mobiles; mais tous les jacobins, il faut bien le reconnaître, n'étaient pas d'impitoyables égorgeurs. Réélu plusieurs fois de suite, Sergent devint en quelque façon le secrétaire perpétuel de cette fameuse société; et sans paraître souvent à la tribune, il y joua un des premiers rôles. S'il n'y protégea pas de futurs maréchaux de France, il est au moins bien sûr qu'il y fit des connaissances d'un très-haut rang, et qu'il depuis lui furent fort utiles, entre autres celle du duc de Chartres, qui était alors un des appariteurs ou huissiers de la société, et qui, plus tard, devenu roi des Français, n'oublia point son ancien camarade et lui fit une pension

de dix-huit cents francs, dont il a joui jusqu'à sa mort. Il s'y lia aussi avec Pétion, son compatriote ; et lorsque ce député fut maire de Paris, il en reçut des missions importantes, notamment quelques jours avant le 20 juin 1792. Sergent fut chargé d'aller à l'école militaire pour y licencier et désarmer la garde constitutionnelle qu'on avait accordée au roi, mais qu'on lui retira peu de temps avant cette révolte, afin qu'il fût livré à ses ennemis pieds et poings liés sans défense. Sergent, environné d'une nombreuse escorte de garde nationale, s'acquitta de cette mission avec la plus minutieuse sévérité. Il fouilla jusque dans les caves et les greniers de ce grand édifice, afin d'être bien assuré qu'il n'y restait pas un fusil ni un seul homme, et il fit de tout cela un rapport qui, publié dans les journaux, augmenta beaucoup sa popularité. Après ce licenciement, le roi n'eut plus pour défense que deux bataillons de Suisses et une faible minorité de garde nationale. On sait comment, par sa faiblesse, il encouragea ses ennemis et neutralisa le courage des plus fidèles. Dans les fatales journées du 20 juin et du 10 août 1792, Sergent fut un des principaux promoteurs de l'insurrection ; et lorsqu'il a cherché à se justifier de ses torts révolutionnaires, il ne s'est pas défendu, il s'est même glorifié de celui-là. Dès le matin du 20 juin, il avait été remarqué dans les groupes du faubourg St-Antoine ; il les avait suivis à l'attaque des Tuileries et il n'avait pas cessé de les exciter au combat. Dans l'insurrection du 10 août, on ne le vit à l'attaque du château que lorsque la victoire fut certaine ; et il y parut comme municipal, comme membre de la commune. Quand le triomphe de l'insurrection fut complet, le nouveau municipal, assisté de son collègue Panis, remercia le peuple de son zèle patriotique, et il fit fermer les grilles et les portes ; puis, suivi de quelques intimes, il se mit à fouiller, à inventorier les appartements. Ce qu'il fit dans cette terrible nuit, qu'il passa tout entière aux lieux que venait de quitter la famille royale, on ne l'a jamais bien su ; et il n'a pas cessé, pendant tout le reste de sa vie, de le cacher et de le dissimuler. Ses amis le surnommèrent depuis *Sergent Agate*, parce qu'ils l'avaient vu s'emparer d'une pierre précieuse de ce nom. Il est bien vrai qu'il fit hommage à la convention nationale de cette pierre, qu'il estima lui-même à une valeur de cent mille francs, et qui, par un singulier phénomène, présentait les trois couleurs nationales. On pense bien que ce précieux objet ne fut pas le seul que les municipaux trouvèrent aux Tuileries après l'invasion du 10 août ; mais la plus grande partie fut transportée à l'hôtel de ville et déposée au magasin commun, où allaient bientôt être également apportés d'autres objets précieux. Dès ce moment, les nouveaux municipaux ne s'occupèrent plus que de découvrir et d'empisonner tous les suspects. Tels furent les premiers

soins de ce pouvoir, dont Sergent était un des membres les plus actifs et les plus influents. Quand toutes les prisons de la capitale furent remplies, il fallut les *vider*, ce fut le mot technique, l'expression consacrée dans les rapports officiels, lorsqu'il y fut question de l'égorgement des prisonniers. On vit successivement alors Sergent à l'Abbaye, à la Force, à Bicêtre. Et comme il était spécialement chargé de l'administration, ce fut encore lui qui paya les massacreurs. On voyait naguère aux archives de la police des taches de sang sur les reçus qu'il leur fit signer. Il enregistrait en même temps les dépouilles qu'il leur était ordonné de rapporter, ce qui a donné lieu à beaucoup de propos que l'on pourrait dire calomnieux ou du moins exagérés, s'il n'y avait pas un décret d'accusation dont il n'a pu se relever que par l'amnistie accordée à tous les faits révolutionnaires. Mais un tort plus grave encore, et qui fut également un des motifs de ce décret, c'est d'avoir signé avec Marat, Panis et sept autres la circulaire que les municipaux de Paris adressèrent à tous leurs confrères des départements, pour qu'ils eussent à faire égorger dans leurs prisons tous les malheureux qui s'y trouvaient, ainsi qu'ils le faisaient eux-mêmes dans la capitale. Sergent a réclamé longtemps contre l'apposition de sa signature au bas de l'odieuse circulaire, disant que c'est par Marat qu'elle y fut mise sans qu'il eût été consulté ; mais ce n'est qu'après la mort de Marat et la chute du gouvernement de la terreur qu'il a ainsi décliné sa participation à ce fait ; et malgré sa réclamation, cette signature fut un des motifs du décret d'accusation lancé contre lui dans le mois de juin 1793, un an après le 9 thermidor. Comme membre de la commune, Sergent s'est encore trouvé impliqué dans un fait très-grave de cette époque, le vol du garde-meuble, exécuté dans les nuits des 15, 16 et 17 septembre 1792. Là du moins il n'y eut pas de meurtre ni de sang répandu, et Sergent n'eut guère qu'à inventorier, selon sa coutume, des diamants et autres effets, dont il fut difficile de détourner la plus petite partie. Il fallait à tout prix éloigner les Prussiens ; et ils étaient fort exigeants ; ils ne voulaient pas attendre. Il est bien sûr que la presque totalité de ce riche dépôt leur fut envoyée (*roy. Dumouriez*). Ainsi les auteurs du vol, ou du moins ceux qui le dirigèrent, ont pu dire avec quelque raison que ce fut par patriotisme qu'ils en agirent ainsi, puisqu'il s'agissait d'éloigner de la capitale un ennemi puissant et qui ne voulait pas se retirer à d'autres conditions. Initié comme il l'était dans toutes les intrigues de cette époque, Sergent dut parfaitement savoir tous les détails, toutes les circonstances de cette affaire ; mais c'est encore un des faits qu'il s'est le plus efforcé de cacher et de dissimuler. Nous avons lu avec beaucoup d'attention l'explication qu'il en a donnée, en 1829, dans la *Revue rétrospective* ; mais nous n'y

avons pas trouvé un renseignement satisfaisant. Ce fut précisément à cette époque, au moment du vol du garde-meuble et des massacres de septembre, que se firent dans Paris les élections des députés à la convention nationale. Sergent y figura à côté de Danton, de Marat et de Robespierre. Dès les premières séances de cette assemblée, il y siégea au sommet de la montagne. Votant et parlant toujours dans les principes de l'égalité et de la démocratie les plus absolus, il demanda la suppression de la croix de St-Louis, celle de tous les ordres. Il voulut que tous les juges fussent immédiatement nommés par le peuple et que toute justice ne fût plus exercée qu'en son nom. Dans le procès de Louis XVI, se montrant plus exagéré que Marat lui-même, qui avait fait réduire l'acte d'accusation, il demanda qu'on y ajoutât des faits évidemment calomnieux, et que pour cela on allât fouiller dans d'anciennes archives, où il prétendait que ce prince avait déposé une protestation contre les décrets de l'assemblée nationale. Il vota ensuite, comme toute la députation de Paris, pour la mort immédiate et sans appel au peuple. Après ce procès, Sergent parut peu à la tribune. Ayant presque toujours dirigé la police à la commune, comme membre du comité de surveillance, il la dirigea encore à la convention nationale, comme l'un des inspecteurs de la salle et comme faisant partie du comité des monuments des arts et de l'instruction publique. Ce fut en cette qualité qu'il fit apporter aux Tuileries les chevaux de Marly, l'horloge de Lepaute, les orangers de Versailles et un grand nombre de statues. Il fit ensuite confier la garde de ces monuments à une compagnie d'invalides qui empêcha de les briser et de les mutiler, comme cela se faisait alors partout, sous prétexte de détruire jusqu'aux derniers vestiges de la monarchie. Enfin il fonda le musée français tel à peu près qu'il existe aujourd'hui, et fit établir à l'hôtel de Nesle le dépôt où furent préservés les monuments jusque-là dispersés dans toutes les parties de la France, et qu'ainsi il sauva des fureurs révolutionnaires. L'histoire lui doit rendre cette justice. Nous devons dire aussi que ce fut lui qui fonda le conservatoire de musique et qui, de concert avec Chénier, fit adopter la loi fort simple destinée à assurer aux auteurs et aux artistes la propriété de leurs œuvres; enfin, il fit remplacer dans le jardin des Tuileries, par des fleurs et des arbustes, les pommes de terre que ses confrères de la commune y avaient fait planter. Pendant près de deux ans qu'il remplit ces honorables fonctions, il rendit de véritables services aux arts et aux sciences, alors sans appui. Il faut aussi reconnaître que, chargé pour tout cela d'une administration et d'une comptabilité assez importante, il sut s'arranger de manière que sa responsabilité fût à couvert. Plusieurs fois déjà on lui avait demandé compte de sa gestion au conseil de la commune; même il

avait été dénoncé au jury d'accusation; et malgré l'offre de son agate et d'une magnifique aigrette également trouvée aux Tuileries, il s'élevait souvent contre lui des rumeurs et des plaintes. Enfin, à force de ménagements et de précautions, il arriva sans malencontre au 9 thermidor, où tomba Robespierre. Son premier mouvement fut d'adhérer à cette révolution, qui le tirait d'une position inquiétante. Il parla même dans les premières séances pour que la réaction contre le parti vaincu fût plus vive et plus sévère; mais il avait trop d'expérience pour ne pas voir que cette réaction contre les oppresseurs de 1793 devait bientôt l'atteindre lui-même. Alors il fit volte-face et déclara hautement que si l'on ne poursuivait pas les auteurs d'un libelle intitulé le *Tocsin national*, dirigé contre les membres de l'ancien comité de salut public, qui étaient ses amis, il cesserait de paraître à l'assemblée. Depuis cette sortie, on le vit toujours se réunir au parti des comités qu'on appelait la *queue de Robespierre*. Dans la journée du 1^{er} prairial, où le député Féraud fut tué, Sergent encouragea ouvertement le peuple à la révolte, ce qui fut établi dans un rapport où Durand de Maillanne demanda contre lui un décret d'accusation, et rappela la fameuse circulaire du comité de surveillance de la commune du 3 septembre (1), et le détournement d'objets précieux appartenant à la république. « Il est vrai que plus tard, ajouta le rapporteur, « une partie de ces objets a été rendue, et que « Sergent a déclaré qu'il ne les avait gardés que « dans l'intention de les acheter. » On conçoit qu'une pareille excuse ne fut point admise. Le décret d'accusation n'en fut pas moins prononcé, et Sergent prit la fuite. Ce fut en Suisse qu'il se réfugia; et il n'en revint que lorsque la loi de brumaire an 4 (octobre 1795) eut amnistié tous les délits de la révolution. C'est dans ce temps-là qu'il épousa la sœur de Marceau, et qu'il ajouta le nom de ce général au sien, voulant probablement faire disparaître celui d'*Agate*, que ses confrères n'avaient pas cessé de lui donner. Il ne reparut sur la scène que quand le parti démocratique fut sur le point de reprendre le dessus, après la révolution du 30 prairial an 7 (1799). A cette époque, on le vit à la société des jacobins, établie au Manège; et le général Bernadotte, devenu ministre de la guerre, ayant rassemblé autour de lui tous les débris de ce parti, le fit inspecteur général des hôpitaux militaires. C'est dans cette position qu'il se trouvait au 18 brumaire, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir. Dès ce moment, tout espoir fut perdu pour Sergent et pour les siens. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il échappa aux proscriptions dont les listes furent dressées à plusieurs reprises par Fouché, notamment à l'occasion de

(1) Cette circulaire fut dénoncée à plusieurs reprises à la convention nationale, notamment dans la séance du 25 septembre, vingt-deux jours après sa date, par Vergniaud.

la machine infernale du 3 nivôse. Comprenant bien alors qu'il ne pouvait être en sûreté sous un gouvernement qui se défiait par-dessus tout des jacobins, il prit sagement la résolution de quitter la France. Ayant réalisé toutes ses économies, il alla d'abord à Turin, où Jourdan, son ancien ami, le fit nommer bibliothécaire. Resté sans appui après le départ de ce général, il se rendit à Brescia, puis à Venise, à Milan et enfin à Nice, où il mourut le 24 juillet 1847, après avoir rempli ses devoirs de religion. Cette fin chrétienne donna lieu à quelques réclamations dans les journaux, notamment de la part de Carnot, fils du conventionnel, ami de Sergent, qui, se trouvant à Nice à l'époque de sa mort, assista à ses funérailles. Depuis la révolution de 1830, Sergent jouissait d'une pension de dix-huit cents francs que lui faisait le roi Louis-Philippe. Sa femme, Marie Desgraviers Marceau, sœur du général, veuve en premières noces de Champion de Cernel, procureur à Chartres, était morte dans la même ville, le 6 mai 1834. Elle ne fut plus connue que sous le nom d'Emira, après son second mariage. N'ayant point d'enfants, ils en avaient adopté un, auquel ils donnèrent le nom d'*Agathophile* (ami du bien, sans doute). Quelque temps avant sa mort, il avait envoyé à la ville de Chartres le sabre, l'écharpe du général Marceau et un fragment de mémoires écrits de la main du général; le tout est conservé au musée de la ville. Les gravures et écrits qu'il a laissés sont les suivants. GRAVURES : *Christ en croix; la Vierge et la Trinité*, sujets gravés pour le missel de Chartres, en collaboration avec Biosse; — *Vues de la cathédrale de Chartres*, 4 pl., pour le bréviaire du diocèse, imprimé in-8° et in-12, en 1783; — *Vue de l'abside de l'église St-André de Chartres* (pièce d'autant plus curieuse que cette église, qui avait excité l'admiration de Vauban, a été récemment détruite en partie par un incendie); — *Il est trop tard*, scène villageoise; — *Vues des châteaux et des principales habitations de Paris et de ses environs* (planches coloriées); — *Portraits des personnages célèbres et sujets mémorables de l'histoire de France*, Paris, 1787-1789, in-fol., contenant 25 planches coloriées (Emira en a gravé quelques-unes sur les dessins de Sergent); — *Tableaux des révolutions de Paris depuis 1789*, avec un précis historique imprimé par les enfants aveugles; — *Portrait en pied du général Marceau; ses funérailles* (à l'aqua-tinte); — *Tableau de l'univers et des connaissances humaines*, gravures coloriées, Milan, in-8° oblong (quelques livraisons seulement ont paru); — *Costumi di popoli antichi e moderni*, Brescia et Milan, in-4° de 300 pages, orné de 25 planches; — *Portrait d'Emira* (gravure coloriée); — OUVRAGES : *Notices historiques sur le général Marceau*, Milan, 1820, in-8°, contenant 7 gravures; — *Iconologie* de Pistrucci, traduction française, Milan, 1821; — *Monuments du musée Chiaramonti*, par Ph.-Aur. Visconti,

traduction, Milan, 1822; — *Détails historiques sur les diamants de la couronne volés et retrouvés en 1792* (*Revue rétrospective*, 1^{re} série, t. 4); — *Relation de la journée du 17 juillet 1791* (ibid., t. 5); — *Projets républicains de quelques émigrés français* (ibid., 2^e série, t. 1^{er}); — *Relation des événements du 10 août 1791 et des 20 et 21 juin précédents* (ibid., t. 3); — *Notice sur le général Marceau* (ibid., t. 4); — *Fragment de mon album et nigrum*, Brignolles, 1837, in-8°, avec portrait, fac-simile et sujets lithographiés; — *Lettre à M. Didron, secrétaire du comité des arts et des monuments*, Chartres, 1839, in-8°; — *la Bonne petite fille et le ramoneur*, Chartres, 1844, in-8° (traduit du journal italien *Letture di famiglia*). Le sujet de cette histoire est une aventure de la jeunesse d'Emira. Madame Sergent, outre un assez grand nombre de gravures, a laissé six volumes in-8° intitulés *Glanures dans le champ de la vérité*. Ce sont des extraits commentés des livres de science et de philosophie qu'elle avait lus. — On peut consulter sur Sergent : *Notice biographique sur A.-F. Sergent, graveur en taille douce, député à la convention nationale*, par Noël Parfait, Chartres, 1848, in-8°. M—p j.

SERGIO (VINCENT-EMMANUEL), économiste italien, né à Palerme en 1740, fit son droit dans l'université de cette ville et se livra de bonne heure à l'étude des questions économiques. A peine âgé de vingt-cinq ans, il entreprit de former un code diplomatique du commerce sicilien, qui devait contenir les lettres, les ordonnances, les statuts et autres actes de l'autorité sur cette matière. Après avoir lu dans l'académie *du bon goût*, dont il était membre, plusieurs fragments de son travail, il en commença l'impression en 1769, mais le plan seul en fut publié. Sergio fut nommé, en 1779, professeur d'économie politique à l'université de Palerme, puis secrétaire et archiviste du tribunal de commerce. Il mourut le 5 mai 1810. L'académie d'agriculture de Florence et celle des sciences et belles-lettres de Naples le comptaient parmi leurs membres. Outre plusieurs discours lus dans les séances de l'académie et quelques traductions d'écrits français sur des sujets d'économie publique, Sergio avait publié : 1^o *Plan d'un code diplomatique du commerce de la Sicile*, Palerme, 1769, in-8°; réimprimé l'année suivante dans le tome 11 des *Opuscules d'auteurs siciliens*; 2^o *Lettre sur les routes de la Sicile*, Palerme, 1777, pet. in-4°; 3^o *Plan, dressé par ordre du sénat de Palerme, des règlements d'une maison d'éducation pour le bas peuple*, Palerme, 1779, pet. in-4°. Sergio avait aussi entrepris une histoire du commerce de la Sicile, qui est restée manuscrite. Il est le premier qui se soit occupé dans cette île de questions d'économie politique. N'ayant jamais voyagé et vivant à une époque où les relations de son pays avec les nations étrangères étaient d'abord peu actives, puis furent presque tout à fait suspen-

dues par les événements politiques, Sergio ne put pas suivre le mouvement de la science en France et en Angleterre. Aussi quelques-unes de ses productions sont-elles entachées de préjugés, mais ce défaut n'empêche pas d'y rencontrer souvent des idées neuves et d'une utilité pratique incontestable.

A—Y.

SERGIUS I^{er}, élu pape le 15 décembre 687, après la mort de Conon, auquel il succéda, était né à Palerme d'un nommé Tibère. Il vint à Rome sous le pontificat d'Adéodat et entra dans le clergé à cause de son goût pour le chant. Le pape Léon II lui donna le gouvernement de la paroisse de Ste-Susanne; et depuis il acquit une réputation qui fit jeter les yeux sur lui dans le moment où deux compétiteurs, Théodore et Pascal, se disputaient le saint-siège. Leurs factions divisaient le peuple romain. Celle de Théodore s'était emparée de l'intérieur du palais de Latran; celle de Pascal occupait l'extérieur. L'élection de Sergius ramena la pluralité des opinions à un arrangement. Théodore se soumit; mais Pascal recourut à la protection de Jean Platys, exarque de Ravenne, auquel il promit cent livres pesant d'or s'il chassait Sergius pour le mettre à sa place. L'exarque vint à Rome où il trouva les esprits tellement attachés au parti de Sergius qu'il n'osa rien entreprendre contre son élection; mais il exigea les cent livres d'or promises par Pascal, et à ce prix il confirma la nomination de Sergius. Les persécutions cependant continuèrent contre le pape. Il fut obligé de s'absenter de Rome pendant sept ans et n'observa pas moins ses devoirs. L'empereur Justinien II, irrité de son opposition aux décisions du concile qu'il avait fait tenir à Constantinople, voulut le traiter avec la dernière rigueur. Ce concile, appelé *Quinti-Sexte*, ou *in trullo*, c'est-à-dire sous le dôme du palais impérial, avait pour objet la discipline ecclésiastique et le mariage des clercs. Le pape, se refusant à l'approuver, se vit menacé de la colère de l'empereur, qui envoya contre lui Zacharie, son protospataire, avec ordre de l'enlever. Mais la milice de Ravenne, celle de la Pentapole et de quelques villes voisines s'opposèrent à cette violence. Zacharie implora la clémence du pape, se réfugia dans ses appartements et se cacha sous son lit. Le pontife lui sauva la vie, mais ne put l'empêcher d'être chassé honteusement de Rome. Sergius ramena à la foi de l'Eglise catholique le patriarche d'Aquilée et ses suffragants, qui s'en étaient éloignés par ignorance; orna et répara plusieurs églises, fit faire une cassolette d'or avec des colonnes, où l'on brûlait des parfums pendant la messe; éleva un tombeau à St-Léon dans la basilique de St-Pierre; ordonna le chant de l'*Agnus Dei* pendant la consécration, institua des processions le jour de l'*Assomption* et de la Présentation, qui était autrefois la fête de St-Simon, nommé par les Grecs *Hypapante*, ce qui prouve l'antiquité de ces solennités. Sergius mou-

rut le 8 septembre 701, après treize ans huit mois vingt-quatre jours de pontificat. Il eut pour successeur Jean VI.

D—S.

SERGIUS II, pape, succéda à Grégoire IV le 27 janvier 844. Romain de naissance et portant le même nom que son père, il le perdit étant encore enfant et fut élevé par sa mère, dont il fut privé à l'âge de douze ans. Cependant le pape Léon III, qui avait remarqué ses dispositions, prit un soin particulier de son éducation et le plaça dans l'école du chant et des bonnes lettres. Etienne IV le fit son sous-diacre; Pascal I^{er} l'ordonna prêtre, et Grégoire IV le fit archiprêtre. A la mort de Grégoire, Sergius fut élu d'une voix unanime pour lui succéder. Cependant un diacre, nommé Jean, voulut entraver cette élection et entra, à la tête de quelques mutins, dans le palais de Latran, dont ils enforcèrent les portes. Au bout d'une heure, la noblesse romaine, secondée par la milice de la ville, vint assiéger l'usurpateur dans son refuge et ramena Sergius en triomphe sur le trône pontifical. Cependant l'empereur Lothaire trouva mauvais que l'élection du pape eût été faite sans son consentement. Il envoya à Rome Louis, roi d'Italie, son fils, accompagné de Drogon, évêque de Metz, et de plusieurs autres prélats, pour empêcher qu'à l'avenir on se dispensât du consentement royal, qui avait été demandé à son père et à son aïeul lors de la nomination des papes précédents. Sergius reçut le jeune roi avec les plus grands honneurs. On envoya au devant de lui le clergé de Rome et tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville pour embellir son cortège. L'armée de Louis était campée aux environs. Les évêques qui accompagnaient le jeune roi confirmèrent l'élection de Sergius après en avoir reconnu la régularité. On demanda au pape que tous les grands de Rome prêtassent serment de fidélité au jeune roi; mais Sergius fit observer que c'était à l'empereur Lothaire que ce serment devait être prêté; et cela fut exécuté ainsi. Le pape couronna ensuite le jeune Louis dans l'église de St-Pierre; lui fit l'onction de l'huile sainte, lui donna l'épée avec la couronne et le proclama roi des Lombards. Fleury observe à ce sujet que ce fut une simple cérémonie, puisque Louis était déjà reconnu comme roi, et que le bibliothécaire Anastase lui donne cette qualité avant comme après cet événement. On pourrait ajouter à cela l'exemple de Pépin, qui était en possession de la couronne avant son sacre, et celui de quelques autres monarques dont la puissance souveraine a existé dans toute sa plénitude indépendamment de la consécration religieuse. A ces témoignages de bienveillance, Sergius ajouta des lettres de vicaire apostolique pour Drogon. Elles lui en conféraient le pouvoir au delà des Alpes, avec l'autorité suprême sur les métropolitains et le droit d'assembler même un concile, dont toutefois on pourrait appeler au pape. L'histoire ne

dit rien de plus des actions de Sergius II, qui mourut, le 27 janvier 847, après trois ans et un jour de pontificat. Il eut pour successeur Léon IV. D—s.

SERGIUS III, reconnu pape le 9 juin 903, avait été élu après la mort de Théodore, en 898, mais succédait effectivement à Christophe, que quelques historiens regardent comme légitime. Il est certain du moins qu'en 898 le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius s'enfuit en Toscane, où il passa près de sept années, laissant occuper le saint-siège successivement par Jean IX, Benoît IV, Léon V et Christophe. Les dissensions élevées au sujet de la condamnation de Formose (voy. ETIENNE VI) occasionnaient tous ces troubles, indépendamment des menées de Théodora, femme intrigante et débauchée, ainsi que de ses deux filles Théodora et Marosie, dont le pouvoir était absolu dans Rome. Luitprand dit que Sergius III, qui avait un commerce criminel avec Marosie, en eut un fils, qui fut pape lui-même par la suite (voy. JEAN XI). Fleury dit que c'est le premier pape dont la mémoire soit surchargée d'un tel reproche. Cette période de la papauté est une des plus honteuses que l'histoire puisse retracer. Sergius III, dont le père s'appelait Benoît, était Romain de naissance. « C'était, dit Baronius, « le plus méchant de tous les hommes et livré à « toutes sortes de vices. » Ce fut à Sergius III que l'empereur Léon s'adressa pour faire approuver les quatrième noces, défendues par les lois de l'Orient. Sergius ne manqua point de donner cette preuve de complaisance à l'empereur. Au surplus, Sergius, regardant comme usurpateurs les papes qui l'avaient précédé depuis sa première nomination, s'appliqua à faire condamner de nouveau la mémoire de Formose et à faire approuver la procédure faite par Etienne VI, dont le corps fut déterré par son ordre. On n'a plus aucun détail sur ce pape, qui mourut, on ne sait de quelle manière, ni précisément à quelle époque. Lenglet-Dufresnoy la fixe au 6 décembre 912, et le P. Pagi en août 911. Il eut pour successeur Anastase III. D—s.

SERGIUS IV, élu pape le 18 juillet 1009, pour succéder à Jean XVIII, se nommait *Bouche de porc*, était né à Rome et fut le premier Romain, suivant la remarque de Fleury, qui changea son nom en parvenant au saint-siège. Il était évêque d'Albano depuis cinq ans. Platine fait un grand éloge de ses vertus. Mais son pontificat, qui ne dura que deux ans et neuf mois, ne fut signalé par aucune action d'éclat. Il mourut le 13 juillet 1012 et eut pour successeur Benoît VIII. D—s.

SERGIUS, né en Syrie, était diacre de l'église de Constantinople lorsqu'il fut élevé sur le siège patriarcal de cette ville. Il embrassa les erreurs des monothélites, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une seule volonté et qu'une seule opération. Quoiqu'on regarde Théodore, évêque de Pharan (voy. THÉODORE), comme le premier au-

teur de cette hérésie, Sergius en fut le plus ardent propagateur. Il écrivit une lettre insidieuse au pape Honorius I^{er} (voy. ce nom) et reçut de ce pontife une réponse favorable aux sectaires. Il entraîna aussi dans son parti l'empereur Héraclius et rédigea le fameux édit appelé *Ecthèse*, c'est-à-dire exposition de la foi, que ce prince publia en 638; mais qu'il désavoua quand le monothélisme eut été condamné à Rome. Sergius mourut en 639 et fut anathématisé, ainsi que les autres fauteurs de l'hérésie, dans plusieurs conciles, notamment dans le sixième concile général, tenu à Constantinople en 680. — Un autre SERGIUS, supérieur du monastère de Manuel, fut élu patriarche de Constantinople en 999 et mourut en 1019. Il était de la famille de Photius, dont on l'accuse d'avoir conservé les sentiments schismatiques. P—rt.

SERGIUS DE RHESINE, philosophe syrien, vivait au 7^e siècle; il est l'un des représentants les plus importants de la philosophie de cette contrée. Pendant longtemps, on n'a connu l'existence d'aucun de ses ouvrages; mais un des manuscrits syriaques acquis par le musée britannique contient quelques-uns de ses écrits, notamment un cours de logique en sept livres, un traité *De causis universi juxta mentem Aristotelis*, une traduction de la lettre d'Aristote à Alexandre sur les éléments, un opuscule sur le genre, l'espèce et l'individu, etc. Un autre manuscrit renferme la traduction des livres 6, 7 et 8 des *Médicaments simples* de Galien, par Sergius. On peut aussi attribuer à ce philosophe quelques écrits anonymes relatifs presque tous à l'*Organon* et compris dans le numéro 14658. Renvoyons d'ailleurs à une notice de M. E. Renan, insérée dans les *Archives des missions scientifiques*, t. 2, p. 553. Z.

SÉRIEYS (ANTOINE), né en 1753, à Pont-de-Cyran, était destiné au barreau par sa famille; mais il avait d'autres goûts. Arrivé à Paris en 1779, il fut placé chez un procureur par Marmontel. L'année suivante, d'Alembert lui procura l'emploi de professeur de mathématiques dans une pension à Passy. Il fit ensuite un voyage en Italie, et, de retour à Paris, y forma un établissement d'instruction qui ne réussit pas. Bailly, devenu maire, le plaça dans les dépôts littéraires où se transportaient les livres et manuscrits provenant des maisons monastiques et plus tard des confiscations. En 1794, Sérieys était le chef d'un de ces dépôts. Il fut nommé bibliothécaire et professeur d'histoire et de morale à l'institut des Boursiers, devenu depuis le Prytanée français. Il ne put garder cette place à cause de son peu de conduite et continua cependant d'être employé dans l'instruction publique. En 1804, il était censeur des études et professeur d'histoire à Douai; il fut envoyé, en 1805, comme censeur des études à Cahors. Privé de cet emploi, il vint à Paris et chercha dans sa plume des moyens d'existence. Il écrivait avec une très-grande rapi-

dité, et quelque grand que soit le nombre de ses productions, tout ce qu'il a écrit ou transcrit n'a pas été imprimé. Ayant perdu son crédit auprès des libraires, il fabriqua quelques ouvrages et les donna sous les noms de personnages célèbres (voy. BASSOMPIERRE et CAYLUS). Il avait trouvé dans les dépôts confiés à sa garde et publié quelques manuscrits d'auteurs connus (voy. BARTHÉLEMY, BROSSES, dont il a publié les *Lettres* en trois volumes, et PACIAUDI). Il crut bien faire en imprimant sous son nom un ouvrage de Raynal (voy. RAYNAL). Sa réputation n'y gagna rien. Il ne tira pas plus de profit de quelques écrits de circonstance. L'abbé Sicard, ne pouvant pas toujours l'obliger de sa bourse, lui permettait de disposer de son nom; c'est ainsi que, sur le titre de plusieurs des dernières productions anonymes de Sérieys, on lit ces mots *revu ou publié par l'abbé Sicard*. En 1814, Sérieys habitait Monsouris, hameau aux portes de Paris. Il est mort à Paris le 7 août 1819. On a donné la liste de ses écrits dans la *Bibliographie de la France*, année 1825; il suffira d'en citer une partie : 1° *l'Amour et Psyché*, poème en six chants, 1789, in-12; 1803, in-12; 1804, in-12; 2° *Eloge historique de L.-François de Paule Lefèvre d'Ormesson de Noiseau*, par l'abbé Gaubert, 1789, in-8°. Sérieys avait vendu cet opuscule quarante-huit francs à l'abbé Gaubert, qui, au rapport de Sérieys, se faisait un revenu de dix à douze mille francs en envoyant à de grands personnages des ouvrages qu'il donnait pour siens. Le prince Henri de Prusse remboursa à Gaubert ce que celui-ci avait donné à l'auteur. L'impératrice de Russie fit passer trois cents roubles à l'abbé. 3° *Les Révolutions de France, ou la Liberté, poème national*, 1790, in-8°; 4° *les Décades républicaines, ou Histoire de la république française*, 1795, 4 vol. in-12 ou 7 vol. in-18; 5° *Mémoires historiques, politiques et militaires, pour servir à l'histoire secrète de la révolution française*, 1798, 2 vol. in-8°; 6° *Anecdotes inédites de la fin du 18^e siècle*, 1801, in-8°; reproduit, sans avoir été réimprimé, sous ce titre : *la Fin du 18^e siècle*, 1805, in-8°; 7° *la Mort de Robespierre*, tragédie en trois actes, 1801, in-8°; reproduite en 1802, in-8°. C'est dans les notes à la suite de cette pièce que parut la relation de l'abbé Sicard sur les journées de septembre 1792, qui avait déjà été publiée en 1796 dans les *Annales catholiques*, t. 1^{er}, p. 13, 72 et 283, et c'est le seul morceau qui donne du prix au volume. 8° *Tablettes chronologiques de l'histoire ancienne et moderne*, 1803, 1 vol. in-12; 2^e édit., 1804, 2 vol. in-12; 3^e édit., 1806, 2 vol. in-12; 4^e édit., 1812, in-12. On publia en même temps un supplément pour l'édition de 1806; 5^e édit., 1817, in-12. 9° *Eléments de l'histoire des Gaules*, 1805, in-12; 10° *Epitome de l'histoire de France*, 1804, in-12; 11° *Dictionnaire généalogique, historique et critique de l'Ecriture sainte, où sont réfutées plusieurs fausses assertions de Voltaire et autres philosophes*, par

l'abbé***, revu, corrigé et publié par l'abbé Sicard, 1804, in-8°. Dans sa dédicace à Portalis, Sicard dit que l'auteur est mort aux premiers jours de septembre 1792; mais si l'auteur eût été un abbé mort en septembre 1792, son nom aurait été pour l'ouvrage un titre de recommandation qui n'était pas à dédaigner. 12° *Epitome de l'histoire des papes*, 1805, in-12; 13° *Eléments de l'histoire de Portugal*, 1805, 1 vol. in-12. Sérieys, qui avait publié cet ouvrage sous son nom, a avoué qu'il était de Raynal (voy. ce nom). Ce n'est qu'un amas confus d'événements défigurés « et un tissu de bévues grossières.... c'est un ouvrage « inutile et dangereux, un futile roman ». Tel est le jugement porté sur ce volume par J.-J.-C. de Macédo, alors second secrétaire de la légation portugaise à Paris, qui a développé son opinion dans trois articles imprimés au tome 45 de la *Revue (ou Décade philosophique)*, etc. 14° *Bibliothèque académique, ou Choix fait par une société de gens de lettres de différents mémoires des académies françaises et étrangères*, 1810-1811, 12 vol. in-8°; 15° quelques écrits en l'honneur de Napoléon; 16° *Epitome de l'histoire moderne*, 1812, in-12; 17° *Epitome de l'histoire ancienne*, 1813, in-12. On y trouve à la suite une traduction de l'*Epitome de l'histoire romaine* de Sextus Rufus; c'est la seule qui existe. 18° *Delilliana, ou Recueil d'anecdotes concernant M. Delille, de ses bons mots*, etc., 1813, in-18; 19° *Epigrammes anecdotiques inédites*, etc., par l'Ermite de la chaussée du Maine, 1810, in-12; reproduit sans avoir été réimprimé sous le titre de *l'Ermite de la chaussée du Maine*, 2^e édit., 1819, in-12. Les épigrammes ne sont guère piquantes, et la prose qui les accompagne, en forme de notes, l'est encore moins. 20° *La Lanterne magique de l'île d'Elbe*, 1814, in-8°, opuscule anonyme; 21° *Premier bulletin de l'île d'Elbe, contenant des nouvelles de Napoléon Bonaparte*, etc., 1814, opuscule anonyme sans aucun sel; 22° *Selectæ nostrates recentioresque e scriptoribus tam græcis tam latinis historiæ*, 1814, in-18, centon; 23° *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques, grecs et latins, tant sacrés que profanes*, t. 37 et dernier, 1815, in-8°, extrait des manuscrits de Fr. Sabbathier, qui avait publié les trente-six premiers (voy. SABBATHIER). Le dernier mot du 36^e volume était le mot *Rutules*, *Rutuli*. Sabbathier avait peut-être été diffus; mais c'était trop peu d'un volume pour les lettres S, T et suivantes. 24° *Selecta e recentioribus poetis carmina*, 1815, in-18. On trouve dans ce volume une traduction en vers latins de la pièce de Fontanes intitulée *le Jour des morts* (voy. FONTANES). 25° *Vie publique et privée de Joachim Murat*, 1816, in-8°; 26° *Fouché de Nantes, sa vie privée, politique et morale*, 1816, in-12; 27° *Carnot, sa vie politique et privée*, 1816, in-12; 28° *Entretiens historiques et politiques de plusieurs grands personnages*, 1816, 2 vol. in-18; 29° *Histoire de Marie-Charlotte-Louise*,

reine des Deux-Siciles, 1816, in-8°; 30° *Nouvelle Histoire de Henri IV*, traduite pour la première fois du latin de Raoul Boutrays, 1816, in-12 (voy. BOUTRAYS). On trouve à la suite un extrait de la traduction des *Commentaires* de César, faite par Henri IV à l'âge de onze ans. 31° *Le Règne de Louis XVIII*, 1816, in-8°; 32° *Vie de madame la Dauphine, mère de Louis XVIII*, 1817, in-12. Ce volume est aussi décoré du nom de Sériey. Sériey a pris des pages entières dans le *Dauphin, père de Louis XVI*, par Durozoir, qu'il ne cite pas. 33° *Laharpe peint par lui-même*, 1817, in-18; 34° *Lettres inédites de madame la marquise du Châtelet*, 1819, in-8°. Eckard fut, avec Sériey, éditeur de ce volume, qui ne contient que trente-huit lettres de l'amie de Voltaire. Des morceaux de Voltaire, donnés comme inédits, étaient déjà connus et imprimés. 35° *Correspondance inédite de l'abbé Galiani*, Paris, Dentu, 1818, 2 vol. in-8°. Il parut en même temps deux éditions de cette correspondance jusqu'alors inédite, l'une sur les autographes même, l'autre, et c'est celle de Sériey, sur des copies seulement. L'autre éditeur crut devoir faire quelques suppressions à ces lettres : Sériey ne retrancha pas ces morceaux; mais il a défiguré plusieurs noms et fabriqué plusieurs lettres. 36° *Lettre de l'éditeur de la Correspondance complète de l'abbé Galiani à l'éditeur de cette Correspondance incomplète*, 1818, in-8°. Sériey y fait l'apologie de son travail. 37° *Sermons inédits* du P. Bourdaloue, imprimés sur un manuscrit authentique, publiés par feu l'abbé Sicard, 1823, in-8°. Barbier, dans la seconde édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* (n° 17029), nous apprend que le véritable auteur de ces sermons est Sériey. Barbier donne au volume la date de 1810 (voy. SICARD). Sériey avait projeté, en 1810, un dictionnaire historique. Ses matériaux, acquis pour la *Biographie universelle*, n'ont été d'aucun usage si l'on excepte quelques traductions de J. Bernard de Rossi. Sériey a dû laisser des manuscrits. L'auteur de cet article en a vu un intitulé *Histoire des treize dernières années de la vie de J.-J. Rousseau, ou Supplément à la quatrième partie de ses Confessions, d'après ses écrits, des mémoires authentiques du temps et les récits de trois vieillards encore existants, dont l'un, M. Venant, logea Rousseau pendant les huit dernières années de ce philosophe et fut intimement lié avec lui; ouvrage destiné à être ajouté à toutes les éditions anciennes et actuelles des œuvres de Jean-Jacques, par un membre de l'Académie française*. C'est un petit volume in-4° qui se compose de 337 pages.

A. B—T.

SERIMAN (ZACHARIE SCERIMAN ou), né en 1708, à Venise, de parents arméniens, est l'auteur du meilleur et peut-être du seul roman philosophique que possèdent les Italiens. On sait très-peu de chose de sa personne. Quant à son ouvrage, ceux qui ignorent la langue dans laquelle il est

écrit peuvent s'en faire une idée d'après le *Voyage de Gulliver*. C'est à peu près à la manière dont Swift a décrit les mœurs de Lilliput que Seriman raconte ce qu'un voyageur a observé de plus remarquable dans un pays peuplé de singes et de cynocéphales. Il n'a pas mis de prétention dans son style; mais son ironie est aussi fine que ses allusions sont piquantes. Après avoir attaqué les travers de la société, il tourne en ridicule les savants, et dans une satire très-spirituelle sur la médecine, il professe la maxime hardie que les malades doivent s'abandonner à la nature plutôt qu'à leur docteur. On ne dit pas précisément comment il mourut; mais on sait qu'il périt dans la misère à Venise, le 23 octobre 1784. Ses ouvrages sont : 1° *Viaggi di Enrico l'anton ai regni delle Scimmie e de' Cinocefali*, Berne (Venise), 1764, 4 vol. in-8°, fig.; 2° *Almanacchi ad uso de' pedanti*, Venise, 1767 et 1783; 3° *Storia della repubblica di Venezia*, traduite du français de Laugier, ibid., 1767-1769, 12 vol. in-8°; 4° *i Medici e le medicine*, ibid., in-8°; 5° *il Sogno d'Aristippo*, petit poème en vers blancs, ibid. Voyez *Galleria de' letterati ed artisti illustri delle provincie veneziane nel secolo 18*, Venise, 1824, 2 vol. in-8°, avec 150 portraits. A—G—S.

SERIN (NICOLAS, comte DE), héros hongrois, commandait, en 1554, dans la basse Hongrie, au nom de l'empereur Ferdinand d'Autriche. Il fit lever le siège de Sigeth à Ali-Pacha, qui attaquait cette place importante avec 100,000 hommes. Il mit en déroute les Ottomans en plusieurs rencontres. Dans une de ces actions, il eut un cheval tué sous lui, et pendant qu'il en remontait un autre, une balle traversa ses vêtements sans le toucher. Ce fut lui qui, par la vigueur de ses conseils, détermina ensuite l'empereur Maximilien, devenu roi de Hongrie, à rompre la paix conclue en 1553, entre Ferdinand I^{er} et Soliman, et ce fut encore lui que le sultan trouva enfermé dans Sigeth lorsqu'il vint y mettre le siège dans son invasion de 1566. Le comte s'était chargé de défendre cette place, la seule qui pût arrêter l'armée ottomane et donner le temps à Maximilien de réunir des forces suffisantes pour résister. Il fit jurer à tous ses soldats de combattre jusqu'à la mort et ordonna qu'on élevât une potence au milieu de la ville pour annoncer le sort réservé à quiconque reculerait ou parlerait de se rendre. Après avoir défendu le terrain pied à pied contre tous les efforts de l'armée ottomane, après avoir vu incendier l'une après l'autre la nouvelle et l'ancienne ville, le comte de Serin se retira dans le château de Sigeth avec 600 hommes. Ce fut alors que le sultan lui fit offrir la principauté de Croatie s'il voulait capituler. Le billet était attaché à une flèche et lui fut apporté par un de ses soldats, qui le ramassa. » Je n'avais plus de papier pour « bourrer mon mousqueton, dit le comte; ce « chiffon arrive à propos. » Réduit à la dernière

extrémité, forcé d'abandonner le château par l'incendie d'un magasin, Serin prit ses plus riches vêtements, fit renouveler à ses soldats le serment de mourir plutôt que de se rendre et ouvrit lui-même les portes du fort. Il se précipita, à la tête de ses braves Hongrois, au milieu des janissaires, où presque tous trouvèrent la mort qu'ils cherchaient. Lui-même, atteint d'un coup de mousquet dans le côté, continuait de combattre et d'encourager les siens, lorsqu'une blessure à la jambe le fit tomber. Il se défendait encore à genoux; mais une balle le frappa dans l'œil droit et le renversa mort. Ainsi périt, en 1566, l'illustre comte de Serin. Ce fut ce sang généreux qu'on vit couler sur l'échafaud, sous Léopold 1^{er}, parce que le petit-fils de ce héros osa combattre pour sa liberté religieuse et ses privilèges légitimes en 1671 (voy. NADASTI). S.-Y.

SERINGE (NICOLAS-CHARLES), naturaliste français, fils d'un receveur des aides à Lonjumeau, naquit dans cette ville le 3 décembre 1776. Il fit ses études à Paris, et il allait être reçu docteur en médecine lorsque, en 1796, il fut atteint par la réquisition et incorporé dans un bataillon en qualité de chirurgien. Après la paix de Lunéville, il donna sa démission du grade de chirurgien-major auquel il était récemment parvenu, et il se retira à Berne, où il se maria et où, en exerçant la médecine, il put se livrer à sa passion favorite, celle de l'histoire naturelle et spécialement de la botanique. Seringe s'était déjà fait connaître par de nombreuses monographies, lorsqu'il fut appelé, en 1829, à remplacer Balbin (voy. ce nom) comme directeur du jardin des plantes de Lyon et comme professeur de botanique à la faculté des sciences de cette ville; il y fut nommé membre de l'académie, de la société d'agriculture et de la société linnéenne. Il est mort le 20 septembre 1858, à Lyon, dans le parc de la Tête d'or, où le jardin des plantes avait été établi l'année précédente. On a de lui : 1^o *Monographie des céréales de la Suisse*, Berne, 1818, in-8°; 2^o *Musée helvétique d'histoire naturelle (partie botanique), ou Descriptions et représentations des plantes les plus rares et les plus remarquables de la Suisse* (en allemand et en français), Berne, 1818-1823, 12 cahiers in-4°, avec planches; 3^o *Mémoire sur les cucurbitacées*, avec planches, dans le tome 3 du Recueil de physique et d'histoire naturelle de Genève, 1^{re} partie, 1826; 4^o *Esquisse d'une monographie du genre scutellaria ou toque d'Arthur Hamilton, suivie du Rétablissement du genre scorodonia de Moench et d'un Mémoire sur le fruit et l'embryon des labiées*, Lyon, 1832, in-8°; 5^o *De l'hybridité dans les plantes et les animaux*, Lyon, 1833, in-8°; 6^o *Essai de formules botaniques représentant les caractères des plantes par des signes analytiques qui remplacent les phrases descriptives, suivi d'un vocabulaire organographique et d'une synonymie des organes*, Paris, 1837, in-4°, avec Guillard;

7^o *Eléments de botanique, spécialement destinés aux établissements d'éducation*, Lyon et Paris, 1840, in-8°; 8^o *le Petit Agriculteur, ou Traité élémentaire d'agriculture*, Lyon et Paris, 1844, in-8°; 9^o *Descriptions et figures des céréales européennes*, 1^{re} édit., Berne, 1818, dans les *Mélanges botaniques*, et Lyon, 1842, 2^e édit., in-8°, avec planches; 10^o *Flore des jardins et des grandes cultures, ou Description des plantes de jardin, d'orangerie et de grande culture, leur multiplication, l'époque de leur floraison, de leur fructification et de leur emploi*, Lyon, 1843-1849, 3 vol. in 8°, avec planches gravées et figures; 11^o *Flore et pomone lyonnaises, ou Dessin et description des fleurs et des fruits obtenus ou introduits par les horticulteurs du département du Rhône*, en collaboration avec Hénou et F. Willermon, Lyon, 1848, in-8°, avec figures. Cette publication s'est fondue plus tard dans le Bulletin de la société d'horticulture du Rhône. 12^o *Essai d'une monographie des saules de la Suisse*, sans date. — SERINGE (Jean-Charles), naturaliste suisse, probablement fils du précédent, naquit à Berne le 13 novembre 1810. Il fut membre titulaire de la société d'histoire naturelle helvétique, de la société de philosophie de Genève, enfin de la société linnéenne de Lyon. Il mourut le 13 février 1833. On a de lui : *Notice sur quelques monstruosité d'insectes*, lue en 1832 à la société linnéenne de Lyon, Lyon, 1833, in-8°. On a publié sur J.-Ch. Seringe une notice historique, par Levrat, Lyon, 1833, in-8°. Z.

SERIO (Louis), né à Naples vers 1730, fut, selon Ginguené, un des improvisateurs les plus distingués de l'Italie. Après avoir fait ses études de droit, il exerça la profession d'avocat et ne se fit pas moins admirer au barreau par son éloquence que dans les salons par la facilité et l'entrain de ses improvisations poétiques. S'étant rendu à Rome au moment même où la célèbre Corilla Olympica remplissait la ville sainte de sa renommée, Serio ne craignit pas de concourir avec elle pour la couronne poétique. Vaincu dans la lutte, il prétendit que sa rivale devait son triomphe moins à son talent qu'à la protection de quelques cardinaux. Cette injuste accusation, dans laquelle de puissants personnages étaient mis en cause, attira de graves désagréments à l'avocat napolitain, et il se vit bientôt forcé de rentrer dans sa patrie. C'était l'époque où les sociétés secrètes commençaient à travailler l'Italie. Serio se jeta avec ardeur parmi les conspirateurs et manifesta partout ses idées libérales. Appelé fort souvent à défendre les délinquants politiques, il apportait dans ses plaidoiries une liberté de penser qui faillit plusieurs fois le faire passer du banc de la défense à celui des accusés. De telles sympathies durent lui faire saluer avec transport l'arrivée de l'armée française, et il contribua de tout son pouvoir à l'installation de la république parthénopéenne (voy. RUFFO). Plus tard, Serio prit rang comme volontaire dans

le corps de troupes que la république expirante envoya, sous les ordres de Wirtz, à la rencontre de l'armée royaliste, et il tomba en combattant vaillamment, le 13 juin 1799.

A—Y.

SERIONNE (JACQUES ACCARIAS DE), né à Châtillon, diocèse de Die, en 1709, fit ses études au collège de cette dernière ville, fut avocat au grand conseil et secrétaire du roi du grand collège. Il avait encore ce titre en 1792, époque où il mourut à Vienne, en Autriche. Voici la liste de ses écrits, la plupart anonymes : 1° *l'Etna* de P. Cornelius Severus et les *Sentences* de Publius Syrus, traduits en français avec des remarques, Paris, 1736, in-12. Ces deux auteurs n'avaient pas encore été traduits en français. Le volume est orné d'un plan de l'Etna et d'une carte de la Sicile, dressée par le P. Placide. Dans ses observations sur les *Sentences* de P. Syrus, Serionne remarque que la Bruyère a répandu dans ses *Caractères* presque toutes les sentences du poète latin, qu'il en a traduit quelques-unes et qu'il a donné aux autres un tour nouveau, un peu plus d'étendue et les a présentées sous plusieurs faces différentes. Serionne en cite quelques exemples et prend occasion pour rapporter plusieurs morceaux imités des anciens par Racine, Mascarón et Fléchier, que toutefois il ne regarde pas comme plagiaires. 2° *Mémoire concernant l'exécution du concordat germanique*, 1747, in-4° ; 3° *le Commerce de la Hollande*, 1765, 3 vol. in-12 ; 4° *les Intérêts des nations de l'Europe développés relativement au commerce*, 1766, 2 vol. in-4° ; 1767, 4 vol. in-12. L'auteur présente cet ouvrage comme le fruit de plusieurs années de pratique, de voyages et d'observations. 5° *La Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4° ; 6° *la Liberté de penser et d'écrire*, Vienne, 1775, 2 vol. in-8° ; 7° *l'Ordre moral, ou Développement des principales lois de la nature*, 1780, in-8° ; 8° *Situation politique actuelle de l'Europe, considérée relativement à l'ordre moral, pour servir de supplément à l'ordre moral*, 1781, in-8° ; 9° *Vie de Laurent de Médicis, dit le Magnifique*, traduite du latin de Fabroni, Berlin, 1791, in-8° ; 10° *Du commerce des peuples neutres en temps de guerre*, traduit de l'italien de Lampredi, la Haye, 1793, in-8° (voy. catalogue de Van Bavière, n° 3077).

A. B—T.

SERIPANDO (JÉRÔME), cardinal, né en 1593, à Troja, dans le royaume de Naples, reçut en naissant le nom de *Trojan*, qu'il changea en prenant l'habit chez les augustins. Il était destiné à parcourir la carrière du barreau, pour laquelle il avait acquis les connaissances nécessaires. Privé de ses parents, il suivit sa vocation, qui l'appela à la vie monastique. Les supérieurs de son couvent l'employèrent jeune encore dans les écoles privées, où il fut le précepteur de ses collègues. Envoyé à Bologne, il y occupa une chaire de théologie, et après avoir passé par les différentes charges, il fut élu, en 1539, général de l'ordre, qu'il gouverna pendant douze ans.

XXXIX.

Désigné pour le siège épiscopal d'Aquila, il préféra la retraite aux honneurs et alla s'enfermer dans un petit couvent sur le mont Pausilippe, où il se livra tout entier à la vie contemplative et à la révision de ses ouvrages. Ses compatriotes vinrent le chercher dans cet asile, le priant d'accepter une mission auprès de Charles-Quint. N'osant pas tromper la confiance qui lui était témoignée, il se mit en route pour rejoindre l'Empereur à Belgrade. Accueilli favorablement par ce monarque, il en obtint tout ce qu'il était chargé de demander, et en prenant congé de lui, il reçut la nomination d'archevêque de Salerne. De retour en Italie, il prit possession de son diocèse, où il assembla un synode pour proposer des réformes utiles à la religion et aux mœurs. Son zèle fut récompensé par le pape, qui, en 1561, le décora du chapeau et l'envoya en qualité de légat au concile de Trente. Avant de partir, Seripando fit usage de son crédit pour déterminer Pie IV à fonder une imprimerie, afin d'attirer à Rome le célèbre Paul Manuce, et en passant par Bologne, il ménagea la réconciliation de Sigonío et de Robortello, dont les longues disputes étaient un sujet de scandale pour les gens de lettres. Arrivé à Trente, il prit part à la rédaction de plusieurs décrets et se fit remarquer par son éloquence et son érudition. Le cardinal Pallavicini, juge non suspect, s'est plu à lui rendre cette justice dans son histoire de ce fameux concile. Tandis que Seripando conduisait avec éclat la négociation dont il était chargé, il fut atteint d'une grave maladie et mourut le 17 mars 1563. Ses funérailles, célébrées à Trente avec une pompe extraordinaire, furent accompagnées d'une oraison funèbre, par le P. Marchesini, insérée par Ossinger dans la *Bibliotheca Augustiniana*. Le cardinal Seripando jouit pendant sa vie d'une grande réputation. En lui accordant des connaissances étendues en théologie, ce qui était un mérite assez commun dans son siècle, on peut lui refuser le talent d'orateur. Rien n'est moins éloquent que ses sermons et surtout son éloge de Charles-Quint, dans lequel il était si facile de s'élever avec son sujet. Ses écrits sont : 1° *Noxe constitutiones ordinis*, etc., Venise, 1549, in-fol. ; 2° *Oratio in funere Caroli V imperatoris*, Naples, 1559, in-4° ; 3° *Prediche sopra il simbolo degli apostoli, dichiarato co' simboli del concilio Niceno e di S. Atanasio*, Venise, 1567, in-4°, et avec des additions, Rome, 1586, in-8°. Ces sermons, prononcés dans la cathédrale de Salerne, furent publiés par un neveu de l'auteur. 4° *Commentarius in Epistolam divi Pauli ad Galatas*, Venise, 1569, in-8°, et Anvers, Plantin, 1587, in-8° ; 5° *Commentaria in divi Pauli Epistolas ad Romanos et ad Galatas*, Naples, 1601, in-4°. On y a joint la vie de l'auteur, par le P. Milensi. 6° *De arte orandi seu expositio symboli apostolorum*, Louvain, 1681, in-12. Plusieurs lettres de ce prélat font partie d'un recueil publié par Lagomarsini, à Rome,

14

sous le titre de *Pogiani epist. et orat.*, 4 vol. in-4°, 1762. La bibliothèque de Naples, qui a hérité de celle de S. Giovanni a Carbonara, à laquelle Seripando avait légué ses manuscrits, possède plusieurs de ses traités de théologie inédits. On trouve d'autres renseignements dans Tafuri, *Storia degli scrittori Napoletani*, t. 3, part. 2, p. 193, et dans l'ouvrage d'Ossinger cité plus haut.

A—G—S.

SERIZAY (JACQUES DE), littérateur français, né à Paris à la fin du 16^e siècle, fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à l'exécution du projet que le cardinal de Richelieu avait formé de constituer en corps littéraire l'*Assemblée des beaux esprits* qui se réunissaient chez Conrart. « A peine y eut-il aucun de ces messieurs qui n'en témoignât du déplaisir et ne regrettât que l'honneur qu'on leur faisait vint troubler la dou-
ceur et la familiarité de leurs conférences (1). » Un motif de plus engageait Serizay à émettre l'avis « qu'on devait s'excuser envers le cardinal » le mieux qu'on pourrait. Attaché, en qualité d'intendant, à la maison du duc de la Rochefoucauld, alors en disgrâce, il craignait que les relations nécessaires qu'il aurait avec le ministre tout-puissant, qui voulait se déclarer le protecteur de l'Académie, ne causassent quelque ombrage au duc retiré dans son gouvernement du Poitou. Mais l'avis contraire prévalut. Les statuts du nouveau corps créèrent trois officiers, un directeur, un chancelier, qui devaient être désignés par le sort, et un secrétaire perpétuel, qui serait choisi par ses confrères. Un sort malencontreux fit tomber aux mains de Serizay, qui ne l'avait point recherché, l'honneur de représenter l'Académie pour la première fois ; et il dut, en qualité de directeur, aller présenter au cardinal de Richelieu les statuts délibérés par la compagnie. La harangue qu'il prononça dans cette circonstance ne s'est pas retrouvée. Il y a lieu de croire qu'elle remplit parfaitement les vues de l'Académie, puisqu'il fut continué pendant quatre années consécutives dans ses fonctions de directeur. En deux autres circonstances, il reçut de ses confrères une mission de confiance, en même temps qu'elle était un témoignage du mérite qu'ils se plaisaient à lui reconnaître. Il fut d'abord chargé, avec quatre autres commissaires, de revoir définitivement l'examen critique que l'Académie avait fait de la tragédie du *Cid*. L'ouvrage ayant été communiqué au cardinal de Richelieu, qui avait provoqué sur ce point les délibérations de la compagnie, ne parut pas satisfaire son éminence. Il voulut que de Serizay, Chapelain et Sirmond vinssent le voir à Charonne, où il se trouvait alors, afin qu'il pût « leur expliquer « mieux » ses intentions. « M. de Serizay s'en excusa sur ce qu'il était prêt à monter à cheval « pour s'en aller en Poitou. » Les deux autres ne

manquèrent pas une occasion aussi favorable de faire leur cour au ministre. Le premier historien de l'Académie (Pellisson, t. 1, p. 118 et 119) a rendu compte de ce qui se passa dans cette conférence. Le cardinal « ayant expliqué ses intentions », on n'eut plus qu'à s'y conformer, et cette critique fut enfin publiée sous le titre de *Sentiments de l'Académie françoise sur le Cid*, Paris, 1638, in-8°. On a prétendu que Serizay avait beaucoup contribué à polir cette critique, qui n'a pu empêcher le succès du *Cid* d'aller toujours croissant. L'Académie porta ensuite ses vues sur « le dessein du Dictionnaire, auquel on se proposa de travailler sérieusement ». Serizay prit une part active aux discussions qui eurent lieu à ce sujet au sein de la compagnie, ou dans des conférences particulières qui se tinrent chez plusieurs académiciens. Il est fait plusieurs fois mention de lui dans la satire ingénieuse de Ménage, intitulée *la Requête des dictionnaires*, pièce qui empêcha l'admission de son auteur à l'Académie. Une délicatesse poussée à l'extrême portait Serizay à repousser un assez grand nombre de locutions anciennes, qui donnent tant de vivacité et de coloris au style d'Amyot et de Montaigne. C'est du moins le reproche que lui fait Ménage. Il paraît qu'un des motifs qui portèrent l'Académie à maintenir Serizay dans ses fonctions de directeur pendant quatre années, fut le talent particulier qu'on lui reconnaissait pour tourner une harangue avec grâce et convenance. Lorsque le garde des sceaux Séguier, depuis chancelier, exprima le désir d'être compris au nombre des académiciens, il fut arrêté qu'une députation « irait lui rendre grâces très-humbles de l'honneur qu'il faisait à tout le corps. M. de Serizay porta la parole, et on dit qu'il s'en acquitta « merveilleusement bien.... Ni cette harangue, « ni plusieurs qu'il eut occasion de faire durant « le long temps qu'il fut directeur, et dans lesquelles il satisfaisait tout le monde au dernier point, ne se trouvent plus ». (*Histoire de l'Académie*, t. 1, p. 205 et 206.) Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'aucune d'elles n'ait été comprise dans le recueil volumineux des *Harangues prononcées par Messieurs de l'Académie françoise*, Paris, Coignard, 1688, in-4° ; et 2^e édition, Paris, 1714-1787, 8 vol. in-12. Serizay s'était aussi livré à la culture de la poésie. Les recueils de vers choisis publiés par Sercy, renferment plusieurs pièces de sa composition, mais le nom de l'auteur n'a pas été mis au bas de chacune d'elles. Tout ce que l'on sait, c'est que Claude de l'Etoile, son confrère, était grand admirateur de ses productions poétiques et que l'Académie elle-même le chargea de composer l'épithaphe du cardinal de Richelieu, son fondateur. Jacques de Serizay mourut à la Rochefoucauld, au mois de novembre 1653. Il eut pour successeur à l'Académie Pellisson, qui avait été d'abord admis comme académicien surnuméraire.

L—M—X.

(1) Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, Paris, Coignard, 1730, t. 1^{er}, p. 10, in-12.

SERLIO (SÉBASTIEN), architecte, né à Bologne en 1475, d'un père qui exerçait le métier de décorateur, annonça de bonne heure son penchant pour les arts, et, sans avoir d'autres maîtres que son génie, étudia les principes de la perspective et de l'architecture. Les écrits de Vitruve lui expliquèrent plus tard ce qu'il n'avait pu deviner, et l'examen des monuments compléta son instruction. La ville de Bologne, agitée par les factions des Bentivogli, n'offrait alors aucune espèce de ressource aux artistes, qu'une noble protection attirait dans le reste de l'Italie, où les Médicis, les papes, la république de Venise, les ducs de Mantoue, de Ferrare et d'Urbain faisaient élever de vastes et splendides édifices. Serlio se mit alors à parcourir les autres villes, en commençant par Pesaro, où il s'arrêta quelque temps. Il fit un plus long et studieux séjour dans les Etats vénitiens. Il mesura l'amphithéâtre et les ponts de Vérone, bâtit une salle de spectacle à Vicence et fournit les dessins pour achever, à Venise, l'église de St-François *delle Vigne*, dont la construction avait été interrompue par les disputes des architectes. Ce fut dans cette dernière ville qu'il connut Sansovino, Sanmicheli et Abondi, qu'il ne cesse de louer dans ses ouvrages. Honoré de la protection du doge André Gritti et de celle de plusieurs nobles Vénitiens, il n'aurait pas manqué d'occasions de défier ses rivaux, si le désir de s'instruire ne l'eût emporté sur l'ambition de briller. Il alla en Dalmatie, où il fut le premier à reconnaître les antiquités de Pola, dont il a donné les dessins dans le troisième livre de son *Architecture*. Il repassa la mer pour examiner les monuments d'Ancône, de Spolète et des autres villes de la Marche et de l'Ombrie. Arrivé à Rome, sous le pontificat de Paul III, il se lia avec Baltasar Peruzzi, l'un des plus savants architectes de l'Italie, et profita de ses entretiens pour parvenir à mieux comprendre le texte de Vitruve, sur lequel Peruzzi avait beaucoup médité. La mort de cet artiste, arrivée en 1536, priva Serlio d'un grand secours et l'exposa à l'imputation d'avoir profité de ses longs travaux. Il ne s'abassa pas à répondre à ses détracteurs, et continua de visiter les ruines de Rome, dont il prit les dessins et fixa les dimensions. On pourrait difficilement se faire une idée du grand nombre de matériaux rassemblés par Serlio dans ses voyages, qui se prolongèrent du fond de l'Adriatique jusqu'au détroit de Messine. Ses recherches le mirent en état de rédiger un ouvrage classique, dont il publia des parties détachées. La première fut celle des cinq ordres d'architecture ; et ce livre fut si bien accueilli par le public, qu'il fallut en donner jusqu'à quatre éditions. François I^{er}, auquel l'évêque de Rodez en avait transmis un exemplaire de la part de Serlio, lui en témoigna sa satisfaction ; et, plus généreux que le duc de Ferrare, à qui l'ouvrage était dédié, il envoya une somme de trois cents écus d'or à l'au-

teur. Plein de reconnaissance, celui-ci mit au jour, peu après, sous les auspices de son auguste protecteur, un nouveau livre contenant la description de plusieurs monuments romains, en montrant le désir de retracer ceux du midi de la France, si le roi lui permettait de s'y transporter. François I^{er} répondit à ce vœu en l'engageant à se rendre auprès de sa personne, et en le nommant architecte de Fontainebleau et surintendant des bâtiments de la couronne. Serlio n'abusa pas de cette faveur ; et, lorsqu'on se proposa d'embellir la cour du Louvre, il eut la générosité de préférer les projets de Pierre Lescot aux siens. Au milieu de ces occupations, il ne cessa jamais de travailler à son ouvrage, dont il avait annoncé la suite. Aux deux livres publiés à Venise, il en ajouta deux autres imprimés à Paris, accompagnés d'une traduction française de Martin, secrétaire du cardinal de Lenoncourt. Ces derniers, qui roulaient sur les éléments de la géométrie et de la perspective, furent suivis d'une cinquième partie, relative aux différentes formes des temples ; et il ne restait plus que deux livres à paraître, lorsque la mort de François I^{er} et les guerres civiles qui éclatèrent en France ne permirent plus à Serlio de le continuer. Retiré à Lyon et tombé dans la plus grande détresse, il vendit ses manuscrits à un certain Strada, de Mantoue, qui les fit imprimer à Francfort, après la mort de l'auteur. Le produit de cette vente lui servit à payer les frais d'un ouvrage publié à Lyon et à regagner Fontainebleau, où, accablé par les chagrins et les années, il mourut, en 1552. Dans presque tous les bâtiments de Serlio, on remarque des imperfections de détail qui nuisent à la beauté de l'ensemble. Il était plus versé dans la théorie que dans la pratique ; et ce qu'il mettait de sévérité dans ses préceptes dégageait en sécheresse dans ses dessins, qui ne présentaient pas assez de noblesse et d'élégance. Ses écrits sont : 1^o *Regole generali di architettura sopra le cinque maniere degli edifizj*, etc., Venise, 1537, in-fol., avec des figures en bois ; réimprimé en 1539, 1540 et 1544. La première édition est rare et peu connue. Ce livre forme la quatrième partie de son *Cours d'architecture*, traduit en français par Van Aelst, Anvers, 1545, in-fol. 2^o *Il terzo libro, nel quale si figurano e descrivono le antichità di Roma*, etc., ibid., 1540, 1551, 1562, in-fol., fig. en bois. Ce livre et le quatrième ont été traduits en espagnol par Villalpando, Tolède, 1573, in-fol. 3^o *Il primo ed il secondo libro d'architettura*, Paris, 1545, in-fol., avec la traduction française de Martin. Le texte italien fut réimprimé à Venise, 1560, in-fol. 4^o *Quinto libro d'architettura, nel quale si tratta di diverse forme de' tempj sacri*, Paris, Vascosan, 1547, in-fol., avec la traduction française par Martin. Le texte italien fut réimprimé à Venise, 1551 et 1559, in-fol. 5^o *Estraordinario libro di architettura, nel quale si dimostrano trenta porte*

di opera rustica mista e venti di opera dilicata, Lyon, 1551, 1558 et 1560; et Venise, 1537, 1558, 1560, 1567, in-fol. Cette partie n'entre point dans le plan du grand ouvrage de Serlio; ce qui lui a fait donner le titre de *Livre extraordinaire*. 6° *Opere di architettura, libri sei*, Venise, 1566, in-4°. Les figures ont été réduites en un plus petit format; traduit en latin par Saraceno, ibid., 1569, in-fol.; 7° *Il settimo libro d'architettura, nel quale si tratta di molti accidenti che possono occorrere all' architetto*, Francfort, 1575, in-fol., avec une traduction latine; 8° *Tutte le opere di architettura*, Venise, 1584, 1618 ou 1619, in-4°, et 1663, in-fol., avec la traduction latine. C'est la première édition complète des œuvres de Serlio, auxquelles J.-D. Scamozzi a joint une table des matières. Voyez, pour d'autres renseignements, Milizia, *Memorie degli architetti*; Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*, et l'*Elogio di Serlio*, par le marquis Amorini, Bologne, 1823, in-fol., avec le portrait de cet architecte. A—G—s.

SERMEI (le chevalier CÉSAR), peintre, naquit à Orviette, en 1516. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans sa patrie lorsqu'il vint s'établir à Assise. Il s'y maria et y demeura jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1600. Cette ville, ainsi que Pérouse et plusieurs autres cités des Etats de l'Eglise, possédaient un certain nombre de ses productions. Il réussissait également dans la peinture à fresque et à l'huile. Ses fresques se font remarquer par une grande fécondité d'idées, par la vigueur du coloris, le mouvement et l'esprit de la composition; mais son dessin, par suite d'une exécution trop rapide, manque de correction. C'est surtout dans les grands ouvrages à l'huile qu'il a exécuté les plus vastes conceptions. On voit à Spello un de ses tableaux représentant un *Miracle du bienheureux André Caraccioli*, d'un mérite supérieur, et que de son temps peu de peintres de l'école romaine auraient égalé. Ses héritiers conservent encore de lui beaucoup de tableaux d'une assez grande dimension, représentant des foires, des processions et les cérémonies qui ont lieu à Assise à l'occasion du pardon. Le nombre, la variété, la grâce des petites figures qu'il a introduites dans ces diverses scènes, la beauté de l'architecture et l'originalité des sujets, rendent ces tableaux extrêmement précieux, et placent leur auteur au rang des plus habiles artistes de son temps. P—s.

SERMENT (LOUISE-ANASTASIE), née à Grenoble, en 1642, vint de bonne heure à Paris, où elle vécut dans la société des hommes les plus distingués dans les lettres, entre autres de Corneille et de Quinault, qui lui firent souvent l'honneur de la consulter sur leurs ouvrages. Elle composa beaucoup de poésies latines et françaises, dont Guyonnet de Vertron a inséré la plus grande partie dans sa *Nouvelle Pandore*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Ces poésies, peu remarquables par la verve et la force, le sont beaucoup par le sentiment et

la douce philosophie. On peut en juger par la dernière pièce qu'elle ait composée, et qui commence par ces vers :

Bientôt la lumière des cieux
Ne paraîtra plus à mes yeux;
Bientôt, quitte envers la nature,
J'irai, dans une nuit obscure,
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus, par un triste réveil,
Exposée à sentir les tourments de la vie.

Mademoiselle Serment était alors en proie aux douleurs d'un cancer dont elle mourut peu de temps après, en 1692. Ses amis l'avaient surnommée la *Philosophe*, et son savoir la fit admettre dans l'académie des *Ricovrati* de Padoue. M—Dj.

SERMET (ANTOINE-PASCAL-HYACINTHE), généralement connu sous le nom de *père Sermet*, prédicateur ordinaire du roi, évêque constitutionnel de la Haute-Garonne. — Né à Toulouse le 8 avril 1732, il entra dans l'ordre des Carmes déchaussés sous le nom de *père Hyacinthe*. Il fut d'abord bibliothécaire du couvent (ce couvent est occupé aujourd'hui par l'école de médecine et par le jardin de botanique). Sermet se fit quelque réputation dans la chaire; il prêcha devant le roi, devint provincial de son ordre, et fut admis dans les académies des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse et de Montauban. — S'étant signalé par son ardent patriotisme au commencement de la révolution, on le nomma aumônier de la légion de St-Geniès et plus tard évêque métropolitain de la Haute-Garonne, sur le refus de M. de Brienne, qui avait été d'abord élu. Sermet fut sacré à Paris le 26 avril 1791. M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, s'éleva contre son élection dans une lettre pastorale et ordonnance du 20 mai suivant. Il défendit à Sermet d'exercer les fonctions épiscopales et aux fidèles de le reconnaître; il lui adressait en même temps des conseils dont Sermet profita peu. — Après la terreur, le nouveau prélat reprit ses fonctions d'évêque, un moment interrompues, adhéra à la deuxième encyclique des constitutionnels et assista au concile de 1797, dont il fut nommé l'un des vice-présidents. — Lors de la persécution du directoire, après le 18 fructidor, plusieurs administrations voulaient forcer les prêtres à transférer le dimanche au *décadi*. Les évêques délibérèrent à ce sujet et donnèrent, le 3 décembre 1797, une décision contraire motivée. Cette décision est signée de onze d'entre eux, dont Sermet est le premier (voy. *Ann. relig.*, t. 6, p. 121). Il paraît probable qu'il rédigea lui-même cette pièce. — Sermet s'intitulait évêque métropolitain du Sud. En cette qualité, il tint un concile à Carcassonne. Ce concile commença le 19 octobre 1800 et dura sept jours; il était composé de sept évêques et dix-sept prêtres. On y fit divers règlements; mais, suivant les *Annales de la religion*, le deuxième ordre y eut trop d'influence (voy. *Ann. relig.*, t. 12, p. 441). — Sermet assista aussi au concile de Paris, en 1801, et

il y prêcha. Peu de temps après, il donna sa démission, comme tous les évêques de ce parti, obtint une pension et rentra dans l'obscurité. Il mourut à Paris le 24 août 1803. On assure qu'au moment de sa mort il rétracta son serment et condamna la constitution civile du clergé; cependant l'abbé Grégoire affirme qu'il n'est pas revenu à l'union de l'Eglise. — Sermet avait de l'érudition, de l'esprit, même de la malice, mais pas assez de gravité; il ne manquait pas d'éloquence, quoique sa verve ne fût pas toujours de très-bon goût. L'abbé Grégoire a publié son oraison funèbre; mais il a trop exagéré le bon côté de son talent et de son caractère. D'un autre côté, ses détracteurs ont trop calomnié et ses actions et ses écrits. — Sermet n'observait pas toujours les convenances. Un dimanche, il monte en chaire, une bulle du pape Pie à la main, et s'adresse en ces termes à l'auditoire nombreux groupé autour de lui : *Escoutatz cé qué dis l'agâssa* (écoutez ce que dit la pie) (1). — Lorsque Sermet fut appelé à Paris, ses parents étaient un peu inquiets relativement à sa dignité épiscopale : *Soyez tranquilles, mes amis, leur dit-il en patois, on ne défait pas un évêque comme on dessale une morue!* — Les mémoires de l'académie des sciences de Toulouse renferment deux dissertations du P. Sermet : *Recherches historiques sur l'inquisition de Toulouse* (t. 4, 1790, p. 44) et *Recherches historiques sur Goudouli, Pierre Hélie et madame la présidente de Mausencal, poëtes toulousains* (p. 225). — Voici les principaux opuscules politiques du P. Sermet : *Discours pronouncat davant la légiou de St-Giniès, per R. P. Sermet, à l'oucasious de la fédérations généralo* (24 juillet 1790), Toulouse, sans date, in-8°, 26 pages; réimprimé à Montpellier, 1790, in-8°. — *Lettre du P. Sermet au club des amis de la constitution, séant dans une des salles de la maison commune, Toulouse, in-8°, 43 pages* (datée du 18 août 1790); — *Dialogo entré le père Sermet et mestré Guillaumes, paysan del bilatge de***, legit le 6 février 1791 à la scènço publicquo del cloub des jacobins, dins la salo del cidaban Sénéchal*, Toulouse, sans date, in-8°, 30 pages; — *Abis à las brabos gens tant dé la bilo qué dé la campagno*, sans nom d'auteur, ni lieu ni date, in-12, 7 pages. — Les publications du P. Sermet, ses opinions politiques et religieuses, sa conduite et ses propos un peu lestes ou malins lui attirèrent beaucoup d'ennemis. Il parut contre lui une foule de pamphlets, de chansons et d'épigrammes. Voici les pièces principales qui sont arrivées jusqu'à nous : *Lettre en réponse à celle qu'a adressée le P. Sermet au club des amis de la constitution*, sans lieu, 1790, in-12, 34 pages. Cette pièce est terminée par une chanson satirique : *Moutet en l'aunou del frèro Sermet, almounié et prédicayre de la légiou de St-Giniès*; — *Petit*

mot de respounso à un certain imprimat qu'a per titre : Abis à las brabos gens de la bilo é dé la campagno, sans lieu ni date, in-12, 8 pages; — *Abis noun pas à las brabos gens, mès al père Sermet*, sans lieu ni date, in-8°, 8 pages; — *Al père Sermet*, sans lieu ni date, in-12, 4 pages; — *Credo démocratiqué* (en vers de douze pieds), sans lieu ni date, in-12, 4 pages, signé G. D., *legiounari de la Daurado*, — *l'Hypocrite découvert* (pièce en vers français de dix pieds, suivie d'une autre en vers patois de huit pieds), sans lieu ni date, in-12, 4 pages. P-C-T et A. M.

SERMINI (GENTILE), né à Sienne au commencement du 15^e siècle, a laissé un recueil de quarant-cinq contes, dans le genre de Boccace, dont il a été à tort supposé le contemporain. C'est sur le manuscrit, légué par Zeno à un couvent de dominicains, à Venise, qu'a été fait le choix des onze nouvelles publiées en 1796 dans la collection de Poggiali, à Livourne. L'éditeur y a joint une pièce du même Sermini sur le jeu à coups de poings (*giuoco delle pugna*), genre d'amusement fort à la mode en Angleterre, et qui paraît remonter à une assez haute antiquité en Italie. Les contes de Sermini sont pour la plupart licencieux, ce qui a empêché d'en faire paraître un plus grand nombre. Le style est un mélange de phrases italiennes et de mots tirés du patois siennois. Cette publication n'a d'autre mérite que d'avoir multiplié les monuments de la littérature italienne, où les contes en prose sont si abondants. On ignore les circonstances de la vie de Sermini. Les historiens de Sienne n'ont fait aucune mention de cet auteur, dont Zeno a le premier parlé dans une de ses notes sur la *Bibliothèque* de Fontanini. Le comte A. Borromeo, qui en avait acquis un second manuscrit en Toscane, s'était borné à en extraire deux nouvelles, qu'il a publiées à la suite du *Catalogo de' novellieri italiani*, etc., Bassano, 1794, in-8°. Elles ont été reproduites par Poggiali dans les *Novelle di autori Senesi*, Londres (Livourne), 1796, t. 1^{er}. A—G—S.

SERMONETTA (JÉRÔME SICIOLANTE DE), peintre, ainsi nommé du lieu de sa naissance, florissait en 1562. Il fut l'un des plus habiles élèves de Raphaël, dont il imita heureusement la manière. C'est à lui qu'est dû le tableau de la salle royale du Vatican qui représente *Pépin donnant l'exarchat de Ravenne à l'Eglise après avoir fait prisonnier Astolfe, roi des Lombards*. Mais c'est dans certains tableaux à l'huile, plus encore que dans ses fresques, que le Sermonetta s'est rapproché de Raphaël. Tels sont le *Martyre de Ste-Lucie*, à Ste-Marie Majeure; la *Transfiguration*, dans l'église d'Ara-Cœli, et la *Nativité de Jésus-Christ*, à la Paix, sujet qu'il répéta avec une grâce inexprimable pour une église d'Osimo. Son chef-d'œuvre est à Ancône : c'est le tableau du maître-autel de St-Barthélemi. La composition en est abondante, d'une distribution tout à fait neuve et parfaitement appropriée à la vaste étendue de

(1) En patois, la pie se dit la *agâssa*; l'élision de la voyelle, dans l'article, fait que le mot semble indistinctement féminin ou masculin.

la toile et au nombre des saints personnages qu'il y a introduits. On voit dans le haut le trône de la Vierge entouré d'un chœur d'anges, et de chaque côté deux saintes vierges à genoux. On monte vers ce trône par deux beaux degrés placés de chaque côté du tableau, et qui divisent la composition supérieure de l'inférieure. Dans le bas, il a placé le donataire, figure demi-nue, d'un caractère fier, accompagnée d'un St-Paul, tout à fait dans le style de Raphaël, et de deux autres saints. Le peintre a su réunir dans cet ouvrage un empâtement de couleur, un accord, un ensemble si parfait, qu'il passe pour le plus beau tableau qui se trouve à Ancône. On pourrait y désirer une meilleure méthode dans la gradation des objets. Sermonetta a fait peu d'ouvrages pour les galeries particulières, si l'on excepte toutefois plusieurs portraits, genre dans lequel il a excellé. Cet habile artiste mourut à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII.

P—s.

SERNA (LA). Voyez SANTANDER.

SEROUX (JEAN-NICOLAS DE), général d'artillerie et inspecteur de cette arme, était né en 1742; il entra au service en qualité de cadet gentilhomme dès l'âge de douze ans, et se distingua dans la guerre de sept ans, notamment à la bataille d'Hastembeck. Il était chevalier de St-Louis et lieutenant-colonel d'artillerie lorsque la révolution éclata. Destitué comme noble en 1793, il fut en même temps arrêté, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Ayant été réintégré dans son grade, il eut divers commandements, et à l'armée de Hollande celui de l'artillerie. Il fit ensuite partie de l'armée d'Italie comme général de brigade, et devint commandant supérieur de la marche d'Ancône, d'où il passa en Allemagne avec le grade de général de division. Il y commanda en chef l'artillerie, principalement celle du corps d'armée du maréchal Ney. A Friedland, il contribua puissamment au gain de la bataille avec le général Sénarmont (voy. ce nom). Napoléon l'en récompensa par le titre de baron et la croix de grand-officier de la Légion d'honneur. Il reçut ensuite le commandement de l'artillerie de la place de Magdebourg, qu'il garda jusqu'en 1814, époque à laquelle il prit sa retraite. Mais Louis XVIII le nomma lieutenant général honoraire, en lui conservant les honneurs et la solde de l'activité, puis il le créa grand-croix de St-Louis. Depuis lors le général Seroux resta étranger aux affaires publiques. Il mourut à Compiègne le 5 septembre 1822.

C—H—N.

SEROUX-D'AGINCOURT (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-GEORGES), historien et antiquaire, issu d'une famille noble et de parents militaires, naquit à Beauvais le 5 avril 1730. Il embrassa dans sa jeunesse la profession des armes, et annonça de bonne heure ce goût pour les beaux arts qui domina sa vie entière. Il quitta jeune encore le service militaire, malgré l'espoir d'avancement que lui promettait la bienveillance dont Louis XV

honorait sa famille. Attaché quelque temps à la diplomatie, il profita de la faveur royale pour se faire nommer fermier général. Déjà sa réputation, son caractère, son esprit l'avaient fait rechercher dans ces cercles, où les hommes les plus remarquables venaient rivaliser de tact et de connaissances (voy. GEOFFRIN). Les talents se groupèrent autour de lui. Vernet, Fragonard, Boucher, Vanloo, Robert, Vien, Pigalle, Bouchardon, Cochin, Wille, Devence, Lalive, Blondel, d'Azincourt, le comte de Caylus, St-Non, Mariette, l'abbé de Tersan, furent à la fois ses amis, ses maîtres ou ses disciples. Familiarisé avec diverses sciences, il prit des leçons de Jean-Jacques Rousseau, Buffon, d'Aubenton, Sage, Jussieu. Cependant, tout entier à l'amour des arts, il tournait souvent ses yeux et sa pensée vers leur terre classique. En 1777 il partit pour l'Angleterre, visita ensuite la Belgique, la Hollande et une partie de l'Allemagne, et revint à Paris préparer son voyage d'Italie, et disposer sa fortune conformément à ses plans. Le 24 octobre de l'année suivante, il s'éloigna de la capitale, qu'il ne devait plus revoir. Après avoir traversé la Savoie et le Piémont, il se rendit à Gênes et à Modène, où il se lia avec Tiraboschi. Arrivé à Bologne, il y fit un séjour de quelques mois pour examiner et dessiner les monuments dont cette ville abonde; et ce fut dès ce moment qu'il conçut le vaste plan de l'ouvrage qui devint la principale occupation de sa vie. Dans les contrées du nord qu'il avait parcourues, il avait porté son attention sur les monuments de l'architecture gothique, si nombreux et si remarquables dans les pays septentrionaux: dans le Midi et dans la Lombardie, il avait étudié les traces de la décadence de l'art des Grecs et des Romains. Des observations réitérées lui faisaient présumer que les arts n'avaient pas été totalement détruits dans les siècles d'ignorance, et qu'on pouvait retrouver leur histoire, leur marche, leurs principes et leurs métamorphoses au milieu des aberrations où les avaient entraînés les malheurs dont l'histoire nous a gardé le souvenir. En un mot, d'Agincourt entreprit de reprendre l'histoire de l'art au moment où Winkelmann l'abandonnait, et d'en retrouver la suite dans les monuments les plus informes des siècles de barbarie, comme dans les productions les moins importantes et les plus fragiles, telles que les miniatures des manuscrits, les cofrets, les tabernacles à volets, les diptyques, et enfin jusque dans les entrailles de la terre, dans les catacombes, inépuisable sujet de conjectures, de recherches, d'observations. Dès lors toutes ses pensées, ses courses, ses travaux eurent pour but ce vaste projet, pour l'exécution duquel il lui fallait encore une grande fortune de longs jours, et enfin des recherches immenses auxquelles son esprit vif et scrutateur était très-propre. Il visita successivement Venise, où commença sa liaison avec Morelli; Florence, Pérouse, Cortone, Siennese;

et il arriva au mois de novembre 1779 à Rome. où son premier asile fut la maison même qu'avait habitée Salvator Rosa, *Via Gregoriana*. Dix-huit mois après, il alla dans le midi de l'Italie, pour examiner les monuments, en fouiller les bibliothèques, et notamment celle du mont Cassin. De retour à Rome, il dirigea les recherches les plus étendues, non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe : il entretenait partout des dessinateurs pour relever les monuments de tout genre qui pouvaient éclaircir l'histoire des arts dans le moyen âge. En 1782 il entreprit une suite d'observations dans les catacombes. Outre celles de St-Calixte, de St-Saturnin, de Priscille, de St-Laurent, et autres déjà connues qu'il visita avec la plus grande attention, il en fit ouvrir à ses frais plusieurs qui restaient fermées depuis deux siècles, entre autres celle de Ste-Agnès, hors des murs sur la voie Nomentane. Presque enseveli dans cette dernière par des éboulements qui lui barraient la retraite, il n'en put sortir que par un de ces puits nommés *foramina*, qui servaient autrefois à introduire un peu d'air et de lumière dans ces vastes souterrains. Cependant ces soins assidus, ces études approfondies n'absorbaient pas uniquement tous les moments de d'Agincourt. Le cardinal de Bernis et le chevalier d'Azara lui avaient voué une vive amitié, et faisaient leurs délices de sa conversation. Une femme célèbre par sa beauté, ses talents et ses malheurs, Angelica Kaufmann embellissait aussi cette réunion, et recevait de d'Agincourt les preuves de l'intérêt le plus pur et le plus sincère. Honoré par tous les hommes distingués qui, des diverses parties de l'Europe, venaient visiter Rome et l'Italie, il prodiguait ses conseils, ouvrait sa bibliothèque et son cabinet à tous ceux qui voulaient en profiter. C'étaient surtout les jeunes artistes de l'école française qui trouvaient sans cesse en lui un protecteur, un guide et un ami. En 1782 il fit élever à ses frais, dans le Panthéon, un monument à la gloire du Poussin, avec une inscription remarquable par sa noble simplicité : *Nic. Poussin, Pictori Gallo*. Cependant on attendait la publication du grand ouvrage auquel il travaillait depuis tant d'années. Louis XVI y avait pris intérêt ; et déjà une partie des planches avait été envoyée à Paris, où d'Agincourt comptait bientôt faire commencer l'impression. Mais les troubles de la révolution engagèrent des amis prudents à les renvoyer en Italie ; et bientôt d'Agincourt se vit privé, non-seulement de toute communication avec sa patrie, mais encore des ressources qu'il s'y était ménagées ; et pendant plusieurs années il fut réduit au plus strict nécessaire. Toutefois, au milieu des orages politiques, d'Agincourt fut respecté par les divers partis ; et tous les chefs comme tous les gouvernements se firent un devoir d'honorer sa vieillesse et de protéger sa tranquillité. Il profita de cette bienveillance pour reprendre la publication de son ouvrage, dont il

traita avec les libraires Treuttel et Wurtz, à des conditions qui rendirent quelque aisance à ses derniers jours. Dufourny, habile architecte, avec lequel il avait eu des liaisons suivies en Italie, se chargea de diriger à Paris l'impression et le classement des planches et du texte. Cependant les guerres du gouvernement impérial ne permirent pas d'accélérer l'émission des livraisons qui n'ont été complétées qu'en 1823, plus de neuf ans après la mort de l'auteur, et même après celle du premier éditeur. D'Agincourt, affligé de ce retard et plus qu'octogénaire, se flatta du moins de voir mettre au jour un recueil moins considérable et qui lui avait, pour ainsi dire, servi de délassement ; c'était la description d'une collection de terres cuites antiques, qu'il avait formée, et qu'il comptait léguer au Vatican. Il en confia la publication à l'auteur de cet article. Sur ces entrefaites, sa santé s'affaiblissait de jour en jour : il avait presque perdu l'usage des yeux ; mais l'âge et les infirmités n'ôtaient rien à la vivacité de son esprit, à la chaleur de son âme. Le 25 août 1814, une maladie de vessie, accompagnée d'une fièvre assez forte, vint se joindre à ses autres infirmités. Il expira le 24 septembre ; son corps, accompagné par l'ambassadeur de France, par des hommes distingués, et des artistes de toutes les nations, fut déposé dans l'église de St-Louis des Français, au pied de l'autel du saint roi. Quelque temps après, un mausolée lui fut élevé dans la même église par les soins de M. de Pressigny, ambassadeur de France, du chevalier Artaud, secrétaire d'ambassade, de le Thièrre, directeur de l'Académie française des beaux-arts à Rome, et de Paris, architecte, son ami (*roy. PARIS*). Les ouvrages qu'a laissés d'Agincourt attestent ses vastes connaissances et le zèle dont il était animé pour la gloire et la prospérité des beaux-arts. Au rang des plus importants, comme des plus utiles qui aient été publiés en leur honneur, sera toujours mise l'*Histoire de l'art par les monuments, depuis sa décadence au 5^e siècle, jusqu'à son renouvellement au 15^e siècle*, 3 vol. in-folio, enrichis de 325 planches, Paris, 1810-1823 (1). Ce recueil immense est accompagné d'un abrégé des événements et des règnes qui ont influé sur le sort des monuments dans le Bas-Empire, de trois dissertations historiques sur l'architecture, la sculpture et la peinture, et sur le sort et la marche de ces arts pendant les mêmes époques, enfin des notices explicatives des planches. Le texte est nourri de faits importants et d'aperçus remplis d'intérêt. Sa publication a été dirigée d'abord par Dufourny, membre de l'Institut, et après la mort de ce savant, par Emeric David, de l'Aca-

(1) Le mérite incontestable de l'*Histoire de l'art* n'empêche pas qu'on n'ait été en droit d'adresser quelques critiques à ce grand ouvrage ; un archéologue distingué, M. de Caumont, a fait remarquer que le plan était trop vaste pour arriver à l'unité et à l'exactitude ; les diverses parties de l'histoire artistique ne sont pas assez développées, et il en est de bien insuffisantes, l'auteur s'écartant trop peu de l'Italie.

démie des inscriptions, et Feuillet, bibliothécaire de l'Institut; la notice sur d'Agincourt est de l'auteur de cet article. C'est également ce dernier qui a publié son dernier ouvrage, intitulé *Recueil de fragments de sculpture antique en terre cuite*, Paris, 1814, 1 vol. in-4°, orné de planches. On y trouve des détails intéressants sur l'emploi très-fréquent que les anciens faisaient de la terre cuite pour la décoration des maisons et des édifices, pour les usages habituels de la vie, et pour les pratiques religieuses. Le texte est empreint de quelques habitudes de l'idiome italien, que d'Agincourt avait substituées peu à peu aux tournures de sa langue naturelle. On peut faire la même remarque sur l'*Histoire de l'art*; mais en général son style est clair, rapide, animé. Le portrait de d'Agincourt a été gravé lorsqu'il n'avait que quarante ans, d'après un dessin de Cochin. C'est celui qui est placé à la tête du *Recueil de fragments de terre cuite*. D'Agincourt avait exigé qu'il n'en fût tiré d'épreuves qu'après sa mort. Un médaillon qui le représente dans ses dernières années, est placé au 1^{er} volume de l'*Histoire de l'art*. L—S—E.

SERPILIUS (GEORGES), bibliographe, naquit en 1668 à Sopron (1), capitale du comté de ce nom, dans la Hongrie, d'une famille considérée. Les persécutions auxquelles les protestants étaient alors en butte décidèrent son père à l'envoyer, en 1673, à Ratisbonne, où son aïeule se chargea de surveiller sa première éducation. Georges fit de rapides progrès dans les langues anciennes; et étant allé chez des parents qu'il avait à Bojanowa, dans la grande Pologne, il continua de se livrer à la culture des lettres avec beaucoup d'assiduité. Il fit ensuite avec succès ses cours de philosophie et de théologie, tant à Leipsick que dans d'autres académies allemandes et étrangères. Admis au ministère évangélique, il exerça quelque temps le modeste emploi de diacre dans la Saxe; il fut ensuite appelé à Ratisbonne, où ses talents et ses qualités pastorales l'élevèrent promptement aux premières dignités. Un mariage avantageux le dédommagea de la perte de son patrimoine. Il vécut heureux au milieu des livres et de sa famille, et mourut surintendant ecclésiastique à Ratisbonne, en 1723. Outre un grand nombre de programmes, de thèses et de dissertations exégétiques; des vers en latin et en allemand; des sermons et des livres de controverse, dont on trouvera les titres dans Czwittinger, *Specimen Hungar. literat.*, p. 342-346, on a de Serpilus : 1° *Sciagraphia Hermetis epistolici ad analysim et genesin epistolarum latinarum viam commoustrantis; cum appendice, de variatione styli et de orthographia et interpunctione*, Meissen, 1691, in-8°; 2° *Catalogus bibliothecæ Ratisponensis*, Ratisbonne, 1700-1707, 2 vol. in-fol.; 3° *les Epitaphes des théologiens saxons* (en allemand), *ibid.*,

1707, in-8°; 4° *Personalia Mosis, Josuæ, Samuelis, Esræ, Nehemiæ, Mardoche et Estheræ*, Leipsick, 1703, in-8°; 5° *Harmonia evangelica*, *ibid.*, 1711, in-4°; 6° *De anagrammatismo libri duo; cum appendice selectorum anagrammatum*, Ratisbonne, 1713, in-8°, sous le nom de *Celspirius*, anagramme de Serpilus; 7° *Verzeichniss einiger raren Bücher*, Francfort et Leipsick (Ratisbonne), 1723, in-8°, trois parties. C'est, selon Struvius, le premier recueil de notices de livres rares (voy. *Bibl. hist. literaria*, p. 752). On lui doit encore une réimpression de l'*Index librorum expurgandorum* de Jean-Marie de Guanzellis (voy. ce nom), 1723, in-8°, sur laquelle Struvius donne de curieux détails (*ibid.*, p. 1631). Il promettait un supplément au *Theatrum anonymorum* de Placcius (voy. ce nom); et il avait publié le prospectus d'une nouvelle édition des opuscles les plus rares de Jean Launoy. W—s.

SERRA (ANTOINE), un des plus anciens écrivains en économie politique, naquit à Cosenza vers le milieu du 16^e siècle. On croit qu'il se forma dans l'académie fondée en Calabre par Parrasius, et qu'il partagea les opinions de son compatriote Campanella. Devenu docteur, il se rendit à Naples, qui gémissait alors sous le joug des vice-rois espagnols. Ecrasée sous le poids de ses entreprises gigantesques, l'Espagne était obligée d'accabler d'impôts extraordinaires les peuples soumis à sa domination, tandis qu'une mauvaise administration ajoutait encore à la misère du pays. Ces maux étaient à leur comble, lorsque le comte de Lemos fut nommé vice-roi. Il trouva le trésor public très-endetté et des populations entières abandonnant leurs villages pour se soustraire aux vexations du fisc. Dans ces tristes circonstances, un conseiller de la couronne, oubliant l'échec porté au crédit de la nation par une pragmatique du comte d'Olivarès, proposa de la remettre en vigueur pour régler le taux du change, dont la réduction forcée lui paraissait un moyen de prospérité. Serra s'éleva contre ce système et montra quelles étaient les véritables sources de la richesse nationale; quelles causes devaient influer sur les variations du change, et les dangers des moyens employés jusqu'alors pour faire cesser la pénurie de l'argent. Serra jeta ainsi les bases de la science économique dont il ne se dissimulait pas les difficultés, et dont il présentait l'importance (1). Il s'était aussi proposé d'écrire un livre sur la *Force de l'ignorance*, dont il ne nous reste que le titre. On ne sait pas ce qui attira sur l'auteur la rigueur du gouvernement, mais on éprouve un sentiment pénible en lisant l'épître dédicatoire de son traité, datée des prisons de la Vicaria. On croit que Serra fut com-

(1) « Serra partageait les idées alors universellement adoptées; « les seules richesses à ses yeux sont l'or et l'argent; mais il explique nettement comment le travail et les manufactures peuvent attirer le numéraire dans un pays. » Ainsi s'exprime A. Blanqui.

(1) En latin *Sempronium*, et en allemand *Edenburg*.

promis dans la conspiration de Campanella, qui, arrêté en 1599, gémissait dans les cachots de Naples, à l'époque où Serra y était aussi enfermé. La fin de sa vie n'est pas mieux connue que le commencement; elle serait restée entièrement ignorée, si l'abbé Galiani, dans la deuxième édition de son *Trattato della moneta* (Naples, 1780), n'avait parlé de l'ouvrage que nous venons de citer, et qui est intitulé *Breve trattato delle cose che possono fare abbondare li regni di oro e di argento, dove non sono miniere, con applicazione al regno di Napoli, diviso in tre parti*, Naples, Scorriglio, 1613, in-4°, réimprimé dans la collection des *Economisti italiani*, Milan, 1803, in-8°. La bibliothèque de Paris possède un exemplaire de la première édition. Celui que Galiani regardait comme unique est passé dans les mains de Salfi, qui a écrit l'*Eloge de Serra*, Milan, 1802, in-8°.

A—G—S.

SERRA (CRESCENTIN-JOSEPH), mécanicien italien, auteur de l'un des faits de mécanique les plus étonnants peut-être qui se soient vus dans les temps modernes, naquit à Crescentino, le 4 décembre 1734, et montra dès l'enfance beaucoup de goût pour la mécanique; mais ses parents pauvres ne pouvant l'envoyer à l'école, il fut obligé d'apprendre le métier de maçon. Ne sachant ni lire ni écrire, il parvint néanmoins en peu de temps à s'établir maître dans cette industrie, et sans même connaître la théorie du dessin il dirigea la construction de plusieurs maisons commodées et solides. Le P. Peruzia, de l'oratoire de St-Philippe, à Crescentino, qui était le directeur du sanctuaire dit de *Notre-Dame du Palais*, avait le projet de joindre une rotonde à l'ancienne église; mais le clocher, se trouvant sur l'angle intérieur, ne permettait pas l'exécution du projet; il fallait l'abattre. Ayant examiné la solidité du clocher bâti en briques et en chaux, de la hauteur de 20 mètres, Serra se fit fort de le transporter au prix de deux cents francs pour la main-d'œuvre. Cette proposition surprit le P. Peruzia, qui ne voulait pas y accéder dans la crainte du ridicule en cas d'insuccès. Serra présenta alors un modèle de son projet, puis, en 1775, il transféra dans l'église de la confrérie de St-Bernardin le grand autel tout entier pour prolonger le presbytère. Cette opération étonna le P. Peruzia et les personnes les plus marquantes de la ville. On convint avec Serra que le transport du clocher aurait lieu l'année suivante au prix demandé. Avant l'hiver, il posa les fondements à l'endroit où le clocher devait être replacé, et au mois de mars 1776 il entreprit cette opération avec un plancher de poutres en bois de chêne, construit solidement, sur lequel devait marcher le clocher maintenu par des poutres de tous les côtés. Cette opération terminée, on coupa les quatre angles du clocher, qui se trouva sur les rouleaux placés de distance en distance sur ce plan formé. Serra était si persuadé de sa réussite, que, au

moment du transport, le 26 avril, à deux heures après midi, il fit monter son propre fils Philippe sur le clocher pour sonner les cloches, ce qui est constaté par une inscription, gravée en marbre au pied du clocher. Le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, voulut voir le maître maçon Serra, et lui accorda une pension de deux cents francs, en l'attachant à la direction des fortifications de Tortone. La municipalité de Verceil, par un procès-verbal du 2 septembre de la même année, après une longue description des procédés employés par Serra pour le transport du clocher, lui décerna une récompense. Le gouvernement français continua de faire payer à Serra sa pension; et à sa mort, arrivée le 8 septembre 1804, le journal du département de la Sésia lui consacra un digne éloge. L'*Histoire verceilaise sur les sciences et les arts* (où le portrait de Serra et le dessin du transport du clocher ont été gravés) rapporte une inscription sépulcrale que les circonstances n'ont pas permis de sculpter sur le tombeau de cet homme doué d'un si remarquable génie naturel. Dans cette inscription, Serra est comparé à Ferracino et à Zabaglia (voy. ces noms), qui opéraient des prodiges, comme aussi au célèbre Aristotile Alberti, de Bologne, qui, en 1455, transporta un clocher tout entier (voy. ALBERTI). Ce fait était ignoré non-seulement de Serra, mais même de l'auteur de l'inscription mise au pied du clocher. Le clocher de Crescentino est resté pour les voyageurs un objet de curiosité et d'admiration.

G—G—Y.

SERRA (le marquis GÉRÔME), homme d'Etat et historien italien, naquit à Gènes, en 1761, d'une des plus illustres familles de la république. Il occupa, dès sa première jeunesse, des emplois importants, et sut concilier le zèle pour le devoir avec le goût des lettres et des études sérieuses. L'histoire, surtout celle de sa patrie, eut pour lui un attrait particulier, et il ramassa de bonne heure une foule de matériaux qu'il ne tarda pas à mettre en œuvre. Dès 1798, il publia à Gènes la première partie de son ouvrage sous le titre d'*Histoire de l'origine des peuples de la Ligurie, des colonies qui en sortirent et des guerres qu'ils eurent à soutenir contre Rome*. Ce livre paraissait presque au moment où les armées françaises victorieuses venaient de conquérir tous les Etats de la république génoise. Le marquis Gêrôme était loin de partager les opinions qui étaient alors si fort en vogue, et tant qu'elles triomphèrent, tant que leurs partisans furent au pouvoir, il se tint tout à fait éloigné des affaires. Ce ne fut qu'à l'époque où les idées modérées reprirent le dessus qu'il consentit à entrer dans le conseil municipal de sa ville natale. Nommé en l'an 9 (1801) membre du conseil général du département, puis officier de la Légion d'honneur, et enfin maire, il fut, en 1806, élu député au corps législatif. Mais il ne paraît pas qu'il ait accepté ce mandat, et nous sommes fondé à croire qu'il ne s'éloigna

pas de Gênes. Quoi qu'il en soit, il était dans cette ville quand elle fut assiégée en 1814 par la flotte anglaise, que commandait William Bentinck. Tout le monde sait qu'après la reddition de la place, qui eut lieu le 18 avril, l'amiral anglais, interprétant les intentions de son gouvernement, rétablit la république telle qu'elle existait avant l'invasion française, et forma un gouvernement provisoire dont Serra fut le chef, avec le titre de président. Mais le congrès de Vienne disposa bientôt de Gênes en faveur du roi de Sardaigne, et dans l'impossibilité où la république était de résister aux volontés des puissances signataires du traité, son chef sut, en cette pénible conjoncture, conserver une attitude digne et fière, tout en cédant à la force et à la nécessité. Au moment de résigner ses fonctions, il adressa aux Gênois une proclamation pleine de sagesse et de dignité. Ce grand acte une fois accompli, Serra se retira dans la magnifique maison de campagne qu'il possédait sur la colline, et, malgré la proximité de la ville, il laissa passer bien des années avant d'y revenir; encore ne fut-ce qu'à de longs intervalles et pour quelques instants seulement. Enseveli pour ainsi dire dans sa retraite, il voua tous ses instants à l'étude des annales de son pays, et continua le travail dont il avait donné la première partie à la fin du dernier siècle. L'ouvrage entier parut enfin en 1834, à Turin, en 4 volumes in-8° (seconde édition, Capolago, 1835, 4 vol. in-12), et fut accueilli avec faveur. Ce n'est pas que l'auteur se distingue par des vues larges et profondes, par ce coup d'œil pénétrant qui saisit les effets et les causes et montre l'histoire d'un peuple dans sa providentielle unité; ce n'est pas, en un mot, que Serra ait bien compris ce qu'on est convenu d'appeler la philosophie de l'histoire, mais tout son travail révèle infiniment de conscience dans les recherches, dans l'examen et l'emploi des matériaux qu'il avait sous la main, un grand amour pour son pays, enfin un vif respect pour la religion et le culte de ses pères. Sans doute cette disposition d'esprit a dû souvent nuire à l'impartialité de Serra, mais elle ne l'a jamais conduit à des exagérations ni à des réticences dans les faits. Sous ce rapport il dit tout ce qu'il sait, et l'on peut s'en rapporter à sa véracité. Son style est généralement simple, correct, mais on y chercherait en vain de ces pages éloquentes, de ces mouvements, de ces descriptions pittoresques qui sont le premier mérite des historiens de l'antiquité, et qui dans les ouvrages modernes dégénèrent si souvent en déclamations romanesques. En somme, Serra vise surtout à l'exactitude; il tient beaucoup plus à instruire qu'à plaire. Arrivé à l'an 1483, il ne se sentit pas le courage d'aller plus loin. Après avoir suivi la marche toujours ascendante de son pays, après avoir tracé le tableau de ses conquêtes et de ses glorieuses luttes, il lui en eût trop coûté d'entrer

dans cette période de décadence qui dura trois siècles et aboutit à une agonie léthargique, à une fin vulgaire. Le marquis Serra survécut peu à la publication de son ouvrage; il mourut à Gênes le 31 mars 1837. A—Y.

SERRA CAPRIOLA (ANTOINE MARESCA DONNORSO, duc DE), diplomate, né à Naples, le 3 février 1750, fut confié, après la mort de ses parents, aux soins d'un oncle qui lui fit épouser une dame étrangère. En 1782, il fut envoyé, en qualité de ministre, auprès de l'impératrice Catherine. Resté veuf, il contracta de nouveaux liens avec la fille du prince Wiasemsky, ministre de la justice et des finances de Russie. L'empereur Paul I^{er}, qui avait d'abord conçu des préventions contre lui, fut désarmé par sa contenance et se plut à lui donner une marque d'estime, en le décorant de l'ordre de Saint-André. La révolution française avait fait de rapides progrès en Italie, et la cour de Naples, livrée à d'imprudents conseils, tomba victime de sa faiblesse. Le duc de Serra Capriola, fidèle à son mandat, obtint des secours de l'empereur de Russie pour relever le trône de son maître. Sa conduite ne varia pas, lorsque le royaume de Naples fut, en 1806, exposé de nouveau à une invasion étrangère. Le traité de Tilzitt, en reconnaissant Murat comme roi de Naples, dépouilla le duc de Serra Capriola du droit de représenter son pays; mais sa maison devint le point de réunion des personnages les plus éminents et le foyer des combinaisons les plus hostiles contre le pouvoir extraordinaire qui s'était formé en Europe. Se refusant aux offres de son nouveau roi, et privé des secours de l'ancien, il se résigna aux plus grandes privations, sans cesser de remplir ses devoirs. Lorsque la Russie, menacée par les armées de Napoléon, se vit obligée de rassembler toutes ses forces pour se défendre, le duc de Serra Capriola fut chargé par l'empereur Alexandre de stipuler de nouveaux traités avec la Perse, la Turquie et l'Angleterre. Dépositaire des intérêts de la plupart des puissances hostiles à la France, il prit une part active aux événements qui bouleversèrent l'Europe et parut au congrès de Vienne, pour y soutenir les droits des Bourbons de Naples. L'heureuse issue de cette mission lui mérita une pension et des honneurs. Il put retourner dans sa patrie, dont il était éloigné depuis trente-deux ans, et il s'y vit accueilli de la manière la plus honorable. Tous les partis rendirent hommage à sa probité, à son désintéressement, à la modération de ses principes. De retour en Russie, il se flattait d'y jouir en paix du fruit de ses longs services, lorsque la mort de sa fille et les troubles qui agiterent Naples, en 1820, lui causèrent de nouveaux chagrins. Invité par le roi lui-même à prêter serment à la constitution des Cortès, le duc de Serra Capriola, qui ignorait les véritables intentions du monarque, mit sa signature au bas du papier qu'on lui avait envoyé, en l'adressant au roi,

pour qu'il en fit l'usage le plus convenable. Ferdinand le remit au nouveau parlement, en témoignant sa satisfaction à l'ambassadeur. Le duc de Serra Capriola, qui aurait voulu voir rétablir l'ordre dans son pays sans l'intervention d'une force étrangère, encourut la disgrâce de la cour et ne dut la conservation de sa place qu'à la protection de l'empereur Alexandre. Après avoir exercé pendant quarante ans les fonctions d'ambassadeur à St-Petersbourg, il y mourut le 27 novembre 1822. Ce diplomate n'avait pas beaucoup d'instruction, mais il était doué d'un jugement sain et d'une grande pénétration, d'une mesure, d'une discrétion imperturbables et d'une sagesse consommée. La droiture de son esprit et sa longue expérience des affaires en avaient fait un guide sûr dans les circonstances les plus difficiles. Personne ne voyait mieux, plus loin, et avec plus de rapidité. Toute sa politique était renfermée dans trois mots, dont il avait fait la règle de sa conduite : *prévoir, attendre et profiter*. Il avait rendu des services à Louis XVIII, lors de son séjour à Mittau. Ce prince lui écrivit une lettre, de Varsovie (25 janvier 1802), et lui fit remettre son portrait sur une boîte d'écaillé, seul témoignage que les circonstances lui permirent alors de donner de sa reconnaissance. A—G—S.

SERRADIFALCO (DOMENICO LA FASSA PIETRASANTA, duc de), homme d'Etat et archéologue sicilien de premier ordre, né en 1780 à Palerme, mort en février 1863 à Florence. Déjà, de 1810 à 1814, il était associé à Settimo Ruggiero, sous qui il était directeur général du cabinet sicilien. Son opposition aux mesures anticonstitutionnelles prises par les Bourbons le rejeta, en 1814, dans la vie privée. Il s'occupa alors d'archéologie, et la Sicile le compte parmi les hommes les plus zélés à conserver les anciens monuments d'architecture. L'année 1848 fit cesser ces paisibles travaux. Le duc de Serradifalco se jeta de nouveau dans la mêlée : il dirigea le mouvement insurrectionnel de Settimo Ruggiero, siégea en qualité de pair héréditaire au sénat sicilien, qui le choisit pour président, et alla offrir au duc de Gènes la couronne sicilienne. Exilé en 1849, par Ferdinand II de Naples, il s'établit à Florence, d'où il fut chassé pendant quelque temps par suite de la réaction ; mais il y revint en 1858. Sa fille unique, mariée au marquis de Torrearsa, a hérité de sa fortune immense. Le duc de Serradifalco était commandeur de la Légion d'honneur, correspondant de l'Académie des beaux-arts de Paris, associé de l'institut lombard, docteur de l'université d'Oxford et membre de l'Académie historique de Suède. Il a publié deux ouvrages qui ont fait époque, savoir : 1° *l'Antichità della Sicilia*, Palerme, 1834-1836, 4 vol. in-fol., avec une foule de gravures ; 2° *Del Duomo di Monreale e di altre chiese normanne in Sicilia*, ibid., 1838, 2 vol. in-fol. (On a publié aussi séparément : 1° *Del Duomo di Monreale* ; 2° *Di chiese*

normanne in Sicilia.) Le roi Louis I^{er} de Bavière a traduit une partie de cet ouvrage. R—L—N.

SERRANO (THOMAS), jésuite, espagnol, né, le 7 novembre 1715, à Castalla, dans le royaume de Valence, d'une famille noble, professa successivement la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différents collèges de la société. Il employait ses loisirs à la culture des lettres grecques et latines, et étudiait en même temps les antiquités, l'histoire et la géographie. Les ouvrages qu'il promettait auraient sans doute mis le sceau à sa réputation ; mais, embrassant à la fois un grand nombre d'objets, il n'en terminait aucun. Il était le premier à badiner sur la lenteur avec laquelle il travaillait ; et un peintre, de ses amis, l'ayant représenté tenant une plume, il mit au bas du tableau le distique suivant :

*Semper scripturi, numquam scribentis imago,
Serrani veram quis negel effigiem ?*

Décoré du titre d'historiographe du royaume de Valence, il reçut un diplôme d'associé de l'Académie de Roveredo. Après la suppression de son institut, il se rendit en Italie, et mourut à Bologne, le 1^{er} février 1784. Outre des discours latins, prononcés dans des cérémonies littéraires, des opuscules et quelques pièces de vers en espagnol, et enfin la *Description des fêtes célébrées à Valence, en 1762, pour la troisième année séculaire de la canonisation de St-Vincent Ferrier* (voy. ce nom), on cite de Serrano : 1° *Super judicio H. Tiraboschi de M. Valer. Martiale, L. Ann. Seneca et M. Ann. Lucano et aliis argentea ætatis Hispanis, ad Clementinum Vanettium epistolæ duæ*, Ferrare, 1776, in-8°. Dans ces deux lettres, pleines d'érudition et écrites d'un style agréable, Serrano cherche à défendre les auteurs que l'on vient de citer contre les critiques de Tiraboschi. 2° *Carminum libri IV, opus posthumum ; accedit de auctoris vita et litteris, Mich. Garcia Commentarius*, Foligni, 1788, in-8°. On estime beaucoup les épigrammes de Serrano. Parmi ses ouvrages manuscrits, on distingue un *Traité de rhétorique*, en espagnol ; une *Lettre*, en latin, sur le théâtre espagnol ; — *Vera Hispania effigies, ex antiquis numis expressa, Dialogi* ; — *Musæum Hispanicum vetus et novum* ; — *Hispania Arabica* ; — *Martialis geographia et Roma*. On trouve une liste plus étendue des productions de notre auteur dans Caballero, *Suppl. Biblioth. Soc. Jesu*, p. 259 et suiv. W—s.

SERRANT. Voyez BAUTRU.

SERRAO (FRANÇOIS). Voyez SERAO.

SERRAO (JEAN-ANDRÉ), évêque de Potenza, naquit en 1731, à Castel-Monardo, petit village détruit par les tremblements de terre des Calabres, et auquel on a donné ensuite le nom de *Filadelfia*. Elève distingué de l'abbé Genovesi, il obtint, à la recommandation de son maître, la place de professeur de morale aux écoles publiques. Il ne songeait qu'à remplir ses fonctions,

lorsqu'il s'éleva des nuages entre le saint-siège et la cour de Naples. Pie VI, piqué du refus de la haquenée, opposa des difficultés à la nomination des églises vacantes. Serrao prit part à la querelle et soutint l'autorité temporelle contre le pouvoir ecclésiastique. On offrit pourtant de le consacrer comme évêque, s'il voulait consentir à une rétractation. Serrao, loin de désavouer les maximes répandues dans ses premiers ouvrages, les confirma dans les nouveaux. Le roi de Naples se crut obligé de protéger un écrivain qui montrait tant de zèle pour la cause de la monarchie, et insista pour le faire préconiser. Le pape finit par se rendre à ses sollicitations et consacra l'évêque de Potenza (1). A son retour de Rome, Serrao fut nommé secrétaire de la classe des belles-lettres de l'académie qu'on venait de fonder à Naples. Il se démit quelque temps après de cette place, incompatible, à ses yeux, avec les obligations de pasteur, qui le rappelaient en province. Quelques années plus tard, les symptômes de la révolution française commencèrent à se répandre en Italie, et le roi de Naples ne tarda pas à voir ses Etats envahis par une armée étrangère. Mais les revers de Schérer sur l'Adige, et les progrès de l'insurrection en Calabre, renversèrent la république napolitaine, et jetèrent le royaume dans la plus violente anarchie. Serrao, qui passait pour être favorable aux nouvelles idées de liberté et d'égalité, fut égorgé dans son lit par la populace, vers la fin de mai 1799, et sa tête, plantée au bout d'une pique, fut portée en triomphe dans les rues de Potenza. Ses ouvrages sont : 1° *Commentarius de vita et scriptis Jani Vincentii Gravinae*, Rome, 1758, in-4°; 2° *De sacris Scripturis liber, qui est locorum moralium primus*, Naples, 1763. Il en fut rendu compte dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 28 mai 1764; 3° *Adnotationes ad Stephanum Patritii de monasticarum dotium ratione ineunda*, dans l'ouvrage de Patrizio; 4° *De claris Catechistis, lib. III*, ibid., 1769, in-8°. Cet ouvrage fut attaqué par le P. Mamachio. On en donna un extrait dans les

(1) Les principes qu'il professait l'avaient fait mettre sur les rangs pour l'épiscopat dans un temps où de fâcheuses brouilleries s'étaient élevées entre le saint-siège et la cour de Naples. Le P. Mamachi, maître du sacré palais, fit quelques observations sur les écrits de Serrao, et Pie VI ordonna que ce dernier expliquât ses sentiments. Ces explications, qui parurent ensuite dans les *Annales ecclésiastiques* de Florence, ne satisfirent point la cour de Rome, et Serrao eut ordre de répondre à onze questions devant l'auditeur Campanelli; on peut voir ces questions dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 septembre et 3 octobre 1783. Serrao refusa d'y répondre, prétendant que ce procédé était injurieux, et la cour de Naples épousa vivement sa querelle et nomma une junte pour examiner ce qu'il convenait de faire; celle-ci fut d'avis que l'interrogatoire était inadmissible et proposa de faire sacrer l'évêque élu par le métropolitain ou par les évêques de la province. Il s'ensuivit une négociation, et enfin il fut convenu que Serrao signerait une lettre pour protester de son attachement au saint-siège et de sa soumission aux constitutions apostoliques; il reconnaissait l'autorité de l'Eglise catholique et la juridiction spirituelle des papes sur la foi et la discipline, et soumettait au saint-siège ses précédents écrits et tous ceux qu'il pourrait publier, promettant de déférer au jugement canonique qui en serait porté. Serrao souscrivit cette lettre dont le texte est rapporté dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 3 octobre 1783, et il fut sacré évêque de Potenza.

P-C-T.

Nouvelles ecclésiastiques, du 6 mai 1771. 5° *Apo-logeticus*, ibid., 1771, in-8°; 6° *Ad Commentar. Dominici Alfeni Varii, super constit. : PRAEDECES-SORUM NOSTRORUM*, ibid., 1774, in-fol.; 7° *L'Eco-nomique de Xénophon*, traduit du grec en italien, ibid., 1774, in-8°; 8° *De rebus gestis Mariae Theresiae Austriacae commentarius*, ibid., 1781, in-8°. Voy. sa *Vie*, par M. D. F. D. (Mg. Dominique Forges Davanzati), Paris, 1806, in-8°. Lamoureux en a donné un extrait dans la *Revue philo-sophique*, même année, 2° trim., p. 141. A-G-S.

SERRE (JEAN PUGET DE LA), écrivain aussi médiocre que fécond, n'est connu maintenant que par le ridicule dont Boileau l'a couvert dans ses satires. Né, vers 1600, à Toulouse, il vint fort jeune à Paris, avec l'espoir de tirer parti, pour sa fortune, de sa facilité à traiter toutes sortes de sujets. Il jouissait probablement de quelque bénéfice, car il portait alors le petit collet. Le succès extraordinaire du *Secrétaire de la cour*, misérable rapsodie, qu'il eut l'impudence de dédier à Malherbe (1), le fit connaître. La Serre, dit-on, était le premier à convenir de la nullité de ses talents, mais il se faisait un mérite de savoir bien vendre ses ouvrages, quoique mauvais, tandis que les autres auteurs mouraient de faim malgré des productions excellentes. Comme on lui reprochait de travailler trop vite : « Je suis « toujours pressé, répondit-il, lorsqu'il s'agit de « gagner de l'argent, et je préfère les pistoles qui « me font vivre à l'aise, à la chimère d'une vaine « gloire qui me laisserait misérable. » Avec cette façon de penser, on ne doit pas s'étonner qu'il ait publié plus de cent volumes. Morale, histoire, littérature, philosophie, théâtre, etc., tout était de son ressort. Loin de se montrer sensible à la critique, il la provoquait par ses plaisanteries et riait lui-même de ce qu'il nommait son fatras. Les éloges outrés qu'il prodiguait aux grands, dans ses dédicaces et dans des livres composés exprès, lui valurent de puissantes protections. Gaston d'Orléans, frère du roi, le nomma son bibliothécaire, et, peu de temps après, il fut fait conseiller d'Etat et historiographe de France. Si quelques beaux esprits, tels que St-Amant, n'en continuèrent pas moins à le harceler de leurs épigrammes (2), la Serre eut aussi ses flatteurs, car c'est sérieusement que le poète Maynard, son compatriote, lui disait :

Ta plume est aujourd'hui le miracle des plumes (3).

Il ne put cependant avoir part aux pensions que Colbert fit accorder aux gens de lettres. Comme Chapelain (*roy. ce nom*) avait été con-

(1) La première édition est de Paris, 1625, in-8°; il y en a eu plus de cinquante.

(2) Dans son *Poète croté*, St-Amant se moque de la fécondité de la Serre :

Qui livre sur livre desserre.

(3) Voy. le *Sonnet* à la Serre dans les *Œuvres* de Maynard, p. 58, édit. de 1646.

sulté par le ministre, quelques plaisants supposèrent que la Serre, ayant rencontré l'auteur de la Pucelle, lui avait arraché sa perruque dans un mouvement de colère. C'est l'origine de *Chapelain décoiffé*, parodie de quelques scènes du *Cid*, qu'on trouve dans la plupart des éditions des *Œuvres de Boileau*, quoiqu'il n'y ait eu, de son aveu, qu'une bien faible part. La Serre venait d'annoncer le projet de publier un journal littéraire sous le nom de *Mercur*, quand il mourut au mois de juillet 1663, comme on l'apprend par la *Gazette* en vers de Loret, du 24 de ce mois. Depuis longtemps il avait quitté le petit collet et s'était marié. L'abbé de Marolles, dans son *Dénombrement des auteurs*, ne cite qu'un seul ouvrage de la Serre, *l'Esprit de Sénèque et de Plutarque*, qu'il ne se vantait pas d'avoir lu. Il serait tout à fait inutile de donner ici la liste des productions de la Serre; mais on indiquera ses tragédies, au nombre de sept, toutes écrites en prose : *Pandoste, ou la Princesse malheureuse*, en deux journées, fut imprimée en 1631, et *Pyrame*, en 1633; mais ces deux pièces ne furent point représentées; *Thomas Morus, le Sac de Carthage, le Martyre de Ste-Catherine, Chimène et Thésée*, furent joués de 1641 à 1644, avec un succès qu'il est difficile de comprendre aujourd'hui. *Thomas Morus* avait attiré à la première représentation (décembre 1641) un si grand nombre de curieux, que la salle du Palais-Royal se trouva trop petite pour les contenir. On assure même que quatre portiers furent étouffés dans la foule. C'est à ce sujet que Guéret, dans son *Parnasse réformé*, fait dire à la Serre : « Voilà ce qu'on appelle de bonnes pièces ! M. Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes, et je lui céderai volontiers le pas quand il aura fait tuer cinq portiers en un seul jour. » *Le Sac de Carthage* a été mis en vers par Montfleury, sous ce titre : *la Mort d'Asdrubal*. On trouvera l'analyse des pièces de la Serre dans la *Bibliothèque du théâtre français*, attribuée à la Vallière, t. 2, p. 273-283. Le portrait de ce misérable écrivain a été gravé par les meilleurs artistes du temps, tels que Michel Lasne, Lar-messin, etc. W—s.

SERRE (MICHEL), peintre, naquit à Tarragone (Espagne), le 10 janvier 1658, de parents français. En butte aux mauvais traitements de sa mère, qui venait de se marier en troisièmes noces, il s'enfuit de la maison paternelle, n'étant âgé que de huit ans. Arrivé à Marseille, dénué de toute ressource, il intéressa à son sort un peintre médiocre, qui lui donna les premières notions de son art. Bientôt après, et pour se perfectionner, il ne craignit pas d'entreprendre le voyage de Rome, n'ayant encore que dix ans. Pendant son séjour dans cette ville, il s'adonna à son art avec une rare assiduité; et, par son travail et son amour pour la peinture, il ne lui fut pas difficile d'exciter l'intérêt des plus habiles

professeurs. Après avoir étudié pendant l'espace de sept années sans interruption, il revint à Marseille, où il peignit, pour l'église des dominicains, son tableau du *Martyre de St-Pierre* (aujourd'hui au musée de Marseille), qui lui procura la plus grande vogue. La plupart des églises de Marseille, et beaucoup de riches négociants, voulurent avoir de ses ouvrages. Il envoya alors, à l'Académie de peinture de Paris, un de ses tableaux représentant *Bacchus et Ariane* (aujourd'hui au musée de Caen), et cette Académie l'admit au nombre de ses membres le 6 décembre 1704. Ses ouvrages lui avaient procuré une fortune considérable, lorsque éclata la fameuse peste de Marseille. Serre fut un de ceux qui montrèrent le plus de dévouement et d'activité. Il prodigua tout ce qu'il possédait, et lorsque le fléau cessa, il se trouva sans aucune autre ressource que son talent. Il se livra sans regrets à de nouveaux travaux. Plein du spectacle affreux qui avait si longtemps frappé ses regards, il en retraça les scènes les plus pathétiques dans deux tableaux qu'il destinait au régent. Il avait chargé son fils de les présenter à ce prince. Le jeune Serre trompa la confiance de son père et vendit ces deux tableaux à la foire St-Germain. Cette vente fit d'abord beaucoup de tort au père dans l'esprit des membres de l'Académie, qui ignoraient que lui-même avait été trompé : Serre fut même rayé de la liste des académiciens le 21 août 1723; mais il parvint à se justifier et à obtenir sa réintégration. Les *Scènes de la peste de Marseille* en 1720, qui ont été reproduites par le burin, se trouvent aujourd'hui au musée de Marseille. Il fut chargé de plusieurs tableaux pour les religieuses de Ste-Claire, et pour la paroisse de la Madeleine de Marseille, ainsi que pour les carmélites d'Aix. A ces grandes compositions, il joignit l'exécution d'un nombre considérable de tableaux de chevallet, que les amateurs recherchaient avec empressement. Ses productions étaient pleines de feu et d'invention; mais, doué de la plus grande facilité, il en a quelquefois abusé. Il mourut à Marseille, le 9 octobre 1733, avec le titre de premier peintre des galères du roi à Marseille. — M. Ph. de Chennevières a consacré une excellente et très-neuve notice à M. Serre, dans son 2^e volume des *Artistes provinciaux*, Paris, 1850, in-8°. P—s et B. DE L.

SERRE (JEAN-LOUIS-IGNACE DE LA), sieur de Langlade, poète dramatique, naquit à Cahors vers 1662, d'une famille noble, et vint à Paris, où sa fortune lui procura bientôt de nombreux amis. Dans l'espace de quelques années, il perdit au jeu vingt-cinq mille livres de rente. Le besoin le rendit alors poète; mais il ne put jamais s'élever au-dessus du médiocre. Il fit représenter, en 1706, au théâtre de l'Opéra, *Polixène et Pyrrhus*. Ce fut vers cette époque qu'il connut mademoiselle de Lussan, avec laquelle il vécut depuis dans une intimité si grande, qu'on les

croyait mariés. On dit qu'il s'est peint lui-même sous le nom de *Calemane*, personnage épisodique de la *Comtesse de Gondez*, roman de mademoiselle de Lussan, dont on le regarda quelque temps comme l'auteur (voy. LUSSAN). Son peu de talent finit par dissiper ce soupçon ; mais il est d'ailleurs probable que ses conseils furent utiles à cette dame. Rien n'avait pu le corriger de la passion du jeu. Pendant la représentation de son opéra de *Dionède* (1710), il en risquait le produit sur un tapis vert à l'hôtel de Gèvres, ce qui fit dire plaisamment : « On joue aujourd'hui « *Dionède* en deux endroits. » Il avait obtenu par le crédit de ses amis une place de censeur royal. Il mourut chez mademoiselle de Lussan, dont la tendresse pour lui ne s'était pas démentie, le 30 septembre 1756, à l'âge de 94 ans. Outre les pièces déjà citées, il a donné à l'Opéra : *Polydore*, 1720 ; *Pirithoüs*, 1723 (1) ; *Pirame et Thisbé*, 1726 ; *Tarsis et Zélie*, 1728 ; la *Pastorale héroïque*, 1730 ; *Scanderberg*, avec la Motte (2), et *Nitétis*, 1741. Au Théâtre-Français, *Artaxares*, tragédie, 1718 ; on attribue aussi cette pièce à l'abbé Pellegrin ; cependant elle a été imprimée en 1734 avec les initiales D. L. S. La Serre est encore auteur d'*Hipalque, prince scythe, histoire merveilleuse*, Paris, 1727, in-12 ; et des *Mémoires pour servir à l'histoire de Molière et de ses ouvrages*, insérés dans les œuvres de ce grand poète, Paris, 1734, in-4°.

W—s.

SERRE, comte de SAINT-ROMAN (ALEXIS-JACQUES DE), né le 13 mai 1770, appartenait à une ancienne famille originaire des Cévennes, qui avait embrassé le protestantisme, qu'elle abjura dans la suite. Son père, conseiller au parlement de Paris, le destina d'abord à la magistrature, puis à la diplomatie ; mais la révolution ayant éclaté, Serre émigra, servit à l'armée de Condé comme simple volontaire, dans le régiment de dragons-Penthièvre, devint bientôt capitaine aide de camp d'état-major, et fit la campagne de 1792. Cependant, il quitta le service pour ne pas compromettre son père, qui n'en fut pas moins traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 27 juillet 1794 (9 thermidor an 2), au moment même où la chute de Robespierre pouvait le sauver. Serre de St-Roman rentra secrètement dans son pays à plusieurs reprises, mais sans pouvoir y demeurer ; et tandis que le gouvernement autrichien lui confisquait une somme de cent cinquante mille francs placée sur la banque de Vienne, sous le prétexte qu'il n'était pas émigré, le directoire confisquait aussi toutes ses propriétés, parce qu'il était émigré. Mais l'empereur d'Autriche lui fit restituer ses actions de banque, en même temps que Bonaparte, premier consul, le raya de la liste des émigrés et lui rendit tous ses biens. Revenu en France, St-

Roman cultiva dans la retraite la poésie et même la métaphysique ; il ne sollicita aucun emploi pendant la durée du consulat et de l'empire. Cependant, lors du débarquement des Anglais à Flessingue, en 1809, il eut le commandement d'une cohorte ; et en 1813, après les revers des armées françaises, la garde nationale de Paris ayant été rétablie, il fut nommé chef d'un bataillon de la 8^e légion, à la tête duquel il combattit courageusement pour la défense de la capitale, le 30 mars 1814. Sous la restauration, il fut fait maréchal des logis de la compagnie des mousquetaires gris, chevalier de St-Louis et de la Légion d'honneur. Durant les cent-jours, il vécut retiré dans une de ses terres de l'Allier. Après le second retour de Louis XVIII, il présida le collège électoral à Moulins, et, le 17 août 1815, le roi le créa pair de France. Le 18 janvier 1816, il fit à la chambre une proposition relative à une déclaration de principes de Lally-Tollendal ; dans la séance du 15 janvier de la même année, Lally ayant voulu prouver la nécessité du concours des chambres aux mesures extraconstitutionnelles qui suspendaient à l'égard des individus le cours ordinaire de la justice, Serre de St-Roman attaquait cette doctrine et la publicité qui lui avait été donnée par son auteur. La chambre ayant passé à l'ordre du jour sur cette proposition, St-Roman la fit imprimer. Dans le cours de la session de 1816, lors de la discussion de la loi sur la liberté individuelle, il vota l'adoption de cette loi. Dans la session de 1818, il parla sur le projet de loi relatif au recrutement de l'armée, en combattit les motifs et les dispositions, surtout celles du titre 6, concernant l'avancement. « Jusqu'à présent, dit-il, et par le droit que la charte lui « confère, le roi disposait à son gré et sans aucune entrave de tous les emplois de la force « publique. Pourquoi limiter cet utile pouvoir « en imposant des conditions à son choix, en « établissant un avancement indépendant de sa « volonté ? » Dans la discussion de la loi sur la banque, St-Roman dit qu'il s'étonnait de voir adopter avec tant de facilité un projet qui changeait toutes les dispositions de cet établissement, sans qu'on se fût assuré si tel était en effet le vœu des actionnaires. Il vota avec la minorité pendant toute cette session. Dans celle de 1819, Lally-Tollendal ayant proposé à la chambre de supplier le roi de décerner au duc de Richelieu une récompense nationale, St-Roman demanda la question préalable. « Récompenser les services « rendus à l'Etat, dit-il, est une attribution essentielle du pouvoir exécutif qui, d'après l'article 13 de la charte, n'appartient qu'au « monarque. La chambre, en accueillant la proposition qui lui est soumise, excéderait ses « pouvoirs et entreprendrait sur la prérogative « royale. » La proposition n'en fut pas moins adoptée par les deux chambres. En conséquence, le gouvernement présenta un projet de loi por-

(1) Desessarts dit que cet opéra est de *Seguineau*. Voy. les *Siècles littéraires*, art. de la Serre.

(2) Cette pièce est imprimée dans les *Œuvres* de la Motte, t. 8.

tant création d'un majorat de cinquante mille francs de revenu en faveur du duc de Richelieu, à titre de récompense nationale (*roy. RICHELIEU*). St-Roman parla sur ce projet dans le même sens qu'il avait parlé sur la proposition, et s'éleva fortement contre le principe de la souveraineté du peuple; ce qui n'empêcha pas l'adoption du projet. Lors de la discussion de la loi relative à la répression des crimes et délits commis par la voie de la presse, il appuya l'amendement du duc de Fitz-James, qui voulait qu'on mentionnât nominativement la *religion chrétienne* dans l'article 8 concernant les outrages à la morale publique et religieuse ou aux bonnes mœurs. Le 26 février 1820, il parla contre la suspension de la liberté de la presse pour les journaux, et, le 23 mars, il parla en faveur de la suspension de la liberté individuelle. En 1824, il combattit le projet de loi de septennalité, et surtout le renouvellement intégral de la chambre des députés. Dans la séance du 17 février 1825, lors de la discussion de la loi du sacrilège, il appuya l'amendement du comte de la Villegontier, tendant à renfermer les profanateurs comme insensés; et dans la séance du 11 avril, il parla pour l'indemnité des émigrés. Serre de St-Roman avait été nommé, par ordonnance royale du 21 mars 1821, colonel de la 8^e légion de la garde nationale de Paris; il était aussi maire de Villejuif. Ayant formé un majorat, il obtint, en 1829, des lettres-patentes de pairie héréditaire, du titre de comte. Après la révolution de 1830, il cessa de siéger à la chambre, refusa de prêter serment au nouveau gouvernement, et en informa par une lettre le président Pasquier, à la famille duquel il était allié. Il continua cependant d'écrire sur des matières politiques et de droit social. Il mourut le 25 avril 1843. Il s'était marié en émigration avec mademoiselle le Rebours, dont le père, président au parlement de Paris, avait péri sous le régime de la terreur (*roy. REBOURS*). Devenu veuf, il épousa mademoiselle de Tinténac, et, n'ayant point de fils, il maria une de ses filles avec un parent de son nom, qui, à ce titre, fut propriétaire de la terre de Méréville, en Beauce. Serre de St-Roman était un homme de cœur, d'honneur et de capacité. On a de lui : 1° *Discours prononcé à l'ouverture de la session du collège électoral de l'Allier*, le 22 août 1815, Paris, 1815, in-8°; 2° *Réclamation faite le 20 septembre 1817 dans la seizième section du collège électoral du département de la Seine*, Paris, 1817, in-8°; 3° *Réfutation de Montesquieu sur la balance des pouvoirs, et aperçus divers sur plusieurs questions de droit public*, 1817, in-8°; 4° *Sur le faux et absurde système de la souveraineté du peuple*, en réponse à l'article inséré pages 448 et suivantes de la 102^e livraison de la *Minerve*, Paris, 1820, in-8°; 5° *Lettres faisant suite à deux articles insérés dans les 73^e et 74^e livraisons du Conservateur, sur le faux et absurde système de la souveraineté du peuple*, Paris,

1820, in-8°; 6° *Suite de la correspondance de M. de St-Roman et de M. Masuyer sur la souveraineté du peuple*, Paris, 1821, in-8°; 7° *Poésies dramatiques d'un émigré* (*Louis XVI; Antigone, fille d'Œdipe; Radasmane, prince des Parthes; Arsinoé, ou l'Ambitieuse accusatrice*, tragédies en cinq actes), Paris, 1823, in-8°; 8° *Extrait d'un ouvrage intitulé Essai sur la nécessité de reprendre les sciences par leur commencement et de les réasseoir sur leurs vraies bases*, Paris, 1832, in-8°. C'est un fragment du système métaphysique de l'auteur (chap. 3, *Aperçus mathématiques*). 9° *Lettres de M. de St-Roman et de Cormenin sur la souveraineté du peuple*, Paris, 1832, in-8°; 10° (avec M. Rédarès) *Lettres sur la patrie, la légitimité et la souveraineté du peuple*, Paris, 1835, in-8°. L-P-E.

SERRE (PIERRE-FRANÇOIS-HERCULE, comte DE), homme d'Etat français, naquit à Pagny-sous-Prény, près de Pont-à-Mousson, le 12 mars 1776 (1). Il appartenait à une famille originaire du comtat d'Avignon, établie depuis longtemps en Lorraine, qui fut anoblie dans le 17^e siècle par les ducs Charles et Henri, et donna à cette province des magistrats distingués. Son père, ancien officier de cavalerie, le destina à la carrière des armes, et il s'y préparait à l'école d'artillerie de Metz lorsque la révolution commença. Ayant émigré presque aussitôt, il fit partie, malgré son jeune âge, de l'armée des princes, lors de sa formation, en qualité de chasseur noble. En 1801, profitant de la facilité qu'avaient les émigrés de se faire rayer de la liste, il rentra en France et, par des motifs restés inconnus, renonça à l'état militaire. Ses études ayant été négligées, il résolut de les compléter afin de se faire recevoir avocat; la persévérance qu'il mit à cette rude tâche le rendit capable, en moins de quelques années, de passer avec succès ses examens. De Serre débuta au barreau de Metz, et le retentissement qu'obtinrent plusieurs de ses plaidoyers le plaça parmi les avocats les plus renommés de cette ville. Sa réputation s'étendit à ce point, qu'en 1811, lors de l'organisation des tribunaux, Napoléon le nomma avocat général à la cour de Metz, puis, presque aussitôt, comme il savait très-bien la langue allemande, premier président de la cour impériale de Hambourg. Dans ces difficiles fonctions, de Serre sut, par sa rare droiture, acquérir l'estime générale; on le vit plus d'une fois résister avec fermeté aux exigences du pouvoir. Il demeura dans cette contrée jusqu'à la chute de l'empire. S'étant prononcé hautement pour la restauration, il reçut, au commencement de 1815, la première présidence de la cour royale de Colmar. A l'époque des

(1) Plusieurs biographes le font naître à Metz; mais c'est une erreur répétée en dernier lieu dans l'*Isographie des hommes célèbres* (25^e livraison, in-4°), qui reporte la date de sa naissance à l'année 1777. Un de ses ancêtres, bourgeois de Nancy, fut apothicaire, mais son bisaïeul fut conseiller au parlement de Nancy, et a laissé un *Recueil des arrêts notables* rendus par cette compagnie, in-fol. Cet ouvrage, resté manuscrit, existe en copie dans plusieurs bibliothèques.

cent-jours, il déploya une rare énergie. Au moment même où l'on arborait le drapeau tricolore, il fit renouveler le serment au roi et continua de rendre la justice en son nom. Obligé enfin de céder à la force, il prononça solennellement la dissolution de la cour et alla rejoindre Louis XVIII à Gand. Après la seconde restauration, il reprit ses fonctions de premier président et ne tarda pas à être nommé député à la chambre de 1815. Alors s'ouvrit pour lui une nouvelle carrière. Partisan dévoué de la monarchie constitutionnelle, il était royaliste dans le sens de Royer-Collard, de Camille Jordan, etc. On comprend que, dans cette chambre si ardente de 1815, il siégea avec la minorité qui soutenait le ministère. Ses premiers discours révélèrent un véritable talent de tribune, une supériorité de parole peu commune et aussi des principes constitutionnels avancés. Membre de la commission pour l'examen du projet de loi sur les cours pré-vôtales, il s'en déclara l'adversaire, et l'on put prévoir dès ce moment la marche qu'il allait suivre. Le 6 janvier 1816, il s'opposa aux mesures de proscription et vota en faveur de l'amnistie que lui-même avait proposée. Il attaqua le principe des catégories en disant « que tout le crime » des généraux qui avaient servi Napoléon était de « l'avoir reconnu, qu'après cela ils ne pouvaient » plus que lui obéir. » Ces paroles excitèrent les plus violents murmures dans le côté droit. Sur les indemnités, il parla contre Clausel de Coussergues et Hyde de Neuville. Dans la discussion sur la loi électorale, de Serre se plaça entre le projet ministériel et celui de la commission, parce que l'un et l'autre tendaient à modifier le système établi par la charte. Le 22 avril, il combattit le rapport du député de Kergorlay en faveur du clergé. Après l'ordonnance du 5 septembre, dont il se montra l'un des plus chauds admirateurs, il fut désigné par le roi pour présider le collège électoral du Haut-Rhin, qui le réélut député. Il fut presque aussitôt appelé au conseil d'Etat et réunit un grand nombre de suffrages pour la présidence de la nouvelle chambre, où la minorité était devenue la majorité. Cependant, comme il se trouvait en dissidence avec le ministère sur plusieurs points fondamentaux de la loi électorale, on lui préféra le député Pasquier, et, lorsque celui-ci, deux mois après, devint garde des sceaux, de Serre fut appelé à le remplacer, à la condition expresse de se rapprocher du ministère et du projet électoral. On venait de le voir se dévouer avec Courvoisier à la défense de la loi sur la liberté individuelle, dont il avait justifié les dispositions en qualité de rapporteur. Durant cette session, se renfermant dans les attributions de sa nouvelle dignité, il parut beaucoup moins à la tribune. L'année suivante (1817), il fut encore porté à la présidence par le parti ministériel. En prenant possession du fauteuil, il développa sans succès une proposition relative au

règlement portant emprisonnement des députés qui troubleraient la délibération ou qui insulteraient leurs collègues. Comme dans la session précédente, de Serre ne sortit guère de son rôle passif de président; il le remplit avec dignité et convenance, sans prendre aux discussions une part aussi active que par le passé. Après l'ouverture de la session de 1818, le ministère Richelieu ayant donné sa démission, de Serre dut rentrer dans le nouveau cabinet, car sa couleur était doctrinaire. Il y reçut les sceaux, laissant au député Ravez la présidence de la chambre, à laquelle on l'avait une troisième fois porté candidat. Ses premiers actes au département de la justice furent ce libéralisme dont l'efficacité fut si contestée. C'est dans ce sens qu'il remania le conseil d'Etat, et qu'il en exclut les plus ardents royalistes; puis vint le tour de la magistrature, et les cours royales furent en partie composées de conseillers qui avaient siégé dans les cent-jours, tandis que les royalistes étaient éloignés. Cependant, personne ne portait à un plus haut degré l'amour du roi et de la monarchie. Le premier projet qu'il présenta à la chambre fut la loi sur la responsabilité ministérielle, dont il développa les motifs avec son éloquence habituelle; puis vinrent trois autres projets sur la répression des délits de la presse, œuvre de MM. de Serre, Royer-Collard, Guizot et de la fraction appelée doctrinaire. Le garde des sceaux en exposa la théorie avec une grande clarté, et les opinions qu'il proclamait lui acquirent promptement une certaine renommée dans le parti libéral. Lors de la discussion de ces lois, de Serre déploya une facilité d'élocution extraordinaire; dans une même séance, il monta jusqu'à dix fois à la tribune. A partir de ce moment, de Serre, flatté, caressé par l'opinion libérale, qui espérait l'entraîner à des concessions nouvelles, reçut chaque matin l'éloge enthousiaste des feuilles de la gauche. En revanche, les royalistes l'attaquèrent. La chambre avait reçu des pétitions pour le rappel des bannis, sans distinction; la gauche les soutenait de toutes ses forces; de Serre sentit que c'était un moyen de rompre avec elle. Il demanda l'ordre du jour, et soit qu'il voulût se poser sur un terrain opposé à celui où il s'était tenu jusqu'alors, soit qu'il désirât manifester le changement qui allait s'opérer dans sa ligne politique, il prononça ces paroles mémorables : « Les exilés temporaires peuvent encore espérer de revoir le » « sol de la patrie; les régicides, jamais! » Ces deux mots produisirent un revirement subit d'opinion contre de Serre; autant les libéraux l'avaient loué, autant ils l'attaquèrent. Leur presse s'empara de ces expressions, elle les commenta, et le ministère, n'ayant vu qu'avec peine un de ses membres aller si loin, fit ajouter dans le *Moniteur*, après le mot *jamais* : « Sauf la tolérance » « accordée par la clémence du roi à l'âge et aux » « infirmités. » Ceci changeait le sens trop absolu

de la pensée du garde des sceaux ; mais le coup n'en était pas moins porté, et l'on savait bien que de Serre n'avait pas prononcé ces dernières paroles. Alors il se sépara des autres ministres et forma avec Portal une opposition dans le conseil. Il vit donc avec joie le renouvellement que subit le cabinet, le 19 novembre 1819, où le portefeuille de la justice resta dans ses mains. Lors des troubles de la capitale, en 1820, il eut à répondre aux vives interpellations de toute la gauche, et il le fit avec un talent véritablement supérieur, dénonçant comme un motif des troubles les violentes harangues des orateurs de l'opposition. Ses discours des 5, 6, 7 et 8 juin furent reproduits dans tous les journaux de l'opposition par ordre de l'autorité (1) ; dans un de ces discours, il avait dit : « La nation, dans votre sens, c'est l'insurrection.... C'est comme cela qu'on l'entendait dans le cours de la révolution, c'est comme cela qu'on voudrait encore le faire entendre aujourd'hui. Quand une insurrection s'est portée aux derniers excès, qu'elle a renversé les pouvoirs existants, elle cesse d'être regardée comme insurrection par ceux qui s'empresment de succéder au pouvoir. Ils appellent alors la volonté de la nation ! » De Serre marchait désormais avec l'extrême droite. Les luttes si vives qu'il avait soutenues à la tribune ayant affaibli sa santé, il fut obligé d'aller respirer l'air du Midi, laissant à Siméon (voy. ce nom), nommé sous-secrétaire d'Etat, tout le poids de la politique et de l'administration. C'est à Nice que de Serre apprit l'assassinat du duc de Berry, qui dut lui inspirer de sérieuses réflexions. Lorsque se forma le ministère Richelieu, on lui écrivit pour le presser de conserver son poste ; il y consentit et se hâta de revenir avec le dessein arrêté de mettre un frein à l'esprit démocratique. L'adresse de la session de 1822, rédigée par Royer-Collard, mécontent de sa récente exclusion du conseil d'Etat et de celle de ses amis les doctrinaires, fut plus qu'un acte d'opposition, comme on sait : elle attaquait le monarque. De Serre prépara la réponse du roi à la députation de la chambre, réponse conçue en termes fermes et qui laissait même supposer une dissolution qu'on n'osa pas. On se contenta de deux projets de loi : l'un, modifiant la législation sur la presse, augmentant la pénalité et punissant surtout l'outrage à la religion ; l'autre, demandant la censure quinquennale. Le garde des sceaux les présenta à la chambre, et l'exposé de ses motifs, tout en défendant le jury pour les délits de la presse, justifiait la nécessité de la censure et en proposait la continuation jusqu'en 1826. Il disait : « On doit reconnaître que la presse périodique est éminemment démocratique ; chaque journal rallie ce qu'il y a de révolutionnaires incur-

bles, de jeunes gens séduits ; chaque journal fonde un club, et ces clubs affiliés couvrent le royaume d'une organisation parallèle à l'administration publique et toute prête à la renverser. Les mesures nécessaires pour un tel état de choses doivent embrasser une certaine période de temps ; d'ailleurs, la durée d'une mesure nécessaire ajoute à la sécurité qu'elle doit inspirer. » Quelques jours après, le ministère Richelieu succomba (14 novembre 1821) ; M. de Villèle n'était pas éloigné de laisser les sceaux à de Serre, mais celui-ci ne crut pas devoir accepter, et il se retira avec ses collègues ; tous furent nommés pairs de France et ministres d'Etat ; seul il ne reçut que ce dernier titre avec celui de comte et continua de siéger dans la chambre des députés. Il y tenta même de réunir autour de sa personne une certaine fraction du centre droit ; mais il ne fut pas réélu, et cette déception avançant de beaucoup le terme de sa vie ; on a dit qu'il ne payait pas assez d'impôts pour être éligible. Le roi lui confia alors une mission temporaire au congrès de Vérone et l'ambassade de Naples. Il arriva dans cette ville à la fin de 1822 ; bientôt atteint d'une maladie mortelle, il expira à Castellamare le 21 juillet 1824. Depuis sa sortie de la chambre, de Serre se plaignait surtout de l'ingratitude de ses anciens amis, dont les sentiments pour lui s'étaient refroidis quand il avait quitté le ministère, et qui ne firent aucune tentative pour obtenir sa réélection qu'il désirait vivement. Les funérailles de de Serre se firent avec grande pompe, et la cour de Naples lui rendit des honneurs inusités. Son corps fut rapporté en France. Il était cordon bleu et commandeur de la Légion d'honneur. De 1805 à 1808, de Serre a publié, comme avocat, sept mémoires dans des causes judiciaires ; on a de lui, comme député et ministre, un grand nombre de discours imprimés, dont l'énumération serait inutile. Le *Moniteur* n'a consacré aucune notice à sa mémoire ; mais le *Drapeau blanc* a publié une notice très-bien faite, par le baron d'Eckstein. Nous citerons encore, sur l'ancien garde des sceaux, l'article nécrologique de l'*Annuaire* de Mahul (1824, p. 282-293). C—H—N et L—M—X.

SERRÉ DE RIEUX (J. DE), littérateur français du 18^e siècle, était conseiller au parlement. Retiré dans sa terre de Rieux, près de Beauvais, il continua de cultiver la musique et la poésie, qui avaient fait le charme de la première moitié de sa vie. Outre une épître sur *la Musique* et *la Nouvelle chasse au cerf*, divertissement, on a de lui, sous le voile de l'anonyme : 1^o *la Musique*, poème en quatre chants, Amsterdam, 1714, in-12 ; Lyon, 1717, in-4^o ; la Haye, 1737, in-12. Cubières de Palmezeaux, à la suite de son *Épître à Gresset* (1812), fit réimprimer le poème de *la Musique* et un autre (1), qu'il donna faussement

(1) On les trouve réunis dans un écrit intitulé *Histoire de la première quinzaine de juin 1820*, par Reymondin de Bex, Paris, in-8^o.

(1) *Le Chien pêcheur, ou le Barbet des cordeliers d'Etampes*,

comme des ouvrages inédits de Gresset (*roy. CUBIÈRES*). 2° *Apollon, ou l'Origine des spectacles en musique*, poème, Paris, 1733, in-8°, avec fig.; 3° *les Dons des enfants de Latone, la Musique et la Chasse au cerf*, poèmes, Paris, 1733, in-8°, avec fig. et musique gravée; nouvelle édition augmentée, 1734. Serré a traduit de l'italien en français un roman de J.-A. Marini (*roy. ce nom*), sous ce titre : *les Désespérés, histoire héroïque*, Paris, 1732, 2 vol. in-12. Cette traduction se trouve aussi dans la *Bibliothèque de Campagne*, dont elle forme le tome 20, et Poinciset de Sivry en a donné un extrait dans la *Bibliothèque universelle des romans*, mars 1779. Delandine a réimprimé la traduction de Serré avec celle du *Culoandre fidèle*, autre roman de Marini, par le comte de Caylus, sous le titre de *Romans héroïques, traduits de l'italien*, Lyon et Paris, 1788, 4 vol. in-12. Enfin, Serré a traduit de l'anglais : *Maximes et réflexions morales*, en prose, avec une traduction nouvelle en vers de l'*Essai sur l'homme* de Pope, Londres (Paris), 1739, in-8°.

P—RT.

SERRES (OLIVIER DE), seigneur du Pradel, célèbre agronome, né à Villeneuve-de-Berg, dans le Vivarais, en 1539, rendit un service éminent à son pays, en renfermant dans un volume in-folio, publié en 1600, sous le titre de *Théâtre d'agriculture*, tout ce qu'une longue pratique et une vaste érudition avaient pu lui apprendre sur le premier des arts. Cependant on ne profita guère de son livre que pendant un siècle; et, selon l'usage, ce fut sans chercher à en connaître l'auteur : il finit même par tomber dans l'oubli, sa diction étant considérée comme surannée. Ainsi le *Théâtre d'agriculture* était resté longtemps dans l'oubli, lorsqu'une heureuse réaction est venue l'en tirer, et que l'on a enfin reconnu Olivier de Serres comme un auteur remarquable, non-seulement par le fond de sa doctrine, mais par la manière dont il l'avait exposée, et réunissant l'agréable à l'utile. Quant à sa vie privée, les recherches à cet égard ont eu peu de succès, et l'on ne sait point encore à quoi s'en tenir, même sur les points les plus communs; par exemple, dans l'énumération qu'il fait des bons vins de France, il place ceux de Villeneuve de Berg, en ajoutant *ma patrie*; il qualifie de même St-Andéol, qu'il cite pour ses bonnes figues, et il donne ailleurs la même qualification à l'Argentière. Le plus grand nombre des probabilités se sont réunies pour la première ville, à une demi-lieue de laquelle se trouvait sa principale propriété, le Pradel; mais il avait aussi des biens fonds près des autres. Les auteurs contemporains gardent le silence sur lui, excepté le président de Thou. « Deux frères, du nom de Serres, » dit cet historien, ont rendu ce nom très-illustre

publié, vers 1730, par Hémard d'Anjouan, et que l'on trouve aussi dans le tome 10 de la *Continuation des Mémoires de littérature et d'histoire* de Desmolets.

« dans le 16^e siècle : le premier était Jean de « Serres, qui s'est fait une grande réputation « dans les belles-lettres. L'autre était Olivier, « qui a fait un écrit sur la cueillette des vers à « soie, pour seconder le désir que le roi Henri IV « avait de propager en France les vers à soie et « les mûriers. » Remarquons que l'histoire de de Thou va jusqu'à l'année 1607. Ce n'est donc qu'en consultant des titres de famille qu'on a pu obtenir quelques autres renseignements : c'est par eux qu'on a su qu'Olivier était l'aîné de Jean de Serres ou *Serranus*, qui était plus connu que lui; qu'il s'était marié, en 1559, avec une demoiselle d'Arçons, de Villeneuve de Berg. D'autres documents le présentent comme très-zélé calviniste; et l'on y voit que les habitants de son canton, sentant vivement l'inconvénient d'être privés depuis longtemps d'un ministre de l'Evangile, s'étaient adressés, à trois reprises, au consistoire de Nîmes, et n'ayant pu en obtenir *à cause de la rareté d'iceux*, ils dépêchèrent, en 1561, à Genève, Olivier, qualifié de diacre de l'église de Berg. Là, par son entremise, Calvin fit droit à leur demande, et il leur fut *baillé maître Jean Béton*. De Serres fut chargé de pourvoir à ses besoins; il en résulte un compte dont les détails sont curieux pour connaître les usages du temps : il nous suffira de dire que l'achat de meubles, d'habillements et de livres pour le ministre et son épouse, coûta deux cent soixante et dix-sept livres tournois, ce qui ferait à peu près onze cents francs. Cela seul peut faire penser qu'il était plus attaché à sa religion que son frère; mais on a droit de lui reprocher un zèle outré, s'il est le même qu'un certain capitaine Pradelle, qui concourut puissamment à reprendre par surprise Villeneuve de Berg sur les catholiques, en 1572. Cette action est racontée par de Thou, qui l'avait puisée dans les *Mémoires* de l'état de la France de J. de Serres, frère d'Olivier. Elle serait de peu d'importance dans ce siècle malheureux, où deux partis se déchiraient, sans une circonstance qui lui donna un caractère particulier de férocité. Il paraît constant que les protestants, maîtres de la place, y ayant trouvé plusieurs prêtres catholiques qui s'y étaient réunis pour un synode, les précipitèrent dans un puits, à l'exception d'un petit nombre, qui purent se retirer dans le château, où ils profitèrent de la capitulation accordée à Logières, commandant de la place. On a fait des efforts pour prouver qu'il n'était point question ici d'Olivier, d'abord attendu que son propre frère ne l'aurait pas désigné si vaguement, ce qui est loin d'être concluant; de plus, qu'on avait cherché en vain dans l'*Histoire universelle* de d'Aubigné un passage où cet auteur, rapportant cette action, disait expressément que Baron, chef de l'entreprise, s'était retiré chez un gentilhomme nommé Pradel, auteur du *Théâtre d'agriculture*; mais on a reconnu depuis que ce passage se

trouve dans la seconde édition. Ainsi l'on ne peut douter qu'Olivier n'ait au moins été témoin de cette horrible représaille. Plaignons-le d'avoir été entraîné par les circonstances, et supposons qu'il a rendu témoignage de la pureté de ses intentions, lorsqu'il a ainsi parlé de sa conduite, dans la préface de son *Théâtre* : « Mon inclination et l'état de mes affaires m'ont retenu aux champs en ma maison, et fait passer une bonne partie de mes meilleurs ans durant les guerres civiles de ce royaume, cultivant ma terre par mes serviteurs, comme le temps l'a peu supporter. En quoi Dieu m'a tellement béni par sa sainte grâce, que m'ayant conservé parmi tant de calamités, dont j'ai senti ma bonne part, je me suis tellement comporté parmi les diverses humeurs de ma patrie, que ma maison ayant été plus logis de *paix* que de *guerre*, quand les occasions s'en sont présentées, j'ai rapporté le témoignage de mes voisins, qu'en me conservant avec eux, je me suis principalement adonné chez moi à faire mon mesnage. Durant ce misérable tems-là, à quoi eussé-je peu mieux employer mon esprit, qu'à rechercher ce qui est de mon humeur ? » Ce fut donc pour se distraire du spectacle qui l'environnait qu'il se mit à étudier les ouvrages d'agriculture : *c'est ce qui m'a fait écrire*, dit-il. C'est donc avec franchise que, dans cette préface, Olivier fait part à son lecteur des motifs qui l'ont engagé à composer son ouvrage ; mais à travers sa bonhomie on aperçoit souvent beaucoup de profondeur et de précision, comme quand il caractérise ainsi l'agriculture : « Science plus utile que difficile, pourveu qu'elle soit entendue par ses principes appliqués avec raison, conduite par expérience, et pratiquée par diligence. » Il se croit déjà obligé de répondre à ceux qui prétendent que les livres d'agriculture sont inutiles, attendu que cet art ne peut s'apprendre que par la pratique ou la fréquentation des cultivateurs de profession. C'est victorieusement qu'il établit les avantages d'un bon ouvrage. Quant au *Théâtre d'agriculture*, il paraît que, préparé depuis longtemps, il le retint jusqu'à ce que la tranquillité publique fût rétablie en France ; car, comme il le dit au roi dans sa dédicace : « Plus tôt n'eût été convenable : car à quel propos vouloir enseigner à cultiver la terre en temps si désordonné, lorsque ses fruits étaient en charge, mesme à ceux qui les recueillaient pour crainte d'en fomenter leur ruine, servans de nourriture à leurs ennemis ? » Ce fut pour répondre à l'impatience de Henri IV qu'il détacha de son ouvrage, alors sous presse, un chapitre qu'il publia sous ce titre : *la Cueillette de la soie par la nourriture des vers qui la font. Echantillon du Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel*, à Paris, chez Jamet Mestayer, imprimeur du roi, 1599, avec privilège de Sa Majesté. C'était un traité de l'éducation des vers

à soie, propice à favoriser le désir que témoignait le roi de propager cette branche de prospérité, de manière à fournir non-seulement aux besoins de son peuple, mais à l'exportation ; et de Serres démontra la possibilité de ce résultat dans une épître qu'il adressa « aux nobles et vertueux pré-vôtés des marchands, eschevins-conseillers de l'hôtel de ville de Paris. » Bientôt il reçut la glorieuse mission de mettre le monarque en état de joindre l'exemple au précepte, « lorsqu'il voulut que des mûriers fussent placés par tous les jardins de ses maisons. Et pour cest effect, l'année en suivant que Sa Majesté fit le voyage de Savoie (1599), elle envoya en Provence et en Languedoc M. de Bordeaux, baron de Colonce, sur-intendant général des jardins de France, seigneur rempli de toutes rares vertus ; et par cette même voie Sa Majesté me fit l'honneur de m'écrire pour m'employer au recouvrement desdits plants, où j'apportai telle diligence, qu'au commencement de l'an 1601, il en fut conduit à Paris quinze à vingt mille, lesquels furent plantés en divers lieux, dans les jardins des Tuileries, où ils se sont heureusement eslevés... Pour mieux faire conoître la facilité de ceste manufacture, Sa Majesté fit construire une grande maison... Voilà le commencement de l'introduction de la soye au cœur de la France. » Plusieurs personnes concoururent, vers cette époque, à remplir les vues de Henri IV ; et l'on cite parmi elles Laffemas, surintendant du commerce, Claude Mollet, et surtout un nommé Traucat. Pour cette fois, Henri se trouva en opposition avec son digne ministre Sully, et le temps a démontré l'excellence de son jugement. C'est dans une addition à ce mémoire de la *Cueillette de la soie*, qu'Olivier rend ainsi compte des essais auxquels il avait contribué. Il était déjà devenu un chapitre de son ouvrage en 1600 ; mais cette addition ne put paraître que dans la seconde édition, de 1603, qui fut précédée d'un morceau détaché, sous ce titre : *la Seconde richesse du meurier blanc, qui se trouve en son escorce, pour en faire des toiles de toutes sortes, non moins utile que la soie provenant de la feuille d'icelui*. Echantillon de la seconde édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel, à messire Pomponne de Belèvre, chancelier de France, chez Abraham Saugrain, avec privilège du roi. Ce fut donc pour annoncer que de la seconde écorce ou du liber du mûrier blanc, on pouvait tirer une filasse propre à remplacer le chanvre et le lin, qu'Olivier composa ce morceau. « Depuis plus de trente ans, dit-il, il avait remarqué la finesse et la délicatesse des fibres qui la composent, en ayant usé principalement pour servir de ligature aux greffes. » Mais il en a été de ce suppléant comme de tant d'autres qui n'ont point été mis en pratique. Le premier de ces opuscules fut traduit en allemand par Jacques Rathgab, et pa-

rut à Tubingue, en 1603, par la protection de Frédéric, duc de Wurtemberg, qui, à l'imitation de Henri IV, voulait introduire dans ses Etats le commerce de la soie, et qui, pour y parvenir, avait parcouru incognito, en 1599, presque toute l'Italie. Les deux opuscules réunis furent de même traduits en anglais, par Nicolas Geffe, Londres, 1607. Le *Théâtre d'agriculture et ménage des champs d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel*, imprimé à Paris, en 1600, par Jamet Mestayer, in-4°, avec privilège de l'empereur Rodolphe, contient 1004 pages de texte, outre 15 feuillets pour les pièces préliminaires et la table des matières. En tête se trouve un beau frontispice, gravé sur cuivre par Malley; devant chacun des huit livres, on voit une vignette en bois représentant quelques-uns des travaux dont il est question, avec quinze autres planches en bois, représentant des compartiments de parterre. Cette édition est, sans contredit, la plus belle de celles qui ont été publiées du vivant d'Olivier; mais c'est la plus incomplète, à cause des augmentations nombreuses qu'il a faites à la seconde édition, « revue et augmentée par l'auteur. » Ici est représenté tout ce qui est nécessaire « pour bien dresser, gouverner, enrichir, embellir sa maison rustique, » Paris, chez Saugrain, 1603, in-4°, de 907 pages de texte et 21 feuillets pour les pièces préliminaires et la table; le frontispice représente le même dessin, mais réduit; les vignettes en bois sont les mêmes. Il est dit, à la fin, que la première impression a été achevée le dernier jour de juillet; et dans l'in-folio, il y a le 1^{er} juillet. Il s'y trouve donc beaucoup d'augmentations, entre autres la *seconde cueillette de la soie*, qui fait le quinzième chapitre du cinquième livre. La troisième édition est de 1605, de même chez Saugrain; la quatrième, de 1608, est aussi de Paris, mais elle est chez Jean Bergon. On y voit, pour la première fois, quatorze pièces de vers tant français que latins, et quelques légères additions, ce qui prouve que de Serres la surveilla lui-même, car ce fut probablement lui qui communiqua les pièces de vers en son honneur. La cinquième est de Genève, 1611, in-8°, de 445 feuillets de discours et tables, chez Matthieu Bergon; elle est intitulée *Dernière édition, revue et augmentée par l'auteur*. Il paraît que c'était la même maison qui avait une imprimerie à Paris et à Genève; et il n'est pas étonnant que de Serres se soit adressé à Bergon, qui professait la même religion que lui. La sixième édition est de 1615, et la septième de 1617, chez Saugrain. Ce sont les dernières de Paris; le privilège de 1600 pour dix ans étant expiré, il ne fut pas renouvelé. La huitième édition est de 1619, Pierre et Jacques Chouet, sans nom de lieu. Olivier de Serres mourut le 2 juillet de cette même année. Les éditions subséquentes de son *Théâtre* apprennent que les Chouet imprimaient à Genève. Ce fut la dernière faite du vivant de l'au-

teur; mais quoiqu'elle porte dans le titre : « revue « et augmentée », elle ne présente rien de nouveau, et elle est très-défectueuse, soit pour l'exécution typographique, soit pour le papier; de plus, on y trouve beaucoup de fautes, qui n'ont fait que se multiplier dans les éditions subséquentes, notamment dans celles de Genève, où il s'en fit quatre de 1629 à 1661. Il en parut encore cinq à Rouen, toutes très-défectueuses. Le *Théâtre d'agriculture* fut imprimé à Lyon, sous le titre de *Dernière édition, revue, corrigée de nouveau et augmentée de la chasse au loup, et de la composition et usage de la jauge*, chez Antoine Beaujollin, 1675. Plus d'un siècle devait s'écouler avant qu'on vît paraître la vingtième édition, sous ce titre : *Théâtre d'agriculture et ménage des champs, où l'on voit avec clarté et précision l'art de bien employer et cultiver la terre en tout ce qui la concerne, suivant les différentes qualités et climats divers, tant d'après la doctrine des anciens que par l'expérience, remis en français par A.-M. Gisors*, à Paris, chez Meurant, an 11 (1802), 4 vol. in-8°. Cette édition ayant été faite sur la première, il y manque toutes les additions qui avaient paru depuis, et de plus l'épître dédicatoire à Henri IV; mais la vingt et unième, qui fut publiée en 1804, apprit enfin à connaître l'auteur. Le *Théâtre d'agriculture...*, nouvelle édition conforme au texte, augmentée de notes et d'un vocabulaire, publiée par la société d'agriculture du département de la Seine, 2 vol. grand in-4°, chez madame Huzard; le premier volume, de 193 pages de pièces préliminaires et de 672 pages de texte; le second, de 44 pages de pièces préliminaires et de 948 pages de texte. En tête se trouve le portrait d'Olivier, gravé sur l'original, peint par un de ses fils, en 1599. Une jolie vignette orne chaque volume. C'est donc un monument digne de l'homme qu'on a proclamé le patriarche de l'agriculture française. Le texte même de son livre, reproduit fidèlement, est le meilleur moyen de faire connaissance avec lui. Il l'a divisé en huit parties, auxquelles il donne le nom de *lieu*; ce qui représente ce qu'on appelle livres dans les autres ouvrages. En tête de chacun d'eux se trouve une table synoptique, qui indique le contenu de chaque article. « Dans le premier *lieu*, « le père de famille est instruit du devoir du « mesnager, c'est-à-dire de bien cognoistre et « choisir les terres pour les acquérir et employer « selon leur naturel, approprier l'habitation cham- « pêtre et ordonner de la conduite de son mes- « nage, huit chapitres. Deuxième *lieu* : du labou- « rage des terres à grains, pour avoir des blés « de toutes sortes, sept chapitres. Troisième *lieu* : « de la culture de la vigne, avoir des vins de « toutes espèces, aussi des passerilles et autres « gentillesces procédantes des raisins; ensemble « se pourvoir d'autres boissons, pour les endroits « où la vigne ne peut croistre, quinze chapitres. « Quatrième *lieu* : du bestail à quatre pieds, des

« pasturages pour son vivre, de son entrete-
 « ment et des commodités qu'on en tire, seize
 « chapitres. Cinquième lieu : de la conduite du
 « poulailler, du colombier, de la garenne, du
 « parc, de l'étang, du rucher et des vers à soie,
 « seize chapitres. Sixième lieu : des jardinages
 « pour avoir des herbes et fruits potagers..., des
 « fruits, des arbres, du safran, lin, chanvre, des
 « cloisons ou haies, trente chapitres. Septième
 « lieu : de l'eau et du bois, douze chapitres. Hui-
 « tième lieu : de l'usage des aliments et de l'hon-
 « neste comportement, et de la solitude de la
 « campagne, sept chapitres. » Il termine par une
 conclusion ou épilogue, qui lie le tout ensemble
 d'une manière très-éloquente. En général, il
 donne à tout cet ensemble une tournure drama-
 tique, sans employer la forme de dialogue encore
 en usage dans ce temps. On a toujours présent
 un père de famille, jouissant d'une certaine ais-
 sance et ayant reçu une bonne éducation, qui
 fait valoir son domaine par les mains de ses ser-
 viteurs, et l'on reconnaît que c'est lui-même qui
 se met ainsi en scène. Il sentait bien que son
 ouvrage était imparfait; et, dans plusieurs occa-
 sions, il annonce le projet qu'il avait de le con-
 tinuer. Par exemple, dans le chapitre douze du
 cinquième lieu, il se proposait de donner un
 traité exprès sur les parcs, sur la chasse en
 grand. Mais cela ne lui paraissait pas si urgent
 que d'ajouter, au chapitre sur les diverses con-
 fitures, une cuisine économique. Enfin, il pro-
 mettait encore un ouvrage plus important, le
Traité de l'architecture rustique. Mais tel qu'il
 était, cet ouvrage eut beaucoup de vogue lors de
 sa publication. C'est ce que prouve le nombre
 des éditions qui parurent à cette époque; et l'on
 doit croire que l'estime de Henri IV y contribua
 puissamment. Scaliger en fit d'abord l'éloge;
 mais le *Scaligerana*, où ce témoignage est rendu
 au *Théâtre d'agriculture*, ne parut que vingt ans
 après la mort d'Olivier; et, dans tout le cours
 du 17^e siècle, nous n'avons pu trouver qu'un
 autre auteur qui l'ait cité avec éloge: c'est Ni-
 colas de Bonnefons, dans son *Jardinier français*,
 qui parut en 1631; il le range parmi ceux qui,
 en cette partie, aiment mieux instruire que
 briller. Lui-même eut quelque conformité avec
 Olivier, en publiant un ouvrage dont l'utilité
 fut constatée par un grand nombre d'éditions,
 sans qu'on s'enquit de son auteur. Celles du
Théâtre devinrent donc de plus en plus rares. Il
 paraît qu'une fois le premier moment de vogue
 passé, un autre ouvrage d'agriculture, publié
 quarante ans avant, devint en faveur et soutint
 au moins la concurrence avec lui. C'est la *Maison
 rustique* de Charles Estienne, quoique plus souvent
 gâtée qu'enrichie par les additions de son gendre
 Liébaut. Le nouvel ouvrage, indépendamment
 du fond, semblait avoir un grand avantage sur
 l'ancien: c'était le rajeunissement du style; et
 l'on sait qu'à cette époque la langue française

marchait rapidement vers la perfection. Cepen-
 dant nous croyons que lorsque les deux ouvrages
 devinrent surannés pour le style, vers la fin du
 17^e siècle, le commun des lecteurs préféra la
Maison rustique, parce qu'il la comprenait mieux
 que le *Théâtre*, attendu que la diction de la pre-
 mière est très-simple, tandis que celle de l'autre
 est tourmentée par de trop fréquentes inver-
 sions. Sur cela, il faut l'avouer, nous paraissions
 en pleine opposition avec l'auteur de l'éloge qui
 est en tête de la nouvelle édition du *Théâtre*;
 car il vante surtout son langage, et il dit « que
 « les formes de son style sont celles des auteurs
 « classiques, tandis que la crudité de celui de la
 « *Maison rustique* la rend insupportable ». C'est
 un des littérateurs des plus distingués de notre
 âge qui a prononcé cet arrêt (1). Nous convien-
 drons avec lui qu'il y a beaucoup de rapport
 entre de Serres et Montaigne: l'un et l'autre,
 ayant fait un livre de bonne foi, ont plus cher-
 ché la vivacité de l'expression que la correction;
 par cela même ils font plus d'impression; mais
 celui qui ne cherche que l'instruction, ne deman-
 dera que la clarté jointe à la précision. C'est
 donc sous ce point de vue qu'il importe de juger
 le mérite de nos deux auteurs agronomiques.
 1^o Estienne, l'auteur de la *Maison rustique*, est
 moins diffus que de Serres; 2^o il faudrait moins
 de changements dans sa diction pour la ramener
 à celle d'à-présent; 3^o enfin, l'ordre qu'il a
 choisi est beaucoup plus naturel que celui de
 son successeur. De plus, on voit clairement que
 celui-ci n'avait pas dédaigné de le consulter. Par
 exemple, on peut croire que c'est là qu'il a pris
 l'idée de substituer, pour ses divisions, le nom
 de *lieu* à celui de *livre*. De là, il suit qu'Olivier
 eût été beaucoup plus utile à la postérité s'il eût
 pris franchement pour base de son travail l'ou-
 vrage de son prédécesseur, élaguant hardiment
 tout ce qui lui eût paru fautif, ajoutant tout ce
 qu'il aurait jugé nécessaire: enfin refondant le
 tout s'il l'eût fallu. Il aurait donc appliqué, dans
 ce sens, l'adage de Caton: *Ne change pas ton soc*;
 c'est-à-dire que, laissant à la *Maison rustique* sa
 première apparence, en conservant religieuse-
 ment sa forme et son titre, il l'eût enrichie de
 toutes les découvertes postérieures, d'où il se-
 rait résulté qu'elle eût fini par se glisser jusque
 dans les chaumières. On voit l'effet de cette
 sorte de routine par la fortune qu'a faite ce titre;
 car seul il a suffi pour maintenir en crédit, jus-
 qu'à nos jours, le fatras que, depuis Liger, on a
 substitué sans discernement au premier essai de
 Charles Estienne; mais ce fut en vain que le
 même compilateur tenta de ressusciter le titre
 de *Théâtre d'agriculture*: il en resta à son pre-
 mier essai. Il est certain que les noms des pre-
 miers auteurs, Estienne et Liébaut, furent plus
 longtemps populaires que celui d'Olivier de

(1) François de Neufchâteau.

Serres ; et comme on a trouvé que, sous beaucoup de rapports, il leur était supérieur, on a cherché la cause du discrédit de ce dernier, et l'on n'en a pas trouvé de plus probable que celle-ci : c'est qu'Olivier de Serres étant calviniste, les presses catholiques n'osèrent plus, surtout depuis la révocation de l'édit de Nantes, reproduire son ouvrage. Mais les presses de Genève ne fournissaient-elles pas alors des livres autrement dangereux ? Et pourquoi n'en aurait-il pas été de même de la *Maison rustique* ? car il paraît que Charles Estienne n'était pas meilleur catholique que toute sa famille. Ce n'est que vers la moitié du 18^e siècle que l'attention des écrivains agronomiques se dirigea sur Olivier de Serres. Avant la publication de son ouvrage, nous avons eu une assez nombreuse suite de traités originaux ; mais qui ne roulaient que sur des cultures particulières, notamment sur celle des arbres fruitiers. On dédaignait l'agriculture en grand, et l'on s'en rapportait à son fermier et à son vigneron pour remplir ses greniers et ses caves. Au milieu du 18^e siècle, où furent fondées les sociétés d'agriculture, commença l'époque où l'ensemble de cet art prit un nouvel essor. Alors on revint sur le temps passé, et l'on s'aperçut qu'on pouvait y puiser des documents utiles. Patullo, Ecossais, ayant publié, en 1758, un *Essai sur l'amélioration des terres*, soutint que l'agriculture, du temps de Henri IV, était meilleure que celle du règne de Louis XV, et il tira ses preuves d'Olivier de Serres. Haller, dans sa *Bibliothèque botanique*, caractérise en peu de mots, sous son usage, le *Théâtre d'agriculture* : « C'est, dit-il, un grand et bel ouvrage « d'un homme expérimenté, ami de la simpli- « cité et ennemi des procédés dispendieux. » Mais Haller se trompe en disant qu'Olivier parle amplement de la pomme de terre : il est de fait qu'il la connaissait à peine, car on ne peut guère rapporter à cette plante tout ce qu'il a dit du *Cartoufle* (1). Rozier a témoigné, dans toutes les occasions, le cas qu'il faisait d'Olivier, et il projetait d'en donner une édition ; il disait que dans son genre il était si sublime que Bernard de Palissy a dit : « Je l'ai chanté toute ma vie, et « je le chanterai jusqu'à ma mort. » Le baron de Secondat, digne fils de Montesquieu, qui s'était livré avec passion à l'agriculture, savait par cœur le *Théâtre d'agriculture*. Parmentier, si zélé pour la propagation des produits de l'agriculture, profita de la publication d'un *Mémoire sur les avantages que le Languedoc pouvait retirer de ses grains* (1786) pour retracer le mérite d'Olivier, en faisant observer que plusieurs modernes l'avaient mis à contribution. Broussonnet saisisait toutes les occasions de rappeler au souvenir de la postérité le nom de de Serres. De plus, il

(1) Il importe cependant de remarquer que l'on appelle ainsi, dans le bas allemand, la pomme de terre.

fit le fonds d'un prix à l'académie de Montpellier pour le meilleur éloge de cet auteur ; et ce prix fut décerné, en 1790, à un discours dans lequel Dorthès fit un bon extrait du *Théâtre*. Faujas de St-Fond, toujours zélé pour les entreprises honorables, avait rassemblé des matériaux pour rendre à la mémoire d'Olivier le même service qu'il avait rendu à Bernard Palissy, en faisant une nouvelle édition de ses œuvres. Enfin les étrangers eux-mêmes concoururent à cette sorte de réparation, entre autres Arthur Young, qui comptait au nombre des circonstances les plus heureuses de son voyage agronomique en France d'avoir pu respirer l'air du Pradel, antique manoir d'Olivier. « Je contemplai, dit-il, la rési- « dence du père de l'agriculture française (qui « était sans doute un des premiers écrivains sur « ce sujet qui eût encore paru dans le monde) « avec cette espèce de vénération qui ne peut « être sentie que par ceux qui se sont fortement « adonnés à quelque recherche favorite, et qui « se trouvent satisfaits de la manière la plus dé- « licieuse. » Le voyageur anglais ne s'en est pas tenu à ces simples expressions : dès qu'il connut le projet d'élever, par souscription, un monument à la mémoire d'Olivier, sur la place de Villeneuve de Berg, il s'empessa de s'inscrire sur la liste. Ce n'est qu'en 1804 que ce monument a été exécuté, par les soins de Caffarelli, alors préfet de l'Ardeche. La société d'agriculture a fait aussi frapper une médaille à l'effigie de de Serres. On peut croire, avec Parmentier, que quelques auteurs ont profité du *Théâtre d'agriculture* ; mais ils ne sont pas très-nombreux. Nous ne connaissons qu'un ouvrage qui en soit littéralement extrait, sauf le rajeunissement du style, c'est *l'Agriculture et le Mesnage des champs et de la ville*, sans nom d'auteur, in-42 de 250 pages, Grenoble, chez Giloux, 1695, véritable abrégé du *Théâtre*, rédigé dans le même ordre, mais sans aucune division de livres. D—P—s.

SERRES (JEAN DE), en latin *Serranus*, était le frère cadet du précédent. On peut conjecturer qu'il naquit vers 1540 à Villeneuve-de-Berg. Envoyé par ses parents à l'académie de Lausanne, il s'appliqua particulièrement à la philosophie et aux langues anciennes. A son retour en France, il fit ses cours de théologie et embrassa la carrière du ministère évangélique. La journée de la St-Barthélemy l'ayant obligé de chercher un asile dans les pays étrangers, il retourna à Lausanne, et il employa le temps de son exil à traduire en latin les œuvres de Platon. Il était à Nîmes en 1579, et il joignit alors aux fonctions du pasteur celles de professeur en théologie, ainsi que cela résulte de sa discussion amicale avec Laur. Joubert (*roy.* ce nom) sur la signification du mot *entelechia*, employé par Aristote, et dont on se servait sans savoir précisément le sens qu'il fallait y attacher. Les jésuites de Tournon ayant attaqué l'académie protestante de Nîmes, de

Serres fut chargé par ses collègues de repousser cette agression. C'est dans ce but qu'il composa, sous le titre d'*Anti-Jésuites*, quelques pièces en latin et en français qui font partie du recueil intitulé *Doctrina jesuitarum præcipua capita re-tenta et refutata*, la Rochelle, 1584-1588, 6 vol. in-8°. Député des églises du bas Languedoc en 1583, au synode de Vitré, il fut depuis employé pour les affaires des protestants, tant dans l'intérieur du royaume que dans les pays étrangers. Il conçut le projet de rapprocher les communions chrétiennes; mais le plan qu'il proposa déplut pour le moins autant à ses coreligionnaires qu'aux catholiques. Accusé d'indifférence par les protestants, il fut calomnié dans sa probité, et l'on alla jusqu'à dire qu'il avait dissipé une assez forte somme appartenant aux églises. Il se justifia devant le synode de Saumur (1596), auquel il assista comme député de la principauté d'Orange. Ce synode, voulant lui donner une preuve de son estime, le chargea de répondre aux écrits de Cayet, qui, depuis sa récente conversion, ne cessait de harceler les protestants (voy. CAYET). En 1597, de Serres fut revêtu par Henri IV de la charge d'historiographe de France. Il habitait alors Genève, où il s'était retiré pour travailler plus tranquillement aux différents ouvrages qu'il méditait. Il y mourut le dernier jour de mai 1598 et fut inhumé dans le même tombeau que sa femme, morte peu de temps avant lui. Cayet (*Chron. novenaire*, t. 2, p. 347) prétendit que les protestants l'avaient empoisonné parce qu'il continuait à s'occuper de la réunion des Eglises chrétiennes. D'autres écrivains ont assuré que de Serres avait abjuré le protestantisme; mais il n'en existe aucune preuve. D'Aubigné, prévenu contre de Serres, a recueilli, dans son *Histoire universelle* et dans la *Confession de Sancy*, tous les bruits calomnieux inventés et répandus par ses ennemis; mais l'estime dont Mornay (voy. ce nom) l'honora constamment suffit pour contre-balancer le témoignage de l'historien léger et satirique. Parmi les amis qu'eut de Serres, on doit citer encore Casaubon et Vulcanius. Ses talents, son érudition et les emplois qu'il avait remplis n'avaient pu le garantir de l'oubli. Avant les recherches de Prosper Marchand sur cet écrivain, il était presque entièrement inconnu. Bayle n'avait trouvé personne qui pût lui dire si de Serres l'historien était le même que *Serranus*, le traducteur de Platon; et les notices du P. Lelong et du P. Nicéron sur notre auteur sont si remplies d'erreurs et d'inexactitudes, qu'on peut regarder le travail de Marchand comme entièrement neuf. Nous venons d'en offrir le précis; il reste à faire connaître les ouvrages de Jean de Serres. Indépendamment de la traduction latine des œuvres de Platon, disposées dans un nouvel ordre et enrichies de sommaires et de notes qui en facilitent la lecture (voy. PLATON), on a de lui : 1° *Commen-tarium de statu religionis et reipublicæ in regno*

Galliæ, libri xv. Les trois premières parties, contenant neuf livres, furent imprimées de 1571 à 1573, 2 vol. in-8°; elles reparurent en 1577 avec une quatrième partie, et il en a été publié une cinquième à Leyde en 1580. Cet ouvrage est très-rare et difficile à compléter; il renferme l'histoire des troubles arrivés en France depuis 1557 jusqu'en 1576. On lit, au commencement et à la fin de quelques volumes, la devise de l'auteur : *Etiam veni, Domine Jesu*. Cette histoire est curieuse et intéressante; de Thou s'en est beaucoup servi pour la composition de son grand ouvrage (voy. THOU), ainsi qu'Anquetil, dans l'*Esprit de la Ligue*. Les motifs, les préparations et l'exécution du massacre de la St-Barthélemy, tant à Paris que dans le reste du royaume, y sont décrits avec plus de détails que nulle part ailleurs, et ce livre est indispensable à toute personne qui voudra approfondir cette partie de notre histoire. On l'a confondu avec les *Commentaires de l'estat de la religion et république*, du président de la Place (voy. ce nom), et avec le *Recueil des choses mémorables avenues en France depuis 1547*, in-8°, réimprimé plusieurs fois (1); mais dont l'auteur, quel qu'il soit, n'était pas animé de l'esprit de paix et de tolérance dont les protestants ont fait à de Serres un si grand sujet de reproches. 2° *Psalmorum Davidis aliquot metaphrasis græca, adjecta e regione paraphrasi latina G. Buchanani; — Precationes ejusdem græco-latina quæ ad singulorum Psalmorum argumenta sunt accommodatæ*, Genève, 1576, in-16. Cette traduction grecque des psaumes est très-estimée (voy. Fabricius, *Biblioth. gr.*, t. 7, p. 671-672). 3° *Commentarius in Salomonis Ecclesiasten*, ibid., 1579, in-8°; réimprimé en 1588, même format; traduit en anglais par Jean Staewoord, Londres, 1585, in-8°. 4° *Discours de l'immortalité de l'âme*, Lyon, 1590, in-8°; 5° *Avis par souhait pour la paix de l'Eglise et du royaume*, 3e édition, 1597, in-8°. C'est probablement le même ouvrage que de Serres avait publié sous ce titre : *Vœu pour la prospérité du roi et du royaume*, avec une exhortation pour la paix de l'Eglise, Rouen, 1577, in-8°; 6° *l'Usage de l'immortalité de l'âme pour bien vivre*, Rouen, 1597, in-12; 7° *Inventaire général de l'histoire de France, illustré par la conférence de l'Eglise et de l'Empire*, Paris, 1597, in-16 de 1202 pages. Cet ouvrage, qui, malgré ses défauts, était très-supérieur à tout ce qu'on avait dans le même genre, fut pendant très-longtemps le seul livre élémentaire où l'on pût prendre des

(1) *Recueil des choses mémorables avenues en France sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, depuis l'an 1547*. Cet ouvrage, connu aussi sous le nom d'*Histoire des cinq rois*, fut imprimé pour la première fois en 1596, in-8°; la 2e édition, augmentée, jusqu'au commencement de l'an 1597, est de 1598, in-8° de 794 pages chiffrées; le frontispice n'indique pas le lieu de l'impression. Barbier dit que ce fut Dordrecht, et qu'elle est in-4°; nous la croyons de Genève, aussi bien que la suivante, 1603, in-8°. Barbier attribue cet ouvrage à Jean de Serres, *Dictionnaire des anonymes*, 2e édit., n° 15575; mais il n'en est pas l'auteur.

notions de notre histoire (*voy. l'Eloge d'Olivier de Serres*, par François de Neufchâteau, p. 23). Aussi, malgré la critique sévère qu'en fit Dupleix (*voy. ce nom*), continua-t-il d'avoir un très-grand succès. De Serres s'était arrêté à la fin du règne de Charles VI; mais l'ouvrage fut continué par Jean de Montlyard, ministre protestant, jusqu'en 1606, et depuis par différents écrivains catholiques. La 19^e édition, Paris, 1660, forme deux volumes in-folio. On n'en connaît pas de plus récente, et il est inutile d'entrer dans plus de détails sur un livre entièrement oublié aujourd'hui. 8^o *Apparatus ad fidem catholicam*, Paris, 1597, in-folio; réimprimé dans la même ville en 1607, in-8^o, sous ce titre : *De fide catholica, sire de principis religionis christianæ communi omnium christianorum consensu semper et ubique ratis*. C'est dans cet ouvrage que l'auteur développe son projet de réunion des communions chrétiennes. Outre le *Discours merveilleux de la vie de Catherine de Médicis*, qu'on sait être de Henri Estienne (*voy. ce nom*), différents écrivains attribuent à de Serres la *Vie de l'amiral Coligny* (en latin); mais la Monnoye et l'abbé Mercier de St-Léger la revendiquent pour François Hotman; les *Mémoires de la troisième guerre civile et des derniers troubles de France*, 1571, in-8^o, qu'on trouve à la suite des *Mémoires de l'état de France sous Charles IX*, 1578, 3 vol. in-8^o. Le P. Lelong convient que le seul motif qu'il ait pour regarder de Serres comme l'auteur de ces mémoires, ainsi que de la *Vie de Coligny*, c'est qu'il a vu son nom écrit de la main de Pierre Dupuy sur les exemplaires qu'il a laissés de ces deux ouvrages à la bibliothèque de Paris; mais Prosper Marchand est loin de regarder cette preuve comme suffisante. On renvoie, pour plus de détails, à l'article très-étendu que Marchand a donné à Jean de Serres dans son dictionnaire, article qui dispense de recourir à l'éloge de cet écrivain, par le P. Lelong, inséré dans le tome 3 de la *Bibliothèque historique de France*, et à la notice publiée par Nicéron dans le tome 4 de ses *Mémoires*, complétée et corrigée dans le tome 10, 1^{re} partie, p. 151.

W—s.

SERRES (DOMINIQUE), peintre, naquit à Auch en Gascogne, et s'établit en Angleterre, où son talent lui fit obtenir le titre de peintre de marine du roi. Il fut reçu membre de l'académie royale de Londres, qui, en 1792, le nomma son bibliothécaire. Il s'est acquis la réputation d'un des meilleurs peintres de marine. Il a aussi exécuté quelques paysages avec un succès presque égal. Cet artiste mourut à Londres en 1793, laissant un fils qui a mérité de la réputation dans le même genre de peinture.

Z.

SERRES (MARCEL DE), naturaliste français, né en 1782, à Montpellier, où il mourut, en 1862. Après avoir étudié le droit à Aix et les sciences naturelles dans sa ville natale, il fut nommé substitut au tribunal de première instance de

Montpellier, en 1803. Lorsqu'en 1809 les provinces illyriennes et dalmatiques, détachées de l'Autriche, furent réunies à l'empire français, Marcel de Serres fut chargé de l'organisation judiciaire et administrative de ces provinces. Il les parcourut dans les diverses directions, et publia comme fruit de ses voyages quelques ouvrages, qui, dans leur temps, avaient un grand mérite. De retour en France, en 1814, il devint conseiller à la cour d'appel de Montpellier. Tout en conservant le titre honoraire de cette charge, Marcel de Serres fut, en 1820, nommé professeur de géologie et d'histoire naturelle générale à la faculté des sciences de Montpellier. Il avait, du reste, préludé à cette nomination par la formation de la société des sciences naturelles de la docte cité de l'Hérault. Sans être précisément créateur, il a, pendant une cinquantaine d'années, donné le ton dans le Midi pour la géologie et la paléontologie, sans exclure de ses recherches la zoologie et la cosmologie générales. Le premier, il a soutenu contre le grand Cuvier la contemporanéité des grandes espèces de mammifères, tels que rhinocéros, éléphants, cerfs, etc., avec les premiers hommes de la création, savoir l'existence de l'homme fossile. Aux terrains primaires, secondaires et tertiaires des géologues en renom, il a ajouté, comme sa création, le système *quaternaire*, savoir les diluviums et les alluvions marins et terrestres, y compris la période glaciaire. Il a principalement poussé et contribué à la découverte des riches cavernes à ossements humains du Midi, dont la science moderne tire de si curieuses conclusions. Nous parlerons des autres assertions et idées de Marcel de Serres à propos de chacun de ses ouvrages spéciaux. En voici les titres : 1^o *Sur les yeux composés et sur les yeux lisses des insectes, et sur la manière dont ces deux espèces d'yeux concourent à la vision*, in-8^o, Montpellier, 1813; 2^o *Observations sur les insectes considérés comme ruminants et sur les fonctions du tube intestinal dans cet ordre d'animaux*, Paris, 1813, in-4^o; 3^o *Voyage dans l'empire d'Autriche, de 1809 à 1810, en deux grandes sections*. La première parut sous le titre : *Essai statistique et géographique sur l'empire d'Autriche, avec une carte physique, des coupes de nivellement et divers tableaux comparatifs sur l'étendue et la population de l'Autriche*, Paris, 1814, 4 vol. in-8^o; 4^o *Seconde partie de l'ouvrage précédent sous le titre : Essai sur les arts et les manufactures en Autriche*, Paris, 1814-1815, 3 vol. in-8^o; 5^o *Sur les terrains d'eau douce, ainsi que sur les animaux et les plantes qui vivent alternativement dans les eaux douces et dans les eaux salines* (tirage à part du *Journal de physique de Paris*, 1 vol. in-8^o), 1818, in-4^o; 6^o *Essai pour servir à l'histoire des animaux du midi de la France*, Paris, 1822, in-4^o; 7^o *Voyage dans le Tyrol et une partie de la Bavière*, Paris, 1823, 2 vol. in-8^o; 8^o *Sur les animalcules microscopiques renfermés dans diverses substances*

minérales, Lyon, 1824, in-8° (extrait des *Mémoires de la société d'agriculture*); 9° *Sur les ossements humains découverts dans les crevasses des terrains secondaires, et en particulier sur ceux de la caverne de Durfort*, Paris, 1824, in-8°. La caverne de Durfort, dans les basses Cévennes, entre Nîmes et le Vigan, est un labyrinthe inextricable, dans lequel se perd la rivière de Vidourle, pour ne reparaitre que trois quarts de lieue plus loin. C'est donc sous un double point de vue qu'elle est intéressante. 10° *Sur les lois de la distribution des animaux sur le globe* (extrait des *Mémoires de la société de chimie, physique et histoire naturelle de Montpellier*, vol. 16), Montpellier, 1821, in-4°. Tous les matériaux apportés à la solution de cette question difficile ont de l'importance, et ceux de Marcel de Serres, tout en se présentant sous un côté un peu exclusif, sont toujours intéressants. 11° *Sur la constitution géognostique du département de l'Hérault*, Caen, 1827, in-8° (extrait des *Mémoires de la société linéenne de Normandie*, vol. 4); 12° *Note sur les volcans éteints du midi de la France, dont les éruptions ont été postérieures aux dépôts du second terrain d'eau douce de MM. Cuvier et Brongniart*, Caen, 1827, in-8° (extrait des *Mémoires susdits*, vol. 3.) Ce mémoire sert de complément à un autre, publié déjà en 1808 dans une forme plus générale : *Observations pour servir à l'histoire des volcans éteints du département de l'Hérault*, Montpellier, 1808, in-8°. Les conclusions de ces deux ouvrages, qui ont été l'objet d'un rapport de Cordier à l'Académie des sciences de Paris, sont que, excepté le Jorullo au Mexique, les volcans, éteints ou en activité, se trouvent tous dans la proximité des côtes de la mer, et qu'ils sont les avant-coureurs, symptômes ou derniers vestiges des soulèvements des chaînes de montagnes ou des plateaux. 13° *De l'odorat et des organes qui paraissent en être le siège chez les orthoptères* (insectes, tels que les demoiselles, etc.), Paris, 1825, in-4°; 14° *Géognosie des terrains tertiaires, ou tableau des principaux animaux invertébrés dans le terrain marin tertiaire du midi de la France*, Montpellier et Paris, 1825, in-8°; 15° *Notice sur les puits artésiens*, ibid., 1830, in-8° (Marcel de Serres fait aux Méridionaux l'honneur de leur première découverte, et non aux chartreux de l'Artois); 16° *Sur les cavernes à ossements et les brèches osseuses du midi de la France*, Caen, 1830, in-8°; 17° *Observations sur les rapports qui semblent exister entre les dispositions générales des anciens bassins littoraux et entre la nature des dépôts tertiaires qu'on y observe*, Paris, 1830, in-8°; 18° *Sur les circonstances qui paraissent avoir accompagné le dépôt des terrains tertiaires* (extrait des *Mémoires du musée d'histoire naturelle*), Paris, 1832, in-4°. L'époque tertiaire, telles sont les conclusions de ces divers ouvrages et mémoires, a été l'époque déterminante pour la conformation actuelle du globe. Les chaînes

de montagnes, rivières, bassins, lacs, eaux minérales, placers de métaux précieux se sont formés alors. 19° *Discours sur la méthode suivie actuellement dans l'étude des sciences naturelles*, Montpellier, 1834, in-8° (il se récrie contre la spécialisation infinie des branches); 20° *Les animaux et les végétaux, dont on ne retrouve plus les analogues à la surface de la terre, peuvent-ils être considérés comme les souches des races actuelles?* Toulouse, 1835, in-8° (l'auteur répond négativement); 21° *Discours sur l'avenir physique de la terre*, Montpellier, 1837, in-8° (l'auteur réclame contre cette crainte, que l'approche et le choc d'une comète puissent un jour briser la terre et la diviser en plusieurs astéroïdes); 22° *Essai sur les cavernes à ossements et sur les causes qui les y ont accumulés*, Montpellier; 1^{re} édit., 1836; 3^e édit., 1838. 23° *Des animaux fossiles de la couche supérieure des terrains tertiaires marins des environs de Montpellier*, Lyon, 1838, in-8°; 24° *Notice géologique sur le département de l'Aude*, Bordeaux, 1838, in-8°; 25° *Sur les cavernes à ossements du département de l'Aude*, Montpellier, 1839, in-4°; 26° *Recherches sur les ossements humatiles des cavernes de Lunel-Viel*, dans le département de l'Hérault (avec Dubreuil, professeur d'anatomie à la faculté de médecine de Montpellier, et avec M. Jeanjean, géologue de mérite à St-Hippolyte-du-Fort, département du Gard), ibid., 1839, in-4°. Dans ces divers ouvrages, Serres devine, mais il n'ose pas encore énoncer franchement l'idée de la contemporanéité de l'homme avec les grands mammifères actuels, depuis l'étage supérieur du terrain tertiaire inclusivement. Il s'en tire encore par ce moyen terme d'*humatiles*, qui indique un état plus altéré que les ossements humains naturels, et moins transformé que les os fossiles proprement dits. Nous reviendrons plus loin aux développements ultérieurs de sa théorie. 27° Sous un certain rapport, on peut déclarer son principal ouvrage : *la Cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*, Montpellier; 1^{re} édit., en 1 vol., 1838; 2^e et 3^e édit., en 2 vol., 1841 et 1860, in-8°. L'ouvrage fut tout de suite traduit en allemand (Tubingue, 1839), et prôné comme une conquête de l'orthodoxie et de la science à la fois dans la *Revue trimestrielle catholique* de cette ville. Marcel de Serres fait des efforts inouïs pour constater l'harmonie de Moïse et des géologues modernes; selon lui, Moïse n'a jamais enseigné autre chose que nos savants académiciens. Les six jours de la création sont les six périodes géologiques (primaire, transitoire, secondaire, tertiaire, posttertiaire et quaternaire), car le mot hébraïque *yom*, pris pour *jour*, signifie une période, comme le mot chaldaïque *sarah*, son équivalent, signifie *intervalle de temps, révolution*. Les mots de *matin* et *soir de chaque jour* ne sont que le commencement et la fin de chacune de ces périodes. Mais dans ces six jours n'est pas comprise la créa-

tion elle-même, car *au commencement*, est-il dit, Dieu *créa* le ciel et la terre. Le texte samaritain a même, à la place de créer, le mot *ordonner, arranger*. St-Barnabé, du reste, explique (dans une lettre assez apocryphe, il est vrai,) les six jours dans le sens de six périodes de 1000 ans chacune. Marcel de Serres va plus loin, et déclare que chacune des périodes avait une durée indéfinie, sur laquelle la Bible ne dit rien, comme, d'un autre côté, la première création du globe terrestre et des corps stellaires et planétaires, dans leur état chaotique et gazeux, peut avoir duré des milliers d'années. Tous les termes de la Bible, avant ceux qui ont trait à la création de l'homme, sont des termes très-généraux. La lumière, créée avant le soleil, doit, selon lui, avoir été équivalente à la lumière électrique. Quant à l'antiquité de l'espèce humaine, elle peut, selon Marcel de Serres, être circonscrite dans l'intervalle de 7500 à 8000 ans. Avec l'apparition de l'homme ont cessé les modifications physiques de la terre, de même que les espèces alors vivantes des animaux se sont, depuis, maintenues dans des limites fixes. En tout cas Moïse est, selon de Serres, le plus ancien historien, et son ouvrage, le *Pentateuque*, la source la plus pure sur la création de l'univers et de l'homme. Les Égyptiens, les Chaldéens, les Chinois n'ont fait que copier la Bible, qui, en Chine, était connue de la plus haute antiquité; Abraham s'appelait, en chinois, *Tan*. Selon les calculs les plus larges, les plus antiques princes chinois ne remontent qu'à l'an 3331 avant J.-C., tandis que la date d'Adam doit être fixée à l'an 4963. Comme le déluge de la Bible, celui de Yao, en Chine, remonte à l'an 2500 à 2400 avant J.-C., date qui coïncide avec la tradition du déluge chez les Chaldéens, les Égyptiens, les Grecs (Deucalion), les Péruviens, Mexicains, etc. Le déluge, s'il n'a pas été universel, a au moins atteint tous les pays habités par des hommes : il a eu pour cause, non le premier passage de la comète de Halley, mais l'exhaussement de l'Amérique. L'arc-en-ciel, signe de la fin des pluies, a été regardé par Noé comme signe de son alliance avec Dieu, de même que les Incas des Péruviens l'ont invoqué comme signe de leur naissance divine. Un couple qui jette des pierres derrière lui, pour renouveler l'espèce humaine, se trouve dans les traditions des Grecs, des Mexicains, Gaulois, Brésiliens, etc. De Serres invoque même l'ancêtre des Iroquois, dont le nom, *Messou*, rappellerait le Messie. Quoi qu'il en soit, le dernier déluge n'a rien changé à la surface de la terre, aux animaux et plantes ou aux hommes qui l'ont habitée; les genres, races et espèces se sont conservés : on retrouve, après comme auparavant, l'olivier. Il se peut que quelques animaux inférieurs antédiluviens, tels que la tortue géante, *colossochelys atlas*, aient disparu de la terre. C'est elle, longue de 6 mètres et haute de 3 mètres,

qui, selon les anciens Hindous, supportait l'univers. C'est donc encore une nouvelle preuve de la contemporanéité des premiers hommes avec les grands animaux. Pour ce qui est de l'unité de l'espèce humaine, Serres dit que quelque variées que soient les formes des diverses races humaines, elles n'indiquent pourtant pas des espèces différentes d'un même genre; car, s'il en était ainsi, les espèces, en se croisant, deviendraient stériles. Quelques géologues y ont voulu appliquer la loi du progrès allant du simple, du faible, du laid au compliqué, au fort, au beau, et expliquer ainsi la création successive des races : la race nègre, comme la moins parfaite, aurait été la première créée, et la blanche la dernière; mais notre auteur rejette cette loi du progrès dans son application aux temps historiques. Adam, père des hommes, au contraire, était de race blanche, et la race noire doit son origine à sa dégénérescence tant physique que morale. Si les espèces humaines avaient progressé selon les lois géologiques, elles auraient donné naissance à d'autres espèces, qui, aujourd'hui peut-être, ne ressembleraient plus trop à notre race actuelle. Quant à une langue primitive, qu'auraient parlée tous les hommes au commencement, Marcel de Serres veut également en prouver la nécessité. Il dit aussi qu'en supposant plusieurs langues primitives, et en poursuivant leur division en idiomes, on arriverait à adopter autant de races innombrables qu'il y a aujourd'hui d'idiomes sans analogues. Comme naturaliste, l'auteur admire la Bible jusque dans ses détails d'histoire naturelle; il trouve dans Job l'indication d'une espèce de cheval gigantesque (le Béhémot), qui, depuis, serait devenu très-rare et aurait même disparu. Ce serait une preuve en faveur de la haute antiquité du livre de Job. Pour atténuer la portée de diverses condamnations de l'Église et des papes, Marcel de Serres soutient que la décision de 1616, relativement au système de Copernic, n'a jamais joué le rôle de dogme dans l'Église; et si, en 1623, Galilée a été condamné, cette condamnation porte moins sur son système lui-même, que sur son refus de vouloir essayer de le concilier avec les données de la Bible. Les explications de Marcel de Serres ont été très-bien accueillies par le clergé catholique de l'Allemagne, qui se les est appropriées. On peut ajouter comme complément : 28° *les Connaissances consignées dans la Bible mises en rapport avec les découvertes modernes*, Bordeaux, 1844, in-8°. Marcel de Serres a ensuite écrit : 29° *De l'état des masses minérales au moment de leur soulèvement*, Marseille, 1840, in-8°; 30° *Note géologique sur la Provence*, Bordeaux, 1843, in-8°; 31° *De la création de la terre et des corps célestes. Examen de la question : l'œuvre de la création est-elle aussi complète pour l'univers qu'elle paraît l'être pour la terre?* Paris, 1843, in-8°; 32° *Discours sur cette question : Les variations du plan de l'écliptique*

peuvent-elles servir à expliquer les faits qui se sont succédé à la surface du globe dans les temps géologiques? Montpellier, 1844, in-8°. Ces deux derniers ouvrages, qui s'occupent de vastes questions cosmologiques, ont pour conclusion, que d'un côté les modifications de la terre n'ont pas eu et n'auront pas pour cause des mouvements et modifications du système solaire et sidéral en général, mais que, quant à ce dernier, de nouveaux phénomènes, qui en agrandissent le cercle, peuvent se produire. 33° *Sur les grandes huîtres fossiles des terrains tertiaires des bords de la Méditerranée*, Paris et Montpellier, 1843. (C'est encore une question controversée, car ces huîtres diffèrent de nos huîtres actuelles seulement par la grandeur.) 34° *Des causes des migrations des divers animaux, et particulièrement des oiseaux, papillons et poissons*, Paris, 1845, in-8°. Ce curieux ouvrage, couronné par la société des sciences de Harlem, contient beaucoup de nouveaux détails curieux, mais manque de système : on voudrait aussi apprendre, mais en vain, si nos oiseaux de passage font une nouvelle couvée en Afrique ou non, question importante pour pouvoir fixer la véritable patrie de chacun d'eux. 35° *Nouveau manuel complet de paléontologie, ou lois de l'organisation des êtres vivants, comparées à celles qu'ont suivies les espèces fossiles et humatiles dans leur apparition successive*, Paris, 1846, 2 vol. in-18, avec un atlas in-8°; 36° *Lettres adressées à M. Geoffroy St-Hilaire sur les races distinctes que paraissent présenter certaines espèces considérées jusqu'à présent comme fossiles*, Paris, 1847, in-8°. Marcel de Serres est en opposition avec d'Orbigny et St-Hilaire, qui n'adoptent pas une différence aussi tranchée entre les espèces vivantes et les espèces éteintes, que le faisait le savant de Montpellier. 37° *De la contemporanéité de l'homme et des grands mammifères ruminants, dans les dernières époques de la création*, Paris et Montpellier, 1848. Le résultat final des recherches dans les cavernes du Midi est que, sans trop changer la surface de la terre, les dernières révolutions de l'époque quaternaire ont enfoui et fossilisé une partie des hommes, ainsi que les mammoths, rhinocéros et cerfs gigantesques de la première création. R—L—N.

SERRIE (F.-JOSEPH DE LA), littérateur, né au château de la Serrie (Vendée), près Luçon, en 1770, fit ses études à la Rochelle, au collège de l'Oratoire. Dès son enfance, et quoique sa santé fût délicate, il se livra à des études longues et variées. Pendant deux ans, il étudia la peinture sous le célèbre Vincent. Dans les tourmentes de la révolution, il resta paisible à Paris, cultivant les arts et les lettres. Exempt d'ambition, il n'accepta aucune place des grands qui l'aimaient et le protégeaient. Aubert-Dubayet, entre autres, l'avait mis au nombre des secrétaires qu'il devait emmener dans son ambassade à Constantinople. Ce voyage convenait à ses goûts, à ses études

sur le beau pays de la Grèce; mais les médecins l'en dissuadèrent, à cause de la faiblesse de sa santé. La Serrie est bien peint dans ses ouvrages, où l'on remarque un sentiment aimable, de la grâce et surtout de la bonté. Il a orné ses productions littéraires de beaucoup de petits sujets in-18 (plus de 120), dessinés et gravés de sa main. Ses compatriotes l'ont nommé le Florian de la Vendée. La Serrie est mort dans sa terre de la Serrie, le 6 février 1819. Il avait épousé, en 1791, mademoiselle de Villas. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Ode à l'humanité, ou Pièces de vers à l'ordre du jour*, avec 2 gravures, 1794; 2° *Essai sur la littérature*, avec 5 gravures, 1795; 3° *Essai sur la philosophie*, avec 5 gravures, 1796; 4° *Jephthé*, avec 4 gravures, 1799; 5° *Eulalie de Rochester*, nouvelle vendéenne, avec 2 gravures, 1800; 6° *les Arts et l'Amitié, ou Voyage sentimental du jeune comte de Lusignan*, avec 4 gravures, 1800; 7° *Lettres à Eugénie sur la peinture et la sculpture des anciens*, avec 4 gravures, 1801; 8° *Hommage à mon ami*, avec 4 gravures, 1802; 9° *Lettres familières et sentimentales*, avec 6 gravures, 1803; 10° *De la consolation, ou Entretiens de Gustave et d'Adolphe*, avec 4 gravures, 1803; 11° *Marius et Sylla, ou les Malheurs de Rome*, avec 6 gravures, 1804; 12° *Lettres consolantes à un jeune solitaire du mont St-Bernard*, avec 10 gravures, 1806; 13° *Odes*, avec 12 gravures, 1806; 14° *Marie Stuart, reine d'Ecosse*, avec 10 gravures, 1809; 15° *Simple historique, ou le Passage*, avec 5 gravures, 1810; 16° *Tablettes pittoresques d'un amateur*, avec 8 gravures, 1812; 17° *Ode sur les plus célèbres voyageurs, etc., ou Suite à mes œuvres*, avec 8 gravures, 1814; 18° *Elégies, ou Petits dithyrambes*, avec 5 gravures, 1816; 19° *Cécile et Valérius, ou les Catacombes de Rome*, avec 4 gravures, 1816; 20° *les Trois petites nouvelles, précédées d'une épître à un jeune médecin*, avec 2 gravures, 1817; 21° *les Sources du Nil, ou l'Abyssinie*, avec l'épître mêlée de vers, adressée à miss Wilhelmine Fox, avec 4 gravures, 1817; 22° *Campagne de 1816, ou Petite correspondance mêlée de vers*, avec 4 gravures, 1818; 23° *Pierre l'Ermite*, avec 2 gravures, 1818. On attribue encore à la Serrie quelques ouvrages dont la date n'est pas connue, entre autres *Andorine et Isidore, ou l'Amour conjugal*; — *Zénobie, reine de Palmyre*, en six chants; — *les Bardes vendéens*, etc. Au reste, tous les écrits de cet auteur, destinés seulement à ses amis, étaient tirés à un petit nombre d'exemplaires, et n'ont pas été livrés au commerce. M—Dj.

SERRISTORI (Louis, comte de), ministre d'Etat et littérateur toscan, né le 17 novembre 1793, à Florence, où il mourut le 31 janvier 1858. Pendant l'époque de l'occupation étrangère de la Toscane, il entra dans le service de l'armée russe, où il arriva au grade de colonel et où il fut reçu dans le sein de l'académie des sciences

de St-Petersbourg. En 1833, il rentra dans sa patrie, où il obtint le grade de général de brigade et, en 1842, celui de général de division. En 1847, il fut nommé ministre de la guerre et des affaires étrangères. La révolution de 1848 lui fit perdre ces deux postes. En 1850, il rentra avec Léopold II et reprit le ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1854, après avoir réorganisé la petite armée toscane. Serristori a été un des officiers les plus instruits et un de ceux qui les premiers ont appelé l'attention des contemporains sur les machines à vapeur. Voici le titre de ses écrits : 1° *Saggio sopra le macchine a vapore*, 1816; 2° *Saggio sulla navigazione a vapore nella Gran Bretagna*, 1817; 3° *Notes sur les provinces russes au delà du Caucase*, 1829; 4° *Memorie sulle colonie degli Italiani nel mare Nero*, 1832; 5° *Notes statistiques sur le littoral de la mer Noire*, 1832; 6° *Saggio statistico sulla Italia*, Florence, 1833; 7° *Livorno e i suoi traffici*, ibid., 1839; 8° *Sulle scuole elementari*, ibid., 1847; 9° *Considerazione sulla milizia toscana*, ibid., 1848; 10° *Relazioni della Spagna*, ibid., 1854; 11° *Illustrazione di una carta del mare Nero del 1351*, ibid., 1856. D'autres mémoires de lui se trouvent dans diverses revues et journaux italiens. Quelques-uns de ses travaux ont été traduits en allemand.

R—L—N.

SERRONI (HYACINTHE), prélat français d'origine italienne, né à Rome le 30 août 1617, fut pourvu de bonne heure, par le pape Urbain VIII, de l'abbaye St-Nicolas, dans cette capitale. Il prit l'habit religieux dans l'ordre de St-Dominique, et fut reçu docteur après son cours de théologie, en 1644. Le P. Michel Mazarin, maître du sacré palais et frère du cardinal de ce nom, le choisit pour l'aider dans les fonctions de sa charge. Devenu ensuite cardinal lui-même et ayant été nommé à l'archevêché d'Aix, il amena le P. Serroni en France. Ce religieux se fit connaître par ses talents et fut nommé, en 1646, à l'évêché d'Orange. Le premier ministre le fit intendant de la marine, puis intendant de l'armée de Catalogne et commissaire pour le règlement des limites. Aux conférences de St-Jean de Luz, Serroni se montra négociateur habile. Transféré à l'évêché de Mende, en 1661, il devint premier archevêque d'Albi, en 1676. Ce fut lui qui prononça l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, devant l'assemblée du clergé, le 13 mars 1666; il était premier aumônier de cette princesse. La ville de Mende lui dut un collège; et il commença le séminaire d'Albi. L'abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne, dont il avait été pourvu en 1672, éprouva aussi les effets de sa libéralité. Le 5 mars 1682, il posa la première pierre de l'église des dominicains de la rue du Bac à Paris, aujourd'hui la paroisse de St-Thomas d'Aquin. Il mourut à Paris le 17 janvier 1687, et fut enterré sans pompe dans cette église, comme il l'avait demandé. On a de lui des *Entretiens affectifs de*

l'âme avec Dieu sur les psaumes de David, Paris, 1689, 3 vol.; des *Exercices spirituels* et des *Méditations sur les sept psaumes de la pénitence*, 1686. On trouve une notice sur lui dans le *Mercurie galant* de Donneau de Visé, janvier 1687. Ce prélat avait paru avec honneur à différentes assemblées du clergé et aux états de Languedoc.

P—C—T.

SERRURIER. Voyez SERURIER.

SERRY (JACQUES-HYACINTHE), théologien, né à Toulon, fils d'un médecin de la marine, entra jeune dans l'ordre de St-Dominique, fit sa licence à Paris, et fut envoyé à Rome, où il devint théologien du cardinal Altieri et consultant de l'index. En 1697, il fut nommé professeur de théologie dans l'université de Padoue; et il mourut dans cette ville, le 12 mars 1738, dans sa 79^e année. Serry était thomiste fort zélé, et publia une histoire des congrégations *De auxiliis*, où il laissait tout l'avantage aux thomistes sur leurs adversaires. Cette histoire, qui parut en latin, à Louvain, en 1700, sous le nom d'Augustin le Blanc, et dont le P. Quesnel fut l'éditeur, donna lieu à des écrits du P. Germon, jésuite, et d'un syndic de l'université de Trèves, et à une autre histoire de ces congrégations, par le P. Meyer, jésuite, Anvers, 1705. Serry se défendit par deux écrits contre Germon, et publia, en 1709, une nouvelle édition de son histoire, fort augmentée. Lorsque la *Véritable Tradition de l'Eglise sur la prédestination et la grâce*, attribuée au docteur Launoy, parut en 1702, Serry entreprit de la réfuter et de venger St-Augustin, qu'il croyait calomnié; il y eut quelques lettres écrites à ce sujet entre le P. Daniel et lui. Un traité théologique du même P. Daniel, *Sur l'efficacité de la grâce*, en 1706, attira une réponse de Serry sous le titre de *Scola thomistica vindicata*. On lui a attribué des lettres écrites des Champs-Élysées sur les enfants morts sans baptême, et les *Vrais Sentiments des jésuites sur le péché philosophique*. On a encore de lui un écrit italien sur les rites chinois, quelques écrits sur des contestations entre les missionnaires dans l'île de Scio; une *Dissertation sur la profession de St-Thomas d'Aquin au mont Cassin*, fable réfutée par le P. Tournon; et une *Défense d'Ambroise Catharin sur l'intention nécessaire pour l'administration des sacrements*. Enfin, Serry est encore auteur des *Exercitationes historicae, criticae, polemicae de Christo, ejusque virgine matre*, Venise, 1719; d'un *Traité pour concilier St-Augustin avec St-Thomas*; de deux *Dissertations sur l'infailibilité du pape*. Les jansénistes ont reproché à Serry d'avoir abandonné, dans cet écrit, les doctrines qu'il avait soutenues autrefois. Ils ont été plus contents de sa *Theologia supplex*, in-12, 1736, qui a été traduite en français en 1756, et qui avait pour objet de demander des explications de la bulle *Unigenitus*. Cependant la traduction n'est pas très-fidèle; et comme Serry était soumis à la bulle, l'auteur des *Nou-*

velles ecclésiastiques, 1756, p. 115, dit que son livre est ennuyeux et que ses explications pèchent contre la sincérité.

P—C—T.

SERTORIUS (QUINTUS), général romain, sorti de la classe plébéienne, naquit à Norcia, ville du pays des Sabins, environ 121 ans avant notre ère. Après de remarquables études, il parut au barreau et plaida avec succès. Il alla ensuite à Rome, où son éloquence fut fort goûtée; mais il abandonna tout à coup ces exercices paisibles pour entrer dans la carrière des armes. Ce fut dans les Gaules et durant la guerre des Cimbres qu'il fit ses premières campagnes. A la bataille où Cépion fut vaincu par ces barbares, il eut un cheval tué sous lui, et quoique blessé, il traversa tout armé le Rhône à la nage. Cette guerre terminée, il passa comme tribun militaire en Espagne, où il jeta les premiers fondements de cette haute réputation qu'il eut dans la suite chez les peuples de ce pays. Nommé questeur de la Gaule cisalpine, il en remplit les fonctions durant la guerre marsique ou sociale, et malgré l'importance de ses travaux administratifs, prit part à tous les combats qui furent livrés. Dans une affaire où il s'était conduit avec une rare intrépidité, il eut le malheur de perdre un œil. A son retour à Rome, le peuple lui rendit une justice bien flatteuse, en l'accueillant par de nombreux applaudissements la première fois qu'il se montra au théâtre : jusqu'alors cet honneur n'avait été accordé qu'aux généraux illustrés par de grandes victoires. La faveur du peuple ne put cependant le porter au tribunat. Son élection fut traversée par Sylla, qui jugeait sans doute dangereuse pour lui l'élévation d'un homme tel que Sertorius, dont l'attachement pour Marius était connu. Humilié de cette exclusion, Sertorius jura une haine implacable à celui qui en était l'auteur, et cette haine devint à la fois la source de sa gloire et de ses malheurs. Dès le commencement de la guerre civile, il se rangea sous les drapeaux de Marius et contribua puissamment aux succès dont la prise de Rome fut le résultat (97 avant J.-C.). Parmi les chefs de l'armée, Sertorius seul ne sacrifia personne à ses ressentiments. Etranger aux continuelles proscriptions de Marius, de Sylla et de leurs adhérents, il leur reprochait leurs fureurs sans aucun ménagement. Son horreur pour les désordres que commettaient les troupes était si grande qu'il fit passer au fil de l'épée plus de 4,000 esclaves, qui avaient égorgé leurs anciens maîtres, après s'être portés sous leurs yeux aux derniers outrages envers leurs femmes et leurs filles (an 83 avant J.-C.). La mort de Marius, le retour de Sylla, vainqueur de Mithridate, et l'incapacité des généraux du parti expirant, ne laissant à Sertorius aucun espoir de sauver la liberté de Rome, il résolut de passer en Espagne et de s'y assurer un asile pour lui et ses amis; mais il ne put y pénétrer qu'à travers mille difficultés. Les défilés des Pyrénées étaient

gardés par les montagnards; il fallait les en débarrasser ou obtenir d'eux, à prix d'argent, la liberté du passage. Il prit ce dernier parti, disant qu'il achetait le temps, si précieux pour quiconque vise à de grandes choses. Cette circonspection fut peut-être la cause de son salut. Sa valeur et ses talents étaient connus des Espagnols; il voulut leur faire aimer son autorité. Pour y parvenir, il tint à leur égard une conduite tout opposée à celle des derniers préteurs, dont les exactions et les injustices avaient fait détester le nom romain. Ses manières affables, qui contrastaient avec l'orgueil et la dureté de ses prédécesseurs, lui gagnèrent l'affection des peuples. Il diminua les impôts dont ils étaient accablés, et, pour les exempter de loger ses soldats, il les cantonna dans des casernes, hors des villes. La nouvelle de la défaite de Carbon et du jeune Marius fut pour lui l'annonce d'une attaque prochaine; en conséquence, il avait fait occuper le passage des Pyrénées par un corps de 6,000 hommes; mais Julius Salinator, qui le commandait, ayant été assassiné, ses soldats abandonnèrent leur poste, et C. Annus, l'un des lieutenants de Sylla, pénétra en Espagne. Sertorius, qui ne pouvait lui résister, se retira à Carthage-la-Neuve avec 3,000 hommes; il s'embarqua ensuite et gagna la haute mer. Errant depuis ce moment sur les côtes d'Espagne et d'Afrique, il tenta plusieurs fois d'y descendre, mais toujours sans succès. Quelques pirates ciliciens s'étant réunis à lui, il cingla vers l'île de Pytyusa, où il fit prisonnière la garnison qu'Annus y avait envoyée. De là il passa le détroit de Gibraltar et débarqua près de l'embouchure du Bétis. On dit que, fatigué des inconstances du sort, il voulut aller cacher dans les îles Fortunées les restes d'une vie qu'il n'espérait plus achever au sein du pays qui l'avait vu naître; mais cet exil, qui s'accordait avec la simplicité naturelle de ses mœurs, ne fut point du goût de ses soldats. La crainte d'en être abandonné le fit renoncer non sans peine à la certitude d'une existence paisible, pour s'exposer encore aux caprices de la fortune. Trop faible pour se soutenir par lui-même, il alla en Afrique secourir les Marusiens, alors en guerre avec Ascalius, leur roi, qu'ils avaient chassé du trône. Il vainquit ce prince dans une grande bataille et conquit une vaste étendue de pays, qu'il remit généreusement à ses alliés. Ceux-ci, pour payer ses services, lui fournirent les moyens de faire subsister ses soldats pendant quelque temps; mais l'avenir ne se présentait à lui que sous un aspect effrayant. Tandis qu'il était en proie à l'inquiétude que lui donnait sa situation précaire, il reçut une ambassade des Lusitaniens, chargée de le supplier, au nom de ces peuples, de venir se mettre à leur tête. Il saisit avec empressement cette occasion de sortir d'embaras, partit en toute hâte et alla débarquer en Lusitanie avec 2,600 Ro-

moins seulement et 700 Africains. Ce faible corps, éprouvé par tant de revers, fut le noyau de l'armée qu'il organisa pour remplir à la fois les vues des Lusitaniens et les siennes. Ses forces ne s'accrurent pas d'abord au delà de 4,000 hommes de pied armés à la légère et de 700 cavaliers que lui fournit le pays. C'est avec cette petite armée et avec vingt villes au plus qui reconnaissaient son autorité qu'il osa tenir tête à quatre généraux romains, sous les ordres desquels étaient 120,000 hommes de pied et 6,000 hommes de cavalerie, 2,000 tireurs d'arc et frondeurs et un nombre infini de villes, où ces troupes pouvaient trouver des vivres et une retraite. En peu d'années, il battit successivement tous ces généraux et fit la conquête de la plus grande partie de l'Espagne. Fidius, gouverneur de la Bétique, éprouva le premier la force de ses armes. Sertorius tailla ensuite en pièces l'armée de Toranius. Métellus Pius, que l'on regardait avec raison comme l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, marcha contre lui, dans l'espérance de réparer la défaite des généraux qui l'avaient précédé; mais il s'aperçut bientôt qu'il avait affaire à un ennemi qui l'égalait au moins en talents militaires et qui le surpassait en activité. Sertorius le harcelait sans cesse, l'attaquait dans ses marches, enlevait ses convois, se dérobaît à sa poursuite, quand il ne se sentait pas assez fort pour l'attendre de pied ferme, puis reparaissait tout à coup au moment où on le croyait en fuite. Dès que Métellus menaçait une ville, lui-même était cerné dans son camp et réduit à quitter les opérations du siège pour songer à sa propre défense. C'est ce qui lui arriva à Laccobrige. A peine s'était-il montré sous les murs de cette ville que Sertorius, volant sur ses traces, jette du renfort dans la place, bat Acquinus, l'un de ses lieutenants, et force le général lui-même à lever le siège. Métellus, se sentant trop faible, appelle à son secours L. Lollius, qui commandait dans la Gaule narbonnaise. Celui-ci accourt avec trois légions; mais Sertorius marche à sa rencontre, le défait et l'oblige à se sauver presque seul à Illicerda. La Gaule narbonnaise restait ouverte au vainqueur : il la parcourut jusqu'au pied des Alpes. Tant de succès avaient rendu Sertorius l'objet de l'admiration des Espagnols. Quoiqu'il fût sans cesse sous les armes, il trouvait le moyen de s'occuper aussi du gouvernement de la république qu'il voulait établir. Sachant combien le merveilleux a d'empire sur les esprits faibles ou ignorants, il voulut s'en servir pour gouverner les peuples avec plus de facilité. Il leur fit croire qu'une biche blanche, qu'il avait rendue familière au point de le suivre au milieu des armées, était un intermédiaire par lequel les dieux lui transmettaient d'importants avis. En accréditant cette opinion, il les rendit plus dociles, et ses moindres volontés furent respectées par eux comme

des ordres émanés de la divinité. Il tira de cette obéissance aveugle les plus grands avantages, et les Espagnols devinrent entre ses mains une nation nouvelle. Par une politique adroite, il voulut se charger de l'éducation des enfants. Son but manifeste était de naturaliser en Espagne les lettres, les sciences et les arts des Grecs et des Romains; mais son intention secrète était d'assurer le maintien de son autorité, en gardant près de lui les fils des plus considérables d'entre les Espagnols. Beaucoup de Romains de tous rangs, fatigués de la tyrannie de Sylla, avaient quitté Rome pour aller jouir auprès de Sertorius de cette liberté qu'ils ne trouvaient plus dans leur patrie. Ils partagèrent bientôt l'admiration et le dévouement des Espagnols pour lui, excepté toutefois quelques hommes ambitieux et jaloux de sa gloire. Parmi ces derniers était Perpenna, qui, échappé de la défaite du parti de Marius, s'était retiré en Espagne avec 53 cohortes romaines, dans le dessein d'y faire la guerre pour son compte. Mais ses soldats s'élevèrent contre ce projet et le forcèrent par leurs clameurs à se réunir à Sertorius, qui fit de lui son premier lieutenant. Plein du souvenir de sa patrie, Sertorius s'occupa d'en retracer l'image autour de lui. Il forma une république sur le plan de la république romaine, et bientôt une nouvelle Rome s'éleva dans Osca. Il y créa un sénat, qu'il composa de sénateurs pros crits ou exilés et qui devinrent ses questeurs et ses lieutenants. Les Espagnols n'avaient aucun commandement. Leurs forces n'étaient pour lui que des moyens de reconquérir la liberté de Rome, où il conservait toujours le désir de retourner. Ce désir était si vif qu'au milieu de ses plus grands succès, il offrit souvent aux généraux romains de mettre bas les armes pourvu qu'on lui accordât la permission de vivre en simple particulier au sein de sa famille. Sertorius était au plus haut degré de puissance (77 avant J.-C.), lorsqu'on envoya contre lui Cn. Pompée, qui avait égalé les plus fameux capitaines et mérité de Sylla même le surnom de Grand. La réputation de ce général ébranla d'abord la fidélité de la nation espagnole. On attendait de lui des victoires et des conquêtes; mais le peu de succès de ses premières tentatives fit évanouir en un instant la terreur que son nom avait inspirée. Sertorius assiégeait Laurone; Pompée se vanta hautement de sauver cette ville. Sa présomption l'entraîna dans de fausses manœuvres, et Sertorius, qui l'observait, reconnaissant en lui un antagoniste plus heureux que prudent, dit qu'il apprendrait à l'élève de Sylla qu'un général doit regarder plutôt derrière que devant lui. L'oracle de l'expérience ne tarda point à s'accomplir. Pompée s'avança inconsidérément : Sertorius l'assiégea dans son camp, et, sans engager d'affaire générale, l'obligea de se retirer, laissant 10,000 morts sous les murs de Laurone, dont la prise termina glorieusement pour Serto-

rius une campagne qui avait éveillé tant d'inquiétudes. L'année suivante, son questeur Hertuleius fut opposé à Métellus dans la Bétique et lui-même marcha contre Pompée, qu'il joignit à Sucrone. Là se livra une bataille que la nuit fit cesser et dont le succès demeura indécis. Cependant on remarqua que le général espagnol avait fait pencher la victoire partout où il avait combattu ; mais qu'étant passé souvent d'une aile à l'autre, ses lieutenants avaient mal conservé l'avantage décidé par sa présence. Sertorius se préparait à recommencer le lendemain, lorsqu'il apprit que Métellus, vainqueur d'Hertuléius, arrivait au secours de Pompée. La partie n'était plus égale : il se retira, disant avec cette sorte de mépris qu'il eut toujours pour ses adversaires et surtout pour Pompée : « Si cette vieille femme « n'était survenue, j'aurais renvoyé ce petit garçon à Rome, après l'avoir châtié comme il le « mérite. » Sa biche s'était égarée dans le tumulte du dernier combat ; mais heureusement elle lui fut ramenée par des soldats dont il acheta la discrétion. Il feignit un jour d'avoir été averti par un songe du retour de cet animal favori, et la biche, lâchée à propos, vint caresser son maître au milieu de toute l'armée. Ce prétendu prodige confirma tout le monde dans l'opinion qu'il était un être surnaturel et chéri des dieux. Quelque temps après, les plaines de Ségontia furent le théâtre d'une bataille sanglante entre les généraux romains et Sertorius. Celui-ci, opposé à Pompée, le mit en déroute ; mais Métellus ayant fait plier Perpenna à l'autre aile, Sertorius vola au secours de son lieutenant, repoussa Métellus avec vigueur et le blessa de sa propre main. Les soldats romains, animés par l'aspect du danger où se trouvait leur général, redoublèrent d'efforts, et Sertorius vit la victoire lui échapper au moment où il la croyait assurée. Métellus, à peine sauvé d'une défaite, s'attribua néanmoins l'honneur du succès ; mais Sertorius lui prouva qu'il ne lui avait cédé que le champ de bataille ; car il reparut bientôt après et fatigua de nouveau les deux généraux de ses attaques multipliées. Enfin Pompée, ayant échoué devant Pallentia et perdu 3,000 hommes auprès de Calaguris, prit son quartier d'hiver dans l'Espagne citérieure, tandis que Métellus se retira dans les Gaules. L'armée romaine était dans un dénuement et dans un état de langueur tels que Pompée, sentant qu'il ne pourrait tenir la campagne au retour du printemps, adressa au sénat une lettre dans laquelle on remarquait ce passage : « J'ai tout épuisé, mon bien et mon crédit. Vous « êtes mon unique ressource : si vous m'abandonnez, rappelez-vous ce que je vous prédis : « malgré moi, malgré tout ce que je pourrai « faire, mon armée et, sur ses pas, celle de Sertorius passeront en Italie. » Quant à Métellus, ne pouvant vaincre Sertorius, il mit sa tête à prix. L'inquiétude que causa dans Rome l'aveu

de Pompée fut encore augmentée par la nouvelle qu'on y reçut d'une alliance conclue entre Sertorius et Mithridate-Eupator, roi de Pont. Ce prince, vaincu par Fimbria et ensuite par Sylla, voulut s'appuyer de l'alliance de Sertorius, dont la réputation était parvenue jusqu'à lui. Il envoya donc des ambassadeurs pour lui offrir, avec son amitié, de l'argent et des vaisseaux, à condition que celui-ci, de son côté, lui assurerait la possession de l'Asie, cédée aux Romains par le dernier traité. Sertorius reçut cette ambassade devant son sénat assemblé et avec toute la dignité d'un souverain. La proposition de Mithridate parut avantageuse à tous les sénateurs : Sertorius seul en fut révolté. Il consentait volontiers à céder la Cappadoce et la Bithynie, autrefois provinces intégrantes du royaume de Pont ; mais il se refusait à donner ce qui appartenait à la république au double titre de la victoire et des traités. Le traité fut conclu aux conditions dictées par Sertorius : il envoya un de ses lieutenants à Mithridate, avec des troupes, et reçut de ce prince trois mille talents et 40 galères. L'union de deux ennemis si redoutables faisait trembler Rome ; mais sa fortune et la trahison la délivrèrent tout à coup des craintes qu'elle avait conçues. Depuis quelque temps, les sénateurs du parti de Sertorius, las d'une guerre dont ils ne voyaient pas le terme et jaloux de la gloire et de l'autorité d'un homme au-dessous d'eux par sa naissance, cherchaient à le perdre pour se mettre à sa place. Comme chacun d'eux avait le commandement d'une ville ou d'une province, ils s'étudièrent à traiter les habitants avec dureté et à les accabler de vexations et d'injustices, rejetant sur Sertorius tout l'odieux de leur conduite. Les peuples marquèrent leur mécontentement par des plaintes et des murmures ; du mécontentement ils passèrent à l'insubordination et enfin à la révolte. Sertorius, à qui l'on cachait la véritable cause de ces mouvements, ne vit dans cette disposition des esprits qu'un caprice inexorable. Il sévit alors contre les ingrats qui avaient oublié ses bienfaits. Cette sévérité, jointe aux manœuvres de ses ennemis, exaspéra encore davantage le peuple. Sertorius, affaibli par les années, aigri par le malheur, devint ombrageux et cruel. Il exerça des vengeances sanglantes et ternit sa gloire par le massacre de plusieurs des jeunes Lusitaniens dont l'éducation lui avait été confiée. Une telle cruauté acheva de lui aliéner le cœur des Espagnols, et ceux qui avaient miné sa puissance conspirèrent contre sa vie. Les conjurés, dirigés par Perpenna, l'attirèrent à un banquet sous prétexte de célébrer une victoire dont ils avaient supposé la nouvelle, et l'assassinèrent l'an de Rome 679, 73 ans avant J.-C. et la huitième année de son commandement. Avec lui tomba sans retour cette république dont il était le fondateur et l'appui. Les Espagnols, commandés par des chefs inhabiles, ne défendirent pas longtemps

leur liberté. Osca, Termes, Valence, Auxime et Calaguris, soumises par Pompée et Métellus, entraînèrent la réduction de toute l'Espagne. Les conjurés reçurent la récompense que méritait leur crime : les uns allèrent périr misérablement en Afrique, et les autres, avec Perpenna, furent mis à mort par l'ordre de Pompée. Ainsi, Sertorius fut vengé par le plus grand de ses ennemis. Quelques historiens l'ont accusé de s'être livré sur la fin de ses jours à la plus honteuse débauche; mais les regrets des Espagnols désabusés, les larmes qu'ils versèrent longtemps sur sa cendre et le soin que prirent les Romains de revendiquer sa gloire sont une réponse sans réplique à ces imputations. Les malheurs et la mort de Sertorius ont fourni à Corneille le sujet d'une tragédie.

L—T—A.

SÉRULLAS (GEORGES-SIMON), chirurgien français, naquit le 2 novembre 1774 à Poncin (Ain). Un homme de génie, Bichat, né dans la même ville, partagea les jeux et les premières études de son enfance et fut son condisciple au collège de Nantua. Bichat, jeune encore et riche de gloire, mourut avant que son compatriote eût acquis le moindre renom. Le père de Sérullas était notaire; il destinait son fils à la même profession, et l'enfant fit ses études dans cette direction. Son esprit le portait cependant vers les sciences naturelles, lorsque les événements vinrent tout à coup changer sa destinée. La guerre ayant éclaté, il s'enrôla comme simple soldat, à l'âge de dix-sept ans; mais on le vit bientôt renoncer au métier des armes et quitter sa brigade pour suivre des leçons de pharmacie à Bonrg, sous le docteur Buget; il partit en 1793, comme pharmacien militaire. Sa première campagne eut lieu vers les Alpes: son zèle, son intelligence remarquable le firent distinguer de ses chefs, et surtout du pharmacien Laubert dont les annales françaises ont gardé le souvenir. Cet homme, qui le premier devina les talents de Sérullas, avait été professeur de physique à Naples. Forcé de sortir de cette ville à cause de ses opinions politiques, il s'était réfugié dans l'armée française et avait été attaché à un régiment en qualité de pharmacien-major. Laubert apprit à Sérullas la botanique, la physique et la chimie; après l'avoir doté de ces précieuses connaissances, il fut obligé de quitter son élève: la guerre les sépara. Après le départ de son protecteur, Sérullas, à peine âgé de dix-neuf ans, fut nommé pharmacien-major; cette nouvelle position ne fit qu'augmenter son penchant pour l'étude, et ne pouvant encore réaliser ses projets scientifiques, il cherchait une compensation dans la culture des beaux-arts. Fixé momentanément en Italie, il se livrait aux émotions de la musique. Un compositeur illustre se lia alors d'amitié avec lui. Les événements militaires et les continus changements de garnison de Sérullas les eurent bientôt séparés. Mais la fortune leur réservait une compensation; ils devaient se retrou-

ver plus tard confrères à l'Institut. Sérullas avait passé deux années en Italie, et il était en garnison à Alexandrie lorsqu'une maladie terrible le mit aux portes du tombeau. L'air méphitique des hôpitaux lui fit contracter le typhus; l'épreuve fut longue, douloureuse. Pendant ses heures de souffrance le malade avait reçu les soins les plus affectueux d'une veuve italienne dans la maison de laquelle il était logé; cette tendre sollicitude l'avait touché, et en revenant à la vie, il se prit à aimer cette femme qui lui faisait si douces les premières émotions de la convalescence. La jeune aidee par l'amour rendit Sérullas à ses travaux et à sa future épouse. C'est ainsi que Sérullas, à peine âgé de vingt et un ans, épousa une veuve qui en avait trente-six et dont la laideur était incontestable. Cette femme, peu douce de sa nature et inégale de caractère, *troubla souvent son repos*, dit un biographe (1), *sans qu'il lui retirât sa tendresse*. Il y a plus; il la regretta profondément lorsqu'elle mourut en 1826 et fut longtemps inconsolable. Lorsque Napoléon, pour ruiner le commerce anglais, décréta le blocus continental, par suite duquel les denrées coloniales et particulièrement le sucre ne devaient plus avoir de débouchés en Europe, l'illustre Parmentier proposa au ministre de la guerre de remplacer le sucre par le sirop de raisin, et Sérullas fut chargé d'en préparer des quantités énormes qui suffirent pendant plusieurs années à la consommation des hôpitaux d'Italie. Le ministre de la guerre témoigna par une lettre flatteuse au pharmacien-major toute sa satisfaction. Une circonstance plus éclatante encore fournit à celui-ci l'occasion d'obtenir de nouveaux encouragements. On avait donné pour sujet de concours le moyen d'extraire la matière sucrée contenue dans les végétaux indigènes. Sérullas présenta deux mémoires. L'un fut couronné en 1810 par la société d'agriculture du département de la Seine, l'autre en 1813 par la société de pharmacie de Paris. Nommé au grade de principal, il fit partie du corps d'armée de Ney qu'il suivit en Allemagne, en Pologne et en Russie. Il assista en 1814 à nos derniers désastres, et son cœur généreux dut gémir des maux qu'endurait sa patrie. Sous la restauration, victime d'une injustice, il descendit de grade, et fut placé comme subordonné à l'hôpital militaire d'instruction de Metz; mais le conseil de santé des armées obtint pour lui du ministre de la guerre le titre de pharmacien en chef et de premier professeur. Personne n'était plus digne d'occuper une place aussi honorable. Le nouveau professeur avait de grandes difficultés à vaincre; pendant le cours de ses campagnes, il lui avait été impossible de suivre les progrès de la science; le temps avait amené d'importantes découvertes pour la chimie surtout, qui était enfin sortie du chaos informe

(1) M. Brault, membre du conseil de santé.

que nous avaient légué les alchimistes du moyen âge. Sérullas, à l'âge de quarante-deux ans, se remet à étudier les mathématiques et le grec indispensables à ses nouvelles fonctions. C'est à cette époque que commence la seconde partie de son existence, trop courte pour les sciences et l'humanité. Il entreprend à Metz un cours public de chimie auquel assistent les officiers du génie et de l'artillerie sortant de l'école polytechnique. Son zèle est infatigable; les jours et les nuits s'écoulent dans l'étude; il prépare lui-même toutes les expériences nécessaires à ses démonstrations, et pour nous servir de ses paroles, « il fait lui-même les dispositions matérielles de ses leçons. » Ses auditeurs admirent la modestie de ce savant qui s'efface pour faire valoir ses contemporains. En 1817, Sérullas publie, dans le recueil des mémoires de médecine, chirurgie et pharmacie militaires, un travail sur la conversion du sirop de raisin en alcool, et un mémoire sur les fumigations chloriques. En 1820, sous le titre d'*Observations physico-chimiques sur les alliages du potassium et du sodium avec d'autres métaux*, il donne des détails curieux sur ces métaux. Passant à l'étude de l'antimoine, il fait connaître que toutes les préparations antimoniales, excepté l'émétique, renferment de l'arsenic. Sous le nom de *carbure d'antimoine*, il désigne un corps obtenu en chauffant en vase clos avec du charbon une certaine quantité d'émétique. Cette nouvelle substance, très-délicate à manier, prend feu par une seule goutte d'eau. Il indique les moyens de s'en servir pour enflammer sous l'eau, la poudre à canon. Ses beaux travaux sur la formation de l'éther sulfurique, sur les composés de brome, d'iode, de cyanogène, attirent sur lui les regards du monde savant; il découvre le perchlorure de cyanogène cristallisant en prismes d'un blanc éclatant, et dont les propriétés vénéneuses sont extrêmement redoutables. Sérullas, au milieu de son laboratoire, est exposé dans beaucoup de circonstances à perdre la vie; car ses recherches se portent sur des substances qui n'existent pas encore, mais que son génie sait prévoir; substances dont les émanations peuvent être mortelles. L'habile professeur, les mains et le visage couverts de cicatrices, n'en continue pas moins ses travaux avec passion. S'il regrette de n'être pas riche, c'est seulement parce qu'il ne peut satisfaire ses penchants pour la chimie et se montrer assez libéral, selon lui, pour l'indigence qui vient solliciter ses secours. Pendant les années qui suivirent, Sérullas marcha de découverte en découverte et éveilla l'attention de tous les chimistes de l'Europe. Nommé en 1825 membre de l'Académie royale de médecine, il fut appelé l'année suivante au Val-de-Grâce, comme pharmacien en chef et premier professeur. Cet avancement était la digne récompense de ses services. En 1829, Sérullas fut le successeur de Vauquelin à l'Institut (Académie des sciences). Cette haute position scientifique et

XXXIX.

le titre d'officier de la Légion d'honneur ne furent point un motif pour lui de se reposer. L'année suivante, il dirigea ses études sur l'action réciproque de l'acide iodique et des sels de morphine. Il démontra que les plus petites quantités de morphine ou d'un de ses sels étant dissoutes dans une quantité d'eau sept cents fois plus considérable, si l'on verse quelques gouttes d'acide iodique, la liqueur prend aussitôt une couleur rouge-brun et exhale une odeur d'iode très-sensible. Cette découverte est bien précieuse pour la médecine légale, car elle permet de reconnaître les empoisonnements causés par la morphine, les autres alcalis végétaux n'ayant pas la même propriété. La robuste constitution de Sérullas n'avait pu résister à tant de travaux; ses organes digestifs avaient fini par s'altérer au milieu des gaz qui s'échappaient de son laboratoire. Une maladie chronique des voies digestives l'affaiblit peu à peu. A son humeur enjouée succéda une tristesse profonde, et le 11 avril 1832, quand il annonça à la société de pharmacie de Paris la mort de Gros-Lambert, une des victimes du choléra, ce fut avec un douloureux pressentiment qu'il fit l'éloge des qualités morales du défunt. La chaire de chimie générale, vacante par le décès du professeur Laugier, allait être donnée à Sérullas. Mais, lors des funérailles de Cuvier, il sentit les premières atteintes d'une maladie mortelle. Le grand naturaliste, victime de l'épidémie qui ravageait alors la capitale, était pieusement conduit au tombeau par la foule silencieuse des savants qui l'avaient si souvent admiré. Sérullas, accompagnait le deuil et se sentait faiblir lui-même sous l'action du fléau. Il lutta neuf jours contre les angoisses de la mort, ne s'abusant nullement sur sa fin prochaine et donnant jusque dans ses dernières heures des marques touchantes de sa bonté naturelle. Il mourut le 23 mai 1832 et fut inhumé près de Cuvier avec lequel il avait été uni par les liens d'une vive amitié. Sérullas a laissé :

- 1° *Observations physico-chimiques sur les alliages du potassium et du sodium avec d'autres métaux, antimoine arsenical dans le commerce*, 1820;
- 2° *Second mémoire sur le même sujet*, 1821;
- 3° *Du charbon fulminant*, 1821;
- 4° *Notes sur l'hydriodate de potasse*, 1822;
- 5° *Moyen d'enflammer la poudre sous l'eau*, 1822;
- 6° *Sur l'iodure de carbone*, 1823;
- 7° *Nouveau composé d'iode, d'azote et de carbone ou cyanure d'iode*, 1824;
- 8° *Sur la combinaison du chlore et du cyanogène*, 1827;
- 9° *Nouveaux composés de brome*, 1827;
- 10° *Lettre concernant la notice historique publiée par M. Davy, sur les phénomènes électro-chimiques*, 1827;
- 11° *Nouveau composé de brome et de carbone*, 1827;
- 12° *Nouveau composé de chlore et de cyanogène*, 1828;
- 13° *Bromures d'arsenic et de bismuth*, 1829;
- 14° *De l'action de l'acide sulfurique sur l'alcool*, 1829;
- 15° *Analyse succincte des travaux de M. Sérullas*, 1829;
- 16° *Séparation du chlore et du brome dans un mélange de chlorure et de bromure alcalins*;
- 17° *Re-*

cherches sur quelques composés d'iode, 1830; 18° Action de différents acides sur l'iodate neutre de potasse, 1830; 19° Mémoire sur les chlorures d'iode, 1830; 20° Sur l'acide perchlorique, 1831; 21° Sur l'acide oxychlorique ou perchlorique, transformation du chlorate de potasse en oxychlorate de la même base, 1831. Tous les opuscules de Sérul-las ont été insérés dans les recueils scientifiques tels que les Annales de physique et de chimie, les Mémoires de l'Académie des sciences, etc., et plusieurs ont été imprimés séparément. L-D-É.

SÉRURIER (JEAN-MATTHIEU-PHILIBERT, comte), né à Laon (Aisne) le 8 décembre 1742, fils d'un officier de la maison du roi, était lieutenant à douze ans, au bataillon des grenadiers royaux de Laon, que commandait son oncle. Il fit avec distinction les campagnes de Hanovre (1758, 1759, 1760) au régiment de Mazarin. A la bataille de Warbourg (31 juillet 1760) il eut la mâchoire fracassée par une balle. Deux années plus tard, nous le voyons en Portugal, servant dans le régiment de Beauce, sous le prince de Beauvau. Le traité de Paris l'ayant bientôt ramené en France, il fut chargé pendant six années de l'instruction des recrues, fonctions ingrates, minutieuses, remplies sans relâche, et qu'il dut être heureux de quitter pour faire, avec le comte de Marbœuf, l'expédition de l'île de Corse, récemment cédée à la France par les Génois (1768). Il y demeura jusqu'en 1771, et ce fut seulement dix années plus tard, le 30 juillet 1781, que la croix de St-Louis devint la récompense de vingt-sept années de service, de plusieurs campagnes pénibles et d'une blessure grave. Capitaine commandant en 1782, major le 17 mai 1789, lieutenant-colonel le 1^{er} janvier 1791, Sérurier montra beaucoup de caractère lors des troubles du Midi, fut nommé colonel et partit pour l'armée du Var. Dénoncé comme suspect, arrêté, puis relâché, mais rayé des cadres, Sérurier ne voulut point quitter son drapeau : « Je servirai simple grenadier, dit-il « au général en chef, tant que l'ennemi mena- « cera la France », et il prit un fusil. Remis à la tête de son régiment, il recevait quelques mois après les épaulettes de général de brigade, et en 1793, celles de général de division. Ce fut, en cette qualité qu'à la bataille de Loano, comman-dant l'aile gauche, il tint avec 10.000 hommes l'armée piémontaise forte de 22.000, et que le lendemain, il compléta la victoire gagnée la veille. Dans les immortelles campagnes ouvertes le 22 germinal an 4 par Bonaparte, Sérurier se montre digne de sa confiance; aussi le comble-t-il d'éloges, l'appelant tour à tour *intrépide général, brave et loyal militaire, officier plein de talent...* expressions dont Bonaparte n'était certes pas prodigue. Le 15 prairial an 5, Bonaparte écrivait de Montebello : « Citoyens directeurs, je vous « envoie par le général Sérurier, 22 drapeaux « pris dans les dernières affaires en Allema- « gne, ou sur les Vénitiens. — Le général

« Sérurier a, dans les deux dernières campagnes, « déployé autant de talent que de bravoure et de « civisme : c'est sa division qui a remporté la « victoire de Mondovi, qui a si puissamment con- « tribué à celle de Castiglione, qui a pris Man- « toue, et s'est distinguée au passage du Taglia- « mento, de l'Isonzo, et spécialement à la prise « de Gradisca. — Le général Sérurier est extrê- « mement sévère pour lui-même; il l'est quel- « quefois pour les autres. Ami rigide de la disci- « pline, de l'ordre et des vertus les plus « nécessaires au maintien de la société, il dédaï- « gne l'intrigue et les intrigants, ce qui lui a « quelquefois fait des ennemis parmi ces hommes « qui sont toujours prêts à accuser d'incivisme « ceux qui veulent que l'on soit soumis aux lois « et aux ordres de ses supérieurs. — Je crois « qu'il serait très-propre à commander les troupes « de la république cisalpine; je vous prie donc « de le renvoyer le plus tôt possible à son poste. » Jamais chef militaire n'a fait d'un de ses lieute-nants éloge plus complet, ni mieux justifié. Gou-verneur de la Vénétie, puis de la principauté de Lucques, Sérurier mérita par son désintéresse-ment absolu, le surnom de *Vierge d'Italie*. Au 18 brumaire, il commandait avec Murat et Lannes. Successivement sénateur, puis secrétaire, préteur et vice-président du Sénat, Sérurier fut nommé gouverneur des Invalides le 4 floréal an 12, maréchal de l'empire le jour de la première promotion, grand aigle de la Légion d'honneur le 29 floréal an 12, grand dignitaire de la cou-ronne de fer le 12 pluviôse an 13, et enfin comte de l'empire, avec dotation de quarante mille francs. Sur l'une des feuilles manuscrites du tra-vail préparatoire de la noblesse impériale, Napo-léon avait, de sa propre main, accolé le titre de *duc de Bellune*, puis sur une autre feuille, le titre de *duc de Mondovi* au nom de Sérurier. Quelque intrigue de cour sera venue à l'encontre de cet acte de justice. Le 3 septembre 1809, l'empereur ayant appris la descente des Anglais dans l'île de Walcheren, nomma le maréchal Sérurier com-mandant général de la garde nationale de Paris. Le 30 mars 1814, Sérurier livra aux flammes, pour les soustraire aux alliés, 1,417 étendards ou drapeaux suspendus aux voûtes de l'église des Invalides. Les hampes des drapeaux, l'épée, les décorations du grand Frédéric furent jetés dans la Seine. Mais quelques débris de cette triste hécatombe, ayant été retrouvés au fond de l'eau, furent replacés aux Invalides par ordre de Charles X, qui donna la croix de la Légion d'hon-neur aux deux auteurs du sauvetage, MM. Bau-doin et Gailard, ainsi qu'à Abel Hugo, qui avait été leur intermédiaire pour en faire hommage au roi. Démissionnaire du gouvernement de l'hôtel des Invalides, le maréchal y eut pour successeur le duc de Coigny. Il fut créé pair de France en 1816, grand-croix de St-Louis en 1818, et mourut à Paris le 21 décembre 1819, sans laisser de for-

tune. Ses restes reposent aux Invalides, dans le caveau des gouverneurs; son nom se trouve inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile, son portrait figure à Versailles parmi ceux des guerriers contemporains; son éloge funèbre a été prononcé à la chambre des pairs par le maréchal duc d'Albuféra; la ville de Laon, de concert avec quatre cents communes, lui a fait élever une statue dont l'inauguration solennelle a eu lieu le 23 août 1863, sous la présidence de M. Drouyn de Lhuis, ministre des affaires étrangères, chargé par l'empereur de le représenter. L'excellent discours prononcé alors par M. Suin, conseiller d'Etat et concitoyen du maréchal, est le résumé biographique le plus complet qu'on ait jamais fait sur lui. — Comme continuateur de son nom, le maréchal a laissé un neveu, SÉRURIER (Louis-Barbe-Charles), né le 7 avril 1775, à Marle (Aisne), d'une famille de robe et d'épée. Il a joué un rôle considérable dans la diplomatie de l'empire. Etant chargé d'affaires en titre de Napoléon près du roi Louis, il assista aux événements si graves qui amenèrent la réunion de la Hollande à l'empire français. Envoyé peu après comme ministre aux Etats-Unis, il eut l'heureux succès de contribuer à entraîner les Américains et leur président Madison, dans une guerre contre la Grande-Bretagne. Devenu pair de France en 1837 il siégea jusqu'en 1848 dans cette chambre et mourut à Paris le 21 janvier 1860, âgé de 85 ans. Il était comte et grand officier de la Légion d'honneur. M. Michel Chevalier, sénateur, lui a consacré une notice biographique intéressante, au point de vue surtout de la liberté des mers, Paris, 1862, in-8° de 41 pages. B—N.

SERVAN (JOSEPH-MICHEL-ANTOINE), avocat général au parlement de Grenoble, était né à Romans le 3 novembre 1737. Destiné de bonne heure à une haute magistrature, il acheva ses études à Paris. L'encyclopédie naissante, au milieu du 18^e siècle, fixait tous les regards. Le jeune Dauphinois fut avide de voir, de connaître les chefs de l'entreprise, d'Alembert et Diderot. Son âme ardente leur livrait un néophyte. Pourvu d'une charge d'avocat général dès sa vingt-septième année, il court témoigner, à Ferney, son enthousiasme à la puissance du jour, à Voltaire, qui écrit de lui à Damilaville : « Il est venu chez moi un jeune petit avocat général de Grenoble;.... c'est un bon enfant et une bonne revue. » Rien ne fait pressentir, dans ces paroles, que Voltaire eût deviné l'auteur du *Discours sur la justice criminelle* et du *Réquisitoire dans la cause d'une femme protestante*. Deux après, le nom du petit avocat général de Grenoble remplissait la France. En 1766, il avait été chargé de faire le discours de rentrée dans son parlement. Cette année même, la Chalotais publiait ses Mémoires. Les noms des Sirven et des Calas étaient dans toutes les bouches; une noble victime, le comte de Lally, montait sur l'échafaud. Servan parla

sur l'administration de la justice criminelle et fit imprimer son discours. Le succès fut immense. Voltaire loua le jeune orateur à l'égal de Beccaria, dont le livre venait de paraître. Il faut reconnaître que, malgré quelque enluminure, on ne pouvait s'empêcher d'être remué en le lisant. Aujourd'hui même que ce travail a perdu le mérite de l'à-propos, il est juste de tenir compte à Servan d'avoir signalé des réformes que le temps a depuis consacrées. Toutefois, l'attitude d'un magistrat dénonçant de son siège une législation qui avait reçu ses serments n'était pas sans inconvenance, et, suivant l'expression de Bernis, Servan ne peut trouver d'excuse que dans l'indignation dont plusieurs faits récents avaient soulevé son âme. De ce moment, le parquet des gens du roi fut pour lui une tribune, et peu de mois après, lorsqu'une jeune protestante délaissée par son mari, qui ne rougissait pas de lui opposer la nullité du mariage des religionnaires, aux termes des édits de Louis XIV, vint demander contre lui, au parlement de Grenoble, douze cents livres de dommages-intérêts, Servan, rattachant à cette cause celle de toute la population protestante, flétrit, autant qu'il était en lui, des lois que tout le monde avait droit d'accuser, hors ceux dont la mission était de les faire exécuter et de les défendre. Le bon droit de cette jeune femme était évident; le parlement jugea comme le public, et cette fois du moins l'esprit de corps fit justice à l'éloquence. Servan fut moins heureux dans son réquisitoire sur une déclaration de grossesse, où il protesta, au nom des mœurs et de la raison publique, contre l'étrange maxime du président Faber (1), reçue comme une loi dans les parlements (2). Il y eut partage entre les juges, et un homme marié, accusé contre toute vraisemblance, fut réduit à transiger avec une fille perdue qui le calomniait. La réputation de Servan croissait au dehors, malgré ces contradictions; une admiration peu réfléchie l'égalait à Cicéron. Voltaire l'invitait sans façon à prendre place au-dessus de l'inutile *fatras* de Grotius et des *saillies gasconnes* de Montesquieu (lettres du 13 juin 1768). Tout à coup, un grand seigneur, ruiné par une actrice, demande au parlement de le relever d'une obligation de cinquante mille livres consentie à cette femme. Le public se prononça hautement pour la chanteuse. Servan honora sa vie et son ministère en luttant de front contre l'opinion qui l'avait tant flatté. Les préventions des magistrats furent inflexibles. Servan, poursuivi par des calomnies et par des couplets, interrompu à diverses reprises dans son plaidoyer, apprit qu'on devait siffler ses conclusions, et, supprimant brusquement la dernière partie de son réquisitoire, il annonça qu'il terminait son discours et sa carrière publique. Une

(1) Pierre du Faur (voy. SAINT-JORRY).

(2) *Creditur virgini se pragnantem asserenti.*

heure après, le parlement rendit un arrêt tout contraire à celui que réclamait le ministère public. La retraite de l'avocat général de Grenoble lui épargna de nouvelles persécutions et peut-être l'exil dans la guerre que le chancelier Maupeou venait de déclarer à la haute magistrature. Ses loisirs ne furent point perdus pour la justice, et les abus de notre ancienne législation pénale lui inspirèrent deux nouveaux mémoires, l'un consacré à la réhabilitation d'un négociant condamné à mort dans sa prison, l'autre à la défense d'un ancien magistrat de Grenoble. Servan, rendu aux études philosophiques, continua de vouer au perfectionnement de nos lois des méditations persévérantes, et l'activité de son esprit parut s'épuiser en brochures de circonstance et en discours académiques. La révolution survint, et avec elle s'éleva une tribune qui semblait promettre au talent de la parole de nouveaux triomphes. Nommé aux états généraux par deux bailliages, Servan s'excusa sur sa santé, content de la modeste gloire d'avoir hâté des réformes intérieures dans trois provinces, le Languedoc, la Provence et le Dauphiné. Ce n'est point que des intérêts plus généraux n'eussent éveillé son zèle. La seule année 1789 vit se succéder huit brochures de lui, la plupart d'une notable étendue, où il s'était empressé de consigner ses vœux, ses conseils, ses craintes sur les déplorables événements qui se pressaient sous ses yeux. Il avait pris sa part entière des premières espérances de la révolution. Nul ne se montra plus prompt à en dénoncer les violences. Les périls s'accrurent; mais parmi les voix éloquantes qui éclataient de loin en loin contre les excès de la révolution, on reconnut celle de l'ancien avocat général de Grenoble. On prétend même qu'il offrit de s'associer à l'admirable dévouement de Malesherbes pour le roi captif. La tourmente calmée, nous le retrouvons plein de confiance dans l'avenir et adressant aux législateurs de 1800 ses vœux sur la restauration de l'ordre judiciaire. Appelé sous l'empire à présider le collège de Tarascon, il refusa de siéger au corps législatif, dont il était membre; et il avait repris ses travaux sur l'éducation et sur les lois lorsqu'une maladie longue et cruelle vint l'enlever à l'étude et à la vie le 4 novembre 1807. Le talent oratoire de Servan fit beaucoup d'enthousiastes; son caractère lui mérita beaucoup d'amis. Cet orateur impétueux, exalté, était un homme d'un commerce doux et facile. Aucune ambition ne troubla sa vie. Sa diction, fidèle au goût du siècle, conserva toujours l'empreinte de ses premières admirations et de ses premières lectures. Servan prodigue l'apostrophe et l'antithèse; aussi va-t-il rarement à l'âme. On dirait qu'il prend nous ne savons quel faste de paroles pour de l'élévation, le mouvement pour de la vie. On cherche trop souvent dans ses discours ce style naturel et vrai, cette éloquence intérieure et pénétrante qui, sans effort

et sans calcul, saisit et émeut tout ce qu'il y a de plus intime dans l'homme. Sa phrase est élégante, mais d'une élégance un peu tendue; car sa diction manque de souplesse. Du reste, nulle simplicité, nul abandon, nulle grâce, mais de la netteté, de la finesse, de la force et souvent même une véritable chaleur. Ce jugement paraîtra sévère; mais tel était aussi le sentiment de Voltaire et de Laharpe, deux de ses plus grands admirateurs. Leur goût exquis ne pouvait pardonner à Servan *cette bizarre recherche de figures*, ce faux coloris qui ressemble à du fard appliqué sur un corps malade; enfin cet abus d'esprit qui ôte toute dignité au langage oratoire. Ces défauts se font surtout remarquer dans le *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Grenoble, in-8°, et Genève, in-12, 1767. Comme Helvétius, l'auteur place le fondement de la législation dans le bien-être, considéré comme l'unique fin de l'homme. Il affecte des formes dogmatiques; mais son dogmatisme est sans morgue et sans rudesse. Orateur, il sait sentir et peindre; mais l'expression est trop souvent froide et prétentieuse, ce qui jette dans tout le discours quelque chose d'aride et de factice. Le *Discours dans la cause d'une femme protestante* (Grenoble, 1767, in-12) ne rappelle presque jamais cette sensibilité d'apparat qui fut l'un des travers de cette époque. Toujours mal inspiré par sa philosophie, qui ne lui montrait dans le mariage que l'union des sexes, misérable théorie, qui de plus était un contre-sens dans une telle cause, Servan trouva, dans sa conscience justement révoltée, d'autres inspirations plus heureuses, et ce discours, qui fait époque dans l'histoire du barreau, est resté, entre ses ouvrages, une œuvre à part. On peut admirer d'ailleurs une dialectique plus puissante, une éloquence plus haute, plus passionnée; mais jamais l'impartialité discussion du ministère public n'a revêtu des formes plus vives, obtenu des effets plus populaires. Nulle part l'argumentation de Servan n'est plus pressante, son style plus animé, son expression plus vigoureuse, soit qu'il s'arme tour à tour des principes du droit naturel et des règles du droit civil pour venger l'insulte faite aux mœurs et à la foi jurée, soit qu'il invoque la conscience publique contre ce titre de concubine qu'un mari infidèle ne rougissait pas de donner à une épouse trompée, soit enfin qu'il repousse au nom de la religion des conversions fondées sur le parjure. Les autres ouvrages de Servan sont : 1° *Discours sur les mœurs, prononcé à la rentrée du parlement de Grenoble*, Grenoble, 1769, in-8°; Lyon, 1772, in-8° et in-12 (1). L'orateur insiste sur la nécessité de fonder les lois sur les mœurs et les mœurs sur l'éducation. C'est le premier développement

(1) Bacon-Tacon a fait imprimer, en l'an 3 (1795), cet ouvrage sous son nom, et sous le même titre de *Discours sur les mœurs*, in-12 de 67 pages. Quelques changements d'expressions ne rendent pas ce plagiat moins extraordinaire. A. B.—T.

d'une pensée qui devait le préoccuper jusqu'à ses derniers jours. 2° *Discours sur une déclaration de grossesse*, Lyon, 1772. Ce discours est un modèle de discussion judiciaire. Servan n'a fait mieux qu'une seule fois. 3° *Discours d'un ancien avocat général dans la cause du comte de (Suze) et de la demoiselle (Bon)*, chanteuse de l'Opéra, Lyon, 1772, in-12; 4° *Ouvrages divers*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12; 5° *Réflexions sur quelques points de nos lois, à l'occasion d'un événement important*, Genève, 1781, in-8°. Cet événement était une accusation d'empoisonnement portée contre de Vocance, conseiller au parlement de Grenoble. Servan, qui, dans la cause du comte de Suze, avait fait preuve d'un rare talent pour la discussion des faits, s'attache ici à développer les principes de la certitude morale en matière criminelle, et il appelle hautement la réforme de notre législation pénale et l'établissement de la procédure par jurés. 6° *Discours sur les progrès des connaissances humaines en général, de la morale et de la législation en particulier*, lu dans une séance publique de l'académie de Lyon, 1781, in-8°, 158 pages; 7° *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau, sur le caractère et le génie de cet écrivain, sur les causes et l'étendue de son influence, enfin sur quelques principes de ses ouvrages*, Paris, 1783, in-12. Cet écrit est plein d'aperçus ingénieux et de métaphores de mauvais goût. 8° *Apologie de la Bastille, pour servir de réponse aux mémoires de Linguet*, 1784, in-8°; 9° *Questions du docteur Rhubarbini de PURGANDIS adressées à MM. les docteurs régents de toutes les facultés de médecine de l'univers, au sujet de Mesmer et du magnétisme animal*, Padoue (Lyon), 1784, in-8°, 72 pages; 10° *Eloge funèbre du roi de Sardaigne Charles-Emmanuel*, sous le nom d'un vicaire de Chambéry; 11° *Essai sur la formation des assemblées nationales, provinciales et municipales*, 1789; 12° *Recherches sur la réformation des états provinciaux*, 1789, in-8°; 13° *Idées sur le mandat des députés aux états généraux*; 14° *Projet de déclaration des droits et des devoirs des citoyens*, 1789, in-8°; 15° *Feuilles jetées au vent*, etc., 1789; 16° *Adresse aux amis de la paix*, écrit dirigé surtout contre Mirabeau, 1789, in-8°; 17° *Essai sur la situation des finances et la libération des dettes de l'Etat*, 1789, in-8°. Servan y combat vivement le papier-monnaie. 18° *Réfutation de l'ouvrage de M. l'abbé Sieyès sur les biens ecclésiastiques*, Paris, 1789, in-8°; 19° *Des assassinats et des vols politiques, ou Des proscriptions et des confiscations*, Amsterdam et Paris, an 3, 1795, sous le nom de l'abbé Raynal; 20° *Observations adressées aux représentants de la nation sur le rapport du comité de constitution, concernant l'organisation du pouvoir judiciaire*, Paris, 1799, in-8°; 21° un grand nombre d'opuscules dont on peut voir la liste dans la table du *Dictionnaire des anonymes*, par Barbier. Camille Jordan a laissé un éloge manuscrit de Servan. Une notice sur sa vie et

ses ouvrages remplit (avec les pièces justificatives) cent soixante pages des *Oeuvres choisies de Servan*, publiées par X. de Portets, Paris, 1823-1825, 3 vol. in-8° (1). Le même éditeur a donné, en mars 1825, un *Choix des œuvres inédites de Servan*, 2 vol. in-8°, contenant : 1° un traité, en plus de quatre-vingts paragraphes, *De l'influence de la philosophie sur la législation criminelle*; 2° *Commentaires historiques et critiques sur les deux premiers livres des Essais de Montaigne*; 3° *Des révolutions dans les grandes sociétés civiles*; 4° *Extraits d'un portefeuille, Pensées diverses* (par ordre alphabétique). On a encore une édition des *Ouvrages choisis de Servan*, Limoges, 1818, 2 vol. in-8°. M. Félix Hulst a publié une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Servan*, Liège, 1843, in-8°; et M. H. M'Roe : *Servan, avocat général au parlement de Grenoble*, Lyon, 1847, in-8°. F—T j.

SERVAN (JOSEPH), frère du précédent, né à Romans le 12 février 1741, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, et fut officier du génie, puis sous-gouverneur des pages de Louis XVI. Avant que la révolution éclatât, il en avait adopté les principes; et ce fut dans cet esprit qu'il publia, en 1780, le *Soldat citoyen*, vol. in-8°. Il concourut, vers le même temps, à l'*Encyclopédie*, et rédigea pour cet ouvrage plusieurs articles sur l'art militaire. S'étant fait remarquer dès le commencement de nos troubles politiques, il fut nommé, en 1790, colonel de l'un des régiments de la garde soldée de Paris, formée avec les gardes françaises, puis maréchal de camp et enfin ministre de la guerre. Servan voulut aussitôt forcer le monarque à sanctionner le décret qui ordonnait la formation d'un camp sous Paris et la déportation des prêtres non assermentés. Enfin, il montra tant d'exaltation, que le roi se vit obligé de révoquer sa nomination. L'assemblée nationale décréta alors (13 juin 1792), que le ministre renvoyé avait bien mérité de la patrie; et dès que le trône fut renversé par la révolution du 10 août 1792, cette assemblée se hâta de rendre le portefeuille de la guerre à Servan. Mais ce ministre fut distancé par de plus exagérés que lui. Il montra une hésitation qui leur déplut, à l'époque des massacres de septembre et lorsque les Prussiens pénétrèrent en Champagne. Voyant alors qu'il ne pourrait pas parcourir toute la carrière qui venait de s'ouvrir, il donna sa démission le 14 octobre 1792. On lui confia le commandement de l'armée des Pyrénées occidentales; mais, accusé peu de temps après par Robespierre et par Chabot, il se démit encore

(1) On a reproché à l'éditeur d'avoir parfois tronqué le texte des écrits de Servan, afin de ne pas irriter les passions politiques qui dominaient en 1825. Quant à la notice, dont il a été tiré des exemplaires à part, le style en est élégant, mais elle ne donne pas une idée complète de la vie de Servan, et on y a relevé des digressions étranges, entre autres celle où l'auteur arrive, de note en note, à propos des écrits de Servan sur le magnétisme, jusqu'à la coupole de l'église de Ste-Geneviève, ornée des peintures de Gros.

de ce commandement et fut ensuite mis en arrestation, puis traduit devant une commission qui lui fit grâce en faveur de ses anciennes opinions. Rendu à la liberté après le 9 thermidor (1794), Servan fut employé dans les départements méridionaux et devint, sous le consulat, président du conseil des revues et commandant de la Légion d'honneur. Il mourut à Paris le 10 mai 1808. On a encore de lui : 1° (avec Cessac) *Projet de constitution pour l'armée française*, 1790, in-8° de 40 pages ; 2° *Histoire des guerres des Gaulois et des Français en Italie, depuis Bellovèse jusqu'à la mort de Louis XII*, 1803, t. 2 à 7, in-8°. Le général Jubié a rédigé l'introduction, formant le premier volume de ce grand ouvrage, qui n'est guère qu'une compilation dans laquelle les militaires seulement pourront trouver quelques faits utiles.

M—D. J.

SERVAN DE SUGNY (PIERRE-FRANÇOIS-JULES) (1) était né à Lyon le 24 décembre 1796, de la même famille que les précédents. Après de brillantes études au lycée de Lyon, il commença à Grenoble son cours de droit qu'il vint achever à Paris. Son goût pour les lettres se manifesta dès lors par quelques publications. Ce furent d'abord des *Fragments de Gessner traduits en vers latins* ; puis vint l'*Almanach des Muses latines*, œuvre peu considérable et qui lui valut les suffrages de tous les amis de la langue d'Horace. Bientôt après il mit au jour un écrit de quelques pages qu'il intitula *Mes rêveries*, et qu'il donna comme traduit de l'allemand, bien que ce fût un sujet entièrement de son invention. C'était, sous une forme orientale, la critique de plusieurs mauvais poètes de l'époque. Suffisamment pourvu des dons de la fortune, assez bon poète pour avoir été placé par quelques-uns bien près de Gilbert, de Malfilâtre, André Chénier, Millevoje, il fut membre du cercle littéraire et de l'académie de Lyon. Vers la fin de 1824, il reprit la profession d'avocat et débuta avec distinction au barreau de cette ville ; mais la littérature reprit le dessus. Recherché, caressé, applaudi, il ne s'en blasa pas moins, s'ennuya de la vie de province et se rendit à Paris, où il fut membre de la société philotechnique. Il savait le grec, le latin et même un peu l'hébreu ; sept langues vivantes lui étaient familières ; il les écrivait et les parlait facilement. Il s'exprimait surtout en français avec grâce, chaleur et originalité. Mais sa santé s'altéra rapidement. Il se laissa traîner à la campagne chez un ami, près d'Orléans, avec sa femme et un enfant. On a prétendu qu'il s'y était suicidé ; mais M. Bignan, éditeur et biographe de Jules Servan, dit que jusqu'au dernier jour il conserva le libre usage de sa pensée ; que d'une voix déjà mourante il dictait encore des vers, demandant à la poésie de lui adoucir les longues souffrances,

auxquelles il succomba le 12 octobre 1831, dans sa 35^e année. On a de lui : 1° *Morceaux latins et traductions pour l'Hermès Romanus de Barbier-Vémars*. On a dit que Servan faisait l'*Hermès* et que Barbier recevait l'argent. 2° *Almanach des Muses latines*, Grenoble et Paris, 1817 ; 2^e année, Paris, 1818, in-12. Servan avait des collaborateurs pour ce recueil, où il fournissait le plus grand nombre de pièces et les meilleures. 3° *Relation des événements de Lyon en 1817*, brochure saisie chez l'imprimeur par la police qui craignait de fâcheuses révélations, mais rendue ensuite à l'auteur qui renonça à la publier. Ce fut la seule excursion dans le domaine de la politique que se permit Servan. 4° *Idylles de Théocrite, traduites en vers français, précédées d'un Essai sur les poésies bucoliques*, Paris, 1822, in-8° ; *ibid.*, 1829, in-8° ; fruit d'un travail long et consciencieux. Tissot a fait le plus grand éloge de cette traduction, qui assigne à son auteur un rang distingué parmi les versificateurs et les hellénistes (4). 5° *La Famille grecque, ou l'Affranchissement de la Grèce*, poème dialogué, suivi de poésies diverses, Paris, 1824, in-18. Il y a du mouvement et de belles images dans cette composition. 6° Traduction de Catulle, entière, mais non publiée : il n'a paru que les *Noces de Pélée et de Thétis*, poème traduit en vers, Paris, 1829, in-8° ; 7° *Clovis à Tolbiac*, tableau historique, en 2 parties et en vers, Paris, 1830, in-8° ; tiré à cent exemplaires non livrés au commerce. Dans l'avant-propos, Servan fait sa profession de foi poétique. C'est de l'éclectisme pur ; il y revient plus tard dans une pièce de vers intitulée *les Deux Muses*. 8° *Discours en vers sur la culture des lettres en province, lu à l'académie de Lyon*. Servan avait préludé par une épître en vers adressée aux membres de cette société. Dans l'épître et dans le discours, il s'attaque au monopole des arts et des sciences que Paris s'attribue. Il plaide vigoureusement pour le mérite des autres villes de France et passe en revue, avec complaisance, les beaux esprits de l'un et l'autre sexe qui ont vu le jour dans la seconde capitale de l'empire. 9° *La Chaumière d'Oullins*, Paris, 1830, in-8° ; roman moral qu'on a dit imité du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith ; 10° le *Neveu du chanoine, ou Confession de l'abbé Guignard*, écrite par lui-même, Paris, 1831, 4 vol. in-12 ; 11° *Prologue pour l'ouverture de la nouvelle salle du grand théâtre de Lyon*, Lyon, 1831, in-8° (4 pages) ; 12° le *Réveil de la liberté*, ode dédiée aux Polonais, Paris, Riga, 1831, in-8° (16 pages) ; 13° *Satires contemporaines et mélanges*, Paris, 1832, in-8°. C'est là qu'on trouve en tête une notice développée, de Bignan, sur Servan de Sugny et

(1) Tels sont les prénoms que lui donne le *Nécrologe lyonnais* ; le *Journal de la librairie* l'appelle *Pierre-Marie-François*, et de Boissieu, dans son *Eloge de Servan*, le nomme *Jules-François*.

(4) Dugas-Montbel remarque que Servan de Sugny « traduit « moins qu'il n'imité, mais qu'il imite toujours avec grâce ; que, « dans un certain nombre de passages, il semble s'être trop « éloigné de son modèle et qu'on n'y retrouve pas suffisamment « la couleur antique et locale qui appartient à Théocrite. » L.-M.-X.

ses ouvrages (1). 14° *Plaidoyers de toute espèce*, pour le civil et pour le criminel; 15° articles de journaux, dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, le *Mercur* de Félix Bodin, la *Gazette de Lyon* et les *Archives du Rhône*; 16° *Mazeppa*, drame; 17° *le Duc d'Otrante, ou la Malédiction*, tragédie imitée du *Comte de Narbonne*, de l'Anglais Jephson, ouvrage inédit; 18° *le Suicide*, Paris, 1832, in-8°; roman posthume fait pour combattre la manie du suicide. C'est une grande présomption que tel n'a pas été le dernier acte de la vie de l'auteur. Celui qui a rédigé le présent article en doit quelques documents à plusieurs personnes, notamment à MM. Péricaud et Grille. Dans des lettres adressées à Paul Lacroix, en 1846, et qui n'ont été imprimées qu'à petit nombre, ce dernier a consacré six pages à la nomenclature raisonnée des ouvrages de Servan de Sugny.

L—P—E.

SERVANDONI (JEAN-JÉRÔME), peintre et architecte, naquit à Florence le 22 mai 1695. S'étant rendu fort jeune à Rome, il étudia la peinture sous Pannini, qui lui enseigna ces effets qu'il développa par la suite dans ses ouvrages. Pour mettre plus de correction et de vraisemblance dans ses peintures de ruines et de vieux monuments, il crut devoir apprendre l'architecture, prit des leçons de Jean-Joseph de Rossi et fortifia ces diverses connaissances par la lecture des poètes latins et italiens et par l'étude des beaux restes de l'antiquité. Séduit par le goût des voyages, il se rendit d'abord en Portugal, où il peignit les décorations pour l'opéra italien et donna différents projets de fête. Le succès surpassa son attente, et il fut décoré de l'ordre du Christ. Il fut alors accueilli dans toutes les cours de l'Europe, où on le recherchait pour la direction des fêtes. Devancé par sa réputation, il vint en France en 1724. Le premier ouvrage dans lequel il put déployer son talent comme peintre de décorations, fut l'opéra d'*Orion*, joué en 1728. Il se présenta, en 1731, à l'Académie comme paysagiste, avec un tableau plein d'heureux effets, représentant un *Temple et des ruines*, que l'on voit maintenant au musée du Louvre, et fut reçu avec empressement. L'année suivante, on mit au concours le portail de la nouvelle Eglise de St-Sulpice : Servandoni l'emporta. Le pape, pour lui témoigner son estime, le créa chevalier du palais apostolique et comte de St-Jean de Latran. C'est alors qu'il imagina de donner des spectacles de décorations, et que la salle des machines aux Tuileries fut mise à sa disposition. Nommé peintre-décorateur du roi, il débuta par une *Vue de l'intérieur de St-Pierre de Rome*. Mais, s'étant aperçu qu'un spectacle sans action n'offrait pas un assez grand intérêt pour obtenir une vogue continue, il voulut rattacher à un fait mythologique ou historique les nombreuses ma-

chines qu'il avait à sa disposition et donna successivement : *Pandore*, la *Descente d'Enée aux enfers*, les *Aventures d'Ulysse*, *Héro et Léandre*, la *Forêt enchantée* (du Tasse), etc. Cependant, quelque talent qu'il déployât dans ces différents spectacles, comme ils n'étaient que du ressort des yeux, l'intérêt qu'ils présentaient ne fut pas assez grand pour enrichir l'inventeur. En 1739, il dirigea les fêtes que la ville de Paris donna pour célébrer la paix, et celles du mariage de Madame Louise-Elisabeth de France avec l'infant d'Espagne don Philippe. La décoration qu'il établit depuis le pont Neuf jusqu'au pont Royal, fut l'objet de l'admiration générale. Appelé en Angleterre, en 1749, il fut chargé d'élever ce fameux feu d'artifice, qui coûta, dit-on, la somme énorme de cent mille guinées. Il dirigea les fêtes magnifiques de Vienne lors du mariage de l'empereur avec l'infante de Parme. Mais c'est à Stultgard, pour le duc de Wurtemberg, qu'il déploya toute la vigueur de son génie. Il fit merveille alors; dans un opéra, où l'on voyait un triomphe, il fit paraître sur la scène plus de quatre cents chevaux qui exécutèrent leurs évolutions avec la plus admirable facilité. En 1755, il se rendit à Dresde auprès du roi de Pologne; il y obtint un succès brillant et reçut, outre un présent considérable, le titre d'architecte-décorateur du roi, avec un traitement de vingt mille francs. On n'avait rien vu jusqu'alors de comparable aux fêtes qu'il donna à Sceaux à l'occasion de la paix; à celles pour le mariage du Dauphin, et à celles qui eurent lieu à Bordeaux et à Bayonne lors du passage de Madame de France, qui se rendait en Espagne. Pour les fêtes publiques de Paris, il avait projeté de disposer la place Louis XV de manière à mettre à couvert, sous des galeries et des péristyles, plus de vingt-cinq mille personnes, sans compter la foule innombrable qu'aurait pu contenir l'enceinte. Elle devait être ornée de trois cent soixante colonnes et de cent trente-six arcades, tant intérieures qu'extérieures, contenant cinq cent vingt pilastres; mais la dépense qu'aurait exigée ce projet le fit abandonner. Servandoni construisit un théâtre dans le château de Chambord, pour le maréchal de Saxe; il fournit aussi les plans du théâtre de Dresde, commencé sous Auguste III et interrompu par la guerre. A Paris, il érigea la façade de St-Sulpice, dont l'effet, quoique sentant un peu la décoration, offre un aspect plein de grandeur et de majesté. Ce seul monument suffirait pour lui assurer une réputation durable. Dans l'intérieur de l'église, il fit les tribunes de l'orgue, soutenues par douze colonnes corinthiennes, et la décoration de la chapelle de la Vierge. La porte de la maison de l'Enfant-Jésus, l'escalier magnifique de l'hôtel du cardinal d'Auvergne, dont il était d'autant plus difficile de tirer un heureux parti que la cage en était très-resserrée; la chapelle en forme de rotonde, chez de Lalive; une rotonde en

(1) Alph. de Boissieu a publié aussi un *Eloge de Servan de Sugny*, Lyon, 1832, in-8°.

forme de temple antique, soutenue par douze colonnes corinthiennes, chez le duc de Richelieu, dans sa terre de Gennevilliers, édifice dans lequel l'artiste se laissa trop entraîner à son goût pour les choses d'apparat, quoiqu'il ne s'agît que d'une simple glacière, sont encore des ouvrages qui assurent la réputation de Servandoni. Dans le cloître de Ste-Croix de la Bretonnerie, il orna de colonnes, imitant différents marbres, une fontaine en forme de demi-coupole. Il a construit une charmante maison de campagne à Balain, à quatre lieues de Paris. L'église paroissiale de Coulanges-la-Vineuse; le maître-autel isolé de la cathédrale de Sens, en forme de baldaquin, porté par quatre colonnes de bronze et de marbre, le maître-autel des Chartreux de Lyon ont été élevés sur ses dessins. Le nombre de plans dont il est auteur est incalculable. Il en envoya à Bruxelles, pour le marquis de Lède, pour les ducs d'Artemberg et d'Ursel; en Portugal, pour la cour; en Angleterre, pour le prince de Galles, père de George III. Il a exécuté en outre une multitude de dessins et de tableaux d'architecture, de ruines et de perspectives, que les amateurs de France, d'Angleterre et de tous les pays conservent précieusement. Tant de travaux auraient dû enrichir leur auteur; mais, généreux jusqu'à la prodigalité, Servandoni se vit plusieurs fois réduit à quitter le pays qu'il habitait pour se soustraire à ses créanciers. Il se maria pendant son séjour en Angleterre. A son retour en France, il eut un procès qui fit beaucoup de bruit. Il s'agissait d'une pension et d'un logement que le curé de St-Sulpice lui contestait. Il gagna son procès; mais il cessa d'être employé et mourut le 29 janvier 1766. Comme architecte, son style est grandiose; mais le désir de produire de l'effet et l'habitude de travailler pour le théâtre l'entraînèrent dans l'incorrection et l'oubli des règles. Il n'en est pas moins un artiste du premier rang par la fécondité, le feu et la hardiesse de son génie. Comme peintre, il n'a pas possédé un talent aussi rare; son coloris est blafard, le bleu domine trop dans ses ciels, et il ne sait pas dessiner une figure. Son nom a été donné à la rue qu'il habitait à Paris, près de St-Sulpice (voy. HANNETAIRE). P—s.

SERVAS (LA CONDAMINE DE), né à Alais vers la fin de 1714, embrassa de bonne heure la profession des armes et se retira du service aussitôt qu'il y eut obtenu la croix de St-Louis. Sa vie fut dès lors uniquement consacrée à l'étude et à la composition de trente à quarante volumes restés manuscrits, excepté le suivant : *Examen raisonnable de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Toulouse, in-12. La bizarrerie des titres de la plupart de ses autres écrits suffira pour en faire connaître l'esprit et pour donner la mesure de celui de l'auteur : *Essai sur la naissance et les progrès du christianisme au centre de l'édifice, par frère Clairvoyant*, 1768, 3 vol.; —

l'Anthropopatie, ou Portrait de Jéhovah, le Dieu des juifs, fait par lui-même, par Moïse, par les prophètes, avec cette épigraphe : *A qui me faites-vous ressembler?* Esàie, xl, 25, 1771, 2 vol.; — *les menteurs convaincus, ou les mensonges sacrés consacrés*, 2^e édit., augmentée; — *Omnis homo mendax*, psalm. 117, 1772, 4 vol.; — les *Alliances traitées par l'Eternel, examinées dans un esprit philosophique et critique*, 1773, 3 vol.; — *Tableau de l'Evangile dans les cinq premiers siècles*, 1774, 4 vol.; — les *Plagiats de l'apocalyptique St-Jean*, 1775, 1 vol., etc. Outre ces compositions et beaucoup d'autres du même genre, Servas a laissé un journal dans lequel il inscrivait, pendant cinquante ans, les plus minutieuses circonstances de sa vie et tout ce qui venait à sa connaissance des actions d'autrui. Il y inséra, depuis 1775, l'état du ciel et celui de la température, d'après son thermomètre; mais, comme il se servait d'un instrument très-imparfait et qu'il n'observait qu'une fois par jour, on ne peut tirer aucun parti de son travail pour la météorologie. Il mourut à Alais à la fin de février 1787. V. S. L.

SERVET (MICHEL), fameux hérésiarque, né, en 1509, à Villanova, en Aragon, vint de bonne heure en France pour étudier le droit à l'université de Toulouse. La lecture de la Bible devint pour lui une source d'erreurs. Il en puisa encore dans ses relations avec les chefs des sociniens, en Italie, où il passa à la suite de Quintana, confesseur de Charles-Quint, dont il vit le couronnement à Bologne (1). A la mort de son patron, il se mit à parcourir la Suisse et l'Allemagne, et il eut des conférences avec Oecolampade, à Bâle; avec Capiton et Bucer, à Strasbourg. Dans ces entretiens, il combattit avec acharnement les dogmes de la Trinité et de la consubstantialité du Verbe. Ses adversaires en furent scandalisés; et l'un d'eux, Bucer, le moins violent, dit un jour que « cet impie méritait qu'on le mit en « pièces, et qu'on lui arrachât les entrailles. » Devenu plus hardi, Servet conçut le projet téméraire d'attaquer les dogmes principaux de la religion chrétienne. En 1531, il publia un ouvrage intitulé *De Trinitatis erroribus*, suivi des *Dialogues sur la Trinité*, qui parurent l'année suivante. Il en avait confié le manuscrit à un libraire de Bâle, qui l'avait fait imprimer à Haguenau, en Alsace. La hardiesse des opinions que Servet avait manifestées dans ses écrits échoqua les hérétiques eux-mêmes, qui l'effrayèrent par leurs menaces. Réfugié à Lyon, et renonçant au barreau, qui ne lui avait rien produit, il embrassa la médecine, qui ne lui valut que des disputes. Il se rendit à Paris, pour suivre les cours de Jacques Dubois (Sylvius) et de Fernel, célèbres professeurs de ce temps. Reçu docteur, il composa une dissertation intitulée *Syruporum universa ratio ad Galeni censuram diligenter explicata*.

(1) Le voyage de Servet, en Afrique, pour acquérir une plus parfaite connaissance du Coran, n'a jamais eu lieu.

Non moins emporté en médecine qu'en théologie, il eut des querelles assez vives avec ses nouveaux collègues, contre lesquels il écrivit une *Apologie*, dont le parlement de Paris ordonna la suppression. Dès le commencement de 1534, il avait préparé quelques notes pour une nouvelle édition de la géographie de Ptolémée, d'après la traduction latine de Pirckheimer. N'ayant pas réussi à vendre son ouvrage à Paris, il s'adressa aux libraires de Lyon, et le livre y parut l'année suivante. Mécontent du séjour de la capitale, où sa mésintelligence avec ses confrères n'avait fait qu'augmenter, Servet prit le parti de se retirer en province. Il essaya d'abord de s'établir à Lyon et à Charlieu; mais, n'inspirant aucune confiance aux malades, il s'attacha aux frères Frelon, en qualité de correcteur d'imprimerie. Ce fut chez eux qu'il fit connaissance avec Pierre Palmier, qui lui proposa de le suivre à Vienne, en Dauphiné, dont il était archevêque. Il aurait en effet joui dès lors d'une existence agréable, s'il s'était borné à l'exercice de sa profession. Mais, rempli de ses projets hostiles contre le christianisme, il médita de nouvelles attaques. Chargé de surveiller une réimpression de la Bible, il y ajouta une préface et des notes que Calvin appelle *impies et impertinentes*. Il entra en même temps en correspondance avec ce réformateur, qu'il consultait surtout pour avoir le plaisir de l'embarrasser. Mais leur controverse devint si animée, que leurs lettres ne contenaient plus que des injures et des invectives. Ils se vouèrent dès lors une haine implacable. Servet, voulant humilier son rival qui ne le ménageait pas, lui adressa un manuscrit où il relevait une quantité de bévues et d'erreurs, qu'il avait remarquées dans ses ouvrages, surtout dans l'*Institution chrétienne*, production favorite du patriarche de Genève. Calvin en fut tellement irrité qu'il écrivit à Farel et à Viret « que si jamais cet « hérétique lui tombait entre les mains, il em- « ploierait tout son crédit auprès des magistrats « pour lui faire perdre la vie. » Depuis ce moment, il interrompit tout commerce avec Servet, qui, ne rêvant qu'à son système, commença un troisième ouvrage contre la Trinité et contre d'autres dogmes fondamentaux de la foi. Après quatre ans de travail, il envoya ses cahiers à Bâle, pour en hâter la publication. Soit crainte, soit calcul, aucun libraire ne voulut s'en charger; et Servet fut obligé de les faire imprimer à ses frais à Vienne. C'était le fameux traité *De christianismi restitutione*, dont on ne connaît plus aujourd'hui que deux exemplaires. Malgré le soin que l'auteur avait pris de cacher son nom, ainsi que ceux de l'imprimeur et de la ville, il ne fut pas difficile à Calvin d'y reconnaître la main et les opinions de Servet. Choqué de la manière méprisante dont on y parlait de lui, sa fureur ne connut plus de bornes, et il résolut de se venger. A cet effet, au moyen d'un Lyonnais, de-

venu depuis peu prosélyte de la religion réformée, il fit parvenir adroitement à l'archevêque de Lyon quelques feuillets du traité de Servet. Le cardinal de Tournon, qui occupait alors le siège de cette ville, employait les moyens les plus énergiques pour arrêter les progrès de l'hérésie, à laquelle son diocèse était, plus que tout autre, exposé, à cause du voisinage de Genève. Dès qu'il eut connaissance de ces papiers, il s'empressa d'en donner communication au gouverneur général du Dauphiné, qui ne put pas découvrir l'atelier d'où ce livre était sorti. L'auteur allait échapper au danger qu'il avait provoqué si Calvin n'avait livré aux magistrats les originaux de quelques lettres imprimées dans l'ouvrage de Servet (p. 577-664), et qui établissaient la preuve la plus complète de sa culpabilité. Un mandat d'arrêt fut bientôt lancé contre lui, et il aurait subi à Vienne le supplice qui l'attendait à Genève, s'il n'avait trouvé le moyen de s'évader de la prison. Empressé de sortir de France, il choisit le chemin le plus dangereux. Il se rendit à Genève, dans l'intention de passer en Italie, où il espérait vivre ignoré. En attendant, son procès continuait à s'instruire à Vienne, où il fut brûlé en effigie, le 17 juin 1553; cinq ballots de son dernier ouvrage, qui contenaient presque la totalité de l'édition, et qu'on avait saisis à Lyon, furent aussi jetés dans les flammes. Dès que Calvin eut appris la fuite de son ennemi, il redoubla d'activité pour en suivre les traces; ce fut par ses avis qu'on parvint à le découvrir, et sur sa demande qu'on l'arrêta (1). Ne voulant pas se soumettre aux lois de la ville, qui ordonnaient que l'accusateur partageât la prison avec l'accusé, Calvin céda le principal rôle à un certain la Fontaine (2), qui était, dit-on, son valet, et se réserva celui de discuter avec Servet sur des questions théologiques. Celui-ci ne parut embarrassé ni des intrigues ni des raisonnements de son adversaire. Il répondit à toutes ses questions, et finit par lui déclarer qu'il n'adopterait d'autres sentiments que lorsqu'on lui prouverait que sa doctrine était fausse. La troupe des ministres, dont son contradicteur était toujours escorté à l'audience, ne disait mot, et se bornait à prodiguer des applaudissements au chef de la nouvelle réforme. Servet n'avait à lutter que contre le seul Calvin, dont il méprisait la personne et le caractère. Il ne désespérait pas de l'équité des juges, et, le jour où l'on vint lui annoncer que le vi-baillif de Vienne avait demandé son extradition, il se jeta à leurs pieds pour les supplier de le renvoyer à Genève. Il leur adressa ensuite une requête, dans laquelle, en parlant de Calvin qui lui avait opposé l'autorité de Justinien : « Il est

(1) Servet avait sur lui, quand il fut arrêté, une chaîne, six bagues et quatre-vingt-dix-sept pièces en or.

(2) Cet accusateur obscur de Servet était né à *St-Gervais*, l'un des quartiers de Genève, sur la droite du Rhône. Un autre Genevois, nommé Germain Colladon, lui fut adjoint pendant la procédure.

« malheureux, disait-il, d'alléguer contre moi ce « que lui-même ne croit pas. Il est bien loin « d'observer ce que cet empereur a dit de l'Eglise, « des évêques, du clergé et de plusieurs autres « points de discipline ecclésiastique. » En attendant, ces disputes retardaient la marche du procès; les juges, qui n'avaient aucun intérêt à le prolonger, ordonnèrent à Calvin d'extraire des ouvrages de Servet ce qui lui paraissait le plus blâmable. Calvin se chargea volontiers de ce travail, qu'il intitula *Sententiæ, vel propositiones excerptæ ex libris Michaelis Serveti, quas ministri ecclesiæ Genevensis partim impias, et in Deum blasphemias, partim profanis erroribus et deliriis refertas esse asserunt : omnes vero a verbo Dei et orthodoxæ ecclesiæ consensu prorsus alienas*. Servet se défendit contre ces inculpations, et sa réplique fut réfutée par Calvin, qui, pour donner plus de poids à son écrit, le fit signer par plusieurs de ses confrères. Il est intitulé *Brevis refutatio errorum et impietatum Michaelis Serveti a ministris ecclesiæ Genevensis magnifico senatui, sicuti jussi fuerant, oblata*. Ces trois pièces font partie des traités théologiques de Calvin. Servet, ne jugeant pas à propos de répondre sérieusement à la dernière, se contenta d'y mettre quelques notes marginales, dont la plupart n'étaient que d'un seul mot, tel que *Simo magus, impostor, sycophanta, nebulo, perfidus, impudens, ridiculus mus, cacodæmon*. Ces injures, prodiguées à un ennemi redoutable, et la demande faite par le prévenu d'être renvoyé devant le conseil des deux cents, ont donné lieu de croire que Servet, quoique naturellement emporté, fut encore excité par des personnages puissants, qui lui promirent leur appui contre son antagoniste, dont la hauteur avait mécontenté beaucoup de monde. Les juges ne tinrent aucun compte de ces réclamations, et dès que l'instruction du procès fut terminée, ils en envoyèrent des copies à Zurich, à Berne, à Bâle et à Schaffouse, pour avoir l'avis des autres ministres. La réponse de ceux-ci fut presque unanime; on remarqua seulement que les ministres de Zurich s'étaient montrés les plus sévères; mais il n'est pas vrai que les cantons protestants se soient prononcés pour la peine de mort, comme Calvin l'a donné à entendre. Le 26 octobre 1553, le tribunal condamna Servet à être brûlé vif. Lorsque cette sentence lui fut annoncée, il poussa des cris effroyables. Il espéra fléchir Calvin, avec lequel il eut un entretien deux heures avant de marcher au supplice; mais son sort était décidé. Livré à ses bourreaux, il fut exécuté, le lendemain de son arrêt, dans un endroit appelé *Champey*, à une portée de fusil de la porte méridionale de Genève. Il y fut accompagné par Farel, que Calvin avait fait venir de Neuchâtel. Les exhortations de ce ministre ne produisirent aucun effet sur l'esprit de ce malheureux, qui expira dans les tourments, sans donner le moindre signe de re-

pentir. Calvin publia ensuite un ouvrage où il établit qu'on a le droit de faire périr les hérétiques. Son livre parut au commencement de 1554, sous ce titre : *Defensio orthodoxæ fidei de sacra Trinitate, contra prodigiosos errores Michaelis Serveti : ubi ostenditur hæreticos jure gladii occidendos esse, et nominatim de homine hoc tam impio juste et merito sumptum Genævæ fuisse supplicium*. Lelius Socin et Castalion s'élevèrent contre cette doctrine, et furent attaqués à leur tour par Théodore de Bèze, dans un traité intitulé *De hæreticis puniendis*. Ainsi les deux colonnes du parti réformé reconnurent le droit de punir les hérétiques au moment où les protestants ne cessaient de déclamer contre les traitements barbares auxquels ils étaient exposés dans les pays catholiques (1). Les ouvrages de Servet sont : 1° *De Trinitatis erroribus, libri septem* (Haguenau), 1531, in-8°, 99 feuillets, en caractères italiques. Cet ouvrage fut imprimé sous le nom de Michel Servet, alias *Reves ab Aragonia Hispanum*. *Reves* est l'anagramme de l'auteur. Il en existe une contrefaçon, Nuremberg, 1791, in-12, et une traduction hollandaise, par R. T. (Reynier Teller) (Harlem), 1620, in-4°. 2° *Dialogorum de Trinitate libri duo. De justitia regni Christi, capitula quatuor* (Haguenau), 1532, in-8°. Cet opuscule, qui ne se compose que de 48 feuillets, sans pagination et en caractères italiques, se trouve ordinairement à la suite du livre précédent (2). Dans un avertissement au lecteur, Servet dit qu'il rétracte tout ce qu'il a publié dans son premier ouvrage contre la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiments, mais il avoue que son premier traité est imparfait, confus et écrit d'un style barbare : défauts qu'il veut qu'on attribue à sa jeunesse, à son incapacité et à la négligence de l'imprimeur. Néanmoins, ce second ouvrage

(1) M. Emile Saisset a inséré dans la *Revue des Deux-Mondes* (février 1848) un travail étendu intitulé *Michel Servet, sa doctrine et sa vie*. « Nul système, dit le savant critique, n'a été plus « négligé que celui de Servet, nul n'est resté plus enseveli dans « d'épaisses ténèbres. Il n'y a pas en lui seulement un grand « hérésiarque, il y a aussi un philosophe. On doit le rattacher à « ce groupe de penseurs qui s'enflammèrent d'enthousiasme pour « le platonisme alexandrin. Ce qui le sépare du pur platonisme, « c'est qu'il entreprit de fonder ensemble son panthéisme néo- « platonicien et son christianisme hérétique; il essaya, non sans « génie, une sorte de déduction rationnelle des mystères du « christianisme. Théologien-philosophe, il fut le précurseur inat- « tendu de Spinoza et de Strauss. » M. Saisset, voulant établir son étude sur une base solide, s'est rendu à Genève, et il y a obtenu la communication la plus complète de tous les documents. Les registres du conseil, les pièces originales du procès, tout a été transcrit par ses soins. Il a donc été à même de donner un récit fidèle de cette cause célèbre. Il termine en observant que, profondément isolé au milieu de son temps, également hostile aux protestants et aux catholiques, Servet devait succomber. Esprit confus d'ailleurs, il n'a pas su donner à sa pensée cette précision lumineuse qui fait la vraie force, ce caractère pratique et simple qui donne l'influence. Sa théologie profonde, mais subtile et raffinée, est tombée dans l'oubli; ce qui consacre son nom, c'est l'honneur d'avoir conçu l'idée d'une explication rationnelle des mystères chrétiens et d'en avoir essayé la réalisation au prix de son repos et de sa vie. B—N—T.

(2) Dans l'exemplaire que nous avons vu à la bibliothèque de Paris, le faux-titre est précédé d'une vignette en bois, représentant un St-Pierre à deux têtes; en haut est écrit : *NONOLA*, et en bas on lit ce vers :

O Jane a tergo, quem nulla ciconia pinsit (sic).

n'est ni plus clair, ni plus méthodique, ni mieux écrit que le premier. 3° *Claudii Ptolemæi Alexandrini geographiæ enarrationis libri octo*, etc., Lyon, frères Trechsel, 1535, in-fol., figures en bois. Cet ouvrage fut imprimé sous le nom de Michel Villanovanus. Servet y a joint une préface, quelques notes, les noms modernes des villes et une petite introduction à chaque carte, pour rendre compte de l'état actuel du pays qu'elles représentent. Il fut réimprimé et dédié à l'archevêque de Palmier, Vienne en Dauphiné, Gaspard Trechsel, 1541, in-fol.; et cette réimpression est encore plus rare que l'édition originale (1). 4° *In Leonardum Fuchsum apologia pro Symphoriano Campegio*, Paris, 1536, in-8°; et Lyon, 1536, in-8°. C'est sous ce titre, et avec le nom de Michel Villanovanus, que Haller a désigné cet ouvrage, dont il disait posséder un exemplaire, qu'on a même trouvé enregistré de sa main dans son catalogue. Cependant, malgré toutes les recherches faites dans les bibliothèques de Brera et de Pavie, qui se partagerent les livres de Haller, il a été impossible de le retrouver. Au reste, Servet avait parlé de cet ouvrage dans ses dépositions devant le magistrat de Vienne et dans la préface de son *Traité des sirops*. Léonard Fuchs était un médecin de Tubingue, mort en 1566; et Symphorien Champier fut une sorte d'encyclopédiste, qui, né dans un petit village nommé St-Symphorien, près d'Annecy (2), vécut longtemps à Lyon, où il reçut le droit de bourgeoisie. 5° *Syruporum universa ratio ad Galeni censuram diligenter explicata. Cui post integram de concoctione disceptationem, præscripta est vera purgandi methodus, cum expositione aphorismi*: COXCOCTA MEDICARI, Paris, Colines, 1537, in-8°; réimprimé à Venise, Valgrisi, 1545, in-8°; et à Lyon, Roville, 1546, in-8°. Dans cet ouvrage, qui fut publié sous le nom de Michel Villanovanus, Servet examine la doctrine de la coction des humeurs, qu'il apprécie assez bien, eu égard au temps où il vivait. On voit qu'il était nourri des doctrines de Galien et des Arabes, et que l'humorisme formait la base de ses principes en médecine. 6° *Apologetica disceptatio pro astrologia*, Paris, 1538, in-8°. C'est l'ouvrage dirigé contre les médecins de Paris et supprimé par le parlement; Chauffepié s'est trompé en croyant qu'il en existait un autre sous un nom différent. 7° *Biblia sacra ex Sanctis Pagnini translatione, sed et ad hebraicæ linguæ amussim ita recognita et scholiis illustrata ut plane nova editio videri possit*, Lyon,

Trechsel et de la Porte, 1542, in-fol. Cette édition fut exécutée d'après celle de Cologne. Les notes de Servet, qui ne sont pas en grand nombre, roulent surtout sur l'interprétation des livres des psaumes et des prophètes. 8° *Christianismi restitutio. Totius ecclesiæ apostolicæ ad sua limina vocatio, in integram restituta cognitione Dei, fidei Christi, justificationis nostræ, regenerationis baptismi et carnæ Domini manducationis. Restituto denique nobis regno cælesti, Babylonis impiæ captivitate soluta, et Antichristo cum suis penitus destructo* (Vienne en Dauphiné, chez Balthasar Arnollet), 1553, de 734 pages in-8°, en caractères ronds et avec un feuillet d'errata. Au bas de la dernière page sont les initiales de l'auteur et l'année de l'impression : M. S. V. (Michel Servet Villanovanus), 1553. Cet ouvrage fut tiré à 800 exemplaires, dont il ne reste plus que deux. L'un est à la bibliothèque de Paris et l'autre dans la bibliothèque impériale de Vienne. Le premier avait été acheté à la vente de Gaignat, pour le duc de la Vallière, au prix de trois mille huit cent dix francs, malgré sa mauvaise conservation. C'est le même que les anciens biographes de Servet disent avoir appartenu à la bibliothèque du landgrave de Hesse-Cassel, où il fut volé (1). (Voyez une lettre de l'abbé Rive, dans le tome 2, p. 359, de l'*Origine des découvertes*, par Dutens, Paris, 1776, in-8°. Il paraît que c'est d'après l'exemplaire de la bibliothèque impériale de Vienne, que de Murr a donné une contrefaçon de cet ouvrage (Nuremberg, 1790, in-8°), imitant l'original absolument ligne pour ligne. L'année de la contrefaçon est marquée au bas de la dernière page (2). Il ne serait pas facile de rendre un compte exact du *Christianismi restitutio*, à cause du style confus de l'auteur. L'ouvrage se compose de six traités, dont le premier est divisé en sept livres. C'est là (p. 169-172) que l'on trouve le fameux passage sur la circulation du sang. Boerhaave s'est trompé en disant qu'il était dans l'autre livre, intitulé *De Trinitatis erroribus*. On ne peut nier que Servet n'ait bien apprécié la disposition anatomique des vaisseaux qui vont du cœur aux poumons : il a senti que ces vaisseaux, beaucoup trop volumineux pour servir uniquement à la nutrition de ces viscères, étaient chargés d'y porter le sang pour lui faire subir une élaboration importante. Dans ce temps, on croyait que le sang contenu dans les cavités droites du cœur pénétrait dans les cavités gauches, au travers de la cloison du ventricule et des oreillettes. Servet s'élève contre

(1) Voyez, sur ces deux éditions, la dissertation de Raidel sur les éditions de la *Géographie* de Ptolémée et une lettre de des Maizeaux, insérée dans la *Bibliothèque raisonnée des savants*, t. 3, p. 172.

(2) C'est au moins ce qui semblerait résulter des recherches de Malacarne dans son livre sur les ouvrages des médecins ou chirurgiens des Etats de la maison de Savoie jusqu'au 16^e siècle (*Delle opere*, etc., 1786, in-4°), 3^e part., p. 238; mais tous les autres biographes font naître Symphorien Champier à Lyon, ou plutôt à St-Symphorien-le-Château, en Lyonnais. Voy. Goujet, *Bibliothèque française*, t. 10, p. 207.

(1) Cet exemplaire est celui qui avait appartenu au Genevois Colladon, un des accusateurs de Servet, lequel a souligné quelques propositions. Il fut sauvé du bûcher, et quelques pages portent les traces des flammes.

(2) Une nouvelle édition qu'avait entreprise, à Londres, le docteur Mead n'alla pas plus loin que la page 253. Il ne devait en être tiré qu'un seul exemplaire. Ce fragment fut payé, en 1784, mille sept cents francs à la vente du duc de la Vallière; prix énorme à une époque où les livres rares étaient loin d'avoir la valeur qu'ils ont atteinte depuis.

cette opinion, et dit positivement que le sang sortant du ventricule droit passe dans les poumons par la veine artérielle (*artère pulmonaire*); qu'il s'y mêle à l'air inspiré, qu'il s'y décharge des matières fuligineuses, et qu'en se versant dans l'artère veineuse (*veine pulmonaire* proprement dite), il est attiré par le mouvement de la diastole, dans le ventricule gauche, pour former ce qu'il appelle *l'esprit vital*. Si Servet n'a donc point connu tous les détails de la grande circulation, les idées qu'il a exposées sur la circulation pulmonaire étaient plus que suffisantes pour mettre les physiologistes sur le chemin de la découverte (1). Ces idées, il aurait pu les puiser dans un ouvrage de Némésius, intitulé *De natura hominis*, imprimé à Lyon, en 1538, précisément dans le temps où il était prote chez les imprimeurs de cette ville. Cet évêque, qui vivait au 4^e siècle, explique le phénomène de la circulation du sang, d'après la doctrine de Galien, à peu près comme Servet. Le livre pseudonyme intitulé *Pensées sur la nature et la religion*, appartient à un médecin écossais, qui le publia sous le nom de Servet; il a été vivement réfuté (*voy.* OLEARY). Le *Thesaurus animæ christianæ*, ou *Desiderius peregrinus*, traduit en diverses langues, et attribué à Servet, n'est pas de lui. Voyez, pour d'autres renseignements, Vigand, *Servetianismus*, Königsberg, 1575, in-8°; — Sand, *Bibliotheca antitrinitariorum*, Freistadt (Amsterdam), 1684, in-8°, p. 6; — Schlussemburg, *De Servetianis*, dans le tome 11 du *Catalogus hæreticorum*; — de la Roche, *Mémoires de littérature*, Londres, 1712, in-4°, p. 349 (en anglais), reproduit dans la *Bibliothèque anglaise*, t. 2, part. 1^{re}, p. 76; — Boysen, *Historia Serveti*, Wittemberg, 1712, in-4°; — *Histoire impartiale de Michel Servet*, Londres, 1724, in-8° (en anglais); — Allwoerde, *Historia Serveti*, Helmstadt, 1727, in-4°, d'après les matériaux de Mosheim et avec le portrait de Servet. Un extrait de cet ouvrage fut inséré dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants*, t. 1, p. 366, et t. 2, p. 93; — Mosheim, *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques*, Helmstadt, 1748, in-4° (en allemand), et *Nov-*

velles recherches sur le célèbre médecin espagnol Michel Servet, par le même, ibid., 1750, in-4° (en allemand), réimprimé in-8°, avec les pièces justificatives; — Artigny, *Nouveaux mémoires d'histoire, de critique et de littérature*, t. 2, p. 55, et les autres ouvrages cités dans la *Bibliotheca Bunaviana*, t. 1^{er}, part. 2, p. 1606. On est étonné de ne trouver le nom de Servet, ni dans Bayle, ni dans la *Bibliothèque espagnole* de Nic. Antonio. Moreri, Nicéron et Chauffepié lui ont donné des articles; celui de ce dernier a été traduit en anglais par Yair, Londres, 1771, in-8°. Un manuscrit de Postel, intitulé *Apologia pro Serveto Villanovano*, qui faisait partie de la bibliothèque de du Fay, vendue à Paris en 1725, fut acheté par le comte de Hoym à un prix exorbitant. La procédure contre Servet, qui se conservait autrefois en original dans les archives de Genève, a été détruite, comme flétrissant la mémoire de Calvin. Une copie faite par un des magistrats de cette ville, existait, en 1814, entre les mains de son fils, qui l'avait communiquée à M. Grégoire. Voyez son *Histoire des sectes religieuses*, t. 2, p. 202 (1). A—G—S.

SERVI (CONSTANTIN DE'), peintre et architecte, né à Florence, en 1554, d'une famille des plus considérées de cette ville, raconte, dans une lettre écrite de Londres, qu'agé seulement de quatorze ans, il quitta Florence pour aller dans le Mugello, où son oncle avait une propriété. Sa tante et sa grand'tante lui ayant témoigné le désir de faire exécuter, par un peintre de Florence, un tableau pour l'autel de leur chapelle dans l'église de San-Cassiano, il offrit de le peindre lui-même et fit une *Annonciation* que, dit-il, on n'aurait jamais pu croire de lui si on ne la lui avait vu peindre, et il ajoute que depuis quarante-cinq ans qu'elle est terminée, elle se trouve encore en place dans le même état de conservation. Servi passe pour avoir été l'élève de Santi Titi, du moins ses premières peintures le dénotent comme un imitateur de ce maître. Dans la suite il changea de manière pour adopter celle de Porbus. C'est plus particulièrement comme peintre de portraits qu'il s'est distingué. Mais c'est surtout comme architecte et comme ingénieur qu'il s'est fait une réputation durable. Il parcourut toute l'Europe et reçut dans toutes les cours des honneurs qu'il justifia par son talent et par ses qualités personnelles. Sa renommée s'était étendue

(1) M. Flourens s'exprime à cet égard en ces termes (*Journal des Savants*, avril 1854): « Servet a découvert la circulation « pulmonaire. Le fait est patent. J'ai déjà rapporté dans ce journal (avril 1849, p. 197) le beau, l'immortel passage où il la décrit beaucoup mieux que ne le firent, quelques années après lui, « Colombo et Cisalpin. Deux choses étonnent! Comment Servet, « si confus, a-t-il pu rencontrer cette lucidité admirable de quelques pages! Comment une découverte de pure et profonde « physiologie se trouve-t-elle dans un livre sur la *Restitution du « christianisme*? Quand on jette un coup d'œil sur les écrits de « Servet, on s'aperçoit bien vite du parti qu'il a pris, en théologie, de s'attacher uniquement et obstinément au sens littéral. « Il cherche partout ce sens littéral; il accuse tout le monde, et « surtout Calvin, de ne pas l'entendre; il entasse les citations « pour prouver que lui seul l'entend. L'Écriture a dit que l'âme « est dans le sang, que l'âme est le sang même. Alors, dit Servet, « pour savoir comment se forme l'âme, il faut voir comment se « forme le sang; pour savoir comment il se forme, il faut voir « comment il se meut, et c'est ainsi que, à propos de la *Restitution du christianisme*, il est conduit à la formation de l'âme, « de la formation de l'âme à celle du sang, et de la formation du « sang à la circulation pulmonaire. »

(1) Les travaux sur Servet se sont multipliés depuis quelques années; conçus sous des points de vue différents, ils offrent des recherches étendues et des faits nouveaux; nous signalerons l'ouvrage de Trechsel (en allemand), *Servet et ses devanciers* (Heidelberg, 1839, in-8°), qui occupe le premier volume d'une publication intitulée *les Antitrinitaires protestants avant Socin*. Les *Etudes sur le procès de Servet*, par E. Schädé (Strasbourg, 1853, in-8°), forment un écrit que l'*Athenæum* français qualifie de remarquable. Dans le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, il est plusieurs fois question de Servet, et M. Audin, dans son *Histoire de Calvin* (t. 2, p. 258-324), a publié à cet égard des documents neufs et importants. Les *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. 3, p. 1-158, doivent aussi être consultés à cet égard. Enfin nous citerons l'article de M. Saisset dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. B—N—T.

si loin, qu'en 1609, le sophi de Perse le demanda au grand-duc de Toscane, Côme II. Constantin se rendit à cette invitation, mais il ne resta pas même une année dans ce pays, et l'on ignore ce qu'il y fit. De retour à Florence, il eut la charge de surintendant de la manufacture de mosaïques en pierres dures, fondée quelques années auparavant par le grand-duc François I^{er}, et c'est sous sa direction que ce magnifique établissement reçut toute son extension et commença à envoyer ses produits dans toutes les parties de l'Europe. Il fut aussi chargé de conduire les travaux de la galerie de Florence et de la superbe chapelle de St-Laurent. Appelé en Angleterre par le prince de Galles, il en reçut la charge de surintendant de ses bâtiments et machines, avec un traitement considérable. Le grand-duc, cédant aux demandes des Etats Généraux de Hollande, le leur envoya. Il les satisfît sous tous les rapports et se fit estimer particulièrement de Maurice de Nassau, qui le combla de marques de considération, et lui demanda les plans et les dessins d'un palais qu'il voulait élever à la Haye. C'est pendant son voyage en Hollande qu'il connut les ouvrages de Porbus, et qu'il chercha à les imiter. Après de fréquents voyages dans la plupart des cours de l'Europe, Servi mourut à Lucignano, en 1622, attaché au service du grand-duc, en qualité de vicaire de cette commune, et avec le titre de conseiller aulique de l'Empereur. On peut voir de plus amples détails sur cet artiste et ses descendants, au tome 9 des *Notizie de' professori del disegno*, etc., de Baldinucci, édition des classiques italiens, Milan, 1812, in-8°.

P—s.

SERVIEN (ABEL), marquis de Sablé, né en 1593, à Grenoble, d'une ancienne famille de la haute magistrature, débuta dans cette carrière, en 1616, par la charge de procureur général au parlement de sa ville natale, et fut appelé l'année suivante à l'assemblée des notables tenue à Rouen. Le 19 janvier 1618, il obtint le brevet de conseiller d'Etat, fut nommé maître des requêtes de l'hôtel du roi, le 22 mars 1624, et envoyé en Guienne, vers 1627, pour y exercer les fonctions d'intendant de justice, police et finances. Les sujets du roi dans la vallée de Barèges et ceux du roi d'Espagne dans la vallée de Broto ayant eu quelques différends, ces deux monarques nommèrent des commissaires pour les arranger. Servien fut nommé par Louis XIII, en 1628. Il passa l'année suivante à Turin, afin de terminer, au nom du roi, les discussions existantes entre les ducs de Savoie et de Mantoue, pour l'exécution du traité signé le 12 mars, à Bussolin, par le cardinal de Richelieu. En 1630, il fut fait intendant de justice, police et finances en l'armée d'Italie, commandée par ce premier ministre, et, dans la même année, président en la justice souveraine de Pignerol; enfin, et presque immédiatement, premier président du parle-

ment de Bordeaux. Il allait partir pour remplir cette dernière charge, lorsque Louis XIII lui donna la place de secrétaire d'Etat de la guerre, vacante par la mort de Beauclerc d'Achères. Pendant son ministère, Servien fut nommé, avec le maréchal de Thoyras, et le fameux d'Emery, depuis contrôleur général, ambassadeur extraordinaire en Italie. Le maréchal et Servien négocièrent d'abord, avec le général Gallas, le premier traité de Cherasco, entre Louis XIII et l'empereur Ferdinand II, pour le rétablissement de la paix en Italie. Le 30 mai suivant, ils signèrent, avec Victor Amédée, la restitution à ce prince de toute la Savoie et des villes et châteaux de Saluces et de Villefranche. Le roi voulant s'assurer un passage en Italie et y conserver une place de guerre, les mêmes négociateurs conclurent, le 19 octobre 1631, un traité par lequel le duc mettait en dépôt, entre les mains de Louis XIII, la place de Pignerol et permettait le passage des troupes françaises, allant dans le Montferrat; et enfin, le 5 mai 1632, cette même place de Pignerol fut cédée au roi par un traité que Thoyras et Servien signèrent à St-Germain en Laye. Ce dernier montra beaucoup d'habileté, mais il annonça, dès ce moment, un caractère difficile et impatient de toute supériorité. Il paraît que, jaloux du crédit de Thoyras auprès de la duchesse douairière de Savoie, sœur de Louis XIII, il nuisait à son collègue dans l'esprit du roi et dans celui du cardinal de Richelieu. Le maréchal s'en plaignit dans un mémoire qu'il fit remettre au roi. Servien ne fut sans doute pas étranger à la perte que le maréchal fit, vers cette époque, du commandement de l'armée d'Italie. Quant à lui, il reprit les fonctions de sa charge après la conclusion des affaires d'Italie. Le cardinal de Richelieu chercha à lui ôter sa place. Servien donna sa démission et se retira dans sa terre de Sablé en Anjou, où il vécut dans une retraite absolue, jusqu'en 1643. A cette époque, Richelieu venait de mourir; il fallut envoyer un plénipotentiaire à Munster avec le comte d'Avaux. Mazarin, qui avait été désigné, étant devenu premier ministre, fit choix de Servien pour le remplacer, sans doute à la sollicitation de Lyonne, qui avait toute sa confiance, et qui était fils d'une sœur de Servien. Mazarin vit en lui l'homme qu'il pouvait mettre dans la confidence de sa politique, de préférence au comte d'Avaux, dont ce ministre était jaloux. Les deux plénipotentiaires eurent d'abord ordre d'aller régler divers points en discussion avec les Provinces-Unies. Mais avant d'arriver à la Haye, ils annoncèrent qu'ils désiraient obtenir du prince d'Orange le titre d'*excellences*. Ils prétendirent même que ce prince devait venir au devant d'eux, à leur approche de la Haye, et leur rendre la première visite, s'il se portait bien; sinon, qu'il devait se faire remplacer par son fils. Le prince feignit une indisposition, et son fils alla au-devant des ambassadeurs, à une demi-

lieue de la Haye, accompagné de cinquante voitures, contenant les personnes les plus considérables de la Hollande. Enorgueillie de ces honneurs, madame Servien voulut aussi que la princesse d'Orange lui fit la première visite, et cette princesse s'y étant refusée, il en résulta qu'elles ne se virent point. Après la signature des trois traités d'alliance et de subsides, des 29 février et 1^{er} mars 1644, le comte d'Avaux et Servien se rendirent à Munster. On connaît l'histoire des négociations auxquelles ils prirent part, et qui, après quatre années de discussions et d'intrigues, finirent par le célèbre traité de Westphalie. La première année fut consacrée presque tout entière par les divers plénipotentiaires, à des discussions de protocole et de préséance, et par les deux ambassadeurs français, à des querelles et à des injures, qui devinrent le scandale du congrès. Ce fut à l'occasion de la rédaction des dépêches que la querelle commença. Le comte d'Avaux s'en attribuait encore le droit comme étant le premier plénipotentiaire et le *senior*; Servien, magistrat, répondait que c'était au président à signer les arrêts, et au conseiller à les dresser. Pour en finir, d'Avaux proposa d'alterner chaque semaine; mais ce *mezzo termine* ne satisfit point Servien. Le comte d'Avaux finit cependant par lui céder entièrement, et cette condescendance ne ramena la paix que pour quelques jours. Bientôt les divisions recommencèrent, ils cessèrent de se voir, et chacun d'eux écrivit séparément à la cour. Ils en vinrent même jusqu'à publier des mémoires l'un contre l'autre. D'Avaux traitait de *Libelle diffamatoire* celui de Servien, et celui-ci qualifiait d'*attentat* et d'*assassinat* le mémoire du comte d'Avaux. Violent et d'une humeur despotique, Servien semblait vouloir justifier ce que disait de lui le nonce Fabio Chigi, qui ne l'appelait pas autrement que l'*Ange exterminateur de la paix*. Cependant, la cour, sentant que ces discussions nuisaient aux négociations, leur donna un chef dans la personne de Henri d'Orléans, duc de Longueville. Le duc rétablit la paix entre les plénipotentiaires; mais, lorsque, fatigué des difficultés et délais qu'éprouvait le traité particulier avec l'Espagne, ce seigneur eut quitté Munster, l'animosité et l'envie de ses deux collègues se réveillèrent avec plus de violence. On prétend même que Servien se servit du crédit que Lyonne, son neveu, avait sur le cardinal Mazarin, pour faire arriver jusqu'à celui-ci des rapports dans lesquels il accusait d'Avaux de propos injurieux contre le premier ministre. Victime de ces calomnies, d'Avaux fut rappelé au commencement de 1648, et Servien, demeuré seul plénipotentiaire, reçut du roi de nouveaux pouvoirs pour conclure la paix, qu'il signa à Munster, le 24 octobre 1648. Il avait été fait conseiller d'Etat ordinaire, en 1645; il reçut le brevet de ministre, le 24 avril 1649; fut créé, en 1661, trésorier, puis chancelier de

l'ordre du St-Esprit, et deux ans après, surintendant des finances, charge dont il demeura en possession jusqu'à sa mort, arrivée le 12 février 1669. Servien était membre de l'Académie française depuis 1634. On a imprimé des *Lettres* de Servien avec celles d'AVAUX (voy. AVAUX D'). G-RD.

SERVIERES. Voyez GROLLIER.

SERVIERES (JOSEPH), auteur dramatique, né à Figeac, dans le Quercy, le 20 juillet 1781, fit de bonnes études dans sa ville natale et vint fort jeune à Paris, où il fut remarqué par Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, mais qui tomba bientôt dans la disgrâce de Napoléon. En 1807, il épousa la belle-fille du peintre Lethière, qui elle-même fut une artiste distinguée; puis il accompagna en Italie son beau-père, nommé directeur de l'école française à Rome, où il retrouva Lucien, dont Lethière était aussi depuis longtemps l'ami et le confident. Servières revint à Paris en 1812, et il obtint un emploi au trésor public. Sous la restauration, il fut nommé, en 1818, conseiller référendaire à la cour des comptes. Dès son arrivée dans la capitale, il avait donné au théâtre plusieurs pièces qui eurent quelque succès, et il ne cessa pas d'en composer jusqu'à ses derniers moments. Il mourut à Paris le 2 février 1826. Ses ouvrages imprimés sont : 1^o (avec Etienne, Morel et Francis [Allarde]) *Les dieux à Tivoli, ou l'Ascension de l'Olympe*, folie non fastueuse, arlequinade-impromptu en un acte et en vaudevilles, Paris, 1800, in-8^o; 2^o le *Bouquet de pensées pour l'an X*, 1801, in-8^o; 3^o (avec Francis et Belargey) *la Martingale, ou le Secret de gagner au jeu*, arlequinade-vaudeville en un acte, en prose, Paris, 1801, in-8^o; 4^o (avec R. Philidor [Rochelle]) *le Père malgré lui*, comédie-vaudeville en un acte et en prose, 1801; 5^o (avec C. Henrion) *le Télégraphe d'amour*, comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, 1801; 6^o (avec Etienne, Morel et Moras) *Rembrandt, ou la Vente après décès*, vaudeville anecdotique en un acte, 1801; 7^o (avec Petit aimé) *Fontenelle*, comédie-anecdote en un acte, en prose et en vaudevilles, 1802; 8^o (avec Ernest de Clonard et avec François Grille) *Monsieur Botte, ou le Négociant anglais*, comédie en trois actes et en prose, imitée du roman de Pigault-Lebrun, 1803; 9^o (avec Desaugiers et C. Henrion) *Manon la ravaudeuse*, vaudeville en un acte, 1803; 10^o (avec J. Aude) *Fanchon la vieilleuse de retour dans ses montagnes*, comédie en trois actes, en prose, mêlée de vaudevilles, 1803; 11^o (avec Sewrin et Lafortelle) *les Charbonniers de la Forêt noire*, comédie en trois actes, mêlée de vaudevilles, 1804; 12^o (avec C. Henrion) *Drelindindin, ou le Carillonneur de la Samaritaine*, parade en un acte et en vaudevilles, 1803; 13^o (avec Duval et Ligier) *Jean Bart*, comédie historique en un acte, en prose et en vaudevilles, 1803; 14^o (avec F.-P.-A. Léger) *Un quart d'heure d'un sage*, vaudeville en un acte,

1804; 15° (avec Sidony) *Jocrisse suicide*, drame tragi-comique en un acte et en prose, 1804; 16° (avec Dumaniant) *Brisquet et Jolicœur*, vaudeville en un acte, 1804; 17° (avec Daudet et Léger) *Bombarde, ou les Marchands de chansons*, parodie d'*Ossian, ou les Bardes*, mélodrame lyrique en cinq actes, 1804; 18° (avec H.... et La-fortelle) *la Belle Milanaise, ou la Fille femme, page et soldat*, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, 1804; 19° (avec Coupart) *Toujours le même*, vaudeville en un acte, 1804; 20° (avec Moreau) *le Dansomane de la rue Quincampoix, ou le Bal interrompu*, folie-vaudeville en un acte, 1804; 21° (avec G. Duval) *Jeanneton colère*, vaudeville grivois en un acte, 1805; 22° (avec Coupart) *les Nouvelles Métamorphoses*, vaudeville en un acte, 1805; 23° (avec Dumersan) *Alphonsine, ou la Tendresse maternelle*, mélodrame en trois actes et en prose, tiré du roman de madame de Genlis, 1806; 24° (avec Desaugiers) *Madame Scarron*, vaudeville en un acte, 1806; 25° (avec Dumersan, Desaugiers et cinq autres collaborateurs) *Monsieur Giraffe, ou la Mort de l'ours blanc*, vaudeville en un acte, par M. Bernard, de la rue aux Ours, 1807; 26° (avec Desaugiers) *Arlequin double*, vaudeville en un acte, 1807; 27° (avec G. Duval et Bonnel) *La pièce qui n'en est pas une*, dialogue analogue aux prologues et épilogues, 1809. On attribue à Serviez deux autres pièces : *l'Amant comédien* et *Les trois n'en font qu'un*, ainsi qu'un écrit intitulé *Revue des théâtres*. Plusieurs chansons tirées de ses vaudevilles ont été insérées dans le *Chansonnier français* et autres recueils lyriques. M—D j.

SERVIEZ (JACQUES ROERGAS DE), historien, naquit en 1679 à St-Gervais, diocèse de Castres, de parents nobles. Percin de Montgaillard (voy. ce nom), évêque de St-Pons, ami de sa famille, se chargea de surveiller sa première éducation. Il vint ensuite étudier le droit à Montpellier, et y reçut le baccalauréat en terminant ses cours. Dans le désir de perfectionner ses connaissances, il visita l'Italie et s'arrêta quelque temps à Rome : il y plaïda, devant le sacré collège, la cause d'une religieuse qui réclamait contre ses vœux, et il en fit prononcer la dissolution. De retour dans sa famille, il se livra tout entier à la culture des lettres. Venu ensuite à Paris, il fut enlevé par une mort prématurée, au mois de janvier 1727, à l'âge de 48 ans. Serviez était chevalier de St-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel. On a de lui : 1° *les Impératrices romaines, ou Histoire de la vie et des intrigues secrètes des femmes des douze premiers Césars*, Paris, 1720, 2 vol. in-12. Cette édition est la seconde; la première est de 1718, en un seul volume. Le succès de cet ouvrage avait engagé l'auteur à le compléter, et il laissa les matériaux d'une troisième édition, qui fut publiée en 1728, 3 vol. in-12. Cette *Histoire* a été réimprimée en 1744 et en 1758. Suivant Lenglet-Dufresnoy, elle est curieuse et bien

écrite. Serviez se proposait de continuer son ouvrage jusqu'à la prise de Constantinople. 2° *Les Hommes illustres du Languedoc*, Béziers, 1723, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru. 3° *Le Caprice, ou les Effets de la fortune*, Genève, 1724, in-12. C'est un roman. Il a laissé en manuscrit *l'Histoire du brave Crillon*. La *Bibliothèque des romans* (octobre 1775) attribue à Serviez *l'Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*, Paris, 1726-1732, 6 vol. in-12; mais son petit-fils (Emmanuel Serviez) se hâta de réclamer contre cette assertion dans les journaux. En effet, ce livre est de F.-N. Dubois, avocat à Rouen, comme on l'apprend par l'épigramme suivante de l'abbé Yart :

Ce livre est l'histoire secrète,
Si secrète que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur,
Et monsieur Dubois qui l'a faite.

Voyez le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier, 2° édition, n° 8,295. On peut consulter, pour plus de détails, la notice sur Serviez, par son petit-fils, le général Serviez, dans les *Siècles littéraires* de Desessarts, t. 6, p. 113-116, et sa lettre aux rédacteurs de la *Décade*, numéro du 20 ventôse an 9, et encore le *Magasin encyclopédique*, 6° année, t. 5, p. 390-393. — SERVIEZ (Emanuel-Gervais), petit-fils du précédent, né à St-Gervais le 27 février 1755, entra, en 1772, comme simple soldat dans le régiment de Roussillon et parvint au grade de général de brigade. Il fit, en cette qualité, les premières campagnes de la révolution; fut emprisonné comme suspect, en 1793, et mis en liberté après le 9 thermidor. Il fut alors employé à l'armée d'Italie, puis réformé après le traité de Campo-Formio. Il avait composé divers écrits pendant sa carrière militaire, entre autres une brochure qu'il publia, en 1788, contre le système allemand qu'avait voulu introduire le ministre de la guerre St-Germain; une *Adresse aux soldats*, en 1790, pour les exhorter à la discipline, et un roman intitulé *les Premices d'Annette*, Paris, 1792, in-16, et 1798, in-48. Il fut préfet des Basses-Pyrénées, en 1801, et publia une *Statistique* de ce département. Nommé membre du corps législatif, en 1802, il mourut le 18 octobre 1804. On lui doit encore : *Mémoire sur l'agriculture et spécialement sur le défrichement de la lande dite Pont-Long, dans les Basses-Pyrénées*, Paris, 1803, in-8°. W-s.

SERVILIE, fille de Quintus Servilius Cæpion (voy. ce nom) et sœur utérine de Caton d'Utique, née vers l'an 655 de Rome, épousa en premières noces Junius Brutus. Elle devint éperdument amoureuse de Jules César, encore très-jeune; et comme Marcus Brutus, qui devait être le meurtrier de ce grand homme, naquit vers le temps où leur amour était dans sa plus grande force, on crut à Rome qu'il fut le fruit de cette liaison. Cette circonstance a fourni à Voltaire le plus touchant ressort de sa tragédie de *la Mort*

de César. Servilie épousa en secondes noces Décimus Junius Silanus (voy. ce nom), sans cesser d'être la maîtresse de César. Cette galanterie donna lieu à un incident fort singulier. Au moment où le sénat délibérait sur le sort des complices de Catilina, on apporta du dehors un billet à César, qui venait de parler en faveur des accusés. Il le prit et le lut tout bas. Aussitôt Caton d'Utique, qui soutenait l'opinion contraire, se mit à crier que César portait l'audace jusqu'à recevoir des avis et lettres des ennemis de l'Etat. Plusieurs des assistants exigèrent que le billet fût montré. César le passa sur l'heure à Caton, qui n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'il reconnut une lettre « amoureuse et même libérale » (1), écrite par Servilie, sa propre sœur. Il la jeta à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne » ; et, cela fait, il reprit le fil de son discours, tant était public et connu de tous l'amour que Servilie portait à César. Cette femme fut celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus constamment. Déjà sur le retour, elle trouva moyen de conserver son ascendant sur lui, en abandonnant à ses désirs Junia Tertia, la troisième de ses filles. César, durant son second consulat, lui donna une perle de la valeur de soixante mille sesterces ; et, pendant les guerres civiles, il lui fit adjuger à vil prix les biens des proscrits, qui étaient à l'enchère. Comme on s'étonnait qu'elle les eût à si bon marché, Cicéron dit plaisamment : « Le marché est d'autant meilleur que la tierce partie en a été déduite : *Quo melius emptum sciat, Tertia deducta est* », faisant ainsi allusion, par un jeu de mots, au nom de Tertia, fille de Servilie. Les historiens ont négligé de nous apprendre ce que devint, après la mort de César, cette femme dès lors aussi malheureuse mère que malheureuse épouse. L'académie de Marseille couronna, le 25 août 1767, une héroïne intitulée *Servilie à Brutus, après la mort de César*, par Durullé, avocat, Elbeuf (Paris, 1767, in-8°). — SERVILIE, fille aînée de la précédente, fut un modèle d'amour conjugal. Mariée au jeune Lépide, elle ne voulut pas lui survivre quand il périt, l'an de Rome 722, victime de la vengeance d'Octave, contre lequel il avait conspiré. Elle sut tromper la surveillance de sa famille, qui la gardait à vue, et, n'ayant point de fer sous sa main, elle s'étouffa, dit Velleius Paterculus, avec des charbons ardents. — SERVILIE, fille de Cæpion, et sœur cadette de celle dont il est parlé au commencement de cet article, fut mariée à Lucullus, qui, malgré ses fréquentes infidélités, la conserva longtemps par égard pour Caton, frère utérin des deux Servilie. A la fin, ses débordements allèrent si loin que, bien qu'il fût l'homme du monde le plus accommodant, Lucullus perdit patience et la répudia. Elle se retira chez son frère, qui eut la bonté de la recevoir. Quand on

vit qu'elle s'était soumise à la garde et à l'austère manière de vivre de Caton, et qu'elle l'accompagna même dans sa fuite, on oublia presque les premiers désordres de sa vie. D—R—R.

SERVILIE, fille de Baréa Soranus, gouverneur de l'Asie Mineure, née l'an de Rome 798, sous le règne de Claude, fut mariée à Annius Pollion. Réduite à l'état de veuve par le bannissement de son époux (an de Rome 718), elle fut encore impliquée dans l'accusation inique dont son père fut la victime. On lui avait reproché d'avoir gouverné sa province d'une manière trop favorable au peuple et contraire aux intérêts du prince. Les délateurs accusaient aussi Servilie d'avoir donné de l'argent à des magiciens. Rien n'était plus vrai que cette imputation, mais c'était une erreur de sa piété filiale. En effet, elle avait interrogé des devins, uniquement pour connaître le sort de sa famille, pour savoir si Néron se laisserait fléchir et si l'instruction du procès n'aurait rien de funeste. Elle comparut donc devant le sénat avec Soranus. Tacite la montre n'osant porter les yeux sur son père, dont sa faute involontaire aggravait le péril. L'accusateur lui demandant si elle n'avait pas vendu son collier et ses parures de noces pour en consacrer l'argent à des opérations magiques, elle se prosterna d'abord par terre, et y demeura longtemps noyée dans ses larmes. Enfin, embrassant les autels : « Non, je n'invoquai, dit-elle, aucune divinité sinistre ; je ne me permis aucune imprécation. Ces malheureuses prières qu'on me reproche n'eurent d'autre objet que d'obtenir de toi, César, et de vous, sénateurs, la conservation du meilleur des pères. J'ai donné mes pierreries, mes robes, les décorations de mon rang ; j'aurais donné mon sang et ma vie, si les gens que j'ai consultés me les eussent demandés. Je ne les connaissais point auparavant ; j'ignore ce qu'ils sont, quel art ils exercent. Pour moi, je ne parlai jamais du prince que comme on parle des dieux ; mais si je suis coupable, au moins je le suis seule, et mon malheureux père ignorait ma faute. » Servilie ne fut pas moins condamnée avec son père ; mais la perte de la fin du seizième livre des *Annales* de Tacite nous laisse ignorer le genre de mort qu'elle choisit, ainsi que Soranus, qu'il peint comme digne d'avoir une pareille fille (voy. THRASÉAS). D—R—R.

SERVILIUS PRISCUS (PUBLIUS), issu d'une famille originaire d'Albe, et qui, lors de la destruction de cette ville, fut admis dans le sénat romain, parvint au consulat l'an de Rome 259 (495 avant J.-C.), quinze ans après l'expulsion des rois, au moment où de violents démêlés au sujet des débiteurs insolubles agitaient la république. Doué d'un caractère doux et conciliant, il était assez populaire ; et le sénat, en lui donnant pour collègue Appius Claudius, patricien inflexible, s'était flatté d'apaiser les dissensions ;

(1) Plut., in *Brut.*, et in *Cal. Minore*.

mais ce choix ne fit qu'ajouter la division des consuls à celle des deux ordres. Tandis qu'Appius, appuyé du vœu presque unanime des sénateurs, se refusait à toutes les mesures tendant au soulagement des pauvres plébéiens, Servilius inclinait à la suppression des dettes, ou du moins il voulait que les intérêts fussent déduits du principal. Telle était la situation des choses, lorsqu'on apprit que les Volsques s'approchaient de Rome. Le peuple se livre à la joie ; et s'écrie que c'est aux patriciens à repousser seuls les ennemis, eux qui recueillent seuls les avantages de la guerre. Le sénat tombe dans l'abattement, et c'est à Servilius qu'il confie le salut de l'Etat. Le consul promet aux plébéiens qu'on saura soulager leurs maux après la guerre. Le peuple s'empresse de se ranger sous ses enseignes. Dès le lendemain, Servilius, vainqueur des Volsques, se rend maître de leur camp et de Suessa Pométia, dont le pillage enrichit ses soldats. De retour à Rome, il demande le triomphe ; Appius Claudius, jaloux de son collègue, engage le sénat à lui refuser cet honneur. Servilius, soutenu par les acclamations du peuple, se l'arroge de sa propre autorité, et fait son entrée dans la ville revêtu de la robe triomphale. C'est le premier triomphe qui ait eu lieu malgré le sénat ; et, comme il parut irrégulier, on ne l'inscrivit pas dans les fastes consulaires. Tite-Live le passe sous silence, probablement pour ce motif ; mais Denys d'Halicarnasse en parle avec détail. Bientôt après, Servilius alla de nouveau combattre les Sabins unis aux Arunces, les vainquit, et revint à Rome presser l'exécution des engagements qu'il avait pris avec les plébéiens, de l'aveu du sénat ; mais Appius jugeait les débiteurs insolvable avec plus de rigueur que jamais. Ceux-ci en appelaient à Servilius, qui répondait d'une manière évasive. Cette politique lui réussit mal. « En voulant se ménager entre les deux partis, » dit Tite-Live, il encourut la haine du peuple, « sans gagner la faveur du sénat. » Cependant l'un et l'autre consul ambitionnent l'honneur de présider à la dédicace du temple de Mercure. Le peuple, à qui le sénat abandonne le choix, nomme M. Lætorius, simple centurion. Les plébéiens, chaque jour plus maltraités par Appius, et n'espérant plus rien de leur recours à Servilius, prennent le parti de se faire justice eux-mêmes. Leurs clameurs couvrent la voix d'Appius quand il va prononcer ses jugements contre les débiteurs ; leurs bras arrachent les condamnés des mains des licteurs ou de leurs créanciers. Les dispositions hostiles des Sabins ne peuvent engager le peuple à s'enrôler. Appius qui, du haut de son tribunal, menace vainement les séditieux, ne cesse de tonner contre son collègue, qui les enhardissait, disait-il, par un « silence » populaire. » Ce fut au milieu de ces désordres que Servilius et Appius sortirent de charge ; mais le second avait pour lui la faveur du sénat, tan-

dis qu'il arrivait au premier de mériter, même avec des intentions louables, l'animadversion de tous les partis.

D—R—R.

SERVILIUS STRUCTUS (SPURIUS), de la même famille que le précédent, et son contemporain, se fit connaître par la fermeté de son caractère. Consul l'an de Rome 278 (476 avant J.-C.), il marcha contre les Etrusques et les poursuivit jusque dans leur camp près du Janicule ; mais s'étant trop avancé, il était sur le point d'être vaincu, lorsque, dégagé par son collègue Virginius, il rétablit le combat et remporta sur eux une victoire décisive. Ce succès, acheté par la perte d'un grand nombre de braves, attira, l'année suivante, à Servilius une accusation de la part des tribuns, qui le citèrent devant le peuple. Les Romains venaient alors de condamner pour une faute analogue le consulaire Ménénius, qui s'était laissé mourir de chagrin. Servilius brava toutes les attaques des tribuns avec une noble confiance, repoussa énergiquement leurs inculpations et s'en prit au peuple lui-même, auquel il reprocha la condamnation de Ménénius, fils de l'homme à qui les Romains devaient ce tribunal dont ils se faisaient une arme si cruelle contre leurs bienfaiteurs. Cette courageuse défense, jointe au témoignage glorieux de Virginius, collègue de Servilius, sauva ce consulaire ; il fut absous par le peuple — SERVILIUS STRUCTUS AHALA (1) (Caïus), de la même famille, ne montra pas moins de caractère que le précédent. Il fut choisi par le dictateur L. Quinctius Cincinnatus pour général de la cavalerie, l'an de Rome 316 (438 avant J.-C.), lors de la conspiration de Spurius Melius (*toy.* ce nom). On voit, dans l'article qui concerne ce conspirateur, avec quelle audace, malgré les clameurs du peuple, Servilius Ahala trancha la tête (*obtruncat*) (2) à Melius ; puis, tout couvert de sang, il revint rendre compte au dictateur de cette exécution. « Tu as bien fait, Servilius, lui dit Cincinnatus, tu as sauvé la république. » Quatre ans après, le tribun Spurius Melius proposa une loi tendant à l'exil et à la confiscation des biens de Servilius Ahala, en lui reprochant d'avoir mis à mort un citoyen non condamné. Cette accusation, selon Tite-Live, fut aussi méprisée que son auteur ; cependant Cicéron (*Pro domo sua*, § 32) et Valère Maxime (liv. 5, ch. 3, § 2) attestent que Servilius fut exilé. Bientôt le peuple le rappela et le rétablit dans toutes ses dignités. Nommé consul, l'an de Rome 328 (427 avant J.-C.), il avait l'espoir de se signaler contre les Veïens ; mais les contestations élevées entre les deux ordres suspendirent les hostilités.

D—R—R.

SERVILIUS PRISCUS ou STRUCTUS, surnommé *Fidenas* (QUINTUS), de la même famille qu'Ahala,

(1) Les branches patriciennes de la maison Servilia étaient les Structus, les Priscus, les Ahala, les Vatia, et peut-être les Cépion.

(2) Tite-Live, lib. 4, cap. 14.

et son contemporain, fut nommé dictateur, l'an de Rome 320 (435 avant J.-C.), pour combattre les Fidenates unis aux Veïens, qui avaient passé l'Anio et étaient venus camper sous les murs de Rome. Après avoir chassé les ennemis devant lui, il alla mettre le siège devant Fidènes. Désespérant de forcer cette place par les moyens ordinaires, ou de la réduire par la famine, il y attacha le mineur, et s'en empara. C'est le premier exemple de l'emploi de la mine chez les Romains. Dix ans après (an de Rome 430), Servilius Priscus contribua sans le vouloir à l'accroissement de la puissance tribunitienne. Tandis que les Eques et les Volques étaient aux portes de Rome, la mésintelligence régnait entre les deux consuls, Titus Quintius Cincinnatus, surnommé Pennus, et C. Julius Mento. Divisés dans tout ce qui concernait l'administration, mais réunis pour conserver leur autorité, ils résistèrent opiniâtrement au vœu du sénat, qui voulait nommer un dictateur. Alors Servilius s'adressant aux tribuns : « Puisque tous les autres moyens sont épuisés, dit-il, c'est à vous que le sénat a recours, afin que vous usiez dans cette crise de votre pouvoir, pour contraindre les consuls à nommer un dictateur. » Les tribuns menacèrent les consuls de les conduire en prison s'ils persistaient à résister au vœu du sénat ; et ces deux magistrats obéirent enfin. Servilius fut nommé, l'an de Rome 327 (427 avant J.-C.), commissaire pour informer contre les Fidenates, qui s'étaient révoltés et qui furent punis. Quelques années après, il rendit à sa patrie le service le plus important, par le noble usage qu'il fit de son autorité paternelle. Les trois tribuns militaires, parmi lesquels se trouvait son fils C. Servilius Axilla, se disputaient le commandement d'une expédition contre les Lavicains et les Eques. Chacun d'eux dédaignait le commandement de Rome comme une fonction peu honorable. Le sénat était pénétré d'une douloureuse surprise, lorsque Servilius Priscus se leva et dit : « Puisqu'on oublie à ce point ce qu'on doit au sénat et à la république, l'autorité paternelle tranchera ce différend. Il n'est pas besoin de tirer au sort, ce sera mon fils Servilius qui restera à Rome. » Les deux tribuns, partis pour la guerre, compromirent si fortement le salut de l'armée par leur désunion, qu'il fallut que leurs lieutenants même les obligeassent à commander alternativement chacun son jour. En apprenant ces fâcheux détails, Quintus Servilius, levant les mains au ciel, demanda aux dieux que le mal ne fût pas du moins irréparable ; puis il pressa son fils de tenir des levées toutes prêtes. Sergius, un des tribuns, fut battu complètement ; déjà les ennemis étaient aux portes de Rome. Dans ce pressant danger, Servilius fut élu dictateur. Il prit pour général de la cavalerie son fils Servilius Axilla, ou, selon d'autres, le fils de Servilius Alala, dont il est parlé ci-dessus. Les Romains,

sous un chef aussi expérimenté, remportèrent une victoire considérable sur les Eques, et prirent d'assaut Lavicum, où les vaincus s'étaient retirés. Le dictateur, ayant ramené son armée triomphante à Rome, abdiqua sa magistrature huit jours après en avoir été revêtu, et termina bientôt après sa glorieuse carrière. D—R—R.

SERVILIUS GEMINUS (PUBLIUS), d'une famille plébéienne, mais qui s'allia souvent aux membres de l'antique famille patricienne des Servi-liens, parvint au consulat, l'an de Rome 502, quatorzième année de la première guerre punique, et s'empara d'Himère, place importante de la Sicile. Consul pour la seconde fois quatre ans après, il obtint quelques succès en Sicile, de concert avec Aurélius Cotta, qui avait déjà été son collègue pendant son premier consulat. Tous deux surent réprimer les incursions des Carthaginois, et reprirent les places éloignées de la mer que les Romains s'étaient laissés enlever pendant les années précédentes. — SERVILIUS GEMINUS (CNÉUS), fils du précédent, fut nommé consul avec Flaminius, l'an de Rome 537, la seconde année de la deuxième guerre punique. Il n'imita point l'empressement illégal que mit son collègue à prendre possession du consulat et du commandement de l'armée. Servilius, entré en charge aux ides de mars, selon l'usage, fut d'abord chargé par le sénat du soin d'apaiser les dieux, offensés de ce que Flaminius s'était dispensé de prendre les auspices à Rome. Il s'occupa ensuite de presser des levées ; puis il partit pour Rimini, afin de fermer à l'ennemi les passages de ce côté. Il eut même quelques succès contre les Gaulois, qui avaient embrassé la cause de Carthage. A la nouvelle de la funeste journée de Trasimène, il reprit le chemin de Rome avec son armée. Comme il s'avancait à la tête de sa cavalerie, il rencontra sur la voie Flaminienne le predictateur Fabius Maximus, qui lui envoya signifier de quitter tout cet appareil et de venir sans licteurs et sans suite se présenter devant son dictateur. La prompte obéissance de Servilius, le respect avec lequel il aborda Fabius relevèrent aux yeux des Romains l'éclat un peu effacé de la dignité dictatoriale. Il reçut sur-le-champ l'ordre d'aller à Ostie prendre le commandement des vaisseaux stationnés dans ces parages, afin de défendre les côtes d'Italie, menacées par une flotte carthaginoise. Ayant rassemblé une flotte de 120 navires, il fit le tour de la Sardaigne et de la Corse, dont il exigea des otages, et cingla vers l'Afrique. Après avoir sac-cagé l'île de Meninx et rançonné celle de Cercine, il débarqua sur les côtes d'Afrique ; mais ses soldats ayant rencontré plusieurs embuscades, Servilius eut la prudence de remonter sur ses vaisseaux, après avoir perdu 1,000 hommes, et se porta vers la Sicile ; là, il quitta le commandement de sa flotte pour aller à Rome prendre celui de l'armée de Fabius, dont la predictature venait d'expirer.

Trouvant un collègue digne de lui dans M. Attilius, qui avait été subrogé à Flaminius, il se montra fidèle au plan conçu par le dictateur, évitant les actions générales, observant tous les mouvements de l'ennemi, tombant sur ses détachements, lui enlevant ses convois et le harcelant sans cesse dans sa marche. Par là, dit Tite-Live, les consuls réduisirent Annibal à une telle détresse que, sans la crainte que son départ ne parût une fuite, il aurait évacué l'Italie et regagné la Gaule. Il eût été perdu si les consuls qui remplacèrent Servilius et Attilius eussent agi avec la même sagesse ; mais Varron, nommé à cette dignité avec Paulus Æmilius, se conduisit avec une présomption que partageait toute son armée. Servilius était le seul qui appuyât les prudents avis de Paulus Æmilius, lequel s'opposa vainement à ce que la bataille de Cannes fût livrée. Servilius, qui dans cette journée commandait le centre de l'armée romaine, y trouva une mort glorieuse, l'an de Rome 538 (216 avant J.-C.).

D—R—R.

SERVILIUS PULEX GEMINUS (MARCUS), de la même famille que les précédents, premier augure, l'an de Rome 543 (211 avant J.-C.), édile curule, l'an 550, fut choisi, l'an de Rome 551, pour général de la cavalerie par le dictateur P. Sulpicius. Ce magistrat avait été élevé à cette dignité afin d'obliger à revenir en Italie le consul Cn. Servilius Cæpio, qui, après le départ d'Annibal, était passé en Sicile et voulait le poursuivre jusqu'en Afrique. L'année suivante, Servilius Pulex Geminus fut élu consul. Il prétendait, ainsi que son collègue Tib. Néron, au commandement de l'Afrique ; mais le peuple, consulté, fut unanime en faveur de Scipion l'Africain. L'Etrurie échut par le sort à Servilius, qui, à l'expiration de son consulat, conserva le commandement de cette province. A la fin de l'année 553, il fut désigné parmi les décemvirs chargés de la distribution des terres du Samnium et de la Pouille. Quatre ans après, une mission semblable, avec le titre de triumvir et des pouvoirs pour trois ans, attacha son nom et celui de deux autres sénateurs à l'établissement de cinq colonies romaines sur les côtes de la Campanie. Plus tard, le peuple, excité par Sulpicius Galba, tribun de légion, ennemi personnel de Paul Emile, était sur le point de refuser le triomphe si légitimement dû au vainqueur de Persée, an de Rome 587 (167 avant J.-C.). Le vieux Servilius Pulex, indigné de cette injustice, releva avec énergie la gloire de Paul Emile, dont les talents, disait-il, « sont d'autant plus grands, qu'avec une armée « si pleine d'indiscipline et de révolte il a fait « de si belles et de si grandes choses... » Citant ensuite ses propres exploits, ce vénérable sénateur découvrit ses cicatrices et rappela les différentes rencontres où il avait été blessé ; mais en montrant ces marques glorieuses, il laissa voir par mégarde des parties qui devaient res-

ter cachées, et dont l'enflure excita les ris de ceux qui étaient auprès de lui. « Eh bien, reprit-il, ce qui excite votre risée, c'est en restant « jour et nuit à cheval pour servir mon pays « que je l'ai gagné ; et je n'en rougis pas plus « que de mes cicatrices. Vieux guerrier, j'ai « montré plus d'une fois ce corps meurtri à mes « jeunes camarades. Obligez Galba à mettre à nu « le sien, vous le verrez frais et intact. Pour « moi, soldats, je vais descendre dans vos rangs, « suivre chacun de vous au moment où il va « donner sa voix, et signaler les ingrats, les factieux qui veulent faire la loi à leur général. » Ce discours sévère, rapporté, embelli sans doute par Tite-Live, changea les dispositions du peuple et des soldats ; et Paul Emile dut à Servilius une victoire signalée sur la malveillance de ses concitoyens.

D—R—R.

SERVILIUS GEMINUS (CAÏUS), de la même famille que le précédent, d'abord tribun du peuple, fut, après la bataille de Cannes, l'an 542 (212 avant J.-C.), envoyé avec le titre de lieutenant pour acheter des blés en Etrurie. Il pénétra, malgré la vigilance des Carthaginois, jusque dans le port de Tarente, avec des vaisseaux chargés de provisions, et ravitailla la citadelle, que les Romains étaient sur le point de rendre à l'ennemi. Deux ans après, il fut élu pontife, puis édile plébéen, l'an 545 ; mais on attaqua la légitimité de son tribunat et de son éditilité, parce que l'on apprit que son père, qui avait été envoyé dix ans auparavant en qualité de triumvir pour établir une colonie à Plaisance, et qu'on avait cru tué par les Boïens, vivait encore et était au pouvoir des ennemis. Les lois, en effet, ne permettaient ni d'être édile plébéen, ni tribun du peuple, à celui dont le père, honoré d'une magistrature curule, était encore existant. Edile curule, l'an 546, puis général de la cavalerie du dictateur T. Manlius Torquatus, il fut envoyé, l'année suivante, comme préteur en Sicile, avec 2 légions et 30 vaisseaux, pour défendre cette province contre les descentes des Carthaginois. Consul, l'an 551 de Rome, le sort lui assigna l'Etrurie pour département. Il ne fit rien de mémorable dans ce pays, ni dans la Gaule cisalpine, où il avait porté ses armes. Il eut au moins le bonheur de rendre à la liberté C. Servilius, son père, et C. Lutatius, son oncle paternel, qui gémissaient depuis seize ans dans l'esclavage, puis il rentra heureusement dans Rome entre l'un et l'autre. Le peuple alors déclara, par une loi, qu'il ne serait point fait un crime à Servilius d'avoir été, du vivant d'un père honoré de la chaise curule, tribun du peuple et édile, puisqu'il l'avait été de bonne foi. Servilius retourna ensuite en Etrurie, où il fut chargé d'informer des complots que les principaux citoyens des villes avaient tramés contre la république. Il fut encore (l'an de Rome 552) élevé à la dictature pour présider les comices

consulaires, puis souverain pontife, l'an 571. Il mourut trois ans après. D—R—R.

SERVILIUS CÆPIO (CNÆUS), issu de la branche des Servilius Ahala, fut nommé décemvir des sacrifices l'an de Rome 541, édile curule l'an 548, préteur de la ville l'année suivante. Elu consul l'an 530, il alla combattre Annibal dans l'Abruzze, et y reçut la soumission d'une foule de villes et de peuplades qui avaient suivi le parti des Carthaginois. Il joignit le général carthaginois sur le territoire de Crotone; et, si l'on en croit Valérius d'Antium, il lui tua 5,000 hommes. Ce fut le dernier combat d'Annibal en Italie; car alors il reçut l'ordre de repasser en Afrique. Servilius, s'attribuant la gloire d'avoir rendu la paix à l'Italie, passa en Sicile dans le dessein de le poursuivre jusqu'en Afrique. Mais le dictateur Publius Sulpicius fut nommé tout exprès pour obliger Servilius de revenir en Italie. Ce consulaire, qui était membre du collège des pontifes, mourut de la peste l'an de Rome 580 (avant J.-C. 175). — Son fils (CNÆUS) SERVILIUS CÆPIO, qui était préteur cette année-là, fut envoyé dans l'Espagne ultérieure. Deux ans après, il fut, avec deux autres commissaires, chargé d'aller en Macédoine déclarer à Persée que les Romains renonçaient à son amitié. Elu consul pour l'année 585, le sort lui assigna l'Italie; il partit avec deux légions pour la Gaule cisalpine, où il ne fit rien de remarquable. A la fin de sa magistrature, il présida aux comices qui élurent Paul Emile au consulat, et seconda ce général dans ses préparatifs. — (Quintus) SERVILIUS CÆPIO, fils du précédent, consul l'an de Rome 614 (avant J.-C. 141), partit pour l'Espagne ultérieure, où commandait Fabius Servilianus, son frère (1) (roy. ce nom), lequel venait de conclure la paix avec Viriathe. Dès qu'il fut arrivé dans sa province, Cæpion désapprouva ce traité comme ignominieux pour le peuple romain, et obtint du sénat l'autorisation de le rompre. Viriathe prit le parti de fuir, ravageant tous les lieux par où il passait, pour retarder la poursuite des Romains. Cæpion ne put l'atteindre que sur les limites de la Carpétanie. Un stratagème sauva Viriathe et sa petite armée (roy. VIRIATHE). Cæpion, irrité, fit tomber sa colère sur les Vectons et les Galléciens, dont il ravagea le pays. Viriathe alors lui demanda la paix. Cæpion exigea qu'avant tout on lui livrât les principaux citoyens des villes qui s'étaient soulevées contre les Romains. Viriathe se soumit à cette condition, et Cæpion fit couper les mains à ces infortunés otages. Il voulut ensuite que les Lusitaniens lui remissent leurs armes. Viriathe s'y refusa, et la guerre recommença. Cæpion était haï de ses soldats, et surtout de sa cavalerie, qu'il traitait avec une extrême dureté. Résolu de sacrifier cette milice, il l'envoya chercher du

bois sur les montagnes occupées par l'ennemi, espérant que 600 cavaliers seraient facilement accablés par les troupes de Viriathe. Mais une partie de l'armée voulut accompagner cette cavalerie, qui put ainsi fourrager sans courir aucun risque, et entra au camp. Les soldats rangèrent le bois autour de la tente de Cæpion, qui aurait péri dans les flammes si une prompte fuite ne l'eût dérobé à ce danger. Désespérant de terminer la guerre avec honneur, il eut recours à l'assassinat, et deux officiers de Viriathe, gagnés par son or, égorgèrent ce général pendant son sommeil. Pour toute récompense, Cæpion les envoya au sénat de Rome, « auquel, » disait-il, il appartenait de statuer si l'on devait « récompenser des officiers qui avaient tué leur « général. » Les Lusitaniens se donnèrent alors pour chef un certain Térutanus. Cæpion, demeuré en Espagne avec le titre de proconsul, l'obligea bientôt de se rendre à discrétion lui et son armée. Il se borna à désarmer les vaincus; et pour que le dénuement ne les ramenât point au brigandage, il les établit sur un territoire assez vaste et dans une ville commode. Le sénat refusa de décerner le triomphe à Cæpion, le meurtre de Viriathe ayant rendu sa victoire déshonorante pour le peuple romain. Cæpion eut pour fils Q. Servilius Cæpio, qui fut consul l'an 648 de Rome (roy. CÆPIO). D—R—R.

SERVILIUS VATA (PUBLIUS), depuis surnommé *Isauricus*, d'une des trois branches principales de la maison patricienne Servilia, petit-fils, par sa mère Métella, de Métellus le Macédonique, fut questeur l'an 665 de Rome (89 avant J.-C.), édile curule en 668, et préteur deux ans après. Pendant la dictature de Sylla, les comices voulaient le continuer dans la dignité de consul. Le dictateur la refusa et fit nommer Servilius en sa place, avec Claudius Pulcher. Après son consulat, il fut envoyé en Cilicie, avec le titre de proconsul, pour combattre les pirates qui infestaient les mers de la Grèce; et dans cette expédition, qui dura trois ans, il sortit vainqueur de plusieurs batailles navales. Il prit d'assaut plusieurs forteresses ou villes importantes, dans l'île de Rhodes, dans la Lycie, telles qu'Olympe et Phasélis, et dans la Pamphylie, telle que Coryque. Maître de toute cette côte, il força les passages du mont Taurus, soumit les Oryndiens et les Solymes, puis vint assiéger Isaure, défendue par Nicon, le plus vaillant chef des pirates. Un fragment de Salluste nous fait connaître toute la difficulté et l'importance de ce siège. Végèce et Frontin en citent plusieurs particularités. Servilius ne put se rendre maître de la place qu'en détournant la rivière de Lurda, qui fournissait de l'eau aux assiégés. Les pirates se rendirent; ils furent chargés de fers ou passés au fil de l'épée, et les fortifications furent rasées. De retour à Rome, Servilius obtint les honneurs du triomphe, et satisfit beaucoup le peuple par

(1) Fabius Servilianus, fils de CNÆUS Servilius Cæpio, était entré par adoption dans la famille des Fabius.

le spectacle de la foule immense de pirates chargés de chaînes qui suivaient son char; mais le fruit de toutes ces conquêtes éloignées se réduisit au surnom d'*Isaurique*, dont le proconsul fut honoré, et aux richesses qu'il rapporta dans le trésor public. Mais à peine se fut-il éloigné de ces contrées, que des essaims de pirates sortirent de tous les parages de la mer Egée. Tel était le nombre de ces forbans et la multiplicité des repaires où ils se retiraient, que Pompée eut besoin d'avoir à sa disposition toutes les forces maritimes et militaires de la république pour achever l'ouvrage que Servilius avait commencé (roy. POMPÉE). Ce qu'on doit surtout louer en lui, c'est son désintéressement. « Il aurait pu, » dit Cicéron dans une des verrines, s'approprier « d'immenses richesses dans une expédition de « cette nature et durant les cinq années de son « commandement (1); mais cet homme de bien ne « s'est jamais rien cru permis de ce qu'il n'avait « vu faire ni à Servilius, son père, ni à Métellus, « son aïeul. » L'exactitude de ses registres était telle, qu'ils contenaient non-seulement l'inventaire de toutes les pièces qui devaient être rapportées dans le trésor, mais encore la description de chacune d'elles. Dans la suite, Servilius fut élevé à la censure; on croit que ce fut l'an 690 de Rome. Lorsqu'il fut question de donner à Pompée le commandement de la guerre contre les pirates, et de lui accorder le grand pouvoir que lui attribuait la loi Manilia, Servilius fut un de ceux qui se déclarèrent le plus haut pour la loi. Son suffrage fut d'un grand poids, venant de l'homme le plus instruit des difficultés de l'entreprise. Dans les délibérations du sénat, on le voyait toujours insister pour l'observation des lois. Le préteur Pomptinus ayant sans mission légale obtenu de grands succès, demanda le triomphe; Servilius s'y opposa dans le sénat, ainsi que Caton; et s'ils ne furent point écoutés, du moins ces deux vertueux sénateurs avaient-ils rempli leur devoir. Servilius fut le second à opiner pour la mort des complices de Catilina. Il ne se fit pas moins d'honneur en contribuant plus que tout autre par son crédit au rappel de Cicéron. Il brigua dans sa vieillesse la dignité de grand pontife; mais il trouva dans Jules César, qui avait fait sous lui ses premières armes comme simple officier, un compétiteur qui l'emporta. Il mourut à l'âge de 90 ans, l'an de Rome 709, l'année même de la mort de César. Les obsèques de cet illustre sénateur furent faites aux frais du public. On possède la médaille de son triomphe, frappée l'an 679 de Rome. Le président de Brosses, deuxième livre de la *République romaine*, donne une notice très-détaillée sur la guerre des pirates et sur Servilius. — *Publius SERVILIUS Vatia Isauricus*, fils du précédent, fut un de ceux qui flattèrent le plus les vues se-

crètes de César. Il s'éleva contre l'avis de Pison, beau-père du dictateur, qui l'exhortait à envoyer des députés à Pompée pour traiter de la paix; César récompensa Servilius par le consulat, qu'il voulut bien partager avec lui. Servilius, revêtu de la principale autorité, montra beaucoup de fermeté en réprimant les entreprises du préteur Cœlius et de Milon, pendant l'absence de César. Par décret du sénat, il fit interdire Cœlius de ses fonctions, arracha lui-même les affiches des édits de ce préteur, lui refusa l'entrée du sénat, et le chassa de la tribune, où il était monté pour haranguer la multitude. S'il en faut croire Quintilien, Servilius ayant brisé la chaise curule de Cœlius, celui-ci en fit placer une autre qu'il garnit de lanières et de courroies pour reprocher à son ennemi qu'il avait été autrefois fustigé par son père. Cette ignoble plaisanterie n'empêcha pas que son auteur ne fût obligé de céder au droit armé de la force et de sortir de Rome. Servilius Isauricus fut revêtu une seconde fois du consulat l'an 713. Il est plusieurs fois question de lui dans les *Lettres* de Cicéron. D—R—R.

SERVILIUS NONIANUS (MARCUS), sénateur, vécut sous Tibère, Caligula, Claude et Néron. Quoiqu'il descendît des Servilius patriciens, il était sans fortune, et Tibère, qu'on avait fait légataire d'une riche succession, la lui abandonna en disant qu'il fallait du bien à Servilius pour l'aider à soutenir sa naissance. Il fut élevé au consulat sous ce même empereur, l'an de Rome 788, et mourut l'an 813 (60 de J.-C.), sous le règne de Néron. Après s'être longtemps signalé au barreau, il écrivit les *Annales romaines*, et il a laissé, dit Tacite, la réputation d'un homme plein d'honneur. Un jour qu'il récitait quelques morceaux de ses ouvrages devant un auditoire nombreux, l'empereur Claude, qui se promenait dans le palais, entendit de bruyantes acclamations. Il en demanda la cause, et lorsqu'on lui eut dit que c'étaient des applaudissements dont on honorait le talent de Servilius, il vint lui-même, sans être attendu, se ranger parmi les auditeurs. Quintilien porte de lui ce jugement : « Historien de beaucoup d'esprit et « de réputation, sententieux, mais plus diffus « que ne le comporte le genre historique. » Il est cité dans le dialogue sur les orateurs de Tacite. Schœll fait à tort vivre Servilius sous Vespasien, et en rappelant le jugement de Quintilien, il dit que ce rhéteur lui reproche trop de brièveté (1). On a vu que Quintilien dit tout le contraire. D—R—R.

SERVIN (Louis), d'une famille honorable du Vendomois, était fort jeune lorsque, après la dispersion du parlement par la faction des Seize, en 1589, Henri IV le fit avocat général de la portion qui siégeait alors à Tours. Ce prince faisait quelque difficulté de lui accorder cette place, parce qu'on

(1) Savoir : son consulat et quatre années de proconsulat.

(1) *Hist. abr. de la littér. rom.*, t. 2, p. 394.

lui avait rapporté que Servin n'était pas bien sage ; mais Defaye, qui la quittait, dit au monarque que, puisque son Etat avait été perdu par les sages, il fallait que les fous le rétablissent. Servin porta dans cette charge une fermeté invincible, un attachement inviolable, mais raisonné, pour la personne du souverain, et un zèle vraiment patriotique, qu'il scella de sa mort, en expirant, en 1626, aux pieds de Louis XIII, dans le moment même où il faisait de fortes remontrances à ce prince au sujet de quelques édits bursaux qu'il avait apportés pour les faire enregistrer dans son lit de justice. Bouguier, conseiller de la grand'chambre, présent à cette scène tragique, en consacra la mémoire dans ces deux vers latins :

*Servinum una dies pro libertate loquentem
Vidit, et oppressa pro libertate cadentem.*

Sa grande réputation, fondée sur des talents réels et sur ses vastes connaissances, l'avait mis en commerce de lettres avec la plupart des savants de l'Europe. Il fut l'ardent défenseur des libertés de l'Eglise gallicane. Il en donna surtout des preuves dans sa remontrance du 26 novembre 1610, contre la doctrine de Bellarmin sur le temporel des rois, et dans son plaidoyer du 6 avril 1613, sur la distinction des deux puissances. On a de lui : 1° *Actions notables et plaidoyers accompagnés de quelques autres pièces curieuses*. Cet ouvrage instructif, mais d'une érudition trop prolixe, suivant le goût du temps, fut censuré par la Sorbonne en 1604, ce qui n'empêcha pas d'en donner de nouvelles éditions en 1631, in-4°, et 1640, in-fol. 2° *Vindiciæ secundum libertatem ecclesiæ gallicanæ, et defensio regii status*, etc., en faveur de Henri IV, Tours, 1590 ; Genève, 1593, in-8°, et dans le troisième tome de Goldast ; 3° *Pro libertate status et reipublicæ Venetorum*, 1606. La république de Venise lui députa un gentilhomme pour le remercier et lui offrir une chaîne d'or, qu'il refusa. Dans sa jeunesse, il avait cultivé la poésie latine et française ; mais ses productions en ce genre n'ont point été imprimées, non plus que sa traduction latine de Denys le Périégète. On trouve dans un recueil de pièces sur les jésuites son plaidoyer fait, en 1614, contre ces pères (voy. GARASSE). Parmi les articles qu'il propose de leur faire signer, on remarque ce paradoxe, « que les conjurateurs doivent révéler aux magistrats les « conjurations contre le roi et contre l'Etat ». Servin n'avait qu'un fils, dont Pasquier trace le portrait dans une de ses lettres. « Ce jeune « homme était un prodige en vivacité d'esprit, « facile compréhension, admirable mémoire, agilité de corps, souplesse de membres et aptitude « à toutes sortes de sciences et exercices, arts, « métiers et fonctions, et cependant inutile à « toutes choses bonnes et honnêtes.... Il avait « toutes les langues à commandement comme la

« naturelle, jusqu'au grec et à l'hébreu. Il savait beaucoup de théologie, de philosophie, « de physique et mathématiques ; prêchait au « mieux, tantôt comme les catholiques, tantôt « comme les huguenots ; disait fort bien la « messe, » etc. Mais il n'avait nulle religion ; « il était déloyal, cauteleux, menteur, sanguinaire, lâche, poltron, pipeur, ivrogne, gourmand, friand, berlandier, putassier, rufian et « mettant tout son soin à employer son esprit « au mal. Il mourut à Londres, d'un mal pestilentiel, dans une taverne, à demi ivre, jurant « et blasphémant le saint nom de Dieu. » T-D.

SERVIN (ANTOINE-NICOLAS), historien et jurisconsulte, naquit à Dieppe le 14 août 1746. Reçu avocat à Rouen, il exerça cette profession avec la plus grande distinction et le plus parfait désintéressement. Il était l'arbitre des plaideurs, qui s'en rapportaient souvent à son impartiale équité. Il était aussi le véritable modèle des vertus domestiques. Il mourut à Rouen le 30 mai 1811. On a de lui : 1° *Histoire de la ville de Rouen, suivie d'un Essai sur la Normandie littéraire*, Rouen, 1775, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est recherché ; mais on y désirerait plus de critique ; certains faits ne sont pas toujours appuyés d'autorités suffisantes. 2° *De la législation criminelle*, Bâle, 1782, grand in-8°. Servin avait terminé ce livre en 1778, mais il ne put obtenir la permission de le faire imprimer. Ayant tenté encore, à cet effet, des démarches qui furent infructueuses, il l'envoya alors à son ami Isaac Iselin (voy. ce nom), greffier ou secrétaire de la république de Bâle, qui le publia en le faisant précéder de *Considérations générales sur les lois et les tribunaux de judicature*. Ces considérations furent probablement le dernier écrit d'Iselin, puisqu'il mourut cette même année 1782. On ne permit point l'introduction en France du livre de Servin, en raison sans doute des articles où il est question de l'inceste, des délits contre nature, de la désertion, etc. A côté de quelques paradoxes, cette production, ainsi que la suivante, renferme un bon nombre d'idées neuves et dont quelques-unes ont été appliquées plus tard. 3° *Manuel de jurisprudence naturelle*, Paris, 1784, in-12. Pour plus de détails sur l'auteur et ses ouvrages, consultez les *Mémoires biographiques et littéraires sur les hommes qui se sont fait remarquer dans le département de la Seine-Inférieure*, par V. Guilbert, Rouen, 1812, 2 vol. in-8°. B—L—V.

SERVIVS TULLIVS, ou plutôt *Tullius Servivus*, sixième roi de Rome, parvint au trône l'an 178 de la fondation (578, avant J.-C.). Si l'existence de ce prince est incontestable, si les institutions fondamentales que lui durent les Romains sont bien connues, les détails merveilleux et contradictoires sur sa naissance et sur son avènement, que présentent Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, fournissent une nouvelle preuve de l'incertitude des commencements de l'histoire romaine (voy.

ROMULUS). Le premier des historiens raconte d'abord que Servius Tullius naquit de Tullius, prince du sang royal d'Ocriculum, et d'Ocrisie, la femme la plus belle et la plus chaste de la ville. Le père fut tué à la prise d'Ocriculum, par Tarquin l'Ancien, et la mère, qui était enceinte, devint esclave de Tanaquil, épouse de ce roi de Rome. Cette reine, informée de la condition et du mérite de son esclave, la rendit à la liberté, et en fit sa meilleure amie. Durant son esclavage, la veuve de Tullius eut un fils posthume à qui elle donna le nom de son père, en y ajoutant le surnom de Servius, pour marquer que cet enfant était né esclave. Denys d'Halicarnasse ajoute, d'après les annales du pays, qu'Ocrisie fut fécondée par Vulcain ou par le dieu Lare, qui lui apparut dans le foyer de Tarquin, sous la forme du dieu Priape, d'où les critiques ont conclu que ce prétendu dieu n'était autre que le roi lui-même, qui, pour se délasser des soins de la royauté, s'était un instant oublié au coin du feu avec la plus belle des esclaves de Tanaquil. Au reste, selon Denys d'Halicarnasse, cette fable devient moins incroyable si l'on veut la comparer à un autre prodige, arrivé à Servius Tullius, encore enfant. S'étant endormi, en plein midi, dans une des salles du palais, il parut, à tous les yeux, la tête environnée d'une flamme. Tite-Live rapporte la naissance de Servius d'une manière conforme à la première version de l'historien grec, excepté qu'il ne parle pas du sang royal d'Ocriculum, ni de la chasteté d'Ocrisie. Quant au prodige de l'aurole, il le raconte avec bien plus de détails, jusqu'à prêter à Tanaquil un discours dans lequel elle prédit les destinées futures de Servius-Tullius. Florus, Valère Maxime, Aurelius Victor, ont recueilli ce dernier trait sans aucune formule de doute. Pline le naturaliste le rapporte également, ainsi que la fable du dieu Lare, qui rendit mère Ocrisie (1). Il ajoute que des sacrifices publics furent institués à cette occasion en l'honneur des dieux Lares. Enfin les mêmes traditions se trouvent consignées dans les *Fastes* d'Ovide. Mais Cicéron a fait justice de tous ces contes, dans son *Livre de la république*, qui, malgré de trop fréquentes mutilations, offre des documents si précieuse pour l'histoire des premiers temps de Rome. « Servius Tullius passait, dit-il, pour fils « d'une femme esclave de la ville de Tarquinies, « qui l'avait eu d'un client du roi. Elevé par les « esclaves, il le servait à table, et déjà quelques « étincelles décelaient le génie de cet enfant (1). « On remarquait une intelligence rare dans toutes « ses actions et toutes ses paroles. Aussi Tarquin « l'aimait si tendrement, qu'on le crut père de « Servius, et il se plut à lui faire approfondir les « sciences grecques qu'il possédait lui-même. » Voilà le style de l'histoire; mais on retombe dans

le roman, lorsqu'on lit, chez Denys d'Halicarnasse, le détail circonstancié des premières campagnes de Servius Tullius. Quoi qu'il en soit, les rares qualités de Servius lui attirèrent l'affection du peuple romain qui, d'une voix unanime, le mit au nombre des patriciens. Le roi Tarquin lui donna la main d'une de ses filles, et lui confia le soin, non-seulement de ses affaires particulières, mais encore de celles de l'Etat. Servius s'acquitta de ces emplois d'une manière irréprochable; il sut si bien mériter la confiance des Romains, qu'ils se mettaient peu en peine si c'était Tarquin ou Tullius qui gouvernait la république. Les fils d'Ancus n'en jugèrent pas ainsi. Ils firent assassiner le vieux roi de Rome (*roy. TARQUIN l'Ancien*); mais leur crime ne profita qu'à Servius Tullius. Tite-Live, qui, à cet endroit, est assez sobre de détails, ne parle pas de son entrée dans l'ordre des patriciens et ne donne qu'une fille à Tarquin. Bien que cet infortuné monarque fût plus qu'à demi mort du coup de hache que lui avait asséné son assassin, Tanaquil, au lieu de s'abandonner à des regrets trop naturels, ne songe qu'à trouver dans Servius Tullius un protecteur pour ses petits-fils, en lui assurant la possession du trône. Faisant sortir tout le monde de la chambre où repose le roi, à l'exception d'Ocrisie, de Servius et de la femme de ce prince, elle ordonne qu'on apporte ses enfants doublement orphelins, pour les placer sous la protection de son gendre et de sa fille. Le discours touchant que, selon Denys d'Halicarnasse, elle adresse à Servius, semble beaucoup trop long pour une circonstance aussi pressante. Cependant les médecins mettent le premier appareil aux blessures de Tarquin, qui meurt dans la nuit. Le lendemain, le peuple accourt en foule au palais. La reine, se montrant aux fenêtres (1), dénonce à la multitude les assassins du roi, assure qu'il a échappé à leur cruauté, et déclare qu'il a nommé Tullius administrateur des affaires de sa maison et de celles de la république, jusqu'à ce qu'il soit guéri de ses blessures. En même temps, Servius, escorté par les gardes et les licteurs du roi armés des faisceaux, se rend dans la place publique, et pour premier acte de son autorité il condamne, par contumace, les fils d'Ancus, à un exil perpétuel, et à la confiscation de leurs biens. Après avoir gouverné quelque temps sous le nom de son beau-père, Servius lui fit de superbes funérailles, comme si Tarquin n'eût fait que succomber tout récemment à ses blessures. Tite-Live, en retraçant les mêmes détails, ne parle en aucune façon des petits-fils de Tarquin. C'est pour son propre compte, et non comme tuteur de ses neveux, que Servius prend possession du trône. Habile dans l'art de la dissimulation, en rendant la justice au peuple, il donne quelques décisions de son chef et demande à

(1) Lib. 36, cap. 27.

(2) *Non latuit scintilla ingenii*, métaphore heureuse pour traduire dans un sens naturel une tradition fabuleuse.

(1) Dion. Halic., lib. 4, cap. 1, § 10.

consulter le prince sur le reste. Mais, selon Tite-Live, c'est après s'être assuré du sénat que Servius déclara la mort du roi, et pendant les apprêts funéraires qu'il alla prendre possession du trône; selon Denys d'Halicarnasse, les patriciens indignés de ce que Servius s'était emparé de l'autorité sans l'aveu du sénat, résolurent de l'obliger à déposer les marques de la royauté et voulurent qu'on nommât un autre roi. Tullius prévint le coup, en s'adressant au peuple, dont il réveilla l'affection en rappelant ses services, et promettant de nouveaux bienfaits, entre autres celui de l'égalité. Ces promesses furent suivies de prompts effets. Tullius paya de ses propres deniers les dettes des pauvres, rendit les terres usurpées à leurs légitimes propriétaires et remit en vigueur les lois de Romulus et de Numa sur ce sujet. Les patriciens, voyant la popularité dont il jouissait, renoncèrent, pour le moment, à contester son autorité; ils attendirent une occasion favorable pour la renverser. Tullius, de son côté, ne se dissimulait pas que sans titre légal au trône, il ne tarderait pas à succomber; il eut recours, pour se faire décerner ce titre, à une intrigue nouvelle alors : il fit courir dans la ville le bruit que les patriciens en voulaient à sa vie. Un jour, au lieu de se rendre sur son tribunal avec l'appareil accoutumé, il se présente devant le peuple en habit négligé, le visage abattu de tristesse; Tanaquil, Ocrisie, son épouse Tarquinie, et les deux fils de Tarquin l'accompagnent. Il monte à la tribune, se plaint des projets hostiles des patriciens, et les accuse de vouloir remettre sur le trône les fils d'Ancus. Il termine par l'offre de se démettre de l'autorité qu'il exerce comme tuteur des jeunes Tarquin, et de s'éloigner de Rome avec ses pupilles, dont la vie n'est pas plus en sûreté que la sienne. De grands cris s'élèvent alors de toutes parts; le peuple conjure Servius de conserver son pouvoir. Quelques hommes apostés s'écrient qu'il faut lui décerner la royauté pour lui-même. Une assemblée des curies est indiquée à cet effet. Servius engage à s'y rendre jusqu'aux habitants de la campagne. Toutes les curies lui offrent la couronne, et il ne balance pas à l'accepter des mains des plébéiens, sans s'inquiéter du refus que fait le sénat de ratifier son élection. Ce récit très-vraisemblable de Denys d'Halicarnasse est confirmé par Cicéron (1). On s'étonne que Tite-Live n'ait eu aucune connaissance de cette loi; mais le témoignage de Cicéron est décisif. L'accord de tous les historiens sur les actions de Servius Tullius devenu roi, écarte désormais les doutes de la critique. Pendant vingt années de guerre contre les Etrusques, depuis l'an 179 jusqu'à l'an 200 de Rome, il fut constamment vainqueur. Son premier triomphe, marqué dans les fastes capitolins, sous l'année 571 avant J.-C., précéda

(1) *Traité de la répub.*, lib. 2, cap. 21.

d'une année son élection légale comme roi de Rome. Son second triomphe eut lieu deux ans après cette élection; son troisième l'an de Rome 203, avant J.-C. 551. Les terres qui provinrent des conquêtes de Servius furent distribuées aux plus pauvres citoyens, dont il avait déjà payé les dettes, et ce fut pour lui un nouveau moyen de popularité. Du reste, ses soins vigilants firent prospérer toutes les parties de l'administration. Il agrandit Rome, en renfermant dans son enceinte le Viminal et l'Esquilin, les deux dernières des sept collines; et divisa la ville en quatre quartiers : le *Palatin*, la *Suburra*, le *Collatin* et l'*Esquilin*. Il ajoute une quatrième tribu, dans Rome, aux trois de l'ancien partage fait par Romulus (1), et divisa en quinze tribus les habitants de la campagne. Il rendit plus de cinquante lois relatives aux contrats et aux délits. Il réprima l'usure et voulut que les biens, et non la personne des débiteurs, répondissent de la dette, disposition qui après lui tomba en désuétude (2). Pour constater la population, il ordonna qu'à chaque naissance, on portât une pièce de monnaie au temple de Lucine; à chaque mort, dans celui de la déesse Libitine, et à chaque prise de robe virile, dans celui de la Jeunesse. Servius institua, en faveur des esclaves, la fête des dieux *Compitalices* ou des carrefours, pendant laquelle les maîtres faisaient cesser toute espèce de travaux. Il fit aussi admettre les affranchis au nombre des citoyens. Le sénat s'y opposa d'abord; mais ensuite il consentit qu'ils fussent reçus dans les quatre tribus de la ville, qui, par ce motif, devinrent les moins considérées. Ennemi de la puissance populaire, Servius augmenta les attributions du sénat, dont il avait tant à se plaindre. Il remit à ce corps la connaissance et le jugement des procès civils, ne se réservant que la connaissance des affaires criminelles qui intéressaient l'Etat. Mais le chef-d'œuvre de la politique de ce monarque est l'établissement du lustre, cens ou dénombrement, à l'occasion duquel, changeant la constitution romaine, il divisa le peuple de manière à donner la supériorité dans les suffrages, non à la multitude, mais aux riches; et, « fidèle, dit Cicéron (3), « à un principe politique dont il ne faut jamais « s'écarter, il eut soin que les plus nombreux ne

(1) Quelques auteurs, entre autres Hugo (*Histoire du droit romain*, t. 1^{er}, p. 51), prétendent que c'est uniquement d'après le mot latin *tribus* que les anciens ont conjecturé qu'il fut un temps à Rome où les tribus n'étaient qu'au nombre de trois. P—N—T.

(2) Cette conjecture est fondée sur un passage de Denys d'Halicarnasse, mais elle peut paraître peu probable si l'on réfléchit que Servius, en supprimant la contrainte par corps, aurait placé les débiteurs de mauvaise foi sur la même ligne que ceux de bonne foi qui n'étaient que malheureux. A cette considération, qu'on rejettera peut-être comme ne reposant que sur une pure argumentation, s'en joint une autre plus forte, puisqu'elle repose sur un fait. C'est que, si un principe aussi favorable à la liberté des plébéiens eût été posé dans une loi positive, jamais ils n'auraient consenti que les décevirs insérassent dans la troisième des douze tables la loi la plus cruelle qu'aucune législation ait offerte contre les débiteurs insolvables. P—N—T.

(3) *Traité de la répub.*, lib. 2, cap. 22.

« fussent pas les plus puissants ». On peut voir, dans Denys d'Halicarnasse et dans Tite-Live, le tableau de cette distribution du peuple romain en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries (1). Sur ce nombre, la classe la plus riche, et par conséquent la moins nombreuse, comptait seule quatre-vingt-seize centuries (2), et décidait ainsi de tous les intérêts de l'Etat, sans qu'il fût besoin de prendre les suffrages des dernières classes. Par cette mesure, les citoyens placés au dernier degré de l'échelle politique, en conservant le droit de suffrage, demeuraient presque toujours étrangers aux délibérations importantes; mais ils s'en trouvaient amplement dédommagés par l'exemption de toutes les charges publiques, qui tombaient exclusivement sur les riches; et ces derniers ne s'en plaignaient pas, puisqu'ils avaient en échange le pouvoir législatif et la possession de toutes les magistratures. Le premier dénombrement fait par Servius donna 80,000 hommes en état de porter les armes. Ou cette évaluation est exagérée, ou il est difficile de croire que Rome n'eût alors que deux cents ans d'existence. Dans ses relations avec les peuples du Latium, Servius Tullius ne montra pas une politique moins éclairée. Ancus et Tarquin les avaient soumis par la force des armes; résolu de les attacher à Rome, par les liens de l'amitié et de la religion, il entreprit de rendre cette ville la métropole du Latium, au moyen d'une fédération analogue au conseil amphictyonique. Il institua donc une assemblée générale et annuelle des villes du Latium sur le mont Aventin, et recueillit une contribution de ces villes pour élever sur cette colline un temple à Diane. La religion et le commerce étaient les deux objets apparents de cette réunion politique. Les lois de cette fédération et les rites des fêtes latines furent inscrits, par l'ordre de Servius, sur une colonne d'airain. Cette inscription, en vieux caractères grecs, subsistait encore dans le temple de Diane du temps de Denys d'Halicarnasse, qui en conclut avec raison que les fondateurs de Rome n'étaient pas des barbares. On attribue

(1) Les historiens ne sont pas d'accord entre eux sur le nombre des centuries. Denys d'Halicarnasse en compte 193 et Tite-Live 194, parce qu'il forme une centurie des *accensi*, ou citoyens sans fortune, dont les historiens grecs ne parlent pas. Niebuhr adopte l'avis de Denys.

(2) Le calcul des suffrages et le nombre des centuries attribuées à la classe des riches sont devenus un objet de difficultés très-sérieuses depuis la découverte du traité de Cicéron *De republica*. Dans le livre 2, chapitre 22, Cicéron entre à cet égard dans des détails que l'état défectueux de cet endroit du manuscrit ne permet de suivre qu'avec beaucoup de peine. Niebuhr, dans deux brochures publiées en 1823 (*Sur les comices de centuries* et *Réplique à M. Steinacker*, Bonn, in-8°), établit, d'après ce passage qu'il corrige à sa manière, que la première classe se composait de 89 centuries, savoir : 82 formées de la classe riche, plus les 18 centuries de chevaliers qui ne comptaient que comme 6 suffrages, et 1 centurie d'ouvriers. Il suffisait, dit-il, d'après cela, que, parmi les 104 autres centuries, 8 seulement réunissent leurs suffrages à la première classe pour former la majorité de 97, nécessaire pour admettre ou rejeter une loi. Cette conjecture fort ingénieuse a été combattue dans une dissertation de Franck : *De tribuum, curiarum atque centuriarum ratione*, Schleswig, 1824, in-8°.

P-N-T.

encore à Servius Tullius la gloire d'avoir le premier fait marquer d'un coin la monnaie romaine. Elle n'était que de cuivre et portait l'image d'une brebis. Ce sage monarque méditait, dit-on, d'abdiquer, regardant sans doute la royauté comme inutile dans un gouvernement où il avait opposé une si forte barrière aux caprices de la multitude; mais il n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein, qui paraît peu probable, bien que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque rapportent cette tradition. Il avait eu deux filles de Tarquinia son épouse, et les avait données aux deux petits-fils de Tarquin, son bienfaiteur. Tite-Live veut que ces deux princes soient les propres fils de Tarquin; mais Denys d'Halicarnasse, qui consacre un chapitre entier à la discussion de ce point de critique, semble prouver que l'historien latin s'est encore trompé sur cet objet, comme sur l'époque du mariage des filles de Servius, que Tite-Live place immédiatement après l'avènement de leur père au trône. Ce prince, en ordonnant cette double union, espérait n'être point traité par les petits-fils de Tarquin comme celui-ci l'avait été par les fils d'Ancus. Mais l'un des gendres même de Tullius, Lucius Tarquin, depuis surnommé le Superbe (*voy. TARQUIN*), devint pour lui un ennemi funeste. Le sénat n'avait jamais pardonné à Servius Tullius son usurpation. C'est en vain que ce prince avait augmenté l'autorité des patriciens par ses sages réformes. Le partage des terres entre les plus pauvres citoyens était encore un autre grief des grands contre Tullius. Lucius Tarquin profita habilement de ces dispositions pour se faire un parti parmi les sénateurs. Le roi n'ignorait pas que son gendre se permettait souvent de contester son élection au trône. Servius, soutenu par la conscience d'un long règne, qu'avaient marqué tant de bienfaits, ne craint pas d'en appeler à une nouvelle élection populaire. Le peuple, à qui il offrait de se démettre de la couronne, le proclame roi pour la seconde fois, par acclamation selon Denys d'Halicarnasse, par une loi *curiate* selon Tite-Live. L'ambition de Tarquin ne fait que s'irriter de cette malheureuse épreuve. Excité par sa femme Tullia, fille dénaturée, il résolut de ravir le trône à son beau-père. Les sénateurs de la seconde classe (*patres minorum gentium*), institués par Tarquin l'ancien, de jeunes patriciens que leurs désordres avaient jetés dans la misère, entrent dans le complot. Lucius Tarquin convoque le sénat, s'y rend environné de cette jeunesse armée, s'assied sur le trône, expose ses droits à la couronne de son aïeul, et présente, sous le jour le plus odieux, les sages institutions de Servius, et les bienfaits dont il a comblé le peuple. Le roi survient au milieu de ce discours; s'adressant à Tarquin, il lui crie d'une voix menaçante : « Qui t'a permis, ô le plus scélérat de tous les hommes, de prendre les marques de la royauté? » — « Vous-même,

« repartit Tarquin, qui, né d'un esclave de mon « aïeul, avez poussé l'effronterie jusqu'à vous « faire roi des Romains. » Tullius veut l'arracher du trône. Tarquin porte alors la main sur lui, le traîne par le milieu du corps hors de la salle et le précipite du haut des degrés. Servius, couvert de sang, reprend le chemin de son palais, soutenu dans sa marche tremblante par quelques amis fidèles. Tullie, montée sur un char, se présente à la porte du sénat; elle salue son mari du titre de roi, et le prenant à part, elle lui représente que la puissance qu'il vient d'acquérir est près de lui échapper, s'il permet à Servius de vivre. Ces paroles sont l'arrêt de mort du vieillard. Tarquin fait courir après lui de féroces satellites qui le poignent dans la rue Cypria. Son corps palpitant y reste étendu. Tullie survient; les chevaux qui traînent son char reculent épouvantés, le cocher est ému de compassion. Furieuse, elle frappe ce serviteur et le force de pousser ses chevaux sur le corps de son père. On voudrait que la juste horreur des historiens pour la tyrannie du dernier roi de Rome les eût portés ici à quelque exagération. Quoi qu'il en soit, la rue Cypria fut depuis nommée la *rue Scélérate*. La profonde tristesse que la mort de Servius répandit dans toute la ville engagea Tarquin, qui craignait une émeute, à défendre qu'on rendit aux tristes restes de son beau-père les honneurs accoutumés. Tarquinia, veuve de l'infortuné roi, fut obligée, avec l'aide de quelques amis, d'enlever le corps pendant la nuit. Elle le porta hors de la ville; puis, après avoir déploré la triste destinée de Servius et chargé d'imprécations son gendre ainsi que sa fille, elle le couvrit de terre. Aucun monument n'indiqua la sépulture d'un monarque qui n'avait vécu que pour le bonheur des Romains. De retour dans son palais, Tarquinia mourut la nuit suivante, soit qu'elle eût mis fin à ses jours, soit que son gendre et sa fille l'eussent également fait mourir. Servius Tullius avait régné quarante ans, selon Denys d'Halicarnasse, quarante-quatre ans, selon Tite-Live. Tous les historiens s'accordent à vanter sa sagesse, son humanité, ses lumières, à l'exception de Plutarque, qui, dans son *Traité sur la fortune des Romains*, où il se montre si au-dessous de lui-même, prétend que Servius était le plus inepte de tous les hommes. Denys d'Halicarnasse atteste avoir vu, dans le temple de la Fortune, une statue de ce monarque qui remontait au temps où il avait vécu. Schoell considère une loi de Servius, dont le texte nous a été conservé par Festus, comme le quatrième monument de la langue latine (1). Tacite voit dans Servius Tullius le prince auquel les Romains doivent leurs lois fondamentales, et comme le fondateur du Capitole. La prison bâtie par lui sur le penchant de la colline du Capitole existe encore

à Rome; c'est peut-être le plus ancien édifice dans toute l'Europe. Salluste en donne la description détaillée; St-Pierre y fut renfermé, et elle sert encore aujourd'hui de chapelle souterraine à une petite église appelée *San Pietro in carcere*. Il faut lire, dans l'histoire de la conjuration de Catilina, par le président de Brosses (note 127), des particularités curieuses sur ce monument, que ce savant avait lui-même visité.

D—R—R.

SERVIVS (HONORATUS MAURUS), grammairien du 5^e siècle, a été choisi par Macrobe pour un des interlocuteurs de ses *Saturnales*. A l'époque où cet ouvrage fut composé, Servius devait être fort jeune, puisqu'on voit (lib. 1, cap. 2) qu'il était compté depuis peu parmi les grammairiens (1). Macrobe le représente embarrassé de parler, rougissant et baissant les yeux lorsqu'on l'interrogeait (lib. 2, cap. 2; lib. 7, cap. 2), quoiqu'il l'emportât par l'érudition non-seulement sur tous les jeunes gens de son âge, mais encore sur les vieillards les plus instruits (2). De tous les ouvrages de Servius, Macrobe ne cite que ses *Commentaires sur Virgile*; et il le fait avec éloge. Nous possédons cet ouvrage; mais il nous est parvenu tellement défiguré par l'ignorance ou la mauvaise foi des copistes, que, malgré les travaux d'un grand nombre de philologues, il est très-difficile de distinguer les remarques de l'ami de Macrobe de celles qui appartiennent à des écrivains postérieurs. Cependant, au travers de beaucoup d'observations futiles ou ridicules, on y trouve des faits importants et des remarques curieuses. Les commentaires de Servius sur Virgile ont été imprimés plusieurs fois séparément, dans le 15^e siècle. La première édition avec date est celle de (Venise) Christophe Valdarfer, 1471, in-fol., revue par Guarini. Le même imprimeur en publia, la même année, une seconde édition dont Louis Carbo fut l'éditeur. Les autres éditions recherchées par les curieux sont celles de Rome, Ulric Gallus, in-fol., sans date. Magné de Marolles et Laserna Santander (*voy. MAROLLES et SANTANDER*) la regardent comme la plus ancienne de ce *Commentaire*, puisqu'ils la supposent antérieure à l'année 1470; mais Brunet (*Manuel du libraire*) pense qu'elle doit avoir paru plus tard, parce qu'il y est fait un fréquent usage du caractère grec, que Gallus n'employait pas encore en 1470. — (Avec les caractères de Mentel), sans date, in-fol. — Florence (Bernard Cenninus), 1472, in-folio, l'une des premières impressions de Florence; et enfin Milan (Ant. Zarot), 1475, in-folio. Parmi les éditions de ce *Commentaire* avec le texte de Virgile, on fait cas surtout des suivantes: Venise (Jacques Rubeus), 1475, in-fol.; Léonard de Bâle, 1479;

(1) *Hos Servius inter grammaticos doctorem recens professus, juxta doctrinam mirabilis et amabilis, verecunde terram intuens, et velut latenti similis sequebatur, etc.*, Sat., lib. 1, cap. 2.

(2) *Age, Servi, non solum adolescentium, qui tibi aequi sunt, sed senum quoque omnium doctissime, etc.*, ibid., lib. 7, cap. 2.

(1) *Hist. abr. de la littér. rom.*, t. 1^{er}, p. 44.

Venise, Antoine Bartolomei, 1486; Paris, Robert Estienne, 1532, in-folio; Venise, de Sabio, 1534, in-8°; Paris, Seb. Nivelle, 1600, in-fol.; Leuwarden, 1717, 2 vol. in-4°; et celle de Burmann, 1746, 4 vol. in-4°. Indépendamment de ce commentaire, il nous reste quelques opuscules de Servius: 1° *In secundam Donati editionem interpretatio*, dans le recueil des anciens grammairiens de Putschius, p. 1779-1800. 2° *De ratione ultimarum syllabarum ad Aquilinum liber*, ibid., p. 1800-1810; et une seconde édition, revue et corrigée par Putschius, d'après d'anciens manuscrits, ibid., 1810-1816; 3° *Ars de centum metris ad Albinum (1) liber*, ibid., 1816-1826. Ces deux derniers opuscules avaient été publiés, dès le 15^e siècle, sous ce titre: *Libellus de ultimis syllabis et centimetrum ex recens. Laurentii Abstemii*, Cagli, Robert de Fano, 1476, in-4°. Cette première édition est très-rare. Le *Centimetrum* a été réimprimé par les soins de Van Santen, la Haye, 1788, in-8° de 26 pages. W—s.

SERVIUS (PIERRE), médecin et archéologue italien, était né vers la fin du 14^e siècle, à Spolète, capitale de l'Ombrie. Venu jeune à Rome pour y suivre les cours de médecine, il trouva le loisir de se livrer en même temps à son goût pour l'antiquité. Depuis il enseigna la médecine. Il cultivait aussi la chimie, science abandonnée presque entièrement alors aux empiriques, et découvrit le premier que l'eau de mer devenait potable par la distillation. Ses talents comme antiquaire lui méritèrent l'estime des savants, entre autres de Gabr. Naudé, dont on a trois lettres adressées à Servius dans le recueil publié par la Poterie (voy. NAUDÉ). Ce médecin mourut à Rome en 1648, et fut inhumé dans l'église de Ste-Marie des Anges, où son épitaphe, rapportée par Galletti (*Inscript. roman.*), le qualifie *vir probus*. On a de lui: 1° *Ad librum De sero lactis Steph. Roderic Castrensis declamationes*, Paris, 1632, in-12; Rome, 1634, in-8°. Cet opuscule, que Servius publia sous le nom anagrammatiqué de *Servius Trivius*, est une réfutation du traité de Roderic de Castro sur la propriété du petit lait. 2° *Institutionum quibus tyrones ad medicinam informantur libri tres*, Rome, 1638, in-12. A ces institutions médicales l'auteur a réuni deux *harangues* adressées à ses élèves: l'une sur les qualités nécessaires au médecin, et l'autre dans laquelle, en examinant si l'on peut être bon médecin quoique jeune, il se décide pour l'affirmative. 3° *Juveniles sermō quæ continent antiquitatum romanarum miscellanea*, Avignon, 1638; Rome, 1640, in-8° (2). C'est un recueil de disser-

tations sur les mœurs et les usages des anciens Romains; elles ont été insérées par Gaudenzio Roberti dans les *Miscellanea italica erudita*, t. 2, p. 1-96. Grævius en a publié quatre, qui sont relatives aux noms et prénoms des femmes chez les Romains, dans la préface du *Thesaurus antiquit. romanar.*, t. 2, qui renferme la dissertation sur le même sujet de Joseph Castaglione (voy. ce nom), dont Servius combat le sentiment. 4° *De odoribus dissertatio philologica*, Rome, 1641, in-4°, réimprimé par Gaud. Roberti dans les *Miscellanea*, t. 3, p. 631-678, et par Gronovius dans le *Thesaurus antiquit. græcarum*, t. 2, p. 645-676. Haller, dans la *Biblioth. medica practica*, t. 2, p. 597, dit que cet ouvrage de Servius est imprimé dans le format in-8°, et que le sujet y est envisagé sous le rapport de la physique; mais c'est une double inexactitude. 5° *De unguento armario liber*, Rome, 1642 ou 1643, in-8°, inséré dans le *Theatrum sympatheticum*, Nuremberg, 1662, in-4°; traduit en allemand, Francfort, 1664, 1672, in-8°. Ce livre, qui fait peu d'honneur à Servius, est plein de récits merveilleux sur les effets de ce remède. W—s.

SERVOIS (l'abbé JEAN-PIERRE), né à Cosne-sur-Loire le 8 août 1764, éprouva dans son enfance un accident qui le rendit bossu. Après avoir commencé ses études à Bourges, il vint les terminer à Paris au collège Mazarin. Il reçut la prêtrise en 1788, et demeura pendant quelque temps attaché à la paroisse de St-Barthélemy dans la Cité. En 1791, il prêta serment à la constitution civile du clergé et fut nommé vicaire de la paroisse de St-Augustin, qu'on venait d'ériger dans l'église du couvent des Petits-Pères, ce qui ne l'empêcha pas d'accepter des fonctions civiles. Il usa de son crédit pour rendre service à plusieurs personnes, sauva la vie à trois prêtres du diocèse d'Angers réfugiés à Paris, arracha quelques victimes aux massacres de septembre, manifesta une vive douleur dans le comité civil de la section du Mail, dont il était membre, quand on y annonça la condamnation de Louis XVI, et fut lui-même dénoncé plusieurs fois. En 1795, lorsque l'exercice du culte fut permis, il se réunit au clergé constitutionnel et rédigea, avec quelques autres ecclésiastiques de ce parti, les *Annales de la religion*, en même temps qu'il occupait un emploi dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Il assista, en 1797 et 1801, aux conciles nationaux tenus à Paris par les constitutionnels. Enfin, le concordat ayant été conclu entre le pape Pie VII et le gouvernement français, Belmas, promu à l'évêché de Cambrai, nomma Servois chanoine de sa cathédrale, puis vicaire général du diocèse. Après la révolution de 1830, ses amis sollicitèrent pour lui le siège de Cambrai, que Belmas, appelé

(1) Probablement Furius Albinus, son ami, sat. I, c. 1.

(2) Le manuscrit des *Miscellanea* avait été communiqué au savant Joseph-Marie Suarès, évêque de Vaison, qui en fut si satisfait qu'il l'envoya à Jean Piot, imprimeur d'Avignon, pour être mis au jour. L'édition qui en fut publiée par ce dernier était tellement remplie de fautes que l'auteur crut devoir en ordonner une nouvelle qui parut à Rome. Ce n'est là que la première décade des *Miscellanea*, qu'il se proposait de continuer; mais il renonça à ce projet pour ne pas laisser plus de prise aux envieux, qui lui reprochaient de se livrer à des études étrangères à sa profession. On trouve à la tête de l'édition de Rome une lettre de

Gabriel Naudé à l'auteur, dans laquelle il lui adresse les plus grands éloges et le compare aux médecins célèbres qui ont mené de front la pratique de leur art et la culture des lettres. L-M-X.

à l'archevêché d'Avignon, devait quitter ; mais ce prélat n'ayant pas accepté, l'abbé Servois continua de remplir les fonctions de grand vicaire à Cambrai, où il mourut le 6 juin 1831. Membre de la société des antiquaires de France et de celle de géographie de Paris, il avait été l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai. Leroy, président, et Berthoud, secrétaire perpétuel de cette société, prononcèrent sur la tombe de Servois des discours qui furent insérés dans la *Feuille de Cambrai* du 11 juin 1831. On a de lui : 1° *Observations sur le soleil d'or offert par Fénelon à l'église métropolitaine de Cambrai*, 1817, in-8°. Un grand nombre d'auteurs ont rapporté que, dans cet ostensor, parmi les livres hérétiques foulés au pied par un ange, figurait celui de Fénelon, intitulé *Maximes des saints*, et qui avait été condamné à Rome. L'abbé Servois, résidant à Cambrai et à portée de recueillir des renseignements, soutient que ces détails sur l'ostensor sont inexacts. Le cardinal de Bausset, qui, dans son *Histoire de Fénelon*, avait adopté le récit ordinaire, se rangea depuis à l'opinion de Servois et lui écrivit même à ce sujet une lettre très-flatteuse. Cependant l'abbé Gosselin, dans une *Dissertation sur l'ostensor d'or*, etc., Paris, 1827, in-8° (anonyme), a combattu les *Observations* de Servois. 2° *Notice sur la vie et les ouvrages du docteur Samuel Johnson*, Cambrai, 1823, in-8° ; 3° *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration de Notre-Seigneur*, Cambrai, 1830, in-8°. Suivant l'auteur, c'est sur le Liban et non sur le Thabor. Servois a traduit de l'anglais : 1° *Echantillon de la justice des Turcs ou plutôt des mame-lucks en Egypte*, Cambrai, 1808 ; 2° *Des serpents et des scorpions d'Egypte*, ibid., 1808 ; 3° *Du climat et des saisons en Egypte*, Douai, 1809 ; 4° *De la peste en Egypte*, ibid., 1810. Ces quatre opuscules sont extraits des *Observations sur l'Egypte*, par Antes (Londres, 1800). 5° *Des Spartiates anciens et modernes*, Douai, 1821, in-8°. C'est un extrait des *Voyages* de Jean Gall (Londres, 1812). 6° *De l'empire du Maroc et des princes qui l'ont gouverné jusqu'aujourd'hui*, Cambrai, 1826, in-8° (extrait du *Voyage dans l'empire du Maroc* en 1806, par Buffa, médecin des armées anglaises). La plupart des écrits de Servois que nous venons de citer ont été insérés dans les Mémoires de la société d'émulation de Cambrai. Il avait encore traduit de l'anglais l'*Apologie de la Bible*, par Richard Watson, évêque de Landaff, en réponse à l'*Age de la raison* de Thomas Paine ; l'*Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie*, roman moral de Samuel Johnson ; les *Voyages en Turquie, dans la Palestine et en Syrie*, de Turner, mais ces diverses traductions n'ont pas été imprimées, non plus que celle du *Code hindou*, ou *Institutes de Menou*, qu'il avait entreprise avec Langlès. L'abbé Servois a publié avec Barbié du Bocage : *Voyages dans l'Asie Mineure et en Grèce*, par Richard Chandler, traduits de l'anglais, avec des notes géogra-

phiques, historiques et critiques, Riom et Paris, 1606, 3 vol. in-8° avec cartes. Cette traduction est fort estimée (voy. CHANDLER). L'*Annuaire statistique du département du Nord* pour 1832 contient une notice biographique sur Servois ; une autre notice a été imprimée à Paris, chez Everat, 1832, in-8°. P—RT.

SERVOLE. Voyez CERVOLE.

SEMAISONS (CLAUDE-LOUIS-GABRIEL-DONATIEU, comte DE), d'une noble et ancienne famille de Bretagne, était né en 1781 ; il émigra fort jeune avec ses parents, et à douze ans il travaillait sous le général Done, dans l'état-major de l'armée anglaise. En 1804, il perdit son père, officier supérieur distingué de l'armée de Condé. Rentré en France sous l'empire, il fut forcé en 1813 de prendre du service et commanda la légion de la Loire-Inférieure. Après le rétablissement des Bourbons en 1814, il fit partie des mousquetaires de la maison du roi, et en 1815 il devint colonel sous-chef d'état-major de la première division d'infanterie de la garde royale, grade qu'il occupa durant toute la restauration. En mars 1816, il remplit les fonctions de rapporteur dans le conseil de guerre assemblé pour juger le contre-amiral Linois et le général Boyer, et laissa à la discrétion du conseil l'application de la peine. Il fit ensuite la guerre d'Espagne, dans le corps d'armée du maréchal Lauriston. Lorsque son cousin fut nommé pair de France, il fut élu député à sa place. Il avait épousé la fille du chancelier Dambray en 1805, et le roi lui ayant accordé la survivance de la pairie de son beau-père (1), il entra à la chambre haute après la mort de celui-ci, à la fin de 1829. Lors de la révolution de juillet 1830, tout en restant fidèle à la royauté déchue, il ne crut point devoir refuser le serment. Malgré son très-mauvais état de santé, il parut plusieurs fois à la tribune pour défendre les principes monarchiques, et ses discours ne manquent ni de talent ni de fermeté. Il mourut le 29 avril 1842. On a de lui : 1° *Mémoire sur la nécessité de rendre l'existence à un commerce de sel, nommé commerce de la troque*, Paris, 1814, in-4° ; 2° *Une révolution doit avoir un terme*, 1816, in-8° ; 3° *Réflexions sur l'esprit du projet de loi des élections, soumises à la chambre des pairs de France*, 1817, in-8° ; 4° *Réflexions sur le recrutement de l'armée*, 1818, in-8° ; 5° *La Crise de l'Espagne*, traduite de l'anglais de Murray, 1823, in-8° ; 6° *Réflexions sur la nécessité de protéger l'existence des salines de mer*, 1825, in-8° ; 7° *Du serment au souverain dans le royaume constitutionnel, et particulièrement dans cette occasion à Monseigneur le duc d'Orléans, comme roi des Français*, 1830, in-8° ; 8° *Discours prononcé à la chambre des pairs, dans la séance du 24 décembre 1831*, 1832, in-8° ; 9° *Réflexions contre la compétence de la*

(1) Emmanuel Dambray, fils du chancelier, avait été nommé pair de France le 17 août 1815, avant que la pairie fût déclarée héréditaire, et c'est ce qui explique comment la survivance du chancelier put être accordée à son gendre.

chambre des pairs dans l'affaire d'avril 1834 : 1. point de droit politique ; 2. justice de convenance ; impossibilité ; conclusion ; supplément, 1833, in-8°. C—H—N.

SEMAISONS (LOUIS-HUMBERT, comte DE), cousin du précédent, entra sous la première restauration dans la maison du roi ; en 1815 il suivit Louis XVIII à Gand, et après le second retour de ce monarque il fut élu député de la Loire-Inférieure à la chambre introuvable, où on le vit se placer en première ligne parmi les royalistes. Le 27 octobre, dans la discussion du projet de loi sur les peines à infliger aux perturbateurs de l'ordre public, il proposa plusieurs amendements, dont un entre autres portait la peine de mort pour attentat de lèse-majesté, et à cette occasion il représenta le 20 mars comme fomenté par les hommes de 93. Il fit ensuite partie de la commission de la loi d'amnistie. Au mois de décembre suivant, il se distingua parmi les membres les plus ardents de la majorité qui accusaient Decazes de l'évasion de Lavalette, et formula un amendement pour que les ministres eussent à rendre compte de leur conduite. Dans la discussion sur la loi électorale, il demanda que l'éligibilité des députés fût fixée à vingt-cinq ans, se fondant sur l'exemple du célèbre Pitt, qui siégeait au parlement dès l'âge de vingt-deux ans. On doit dire que, lors de la discussion du budget, il présenta des vues et des réflexions intéressantes à propos des droits à imposer sur le sel. L'ordonnance du 5 septembre vint mettre un terme momentané à sa carrière parlementaire. Il fut alors nommé lieutenant-colonel et chevalier de St-Louis. En 1824 le département de la Loire-Inférieure l'envoya de nouveau à la chambre. Cette même année mourut son père, qui était lieutenant général et l'un des gentilshommes d'honneur de Monsieur. Il le remplaça dans cette charge, et fut ensuite compris dans la longue liste de pairs de France de la fin de 1827. Il se fit peu remarquer à la chambre, et la révolution de Juillet, en annulant les nominations faites par Charles X, le fit sortir entièrement de la scène politique. Il mourut à la fin de 1837. Outre des articles qu'il a insérés dans la *Quotidienne* sur le 21 mars, l'anniversaire de la mort du duc d'Enghien, et la mort du prince de Condé, on a de lui : 1° *Rapport fait à la chambre des députés, le 11 avril 1822, sur la pétition Douglas Loveday*, Paris, 1822, in-8°. Douglas Loveday, Anglais et protestant, se plaignait du rapt de séduction opéré sur ses deux filles et sur sa nièce, pour les convertir au catholicisme. Sesmaisons, rapporteur de la commission, soutenant que cette affaire était du ressort des tribunaux, proposa l'ordre du jour, qui après une vive discussion fut adopté, comme il l'avait déjà été par la chambre des pairs, à laquelle le pétitionnaire s'était aussi adressé. 2° *Le Chant des martyrs* (en prose), Paris, 1826, in-12. Cet ouvrage fut vendu au profit de la souscription pour le monument

de Quiberon. 3° *Opinion sur le projet de loi relatif aux salines de Vic*, Paris, 1825, in-8° ; 4° *Opinion dans la discussion sur la loi de la presse*, 1827, in-8° ; 5° *Opinion sur la loi départementale*, 1829, in-8° ; 6° *Opinion dans la discussion sur la dotation de la chambre des pairs, à l'article relatif à la transmission*, 1829, in-8° ; 7° *Opinion sur les traitements des préfets*, 1829, in-8° ; 8° *Réflexions sur la proposition de supprimer les conseils d'arrondissement faite par la commission chargée de l'examen du projet de loi départementale*, 1829, in-8° ; 9° *Réponse à un écrit de... le Buhotel*, Cherbourg, 1834, in-4°. C—H—N.

SÉSONCHOSIS ou SÉSONCHIS est le nom de plusieurs pharaons ou rois d'Égypte, dont le plus ancien, suivant les listes de Manéthon, fut l'aïeul du premier Sésostris (voy. ce nom), fils d'Amménès, et le chef de la douzième dynastie, trois mille ans au moins avant J.-C. — Un autre Sésonchosis, dont il est question dans un passage de Dicéarque, paraît être le même que le second Sésostris ou Ramsès le Grand, et porta, dit-on, des lois qui défendaient à tout Égyptien d'abandonner la profession de son père. — Un troisième Sésonchosis ou Sésonchis, le seul vraiment connu, le seul historique, fonda la vingt-deuxième dynastie de Manéthon, famille royale originaire de Bubastus. Champollion le jeune trouve son nom écrit *Scheschonk* parmi les cartouches royaux hiéroglyphiques qui couvrent le grand palais de Karnak à Thèbes. Nous pensons avec ce savant que *Scheschonk* est le même que Sésac ou Sésochac, auprès duquel se réfugia Jéroboam, poursuivi par la colère de Salomon. Peu de temps après (la cinquième année du règne de Roboam, fils de Salomon, et vers l'an 971 avant notre ère), Sésac marcha contre Jérusalem à la tête de 1,200 chars de guerre, de 60,000 cavaliers, et d'une foule innombrable de fantassins égyptiens, libyens, troglodytes et éthiopiens. Il prit cette ville, la pilla, enleva ses trésors du temple du vrai Dieu, ceux de la maison du roi, et les 300 boucliers d'or de Salomon ; puis il se retira, après avoir soumis au tribut le peuple de Juda. Il est probable que l'Asychis d'Hérodote et le Sasychis de Diodore, tous deux législateurs, sont identiques avec Sésac ou *Scheschonk*. Il est possible aussi que Zarah, Zarach ou Zoroch, roi d'Éthiopie, qui vint trente ans après Sésac, en 941, attaquer Asa, petit-fils de Roboam, avec des forces immenses, et fut défait par ce pieux monarque, dans la vallée de Sephatha, soit l'Osoroth ou Osorthon des listes, successeur de Sésonchis, et dont le nom se lit Osorchon sur les monuments, au voisinage de celui de son prédécesseur et de son père. Il faut voir les curieux détails qu'a donnés à ce sujet Champollion le jeune, dans son Précis du système hiéroglyphique. G—N—T.

SÉSOSTRIS (1) est un des noms les plus célè-

(1) *Sésostris* est la forme grecque, résultat de l'altération soit d'un surnom que plusieurs rois d'Égypte ont porté outre leur

bres de l'antiquité, que portèrent plusieurs monarques égyptiens, souvent confondus dans la tradition. — Le premier et le plus ancien des Sésostris aurait été, suivant Dicéarque (1), le successeur immédiat d'Orus ou Horus, fils d'Osiris et d'Isis. Par conséquent, le premier des rois humains de l'Égypte est le même que Ménès, l'homme et le roi par excellence, personnage plus mythologique qu'historique. Dicéarque le fait régner deux mille neuf cent trente-six ans avant la première olympiade, c'est-à-dire qu'il reporte à trois mille sept cents ans environ avant notre ère le commencement de l'histoire égyptienne (2). — Un second Sésostris (3) est mentionné par Manéthon comme le troisième des pharaons de la douzième dynastie et placé, dans la chronologie des listes royales de cet auteur, au delà de trois mille ans avant Jésus-Christ. Il ne saurait être, ainsi que l'a pensé le savant rédacteur de l'article *Osymandyas*, ni le même que ce monarque, qui doit avoir appartenu, sous le nom de Mandouéï, à la quinzième ou au commencement de la seizième dynastie, vers 2300, ni le même que Memnon, bien connu comme l'Aménophis, huitième roi de la dix-huitième dynastie, chez Manéthon, vers 1700. Mais le premier et surtout le second Sésostris, et Osymandyas et Memnon et bien d'autres pharaons de ces races antiques paraissent, au gré des récits divers qui nous ont été transmis par les Grecs et les Romains, et qui doivent être ici même l'écho des traditions nationales, se réflé-

chir diversement dans le grand SÉSOSTRIS (4), troisième du nom, si l'on admet le Sésostris de Dicéarque, et second seulement, d'après les listes de Manéthon. Encore cet auteur appelle-t-il *Séthosis* ou *Séthos*, comme Diodore de Sicile *Sésosis*, le personnage qu'Hérodote et nombre d'autres anciens nomment *Sésostris*. Quelques-uns semblent le désigner sous le nom de *Sésenchosis* ou *Sésenchis*, qui se retrouve appliqué à l'un de ses prédécesseurs et à l'un de ses successeurs. Mais le prêtre de Sébennyus, la première de nos autorités, nous apprend, dans Josèphe, que *Séthos* s'appelait encore *Ramessès*. Tacite, dans un passage du second livre des *Annales*, qui se fonde évidemment sur la lecture faite, par les prêtres égyptiens, des légendes hiéroglyphiques que portaient les monuments de ce prince, le nomme plus exactement encore *Rhamssès*, et c'est le nom royal qu'aujourd'hui, en effet, l'on sait lire, avec les prénommes et titres qui l'affectent spécialement à Sésostris, sur une foule d'édifices dont les débris couvrent les rives du Nil, depuis son embouchure jusque bien avant dans la Nubie. RAMESSÈS ou RAMSÈS V (ou plutôt VI, *Armais*, son trisaïeul, paraissant être aussi un *Ramsès II* du nom), quatre cent vingt-septième roi de l'Égypte, pour nous conformer au calcul suivi dans l'article RAMESSÈS, fut le chef de la dix-neuvième dynastie et monta sur le trône en 1468 ou vers le milieu du 13^e siècle avant notre ère (2). Hé-

nom principal, soit de plusieurs noms homophones. Dans les listes égyptiennes authentiques, au moins, aucun roi ne porte ce nom comme nom principal.

R—L—N.

(1) *Scolies à Apollonius Rhodius*, iv, 276. On peut y comparer le passage d'Aristote, *Politique*, vii, 9. Dans les plus anciens manuscrits de Dicéarque son nom est écrit *Sésenchosis*, tandis que la leçon de *Sésostris* ne se trouve pour la première fois que dans l'édition parisienne de ces scolies, par Schæfer. R—L—N.

(2) Feu Bunsen, dans son curieux ouvrage couronné, en 1846, par l'Académie française et intitulé *De la place de l'ancienne Égypte dans l'histoire universelle*, Berlin, 1846, 3 vol. in-8, intercale ici comme second Sésostris le troisième prince de la troisième dynastie de Manéthon. Appelé par Eratosthène *Sésortasis Ier*, et par Julius Africanus *Sosorthros*, on le trouve chez Eusèbe de Césarée seul sous le nom de *Sésorthos*. C'est de cette dernière leçon qu'est dérivée celle de Sésostris. On le représente comme ayant encouragé les progrès de la médecine, introduit les pierres de taille dans l'architecture et perfectionné l'écriture. Bunsen le dépeint comme un sage législateur; mais les chroniques égyptiennes n'en disent pas davantage de lui. Le quatrième roi de la même dynastie a un nom identique, *Sésochris II*. Mais, quant à ces temps éloignés, il est difficile d'en dire davantage. R—L—N.

(3) Le troisième et le quatrième Sésostris sont deux princes remarquables de la douzième dynastie, et qui, selon les calculs de Bunsen, Lepsius et Brugsch, auraient régné de 2600 à 2500. Les interprètes de Manéthon et Eratosthène les nomment *Sésortalas II* et *Sésortalas III* (en égyptien *Sésourtesen* ou *Ouser-tasen*). Ils avaient chacun un associé à l'empire, qui étaient *Aménémès Ier* et *II* (ou *Anenemha*). Le règne du premier couple était de quarante-neuf ans; celui du second couple de cinquante-cinq ans. Dans le règne commun de Sésortalas II et d'Aménémès Ier tombe une *année de renaissance*, savoir le retour du point initial d'une période astronomique, probablement de celle de Sothis ou Sirius. Parmi ces quatre princes, deux étaient de grands conquérants, savoir *Aménémès Ier* et *Sésortalas III*; ils étendaient leurs conquêtes surtout en Nubie et en Éthiopie. Or, le nom de Sésortalas, comme plus connu, a primé celui d'Aménémès; et il s'est confondu ensuite lui-même avec celui de Sésostris; de sorte que les conquêtes tant d'Aménémès que de Sésortalas III sont venues grossir le compte courant des Sésostris. R—L—N.

(1) Le grand Sésostris se dédouble aussi en deux ou trois rois différents: 1^o *Séthos*, ou *Séthosis*, ou *Sésorthos*, ou *Sésosis*, ou *Sésotthis* (dans Plin., *Hist. natur.*, xxxvi, 8 et 9), qui a régné de 1458 à 1407; 2^o *Ramsès II*, ou *Ramsès II*, ou *Ramessès II* (et non V) le Grand, son fils aîné, de 1407 à 1341, et enfin 3^o *Ramsès III*. Tous les faits qui vont être racontés dans la suite de ce récit, et bien d'autres encore que nous y ajouterons, se répartissent entre ces trois personnages. Tous les auteurs anciens les ont confondus en un seul, tout en lui donnant deux noms. Les principaux passages sont: *Josèphe* contre Apion, i, 15, et ii, 11; *Theopompe*, dans Schol. Apoll. Rhod., iv, 272; puis *Eratosthène* et *Strabon*, qui lui donnent le nom de *Sésosthis* ou *Sésotthis*, tandis que le seul Tacite (*Annal.*, ii, 60) cite à côté de celui de Sésostris le nom de *Ramsès*; c'est que les prêtres égyptiens avaient donné là-dessus des éclaircissements assez nets à Germanicus lors de son passage à Thèbes. Il est vrai qu'ils exagéraient singulièrement l'étendue des conquêtes du grand Sésosthis ou Ramsès. Si l'on pouvait se fier au passage de Josèphe contre Apion, ii, 11, on y verrait la première distinction de Séthosis et de Ramessès, mais le passage est corrompu par les additions des glossateurs. Il en est de même de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée, d'après la traduction arménienne, publiée par Aucher, vol. 1, p. 232, et où des actions qui doivent être attribuées à Ramsès, sont mises sur le compte de *Sithosis* ou *Sethosis*. R—L—N.

(2) D'après les plus récentes découvertes de MM. Lepsius, Brugsch, de Rougé et feu Bunsen, le chef de la dix-neuvième dynastie est *Ramsès Ier* (en égyptien, selon les monuments, *Râmen pe hont Râmessou*), et qui a régné de 1461 à 1458. Sans avoir rien fait de remarquable, son règne s'est passé dans une paix profonde. Il n'en avait pas été de même du règne de son prédécesseur *Horus*, 1476-1464, dernier roi de la dix-huitième dynastie, et qui avait commencé l'ère des conquêtes en Éthiopie. Cependant il n'avait pas laissé derrière lui la même auréole de gloire que ses descendants, parce qu'on n'a de lui que des monuments religieux. Quant à ce qui va être raconté dans le texte sur *Aménophis-Ramessès*, prétendu père de Ramsès-Sésosthis, nous observerons d'abord qu'il faut le rapporter à *Séthos Ier* ou *Séthosis*, véritable père de Ramsès II. En second lieu, nous dirons que les prétendus Ramsès de la dix-huitième dynastie y figurent sous des noms similaires, tels qu'*Armais*, *Armèsès*, etc.; mais que les véritables Ramsès, I-XII, ne se trouvent que dans notre dix-neuvième dynastie. En outre, *Aménophis* et *Ramsès* étaient chacun de ces grands noms principaux dont aucun roi ne portait deux à la fois. Il en est autrement du surnom de *Memnon*, forme grecque de *Méi-ammoun* ou *Mi-*

dote le fait succéder immédiatement à Mœris, en apparence au moins ; mais Diodore compte sept générations entre Mœris et Sésosis, ce qui s'accorde assez bien avec Manéthon, si l'on admet que Mœris est identique avec Miphres ou Miphra des listes et au Thoutmosis II des monuments, cinquième roi de la dix-huitième dynastie (*voy. Thoutmosis*). — Le véritable prédécesseur de Ramsès-Sésostris fut son père Aménophis-Ramsès, dix-septième et dernier roi de cette dynastie. Manéthon raconte, dans Josèphe, que ce pharaon superstitieux se laissa induire, par un prêtre qui portait le même nom d'Aménophis, à reléguer dans les carrières de la rive orientale du Nil tous les lépreux et tous les hommes souillés de l'Egypte. C'étaient des tribus entières parmi lesquelles se trouvaient même des prêtres sans doute considérés comme hérétiques. La ville d'Avaris, ancienne citadelle des rois pasteurs, bâtie sur la frontière du désert de Syrie, et surnommée pour ce motif la *citè de Typhon*, fut assignée pour retraite aux bannis (1), qui ne tardèrent pas à s'y constituer sous le commandement d'un prêtre d'Héliopolis nommé Osarsiph, auquel ils jurèrent d'obéir en toutes choses. Osarsiph leur donna des lois religieuses et civiles opposées presque en tout à celles des Egyptiens, fit relever les fortifications d'Avaris et se prépara bientôt à porter la guerre en Egypte ; mais il voulut d'abord intéresser à une cause qui paraissait commune les fils des pasteurs expulsés autrefois par Thoutmosis I^{er}, et qui, depuis cette époque, résidaient en Palestine. Ceux-ci acceptèrent avec joie les propositions du prêtre-roi et se rendirent à Avaris au nombre de 200,000 hommes. Cependant le pharaon Aménophis, apprenant la nouvelle de cette invasion redoutable, fut frappé de terreur, et son épouvante redoublait au souvenir de la prédiction d'Aménophis le prêtre, qui naguère, en se donnant la mort, avait annoncé que l'Egypte tomberait pour treize ans au pouvoir des *impurs*. Aussi, après avoir rassemblé ses forces et fait mine de marcher, à la tête de 300,000 guerriers, contre les ennemis qui s'avançaient, revint-il précipitamment à Memphis, persuadé que c'était contre les dieux mêmes qu'il allait combattre. Il ne songea plus qu'à sauver des fureurs sacrilèges de l'ennemi, en les cachant avec soin, les statues de ces dieux, devant lesquels tremblait son âme faible, et qui ne pouvaient se défendre eux-mêmes ; puis, prenant avec lui le bœuf Apis et les autres animaux sacrés et son fils Séthos, ou Ramessès, âgé de cinq ans, il s'enfuit en Ethio-

pie avec son armée et toute la multitude des Egyptiens. Le roi d'Ethiopie, c'est-à-dire de l'Etat éthiopien de Méroé, qui, selon toute apparence, relevait alors des pharaons d'Egypte ou du moins leur était allié, accueillit cette population d'émigrants et lui donna un refuge durant l'exil fatal de treize années. Pendant ce long intervalle de temps, l'Egypte, qui n'avait pu être abandonnée de tous ses habitants, fut en proie aux plus affreux ravages de la part des *impurs*. Enfin, le jour de la vengeance arriva pour les vaincus. Aménophis et son fils Ramsès, qui avait alors dix-huit ans, reprirent confiance, et, rentrant en Egypte avec des forces considérables, ils défirent les ennemis, en firent un grand carnage et les repoussèrent dans les déserts de l'isthme, par où ils étaient venus. Tel est, en substance, le récit de Manéthon, confirmé par Chérémon et par beaucoup d'autres anciens. Quoi qu'en dise Josèphe, il n'y a aucune raison solide de le rejeter absolument ; seulement il faut le prendre comme la version égyptienne du séjour des Hébreux en Egypte et de leur sortie de cette contrée (1). S'il n'en est point fait mention chez Hérodote ni chez Diodore, c'est que ces événements appartiennent au règne d'Aménophis, dont ces auteurs ne nous parlent point, plutôt qu'à celui de Sésostris, sur lequel seul ils nous donnent des détails. D'ailleurs, les prêtres d'Egypte ne devaient pas être fort pressés d'informer les Grecs des antiques désastres de leur nation, et l'on ne voit pas que ceux-ci aient eu plus de lumières sur la longue usurpation des rois pasteurs que sur l'usurpation passagère d'Osarsiph et des *impurs*. Diodore, d'après ce qu'il trouve de plus vraisemblable dans les récits des prêtres et dans les chants nationaux sur Sésostris, qui ne s'accordaient guère entre eux, nous apprend que son père voulut lui donner une éducation digne des hautes destinées qui lui étaient réservées. Il fit réunir autour de son fils tous les enfants nés en Egypte le même jour que lui, ordonna de les élever avec les mêmes soins, de les former à la même vie dure et laborieuse, et prépara ainsi au jeune prince un corps d'élite qui lui serait tout dévoué dans la suite. Ces enfants devaient, entre autres exercices, parcourir chaque jour, avant de prendre aucune nourriture, un espace de cent quatre-vingts stades, évalué par Diodore en petits stades égyptiens, dont il se sert plus d'une fois, ne faisant guère que trois lieues et demie. Bientôt Sésostris et ses jeunes compagnons, pour compléter par de plus grands travaux leur apprentissage des fatigues de la guerre, furent envoyés en Arabie, c'est-à-dire dans les déserts qui sont à l'orient du Nil, vers la mer Rouge, avec un corps de troupes. Ils y apprirent à supporter la

ammoun (chéri d'Ammon), et que portait tant Aménophis III, le véritable auteur de la colonne de Memnon, de 1546-1529, que notre Ramsès II, auteur du *Memnonium*, ainsi que Ramsès III.

R—L—N.

(1) *Séthos I^{er}* (ou *Râ-mâ-men-Merneptah Sêti*), petit-fils et successeur de Ramsès I^{er}, régna de 1458 à 1407. On doit lui attribuer d'abord l'expédition contre les restes des Hyksos, appelés *Sasou* dans les monuments égyptiens, expédition longuement décrite dans notre texte, sous le nom de l'expédition contre Avaris. Dans les sources égyptiennes cette forteresse est appelée Canaan.

R—L—N.

(1) Nous verrons plus loin que la sortie des Israélites d'Egypte n'eut lieu ni sous Séthos I^{er}, ni sous Ramsès II, mais sous le fils de ce dernier, *Menephtha I^{er}* (ou sous son petit-fils *Séthos II*).

R—L—N.

faim et la soif, à faire la chasse aux bêtes féroces, et subjuguèrent les hordes nomades, jusque-là indomptables, qui, seules avec leurs troupeaux et les animaux sauvages, habitaient ces montagnes. Passant de là sur la frontière opposée de l'Égypte, à l'occident, ils trouvèrent des déserts bien plus terribles, et soumirent la plus grande partie de la Libye (1). Après la mort de son père, Sésostris, fort jeune encore, mais enflé de ses premiers succès et animé par des oracles qui prédisaient sa gloire, ou, selon quelques-uns, par sa propre fille Athyrtes, qui avait le don de lire dans l'avenir, osa concevoir le dessein de conquérir toute la terre (2). Mais il fallait, avant tout, assurer la tranquillité de ses États au moyen de bonnes institutions, et mériter par des bienfaits le dévouement de ses peuples. Pour cela, tout fut employé, prodigué, les largesses en argent, les donations de terre, les remises de peines, surtout l'affabilité et la douceur du pouvoir. Les accusés de lèse-majesté furent renvoyés absous; les prisons, encombrées de débiteurs, furent ouvertes. Sésostris divisa le territoire de l'Égypte en trente-six districts, appelés *nomes*, sur chacun desquels il préposa un *nomarque* chargé du recouvrement des impôts et de toute l'administration (3). Il songea ensuite à

composer une armée qui fût capable de seconder dignement ses grands projets à l'extérieur. Les hommes les plus robustes et les plus braves de l'Égypte furent choisis, au nombre de 600,000 fantassins et de 24,000 cavaliers, sans compter 27,000 chars armés en guerre. A la tête des différents corps il plaça ses compagnons d'enfance, dont il restait plus de dix-sept cents (nombre prodigieusement exagéré en raison de la population du pays, qui, suivant Letronne, n'excéda jamais 7,500,000 âmes). A tous ces guerriers, il distribua les terres les plus fertiles de l'Égypte, dont les revenus devaient assurer leur existence et leur permettre de se livrer exclusivement aux armes; c'est-à-dire qu'il forma une caste militaire, qui fut en même temps une aristocratie territoriale (1). Enfin, il partit pour son expédition, qu'il commença par l'Éthiopie, située au midi de l'Égypte. Il soumit cette contrée et lui imposa un tribut en ébène, en or et en dents d'éléphant; puis il équipa sur le golfe Arabique une flotte de 400 vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte s'avancait sur la mer Erythrée et subjuguait les îles et les côtes jusque dans l'Inde, le héros, poursuivant sa marche à la tête de son armée de terre, rangeait l'Asie entière sous ses lois (2). Il poussa ses conquêtes en Orient

(1) Les peuples de l'extérieur, que Séthosis combattit et soumit, furent : 1° les *Arabes du désert*; 2° les *Pount*, ou Arabes du sud de la Péninsule; 3° les *Naharina*, ou peuples de la Mésopotamie; 4° les *Rout*, ou Assyriens; 5° les *Ramenas*, ou Arméniens; 6° les *Chalou*, ou Syriens; et 7° les *Chéta*, ou *Héthiens*. Quant à ce dernier peuple, connu aussi de la Bible, nous apprenons de curieux détails par les sources égyptiennes. Toute la Syrie et la Palestine semblent à cette époque avoir été divisées entre deux peuples, les *Chalou*, dont la capitale *Chalybon* existe encore aujourd'hui sous le nom d'Alep; et ensuite les *Héthiens*, qui s'étendaient depuis la ville de Kadesh, en Palestine, jusqu'au delà des rives de l'Aroun (Orontès), et avaient pour capitale Edesse. Toutes les autres tribus syriennes et palestiniennes, coalisées dans la même confédération, leur étaient cependant subordonnées. Séthos I^{er} fortifia ensuite les villes maritimes phéniciennes, Tyr, Aradus, Bérytus, etc. Si les sources égyptiennes nous indiquent comme terme septentrional de ses conquêtes l'Arménie, on peut y compenser facilement la Colchide, où Hérodote veut avoir trouvé tant de reminiscences des coutumes égyptiennes. Mais ni Séthos I^{er}, ni Ramsès II ne poussèrent leurs conquêtes soit aux Indes, soit même en Asie Mineure et en Thrace; les sources égyptiennes observent un silence complet là-dessus. Ce qui est sûr, c'est que Séthos I^{er} creusa le premier canal de jonction entre le Nil et le golfe Arabique. Le canal, sortant du Nil près de Bubaste, allait traverser le pays de Gosen, aujourd'hui Ouadi-Toumiat, en direction orientale, jusqu'aux lacs Amers. Parmi les autres constructions, on lui attribue la grande salle du temple d'Ammon, à Karnak, où les murailles extérieures, situées vers le nord, ainsi que l'angle est, sont couverts de riches sculptures, se rapportant aux campagnes de Séthosis. C'est ensuite sur le côté gauche de Thèbes, le temple funéraire de Kournah, appelé *Memnonium*; puis le magnifique temple d'Abydos; la colonne de Sesebi, en Nubie, jusqu'où Séthosis avait poussé ses conquêtes au sud, et une stèle gravée sur le roc de Silsilis, ou Assouan, en souvenir de ses victoires sur les Syriens. Un autre temple se trouve dans le désert à l'est du Nil, à Rédésieh. Quant aux temples souterrains, on attribue à Séthosis le *Spéas-Améidos*, près de Beni Hassan, et les souterrains funéraires de Biban-el-Molouk. M. de Rougé observe que le style architectural des constructions de Séthosis est le style simple dans toute sa fleur et pureté, et que, sous ce rapport, il se distingue nettement du style mixte et composé des bâtisses de Ramsès II. R—L—N.

(2) Cette prétendue fille pouvait bien n'être pas autre chose que la déesse *Athyr*; et la légende de Sésostris lui-même paraît se rapprocher sensiblement ici de celles des dieux conquérants du monde, tels que Hercule, Osiris, Bacchus, etc.

(3) Ramsès ou Rhamès II le Grand (*Râ-ousser mân-sétp-enrâ-Ramesou-Méiamoun*) régna de 1407 à 1341. Son surnom populaire, *Ses* ou *Sesou*, ou *Sertesou*, ou plus complètement

Seslesou-ra, a donné lieu à son nom grec *Sésostris*. Parmi les réformes intérieures, on lui attribue aussi l'abolition de la liberté des professions et l'introduction du système des jurandes et maîtrises, selon lequel le fils devait embrasser la profession de son père. R—L—N.

(1) Sur les expéditions de Ramsès-Sésostris nous avons un poème curieux, sorte d'*litanie* égyptienne, composé par Pentaour, un des secrétaires de ce roi. Ce poème, achevé au mois de chofak de la dixième année du règne de ce souverain, embrasse les campagnes des neuf premières années. Il a été gravé sur la muraille du temple de Karnak et traduit par M. de Rougé. Il se trouve également dans le n° 3 des rouleaux de papyrus achetés par le *British museum*, en 1839, à M. Sallier, d'Aix en Provence. Champollion le jeune en avait déjà parlé dans ses *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*; puis vint Salvolini, qui en donna un extrait dans *Campagne de Ramsès le Grand contre les Schéta et leurs alliés. Monuscrit hiéroglyphique appartenant à M. Sallier*, etc., Paris, 1839, in-8°. Enfin, Birch dans ses *Select pypers in the hieratic character, from the collection of the British museum*, Londres, 1844, en avait tiré des données pour l'histoire de Ramsès II, que MM. Rougé et Brugnot ont complétées. Ces rouleaux de papyrus ont été exhumés du tombeau d'un roi, avec d'autres qui se trouvent, depuis 1833, dans la collection égyptienne de M. d'Anastasi, à Livourne. Le musée égyptien de Turin en a tiré ses *Annales des rois*; les musées de Berlin et de Leyde possèdent aujourd'hui des papyrus de la même provenance. — De tous ces documents il résulte que Ramsès n'a pas commencé, mais terminé ses campagnes par la soumission complète de l'Éthiopie, y compris l'Abyssinie actuelle. Toutes ces vastes provinces restèrent définitivement acquises à l'Égypte jusque vers l'an 1000, où l'Abyssinie actuelle fit défection. Elles furent soumises à l'administration égyptienne sous un gouverneur, dont on compte sept pendant le long règne de Ramsès-Sésostris, savoir : *Ani, Aménémepet, Seluann, Mesou, Paours, Amenemhat et Pechlouh*. On connaît plusieurs ordonnances de Sésostris, qui régle l'exploitation des riches mines d'or de l'Éthiopie; circonstance qui semble avoir donné lieu à la tradition que Ramsès aurait poussé ses conquêtes jusqu'à l'Inde, pays d'or des anciens. R—L—N.

(2) Les données du poème de Pentaour réduisent à leur juste valeur les traditions fabuleuses sur les campagnes de Ramsès à travers toute l'Asie. Ramsès II poussa un peu plus loin que son père, mais seulement vers le nord et le sud. Il avait d'abord assez à faire pour consolider les conquêtes mal affermies de Séthos I^{er} en Palestine, en Syrie, en Assyrie et en Arménie. Chétasir, prince des Chétas ou Héthiens et chef de la confédération des peuples palestino-syriens, ne put être réduit qu'au moyen d'un traité où le roi d'Égypte, tout en obtenant le titre de suzerain de Chétasir, laissa cependant ce dernier sur le trône et consentit à épouser sa

bien plus loin que ne le fit dans la suite Alexandre; car il passa le Gange et parvint jusqu'aux extrémités de l'océan Indien. Remontant vers le nord, il dompta les tribus scythiques jusqu'au Tanais, qui sépare l'Asie de l'Europe, laissant sur la côte du Palus-Méotide et vers les bords du Phase une colonie d'Égyptiens qui fondèrent l'Etat de Colchos. Hérodote pouvait encore constater de son temps les nombreux rapports de couleur, de constitution physique, de mœurs et de langage qui subsistaient entre les deux populations, et la circoncision l'avait surtout frappé, comme égyptienne ou éthiopienne d'origine (1). L'Asie Mineure tomba sous les armes de Sésostris, les Cyclades furent soumises par lui l'une après l'autre; mais il ne pénétra pas en Europe au delà de la Thrace, où la disette, jointe à la difficulté des lieux, arrêta son armée, et où finissaient les monuments de ses triomphes. Partout où il porta ses pas, il planta des colonnes ou stèles, destinées à immortaliser ses victoires par leurs inscriptions en caractères sacrés, c'est-à-dire en hiéroglyphes, et attestant par d'éloquents symboles l'énergie virile ou la pusillanimité efféminée des nations qui avaient bravement défendu leur indépendance, ou qui, au contraire, avaient cédé sans combat. Hérodote dit avoir vu de pareilles stèles dans la Palestine de Syrie; et, dans l'Ionie, deux figures de ce prince taillées dans le roc, que d'autres prenaient pour des statues de Memnon. Diodore parle aussi de statues de Sésostris, portant un arc et un javelot, élevées en divers lieux par le héros. Au bout de neuf années, Sésostris reprit le chemin de ses Etats, content d'avoir imposé un tribut annuel à tous les peuples qu'il venait de subjuguier, et qu'il traita du reste avec modération. Il revint en Egypte par l'isthme de Suez, traînant à sa suite une multitude de captifs, chargé d'immenses dépouilles et couvert de plus de gloire que n'en avait jamais obtenu aucun des conquérants ses prédécesseurs; mais, arrivé à Péluse, il faillit périr victime de la trahison de son propre frère Armais, le même que Danaüs, suivant Manéthon, auquel il avait confié l'administration de

l'Egypte pendant son absence, et qui s'était porté à tous les excès de la plus tyrannique usurpation. Il échappa comme par miracle aux flammes dont ce frère infidèle, redoutant la vengeance de son roi, avait investi la tente où reposait Sésostris. Un fragment d'un ancien poème, cité dans le quatrième livre des *Stromates* de St-Clément d'Alexandrie, fait mention d'un combat livré sur les bords du Nil entre les deux frères ennemis, par suite duquel eut lieu l'émigration de Danaüs en Grèce, Egyptus étant resté maître du champ de bataille et du pays (1). Quoi qu'il en soit du véritable sens de ces récits, qu'il faut se garder de prendre à la lettre, l'un des premiers soins de Sésostris, à son retour dans ses Etats, fut de témoigner aux dieux sa reconnaissance pour les bienfaits dont ils l'avaient comblé. En mémoire du péril imminent dont il venait d'être sauvé par la protection spéciale de Phtha-Vulcain, il fit ériger devant son temple le plus fameux, à Memphis, deux colosses monolithes de trente coudées de haut, qui le représentaient lui-même avec sa royale épouse, et quatre de vingt coudées seulement représentant ses quatre fils. Tous les autres temples de l'Egypte furent enrichis de magnifiques dépouilles et d'offrandes du plus grand prix. Le guerrier n'oublia pas non plus les compagnons de ses fatigues et de ses victoires; il les récompensa selon la mesure de leurs services, et non-seulement l'armée rentra dans ses foyers avec honneur et profit, à la suite de sa glorieuse expédition, mais, dit la tradition, le pays tout entier en recueillit les plus brillants avantages. Pour lui, incapable de partager le repos qu'il assurait libéralement aux siens, il voulut à la gloire des armes joindre la gloire, plus utile et surtout plus durable, des travaux de la paix (2). De nouveaux temples furent élevés dans toutes les villes de l'Egypte aux divinités tutélaires de chacune d'elles, et Sésostris eut soin de faire attester, par les inscriptions de ces édifices, qu'aucun Egyptien n'y avait travaillé et que les captifs seuls en avaient essuyé les fatigues. De nouvelles villes furent bâties par les mêmes mains sur de hautes levées, partout où les habitants n'étaient point suffisamment protégés par le site naturel contre l'inondation annuelle du

filles, Raamaanou-nefrou. La conquête de l'Assyrie et de la Babylonie semble plutôt avoir consisté dans de glorieux faits d'armes et dans l'envoi de nombreux captifs en Egypte, que dans une constante soumission de ces pays. M. Lepsius veut que Ramsès ait poussé au delà du Caucase, jusque dans la Scythie, d'où il aurait ramené aussi beaucoup de captifs. Comme trace de ses excursions, le roi laissa diverses inscriptions sur les rochers du Bahr et Keb, ou Lycus, près de Beyrouth, ainsi que sur ceux d'Adloun, près de Tyr. Elles portent nettement les dates de la deuxième et de la quatrième année du règne de Ramsès. Un fait remarquable est la première prise de Jérusalem (appelé alors Salam), ainsi que d'Ascalon, cité principale des Philistins. Ramsès construisit trois villes en Syrie: Peptah, Sebouna et Damr, mais nous ne les reconnaissons pas sous ces noms égyptiens. R—L—N.

(1) Nous n'ignorons pas qu'une opinion récente, avancée et soutenue avec autant d'érudition que d'esprit par M. K. Ritter (*Vestibule de l'histoire des peuples d'Europe avant Hérodote*, en allemand, Berlin, 1820), tend à infirmer sur ce point l'autorité du père de l'histoire en rattachant à l'Inde, plutôt qu'à l'Egypte, la civilisation de la Colchide. Mais les raisons du savant allemand ne nous paraissent en aucune façon pouvoir balancer les faits positifs que cite Hérodote, d'après ses propres observations.

XXXIX.

(1) Cette identification de Ramsès-Sésostris avec *Egyptus*, et celle de *Danaüs* avec Armais est le fait de Josèphe (contre Apion, 1, 15); comparez Eusèbe de Césarée, *Chronique*, traduction arménienne (1, p. 232). D'abord Manéthon rapporte toute l'histoire à Séthosis ou Sithosis, et non à Ramsès II. Ensuite il ne dit pas que le roi égyptien (n'importe lequel) ait été le même qu'*Egyptus*, ni Danaüs le même qu'Armais, mais il compare ce fait unique (d'essai de fraticide) dans l'histoire des rois égyptiens à l'histoire analogue d'*Egyptus* et Danaüs, qui auront peut-être rempli des fonctions de gouverneurs ou intendants. Ni Hérodote ni Diodore n'identifient non plus ces divers personnages. L'historien Josèphe a ici, comme ailleurs, brodé sur le texte de Manéthon, comme dans l'Histoire sainte il brode sur le texte de la Bible. R—L—N.

(2) Peu après le retour de Ramsès II de ces campagnes eut lieu la révolte des Babyloniens captifs, qui avaient construit une ville à la place qu'occupa dans le moyen âge le Vieux-Caire. Ramsès II, pour en venir à bout, dut, contrairement aux habitudes et traditions égyptiennes, laisser à cette ville le nom de *Nouvelle-Babylone* que les captifs lui avaient donné. R—L—N.

Nil. Depuis Memphis jusqu'à la mer de nombreux canaux furent dérivés du fleuve, dans toute la contrée, afin d'y répandre la fertilité, d'y faciliter les communications intérieures et en même temps de la défendre contre les irruptions du dehors. Il en résulta que l'Égypte, jusque-là très-accessible aux chevaux et aux chars qui pouvaient y circuler en tous sens, devint en grande partie impraticable aux uns et aux autres. Un autre moyen de défense non moins puissant contre les incursions les plus à craindre, celle des nomades de la Syrie et de l'Arabie, fut une muraille que Sésostris fit bâtir depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur la limite orientale de la terre cultivée et du désert, dans une longueur de sept cent cinquante grands ou de quinze cents petits stades, c'est-à-dire de vingt-huit lieues environ. On dit même que ce prince conçut la première idée du canal de communication de la mer Rouge à la Méditerranée par le Nil, ouvrage plusieurs fois repris et abandonné jusqu'au temps des Ptolémées, qui l'achevèrent (1). Indépendamment de ces grands travaux d'utilité publique, Sésostris dut faire exécuter une multitude d'ouvrages de décoration et d'ornement dont il embellit les temples et les palais. La tradition cite, entre autres, deux obélisques de pierre dure (probablement de granit) ayant cent vingt coudées de haut, qui furent érigées à Thèbes, par ses ordres, en l'honneur du dieu Ammon, et sur lesquels il fit graver la grandeur de ses forces militaires, la somme des tributs qui lui étaient payés et le nombre des nations qu'il avait subjuguées (2). Ce fut sans doute sur ces obélis-

(1) Ramsès II acheva le canal commencé par son père. Ce furent les Israélites, contraints à faire des corvées dans l'exécution de cet ouvrage. Idemiquement à la Bible, ou leur attribue dans les documents égyptiens notamment la construction des deux villes, Pithom, à l'ouest, et Ram.ès, à l'est du canal. Dans les sources égyptiennes, la première de ces villes s'appelle *Pachtoum-a-Zalou*, traduit par M. Brugsch par *citadelle du pays des Tyriens* (peut-être parce que des Phéniciens y travaillaient aussi), tandis que le nom de l'autre, plus clair, est *Pé-ramessou* (ou ville de Ramsès). Ramsès II, du reste, semble avoir traité les Juifs avec douceur; la naissance de Moïse eut lieu sous lui. M. Brugsch identifie ce nom avec le nom égyptien *Mes* ou *Messou*, qui signifie *enfant*. Il rappelle à cette occasion qu'un des gouverneurs égyptiens d'Éthiopie s'appela ainsi. Comme Ramsès II régna soixante-trois ans, et que Moïse, à sa sortie d'Égypte, avait quatre-vingts ans, ce dernier événement doit avoir eu lieu sous son successeur Menephtah I^{er}, ou, selon d'autres, sous le fils de ce dernier, *Sotis II* ou *Séthos II*, entre 1324 et 1300. Sous Ramsès-Sésostris florissait l'hydrosophie, et le roi lui-même frappa un soir sur un rocher, avec un bâton ou une baguette, pour en faire jaillir l'eau. La Bible rapporte de Moïse plusieurs faits semblables.

R—L—N.

(2) Ce sont les deux obélisques de Louqsor, dont l'un est celui de la place de la Concorde à Paris. Tous les auteurs et voyageurs s'étonnent, avec raison, de l'habileté avec laquelle les Égyptiens surent graver une pierre aussi dure que le syénite (sous-espèce de granit). Ces deux obélisques, ainsi que deux stèles colonnaires, faisaient partie du grand temple de Louqsor, dont la partie nord était due à Ramsès II. On doit aussi à ce roi, dans l'enceinte de Thèbes, l'élargissement du grand temple de Karnak, en l'honneur de la reine Bantant, princesse éthiopienne, et, sur le côté gauche de la ville, l'agrandissement des temples de Kournah et de Beit-el-Chelli. A Abou-simbel on trouve de magnifiques peintures représentant les victoires éthiopiennes. Après le temple de Louqsor et ses accessoires, le plus beau monument de Ramsès est le *Ramesseum*, avec la statue renversée de Ramsès II, longtemps regardée à tort comme statue d'Osymandyas. Dans la grande salle de la bibliothèque qui y était placée, on admire un calendrier égyptien, avec les douze divinités protectrices des douze

ques ou sur des monuments de ce même genre que, bien des siècles après, les prêtres de Diospolis la Grande lurent à Germanicus tous les titres de la gloire de Ramsès. Ses institutions politiques sont celles d'un monarque oriental, despote, mais non sans grandeur. Les Égyptiens lui rapportaient leurs principaux établissements et le comptaient au nombre de leurs plus sages législateurs. Les nomes, la population divisée en castes, le partage égal des terres, sous la charge d'une redevance annuelle, par suite une espèce de cadastre, un arpentage annuel également, sur lequel se réglaient les impôts, telles furent, dit-on, les institutions de Sésostris, ébauchées sans doute longtemps avant lui. On ajoute un trait tout oriental, c'est que ce *roi superbe*, pour nous servir de l'expression de Pline, attelait quatre à quatre à son char, lorsqu'il allait au temple ou faisait son entrée dans la ville, les rois et les chefs des nations vaincues, qui venaient eux-mêmes à des époques marquées lui renouveler leur hommage et lui apporter des présents (1). Devenu aveugle dans sa vieillesse, après un règne de trente-trois ans (suivant Manéthon, de plus de cinquante), il se donna lui-même la mort, dernier acte de grandeur d'âme qui termina une si belle vie, au jugement des prêtres et de tous les Égyptiens. Ce pharaon surpassa tous ceux qui régnèrent jamais sur l'Égypte, tant par ses hauts faits dans la guerre que par le nombre et la magnificence de ses offrandes aux dieux et des ouvrages dont il embellit le pays, trois titres principaux de tout pharaon à l'admiration et à l'estime de ses compatriotes. Aussi sa gloire ne fit-elle que grandir avec le temps, et lorsque, neuf cents ans après sa mort, Darius, devenu maître de l'Égypte, voulut que sa propre statue fût placée devant celle de Sésostris, à Memphis, le grand prêtre de Phtha s'y opposa, déclarant que les actions du monarque perse n'avaient point encore égalé celles de l'antique héros égyptien. Darius, ajoute-t-on, pardonna au prêtre cette généreuse opposition. Nul doute que l'histoire de Sésostris, surtout dans le récit le plus développé que nous a transmis Diodore de Sicile,

mois. Dans la Nubie, on voit la stèle de Duccah, sur laquelle M. Birch, de Londres, a donné quelques éclaircissements; et enfin, dans l'Éthiopie même, les grandioses monuments de Gebel-Barkal, près de l'ancienne capitale du pays.

R—L—N.

(1) Tacite, dans ses *Annales*, liv. 2, chap. 60, rapporte que sous Sésostris on signala la première apparition de l'oiseau phénix. M. Lepsius, dans ses *Recherches sur la chronologie égyptienne*, regarde cette apparition comme un terme métaphorique pour signifier : *révolution d'une période astronomique*. D'après Manilius et Pline, il fixe la date à l'an 1461, qui tomberait alors dans le règne de Ramsès I^{er}. Mais ce prince, avec son court règne, ayant été confondu avec Ramsès II, toute la gloire en revient à ce dernier. Nous savons déjà que les rois sous lesquels eut lieu une de ces révolutions furent toujours regardés comme supérieurs aux autres. Quant à la discussion si la révolution de la période du phénix est la même que la période sothiaque, ou non, nous renvoyons à l'ouvrage cité. — Nous ajoutons, comme dernier trait, une certaine émancipation de la race royale vis-à-vis des prêtres : sous ses prédécesseurs, les papyrus, tant hiératiques, que démotiques ou profanes, furent écrits en lignes verticales, tandis qu'à partir de la dix-huitième et encore plus de la dix-neuvième dynastie, les annales royales ont été rédigées en lignes horizontales.

R—L—N.

ne soit en grande partie traditionnelle, légendaire et même quelquefois mythique ou poétique. Nul doute encore que, dans cette rédaction récente, les prêtres poètes de l'Égypte n'aient eu l'intention d'assimiler leur héros favori non-seulement à tel ou tel des dieux qui étaient supposés avoir régné anciennement sur le pays, mais aux héros divins et humains célébrés par les Grecs, particulièrement à Alexandre. On peut même y remarquer une certaine affectation d'exalter le conquérant national par-dessus le conquérant étranger. Une autre intention non moins remarquable, mais qui tient peut-être à la confusion des différents Sésostris, est celle de rattacher à ce nom tous les grands souvenirs de la patrie, ses primitives institutions, ses établissements politiques, civils et militaires, etc. Mais le fond et les principaux faits de cette histoire n'en sont pas moins réels, individuels, appartenant à un personnage, à des temps, à des lieux déterminés, quoique sans précision géographique ni chronologique, ou plutôt avec une précision de nature un peu suspecte. Les neuf années de l'expédition, par exemple, et les trente-trois ans de règne pourraient bien être des nombres mystiques empruntés à des idées religieuses. D'un autre côté, il n'est pas sûr que les conquêtes de Sésostris se soient étendues jusqu'à la presqu'île en deçà du Gange, jusqu'à la Bactriane et à l'Inde. Toujours paraît-il certain que ce pharaon eut une marine sur le golfe Arabique et la mer Erythrée (1), qu'il porta ses armes victorieuses parmi les tribus sauvages du fond de l'Éthiopie, comme chez les nations civilisées de l'Asie occidentale, et dans les contrées barbares encore de l'Europe qui en sont les plus voisines; que, de retour en Égypte, après avoir expulsé des marais du Delta les derniers débris des étrangers qui s'y étaient fixés ou venaient à des époques réglées y faire paître leurs troupeaux, il donna de nouvelles lois au pays, développa et consolida ses antiques institutions, l'enrichit d'un grand nombre de magnifiques monuments et mérita d'être considéré, par la pieuse vénération de ses peuples, comme un nouvel Osiris, un nouvel Horus, un nouveau Ménès, comme le conquérant, le vengeur, le fondateur par excellence, comme le héros le plus national de l'Égypte, dont il partage le nom (*Ægyptus*). La plupart de ces faits, attestés par le concert des traditions, ont reçu une certaine confirmation des découvertes archéologiques qui se sont succédé dans ces derniers temps; mais

l'histoire de l'antique Égypte n'en reste pas moins enveloppée de mystères qui certainement ne seront jamais complètement éclaircis, et l'érudition n'aura qu'à choisir et à discuter des hypothèses diverses qui seront plus ou moins problématiques. Les monuments de Ramsès le Grand, quelques-uns couverts de bas-reliefs, qui sont de véritables tableaux, subsistent encore en Égypte, en Éthiopie, en Syrie; et l'incalculable collection Drovetti, formant aujourd'hui le musée royal égyptien, à Turin, nous montre même plusieurs statues de ce pharaon, qui vivait il y a trois mille trois cents ans. Il est vrai que l'on croit en reconnaître deux d'Osymandyas, qui précéda Sésostris de huit siècles au moins (1).

G—N—T.

SESTINI (l'abbé DOMINIQUE), célèbre numismate, naturaliste et voyageur, fut membre de l'Institut de France, ayant été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 20 décembre 1820, après avoir été nommé précédemment correspondant de la même académie le 30 novembre 1810. Il naquit à Florence vers 1750, et mourut dans la même ville, en 1832, âgé de 82 ans. Il fit ses études au collège de St-Marc et s'engagea ensuite dans la carrière ecclésiastique. À l'âge de vingt-quatre ans il quitta la maison paternelle, le 24 septembre 1774, et voyagea pendant quatre ans, travaillant sans cesse, visitant les cabinets de médailles et herborisant. Il fit imprimer à Florence et à Livourne ses relations et ses diverses pérégrinations; elles parurent en 7 petits volumes in-12 entre les années 1774-1778, sous le titre de *Lettres écrites de Sicile et de la Turquie* (c'est-à-dire de Constantinople) à divers amis en Toscane. Ces lettres furent traduites par Pingeron en 3 volumes in-8°. Pingeron, qui lui-même avait voyagé en Sicile, y ajouta quelques mots qui rendent cette traduction française préférable à l'original italien. Jagemann publia à Leipsick les deux premiers volumes de ces voyages en allemand, mais ne continua pas; les cinq premiers volumes de l'édition italienne ne sont relatifs qu'à la Sicile; les deux autres décrivent Péra et surtout Constantinople. Cette édition, tirée à 250 exemplaires, est très-rare, une partie considérable étant demeurée à Catane, et une autre ayant péri sur mer. Sestini, dans ses divers voyages, avait visité Rome, Naples et la Sicile; il fut retenu trois ans dans ce dernier pays, à Catane, par le prince Biscari, qui voulut se l'attacher comme bibliothécaire et lui confier la direction de son riche cabinet. Sestini a fait imprimer, en 1786, à Florence, la description des

(1) La création de la marine égyptienne date du petit fils ou arrière-petit-fils du précédent, Ramsès III, qui régna depuis 1288 et qui fut aussi un grand conquérant. C'est lui qui semble avoir sillonné de ses flottes la mer Egée et soumis les Cyclades, une partie de l'Asie Mineure et jusqu'à la Thrace. Le surnom de Mei-amoun, changé en Memnon, lui a été commun avec Aménophis III et Ramsès II. C'est à Ramsès III qu'il faut rapporter les inscriptions de l'Ionie et Asie Mineure. — Somme toute, en ajoutant encore les faits secondaires, nous trouvons que sous le nom du grand Sésostris on a confondu cinq rois: Ramsès I^{er}, 1464 à 1458; Séthos I^{er}, 1458 à 1407; Ramsès II, 1407 à 1341; Séthos II, 1320 à 1300, et Ramsès III, de 1288 à 1260. R—L—N.

(1) Un dixième Sésostris enfin est Sésouchis, premier roi de la vingt-deuxième dynastie appelé, sur les monuments égyptiens Scheschonk, et dans la Bible Sisak. C'est lui qui vint, entre 970 et 960 avant J.-C., à Jérusalem, où il imposa un tribut à Roboam, fils de Salomon, après avoir pillé le temple et la ville. Il marcha ensuite contre les rois d'Assyrie et de Babylone, très-faibles alors. Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, liv. 8, chap. 10, § 3, est très-porté à transporter sur Sésouchis ou Sisak tous les hauts faits des autres Sésostris. R—L—N.

antiquités du cabinet de ce prince; et, en 1777, un premier volume de ses ouvrages sur l'agriculture, les productions et le commerce de la Sicile, fut aussi le fruit de son séjour en Sicile. L'air de Catane étant nuisible à la santé de Sestini, il quitta la Sicile en 1777, passa à Malte et à Smyrne, et arriva en 1778 à Constantinople, alors ravagée par la peste. Il entreprit ensuite un petit voyage à la péninsule de Cyzique en passant par Brusse et Nicée, et fit imprimer la relation de ce voyage à Livourne, en 1783, en 2 volumes in-8°, sous le titre de *Lettere Odeporiche*. Sestini soutint dans cet ouvrage l'opinion que le lac de Nicée est isolé et sans aucun écoulement; il fut publié de ce voyage une traduction française, en 1789, en 1 volume in-8°, par Pingeron. Cet ouvrage est terminé par la flore du mont Olympe de Bythinie, contenant 531 plantes décrites par Sestini. Une petite dissertation sur la peste de Constantinople, imprimée à Florence (sous la fausse indication d'Yverdun), 1779, in-12, et une autre sur la culture de la vigne le long de la côte de Marmara (Sienne, 1786), ont été les résultats de ces voyages. On imprima à Florence, en 1783, ces *opuscoli*, sans la participation de l'auteur; dans cette édition, les noms tures sont défigurés. Lorsqu'il fut revenu à Constantinople, le comte Ludoff, ambassadeur de Naples, emmena avec lui Sestini dans la belle maison de campagne qu'il possédait à Thérapia; il donna des soins à l'éducation des deux fils de cet ambassadeur et fit avec eux diverses excursions en Europe et en Asie. La relation de ce voyage, de Constantinople à Bucharest, fut imprimée à Rome, en 1794. On trouve dans ce livre une lettre à l'avocat Coltellini de Cortone sur les chèvres d'Angora et les fabriques de châles: cette lettre a été traduite par Jagemann dans le *Nouveau Mercure allemand* de 1794. Sestini quitta Bucharest en 1780. Il vécut pendant quelque temps dans la maison de l'hospodar de Valachie, prince Ypsilanti, et se rendit à Vienne après avoir visité la Transylvanie et la Hongrie. La relation de ce voyage, qu'il avait rédigée, ne fut imprimée à Florence qu'en 1813. Au mois d'août 1780, il partit de Vienne pour retourner à Constantinople par le Danube et la mer Noire. Le récit de ce voyage ne fut imprimé qu'en 1807, à Berlin, dans un recueil in-8° intitulé *Voyages et opuscules divers*. De retour à Constantinople, ses connaissances numismatiques le firent rechercher d'Ainslie, ambassadeur d'Angleterre auprès de la Porte, lequel s'occupait de former une collection de médailles grecques. Sestini fit, sous les auspices de cet ambassadeur, diverses excursions qui lui permirent de rassembler plus de 10,000 médailles, sans compter les doubles. Il a décrit et fait graver un grand nombre des plus curieuses dans ses divers ouvrages, et il en a donné une description sommaire dans le tome 2 de ses *Let- tres et dissertations*. Sullivan, ayant été nommé

résident de la compagnie des Indes anglaises auprès du nabab de Goleconde, se disposait à passer dans l'Inde, ce qui donna occasion à Sestini d'entreprendre un grand voyage d'Asie, de Constantinople à Bassora; il fit imprimer en un volume in-4° la relation de ce voyage, à Livourne, avec la fausse indication d'Yverdun, en 1786. Le retour de Bassora à Constantinople, par le Tigre, l'Euphrate et le désert, qui eut lieu dans les trois premiers mois de 1782, fut ensuite le sujet d'une autre relation qui fut imprimée après la précédente et dans la même ville. L'une et l'autre furent traduites en français par Fleury et furent publiées à Paris, en l'an VI (1798), en 1 volume in-8°. Quérard assure que ce volume a été imprimé sur du papier fabriqué avec des assignats de vingt francs. Au mois d'août 1782, Sestini entreprit un nouveau voyage par diverses provinces de l'Asie Mineure; la relation ne parut qu'en 1807 dans le recueil de ses *Voyages et opuscules divers*. En 1783, Sestini se rendit de Constantinople à Smyrne, et ensuite à Marseille, puis à Naples, d'où il s'embarqua pour Smyrne, et retourna à Constantinople, d'où il était parti, en 1784. Il a aussi écrit la relation de ce voyage, mais elle est restée manuscrite. Il en est de même de la relation du voyage qu'il fit l'année suivante. Partant de Constantinople, il visita l'île de Lemnos, Monte-Santo, Miconi, Alexandrie d'Egypte, pour la seconde fois; de là il s'embarqua pour Livourne, visita Rhodes, l'île de Cos, vint à Florence, sa patrie, en partit et se rendit à Malte, en Sicile, et retourna à Constantinople en 1786. L'année suivante il fit le voyage d'Angora en Galatie, dont il a publié la relation dans le recueil de ses *Voyages et opuscules divers*. Plusieurs portions de ce voyage avaient déjà été insérées par lui dans son *Voyage de Constantinople à Bucharest*. L'année suivante, en 1788, il voyagea en Macédoine, en Thessalie; visita Thessalonique, Pella, Valo, et se rendit de ce lieu à Raguse, d'où il s'embarqua pour Constantinople; il a écrit aussi la relation de ce voyage, mais elle n'a pas été publiée. Il se plaint à ce sujet des libraires italiens qui refusent d'imprimer les ouvrages scientifiques, même en leur livrant pour rien les manuscrits. En 1790, il s'embarqua à Constantinople, sur la frégate anglaise *L'Aquilon*, visita Livourne et Florence, et retourna à Constantinople en 1791. Au mois d'août de la même année il partit encore de Constantinople pour se rendre à Smyrne, afin de trouver un moyen de transport pour aller à Livourne. Il eut le malheur de s'embarquer sur un vieux bâtiment provençal qui, après avoir relâché à Tchesmé et à Scio, finit par faire naufrage à Navarin en Morée. Sestini fut obligé de passer à Thessalonique et d'y attendre un moyen de transport pour Livourne, où il n'arriva qu'en avril 1792. Telle fut la fin de toutes les excursions de Sestini en Orient, dont nous avons donné la liste et fixé les

dates d'après lui-même. Mais ce ne fut pas la fin de tous ses voyages; il nous reste à parler de ceux qu'il fit en Europe. En 1793, il visita diverses parties de l'Italie et de l'Allemagne, et de là il se rendit en Prusse, séjourna assez longtemps à Berlin et à Charlottenbourg; en 1810, il vint à Paris, puis il retourna encore à Florence. En 1812, la grande-duchesse de Toscane, la princesse Elisa, le nomma son bibliothécaire et son antiquaire. Le grand-duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois et le nomma en outre professeur honoraire de l'université de Pise. Il se rendit en Hongrie, à Hydervar, près de Vienne, où il s'occupa à classer et à décrire le magnifique cabinet de médailles du comte de Wiczay; retourné ensuite dans sa ville natale, il ne la quitta plus. Sestini a fait connaître un grand nombre de monuments numismatiques, et les ouvrages qu'il a publiés sur cette science sont très-nombreux. Le plus important est intitulé *Classes générales de la géographie numismatique*, disposées selon le système d'Eckhel, et parut à Leipsick, en 1797, in-4°; il en fut publié une nouvelle édition en 1821. Ce tableau, ce système général de la science, est certainement plus complet que celui d'Eckhel, car un grand nombre de nouvelles médailles avaient été découvertes depuis la publication de l'ouvrage de cet auteur; mais Sestini est loin d'égaliser la profonde érudition et la grande sagacité du savant jésuite. Beaucoup de déterminations de lieux et d'époques que renferme l'œuvre de Sestini ont besoin d'être soumises à de nouvelles discussions, et les progrès de la numismatique depuis la publication de son livre font qu'il ne doit être consulté qu'avec précaution. Des recherches récentes paraissent surtout avoir démontré les erreurs où il est tombé, dans le travail important, par son objet, qu'il a publié en 1818, à Florence, sur les médailles hispaniques et celtibériennes du cabinet d'Heden. Les premiers écrits de Sestini sur la numismatique furent sa *Dissertation* sur quelques monnaies arméniennes du prince de Rupen, de la collection d'Anslie, 1790 (le système de l'auteur sur l'ère des Arsacides, qu'il fixe à l'an 300, n'a pas été adopté); ses *Lettres et dissertations numismatiques* sur les médailles rares, qu'il fit paraître à Livourne en 9 petits cahiers in-4°, et qui furent suivies de la publication faite à Rome, dans le même format, en 1794, de ses *Observations* sur une médaille d'Europus III, roi de Macédoine, et sur une série de médailles de Ptolémée fils de Juba, etc. Les autres écrits de Sestini sur la numismatique se succédèrent ensuite rapidement; en 1796 il fit paraître : à Leipsick, *Description des médailles anciennes des musées Ainslie, Bellini, Bondacca, Borgia*, etc.; à Rome, *Explication d'une médaille antique de plomb appartenant à Velletri*; à Berlin, in-fol., en 1805, *Catalogue des médailles du musée aragonien*; en 1808, *Description d'un choix de*

médailles de grand bronze du cabinet de l'abbé de Camps; et en 1809, *Description des médailles grecques et romaines de Benkowitz*; à Milan, en 1813 et 1817, *Dissertations numismatiques*. Deux autres volumes de cet ouvrage ont paru à Pise et à Milan, et un quatrième à Florence, en 1818; on remarque surtout dans ce dernier 50 médailles d'Olbiopolis et un grand nombre de médailles de Penticapée et de Chersonnèse reproduites par la gravure; à Milan, encore en 1817, *Dissertation sur les médailles antiques relatives à la confédération des Achéens*; *Lettres à l'auteur de l'extrait du livre intitulé Catalogue des médailles antiques du musée du roi du Danemarck*, 1818; *Description des médailles grecques du cabinet de M. Charles Fontana à Trieste*, Florence, 1822, in-4°. Sestini a publié aussi quelques écrits archéologiques sur des monuments anciens, savoir : *Dissertation sur un vase antique de Perse trouvé dans un tombeau près de l'antique Populanie*, Florence, 1812. Cette dissertation a été traduite par Grivaud de la Vincelle, 1813, in-8°, dans le *Magasin encyclopédique*, 18° année, 1813, in-8°. Sestini donne dans cet ouvrage d'intéressants détails sur le point auquel les anciens avaient poussé l'art de travailler le verre. *Dissertation sur les statues antiques expliquées par les médailles*. Cet ouvrage intéresse la connaissance des poids et des monnaies des anciens Grecs. *Dissertation sur une ancienne patère étrusque*, Rome, 1796, in-4°. Dans ses *Opuscules divers*, imprimés en 1807, au nombre de dix, on trouve des opuscules sur le murex des anciens, sur l'usage des plombs et des anneaux des anciens; sur la culture du sésame, sur quelques *figulina chronologica* du cabinet Biscari; puis le traité de Maurolyco *De piscibus siculis*; la lettre de Sadik el Tchelebi sur un colloque d'un imman turc, avec des notes de Sestini, et enfin l'intéressante notice sur les Yezidis que Sestini avait reçue du P. Garzoni, qui a été traduite en français par Silvestre de Sacy et insérée à la suite de la *Description du pachalik de Bagdad*, 1809, in-8°, p. 183. Sestini avait conçu le projet de former un corps complet de numismatique; la collection de ses notes relatives à cet ouvrage se composait déjà, en 1805, de 12 volumes in-fol., et l'on croit qu'il n'avait pas cessé de l'accroître jusqu'à sa mort. Ce laborieux savant conserva jusqu'à la fin toutes ses facultés.

W—R.

SESTO (CÉSAR DA), ou le Milanèse, ainsi appelé de la ville de Sesto, dans le duché de Milan, où il naquit, fut élève de Léonard de Vinci, et rappela plus qu'aucun autre de ses condisciples le style et la manière de son maître. On reconnaît généralement dans ses tableaux d'autel ce goût de composition commun, à cette époque, à toutes les écoles d'Italie. C'est, en général, la Vierge et l'Enfant Jésus sur un trône entourés de saints, pour la plupart debout, avec de petits anges sur les degrés. Cependant comme les autres disciples

de Léonard, il a soin de rattacher tous ces personnages à l'action principale, en les faisant parler entre eux. Du reste, c'est la même uniformité de goût, les mêmes physionomies ovales, la même précision dans les contours, le même choix de couleur, la même étude du clair-obscur, qui va quelquefois jusqu'au noir. Le séjour que César fit à Rome et l'amitié qu'il eut occasion d'y contracter avec Raphaël apportèrent quelques changements dans sa manière et des améliorations importantes dans sa composition. Il est notoire que Raphaël lui dit un jour : « Il me semble bien « étrange qu'unis comme nous le sommes par « l'amitié, nous ayons en peinture aussi peu d'é- « gards l'un pour l'autre; » comme s'il eût voulu faire entendre qu'il le disputait à César, et que ce dernier le lui disputait à son tour. César connut aussi Balthazar Peruzzi, qui l'associa aux peintures qu'il était chargé d'exécuter dans la citadelle d'Ostie; et Vasari semble donner la palme aux travaux du peintre milanais. Parmi les tableaux les plus remarquables qu'on lui doit, on cite une *Hérodiade* et une *St-Famille*, qui rappellent tout à fait la manière de Raphaël; mais son chef-d'œuvre est le célèbre tableau qu'il avait peint pour l'église de St-Roch de Milan. Il est divisé en plusieurs compartiments. Dans celui du milieu, on voit le titulaire avec une Vierge et l'Enfant Jésus, imités de la célèbre Madone de Foligno par Raphaël. Les figures sont un peu plus grandes que celles du Poussin; et il y règne une si parfaite imitation du Corrège, qu'on est tenté de l'attribuer à ce peintre. Tout est admirable: la morbidesse et le brillant des chairs, l'harmonie et la douceur du coloris, et le ton doré qui embellit toute la composition. Cet admirable ouvrage était recouvert de deux volets, où César avait peint en pendant les *deux princes des apôtres* et *St-Georges* et *St-Martin à cheval*. On y remarquait le même principe d'exécution, mais non le même soin. On voit encore de Sesto, dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, une *Tête de vieillard*, d'un style vapoureux et étudié, que l'on regarde comme un ouvrage merveilleux; et dans l'église de Sarone, entre Pavie et Milan, quatre pilastres très-étroits, sur lesquels il a peint *St-Martin* et *St-Georges à cheval*, et les deux saints que l'on invoque contre la peste, *St-Sébastien* et *St-Roch*, avec l'inscription suivante : *Cæsar Magnus fecit*, 1533, d'où l'on a conclu que son nom de famille était de MAGNI. Quelques personnes ont pensé que c'étaient deux peintres différents; mais le rapport frappant qui existe entre ces peintures et celles que l'on sait être de César, le silence de Lomazzo, si exact à nommer tous les artistes lombards, et qui ne fait mention d'aucun autre peintre de ce nom, tout prouve en effet qu'il n'y en a réellement qu'un.

P—s.

SETH (SIMÉON), écrivain grec, né à Antioche. florissait dans le 11^e siècle. Il était médecin, et il exerçait en même temps les fonctions de proto-

vestiaire, c'est-à-dire de maître de la garde-robe à la cour impériale de Constantinople. S'étant trouvé compromis dans une de ces révolutions de palais si fréquentes à l'époque du Bas-Empire, il fut expulsé de Constantinople par Michel le Paphlagonien, et se retira en Thrace, sur le mont Olympe, dans un couvent où il termina sa carrière. Il avait adressé à l'empereur Michel Ducas un extrait du traité de Psellus sur les aliments, écrit d'autant plus intéressant que l'original est perdu. Seth classe les médicaments par ordre alphabétique et en explique le mode d'action. Il est le premier qui ait parlé de l'ambre qui vient d'une ville de l'Inde et qui est le meilleur et de l'ambre gris, qui est une production animale fournie par un poisson. Personne avant lui n'avait décrit le campbre, qu'il représente comme la résine d'un très-grand arbre de l'Inde; il est froid et sec au troisième degré, et il est employé avec avantage pour combattre les maladies de tout genre, surtout les inflammations. C'est encore lui qui a le premier fait mention du musc; le meilleur est de couleur jaune et vient d'une ville à l'est du Khoragan; le musc nous vient de l'Inde: les propriétés que Siméon attribue à cette substance sont encore celles qu'on lui reconnaît aujourd'hui. Il est crédule et manque de jugement; mais, en fait de botanique, de matière médicale, d'hygiène, il sait tout ce que l'on savait de son temps, et à cet égard son livre mérite encore un coup d'œil de la part d'un médecin studieux. Il a été traduit en latin par Lilio-Gregorio Giralaldi (*voy. ce nom*), sous le titre de *Syntagma, per litterarum ordinem, de cibarium facultate*, Bâle, 1538, in-8°; *ibid.*, 1561, in-8°; puis par Martin Bogdanus (*voy. ce nom*), sous celui de *Volumen de alimentorum facultatibus*, Paris, 1638, in-8°. Le texte grec accompagne ces traductions. Siméon Seth a traduit lui-même de l'arabe en grec les *Fables* de Pil-Paï, sous le titre de *Stephanite et Ichnelate* (*voy. PIL-PAÏ*). On a attribué à Siméon Seth une traduction grecque d'une histoire d'Alexandre le Grand, remplie de fables et de circonstances surnaturelles, présentée comme écrite d'abord en persan et dont les manuscrits grecs, qui portent aussi le nom de Callisthène, ne sont pas très-rares.

B—N—T.

SÉTHOS ou SÉTHON, roi d'Egypte, suivant Hérodote, mais que ne connaissent ni Manéthon, ni Diodore de Sicile, était un grand prêtre du temple de Phtha ou Vulcain, à Memphis, qui s'empara probablement du trône des pharaons, à la faveur de la guerre étrangère et des troubles civils suscités par l'invasion des conquérants éthiopiens, dans la dernière moitié du 8^e siècle avant notre ère. En supposant que Séthon ne fût que le vassal de ces conquérants, et une espèce de vice-roi préposé par eux sur l'Egypte, une ingénieuse conjecture du comte Potocki concilie les dissentiments des auteurs. Il traita avec dédain la caste des guerriers, et dans ses persécu-

tions contre elle, il ne craignit pas de la dépouiller des terres que les anciens pharaons lui avaient assignées. Aussi lorsque dans la suite, 712 ans avant J.-C., Sanacharib ou Sennachérib, roi des Arabes ou des Assyriens, vint fondre sur la Palestine, et bientôt après sur l'Égypte, à la tête d'une armée nombreuse, officiers et soldats refusèrent le service à Séthon. Le prêtre alors eut recours à son Dieu : rassuré par lui dans un songe, dit Hérodote, il rassembla les marchands, les artisans, les hommes des castes inférieures, en forma un corps de troupes, et suivi de ces guerriers d'un jour, osa s'avancer jusqu'à Péluse, où l'ennemi avait son camp. La nuit suivante, une effroyable multitude de rats se répandit dans le camp des Assyriens, rongea les cordes de leurs arcs, les courroies de leurs boucliers, et les mit hors d'état de se défendre. Ainsi désarmés, consternés, ils prirent la fuite aussitôt, après avoir perdu un grand nombre des leurs. En témoignage de ce prodige, on voyait encore au temps d'Hérodote, dans le temple de Vulcain, la statue que le prêtre-roi y avait fait ériger, et qui le représentait tenant un rat sur sa main, avec une inscription analogue. (Sur cette défaite des Assyriens, voy. l'article SENNACHÉRIB.) G—N—T.

SETIER (L.-P.), mort en 1835, était imprimeur-libraire du consistoire central des israélites à Paris, et secrétaire de la loge maçonnique de la triple harmonie. Il s'est fait connaître aussi par la traduction et la composition de quelques ouvrages. Outre des mémoires judiciaires, divers écrits relatifs à la franc-maçonnerie, etc., on a de lui : 1° *Grammaire hébraïque, ou Méthode facile pour apprendre cette langue*, Paris, 1814, in-8°; 2° *Observations sur la liberté de la presse, et réfutation d'un écrit de M. Duchesne, de Grenoble, avocat, intitulé « Observations sommaires sur le projet de loi qui vient d'être présenté à la chambre des députés, au sujet de la liberté de la presse. »* Paris, 1814, in-8°; 3° *Réflexions sur les pascuinades débitées par un certain journal, intitulé la Quotidienne, contre la liberté de la presse*, Paris, 1814, in-8°; 4° *la Censure déclarée inconstitutionnelle par la chambre des pairs*, Paris, 1814, in-8°; 5° *Réflexions sur les articles 58, 59, 61 et 62 du projet de loi sur le budget de 1816*, Paris, 1816, in-8°. Ces articles concernaient l'impression sur papier timbré des affiches, catalogues, prospectus, etc. 6° *Plan du poème anglais de Lothaire*, Paris, 1826 petit in-4°; 7° *l'Athénienne, ou les Français en Grèce*, nouvelle, Paris, 1826, in-18. Cet opuscule, extrait du journal la *Psyché*, se vendait au profit des Grecs. 8° *Résumé de l'histoire des révolutions des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud*, Paris, 1826, in-18. L'auteur inséra ce résumé dans l'ouvrage suivant : 9° *Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud, ou voyage en Araucanie, au Chili, au Pérou et dans la Colombie*; suivie d'un précis des révolutions des colonies espagnoles de l'A-

mérique du Sud, traduit de l'anglais de W.-B. Stevenson, et augmentée de la suite des révolutions de ces colonies, depuis 1823 jusqu'à ce jour, Paris, 1826, 3 vol. in-8°, avec cartes et planches. Sétier reproduisit sa traduction sous le titre de *Voyage en Araucanie, au Chili et dans la Colombie, ou relation historique*, etc., Paris, 1828, 3 vol. in-8°; 10° *Quelques observations sur le point de loi relatif aux crieurs publics*, Paris, 1834, in-8°. Z.

SETTALA (Louis), ou *Septalius*, né à Milan en 1552, y fit ses premières études et alla dès l'âge de quatorze ans suivre un cours de philosophie à Pavie, où il soutint, deux ans après, une thèse en présence de St-Charles Borromée et d'un grand concours d'auditeurs, qu'il remplit d'admiration par ses réponses. On le destinait au barreau, où ses aïeux s'étaient distingués; mais il préféra l'étude de la médecine, et à vingt et un ans il obtint la place de premier lecteur de médecine pratique à Pavie. Deux ans après, l'archevêque Borromée, l'ayant appelé à Milan, le nomma professeur de médecine pratique et archiâtre (*protomedico*) du duché. Quelques années plus tard, Philippe III, roi d'Espagne, le choisit pour son historiographe; mais Settala refusa cet honneur. Dans le même temps, l'électeur de Bavière lui proposa de venir à Ingolstadt en qualité de directeur de l'université, tandis que la ville de Bologne le demandait pour ses écoles, le grand-duc pour la faculté de Pise et le sénat vénitien pour celle de Padoue; mais, très-attaché à son pays, il n'accepta aucune de ces offres et contracta à Milan un mariage qui fut heureux et qui lui donna sept fils et deux filles. En 1628, la peste s'étant déclarée dans cette ville et y faisant des ravages effroyables, plusieurs médecins l'abandonnèrent. Settala, resté à son poste, prodigua ses soins à ses malheureux concitoyens. Ce fut lui qui engagea St-Charles Borromée à faire construire, hors de la porte Rinza, un magnifique lazaret, qui sert actuellement de caserne, et il y établit les pestiférés, qu'il allait visiter tous les jours avec le saint prélat. Il fut lui-même atteint de cette maladie, et il en guérit; mais, frappé d'apoplexie avec paralysie de la langue et de tout le côté gauche, il ne mena plus qu'une vie languissante pendant cinq ans : il mourut le 12 septembre 1633. Settala fut constamment attaché à la doctrine d'Hippocrate, dont il ne cessait d'étudier les ouvrages. Il sut, par une observation mûre et approfondie, se prémunir contre les préjugés qui régnaient dans les écoles. Les pensées répandues dans ses écrits sont pleines de justesse et de préceptes excellents. Il ne craint point de contredire ouvertement l'opinion des écoles toutes les fois qu'elle ne s'accorde pas avec l'expérience. Il proscriit le vin et donne les indications de la saignée dans les fièvres quartes. Settala a publié un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque celui qui est intitulé *De*

uævis (envies ou taches de naissance), dans lequel il prétend que ces signes, répandus comme par hasard sur diverses parties du corps, conservent cependant un certain ordre, qu'il explique par les lois de l'astrologie. Par exemple, si quelqu'un a un seing au front, il doit en avoir un autre au dos ou à la poitrine. Si ce signe est au milieu du front, il doit être aussi au milieu de ces deux parties. S'il est au haut de ce premier, il en aura un autre au cou; il en est de même pour les positions à droite ou à gauche. Une envie au coin de l'œil en annonce une autre à l'aisselle du même côté; celle qui est placée sur le sein en dénote une semblable placée au bas du pubis, etc. Cette idée bizarre et dépourvue de toute vérité a néanmoins été répétée par Th. Bonnet, dans sa *Médecine septentrionale*, t. 1^{er}, p. 317. Les ouvrages de Settala sont : 1^o *In librum Hippoeratis de aere, aquis et locis commentarii quinque*, Cologne, 1590; Francfort, 1645, in-fol.; 2^o *In Aristotelis problemata eommentaria*, Francfort, 1607, 2 tom. in-fol.; Lyon, 1632; 3^o *De navis liber*, Milan, 1605; Padoue, 1628, 1651, in-8°; 4^o *Animadversionum et cautionum medicarum libri septem*, Milan, 1614, in-8°; Strasbourg, 1625, in-12; Padoue, 1638, in-12; 5^o le même ouvrage, avec deux livres de plus ajoutés, Milan, 1639; Padoue, 1630; 6^o ces neuf livres revus par Périus, imprimés à Dordrecht, 1650, in-8°, et à Padoue, 1632 et 1659, avec les notes de J. Rhodius. Cet ouvrage est le fruit de quarante ans de pratique; il est plein d'excellentes observations et de recherches thérapeutiques très-intéressantes. 7^o *De margaritis judicium*, Milan, 1618, in-8°; 8^o *De peste et pestiferis adfectibus libri quinque*, Milan, 1622, in-4°; 9^o *Analyticarum et animastearum dissertationum libri duo*, ibid., 1626; 10^o *De morbis ex muero-uata cartilagine evenientibus liber*, Milan, 1628; 11^o *Compendio di chirurgia*, ibid., 1646; 12^o *De ratione instituendæ et gubernandæ familiæ libri quinque*, Milan, 1626, in-8°. Ces deux derniers furent publiés par Salvatore Settala, fils de l'auteur et médecin comme lui. Z.

SETTALA (MANFRED), fils du précédent, mécanicien, à qui ses compatriotes ont décerné le surnom d'Archimède milanais, naquit le 8 mars 1600. Son père l'envoya faire ses études à Pavie et ensuite à Sienne, où il eut pour condisciple Fabio Cligi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII. De Sienne il se rendit à Pise, pour achever son cours de droit et prendre ses grades. En passant à Mantoue, il était resté quinze jours à examiner la galerie ducale (1), et la vue de cette précieuse collection avait éveillé son goût pour l'histoire naturelle et les mathématiques. Il associa dès lors l'étude des sciences exactes à celle du droit; il résolut ensuite d'aller en Sicile observer les phénomènes

dont la description avait piqué vivement sa curiosité. Le grand-duc de Toscane connaissait les talents de Manfred et favorisa son dessein en le recommandant au capitaine de la galère sur laquelle il s'embarqua. Dans le trajet, Manfred eut beaucoup à se louer des attentions du capitaine (1), et il se décida sans peine à l'accompagner dans un voyage sur les côtes d'Afrique et d'Asie. Settala visita successivement l'île de Chypre, la Syrie et l'Égypte, l'île de Candie, Smyrne, Ephèse et enfin Constantinople, où il s'arrêta deux mois pour rechercher des médailles et des antiquités. De retour à Milan en 1630, il s'y fit connaître avantageusement. Outre les langues anciennes, il possédait le français, l'espagnol, l'anglais et l'arménien. Instruit à fond dans toutes les branches de la philosophie et des mathématiques, il surpassait les plus habiles ouvriers dans la construction des instruments nécessaires à ses expériences. On citait surtout ses microscopes et ses miroirs ardents comme supérieurs. Il cultivait aussi les arts avec succès. Les talents de Manfred lui méritèrent la protection du cardinal Frédéric Borromeo, qui le pourvut d'un canonicate de la basilique des Sts-Apôtres, dite vulgairement de St-Nazaire. Le désir d'accroître ses connaissances conduisit Settala dans les différentes parties de l'Italie. Lors de l'élection d'Alexandre VII (1655), il se rendit à Rome pour féliciter sur son élévation son ancien condisciple, dont il éprouva un accueil plein de bienveillance. Il profita de son séjour dans la capitale du monde chrétien pour visiter les antiquités et les galeries qu'elle renferme. Après avoir satisfait sa curiosité, il prit congé du pontife et revint à Milan, où le cardinal Borromée l'établit directeur de l'académie de peinture, qu'il venait de fonder. Le reste de la vie de Manfred fut consacré à la culture des arts. Les principales sociétés littéraires d'Italie s'étaient empressées de l'admettre dans leur sein. Il fut ensuite agrégé à la société royale de Londres. Il mourut le 16 février 1680 et fut inhumé dans la basilique des Saints-Apôtres. Manfred avait formé la collection la plus complète qu'on eût encore vue en Italie de machines dont il avait imaginé lui-même et exécuté un grand nombre avec une rare perfection; des médailles et des monuments antiques, ainsi que des objets curieux d'histoire naturelle, complétaient son musée, dont on a la description en latin, par Terzago, Tortone, 1664, in-4°; traduit en italien par Scarabelli, ibid., 1677, même format (2). Il le légua par son testament à la bibliothèque Ambrosienne; mais ses

(1) C'était le chevalier *Vinciolo*.

(2) Ce livre est recherché parce que l'on y trouve la description d'un aérolier tombé dans le couvent de Notre-Dame de la Paix à Milan et qui tua un religieux. C'est le premier exemple connu d'un homme tué par un accident de ce genre. Voy. la *Bibliothèque universelle* (de Genève), juillet 1822, t. 20, Sciences et arts, p. 232. Mais le passage italien y est mal traduit; il faut lire : *La sur/ace égalait celle d'une PHILIPPE* (sorte de monnaie, autrement appelée *justine*).

(1) Elle a été pillée par les troupes impériales en 1630.

héritiers attaquèrent cette disposition et parvinrent à la faire annuler. Les conservateurs de l'Ambrosienne en sauvèrent cependant quelques débris et consacrèrent, par une inscription rapportée dans les *Scriptor. Mediolan.* de l'Argellati, t. 1^{er}, p. 1319, le souvenir de l'intention bien-faisante du testateur. Il a laissé quelques opus-cules qui n'offrent plus aucun intérêt. Une médaille frappée en son honneur et portant son effigie est figurée dans le *Museum Mazuchellianum*, t. 2, pl. 129. W—s.

SETTIGNANO (DÉSIRÉ DE), sculpteur, naquit à Florence en 1457. Il étudia avec ardeur les ouvrages du Donatello, jusqu'à ce qu'il se montrât capable de rivaliser avec cet habile maître. Un des travaux qui commencèrent à établir sa réputation fut la décoration de la chapelle du St-Sacrement, dans l'église de St-Laurent, où l'on admire particulièrement la figure de marbre d'un enfant en ronde-bosse. On ne fait pas un moindre cas du tombeau de la bienheureuse Villana, que l'on voit dans l'église de Ste-Marie-Nouvelle. La statue de la bienheureuse, qui semble dormir, et plusieurs figures de petits anges d'une grâce incomparable sont une preuve des talents supérieurs de Désiré. Parmi les autres monuments remarquables que l'on doit au ciseau de cet artiste, il faut citer le mausolée de Charles Marsupini d'Arezzo, placé dans l'église de Ste-Croix; le piédestal du *David* de Donatello; les *Armes de Florence*, sculptées sur la façade du palais Gianfigliuzzi; l'ange de bois que l'on conserve dans l'église des carmes, etc. Ses ouvrages en petit ne sont pas moins nombreux; les plus célèbres sont : le buste de Marcotta Strozzi; deux têtes, l'une de Jésus-Christ, l'autre de St-Jean-Baptiste enfant, et une *Madeleine pénitente*, qu'il ne fit qu'ébaucher et qu'après sa mort Benoît de Majano termina. Ses premiers ouvrages le signalaient déjà comme un grand artiste; les progrès qu'il ne cessa de faire l'auraient conduit au plus haut terme de l'art, si une mort prématurée ne l'eût emporté à l'âge de 28 ans, en 1483. On remarque dans ses statues une simplicité pleine de grâce qui n'exclut ni le mouvement ni l'expression, et il joint à ces qualités précieuses des titres où brillent une rare beauté et une finesse d'exécution presque incomparable. P—s.

SETTIMELLO (HENRI DE). Voyez ARRIGHETTO.

SETTLE (ELKANAH), écrivain anglais, né en 1648, à Dunstable, en Bedfordshire, acheva ses études à l'université d'Oxford, puis vint à Londres prendre part aux débats élevés entre les divers partis politiques; mais il passa sans puer des whigs aux tories et des tories aux whigs, donnant tour à tour sa prose et ses vers aux uns et aux autres. En 1680, il s'était montré si dévoué aux whigs qu'il fut désigné pour diriger la fameuse cérémonie du *brûlement du pape*, le 17 novembre, et plus tard, on le vit servir dans l'armée du roi Jacques à Hounslow

Heath. Il finit par tomber dans le plus grand discrédit et dans une misère profonde, malgré la petite pension que lui faisait la Cité pour prix d'un panégyrique annuel destiné à la fête du lord maire. Le dernier de ces poèmes est de 1708. Ce poète, dont la réputation, au rapport de Samuel Johnson, balança pour un temps celle de Dryden, fut réduit, dans la dernière partie de sa vie, à subsister du produit de petites pièces qu'il arrangeait pour un spectacle forain, et dans lesquelles lui-même jouait un rôle. Ayant enfin été admis à la Chartreuse (maison de refuge), il y mourut en 1724. On a complètement oublié aujourd'hui dix-neuf tragédies qu'il avait composées et ses autres poésies, au nombre desquelles on cite, mais non pour le recommander, un poème héroïque sur le couronnement de Jacques II. L.

SEUFFERT (JEAN-ADOLPHE DE), jurisconsulte et littérateur allemand, né à Wurtzbourg le 13 mars 1794, mort le 8 mai 1857, à Munich. Après avoir fini ses études, il s'enrôla, en 1814, dans l'arrière-ban bavaarois, où il devint lieutenant. L'année suivante, il s'établit à Göttingue comme *privatdocent* des sciences politiques et administratives; mais, en 1817, il fut rappelé en Bavière comme professeur de droit à Wurtzbourg, où il est resté jusqu'en 1834. Pendant cette époque, il était, en 1831 et 1832, second président de la chambre des députés à Munich. De 1834 à 1839 enfin, il fut conseiller à la cour d'appel d'Eichstaedt. Après 1840, il s'établit à Munich pour la rédaction de diverses revues. Il a été en outre un excellent helléniste et s'est aussi essayé dans le roman et la poésie allemande. On a de lui : 1^o *Alece, poésies grecques*, texte, notes et traduction allemande métrique, 1811; 2^o *Sur l'esprit populaire dans la vie politique des républiques grecques*, 1815; 3^o *le Droit de construction, les impositions en nature et le droit de voisinage*, 1819; 4^o *Discussions de droit civil*, 1820; 5^o *Discussion de quelques dogmes du droit privé romain*, 1820 et suiv., 2 part.; 6^o *Matériaux sur le droit de pacage*, 1822; 7^o *Matériaux sur la législation, notamment de la Bavière*, 1823; 8^o *Manuel du droit pratique des Pandectes*, 1825, 3 vol.; 3^e édit., corrigée, 1852; 9^o *Manuel de la procédure civile allemande*, 1^{er} vol., 1836, 2^e, 3^e et 4^e vol. (avec Jean-Jacques Lauck), 1841 et suiv.; 2^e édit., 1854 à 1856; 10^o *Recueil complet de mémoires juridiques*, 1837; 11^o *Essais poétiques et romantiques*, 1837 (et dans des revues aussi, sous les pseudonymes de *Chordalis* et de *Jules Steinbühl*). Il a en outre publié les revues périodiques suivantes : 12^o *Feuille pour l'application du droit, surtout en Bavière*, depuis 1836, 13^o *Archives pour les décisions des tribunaux su prêmes dans les Etats allemands* (avec Ernest-Auguste Seuffert), depuis 1847, in-8^o. — Son fils, Georges-Léopold SEUFFERT, professeur de droit à l'université de Munich, s'est fait remar-

quer par : 1° une *Statistique d'économie agricole et forestière*, 1855; 2° *Introduction d'un nouveau code de droit pénal en Bavière*, 1856; et 3° *Questions litigieuses sur les jugements du tribunal suprême bavarois, dans les conflits de compétence entre les instances judiciaires et les ressorts administratifs*, 1858.

R—L—N.

SEUME (JEAN-THÉOPHILE), littérateur allemand, naquit en 1763, à Posern, village entre Leipsick et Lutzen. Ses parents étaient d'honnêtes paysans, qui soignèrent sa première éducation. Il manifesta de très-bonne heure l'amour de l'étude, la passion pour la vérité et la justice, une grande indépendance de caractère. Ses heureuses dispositions excitèrent l'intérêt du comte de Hohen-thal, riche propriétaire de ce pays, qui lui donna les moyens d'achever ses études, et envers lequel il se montra toujours reconnaissant. A l'université de Leipsick, il s'adonna principalement à l'étude des langues anciennes, surtout du grec, à celle de l'histoire et des mathématiques. Rarement content de ses maîtres, de sa position, de lui-même, à peine avait-il achevé ses cours qu'il prit la résolution de s'ouvrir une carrière. Il quitta Leipsick, ayant trente-six francs dans sa poche, pour se rendre d'abord à Paris, puis à Metz, où il espérait se faire recevoir à l'école d'artillerie. Il s'arrêta le troisième jour à Vach, bourg de la Hesse. La guerre de l'indépendance de l'Amérique durait encore. On connaît l'espèce de *traite* que le landgrave faisait pour les Anglais, et qui attira sur lui les malédictions de tant de familles. Seume fut arrêté par les recruteurs de ce prince et conduit, avec ses camarades d'infortune, à Bremerlée, où ils furent embarqués sur des bâtiments de transport anglais. La peinture que Seume fait de ces bâtiments rappelle celle des vaisseaux négriers. Le convoi ne parvint à Halifax qu'au bout de cinq mois et demi. L'organisation eut lieu aussitôt; mais les corps campés auprès d'Halifax ne quittèrent point cette ville et ne prirent aucune part active à la guerre. Les loisirs que lui laissaient le service et les nombreuses écritures qu'il avait à faire pour son colonel, Seume les consacrait à la lecture de quelques classiques et à la poésie. Il parvint au grade de sergent; mais la paix mit un terme à son séjour en Amérique. Le corps hessois fut ramené en Europe, débarqué à Brême et rendu au landgrave par l'Angleterre. Le bruit se répandit qu'il allait être cédé par ce prince aux Prussiens. Cette idée déterminait Seume à exécuter promptement sa résolution de déserteur, à laquelle il n'avait jamais renoncé. Il traversa le pont du Weser, et se trouva dans la vieille ville, où les bourgeois favorisèrent sa fuite. Mais il avait oublié de se défaire de son uniforme hessois; et il eut à peine dépassé la frontière du pays d'Oldenbourg qu'il fut saisi comme déserteur par les recruteurs prussiens, qui l'emmenèrent à Embden, où il fut placé soldat dans un régiment. Il déserta

presque aussitôt; mais s'étant égaré au milieu d'un brouillard épais, il retourna sans s'en douter à Embden même. On eut égard à la violence qui lui avait été faite, et il ne fut point puni. Il éprouva même quelques adoucissements, entre autres la facilité de donner des leçons en ville, ce qui le mit en rapport avec plusieurs familles estimables. Il déserta bientôt une seconde fois. La gelée avait durci la terre; mais, dans la même nuit, il survint un dégel accompagné d'une forte pluie; et les champs se trouvèrent bientôt transformés en marais. Au bruit du tocsin, qui, selon l'usage prussien, invitait de toutes parts les habitants à poursuivre le déserteur, Seume lutta pendant vingt-quatre heures avec succès contre mille obstacles. Enfin, accablé de fatigue et près de tomber en faiblesse, il entra dans un village. Le bailli, après lui avoir donné les soulagements nécessaires, le fit transporter sur un chariot à Embden. La ville entière prit le plus grand intérêt au sort de Seume. Le conseil de guerre condamna Seume à passer douze fois par les verges; mais la peine fut commuée en six semaines de prison. De nombreuses visites et les soins les plus attentifs prodigués au détenu firent pour lui de ses six semaines un triomphe continu. On comprend que la position de Seume dut être, à sa sortie de prison, beaucoup plus agréable qu'auparavant; mais rien ne remplaçait pour lui sa liberté et sa patrie. Un habitant d'Emden l'engagea à demander un congé et lui fournit quatre-vingts thalers (trois cent vingt francs) pour caution, sachant qu'il ne reviendrait pas. Son premier soin, à son arrivée à Leipsick, fut de s'occuper de rembourser cette somme. Il fit dans cette intention la traduction d'un roman anglais, *Henriette Warren*, qui fut imprimée en 1788. Des leçons de langue lui fournirent des moyens d'existence; mais en même temps, il recommença ses études d'une manière rigoureuse. En 1792, il se fit recevoir maître ès arts, et soutint une thèse sur la comparaison des armes des anciens avec celles des modernes, qui fut imprimée en 1804, sous le titre de *Dissertation sur les armes (Ueber Bewaffung)*, Leipsick, in-8°. Seume reconnaît la supériorité que la poudre donne aux modernes; mais il pense qu'on pourrait avec avantage reprendre le bouclier, le casque et la lance. La comtesse d'Igelströhm cherchait alors un gouverneur pour son fils, qui faisait ses études à Leipsick. Seume fut chargé de cette fonction. En 1793, quand ce jeune homme eut achevé ses cours, son père vint le chercher. Celui-ci engagea Seume à l'accompagner en Russie; et il le présenta à son frère, alors ministre plénipotentiaire de la Russie et général en chef de l'armée russe en Pologne, qui le prit pour secrétaire et l'emmena à Varsovie, en lui donnant le grade de lieutenant de grenadiers. Seume gagna promptement la confiance entière du général, et fut, par conséquent,

à portée de connaître parfaitement les négociations et les événements de cette époque. Catherine II exigeait une réduction de l'armée polonaise. Les Polonais s'y refusèrent ; et c'est alors qu'éclata cette révolution, où l'on vit figurer tout d'un coup 100,000 hommes de toutes les classes, conjurés depuis deux ans. Igeltrohm, avec 4,500 Russes, résista longtemps à 20,000 Polonais, aidés du peuple de Varsovie, et à une artillerie très-supérieure. Seume, séparé des siens, fut réduit à se cacher pour échapper au massacre. Après avoir passé trois jours sans nourriture, il sortit de sa retraite, parvint à traverser une partie de la ville et se constitua lui-même prisonnier. Souwarow reprit Varsovie, et Seume fut délivré avec ses camarades. Il publia, en 1796, à Leipsick, quelques détails sur les événements de Pologne en 1794. On y trouve une appréciation calme et raisonnable des hommes et des choses, mais en même temps une peinture très-vive des excès commis par la populace de Varsovie. Seume revint à Leipsick, désigné par l'impératrice comme compagnon de voyage du jeune major Muromzow, qui désirait s'y faire traiter pour ses blessures. Sa position devenait de plus en plus favorable, lorsque l'impératrice mourut. Il publia un écrit remarquable sur la vie et le caractère de Catherine II, Leipsick, 1797. Paul I^{er} enjoignit à tous les officiers russes de rentrer immédiatement en Russie. Seume, voyageant par ordre de l'impératrice, devait se croire dispensé de répondre à cet appel. Il ne rentra point et fut rayé des états de l'armée. Ce fut alors qu'il publia deux lettres sur les nouveaux changements survenus en Russie depuis l'avènement de Paul I^{er} au trône. Cet écrit se distingue par un examen sévère, mais impartial, des mesures prises par ce prince. Le libraire Göschen, qui consacrait ses presses à la réimpression des classiques allemands, lui proposa de se charger de la partie littéraire de cette entreprise. Seume y consentit et passa plusieurs années à Grimma, partageant sa vie entre son emploi auprès de Göschen et l'éducation de quelques élèves qu'il affectionnait spécialement. Il donna des soins particuliers à l'édition de Klopstock, et il eut à cette occasion des discussions par écrit, sur des points de grammaire et de prosodie, avec ce grand poète, qui eut tort, et montra quelque irritabilité. Deux années s'écoulèrent ainsi ; mais fatigué de cette vie sédentaire, il entreprit son voyage à Syracuse. Il partit de Leipsick dans les premiers jours de décembre 1804, portant dans son havresac une très-petite quantité de linge et d'effets, un Théocrite, un Horace, un Virgile et un Homère (1) ; se rendit à Vienne, puis à Venise, à Rome, à Naples, à Palerme, visita le cratère de l'Etna, fit le tour de la Sicile, revint à Naples, traversa l'Italie, la

Suisse, la France jusqu'à Paris, et fut de retour à Leipsick neuf mois après son départ, ayant fait en très-grande partie à pied cet énorme trajet. Le récit de son voyage parut en 1803, sous le titre de *Promenade à Syracuse*, 1 vol. in-8°, 1 fig. Seume reprit ses occupations littéraires à Leipsick, donnant des leçons de langues anciennes et modernes. Il publia, en 1805, une traduction de la *Description du cap de Bonne Espérance*, par Perceval, Leipsick, 1 vol. Au bout de deux ans et demi, il céda au désir d'aller revoir quelques amis en Russie, visita St-Petersbourg, Moscou, Stockholm, Upsal, Copenhague, et revint par Hambourg à Leipsick. Ce second voyage, dont il ne put faire qu'une partie à pied, ne dura que cinq mois. Il en parut également une relation, sous le titre de *Mon été dans le Nord*, Leipsick, 1806, 1 vol. in-8°. Ces deux voyages, surtout le premier, qui eut trois éditions (la troisième en 1811), produisirent une grande sensation en Allemagne. On y retrouvait la franchise de sa conversation, alternativement sérieuse, gaie ou triviale, sa rudesse même et sa bonhomie ; et tous les lecteurs y admirèrent l'indépendance d'un homme supérieur à toutes les passions de partis et de pays. Il a paru trois éditions de ses *Poésies* ; la troisième est de 1810. Elles ne sont remarquables ni par une originalité d'idées, ni par des formes très-poétiques ; mais elles contiennent des souvenirs fort touchants des principales circonstances de sa vie, et l'éloge des vertus morales et religieuses, qui contribuent au bonheur de l'homme. Il publia, en 1808, son *Miltiade*, Leipsick, 1 vol. in-8°. Cette tragédie ne fut point jouée. On y admire les plus nobles sentiments, et elle est écrite en iambes très-corrects. Ce fut le dernier ouvrage publié par Seume ; sa santé était fort altérée. Atteint d'une maladie d'entrailles très-grave, il se rendit aux bains de Tœplitz près de Dresde, dont les médecins lui conseillaient l'usage. Il n'en éprouva aucun soulagement et mourut dans cette ville, le 13 juin 1810. Après sa mort, il parut : 1° un volume intitulé *Apocryphes*, 1811, sans nom d'imprimeur ni de lieu, contenant des notes sur son premier voyage et sur son caractère, par son intime ami Schnorr, peintre allemand distingué ; un recueil de pensées de Seume lui-même ; une nouvelle non terminée, etc. ; 2° *Ein Nachlass moralisch-religiöser Inhalts* (*Considérations morales et religieuses, ouvrage posthume*), Leipsick, 1 vol. in-8°, avec un second titre : *Kurzes Pflicht- und Sittenbuch für Landleute* (*Manuel abrégé de morale pour les gens de la campagne*). Cet écrit se compose d'une suite de chapitres sur Dieu, la religion, le culte divin, les devoirs envers nous-mêmes, etc., sur les vertus à pratiquer et les vices et défauts à éviter. Enfin, 3° *Mein Leben* (*Ma vie*), Leipsick, 1813, 1 vol. in-8°, commencée par Seume et achevée par deux de ses amis. C'est de là que sont tirés la plupart des détails biographiques du présent

(1) Dans la suite, il donna ces quatre volumes à des amis. Il laissa le dernier, comme souvenir, à l'auteur de cet article lorsqu'ils se séparèrent à Francfort en octobre 1804.

article. M. J.-H. Zimmermann a publié à Wiesbaden les *Œuvres complètes* de Seume, en cinq volumes. Aucun de ses compatriotes n'a élevé la voix dans ses ouvrages avec plus de force contre l'ambition de Napoléon et la faiblesse des Allemands. Seume était intimement lié avec plusieurs hommes célèbres de son temps. Gleim, son premier bienfaiteur, Schiller et Wieland. Il publia, conjointement avec ces deux derniers, un journal littéraire. Une absence rare de besoins, beaucoup d'originalité, de bizarrerie même; mais en même temps une grande élévation de sentiments et le commerce le plus doux semblent justifier le mot de *noble cynique* que Wieland lui avait donné.

D—U.

SEUR (LE). Voyez LESEUR.

SEURRE (CHARLES-MARIE-ÉMILE) le jeune, statuaire, naquit à Paris le 22 février 1798. Il fut admis de bonne heure dans l'atelier de Cartellier, où son frère aîné, M. Bernard-Gabriel Seurre, depuis membre de l'Institut, l'avait précédé. Chéri de Cartellier, aidé des conseils de son frère, le jeune Seurre entra dans la carrière artistique sous les plus heureux auspices; il n'eut pas, comme son maître, à lutter durant de longues années contre l'insuffisance de la fortune et les charges de la famille; Seurre eut l'heureux privilège de pouvoir se livrer tranquillement à l'étude de son art, et dès 1822 il obtint le second prix de sculpture sur le sujet de *Jason enlevant la toison d'or*; en 1824, il remporta le premier prix avec sa composition de la *Tunique de Joseph rapportée à Jacob*. Seurre jeune, à son retour de Rome, s'occupa d'abord de la gravure en médailles, mais il renonça bientôt à ce genre pour se livrer exclusivement à la sculpture. Le premier ouvrage qui le révéla au public fut une statue de marbre de *Léda*, un de ses envois de Rome, qui figura au salon de 1831, unique fois qu'il ait pris part aux expositions. Cette statue, placée au Palais-Royal, a été brisée au moment de la révolution de 1848. L'œuvre capitale de Seurre jeune (et qu'on a trop souvent attribuée à tort à son frère aîné) est la statue de l'empereur, vêtu de la redingote d'Austerlitz et de Waterloo, coiffé du petit chapeau, tenant la lorgnette à la main, et qui couronna la colonne Vendôme; il en obtint l'exécution à la suite d'un concours, et elle y fut érigée le 30 juillet 1833 par l'architecte Lepère; elle était venue remplacer la figure du chef de la dynastie napoléonienne revêtu du manteau impérial romain qu'avait modelée Chaudet (*roy. ce nom*), et qui fut fondue sous la restauration pour servir au statuaire Lemot (*roy. ce nom*) à couler la statue équestre de Henri IV qui orne le pont Neuf. Il fut décidé en 1863 que la statue si populaire de Seurre descendrait de son haut piédestal, qu'elle serait transportée à Courbevoie, là où débarquèrent les cendres de l'empereur le 15 décembre 1840. La statue mise à la place de celle de Seurre est l'œuvre de M. Dumont, de l'Institut. Napo-

léon I^{er} est de nouveau représenté sous le costume du triomphateur romain. La statue de Seurre est trop connue pour que nous cherchions à la décrire et à l'analyser; disons seulement que le musée de Versailles en possède une réduction de bronze, grandeur naturelle, qui offre cette particularité que l'épée de Napoléon a été moulée sur celle qu'il portait habituellement; enfin que le modèle de plâtre de cette figure est conservé au Luxembourg. Voici les principaux ouvrages de Seurre jeune: des *bas-reliefs*, dans la chapelle de Dreux; la statue équestre de pierre de *Louis XII*, à l'extérieur du château de Blois, et deux figures de pierre à l'escalier de ce même monument; à l'arc de triomphe de l'Étoile, les pendentifs représentant *la Marine*; au musée de Versailles, la statue de marbre de *Charles VII*, roi de France; celle, également de marbre, de *Gaston de Foix*; enfin, le buste de plâtre de l'amiral français *Hugues Quiéret*. On lui doit également, au Louvre, la statue de *Boileau*, et c'est à tort que le musée de Nantes lui attribue un bas-relief, d'après l'antique, représentant *Pâris tenant la pomme qu'il va donner à Vénus pour prix de la beauté*; ce bas-relief est l'œuvre de M. Seurre aîné. Seurre jeune était intimement lié avec Casimir Delavigne, et lorsque mourut le grand écrivain, Seurre jeune exécuta pour le mausolée de son ami au Père-Lachaise, exécuté par Abel Blouet, une figure symbolique représentant la *Poésie*; nous tenons encore à détruire une erreur, résultat de l'homonymie: c'est à tort qu'on a imprimé presque partout que Seurre jeune avait exécuté, en 1843, une statue de marbre de St-Louis, pour la chapelle de St-Louis que le roi Louis-Philippe fit construire, en 1841, sur le terrain que lui avait donné le bey de Tunis Ahmed, près la Goulette, où mourut St-Louis en 1270; ce travail appartient à M. Seurre aîné. Seurre jeune, d'un caractère éminemment modeste, n'a jamais cherché à faire parler de lui. Il s'est abstenu de prendre part aux expositions publiques, et la critique n'a pu trouver souvent occasion de jeter son nom à tous les vents. Exclusivement occupé de son art, cherchant à en pénétrer les secrets, il allait produire sans doute quelque œuvre capitale résultat de ses méditations et de son expérience. Malheureusement une longue et fatale maladie vint paralyser sa verve et l'arrêter tout court dans sa carrière. Seurre jeune est mort à Paris le 12 janvier 1858.

B. de L.

SEVELINGES (CHARLES-LOUIS DE), littérateur et écrivain politique, né à Amiens, le 28 décembre 1767, d'une famille noble originaire du Beaujolais, fut élevé au collège de Juilly, d'où il sortit en 1782, pour entrer comme aspirant à l'école royale d'artillerie de Metz. Lorsqu'il eut subi ses examens de mathématiques, il fut admis dans un corps de la maison du roi (les gendarmes de la garde), où il servit jusqu'à la suppression de cette troupe. Il suivit plus tard les princes frères

de Louis XVI dans l'émigration, et fit dans leur armée les campagnes de cette époque, consacrant tous les loisirs que lui laissait le service militaire à l'étude des langues étrangères, surtout à celle de l'allemand, qu'il parvint à savoir très-bien. Il quitta l'armée du prince de Condé lorsqu'elle fut envoyée en Russie, au commencement de 1800, et resta en Allemagne, où il se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de la littérature allemande. Rentré en France en 1802, sous les auspices de Regnaud de St-Jean d'Angely et de Vincent Arnault, dont il avait épousé la belle-sœur, et qui avait été son condisciple à Juilly, il se flatta d'obtenir du gouvernement consulaire des avantages qui lui manquaient; mais il se brouilla avec son beau-frère; et n'ayant ni fortune ni emploi, il se vit obligé de vivre de ses travaux littéraires. Il composa plusieurs ouvrages, publia des traductions de l'allemand, et travailla successivement à divers journaux, entre autres au *Mercur*, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris* et au *Publiciste*. A l'époque de la restauration, en 1814, il n'obtint que la croix de St-Louis, à laquelle, du reste, il attachait un grand prix. Obligé de vivre encore du produit de sa plume, il continua de coopérer à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, au *Drapeau blanc*, à l'*Etoile*; et il composa beaucoup de brochures politiques, travaillant en même temps à cette *Biographie universelle*, où il a fait un assez grand nombre d'articles, tirés pour la plupart des littératures allemande, anglaise et de la nôtre. Dans la plupart de ses écrits, et surtout dans ses articles biographiques, Sevelinges est un critique sévère, mais juste, judicieux et spirituel. Il se fit par là de nombreux ennemis. Il mourut à Paris en 1832. Ses ouvrages publiés sont : 1° *Histoire de la campagne de 1800 en Allemagne et en Italie*, d'après Bulow, précédée d'une introduction critique du traducteur (voy. BULOW), 1804, in-8°; 2° *Histoires nouvelles et contes moraux*, 1809, in-12. Ce sont des morceaux détachés qui avaient paru successivement dans le *Mercur*; 3° *Mémoires secrets et correspondance inédite du cardinal Dubois, recueillis et augmentés d'un précis de la paix d'Utrecht et de diverses notices historiques*, 1814, 2 vol. in-8°; 4° *Histoire de la captivité de Louis XVI et de la famille royale*, 1 vol. in-8°, avec *fac-simile* et gravures, Paris, 1817, in-8°; 5° le *Rideau levé, ou Petite revue de nos grands théâtres*, Paris, 1818, in-8°. Cet ouvrage fit beaucoup de bruit lors de sa publication, et il eut deux éditions dans la même année. Comme Sevelinges n'y avait pas mis son nom, on l'attribua, à cause de la sévérité des critiques et d'une connaissance rare des théâtres de la capitale, à Grimod de la Reynière. Sevelinges essaya plusieurs critiques, entre autres une de M. de Valabrègue, directeur du Théâtre Italien, dont l'administration avait été vivement censurée par l'auteur, qui lui répondit dans sa seconde édition.

6° *Mémoires de la maison de Condé, imprimés sur les manuscrits autographes et d'après l'autorisation de S. A. R. le duc de Bourbon*, Paris, 1820, 2 vol. in-8°. On croit que Sevelinges fut l'auteur de la plus grande partie de cet ouvrage (1). 7° *Madame la comtesse de Genlis en miniature, ou Abrégé critique de ses mémoires*, Paris, 1826, in-8°; 8° le *Duc de Rohan en miniature, ou Abrégé critique de ses Mémoires*, 1828, in-8°. C'est une critique sévère et grave des faits du célèbre duc (voy. SAYVARY). 9° la *Contemporaine en miniature, ou Abrégé critique de ses Mémoires*, 1828, in-8°. C'est une critique spirituelle où sont parfaitement dévoilés les mystères de l'une des plus grandes mystifications qui aient été faites à la crédulité publique (voy. SAINT-ELME). 10° *La Belgique redeviendra-t-elle française?* lettre adressée à un ministre d'une cour du Nord, 1830, in-8°. Sevelinges a encore publié beaucoup de traductions de l'allemand, de l'anglais et de l'italien, notamment une *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands* (1810, 2 vol. in-12); une *Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique* de Ch. Botta (1812-1813, 4 vol. in-8°); plusieurs romans, entre autres les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe, traduction fort estimée pour sa fidélité et son élégance. Sevelinges avait composé une histoire de Marie Stuart qui n'a pas paru. M—D J.

SEVERA (JULIA-AQUILA). Voyez HÉLIOGABALE et FAUSTINA (Anina).

SEVERA (VALERIA). Voyez GRATIEN et VALENTINIEN I^{er}.

SÉVÈRE (LUCIUS SEPTIMIUS SEVERUS), empereur romain, était né le 11 avril 146 de J.-C. à Lep-tis (2), sur la côte d'Afrique, d'une famille originaire des Gaules, suivant Dion, et de l'ordre des chevaliers. Dans sa jeunesse, il étudia la philosophie et l'éloquence; et, à dix-huit ans, il s'était déjà fait connaître comme orateur. Il vint à Rome dans le dessein de se perfectionner, en suivant les leçons des plus habiles maîtres. Revêtu par Marc-Aurèle de la charge d'avocat du fisc, et admis ensuite au sénat, il parcourut rapidement la carrière des emplois. L'ambition ne l'empêcha pas de se livrer à la débauche. Il fut même accusé d'adultère, et ne dut son renvoi qu'à l'indulgence de ce même Didius Julianus, auquel il arracha depuis l'empire avec la vie. Alliant au goût des plaisirs une grande ardeur

(1) Ces mémoires fort curieux se composent de la 2^e édition de la *Vie du grand Condé*, par Louis-Joseph de Bourbon Condé. Le libraire Léopold Collin l'avait d'abord fait imprimer en 1807, in-8°; mais il paraît qu'elle fut saisie par la police au moment de sa publication. A la suite du premier volume, on trouve la correspondance inédite du grand Condé avec Louis XIV, Anne d'Autriche, Gaston, les ministres, les généraux, etc., imprimée sur les lettres autographes; un grand nombre de *fac-simila* ajoutent à l'intérêt de ce recueil. Le second volume comprend le précis de la vie de Louis-Joseph de Bourbon-Condé, par Sevelinges, et la correspondance inédite des princes avec Louis XVIII, les autres souverains de l'Europe, les princes et princesses de sa famille, accompagnée aussi d'un grand nombre de *fac-simile*. L—M—X.

(2) *Lebida*, dans le royaume de Tripoli.

pour le travail, l'amour de l'ordre et l'attachement à ses devoirs, Sévère jouissait de la considération qu'on ne pouvait accorder au citoyen. En quittant la questure, il fut nommé proconsul d'Afrique. Un de ses compatriotes, l'ayant rencontré revêtu des marques de sa dignité, courut à lui les bras ouverts ; mais Sévère le fit saisir par les licteurs et battre de verges, pour lui apprendre le respect qu'il devait au lieutenant du peuple romain. Après la mort de Marc-Aurèle, il se démit de ses emplois et fit un voyage dans la Grèce ; mais ce fut moins, suivant Crévier (*Hist. des empér.*), pour visiter les antiquités d'Athènes ou se faire initier aux mystères de Cérès, que pour laisser à Commode le temps de l'oublier. Il n'eut point à se louer de l'accueil des Athéniens ; mais il s'en vengea dans la suite en diminuant leurs privilèges. La disgrâce de Sévère dura peu ; élevé par Commode au consulat, il commandait les légions de l'Illyrie lorsque la mort de ce prince vint lui faciliter l'accès du trône qu'il ambitionnait depuis longtemps. Veuf de Martia, Sévère avait épousé la célèbre Julia Domna, parce que l'horoscope de cette femme lui promettait l'empire (*roy. JULIA*). Les prétoriens étaient en possession d'élire les maîtres du monde. Pertinax, successeur de Commode, voulut diminuer leur autorité et tomba sous leurs coups. L'empire fut mis à l'encan : Didius Julianus l'acheta ; mais ce honteux marché excita l'indignation des Romains. En s'annonçant comme vengeur de Pertinax, Sévère souleva alors les légions d'Illyrie, qui le proclamèrent empereur vers la fin d'avril 193. Doué d'une activité qu'on a comparée à celle de César, il part sur-le-champ à la tête de son armée pour se faire reconnaître dans Rome, et arrive en Italie avant qu'on y eût reçu la nouvelle de sa marche. Didius, après avoir tenté de faire assassiner son rival, consent à l'associer au trône ; mais Sévère rejette cette offre avec mépris. Didius, abandonné des prétoriens, est forcé de céder à sa mauvaise fortune (*roy. DIDIUS*), et le sénat s'empresse de décerner à Sévère le titre d'empereur. Une députation de cent sénateurs fut chargée de lui porter cette nouvelle à Intéramna (Terni). Sévère leur montra beaucoup de défiance ; il les fit fouiller avant de les admettre en sa présence, et les reçut au milieu de ses gardes en armes. Cependant il se radoucit, leur distribua des présents, et en les congédiant leur permit de rester près de sa personne. Avant d'entrer dans Rome, il cassa le corps des prétoriens, qui furent privés de leurs marques militaires et dispersés hors de l'Italie, avec défense d'y rentrer sous peine de mort. L'empereur fit enfin son entrée solennelle dans la capitale. Dion en a rapporté les détails (liv. 74) comme témoin oculaire. Sévère ne quitta l'habit de guerre qu'aux portes de la ville, et se rendit au palais entouré de ses soldats. Il alla le lendemain au

sénat, et, dans un discours étudié, promit de prendre pour modèles Marc-Aurèle et Pertinax. La mort de Didius ne l'avait pas rendu maître de tout l'empire. Pescennius-Niger, revêtu de la pourpre par ses légions, étendait son autorité dans l'Orient. C'était un rival redoutable, et Sévère voulait se presser de l'abattre pour qu'il n'eût pas le temps de s'affermir ; mais avant de quitter Rome, il fallait, par de sages mesures, en assurer la tranquillité. Sévère s'occupa donc d'y faire venir des subsistances, il ordonna des distributions abondantes au peuple et aux soldats, il punit les magistrats qui s'étaient rendus coupables de prévarication, et annonça le projet de réformer les abus qui s'étaient introduits sous les règnes précédents dans les différentes branches de l'administration. Il choisit dans les légions d'Illyrie les soldats dont il avait le plus éprouvé le dévouement, pour en former un nouveau corps de prétoriens ; maria ses deux filles à Aëtius et Paulus, qu'il désigna consuls ; et, enfin, pour s'ôter toute inquiétude de la part d'Albin, commandant des légions dans la Grande-Bretagne, il le créa César, et le désigna consul avec lui pour l'année suivante. Sévère, qui connaissait l'affection du peuple pour Pescennius, ne parla point de son projet de lui faire la guerre, et partit sans avoir demandé l'autorisation du sénat. Après avoir obtenu quelques succès, Pescennius, battu devant Nicée, perdit la vie (*roy. PESCENNIUS NIGER*). Sévère, qui s'était reposé sur ses lieutenants de la conduite de cette guerre, abusa cruellement de la victoire. Il exila la femme et les enfants de Niger, et confisqua les biens de ses partisans ; il poussa la rigueur jusqu'à proscrire des soldats (1) ; et il aurait porté plus loin la vengeance, s'il n'eût pas eu dans Albin un rival prêt à profiter de ses fautes, et qui pouvait le renverser s'il se rendait odieux. Se flattant de savoir mieux que personne se venger de ses ennemis et récompenser ses amis, il dédommagea les villes qui avaient souffert pour sa cause, et fit de grandes largesses à ses troupes. La mort de Niger ne fut point le terme de la guerre dans l'Orient. Byzance refusait de se soumettre au vainqueur. Assiégés, ou plutôt bloqués pendant trois ans, les habitants ne se rendirent qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance. Dans sa fureur, Sévère parut vouloir effacer jusqu'à la trace de cette malheureuse ville ; mais, suivant la remarque judicieuse de Dion, en s'abandonnant à sa colère, il privait l'empire d'un de ses plus puissants boulevards contre l'invasion des peuples de l'Orient. Cependant, il adoucit ses premiers ordres contre cette

(1) Les proscriptions de Sévère, dit Montesquieu, firent que plusieurs soldats de Niger se retirèrent chez les Parthes ; ils leur apprirent ce qui manquait à leur art militaire, à faire usage des armes romaines et même à en fabriquer ; ce qui fut cause que ces peuples, qui s'étaient jusqu'alors contents de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs. *Grand, et decad, des Romains*, chap. 16.

ville, mais il ne la rétablit jamais dans ses anciens droits. Le siège de Byzance n'avait point retardé l'entrée des Romains en Asie. Outre le désir de châtier les peuples qui s'étaient déclarés pour Niger, Sévère se proposait, dans cette expédition, d'effrayer les barbares par l'appareil de la guerre. Après une marche fatigante dans les plaines sablonneuses de la Mésopotamie, où son armée eut beaucoup à souffrir de la soif, il parvint à Nisibe et s'y arrêta. La prise de quelques villes acheva cette campagne, qui ne fut ni longue, ni marquée par de grands exploits. Le sénat cependant lui décerna le triomphe, qu'il refusa par un motif honorable. Il ne voulut pas paraître triompher de Niger, son concitoyen. Sévère reçut aussi les surnoms d'*Arabique*, d'*Adiabénique* et de *Parthique*, qu'on trouve dans des inscriptions de cette époque. Après avoir pris toutes les mesures pour assurer la tranquillité de l'Orient, il ne songea plus qu'à se débarrasser d'Albin, qu'il n'avait ménagé jusqu'alors que pour n'avoir pas à la fois deux ennemis à combattre aux deux extrémités de l'empire. Albin, en se faisant proclamer auguste, fournit à Sévère le prétexte qu'il cherchait pour lui déclarer la guerre. Il était près de Viminatium, dans la Mœsie, quand il reçut cette nouvelle. Aussitôt il assemble ses troupes, leur expose la conduite d'Albin, qu'il nomme ingrat, et le fait déclarer ennemi public. Profitant de l'enthousiasme des soldats, excités par ses largesses, il leur présente son fils aîné, depuis Caracalla (*roy.* ce nom), et lui confère le titre de César. Il marche ensuite contre Albin, qui s'avancait de son côté dans le dessein de pénétrer en Italie, où il avait un grand nombre de partisans. Sévère, plus actif, le prévient, détache une partie de ses troupes pour garder les passages des Alpes, et avec le reste de son armée arrive devant Lyon, dont son ennemi s'était déjà rendu le maître. Après quelques avantages balancés de part et d'autre, une bataille décisive eut lieu près de Trévoux. Albin y perdit la vie (*roy.* ALBINUS). Dans cette journée mémorable (19 février 197), Sévère montra les talents d'un général et la valeur d'un soldat ; à la tête d'un faible détachement, il rétablit l'ordre dans son aile gauche enfoncée, et décida la victoire longtemps incertaine. N'ayant plus aucun motif de feindre la modération, il s'abandonna tout entier à la vengeance ; il eut la lâcheté de repaître ses yeux du cadavre d'Albin, et le fit fouler aux pieds par son cheval. La femme et les enfants de ce prince furent égorgés, et un arrêt proscrivit tous ses partisans. Cette rigueur inutile les empêcha de se soumettre ; et il fallut vaincre dans de nouveaux combats des hommes que la clémence aurait mis à ses pieds. Des tables de proscription furent dressées dans les Gaules et dans l'Ibérie, dont les plus riches habitants périrent sous le glaive des bourreaux. L'un d'eux, traduit devant Sévère, lui représenta

que c'était le hasard, et non son choix, qui l'avait placé dans le parti d'Albin. « Tu n'es pas le « maître non plus, lui répondit-il, d'éviter le « sort que tu vas souffrir. » Dès qu'il eut affermi son autorité dans les Gaules, et pris des mesures pour étouffer les séditions dans la Grande-Bretagne, il reprit le chemin de Rome, impatient de se venger des sénateurs qui, peu de temps avant la bataille de Trévoux, avaient décerné des honneurs au frère d'Albin. Dès le lendemain de son arrivée, il força le sénat à mettre Commode au rang des dieux. Instruit par une liste trouvée sur Albin du nom des sénateurs qui l'avaient favorisé, il fit grâce à trente-cinq et en fit mettre à mort vingt-neuf sans aucune forme de jugement. Une réflexion de Géta, son plus jeune fils, parut le toucher (*roy.* GÉTA), et il fut sur le point de renoncer à ses plans sanguinaires. Mais Plautien, préfet du prétoire, qui avait sur son esprit le même ascendant que Séjan sur Tibère, l'empêcha de céder à ce mouvement d'humanité ; la femme et les fils de Niger furent tirés de l'exil et sacrifiés à sa jalouse inquiétude. Tous ceux dont les richesses, les talents ou les services pouvaient lui donner de l'ombrage, éprouvèrent le même sort. Tandis qu'il effrayait Rome de tant de supplices, il cherchait à plaire au peuple par des fêtes et des distributions de vivres et d'argent ; mais, dans le but de perpétuer l'empire dans sa famille, il s'attachait surtout à gagner les soldats ; et sa complaisance pour leurs désordres acheva de ruiner l'ancienne discipline. L'invasion des Parthes dans la Mésopotamie l'obligea de retourner dans l'Orient vers la fin de 197. Ils levèrent à son approche le siège de Nisibe, où l'empereur passa l'hiver. L'année suivante, il entra dans la Syrie et prit Babylone et Séleucie, qui ne firent aucune résistance. Ctésiphon l'arrêta quelque temps ; mais sa fermeté triompha du courage des habitants. De nouveaux titres d'honneur lui furent décernés pour ces conquêtes, qu'il ne pouvait garder à raison de la difficulté de se procurer des vivres et des inconvénients du climat. Forcé de se retirer, il conclut une paix avantageuse avec les Parthes, accepta les offres du roi d'Arménie, et pénétra dans le royaume d'Atra, dont il assiégea la capitale. Les légions d'Europe avaient fait une brèche ; mais Sévère, ne voulant pas leur accorder le pillage de cette ville, les força de se retirer. Cette faute empêcha la prise d'Atra, qui fut préservée d'une ruine inévitable. Après avoir pacifié l'Orient, Sévère visita l'Égypte, dont il enleva les livres sacrés pour s'en réserver la connaissance. Il ferma aussi, dit-on, le tombeau d'Alexandre, afin que personne n'y descendît après lui. Ce fut avant son voyage d'Égypte qu'il rendit contre les chrétiens un édit qui devint le signal de la persécution que l'Église compte pour la cinquième. Suivant quelques historiens, elle fut très-san-

glante (*voy.* DODWELL); mais un écrivain (l'abbé Pernetti) pense que Sévère y fut étranger, et qu'on doit l'attribuer aux proconsuls et aux préfets, toujours disposés à grossir le nombre des victimes pour s'enrichir de leurs dépouilles (*voy.* *Lyonnais dignes de mémoire*, t. 1^{er}, p. 23). Sévère revint à Rome l'an 203. Il ne put accepter les honneurs du triomphe, à cause de la goutte qui le tourmentait; mais son retour fut consacré par l'Arc (1) qui porte son nom et qui subsiste encore aujourd'hui. Dans les jeux et les fêtes qu'il fit célébrer à cette occasion, Sévère surpassa tous ses prédécesseurs par sa magnificence. Leur éclat s'accrut encore par le mariage de Caracalla avec la fille de Plautien. Cette union, qui rapprochait Plautien du trône et semblait devoir affermir son pouvoir, précipita la chute de cet indigne favori (*voy.* PLAUTIEN). Sévère n'avait rien perdu de son inflexibilité; le moindre soupçon devenait pour lui l'occasion d'exercer de nouvelles rigueurs. Cependant il encourageait la culture des lettres et des sciences, il appelait dans ses conseils le jurisconsulte Papinien (*voy.* ce nom); il adoucissait le sort des provinces accablées par les agents du fisc; il rendait une justice scrupuleuse à tous ses sujets, sans distinction; enfin, par de sages édits, il tentait d'arrêter les mauvaises mœurs. Maître du monde, Sévère ne l'était pas dans son palais. Les infidélités de sa femme avaient été pour Rome un sujet de scandale (*voy.* JULIA-DOMNA), et les divisions de ses deux fils, dont il semblait prévoir l'issue funeste, empoisonnaient sa vie. La révolte des Calédoniens et des Méates fut donc une distraction à ses chagrins. Ayant résolu de leur faire la guerre, il partit, en 208, avec ses deux fils, qu'il désirait endurcir aux fatigues et aux privations. Laissant à Géta le commandement de la partie de la Grande-Bretagne soumise aux Romains, il s'avança dans la Calédonie avec Caracalla, se frayant une route dans les forêts, obligé de couper des montagnes, de jeter des ponts sur les rivières, et d'établir des chemins dans les parties marécageuses. Les barbares, dont il avait refusé la soumission, fuyaient devant les Romains; mais ils tombaient sur leurs équipages et massacraient les traîneurs. Tout le fruit que Sévère retira de cette expédition, qui lui coûta 50,000 soldats, fut d'étendre sa domination sur la partie de l'Ecosse située entre les golfes de la Clyde et du Forth. Un mur qu'il fit construire et dont on voit encore des parties assez bien conservées, est la borne que les Romains ne dépassèrent jamais. Cette expédition valut à Sévère le titre de *Britannicus Maximus*. Ses infirmités l'avaient obligé de laisser à Caracalla le soin des légions. Instruit que son fils cherchait à séduire les troupes et qu'il était à la tête d'un complot ourdi pour exclure Géta du

trône, le vieil empereur cita les coupables à son tribunal, et après les avoir convaincus de sédition, les condamna tous à mort, excepté son fils. Il avait voulu seulement leur donner une leçon, et il leur pardonna en disant : « Comprenez-« vous maintenant que c'est la tête qui com-« mande et non pas les pieds ? » L'indulgence de Sévère ne put corriger Caracalla, qui forma l'odieux projet de se délivrer de son père en le frappant par derrière; le coup manqua; mais au geste de son fils, Sévère n'avait pu se tromper sur son intention. Rentré dans sa tente, il le fit appeler et lui dit : « Si vous voulez me tuer, « prenez cette épée; ou si la honte vous retient, « ordonnez à Papinien de vous défaire de moi. » Une nouvelle révolte des Bretons hâta la fin de cet empereur. La colère et le chagrin avaient irrité sa goutte; et les douleurs qu'il ressentait étaient si vives, qu'il souhaitait d'en voir le terme. Ayant fait venir ses deux fils, il les exhorta de la manière la plus pressante à se réconcilier et à vivre en bonne intelligence. Il se fit apporter l'urne qui devait contenir ses cendres : « Tu renfermeras, dit-il, celui que n'a pu « contenir l'univers. » Quelques instants avant sa mort, un officier vint lui demander le mot d'ordre; il répondit : Travaillons (*laboremus*). Il expira, l'an 211, à York, le 4 février, à l'âge de 66 ans. Ses cendres furent rapportées à Rome. Sévère avait de grandes qualités; mais, dit Montesquieu, la douceur, cette première vertu des princes, lui manquait. Il était sobre, patient, simple dans ses goûts, et d'une activité infatigable. Il aimait les lettres et les cultivait avec quelque succès. Il avait laissé sur sa vie des mémoires, cités avec éloge par Aurelius Victor; mais ils sont perdus. Dion et Spartien ont écrit avec détail la vie de ce prince. Les médailles de Sévère sont communes en grand et en moyen bronze, ainsi qu'en argent. On peut consulter, sur les revers rares, l'ouvrage de M. Mionnet, souvent cité.

W—s.

SÈVÈRE II (FLAVIUS-VALERIUS-SEVERUS), empereur romain, était né dans l'Illyrie, d'une famille obscure. Ayant embrassé le parti des armes, il adopta les goûts ignobles de la plupart de ses camarades, dont il ne se distinguait d'ailleurs par aucune qualité. Cependant il parvint aux premiers emplois militaires, et dut à un dévouement sans bornes la protection de Galère, qui força Dioclétien de le créer César, au préjudice de Constantin, dont il redoutait les talents (*voy.* CONSTANTIN LE GRAND). Sévère fut décoré de la pourpre à Milan, en 305, par Maximien Hercule, que l'abdication de Dioclétien obligeait à descendre du trône. Constance-Chlore et Galère se partagèrent alors l'empire, et Sévère obtint, avec le gouvernement de l'Italie, celui de l'Afrique. Constance mourut l'année suivante, et Galère s'associa son protégé. Maxence, à qui le titre de fils de Maximien donnait quelque crédit sur l'es-

(1) Suarès en a publié la description en latin, Rome, 1676, in-fol.

prit des soldats, profita de la disposition favorable des prétoriens pour se faire élire auguste. Sévère vint aussitôt assiéger son rival dans Rome (février 307) ; mais la défection de ses troupes, gagnées par les promesses de Maxence, l'obligea bientôt de se retirer. Dans sa fuite, il rencontra Maximien qui conduisait des légions à son fils, et s'enferma dans Ravenne, dont la position lui permettait d'attendre les secours de Galère. Craignant d'être trahi par ses propres soldats, il se remit entre les mains de Maximien, qui, manquant à la parole qu'il lui avait donnée de le traiter honorablement, après l'avoir traîné captif à Rome, ne lui laissa que le choix du supplice. Sévère se fit ouvrir les veines (avril 307). Il avait porté neuf mois le titre d'empereur. Ses restes furent déposés dans le tombeau de Gallien. Il laissait un fils nommé Severus, qui fut tué dans la suite par ordre de Licinius. On a des médailles de ce prince dans les trois métaux, mais elles ne sont pas communes. Voyez le *Degré de rareté des médailles romaines*, par M. Mionnet, p. 363.

W—s.

SÉVÈRE III (LIVIVS-SEVERUS), empereur romain, était né dans la Lucanie. Le général Ricimer (*roy. ce nom*), qui ne voulait pour maîtres que des princes sous le nom desquels il pût gouverner, après avoir fait périr Majorien, désigna Sévère pour lui succéder. L'incapacité de celui-ci fut donc son seul titre au trône du monde. Les légions d'Illyrie le proclamèrent auguste à Ravenne, le 19 novembre 461 ; et ce choix fut confirmé par le sénat, qui n'aurait pu d'ailleurs y refuser son approbation. Le règne de Sévère ne tient une place dans l'histoire que par les ravages des barbares. Tandis que Genséric, à la tête des Vandales, pillait la Sicile et l'Italie, et se rendait maître de la Sardaigne, les Visigoths dévastaient les provinces méridionales des Gaules, les Saxons fondaient des colonies dans l'Armorique, et les Germains s'assuraient la possession de l'Helvétie. Indifférent au sort de l'empire, dont un prince plus habile n'aurait pu retarder la chute, Sévère acheva sa vie sans gloire dans le palais où l'avait relégué Ricimer, à Rome, le 15 août 465. Ce général fut soupçonné de s'être débarrassé par le poison de ce fantôme de prince, auquel il dédaigna de donner un successeur (*roy. ANTHEMIUS*). Les médailles de Sévère sont moins rares en or et en argent qu'en petit bronze, on n'en connaît point de moyen bronze. Voyez les *Médailles romaines* de M. Mionnet. W—s.

SÉVÈRE (ALEXANDRE). Voyez ALEXANDRE.

SÉVÈRE. Voyez SULPICE.

SÉVERIN, pape, succéda à Honorius en 640, le 28 mai, après une vacance du siège pendant un an sept mois et dix-sept jours. Il était Romain de naissance : on estimait ses vertus. Il fit renouveler la mosaïque de l'abside de St-Pierre, qui était ruinée. Il ne gouverna l'Eglise que deux mois et quatre jours, mourut le 2 août 640

XXXIX.

et eut pour successeur Jean IV. — On compte trois saints du même nom, qui ont vécu en France dans le 6^e siècle. D—s.

SEVERINO (MARC-AURÈLE), médecin, né en 1580 à Tarsia, ville de la Calabre, fit ses premières études à Cosenza, et, destiné contre son gré au barreau, s'appliqua au droit et entreprit même un commentaire sur les Pandectes. Il se rendit ensuite à Naples, où il apprit la doctrine d'Aristote, qu'il abandonna pour embrasser la philosophie de Télésio, enseignée par son compatriote Campanella. Il se voua, dès lors, à la science de la nature et se fit remarquer parmi les élèves de Jasolino, qu'il parvint bientôt à surpasser. Reçu docteur à Salerne, il vint s'établir dans la capitale et combattit hardiment les traditions qui n'étaient pas confirmées par l'expérience. Nommé chirurgien en chef de l'hôpital des Incurables, il mit en pratique ses nouvelles théories, qui consistaient principalement à substituer aux lenteurs de la médecine expectante l'emploi du fer et du feu. Autant ses collègues se montraient timides et indécis dans leurs opérations, autant Severino fut audacieux dans les siennes. Son esprit actif et entreprenant réveilla la jalousie des hommes médiocres. Les médecins des Incurables le firent destituer, en l'accusant d'inhumanité envers ses malades. Severino voulut se justifier par un écrit intitulé *le Médecin à rebours*, dont l'effet fut d'irriter ses ennemis, qui obtinrent l'ordre de son emprisonnement. Leur triomphe fut passager : Severino recouvra la liberté et reprit ses fonctions. Ses adversaires ourdirent un nouveau complot, qui l'obligea d'aller chercher un asile à Rome ; mais son innocence ne tarda pas d'éclater, et, rappelé dans sa patrie, il n'y excita plus d'autre sentiment que celui de l'admiration. L'université de Naples, où il occupait la chaire de médecine et d'anatomie, s'éleva bientôt à une grande célébrité, et les étrangers y accouraient en foule pour entendre la voix d'un homme regardé comme l'un des restaurateurs de la science. Severino, atteint de la peste qui ravageait cette capitale, y mourut le 15 juillet 1656. Ses ouvrages sont : 1^o *Historia anatomica, observatioque medica exisevati corporis*, Naples, 1629, in-4^o ; traduit en français par Jean Vigier, sous le titre d'*Enchiridion anatomique*, Paris, 1629, 2 vol. in-12 ; 2^o *De abscessuum recondita natura libri 8*, Naples, 1632, in-8^o ; 1638, in-4^o ; Francfort, 1643, 1668, in-4^o ; Padoue, 1651, 1668, in-4^o ; Leyde, 1724, in-4^o. Ce traité sur la nature des abcès est le meilleur ouvrage de Severino : il l'a divisé en huit livres, chacun desquels contient quelque objet intéressant. 3^o *Viperæ pythia, sive de viperæ natura, veneno, medicina, demonstrationes*, Padoue, 1643, 1650, 1651, in-4^o. Ce traité est rempli de discussions étrangères au sujet et qui en rendent la lecture fatigante. 4^o *La querela dell' et accorciata*, Naples, 1644, in-4^o. Dans cet ouvrage, l'auteur prend le

titre d'*academico ozioso*, et il se montre digne de ce nom en embrassant la défense de la conjonction et, que les Italiens modernes ont privée de sa dernière lettre. C'est une fade plaisanterie à l'imitation du *Jugement des voyelles* de Lucien. 5° *De qualitate et natura chocolatae*, traduit de l'espagnol d'Ant. Colmenero de Ledesma, Nuremberg, 1644, in-12 ; 6° *Zootomia democritea, id est anatome generalis totius animantium opificii*, ibid., 1645, in-4°, fig. C'est un bon ouvrage d'anatomie comparée et qui contient le germe de plusieurs découvertes modernes : telle que les glandes de Peyer, les deux tubercules de l'urètre de Graaf et la trigone de Lieutaud. 7° *Scilophlebotome castigata, seu de venæ salvatellæ usu et abusu*, Amsterdam, 1645, in-4° ; Hanau, 1654, in-4°. L'auteur, en attaquant le préjugé fort répandu en Italie de saigner à la salvatelle, donne une ample description des veines qu'on devrait lui substituer. 8° *De officaci medicina, libri 3*, Francfort, 1646, 1671, in-fol. ; Paris, 1669, in-4° ; traduit en français, Genève, 1668, in-4°. C'est dans cet ouvrage que l'auteur a traité fort au long de l'emploi du feu, dont il fait presque un remède universel. 9° *De lapide fungifero et de lapide fungimappa, epistolæ duæ*, dans l'ouvrage de Baptiste Fiera intitulé *De cæna*, Padoue, 1649, in-4° ; Wolfenbüttel, 1728, in-4°. C'est un traité curieux sur les pierres à champignon, qu'on trouve dans le royaume de Naples. Il suffit de les couvrir d'une couche de terre et de les arroser avec de l'eau tiède, pendant quelques jours, pour qu'elles produisent des champignons de 5 à 6 pouces de haut. 10° *Trimembris chirurgia*, Francfort, 1653, in-4° ; Leyde, 1725, in-4° ; 11° *Therapeuta neapolitanus, seu Venimicum consultor*, Naples, 1653 et 1655, in-8°. C'est un manuel rédigé à l'usage des médecins napolitains. Il a été publié par un élève de l'auteur, nommé Grégoire Villani, qui y a joint la liste des ouvrages imprimés et inédits de Severino. Ce même catalogue a été reproduit par Origlia, Nicodemi et Zavaroni. 12° *Quæstiones anatomicae quatuor* : 1. *De aqua pericardii* ; 2. *De cordis adipis* ; 3. *De poris cholidochis* ; 4. *Ostologia, pro Galeo*, Hanau, 1654, in-4°, et dans le *Collegium anatomicum* de Volcemer, Francfort, 1668, in-4° ; 13° *De Pædanchone maligna, seu de theriomate faucium pestis vi pueros præfocante*, ibid., 1655, in-8°. Ce mémoire fut écrit à l'occasion d'un croup épidémique qui se manifesta, en 1618, dans la ville de Naples. Thomas Bartholin, médecin du roi de Danemarck, y a joint un commentaire, dans lequel il dit (p. 80) que Severino est *aureo sole clarior* ! 14° *Antiperipatias, hoc est adversus Aristoteleos, de respiratione piscium ; de piscibus in sicco vivcutibus ; phoca illustratus ; de radio turturis marini*, ibid., 1659, 1661, 1665, in-fol., avec la *Vie* de l'auteur ; l'édition d'Amsterdam, de 1661, est la même que celle de Naples, sous un nouveau titre. Dans le premier

traité, sur la respiration des poissons, l'auteur en a décrit le cœur et les poumons, pour prouver que les poissons respirent comme les autres animaux et qu'ils ont le sang chaud. Il n'a pas eu d'opinion arrêtée sur la circulation de ce fluide : tantôt il l'a soutenue avec chaleur, tantôt il a paru en douter, et d'autres fois il l'a formellement niée. 15° *Synopseos chirurgiæ libri 6*, Amsterdam, 1664, in-12 ; 16° *La filosofia degli scacchi*, Naples, 1690, in-4° ; fatras, plein d'une érudition indigeste et sans critique, sur les échecs et sur les motifs des différentes règles de ce jeu. 17° *Dell' antica Pettia, over che Palamede non è stato l'inventor degli scacchi*, ibid., 1690, in-4°. Cet ouvrage a pour but de combattre l'opinion de ceux qui croient que Palamède a été l'inventeur des échecs. L'auteur prouve, à l'aide des anciens scholiastes, que le Περταίς, dont ont parlé Sophocle, Philostrate et Pausanias, était un jeu de dés et non pas d'échecs. 18° *Rime e prose di Gio. Della Casa, sposte secondo l'idea d'Ermogene*, ibid., 1694, in-4°. Ce n'est que la première partie, qui contient un commentaire sur les sonnets ; la seconde n'a pas été publiée. En tête de ce volume se trouve une notice sur Severino, par Philippe Bulifon. Voyez Origlia, *Storia dello studio di Napoli*, t. 2, p. 82 ; Zavaroni, *Bibliotheca Calabria*, p. 118 ; Portal, *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, t. 2, p. 493. L'*Elogio istorico de M.-A. Severino*, par Magliari (Naples, 1815, in-4°), est très-inexact. A—G—S.

SEVERUS (PUBLIUS-CORNELIUS). Voyez CORNELIUS SEVERUS.

SÈVES, appelé aussi SOLIMAN-PACHA (OCTAVE-JOSEPH-ANTHELME), officier au service d'Égypte, naquit à Lyon le 1^{er} avril 1787. Fils d'un meunier, il témoigna peu de goût pour la profession paternelle et manifesta au contraire de bonne heure des instincts militaires, qui le portèrent à entrer dans la marine en qualité d'aspirant. Des études mathématiques qu'il avait faites sous la direction d'Ampère, depuis membre de l'Institut et connu par ses découvertes scientifiques, semblaient promettre au jeune marin un rapide avancement. C'est le contraire qui arriva. A bord de l'escadre de l'amiral Villeneuve, en 1804, il navigua jusqu'aux Antilles, vint sur la côte d'Espagne et prit part au combat d'Ortégal. Mais un duel lui fit quitter la marine ; il passa alors en Italie et entra sans grade dans le 6^e régiment de hussards, commandé par le colonel Pajol, devenu depuis une des illustrations de l'armée. Ce dernier s'intéressa à Sèves, qui fut bientôt instructeur et maréchal des logis à son régiment. Après s'être distingué en Russie, il devint d'abord sous-lieutenant à Posen (1813) et attaché au maréchal Ney en qualité d'officier d'ordonnance ; en 1814, il fut nommé lieutenant. Officier d'ordonnance du général Piré durant la campagne de France, il fut remarqué par Napoléon à l'occasion de diverses missions dont il s'était acquitté avec

bonheur et intelligence. Capitaine dans les cent-jours et aide de camp de Grouchy, il vit sa carrière interrompue lors de la seconde restauration. En effet, quoique proposé pour l'emploi d'adjudant-major dans le 1^{er} régiment de la garde royale, par le colonel Elie de Périgord, il ne put cependant entrer dans ce corps, en raison de ses services sous le régime déchu. Comme beaucoup de ses anciens compagnons d'armes, il se fit laboureur et prit à bail la ferme de Grenelle, où bientôt il songea à reprendre la profession qui l'avait toujours attiré. Nombre de soldats de l'empire avaient tourné les regards vers l'Orient; à son tour Sèves y songea. En 1816, il s'embarqua à Marseille pour s'en aller en Perse; mais, sur le point d'arriver sur les bords du Nil, il pressentit qu'il pourrait seconder les projets d'organisation militaire que poursuivait un homme de génie, Mohammed-Ali (*roy.* ce nom). Il se trouvait déjà sur la terre des Pharaons d'autres Français, des marins, des ingénieurs, des médecins. Le pacha offrit à Sèves un bien modeste emploi: celui d'instructeur dans l'armée qu'il était en voie de former. Sèves accepta, et se prépara par de sérieuses méditations à l'accomplissement d'une tâche évidemment pénible, dans une contrée où tout dans cette partie était à faire. Et d'abord, il eut la judicieuse idée d'instruire un petit nombre d'élèves, qu'il destinait à être le noyau de ses futurs auxiliaires. En conséquence, il se mit en devoir de dresser à la discipline européenne un corps de 3 à 400 jeunes mameluks (1), qu'il isola et qu'il savait d'ailleurs privés de relations dans le pays. Il acquit sur eux l'empire que donne toujours la bienveillance unie à la fermeté. Ajoutez le prestige, si puissant sur les Orientaux, des avantages extérieurs que possédait l'instructeur européen, habile en outre à tous les exercices du corps, excellent écuyer, se servant avec une remarquable habileté du sabre ou du pistolet. Néanmoins grands étaient les obstacles à vaincre, car il n'était pas aisé de dresser au silence, à l'immobilité du soldat européen, ces enfants de la Circassie et de la Géorgie, toujours animés, quoique esclaves, de l'espoir de recouvrer quelque jour leur indépendance. Il parvint cependant à les plier à la discipline. Retiré avec eux à Syène, aux confins de la haute Egypte, il s'aperçut bien d'abord d'un sourd mécontentement, voire même de certaines tentatives de meurtre, que dénonçait le sifflement de quelques balles, prétendues oubliées dans les cartouches d'un exercice à feu; il ne manifesta alors aucune émotion et fit continuer les manœuvres, tout en relevant avec quelque sévérité l'oubli de ces cartouches, dont quelques soldats s'étaient rendus coupables. Ce sang-froid sauva

le commandant instructeur; il gagna le cœur de ces jeunes gens, et, de ce moment, les mameluks de Syène formèrent un bataillon modèle, d'où sortirent les cadres des troupes régulières. Parmi ceux qu'instruisait l'ancien officier français se trouvait le fils même du pacha, le futur vainqueur de Nezib, Ibrahim Pacha, qui dès le début témoigna à Sèves beaucoup de sympathie. Il venait de battre les Wahabites dans l'Hedjaz quand il vint ainsi se soumettre à la discipline et aux exercices du bataillon de mameluks, où il fut incorporé à son rang de taille. Cette circonstance ne contribua pas peu à raffermir l'autorité de l'instructeur français. Cependant son œuvre avait fait un grand pas: on avait un premier noyau de sous-officiers, qu'il ne s'agissait plus que de répartir entre divers régiments d'infanterie et de cavalerie. Mais il fallait des colonels et surtout des soldats. C'est ce qui préoccupait Sèves. Prendrait-on les officiers supérieurs parmi les Arabes? « N'oubliez pas, lui répondait « alors Mohammed-Ali, que nous ne sommes que « 15,000 Turcs en Egypte. » On ne pouvait cependant résoudre le problème qu'en combinant avec prudence les éléments divers dont se composait la population égyptienne. En peu de temps, grâce aux efforts de Sèves, encouragés par Mohammed-Ali et son fils, et grâce aussi au *courbach* (1), Turcs, Arabes et fellahs apprirent d'une manière satisfaisante la charge en douze temps. On eut bientôt dressé à l'européenne une armée régulière de 130,000 hommes de forces effectives; un nombre que l'on pouvait au besoin doubler au moyen des Bédouins irréguliers, des ouvriers des ports, des milices urbaines et des élèves des écoles militaires. Tant de zèle et d'habileté fut récompensé par le gouvernement égyptien. Sèves, devenu musulman, sous le nom de Soliman-Bey, fut élevé au grade de colonel et suivit en cette qualité et comme chef d'état-major Ibrahim-Pacha, lors de la campagne de Morée. Le contingent de l'armée égyptienne consistait en 12,000 réguliers, 800 cavaliers et 60 navires de transport ou de guerre. On sait le résultat de cette campagne, qui aboutit à la bataille de Navarin (*roy.* IBRAHIM). Sèves seconda activement son gouvernement durant les expéditions de Syrie. Il fut successivement élevé aux grades de général major et de général de division, avec le titre de pacha. A Homs, à Beylan, à Koniéh, Sèves contribua activement aux succès des troupes égyptiennes, et la victoire de Nézib, dont il publia depuis une relation, fut en grande partie son ouvrage. Les événements qui suivirent, l'action combinée des puissances européennes, enfin le firman du 13 février 1841, qui rendait héréditaire dans la famille de Mohammed-Ali la vice-royauté de l'Egypte sous la suzeraineté de la Porte, ayant fait cesser toutes causes d'hostilité,

(1) Il ne s'agit pas ici des mameluks auxquels Mohammed fit une guerre d'extermination, mais de jeunes esclaves achetés en Circassie et en Géorgie et élevés chez des habitants du Caire et d'Alexandrie.

(1) Le *courbach* est une cravache en peau d'éléphant ou d'hippopotame.

Sèves eut un rôle moins actif et même moins important; toutefois on put apprécier, durant les guerres de 1853 à 1856, entre les Turcs et les Russes, les services rendus par ses travaux d'organisation. Les troupes égyptiennes déployèrent alors des qualités qui ne le cédaient en rien à celles des régiments européens. Dans son *Voyage en Egypte* (1834), Marmont, duc de Raguse, a donné sur Sèves, qu'il était allé visiter, quelques détails qui ont de l'intérêt : « Soliman-Pacha, dit-il, est le type de l'homme de guerre, « de l'officier de l'armée française dans ses temps « de gloire et d'éclat.... En s'élevant et en voyant « s'agrandir le cercle de son autorité, Soliman-Pacha a constamment réfléchi sur son métier; « il a beaucoup lu, beaucoup étudié, et il a fait « les plus heureuses applications de son expérience et de ses méditations; il est devenu « homme d'un mérite supérieur; on peut dire de « lui que ce que les circonstances de la vie ne lui « ont pas permis d'apprendre, il l'a deviné; car « n'ayant servi en France et combattu avec nous « que dans des grades subalternes, il a deviné la « grande guerre et l'a faite avec succès. Il en « parle à merveille; il a les idées les plus saines « sur tout ce qui tient à l'organisation des armées, à leurs mouvements et sur les principes « qui doivent les régir. C'est enfin un général « consommé et qui scrait remarqué dans tous « les états-majors. Son activité est extrême; il « parle le turc et l'arabe avec facilité, et connaît « parfaitement le peuple auquel il a affaire. Il « est craint, et ainsi il exerce un grand pouvoir. » Un autre voyageur, le fils même de l'illustre professeur qui avait enseigné les mathématiques à Sèves, M. Ampère, dans ses *Recherches en Egypte et en Nubie* (1844-1845), a consacré aussi un souvenir à celui qui avait été son compatriote. « J'en finirai, dit-il, avec les Européens du Caire, « par celui qui est resté très-bon Français, quoiqu'il s'appelle aujourd'hui Soliman-Pacha. Il « demeure au vieux Caire.... Ancien officier de « la grande armée, aujourd'hui chef de l'armée égyptienne, il habite sur les bords du Nil une « belle maison, dont le rez-de-chaussée est meublé à l'européenne; un excellent billard et des « journaux de Paris rappellent d'abord la France; « de l'autre côté de la rue est le harem du général. » Après avoir rappelé la conversion de Sèves à l'islamisme, le voyageur ajoutait que, « quelque jugement » que l'on dût porter sur cette détermination, il ne pensait pas que l'on pût connaître Soliman-Pacha sans éprouver « du « respect pour la loyauté de son caractère, la « franchise de ses manières, sans être touché de « l'accueil plein de cordialité » qu'il faisait aux Français. « Je ne saurais oublier, continuait « M. Ampère, la réception qu'il m'a faite à moi-même. Le major général de l'armée égyptienne « s'est souvenu avec beaucoup de bonne grâce « d'avoir connu mon père à Lyon, quand tous

« deux étaient jeunes et encore obscurs. Lorsque « votre père, m'a-t-il dit, venait dîner à mon « quatrième étage, avec ma vieille mère et moi, « nous lui donnions toujours la place d'honneur : « aujourd'hui, elle doit être pour son fils. » Ce pacha, né Français, figurera honorablement dans l'histoire, ne fût-ce que pour avoir contribué, lui aussi, à faire entrer l'Orient dans la voie de la civilisation. Sèves mourut en mars 1860, dans l'habitation qu'il savait rendre si hospitalière.

R—LD.

SEVESTRE (JOSEPH-MARIE-FRANÇOIS), conventionnel, né à Rennes le 18 janvier 1753, était employé dans les bureaux des états de Bretagne avant la révolution. Nommé en 1792 l'un des députés du département d'Ille-et-Vilaine à la convention nationale, il y siégea et vota dès le commencement avec la montagne. Dans la discussion à laquelle donna lieu l'acte d'accusation de Louis XVI, il demanda qu'il ne fût pas permis à ce prince de se choisir des conseils, ce qui fut repoussé par l'assemblée. Il vota ensuite pour la peine de mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Ayant reçu aussitôt après, avec Billaud-Varenne, une mission pour les départements de l'Ouest, il se trouva dans ces contrées au moment des premiers soulèvements du parti royaliste, et ces deux représentants écrivirent de Rennes à la convention nationale des lettres très-alarmantes. Revenu dans l'assemblée, Sevestre continua d'y siéger à côté de Marat et de Robespierre; mais il ne prit que peu de part aux discussions, si ce n'est à l'époque de la révolution du 31 mai, où il dénonça son compatriote Guilbert, suppléant de Lanjuinais, et le fit arrêter comme l'auteur du soulèvement qui venait d'éclater en Bretagne contre cette révolution. Peu de jours après il défendit Garat qui était accusé par Collot-d'Herbois, et il assura que ce ministre s'était très-bien conduit dans les journées des 1^{er} et 2 juin 1793. Le 30 septembre suivant, il accusa un de ses collègues en mission dans le Loiret d'avoir imposé des taxes arbitraires. Lors de la révolution du 9 thermidor, il se déclara franchement contre Robespierre et prit ensuite une part assez vive au système de réaction. Il fut membre de la commission chargée d'instruire le procès de Carrier. Appelé au comité de sûreté générale en avril 1795, il concourut à la répression des émeutes qui éclatèrent contre la convention nationale dans les journées de prairial, où le député Féraud fut tué. Après la victoire de la convention, Sevestre présenta le décret d'accusation contre les chefs de la révolte, qui furent traduits devant un conseil de guerre, et il continua de marcher ainsi dans le sens de la réaction thermidorienne, poursuivant, persécutant ses anciens amis du jacobinisme. Voulant cependant se donner les apparences de l'impartialité, et surtout ne pas paraître pencher vers le royalisme, il se chargea, comme membre du comité

de sûreté générale, de la surveillance des prisonniers du Temple, où restaient encore les enfants de Louis XVI. Le comité de sûreté générale, qui remplaça dans ces tristes fonctions l'affreuse commune, immolée presque tout entière avec Robespierre dans la journée du 9 thermidor, ne s'en acquittait pas avec moins de rigueur et de cruauté. Quand le fils de Louis XVI eut à la fin succombé, ce fut Sevestre qui se chargea d'annoncer sa mort. Peu de jours après, voulant éloigner de plus en plus les souvenirs de la terreur, Sevestre fit changer la dénomination de *comités révolutionnaires* en celle de *comités de surveillance*, puis il proposa le rappel de plusieurs représentants en mission, et sortit du comité de sûreté générale (2 août 1793). Attaqué dans plusieurs journaux pour sa conduite pendant la révolution, surtout à l'occasion de son rapport sur la mort de Louis XVI, il demanda contre la presse des lois répressives qu'il ne put obtenir. N'ayant pas été réélu après la session conventionnelle, il fut nommé l'un des messagers d'Etat au conseil des Cinq-Cents, fonctions qu'il exerça ensuite au corps législatif, sous le gouvernement impérial, jusqu'à la restauration de 1814. Exilé en 1816 par la loi contre les régicides, il ne rentra dans sa patrie qu'après la révolution de 1830. La chambre des députés lui fit alors payer son traitement arriéré de tout le temps qu'avait duré son exil, et elle lui accorda une pension de trois mille six cents francs, dont il a joui jusqu'à sa mort. Ce fut le 6 avril 1846 qu'il termina ses jours, au château de Liverdy, près de Tournon (Seine-et-Marne), à l'âge de 94 ans.

M—D J.

SÉVIGNÉ (MARIE DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de), modèle inimitable dans le genre épistolaire, nous apprend qu'elle naquit le 5 février 1627 (1). C'est par erreur que ses biographes la font naître en 1626. Suivant toute apparence, elle vit le jour en Bourgogne, dans le vieux château de Bourbilly, paroisse de Vic-Chassenay, entre le bourg d'Epoisses et Sémur, capitale de l'Auxois. Ste-Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, était sa grand-mère. Elle n'avait guère que cinq mois lorsque le baron de Chantal, son père, perdit la vie en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Privée de sa mère dans un âge fort tendre, elle fut placée sous la tutelle de l'abbé de Coulanges, son oncle maternel, qui lui rendit les services les plus importants et qui ne devinait pas sans doute qu'elle le ferait en revanche aller à la postérité la plus reculée sous le titre du *bien bon*. Les premières années de la jeune orpheline ne sont connues que par le peu de mots qu'elle en a dits. Elles s'écoulèrent paisiblement dans le joli village de Sucy (2), à quatre lieues de Paris, où son aïeul, le financier Coulanges, avait fait bâtir une superbe maison. Lorsqu'il en fut temps, Ménage

et Chapelain lui ouvrirent les sources de la belle littérature, et ses visites à la cour (1) lui permirent d'allier à la culture de l'esprit les grâces de la société la plus polie. Plus d'agrément que de régularité, une physionomie vive et spirituelle, à la fois gaie et sensible, l'éclat d'une fraîcheur éblouissante, de beaux cheveux blonds, une taille élégante, tel est l'ensemble que nous offrent ses portraits. Joignant à ces avantages une dot considérable et n'ayant pas encore dix-huit ans, elle épousa, le 1^{er} août 1644, Henri de Sévigné, maréchal de camp, issu de l'une des plus anciennes maisons de Bretagne. Cette union ne fut ni longue ni heureuse. Le marquis était brusque, inconsidéré; il aimait les folles dépenses et les aventures galantes. En 1651, le chevalier d'Albret le tua en duel, à Paris, pendant qu'il délaissait sa femme au fond de sa province, dans la terre des Rochers. D'après les *Mémoires* manuscrits de Conrart, une dame de Gondran fut l'objet de ce combat singulier. Veuve dans la fleur de sa jeunesse, madame de Sévigné éloigna jusqu'à l'idée d'un nouveau lien. L'éducation, l'établissement de son fils et de sa fille l'occupèrent uniquement. Elle se dirigeait par les conseils du *bon abbé*, son oncle, dans la gestion de ses biens et de ses affaires. Après avoir réparé le désordre de sa fortune, elle reparut dans le monde, en 1654. Les triomphes de l'esprit, de la beauté, de la sagesse l'y attendaient également. Elle fut sans contredit le véritable ornement de l'*hôtel de Rambouillet*, dont les décisions ne purent altérer son heureux génie, docile aux seules inspirations de la nature, chose d'autant plus remarquable que la littérature française n'offrait encore à une juste admiration que les meilleurs vers de Malherbe, que les chefs-d'œuvre du grand Corneille, et que personne alors ne s'était élevé contre la contagion du faux goût. Turenne conçut vainement pour madame de Sévigné plus que de l'estime. Le prince de Conti, frère du grand Condé, se mit également sur les rangs et renonça bientôt à ses projets. Fouquet n'obtint d'elle que les témoignages d'un attachement sincère et pur, malgré ce vers si formel de Despréaux :

• Jamais surintendant ne trouva de cruelles.

La gravité du docte Ménage échoua contre les attraits de son écolière, qui, dans tous les temps, sut le ramener à la raison par d'innocentes plaisanteries. Enfin Bussy épuisa le manège de la séduction, à diverses reprises, sans parvenir à placer le nom de sa cousine sur la liste de ses maîtresses. Madame de Sévigné paraît n'avoir pas connu les tourments de l'amour, après la triste épreuve d'un mariage mal assorti, dans lequel l'affection était toute de son côté; mais elle ressentit bien vivement les peines de l'amitié.

(1) Lettres des 5 février 1674 et 18 septembre 1680.

(2) Lettre du 22 juillet 1676.

(1) Lettre du 19 juin 1680.

Les malheurs si mérités du cardinal de Retz, parent de son mari, l'affligèrent beaucoup. Elle jugeait ce prélat factieux et turbulent avec les illusions de famille et le sentiment de la reconnaissance. Bussy, en faveur de qui la voix du sang lui parlait, Bussy dont elle ménageait soigneusement l'égoïsme intolérable, les ridicules prétentions, se permit à son égard un procédé odieux. Irrité de ce que, par les conseils de l'abbé de Coulanges, elle subordonnait à des formalités un peu longues le prêt d'une somme de dix mille francs, dont il avait besoin pour faire la campagne de 1658, sous le maréchal de Turenne, il peignit avec la malinité la plus lâche cette même femme dont il avait tracé les portraits les plus flatteurs. Une pareille offense, aggravée par la publicité de l'impression dans un livre scandaleux et très-répandu (1), était de nature à ne s'oublier jamais. Cependant l'offensée fut assez généreuse pour pardonner, dès qu'elle vit l'offenseur tombé dans la disgrâce de Louis XIV. Les grandes dames, qui, dans la personne de Fouquet, chérissaient un ministre disposant à son gré du trésor royal, ne songèrent plus à lui quand l'indignation du monarque l'eut accablé sans retour. Madame de Sévigné, qui, suivant ses expressions, n'avait « jamais rien voulu » chercher ni trouver dans la bourse du surin-
« tendant (2) », en apprit la chute avec un profond chagrin. Elle était alors aux Rochers; mais rien n'annonce qu'elle s'y fût réfugiée pour être à l'abri des coups d'autorité qui la menaçaient. Grouvelle l'affirme contre toute vraisemblance, en invoquant des témoignages qui n'existent pas (3). Dans une aussi mémorable circonstance et dans plusieurs autres, les droits de l'infortune furent sacrés pour cette femme intéressante. Le procès de Fouquet est un événement décisif pour la bien apprécier. Elle en transmettait les débats au marquis de Pomponne, exilé dans sa terre. Quoiqu'elle craignît que son journal ne fût intercepté, elle ne déguisa ni son attachement pour leur ami commun, ni son indignation contre les persécuteurs. Elle tremblait si fort pour les jours de l'accusé que, dans sa joie, elle appelle *admirable* l'arrêt qui le bannit du royaume et qui confisque tous ses biens (4). Par douze lettres touchantes, monument de fidélité envers l'amitié malheureuse, elle s'est placée entre la Fontaine et Pellisson. Son dévouement a peut-être même un caractère plus sublime que celui du poète et de l'orateur, car elle n'était enchaînée ni, comme le premier, par la reconnaissance des bienfaits, ni, comme le second, par l'intérêt d'une défense personnelle. L'abbé de Vauxcelles prétend « qu'il » y a une grande distance des lettres de madame

« de Sévigné à Pomponne, pendant le procès de « Fouquet, à celles qui, cinq ou six ans après, « échiappaient chaque jour de sa plume (1) ». Dans les lettres adressées à Pomponne, l'imagination alarmée de madame de Sévigné semble, il est vrai, perdre le secret de ses couleurs. Elle n'a pas la force d'en déployer la richesse, et voilà ce qui ajoute au véritable prix de ces douze lettres. Elles sont remarquables par le caractère qui leur est propre. Il y règne en général une extrême simplicité d'expressions, qui est l'indice d'une extrême douleur. Elles sont bien loin de déceler une main peu exercée. Quand elles furent écrites, l'auteur avait à peu près trente-huit ans. On est étonné qu'une femme du grand monde, étrangère aux discussions administratives et judiciaires, en manie la langue avec une précision qui permet de suivre sans le moindre embarras la marche d'un procès aussi compliqué. L'abbé de Vauxcelles « doute que » madame de Sévigné écrivit aussi bien dans sa « jeunesse qu'elle le fit dans la suite ». Quoique son style, éminemment facile, ne porte jamais l'empreinte du travail, il est évident qu'elle a dû, par un exercice habituel, lui donner une souplesse toujours plus étonnante; mais il n'est pas moins certain que, dès les premières pages du recueil, ce style original enchante et, par sa grâce abandonnée, fait le désespoir de ceux qui désirent l'imiter. Pour s'en convaincre, on peut lire la lettre du 15 mars 1647 sur la naissance de son fils. Elle terminait alors sa vingtième année, et cependant comme ses phrases sont jetées avec aisance! comme elle plaisante joliment Bussy, qui n'avait pas encore de garçons! quelle verve de gaieté! Pour employer son langage, dont les figures sont si hardies et si naturelles, ne voit-on pas déjà *trotter sa plume?* cette plume légère n'a-t-elle pas déjà *la bride sur le cou* (2)? En 1663, madame de Sévigné avait présenté sa fille à la cour. Elle aurait pu longtemps encore briller elle-même sur ce théâtre; mais ses propres succès ne l'y conduisaient pas. Nous renvoyons le lecteur à notre article sur madame de Grignon pour tous les détails relatifs à cette dernière. On y voit ce qu'il faut penser des nuages qui s'élevaient quelquefois entre elle et sa mère. Celle-ci, forcée par les circonstances de vivre souvent éloignée de l'objet de sa plus vive tendresse, lui écrivait sans cesse pour tromper sa douleur. A partir du 6 février 1671, sa plume reproduit à chaque page, dans dix volumes, toujours les mêmes épanchements sans fatiguer jamais, parce qu'elle sait les revêtir de tournures nouvelles, qui se réduisent pourtant au sens qu'offrent ces trois lignes : « Lire vos » lettres et vous écrire, c'est la première affaire » de ma vie, tout fait place à ce commerce;

(1) *Histoire amoureuse des Gaules*, Cologne, Pierre Marteau, sans date, t. 1^{er}, p. 220.

(2) Lettre du 28 août 1668.

(3) *Notice sur la vie et la personne de madame de Sévigné*, par Ph.-A. Grouvelle.

(4) Lettre du jeudi au soir, janvier 1665.

(1) *Réflexions sur les lettres de madame de Sévigné*, édition de Blaise, 1818, in-8°, t. 1^{er}, p. LXXXV.

(2) Lettre du 24 novembre 1675.

« aimer comme je vous aime fait trouver fri-
« voles toutes les autres amitiés (1). » Tout ce
qui sort de la plume de madame de Sévigné a
donc une empreinte originale, qui lui assure la
prééminence dans le genre épistolaire. Ses billets
sur les moindres circonstances étaient lus de son
temps avec une grande avidité. « Vos lettres,
« lui mande madame de Coulanges, font tout le
« bruit qu'elles méritent.... il est certain qu'elles
« sont délicieuses, et vous êtes comme vos let-
« tres (2). » Mais c'est dans la correspondance
avec madame de Grignan que son talent brille
de tout son charme; c'est là qu'il se découvre
dans sa véritable étendue, en prenant tout son
essor : son cœur se plaît à répandre dans le
cœur de sa fille tous les sentiments qui le rem-
plissent. Aussi lui dit-elle, dans son style tou-
jours plein d'images : « Je vous donne avec
« plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-
« dire la fleur de mon esprit, de ma tête, de
« mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et
« puis le reste va comme il peut. Je me diverts
« autant à causer avec vous que je labouré avec
« les autres (3). » Madame de Sévigné avait un
fils à qui nous donnons également un article. La
franchise qu'elle met en parlant des défauts et
des bonnes qualités de ce fils, en joignant à son
égard la censure aux éloges, malgré son attache-
ment pour lui, est bien propre, il nous sem-
ble, à confondre les détracteurs, qui s'obstinent
à découvrir de l'artifice dans le tableau des affec-
tions de la plus tendre des mères. La dissimula-
tion était si peu dans son caractère que son
intime amie, madame de la Fayette, lui repro-
chait de « laisser voir quelquefois dans son cœur
« ce que la prudence obligerait de cacher ». Depuis
la mort de l'abbé de Coulanges, arrivée en 1687,
la réunion vers laquelle les vœux de sa nièce se
tournaient sans cesse ne fut interrompue que
par de courts intervalles. Son dernier voyage
en Provence fut entrepris le 10 mai 1694. L'année
suivante, elle vit « toutes les
« magnificences champêtres de la noce (4) » du
marquis de Grignan, son petit-fils (5), et la cé-
lébration sans bruit du mariage de cette char-
mante Pauline, sa petite-fille, dont « l'esprit dé-
« robait tout (6) ». La satisfaction qu'elle dut
ressentir de ces deux mariages ne fut pas sans
mélange. A cette même époque, l'état de lan-
gueur de madame de Grignan lui causait de
vives inquiétudes. Lorsqu'elle commençait à trou-
ver dans une guérison à peu près assurée le prix
de ses veilles, elle tomba malade elle-même en
avril 1696 : dix jours après, elle n'était plus ;
elle avait près de 70 ans. Cette perte fut d'au-

tant plus cruelle qu'une santé presque inalté-
rable semblait devoir en éloigner pour longtemps
l'appréhension. Dans l'âge de la force, à qua-
rante-sept ans, elle peignait en ces termes le
temps et ses ravages : « Pour moi, je le vois
« courir avec horreur et m'apporter en passant
« l'affreuse vieillesse, les incommodités et enfin
« la mort. Voilà de quelle couleur sont les ré-
« flexions d'une personne de mon âge : priez
« Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la con-
« clusion que le christianisme nous enseigne (1). »
Ses vœux furent exaucés : dès les premiers
symptômes de sa dernière maladie, elle envisa-
gea sa fin prochaine avec une fermeté puisée
dans une conscience sans reproche et dans les
principes consolants qu'elle avait toujours pro-
fessés. On a dit que le crâne de madame de
Sévigné avait été soumis à l'inspection du doc-
teur Gall, qui en avait jugé défavorablement les
protubérances, sous le double rapport de l'intelli-
gence et de la sensibilité ; nous pensons que la
sagacité du *crânologue* wurtembergeois s'est exer-
cée sur une tête qui n'est pas celle de l'illustre
épistolaire. Nous avons sous les yeux le procès-
verbal rédigé, le 27 août 1816, par le maire de
la ville de Grignan, en présence du curé, du
juge de paix et d'un adjoint. Il en résulte :
1° qu'à l'entrée du chœur de l'ancienne église
collégiale, on voit à gauche une tombe de mar-
bre blanc sur laquelle est gravée l'épithaphe sui-
vante :

Ci-gît
MARIE DE RABUTIN-CHANTAL,
MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
Décédée le 18 avril 1696;

2° que parmi huit vieillards convoqués, celui qui
est le mieux instruit des traditions locales, qui
même a connu plusieurs témoins des funérailles
de madame de Sévigné, a déclaré que tous ces
témoins s'accordaient à dire que cette dame était
morte d'une petite vérole si maligne, que sa fa-
mille non-seulement n'avait pas eu le temps de
se procurer un cercueil de plomb, mais avait été
obligée de la faire inhumer avant l'expiration des
délais ordinaires ; que le chapitre avait décidé
qu'elle ne serait point déposée dans le caveau de
l'église, d'où il pourrait s'élever des exhalaisons
pestilentielles, et que, pour concilier les derniers
honneurs à lui rendre avec les précautions dues
à la salubrité, on ouvrirait dans le chœur une
fosse qui serait couverte de maçonnerie ; 3° enfin
il résulte de cet acte de notoriété que la sépul-
ture de madame de Sévigné n'a point été violée
en 1793, comme on l'a prétendu, puisqu'il n'a
été touché ni à la tombe, ni à la maçonnerie qui
la couvrait ; que les ossements enlevés du caveau
ne peuvent donc être les siens, etc., etc. — Le
premier titre de gloire de madame de Sévigné est
de faire les délices de toutes les générations, sans

(1) Lettre du 26 juin 1675.

(2) Lettre du 10 avril 1673.

(3) Lettre du 1^{er} décembre 1675.

(4) Lettre du 3 février 1695.

(5) Voyez ce que nous disons de ce dernier dans l'article de sa mère.

(6) Lettre du 16 octobre 1689.

(1) Lettre du 8 janvier 1674.

avoir voulu écrire une seule ligne pour l'immortalité : elle était bien éloignée, sans doute, de prévoir que des feuilles remplies à *course de plume* formeraient un des monuments les plus précieux de notre littérature. Puisqu'elle fixe l'attention générale, il est convenable de donner une idée des principaux jugements portés sur elle : c'est le moyen de l'envisager sous ses divers aspects. En remontant à la source du plaisir que donnent ses lettres, Laharpe la découvre avec raison bien moins dans les événements du grand siècle de Louis XIV, que dans la manière de les narrer, que dans une imagination active et mobile qui s'attache aux objets, qui les peint avec charme, d'où naissent, en un mot, la vivacité des tours et le bonheur des expressions. On s'étonne de lire dans le *Lycée* de ce critique, généralement exact, le fait suivant : « Madame de Sévigné a dit que Racine passera comme « le café. » Ce rapprochement bizarre et ridicule n'existe dans aucune de ses lettres. Voltaire trouva plaisant de le hasarder; il accrédita cette injustice, il la rendit presque universelle. « Madame de Sévigné, dit-il, la première « personne de son siècle pour le style épistolaire, « et surtout pour compter des bagatelles avec « grâce, croit toujours que Racine *n'ira pas loin*. « Elle en jugeait comme du café, dont elle dit « *qu'on se désabusera bientôt* (1). » Sur la fin de sa carrière, non content de s'être permis ce rapprochement, il l'attribuait à madame de Sévigné elle-même, dans les termes les plus formels. « Nous avons, disait-il, été indigné contre madame de Sévigné, qui écrivait si bien et qui « jugeait si mal; nous sommes révolté de cet « esprit misérable de parti, de cette aveugle pré- « vention qui lui fait dire que *la mode d'aimer « Racine passera comme la mode du café* (2). » Rien n'annonce, quoique de célèbres littérateurs l'aient avancé, que cette femme excellente soit entrée dans les cabales formées contre l'auteur de *Phèdre*; mais il est évident que, subjuguée par les décisions des partisans exclusifs de Corneille, et fidèle à ses *vieilles admirations* pour le père du théâtre, elle parut une seule fois méconnaître les créations dramatiques de son jeune rival. Fermant les yeux sur les rôles admirables de Roxane et d'Acomat, elle ne craignit pas, au sujet de la pièce de *Bajazet*, d'écrire à sa fille : « Racine fait des *comédies* (3) pour la Champmélé : « ce n'est pas pour les siècles à venir (4). » Telle est la phrase qui a jeté une si grande défaveur sur ses prédictions littéraires. Elle voit bien mieux lorsqu'elle s'en rapporte à la sûreté de son coup d'œil; elle disait d'abord : « *Bajazet* est « beau; j'y trouve quelque embarras sur la fin,

« mais il y a bien de la passion (1). » Quant au *café*, voici ce qu'elle en écrit quatre ans après à sa fille, sans songer à le mettre pour la durée en parallèle avec *Racine* : « Vous voilà donc bien « revenue du café; mademoiselle de Méri l'a « aussi chassé; après de telles disgrâces, peut-on « compter sur sa fortune (2)? » — Personne n'a mieux fait ressortir que Suard les divers mérites du talent de madame de Sévigné (3), de ce talent qui sait quelquefois, des objets les plus frivoles, tirer les réflexions les plus profondes et s'élever du riant badinage jusqu'à la sublime véhémence de Bossuet; mais il accompagne ses éloges de restrictions que nous ne saurions admettre. Suivant lui, *la femme d'esprit* est, dans certains moments, *éclipsée par la caillette*. Pour justifier cette dernière expression, il rapporte la manière dont elle parle de son entretien avec le roi de France après une représentation de la tragédie d'*Esther*. Voilà, certes, une étrange preuve de commérage! Sans éprouver une *joie d'enfant*, madame de Sévigné sentait le prix de cette distinction. Dans son récit, elle écarte jusqu'à l'idée d'une préférence : « Je vis, le soir, dit-elle, M. le « chevalier (de Grignan), et tout naïvement je « lui contai mes petites prospérités... je suis as- « surée qu'il ne m'a point trouvé dans la suite « ni une sottise vanité, ni un transport de bour- « geoise (4). » Suivant le même critique « on la « voit se pâmer d'admiration sur la généalogie « de la maison de Rabutin ». Ses véritables sentiments sont consignés, non dans ce qu'elle écrit à son orgueilleux cousin, dont elle chatouillait la faiblesse, mais dans ce qu'elle mande à sa fille, dépositaire de ses pensées les plus secrètes : « J'ai lu avec plaisir l'histoire de notre vieille « chevalerie; si Bussy avait un peu moins « parlé de lui et de son héroïne de fille (madame « de Coligny), le reste étant vrai, on peut le « trouver assez bon pour être jeté dans un fond « de cabinet, *sans en être plus glorieuse* (5). » Madame de Sévigné devait apprécier les avantages attachés à la naissance; mais les petitesesses de la vanité ne pouvaient trouver place dans son âme : elles n'habitent guère que les cœurs arides. A ses yeux, les premiers biens étaient les jouissances de la nature : rien ne lui plaisait comme le *triomphe du mois de mai*; elle était ravie lorsque le *rossignol*, le *coucou*, la *fauvette* ouvraient le *printemps dans les forêts*. Pour prolonger le spectacle de la campagne à la veille de se dépouiller, elle était dehors, du matin au soir, pendant ces *beaux jours de cristal de l'automne, qui ne sont plus chauds, qui ne sont pas froids*. Voyez son opinion relativement au cérémonial sous lequel on étouffait souvent en famille les affections les plus

(1) *Siècle de Louis XIV*, chap. 32, des beaux-arts, 1819, in-8°, t. 2, p. 257.

(2) *Lettre de M. de Voltaire à l'Académie française* (1778), en tête de la tragédie d'Irène. *Théâtre*, t. 7, p. 157.

(3) Ce nom se donnait alors à toutes les pièces de théâtre.

(4) Lettre du 16 mars 1672.

(1) Lettre du 15 janvier 1672.

(2) Lettre du 10 mai 1676.

(3) Dans une dissertation intitulée *Du style épistolaire et de son usage de Sévigné*.

(4) Lettre au 21 février 1689.

(5) Lettre du 22 juillet 1685.

douces : « Bonjour, Pauline, ma mignonne; je « me moque de vous; après avoir pensé six se- « maines à me donner un nom entre *ma grand'* « *mère* et *madame*, vous avez trouvé *madame* (1). » Aux eaux thermales de Vichy, que fait-elle? Elle cherche un remède contre le rhumatisme; elle fuit les gens à prétentions qui viennent y combattre l'ennui. Sur le point d'être délivrée de leur tourbillon, elle dit : « Je vais être seule, et j'en « suis fort aise; pourvu qu'on ne m'ôte pas le « pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits « bois, des ruisseaux, des prairies, des chèvres, « des paysannes qui dansent la bourrée dans les « champs, je consens de dire adieu à tout le « reste : le pays seul me guérirait (2). » D'ailleurs, quelle bienveillance pour tous ceux qui l'entourent ! quel désir d'adoucir leur position ! que d'égards, que d'attentions délicates pour le gouverneur de son petit-fils, pour ce M. Duplessis, qu'elle console dans ses chagrins domestiques ! Les lettres qu'elle lui écrit, et beaucoup d'autres, ne se trouvent qu'à la suite des *Mémoires de M. de Coulanges*, publiés par M. de Monmerqué, in-8°, J.-J. Blaise, 1820. Si l'on excepte Racine, envers qui le torrent de l'opinion l'entraîne un moment dans une erreur presque générale, mais à qui dans la suite elle rendit plus de justice, est-il des hommes de génie dont elle ait méconnu la supériorité ? Parmi les écrivains d'un ordre inférieur, en est-il qu'elle ait trop élevés ? Malgré son amour pour les *grands coups d'épée* qui se donnent dans les romans de la Calprenède, elle n'en trouve pas moins son style détestable. Elle aimait les sujets traités par le P. Maimbourg, et pourtant elle dit : « Il sent « l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises « ruelles (3). » La célébrité dont Benserade jouissait à la cour ne l'empêche pas de reconnaître que ses rondeaux « sont fort mêlés; qu'avec un « crible il en demeurerait peu (4). » L'abbé de Vauxcelles assure qu'en Provence, au souvenir de madame de Sévigné, il se joint celui d'*habitudes tracassières*; ce qui ne s'accorde guère avec l'esprit conciliant qu'elle manifeste partout. A peine le comte de Grignan, son gendre, était-il établi dans son gouvernement, qu'elle lui donne des conseils sur la conduite à tenir avec l'évêque de Marseille (M. de Forbin-Janson). « Je connais, « dit-elle, les manières des provinces, et je sais « le plaisir qu'on y prend à nourrir les divisions... « Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons « sentiments que de marquer de la défiance; il « suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi « pour le devenir; la dépense en est toute faite, « on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la « confiance engage à bien faire; on est touché « de la bonne opinion des autres, et on ne se

« résout pas facilement à la perdre. Au nom de « Dieu ! desserrez votre cœur, et vous serez « peut-être surpris par un procédé que vous n'at- « tendez pas (1). » Quelle sagesse consommée ! quelle connaissance du cœur humain ! Ecoutons maintenant une maxime propre à concilier les intérêts des rois et ceux des peuples, intérêts qui sont inséparables : « Ce qu'il faut faire en « général, c'est d'être toujours très-passionné « pour le service de Sa Majesté; mais il faut tâ- « cher aussi de ménager un peu les cœurs des « Provençaux, afin d'être plus en état de faire « obéir au roi dans ce pays-là (2). » La prudence de madame de Sévigné ne se bornait pas à donner d'excellents conseils; elle faisait usage de toute sa raison dans la vie privée. Amie de la paix, elle étouffait dans son intérieur les petits germes de désunion qui pouvaient l'y troubler. Ses prévenantes attentions forçaient l'irascible, le minutieux abbé de Coulanges, l'opiniâtre, la verbeuse mademoiselle de Méri, à rire de leurs querelles journalières (3). Elle avait à se plaindre de madame de Marans; elle en oublia les torts dès qu'elle put croire au changement qui s'était opéré dans sa manière de penser. Une femme vindicative aurait crié à l'hypocrisie; madame de Sévigné, loin d'avoir un tel soupçon, mande à madame de Grignan, qui était la personne offensée : « La dévotion de la Marans est « toute des meilleures... elle est parfaite, elle « est toute divine; je ne l'ai point encore vue, « je m'en hais (4). » L'abbé de Vauxcelles hasarde d'autres observations aussi peu fondées que celle que nous venons de détruire par des faits. Les moindres recherches semblent avoir effrayé ce critique plus agréable que judicieux. Il était si peu versé dans la connaissance des mémoires du temps, qu'il confond souvent les personnages, et qu'il ignore jusqu'au véritable nom de madame de Sévigné, puisqu'il reproche à Ménage de l'avoir appelée *Sévigny*. Ce dernier nom se trouve presque toujours dans les ouvrages contemporains; Bussy l'a consigné dans sa généalogie; il fut changé assez tard en celui de Sévigné. Grouvelle croit ajouter à la renommée de mesdames de Sévigné et de Grignan, en les transformant, l'une et l'autre, en incrédules; il affecte de prendre à la rigueur, ou plutôt il dénature des plaisanteries innocentes qu'elles se font mutuellement. Sur la foi du continuateur du dictionnaire de Bayle (5), il attribue à la première des opinions anticatholiques contre lesquelles déposent toutes ses lettres. Il voudrait faire passer pour un pur badinage ses plaintes de ne pouvoir mettre en pratique la religion avec assez de ferveur; plaintes qui annoncent la défiance de soi-

(1) Lettre du 17 janvier 1639.

(2) Lettre du 1^{er} juin 1676.

(3) Lettre du 14 septembre 1675.

(4) Lettre du 4 novembre 1676.

(1) Lettre du 28 novembre 1670.

(2) Lettre à madame de Grignan, du 1^{er} janvier 1672.

(3) Voy. la Lettre du 12 juillet 1675.

(4) Lettre du 1^{er} janvier 1674.

(5) *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, par Chauvigné, article *Sévigné*.

même, modeste compagne d'une piété sincère. Enfin, il travestit en attachement pour *la fatalité* la soumission la plus entière aux volontés de Dieu. Cette dernière assertion est la plus grave. La citation suivante suffira pour la détruire; madame de Sévigné nous dit nettement : « Je suis « les conduites ordinaires de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par « elle qu'on arrive aux ordres de la Providence (1). » Quelques théologiens ardents et divisés par leurs opinions ont traité madame de Sévigné, les uns en amis, tels que l'abbé Barral, dans le *Sévigniana*, les autres d'une manière hostile, tels que le P. de Colonia, jésuite, dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*. Les liens qui l'unissaient à l'oncle de son mari, à ce chevalier de Sévigné qui avait fait construire à Port-Royal des bâtiments dont elle posa, dit-on, la première pierre; son admiration pour les écrits des solitaires de cette maison, ses rapports intimes avec la famille Arnauld, tous ces motifs réunis ont pu donner lieu de croire qu'elle avait embrassé les principes du jansénisme avec un zèle outré. Il serait facile d'établir le contraire par différents passages : nous nous bornerons à un seul relativement au *libre arbitre*. Après avoir lu l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament*, par le sieur de Royaumont, elle fait cette remarque : « Voyant « les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu afflige son peuple, je suis « persuadée que nous avons notre liberté toute « entière; que par conséquent nous sommes très-coupables, et méritons fort bien le feu et l'eau, « dont Dieu se sert quand il lui plaît. Les jésuites « n'en disent pas encore assez, et les autres « donnent sujet de murmurer contre la justice « de Dieu, quand ils affaiblissent tant notre liberté (2). » Plus on relit madame de Sévigné, plus on se persuade qu'elle avait le droit de se rendre ce témoignage flatteur : « La déraison « me pique, et le manque de bonne foi m'offense (3). » D'Alembert avance qu'elle approuvait les *dragonnades* et la *révocation de l'édit de Nantes* (4). Ce que l'on voit bien clairement, c'est qu'elle donne son approbation aux moyens persuasifs de Bourdaloue, qui « fera de bons catholiques, dans ces provinces où tant de gens se « sont convertis sans savoir pourquoi (5). » En supposant qu'elle ait payé le tribut que la faiblesse humaine paye aux opinions dominantes, on doit convenir qu'elle y fut moins assujettie qu'une autre. Lorsque deux sociétés également célèbres se disputaient l'empire des consciences, elle avait la sagesse de dire : « Voilà bien le « monde en son naturel; je crois que le milieu « de ces extrémités est toujours le meilleur (6). »

(1) Lettre du 7 octobre 1676.

(2) Lettre du 28 août 1676.

(3) Lettre du 8 avril 1671.

(4) Dans l'*Eloge de Bossuet*.

(5) Lettre du 28 octobre 1685.

(6) Lettre du 20 novembre 1664.

Fidèle à son système de tolérance, elle disait, quatorze ans après : « Dieu jugera toutes ces « questions à la vallée de Josaphat; en attendant, « vivons avec les vivants (1). » Nous avons les défauts qui semblent tenir à nos qualités : telle est la loi commune; madame de Sévigné n'en était pas affranchie. Quoique dans plusieurs circonstances, elle ait fait céder au devoir son extrême tendresse pour sa fille, il faut avouer que ce sentiment était bien loin d'être en accord avec sa raison naturellement si droite. Maîtrisée par une imagination vive, par un cœur sensible, elle embellit chaque objet de ses affections. La plus grande de ses illusions, suivant nous, est d'avoir comparé son prétendu héros du bréviaire au véritable héros de la guerre; d'avoir, à la mort de Turenne, pu dire du cardinal de Retz : « Le « voilà donc seul dans ce point d'élévation (2). » Nous terminons cet article par le témoignage du duc de St-Simon, écrivain qui, certes, n'est ni louangeur ni impartial. Ce témoignage semble devoir obtenir ici d'autant mieux la confiance, que celui qui le rend entrait à peine dans le monde à l'époque de la mort de madame de Sévigné. Dégagé de toute prévention particulière, il se borne, suivant toute apparence, à recueillir l'opinion établie dans la société par les personnes qui avaient connu cette femme, dont le commerce n'était pas moins attachant que le style. Voici comment il s'exprime : « Dans ce même « temps mourut madame de Sévigné, si aimable, « si excellente compagnie, à Grignan, chez sa « fille, qui était son idole, et qui ne le méritait « que médiocrement. Cette dame, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son « esprit, en donnait par sa conversation à qui « n'en avait pas extrêmement; bonne d'ailleurs, « elle savait beaucoup sans le faire paraître. » L'académie de Marseille avait proposé, en 1774, pour sujet de son prix d'éloquence, l'*Eloge de madame de Sévigné*; elle couronna, en 1775, celui qui fut composé par la présidente Brisson, discours où l'on voit trop d'appareil pour louer un talent si facile. Dans les *Mélanges* de madame Necker, se trouve un *Eloge de madame de Sévigné*, qui semble n'avoir pas été envoyé au concours. Le naturel exquis de cette dernière ne pouvait guère être vanté dans une composition plus péniblement travaillée, plus remplie de pensées emphatiques et confuses. Bussy-Rabutin contribua le premier à faire connaître quelques lettres de madame de Sévigné, en les insérant dans ses mémoires, publiés en 1696, trois ans après sa mort, par la marquise de Coligny, sa fille. L'année suivante, cette dernière en donna un plus grand nombre parmi celles de son père. Un petit volume, sans lieu ni date, mais qui fut imprimé à Troyes en 1725, fit connaître trente et une lettres ou fragments de lettres. En 1726.

(1) Lettre du 12 octobre 1678.

(2) Lettre du 7 août 1675.

parurent trois éditions anonymes des lettres de madame de Sévigné, 2 vol. in-12, l'une à Rouen, les deux autres à la Haye; ensuite, le chevalier Denis Marius de Perrin, ami de madame de Simiane, publia quatre volumes de ces lettres, à Paris, chez Simard, 1734, et il en ajouta deux nouveaux en 1737. On doit au même éditeur une édition plus considérable, accompagnée de notes et d'éclaircissements, 1754, 8 vol. in-12. L'abbé de Vauxcelles, en 1801, se contenta de suivre les éditions de Maestricht, 1779, et de Rouen, 1784, 10 vol. in-12. Grouvelle, en 1806, fit paraître une édition assez belle et plus complète, en 8 volumes in-8°, conforme d'ailleurs au plan indiqué par Barbier, dans le *Magasin encyclopédique*, c'est-à-dire qu'il plaça, suivant l'ordre des dates, toutes les lettres indistinctement, qui jusqu'alors formaient autant de recueils séparés qu'il y avait de correspondances particulières. Le libraire Klostermann, en 1814, mit au jour un recueil de *Lettres inédites de madame de Sévigné*, parmi lesquelles il en est quelques-unes de fort intéressantes (Paris, in-8°, d'environ 200 pages). Enfin, de Monmerqué (roy. ce nom) a fait jouir le public du véritable texte de madame de Sévigné, par une édition augmentée de quatre-vingt-quatorze lettres inédites, de deux cent quarante-six lettres auxquelles il a été restitué des passages également inédits, et de deux cent cinquante-six lettres, ou qui n'avaient pas été réunies à la collection, ou dans lesquelles il a été rétabli des passages imprimés en 1726, en 1734, mais retranchés ensuite par des considérations qui n'existent plus (Paris, J.-J. Blaise, 1818, 11 vol. in-8°, avec portraits, vues et *fac-simile*, y compris les *Mémoires de Coulanges*, et 13 volumes in-12, avec trois portraits et trois *fac-simile* seulement). En conférant les diverses éditions originales, en étudiant les mémoires du temps, il a rétabli une foule de passages omis ou altérés, et il a résolu des difficultés sans nombre. Les avantages d'un travail aussi précieux sont développés par l'éditeur dans une notice bibliographique; et l'auteur de cet article y a joint une notice fort étendue sur madame de Sévigné, sur sa famille et ses amis. Cette édition est le résultat de tant de recherches, qu'on peut la considérer comme la source où ont puisé avec plus ou moins de liberté tous ceux qui ont réimprimé les lettres de notre inimitable épistolaire. Le *Manuel du libraire*, de M. J.-Ch. Brunet, renferme, dans sa cinquième édition, des détails bibliographiques sur la correspondance de madame de Sévigné, auxquels nous ne saurions mieux faire que de renvoyer. Donnons cependant une mention spéciale à une nouvelle édition de ces lettres, destinée à effacer complètement les précédentes, et qui fait partie de la belle collection des *Grands Écrivains de la France*, entreprise par un des libraires les plus actifs de notre époque (M. Ha-

chette) (roy. MONMERQUÉ); elle marche avec rapidité. Le texte a été revu avec le plus grand soin sur tout ce qu'on a pu trouver d'autographes, de copies authentiques, et il offre des variantes remarquables. M. Sainte-Beuve a consacré dans ses *Nouveaux lundis* (t. 1^{er}, p. 274-292) une notice intéressante à cette publication. « Dans l'édition de 1818, dit le célèbre critique, le texte n'a été l'objet que d'un « premier travail fort insuffisant. M. Monmerqué, « si au fait des sources, si porté à les indiquer, « n'avait pas en lui l'esprit de critique et l'exacte « méthode qui mène à terme et pousse à la perfection un travail de ce genre. En tête de « l'édition nouvelle est une notice de M. Mesnard, qui a profité de tous les travaux antérieurs et y a beaucoup ajouté; notice sage, « judicieuse, bien pensée et bien écrite. » Une autre édition plus portative, mais moins élaborée au point de vue du texte, a été entreprise, en 1861, à la librairie Techener; il en a paru huit volumes in-18; elle doit en comprendre onze. Elle est revue et annotée par M. de Sacy, membre de l'Académie française, et le nom de ce littérateur éminent, si épris de nos grands écrivains du 17^e siècle, la recommande aux gens de goût. Parmi les publications mises au jour depuis une vingtaine d'années, on distingue l'*Histoire de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, par M. J.-A. Aubenas, Paris, 1842, in-8°; la *Vie de madame de Sévigné*, par J.-A. Walsh, Paris, 1842, in-12; le livre de M. H. Babou, les *Amoureux de madame de Sévigné*, 1862, in-8°. Les *Mémoires* de M. le baron Walckenaer sur la *Vie et les écrits de madame de Sévigné*, Paris, 1842-1852, 5 vol. in-18, forment un travail où il y a beaucoup de recherches, bien des faits curieux, mais parfois peu de méthode. Un ouvrage anglais, publié à Londres en 1842, 2 vol. in-8°, *Madame de Sévigné and her contemporaries*, a été réimprimé à Philadelphie l'année suivante.

ST. S—N.

SÉVIGNÉ (CHARLES, marquis DE), fils de la précédente, né en 1647, servit d'abord, en qualité de volontaire, contre les Turcs, qui assiégeaient Candie et qui prirent cette place en 1669. Au retour de cette espèce de croisade, il acheta la charge de guidon, ensuite celle de sous-lieutenant des gendarmes du Dauphin. Il fit preuve d'intrépidité dans plusieurs actions périlleuses, entre autres au combat de Sénéf (1674), et à St-Denis, près de Mons (1678). Dans l'intervalle de ses campagnes, il partageait le temps entre sa mère, des gens de lettres célèbres, tels que Racine et Despréaux, des femmes séduisantes, telles que Ninon de Lenclos (1) et la comédienne Champmélé. L'ambition l'occupait fort peu. Quand il était las d'une vie dissipée, il allait se réfugier en Bretagne, dans la terre des Rochers,

(1) Voy., sur les prétendues *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, les articles DAMOURS et LENCLOS.

y déposer son repentir dans le sein de la meilleure confidente, et réfléchir auprès d'elle sur le vide et sur le danger de ses liaisons. Tantôt il écrivait sous sa dictée, lorsqu'elle était malade, tantôt il lui lisait avec un rare talent des pièces de théâtre, des histoires, jusqu'à des Pères de l'Eglise. A travers l'enjouement de ses moindres billets, on remarque un attachement invariable pour la comtesse de Grignan, sa sœur, qui de son côté s'intéressait sincèrement à lui. Son goût n'avait pu que gagner au commerce de nos plus grands écrivains; mais sa légèreté naturelle ne lui permettait pas de modifier tous ses jugements, qui sont en général très-sains. Sa mère voyait avec amertume qu'il se ruinait par des dépenses sans objet. « C'est, dit-elle, un abîme de je ne sais pas quoi; car il n'a aucune fantaisie; mais sa main est un creuset où l'argent se fond (1). » En 1684, il se maria, et se retira aux Rochers, après avoir renoncé aux égarements de sa jeunesse. Il finit même par se fixer à Paris, faubourg St-Jacques, pour vivre, avec sa femme, sous la direction des meilleurs guides ecclésiastiques. N'ayant point eu d'enfants, il fut le dernier de son nom, et mourut le 27 mars 1713. Boileau regardait le marquis de Sévigné comme ayant eu la plus grande part à la rédaction du dialogue sur les *Héros de roman*, publié d'abord d'une manière inexacte, sans l'aveu du satirique, et simplement d'après le récit qu'en faisait ce dernier dans plusieurs sociétés. Le marquis de Sévigné intenta contre Dacier, traducteur d'Horace, un procès littéraire sur l'interprétation forcée qu'il donnait au passage suivant de son original : *Difficile est proprie communia dicere*; son premier factum, ses deux contredits, les deux réponses de son adversaire, forment un volume in-16 de 122 pages, intitulé *Dissertation éritique sur l'art poétique d'Horace*, Paris, Barthélemi Girin, 1698 (par erreur, 1618). On y donne une idée générale des pièces de théâtre, et l'on examine si un poète doit préférer les caractères connus aux caractères inventés. Les auteurs ne sont point nommés en tête du livre; mais ils sont désignés, dans le cours de la discussion, par les lettres initiales D** et S**. Un demi-siècle après ce débat, le grammairien Dumarsais développa, dans une lettre, le vrai sens du poète latin, en démontrant qu'il n'avait été saisi ni par l'érudit de profession, ni par l'agréable littérateur (*Mercur de France*, 1746; *Œuvres de Dumarsais*, in-8°, 1797, t. 3, p. 282). St. S.—x.

SEVILLA ROMERO D'ESCALANTE (JEAN DE), peintre, naquit à Séville en 1627 et manifesta fort jeune encore ses dispositions pour la peinture. Il fut d'abord élève d'Alphonse Arguello, peintre médiocre de Grenade, puis de l'habile Pierre de Moya. Ce dernier lui donna du goût pour les ouvrages de Van Dyck, et Sevilla profita de l'é-

tude de cet excellent modèle. Il perdit son maître au moment où ses conseils lui auraient été nécessaires; néanmoins il trouva dans la vue des cartons et des tableaux de Rubens une nouvelle direction qui ne fut pas moins utile à son talent. Il parvint presque à s'identifier avec ce grand maître sous le rapport de la couleur, et sa manière le plaça à la tête de tous les peintres que Grenade possédait à cette époque. Il fut chargé de nombreux travaux, publics ou particuliers. Parmi ses ouvrages, les plus dignes d'attention sont ceux qu'il exécuta pour les carmes, les augustins chaussés, pour le couvent de St-Jérôme de Grenade, et surtout *la Cène*, qu'il peignit dans le réfectoire des jésuites. On voit aussi une grande partie de ses compositions dans plusieurs églises de Xérès de la Frontera, d'Alcala de Hénarès et dans quelques autres monastères. Sa manière est libre et hardie, sa couleur se rapproche de celle de Rubens. Doué d'une grande facilité d'exécution et d'une conception vive et prompte, c'était lui qu'on employait de préférence pour la décoration des autels et des rues, lors des processions de la Fête-Dieu et autres solennités; mais la sévérité ou plutôt la dureté de son caractère, secondée par la jalousie de sa femme, l'empêcha d'avoir chez lui une école qui eût propagé dans Grenade sa bonne manière de peindre qui s'éteignit avec lui. Il mourut dans cette ville le 23 août 1695. P.—s.

SEVILLE (ARMAND), littérateur, mort en 1847, avait débuté par quelques pièces de théâtre, composées en société avec plusieurs auteurs; il publia aussi un roman, des chansons et d'autres écrits. Il se fit maître de langues, et, en 1824, il était rédacteur en chef du journal le *Mentor*. On a de lui : 1° *le Quaterne*, vaudeville en un acte, en prose, Paris, 1801, in-8°; 2° (avec Debarges) *le Café du Ventriloque*, folie-vaudeville en un acte, en prose, 1804, in-8°; 3° (avec Debilly) *J'essaye*, monologue en prose, mêlé de vaudevilles, 1805, in-8°; 4° (avec le même) *Un quart d'heure dramatique*, folie-vaudeville en prose, 1805, in-8°; 5° *le Portefeuille galant*, recueil varié et amusant, 1805, in-16; 6° (avec Léopold et Darrodes de Lillebone) *le Dernier Bulletin, ou la Paix!* impromptu en un acte et en prose, mêlé de vaudevilles, 1806, in-8°; 7° (avec Varez) *Métusko, ou les Polonais*, mélodrame en trois actes et en prose, 1808, in-8°; 8° *Précis de l'histoire de France, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Napoléon 1^{er}*, 1813, in-12, 9° *le Chansonnier joyeux*, première année, 1813, in-18; 10° (avec Varez) *Laissez-moi faire, ou la Soubrette officieuse*, 1813, in-8°; 11° *l'Habit de cour, ou le Moraliste de nouvelle étoffe*, 1815, 3 vol. in-12; 12° (avec Benjamin Antié et Ponet) *la Liquidation*, vaudeville en un acte et en prose, 1826, in-8°; 13° (avec Ponet et Leroy de Bacre) *la Famille Gérard, ou les Prisonniers français*, tableau militaire en un acte, 1826, in-8°.

(1) Lettre du 27 mai 1680.

Armand Séville a donné une édition de la *Grammaire française de Lhomond*, revue et augmentée, Langres, 1812; Neufchâtel, 1813, 1824, in-12; nouvelle édition, à laquelle on a joint une idée de la grammaire générale, Paris, 1812, in-12. Z.

SEVIN (PIERRE), moine de l'ordre des Augustins, est auteur d'un de ces opuscules que les amateurs d'impressions gothiques ont rarement l'occasion de rencontrer et qu'ils payent fort cher. *La Légende des onze mille vierges avec plusieurs autres saints et saintes*, Paris, sans date, 28 feuillets; tel est le titre du livret en question. La légende dont il offre le naïf récit est une des plus célèbres du moyen âge. Elle se trouve dans la *Légende dorée* et dans les anciens hagiographes; elle est l'objet de plusieurs écrits imprimés dès les débuts de la typographie. Quant à son authenticité, elle ne saurait plus trouver aujourd'hui un seul défenseur. On attribue l'étrange erreur des légendaires à la manière fautive dont a été lue une inscription placée à Cologne et qui est devenue célèbre : VRSVLA. ET. XI. M.M.V.V. Au lieu de *undecim martyres virgines*, sens réel des six dernières lettres, on a conjecturé *undecim millia virgines*. Didron a inséré dans le journal *l'Univers* une notice sur la légende de sainte Ursule et de ses compagnes. Un auteur qui s'est amusé à traiter avec un sérieux bizarre de singulières questions, H. Kornmann, dans son livre *De virginitate*, discute (chap. 118) : *An omnes fuerint virgines in turba et societate Sæ Ursulæ*. B-N-T.

SEVIN (FRANÇOIS), philologue, naquit en 1682 à Villeneuve-le-Roi. Son père, médecin de la faculté de Montpellier, était un homme instruit et désintéressé. Après avoir reçu les premières leçons de grammaire d'un de ses oncles, curé de Toucy, le jeune Sevin continua ses études au collège de Sens, sous les jésuites, et à Paris au séminaire des *Trente-Trois*, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. Au nombre de ses condisciples, se trouvait Etienne Fourmont, devenu si célèbre par les services qu'il a rendus à la littérature chinoise (*voy. FOURMONT*). Le goût de l'étude les unit pour toujours, et ils passaient ensemble à travailler, tout le temps des récréations, et même une partie des nuits. Cette infraction aux règlements, leur attira de sévères réprimandes; mais elles ne produisirent pas l'effet qu'en attendaient les supérieurs. Sevin jugé le plus coupable, parce qu'il était le plus âgé, fut renvoyé du séminaire; et il se serait trouvé dans un grand embarras, si l'abbé Boileau, qui l'avait connu dans le temps qu'il exerçait les fonctions de grand-vicaire à Sens, ne lui eût alors fourni les moyens de satisfaire sa passion pour l'étude. C'était tout ce que Sevin désirait. Réuni bientôt après à son ami Fourmont, ils reprirent leurs travaux, et se lièrent avec les savants qui pouvaient favoriser leur ardeur de s'instruire. Ce fut d'après le conseil de Baudelot, que l'abbé Sevin fit imprimer en 1705, sa *Dissertation sur Ménès, premier roi d'Egypte*,

in-12. Il y soutient, contre l'opinion de Bochart et de Marsham, que Ménès (1) ne diffère point de Misraïm ou Mezraïm, fils de Cham, et que c'est ce prince qui a été le Mercure des Egyptiens. Ce sentiment trouva des contradicteurs, auxquels Sevin répondit par un nouvel *Opuscule* (Paris, 1710, in-12), dans lequel il traita par occasion différents points de la théologie égyptienne, jusqu'alors négligés par les savants. L'abbé Bignon, qui l'avait choisi pour secrétaire, le fit agréger en 1711, à l'Académie des inscriptions comme élève, et il arriva rapidement aux grades d'associé et de pensionnaire. En 1728, il reçut la commission d'aller avec Fourmont à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Ce voyage n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis, d'après des indications exagérées et entièrement fausses; mais il ne fut pas non plus inutile, puisque l'abbé Sevin en rapporta plus de six cents manuscrits grecs, d'une conservation qui ne laissait rien à désirer; et il continua d'en recevoir des correspondants qu'il s'était faits dans le Levant, un assez grand nombre qui font partie de la bibliothèque de Paris. L'abbaye de la Ferrade lui fut donnée en récompense de ses services; mais il ne put jamais se décider à s'éloigner de Paris pour en aller prendre possession, et il se contenta d'une pension de quinze cents livres sur un autre bénéfice. L'abbé Sevin fut pourvu, en 1737, de la place de garde des manuscrits de la bibliothèque du roi; et il s'occupa sur-le-champ d'en faire dresser le *Catalogue*. Il a rédigé, de concert avec Fourmont et Mélot (*voy. ce nom*), les deux premiers volumes, qui contiennent les manuscrits en langues orientales et les manuscrits grecs. Quoique d'un tempérament délicat, il était capable de soutenir un long travail, pourvu qu'il n'en fût pas détourné. Voulant éviter les importuns, il y consacrait de préférence toutes les après-dîners, depuis cinq heures jusqu'à minuit, et le matin, depuis sept heures jusqu'à midi. Dans un voyage qu'il fit à la campagne, il tomba malade assez sérieusement. La diète et le repos, ses remèdes ordinaires, n'ayant pas suffi pour le rétablir, il prit le parti de se faire ramener à Paris; mais les secours de l'art arrivèrent trop tard, et il mourut le 12 septembre 1741, à l'âge de 59 ans. Uniquement occupé de l'étude, les soins de la vie lui étaient si étrangers, qu'il fallut que l'abbé Sallier son collaborateur et son ami depuis plus de vingt ans, se chargeât de sa garde-robe. Ils s'étaient fait une donation mutuelle de tout ce qu'ils possédaient; mais les parents de l'abbé Sevin n'eurent qu'à se féliciter de cette espèce d'exhé-

(1) Très-probablement Ménès n'a rien de commun avec Misraïm et n'est point un personnage humain. Il se rapproche plutôt du Mercure égyptien Thoth, bien que distinct aussi de ce dernier. Ménès est analogue au Manou de l'Inde, au Minos de Crète, etc., comme lui types humains de l'intelligence divine organisant la société sur la terre, législateurs et bienfaiteurs des hommes, premiers rois, etc., tout cela dans un sens plus ou moins symbolique. G-N-T.

rédition (voy. SALLIER). On sait qu'ils préparaient une édition des *Lexiques grecs* de Phrynicus, de Th. Magister et de Moeris; elle n'a point été publiée. Leurs notes sur le *Trésor de la langue latine* de Robert Estienne, se trouvent dans l'édition de Londres (voy. R. ESTIENNE); et celles sur le *Lexique* d'Hésychius, dans l'édition qu'en a donnée Alberti (voy. HÉSYCHIUS). Le recueil de l'Académie des inscriptions, dont l'abbé Sevin fut un des membres les plus laborieux, contient de lui une foule de *Remarques philologiques*, et des corrections sur des passages d'Anacréon, d'Hésiode, de Pline et d'autres auteurs grecs et latins; — des *Recherches* sur l'histoire d'Assyrie, sur celle de la Lydie, de la Carie, sur les rois de Pergame, et sur ceux de Bithynie; des *Dissertations* sur la vie et les ouvrages de Juba, roi de Mauritanie; sur Hécatee de Milet, Nicolas de Damas, Evhémère, Callisthène, Tyrtée, Archiloque, Panætius, Thrasyllus, Philiste, Jérôme de Cardie, Athénodore, Charon de Lampsaque et Théophraste. Dans un recueil intitulé: *Lettres sur Constantinople*, de l'abbé Sevin au comte de Caylus, Paris, 1802, in-8°, on ne trouve que quatre lettres de cet auteur, dont une seule offre quelque intérêt; c'est celle qui contient des détails sur le théâtre des Turcs; elles sont suivies de l'extrait de son voyage dans le Levant, tiré du tome 7 des Mémoires de l'Académie des inscriptions. Sérieux, l'éditeur de ce volume, l'a grossi de lettres adressées au comte de Caylus par Lironcourt, Legrand, Castellane, Peyssonel père et fils, et Julien Leroy. Il y a réuni un mémoire sur les mœurs des Mainottes, extrait d'un rapport de deux envoyés de Bonaparte dans la Morée; de la relation du consulat d'Anquetil-Briancourt à Surate (1); d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, traduit de l'anglais de Paterson; d'un mémoire de C.-J. Beschi sur le calendrier de l'Inde, revu par Lalande. L'*Appendix* contient les observations de Caylus sur Constantinople; la lettre de Désalleurs sur les honneurs du sophia; le portrait de la comtesse de Caylus, par Rémond dit le Grec (2); et une lettre de l'abbé Conti, sur la mort de cette dame. L'*Eloge* de l'abbé Sevin, par de Boze, se trouve dans le tome 16 des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions. W—s.

SEWA-DJY, fondateur de l'empire Mahrates, dans l'Hindoustan, eut pour aïeul, suivant l'opinion la plus commune, le fils naturel d'un radjah d'Oudaïpour, chef des princes radjepouts, les premiers souverains peut-être de l'Hindoustan (si,

comme on le prétend, ils descendaient de Porus), et qui, chassés de Schitor par l'empereur mongol Akhbar, vers la fin du 16^e siècle, s'étaient établis à Oudaïpour. Sa mère était une femme obscure de la tribu de Bounsla. Il en prit le nom, et le transmit à ses descendants, les radjahs de Bélar et de Sattarah. Le radjah d'Oudaïpour, chassé par ses frères, qui lui reprochaient sa naissance, ou dont il voulait envahir l'héritage, entra au service du roi de Bedjapour ou Visapour et y obtint des emplois brillants, qu'il transmit à son fils Schadjy. Celui-ci, homme paisible, fut le père de l'inquiet et ambitieux Sewadji et d'Eko-dji, tige des derniers radjahs de Tanjaour. Sewadji naquit, en 1628, à Baçain, suivant Thévenot, ou dans un bourg du territoire de cette ville, suivant l'auteur portugais d'une vie de Sewadji, ce qui donna lieu au bruit que ce fameux chef mahrates était le fils naturel de dom Manoel de Meneses, seigneur de ce bourg. Mais cette opinion n'est pas plus admissible que celle qui le fait naître en Abyssinie, sur la fin du 16^e siècle, vendre comme esclave et pousser sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Son nom vient, dit-on, de celui d'une idole fameuse dans le pays, et du titre honorifique *dji*. Dédaignant la condition de sujet, il songea de bonne heure à se former un état indépendant; mais les commencements de sa carrière militaire et politique, et par conséquent ceux de la puissance des Mahrates, sont enveloppés de tant de ténèbres et de contradictions, qu'il est presque impossible de découvrir la vérité. Suivant les uns, Sewadji assassina un des généraux du roi de Bedjapour, dont il était le collègue. Suivant d'autres, il commandait l'armée du roi du Dekhan, lorsqu'il vainquit celle du roi de Bedjapour, après avoir poignardé le général de ce prince (1). Il paraît toutefois que sa conduite envers le roi de Bedjapour, soit comme ennemi, soit comme sujet rebelle, rendit Schadjy suspect à ce prince, qui l'exila ou le fit renfermer. Outré de la disgrâce de son père, Sewadji jura une haine éternelle au roi, et ne cessa de piller, de ravager et de démembrer ses Etats. L'importante forteresse de Pannela fut sa première conquête; il la dut à la ruse, moyen que Sewadji employa souvent avec succès, et qui ne contribua pas moins que son audace et son courage à établir et à augmenter sa puissance. L'or que lui procurait le pillage lui servait à corrompre les généraux qu'il n'était pas en état de combattre, et à récompenser libéralement ses soldats. Le roi de Bedjapour étant mort, vers 1662, il força la régente, sa veuve, à accepter la paix et consentit à se reconnaître vassal du jeune roi. Dans le temps qu'Aureng-Zeyb était vice-roi du Dekhan, il avait fait quelques concessions à Sewadji, qui pouvait lui être né-

(1) C'est le frère d'Anquetil l'historien et d'Anquetil du Perron.
(2) RÉMOND dit le Grec, à cause de sa profonde connaissance de cette langue, était le frère aîné de Rémond de St-Mard et de Rémond de Montmort. On tre le *Portrait de madame de Caylus*, imprimé déjà dans les *Œuvres diverses* de Gédéon, Paris, 1745, in-12, on connaît de lui un *Dialogue sur la volupté*; ce morceau dans le genre antique, inséré dans le *Recueil de divers écrits*, publié par St Hyacinthe en 1736, se retrouve, on ne sait pourquoi, parmi les pièces diverses d'Hamilton. On trouve quelques anecdotes sur cet écrivain, aussi modeste que spirituel, dans les *Mémoires*, de Trublet, pour servir à la vie de Fontenelle, édition de 1761, p. 206.

(1) Ce général se nommait Bahloul-Khan suivant les uns, et Abdel-Khan suivant d'autres, tels que Carré qui place cet événement après le second pillage de Surate.

cessaire dans la révolte qu'il méditait contre l'empereur Schah-Djéhan, son père. Parvenu au trône de l'Hindoustan, il voulut revenir sur cette donation. Le chef mahrate, qui, pour s'agrandir, avait profité des troubles de l'empire mongol et du royaume de Bedjapour, était maître alors de la plus grande partie de la contrée montueuse de la province de Baglana et du bas pays de Kounkan. Irrité de l'injustice d'Aureng-Zeyb, il se jeta sur la province de Goudzerat, qu'il ravagea, en 1664, s'empara du port et de la ville de Surate, et en emporta des richesses immenses. Schah-Hist-Khan, oncle de l'empereur, marcha contre lui avec une armée formidable. Sewa-djy, trop faible pour hasarder une bataille, usa de stratagème. Par ses ordres, une troupe de braves pénétra dans le camp mongol, pendant la nuit, et y répandit la confusion et le carnage sans pouvoir réussir néanmoins à immoler le général, qui perdit son fils dans ce désastre. Au point du jour, Sewa-djy n'eut que la peine de poursuivre les fuyards. Des autres généraux, envoyés contre lui par l'empereur, furent arrêtés durant sept mois, devant la forteresse de Panugar. Aureng-Zeyb, ne pouvant triompher de la valeur de Sewa-djy, séduisit son ambition et sut l'attirer à sa cour, en lui faisant espérer le titre de radjah et la vice-royauté du Dekhan. Le Mahrate sentit bientôt qu'il était prisonnier, et, sachant qu'on devait l'étrangler pour satisfaire l'épouse de Schah-Hist-Khan, qui demandait vengeance de la mort de son fils, il s'échappa secrètement. Il sortit de Dehly avec une troupe de fakhirs, dont il avait pris l'habit, et se retira dans le Bengale. Il y fut reconnu par un des émissaires de l'empereur et partit pour le Dekhan, où il fut bien accueilli par le vice-roi Tanachah; mais une nuit qu'il était mandé au palais, il refusa prudemment de s'y rendre et chargea le messager de cette réponse : « J'ai vu dans l'Hindoustan « trois imbéciles : Aureng-Zeyb, qui n'a pas su « me garder après avoir pris tant de peine pour « m'avoir en sa puissance; son espion, qui n'a « pas été assez adroit pour se saisir de moi, dans « le Bengale, et vous, qui ne m'avez pas fait « arrêter, lorsque j'ai été, de mon plein gré, « vous visiter pendant le jour. » Il quitta aussitôt Haïder-Abad et revint, dans un dénuement absolu, à Sattarah, dont il avait fait sa capitale (1). Il y ressembla ses troupes dispersées, prit le titre de radjah, et retourna bientôt, en 1669, piller Surate et porter dans le Goudzerat la désolation et la terreur; mais il respecta les comptoirs français, anglais et hollandais, fidèle au système qu'il s'était fait, d'accueillir favorable-

ment tous les Européens qui abordaient dans ses ports. La mort de l'émir Djessing, qui avait jusqu'alors contenu les Mahrates du côté du Dekhan, augmenta l'audace et le courage de Sewa-djy. Il envoya son fils Samba-djy piller et brûler Bagnagar, capitale du royaume de Golconde, tandis qu'il s'emparait lui-même des Etats du radjah de Ramnagar. Ses généraux firent ensuite une invasion dans le Carnate et soumièrent le Gingy et quelques petits royaumes de la côte de Malabar. Vers 1674, il aida son frère Eko-djy à s'établir dans le Tanjaour, conquit en personne plusieurs places du Dekhan, et, revenant dans le Visapour, il alla, pour la troisième fois, en 1678, mettre à contribution la ville de Surate, qui était sa ressource ordinaire. Schah-Alem, fils aîné de l'empereur, feignant de se révolter contre son père, s'avança vers Sattarah et tâcha d'attirer Sewa-djy, en implorant son secours; mais le rusé Mahrate devina ses intentions et trompa la vengeance d'Aureng-Zeyb, qui finit par lui abandonner une partie des revenus du Dekhan et la souveraineté de toute la partie montagneuse, depuis la rivière de Baglana jusqu'à Goa, dans une étendue d'environ deux cent cinquante lieues. Comme il continuait ses incursions passagères, l'empereur l'appela *le rat des montagnes*. Sewa-djy allait recommencer la guerre, lorsqu'il mourut d'un vomissement de sang, en avril ou juin 1680, à l'âge de 52 ans, après avoir fait reconnaître pour son successeur son fils Samba-djy, âgé de vingt ans, qui hérita de sa bravoure, mais non pas de sa prudence (*roy. SMOU-DJY*). Il existe une vie de ce personnage, écrite en portugais, par Cosme da Guarda, sous ce titre : *Vida e acçoens de famoso Sevagy da India oriental*, Lisbonne, 1730, in-8°, de 168 pages, non compris la dédicace, les approbations et permissions, et la table des matières. Cette histoire, divisée en vingt chapitres, nous semble mériter peu de confiance, parce que nous n'y avons aperçu aucune date, et qu'on y suppose que le père de Sewa-djy était gouverneur des royaumes de Maduré et de Tanjaour pour le roi de Visapour, qui, du moins à cette époque, ne possédait assurément point ces Etats. On trouve sur Sewa-djy, dans les voyages de Carré, des détails curieux, dont les auteurs de la grande histoire universelle ne paraissent pas avoir eu connaissance. Sewa-djy était petit et maigre, il avait le teint basané, les yeux vifs et spirituels. Il ne mangeait qu'une fois par jour et devait à son extrême sobriété une santé inaltérable. Carré, qui le compare à Gustave-Adolphe et à Jules-César, dit qu'il était fort instruit dans la géographie, la tactique militaire et l'art des fortifications.

A—T.

SEWARD (GUILLAUME), littérateur anglais, né à Londres en 1746, mort le 19 avril 1799, publia une suite d'articles, sous le titre de *Drossiana*, dans le journal intitulé *European magazine*,

(1) L'évasion de Sewa-djy et les motifs qui la provoquèrent sont racontés de plusieurs manières par différents auteurs et voyageurs, dont il est difficile de concilier les opinions sur la plupart des actions de ce célèbre Mahrate; pour le fait dont il s'agit ici, nous avons suivi la version d'un *Précis sur les Mahrates*, traduit du persan et imprimé à la suite des *Affaires de l'Inde*.

1789-1799. Il en fit ensuite un choix, imprimé en 1794, en 2 volumes, qui furent suivis de trois autres sous le titre d'*Anecdotes sur plusieurs personnes distinguées, principalement du siècle présent et des deux qui l'ont précédé*. Ce recueil fut favorablement accueilli et a été imprimé peu de temps avant la mort de l'auteur, qui en publia un autre dans le même genre, intitulé *Biographiana*, 2 volumes. Seward était un homme de beaucoup d'esprit; il se montra en outre constamment le protecteur du mérite sans fortune, et plus particulièrement dans la classe des artistes. L.

SEWARD (ANNA), femme auteur anglaise, s'est distinguée par un esprit cultivé et par son talent pour la poésie. Fille d'un ecclésiastique auteur de petits poèmes, et l'un des éditeurs du théâtre de Beaumont et Fletcher (1), elle naquit, en 1747, à Eyam en Derbyshire, et reçut une éducation soignée. Nourrie de bonne heure de la lecture des bons écrivains de son pays, à l'âge de dix ans elle avait déjà produit quelques pièces de vers et traduit quelques psaumes. C'est ainsi qu'elle formait son style à la meilleure école, lorsque, Seward ayant transféré sa résidence à Lichfield, dont il était chanoine, elle eut occasion de se lier avec le docteur Darwin (*voy.* ce nom), médecin et poète, qui était, dans cette ville, l'âme d'une coterie philosophique; et cette liaison, qui fortifia son penchant pour la littérature, eut une influence funeste, sinon sur ses sentiments, au moins sur son goût et sa manière d'écrire. Heureusement cette influence s'est peu fait sentir dans ses productions poétiques. Encouragée par Darwin et ses amis Th. Day, Edgeworth, etc., sa muse prit un plus grand essor. Une *Ode au soleil*, une *Élégie sur la mort du capitaine Cook*, une *Monodie sur le major André*, imprimée en 1781, in-4°, avec plusieurs lettres que ce malheureux officier lui avait écrites en 1769 (*voy.* ARNOLD), donnèrent une idée avantageuse du talent d'Anna. Un roman en vers, intitulé *Louisa*, qu'elle mit au jour en 1782, fut l'objet de quelque blâme sous le rapport de la morale, mais n'en eut pas moins plusieurs éditions en peu de temps. En 1799 parurent des *Sonnets* et des *Odes* dans le genre d'Horace, et, en 1804, la *Vie du docteur Darwin*, un volume in-12. Ce dernier ouvrage est écrit sans méthode et dans un style boursoufflé, mais on y lit des anecdotes précieuses pour l'histoire littéraire. C'est là qu'on apprend qu'une pièce de cinquante vers, qu'elle avait adressée à Darwin, et où elle lui proposait l'histoire naturelle des végétaux, comme un sujet propre à la haute poésie, inspira à ce médecin l'idée de son poème du *Jardin botanique*, dans lequel il mit pour début ces mêmes vers, sans

avertir le lecteur qu'ils n'étaient pas de lui. Anna Seward publia quelques autres productions, qui sont inférieures aux précédentes. Elle mourut, le 25 mars 1809, dans le palais épiscopal de Lichfield, qu'elle habitait depuis longtemps. Elle avait légué ses ouvrages littéraires à Walter Scott, pour les réunir et les publier, et sa correspondance au libraire Constable. Ses *Lettres*, écrites entre les années 1784 et 1807, parurent à Edimbourg, 1810, 6 vol. in-8°, avec les portraits de l'auteur et celui de son père, une vue de Lichfield, un *fac-simile*, etc. La première partie de cette correspondance contient des anecdotes sur Garrick, sur Washington, et principalement sur le docteur Johnson, contre lequel elle était fortement prévenue, ainsi que toute la société de Darwin, par l'effet de l'extrême différence de leurs sentiments sur la religion. Suivant l'opinion d'un juge compétent à cet égard, la lecture de ces lettres ne laisse qu'une impression peu favorable à celle qui les a écrites, et l'on peut les considérer comme les annales de la vanité et de la flatterie. Walter Scott a publié, en 1810, les *Œuvres poétiques d'Anna Seward*, avec des extraits de sa correspondance littéraire, précédés d'une préface biographique, 3 vol. in-8°. On a donné, en 1816, les *Beautés d'Anna Seward*, 1 vol. in-12, avec son portrait, d'après Romney. Cette dame joignait à l'instruction dont son esprit était orné, les qualités qui font briller dans le monde, et sa conversation était très-animée. L.

SEWEL (GUILLAUME), historien et lexicographe, naquit en 1654, à Amsterdam, d'une famille d'origine anglaise, qui faisait profession du quakerisme. Après avoir terminé ses humanités et sa philosophie avec succès, il étudia l'art de guérir, et se fit agréer au collège de chirurgie de sa ville natale; il partagea sa vie entre les devoirs de sa profession et la culture des lettres. Dans ses loisirs, il avait appris les principales langues de l'Europe, qu'il parlait avec une grande facilité. Sewel mourut dans sa patrie, vers 1720. Outre des traductions, en hollandais, de l'*Histoire des Juifs* par Josèphe, Amsterdam, 1704, in-fol., et des *Antiquités romaines* de Denis d'Halicarnasse, on lui doit une *Grammaire* et un *Dictionnaire anglais et hollandais*, 1691, in-4°, et une édition revue et corrigée de la *Grammaire flamande* de Lagrue, Amsterdam, 1718, in-8°; mais son principal ouvrage est l'*Histoire de l'origine, de la formation et des progrès de la société des quakers* (en hollandais), Amsterdam, 1717. Cette histoire, dont il existe une traduction anglaise, est estimée pour son exactitude et sa fidélité. W—s.

SEWRIN (CHARLES-AUGUSTIN), fécond littérateur français, naquit à Metz, le 9 octobre 1771. Il fit ses études au collège de cette ville et il vint ensuite à Paris, où il se flattait d'obtenir un emploi; mais les orages de la révolution le laissèrent sans ressource. Il demanda des secours à

(1) SEWARD (Thomas), né, en 1708, à Lichfield et mort en 1790, fut un théologien anglican très-ardent; il a publié un ouvrage intitulé *Traité de la conformité du papisme avec le paganisme*, et dans lequel son zèle contre les catholiques se déploie avec une extrême violence.

sa plume, et il travailla avec beaucoup d'activité pour les petits théâtres; ses pièces, promptement oubliées, se succédaient rapidement, et ses droits d'auteur arrivaient à un chiffre qui n'était pas à dédaigner. Il écrivit aussi quelques romans; mais il renonça bientôt, nous ne savons pas pourquoi, à ce genre de production. Peut-être fut-il dégoûté par la faiblesse des rémunérations que lui payaient les libraires. Il avait été nommé secrétaire général archiviste de l'hôtel des Invalides; mais, après 1830, il perdit cet emploi, et il était depuis longtemps complètement ignoré lorsqu'il mourut en 1853. Disons quelques mots de ses écrits. En 1793, il fit jouer une dizaine de pièces différentes, et jusqu'en 1834, époque où il prit le parti de se reposer, il ne cessa de produire vaudevilles, opéras-comiques, féeries, comédies, etc. Le catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleines énumère près de cent cinquante de ces compositions, et cette liste est loin d'être complète, puisque bien des pièces de Sewrin sont restées inédites, et il a pris part à un grand nombre d'œuvres qui ont paru sous le nom d'autres écrivains. Il travailla souvent seul; souvent aussi il eut des collaborateurs, Chazet surtout; Merle, Dumersan, Brazier, Moreau, Ourry mirent également leur esprit en commun avec le sien. On a prétendu que, lorsqu'une des pièces de Sewrin recevait un mauvais accueil auprès d'un parterre qui n'était pas dans un de ses jours d'indulgence, l'auteur, ne se décourageant pas le moins du monde, retravaillait l'ouvrage malheureux et le redonnait inévitablement, sous une autre forme, sous un autre titre et à un autre théâtre, jusqu'à ce qu'il eût enfin été accepté par le public. — Les romans de cet écrivain, tracés très-rapidement et avec le sans-façon qui était d'usage à l'époque du Directoire, attestent une extrême facilité et de l'imagination dans le genre de celle de Pigault-Lebrun; mais l'incorrection du style et l'absence de toute qualité sérieuse les ont fait tomber dans le néant. Sewrin débuta sous ce rapport par une parodie des sombres récits que madame Radcliffe avait mis à la mode : *Brick Bolding, ou Qu'est-ce que la vie?* roman anglo-franco-italien, 1799, 3 vol. in-12, eut assez de succès pour que *Papa Brick, ou Qu'est-ce que la mort?* an 9, 2 vol.; la *Famille des menteurs*, au 10, in-12, et plusieurs autres écrits de cette espèce fussent signés : *L'auteur de Brick Bolding*. Indiquons aussi : *Hilaire et Berthille, ou la Machine infernale de la rue St-Nicaïse*, an 10; — *Histoire d'un chien, écrite par lui-même*, an 10; — *Histoire d'une chatte, griffonnée par elle-même*, an 10; — les *Récollets de Munich*, an 10; — les *Trois Faublas de ce temps-là*, an 11, 4 vol.

Z.

SEXTIUS SEXTINUS LATERANUS (Lucius), d'une famille plébéienne, fut, avec Licinius Stolon (voy. LICINIUS), l'auteur d'un changement bien important dans la constitution romaine. Elus tous deux

tribuns du peuple, l'an de Rome 378, ils résolurent de rendre le consulat accessible à tous ceux de leur ordre. On peut voir dans l'article déjà cité avec quelle obstination Sextius et Stolon se maintinrent dans le tribunat pour atteindre ce but. Il réussit enfin, et fut le premier consul plébéien, l'an de Rome 388. Son élection ne mit pas un terme aux dissensions; les patriciens refusaient de la ratifier. Déjà le sang était près de couler dans Rome, lorsque le dictateur Camille y entra après la prise de Velitres. Les mesures de conciliation qu'il proposa calmèrent l'animosité des deux ordres. Les patriciens souscrivirent à l'élection de Sextius, à condition que le peuple consentirait à la création de deux préteurs patriciens. Sextius, pendant tout son consulat, fut condamné à l'inaction par la politique jalouse du sénat, qui trainait en longueur toutes les affaires publiques, afin d'ôter à ce consul plébéien toute occasion d'exercer son autorité. — SEXTIUS CALVINUS (Caius), consul, l'an de Rome 630, fut destiné à remplacer dans la Gaule transalpine Fulvius, qui avait obtenu quelques succès peu décisifs sur les Saliens, peuples de la Provence. Arrivé dans la Gaule, à la fin de son année consulaire, il attaqua les Saliens, qui avaient alors pour roi Tiutmalus. Après les avoir poursuivis à travers un pays hérissé de forêts et de rochers, Sextius les força au combat dans le lieu le plus agréable de la contrée, d'où sortait un grand nombre de fontaines d'eau chaude, mêlées à d'autres sources d'eau froide. Les Gaulois, effrayés de l'attaque impétueuse des légions, prirent la fuite. Après cette victoire, Sextius mit le siège devant la capitale du pays, la prit malgré la multitude de ses défenseurs, et vendit les habitants à l'encan. Un certain Crato, que l'on exposait enchaîné comme les autres, remontra qu'il avait toujours été l'ami des Romains, et que son attachement à leurs intérêts lui avait souvent attiré des mauvais traitements de la part de ses compatriotes. Sextius s'étant assuré de la vérité de ce fait, mit en liberté Crato avec toute sa famille, et lui accorda même la délivrance de 900 prisonniers à son choix, « voulant par cet acte de générosité, dit l'historien Diodore, « donner un exemple de la grandeur de la république romaine dans ses récompenses comme « dans ses vengeances ». Après avoir établi la domination romaine jusque bien avant dans la Ligurie cisalpine, il songea que rien ne contribuerait mieux à l'y maintenir que la fondation d'une colonie sur le lieu même de sa première victoire. Il y employa ses légionnaires; et la nouvelle ville reçut le nom d'*Aquæ Sextiæ* : c'est aujourd'hui Aix en Provence. Fatigué par les travaux de la guerre, accablé de goutte, Sextius devait mieux que personne apprécier les avantages de ce lieu fécond en eaux thermales. Il ne borna pas là ses travaux, et chassa les barbares de toute la côte, depuis Marseille jusqu'aux con-

fin de l'Italie. Cicéron parle de Sextius avec éloge dans son dialogue *Sur les orateurs* : « Il joignait, dit-il, la finesse des pensées à l'élégance du style ; mais les douleurs de la goutte qui le tourmentait ne lui permirent pas d'exercer le talent qu'il avait reçu de la nature pour parler en public. » — SEXTIUS (Publius), fils du tribun du peuple Lucius Sextius, épousa d'abord la fille du sénateur C. Albinus, puis en secondes noces Cornélia, dont le père, Caius-Cornélius Scipion, fut exilé à Marseille par le dictateur Sylla. Sextius suivit son beau-père dans son exil, et lui prodigua des consolations jusqu'à sa mort. De retour à Rome, il fut questeur du consul C. Antonius, collègue de Cicéron, l'an de Rome 691. Antonius favorisait la conjuration de Catilina, sinon par sa connivence, du moins par ses irrésolutions. Sextius, sans manquer aux égards qu'il devait à son chef, se montra citoyen fidèle. Il l'empêcha de s'abandonner aux factieux, et fit passer à Cicéron plus d'un avis utile. Lors des premiers mouvements des conjurés, il se jeta avec des troupes dans Capoue, dont ils voulaient s'emparer. Il alla ensuite rejoindre Antonius, qui, feignant une maladie, laissa ses troupes aux ordres de Petreius son lieutenant ; celui-ci, habilement secondé par Sextius, attaqua l'armée de Catilina, et termina en une seule journée une guerre qui menaçait d'embraser toute l'Italie. Il suivit ensuite comme questeur Antonius en Macédoine. Impliqué dans l'accusation de concussion et de rapine intentée à son chef, il fut défendu par Cicéron, qui les sauva tous deux. Sextius se montra reconnaissant : il se rendit, l'an 696 de Rome, auprès de César, qui commandait dans les Gaules, pour l'intéresser au sort de Cicéron, alors exilé. L'inutilité de cette démarche ne rebuta point Sextius ; il s'unit à trois tribuns du peuple ses collègues, afin d'obtenir le rappel de son ami. De là de sanglantes séditions à la suite desquelles Sextius, assailli et renversé par les satellites de Clodius, reçut vingt blessures et fut laissé pour mort. Contre de telles violences, il n'y avait plus à opposer que la force. Sextius, pour sa sûreté, fut obligé de se donner une garde. Ses courageux efforts triomphèrent enfin ; et Cicéron fut rappelé, après seize mois d'exil. Dans ce temps d'anarchie, Clodius et ses complices osèrent poursuivre par-devant les tribunaux ceux qui avaient échappé à leurs fureurs pendant son tribunat. Tullius Albinovanus se chargea d'accuser Sextius de violence contre l'Etat. Cicéron se hâta d'offrir ses services à Sextius, malgré le refroidissement de leur amitié, causé, à ce qu'il paraît, par l'humeur morose et difficile de ce dernier. Mais en voyant son bienfaiteur menacé, l'orateur romain oublia tous ses torts. Déjà Sextius avait confié sa cause à Hortensius ; Cicéron demanda comme une grâce qu'il lui fût permis de le défendre aussi. Le premier démontra par les faits que Sextius n'était pas coupable ; le se-

cond, qui ne pouvait rien ajouter à la discussion des moyens, s'attacha surtout, dans son plaidoyer, qui nous a été conservé, à exciter l'intérêt des juges pour les accusés. Sextius, en faveur duquel vinrent témoigner neuf consulaires, entre autres le grand Pompée, fut absous d'une voix unanime, l'an de Rome 697. Il fut nommé préteur l'an 700. Accusé de brigue à cette époque par Titus Junius, il fut une troisième fois défendu par Cicéron, mais moins heureusement, car il fut exilé ; et ce grand orateur lui adressa une lettre de consolation, où il qualifie plusieurs fois d'injuste la condamnation dont Sextius avait été victime.

D—R—R.

SEXTIUS (QUINTIUS), philosophe romain, contemporain de César et d'Auguste, appartenait à une famille patricienne et se trouvait appelé aux honneurs ; mais il préféra une vie indépendante consacrée à l'étude. Il refusa la dignité de sénateur, que César lui offrait, et après avoir séjourné à Athènes, il essaya de réunir ensemble la doctrine de Zénon et celle de Pythagore. Dépouillant l'austérité stoïcienne de ses exagérations, il recommandait l'abstinence tout aussi vivement que Pythagore ; ses préceptes de morale étaient d'une pureté parfaite. Il ne reste presque rien des écrits que Sextius avait composés en langue grecque, et dont Sénèque fait mention comme conservant le caractère romain (*Gracis verbis, romanis moribus*). Il existe sous le nom de ce philosophe des *Sentences* indiquées dans d'anciens manuscrits, comme traduites du grec par Ruffin et adressées au pape Sixte ; mais c'est une de ces suppositions dont il se trouve de nombreux exemples. Tout indique à chaque ligne l'œuvre d'un chrétien dans ces *Sententiae*, que Gale a insérées dans ses *Opuscula mythologica et moralia* (Amsterdam, 1688). Sextius donna son nom à une secte qui n'eut d'ailleurs qu'une courte existence et qui fit peu de prosélytes. On trouve à l'égard de ce philosophe une courte dissertation de Burigny dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. 31.

Z.

SEXTUS EMPIRICUS, médecin et philosophe grec, ainsi surnommé parce qu'il avait adopté l'empirisme en médecine, paraît avoir fleuri vers le commencement du 3^e siècle. En effet, Diogène Laërce (liv. 9, sect. 116) le cite comme un des disciples d'Hérodote de Tarse ; et Galien, dans un traité qu'il écrivit à trente-sept ans, sous Marc-Aurèle (*De hypotyposi empirica*), met au nombre des derniers médecins empiriques Ménodote de Nicomédie, qui eut Hérodote de Tarse pour élève. Sextus, disciple de celui-ci, pourrait alors avoir vécu trente ou quarante ans après l'époque de cet ouvrage, vers le temps où régna Septime Sévère et où mourut Galien. On est dans la même incertitude sur le lieu de sa naissance, quoique plusieurs, d'après Suidas, l'aient cru originaire d'Afrique ; sur le pays où il exerça et enseigna son art, quoique un passage de ses

écrits (*Hypotyp.*, 3, 16) fasse entendre que ce fut dans le même lieu que son maître ; enfin sur les événements et les détails de sa vie. On l'a confondu quelquefois avec le philosophe Sextus de Chéronée, fils de la sœur de Plutarque, et qui est probablement celui dont Marc-Aurèle, dans ses *Pensées*, parle avec tant de reconnaissance et d'estime. Cette erreur, soutenue par Huet (*De la faiblesse de l'esprit humain*, p. 155 et suivantes) et combattue longuement par Brucker, est peut-être excusable ; car les savants n'ont pas encore éclairci d'une manière satisfaisante toute cette époque des annales philosophiques. Ce qui est vraiment incroyable, c'est que Marsilio Cagnati, célèbre médecin de Vérone, dans ses *Varie observationes*, p. 3, t. 18, se soit demandé si Sextus n'était pas cet auteur chrétien qui, suivant Eusèbe (*Hist. eccles.*, 5, 27), avait écrit sur la résurrection. Cette idée prouve mieux que tout le reste combien on sait peu de choses sur ce philosophe. Ainsi, par un singulier hasard, le plus habile avocat de l'ancien scepticisme n'a laissé après lui, sur son histoire comme dans ses ouvrages, que des doutes et des incertitudes. Le doute s'est étendu jusque sur le choix de Sextus entre les différentes sectes médicales. Malgré son surnom d'*empirique*, il a été regardé comme *méthodiste* par Daniel le Clerc (*Hist. med.*, t. 2, p. 2, 8), d'après quelques passages de ses écrits ; mais l'ensemble et le but de ces écrits mêmes portent naturellement à croire le contraire ; et Diogène nous apprend d'ailleurs (*loc. cit.*) que Saturninus Cythénas, le seul disciple de Sextus que les anciens aient nommé, s'attacha aussi à la secte empirique, ἐμπειρικός καὶ αὐτός. Sextus est plus connu comme philosophe que comme médecin, si l'on peut appeler philosophe l'homme qui fait profession de ne rien croire sur aucun point des connaissances humaines, et qui souvent paraît douter de son doute même. Dans la disette où nous sommes de renseignements sur sa vie, c'est par ses ouvrages seuls que nous pouvons le juger. Il ne reste aucun de ses écrits sur l'art de guérir ; on a perdu ses *Mémoires de médecine* et ses *Mémoires empiriques*, cités par lui, et qui sont peut-être le même ouvrage. On croit, sans beaucoup de preuves, qu'il avait fait aussi des *Mémoires sceptiques*, un *Traité sur l'âme* et des *Questions pyrrhoniennes*, qui n'existent plus. Mais nous avons encore trois ouvrages grecs, où il développe avec une rare subtilité les paradoxes du scepticisme : 1° *Hypotyposes pyrrhoniennes*, ou *Exposition abrégée du pyrrhonisme*, en trois livres. Dans le premier, il donne une analyse complète de cette philosophie qui renverse tout et n'élève aucun système sur les ruines qu'elle a faites. Après avoir distingué trois classes de philosophes : les *dogmatiques*, comme Aristote, Epicure, Zénon, qui croient avoir trouvé la vérité ; les *académiciens*, comme Arcésilas et Carnéade, qui croient qu'on ne peut la saisir avec certitude,

et les *sceptiques*, qui la cherchent encore, il se déclare pour les derniers, et se fait l'historien de leurs opinions, tout en protestant, pour y rester fidèle, qu'il ne les donne comme l'expression d'aucune vérité. Il expose ensuite la nature et la fin du scepticisme, les termes dont il se sert, l'époque ou les motifs de suspendre son jugement, l'aphasie ou le refus de prononcer, etc. ; enfin les nuances qui le distinguent de plusieurs autres écoles. Les deux livres suivants sont entièrement dirigés contre les dogmatiques, et opposent à chaque raisonnement, à chaque croyance, une longue suite d'objections. Rien n'est épargné, ni la logique, ni la morale, ni les sentiments religieux les plus naturels et les plus simples. Quoi qu'en dise l'auteur, cette doctrine est beaucoup moins sage que le probabilisme de la nouvelle académie. Carnéade nous laisse la vraisemblance ; Pyrrhon ne nous laisse que le désespoir. 2° *Contre les mathématiciens* (c'est-à-dire contre tous les partisans de quelque science que ce soit), en six livres. Le premier réfute les grammairiens et tous leurs principes ; le second, les rhéteurs ; le troisième, les géomètres ; le quatrième, les arithméticiens ; le cinquième, les astrologues ; le sixième, les musiciens. 3° Cinq autres livres, joints ordinairement à l'ouvrage précédent (formé alors de onze livres), mais qu'il vaut mieux en détacher, sont comme des appendices du second et du troisième livre des *Hypotyposes*, et attaquent successivement, le premier et le second, la logique ; le troisième et le quatrième, la physique ; les deux derniers, la morale. On voit que la réunion de ces divers traités est comme une encyclopédie du scepticisme ; et c'est en effet dans cette source féconde que sont venus puiser tous les pyrrhoniens des temps modernes : Montaigne, la Mothe le Vayer, Huet, Bayle, etc. La plupart, il est vrai, ont eu l'attention de ramener à de plus justes bornes l'exagération de cet esprit destructeur, armé de toutes les ressources de la science contre la science même, et de la raison contre la raison ; mais il en est peu qui aient surpassé l'historien du pyrrhonisme en clarté, en précision, en sagacité. Ses ouvrages sont de précieux dépôts de faits et d'opinions ; car il lui arrive rarement de les altérer pour les combattre ; et les monuments authentiques de la philosophie ancienne sont réduits à un si petit nombre qu'on doit s'applaudir de retrouver dans Sextus, outre l'analyse exacte d'une secte peu connue, plusieurs dogmes de Zénon, de Chrysippe, d'Epicure, que l'on ne connaîtrait pas sans lui. Quant au but qu'il se propose, il faut convenir que ses longues et singulières leçons de doute absolu ne paraissent le plus souvent qu'un jeu d'esprit, comme l'était, à vrai dire, la philosophie de Pyrrhon. Les ouvrages de Sextus Empiricus ont été rarement imprimés. Henri Estienne donna la traduction latine des *Hypotyposes*, en 1562, in-8° ; et Gentien Hervet

celle des onze autres livres, en 1569, Anvers ; Paris, 1601, in-fol. Le texte grec ne parut qu'en 1621, Paris et Genève, in-fol., avec la traduction latine d'Henri Estienne et d'Hervet. Il n'y a dans cette édition que dix livres contre les mathématiciens ; mais le septième et le huitième sont réunis. La seconde et dernière édition du texte a été donnée par le célèbre J.-A. Fabricius, Leipzig, 1718, in-fol., avec la même version, revue par l'éditeur. On peut consulter sur ce travail de Fabricius le *Journal des Savants*, 1719, p. 669 ; la *Bibliothèque ancienne et moderne*, t. 14, p. 1 ; *Acta eruditorum*, 1718, p. 337. Les *Hypotyposes* ont été traduites en français sous ce titre : les *Hipotiposes* (sic), ou *Institutions pirroniennes* (sic) de Sextus Empiricus, en trois livres, traduites du grec, avec des notes qui expliquent le texte en plusieurs endroits, 1725, in-12, sans indication de lieu (Amsterdam). L'auteur anonyme, le sieur Huart, maître de mathématiques, était, à ce qu'il semble, un homme assez instruit ; mais s'il est vrai de dire que les anciens éditeurs, même Fabricius, ne satisfont pas toujours la critique, le traducteur français laisse encore plus à désirer. Il est étonnant que des ouvrages si dignes de curiosité n'aient pas attiré l'attention d'un plus grand nombre de savants, et que l'édition, par exemple, commencée à Halle en 1796, petit in-4°, par J.-G. Mund, et accompagnée d'un commentaire, se soit arrêtée après la première partie du premier volume. Sextus ne méritait pas cet oubli (1).

L. C.

SEXTUS DE CHÉRONÉE, philosophe grec dont la vie est demeurée inconnue, vivait, suivant l'opinion commune, vers la fin du 2^e siècle de notre ère ; quelques savants l'ont cru un peu plus ancien. Quoi qu'il en soit, il nous est parvenu de lui cinq traités de morale écrits en dialecte dorien. Henri Estienne les publia pour la première fois à la suite de son édition de Diogène Laërce (1570, in-8°), en y joignant une version latine. Ils ont reparu dans les deux éditions des *Opuscula mythologica*, recueillis par Th. Gale (1670 et 1688). Fabricius les a compris dans le douzième volume de sa *Bibliothèque grecque*, et plus récemment un philologue distingué, Orelli, de Zurich, leur a donné place dans sa collection des petits moralistes (*Opusc. vet. Græcor. sentent.*). Ils ne contiennent rien de fort remarquable, et toutefois ils mériteraient d'être un peu plus connus qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. B-X-T.

(1) Les ouvrages de Sextus ont été l'objet d'une appréciation étendue de M. Emile Saisset, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 613-632. Ces traités, dans lesquels sont venus se fondre cinq siècles de controverse, ont une grande importance, mais l'auteur n'en a presque aucune, parce qu'il n'est qu'un compilateur, recueillant ce qu'ont dit ses devanciers et n'y ajoutant absolument rien. « Il y aurait d'ailleurs de l'injustice à lui refuser les qualités estimables d'un compilateur studieux. » Sa mémoire est exercée et sûre. Aucun soin ne lui coûte pour « débrouiller et classer les matières. Il distingue, divise, résume. » De peur que le fil de sa laborieuse exposition ne vienne à lui « échapper, il prend la peine de le montrer sans cesse, sauf les « cas rares, il est vrai, où lui-même l'a perdu. »

SEYBOLD (DAVID-CHRISTOPHE), philologue allemand, naquit le 26 mai 1747, à Brackenheim, dans le Wurtemberg. Son père, greffier du bailliage, lui fit donner la première instruction dans l'école de cette ville et ensuite dans une petite pension de Marbach, où il apprit le grec et le latin. Dès l'âge de douze ans, il donna lui-même des leçons et déploya bientôt un talent extraordinaire. Après avoir pris le degré de maître ès arts, pour entrer dans l'état ecclésiastique, selon l'intention de ses parents, il fut nommé, en 1771, professeur de belles-lettres à Iéna et prit pour sujet de son discours d'inauguration l'*Eloquence d'Homère*. L'année suivante, on lui offrit la place de recteur du gymnase de la république de Spire. Comme il se sentait plus propre à l'instruction de la jeunesse, qui se fait par manière de conversation, qu'à l'enseignement académique, qui a lieu par des leçons suivies, il accepta et se rendit véritablement utile pendant les quinze mois qu'il vécut à Spire, tant par ses leçons que par la nouvelle organisation qu'il donna au gymnase. Cependant quelques désagréments qu'il éprouva, parce qu'il ne voulut pas se soumettre à des usages qu'il trouva établis dans cette ville impériale, le décidèrent à échanger, en 1776, son rectorat contre celui de Grünstadt, où les comtes de Linange tenaient une espèce de cour. Seybold y fut accueilli, et il assista à des réunions dans lesquelles il ne vit rien qui fût contraire à ses devoirs de professeur laïque. Cependant il en éprouva des désagréments et passa à Bouxviller, où il fut chargé de relever un ancien gymnase. On ne le nomma point recteur pour ne pas blesser un vieillard, homme de mérite, qui possédait cet emploi ; mais le consistoire exécuta toutes les réformes qu'il indiqua, et ce fut lui qui dirigea réellement cet établissement jusqu'à la révolution et qui lui donna une grande célébrité. Les parties de l'instruction qu'il se réserva étaient les langues anciennes et l'histoire du 18^e siècle : pour l'enseignement des premières, il introduisit une méthode dont l'utilité a été prouvée par le succès. Le célèbre helléniste Bast, mort à Paris, fut un de ses élèves (1). La révolution française ayant détruit cette excellente école, Seybold se trouva pendant quelques années dans une situation très-pénible ; il obtint enfin un passe-port comme étranger pour sortir de France, et il fut nommé professeur de littérature ancienne à Tubingue, où il mourut le 16 février 1804, laissant plusieurs enfants. On lui doit des livres fort utiles, mais sans éclat. Le besoin qui le força, dès l'âge de vingt-cinq ans, d'écrire pour vivre le conduisit à traiter toutes sortes de sujets et l'empêcha d'acquérir une érudition profonde ou d'attacher son nom à un ouvrage durable. Celui qui res-

(1) S'il était permis à l'auteur de cette notice de se nommer à côté de tels hommes, il dirait qu'il dut aussi beaucoup alors aux leçons de Seybold.

tera le plus longtemps est sa *Mythologie* (en allemand), dont la première édition parut en 1779. Seybold a le mérite d'avoir, le premier peut-être, bien séparé les fables religieuses des Grecs, de celles des Romains, qu'on avait longtemps confondues. Sa *Chrestomathia poetica græco-latina* (1775, in-8°) fut faite sur un plan nouveau ; elle renferme les morceaux de divers poètes qui ont traité le même sujet (par exemple une tempête, une description de la renommée, du printemps, etc.), en commençant par le morceau le plus simple et finissant par le plus poétique. Seybold rédigea de la même manière une *Anthologie historique grecque-latine* et une *Anthologie poétique latine*. Il a écrit quelques romans moraux, des ouvrages historiques, des traductions du grec, une édition de dialogues choisis de Lucien et un grand nombre d'articles dans des journaux littéraires. Sa biographie, composée par lui-même, se trouve dans un programme écrit en 1796, à Tubingue, et dans le volume 4 de l'ouvrage de Strieder intitulé *Grundlage zu einer Hessischen Gelehrten und Schriftsteller Geschichte*. S—L.

SEYBOLD (FRÉDÉRIC), fils du précédent, romancier et journaliste allemand, né le 5 mai 1784, à Bouxviller, dans le département français du Bas-Rhin, mort à Stuttgart le 23 juillet 1843. Son père, principal du collège de Bouxviller, ayant été arrêté, en 1793, avec sa femme, par ordre de Robespierre, les enfants furent envoyés auprès de leur grand-mère, à Brackenheim dans le Wurtemberg. Le père fut, en 1793, nommé professeur de philologie à l'université de Tubingue. Le jeune Frédéric avait à peine commencé ses études théologiques aux écoles secondaires de Denkendorf et Maulbronn, lorsque, en 1801, il lui prit fantaisie de s'enrôler dans l'armée de Napoléon I^{er}, qui devait faire la fameuse descente en Angleterre. La nouvelle destination donnée à son corps l'amena, en 1803, en Allemagne. Il entra alors dans l'armée wurtembergeoise, où il fit, comme officier de tirailleurs, une expédition dans le Vorarlberg. En 1812, il était lieutenant des gendarmes ; puis, dans les campagnes de France, il fut, à cause de sa connaissance de la langue française, adjoint à l'état-major. Congédié, en 1815, avec le grade de capitaine, il se mit à étudier le droit à Tubingue. Dès 1817, il créa divers journaux libéraux à Stuttgart, intitulés *Nouvelle Gazette de Stuttgart* ; *Cahiers de Stuttgart* ; *Annales allemandes*, qui furent successivement supprimés par le gouvernement. En 1819, il fut nommé à la chambre des députés par les électeurs de Brackenheim. L'année suivante, il créa la fameuse *Gazette du Neckar*, qui, pendant dix ans, a été l'organe le plus considérable du libéralisme allemand. Sa polémique était si virulente que, non-seulement les gouvernements de Hanovre, Hesse-Cassel et Prusse s'en émurent, mais aussi celui

des Bourbons. Cet organe prit, pour éviter la suppression totale, en 1829, le nom de *Gazette du Neckar et du Danube*. La révolution de juillet décida Seybold à faire un voyage à Paris ; il en revint très-désappointé à Stuttgart, en 1831. Il exhala alors sa mauvaise humeur dans un certain nombre de romans et nouvelles, où il fustigea tant les meneurs du mouvement de Paris en 1830, avec leurs arrière-pensées, que les libéraux allemands de cette époque avec leur maladresse. En 1836, enfin, il se mit à la tête de l'*Observateur*, qu'il rédigea jusqu'à sa mort. Ce journal, le seul organe du libéralisme wurtembergeois qui pût se maintenir à travers toutes les crises, existe encore aujourd'hui ; il s'occupe tant des abus de pouvoir bureaucratiques de l'intérieur que des questions pendantes à l'extérieur. C'est à Seybold que le libéralisme wurtembergeois doit sa tenue ferme et modérée à la fois, qui a toujours su éviter les échecs. Cet auteur a aussi publié les ouvrages suivants : 1° *Sur l'armement national*, Stuttgart, 1827, in-8° ; 2° *L'Europe et la Turquie*, ibid., 1827 ; 3° *le Camisard*, roman historique, ibid., 1828 ; 4° *les Temps modernes, par un vieux constitutionnel*, ibid., 1838 ; 5° *le Patriote*, roman comique-politique, Munich, 1838. C'est un ouvrage qui seul suffirait à perpétuer le nom de Seybold : c'est là qu'il flagelle le mouvement politique de 1830. 6° *Souvenirs de Paris*, Stuttgart, 1831. Ces lettres, qui se placent dignement à côté des *Lettres* de Boerne, valurent à leur auteur sept mois de prison. 7° *Recueil de nouvelles*, ibid., 1833 et suivantes. Une d'entre elles est intitulée *le Révolutionnaire et la Vendée* ; Seybold y trouve l'occasion de louer la modération du général Kléber, qui avait sauvé son père de l'échafaud et montré beaucoup de douceur dans les guerres de la Vendée. 8° *Fragments des écrits d'un prisonnier*, ibid., 1834. R—L—N.

SEYDELMANN (JACQUES-CRESCENT), inventeur de la peinture à la seiche, né le 25 juillet 1750 à Dresde, où il mourut le 27 mars 1829. En 1771, il alla à Rome aux frais de l'électeur de Saxe, et s'y perfectionna sous Mengs, se restreignant à l'imitation et à la copie des chefs-d'œuvre des maîtres italiens. La nécessité de travailler vite lui suggéra l'idée d'employer la seiche mélangée avec du bistre, en 1778. Cette matière durable a été depuis d'un emploi général. En 1781, Seydelmann retourna à Dresde comme professeur à l'académie des beaux-arts. Il exécuta jusqu'à sa mort une foule de copies à la seiche pour le margrave de Bayreuth et pour divers nobles anglais. Il fit ensuite, pour l'empereur de Russie, dès 1805, la copie des meilleures toiles de la galerie de Dresde. Il retourna encore dix fois en Italie et alla aussi en Russie pour parfaire ses tableaux. — Il laissa une veuve, Apollonie SEYDELMANN, peintre de miniature distinguée, et qui mourut à Dresde le 27 juin 1840.

Née à Trieste le 10 juin 1768, elle était la fille d'un commerçant français, de Forgues, et d'une dame romaine. Instruite dans la peinture, depuis 1790, par la sœur de Meugs, madame Thérèse Maron, à Rome, Apollonie, de retour à Dresde, devint membre de l'académie pour la peinture en miniature. Ce que son mari a fait à la seiche pour les grands maîtres italiens, Apollonie l'a fait en miniature. Sa *Madone* de Raphaël, surtout, est très-bien réussie.

R—L—N.

SEYDELMANN (CHARLES), un des acteurs les plus distingués de l'Allemagne, naquit le 24 avril 1795, à Glatz, en Silésie. A dix-huit ans, partageant l'élan qui animait toute la jeunesse allemande, il s'enrôla et fit les campagnes de 1813 et 1814. Quand la paix fut rendue à l'Europe, il embrassa la carrière du théâtre, et il joua successivement à Breslau, à Graetz et à Olmutz; mais ses débuts restèrent sans éclat. Ce ne fut qu'à Prague qu'on lui rendit justice, en 1824; sa réputation grandit rapidement. Après avoir donné des représentations à Cassel et à Darmstadt, il vint, en 1829, à Stuttgart et, en 1831, à Vienne, où il conquit toutes les sympathies du public. Il ne fut pas moins heureux à Berlin, en 1837, et après avoir continué quelque temps de parcourir l'Allemagne, il revint s'établir dans cette ville, où il mourut le 17 mars 1843. Son jeu se distinguait par sa vérité, et l'effet qu'il produisait était irrésistible. La tragédie, le drame et la haute comédie lui offraient également l'occasion de se faire admirer; les rôles où il brillait le plus étaient ceux de Louis XI, de Cromwell, de Shylock, de l'avocat Wellenberger dans l'*Avocat d'Iffland*, de Richard Brandon dans l'*Eugène Aram* de Rellstab, de l'abbé de l'Épée. La *Vie de Seydelmann*, écrite par Roetscher, a paru à Berlin, 1845, in-8°.

Z.

SEYDLITZ (FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE), général prussien, né à Clèves en 1722, perdit à l'âge de huit ans son père, qui était capitaine de cavalerie, et à douze ans entra comme page chez le margrave de Brandebourg-Schwedt, renommé pour les exercices périlleux qu'il aimait à faire. Le jeune Seydlitz y prit part avec beaucoup d'ardeur, et il y acquit une si grande adresse qu'on le vit passer à cheval entre les ailes d'un moulin à vent qui tournait avec rapidité. Nommé cornette dans le régiment du margrave au service de Prusse, dès l'âge de vingt ans, il fit sa première campagne. Dans une affaire où il s'était bravement défendu, il eut son cheval tué sous lui et fut fait prisonnier par les Autrichiens. Cette circonstance lui fournit une occasion de se faire connaître. Un jour qu'il avait assisté à une revue du roi, près de Berlin, il vint à parler de cet incident avec quelques-uns de ses camarades et leur dit qu'il ne se serait pas rendu si son cheval n'eût pas été tué, et que c'était ainsi que devait faire un officier de cavalerie. Le roi, qui passait dans ce moment, ayant

entendu la conversation, voulut donner une leçon au jeune présomptueux qui avait montré tant d'audace dans ses propos. Il alla en avant, et, arrivé près de la Sprée, ordonna à la garde de lever le pont. Se tournant ensuite vers le cornette lorsqu'il eut passé, ce prince lui dit : « Vous êtes mon prisonnier. — Moi, sire ! » répondit Seydlitz, et il pique des deux, fait sauter son cheval dans la rivière et la traverse à la nage. Frédéric le nomma sur-le-champ capitaine de hussards, et voyant bientôt le parti qu'il pouvait tirer d'une telle bravoure, l'adjoignit au fameux partisan Schietz, dont il le chargea de modérer la fougue et la cruauté. Seydlitz se fit remarquer en plusieurs occasions et fut blessé à la bataille de Sorr, le 30 septembre 1745. Lorsque la paix fut signée, il se distingua encore dans sa garnison par l'habileté avec laquelle il fit manœuvrer son escadron et par l'estime et l'attachement qu'il sut inspirer à ses soldats. Le roi l'envoya, en 1752, à Tuptow, pour y commander et discipliner un régiment de dragons dont il n'avait pas été satisfait à la revue, puis un régiment de cuirassiers en Silésie. En 1755, il le nomma colonel. La guerre de sept ans ayant éclaté, Seydlitz eut l'occasion de déployer ses talents à la malheureuse bataille de Kollin (18 juin 1757). Son régiment fut du petit nombre de ceux que les Autrichiens ne culbutèrent pas; il ramena la cavalerie de l'aile gauche et couvrit la retraite; deux jours après, le roi le nomma général-major. Quoiqu'il fût le plus jeune général, Frédéric II lui confia le commandement de toute la cavalerie du corps avec lequel il marcha alors contre l'armée d'exécution réunie à un corps français, qui approchait de Leipsick. Ce fut dans cette marche que Seydlitz, ayant trouvé la ville de Glogau occupée par l'ennemi et n'ayant pas d'infanterie, fit mettre pied à terre à ses hussards et força les portes. Bientôt après, il culbuta un corps français avec une telle rapidité que le roi put accepter, chez le duc de Gotha, un dîner que ce souverain avait fait préparer pour les généraux français. Ce fut la cavalerie prussienne, commandée par Seydlitz, qui eut la principale part à la victoire de Rossbach (5 novembre 1757) ou plutôt ce fut cette cavalerie seule qui la gagna; car l'infanterie eut à peine le temps de se montrer. Dès lors le nom de Seydlitz fut dans toutes les bouches, et sous un tel chef la cavalerie prussienne passa pour invincible. Il fut nommé lieutenant général et décoré de l'ordre de l'Aigle noir, avec la propriété du régiment qu'il avait commandé jusqu'alors. A la sanglante bataille de Zonndorff (25 août 1758), la cavalerie qui était sous ses ordres se couvrit de gloire : ce fut elle qui rétablit l'ordre de bataille, rompu dès le premier choc, et dégagée l'infanterie, enveloppée par les Russes, qui en faisaient un horrible carnage; ce fut encore elle qui reprit les batteries dont l'ennemi

s'était emparé et qui lui enleva 100 canons et plus de 20 drapeaux. Après la bataille, le roi dit à Seydlitz qu'il lui devait la victoire. « C'est la cavalerie de Votre Majesté qui l'a remportée, » répondit le général. Seydlitz rendit encore de grands services à la bataille de Hochkirchen (14 octobre 1758), en arrêtant la cavalerie autrichienne, qui poursuivait l'infanterie du roi. Quoique Frédéric II rendit la plus grande justice à ce général, il ne put réprimer un petit mouvement de dépit lorsqu'il lut dans les journaux que la bataille de Kunnersdorf (12 août 1759) n'aurait pas été perdue si Seydlitz n'eût pas été blessé et obligé de quitter le champ de bataille. — Ce général n'ayant pu faire, à cause de sa santé, la campagne de 1760, était à Berlin lorsqu'un corps d'Autrichiens et de Russes se présenta devant cette ville : il se chargea de la défense d'un poste et tint à ce poste jusqu'à la capitulation. En 1761 et 1762, se trouvant à l'armée du prince Henri, chargé de la défense de la Saxe, il eut encore plusieurs occasions de se distinguer, notamment à Freyberg (29 octobre 1762), où l'armée de l'Empire fut défaite : ce fut son dernier exploit. La paix ayant été conclue, il alla avec son régiment à Ohlau, en Silésie ; mais le roi le chargea de l'inspection de toute la cavalerie de cette province. Il exerça et disciplina si bien ces régiments qu'ils furent bientôt réputés les meilleurs de l'armée et le sien supérieur à tous les autres. Tous les yeux étaient alors fixés sur Ohlau, comme sur une excellente école de cavalerie. Chaque année, le roi y envoyait un certain nombre d'officiers des autres provinces pour apprendre le service. En 1767, il nomma Seydlitz général de cavalerie. C'était le rang le plus élevé, puisque Frédéric II ne voulait plus avoir de feld-maréchal. Les excès auxquels Seydlitz s'était livré dans sa première jeunesse et les fatigues qu'il avait supportées le firent vieillir avant le temps. Il était très-affaibli lorsqu'en 1772, Frédéric II vint le voir en Silésie. Ce fut la dernière fois qu'il reçut un pareil honneur. Il expira le 3 novembre 1773. Tous les officiers de cavalerie de l'armée reçurent ordre de porter son deuil ; sa statue de marbre de Carrare fut élevée sur la place Guillaume, à Berlin. Seydlitz était d'une taille élevée, d'une figure martiale et très-recherché dans ses habillements. Il avait la répartie prompte et ne ménageait pas ceux qui essayaient de l'attaquer. Aussi Frédéric II craignait-il de s'attaquer à Seydlitz, ce qui mettait quelque gêne dans leurs relations. Enfin le caractère de ce guerrier eût été sans tache, s'il avait eu des mœurs plus pures. Son union avec une comtesse de Haak ne fut pas heureuse, et il la rompit par le divorce. S—L.

SEYER (SAMUEL), savant anglais, né à Bristol, où son père était recteur de la paroisse St-Michel et fut longtemps avec réputation à la tête d'une école publique, acheva ses études dans

l'université d'Oxford, où il prit, en 1780, le degré de maître ès arts. Il entra également dans les ordres et dans la carrière de l'enseignement, et fut successivement curé d'Horfield, près Bristol, et recteur de Felton, en Gloucestershire. Il était, à l'époque de sa mort, en juin 1831, vice-président de la société bibliographique (*library society*) de sa ville natale. On a de lui plusieurs ouvrages : 1° *Sur la syntaxe du verbe latin*, 1798, in-8° ; réimprimé plusieurs fois depuis ; 2° *Principes du christianisme*, 1800, in-12 ; 3° *Latium redivivum, ou Traité sur l'usage moderne de la langue latine et sur l'universalité (prevalence) du français*, suivi d'un *Specimen du latin accommodé à l'usage moderne*, 1808, in-8° ; 4° *Chartes et lettres patentes accordées par les rois et reines à la ville et cité de Bristol*, nouvelle traduction, accompagnée de l'original latin, 1812, in-4° ; 5° *Mémoires historiques et topographiques sur Bristol et ses environs, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*, 1821, 4 vol. in-4° ; 6° une traduction en vers anglais du poème latin de Vida sur les *Echecs*. Z.

SEYFFARTH (WALDEMAR), touriste allemand, né en 1795 à Weissenfels, dans la Saxe prussienne, mort près de Leipsick en 1850. Après avoir étudié le droit à Iéna, il s'établit avocat dans sa ville natale. Il plaida, entre autres, dans le célèbre procès de Müllner et compagnie contre le grand Goëthe, où il récolta plus d'honneurs que de profits. Ensuite il transféra son étude d'avocat à Leipsick. Plus tard, il entreprit de longs voyages en Suisse, en Italie, en France, en Espagne et en Angleterre. Les récits de ces voyages, qui sont très-animés, appartiennent aux meilleurs dans leur genre. En voici les titres : 1° *Mes journées de voyage en Angleterre, en France, en Suisse*, etc., Leipsick, 1835, 4 vol. in-8° ; 2° *Lettres de Londres*, ibid., 1838, 2 vol. ; 3° *Lettres bigarrées*, ibid., 1840, 2 vol. On a ensuite de lui plusieurs romans, moins renommés, tels qu'*Andronico*, 1841, 3 vol., *Dick Brown*, 2 vol., etc. R—L—N.

SEYFFARTH (GUSTAVE), frère cadet du précédent, égyptologue allemand, né le 13 juillet 1796 à Uebigau, près de Weissenfels, mort en 1860 à Leipsick. Après avoir étudié à Leipsick la philologie et la théologie, dès 1815, il s'y fixa, en 1823, comme *privatdocent* d'archéologie. Professeur suppléant en 1825, il devint titulaire de sa chaire en 1836. Seyffarth commença par tâcher de fixer la prononciation des voyelles de la langue grecque ancienne, ainsi que la théorie des accents, dans deux ouvrages intitulés 1° *De pronuntiatione vocalium græcorum*, Leipsick, 1823, in-4°, et 2° *De sonis litterarum græcarum tum genuinis tum adoptivis*, ibid., 1824, in-8°. La théorie qu'il a exposée a été développée par Merleker et autres, qui y ont attaché leur nom. Seyffarth, de son côté, abandonna ce premier champ de ses succès pour se vouer à l'égyptologie. Après la mort de

Spohn, il se chargea de continuer l'ouvrage de ce dernier, qu'il publia sous le titre de : *De lingua et literis veterum Ægyptiorum*, ibid., 1825 à 1831, 2 vol. En 1826, il fit, aux frais du gouvernement saxon, un long voyage dans l'Allemagne du midi, en Italie, en Hollande, en Angleterre et en France. Après une absence de trois ans, il rapporta à Leipsick plus de dix mille copies, dessins, moules et empreintes des monuments égyptiens et des manuscrits coptes. Malheureusement il ne poussa pas jusque dans l'Égypte elle-même. Selon le système égyptologique qu'il créa, ou plutôt qu'il développa d'après Spohn, chaque hiéroglyphe exprimerait principalement les consonnes que renferme le nom de l'hiéroglyphe. A cette idée-mère se rattachent différentes hypothèses assez hardies, mais qui n'ont pas trouvé beaucoup d'écho auprès des gens compétents. Outre diverses brochures de polémique contre Champollion le jeune et autres, en français, anglais et italien, Seyffarth a publié en allemand et latin les ouvrages systématiques suivants : 1° *Rudimenta hieroglyphica*, Leipsick, 1826, in-4° ; 2° *Systema astronomiæ Ægyptiorum quadripartitum*, ibid., 1833 ; 3° *Notre alphabet est une image du zodiaque*, ibid., 1834 ; 4° *Alphabet genuina Ægyptiorum et Asianorum*, ibid., 1840 ; 5° *Principes de la mythologie et l'ancienne histoire des religions*, ibid., 1843 (il déduit toutes les anciennes religions de celle des Égyptiens) ; 6° *Recherches sur l'année de naissance de Jésus-Christ*, ibid., 1846 ; 7° *Rectification de l'histoire de la chronologie et de la mythologie des Grecs, Romains, Persans, Égyptiens, Assyriens, etc.*, d'après de nouveaux documents historiques et astronomiques, ibid., 1854, in-8° ; 8° *Grammatica ægyptiaca*, etc., Gotha, 1855, grand in-8°, avec 9 planches lithographiées. Ce traité renferme une histoire de l'interprétation des hiéroglyphes. 9° *Écrits théologiques des anciens Égyptiens*, ibid., 1855, in-8°. C'est la traduction d'un papyrus du musée de Turin. L'auteur a le tort de vouloir réduire les différentes divinités égyptiennes à un panthéon de douze dieux. 10° *Le Livre de mort des Égyptiens*, ibid., 1858. Seyffarth a combattu, mais sans succès, les idées de Lepsius, qui a publié, à la même époque, un livre avec un titre identique.

R—L—N.

SEYFFERT (FRÉDÉRIC-EVERARD DE), architecte horticole allemand de premier ordre, né en 1781 à Lauffen, sur le Neckar, mort à Stuttgart le 19 juillet 1856. Après avoir fréquenté l'académie de Charles de sa ville natale, et voyagé en Angleterre et en Italie, il fut nommé architecte du roi de Wurtemberg. Dans cette qualité, conservée jusqu'à la fin de sa vie, Seyffert a dressé et décoré presque tous les parcs et jardins de Stuttgart, de Ludwigsbourg et de Canstatt, entre autres celui du Rosenstein, celui de la Wilhelma (avec Zanth), le salon et le château de Monrepos, près de Ludwigsbourg, le château de l'Ours, près

de Stuttgart, l'établissement des eaux minérales, à Canstatt, etc. Partout il s'est distingué par un goût qui, dans sa simplicité, savait éviter la répétition. Il a écrit : 1° *Divers paysages du Wurtemberg, sous le rapport horticole et architectural*, avec de courtes notes, 1825 ; 2° *Description du Rosenstein*, ibid., 1831.

R—L—N.

SEYFRIED (IGNACE, chevalier DE), compositeur de musique allemand, né le 15 mai 1776, à Vienne, où il mourut le 26 août 1841. Après avoir d'abord étudié le droit, il s'adonna à la musique, sous Albrechtsberger et Winter, et plus tard sous Haydn, Mozart et Beethoven. Dès 1797, à peine âgé de vingt et un ans, il fut placé par Schikaneder auprès du théâtre de la *Wien*, comme compositeur et maître de chapelle. Il y développa pendant trente ans une activité inouïe et infatigable, jusqu'à composer régulièrement chaque année cinq, six opéras ou mélodrames, sans compter une foule de messes, requiems, cantates, symphonies, etc. Il prit sa retraite en 1829. Le chevalier de Seyfried représente à la fois Haydn, Mozart et Beethoven en miniature avec la légèreté de Grétry et Méhul. On lui attribue une grande part dans la composition du *Fidelio* avec Beethoven, dont il était alors le commensal, et on lui doit l'instrumentation du *Titus*, de Mozart, ainsi que la musique des ballets de l'*Obéron*, de Weber. Parmi ses opéras héroïques, on représente encore : 1° *les Druides*, 1800 ; 2° *les Femmes des Samnites*, 1806 ; 3° *la Rose rouge et la Rose blanche en Angleterre*, 1810 ; 4° *Richard Cœur-de-lion*, 1810 ; et 5° *les Minnesänger sur la Wartbourg*, 1822. Nous citerons parmi ses opéras romantiques : 6° *Rinaldo Rinaldini, chef des brigands* (pendant des *Brigands* de Schiller), 1797 ; 7° *Faust* (d'après celui de Goethe), 1816 ; 8° *Ashaverus, ou le Juif errant*, 1823. Par une singulière coïncidence, ce compositeur a le mieux réussi dans les genres extrêmes, savoir dans l'opéra-comique et l'opéra-bouffe, d'un côté, et de l'autre dans les *oratorios*. Parmi les premiers, il a attaché son nom d'une manière indélébile au *Rochus Pumpenickel* (ou Roch le gros bon vivant), quolibet en trois actes, 1809. C'est le bon gros bourgeois du midi de l'Allemagne, surtout de la Vieille-Bavière et de l'Autriche, pour qui tous les jours sont des dimanches, et qui se bourre de vivres du matin au soir. Aujourd'hui ce type commence à tourner à l'anachronisme, mais l'ouvrage vivra. Seyfried a complété son tableau en 1810 par la *Famille Pumpenickel*, et l'a achevé en 1811 par le *Mariage et les Noces de Pumpenickel*. Ses opéras-bouffes sont entièrement dans le goût des Viennois des faubourgs ; les principaux sont : les *Noces des tailleurs*, 1790 ; — le *Menuet des bœufs*, 1823. Dans *Czech et Czoeh* il se moque agréablement des musiciens ambulants bohèmes. Les oratorios et opéras bibliques de Seyfried ont pris rang à côté de ceux des grands maîtres ; ce sont : 1° *Saül*, en trois

actes, 1810; 2° *Moïse*, 1812; 3° *Abraham*, 1813; 4° *les Machabées*, 1818 (comparer le *Judas Machabée* de Hændel); 5° *Noé*, 1815, et 6° *les Israélites dans le désert*, 1823. Comme écrivain musical, il faut citer sa retouche et publication des *OEuvres* d'Albrechtsberger, et ses *Études* de Beethoven; puis le rémanement de l'ouvrage, dit : *École de chant et de musique de Vienne*. Outre la collaboration aux revues et gazettes musicales, notamment à la *Cécilie de Vienne*, il a, pendant quelque temps, rédigé en chef, sous son nom, un journal musical qui ne s'est pas maintenu.

R—L—N.

SEYMOUR. Voyez SOMERSET et DAMER.

SEYMOUR (JEANNE). Voyez HENRI VIII.

SEYNES (ALPHONSE DE), architecte et dessinateur, mort à Nîmes en 1844, s'est beaucoup occupé des antiquités de cette ville. Il a publié sur ce sujet des ouvrages estimés, savoir : 1° *Monuments romains de Nîmes, dessinés d'après nature et lithographiés*, Paris, 1818, 5 liv. petit in-fol.; 2° *Essai sur les fouilles faites en 1821 et en 1822 autour de la Maison carrée*, Nîmes, 1823, in-8°, avec 3 planches, dont une coloriée; 2° édit., Nîmes, 1824, in-8°, avec 4 planches. Z.

SEYSSSEL. Voyez SEISSSEL.

SÈZE (RAYMOND, comte DE) (1), défenseur du roi Louis XVI, d'une ancienne famille de la petite ville de St-Emilion, était fils de Jean de Sèze, avocat célèbre du parlement de Bordeaux, où il naquit le 26 septembre 1748. Son père, conseil des jésuites de sa province et ami de ces religieux, le fit élever dans leur collège. Objet de la tendre affection de ses maîtres, le jeune de Sèze dut à leurs soins de prompts succès. Avocat à dix-neuf ans, il ne tarda pas à se faire remarquer dans sa carrière. En 1773, il vit déjà plusieurs de ses plaidoyers recueillis dans les causes célèbres, et on le comptait parmi les orateurs les plus distingués du barreau de Bordeaux. Doué de ces qualités extérieures sans lesquelles il était rare autrefois d'obtenir grâce devant le public, aussi aimable dans le monde qu'habile en affaires, heureux en tout, il eut même un jour l'avantage de se lier par de vifs sentiments d'amitié avec le président Dupaty, que des querelles d'amour-propre avec son corps, bien oubliées aujourd'hui, mais alors très-animées et très-bruyantes, avaient arraché à ses fonctions et séparé de sa ville. De Sèze, enveloppé dans la disgrâce d'opinion de son ami, vint le retrouver dans la capitale, où déjà plusieurs fois on avait voulu l'attirer. Très-jeune encore, il avait su se dérober aux bontés de Gerbier, qui l'appelait près de lui, et il avait préféré la vie assez ordi-

nairement paisible d'un barreau de province à l'éclat toujours difficile à soutenir du barreau de Paris. Cette fois, l'amitié triompha de l'esprit de modération. Deux hommes d'un grand renom, liés avec le président Dupaty, aplanirent à son ami l'accès des affaires. Elie de Beaumont voulut qu'en arrivant à Paris il n'eût pas d'autre maison que la sienne. Target se retira en quelque sorte du barreau pour l'y faire entrer. On raconte même à cet égard une assez piquante anecdote. A peine de Sèze était-il à Paris, avec le désir plutôt que le dessein de s'y fixer, que Target le choisit pour le remplacer dans une cause d'un intérêt grave. Il s'agissait du partage de la fortune d'Helvétius. La comtesse d'Andlaw, l'une de ses filles, avait chargé Target de la défendre. Impossible de trouver un plus sûr appui. Quelle est la surprise de la cliente lorsque, dans une visite à son défenseur, celui-ci lui déclare qu'il ne fait plus que des vœux pour sa cause, qu'un jeune homme, récemment arrivé de Bordeaux, se charge de la plaider. Elle ne peut croire ce qu'elle entend. L'avocat le plus célèbre de Paris, l'émule de Gerbier, lui avait promis le secours de son talent et de son nom, et le sort d'une part dans une grande fortune va être livré à un inconnu, à un homme jeune, qui est à Paris à son début. Madame d'Andlaw devait voir là un abandon fort extraordinaire de ses intérêts; elle n'imaginait pas qu'une telle désertion se consommât. Elle exprime avec chaleur son étonnement. Target, sans s'émouvoir, lui dit : « Madame, vous ne connaissez pas mon ami; il demeure avec Elie de Beaumont, faites-vous conduire chez cet inconnu; causez avec lui, je m'en rapporte à ce que vous me ferez la grâce de m'en dire. » La visite eut lieu en effet. Plus tard, de Sèze assurait qu'il se garda bien de toucher un mot du procès à la comtesse; mais, après une conversation dans laquelle les interlocuteurs mirent sans doute tout leur esprit, et ils en avaient tous deux beaucoup, madame d'Andlaw retourna chez Target : « Je crois que vous avez raison, lui dit-elle, votre ami saura plaider mon affaire. » Les *Mémoires* de Bachaumont (1784) nous peignent le succès qu'il y obtint. Les juges, le public, l'avocat du roi Hérald de Séchelles rivalisèrent pour lui de compliments; le lendemain, il avait la vogue. On ne sera pas surpris qu'un homme qui avait ainsi conquis son rang dans l'opinion fixât les suffrages de ses concitoyens lorsque la discussion des affaires publiques passa de l'intérieur du parlement dans les diverses assemblées parisiennes. Electeur en 1789, président de district aux premières réunions des habitants de Paris, de Sèze obéit au mouvement qui entraînait presque tous les Français vers les réunions politiques; mais à peine eut-il passé le seuil de ces assemblées qu'il les quitta sans retour. Parlementaire comme s'il eût déjà siégé sur les fleurs de lis, il ne pouvait par-

(1) Comme de Sèze était le quatrième de neuf frères, il avait porté dans sa famille et dans sa province un nom distinctif. Il y était connu sous le nom de *Romain*, qu'il a donné à son fils aîné (voy. l'article suivant). Mais son extrait de baptême, levé en 1767, lors de sa réception au barreau de Bordeaux comme avocat, et que nous avons eu sous les yeux, ne lui donne que le nom de *Raymond*.

donner aux événements l'atteinte portée aux grands corps de magistrature. La société lui paraissait perdre sa tutelle et l'éloquence judiciaire son aiguillon. Aussi dès les premiers coups de la tempête politique, ses principes le désignèrent, non moins que ses talents, pour la défense d'une des premières victimes des préventions de 1789. Depuis le 14 juillet, le baron de Besenval, lieutenant général des armées du roi, inspecteur des troupes suisses et, en remplacement du comte d'Alfry, commandant supérieur de Paris, était devenu l'objet de l'animadversion de cette partie du public qui, animée par des traitres et des perfides, ne rêvait de son côté que trahison, perfidie, et traitait en ennemi tout dépositaire de l'autorité. Dans les attributions du baron de Besenval se trouvait la Bastille. Il semblait qu'au moindre signe de l'insurrection il eût dû en ouvrir les portes à l'empressement des Parisiens. On sait que cette forteresse ne fut pas prise, mais surprise. Les assaillants y avaient trouvé ce qu'ils connaissaient par avance, l'ordre de défendre le fort, que le major Dupuget avait reçu le matin même du 14 du commandant général. Une de ces dictatures qui s'étaient arrogées dans Paris un pouvoir de dénonciation presque sans limites avait provoqué d'abord l'arrestation, puis le jugement de Besenval. Le Châtelet fut investi de cette affaire, que le baron résumait lui-même en peu de mots : « J'avais « reçu l'ordre de m'opposer à la sédition, et « j'avais senti l'impossibilité de l'exécuter. » Telle est la franchise de son aveu dans ses *Mémoires* (1). En effet, si ce torrent de 1789 eût pu rencontrer quelque obstacle, c'était au roi plus qu'au peuple à exiger du général un compte exact et fidèle. Mais l'erreur était alors propagée avec tant d'audace, on se faisait une si fausse idée des pouvoirs publics et des fonctions, qu'il fallut du bonheur à Besenval pour arriver vivant devant ses juges, de l'énergie à son défenseur pour l'y suivre, et aux magistrats un sentiment bien prononcé de justice pour l'acquitter. Heureux dans cette défense, qui eut de l'éclat, de Sèze ressentit vers le même temps une satisfaction d'une nature assez piquante dans sa vie. Les parlements venaient d'être détruits; on n'avait conservé à titre de service provisoire que la chambre des vacations, destinée à terminer quelques procès. Cette chambre eut à juger une contestation purement d'intérêt pécuniaire entre

les héritiers d'un conseiller au parlement de Paris et Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. Chargé de la cause du prince, de Sèze en assura le succès, et il obtint en faveur du frère du roi le dernier arrêt qu'ait prononcé le parlement. Le lendemain le scellé ferma les salles d'audience et les greffes. A ces cours antiques, on peut dire à ces augustes aréopages, succédèrent de nouvelles juridictions; de Sèze n'en voulut pas reconnaître l'autorité. A quarante et un ans, dans la force de l'âge et dans les jouissances d'un talent déjà loin d'être méconnu, il renonça à une profession qu'il idolâtrait et ne reparut sur la scène publique que pour lutter contre le plus douloureux et le plus funeste des attentats. A peine la constitution de 1791 avait-elle été imposée à Louis XVI que les hommes des divers partis qui s'unissaient pour changer la dynastie ou pour supprimer toute dynastie eurent bientôt calculé et porté leurs coups. Le 20 juin avait fait évanouir jusqu'à l'idée de la puissance royale; le 10 août ouvrit au roi sa prison; une fois que les révolutionnaires furent les maîtres de donner à la France le spectacle d'un souverain traduit à la barre de ses sujets, il n'y eut plus qu'à y conduire Louis XVI. Le 14 décembre 1792, le roi parut devant la convention. Quoique plein des souvenirs de Charles I^{er}, qui avait refusé de reconnaître à ses sujets le droit de l'interroger, il crut qu'il devait au contraire répondre aux hommes qui se constituaient ses juges. Une fois engagé dans la voie judiciaire, le roi songea à s'entourer de défenseurs. On l'accusait d'avoir enfreint la constitution; il appela près de lui plusieurs des députés aux états généraux qui l'avaient écrite. On sait quel étrange refus il eut à subir et avec quel noble dévouement un de ses anciens ministres se présenta pour le défendre; mais l'âge avancé de cet homme immortel et l'inexpérience des luttes oratoires de l'habile jurisconsulte qui obéit courageusement à l'appel de son roi ne leur permettaient pas de se charger à l'improviste d'une tâche aussi difficile. Malesherbes demanda au roi la permission de s'adjoindre un homme encore jeune, à peine sorti de la lice du barreau, qui pût devant la convention être l'organe de la défense. Mais tandis que le noble vieillard sollicitait les ordres du roi, la commune de Paris, qui s'était déclarée responsable de la personne de l'auguste captif, avait pris un arrêté qui vouait aux investigations les plus rigoureuses les citoyens qui seraient chargés de le défendre. Elle ordonnait qu'ils fussent enfermés dans la même prison et que leur incarcération eût autant de durée que le procès. Ce fut dans la soirée du jour où l'on publia cet arrêté que deux personnes, à la fois honorables et sûres, MM. Collin, mort avocat à Paris, et de Merville, ancien conseiller au Châtelet et en dernier lieu conseiller à la cour de cassation, se

(1) Page 432, tome 3. Pour apprécier la conduite de Besenval dans cette circonstance, il faut lire l'article DE MANDAR, et savoir que, dans le moment où il se retirait avec ses troupes, après avoir abandonné son poste du Champ de Mars, il rencontra sur le pont de Sèvres le marquis d'Autichamp, alors major général de l'armée, qui lui adressa de vifs reproches sur ce qu'il avait ainsi quitté un poste duquel dépendait le salut de la monarchie. Nous avons entendu successivement nous-même Mandar et le marquis d'Autichamp raconter cet événement et s'accorder sur toutes les circonstances. Nous n'y avons rien vu qui puisse excuser Besenval d'avoir abandonné sans ordre un poste aussi important. Cet événement n'a d'ailleurs rien de commun avec le fait pour lequel de Sèze fut son défenseur.

présentèrent chez de Sèze au nom du conseil et de la part du roi, pour lui proposer sa défense et lui annoncer que Target n'était pas le seul dont on eût essuyé un refus. « Il était près de « minuit, ont écrit les deux envoyés, lorsqu'on « se présenta chez M. de Seze; on l'éveilla, et « on lui fit la proposition. Voici en propres « termes sa réponse : « Avant de me coucher, « j'ai lu dans le journal du soir un arrêté du « conseil général de la commune qui porte que les « défenseurs du roi, une fois entrés au Temple, « n'en sortiront plus qu'avec Sa Majesté. Je re- « garde cet arrêté comme un acte de proscrip- « tion contre les défenseurs du roi. Je m'y voue « de tout mon cœur. » Dès le 15 décembre, sur la proposition d'un des plus ardents révolutionnaires, Legendre, on avait ordonné que Louis XVI serait entendu le 26. Il avait fallu écrire à la convention pour l'informer de la détermination de de Sèze. Un décret du 17, qui lui fut signifié dans la journée, prononça son adjonction, et le soir même ses deux collègues purent le présenter à Louis XVI. Déjà la commission des vingt et un députés, nommée le 6 pour rédiger l'acte énonciatif de ce qu'on appelait les crimes imputés à Louis XVI, avait fait porter au Temple des monceaux de papiers. La plupart de ces documents n'avaient aucun rapport à l'exercice proprement dit de la puissance royale. Comme on a pu s'en convaincre lors de l'impression, un grand nombre de ces pièces, saisies dans le pillage des Tuileries, ne contenaient que des projets, des vues qu'adressaient au roi des hommes à qui on ne pouvait contester le zèle, mais sans fonction, sans qualité. Ces papiers n'en composaient pas moins des liasses énormes, dans lesquelles il fallait choisir, classer. Pour soumettre cette masse de pièces à un système quelconque de travail, on sent à quel point un espace de sept à huit jours était circonscrit. Chaque matin, chaque soir les défenseurs se rendaient à la prison, travaillaient avec le roi, lui communiquaient l'examen qu'ils avaient fait de toutes les pièces, et, après les avoir séparées par dossiers, donnaient son titre à chacun de ces dossiers. Tantôt Tronchet écrivait ces titres et quelquefois Louis XVI les traçait lui-même. Souvent dans ces intitulés, par une ligne, par un mot, il donnait à ses défenseurs une idée de cette habitude d'expression, de ce tact royal qui caractérisent le rang suprême. Aussi le plan de la défense discuté entre les conseils porte-t-il surtout la sanction du roi. Il n'y eut pas un point qu'il n'eût débattu, pas un détail dont quelquefois même il n'eût donné la mesure. Les quatre dernières nuits, de Sèze improvisa en quelque sorte son plaidoyer. Pendant qu'il le composait, son secrétaire en préparait plusieurs copies. Le jour, l'auguste accusé et ses deux autres conseils en entendaient la lecture et souvent en demandaient la modification. Il est très-vrai qu'une péroration des plus

touchantes en fut supprimée par un ordre formel du roi. *Je ne veux pas les attendrir*, fut l'expression d'une âme royale. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que, dans le discours, les traits les plus pénétrants furent émoussés. « Vous voulez « donc nous faire massacrer à la barre? » dit un des écoutants; et quand on a connu de Sèze, son culte pour la personne du roi, sa haine contre la révolution, on sent avec quelle rapidité ces traits étaient partis, combien il lui en coûtait de les rompre. Mais Robespierre, Couthon, Marat étaient les juges. On ne doit pas être surpris que, dans le conseil du roi, on mit quelque attention à ne pas les braver. Heureusement plusieurs morceaux, une phrase entre autres, résistèrent à la prudence, et en deux lignes cette phrase peint tout à la fois la cause et le défenseur : « Je « cherche parmi vous des juges, et je n'y vois « qu'un des accusateurs. » Depuis le 26 décembre 1792, où de Sèze eut l'honneur de défendre le roi, jusqu'au 15 janvier 1793, date du premier appel nominal, il y eut un intervalle de trois semaines. Les défenseurs passèrent ces vingt et un jours en conférence dans la tour du Temple ou plutôt en perpétuelle alternative de terreur et d'espoir; mais les destinées devaient s'accomplir. Cinq voix, de Sèze en a eu le compte dans le procès-verbal du dernier appel nominal signifié à Louis XVI et à son conseil, cinq voix disposèrent de la vie du successeur de tant de monarques. Aussitôt de Sèze et ses collègues portèrent à l'assemblée l'appel qu'il interjeta devant la nation. Mais à peine leur fut-il possible de faire entendre quelques accents; leurs paroles se perdirent dans les cris de réprobation et de menace. Quand toute espérance fut perdue, Malesherbes voulut se charger seul des dernières communications qu'avait à recevoir celui que, dans sa lettre à la convention, il n'avait pas craint d'appeler son maître. Tronchet alla cacher sa douleur et sa consternation dans sa retraite de Palaiseau. De Sèze partit avec le gendre de Malesherbes, le président de Rosambo, son petit-gendre, le comte de Chateaubriand, pour la terre de famille. Le sacrifice accompli, l'illustre vieillard vint les y joindre, et de Sèze y passa deux mois dans des entretiens dont le souvenir, après trente-cinq ans, faisait encore un des intérêts de sa vie. Au printemps de 1793, il quitta ses nobles amis pour se retirer dans une maison qu'il possédait au hameau de Brevannes. Ce fut là qu'il fut arrêté le 20 octobre. Comment put-il échapper aux dangers de la terreur? Quelques personnes ont assuré que Barère, qui s'est vanté, dans un de ses écrits, d'avoir « non-seulement voté, mais influencé la condamnation de « Louis XVI », avait veillé sur un de ses défenseurs. Des amis attribuent son salut aux soins d'une bienveillance moins extraordinaire. On raconte, et c'est un des plus distingués officiers généraux de l'ancienne garde royale qui est un

des acteurs et des historiens de l'anecdote, on raconte qu'un M. Michel, employé dans l'administration de la police en 1794, réunissait aux travaux de sa place un modeste emploi de copiste et venait tous les jours chez un des plus fidèles amis de de Sèze (M. de Normandie) prendre et rapporter des écrits qu'il mettait au net. Sans cesse il entendait parler du défenseur du roi avec l'accent de la plus vive admiration. Le général Balthazar, alors très-spirituel et très-ardent jeune homme, animé des plus tendres sentiments pour de Sèze, se faisait un bonheur de les communiquer à Michel. Tout naturellement celui-ci finit par se prendre d'intérêt pour l'objet de tant de sollicitude. On avait conduit de Sèze à la Force; Michel donna le conseil de demander son déplacement et servit même à le faire transférer dans une autre prison, le couvent des Miramiones, à Picpus. C'était bien alors de toutes les prisons la plus affreuse. On y enterrait chaque soir, dans un espace du jardin à peine défendu par quelques planches, les victimes qu'on venait d'immoler à la barrière du Trône. Mais le crédit de Michel s'exerçait plus facilement sur cette maison; il trouvait d'ailleurs le moyen d'égarer un dossier, de le rendre invisible. A l'aide de cette protection et de ce manège, de Sèze put atteindre le jour de la délivrance générale. Trois semaines après le 9 thermidor, il lui fut permis de revoir sa retraite et d'oublier au milieu des siens les angoisses de la captivité.... Attaché plus que jamais à une profession qui venait de le rendre illustre, il en reprit l'exercice, mais dans l'isolement du cabinet et sans se mêler à la vie publique. Le souvenir de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait vu lui avait laissé une telle impression de tristesse que, pendant plus de sept ans, il parut à peine chez quelques amis et ne se dédommageait de la fatigue du travail que par le travail même. Jusqu'au 1^{er} janvier 1814, c'est-à-dire pendant vingt ans, sa vie, quoique si occupée, ne se révélait qu'à la sincère amitié, lorsqu'une circonstance extraordinaire vint raviver l'éclat de son nom, en le rappelant tout à coup à ses contemporains. Après les gloires militaires de tant d'années, les désastres de 1812 et de 1813 causaient à tout le monde une surprise mêlée de douleur. Les corps constitués unissaient leurs plaintes aux gémissements de la France entière. Mais, avant de consentir aux sacrifices indispensables pour réparer tant de maux, ils réclamaient les institutions qui semblaient faites pour en conjurer le retour. Le rapporteur d'une commission célèbre, qui, au sein du corps législatif, avait à s'occuper de l'état des négociations avec les puissances, Lainé, s'était rendu l'organe de la conscience de ses collègues, et il avait étonné la tribune de l'expression de ses sentiments. Napoléon ne crut pas pouvoir tolérer une manifestation de principes et de vœux si contraire à sa politique. Le 1^{er} janvier 1814, au milieu des hommages que

multipliait la solennité du jour, il aperçoit quelques législateurs placés au nombre de ses courtisans et les foudroie de ses reproches. Il attaque particulièrement le rapporteur de la commission : « Lainé, dit-il, est un méchant homme qui cor- » répond avec le prince régent par l'entremise » de l'avocat de Sèze. » Certes, Lainé n'était pas plus un méchant homme que de Sèze n'était un correspondant anglais. De sa vie peut-être, il n'avait écrit en Angleterre. Mais on connaissait l'esprit soupçonneux et l'humeur passionnée du chef de l'Etat. Il semblait difficile de calculer les suites d'une telle explosion. Sur-le-champ l'un des plus anciens amis de de Sèze, le comte Lynch, maire de Bordeaux, qui venait d'entendre le discours et la phrase, un autre royaliste non moins zélé, M. Piet, conseiller à la cour de cassation, instruit de cette sorte d'événement par des législateurs des provinces belges qui sortaient du château, accourent pour avertir de Sèze du péril auquel on le croit exposé. Il n'était pas chez lui; on l'attend; il rentre, écoute ce qu'on vient lui dire et répond tranquillement : « Je ne devine pas d'où part cet orage; mais » vous savez quel est l'homme. S'il y avait » quelque chose de vrai dans ce qu'il a dit, j'au- » rais été jeté à Vincennes hier et fusillé ce ma- » tin : croyez-moi, il n'y a rien à craindre. » Jamais on n'a su par l'effet de quel mouvement d'idées le nom du royaliste fidèle s'était ainsi trouvé dans la bouche de Napoléon. Mais le résultat de ce caprice impérial eut un avantage pour de Sèze. Des fonctionnaires dévoués avaient fait imprimer et répandre le discours. Un des exemplaires fut recueilli par un ancien émigré qui se disposait à rejoindre le comte d'Artois en Lorraine. Le prince, ayant eu communication de la harangue, apprit par M. de Semallé que le défenseur de son frère était à Paris. Le lendemain de l'entrée du prince, de Sèze avait sa première audience du lieutenant général du royaume. Dès ce moment, la vie de de Sèze n'appartient plus qu'à la reconnaissance affectueuse et au respect que lui inspiraient les bontés du roi et de la famille royale. Louis XVIII désira lui décerner un prix digne de ses services et de ses talents, et le 15 février 1815, il le désigna pour chef de la première cour de justice. On dit qu'un tel honneur n'était pas l'objet de ses vœux, qu'il eût voulu s'y soustraire; mais la politique, d'accord avec la bonté, confirma le roi dans son dessein, et de Sèze n'hésita plus. Tronchet avait été placé à la tête de la cour de cassation par le premier consul. Autour du roi, on crut que Tronchet devait avoir de Sèze pour successeur. En 1815, dans la grande promotion, il fut nommé pair comme Tronchet avait été sénateur. Mais la grâce à laquelle de Sèze parut le plus sensible fut celle qu'il dut à l'influence de la fille de Louis XVI. On assure en effet que c'est à la demande de madame la duchesse d'Angoulême

qu'en février 1815, il fut nommé grand trésorier commandeur de l'ordre du St-Esprit. Plus tard, le roi lui conféra le titre de comte et lui permit de rappeler dans son écusson la gloire de sa vie, en substituant aux trois tours qui se trouvaient dans les armes de sa famille le château du Temple environné de fleurs de lis. Au 20 mars 1815, lors du retour de Napoléon, de Sèze suivit le roi à Gand. L'année d'après, il devint membre de l'Académie. Le poète Ducis venait d'être enlevé aux lettres ; de Sèze fut choisi pour le remplacer. Cette élection lui causa un plaisir extrême. Des couronnes de son âge avancé, c'était celle qui le flattait davantage. Le bonheur qui l'a rarement abandonné voulut aussi qu'il trouvât, pour l'introduire dans le sanctuaire des lettres, l'homme le plus fait pour le lui ouvrir. Tout le monde admira la noblesse, la dignité que Fontanes mit à lui répondre, surtout quand il en vint au 21 janvier : « Je n'ai point rappelé, dit-il, tant d'autres titres qui vous recommandaient avant cette époque à l'estime de vos concitoyens. J'aurais pu dire que deux barreaux célèbres vous comp- taient depuis longtemps au nombre de leurs premiers orateurs. J'aurais pu ajouter que, dès votre jeunesse, un juste enthousiasme vous conduisit près du vieillard de Ferney, et que ce grand homme encouragea votre goût éclairé pour les lettres et la poésie. Mais l'éclat des lettres s'efface devant celui de la vertu. Votre plus bel éloge est dans ce testament simple et sublime où, déjà détaché de la terre et presque dans les cieux, Louis vous a légué ses bénédictions et sa reconnaissance. Plus auguste en ce moment que sur le trône même, il vous communiqua de son lit de mort je ne sais quoi de sacré. Votre souvenir désormais s'associera dans les siècles les plus reculés à celui du meilleur et du plus informé des rois. » Quoique chargé d'années et de travaux, de Sèze ne porta pas moins dans les diverses fonctions qu'il eut alors à remplir toute l'activité de sa vie. Souvent mêlé aux discussions de la chambre des pairs, toujours occupé de l'audience, il ne manqua jamais volontairement à une séance de l'Institut. Dans sa jeunesse, orateur véhément, hardi, dialecticien plein d'adresse et d'énergie, mais toujours de bon goût, on eût pu croire qu'il était dans le secret de son avenir et qu'il écrivait comme sous le regard de l'Académie. Deux ans après sa réception, il en fut le directeur, et il eut l'avantage d'y recevoir Cuvier. Son discours fut aimable, facile, plein de convenance et de mesure. De Sèze excellait dans ces morceaux où l'esprit joue pour ainsi dire avec lui-même. Ainsi, dans les solennités près des princes, aux Tuileries, ses hommages avaient l'élégance, la parure du lieu ; ses compliments aux magistrats, lors de leur installation, se faisaient remarquer par l'aménité, la politesse ; ses allocutions aux membres du barreau, par l'ex-

pression d'un intérêt sincère, affectueux. Comme les hommes dont la tête est forte et qui ont conduit eux-mêmes leur destinée, de Sèze a longtemps vécu. Il touchait à 80 ans, et rien dans ses facultés physiques et morales ne faisait craindre une fin prochaine, lorsqu'une maladie aiguë, contre laquelle sa bonne constitution luttait vivement, une fluxion de poitrine, épuisa sa vigueur. Après onze jours de souffrance, il mourut le 2 mai 1828, entouré de sa famille et adressant un mot d'affection à tous ceux qui le pleuraient. Les honneurs qu'on lui rendit après sa mort égalèrent ceux qu'on lui avait décernés pendant sa vie. Le plus ancien duc et pair, plusieurs des chefs de la noblesse française suivirent son cercueil. Dans plusieurs tribunaux, à la rentrée, des magistrats célébrèrent sa mémoire. A la chambre des pairs, son éloge fut prononcé par M. de Chateaubriand. Il a été imprimé à part, Paris, 1861, in-8° de 30 pages. Z.

SÈZE (ETIENNE-ROMAIN, comte DE), magistrat français, fils du précédent, naquit à Bordeaux, le 27 octobre 1780. Venü à Paris à l'âge de six ans, il était dans une pension de l'université lorsque son père défendit Louis XVI devant la convention. Il comprit ce qu'il fallait de courage et de dévouement pour accomplir alors une si difficile tâche, et il écrivit à son père une lettre dans laquelle il le félicitait et que le défenseur du roi lut à ce prince infortuné. Durant la terreur, le jeune Romain de Sèze continua ses études à Picpus, non loin de la prison où avait été jeté son père. Lorsque enfin ce régime eut cessé, il put voir dans les salons paternels certains personnages marquants d'autrefois, tels que Morellet, Suard, Marmontel, et il puisa dans leurs entretiens le goût des lettres qu'il cultiva toujours depuis. Cependant son père voulut qu'il prit part aux luttes du barreau. De Sèze y débuta en effet, en 1807, avec assez de succès pour que le *Journal des Débats*, qui dispensait alors les renommées oratoires ou littéraires, pût annoncer un talent nouveau, digne de celui qui avait inscrit d'une manière ineffaçable son nom dans l'histoire. Toutefois Romain de Sèze avait d'autres goûts ; il ne voyait dans le droit qu'une partie de la science et de la philosophie, et suivant l'expression d'un ami, il y avait de la fantaisie dans sa manière de plaider. La magistrature convenait mieux à un esprit de ce genre. C'est ce que comprit le gouvernement de la restauration, qui le nomma conseiller à la cour royale de Paris. Il déploya dans cette charge un tact parfait, qui ne portait aucune atteinte à ses devoirs. Lorsque, par exemple, il fut appelé à présider les assises dans une affaire politique mémorable, celle de l'évasion de Lavalette (roy. ce nom), il s'acquitta de ses fonctions avec une délicatesse et un talent de parole qui furent remarqués. Son attitude en cette occasion lui valut les compliments du roi

lui-même. Quelque temps après, le garde des sceaux fit offrir à de Sèze la première présidence de la cour d'Amiens, qu'il refusa pour pouvoir rester avec son père. En 1822 il accepta les fonctions de président de chambre à la cour de Paris. A la mort de son père, sa douleur fut si profonde que Chateaubriand en parla en termes touchants dans l'éloge qu'il fit à la chambre des pairs du défenseur de Louis XVI : « J'ai vu, » dit-il, lorsqu'on le descendait dans le sépulcre, « j'ai vu le cercueil de M. de Sèze pressé par les » mains tremblantes d'un fils, comme on touche » une sainte relique pour en retirer une vertu » bienfaisante... » (Discours sur de Sèze, *Moniteur* du 20 juin 1828.) Romain de Sèze héritait du titre de comte et de la dignité de pair de France qu'avait eus son père; mais il résigna la pairie lors de la révolution de 1830. Il motiva de la manière suivante son refus de serment : « Héritier d'une pairie qui a été le prix du dévouement et de la fidélité, je ne puis oublier » ni le bienfait ni la reconnaissance. » Rentré dans la vie privée avec une fortune médiocre, il cultiva avec une nouvelle ardeur les sciences philosophiques et les lettres. En 1834, il publia un ouvrage de circonstance, mais en même temps d'une haute portée, intitulé *Du serment politique et de la souveraineté en France*, et en 1843, il fit paraître, sous ce titre : *Histoire de l'événement de Varennes*, au 21 juin 1791, une relation consciencieuse et probablement exacte de ce mémorable épisode, qui imprima un cours si inattendu aux événements de cette époque. De Sèze avait épousé une personne de haute distinction, mademoiselle de Montebise; et, le 16 mai 1830, il avait été décoré du cordon bleu par le roi Charles X. Il mourut le 22 avril 1862, laissant un fils unique, Louis Raymond, troisième comte de Sèze, qui demeure l'héritier du nom et sans doute aussi des traditions de cette illustre famille. R—LD.

SFOCARD. Voyez WISHART.

SFONDRATE (FRANÇOIS), cardinal, naquit en 1493 à Crémone, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses études et reçu le laurier doctoral, il professa pendant plusieurs années le droit civil dans les universités de Padoue, Pavie, Bologne, Rome et Turin. Il fut ensuite honoré de différents emplois, et chargé de négociations par le duc François Sforza et par Charles-Quint, qui le récompensa de ses services d'une manière éclatante. Nommé gouverneur de Sienne, il vint à bout d'apaiser les factions qui déchiraient cette ville, et d'y rétablir l'ordre et l'union entre les citoyens. Dans l'effusion de leur reconnaissance, ils lui décernèrent le titre de père de la patrie; et ils ne le virent s'éloigner qu'avec de vifs regrets. Après la mort de sa femme (Anne Visconti), Sfondrate embrassa l'état ecclésiastique, et parvint bientôt aux premières dignités. Le pape Paul III lui donna l'évêché de Crémone, et peu de

temps après, le décora de la pourpre romaine. Sfondrate mourut dans cette ville, le 31 juillet 1550, et fut inhumé dans la cathédrale, avec une épitaphe rapportée par Argellati, *Bibl. scriptor. Mediolan.* Le cadet de ses fils, nommé Nicolas, fut pape, sous le nom de Grégoire XIV. Indépendamment de quelques traités de jurisprudence et de lettres relatives aux négociations dont il avait été chargé, on a de lui : *De raptu Helenæ, poema heroicum, libri tres*, imprimé, avec le Curtius de Sadolet, in *academia Venetâ*, 1559, in-4° (1). On le trouve dans les *Delitiae poetar. italorum*, t. 2, et dans les *Carmina illustr. poetar. italor.*, t. 9, p. 42. W—S.

SFONDRATE (CÉLESTIN), célèbre cardinal, de la même famille que le précédent, né à Milan en 1649, prit l'habit religieux à l'abbaye de St-Gall, où il avait fait ses études, et y professa successivement la théologie, la philosophie et le droit canonique. La réputation de ses talents franchit bientôt les bornes de l'abbaye; et l'archevêque de Saltzbouurg l'appela dans cette ville pour y donner un cours de théologie. La fameuse déclaration du clergé de France de 1682, avait réveillé l'attention publique sur les limites des deux puissances; et chaque jour voyait éclore de nouveaux écrits, où les prétentions de la cour de Rome étaient attaquées ou défendues. Sfondrate embrassa la défense des intérêts du saint-siège avec un zèle qui ne pouvait rester sans récompense. Elu presque en même temps évêque de Novare et abbé de St-Gall, il refusa l'évêché; mais le pape Alexandre VIII l'ayant créé cardinal, au mois de décembre 1695, il fut obligé de se rendre à Rome, où il tomba malade peu de temps après son arrivée, et mourut le 4 septembre 1696, à l'âge de 47 ans. Ses restes furent inhumés dans l'église Ste-Cécile, dont il était titulaire, avec une épitaphe qu'il s'était composée; mais ses parents y en ajoutèrent une seconde, qu'ils jugèrent plus convenable, parce qu'elle était plus pompeuse. Argellati les a rapportées toutes les deux dans les *Scriptor. Mediolan.*, 2^e part., col. 1360. Outre quelques opuscules peu importants, et dont on trouvera les titres dans Argellati, on a de Sfondrate : 1^o *Tractatus regalæ contra Clerum Gallicanum* (St-Gall), 1682, in-4°; 2^o *Regale sacerdotium romano pontifici assertum et quatuor propositionib. Cleri Gallicani explicatum*, 1684, in-4°; réimprimé plusieurs fois avec des additions, et inséré dans la *Bibliotheca Pontificia* de Rocaberti, t. 3. L'auteur s'est caché sous le nom d'*Eugenius Lombardus*. 3^o *Gallia vindicata*, etc., 1687, in-4°; réimprimé en 1688, en 1702; et avec des additions considérables, Mantoue, 1701; inséré dans la *Bibliotheca* de Rocaberti, t. 6. C'est une réfutation du traité *De l'établissement de l'église de Rome*

(1) L'édition de 1595, citée par Argellati, ne doit son existence qu'à la transposition des deux derniers chiffres. On trouve l'analyse de ce poème dans les *Sourees littéraires* de Coupé, t. 2, p. 232-240.

par Maimbourg (*voy.* ce nom), auquel Sfondrate oppose le sentiment des théologiens français. 4° *Legatio Marchionis Lavardini Romam, ejusque cum Innocentio XI dissidium*, Rome, 1688, in-12. Il cherche à prouver que les quartiers des ambassadeurs à Rome, ne doivent pas jouir des franchises (*voy.* LAVARDIN). 5° *Innocentia vindicata de immaculato conceptu B. M. V.*, 1695, in-fol., fig.; 6° *Nodus prædestinationis dissolutus*, Rome, 1696, in-4°. Cet ouvrage fit grand bruit, en raison des opinions singulières de l'auteur sur la grâce, le péché originel et l'état des enfants morts avant le baptême. Bossuet et le cardinal de Noailles en sollicitèrent la condamnation sans pouvoir l'obtenir. Le cardinal Gabrielli en prit au contraire la défense. 7° *Cursus philosophicus*, St-Gall, 1699, 3 vol. in-4°. W—s.

SFORZA ATTENDOLO GIACOMUZZO OU JACQUES), fut la tige de l'illustre maison de Sforce, qui a joué un si grand rôle en Italie, dans le 15^e et le 16^e siècle. Né le 10 juin 1369, à Cotignola, bourgade de la Romagne, entre Imola et Faenza, il suivit d'abord la profession de son père, simple cultivateur (1); mais un jour qu'il travaillait aux champs, des soldats passèrent près de lui, précédés d'une musique guerrière. Entraîné par son courage et par le pressentiment de sa fortune, mais retenu par des devoirs de famille, il voulut qu'un présage décidât de sa destinée : « Je vais, » dit-il en lui-même, lancer ma coignée contre ce « chêne; si elle entre assez pour y rester attachée, je me ferai soldat; si elle retombe, je « resterai paysan ». La coignée resta attachée à l'arbre : ainsi Giaco suivit les soldats; et parce qu'il l'avait lancée de toute sa force, il s'appela *Sforza*. Son impétuosité, qui ne se soumettait à aucun conseil et n'admettait aucune résistance, lui fit bientôt confirmer par ses camarades un nom qui est demeuré celui de sa famille. A aucune époque le talent militaire n'eut des occasions plus promptes de se manifester et d'obtenir des succès. Les soldats complètement indépendants, louaient leurs services au plus offrant pour un terme fort court. Les moindres cavaliers, s'ils se distinguaient comme *lances brisées*, c'est-à-dire en servant séparément, trouvaient bientôt des compagnons d'armes qui s'associaient à eux, et dont ils formaient de petites brigades. En 1401, Sforza avait une compagnie de 150 gendarmes, avec laquelle il servait les Florentins. En 1405, dans la guerre de Pise, il eut sous son commandement 600 ou même 1,000 cavaliers. Déjà plusieurs de ses parents étaient entrés dans sa petite armée : il leur avait donné des emplois de confiance, et il gouvernait sa compagnie d'aventuriers comme une famille bien unie. Avec cette troupe, dont le

cadre était toujours le même, mais qui se recrutait ou se dispersait tour à tour, Sforza changea de service à plusieurs reprises en Lombardie et en Toscane. Tandis qu'il était à la solde du marquis Nicolas III d'Este, il souilla sa gloire en faisant assassiner (27 mai 1409), dans une conférence à Rubbiera, Ottobon Terzi, à qui il faisait la guerre. La fréquence de trahisons semblables, et la haine universelle qu'Ottobon avait inspirée, empêchèrent de remarquer tout ce que ce crime avait d'odieux. Trois ans après, Sforza trahit encore Jean XXIII, qui l'avait pris à sa solde, pour passer dans l'armée de son ennemi Ladislas. Si l'honneur avait alors été respecté, cette désertion n'aurait paru guère moins coupable que l'assassinat d'un ennemi; mais Sforza, pendu en effigie par ordre du pape, n'en fut pas reçu avec moins de distinction dans l'armée du roi de Naples. Il commanda plusieurs expéditions de ce monarque guerrier, et fut nommé grand connétable de son royaume. Lorsque Ladislas mourut (1414), il abandonna le siège de Todi, pour ramener son armée à Naples, et obtenir par elle un plus grand crédit dans le gouvernement. Jeanne II s'était déjà livrée à un de ses amants, Pandolfello Alopo, qui, jaloux de Sforza, le fit arrêter à son arrivée à la cour, et jeter dans une prison. Il l'en retira peu de mois après, en lui offrant la main de sa sœur et le partage de l'autorité souveraine pour prix de son alliance. Sforza épousa en effet Catherine Alopo, le 16 juillet 1415, et il entra dès lors dans tous les intérêts et tous les projets du favori. Mais à peine s'était-il attaché à cette faction, que Jacques de Bourbon, mari de la reine Jeanne, l'enveloppa dans la proscription d'Alopo. Sforza fut arrêté à Bénévent, au mois d'août 1415; lorsque Alopo eut péri dans les tourments, il fut mis à la torture, et n'aurait point échappé à la mort, si sa sœur Marguerite, femme de Michelino Attendolo, qui était resté au camp à Tricarico, n'avait fait arrêter quatre ambassadeurs napolitains qui passaient près de là, et n'avait déclaré qu'elle userait sur eux de représailles. Sforza recouvra la liberté, le 13 septembre 1416, en même temps que Jeanne elle-même, auparavant prisonnière de son mari. Plusieurs forteresses, des villes et des fiefs importants, furent la récompense de sa fidélité. Mais le principal appui de Sforza était une bande de soldats, qui lui étaient plus dévoués que ces compagnies d'aventure ne l'eussent encore été à aucun autre condottière. Il avait appelé auprès de lui tous ses parents, et donné à tous quelque commandement, trouvant entre ces hommes élevés comme lui dans la pauvreté et la fatigue, un grand nombre de braves guerriers, d'officiers intrépides et fidèles, qui n'avaient d'autre ambition que celle de rendre puissant le chef de leur famille, d'exécuter les projets qu'il concevait seul, et de demeurer les instruments d'un génie supérieur. Son armée était son royaume : il l'avait créée, il la

(1) Suivant d'autres, il était fils d'un cordonnier. Lorsque ses descendants devinrent princes, on ne manqua pas de s'évertuer pour relever leur origine. Il y en eut qui décomposèrent le nom de Giacomuzzo, et qui, de Muzzo, firent Mutio, et prouvèrent que Sforza descendait en droite ligne de Mutius Scévola!

nourrissait; il était maître de lui faire embrasser tour à tour les partis les plus opposés, assuré que jamais un officier, jamais un soldat, ne préférerait l'Etat qu'il servait à son général. Sforza, qui par cette voie s'élevait à la souveraineté, avait dans la même carrière un rival dont le génie militaire, le talent politique et la gloire égalaient la sienne; c'était Braccio de Montone, qui presque toujours engagé dans un parti opposé, avait formé une milice rivale de la sienne, et dont l'animosité et la jalousie se perpétuèrent pendant plusieurs générations. Dans les guerres qui se continuèrent entre eux, de 1417 à 1420, Sforza eut presque toujours le dessous. Il avait été longtemps le général de Jeanne II; le pape Martin V l'engagea, en 1420, à quitter le parti de cette reine, pour prendre la défense de Louis III d'Anjou; mais dans cette nouvelle guerre, opposé encore à Braccio, il eut de nouveau tant de désavantage, que son armée fut presque détruite. Alors il invoqua la protection de son rival lui-même, pour rentrer en grâce auprès de la reine Jeanne. Sforza se présenta au camp de Braccio en 1422, avec 15 cavaliers désarmés, et lui demanda de l'assister de ses conseils et de son crédit, pour rétablir son armée qui était presque détruite. Ces deux capitaines, oubliant leur longue rivalité, s'ouvrirent mutuellement leur cœur avec une pleine confiance. Braccio fit la paix de Sforza avec Jeanne II, et cette princesse le nomma comte du royaume de Naples, et peu de temps après, le chargea de combattre son fils adoptif, Alphonse d'Aragon, au parti duquel Braccio demeurait attaché. Après avoir forcé Alphonse à quitter Naples, Sforza marcha au secours de la ville d'Aquila, que Braccio assiégeait. Le 4 janvier 1424, il arriva aux bords du fleuve Pescara; des soldats de Braccio occupaient la ville du même nom, et ils avaient garni de palissades les bords du fleuve. Sforza voulant conduire ses soldats par un gué, à l'embouchure même de la rivière, y entra tout armé et le casque en tête: il traversa le fleuve avec 400 gendarmes, et délogea les ennemis; mais n'étant point suivi par le reste de sa troupe, il revint la chercher. A son retour, comme il se penchait pour sauver un de ses pages emporté par le courant, il fut lui-même renversé dans les eaux, et la pesanteur de son armure l'empêchant de nager, il se noya, sans qu'on pût même retrouver son corps. Ainsi mourut, dans la 54^e année de son âge, un des hommes les plus intrépides et les plus habiles que l'Italie eût encore produits. Il avait longtemps vécu avec une maîtresse nommée Lucie de Trespiano, dont il eut François-Alexandre (voy. l'article suivant), Léon, né en 1407, mort en 1440, et une fille. Il épousa ensuite Antoinette Salimbeni, qui lui apporta en dot plusieurs fiefs dans l'Etat de Sienne; il les laissa à Bosio Sforza son fils, tige des comtes de Santa Fiora. Il épousa en secondes noces Catherine Alopo, et en troisièmes

noces Marie Marzana, fille du duc de Sessa: il eut des enfants de l'une et de l'autre; mais leur postérité s'est éteinte sans gloire. Une vie de Muzio Sforza, écrite par Minuti, se conserve en manuscrit dans la bibliothèque Trivulzi, à Milan. S: S-1.

SFORZA (FRANÇOIS-ALEXANDRE), duc de Milan, fils naturel du précédent, naquit, le 25 juillet 1401, pendant que son père était encore un simple capitaine d'aventuriers. Il le suivit dans toutes ses campagnes, et apprit de lui l'art de la guerre. Fort jeune encore lorsque Giacomuzzo se noya, le 4 janvier 1424, il sut avec un courage indomptable dominer la fortune dans ce moment critique; s'attacher les soldats qui avaient servi sous son père, conserver unie une armée qu'aucun lien ne retenait plus, ôter aux guerriers, par une activité continuelle, le loisir de réfléchir, et demeurer enfin le général de vieux officiers qui tous auraient pu prétendre à lui donner des ordres. François Sforza fit ses premières campagnes dans le royaume de Naples, où il avait hérité de fiefs considérables; mais, en 1426, le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, l'appela en Lombardie pour l'opposer à Carmagnole; et Sforza, en combattant un rival aussi illustre, se montra digne de la gloire de son père. En 1434, il conquit la Marche d'Ancone sur le pape Eugène IV, et il s'en fit un Etat indépendant: vers le même temps, il contracta une étroite amitié avec Cosme de Médicis. Plus d'une fois, dans sa détresse, il trouva des ressources dans le crédit immense de ce marchand égal en puissance aux plus grands princes. Souverain de la marche d'Ancone, ayant à ses ordres une armée brave et nombreuse, et de vastes ressources pécuniaires, François Sforza veillait en même temps sur les révolutions de la Lombardie et du royaume de Naples, pour profiter des unes ou des autres. Le duc de Milan, qui n'avait point d'enfants légitimes, lui avait promis en mariage Blanche, sa fille naturelle, pour l'attacher invariablement à ses intérêts; mais il différait ensuite, sous de vains prétextes, l'accomplissement de cette promesse. Sforza s'aperçut que le duc cherchait à le jouer. Dès lors il embrassa, dans presque toutes les guerres, le parti contraire à Visconti, pour que la main de Blanche lui fût offerte comme un gage de réconciliation. Il accepta, en 1434, le commandement des armées de Venise et de Florence. Nicolas Piccinino commandait celles du duc de Milan, et lui était opposé. Les batailles entre ces deux généraux étaient rarement sanglantes; mais l'habileté de leurs marches, leur vigueur dans l'attaque des places, leur talent pour les défendre, les rendaient de dignes antagonistes: aucun autre capitaine n'aurait pu se mesurer avec eux. Souvent les négociations interrompaient leurs combats. Sforza, toujours séduit par l'espérance d'épouser Blanche, fut, à plusieurs reprises, médiateur entre ses fidèles alliés les Florentins et le duc. Pendant qu'il était

tout occupé des affaires de Lombardie et de la Marche, le roi Alphonse lui enleva, sans déclaration de guerre, en 1440, Bénévent, Manfredonia, Bitonto et tout ce qu'il possédait dans le royaume de Naples. François chargea son frère Alexandre de défendre cette partie de son patrimoine, et poursuivit, sans se laisser distraire, ses opérations contre Visconti. Celui-ci se décida enfin à racheter l'amitié d'un général aussi redoutable, en lui donnant sa fille en mariage, le 1^{er} août 1441. Blanche, alors âgée de seize ans, apporta pour dot à François Sforza la souveraineté de Crémone et de Pontremoli. Bientôt le duc parut se repentir de ce mariage; dès l'année suivante il enjoignit à Piccinino d'attaquer Sforza dans la Marche d'Ancone. La guerre paraissait faite au nom du pape Eugène IV; mais c'était Visconti qui fournissait contre son gendre de l'argent et des soldats. Il excitait aussi contre lui le roi de Naples, Alphonse; plus de 30,000 hommes envahirent la Marche, et déjà quelques capitaines de Sforza l'avaient abandonné pour passer à l'armée de Piccinino. Il fut alors excommunié par Eugène IV; mais les secours d'argent de Cosme de Médicis et l'intervention de Florence et de Venise le sauvèrent. Il livra bataille à son adversaire, le 8 novembre 1443, et le défit complètement. Piccinino mourut peu de temps après, et Sforza recouvra les places qu'il avait perdues. Mais le duc de Milan ne se lassait pas de susciter des ennemis à son gendre : par ses conseils, le pape et le roi Alphonse attaquaient la Marche, tandis que Sigismond Malatesti de Rimini, propre gendre de François Sforza, envahissait le duché d'Urbain, que François Piccinino faisait le siège de Crémone et Louis de San Severino celui de Pontremoli. Malgré la vigoureuse assistance des Florentins et des Vénitiens, Sforza perdait successivement toutes ses places; il consentit enfin, en 1447, à rendre au pape Nicolas V, l'esi, la seule ville qui lui restât dans la Marche. Il traitait aussi avec son beau-père, et il se croyait réconcilié avec lui, lorsqu'il apprit subitement sa mort (15 août 1447). On lui annonça en même temps que les Milanais avaient pris les armes pour se mettre en liberté, que plusieurs villes avaient proclamé leur indépendance, que d'autres avaient ouvert leurs portes aux Vénitiens, et que ceux-ci paraissaient sur le point de conquérir toute la Lombardie. Sforza accepta aussitôt les propositions que lui firent les Milanais, et se mit à la solde de leur république, jugeant bien qu'il fallait les défendre avant de songer à leur commander. Bientôt après Pavie se rendit à lui; le 16 novembre il prit Plaisance, qu'il abandonna au pillage; l'année suivante, il eut contre les Vénitiens des succès plus importants encore. Après leur avoir repris plusieurs villes et plusieurs châteaux du Milanais, il remporta sur eux, à Caravaggio, une éclatante victoire, le 15 septembre 1448. Mais ces succès mêmes excitaient la défiance des Mila-

XXXIX.

naïs; de son côté, il ne voulait pas les enorgueillir davantage avant de tenter de les asservir. Tout à coup il publia un traité qu'il venait de conclure avec les Vénitiens, par lequel il partageait avec eux l'Etat de Milan, s'en réservant la plus grande partie, et il tourna aussitôt contre cette république éphémère les armes qu'il avait prises pour la servir. Les Vénitiens le secondèrent quelque temps; ensuite, lorsqu'ils le virent près d'arriver à son but, vers la fin de l'année 1449, ils firent la paix avec la république de Milan, pour ne pas trop accroître sa puissance. Sforza ne tint aucun compte de leur changement : il enferma Milan par un blocus, écarta tous les secours des Vénitiens, tantôt par des négociations, tantôt par la force, et réduisit, par la famine, le peuple à lui ouvrir les portes de la ville, le 26 février 1450. Il y fit son entrée solennelle le 23 mars suivant, se fit proclamer duc, et fut bientôt reconnu par tous les Etats d'Italie, à la réserve des Vénitiens et du roi de Naples. Sforza dut à Cosme de Médicis l'alliance des Florentins, à la haine ou à la crainte des Vénitiens et des Génois celle de Louis, marquis de Mantoue. Les Vénitiens employèrent deux ans à se préparer pour lui faire la guerre; ils la lui déclarèrent, le 19 avril 1452, après s'être assuré l'alliance de Louis, duc de Savoie, de Guillaume VIII, marquis de Montferrat, et du roi de Naples. Sforza, de son côté, appela en Italie René d'Anjou, prétendant au royaume de Naples, qui, avec une armée française, répandit la terreur dans l'Etat Vénitien. Après deux ans de combats, la paix fut signée à Lodi le 9 avril 1454. La Ghiara d'Adda demeura pour frontière au duché de Milan, Brescia et Bergame furent cédés aux Vénitiens. Alphonse d'Aragon, de son côté, unit, l'année suivante, sa famille à celle de Sforza par un double mariage. François Sforza, investi de la souveraineté de Milan, parut renoncer à l'esprit inquiet et entreprenant qui l'y avait conduit. Comme il redoutait les prétentions du duc d'Orléans, qui, au nom de Valentine Visconti, sa mère, réclamait l'héritage du Milanais, il s'opposa, en toute occasion, aux entreprises des Français sur l'Italie, et donna des secours à Ferdinand, roi de Naples, pour repousser son compétiteur de la maison d'Anjou. Louis XI, qui n'aimait pas le duc d'Orléans, aida Sforza à soumettre les Génois et lui fit la cession de Savone, qui était occupée par les armées françaises. Par le mariage de sa fille Drusiana avec Jacob Piccinino, fils de son ancien rival, il semblait vouloir réunir les deux écoles militaires de Sforza et de Braccio, et mettre fin à de sanglantes jalousies; mais Piccinino s'étant rendu à Naples auprès de Ferdinand, à sa sollicitation, il y fut arrêté, au mépris de l'hospitalité, et mis à mort. On accusa universellement François Sforza d'avoir lui-même préparé cette perfidie et sacrifié le bonheur de sa propre fille pour tromper son ennemi. Mais cet homme cruel, at-

teint d'hydropisie, expia bientôt un tel crime par une mort douloureuse. Il expira le 8 mars 1466, laissant cinq fils de sa femme Blanche Visconti. L'aîné était alors en France auprès de Louis XI, auquel il avait conduit un corps de troupes que lui fournissait le duc de Milan. Dans vingt-deux batailles où il s'était trouvé, François Sforza n'avait jamais été vaincu; depuis longtemps, aucun prince d'Italie n'avait uni autant de prudence à autant de valeur. Sa protection s'étendait aussi sur les lettres et sur les arts. Jean Simonetta, qui a écrit son histoire (Milan, 1479), était un littérateur distingué. François Philèphe était son favori (*roy. PHILÈPHE et SIMONETTA*); les Grecs réfugiés trouvèrent un asile à sa cour, et reçurent de lui des pensions. Mais François Sforza eut tous les vices de son siècle. Se jouant de ses serments, il offensait sans scrupule les mœurs et la décence; il ne dut sa grandeur et ses triomphes qu'à un tissu de perfidies. Il eut beaucoup de bâtards de ses nombreuses maîtresses. Un Allemand, J.-G. Hoyer, a publié à Magdebourg, en 1846, en deux volumes in-8°, une histoire détaillée de Sforza.

S. S—1.

SFORZA (Bosio), comte de Santa-Fiora dans l'Etat de Sienne, était fils du premier mariage légitime de Giacomuzzo Sforza avec Antoinette Salimbeni. Né en 1411, il servit utilement son frère naturel François, que ses talents élevèrent au commandement des armées et à la souveraineté de Milan. Il hérita des biens qu'Antoinette Salimbeni avait apportés pour dot à son père dans l'Etat de Sienne; il y joignit ceux de sa femme Eléonore, dernière héritière des comtes de Santa-Fiora, anciens Gibelins toscans. Ses descendants prirent le titre de ce comté, qui relevait autrefois immédiatement de l'Empire. Cette famille a produit plusieurs cardinaux distingués. Par le mariage de Frédéric Sforza avec Lucie Césarini, en 1673, cette maison a hérité du duché de Césarini et en a pris le titre.

S. S—1.

SPORZA (GALÉAZ-MARIE), duc de Milan, fils de François et de Blanche Visconti, était né à Fermo, le 24 janvier 1444. Il apprit la mort de son père en France, où il avait été envoyé auprès de Louis XI, avec des troupes auxiliaires; il revint rapidement à Milan et y fit son entrée le 20 mars 1466. Sa mère, Blanche Visconti, avait contenu les peuples dans l'obéissance jusqu'à son retour. Galéaz-Marie épousa, le 6 juillet 1468, Bonne de Savoie, fille de Louis et sœur d'Amé IX. Louis XI, qui avait épousé Charlotte, sœur de Bonne, fit ce mariage sans le consentement du duc de Savoie, et assigna la ville de Verceil pour dot à Bonne, sous condition que le duc de Milan la conquerrait sur les Savoyards. En effet, immédiatement après son mariage, Galéaz-Marie commença la guerre contre son beau-frère, qui, pour se défendre, fit alliance avec les Vénitiens. Le duc de Milan, effrayé de cette alliance, abandonna son attaque sur Verceil. Galéaz-Marie n'avait aucune

des qualités brillantes de son père. Ses devoirs envers sa mère Blanche Visconti lui étaient à charge : il la traita avec dédain et lui rendit bientôt le séjour de sa cour insupportable. Blanche se retira à Crémone, où elle mourut peu de temps après, le 19 octobre 1468. Galéaz-Marie avait déjà manifesté des penchants si criminels, qu'on l'accuse universellement de l'avoir empoisonnée. Voulant étaler aux yeux de ses alliés la magnificence de sa cour, il dépensa deux cent mille ducats dans un voyage à Florence (1471), où l'on n'avait jamais vu un luxe aussi insensé. Il revint dans ses Etats par Lucques et par Gênes, et les peuples, gémissant sous le poids des impôts, l'accablaient de malédictions sur sa route. Sa cruauté était excessive, et son incontinence n'était arrêtée par aucun respect divin ou humain. Les courtisans, las de supporter un joug aussi odieux, conjurèrent enfin contre lui et l'immolèrent au milieu de ses gardes, le 26 décembre 1476, dans la basilique de St-Etienne; mais ils ne trouvèrent pas dans le peuple l'ardeur de la liberté ou la haine de la tyrannie sur lesquelles ils avaient compté. L'un des conjurés, Lampugnano, fut tué sur la place par les gardes du duc. Deux autres, Olgiato et Charles Visconti, après s'être échappés, furent repris et périrent sur l'échafaud. Galéaz-Marie laissait un fils âgé de huit ans, qui lui succéda sous la tutelle de sa mère; et Blanche-Marie, qui fut la seconde femme de l'empereur Maximilien. Catherine Sforza, dont il est fait mention dans l'article suivant, était sa fille naturelle.

S. S—1.

SFORZA (JEAN-GALÉAZ), fils du précédent, n'était âgé que de huit ans lorsqu'il succéda, en 1476, à son père assassiné. Bonne de Savoie, sa mère, fut chargée de la régence. Les frères du dernier duc, qui avaient été exilés par lui, revinrent et demandèrent à participer à la régence. Bonne avait alors pour principal ministre François Simonetta, Calabrais, ancien secrétaire du duc François, et qui réunissait une grande fidélité à beaucoup d'activité et d'adresse. Les quatre oncles du jeune duc voulaient, avant tout, l'écarter de la duchesse. En même temps, ils intriguaient avec les gens de guerre pour se rendre maîtres de l'Etat. Simonetta les prévint : il fit arrêter Donato del Conte, leur principal agent, et força Robert de San-Séverino à s'enfuir, de même qu'Octavien Sforza, qui se noya en voulant passer l'Adda. Les trois autres frères furent relégués : Philippe-Marie à Bari, dont il était duc; Louis, surnommé le Maure, à Pise, et Ascagne à Pérouse. Le premier mourut, en 1479, dans les montagnes de Gênes, et l'on crut qu'il y avait été empoisonné. Mais Louis le Maure surprit Tortone, le 10 août de la même année, avec l'aide de Robert et de San-Séverino. Peu après, il fut introduit dans le château de Milan. Héritier présomptif du trône, il trouvait aisément des partisans parmi tous les ambitieux. La duchesse

Bonne se vit obligée de se réconcilier avec lui ; mais à peine lui eut-elle donné quelque part dans le gouvernement, qu'il s'empara de tout ; fit saisir François Simonetta par les Gibelins, ses partisans, et, après l'avoir appliqué à la torture dans les prisons de Pavie, lui fit trancher la tête, le 30 octobre 1480 (*voy. SIMONETTA*). Cependant, sous la tutelle de son oncle, Jean-Galéaz n'eut plus aucune part au gouvernement. Lorsqu'il fut parvenu à sa vingt et unième année, il épousa Isabelle d'Aragon, fille d'Alphonse, duc de Calabre, qui lui avait été fiancée depuis longtemps ; mais, dans la même année 1489, Louis le Maure mit garnison dans les châteaux de Trezzo et de Milan et dans toutes les autres forteresses du duché. En même temps, il écarta de l'administration quiconque donnait des marques d'attachement au prince. Les disputes de préséance entre Isabelle, femme du duc, et Béatrix, femme de Louis le Maure, déterminèrent celui-ci à envoyer Jean-Galéaz, avec son épouse, dans le château de Pavie. On croit universellement qu'il l'y fit empoisonner. Quand Charles VIII passa par Pavie, dans l'automne de 1494, ce prince malheureux, atteint d'une maladie incurable, recourut avec sa femme et ses enfants à la protection du roi ; mais, dès le lendemain du départ de Charles, Jean-Galéaz mourut, le 22 octobre 1494. Il laissait un fils nommé François et deux filles, Bonne et Hippolyte. Le premier aurait dû lui succéder ; mais Louis le Maure fit paraître un diplôme impérial qui l'appelait au duché de Milan. François, emmené en France par Louis XII, en 1499, fut fait abbé de Marmoutier, et mourut à la chasse, en 1511, d'une chute de cheval. Isabelle, sa mère, s'était retirée dans le duché de Bari ; elle y mourut le 11 février 1524. Bonne épousa Sigismond, roi de Pologne, et mourut en 1558. Hippolyte ne se maria point. S. S—1.

SFORZA (LUDOVIC), surnommé le *Maure*, à cause de son teint basané, né à Vigevano, était le troisième fils du duc François. Après la mort de ce prince, Galéaz-Marie, qui lui succéda, exila de Milan tous ses frères, non que nul sentiment de haine divisât la famille ; mais entre ces princes défiants et ambitieux, aucun lien de parenté n'arrêtait la passion de commander ou ne servait de garantie contre le crime. Louis le Maure revint à Milan, en 1476, lorsque son frère eut été assassiné ; la régente et son secrétaire, François Simonetta, l'en chassèrent de nouveau l'année suivante ; lorsqu'il y rentra ensuite les armes à la main, il prit ses mesures pour n'en être pas chassé une troisième fois. Il fit saisir et mettre à mort Simonetta, et il se rendit maître absolu du gouvernement, au nom de son neveu Jean-Galéaz. Il fit arrêter Ascagne, le dernier de ses frères, qui était évêque de Pavie, et le relégua à Ferrare ; enfin, il déclara, en 1480, à Bonne de Savoie, que son fils Jean-Galéaz, quoique âgé seulement de douze ans, avait pris les rênes du

gouvernement, en sorte qu'elle pouvait se retirer. Bonne sortit en effet de Milan, le 2 novembre, et alla s'établir à Abbiate Grasso. Vers la fin de l'année 1482, Ascagne fut cependant rappelé à Milan et admis dans les conseils de Louis le Maure, qui, de concert avec le roi de Naples, avait déclaré la guerre aux Vénitiens. Alphonse, duc de Calabre, qui commandait l'armée napolitaine, avait fiancé sa fille Isabelle à Jean-Galéaz. Voyant avec peine son gendre exclu de toute part du gouvernement, il prit sa défense contre son ambitieux tuteur, et, leur querelle s'étant échauffée, Louis se détacha, en 1484, de ses précédents alliés pour s'unir aux Vénitiens. Cette défection décida le roi de Naples à faire la paix avec cette république ; et Alphonse, rappelé dans le royaume de Naples, abandonna son gendre et sa fille aux intrigues dirigées contre eux. Louis le Maure s'était débarrassé par le poison du comte Pierre del Verme, dont il redoutait le crédit ; il excitait la discorde entre les comtes Borromée, pour les affaiblir les uns par les autres ; il avait obtenu de Sixte IV de décorer son frère Ascagne du chapeau de cardinal ; cependant il se contentait encore d'exercer une autorité déléguée, et il en abandonnait les titres à son neveu. Son mariage, en 1490, avec Béatrix, fille d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, mêla à ses sombres passions les prétentions vaniteuses d'une femme. Elle voulut avoir les signes extérieurs de la puissance et disputa follement le pas à Isabelle d'Aragon, femme du jeune duc ; la jalousie de ces deux princesses se changea bientôt en haine déclarée : Isabelle recourut à la protection de son père et de son aïeul. Ferdinand envoya, en 1493, une ambassade à Louis le Maure, pour le sommer de rendre l'administration de ses États à son neveu, qui, parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, était en état de gouverner. Louis répondit avec beaucoup de douceur à l'ambassadeur napolitain ; son interposition cependant l'avait profondément blessé, et, pour s'en venger, il envoya le comte de Belgiojoso à Charles VIII, roi de France, pour le solliciter de faire valoir ses droits à la couronne de Naples, qu'il tenait de la maison d'Anjou, lui promettant de l'assister de toutes ses forces. En même temps, Louis le Maure pressait l'empereur Maximilien de lui accorder l'investiture du duché de Milan, au préjudice de son neveu. Il l'attachait à sa famille par un mariage et flattait son avarice par une riche dot. La princesse qu'il employait à séduire le monarque était Blanche-Marie Sforza, propre sœur du duc qu'il voulait dépouiller ; elle épousa en effet Maximilien, le 1^{er} décembre 1493. L'année suivante, Charles VIII, cédant aux instances de Louis le Maure, entra en Italie à la tête d'une armée française. Il fut reçu à Pavie, au commencement d'octobre, par son allié, auquel il demanda un prêt de deux cent mille ducats d'or et le château de Pavie en gage. Dans ce château se trouvait le jeune duc Jean-

Galéaz, atteint d'une maladie mortelle et qu'on attribuait à un poison lent donné par son oncle. Charles rendit visite au jeune duc, mais sans que Louis le perdît de vue; il fut touché de l'état déplorable où il le trouva, du désespoir d'Isabelle et du recours qu'elle eut à sa protection, au moment même où il allait attaquer son père: il promit d'une manière vague et embarrassée de le défendre et de soutenir ses intérêts; il sortit pour continuer son voyage, et le lendemain Jean-Galéaz expira. Louis se fit déferer par le peuple la souveraineté de Milan, au préjudice du fils de Jean-Galéaz; bientôt après, il montra un diplôme de Maximilien, qui le reconnaissait pour duc, se fondant sur ce que Louis était né depuis que François, son père, était monté sur le trône, tandis que Galéaz-Marie, son frère, né auparavant, n'était fils que d'un particulier. La conquête du royaume du Naples, achevée par Charles VIII avec une rapidité inouïe, fit bientôt repentir Louis Sforza d'avoir appelé ce monarque en Italie. Les Français, fiers de leurs succès, ne voulaient point effectuer la cession de quelques forteresses qui lui avaient été promises: au contraire, le duc d'Orléans fit valoir ses prétentions sur le duché de Milan, du chef de Valentine Visconti, son aïeule, quoiqu'il n'y eût pas d'exemple en Italie d'une seigneurie transmissible par les femmes. Louis, alarmé, ne songea plus dès lors qu'à mettre une barrière aux conquêtes des Français. Il signa dans ce but, le 31 mars 1495, un traité d'alliance avec le pape, les Vénitiens, l'empereur Maximilien et les rois catholiques Ferdinand et Isabelle. A peine les hostilités entre la ligue et les Français avaient commencé, que le duc d'Orléans enleva Novare et sa citadelle à Louis le Maire. Après la bataille du Taro, dans laquelle Charles VIII s'ouvrit un passage pour retourner en France, les alliés entreprirent le siège de Novare. Louis d'Orléans, qui fut ensuite Louis XII, s'y était enfermé; mais comme il ne pouvait défendre cette place contre la puissante armée des Italiens, il la rendit, le 10 octobre, à Louis le Maire. Après les troubles que Charles VIII avait fait éclater en Italie, Louis jouit de quelque repos. Il avait invité Maximilien à descendre dans la Péninsule, pour se fortifier par son alliance; mais cet Empereur, sans argent et sans constance dans ses projets, était un allié de peu d'utilité. En 1498, Louis apprit avec inquiétude que Louis XII, qui venait de succéder à Charles VIII sur le trône de France, avait joint à ses titres ceux de roi de Naples et de duc de Milan. Bientôt il fut informé que ce monarque cherchait à s'assurer l'entrée de l'Italie par les alliances qu'il formait. Il avait fait la paix avec Maximilien et les rois d'Espagne et d'Angleterre; il avait gagné le pape par des bienfaits accordés à son fils, et les Vénitiens par la promesse de Crémone et de la Ghiara d'Adda. Philibert, duc de Savoie, était aussi entré dans les intérêts de la France; et la

ligue nouvelle, dont le pape était le chef, fut publiée le 25 mars 1499. Au mois d'août, les Français commencèrent l'invasion du Milanais; ils s'emparèrent de Valence; Tortone leur ouvrit ses portes: Voghera, Castelnovo et Ponte Corona suivirent cet exemple. Sanseverino, général de Louis Sforza, s'enfuit d'Alexandrie, qu'il devait défendre; cette ville, Mortara et Pavie se rendirent bientôt après, et le duc de Milan, perdant toute espérance de pouvoir résister, fit passer en Allemagne, par Côme et la Suisse, ses enfants, ses bijoux et deux cent quarante mille écus en or; sa femme, Béatrix d'Este, était morte dès le 2 janvier 1497. Il confia le commandement du château de Milan à Bernardino de Coste, qui le rendit aux Français au bout de peu de jours. Le 2 septembre 1499, Louis le Maire se mit lui-même en route pour l'Allemagne, et tout le duché de Milan se soumit à Louis XII, à l'exception de Crémone qui fut consignée aux Vénitiens. Mais l'indiscipline des Français fit bientôt regretter aux Milanais leurs anciens ducs. Louis Sforza et son frère le cardinal Ascanne, en étant avertis, soldèrent une armée de 8,000 Suisses, avec laquelle, à la fin de janvier de l'an 1500, ils s'emparèrent de Côme et bientôt après de Milan, de Pavie, de Parme et de Novare. Louis le Maire assiégeait la citadelle de cette dernière ville, lorsqu'il fut enveloppé par une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, que la Trémoille et le comte de Ligni avaient amenée à Jean-Jacques Trivulce. Les Suisses, que le duc de Milan avait sous ses ordres, gagnés par leurs compatriotes du camp français, déclarèrent ne pas vouloir combattre contre leurs frères. Ils demandèrent et obtinrent une capitulation pour sortir de Novare et retourner dans leur pays. Louis, plutôt que de demeurer abandonné dans une ville assiégée, prit les habits d'un soldat suisse, de même que les trois Sanseverini, ses généraux, et il comptait sortir avec eux; mais un Suisse du canton d'Uri, nommé Rodolphe Thurmann, le fit connaître aux Français (1), qui l'enfermèrent au château de Loches, en Touraine, dans une chambre obscure, sans livres, sans papier ni encre (2); il vécut encore dix ans dans la misère et la douleur. Son frère, retenu dans la tour de Bourges, où le roi Louis avait été lui-même prisonnier, recouvra sa liberté en 1503 et mourut à Rome de la peste, le 27 mai 1505. Ce prince, si détestable dans sa politique, fut cependant le protecteur des lettres et des arts. Il fit bâtir à Milan, en 1490, un théâtre sur le modèle des anciens; et ce fut la pre-

(1) Ce Suisse, revenu dans son pays, y fut puni de mort pour cette déloyauté. Le cardinal Ascanne, qui, dans le même tems, assiégeait le château de Milan, voulut s'enfuir aussi; mais il fut surpris et arrêté au château de Rivalta par les Vénitiens, avec Hermès Sforza, frère de Jean-Galéaz, et d'autres gentilshommes de sa famille. Ils furent tous livrés aux Français.

(2) Les dessins et les caractères tracés par lui sur les murs de sa prison prouvent que sa cage de fer n'est qu'un conte populaire. On sait même que, dans les dernières années, il pouvait s'écarter jusqu'à cinq ou six lieues. Voy. Carranti, *Ludovici Sfortia captivitas*, Bologne, 1507.

mière fois, dans les temps modernes, que les Muses dramatiques eurent une scène fixe. On ne jouait auparavant quelques mauvaises pièces que sous les portiques des grandes maisons ou dans les carrefours. Les deux fils de Louis le Maure, Maximilien et François, étaient en sûreté auprès de l'empereur Maximilien ; ils régnèrent ensuite.

S. S—1.

SFORZA (MAXIMILIEN), fils aîné du précédent ; après avoir erré pendant douze ans dans la Suisse et l'Allemagne, fut rappelé dans sa patrie, en 1512, par la ligue que Jules II avait formée contre les Français. Tous les Etats d'Italie désiraient le rétablir dans le duché de Milan, sentant déjà qu'ils ne pouvaient plus espérer d'indépendance si la plus belle partie de la Lombardie restait entre les mains des ultramontains. Maximilien fut introduit dans Crémone, le 16 novembre 1512, et, peu de jours après, dans Milan, que les Français avaient été forcés d'évacuer. Les anciens sujets de sa famille, s'empresaient de lui rendre hommage ; mais il n'avait aucune des grandes qualités de ses ancêtres ; la nature lui avait refusé jusqu'à une figure qui rappelât les princes de sa maison et qui pût inspirer du respect ou de l'attachement. Les Milanais, qui avaient cru retrouver, sous leur ancien prince, le gouvernement pacifique et modéré de leurs pères, s'aperçurent bientôt de leur erreur ; et toute la Lombardie se révolta contre Maximilien (1513). Les seules villes de Côme et de Novare lui demeurèrent fidèles. Enfermé comme son père dans Novare, il n'avait pour sa défense que ces mêmes Suisses qui avaient vendu Jean-Galéaz au même maréchal Trivulce qui l'attaquait ; il attendait un sort pareil, lorsque la victoire de la Rioutte, remportée par les Suisses sur Trivulce (6 juin 1513), le délivra d'un danger imminent. Les Français évacuèrent l'Italie et tout le Milanais se soumit de nouveau à Sforza ; mais il se rendit de plus en plus odieux par les amendes énormes auxquelles il condamna chaque ville, pour la punir de sa rébellion. Tout l'argent que Maximilien levait sur ses sujets était destiné à payer les Suisses. Lorsque François I^{er} envahit l'Italie, en 1515, Maximilien Sforza avait complètement perdu la raison ; cependant 35,000 Suisses descendirent dans le Milanais pour soutenir ce souverain imbécile ; mais leur défaite à Marignano (13 septembre 1515) le laissa sans ressources. Il s'enferma dans le château de Milan, tandis que la ville ouvrait ses portes au roi de France. Bientôt le pusillanime Sforza offrit de capituler, quoique la forteresse qu'il occupait fût en état d'opposer la plus longue résistance. Il la rendit, le 5 octobre, au duc de Bourbon qui l'assiégeait, abandonna au roi tous ses droits sur l'héritage de ses pères et se retira en France pour y vivre d'une pension de trente mille ducats qui lui fut assurée. Il mourut à Paris, en juin 1530, sans avoir été marié.

S. S—1.

SFORZA (FRANÇOIS-MARIE), dernier duc de Milan, était le second fils de Louis le Maure. Après la mort de son père et la capitulation par laquelle son frère avait abandonné au roi de France tous ses droits sur l'Etat de Milan, il vivait à Trente dans la pauvreté, lorsque le pape Léon X conclut, le 8 mai 1521, une ligue avec Charles-Quint, dont l'une des premières conditions fut le rétablissement de la maison Sforza dans le duché de Milan. Jérôme Morone, chancelier du duc Maximilien et l'homme d'Italie dont le génie politique était le plus vaste et le plus délié, avait négocié cette ligue entre le pape et l'Empereur. Ce fut encore lui qui prit possession de Milan, lorsque cette ville ouvrit ses portes à Prosper Colonna, qui commandait l'armée alliée (20 novembre 1521). Morone (*roy. ce nom*) réveilla le zèle des Lombards pour le sang de leurs maîtres. Toutes les villes levèrent les étendards des Sforza, avant que François-Marie pût se rendre dans les Etats qui se donnaient volontairement à lui. Il attendait toujours à Trente l'argent nécessaire pour conduire à Milan 6.000 Allemands qu'il avait rassemblés. Enfin le cardinal de Médicis lui offrit sa bourse, et il arriva, par Plaisance, à Pavie, vers le milieu de mars 1522, tandis que Lautrec avec une armée lui coupait le chemin de Milan. Antonio de Leva conduisit enfin le duc dans sa capitale, où il fut reçu avec les plus vifs témoignages d'amour. Il revint ensuite au camp de Prosper Colonna avec 1,500 chevaux et quelques milliers de volontaires milanais. Avec eux il combattit à la Bicoque, le 22 avril. La défaite des Suisses et la retraite de Lautrec laissèrent ses alliés maîtres de la Lombardie ; mais dès ce moment le duc de Milan demeura exposé à la cupidité de ses propres soldats, qui le rançonnèrent cruellement. Au printemps de 1523, le château de Milan, dont la garnison était réduite à 45 hommes, se rendit à lui. Au mois d'août de la même année, son camérier, Boniface Visconti, qui nourrissait contre lui une haine secrète, l'attaqua à coups de poignard sur le chemin de Monza, et, croyant l'avoir tué, se réfugia en France. A la nouvelle de cet assassinat, Valence et Asti se révoltèrent. Ces deux villes se souvinrent de nouveau à Antoine de Leva, lorsqu'elles apprirent que le duc guérissait de ses blessures. Cependant les souffrances occasionnées par la guerre et les épidémies des camps s'étant communiquées à la ville, la peste se déclara dans Milan, en 1524 ; et, en quatre mois, elle y enleva plus de cinquante mille habitants. Le duc, pour s'y soustraire, vint s'établir à Pizzighettone. Pendant qu'il y séjournait, François I^{er} descendit en Italie, s'empara de Milan et vint mettre le siège devant Pavie, tandis que Sforza cherchait un asile à Soncino ou à Crémone. La bataille de Pavie (24 février 1525) et la prison de François I^{er} assurèrent la supériorité aux Impériaux, sans que François-Marie Sforza en recueillît aucun

fruit. Les Espagnols et les Allemands occupaient toutes les places du duché de Milan ; ils substituaient partout l'autorité militaire à celle du souverain, et Charles-Quint n'accorda pas même à Sforza l'investiture de son duché. On lui demandait douze cent mille florins pour l'expédition, à titre de remboursement des frais de la guerre ; et quoique l'on offrit des délais pour le paiement, l'état des peuples, accablés par de longues calamités, ne laissait aucune espérance de tirer jamais d'eux une somme aussi énorme. Jérôme Morone, pour secouer le joug des Impériaux, proposa aux Vénitiens et au pape une ligue dans laquelle le marquis de Pescara feignit d'entrer. On lui offrait pour lui-même le royaume de Naples, s'il aidait à chasser les Espagnols d'Italie ; mais Pescara, après avoir paru entrer dans tous ces projets, fit arrêter Morone, qu'il envoya dans les cachots du château de Pavie. Il força le duc de Milan à lui consigner tout ce qui lui restait de places fortes, à la réserve des deux châteaux de Milan et de Crémone, où il le retint prisonnier, et exigea de tous les Lombards un serment de fidélité à l'Empereur. Bientôt le duc fut assiégé dans le château de Milan, tandis que sa capitale, rançonnée et opprimée, faisait de vains efforts pour secouer le joug des Espagnols. Enfin François-Marie Sforza fut obligé de capituler, le 24 juillet 1525, entre les mains du comte de Bourbon. On lui laissa la liberté de se retirer à Lodi, et il y fut reçu par l'armée des alliés de la France. François-Marie, qui n'avait ni des forces, ni un génie capable de suppléer à ce que les circonstances lui refusaient, attendit l'issue d'une guerre à laquelle il ne pouvait plus prendre une part active. Le traité de Cambrai (5 août 1529), entre la France et l'Empereur, le laissa à la discrétion de ce dernier. Cependant, par l'entremise du pape, François-Marie obtint de Charles-Quint l'investiture du duché de Milan (23 décembre 1529), moyennant la promesse de payer à l'Empereur quatre cent mille ducats la première année, et cinq cent mille dans les dix années suivantes. Le château de Milan, Côme et Pavie devaient rester dans les mains des Impériaux pour gages de ce traité. A ce prix, François-Marie fut reconnu duc de Milan par toutes les puissances ; mais il fut réellement dans la dépendance absolue de l'Empereur. D'ailleurs sa santé était si délabrée, que l'on pouvait prévoir avec certitude sa mort prochaine. Il ne laissa pas de se marier, au mois d'avril 1534, du consentement de Charles-Quint, avec Christine de Danemark. Il mourut, l'année suivante, sans laisser de postérité (24 octobre 1535). En lui finit la descendance légitime de François Sforza, premier duc de cette maison. Jean-Paul Sforza, marquis de Caravaggio, fils naturel de Louis le Maure, mourut presque immédiatement après. François-Marie institua, par son testament, Charles-Quint son héritier ; ce qui fut l'occasion d'une nouvelle

guerre avec la France. Le duché de Milan est demeuré dès lors soumis à la monarchie espagnole jusqu'à la guerre de la succession d'Espagne. — Un ouvrage anglais de M. Pollard-Urquhardt : *Life and times of Francis Sforza, duke of Milan*, a paru à Edimbourg en 1852, 2 vol. in-8°. M. Frédéric Steger a publié, en allemand, à Leipsick, en 1853, in-8°, une *Vie de François Sforza et des condottieri italiens*, qui fait partie du recueil intitulé *Hausbibliothek* (*Bibliothèque domestique*), mis au jour par M. F. Bue-lau. S.—1.

SFORZA (ALEXANDRE), seigneur de Pesaro, fils naturel de Jacques Sforza Attendolo, naquit à Cotignola en 1409. Le pape Martin voulut l'avoir auprès de lui, afin de le pousser dans la carrière ecclésiastique ; mais étant né pour les armes, Alexandre fut rappelé par son père ; et après la mort de celui-ci, arrivée en 1434, il aida François, son frère, dans ses expéditions ; il fixa sa résidence à Fermo, qu'il embellit de plusieurs manufactures. Galeazzo Malatesta lui céda, en 1445, la seigneurie de Pesaro, après lui avoir fait épouser la célèbre Constance de Varano, sa nièce. Alexandre, aidé de son frère François, se soutint dans sa nouvelle principauté, et contre les armes de Sigismond Malatesta, et contre l'excommunication d'Eugène IV, qui fut levée dans la suite par Nicolas V. Il épousa en secondes nocces Sueva, fille du comte de Montefeltro, qui se retira, en 1457, dans le monastère du St-Sacrement de Pesaro, et fut connue sous le nom de la *Bienheureuse Séraphine*. Alexandre rendit de grands services à Ferdinand, roi de Sicile ; battu à San-Fabiano, le 27 juillet 1460, par Jacob Piccinino, il eut sa revanche le 18 août 1462, près de Troia, où il remporta une victoire sur le même général. Ce prince le nomma grand comte. Ayant ensuite pris le commandement des troupes de Paul II et des Vénitiens contre Robert Malatesta, dit le *Magnifique*, Alexandre fut défait et blessé. Il continua jusqu'à la fin de sa vie le métier de *condottiere* ; et, quoiqu'il fût loin d'avoir les talents de son frère, il tint le premier rang parmi les généraux d'Italie. Il mourut d'apoplexie en 1473, dans un voyage à Venise. Il répara sur la fin de ses jours les écarts de sa jeunesse. Le chevalier Annibal Olivieri a publié, en 1785, des mémoires sur la vie d'Alexandre Sforza. Il en parut un appendice du même auteur l'année suivante. Ratti donne de grands détails sur Constance de Varano dans ses *Memorie su la vita di quattro donne illustri della casa Sforza*, Rome, 1785, in-8°. T.—D.

SFORZA (CONSTANT), fils du précédent, auquel il succéda en 1473, continua le métier de *condottiere*, qu'avaient exercé avec tant de gloire son père, son oncle, son aïeul et tous ses parents ; mais il ne fut l'égal d'aucun d'eux en habileté ou en courage. Il causa, le 7 septembre 1479, la déroute des Florentins qu'il commandait, lors-

qu'ils furent attaqués, au Poggio Imperiale, par Alphonse, duc de Calabre. Il fut ensuite tour à tour général des Florentins et des Vénitiens jusqu'au mois de juillet 1483, qu'il mourut. Sa magnificence et sa générosité avaient donné quelque lustre à la petite cour qu'il avait formée à Pesaro. Son fils Jean lui succéda. S. S.—1.

SFORZA (JEAN), fils naturel du précédent, auquel il succéda en 1483, épousa, le 12 juin 1493, Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI. Les noces furent célébrées dans le palais pontifical; mais Lucrèce, mécontente de son époux, le quitta en 1497. Son père, pour lui complaire, prononça son divorce et la remaria peu de temps après. Jean Sforza, ayant alors perdu la protection du pape, fut attaqué par César Borgia dans Pesaro; et n'espérant pas pouvoir s'y défendre, il abandonna ses Etats au conquérant et chercha un refuge à Venise, où il mourut vers 1501. En lui s'éteignit la seconde branche des Sforza, après avoir conservé cinquante-cinq ans cette petite souveraineté. S. S.—1.

SFORZA (CATHERINE), fille naturelle de Galéaz-Marie, duc de Milan, fut mariée, en 1484, à Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV, lorsque la maison Sforza se réconcilia avec l'Eglise. Riario avait acheté la seigneurie d'Imola et usurpé celle de Forli; il n'était point aimé dans l'une ni dans l'autre de ces deux villes, et à peine le pape, son oncle, fut-il mort, que l'on conjura contre lui. Deux citoyens de Forli, François Orsi et Louis Pansechi, le tuèrent le 15 avril 1488. Ils se rendirent maîtres de son palais et de toute la ville. Catherine Sforza, avec son fils Octavien Riario, demeura prisonnière entre leurs mains; mais le commandant de la citadelle ne voulut point l'ouvrir aux révoltés; il déclara qu'il ne la remettrait qu'à la veuve de son maître, et qu'il n'obéirait même aux ordres de Catherine qu'autant qu'il verrait celle-ci en liberté. Les conjurés consentirent alors à ce que Catherine entrât dans la forteresse, en laissant son fils comme otage entre leurs mains. Elle leur promettait d'engager le commandant à se rendre; mais dès qu'elle fut entrée dans ce fort, elle monta sur les créneaux pour ordonner aux conjurés de poser les armes, les menaçant des châtimens les plus sévères en cas de désobéissance. Ils s'écrièrent aussitôt qu'ils feraient périr son fils si elle n'exécutait pas ses promesses. « Vous pouvez voir, dit-elle alors en soulevant ses habits, que je puis en faire d'autres. » Ce mépris de toute pudeur persuada aux conjurés qu'elle méprisait aussi toute affection maternelle et qu'elle était au-dessus de toute crainte. Ils n'exécutèrent pas leur menace. Cependant Jean Bentivoglio accourut de Bologne avec 3,000 chevaux pour la secourir; bientôt après, Jean-Galéaz San Severino lui fut envoyé de Milan avec de nouvelles troupes. Les conjurés, ne recevant point les secours qu'ils attendaient du nouveau pape, se virent obligés de capituler

le 29 avril suivant. Octavien Riario fut reconnu comme seigneur ou prince, sous la tutelle de sa mère. Celle-ci conserva encore près de douze ans sa seigneurie, et elle épousa secrètement Jean de Médicis, père d'un autre Jean, le chef fameux des bandes noires, et aïeul de Cosme, premier grand-duc de Toscane. A la fin de l'année 1499, César Borgia attaqua les Etats de Catherine, comme ceux de tous les petits princes de la Romagne; il prit en peu de temps Imola et sa forteresse; Forli ne put pas non plus se défendre; mais Catherine s'était enfermée dans la citadelle, et elle en soutint le siège jusqu'à la dernière extrémité; enfin, au commencement de l'année 1500, elle fut prise sur la brèche, au milieu de ses soldats, qui furent tous massacrés. Elle avait envoyé d'avance son fils et ses effets les plus précieux à Florence. César Borgia, à la sollicitation d'Yves d'Allègre, officier français, qui commandait les troupes fournies par Louis XII, rendit bientôt après la liberté à Catherine, qui se retira à Florence, où elle mourut. Elle fut, dit-on, marraine de Catherine de Médicis, reine de France. On a de Buriel : *Vita di Catarina Sforza-Riario*, Bologne, 1783, 3 vol. in-8°. Voyez pour d'autres renseignements sur les Sforza : Ratti, *Memorie della famiglia Sforza*, Rome, 1794, 2 vol. in-4°; du même, *L'autenticità degli Alberi genealogici stampati pel duca conti Sforza Cesarini*, ibid., 1821, in-4°, ainsi que *Nuovi documenti degli Alberi suddetti*, ibid., 1821, in-4°, et Litta, *Famiglia Sforza*, dans son *Recueil des familles célèbres de l'Italie*, Milan, 1813, in-fol. S. S.—1.

SFORZA (BONNE). Voyez BONNE SFORCE.

SGRAVESANDE. Voyez GRAVESANDE.

SGRICCI (THOMAS), le plus extraordinaire des poètes improvisateurs, né le 21 décembre 1788 à Castiglion-Firentino, dans la vallée de Chiana, était fils d'un chirurgien d'Arezzo. Il reçut une éducation soignée et manifesta de bonne heure un goût très-prononcé pour la poésie. Comme un grand nombre d'autres poètes, Sgricci était entré dans la carrière qui semble le moins se prêter aux élans de l'imagination; il avait étudié le droit et travaillait dans l'étude d'un avocat de Florence, lorsqu'il lui prit la fantaisie, par une nuit de carnaval, de se déguiser en pythionisse et de répondre en vers à toutes les questions qu'on lui adresserait. Il montra dans son rôle tant de présence d'esprit et d'à-propos, tant de facilité, qu'il mit en émoi toute l'assistance et devint le héros de la soirée. De ce moment sa réputation fut faite et sa vocation arrêtée. Il ferma les codes à tout jamais pour se livrer à l'improvisation. Mais une gloire ordinaire ne lui suffisait pas. Au lieu de déclamer comme la plupart de ses devanciers des stances, des odes, des cantates, des poèmes de courte haleine, il ne craignit pas d'aborder celui de tous les genres qui est peut-être le plus difficile, parce qu'il exige les qualités les plus rares et les plus diffé-

rentes, la tragédie. La tournée poétique de Sgricci, commencée en Toscane, fut continuée dans la Romagne et la Lombardie, où il n'obtint pas d'abord le même succès. Les préventions finirent cependant par s'évanouir devant l'éclat toujours croissant de sa réputation, et bientôt il n'y eut plus d'un bout à l'autre de l'Italie qu'une seule voix qui le saluait le premier poète improvisateur de tous les temps et de tous les pays. A Rome, le sujet de *Lucrèce* lui fut donné deux fois, et deux fois il improvisa sur ce sujet difficile une tragédie ne ressemblant nullement à l'autre. L'académie des arcades, après l'avoir entendu traiter le *Vœu de Jephthé*, lui donna le titre de *Therpandre italique*, parce que si ce Grec avait ajouté trois cordes à la lyre, Sgricci avait réuni l'invention tragique au talent d'improviser. A Vérone, une médaille fut frappée en son honneur. A Padoue, le parterre invita un vieux chanoine à donner un sujet à l'improvisateur ; ce sujet était *Bianca di Rossi*, et fut traité avec le même bonheur. A Pavie, il traita un fait historique appartenant aux fastes de cette ville savante. A Turin, il improvisa une tragédie d'*Hector* ; à Milan, *Médée* et *Montézuma* ; à Bologne, *Samson* ; à Venise, le *Comte d'Essex* ; à Modène, la *Mort d'Asyanax* et celle d'*Annibal* ; à Parme, *Françoise de Rimini*. A Gènes, la reine de Sardaigne lui donna le sujet d'*Agamemnon* ; à Florence, l'empereur d'Autriche celui de la *Mort de Sapho*. La première séance de Sgricci à Paris eut lieu dans la grande salle de l'école royale de chant et de déclamation, le 14 mars 1824. MM. Raynouard, Lemercier, C. Delavigne, Lebrun, Briffaut, Ancelot, le baron Guiraud et Talma y assistaient. Ce dernier fit connaître l'opération à laquelle on allait procéder, et comme elle était, par les noms mêmes des personnes qui avaient bien voulu y prendre part, la preuve de la bonne foi qui y présidait, elle parut obtenir l'assentiment unanime. Talma recueillit tous les bulletins et soumit successivement à la commission les titres qui y étaient inscrits. Quelques sujets furent rejetés comme n'offrant point la donnée d'une action tragique ; les autres furent déposés dans un vase, tous pliés d'une manière égale, et Talma, après les avoir plusieurs fois remués, présenta le vase à une dame. Le bulletin amené par le sort portait ce titre : *la Mort de Stilicon, général des armées d'Honorius*. Ce sujet, traité par Corneille, parut appartenir à une époque trop peu connue, et une voix unanime s'éleva pour en demander un autre. Le bulletin suivant portait *Bianca Capello*, et fut accueilli avec joie soit par le public, soit par l'improvisateur, qui s'estima heureux d'être ainsi reporté au milieu des annales bien connues de sa patrie. Après avoir exposé le sujet, Sgricci indiqua, selon son habitude, le nom et le caractère des personnages, le lieu et jusqu'à la décoration que le spectateur avait à se figurer, et aussitôt, sans autre préparation et sans la moin-

dre hésitation, il fournit l'étonnante carrière de l'invention, de la disposition et de l'improvisation d'une tragédie en cinq actes, séparés par un chœur, à la manière des anciens. Il y avait douze cents personnes à cette séance. Le 25 avril suivant, Sgricci en donna une seconde. Le sujet tiré au sort était la *Mort de Charles I^{er}*. La manière dont l'improvisateur le traita frappa l'auditoire d'admiration. On était étonné que Sgricci pût conserver avec tant de fidélité la couleur historique et locale. Certains passages émurent jusqu'aux larmes, celui surtout où Henriette d'Angleterre raconte l'apparition de Marie Stuart dans un songe. Sgricci quitta Paris dans l'été de 1824, après avoir reçu les plus éclatants témoignages d'admiration et avoir vu graver une médaille en son honneur. Il se rendit à Genève, où il improvisa, chez M. Pictet, un acte de la tragédie d'*Elisabeth d'Angleterre*. Le moment donné était celui où cette reine va signer l'arrêt de mort de l'infortunée reine d'Ecosse. Sgricci rentra ensuite en Italie pour n'en plus sortir. Le grand-duc de Toscane ayant désiré l'entendre (1825), lui donna pour sujet la *Mort de Marie Stuart*, et fut si satisfait de l'improvisateur qu'il lui envoya le lendemain deux mille francs, puis quelques jours après le brevet d'une pension de deux mille quatre cents francs et des lettres de noblesse. Sgricci se trouva ainsi dans une honnête aisance, et l'on regrette pour sa dignité qu'il ne se soit pas abstenu depuis lors de donner des séances pour de l'argent. Malheureusement, la moralité n'est pas toujours en égale proportion avec le talent. Sgricci payait un large tribut aux faiblesses humaines, et il en résultait de fréquents dérangements dans ses affaires. Pendant les onze dernières années de sa vie, il ne s'éloigna de Florence que pour faire un court voyage à Rome, où il donna ces séances payées qui font peu d'honneur à son caractère et lui valurent maintes épigrammes. Revenu dans ses foyers, il eut le malheur de perdre sa mère, et en fut affecté au point de tomber malade. Son imagination décuplait sa faculté de sentir, et il ne put résister aux émotions qu'il avait éprouvées au chevet du lit de sa mère mourante. « Son rôle, » disait-il à un ami, me semblait être le bruit « du char de la mort qui venait prendre deux « victimes. » Il mourut, en effet, peu de temps après, le 23 juillet 1836. Sgricci était d'une taille moyenne et bien prise. Il avait un très-beau caractère de tête ; une teinte douce et mélancolique y régnait. Sa voix était sonore et pure ; sa prononciation admirable. Ces qualités contribuaient puissamment au succès du genre qu'il avait choisi et où il n'excellait pas moins comme acteur que comme poète. Bien qu'il boitât, il dissimulait habilement cette infirmité et savait apporter dans ses mouvements beaucoup de dignité et de noblesse. Obligé de remplir dans une soirée les cinq ou six rôles de ses tragédies,

il prenait le ton et l'allure le plus convenables à chacun d'eux sans devenir jamais ridicule. Son premier soin, en entrant en scène, était d'indiquer le sujet, les noms des personnages, les décorations supposées, l'ordonnance de la pièce; puis, il commençait sans hésitation et continuait de même, exactement comme ferait un acteur qui aurait étudié son rôle d'avance. Cette prodigieuse facilité dut naturellement trouver bien des incrédules. On supposa d'abord que Sgricci avait des compères, puis qu'il intercalait au moins certains morceaux préparés de longue main en se ménageant habilement l'occasion de les introduire; mais ces deux suppositions finirent par être tout à fait écartées, et l'on dut croire entièrement à la bonne foi de Sgricci, quand il déclara ne pas savoir, au moment de commencer, un des vers qu'il allait débiter, et ne pas se souvenir d'un seul après l'improvisation. Aussi la plupart de ses pièces se sont-elles évaporées comme un chant harmonieux; mais le petit nombre qui reste suffira pour éterniser la mémoire de leur auteur. Un grand seigneur napolitain, le duc de Miranda, chez qui Sgricci avait improvisé plusieurs fois, conservait quelques tragédies sténographiées, mais elles périrent dans un incendie. Voici tout ce qui nous reste de ce poète : 1° une scène d'*Agamemnon*, dans une feuille napolitaine; 2° *Hector*, en cinq actes, Turin, 1823, in-8°, avec le portrait de l'auteur; 2° édition, Florence, 1825, in-8°; 3° la *Mort de Charles I^{er}*, en cinq actes, Paris, 1824, in-8°. Cette pièce est précédée d'une préface de l'éditeur et de deux lettres. La première fut adressée par Lacretelle à Sgricci, en témoignage de son admiration. La seconde est de Georges Cuvier, qui avait aussi assisté à l'improvisation de cette tragédie et en lut les épreuves pour constater que rien n'avait été changé. Une traduction française, assez médiocre, termine le volume. Seconde édition, Florence, même année, in-8°, avec une dédicace en vers au marquis de la Maisonfort, envoyé extraordinaire du roi de France auprès du grand-duc de Toscane. 4° la *Chute de Missolonghi*, en cinq actes; 5° le commencement d'*Electre*, dans l'*Etreffe* de Vallardi, qui a pour titre : *Ne m'oubliez pas*, Milan, 1834, in-12. Les poésies non improvisées de Sgricci sont : 1. *Canzone* à l'occasion de l'entrée solennelle du prince Thomas Corsini au Capitole, Rome, 1818, in-8°; 2. *Canzone* pour les noces de Ferdinand III de Toscane avec Marie-Ferdinande de Saxe, Florence, 1821, in-8°; 3. la *Nuit veillée*, idylle à l'occasion du mariage du marquis Tolomei avec une fille du prince Corsini, Florence, 1823, in-fol. C'est sans contredit la meilleure des pièces de Sgricci. Elle respire une beauté tout antique à laquelle donne encore plus de relief une légère teinte de cette mélancolie propre à la poésie moderne. 4. *Ode* sur la publication des poésies de Laurent le Magnifique,

XXXIX.

Lucques, 1825, in-4°; 5. *Canzone* adressée au peintre Gérard; 6. *Terceto* en l'honneur du grand-duc Léopold II, qui venait de donner son nom au collège d'Arezzo, Florence, 1827, in-8°; 7. *Canzone* à l'occasion du retour à Florence du même prince, *ibid.*, 1830, in-8°; 8. *Chant* sur la mort de la grande-duchesse Marie-Caroline de Saxe, *ibid.*, 1832, in-8°; 9. *Stances* pour les noces du grand-duc Léopold II avec Marie-Antoinette des Deux-Siciles, *ibid.*, 1833, in-8°; 10. *Canzone* sur la mort de Marie-Maximilienne, princesse de Toscane, *ibid.*, 1833, in-8°; 11. *Canzone* sur la naissance d'une fille du grand-duc, *ibid.*, 1834, in-8°; 12. *Canzone* sur la mort de l'empereur François I^{er}, *ibid.*, 1835, in-8°; 13. *Canzone* sur la naissance de Ferdinand d'Autriche, prince de Toscane, *ibid.*, 1836, in-4°. A—Y.

SHADWELL (THOMAS), poète dramatique anglais, d'une bonne famille du comté de Stafford, naquit à Stanton-Hall, en Norfolk, vers 1640, fit ses études au collège Caius de Cambridge, étudia pendant quelque temps le droit et le quitta pour se livrer au théâtre. Il composa dix-sept pièces, dont le succès lui procura de très-bonnes connaissances. A l'époque de la révolution de 1688, ses liaisons avec le comte de Dorset lui valurent la place d'historiographe et de poète lauréat; et lorsqu'on fit observer à ce seigneur que d'autres gens de lettres avaient plus de droit que Shadwell à cette faveur, il répondit : « Je n'ai pas la prétention de déterminer son mérite comme « poète, mais je suis sûr que c'est un honnête « homme. » Il succédait à Dryden, qui avait suivi le parti de l'opposition avec tant de chaleur, que la place de lauréat lui fut ôtée après la restauration. Dryden ressentit profondément cet affront. Il avait eu des relations d'amitié avec Shadwell; mais quelques critiques un peu vives les avaient déjà divisés. Dryden avait introduit Shadwell dans son *Mac-Flecknoe* par les vers suivants :

*Others to some faint meaning make pretence,
But Shadwell never deviates into sense.*

ce qui était certainement injuste; car, quoique Dryden ne cite point Shadwell comme poète, ce dernier fut pourtant le premier écrivain anglais de son temps dans la carrière dramatique. Ses comédies sont remplies de caractères originaux, dessinés quelquefois avec force, et les mœurs y sont peintes avec assez de vérité. Il dit, dans sa préface de la *Psyché*, que cette tragédie, qui passe encore aujourd'hui pour son meilleur ouvrage, fut écrite en cinq semaines. Lord Rochester faisait, à ce qu'il paraît, plus de cas de sa conversation que de ses écrits, et il dit un jour : « Si Shadwell avait brûlé tout ce qu'il a écrit, « et imprimé tout ce qu'il a dit, il aurait eu plus « d'esprit qu'aucun autre poète. » Pour peu que l'on se rappelle le caractère de Rochester, et que l'on s'en rapporte à plusieurs auteurs contemporains, on ne doutera pas que la conversation de

Shadwell ne fût souvent indécente et irréligieuse. Il était intimement lié avec Otway, et c'est probablement à cause de cela que Dryden a montré tant de mépris pour Otway. Shadwell mourut le 6 décembre 1692, par suite d'une trop forte dose d'opium, administrée par méprise. Son fils lui érigea un monument, avec son buste, à l'abbaye de Westminster. Le docteur Brady, traducteur des psaumes, qui prononça son oraison funèbre, dit que c'était un homme très-honnête et d'une fidélité inviolable à tenir sa parole, d'une amitié sûre et inaltérable, et doué, quoique le monde ait pu être trompé sur ce point, de sentiments religieux plus profonds que ceux de beaucoup de personnes qui en ont la prétention. Shadwell est encore auteur de plusieurs morceaux de poésie, dont les plus remarquables sont un poème de félicitation adressé au prince d'Orange, lors de son arrivée en Angleterre; un autre à la reine Marie; une traduction de la dixième satire de Juvénal, etc. Ses principales pièces de théâtre sont : 1° les *Amants chagrins*, 1668; c'est une imitation des *Fâcheux* de Molière, fort inférieure à son modèle, quoique le modeste auteur anglais dans sa préface prétende naïvement l'avoir surpassé; 2° les *Capricieux*, comédie; 3° la *Bergère royale*, tragi-comédie, 1669; 4° *Psyché*, tragédie, 1679; 5° le *Libertin*, tragédie, c'est le même sujet que le *Festin de pierre*; 6° les *Eaux d'Epsom*, comédie assez divertissante, au jugement de St-Evremond; 7° *Timon le misanthrope*, comédie, 1678; 8° *the Miser*, imitation de l'*Avare* de Molière, que l'auteur dit encore, dans sa préface, avoir surpassé; Voltaire a fait justice de cette ridicule présomption dans sa *Vie de Molière*; 9° les *Sorcières de Lancastre*, 1682; 10° le *Gentilhomme d'Alsace*, 1688. La meilleure édition de ses œuvres fut imprimée en 1724, 4 vol. in-12. On trouve dans la *Revue retrospective*, nouvelle suite, t. 2, p. 55, une étude intéressante sur Thomas Shadwell. — Son fils, JOHN SHADWELL, fut médecin de la reine Anne, de George I^{er} et de George II. Le roi George I^{er} lui conféra des lettres de noblesse. En août 1699, il accompagna le comte de Manchester à Paris, dans son ambassade extraordinaire, près de Louis XIV. — *Charles SHADWELL*, auteur dramatique, qui, d'après Jacob, était fils du poète lauréat, et d'après Chetwood, son frère puîné, servit en Portugal et occupa une place dans les finances, à Dublin, où il mourut, le 12 août 1726. Il a laissé sept pièces de théâtre, qui, à l'exception du *Fair quaker of Deal* et des *Humours of the cornig*, ont été représentées seulement en Irlande. On les a imprimées en 1 volume in-12, 1720. Z.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte DE), homme d'Etat fort remarquable, mais d'un caractère des plus équivoques, naquit le 22 juillet 1624, à Winborne-St-Giles, dans le comté de Dorset. Sir Jean Cooper, son père, était chevalier baronnet et jouissait d'une fortune considérable.

Les heureuses dispositions que Cooper montra dès son enfance déterminèrent ses parents à l'envoyer à l'université d'Oxford, lorsqu'il avait à peine quinze ans. Après deux années d'un travail assidu, il se rendit à *Lincoln's inn*, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lois, s'attachant spécialement à celles qui avaient quelque rapport avec la constitution du royaume. Le 13 avril 1640, il fut élu par Tewksbury, dans le comté de Gloucester, membre du parlement qui se réunit à Westminster, mais qui fut bientôt dissous. Au commencement de la guerre civile, il se montra assez dévoué au roi, et lui présenta un plan non pour subjuguier ou conquérir l'Angleterre, mais pour ramener à l'obéissance ceux qui s'en étaient écartés. Le monarque l'invita plus tard, par écrit, à se rendre à Oxford; mais s'apercevant qu'on n'avait pas confiance en lui, et croyant ou feignant de croire qu'il courait des dangers pour sa personne, il se retira dans les quartiers du parlement et vint bientôt après à Londres, où il fut très-bien accueilli par le parti, « auquel il se livra, dit « Clarendon, corps et âme. » Il accepta une commission du parlement, leva des troupes, avec lesquelles il prit d'assaut Wareham (octobre 1644). Il réduisit, peu de temps après, les parties limitrophes du comté de Dorset. Ces actions et quelques autres semblables ont porté l'historien déjà cité à dire « qu'il était devenu l'ennemi implacable de la famille royale. » En 1645, il était shériff du Wiltshire, et, en 1651, membre du conseil des vingt, chargé de proposer des moyens pour la réforme des lois. Il fut aussi l'un des membres de la convention qui se réunit, lorsque Cromwell eut chassé le long parlement. Membre de la chambre des communes, en 1654, il fut un des principaux signataires de cette fameuse protestation, dans laquelle le protecteur était accusé de tyrannie et d'arbitraire, et il s'opposa de tout son pouvoir aux mesures illégales de cet usurpateur. Lorsque le protecteur Richard eut été déposé, et que le *parlement croupion* (*the Rump parliament*) eut repris le pouvoir, sir Antoine Cooper fut nommé membre du conseil d'Etat et commissaire pour l'entretien de l'armée. Il était, à cette époque, engagé dans une correspondance secrète avec les amis de Charles II. Les mouvements qu'il se donnait pour amener la restauration, et son refus de prêter le serment par lequel la famille royale était exclue du trône, le firent exclure lui-même du nouveau conseil d'Etat, et l'exposèrent à des dangers pour sa vie. Réélu par le comté de Dorset, au parlement qu'on a appelé le *parlement réparateur* (*healing parliament*), et qui siégea au mois d'avril 1660, il fut un des douze membres que la chambre des communes chargea d'aller proposer à Charles II de remonter sur le trône de ses pères. Ce fut en s'acquittant de cette mission qu'il vit sa voiture verser sur les routes de Hollande, et qu'il se fit une blessure dangereuse. A la restauration, il entra au conseil privé,

et fut nommé l'un des commissaires pour le procès des régicides. L'historien d'Oxford le traite assez sévèrement à cette occasion, et Wood le blâme d'avoir accepté un emploi où, « en exécution » tant les devoirs de sa charge, il eût trouvé qu'il « méritait lui-même d'être traduit au comité dont « il faisait partie (1). » Ses partisans prétendent au contraire qu'il ne fut point compromis dans les événements qui amenèrent la mort de Charles I^{er}, et qu'il n'y avait nullement contribué. Pour être impartial, on doit dire que, si Cooper ne concourut pas directement à l'assassinat de son souverain, il prit du moins une part très-active à la rébellion dont ce crime fut la conséquence, et qu'il ne s'éloigna des meurtriers de Charles I^{er} que longtemps après la mort de ce prince, et par suite de mécontentements particuliers. Quoi qu'il en soit, il fut créé, le 20 avril 1661, baron Ashley de Winborne-St-Giles et nommé bientôt après chancelier sous-trésorier de l'échiquier, et l'un des lords commissaires chargés de remplir l'office de grand trésorier. Il fut fait ensuite lord lieutenant du comté de Dorset, et, le 23 avril 1672, créé baron Cooper de Pawlet dans le comté de Somerset, et comte de Shaftesbury. C'est sous ce dernier nom qu'il est surtout connu. Le 4 novembre suivant, il fut élevé au poste de lord grand chancelier d'Angleterre. Les discours qu'il prononça en cette qualité au parlement, le placent au rang des meilleurs orateurs de l'Angleterre. Quelque temps auparavant, le roi se trouvant accablé de dettes, Shaftesbury lui fournit un moyen de se passer du parlement en conseillant de suspendre les paiements de l'échiquier. Cette violation des engagements les plus sacrés causa la ruine d'une multitude d'individus, et fut une véritable tache pour ceux qui l'avaient conseillée. L'époque à laquelle Shaftesbury fut à la tête des affaires était une époque de troubles et de désordres. Il paraît qu'il abusa de son crédit pour former la ligue connue sous le nom de *cabale* (*roy. RUSSEL*), espèce de conseil auquel le duc d'York, haï des Anglais, dictait ses volontés. Shaftesbury fut l'organe de ce prince aussi longtemps qu'il trouva son avantage à le servir ; il prit part à toutes les mesures arbitraires dans lesquelles Charles II se laissa entraîner, et fit les plus grands efforts pour augmenter les prérogatives de la couronne. Cependant l'Angleterre lui doit le fameux acte d'*habeas corpus*, qui signala son ministère. Mais ce fut lui qui conseilla, avec Buckingham, le bill de tolérance, dont les communes se montrèrent si irritées. Le roi, pour regagner leur suffrage, en brisa les sceaux de ses propres mains, et leur manda qu'il sanctionnerait tous les bills nécessaires à la réparation des griefs de la nation. Shaftesbury, redoutant les dangers qu'un changement si subit de système pouvait lui faire courir, et mécontent du caractère d'hésitation et de fai-

blesse que montrait Charles II, abandonna, suivant ses expressions, un roi qui s'abandonnait lui-même, et débuta par attaquer ouvertement, dans la chambre haute, un plan de finances qui devait assurer à la couronne un revenu perpétuel et indépendant, et qui était proposé par le lord trésorier. Il se jeta ensuite ouvertement dans le parti populaire, où il fut reçu à bras ouverts. Ce fut alors que ses intrigues et les fautes de la *cabale* déterminèrent le roi à changer ses ministres, en commençant par le chancelier. Shaftesbury n'était point d'un caractère à rester dans l'inaction ; en sortant du ministère, il attaqua les mesures de la cour avec autant de vigueur que de talent. Ce fut surtout en 1675, lors de la présentation, par le trésorier Danby, du bill du *test*, qu'on eut lieu de regretter de ne pas l'avoir ménagé. Ce bill, vivement combattu par Shaftesbury, occasionna des discussions si véhémentes, que le roi se vit obligé de proroger le parlement, qui resta quinze mois sans être assemblé. Lorsqu'il fut réuni de nouveau, le 16 février 1677, le duc de Buckingham soutint qu'il devait être considéré comme dissous (1). Shaftesbury partagea cette opinion et la défendit avec tant de chaleur, qu'il fut arrêté et envoyé à la Tour avec le duc de Buckingham, le comte de Salisbury et lord Wharton. Ces trois lords recouvrèrent bientôt la liberté en faisant leur soumission ; mais Shaftesbury, qui s'était flatté que le peuple se soulèverait en sa faveur, persista, et son opiniâtreté fut punie par treize mois de prison. Lorsqu'il en sortit, il se mit à la tête de l'opposition contre l'administration de lord Danby, et la dirigea avec tant d'habileté et de succès, que le roi, qui ne désirait que le repos, renvoya à la fois tout son conseil privé et en forma un nouveau. Le 21 avril 1679, Shaftesbury en fut nommé président, malgré les observations du chevalier Temple, qui dit au roi tout ce qu'il devait craindre d'un tel homme. Le duc d'York, qui le considérait comme l'auteur du bill d'exclusion (*roy. JACQUES II*), parvint à le faire renvoyer, dès le mois d'octobre suivant. Charles II ayant convoqué le parlement à Oxford, Shaftesbury signa, avec plusieurs autres lords, une pétition pour s'opposer à cette translation, mais ce fut sans succès. L'appui qu'il donna au bill d'exclusion, présenté de nouveau dans cette session aussi courte qu'orageuse, augmenta encore le ressentiment du duc d'York, et l'ex-président fut encore une fois emprisonné à la Tour, sous le poids d'une accusation de haute trahison (2 juillet 1681). Il y resta au delà de quatre mois et fut traduit ensuite devant le grand jury, qui l'acquitta. Depuis la brusque dissolution du parlement d'Oxford, et encore plus depuis son acquittement, Shaftesbury s'abandonnait, dit-on, aux plus noires conceptions d'une âme devenue furieuse. S'attachant surtout à exciter

(1) Dalrymple en porte à peu près le même jugement.

(1) Conformément à un statut d'Edouard III, qui porte expressément que les parlements se tiendront une fois l'an.

l'ambition folle de Monmouth, il se trouva impliqué dans la conspiration de Rye-House, où ce seigneur l'avait entraîné. Mécontent de ce que celui-ci refusait de suivre ses conseils désespérés, et ne se croyant pas en sûreté en Angleterre, il s'embarqua pour la Hollande, en novembre 1682, et arriva à Amsterdam, après avoir failli périr dans la traversée. Il y mena quelque temps la vie d'un grand seigneur; mais la goutte, à laquelle il était sujet, étant tombée sur son estomac, il mourut le 22 janvier 1683, à l'âge de 62 ans. Son corps, transporté en Angleterre, fut déposé à Winborne dans le tombeau de ses ancêtres. Antoine, comte de Shaftesbury, son petit-fils, lui érigea un beau mausolée. C'est peut-être un malheur que ce soient précisément les ennemis de Shaftesbury qui aient transmis à la postérité l'histoire de l'époque où il a vécu, et du gouvernement auquel il a pris une si grande part. Marchamont-Needham a publié contre lui un pamphlet très-mordant, intitulé *Paquet d'avis et d'animadversions, envoyé de Londres aux gens de Shaftesbury, à l'usage de tous les sujets de Sa Majesté dans les trois royaumes*, Londres, 1676. L'historien d'Oxford a inséré littéralement une grande partie de cette satire dans le compte qu'il rend de la conduite de Shaftesbury. On prétend qu'il avait eu la vanité d'espérer qu'il serait élu roi de Pologne, et cette supposition lui fit donner le nom de comte *Tapsky*, faisant allusion à la canule (en anglais *Tap*), dont on s'était servi lorsque l'ulcère qu'il avait entre les côtes, par suite de sa chute en Hollande, eut percé. On lui a reproché un penchant excessif pour les femmes et une vie licencieuse, mais on peut dire qu'à cet égard, il fit comme le roi et comme tous les courtisans, à une époque où la débauche était le plus sûr moyen de parvenir. On raconte que Charles II, qui aimait à plaisanter d'un ton grivois ses sujets, et qui souffrait qu'ils en agissent de même à son égard, dit un jour à Shaftesbury, dans un moment de gaieté : « Je crois que tu es le plus mauvais sujet de mes Etats. » — « Votre Majesté a raison, répliqua le comte, si elle entend parler seulement de ses sujets, » et le roi éclata de rire à cette impertinence. Le caractère de Shaftesbury, tracé par la *Biographie britannique*, n'est qu'un long panégyrique; les éloges qu'on lui donne ont été réduits à leur juste valeur par plusieurs écrivains récents et impartiaux; Macpherson et Dalrymple surtout ne le peignent pas d'une manière avantageuse. Hume le représente comme un homme qui, après avoir été le courtisan le plus corrompu et même un partisan prononcé des mesures arbitraires, affecta les principes de démagogie et d'indépendance les plus exagérés. Cet écrivain reconnaît en même temps qu'il ne mérita que des éloges comme chancelier, et que tous les arrêts qu'il fit rendre pendant qu'il occupa ce poste éminent furent dictés par la justice

et l'intégrité. Les circonstances, autant que son caractère d'ambition et d'intrigue, le jetèrent successivement dans les factions les plus contraires, et l'on a dit que c'était peut-être le premier homme qui, sans inconstance, eût changé de parti cinq ou six fois. Enfin, il s'est placé sous tant d'aspects divers qu'il serait possible de tracer de lui deux portraits tout à fait opposés et pourtant ressemblants. Il avait écrit une histoire de son temps qu'il confia à Locke lorsqu'il fut obligé de se réfugier en Hollande. Mais lorsque Algernon Sidney fut mis à mort par suite des papiers trouvés dans son cabinet, Locke, intimidé, livra aux flammes le manuscrit de Shaftesbury. Le but de cet ouvrage était de faire connaître les principes et les motifs qui avaient dirigé ses ennemis et de raconter sa propre conduite. Locke, se croyant obligé de réparer au moins en partie la perte occasionnée par sa timidité, forma le projet d'écrire une vie détaillée de son noble ami, mais il n'eut pas le temps d'accomplir ce projet. La vie du comte de Shaftesbury, composée par Thomas Stringer, a servi de base à un ouvrage que la famille du comte destinait au public. Il contient une assez bonne histoire de Shaftesbury, mais sans doute inférieure à la composition que Locke avait eu l'intention de terminer, et qui était restée trop imparfaite pour être publiée. Vers 1732, ce manuscrit fut remis, avec ce qui restait des papiers de Shaftesbury, à Benjamin Martin, qui en fit la base d'un nouveau travail, auquel il joignit quelques discours et des morceaux détachés qu'on avait retrouvés. Il puisa aussi quelques renseignements dans les publications récentes et fit précéder son ouvrage d'une introduction assez longue, dans laquelle il donne à cet homme d'Etat beaucoup d'éloges, appuyés du témoignage de Locke et de Leclerc. Il y ajouta des remarques piquantes sur l'Estrange, William Temple, Burnet et autres écrivains qui avaient parlé défavorablement de Shaftesbury (1). Malgré tous ses soins, le dernier comte de Shaftesbury, ne jugeant pas que l'ouvrage de Martin fût en état d'être publié, le mit entre les mains du docteur Grégory Sharpe. Celui-ci, à son tour, en chargea un de ses amis, lequel le confia encore à une autre personne qui semble également ne l'avoir pas terminé, de manière qu'il est à craindre que cet ouvrage, qui aurait jeté beaucoup de lumière sur une époque importante de l'histoire d'Angleterre, ne paraisse jamais. On assure que Shaftesbury excellait surtout à tracer des caractères : sa famille conserve encore quelques-uns de ces portraits. Le plus considérable est celui de

(1) On sait avec quelle sévérité Dryden a tracé le caractère de Shaftesbury dans son *Absonon et Achitopel*. Peu de temps après que cette satire eut paru, Shaftesbury qui, en sa qualité de gouverneur de *Charter-House*, avait une bourse à donner, en disposa en faveur de l'un des fils du poète sans qu'il eût été sollicité. Cet acte de générosité produisit un tel effet sur Dryden, qu'il ajouta dans la seconde édition de son poème quatre vers pour célébrer la conduite du comte pendant qu'il remplissait les fonctions de chancelier.

William Hastings de Woodlands, qui a été publié dans le *Connaisseur*, et que Walpole regarde comme un tableau curieux de l'ancienne petite noblesse de campagne (*gentry*). D—z—s.

SHAFTESBURY (ANTOINE ASHLEY COOPER, comte DE), écrivain distingué, que Voltaire appelle *l'un des plus hardis philosophes de l'Angleterre*, était le petit-fils du précédent. Né à Londres, le 26 février 1671, il eut pour père Antoine, deuxième comte de Shaftesbury, et pour mère la fille du comte de Rutland. Le chancelier Shaftesbury, qui aimait tendrement son petit-fils, ne voulut pas qu'il quittât la maison paternelle, et se chargea de diriger lui-même sa première éducation, aidé par le célèbre Locke, son ami (*voy.* LOCKE). Il employa, pour l'instruire dans le grec et le latin, la méthode dont Montaigne s'était servi pour son fils, et plaça auprès de lui mademoiselle Birch, fille d'un maître d'école, qui parlait ces deux langues avec la plus grande facilité. L'élève profita si bien de ses leçons, qu'à l'âge de onze ans, il comprenait très-bien les idiomes d'Homère et de Virgile. Il fut alors envoyé dans une école particulière; et en 1683, on le fit entrer à celle de Winchester. Mais telle était, à cette époque, l'influence de l'esprit de parti, que le jeune Ashley éprouva beaucoup de désagréments de la part de ses camarades, par suite de la haine qu'on portait à son aïeul. Ne pouvant supporter les outrages dont on l'accablait journellement, il obtint de ses parents la permission de quitter cette école, et de voyager hors du royaume. Il passa un temps assez considérable en Italie, où il cultiva les beaux-arts avec un succès dont on trouve des preuves dans tous ses écrits. Le traité qu'il composa sur le *Jugement d'Hercule*, fait voir qu'il était surtout versé dans la peinture, du moins sous le rapport de la théorie. Pour se livrer à l'étude sans distraction, le jeune Ashley fréquenta peu ceux de ses compatriotes qui voyageaient comme lui. L'un de ses biographes prétend qu'il parlait le français et l'italien avec tant de pureté que, dans ces deux pays, on ne pouvait croire qu'il fût étranger. A son retour en Angleterre (1689), on lui offrit de le faire nommer au parlement, par l'un des bourgs qui dépendaient de sa famille; mais il s'y refusa, et pendant cinq ans il poursuivit avec constance le cours de ses travaux littéraires. Ses talents et le rang que sa famille tenait dans l'Etat l'appelaient aux grands emplois; mais la disgrâce du premier comte de Shaftesbury l'en écarta sous Jacques II. Cette disgrâce fut sous Guillaume III un titre de recommandation; Ashley ne voulut pas en profiter, et ce fut en vain que ce prince chercha à l'attirer au conseil. Vers 1694 cependant, il fut élu membre de la chambre des communes; et dès son entrée dans cette assemblée, il eut une occasion de montrer cet esprit de liberté qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. L'acte pour accorder un conseil aux détenus, dans les cas de haute trahison,

ayant été présenté, Ashley prépara un discours sur cette matière; mais lorsqu'il voulut le prononcer, il fut tellement intimidé, que sa mémoire l'abandonna, et qu'il se vit dans l'impossibilité de développer ses idées. La chambre attendit quelques instants en silence dans l'espoir que son trouble se dissiperait; mais quand elle vit qu'il restait muet, des cris s'élevèrent de toutes parts pour l'inviter à terminer son discours. Ne pouvant y parvenir, il se tourna gravement vers l'orateur, et lui adressa ce peu de mots: « Si « moi, qui me lève uniquement pour donner « mon opinion sur le bill en discussion, je suis « tellement troublé, qu'il m'est impossible d'ex- « primer la plus faible partie de ce que je me « proposais de dire, quelle doit être la situation « de l'homme qui, sans aucun secours, vient « plaider pour sa vie! » Cette réflexion imprévue frappa la chambre, et fit plus d'impression que n'en aurait pu produire le discours le plus étudié. Pendant cette session et celles qui suivirent, Ashley continua de donner son appui à toutes les motions qui paraissaient avoir pour but d'assurer la liberté de ses concitoyens; mais son assiduité aux séances, qui se prolongeaient, à cette époque, très-avant dans la nuit, affaiblit tellement sa santé, qu'il fut obligé d'abandonner la carrière parlementaire, après la dissolution de 1698. Libre alors de son temps, il se rendit en Hollande, et se mit en relation avec Bayle, Leclerc et les autres gens de lettres qui résidaient dans ce pays. Ces relations l'y retinrent un peu plus d'un an; et c'est aux conversations qu'il eut avec ces savants, et aux idées qu'il avait puisées dans les leçons de son grand-père et de Locke, qu'il faut attribuer le caractère spéculatif et irreligieux qui se fait remarquer dans ses écrits. Lorsqu'il vint en Hollande, il cacha soigneusement son nom et ses titres, afin d'écarter tous les motifs qui auraient pu lui occasionner des distractions. Il se fit passer pour un simple étudiant en médecine; et ce fut en cette qualité qu'il se lia particulièrement avec Bayle. Plus tard il se fit connaître. Leur intimité en fut encore augmentée; et Ashley ne cessa pas jusqu'à sa mort d'entretenir une correspondance suivie avec ce fameux sceptique, auquel il eut le bonheur d'être utile, en empêchant par son crédit qu'il fût banni de Hollande (*voy.* BAYLE). Pendant que lord Ashley se trouvait dans ce pays, on publia à Londres une édition fort incorrecte de ses *Recherches sur la vertu*, imprimées sur une esquisse imparfaite, qu'il avait tracée à l'âge de vingt ans. Ce fut Toland qui lui rendit ce mauvais office, et qui travestit son style et ses opinions, pour le récompenser des services qu'il en avait reçus. Cet ouvrage acquit néanmoins quelque réputation. Il fut complété plus tard par l'auteur, et publié dans le second volume de ses *Caractères*. A la mort de son père (10 novembre 1699), il prit le titre de comte de Shaftesbury, et entra à la

chambre des pairs ; mais il assistait rarement aux séances. Il se trouvait dans le comté de Somerset quand il reçut un courrier par lequel lord Somers lui donnait connaissance du traité de partage de 1701. A cette nouvelle, Shaftesbury, quoique souffrant, prit la poste et voyagea avec une rapidité si incroyable qu'il put concourir le lendemain aux débats de la chambre haute. Pendant le reste de la session, il remplit ses devoirs parlementaires autant que sa santé le lui permit, et se montra fort empressé d'appuyer les mesures du roi Guillaume, occupé à cette époque de la formation de la grande alliance. Rien ne pouvait mieux faire réussir ce projet, suivant Shaftesbury, que le choix d'un bon parlement. Il y employa tous ses efforts ; et telle fut l'influence qu'il exerça, à une époque où les partis étaient à peu près égaux en force, que le roi lui dit qu'il avait fait pencher la balance. Ce prince avait une si haute idée de l'habileté et du caractère de Shaftesbury, qu'il lui offrit une place de secrétaire d'Etat ; mais celui-ci la refusa, à cause de sa mauvaise santé, se bornant à donner des conseils au monarque, qui le consultait sur toutes les affaires importantes (1). A l'avènement de la reine Anne, il rentra dans la retraite, ayant été dépouillé de la vice-amirauté du comté de Dorset, qui avait été possédée par trois générations successives de sa famille. C'était la seule place qu'on pût lui ôter, puisqu'il n'en tenait pas d'autre de la couronne. Cette mesure rigoureuse fut attribuée au ressentiment d'un homme d'Etat mécontent des services que Shaftesbury avait rendus à un autre parti sous le règne précédent. Au commencement de 1703, il fit un second voyage en Hollande, et retourna en Angleterre à la fin de l'année suivante. Ce fut peu de temps après que des réfugiés des Cévennes, nommés les *prophètes français* par les auteurs anglais, excitèrent des troubles dans quelques provinces par leur enthousiasme fanatique. On proposa de prendre contre eux des mesures sévères ; mais Shaftesbury, qui avait en horreur tout ce qui ressemble à la persécution, craignit que de semblables mesures, loin de détruire le mal, ne fissent que l'augmenter. Cette opinion fort sage donna naissance à une *Lettre sur l'enthousiasme*, qu'il publia en 1708, et qu'il adressa à lord Somers, président du conseil. Cette satire ingénieuse, dans laquelle il versait le ridicule à pleines mains sur ces sectaires dangereux, produisit un tel effet, qu'ils disparurent sans que le gouvernement fût obligé de sévir contre eux. Au mois de janvier 1709, Shaftesbury publia ses *Moralistes*, rapsodie philosophique ; et au mois de mai suivant, il fit paraître son *Sens commun, Essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans la conversation*. Il épousa, la même

année, Jeanne Ewer sa parente, dont il eut un seul fils, qui lui succéda. Il ne paraît pas qu'il ait eu un attachement bien vif pour cette dame, ni que ce mariage ait beaucoup ajouté à son bonheur. En 1710, il fit imprimer son *Soliloque, ou Avis à un auteur*. Sa santé déclinant de plus en plus, il partit en 1711 pour l'Italie, par l'avis des médecins, et il y termina le *Jugement d'Hercule*, ainsi que sa *Lettre sur le dessin*, qui fut publiée pour la première fois, dans l'édition de ses *OEuvres*, en 1732. Il employa le reste de son temps à revoir ses écrits, dont il se proposait de donner une édition plus élégante ; et après un séjour d'un an en Italie, il mourut à Naples le 4 février 1713. Shaftesbury avait réuni ses écrits en un corps d'ouvrage sous le titre de *Characteristics of men, manners, opinions, times* ; il y ajouta des gravures allégoriques dont il esquissa lui-même le plan, et dont les dessins furent exécutés sous son inspection. Il se donna beaucoup de peine pour tracer à ce sujet des instructions qui sont encore en manuscrit. La première édition fut publiée en 1711 ; mais la plus complète et la plus soignée, celle qui a servi de type à toutes les autres, fut imprimée en 1713, immédiatement après sa mort, 3 vol. in-8°. Des *Lettres* de Shaftesbury parurent en 1716, sous le titre de : *Quelques lettres écrites par un noble lord à un jeune homme à l'université* ; et en 1721, Toland publia des *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth, écuyer*. On a encore de lui une préface en tête des *Sermons* de Whichcot, qui furent publiés en 1698, sous sa direction particulière, d'après des copies à la main, prises au moment où ces sermons étaient prononcés. Les ouvrages de Shaftesbury ont reçu d'une certaine classe de critiques les éloges les plus extravagants, tandis que d'autres les ont dépréciés avec autant d'exagération. Le docteur Kippis en a longuement discuté le mérite et les défauts dans la *Biographia britannica*. Nous l'avons souvent pris pour guide, en consultant aussi sur plusieurs points le judicieux auteur de l'*Histoire critique du philosophisme anglais*. Les *recherches sur la vertu ou le mérite* sont le premier des ouvrages de Shaftesbury, celui où il s'abandonne moins à son goût pour la raillerie, et qui a le mieux soutenu sa réputation. Il y considère la vertu en elle-même et dans ses rapports avec la religion. C'est dans ce traité qu'il soutint avec une grande force cette importante vérité, que la vertu est le plus grand bonheur, et le vice le plus grand malheur de l'homme, et qu'il a le premier accrédité et réduit en système l'*optimisme*, « qui « n'est au fond, suivant Voltaire (*Homélie sur l'athéisme*), qu'une fatalité désespérante. » Il en présente les résultats sous un aspect très-séduisant ; mais le fond de son système est peu favorable à la révélation. Leibniz en a fait une critique très-judicieuse. Diderot, en décomposant tout l'ouvrage, l'a fondu dans ses *Principes de*

(1) On prétend que Shaftesbury eut une grande part à la composition du dernier discours que Guillaume III prononça le 31 décembre 1701.

philosophie morale, ou Essai sur le mérite et la vertu. Pope s'en est beaucoup servi pour son *Essai sur l'homme*. La *Lettre sur l'enthousiasme* a été traduite en français, la Haye, 1709, 1 vol. in-12. La religion chrétienne, en général assez mal-traitée par Shaftesbury, n'est pas ménagée dans ses *Moralistes*, quoiqu'il y présente avec éloquence la doctrine d'un Dieu et d'une providence. Il a su intéresser par le ton majestueux du dialogue, la noblesse de l'expression et l'élégance par fois trop recherchée du style. Leibniz, qui y reconnut la plupart de ses idées sur l'optimisme, en était enthousiasmé; et l'évêque Hurd les range parmi les meilleures compositions de cette espèce qui existent dans la langue anglaise. Le *Sensus communis, Essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie*, fut publié pour répondre aux censures qu'avaient attirées à l'auteur ses critiques poussées au delà des bornes, et qui s'étendaient à des objets respectables. Dans cet écrit, Shaftesbury donne le ridicule comme la vraie pierre de touche de la vérité, et la disposition à le répandre sur toutes sortes de sujets, et plus particulièrement sur des sujets religieux, comme une marque certaine de celle qu'on a pour la découvrir. Il a été traduit en français sous le titre d'*Essai sur l'usage de l'enjouement dans la conversation*, la Haye, 1710, in-12. Le *Soliloque ou Avis à un auteur*, annonce une profonde connaissance du cœur humain et une littérature très-étendue; mais peu de respect pour tous les faits de l'Ancien Testament qui se présentent sous la plume de l'auteur. Il en existe une traduction française par Sinson, intitulée *Soliloque, ou Entretien avec soi-même*, Paris, 1771, in-8°, reproduite sans nom d'auteur sous ce titre : *les Conseils*, Paris, 1773, in-8°. Shaftesbury avait conçu ses *Réflexions mêlées sur ses écrits et sur d'autres sujets critiques*, comme une sorte de défense et d'explication de ses ouvrages; mais on y trouve à côté de quelques remarques ingénieuses, un grand nombre de passages peu orthodoxes sur la révélation. La vie de Shaftesbury a été écrite par son fils, et insérée dans le *General Dictionary*. Shaftesbury est l'objet d'un court article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 633. En philosophie, c'est un amateur éclairé plutôt qu'un philosophe de profession. Ses opinions, répandues dans divers opuscules inspirés par les circonstances, et dans lesquels il donne beaucoup à la forme littéraire, n'ont rien de la rigueur de l'école. — Son frère, *Maurice-Ashley Cooper*, a publié une bonne traduction de la *Cyropédie* de Xénophon, 1728, 2 vol. in-8°; 3^e édition, 1770.

D—z—s.

SHAH-NAWAZ-KHAN-SAMSAM-AL-DOWLAK (1),

ministre mogol, dont le premier nom était Abd-al-Raz-zak. Son trisaïeul avait quitté Khowaf pour venir à la cour d'Akber; son bisaïeul, An-Arat-Khan, avait été, sous Alemgir, en très-grande faveur; son aïeul était dewan de Moultan; son père se nommait Mir-Hasan-Ali. Le siège de sa famille était à Aurengabad; cependant il naquit à Lahore, en 1700. Il se distingua de bonne heure par ses talents, et fut chargé de fonctions importantes. Il avait la confiance de Nizam-al-Dowlak-Nazir-Jeng, quand celui-ci osa se déclarer contre son père Asof-Jah; il avait essayé de le détourner de cette entreprise, et n'en fut pas moins disgracié pendant cinq ans. En 1747, il fut nommé dewan de Biran; et quand Nizam-al-Dowlak eut succédé à son père dans le gouvernement de l'empire, Samsam-al-Dowlak fut appelé au dewan du Dekhan; puis, après la fin malheureuse de Nizam-al-Dowlak, à la soubahie d'Hyderabad. Il subit encore une courte disgrâce que l'on attribue à l'influence de M. de Bussy; et bientôt après, il reentra en faveur auprès d'Amir-al-Memalek, dont il fut le ministre. Il se distingua dans différentes expéditions, et surtout dirigea toute sa politique vers un seul but, qui était de chasser les Français de Pondichéry. Une révolte de l'armée d'Amir-al-Memalek entrava ses projets et causa son malheur. Il fut destitué, obligé de fuir et d'aller s'enfermer avec ses partisans dans Dowlatabad. Cependant Nizam-al-Dowlak II, sous le nom de Nizam-al-Mulk-Asof-Jah, venait de succéder à Amir-al-Memalek, et Samsam-al-Dowlak recouvra une partie de son influence. Mais, trompé par un traître nommé Hyder-Jeng, qui était dévoué aux Français, il fut surpris avec ses trois fils et confié à une garde étrangère. Le perfide Hyder-Jeng avait encore d'autres projets: Asof-Jah devait être sa victime. Ayant osé se présenter devant lui, il fut tué par l'ordre de ce prince. A cette nouvelle, des furieux se précipitèrent dans la tente où était gardé Samsam-al-Dowlak, et le massacrèrent avec le plus jeune de ses fils. Cet événement eut lieu en 1783.

A—T.

SHAKESPEAR (JOHN), habile orientaliste anglais, naquit à Sount, dans le Leicestershire, en 1774; son père était un paysan; il le perdit à l'âge de onze ans; et doué d'un vif amour pour l'étude, d'un désir ardent de faire son chemin, il profitait de son mieux des leçons que lui donnait le curate de la paroisse, lorsqu'il eut la bonne fortune d'intéresser à son sort un opulent propriétaire du pays, lord Randon. Appréciant l'intelligence et la ferme volonté du jeune Shakespear, ce seigneur lui aplanit les difficultés qui, en Angleterre surtout, arrêtent l'étudiant sans fortune. Décidé à se créer un nom et une

(1) Cette notice sur un personnage qui, dans le dernier siècle, a joué un rôle remarquable au milieu des dernières convulsions de l'empire mogol est extraite d'un dictionnaire biographique qu'il avait composé lui-même et qui a été continué par son fils. Le critique qui l'a insérée dans le *Quarterly oriental Magazine*

regrette que les écrivains qui s'occupent de l'histoire de l'Inde n'aient pas plus souvent recours aux auteurs mêmes du pays, et que, s'attachant presque à la seule autorité de Ferishta, ils négligent les sources où cet historien a puisé.

position, Shakespear laissa de côté l'érudition classique, cultivée par une foule nombreuse; il résolut de se livrer à l'étude des langues orientales, et il s'attacha spécialement aux idiomes que parlent de nos jours des multitudes d'Asiatiques soumis à la domination anglaise. Il est indispensable, pour les besoins de l'administration, de la politique, du commerce, que les maîtres étudient l'idiome de leurs sujets. Ce fut donc l'hindoustani qui devint le but des travaux de Shakespear, et il rendit les plus grands services à l'étude de cet idiome jusqu'alors fort négligé, quoique sa connaissance fût indispensable. En Angleterre plus que dans d'autres pays, grâce à la liberté de la presse, à la surveillance toujours active de l'opinion, on pratique la maxime : *The right man in the right place* (l'homme capable au poste auquel il convient). Shakespear fut nommé, en 1806, professeur d'hindoustani au collège royal militaire, et ensuite à l'institution spéciale destinée à fournir des officiers pour le service dans l'Inde. Il obtint sa retraite en 1830, après vingt-cinq ans de travaux. Les principaux ouvrages qu'il fit paraître dans cette période sont : *Grammaire de la langue hindoustanie*, Londres, 1813, in-4°; cinq réimpressions successives mises au jour en 1818, 1826, 1843 (avec un aperçu de la grammaire du dakhni), 1846 et 1855, attestent la supériorité de ce travail; *Dictionnaire hindoustani et anglais, avec un index anglais-hindoustani*, Londres, 1817; la deuxième édition, Londres, 1820, est fort augmentée; la troisième, publiée en 1834, l'est encore plus; dans la quatrième, mise au jour en 1849, l'index est remplacé par un dictionnaire anglais et hindoustani entièrement nouveau. L'édition datée de 1861 n'est, de fait, que celle de 1849, avec un titre rajeuni. *Muntakhabat-i-Hindi, ou Choix dans l'hindoustani, avec une traduction verbale et une analyse grammaticale pour l'usage des personnes qui étudient cette langue*, Londres, 1817-1818, 2 vol. in-4°. L'utilité de cet ouvrage a été constatée par quatre réimpressions successives (la dernière est datée de 1846). L'*Introduction à la langue hindoustanie, comprenant une grammaire et un vocabulaire anglais et hindoustani*, Londres, 1845, in-8°, a eu moins de succès. Quoique fort versé dans l'arabe et le sanscrit, Shakespear, concentrant ses travaux dans un cercle spécial, ne se préoccupa pas d'étendre à cet égard le domaine de la science; il fournit cependant des extraits intéressants à l'*Histoire des Arabes d'Espagne*, d'El-Makkari, à l'*Introduction* placée en tête de l'ouvrage de Murphy, Londres, 1816. in-fol., sur les *Antiquités arabes de l'Espagne*. Membre de la société asiatique, il enrichit de divers articles fort substantiels le journal publié par ce corps savant. Shakespear est mort le 10 juin 1858. Z.

SHAKHOVSKY. Voyez SCHACHOFFSKOY (prince Alexandre-Alexandrevitch).

SHAKSPEARE (WILLIAM) (1), l'homme de génie du théâtre anglais, naquit le 23 avril 1564, à Stratford sur Avon, dans le comté de Warwick. On sait fort peu de chose sur les premières années et sur la vie de cet homme si célèbre, et malgré les recherches minutieuses de l'érudition biographique, excitée par l'intérêt d'un si grand nom et par l'amour-propre national, les Anglais ne connaissent guère de lui que ses ouvrages. On n'a pu, même chez eux, déterminer bien nettement s'il était catholique ou protestant, et l'on y discute encore sur la question de savoir s'il n'était pas boiteux, comme le plus fameux poète de notre siècle. Il paraît que Shakspeare se trouva le fils aîné d'une famille de dix enfants. Son père, occupé d'un commerce de laine, avait successivement rempli dans Stratford la fonction de grand bailli et celle d'alderman, jusqu'au moment où des pertes de fortune et peut-être le reproche de catholicité l'éloignèrent de tout emploi public. D'après quelques autres traditions, il joignait à son commerce de laine l'état de boucher (2), et le jeune Shakspeare, brusque-

(1) On a beaucoup agité dans ces derniers temps la question de savoir comment s'écrivait réellement le nom du premier écrivain dramatique anglais, et la controverse dure encore. Les uns, et ce sont les plus nombreux, l'écrivent *Shakspeare* ou *Shakespeare*; d'autres l'écrivent *Shaksper*, et cette dernière orthographe, nous devons le reconnaître, semble, depuis quelques années, avoir rallié bon nombre des commentateurs ou éditeurs anglais. Les premiers, ceux qui écrivent *Shakspeare*, ont pour eux un usage constant, presque ininterrompu, de plusieurs siècles, adopté par des critiques anglais, français ou autres de premier ordre. Ceux qui, au contraire, écrivent *Shaksper*, et même *Shaksper*, ont pour eux certains témoignages, dont la valeur n'est pas mince, et qu'on ne saurait d'ailleurs. Ainsi, le *British museum* possède un autographe signé *Shaksper*, et la cité de Londres a une autre pièce où le nom est encore plus abrégé : *Shaksper*. Enfin, les registres baptismaux de Stratford-sur-Avon portent *Shaksper*, et même la mention, en latin, de la naissance de l'illustre auteur ne semblerait devoir laisser aucune place au doute : « *Gutelmus*, est-il dit à la date du 26 avril 1564, *filius Johannis Shaksperi*; mais, d'une part, on peut se demander si cette orthographe n'est pas la suite de l'habitude ancienne chez les Anglais d'abréger les noms, et, d'autre part, si l'on doit chercher dans les actes publics d'une époque aussi reculée, rédigés dans une ville d'importance plus que secondaire, la stricte et rigoureuse observation de l'orthographe qu'ont adoptée en principe les législations plus modernes. Remarquons enfin que, si nous étudions l'étymologie du mot Shakspeare, nous le décomposons de la manière suivante *to shake*, brander, et *spear*, ancienne-ment *spere*, lance. Quoi qu'il en soit, la question ne semble pas être encore résolue d'une manière définitive, et les recherches d'une minutieuse érudition de détail peuvent seules l'éclaircir d'un jour nouveau. Un auteur anglais, M. Frédéric Madden, a publié tout un travail à ce sujet : *Observations on an autograph of Shakspeare and the orthography of his name*, Londres, 1838, in-8°. — « D'après cet auteur, dit Ettinger qui cite cette publication dans sa *Bibliographie biographique universelle*, il y a « plus de trente différentes manières d'orthographier le nom du « grand poète. » Quant à nous, nous avons cru devoir conserver, avec nos plus éminents critiques ou traducteurs, l'orthographe *Shakspeare*, qui en fait, surtout en France, est la plus généralement suivie. Écrivant pour tous, et non pas seulement pour les érudits et les savants, nous écrivons, comme le plus grand nombre, *Shakspeare*, n'attachant pas au surplus aux variantes qui ont été signalées, et que nous indiquons, plus d'importance qu'elles n'en comportent. E. D.—s.

(2) On a fait aussi du père de Shakspeare un gantier, d'après la réclamation suivante citée par Malone : « *Thomas Siche de Arscotte in com. Wigorn querit versus John Shakyspere de Stretford* (sic, on voit que l'orthographe était assez arbitraire) in com. *Varvie, glover, in plac. quod reddat ei oct. libras* » (pièce de procédure de la cour des baillifs). Cela prouverait au surplus que le père de Shakspeare éprouvait au moins à ce moment quelque gêne, puisqu'on le poursuivait. Quant à sa mère, Mary Arden, elle descendait d'un valet de chambre de Henry VII, neveu lui-même d'un écuyer de la personne (*squire of body*) du roi. R—Lb.

ment rappelé des écoles publiques où ses parents ne pouvaient plus le soutenir, fut employé de bonne heure aux travaux les plus durs de cette profession. S'il faut en croire un auteur presque contemporain, lorsque Shakspeare était chargé de tuer un veau, il faisait cette exécution avec une sorte de pompe, et ne manquait pas de prononcer un discours devant les voisins assemblés. La curiosité littéraire pourra, si elle veut, chercher quelque rapport entre ces harangues du jeune apprenti et la vocation tragique du poète; mais on doit avouer que de semblables prémisses nous jettent bien loin des brillantes inspirations et de la poétique origine du théâtre grec; c'était aux champs de Marathon et dans les fêtes d'Athènes victorieuse qu'Eschyle avait entendu la voix des muses. Quoi qu'il en soit de ces premières et obscures occupations de Shakspeare, il fut marié dès sa dix-huitième année avec une femme plus âgée que lui (1), qui le rendit, en peu de temps, père de trois enfants, mais dont le souvenir n'occupe d'ailleurs presque aucune place dans son histoire. Cette union lui avait probablement laissé toutes les allures d'une vie assez aventureuse. C'est deux ans après son mariage, que, chassant, la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme du canton, sir Thomas Lucy, il fut arrêté par les gardes, et que s'étant vengé de cette première disgrâce par une ballade satirique (2), il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Cette anecdote est le fait le mieux assuré de la vie de Shakspeare, car il l'a mise lui-même sur la scène, et le personnage ridicule du juge Shallow voulant instrumenter, pour un délit de chasse, contre Falstaff, est un souvenir et une vengeance de cette petite persécution. Arrivé à Londres, Shakspeare fut-il réduit à garder, à la porte d'un théâtre, les chevaux des curieux qui le fréquentaient? ou remplit-il d'abord quelque office subalterne dans ce même théâtre? Voilà ce qu'il faut nous résoudre à ignorer, malgré les efforts des commentateurs. Ce qui paraît moins douteux, c'est qu'en 1592, six ou sept ans après son arrivée à Londres, il était déjà connu et même envié, comme acteur et comme auteur dramatique. Un libelle du temps renferme contre lui des allusions assez évidentes, et dont l'amertume annonce bien une jalousie méritée. Cependant il paraît que Shakspeare ne se livra pas d'abord, ou du moins ne se livra pas uniquement à des compositions dramatiques.

(1) Elle avait huit ans de plus et s'appelait Anne Hathaway. Son père était un propriétaire aisé dans le voisinage de Stratford. Elle mourut le 6 août 1623. R—LD.

(2) Cette ballade était même injurieuse à ne juger que par le début :

*A parliamente member, a justice of peace
At home a poor scare crowe, at London an asse.*

(Un membre du parlement, un juge de paix, dans son endroit un petit épouvantail, et à Londres un âne). C'était peu respectueux, il faut en convenir. R—LD.

En publiant un poème de *Vénus et Adonis* (1), dédié à lord Southampton, Shakspeare appelle cet ouvrage le *Premier né* de son imagination (2). Ce petit poème semble tout à fait dans le goût italien par la recherche du style, l'affectation de l'esprit et la profusion des images. Le même caractère se fait sentir dans un recueil de sonnets qu'il fit paraître, en 1596, sous le titre : *the Passionate Pilgrim*. On le retrouve aussi dans le poème de *Lucrèce*, autre production de Shakspeare, à la même époque. Ces divers essais peuvent être regardés comme les premières études de ce grand poète, que l'on ne pourrait, sans une étrange méprise, supposer dépourvu de toute culture et écrivant au hasard. Sans doute, Shakspeare, quoique dans un siècle fort érudit, ignorait tout à fait les langues anciennes, mais peut-être savait-il l'italien; et d'ailleurs, de son temps, les traductions avaient déjà fait passer dans la langue anglaise presque tous les ouvrages anciens, et un grand nombre d'ouvrages modernes. La poésie anglaise n'était pas non plus, à cette époque, dans un état d'indigence et de grossièreté : elle commençait de toutes parts à se polir. Spenser, qui mourut à l'époque des commencements de Shakspeare, avait écrit un long poème d'un style savant, ingénieux, et dans un goût d'élégance et quelquefois affecté, mais prodigieusement supérieur à la diction grotesque de notre Ronsard, qui vivait à la même époque. Il n'était pas jusqu'au vieux Chaucer, imitateur de Boccace et de Pétrarque, qui, dans son anglais du 14^e siècle, n'offrit déjà des modèles de naïveté et une grande abondance de fictions heureuses. C'est au milieu de ces premiers trésors de littérature nationale que Shakspeare, animé d'un merveilleux génie, forma promptement ses expressions et son langage. Ce fut le premier mérite qu'on vit éclater en lui, le caractère qui frappa d'abord ses contemporains : on le voit par le surnom de *Poète à la langue de miel*, qui lui

(1) L'édition originale du poème de *Vénus et Adonis* porte la date de 1593. Quoiqu'un peu libre, l'ouvrage parut avec un privilège de l'archevêque de Cantorbéry. Cette édition est si rare qu'elle ne paraît pas s'être jamais montrée dans une vente publique. La 2^e édition, Londres, 1594, n'est guère plus commune; un exemplaire, en assez mauvais état, fut payé cent seize livres sterling, en 1844, à la vente de la bibliothèque Jolley; c'est un peu cher pour un très-mince volume de 27 feuillets; la 3^e édition, datée de 1596, a atteint le prix de quatre-vingt-onze livres sterling dix shillings. On ne connaît que deux exemplaires de la 4^e édition, datée de 1602, et l'un d'eux a atteint le prix de quarante-deux livres sterling. Nous citons ces faits afin de montrer encore une fois avec quelle ardeur les bibliophiles anglais recherchent tout ce qui se rattache à Shakspeare. — Le poème de *Lucrèce* parut en 1594, in-4^o; un amateur zélé, M. Holford, en possède un exemplaire, pour lequel il n'a pas hésité à donner cent livres sterling. Les éditions suivantes, datées de 1598 et de 1600, sont de la plus insignifiante rareté. Les *Sonnets* ont été publiés en 1609; des exemplaires se sont élevés à cent cinq et à cent quarante-deux livres sterling à la chaleur des enchères en 1842 et en 1858. Il en a été donné, en 1862, une reproduction *fac-simile* par le procédé photo-zincographique. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre de *Poèmes* et très-souvent réimprimés avec plus ou moins de notes et de gravures. R—N—T.

(2) Le texte porte premier héritier (*first heir*) de son invention. Shakspeare ajoute que, si d'aventure ce procédé était de peu de valeur, il se garderait désormais de cultiver cet ingrat terrain (*so barren a hand*). R—LD.

fut donné, et que l'on retrouve dans toutes les littératures naissantes, comme l'hommage naturel décerné à ceux qui les premiers font sentir plus vivement le charme de la parole, l'harmonie du langage. Ce génie de l'expression, qui fait encore aujourd'hui un des grands caractères de Shakspeare, fut, on ne peut en douter, ce qui saisit d'abord son siècle. Comme notre Corneille, il créa l'éloquence et fut puissant par elle. Voilà le grand caractère qui tout à coup fit remarquer ses pièces de théâtre au milieu de la foule de tous les autres drames, également désordonnés et barbares, dont la scène anglaise était déjà remplie. Cette époque, en effet, n'était rien moins que stérile en productions dramatiques. Quoique la pompe extérieure du spectacle fût très-grossière et très-innégale, les représentations étaient suivies avec passion, le goût des fêtes répandu par Elisabeth, et la prospérité publique croissant sous son règne, excitait le besoin d'une telle jouissance. Un homme célèbre de sa cour, celui même qu'elle employa pour prononcer l'odieuse sentence de Marie Stuart (lord Dorset), avait composé et fait jouer à Londres une tragédie de Gorboduc. A la même époque, Marloc faisait représenter le *Grand Tamerlan*, le *Massacre de Paris*, l'*Histoire tragique du docteur Faust*. Il faut croire d'ailleurs, qu'indépendamment de ces ouvrages connus et publiés, il y avait, dans le répertoire des théâtres de cette époque, certaines pièces de plusieurs mains, souvent retouchées par les comédiens eux-mêmes (1). Ce fut dans un travail de ce genre que s'exerça d'abord le génie dramatique de Shakspeare, et c'est parmi ces ouvrages de magasin qu'il faut ranger plusieurs pièces, publiées sous son nom, et barbares sans génie; tels sont : *Lord Cromwel*, le *Prodigue de Londres*, *Périclès*, etc. On ne les trouve pas comprises dans la liste chronologique que le scrupuleux Malone a donnée des pièces de Shakspeare, en remontant jusqu'à l'année 1590, où il place *Titus Andronicus*. Depuis cette époque, Shakspeare, vivant toujours à Londres, excepté quelques voyages qu'il faisait dans sa ville natale, donnait chaque année une ou deux pièces de théâtre, tragédie, comédie, drame pastoral, ou féerie. Il est assez vraisemblable que sa vie fut ce que pouvait être celle d'un comédien dans les mœurs de ce temps, c'est-à-dire, obscure et libre, et se dédommageant du défaut de considération par les plaisirs. Toutefois les contemporains, sans nous donner aucun de ces détails précieux, de ces anecdotes familières que l'on aimerait à pouvoir citer sur Shakspeare, rendent hommage à sa droiture et à sa bonté d'âme. Il ne s'est conservé que bien peu de souvenirs de

son jeu théâtral. On sait que, dans *Hamlet*, il représentait le spectre d'une manière effrayante. Il remplissait beaucoup d'autres rôles du répertoire, souvent même plusieurs dans la même pièce, et ce n'est pas aujourd'hui une curiosité sans intérêt que de voir sur ces listes d'acteurs qui précèdent de vieilles éditions de drames anglais, le grand nom de Shakspeare figurer modestement parmi tant de noms obscurs, en tête d'un ouvrage oublié. Il ne reste aucun détail sur les faveurs et la protection qu'il reçut de la cour. On sait seulement qu'Elisabeth aimait son talent, et qu'elle avait goûté singulièrement le personnage bouffon de Falstaff, dans *Henri V*. Il semble à notre délicatesse moderne que l'admiration de la sévère Elisabeth aurait pu mieux choisir; et celle que Shakspeare reconnaissant appelle la *Belle Vestale assise sur le trône d'Occident*, pouvait trouver autre chose à louer dans le plus grand peintre des révolutions d'Angleterre. Ce qui paraît plus méritoire de la part de cette princesse, c'est l'heureuse liberté dont jouit Shakspeare pour le choix de ses sujets. Sous ce règne absolu, il dispose à son gré des événements du règne de Henri VIII, retrace sa tyrannie avec une simplicité tout historique, et peint des plus touchantes couleurs les vertus et les droits de Catherine d'Aragon, chassée du trône et du lit de Henri VIII, pour faire place à la mère d'Elisabeth. Jacques I^{er} ne se montra pas moins favorable à Shakspeare. Il accueillit avec plaisir les prédictions flatteuses pour les Stuarts, que le poète avait placées au milieu de sa terrible tragédie de *Macbeth*, et comme il s'occupait de protéger lui-même le théâtre, c'est-à-dire, de le rendre moins libre, il voulut confier à Shakspeare la charge nouvelle de directeur des comédiens de Black-Friars; mais ce fut à cette époque même que Shakspeare, à peine âgé de cinquante ans, quitta Londres et se retira dans sa ville natale. Il y jouissait, depuis deux ans, d'une petite fortune amassée par son travail, lorsqu'il mourut. Son testament, que l'on a publié, et qui porte la date de l'année 1616, était fait, dit-il au commencement de cet acte, *en état de parfaite santé* (1). Shakspeare, après avoir exprimé des sentiments de piété, dispose de divers legs en faveur de sa fille Judith, d'une sœur, d'une nièce, et enfin de sa femme, à laquelle il donne son meilleur lit (2) avec la garniture. Quoique la réputation de Shakspeare ait grandi dans les deux siècles qui suivirent sa mort, et que, durant cette époque surtout, le souvenir de son nom soit devenu presque une superstition

(1) Shakspeare était le concitoyen d'un acteur en renom, Thomas Greene: il y a lieu de supposer qu'il y eut de bonne heure quelque collaboration entre eux, ou que l'acteur, devenu depuis son associé dans l'exploitation du *Black-friar's theater*, lui donna des conseils dramatiques.

R—LD

(1) D'après une inscription placée sur un monument qui lui fut élevé quelques années plus tard (1623 à ce que l'on suppose), Shakspeare serait mort le 23 avril 1616, c'est-à-dire jour pour jour dans le mois et à la même date que sa naissance. R—LD.

(2) On a élevé des doutes à ce sujet, quoique ce fait ait été rapporté par Malone: d'après l'auteur de la notice consacrée à *Shakspeare* (sic) dans l'*English cyclopaedia*, la femme du grand écrivain aurait eu un douaire que lui assurait d'ailleurs la loi anglaise.

R—LD.

naionale, sa perte fut honorée par les regrets et les louanges de ses contemporains. Ben Johnson, son timide rival, lui rendit hommage dans des vers où il le compare aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, et où il s'écrie avec le même enthousiasme que les critiques anglais de notre temps (1) : « Triomphe, ma chère Angleterre; tu peux montrer un homme à qui tous les théâtres d'Europe doivent hommage. Il n'appartenait pas à un siècle, mais à tous les siècles. La nature elle-même s'enorgueillit à porter la parure de ses pensées, et se complait à porter la parure de ses vers brillants d'un éclat si riche et tissus avec tant d'art. » Cet enthousiasme se soutient dans toute la pièce de Ben Johnson, et finit par une espèce d'apothéose de l'étoile de Shakspeare, « placée dans les cieux pour échauffer à jamais le théâtre du feu de ses rayons. » La même admiration se transmet et augmenta toujours en Angleterre; et quoique, dans le milieu du 17^e siècle, les fureurs de la guerre civile et les superstitions puritaines, en proscribant les jeux de théâtre, aient interrompu, pour ainsi dire, cette tradition perpétuelle d'une gloire adoptée par l'Angleterre, on en retrouve partout la trace et le souvenir. Milton le consigne dans quelques vers. « Quel besoin, dit-il, à mon Shakspeare de pierres entassées par le travail d'un siècle pour recevoir ses cendres vénérées? qu'a-t-il besoin que ses saintes reliques soient ensevelies sous une pyramide qui monte jusqu'aux cieux? Fils chéri de la mémoire, grand héritier de la renommée, que t'importent ces faibles témoignages de toi nom? Toi-même, dans notre admiration et dans notre stupeur, tu t'es bâti un monument impérissable, etc. » On voit, par ces témoignages et par beaucoup d'autres qu'il serait facile de réunir, que le culte de Shakspeare, quelque temps affaibli dans la frivolité du règne de Charles II, n'a pas cependant été en Angleterre le fruit d'une lente théorie, ni le calcul tardif d'une vanité nationale. Il suffit d'ailleurs d'étudier le théâtre de cet homme extraordinaire pour comprendre sa prodigieuse influence sur l'imagination de ses compatriotes; et cette même étude y fait voir d'assez grandes beautés pour mériter l'admiration de tous les peuples. La liste des pièces non contestées de Shakspeare renferme trente-six ouvrages produits dans un espace de vingt-cinq ans, depuis 1589 jusqu'en 1614. Ce n'est donc pas ici la fécondité prodigieuse et folle d'un Calderon ou d'un Lope de Vega, de ces intarissables auteurs dont les drames se comptent par milliers.

Quoique Shakspeare, au rapport de Ben Johnson, écrivit avec une rapidité prodigieuse, et ne raturât jamais ce qu'il avait écrit, on voit, par le nombre borné de ses compositions, qu'elles ne s'entassèrent pas confusément dans sa pensée, qu'elles n'en sortirent pas sans réflexions et sans efforts. Les pièces des poètes espagnols, ces pièces faites en vingt-quatre heures, comme disait l'un d'eux, semblent toujours une improvisation favorisée par la richesse de la langue autant que par le génie du poète. Elles sont la plupart pompeuses et vides, extravagantes et communes. Les pièces de Shakspeare, au contraire, réunissent à la fois les accidents soudains du génie, les saillies de l'enthousiasme et les profondeurs de la méditation. Tout le théâtre espagnol a l'air d'un rêve fantastique, dont le désordre détruit l'effet et dont la confusion ne laisse aucune trace. Le théâtre de Shakspeare, malgré ses défauts, est le travail d'une imagination vigoureuse, qui laisse d'ineffaçables empreintes et donne la réalité et la vie même à ses plus bizarres caprices. Ces observations autorisent-elles à parler du système dramatique de Shakspeare, à regarder ce système comme justement rival du théâtre antique et à le citer enfin comme un modèle qui mérite d'être préféré? Nous ne le croyons pas. En lisant Shakspeare avec l'admiration la plus attentive, il est difficile d'y reconnaître ce système prétendu, ces règles de génie qu'il se serait faites, qu'il aurait suivies toujours et qui remplaceraient pour lui les constitutions d'Aristote. Evitant les théories ingénieuses inventées après coup, remontons au fait. Comment Shakspeare trouva-t-il le théâtre et comment l'a-t-il laissé? De son temps, la tragédie était conçue simplement, comme une représentation d'événements singuliers ou terribles, qui se succédaient sans unité ni de temps ni de lieu. Les scènes bouffonnes s'y mêlaient par une imitation des mœurs du temps, et de même qu'à la cour, le fou du roi paraissait dans les plus graves cérémonies. Cette manière de concevoir la tragédie, plus commode pour les auteurs, plus étourdissante, plus variée pour le public, fut également suivie par tous les poètes dramatiques du temps. Le savant Ben-Johnson, plus jeune que Shakspeare, mais pourtant son contemporain, Ben-Johnson qui savait le grec et le latin, a précisément les mêmes irrégularités que l'inculte et libre Shakspeare; il présente également sur la scène les événements de plusieurs années; il mêle le sublime et le bouffon, le pathétique et le trivial, les vers et la prose; il a le même système que Shakspeare ou plutôt l'un et l'autre n'avaient aucun système : ils suivaient le goût de leur temps, ils remplissaient des cadres connus; mais Shakspeare, plein d'imagination, d'originalité, d'éloquence, jetait dans ces cadres barbares et vulgaires une foule de traits nouveaux et sublimes, à peu près comme notre

(1) Dès 1598, un contemporain de Shakspeare, Francis Mere, avait devancé cette enthousiaste appréciation : Shakspeare s'y trouve placé parmi les autres contemporains célèbres, et comparé aux plus grands écrivains de l'antiquité, tels que Homère, Hésiode, Eschyle, etc. « L'âme d'Ovide revit, dit l'auteur, dans le *melliflue* Shakspeare. » Et remarquons, en passant, que ce critique contemporain de l'auteur écrit : *Shakspeare* et non pas *Shakspere*. Il renchérit sur l'éloge en ajoutant qu'il excella dans les deux genres, la tragédie et la comédie.

Molière, recueillant ce conte ridicule du *Festin de pierre*, qui courait tous les théâtres de Paris, le transforme, l'agrandit par la création du rôle de don Juan, cette admirable esquisse de l'hypocrisie, que lui seul a surpassée dans *Tartuffe*. Tel est Shakspeare : il n'a point d'autre système que son génie, il met sous les yeux du spectateur, qui n'en demandait pas davantage, une suite de faits plus ou moins éloignés l'un de l'autre. Il ne raconte rien, il jette tout en dehors et sur la scène : c'était la pratique de ses contemporains. Ben-Johnson, Fletcher et Beaumont n'avaient ni plus ni moins d'art ; mais souvent chez eux cette excessive liberté n'amenait que des combinaisons vulgaires, et presque toujours ils manquent d'éloquence. Dans Shakspeare, les scènes brusques et sans liaison offrent quelque chose de terrible et d'inattendu. Ces personnages, qui se rencontrent quelquefois au hasard, disent des choses qu'on ne peut oublier. Ils passent, et le souvenir subsiste ; et dans le désordre de l'ouvrage, l'impression que fait le poète est toujours puissante. Ce n'est pas que Shakspeare soit constamment naturel et vrai. Certes, il est facile de relever dans notre tragédie française quelque chose de factice et d'appâté, si l'on peut blâmer dans Corneille un ton de galanterie imposé par son siècle et aussi étranger aux grands hommes représentés par le poète qu'à son propre génie ; si dans Racine la politesse et la pompe de la cour de Louis XIV sont mises à la place des mœurs rudes et simples de la Grèce héroïque, combien ne serait-il pas facile de noter dans Shakspeare une impropriété de mœurs et de langage bien autrement choquante ? Souvent quelle recherche de tours métaphoriques ! quelle obscure et vaine affectation ! souvent aussi quelle contradiction entre le langage et la condition des personnages ! Cet homme, qui pense et s'exprime avec tant de vigueur, emploie sans cesse des expressions alambiquées et subtiles pour énoncer laborieusement les choses les plus simples. C'est ici surtout qu'il faut se rappeler le temps où écrivait Shakspeare et la mauvaise éducation qu'il avait reçue de son siècle : les pointes et les affectations italiennes avaient corrompu le goût dans toute l'Europe. La scolastique et la théologie ne servaient pas à le réformer ; la cour même d'Elisabeth avait quelque chose de pédantesque et de raffiné, dont l'influence devait s'étendre à toute l'Angleterre. Il faut l'avouer, quand on lit les étranges discours que le roi Jacques faisait à son parlement, on s'étonne moins du langage que Shakspeare a souvent prêté à ses héros et à ses rois. Ce qu'il faut admirer, c'est que dans ce chaos il ait fait briller de si grandes lueurs de génie. Au reste, il est difficile d'atteindre sur ce point à tout l'enthousiasme des critiques anglais. L'idolâtrie des commentateurs d'Homère a été surpassée. On a fait de Shakspeare un homme qui, ne

sachant rien, avait tout créé, un profond métaphysicien, un moraliste incomparable, le premier des philosophes et des poètes. On a donné les explications les plus subtiles à tous les accidents de sa fantaisie poétique ; on a déifié ses fautes les plus monstrueuses et regardé la barbarie même qu'il recevait de son temps comme une invention de son génie. Déjà, dans le dernier siècle, Johnson, mistriss Montague et lord Kaimes, piqués par les irrévérences et les saillies de Voltaire, avaient porté fort loin le raffinement de leur admiration, souvent ingénieuse et vraie. Des critiques plus modernes reprochent aujourd'hui à ces illustres prédécesseurs de n'avoir pas senti l'idéal poétique réalisé par Shakspeare : ils trouvent que Schlegel a seul approché de la vérité, lorsqu'il termine l'énumération de toutes les merveilles réunies dans Shakspeare par ces mots emphatiques : « Le monde des esprits et la « nature ont mis ses trésors à ses pieds : demi-« dieu en puissance, prophète par la profondeur « de sa vue, esprit surnaturel par l'étendue de « sa sagesse, plus élevé que l'humanité, il s'a-« baisse jusqu'aux mortels, comme s'il n'avait « pas le sentiment de sa supériorité, et il est « naïf et ingénu comme un enfant. » Mais ce n'est ni par la subtilité mystique du littérateur allemand, ni par les plaisanteries et surtout les traductions de Voltaire qu'il faut juger le génie et l'influence de Shakspeare. Mistriss Montague a relevé, dans la version si littérale de *Jules César*, de nombreuses inadvertances et l'oubli de grandes beautés ; elle a repoussé les dédains de Voltaire par la critique judicieuse de quelques défauts du théâtre français ; mais elle ne pouvait pallier les énormes et froides bizarreries mêlées aux pièces de Shakspeare. « N'oublions pas, se « borne-t-elle à dire, que ces pièces devaient être « jouées dans une misérable auberge, devant « une assemblée sans lettres et qui sortait à « peine de la barbarie. » Toutes les absurdes invraisemblances, toutes les bouffonneries que prodigue Shakspeare étaient communes au grossier théâtre que nous avions à la même époque ; c'était la marque du temps : pourquoi donc admirer aujourd'hui dans Shakspeare les défauts qui sont profondément oubliés partout ailleurs et qui n'ont survécu dans le poète anglais qu'à la faveur des grands traits dont il les entoure ? Il faut donc, en jugeant Shakspeare, rejeter d'abord l'amas de barbarie et de faux goût qui le surcharge ; il faut peut-être aussi se garder de faire des systèmes applicables à notre temps avec ces monuments du siècle d'Elisabeth. Si une forme nouvelle de tragédie devait sortir de nos mœurs actuelles et du génie de quelque grand poète, cette forme ne ressemblerait pas plus à la tragédie de Shakspeare qu'à celle de Racine. Que Schiller, dans un drame allemand, emprunte au *Roméo* de Shakspeare la vive et libre image d'une passion soudaine et d'une déclaration d'amour

qui commence presque par un dénoûment, il manque à la vérité des mœurs encore plus qu'aux bienséances de notre théâtre; il imite de sang-froid un délire d'imagination italienne. Que Goëthe, au milieu d'un siècle philosophique, copie les chants sauvages des sorcières de *Macbeth*, il fait un jeu d'esprit bizarre, au lieu d'une peinture naïve et terrible. Mais si l'on considère Shakspeare à part, sans esprit d'imitation et de système; si l'on regarde son génie comme un événement extraordinaire qui ne peut se reproduire, que de traits admirables! quelle passion! quelle poésie! quelle éloquence! Génie fécond et nouveau, il n'a pas tout créé sans doute; car presque toutes ses tragédies ne sont que des romans ou des chroniques du temps, distribuées en scènes; mais il a marqué d'un cachet original tout ce qu'il emprunte: un conte populaire, une vieille ballade touchés par ce génie puissant s'animent, se transforment et deviennent des créations immortelles. Peintre énergique des caractères, il ne les conserve pas avec exactitude; car ses personnages, à bien peu d'exceptions près, dans quelque pays qu'il les place, ont la physionomie anglaise, et pour lui le peuple romain n'est que la populace de Londres. Mais c'est précisément cette infidélité aux mœurs locales de diverses contrées, cette préoccupation de mœurs anglaises qui le rend si cher à son pays. Nul poëte ne fut jamais plus national que Shakspeare, c'est le génie anglais personnifié, dans son allure fière et libre, sa rudesse, sa profondeur et sa mélancolie. Le monologue d'*Hamlet* devait être composé dans le pays des brouillards et du spleen; la noire ambition de *Macbeth*, cette ambition si soudaine et si profonde, si violente et si réfléchie, semblait appartenir au peuple chez qui le trône fut disputé si longtemps par tant de crimes et de guerres. Mais combien cet esprit indigène n'a-t-il pas plus de puissance encore dans les sujets où Shakspeare envahit son auditoire de tous les souvenirs, de toutes les vieilles coutumes, de tous les préjugés du pays, avec les noms propres des lieux et des hommes, Richard III, Henri VII, Henri VIII! Figurons-nous qu'un homme de génie, jeté à l'époque du premier débrouillement de notre langue et de nos arts, imprimant à toutes ses paroles une énergie sauvage, eût produit sur la scène, avec la liberté d'une action sans limites et la chaleur d'une tradition encore récente, les vengeances de Louis XI, les crimes du palais de Charles IX, l'audace des Guise, les fureurs de la Ligue; que ce poëte eût nommé nos chefs, nos factions, nos villes, nos fleuves, nos campagnes, non pas avec les allusions passagères et l'harmonieux langage de *Nérèstean* et de *Zaïre*, non pas avec les circonlocutions emphatiques et la pompe moderne des vieux Français défigurés par Dubelloy, mais avec une franchise rude et simple, avec l'expression familière du temps, jamais ennoblée, mais tou-

jours animée par le génie du peintre. De pareilles pièces, si elles étaient jouées, n'auraient-elles pas gardé une autorité immortelle dans notre littérature et un effet tout-puissant sur notre théâtre? et cependant nous n'avons pas comme les Anglais le goût de nos vieilles annales, le respect de nos vieilles mœurs, ni surtout l'âpreté du patriotisme insulaire. Le théâtre d'ailleurs, il ne faut pas l'oublier, n'était pas en Angleterre un plaisir de cour, une jouissance réservée pour des esprits raffinés ou délicats; il fut et il est demeuré populaire. Le matelot anglais, au retour de ses longues courses et dans les intervalles de sa vie aventureuse, vient battre des mains au récit d'*Othello*, contant ses périls et ses naufrages. En Angleterre, où la richesse du peuple lui donne moyen d'acheter ces plaisirs du théâtre que la Grèce offrait à ses libres citoyens, ce sont les hommes du peuple qui forment le parterre de Covent-Garden et Drury-Lane. Cet auditoire est passionné pour le spectacle bizarre et varié que présentent les tragédies de Shakspeare; il sent avec une force indicible ces mots énergiques, ces élans de passion, qui jaillissent du milieu d'un drame tumultueux. Tout lui plaît, tout répond à sa nature et l'étonne sans le heurter. Dans un sens contraire, cette même représentation n'agit pas avec moins de puissance sur la portion la plus éclairée des spectateurs: ces rudes images, ces peintures affreuses et pour ainsi dire cette nudité tragique de Shakspeare intéressent et attachent les classes élevées de l'Angleterre, par le contraste même qu'elles offrent avec les douceurs de la vie habituelle; c'est une secousse violente, qui distrait et réveille des âmes blasées par l'élégance sociale. Cette émotion ne s'use pas; les tableaux les plus hideux l'excitent d'autant plus. Ne retracez pas de la tragédie d'*Hamlet* le travail et les plaisanteries des fossoyeurs, comme l'avait essayé Garrick: assistez à cette terrible bouffonnerie; vous y verrez la terreur et la gaieté passer rapidement sur un immense auditoire. A la lueur éblouissante, mais un peu sinistre, des gaz qui éclairent la salle, au milieu de ce luxe de parure qui brille au premier balcon, vous verrez les têtes les plus élégantes se pencher avidement vers ces débris funèbres étalés sur la scène. La jeunesse et la beauté contemplent avec une insatiable curiosité ces images de destruction et ces détails minutieux de la mort; puis ces plaisanteries bizarres qui se mêlent au jeu des personnages semblent de moment en moment soulager les spectateurs du poids qui les oppresse: de longs rires éclatent dans tous les rangs. Attentives à ce spectacle, les physionomies les plus graves passent tout à tour de la tristesse à la gaieté, et l'on voit l'homme d'Etat sourire aux sarcasmes du fossoyeur, qui cherche à distinguer le crâne d'un courtisan et celui d'un bouffon. Ainsi Shakspeare, même dans la partie de ses

ouvrages qui choque le plus les convenances du goût, a pour sa nation un intérêt inexprimable. Il donne à l'imagination anglaise des plaisirs qui ne vieillissent pas : il agite, il attache, il satisfait ce goût de singularité dont se flatte l'Angleterre ; il n'entretient les Anglais que d'eux-mêmes, c'est-à-dire de la seule chose à peu près qu'ils estiment ou qu'ils aiment. Mais, séparé de sa terre natale, Shakspeare ne perd pas encore sa puissance. C'est le caractère d'un homme de génie que les beautés locales, que les traits individuels dont il remplit ses ouvrages répondent à quelque type général de vérité et qu'en travaillant pour ses concitoyens il plaise à tout le monde. Peut-être même les ouvrages les plus nationaux sont-ils ceux qui deviennent le plus cosmopolites. Tels furent les ouvrages des Grecs, qui n'écrivirent que pour eux et sont lus par l'univers. Élevé dans une civilisation moins heureuse et moins poétique, Shakspeare n'offre pas dans la même proportion que les Grecs de ces beautés universelles qui passent dans toutes les langues, et il n'y a qu'un Anglais qui puisse le mettre à côté d'Homère ou de Sophocle. Il n'est pas né sous cet heureux climat ; il n'a pas ce beau naturel d'enthousiasme et de poésie. La rouille du moyen âge le couvre encore. Sa barbarie tient quelque chose de la décadence ; elle est souvent gothique, plutôt que jeune et naïve. Malgré son ignorance, quelque chose de l'érudition du 16^e siècle semble peser sur lui. Ce n'est pas cette aimable simplicité du monde naissant, comme dit quelque part Fénelon parlant d'Homère : c'est un langage à la fois rude et contourné, où l'on sent le travail de l'esprit humain remontant péniblement les ressorts de cette civilisation moderne si diverse et si compliquée, qui naissait déjà chargée de tant de souvenirs et d'entraves ; mais lorsque Shakspeare touche à l'expression des sentiments naturels, lorsqu'il ne veut être ni pompeux ni subtil, lorsqu'il peint l'homme, il faut l'avouer, jamais l'émotion et l'éloquence ne furent portées plus loin. Ses personnages tragiques, depuis le méchant et hideux Richard III jusqu'au rêveur et fantastique Hamlet, sont des êtres réels, qui vivent dans l'imagination et dont l'empreinte ne s'efface plus. Comme les grands maîtres de la poésie, il excelle à peindre ce qu'il y a de plus terrible et de plus gracieux. Ce génie rude et sauvage trouve une délicatesse inconnue dans l'expression des caractères de femmes. Toutes les bienséances que son siècle ignorait et qu'il dédaignait lui reviennent alors par un instinct secret. Rien peut-être de plus remarquable dans le génie de Shakspeare que la peinture des caractères de femmes. Ophélie, Catherine d'Aragon, Juliette, Cordelia, Desdemone et Imogène, figures touchantes et variées, ont des grâces inimitables et d'une pureté naïve que l'on n'attendrait par de la licence d'un siècle grossier et de la rudesse de ce mâle génie.

Le goût dont il est dépourvu trop souvent est alors suppléé par un instinct délicat, qui lui fait deviner même ce qui manquait à la civilisation de son temps. Il n'est pas jusqu'au caractère de la femme coupable qu'il n'ait su tempérer par quelques traits empruntés à l'observation de la nature et dictés par des sentiments plus doux. Lady Macbeth, si cruelle dans son ambition et dans ses projets, recule avec effroi devant le spectacle du sang : elle inspire le meurtre et n'a pas la force de le voir. Gertrude, jetant des fleurs sur le corps d'Ophélie, excite l'attendrissement malgré son crime. Cette profonde vérité dans les caractères primitifs et ces nuances de la nature et du sexe, si fortement saisies par le poète, justifient bien sans doute l'admiration des critiques anglais ; mais faut-il en conclure avec eux que l'oubli des couleurs locales, si commun dans Shakspeare, soit une chose indifférente, et que ce grand poète, lorsqu'il confond le langage des diverses conditions, lorsqu'il met un ivrogne sur le trône et un bouffon dans le sénat romain, n'ait fait que suivre la nature, en dédaignant les circonstances extérieures, comme le peintre qui, content de saisir les traits de la figure, ne soigne pas la draperie ? Cette théorie faite après coup, ce paradoxe auquel n'a guère songé l'auteur original, n'excuse pas une faute trop répétée dans son théâtre et qui s'y présente sous toutes les formes. Il est risible de voir un savant critique, dans l'examen d'une pièce de Shakspeare, s'extasier devant l'heureuse confusion du paganisme et de la féerie, des sylphes et des Amazones, de l'ancienne Grèce et du moyen âge, mêlés par le poète dans un même sujet. Il est plus singulier peut-être de voir au 18^e siècle un poète célèbre imiter savamment et à dessein ce bizarre amalgame, qui n'avait été dans Shakspeare que le hasard de l'ignorance ou le jeu d'un insouciant caprice. Louons un homme de génie par la vérité, non par les systèmes. Nous trouverons alors que, si Shakspeare viole souvent la vérité locale et historique, s'il jette sur presque tous ses tableaux la dureté uniforme des mœurs de son temps, il exprime d'ailleurs avec une admirable énergie les passions dominantes du cœur humain, la haine, l'ambition, la jalousie, l'amour de la vie, la pitié, la cruauté. Il ne remue pas avec moins de puissance la partie superstitieuse de l'âme. Comme les premiers poètes grecs, il a recherché le tableau des douleurs physiques, et il a exposé sur la scène les angoisses de la souffrance, les lambeaux de la misère, la dernière et la plus effrayante des infirmités humaines, la folie. Quoi de plus tragique en effet que cette mort apparente de l'âme qui dégrade une noble créature sans la détruire ! Shakspeare a souvent usé de ce moyen de terreur, et par une combinaison bizarre, il a représenté la folie feinte aussi souvent que la folie elle-même ; enfin il a imaginé de les

mêler toutes deux dans le personnage bizarre d'Hamlet et de joindre ensemble les éclairs de la raison, les ruses d'un égarement calculé et le désordre involontaire de l'âme. S'il a montré la folie naissant du désespoir, s'il a lié cette image à la plus poignante de toutes les douleurs, l'ingratitude des enfants pour leur père; par une vue non moins profonde, il a souvent rapproché le crime de la folie, comme si l'âme était aliénée d'elle-même à mesure qu'elle devient coupable. Les songes terribles de Richard III, son sommeil agité des convulsions du remords, la veille effrayante et mystérieuse de lady Macbeth sont des inventions et l'horreur tragique n'a jamais surpassées et qui rappellent les *Euménides* d'Eschyle. On pourrait marquer plus d'une autre ressemblance entre le poète anglais et le vieux poète grec, qui ne connut pas non plus ou qui respecta peu la loi sévère des unités. L'audace poétique est encore un caractère qui ne frappe pas moins dans Shakspeare que dans Eschyle : c'est, avec des formes plus incultes, la même vivacité, la même intempérance de métaphores et d'expressions figurées, la même chaleur d'imagination éblouissante et sublime; mais les incohérences d'une société qui sortait à peine de la barbarie mêlent sans cesse dans Shakspeare la grossièreté à la grandeur, et l'on tombe des nues dans la fange. C'est surtout pour les pièces d'invention que le poète anglais a réservé cette richesse de couleur qui semble lui être naturelle : ses pièces historiques sont plus simples. Quant à ce mélange de prose et de vers, quelque bizarre qu'il nous paraisse, presque toujours une intention de l'auteur a déterminé le choix entre ces deux langages, d'après le caractère du sujet et de la situation. La scène délicieuse de Roméo et de Juliette, le dialogue terrible entre Hamlet et son père avaient besoin du charme ou de la solennité des vers : il ne fallait rien de cela pour montrer Macbeth causant avec les assassins dont il se sert. De grands effets de théâtre sont attachés à ces passages si brusques, à ces disparates si soudaines d'expressions, d'images, de sentiments; quelque chose de profond et de vrai s'y retrouve. Les froides plaisanteries des musiciens, dans une salle voisine du lit de mort de Juliette, ces spectacles d'indifférence et de désespoir, si rapprochés l'un de l'autre, en disent plus sur le néant de la vie que la pompe uniforme de nos douleurs théâtrales. Enfin ce dialogue grossier de deux soldats montant la garde, vers minuit, dans un lieu désert, l'expression vive de leur effroi superstitieux, leurs récits naïfs et populaires disposent l'âme du spectateur à des apparitions de spectre et de fantôme bien mieux que ne le feraient tous les prestiges de la poésie. Emotions puissantes, contrastes inattendus, terreur et pathétique poussés à l'excès, bouffonneries mêlées à l'horreur et qui sont comme le rire sardonique d'un mourant,

voilà les caractères du drame tragique de Shakspeare. Sous ces points de vue divers, *Macbeth*, *Roméo*, le *Roi Lear*, *Othello*, *Hamlet* présentent des beautés à peu près égales. Un autre intérêt s'attache aux ouvrages dans lesquels il a prodigué les inventions de l'esprit romanesque. Tel est surtout *Cymbeline*, produit assez bizarre d'un conte de Boccace et d'un chapitre des chroniques calédoniennes, mais ouvrage plein de mouvement et de charme, où la clarté la plus lumineuse règne dans l'intrigue la plus compliquée. Enfin il est d'autres pièces qui sont comme les saturnales de cette imagination toujours si désordonnée et si libre. On admire beaucoup en Angleterre la pièce qu'un de nos critiques a le plus accablée de sa superbe raison. La *Tempête* paraît aux Anglais l'une des plus merveilleuses fictions de leurs poètes, et n'y a-t-il pas en effet une énergie créatrice, un mélange singulièrement heureux de fantastique et de comique dans ce personnage de Caliban, symbole de tous les penchants grossiers et bas, de la lâcheté servile, de l'abjection avide et rampante? et quel charme infini dans le contraste d'Ariel, de ce sylphe aimable et léger autant que Caliban est pervers et difforme? Le personnage de Miranda appartient à cette galerie de portraits féminins si heureusement dessinés par Shakspeare; mais cette innocence native, nourrie dans la solitude, le distingue et l'embellit. Aux yeux des Anglais, Shakspeare n'excellait pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Johnson trouve même ses plaisanteries et sa gaieté bien préférables à son génie tragique. Ce dernier jugement est plus que douteux, et sous aucun rapport, il ne peut devenir l'opinion des étrangers. On le sait, rien ne se traduit, ne se fait entendre dans une autre langue moins aisément qu'un bon mot. La vigueur mâle et forcée du langage, les éclats terribles et pathétiques de la passion retentissent au loin; mais le ridicule s'évapore et la plaisanterie perd sa force ou sa grâce. Cependant les comédies de Shakspeare, pièces d'intrigue plutôt que peintures de mœurs, conservent presque toujours, par le sujet même, un caractère particulier de gaieté. Du reste, nulle vraisemblance, presque jamais l'intention de mettre la vie réelle sur la scène, et cela, pour le dire en passant, nous explique comment un célèbre enthousiaste de Shakspeare accuse dédaigneusement notre Molière d'être prosaïque, parce qu'il est trop vrai, trop fidèle imitateur de la vie humaine; comme si copier la nature était le plagiat d'un esprit médiocre. Shakspeare n'a pas ce défaut dans ses comédies : une complication d'incidents bizarres, une exagération, une caricature presque continuelle, un dialogue étincelant de verve et d'esprit, mais où l'auteur paraît plus souvent que le personnage, voilà souvent ses effets comiques. A la fantasque bouffonnerie du langage, au caprice des inventions, on dirait

quelquefois Rabelais faisant des comédies. L'originalité de Shakspeare se montre toujours dans la variété de ses pièces comiques. *Timon d'Athènes* est une des plus piquantes : elle a quelque chose du feu satirique d'Aristophane et de la malignité de Lucien. Un ancien critique anglais dit que les *Commères de Windsor* sont peut-être la seule pièce dans laquelle Shakspeare se soit donné la peine de concevoir et d'ordonner un plan. Il y a jeté du moins beaucoup de feu, de verve et de gaieté ; il s'est rapproché de l'heureux *prosaïsme* de Molière, en peignant de vives couleurs les mœurs, les habitudes et l'image de la société. Aucun personnage des tragédies de Shakspeare n'est plus admiré en Angleterre et n'est plus tragique que celui de Shylock, dans la comédie du *Marchand de Venise*. La soif inextinguible de l'or, la cruauté avide et basse, l'âpreté d'une haine ulcérée par les affronts y sont tracées avec une incomparable énergie, et l'un de ces caractères de femme si gracieux sous la plume de Shakspeare répand dans ce même ouvrage, au milieu d'une intrigue romanesque, le charme de la passion. Les comédies de Shakspeare n'ont point de but moral : elles amusent l'imagination, elles piquent la curiosité, elles divertissent, elles étonnent ; mais ce ne sont point des leçons de mœurs plus ou moins détournées. Quelques-unes d'entre elles pourraient se comparer à l'*Amphitryon* de Molière ; elles en ont souvent la grâce, le tour libre et poétique. C'est à ce caractère de composition qu'il faut rapporter le *Songe d'une nuit d'été*, composition inégale, mais charmante, où la féerie fournit au poète un merveilleux plaisant et gai. Shakspeare, qui, malgré son originalité, a pris partout des intentions et des formes, imite aussi la pastorale italienne du 16^e siècle, et il a su fort agréablement représenter ces bergeries idéales que l'*Aminte* du Tasse avait mises à la mode. Sa pièce intitulée *As you like it* est pleine de vers charmants, de descriptions légères et gracieuses. Molière, dans la *Princesse d'Elide*, peut donner l'idée de ce mélange de passion sans vérité et de peintures champêtres sans naturel. C'est un genre faux, agréablement touché par un homme de génie. Quoi qu'il en soit, ces compositions si diverses, ces efforts d'imagination si variés témoignent de la richesse du génie de Shakspeare. Elle n'éclate pas moins dans cette foule de sentiments, d'idées, de vues, d'observations de tout genre qui remplissent indifféremment tous ses ouvrages, qui se pressent sous sa plume et que l'on peut extraire de ses compositions même les moins heureuses. On a fait des recueils des pensées de Shakspeare, on l'a cité à tout propos et sous toutes les formes, et un homme qui a le sentiment des lettres ne peut l'ouvrir sans y retrouver mille choses qui ne s'oublient pas. Du milieu de cet excès de force, de cette expression démesurée qu'il donne souvent aux caractères sortent des traits de na-

ture qui font oublier toutes ses fautes (1). — Les littérateurs anglais les plus célèbres se sont occupés de Shakspeare avec le plus grand zèle. Pope n'a pas dédaigné les modestes fonctions de commentateur de ce grand poète, et il a été moins sévère pour lui que Voltaire pour Corneille. Le savant Johnson en a donné une édition estimée, mais ses remarques laissent beaucoup à désirer, et son admiration ne plaira pas toujours aux critiques et même aux admirateurs de Shakspeare. On sait quelle admiration Garrick portait au père du théâtre anglais (*voy.* GARRICK) (2). La bibliographie d'un écrivain aussi célèbre que Shakspeare mérite d'être traitée avec quelque détail. La première édition collective parut en 1623, à Londres, in-fol. ; elle contient trente-six pièces (*Périclès* n'ayant paru qu'en 1664) : dix-sept d'entre elles n'avaient pas encore été publiées ; le texte est regardé par les critiques les plus judicieux comme celui auquel il faut s'attacher de préférence. Il est très-difficile de rencontrer des exemplaires de ce volume, et il est à peu près impossible d'en trouver des exemplaires d'une condition irréprochable. Objet de la recherche passionnée des bibliophiles anglais, il est d'un prix très-élevé, mais fort variable, selon l'état dans lequel il se présente. Un bel exemplaire s'est adjugé deux cent cinquante livres sterling. En 1807, ce volume fut réimprimé littéralement, à ce que promettait l'éditeur, mais avec assez peu de soin, car plus de trois cent cinquante erreurs ont été découvertes. Deux réimpressions *fac-simile*, d'après des procédés nouveaux, ont été entreprises en 1862. La deuxième édition est datée de 1632 ; beaucoup moins précieuse que la première, elle a cependant de la valeur, et les amateurs anglais la payent volontiers vingt à trente livres sterling. La troisième édition, datée de 1664, est presque aussi chère. Les réimpressions sont extrêmement nombreuses ; Warburton, Capell, Samuel Johnson, Steevens, Isaac Reed, Malone, Chalmers et bien d'autres ont revu le texte et ajouté des notes nombreuses, dont le mérite a été diversement apprécié. La somptueuse publication de Boydell (1802, 18 tom. grand in-fol.), avec 100 gravures, d'après Westall, Stothard et autres artistes, n'a pas de prétention au mérite littéraire. Parmi les travaux de la critique

(1) La partie bibliographique qui suit est de A. B—T, revue, mise à jour et considérablement augmentée par M. B—N—T.

(2) En 1740, les dames anglaises érigèrent à Shakspeare, dans l'église de Westminster, un superbe mausolée. En 1769, un prêtre protestant, ayant acheté la maison que cet auteur avait habitée à Stratford, lieu de sa naissance, fit abattre un mûrier qu'il y avait planté ; les Stratfordiens, indignés d'un pareil attentat, s'attroupèrent, commirent les plus grands désordres et chassèrent le profane de leur ville, avec défense d'y jamais rentrer. On fabriqua du bois de ce mûrier des boîtes, des éventails, des tabatières, etc. On envoya à Garrick, dans une de ces boîtes, l'acte de franchise de la ville de Stratford, et l'on plaça son buste dans la salle de l'hôtel de ville à côté de celui de Shakspeare. Cette faveur donna lieu à une fête appelée le *Jubilé de Shakspeare*. Keate reçut, vers 1769, une écriture faite du bois de ce même mûrier (*voy.* KEATE).

moderne, on peut signaler l'édition revue par S.-W. Singer, 1826, 10 vol. in-18, avec 60 gravures sur bois; celle publiée par Charles Knight, 1838-1843, 8 vol. in-8°, avec plusieurs centaines de gravures sur bois; celle de M. J. Payne Collier, 1841-1844, 8 vol. in-8°, texte revu sur les impressions primitives, et celle de M. J.-O. Halliwell, 1853-1861, in-fol., avec un complet et savant commentaire. Il ne s'écoule pas d'ailleurs une seule année qui n'amène plusieurs éditions nouvelles de Shakspeare, tantôt avec un travail tout neuf, tantôt en se bornant à reproduire (parfois en les abrégant et les fondant ensemble) les notes des commentateurs précédents. Les biographies, les glossaires, les portraits qu'enfantent ces éditions multipliées sont presque innombrables. Une vingtaine de pièces de Shakspeare avaient paru in-4° et isolément de 1598 à 1612. Il est bien rare qu'on puisse rencontrer aujourd'hui ces minces volumes; ils sont extrêmement recherchés et se payent des prix énormes. Un exemplaire d'*Hamlet* a été vendu cent vingt livres sterling en 1856. Il a été fait des réimpressions *fac-simile*, tirées à petit nombre d'exemplaires, de quelques-unes de ces pièces; plusieurs d'entre elles ont également obtenu, au commencement du 17^e siècle, des éditions successives qui conservent de la valeur. Les critiques ont relevé avec zèle les diverses variantes qui se rencontrent dans toutes ces impressions. En 1853, un savant connu par de bons travaux sur l'ancienne littérature dramatique de l'Angleterre, M. J. Payne Collier, annonça qu'il avait découvert un exemplaire de l'édition originale tout chargé de corrections manuscrites, et il présenta ce texte comme offrant la véritable pensée du poète. Il fit à cet égard imprimer un gros volume de plus de 500 pages. Une vive controverse s'engagea; les brochures, les articles de journaux se multiplièrent pour, contre et sur les corrections recommandées par M. Collier; on a fortement combattu leur authenticité, et la plupart des éditeurs paraissent d'accord pour ne pas les admettre. — Les ouvrages relatifs à Shakspeare, à sa vie, à ses écrits, formeraient à eux seuls une bibliothèque considérable. Nous nous bornerons à en mentionner quelques-uns, en traduisant les titres en français : *Shakspeare illustré, ou les Romans et les nouvelles sur lesquels sont basées les pièces de Shakspeare, réunies et traduites sur les textes originaux, avec des remarques critiques, par l'auteur du Don Quichotte femelle* (madame C. Lennox), Londres, 1753-1736, 3 vol. (une partie des observations contenues dans ce travail ont été attribuées au docteur Johnson); — *Essai sur le savoir de Shakspeare*, par R. Farmer, 1767; 5^e édit., 1861; — *Essai sur quelques-uns des caractères dramatiques de Shakspeare*, par Richardson, Londres, 1774, livre estimé et réimprimé plusieurs fois; — *Illustrations de Shakspeare et des anciens usages*, par Francis

Douce, 1805, 2 vol. in-8°; réimprimé en 1829 (ouvrage rempli d'une érudition solide et judicieuse); — *Contes tirés de Shakspeare et destinés aux jeunes personnes*, par Charles Lamb, Londres, 1807 (réimprimé neuf ou dix fois); — *Remarques sur la vie et les écrits de Shakspeare*, par J. Britton, Londres, 1814; nouvelle édition fort augmentée, 1818; — *Caractères des pièces de Shakspeare*, par W. Hazlitt, 1817; 5^e édit., 1854; — *Shakspeare et son époque*, par Nathan Drake, Londres, 1817, 2 vol. in-4°; — *Vie de Shakspeare, Recherches sur l'originalité de ses œuvres dramatiques et Essais sur l'ancien théâtre*, par A. Skottowe, 1824, 2 vol. in-8°; — *Caractères des héroïnes de Shakspeare*, par madame Jameson, Londres, 1832, 2 vol. in-8° (ouvrage bien écrit et qui a eu du succès; une 5^e édition a paru en 1858); — *Nouveaux Faits relatifs à la vie de Shakspeare*, par J. Payne Collier, 1835; — *la Bibliothèque de Shakspeare, ou Collection des contes et nouvelles dont il a fait usage pour la composition de ses pièces*, recueillis et annotés par J. Payne Collier, 1843, 2 vol. in-8°; — *Commentaire sur les drames historiques de Shakspeare*, par Th.-P. Courtenay, Londres, 1840, 2 vol. in-8°; — *Biographie de Shakspeare*, par Charles Knight, Londres, 1842, in-8°; — *Vie de Shakspeare, avec l'histoire de l'ancien théâtre anglais*, par J. P. Collier, Londres, 1844, in-8°; — *Concordance complète de Shakspeare*, par madame Cowden Clarke, Londres, 1844 (travail qui sans doute a été regardé comme étant d'une utilité réelle, car il a obtenu une 3^e édition en 1860); — *Vie de Shakspeare, renfermant de nombreuses particularités inédites relatives au poète et à sa famille*, par J.-O. Halliwell, 1848, in-8°; — *Notes et leçons sur Shakspeare*, par L.-T. Coleridge, 1849, 2 vol. in-12; — *Shakspeare et la société anglaise à l'époque d'Elisabeth*, par G.-W. Thornbury, Londres, 1856, in-12; — *Shakspeare et la Bible*, par T.-R. Eaton, Londres, 1858, in-8°; 3^e édit., 1860. — Les plus petits détails relatifs à la vie de Shakspeare ont été discutés dans des écrits spéciaux; le lieu de sa naissance, son testament, ses portraits, ses autographes, ses camarades sur la scène ont provoqué des volumes. Plusieurs dictionnaires et glossaires ont arrangé et expliqué les mots dont il a fait usage; sa philosophie, sa psychologie, ses connaissances médicales ou juridiques ont été l'objet de longues discussions; il existe même un livre relatif aux insectes qu'il a nommés. Des paradoxes n'ont point manqué de se produire; les auteurs de deux brochures diverses ont soutenu, l'un qu'il était catholique, l'autre qu'il était athée. Quelques romans, dont il est le héros, sont restés dans l'oubli. Des bibliophiles zélés, des admirateurs enthousiastes du poète fondèrent, en 1841, une *Shakspeare society*, qui a été dissoute en 1853, mais qui s'était donné la mission de recueillir et de mettre au jour des ouvrages an-

ciens et fort rares, pour la plupart, de nature à jeter quelque clarté sur la vie, sur les écrits, sur les contemporains du *barde de l'Avon*; quarante-huit ouvrages différents sont dus à cette association (1). — Dans le *Théâtre anglais*, traduit par la Place (voy. PLACE), on trouve la traduction de beaucoup de pièces de Shakspeare et des analyses ou sommaires des pièces qui n'en font point partie. Douin a donné une traduction en vers du *More de Venise*, 1773, in-8° (voy. aussi Ducis). L.-S. Mercier a publié un *Timon d'Athènes*, en cinq actes et en prose, imitation de Shakspeare, 1794, in-8°. Voltaire avait donné une traduction de *Jules César* dans son édition de Corneille, avec commentaire, 1764, 12 vol. in-8°. — La traduction publiée sous le nom de Letourneur, Paris, 1776-1782, 20 vol. in-8°, est l'œuvre de plusieurs mains; elle est très-peu fidèle et très-mal faite. Revue et corrigée par MM. Guizot et A. P. (Amédée Pichot), 1821, 13 vol. in-8°, elle vaut mieux, mais elle laisse encore à désirer. Citons aussi les *Œuvres*, corrigées et enrichies des notes des divers commentateurs (par M. Avenel), Paris, 1822, 12 vol. in-18; — *Œuvres, précédées de notices historiques et littéraires sur la vie et les écrits de Shakspeare*, par J.-A. Havard, Paris, 1834, in-8°; — *Œuvres complètes*, traduction entièrement revue sur le texte anglais, par Francisque Michel, précédées de remarques sur la vie et les ouvrages de Shakspeare, par Th. Campbell, Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8° (fait partie du *Panthéon littéraire*); — *Œuvres complètes*, traduites par Benj. Larocbe, avec une introduction sur le génie de l'auteur, par Alexandre Dumas, Paris, 1838-1839, 2 vol. in-8° (1844, 2 vol. in-8°; 1844-1843, 7 vol. in-12; 1859, 6 vol. in-18); — *Œuvres complètes*, traduites par François-Victor Hugo, Paris, 1859-1862, 12 vol. in-8°; — *Œuvres*, traduction de M. Guizot, entièrement revue, avec une étude sur Shakspeare, des notices sur chaque pièce et des notes, Paris, 1860-1862, 8 vol. in-8°; — *Chefs-d'œuvre* de Shakspeare, traduits par A. Bruguère, revus par Chénédollé, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. — Parmi les traductions ou imitations de quelques pièces, signalons l'*Amant loup-garou, ou M. Rodomont*, Douai, 1776; Paris, 1780, imitation des *Commères de Windsor*, par Collet d'Herbois, qui, à cette époque, ne s'occupait que de théâtre. M. Jules Lacroix a donné une traduction littérale, en vers, de *Mac-*

beth, 1840; cette tragédie, ainsi que *Roméo et Juliette*, a passé en vers français, grâce à M. Emile Deschamps, auquel on a reproché d'avoir trop modifié le texte original. *Othello* et le *Marchand de Venise*, traduits par M. Alfred de Vigny, jouissent d'une juste réputation. — Les *Poèmes et sonnets* ont été traduits en vers par M. Ernest Lafont, 1855, in-8°; les *Sonnets* l'ont été par M. François-Victor Hugo, 1857, in-12. — Duval a donné *Shakspeare et Addison mis en comparaison, ou Imitation en vers des monologues d'Hamlet et de Caton*, 1786, in-8°. Ces deux morceaux sont précisément ceux que Voltaire avait traduits, et qu'après les avoir déjà donnés ailleurs, il a reproduits dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* (refondues dans le *Dictionnaire philosophique*), au mot *Art dramatique*. — Parmi les ouvrages français relatifs à Shakspeare, on distingue ses *Peusées*, publiées par Ch. Nodier, Besançon, 1801 (petit volume tiré à un nombre très-restreint d'exemplaires); — les *Essais littéraires* de M. Paul Duport, 1828, 2 vol. in-8°; — les *Etudes sur Shakspeare*, par M. Philarette Chasles (lequel a publié dans la *Revue de Paris* divers articles sur le même sujet); — *Shakspeare et son temps*, par M. Guizot, Paris, 1832 (réimpression de la notice biographique mise en tête de l'édition de 1821). — Les Italiens ont la traduction de Michele Leoni, Vérone, 1819-1822, 14 vol. in-8°. — En Allemagne, Shakspeare est l'objet d'une sorte de culte; les traductions sont fort multipliées: la première est celle de Wieland (Zurich, 1762-1766, 8 vol. in-8°), qui, bien qu'exécutée avec habileté, laisse cependant à désirer. La version d'Eschenburg, 1775-1782, 13 vol. in-8°, n'est pas sans quelque mérite; mais elle a été effacée par celle de A.-G. Schlegel (Berlin, 1797-1810, 9 vol. in-8°), qui est fort estimée et qui a reparu plusieurs fois, notamment en 1825-1834, 9 vol. in-12, avec des additions et des explications, dues à L. Tieck. Voss, Benda, Meyer, Jules Körner, Böttger, Ortlepp, Sievers, Delius, A. Keller et d'autres encore se sont exercés à faire passer les œuvres complètes dans l'idiome germanique. — Les leçons de Schlegel sur la littérature dramatique (1810-1811, 3 vol. in-8°; 4^e édit., 1846) renferment des considérations très-remarquables et d'une haute portée. Les *Sources de Shakspeare*, par Simrock (Berlin, 1831, 3 vol. in-12), offrent des recherches étendues. — Alexandre Duval a fait jouer sur le théâtre français, en 1803, une comédie en un acte, intitulée *Shakspeare amoureux, ou la Pièce à l'étude*. Beyle (caché sous le masque de Stendhal) a publié, en 1823 et 1825, deux opuscules intitulés *Racine et Shakspeare* (voy. aussi MONTAGUE). — Parmi les faits relatifs à Shakspeare, on ne peut oublier les supercheries de W.-H. Ireland, qui, en 1796, fit paraître in-folio la tragédie du *Roi Lear* et un fragment d'*Hamlet*, d'après des manuscrits ori-

(1) Diverses pièces ont été attribuées à Shakspeare, mais les critiques modernes les regardent comme apocryphes; elles ont cependant été ajoutées à quelques éditions contemporaines des œuvres authentiques, et elles ont aussi fourni matière à quelques éditions spéciales. L'in-folio de 1623 renferme en ce genre *Lo-craine*, le *Prologue de Londres*, *Lord Cromwell*, *Sir John Oldcastle*, *Arden de Faversham*, le *Jugement de Paris*, la *Naissance de Merlin* (œuvre sans mérite), la *Double Faussellé* (publiée en 1728, par Théobald, sous le nom de Shakspeare et qu'on croit de Théobald lui-même), *Edouard III* (production où se montre un véritable talent), le *Joyeux Diable d'Edmonton*, *Mucedorus* (que l'on croit de Green), le *Puritain*, les *Deux nobles parents*.

ginaux qu'il annonçait en sa possession; deux autres volumes devaient suivre celui-ci; mais la fraude fut promptement découverte : Malone la démontra dans un écrit imprimé en 1796. Il y eut à cette occasion une guerre assez vive de brochures. Ireland fit jouer la tragédie de *Vortisgern*, qu'il attribuait à Shakspeare; mais elle tomba complètement, quoiqu'une actrice célèbre (madame Jordan) eût accepté le principal rôle. Enfin, en 1805, lorsque la chose était déjà plongée dans l'oubli, Ireland, tenant sans doute à ce que l'on s'occupât encore de lui, publia une confession dans laquelle il avoua la fraude qu'il avait commise. — Des recueils de gravures ont été publiés à part pour illustrer Shakspeare. Le *Shakspeare Portfolio*, par exemple, est un recueil de 96 planches, gravées à la manière noire, d'après des artistes éminents (Smirk, Stothard, Westall, etc.); il a paru de 1821 à 1829. Le *Costume dramatique des pièces de Shakspeare* forme cinq livraisons, mises au jour de 1823 à 1825, et se compose de 64 planches coloriées, d'après Scharf, avec un texte biographique et critique, par Planché; il ne concerne d'ailleurs que six pièces, dont les sujets sont empruntés à l'histoire. Les illustrations au trait de Retzsch relatives à quelques-unes des pièces ont un mérite bien connu. Les biographies de Shakspeare, les dissertations relatives à quelques traits de sa vie, à ses ouvrages, à ce qui le concerne de près ou de loin, formeraient à elles seules une bibliothèque considérable; on en trouvera une énumération fort étendue, ainsi que des diverses éditions complètes ou partielles, dans la seconde édition du *Bibliographer's Manual* de Lowndes : l'article Shakspeare n'y comprend pas moins de 114 pages de deux colonnes chacun. V—N.

SHARP (JACQUES), né en 1618, dans le comté de Banff, fut d'abord presbytérien très-ardent, et député auprès de Cromwell, pour réclamer sur quelques différends qui s'étaient élevés entre les presbytériens d'Ecosse. Il s'acquitta de cette mission à la satisfaction de sa secte, qui, à l'époque de la restauration, l'envoya auprès de Charles II, à Bréda. Entraîné par l'exemple de ses amis, et peut-être par des motifs d'ambition, Sharp se réunit alors à l'Eglise d'Angleterre, et il accepta l'archevêché de St-André. Ce changement excita contre lui une haine implacable de la part de ceux dont il avait été l'agent. Un prédicant, nommé J. Mitchel, tenta en vain de l'assassiner, en 1668; et, dix ans plus tard, neuf brigands ayant attaqué sa voiture sur le grand chemin, le mirent en pièces. — SHARP (Jean), l'un des meilleurs prédicateurs de l'Angleterre, naquit à Bradford, en 1644, et mourut à Bath, en 1714. Ses prédications contre les catholiques le firent interdire, en 1686. Réintégré après la révolution de 1688 (roy. COMPTON), il fut nommé doyen de Canterbury, puis archevêque d'York.

Ses *Sermons*, imprimés plusieurs fois, ont été réunis en 1740, 7 vol. in-8°. — SHARP (Grégoire), chapelain ordinaire du roi, né en 1713 et mort en 1771, fut membre de la société royale, de celle des antiquaires, et très-versé dans la connaissance des langues anciennes et orientales. Il publia, entre autres écrits, *Syntagma dissertationum quas olim auctor doctissimus Thomas Hyde separatim edidit*, 1767, 2 vol. in-4°, accompagné de plusieurs gravures à l'eau-forte, par l'auteur lui-même, qui excellait dans cet art. Z.

SHARP (ABRAHAM), mathématicien anglais, naquit à Little-Horton, près Bradford, dans le Yorkshire, en 1651. Après avoir reçu une bonne éducation, il entra dans le commerce à Manchester, comme simple *apprenti*; mais bientôt, entraîné par son goût pour la science du calcul, il quitta la carrière du négoce pour se vouer à l'enseignement; et, retiré à Liverpool, il y ouvrit une école, où il enseigna avec succès l'écriture et l'arithmétique. Un voyage qu'il fit à Londres lui procura des liaisons avec Flamsteed, qui, frappé de son mérite, le plaça d'abord dans l'arsenal de Chatam, à des conditions avantageuses, et le prit ensuite pour son *assistant* à l'observatoire royal. Dans ce nouveau poste, Sharp se livra avec ardeur à l'observation, et contribua beaucoup à faciliter à Flamsteed la construction de son fameux catalogue de trois mille étoiles, qui renfermait, outre la longitude des fixes, leurs ascensions droites et leurs déclinaisons, ainsi que les variations de ces deux éléments pour un degré de changement dans les longitudes. Ce grand travail déranger sa santé, et l'obligea de se retirer dans son pays natal, à Horton; mais, pour n'y pas demeurer oisif, il se construisit lui-même un observatoire, ainsi qu'une machine fort ingénieuse pour tourner le bois et le cuivre sous des formes variées, utile aux ébénistes, aux horlogers, aux opticiens et aux ingénieurs en instruments de précision. Il ne dut non plus qu'à son propre travail et ses télescopes et les divers instruments de son observatoire. Plus tard, en 1689, Flamsteed ayant à faire terminer le grand mural qu'il voulait placer à Greenwich, rappela Sharp auprès de lui, et le garda quelque temps comme secrétaire. Ce dernier divisa l'instrument; et Smeaton rapporte, dans les *Transactions philosophiques pour 1786*, que ce fut alors qu'on vit pour la première fois un aussi grand instrument divisé avec toute l'exactitude que comportait l'état des arts contemporains. Ce ne fut pas le seul service que rendit alors Sharp à son illustre ami. Flamsteed le chargea de dresser un grand nombre des *Tables* qui remplissent le second volume de l'*Histoire céleste* (3 vol. in-fol.), et en obtint aussi les beaux dessins de son *Atlas céleste*; mais ces grandes cartes des constellations, quoique parfaitement gravées à Amsterdam, demeurèrent inférieures

aux originaux pour l'exactitude et la netteté de l'exécution. Vers la même époque, en 1699, Sharp composa un précis des meilleures méthodes connues pour le calcul des sinus, des sécantes et des tangentes naturelles, en s'aidant surtout des découvertes de Newton; et il en fit l'application à la détermination approchée du rapport de la circonférence au diamètre. Deux séries différentes, calculées avec une rare patience, lui donnèrent ce rapport exactement jusqu'à la soixante-douzième figure décimale. Plus tard, il s'occupa de perfectionnements analogues pour le calcul des logarithmes, en partant des méthodes données par Mercator, Wallis et Halley. Ils lui servirent à calculer, avec *soixante et une figures*, les logarithmes des cent premiers nombres, ceux de tous les nombres premiers compris entre 101 et 1100, et ceux des vingt nombres compris entre 999,990 et 1,000,010. Il joignit même à ces derniers les tables de leurs différences des dix premiers ordres. Jusqu'ici, un tel travail, de la part d'un seul individu, n'a point été surpassé. Il fut publié par son auteur, dans un ouvrage intitulé *Geometry improved*, qui vit le jour à Londres, en 1717. in-4°, et où l'on ne trouve que les initiales du nom de Sharp : *by A. S. Philomath*. Ce livre, devenu fort rare, renferme encore des tables très-étendues et très-exactes des valeurs des divers segments du cercle, avec leurs différences à douze figures et leur usage pour la résolution de beaucoup de problèmes plus ou moins difficiles; et il est terminé par un traité fort curieux sur les polyèdres, tant ceux qui sont *complètement* réguliers que ceux qui ne le sont pas d'une manière absolue. L'auteur y donne la manière de les former et assigne la détermination de leurs rapports et les valeurs de leurs éléments principaux, soit par des formules générales, soit en nombres calculés avec sa précision et sa patience ordinaires. Plusieurs de ces corps ont été imaginés par lui; et leur considération ne serait pas sans utilité dans la cristallographie. On peut remarquer dans cet ouvrage la gravure des planches où ces polyèdres sont représentés en perspective, et avec une netteté singulière. Sharp en était l'auteur, tant cet homme adroit et patient réunissait de talents divers. Sa complaisance n'était peut-être pas moins remarquable; car, après sa mort, on a reconnu, par sa volumineuse correspondance avec les géomètres et les astronomes les plus célèbres de son temps, qu'il n'avait jamais cessé de les aider dans leurs recherches particulières, en employant à leur profit son étonnante facilité pour le calcul. Il paraît que Sharp se retira, vers 1720, à Horton, son pays natal, et qu'il n'en sortit plus jusqu'à sa mort, qui arriva en juillet 1742, quand il avait atteint sa 91^e année. A cette dernière période de sa vie, il vécut dans une assez grande retraite, n'y admettant guère que deux de ses voisins de Bradfort :

l'un habile pharmacien (1), l'autre géomètre ingénieux. M—E.

SHARP (SAMUEL), chirurgien anglais, naquit au commencement du 18^e siècle, fut élève du célèbre Chéselden, et vint étudier son art à Paris, en fréquentant les hôpitaux. Il paraît qu'il commença un peu tard à exercer sa profession. Il se fixa enfin à Londres, où il obtint la place de chirurgien de l'hôpital de Guy. Sa renommée s'étendit avec sa clientèle. Il disait avoir connu Voltaire et lui avoir servi quelquefois de cicérone, lors de son séjour à Rome. Au commencement de 1749, il fut élu membre de la société royale et membre étranger de l'académie de chirurgie de Paris. Il contribua aux progrès de son art par deux ouvrages, qui ont eu plusieurs éditions, et qui ont été traduits dans plusieurs langues : 1^o *Traité des opérations chirurgicales, avec la description des instruments et des gravures, accompagné d'une dissertation sur la nature et le traitement des plaies, ulcères, abcès*, 1739; 6^e édition, 1751; 2^o *Recherches critiques sur l'état de la chirurgie*, 1750; 4^e édition, 1761. Cet ouvrage et le précédent ont été traduits en français (*voy. JAULT*). Le voyage que Sharp fit, en 1765, sur le continent, eut pour but de rétablir sa santé. De retour dans sa patrie, il publia ses *Lettres sur l'Italie*, contenant la description des mœurs et usages de ce pays, 1 vol. in-8°, écrites dans un style vif et agréable. Elles excitèrent néanmoins le courroux de Baretti, qui en publia une réfutation et une critique amère. Vivant dans la retraite depuis plusieurs années, Sharp mourut le 24 mars 1778. Z.

SHARP (WILLIAM), fils d'un armurier, naquit en 1749. Son père ne lui avait fait apprendre à graver que les ornements d'armurier; mais se sentant du goût pour les arts, il débuta par graver le vieux lion de la tour de Londres, planche qui eut assez de succès; ensuite il se chargea des gravures de la collection de romans connue sous le nom de *Novelist's magazine*, d'après les dessins de Stothard. Il fournit aussi, pour la Bible in-folio de Luthwell, une planche qui représente Moïse frappant le rocher de sa baguette. Il avait à Londres une boutique de gravures, et s'était marié de bonne heure. Veuf au bout de quelques années, il se livra tout entier à son art, et fournit une suite de travaux qui l'ont mis au premier rang. Il grava, d'après le Guide, les *Docteurs de l'Eglise disputant sur l'Immaculée Conception*; et, d'après West, il acheva la gravure de Woollet, offrant le *Débarquement de Charles II*. Il grava, pour le dernier voyage du capitaine Cook, deux danses de sauvages et quelques portraits d'insulaires. Vers le même temps, il exécuta, d'après un jeune artiste nommé Benwell, une planche intéressante, représentant deux enfants égarés et

(1) Dans les petites villes d'Angleterre, les pharmaciens étaient jadis les seuls médecins existants.

endormis dans une forêt. Jusqu'alors Sharp avait presqué toujours travaillé pour les marchands d'estampes, n'ayant pas d'autres ressources; mais après avoir hérité d'un peu de bien d'un frère mort à Gibraltar, il commença de travailler pour son propre compte, et grava plusieurs tableaux de Salvator Rosa, du Dominiquin et d'autres grands maîtres de la collection appartenant à M. Udney. Vers ce temps il commença aussi à manifester des opinions religieuses et politiques fort tranchantes. Il fut d'abord partisan déclaré du magnétisme animal, et bientôt il s'enfonça dans les rêveries mystiques de la secte de Svedenborg, montrant la foi la plus robuste dans ses miracles et ses visions. Il avait établi imprimeur en taille douce Bryan, qui, plus tard, devint fameux sous le nom de l'*Enthousiaste*. Sharp le trouva un jour à terre, entre deux presses de son atelier, livré à une vision où il recevait, disait-il, une mission divine pour Avignon; il partit le jour même; mais on ne sait ce qui lui arriva sur le Rhône. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à son retour il montra un peu moins d'enthousiasme mystique. Un autre visionnaire, Richard Brothers, excita aussi l'admiration de Sharp. Celui-là voulait rassembler les juifs et les réintégrer dans la possession de Jérusalem. Sharp devait être de l'expédition; il était si sûr du succès, qu'il grava deux fois le portrait du prophète Brothers, dans la crainte de ne pouvoir suffire aux commandes, et il répondait sérieusement à ses amis qui lui objectaient les difficultés d'une pareille expédition: « Vous verrez qu'il y aura « un tremblement de terre et un transport miraculeux. » Au-dessous du portrait de Brothers, il grava ces mots: « Ayant la ferme croyance « que celui-ci est l'homme désigné par Dieu, je « grave son portrait. W. Sharp. » Quelques personnes considérèrent cette assertion comme un blasphème; mais ses amis prétendaient qu'il n'avait commis qu'une erreur de virgule, en la plaçant après les mots *par Dieu* (by god), au lieu de la mettre devant. Cependant Brothers, au lieu de ramener les juifs à Jérusalem, fut conduit dans une maison de fous à Islington. Plus tard, Jeanne Southcote fit des miracles pour la foi de Sharp, qui fut un de ses adhérents les plus fervents et qui grava son portrait; ce fut lui qui vint la chercher à Exeter pour la mener à Londres; et quand cette femme fut morte, le graveur soutint, avec opiniâtreté, qu'elle ressusciterait. On assure qu'il a conservé cette persuasion toute sa vie, et qu'il est mort avec la certitude que Jeanne Southcote reviendrait remplir sa mission divine. Il fut moins constant dans ses opinions politiques: ayant été lié d'abord avec Thomas Payne, dont il grava le portrait, avec Horne Tooke, le major Carthwright et d'autres partisans de la réforme radicale; et s'étant fait membre de l'*information constitutionnelle*, il montra une opposition si vive, qu'il inspira des craintes aux ministres et fut ar-

rêté comme soupçonné de conspiration. On rapporte qu'ayant été conduit devant le conseil privé pour subir un interrogatoire, il tira de sa poche le prospectus d'une gravure, et pria les ministres de souscrire. Ce trait acheva de les rassurer sur le graveur, et ils le firent relâcher. Il conserva une grande aversion pour Pitt, qui l'avait traité avec beaucoup de hauteur, et prétendit que les traits de ce ministre ne présentaient pas une seule ligne régulière, et que c'était un assemblage de tout ce qu'il y avait de plus repoussant. Sharp était persuadé que chaque homme ressemble, par le caractère et la figure, à quelque animal. Il quitta plus tard le parti démocratique, qui probablement n'avait jamais beaucoup compté sur lui, sollicita une audience de lord Sidmouth, et dédia au roi une gravure représentant l'entrevue de Charles I^{er} et de ses enfants en présence de Cromwell. Ses plus belles gravures, outre les *Docteurs de l'Eglise* et les *Enfants dans la forêt*, sont: *Diogène*, *le roi Lear au milieu de la tempête*, d'après West, planche dont les bonnes épreuves se sont vendues jusqu'à dix guinées; la *Ste-Cécile* du Dominiquin, et la *Pythionisse d'Endor*, d'après le même. Personne ne rendait mieux les beautés des tableaux de Reynolds. Le portrait du célèbre anatomiste John Hunter, d'après ce maître, passe pour un chef d'œuvre. Sharp avait gravé, d'après le même, pour le recueil d'une galerie de tableaux, une *Sainte Famille*, et il en avait été tiré une centaine d'épreuves, lorsque Macklin eut la malheureuse idée d'employer le graveur Bartolozzi à pointiller cette gravure dans le goût du temps. On a toujours reproché avec raison à Bartolozzi d'avoir concouru à gâter l'ouvrage d'un confrère. Quoiqu'il fût peut-être le premier graveur anglais au 19^e siècle, Sharp n'était point de l'académie royale des arts: il était de celles de Vienne et de Bavière; étant attaqué de la goutte, il se retira à Chiswick, où il mourut d'hydropisie, le 15 juillet 1824. D—G.

SHARPE (sir CUTHBERT), historien anglais, né en 1781, fut élevé et étudia à Greenwich, puis il entra dans un régiment de cavalerie qui fut envoyé ensuite contre les Irlandais révoltés. Lorsque ce régiment fut licencié, Sharpe quitta le service militaire et vint étudier à Edimbourg; de là il se rendit en France, où il séjourna tout le temps que dura la paix d'Amiens. On sait que lors de la rupture de ce traité, le gouvernement français retint comme prisonniers de guerre même les simples touristes. Heureusement pour Sharpe qu'il était connu du grand juge Regnier, qui le laissa prolonger son séjour en France, comme prisonnier sur parole. Sharpe en profita pour s'assimiler la langue du pays; puis, encore, grâce à Regnier, il put voyager en Hollande, et de là retourner en Angleterre, où il se livra dès lors à ses travaux littéraires. Le premier par la date est son *Histoire de Hart-*

lepool. Vinrent ensuite sa *Chronicon mirabile, seu Excerpta memorabilia e registris parochialibus eom. pal. dunelm.*; 1819, 1^{re} partie; 1823, 2^e partie; 1841; 3^e partie; *The Jolly huntsman garland* (la Guirlande du chasseur), ballade locale remontant à l'an 1670; la Liste des chevaliers qui représentèrent le comté de Durham au parlement (*A List of the knights who have represented the county and city of Durham in parliament*, 1828, in-8°); la Guirlande des évêques (*The bishoprick garland*), in-12; Mémorial de la révolte de 1569 (*Memorials of the rebellious of 1569*), 1841, in-8°. Ce savant écrivain mourut en octobre 1849. Z.

SHARPE (DANIEL), éminent géologue anglais, naquit à Londres en 1806; sa mère, qui mourut quelques semaines après sa naissance, était sœur du célèbre poète Rogers; il montra fort jeune du goût pour l'étude des sciences naturelles; mais il ne s'en occupa d'abord que par moments, car il était dans le commerce, et la vente des vins de Portugal constituait la principale branche de ses affaires. En 1829, il fut admis dans la société géologique, et il débuta par un mémoire sur une espèce d'*ichthyosaurus*, qu'il nomma *grandipes* et qu'il croyait nouvelle; mais Conybaere l'avait déjà décrite sous le nom d'*ichthyosaurus tenuirostris*. Des voyages qu'il fit en Portugal le conduisirent à étudier les terrains qui entourent Lisbonne et Oporto; il publia quatre mémoires à cet égard dans le recueil de la société géologique (de 1832 à 1849); le premier n'est qu'un essai; mais les autres renferment des observations judicieuses, des descriptions exactes; les effets du grand tremblement de terre de 1755 y sont discutés; les portions de la ville construites sur les lits tertiaires et mous furent renversées, tandis que celles qui reposaient sur des terrains solides n'eurent point de mal. De 1842 à 1844, il fit paraître quatre mémoires sur les roches siluriennes du pays de Galles et du nord de l'Angleterre; il y joignit une carte géologique du territoire gallois. En 1847, il donna une analyse étendue des fossiles siluriens de l'Amérique du Nord rassemblés par sir Charles Lyell, et il les compara à ceux de la Grande-Bretagne. D'autres travaux sur la géologie de l'Ecosse, sur le mont Blanc et sur divers autres points de sa science de prédilection, attestèrent le zèle et les connaissances de Sharpe; s'occupant aussi de paléontologie, il écrivit des notices sur le genre *Trematis*; sur les *Tylostoma*, nouveau genre de *Gasteropodes* trouvés dans les lits crétacés du Portugal; sur le genre *Nérinée*. Il inséra dans les belles publications de la société paléontographique un travail sur les restes fossiles des mollusques trouvés dans la formation crétacée de l'Angleterre. L'histoire naturelle, dans ses diverses branches, lui était familière, et la philologie ne demeura pas exclue de ses études; d'anciennes inscriptions rapportées de l'Asie Mineure par di-

vers voyageurs, et dont le déchiffrement était hérissé de difficultés, furent un problème qu'il s'efforça de résoudre. En 1850, il avait été admis dans la société royale; il était membre des sociétés zoologique et linnéenne. En 1853, la société géologique le choisit pour son trésorier, et elle le nomma son président en 1856; il n'occupa que pendant trois mois ce poste honorable; le 20 mai, il fit une chute de cheval, se brisa la tête, et mourut le 31 du même mois. Z.

SHAW (THOMAS), voyageur anglais, était né à Kendal, en Westmoreland, vers 1692. Après avoir reçu les ordres sacrés, il fut nommé chapelain du comptoir anglais d'Alger, et profita de son séjour dans cette ville pour parcourir la partie de l'ancienne Numidie, dont elle est la capitale. Il alla dans l'ouest jusqu'aux monts Trara, à la gauche du Bahr Bata, qui se jette dans la Méditerranée sous le deuxième méridien occidental de Paris. Il vit Oran et les autres villes de la côte, traversa le Schellif, sous le méridien de Paris, en se tenant à une certaine distance de la mer. Ses courses se dirigèrent dans le sud-est jusqu'au mont Jujura, par le 36° parallèle et le 2° méridien à l'est; il vint ensuite, par l'intérieur du pays, au nord-est, à Bone et au Bastion de France. Il gagna par mer Biserte, dans le royaume de Tunis, puis, par terre, cette capitale, et s'avança dans l'intérieur au sud-ouest jusqu'à Ghella al Snaan, dans les montagnes, et de là au sud jusqu'aux bords du Schibkah Lon deh (*Libya pulus*), qu'il traversa, puis vint à Gabs, à l'embouchure du Triton, et remonta au nord, en suivant les sinuosités de la côte jusqu'à Tunis. Cette excursion eut lieu en 1727; la guerre civile, qui désolait alors ces contrées, empêcha le voyageur de parcourir le Frighih, canton à l'ouest de Tunis, arrosé par le Bagradah. Déjà il avait visité la Syrie, ayant débarqué à Latakieh, en 1722, et ayant longé la côte jusqu'à Kalemone, repris la mer, puis atterri à Tyr. Du mont Carmel il s'était dirigé, par Rama, sur Jérusalem et le Jourdain. L'Egypte attira aussi l'attention de Shaw: il vit Damiette, Alexandrie, le Caire, ensuite Suez, Tor et le mont Sinaï. Après un séjour de douze ans, il partit d'Alger, en 1742, rapportant beaucoup de curiosités naturelles, de médailles, de fragments d'antiquités. Il fut reçu docteur en théologie et en médecine, devint président du collège de St-Edmond's Hall d'Oxford, qu'il fit réparer et embellir, obtint la chaire de grec, et fut nommé recteur de Braunley, dans le Hampshire, et membre de la société royale. Il mourut le 13 août 1751. On a de Shaw, en anglais: *Voyages ou observations relatives à plusieurs parties de la Barbarie et du Levant*, Oxford, 1738, in-fol., avec cartes et figures. Ce livre fut traduit en français, avec des notes et des corrections fournies par l'auteur, la Haye, 1743, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures. Po-

cocke, qui avait aussi voyagé dans l'Orient, ayant attaqué l'ouvrage de Shaw, celui-ci répondit par un *Supplément à un livre intitulé Voyages et Observations*, Oxford, 1746, in-fol. Il écrivit aussi pour sa défense *Lettre à Clayton, évêque de Clogher*, 1747, in-fol. Shaw s'occupa de revoir sa relation, dont une nouvelle édition parut après sa mort, Londres, 1757, in-4°, figures, cartes et le supplément. Une troisième édition, accompagnée d'une notice sur Shaw, a paru à Edimbourg en 1808, 2 vol. in-8°. Ces voyages sont également insérés en entier dans le quinzième volume de la collection de Pinkerton. Une traduction allemande, d'après la seconde édition, fut publiée à Leipsick, 1765, in-4°, figures; et une hollandaise à Utrecht, 1773, 2 vol. in-4°, figures. L'ouvrage de Shaw est un des plus instructifs que l'on puisse lire sur les royaumes d'Alger et de Tunis : il traite d'abord, dans deux livres, de la géographie de ces deux pays, et décrit dans le plus grand détail tous les lieux qu'il a vus, les monuments et autres antiquités qu'il a rencontrés, les demeures des habitants nomades et sédentaires. Un autre livre est consacré à la géographie naturelle, aux productions du pays, aux sciences, aux arts, aux manufactures, aux mœurs, au gouvernement, aux finances des Algériens et à leurs relations avec les puissances chrétiennes. Tous ces sujets sont traités avec beaucoup de sagacité et d'exactitude. Shaw n'a répandu aucun agrément sur la partie géographique; mais tout ce qui tient à l'histoire naturelle et aux mœurs est plus intéressant pour le lecteur. D'un autre côté, toute la partie géographique est d'un prix infini : elle fait bien connaître l'état ancien et moderne de la Numidie et de la Mauritanie césarienne. On regrette que l'auteur n'ait pas donné l'itinéraire des routes qu'il a tenues. Il explique et confirme, dans beaucoup d'endroits, les descriptions d'Edrisi. Pour les cantons au sud d'Alger qu'il ne put parcourir, il consulta les habitants, qu'il rencontrait partout dans les villes de la Barbarie. Il reçut beaucoup de renseignements de Sanson, chirurgien hollandais, esclave, depuis plusieurs années, du bey de Constantine. Dans toutes ses excursions, il prit les hauteurs avec un quart de cercle. Il a, dans les noms propres, suivi l'orthographe de la prononciation anglaise. Toutes les fois qu'il l'a pu, il a ajouté les noms arabes en caractères originaux. Ses tables météorologiques lui ont été fournies par les missionnaires français résidant à Alger. Il s'est attaché à expliquer, par la comparaison des usages de l'Orient, divers passages de l'Écriture sainte. Il ne s'est pas contenté, sur plusieurs points de géographie, de citer les auteurs qui avaient parlé des mêmes lieux : il a donné, à la fin de son livre, des extraits de ces mêmes auteurs, qui servent de preuves et d'éclaircissements. Ce supplément contient aussi un vocabulaire de la langue des Kabyles. Shaw rapporta de son voyage

plus de six cents plantes, dont cent quarante étaient nouvelles. Il s'aïda, pour les nommer, du catalogue de Dillen, en les comparant avec l'herbier de Sherard. Il donna ses échantillons au cabinet de Sherard, et les médailles, ainsi que les minéraux, au collège de la reine. Bruce, qui, avant d'aller en Abyssinie, avait parcouru les pays de l'Afrique visités par Shaw, rend un témoignage éclatant à la véracité de ce voyageur, et nous apprend qu'une chose faillit ruiner entièrement le crédit de sa relation, avant qu'elle eût acquis la célébrité dont elle jouit maintenant. Shaw s'était hasardé à dire, en conversation, que la tribu des Ouelled-sidi-Bougannin était léontophage. Ce propos fut regardé à Oxford comme un conte, parce que tout le monde savait, au contraire, que ce sont les lions qui mangent les hommes. Shaw, naturellement modeste, s'humilia sous la sévérité de ses critiques. Comme il n'avait pas encore publié son livre, il se contenta de parler légèrement du fait dans les pièces justificatives. Bruce vit ces mêmes Arabes manger du lion, mets, à la vérité, fort peu appétissant. Les renseignements que Shaw donne sur l'Égypte, la Syrie et la Phénicie, sont très-succincts. Il annonce qu'il ne veut pas répéter ce que d'autres ont dit avant lui, notamment son compatriote Maundrell. Les services que la botanique avait reçus de Shaw déterminèrent Forster à nommer *Shawia* une plante de la Nouvelle Zélande : elle est de la syngénésie et de la famille des corymbifères. Quelquefois ce nom a été défiguré par les étrangers, qui l'ont écrit *Schawia*, *Schaavia*, enfin *Shavia*. « Cette dernière manière serait pour nous plus supportable que les autres, dit la biographie universelle anglaise, s'il ne résultait pas une ambiguïté comique du nom de *Shavius* appliqué, par les oxoniens facétieux, au voyageur et à sa famille. Le verbe anglais *to shave* signifie raser. »

E—s.

SHAW (CUTHBERT), écrivain anglais, né en 1738, à Ravensworth, dans le comté d'York, fils d'un cordonnier, reçut une éducation libérale dans des écoles de province, et devint sous-maître de celle de Darlington, où il donna des marques de talent pour la poésie. Il vint ensuite à Londres, et concourut à la rédaction de quelques journaux. Il joua la comédie et la tragédie dans la troupe de Foote, tant en province que dans la capitale, mais avec si peu de succès, qu'il abandonna cette carrière, où il ne se fit distinguer que par l'avantage d'une belle figure. Il s'était annoncé comme écrivain, en 1756, par un poème sur la *Liberæ*, et en 1760, sous le nom de W. Seymour, par des *Odes sur les quatre saisons*. Il publia, en 1762, les *Quatre chandelles d'un sou*, satire dirigée contre Lloyd, Churchill, Cloman et Shirley, qui fixa un moment l'attention. Une autre satire, intitulée *la Lice* (*The Race*), parut, en 1766, in-4°. Il y caractérise les principaux poètes de cette époque : la sévérité, peut-être plus encore que

le talent qui s'y montre, valut à ce poëme, l'année suivante, une seconde édition augmentée. Shaw n'eut jamais ni conduite ni économie : la misère le força, plus d'une fois, à prostituer sa plume au premier venu. Il écrivit, entre autres, un exposé des vertus d'un certain baume de vie, au produit duquel il eut une part pour son salaire. La perte de sa femme, morte en couche de son premier enfant, lui inspira, en 1768, une élégie intitulée *Monodie à la mémoire d'une jeune femme, par un mari inconsolable*; cette pièce est regardée comme ce qu'il a écrit de mieux. La mort de son fils lui inspira une seconde élégie également estimée. La maladie, suite d'une vie débauchée et misérable, avait altéré ses avantages physiques, jusqu'au point d'en faire un objet d'horreur et de dégoût. On peut imaginer combien ce changement fut sensible à un homme aussi vain. Dès lors il vécut dans une profonde retraite, n'écrivant plus que pour soutenir des jours sitôt obscurcis. C'est à cette époque (1769) que parut sa satire de la *Corruption*, où il a peint sa propre situation sous l'inspiration du désespoir. Il mourut à Londres dans un état déplorable, en 1771, âgé de 34 ans. L.

SHAW (GEORGE), naturaliste, naquit le 10 décembre 1751, à Berton, dans le Buckinghamshire, où son père était vicaire. Dès sa plus tendre jeunesse, il montra un goût décidé pour l'histoire naturelle, reçut de son père la première instruction, et commença ses études académiques au collège de *Magdalen-Hall*, à Oxford, où il se distingua par une application peu commune. Il obtint le grade de bachelier, en 1769, et voulant assister son père dans ses fonctions ecclésiastiques, il se fit recevoir diacre en 1774. Mais son penchant pour les sciences naturelles et la médecine lui fit bientôt abandonner des occupations qui exigeaient tous ses moments. Il se rendit à Edimbourg, et après avoir suivi, pendant trois ans, les cours de Black, de Cullen et d'autres professeurs célèbres, il revint à Oxford, où il obtint la place de lecteur adjoint à la chaire de botanique, occupée par Sibthorp. A la mort de ce docteur, tous les votes de l'université se réunirent pour que Shaw lui succédât; mais les statuts excluaient expressément du professorat quiconque était entré dans les ordres sacrés. En octobre 1787, Shaw prit les grades de bachelier et de docteur en médecine, et il s'établit à Londres comme praticien. Lorsqu'en 1788, plusieurs hommes distingués par leurs lumières et leur zèle pour l'étude des sciences naturelles, créèrent la *Société linnéenne*, le docteur Smith fut élevé à la dignité de président, et Shaw à celle de vice-président. Il rédigea pour les mémoires de cette société : *Description du nouveau poisson Stylephorus cordatus*. — *Description du cancer stagnalis* de Linné. — *Remarques sur le scolopendra electrica et le scolopendra subterranea*. — *Note sur la description*, par M. Kirby, d'une nouvelle

espèce de *Hirudo*. — *Notice sur un petit Ichneumon*. — *Description d'une espèce de Myotheria*. — *Description du mus bursarius* et du *Tubularia magnifica*. Ses cours au *Leverian-Museum* furent suivis par un auditoire nombreux et éclairé. Il commença, en 1789, un écrit périodique dont il fit paraître un numéro chaque mois, sous le titre de *Mélanges du naturaliste*; 286 numéros avec un cahier posthume, contenant un index qui termine cette collection, composé de 1064 planches, représentant les objets les plus curieux, particulièrement dans le règne animal, mais en grande partie copiées d'autres auteurs. Le texte ne consiste qu'en descriptions très-courtes en anglais et en latin. Shaw fut élu, dans la même année, membre de la société royale. Un ouvrage périodique sous ce titre : *Speculum Linnaeum, or Linnaean Zoology*, in 4°, qu'il publia en 1790, n'a pas été continué, et il n'en existe que le premier numéro. Lorsqu'en 1791, il y eut une place vacante au Musée britannique, il l'obtint avec des appointements comme conservateur de la bibliothèque d'histoire naturelle. Alors il renonça sans peine à la pratique lucrative de médecin, content des modiques appointements d'une place qui lui donnait tout le temps de continuer ses études de prédilection. De 1792 à 1796, parut : *Musei Leveriani explicatio anglica et latina, opera et studio Georgii Shaw. Adduntur figurae eleganter sculptae et coloratae. Impensis J. Parkinson*. En 1794, Shaw commença, conjointement avec J. Smith et Sowerby, à faire paraître un ouvrage magnifique, sur les objets nouveaux découverts à la nouvelle Hollande. Les animaux particuliers à ce pays furent décrits par lui, et forment le chapitre intitulé *The zoology of New-Holland*. L'autre partie, *The botany of New-Holland*, a été rédigée par J. Smith. Les figures zoologiques, supérieurement dessinées, sont de Sowerby. En 1796, Shaw publia un texte pour les soixante estampes que le célèbre éditeur du Dictionnaire du jardinier, J. Miller, avait fait graver, et qui, sans un texte explicatif, se seraient vendues difficilement. L'ouvrage porte le titre de *Cimelia physica : figures of rare and curious quadrupeds, birds, etc. Together with several most elegant plants engraved and coloured from the subjects themselves, with descriptions by G. Shaw*. Cet ouvrage, ainsi que le *Museum Leverianum*, est au nombre des publications les plus élégantes qui aient été faites en Angleterre. Les progrès de l'histoire naturelle dans la seconde moitié du 18^e siècle, faisaient sentir le besoin d'une nouvelle description du règne animal, qui, évitant les détails quelquefois trop multipliés de Buffon, et la brièveté systématique de Linné, et tenant un juste milieu entre ces extrêmes, servirait de point de départ pour fixer l'état dans lequel se trouvait alors cette branche des sciences naturelles. Shaw entreprit de remplir cette lacune, en publiant sa *Zoologie générale, ou Histoire naturelle, avec des gravures*

d'après les meilleures autorités et les spécimens les mieux choisis. Le premier volume de cet important ouvrage parut en 1800, et fut suivi de huit autres, puis d'un dixième, publié en 1816 par James-Fr. Stephens. Cet ouvrage est malheureusement très-éloigné d'avoir atteint son but : ce n'est qu'une compilation sans critique, et dont les figures mêmes sont, à peu d'exceptions près, copiées de Buffon, de Seba, de Lacépède, etc. En 1806 et 1807, Shaw fit un cours public de zoologie à l'établissement *the Royal institution*; et il le publia en 1809, 2 vol. in-8°. A la mort du docteur Gray, Shaw lui succéda dans l'emploi de conservateur au Musée britannique. Son passage n'a pas été avantageux pour l'établissement; il l'a dépouillé d'une infinité d'objets curieux qui y étaient conservés dans la liqueur, et qui ont été donnés au collège des chirurgiens. Il publia encore, en 1809, conjointement avec Ch. Hutton et Pearson, un abrégé des *Transactions philosophiques*, 18 vol. in-4°. Dès cette époque, continuant ses *Mélanges* et sa *Zoologie générale*, il ne s'occupa plus de nouvelles entreprises littéraires. Il mourut le 22 juillet 1813, à l'âge de 62 ans. On admirait l'étendue de ses connaissances et la profondeur de son érudition. Il écrivait le latin avec beaucoup de correction et d'élégance. Doué d'une grande mémoire et d'un goût exquis pour tout ce qui tient aux arts de l'imagination, il se délassait quelquefois de ses travaux scientifiques par de très-bonnes compositions poétiques. — *Pierre SHAW*, premier médecin du roi d'Angleterre, a publié en anglais : *Histoire et traitement des maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, et des *Leçons de chimie*, qui ont été traduites en français, Paris, 1769, in-4°. C—v—r.

SHAW (STEBBING), historien, fils d'un pasteur à Hartshorn, naquit, en 1762, à Stone, dans le comté de Stafford. Elevé à l'école de Replond, il dut aux soins du recteur Stevens, poète ingénieux, son goût et ses succès dans les lettres. Il se voua à l'état ecclésiastique, se chargea de terminer l'éducation du fils de sir Robert Burdett, riche propriétaire dans le voisinage de Hartshorn, et fit un voyage en Ecosse, dont il publia la relation, avec son élève Francis, personnage devenu ensuite si célèbre. En 1789, il commença, avec un de ses amis, une feuille périodique, intitulée le *Topographe*, qui n'était qu'un extrait des livres et manuscrits les plus curieux du Muséum britannique. Cette publication dura deux ans, et Shaw parcourut, en 1791, le comté de Stafford, dont il conçut l'idée d'écrire l'histoire. Il obtint que le docteur Wilher mit à sa disposition le vaste trésor de manuscrits qu'il avait rassemblés pour une entreprise semblable; et dès lors toutes ses pensées se dirigèrent vers ce sujet. Il publia, en 1798, son premier volume, qui eut un grand succès. La perfection typographique, le nombre et la variété des gravures, les tables généalo-

giques, composées de la manière la plus lumineuse, le nombre infini de notices les plus variées sur les anciens temps, accompagné de faits modernes et de descriptions d'un intérêt universel, rendent cet ouvrage très-précieux, et assurent une réputation durable à l'homme éclairé et laborieux qui a réuni tant de matériaux dans un seul cadre. La première partie du second volume parut en 1801, et répondit au mérite du premier. L'auteur avait succédé, en 1799, à son père dans la cure de Hartshorn. Depuis ce moment, sa santé éprouva de fortes atteintes, et il succomba le 28 octobre 1802, laissant son ouvrage incomplet. — Plusieurs théologiens du même nom ont publié des écrits tombés dans l'oubli. Z.

SHEBBEARE (JEAN), écrivain politique, naquit en 1709, à Biddeford, dans le Devonshire. Son père était procureur, mais peu acéré, et pouvant à peine faire les frais de l'éducation de ses enfants. Il trouva moyen de faire admettre Jean, qui était l'aîné, à l'école gratuite d'Exeter, où celui-ci se fit remarquer par son application, mais aussi par un caractère irascible et peu conciliant. A l'âge de seize ans, il entra comme élève chez un chirurgien de sa ville natale, et y acquit quelques connaissances dans cet art. Son humeur bizarre et son caractère difficile ne changèrent point dans cette nouvelle situation. Tout le monde s'éloigna de lui; et quand il voulut pratiquer, il ne put se former une clientèle. S'étant rendu alors à Bristol, il parvint à fixer sur lui l'attention, en composant une épitaphe pour Thomas Cosler. Il publia encore, dans le même but, une brochure sur les eaux minérales de Bristol, et se rangea ensuite parmi les écrivains politiques. Il débuta dans cette carrière, en 1754, par une brochure intitulée *l'Acte de mariage, histoire politique*. C'est un roman satirique contre le parlement; il eut beaucoup de vogue, mais l'auteur fut mis en prison. Rendu à la liberté peu de temps après, il fit paraître : *Lettres sur la nation anglaise, par Batista Angeloni, jésuite, ayant résidé à Londres pendant plusieurs années, traduit de l'italien, par l'auteur de l'Acte de mariage*, 1755, 2 vol. in-8°. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer qu'ici l'auteur et le traducteur ne sont qu'un, et que personne n'y fut trompé. L'ouvrage le plus célèbre de Shebbeare est une série de *Lettres adressées au peuple anglais*, écrites d'un style vigoureux, mais d'une manière adroite et insinuante. Les ministres, dont il attaqua l'administration, parurent se repentir de ne pas avoir plus tôt pris des mesures contre lui. A la publication de la troisième lettre (1756), ils donnèrent des ordres pour le faire arrêter; mais ces ordres ne furent pas exécutés, et Shebbeare, qui avait dit hautement qu'il se ferait donner une place, ou qu'il serait mis au pilori, continua de les attaquer avec beaucoup de véhémence. Le 12 janvier 1758, par un nouvel ordre du ministère, des poursuites

furent recommencées contre l'auteur, l'imprimeur et les éditeurs d'un *méchant, audacieux et perfide libelle*, intitulé *Sixième Lettre adressée au peuple de l'Angleterre*; et l'on saisit en même temps une *Septième Lettre* qui était sous presse. Le procureur général informa contre Shebbeare, qui fut mis en jugement, déclaré coupable, et condamné à une amende de cinq livres sterling, à trois ans de prison, et à l'exposition. Le sous-sheriff, qui était son collaborateur dans un journal de la même couleur, lui permit de se mettre sur la plate-forme du pilori, sans être attaché, et ayant derrière lui un domestique en livrée, qui tenait un parasol sur sa tête. Cette manière d'exécuter la sentence valut à l'ami de Shebbeare un emprisonnement de deux mois, et une amende de cinquante livres sterling. Quelque temps avant cette affaire, la duchesse de Queensbury, en sa qualité d'héritière de lord Clarendon, avait obtenu la suppression de l'histoire que ce seigneur avait laissée, et dont une copie se trouva dans les mains de Shebbeare et d'un M. F. Gwyn, qui avaient l'intention de la publier, et d'en partager les profits. Shebbeare avait fait toutes les dépenses de l'impression, et il y ajouta une préface avec des allusions à des événements récents et à des hommes vivants, de manière que l'ouvrage eut plutôt le caractère d'un pamphlet du jour que celui d'un écrit destiné à la postérité. Lorsque la suppression en fut ordonnée, Shebbeare eut recours aux tribunaux afin de recouvrer l'argent qu'il avait dépensé pour l'impression. Pendant sa détention, il publia le prospectus d'une *Histoire d'Angleterre, depuis la révolution jusqu'à nos jours*, mais il ne lui vint point de souscripteurs, et il n'acheva pas son travail. Lorsque le terme de sa captivité arriva, un autre règne avait commencé; le nouveau monarque lui fut plus favorable, et lui accorda même une pension. Depuis ce moment, il se montra le défenseur de toutes les mesures du gouvernement; mais son caractère ne lui concilia point pour cela l'estime de tous les amis du pouvoir. Smollett le place dans un jour peu favorable, sous le nom de *Ferret*, dans l'*Histoire de sir Lancelot Greaves* (voy. SMOLLETT), et Hogarth l'a fait figurer dans le groupe de sa gravure sur la *troisième élection*. En 1774, Shebbeare publia une réfutation des attaques dirigées contre lui, et il y inséra une sortie si virulente contre le roi Guillaume, que tous les whigs en furent indignés. A l'époque de la guerre d'Amérique, il écrivit encore en faveur du ministère deux brochures, dont l'une était dirigée contre Burke, et l'autre contre Price. Il mourut le 1^{er} août 1788. Z.

SHEE (HENRI), général et administrateur français, était né à Landrecies, le 25 janvier 1739, d'une famille de noblesse irlandaise qui s'était réfugiée en France par suite de son attachement à la foi catholique. Entré au service comme cadet

dans le régiment irlandais de Clarke, le 1^{er} mars 1753, il fut nommé lieutenant en 1760, et l'année suivante sous-aide major, en récompense de sa belle conduite à l'affaire de Marbourg. Créé chevalier de St-Louis en 1781, il fut ensuite nommé capitaine cornette blanche au régiment colonel-général, puis colonel en second du régiment de Conflans (1784), et enfin colonel du régiment colonel-général (1785). La révolution française le trouva dans cette position, et, sans en devenir un zélé admirateur, il l'accepta pourtant avec une certaine satisfaction. En 1791 il obtint sa retraite pour cause de mauvaise santé, mais en 1793 il reprit une place active dans l'armée et fut promu au grade de général de brigade. C'est en cette qualité qu'il fit partie du corps expéditionnaire qui, sous Hoche et Bruix, essaya un débarquement en Irlande. Au retour de cette expédition qui ne réussit pas, il quitta définitivement le service militaire pour la carrière administrative. Le 19 février 1797, on le nomma président de la commission intermédiaire pour l'administration des pays conquis sur le Rhin, et dans ces fonctions il sut acquiescer l'estime des populations par une grande probité et une extrême modération. Bonaparte, après le 18 brumaire, l'envoya à la préfecture du Mont-Tonnerre, qu'il quitta presque aussitôt pour devenir commissaire général dans les quatre départements de la rive gauche du Rhin, nouvellement réunis à la France. Elevé au titre de conseiller d'Etat en 1801, il remplaça Lakanal, le 26 septembre suivant, comme préfet du Bas-Rhin. Il se trouvait en cette qualité à Strasbourg, au mois de mars 1804, lors de l'enlèvement du duc d'Enghien, et il fut en conséquence appelé à y concourir, ou tout au moins mis dans la confidence des instructions de Caulaincourt et d'Ordener (voy. ce nom), ainsi que le général Leval; il fut toutefois moins généreux et eut moins d'égards que ce dernier pour la position du malheureux prince (voy. LEVAL); on a même dit que ce fut lui qui, par sa correspondance administrative, donna lieu à l'arrestation. Lors de l'institution de la Légion d'honneur, il reçut la croix d'officier, puis celle de commandant de cet ordre, en 1809 le titre de comte, et enfin, le 5 février 1810, il fut fait sénateur. Comme la plupart des membres de cette muette assemblée, il vota, sans hésitation, la déchéance, parut un instant d'accord avec son neveu, le ministre Clarke, et se rallia à la restauration. Louis XVIII le créa pair de France en juin 1814, ce qui surprit un peu l'opinion royaliste. Dès lors il resta complètement en dehors des affaires, et mourut le 3 mars 1820, dans un âge très-avancé. Le maréchal Mortier prononça son éloge funèbre à la chambre haute. Sa fille unique avait épousé Jacques Wulfran, baron d'Alton, autorisé pour lui et ses descendants par ordonnance royale du 11 décembre 1815, à joindre son nom à celui de Shée. C—H—N.

SHEE (sir MARTIN ARCHER), peintre anglais fort distingué, naquit à Dublin le 23 décembre 1770. Son père était dans le commerce; et il désirait le voir embrasser la même profession; mais, dès son enfance, le jeune Martin montra le goût le plus prononcé pour les arts, et sa famille, après bien des hésitations, consentit à le laisser suivre les cours de dessin de la société de Dublin. Avant d'avoir atteint sa douzième année, il avait remporté les trois médailles pour dessin de figure, de paysage et de fleurs. Il perdit peu de temps après son père, dont les affaires se trouvèrent fort embarrassées, de sorte que le jeune artiste fut réduit à se créer des ressources; mais il avait fait de tels progrès, qu'à seize ans il était déjà très-occupé comme peintre de portraits, tandis que ses bonnes façons lui procuraient un accueil favorable dans les meilleures sociétés de la capitale de l'Irlande. Désireux d'étendre sa réputation, il se rendit à Londres, en 1788. Son compatriote, le célèbre Burke, le protégea, le servit avec zèle et le présenta à Reynolds, qui était alors le maître de la peinture anglaise. Shee exposa pour la première fois en 1781; deux portraits, l'un d'un *Gentleman* et l'autre d'un *Vieillard*, furent remarqués. Cependant la noblesse montra pendant quelques années peu d'empressement à adopter Shee pour un de ses peintres favoris; il ne se découragea point, et il continua d'envoyer aux expositions des portraits d'artistes dramatiques, de personnages politiques; et il fixa ainsi de plus en plus sur lui l'attention publique. Elu, en 1798, associé de l'académie royale, il devint deux ans plus tard un des membres de ce corps. Son œuvre de réception fut un *Bélisaire*. Sa vie n'offre ensuite rien à signaler pendant plusieurs années. Il mit à profit, comme bien d'autres Anglais, la courte paix d'Amiens; il se rendit à Paris, voulant admirer les chefs-d'œuvre de toutes les écoles, réunis alors au Louvre. En 1805, il s'offrit au public sous un aspect nouveau, en publiant un volume de vers : *Rimes sur l'art, ou la Remontrance d'un peintre*. Il annonce s'être proposé surtout d'exposer le progrès des études d'un jeune artiste. Une seconde partie de ce poème vit le jour en 1809. Byron en fit l'éloge, et l'ouvrage attira quelque attention; mais quoiqu'il soit écrit avec facilité, quoiqu'il y ait de bonnes choses dans les notes, il est, depuis maintes années, devenu la proie de l'oubli. En 1814, un banquet présidé par le prince régent ayant eu lieu à l'occasion d'un anniversaire qui provoqua un hommage rendu à la mémoire de Reynolds, Shee reprit la lyre, et il publia un mince volume intitulé *la Commémoration de sir Joshua Reynolds, et autres poèmes*. Toujours tourmenté du démon poétique, Shee composa, en 1823, une tragédie, *Alasco*, dont le principal rôle devait être confié à son ami, le célèbre acteur Kemble. Par malheur, un littérateur très-zélé pour les bons prin-

cipes, Colman, venait d'être chargé de l'emploi d'examiner, d'autoriser les pièces nouvelles, dont il était le *licenser*; *Alasco* fut la première tragédie qui lui tomba sous la main; il y trouva des passages en l'honneur de la liberté, des tirades contre le despotisme qui le choquèrent singulièrement, et il refusa tout net de viser l'œuvre de Shee. L'auteur annonça sa résolution de ne point se soumettre à ce qu'il regardait comme des exigences ridicules; il en appela au grand chambellan, supérieur hiérarchique de Colman; mais ce fonctionnaire (le duc de Montrose) ne voulut pas examiner une question qu'il envisageait comme décidée. L'irascible Irlandais fit du moins imprimer *Alasco*, puisqu'il ne pouvait le faire jouer. Il y joignit une préface écrite avec beaucoup de chaleur, et il eut soin de mettre en italique les passages dont on demandait la suppression. Tous ces débats occupèrent alors grandement le public, et les journaux libéraux ne manquèrent point de vanter la tragédie qui flétrissait les gouvernements tyranniques, les ministres ineptes et corrupteurs. Ce fut d'ailleurs la dernière fois que Shee se montra au public comme poète; mais, en 1829, il eut la faiblesse de faire imprimer un roman en trois volumes, *Oldecourt*, qui passa inaperçu. Ces travaux littéraires n'étaient d'ailleurs pour l'artiste que des distractions; il s'était placé, par ses longs et persévérants efforts, au premier rang des peintres de portraits. Pendant bien des années, Lawrence, malgré de graves défauts, conserva une prééminence incontestée; mais le temps lui manquait pour reproduire les traits de tous les *lords*, de toutes les *ladies*, de tous les princes étrangers, de tous les archimillionnaires qui assiégeaient sa porte, et, en 1830, lorsqu'il fut mort, Shee se trouva signalé par l'opinion publique comme le peintre le plus à la mode. Il aspira aussi à remplacer Lawrence dans la présidence de l'académie royale. Il avait Wilkie pour concurrent; et, sous le rapport de l'ampleur du talent, il lui était bien inférieur; mais Wilkie était un peu sauvage, privé de tout charme dans l'élocution. Shee, homme du monde, admis dans la meilleure compagnie, s'exprimait avec une facilité pleine de grâce; il devait admirablement présider l'académie dans les grandes solennités; une majorité imposante se déclara en sa faveur. Il fut, peu de temps après, créé baronnet. Il remplit d'ailleurs ses fonctions présidentielles avec zèle et habileté; et lorsqu'il eut l'occasion de porter la parole, il s'en acquitta de façon à conquérir tous les suffrages. Il continua de peindre jusqu'en 1845, année où il exposa cinq ouvrages différents; mais, depuis plusieurs années, la décadence était sensible. Il déclara, en 1846, renoncer à la présidence, se fondant sur ce qu'il n'était plus en mesure de s'acquitter de ses fonctions; mais, à la demande unanime des académiciens, il retira sa démission, et il resta à la tête de ses collègues jusqu'à sa mort,

survenue le 13 août 1850, dans sa 80^e année. Quoiqu'il se soit exercé comme peintre d'histoire et de sujets de fantaisie, c'est à ses portraits seuls que sir Martin Shee dut sa réputation. Son pinceau facile et exercé a laissé de très-fidèles images des principaux personnages de l'époque; son coloris est brillant, trop brillant parfois, mais l'expression intellectuelle, la force, la profondeur lui font défaut. Il ne saurait donc conserver auprès de la postérité toute la réputation dont il jouit de son vivant, et qui fut en partie le fruit de ses succès comme homme du monde. La vie de cet artiste, écrite par son fils, a paru à Londres en 1860, 2 vol. in-8°.

B—N—T.

SHEEPSHANKS (RICHARD), astronome et physicien anglais, né à Leeds le 30 juillet 1794, était fils d'un fabricant de draps, et son père le destinait à la même profession; mais Richard ayant, dès son enfance, montré un goût très-vif pour l'étude, fut d'abord mis sous la direction d'un maître habile, James Tate, qui était à la tête de l'école de Richmond, et qui a donné une bonne édition d'Horace. Il entra à l'âge de dix-huit ans au collège de la Trinité à Cambridge; il soutint avec honneur les épreuves universitaires; et se destinant au barreau, il commença à plaider en 1822. Mais son penchant pour les sciences mathématiques et la situation indépendante où le plaça la mort de son père le conduisirent dans une autre carrière. Il se fit, en 1824, ordonner ministre de l'église anglicane, mais il s'occupa par-dessus tout d'astronomie. Elu, en 1825, membre de la société royale astronomique, il entra, en 1830, dans la société royale. La construction des instruments qu'emploie l'astronome fut l'objet de ses études spéciales; et il donna à cet égard, dans le *Penny cyclopædia*, d'excellents articles qui font regretter qu'il n'ait pas écrit un ouvrage complet sur cette portion importante de la science. Son activité et la juste réputation dont il jouissait le firent appeler dans des opérations dont le gouvernement prescrivait l'exécution. En 1828, il prit une part très-active aux travaux de M. Biddell Airy dans le Cornouailles; en 1828 et en 1829, il eut à s'occuper de la création de l'observatoire de Cambridge. En 1832, l'amirauté le consulta sur l'édition projetée de l'ouvrage de Groombridge, *Catalogue circumpolaire*; et il indiqua ce qu'il fallait faire pour que cette publication eût le degré d'utilité et de perfection digne du haut patronage dont elle était l'objet. En 1838, il exécuta la détermination chronométrique des longitudes de Bruxelles et d'Anvers; en 1844, il en fit de même pour Valentia et pour Kingston en Irlande, et pour Liverpool. Une controverse engagée au sujet de l'observatoire de cette dernière ville provoqua de sa part quelques brochures, où se trouvent des considérations fort utiles au sujet des établissements de ce genre. En 1834, un incendie ayant

détruit les étalons officiels des poids et mesures, une commission fut chargée de les rétablir. Cette opération très-délicate, très-difficile avait été confiée à Francis Baily, qui mourut en novembre 1844, avant de l'avoir terminée; Sheepshanks offrit ses services. Il s'était dévoué entièrement à ce travail, qui n'exigea pas moins de quatre-vingt-neuf mille cinq cents observations faites au micromètre, et dont les résultats, soumis au parlement, furent sanctionnés par un bill qui, le 30 juillet 1853, fut revêtu de la signature royale. La veille de ce jour, une attaque d'apoplexie avait mis fin à la laborieuse carrière du savant qui avait, à force de zèle, détruit sa santé. Sheepshanks jouissait d'une haute estime due à sa loyauté et à son désintéressement. Il était fort versé dans la littérature ancienne et moderne; en politique, il professait des idées libérales, mais jamais il ne s'occupa avec activité des affaires publiques; son temps et ses pensées étaient absorbés par d'autres objets.

Z.

SHEFFIELD (JEAN-BAKER HOLROYD, comte DE), second fils d'Isaac Holroyd, de Penn, comté de Buckingham, naquit vers l'an 1735; à l'âge de vingt-cinq ans, il servit dans le corps d'armée commandé par le marquis de Granby, visita une grande partie de l'Europe, et ayant hérité de la fortune de ses parents, par suite de la mort de son frère aîné, il épousa, en 1767, miss Way, et s'adonna entièrement à l'agriculture dans sa terre de Sheffield, en Sussex. En 1778, il fut nommé officier de la milice de ce comté, et plus tard colonel. Le bourg de Coventry le choisit, en 1780, pour son représentant à la chambre des communes. Holroyd prit une part très-vive aux débats sur les affaires publiques à l'occasion des pétitions présentées contre les catholiques par lord George Gordon, et s'écria que si la populace, dont on menaçait les représentants de la nation, osait tenter une attaque sur le parlement, il se vengerait à l'instant sur le lord, comme étant l'instigateur de l'émeute. Peu de temps après, il obtint le titre de comte Sheffield, et fut créé baron de Dunmore, dans le comté de Meath. Ayant développé, dans les débats parlementaires, de grandes connaissances relativement au commerce et à l'économie publique, il fut appelé, lors du renouvellement intégral du parlement, par la ville de Bristol, à la représenter. Il se signala de nouveau par une grande énergie et par une indépendance d'opinion très-honorable. Dans la question de la traite des nègres, il se prononça contre ce trafic odieux et gagna par là beaucoup de popularité. Elevé, en 1802, à la pairie, il porta, dans la chambre haute, l'esprit d'indépendance et d'énergie qui avait rendu son nom cher aux communes. Les questions relatives au commerce des grains et des laines, intéressant à la fois l'agriculteur et le commerçant, l'occupaient sans cesse. On le voyait fréquemment à la tête

des fermiers réunis pour la foire aux laines à Leves, signalant les mesures à prendre pour augmenter leur débit et leur valeur. Il cultivait les lettres, et fut très-lié avec Gibbon, qui lui légua ses papiers. Lord Sheffield les publia en 3 volumes in-4^e, ou 7 volumes in-8^e. Un peu plus de sévérité dans le choix aurait peut-être mieux servi la réputation de Gibbon : il est vrai qu'en Angleterre on recueille toujours avec soin tout ce qui est sorti de la plume des grands écrivains. Lord Sheffield avait épousé, en secondes noces, la fille du comte de Chichester, et après la mort de celle-ci, il s'unit à la fille du comte de Guildford; cette troisième femme lui donna un fils, en 1802. Il mourut à l'âge de 84 ans, le 1^{er} juin 1821. Voici les titres de ses ouvrages : 1^o *Observations sur le commerce des États d'Amérique*, 1783; dans l'espace d'un an, cette brochure eut six éditions. 2^o *Observations sur les manufactures, le commerce et l'état actuel de l'Irlande*, 1785, in-8^e; 3^e édition, 1792. 3^o *Observations sur le projet d'abolir la traite des esclaves*, 1789, in-8^e; 4^o *Observations sur le bill concernant les grains*, 1791, in-8^e; 5^o *Discours au sujet de l'union avec l'Irlande*, 1799, in-8^e; 6^o *Remarques sur la disette de grains*, 1800, in-8^e; 7^o *Observations sur les objections faites contre l'exportation des laines de la Grande-Bretagne pour l'Irlande*, 1800, in-8^e; 8^o *Remarques critiques sur la nécessité de maintenir le système maritime et colonial de la Grande-Bretagne*, 1804, in-8^e; 9^o *les Ordres du conseil et l'embargo américain profitables aux intérêts de la Grande-Bretagne*, 1809, in-8^e; 10^o *Lettre au sujet des lois sur les grains, et sur les moyens de remédier à la détresse croissante*, 1815, in-8^e. D—G.

SHEFFIELD (JEAN). Voyez BUCKINGHAMSHIRE.

SHEIL (RICHARD LALOR), homme d'Etat anglais, naquit à Dublin en 1793; il était fils d'un négociant catholique. Après avoir commencé, au collège des jésuites à Stonyhurst, des études qu'il continua avec distinction au collège de la Trinité à Dublin, il se rendit à Londres. Il se destinait à la profession du barreau, dont l'exercice venait d'être permis aux catholiques; mais son père ayant éprouvé de grandes pertes, il revint à Dublin, et il débuta dans ses plaidoiries en 1814. Il avait d'ailleurs peu de goût pour la procédure, pour les difficultés du droit; il se consacra à la littérature plutôt qu'à la chicane. Il écrivit une tragédie, *Adélaïde*, qui eut un grand succès, dû surtout au talent d'une actrice habile (miss O'Neill); il multiplia, sans beaucoup de bonheur, ses efforts en ce genre : l'*Apostat*, *Bellamère*, *Evadne* et le *Huguenot* furent assez froidement accueillis. Sheil figurait en même temps parmi les collaborateurs du *New monthly Magazine*, fondé par T. Campbell. Mais bientôt la politique le réclama impérieusement. Les catholiques avaient vu tomber bien des barrières que l'intolérance des siècles passés avait élevées contre eux, mais ils restaient encore frappés de nom-

breuses exclusions; ils ne pouvaient entrer au parlement, et ils voulaient une émancipation complète. Membre actif de l'association catholique depuis 1822, Sheil fut choisi pour combattre, d'accord avec Daniel O'Connell, à la barre de la chambre des lords, le *bill* destiné à prononcer la suppression de cette association. Le *bill* fut voté, et l'orateur irlandais exprima son courroux en termes si vifs, que des poursuites furent commencées contre lui. Mais, sur ces entrefaites, lord Liverpool, vieux chef des tories, mourut; le gouvernement entra dans des voies plus libérales; Canning devint premier ministre, et il abandonna sagement les mesures de rigueur contre les défenseurs des catholiques. En 1828, Sheil prit une part active à l'élection d'O'Connell comme représentant du comté de Clare, et, dans un grand *meeting* tenu à la lande de Penenden, il prononça un discours véhément contre le *bill* qui avait enjoint la dissolution de l'association catholique. En 1829, le marquis d'Anglesea, alors lord-lieutenant en Irlande, fit nommer Sheil membre de la chambre des communes par le bourg de Milborneport, un de ces bourgspourris que la réforme de 1832 a fait disparaître; l'agitateur turbulent se trouva ainsi changé en un législateur utile. Il se fit remarquer sur ce nouveau et brillant théâtre par l'éclat de sa parole et la chaleur de sa diction. Réélu en 1831, par le comté de Louth, il se joignit, non sans quelque hésitation, aux efforts que tenta O'Connell pour obtenir le rappel de l'union, votée au commencement du siècle et qui avait détruit le gouvernement particulier de l'Irlande. Au mois de décembre 1832, lors des élections pour le premier parlement qui suivit le *bill* de réforme, Sheil fut élu par le comté de Tipperary, où il était devenu grand propriétaire, grâce à son second mariage avec une veuve; il joignit alors à son nom celui de Lalor, nom des parents de sa femme. En 1834, le ministère Grey présenta un *bill* de *coercition* ou de répression des troubles qui agitaient l'Irlande et qui mettaient en danger l'ordre social. Les divers représentants irlandais, Sheil entre autres, se posèrent en antagonistes de cette loi. Mais bientôt le bruit se répandit que de leurs rangs était sortie l'expression du désir que le *bill* fût voté, « car, s'il ne l'était pas, il « n'y aurait plus moyen de vivre en Irlande ». Un vif débat s'engagea à cet égard; un des ministres, lord Althorp, fut interpellé; il répondit qu'il n'avait point entendu personnellement les paroles incriminées, mais qu'il tenait de bonne source qu'elles avaient été dites; il ne voulut nommer personne, mais il ajouta que si quelque membre de la chambre demandait s'il avait été désigné, il répondrait. Sheil ayant questionné le ministre, lord Althorp lui répliqua qu'il était signalé comme ayant tenu le langage qui soulevait tant de clameurs. Sheil nia avec énergie; un comité fut chargé d'approfondir le fait. Un

certain M. Hill, qui avait avancé l'allégation, finit par dire qu'il croyait qu'il avait été mal informé. Ainsi se termina cet incident qui occupa longtemps la presse et les cercles politiques. En 1838, le ministre Melbourne offrit une place à Sheil; il fut d'abord question de le nommer secrétaire de l'administration de l'*ordnance* (de l'artillerie et du génie), mais il finit par devenir un des commissaires de l'hôpital de Greenwich. Toutes ces fonctions, très-peu assujettissantes, figurent parmi ces nombreuses sinécures largement rétribuées qui subsistent encore en Angleterre, en dépit de suppressions assez multipliées. Depuis cette nomination, on remarqua que la ferveur de l'orateur irlandais pour la cause du rappel de l'union s'était grandement refroidie. En 1839, il devint vice-président du bureau du commerce, et il prêta serment comme membre du conseil privé; c'était, depuis le règne de Jacques II, le premier catholique qui entra dans ce corps. En juin 1841, Sheil fut nommé juge-avocat général, et le bourg de Dungarvan l'élut membre de la chambre des communes; mais en septembre de la même année un changement de ministère porta Peel au pouvoir, et Sheil perdit sa place. En 1846, les whigs, ayant à leur tête lord John Russell, rentrèrent en fonctions, et Sheil fut élevé à l'emploi de directeur de la monnaie. Sa santé fléchissait, il ne prenait presque plus de part aux débats du parlement, lorsqu'au mois de novembre 1850 il accepta le poste de ministre plénipotentiaire à la cour de Toscane. C'était une retraite honorable et douce; le séjour de Florence devait d'ailleurs lui être favorable. Mais, au mois d'avril 1851, il fut très-vivement affecté de la fin déplorable d'un fils que madame Sheil avait eu de son premier mari et qui se suicida, et, fort peu de temps après, une attaque de goutte remontée mit fin, le 23 mai 1851, à l'existence du nouveau diplomate, dont la vie avait été mêlée à tant d'agitations politiques. M. F. Mac Cullagh a publié, en 1854, les *Mémoires de la vie de l'honorable Richard Lalor Sheil*; mais cet ouvrage, se rapportant à des événements essentiellement anglais et que l'oubli commence à atteindre, ne saurait avoir pour la France un intérêt bien vif. Z.

SHELburne (WILLIAM PETTY, marquis de LANSDOWN, comte de), homme d'Etat, dont le nom de famille était Fitz-Maurice (1), descendant, par les femmes, de William Petty, mécanicien et économiste célèbre, l'un des premiers membres de la société royale de Londres (*roy. PETTY*); il naquit le 2 mai 1737. Après avoir servi quelque temps dans le régiment des gardes, il fit, avec distinction, les campagnes de la guerre de sept

ans comme volontaire, sous les ordres du duc de Brunswick, et fut nommé, au mois de décembre 1760, aide de camp du roi George III, avec le grade de colonel. Choisi pour représenter Chipping-Wycombe dans la chambre des communes, à l'élection générale de 1761, il n'exerça pas les fonctions de député, par suite de la mort de son père, qui arriva le 10 mai de la même année, et qui le fit entrer à la chambre des pairs avec les titres de lord Wycombe, comte de Shelburne. Attaché d'abord au parti de lord Bute, il défendit vivement la cour dans la question relative aux préliminaires de la paix signés en 1762. Au mois d'avril de l'année suivante, il entra au conseil privé, et fut nommé premier lord commissaire du commerce et des colonies. Il quitta bientôt cette place, cessa d'avoir des liaisons avec la cour et le ministère, et s'attacha à lord Chatham. Lorsque celui-ci eut repris les rênes de l'administration, dont le duc de Grafton était le chef titulaire, il y donna au comte de Shelburne le poste de principal secrétaire d'Etat pour le département du Midi. Jamais les affaires n'avaient été dirigées par une réunion d'hommes de plus de mérite; ils eurent cependant des adversaires redoutables dans le parti Rockingham, qu'ils avaient déplacé, et qui jouissait d'une grande popularité. D'un autre côté, l'on soupçonnait lord Bute d'exercer de l'influence sur la nouvelle administration, dont les membres choisis dans des partis différents n'étaient pas fort unis entre eux. De ce concours de circonstances, il résulta des dispositions incohérentes, des intrigues, et enfin, en 1768, la dissolution du ministère. Lord Chatham se retira le premier, en donnant pour motif, dans la chambre des lords, « qu'une secrète influence « derrière le trône, plus puissante que le trône « même, avait traversé toutes ses mesures. » Lord Shelburne ne tarda pas à se retirer également; et depuis cette époque jusqu'en 1782, il se montra constamment opposé aux opérations du gouvernement. Il n'y eut pas une discussion de quelque importance dans laquelle il ne déployât son éloquence; c'est la période la plus brillante de sa vie. Parmi les diverses mesures qu'il combattit, on doit citer la décision de la chambre des communes sur la nomination de Wilkes au parlement par le comté de Middlesex; il s'opposa aussi au pouvoir que voulaient s'arroger les deux chambres, de punir par des amendes et des emprisonnements les imprimeurs qu'elles jugeraient coupables de leur avoir manqué de respect; ce qui les rendait à la fois accusateurs, juges et jurés. Lord Shelburne, ainsi que Burke, s'éleva avec force contre la guerre d'Amérique, dont il développa les funestes conséquences, et qu'il appelait une *infâme folie*. Il s'opposa également à l'accroissement de l'influence de la couronne et à l'augmentation de la dette publique. Il demanda qu'on fit des enquêtes sur la manière dont les fonds publics étaient employés, proposa d'abolir

(1) Jean Fitz-Maurice, père du sujet de cet article, hérita de son oncle maternel Henri Petty, comte de Shelburne, sous la condition de prendre le nom et les armes des *Petty*. Le 6 juin 1753, il fut créé pair de la Grande-Bretagne, avec le titre de baron Wycombe.

les places inutiles dans les divers départements, et présenta enfin plusieurs autres mesures tendant à établir un système plus rigide d'économie publique. Aucune ne fut adoptée, ce qui ne doit point étonner, puisque celui qui les défendait appartenait à la minorité. Par la mort du comte de Chatham (mai 1778), il se trouva placé à la tête du parti déjà connu sous le nom de *parti Shelburne*. Lord North ayant été forcé de résigner le ministère, au mois de mars 1782, les partis Rockingham et Shelburne réunirent leurs intérêts, et formèrent, de concert, une administration où lord Shelburne et Fox occupèrent les postes de secrétaires d'Etat : le premier eut le département des affaires étrangères. Le nouveau cabinet songea d'abord à rendre la paix au monde, et, à cet effet, envoya des ambassadeurs dans les diverses cours de l'Europe; et pour pacifier en même temps l'intérieur, le duc de Portland et le général Fitz-Patrick se transportèrent en Irlande avec des pleins pouvoirs. Des places inutiles furent abolies; les personnes qui occupaient des emplois du gouvernement furent privées, par acte du parlement, du droit de voter et de s'interposer dans les élections; et les fournisseurs de l'Etat (*contractors*) furent déclarés inéligibles pour siéger ou voter dans la chambre des communes. Déjà des projets de réforme parlementaire avaient été discutés et allaient peut-être recevoir leur exécution, lorsque la mort du marquis de Rockingham (1^{er} juillet 1782) mit la désunion dans le ministère, qui n'avait duré que trois mois, et qui fut obligé de se dissoudre. Celui qui lui succéda conserva une partie des membres du précédent cabinet; Fox, en refusant d'y siéger, publia les motifs de sa retraite, et lord Shelburne fut placé à la tête de la nouvelle administration, en qualité de premier lord de la trésorerie. Ce fut à cette époque que le jeune William Pitt, déjà célèbre, quoiqu'à peine âgé de vingt-deux ans, débuta dans la carrière ministérielle par le poste de chancelier de l'échiquier. Plusieurs des projets de la dernière administration furent suivis, la paix fut conclue avec toute l'Europe, et l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique fut solennellement reconnue. Lorsque les traités de paix furent présentés au parlement, les partis de lord North et de Fox, réunis contre le ministère, l'attaquèrent vivement, et lui ayant fait perdre la majorité dans les deux chambres, le contraignirent, au mois de décembre 1783, d'abandonner les rênes qu'il n'avait tenues qu'environ neuf mois. Lord Shelburne devint alors le chef de l'opposition, laquelle réunit ses partisans au petit nombre de membres du parti Rockingham qui n'étaient pas entrés dans la coalition, et à tous ceux qui étaient connus sous la dénomination d'*amis du roi*. Le ministère, composé d'éléments hétérogènes, ne put conserver longtemps le pouvoir : n'ayant su ni se rendre populaire, ni obtenir les suffrages de la cour, il succomba bientôt sous les attaques

de Shelburne et de Pitt. On s'attendait à voir le premier placé à la tête du gouvernement, mais il n'en fit même point partie; et Pitt, qui n'avait alors que vingt-quatre ans, fut nommé premier lord de la trésorerie et chancelier de l'échiquier. Cet événement inattendu fut attribué par les uns au refus que Shelburne avait fait de se réunir aux membres du nouveau ministère, qui ne partageaient pas ses opinions, tandis que d'autres supposaient que Pitt avait peut-être craint de s'adjoindre un collègue aussi habile et aussi influent. Quoi qu'il en soit, Shelburne resta en assez bons termes avec la nouvelle administration, qui lui fit obtenir, le 30 novembre 1784, les titres de marquis de Lansdown et de comte Wycombe, et accorda, en outre, des emplois importants à ses amis. Au bout de quelques années, il se retira dans ses terres, où il vécut en grand seigneur protecteur des arts. Ce fut vers cette époque qu'il fit un voyage en France, où il obtint beaucoup de succès de société, connu et admiré Malesherbes, entre autres personnages distingués de ce temps-là. Les événements de la révolution française le rappelèrent sur la scène publique. Il montra jusqu'à sa mort, arrivée le 7 mai 1803, une opposition constante à toutes les mesures prises par le ministère, et plus particulièrement à la guerre contre la France; et quoiqu'il ait toujours refusé de se réunir au parti de Fox, leurs opinions politiques avaient beaucoup d'analogie. Il avait épousé, en premières noces, Sophie Carteret, fille du comte de Granville (1); il en eut deux fils, qui moururent sans postérité. Louise Fitz-Patrick, fille du comte d'Upper-Ossory, fut sa seconde femme; elle lui donna un fils. Lord Shelburne a joué un assez beau rôle comme homme d'Etat : on lui accordait une grande expérience en politique et une connaissance approfondie des affaires extérieures; mais il était dépourvu du génie nécessaire pour disposer un plan vaste et en assurer le succès dans la situation critique où se trouvait l'Angleterre. Comme orateur, il s'est fait remarquer par une dialectique entraînante et par l'habileté avec laquelle il maniait l'arme de la satire. Passionné pour les sciences et pour les beaux-arts, il leur avait donné une espèce de sanctuaire dans son palais de Berkley-Square. Il possédait peut-être la bibliothèque la plus précieuse et la plus complète en documents politiques et historiques qu'une famille ou un particulier ait jamais formée. Les ouvrages imprimés furent dispersés, après sa mort, dans une vente publique; mais, sur la représentation des curateurs du *Museum britannique*, le parlement acheta les manuscrits quatre mille neuf cent vingt-cinq livres sterling (environ 123,000 francs), et en ordonna le dépôt dans ce vaste établissement où ils sont actuellement.

D—Z—S.

(1) Il devint, par ce mariage, possesseur de vastes propriétés et particulièrement de *Lansdown-Hill*, dont il prit le titre.

SHELDON (GILBERT), archevêque de Canterbury, naquit, en 1598, à Stanton, dans le comté de Stafford, où son père était domestique d'un comte de Shrewsbury. Admis, en 1616, au collège de la Trinité, à Oxford, il prit le grade de maître ès arts, en 1620, et reçut les ordres, en 1622. Le garde du grand sceau, Coventry, chez lequel il remplit les fonctions de chapelain, lui donna une prébende à Gloucester, et l'employa dans quelques affaires d'Etat. Lord Clarendon le jugea dès lors très-propre à occuper un emploi supérieur, et lord Coventry le recommanda à Charles I^{er} comme un homme habile et instruit dans les affaires politiques. Il fut nommé, en 1634, chapelain ordinaire du roi, et resta fidèle à la cause de Charles I^{er} pendant les temps de rébellion. Il le suivit à Oxford, où il fut témoin d'un vœu remarquable, par lequel ce prince s'obligeait, dans le cas où Dieu rétablirait son trône, de rendre à l'Eglise tous les biens dont on l'avait dépouillée. Sheldon tint caché pendant treize ans le papier qui contenait ce vœu. Durant le séjour du monarque à l'île de Wight, il resta auprès de sa personne, en qualité de chapelain; mais, en 1647, les visiteurs du parlement le firent mettre en prison à Oxford avec le docteur Hammond. Le comité de réforme lui rendit la liberté, l'année suivante, sous la condition de ne point aller à Oxford ni à l'île de Wight, et de se présenter sur la première citation. Il se retira en Derbyshire, d'où il ne cessa pas d'envoyer au monarque exilé à Wight des fonds tirés de sa bourse et de celle de ses amis. A la restauration, Sheldon fut nommé doyen de la chapelle de Charles II, puis évêque de Londres (1660). Dans les fameuses conférences entre le clergé épiscopal et le clergé presbytérien, relatives à des changements dans la liturgie, il se prononça fortement contre les presbytériens. En 1663, il fut élu archevêque de Canterbury, et, en 1667, chancelier de l'université d'Oxford. Il perdit alors la confiance du roi, pour lui avoir conseillé de renvoyer sa maîtresse, Barbara Villiers. Sheldon mourut le 9 novembre 1677. Comme il arrive dans les temps de troubles, le caractère de cet homme d'Etat a été jugé de la manière la plus diverse. D'après les meilleures autorités, il était plus profond politique que théologien. Mais le souvenir des persécutions qu'il avait essayées, et celui des maux causés à l'Eglise par les fauteurs de l'usurpation, le portèrent à une grande sévérité dans les lois pénales contre les non-conformistes. Burnet, qui loue ses talents et ses bonnes qualités, blâme sa conduite à cet égard. Lorsqu'à l'avènement de Charles II, les membres de l'université d'Oxford qui avaient été expulsés pendant l'usurpation, voulurent rétablir les anciennes institutions, ils eurent besoin d'un bâtiment considérable; mais on ne put y pourvoir que par une souscription. Sheldon souscrivit d'abord pour mille livres sterling. Voyant ensuite

que peu de personnes se présentaient, il se chargea seul de toute la dépense, qui se montait à plus de douze mille livres sterling. L'architecte fut le célèbre Wren, qui débuta par cet édifice dans sa brillante carrière.

Z.

SHELLEY (PERCY BYSSHE), un des poètes les plus remarquables qu'ait produits l'Angleterre au 19^e siècle, naquit à Horsham, dans le comté d'Essex, le 4 août 1792; il était le fils aîné de sir Timothée Shelley, représentant d'une ancienne et bonne famille. La nature l'avait doué d'une organisation délicate et impressionnable; jusqu'à l'âge de dix ans il fut élevé dans sa famille, recevant des leçons de grec et de latin du ministre de la paroisse; il fut ensuite envoyé au collège de Sion. Sa faiblesse corporelle, sa physionomie féminine lui valurent le mépris et les mauvais traitements de ses camarades, qui n'estimaient que la force physique. Son peu d'application aux études prescrites, son goût pour écrire déjà des récits romanesques, attirèrent sur lui le courroux de ses professeurs; il fut très-malheureux dans ces premières années. Il aimait d'ailleurs la lecture, il avait une intelligence fort active et il acquit une instruction assez étendue. En 1803, il passa au collège d'Eton, où il trouva la continuation de ses supplices. Les nouveaux élèves devaient, d'après un usage consacré, être au service des anciens, supporter leurs caprices; Shelley refusa de se soumettre à cette discipline humiliante, parfois brutale. Il fut battu, puni, mais il ne plia pas. Sous des formes débiles il cachait une résolution inébranlable. Ces premières épreuves lui inspirèrent une haine profonde contre l'injustice, sentiment qu'il exprima sans détours tout le reste de sa vie. Il n'obtint aucun des prix à Eton, mais il se perfectionna dans le grec, et il fit dans la versification latine assez de progrès pour être en état d'écrire avec facilité des hexamètres, qui attestaient une grande familiarité avec les poètes de l'époque d'Auguste. La chimie fut également pour lui l'objet d'une prédilection qu'il conserva longtemps, et il étudia les langues française et allemande. En 1808, il revint chez son père, et persistant dans ses goûts pour la composition, il termina deux romans qu'il avait entrepris au collège, *Zastrozzi*, imitation des récits infernaux de la noire Radcliffe, fort en vogue à cette époque, et *St-Troyne, ou les Rose-Croix*, inspiré par le *St-Léon* de Codwin; ces deux rapsodies ne furent pas imprimées. L'ode de Schubart (*roy.* ce nom) sur le Juif errant lui étant tombée entre les mains, il y puisa le sujet d'un poème en quatre chants qu'il adressa au poète Campbell, pour lui demander son avis; Campbell renvoya le manuscrit en déclarant franchement qu'il n'y avait pas trouvé deux bons vers; l'auteur, désappointé, jeta le poème dans un coin; on l'y découvrit plus tard, et il fut, après la mort de Shelley, imprimé dans un journal littéraire (le *Frazer's Magazine*), mais il

n'a pas été inséré dans les œuvres du poète. Shelley revit alors une cousine avec laquelle s'étaient passées ses premières années; il en devint éperdument amoureux, et il lui adressa des vers où il y a de la grâce et du sentiment. Il fallait cependant achever des études encore incomplètes et se préparer l'ouverture de quelque carrière. Dans l'automne de 1810, à dix-huit ans, Shelley entra à l'université d'Oxford, suivant la règle imposée à tout Anglais de bonne famille. Il étudiait et lisait sans relâche, sans se préoccuper beaucoup de mettre de l'ordre et de la méthode dans ses exercices intellectuels. Peu après son arrivée, il mit au jour, sous le voile de l'anonyme, un petit recueil de vers intitulé *Oeuvres posthumes de ma tante Marguerite Nicholson*; il y tournait en ridicule des travers qui l'avaient choqué dans des ouvrages alors en renom. Il n'y avait d'ailleurs nul mérite dans cet écrit, et il n'en revendiqua jamais la paternité. Plongé dans la métaphysique, ayant dévoré les écrits des philosophes les plus avancés, il adopta les idées du scepticisme le plus hardi, et il fit imprimer à Londres, sans y mettre son nom, un écrit dont le titre seul était une audace - presque sans exemple : *Défense de l'athéisme*. Des exemplaires furent adressés aux chefs des divers collèges; dans son ardeur juvénile, dans l'entraînement de la guerre qu'il déclarait aux croyances les plus saintes de l'humanité, Shelley appelait hautement la discussion. Son secret ne fut pas gardé, et le scandale fut extrême. On voulut faire un exemple. Mandé devant les principaux membres du collège auquel il appartenait, on lui présenta un exemplaire du volume réprouvé, et on le somma de dire s'il en était l'auteur. Il refusa de dire ni oui ni non, et il fut expulsé de l'université. Exaspéré de ce qu'il regardait comme une injustice, il sentit redoubler sa haine contre les institutions de la société et contre toute religion. Cet éclat lui ferma l'ouverture de toute carrière officielle, et son père, extrêmement irrité, refusa de le recevoir. Shelley, de retour à Londres où il vécut dans la retraite, fort gêné, s'occupa surtout de donner cours à ses ressentiments en écrivant un poème très-révolutionnaire, la *Reine Mab*; le fantastique, l'impossible étaient semés à pleines mains dans cette production, et les notes se chargeaient de renchérir sur les audaces des vers. Une copie tomba entre les mains d'un libraire peu scrupuleux, qui l'imprima en 1813 sans l'assentiment de l'auteur; celui-ci désavoua toute participation à cette publication, mais il ne retracta point ce qu'elle renfermait d'audacieux. Shelley put enfin revenir chez son père, qui, ne sympathisant en rien avec ses idées, était cependant fier de ses talents et qui voulut qu'il abordât la carrière politique. C'était en désaccord complet avec les idées du jeune homme, attaché par-dessus tout à son indépendance et détestant le gouvernement de son pays. Les choses en

étaient là lorsque Shelley fit un de ces coups de tête qui ne sont pas rares dans son histoire. En rendant visite à une de ses sœurs qui était dans un pensionnat, il vit une jeune fille de seize ans, passablement romanesque, et dont le père était un maître d'hôtel retiré avec fort peu de fortune. Leurs têtes se rencontrèrent; Shelley crut voir devant lui une malheureuse victime de la tyrannie paternelle; il avait à peine eu quelques entretiens avec miss Harriet Westbrook, et il n'hésita pas à l'enlever. Ils coururent se marier à Gretna-Green, devant le fameux forgeron écossais qu'un vieil usage avait investi des fonctions d'officier d'état civil, et qui joue un grand rôle dans les comédies et dans les romans britanniques du temps passé. A peine cette liaison avait-elle eu lieu, que les nouveaux époux reconurent leur double méprise; ils ne se convenaient nullement. Ils se trouvèrent d'ailleurs dans la situation financière la plus embarrassante, le père de Shelley, furieux de ce qu'il regardait comme une mésalliance, ayant complètement cessé de rien allouer à son fils. Après une période pénible, le poète prit le parti de se séparer de sa femme, qu'il remit entre les mains de son beau-père et reprit sa liberté. La malheureuse se suicida quelques années plus tard. Deux enfants étaient issus de ce mariage malencontreux; ils étaient restés avec leur mère, mais, après sa mort, Shelley réclama leur tutelle, et ce fut le sujet d'un procès qui devint pour lui un motif de vives angoisses. Le beau-père refusa de lui confier les enfants, alléguant l'immoralité des théories irréligieuses qui s'étaient dans les écrits de son gendre. Le chancelier, lord Eldon, rendit à cet égard un arrêt au mois de mars 1817; s'étendant sur les principes détestables que l'auteur de la *Reine Mab* érige en système, le magistrat lui défend de se mêler de l'éducation de ses enfants et le condamne cependant à en payer les frais. Ce fut pour Shelley un nouveau sujet de colère. Il avait conclu un arrangement avec son père, qui lui assura une pension de huit cents livres sterling par an, et il quitta avec joie son pays, pour lequel il n'avait plus que des sentiments d'aversion. Il partit pour le continent. Déjà, en 1814, aussitôt que la paix avait permis aux Anglais de sortir de leur île, il avait fait un voyage en France et en Suisse; il avait pour compagne dans cette tournée une jeune femme qui, par la hardiesse de ses opinions, était au niveau de Shelley. Fille de Godwin, l'auteur de *Caleb Williams*, et de Mary Wollstonecraft, qui avait revendiqué les droits de la femme, Mary Godwin bravait, tout aussi résolument que son amant, l'opinion de la société. Shelley, se regardant comme dégagé de tout devoir envers sa femme, par suite du divorce extralégal qu'il avait prononcé de sa propre autorité, fit deux excursions à travers la Suisse et le nord de l'Italie avec son amie; un enfant naquit pendant le

cours de ces promenades. Shelley, devenu veuf, épousa Mary Godwin, afin de se rapprocher de son père, qui mettait pour condition préliminaire de toute réconciliation la fin du scandale que causait cette liaison. Ce fut ainsi que cet adversaire décidé de l'institution du mariage, ce défenseur de l'amour libre, se trouva marié deux fois. Durant le dernier séjour qu'il fit en Angleterre (1816-1817), il écrivit un poème dans lequel il reproduisit, en les adoucissant un peu toutefois, les vieilles idées révolutionnaires développées dans la *Reine Mab*. A Genève, Shelley rencontra Byron et se lia intimement avec lui. Il y avait entre eux communauté de pensées et de destinée. L'un et l'autre avaient contracté sans réflexion des liens bientôt rompus; l'un et l'autre avaient attaqué la religion et les institutions de leur patrie; ils avaient tous deux attiré sur leur tête de vives colères. Leur talent était incontestable; l'usage qu'ils en faisaient était loin d'être digne d'éloges, mais leur orgueil leur faisait trouver un vif plaisir dans une révolte contre des convenances respectées. En 1818, Shelley parcourut l'Italie, dont le climat fut favorable à sa santé compromise; il séjourna surtout à Milan, et il écrivit trois actes de son *Prométhée déchainé*. Au mois de mars 1819, il arriva à Rome où il passa quelques mois; il y traduisit le *Banquet* de Platon, et il alla s'établir pendant l'hiver à Florence, où il ajouta un quatrième acte au *Prométhée*. Revenu à Rome au mois de mars 1819, il écrivit sa tragédie de *Cenci*, et il l'envoya au directeur du théâtre de Covent-Garden, à Londres; mais le sujet fut regardé comme trop révoltant pour qu'une représentation fût possible. Pendant que Shelley était à Rome, il perdit l'aîné des enfants qu'il avait de son second mariage; poussé par une humeur inquiète et vagabonde, il se transporta successivement à Florence, à Livourne et aux bains de San-Giuliano, près de Pise. En 1819, il écrivit la *Sorcière de l'Atlas*; en 1820, *Julien Maddalo*, noms sous lesquels il retraça une conversation entre lui et Byron. En 1821, il composa diverses productions : une élégie sur la mort du poète Keats, *Adonias*; *Hellas*, poème destiné à célébrer les premiers efforts que faisait la Grèce, sous la direction d'Ypsilanti, pour conquérir son indépendance. Il avait écrit des odes en l'honneur des tentatives des libéraux en Espagne et à Naples, mais ces questions réelles sortaient du cadre idéal où son talent se déployait avec le plus d'avantage. Un accident funeste vint mettre fin à cette existence tourmentée. Shelley s'était établi sur les rives du golfe de la Spezia, et fidèle au goût que, dès son enfance, il avait pour la navigation, il faisait, avec un autre Anglais de ses amis, Williams, des excursions en mer sur une barque qu'ils avaient achetée. Un écrivain libéral, ami de Shelley et de Byron, Leigh Hunt, étant arrivé à Livourne, Shelley s'embarqua pour

aller le voir, fit très-heureusement une traversée d'une demi-journée, et le 8 juillet 1821, il repartit avec Williams pour retourner auprès de sa famille. Un ouragan terrible se déchaîna bientôt; la faible embarcation sombra dans la bourrasque et les deux voyageurs périrent, ainsi qu'un matelot qui les accompagnait. Huit jours plus tard, des pêcheurs découvrirent des cadavres défigurés échoués sur la plage. On ne reconnut Shelley qu'à ses vêtements et à un volume des poésies de Keats, qui se trouva dans la poche de sa jaquette. Byron, Leigh Hunt et un de leurs amis, aventurier résolu qui s'est fait un nom par son audace dans les mers de l'Inde, Trelawney, résolurent, afin d'échapper aux difficultés que soulèverait l'autorité locale relativement à l'inhumation des cadavres, de les brûler. Un bûcher fut dressé, et les restes du poète furent dévorés par les flammes. Les cendres furent transportées à Rome et ensevelies dans le cimetière réservé aux protestants dans la ville papale, cimetière où reposait déjà un enfant de Shelley. Parmi les divers écrits de Shelley, on distingue des traductions de différents morceaux des poètes grecs, celles du *Wallenstein* de Schiller et du *Faust* de Goethe, plus remarquables au point de vue de l'harmonie, du style et de la vigueur de l'expression que sous le rapport de la fidélité. Son talent et sa vie privée furent l'objet des plus vives attaques de la part des écrivains conservateurs, et il prêtait le flanc à ces critiques; mais, depuis, l'opinion s'est modifiée à son égard. On a reconnu chez lui une philanthropie sincère; passionné pour ce qu'il croyait être la vérité, antagoniste infatigable de la tyrannie, sous quelque forme qu'elle se montrât, dominé par une imagination ardente, emporté dans les régions de l'idéal, il dut à son éducation, à son début dans la vie l'esprit de révolte contre les lois de la société. Un seul et même personnage figure dans ses poèmes; c'est un homme qui se dévoue pour ses semblables, qui souffre et meurt pour la cause de la liberté. « Shelley, a dit un « critique dont nous signalerons les travaux, Shelley maudit surtout cet esclavage traditionnel « que les générations lèguent aux générations, « et ces stupides terreurs qui tour à tour les retiennent sous le joug. » On peut aller loin dans cette voie qui mène à la négation de toute idée religieuse, de toute loi civile, mais il faut pardonner à Shelley, rêveur enthousiaste, ses aspirations vers une félicité chimérique à laquelle il appelle le genre humain. Il s'élance toujours hors du monde créé vers un autre univers, qu'il croit doué d'une perfection impossible. Il attaque d'ailleurs constamment le vice et l'immoralité; lorsqu'il retrace des scènes d'amour, il n'est point licencieux, et s'il combat l'institution du mariage, ce n'est point au profit du libertinage, c'est qu'il se révolte contre l'indissolubilité du lien conjugal, ou contre l'opinion de la société à

l'égard de sa nécessité. Les désordres qui marquèrent une partie de sa vie furent le fruit d'une imagination maladive et surexcitée; après son second mariage, sa conduite fut irréprochable, et il resta toujours étranger à ce matérialisme pratique, à ces écarts affligeants dont Byron donna le triste spectacle. On a reproché avec raison aux écrits de Shelley de manquer d'intérêt; il retrace, dans un style d'une harmonie heureuse, des fictions sans réalité; ses personnages sont des abstractions; les scènes de félicité sociale qu'il se plaît à dépeindre sont des utopies; il n'y a là qu'une fantasmagorie splendide. Sa tragédie du *Cenci* offre une exception; les caractères y sont bien développés; des effets éminemment tragiques se produisent, mais quel que soit l'éclat de la versification, l'œuvre entière repose sur des données trop révoltantes pour ne pas inspirer un vif sentiment de répulsion. On a surnommé Shelley le poète des poètes, dénomination pompeuse dont il est digne à quelques égards. Ses hardiesses politiques et sociales, qui excitèrent tant de courroux lors de leur apparition, ont depuis été dépassées; bornons-nous à citer les *Paroles d'un croyant* et *Lélia*, ouvrages qu'aurait certainement accueillis avec transport l'auteur de la *Reine Mab*. Les œuvres de Shelley ont été recueillies et publiées par sa veuve en 1839, 4 vol. in-8°, elles ont été souvent réimprimées. La *Reine Mab*, après l'édition désavouée de 1813, en a eu deux à Londres, en 1821 et en 1829; les passages les plus hardis sont retranchés ou adoucis. Signalons aussi deux poèmes : *Alastor, ou l'Esprit de la solitude*, 1816, et la *Révolte d'Is-lam*, 1818, poème qui avait paru également en 1818 sous le titre de *Laon et Cyltha*; mais cette édition fut retirée et corrigée par l'auteur. La mort tragique de Shelley et son talent ont attiré sur lui l'attention, et les ouvrages le concernant sont devenus assez nombreux. On a recueilli tout ce qui était sorti de sa plume; on a publié les *Shelley papers*, les *Relics of Shelley*, les *Posthumous poems*; on a même fait paraître sous son nom des lettres (1852, in-8°), qui ne sont qu'une supposition hardie. Sa vie a été écrite par Thomas Medwin, Londres, 1847, 2 vol. in-8°, et par Th. Jefferson Hogg (1858, 2 vol. in-8°). Citons aussi *Shelley et ses œuvres*, par Ch. Middleton, Londres, 1858, 2 vol. in-8°, et les *Souvenirs des derniers jours de Shelley et de Byron*, par Trelawney, Londres, 1858, in-8°. On doit recourir également à un article du *Quarterly Review*, octobre 1861, quoique ce périodique organe du torysme et de l'Eglise établie juge nécessairement avec rigueur le poète radical. Les lecteurs français pourront consulter deux articles de M. Delrieu dans la *Revue de Paris* (1843, t. 23), et un article de M. Forgues dans la *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1848. B—N—T.

SHELLEY (MARY WOLLSTONECRAFT), femme du précédent et romancière, avait des parents dont

les opinions, peu conformes aux idées adoptées par la société anglaise, firent quelque scandale. Elle naquit en 1798; et, dans sa jeunesse, elle mit en pratique, en contractant avec Shelley des liens que le mariage régularisa plus tard, des théories de liberté un peu exagérées. C'était d'ailleurs une femme de talent; et son union avec un poète fantasque et indomptable paraît avoir été heureuse. Son roman de *Frankenstein*, écrit en Italie, produisit en Angleterre une vive impression qui n'est pas encore complètement effacée. Le fantastique, le terrible y dominent; et malgré l'absence de toute vraisemblance, malgré de graves défauts, il règne dans ce récit un intérêt puissant, une vie réelle. Quel que fût ce succès, madame Shelley ne se pressa point de reprendre la plume; elle se consacra à soigner son mari et à adoucir les tracasseries qui agitaient cette âme toujours inquiète. Lorsqu'il périt, elle venait cependant d'achever un nouveau roman, *Valperga*, qui fut imprimé en trois volumes, mais qui ne fit pas grande sensation. Il en fut de même des autres productions qu'elle mit successivement au jour. *Falkland*, le *Dernier homme*, les *Destinées de Perkin Warbeck*, rien ne répondit à l'attente qu'avait fait naître *Frankenstein*; et le début de mistress Shelley resta pour elle un coup de maître à la hauteur duquel elle ne revint plus. Un *Tour en Allemagne et en Italie*, relation de voyages faits avec son mari, passa sans occuper l'attention publique. Nous avons déjà signalé les éditions qu'elle donna des écrits de Shelley. Elle mourut à Londres le 1^{er} février 1851. B—N—T.

SHENSTONE (WILLIAM), poète anglais, né, en 1714, à Hales-Owen, en Shropshire, apprit à lire d'une vieille dame, qu'il a immortalisée dans un de ses poèmes, la *Maitresse d'école*, et manifesta, dès sa plus tendre enfance, le goût le plus vif pour la lecture. Il demandait sans cesse de nouveaux livres, et l'on raconte que lorsque quelqu'un de sa famille revenait de la ville sans lui en rapporter, sa mère ne pouvait apaiser le chagrin de cet enfant qu'en lui montrant, enveloppé dans du papier, un morceau de bois de la forme d'un volume. Après avoir fréquenté successivement diverses écoles, il entra au collège Pembroke d'Oxford, où régnait particulièrement le goût de la belle littérature et de la poésie. Il y fit partie de cette société de jeunes gens studieux qui se réunissaient chaque soir dans la chambre de l'un d'entre eux, pour se nourrir de solides lectures. C'est aussi là qu'il connut Richard Graves qui devint son intime ami, et qui, après sa mort, défendit avec zèle sa mémoire. La vie de collège lui plaisait tellement qu'il y demeura dix ans, quoiqu'il n'y prit aucun grade. Ayant perdu ses proches parents, il avait eu l'avantage de rencontrer, dans un de ses alliés nommé Dolman, un sage administrateur de ses biens, ce qui lui permit de se livrer sans inquiétude à son

penchant pour la poésie et pour les plaisirs tranquilles. Il fit imprimer, en 1737, à Oxford, un volume anonyme de ses poèmes, destiné seulement à ses amis. En 1740, pendant un séjour à Londres, il se mit en rapport avec le libraire Dodsley et lui confia l'édition de son poème intitulé *The judgment of Hercules* (Hercule entre le Vice et la Vertu). Ce poème était dédié à lord Lyttleton, en faveur duquel l'auteur surmonta assez son indolence naturelle pour aller appuyer son élection de député aux communes. L'année suivante parut la *Maitresse d'école*, opuscule plein de raison et de sensibilité. Shenstone perdit, en 1745, l'allié généreux auquel il devait le bonheur de pouvoir cultiver les lettres sans que ses intérêts en souffrissent, et, après avoir vécu quelque temps au milieu de ses fermiers, il leur retira témérairement son bien, se flattant de le faire valoir lui-même avec plus d'avantage. Malheureusement, l'exemple de quelques riches amateurs de jardinage lui donna le goût des embellissements champêtres, il s'y abandonna avec trop peu de discrétion, dans son domaine de Leasowes, qui devint, à force de dépenses, un séjour, pour ainsi dire, enchanté. Les allées romantiques, les pièces d'eau, les temples de verdure, les ruines d'un prieuré, les montagnes et les vallées pittoresques, remplacèrent les utiles distributions de la ferme. Une description fort étendue que Dodsley imprima de ce lieu de délices, valut à l'imprudent possesseur la visite de ces prétendus amants de la nature, qui abondent surtout dans les cités, visite onéreuse, et qui contribua beaucoup à ses embarras pécuniaires. Combattu entre le goût de l'ostentation et la difficulté de le satisfaire, Shenstone fut loin d'être heureux dans une résidence qui offrait aux regards des étrangers le spectacle d'une espèce d'Eden. Sa situation devint chaque jour plus pénible. Il paraît que des sollicitations avaient été faites auprès de lord Bute, pour lui procurer une pension sur la cassette du roi (*privy purse*), et l'on attendait le résultat de cette démarche, lorsque celui qui en était l'objet succomba, le 11 février 1763, à une fièvre putride. Il n'était pas marié, mais il avait éprouvé pour deux femmes une affection qui s'était exhalée tout entière dans d'harmonieuses élégies, notamment dans sa *Ballade pastorale*, une de ses productions les plus estimées. Shenstone était d'un naturel aimant et expansif, mais il ne pardonnait pas facilement quand il croyait avoir été offensé. On l'a fréquemment entendu dire : « Je « ne serai jamais un ennemi vindicatif, mais il « n'est pas en mon pouvoir d'aimer à demi. » Son extérieur était peu agréable, et sa mise extrêmement négligée. Sa poésie se distingue par la douceur et l'harmonie, l'élégance et la pureté; mais souvent la tendresse y dégénère en langueur. On a de lui des odes, des chansons, des poèmes burlesques, et il a particulièrement

excellé dans la poésie élégiaque et pastorale. Ses écrits en prose, tels que ses *Essais sur les hommes et les mœurs*, et ses *Lettres à ses amis*, offrent des réflexions justes, naturelles, quelquefois neuves et piquantes, au milieu de plusieurs idées fausses et paradoxales. Ses œuvres furent réunies en trois volumes in-8° et publiées par Dodsley, en 1764. Une troisième édition, que nous avons sous les yeux, parut en 1768, avec son portrait et d'autres gravures. D'autres éditions ont vu le jour en 1798, 1814, etc. William Seward a publié, en 1788, des *Souvenirs de la vie de Shenstone*, en 1 volume in-8°, qu'accompagne le portrait du poète. Shenstone eut des amis parmi les hommes les plus distingués de son temps. A mesure que la mort les lui enlevait, il leur érigeait un monument, dans son élysée de Leasowes. Lui-même reçut, en divers pays, le même honneur, nominément à Ermenonville, où un monument fut consacré à sa mémoire, par le marquis de Girardin. La *Vie* de ce poète a été écrite par Johnson, qui paraît avoir jugé son talent avec trop de rigueur, et c'est pour réfuter ce jugement, ainsi que celui de Gray et de Mason, que Graves a publié ses *Souvenirs* (voy. GRAVES). L.

SHERARD ou SHERWOOD (GUILLAUME), botaniste, né en 1659, étudia à Oxford, et y prit le grade de bachelier, en 1683. Il accompagna ensuite, comme instituteur, deux jeunes seigneurs anglais dans leur voyage en Hollande, en France et en Italie. Un de ces élèves fut lord Howland, fils du célèbre lord Russell. Ces voyages sur le continent, qui furent précédés de différentes excursions dans les provinces de l'Angleterre, avaient surtout pour but, de la part de Sherard, de contribuer aux progrès de la botanique, science qu'il cultivait avec beaucoup d'ardeur. Il entretenait aussi une correspondance suivie avec les premiers botanistes du continent, tels que Boerhaave, Hermann, Tournefort, Vaillant, Micheli, etc. On croit généralement qu'il est l'auteur d'un petit volume in-12, intitulé *Schola botanica*, publié à Amsterdam, en 1689, et réimprimé en 1691 et 1699. C'est un catalogue systématique des plantes du jardin du roi à Paris. La préface, datée de Londres, novembre 1688, est signée S. W. A., ce que les écrivains français ont interprété : *Samuel Wharton, Anglus*, nom sous lequel le livre est cité dans la *Bibliotheca botanica* de Haller, vol. 1, p. 643. Mais comme on n'a jamais entendu parler d'un botaniste de ce nom, et que cette préface indique les connaissances d'un botaniste du premier ordre, les lettres initiales ont été expliquées en faveur de Guillaume (William) Sherard, auquel seul d'ailleurs, avec ou sans signature, la préface peut se rapporter. Son auteur y est désigné comme ayant suivi trois cours de Tournefort sur la botanique, en 1686, 1687 et 1688, et ayant passé, dans l'été de 1688, quelque temps en Hollande, re-

cueillant des exemplaires des plantes rares qui se trouvent dans les riches jardins de ce pays. L'auteur parle de ses relations avec le professeur Hermann, qui lui permit de faire usage de son manuscrit *Paradisus Batavus*, ainsi que de son Herbar, et l'engagea à composer une introduction pour cet ouvrage. Tout cela ne trouve d'application qu'à Sherard, qui devint l'éditeur du livre de Hermann, et qui dans sa préface, datée de Genève, en 1697, et signée de son propre nom, parle de lui-même comme ayant longtemps joui de l'amitié et de la bienveillance de cet homme distingué, sur lequel il donne une notice intéressante. Sherard communiqua, en 1700, à la société royale, la recette pour faire le vernis chinois ou du Japon. Elle est imprimée dans le 22^e volume des *Philosophical transactions*. Cette notice avait été communiquée au grand-duc de Toscane, par les jésuites, et il paraît que Sherard s'en était procuré une copie à Florence. Vers l'année 1702, il fut nommé consul d'Angleterre à Smyrne. Sans négliger les autres curiosités de la science ou de la littérature, qu'il fut à portée d'observer dans ce pays, il s'occupa principalement de la botanique. Il visita les sept églises de l'Asie Mineure, copia plusieurs inscriptions et envoya à la société royale un précis sur la nouvelle île volcanique, aux environs de Santorin, qui s'éleva des flots de la mer, le 12 mai 1707. Ce fut à sa maison de campagne de Sedekio, près de Smyrne, qu'il commença son grand *Herbarium*. Il retourna en Angleterre, en 1718, et visita de nouveau le continent, en 1721. Vaillant se trouva à cette époque dans un fort mauvais état de santé et mourut au mois de mai de l'année suivante. Ce fut par l'entremise de Sherard que, prévoyant sa fin prochaine, il vendit ses manuscrits et dessins des plantes du jardin du roi à Paris, à Boerhaave, qui publia, en 1727, le superbe *Botanicon Parisiense*. Cet ouvrage, qui n'est pas exempt de quelques imperfections dans la distribution des matières, eût été bien moins correct, sans les soins de Sherard, qui passa avec Boerhaave tout un été, pour faire la révision du manuscrit. Il rendit un grand service à la botanique, en amenant, en août 1721, avec lui, de l'Allemagne, le célèbre Dillenius, qui s'était aussi voué à l'étude difficile des cryptogames. Tous les deux peuvent être regardés comme ceux des botanistes qui ont donné une impulsion plus salutaire à l'étude de cette partie de la botanique en Angleterre et en Allemagne. — Jacques SHERARD, frère cadet de Guillaume, acquit, dans la pratique de la médecine, à Londres, une fortune considérable. S'étant retiré, dans sa province, à Eltham, il y cultiva la botanique avec le même zèle que son frère. Ce fut à ses secours pécuniaires et aux matériaux qu'il mit à sa disposition, que Catesby dut les moyens de publier son *Histoire naturelle de la Caroline*, de même que Dillenius, la publication du *Hortus Elthamensis*,

quoique ces deux ouvrages n'aient paru qu'après sa mort, arrivée le 12 août 1728. Il légua à l'université d'Oxford trois mille livres sterling, pour y augmenter le traitement du professeur de botanique. Linné a donné le nom de *sherardia* à un genre de plantes de la famille des *rubiacées*. Z.

SHERBURN. Voyez SHIRBURN.

SHERIDAN (THOMAS), fils de Thomas Shéridan (1), naquit en 1721, à Quilca en Irlande. Swift fut son parrain, et le traita, pendant toute sa vie, avec la tendresse d'un père. Il reçut sa première éducation dans la maison paternelle, et fut admis en 1734, à l'école de Westminster; mais son père ne pouvant compléter la petite somme nécessaire à cette admission, il fut obligé de retourner à Dublin, où il continua ses études et prit le grade de maître ès arts. Il perdit son père, en 1738, lorsqu'il se disposait à entrer dans la carrière de l'enseignement, où il était persuadé que l'art oratoire doit tenir la principale place. Comme il n'en avait encore qu'une faible idée, il pensa que le théâtre lui offrirait les moyens d'y parvenir à un certain degré de perfection; et ce fut avec cette étrange idée, qu'il débuta en janvier 1743, au théâtre de Smock-Alley, à Dublin, dans le rôle de Richard III. Il y obtint assez de succès, et s'engagea en 1745, au théâtre de Covent-Garden à Londres. Des amis mal avisés prirent à tâche, à cette époque, d'établir une sorte de rivalité entre Shéridan et Garrick; et il en résulta une mésintelligence qui duraît encore, lorsque Shéridan revint à Dublin. S'étant chargé de l'administration du théâtre de cette ville, il écrivit à Garrick, qu'il s'estimerait très-heureux de le voir à Dublin, où il lui assurerait, par un engagement, tous les avantages que méritait son talent, lui proposant même de partager ses bénéfices. Garrick partit aussitôt pour Dublin, et consentit à se placer sous la direction d'un rival que l'opinion du public mettait bien au-dessous de lui; mais cet engagement dura peu. Shéridan administra pendant huit ans le théâtre royal de Dublin, avec un succès incontestable, et une satisfaction de la part du public, qui ne finit qu'en 1754, par une scène tumultueuse. L'exaspération des partis politiques était alors extrême. Shéridan ayant eu l'imprudence de remettre au théâtre la tragédie

(1) Thomas Shéridan, né en 1684 en Irlande, fit ses études à Duolín et fonda dans cette ville une maison d'éducation qui eut une grande réputation. Ses liaisons avec Swift lui procurèrent un bénéfice qu'il perdit à l'occasion d'un sermon prononcé en présence de George II^e, le jour de l'anniversaire de ce prince, et dans lequel il eut la maladresse de prendre pour texte ces paroles de l'Écriture: « Chaque jour a sa peine qui lui suffit ». Il fut rayé de la liste des chapelains du lord-lieutenant, et l'entrée du château lui fut interdite. « Ce malheureux étourdi, dit lord Corke, « privé pour toujours des faveurs de la cour, ne renonça ni à ses « épigrammes, ni à ses jeux de mots, ni à son violon, ni à son « babil. Il ne se passait pas un jour qu'il n'enfantât ou un rébus, « ou une anagramme, ou un madrigal. Son archet, sa plume ou « sa langue était dans une action continuelle.... Il était pares- « seux, pauvre et gai, connaissait plus les livres que les hommes « et ignorait complètement la valeur de l'argent. » Un des volumes de Swift est entièrement composé de sa correspondance avec Shéridan, qui mourut le 10 septembre 1738. Il a donné, en 1729, une traduction de *Perse*, avec des notes judicieuses.

de *Mahomet*, par Miller, où se trouvaient plusieurs passages sur la liberté, la corruption, etc., le parti opposé au gouvernement les saisit avec avidité, et en fit une application très-bruyante. On demanda avec violence qu'ils fussent répétés, et le directeur y consentit. Le lendemain le public renouvela cette demande ; mais on ne put pas le satisfaire, et ce fut en vain que les acteurs cherchèrent à faire excuser cette résistance. Le tumulte s'accrut encore par le refus que Shéridan fit de paraître. Tout à coup, une foule de furieux escalade la scène, brise, renverse tout ce qu'elle rencontre, et finit par décider qu'elle ne souffrira pas que Shéridan continue d'administrer le théâtre. Il se rendit alors en Angleterre, où il resta jusqu'à ce que la fureur de ses ennemis fût apaisée. Au bout d'un an il revint à Dublin et réussit à calmer le public par des explications qui le satisfirent. Mais il était à peine rentré dans une administration qui allait devenir lucrative, que deux comédiens arrivèrent d'Angleterre avec le projet d'établir un second théâtre à Dublin, et trouvèrent des souscripteurs pour construire une nouvelle salle, qui fut bâtie en 1756. Des engagements avec des sujets distingués furent conclus ; et Shéridan eut même le chagrin de voir plusieurs acteurs de sa troupe se joindre à ses rivaux. Enfin tout se réunit contre lui ; et il fut obligé de renoncer à son administration et de se procurer d'autres moyens d'existence. Il publia en 1757 le plan d'une maison d'éducation destinée aux jeunes gens de famille. D'après ses idées favorites, l'art oratoire tenait la première place dans ce plan. Pour joindre la pratique à la théorie, il fit un cours public, dans lequel il exposait des échantillons de son art de déclamation ; mais ce projet resta encore sans succès, et dans l'année 1759, Shéridan était à Londres, donnant des leçons de déclamation. Quatre ans auparavant, il avait publié un volume in-8°, intitulé *Education britannique, la source des désordres de la Grande-Bretagne, pour démontrer que le rétablissement de l'art de parler, et l'étude de notre propre langue, doivent contribuer surtout à dissiper ces maux*. Il y ajouta un traité de la *Prononciation et de la lecture*. Ses succès dans ce genre furent assez remarquables en Ecosse, et ils donnèrent lieu à l'établissement d'une société destinée au perfectionnement de la lecture et de la prononciation anglaise. Parmi les hommes distingués qui en firent partie, on remarquait Blair, Robertson, Fergusson, etc. En 1760, Shéridan s'engagea de nouveau au théâtre de Drury-Lane, puis à celui de Covent-Garden, et il obtint une pension à l'avènement de George III. Il publia en 1769, son *Plan d'éducation pour les jeunes gens de la noblesse et des classes élevées de la Grande-Bretagne*, dédié au roi, offrant de vouer le reste de sa vie à l'exécution de ce plan, et déclarant que nul autre ne pouvait l'y suppléer. Il finit par tomber dans le ridicule, en exagérant l'excellence de son système, et surtout

en menaçant son ingrate patrie, de porter ses lumières en Amérique, si l'on continuait de le négliger. Il cessa de jouer en 1776 ; mais il resta encore chargé de l'entreprise du théâtre de Drury-Lane, lorsque Garrick se retira ; et plus tard sa mauvaise fortune lui fit quitter une seconde fois cette administration pour reprendre ses travaux littéraires. Il composa son *Dictionnaire de la langue anglaise*, et la *Vie de Swift*, ses seules productions qui soient dignes d'être citées. En 1786, il visita l'Irlande, et ce fut dans ce voyage qu'il sentit décliner sa santé. Il revint en Angleterre, et il allait se rendre en Portugal pour se rétablir, lorsqu'il mourut à Margate, le 14 août 1788. — SHERIDAN (Françoise), femme du précédent, née en Irlande vers 1724, descendait d'une bonne famille anglaise. Elle se fit connaître par une brochure composée pour la défense de Shéridan, dans sa malheureuse affaire de 1754. Celui-ci devint bientôt son admirateur, et il l'épousa. Avec un caractère extrêmement doux et des manières séduisantes, elle le rendit heureux jusqu'à sa mort, arrivée à Blois le 17 septembre 1766. Son roman intitulé *Sydney Bidulph*, est un des meilleurs qu'aient les Anglais. Il a été traduit en français, (par Robinet et par Prévost) 4 vol. in-12. Elle est encore auteur d'un autre roman, intitulé *Nourjahah*, 1 vol., plein d'imagination et d'une excellente morale, traduit en français en 1769, in-12, et d'où madame de Genlis a tiré son *Règne d'un jour* ; enfin de deux comédies : *la Découverte* et *la Dupe*, jouées en 1763. On a publié à Londres en 1824, les *Mémoires de la vie, et des écrits de madame Françoise Shéridan, avec des anecdotes biographiques touchant sa famille et ses contemporains*, par Alicia Lefanu, in-8°. Z.

SHERIDAN (RICHARD BRINSLEY), célèbre orateur et auteur dramatique, fils des précédents, naquit à Dublin en septembre 1751. Sa mère fut sa première institutrice. Il est assez remarquable qu'en mettant par la suite en pension ses deux fils (1) chez un instituteur de Dublin, elle lui mandait : « Ces enfants exerceront votre patience : je n'ai jamais vu deux cerveaux aussi « obtus. » Le jeune Richard fut placé ensuite au collège d'Harrow, fameux par les sujets distingués qui en sont sortis. Il n'y donna encore qu'une idée médiocre de ses facultés naturelles : une profonde indolence semblait même le rendre inhabile à tout emploi. La situation peu aisée où il se trouva en entrant dans le monde lui fit sentir néanmoins la nécessité de se créer des ressources. Il hasarda quelques essais dramatiques, qui furent très-mal accueillis. Une traduction d'*Aristénète* lui fit un peu plus d'honneur ; mais on ne tarda pas d'apprendre qu'il n'y avait

(1) Charles-François Shéridan, frère de Richard, fut secrétaire du ministre britannique à Stockholm et publia une *Histoire de la dernière révolution de Suède*, sous Gustave III, traduite en français par Bruyset aîné, 1783, 1 vol. in-8° (voy. LÉSCÈNE DES MAISONS).

eu qu'une très-faible part. Il n'eut jamais en effet qu'une connaissance fort superficielle de la langue grecque. Shéridan cherchait vainement encore quelle carrière pouvait lui offrir des chances de succès, lorsque la vue d'une jeune personne dont les talents égalaient la beauté ne lui laissa pas d'autre pensée que celle de lui plaire. C'était miss Linley, cantatrice, qui faisait alors les délices de la capitale et qui avait à peine seize ans. Shéridan prétendit ouvertement à sa main; mais il avait des rivaux redoutables. Une occasion imprévue lui fournit les moyens d'en triompher. Un jeune fat de Bath, nommé le capitaine Mathews, se permit de faire insérer dans une gazette de cette ville un article fort injurieux contre miss Linley. Shéridan se déclara le chevalier de la jolie cantatrice. Il courut jusqu'à Londres, où le capitaine Mathews avait fait un voyage, afin d'en tirer vengeance. Il l'obtint : le capitaine, désarmé dans le combat, consentit à donner à son adversaire une rétractation formelle de ses assertions calomnieuses. Le vainqueur revole aussitôt à Bath et publie ce désaveu dans la même gazette. Furieux à son tour, le capitaine Mathews appelle Shéridan à un nouveau duel. On en vit peu d'aussi singuliers : le combat, commencé au pistolet, fut continué à l'épée et se termina par une lutte à coups de poings, où les deux champions se roulèrent par terre; Shéridan eut un bout d'oreille emporté. Cette marque d'amour décida la belle chanteuse en sa faveur. Mais les parents, de part et d'autre, refusant de consentir à l'union des deux amants, ils firent, selon l'expression anglaise, une *excursion matrimoniale* sur le continent. A leur retour, ils parvinrent à se réconcilier avec leurs familles. Quoique sans fortune, Shéridan ne permit plus que sa femme reparût sur le théâtre (1) : dans des moments même d'une détresse profonde, il refusa les offres les plus séduisantes. Cependant il fallait vivre, et le nombre de ses enfants s'accroissait rapidement. Il eut encore recours au théâtre; sa comédie des *Rivaux*, jouée à Covent-Garden en 1774, traitée avec estime par les critiques, n'eut pourtant qu'une seule représentation. Retouchée par l'auteur, elle reçut dans la suite un accueil beaucoup plus favorable. Quelques autres essais dramatiques de différents genres ne méritent pas d'être rappelés. Le théâtre était devenu cependant l'affaire principale de Shéridan. Un arrangement avec le célèbre Garrick le rendit un des propriétaires du théâtre de Drury-Lane. C'est alors qu'il y fit jouer la seule pièce où il ait réellement déployé un talent original, et encore a-t-on prétendu que le sujet lui en avait été fourni par un pauvre comédien. Cette pièce est *the School for scandal* (l'Ecole de

la médiance), dont une conformité apparente de mots a fait très-faussement traduire le titre en France par celui d'*Ecole du scandale*. Cette comédie parut en 1777. En rendant justice à l'esprit qui brille dans le dialogue, les critiques judicieux regrettèrent que l'auteur se fût trop peu attaché au véritable but de l'art dramatique : celui de corriger les mœurs. On peut même lui reprocher d'avoir mis trop d'art et de chaleur à pallier les torts d'un jeune libertin dissipateur. Les hommes de lettres observèrent de leur côté que les deux caractères de Joseph et de Charles, qui font opposition dans la comédie de Shéridan, ne sont qu'une imitation du *Tom Jones* et du *Blifil* de Fielding. Malgré le produit de ses ouvrages et les bénéfices beaucoup plus considérables encore qu'il retirait de la propriété même du théâtre, Shéridan se vit bientôt plongé, par ses prodigalités sans bornes et surtout par la funeste passion du jeu, dans les embarras les plus cruels. Il eut recours aux conseils d'un ami en proie aux mêmes vices, le célèbre Charles Fox, qui l'exhorta à profiter de l'élection générale de 1780 pour arriver à la chambre des communes. Shéridan, en se servant adroitement d'une action de son théâtre comme moyen d'échange contre un vote d'une haute influence, parvint à se faire nommer député du bourg de Stafford. Il alla s'asseoir sur les bancs de l'opposition et déclara la guerre la plus acharnée au gouvernement. Ce ne fut pas d'abord par son éloquence qu'il combattit les ministres, car il ne prononçait pas un seul mot dans les plus importantes discussions. Mais personne au dehors ne montrait plus d'ardeur à exciter les mécontents, soit par des harangues de clubs, soit par des pamphlets remplis d'amertume. Il prit une part très-active à la rédaction de l'*Englishman*, feuille dirigée contre l'administration de lord North. Lorsque le parti de Rockingham parvint au pouvoir, en 1782, Shéridan fut récompensé des services qu'il lui avait rendus par la place de sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères, confiée alors à Charles Fox. Mais le nouveau ministère s'écroula presque aussitôt. Shéridan, furieux, reprit son premier langage; il entreprit un journal intitulé *le Jésuite*, où il assouvissait périodiquement ses passions haineuses. Une nouvelle révolution ministérielle le remplaça, en 1783, dans les affaires publiques : il fut nommé cette fois secrétaire de la trésorerie. Mais le célèbre Pitt devint tout à coup premier lord de ce département, et il fallut que Shéridan rentrât de nouveau dans la vie privée. Cette rechute lui fut excessivement sensible, si l'on en juge par l'aigreur et la virulence qui caractérisèrent tous ses discours au parlement. Pitt ayant tenté de le railler sur son origine théâtrale, il repoussa ses sarcasmes en donnant au premier ministre, à peine majeur, le nom d'*Angry Boy* (le jeune homme en colère), qui lui resta longtemps. Ce

(1) Ce que Johnson loue fort; il paraîtrait cependant que Shéridan permit à miss Linley de toucher encore assez longtemps après le mariage une pension de trois mille livres, que lui faisait un vieux gentleman qui avait espéré l'épouser.

fut dans le fameux procès de Hastings, gouverneur du Bengale, que Shéridan déploya pour la première fois un véritable talent parlementaire, qui s'éleva jusqu'à l'éloquence. Il parla pendant plus de cinq heures pour appuyer les charges produites contre l'accusé et fut nommé membre de la commission chargée de rédiger l'acte d'accusation par-devant la chambre des pairs. Une affaire d'une nature bien plus délicate offrit à Shéridan une nouvelle occasion de fixer sur lui l'attention publique. L'affection mentale de George III ayant mis en discussion la nécessité d'une régence, on ne vit pas sans surprise un orateur qui jusque-là s'était annoncé comme un whig très-ardent se placer à la tête du parti qui voulait décerner au prince de Galles des pouvoirs illimités. La réputation de Shéridan souffrit beaucoup d'une versatilité aussi brusque. Les motifs en devinrent faciles à expliquer quand on le vit figurer parmi les familiers du palais de Carlton et recevoir de Son Altesse Royale la place de receveur général du duché de Cornouailles, *sinécure* de deux mille livres sterling de revenu. Les principes libéraux et même républicains de Shéridan reprirent cependant le dessus à l'époque où éclata la révolution française. Tandis qu'un homme d'Etat consommé, l'illustre Burke, traçait le tableau prophétique des calamités dont cette révolution menaçait toutes les nations du globe, Shéridan prononça au parlement des discours qui semblaient écrits pour la tribune du club des Jacobins de Paris. Jamais on ne poussa plus loin l'exagération révolutionnaire et l'extravagance des abstractions sur la perfectibilité humaine. Plusieurs de ses amis se virent même forcés de le désavouer. Depuis ce temps, Shéridan se montra partisan outré de toutes les réformes demandées par la faction *radicale*. Pitt le regardait comme un homme trop exalté et trop dangereux pour lui conférer une place de quelque importance; mais ce grand ministre étant mort en 1806, Shéridan fut pourvu, par Fox, son successeur, de l'office très-lucratif de trésorier de la marine. Le nouveau ministère n'ayant pu se soutenir que pendant quelques mois, Shéridan, livré pour la troisième fois à ses propres ressources, s'appliqua tout entier à l'administration de son théâtre de Drury-Lane. Le public en parut néanmoins fort peu satisfait. Sa plume restait oisive depuis très-longtemps, lorsqu'en 1799, parut, sous le nom de l'écrivain qui avait aspiré au titre de premier auteur dramatique de l'Angleterre, une assez mauvaise imitation d'une tragédie de Kotzebue, intitulée *Rolla's Tod* (la *Mort de Rolla*). Shéridan donna à la pièce anglaise le nom plus connu de *Pizarre*. Ce mélodrame eut une vogue si extraordinaire que, contre l'usage anglais, il fallut tenir le théâtre ouvert pendant l'été. Le traducteur ou *arrangeur* y avait jeté des déclamations révolutionnaires dont il serait injuste de rendre l'auteur allemand responsable. Dans la

vie privée, Shéridan eût été un homme fort aimable, sans un penchant irrésistible pour la raillerie, qui le rendait redoutable à ses parents et à ses meilleurs amis. Tous les discours qu'il prononça au parlement sont fortement empreints de cette humeur caustique. Veuf, en 1792, de la femme qu'il avait tant aimée, Shéridan épousa, en 1795, miss Ogle, fille du doyen de Winchester. Cette union, qui lui donna dans le commencement quelque aisance, fut pour lui la source de violents chagrins domestiques. Il essaya de les rendre plus supportables en se livrant avec excès à son intempérance naturelle. On le vit souvent préférer la taverne et les compagnons de débauches les plus méprisables à d'illustres sociétés et même à la table du prince de Galles, qui avait conservé pour lui toutes ses anciennes bontés. Le désordre toujours croissant de ses affaires et quelquefois même le genre de ressources auxquelles il recourut pour sortir d'embarras achevèrent d'avilir les dernières années de son existence. Atteint d'un décret de prise de corps, il allait être conduit en prison, quand son médecin imagina de déclarer qu'il ne pouvait être transporté sans danger pour sa vie. Shéridan mourut le 7 juillet 1816. Il est inhumé à Westminster : un de ses amis a fait poser sur sa tombe une pierre unie, avec une inscription fort simple. Il a publié les ouvrages suivants : 1° *Épîtres d'Aristénète*, traduites du grec; 2° les *Rivaux*, comédie; 3° la *Duègne*, opéra; 4° *Un tour à Scarborough*, comédie imitée de Vanbrugh; 5° la *Critique, ou la Répétition d'une tragédie*; 6° l'*Ecole de la médisance*, comédie (1); 7° *Vers à la mémoire de Garrick*; 8° *Etat comparatif des deux bills sur l'Inde*; 9° *Épître à Henri Dundas*; 10° *Pizarre*, imitée de Kotzebue; 11° *Discours sur le budget de 1802*. Les *Œuvres dramatiques* de Shéridan ont été souvent imprimées; l'édition de 1821, 2 vol. in-8°, publiée par le célèbre poète Thomas Moore, contient une notice biographique qui, ayant reçu de nouveaux développements, a formé un ouvrage étendu, publié en 1825, in-4°, et en 1826, 2 vol. in-8°.

[1] C'est à Shéridan que L.-C. Chéron doit sa pièce du *Tar-tuffe des mœurs* (voy. CHÉRON); mais ce n'est là qu'une bien faible imitation. Bunel, de Lille, a fait imprimer l'*Ecole du scandale, ou les Mœurs du jour*, comédie par M. Shéridan, traduite en français, 1790, in-8°. Le même Bunel a donné l'*Epreuve des deux neveux*, comédie imitée de Shéridan, Lille, 1791, in-5°. M. Châteauneuf a imité de Shéridan deux comédies : *Londres au 19^e siècle*, 1821, in-8°, et les *Trois rivaux*, 1824, in-8°. — On trouve dans le *Théâtre européen* (Paris, 1835 et suiv.) des traductions du *Critique*, par M. A. Pichot; des *Rivaux*, par M. Lœve-Neimars, et de l'*Ecole de la médisance*, par M. Gourmeze. Une autre traduction de cette même pièce, due à M. Merville, est insérée dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, publiés par le libraire Ladvocat; et, ce qui lui donne un prix spécial, elle est précédée d'une très-judicieuse notice de M. Villemain. M. F. Bonnet a fait paraître à Paris, en 1836, une traduction complète du *Théâtre de Shéridan*; la notice biographique est celle qui est en tête de l'édition anglaise de W. Lake, mais avec des augmentations. On a publié, en 1817 et en 1830, des traductions de deux romans annoncés comme écrits par R.-B. Shéridan : *Carwell, ou Crime et douleur*, et *Délia, ou les Deux Cousins*; mais ces deux productions, dénuées de mérite, sont apocryphes, et peut-être sont-elles sorties de la plume d'un certain William Shéridan, personnage très-peu connu. A. B-T et B-N-T.

C'est une narration trop longue pour offrir un vif intérêt ailleurs qu'en Angleterre. Il existe aussi des Vies de Shéridan, par J. Watkins, 1811, 2 vol., et par W. Smyth, 1840, in-12. — Un *Sheridaniana* a paru en 1826. Les *Discours* de Shéridan ont été réunis en 1816, 5 vol. in-8°; 2^e édition, revue et complétée, 1842, 3 vol. in-8°.

S—v—s.

SHERIDAN KNOWLES (JAMES), dramaturge et romancier anglais, né le 12 mai 1784 à Cork, en Irlande, mort à Torquay, dans le Devonshire, en mars 1863. Son père, du simple nom de Knowles, d'abord, et auteur d'un *Dictionary of english language*, s'était allié à la famille du célèbre Shéridan, dont il adopta ensuite le nom. Quant à James, après avoir étudié à l'université de Dublin, où il montra des dispositions très-heureuses, il devait embrasser la carrière d'avocat. Mais, au lieu de cela, il monta, en 1806, sur la scène théâtrale. Il joua successivement à Waterford, Dublin, Londres et aux Etats-Unis. En même temps, il publia lui-même des poésies lyriques, des nouvelles, des romans, et des drames qui furent représentés à leur tour par les meilleurs acteurs anglais : Charles et Edmond Kean, Charles et Fanny Kemble, par Macready, Ellen Fancitt et mistriss Burney. En 1845, Shéridan Knowles se retira entièrement de la scène, et passa le reste de ses jours avec une pension de deux cents livres sterling, que sir Robert Peel lui avait accordée sur le fonds littéraire. Il avait contribué à la conservation de la maison de Shakspeare, à Stratford sur Avon. A la fin de sa vie, Shéridan se fit controversiste et pamphlétaire en faveur du baptême. Mais, par un singulier contre-coup du sort, son propre fils passa au catholicisme. Les principaux drames de Shéridan Knowles sont : 1^o *Caius Gracchus*, 1815; 2^o *Virginus*, 1820; 3^o *William Tell*, 1825. Cette pièce renferme plusieurs scènes très-heureuses, quoiqu'elle ne puisse pas entrer en parallèle avec la pièce similaire de Schiller. Ses comédies en renom sont : *le Bossu*, 1832, et *la Chasse amoureuse*. Ce n'est pas le genre comique proprement dit, mais une espèce de tragi-comédie. R—L—N.

SHERLOCK (THOMAS), célèbre prédicateur, né à Londres, en 1678, était fils de Guill. Sherlock, chanoine de St-Paul (1). Il acheva ses études d'une manière brillante à l'université de Cambridge, où il prit ses degrés, et fut retenu professeur. Doué d'une raison précoce, il se traça de bonne heure le plan de conduite qu'il devait suivre, et ne s'en écarta jamais. Ses adversaires eux-mêmes étaient forcés de rendre justice à sa prudence et à la capacité qu'il montrait pour les affaires; mais Bentley, dans sa dispute contre l'université

de Cambridge, qui finit par le priver de ses titres (voy. BENTLEY), désignait Sherlock par le surnom de cardinal *Alberoni*. Sur la démission de son père, il lui succéda, quoique jeune, à l'école du Temple, dans une chaire qui, pendant soixante et dix ans, fut comme un héritage de famille. Il prit une part active aux disputes que souleva l'évêque de Bangor, Benj. Hoadly, mais il se fit plus d'honneur encore par la réfutation des principes irreligieux du fameux Collins. Les talents et le zèle de Sherlock furent récompensés par l'évêché de Bangor, qui lui fut conféré en 1728. Six ans après, il passa sur le siège de Salisbury. La cour lui fit offrir, en 1747, l'archevêché de Canterbury; mais il refusa ce riche bénéfice, à raison du délabrement de sa santé. Cependant, l'année suivante, il crut pouvoir accepter l'évêché de Londres vacant par la mort de Gibson. Malgré ses infirmités toujours croissantes, il ne se dispensa d'aucun des devoirs de l'épiscopat; mais dans le cours d'une visite qu'il faisait de son diocèse, il fut attaqué d'une paralysie qui le priva de l'usage de tous ses membres. L'organe même de la parole fut embarrassé, au point qu'il ne pouvait se faire comprendre que de ses domestiques et de ses amis les plus intimes. Il conserva dans cette situation déplorable la même force d'esprit, et revit ses principaux ouvrages pour en donner de nouvelles éditions. Pendant cette longue épreuve, dont il ne se dissimulait pas l'issue, sa fermeté ne se démentit pas un seul instant; et il mourut à Londres, le 18 juillet 1761, à l'âge de 84 ans. A beaucoup d'esprit, de pénétration et de jugement, l'évêque de Londres joignait des connaissances très-étendues. Plein de zèle pour les progrès du christianisme, il encouragea les missions lointaines, et soutint, par ses libéralités, les associations religieuses de sa ville épiscopale. Il légua sa bibliothèque à l'université de Cambridge, avec une somme de sept mille livres sterling, pour être employée à fonder une autre bibliothèque destinée spécialement aux élèves. Indépendamment de divers écrits dans la dispute bangorienne, on a de Sherlock plusieurs ouvrages, non moins estimés des catholiques que des protestants, et qui ont été traduits en français : 1^o *Traité de l'usage et des fins des prophéties*; trad. par le Moine, Amsterdam, 1729 et 1733, in-8°. Il y fait voir, contre le sentiment de Collins, l'évidence de leur connexion dans chaque âge, et l'appui qu'elles donnent aux vérités du christianisme. A la suite on trouve quatre dissertations : 1. *De l'autorité* de la seconde épître de St-Pierre; 2. *Des opinions* des anciens sur les circonstances et les suites de la chute du premier homme; 3. *De la bénédiction* de Juda par Jacob (Genès., 49); et 4. *De l'entrée de Jésus-Christ* à Jérusalem. L'édition anglaise de 1749 contient un appendice à la dissertation sur la chute du premier homme, que Middleton s'efforça de réfuter (voy. MIDDLETON). 2^o *Les témoins* de la Résur-

(1) Guillaume Sherlock, né en 1641 et mort en 1707, fut curé à Londres et maître du collège du Temple, montra un grand zèle pour Jacques II et refusa longtemps de prêter serment à Guillaume III. Ses traités *Sur la mort* et *Sur la vie éternelle* ont été traduits en français.

rection de Jésus-Christ examinés et jugés selon les règles du barreau, traduit par le Moine, la Haye, 1732, in-8°; le traducteur a fait précéder cet ouvrage d'une dissertation historique sur les écrits et la condamnation de Woolston; elle est adressée à Ruchat (voy. ce nom). Sherlock se propose de prouver contre Woolston la vérité des miracles. L'examen contradictoire des témoins de la résurrection de Jésus-Christ, dans les formes de la procédure anglaise, lui fournit les moyens d'établir d'une manière solide et incontestable la vérité de ce miracle, le plus grand de tous. C'est un chef-d'œuvre de discussion et de bonne logique. 3° *Sermons*, traduits par le P. Houbigant, Lyon, 1768, in-12. Dans ces sermons, au nombre de quatorze, il se propose de réfuter les principales objections des déistes contre la divinité de Jésus-Christ. Leurs arguments y sont reproduits et réfutés avec autant de force que de clarté. L'élégance et la simplicité sont les principales qualités du style de Sherlock, qui, selon la méthode des protestants, cherche moins à toucher ses auditeurs qu'à les convaincre par une suite de raisonnements présentés dans un ordre méthodique (1). W—s.

SHERWIN (JEAN-KEYSE), peintre et graveur anglais, né au commencement du 18^e siècle, était fils d'un charpentier de Sussex, et aidait son père à faire des chevilles de vaisseau, lorsqu'un homme généreux ayant reconnu ses dispositions pour les beaux-arts, l'amena à Londres et le mit en apprentissage chez le graveur Bartolozzi. Sous ce maître habile, Sherwin fit des progrès rapides, et signala son début par la gravure de ce qu'on appelle en Angleterre le *Bijou de Marlborough*. Il ne tarda pas à être en vogue, et à gagner beaucoup d'argent. Les distractions qui s'ensuivirent ne furent que trop du goût de l'artiste. Au lieu de ne s'appliquer qu'à son art, et de s'y perfectionner encore, il prit un grand train de maison, appela toute sa famille, et vécut d'une manière très-brillante. Les équipages faisaient file devant sa porte; et lorsqu'il commença son tableau de *Moïse sauvé*, les plus grandes dames voulurent y figurer. Une princesse désira servir de modèle pour la princesse égyptienne; et les plus belles femmes de la cour lui firent de pareilles demandes. La fameuse actrice Robinson mit en œuvre toute sa coquetterie pour y avoir place. Son atelier avait l'air d'un salon du palais. D'un autre côté, Sherwin n'oublia pas sa famille, et dans sa belle gravure du *Village abandonné*, il fit le portrait de son père. Cependant, à force de luxe et d'éclat, il finit par déranger sa fortune et gâter son talent; et le vin acheva de le dégrader. Pour fournir à ses dépenses, il ne fit presque plus que des esquisses légères; et, comme notre Lan-

tara, il dessinait pendant la nuit pour avoir de quoi boire le jour. Obligé de travailler pour un marchand d'estampes, à la discrétion duquel il s'était mis, il tomba dans l'obscurité, et mourut pauvre et délaissé, dans une auberge, en 1790. D—G.

SHERWOOD (Mrs), romancière anglaise, naquit à Stanford, le 6 mai 1775. Elle était fille de George Butt, chapelain de George III et descendant d'un médecin de Henry VIII. Après avoir épousé Henri Sherwood, elle l'accompagna dans les Indes orientales. Les œuvres de mistress Sherwood eurent une grande vogue en leur temps. Elle mourut le 22 septembre 1831. Ses principaux romans sont : *la Dame du manoir*; — *le Catéchisme de la paroisse*; — *la Nonne*; — *la Précieuse Guirlande d'or*; — enfin le *Miroir des demoiselles au temps de la reine Elisabeth*, ouvrage publié l'année même de sa mort. Z.

SHIELD (WILLIAM), compositeur anglais, né en 1749 à Swallow, dans le comté de Durlam, reçut de son père, qui était maître de chant, les premiers éléments de son art, et fit des progrès si rapides que dès l'âge de huit ans, il jouait sur le violon les morceaux les plus difficiles de Corelli; malheureusement, dès son jeune âge, l'auteur de ses jours lui fut enlevé, et cette circonstance sembla le rejeter désormais dans l'exercice d'une profession mécanique. Il fut alors mis en apprentissage chez un constructeur de bateaux, à Northshields, et il eût peut-être été à jamais perdu pour la musique, si le célèbre Avison, qui demeurait dans le voisinage, n'eût bien voulu l'aider à continuer ses études artistiques dans ses moments de loisir. William sut profiter de cet avantage, et son apprentissage ne fut pas plutôt terminé, qu'il se voua pour toujours à l'art vers lequel son penchant l'entraînait. Il ne tarda pas à devenir le chef de l'orchestre d'un théâtre de Durham, et étant allé à Londres, il fut employé par le directeur Cramer dans l'orchestre de l'Opéra. Un séjour fait en Italie, en 1792, étendit ses connaissances et acheva d'épurer son goût. Reinté dans sa patrie, il y acquit une réputation méritée par quelques ouvrages techniques, ainsi que par ses opéras, et fut attaché à la cour en qualité de musicien ordinaire du roi. Shield a su adapter le goût italien à la langue anglaise, sans contrarier le caractère de cette langue. Son style est simple, facile, correct; ses airs rendent toujours bien les paroles et sont agréables et variés. On cite parmi ses productions : 1° *Introduction à l'harmonie*, 1800, in-4°; 2° *Rudiments de la basse continue* (rough bass) pour les jeunes harmonistes, 1815, in-4°; 3° Plusieurs opéras, entre autres *Rosina*, le *Fermier*, *Fontainebleau*, *l'Amour dans un camp*, le *Pauvre soldat*, la *Caverne magique*, etc. William Shield mourut, âgé de 80 ans, le 28 janvier 1829. Z.

SHIRBURN (ÉDOUARD), né à Londres le 18 sep-

(1) Une édition, indiquée comme la dix-septième, du texte anglais a paru à Londres en 1848. Les *Discoursés*, ou sermons de Sherbock, ont été souvent imprimés; l'édition de 1830, 5 vol., est la plus complète de toutes.

tembre 1618, d'une ancienne famille originaire du comté de Lancastre, succéda, en 1641, à son père, dans la charge d'intendant de l'artillerie, que ses ancêtres possédaient depuis plus d'un siècle. Il la perdit pendant la guerre civile, et alla remplir celle de commissaire général de la même arme dans les troupes royales. Après la funeste journée d'Edgehill, il se réfugia chez Thomas Stanley, son parent, et échappa à toutes les recherches qu'on fit pour s'emparer de sa personne; mais sa maison fut pillée, ses domaines furent ravagés, et tous ses revenus saisis. Le marquis de Halifax le reçut en qualité d'intendant de sa maison. La mère du marquis lui confia son neveu Jean Coventry, pour que Shirburn lui servît de mentor dans ses voyages sur le continent. Charles II le nomma chevalier, le rétablit dans sa charge d'intendant de l'artillerie, et l'y maintint malgré toutes les tentatives faites pour l'en déposséder, lors du complot d'Oatès. Il ne la perdit qu'à la révolution de 1688. Alors il se retira dans une petite habitation près de Londres, où il trouva sa consolation dans la culture des lettres et des sciences et dans les hommages que les personnes du premier rang venaient rendre à ses vertus. Il y mourut, dans une extrême vieillesse, le 4 novembre 1702. Shirburn savait le grec, le latin, la plupart des langues mortes. Il s'était appliqué à la poésie, à l'histoire, à l'astronomie, etc. Il a composé des traductions imprimées de la *Médée* de Sénèque, de la réponse de ce philosophe à Lucilius, sur la manière dont les hommes de bien doivent supporter les infortunes; du *Rapt d'Hélène*, de l'*Hippolyte*, de *Phèdre*, des seize idylles de Théocrite, et de plusieurs autres pièces, le tout avec des notes. Il est encore auteur d'une traduction anglaise du poème de la *Sphère*, de Manilius, suivie d'un catalogue et d'une notice des principaux astronomes anciens et modernes, Londres, 1675, in-fol.

T—D.

SHIRLEY (ANTOINE), voyageur anglais, né en 1565, s'embarqua à Whiston, dans le comté d'Essex, en 1596, sur une escadre qui allait dans les Antilles. A son retour, l'année suivante, le comte d'Essex l'introduisit à la cour. Elisabeth l'envoya en Italie, près des habitants de Ferrare, qui avaient des difficultés avec le pape. Shirley ayant trouvé les différends accommodés, résolut d'aller en Perse. Afin de se ménager un bon accueil dans ce pays, il engagea des fondeurs de canons à l'y accompagner, et partit de Venise, le 24 mars 1598, avec son frère Robert. Arrivé à Casvin, il se fit annoncer au schah comme un gentilhomme qui avait fait ce long voyage pour lui offrir ses services, et lui présenta diverses choses précieuses achetées à Alep; il en reçut en retour de plus magnifiques. Shirley ne tarda pas à gagner les bonnes grâces du schah, et l'on pense qu'il voulait profiter de cette faveur pour procurer aux Anglais un port où ils pussent

commercer et faire hiverner leurs navires. Schah-Abbas n'accéda pas à cette demande, de peur de s'attirer la haine des Portugais; il proposa, de son côté, de faire la guerre aux Turcs, de concert avec les princes chrétiens; et invita Shirley à se charger des lettres et des présents qu'il enverrait aux puissances de l'Europe. Shirley accepta; le schah lui adjoignit Hosseyn-Ali-Bey, Persan de distinction, et les deux plénipotentiaires, partis en avril 1599, arrivèrent à Astrakhan le 15 septembre, et à Moscou le 2 octobre. Shirley, craignant d'être mal reçu en Espagne, y envoya Hosseyn-Ali, et se dirigea vers Venise. Le Persan fut très-bien accueilli; Shirley, au contraire, ayant commis un délit, fut emprisonné, il eût peut-être même été puni de mort, si l'ambassadeur d'Espagne ne lui eût, par ses bons offices, fait rendre la liberté. Cet incident l'ayant déterminé à passer en Espagne, il se fit connaître avantagement, et le roi l'éleva au grade d'amiral des mers du Levant; il le nomma aussi membre du conseil de Naples. Ces honneurs excitèrent la jalousie de Jacques I^{er}, qui fit ordonner à Shirley de revenir; celui-ci n'obéit pas. On pense qu'il mourut vers 1631. Shirley étant allé à Naples vers 1614, suggéra au vice-roi le dessein de ne plus faire venir les soies de Perse par la Turquie, mais de les tirer d'Ormuz par Lisbonne. Ce plan fut communiqué par Dominique Strophe, négociant italien, au schah, qui le renvoya à Naples pour chercher les moyens de le mettre à exécution. On peut supposer que la mission de Robert Shirley fut un résultat de ce projet. Le voyage de Shirley aux Antilles se trouve dans le recueil de Hakluyt, t. 3, édition de 1600. La relation du second voyage parut à Londres, 1613, in-4^o; un extrait intitulé *Abrégé concis de l'histoire des voyages de sir Antoine Shirley en Perse; et son départ de là comme ambassadeur pour les princes chrétiens; écrite par lui-même, et recommandée à son frère sir Robert Shirley, depuis que celui-ci a été également envoyé en ambassade par le roi de Perse*, est inséré dans le recueil de Purchas, t. 2. On trouve dans cette relation beaucoup de particularités sur les mœurs du schah, son équité et sa cruauté. Guillaume Parry, qui suivit Antoine dans ce voyage, en a aussi publié une relation; on en a extrait, dans Purchas, ce qui concerne la navigation de la mer Caspienne et les événements arrivés à Moscou; cette partie est intitulée *Voyage de sir Antoine Shirley par la mer Caspienne et à travers la Russie, extrait du discours de G. Parry sur tout le voyage de sir Antoine, dans lequel il l'accompagna, publié en 1601*. On lit dans cette relation que Parry se sépara de Shirley à Moscou, et alla, par la Hollande, en Angleterre, où il arriva en septembre 1601. Enfin on a la *Relation d'un voyage de Perse fait es années 1598 et 1599, par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley, ambassadeur du roi d'Angleterre*. Elle est dans le recueil publié

par Morisot, Paris, 1651, in-4°, et contient le voyage de Canche avec plusieurs autres. Cette relation semble extraite d'une plus considérable, dont on a omis le commencement et la fin; car elle ne commence qu'au départ d'Alep et se termine au séjour dans la ville d'Astrakhan. Rien n'indique qu'elle ait été originairement écrite en français, et la manière dont le nom de Shirley y est écrit ferait croire qu'elle a été traduite de l'italien; elle se rapproche en beaucoup de points de l'extrait donné par Purchas, et offre des détails curieux sur plusieurs villes de Perse et sur Astrakhan. Les renseignements relatifs à Robert Shirley sont épars dans les *Voyages* de Figueroa et d'Herbert, l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras; l'*Ambassadeur et ses fonctions*, par Wicquefort, qui a tiré ses matériaux de *Finetti Philoxenus, Some choice observations of sir John Finet.... touching the receptions of ambassadors*, Londres, 1696, in-8°. — SHIRLEY (Thomas), l'aîné des trois frères, né en 1564, fit ses études à Oxford avec Antoine. Il vivait tranquillement à Whiston, auprès de son vieux père, lorsque ébloui par la célébrité que ses frères avaient acquise en voyageant, il abandonna tout pour des courses lointaines. Comme ses frères, il écrivit la relation de ses voyages. Wood, dans son *Athenæ Oxonienses*, dit qu'ils firent rejaillir beaucoup d'honneur sur sa patrie, mais que, quant à lui, ils ne lui rapportèrent aucun avantage. Nicéron a confondu les trois frères; il attribue à Thomas ce qui appartient à Robert; il semble avoir fini par s'en apercevoir; néanmoins, au lieu de corriger son erreur, il dit que Wood a pris les deux frères Robert et Thomas l'un pour l'autre; cependant Wood est d'accord avec Herbert et Finet, qui avaient connu personnellement Robert, et qui ne pouvaient se tromper. Les trois frères s'étaient rendus si fameux par leurs voyages et leurs exploits, qu'en 1607, ils furent le sujet d'une comédie intitulée *les Voyages des trois frères Shirley*, par Jean Day, in-4°. Cette pièce représente ce qui leur est arrivé, en confondant quelquefois leurs aventures.

E—s.

SHIRLEY (ROBERT), frère cadet des précédents, naquit vers 1570. Après avoir servi, pendant cinq ans, chez divers princes de l'Europe, il accompagna en Perse son frère Antoine. Celui-ci, ayant quitté ce royaume en 1599, l'y laissa avec un emploi dans l'armée. Comme Robert témoignait, au bout de quelques années, le désir de revoir sa patrie, Schah-Abbas le congédia en 1604, en le chargeant d'assurer les princes chrétiens de son affection et de proposer aux Anglais la liberté du commerce dans ses Etats. Shirley vint d'abord en Italie et passa, en 1609, par Rome, où le pape l'accueillit avec distinction, ce qui a donné lieu de conjecturer que ce voyageur était entré dans la communion catholique. Il alla ensuite à Prague, près de l'empereur Rodolphe, qui le créa chevalier d'Empire et comte palatin.

Shirley n'arriva dans sa patrie qu'en 1612 (1). Il obtint une audience du roi et y parut vêtu à l'européenne. De retour en Perse, le schah lui fit épouser une Circassienne, parente d'une de ses femmes. Vers 1616, Shirley quitta de nouveau la Perse comme ambassadeur du schah et avec la mission, à ce que l'on supposa, de faire déclarer la guerre aux Turcs par les chrétiens. Il gagna par mer Goa et fut retenu pendant un an avant d'obtenir la permission de s'embarquer pour Lisbonne. A Madrid, il engagea le roi d'Espagne à expédier cinq galions dans la mer Rouge pour en fermer le passage aux Turcs, promettant que la soie de Perse parviendrait par Ormus en Europe, et que l'île de Bahrein et quelques autres places seraient cédées aux Espagnols. Figueroa, qui, à cette époque, était en Perse, assure que Shirley vint en Espagne pour ses propres intérêts, bien plus que par l'inclination de Schah-Abbas (*voy.* FIGUEROA). L'Espagne expédia quatre galions, et Shirley satisfait dirigea ses pas vers la Hollande; son long séjour en Espagne fit craindre aux Etats-Généraux qu'il fût moins un ambassadeur qu'un émissaire secret. On lui demanda sa lettre de créance, il refusa de la montrer; on le pria de sortir du territoire de la république. Il arriva en Angleterre en 1623, se présenta devant le roi vêtu à la persane, ôta son turban, le déposa aux pieds de ce monarque et commença son discours à genoux. Jacques lui dit de se relever et de se couvrir. La lettre de créance de Shirley était écrite en persan; il ne se trouva personne en état de la lire. En 1626, les négociants, qui faisaient le commerce des Indes, annoncèrent la venue de Nogdi-Aly-Beg, ambassadeur de Perse; celui-ci soutint dans son audience que Shirley était un imposteur. L'Anglais demanda sa lettre de crédit pour la montrer au Persan, qui la lui prit de force, la déchira et frappa Shirley. Il y eut d'autres violences de commises; et, quand on eut fait sentir au Persan l'indécence de sa conduite, il répondit qu'il n'avait pu retenir sa colère en voyant qu'on eût osé contrefaire la signature de son souverain. Fort embarrassé de connaître la vérité, le roi fit embarquer, en 1626, Nogdi-Aly-Beg et Shirley, avec Dormer Cotton, qu'il envoyait en ambassade au schah (*voy.* HERBERT). Le Persan mourut en mer, à peu de distance de Surate, et l'on supposa qu'il s'était empoisonné parce que, s'étant mal conduit en Angleterre, il redoutait le courroux de Schah-Abbas. Cotton, après avoir fait quelque séjour à Casvin, entretint Méhémet-Aly-Beg, premier ministre, de la difficulté relative à Shirley, en tâchant de justifier celui-ci et de lui procurer une satisfaction. Le ministre ré-

(1) La relation du voyage de Shirley auprès de l'Empereur et du roi de Pologne forme un petit volume imprimé à Londres, en 1609, et devenu très-rare. Il a été inséré dans le 5^e volume de l'*Harleian miscellany*. Une relation de l'entrée de Shirley à Rome, en 1609, et de sa réception par Paul V a été publiée à Bologne la même année.

pondit froidement que, l'ennemi de Shirley étant mort, il était inutile de s'occuper de cette affaire; que d'ailleurs le schah n'aimait pas Shirley, dont l'âge avancé laissait espérer peu de services. Il prétendit de plus, quelques jours après, que ce monarque niait avoir signé les lettres de crédit qui lui avaient été représentées et les avait jetées au feu. Il était évident que Méhémet-Aly n'avait pas entretenu le roi de cette affaire, et qu'il avait été gagné; mais, observe Herbert, il n'est pas nécessaire de dire par qui, parce que l'on pourrait se tromper sur ce point. Shirley, accablé de douleur et de chagrin, mourut peu de jours après, le 23 juillet 1627. C'était, dit Herbert, le plus grand voyageur de notre temps; aussi n'y a-t-il personne qui eût pu souffrir plus de fatigue et qui eût plus éprouvé l'inconstance de la fortune. E—s.

SHIRLEY (JACQUES), naquit à Londres en 1594, fit ses études à Oxford, puis à Cambridge. Après avoir reçu les ordres sacrés, suivant le rite anglican, il embrassa la religion catholique et se partagea entre l'enseignement de la langue latine et la composition de pièces de théâtre, qui lui méritèrent la faveur de la reine Marie. Elles eurent dans le temps beaucoup de succès et contribuèrent, avec celles de Chapman et d'Oglivy, à distraire la nation de la sombre tristesse que répandaient les funestes événements de la guerre civile. Lorsqu'elle éclata, il quitta la plume pour prendre l'épée et combattit, sous le duc de Newcastle, pour la cause royale. Shirley mourut le 29 octobre 1636, le même jour que sa femme, et ils furent enterrés dans le même tombeau. Ses pièces sont au nombre de plus de quarante, et il eut parfois des collaborateurs, entre autres Chapman. La première, dans l'ordre chronologique, est le *Mariage*, jouée au théâtre du Phénix, imprimée en 1629. Viennent ensuite : le *Serviteur reconnaissant*, 1630; les *Changements, ou l'Amour dans l'embarras*, 1632; le *Triomphe de la paix*, représenté devant le roi en 1633; l'*Oiseau en cage*, 1633; le *Traître*, 1635; *Hyde-Park*, 1635; le *Joueur*, 1639 (regardé comme le chef-d'œuvre de Shirley et remis sur la scène en 1711, en 1758 et en 1827, avec des changements); l'*Occasion*, la *Cruauté de l'amour*, les *Frères*, les *Sœurs*, l'*Imposteur*, le *Cardinal*, le *Secret de la cour*, etc. Une bonne édition des œuvres de Shirley préparée par Gifford, accompagnée de notes et d'une vie de l'auteur, a été publiée par M. Dyce, à Londres, en 1833, 6 vol. in-8°. Shirley n'a pas beaucoup d'invention, mais il met de la vie dans le dialogue; il trace des caractères distincts et bien définis, et il peint habilement le jeu des passions. Sa versification est poétique et harmonieuse. Sa diction est le véritable anglais de la première moitié du 17^e siècle. On a d'ailleurs depuis longtemps cessé de le jouer, mais il mérite d'être lu. Une traduction des *Sœurs* fait partie du *Théâtre européen* (Paris,

1836); elle est due à M. A. Pichot. Indépendamment de quelques poèmes publiés à Londres en 1649, in-8°, on a de Shirley deux ouvrages de grammaire latine : *Via ad linguam latinam complanata*, Londres, 1649, in-8°; — *Manuductio*, 1656, in-8°. C'est un traité élémentaire pour apprendre à lire le latin aux enfants. Ces traités sont encore estimés, surtout le premier. — *Thomas SHIRLEY*, né dans la cité de Westminster le 15 octobre 1638, quitta l'université d'Oxford après que cette ville eut été soumise à l'armée parlementaire. Il alla sur le continent étudier la médecine, qu'il revint exercer à Londres avec beaucoup de succès. Charles II le nomma l'un de ses médecins ordinaires. Devenu héritier de sa famille, dont le revenu montait à trois mille livres sterling, il succomba, le 5 août 1678, au chagrin que lui causa le procès interminable qu'il eut à soutenir pour s'en mettre en possession. Ses ouvrages sont : 1° *Essai philosophique sur la production des pierres dans la terre et dans la vessie*, Londres, 1672, in-8°; 2° *Cochlearia curiosa*, ou la manière de connaître les mauvaises plantes, traduit du latin de Molinbrochius, Londres, 1676; 3° *Conseils et avis de médecine*, ibid., 1676, traduit du français de Mayerne Turquet; 4° *Traité de la goutte*, traduit du même auteur. T—D.

SHOBERL (FREDERICK), polygraphe anglais, naquit à Londres en 1775. Il fit ses études dans une école morave établie à Fulneck, dans le Yorkshire. Depuis, il se livra à de nombreux travaux littéraires. En même temps, il fonda plusieurs recueils, parmi lesquels : le *New-Monthly magazine*; — le *Ne m'oubliez pas* (Forget me not), histoire de l'année, dont le premier volume parut en 1823 et le dernier en 1834. Il éditait aussi le *Dépôt, ou Répertoire des arts* (Repository of arts), d'Ackerman, et fut le fondateur du *Royal Cornwall gazette*. Les principaux de ses propres ouvrages sont : *Prince Albert and house of Saxony* (le Prince Albert et la maison de Saxe); — *the History of our own times* (l'Histoire de notre temps); — *Frederic the Great and his times* (Frédéric le Grand et son temps); — *the Beauties of England and Wales* (Beautés de l'Angleterre et du pays de Galles); — divers traités d'histoire naturelle; — des traductions d'auteurs étrangers, tels que Chateaubriand (*Génie du christianisme*); Thiers (*Histoire de la révolution*); Klaproth (*Voyages dans la Caucase et dans la Géorgie*). Shoberl mourut le 5 mars 1853. Z.

SHORE (JANE). Anglaise célèbre par la passion qu'elle inspira longtemps à Edouard IV, naquit à Londres, vers le milieu du 15^e siècle, dans une famille honorable. Elle reçut une éducation brillante pour le temps, et qui paraît avoir influé sur son caractère si l'on en juge par la conduite qu'elle tint après son élévation. Elle fut mariée à un riche orfèvre de Londres; mais ses parents, en formant cette union, avaient plutôt cédé à des

vues d'intérêt que consulté l'inclination de leur fille; et cette âme fière, irritée du joug qu'on lui avait imposé, se trouva sans défense contre la séduction des grâces personnelles d'Edouard réunies à l'éclat du rang suprême. Ce prince, regardé comme usurpateur par une partie de ses sujets, au lieu de s'affermir sur le trône par quelque grande entreprise, se livrait uniquement à ses plaisirs; et, sans en considérer les suites, il enleva Jane Shore à son mari. L'histoire ne peut guère reprocher d'autre faute à cette épouse adultère; « et si, dit Hume, un monarque aimable et amoureux parvint à l'écarter de ses devoirs, elle ne cessa point d'être respectable par les vertus qu'elle développa près du trône. « N'employant l'ascendant de ses charmes qu'à des actes de bienfaisance et d'humanité, on la trouva toujours ardente à repousser la calomnie, à protéger les opprimés, à secourir les malheureux; et ces services, inspirés par les penchants de son cœur généreux et sensible, ne furent jamais pour elle un calcul d'intérêt ni d'ambition. » Enfin, l'usage qu'elle fit de sa puissance fut une éclatante exception à cette règle établie par Tacite, « qu'il n'y a plus de vertu à attendre d'une femme qui a fait le sacrifice de son honneur ». Cependant, après la mort d'Edouard IV, arrivée en 1482, il paraît qu'elle ne fut pas plus fidèle au souvenir de son amant qu'elle ne l'avait été à ses devoirs envers son époux. Thomas More assure qu'elle s'était attachée à lord Hastings; et ce récit est celui qui s'accorde le mieux avec la marche des événements, quoique, dans une proclamation attribuée par Rymer à Richard III, alors revêtu du titre de protecteur, cette liaison soit reprochée au marquis de Dorset. Les historiens supposent que cette dernière imputation pourrait avoir été inventée par l'hypocrite frère d'Edouard, ou qu'elle n'est fondée que sur quelque bruit populaire. Quoi qu'il en soit, et sans qu'on puisse assigner une cause précise à la cruauté que Richard exerça contre Jane Shore, ce tyran l'enveloppa dans l'accusation soudaine qu'il lança en plein conseil contre lord Hastings, lorsque, après avoir demandé à ce seigneur quelle peine mériteraient les traîtres qui auraient conspiré sa mort, il s'écria brusquement : « Ces traîtres sont des sorcières, la femme de mon frère et Jane Shore, « sa maîtresse, avec d'autres complices », associant ainsi dans le même complot, par une fable absurde, et l'épouse outragée, et la rivale, qui ne pouvait que redouter le retour du pouvoir dans la main de cette épouse. Lord Hastings dut prévoir aussitôt, surtout s'il était en effet l'amant de Jane Shore, que la vengeance de Richard III menaçait des ennemis plus redoutables que des femmes impuissantes et isolées. « S'il est vrai, « mylord, répondit-il, qu'elles soient coupables « de ces crimes, elles méritent les châtimens les « plus sévères. — Et croyez-vous me répondre,

« reprit le protecteur, avec vos *si* et vos *mais*? « Vous êtes le principal fauteur de tout cela avec « la Shore; vous êtes vous-même un traître; et « je jure par St-Paul que je ne dinerais pas qu'on « ne m'ait apporté votre tête. » Quelques instants après Hastings fut décapité; mais il ne suffit pas à Richard de s'être défait du seul adversaire qui pût arrêter ses desseins ultérieurs : il voulut perdre Jane Shore, soit pour la punir de n'avoir pas employé en sa faveur l'influence qu'elle avait sur Hastings, soit seulement pour justifier par quelques formes juridiques l'assassinat d'un personnage si considérable. Il fit donc saisir tous les biens qu'elle possédait et la somma de comparaître devant le conseil pour y rendre compte de ses sortilèges. Comme on ne put produire, même dans ces temps d'ignorance et de crédulité, aucune preuve contre elle, le protecteur ordonna que son procès lui fût fait à la cour ecclésiastique sur ses adultères et ses débauches; et on la condamna à faire amende honorable, en chemise, devant l'église de St-Paul, en présence de tout le peuple. Les traditions populaires, dont les poètes sont toujours prompts à s'emparer, ont trouvé un vaste champ dans les infortunes de Jane Shore et la font mourir en proie à la lente agonie de la faim. Des autorités plus dignes de foi prolongent de beaucoup ses jours, sans rien diminuer peut-être de son malheur, et ne marquent le terme de sa déplorable existence que sous le règne de Henri VIII. Mais, dit Hume, que nous avons déjà cité, « elle ne vécut plus que « pour éprouver, dans la vieillesse et dans l'indigence, l'ingratitude des lâches courtisans qui « avaient si longtemps rampé à ses pieds et profité de son crédit. Parmi le grand nombre de « ceux à qui elle avait rendu des services, pas « un ne parut songer ni à la consoler ni à la secourir ». Cette effroyable catastrophe, exagérée encore par les traditions dont nous venons de parler, a fourni au poète anglais Rowe le sujet d'une tragédie estimée, dont Lemer cier et Liadières ont, en 1824, fait représenter avec succès des imitations sur les deux scènes tragiques de Paris (1).

P. D—T.

SHOVEL (sir CLOUDESLEY), amiral anglais, était né près de Clay, dans le comté de Norfolk, vers 1650, de parents pauvres, qui le placèrent en apprentissage chez un cordonnier. Il y resta peu de temps; et, ne pouvant résister à son goût pour la marine, il s'embarqua, comme mousse, sur un vaisseau de ligne et s'appliqua assidûment à l'étude de la navigation. En 1674, le commerce anglais dans la Méditerranée recevant chaque

(1) La pièce de Liadières, jouée sur le théâtre de l'Odéon et intitulée *Jane Shore*, a été imprimée en 1824, in-8°. La pièce de N.-L. Lemer cier, jouée sur le premier Théâtre-Français, a été imprimée sous ce titre : *Richard III et Jane Shore, drame historique en cinq actes et en vers, imité de Shakspeare et de Rowe*, 1824, in-8°. Un anonyme a donné en même temps *Jane Shore, tragédie en cinq actes, par Nicholas Rowe*, traduite en prose, 1824, in-8°.

A. B—T.

jour de nouvelles avanies de la part des pirates de Tripoli, une escadre fut envoyée dans ces parages, sous le commandement de sir John Narborough, qui arriva devant Tripoli au printemps et trouva que ses habitants avaient fait de grands préparatifs pour se défendre. Ses instructions lui prescrivant de n'avoir recours à la force que lorsqu'il aurait perdu tout espoir de réussir par des négociations, il envoya Shovel, à cette époque lieutenant, pour demander satisfaction. Celui-ci s'acquitta de son message avec autant d'esprit que de résolution; mais le dey, méprisant sa jeunesse, le traita avec peu d'égards et le renvoya sans daigner lui répondre. A son retour, Shovel rendit compte à l'amiral de quelques remarques qu'il avait faites pendant qu'il était à terre, et il fut renvoyé avec un autre message et les instructions nécessaires pour faire de nouvelles observations. Le dey le reçut encore plus mal et menaça même de le châtier, s'il ne se retirait sur-le-champ; mais le jeune officier trouva quelques prétextes pour retarder son départ, afin de compléter ses investigations; et, lorsqu'il fut à bord de l'escadre, il proposa de brûler les navires tripolitains qui se trouvaient à l'ancre, malgré les forts qui les défendaient. Il entra dans le port pendant la nuit avec tous les bateaux de la flotte, chargés de combustibles, et, après avoir détruit tous les bâtiments, il regagna la flotte sans avoir perdu un seul homme. Les barbaresques effrayés demandèrent immédiatement la paix. Sir John Narborough rendit un compte si avantageux de la conduite de Shovel qu'on lui donna, l'année suivante, le commandement du *Saphir*, navire du cinquième rang, d'où il ne tarda pas à passer sur le *James*, qu'il commanda jusqu'à la mort de Charles II. Quoiqu'il fût connu comme opposé au gouvernement de Jacques II, ce prince continua de l'employer, et on lui donna le commandement du *Dover*, qu'il avait encore lors de la révolution, à laquelle il concourut de tous ses moyens. En 1689, il se trouva, sur le vaisseau de ligne l'*Edgar*, à la bataille navale de Bantry-Bay. C'était la première à laquelle il eût pris part. Il s'y fit tellement remarquer par sa conduite et par sa bravoure que, lorsque Guillaume III visita Portsmouth, il lui conféra les honneurs de la chevalerie. En 1690, Shovel fut employé à transporter en Irlande le roi Guillaume et son armée; et ce prince lui remit de sa propre main une commission de contre-amiral de l'escadre bleue. Peu de jours avant le départ de Guillaume pour la Hollande, en 1692, Shovel fut créé amiral et nommé commandant de l'escadre qui devait l'y convoyer à son retour. Il joignit l'amiral Russel, avec la grande flotte, et prit part à la bataille de la Hogue (voy. RUSSEL (Edouard) et TOURVILLE). L'année suivante, lorsqu'il fut décidé que les flottes seraient placées sous le commandement de plusieurs amiraux à la fois, Shovel fit partie de cette

espèce de commission; et, comme Campbell le dit avec raison dans ses *Vies des amiraux*: « n'y eût-il eu que cette commission d'amiraux unis, « on pourrait rendre compte de toutes les infatigables que nous éprouvâmes sur mer pendant « l'année 1693. » Les amiraux unis étaient de partis différents et divisés sur tous les points; mais, comme ils étaient tous bons marins et probablement tous bien disposés pour leur patrie, quoiqu'ils ne s'accordassent pas sur la manière de la servir, il parait qu'après de mûres réflexions, ils convinrent que l'exécution prudente des instructions qu'ils avaient reçues était une mesure aussi salutaire pour la nation que pour eux-mêmes. Les mauvais succès des entreprises navales des Anglais rendirent d'abord Shovel et les autres amiraux l'objet de la haine populaire. Une enquête eut lieu devant le parlement, et, comme les Anglais ont l'amour-propre de croire que les Français ne peuvent jamais leur résister sur mer, on attribua à la trahison les revers essuyés en 1693. Les débats furent favorables à Shovel, que nous voyons encore en mer, en 1694, sous lord Berkley, à l'expédition de la baie de Camaret, dans laquelle il se distingua. En 1702, il fut envoyé à Vigo pour recueillir les dépouilles des flottes française et espagnole, après la prise de cette place par sir George Rooke. En 1703, il commanda la grande flotte dans le détroit, où il protégea le commerce anglais et fit tout ce qui lui était possible pour secourir les protestants, alors en armes dans les Cévennes, et pour tenir en respect les puissances d'Italie qui penchaient en faveur des alliés. En 1704, il fut envoyé, avec une puissante escadre, pour joindre sir George Rooke, qui commandait une grande flotte dans la Méditerranée, et il prit part à l'action qui eut lieu près de Malaga. L'année suivante, il fut employé comme commandant en chef. En 1705, lorsque le gouvernement anglais jugea nécessaire d'envoyer à la fois une armée et une flotte en Espagne, Shovel accepta le commandement de la flotte qui transportait des troupes sous les ordres des comtes de Peterborough et Montmouth. Elle se rendit à Lisbonne, de là en Catalogne, et arriva devant Barcelone le 12 août. Ce fut principalement aux conseils de Shovel et à son activité à fournir des canons pour les batteries et les hommes pour les servir qu'on dut la prise de cette place. Après la malheureuse tentative sur Toulon (voy. TESSÉ), il se dirigea de nouveau sur les détroits; et, laissant sir Thomas Dilke à Gibraltar, avec 9 vaisseaux de ligne, pour la sécurité des côtes d'Italie, il partit pour l'Angleterre avec le reste de la flotte, consistant en 10 vaisseaux de ligne, 4 brûlots, 1 sloop et 1 yacht. Déjà les matelots apercevaient les rivages de leur patrie, lorsque, par une méprise funeste, le vaisseau amiral et quelques autres bâtiments de l'escadre donnèrent sur les rochers des îles Sorlingues et périrent avec presque tous

leurs équipages. On n'a jamais pu bien éclaircir comment ce funeste événement était arrivé. Le corps de sir Cloudesley Shovel fut jeté le lendemain sur le rivage de l'île *Scilly*, où quelques pêcheurs le trouvèrent. Après avoir ôté une riche émeraude qu'il avait au doigt, ils le dépouillèrent et l'enterrent. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles de M. Paxton, munitionnaire du vaisseau *l'Arundel*, il exigea qu'on lui montrât la bague, et, après avoir déclaré qu'elle appartenait à sir Cloudesley Shovel, il obligea les pêcheurs à indiquer l'endroit où ils avaient déposé le corps, qu'il fit déterrer et placer à bord de son propre vaisseau, jusqu'à Portsmouth. Il fut de là transporté à Londres et enseveli, avec une grande pompe, dans l'abbaye de Westminster, où la reine fit élever un monument à sa mémoire. Sir Cloudesley Shovel avait épousé la veuve de son protecteur, sir Jean Narborough, dont il eut deux filles. L'aînée épousa lord Romney et l'autre sir Narborough d'Aeth. D—z—s.

SHUCKBURGH-EVELYN (sir GEORGE-AUGUSTE-GUILLAUME), physicien et riche amateur anglais, acheva ses études classiques au collège Baliol d'Oxford. Pendant trois années, qu'il employa ensuite à parcourir la France et l'Italie, il se livra surtout à des observations scientifiques, notamment sur la hauteur des Alpes et sur la composition et les qualités de l'atmosphère. Plusieurs de ces observations ont été consignées dans des journaux étrangers et dans les *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, dont l'auteur fut élu membre en 1774. Il reçut le même honneur de l'académie des sciences, belles-lettres et beaux-arts qui existait alors à Lyon; et, en 1777, à son retour à Londres, il fut admis dans la société des antiquaires. Appelé, en 1780, à représenter au parlement sa province natale, le Warwickshire, il y fut réélu, pour la cinquième fois, en 1802. Il mourut à Shuckburgh-Park, en 1804, âgé de 53 ans. Voici les titres de ses écrits : 1° *Observations faites en Savoie pour déterminer la hauteur des montagnes, au moyen du baromètre*, avec l'examen des règles données par M. Deluc dans ses *Recherches sur les modifications de l'atmosphère*, 1777, in-4°. Deluc répondit à ce mémoire dans le *Journal des Savants* de 1792. 2° *Comparaison de ses règles et de celles du colonel Roy, pour mesurer les hauteurs par le moyen du baromètre*, 1778. La formule du chevalier Shuckburgh et celle du général Roy ont apporté quelque perfectionnement à celles de Deluc et de Tremblay; mais on ne se sert plus ni des unes ni des autres, celle de Laplace, avec les modifications que Arago et Biot y ont ajoutées, étant seule employée aujourd'hui. 3° *Sur la variation de la température de l'eau bouillante*, 1778; 4° *Description d'un équatorial*, 1793. Cet instrument, commandé par le chevalier Shuckburgh, était le plus grand qui eût jamais été exécuté. L'arc avait huit pieds quatre pouces, les cercles quatre pieds

de diamètre. Ramsden avait mis dix années à le construire. 5° *Rapport sur quelques essais pour la fixation d'un étalon de poids et mesures*, 1798. L.

SHUCKFORD (SAMUEL), savant anglais, acheva ses études au collège Caius de l'université de Cambridge, où il prit, en 1720, le degré de maître ès-arts. Il fut ensuite curé de Shelton, dans la province de Norfolk, prébendier de l'église de Cantorbéry et enfin pasteur d'All-Allows, rue des Lombards, à Londres. Il mourut en 1754. C'était un homme très-érudit, mais assez mal partagé du côté du jugement et du goût. Son principal ouvrage est une *Histoire du monde, sacrée et profane, depuis la création jusqu'à la destruction de l'empire des Assyriens, à la mort de Sardanapale, et jusqu'à la décadence des royaumes de Juda et d'Israël*, 3 vol. in-8°, destinée à servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* de Prideaux; mais à cet égard même elle est insuffisante, l'auteur n'ayant pas assez vécu pour pouvoir la porter jusqu'à l'an 747 avant J.-C., où Prideaux a commencé. Ce livre est précieux par les détails qu'il renferme et que l'on ne rencontre que rarement ailleurs; on y trouve aussi des réflexions judicieuses sur la langue hébraïque. Mais l'historien a souvent échoué dans l'application de son vaste savoir, et c'est avec justice que l'évêque Horne et William Jones, dans les mémoires qu'il a donnés sur ce prélat, ont reproché à Shuckford d'avoir rendu son sujet presque ridicule en illustrant l'histoire sainte de la création d'après Ovide, Cicéron, et même d'après l'*Essai sur l'homme* de Pope. Cependant l'*Histoire du monde* a été traduite en français par J.-P. Bernard, prêtre de l'Eglise anglicane, conjointement avec Chauffepié (voy. ce nom) et Toussaint, Leyde, 1738, 2 vol. in-12; tome 3, Paris, 1752, titres noirs et rouges, avec cartes et figures. Indépendamment de cet ouvrage, on a de Shuckford quelques *Sermons* et un traité sur la *Création et la chute de l'homme*, devant servir de supplément à la préface de l'*Histoire du monde*. L.

SHUKOWSKIJ (BASILE-ANDREJEWITSCH), un des plus distingués des poètes russes, naquit en 1783, à Toula. Il appartenait à une famille noble; et après avoir commencé ses études dans sa patrie, il les continua à l'université de Moscou. Dès l'âge de dix-neuf ans, il se fit connaître d'une manière avantageuse par une fort bonne traduction du *Cimetière de campagne* du poète anglais Gray. Le succès qu'obtint cette publication le décida à se consacrer entièrement à la littérature; et, en 1808, il devint rédacteur du journal russe *L'Europe orientale*, qu'avait fondé Karamsin. Il fournit à cette feuille un grand nombre de morceaux traduits de l'anglais, du français et de l'allemand; il y inséra aussi des poésies, des contes qui appartiennent à ce que la littérature russe a produit de plus agréable. Lorsque l'armée française pénétra en Russie, Shukowskij s'empressa de se ranger sous les

drapeaux. Placé dans la milice de Moscou, il se battit bravement dans plusieurs affaires, et il servit sa patrie de sa plume et de son épée. L'enthousiasme qu'il éprouvait lui inspira des chants guerriers du plus grand mérite; ils parurent sous le titre suivant : *les Chanteurs au camp des guerriers russes*. Leur succès fut général; très-souvent réimprimés, ils se répètent encore dans le vaste empire des czars. Après le retour de la paix, Shukowskij vécut quelques années à Dorpat. En 1817, il fut appelé à St-Petersbourg, gratifié d'une pension viagère de quatre mille roubles et chargé de faire connaître à l'impératrice les principales productions de la littérature russe. En 1820, il devint membre de l'académie; en 1824, élevé au rang de conseiller de cour, il fut nommé précepteur de l'archiprince Alexandre (aujourd'hui empereur). En 1841, l'auguste élève de Shukowskij s'étant marié, le précepteur fut nommé conseiller intime; mais il se retira bientôt de la cour, et il se rendit en Allemagne, où il passa la plus grande partie de sa vie. Dans un âge déjà avancé, il avait épousé mademoiselle Reutern, fille d'un Livonien. Après une longue maladie, il mourut à Baden-Baden, le 24 avril 1852. L'empereur Nicolas ordonna de lui ériger un tombeau. La noblesse et l'élevation des idées, la franchise et le naturel du style caractérisent les écrits de Shukowskij; il connaissait parfaitement toutes les ressources de l'idiome qu'il maniait, et il a su en tirer tout le parti possible. Sa *Gudmila*, imitation de la célèbre ballade de Buerger, *Léonore*, n'est pas inférieure au modèle. Il a traduit avec le plus grand succès la *Pucelle d'Orléans* de Schiller, le *Prisonnier de Chillon* de Byron et de nombreuses compositions de Goethe et de Uhland. Malgré son penchant pour la nouvelle école littéraire, il n'abandonna pas le culte de l'antiquité; dans sa traduction de l'*Odyssée*, respire véritablement le génie d'Homère; et il avait entrepris une version de l'*Enéide* qu'il ne put terminer, mais qui promettait une œuvre des plus remarquables. Malheureusement pour Shukowskij, la langue russe est trop peu répandue pour que son nom puisse, en Europe, être aussi connu qu'il mériterait de l'être. La dernière et la plus complète édition du recueil de ses œuvres forme dix volumes in-8°, publiés à St-Petersbourg en 1849-1850. Z.

SHUTE. Voyez BARRINGTON.

SIAGRIUS (AFRANUS). Voyez SYAGRIUS.

SIAUVE (ETIENNE-MARIE), né à St-Etienne en Forez, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, entra dans les ordres et exerça les fonctions de vicaire. Doué d'une âme ardente, il accueillit avec enthousiasme la révolution de 1789; et, persuadé qu'il fallait mettre l'éducation en rapport avec les institutions politiques, il adressa, en 1790, à l'assemblée nationale, un *Essai sur l'éducation*, où il signalait les abus de l'éducation des collèges. Mais il était loin de de-

mander la suppression subite de tous les établissements d'instruction publique: en pensant que tout était à refaire par rapport à l'enseignement, il disait que tout n'était pas à détruire. Ayant renoncé à son état de prêtre, il prit du service dans les armées, et y fut employé en qualité de commissaire des guerres. Il était à Lyon en 1793-1794 et s'y maria. En 1798, il était sous-chef dans les bureaux du ministère de la guerre et absent depuis sept ans de son département, lorsqu'il y fut nommé député au conseil des Cinq-Cents, en germinal an 6; mais sa nomination fut annulée par la loi du 22 floréal suivant. Lors de l'organisation de la secte religieuse qui prit le titre de *Théophilanthropes*, Siauve en fut un des membres les plus zélés (voy. LA RÉVEILLÈRE-LÉPEAUX). Une lettre de lui (septembre 1798), dans laquelle il promet de ne rien négliger pour « inculquer aux Helvétiens (chez lesquels il devait aller) la religion des Confucius, des Socrate, des Voltaire et des Rousseau », a été conservée par Grégoire, dans son *Histoire des sectes religieuses*, t. 2, p. 155. Siauve rédigea même un journal théophilanthropique (voy. le n° 3 ci-après). En 1800 et 1802, il se trouvait à l'armée d'Italie. Du département de la Haute-Vienne, où il servait en 1804, il fut appelé, en 1805, à l'armée de Hollande, et il était, en 1811, à Vérone; mais, dans le courant de l'année suivante, il fut envoyé à la grande armée en Russie, et il a péri dans les désastres de 1812. La vente de ses livres, après décès, eut lieu à Paris du 27 au 30 août 1813. Sa vie active ne l'avait pas empêché de se livrer à des études sérieuses et de longue haleine; il se proposait de donner une nouvelle édition de l'*Antiquité expliquée par Montfaucon*. Il s'était beaucoup occupé des antiquités du Frioul, ayant profité de l'ouvrage de Berthol et des notes d'Ange-Marie Cortenovis. Il avait promis depuis longtemps des *Observations sur les défrichements et sur les moyens de seconder puissamment la nature dans la formation des couches végétales*. Siauve était membre de l'académie celtique. Il est très-difficile de donner la liste complète de ses écrits, imprimés en diverses langues, dans différents pays, et qui sont la plupart des opuscules. Voici du moins ceux qui sont venus à notre connaissance : 1° *Eloge funèbre de Mirabeau*, prononcé dans l'église de St-Etienne, le 15 avril 1791, par le citoyen E.-M. Siauve, vicaire de la Ricamarie, et imprimé d'après l'invitation des sociétés patriotiques de la ville de St-Etienne, in-8° de 24 pages; 2° *Projet d'établissement d'une société ambulante de technographes*, à Paris, fructidor an 7, in-8° de 32 pages. Cette société ambulante devait se transporter successivement dans chaque département pour en donner les monuments et la description géographique, historique, etc. Les objets d'administration, tels que les prisons, l'agriculture, les améliorations à faire, devaient être dans les attributions de cette compagnie, qui

eût eu ses archives et son domicile à Paris. Elle devait envoyer des instructions à toutes les autorités pour les guider dans leurs recherches. C'était après avoir obtenu les renseignements et les avoir coordonnés que la société devait se rendre dans le chef-lieu de chaque département, et de là dans chaque chef-lieu de canton, pour se livrer à un travail définitif. Ce projet a quelque rapport avec ceux d'un *institut nomade*, imaginé par Cadet-Gassicourt, et d'un corps d'*ingénieurs agricoles et manufacturiers*, proposé, en 1823, par Bigot de Morogues. 3° *l'Écho des cercles patriotiques et des réunions des théophilanthropes, feuille villageoise*. C'était un journal, qui fut ensuite réuni à l'*Ami des théophilanthropes, ou Recueil de morale universelle*, autre ouvrage périodique, auquel coopérait Guffroy. 4° *E.-M. Siauve au corps législatif de la république française*, in-8° de 8 pages. Il y réclame une loi contre la calomnie, et se plaint beaucoup des trois représentants qui, dans le mémoire par suite duquel sa nomination au conseil des Cinq-Cents fut annulée, le traitaient « d'homme sans mœurs, d'époux di-« vorcé, de dilapidateur et d'agent de la faction « anarchique (1) ». 5° *Projet d'établissement d'une société d'agriculture et de commerce à Crémone; Discours prononcé à l'Académie des sciences et beaux-arts, dans la salle du collège public, le 10 fructidor an 8 (28 août 1800)*, Crémone, an 8, in-8° de 65 pages, imprimé en italien et en français; 6° *Jacqueline Foroni rendue à son véritable sexe, ou Rapport, réflexions et jugements présentés à l'académie de Mantoue, par la classe de médecine, sur le sexe d'un individu vivant*, trad. de l'italien, Milan, 1802, in-fol.; 7° *Mémoire sur diverses constructions en terre ou argile propres à faire jouir les petits ménages de l'économie des combustibles et applicables à la cuisine du soldat*, imprimé par ordre de la société d'agriculture et de commerce de Poitiers, 1804, in-8° de 49 pages, avec 3 pl.; 8° *Mémoires sur les antiquités du Poitou, aujourd'hui département de la Vienne*, 1804, in-8°; ce volume ne contient que deux mémoires, l'un sur les sarcophages de Civaux, l'autre sur le temple de St-Jean à Poitiers; 9° *Précis d'un mémoire sur l'octogone de Montmorillon*, Utrecht, 1805, in-8°. Ce n'était que le prélude de l'ouvrage suivant: 10° *Mémoire sur les temples des druides et les antiquités du Poitou*, Utrecht, 1805, 2 vol. in-8°. Johanneau a donné l'extrait de ce travail de Siauve dans les *Mémoires de l'académie celtique*, t. 3, 7° cahier. 11° *A M. le baron Buri*, in-8° de 6 pages; c'est une lettre, datée de Vérone le 21 juillet 1811, imprimée dans cette ville. L'auteur y relève quelques fautes de ses *Mémoires sur les antiquités du Poitou*, et il dit: « Cet « amour-propre qui nous empêche de convenir « de nos erreurs est un sentiment puéril et pu-

« sillanime. Pourquoi craindrait-on de confesser « qu'on s'est trompé, quand il s'agit d'opinions « qui ne reposent le plus souvent que sur des « probabilités? » 12° *Lettera al signor Giovanni Danese Buri, barone del regno, etc., podestà di Verona, sopra l'iscrizione del console Muciano ultimamente scoperta*, Vérone, 1811, in-8° de 58 pages, avec planches, y compris une seconde lettre; 13° *Al signore commendatore Somenzari, barone del regno, prefetto del dipartimento di Passariano, lettera sugli ultimi scavi di Zuglio*, Vérone, 1812, in-8° de 26 pages. Il y explique les inscriptions et autres antiquités trouvées dans des fouilles commencées sous sa direction, dès 1808 (voy. le *Moniteur* de 1808, p. 1189, et 1809, p. 171). 14° *De antiquis Norici viis, urbibus et finibus ad eruditos Tirolenses et Germanos epistola*, Vérone, 1812, in-8° de 20 pages, daté du 1^{er} décembre 1811. C'est un morceau important pour la géographie ancienne du Tyrol. Z.

SIBBALD (ROBERT), médecin naturaliste, né vers 1643, au comté de Fife, en Ecosse, fit ses études au collège de St-André, et cultiva ensuite la médecine et la botanique avec beaucoup de zèle. Dans le dessein de perfectionner ses connaissances, il visita la France et l'Italie; et, à son retour en Ecosse, il fut nommé médecin et géographe du roi Charles II, qui le créa chevalier et le chargea d'écrire l'histoire de ce royaume. Il eut beaucoup de part à la fondation du collège de médecine d'Edimbourg, dont il devint président, et établit dans cette ville un jardin des plantes. Dans sa jeunesse, Sibbald avait embrassé la religion catholique; mais, sous le règne de Jacques II, il rentra dans la communion presbytérienne; et par là s'attira la haine du docteur Pitcarne, qui ne cessa dès lors de le poursuivre de ses satires. Sibbald enrichit le musée d'histoire naturelle fondé par Balfour, son collègue et son ami (voy. BALFOUR), et fit servir son crédit et sa fortune à ranimer en Ecosse le goût des sciences (1). Il mourut à Edimbourg, en 1720, dans un âge très-avancé. Il avait écrit une autobiographie, qui a été publiée à Edimbourg, en 1833, avec quelques détails sur les manuscrits qu'il a laissés. On connaît de lui: 1° *Scotia illustrata, seu Prodromus historiae naturalis*, Edimbourg, 1684 ou 1696, in-fol., fig. L'ouvrage est divisé en deux parties principales. Dans la première, traitant, à l'exemple d'Hippocrate, de *aëre, aquis et locis*, il expose la médecine propre au pays, et là il insiste principalement sur l'avantage qu'il y a d'employer les remèdes indigènes, surtout ceux que fournit le règne végétal; c'est un des auteurs qui ont traité cette question importante avec le plus de solidité, et il cite ceux qui l'avaient précédé, comme Champier. La seconde partie est consacrée à l'histoire naturelle proprement dite et di-

(1) Les auteurs du *Mémoire* étaient mal informés sous le rapport du divorce; on nous a assuré qu'il n'est pas vrai que Siauve fut divorcé.

(1) *Auctarium musei Balfouriani, a museo Sibbaldiano, sive descriptio rerum naturalium et artificialium quas Rob. Sibbaldus academiam Edinburgicam donavit*, 1697, in-8°.

visée suivant les trois règnes. Le règne végétal, qui commence, est encore divisé en deux : les plantes indigènes et celles des jardins. Les premières forment ce qu'on a nommé depuis la *flore*; elle commence par quelques généralités sur les plantes. Quoique l'auteur reconnaisse la nécessité d'une méthode et qu'il adopte celle de Morison, il préfère pour le moment l'énumération *alphabétique*. Parmi les plantes les plus communes dont Sibbald se contente de citer les noms, il s'en trouve quelques-unes d'assez rares, qu'il décrit avec plus d'étendue. L'une d'elles, qu'il croyait inconnue jusque-là et particulière à l'Ecosse, avait été cependant indiquée par Gaspar Bauhin et a été retrouvée sur toutes les hautes montagnes d'Europe, jusqu'en Laponie; Linné, qui l'y rencontra, en forma un genre, qu'il consacra, sous le nom de *Sibbaldia*, à la mémoire de celui qui du moins en avait certifié l'existence par une figure assez correcte. Il en donne quelques autres, telles que l'orobe *tubéreux*, qu'il croit être la même que le *Chara*, mentionné par César comme ayant préservé de la famine la garnison de Dyrrachium pendant un siège et qui, suivant Dion, sauva l'armée de Sévère d'un pareil danger dans son expédition dans la Grande-Bretagne. Mais il ne se borna pas à faire figurer une élégante variété de rosier, qu'il nomma *Ciphiana*, parce qu'il la crut particulière à son domaine de Ciphi. De plus, il la décrit en vers saphiques, qui prouvent, ainsi que plusieurs autres pièces de vers disséminées dans le corps de l'ouvrage, qu'il cultivait aussi la poésie latine avec quelque succès. C'est donc lui qui a jeté les premiers fondements de la *flore* d'Ecosse. Ce n'a été qu'un siècle après qu'elle a été exécutée par Lightfoot, en 1777. Dans la seconde partie, Sibbald donne le catalogue pareillement alphabétique du jardin d'Edimbourg. Il annonçait un second volume, qui devait comprendre la géographie de l'Ecosse, et il en avait publié le prospectus dès 1683, sous ce titre : *Nuntius Scoto-Britannicus, sive Admonitio de Atlantæ Scotico, seu Descriptio Scotiæ antiquæ et modernæ*. Il y avait déjà vingt ans qu'il travaillait à cet ouvrage, mais il paraît qu'il ne put jamais le terminer ou que des obstacles en empêchèrent la publication. Pitcarne fit, en 1696, une critique mordante de la *Scotia illustrata*; mais Sibbald y répondit victorieusement, en 1711, par son *Vindiciæ Scotiæ illustratæ*, in-folio de 30 pages, qui fait suite au *Prodromus*. 2° *Phalainologia nova sive Observationes de rarioribus quibusdam balanis in Scotiæ littus nuper ejectis*, ibid., 1692, in-4°, avec 3 planches; Londres, 1773, in-8°; 3° *History ancient and modern*, etc., c'est-à-dire histoire ancienne et moderne des comtés de Fife et de Kinross, avec leur description et la notice des productions naturelles, ibid., 1710, in-fol. On y trouve un catalogue curieux de plantes marines. 4° *Ancient and modern History*, etc., c'est-à-dire

histoire ancienne et moderne du comté de Linlithgow, avec la description des produits naturels de la terre et de l'eau, ibid., 1720, in-fol. de 52 pages. Il donna de même, en 1711, une description des Orcades et des îles Shetland, en 42 pages et 3 figures. 5° *De chara, radice cujus fit mentio apud J. Cæsarem (de Bello civil., lib. 3)*, dans les *Miscellan. erud. antiq. ad boreal. Britanniar. partem spectantia*, ibid., 1710, in-fol.; 6° des *Lettres* au docteur Sloane, secrétaire de la société royale de Londres, insérées dans les *Transactions philosophiques* et contenant : la description de différents coquillages observés sur les côtes de l'Ecosse, année 1696; dissertation sur des pierres rendues par un enfant, année 1698; description de plantes et de pierres récemment découvertes en Ecosse, année 1700; notice du second volume de la *Scotia illustrata*, suivie de la description du pou de la baleine. D-P-s et W-s.

SIBBERN (FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN), philosophe et publiciste danois, né le 18 juillet 1785, à Copenhague, où il mourut en octobre 1839. Son père, d'origine holsteinoise, l'avait initié de bonne heure dans la connaissance de la langue allemande. Après avoir achevé ses études de droit et de philosophie à l'université, Sibbern se fit recevoir docteur en droit, en 1810, et docteur en philosophie, en 1811. A la suite d'un voyage en Suisse et en Allemagne, il fut, en 1813, nommé professeur adjoint de philosophie à l'université, et membre de l'académie des sciences, en 1826. Titulaire de sa chaire en 1829, il fut en outre appelé, en 1838, dans la diète de l'île de Séelande, et, en 1848, dans le conseil d'Etat. Libéral et un des fondateurs de la société pour la liberté de la presse, Sibbern était ami du ministre Oersted; mais, appartenant avec lui au parti des doctrinaires, ou parti des professeurs, il se vit bientôt dépassé par les partis extrêmes, et en butte à de fréquentes attaques. Il n'avait jamais voulu d'un *Folkssraad* ou assemblée du peuple, mais il proposa la réunion des états provinciaux. Ses écrits politiques sont : 1° *Remarques sur l'ordonnance royale concernant l'établissement des états provinciaux en Danemarck*, 1835; 2° *Feuilles d'avis patriotiques*, 2 vol., 1835; 3° *De l'union des divers états provinciaux du Danemarck*, 1838; 4° *Sur le droit de consentement aux impôts et sur la constitution*, 1840; 5° *Dikaosyne, ou Discussions politiques*, 1843; 6° *De la lutte entre les deux plus hauts pouvoirs en Danemarck*, 1844, in-8°. Mais l'importance philosophique de Sibbern est bien plus grande. Prenant son point de départ dans la révélation et dans la morale pratique, Sibbern y fait entrer les principes du schellingianisme. Il a le premier, en Danemarck, étudié la philosophie allemande dans son ensemble; malheureusement, il a créé une terminologie qui rend ses écrits difficiles à lire. Si son application aux sciences naturelles rappelle Steffens et Oken, ses idées mystiques sur l'amour le mettent à côté de

Schubert, tandis que sa tendance morale le ramène à Fichte et Jacobi. Une prétention particulière le distingue cependant de tous; c'est celle de trouver pour chaque fonction de l'âme, minutieusement décrite, un organe correspondant dans l'organisme du corps. Voici les titres de ses nombreux écrits, qui cependant ne présentent pas d'ensemble philosophique : 1° *la Nature et l'essence spirituelle de l'homme*, Copenhague, 1819-1828, 2 vol. in-8°, remanié sous le titre de *Psychologie*, 1843; 3° édition, 1857, précédé d'un *Traité de biologie*; 2° *Sur la connaissance et la recherche*, 1822; 3° *Eléments de logique*, 1822; 2° édition, 1835; 4° *De præexistentia, geusi et immortalitate animæ*, 1823, in-4°; 5° *Lettres posthumes de Gabrielis*, 1826; 2° édition, 1851; 6° *De l'amour*, 1829; 7° *Archives et répertoire philosophiques*, 4 vol., 1829-1830; 8° *Sur la poésie et l'art en général*, 2 vol., 1834-1853; 2° édition, 1855; 9° *Sur l'idée, la nature et l'essence de la philosophie*, 1833; 10° *Cosmologie spéculative et éléments d'une théologie spéculative*, 1846, in-8°; 11° *Rapports de l'âme et du corps*, 1849; 12° *Comparaison entre la morale stoïcienne et la morale épicurienne*, 1853, in-8°; 13° *De l'humanité*, 1857. R—L—N.

SIBILET (THOMAS), poète, né vers 1512 à Paris (1), cultiva dans sa jeunesse les lettres et la jurisprudence. Il se fit recevoir avocat au parlement; mais, dit Loisel, il s'appliquait plus à la poésie française qu'à la plaidoirie (voy. le *Dialog. des avocats*, p. 523). Il avait déjà publié quelques opuscules quand il visita l'Italie. Ce fut dans ce voyage qu'il connut Pasquier, auquel il donna les premières instructions de poésie française (voy. les *Lettres* de Pasquier). A son retour, il traduisit plusieurs ouvrages de l'italien, entre autres l'*Ecurie* de Fed. Grisone et la *Manière de bien embrider les chevaux* par Fiaschi (2). Lacroix du Maine nous apprend qu'il fit aussi plusieurs versions du grec et du latin (3). Pendant les troubles de la Ligue, Sibilet fut mis en prison avec l'Estoile, son ami, dans la conciergerie du palais, pour son attachement à la cause royale. Il mourut peu de temps après, au mois de novembre 1689, à l'âge de 77 ans. Dix-huit jours avant sa mort, dit l'Estoile, je rencontrai Sibilet dans le palais, où il me dit qu'il remerciait Dieu de ce qu'il mourrait bientôt, les gens de bien étant tous les jours en danger de mourir de mort violente (*Mémoires* de l'Estoile, édition de Godefroy, t. 2, p. 8). C'était un homme très-savant, mais il ne mettait point son nom à ses ouvrages, « ne se donnant pas grande peine d'être connu

« que par ses amis, et faisant état de profiter au public et non pas de s'acquérir une gloire par « écrit ou invention ». Duverdier s'est fâché sérieusement de ce que Sibilet n'a signé l'avertissement de son *Iphigénie* que des initiales T. S.; « deux lettres, dit-il, qu'on pourrait interpréter « faussement et par ignorance Toussaint Sottin « ou Tristan Savetier; que sert-il donc de faire « rêver ainsi les gens? » On a de Sibilet : 1° *l'Art poétique français, pour l'instruction des jeunes étudiants et encore peu avancés en la poésie française*, Lyon, 1548, petit in-8° de 79 feuillets; ibid., 1555; Lyon, 1556 et 1576, in-16, avec le *Quintil Horatian* (de Charles Fontaine) et le traité de la *Ponctuation* (de Dolet). Après avoir parlé en peu de mots de l'origine et excellence de la poésie et de la rime, il traite de l'invention et du style et donne les règles de notre prosodie, ce qui l'oblige à des discussions grammaticales, dont il sentait lui-même l'insuffisance, puisqu'il promettait une grammaire, laquelle, dit-il, s'il plaît à Dieu, je mettrai de bref en lumière. Dans la seconde partie, il passe en revue les différents genres de poésie alors à la mode : l'épigramme, le sonnet, le rondeau, la ballade, le chant royal le coq-à-l'âne, etc., appuyant ses définitions d'exemples tirés de Marot en grande partie. Sibilet recommande aux jeunes gens la lecture des anciens et leur donne des avis assez bons; mais, quoi qu'en dise l'abbé Goujet (*Bibl. franc.*, t. 3, p. 94), cet ouvrage ne pourrait être utile à l'histoire de notre poésie au 16^e siècle qu'autant que nous n'aurions pas les *Recherches* de Pasquier (voy. livre 7, p. 67). 2° *L'Iphigénie d'Euripide, tournée de grec en français*, Paris, 1549, in-8°, rare. Il a employé dans cette traduction des vers de toutes sortes de mesures, même des monosyllabes; et, dans son dessein de donner en même temps des exemples de toutes sortes de poésie, il regrettait de n'avoir pu y employer le rondeau. 3° *Traité du mépris de ce monde*, par lequel est démontré le grand profit et utilité qu'apporte à l'homme la vie solitaire et contemplative, ibid., 1579, in-16; 4° *Paradoxe contre l'amour*, Paris, 1581, in-4°, à la suite de la traduction de l'*Anteros* de Bap. Fulgose, etc. (voy. FREGOSE); 5° diverses traductions, dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque* de Lacroix du Maine. W—S.

SIBOUR (MARIE-DOMINIQUE-AUGUSTE), archevêque de Paris, naquit le 4 avril 1792, à St-Paul Trois-Châteaux (Drôme). Il montra dès le premier âge des goûts religieux; après avoir passé deux ans au séminaire de Viviers, il vint à Paris, en 1811, et fut présenté au cardinal Maury. Sept ans plus tard, il continuait ses études à Rome et y était ordonné prêtre par Mgr Zéa, archevêque de Chalcédoine. — De retour à Paris, le premier poste qui lui fut confié fut celui de vicaire de la paroisse des Missions étrangères, qui avait alors pour curé l'abbé Desgenettes. Sa santé souffrant à Paris d'un travail trop assidu et de l'humidité,

(1) Suivant Duverdier, il était Châlonnais.

(2) Nous avons une traduction française de l'*Ecurie* de Grisone, Paris, 1561 ou 1563, in-4°, et souvent réimprimée dans le 16^e et le 17^e siècle; mais l'épître dédicatoire est signée Bernard du Puy-Monclaire; celle qu'on a de l'ouvrage de Fiaschi est attribuée, par M. Brunet, à Franc. de Provane. (Voy. le *Manuel du libraire*.)

(3) Lacroix du Maine cite la traduction de plusieurs *Oraisons* de Cicéron, et celle de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate, non imprimées en 1584.

il dut accepter un canonicat dans le Midi. Il partit, en 1822, pour Nîmes, et il y est resté dix-sept ans. — C'est là, au milieu d'amis pieux et lettrés, qu'il aimait à réunir chez lui pour traiter des sujets religieux ou littéraires, qu'est venu le trouver, en 1839, l'offre d'un évêché. — Mgr Sibour arrivait à Digne au mois de mars 1840, précédé de la réputation que lui avait faite son livre sur les institutions diocésaines. Il y fut reçu avec joie. L'évêque avait voué un culte de prédilection au beau génie d'Augustin; aussi répondit-il sans hésitation à l'appel que Mgr Dupuch adressa à l'épiscopat français. Il fut un des prélats qui, en 1842, ramenèrent en Afrique les reliques du saint; il a raconté cette cérémonie dans un mandement très-remarqué. — Ses tournées pastorales dans un diocèse hérissé de montagnes ne furent pas sans dangers, mais rien n'arrêtait son zèle épiscopal et sa charité bienveillante. Il voulait visiter les moindres hameaux et y porter des consolations. Un accident, dont une maladie grave fut la conséquence, le contraignit à aller passer trois mois au Pont-St-Esprit, résidence de sa famille. Son retour à Digne fut un triomphe : la ville entière vint au-devant de lui, chantant un *Te Deum*. — Les limites restreintes qui nous sont imposées dans cette biographie ne nous permettent pas de donner un aperçu de la vie édifiante et toute consacrée à la charité, à la prière et à l'étude de Mgr Sibour dans son diocèse des Alpes. Il y était attaché de cœur et n'eût jamais voulu le quitter (1); mais il était destiné à une existence plus agitée et plus périlleuse. Quoique modeste et cachée au sein des Alpes, sa vie littéraire et ses institutions épiscopales n'avaient pas été sans éclat, non plus que le courage qu'il montra en 1848; en faisant connaître les violences du commissaire du gouvernement provisoire contre l'Eglise. Aussi fut-il choisi pour succéder à un prélat frappé sur les barricades, Mgr Affre. Il semble qu'à cette époque il prévoyait déjà la mort qui l'attendait lui-même peu d'années après. Il répondait, le 11 janvier 1848, au ministre des cultes qui lui annonçait sa nomination : « ... Il me serait permis sans doute de reculer devant un insigne et redoutable honneur, mais le puis-je devant l'idée du sacrifice? La mort héroïque de Mgr Affre m'apprendrait au besoin là-dessus mon devoir. Oui, si Paris est un calvaire, comme mes amis me le font envisager, je m'exciterai par cet illustre exemple. » Cette pensée du calvaire se retrouve dans toutes ses lettres intimes de cette époque. Nous n'en citerons qu'une : « Vous avez des larmes de joie dans les yeux, pendant que j'en verse de tristesse. Ah! ce n'est pas bien. Il vaudrait mieux me plaindre, en voyant ce formidable fardeau imposé à ma faiblesse. On ne

« serait point parvenu en tout autre temps à me le faire accepter; j'aurais préféré mes paisibles montagnes à la ville de la joie et du plaisir, mais la Providence veut que je les quitte pour la ville de la souffrance et de la dévastation; il y a là un sacrifice; un évêque ne pouvait reculer. » — Le 18 octobre 1848, le nouvel archevêque de Paris était reçu à Notre-Dame, et sa première messe fut un pieux souvenir donné à la mémoire de son glorieux prédécesseur. Peu de jours après, on le voyait parcourir à pied les mansardes et les échoppes des faubourgs St-Antoine et St-Marceau, où il passait des journées entières, répandant partout des consolations et des charités. On se souvient de la misère de Paris pendant l'hiver de 1848! A la fin de ces visites, qui lui valurent tant de bénédictions et de sympathie, il fonda une association générale de charité et disait en terminant ses statuts : « Le nombre des pauvres formant en temps ordinaire le dixième de la population, si dix familles se chargeaient d'une famille, le problème de la misère serait résolu, la religion fortifiée et la société sauvée... » C'était là une belle idée. — En 1849, l'archevêque de Paris écrivit au ministre des affaires étrangères, en faveur de Venise, une lettre assez vive à l'endroit de l'Autriche, qui fit une grande sensation dans le monde officiel. — Peu de temps après, Mgr Sibour mit à exécution un projet qui ne le quittait pas, à travers les malheurs du temps et ses charges pastorales : la convocation d'un concile provincial. La réunion fut nombreuse; les prélats qui la composaient demandèrent à Pie IX de vouloir bien ordonner un concile national de tous les évêques de France, dans lequel les Pères renouvelleraient les statuts des canons et, en particulier, les décrets du concile de Trente, touchant les synodes diocésains. Le pape, tout en louant cette pieuse sollicitude des évêques, ne jugea pas le moment opportun. — L'accord de la science et de la foi avait toujours été l'une des aspirations de Mgr Sibour. Il avait traité ce sujet à Montpellier en 1833, il le mit à exécution en 1853 dans la fête des écoles qui se célébra à Paris avec une grande pompe, le 27 novembre. Un brillant et très-nombreux auditoire d'hommes lettrés avait répondu à l'appel du prélat, qui y prononça le panégyrique d'Augustin. Cette institution serait de tous les temps, mais elle était surtout du nôtre, et elle obtint une grande faveur. — En 1855, l'archevêque était à Rome pour assister à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, qui fut le sujet d'un de ses plus beaux mandements. Il s'occupa à son retour d'une nouvelle circonscription des paroisses dans Paris et de l'établissement de la liturgie romaine dans son diocèse. — Mgr Sibour était à la veille de marquer son épiscopat par de nouvelles et importantes mesures qu'il avait méditées dans sa retraite de Belle-Eau, lorsqu'un horrible assas-

(1) Des lettres adressées à ses amis, celles que l'auteur de cette notice a lui-même reçues, sont des preuves irrécusables du désir de son cœur.

sinat vint arrêter le cours d'une vie si pleine. Le 3 janvier 1857, on célébrait à St-Etienne du Mont l'ouverture de la neuvaïne de Ste-Geneviève; l'archevêque y présidait. Vers quatre heures, la procession se déployait lentement à travers des flots de peuple; il s'était arrêté au tombeau de la patronne de Paris et y priaït avec ferveur; au moment où il se relevait un homme, un prêtre! saisit violemment la main qui bénissait et plongeait un poignard dans le cœur du pontife, en disant : *Pas de déesse!* faisant ainsi allusion à l'Immaculée Conception. La victime recule et s'affaisse, laissant échapper le bâton pastoral. « Le malheureux! » dit l'archevêque en tombant. C'est le seul mot qu'on ait entendu de sa bouche mourante. — L'assassin, nommé Verger, était un de ces hommes qui, entrés sans vocation dans l'état ecclésiastique, en deviennent la honte. Né en 1826, à Neuilly, il avait fait ses études au petit séminaire de Paris et sa théologie au grand séminaire de Meaux. Il passa par diverses paroisses, chercha ensuite fortune à Londres et devint plus tard porte-croix à la chapelle des Tuileries, sans que son ambition inquiète fût jamais satisfaite. Après s'être vengé du vénérable curé de St-Germain, son bienfaiteur, il prêcha contre l'Immaculée Conception. Ce n'était pas même un hérétique, car ses notes n'ont laissé voir aucun vestige de croyance. Ce prêtre interdit, jaloux de toute gloire, ennemi de tout bien, résolut de se faire remarquer de ce monde, à travers lequel il passait sans qu'on le regardât, et l'idée lui vint de tuer l'archevêque de Paris, dont la main l'avait secouru dans sa misère. — La mort de Mgr Sibour, après celle de Mgr Affre, fit dans Paris la plus pénible sensation : des milliers de fidèles se succédèrent pendant huit jours à la chapelle ardente, et ses obsèques eurent lieu au milieu d'une immense population, échelonnée de la rue de Grenelle à Notre-Dame. — Il ne reste de Mgr Sibour, en dehors de ses mandements et de plusieurs discours politiques, prononcés de 1848 à 1851, dans diverses circonstances, et recueillis par les journaux ou publiés en brochures, d'autre ouvrage imprimé que ses *Institutions diocésaines, ou Recueil de règlements* (Digne, 1845), 2 vol.

H. R-F.

SIBOUYAH ou SAIBOUYA (ABOU-BASCHAR-AMROU), ibn ottoman, ibn canbar, Al farsî, le plus illustre grammairien arabe, et le meilleur de ceux qui sortirent de l'académie de Bassora, habita Bagdad; et s'étant retiré en Perse à Chyraz, où il avait vu le jour, il y finit sa carrière, suivant Ibn Schouhna, l'an 180 de l'hégire (796 de J.-C.). Ben-Kacem prétend qu'il mourut à Beidhâ, près de cette ville. Le géographe persan assure qu'il était natif d'Esthakhar, ville de Perse; qu'il mourut à 40 ans, et qu'on voyait encore son tombeau à Chyraz. Au reste, les auteurs varient beaucoup sur l'année et le lieu de sa mort, et sur son âge. Le judicieux Abou'l-Fedha rapporte

leurs diverses opinions. Le surnom de Sibouyah, que portait Amrou, signifie en persan odeur de pomme, et lui fut donné, dit-on, à cause de la fraîcheur et de l'éclat de son teint. Parmi les divers ouvrages qu'il composa sur la grammaire, il en est un en trois parties, qui l'emporte sur tous les autres, et qu'on trouve à la bibliothèque de l'Escurial, n° 1. Ansari prétend que les savants préférèrent cette grammaire à toutes les autres et assure qu'elle a plusieurs fois été commentée, notamment par Abou'l-Haçan, qui a fait sur ce livre un commentaire en vingt volumes. La grammaire de Sibouyah est si célèbre chez les Arabes, qu'ils la désignent par le simple nom de *livre*. Mais on prétend que c'est l'ouvrage d'un auteur plus ancien, auquel il ajouta seulement de nouvelles observations. L'amour-propre et la sensibilité de ce grammairien étaient extrêmes, à en juger par les traits suivants. Ayant eu, chez le vizir Yahia-al-Barméki, une dispute avec un autre savant sur un point grammatical (1), il eut tant de honte et de chagrin de ce que le calife Haroun-al-Raschid n'avait point partagé son opinion, qu'il quitta sa cour et mourut peu de temps après. Il voulut même que sa grammaire fût enterrée avec lui; et elle aurait été perdue si Akhfash, son ancien maître de rhétorique, n'eût donné trente dinars aux héritiers pour la faire retirer du sépulcre. Sibouyah est encore auteur d'un livre sur l'art poétique, également commenté; il est intitulé *Distiques de Saibouyah*. Voyez le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial côté 308. Mais il paraît, suivant Abou'l-Fedha, que ce ne sont que des vers de différents poèmes, cités comme exemples par l'auteur. Z.

SIBTHORP (JEAN), botaniste, fils d'un professeur de botanique à Oxford, naquit le 28 octobre 1758. S'étant destiné à la médecine, il fit ses études à Edimbourg, visita ensuite la France et la Suisse, et communiqua à l'académie des sciences de Montpellier le précis des nombreuses découvertes en botanique qu'il avait faites dans les environs de cette ville. De retour dans son pays, il succéda, en 1784, à son père, qui avait donné sa démission. Ayant formé depuis quelque temps le projet de visiter la Grèce, contrée encore neuve sous le rapport de la botanique, il se rendit à Göttingue pour y préparer ce voyage, en se mettant en relation avec les savants de l'Allemagne. Il alla ensuite à Vienne, où il décida Ferd. Bauer, habile dessinateur, à l'accompagner. Au printemps de 1786, ils firent voile de Naples pour la Crète. Sibthorp passa près d'un an à Constantinople, où il s'occupa de l'étude de la langue grecque moderne; et, dans le mois de mars 1787, il se rendit à l'île de Chypre, après avoir touché aux îles de Mitylène, de Scio, de Cos et

(1) Il s'agissait de cette phrase : *Je crois que la morsure du serpent est plus dangereuse que la piqure de la guêpe*. Sibouyah prétendait que le régime du verbe croire devait être au nominatif, et Kassâf, son antagoniste, soutenait avec raison qu'il fallait l'accusatif.

de Rhodes, et à une partie du littoral de l'Asie Mineure. Un séjour de cinq semaines le mit en état de composer une *Faune* et une *Flore* de cette île. La première contient dix-huit mammifères, quatre-vingt-cinq oiseaux, dix-neuf amphibiens et cent poissons; la seconde comprend six cent seize espèces de plantes. Ces catalogues et d'autres encore, que l'on doit à son zèle pour la science, furent augmentés considérablement par ses observations, de manière que le nombre des espèces recueillies, après un examen exact de tous les manuscrits et spécimens qui se trouvent parmi les matériaux du *Prodromus flora græcæ*, se monte à plus de trois mille. Sibthorp, arrivé à Athènes le 19 juin 1787, dirigea ses excursions dans les différentes provinces de la Grèce. Il gravit le mont Delphi dans la presqu'île de Négrepont; et cette expédition difficile et périlleuse l'enrichit de beaucoup de plantes, de même qu'une excursion au mont Athos, qu'il fit quelque temps après. Six mois plus tard, les deux voyageurs s'embarquèrent pour l'Angleterre, où Sibthorp consacra tous ses moments à classer et à décrire les objets de ses précieuses recherches. Il fut nommé membre de la société linnéenne, à l'époque de sa fondation, en 1788, et membre de la société royale, en 1789. Mais ses collections restaient incomplètes; et elles étaient encore loin d'avoir atteint le degré de perfection qu'il voulait leur donner. Se proposant depuis longtemps de publier une *Flore de la Grèce*, il résolut de consacrer à ce grand ouvrage le reste de sa vie. Plein de cette pensée, il quitta Londres au mois de mars 1794, avec un élève nommé Borone, et faisant partie de la suite de l'ambassadeur anglais à Constantinople, Liston. Arrivé dans cette ville le 19 mai, il en partit à la fin d'août, avec Borone et son ami Hawkins, pour faire une excursion en Bithynie, et rapporta à Constantinople une ample récolte de plantes. Au bout de peu de temps, il partit avec les mêmes compagnons pour la Grèce; et après avoir visité quelques points de l'Asie Mineure et quelques îles, ils arrivèrent le 15 octobre à Athènes, où Borone périt par une chute. Le mois suivant, Sibthorp et Hawkins se rendirent à Zante, où ils arrivèrent vers le milieu de décembre, enrichis d'une nombreuse collection de graines, seul tribut que la contrée leur pût offrir dans cette saison. Sibthorp acheta d'un apothicaire de Zante un magnifique herbier de toutes les plantes de cette île. Au mois de février 1795, ils visitèrent la Morée et mirent à peu près deux mois à faire le tour de la presqu'île. Vers la fin d'avril, ils furent de retour à Zante. Hawkins se sépara de son ami pour retourner en Grèce; et Sibthorp arriva à Otrante après vingt-quatre jours d'une traversée où il fut contrarié de toutes les manières. Il toucha à l'île de Céphalonie; et, retenu par un vent contraire à la côte de Grèce, dans le voisinage de Prévesa, il employa la journée

du 7 mai à visiter les ruines de Nicopolis, près de cette ville. Le temps était mauvais, et il fut saisi d'un refroidissement funeste. Il ressentit à Otrante les premiers accès d'une fièvre qui parut se calmer lorsqu'il fut de retour en Angleterre; mais elle se manifesta de nouveau avec plus de violence; et il mourut à Bath, le 8 février 1796, âgé de 38 ans. Sibthorp mérite une des premières places parmi les bienfaiteurs des sciences, non-seulement par les travaux qu'il entreprit pour leurs progrès durant sa vie, mais encore par les moyens qu'il assigna dans son testament pour en assurer l'exécution. Il légua à l'université d'Oxford une rente destinée à publier la *Flora græca*, en dix volumes in-folio, ornés chacun de cent gravures coloriées, avec un volume d'introduction. Ses exécuteurs testamentaires choisirent pour cette publication le président de la société linnéenne, auquel ils remirent tous les manuscrits, dessins et autres objets destinés à la *Flore grecque*. Cet ouvrage, terminé en 1840, forme dix volumes in-folio; il contient en tout neuf cent soixante-six planches; il n'a été tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires; et il y avait trente souscripteurs payant chaque volume vingt-cinq livres sterling. Sibthorp légua aussi à l'université d'Oxford toutes ses collections, dessins et livres sur l'histoire naturelle, la botanique et l'agriculture. Le seul ouvrage qu'il ait publié lui-même est une *Flora oxoniensis*, Oxford, 1794, 1 vol. in-8°. Linné avait, dès 1756, donné le nom de *Sibthorpia* à un genre qu'il avait formé d'une plante rare qui se trouve en Bretagne, seulement parce que Sibthorp, le père, lui en avait fait parvenir des fleurs desséchées; comme, du reste, c'était un botaniste très-peu important, c'est au fils seul qu'il faut rapporter l'honneur de cette dédicace. D—P—s.

SIBUET (GEORGES), homme politique français, naquit, le 25 novembre 1767, dans le département de l'Ain, à Belley. Il descendait d'une famille originaire de Sibuet, près de Dolomieu, en Dauphiné, qui a donné à la France et au Piémont de braves militaires, plusieurs chevaliers de Malte et des magistrats célèbres par leur savoir et leur intégrité; nous citerons : de Sibuet de Loriol, chancelier de l'île de Chypre en 1458, président du conseil souverain de Turin en 1471; Jacques de Sibuet, aïeul de Georges Sibuet, blessé à Fontenoy aux côtés du maréchal de Saxe, dont il était le premier aide de camp, et l'illustre guerrier, dans ses mémoires, vante son courage et ses qualités morales. Georges Sibuet fit ses études avec succès au collège des jésuites, dans sa ville natale. En 1789, Gauthier Desorcières (Gauthier de l'Ain), député aux états généraux, emmena comme secrétaire le jeune Sibuet à Paris, où il fut reçu avocat en 1791. Le 16 janvier 1793, Georges Sibuet entra dans les emplois publics et fut envoyé en Belgique avec le titre de commissaire national, spécialement attaché à la province

d'Ostende, pour organiser, conformément au décret du 15 décembre 1792, ce royaume, qui venait d'être réuni à la France. Il avait été en outre chargé de surveiller la conduite de Dumouriez, qui, avant de passer à l'ennemi, avait donné l'ordre d'arrêter les commissaires envoyés par la convention, et particulièrement Sibuet; il put cependant s'échapper et revenir à Paris rendre compte de sa mission. Bientôt après, il fut nommé accusateur militaire près l'armée des Alpes, le 1^{er} juin 1793, lorsque cette juridiction fut établie dans le but de maintenir dans de justes limites le pouvoir militaire. Kellermann, auquel le nouvel accusateur militaire portait ombrage, chercha à l'entraver dans l'exercice de ses fonctions; mais trouvant dans sa fermeté une résistance à laquelle il était loin de s'attendre, il le dénonça comme modéré au club des jacobins de Grenoble. Reconnaisant l'inutilité d'une lutte qu'il n'avait pas hésité à engager dans l'intérêt public, Sibuet donna sa démission. A peine rentré à Paris, il fonda, en 1795, le journal *l'Ami des lois*, dont il partagea la rédaction avec le représentant du peuple Poulthier. Ce journal, qui défendit constamment les principes de 1789, auxquels Georges Sibuet resta toujours fidèle, obtint alors un grand succès. Mais Sibuet n'ayant pas voulu suivre aveuglément la ligne politique que prétendaient lui imposer dans la rédaction de son journal les directeurs Barras et Merlin, avec lesquels il était d'ailleurs intimement lié, reçut secrètement avis de le vendre, afin d'éviter de voir les scellés apposés sur ses presses. *L'Ami des lois* passa bientôt entre les mains de Bourbon-Gravier, par l'intervention de Duviquet, secrétaire de Barras; mais il fut supprimé après le 18 brumaire par un arrêté des consuls, ainsi que tous les journaux indépendants. Georges Sibuet se renferma alors dans les fonctions de juge au tribunal de cassation, auxquelles il avait été appelé le 1^{er} ventôse an 2, et siégea à la cour suprême jusqu'à l'époque où Bonaparte la réorganisa, en l'an 8. Ne remplissant pas alors les conditions d'âge exigées (il fallait avoir atteint quarante ans), il ne put pas être compris dans la nouvelle organisation. Le 17 messidor an 8, Sibuet fut nommé juge à la cour d'appel de Bruxelles, et accepta ce poste par sentiment du devoir; il avait d'ailleurs la promesse de rentrer à la cour de cassation sitôt qu'il aurait atteint l'âge prescrit. Seul des commissaires nationaux qui avaient procédé en 1793 à l'organisation de la Belgique, il n'hésita pas à revenir plus tard y occuper des fonctions publiques. L'accueil qu'il reçut fut un témoignage éclatant d'approbation donné à la conduite qu'il avait su tenir dans des fonctions aussi délicates. Après avoir siégé deux années à la cour de Bruxelles, il donna sa démission pour rentrer en France. Depuis longtemps Georges Sibuet était à la tête d'une fortune considérable, qu'il avait augmentée en concourant à

la création de la banque de France et par un riche mariage. Propriétaire de l'hôtel de mademoiselle de Condé, rue de Monsieur, et de l'ancien château de la marquise de Pompadour, à Etioles, près Corbeil (Seine-et-Oise), il partageait son temps entre ces deux résidences. La présidence du tribunal de première instance de cette petite ville, étant devenue vacante, lui fut offerte; il l'accepta le 16 juin 1808, bien que le poste fût inférieur à ceux qu'il avait occupés; mais, disait-il, parce qu'une présidence est toujours honorable. Là, comme partout où il avait rempli des fonctions publiques, il s'entoura de l'estime et de l'affection de ses concitoyens. Aussi, dans les cent-jours, fut-il nommé membre de la chambre des représentants par le collège électoral de Corbeil, le 10 mai 1815. Dans une des premières séances de cette assemblée, Georges Sibuet fit une proposition tendant à ce que, dans l'intérieur de la chambre, il ne fût ajouté aucun titre nobiliaire au titre de député. Cette motion ne fut pas accueillie, et quelques journaux prétendirent à tort qu'elle avait pour but d'arriver à la suppression de la noblesse. Le *Moniteur* rapporte les expressions dont se servit l'orateur, et prouve que telle n'avait pas été sa pensée; il voulait simplement hausser le titre de député, en le plaçant au-dessus des titres nobiliaires. Sibuet reparut plusieurs fois à la tribune, particulièrement à la dernière séance, pour s'opposer à la clôture de l'assemblée, que, malgré ses efforts, il ne put empêcher. Après la restauration, Georges Sibuet fut destitué de la présidence de Corbeil et refusa, par une lettre qui fit sensation dans le public, la pension à laquelle il avait droit. Il se réunit ensuite à Valentin Delapelouse et à Chatelain pour créer le *Courrier français*, journal qui fut l'un des plus ardents adversaires de la restauration et contribua puissamment à l'avènement de la monarchie de 1830; mais Georges Sibuet mourut au milieu de la lutte, le 14 janvier 1828, avant le triomphe des principes pour lesquels combattait le *Courrier français*. Sibuet a publié : 1^o *Opinion prononcée à l'assemblée générale des principaux actionnaires de la Banque de France*, Paris, 1821, in-8°; 2^o *Nouveau manuel du vigneron, ou méthode simple, facile et économique pour faire du bon vin partout où le raisin mûrit*, etc., 1822, in-8°; 3^o *Observations à M. le comte de Peyronnet, ministre de la justice, etc., sur son projet de loi concernant les successions et le rétablissement du droit d'aînesse*, 1826, in-8°; 4^o *Opinion prononcée à l'assemblée générale des deux cent huit plus forts actionnaires de la Banque de France*, janvier 1826, in-8°. E. D.—s.

SIBUET (BENOÎT-PROSPER), baron et général de l'empire, né à Belley, département de l'Ain, le 9 juin 1773, frère du précédent, fut destiné aux ordres et fit de fortes études au collège de Belley. Mais entraîné par la vocation des armes, il s'engagea au 2^e bataillon de l'Ain,

le 1^{er} décembre 1791. Nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille, au siège de Mayence, le 20 août 1793, quelques jours après, le 1^{er} septembre, il était proclamé lieutenant pour action d'éclat. Le 17 du même mois, son cheval fut tué sous lui au combat de Pérestole; il fut ensuite blessé à l'assaut donné à Puycerda par les Espagnols et obtint un sabre d'honneur. Incorporé au 16^e régiment de cavalerie le 17 germinal an 3, à la suite de ses blessures, il fut détaché, comme instructeur, à l'école de cavalerie de Versailles. Le général en chef, Masséna, qui avait distingué le lieutenant Sibuet, le choisit pour aide de camp aussitôt qu'il fut rétabli. Le 12 prairial an 8, Sibuet reçut le brevet de capitaine sur le champ de bataille, pendant le blocus de Gènes, pour s'être précipité sur l'ennemi, dit le rapport, à la tête des guides, au combat de Togoletto. Bientôt après, il fut blessé d'un coup de feu dans une sortie, et se distingua encore dans plusieurs circonstances durant ce siège mémorable qui lui valut des pistolets d'honneur. Le 3 avril 1804, il gagna sous les yeux de l'illustre maréchal l'épaulette de chef d'escadron. Nommé major le 7 octobre 1807, il quitte l'enfant chéri de la victoire, après avoir combattu à ses côtés sur tous les champs de bataille qui rendirent immortel le nom de Masséna. Chevalier de la Légion d'honneur à la fondation de l'ordre, il obtint, en 1810, le titre de chevalier de l'empire avec une dotation en Westphalie. Lieutenant-colonel, colonel provisoire du 2^e régiment de Bayonne, qu'il est chargé d'organiser; colonel du 147^e de ligne; créé, sur le champ de bataille, par l'empereur, général, baron de l'empire et officier de la Légion d'honneur, Sibuet continua sa carrière, qui devait avoir une fin trop prématurée. Le 30 août 1813, après avoir combattu à Dresde, il est acculé sur le Bober, dont les eaux sont débordées, les ponts rompus, et livre la bataille de Jauer, en Silésie; à la tête de 5,000 hommes, il résiste pendant douze heures à 30,000 Russes, commandés par Langeron. Puis, voyant tout espoir perdu, il donne l'ordre de briser et de jeter dans le torrent, pour les sauver de l'ennemi, les aigles de ses régiments; et ne voulant ni se rendre ni laisser panser ses blessures, il se précipite dans les eaux du Bober, emportant avec lui, par un sentiment héroïque, l'aigle du 147^e, dont il avait été colonel. Il expire bientôt à la fleur de l'âge, frappé de vingt balles ennemies. Deux autres généraux de sa famille (*roy.* MONTBRUN et MORAND) étaient morts de même, en moins d'une année, sur le champ de bataille. Le général Sibuet avait épousé, en 1810, la fille du général de Morand, tué d'un boulet de canon à Lunébourg, le 2 avril 1813, et se trouvait ainsi le beau-frère du comte de Montbrun, mort glorieusement à la Moskowa. Le général Sibuet a laissé un fils, M. le baron Prosper Sibuet, aujourd'hui le seul descendant de la famille Sibuet, officier de la maison de l'empereur, qui, par son mariage, est

XXXIX.

devenu propriétaire du château de Vireux, dans le département des Ardennes, dont il est l'un des représentants au corps législatif. E. D—s.

SIBUET (MARIN), frère des deux précédents, né à Belley, département de l'Ain, le 18 juin 1776, dut quitter, à la suite d'une blessure qui lui valut l'épaulette d'officier, la carrière des armes, à laquelle il s'était consacré. Admis dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, il fut retraits comme inspecteur de première classe. Chevalier de la Légion d'honneur, membre du conseil général de l'Ain, maire de Belley, Marin Sibuet mourut dans cette ville le 12 mai 1847. E. D—s.

SIBUTUS (GEORGES), surnommé *Daripinus*, était, au commencement du 16^e siècle, médecin et professeur de rhétorique à Cologne; il y publia, en 1504 (in-4^o), sous le titre d'*Ars memorativa*, un traité de mnémonique, science dont on s'occupait alors avec activité. Malheureusement, ce traité a les mêmes inconvénients que les écrits de ce genre qui sont venus plus tard; les procédés qu'il indique sont encore plus compliqués, plus difficiles que la chose qu'ils prétendent simplifier et rendre aisée. En 1507, nous retrouvons Sibutus donnant des leçons de belles-lettres à Wittemberg. Conrad Celtes lui décerna la couronne de poète lauréat; et, dès l'année suivante, Sibutus fit paraître à Leipsick une composition dramatique destinée à célébrer la ville de Wittemberg et les beautés du pays dont elle occupe le centre. Le titre de cet ouvrage est fort long: *Silvula in Albiorim illustratam*, etc.; les personnages sont empruntés à la mythologie: Mercure, Apollon, Bacchus, Diane, Neptune, Chloris, Calliope, Sylvain, le poète, le parasite. Le tout fut joué devant l'empereur Frédéric. Sibutus tenait à offrir aux grands de la terre les résultats de son commerce avec les muses. A l'occasion de l'arrivée à Cologne d'un autre empereur, il avait mis au jour, dès l'an 1500, un volume intitulé *Panegyricus de Maximiliani in Coloniam adventu cum variis epigrammatibus*. Il faut bien avouer que rien de tout cela ne mérite de passer à la postérité. B—N—T.

SIBYLLE DE MONTFERRAT. Voyez GUY DE LUSIGNAN.

SICARD, prince de Bénévent, était fils de Siccon, auquel il succéda, en 833, et avec lequel il avait auparavant été associé. Comme son père, il fit la guerre aux Napolitains, qui lui avaient refusé le tribut; il les assiégea et ne se retira de devant leurs murailles que lorsqu'ils eurent obtenu des secours des Sarrasins de Sicile. Quelques années après, il soumit Amalfi, qui jusqu'alors avait dépendu du duché de Naples; mais s'étant rendu odieux aux Bénéventins par ses cruautés, il fut massacré, en 839, par des conjurés. Le grand-duché de Bénévent fut partagé à cette occasion. Radelgise, son trésorier, fut élu à Bénévent pour lui succéder, tandis que

Siconolfe, frère de Sicard, fut reconnu comme prince de Salerne. S. S.—1.

SICARD, chroniqueur du 12^e siècle, était de Casal ou Casel. Il composa dans sa jeunesse un extrait de Gratien, pour faciliter à ses camarades l'étude des saints canons. Le P. Sarti en conclut qu'il avait professé le droit canonique à Bologne; mais cette assertion n'est appuyée sur aucune preuve. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut ordonné sous-diacre, en 1183, par le pape Luce III; et, deux ans après, il succéda sur le siège de Crémone à l'évêque Offredo. Les prélats exerçaient à cette époque une autorité presque souveraine dans leurs diocèses; ainsi l'on ne doit pas être étonné de voir Sicard jouer un grand rôle dans les affaires du Crémouèse. L'empereur Frédéric 1^{er}, mécontent des habitants de Crémone, fit raser, en 1186, un des châteaux qui dépendaient de cette ville. Sicard parvint à faire cesser les hostilités; et, l'année suivante, il se rendit en Allemagne pour solliciter de l'Empereur la permission de relever le château qu'il avait fait détruire. Toutes ses démarches à cet égard furent inutiles. Il revint à Crémone, en 1188, sans avoir rien obtenu; mais éludant la défense de l'Empereur, il fit jeter les fondements du *Castel Leone*. Tiraboschi conjecture d'un passage de la chronique de Sicard (voy. *Storia della litterat. ital.*, t. 4, p. 332), que l'évêque de Crémone fit équiper, en 1189, un vaisseau pour aller au secours des croisés. En 1196, il solennisa la translation des corps des saints Archelaus, martyr, et Himerius, confesseur, et acheva la construction du château de Genivolta (en latin *Jovis altæ*) dans le Crémouèse. Il obtint, en 1199, du pape Innocent III, la canonisation de St-Omobon. Il suivit, en 1203, dans l'Orient et jusqu'en Arménie, le cardinal Pierre, légat apostolique; et, l'année suivante, il fit à sa prière une ordination dans l'église Ste-Sophie de Constantinople. Sicard revint peu de temps après à Crémone, où il mourut au mois de juin 1215. Malgré ses occupations multipliées, ce prélat avait trouvé le loisir de composer plusieurs ouvrages. Le plus important est une *Chronique universelle*, dont Muratori a publié la seconde partie, qui s'étend depuis Jules César jusqu'à l'année 1213, dans les *Scriptorum rerum italicarum*, t. 7, p. 625, précédée d'une dissertation qui contient des détails sur la vie de l'auteur et les différents manuscrits de sa *Chronique*. Elle n'est point exempte de fables; mais on en est dédommagé par l'exactitude avec laquelle Sicard rapporte les événements contemporains. Parmi ses autres ouvrages, on distingue le *Mitrale*, traité historique des offices divins, dont on assure que Guill. Durand a profité dans son *Rationale* (voy. DURAND). Le P. Sarti en a publié la préface, ainsi que les titres des livres et des chapitres, dans son *Histoire des professeurs de l'université de Bologne* (voy. SARTI). On trouvera dans la *Cremona litterata* de Fr. Arisi,

t. 1, p. 87, et dans les *Script. ecclesiast.* d'Oudin, t. 3, p. 88, des détails sur les autres ouvrages de Sicard, que Muratori et Tiraboschi n'ont pas jugé à propos de mentionner. W—s.

SICARD (CLAUDE), missionnaire français, né à Aubagne en 1677, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, enseigna les humanités et la rhétorique à Lyon et y acheva ses études de théologie. Au mois de septembre 1706, il quitta la France pour travailler aux missions de Syrie. Arrivé dans les murs d'Alep, il étudia la langue arabe, y fit des progrès rapides et en même temps observa attentivement le caractère des peuples qu'il aurait à cultiver. Pour se rendre utile aux hommes instruits, il composa en arabe deux livres dans lesquels il défendait la vérité de la religion chrétienne par des autorités tirées des saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise. D'un autre côté, il prêchait et catéchisait les ignorants, visitait les malades et leur distribuait des médicaments. La mission du Caire étant venue à vaquer, Sicard y fut envoyé. Après avoir employé quelque temps à étudier le génie et les mœurs des Coptes, il visita ceux qui habitent le long du Nil. Ses efforts furent longtemps infructueux; enfin, au bout de neuf ans, un mécabre ou receveur des deniers publics étant entré dans la communion catholique, plusieurs de ses compatriotes suivirent son exemple. Sicard poursuivit ses travaux apostoliques et parcourut toutes les parties de l'Egypte, depuis les cataractes du Nil jusqu'à l'embouchure de ce fleuve. Comme il était versé dans la connaissance des lettres et de l'antiquité, il recueillait tout ce qui lui paraissait digne de remarque dans les monuments du pays. Les premières observations qu'il transmit à ses supérieurs parurent si intéressantes qu'elles furent rendues publiques; elles obtinrent aussi l'approbation des hommes les plus capables d'en bien juger, qui témoignèrent même le désir de voir Sicard continuer ses travaux. Le duc d'Orléans, régent, lui manda de faire une recherche exacte des anciens monuments qu'il trouverait en Egypte et d'en faire dresser des plans par le dessinateur qui lui serait envoyé. Ce fut pour obéir à cet ordre que, sans interrompre ses occupations de missionnaire, il prit son temps pour ranger par ordre les découvertes qu'il avait déjà faites et pour en entreprendre de nouvelles. Dans ce but, il dressa un itinéraire des missions qu'il avait à faire, de manière à se transporter aisément dans les lieux qu'il voulait voir de plus près. Tels furent ses voyages à Thèbes, dans le Delta, aux rives de la mer Rouge, au mont Sinaï, aux cataractes. Il revenait, en 1726, de la haute Egypte, lorsqu'il apprit que la peste étendait ses ravages sur le Caire. Enflammé par l'ardeur de sa charité, il vola pour porter les secours de la religion aux infortunés atteints du fléau; plusieurs expirèrent entre ses bras. Le supérieur de la terre sainte, religieux de saint François, était atteint

du venin mortel : Sicard courut lui offrir ses services; il revint lui-même frappé. Malgré ses souffrances, il continua ses assiduités auprès des pestiférés; mais la violence du mal l'obligea de les cesser, et, après cinq jours de maladie, il expira le 12 avril. Les observations du P. Sicard sur l'Égypte ont été publiées dans les *Lettres édifiantes*, dont elles ne forment pas la partie la moins importante. On les trouve dans les tomes 2, 5, 6 et 7 des Mémoires du Levant, du 1^{er} recueil; elles remplissent entièrement le tome 5 de la seconde édition et sont contenues dans diverses lettres. Les deux plus longues sont adressées, l'une, au comte de Toulouse, l'autre, au P. Fleureau. Dans la première, écrite au Caire le 1^{er} mai 1716, Sicard raconte une excursion dans le désert de St-Macaire faite en 1712, une course dans le Delta en mai 1714, une autre dans la haute Égypte qui commença en septembre de la même année. Il remonta le Nil jusqu'à la ville d'Abousir, près de laquelle il dessina un sacrifice au soleil, sculpté sur le flanc d'une montagne. Sicard donna aussi les dessins de divers monuments antiques. La seconde lettre contient la relation de son voyage dans le désert de la basse Thébaïde, en 1716, avec Joseph Assemani (voy. ce nom), qui était chargé d'acheter des livres coptes pour la bibliothèque du Vatican. On visita les monastères de St-Antoine et de St-Paul et les bords de la mer Rouge. Le zélé missionnaire avait précédemment accompagné Assemani aux monastères du désert de St-Macaire, dans lesquels le savant maronite avait trouvé un assez grand nombre de livres très-rares. Les autres lettres de Sicard offrent l'exposé succinct de ses courses dans diverses parties de l'Égypte. Il avait vu Thèbes pour la première fois en 1708; dans un autre voyage, en 1721, il était allé jusqu'à la première cataracte et avait admiré les beaux monuments d'Éléphantine et de Philæ. Sicard levait soigneusement les plans et les dessins des édifices qu'il voyait. En parcourant le Delta, en 1723, il découvrit plusieurs villes anciennes. Une lettre contient la réponse du missionnaire à un Mémoire de messieurs de l'Académie des sciences sur le *natron*, sur le *sel ammoniac*, sur les *pierres et marbres de l'Égypte*, sur les *sours à poulets*. Une autre lettre renferme une *dissertation sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge*. Plus loin, on lit avec plaisir des renseignements sur les *différentes pêches qui se font en Égypte*, et ailleurs le détail d'un voyage au mont Sinâï. Tous ces fragments, car on ne peut donner d'autre nom à ces écrits, font voir qu'à une instruction profonde et à un zèle infatigable, Sicard joignait du tact et de la sagacité. Combien donc ne doit-on pas regretter que la mort l'ait empêché de rédiger la description qu'il avait projetée et dont une de ses lettres contient le plan! Cette description embrassait l'Égypte ancienne et moderne; elle était divisée en treize

chapitres : « J'y joindrai, disait l'auteur, des « cartes géographiques et les figures des monu-
« ments, que je ferai dessiner. Je vous envoie le
« plan de mon ouvrage, aussi détaillé qu'il a été
« nécessaire pour donner une idée juste de
« toutes les connaissances que j'ai tâché d'acqué-
« rir sur les lieux. » Les confrères de Sicard, en annonçant en Europe la mort de ce savant missionnaire, disent qu'ils ont pris un soin particulier de ramasser ses mémoires et qu'ils ont même envoyé un de leurs plus anciens pour les mettre en ordre et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il a laissé manuscrit. Ils ajoutent : « Le père Sicard grossissait chaque jour le recueil
« de ses découvertes; mais, à sa mort prématurée, ses écrits sont demeurés sans avoir leur
« perfection. Ils sont présentement entre les
« mains d'un de nos missionnaires, qui les re-
« voit, pour les mettre en état de vous être pré-
« sentés. » Enfin ils annoncent qu'ils envoient plusieurs petits écrits de sa main; ils étaient en forme de lettres. Ils sont indiqués plus haut, à l'exception du dernier : c'est un discours sur l'Égypte; on peut l'appeler une description abrégée et très-exacte de ce pays. Ce discours a été réimprimé à la fin d'un livre intitulé *Réflexions historiques et politiques sur l'empire ottoman*, par C.-C.-L. D***, interprète de la république française pour les langues orientales, Paris, 1802, in-8°. Cet opuscule peut faire juger de ce qu'aurait été le grand ouvrage de Sicard. On ignore ce que cette composition est devenue. D'Anville, dans son Mémoire sur l'Égypte, dit que la lecture de cet ouvrage fera connaître combien il lui a été avantageux de pouvoir faire usage d'une grande carte dressée au Caire, en 1722, par le P. Sicard. D'Anville conservait la copie très-fine qu'il avait faite de cette carte. Il avertit que la carte d'Égypte insérée dans un des volumes de l'*Histoire romaine* du P. Catrou est presque en tout une réduction de la carte du P. Sicard. Il ajoute que son ouvrage fera connaître les raisons pour lesquelles son opinion sur la position de quelques lieux diffère de celle de ce savant jésuite. Tous les écrivains et tous les voyageurs qui se sont occupés de l'Égypte ont rendu justice à l'exactitude de Sicard. Tout ce que ce missionnaire a écrit sur l'Égypte est traduit en allemand dans le *Recueil des voyages les plus remarquables en Orient*, publié par Paulus, Léna, 1798 et années suivantes, in-8°. E—s.

SICARD (ROCH-AMBROISE CUCURRON), né, le 20 septembre 1742, au Fousseret, près Toulouse, fit ses études en cette ville, et entra d'abord dans la congrégation de la doctrine chrétienne, puis dans les ordres. Sans cesser de remplir les devoirs du saint ministère, il allait bientôt embrasser une carrière vers laquelle il était entraîné par les inspirations d'une âme compatissante, autant que par les heureuses dispositions d'un esprit éminemment observateur. L'archevêque de Bordeaux

(*voy.* CHAMPION DE CICÉ), voulant établir une école de sourds-muets, fit choix, pour le seconder dans ce projet, de l'abbé Sicard, qui se rendit à Paris, afin d'apprendre la méthode de l'abbé de l'Epée (*voy.* ce nom). De retour à Bordeaux, en 1786, le disciple, qui devait bientôt égaler son maître, prit la direction de l'école des sourds-muets de cette ville. Le nouvel établissement ne tarda pas à prospérer, et ses succès valurent à Sicard le titre de vicaire général de Condom, avec celui de chanoine de Bordeaux. Trop jaloux des petites distinctions qui s'obtiennent sans blesser l'amour-propre de personne, Sicard devint en peu d'années l'associé d'une foule de musées, d'académies et de sociétés littéraires, entre autres de Bordeaux, qui en renfermait quatre ou cinq; de Paris, de Toulouse, de Caen, de Bayeux, etc. Il aimait à en prendre les titres, et dans sa bonhomie, il ne se doutait point qu'il se donnait un ridicule. Ces relations littéraires ne ralentirent pas son zèle comme instituteur des sourds-muets; et sa réputation devint si éclatante, qu'à la mort de l'abbé de l'Epée, au mois de septembre 1789, l'opinion publique le désigna pour lui succéder. Toutefois il fallut subir un examen devant les commissaires des trois académies, désignés par le roi. Trois prétendants s'étaient mis sur les rangs avec Sicard : M. l'abbé Salvan, instituteur à Riom, en Auvergne, depuis directeur adjoint des sourds-muets de Paris; le P. Perrenet, religieux augustin, et l'abbé Masse, à qui la commune de Paris avait confié provisoirement la direction de l'établissement de cette ville. Ce dernier ne se présenta point au concours; mais « après un examen très-détaillé des connaissances des trois autres instituteurs, Sicard fut jugé le plus propre » (ce sont les expressions du journal officiel) par les commissaires; et leur choix fut confirmé par Louis XVI, au mois d'avril 1790. Il est difficile de concilier ces détails avec ce qu'on lit dans plusieurs biographies, savoir : que M. l'abbé Salvan se retira modestement devant un concurrent tel que l'abbé Sicard. Au reste celui-ci justifia la confiance du monarque, et surpassa même les espérances, en développant la méthode de son devancier, au moyen de procédés de logique aussi ingénieux que profonds. On a dit à tort, dans toutes les notices sur l'abbé Sicard, que jusqu'alors la maison des sourds-muets de Paris n'avait été soutenue que par la fortune de l'abbé de l'Epée et par les libéralités particulières de plusieurs personnes généreuses, entre autres de Louis XVI. Le gouvernement de ce monarque n'avait pas négligé une institution aussi chère à l'humanité. Dès les années 1778 et 1783, un arrêt du conseil avait assuré un revenu de six mille livres sur les biens du couvent des célestins supprimé, à la maison des sourds-muets de Paris, qui cessa d'en jouir dès que l'assemblée constituante eut déclaré nationales les propriétés des anciens monastères. Ce ne fut qu'au mois de

juillet 1791 que cette assemblée répara ce tort, en décrétant une dotation de douze mille sept cents francs à l'établissement, qui fut alors transféré dans le couvent des célestins, puis au séminaire de St-Magloire. L'abbé Sicard, qui aimait à se donner en spectacle, crut devoir se présenter à la barre pour prononcer un discours de remerciement. Si l'on veut expliquer, justifier même, la conduite de Sicard en cette occasion, comme dans mainte autre, il faut dire que, quand il s'agissait de ses chers élèves, qu'il appelait *ses enfants*, son âme, trop expansive, le rendait incapable de réflexion; ainsi que l'a fort bien exprimé son successeur à l'Académie : « Par un contraste singulier, sans être nouveau, en même temps qu'il se montra capable de s'élever aux plus hautes spéculations de la métaphysique, il resta dans une espèce d'enfance pour les affaires de la vie civile : simple jusqu'à la crédulité, il supposait toujours dans l'âme d'autrui toute la candeur qui était dans la sienne (1). » En 1791, on n'exigea pas de lui le serment à la constitution civile du clergé, qu'il n'avait point paru disposé à prêter; mais il se résolut sans difficulté à faire, après le 10 août 1792, celui de liberté et d'égalité, qu'il accompagna même d'un don patriotique de deux cents livres (2). Cette concession n'empêcha pas qu'il ne fût arrêté le 26 août; conduit au comité de sa section (celle de l'Arsenal), il fut ensuite déposé à la mairie, où il resta détenu jusqu'au 2 septembre. Ses élèves adressèrent à l'assemblée nationale une pétition, dont l'éloquence naïve et touchante prouve les étonnants progrès que cet habile instituteur avait fait faire à l'intelligence de ces infortunés (3). Cette pétition, présentée à la barre par Massieu, le plus habile de ces sourds-muets, fut lue par un des secrétaires, couverte d'applaudissements, et suivie d'un décret qui ordonna au ministre de l'intérieur de rendre compte des motifs de l'arrestation; mais la commune de Paris, qui était l'auteur de cette mesure inique, passa à l'ordre du jour sur le décret et sur la lettre de Rolland. Le 2 septembre, Sicard fut transféré à l'Abbaye, translation qui, ce jour-là, équivalait à un arrêt de mort. Lui-même, dans la relation déjà citée, retrace tous les périls qu'il courut alors, et pendant les deux jours suivants, avec des détails dont l'abondance nuit à l'effet du récit, et même,

(1) Discours de réception de M. l'évêque d'Hermopolis, le 22 novembre 1822.

(2) Lui-même s'exprime ainsi dans sa *Relation sur les dangers qu'il a courus les 2 et 3 septembre 1792*, insérée aux *Annales religieuses*, t. 1^{er}, p. 13 et 72 : « Le premier (serment) n'était point dans mes principes religieux; mais quand j'appris qu'on en avait décrété un second purement civil, je crus devoir en offrir la prestation. »

(3) Cette pétition se trouve rapportée dans la *Relation* déjà citée. Dans le même volume des *Annales religieuses* on trouve un arrêté de la section de l'Arsenal daté du 1^{er} septembre 1792, qui porte entre autres demandes à adresser au pouvoir exécutif : « 1^o que la loi soit exécutée dans toute son étendue vis-à-vis du sieur abbé Sicard; 2^o qu'il soit remplacé par le savant et modeste abbé Salvan, second instituteur des sourds-muets, assermenté et agréé de l'assemblée nationale. »

jusqu'à un certain point, à sa vraisemblance. Le narrateur, comme on l'en a souvent accusé, dupe, sans doute, de ses propres impressions, se donne trop d'importance au milieu d'une si grande catastrophe, et l'on regrette de voir une vanité presque ridicule à côté du courage d'un martyr (1). Une circonstance qu'on ne peut omettre, c'est le noble dévouement de l'horloger Monnot, qui sauva Sicard. Déjà la pique des égorgés était levée sur la poitrine de celui-ci, lorsque ce généreux citoyen, se précipitant entre les assassins et leur victime : « C'est l'abbé Sicard, s'écria-t-il, un des hommes les plus utiles à son pays. Il faut passer sur mon corps pour aller jusqu'à lui. » Sicard prit alors lui-même la parole, et dit au peuple : « J'instruis les sourds-muets ; et comme le nombre de ces infortunés est plus grand chez les pauvres que chez les riches, je suis plus à vous qu'aux riches. » Cette harangue produisit son effet : les égorgés prennent Sicard dans leurs bras, l'embrassent et lui proposent de le reconduire en triomphe chez lui. Mais comme il le raconte lui-même, un scrupule de conscience l'engagea à dire qu'une autorité constituée l'ayant fait prisonnier, il ne devait cesser de l'être que par un jugement légal d'une autorité constituée. Il peut être permis pour l'honneur même des principes de Sicard de révoquer en doute un scrupule aussi extraordinaire. Au reste, il n'aurait pas eu lieu de se féliciter d'avoir joué le Socrate dans cette occasion : car, pendant deux jours et deux nuits qu'il passa encore à l'Abbaye, il risqua plusieurs fois d'être massacré. L'assemblée nationale, à laquelle il fit connaître sa situation et le dévouement de Monnot, par une lettre écrite au président, rendit un décret qui déclara que ce brave homme avait bien mérité de la patrie ; mais la commune, bien qu'assez avertie par là de l'intérêt général que Sicard inspirait, passa encore à l'ordre du jour sur ce décret. Enfin, le 4 septembre, l'infortuné prisonnier trouva le moyen d'écrire à trois amis qu'il avait dans l'assemblée (Barennes, Hérault de Séchelles et Lafond-Ladebat), ainsi qu'à madame d'Entremouse, qui intéressa Pastoret à son sort. Tandis que Lafond-Ladebat se rend chez l'un des instigateurs du massacre, Chabot, qu'il connaissait à peine, pour demander la vie de son ami, Pastoret dresse, avec Romme et Hérault de Séchelles, membre du comité d'instruction publique, un arrêté qui ordonne à la commune de rendre à la liberté l'instituteur des sourds-muets. Ce tribunal obéit enfin, et au moment même où Chabot harangue le peuple en faveur de Sicard, l'officier municipal Guiraut vient le tirer de sa prison. Après de tels dangers, on aimerait à voir l'instituteur des sourds-muets retourner modestement au milieu de ses élèves ; mais ce fut d'abord à

l'assemblée qu'il se rendit, accompagné de Monnot, son sauveur. « Tous les cœurs m'y attendaient, dit-il dans sa relation, des applaudissements universels m'y annoncèrent. Tous les députés se précipitèrent à la barre pour m'embrasser ; les larmes coulèrent de tous les yeux quand, inspiré seulement par le sentiment le plus impérieux, je prononçai, pour remercier mes libérateurs, un discours, etc. » Ce discours, imprimé dans le *Moniteur* et dans tous les journaux, ne se trouve pas dans la relation de Sicard. Les honneurs de la séance furent accordés à Sicard ; et sur la proposition de Chabot, il fut rendu sur-le-champ à ses élèves. Uniquement occupé d'eux pendant la terreur, il n'éprouva plus de persécution. Lorsque, après la chute de Robespierre, la convention parut s'occuper de projets utiles, elle créa l'école normale, et désigna Sicard au nombre des instituteurs pour la grammaire. L'exposé de son cours, qui avait pour objet l'art de la parole, se trouve dans le recueil des *Leçons et débats des écoles normales*. Son programme (p. 115 du 1^{er} volume) offre, sur l'origine de la parole, des vues conformes aux idées de Condillac et de Dumarsais. Dans sa première leçon, qui eut lieu le 22 janvier 1795, Sicard fit l'éloge de la philosophie appliquée à l'éducation, en des termes qui semblaient écarter de la jeunesse toute direction religieuse. Une autre fois il analysa grammaticalement la phrase suivante, qu'il avait citée comme exemple : « Les Français doivent se rallier à la convention, qui poursuit vra tous les factieux, quel que soit leur parti. » Voilà au reste à quoi se bornèrent les concessions que Sicard ne crut pas pouvoir alors se dispenser de faire à l'esprit du gouvernement et à sa position particulière. Dans mainte autre leçon, il énonça des principes religieux dont la manifestation, dangereuse alors pour tout le monde, était surtout pour un ecclésiastique : témoin une belle définition de Dieu et de ses attributs, qu'il fit écrire à Massieu sur le tableau, et qui fut accueillie par des applaudissements universels. On pourrait citer encore l'éloquent morceau sur l'immortalité de l'âme et sur la vie future par lequel il termina la séance du 22 mars 1795. Plusieurs fois aussi il s'éleva contre la mode du tutoiement révolutionnaire, et contribua, ainsi que Laharpe, à le bannir des débats de l'école normale. Sous le rapport de la science, son cours eut un grand succès, qu'il faut moins attribuer à quelques innovations grammaticales sans importance qu'il voulut introduire (*voy. Crouzet*), qu'à la manière facile et ingénieuse avec laquelle il soumettait les procédés de la grammaire aux opérations de l'analyse. Ses leçons furent très-fréquentées. Garat, Volney, Wailly, etc., se mêlaient parmi ses nombreux auditeurs. Le professeur jouissait de ses succès avec une naïveté d'amour-propre qu'on aimait à lui pardonner, aussi bien que les petits moyens de charlatanisme qu'il employait pour

(1) « Puisant alors dans la religion un courage qu'il ne trouvait peut-être pas dans sa nature. » (Disc. de récept. de M. l'évêque d'Hermopolis.)

donner à ses leçons un caractère dramatique. Sicard était en même temps professeur au lycée national, et coopérait à la rédaction du *Magasin encyclopédique*. Il avait été nommé membre de l'Institut lors de sa création (1796), pour la troisième classe, section de grammaire. Profitant de la liberté dont la presse jouissait à cette époque, il entreprit, avec Jauffret, depuis évêque de Metz, la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires*, dans lesquelles les prêtres assermentés étaient vivement censurés. Les huit premiers numéros parurent sans signature; mais le neuvième est signé *Dracis*, anagramme de Sicard, et ainsi jusqu'au numéro 21. Dès lors, il signa tout le journal de son propre nom, même quand les articles n'étaient pas de lui. Ce ne fut qu'au dernier numéro du tome 3, que l'abbé de Boulogne (voy. BOULOGNE), à qui était abandonnée la rédaction principale, commença de signer cette feuille. Le 18 fructidor vint arracher Sicard à ses travaux philanthropiques. Il fut compris, comme rédacteur des *Annales catholiques*, au nombre des journalistes déportés à Sinnamari. De toutes les proscriptions de cette époque, aucune n'excita de plus vives réclamations; mais si l'opinion publique ne put faire rayer Sicard de la fatale liste, au moins contribua-t-elle à ce qu'il ne fût pas inquiété dans l'asile obscur qu'il s'était choisi au faubourg St-Marceau. Du fond de sa retraite, il essaya vainement de fléchir les directeurs par des protestations de soumission. Les touchantes réclamations de ses élèves livrés à des mains moins habiles, et surtout moins paternelles, ne produisirent pas plus d'effet. Le désespoir causé par cette longue séparation d'avec ses infortunés sourds-muets porta Sicard à une démarche qui fut, pour les ennemis de la religion, un sujet de triomphe. Le 21 brumaire an 6 (11 novembre 1797), il fit insérer dans l'*Ami des lois*, feuille révolutionnaire, rédigée par le député Poulthier, un désaveu formel de toute coopération réelle aux *Annales religieuses*. « Je n'étais, écrivait-il, que le « signataire complaisant d'une feuille proscrire, » ajoutant que d'ailleurs elle n'était pas royaliste, que c'était une dispute purement théologique qui en faisait l'objet. Quant à ses sentiments personnels, il faisait la profession de foi suivante : « Pour « moi, toute autorité qui exerce la puissance de « fait est par cela seule légitime. Ainsi de la « même foi que j'étais royaliste en 89, 90, 91 et « 92, je suis, depuis la proclamation de la républi- « que, républicain zélé. La monarchie est à mes « yeux comme si elle n'avait jamais existé... etc. » Il terminait en expliquant dans le sens de la république les paroles de St-Paul sur la soumission aux puissances (épître aux Romains, c. 13) et l'homélie de St-Augustin, où ces paroles sont commentées. Sicard ne recueillit de cet acte de faiblesse que le repentir de l'avoir commis et quelques éloges de Poulthier. Le 18 brumaire vint enfin le rendre à ses fonctions. L'établissement

des sourds-muets avait été fort négligé en son absence. On ne fournissait plus les fonds nécessaires. Non content de ravir leur maître à ces infortunés, on leur avait ôté la seule consolation qu'ils eussent dans leur infortune. Les exercices de la religion furent pros crits de leur asile (1). Cet état de choses cessa sitôt après le retour de Sicard. On forma aux sourds-muets une imprimerie desservie par eux, et qui fut employée à la publication de la plupart des ouvrages de Sicard. Dès lors il se livra tout entier au soin d'ajouter de nouveaux perfectionnements à la méthode que lui avait transmise son illustre prédécesseur. Avant lui, l'abbé de l'Epée avait traduit les choses par des signes, et ensuite les signes par les mots; mais, n'appliquant son procédé qu'aux objets physiques, il avait adopté la méthode inverse pour les objets intellectuels, c'est-à-dire que, dans l'impossibilité de les faire connaître à ses élèves par des signes, il leur avait enseigné matériellement les mots qui les expriment, et les leur avait ensuite traduits par des gestes convenus. Il en résultait que les yeux et la mémoire avaient seuls part à ces opérations, et que les sourds-muets ne faisaient que traduire des mots qui ne disaient rien à leur esprit, par des gestes qui n'en disaient pas davantage. C'était déjà sans doute un assez beau résultat, mais ce n'était qu'un mécanisme. Sicard est parvenu à étendre aux choses métaphysiques le procédé qui avait réussi à l'abbé de l'Epée pour les choses matérielles; et, à force de patience et de logique, il est venu à bout de donner à l'intelligence de ses élèves le plus grand développement auquel elle pût atteindre. On peut lire, dans son *Cours d'instruction d'un sourd-muet*, la marche qu'il avait suivie pour introduire ces infortunés dans le champ de la métaphysique; et l'on jugera combien il lui a fallu d'adresse et de patience avant de faire arriver à leur intelligence des notions auxquelles elle semblait devoir être à jamais étrangère. Au reste, cette méthode, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut avoir sur tous un succès égal, puisqu'elle suppose dans le sourd-muet une intelligence peu ordinaire. Tel est, en définitive, le mérite réel de Sicard, mérite grand sans doute, mais inférieur à celui de l'abbé de l'Epée. Les exercices publics qu'il donnait tous les mois contribuèrent à étendre sa réputation. Ces sortes de représentations étaient pour lui un triomphe. Il y faisait paraître successivement Massieu, Clerc et Berthier, ses disciples favoris. Là, placé sur une estrade élevée, dans une salle où des inscriptions reproduisaient à l'envi les merveilles de la science et les louanges de l'instituteur, il s'abandonnait volontiers à son enthousiasme pour sa méthode, et parlait de ses découvertes avec une

(1) Voy. la Notice sur M. l'abbé Sicard dans l'*Ami de la religion et du roi*, 11, 32, p. 19, n° 811. La rentrée de Sicard à l'institution des sourds muets a fourni la matière d'une *Nouvelle en prose*, 1800, in-8°, par M. Bouilly.

effusion naïve qui faisait sourire les spectateurs. Toutefois on oubliait l'incohérence de ses discours, le vague de ses dissertations grammaticales, ses interminables digressions à la louange de Napoléon, et quelquefois aussi de toute personne un peu marquante qui se trouvait dans l'auditoire; on passait même sur l'âpreté de son accent méridional et sur l'extrême difficulté de son improvisation, pour se livrer aux impressions plus douces que produisaient la vue des sourds-muets, leur amabilité, les étonnants progrès de leur intelligence, l'aspect vénérable de leur instituteur, sa simplicité et sa bonhomie, qui étaient tout à la fois la source et l'excuse des petits travers de cet excellent homme. Tous les journaux, dont Sicard recherchait avec soin les suffrages, s'empressaient de rendre le compte le plus flatteur de ces séances. Son nom n'était pas moins célèbre dans les autres Etats qu'en France, et ses exercices étaient une des premières choses que les étrangers voulaient voir en arrivant à Paris. En 1803, il eut l'honneur de recevoir le pape Pie VII, qui bénit la chapelle de l'établissement. Sicard, après avoir exercé ses élèves en présence du pontife, lui fit hommage d'un livre de prières composé par lui à l'usage des sourds-muets, et imprimé par eux-mêmes. Il avait été rappelé à l'Institut, par élection, le 24 juin 1800 (1), à la place du grammairien de Wailly, dont il prononça l'éloge le 2 octobre 1803. Ce discours, d'un style simple et naturel, offre une sorte d'histoire de l'art grammatical en France, et se termine par l'expression touchante de sentiments religieux. Le même caractère s'était fait remarquer dans les paroles qu'il avait prononcées, au mois d'octobre 1800, sur la tombe de Béthune-Charost, l'un des administrateurs de l'institution des sourds-muets. Au mois de janvier de la même année, il fit, comme secrétaire, la notice des travaux de la troisième classe de l'Institut pendant le premier trimestre de l'an 11. Vers cette même époque, il fut nommé membre de la commission du dictionnaire, et lors de la nouvelle organisation de l'Institut, il passa dans la deuxième classe, qui aujourd'hui a le titre d'Académie française. Mais la circonstance la plus mémorable de sa vie académique fut sa réponse comme président au cardinal Maury, reçu pour la seconde fois dans cette compagnie, le 6 mai 1807 (*roy. MAURY*). On sait que ce prélat voulut être appelé *monseigneur* et traité d'*éminence* dans cette circonstance solennelle. La seconde classe de l'Institut lutta longtemps contre cette prétention insolite et tout à fait contraire à l'égalité académique. Napoléon donna gain de cause à Maury, et l'Institut crut devoir amortir l'atteinte que recevait son indépendance, en désignant un simple ecclésiastique pour répondre à l'orgueilleux cardinal. Il suffit d'avoir connu l'abbé Sicard pour être persuadé

qu'il ne se douta pas qu'il faisait un acte de servilité en se chargeant d'une semblable mission. Au reste, son discours ne fut pas plus heureux que celui du récipiendaire. Il parut platement écrit et pensé de même : on n'y trouve que des lieux communs et des flatteries pour le pouvoir. Sicard, dont l'activité semblait donner le démenti à ses années, fut, dans cet intervalle, nommé avec Jenner et Rumford, de la première société patriotique d'Espagne (1802); puis, par un décret du 9 novembre 1804, membre de l'administration des hospices. Le 27 février 1808, lors du rapport fait par Chénier à Napoléon sur l'état et les progrès de la littérature depuis 1789, l'orateur de l'Institut donna de grands éloges à la *Théorie des signes*, ouvrage que Sicard présenta quelque temps après à l'empereur (*roy.* le n° 8 ci-après). Dans le rapport sur les prix décennaux (18 octobre 1810), l'ouvrage de Sicard intitulé *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance* obtint une mention honorable parmi les écrits de morale et d'éducation, après le *Catéchisme* de St-Lambert, et sur la même ligne que les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, par Cabanis. La vieillesse de Sicard, qui semblait devoir être si paisible, fut troublée par les plus fâcheux embarras, fruits de son excessive facilité de caractère et de sa complète ignorance des affaires. Il avait souscrit des billets par complaisance, et fut poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Napoléon, auquel il s'adressa dans sa détresse, ne lui donna, dit-on, au lieu de secours, qu'une réponse sèche et mortifiante. Les arrangements que Sicard fut obligé de prendre avec ses créanciers le réduisirent à un état voisin de la misère. Il se dépouilla des revenus de ses places, vendit sa voiture et son mobilier, et ne se réserva qu'une petite pension. Avec ces sacrifices, il parvint à se libérer au bout de quelques années; mais de nouvelles imprudences le condamnèrent encore sur la fin de ses jours à de nouvelles privations. Sobre, économe pour lui-même, il les supporta avec une grande sérénité d'âme : car toujours sa vie privée avait été celle d'un digne prêtre. Napoléon, qui ne visita jamais l'établissement des sourds-muets, avait donné à Sicard une nouvelle preuve de son éloignement en refusant de ratifier sa nomination à un canonicat de Notre-Dame. Plus heureux après la restauration, le successeur de l'abbé de l'Epée fut successivement nommé chevalier de la Légion d'honneur, administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts (1815), administrateur de l'hospice des jeunes aveugles (1816), enfin chevalier de l'ordre de St-Michel (1818). Les souverains alliés qui vinrent à Paris, en 1814 et en 1815, s'empressèrent de visiter son établissement et de rendre hommage au zèle, aux talents de cet illustre instituteur; l'empereur Alexandre lui conféra l'ordre de Ste-Anne de Russie, et la reine de Suède lui envoya l'ordre de Wasa. En 1817, il

(1) Il avait pour concurrent Fontanes, qui eut 208 voix contre Sicard, lequel en réunit 216.

fit un voyage en Angleterre, où il reçut l'accueil le plus honorable. La société académique des sciences de Paris, dont il était membre, le choisit plusieurs fois pour son vice-président. C'est lui qui célébrait, depuis 1816, la messe de la St-Louis devant l'Académie française. Il n'avait pas cessé d'être membre de la commission du dictionnaire; enfin il jouissait de la plus belle vieillesse, fruit d'une vie régulière et active, lorsqu'il mourut le 10 mai 1822, dans sa 80^e année. Il a eu d'abord pour successeur à l'établissement des sourds-muets M. l'abbé Gondelin, précédemment instituteur de l'établissement de Bordeaux. Sicard lui-même lui avait *légué ses enfants*, par une lettre qui a été rendue publique. On a de lui : 1^o *Mémoire sur l'art d'instruire les sourds de naissance*, Bordeaux, 1789, in-8°. — *Second mémoire*, Paris, 1790, in-8°. 2^o *Catéchisme à l'usage des sourds-muets de naissance*, Paris, 1796, in-8°; 3^o *Manuel de l'enfance, contenant des éléments de lecture et des dialogues instructifs et moraux*, 1796, in-12; 4^o *Éléments de grammaire générale appliquée à la langue française*, 1799, 2 vol. in-8°; 1818, seconde édition. Voici le jugement que Chénier portait sur cet ouvrage et sur Sicard comme grammairien, dans le rapport déjà cité : « Sans « être en arrière sur aucune partie de la science, « il semble redouter les innovations, et le principal mérite qu'il déploie dans ses éléments de « grammaire est d'exposer clairement les doctrines qu'ont inventées ses prédécesseurs... Il « est tellement circonspect, que pour l'orthographe il n'approuve pas même les légers « changements faits par Voltaire... Au reste, le « livre de M. Sicard est une grammaire complète : « il va jusqu'à donner les règles de la versification française, et celle des petits genres de poésie, ce qui paraît dépasser la grammaire, et « surtout la grammaire générale. Quelques lecteurs lui reprochent de pousser trop loin la « clarté, d'ailleurs si nécessaire; d'avoir peur de « n'en jamais assez dire... En s'occupant de sa « grammaire, il s'est occupé des élèves et des « enfants. C'est pour cela qu'il fait succéder à ses « chapitres autant de leçons dialoguées.... et qu'il « développe dans chaque leçon ce qu'il vient de « développer dans chaque chapitre. C'est encore « pour cela qu'il s'adresse quelquefois aux sages « instituteurs et aux mères sensibles, et qu'il se « livre à des digressions morales qui lui font « beaucoup d'honneur sous des rapports étrangers à la grammaire. Il est accoutumé d'ailleurs à parler longtemps, parce qu'il est obligé « de parler seul, et l'on sait qu'il écrit comme il « parle. » 5^o *Cours d'instruction d'un sourd-muet de naissance, pour servir à l'éducation des sourds-muets*, Paris, 1800, in-4°, fig.; 1803, in-8°; ouvrage jugé digne d'une mention honorable dans le rapport des prix décennaux. L'*Alphabet manuel*, qui en fait partie, a été réimprimé à part. 6^o *De l'homme et de ses facultés physiques et intellectuelles,*

de ses devoirs et de ses espérances, par D. Hartley, ouvrage traduit de l'anglais avec notes explicatives, 1802, 2 vol. in-8°; 7^o *Journée chrétienne d'un sourd-muet*, 1805, in-12; 8^o *Théorie des signes pour l'instruction des sourds-muets*, 1808, 2 vol. in-8°, avec un *Hommage à Napoléon*; on a renouvelé les titres de cette édition et supprimé l'hommage, en 1814. 9^o *Sermons inédits de Bourdaloue*, imprimés sur un manuscrit authentique, Paris, 1823, in-8° (voy. BOURDALOUE et SÉRIEYS). Sicard a donné une édition des *Tropes de Dumarsais*, 1803, in-8°. On voit à l'article SÉRIEYS l'énoncé de plusieurs ouvrages de ce compilateur, indiqués comme revus par Sicard, qui avait prêté son nom. C'est par suite d'une complaisance analogue qu'on lit le nom de Sicard sur le titre de deux ouvrages de grammaire publiés par Mourier, instituteur (*l'Alphabet méthodique*, 1815, et la *Grammaire française exacte et méthodique*, 1816). En 1796, Sicard annonça, par souscription, dans les *Annales religieuses*, t. 1^{er}, p. 621, un ouvrage intitulé *Pasigraphie ou premiers éléments de l'art d'écrire et d'imprimer dans une langue de manière à être entendu en toute autre langue, sans traduction*, inventés par D. M... A. M. d'I. A... et rédigés par l'inventeur lui-même, et par R. A. Sicard, 1 vol. in-8°. Cet ouvrage ne parut point alors, comme il est constaté par une lettre de Sicard, en tête de l'édition originale de la *Pasigraphie* de Maimieux, 1794, in-4°; mais Sicard n'en a pas moins apporté beaucoup de zèle à propager cette invention, en faisant imprimer les douze caractères de cette écriture universelle sur la couverture de divers numéros des *Annales catholiques*. — On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (première et seconde années), dans les *Séances des écoles normales*, et dans la collection des *Mémoires de l'Institut*, des morceaux de Sicard, sur la grammaire générale et sur l'art d'instruire les sourds-muets. Son éloge a été prononcé à ses funérailles par Bigot de Préameneu, au nom de l'Académie française; par Lafond-Ladebat, au nom des administrateurs des sourds-muets, et par l'évêque d'Hermopolis, le jour de sa réception à l'Académie, 28 novembre 1822. D—R—R.

SICARD, conseiller à la cour royale de Montpellier, fut un des magistrats les plus instruits et les plus intègres de notre siècle. Né vers 1760, il mourut à Montpellier dans le mois de décembre 1834. Il a donné, dans cette *Biographie universelle*, différents articles aussi remarquables par l'érudition que par un style simple et précis, entre autres ceux de Henri et d'Adrien de Valois. On a encore de lui : *Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux*, traduites pour la première fois du latin en français, Lyon et Paris, 1812, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage du savant Rob. Lowth (voy. ce nom) a été traduit par François Roger; mais la traduction de Sicard est plus estimée. Il a encore traduit de l'anglais un opuscule de Lowth, sous le titre de *Généalogie de Jésus-Christ*, repré-

sentée sur la fenêtre orientale de la chapelle du collège de Winchester, qu'il a fait imprimer à la fin du second volume des *Leçons*. M—o j.

SICARD (FRANÇOIS), écrivain militaire français, né à Thionville, le 7 juillet 1787, entra de bonne heure au service, et après avoir fait diverses campagnes, après être parvenu au grade de capitaine, il fut admis dans l'administration du dépôt de la guerre. Ecrivain laborieux, dirigeant avec une persévérance soutenue ses études et ses recherches vers les sciences militaires et leur histoire, il a publié divers ouvrages estimés; nous mentionnerons entre autres le *Tableau comparatif des différentes organisations de l'armée de terre en France depuis 1763 jusqu'en 1825*, travail lithographié par ordre du gouvernement et destiné au conseil supérieur de la guerre; et l'*Histoire des institutions militaires des Français depuis la fondation de la monarchie jusqu'en 1826*, Paris, 1831, 4 vol. in-8°, avec un atlas de 200 planches. Riche en détails importants et réunissant les résultats d'investigations longues et approfondies, cette histoire a rendu inutile, tout en la menant jusqu'à une époque bien plus récente, celle que le P. Daniel avait consacrée à la milice française. Un *Précis historique de la vie du général Grenier*, sous les ordres duquel Sicard avait servi (Metz, 1828), n'est point dépourvu d'intérêt. Le *Journal des sciences militaires* et le *Spectateur militaire* renferment de nombreux articles sortis de cette plume féconde. Le capitaine Sicard, obéissant au besoin d'activité intellectuelle qui l'animait, fit partie d'un grand nombre de sociétés savantes; il fut l'un des fondateurs de la société française de statistique (créée en 1829) et de l'académie de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale (organisée en 1830); les *Mémoires* de ces deux compagnies lui durent de fréquentes communications; il figura également parmi les collaborateurs du *Mémorial encyclopédique des connaissances humaines*, du *Magasin universel*, du *Dictionnaire de la conversation*; en 1837, il prit la direction de l'*Armée*, journal hebdomadaire qui vécut peu de temps. Il rédigea, en 1839 et 1840, l'*Annuaire historique et militaire*, et il prit une part active à l'*Histoire de l'armée*, par M. Adrien Pascal, 1845-1849, 4 vol. in-8°. De nombreux ouvrages entrepris, mais non publiés (sort trop souvent réservé à des travaux utiles), attestent encore l'infatigable application de cet officier: c'est une *Histoire de la solde des troupes françaises*, un *Dictionnaire des armes anciennes et modernes*, des *machines de guerre et des systèmes d'attaque et de défense des places*; un *Essai sur l'art de la castrométation chez les anciens et chez les modernes*. Sicard est mort au mois de mars 1860. Z.

SICCIUS. Voyez SICINIUS DENTATUS.

SICHEM (CHRISTOPHE VAN), dessinateur et graveur hollandais, né vers 1580, florissait au commencement du 16^e siècle. Elève de Goltzius, il s'est distingué entre les nombreux disciples de

ce maître par l'exécution vigoureuse de ses tailles de bois. Ses gravures au burin, qui sont en grand nombre, se font remarquer par la propreté et la netteté du travail. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est celui qui porte pour titre: *Icones hæresiarcarum*, consistant en une suite volumineuse de portraits in-4°, représentant les principaux hérésiarques et réformateurs, et qu'il publia à Amsterdam en 1609, d'après ses dessins. On cite après cet ouvrage une autre suite de portraits in-folio des comtes de Hollande et de Zélande, également exécutés d'après ses dessins. Mais c'est surtout par ses tailles de bois qu'il s'est acquis une réputation. La coupe en est pleine de hardiesse et de vigueur, et souvent il produit les plus grands effets avec peu de travail. Les plus estimées de ses planches sont celles qu'il a gravées d'après son maître Goltzius. Selon Heineken, il y a eu trois graveurs du nom de Sicheim: Christophe, Corneille et Charles. On ne connaît que le premier. L'abbé Marolles, Florent le Comte et surtout Basan et Papillon ont achevé de porter la confusion dans ce qui concerne ce maître. Ces deux derniers ont parlé d'un *Charles-Simon VICHEM*, qui aurait vécu plus de cent ans et qui aurait gravé six mille planches. Mais ni Papillon ni Basan n'en ont pu citer une seule. Ce qui a pu donner lieu à une aussi forte erreur, c'est que Sicheim formait son chiffre des lettres C et S, entrelacées dans les deux jambages d'un grand V, et ils auront pris la plus grande lettre pour l'initiale du nom propre du graveur. Parmi ses pièces au burin, les plus remarquables sont: 1° le portrait de Calvin, en buste, vu de profil et un livre à la main, dans un cadre historié; 2° l'*Empereur Charles-Quint*, en pied, dans le costume impérial; 3° la *Reine d'Angleterre Elisabeth*, en pied, revêtue de ses habits royaux. Les plus estimées de ses tailles en bois sont: 1° une suite de douze sujets historiques, format in-12. Elle est très-rare. 2° *Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient sa servante*; 3° *Ste-Cécile touchant de l'orgue*, toutes deux d'après Goltzius; 4° une suite de quatre morceaux représentant les quatre évangélistes, en buste, dans des encadrements d'arabesques, avec un préis de leur vie en hollandais. Ces quatre pièces in-folio, de l'exécution la plus savante, passent pour le chef-d'œuvre de Sicheim. P—s.

SICINIUS DENTATUS (1) (LUCIUS), Romain, d'une famille plébéienne, joignait à la valeur et aux autres qualités du soldat une force de corps extraordinaire. Il s'était trouvé, depuis l'âge de dix-huit ans, à cent vingt batailles, dont il avait presque toujours décidé le succès. Il avait sauvé la vie à quatorze citoyens en exposant la sienne, et il était sorti huit fois vainqueur de combats singuliers, à la vue des deux armées. Comme on

(1) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nom de ce héros; Tite-Live, Aulu-Gelle et Plin le nomment *Siccius*.

ne pouvait lui décerner les honneurs réservés aux seuls personnages consulaires, il avait suivi neuf fois le char du triomphateur, précédé de ses compagnons, qui portaient des couronnes de toute espèce (1), prix d'autant d'actions d'éclat, et les dépouilles de ses ennemis. Sicinius n'était pas moins recommandable par ses mœurs que par son courage, et il était doué d'une éloquence naturelle. Les débats au sujet de l'inexécution de la loi agraire s'étant renouvelés (l'an de Rome 299, avant J.-C. 454), il prononça dans l'assemblée du peuple un discours que Denys d'Halicarnasse a conservé (voy. *Antiq. romain.*, lib. 10, cap. 8). Après avoir rappelé sommairement, et avec une admirable simplicité, ses exploits, depuis quarante ans qu'il servait comme soldat ou comme officier, à la tête d'une légion ou d'une cohorte : « Voilà ce que j'ai fait, dit-il, et cependant, Romains, Sicinius ne possède pas, non plus que vous, les compagnons de ses travaux, la moindre partie des terres que votre valeur a conquises sur les ennemis de la république. » L'année suivante, il fut élu tribun, et dès qu'il eut pris possession de sa charge, il cita devant le peuple T. Romilius, l'un des consuls sortants, et le fit condamner à dix mille onces de cuivre, pour avoir versé dans le trésor public tout le produit du butin fait sur les Eques (2). Pline l'Ancien (lib. 7, cap. 27) met cette action au-dessus des exploits les plus brillants de Sicinius. Un homme de ce caractère ne pouvait voir qu'avec indignation les décemvirs perpétuer leur autorité au mépris des lois. Employé dans l'armée contre les Sabins, quoique son âge lui eût permis de rester dans ses foyers, il sondait les dispositions des soldats et leur parlait de la nécessité de se soustraire à la tyrannie. Les menaces indiscrettes de Sicinius furent rapportées aux farouches décemvirs, qui donnèrent l'ordre de le faire mourir. On l'envoya, sous prétexte de reconnaître une position favorable pour un camp, avec une escorte de 400 hommes chargés de l'assassiner. Enveloppé de toutes parts, il se défendit jusqu'au dernier moment et fit mordre la poussière à plusieurs de ses adversaires ; mais il dut succomber sous le nombre (3). Les lâches satellites des décemvirs débitèrent que Sicinius avait péri dans une embuscade. L'examen des lieux fit découvrir la vérité. Dans leur indignation, les soldats voulaient porter son corps à Rome, et les honneurs rendus à la mémoire de ce grand citoyen ne purent ni calmer la douleur de ses compagnons, ni diminuer l'horreur qu'in-

spirait un attentat jusqu'alors sans exemple (voy. Appius). Sicinius avait été surnommé l'*Achille romain* (voy. Aulu-Gelle, lib. 2, cap. 11). W—s.

SICINIUS BELLUTUS (Caius), plébéen séditieux, était doué de cette éloquence qui entraîne les masses populaires. Lors du soulèvement causé, l'an de Rome 261 (avant J.-C. 491), par la dureté des patriciens envers les plébéiens, leurs débiteurs, ce fut lui qui engagea le peuple à se retirer sur le mont Sacré. L'établissement du tribunat, au commencement de l'année suivante, résulta de cette scission. Cinq tribuns furent alors élus, et, si l'on en croit Denys d'Halicarnasse, Sicinius fut du nombre. Tite-Live, en rapportant ce fait, le révoque en doute en deux endroits (lib. 2, cap. 53 et 58). Il est donc plus sûr de suivre le sentiment de Cicéron et d'Asconius, qui affirment que le peuple n'eût d'abord que deux tribuns. Deux ans après, le nombre de ces magistrats ayant été porté à cinq, il est constant que C. Sicinius fut nommé tribun. Il se porta avec M. Duillius, son collègue, pour accusateur d'Appius Claudius, ce fier patricien, qui avait réuni sur lui toutes les haines du peuple, comme Sicinius toutes celles du sénat. Les crimes qu'il imputait à Appius étaient d'ouvrir dans ce corps des avis pernicieux au peuple, d'avoir occasionné une sédition dans la ville et, commandant une armée, de l'avoir ramenée couverte d'opprobre. L'accusé mit tant de dignité dans sa défense que le peuple et même les tribuns furent frappés d'une sorte de stupeur. Sicinius offrit de lui-même un sursis à Appius, que la mort empêcha d'en profiter (voy. APPIUS CLAUDIUS). — Caius Sicinius, fils du précédent, fut nommé tribun dans une circonstance semblable à celle qui aurait donné lieu à l'élévation prétendue de son père à cette magistrature. Le peuple s'étant retiré sur le mont Aventin, l'an 305 de Rome, pour se soustraire à la tyrannie des décemvirs, promu Sicinius le fils au tribunat. — Titus Sicinius, de la même famille, tribun du peuple, après la prise de Veies, fut l'auteur d'une loi qui tendait à transporter dans cette ville la moitié du sénat et du peuple romain. L'opposition des patriciens et de Camille empêcha l'exécution de ce projet. — Sicinius, tribun du peuple, l'an de Rome 627, entreprit, après la mort de Sylla, de rétablir les prérogatives d'une charge à laquelle sa famille devait son premier lustre. L'opposition des consuls Curion et Octavius trompa ses espérances, et tous ses efforts n'eurent pour résultat que de réjouir la populace aux dépens de ces deux magistrats ; car Sicinius les accabla des railleries les plus mordantes. C'était un homme sans mœurs, sans considération et dont tout le talent consistait à tourner en ridicule les premiers personnages de l'Etat. Il n'épargnait que le seul Crassus, et comme on lui en demandait la raison, il répondit : « Je n'ai garde de m'y jouer ; car il a du foin à la corne ; » pro-

(1) Valère-Maxime fait l'énumération des couronnes et des autres marques d'honneur décernées à Sicinius : huit couronnes d'or, une obsidionale, trois murales, quatorze civiques, quatre-vingt-trois colliers d'or, cent soixante bagues ou bracelets, dix-huit lances, vingt-cinq chevaux, etc. On peut voir le même détail dans Aulu-Gelle.

(2) Suivant Tite-Live (lib. 2, cap. 31), l'accusateur de Romilius se nommait Caius Claud. Cicero.

(3) Tite-Live (lib. 3, cap. 43) et Denys d'Halicarnasse (lib. 41, cap. 4) diffèrent sur les détails de l'assassinat de Sicinius.

verbe populaire qui désignait un homme dont la vengeance était redoutable, par allusion aux taureaux furieux, à qui l'on attachait du foin à la corne pour avertir les passants de ne pas en approcher. Mal en prit à Sicinius de n'avoir pas usé de la même réserve à l'égard de Curion; car ce consul, irrité de ce qu'il l'avait comparé, à cause de ses gestes outrés, à Barbaleius, farceur de théâtre à demi fou, le fit assassiner peu de temps après ce démêlé. D—R—R.

SICK (PAUL), statisticien allemand, né en 1821, à Stuttgart, où il mourut en 1859. Fils d'un des plus grands commerçants, il fit d'abord ses classes au gymnase de sa ville natale, puis étudia, à l'université de Tubingue, le droit et les sciences administratives. En 1843, il entreprit des voyages en Autriche, en Italie, en France et en Angleterre, pour étudier principalement l'organisation des bureaux de statistique et des associations pour cette branche. De retour en Wurtemberg en 1846, il fit des cours, à l'université de Tubingue, sur la statistique et d'autres sciences administratives. Appelé, en 1850, à Stuttgart, il fut adjoint au ministère de l'intérieur pour y organiser le bureau de statistique. En 1855, il fut envoyé par son gouvernement à Paris, pour y assister comme agent officiel au grand congrès international de statistique. Le passage de Sick dans les deux carrières, d'abord à l'université, puis au ministère, n'a pas duré assez longtemps pour laisser des traces trop profondes. Cependant, il a été assez long pour faire de la statistique plus qu'une science de chiffres, et pour y appliquer des principes philosophiques. Sick a écrit : 1° *Nouveau système de statistique, d'après des principes rationnels*, Stuttgart et Tubingue, 1851; 2° *le Bureau de statistique wurtembergeois*, ibid., 1853; 3° *les Résultats probables du congrès international de statistique à Paris*, ibid., 1857. R—L—N.

SICKINGEN (FRANÇOIS DE), célèbre guerrier du 16^e siècle, naquit le 1^{er} mars 1481, au château de Sickingen, dans le cercle du moyen Rhin (grand-duché de Bade). Il était fils d'un Suivik, gentilhomme obscur, décapité par ordre de Maximilien, en punition des troubles qu'il causait dans l'Empire. Voué depuis sa jeunesse au métier des armes, il résolut de venger la mort de son père; ayant mis dans ses intérêts la plupart des princes et des comtes germaniques, il leva une petite armée et devint un ennemi redoutable de l'Empereur. Dans ses courses aventureuses, il soumit un grand nombre de places; on le voyait çà et là à la tête de ses soudards déployer une activité incroyable, faisant la guerre aux uns, négociant avec les autres. Le duc de Lorraine, les habitants de Metz, le landgrave de Hesse eurent surtout à souffrir de ses ravages et furent même forcés de lui payer tribut. Il s'était proclamé *le grand redresseur de torts*, et c'est au nom de la justice qu'il commettait ses plus grands

excès; il prenait la défense des opprimés, soutenait les faibles contre les forts, et sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Allemagne. Ainsi, quand un particulier avait à se plaindre d'une ville impériale ou à réclamer une créance sur un homme puissant qui refusait de la payer, Sickingen se chargeait de l'y contraindre par des moyens quelquefois un peu brusques et sans s'inquiéter beaucoup des formes. Ce rôle de chevalier errant le fit craindre partout, et il disposait à son gré de tous les seigneurs allemands. Son but était en général de s'opposer au despotisme et à l'orgueil des princes et du clergé. Il se pourrait néanmoins que ses projets allassent plus loin, et il n'est pas invraisemblable qu'il méditât une révolution politique en Allemagne (voy. la *Vie de Frédéric le Sage*, électeur de Saxe, dans la collection pour servir à l'histoire de Saxe, vol. 5, p. 139, en allemand). Fleuranges, dans ses *Mémoires*, nous apprend que Sickingen était très-lié à la maison de la Marck, et qu'il le présenta à François I^{er} comme un homme qui pouvait lui être très-utile dans ses vues sur l'Empire. Le roi l'accueillit fort bien, le combla de présents et le gratifia d'une pension de mille écus. Lorsque Sickingen quitta la France, il dit à Fleuranges : « Je pars pénétré des bontés du roi; assurez-le qu'il n'aura jamais de serviteur plus fidèle que moi et que j'observerai le serment que je lui ai fait de le servir contre tous. » Cependant Sickingen n'avait pas obtenu tout ce qu'il désirait, car il dit encore à Fleuranges : « Le roi me connaît bien mal s'il me croit plus sensible aux bienfaits qu'à la confiance. J'ai pénétré ses desseins, que vous et lui m'avez cachés; il en veut à l'Empire; je lui ai demandé des troupes, il me les a refusées; il a cru que je les demandais pour moi, je ne les voulais que pour attirer à son parti un plus grand nombre de gentilshommes allemands; avertissez-le qu'il ne sera jamais bien servi que par les simples gentilshommes tels que moi; s'il traite avec les grands princes, les électeurs, ils prendront son argent et le tromperont. » Cette alliance de Sickingen et de François I^{er} ne fut pas de longue durée. Une querelle s'étant élevée entre des marchands allemands et milanais, Sickingen saisit pour vingt-cinq mille francs d'effets à ces derniers; le roi voulut les lui faire restituer, il s'y refusa d'une manière hautaine; la suppression de sa pension s'en étant suivie, il se crut libre de tout engagement envers la France. Il devint dès lors un des ennemis les plus acharnés de François I^{er}, dont sa haine ne contribua pas peu à faire échouer les plans sur l'Allemagne. Il fut compris dans le traité que Robert de la Marck et l'évêque de Langres, ses amis, conclurent avec Charles-Quint, à l'effet de lui assurer le trône impérial. Après l'élection de ce prince, Sickingen tendit toutes sortes d'embûches aux ambassadeurs français, porteurs de

fortes sommes ; mais l'archevêque de Trèves les fit escorter jusqu'en Lorraine. Lorsque Robert de la Marck se déclara pour la France, Sickingen, malgré l'intimité qui l'unissait à lui, accepta la triste mission, de concert avec le comte de Nassau et Emerics, de mettre tout à feu et à sang dans les Etats de Sedan et de Bouillon. Robert ayant demandé une trêve de six semaines, Sickingen la lui accorda ; mais bientôt la France vint au secours de son allié, et alors s'ouvrit la grande guerre de 1521. Se trouvant au siège de Mézières, il passa la Meuse avec 1,500 hommes détachés de l'armée de Nassau et posa des batteries sur une éminence qui commandait la place. Bayard, connaissant la mésintelligence qui existait entre Sickingen et le comte de Nassau, imagina alors l'heureux stratagème qui le sauva. On sait qu'il écrivit à Robert de la Marck en s'arrangeant de manière que sa lettre tombât dans les mains de Sickingen ; il y disait : « Le comte de Nassau m'a fait part du dessein qu'il a pris de quitter le service de l'Empereur pour celui du roi ; vous êtes l'ami du comte de Nassau, vous êtes le mien ; avertissez-le de terminer cette affaire avant l'affront qu'on lui prépare ; 12,000 Suisses, avec 800 hommes d'armes, arrivent ce soir à trois lieues du camp de Sickingen ; demain ils l'attaqueront, et sa perte est infaillible ; en même temps, je dois fondre avec ma garnison sur la tête du comte de Nassau ; c'est cet affront qu'il faut qu'il prévienne en consommant son ouvrage. » Ceci amena effectivement la retraite de Sickingen, qui repassa la Meuse pour observer la conduite du comte de Nassau. Celui-ci, surpris de ce mouvement rétrograde, voulut en savoir la cause ; Sickingen répondit avec colère : « Il signifie que le comte de Nassau n'en est pas encore où il pense ; qu'il n'aura pas le plaisir de me voir périr avec mon armée et que peut-être sa trahison lui coûtera cher. » Alors il fit ranger son armée en bataille, Nassau en fit autant ; au même instant, Bayard donna le signal de l'attaque. Après s'être crus trahis tous deux, ils s'expliquèrent ; mais l'artifice de Bayard avait réussi : Mézières put être ravitaillé, tandis que François I^{er} arrivait à Reims pour livrer bataille aux Impériaux. Sickingen aimait les savants, quoiqu'il ne pût nullement prétendre lui-même à ce titre ; il prit la défense de Reuchlin contre les moines de Cologne et offrit un asile, dans son château d'Ebernburg, à beaucoup de gens de mérite persécutés pour leurs opinions. Dès le commencement, il se montra favorable à la réformation et rendit de grands services à cette cause dans les environs du Rhin. Une lutte qu'il entreprit contre les électeurs de Trèves, du Palatinat et le landgrave de Hesse le fit mettre au ban de l'Empire ; blessé au siège de son château de Landstuhl, entre Lautern et Zweibrücken (Deux-Ponts), il mourut le 7 mai 1523. En 1773, ses descendants furent

élevés au rang de comte de l'Empire et se divisèrent en plusieurs lignes, dont celle de Sickingen posséda seule des biens immédiats dans la seigneurie de Landstuhl, droits qu'elle fut obligée de résigner en 1803. — La vie de ce guerrier, écrite par Hubert Thomas de Liège, sous ce titre : *De rebus gestis Fr. a Sickingen*, se trouve dans les *Scriptores rerum germanicæ* de Marquard Freher, t. 2, p. 295. M. Ernest Münch a publié en allemand : *Franz von Sickingen*, etc., avec un *Codex diplomaticus*, Stuttgart, 1827-1828, 2 vol. Citons aussi les ouvrages (en allemand) de Buddeus : *François de Sickingen, histoire du 16^e siècle* (Gotha, 1794, in-8° ; Francfort, 1798, in-8°), et C. Lang : *le Chevalier F. de Sickingen* (Heilbronn, 1825, in-12. Ce dernier écrit est la réimpression d'une biographie qui se trouve dans le *Portefeuille historique* publié par de Raumer. — Goethe a représenté d'une manière admirable le caractère de François de Sickingen et celui du temps où il vécut dans le drame ou plutôt dans l'histoire dialoguée de *Goetz de Berlichingen*. C.-H.-N.

SICKLER (JEAN-VALENTIN), agronome allemand, né le 20 janvier 1742, à Günthersleben, près de Gotha, entra dans la carrière ecclésiastique et devint pasteur de l'église de Kleinfahner, en Thuringe. Il consacrait les loisirs que lui laissaient ses fonctions à l'économie rurale et publia, en allemand, sur cette matière plusieurs écrits estimés : 1° le *Pépinieriste allemand*, ouvrage périodique, Weimar, 1794 et années suivantes, in-8°, avec figures noires et coloriées ; 2° (en société avec divers collaborateurs) l'*Agriculture allemande*, Erfurt, 1802-1808, 9 vol, in-8°, fig. ; 3° le *Pépinieriste saxon*, Weimar, 1802, in-8° ; nouvelle édition, augmentée de notes du conseiller Laffert ; 4° l'*Education des abeilles*, Erfurt, 1808-1809, 2 vol. in-8°. On a encore de Sickler la description de quelques machines et différents mémoires insérés dans le *Magasin général des jardins*, ainsi que plusieurs articles fournis à la *Gazette littéraire* d'Erlangen. Il a traduit du français en allemand : 1° *Taille raisonnée des arbres fruitiers*, par Butret (voy. ce nom). Weimar, 1797, in-8° ; 2° *Manuel des plantations*, par Calvel, Prague, 1803, in-8°. J.-V. Sickler mourut dans un âge avancé, vers 1820. Z.

SICKLER (FRÉDÉRIC-CHARLES-LOUIS), fils du précédent, archéologue allemand, né à Gräfen-tonna, en Saxe-Gotha, le 28 novembre 1773, mort, le 6 août 1836, à Hildburghausen. Après avoir étudié à Iena, il devint précepteur à Paris. Il y fit la connaissance de Guillaume de Humboldt, avec lequel il alla à Rome. Vers 1810, il fut appelé à Hildburghausen comme professeur du collège, dont il devint plus tard le directeur, jusqu'à sa mort. Sickler s'est fait remarquer dans la linguistique et l'archéologie par ses tendances à vouloir ramener les langues et la civilisation classiques de la Grèce et de Rome aux souches sémitiques. On a trouvé avec raison cette tendance

trop exagérée, mais on va quelquefois trop loin en lui refusant toute raison d'être. Quant à la langue, sinon à la civilisation étrusque, on est involontairement ramené aux premiers alphabets phéniciens, savoir hébraïques. Mais ces origines se sont confondues avec d'autres éléments, et ni la Rome classique, ni la Grèce classique n'ont beaucoup conservé des antiques éléments phéniciens. Voici les titres des divers ouvrages de Sickler, parmi lesquels ceux qui traitent de l'ancienne géographie ont été les mieux accueillis : 1° *Almanach de Rome*, 2 vol., 1810-1811; 2° *les Manuscrits d'Herculanum*, Leipsick, 1819; 3° *Sur l'essai d'Humphrey Davy d'expliquer les manuscrits d'Herculanum d'après les lois physiques et chimiques*, ibid., 1819; 4° *Cadmus, ou recherches sur les dialectes sémitiques comme sources de la plus antique langue et mythologie des Hellènes*, 1 vol., Hildburghausen, 1819; 5° *Edition de l'hymne à Déméter, attribuée à Homère*, ibid., 1820; 6° *Traduction des voyages de Dodwell en Grèce*, plusieurs volumes, Meiningen, 1821-1824. 7° *la Langue hiératique des anciens prêtres égyptiens démontrée comme étant une langue sémitique*, 3 vol., Leipsick, 1822-1826; 8° *Topographie des environs de Rome*, Weimar, 1823; 9° *Manuel de l'ancienne géographie*, Cassel, 1824, avec un atlas, 1836; 10° *Histoire et antiquités de la ville de Rome*, 2 vol., 1834-1833, etc.

R—L—N.

SICON I^{er}, prince de Bénévent, était un gentilhomme de Spolète, qui, vers l'an 810, était venu demander la protection de Grimoald Storesaitz, duc de Bénévent, contre Pepin, roi d'Italie. Il fut élevé par Grimoald à la dignité de comte d'Acerenza; et ce prince étant mort sans enfants, en 817, il lui succéda par l'élection du peuple et par les intrigues de Radelgise, comte de Conza, non sans être soupçonné d'avoir hâté la mort de son prédécesseur. Radelgise, qui dans les premières années de son règne, avait été son unique ministre, ayant excité la défiance de Sicon, se retira tout à coup dans un couvent, en 826, pour y faire pénitence d'avoir contribué à la mort de Grimoald. Sicon attaqua ensuite le duché de Naples, qui était demeuré indépendant, sous la protection des Grecs, au milieu des conquêtes des Lombards de Bénévent. Il obligea les Napolitains à lui payer tribut, et à lui remettre les reliques de St-Jamvier, qu'il fit transporter à Bénévent. Sicon mourut en 833. Son fils Sicard, qu'il avait auparavant déclaré son collègue, lui succéda. On accuse Sicon de sacrilège, pour avoir fait arrêter et mourir en prison Deusdedit, abbé de Mont-Cassin.

S. S—I.

SICON II succéda, vers l'année 854, à son père Siconolfe, prince de Salerne. Il était à cette époque encore mineur, et sous la tutelle du comte Pierre, son parrain. Ce dernier trouva le moyen de se faire associer à la souveraineté par le peuple, et ensuite de se faire donner pour collègue son fils Adémar. Sicon, d'après les conseils de son tuteur,

se rendit à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire : il y acheva son éducation, et s'y distingua dans tous les exercices chevaleresques. A son retour, il séjourna quelque temps à Capoue, où ses avantages extérieurs, joints à la douceur de son caractère, lui gagnèrent tous les cœurs; mais le comte Pierre, qui voulait assurer à son fils Adémar la succession à la principauté de Salerne, le fit empoisonner vers l'année 860. S. S—I.

SICONOLFE, prince de Salerne, était fils de Sicon I^{er}, et frère de Sicard, prince de Bénévent, qui, ayant conçu contre lui quelque jalousie, le fit arrêter et conduire en prison à Tarente. Mais lorsque Sicard eut été tué, en 839, les habitants de Salerne, qui ne voulurent pas reconnaître son successeur Radelgise, envoyèrent chercher Siconolfe dans sa prison, et le reconnurent pour leur prince. Cette double élection causa la division du grand-duché de Bénévent, et fonda la principauté de Salerne, fameuse par son commerce avec les Arabes et par la protection qu'y reçurent les lettres. Radelgise et Siconolfe combattirent dix ans pour se supplanter mutuellement, et réunir sous une seule domination toute l'Italie méridionale. Tous deux appelèrent à leur aide des Sarrasins de Sicile et d'Afrique; tous deux désolèrent le beau pays qui les avait choisis pour protecteurs. Siconolfe, afin de donner des subsides à ses anciens alliés, pillà à plusieurs reprises le riche trésor du Mont-Cassin. Enfin par l'entremise de Louis II, roi d'Italie, les deux rivaux firent la paix en 848; ils partagèrent entre eux le duché de Bénévent, lequel comprenait alors presque toute l'Italie méridionale; ils promurent même de réunir leurs armes pour en chasser les Sarrasins, qu'ils y avaient imprudemment appelés; mais Siconolfe ne survécut pas longtemps à ce partage: il mourut, au plus tard, en 854. Son fils, Sicon II, lui succéda.

S. S—I.

SIDDHARTHA, nom du Bouddha Sâkyamouni pendant qu'il était prince royal à la cour de son père à Kapilavastou, et avant qu'il eût abandonné le monde. Voyez les articles BOUDDHA et SAKYAMOUNI.

SIDDONS (SARAH KEMBLE, mistriss), célèbre tragédienne anglaise, née à Brecknock, dans le pays de Galles, en 1755, était fille de Roger Kemble, barbier d'abord et ensuite directeur d'une troupe de comédiens ambulants, et sœur des deux Kemble si connus dans les fastes dramatiques de l'Angleterre (voy. KEMBLE). Kemble père était protestant; sa femme professait la religion catholique. La jeune Kemble débuta comme cantatrice sur un petit théâtre, mais elle renonça ensuite au genre lyrique pour s'adonner exclusivement à la tragédie. Ayant conçu pour le comédien Siddons une passion violente, elle l'épousa contre le gré de ses parents, puis elle abandonna la scène et entra en qualité de femme de chambre chez mistriss Greathead. Bientôt fatiguée de ce métier, elle s'engagea, ainsi que son mari, dans la troupe de

Jounger, et reparut sur les théâtres de Liverpool, de Birmingham, et enfin sur celui de Drury-Lane, alors dirigé par le célèbre Garrick. Elle remplit avec un grand succès les rôles de mademoiselle Epicène dans la *Femme silencieuse*, et de la reine dans *Richard III*. Mais ayant échoué dans d'autres rôles, le public ne l'accueillit plus qu'avec défaveur, et elle résolut d'aller à Bath, où elle fit de grands progrès, aidée des leçons de Pratt, alors libraire et auteur du poème de la *Sympathie*. Ses talents lui acquirent la protection de la duchesse de Devonshire, qui lui procura un second engagement au théâtre de Drury-Lane, où elle reparut avec éclat le 10 octobre 1782, dans le rôle d'Isabelle. Elle se rendit ensuite à Dublin, où elle fut encore très-applaudie, et à son retour à Londres en 1783, elle joua pour la première fois devant la cour. Dans une seconde tournée qu'elle fit en Irlande et en Ecosse, elle fut partout comblée d'honneurs et de présents. Cependant une circonstance fâcheuse vint en 1785 troubler sa félicité. Une mendiante malade et ne marchant qu'avec des béquilles déclara qu'elle était sa sœur, et publia dans les journaux que l'actrice qui avait des larmes pour toutes les infortunes avait refusé à sa misère un léger secours. Cette femme, dont la ressemblance avec madame Siddons frappait tous les yeux, persuada beaucoup de monde, et l'actrice, dont on connaissait du reste l'avarice, fut pendant quelque temps très-mal accueillie sur la scène. Ce fut en vain qu'elle réclama dans les journaux et nia la parenté; des murmures éclataient au parterre toutes les fois que le public pouvait faire une application à son caractère connu. Toutes ces mortifications, jointes à des chagrins domestiques, l'obligèrent enfin à se retirer dans le pays de Galles, où elle commença à s'exercer dans le dessin et sculpta même un buste d'Adam, que les connaisseurs louaient beaucoup. Les sollicitations de ses amis, et le désir que le roi lui-même témoigna de l'entendre, la ramenèrent dans la capitale, où elle fut souvent appelée à Buckingham-House et à Windsor. pour déclamer devant la reine quelques scènes de Shakspeare. Ayant perdu, en 1799, une fille chérie, elle abandonna définitivement la carrière dramatique, et ne fit qu'une exception à ce vœu; ce fut en faveur de Charles Kemble, son frère cadet, qui la pressa de paraître dans une soirée qu'on lui avait accordée, et où l'on admira pour la dernière fois cette célèbre actrice dans le rôle de Macbeth, qui était son triomphe. Elle ne brillait pas moins dans celui de Catherine d'Aragon, et surtout dans madame Beverley. Mistriss Siddons avait amassé une fortune considérable, qui la mettait non-seulement au-dessus du besoin, mais qui la plaçait dans un état d'aisance. Malgré cela elle était d'une avarice extrême, et c'est peut-être le seul défaut qu'on eût à lui reprocher. Ses mœurs ont été toute sa vie irréprochables, et l'on raconte qu'un jour le roi Georges III, qui était

épris de ses charmes, lui adressa une déclaration par écrit, qu'elle eut l'imprudence d'envoyer à la reine. Elle avait reçu de la nature tout ce qu'il faut pour briller sur le théâtre : une taille majestueuse, un air noble et un organe admirable. Jamais aucune actrice ne l'a surpassée dans l'art des inflexions. La mobilité de sa physionomie, l'expression de ses regards, la grâce de ses mouvements étaient au-dessus de tout éloge et la rendaient même supérieure à Garrick dans les grands rôles tragiques. Mistriss Siddons mourut à Londres le 18 juin 1831, dans un âge avancé. Dès 1826, M. James Boaden avait publié les *Mémoires de madame Siddons*, 2 vol. in-8°. C'est une apologie où se trouvent peu de détails biographiques. Une vie de madame Siddons par Th. Campbell, Londres, 2 vol. in-8°, a été réimprimée à New-York en 1835 et en 1839. — Son mari était mort en 1808. Doué de quelque talent pour la poésie légère, il a publié sans se faire connaître plusieurs chants patriotiques assez remarquables.

A—G—S.

SIDI-MOHAMMED, empereur de Maroc, de la dynastie des schérifs, succéda, l'an 1757, à son père Muley-Abdallah, dont il était le fils unique; ainsi, son avènement au trône ne donna lieu à aucune de ces guerres si fréquentes entre les fils d'un souverain mort dans les Etats musulmans, où l'on n'a pas adopté la dure coutume de renfermer les princes du sang royal. Sidi-Mohammed, associé au gouvernement par son père, avait déjà réformé plusieurs abus et accoutumé les peuples à respecter son autorité. Le long règne de ce prince n'offre que des exemples très-rares de ces actes de férocité qui souillent si souvent l'histoire de ses prédécesseurs (*voy.* MULEY-ABDALLAH, MULEY-AHMED-DEHABY, MULEY-ARCHID et MULEY-ISMAEL). Il fit faire à l'empire de Maroc quelques pas vers la civilisation; et sa politique sembla vouloir se rapprocher de celle des nations européennes. Persuadé que pour rétablir ses finances et vivifier le commerce la paix était le moyen le plus sûr, il la conclut successivement avec l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Suède, Venise, la France, l'Espagne, le Portugal, l'empereur d'Allemagne, la Toscane et les autres princes d'Italie. Ce fut alors qu'il fonda, au sud de son empire, en 1760, la ville de Mogador, où les négociants étrangers, attirés par ses promesses, bâtirent, ainsi que les Maures et les juifs, des maisons construites avec plus de régularité que celles des autres villes de son empire. Il fit aussi rétablir et embellir les forteresses de l'Arasch et de Rabat, agrandir et décorer son palais de Maroc, dont les nouveaux pavillons furent bâtis par des maçons européens. Il jeta également, en 1773, les fondements de la ville de Fedali, qui n'a point été achevée. Une autre ville, Guedel, élevée par ses ordres près de Rabat, qu'il n'aimait pas, et à peine terminée, n'était déjà plus qu'un amas de ruines en

1781. Les établissements commerciaux s'étant multipliés dans tous les ports de l'empire de Maroc, Sidi-Mohammed, qui croyait accroître par là ses revenus, augmenta progressivement les douanes, et acheva de détruire son propre ouvrage, en exerçant le monopole du commerce. Il répara en partie ces fautes, en faisant approuver par les théologiens musulmans l'exportation des blés surabondants et inutiles à la consommation de ses sujets. Il se procura par ce moyen de l'artillerie, des bombes et quelques millions d'argent comptant. Le premier usage qu'il fit de ces ressources fut d'assiéger Mazagan, que les Portugais évacuèrent au mois de mars 1769 (1). Encouragé par ce succès, il mit le siège devant Méhilla, qu'il crut enlever aussi aisément à l'Espagne, à la fin de 1774; mais la belle défense du général Sherlock et la loyauté de Charles III, qui, malgré les hostilités commencées par les Marocains, ne laissa pas de renvoyer un assez grand nombre de captifs musulmans, dont il avait promis la délivrance, déterminèrent Sidi-Mohammed à lever le siège de Méhilla et à demander la paix. Le roi d'Espagne lui tint longtemps rigueur. Enfin, une suite de procédés généreux, de secours de grains et de bons offices de part et d'autre, contribua plus que les négociations, en 1780, à rétablir la bonne harmonie entre les deux puissances. Sidi-Mohammed, devenu l'admirateur et l'ami de Charles III, lui en donna des preuves signalées pendant le blocus de Gibraltar. Non-seulement il repoussa les Anglais de tous ses ports, mais il mit en quelque sorte celui de Tanger à l'entière disposition des flottes espagnoles et françaises, pour relâcher et s'y ravitailler. Il fut même sur le point de venir assister au bombardement de Gibraltar. Après la paix de 1783, deux de ses fils se rendirent à la cour d'Espagne, et allèrent ensuite s'embarquer à Carthagène pour Constantinople. Sa médiation contribua aussi à la conclusion du traité entre le cabinet de Madrid et la régence d'Alger, en 1786. Ce monarque, au commencement de son règne, avait choisi pour premier ministre Muley-Edris, son parent, prince souple, adroit, éclairé, fastueux, mais intempérant, avide et cruel, qui conserva jusqu'à sa mort, en 1772, une autorité presque absolue. Sidi-Mohammed alors gouverna par lui-même, et n'employa que des agents subalternes, ce qui rendit les affaires diplomatiques plus lentes et plus incertaines. Il donnait d'ailleurs trois audiences publiques par semaine, écoutait tous ses sujets sans distinction, et leur rendait justice. Il sut maintenir la tranquillité dans ses Etats, en se montrant de temps en temps aux extrémités opposées. En 1772, un mourabout fanatique

tenta d'exciter des troubles par ses prédications; mais ses partisans furent sabrés, et lui-même fut conduit devant l'empereur, qui le fit mettre à mort en plein conseil. L'épuisement des finances, après le siège de Méhilla, ayant occasionné une augmentation d'impôts et un retard dans la solde du corps des noirs, ils se révoltèrent à Mekinez, vers la fin de 1778. Comme ils ne purent réussir à mettre à leur tête Muley-Aly, fils aîné de l'empereur, ils proclamèrent Muley-Yérid, qui était un autre de ses fils. L'hésitation de ce prince et la mésintelligence des noirs empêchèrent les progrès de cette révolte, que l'arrivée de l'empereur étouffa. Il se contenta d'envoyer son fils à la Mecque et de licencier une partie des noirs, de sorte que ce corps de 100,000 hommes, que Muley-Ismaël avait laissé et qui s'était rendu si redoutable à ses successeurs, se trouva réduit à 15,000. Une guerre maritime peu importante, avec les Hollandais, fut terminée par un traité, en 1778. Pendant un voyage que l'empereur avait fait à Tafilet, en 1783, pour apaiser les dissensions des schérifs qui habitaient cette ville, son fils aîné, Muley-Aly, mourut à Fez, dont il était gouverneur; c'était un prince vertueux, bienfaisant, dont la perte excita des regrets dans tout l'empire. Muley-Yérid, de retour de la Mecque, excita par sa conduite équivoque les soupçons d'un père dont l'âge avait augmenté la défiance. Sidi-Mohammed employa vainement tous les moyens pour avoir son fils en son pouvoir. Celui-ci, retiré dans un sanctuaire près de Fez, bravait la colère et les menaces de son père. L'empereur envoya contre lui des troupes, et partit lui-même de Maroc, le 29 mars, pour rejoindre l'armée. Il tomba malade en chemin, et mourut dans sa litière en arrivant à Rabat, le 11 avril, âgé d'environ 80 ans, après en avoir régné trente-trois. Il laissa plusieurs fils, qui se disputèrent l'empire les armes à la main. Son dessein était d'assurer le trône à Muley-Abd-el-Salem, et d'en exclure surtout Muley-Yérid, qui néanmoins fut son successeur immédiat (*voy.* YÉRID-MULEY). Voici le portrait de Sidi-Mohammed, d'après Chénier et Lemprière, qui nous ont transmis des détails curieux sur ce monarque, sa cour et sa famille. Sa taille était de cinq pieds huit pouces; son visage long, maigre et pâle. Ses sourcils et sa barbe étaient de la plus grande blancheur. Un mouvement convulsif qui le faisait loucher d'un œil lui donnait un regard dur et sévère; mais son affabilité et la douceur de sa voix détruisaient bientôt cette fâcheuse impression. Sa vie extrêmement frugale et son tempérament robuste l'avaient rendu capable de supporter la fatigue et les devoirs pénibles de la souveraineté; mais, dans ses dernières années, il avait perdu l'usage de ses jambes, pour s'être habitué de trop bonne heure à ne sortir qu'à cheval ou en litière. Cette coutume et le parasol qu'on portait sur sa tête

(1) Le gouverneur portugais, après avoir fait sauter les fortifications de la place, l'abandonna en emmenant tous les habitants, qui furent transportés en Amérique, à l'embouchure du fleuve des Amazones, où ils formèrent la colonie de St-Jean de Macapa.

étaient les seuls signes qui le distinguaient de ses sujets. Son costume était absolument le même, à la finesse près. Sidi-Mohammed peut passer pour un bon prince, si on le compare à la plupart de ses prédécesseurs. L'avarice était son défaut capital ; mais, pour la satisfaire, il employa rarement la violence et la cruauté. Il ne laissa même pas de grands trésors, parce qu'il dépensa beaucoup en bâtiments, en fondations pieuses, en présents au Grand Seigneur, au temple de la Mecque en rachats de captifs musulmans, dont la plupart n'étaient pas ses sujets. Il se montra d'ailleurs susceptible de reconnaissance et de générosité. Il traita les captifs chrétiens avec humanité et en relâcha plusieurs sans rançon. En un mot, Sidi Mohammed aurait pu être un grand homme, sans les vices de son éducation et les préjugés de sa religion. A—T.

SIDMOUTH (HENRY ADDINGTON, vicomte), homme d'Etat anglais, naquit le 30 mai 1757 à Reading ; il était le fils aîné du docteur Antoine Addington (*voy.* ce nom), lequel se fit connaître, en 1778, par une tentative étrange qu'il essaya de concert avec sir James Wright, médecin du comte de Bute, afin d'amener une alliance politique entre ce ministre et le comte de Chatham (père de Pitt). Cette affaire un peu ridicule, et que les deux docteurs avaient méditée sans que les hommes d'Etat qu'ils voulaient mettre en jeu les y eussent autorisés, n'aboutit qu'à une vive querelle qui fit du bruit dans les journaux. Henry Addington faisait, pendant ce temps, ses études à Cambridge, où il était entré en 1778 et où il remporta divers prix. Se destinant au barreau, il commença à plaider en 1784 ; mais, tout aussitôt, il donna un autre cours à ses travaux. Il avait connu de bonne heure le jeune Pitt, qui, à vingt ans, était déjà entré au parlement, et qui, en 1784, faisait partie du cabinet. Addington reçut de son ami le conseil de se présenter aux électeurs de la petite ville de Devizes ; il fut appuyé par son beau-frère, J. Sutton, qui avait de l'influence dans cette localité, et il fut nommé. Ses électeurs continuèrent d'ailleurs, à chaque élection, de le renvoyer à la chambre. Il se montra toujours un des plus zélés partisans de Pitt, qui l'en récompensa en le proposant pour président (*speaker*) de la chambre, lorsqu'en mai 1789 Grenville, qui occupait ce poste, dut le quitter pour devenir secrétaire d'Etat. Quoique Addington ne fût point un membre bien ancien de la chambre, et quoique ses talents n'eussent rien de remarquable, il fut élu à une forte majorité. Il remplit ces fonctions pendant treize ans sans donner prise à la critique, la faiblesse numérique de l'opposition n'ayant point, d'ailleurs, entamé l'existence du cabinet pendant cette période marquée par tant d'événements de la plus haute gravité. En mars 1801, Pitt ayant quitté le ministère, Addington le remplaça comme chancelier de l'Echiquier et premier lord de la

trésorerie. C'était la question de l'émancipation des catholiques, repoussée par George III, qui avait décidé la retraite de Pitt, lequel avait pris à cet égard des engagements ; le nouveau chancelier avait à ce sujet des idées différentes de celles de son illustre devancier et plus en harmonie avec celles du souverain. Il était regardé comme le chef du parti qui était dévoué à la pensée royale, et ce fut la volonté expresse de George III qui le porta au pouvoir. Addington conclut la paix d'Amiens ; mais on sait combien elle fut courte. Dès le commencement de 1803, la guerre recommença avec la France. Pitt, qui avait jusqu'alors soutenu les mesures de son ancien ami, se mit alors à les combattre. L'opinion publique jugea qu'Addington était dépourvu des grandes qualités que réclamait la situation critique du pays ; il se retira au mois de mai 1804, et Pitt reprit la direction des affaires. Addington ne chercha nullement à combattre le nouveau cabinet ; fort honnête homme, du reste, il se rendait justice et savait bien que le fardeau était au-dessus de ses forces dans un pareil moment. Pitt avait d'ailleurs renoncé à réclamer l'émancipation, mesure contraire alors aux vœux non-seulement du roi, mais aussi de la majorité du pays. Ce fut de sa part une grande concession que les circonstances lui imposèrent. Addington soutint de son côté loyalement son successeur, et, au commencement de 1805, il fut élevé à la pairie avec le titre de vicomte Sidmouth, et il devint président du conseil privé. Il n'accepta cependant qu'à regret ces fonctions, qui l'éloignaient de la présidence de la chambre des communes, emploi dont il avait l'habitude et qu'il affectionnait. Peu de mois après avoir été mis à la tête du conseil, il donna sa démission à la suite de dissentiments survenus avec Pitt. Celui-ci était jaloux de l'influence que son ancien ami conservait auprès du roi, influence qui venait de se manifester par des nominations à de hautes fonctions ecclésiastiques, et il ne lui pardonnait pas de s'être montré l'adversaire de lord Melville dans le procès intenté à ce ministre, pour lequel Pitt se prononça avec chaleur. Le moment était difficile ; une nouvelle coalition, dirigée, subventionnée par l'Angleterre, se formait contre la France, et on ne pouvait se priver du talent et du prestige du premier lord de la trésorerie. Le roi dut sacrifier Sidmouth, malgré l'attachement qu'il lui portait ; mais, six mois plus tard, la scène avait changé ; le coup de foudre d'Austerlitz avait brisé la coalition ; Pitt, accablé de ce coup, venait de mourir ; le parti de la paix reprenait l'ascendant ; les whigs revenaient au pouvoir dont ils étaient exclus depuis bien des années, et, au mois de février 1806, Fox et lord Grenville étaient les chefs d'un nouveau cabinet. A la demande du roi, lord Sidmouth y fut admis comme lord du sceau privé, et quand ce ministère fut reconstitué au mois

d'octobre, par suite de la mort de Fox, il reprit ses fonctions de président du conseil privé; mais il dut les quitter au mois de mars 1807, lorsque le cabinet qui avait à sa tête lord Grenville fut brisé. Nous traçons rapidement, sans nous y arrêter, l'esquisse de ces mutations ministérielles, de ces variations de système politique qui tiennent une grande place dans l'histoire de l'Angleterre. De 1806 jusqu'en avril 1812, lord Sidmouth resta étranger aux affaires; il fut alors, pour la troisième fois, nommé président du conseil, et lorsque le premier ministre, M. Perceval, eut été, au mois de juin de la même année, assassiné par un aliéné (*voy. PERCEVAL*), lorsque lord Liverpool le remplaça, lord Sidmouth reçut le portefeuille de l'intérieur. Il le garda dix ans. Il eut à traverser une époque difficile; à la suite du retour de la paix, une crise industrielle agita le pays; de mauvaises récoltes firent monter le prix du pain à un chiffre exorbitant; des projets séditionnels ne se dissimulèrent pas; le ministre montra de la fermeté; il empêcha que l'ordre ne fût sérieusement troublé; mais il attira sur lui beaucoup de haines et d'injures, et on lui reprocha de détruire les libertés britanniques. Il laissa dire, et le calme succéda à l'orage. En 1822, commençant à ressentir le poids de l'âge et la fatigue, il donna sa démission; mais il resta encore membre du cabinet jusqu'en 1824. Alors il se retira de toutes fonctions publiques; il continua encore quelques années d'assister aux séances de la chambre des lords. Il y parlait rarement, et, de fait, il ne s'était jamais montré orateur bien éloquent, ni désireux de prendre la parole. Il mourut le 15 février 1844, dans sa 85^e année. Il avait été marié deux fois, en 1781 et en 1823; sa seconde femme mourut avant lui; la première lui avait donné huit enfants. Quoiqu'il fût très-loin de posséder des talents du premier ordre, et bien qu'il dût surtout son élévation à la bienveillance particulière de George III, dont il partageait les vues, Sidmouth joua un grand rôle dans l'histoire de son pays. Déplacé au premier rang, il rendit des services véritables dans des postes secondaires. En butte aux attaques continuelles de l'opposition et soutien dévoué d'un système qui fut longtemps celui des représentants du pays, il mérita toujours, par sa conduite particulière, l'estime de ses adversaires. B—N—T.

SIDNEY (sir HENRI), homme d'Etat, né d'une famille noble de Surrey, fit ses études dans le *New College* à Oxford, en 1513. Produit ensuite à la cour, il devint l'ami intime du jeune souverain Edouard VI. Ce prince le nomma ambassadeur près de la cour de France, et lui confia différents emplois très-honorables auprès de sa personne. A la mort d'Edouard VI, qui expira entre ses bras, sir Henri se retira dans son château de Penshurst. Rappelé à la cour sous le règne de Marie, il fut honoré de la plus haute faveur;

XXXIX.

cependant ses grandes qualités ne parurent dans tout leur éclat que sous Elisabeth. Il fut cité alors comme brave soldat, capitaine expérimenté, habile conseiller, sage législateur dans sa vie privée, de même qu'il se montrait bon père et tendre ami. Il fut gouverneur du pays de Galles, chevalier de la Jarrettière, enfin député d'Irlande; et il remplit cette dernière charge avec autant de sagesse que d'intégrité et de modération. Il mourut en 1586. On doit à Henri Sidney les statuts d'Irlande, qu'il fit imprimer. On a publié quelques-unes de ses lettres à son fils (*voy. l'article suivant*).

C—Y.

SIDNEY (sir PHILIPPE), fils du précédent et de Marie, fille aînée de John Dudley, duc de Northumberland, naquit en 1554, à Penshurst, dans le Kent. On prétend que ce fut à l'occasion du mariage de Philippe II, roi d'Espagne, et de Marie d'Angleterre, qu'il reçut le nom de Philippe. Quoi qu'il en soit, le jeune Sidney fit ses premières études à Shrewsbury, et passa de là au collège de Christ-Church, à Oxford. Il étudia aussi dans le collège de la Trinité, à Cambridge; et partout il donna des preuves d'une grande intelligence. A douze ans, il écrivait à son père en latin et en français; à quatorze, il soutenait des thèses contre les sujets les plus distingués d'Oxford; et à dix-sept, il connaissait les éléments de toutes les sciences, possédait à fond le grec et le latin, et paraissait familiarisé avec la littérature des anciens. Il était tellement avancé dans ses études, qu'à un âge si tendre il fut en état de faire avec profit le tour de l'Europe, selon la coutume des riches Anglais. Il était à Paris lors du massacre de la St-Barthélemy; et il trouva, comme plusieurs de ses compatriotes, un asile sûr dans la maison de l'ambassadeur d'Angleterre. Il se rendit ensuite par Strasbourg à Heidelberg et à Francfort, où il demeura quelque temps chez André Wéchel. C'est là qu'il se lia avec Languet, dont il fit son ami, et avec lequel il entretint une correspondance suivie, pour s'aider de ses conseils dans la direction de ses études; car son voyage n'avait pour but que de perfectionner ses connaissances. A Vienne, il apprit tous les exercices militaires, l'équitation, les armes, l'art de se battre dans un tournoi. A Venise, il étudia la géométrie et l'astronomie. Il alla aussi à Padoue visiter le Tasse, et à Rome, où ses amis craignirent qu'il ne devint catholique. Pendant ces voyages, il ne perdait pas de vue ses auteurs favoris, lisait assidûment les *Epîtres* de Cicéron, Plutarque, etc., et les lettres que Hubert Languet lui écrivait, et qui furent recueillies plus tard et imprimées à Amsterdam, en 1646. Sidney se perfectionna en même temps dans le français, l'italien et l'espagnol. Aussi, lors de son retour en Angleterre, en 1575, à l'âge de vingt et un ans, était-il le chevalier le plus accompli de la cour d'Elisabeth, qui avait coutume de l'appeler *son Philippe*, pour le distinguer du

38

roi d'Espagne, qu'elle haïssait et comme ennemi et comme époux de Marie. Sidney, de son côté, ne perdait aucune occasion de plaire à sa souveraine; et il lui consacra les prémices de son talent, en composant à sa louange une pièce intitulée *The lady of the May*, qui fut jouée en présence d'Elisabeth, à Wanstead. Il n'y avait guère qu'un an que ce jeune homme était de retour en Angleterre; et il atteignait à peine sa vingt-deuxième année, lorsque Elisabeth le nomma son ambassadeur auprès de l'Empereur, qui venait de monter sur le trône. Ce n'était en apparence qu'une ambassade de compliments; mais Elisabeth ne pouvait borner la mission d'un homme tel que Sidney à de simples représentations. Elle le chargea d'affaires secrètes de la plus haute importance; ce fut de former une ligue de tous les princes protestants contre le pape et l'Espagne. Il réussit complètement; et l'Angleterre, grâce à lui, devint le plus ferme appui de la réforme. Chargé d'une pareille mission auprès de Casimir, comte palatin, il eut le même succès, ce qui a fait dire de Sidney qu'il était passé de l'enfance à l'âge mûr, sans jamais avoir été enfant. A son retour, il visita le vice-roi des Pays-Bas et le prince d'Orange. Ce dernier le reçut d'abord légèrement, à cause de sa jeunesse; mais bientôt il apprit à le connaître et lui témoigna tous les égards dus à son rang et à son mérite. Ce n'était pas seulement hors de sa patrie que ce jeune diplomate donnait des marques d'un beau caractère. En 1579, quoiqu'il ne fût ni magistrat ni conseiller d'Etat, il eut la hardiesse de s'opposer au mariage d'Elisabeth avec le duc d'Anjou, et de publier une lettre où il développait les raisons de son opposition, au risque de perdre sa place d'échanson de la reine, faible récompense des grands services qu'il avait rendus, et même d'avoir le poing coupé, comme l'imprimeur Page. Cependant il ne lui arriva rien de fâcheux. Sa lettre se trouve dans un recueil du temps, intitulé *Cabala*. Il ne fut pas aussi heureux dans la querelle qu'il eut l'année suivante avec Edouard Vere, duc d'Oxford. La reine s'opposa à tout duel entre ces seigneurs; et Sidney fut obligé de se retirer de la cour, dont il paraît avoir été exilé. On croit que c'est à cette époque qu'il composa son fameux roman qui a pour titre : *l'Arcadie*. Ce fut, dit-on, la traduction d'Héliodore, qu'on publia vers ce temps, qui lui donna la première idée de son ouvrage; mais il paraît plus probable qu'il en est redevable à *l'Arcadie* de Sannazar, qui fut imprimée à Milan, en 1504. Ce sont aussi des bergers qui en sont les héros; et l'on y trouve partout les sentiments et le langage qui conviennent à la vie pastorale. Sidney jugeait fort bien de son ouvrage, lorsqu'il disait que c'était une bagatelle sans prétention. Il ne le composa que pour l'amusement de sa sœur, la comtesse de Pembroke, à laquelle il en envoyait les feuilles à mesure qu'il les écrivait. Cet ouvrage,

qu'il n'acheva jamais, n'a point été imprimé de son vivant. On prétend qu'il avait le projet de le recommencer sur un nouveau plan, et de célébrer les hauts faits du roi Arthur. Quoi qu'il en soit, sa belle-sœur acheva cette production après sa mort, et la publia sous son nom. Deux ans après son exil, Sidney fut créé chevalier. Il fut ensuite nommé par le comté de Kent à la chambre des communes; et au milieu des occupations les plus importantes et les plus sérieuses, il composa son *Traité de la défense de la poésie*. Cet ouvrage était à peine fini que l'infatigable auteur projetait déjà de partir avec sir Francis Drake, pour faire de nouvelles découvertes en Amérique. Tout était prêt pour ce voyage, lorsque Elisabeth, qui avait d'autres vues sur Sidney, le retint à son service. Il obéit et fit vers cette époque un sacrifice plus grand encore à sa souveraine. Le trône de Pologne étant venu à vauquer, les Polonais le choisirent pour leur roi; mais Elisabeth s'y opposa, de peur, disent les historiens contemporains, de perdre le plus beau fleuron de sa couronne; et Sidney, continuant, aime mieux être le sujet d'Elisabeth que d'aller régner au delà des mers. D'ailleurs, la guerre de Flandre le rendait nécessaire à l'Angleterre; la reine le nomma gouverneur de Flessingue et général de cavalerie. Sidney prit en partant cette devise : *Vix ea nostra voco*. Il se distingua par sa prudence et sa valeur, surprit Axel, en 1586, et soutint à l'affaire de Gravelines l'honneur de l'armée anglaise, qu'il sauva. Mais sa gloire ne fut pas de longue durée; cette même année, il fit des prodiges de valeur à la bataille de Zutphen; il délivra lord Willoughby, qui s'était laissé envelopper, et il poursuivait l'ennemi, lorsqu'une balle l'atteignit à la cuisse et le blessa mortellement. Il avait demandé de l'eau pour éteindre la soif ardente qui le dévorait, et qui irritait sa blessure. Au moment où on lui en apportait, il aperçut un soldat mourant à ses côtés : « Cet homme en a encore plus besoin que moi, » dit-il, et il lui fit donner l'eau qu'il avait demandée. Après la bataille, Sidney fut transporté à Arnheim, où il mourut le 16 octobre 1586. Son corps fut transféré en Angleterre, et on l'enterra en grande pompe, dans l'église de St-Paul. Quoique l'université d'Oxford et plusieurs membres de celle de Cambridge eussent publié en son honneur des vers et des poèmes écrits en toutes sortes de langues, son tombeau resta sans inscription. Ce fut Jacques d'Ecosse qui y en fit placer une; et, ce qui est plus honorable pour ce prince, c'est qu'il la composa lui-même. Sidney fut marié, mais il ne laissa pas d'enfants. On a de lui plusieurs ouvrages, dont aucun n'a été imprimé de son vivant, excepté la lettre contre le mariage de la reine Elisabeth avec le comte d'Anjou. Ils se composent : 1° de *l'Arcadie*, Londres, 1591. On lit dans plusieurs biographies que Sidney ordonna, en

mourant, que ce livre fût brûlé, et qu'on ne lui obéit pas plus qu'on obéit à Virgile lorsqu'il condamna aux flammes son Enéide; mais rien ne prouve ce fait : ce qu'il y a de certain, c'est que ce roman fut accueilli avec tant d'enthousiasme, qu'en 1633 il était à sa huitième édition, et qu'il en a eu au moins quatorze. Il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et il y en eut deux traductions françaises peu estimées, l'une de mademoiselle Geneviève Chapellais, qui parut en 1625, l'autre d'Hardouin. 2° *Astrophel et Stella*, qui se trouve à la suite d'*Arcadie*, 1591; 3° la *Défense de la poésie*, Londres, 1593; 4° le *Remède de l'amour*; 5° *The lady of the May*. Tous ces ouvrages ont été recueillis avec l'*Arcadie*. 6° *Valour anatomized in a fancee*, 1581; réimprimé en 1672, à la fin de *Cottonii posthuma*; 7° Des sonnets, des chansons, qui ont été imprimés dans différents recueils; 8° une traduction du traité de Philippe Mornay, *De la vérité de la religion chrétienne*, qui fut laissée incomplète par Sidney; et c'est à sa prière que Arthur Golding l'acheva. Sidney a laissé manuscrit un poème, qui est conservé dans la bibliothèque de sa famille. Thomas Zouch a publié des *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, in-4°, 1808. La vie de ce poète avait déjà été écrite par Fulke Greville of Brooke; et ce volume, publié en 1652, étant devenu rare, a été réimprimé en 1816, par les soins de sir Egerton Brydges, qui y a joint une préface. Un volume d'œuvres diverses de Sidney, mis au jour en 1829, renferme des sonnets, la *Défense de la poésie*, des lettres restées inédites, etc. M. S. A. Pears a réuni la correspondance de Sidney et d'Hubert Languet, l'a traduite du latin et l'a fait paraître en 1843, in-8°, en y joignant une notice sur l'auteur. — *Marie Sidney*, comtesse de Pembroke, sœur du précédent, morte en 1601, fut une des femmes les plus distinguées de l'Angleterre pour les connaissances littéraires. Chère à son frère, dont le caractère avait quelque ressemblance avec le sien, ce fut à son amitié qu'elle dut sa première réputation dans les lettres, car nous avons vu qu'elle publia sous son nom le roman intitulé *l'Arcadie*, que son frère avait écrit pour elle. Elle traduisit de l'hébreu plusieurs psaumes de David. Cette traduction, qu'on dit être conservée dans la bibliothèque de Wilton, est estimée; mais on croit que Philippe Sidney y eut quelque part. On a encore de cette femme célèbre, entre autres écrits, une élogie sur sir Philippe Sidney; une pastorale à la louange d'*Astræa*, nom sous lequel était célébrée la reine Elisabeth. C—v.

SIDNEY (ALGERNON), second fils de Robert, comte de Leicester, naquit à Londres, vers 1617. On a peu de renseignements sur les premières années de sa vie. Il paraît que son père l'emmena avec lui lorsqu'en 1632 il se rendit en Danemark comme ambassadeur, et qu'il le conduisit aussi en France lorsqu'en 1636 il alla remplir

une mission auprès de cette puissance. Le comte de Leicester, ayant été nommé vice-roi d'Irlande, se fit accompagner d'Algernon Sidney, et lui donna une compagnie dans son régiment. Pendant la rébellion de ce royaume, Sidney montra, ainsi que le comte de Lisle, son frère, une bravoure si remarquable, qu'après la trêve de 1643, Charles I^{er} crut devoir les appeler tous deux auprès de lui. Le parlement d'Angleterre, alors en révolte ouverte, les fit arrêter à leur débarquement; et cette circonstance amena la défection du comte de Leicester et de ses deux fils, qu'on soupçonna de s'être concertés d'avance avec les mécontents. Sidney fut nommé colonel d'un régiment dans l'armée de Fairfax, et le comte de Lisle obtint le gouvernement de l'Irlande et le commandement de l'armée parlementaire dans ce royaume. Algernon Sidney l'y accompagna, et l'on assure qu'il fut bientôt après élevé au grade de lieutenant général. Il exerça ensuite les fonctions de gouverneur de Dublin, et quelque temps après celles de gouverneur du château de Douvres. Nommé membre de la haute cour de justice qui devait juger le roi, il assista aux débats; mais il refusa de s'y trouver le jour où la sentence fut prononcée, et ne signa pas le *warrant* pour son exécution. Quelques écrivains assurent qu'il fut néanmoins bien éloigné de désapprouver la condamnation de Charles I^{er}. Sidney, qui, dans son fol enthousiasme pour les Romains, avait pris Brutus pour modèle, était tellement imbu des idées républicaines, que lorsque Cromwell se fut déclaré protecteur, il devint son plus violent adversaire et refusa de servir sous son gouvernement. Pendant tout le temps que cet usurpateur et Richard Cromwell, son fils, tinrent les rênes de l'Etat, Sidney vécut retiré dans une terre de sa famille à Penshurst. C'est là que l'on suppose qu'il employa ses loisirs à composer ses *Discours sur le gouvernement*, qui ont été depuis le code favori des républicains exaltés de tous les temps et de tous les pays. Lorsque Richard Cromwell eut abdiqué le protectorat, et que le long parlement fut rétabli, Sidney devint membre du conseil d'Etat, et fut envoyé en Danemarck (1659), avec Robert Honeywood et Thomas Boon (1), pour négocier la paix entre les cours de Stockholm et de Copenhague. Des conférences générales, auxquelles assistèrent les députés des Etats généraux, eurent lieu dans la capitale du Danemarck sous la médiation du chevalier Hugues de Terlon, ambassadeur de France, et des trois commissaires anglais. Mais ces négociations échouèrent, parce que les médiateurs voulurent traiter sur les bases du congrès de la Haye, et dicter les conditions de la paix, tandis que les plénipotentiaires suédois demandaient l'abolition du péage du Sund, et

(1) Pufendorf dit à cette occasion (*De reb. gest. Car. Gust.*, c. 549) que les ministres anglais étaient fort ignorants sur tout ce qui s'était passé en Suède depuis Gustave-Adolphe.

la cession de Kronembourg et de la Norvège (1). Sidney, qui exerçait une sorte de suprématie sur ses collègues, et qui n'aimait pas la Suède, prit, dans les négociations, un ton tranchant, que Charles-Gustave trouva fort inconvenant de la part d'un médiateur. Après la mort de ce prince (12 février 1660), elles ne marchèrent pas plus rapidement, malgré la bonne volonté des régents de Suède, Terlon et Sidney, désirant amener enfin un résultat, dressèrent un projet de traité, qu'ils se proposaient de faire accepter aux parties belligérantes; mais il ne convint ni à l'une ni à l'autre. Ce fut alors que Schested, ancien ministre danois, réunit les plénipotentiaires, et, sans les médiateurs étrangers, les décida, le 27 mai (6 juin) 1660, à signer le traité de Copenhague, qui rétablit la paix entre les puissances scandinaves (2). Ce fut pendant son séjour en Danemark qu'Algernon Sidney écrivit sur l'album de l'université de Copenhague ces deux vers latin, qui prouvent clairement qu'il approuvait le meurtre de Charles I^{er} :

... Manus hæc inimica tyrannis
Ense petit placidam sub libertate quietem (3).

Dans le temps où Sidney signait le traité de Copenhague, une révolution s'était opérée dans sa patrie, et Charles II montait sur le trône de ses pères. Le fier négociateur, ne voulant pas accepter l'acte d'oubli et d'indemnité accordé par ce prince, préféra vivre, pendant dix-sept ans, en fugitif. Il séjourna à Rome et dans d'autres villes d'Italie, visita la Suisse, où la société de Ludlow et des autres exilés le raffermir dans sa haine contre le gouvernement monarchique, et il se rendit ensuite en France. Là, s'il faut en croire Dalrymple, il fit un métier peu honorable, et reçut une pension pour prix de ses démarches et des renseignements qu'il fournissait. Il se trouvait à Paris lorsqu'en 1677 son père sollicita la permission de l'embrasser avant de mourir. Charles II céda aux prières du comte de Leicester et à la demande de la cour de France, qui les fit appuyer auprès de lui; et il accorda en outre à Sidney un pardon particulier, sur ses promesses réitérées d'une obéissance constante et paisible pour l'avenir. Sidney entra en Angleterre à une époque où le parlement pressait le roi de s'engager contre la

France dans une guerre que ce prince paraissait désirer. Sidney s'y opposa vivement, soit qu'il craignît que ces démonstrations hostiles ne fussent qu'un jeu pour lever une armée et la tenir sur le continent jusqu'à ce qu'on l'eût rendue docile et disposée à une obéissance passive, soit qu'il voulût obtenir de la cour de Versailles de nouvelles faveurs pécuniaires; car on ne peut nier que le républicain Sidney, à l'exemple de la plupart des courtisans de Charles II et des membres de l'opposition, ne se fût vendu à Louis XIV. La mort du comte de Leicester ayant permis à Sidney de se livrer sans contrainte à ses principes favoris, il devint le fléau des ministres par son éloquence au parlement, où il était entré à l'élection générale de 1678, malgré les manœuvres employées pour l'empêcher d'y siéger, et où il se montra fort ardent pour faire adopter le bill d'exclusion dirigé contre le duc d'York. En 1683, il fut accusé, avec Russell, Essex et d'autres seigneurs anglais, d'avoir pris part à une conspiration dans laquelle étaient impliqués des gens de la plus basse classe, et dont le but était d'assassiner le roi et le duc d'York, son frère. Les détails de ce complot, qui porte, dans l'histoire, le nom de *Rye-House*, sont encore enveloppés de nuages, malgré les actes publics et les mémoires que plusieurs contemporains ont publiés pour le faire connaître. Il paraît cependant reconnu aujourd'hui qu'il y avait deux conspirations distinctes, dans l'une desquelles Sidney, Russell et Essex étaient réellement entrés (1), et que les ennemis de ces seigneurs confondirent à dessein avec celle de *Rye-House*, tramée par des scélérats désespérés. Algernon Sidney refusa de répondre aux premières interrogations qui lui furent adressées; il assura qu'il n'avait rien à dire, mais qu'il tâcherait de se défendre, si l'on avait des preuves et des faits à faire valoir contre lui. Il garda la même réserve lorsque le comité du conseil se transporta près de lui, après qu'il eut été envoyé à la Tour. « Ne cherchez point, leur dit-il avec hauteur, à m'extorquer, par l'artifice de vos questions, les preuves que vous n'avez point. Je n'ai rien à vous dire. » Lorsque Russell eut été condamné et exécuté, Sidney fut traduit, pour crime de haute trahison, devant le jury du comté de Middlesex. Comme Russell, il récusait les jurés; mais Jefferies, qui présidait les assises, ne permit pas que la question fût examinée, sous prétexte qu'elle avait été déjà décidée lors du procès du premier. La loi exigeait deux témoins; et Howard était véritablement le seul qui eût déclaré qu'il existait un comité des six, dont il était membre avec Sidney, puisque West et Rumsey, les deux autres témoins, n'affirmaient l'existence de ce comité que par oui-dire. Jefferies crut pouvoir suppléer à cette lacune en produisant un manuscrit de la main de Sidney,

(1) Bulstrode Whitelocke, qui avait exercé les fonctions d'ambassadeur extraordinaire en Suède, avait été nommé l'un des commissaires; mais il refusa « parce que, dit-il dans ses *Mémoires*, il craignait que ses collègues ne prétendissent à une « préséance, et qu'il connaissait le caractère intraitable et hautain du colonel Sidney ».

(2) Au moment de signer le traité, les commissaires anglais eurent une discussion sur la préséance avec le chevalier de Terlon, auquel ils contestaient, malgré l'usage établi, le droit de placer le premier sa signature sur le traité original. Cette discussion se termina à l'avantage de la France.

(3) Lord Molesworth, dans la préface de son *Account of Denmark*, prétend que le chevalier de Terlon fit arracher de l'*Album* de l'université la page où se trouvaient les deux vers de Sidney, parce qu'il les considérait comme un libelle contre le gouvernement français et comme une allusion à ce qui se passait en Danemark à cette époque.

(1) Voy., pour plus de détails, l'article RUSSELL.

qui avait été saisi dans ses papiers, et dans lequel il s'attachait à réfuter un pamphlet intitulé *le Patriarche*, où Filmer, auteur obscur, cherchait à démontrer le droit divin de l'autorité des rois ; et les jurés déclarèrent Sidney coupable. Pendant son procès, il supporta avec une extrême modération, malgré l'emportement naturel de son caractère, les démentis, les interruptions, les insultes mêmes de Jefferies. Après sa condamnation, il envoya au marquis d'Halifax, son neveu, un mémoire adressé au roi, qui contenait les principaux points de sa défense, et dans lequel il demandait que ce prince revît lui-même toute l'affaire. Cette démarche n'eut d'autre effet que de retarder son exécution de trois semaines. Lorsque les sherifs lui remirent la sentence, il la lut froidement, et leur dit avec douceur qu'il ne demanderait rien pour son propre compte, car le monde n'était rien pour lui ; mais qu'il désirait que l'on pût savoir combien étaient coupables ceux qui avaient choisi un jury sans foi et vendu à ses ennemis. L'un des sherifs répandit quelques larmes ; et Sidney écrivit ensuite son apologie, qu'il leur remit sur l'échafaud, où il mourut avec beaucoup de courage, le 7 décembre 1683. Son corps fut embaumé et enseveli à Penshurst, dans le tombeau de ses ancêtres. La sentence qui l'avait condamné fut cassée la première année du règne de Guillaume et Marie. On a blâmé Charles II de ne pas lui avoir fait grâce. Voici ce que Hume dit à ce sujet. « L'exécution de Sidney est regardée comme l'une des plus grandes taches du règne de Charles II. L'évidence contre lui, il faut l'avouer, n'était pas légale ; et le jury qui le condamna était, pour cette raison, très-blâmable. Mais qu'après la sentence rendue par une cour judiciaire, le roi dût s'interposer et pardonner à un homme qui, bien que doué de quelque mérite, était évidemment coupable, qui avait toujours été l'ennemi le plus inflexible et le plus invétéré de la famille royale, et qui avait récemment abusé de la clémence du roi, c'eût été un acte de générosité héroïque, mais qui ne peut pas être regardé comme un devoir ou une obligation. » Burnet, qui avait connu personnellement Sidney, le peint comme un homme d'un courage extraordinaire, ferme jusqu'à l'obstination, d'une franchise rude, et incapable de supporter la moindre contradiction, mais sincère dans son amour exalté pour les principes républicains et dans sa haine pour la royauté. Il était, suivant le même écrivain, opposé à tout culte public et à tout ce qui ressemblait à une église. On a publié ses *Discours sur le gouvernement*, 1698, 1704, in-fol., et 1733, in-4° ; ils ont été traduits en français par Samson, la Haye, 1702, 3 vol. in-8°. Ces discours ne sont que la réfutation des principes de Filmer. On se tromperait cependant si l'on publiait, comme plusieurs biographes, que ce fut le manuscrit de cet ouvrage qui fut produit pour la condamnation

de Sidney. L'éditeur a eu soin de nous instruire qu'il résultait des pièces du procès que Sidney avait composé deux traités sur le même sujet, un grand qu'il avait confié à un de ses amis, et qui échappa aux recherches de la justice, et un plus petit, qui n'était pas terminé ; ce fut ce dernier que l'on produisit contre lui. Ses Œuvres ont été réimprimées en 1763 dans les publications de Thomas Hollis en faveur du républicanisme. D—z—s.

SIDOINE APOLLINAIRE (CAIUS SULLIUS), né à Lyon vers l'an 430, était d'une famille illustre des Gaules, où son grand-père et son père avaient été préfets du prétoire. Il étudia la poésie et la philosophie sous Hænius et Eusèbe, célèbres rhéteurs, et devint lui-même l'un des hommes de son temps les plus distingués par la science. Marmert Claudien l'appelle le restaurateur de l'éloquence. Il épousa Papianille, fille d'Avitus, depuis empereur, et fut créé préfet de Rome et patrice. Son beau-père, dont il avait composé le panégyrique, en 456, lui éleva une statue parmi les poètes dans la bibliothèque Trajane à Rome. Après la mort d'Avitus (*roy. ce nom*), Sidoine se retira dans sa patrie. La ville de Lyon, n'ayant pas voulu reconnaître le nouvel empereur Majorien (*roy. ce nom*), fut assiégée et prise par Egidius. En punition de ce qu'on appelait sa révolte, elle fut déchue de ses privilèges, et reçut une garnison ; ce qui mit le comble à ses malheurs. Sidoine, dans l'intérêt de ses concitoyens, alla trouver Majorien pour l'apaiser. L'empereur étant venu à Lyon, l'an 458, Sidoine prononça son panégyrique en vers. Sous le règne de Sévère, il se retira en Auvergne, où sa femme possédait des biens. Mais lorsque Anthémius (*roy. ce nom*) fut élevé à l'empire, Sidoine alla le voir à Rome, et prononça aussi son panégyrique (468). On déplaît rarement aux princes en les flattant : l'orateur fut nommé gouverneur de Clermont, patricien ; et sa famille, qui n'était que prétorienne, devint patricienne. Vers le temps de la mort d'Anthémius (472), Sidoine, quoiqu'il ne fût pas clerc, fut élevé sur le siège épiscopal d'*Arvernium*, aujourd'hui Clermont. Sa femme existait encore ; et il ne la perdit que deux ou trois ans après. Son épiscopat fut pénible. Clermont eut à supporter les horreurs d'un siège long et rigoureux. Les Goths, devenus maîtres de la ville, en éloignèrent quelque temps l'évêque, sous prétexte d'une mission. Rendu à ses fonctions, Sidoine éprouva d'autres désagréments. Deux prêtres de son diocèse parvinrent à le faire dépouiller de son siège. Rétabli dans son évêché, il ne l'occupa pas longtemps ; et, après avoir désigné pour son successeur Aprunculus, déjà évêque de Langres, il mourut en 489, le 21 août (ce jour est celui où l'on célèbre sa fête), et fut inhumé dans l'église de St-Saturnin, auprès de St-Eparchus, son prédécesseur. Sidoine avait une grande facilité pour composer soit en vers, soit

en prose; et ses écrits se ressentent peu de sa précipitation. Non-seulement il improvisait des vers, mais son sermon lui ayant été un jour pris pendant qu'il officiait, il ne le prononça pas moins, au rapport de Grégoire de Tours, avec ordre et clarté. Il a de l'esprit et de la chaleur poétique; mais on peut lui reprocher l'obscurité, les subtilités et l'abus des métaphores. Casaubon toutefois l'a traité trop sévèrement en l'appelant *in re latinitatis improbus intestabilisque*. Quelque inférieur qu'il soit aux auteurs du siècle d'Auguste, Sidoine est avec raison compté parmi les meilleurs poètes chrétiens. Il avait commencé une *Histoire d'Attila*, à laquelle il renonça dans la suite. Léon, ministre d'Euric, roi des Visigoths, le sollicita d'écrire l'histoire de son temps. Sidoine refusa, en disant qu'il ne convenait pas à un ecclésiastique d'être historien. Ce qui nous reste de ses écrits est un choix fait par lui-même entre tous ses ouvrages (1). Nous avons de lui neuf livres de lettres et vingt-quatre pièces de poésie, outre celles qui sont contenues dans ses lettres. Les sept premiers livres des lettres ont été recueillis par Sidoine lui-même, et adressés à son ami Constance (voy. CONSTANCE). Ce fut Petronius, jurisconsulte d'Arles, qui, longtemps après, ajouta les huitième et neuvième livres. Aucun ordre n'a été suivi dans l'arrangement de ces lettres. Ses poésies sont classées aussi sans aucun égard pour la chronologie ni pour les matières. Les plus importantes sont les trois panégyriques des empereurs dont il a été question. Dans le panégyrique de Majorien, l'auteur décrit la manière de combattre et de s'habiller de ses concitoyens. Les œuvres de Sidoine ont été imprimées souvent. L'édition *princeps*, en lettres gothiques, sans date, nom d'imprimeur, chiffre, signature ni réclame, a été imprimée à Utrecht, chez N. Ketelaer, vers 1473, in-fol.; elle est fort rare. Dibdin en a donné une description minutieuse dans la *Bibliotheca Spenceriana*. Il y en eut plusieurs autres dans le 15^e siècle. Elie Vinet en donna une bonne édition, Lyon, 1552, in-8°, mais qu'a fait oublier celle que publia J. Savaron, en 1598, in-8°; réimprimée avec des notes, en 1609, in-4°. L'édition de Savaron a été à son tour éclipsée par celle de J. Sirmond, 1614, réimprimée par les soins de Ph. Labbe, 1652, in-4°. Les notes de Sirmond sont instructives et assez amples; elles forment près du tiers du volume. Remy Breyer a donné une traduction des *Lettres* de Sidoine, en 1706 (voy. BREYER). Les lettres et les poésies ont été traduites par Sauvigny, 1787, 2 vol. in-4° et in-8°. Cette traduction, qui fait partie d'une collection en dix volumes sur les mœurs des Français, est médiocre et incomplète. Le traducteur a cru devoir omettre les passages qui lui ont paru être peu intéressants aujourd'hui, et

dont quelquefois il donne l'analyse. La plupart des notes qui accompagnent cette traduction sont extraites de celles du P. Sirmond. On ne sait à quoi se rattache la *Notice*, d'ailleurs très-inexacte, sur *Besançon ancien*, mise par Sauvigny à la fin de la première partie des lettres de Sidoine. La *Vie de Sidoine*, quoique comprise dans la table de cette première partie, n'a jamais paru (voy. CLOVIS). Une autre traduction due à MM. Grégoire et Collombet a été publiée à Lyon en 1836, 3 vol. in-8° avec le texte en regard et des notes. On peut consulter au sujet de Sidoine ce qu'en ont dit MM. Ampère (*Revue des Deux-Mondes*, 1839), et *Histoire littéraire de la France*, t. 2, et M. Ph. Chasles, *Etudes sur les premiers temps du christianisme et sur le moyen âge*, 1847, p. 103-144. A. B.—T.

SIDOROWSKY (JEAN-IVANOWITSCH), traducteur russe, né en 1748, était prêtre, professeur de langue grecque et latine au séminaire de Kostroma, puis membre de l'académie impériale de St-Petersbourg. Il eut part à la rédaction du grand dictionnaire russe, publié par l'Académie, où il a fait une partie de la lettre A et toute la lettre B. Il avait traduit, pour ce travail, une partie du dictionnaire de l'Académie française. Sidorowsky s'est distingué par ses nombreuses traductions du grec. 1° La *Chronique de Cédrene*, Moscou, 1794, 3 vol. in-fol.; 2° les *Homélies non encore traduites de St-Jean Chrysostome*, 1787 et 1791, 2 vol.; 3° les *Sermons choisis* du même, Moscou, 1791; 4° (avec Pachamow, traducteur du synode), les *Dialogues de Lucien*, en trois parties, St-Petersbourg, 1775; 5° (avec le même), les *Oeuvres de Platon*, St-Petersbourg, 1780-1783, 3 vol.; 6° (avec le même), la *Description de la Grèce*, par Pausanias et par Strabon, St-Petersbourg, 1788-1789, t. 1-3. Ce travail n'a pas été achevé. Sidorowsky a traduit aussi du français un essai sur la Providence, et il a publié une explication des *Evangelies* des dimanches et fêtes. Il est mort en 1795. D.—G.

SIDRONIUS. Voyez HOSSCHIUS.

SIEBENKEES (JEAN-PHILIPPE), célèbre helléniste, fils d'un organiste de Nuremberg, naquit dans cette ville, le 14 octobre 1759. Après avoir fréquenté les écoles latines de sa ville natale, il se rendit, en 1778, à Altdorf, pour y étudier la théologie et les langues anciennes, et plus tard à Venise, pour y être instituteur des enfants des banquiers Reck et Laminit, emploi qu'il remplit pendant six ans à la grande satisfaction des parents. Consacrant à l'étude de la littérature classique tout le reste de son temps, il publia en allemand : *Vie de Bianca-Capello di Medici, grande-duchesse de Toscane, d'après des documents authentiques*, Gotha, 1789, in-8°. L'amitié du bibliothécaire Morelli lui fut d'un grand secours. Ce fut dans sa bibliothèque qu'il examina les manuscrits de Strabon et ceux de l'Iliade, dont il rendit un compte détaillé, avant Villoison, dans

(1) Ch. Nodder, dans sa *Bibliothèque sacrée*, a pu écrire avec raison : « Sidoine est pour nos Gaulois le César et le Tacite du « moyen âge. »

l'ouvrage périodique intitulé *Bibliothèque de la littérature ancienne et des arts*, cahiers 1 et 3. Il examina aussi les manuscrits d'Héliodore. En 1788, il entreprit un voyage à Rome, où il resta quinze mois, sous la protection spéciale du cardinal Borgia, qui lui permit l'usage de son riche musée de Velletri. Le conservateur de la bibliothèque du Vatican, Reggio, l'accueillit également fort bien et lui ouvrit les trésors de littérature ancienne confiés à sa garde. Siebenkees publia à Rome, comme un témoignage de reconnaissance pour son illustre protecteur Borgia, une dissertation archéologique, sous ce titre : *Expositio tabulæ hospitalis ex ære antiquissimo in museo Borgiano Velitris asservatæ*, Rome, 1789, in-4°. La même *tessera hospitalis* a été expliquée par Heeren et par Schow. Il retourna vers la fin de 1790 à Nuremberg, et fut nommé, l'année suivante, professeur à Altdorf. Il vaqua aux travaux de sa place avec un zèle soutenu, et sa rare activité trouva encore le temps nécessaire à la publication des ouvrages suivants, où il a donné les résultats de ses recherches en Italie : 1° *Essai d'une histoire de l'inquisition d'Etat de Venise*, Nuremberg, 1791, in-8°; 2° *Esquisse servant à l'étude de la statistique de l'ancienne Rome*, Altdorf, 1793, in-8°; 3° *Sur le temple et la statue de Jupiter à Olympe, par Phidias, d'après Pausanias*, Nuremberg, 1795, in-8° (ces trois ouvrages sont écrits en allemand); 4° *Strabonis rerum geographicarum libri 17. Græca ad optimos codd. Mss. recensuit, varietate lectionis, adnotationibusque illustravit, Xylandri versionem emendavit J. P. Siebenkees*, tome 1, Leipsick, 1796, grand in-8. Cette excellente édition, qui est, sans aucun doute, le travail le plus important de Siebenkees, a été continuée par Tschucke. Le deuxième tome parut à Leipsick en 1798, le troisième en 1801, le quatrième en 1806. Il mourut d'apoplexie, le 25 juin 1796. Parmi ses ouvrages posthumes, on remarque : 5° *Anecdota græca e præstantissimis Italicarum bibliothecarum codicibus descripsit J.-P. S.*, publiés en 1798, à Nuremberg, par J.-A. Gœtz; 6° *Theophrasti characteres cum additamentis anecdotis, quæ in cod. msc. palatino-vaticano descripsit J.-P. Siebenkees. Edidit et lectionis varietatem adjecit, J.-A. Gœtz*, Nuremberg. 1798, in-8°. Il a laissé manuscrite l'*Histoire éthiopique*, par Héliodore, qu'il avait revue d'après les manuscrits de Venise, de Rome et d'autres bibliothèques d'Italie (voy. le *Nécrologe* de Schlichtegroll, 1796, in-8°).

SIEBOLD (CHARLES-GASPARD), célèbre chirurgien allemand, naquit le 5 novembre 1736, à Nidecken, petite ville du duché de Juliers, sur la Roer. Son père, qui était lui-même un habile chirurgien, voulant qu'il se distinguât dans la même carrière, lui donna d'abord une éducation convenable, puis l'initia dans la pratique de son art. La guerre de sept ans fournit au jeune Siebold l'occasion de prendre du service dans les

hôpitaux de l'armée française et de mettre à profit les nombreux faits chirurgicaux dont il fut témoin. Après y avoir passé trois années, se trouvant à Wurtzbourg en 1760, il quitta le service militaire pour entrer dans l'hôpital civil de cette cité en qualité d'aide-chirurgien, place qui lui permit de se livrer à l'étude de l'anatomie et des autres branches scientifiques indispensables à l'obtention du grade de docteur. Toutefois il voulut, avant sa réception, faire une excursion hors de l'Allemagne : il visita la France, l'Angleterre et la Hollande; puis, à son retour, il soutint honorablement sa thèse inaugurale, fut nommé chirurgien du prince-évêque, et obtint le titre de professeur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements. Le prince, ayant conçu le dessein de réformer l'université de Wurtzbourg et de l'élever à un haut degré de splendeur, fit part de ses vues à Siebold et le chargea de le seconder dans cette entreprise. Ce n'était pas chose facile : il fallait, en effet, vaincre bien des obstacles suscités par la routine, l'ignorance et l'entêtement. Siebold parvint néanmoins à en triompher à l'aide de ses talents, de son activité, de sa persévérance, et, il faut l'avouer aussi, en mettant à contribution la faveur des grands, parfaitement justifiée cette fois. L'estime générale et les distinctions les plus flatteuses furent la récompense de son zèle et de ses succès. On peut dire qu'il devint le principal ornement de cette université qu'il avait régénérée, et vers laquelle afflua désormais un grand concours d'auditeurs, attiré par la science et l'habileté de ce maître, soit comme professeur, soit comme opérateur. Il vécut ainsi, entouré de la considération universelle, jusqu'au 3 avril 1807, qu'il termina sa laborieuse carrière, dans sa 71^e année, laissant trois fils, qui tous trois embrassèrent la même profession que leur père. On peut considérer Siebold comme l'auteur d'une sorte de révolution dans la chirurgie allemande, où il introduisit cette sévérité des principes dont la chirurgie française avait donné l'exemple. Il s'éleva vivement et avec raison contre la doctrine de Brown, qui, malgré ses erreurs évidentes, avait conquis un certain nombre de partisans pendant quelques années. Les ouvrages de Siebold peuvent être consultés avec fruit, parce qu'ils sont fondés sur l'expérience et l'observation, et qu'ils s'éloignent en tous points de spéculations purement théoriques. En voici les titres : 1° *Collectio observationum medico-chirurgicarum*, Bamberg, 1769, in-4°; 2° *Historia morbi intestini recti*, Wurtzbourg, 1772, in-4°; 3° *Dissertatio de insolito maxillæ superioris tumore aliisque ejusdem morbis*, ibid., 1776, in-4°; 4° *Historia lithomiæ in eodem homine bis factæ cum ejus restitutione*, ibid., 1778, in-4°; 5° *Comparatio inter sectionem cæsaream et dissectionem cartilaginis et ligamentorum pubis in partu, ob pelvis angustiam, impossibili*, ibid., 1779, in-4°; 6° *Dissertatio*

de amputatione femoris, cum relictis duobus carnis segmentis, ibid., 1782, in-4°; 7° *Dissertatio de vesicæ urinariæ calculo*, ibid., 1783, in-4°; 8° *Discours sur les avantages que l'Etat obtient par la publicité des institutions anatomiques*, Nuremberg, 1788, in-4°, en allemand; 9° *Historia tumoris et hæmorrhagiæ alveolaris chronicæ, feliciter sanatæ*, Wurtzbourg, 1788, in-4°; 10° *Journal de chirurgie*, ibid., 1792, in-8°, en allemand. C'est un choix des faits les plus intéressants parmi ceux que l'auteur avait rassemblés en grand nombre. 11° *Dissertatio de scirrho parotidis ejusque cura*, ibid., 1793, in-4°; 12° *Dissertatio de intussusceptione membranæ matricis internæ et prolapsu ejusdem*, ibid., 1793, in-4°; 13° *Observations pratiques sur la castration*, Francfort, 1802, in-8°, en allemand.

R—D—N.

SIEBOLD (GEORGES-CHRISTOPHE), fils du précédent, naquit à Wurtzbourg, le 30 juin 1767. Après avoir reçu de son père l'éducation la plus soignée, il se décida à suivre la même carrière, et il alla terminer ses études médicales à Altdorf, puis à Gœttingue, où les leçons de l'habile professeur Fischer, qui dirigeait l'hospice de la Maternité, lui inspirèrent un goût particulier pour l'art des accouchements. En 1789, il concourut pour le prix proposé par l'académie de Gœttingue, et dont le sujet était l'action que l'opium exerce sur l'homme dans l'état de santé. Son mémoire fut couronné. La même année, il soutint, pour obtenir le grade de docteur, une fort bonne thèse sur les avantages respectifs des différents lits et fauteuils qui sont mis en usage dans l'art obstétrique. Quelque temps après, il fut nommé professeur de pathologie générale et de diététique à Wurtzbourg. En 1792, il fit un voyage à Vienne et en Italie, et, en 1793, il fut appelé à la chaire d'accouchements, à laquelle il réunit l'année suivante celle de physiologie, en même temps qu'il exerçait les fonctions de directeur du vaste hôpital de sa ville natale. C'est dans cette honorable position que l'envie et l'intrigue vinrent l'attaquer sourdement : il ne put pas leur résister et s'y montra trop sensible; aussi sa santé, naturellement délicate à cause de la faiblesse de sa poitrine, en reçut-elle une profonde atteinte. Une phthisie pulmonaire se déclara, et il y succomba, le 13 janvier 1798, dans sa 31^e année. Siebold avait acquis comme accoucheur une réputation fondée sur de nombreux succès, dus à son habileté et à sa prudence, et il ne s'était pas moins distingué par les ouvrages sortis de sa plume. Parmi les mémoires qu'il a insérés dans plusieurs recueils périodiques de l'Allemagne, on peut citer ceux qui sont relatifs au déchirement de la fourchette, à l'ophthalmie des nouveau-nés et à l'emploi du goudron dans la phthisie pulmonaire. Il a publié en outre : 1° *Commentatio de effectibus opii in corpus animale sanum, maxime respectu habito ad ejus analogiam cum vino*, Gœttingue, 1789, in-4°. C'est cet ou-

vrage qui remporta la palme académique. 2° *Commentatio de cubilibus sedilibusque usu obstetricio inservientibus*, ibid., 1790, in-4°; 3° *Super recentiorum quorundam sententia, qua fieri neouati a matribus siphilitici dicuntur, cogitata quædam ac dubia proponit*, Wurtzbourg, 1791, in-4°; 4° *Exposition systématique de l'accouchement manuel et instrumental*, ibid., 1794, in-8°, en allemand; 5° *Mémoire sur la disposition présente de la clinique à l'hôpital Julius*, ibid., 1795, in-8°, en allemand; 6° *De instituti clinici ratione ad tirones sermo academicus*, ibid., 1795, in-8°; 7° *Doloris faciei, morbi rarioris atque atrocis, observationibus illustrata adumbratio*, ibid., 1793-1797, in-4°; 8° *Sur la prétendue diminution du poids du fœtus dans le ventre de la mère, causée par le liquide amniotique*, ibid., 1796, in-4°, en allemand. R-D-N.

SIEBOLD (ADAM-ELIE), frère du précédent, vint au monde à Wurtzbourg le 5 mars 1773, reçut une excellente éducation, et s'adonna aussi à l'art des accouchements, qu'il professa avec le plus grand succès à l'université de Wurtzbourg. Il mourut en 1828. Les ouvrages qu'il a publiés sont tous relatifs à la science obstétrique. 1° *Commentatio medico-obstetricia de diagnosi conceptionis et graviditatis sæpe dubia*, Wurtzbourg, 1793, in-4°. C'est sa thèse inaugurale. 2° *Deux mots sur quelques objets qui concernent l'accouchement*, ibid., 1799, in-8°, en allemand; 3° *Lucina, feuille périodique pour le perfectionnement de l'art des accouchements*, Leipsick, 1802, et années suivantes, in-8°, en allemand; 4° *Sur l'enseignement pratique des accouchements*, Nuremberg, 1803, in-8°, en allemand; 5° *Instruction théorético-pratique sur l'art obstétrical*, Leipsick, 1803-1804, in-8°, en allemand; 6° *Dissertation sur un nouveau fauteuil à l'usage des accouchements*, Weimar, 1804, in-4°, en allemand; 7° *Sur le but et l'organisation de la clinique dans un établissement d'accouchements*, Bamberg, 1806, in-4°, en allemand.

R—D—N.

SIEBOLD (ÉDOUARD-GASPARD-JACQUES DE), médecin obstétrical allemand, né le 19 mars 1801 à Wurtzbourg, mort à Berlin au mois de février 1861, était fils du précédent. Après avoir étudié d'abord dans sa ville natale, puis à Berlin et ensuite à Gœttingue, il devint, en 1827, aide dans l'hospice de la Maternité à Berlin. Deux ans après, il fut appelé à l'université de Marbourg comme professeur de médecine et de chirurgie. En 1833, il vint occuper la même place à Gœttingue. Ce fut enfin en 1836 qu'il fut appelé à Berlin, comme professeur d'accouchement et comme directeur de l'hospice de la Maternité, fonctions qu'il a occupées jusqu'à sa mort. Dès l'an 1828, il s'était chargé de la rédaction du *Journal pour l'art obstétrical*, fondé par son père à Berlin, en 1813. Il a ensuite publié : 1° *Histoire de l'art obstétrical*, Berlin, 1839-1843, 2 vol.; 2° *Manuel de l'art obstétrical*, ibid., 1841; 3° *Matériaux pour servir à la théorie des naissances pré-*

coces, artificiellement provoquées, Gœttingue, 1842; 4^e Manuel de médecine légale, 1^{er} vol., Berlin, 1846; 2^e édit., 1855; 5^e Manuel des sages-femmes, Hanovre, 1856, in-8°; 6^e Histoire de l'institution obstétricale de Gœttingue, de 1792 à 1855, ibid., 1856, in-8°. R—L—N.

SIEBOLD (MARIANNE-THÉODORE-CHARLOTTE DE), sage-femme allemande, regardée comme un modèle d'habileté dans la science délicate de l'obstétrique, naquit le 10 décembre 1791 à Heiligenstadt, en Prusse; sa mère, accoucheuse habile, épousa en secondes noces un médecin, Damien de Siebold, qui adopta Marianne. La jeune fille reçut de ses parents les notions de son art; elle étudia à l'université de Gœttingue, subit les examens prescrits par les règlements, et obtint le titre de docteur. Sa thèse, écrite en allemand, traitait la question importante et difficile de la grossesse extra-utérine. La réputation de Marianne s'étendit, et elle fut bientôt regardée comme la plus habile des sages-femmes de l'Allemagne. Elle était loin d'être jeune lorsqu'elle devint l'épouse du docteur Heidenreich, établi à Darmstadt, et elle vint se fixer dans cette ville; elle continua d'avoir une clientèle nombreuse, et fut souvent appelée dans d'autres cités auprès de femmes qui avaient à réclamer ses soins et ses lumières. Elle mourut en 1859. Z.

SIENGE (LOUIS DE), l'inventeur de la gravure à la manière noire, naquit à Utrecht, en 1609. Il appartenait à une ancienne famille de la Westphalie. Sa mère, Espagnole d'origine, mais née en Hollande, avait épousé en secondes noces Jean de Siegen, et Louis était leur troisième enfant. Il perdit sa mère à l'âge de dix ans et il fut placé, pour faire ses études, dans le *collegium Mauritanum*, fondé à Cassel par un prince de Hesse pour l'éducation de la noblesse. En 1626, la peste ayant éclaté dans cette ville, les habitants se dispersèrent; Louis séjourna en Hollande et en France, mais on perd ses traces jusqu'en 1637, époque où, après la mort du landgrave de Hesse, il fut nommé par la régente Amélie-Elisabeth page du jeune prince Guillaume VI. Vers la fin de 1641, il se rendit à Amsterdam; il avait découvert une nouvelle méthode de graver, et le 19 août 1642, il adressa au landgrave quelques épreuves du portrait de sa mère la régente; ce portrait est la première gravure qui ait été faite à la manière noire. La lettre qui l'accompagnait est conservée dans les archives de Cassel, et Siegen signale l'invention à laquelle il est arrivé. Ce ne fut cependant qu'en 1643 qu'il fit paraître ce portrait avec celui d'Elisabeth de Hongrie. Lorsqu'en 1648 la paix de Westphalie mit fin à la guerre de trente ans, Siegen revint en Allemagne; il entra au service du duc de Wolfenbüttel, et il épousa la fille de Michel Call, bailli d'Hildesheim, dont il eut plusieurs enfants. En 1654, il alla à Cologne, ensuite à Bruxelles, où il connut le prince Rupert, et il lui communiqua

ses nouveaux procédés. Le prince en fit part au peintre Vaillant, afin de s'assurer un collaborateur, et chacun d'eux, de 1656 à 1658, exécuta diverses estampes. Lorsque Charles II remonta sur le trône, Rupert l'accompagna en Angleterre, et il expliqua à son ami Evelyn la méthode qu'il devait à Siegen. Evelyn travaillait précisément à un livre sur la gravure, et dans cet ouvrage, publié en 1662 (*Sculpture, ou l'histoire et l'art de la chalcographie*), il n'hésite pas à attribuer l'honneur de la découverte au prince, et cependant il insère des extraits d'un mémoire destiné à être lu devant la société royale (ce qui n'eut pas lieu) comme une communication de Rupert, mémoire qui dit expressément que la découverte fut faite par un officier allemand, et que le prince fut le premier à l'employer en Angleterre. On ignore la date exacte de la mort de Louis de Siegen, mais on sait qu'il vivait encore en 1676; il paraît avoir renoncé de bonne heure à la gravure. M. Léon de Laborde, qui dans son *Histoire de la gravure en manière noire* (Paris, 1839, in-4°) a épuisé ce qui concerne cet artiste amateur, et qui a mis en lumière des faits nouveaux constatés par des recherches persévérantes, signale en tout sept gravures de Siegen; les deux portraits déjà indiqués, ceux du prince Guillaume de Nassau (d'après Hondthorst), d'Auguste-Marie, sa femme (fille de Charles I^{er}), de l'empereur Ferdinand III (avec la date de 1654), St-Bruno (même date), et enfin la Ste-Famille (dite aux lunettes), d'après Annibal Carrache; elle est dédiée au prince Léopold d'Autriche et signée : *Ludwig a Siegen novo suo modo lusit*. Z.

SIENNE (MINO DE), ou par diminutif *Minuccio*, pour ne pas le confondre avec le frère Mino de Turrita, fut un des peintres les plus distingués de la fin du 13^e siècle. C'est lui qui peignit, en 1289, la *Vierge et les saints* dans la salle du conseil du palais de la commune, à Sienne. Cette grande composition représente la Vierge et l'Enfant-Jésus entourés de petits anges et assis sous un baldaquin, dont les soutiens sont tenus par les apôtres et les saints protecteurs de la cité. Le grandiose des figures, l'invention du sujet, sont une chose tout à fait extraordinaire pour le temps où cette peinture a été exécutée, à moins qu'on ne veuille en attribuer toutes les beautés à Simon Memmi, dans les retouches duquel on reconnaît visiblement quelques beaux airs de tête et certains jets heureux de draperies qui lui étaient particuliers. Quoi qu'il en soit, Minuccio n'a pu être élève de Giotto, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs, puisque, lorsqu'il peignit le tableau ci-dessus, dont la date est authentique, le Giotto n'avait que treize ans. Mais, bien que ce dernier soit postérieur, Minuccio, dans quelques parties, a poussé l'art peut-être plus loin que lui. — SIENNE (Ange et Augustin de), sculpteurs, descendants des architectes qui, en 1190, furent chargés de terminer à Sienne la

fontaine célèbre connue sous le nom de Fontebranda, d'élever le palais de la douane et quelques autres édifices publics, florissaient en 1338. Ils étaient frères et furent élèves de Niccolò Pisano. En 1308, Augustin construisit à Malborghetto le palais des Neuf, qui gouvernaient alors l'Etat de Sienne, et, conjointement avec son frère Ange, il exécuta la façade de l'église du Dôme. Tous deux commencèrent, en 1321, la porte romaine, qui fut terminée en 1325. Ils furent encore chargés de quelques autres constructions. Tandis qu'ils résidaient à Bologne, il survint un débordement du Pô si considérable, qu'une partie de la ville fut submergée et qu'il périt plus de deux mille personnes. Ange et Augustin déployèrent en cette occasion tout leur génie, et parvinrent à faire rentrer le fleuve dans son lit. De retour à Sienne, en 1338, ils élevèrent la nouvelle église de Ste-Marie, près de l'ancienne cathédrale, et furent chargés de la construction de la fontaine située sur la place publique, en face du palais de la Seigneurie. Ce fut Augustin qui éleva le magnifique palais Sansedoni, l'un des plus beaux ornements de la ville de Sienne. Mais les deux frères ne se bornèrent pas à l'architecture, ils furent des premiers, en Italie, qui donnèrent un nouvel essor à l'art du statuaire et qui commencèrent à s'écarter du style gothique. Ils exécutèrent, sur les dessins du Giotto, le tombeau de Guido, évêque d'Arezzo. Aujourd'hui même, on ne peut voir sans admiration les nombreuses petites statues et les seize bas-reliefs représentant la vie du prélat, dont ce mausolée est orné; et si toute cette composition est une nouvelle preuve du savoir et de l'imagination de Giotto, elle l'est aussi de l'habileté d'Ange et d'Augustin dans l'exécution. Ce mausolée a eu beaucoup à souffrir de la part des troupes françaises du duc d'Anjou, lorsque ce prince vint prendre possession du royaume de Naples, et que ses soldats, pour se venger des injures qu'ils avaient reçues des habitants d'Arezzo, ravagèrent une partie de la ville. Sienne, Orvieto et plusieurs cités de la Lombardie possèdent aussi quelques ouvrages des deux frères. Ils formèrent un grand nombre d'élèves habiles qui propagèrent dans toute l'Italie les améliorations qu'ils avaient apportées dans l'art. — SIENNE (Bernà ou Bernard de), peintre, florissait vers l'an 1370. Vasari dit de cet artiste qu'il fut le premier parmi les modernes qui sut bien représenter les animaux. Il donne de plus grands éloges encore à ses figures, particulièrement en ce qui concerne l'expression. L'église paroissiale d'Arezzo possède de lui une figure où l'on voit, en effet, combien il surpassait tous les peintres de son temps par la manière dont il rendait les extrémités; mais il est inférieur à quelques-uns de ses contemporains dans les draperies et les couleurs. Il existe à Venise un beau tableau d'église de Bernà, où il a mis son nom. Il avait exécuté

plusieurs peintures, tant à Cortone qu'à Sienne. On admirait surtout la fresque qu'il avait peinte dans cette dernière ville pour une des chapelles de l'église de St-Augustin, et dans laquelle il avait représenté un jeune homme condamné à mort, conduit au supplice par des religieux qui l'encouragent. Sa réputation le fit appeler à Florence, et on lui confia les peintures de la chapelle de St-Nicolas, dans l'église du St-Esprit. Elles furent détruites lors de l'incendie de cette église, qui eut lieu à l'occasion d'une représentation de la fête de la Pentecôte que la ville de Florence voulut donner au duc de Milan Galéaz Visconti, lorsque ce prince vint rendre visite à Laurent le Magnifique. On a réuni chez les chanoines de Sienne une collection précieuse de petits tableaux de Bernà. Il s'y montre beaucoup meilleur coloriste que dans ses peintures sur muraille. Il mourut, jeune encore, en 1380, à San-Geminiano, où il avait commencé, dans l'église paroissiale, une série de tableaux tirés de l'Evangile. Comme il travaillait à ces peintures, il tomba du haut d'un échafaudage et mourut deux jours après des suites de sa chute. Cette grande entreprise fut achevée par son élève, Jean d'Ascanio, avec un coloris plus satisfaisant, mais avec moins de perfection dans le dessin. Les tableaux terminés par Ascanio sont au nombre de treize ou quatorze et subsistent encore. — SIENNE (ANSANO ou Sano de), florissait depuis 1422 jusqu'en 1449. Lorsque Pie II, né à Corsignano, fut monté sur le trône pontifical, il voulut embellir la ville qui l'avait vu naître et qui a reçu de lui le nom de Pienza. Il y appela les artistes les plus renommés de Sienne, et entre autres Sano. C'est lui qui peignit au-dessus de la porte romaine la célèbre fresque qu'on y voit encore, et qui représente le *Couronnement de la Vierge*. Ce tableau, dont le style rappelle celui de Simon Memmi, et qui lui est supérieur dans quelques parties, offre une manière très-soignée, quoique un peu minutieuse. Il existe dans l'église de Pienza un autre tableau de ce maître, mais dont la beauté est moins remarquable. — SIENNE (Jean de), fils de Paul de Sienne, fut aussi un des peintres siennois chargés par Pie II de l'embellissement de Pienza. Il a travaillé de 1427 à 1462. Les ouvrages qu'il a exécutés dénotent un des meilleurs artistes de son temps. Il s'est montré supérieur dans une *Déposition de croix* qu'il peignit six ans après pour l'observance de Sienne. Les défauts de son temps y sont rachetés par des qualités bien rares à cette époque, particulièrement dans ce qui tient à l'observation et à la science du nu. Mais il fut surpassé en tout par son fils Matthieu qui, jeune encore, en 1462, commença dès lors à se faire la réputation du meilleur peintre de son pays, et qui obtint dans Sienne le surnom de Masaccio de son école. On aperçoit sans peine les progrès de son nouveau style dans un des deux tableaux qu'il a exécutés

à l'église du Dôme. Il le perfectionna encore dans les autres peintures qu'il fit à Sienne pour les églises de St-Dominique, de Notre-Dame della Neve et autres. Il fut aussi un des premiers qui améliora le style de l'école napolitaine. Ayant appris la peinture à l'huile, il répandit dans ses figures une morbidesse inconnue jusqu'à lui, et, instruit par les leçons de François de Giorgio, architecte célèbre et sculpteur habile, il parvint à dessiner parfaitement les fabriques qu'il enrichit d'ornements et de bas-reliefs de bon goût. Il sut dégrader avec intelligence les différents plans de ses tableaux et donner à ses draperies des plis plus naturels et moins multipliés qu'on ne les voit dans les productions de ses contemporains. Ses têtes offrent, sinon une grande beauté idéale, du moins de la vérité et de l'expression; enfin, il indique d'une manière raisonnable les muscles et les veines. Il ne se piquait pas d'une grande nouveauté d'invention. Ainsi, il se contenta de répéter le *Massacre des innocents*, qui est sa composition la plus remarquable. Il la reproduisit plusieurs fois, soit à Sienne, soit à Naples, mais y apportant à chaque répétition quelque changement heureux. Celle qu'il peignit à Naples dans l'église de Ste-Catherine in Formello existe encore, et l'on en a la gravure dans le tome 3 des *Lettres siennoises*. Sa répétition la plus étudiée est celle qu'il fit, en 1491, dans l'église des servites de Sienne, et qui est un de ses derniers ouvrages. Il avait coutume d'ajouter au-dessus de ses grands tableaux quelques petites compositions historiques différentes du sujet principal, et dont les figures sont extrêmement vantées. S'il ne s'est point élevé au niveau des Bellini, des Francia, des André del Sarto, il a surpassé infiniment tous ses contemporains. Il fut aussi un des plus habiles artistes en mosaïque, et il se distingua surtout par les parties qu'il a exécutées dans le magnifique pavé de la cathédrale de Sienne, dans lequel il a répété son sujet favori du *Massacre des innocents*. Avec le mélange de marbres de diverses couleurs, il est parvenu le premier à faire ce qu'on peut appeler un clair-obscur en marbre, et c'est ainsi qu'il apprit au Beccafumi à porter cet art à la perfection. — SIENNE (François-Antoine de), peintre, florissait en 1614 suivant la date d'un tableau représentant une *Cène*, que l'on conserve dans le couvent des Anges, à Assise. Le style, qui tient un peu de la manière du Baroque, peut donner lieu de croire qu'il fut élève de Vanni ou de Salimbeni, et l'on peut le mettre au rang des plus habiles artistes de cette école, si l'on considère la supériorité avec laquelle il a su rendre l'expression des sentiments de l'âme. La figure de Judas qui s'éloigne est le véritable type du désespoir, et il n'y aurait rien à reprendre dans ce beau tableau si l'artiste, par une bizarrerie dont il est difficile de se rendre compte, n'avait donné à son Judas des pattes de chauve-souris.

— SIENNE (Matthieu de), surnommé dans sa patrie *Matteino*, pour ne pas le confondre avec le Matthieu dont il a été fait mention précédemment, se rendit jeune encore à Rome pour se perfectionner dans son art. Il peignit la fresque avec un talent remarquable; le Circignani et d'autres peintres l'employèrent souvent pour lui faire peindre les fonds d'architecture et de paysages de leurs tableaux. Il a travaillé de cette manière aux trente-deux tableaux d'histoire de martyrs que le Circignani a peints dans l'église de St-Etienne de la Rotonde, et qui sont gravés par le Cavalieri. La galerie du Vatican renferme un grand nombre de beaux paysages peints par Matteino, et, quoique dans l'ancienne manière, ils offrent des beautés de premier ordre. Cet artiste mourut à Rome, où il s'était établi, à l'âge de 55 ans, sous le pontificat de Sixte-Quint.

P—s.

SIENNE (MARC DE). Voyez PINO.

SIESTRZENCEWICZ DE BOHUSZ (STANISLAS), archevêque catholique de Mohilow et métropolitain de Russie, était né de parents protestants le 4 septembre 1731 à Zablawow, diocèse de Wilna. Après avoir suivi quelque temps la carrière militaire et obtenu un grade dans un régiment prussien, il se trouva en relation avec le prince Massalski, évêque de Wilna, qui le convertit à la religion catholique et l'engagea même à entrer dans les ordres. Il lui donna d'abord un canonat de sa cathédrale, puis, en 1762, lui conféra la prêtrise. A l'époque du premier partage de la Pologne (1773) entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, Catherine II voulant soustraire à l'autorité des évêques polonais les provinces incorporées à son empire, demanda au saint-siège qu'elles fussent administrées par un vicaire apostolique. En conséquence, Siestrzenciewicz reçut ce titre, après avoir été sacré évêque de Mallo *in partibus*. Dans le même temps, le pape Clément XIV, par son bref du 21 juillet 1773, prononça la suppression de la compagnie de Jésus. Cette mesure, exécutée dans tous les pays catholiques, resta sans effet dans les Etats du roi de Prusse. Il en fut de même pour la partie du royaume de Pologne qui avait passé sous la domination de la Russie; les jésuites continuèrent d'y résider comme auparavant; seulement, ils s'abstinrent de recevoir des novices, et n'en admirent qu'en 1779, d'après la permission que leur en accorda, le 28 juin, Siestrzenciewicz. On assure qu'il y avait été autorisé par des pouvoirs particuliers que le pape Pie VI lui avait donnés l'année précédente. Siestrzenciewicz fut nommé par le pape, en 1783, archevêque de Mohilow. L'impératrice Catherine ayant demandé qu'il y eût un siège métropolitain dans cette ville, Pie VI envoya à cet effet à St-Petersbourg le nonce Archetti, qui fit la promotion du nouveau prélat et lui donna un coadjuteur; il avait aussi deux évêques suffragants, l'un à Polotsk, l'autre à

Kiow (1). L'impératrice sanctionna par un édit ces différents actes. Siestrzencewicz fit beaucoup de bien dans son diocèse et accueillit avec des soins particuliers de malheureux religieux obligés de quitter l'Autriche par la suppression d'un grand nombre de couvents. Il consacrait toute sa fortune au soulagement des pauvres. Après le dernier partage de la Pologne, une portion de la Lithuanie étant devenue province russe, Siestrzencewicz fut chargé de l'administration du vaste diocèse de Wilna, duquel relevaient quatre évêques suffragants. En 1799, l'empereur Paul lui adressa un rescrit où, déclarant qu'il n'admettrait aucune sorte de nonciature, il confia la direction de toutes les affaires religieuses de ses sujets catholiques à l'archevêque de Mohilow, comme à l'unique métropolitain de l'Eglise catholique en Russie. Le prélat donna connaissance de ce rescrit aux archevêques et évêques placés sous son autorité, et leur communiqua en même temps l'extrait d'un bref de Pie VI du 19 septembre 1795, par lequel, prévoyant déjà le refus d'un nonce en Russie, le souverain pontife en conférait tous les pouvoirs à l'archevêque de Mohilow. Devenu ainsi le ministre du culte catholique pour tout l'empire, Siestrzencewicz faisait sa résidence ordinaire à St-Petersbourg. Il mourut dans cette ville le 13 décembre 1826, âgé de 95 ans, et universellement regretté. Il était décoré de divers ordres, membre de plusieurs sociétés savantes, cultivait lui-même la littérature, les sciences et les arts. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves, et sur les époques de la conversion de ces peuples au christianisme*, St-Petersbourg, 1812, 4 vol. in-8°; ibid., 1833, 4 vol. in-8°, avec tableaux et cartes. L'auteur en envoya un exemplaire à Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, qui, comme on sait, cherchait à nouer, dans tous les pays, des relations religieuses ou scientifiques. Il avait adressé à Siestrzencewicz un mémoire sur la réunion des Eglises, auquel l'archevêque répondit, en 1817 et 1819, que l'initiative et l'intervention du saint-siège étaient indispensables dans une telle œuvre; il envoya aussi à Grégoire une copie des *Recherches sur l'origine de la Russie*, traduites en russe et lues à l'académie russe, St-Petersbourg, 1818; ce qui ferait croire que Siestrzencewicz avait d'abord composé ces *Recherches* en français. 2° *Précis des recherches historiques sur l'origine des Slaves ou Esclavons et des Sarmates*, etc., 2° édit., St-Petersbourg, 1824, in-4°, avec une planche et trois cartes; 3° *Histoire du royaume de la Chersonèse taurique (la Crimée)*, 2° édit., St-Petersbourg, 1824, in-4°, avec une planche et trois cartes. — Oz—M.

SIEVEKING (CHARLES), homme d'Etat hambourgeois, naquit à Hambourg le 1^{er} novembre 1787; son père était à la tête d'une importante maison de commerce, qui eut plus tard à essuyer de grands revers par suite des guerres de la révolution et du système continental. Le jeune Sieveking fut élevé avec le plus grand soin; il fit à Heidelberg de fortes études auxquelles se mêla l'instruction pratique que donnent de longs voyages. En 1811, il entra dans la carrière administrative en se plaçant à Cassel comme secrétaire auprès de son oncle, le ministre français Reinhard; ces fonctions peu assujettissantes ne l'empêchaient point de poursuivre ses études; il prit en 1812 ses grades universitaires à Göttingue, et il écrivit un *Mémoire sur l'histoire de Florence*, qui ne fut publié que bien longtemps après, en 1844, dans le premier volume des *Travaux de l'académie de Ham.* Lorsque dans les premiers mois de 1813 l'Allemagne fut livrée à la plus vive agitation, Sieveking se hâta de revenir dans sa ville natale que les troupes françaises avaient momentanément évacuée; il fut nommé capitaine dans la garde nationale et chargé d'une mission auprès de Bernadotte. Hambourg ayant été occupé de nouveau par le corps de Davoust, Sieveking se réfugia dans le camp des alliés; il fit partie du directoire anséatique, qui se proposait pour but de ses efforts le rétablissement de l'indépendance des trois villes libres. Il eut, en 1814, la satisfaction de voir ses vœux réalisés; en 1815, il conclut la convention par laquelle la ville de Hambourg s'engageait à prendre part à la coalition. Au mois de novembre 1819, il fut envoyé à St-Petersbourg comme chargé d'affaires des villes anséatiques; en 1821, il fut nommé syndic de Hambourg, et les relations extérieures de cette capitale du commerce allemand restèrent son domaine. Il la représenta longtemps à la diète de Francfort; il fit dans son intérêt de longs voyages. En 1828, il alla à Rio-Janeiro conclure avec le gouvernement brésilien un traité établi sur les bases d'une entière réciprocité. Il passait ses rares instants de loisir à sa terre de Ham, où il était environné d'une société d'élite et où il se plut à former une association littéraire et scientifique que sa mort dispersa. L'extension de l'activité commerciale et maritime de Hambourg fut en grande partie son œuvre, et, ne croyant pas avoir tout fait lorsqu'il s'occupait des intérêts matériels, il voulut aussi créer dans sa patrie une université, qu'il se proposait de rendre la rivale des plus célèbres établissements de ce genre dans la Germanie. Ce projet n'a pas eu de suites, et il est douteux que l'agitation d'un grand port de mer, le mouvement d'une ville de luxe remplie d'étrangers, offrent de bonnes conditions pour réunir une jeunesse nombreuse qui doit se consacrer à l'étude. La mort vint, le 30 juin 1847, mettre un terme à la carrière si bien remplie de Sieveking.

SIEVERS (JEAN-JACQUES), diplomate et admi-

(1) La *Recueil des pièces sur l'archevêché de Mohilow*, Paris, 1791, in-8°, publié par l'abbé Bossard, contient tous les détails relatifs à l'érection de cette métropole.

nistrateur russe, né en 1731 à St-Petersbourg, mort près de Riga en 1801. Descendant d'une famille holsteinoise, il eut pour père un diplomate distingué, qu'il accompagna, en 1748, dans l'ambassade de Londres. C'est là qu'il se prépara pour sa carrière future. Lorsque la guerre de sept ans éclata, en 1756, le jeune Sievers entra dans l'armée, et servit successivement sous Soltikoff et Tchernitcheff. En 1763, lors de la fin de la guerre, il avait le grade de général de brigade. De retour à St-Petersbourg, il fut appelé par l'impératrice Catherine au grand gouvernement de Nowgorod-Véliki; cette antique cité, si renommée au moyen âge, où elle avait six cent mille habitants, n'en avait alors pas plus de cinq mille. Pendant une administration de près de vingt ans, Sievers eut tout à créer : ponts, routes, chaussées et canaux. On lui doit notamment le canal dit de Sievers, qui est le premier chaînon dans la jonction de la mer Baltique avec la mer Noire, par le Volkow, qui arrose Nowgorod et traverse le lac Ilmen, d'un côté, et par le Msta, affluent du Volga, de l'autre. Le gouverneur s'occupa ensuite de la triangulation de son pays, encouragea l'agriculture, améliora l'administration forestière, construisit quelques bazars dans la ville et décora l'église Ste-Sophie. Il fixa la population nomade des Tchoudes et adoucit l'application de la torture. Calomnié auprès de l'impératrice, il dut, en 1786, céder à l'influence toute-puissante de Potemkin, qui haïssait cet homme éclairé. A la mort de Potemkin, en 1791, Sievers, rentré en grâce, fut nommé ambassadeur près de la république de Pologne, à Varsovie. Dans cette position, il pencha d'abord vers les mesures conciliantes. Mais, poussé par la force des choses, ce fut lui qui, avec l'ambassadeur prussien, de Buchholz, amena, en 1793, dans la diète de Grodno le second partage de la Pologne. Il sut faire la part du lion à sa patrie adoptive, savoir : la Podolie, l'Ukraine et la plus grande partie de la Volhynie et de la Lithuanie. La Prusse reçut à cette occasion les deux importantes villes de Dantzic et de Thorn, ainsi que la grande Pologne jusqu'à la Bzura et Pilica. Il semble que cette belle part ne convenait pas encore à l'impératrice, car, en 1794, Sievers fut rappelé. Il parvint à se justifier, mais il rentra dans la vie privée jusqu'à sa mort. On lui attribue une grande part dans les *Ordonnances pour l'administration de l'empire russe*, rendues, en 1770, par Catherine II. Ses mémoires sur l'histoire de sa carrière et sur celle de la Russie ont été publiés en allemand par Charles-Louis Blum, Leipsick et Heidelberg, 1857-1859, 4 vol. in-8°.

R—L—N.

SIEYÈS (EMMANUEL-JOSEPH), naquit le 3 mai 1748 à Fréjus, où son père, qui jouissait d'une certaine aisance, occupait un modeste emploi. Il commença ses études au collège des jésuites de cette ville et alla les achever chez les doctrinaires

de Draguignan. Si l'on en croit la *Notice* qui lui est attribuée, il eut alors le désir d'entrer, comme la plupart de ses condisciples, dans la carrière militaire. Mais sa famille, le destinant à l'état ecclésiastique, l'envoya au séminaire de St-Sulpice, à Paris; et, après avoir suivi les cours de théologie et de philosophie à l'université, il prit le degré de licencié en Sorbonne. Déjà il était engagé dans les ordres. Pendant la durée de ses études, Sieyès avait cultivé avec ardeur, mais sans méthode, la littérature et les arts, notamment la musique, les sciences mathématiques et physiques. Cependant il recherchait de préférence les ouvrages des métaphysiciens et des économistes. Il a dit qu'aucun livre ne lui avait procuré une satisfaction plus vive que ceux de Locke, de Condillac, de Bonnet. Ses supérieurs, ajoute-t-il, avaient inscrit cette note sur leur registre : « Sieyès montre d'assez fortes dispositions pour les sciences; mais il est à craindre que ses lectures particulières ne lui donnent du goût pour les nouveaux principes philosophiques. » Ils écrivaient un jour à son évêque : « Vous pourrez en faire un chanoine honnête homme et instruit; du reste, nous devons vous prévenir qu'il n'est nullement propre au ministère ecclésiastique. » Ils avaient raison, dit-il lui-même (*Notice* déjà citée). Toutefois, acceptant le premier paragraphe de la lettre, il alla en Bretagne (1775) pour y prendre possession d'un canonicat; il siégea même comme député aux états de cette province. De retour à Paris, où, sans être astreint à la résidence, il n'en touchait pas moins les revenus de son bénéfice, il se fit remarquer par ses talents et contracta des liaisons utiles. En 1784, il se démit de son canonicat de Bretagne, lorsque M. de Lubersac, évêque de Chartres, le nomma vicaire général et chanoine de son église, dont il devint aussi chancelier. Le clergé aimait les hommes de réflexion et d'étude, et il y avait de l'éclat dans la manière de s'exprimer du jeune abbé. Comme le clergé seul, parmi tous les autres corps, avait conservé une organisation par assemblée, Sieyès prit place dans cette représentation solennelle. Il fut élu, en 1787, par le diocèse de Chartres, conseiller-commissaire à la chambre souveraine du clergé; et, quoiqu'il allât passer une partie de l'année à la campagne, chez son évêque, les fonctions dont il était investi l'obligeaient de demeurer à Paris. D'ailleurs, d'après son aveu, « il a fui toutes les occasions qui eussent pu le mettre en évidence cléricale; jamais il n'a prêché, jamais il n'a confessé. » Mais au contraire, il fréquentait beaucoup le parti philosophique, le seul brillant, le seul qui pût donner un certain orgueil, car à lui seul venaient les éloges, les acclamations. En matière de gouvernement, on était alors entre trois écoles : celle de la démocratie naturelle, la souveraineté de l'homme primitif, exprimée par Rousseau; l'école anglaise, que représentaient

Montesquieu et Delolme ; enfin l'école négative, railleuse, dont Voltaire était le chef. C'est par la comparaison et l'étude de ces trois écoles que l'abbé Sieyès forma sa théorie dogmatique. Il apporta dans cette œuvre une sorte de simplicité réfléchie et convaincue, mais qui n'excluait pas toujours les moyens violents ; le trait suivant dont il se glorifie en fournit la preuve. Il s'était lié à Paris avec quelques membres du parlement. Le jour où les chambres furent exilées à Troyes pour avoir refusé l'enregistrement d'un nouvel impôt, Sieyès donna le conseil de se rendre sur-le-champ au palais, de faire arrêter et pendre le ministre signataire de cet ordre. Selon lui, le succès de cette mesure était infaillible ; elle eût entraîné, dit-il, les applaudissements de toute la France ; mais son avis ne prévalut point. Cependant ses connaissances administratives lui avaient acquis une certaine réputation, et, dans la même année 1787, il fut appelé à l'assemblée provinciale d'Orléans, où il montra quelque capacité pour les affaires. Cette assemblée et plusieurs autres du même genre, tenues vers cette époque, furent le prélude des états généraux du royaume, dont la convocation était demandée non-seulement par les publicistes, mais encore par les parlements qui, sans doute, ne croyaient pas que leur dissolution dût en être une des conséquences. Lorsque Louis XVI se fut décidé à cette grande mesure, ses ministres, sans en excepter Necker, malgré l'assertion contraire de madame de Staël, invitèrent les écrivains de la France et même des pays étrangers à faire connaître leurs vues sur ces états généraux et sur les éléments dont ils devaient être formés. Cette invitation n'eut pas plutôt paru que le royaume fut inondé de factums et d'écrits de toute espèce qui furent lus avec une incroyable avidité. Sieyès ne fut pas le dernier à donner son avis. Parmi diverses brochures qu'il publia, la plus célèbre est intitulée : *Qu'est-ce que le tiers état ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent dans l'ordre politique ? Rien. Que demande-t-il ? Devenir quelque chose*. Le titre seul de cet écrit en indique suffisamment le but ; la conclusion le faisait mieux connaître encore : après avoir posé en fait qu'il n'y avait en tout que quatre-vingt mille ecclésiastiques et cent dix mille nobles, « comparez ce nombre, disait-il, à « celui de vingt-cinq à vingt-six millions d'hommes, et jugez la question ». Tirée à trente mille exemplaires, la brochure produisit un effet prodigieux sur l'opinion du peuple que l'on vit s'exalter outre mesure et former contre les deux premiers ordres une ligue à laquelle il leur fut impossible de résister. Les places, les lieux publics étaient couverts d'attroupements où l'on ne parlait que des droits du tiers état et où l'on se demandait sans cesse : *Etes-vous ou es-tu du tiers état ?* Le long des routes, les voyageurs se faisaient la même question et la négative eût été une réponse fort dangereuse. Cependant, malgré

son excessive popularité, l'auteur de la brochure *Qu'est-ce que le tiers ?* ne fut nommé député aux états généraux que par suite d'un incident inattendu. On avait appelé dès le commencement sur lui l'attention de l'assemblée électorale du tiers état de Paris ; mais, dans un arrêté spécial, la pluralité des électeurs s'étaient imposé l'obligation de ne porter les choix que sur des membres de son ordre. Dix-neuf élections avaient été faites conformément à cet arrêté ; il n'en restait plus qu'une à faire, et l'on était embarrassé de trouver un candidat, lorsque quelqu'un proposa de nommer l'abbé Sieyès en vantant ses talents, son patriotisme et surtout son dernier écrit. Une partie de l'assemblée le repoussa encore avec chaleur et rappela l'arrêté qui excluait tout individu appartenant à l'un des deux premiers ordres. On demanda même qu'il en fût donné lecture ; mais on s'aperçut alors que le secrétaire de l'assemblée n'en avait fait aucune mention dans la rédaction du procès-verbal. Ce secrétaire, qui était Bailly, a avoué lui-même, dans ses *Mémoires*, que c'était un oubli de sa part et que, peu accoutumé aux délibérations de ce genre, il n'avait point mis d'importance à cette décision. On considéra donc l'arrêté comme non venu, et l'abbé Sieyès fut nommé député. Dès les premières séances et avant que les états généraux se fussent formés en assemblée nationale, il développa ses principes dans la chambre du tiers. Son collègue Malouet ayant lu en sa présence un projet d'adresse dans lequel, cherchant à rapprocher les trois ordres, il faisait dire au tiers, au nom duquel il voulait parler, que les propriétés et les privilèges honorifiques des deux autres ordres seraient respectés, l'abbé Sieyès trouva qu'il était juste de garantir les propriétés de ces ordres ; mais il fit observer qu'il fallait se faire sur les prérogatives honorifiques. « Quoi ! « lui dit Malouet, auriez-vous dessein de détruire « la noblesse ? — Sûrement. — Quels sont vos « moyens ? — Nous en trouverons : il faut placer « des jalons ; ce que nous ne pourrions faire, nos « successeurs l'exécuteront. » Aussitôt après la vérification des pouvoirs du tiers état, l'abbé Sieyès déclara que l'assemblée devait sortir de son inertie, et il lui proposa de se constituer sous la dénomination d'*Assemblée des représentants connus et vérifiés*. Ainsi, ce ne fut pas lui qui imagina le titre d'*Assemblée nationale*, comme on l'a prétendu ; cette invention appartient à un député du Berry, nommé Legrand. Sieyès rédigea ensuite, d'après les vues et les instructions de l'assemblée, la fameuse délibération du 17 juin, dont on admira l'habileté et la précision. Le gouvernement la laissa exécuter, ainsi que tous les actes qui en furent le résultat ; et ce fut ainsi que les antiques états généraux tombèrent en dissolution à la voix d'un membre du clergé. Le lendemain de la séance royale (23 juin 1789), Sieyès, qui était devenu une puissance dans l'assemblée, la

complimenta sur son énergie, et, complétant en quelque sorte les paroles de Mirabeau, il dit aux députés : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier ; délibérons ». Et l'assemblée délibéra sans tenir compte des ordres du roi. Cependant, après la réunion des ordres, il eut moins de succès que sa réputation ne semblait lui en promettre. Sa manière de discuter, sèche, métaphysique, souvent obscure et inintelligible, fatiguait l'attention, et l'on préférerait à ses doctrines idéologiques l'éloquence brillante de Cazalès, de Barnave, de l'abbé Maury et surtout de Mirabeau, qui cependant dit un jour à la tribune « que le silence de Sieyès était une *calamité publique* ». Cette exagération, dans laquelle beaucoup de personnes ne virent qu'un sarcasme piquant, ne donna pas plus de prépondérance à Sieyès, et il devint de plus en plus silencieux. Voici à peu près à quoi se bornèrent ses discours et ses travaux dans cette grande assemblée. Le 8 juillet 1789, il insista pour le renvoi des troupes réunies autour de Paris et de Versailles, et il insinua que le roi voulait, par l'emploi de cette force, gêner les opérations de l'assemblée. Ce fut lui qui suggéra à Mirabeau l'idée de provoquer un armement général, qui s'effectua sous la dénomination de *garde nationale*. On ne peut pas douter au reste qu'il ne fit dès lors partie, avec Mirabeau, de la faction d'Orléans, dont le principal comité, établi à Montrouge, donnait l'impulsion à tout le mouvement révolutionnaire. Le 10 août suivant, il combattit la suppression des dîmes ecclésiastiques et s'écria au milieu de la discussion : « Ils veulent être libres, et ne savent pas être justes ! » Il fit voir que cette suppression était un don gratuit qu'on ferait aux propriétaires qui n'avaient acheté qu'à la charge de la dîme, et que d'ailleurs une telle opération n'était d'aucune utilité. L'argument de Sieyès sur les dîmes fut reproduit peu de temps après au nom du roi ; on n'eut pas plus d'égard aux représentations du monarque qu'aux opinions du député. Celui-ci écrivit beaucoup sur cette matière, mais ce fut sans autre résultat que la perte de sa popularité. On sembla croire que c'était moins la conscience du député que l'intérêt du bénéficiaire qui dictait ses écrits. Lorsqu'il fut question de publier une déclaration des droits de l'homme, il en proposa une que son obscurité métaphysique fit rejeter. Au mois de septembre, il repoussa comme une absurdité le *veto* absolu que Mirabeau lui-même voulait accorder au roi, prétendit que la question ne valait pas la peine d'être discutée, et proposa un système de constitution dont voici les bases. Le corps législatif devait être élu pour trois ans, le tiers de ses membres sortir chaque année, et n'avoir la faculté d'y rentrer qu'après un temps déterminé ; trois bureaux, ayant l'initiative l'un sur l'autre, devaient diviser ce corps dont la pluralité des membres auraient fait la loi, sans aucune intervention du prince qui n'aurait

eu d'autre fonction que de la faire exécuter. Sieyès voulait que, dans le cas où quelqu'un des départements du pouvoir exécutif eût estimé que la constitution était attaquée, une convention nationale, expressément convoquée, jugât la difficulté ; que cette convention fût réunie sans délibération du peuple, qui aurait seulement délégué des constituants sans mandats impératifs. Ce projet n'eut l'assentiment de personne et ne fut pas même soumis à la discussion. Son auteur eut plus de succès dans le projet qu'il proposa pour la division de la France en départements et en districts. On sait que l'exécution de ce plan n'a pas peu contribué à consolider la révolution et à réaliser l'unité du pays. Dès les premiers troubles, Sieyès avait passé, comme nous l'avons dit, pour un des chefs de la faction d'Orléans ; et, dans les dépositions faites au Châtelet sur les événements des 5 et 6 octobre, qu'on a constamment attribués aux intrigues de cette faction, le comte de la Châtre certifia avoir entendu cet abbé répondre à quelqu'un qui annonçait un mouvement dans Paris : « Je le sais ; mais je n'y comprends rien : cela marche en sens contraire ». Appelé lui-même en témoignage, il déposa avoir été indigné comme tous les bons citoyens des scènes du 6 octobre, et déclara en ignorer les causes. En 1790, il travailla beaucoup dans les comités et particulièrement au comité de constitution, où, malgré l'opinion qu'on avait de ses hautes conceptions, son avis fut rarement adopté. Au commencement de 1790, il présenta, sur la répression des délits de la presse, un projet rédigé avec beaucoup de soin et dont voici le préambule, assurément remarquable et à la façon de Rousseau : « Le public s'exprime mal lorsqu'il demande une loi pour accorder ou autoriser la liberté de la presse. Ce n'est pas en vertu d'une loi que les citoyens pensent, parlent, publient et écrivent leurs pensées ; c'est en vertu de leurs droits naturels, droits que les hommes ont apportés dans l'association, et pour le maintien desquels ils ont établi la loi elle-même et tous les moyens publics qui la servent ». Il ne pouvait donc être question que d'indiquer les limites au delà desquelles le droit devenait licence. On avait besoin de cette licence jusqu'à nouvel ordre, et le projet, quoique applaudi, ne fut pas mis en délibération. Lors des débats sur les institutions judiciaires, Sieyès vota pour l'établissement des jurés au civil et au criminel. Au mois de juin, il fut élu président, en reconnaissance de sa conduite à pareille époque de l'année précédente, et s'excusa sans succès d'accepter cette honorable fonction. Peu de temps après, on lui défera une espèce d'ovation populaire au Palais-Royal, dans le club dit de 1789, où plusieurs députés célébrèrent le jour auquel ils s'étaient constitués en assemblée nationale. Au mois de février 1791, Sieyès fut élu membre de l'administration du département de Paris ; et

apprenant que, par suite de la constitution civile du clergé, on allait le nommer évêque de cette ville, il écrivit à l'assemblée électorale que son intention était de refuser cette dignité, qui tomba entre les mains de Gobel (*voy.* ce nom). Vers les premiers jours de mai, et à l'occasion des excès qui se commettaient dans les édifices consacrés à la prière, il défendit avec une remarquable énergie un arrêté que le département avait pris en faveur de la liberté des cultes. Quand, après le voyage de Varennes, on entreprit de faire juger le roi et d'établir une république, l'Anglais Thomas Payne, qui s'était mis en avant pour faire exécuter ce projet, publia dans le *Moniteur* différents articles en faveur de cette forme de gouvernement et invita plusieurs fois Sieyès, qu'il présumait républicain, à manifester sa pensée. Voici la réponse de celui-ci : « On répand beau-
« coup que je profite, dans ce moment, de notre
« position pour tourner au républicanisme. Jus-
« qu'à présent on ne s'était pas avisé de m'accu-
« ser de trop de flexibilité dans mes principes,
« ni de changer facilement d'opinion au gré du
« temps. Pour les hommes de bonne foi, les seuls
« auxquels je puisse m'adresser, il n'y a que trois
« moyens de juger des sentiments de quelqu'un,
« ses actions, ses paroles et ses écrits ; j'offre ces
« trois sortes de preuves. Ce n'est ni pour cares-
« ser d'anciennes habitudes, ni par aucun senti-
« ment superstitieux de royalisme que je préfère
« la monarchie ; je la préfère parce qu'il m'est
« démontré qu'il y a plus de liberté pour le ci-
« toyen dans la monarchie que dans la républi-
« que ; tout autre motif déterminant me paraît
« puéril. Le meilleur régime social, à mon avis,
« est celui où, non pas un, non pas quelques-uns
« seulement, mais où tous jouissent tranquille-
« ment de la plus grande latitude de liberté pos-
« sible. Si j'aperçois ce caractère dans l'état mo-
« narchique, il est clair que je dois le vouloir
« par-dessus tout autre. Voilà tout le secret de
« mes principes et ma profession bien faite.
« J'aurai peut-être bientôt le temps de développer
« cette question, et j'espère prouver, non que la
« monarchie est préférable dans telle ou telle po-
« sition, mais que, *dans toutes les hypothèses*, on
« y est plus libre que dans la république. » Après
une telle déclaration, on pouvait supposer que
celui qui l'avait faite emploierait tous ses moyens
et toute son influence à défendre la royauté, au
moins constitutionnelle. Il n'en fut pas ainsi :
Sieyès ne se présenta pas même aux Feuillants,
qui en étaient alors les seuls défenseurs ; il fit au
contraire acte de comparution aux jacobins ; mais,
effrayé des attaques qui furent ensuite dirigées
contre lui, il garda le silence, disant à ses amis
pour se justifier du mutisme auquel il se con-
damnait : « Que voulez-vous ? si je prononce
« deux et deux font quatre, les coquins font ac-
« croire au public que j'ai dit deux et deux font
« trois. Quand on en est là, quel espoir d'utilité ?

« il ne reste qu'à se taire ». Après la session de
l'assemblée constituante, il se démit de ses fonc-
tions d'administrateur du département de Paris,
se retira à la campagne et l'on n'entendit plus
parler de lui sous l'assemblée législative, où
d'ailleurs suivant la loi aucun constituant ne
pouvait être appelé. Ce n'est qu'après le 10 août
1792 qu'il fut élu député à la convention natio-
nale par les départements de la Sarthe, de l'Orne
et de la Gironde ; il opta pour la Sarthe. Arrivé
dans cette assemblée, il en fut bientôt nommé
président, puis membre de plusieurs comités. Le
13 janvier 1793, il présenta sur l'organisation du
ministère de la guerre un projet qui fut rejeté.
Dans le procès de Louis XVI, il dit *non* sur la
question de l'appel au peuple, n'articula que les
mots *la mort* sur la seconde question et *non* sur
la demande du sursis. Et quant à la mort, Sieyès
la vota il est vrai *sans phrase*, mais ne prononça
pas ces mots comme on l'a dit. Ayant rédigé un
plan sur l'instruction publique, il chargea Laka-
nal, son collègue au comité de ce nom, de lire le
projet à la tribune (juin 1793) ; mais Robespierre
en reconnut l'auteur : « Citoyens, disait-il, on
« vous trompe ; cet ouvrage n'est pas de celui
« qui vous le présente. Je me méfie beaucoup de
« son véritable auteur ». Il fit rejeter la propo-
sition et Sieyès fut même exclu du comité. Toutes
ces contradictions lui inspirèrent des craintes, et
il se tut jusqu'au 10 novembre. On célébrait alors
la fête de la Raison, et on lui demanda ses lettres
de prêtrise comme aux autres ecclésiastiques
qui siégeaient dans l'assemblée ; il répondit :
« Mes vœux appelaient depuis longtemps le triom-
« phe de la raison sur la superstition et le fana-
« tisme. Ce jour est arrivé ; je m'en réjouis
« comme d'un des plus grands bienfaits de la
« république française. Quoique j'aie déposé, de-
« puis un grand nombre d'années, tout caractère
« ecclésiastique et qu'à cet égard ma profession
« de foi soit ancienne et bien connue, qu'il me
« soit permis de profiter de la nouvelle occasion
« qui se présente pour déclarer encore, et cent
« fois s'il le faut, que je ne reconnais d'autre
« culte que celui de la liberté et de l'égalité,
« d'autre religion que l'amour de l'humanité et
« de la patrie.... Au moment où ma raison se
« dégagea saine des tristes préjugés dont on
« l'avait entourée, l'énergie de l'insurrection en-
« tra dans mon cœur. Depuis ce temps, si j'ai
« été retenu par les chaînes sacerdotales, c'est
« par la même force qui comprimait les hommes
« libres dans les chaînes royales... » Après cette
profession de principes, Sieyès rappela ses travaux
patriotiques, fit abandon d'une rente viagère de
mille francs, dont il jouissait encore comme an-
cien bénéficiaire, et dit que depuis longtemps, il
n'avait plus de lettres de prêtrise. On n'en de-
manda pas davantage, et il en fut quitte pour
l'appréhension qu'il avait pu concevoir. Dans la
convention, Sieyès vota toutes les mesures de

proscription; et, lorsque plus tard on lui demanda ce qu'il avait fait dans ces temps de terreur, il répondit simplement : « J'ai vécu ». Oui, sans doute, il avait vécu, mais il s'enfonça trop prudemment dans ce qu'on appelait le *ma-raï*, c'est-à-dire la fraction muette de la convention. Sieyès se tint aussi à l'écart pendant la grande lutte du 9 thermidor, et ce n'est même que longtemps après qu'il attaqua vivement les partisans de Robespierre, demanda le rappel des girondins proscrits et entra au nouveau comité de salut public. Le 12 germinal an 3 (1^{er} avril 1795), une insurrection populaire contre la convention ayant été réprimée, Sieyès profita de cette circonstance pour faire rendre son décret de grande police, qui était à peu de chose près la loi martiale décrétée par l'assemblée constituante. Il établit dans son rapport qu'une assemblée représentative, privée par violence de quelques-uns de ses membres, cessait d'être légale et que tous ses actes étaient nuls. Enfin, il demanda que, si la convention nationale était encore sérieusement menacée par l'émeute, elle pût se retirer non pas à Orléans ou derrière la Loire, ni dans le centre du pays, mais à Châlons-sur-Marne, vers la frontière d'Allemagne. Conséquent avec ses idées sur le caractère des représentants, Sieyès fit rappeler, en 1795, les proscrits du 31 mai. Elu président de l'assemblée, Sieyès n'accepta pas ces fonctions, et fut envoyé en Hollande avec Rewbell, pour conclure un traité entre ce pays et la France. A son retour, il parut diriger la diplomatie de cette époque, et concourut activement aux négociations qui amenèrent les traités de Bâle avec la Prusse et avec l'Espagne. Appelé au comité chargé de préparer la constitution de l'an 3, il y eut aussi peu d'influence que dans celui de l'assemblée constituante; son *jury constitutionnaire*, auquel il tenait beaucoup, fut rejeté, et il cessa de s'occuper de ce grand travail. Les journaux du temps l'accusèrent sans preuves d'avoir été l'un des principaux auteurs de l'arrêt de mort, envoyé par le comité de salut public, contre les émigrés français débarqués à Quiberon et qui avaient déposé les armes. On a dit aussi qu'au 13 vendémiaire (4 octobre 1795) ce fut lui qui, du pavillon de Flore aux Tuileries, donna le signal du combat entre les troupes conventionnelles et les sectionnaires insurgés. Cependant, le 2 thermidor an 3 (20 juillet 1795), à propos de la constitution de cette époque, le même Sieyès avait dit « que le « meilleur régime social était celui où tous « jouissent de la plus grande latitude de liberté « possible ». Lors de la formation du directoire, il en fut nommé membre; mais il préféra rester au conseil des Cinq-Cents, où il était entré par la voie du sort. On l'appela aux principaux comités, et il fut chargé des travaux les plus importants. Le 12 avril 1797, un de ses compatriotes nommé Poulle, ancien moine augustin, se présenta chez

lui pour demander un secours, et, n'ayant obtenu qu'un refus, fut poussé par le désespoir à lui tirer un coup de pistolet; mais les blessures que Sieyès reçut n'eurent pas de suite. Lorsqu'il vint faire sa déposition devant le tribunal, croyant que les juges étaient favorables à l'accusé, il dit en rentrant à son portier : « Si Poulle revient, « vous lui direz que je n'y suis pas ». Cependant le prévenu fut condamné à vingt ans de fers. Le nouveau tiers du corps législatif ayant pris séance et imprimé un autre mouvement aux affaires publiques, Sieyès sembla attendre les événements pour régler la conduite qu'il devait tenir. Après le triomphe du directoire au 18 fructidor (4 septembre 1797), il suivit encore le parti vainqueur, et il fut chargé avec quatre autres députés de rédiger le décret de déportation qui frappa cinquante-trois de ses collègues. Suivant ses propres principes, c'était dissoudre l'assemblée, dont il continua néanmoins de faire partie et dont il fut même le président. Sorti de ce corps, il y fut réélu en 1798, puis bientôt envoyé comme ministre plénipotentiaire à Berlin. On se rappelle que la convention avait déclaré, en 1795, qu'elle se retirerait à Châlons-sur-Marne si elle était menacée par l'émeute. Cette désignation d'une ville rapprochée de la frontière avait été faite par Sieyès et couvrait des desseins secrets, qu'il est essentiel de développer en remontant au commencement de sa carrière diplomatique. Depuis l'origine du mouvement révolutionnaire, le parti des philosophes, des théoriciens avait repoussé l'idée de la république. Un système de monarchie représentative lui paraissait la meilleure solution de la tempête soulevée en 1789. Il y avait haine contre la branche aînée de la maison de Bourbon; il y avait un parti pour le duc d'Orléans, celui-ci considérable; puis enfin une dernière fraction qui soutenait qu'une certaine forme monarchique devait se couronner par le choix d'un prince étranger, comme avaient fait les Etats-Généraux de Hollande pour la maison d'Orange, et ce parti s'était tourné vers la Prusse et le choix d'un prince de la maison de Brunswick. Cette première circonstance, bien arrêtée, doit expliquer une foule d'événements de la révolution française. Lors des traités de Bâle avec l'Espagne et la Prusse, si facilement obtenus, on faisait croire à Madrid qu'on placerait un infant à la tête du nouveau gouvernement, on faisait croire à Berlin que ce serait un prince de la maison de Brunswick. Voilà probablement comment Sieyès fut désigné pour cette légation, et c'est ainsi qu'il partit pour Berlin avec le titre d'ambassadeur de la république française (1). Ici

(1) M. Thiers (*Histoire de la révolution française*, t. 10) assigne à la nomination de Sieyès à l'ambassade de Berlin d'autres motifs : « La réputation de Sieyès, dit-il, avait été immense avant « le règne de la convention. Elle s'était évanouie sous le niveau « du comité de salut public. On la vit renaître tout à coup lors- « que les existences purent recommencer leurs progrès naturels, « et le nom de Sieyès était redevenu le plus grand nom de France,

il faut bien définir la situation de la cour de Berlin et les personnages qui vont agir. On connaissait Sieyès en Allemagne par ses négociations pour constituer la république batave; il n'avait point été éloigné à cette époque d'établir sa théorie d'un stathouder pris parmi les princes étrangers, et ces négociations avaient percé jusqu'à Berlin. Le roi Frédéric-Guillaume, dès le commencement de son règne, avait montré deux tendances : la philosophie et la neutralité; sous l'influence du parti des réfugiés de l'édit de Nantes, plus tard dominé par Ancillon, il n'avait aucune répugnance pour la révolution française; il avait traité avec ses agents en Belgique. Les républicains eux-mêmes parlaient de la Prusse avec considération; eux et les réfugiés s'entendaient dans leurs théories, dans leurs doctrines. On attendait donc Sieyès à Berlin pour le présenter et l'entourer. Il faut se rappeler que c'était le moment de la crise la plus décisive; une nouvelle coalition se formait entre la Russie, la Prusse et l'Angleterre. A cet effet, le prince Replin était arrivé à Berlin avec le comte de Cobentzl pour l'Autriche et lord Elgin pour l'Angleterre. Le moment était décisif : tout dépendait d'une solution de la Prusse. Et c'est dans ces circonstances que Sieyès arrivait à Berlin. Les paroles qu'il adressa au roi, en lui remettant ses lettres de créance, témoignent de son ancienne prédilection pour ce pays : « Sire, dit-il, j'ai accepté la « mission qui m'a été confiée parce que je me « suis constamment prononcé dans ma patrie, et « au milieu de toutes les fonctions auxquelles « j'ai été appelé, en faveur du système qui tend « à unir par des liens intimes les intérêts de la « France et de la Prusse; parce que les instruc- « tions que j'ai reçues étant conformes à mon « opinion politique, mon ministère doit être « franc, loyal, amical, convenable en tout à la « moralité de mon caractère; parce que ce sys- « tème d'union, d'où dépendent la bonne position « de l'Europe et le salut peut-être d'une partie « de l'Allemagne, eût été celui de Frédéric II, « grand parmi les rois, immortel parmi les « hommes; parce que ce système, enfin, est « digne de la raison judicieuse et des bonnes in- « tentions qui signalent le commencement de « votre règne. » Pendant son séjour à Berlin, qui dura près d'une année, Sieyès employa tour à tour des moyens de séduction pour les hommes et pour les idées. Quant aux idées, voici quelle fut la tactique de Sieyès. Il parla avec le plus

profond mépris de la constitution de l'an 3 et du directoire qu'il n'aimait pas; c'étaient des gens et des formes sans avenir; toute la France voulait modifier cet ordre de choses. Sieyès, qui déjà avait une constitution en poche, présentait sa théorie philosophique à l'école philosophique de Berlin. On la trouvait d'autant plus admirable que, pour couronnement de l'édifice, il proposait un prince de la maison de Brunswick comme *protecteur*, ou bien avec un titre tel que celui de *grand-électeur*, et qu'on remarque bien ce mot qui est tout germanique. Il est certain que la cour de Prusse fut très-frappée de cette idée; si elle n'osa se prononcer pour l'alliance offensive et défensive que proposait Sieyès, elle garda au moins la neutralité, qui plaça la Prusse dans la situation la plus malheureuse. A Berlin, tout le parti militaire, tous les hommes de quelque force d'esprit se moquèrent de Sieyès; mais le parti philosophique, celui des réfugiés de l'édit de Nantes, le considéra comme un homme très-sérieux, en fit un pompeux éloge. Il assistait à un bal donné par la reine de Prusse quand il reçut la nouvelle de sa nomination au directoire exécutif, en remplacement de Rewbell, exclu par le sort. Le roi le félicita publiquement de cette promotion et lui fit présent de son portrait enrichi de diamants. Au moment de quitter Berlin, l'ambassadeur eut avec ce monarque un long entretien, et de grands honneurs lui furent rendus sur sa route. Arrivé à Paris, il fut installé solennellement, le 20 prairial an 7 (8 juin 1799), au palais directorial (le Luxembourg), d'où il vit presque aussitôt sortir Treillard, dont la nomination fut annulée, et que Gohier remplaça; Merlin et la Révellière-Lépaux, forcés de donner leur démission et remplacés par Roger-Ducos et Moulins. Ainsi, de la première composition du directoire, en 1795, auquel Sieyès avait été appelé, mais dont il refusa alors de faire partie, il ne restait plus que Barras. On avait cru que, s'il n'était pas favorable aux proscrits, Sieyès ne chercherait pas du moins à aggraver leur sort; il était naturel de penser que l'ancien partisan de la royauté ne voudrait point paraître aussi publiquement l'ennemi de ses défenseurs. Mais le nouveau directeur se montra fort acharné à la poursuite des royalistes *fructidorisés*, et fit inscrire encore d'autres noms sur leur liste. Devenu président du directoire, il prononça en cette qualité les discours commémoratifs du 14 juillet, du 9 thermidor et du 10 août. Il dit en rappelant cette dernière journée : « Je vous salue au nom « de tous les Français, jour de justice et de « gloire, que les destinées de la France avaient « marqué pour asseoir enfin l'indépendance na- « tionale sur la chute du trône! *Au 10 août la « royauté fut renversée en France; elle ne se re- « leva jamais.* Citoyens, tel est le serment que « vous gravâtes sur les murs de ce palais au mo- « ment même où vous en chassiez le dernier de

« après celui de Bonaparte; car, en France, une réputation de « profondeur est ce qui produit le plus d'effet après une grande « réputation militaire.... Toujours boudant et frondant le gou- « vernement, non pas, comme Bonaparte, par ambition, mais « par humeur contre une constitution qu'il n'avait pas faite, il « ne laissait pas que d'être importun. On eut l'idée de lui donner « une ambassade. C'était une occasion de l'éloigner, de l'utiliser, « et surtout de lui fournir des moyens d'existence.... De plus, sa « grande renommée le rendait plus particulièrement propre à re- « présenter la France, surtout auprès de l'Allemagne, à laquelle « il convenait plus qu'à tout autre pays. »

« nos tyrans. » Il eut aussi à célébrer l'anniversaire du 18 fructidor. Prévoyant alors quelque catastrophe prochaine, il chercha, soit dans son discours officiel, soit dans le message du directoire au corps législatif et dans l'adresse aux Français, à effrayer le pays du retour de la royauté, et n'y vit que sang répandu, que vengeances exercées, que spoliations ordonnées de toutes parts. Mais, malgré la formule de haine à la royauté, malgré la protestation d'un dévouement sans bornes à la république, Sieyès prenait des mesures pour donner au gouvernement une nouvelle forme. C'est à quoi il avait travaillé à Berlin et ce dont il s'occupait depuis son arrivée à Paris. Ce qu'il lui fallait, c'était la France qu'il avait rêvée, des pouvoirs s'annulant entre eux, des autorités se surveillant et s'absorbant mutuellement ; un pouvoir ayant une tête, mais une tête impuissante. En un mot, Sieyès voulait la monarchie sans roi. Il cherchait un nouveau chef dans les armées françaises ; car, suivant son expression, il fallait une épée, mais une épée bien sage. Avec un instinct assez sûr, il choisit d'abord Joubert, jeune guerrier plein de bravoure, sans importance politique et dont il se servirait comme d'un instrument docile ; mais Joubert fut tué à la bataille de Novi (16 août 1799). Cependant Bonaparte, informé de la révolution qui se préparait en France et comptant bien en recueillir les fruits, quitta l'Égypte et débarqua inopinément à Fréjus. On prétend qu'en apprenant cette nouvelle, Sieyès ne put s'empêcher de s'écrier : *La patrie est sauvée !* Dès son arrivée à Paris, Bonaparte a jugé la position. Se placera-t-il au sein du directoire, dont il concentrera toute l'autorité dans sa personne ? Il en a eu d'abord quelque velléité ; mais on lui objecte qu'il n'a pas l'âge de quarante ans exigé par la constitution, et il se décide à la briser. D'ailleurs le directoire est usé ; la constitution de l'an 3 a fait son temps, il ne peut plus en être question, il faut donc un système nouveau, un ordre de choses qui présente de l'avenir. Pour atteindre ce but, il a déjà rallié les chefs militaires ; il s'est assuré la coopération de Talleyrand, Fouché, Rœderer, Berlier, Regnaud de St-Jean d'Angély et des principaux membres des deux conseils. Dans le directoire, Barras, Moulins et Gohier se défient de lui ; il peut compter sur Roger-Ducos. Quant à Sieyès, Bonaparte le méprise, le traite d'idéologue et lui témoigne même publiquement son dédain ; une rupture entre eux est imminente, mais on fait comprendre au général que le concours de Sieyès est nécessaire. Alors il se rapproche de l'abbé, caresse ses plans, lui parle de constitution (1),

de l'omnipotence du pouvoir civil ; l'un et l'autre conviennent d'agir de concert, et c'est avec ces éléments que Bonaparte prépare le 18 brumaire. Au moment de l'exécution, Sieyès, toujours prudent, quitta avec Roger-Ducos le Luxembourg, où il laissa ses trois autres collègues, et pendant la lutte qui précéda, à St-Cloud, la dissolution des deux conseils, il resta dans sa voiture à la porte du palais, attendant l'événement et ne perdant rien de son sang-froid ; mais la victoire étant demeurée aux conjurés, le directoire fut remplacé par trois consuls provisoires : Bonaparte, Sieyès et Roger-Ducos. Sieyès eut alors l'incroyable bonhomie de s'imaginer qu'il allait marcher l'égal de Bonaparte, et qu'il aurait au civil la puissance qui était dévolue à son collègue sur le militaire. Quand la commission consulaire vint s'installer au Luxembourg : « Qui de nous « présidera ? demanda Sieyès. — Vous voyez bien, « répondit malignement Roger-Ducos, que c'est « le général qui préside. » On rapporte que Sieyès dit alors à ses amis : « Maintenant vous « avez un maître. Il sait tout, il peut tout, il fait « tout. » Cependant lorsqu'il fut question d'élaborer la nouvelle constitution au sein des commissions intermédiaires des deux conseils, Sieyès se flatta de faire prévaloir ses idées ; mais il n'avait pas encore bien compris le caractère de Bonaparte. Ce n'est pas un soldat sans intelligence, sans esprit de gouvernement. Bonaparte est plus que cela : c'est une tête des plus positives, un homme qui, envisageant les choses de haut, veut en finir avec la révolution en se servant de ses instruments mêmes. Il connaît le caractère lâche et fatigué de la plupart de ces réformateurs ; il sait que, si Louis XVI s'est laissé détrôner par ces parleurs de tribune, c'est qu'il n'avait ni le courage d'oser ni la fermeté indispensable pour gouverner un peuple. Il existe un travail de Berlier qui contient des révélations assez curieuses sur cette dernière lutte de l'esprit métaphysique et parleur de Sieyès avec le caractère décisif et gouvernemental de Bonaparte. L'abbé Sieyès avait présenté sa constitution favorite. Le principe générateur de cette constitution était que tout devait émaner de la nation, mais émaner de telle sorte que le choix des fonctionnaires ne fût pas le résultat de l'élection. Son plan consistait à absorber tous les pouvoirs les uns par les autres. On y voyait figurer un *grand électeur*, c'est-à-dire un roi qui n'était pas roi, richement logé dans le château de Versailles, avec une liste civile de cinq millions, et dont l'unique fonction était de nommer le pouvoir exécutif composé de deux consuls, l'un pour l'extérieur, l'autre pour l'intérieur, assistés chacun d'un conseil d'Etat et de ministres ; une assemblée immobile qui, sous le nom de *collège des conservateurs*, veillait au maintien de la constitution et paraissait principalement instituée pour absorber et ostraciser dans son sein tout citoyen qui portait ombrage ;

(1) « Sans qu'on se fût expliqué sur la forme et l'espèce de « cette constitution, il fut sous-entendu qu'elle serait républi- « caine, mais qu'elle délivrerait la France de ce que l'un et l'autre « appelaient des bavards et donnerait aux deux esprits puissants « qui s'alliaient la plus grande part d'influence » (Thiers, *Hist. de la révolution*, t. 10.)

deux autres assemblées, nommées par le collège, la première muette (*le jury législatif*), la seconde bavarde (*le tribunal*), qui venait discuter devant celle-là; des listes communales et départementales, dans lesquelles on choisissait les fonctionnaires publics. Nous passons sous silence une foule de rouages, de contre-poids destinés à tenir en équilibre un système si confus. Nous ne connaissons rien de plus bizarrement compliqué que le tableau synoptique de cette constitution qui a été publié par l'historien secrétaire de l'Académie des sciences morales et politiques. Tout est réglé comme une table mathématique, avec des ronds, des étoiles, des lettres. La distinction des pouvoirs est indiquée par des signes cabalistiques, et c'est avec cette régularité minutieuse que Sieyès voulait régir un peuple, sans égard à ses mœurs antiques, à ses besoins de chaque jour. Bonaparte vit d'un coup d'œil l'incohérence et la bizarrerie de cette constitution; il eut à ce sujet plusieurs conférences avec Sieyès, Talleyrand et les sections des commissions législatives. Dans une longue entrevue entre Sieyès et le général, il s'éleva une dispute très-vive relativement surtout à la base de cette constitution : le grand électeur qui devait résider à Versailles. Bonaparte avait réfléchi sur les attributions de cette autorité. Que voulait Sieyès? Si c'était pour lui-même qu'il réservait ce rôle, la prétention était excessive; si c'était pour Bonaparte, c'était tout simplement folie que d'y songer. La dispute devint très-animée, et, comme Bonaparte avait toujours l'expression vive et pittoresque, il s'écria : « Citoyen Sieyès, que voulez-vous que l'on fasse de ce cochon à l'engrais dans le château « royal de Versailles? » Ils se séparèrent donc très-mécontents l'un de l'autre; mais des amis communs intervinrent, et l'on chercha à s'entendre. Bonaparte avait besoin de Sieyès encore quelques jours, afin de ne pas mettre immédiatement contre lui ce qu'on appelait le parti de 89. La différence qui séparait Bonaparte de Sieyès était celle-ci : le général voulait un gouvernement qui eût de l'action, de la vie, de la prépondérance. Sieyès voulait, au contraire, un pouvoir qui s'absorbât en lui-même, de manière à ce que sa force vînt précisément de son inertie. Au reste, après avoir subi de graves modifications, le système de Sieyès servit de base à la constitution de l'an 8 (22 frimaire, décembre 1799), et l'on y retrouve presque les mêmes expressions. Ainsi il y eut des *listes communales et départementales*, un *sénat conservateur*, un *corps législatif*, un *tribunal*, un *conseil d'Etat*. Ces divers pouvoirs, comme le voulait Sieyès, s'entravaient réciproquement dans leur marche, et cela ne déplaisait pas à Bonaparte, qui se réservait l'omnipotence pour lui seul. Aussi, au grand électeur oisif et aux deux consuls égaux, on substitua un premier consul, chef suprême et réel de l'Etat, qui fut Bonaparte, auquel on adjoi-

gnit, pour ménager un peu les formes républicaines, un second et un troisième consul (Cambacérès et Lebrun), mais n'ayant que voix consultative. Sieyès et Roger-Ducos cessèrent leurs fonctions de consuls provisoires et entrèrent au sénat. Plus l'abbé avait été blessé dans l'orgueil de ses idées, plus Bonaparte voulut le satisfaire dans la partie de ses intérêts; Sieyès y était fort sensible, c'était sa préoccupation depuis sa jeunesse. Ici se présente une question plutôt de vie privée que de carrière publique, à savoir si la caisse secrète du directoire fut partagée entre Sieyès et Roger-Ducos, à titre de gratification que leur fit Bonaparte. Les mémoires du premier consul l'affirment. Cependant on attache un grand prix à le démentir, et nous devons dire que nous avons sous les yeux des pièces qui prouvent en effet que l'argent de la caisse du directoire fut déposé dans celle de la trésorerie; mais, dans ces temps d'arbitraire et de volonté absolue, si Bonaparte eut réellement l'intention de récompenser l'abbé Sieyès et son collègue, il put le faire librement, parce que la trésorerie était à sa disposition et qu'un simple ordre du consul dut suffire pour lever tous les scrupules. Il fit donner ensuite à Sieyès, au nom de la nation, la belle terre de Crosne (1), comme un témoignage de la reconnaissance publique; mais quelques difficultés s'étant présentées, celui-ci n'en prit pas possession et fut dédommagé par des dotations d'une valeur encore plus considérable. Au demeurant, par le 18 brumaire, Sieyès fut entièrement annulé; il le fut en tant que pouvoir, puisque, membre du directoire et de la commission consulaire, il cessa de l'être; il le fut au moral, parce qu'on vit bien qu'il s'était laissé jouer, dominer par le génie du consul; il le fut enfin parce que, à côté du rôle qu'il avait rempli, il eut sa récompense. Toutefois Bonaparte, qui voulait encore ménager les hommes de 89 pour s'en débarrasser ensuite, donna à Sieyès une certaine puissance pour la confection des premières listes sénatoriales. Sur ces choses-là, le consul se montrait généralement facile, et l'on s'explique très-bien cette sorte d'abandon dans le choix des noms propres. Sous sa main, il savait que les hommes comme les institutions n'étaient rien. Ce sénat que Sieyès avait voulu faire si considérable, si absorbant, Bonaparte vit bien qu'il ne serait rien tant que lui-même resterait heureux et puissant, et que, grâce à son épée, ce sénat deviendrait un auxiliaire, un instrument de sa puissance, une aristocratie abaissée sous sa main. Il laissa donc Sieyès agir avec liberté dans la confection de ces listes; celui-ci y plaça tous les hommes fatigués, vieux généraux, vieux conventionnels, quelques noms d'aristo-

(1) Ce qui donna lieu à la plaisanterie suivante qui courut toute la France :

Bonaparte à Sieyès a fait présent de Crosne,
Sieyès à Bonaparte a fait présent du Trône,

cratie ralliée au système de 1789, de sorte que ce sénat offrit la réunion de quelques esprits d'affaires à côté des passions les plus amorties, des intérêts les plus sordides. On eut une commission pour la liberté individuelle, lorsque la France se couvrait de prisons d'Etat; une commission pour la liberté de la presse, lorsqu'une police tracassière faisait cartonner les livres et mettre au pilon une édition entière. Ce sénat conservateur, qui n'avait pu conserver la constitution et qui avait transformé l'ombre au moins d'une république en empire, ce sénat votait par acclamation des levées de conscrits et des témoignages d'adoration. Sieyès prit part à toutes ces mesures, à toutes ces adulations sénatoriales, et Bonaparte lui témoigna publiquement beaucoup d'égards. Toutefois dans le sein de ce corps se formait, mais bien silencieuse, un commencement d'opposition; quelques républicains, quelques conventionnels qui avaient accepté le titre de comte et qui s'étaient accommodés parfaitement des dotations impériales, le comte Lambrechts, le comte Grégoire, le comte Roger-Ducos, le comte Sieyès, rêvaient, nous ne disons pas le renversement, mais l'espérance de graves embarras dans le système impérial. Tant que l'empereur fut puissant et qu'il eut l'Europe à ses pieds, cette opposition se courba devant lui. Mais quand de nouveaux mécontentements se manifestèrent, Sieyès, se plaçant derrière Talleyrand, vit le commencement de la fin. Il est important de bien faire connaître le concours du parti républicain, vaincu au 18 brumaire, dans le renversement de l'empire et la chute de Napoléon en 1814. Dans cette circonstance, les instincts de Sieyès et du parti républicain furent admirablement mis en œuvre par Talleyrand au profit de la maison de Bourbon. Lorsque les alliés s'approchaient de Paris, à l'époque de la première invasion, trois partis s'étaient formés parmi les hommes politiques. Le premier, dirigé par Talleyrand, trouvait qu'il n'y avait possibilité d'ordre européen qu'avec le rétablissement de la maison de Bourbon; le second, que dirigeait de loin Fouché, était pour la régence de Marie-Louise; le troisième enfin, fidèle à ses convictions impériales, plaçait dans Napoléon toute sa confiance. Talleyrand, voulant assurer le triomphe de son idée, vit bien qu'il fallait faire jouer contre Bonaparte les vieux sentiments républicains, personnifiés par Sieyès, Grégoire, Lambrechts et quelques autres, et arriver par ce moyen à la destruction complète du parti impérialiste. L'acte de déchéance que le sénat prononça contre Napoléon fut en effet l'œuvre combinée de Grégoire, de Sieyès, de Roger-Ducos et de Lambrechts qui la rédigea; en un mot, de tout le parti vaincu au 18 brumaire et qui faisait sa réaction. N'était-il pas étrange de voir le sénat, muet pendant quatorze ans, déclarer aux jours des malheurs de l'empereur que celui-ci

avait violé la constitution? Pourquoi ce réveil quand les alliés étaient dans la capitale? C'était un acte odieux, et le coup d'habileté de Talleyrand, la plus grande simplesse du parti républicain, ce fut de faire parler Louis XVIII ou, comme on le disait alors, Louis-Stanislas-Xavier de France, par Sieyès et ses amis. Ce qui acheva de flétrir le sénat, ce fut l'insertion dans sa nouvelle constitution d'un article portant que le traitement des sénateurs serait conservé, ainsi que la dotation, condition assez bizarre inscrite dans un acte qu'on disait tout populaire. Quant à Sieyès, il signa l'acte constitutionnel du 6 avril qui rappelait les Bourbons. Alors ses craintes étaient dissipées; mais au fort de la crise, quand le sénat décrétait la formation d'un gouvernement provisoire et la déchéance de Napoléon, Sieyès, toujours prudent, n'assista point aux séances et envoya seulement son adhésion le 4 avril, motivant son absence et son retard sur une indisposition. La constitution sénatoriale fut mise de côté par Louis XVIII dans les conférences et la déclaration de St-Ouen. La charte en emprunta bien quelques articles, mais elle se sépara dans tout le reste. Elle institua la chambre des députés; puis elle créa la chambre des pairs, où aucun régicide ne fut compris. Sieyès reentra ainsi dans la vie privée; néanmoins la clause principale qu'il avait désirée fut exactement tenue; Talleyrand avait fait assurer par le roi que la dotation sénatoriale serait conservée. Sieyès continua donc de recevoir quarante mille francs du trésor. On le vit d'ailleurs fort content de cette première restauration; il était très-fatigué de secousses et de violences; s'il prit part à quelque trame contre la maison de Bourbon, ce fut à cette sorte de conspiration morale qui prépara un nouvel ordre de choses, et dans laquelle on pouvait compter Fouché, Rœderer, Roger-Ducos, Quinette, qui, ayant appartenu corps et âme à la révolution, s'étant enrichis par elle, craignaient toujours que la maison de Bourbon ne prît quelques mesures énergiques. Jamais les révolutionnaires n'auraient été tranquilles; ils se sentaient vaincus; un grand nombre d'entre eux étaient acquéreurs de biens nationaux; ils possédaient des fortunes considérables; le drapeau blanc et les trois fleurs de lis leur faisaient peur; c'était une menace continue. Aussi Sieyès dut voir dans les cent-jours de 1815 une ancre de salut, et il s'y rattacha parce que c'était la fusion des révolutionnaires avec les hommes de l'empire. On recommençait le champ de mai, les constitutions, les actes additionnels, toutes les théories enfin. Sieyès se laissa conférer la pairie; mais, peu confiant dans les nouvelles institutions, il ne signa pas l'acte additionnel, et il évita de paraître au champ de mai et à l'ouverture des chambres. Quand les alliés s'approchèrent de Paris et qu'il fallut compter avec les impérialistes et les jacobins, il s'effaça tant qu'il put et

ne fit partie ni de la commission de gouvernement ni de ces commissions chargées de traiter avec les alliés. Les Bourbons étant restaurés une seconde fois, les chambres rendirent, malgré Louis XVIII et ses ministres, une loi de bannissement contre les régicides qui avaient accepté des fonctions sous Napoléon (12 janvier 1816). Sieyès, compris dans cette catégorie, n'avait pas attendu l'exécution de la mesure : dès la fin de 1815, il s'était retiré à Bruxelles, où se trouvaient d'autres réfugiés. De ce centre partaient une foule de mémoires, non pas adressés au parti libéral en France, ce qui était permis, parce que la conspiration fût restée française, mais spécialement destinés aux cours étrangères, à la Russie, à la Suisse. On y tendait, dit-on, à mettre un prince d'Orange sur le trône de France en 1817 et 1818, comme Sieyès avait voulu mettre un prince de Brunswick en 1794 et en 1798. Cette colonie révolutionnaire rentra pourtant successivement en France. Sieyès revint seulement en 1830 ; mais alors ce qui lui restait de facultés intellectuelles s'était évanoui par l'effet du grand âge, à ce point qu'il n'avait plus d'idées ni de souvenirs. Il végéta plus qu'il ne vécut depuis 1830 jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 20 juin 1836. Il était âgé de 88 ans. Dès la création de l'Institut, en 1795, il avait fait partie de la classe des sciences morales et politiques, et en 1804, lorsqu'elle fut supprimée, il passa à l'Académie française, dont il fut exclu en 1816. Enfin l'Académie des sciences morales ayant été rétablie en 1832, il y rentra de nouveau. Le secrétaire perpétuel de cette compagnie prononça l'éloge funèbre de Sieyès et l'appela un génie puissant et de premier ordre. On a de Sieyès : 1° *Essai sur les privilèges*, 1789, in-8° ; 2° *Qu'est-ce que le tiers état ?* 1789, in-8° ; 3° *édit.*, très-augmentée, même année. Cet écrit, qui eut un si grand retentissement, parut, ainsi que le précédent, sous le voile de l'anonyme. On y fit une réponse, aussi anonyme, intitulée *Qu'est-ce que l'assemblée nationale ?* grande thèse en présence de l'auteur anonyme de *Qu'est-ce que le tiers ?* 1791, in-8°. Il a été publié une nouvelle édition de l'écrit de Sieyès : *Qu'est-ce que le tiers état ?* précédé de l'*Essai sur les privilèges*, avec vingt-trois notes de l'abbé Morellet, Paris, 1822, in-8°. 3° *Vues sur les moyens d'exécution dont les représentants de la France pourront disposer* (anonyme), 1789, in-8°, deux éditions ; 4° *Instruction donnée par S. A. S. Mgr le duc d'Orléans à ses représentants aux bailliages, suivie de Délibérations à prendre dans ces assemblées*, 1789, in-8°, trois éditions. Les *Délibérations* sont bien l'ouvrage de Sieyès. Quant à l'*Instruction*, il déclare n'y avoir aucunement travaillé, quoiqu'on l'en eût prié ; on l'attribue au marquis de Limon (voy. ce nom), alors intendand des finances du duc d'Orléans. 5° *Quelques idées de constitution applicables à la ville de Paris*, 1789, in-8° ; 6° *Préliminaires de la*

constitution ; Reconnaissance et exposition raisonnée des droits de l'homme et du citoyen, Versailles, 1789, in-8° ; 7° *Observations sommaires sur les biens ecclésiastiques*, 1789, in-8°. C'est le développement de ce que l'abbé Sieyès avait dit dans la séance du 10 août 1789, contre la suppression des dîmes. Guffroy (voy. ce nom) publia une lettre en réponse à ces *Observations*, et Servan l'aîné une *Réfutation de l'ouvrage de l'abbé Sieyès*. 8° *Dire de Sieyès sur la question du veto royal*, 1789, in-8°. C'est l'opinion qu'il prononça dans la séance du 7 septembre 1789, où il repoussa le veto, même suspensif, à concéder au roi. Il proposa aussi un plan de constitution qui ne fut pas appuyé. 9° *Observations sur le rapport du comité de constitution concernant la nouvelle organisation de la France*, 1789, in-8° ; 10° *Rapport du nouveau comité de constitution sur l'établissement des bases de la représentation proportionnelle et sur l'établissement des assemblées administratives et des nouvelles municipalités*, 1789, in-8°. Ce rapport, lu par Thouret à l'assemblée nationale le 29 septembre 1789, est, comme on le voit, divisé en deux parties : la première, attribuée à Sieyès, fut imprimée à Paris ; la seconde, dont Thouret paraît être l'auteur, fut imprimée à Versailles. 11° *Projet de loi contre les délits qui peuvent se commettre par la voie de l'impression et par la publication des écrits et des gravures*, 1790, in-8° ; 12° *Projet d'un décret provisoire sur le clergé*, 1790, in-8° ; 13° *Aperçu d'une nouvelle organisation de la justice et de la police en France*, 1790, in-8°. Sieyès proposait d'appliquer un jury à la procédure civile et à la procédure criminelle. Ce projet, lu à l'assemblée par le marquis de Bonnay, n'eut aucun résultat. Garat l'aîné (voy. ce nom) publia une opinion contre les plans présentés par Duport et Sieyès pour l'organisation du pouvoir judiciaire. 14° *Discours sur la liberté des cultes*, 1791, in-8° ; 15° *Rapport du comité de défense générale relatif au ministère de la guerre*, 1793, in-8° ; 16° *Opinion sur la constitution de 1795, prononcée à la convention le 2 thermidor an 3* (20 juillet 1795), in-8° ; 17° *Opinion sur le jury constitutionnaire, prononcée le 18 thermidor an 3* (5 août 1795), in-8°. Le jury que Sieyès proposait d'établir devait veiller au maintien de la constitution. Cette institution fut alors rejetée ; mais elle reparut plus tard avec de grands changements, sous le nom de *sénat conservateur*, dans la constitution de l'an 8, rédigée en partie d'après les plans de Sieyès. Outre les écrits que nous venons de citer, il a fait beaucoup de discours et de rapports, insérés dans les journaux, mais qui ne paraissent pas avoir été imprimés séparément. Ch.-Fréd. Cramer avait entrepris une *Collection des écrits d'Emm. Sieyès* ; il n'en donna que le premier volume, 1796, in-8°. Oelsner (voy. ce nom) a traduit en allemand les *OEuvres politiques d'Emm. Sieyès*, Paris, 1796, 2 vol. in-8° ; il a publié en français : *Des opinions*

politiques du citoyen Sieyès et de sa vie comme homme public, Paris, an 8 (1800), in-8°. On lui attribue aussi la *Notice sur la vie de Sieyès*, en Suisse et à Paris, 1795, in-8° (anonyme); mais beaucoup de personnes, et nous sommes de ce nombre, pensent que Sieyès lui-même en fut l'auteur. On trouve dans les *Lettres de Lauraguais* (voy. ce nom) à madame *** (Paris, 1802, in-8°) une *Conversation de Chamfort sur l'abbé Sieyès*. Bertrand-Moleville parle aussi beaucoup dans ses *Mémoires* des rapports de Sieyès avec le parti d'Orléans. Nous citerons encore sur ce personnage : *Théorie constitutionnelle de Sieyès, Constitution de l'an 8* (extraits des mémoires inédits de Boulay de la Meurthe), Paris, 1836, in-8°, et une *Etude sur Sieyès* de M. Edmond de Beauverger (Paris), 1851, in-8°. B-U, C-F-E et R-LD.

SIFFRID, de Misnie, chroniqueur, ainsi nommé parce qu'il était né dans cette province de la Saxe, florissait au commencement du 14^e siècle. Suivant Possevin (*Apparat. sacer*), il avait embrassé la vie religieuse dans l'ordre de St-Dominique, et cette conjecture est fortifiée par le témoignage du savant Jean-Albert Fabricius (voy. la *Bibl. med. et infim. latin.*). Siffrid employa ses loisirs à composer une *chronique* en latin qui s'étend depuis la création jusqu'à l'année 1307, où l'on s'accorde assez généralement à placer l'époque de sa mort. On ignore celle de sa naissance; mais différents passages de sa compilation historique prouvent qu'il vivait avant 1262. La bibliothèque de Dresde possède une copie de la *chronique* de Siffrid, et l'on en conserve trois dans la bibliothèque Pauline de Leipzig. Elle n'a jamais été publiée; mais George Fabricius (voy. ce nom) en a tiré les faits omis ou racontés avec moins de détails par les autres historiens depuis l'an 458, et a inséré cet extrait à la suite des *Res misnicæ*, ouvrage reproduit dans les *Origines saxonice* du même auteur. Ces fragments de Siffrid, qui sont intéressants pour l'histoire d'Allemagne au moyen âge, ont été recueillis par Pistorius (voy. ce nom) dans le tome 1^{er} des *Scriptores rerum germanicarum*. W—s.

SIGALON (XAVIER), peintre d'histoire, naquit en 1790 à Uzès, dans l'ancienne province de Languedoc. Le peu d'aisance de sa famille l'obligea de mettre à profit les dispositions qui l'entraînaient vers la peinture, et ce fut à Nîmes qu'il commença l'étude de cet art où il fit des progrès rapides. Bientôt il exécuta quelques tableaux, dont le plus remarquable est placé dans l'église d'Aigues-Mortes. Il désirait vivement aller à Paris; mais les moyens pécuniaires lui avaient manqué jusque-là pour réaliser son projet. Le faible produit qu'il retira de ses premiers travaux, encore bien peu rémunérés, lui permit enfin d'entreprendre ce voyage. Arrivé dans la capitale, il se mit sous la direction de Guérin et ne tarda pas à se distinguer parmi les élèves de ce maître. Déjà sa manière hardie faisait pressen-

tir qu'il allait abandonner les sentiers battus et s'élancer dans une carrière nouvelle. En 1822, Sigalon exposa au musée du Louvre la *Courti-sane*, charmant tableau qui participe de l'école vénitienne et de l'école espagnole, et dont le gouvernement fit l'acquisition pour la galerie du Luxembourg. La *Locuste*, exposée au salon de 1824, donna lieu à une controverse animée, mais n'en reste pas moins une des compositions les plus originales de son auteur. Acheté par J. Laffitte, ce tableau appartient maintenant au musée de Nîmes. Le même musée possède un autre tableau de grande dimension, que Sigalon avait exposé au Louvre en 1827, et qui représente *Athalie faisant égorger les enfants du sang royal*. Cette production, où l'artiste a donné un libre essor à son génie audacieux, reçut des éloges, essuya des critiques (1), ce qui n'arrive qu'aux ouvrages remarquables. Il exposa encore deux tableaux religieux, dont l'un représente une *Vision de St-Jérôme* et l'autre un *Calvaire*. Le premier, acheté pour la galerie du Luxembourg, parut offrir quelque similitude avec celui du Guerchin, et le second quelques traits empruntés à Daniel de Volterre; mais ces réminiscences n'empêchent pas d'y reconnaître le cachet particulier de Sigalon. Enfin il envoya au salon de 1833 un tableau, sur un sujet anacréontique, qui fut encore acheté par Laffitte. A cette époque, notre artiste vivait retiré à Nîmes, après avoir demeuré vingt ans à Paris, ce sanctuaire des sciences, des lettres et des arts, mais qui n'est pas toujours pour ceux qui les cultivent le temple de la fortune. Sigalon en fit la triste expérience. Ses travaux, plus admirés que rétribués, lui procuraient à peine une existence précaire; souvent même les prix qu'on lui en donnait ne couvraient pas ses frais : ainsi son tableau d'*Athalie*, qui lui avait coûté plus de sept mille francs, lui fut payé trois mille. Déçu dans les espérances brillantes et légitimes qu'il avait pu concevoir pendant un si long séjour à Paris, il le quitta sans bruit et sans murmure et s'achemina vers Nîmes, où il se fixa, bornant désormais toute son ambition à être peintre de portraits et maître de dessin, ressource bien faible et bien éventuelle en province. Telle était pourtant sa position lorsqu'une circonstance inattendue vint l'en tirer et le replacer au rang qu'il méritait. M. Thiers, qui le connaissait, étant devenu ministre de l'intérieur, le fit envoyer à Rome afin d'y copier, dans des proportions identiques, les belles fresques de Michel-Ange qui ornent la chapelle Sixtine, notamment le fameux tableau du *Jugement dernier*, dont la dégradation progressive fait craindre

(1) Tout en faisant preuve de talent et surtout de verve énérgique, Sigalon n'atteignit pas à toute la hauteur de son art. Il ne possédait ni le sentiment des belles formes, ni celui de la couleur vraie. Il n'entendait rien à la perspective, et dans son étrange tableau d'*Athalie*, follement ordonné, les plans sont si mal sentis que tous les personnages semblent tomber hors du cadre. F. P.—T.

l'anéantissement. Après quatre ans d'un travail assidu, après avoir surmonté les difficultés nombreuses que présentait cette œuvre immense, Sigalon envoya sa copie du *Jugement dernier* à Paris, où elle arriva en mars 1837. Cette toile fut merveilleusement placée sur un mur d'une surface égale à celle de la fresque originale, dans l'ancienne église des Petits-Augustins (aujourd'hui l'école des beaux-arts), qui, par une heureuse coïncidence, est construite à peu près dans les mêmes proportions que la chapelle Sixtine à Rome. Cette copie est jusqu'à présent le seul et deviendra peut-être dans la suite l'unique spécimen du chef-d'œuvre de Michel-Ange. Sigalon était venu à Paris pour surveiller la pose de son tableau, et il y fut accueilli par de nombreuses félicitations. Cependant il n'avait pas encore achevé les copies, qu'on lui avait également commandées, des douze figures colossales de prophètes et de sibylles, peintes par Michel-Ange sur les pendentifs de la voûte de la chapelle Sixtine. Il repartit donc au mois de mai pour Rome, où il croyait rester encore un an. A peine arrivé, il reprit ses pinceaux avec une activité nouvelle. Malheureusement le choléra ne tarda pas à se déclarer dans la ville, et Sigalon en fut bientôt atteint. Un matin qu'il en avait ressenti les premiers symptômes, il ne voulut pas en parler à l'ami chez lequel il demeurait, dans la crainte qu'on ne l'obligeât de suspendre son travail; mais, dès le soir même, il fut contraint de s'aliter, et soixante heures après, malgré tous les soins que l'on s'empessa de lui prodiguer, il expira le 10 août 1837. Le buste de Sigalon, dû au ciseau de M. Briant, fut inauguré solennellement, le 26 mai 1839, au musée de Nîmes, établi dans l'antique monument romain appelé la *Maison carrée*. Le directeur prononça l'éloge de l'illustre défunt. Z.

SIGAUD DE LAFOND (JEAN-RENÉ), né à Dijon en 1740, fit ses études au collège des jésuites de cette ville, se rendit à Paris pour y suivre la carrière de la chirurgie et entra à l'école de St-Côme, où il se distingua par son assiduité aux travaux anatomiques. Il suivait en même temps les leçons du physicien Nollet. Le 1^{er} décembre 1768, il communiqua à l'académie royale de chirurgie un mémoire dans lequel il proposait de substituer la section de la symphyse du pubis, chez les femmes en couches, dans certains cas où l'on pratiquait l'opération césarienne. Cette proposition ne fut point accueillie par l'académie, qui réfuta le mémoire et proscrivit l'opération. Une telle défaveur ne découragea point Sigaud, qui résolut de faire son opération à la première occasion où il la jugerait convenable. Il fut reçu maître en 1770, et s'étant fixé à Paris, s'y adonna principalement à la pratique des accouchements. Ce fut le 1^{er} octobre 1777 qu'il se trouva dans le cas de faire l'opération qui était depuis si longtemps l'objet de ses méditations. Il fut appelé par

la femme d'un nommé Souchot, soldat de la garde de Paris, âgée de près de quarante ans, difforme et rachitique, pour l'accouchement de son cinquième enfant. Les quatre premiers étaient venus morts, et les accoucheurs les plus habiles avaient déclaré que cette femme n'en aurait jamais de vivants qu'en pratiquant l'opération césarienne. Sigaud, assisté du docteur Alphonse Leroy, fit celle de la symphyse du pubis. L'enfant fut extrait vivant, et la mère fut assez promptement rétablie. Sigaud lut sur cette opération un mémoire à la faculté de médecine, qui nomma des commissaires pour en faire le rapport, et, dans une séance solennelle du 6 décembre 1777, la faculté ordonna que ce mémoire fût imprimé en latin et en français et envoyé à tous ses correspondants. La femme Souchot reçut une gratification, et Sigaud et Alphonse Leroy reçurent un certain nombre de jetons d'argent, avec cette inscription : *Anno 1768. Sectionem symphyseos ossium pubis invenit, proposuit. Anno 1777. Fecit feliciter M. Sigaud D. M. P. Juxit M. Alphonsus Leroy, D. M. P.* Si l'opération de la symphyse du pubis trouva des partisans, elle eut aussi des contradicteurs. On alla jusqu'à supposer que Sigaud n'était point l'auteur de cette découverte, et qu'il la devait au célèbre Camper, médecin hollandais; mais celui-ci, dans une lettre qu'il publia, déclara que les expériences qu'il avait tentées sur cette opération lui avaient été suggérées par une lettre de M. Louis, secrétaire perpétuel de l'académie de chirurgie de Paris, qui lui avait fait part de la découverte de Sigaud. L'accoucheur Piet publia des réflexions sur la section de la symphyse du pubis en 1778. Le savant accoucheur Baudeloque, dans le second volume de son *Art des accouchements*, s'est montré un grand adversaire de cette opération, et il eut même à cet égard d'assez fortes altercations avec le docteur Alphonse Leroy. Cambon, ainsi que plusieurs autres accoucheurs, ont fixé les cas où il convient de la pratiquer (1). Sigaud publia ses premiers essais dans la thèse latine inaugurale qu'il soutint, en 1768, à la faculté de médecine d'Angers, intitulée *An in partu contra naturam, sectio symphyseos ossium pubis sectione cesarea promptior et tutior?* Angers, 1773. Il pratiqua ensuite la médecine dans différents pays et donna des leçons de physique, auxquelles une grande facilité de s'énoncer fit obtenir du succès. Il fut nommé membre de plusieurs académies et devint associé de l'Institut à l'époque de sa création, en 1796. Il avait reçu l'année précédente un secours de trois mille francs, par décret de la convention nationale. Il mourut le 26 janvier 1810 à Bourges, où il était professeur de physique (2). Ses ouvrages sont : 1^o *Leçons de physique expéri-*

(1) M. Ozanam a aussi publié une observation sur cette opération qu'il pratiqua avec succès, Milan. (*Voy. le Journal général de médecine*, 1817.)

(2) Longtemps après la mort de Sigaud, M. Chevalier a fait paraître à Bourges, en 1841, une notice le concernant.

mentale, 1767, 2 vol. in-12; traduit en allemand, Dresde, 1773, in-8°; 2° *Leçons sur l'économie animale*, 1767, 2 vol. in-12; 3° une traduction du *Cours de physique expérimentale* de Musschenbroeck, 1769, 3 vol. in-4°. Cette traduction est défigurée par des méprises grossières. 4° *Traité de l'électricité*, 1771, in-12; 5° *Lettre sur l'électricité médicale*, 1771, in-12; 6° *Description et usage d'un cabinet de physique expérimentale*, 1775, 2 vol. in-8°; 1784, 2 vol.; 7° *Eléments de physique théorique et expérimentale*, pour servir de suite à l'ouvrage précédent, 1787, 4 vol. in-8°; traduit en espagnol par Taddeo Lope, 1782-1789, 5 vol. in-4°; 8° deux opuscules *sur la section de la symphyse des os du pubis*, 1777 et 1779, in-8°; 9° *Dictionnaire de physique*, 1780, 4 vol. in-8°, avec un supplément publié en 1782. Cet ouvrage, plus exact mais plus diffus que celui que Paulian avait publié dix-neuf ans auparavant, ne l'a pas entièrement fait oublier, parce que ce dernier, plus varié, se fait lire avec plus d'agrément et que son auteur possédait mieux les mathématiques. Le dictionnaire de Sigaud-Lafond fut promptement effacé par celui que Brisson publia l'année suivante, comme ce dernier a lui-même été effacé par celui du professeur Libes, plus au niveau des progrès de la science et qui aujourd'hui est encore bien arriéré. 10° *Précis historique et expérimental des phénomènes électriques*, 1781, 1785, in-8°; 11° *Dictionnaire des merveilles de la nature*, 1781, 2 vol. in-8°; 1782, 3 vol.; traduit en allemand par C.-G.-F. Webel, Leipsick, 1782-1783, 2 vol. in-8°; 12° *L'Ecole du bonheur, ou Tableau des vertus sociales*, Paris, 1782, in-12; 1802, 2 vol. in-12; 13° *la Religion défendue contre l'incrédulité du siècle*, contenant un *Précis de l'histoire sainte*, ibid., 1785, 6 vol. in-12; 14° *l'Economie de la Providence dans l'établissement de la religion*, suite de l'ouvrage précédent, 1787, 2 vol. in-12; 15° *Physique particulière*, 1792, in-12, faisant partie de la Bibliothèque des dames; 16° *Examen de quelques principes erronés en électricité*, 1795, in-8°; 17° *De l'électricité médicale*, 1802, in-8°. Z.

SIGEBERT, troisième fils de Clotaire I^{er}, eut en partage le royaume d'Austrasie, l'an 561, et épousa Brunehaut, fille d'Athanasgilde, roi des Visigoths. Cette reine est célèbre dans l'histoire par l'ascendant qu'elle prit sur son époux, par son courage, ses crimes et ses malheurs. Chilpéric, frère de Sigebert, avait répudié son épouse pour vivre avec Frédégonde, née dans la classe du peuple, mais plus étonnante encore par la force de son caractère, la hardiesse de ses résolutions, les ressources de son esprit, qu'odieuse par les meurtres dont elle s'est souillée. L'alliance royale que Sigebert venait de contracter fit désirer à Chilpéric d'en former une semblable. Il éloigna Frédégonde, demanda en mariage Galsuinde, sœur de Brunehaut, et l'obtint par les soins de celle-ci; mais sa passion pour la mai-

resse qu'il avait quittée l'emportant de nouveau, il la fit reine légitime, après avoir autorisé l'assassinat de Galsuinde. La haine de Brunehaut pour la rivale de sa sœur, ses projets de vengeance, les fureurs de Frédégonde, les moyens qu'elle employa pour se conserver et triompher de ses ennemis coûtèrent la vie à dix princes de la famille royale et furent l'unique cause des événements les plus remarquables de cette époque, si fertile en événements (voy. BRUNEHAUT). Ainsi la violence de Clotaire I^{er}, sa cruauté à l'égard de Chramne, son fils préféré, en brisant tout ressort dans l'âme de ses autres enfants, les disposèrent à se laisser diriger par des femmes dans les affaires les plus importantes de l'Etat, faiblesse que les Français de cette époque ne pardonnaient pas et qui commença à diminuer en eux la reconnaissance qu'ils avaient pour la maison de Clovis. Les premières années du règne de Sigebert furent troublées par une irruption que les Huns firent dans ses Etats; il remporta sur eux une grande victoire et les força de repasser le Rhin. Le poète Fortunat remarque que ce jeune monarque se mit à pied au premier rang, et que, la hache à la main, il chargea les ennemis avec une intrépidité héroïque. Pendant cette expédition, Chilpéric s'était emparé de Reims et de quelques autres places qui appartenaient à Sigebert; celui-ci lui fit une guerre vive et si heureuse qu'il dicta les conditions de la paix. Une nouvelle irruption des Huns ayant rappelé Sigebert au delà du Rhin, et ce prince, s'étant encore abandonné à son courage, se trouva seul au milieu des barbares et fut obligé de se rendre prisonnier. Son adresse et ses libéralités triomphèrent alors de ceux qu'il n'avait pu vaincre; ils lui rendirent la liberté. Revenu dans ses Etats, il fut bientôt encore forcé de reprendre les armes contre le perfide Chilpéric, qui, vaincu à plusieurs reprises, fut resserré dans Tournai, et ne pouvait échapper, lorsque deux scélérats envoyés par l'implacable Frédégonde poignardèrent Sigebert à Vitry, où il s'était rendu pour recevoir les hommages des Neustriens. Ce prince, le meilleur qui eût encore paru sur le trône de Clovis, périt ainsi au milieu de ses triomphes, en 575, dans la 40^e année de son âge et la quatorzième de son règne. Généreux, bienfaisant, jamais souverain ne régna avec plus d'empire sur le cœur de ses sujets. Intrépide dans le danger, inébranlable dans le malheur, il sut jusque dans les fers se concilier le respect et l'amour d'un vainqueur barbare; réglé dans ses mœurs, son règne fut celui de la décence et de l'honneur. C'est sous ce règne qu'il est parlé pour la première fois, dans notre histoire, de la dignité de maire du palais, qui fut par la suite si funeste à la puissance royale. F—E.

SIGEBERT II, roi d'Austrasie, succéda, l'an 633, à son père Dagobert, qui, en lui cédant ce royaume, le mit sous la direction des plus sages ministres,

de Cunibert, évêque de Cologne, et du duc Adalgise. La guerre de Thuringe, où son armée fut défaite par le rebelle Radulfe, est le seul événement mémorable de son règne. Les larmes amères qu'on lui vit répandre sur le sort de ses sujets tués à ses yeux dans ce combat sont un préjugé favorable en faveur de son humanité et de ses inclinations pacifiques. Il laissa les soins du gouvernement à Grimoald (*voy. ce nom*), s'occupa de fonder des monastères et mourut en 654. Les moines et les ecclésiastiques, qu'il combla de ses dons, mirent son nom dans le calendrier. Le règne de ce prince, bon, mais peu actif, est l'époque de l'élévation des maires du palais et de l'abaissement de la majesté royale. T—D.

SIGEBERT DE GEMBOURS, l'un des écrivains les plus savants et les plus laborieux du 11^e siècle, naquit vers l'an 1030, dans le Brabant français, et prit, jeune, l'habit de St-Benoît, dans l'abbaye de Gemblours, au diocèse de Liège. Les bonnes études y étaient alors cultivées avec soin, et Sigebert, doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une heureuse mémoire, se rendit bientôt très-habile dans les lettres sacrées et profanes. Il joignit à la connaissance du latin et du grec celle de l'hébreu, que la haine contre les juifs empêchait alors d'étudier, et s'appliqua, non sans succès, à la poésie, à la mécanique et à l'astronomie. Ses talents le firent appeler à l'abbaye St-Vincent de Metz (1), où il professa longtemps avec le plus grand éclat. Il mérita l'affection non-seulement de ses disciples et de ses confrères, mais encore des principaux habitants de Metz, qui chérchèrent, par tous les moyens, à le retenir dans une ville dont il était l'ornement. Les souvenirs de sa jeunesse et d'anciennes amitiés l'attachaient à Gemblours, où il désirait de retourner. Il partit enfin comblé de présents, qui lui servirent à décorer et embellir l'église de cette abbaye. Témoin de la lutte qui s'était engagée entre le sacerdoce et l'Empire, il soutint, en sujet fidèle, que le pape n'avait pas eu le droit de déposer l'empereur Henri IV (*voy. GRÉGOIRE VII*); mais il n'en resta pas moins attaché sincèrement au chef visible de l'Eglise. Sigebert atteignit à un âge très-avancé, sans éprouver les infirmités ordinaires de la vieillesse. Il mourut le 5 octobre 1112 (2), et fut inhumé, sans aucune pompe, dans le cimetière commun, comme il l'avait exigé de ses frères. Indépendamment de plusieurs manuscrits que l'on gardait à l'abbaye de Gemblours, on a de Sigebert : 1^o *Chronicon ab anno 381, quo Eusebius finit, usque ad annum Christi 1112*, Paris, H. Estienne, 1513, in-4^o. Cette première édition, que l'on doit au docteur Antoine le Roux, est augmentée d'extraits tirés de la chronique de Galfrid

(*voy. ce nom*), et de la continuation par Robert (de Torigni), abbé du Mont St-Michel, jusqu'à l'année 1206. La *Chronique* de Sigebert a été insérée par Schard dans *Germanicar. rerum quatuor vetustiores chronographi*, Bâle, 1556; par Pistorius dans les *Rer. germanicar. scriptores*, t. 3, et par la Barre dans l'*Hist. christiana veterum patrum*, 1583; Aubert Lemire en a donné une édition revue sur d'anciens manuscrits, Anvers, 1608, in-4^o, avec les continuations; elle est intéressante pour l'histoire de l'Allemagne. On peut consulter, sur les différents continuateurs de Sigebert, au nombre de six, la *Dissertat.* du P. Janning dans les *Acta sanctorum*, mois de juin, t. 6, seconde partie, et la *Bibl. hist. de la France*, n^o 16630. 2^o *De viris illustribus sive scriptoribus ecclesiasticis*, publ. par Suffrid Petri, Cologne, 1580, in-8^o; avec les autres biographies ecclésiastiques, St-Gérôme, Gennade, etc.; par Aubert Lemire, Anvers, 1639, in-fol., et par J.-Alb. Fabricius dans la *Bibl. ecclesiastica*, 1718, in-fol. L'opuscule de Sigebert contient des notices plus ou moins exactes sur cent soixante et onze écrivains; la sienne est la plus détaillée et la plus intéressante. 3^o *Vita S. Theodorici, episcopi, fundatoris ecclesie et abbatis S. Vincentii apud Metenses*, publ. par Leibniz dans les *Scriptores rer. Brunswicensium*, p. 293-313. On y trouve un éloge de la ville de Metz en vers héroïques. 4^o *Vita S. Sigeberti, Austrasiorum regis*; dans les *Francor. scriptor.* de Duchesne, t. 1, p. 591; dans le *Supplément* de Mosander aux *Acta sanctor.* de Surius; dans le recueil des Bollandistes, au 1^{er} février, et dans le tome second du *Recueil des histor. de France*, par dom Bouquet. Cette vie de Sigebert a été traduite en français par George Aubery, Nancy, 1616, in-8^o. 5^o *Vita S. Guiberti, confessoris et cœnobii Gemblacensis fundatoris*; dans le recueil de Surius et dans celui des Bollandistes, au 23 mai, et dans les *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, t. 7, p. 249; 6^o *Acta S. Theodardi, episcopi Leodiensis*; dans Surius, au 10 septembre, et dans les Bollandistes; 7^o *Vita S. Maclovii sive Machutis* (St-Malo), dans Surius, au 15 novembre, et dans le tome 1^{er} des *Acta sanctor. ord. S. Benedicti*; 8^o *Gesta abbatum Gemblacensium*; dans le *Spicilege* de d'Achery, avec la continuation jusqu'à l'année 1136, par un disciple de Sigebert; 9^o *Epistola ad Leodienses*. C'est une lettre de consolation aux Liégeois, ruinés par la guerre que le pape Pascal II leur faisait faire par le comte de Flandre; dans le *Recueil des conciles*; dans Goldast, *Collect. scriptor. contra papam Gregorium VII*; dans Brown, *Appendix ad Fascic. rerum expetendar.*; et enfin dans l'*Amplissima collectio* de dom Martène, t. 1, p. 587; 10^o *Deuz autres lettres* aux Liégeois, sur la règle de St-Bernard et sur le jeûne des quatre temps; dans le *Thesaur. novus anecdotorum*, par dom Martène, t. 1, p. 305. On trouve d'amples détails sur Sigebert dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. 11, p. 535-565. W—s.

(1) Dans les *Tables* de la *Bibliothèque historique de la France*, on distingue par erreur Sigebert, moine de St-Vincent de Metz, et Sigebert de Gemblours.

(2) Les PP. Labbe et Pagé reculent la mort de Sigebert à l'année 1113, mais sans aucune preuve.

SIGEBRAND, évêque de Paris, dut son élévation sur le siège de cette ville à la protection de Ste-Batilde, reine de France et régente du royaume après la mort de Clovis II, son époux (voy. BATILDE). Ce prélat, rempli de lumières pour l'époque où il vivait, ne l'était pas moins d'ambition et de vanité. Honoré de la confiance de la reine, qui le consultait souvent, il laissait planer sur ces relations des soupçons injurieux à la vertu de cette princesse. L'arrogance avec laquelle il traitait les seigneurs de la cour lui devint fatale. Plusieurs se liguèrent contre lui et le firent assassiner (664). Ayant appris les calomnies auxquelles l'orgueil de Sigebbrand l'avait exposée, Batilde en fut indignée et affligée. Elle remit les rênes du gouvernement entre les mains de Clotaire III, son fils, puis se retira dans l'abbaye de Chelles qu'elle avait fondée, et y termina sa carrière.

Z.

SIGÉE (Louise), savante espagnole du 16^e siècle, doit sa célébrité à un ouvrage dont elle n'est pas l'auteur. Née à Tolède, elle fut élevée en Portugal, où son père, Français de nation, était précepteur des infants. Louise Sigée elle-même fut une des institutrices de Marie de Portugal, fille de Jean III, et depuis épouse de Philippe II. L'un de ses contemporains appelle Sigée la *Minerve* de son siècle; une lettre qu'elle adressa au pape Paul III était écrite en cinq langues (latin, grec, hébreu, syriaque et arabe), qu'elle possédait aussi bien que sa langue maternelle. Louise Sigée était, en 1556, épouse d'Alphonse de Cuevas, habitant de Burgos; elle mourut le 13 octobre 1560. Comme si l'on eût voulu prévenir les coups portés à sa mémoire, son épitaphe dit que sa pudicité égalait son érudition : *Cujus pudicitia cum eruditione linguarum... ex aequo certabat*. Ce fut sous le nom d'*Aloysia Sigea* que Nicolas Chorier (voy. ce nom) donna son fameux ouvrage, que Bayle range dans la première classe des livres obscènes, qui a été traduit en français, et dont Camille Desmoulins avait, dit-on, fait une nouvelle traduction. Ses ouvrages sont : 1^o *Trente épîtres latines*, que possédait Nicolas Antonio, et dont ce biographe, après l'avoir fait espérer (p. 58 du tome 2 de sa *Bibliotheca Hispana nova*), promettait (p. 346) la publication à la fin de son volume; mais il ne les a pas données; 2^o *Dialogus de differentia vitæ rusticæ et urbanæ*; 3^o des poésies, et entre autres un poème intitulé *Sintra*, et ainsi nommé d'une ville de Portugal. Morhof assure (*Polyhistor.*, liv. 1^{er}, chap. 8) qu'il n'y a rien eu d'imprimé de Louise Sigée. — Anne Sigée, sa sœur, fut aussi une femme très-distinguée : elle excellait dans la musique et savait le grec et le latin.

A. B.—T.

SIGISMOND (SAINT), roi de Bourgogne, succéda, l'an 516, à son père Gondebaud, qui l'avait associé au trône depuis trois ou quatre ans, selon quelques auteurs. Elevé dans l'hérésie des ariens, que professait son père (voy. GONDEBAUD), il eut

le bonheur d'être ramené à la foi catholique par St-Avit, archevêque de Vienne; et ce fut sous la direction de ce prélat et de St-Maxime, évêque de Genève, qu'il commença, en 515, la fondation du célèbre monastère d'Agaune (St-Maurice en Valais), où il n'y avait avant lui que des ermites logés dans des cellules isolées. Il augmenta ce monastère au point de contenir jusqu'à cinq cents religieux. Le premier soin de Sigismond, dès qu'il fut seul maître de la Bourgogne, fut d'y rétablir l'exercice de la religion catholique : il convoqua, en 517, à Epaone (1), un concile provincial, qui donna une règle aux moines d'Agaune, et fit solennellement la dédicace de ce monastère (voy. MAURICE). Il s'occupa, l'année suivante, d'une nouvelle promulgation de la loi *Gombette*, corrigée et augmentée, et continua de se livrer aux soins du gouvernement; il avait été, comme son père, nommé patrice de l'empire d'Occident; et l'on voit par ses lettres à l'empereur Anastase (2) qu'il attachait beaucoup de prix à cette faveur. Le reste de son règne n'offre plus qu'un tissu de crimes et d'infortunes. Après la mort de sa première femme Amalberge (3), il choisit une épouse de basse condition, nommée Constance ou Procopia, qui, pour assurer le trône à ses enfants, résolut de faire périr Sigeric, que Sigismond avait eu d'Amalberge, et accusa ce jeune prince d'une conspiration contre la vie de son père. Elle sut colorer cette calomnie d'apparences trompeuses et de faux témoignages si pressants, que le roi, effrayé du danger dont il se croyait menacé, condamna son fils à mort et le fit étrangler en 522. Ce malheureux père ne tarda pas à être désabusé sur l'innocence de Sigeric : déchiré de remords, il se retira dans l'abbaye d'Agaune, et s'y livra, pour expier son crime, aux exercices de la pénitence la plus austère. Cependant ses sujets, indignés de la mort violente du jeune Sigeric, objet de leur affection, et ne voulant plus être gouvernés par un roi revêtu de l'habit de pénitent et incapable de commander les armées dans la guerre dont les menaçaient les enfants de Clovis, pour venger la mort de leur aïeul Chilpéric (voy. CLOTILDE), se révoltèrent ouvertement et se donnèrent à Clodomir, roi d'Orléans. Sigismond, sorti de sa retraite, se mit à la tête du petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et se sauva, en habit de moine, dans son monastère, dont les passages, taillés dans le

(1) Au lieu nommé depuis *Eviona*, près de St-Maurice en Valais. Voy. de Rivaz, *Eclaircissements sur le martyre de la légion thébaine*, p. 72. Avant les recherches de ce laborieux écrivain, on avait proposé plusieurs opinions différentes sur le lieu où ce concile avait été célébré. Suivant J.-J. Chifflet (voy. ce nom), ce fut à Nyon; suivant Pappe Masson, dans l'abbaye d'Agaune; l'abbé de Longuerue et d'autres le mettent à Yenné en Savoie; Baillet, à Ponas ou Pannas, près de Vienne; Adr. Valois et Annet de Prouse, évêque de Gap, le placent à Albon, dont le territoire se nommait autrefois *Ager epaonensis*. Voy. la *Bibl. hist. de la France*, n^o 511-515. W—s.

(2) Lettres de St-Avit, *Epist.* 83.

(3) Quelques auteurs l'appellent Ostrogothe, parce qu'elle était fille de Théodoric, roi des Ostrogoths.

roc, auraient été difficiles à forcer. On l'en tira par ruse, en l'invitant à venir se mettre à la tête d'un parti que l'on disait formé en sa faveur; et pour empêcher les religieux d'Agaune de marcher au secours de leur fondateur, on mit en même temps le feu à l'abbaye. Sigismond, livré aux Français, fut mené à Rosières, dans l'Orléanais, avec sa femme et ses deux fils. Clodomir lui fit trancher la tête quelque temps après (en 524), lorsqu'il sut que Gondemar, second fils de Gondebaud, s'était fait reconnaître roi de Bourgogne (*voy.* GONDEMAR). Le corps de Sigismond et ceux de sa famille furent jetés dans un puits au village de St-Péravi la Colombe, d'où on les porta, quelques années plus tard, au monastère d'Agaune. L'empereur Charles IV les fit ensuite transférer à Prague. Plusieurs miracles rendirent célèbres les reliques de St-Sigismond, honoré comme martyr (1), et dont la fête est au 1^{er} mai. Sa vie, par Grégoire de Tours, est insérée dans le recueil des Bollandistes. Il laissa une fille, nommée Suavegote, qui avait épousé Thierri, roi de Metz, en 522. C. M. P.

SIGISMOND, empereur d'Allemagne, fils puîné de l'empereur Charles IV et d'Anne de Silésie, troisième femme de ce prince, naquit en 1366. Au moment de mourir (1378), son père fit le partage de ses Etats héréditaires; il laissa la Bohême à Venceslas, l'aîné, et à Sigismond, qui n'était âgé que de douze ans, le margraviat de Brandebourg, dont le souverain, Othon de Bavière, avait été obligé de se démettre en sa faveur, cinq ans auparavant. Ce margraviat avait été donné d'abord à Venceslas; mais ce prince consentit à le laisser à son frère, par un acte solennel signé à Prague, le 11 juin 1378. Le jeune Sigismond fut occupé, pendant quatre ans, à parcourir ses nouveaux Etats, pour recevoir les hommages des villes et de la noblesse. Sous son gouvernement, le Brandebourg eut beaucoup à souffrir des excursions des Polonais, des Poméraniens et des Meklenbourgeois. Au commencement de 1382, Louis le Grand, roi de Hongrie, lui donna sa fille, Marie, en le désignant pour son successeur au trône de Pologne. Sigismond se rendit dans ce pays l'année suivante; mais la fierté de son caractère, développée déjà dans un âge si tendre, indisposa toute la nation, qui le déposa dans la diète de Wilika et choisit à sa place Ladislas, neveu du grand Casimir, et religieux au monastère de St-Bénigne, à Dijon. Sigismond n'eut aucun regret de la perte du trône de Pologne; il se préparait à passer en Hongrie (1385), pour consommer son mariage avec Marie, qui, jusqu'alors, étant trop jeune, était restée sous la garde de la reine douairière Elisabeth, et avait même épousé, par procuration, un prince français (*voy.* ORLÉANS), lorsqu'il apprit que Jean Hoggard, ban de

Croatie, avait enlevé de force la princesse auprès de Bude, et la conduisait prisonnière en Croatie. Sigismond vole aussitôt au secours de la fille de Louis, et la retrouve à Albe-Royale, où Hoggard, effrayé de sa téméraire entreprise, l'avait conduite sur sa demande. Sigismond épousa cette princesse dans Albe-Royale, et s'y fit couronner roi de Hongrie, le 10 juin 1386. L'année suivante, Jean Hoggard tomba au pouvoir de Sigismond, qui le fit mutiler. Le Croate expira dans l'opération. La reine Marie avait indiqué elle-même ce genre de supplice, malgré le repentir que son ravisseur avait montré. Le sort funeste du ban de Croatie n'effraya point Etienne, vavode de Valachie, qui se déclara indépendant du royaume de Hongrie, dont ses prédécesseurs étaient vassaux. A cette déclaration, Sigismond entre dans les Etats d'Etienne, en fait la conquête, et force le prince valaque à demander grâce; mais Etienne, excité par Baïazid, reprend les armes au commencement de 1392, et joint ses troupes à celles du sultan. Sigismond attaque l'un et l'autre auprès de la petite ville de Miopolis, les taille en pièces et prend la ville. Tandis qu'il s'en retournait triomphant en Hongrie, il apprit que la reine sa femme venait de mourir à Bude. Accouru pour recueillir son héritage, il trouva un concurrent dans Vladislas V, roi de Pologne, le fameux Jagellon, qui avait entrepris de faire valoir les droits de son épouse Hedwige, deuxième fille de Louis le Grand, et sœur de Marie. Jagellon se présenta sur les frontières du royaume avec une armée formidable; mais la nation hongroise vola tout entière aux armes, à la voix de l'archevêque de Strigonie. Les Polonais furent obligés de se retirer honteusement, avant même l'arrivée de Sigismond; celui-ci, maître absolu de la Hongrie, vit former contre lui des conspirations sans cesse renaissantes; il en devint sombre, soupçonneux, cruel, et il poursuivit impitoyablement tous ceux qu'il crut être ses ennemis. Un grand nombre de nobles, effrayés, abandonnèrent les villes et se réfugièrent dans les forêts et les montagnes, sous la conduite d'Etienne Conthus, personnage distingué par sa naissance et ses richesses. Cet Etienne fut pris avec trente-deux gentilshommes; ils eurent tous la tête tranchée sous les yeux de Sigismond, sans qu'aucun d'eux implorât son pardon. Ce spectacle excita la pitié et les larmes des assistants; l'écuyer de Conthus surtout éclata par des cris lamentables. Le roi, touché de cet attachement, le pressa de passer à son service; l'écuyer rejeta ces offres en joignant à son refus des paroles offensantes; et il fut condamné à partager sur-le-champ le supplice de son maître. Les Valaques se soulevèrent et s'unissant une seconde fois aux Turcs, Sigismond marcha contre eux; mais il n'essuya que des revers. Alarmé des progrès des Ottomans, il implora l'assistance des princes chrétiens; la France et l'Angleterre lui envoyèrent des troupes, dont il prit

(1) On lui donne cette qualification sans doute parce que les rebelles qui le livrèrent à la mort étaient des ariens, qui se portèrent à cette trahison par haine contre la foi catholique.

le commandement. Cependant, malgré le titre de généralissime, son autorité sur les croisés n'en fut pas plus grande : 12.000 Français, commandés par le comte de Nevers, engagèrent, contre ses avis, la fameuse bataille de Nicopolis, le 28 septembre 1396; ils y périrent presque tous (roy. BOUCCAUT). Les Hongrois, effrayés de la défaite de leurs alliés, se retirèrent précipitamment sans avoir combattu, et allèrent se noyer dans le Danube. Sigismond, entraîné dans la fuite des siens, n'échappa aux vainqueurs qu'en se jetant, avec le grand maître de Rhodes, sur une petite barque, qui les porta dans la mer Noire, où ils restèrent plusieurs jours en proie aux horreurs de la faim, et toujours au moment d'être engloutis par les vagues; enfin ils parvinrent à prendre terre auprès de Constantinople, et passèrent à Venise. Sigismond erra pendant dix-huit mois hors de ses Etats. A son arrivée en Hongrie, il fut fait prisonnier, le 28 avril 1401, par les seigneurs mécontents, renfermé dans la citadelle de Ziklos, et pour comble de maux, on le mit sous la garde des enfants du palatin de Garath, ses ennemis personnels; mais ces jeunes seigneurs, touchés de ses infortunes, ne songèrent plus qu'à le servir et brisèrent ses fers lorsqu'ils en trouvèrent l'occasion favorable. Sigismond libre se hâta de passer en Bohême, où il leva des troupes et dispersa la ligue des mécontents hongrois, lesquels avaient élu pour roi Ladislas, fils de Charles le Petit, roi de Naples. Rentré dans l'exercice du pouvoir souverain, il déploya une grande rigueur. Ce prince se trouvait encore en Hongrie en 1410, lorsqu'il fut élevé à l'empire, le 40 septembre, par une partie des électeurs réunis dans Francfort, à la mort de Robert, palatin du Rhin, qui avait été élu après la déposition de Wenceslas, frère de Sigismond; mais dix jours après cette élection, l'autre parti choisit Josse, marquis de Moravie, de sorte qu'il y eut trois empereurs (tous de la maison de Luxembourg), Sigismond, Josse et Wenceslas, qui vivait encore, et qui ne voulait pas abandonner son titre; et il y avait dans le même moment trois papes : Jean XXIII, Benoît XIII et Alexandre V. Sigismond, informé de l'élection de Josse, lui écrivit pour savoir s'il acceptait l'empire; Josse répondit : « Je pars pour Francfort; » « et moi, dit Sigismond, je pars pour la Moravie, où je porterai la guerre et la désolation. » Mais la mort de ce rival, arrivée quelques mois après (roy. JOSSE), et l'acquiescement de Wenceslas à l'élection de son frère, terminèrent promptement le schisme impérial. De grandes améliorations signalèrent l'avènement de Sigismond; ce prince était fort éclairé et surtout très-versé dans le droit public; il sut concilier les différends des princes de la diète germanique et ramena dans l'empire le calme dont il était privé depuis trente ans. Possédant au suprême degré l'art de cacher ses défauts au vulgaire, il devint un objet de vénération pour les

peuples de l'Allemagne, qui lui décernèrent le titre de *Lumière du monde*. Après avoir reçu, à Aix-la-Chapelle, la couronne d'argent (8 novembre 1414), il se rendit au concile de Constance et fit entourer la ville de soldats pour la sûreté des portes. L'hérésiarque Jean Huss était venu au concile sur la foi d'un sauf-conduit de l'empereur. Cette garantie ne le sauva point : ayant refusé de reconnaître ses erreurs, il fut brûlé vif le 6 juillet 1415. Mettant tous ses soins à éteindre le schisme qui divisait l'Eglise depuis si longtemps, Sigismond partit pour Perpignan, dans l'espoir d'engager Benoît XIII à déposer la tiare, comme Jean XXIII venait de le faire. Mais ses instances ne purent rien obtenir de l'opiniâtre Pierre de Luna. Il fut plus heureux dans sa conférence avec le roi d'Aragon et les ambassadeurs des rois de Castille, de Portugal et de Navarre : tous ces princes consentirent à se détacher du parti de Benoît et à reconnaître le concile de Constance. A l'issue de cette conférence, Sigismond se rendit en France, pour visiter ce royaume, comme son père l'avait fait sous le règne de Charles V. Toute sa famille avait toujours été attachée aux Valois; son aïeul, le vieux roi de Bohême, avait péri à la bataille de Crécy, en soutenant les droits de Philippe contre Edouard III. Il arriva à Paris le 1^{er} mars 1415, et y fut reçu avec les plus grands honneurs. Huit mille bourgeois habillés de sa couleur, mi-partie jaune et rouge, formèrent la haie sur son passage; on le logea au Louvre, on l'admit au parlement et on lui donna même le siège royal; mais il abusa de cette distinction jusqu'alors sans exemple pour un prince étranger. Voyant que, dans le procès qui était plaidé devant lui, on argumentait de ce qu'une des parties n'était pas chevalier, l'empereur demanda une épée à un de ses officiers et la donna au plaideur (1) en l'armant chevalier; et il dit à son adversaire : « Le motif que vous alléguiez n'existe plus. » Le conseil de Charles VI blâma fort les magistrats d'avoir souffert un pareil acte de souveraineté. Charles VI, qui se trouvait dans un moment lucide, supplia Sigismond de ménager sa paix avec Henri V. Le prince allemand parut se rendre à ses vœux et s'embarqua à Calais pour passer en Angleterre. Lorsqu'il fut au moment de prendre terre sur la jetée de Douvres, il vit avec beaucoup de surprise le duc de Glocester et plusieurs autres seigneurs anglais se jeter dans l'eau l'épée à la main et arrêter sa chaloupe. Ayant demandé la cause de cette étrange réception : « Si vous venez ici, lui dit le duc de Glocester, pour empiéter sur les droits de notre roi comme vous l'avez fait en France, nous nous opposerons à votre débarquement. » Si vous venez en ami et en médiateur, nous vous rendrons les honneurs dus à votre rang. »

(1) Cet homme s'appelait Signet; il plaidait pour avoir la sénéchaussée de Carcassonne, qui avait toujours été exercée par un chevalier.

Mais l'Angleterre fut loin de perdre à la visite de l'empereur; par une insigne perfidie, Sigismond, au lieu de traiter de la paix comme il l'avait promis, forma contre Charles VI une ligue secrète. Les malheurs où il avait trouvé la France plongée lui faisaient espérer qu'en s'alliant à la maison de Lancastre, il pourrait recouvrer les provinces de l'ancien royaume d'Arles; mais ses vastes projets n'eurent point de suite, et il ne lui resta que la honte d'avoir trahi la confiance d'un roi malheureux. En revenant d'Angleterre, Sigismond traversa la France une seconde fois, et en passant à Chambéry érigea le comté de Savoie en duché pour Amé VIII. La mort de son frère Wenceslas, arrivée en 1419, le rendit maître de la Bohême. Il partit aussitôt pour ce pays, assembla les états le 15 décembre 1419 à Béraun, et reçut la soumission des villes et de la noblesse. Les mesures acerbes qu'il prit pour éteindre les dissensions élevées dans ce royaume à l'occasion des querelles de religion, ne firent qu'augmenter les désordres. Depuis cinq ans, les hussites, partisans fanatiques de l'hérésiarque brûlé à Constance, faisaient aux catholiques une guerre d'extermination; l'empereur prit le parti des catholiques avec violence, sans essayer de ramener les hussites par les voies de la persuasion; il forma le siège de Prague, qui venait de se déclarer en faveur des dissidents; mais le fameux Zisca l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complètement; le vainqueur fut assez modéré pour accepter une trêve, à la faveur de laquelle l'empereur rentra dans Prague et s'y fit couronner roi de Bohême, le 28 juillet de la même année. La paix ne fut pas de longue durée; les hussites recommencèrent les hostilités et reprirent sur les catholiques un ascendant que tous les efforts de Sigismond ne purent balancer. La mort de Zisca (1424) ne rétablit pas les affaires de ce prince; deux autres généraux hussites, Procope le Rasé et Procope le Petit, eurent les mêmes succès que leur devancier. Pendant que Sigismond se faisait couronner roi d'Italie à Milan, en 1431, les deux Procope taillaient en pièces, à Riesenbergh, son armée, commandée par le duc de Bavière; les hussites étaient 130,000 contre 90,000 catholiques; la journée se termina par la plus épouvantable déroute; tous les bagages furent pris. Le cardinal Julien, qui assistait à la bataille, fut au moment de tomber au pouvoir des vainqueurs; il laissa entre leurs mains son chapeau, sa robe et la bulle d'excommunication contre les hussites, qu'il portait pendue au cou. Après ce revers, Sigismond se vit obligé de composer avec les rebelles, et il conclut un traité dont il retira plus d'avantages que des douze batailles qu'il leur avait livrées. La division s'étant mise parmi les chefs des réformés, il en profita et prit sur-le-champ l'offensive; Rosgon, un de ses lieutenants, battit les hussites en 1432. L'année sui-

vante, un autre général allemand, Meinard de Neuhauss, les vainquit, le 30 mai 1434, auprès de Broda, où les deux Procope furent tués avec 15,000 des leurs. Cette victoire anéantit la ligue des hussites; quelques chefs, échappés au carnage, tentèrent de réunir les débris de ce désastre; on leur offrit une amnistie avec des conditions très-favorables, on les attira auprès de Pilsen pour une conférence; ils y vinrent, on les fit entrer dans une vaste grande désignée pour tenir l'assemblée; et quand ils y furent réunis, on y mit le feu. Ces malheureux périrent tous dans les flammes. Sigismond, étant parvenu à soumettre entièrement la Bohême, termina ses jours, le 9 décembre 1437, dans la ville de Znaim, à l'âge de 70 ans, après en avoir régné vingt-sept comme empereur, dix-huit comme roi de Bohême, et cinquante et un comme roi de Hongrie. Les historiens de l'Allemagne le représentent comme un des plus beaux hommes de son temps, et s'accordent à dire qu'il réunissait les vices les plus monstrueux aux vertus les plus respectables; il avait la bravoure personnelle dont les princes de cette époque étaient rarement dépourvus; mais il n'eut aucun talent militaire, et il fut très-malheureux à la guerre. Sa cruauté envers les hussites rendit son nom odieux à tous les Bohémiens; Dubravius, évêque d'Olmütz, dans son *Histoire de Bohême*, peint cet empereur sous des couleurs peu avantageuses. Seize ans après avoir perdu sa première femme, Marie de Hongrie, dont il n'avait pas eu d'enfants, Sigismond épousa Barbe, fille d'Hermann, comte de Cillei, qui mourut le 11 juillet 1451, et dont il eut une seule fille, Elisabeth, qui épousa Albert d'Autriche. Barbe fut aussi méchante qu'Isabeau de Bavière, sa contemporaine et sa parente; elle mérita par ses débauches et ses vices l'affreux surnom de *Messaline de l'Allemagne*. Il existe une *Histoire* (en allemand) de l'empereur Sigismond, par J. Aschbach, Hambourg, 1838, 3 vol. in-8°.

M—z—s.

SIGISMOND 1^{er}, dit le *Grand*, roi de Pologne, était le cinquième fils de Casimir IV et d'Elisabeth, fille de l'empereur Albert: né en 1466, il passa sa jeunesse en Hongrie; et ayant trouvé les moyens de s'appliquer à la culture des lettres, il acquit en peu de temps des connaissances qui auraient fait honneur à un savant. Ladislas son frère (*roy.* LADISLAS VI) lui donna l'investiture du duché de Glogau et l'établit gouverneur de la Silésie. Dans cette place, il eut le courage de résister aux volontés de Ladislas pour mieux le servir, et sut se concilier à la fois l'estime des grands et l'affection du peuple. La maladie d'Alexandre (*roy.* ce nom) obligea Sigismond de revenir en Pologne, pour le soulager dans les soins du gouvernement. Il n'arriva qu'après la mort de son frère; et les Polonais s'empressèrent d'appeler au trône le duc de Glogau, dont les talents promettaient à la patrie un digne fils de

Jagellon. Il fut couronné dans Cracovie, le 24 janvier 1507 (1). Sigismond se proposait de s'occuper d'abord à réparer le désordre des finances, et à racheter les domaines de la couronne, aliénés par son frère dans des temps malheureux ; mais il en fut détourné par l'obligation de défendre ses frontières, exposées aux attaques continuelles des peuples voisins. Les Russes, encore barbares, pénétraient presque chaque année dans la Pologne, dont ils dévastaient les plus belles provinces, et se retiraient chargés de butin. Le gouverneur de la Lithuanie, Glinski, s'était acquis en repoussant leurs agressions des droits à la reconnaissance des Polonais. Fier d'une victoire éclatante qu'il venait de remporter sur les Tartares, il se persuada que rien ne pouvait plus l'empêcher de régner sur un pays qu'il avait su défendre, et résolut de se déclarer indépendant. Ses projets furent dévoilés au sénat ; et Glinski, qui n'avait pas même su se faire un parti dans la Lithuanie, fut forcé de chercher un asile dans le camp des Russes. Accueilli par le czar Wassili ou Basile (*roy. WASSILI*), il se chargea de conduire lui-même les hordes moscovites en Pologne. Suivant leur usage, les Russes se retirèrent à l'approche de Sigismond ; mais ce prince les poursuivit au delà du Borysthène, et envoya jusqu'aux environs de Moscou des détachements qui pillèrent tout le pays. Wassili demanda la paix, et ne l'obtint qu'à des conditions onéreuses (2). Sigismond marcha ensuite contre les Valaques, qu'il chassa de la Podolie. Après avoir terminé cette expédition, il reprit les armes pour s'opposer aux prétentions des chevaliers teutoniques. Ceux-ci recoururent à la protection de l'empereur Maximilien II, qui parvint à déterminer les Russes à reprendre les hostilités. Ils rentrèrent dans la Lithuanie, en 1512 ; et l'année suivante, tentèrent inutilement de s'emparer de Smolensko ; mais en 1514, Glinski leur fit livrer cette place, dans laquelle il avait conservé des intelligences. Sigismond s'avancit en toute hâte, quand il apprit cette trahison. Trop habile pour s'exposer contre un ennemi plus nombreux et enivré de ses succès, il attendit le moment de leur retraite pour attaquer les Russes : leurs différents corps d'armée furent taillés en pièces. Maximilien, craignant que Sigismond ne vînt à porter ses armes victorieuses en Allemagne, se hâta de se réconcilier avec un prince qu'il avait appris à estimer. Le roi de Pologne, sur son invitation, se rendit à Vienne, accompagné des rois de Hongrie et de Bohême : l'entrevue eut lieu sous un arbre, en pleine campagne (1515). La noble candeur de Sigismond hâta la conclusion d'une paix dont la Pologne éprouvait le besoin. Touché des témoignages d'amitié qu'il avait reçus

de l'empereur, il embrassa franchement les intérêts de la maison d'Autriche ; et après la mort de Maximilien, il employa tout son crédit sur les électeurs pour les déterminer en faveur de Charles-Quint, auquel il resta constamment attaché. S'il ne prit aucune part aux longues querelles du nouvel empereur et de François I^{er}, c'est qu'il était trop occupé par les agressions des Russes, toujours défaits et jamais vaincus. Redouté de ses voisins, autant qu'il était chéri de ses sujets, il ne perdit jamais de vue les projets qu'il avait formés pour assurer la prospérité de la Pologne. Il retarda les progrès de la réforme religieuse dans ses Etats, en déclarant incapables de remplir des fonctions publiques ceux qui changeraient de culte, et en défendant aux Polonais de fréquenter les universités d'Allemagne ; mais l'exemple donné par les grands et même par les évêques ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. Les Polonais donnèrent à Sigismond un témoignage bien remarquable de leur attachement en désignant pour lui succéder son fils Auguste, âgé de dix ans (1530). Sigismond vécut assez pour former ce jeune prince dans l'art difficile de régner, et mourut le 1^{er} avril 1548, à l'âge de 82 ans, laissant une mémoire vénérée des peuples de la Pologne. Il adoucit les mœurs de ses sujets en leur inspirant le goût des arts et des sciences, qu'il cultiva lui-même avec succès. La nature l'avait doué d'une éloquence douce et persuasive ; il parlait avec élégance et facilité la langue latine. La plupart des villes de Pologne lui durent des embellissements, et il en fit fortifier un grand nombre pour se mettre à l'abri des invasions des nations voisines. Ennemi du faste, il était de la plus grande simplicité dans ses habits, dans ses repas, comme dans ses manières. Son caractère était sérieux ; mais son affabilité lui gagnait d'abord tous les cœurs. Il joignait à une beauté mâle une force de corps extraordinaire. Sigismond avait été marié deux fois. Barbe, fille d'Etienne Zapolai (*roy. BARBE*), sa première femme, mourut en 1515. Il eut de son second mariage avec Bonne, fille de Jean Sforce, duc de Milan, un fils qui lui succéda, et dont l'article suit.

W—s.

SIGISMOND II, dit *Auguste*, fils du précédent et de Bonne Sforce, naquit le 1^{er} août 1520 (1). Par une dérogation formelle à leur loi fondamentale, les Polonais le déclarèrent héritier du trône à l'âge de dix ans. Ce prince, que la nature avait doué de tous les agréments extérieurs, ne se distingua dans sa jeunesse que par un goût très-vif pour les plaisirs, que favorisa sa mère, en l'élevant dans la mollesse. Sigismond I^{er} tenta d'arracher son fils aux séductions dont on l'entourait, et le plaça sous la direction d'Opalinski, castellan de Gnèsne ; mais les leçons de ce sage instituteur

(1) Alexandre, son frère, était mort le 19 août 1506. Sigismond fut élu son successeur le 20 octobre 1506.

(2) Suivant les historiens russes, ce fut le czar Wassili ou Basile qui força Sigismond de lui demander la paix ; mais les historiens polonais, auxquels nous devons accorder plus de confiance, disent précisément le contraire.

(1) C'est parce qu'il était né le 1^{er} août qu'on lui donna le surnom d'Auguste.

ne firent qu'une légère impression sur Auguste ; et il ne tarda pas à se débarrasser d'un censeur importun. Son mariage avec Elisabeth, sœur de l'empereur Ferdinand I^{er}, mit un terme à ses galanteries. Cette princesse profita de l'ascendant qu'elle avait sur son époux pour l'engager à se rendre digne du trône qu'il devait occuper un jour. Ce fut alors que l'on vit Auguste se livrer à la culture des lettres, et acquérir rapidement les connaissances nécessaires à un prince dans tout gouvernement où les intérêts généraux sont l'objet de discussions publiques. Elisabeth mourut en 1545 ; et Auguste, retombé dans les mains de ses flatteurs, s'abandonna bientôt à son penchant pour les plaisirs. Séduit par les charmes de Barbe Radziwil (*roy. BARBE*), il l'épousa secrètement. A son arrivée au trône (1548), il fit connaître cette union, que son père même n'avait pas soupçonnée : mais la diète déclara qu'un mariage contracté sans son aveu était nul, attendu que le prince, dans une alliance, doit moins consulter son affection particulière que l'utilité de ses sujets. Auguste répondit qu'il mourrait plutôt que de manquer aux engagements qu'il avait pris avec son épouse ; et les historiens disent qu'il aurait abdiqué sur-le-champ, si l'évêque de Cracovie ne l'en eût empêché. Les grands, n'osant pas le déposer, se concertèrent pour limiter son autorité ; mais Auguste défendit les prérogatives de la couronne avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, et montra qu'il ne serait pas facile de les diminuer. Cependant les Tartares, profitant des débats des Polonais, firent une invasion dans les provinces qui se trouvaient à leur convenance, et les dévastèrent. Une nouvelle diète fut assemblée pour s'opposer à leurs ravages. Auguste reprit toute son influence dans cette session, en annonçant son dessein de répartir entre ses sujets, d'après leurs services, les emplois et les dignités que quelques familles regardaient comme leur patrimoine. Les grands, craignant d'être dépouillés, se hâtèrent de regagner la faveur du roi, en lui déferant tous les droits qu'ils lui avaient contestés jusqu'alors, et pressèrent même le couronnement de la reine. Cette princesse mourut six mois après cette cérémonie (1551), regrettée des Polonais, qui ne rendirent justice à ses vertus et à ses qualités que lorsqu'ils l'eurent perdue. Auguste, mûri par l'âge, chercha cette fois dans les soins du gouvernement une distraction à sa douleur. Malgré les mesures adoptées par Sigismond le Grand, les nouvelles opinions religieuses nées en Allemagne avaient fait de grands progrès en Pologne. Le zèle ardent des prélats chargés de poursuivre les hérétiques n'avait servi qu'à en accroître le nombre. La plupart des magnats, qui désiraient l'abaissement du pouvoir sacerdotal, s'étaient prononcés en faveur des réformés ; et le roi lui-même aurait, dit-on, suivi cet exemple, s'il n'eût pas craint d'exciter une lutte sanglante parmi ses sujets. La ville de

Dantzig, dont les habitants avaient embrassé la confession d'Augsbourg, était en proie aux rigueurs des évêques. Pour s'y soustraire, les magistrats décidèrent de se mettre sous la protection de l'empereur, qui venait d'accorder la liberté de conscience (1552). Instruit de leur projet, Auguste se rendit à Dantzig, et la sagesse de ses mesures conserva cette ville importante à la Pologne. Ses sujets le pressaient de se remarier pour donner un héritier au trône. Cédant à leurs vœux, il épousa en 1553 Catherine d'Autriche, veuve du duc de Mantoue. Quoique naturellement brave, il avait résisté jusqu'alors au désir de se faire un nom par les armes. Cependant il crut devoir profiter des fautes des chevaliers teutoniques pour leur enlever la Livonie (1556). Cette conquête ne lui coûta point de sang ; mais les Russes et les Suédois ne purent la voir tranquillement ; cependant les défaites successives des Russes les forcèrent de demander une suspension d'armes, et Auguste la leur accorda d'autant plus volontiers qu'il songeait alors à se séparer de Catherine, et que l'affront fait à cette princesse pouvait devenir l'occasion d'une guerre avec l'Autriche. Colorant son inconstance de la raison d'Etat, il demandait l'autorisation de divorcer, sous le prétexte qu'il n'avait point d'enfants. N'ayant pu l'obtenir ni du sénat ni du saint-siège, il prit le parti de s'en passer, et renvoya Catherine à son frère (1565) ; mais il n'osa pas former de nouveaux liens. Pour se venger du refus de Rome, il favorisa les protestants et rétablit dans leurs dignités et leurs emplois tous ceux que son père en avait exclus. Ayant perdu l'espérance d'avoir un héritier, il réunit irrévocablement à la Pologne la Lithuanie, restée jusqu'alors dans sa famille (1569). Tranquille sur les agressions des Russes, avec lesquels il venait de signer une nouvelle trêve, il se retira dans la Podlaquie, à Kouyssin, où il mourut le 7 juillet 1572. En lui s'éteignit cette race de Jagellon (*roy. ce nom*), qui régnait sur la Pologne depuis près de trois siècles. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, fut élu son successeur (1). Auguste était instruit dans les lettres (2), quoiqu'il eût commencé fort tard à les cultiver. Il encouragea les arts et les savants, et se fit aimer par son affabilité. Lent à se décider, ce qui lui avait valu le surnom de *Roi du lendemain*, il montrait dans l'exécution de l'activité et de la persévérance. L'histoire ne reproche à ce prince que son goût trop vif pour les plaisirs de l'amour et son indifférence pour la religion. W—s.

SIGISMOND III, neveu du précédent par sa mère, était fils de Jean III, roi de Suède, et naquit le 20 juin 1566. Ce fut à l'avantage d'être

(1) Auguste n'eut point d'enfants de ses trois mariages.

(2) Jean Burckhard Mencke a publié : *Sigismondi Augusti, Polonia regis, epistolæ, legationes et responsa, necnon Stephani Battorii, regis Polonia, epistolarum decas*, Leipsick, 1703, in-8°. Ce recueil, suivant Lenglet-Dufresnoy, renferme beaucoup de faits curieux arrivés en 1562 et 1563.

issu du sang des Jagellons qu'il dut son élévation au trône de Pologne, en 1587, après la mort d'Etienne Battori. L'archiduc d'Autriche Maximilien, son compétiteur, qui n'avait pu se faire élire, quoiqu'il eût un parti nombreux dans le sénat, tenta de s'emparer du trône; mais le sort des armes le força bientôt de renoncer à ses prétentions (*voy.* MAXIMILIEN). Sigismond, par la mort de son père, réunit la couronne de Suède à celle de Pologne. L'attachement de ce prince à la religion catholique le rendit suspect aux Suédois, dont la majorité professait les principes de Luther. La hauteur imprudente qu'il montra dans plusieurs occasions acheva d'aliéner ses nouveaux sujets. Le duc de Sudermanie, son oncle, profita de cette disposition des esprits pour le faire exclure du trône de Suède, en 1604; et tous les efforts de Sigismond pour s'y maintenir furent inutiles (*voy.* CHARLES IX et Cl. FLEMING). Les Russes continuaient de ravager les frontières de la Pologne; Sigismond tourna ses armes contre eux et se rendit maître de la Sévérie en 1609. L'année suivante, les Russes lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui proposer d'élever au trône des czars son fils Wladislas (*voy.* DEMETRIUS); mais, occupé du siège de Smolensko, qu'il prit en 1611, Sigismond perdit l'occasion d'assurer pour longtemps l'influence de la Pologne dans le Nord. Il fit ensuite la guerre aux Turcs et leur enleva Choczim en 1621; mais il abandonna toutes ses conquêtes par le traité qu'il fit avec eux, la même année, pour se mettre en mesure de repousser les agressions de Gustave le Grand. Il était dans sa destinée d'être malheureux dans toutes ses entreprises contre les Suédois. Harcelé sans cesse par Gustave, il mourut le 29 avril 1632, près de Varsovie, avec la réputation d'un roi pieux et ami de la justice, mais privé des autres qualités qui font les grands princes: il avait épousé successivement Anne et Constance, filles de l'archiduc Charles d'Autriche. De son premier mariage, il eut un fils qui lui succéda sous le nom de Wladislas VII; et du second, Jean-Casimir, successeur de Wladislas, et trois autres fils qui parvinrent aux premières dignités ecclésiastiques en Pologne.

W—s.

SIGMARINGEN (ST-FIDÈLE DE), martyr, était né, en 1577, dans la ville de ce nom, dans la principauté de Hohenzollern. Dès son enfance il se distingua par sa douceur, par sa modestie, et surtout par une piété vive et sincère. Après avoir achevé ses études à l'académie de Fribourg, il reçut le grade de docteur en droit; et, dans le désir de perfectionner ses connaissances, accompagna, de 1604 à 1610, trois jeunes gentilshommes qui se proposaient de visiter les principaux Etats de l'Europe. Il acquit ensuite une charge de conseiller à Colmar et en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle. Quelques injustices, qu'il ne put empêcher, le décidèrent à se défaire de son emploi, et il entra dans l'ordre

XXXIX.

des Capucins, à Fribourg, où il prit l'habit en 1612. Il légua sa bibliothèque et son patrimoine au séminaire de cette ville et fit vendre tous ses meubles pour en distribuer le prix aux pauvres. Dès qu'il eut achevé ses cours de théologie, il se dévoua tout entier à la prédication et montra dans cette carrière des talents qui lui méritèrent l'estime de ses confrères. Nommé gardien du couvent de son ordre à Feldkirchen, il continua de se livrer à ses travaux apostoliques avec un tel succès que la congrégation de la propagande le nomma chef de la mission qu'elle avait résolu d'envoyer dans le pays des Grisons. Le P. Fidèle s'y rendit aussitôt, accompagné de huit religieux; et, malgré les dangers que présentait la prédication de la foi catholique parmi des peuples aveuglés par leur haine contre la cour de Rome, il ne laissa pas de remplir sa mission avec courage. Son zèle fut récompensé par un grand nombre de conversions; mais, un jour qu'il allait rejoindre ses confrères, il tomba dans un parti de soldats qui le jetèrent par terre, et, tandis qu'il priait Dieu de les éclairer, un de ces furieux le renversa d'un coup de feu, le 24 avril 1622. Le corps du saint missionnaire est déposé dans l'église de son ordre, à Feldkirchen; mais on conserve une partie de ses reliques dans la cathédrale de Coire. Le pape Benoît XIV prononça sa canonisation en 1746, et, depuis cette époque, l'Eglise honore sa mémoire d'un culte particulier le jour anniversaire de son martyre. On peut consulter, pour plus de détail, les *Vies des Pères*, par Godescard.

W—s.

SIGNOL (ALPHONSE), homme de lettres, fut tué en duel, le 27 juin 1830, par un officier de la garde royale, avec qui il s'était pris de querelle la veille au Théâtre-Italien. Au reste, le combat singulier s'accordait avec ses principes; car, en 1829, il avait publié une *Apologie du duel*, lorsque l'on discutait aux chambres un projet de loi sur cette matière. Outre quelques brochures politiques, Signol a composé, seul ou en société, plusieurs romans et pièces de théâtre. Voici la liste de ses ouvrages: 1° *De la maçonnerie considérée dans quelques-uns de ses rapports avec la politique*, Paris, 1826, in-8°, opuscule vendu au profit des Grecs; 2° (avec M. Dartois) *le Caporal et le Paysan*, comédie en un acte, mêlée de couplets, Paris, 1828, in-8°; 3° (avec MM. Charles de Livry et Adolphe de Leuven) *l'Ecole de natation*, tableau-vaudeville en un acte, 1828, in-8°; 4° (avec M. Théaulon) *Jean*, pièce en quatre parties, mêlée de couplets, 1828, in-8°; 5° *le Duel*, drame en deux actes et en prose, 1828, in-8°; 6° *Apologie sur le duel ou Quelques mots sur le nouveau projet de loi*, 1829, in-8°; 7° *le Pacha et la Vivandière*, ou *Un petit épisode de la petite campagne de Morée*, folie-vaudeville en trois tableaux, 1829, in-8°; 8° (avec M. Léon Vidal) *Mémorial de sir Hudson Lowe, relatif à la captivité de Napoléon à Ste-Hélène*, 1830, in-8°, fig.;

42

9° (avec M. S. Macaire) la *Lingère*, 1830, 5 vol. in-12; 10° (avec le même) le *Chiffonnier*, 1831, 5 vol. in-12; 11° le *Commissionnaire, mœurs du 19^e siècle*, 1831. 4 vol. in-12. Z.

SIGNORELLI (LUCAS), peintre toscan, né vers l'an 1440, était allié à la famille des Vasari d'Arezzo et fut élève de Pierre della Francesca. Plein d'esprit et d'expression, il est un des premiers qui, en Toscane, dessinèrent le corps humain avec la véritable intelligence de l'anatomie, quoique d'une manière un peu sèche. Les peintures dont il orna le dôme d'Orvieto en sont une preuve encore existante; et Michel-Ange lui-même ne dédaigna pas d'en imiter quelques parties. Toutefois, la plupart de ses ouvrages laissent à désirer plus de choix dans les formes et plus d'union dans le coloris. Dans quelques-uns, tels que la *Communion des apôtres*, qu'il a peinte à Cortone, dans l'église de Jésus, il a déployé une grâce, un coloris qui se rapprochent de la manière moderne. Il a peint à Urbin, à Volterre, à Florence et dans plusieurs autres villes de Toscane. Appelé à Rome pour participer aux travaux de la chapelle Sixtine, il peignit le *Voyage de Moïse avec Séphora* et la *Promulgation de l'ancienne loi*. Ces deux compositions sont abondantes et mieux disposées que ne le sont ordinairement celles de ce temps, dont l'arrangement est presque toujours confus. Vasari et le Taja lui donnent la palme sur tous les artistes qui concoururent à cette vaste entreprise : il les égale du moins, et lui-même s'y est surpassé. Le musée du Louvre possède de cet artiste un tableau représentant la *Naissance de la Vierge*. Lucas mourut vers 1524. — François SIGNORELLI, son petit-fils, né à Cortone, est un des meilleurs artistes qu'ait produits cette ville. — Léonard SIGNORELLI, né à Pérouse, en 1490, d'une famille noble, fut destiné à la carrière des armes et joignit à l'étude des lettres celle des mathématiques. Lorsqu'il eut fait plusieurs campagnes en qualité de volontaire, il se rendit à Rome, où Léon X le prit à son service. Il perdit pendant quelque temps les bonnes grâces de son protecteur, mais il ne tarda pas à les recouvrer par la publication d'un ouvrage intitulé *les Amours d'Emilie et d'Erophile*. Le pape Adrien, à son avènement, lui accorda la même protection et l'envoya à Rhodes, qu'assiégeait Soliman, pour défendre cette île. Ayant appris en route qu'elle était tombée au pouvoir des Turcs, il revint à Rome. Après la mort d'Adrien, la république de Florence le prit à son service; et il fut chargé de diriger les fortifications de cette ville lorsque le prince d'Orange vint en faire le siège au mois d'octobre 1529. Il avait obtenu, depuis six mois, le grade de capitaine général de l'artillerie de la république, lorsqu'il mourut, en 1530. P—s.

SIGNORELLI (PIERRE-NAPOLI), littérateur, né à Naples le 28 septembre 1731, reçut sa première instruction chez les jésuites et assista aux cours

de Genovesi. Destiné au barreau, il prit le degré de docteur et exerça bientôt la profession d'avocat, qu'il abandonna pour se livrer tout entier aux belles-lettres et surtout à la poésie dramatique. Une passion malheureuse et des chagrins domestiques le décidèrent à se rendre en Espagne, où il se flattait de trouver quelque appui dans un parent éloigné. Frustré dans cet espoir, il était près de retourner à Naples lorsqu'il obtint la place de garde du sceau de la loterie royale. A l'abri du besoin et sans beaucoup d'occupation, il eut le temps de composer quelques pièces pour le théâtre, et des vers qu'il regarda depuis comme peu dignes d'être conservés. Après trois ans d'absence, il sentit le désir de revoir l'Italie, où il eut la satisfaction de voir couronner, au concours dramatique de Parme, une de ses comédies intitulée *Faustine*, dont le sujet est tiré de la *Laurette* de Marmontel. Il y entendit aussi les critiques dirigées contre sa première ébauche de l'*Histoire des théâtres*, qu'il défendit peut-être avec trop de chaleur. De retour à Madrid, il y augmenta son répertoire et fit paraître un *Tableau* des sciences et des lettres en Espagne, qui l'engagea dans une querelle littéraire avec Lampillas, auquel il répondit à sa manière, c'est-à-dire sans ménagement. Ce fut vers ce temps qu'il commença à rassembler des matériaux pour une entreprise tout à fait nationale. Les Napolitains, qui se vantent d'avoir une littérature très-ancienne et très-variée, n'avaient jamais eu un historien capable d'en faire apprécier les richesses. Ce que Toppi, Nicodemi, Tafuri et Tiraboschi lui-même en avaient dit ne suffisait pas pour en relever l'importance. Signorelli forma le projet de remplir cette lacune, et il résolut de fondre dans un seul ouvrage les recherches de tous ses devanciers. Il eut aussi l'idée de réunir à l'histoire littéraire de Naples celle de la Sicile, et de relever les progrès des sciences et des lettres par l'éclat des arts, dont il voulut aussi tracer le tableau. Plus en état de concevoir ce grand plan que de l'exécuter, il se jeta dans tous les écarts auxquels est exposé un esprit étroit et passionné. Ses défauts sont encore plus sensibles dans la dernière édition de son ouvrage, où il n'a su ni modérer son enthousiasme pour ses compatriotes, ni contenir sa colère contre ses ennemis. Il s'est montré trop haineux pour les uns et pas assez impartial pour les autres. Il avait quitté définitivement l'Espagne pour venir soigner, dans sa patrie, l'édition de son *Histoire littéraire*. Ce travail lui valut, en 1784, la place de secrétaire de l'académie de Naples. Il entreprit alors l'*Histoire critique des théâtres anciens et modernes*, dont il avait donné un essai en 1777. Il préparait un tableau du règne de Ferdinand IV lorsque les armées françaises envahirent le royaume de Naples, en 1798. Signorelli fut désigné parmi les chefs de la nouvelle république et fit partie d'un comité de législation, où il eut pour collègue Pagano,

qu'il avait eu le tort d'attaquer dans ses ouvrages. Lorsque Naples fut ensuite menacée par le cardinal Ruffo, Signorelli alla s'enfermer dans le château St-Elme, d'où il sortit déguisé en soldat, en vertu de la capitulation qui fut signée pour la garnison française. Débarqué à Marseille, il prit de nouveau le chemin de l'Italie et vint chercher un asile à Milan, où il fut nommé professeur dramatique au lycée de Brera. Appelé, peu après, à la chaire de droit naturel et de philosophie de l'université de Pavie, et presque en même temps à celle de diplomatique et d'histoire à Bologne, il se rendit à cette dernière destination. Plein de zèle pour ses nouvelles fonctions, il rédigea des *Éléments* de diplomatique, qui furent imprimés, et le Catalogue raisonné des ouvrages diplomatiques et historiques que possède la bibliothèque de l'université. Ce dernier travail est resté inédit. La santé de Signorelli se ressentit de tous ces travaux. En 1806, il demanda un congé de quelques mois pour aller respirer l'air natal. Le royaume de Naples était retombé sous la domination française, et les obstacles qui s'opposaient au retour des exilés avaient disparu. On offrit à Signorelli une place de chef de division au ministère de la marine; mais son âge avancé et son peu d'aptitude pour ce nouveau genre de travail lui firent préférer une pension, et il n'eut plus à s'occuper que de la correction de ses ouvrages. Il eut encore le temps et le courage de refondre l'*Histoire des théâtres* et celle de la littérature napolitaine, dont il donna de nouvelles éditions. Il lut aussi quelques mémoires à la société pontanienne, dont il avait été nommé secrétaire perpétuel; mais il ne put prendre part aux travaux de l'académie royale, qui ne l'avait pas compris parmi ses nouveaux membres. Signorelli fut très-sensible à cet oubli, et, au lieu d'en plaisanter comme Piron, il eut le tort d'éclater en invectives contre ceux qu'il accusait d'une telle injustice. Frappé d'un coup d'apoplexie, il mourut à Naples le 1^{er} avril 1815. Ses ouvrages sont : 1° *Satire sei*. Gènes, 1774, in-8°; 2° *Storia critica de' teatri antichi e moderni*, Naples, 1777, in-8°; 1787, 6 vol. in-8°, et 1813, 10 vol. in-8°. Cet ouvrage est écrit sans goût et sans critique. La plupart des jugements de l'auteur sont faux, et ses analyses présentent rarement quelque intérêt. Il a parlé des théâtres étrangers sans les approfondir; et, ce qui est encore plus étonnant, il n'a pas su apprécier les auteurs les plus connus du théâtre italien. Ce qu'il dit d'Alfieri est pitoiable. 3° *Faustina, commedia in cinque atti in versi*, Lucques (Naples), 1779, in-8°; Parme, Bodoni, 1783, in-8°; 4° *Tableau de l'état actuel des sciences et de la littérature en Espagne*, Madrid, 1780, in-8°; 5° *Discorso storico-critico su in saggi apologetici dell' ab. Lampillas*, Naples, 1782, in-8°; 6° *Sobre la transformacion del acido vitriolico en nitroso*, Madrid, 1783; traduction espagnole d'un *Mémoire* du comte de Saluzzo; 7° *Vicende*

della coltura nelle due Sicilie, Naples, 1784, 5 vol. in-8°; 1810, 8 vol. in-8°; 8° *Orazione funebre per Carlo III, re delle Spagne*, ibid., 1789, in-4°; 9° *Supplimento alla prima edizione delle Vicende della coltura nelle due Sicilie*, ibid., 1791, 2 vol. in-8°; 10° *Opuscoli varj*, ibid., 1792, 4 vol. in-8°. La plupart des morceaux en vers et en prose qui font partie de ses *Mélanges* avaient été imprimés séparément. 11° *Addizioni alla seconda edizione della Storia critica de' teatri*, ibid., 1798, in-8°; 12° *Regno di Ferdinando IV*, ibid., 1798, in-8°, t. 1. Cet ouvrage, qui devait avoir trois volumes, était destiné à servir de continuation à la première édition des *Vicende della coltura nelle due Sicilie*. 13° *Prolusione alla cattedra di poesia rappresentativa, nel liceo di Brera*, Milan, 1801, in-8°; réimprimé dans le tome 4 de la 2^e édition de l'*Histoire des théâtres*; 14° *Elementi di poesia rappresentativa*, ibid., 1801, in-8°; 15° *Ragionamento sul gusto*, ibid., 1802, in-8°, et réimprimé à Naples, avec des additions; 16° *Lettera sullo spettacolo musicale del 1803*, etc., ibid., 1804, in-8°; 17° *Delle migliori tragedie greche e francesi, traduzione ed analisi comparative*, ibid., 1804, 3 vol. in-8°; 18° *Elementi di critica diplomatica, con istoria preliminare*, ibid., 1805, 4 vol. in-8°; 19° *Lezioni accademiche*, ibid., 1812, in-4°. C'est le recueil de quatre mémoires, insérés dans le 2^e volume des *Actes de la société pontanienne*. 20° *Sulla satira antica e moderna, e ricerche sul sistema melodrammatico*, dans le 3^e volume des *Actes* de la même société. *Voy.* son *Eloge historique*, par Avellino, Naples, 1815, in-4°. A—G—S.

SIGNORINUS ou SIGNOROLLUS (HOMODEUS), jurisconsulte italien en grande renommée au 14^e siècle, naquit à Milan, et, après avoir professé avec éclat la science du droit à Padoue, Plaisance, Turin et Pavie, prit une part active, en 1351, à la rédaction des lois municipales de sa patrie. Il a laissé des *Repetitiones* insérées dans de vieux recueils, et un volume de *Consilia et questiones*, qui fut imprimé à Lyon, en 1549, in-fol. En 1340, il avait soutenu, à Verceil, une conférence publique sur les droits respectifs d'un docteur ou d'un militaire à la prééminence (*Utrum sit praeferendus doctor an miles*); cette *disputatio*, accompagnée d'additions de Louis Bolognini, a été comprise dans une énorme collection : *Oceanus juridicus*, t. 24, p. 23, où elle est tout aussi bien engloutie que si elle était descendue au fond d'un autre océan. Signorinus, revêtu des titres de chevalier et de comte palatin, mourut en 1362. B—N—T.

SIGNOT (JACQUES) n'est connu que par un ouvrage qu'il a composé sur la *Description des passages par lesquels on peut aller des Gaules en Italie*, ouvrage qui fut imprimé pour la première fois du vivant de l'auteur, Paris, 1515, in-4°, et réimprimé après sa mort, Lyon, 1590, petit in-12. Les noms y sont souvent défigurés; mais

il serait aisé de les corriger avec une bonne carte, et les détails que donne cet auteur méritent d'être connus. C'est lui-même qui nous apprend son nom et qui nous dit qu'il est resté quelque temps auprès d'Hercule d'Este, duc de Ferrare. Il ajoute qu'il s'y trouvait le 6 juillet 1495, lors de la bataille de Fornoue, gagnée par Charles VIII sur les Vénitiens et leurs alliés. Ce fut lui qui instruisit de cette victoire les Français restés à Naples, et il se félicite d'avoir donné deux avis utiles au duc de Ferrare. F—A.

SIGONIO (CHARLES), l'un des plus illustres savants du 16^e siècle, était né vers 1520, à Modène, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir appris les éléments des langues anciennes, il fréquenta l'école de François Portus, et fit sous cet habile maître de rapides progrès dans la littérature grecque. A dix-sept ans, il se rendit à Bologne, où, pour se conformer à la volonté de son père, il étudia la médecine et la philosophie. Incertain sur l'état qu'il embrasserait, et se sentant la même répugnance pour tous ceux qu'on lui proposait, il vint ensuite à Pavie, dans le but d'y perfectionner ses connaissances. Le cardinal Grimani, protecteur des lettres, se déclara celui de Sigonio; mais, sur les instances de ses compatriotes, ce dernier revint, en 1546, à Modène, occuper la chaire que le départ de Portus laissait vacante (voy. PORTUS). Aux honneurs de cette place, qui furent élevés à trois cents livres, il joignit ceux qu'il reçut de la comtesse Lucrezia Rangone, pour se charger de l'éducation de son fils et de son neveu, et fut logé dans le palais de la comtesse. Les tracasseries que lui suscita Bandinelli, jaloux de tels avantages, le dégoutèrent du séjour de Modène; et il accepta l'offre qu'on lui fit, en 1552, de la chaire de belles-lettres à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il connut Panvinio, plus jeune que lui, mais non moins passionné pour l'étude de l'antiquité; et il s'établit entre les deux rivaux une amitié que fortifièrent des services réciproques, et qui mérita d'être proposée en exemple aux savants (voy. PANVINIO). Les premiers ouvrages de Sigonio avaient étendu rapidement sa réputation dans toute l'Italie. Rome et Padoue se disputèrent l'honneur de le posséder; il se décida pour l'académie de Padoue, et y vint occuper, en 1560, la chaire d'éloquence. Malheureusement, il y retrouva Fr. Robortel, avec lequel il avait eu déjà quelques disputes sur un point d'érudition (1). Cette querelle, apaisée par les soins du cardinal Seripando, ne tarda pas à se rallumer. Sigonio se contenta d'abord de repousser les traits de son adversaire avec une extrême modération; mais, indigné des calomnies et des manœuvres de Robortel, il ne garda plus aucun ménagement; et le sénat de Venise fut obligé,

pour arrêter le scandale, d'imposer silence aux deux antagonistes (voy. ROBORTEL). Le souvenir de ces fâcheux débats et une insulte qu'essuya Sigonio (1) le décidèrent à quitter Padoue, en 1563. Il se rendit à Bologne, où il obtint l'accueil le plus distingué. Les magistrats s'empresèrent de lui accorder une place à l'université et de lui faire expédier des lettres de bourgeoisie, conçues dans les termes les plus honorables; et son traitement, élevé d'année en année, fut enfin porté jusqu'à six cents écus d'or, sous la condition qu'il ne sortirait plus de Bologne. Il fut fidèle à cet engagement: appelé en Pologne, en 1538, au nom du roi Etienne, il refusa. Dans un voyage qu'il fit à Rome cette même année, il reçut du pape Pie V et de toute sa cour les plus grands honneurs. Quoiqu'il fût moins éloquent en chaire que dans ses ouvrages, sa réputation attira dans cette ville un concours prodigieux d'élèves de toutes les parties de l'Italie. Nul n'avait encore porté si loin que Sigonio l'exactitude et la profondeur dans les recherches d'érudition. Non-seulement il éclaircit les antiquités romaines; mais le premier il entreprit de débrouiller l'histoire du moyen âge, et créa la science de la diplomatie, en montrant les secours que l'on pouvait tirer de pièces regardées jusqu'alors comme inutiles pour répandre un jour nouveau sur les faits les plus obscurs. Son ardeur infatigable lui persuada de visiter les archives et les bibliothèques de l'Italie; et aidé de ses amis, il vint à bout de cette tâche si longue et si difficile. C'étaient d'inappréciables services rendus à la véritable érudition; et malgré les erreurs assez nombreuses signalées plus tard dans ses ouvrages, il n'en conserve pas moins des droits éternels à la reconnaissance des savants de tous les pays. En 1578, Sigonio fut invité par le pape Grégoire XIII de travailler à l'histoire ecclésiastique que Panvinio, son ami, n'avait pu qu'ébaucher; et, au milieu d'occupations si nombreuses, il entreprit de répondre au désir du pontife. Quoique d'un caractère doux, il ne laissa pas d'avoir des disputes assez fréquentes. Dans celle que lui suscita Gruchius, sur les droits des comices, l'avantage resta tout entier au savant français (voy. GROUCHY). Mais la discussion qui lui fait le moins d'honneur est celle qu'il soutint, dans les dernières années de sa vie, contre Ant. Riccoboni, son élève. Ayant découvert quelques fragments du traité de Cicéron *De consolatione*, il entreprit de réparer la perte de cet ouvrage, et le fit publier sous le nom de Cicéron. Riccoboni découvrit la fraude et s'empressa de la signaler; mais Sigonio, loin d'avouer ce qui s'était passé, ne rougit pas d'employer toute la

(1) Sur les noms des Romains; Robortello s'était occupé le premier de ce sujet; et il ne put pardonner à Sigonio de l'avoir surpassé

(1) On n'a pas conservé le nom de l'insolent qui se permit de frapper Sigonio au visage. C'était une chose assez inutile. Il n'est désigné que par le nom de sa patrie, Rovigo, en latin *Rhodium*. Dans le Moréri de 1759, on a traduit: *Quidam Rhodiginus*, par un certain Rhodiginus. On ne relève ici cette méprise que pour empêcher qu'elle ne passe dans les nouveaux dictionnaires.

puissance de son talent à repousser les raisons de son adversaire. Forcé par ses infirmités de suspendre ses travaux, il vint chercher quelques délasséments dans une campagne, à deux milles de Modène, où il faisait bâtir une maison qui subsiste encore. Il y tomba malade et mourut le 12 août 1584. Les restes de Sigonio, transportés solennellement à Modène, y furent inhumés dans l'église de Ste-Marie Pomposa. On convient généralement que personne dans ce siècle n'a rendu plus de services à l'histoire et aux antiquités romaines. Peu de ses contemporains l'ont égalé comme écrivain. Son style, d'une élégance remarquable, se distingue encore par l'ordre, la clarté et la précision; aussi soutint-il, dans un discours intitulé *De latinæ linguæ usu retinendo*, l'opinion de ceux qui voulaient faire revivre en Italie l'usage de la langue latine. Il s'était si bien approprié les formes et la manière de Cicéron, que, malgré les réclamations de Riccoboni, son traité *De consolatione* a passé longtemps pour l'ouvrage de l'orateur romain; et le judicieux Tiraboschi lui-même n'a été convaincu de la supercherie de Sigonio que par des lettres découvertes à Modène, de 1784 à 1787, qui ne lui laissèrent plus de doute à cet égard (1). Les nombreux écrits de Sigonio ont été recueillis par Argellati, Milan, 1732-1737, 6 vol. in-fol. Cette édition, précédée de la vie de l'auteur, par Muratori, est enrichie de notes et d'observations du P. Jos.-Marie Stampa, religieux somasque, de Sassi, de Laur. Maffei et de plusieurs autres savants italiens. On se contentera d'indiquer les principaux. Outre une traduction latine de la *Rhétorique* d'Aristote, et une édition de Tite-Live, accompagnée de scolies et de deux livres de *Corrections*, qui répandent un nouveau jour sur cet historien, si maltraité par l'ignorance des copistes, on citera : 1° *Regum, consulum, dictorum ac censorum romanorum fasti; una cum actis triumphorum a Romulo rege usque ad Tiberium Cæsarem; — in fastos et acta triumphorum explanationes*, Modène, 1550, in-fol., 1^{re} et très-rare édition, inconnue à la plupart des bibliographes. Les *Fastes* furent réimprimés à Venise, par les Alde, en 1550 (2) et 1555; mais l'ample et savant commentaire de Sigonio ne fut reproduit qu'en 1556, Venise, Giov. Ziletti. Cet ouvrage est le premier où l'histoire romaine se trouve exposée avec l'ordre et la méthode convenables. L'édition la plus récente des *Fastes* est celle d'Oxford, 1802, in-12, qui se joint au Tite-Live publié dans la même ville en 1800. 2° *De nomi-*

nibus Romanorum, Venise, P. Manuce, 1553 (1), 1556, in-fol., souvent réimprimé à la suite du précédent. Cet ouvrage fut l'occasion de la première querelle de Sigonio avec Robortello. 3° *Fragmenta e libris deperditis Ciceronis collecta et scholiis illustrata*, Venise, 1559, 1560, in-8°, et dans les éditions postérieures des *OEuvres* de Cicéron; 4° *Orationes septem Venetiis habitæ ab anno 1552 ad ann. 1559*, Venise, Alde, 1560, in-8°; 5° *De antiquo jure civium Romanorum libri duo; De antiquo jure Italiæ libri tres; De antiquo jure provinciarum libri tres*, Venise, 1560, in-fol. Parmi les nombreuses réimpressions de ces trois ouvrages, pleins de recherches aussi neuves qu'intéressantes, on doit distinguer celle qu'a donnée J.-Chr. Franck, Halle, 1728, in-fol., avec des notes de Latino-Latini, J. Grævius, etc. 6° *De dialogo liber*, Venise, 1561, in-8°; 7° *Disputationum Patavinarum libri duo*, Padoue, 1562, in-8°. Le second livre contient une réponse très-vive à Fr. Robortello. Gruter a inséré cet ouvrage dans le *Fax artium liberalium*, t. 2, p. 121-347. 8° *De republica Atheniensium libri quinque; de Atheniensium et Lacedæmoniorum temporibus liber unus*, Bologne, 1564, in-4°. C'est le premier ouvrage dans lequel l'histoire de la Grèce et de ses révolutions ait été discutée et éclaircie d'une manière satisfaisante. 9° *De vita et rebus gestis P. Scipionis Æmiliani liber*, ibid., 1569, in-4°; 10° *De judiciis Romanorum libri tres*, ibid., 1574, in-4°; 11° *De regno Italiæ libri 20*, Venise, 1580, in-fol. Les éditions précédentes ne contiennent que quinze livres, le sénat de Venise n'ayant pas voulu permettre la publication des cinq derniers, à cause de quelques passages qu'il regardait comme préjudiciables aux droits de la république (voy. Sassi); mais Sigonio parvint à faire cesser l'opposition et à maintenir les droits de la vérité. 12° *De Occidentali imperio libri 20, ab anno 281 ad ann. 575*, Bologne, 1577, in-fol. Cet ouvrage embrasse la période importante qui s'est écoulée depuis Dioclétien jusqu'à la destruction de l'empire d'Occident. C'est le premier sur cet espace de temps qui mérite le nom d'histoire. 13° *Historiarum Bononiensium libri 6, ab initio civitatis usque ad ann. 1257*, ibid., 1578, in-fol. Quoiqu'il n'eût entrepris cet ouvrage que dans le but de témoigner sa reconnaissance aux Bolognais, il ne craignit pas d'attaquer les anciennes traditions qui flattaient l'orgueil des habitants de Bologne, et d'en montrer la fausseté. 14° *De republica Hebræorum libri 7*, 1582, in-4°. Il explique dans cet ouvrage, avec son exactitude ordinaire, le système religieux, politique et militaire des Hébreux. 15° *De episcopis Bononiensibus libri 5*, ibid., 1586, in-4°. Ce livre a été continué par le P. Ch. Constance Rubbi, religieux augustin, jusqu'à l'année 1731. 16° *Historiæ ecclesiasticæ libri 14*. Cette histoire, qui s'étend depuis la mort

(1) Tiraboschi, dans la *Bibl. modenese*, imprimée en 1784, soutient encore que le traité de la *Consolation* est l'ouvrage de Cicéron; ce ne fut que quelques années plus tard qu'il reconnut son erreur, en voyant des lettres inédites de Sigonio, dans lesquelles il s'avoue l'auteur de ce morceau.

(2) Tiraboschi, le seul bibliographe qui parle de la première édition de Modène, 1550, est aussi le seul qui prétende que les Alde réimprimèrent les *Fastes* dans la même année (*subito*). Renouard, dans les *Annales des Alde*, ne cite que l'édition de 1555 et la donne comme la première que ces imprimeurs aient publiée de cet ouvrage.

(1) Cette édition de 1553, citée par Tiraboschi, ne l'a point été par Renouard.

du Sauveur jusqu'à l'an 311, sous le pontificat de Miltiade, fut trouvée par Argellati dans la bibliothèque du Vatican. Elle a été imprimée pour la première fois dans le tome 4 des *Œuvres* de Sigonio, avec une préface et des notes d'Hon. Bianco. On voit, par le prologue, que Sigonio se proposait de conduire son ouvrage jusqu'à l'année 1580. On peut consulter pour plus de détails, outre la *Vie de Sigonio* par Muratori, déjà citée, la *Biblioth. Modenese*, t. 5, p. 76-119. Tiraboschi ne se contente pas d'y donner la liste complète des ouvrages de Sigonio, qui s'élève à quarante, imprimés; mais il lui en attribue plusieurs, publiés par ses élèves. La notice que le même biographe a consacrée à Sigonio, dans la *Storia della letteratura Italiana*, t. 7, p. 892, quoique moins circonstanciée, offre beaucoup d'intérêt. Guinguené n'a guère fait qu'en donner la traduction dans son *Histoire littéraire d'Italie*, t. 7, p. 275. Il est presque inutile d'avertir que tous les ouvrages de Sigonio sur les antiquités font partie des *Thesaur. antiq. Græcar. et Romanar.* de Grævius et Gronovius (*voy.* SULPICE-SÉVÈRE). W—s.

SIGORGNE (PIERRE), physicien, naquit en 1719, à Rembercourt-les-Pots dans la Lorraine. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, prit ses degrés en Sorbonne, et ayant choisi la carrière de l'enseignement, fut pourvu d'une chaire de philosophie au collège du Plessis. La philosophie de Descartes, repoussée si longtemps par l'université de Paris, dominait seule alors dans ses écoles. Le jeune professeur osa l'attaquer dans l'*Examen des leçons de physique* de Privat de Molières (*voy.* ce nom). Cet écrit devint le signal d'une dispute très-vive entre les défenseurs du cartésianisme et les partisans du système de Newton : ceux-ci finirent par l'emporter. Les divers ouvrages que l'abbé Sigorgne publia dans cette querelle le firent connaître d'une manière avantageuse, et contribuèrent en partie à décider une réforme inévitable, mais que l'esprit de routine pouvait retarder encore longtemps. Il obtint un prix à l'académie de Rouen, en 1748, pour un mémoire sur cette question : Quelle est la cause de l'ascension et de la suspension des liqueurs dans les tuyaux capillaires ? Au milieu de ses succès, il fut exilé pour une chanson (1) et se rendit à Mâcon, précédé d'une réputation honorable. Nommé vicaire général de ce diocèse, il se trouva chargé presque seul de son administration; mais il n'en continua pas moins de cultiver dans ses loisirs les lettres et la philosophie. Son goût le portait au genre polémique; et il ne resta point étranger aux débats qu'excitèrent les encyclopédistes par leurs attaques réitérées contre le christianisme. Il prit aussi parti dans la querelle de J.-J. Rousseau contre le conseil de Genève, et publia les lettres

de la plaine, en réponse à celles de la montagne. L'abbé Sigorgne prononça les oraisons funèbres du Dauphin (1766) et de Louis XV (1774); mais, avec beaucoup d'esprit et une élocution claire et facile, il manquait des qualités qui constituent le véritable orateur; et ces deux discours n'ajoutèrent rien à l'idée qu'il avait donnée de ses talents. Il renonça donc à la carrière de la chaire pour revenir à la culture des sciences, dont il suivit les progrès, employant une partie de ses revenus à faire ou à répéter les expériences qu'il croyait utiles. La révolution le surprit au milieu de ces occupations. Son âge et ses services le préservèrent des rigueurs exercées alors contre les prêtres. En 1803, il fut nommé correspondant de l'Institut, comme il l'avait été de l'Académie des sciences. Dans ses dernières années, il revint encore au genre polémique; mais cette fois ce fut pour attaquer la chimie nouvelle et en contester les progrès. Ainsi, par une inconséquence remarquable, l'homme qui avait contribué par ses écrits aux progrès de la bonne physique aurait voulu rendre la chimie stationnaire. Sigorgne mourut à Mâcon, le 10 novembre 1809, âgé de 90 ans. Outre un assez grand nombre de brochures, on a de lui : 1° *Examen et réfutation des leçons de physique données au collège royal par Privat de Molières*, Paris, 1740. in-12; 2° *Réplique à M. de Molières, ou Démonstration physico-mathématique de l'insuffisance ou de l'impossibilité des tourbillons*, ibid., 1741, in-12; 3° *Institutions newtoniennes, ou Introduction à la philosophie de Newton*, ibid., 1747, 2 vol. in-8°; réimprimé en 1769. 4° *Astronomiæ physicæ juxta Newtoni principia brevium*, ibid., 1748, in-12. C'est un abrégé de l'ouvrage précédent; il eut le plus grand succès en Allemagne, où il a été réimprimé plusieurs fois sous ce titre : *Prælectiones astronomiæ newtonianæ ad usum studiosæ juventutis*. L'édition de Tubingue, 1769, est augmentée d'une lettre dans laquelle l'auteur répondit aux objections d'Euler. Cet ouvrage a été traduit en français et inséré, par le P. Bertier de l'Oratoire, dans ses *Principes de physique* (*voy.* BERTIER). Il avait été traduit en italien par Jules Carbonara, Lucques, 1757. in-8°. 5° *Lettres écrites de la plaine*, Amsterdam, 1765, in-12; 6° *le Philosophe chrétien, ou Lettres sur la vérité et la nécessité de la religion*, Avignon, 1765. in-12; 7° *Institutions leibniziennes, ou Précis de la monadologie*, Lyon et Paris, 1767, in-4° et in-8°. C'est par erreur qu'on a quelquefois attribué cet ouvrage estimable à Duteins, l'éditeur de Leibniz. W—s.

SIGOVÈSE, ancien guerrier des Gaules, était neveu d'Ambigat, roi des Bituriges, qui avait alors la principale autorité sur les Celtes, et régnait à peu près sur le tiers de la Gaule. Ce roi, distingué par son courage et par sa fortune, avait élevé au plus haut degré sa prospérité et celle de sa nation. La population de cette contrée

(1) *Voy.* la *Bibliographie astronomique* de Lalande, p. 432.

s'accrut tellement sous son empire, qu'elle ne pouvait plus y subsister, et qu'il était difficile de comprendre comment une pareille multitude pouvait être gouvernée. Ce prince, déjà avancé en âge, voulant en délivrer son royaume, chargea Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes et pleins d'activité, de conduire une partie de ses sujets dans des contrées où, selon les augures, les dieux eux-mêmes avaient fixé leur séjour. Il les avertit qu'ils auraient besoin d'être assez nombreux pour triompher des anciens habitants, et leur permit d'emmener autant d'hommes qu'ils voudraient. Le sort donna à Sigovèse la forêt Hercinie, tandis que Bellovèse eut une route bien plus agréable vers l'Italie (voy. BELLOVÈSE). Cet événement mémorable est ainsi rapporté par Tite-Live, qui en fixe l'époque au temps de Tarquin l'Ancien, deux cents ans avant le siège de Clusium; et ces deux dates s'accordent très-bien ensemble : le siège de Clusium est placé sous l'an 388 avant notre ère, suivant le tableau chronologique qui termine la dernière édition du Tacite de Dureau de Lamalle. Ainsi l'expédition de Sigovèse doit être portée à l'an 588 avant J.-C., époque à laquelle régnait en effet Tarquin l'Ancien. Les Celtes, de l'aveu des Romains eux-mêmes, étaient donc à cette époque bien plus puissants que les Romains, et portaient leurs armes d'un côté dans le nord de l'Allemagne, et de l'autre dans l'Italie. Tite-Live n'est pas le premier historien qui l'atteste. Jules César avait dit, en parlant évidemment de cette expédition : « Il fut un temps où les Gaulois, plus belliqueux » et plus vaillants que les Germains, leur faisaient d'autant plus volontiers la guerre, qu'elle leur donnait lieu de se débarrasser d'une multitude d'hommes que le pays ne pouvait faire subsister, et dont ils formaient des colonies qu'ils envoyaient au delà du Rhin. Les Volces Tectosages occupèrent donc, au voisinage de la forêt Hercinie, les lieux les plus fertiles de la Germanie et s'y établirent; ils s'y maintiennent encore de nos jours, avec une très-grande réputation de justice et de valeur. » Ce passage nous apprend ce que Tite-Live laisse ignorer, le nom des peuples qui suivirent Sigovèse; c'étaient les Volces Tectosages, alors soumis aux Bituriges, et peut-être impatients, par cette raison, de quitter leur pays. « La partie voisine des Cévennes, dit Strabon (1), y compris le côté méridional de ces montagnes jusqu'à son extrémité, depuis les environs de Lodève jusque vers Toulouse, est occupée par les Volces, sur-nommés Tectosages, c'est-à-dire couverts de casques ou de capotes de laine. Quant à la partie septentrionale des Cévennes, ce territoire abonde en mines d'or. La population paraît même en avoir été jadis si puissante et si nombreuse, qu'à l'occasion des troubles qui s'y

« élevèrent, ils chassèrent de leur pays un grand nombre de leurs compatriotes. Une partie de ces fugitifs, associés avec des habitants d'autres pays, envahit la Phrygie, voisine de la Cappadoce et de la Paphlagonie. Nous avons la preuve de cette émigration, continue Strabon, dans le nom même de Tectosages que porte encore aujourd'hui l'une des trois nations qui occupent la Phrygie; c'est celle qui habite le territoire d'Ancire (Angora dans l'Anadolie) (1). Quant aux deux autres, connues sous le nom de Troemes et de Tolistoboges, ces deux noms exprimaient deux divisions de l'armée gauloise, ainsi appelées du nom de leurs généraux respectifs. » On voit par tous ces détails, puisés dans trois auteurs dont le témoignage est irrécusable, et auxquels on pourrait en ajouter plusieurs autres, de quelle importance était l'expédition conduite par Sigovèse. On ne doit donc pas être surpris que ce nom célèbre se trouve inscrit sur trente-six médailles découvertes, en 1806, dans le département de Vaucluse, au lieu où les Auvergnats furent battus par les Romains, et qui porte en caractères étrusques ce nom : *Ieliko vési*, bien ressemblant à celui de Sigovèse. On peut voir sur ces médailles l'ouvrage que l'auteur de cet article a publié, en 1808, sur les antiquités du département de Vaucluse. F—A.

SIGRAIS (BOURDON DE). Voyez BOURDON.

SIGUENZA (JOSEPH DE), écrivain espagnol des plus distingués, était né vers 1545, dans la ville dont il portait le nom. Il entra dans l'ordre des Hiéronymites ou Ermites de St-Jérôme, qui avaient un couvent dans cette même ville; mais il vint habiter celui de l'Escorial, où il continua de se livrer à l'étude de l'histoire et des langues orientales, dans lesquelles il se rendit très-habile. Il devint aussi un excellent prédicateur, et le roi Philippe II se plaisait à l'entendre, ce qui excita la jalousie des autres moines dont les sermons n'étaient pas si bien reçus du roi et du public. Ils le dénoncèrent à l'inquisition de Tolède comme suspect de luthéranisme. Siguenza, dit Llorente, resta près d'un an en reclusion dans le monastère de la Sisle, appartenant à son ordre, et on l'obligea de se présenter devant le tribunal toutes les fois qu'il serait appelé. Il se justifia, fut acquitté et mourut en 1606, supérieur du couvent de St-Laurent de l'Escorial (voy. *Histoire de l'inquisition d'Espagne*, traduction d'Alexis Pellerin, 1^{re} édit., t. 2, p. 474). On a de Siguenza : *la Vida de san Geronimo, doctor de la santa Iglesia*, Madrid, Th. Junti. 1595, petit in-4°; — *Secunda y tercera parte de la Historia de la orden de san Geronimo*, Madrid, 1600 et 1603, 2 vol. petit in-fol. Cet ouvrage, très-bien écrit (2), est

(1) Voy. le Strabon français, t. 2.

(2) Dans son excellente *Histoire comparée des littératures espagnole et française* (t. 1^{er}, p. 320), M. Ad. de Puibusque a dit de Siguenza : « Talent supérieur, qui a su écrire l'histoire de

(1) Voy. le Strabon français, t. 2, p. 31.

fort recherché et se trouve rarement complet. Il paraît que François de Los Santos (1), autre religieux hiéronymite, y a contribué pour quelque chose. Herménégilde de San-Pablo, du même ordre, en a donné une suite sous ce titre : *Origen y continuacion de el Instituto y Religion hieronimiana*, Madrid, 1669, in-fol. B—L—U.

SIGUENZA Y GONGORA (CHARLES DE), poète et mathématicien, naquit en 1643, au Mexique, de parents espagnols. Les jésuites furent ses premiers instituteurs, et il n'avait que dix-sept ans quand il fit paraître une description, en vers latins, du printemps sous la zone torride, qui donna de ses talents une idée avantageuse. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il résolut de se consacrer à l'enseignement et professa vingt ans, à l'université de Mexico, la philosophie et les sciences exactes. Charles II lui fit expédier le brevet de son géographe, avec une pension. A la culture des lettres et des sciences, Siguenza joignit celle de l'histoire ; il aimait les antiquités et s'appliquait sans relâche à la recherche des monuments propres à jeter du jour sur les peuples du nouveau monde. Il composa divers écrits sur les caractères hiéroglyphiques employés par les indigènes de l'Amérique ; mais tous les manuscrits de Siguenza périrent dans l'incendie qui détruisit, au mois de juin 1692, avec une partie de la ville de Mexico, presque tous les moyens d'instruction. Une seule bibliothèque échappa, c'était celle de don Juan de Alva, qui s'empressa de la mettre à la disposition de Siguenza, pour lui faciliter de nouvelles études, et la lui légua par son testament, dont il le nommait l'exécuteur. Dans les dernières années de sa vie, Siguenza remplit les fonctions de chapelain de l'hospice *De l'Amor de Dios*. Une maladie cruelle, et dont la cause était inconnue aux médecins, le conduisit rapidement au tombeau ; il ordonna que son corps fût ouvert, dans l'espoir qu'on parviendrait à découvrir le principe de son mal. Il mourut le 22 août 1700, à l'âge de 55 ans. Outre un grand nombre d'opuscules restés en manuscrit, on a de Siguenza : 1° *Ver indicum, poema sacro-epicum*, Mexico, 1668, in-8° ; *ibid.*, 1680, in-4° ; 2° *Triumphus parthenicus*, *ibid.*, 1684, in-4°. C'est un poème à la louange de la Ste-Vierge. 3° *Orientalis planeta evangelica, epopeia sacro-panegyrica Indiarum apostolo magno S. Francisco Xaverio*, *ibid.*, 1700, in-4° ; 4° *Expositio philosophica adversus cometas*, *ibid.*, 1681, in-4°, ouvrage composé dans le but de rassurer le peuple sur l'influence des comètes ; 5° *Libra astronomica et philosophica*, *ibid.*, 1690, in-4°. C'est une défense de l'ouvrage précédent, que le P. Kino,

jésuite, avait critiqué vivement. 6° *Infortunia Alph. Ramirez circum per orbem euntis*, *ibid.*, 1693, in-8° ; 7° *Mercurius volans et novum Mexicum restauratum præ se ferens*, *ibid.* ; 8° *Descriptio sinus sanctæ Mariæ de Salve* ; 9° un plan topographique des environs de Mexico, réimprimé en 1786, avec des corrections et augmentations, par don José Alzate (1). De Humboldt cite encore de lui un ouvrage très-rare sur la longitude de cette capitale (2). Tous les ouvrages de Siguenza sont peu connus en Europe, où on ne les trouve pas même dans les plus grandes bibliothèques. Il avait laissé en manuscrit une généalogie des empereurs du Mexique, etc. Voyez le *Théâtre mexicain* du P. Aug. de Bétancour, 1678, et l'*Epitome* de Léon Pinelo, édition de 1737. W—s.

SIGURD I^{er}, l'aîné des trois princes fils de Magnus III, roi de Norvège (*roy. MAGNUS*), partagea le royaume avec ses frères en 1109. Quittant alors les Orcades, où il régnait depuis 1098, il vint résider dans la Norvège méridionale. Il partit en 1107, sur une flotte avec 10,000 croisés, pour se rendre dans la terre sainte. La flotte norvégienne aborda en Angleterre, puis en Portugal, y prit Cintra sur les Sarrasins, ravagea les îles Baléares, alla en Sicile ; enfin elle arriva au port d'Ascalon, au mois d'avril 1110. Sigurd se réunit aux troupes de Baudouin I^{er}, roi de Jérusalem, pour faire des incursions dans les terres des infidèles. La plus importante de ces expéditions fut le siège et la prise de Sidon ; Sigurd s'y distingua par son habileté et sa valeur. Baudouin lui céda la moitié du butin et lui donna un morceau du bois de la vraie croix. La flotte norvégienne, revenant en Occident, passa par Constantinople, où Sigurd et ses compagnons furent très-bien accueillis par l'empereur Alexis et par le peuple. Plusieurs guerriers de la Norvège s'enrôlèrent dans la garde impériale, composée de guerriers du Nord. Sigurd revint par terre dans sa patrie, régna sur toute la Norvège après la mort de ses deux frères, envoya un évêque dans le Groenland et mourut le 26 mars 1130. Son fils Magnus IV lui succéda. — SIGURD II, fils de Harald IV, lui succéda en 1136, avec son frère Ingon, régna au milieu des troubles et fut massacré le 10 juin 1155. — SIGURD III, appelé au trône en 1162 par un parti nombreux, fut pris et décapité en 1178. M—D.

SIGWART (HENRI-CHRISTOPHE-GUILLAUME DE), philosophe allemand, né le 31 août 1789 à Remmingsheim, dans le Wurtemberg, mort à Stuttgart le 16 novembre 1844. Ses études de théologie et de mathématiques à Tubingue finies, il devint, en 1816, professeur suppléant et, en 1818, professeur titulaire de philosophie à la même université. En 1839, il fut appelé à Stuttgart comme surintendant ecclésiastique protes-

« son ordre de manière à faire regretter qu'on ne lui ait pas confié « l'histoire générale de la Péninsule. »

(1) Ce religieux, ou du moins un auteur du même nom, a publié une description curieuse de son couvent, sous ce titre : *Descriptio brevis del monasterio de S.-Lorenzo del Escorial, fabrica del rey Philipppo II*, etc., Madrid, impr. royale, 1657, petit in-fol., fig. ; réimprimée en 1681 et en 1698, même format.

(1) De Humboldt, *Essai politique sur la nouvelle Espagne*, 1^{re} édit., in-8°, t. 1^{er}, p. 122.

(2) *Ibid.*, t. 1^{er}, p. 34.

tant. Le nom de Sigwart figure dans l'histoire de la philosophie pour ce fait curieux qu'en 1818, la chaire de philosophie à Tubingue étant devenue vacante, il fut préféré au célèbre Hegel, qui s'était également mis sur les rangs. Sigwart promettait à cette époque plus qu'il n'a tenu après. Tout en améliorant son système, il n'est pourtant jamais parvenu à quelque conception hardie. Il mérite cependant une place par son éclectisme, où, en empruntant à Kant, Descartes, Spinoza, Leibniz, Schelling, Herbart et Newton, il a essayé de concilier tous ces systèmes, y compris les théories semi-philosophiques des naturalistes anglais. Mais de son vivant, il était incapable d'opposer une digue à l'envahissement de la doctrine hégélienne et du panthéisme jusque dans le séminaire théologique lui-même, dont la direction lui était confiée de 1833 à 1839. La base de son système est un dualisme dynamique, la lutte de deux forces contraires, qui dans la nature s'appellent attraction et répulsion, et dans le monde intellectuel volonté et sentiment. L'entendement ou la raison est en même temps le lien et le résultat des deux tendances contraires dans chacune de ces sphères. Plus l'intelligence ou la raison se développe, plus l'opposition entre les deux tendances s'efface; cette opposition doit même un jour faire place à l'unité complète. Voici les ouvrages de Sigwart : 1° *Berzelius, revue des progrès et de l'état actuel de la chimie animale*, traduite en allemand, Tubingue, 1815 ; 2° *Sur les rapports entre le système de Spinoza et la philosophie cartésienne*, ibid., 1816 ; 3° *De peccato sive malo morali*, ibid., 1818 ; 4° *Manuel de leçons sur la logique*, ibid., 1818 ; dernière édition, 1834 ; 5° *Manuel de philosophie théorique*, ibid., 1821 ; 6° *La Doctrine de l'harmonie préétablie d'après Leibniz considérée dans ses rapports avec des doctrines autrefois émises*, 1822 ; 7° *Matériaux pour servir à l'appréciation du système de Spinoza*, ibid., 1837 ; retouchés sous ce titre : *le Spinozisme sous le rapport historique et philosophique*, ibid., 1839 ; 8° *Leçons sur l'histoire de la philosophie dans ses rapports avec la civilisation en général et avec le caractère particulier de chaque époque et de chaque peuple*, Stuttgart, 1840-1842, 4 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Sigwart ; il présente l'histoire de la philosophie sous des points de vue plus riches que ses prédécesseurs. — Son cousin, Louis de SIGWART, fils d'un médecin mort à Tubingue, le 4 novembre 1834, à l'âge de 88 ans, y était professeur de botanique médicale. Il a laissé plusieurs traités spéciaux sur cette branche, et est mort en 1856. R—L—N.

SILANION, sculpteur grec, était natif d'Athènes. Pliny le dit contemporain de Lysippe et d'Alexandre. Il exécuta la statue de Satyrus, deux fois vainqueur au pugilat dans les jeux Olympiques, et celle de Démarate, vainqueur au même exercice dans la classe des enfants. Les époques où ces athlètes furent couronnés ne sont pas con-

nues ; mais un fait remarquable nous apprend qu'il vivait encore la 1^{re} ou la 2^e année de la 108^e olympiade, 346 ans avant J.-C. : c'est la consécration d'une image de Platon dont nous allons parler. Une statue de Corinne, un *Thésée*, un *Achille* dont les anciens louèrent souvent la beauté, contribuèrent à sa réputation. Il représenta aussi un maître de palestra, nommé Epistate, dans l'attitude où il se montrait le plus fréquemment quand il exerçait ses élèves. Silanion paraît avoir excellé dans l'imitation des passions vives, et c'est principalement par cette considération qu'il mérite une place parmi les artistes les plus distingués. Un statuaire de son temps, nommé *Apollodore*, homme d'une grande habileté et d'un goût exquis, *inter cunctos diligentissimus*, était si difficile à se contenter lui-même qu'il lui arrivait souvent de briser ses ouvrages, ne voulant rien laisser paraître que d'entièrement accompli. Silanion fit sa statue, et il le représenta tenant un marteau dans la main et regardant avec colère, comme s'il avait eu l'intention de briser un objet placé devant lui. Pliny, voulant louer cet ouvrage, dit que Silanion n'avait pas représenté un homme furieux, mais la fureur elle-même. Ce n'est sans doute qu'une de ces exagérations où cet écrivain est tombé fréquemment ; car Silanion ne pouvait pas avoir l'intention d'humilier un maître d'un grand talent et son contemporain. Nous devons lui supposer au contraire celle d'honorer son savoir et de rappeler sa sévérité envers ses propres ouvrages. Cette statue devint par conséquent une leçon pour les artistes présomptueux qui ne se seraient point assez défiés d'eux-mêmes ; un hommage envers Apollodore, dont elle attestait le mérite ; un sujet de gloire pour Silanion, dont elle montrait l'habileté dans l'art d'exprimer les caractères. Cicéron a célébré un autre ouvrage du même maître : c'est une statue de Sapho, qui ornait le Prytanée de Syracuse, lorsqu'elle devint la proie de Verrès. Ce chef-d'œuvre, dit l'orateur, par une fine ironie contre Verrès, était si délicat, si beau, si achevé qu'il ne méritait pas seulement de faire l'ornement d'une ville, mais bien plutôt d'enrichir la collection du savant et élégant prêteur qui s'en est emparé. Cette statue, suivant l'opinion de Tatien, représentait Sapho la courtisane ; mais la manière dont en parle Cicéron ne laisse pas lieu de douter qu'elle ne fût le portrait de la poétesse de Lesbos, et Visconti, dans son *Iconographie*, en paraît persuadé. L'image de Sapho, empreinte sur diverses monnaies autonomes de Mytilène, ne saurait avoir été exécutée d'après ce modèle, qui ne semble pas avoir été fait pour l'île de Lesbos ; mais les pierres antiques gravées qui reproduisent la tête de cette femme célèbre peuvent très-bien être des imitations de l'ouvrage de Silanion. Une autre production de cet habile sculpteur doit nous intéresser encore davantage : nous voulons par-

ler d'une statue de Platon qui paraît avoir servi de modèle au seul portrait authentique qui nous reste de ce philosophe. Elle fut exécutée pour un satrape persan nommé Mithridate, qui la plaça dans Athènes même, au jardin de l'Académie, et la consacra aux Muses. Vraisemblablement cette offrande eut lieu après la mort de Platon, arrivée la 1^{re} année de la 108^e olympiade et avant l'entrée d'Alexandre dans la Perse : c'est ce fait qui donne une époque à peu près certaine pour l'âge de Silanion. Cette statue était de bronze, comme toutes celles dont nous venons de parler. Il y a lieu de croire qu'elle fut transportée à Constantinople, lorsqu'on dépouilla la Grèce de ses derniers ornements pour l'embellissement de cette capitale; mais il dut en être fait de nombreuses copies. Le seul buste de Platon qui mérite notre confiance est, suivant la remarque de Visconti, celui de la galerie de Florence, qu'on croit avoir été trouvé près d'Athènes. Ce n'est pas trop présumer que de le regarder comme une copie de l'ouvrage de Silanion. Ce buste représente Platon coiffé de la bandelette appelée *strophium* réservée aux dieux, aux athlètes victorieux et aux personnages divinisés, ce qui est une preuve de plus que la statue de ce philosophe ne lui fut élevée qu'après sa mort et que le buste dont il s'agit en est une copie. D'après cette conjecture, nous devons à Silanion et à un Persan, ami des lettres, de nous avoir conservé les traits du fondateur de l'Académie. Le buste de Florence, gravé dans l'*Iconographie* de Visconti (t. 1^{er}, pl. 18, nos 3 et 4), est un témoignage de l'habileté de ce statuaire. E-c D-D.

SILANUS (MARCUS-JUNIUS), Romain issu d'une des branches de la famille plébéienne Junia, était probablement le petit-fils de Junius Pullus, consul durant la première guerre contre Carthage. Il fut, l'an de Rome 543, envoyé en Espagne en qualité de propréteur, pour seconder Scipion dans les fonctions du commandement. Pendant le siège de Carthagène, il fut laissé à la garde du pays en deçà de l'Ebre; mais il devait bientôt être appelé à rendre des services plus actifs. L'an 547, avec 10,000 fantassins et 500 chevaux, il marcha contre Hannon et Magon, qu'il sut tromper par une marche savante, et, tombant sur eux à l'improviste, il tailla en pièces et dispersa leurs troupes. L'année suivante, commandant avec Marcius l'aile gauche des Romains, il contribua à la victoire de Bœcula, remportée sur Asdrubal. A la suite de cette bataille, il fut laissé avec un corps considérable dans le midi de l'Espagne et acheva de dissiper les armées carthagoises. Il eut alors quelques conférences secrètes avec Massinissa, pour l'entraîner dans l'alliance de Rome. Après avoir accompli cette double mission, il alla rejoindre Scipion à Tarragone et lui annoncer que la guerre était terminée. — *Marcus-Junius SILANUS*, arrière-petit-fils du précédent, consul, l'an

de Rome 645, fut vaincu dans la Gaule narbonnaise par les Cimbres. — *Decimus-Junius SILANUS*, fils du précédent, après avoir été questeur, édile, fut nommé préteur d'Asie, l'an de Rome 679, et chargé de réduire en province la Bithynie, que Nicomède avait léguée aux Romains par testament. Il épousa Servilie, sœur utérine de Caton, fameuse par son intrigue avec César (*voy. SERVILIE*). Lors de la fameuse brigue pour le consulat, qui eut lieu l'an de Rome 691, il fut désigné pour l'année suivante. Il avait entre autres concurrents Catilina. Lors de la délibération sur le supplice à infliger aux complices de ce conspirateur, Silanus étant appelé, en sa qualité de consul désigné, à donner le premier son avis, il opina pour qu'on les mit à mort sur-le-champ sans autre forme de procès. César combattit cette opinion dans un discours où les éloges n'étaient point épargnés à Silanus, qu'il parvint à ébranler et qui se rétracta de la manière la plus ridicule, ce dont il fut réprimandé gravement par Caton, son beau-frère, si l'on en croit Plutarque (*Vies de Cicéron et de Caton*); mais on ne trouve dans Salluste rien qui indique cette anecdote. Au sortir de son consulat, Silanus alla commander en Illyrie. Il désirait vivement les honneurs du triomphe; mais Cicéron observe que, « s'il aimait la gloire, il aimait encore plus l'argent, qu'on peut amasser dans le poste lucratif de « général d'armée. » Il mourut pendant les guerres civiles, laissant un fils adoptif, de la maison des Manlius, et plusieurs fils naturels, dont la postérité subsista avec éclat sous les premiers empereurs. Il reste un grand nombre de médailles de Silanus. Cicéron dit de lui qu'il avait peu d'acquis, mais beaucoup de brillant et d'éloquence naturelle. — *Marcus-Junius SILANUS*, consul l'an de Rome 727, épousa Julie, petite-fille d'Auguste, et ses descendants eurent de fréquentes alliances avec les premiers Césars. — *Decimus-Junius SILANUS* fut un des corrupteurs de cette même Julie, ce qui lui ayant attiré la disgrâce d'Auguste, il se condamna à un exil volontaire et ne revint à Rome que sous Tibère. — *Marcus-Junius SILANUS*, frère de ce dernier, consul l'an de Rome 771, fut un orateur distingué et posséda toute la confiance de Tibère, qui fit épouser à Caius Caligula Claudia, fille de Silanus. Celui-ci n'éprouva que d'indignes procédés de la part de son gendre, devenu empereur, et fut forcé par ce monstre de se couper la gorge, l'an de Rome 778. — *Appius-Junius SILANUS*, consul l'an de Rome 779, était proconsul en Espagne à la fin du règne de Caligula. Claude, devenu empereur, le fit venir à Rome et lui donna la main de la mère de Messaline. Silanus s'étant refusé de commettre un inceste avec sa belle-fille, celle-ci le rendit suspect à Claude, qui le fit poignarder l'an de Rome 763. — *Lucius-Junius SILANUS*, fils du précédent, fut fiancé à Octavie, fille de Claude, l'an de Rome 792. La

disgrâce de son père ne parut point d'abord influer sur son sort; l'empereur lui accorda tous les honneurs que l'on rendait aux princes du sang impérial, et en effet Silanus descendait directement d'Auguste. L'an 794, il accompagna Claude dans son expédition de la Grande-Bretagne, et de retour à Rome, il fut revêtu des ornements du triomphe, bien qu'il sortit à peine de l'enfance. Agrippine, voyant en lui un obstacle à ses desseins pour l'élévation de Néron, le fit accuser d'inceste avec sa sœur. Le censeur Vitellius, instrument de la haine de cette princesse, exclut du sénat Silanus, alors préteur. Claude lui retira sa parole pour sa fille Octavie. Le jour même du mariage d'Agrippine avec cet empereur, cet infortuné se donna la mort (an de Rome 799). — *Marcus-Junius SILANUS*, frère du précédent, fut consul sous Claude, l'an de Rome 797. Agrippine le fit empoisonner en 803, parce que, par sa naissance, il pouvait devenir un compétiteur dangereux pour son fils Néron. — *Lucius SILANUS*, frère des précédents, était regardé comme pouvant aspirer à l'empire lors de la conspiration de Pison. Ce motif engagea Néron à le faire mourir, l'an de Rome 816 (63 de J.-C.). Trajan lui fit ériger une statue dans la place publique. D—R—A.

SILBERSCHLAG (JEAN-ISAÏE), pasteur de l'église de la Trinité et membre du conseil suprême des bâtiments à Berlin, naquit à Aschersleben le 16 novembre 1721. Il étudia à Halle, fut nommé, en 1745, professeur à l'école de Kloster-Bergen, près de Magdebourg, et après avoir été pendant quelques années pasteur d'une église à Magdebourg, il fut appelé à Berlin pour diriger l'école de *Real-Schule*. Il occupa cette place pendant quinze ans, en y réunissant les autres fonctions déjà mentionnées. En 1784, il donna sa démission et ne garda que les emplois ecclésiastiques et celui de membre du conseil suprême des bâtiments. Frédéric II avait créé ce conseil en 1770. Il y appela Silberschlag, au grand étonnement du public, qui croyait les fonctions ecclésiastiques incompatibles avec l'administration civile. Appartenant comme théologien au parti orthodoxe, Silberschlag publia : 1° *Géogonie, ou Explication sur la création du monde, d'après Moïse, par les principes de la physique et des mathématiques*, Berlin, 1780, 3 vol. in-4° (en allemand); 2° *Chronologie rectifiée par les saintes Ecritures*, Berlin, 1784, in-4° (en allemand). Ses connaissances dans les mathématiques, la physique, l'architecture civile et hydraulique étaient très-étendues. Il inventa plusieurs machines utiles et publia quelques écrits estimables, notamment son *Traité sur l'hydraulique ou sur l'architecture hydraulique*, Leipsick, 1772-1773, 2 tom. in-8° (en allemand). Il en existe une traduction française par d'Auxiron, Paris, 1769, in-4° de 132 pages, avec 12 planches (*voy. Auxiron*). Silberschlag a encore inséré plusieurs dissertations dans les Mémoires

de l'académie de Berlin. Quelques années avant sa mort, arrivée le 22 novembre 1791, il fit imprimer, en 1788, in-4°, sa biographie, écrite par lui-même pour sa famille (en allemand). Z.

SILCHER (FRÉDÉRIC DE), compositeur de musique allemand, né en 1790, à Tubingue, où il mourut en février 1863. Fils d'un maître de musique, il entra, en 1806, dans l'école normale primaire d'Esslingen, et compléta ensuite son éducation, tant musicale que littéraire, à Tubingue. En 1815, il fit un voyage en Autriche, où il se lia avec Seyfried, Mozart, Haydn, Beethoven, etc. Après son retour, il fut placé à la tête des chœurs de la collégiale de Tubingue, et nommé directeur de chant et de musique à l'université de cette ville. Dans cette qualité, il a fondé, en 1825, la *Liedertafel* (association des étudiants chanteurs) de Tubingue, et, presque en même temps, un chœur de dames. En 1848, il fut décoré de l'ordre de la Couronne wurtembergeoise, ce qui entraîna de droit son anoblissement. Sans originalité propre, Silcher a le mérite d'avoir popularisé le chant, et surtout le chant à quatre voix, dans le Wurtemberg; car les étudiants de toutes les facultés, qui faisaient partie de ces chœurs et *Liedertafeln*, l'ont tous propagé plus tard, après leur entrée dans la carrière civile. Il a été un arrangeur cosmopolite : toute la musique ancienne et moderne, les chœurs et solos de Palestrina, Marcellini, Cimarosa, Haydn, Mozart, Méhul, Grétry, Boïeldieu, Beethoven; des chants danois, écossais et russes; l'hymne de Riego comme la *Marseillaise*, le *Rule britannia* et le chant de constitution portugais, Silcher a tout mis à quatre voix, savoir : à deux ténors et deux basses, ou au soprano et contralto pour voix de femmes, à côté de ténor et basse pour voix d'hommes. Il en a fait de même pour des chants populaires dans les divers idiomes allemands, souabe, bavares, autrichien, franconien, qu'on ne dédaigne pas à chanter à quatre voix dans les meilleures sociétés, et qui établissent pour ainsi dire un lien entre les diverses classes de la société, car les notables entrent pour une bonne portion dans les sociétés de chant. L'influence de Silcher, tant par lui que par ses amis Frech, Knecht, Kocher, a été très-profonde et très-durable en Wurtemberg. Il a laissé plusieurs recueils de chansons qui, il est vrai, n'ont pas dépassé le Wurtemberg. R—L—N.

SILHON (JEAN), l'un des premiers membres de l'Académie française, était né vers la fin du 16^e siècle, à Sos, petit bourg de la généralité d'Auch, et mourut au mois de février 1667 (1). Etant venu dans sa jeunesse à Paris, il se fit connaître du cardinal de Richelieu, qui l'employa dans diverses affaires importantes. Son zèle et

(1) On ne sait l'époque de la mort de Silhon que par un passage d'une *Lettre* de Gui Patin, du 21 février 1667 : « Il est ici mort depuis peu un savant homme qui parlait bien, c'est le bon M. de Silhon. »

ses talents lui valurent la place de conseiller d'Etat, et lors de la création de l'Académie française, il y fut agrégé par le cardinal. Dans la discussion à laquelle donna lieu le travail du dictionnaire, il fut d'avis de se borner à corriger les anciens lexiques ; mais cette proposition n'eut pas de suite. A l'époque des troubles de la Fronde, Silhon fut en butte aux excès de la populace, comme partisan de la cour, et dans une émeute, sa maison fut pillée. Il continua d'être employé par le cardinal Mazarin ; mais son grand âge et ses infirmités le forcèrent enfin de demander sa retraite. Une pension fort mal payée était l'unique fruit qu'il avait retiré de ses longs services, et il se vit obligé de présenter un *placet* (1) au roi pour en solliciter des secours. Colbert fut son successeur à l'Académie. Chapelain le regardait comme un de nos meilleurs écrivains en matières politiques. « On en ferait aisément, » dit-il, un bon historien s'il se laissait conseiller ; car il est très-informé des intérêts de l'Europe et a eu participation de mille choses ignorées de tout autre que de lui. » Après avoir fait l'éloge de ses mœurs et de ses principes, Chapelain ajoute : « Son style est beau et soutenu, orné même, et s'il était moins étendu et un peu plus pur, il n'y aurait rien à souhaiter. » Il a de l'éloquence et du savoir, peu de lettres humaines, assez de théologie ; si rien lui défaut, c'est l'ordre et la méthode dans les longues pièces, et s'il a rien de trop, c'est l'opinion très-avantageuse de lui. » (*Voy. les Mélanges de littérature*, p. 243.) Chapelain, comme on sait, quoique poète ridicule, était cependant un homme de goût ; mais un suffrage tout autrement imposant est celui de Bayle, qui regardait Silhon comme l'un des plus solides et des plus judicieux auteurs de son siècle (*Questions d'un provincial*, t. 1^{er}, ch. 67). Indépendamment de la préface du *Parfait Capitaine* (*voy. ROHAN*), que Fontette trouve belle et bien assortie au livre pour lequel elle a été faite (2), et de quelques opuscules qui n'offrent aucun intérêt (3), on a de Silhon : 1^o les *Deux Vérités*, l'une de Dieu et de la Providence, l'autre de l'immortalité de l'âme, Paris, 1626, in-8°. Cet ouvrage devait avoir une suite, dans laquelle l'auteur se proposait de démontrer la vérité du christianisme. Il en avait exposé le plan dans une lettre que Faret a publiée dans son recueil (*voy. FARET*). 2^o *Panegyrique au cardinal de Richelieu sur ce qui s'est passé aux derniers troubles de France*, *ibid.*, 1629, in-4° ; 3^o le *Ministre d'Etat avec le véritable usage de la politique moderne*, *ibid.*, 1631-1643, 2 vol. in 4°. Dans le premier, l'auteur repousse avec force les prétentions de la cour de Rome sur le temporel des princes, et dans le second,

il s'attache à démontrer la nécessité de s'opposer au plan d'agrandissement de la maison d'Autriche. Cet ouvrage a été réimprimé deux fois par les Elzevirs : *suivant la copie*, Leyde, Jean Marci, 1641-1643, 2 vol. in-12, ou Amsterdam, Michiels, 1661, 2 vol. in-12 ; le troisième volume, qu'on joint à l'une ou à l'autre de ces éditions, contient un ouvrage différent de Silhon, dont on parlera tout à l'heure (*voy. l'Essai bibliographique sur les Elzevirs*, par Bérard, p. 162). 4^o *De l'immortalité de l'âme*, Paris, 1634, in-4° ; 5^o *Eclaircissement de quelques difficultés touchant l'administration du cardinal Mazarin*, *ibid.*, 1650, in-fol ; trad. en latin et imprimé avec l'histoire du cardinal de Richelieu, Wurtzbourg, 1662, in-8°. Silhon faisait un grand cas de cet ouvrage, lequel, dit-il, apparemment aura quelque durée et fit un effet considérable sur l'esprit même des plus mal intentionnés (*placet au roi*), 6^o *De la certitude des connaissances humaines*, *ibid.*, 1661, in-4°, 1^{re} partie et la seule qui ait paru. C'est cet ouvrage qui fut imprimé par les Elzevirs en 1662, comme la troisième partie du *Ministre d'Etat*. Il est divisé en cinq livres. Dans les deux premiers, l'auteur, après avoir combattu le sentiment des pyrrhoniens et en particulier de Montaigne, établit la certitude de nos connaissances. Dans les deux suivants, il traite de l'obéissance que les sujets doivent à leurs souverains, et dans le cinquième, revenant à son but, dont il s'était écarté trop longtemps, il explique ce que c'est qu'une démonstration morale. On voit que Chapelain a eu raison de lui reprocher le défaut d'ordre et de méthode. D'après le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, « Silhon ne brilla pas pour le fond des choses ; homme sensé et pratique, il voyait les ravages que faisait dans les esprits le progrès du scepticisme ; mais, pour le combattre, il fallait autre chose que des lieux communs ». W—s.

SILHOUETTE (ETIENNE DE), contrôleur général, naquit à Limoges le 5 juillet 1709. Son père, receveur des tailles de l'élection, le destina de bonne heure à la carrière des emplois, et le jeune Silhouette s'y prépara par l'étude réfléchie des ouvrages sur l'administration. Des voyages dans le midi de l'Europe lui fournirent les moyens de perfectionner ses connaissances et de faire des observations utiles. L'Angleterre avait seule alors un véritable système de finances : pour l'étudier, il alla passer un an à Londres et revint persuadé qu'il serait possible d'employer un jour ce système en France. Silhouette, pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Metz, la vendit pour en acheter une de maître des requêtes et vint habiter Paris, où quelques traductions de l'anglais l'avaient déjà fait connaître. Attaché d'abord au maréchal de Noailles, il devint bientôt secrétaire des commandements du duc d'Orléans, fils du régent, qui le fit ensuite son chancelier. Après le traité d'Aix-la-Chapelle

(1) Ils nous a été conservé par l'abbé d'Olivet dans l'*Histoire de l'Académie française*.

(2) *Voy. la Bibliothèque historique de la France*, n° 3889.

(3) Les curieux en trouveront les titres dans la *Bibliothèque historique de la France* et dans l'*Histoire de l'Académie*.

(1748), il fut un des trois commissaires chargés de régler avec l'Angleterre les limites des possessions françaises et britanniques en Acadie; il fut ensuite commissaire du roi près de la compagnie des Indes et puisa dans cet emploi des idées d'administration qui plus tard lui furent fort utiles dans la direction des revenus de l'Etat. Une guerre ruineuse avait épuisé les ressources du royaume; des ministres inhabiles se succédaient rapidement à la tête des finances; on sentit le besoin d'un homme capable de réparer les fautes de ses prédécesseurs. Silhouette, qui joignait à beaucoup d'instruction des vues d'économie, parut remplir toutes les conditions qu'on exigeait, et il fut présenté pour la place de contrôleur général; mais un parti puissant, qui comptait dans ses rangs le prince de Conti (1), tenta de l'écarter de ce poste important. On alla jusqu'à lui faire un crime d'avoir traduit de l'anglais un ouvrage de Warburton (*roy. ce nom*), et il fut question de le déferer au parlement. Soutenu par madame de Pompadour, il triompha de la cabale et fut nommé contrôleur général en mars 1757. Son avènement au ministère fut célébré par la joie publique. Il débuta par réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration des finances, et en vingt-quatre heures, il grossit le trésor de soixante-douze millions, sans augmenter les impôts. Cette mesure parut de sa part d'autant plus désintéressée qu'il tenait à la ferme par les liens du sang et de l'amitié. Encouragé par ce succès, il proposa de nouvelles économies sur les dépenses personnelles du roi et des ministres, et Louis XV s'y soumit sans hésiter; mais ces palliatifs étaient insuffisants. Silhouette, qui n'avait pas oublié les heureux effets du système financier de l'Angleterre, crut que le moment de l'établir en France était arrivé. En fouillant, dit Lacroix, dans les caisses des particuliers pour étayer une banque nouvelle, il effraya le crédit dont il prétendait s'appuyer. Il eut recours alors à un de ces moyens qui divulguent la pénurie du trésor, sans y porter un véritable soulagement. D'après ses conseils, Louis XV fit envoyer une partie considérable de sa vaisselle à la monnaie et invita ses sujets à faire le même sacrifice (2). Enfin le ministre annonça le projet d'un *édit de subvention*, qui créait plusieurs impositions et les présentait comme le gage d'impositions nouvelles. Le parlement éclata contre Silhouette comme il l'avait fait contre Law (*roy. ce nom*). Il fallut employer la contrainte pour faire enregistrer l'édit. L'opi-

nion, qui jusqu'alors avait soutenu le ministre, se déclara contre lui. Toutes ses opérations manquèrent. Le ridicule acheva de faire justice de ses vues étroites et mesquines (1). Silhouette perdit la tête (2) et fut forcé de se retirer après un ministère de huit mois, regardé comme une époque sinistre et malheureuse (*roy. l'Histoire du 18^e siècle*, par Lacroix, liv. 11). Voltaire, qui n'avait pas été des derniers à se réjouir de son élévation (3), n'osa pas prendre sa défense; il convint qu'avec de l'instruction, de l'esprit et même du génie, Silhouette manquait des qualités nécessaires à un contrôleur. « Il paraît, écrit-il, qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour. » Le citoyen de Genève, quoiqu'il n'eût jamais eu de rapport avec Silhouette, crut devoir lui faire un compliment sur son renvoi; mais il se repentit dans la suite de cette démarche (*roy. les Confessions*, liv. 10). Censuré, chansonné et même haï de quelques-uns, Silhouette se réfugia dans sa terre de Briesur-Marne, où il trouva, dit-on, dans la culture des lettres et dans les exercices d'une piété sincère, des consolations à l'injustice dont il se croyait la victime. On assure que le bonheur de ses vassaux l'occupait beaucoup dans ses dernières années, et qu'il ne négligea rien pour adoucir leur position. Il mourut le 20 janvier 1767, à 57 ans, d'une fluxion de poitrine ou d'une ambition rentrée, si l'on en croit Grimm, qui partage d'ailleurs toutes les préventions des courtisans contre le malheureux ministre. Les ouvrages de Silhouette sont : 1^o *Idee générale du gouvernement chinois*, Paris, 1729, in-4^o; *ibid.*, 1731, in-12. Cette édition est augmentée d'une réponse de l'auteur à trois critiques qui avaient paru de son livre. L'ouvrage n'est qu'un extrait assez superficiel des écrits des missionnaires sur la même matière et des traductions latines qu'ils avaient données des livres de Confucius et de ses disciples. 2^o *Réflexions politiques sur les plus grands princes et particulièrement sur Ferdinand le Catholique*, trad. de l'espagnol de Balthez. Gracian, *ibid.*, 1730, in-4^o et in-12; 3^o *Lettre sur les transactions publiques du règne d'Elisabeth, contenant plusieurs anecdotes et quelques réflexions critiques sur l'histoire de ce règne*, par Rapin Thoyras, Amsterdam (Londres), 1736, in-12; 4^o *Essai sur l'homme*, traduit en prose de l'anglais, de Pope, Londres, 1736, in-12; réimprimé

(1) On imagina des culottes sans gousset, auxquelles on donna le nom de contrôleur général. On eut des portraits à la Silhouette, mot qui est resté, quoiqu'il ne soit pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*.

(2) On lui reproche, suivant Grimm, de ne l'avoir pas perdue assez pour négliger son intérêt particulier. Il trouva le secret de se faire une rente viagère de soixante mille livres, avec une somme de vingt mille, qu'il employa à racheter sur la place des billets sans valeur, qu'il fit prendre au roi pour comptant (*Correspondance*, 1^{re} part., t. 5, p. 458).

(3) Voltaire écrivait à Thiriot : « Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire tout à côté de Colbert » (18 juin 1759), et à M. de Cideville : « Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur et courageux » (29 juin).

(1) Dutens raconte que le prince de Conti dit un jour au roi : « M. de Silhouette est un fripon. Le roi en convint. Cependant on veut qu'il finisse par être votre ministre. — Jamais. — Eh bien, permettez-moi de vous dire, Sire, que, s'il devient contrôleur général, mes affaires ne passeront pas par ses mains. » Le roi le promit, et le prince tint parole. *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, t. 2, p. 22.

(2) On peut voir dans les *Anecdotes* recueillies par Chamfort la piquante réponse que le duc d'Ayen, depuis maréchal de Noailles, fit au roi, qui lui demandait s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie.

plusieurs fois dans le format in-4°, avec le texte en regard. Cette version est fidèle et précise, mais sans couleur et sans élégance. 5° *Essai d'une traduction des dissertations* (de Bolingbroke) *sur les partis qui divisent l'Angleterre*, Londres, 1739, in-12; 6° *Traité mathématique sur le bonheur*, par Irénée Krantzovius (1), trad. de l'anglais, avec une lettre préliminaire du traducteur, ibid., 1741, in-12 de 66 pages; 7° *Mélanges de littérature et de philosophie*, ibid., 1742, 2 vol. in-12. Le premier contient les traductions de l'*Essai sur la critique*, de l'*Essai sur l'homme* et des *Epîtres morales* de Pope, précédées d'un discours de Silhouette sur le goût des traductions. Le second renferme des *Lettres philosophiques et morales*, contenant l'explication du système de Pope, dans son *Essai sur l'homme*, tirée de la réponse de Warburton à l'examen de ce poème par Crousaz (voy. ce nom). 8° *Dissertation sur l'union de la religion et de la politique*, trad. de l'anglais de Warburton, ibid., 1742, 2 vol. in-12, ouvrage estimé et qui est devenu rare, parce que, dit Voltaire, Silhouette en racheta tous les exemplaires (*Dictionnaire philosophique*, article *Livres*). 9° *Mémoires des commissaires du roi et de ceux de Sa Majesté britannique sur la possession et le droit des deux couronnes en Amérique*, Paris, 1755, 4 vol. in-4°. De la Galissonnière eut part à la rédaction de cet ouvrage, relatif à l'Acadie et à l'île Ste-Lucie. 10° *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie*, ibid., 1770, 4 vol. in-12. Les observations que l'auteur y a répandues décèlent un homme versé dans la connaissance des arts et des matières de l'administration (voy. la *Bibliothèque des voyages* de M. de la Richarderie). On lui a mal à propos attribué les lettres *Ne repugnat* (voy. BARGETON et CHAUVELIN). Il parut, en 1773, un *Testament politique de M. de Silhouette*, vol. in-12, qui fut prohibé. L'auteur avait eu sous les yeux des projets et mémoires de ce ministre ou bien il l'avait entendu parler. W—s.

SILIUS ITALICUS (CAIUS), né à Rome, ou du moins en Italie, vers la fin du siècle d'Auguste, d'une famille phébéenne, mais anciennement illustrée, parut avec éclat au forum, monta souvent à la tribune et remplit les fonctions honorables d'avocat. Ses succès oratoires lui firent bientôt une réputation; et comme il s'attacha à la manière de Cicéron, de préférence à celle de Sénèque, qui était alors à la mode, on lui accorde l'honneur d'avoir retardé la ruine de la saine éloquence. Mais il ne nous reste aucun de ses discours ni de ses autres ouvrages en prose. Il fut consul sous les empereurs Néron et Vitellius, et dut cette charge moins à la faveur honteuse des tyrans qu'aux suffrages du sénat. La manière distinguée dont il s'y conduisit, lui mérita le choix

de la même compagnie pour le gouvernement de l'Asie Mineure. Il administra cette belle province avec le génie d'un homme d'Etat et le désintéressement d'un philosophe. A son départ, il fut honoré des regrets et de la reconnaissance des peuples. Les intrigues qui agitaient la capitale le portèrent à renoncer aux affaires publiques, pour cultiver les lettres à loisir dans le silence et la retraite. Il partageait son temps entre le travail de la composition et des conférences littéraires. Sa maison était le rendez-vous de tous ceux qui aimaient les arts et les lettres. Les infirmités de l'âge l'obligèrent de quitter le séjour de la ville, pour aller respirer l'air de la campagne. Il dit à Rome un éternel adieu, et ne daigna pas même y retourner pour saluer Trajan à son avènement. Le panégyriste de ce prince le loue de ne s'en être pas formalisé; ce qui prouve que Silius, malgré son âge et son inaction, était toujours un personnage dont l'absence ne pouvait manquer d'être remarquée. Parmi ses différentes maisons de plaisance, il y en avait deux qu'il habitait de préférence, et où il rassemblait des livres, des tableaux et des raretés de toute espèce: l'une avait appartenu à Cicéron, et l'autre à Virgile, pour la mémoire desquels il avait une vénération religieuse, parce qu'il devait à l'étude de leurs ouvrages les plus doux moments de sa vie, parce que la philosophie éloquente du premier avait formé sa raison au sortir de l'enfance, et que les mensonges riants du second amusaient son imagination et consolaient ses vieux ans. En occupant alternativement leurs demeures, il croyait les voir, les entendre et s'entretenir avec eux. C'est dans un de ces asiles champêtres que Silius, âgé de 75 ans, et attaqué d'un mal incurable, vit tranquillement venir la mort. Il fit même quelques pas au devant d'elle, en se laissant périr d'inanition. C'était un acte de courage fort en usage alors, que la philosophie stoïcienne avait mis à la mode. Plinie le jeune, dans une lettre qui annonce de l'humeur et un peu de ce qu'on appelle jalousie de métier, accuse Silius, sur des oui-dire, d'avoir joué sous Néron le rôle infâme de délateur, imputation que repoussent le caractère connu et la conduite soutenue de Silius. Peut-être que ces bruits odieux, ces propos vagues répandus contre lui, venaient de ce que, à l'exemple de Cicéron, il avait poursuivi quelque oppresseur puissant, quelque nouveau Verrès. Son poème de la *Seconde guerre punique* fut trouvé par le Pogge, durant la tenue du concile de Constance, dans la bibliothèque du monastère de St-Gall. On prétend que Pétrarque avait connu ce poème avant la découverte de Pogge, et qu'il avait supprimé son exemplaire, après l'avoir pillé effrontément dans son poème intitulé *Africa*. Mais ce fait est loin d'être prouvé. Parmi les éditions du 16^e siècle, on remarque, à cause du nom des typographes qui les ont mises au jour, celle de Philippe Junte, Florence, 1515, repro-

(1) Silhouette nous apprend que c'est le masque d'un professeur d'Oxford, qui n'a de ressemblance avec le prétendu *Krantzovius*, qu'en ce que son nom commence par la même lettre.

duite en 1523 à Venise, chez les Alde, mais très-peu correctes l'une et l'autre. Il faut arriver à l'an 1707, pour trouver Silius édité avec un soin minutieux. Ce fut alors qu'un des représentants de la solide érudition hollandaise, Drakenburch, la fit paraître à Utrecht avec des notes des commentateurs précédents (Modius, Heinsius et autres). J.-P. Schmidt reproduisit cette édition à Mittau, en 1775, en y joignant un glossaire; le savant et judicieux Ernesti mit de son côté au jour les *Puniques* avec variantes et avec un commentaire perpétuel (Leipsick, 1791-1792. 2 vol. in-8°). On fait grand cas de l'édition donnée par Ruperti (Leipsick, 1795-1798, 2 vol. in-8°), avec une préface de Heyne. Dans la *Bibliotheca classica* de Lemaire, Silius occupe 2 volumes in-8°, revus par Lemaire lui-même (1). La traduction de Lefèvre de Villebrune, 1781, 3 vol. in-12, est accompagnée du texte revu sur des manuscrits et augmenté d'un fragment découvert dans la bibliothèque du roi. Quoiqu'elle eût été l'objet des éloges de quelques critiques qui ont vanté le soin avec lequel avaient été relevées les variantes et le savoir répandu dans la préface, elle n'a pu obtenir l'estime de la généralité des érudits. Le poème de Silius tient à l'histoire pour le fond, et offre le plus beau tableau qui nous reste de l'ancienne Rome. Mais les faits n'y sont pas purement historiques, tout y est en action; les intervalles sont remplis par des épisodes liés à l'action avec le plus grand art. On lui reproche quelques images outrées et gigantesques, comme à Lucain, avec cette différence que c'est le vice radical du chanfrein ampoulé de la guerre *plus que civile*, au lieu que celui de la *seconde guerre punique* ne tombe que rarement dans ce défaut. Parmi les anciens, Martial parle de cet ouvrage dans les termes les plus flatteurs. Plinie dit qu'il est écrit *majori cura quam ingenio*, c'est-à-dire que les vers en sont plus corrects et plus soignés qu'étincelants d'esprit et de saillies, ce qui était le style à la mode et le goût particulier de Plinie. Parmi les modernes, Silius a été fort maltraité par l'hypercritique Scaliger; mais Muret et le Beau, meilleurs juges, en faisaient grand cas. Les reproches de Scaliger et d'autres écrivains aussi injustes ne tombent que sur le style et la diction; et c'est précisément ce qu'il y a de mieux dans Silius, au point qu'on le blâme d'affecter la tournure et l'expression virgiliennes. C'est pourquoi Rollin et Desfontaines l'appellent le singe ingénieux de Virgile, avec cette différence qu'il ne copie point servilement, et surtout qu'il ne grimace pas. Au reste, il suit plus Homère

que Virgile pour la pensée. Il n'est donc pas étonnant que les deux poètes latins qui ont mis l'un et l'autre le poète grec à contribution, se rencontrent dans les mêmes idées. Silius Italicus est extrêmement honnête et décent; il ne se permet aucune description voluptueuse dans ses ouvrages. T—n.

SILLA (ANTOINE), historien et publiciste italien, naquit le 15 mars 1737 à Scanno, dans les Abruzzes. Après avoir fait ses études dans le collège des jésuites, il se rendit à Naples, en 1757, pour y étudier le droit; mais en même temps il s'abandonna à son goût pour la littérature. Différents ouvrages, qui se succédèrent rapidement, lui valurent assez de réputation pour qu'il fût nommé membre de l'académie royale des sciences de Naples; mais, son père étant mort, il retourna à Foggia, et laissant de côté la littérature et la philosophie, il se consacra tout entier au commerce. Silla mourut au commencement de ce siècle. On a de lui, en italien : 1° la *Fondation de Parthénope*, Naples, 1769, in-8°. L'auteur fait preuve de beaucoup d'érudition et de critique dans ses dissertations sur l'origine, la religion et le gouvernement de cette antique cité. 2° La *Théogonie commentée*, où l'on propose aux savants un nouveau système sur la manière d'interpréter l'histoire ancienne, Naples, 1770, in-8°. Cet écrit ne porte que les initiales de l'auteur et sert d'introduction à l'ouvrage suivant : 3° *Histoire sacrée des païens, depuis la création du monde jusqu'au règne de Numa Pompilius*, Naples, 1771, 4 vol. in-8°; 4° le *Droit de punir, ou Réponse au Traité des délits et des peines*, de Beccaria, Naples, 1772, in-8°. A—y.

SILLERY (NICOLAS BRULART DE), chancelier de France, fut reçu conseiller au parlement de Paris en 1573 et maître des requêtes sous Henri III, qui l'envoya en 1585 porter des paroles de paix et de conciliation au roi de Navarre, depuis Henri IV. En 1589, il fut envoyé en ambassade auprès des Suisses et Grisons, et une seconde fois, en 1593, par Henri IV. Dans cette dernière occasion, son adresse servit encore moins efficacement que l'argent qu'il offrit et qu'il prit sur sa propre fortune; mais Henri était accoutumé à de pareils sacrifices de la part de ses serviteurs. Il récompensa celui-ci en lui donnant une place de président au parlement, et il l'envoya en 1599 comme ministre plénipotentiaire à Vervins, où Sillery négocia la paix entre la France, l'Espagne et la Savoie. Le roi le chargea ensuite de faire signer le traité à Bruxelles par l'archiduc, puis d'aller à Rome traiter à la fois de son divorce avec Marguerite de Valois et de son mariage avec Marie de Médicis. Ce fut l'habileté qu'il montra dans toutes ces négociations, et le succès dont elles furent suivies, qui valurent les sceaux à Sillery en 1603, ainsi que la dignité de chancelier de Navarre, à laquelle il joignit, en 1607, celle de chancelier de France, lorsque le

(1) Cette édition présente d'abondants secours pour l'explication du texte. La *Collection*, dite du Régent, publiée à Londres, renferme un petit volume fort bien imprimé, mais sans commentaires, revu par Carey et consacré aux *Puniques*. On estime la traduction de M.M. Corpet et Dubois, qui accompagne le texte et forme 3 volumes (Paris, 1837) de la *Bibliothèque latine française*, mise au jour par la maison Panckoucke. Une autre version, due à M. Kermoy, figure dans la *Collection des auteurs latins*, publiée sous la direction de M. Nisard.

vieux Pomponne de Bellièvre se retira. Cependant le chancelier de Sillery n'avait presque pas étudié; ce qui faisait dire à Henri IV, en parlant de lui et du connétable Henri de Montmorency : « qu'avec son chancelier, qui ne savait pas le latin, « et son connétable, qui ne savait ni lire ni écrire, « il pouvait venir à bout des affaires les plus difficiles. » Ce prince reconnaissait en Sillery un homme d'un naturel patient, complaisant, souple, adroit, mais d'un bon esprit, parlant bien, versé dans les affaires, aimant les biens et les honneurs, s'accommodant à tout pour en avoir. En effet, lorsque Henri consulta Villeroy, Sully et Sillery sur son projet d'épouser Gabrielle d'Estrées, Sillery lui conseilla ce mariage, que combattait les deux autres, et que Henri aurait eu la faiblesse de conclure sans la mort de sa maîtresse. Le roi comptait assez sur la fidélité et l'attachement du chancelier pour permettre à Sully de l'admettre dans la confiance qu'il lui faisait des complots tramés sans cesse contre sa personne. Il était du conseil secret de la reine. A la nouvelle de l'assassinat de Henri IV, il quitta le conseil, où il était alors, et monta chez la reine, qui s'écria : « Hélas! le roi est mort. » Sillery lui répondit sans émotion : « Votre Majesté m'excusera; les rois ne meurent point en France; il y en a qui pleurent et pour vous et pour eux; c'est à Votre Majesté de travailler pour eux et pour vous. Nous avons besoin de remèdes et non de larmes. » (*Mercurius gallicus*.) Pendant la minorité de Louis XIII, le crédit de Sillery ne fut plus le même; mais il obtint, dit amèrement Sully, les deniers provenant des petits sceaux et une augmentation de traitement du double. En 1612, le marquis d'Ancre (Concini) le fit éloigner des affaires, ainsi que Villeroy et Jeannin. Cependant le chancelier se trouva exercer encore ses fonctions aux états généraux de 1614; mais les sceaux lui furent ôtés en 1616 et donnés à Guillaume du Vair. Il continua de présider deux conseils, et même, en 1623, les sceaux lui furent rendus à la mort de Caumartin (*roy. ce nom*). Le chancelier et son fils Puisieux, secrétaire d'Etat, s'opposaient de tout leur pouvoir à l'élévation du cardinal de Richelieu; ils redoutaient avec raison son esprit adroit, souple, et craignaient d'être supplantés par lui. Le cardinal sentit qu'il fallait les écarter; il se ligua avec le surintendant la Vieuville, qui devait sa fortune aux Sillery, et le chancelier succomba à cette ligue de l'ambition avec l'ingratitude. On le peignit lui et son fils, aux yeux du roi, comme un esclave de la cour de Rome, où son frère, le commandeur de Sillery, était ambassadeur; on ajouta qu'il était pensionnaire de la cour de Madrid. Sillery aimait mieux prévenir sa disgrâce que de l'attendre. « Il se coucha, dit le facétieux Bassompierre, de peur d'être jeté par terre. » Il reporta, comme de lui-même, les sceaux au roi, qui, par le conseil de la reine mère et de la

Vieuville, les fit donner à d'Aligre, le plus grand ennemi du chancelier. Ce vieillard se retira sur-le-champ dans sa terre de Sillery en Champagne, où il ne survécut pas à sa disgrâce, et mourut en 1624, âgé de 80 ans, laissant la réputation d'un habile homme et d'un bon magistrat. Un nommé Tournet fit imprimer un *Discours funèbre sur le trespas de défunt Mgr le chancelier Brulart*, 1624, in-8°, dédié à son fils Pierre Brulart, vicomte de Puisieux, conseiller d'Etat. S—v.

SILLERY (FABIO BRULART DE), arrière-petit-fils du chancelier, naquit au château de Pressigny en Touraine le 23 octobre 1655. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le cardinal Piccolomini, alors nonce en France, lequel lui donna le nom du pape régnant Alexandre VII, qui s'appelait Fabio Chigi. Reçu docteur à l'âge de vingt-six ans, il s'appliqua à l'étude du grec et de l'hébreu, obtint en 1689 l'évêché d'Avranches et ensuite celui de Soissons. Il trouva dans cette dernière ville une académie naissante dont il encouragea et partagea les travaux. Nommé en 1701 membre honoraire de l'Académie des inscriptions, il fut reçu à l'Académie française en 1705, à la place de Pavillon, et mourut le 20 novembre 1714. On a de lui : 1° quelques pièces de poésie dans le *Recueil de vers choisis* publié par le P. Bouhours, 1693, in-12; 2° plusieurs dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*; 3° *Harangue faite au nom du clergé de France à Jacques II, roi d'Angleterre, retiré à St-Germain en Laye*, 1695, in-4°; réimprimée dans le *Procès-verbal du clergé* de cette année; 4° *Réflexions sur l'éloquence*, 1700, in-12, et dans le recueil de traités d'éloquence de la Martinière. Ce sont deux lettres à Fr. Lami, bénédictin, qui avait un peu maltraité la rhétorique de collège. 5° *Statuts synodaux*, imprimés par ordre de Jean-Joseph Languet de Gergy, 1730, in-12. Il a laissé en manuscrit des poésies latines et françaises, divers traités de morale, des sermons et homélies. Plusieurs personnages de cette famille ont laissé des écrits plus ou moins importants. — Noël BRULART DE SILLERY, frère du chancelier, chevalier de Malte et dit le commandeur, ambassadeur de la religion en France et à Rome, ambassadeur extraordinaire de France en Espagne, a laissé en manuscrit la *Relation de son ambassade à Rome, touchant la comprotection, promotion des cardinaux, restitution et déport de la Vallée en 1622*. — Un autre Noël BRULART, grand-oncle du chancelier et seigneur de Crosne, fut procureur général au parlement en 1541 et mourut en 1557 ou 1559. Il avait composé en 1548 des *Mémoires touchant quelques prétentions du pape sur les pays de Bretagne et de Provence, contraires aux libertés de l'Eglise gallicane*, et des moyens d'y remédier. Ces mémoires sont imprimés dans le *Recueil des libertés de l'Eglise gallicane*. — Nicolas BRULART DE SILLERY, son fils, abbé de Joyenval, chanoine de Notre-Dame de Paris et conseiller

clerc au parlement de cette ville, maître de la chapelle du roi, reçu maître des requêtes en 1570, mourut le 14 novembre 1597. On a de lui : *Journal des choses les plus remarquables arrivées en France depuis la mort de Henri II* (juin 1559) jusqu'à la bataille de Moncontour (3 octobre 1569), imprimé par les soins de Secousse à la tête du tome 1^{er} des Mémoires de Condé, édition de 1743, Londres, in-4°. Ce journal est sec et bien inférieur à celui de l'Etoile; mais il contient des faits importants et plusieurs pièces qui ne se trouvent pas ailleurs. Il y a une lacune depuis le 25 août 1566 jusqu'au 20 septembre 1567. — *Gilles BRULART DE SILLERY*, neveu de Nicolas, seigneur de Genlis et secrétaire d'Etat, est auteur d'une oraison funèbre de Christophe de Thou en latin, imprimée en 1583 avec quelques autres éloges du même personnage. — *Charles BRULART*, frère de Gilles, abbé de Joyenval, prieur de Léon, chanoine de Paris, ambassadeur à Venise et à la diète de Ratisbonne, mort doyen des conseillers d'Etat le 25 juin 1649, a laissé la relation de ses ambassades, non imprimée. A. B—T.

SILLERY (ALEXIS BRULART, marquis DE), né en 1737, fut orphelin en bas âge et dut son éducation au marquis de Puysieux, son oncle, ministre des affaires étrangères sous Louis XV. Sillery porta le titre de comte de Genlis, du nom de la belle terre de Genlis que son frère aîné possédait en Picardie. L'épouse du marquis de Sillery, si connue par ses nombreuses productions littéraires, a conservé le titre de comtesse de Genlis. Sillery entra fort jeune dans un régiment qui partait pour les grandes Indes. A l'âge de quatorze ans, il passa dans la marine, où il obtint bientôt le grade de lieutenant. Madame de Genlis, dans les mémoires qu'elle a publiés, nous apprend qu'il fut employé dans l'Inde pendant cinq ans, qu'il pénétra jusqu'à Canton, en Chine, et qu'il se couvrit de gloire dans un combat sanglant. Sur vingt-deux officiers qui étaient à son bord, il ne resta que lui et le capitaine d'Aché : tous les autres furent tués, et il n'échappa lui-même que couvert de blessures. Ce combat lui valut le grade de capitaine de vaisseau et la croix de St-Louis. D'Aché détacha la sienne de sa bouttonnière et la lui remit sur le vaisseau même; honneur inoui à son âge (il avait à peine vingt ans). Fait prisonnier par les Anglais, il fut conduit à Lancelton, ville maritime d'Angleterre, où le trouva le marquis Ducrest de St-Aubin, également fait prisonnier à son retour de St-Domingue, où il était allé réparer sa fortune entièrement perdue. La bonne mine et l'esprit du jeune comte intéressèrent vivement le marquis; il fit connaissance avec lui. Dans leurs conversations, St-Aubin avait sans cesse les yeux fixés sur une boîte où était le portrait d'une jeune personne jouant de la harpe. Le comte de Genlis fut naturellement curieux de savoir qui repré-

sentait cette jolie peinture : il apprit que c'était mademoiselle de St-Aubin; il brûla d'envie de la connaître. Cette demoiselle était adorée de son père, qui la voyait sans défauts, et c'est ainsi qu'il se plaisait à en parler. On a publié dans divers écrits que ce fut sur la réputation littéraire de mademoiselle de St-Aubin que le comte de Genlis en devint amoureux; mais cela ne peut être vrai, puisqu'alors madame de Genlis n'avait que dix-sept ans, sa réputation littéraire n'existait pas. Le marquis de Puysieux, qui aimait beaucoup son neveu, obtint facilement sa liberté; il lui fit quitter la marine, lui fit ensuite donner le titre honorifique de colonel des grenadiers de France et voulut le marier à une demoiselle de Lamothe, riche héritière. Le comte parut d'abord accueillir cette proposition et donna sa parole; mais les grâces de mademoiselle de Lamothe ne purent lui faire oublier mademoiselle de St-Aubin, et il épousa secrètement celle-ci, qui d'ailleurs fut autorisée par ses parents. Le comte de Genlis était son maître : ainsi tout fut régulier dans cette affaire. L'oncle de Sillery eut seul à s'en plaindre et refusa longtemps de voir les deux époux; mais enfin il se laissa fléchir, et l'on voit dans les mémoires de madame de Genlis que ses grâces et ses talents furent très-utiles à cette réconciliation. Madame de Montesson, qui avait épousé le duc d'Orléans, était tante maternelle de madame de Genlis, et quoique cette dernière se taise sur ce que madame de Montesson peut avoir fait en sa faveur, il est permis de croire qu'elle contribua à faire connaître sa nièce au Palais-Royal. Madame de Genlis, dont la réputation commençait, devint une des dames de la jeune duchesse de Chartres, alors fille unique de l'opulent duc de Penthièvre. Le comte de Genlis, qui n'avait permis à sa femme d'accepter cette place qu'à condition que lui-même en aurait une au Palais-Royal, fut nommé capitaine des gardes du duc de Chartres, avec d'assez grands avantages pécuniaires, et se dévoua entièrement à ce prince, dont il partagea les plaisirs et les principes, sans cependant en pousser aussi loin les déplorables conséquences. Peu de temps avant la révolution, la maréchale d'Estrées, fille du marquis de Puysieux, lui laissa en mourant une fortune de cent mille livres de rente. Il prit alors le titre de marquis de Sillery, et c'est sous ce nom qu'il fut député aux états généraux par la noblesse de Reims. Le 25 juin 1789, il passa dans l'assemblée du tiers état avec la minorité de son ordre et siégea au côté gauche, qu'avait adopté le duc d'Orléans. Sillery ne figura point aux premiers rangs dans l'assemblée nationale, mais il n'y fut pas sans influence. Voici à peu près la part qu'il prit aux délibérations principales : il demanda, contre l'avis de Mirabeau, que les colonies eussent vingt députés à l'assemblée, et fit prévaloir sa motion. Il vota pour la permanence des assemblées nationales et

contre l'établissement de deux chambres, dans quelque système qu'elles fussent organisées. Il repoussa le *veto* absolu, que voulait encore Mirabeau. Sillery vota pour une déclaration des droits; mais il voulait qu'elle fût modifiée par une déclaration des devoirs. Lors de la délibération sur la successibilité à la couronne, on éleva, assez dubitativement il est vrai, la question de savoir à qui appartiendrait le trône dans le cas d'extinction de la branche des Bourbons régnante en France. Un député voulait que l'on décidât si la branche des Bourbons régnante en Espagne, et qui descendait directement de Louis XIV, pourrait régner en France au préjudice des Bourbons français dont les droits ne seraient que collatéraux. Le duc de Mortemart soutint que les renonciations faites par le traité d'Utrecht n'empêchaient point le souverain d'Espagne de régner en France, mais seulement de réunir les deux couronnes. Sillery prit vivement le parti du duc d'Orléans, que cette affaire touchait de plus près, et produisit contre l'opinion du duc de Mortemart une renonciation formelle du roi d'Espagne et les lettres patentes de 1713. D'Espréménil dit que si jamais la question se présentait, ce ne seraient pas les droits acquis par les traités qui la résoudreient, mais ceux du canon. L'assemblée ne décida rien; elle déclara seulement qu'elle n'entendait rien préjuger sur l'effet des renonciations. Lors de la fameuse discussion sur le droit de paix et de guerre, Sillery prétendit que le roi ne devait avoir le droit de déclarer la guerre que dans le cas d'agression, et que, dans le cas contraire, le corps législatif devait intervenir. Le 17 août 1790, il dénonça une lettre pastorale de l'évêque de Toulon, qui se plaignait des violences exercées contre le clergé, et proposa de le mander à la barre. Le 7 septembre, il fit un rapport sur les rassemblements contre-révolutionnaires de Jalès et conclut à ce qu'il fût informé contre ceux qui les avaient provoqués. Dans ce temps-là, on attribuait aux manœuvres de la faction d'Orléans la sanglante révolte de la garnison et du peuple de Nancy. A la fin de décembre 1790, Sillery présenta un rapport à ce sujet, et, faisant tous ses efforts pour excuser les révoltés qui avaient le parti jacobin pour eux, il proposa de supprimer la procédure et d'ensevelir cette affaire sous un décret d'amnistie. Le 24 août 1791, Thouret ayant demandé qu'il fût constitutionnellement établi que les membres de la famille royale ne pussent exercer aucun droit de citoyen actif, Sillery entra dans de grands développements pour démontrer qu'une telle privation des droits politiques ferait de la famille royale une famille proscrite et dégradée, qui ne produirait que des imbéciles et des tyrans. L'assemblée ordonna l'impression de son discours. Pendant l'année 1791, il s'occupa beaucoup des lois sur la marine et fut un des membres de l'assemblée qui eurent le plus de part à la nou-

velle organisation. En 1792, il fut député à la convention par le département de la Somme. D'abord envoyé comme commissaire à l'armée de Champagne, il vauta, dans toute sa correspondance, le bon esprit dont elle était animée et ensuite les succès de Beurnonville. Dès la fin de décembre 1792, il s'engagea dans une lutte dont il ne devait plus sortir. Buzot avait demandé l'expulsion des Bourbons, sans en excepter le duc d'Orléans, qu'il voulait frapper encore plus directement que les princes de la famille royale. Cette motion fut suivie des plus violents débats. Sillery défendit le duc d'Orléans. Dans le procès de Louis XVI, Sillery vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix et pour le sursis. Lors de la défection de Dumouriez, on n'entendit plus que des dénonciations contre le duc, sa famille et ceux qui avaient fréquenté sa cour. Le 1^{er} avril 1793, Lasource demanda que Sillery fût mis en arrestation comme complice de Dumouriez et agent de la faction d'Orléans. Sillery appuya lui-même la motion et demanda d'être gardé à vue. Des commissaires avaient été envoyés à l'armée de Dumouriez; ils rapportèrent qu'ils avaient trouvé le général entouré de madame de Genlis, d'Egalité fils (le duc d'Orléans), de sa sœur la demoiselle Egalité et de la famille du général Valence. Cambacérès fit au nom du comité de salut public un rapport sur le dire de ces commissaires, et annonça que le comité s'était assuré des personnes qui, par leur naissance et leurs liaisons, pouvaient être soupçonnées de vouloir rétablir la royauté, et que d'ailleurs les députés Sillery et Egalité avaient demandé l'examen le plus scrupuleux de leur conduite. Le 4 avril, les comités de défense et de sûreté générale lancèrent des mandats d'arrêt contre le duc d'Orléans, Sillery et sa famille. Sillery fut compris dans la proscription du 2 juin 1793, envoyé au tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 30 octobre 1793 et exécuté le lendemain. On a accusé le marquis de Sillery, dans quelques biographies, de beaucoup de crimes qui ne nous paraissent nullement prouvés; d'ailleurs on ne doit pas oublier que sa conduite dans le procès du roi fut tout opposée à celle de son bienfaiteur et de son maître (roy. ORLÉANS). B—U.

SILLIG (CHARLES-AUGUSTE), archéologue et érudit allemand, né à Dresde le 12 mai 1802, entra à l'âge de dix-huit ans à l'université de Leipsick, et ensuite à celle de Göttingue, où il se fit remarquer par l'application qu'il apporta à l'étude de la littérature classique. L'histoire de l'art antique était déjà l'objet de ses prédilections; et, dans le but de développer ses connaissances à cet égard, il se rendit à Paris, où il passa la majeure partie de son temps dans les musées et dans les grandes bibliothèques. Il songeait à une édition de Pline; et il collationna divers manuscrits, afin de donner une solide base critique à la constitution du texte de cet auteur, fort maltraité par

les ignorants scribes du moyen âge. En 1825, il revint dans sa patrie, et il obtint une place à l'école de la Croix (collège établi dans la capitale de la Saxe); en 1829, il fut nommé l'un des professeurs de cet établissement. Ces fonctions modestes étaient certainement au-dessous du mérite de Sillig; mais dévoué à l'étude, dépourvu d'ambition, il s'en contenta, et il multiplia avec ardeur des ouvrages qui lui acquirent une juste renommée dans le monde savant. Il avait débuté par une bonne édition de Catulle (Gættingue, 1824); il revit les *Opera minora* de Virgile, qui font partie de l'édition de Wagner (Leipsick, 1832, 4 vol.), et il donna ses soins au *Carmen græcum de virtutibus*, etc., qui est joint au *Macer Floridus* publié par Choulant (Leipsick, 1832). En 1831, il commença la publication de cette *Histoire naturelle* de Pline qui l'occupait depuis longtemps; le cinquième et dernier volume fut mis au jour en 1836. Quinze ans après, revenant encore sur le même objet, il entreprit une nouvelle édition, sous les auspices de l'académie de Berlin et de la société des médecins et naturalistes allemands: elle se recommande par les soins minutieux apportés à la correction du texte et par le mérite du commentaire; elle forme huit volumes in-8°, publiés à Gotha de 1851 à 1857. Un des travaux qui attestèrent le plus les connaissances et le zèle de Sillig, ce fut son *Catalogus artificum Græcorum et Romanorum* (Dresde, 1827, in-8°). Cet ouvrage, fruit de recherches patientes et d'une vaste lecture, réunissant une foule de renseignements épars ou peu connus, fit au jeune érudit une juste réputation; son utilité fut immédiatement reconnue; et il en a paru à Londres, en 1837, une traduction anglaise. Des archéologues habiles, Raoul-Rochette surtout, se sont occupés de compléter les listes dressées par Sillig, de les rectifier quelquefois, tout en rendant justice à ses efforts. Ce savant fournit un grand nombre d'articles et de notices à des publications périodiques, notamment aux *Annales de philologie* et à la *Feuille artistique*; il réunit les matériaux de deux recueils intéressants où furent rassemblés les opuscules latins et allemands de Bœttiger, et il compléta l'ouvrage que cet archéologue avait entrepris sous le titre d'*Idées sur la mythologie artistique*. Sillig préparait d'autres travaux importants lorsque la mort le frappa, le 14 juin 1857, à un âge où il était permis d'attendre encore beaucoup de son zèle et de sa science. Z.

SILLY (JACQUES-JOSEPH VIPART, marquis DE), né au château de Silly, près Dozulé en Normandie, le 8 décembre 1671, entra au service comme mousquetaire en 1688 et fut pourvu, l'année suivante, d'une compagnie dans le régiment Dauphin-Etranger. Depuis cette époque jusqu'en 1713, il fit toutes les campagnes, et devint colonel du régiment de cavalerie d'Orléans. Le maréchal de Berwick, sous les ordres duquel il se

trouva, le cite en plusieurs occasions, dans ses mémoires, comme un officier très-distingué. A la bataille d'Hochstet, il fut blessé et fait prisonnier. On le créa lieutenant général en 1718, et il fut employé en cette qualité sous le duc de Luxembourg en Normandie. Le roi l'appela au conseil d'Etat en 1722, et peu de temps après il fut nommé conseiller d'Etat d'épée et chevalier des ordres. Silly est moins connu par les services qu'il a rendus au roi et à la France que par ses liaisons avec madame de Staal, qui l'a cité souvent dans ses mémoires. Le recueil des lettres de cette dame en renferme beaucoup qui ont été adressées au marquis de Silly et plusieurs qui furent écrites par le marquis de Silly lui-même. On voit dans cette correspondance qu'il était doué d'un esprit distingué. « Ses idées, dit madame de Staal, étaient vives et nettes; ses expressions nobles et simples, faites les unes pour les autres, donnaient une espèce d'harmonie à ses discours. On n'y voyait point de tours recherchés, rien d'affecté. Un goût dominant pour la guerre attachait ses vues à tout ce qui s'y rapportait, et il n'avait pas moins la capacité que l'air du commandement. » Madame de Staal en parle comme de l'homme qu'elle a le plus aimé. Il était tel qu'il semblait que son âme, dit-elle, régît la mienne; il n'était affecté d'aucun sentiment qu'il ne s'en trouvât un en moi tout pareil. Mais elle ne fut pas sans doute la femme qu'il aimait le plus, et elle ne se le dissimule point. Il était revenu d'Allemagne avant la mort du roi, dit-elle ailleurs, sans m'en avertir ni me donner aucun signe de vie, et je m'aperçus qu'il me traitait comme une vieille gazette dont on n'a plus que faire. Le marquis de Silly, contrarié, à ce qu'il paraît, dans les sentiments d'une grande passion où le cœur cependant était moins intéressé encore que l'amour-propre, éprouva un accès de délire qui le porta à se jeter par les fenêtres dans les fossés du château de Silly, où il se noya le 19 novembre 1727. Soit qu'on ait ignoré son sort pendant quelques jours, soit qu'on ait été obligé, à cause de ses dignités, d'employer de longues formalités, il ne fut inhumé que le 28. Madame de Staal ne s'étend point sur le tragique événement de sa mort; elle se contente de dire: « Je perdis pendant ce temps-là les personnes qui m'étaient le plus chères: le marquis de Silly par une mort affreuse dont je ne veux pas renouveler le souvenir.... » On trouve dans le second volume des *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, trente-sept lettres écrites, depuis 1725 jusqu'en 1727, par le marquis de Silly au duc de Richelieu, alors ambassadeur à Vienne. Quelques-unes de ces lettres contiennent des anecdotes curieuses et peu connues. M-T.

SILVA (FELICIANO DE), écrivain espagnol du 16^e siècle, était originaire de Ciudad-Rodrigo, et fut historiographe de Charles-Quint; c'est à ce

peu de détails que se réduit tout ce que l'on sait de lui. Il est auteur d'une composition remarquable et peu connue qui se présente sous une forme dramatique, quoiqu'elle n'ait probablement jamais été jouée en public; elle a pour titre : *La seconde comédie de la fameuse Célestine dans laquelle il se traite de la résurrection de ladite Célestine et des amours d'un cavalier nommé Fidèle et d'une damoiselle de sang noble nommée Polandrie*. La première édition porte sur le frontispice : *Venecia, reimpresso por maestro Stephano de Sabio, 1536*, petit in-8°; elle fait donc supposer l'existence d'une édition plus ancienne, jusqu'à présent restée ignorée de tous les bibliographes. Une autre édition parut à Anvers, sans date (vers 1550), in-16. Ni l'une ni l'autre ne mentionnent sur le titre le nom de l'auteur, mais Pedro de Mercado, qui fut le correcteur de celle d'Anvers, nous apprend dans des vers de sa composition, placés au commencement du livre, que cet auteur est F. de Silva. On comprend ce silence, la rareté de ces deux éditions, la disparition de la première de toutes, faite peut-être en espagnol, lorsqu'on songe que la *Seconde Célestine* renchérit sur la hardiesse de la première (voy. ROXAS et SEDENO). Indépendamment des images et des expressions peu décentes qui s'y rencontrent, indépendamment du lieu où se passe une partie de l'action et de la très-mauvaise société qui est mise en scène, on trouve de vives attaques contre le clergé. Célestine raconte de la part d'un religieux de l'ordre de la Trinité, nommé Echaucervos (Chasse-corbeaux), une anecdote tout à fait dans le genre des contes de Boccace ou de Lafontaine. L'inquisition ne pouvait plus tolérer des libertés de ce genre. La *Seconde Célestine* est divisée en quarante scènes, elle est écrite en prose; il y a des longueurs, un grand appareil d'érudition mythologique, mais elle n'en est pas moins digne de l'attention des explorateurs des origines du théâtre moderne. On chercherait vainement la moindre mention de cette pièce dans les écrits de Bouterweck et de Sismondi sur la littérature espagnole, et même dans la savante *Histoire* (en allemand) *de l'art dramatique en Espagne*, par Fr. de Schulk (Berlin, 1845, in-8°), ainsi que dans les deux volumes de M. A. de Puibusque, couronnés en 1835 par l'Académie française. L'auteur de cet article est le premier (ce lui semble) qui ait fait connaître de la *Seconde Célestine* autre chose que le titre; il en a donné une analyse dans le *Bulletin du bibliophile belge* (Bruxelles, 1845, t. 2, p. 92-95), d'après l'exemplaire qui a appartenu à M. de Soleinne. Le dernier traducteur français de la *Première Célestine*, M. Germond de Lavigne, dans l'*Essai historique* mis en tête de son travail, d'ailleurs fort remarquable, a fait erreur en prenant les deux éditions ci-dessus mentionnées d'Anvers et de Venise pour deux ouvrages distincts, la *Seconde Célestine* et la *Résurrection de Célestine*, qu'il attribue l'une

à F. de Silva, l'autre à Domingo de Gaztela, lequel n'a fait que *corregir y emendar* le texte primitif. Il est à regretter que M. de Lavigne n'ait pas eu sous les yeux cette comédie; il y aurait trouvé les matériaux d'un appendice intéressant à ses recherches sur la *Première Célestine*; elles sont l'une et l'autre un recueil de conversations épicuriennes et de traits hardis qui contrastent de la façon la plus frappante avec ce que devint plus tard le drame castillan, lorsque, sous la plume des Lope de Vega, des Calderon, des Moreto et de tant d'autres, il ne donna asile qu'aux plus pures traditions de chevalerie, de religion et d'amour désintéressé. F. de Silva a laissé un autre ouvrage fort ennuyeux et fort oublié qui contient l'histoire d'une des branches de la nombreuse race des Amadis. Ce roman de chevalerie est divisé en quatre tomes et en deux parties; la première est intitulée *Chronique des vaillants chevaliers don Florisel de Nicée et le valeureux Anaxarte, fils du très-excellent prince Amadis de Grèce* (Séville, 1546; Lisbonne, 1566; Saragosse, 1568; Tarragone, 1584; Saragosse, 1584); la seconde a pour titre : *Suite de la Chronique de don Florisel de Nicée, où il se traite des grands exploits de son fils don Roger de Grèce, et d'Agésilas, fils de don Falangès d'Astra* (Séville, 1546, in-fol.; Evora, sans date). Il y eut enfin une continuation consacrée surtout au récit des amours du prince Roger et de la belle Archisidée (Salamanque, 1551, in-fol.). D'après l'usage du temps, Silva se borne à se donner pour le traducteur des textes écrits en grec par la reine Cîrfee ou par la reine Zinta, ou bien encore par le sage Galersis. Les nombreuses réimpressions de ces écrits démontrent de quelle vogue jouissaient alors en Espagne ces longues histoires pleines de grands coups d'épée et d'enchantements, ces merveilleux récits qui devaient tourner la tête du héros de Cervantes. Ils franchirent les Pyrénées; Claude Colet, Jacques Gohorry et Guillaume Aubert traduisirent successivement les diverses portions de l'histoire de Florisel et de sa famille (Paris, 1553, 1556, 1559, in-fol.); mais en France ces volumineuses compositions furent froidement accueillies. Il existe une traduction italienne ou plutôt un abrégé de l'ouvrage de F. Silva, abrégé qui a été souvent réimprimé depuis 1551 jusqu'à 1620, mais qui aujourd'hui ne saurait plus prétendre à obtenir un seul lecteur.

B—N—T.

SILVA (JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Bordeaux, le 13 janvier 1682, d'une famille juive, embrassa la profession de son père, et fit ses études médicales à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur à l'âge de dix-neuf ans. Chirac, qui avait été son professeur, ayant été appelé à Paris par le duc d'Orléans, devint son protecteur. Silva y recommença un cours de médecine, et fut reçu docteur en 1712. Helvétius lui confia une partie de sa clientèle; et plusieurs cures le mirent en réputation. Appelé plusieurs fois, en 1721,

aux consultations pour la maladie de Louis XV, il obtint, en 1724, la place de médecin consultant du roi. L'électeur de Bavière, qui fut depuis empereur sous le nom de Charles VI, le fit venir à Munich. L'impératrice de Russie lui offrit, en 1738, la place de son premier médecin. Silva la refusa; et la même année, Louis XV lui accorda des lettres de noblesse. Le prince Louis-Henri de Condé l'avait pris pour son premier médecin. Il mourut à Paris, le 19 août 1742. Voltaire, qui lui a donné, dès 1756, place dans la liste des écrivains de son *Siècle de Louis XIV*, dit que *c'était un de ces médecins que Molière n'eût pu ni osé rendre ridicules*. Cet historien n'avait pas attendu la mort de Silva pour faire son éloge. Il le mentionna dans son *Second discours* sur l'homme, avec Helvétius et Vernage. Dans son *Quatrième discours*, qui est de 1738, Voltaire avait dit :

Malade et dans un lit, de douleur accablé,
Par l'éloquent Silva vous êtes consolé;
Il sait l'art de guérir autant que l'art de plaire.

Ce ne fut qu'après 1768, que l'auteur, faisant des corrections à sa pièce, se vit, par le fil des idées, amené à remplacer ces vers. On a de Silva : 1° *Traité de l'usage de différentes sortes de saignées, principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-8°; Amsterdam, 1729, 2 vol. in-12. « Dans cet ouvrage, il attaque, dit Eloy, celui que Philippe Hecquet a publié, en 1724, sous le titre d'*Observations sur la saignée du pied*; mais quoiqu'il ait eu la gloire d'avoir victorieusement combattu cet auteur, Chevalier et Quesnay ont trouvé matière à quelques réflexions critiques sur son propre traité. » (*Voy. J.-D. CHEVALIER et QUESNAY*). 2° *Dissertations et consultations médicales de M. Chirac et Silva*, 3 vol. in-12, publiés par Bruhier, qui mit en tête un *Mémoire pour servir à la Vie de Silva*, Mémoire auquel, par une faute d'impression, on a donné la date de 1741 (*voy. BRUHIER*). Les deux premiers volumes sont de 1744; le troisième est de 1755, et n'est pas mentionné par Eloy. Bruhier, qui publia aussi ce troisième volume, avertit que la *Théorie sur la résolution dans les inflammations*, insérée au premier volume, n'est point de Silva, mais de Malouin, mort le 31 décembre 1777 (*voy. ce nom*). A. B—T.

SILVA (DONAT), littérateur, né en 1690, à Milan, de parents nobles et aisés, fut élevé au collège Clémentin à Rome. Faisant un usage honorable de ses talents et de sa fortune, il devint un des collaborateurs les plus utiles de Muratori, qui était occupé alors de la publication des chroniques du moyen âge. Cette vaste entreprise, pour laquelle le savant éditeur avait mis à contribution plusieurs littérateurs italiens, trouva des encouragements à Milan, où s'était formée une association de personnages distingués, qui concouraient par leurs moyens à élever ce grand monument à la gloire nationale. Silva se chargea

de surveiller la comptabilité et les travaux de l'imprimerie. Il fournit aussi des notes sur la bulle de Pascal I^{er}, sur le synode de Pavie, et aida Beretta dans la rédaction du discours sur la Géographie des siècles barbares. Il travaillait en même temps à une dissertation sur St-Sérène, insérée dans le recueil des Bollandistes, à une nouvelle édition de la chronique des Visconti, par Azario (Milan, 1771), et des *Statuts de Biondrate*. Il mourut le 2 juin 1779. Frisi, qu'il avait aidé à publier son ouvrage sur la *Figure de la terre* (*voy. FRISI*), honora la mémoire de son protecteur, par un Eloge qui parut anonyme, Milan, 1779, in-8°.

A—G—S.

SILVA (GARCIA DE). *Voyez FIGUEROA*.

SILVANI (GHERARDO), architecte, né Florence, en 1579, d'une famille noble, mais qui avait perdu sa fortune, exécuta, dans sa patrie, un grand nombre de statues et d'édifices. Il restaura le *Palais Albizzi*, construisit l'*Eglise* et le *Couvent des Théatins*, acheva le *Casin de St-Marc*, pour le cardinal de Médicis; l'*Eglise de la confrérie des Stigmates* et la *Façade du palais Strozzi*, du côté de Santa-Trinità, avec trois ordres d'architecture. Le *Palais Capponi*, dans la Via Larga, aurait été plus magnifique encore qu'il n'est, si le propriétaire, pour éviter la dépense, n'avait empêché l'architecte de donner aux bâtiments une plus grande élévation. Dans la rue San-Gallo, il fit, pour le seigneur Castelli, ce magnifique palais, l'un des plus beaux de la Toscane, qui s'appelle aujourd'hui le *Palais Marucelli*; et, dans la rue Guelfonda, le *Palais Ricardi*, qui est digne d'être habité par un monarque. Le grand-duc Ferdinand le chargea de renforcer les constructions de la cathédrale, pour la façade de laquelle Silvani exécuta un dessin composé de deux ordres, afin de la mettre en harmonie avec le style gothique de l'édifice. Au nombre des artistes qui avaient donné des dessins pour cette façade, on cite le Buontalenti, le Dosio, don Jean de Médicis, le Passignano, Baccio del Bianco, qui a fait des constructions si admirables en Espagne, etc. Les plans de Silvani enlevèrent tous les suffrages. Le *Palais* et le *Casino Pinti*, pour les Salviati; le *Palais Bardi*, dans le comté de Verbelezza; la *Villa delle Falle*, appartenant aux Guadagni, et, à Pistoja, les *Bâtiments de la Sapience*, sont dus également à Silvani. Le détail de tous ses travaux serait infini; mais on ne peut passer sous silence des monuments tels que la *Façade du palais Gianfigliuzzi* et l'*Eglise de St-François de Paule*, hors de Florence. Le pont de Pise s'étant rompu, Silvani fit un dessin pour en construire un nouveau. On préféra celui d'un certain Bartoletti, qui avait conçu l'idée d'en construire un d'une seule arche. Cette opération exigea deux années de travail; et il y avait à peine huit jours qu'il était terminé, quand le nouveau pont s'écroula au milieu de la nuit, avec un fracas épouvantable. Silvani cultiva aussi la sculpture,

et montra de l'habileté dans cet art. Doué de la plus grande activité, on le voyait, même à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, monter chaque jour, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, les escaliers longs, étroits et tortueux du dôme et de la lanterne de la cathédrale, accompagné d'un vieux maçon âgé de cent ans. Silvani mourut à Florence, en 1675. — *Pierre-François* SILVANI, son fils et son élève, exécuta des travaux considérables dans la cathédrale de Florence, et on lui doit l'*Eglise des Pères de l'Oratoire*, pour laquelle le Bernin avait fait un plan qui ne fut point adopté, à cause de la dépense qu'il exigeait. P-s.

SILVÈRE (SAINT), fut nommé pape, le 30 juin 536, par la seule faveur de Théodat, roi des Goths, pour succéder à Agapet. Le clergé résista quelque temps à cette élévation irrégulière; mais Silvère fut consacré par quelques évêques, et les autres se soumirent, dans la crainte de plus grands désordres. Le nouveau pontife expia bien douloureusement cette haute fortune. L'impératrice Théodora, épouse de Justinien, protégeait Vigile, qui lui avait promis de rétablir Anthyme sur le siège de Constantinople. Elle fit sonder, à ce sujet, Silvère, qui la refusa absolument; et, voyant qu'il ne lui restait d'autre parti que de protéger Vigile par la force, elle l'envoya en Italie, chargé d'or, pour corrompre, et revêtu d'un crédit sans bornes auprès de Bélisaire, pour faire exécuter les ordres de l'impératrice. Bélisaire, quoique avec répugnance, ne se crut pas dispensé d'obéir. Malgré les efforts de Vitigès, qui avait succédé à Théodat, et qui vint mettre le siège devant Rome, ce général s'occupa de l'expulsion de Silvère, et l'obtint, en faisant entendre des témoins qui déposèrent que ce pape entretenait des intelligences criminelles avec le roi des Goths. Silvère fut dépouillé de ses habits, revêtu d'une robe de moine, et relégué à Patara, en Lycie. L'évêque de ce siège, touché du sort du pontife, alla trouver Justinien, qui se laissa fléchir, et ordonna la réintégration de Silvère; mais Théodora triompha bientôt de cette nouvelle opposition à ses volontés. Elle chargea Bélisaire de livrer Silvère à son ennemi Vigile, qui le relégua de nouveau dans une île déserte de la mer de Toscane, où il le fit mourir de faim. L'Eglise l'a toujours regardé comme un pape légitime. Son pontificat dura environ deux ans. Il mourut dans le mois de juin 538. Sa mémoire est honorée le 20 juin. Vigile lui succéda. D-s.

SILVERSTOLPE (FRÉDÉRIC-SAMUEL), homme politique suédois, naquit à Stockholm le 28 décembre 1769. Il appartenait à une famille d'origine écossaise et domiciliée en Suède depuis plus de deux cents ans. Son père, homme de mérite, employé à la banque suédoise, donna tous ses soins à l'éducation de son fils. Celui-ci termina ses études à l'université d'Upsal, d'où il entra en qualité d'élève à l'académie des beaux-arts de Stockholm. Le roi Gustave III l'y remarqua.

Après la mort de ce prince, Silverstolpe entra dans les bureaux des affaires étrangères, au sortir desquels il devint chargé d'affaires près la cour de Vienne, où il soutint avec habileté le système de la neutralité armée adopté par le duc de Sudermanie, oncle et tuteur du jeune Gustave IV. C'est encore à Vienne que Silverstolpe connut l'illustre général Bernadotte, qui devait un jour porter la couronne de Suède. Une politique nouvelle ayant succédé à la neutralité armée, le jeune diplomate obtint son rappel de Vienne. Mais il ne quitta cette capitale que pour aller représenter son gouvernement en Russie. Il s'y lia avec le compositeur Neukomm, qui vivait alors à St-Petersbourg, et pendant vingt-cinq ans, ces deux hommes remarquables à des titres divers correspondirent ensemble. La guerre rappela Silverstolpe en Suède. Gustave IV ayant été détrôné, Charles XIII, qui lui succéda, chargea l'ancien ministre suédois à Vienne et à St-Petersbourg de réorganiser l'administration de l'île de Gothland, nouvellement reconquise et si importante pour la Suède depuis la perte de la Finlande. Lorsque le prince de Ponte-Corvo fut enfin désigné comme successeur au trône de Suède, Silverstolpe, qu'il avait pu apprécier pendant son séjour à Vienne, fut placé à la tête de l'académie des beaux-arts de Stockholm, en qualité de surintendant, et il remplit ces importantes fonctions pendant vingt-trois ans. Un des caractères de son administration fut de défendre l'art classique contre l'envahissement exclusif de l'art gothique. Il pensait que les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine étaient, à tout prendre, les meilleurs modèles à suivre. L'ancien diplomate employa les loisirs que lui laissaient ses fonctions à cultiver les lettres. Il traduisit la *Messiede* de Klopstock, les *Méditations* de Lamartine, le *Premier Navigateur* de Gessner. On lui doit aussi une biographie restée inédite du compositeur Kraus et une notice également biographique sur le roi Charles-Jean XIV, qu'il était à même d'apprécier mieux que personne. Silverstolpe mourut le 2 décembre 1851. Z.

SILVERSTOLPE (ALEX.-GABRIEL), historiographe suédois, naquit en 1772. Après avoir achevé ses études à Upsal, il se voua à l'instruction publique. Ayant été appelé au rectorat de la haute école de Linköping, il s'efforça de perfectionner l'enseignement élémentaire, et publia plusieurs ouvrages qui manquaient en Suède, dans cette branche de la littérature, entre autres un *Abrégé de l'histoire de Suède* et un *Abrégé d'histoire universelle et de chronologie*, Stockholm, 1805, in-8°; une *Géographie générale* (*Allman Geographie*), 1804, in-8°. Silverstolpe fut admis au comité d'instruction publique: il s'y rendit utile, par des mémoires sur l'éducation, et obtint, en récompense de ses services, des lettres de noblesse. Depuis lors, ce fut à la diète qu'il se signala par son zèle pour l'amélioration de l'enseignement public.

Il a fait une traduction élégante de la *Corinne* de madame de Staël. Il a rédigé un *Journal de littérature suédoise*, t. 1-5. Il a publié un Recueil de poésies peu brillantes et imitées, en partie, des poètes étrangers, 2^e édit., Stockholm, 1814. Son *Essai des principes de la grammaire générale*, Stockholm, 1814, est plus estimé que sa *Théorie invariable de l'épellation de la langue suédoise*, ibid., 1811, dans laquelle il eut la malheureuse idée de charger cette langue de nouvelles lettres et de nouveaux accents. Pour composer sa grammaire générale, il nous apprend qu'il avait traduit trois ouvrages français en suédois, et que de cette langue, il les a retraduits en français. Il voulait, par ce moyen, découvrir les principes généraux des langues. On a encore de lui une traduction assez sèche de la *Vie d'Agricola*, de Tacite. Silverstolpe a eu part à la rédaction de la constitution actuelle de la Suède. Il est mort en septembre 1824.

D—G.

SILVESTRE, pape. Voyez SYLVESTRE.

SILVESTRE (ISRAËL), dessinateur et graveur, naquit à Nancy le 15 août 1621 ; son père, Gilles Silvestre, était peintre sur verre. Il eut pour parrain et pour premier maître son oncle maternel, le peintre Israël Henriet, maître à dessiner de Louis XIII, et qui fut par la suite le principal éditeur des œuvres de son neveu. Le jeune Silvestre fit de rapides progrès sous l'habile direction de son oncle, puis, suivant l'usage du temps, entreprit le voyage d'Italie, d'où il revint vers 1640. Quoique né paresseux, dit Mariette, Silvestre ne rapportait pas moins une nombreuse collection de dessins, tant de France que d'Italie, car sa facilité était extrême. A la mort de son oncle, arrivée en 1661, Silvestre, son unique héritier, s'associa avec Etienne Delaballe pour la continuation du commerce des estampes exploité par le défunt, et il lui donna une nouvelle extension. Silvestre épousa, le 10 septembre 1662, Henriette Selincart, d'une famille de marchands de Paris ; il en eut un assez grand nombre d'enfants, et nous reviendrons plus bas sur ceux qui ont marqué dans les arts. En 1662, Israël était nommé graveur et dessinateur du roi ; en 1675, maître à dessiner du Dauphin, aux appointements de quatre cents livres, et la place de maître à dessiner des enfants de France semble être devenue depuis cette époque héréditaire dans la famille Silvestre. Israël fut agréé à l'académie royale de peinture en 1666, et fut reçu définitivement, sur la proposition de Charles Lebrun, le 6 décembre 1670 ; il donna, comme morceau de réception, son œuvre complet à cette époque (il avait quarante-neuf ans), contenu dans un volume relié en maroquin rouge que conserve la bibliothèque de l'école des beaux-arts. Silvestre perdit sa femme le 1^{er} septembre 1680 ; elle fut enterrée dans l'église St-Germain l'Auxerrois, et Charles Lebrun avait reproduit ses traits sous la figure d'une femme mourante peinte sur un

châssis apposé à l'un des piliers de l'église. Silvestre ressentit cette perte très-vivement et mourut aux galeries du Louvre le 11 octobre 1691. C'était un homme d'une vie fort réglée ; son ami intime Charles Lebrun nous a laissé son portrait, qui est empreint d'une grande sévérité, et qu'Edelinck a reproduit par le burin. Silvestre était en outre excellent musicien ; il laissa à ses enfants une fortune qui, indépendamment de ses places et pensions, représentait soixante-sept mille cinq cent quatre-vingt-cinq livres ; nous puisons ce renseignement dans l'inventaire de l'appartement d'Israël au moment de sa mort, qu'a publié M. Fauchaux dans son consciencieux travail sur Silvestre. Cet artiste, dont la pointe était pittoresque, s'est principalement appliqué à rendre avec exactitude et sans aridité les châteaux royaux et les maisons princières ; il a souvent recours aux mêmes procédés que son compatriote Jacques Callot ; les traits de sa pointe sont verticaux et ne sont rarement coupés que par des contre-tailles ; à peu d'exceptions près, ses nombreuses productions présentent un agrément qu'ont su bien rarement atteindre les graveurs de topographie. L'œuvre d'Israël Silvestre est considérable ; nous ne saurions le détailler ici. Bornons-nous à dire qu'il comprend des vues d'Italie, de France, et surtout de Paris, et d'une foule de pays étrangers. La chalcographie du Louvre possède beaucoup de ses planches. — François SILVESTRE, frère aîné d'Israël, a gravé des paysages. — Israël eut cinq enfants, savoir : Susanne, qui épousa Lemoine et qui elle-même a gravé, en 1707, un portrait d'après Rigaud. — Charles-François, né le 11 avril 1667, peintre, maître à dessiner des enfants de France, élève de Joseph Parrocel. — Louis, peintre de paysages, né à Paris le 20 mars 1669, décédé dans la même ville le 18 avril 1740 ; il fut reçu à l'Académie royale le 30 octobre 1705. — Alexandre, graveur, né à Paris le 27 décembre 1672. — Louis de SILVESTRE, né à Paris le 23 juin 1675 ; il fut élève de Charles Lebrun et de Bon Boulogne ; il fut admis à l'Académie royale de peinture le 24 mars 1702, sur la *Formation de l'homme par Prométhée* (au musée de Montpellier). Devenu, en 1724, premier peintre du roi de Pologne et directeur de l'académie de Dresde en 1727, il fut ennobli, ainsi que son frère Charles-François, en 1742, par Auguste III, roi de Pologne. Ayant réalisé une grande fortune, il rentra en France, fut nommé, le 29 juillet 1752, directeur de l'Académie de Paris, et y mourut le 12 avril 1760. — Nicolas-Charles, fils de Charles-François et petit-fils, par conséquent, d'Israël, maître à dessiner du roi, naquit à Paris en 1698, et mourut à Valenton (Seine-et-Oise) le 30 avril 1767 ; il était membre de l'Académie de peinture depuis le 30 décembre 1647, et le Louvre possède le paysage qu'il offrit comme morceau de réception. — D'importants travaux ont été consacrés à Is-

raël Silvestre et à sa famille; nous signalerons comme sources à consulter : *L'Abecedario de Mariette* (article Silvestre); les *Archives de l'art français*, mais principalement : *Recherches sur quelques artistes lorrains. Claude Henriot, Israël Silvestre et ses descendants, par M. E. Meaume*, Nancy, 1852, in-8°, avec un tableau généalogique de la famille des Silvestre; enfin le *Catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment l'œuvre d'Israël Silvestre, précédé d'une notice sur sa vie, par L. E. Faucheux*, Paris, Renouard, 1857 (extrait des Mémoires de la société d'archéologie lorraine). B. DE L.

SILVESTRE (AUGUSTIN-FRANÇOIS, baron DE), né le 7 décembre 1762 à Versailles, était fils du maître de dessin des enfants de France, emploi deux fois séculaire dans sa famille; placé ainsi dès sa jeunesse auprès des princes, il devint bibliothécaire et lecteur de Monsieur (comte de Provence, depuis Louis XVIII). Il se livra, dès lors, à l'étude des sciences exactes et des sciences naturelles, qui devaient toujours l'occuper. C'est aussi à cette époque qu'il vécut dans la société de savants devenus illustres à divers titres, tels que Lavoisier, Daubenton, Lagrange, Laplace, Vicq-d'Azyr, Hallé. En 1788, lors de la formation de la société philomathique, Silvestre en devint le secrétaire principal et garda ces fonctions pendant quatorze ans. Les travaux auxquels il s'adonnait aboutirent à divers écrits qu'il publia dans les *Annales de physique* et dans les *Mémoires de la société royale d'agriculture* sur diverses matières scientifiques, notamment les effets de l'électricité artificielle sur la végétation, la culture en grand et l'accroissement des plantes potagères, la nécessité d'enseigner l'agriculture dans les écoles des communes rurales, enfin les maladies des blés et l'effet du sel marin employé comme engrais. La révolution ayant éclaté, Silvestre perdit naturellement son emploi, et déjà il était inscrit sur la liste des bannis, quand un décret (1) du comité de salut public décida qu'il serait fait un extrait « simple et précis » des voyages d'Arthur Young en France. Des amitiés puissantes firent charger Silvestre de ce travail. Il fut même mis en réquisition à cet effet. Silvestre vécut dans la retraite pendant les orages de la terreur; mais au retour du calme, il reprit le cours de ses travaux; la société d'agriculture, réorganisée, le choisit, en 1798, pour son secrétaire, charge qu'il occupa pendant trente ans; il fit en outre, pendant cinq années consécutives, des cours d'économie rurale au lycée qui devint plus tard l'Athénée. Employé ensuite au ministère de l'intérieur, il remplit durant plus de vingt ans les fonctions de chef de

division de l'agriculture et des haras, et il fut également chargé de la direction de la statistique générale. Il fit partie du conseil de l'agriculture, des arts et du commerce, remplacé plus tard par le conseil supérieur du commerce, et il fut membre du conseil de préfecture de la Seine. En 1806, il avait été admis à l'Institut, et comme il tenait à honneur d'être affilié à des sociétés savantes, il devint sans peine membre correspondant d'un grand nombre d'académies en province et à l'étranger; la société économique et la société philotechnique le comptèrent aussi parmi leurs fondateurs. Ces fonctions multipliées ne laissaient à Silvestre que de rares loisirs; aussi ses ouvrages sont-ils peu nombreux, et ils se rapportent presque tous à ses travaux académiques. Il est l'auteur de la très-grande majorité des *Rapports généraux de la société philomathique*, depuis 1788 jusqu'à l'an 8 (an 9, 4 vol. in-8°); il écrivit des rapports sur les travaux de la société d'agriculture; il inséra des mémoires dans le *Recueil industriel des manufactures et des beaux-arts*, publié par de Moléon; il composa sur la vie et les ouvrages de membres de la société d'agriculture ou de la société philomathique un grand nombre de notices (la *France littéraire* de M. Quérard en énumère soixante-treize) qui, lues en séance publique, ont ensuite été tirées à part; elles présentent en général de l'intérêt, des connaissances variées et de l'habileté dans l'art difficile de louer sans exagération. Parmi les notices les plus intéressantes, nous citerons celles que Silvestre consacra à Olivier de Serres (*Galerie française*, 1824); à Bernard de Jussieu, 1824; à François de Neufchâteau, 1828; à Huzard, 1838. Un *Essai sur les moyens de perfectionner les arts économiques en France* (1801, in-8°), fut approuvé par l'Institut. Cet ouvrage méritait cet honneur. Conçu dans des vues assez larges, il donnait des conseils dont quelques-uns ont, en effet, pu être appliqués depuis. L'auteur pensait que le gouvernement devait porter ses soins sur l'instruction et la police rurales. La première serait théorique dans des écoles centrales et dans des livres élémentaires; elle serait pratique dans des fermes expérimentales et des écoles spéciales. L'auteur subdivisait ensuite ces écoles suivant l'importance des travaux. Quant à la police agricole, Silvestre demandait la refonte du code rural en vue de sauvegarder les propriétés et favoriser tous les genres d'amélioration. En 1816, année de désastre pour les récoltes, par suite de pluies torrentielles et continues, il rédigea, au nom d'une commission que créa le gouvernement, une *Instruction sur la panification des blés avariés*, qui fut tirée à un grand nombre d'exemplaires. Il prit part à la très-bonne édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, mise au jour en 1803 par la société d'agriculture, et il fut l'un des collaborateurs du *Nouveau cours d'agriculture*, qui eut pour rédac-

(1) Le motif de ce décret mérite d'être reproduit: « Considérant « que le sol de la France peut accroître d'une manière indéfinie « ses productions, et que ce résultat heureux sera principalement « dû à la comparaison des méthodes employées par les nations « agricoles et à la connaissance des procédés les plus avantageux « de culture, Arrête..., etc. » (Voy. t. 5, *Annales de l'agriculture française*.)

teurs les membres de la section d'agriculture de l'Institut (1821-1823, 16 vol. in-8°). En 1829, il mit au jour une fort utile instruction sur la propagation, la culture et les moyens de conservation des pommes de terre. Lorsque Louis XVIII remonta sur le trône, il se souvint de son ancien lecteur, et il lui rendit ce titre; mais ce ne fut, on peut le croire, qu'une sinécure. Il paraît d'ailleurs que fort jeune encore, et avant d'aborder les questions scientifiques, Silvestre avait composé des poésies légères, et Monsieur ne dédaignait pas de rimer quelquefois. Le roi revit donc avec plaisir le savant qui lui rappelait un passé cher à ses souvenirs; il lui conféra le titre de baron. Cet homme utile et zélé est mort en 1831 dans un âge fort avancé. M. Quérard nous apprend qu'il laissait en manuscrit divers ouvrages, notamment un mémoire sur la minéralogie du département de la Seine, rédigé à la demande de l'administration; des *Voyages agronomiques* faits en divers pays, un *Cours d'économie rurale* (précis des leçons faites au lycée); des traductions d'ouvrages allemands sur la botanique et l'agriculture. Une notice sur Silvestre a été lue par L. Bouchard, le 30 mars 1852, à la société d'horticulture dont il était membre.

B—N—T et R—LD.

SILVESTRE DE SACY. Voyez SACY.

SILVESTRI (le comte CAMILLE), littérateur italien, né en 1645, à Rovigo (1), montra dès sa jeunesse un goût très-prononcé pour l'étude des antiquités. Il mit tout son plaisir à former un riche cabinet de curiosités, qui faisait l'admiration de ses compatriotes et des étrangers. Les autres circonstances de sa vie nous sont inconnues. Il mourut en 1719, laissant l'ouvrage suivant, qui lui a mérité à juste titre la réputation d'antiquaire très-distingué : *Givenale e Persio spiegati con la dovuta modestia, ed illustrati con varie annotazioni*, Padoue, imprimerie du séminaire, 1711, in-4° de 910 pages, avec quelques gravures dans le texte et à part; réimprimé à Venise, 1758, 3 vol. in-8°, et aussi dans le *Corpus omnium veter. poet. latinor. cum versione italica*, Milan, 1739, in-4°. Comme on le voit par le mot *spiegati* du titre, l'intention du comte Silvestri n'a pas été de donner une simple traduction, mais une interprétation ou une sorte de paraphrase de ces auteurs. Celle de Juvénal est en *terza rima*. Dans celle de Perse, le comte s'est affranchi de la rime, dont les entraves, dit-il, l'empêchaient d'arriver à son but (2). Les Italiens estiment beaucoup cette version interprétative des deux principaux satiriques latins; mais ce qu'ils estiment bien plus encore, ce sont les notes et les dissertations très-savantes qui

l'accompagnent. En effet, elles contiennent une foule de remarques curieuses et intéressantes, une multitude d'éclaircissements sur des usages anciens (1), l'explication d'un grand nombre d'inscriptions, dont plusieurs étaient publiées pour la première fois; etc. En un mot, c'est une mine de science et d'érudition, où les archéologues surtout ont pu et peuvent encore abondamment puiser. A l'occasion de l'édition de 1758, le *Journal étranger*, dans son numéro de juin 1760, a consacré près de trente pages à l'analyse de l'œuvre du comte Silvestri. Nous y renvoyons le lecteur.

B—L—V.

SILVIO (DOMINIQUE), doge de Venise de 1071 à 1084 et successeur de Dominique Contarini, fut un des bienfaiteurs de l'Eglise patriarcale de Grado. Il donna des secours aux Grecs contre Robert Guiscard; mais sa flotte ayant été défaite en 1084, il fut déposé par les intrigues de Vital Faliero, qui lui fut substitué.

S. S—I.

SILVIO (JEAN), peintre, né à Venise au commencement du 16^e siècle, doit être regardé comme un des meilleurs artistes de l'école vénitienne. L'inspection de ses ouvrages fait supposer qu'il fut élève du Titien. On reconnaît surtout le caractère, le style et la couleur de ce maître dans la composition pleine d'élégance qu'il a peinte pour l'église de Piove di Sacco, dans la podesterie du Padouan. Elle représente *St-Martin sur le siège épiscopal, ayant à ses côtés les apôtres St-Pierre et St-Paul*. Trois anges les accompagnent, deux soutiennent la crosse du prélat, le troisième, sur les degrés du trône, joue de la lyre. Il est impossible de voir une figure plus gracieuse, et le Titien lui-même n'a rien de plus parfait que les deux autres pour le naturel et le goût. Ce tableau a été peint en 1532. Il existe un assez grand nombre de peintures du Silvio dans tout le Trévinois.

P—s.

SILVY (Louis), théologien français, naquit à Paris le 27 novembre 1760, d'une famille de magistrature, vouée aux traditions jansénistes. Son père, conseiller du roi et auditeur à la chambre des comptes, le plaça sous la direction de dom Deforis, bénédictin des Blancs-Manteaux, savant laborieux, régulier, mais enclin aux idées nouvelles. Quand même Silvy n'aurait pas puisé à la maison paternelle les idées jansénistes dont il devint si chaud partisan, le commerce du bénédictin vénéré eût suffi pour y porter son âme ardente. Il prit, sous la conduite de dom Deforis, des sentiments chrétiens, reçut une éducation austère et une instruction remarquable sous le rapport des connaissances religieuses. Il aida même son maître pour l'édition systématique des œuvres de Bossuet, que Lequeux avait commencée. Peut-être dut-il à l'exemple et aux leçons de dom Deforis de ne pas donner dans les

(1) Le continuateur de Ginguéné, Salfi (*Hist. littér. d'Italie*, t. 13, p. 344), fait naître Silvestri à Padoue. C'est sans doute par erreur, car le comte, sur le titre de sa traduction de Juvénal, etc., se dit *da Rovigo*.

(2) Voy. sa *Prefazione alle satire di Persio*; elle est en vers comme celle qu'il a mise à la tête de Juvénal.

principes et dans les erreurs de la révolution, où ses idées jansénistes devaient pourtant naturellement et logiquement l'entraîner. Il fut tout à fait opposé à l'Eglise constitutionnelle. Au surplus, les changements arrivés dans l'Etat le privèrent de sa charge. Dès lors Silvy, comme il le fit toujours depuis, consacra son temps à l'étude de la religion et aux œuvres de la charité. Il était secondé et devancé dans cette pratique de la bienfaisance même par sa femme, qui l'autorisa à vendre tous ses bijoux pour soulager les pauvres. Cette femme, qu'il avait épousée avant le temps de la terreur, était Rosalie-Thérèse Boudet, d'une famille bourgeoise, engagée aussi dans la magistrature et également dans les opinions jansénistes. Beaucoup plus jeune que lui, elle mourut en 1809, à peine âgée de trente-deux ans. Membre et secrétaire de la fabrique de Notre-Dame des Blancs-Manteaux, Silvy était en même temps commissaire des pauvres; il se livrait aussi à des études et à des lectures sérieuses, ayant spécialement pour objet les matières ecclésiastiques. Silvy menait la vie d'un pénitent et d'un solitaire, et, jusque dans ses dernières années, couchait sur une simple paillasse. Presque octogénaire, il se rendait à la métropole, en hiver, pour assister aux matines des chanoines, qui se célébraient à sept heures du matin avant que l'archevêque Affre eût supprimé une partie de l'office canonical, au grand déplaisir des chanoines les plus réguliers et des pieux catholiques. Dans ses principes de rigorisme, il s'affligeait sur les maux réels, sur le peu de discernement que le très-grand nombre des prêtres apportent dans l'admission aux sacrements; du peu de foi manifestée dans leur administration, faite trop souvent sans gravité; de la précipitation et de la routine dans la célébration de la sainte messe. Le souvenir de Port-Royal était aussi vivement gravé dans son âme. Au mois d'octobre de l'année 1809, année centenaire de la dispersion des religieuses, Silvy, en compagnie de nombreux pèlerins, alla visiter les ruines de ce monastère. Une autre époque, celle du 8 septembre 1813, centième anniversaire de la bulle *Unigenitus*, donnée par Clément XI contre les erreurs du livre de Quesnel, anima le zèle de Silvy, partisan et apologiste des appelants, et lui fournit l'occasion d'une scène au moins étrange. Dans une réunion d'amis jansénistes, il prononça trois discours; dans les deux premiers il dévoila, à sa façon, les moyens à l'aide desquels ce décret avait obtenu ce qu'il appelait une apparence d'approbation générale. Il avait, après cent autres depuis un siècle, un tableau bien pathétique à faire sur les infortunes de tant de récalcitrants, qui avaient préféré une vie errante à l'obéissance à l'Eglise. Dans son troisième discours, qui a été imprimé depuis, il saluait l'entrée prochaine des enfants d'Israël dans le sein de l'Eglise. Lorsque Napoléon eut amené à Paris les archives du Vatican,

Silvy obtint de les consulter, et ses soins furent d'y chercher quelque chose contre les jésuites. Il fut indigné en y voyant que ces religieux et Fénelon avec eux avaient souillé le feu de la persécution contre les *prétendus* jansénistes. Que de belles choses n'y trouva-t-il pas contre l'odieuse bulle *Unigenitus*! Il puisa, collationna, dit-on, quelques pièces restées inédites. Peu de temps après, il commença pourtant à écrire, à publier quelques opuscules, toujours dans le sens de ses affections et de ses préoccupations. Ainsi, on le vit prendre le parti de quelques jansénistes du diocèse de Lyon, à qui leurs actes de schisme attireraient des désagréments, attaquer les mémoires ecclésiastiques de Picot (roy. ce nom). Silvy protesta énergiquement contre les nouvelles éditions des œuvres de Voltaire et de Rousseau et au sujet du nouveau fronton de l'ancienne église Ste-Geneviève. Mais ce qui souleva surtout son indignation fut le rétablissement des jésuites en France. Il mit tout en œuvre pour offrir aux yeux de la génération actuelle les couleurs dont on les peignait jadis. Silvy fut une des premières et des principales dupes du thaumaturge Martin; il le reçut chez lui, et, voyant l'œuvre de Dieu dans les prétendues révélations de cet homme (1), il se donna le mérite de les publier; peu s'en fallut, à cette occasion, qu'il n'encourût la peine de la prison en police correctionnelle, où il avait été traduit. Bien entendu qu'en publiant les révélations de Martin, Silvy chercha encore à servir son parti de prédilection, au moins d'une manière indirecte, et l'on put soupçonner que le jansénisme était le mobile de cette œuvre. Ce genre avait d'ailleurs une sorte d'attrait pour Silvy, et son œuvre la plus volumineuse, celle qu'il a intitulée *Extraits des discours de piété* et donnée en cinq volumes, n'est que le fruit des improvisations d'une dévote du parti, nommée mademoiselle Fronteau. Il pensait que c'était peut-être la partie la plus merveilleuse de cette série de miracles qui, suivant lui, ont signalé plus de la moitié du 18^e siècle. Les instruments de cette œuvre étaient tous réunis dans une pensée principale, qui était d'exhorter les fidèles de ce dernier temps à la pénitence et d'appeler à grands cris l'avènement du prophète Elie, dont on peut dire qu'ils furent les hérauts. Silvy, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, faisait de cette œuvre l'un des principaux objets de son attention; il y attachait une grande importance et allait jusqu'à se faire un mérite devant Dieu de la publication de ces volumes, pleins de discours

(1) Silvy est resté persuadé jusqu'à la fin du surnaturel des communications dont se flattait Martin, et il nous dit un jour à Port-Royal que cet homme avait fait comme Jeanne d'Arc et avait dépassé sa mission. Martin sentit plus tard le tort que ferait à son affaire cette alliance avec les jansénistes, et osa nier qu'il eût eu des rapports avec eux. Martin faisait une assertion contraire à la vérité, car Silvy a dit à l'auteur de cet article que Martin avait logé chez lui.

fanatiques. Héroïquement généreux dans ses actes de charité, Silvy, le jour même où, en l'année 1824, il perdit sa mère presque centenaire, disposa par testament, en faveur des pauvres, d'une portion notable de la fortune qu'elle lui laissait. Peu après, il se désista de l'usufruit des biens de sa femme. Nous voulons signaler aussi dans Silvy une disposition trop rare et trop louable pour n'être pas connue. Il portait la délicatesse de conscience jusqu'à rechercher l'origine des biens qui lui étaient échus par succession, dans la crainte qu'ils ne fussent pas tous des fruits de justice, et tâchait de réparer par des dons et des offrandes les fautes dont certains membres de sa famille avaient pu, suivant lui, se charger devant Dieu dans des circonstances à lui connues. Il eut notamment la pensée de faire quelques legs à la paroisse de St-Eustache, où trois de ses parents s'étaient succédé comme curés, craignant, disait-il, qu'il n'y eût, dans cette succession à une même charge ecclésiastique de trois hommes d'une même famille et du même nom, quelque chose de contraire aux règles canoniques. Il avait à cœur une chose qui, étant réalisée, lui fut fort agréable, ainsi qu'à tout le parti. En 1826, il devint locataire des ruines de l'abbaye de Port-Royal des Champs; peu de temps après, il s'empessa d'acquérir cette propriété et quelques dépendances. En 1829, il fonda une école de garçons en la paroisse St-Lambert et la donna aux frères dits de St-Antoine. Il fit la même chose en 1835, à Magny, commune sur laquelle se trouvent situées les ruines de Port-Royal. Dans ces deux localités, il établit aussi des écoles distinctes pour les jeunes filles. Il ne borna pas là ses œuvres de bienfaisance; il concourut à payer la pension de quelques enfants pauvres et orphelins, secourut des vieillards et aida à orner les églises. Silvy, à Port-Royal, réunissait près de lui, matin et soir, les ouvriers et les domestiques qu'il employait et faisait avec eux la prière et des lectures de piété. Il leur prêchait aussi la nécessité pour les chrétiens de toutes les classes de cesser les travaux manuels les dimanches et fêtes. Il passait la belle saison à son cher Port-Royal et y avait commencé des travaux de réparation et d'assainissement. Pour perpétuer le souvenir topographique de l'église de l'abbaye, dont au reste il existe plusieurs gravures, il fit construire un oratoire à la place qu'avaient occupée l'autel principal et le chœur du chapelain. Dans cet oratoire simple et modeste, on voit le portrait du grand Arnault et des vers à sa louange, etc.; le chœur des religieuses et les subdivisions de la nef en bas-côtés sont tracés par des peupliers plantés en ordre (1). Ces lieux, ravivés par Silvy, étaient et

sont encore visités par les personnes attachées aux doctrines jansénistes (*roy.* à ce sujet un ouvrage de l'abbé Cazagne). Les frères de St-Antoine, à l'époque de leurs vacances, y raniment leur piété en récitant l'office des saintes reliques; les ardents d'Argenteuil y viennent prier avec plus de simplicité et de courage. Les souvenirs de Port-Royal attirent aussi dans ces lieux et aux Granges des pèlerins d'un autre genre. L'auteur de cette notice a lui-même visité plusieurs fois ces ruines célèbres. Il a vu, dans la maison construite par Silvy, la chambre principale toute pleine de souvenirs jansénistes (1). Dans un coin de cette chambre en désordre, on voyait dans une châsse un buste de cire, représentant la mère Angélique avec le costume de son ordre; sur la table et les meubles, de petits imprimés, contenant des extraits de discours sur Port-Royal. A l'entrée de la cour, à droite, on voit encore la maison habitée, dit-on, par S. Thibault, qui a été directeur des religieuses, primitivement dépendantes de l'abbaye de Savigny; puis une autre maison habitée par le fermier. Silvy avait, il le disait lui-même, pris ses précautions pour qu'à sa mort Port-Royal appartint à des gens qui pussent l'apprécier. Il habitait, à Paris, place Dauphine et plus tard rue Chanoinesse, et il était retenu à Port-Royal par ses infirmités et gardait la chambre; de là il jetait les yeux sur la croix qu'il avait fait relever dans l'ancien cimetière des religieuses (le préau du cloître) et demandait à Dieu quelque part des dons répandus, disait-il, avec tant de profusion dans le désert dont il contemplait les ruines. Parvenu à l'âge de 86 ans, Silvy mourut à Port-Royal le 12 juin 1847 et fut, suivant son désir exprimé par testament, inhumé dans le cimetière de St-Lambert, près des restes des anciens solitaires de Port-Royal. Une affluence considérable de jansénistes et de pauvres assistait à son convoi. Outre les cinq volumes dont il a été fait mention et qui sont le plus étendu de ses ouvrages, Silvy en a publié plusieurs autres. Entre autres : 1° *la Vérité de l'histoire ecclésiastique rétablie par les monuments authentiques, contre le système d'un livre intitulé Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, par M. S***, ancien magistrat*, Paris, décembre 1814, in-8°. L'ouvrage de Picot auquel celui-ci répondait avait paru en 1806. Ce ne fut qu'en 1816 que parut la seconde édition. 2° *Première Lettre à l'auteur des Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le*

Luynes a fait aussi pratiquer des fouilles dans le chœur des religieuses, ce qui a changé ce que nous disons dans cet article de la disposition des lieux.

(1) A Paris, Silvy avait aussi donné une preuve saillante de son adoration pour tout ce qui tenait de près ou de loin à Port-Royal et à son parti. De concert avec Jarry, possesseur ou locataire de la maison qu'habitait le diacre Paris, rue des Bourguignons, au faubourg St-Marceau, il établit dans cette maison un musée composé d'objets qui ont été à Port-Royal, ou qui ont appartenu aux célèbres amis de la vérité, etc., et des reliques des saints jansénistes.

(1) Depuis que ceci est écrit, les frères de St-Antoine, dits aussi *labourins*, héritiers de Port-Royal, que Silvy avait cédé moyennant un viager, ont fait transporter ailleurs les tableaux de l'oratoire et restaurer largement la maison de Silvy. Le due de

18^e siècle. Cette lettre peut servir d'avis aux scribes de cet ouvrage et aux abonnés du journal du même auteur. On y a joint, etc., par M. S***, ancien magistrat, Paris, 1815, br. in-8°. C'est un manifeste contre la deuxième édition et contre l'*Ami de la religion*. 3^e Les *Véritables sentiments de Bossuet rétablis par les manuscrits originaux et autres témoignages irrécusables*, en ce qui concerne un point historique très-important dont traite M. de Bausset, auteur de la vie de ce grand évêque, Paris, 1815, in-8°; 4^e Les *jésuites tels qu'ils ont été dans l'ordre politique, religieux et moral*, Paris, 1815, in-8°; 5^e Du *rétablissement des jésuites en France*, Paris, 1816, in-8°; 6^e *Eclaircissement au sujet des dépêches du prince régent de Portugal concernant les jésuites, envoyées à son ministre à Rome*, Paris, 1816, in-8°; 7^e Les *fidèles catholiques aux évêques et aux pasteurs de l'Eglise de France, au sujet des nouvelles éditions des œuvres de Voltaire et de Rousseau*, Paris, 1817, in-8°; 8^e *Relation concernant les événements qui sont arrivés à un laboureur de la Beauce dans les premiers mois de 1816*, Paris, 1817, in-8°; 9^e *Henri IV et les jésuites, suivi d'une Dissertation sur la foi qui est due au témoignage de Pascal dans ses Lettres provinciales*, Paris, 1818, in-8°; 10^e *Avis important sur les nouveaux écrits des modernes ultramontains et des apologistes d'une société renaissante*, Paris, 1818; 11^e *Difficulté capitale proposée à M. l'abbé Frayssinous au sujet de son livre intitulé les Vrais Principes de l'Eglise gallicane*, Paris, 1818, in-8°; 12^e *Plainte en calomnie et en diffamation contre un journaliste qui se qualifie l'Ami de la religion et du roi, où l'on éclaircit un point historique concernant le pape Grégoire VII et nos libertés gallicanes, avec une Observation sur l'importance et le fondement des quatre articles du clergé de 1682 contre le système des gallicans d'opinion*, par M. Silvy, ancien magistrat, Paris, 1818, in-8°; 13^e *Discours sur les promesses renfermées dans les Ecritures et qui concernent le peuple d'Israël*, Paris, 1818, in-8°; 14^e *Quelques réflexions d'un vieux croyant catholique sur le changement des sculptures, emblèmes et figures fait au frontispice du Panthéon, ci-devant l'église de Ste-Genève*, 1818; 15^e *Articles relatifs à la religion*, extraits du *Journal du commerce*, dans les premiers mois de l'an 1818 (du 4 janvier au 4 novembre), Paris, 1818, in-8°. On lit à la fin de cette brochure : « Je certifie que les « articles ci-dessus sont fidèlement extraits du « *Journal du commerce*. Le cardinal DE LA LU- « ZERNE. » 16^e *Doléances et pétitions des fidèles persécutés dans le diocèse de Lyon aux honorables membres de la chambre des pairs et de celle des députés, où l'on fait voir une foule d'actes de schisme qui s'exercent depuis quinze ans dans un grand nombre de paroisses du diocèse de Lyon, etc.*, Paris, 1819, in-8°; 17^e *Réponse à l'Ami de la religion des jésuites, où l'on expose les causes véritables de leur suppression, d'après le bref de*

Clément XIV qui les a abolis et d'après une lettre officielle du cardinal de Bernis, que l'on oppose à la bulle de Pie VII qui les a rétablis, par M. S***, ancien magistrat, Paris, 1819, in-8°; 18^e *Réponse à l'apologiste des ultramontains, qui se dit l'Ami de la religion et du roi, où l'on démontre par des pièces authentiques que l'on n'a pas cessé de maintenir au delà des monts la doctrine contraire au premier de nos quatre articles, rempart de nos libertés gallicanes*, par M. S***, ancien magistrat, Paris, 1819, in-8°; 19^e *Eclaircissements de plusieurs faits relatifs à la persécution qui a eu lieu dans une partie du diocèse de Lyon*, extrait de la *Chronique religieuse*, Paris, 1820, in-8°; 20^e *Relation des faits miraculeux concernant la révérée mère Emmerich, religieuse du couvent des augustines de Dulmen, en Westphalie, avec les témoignages qui constatent ces faits, subsistants depuis plusieurs années*, Paris, 1820, in-8°; 21^e M. S***, ancien magistrat, à l'auteur de l'écrit intitulé le *Passé et l'avenir* expliqués par des événements extraordinaires arrivés à Thomas Martin, laboureur de la Beauce, in-8°. C'est une suite et défense des opinions insérées dans l'ouvrage cité ci-dessus sous le numéro 8, et dont Silvy donna une nouvelle édition en novembre 1830, puis une troisième en 1831. Dans cette suite, Silvy se justifie mal du reproche qu'on lui avait fait d'avoir publié cette relation malgré sa promesse de ne pas le faire. Presque tous ces ouvrages ont été publiés par A. Egron, qui semblait être l'imprimeur du parti et qui en professait les opinions. On peut encore attribuer à Silvy d'autres publications de ce genre, par exemple, les *Observations sur les calomnies que l'on a répandues et qu'on renouvelle encore de nos jours contre le monastère et l'école de Port-Royal, où l'on répond, etc.*, brochure in-12 de 18 pages, imprimée aussi par Egron; — *Remède unique aux maux de l'Eglise et de l'Etat*, par un curé de campagne, Paris, 1816; 4^e édit., 1817, in-12. Suivant Barbier (*Dictionnaire des anonymes*), cet écrit aurait pour auteur un écrivain du nom de Jacquemont, et Silvy n'en serait que l'éditeur. On a encore de lui : *Eloge de M. l'abbé Hauteville*, ancien chanoine d'Auxerre, prononcé dans une réunion de ses amis et de ses élèves, Paris, 1816, in-8°. Ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, il avait aidé dom Deforis dans son travail pour l'édition des œuvres de Bossuet, commencée par Lequeux et que ce bénédictin était chargé de continuer. Les tables des 13^e et du 14^e volume avaient été dressées par Silvy; elles n'ont point été imprimées. Silvy chérissait fort la société des instituteurs dite des *Frères de St-Antoine* et qui s'appelaient elle-même des *Ecoles chrétiennes* (1). Il lui a laissé le domaine de Port-Royal. Par recon-

(1) Cette société de frères, établie pour l'enseignement primaire, est peu connue. L'auteur de cet article leur a consacré un chapitre dans le supplément à *l'Histoire des ordres monastiques*, par le P. Hélyot.

naissance et par sympathie, le frère *** a consacré un éloge historique à Silvy dans la *Revue ecclésiastique*, journal mensuel auquel il donnait, ainsi qu'un ou deux de ses confrères, son concours sous la direction de M. R***, etc., et dont il était principal rédacteur (1). Silvy prenait grand intérêt à cette revue, à laquelle son grand âge l'empêchait de travailler. Ses forces ne lui laissaient plus depuis quelques années la consolation de se rendre avec les jansénistes à la procession en mémoire de la guérison de madame Lafosse, se faisant tous les ans, à Ste-Marguerite. Quelque sentiment que l'on ait au sujet des questions religieuses, dont Silvy fut toute sa vie l'énergique défenseur, on ne peut que rendre justice à ses vertus privées. B—D—E.

SIMARD ou SYMARS (2) (PIERRE), inquisiteur de la foi, était né vers 1620, à Besançon (3). Il prit jeune l'habit de St-Dominique, et fut envoyé par ses supérieurs à Paris, où il fit avec succès ses cours de philosophie et de théologie. De retour dans sa province en 1645, il y remplit successivement divers emplois, et fut enfin nommé inquisiteur général pour le comté de Bourgogne. Dans l'ardeur de son zèle, il poursuivit avec acharnement les personnes soupçonnées de magie, et en fit périr plusieurs sur le fatal bûcher. Les magistrats de Besançon parvinrent à faire remplacer le P. Simard dans des fonctions qu'il remplissait avec tant de rigueur; et il se rendit à Rome pour justifier sa conduite. On peut conjecturer que ses excuses furent admises par le saint-office, puisqu'il revint en 1673, avec le titre de provincial et la commission de surveiller le maintien de la règle dans toutes les maisons de son ordre, en France. Il mourut prieur du couvent de Poligni, vers 1680. Les auteurs de la *Bibl. scriptor. ord. fratr. predicatorum*, qui représentent Simard comme une victime de l'envie, disent qu'il joignait à des dehors agréables, des mœurs pures et un grand zèle pour la religion (voy. t. 2, p. 650). On a du P. Simard : le *Trésor du rosaire*, in-12, réimprimé plusieurs fois à Besançon et à Dôle; — *Avis favorables et salutaires aux prêtres et pasteurs*, Besançon, 1677, petit in-8°; c'est une apologie du sacerdoce. Suivant Lampinet (*Biblioth. Sequan.*, mss.), il a laissé en manuscrit, un *Abrégé* des conciles, des *Observations* sur le droit canonique, et un *Traité* des sorciers. W—S.

SIMART (PIERRE-CHARLES), statuaire français, naquit à Troyes, le 27 juin 1806. Fils d'un menuisier, il lui fallut lutter durant son enfance contre l'absolutisme de sa mère, qui, avec une conviction qu'on ne saurait blâmer, faisait tous ses efforts

pour le détourner de la carrière des beaux-arts, prétendant qu'il se bornât à continuer et à augmenter l'établissement exploité par son père. L'enfant ne s'en fit pas moins remarquer, par des dispositions précoces, à l'école communale de sa ville natale; il y obtint même le premier prix. Paillot de Montabert (voy. ce nom), son compatriote, et auteur du *Traité complet de la peinture*, vit par bonheur une copie de la *Tête de Niobé* que le jeune écolier avait exécutée en pierre, et avec des outils de menuisier. C'en fut assez; il se déclara le protecteur de Charles Simart, qui obtint bientôt de la ville de Troyes une pension de trois cents francs. Se croyant riche avec cette somme, Simart se rendit résolument à Paris, emportant comme passe-port sa *Tête de Niobé*. C'était en 1823, et le futur statuaire était âgé de dix-sept ans. Il trouva dans la capitale un généreux accueil chez Antoine Desbœufs, puis chez Charles Dupaty, son premier maître, par le crédit duquel il obtint quelques travaux, qui adoucissent sa situation. La première commande sérieuse que Simart obtint, par l'intermédiaire de son constant ami M. Marcotte, receveur général de l'Aube, fut le *Buste de Charles X* (au musée de Troyes); et ce buste était à peine terminé que le monarque tombait du trône. A la mort de Dupaty (1827), Simart entra dans l'atelier de Pradier. Dès 1831, il débutait au salon avec sa statue de plâtre de la *Nymphe Coronis*; fille de Phlégias, elle mourut, comme chacun le sait, percée d'une flèche, victime de la jalousie d'Apollon (au musée de Troyes). Cette œuvre fut bien accueillie du public; et le jeune artiste, la même année, crut pouvoir concourir pour le prix de Rome, dont le sujet était la *Mort de Caton d'Utique*. Simart n'obtint que le second prix (son bas-relief est au musée de Troyes). Il tomba malade peu après; le choléra, en outre, sévissait sur la France. Aussi céda-t-il facilement à la proposition de son maître Pradier, qui, pour faire diversion à ses souffrances et à sa mélancolie, l'entraîna à Genève, Milan, Gênes et Venise. Simart revint de ce voyage avec des idées nouvelles, animé d'une ardeur des plus vives; et il entra en loge pour la seconde fois (1833). Il obtint le premier grand prix, en interprétant la fable si connue de notre bon la Fontaine le *Vieillard et ses enfants*. Quand le fils du menuisier de Troyes partit pour la villa Médicis, sa ville natale venait d'élever sa pension à mille francs; et il en abandonna intégralement le montant à ses parents, pour assurer le repos de leurs vieux jours. M. Ingres était alors directeur de l'école de France à Rome; Simart retrouvait un maître et un ami. Au nombre des envois de Rome du lauréat, nous rappellerons une excellente copie du *Gladiateur mourant*, un bas-relief dans le goût antique, représentant *Pallas enseignant aux hommes l'art d'atteler les bœufs à la charrue*. Cette production

(1) Cette *Revue*, qui était un apostolat janséniste, a cessé de paraître à la révolution de février 1848.

(2) C'est ainsi que son nom est écrit au bas de la dédicace des *Avis favorables*.

(3) Suivant les PP. Echard et Quetif (*Bibl. fratr. prædicatorum*), mais peut-être par ces mots *Patria Bisontinus* faut-il seulement entendre qu'il était né dans le diocèse de Besançon; en effet, Lampinet le dit de Vesoul, et d'autres biographes, de Montbozon, bourg dans l'arrondissement de cette dernière ville.

fut vivement critiquée dans les journaux du temps. Simart ne se laissa pas influencer par cette croisade contre lui, émanant d'écrivains complètement dominés par les idées romantiques. Il expédia peu après sa statue de l'homme lançant un disque (dont il existe un plâtre au musée du Louvre), le *Joueur de Ruzzica*. M. Ingres, en voyant cette figure, embrassa le jeune Simart avec effusion, en lui disant : « Il est beau de « répondre aux critiques par un tel travail. » Son dernier envoi fut la statue d'*Oreste* (au musée de Rouen), « tel qu'Eschyle nous le montre, « a dit M. Ch. Levêque, beau, jeune et touchant, « malgré son crime ». Simart, après avoir terminé son stage à Rome, revint à Paris; il avait parcouru l'Ombrie, la Toscane, Pérouse, Assise, Viterbe, Sienne, Florence et Naples. Son imagination avait été vivement impressionnée; aidé par un penchant naturel au culte du génie antique, il rapportait de ses excursions ce sentiment inaltérable de la grandeur et de la simplicité, de la pureté du contour qui forme le caractère dominant de son talent. « Que j'ai vu, écrivait-il « à M. Marcotte, de sublimes peintures! quels « artistes c'étaient que les peintres de la fin du « moyen âge! ce sont eux qui ont fait Raphaël; « s'il les a surpassés par la forme, il n'est pas « toujours arrivé à leur sublime expression, à « leur style, qui rappelle le plus beau style des « Grecs. J'ai beaucoup étudié ces maîtres; j'ai « beaucoup travaillé d'après eux, et je rapporte « une bonne collection de dessins ». Simart, une fois établi à Paris, exécuta d'abord deux figures en bas-relief pour l'hôtel de ville, l'*Architecture* et la *Sculpture* (1), puis les deux grandes statues adossées aux colonnes de la barrière du Trône, tournées vers Paris, représentant la *Justice* et l'*Abondance*; les statues de la *Philosophie* (1843) et de la *Poésie* (1843), pour la bibliothèque du palais du Luxembourg. De 1846 à 1852, il se livra uniquement à la composition des bas-reliefs du tombeau de Napoléon I^{er} aux Invalides, qui font partie de la décoration du magnifique monument élevé par Visconti. Cette œuvre seule suffirait à l'honneur du nom de Simart; et elle lui ouvrit les portes de l'Institut, en 1852, où il vint occuper le fauteuil laissé vacant par son maître Pradier. Il lui était échu en partage : la *Pacification des troubles civils*; — l'*Organisation de l'administration publique*; — la *Promulgation du Code*; — le *Concordat*; — les *Travaux publics*; — le *Commerce et l'industrie protégés*; — la *Fondation de l'Université, de la Cour des comptes, du Conseil d'Etat, de la Légion d'honneur*. Nous ne saurions décrire ici ces bas-reliefs, que chacun peut voir, au surplus; disons seulement qu'en aucune circonstance il n'a mieux résolu l'un des plus difficiles problèmes de l'art; nul mieux que lui, en effet, n'a donné la beauté et soufflé la

vie à l'allégorie, cette abstraite, froide et ingrate mythologie de la sculpture moderne. Il a également exécuté la statue colossale de l'empereur, placée dans le reliquaire, à l'extrémité de la crypte. En 1855, parut la restitution, d'après les textes et les monuments figurés, de la *Minerve du Parthénon*, œuvre qui l'occupa de 1846 à 1855, que lui avait commandée M. le duc de Luynes, et dont M. Duponchel a exécuté l'orfèvrerie; le *Combat des Amazones et des Athéniens* était représenté sur la partie convexe du bouclier; le *Combat des dieux et des géants*, sur la partie concave; la *Quercelle des centaures et des lapithes*, sur les sandales de la déesse; enfin, *Pandore recevant les dons des dieux*, sur le piédestal. Cette statue, d'ivoire, d'or et de pierres précieuses, souleva toute sorte de questions; et, comme l'a dit M. Ch. Levêque avec infiniment d'à-propos, « la foule s'est arrêtée un « instant, n'a pas compris, et a passé outre, « sans louer ni blâmer. » MM. Beulé, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1856 (la statuaire d'or et d'ivoire; la *Minerve* de Simart); Th. Gauthier et E.-J. Delécluze, dans les *Beaux-Arts*, prirent part au débat. « M. de Luynes, dit « Halévy, a donné un noble asile à la vierge « du Parthénon; et la reconnaissance des hommes « éclairés doit se partager entre le promoteur « généreux d'une tentative toute nouvelle dans « l'histoire de l'art, et le sculpteur dévoué qui « n'a pas craint d'enchaîner sa liberté dans ce « travail d'artiste et d'érudit. » On doit encore à Simart, au palais du sénat, un groupe plein de délicatesse, l'*Art demandant ses inspirations à la Poésie* (1); au château de Dampierre, chez M. le duc de Luynes, quatre frises destinées à compléter l'œuvre restée inachevée de M. Ingres, l'*Age d'or et l'Age de fer*; le fronton du pavillon Denon, dans la cour du Louvre, le *Réveil des arts et de l'industrie à l'avènement de Napoléon III*; des sculptures au plafond carré du Louvre; deux *Groupes de cariatides* (au pavillon de l'horloge du nouveau Louvre); le *Berceau du prince impérial*; une *Vierge avec l'Enfant-Jésus* (au portail de la cathédrale de Troyes). Simart a laissé les dessins commencés d'un monument qu'il projetait d'élever à la mémoire du pape Urbain IV, comme lui né à Troyes, comme lui fils d'un artisan. Le talent de Simart était flexible: mais il semble avoir constamment pris pour modèle Phidias, pour lequel il professait un véritable culte; et, où il a excellé, nous le répétons, c'est à rendre l'allégorie palpable, en quelque sorte, et à donner de l'âme à ses sujets de pierre et de marbre. Il est mort à Paris le 30 mai 1857, jeune encore, dans toute la maturité de son talent, des suites d'une chute de voiture, en se rendant, le 18 mai, à une réunion du jury de l'exposition des beaux-

(1) A droite et à gauche d'une grande fenêtre cintrée, au deuxième étage de l'aile droite.

(1) Ce fut en quelque sorte son dernier ouvrage, il n'en put achever que le modèle; le marbre a été terminé sous la direction de M. Duret.

arts. Il avait obtenu une médaille de première classe, en 1840, rappelée en 1855; il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 5 juillet 1846, et officier du même ordre, le 14 juin 1856. On peut consulter sur Simart : *Notice sur la vie et les œuvres de Ch. Simart*, par M. Ch. Lévêque, Paris, 1857, in-8°; — *Notice sur la vie et les ouvrages de Simart*, par M. Halévy, secrétaire perpétuel, lue dans la séance publique de l'Académie des beaux-arts, le 12 octobre 1861, Paris, 1861, in-4°; — *Simart, statuaire, membre de l'Institut. Etude sur sa vie et sur son œuvre*, par M. Gustave Eyriès, Paris, 1860, in-8° avec portrait.

B. DE L.

SIMÉON, second fils de Jacob et de Lia, naquit vers l'an 1748 avant J.-C. Etant allé en Egypte avec ses frères pour acheter du blé, ce fut lui que Joseph retint en otage. De concert avec son frère Lévi, il exécuta le massacre des Sichémites (*voy. Lévi*), et il eut part aux reproches que Jacob fit à cette occasion. Ses descendants n'eurent en partage qu'un canton démembré de la tribu de Juda, et sa tribu fut la seule que Moïse ne bénit pas en mourant. Elle était composée de 59,000 combattants en sortant d'Egypte, et il n'en entra que 22,000 dans la terre promise. — SIMÉON, vieillard vertueux, fut averti par le St-Esprit, qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Sauveur du monde. Dans cette attente, il demeurait presque toujours dans le Temple, et il s'y trouvait lorsque la Vierge entra portant l'Enfant-Jésus. Ce fut alors qu'il chanta le fameux cantique : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, et qu'il prophétisa la rédemption. — SIMÉON, dit le *frère du Seigneur*, était fils de la sœur de la Ste-Vierge. Il fut disciple de Jésus-Christ, et devint évêque de Jérusalem après la mort de St-Jacques. Poursuivi par Atticus, qui gouvernait la Palestine sous le règne de Trajan, il fut crucifié à l'âge de 120 ans, la 107^e année de Jésus-Christ, et après avoir gouverné quarante ans l'église de Jérusalem.

Z.

SIMÉON (JOSEPH-SEXTIUS), jurisconsulte, naquit à Aix, en Provence, le 8 mai 1717, d'une famille du barreau, fut reçu avocat au parlement le 17 juin 1737, et ne tarda pas à se faire remarquer par de nombreux succès, qui lui valurent en 1748 la chaire de droit à l'université d'Aix. Il fut ensuite nommé, en 1754, syndic de la noblesse. En 1764 et 1765, il remplit la charge d'assesseur d'Aix et procureur du pays de Provence, et le 8 janvier 1782 il fut reçu secrétaire du roi en la chancellerie pour le parlement de Provence, fonction dans laquelle il montra autant de zèle que de capacité, tout en continuant d'exercer la profession d'avocat, où il se créa une grande renommée, grâce à un beau talent oratoire et à une connaissance approfondie des lois. D'une probité, d'une aménité parfaites, il jouissait de l'estime publique, lorsque la mort le frappa le 6 avril 1788. L'avocat Alphéran et M. de Mont-

meyan prononcèrent à cette occasion de touchantes paroles au parlement. Sa fille aînée avait épousé M. Portalis. Son second fils, Pierre-Antoine Siméon, mourut capitaine du génie, le 20 septembre 1790.

C—H—N.

SIMÉON (JOSEPH-JÉRÔME), législateur et ministre d'Etat, fils aîné du précédent, né à Aix le 30 septembre 1749, commença ses études dans sa ville natale, au collège des jésuites, et les termina à Paris, à celui du Plessis, où il eut pour professeur l'abbé Marie, depuis sous-précepteur des ducs d'Angoulême et de Berry. Destiné à suivre la même carrière que son père, il revint à Aix faire son droit, et à vingt ans il fut reçu avocat. Son début fut brillant et il devint, en quelque façon, l'émule de son père, auquel on l'adjoignit avec survivance, dans sa chaire de droit. Assesseur et procureur de 1782 à 1784, il se distingua par une rare capacité. Son administration fut ce qu'avaient été celles de son père et de son beau-frère Portalis, pleine d'habileté et de prudence. Lorsque la révolution éclata, sans s'en déclarer l'adversaire, il ne s'en montra pas le partisan; mais quand la constitution civile du clergé fut décrétée, il refusa d'y prêter serment en sa qualité de professeur de droit. Les journées du 31 mai et du 2 juin 1793 et les excès des terroristes du Midi, en amenant la coalition de plusieurs départements, le forcèrent à sortir de la retraite où il s'était confiné. Elu membre de l'assemblée fédéraliste que les provinces insurgées voulurent opposer au despotisme conventionnel, il ne crut pas devoir accepter. Ses concitoyens l'ayant nommé plus tard procureur syndic du département, il comprit qu'il ne lui était plus permis de se soustraire à cette marque de confiance. Tous ses efforts tendirent à tempérer les passions exaltées, à maintenir l'ordre au milieu du désordre. L'insurrection des départements du Midi ayant succombé, Siméon fut mis hors la loi. Il quitta Marseille la veille de l'entrée des troupes conventionnelles et se réfugia en Italie. Il habita Pise, Livourne, et après le 9 thermidor, amnistié par les décrets, il put rentrer en France. A peine arrivé à Marseille, les commissaires de la Convention, Isnard, Cadroy et Chambon, lui enjoignirent de reprendre les fonctions de procureur syndic, *sous peine d'être réputé mauvais citoyen*. C'était une tâche bien difficile; il fallait arrêter la réaction, mettre un frein aux vengeances, calmer les esprits. Sa conduite, dans cette circonstance, suffirait pour honorer sa vie. Il y déploya une fermeté courageuse, et parvint à arrêter de sanglantes représailles en dénonçant à l'indignation publique « ces actes atroces de vengeance que la loi condamne », en reprochant « aux ennemis et aux victimes du terrorisme d'imiter ce qu'ils avaient voulu punir, et d'avoir aussi leurs massacres de septembre. » Lors de la constitution de l'an 3 (1795), il fut élu député au conseil des Cinq Cents. Il y avait dans le Corps législatif deux

partis fort distincts : le premier, composé d'esprits ardents, débris de la Convention, et qui avaient pris part à tous les excès, à tous les crimes de cette assemblée, voulait à tout prix la conservation de la république, dût-on y arriver par la violence et les massacres; le second était celui des hommes sages qui désiraient le rétablissement de l'ordre, lors même qu'un gouvernement monarchique en deviendrait la conséquence. Cette opinion compta naturellement Siméon pour un de ses défenseurs, avec Portalis, Pastoret, Muraire, Boissy d'Anglas, Barbé-Marbois, etc. Dans la lutte animée qui s'engagea au milieu des conseils, Siméon parut toujours en première ligne, sans tenir compte des périls auxquels pouvaient l'exposer ses principes modérés. Le 9 novembre 1795, il parla sur les assassinats qui se commettaient dans le Midi, et accusa Fréron, commissaire du directoire, d'y entretenir l'agitation par des mesures acerbes. Son discours fit sensation, et dès ce moment il devint l'objet des attaques de la presse révolutionnaire. Dans une adresse des jacobins de Toulon, on l'accusa de complicité dans la reddition de cette ville, puis d'émigration. Lors de la conspiration royaliste de la Villeurnoy, on trouva dans ses papiers une liste de futurs ministres de Louis XVIII où Siméon était désigné pour le ministère de la justice. Il lui fut aisé de prouver qu'il n'avait eu aucune part à la formation de cette liste, et que son nom y avait été porté à son insu, comme ceux de plusieurs autres membres des conseils. Ce fut dans ce temps qu'il s'occupa de l'organisation judiciaire, où l'on peut dire qu'il apporta de grandes lumières, principalement sur la contrainte par corps, sur les successions, le jury, la liberté de la presse, le droit criminel, etc. Nous devons dire cependant que ce fut sur son rapport (26 octobre 1796) que le conseil des Cinq Cents passa à l'ordre du jour relativement au message du directoire en faveur de l'infortuné Lesurques (*voy. ce nom*). Le discours que Siméon prononça contre le divorce, *ce mortel et terrible remède des mauvais mariages*, ainsi qu'il l'appelle, fut pour lui un véritable triomphe; Chénier et de Maistre l'ont loué d'un commun accord, comme un des plus beaux morceaux de l'éloquence parlementaire. Aux élections de l'an 5 (1797), le Directoire, pour écarter les électeurs royalistes, ayant proposé de leur faire prêter serment de haine à la royauté, Siméon s'y opposa vivement. Ainsi qu'on l'avait prévu, les élections furent partout faites sous l'influence des idées contre-révolutionnaires. Les deux cent cinquante députés nouveaux, tous animés de sentiments plus ou moins opposés aux principes de la révolution, furent de puissants auxiliaires pour le parti royaliste, déjà très-nombreux. On remarquait parmi eux les généraux Willot, Pichegru. Dès ce moment on ne garda plus de mesure, et chaque jour la tribune retentit d'attaques violentes contre le directoire. Les conseils, surtout

celui des Cinq Cents, marchaient ouvertement dans ce sens. Dès le premier jour, Pichegru avait été élevé à la présidence, et Siméon nommé secrétaire. Un choix non moins significatif fut celui de Barthélemy comme membre du directoire. La lutte devint très-vive : mais tandis que les conventionnels, dernier appui du système révolutionnaire, de concert avec les directeurs, se préparaient à tous les moyens de violence, leurs adversaires se bornaient à de stériles discours, à des phrases menaçantes et qui ne pouvaient qu'irriter et porter à la vengeance. Le 1^{er} fructidor (15 août 1797), Siméon fut nommé président, et le 18 éclatait le fameux coup d'Etat qui devait rejeter la France dans toutes les calamités de la révolution. La conduite du président dans cette journée mémorable fut digne et courageuse. Sans se laisser intimider par les baïonnettes, il somme les soldats d'Augereau (*voy. ce nom*) de se retirer, puis il proteste par d'énergiques paroles contre cet odieux abus de la force. « La constitution, » s'écrie-t-il, est violée, la représentation nationale indignement outragée; je déclare que « l'assemblée est dissoute jusqu'à ce que les auteurs d'aussi criminels attentats soient punis. » A l'heure accoutumée des séances, il se présente accompagné de quelques-uns de ses collègues; mais une charge de cavalerie les empêcha de pénétrer dans la salle. Alors il protesta de nouveau avec une admirable vigueur. Et s'étant retirés, lui et ses confrères n'eurent plus qu'à se soustraire aux lois d'exil et de déportation qui furent prononcées contre les plus fidèles représentants, contre les journalistes les plus courageux. Siméon réussit d'abord à se tenir caché; mais au commencement de 1799 un arrêté du directoire ayant enjoint aux proscrits de se rendre à Oléron, sous peine de confiscation et même de mort, il voulut sauver sa famille de la ruine et se rendit dans cette île, ainsi que Boissy d'Anglas, Villaret-Joyeuse, Muraire, etc. Il y passa plus d'un an, s'occupant de travaux politiques et littéraires. Il y traduisit les *Odes* d'Horace et les *Nuits romaines* de Verri. La révolution du 18 brumaire, qui renversa une seconde fois la constitution qu'il avait si vainement essayé de soutenir, mit fin à cette proscription, et les déportés furent délivrés par un coup d'Etat à peu près pareil à celui qui les avait perdus. Le nouveau consul proposa à Siméon la préfecture de la Marne, qu'il refusa, sous prétexte de santé, mais en réalité pour ne pas exercer un pouvoir émanant de changements qu'il n'approuvait pas. Il consentit néanmoins peu de temps après à remplir les fonctions de substitut à la cour de cassation, qu'il quitta bientôt pour entrer au Tribunal, où il se sépara tout à fait de l'opposition et devint le défenseur le plus zélé de tous les projets de lois consulaires. C'est ainsi qu'il fut le rapporteur du concordat. Le travail qu'il fit sur cette grave question fut considéré comme un chef-d'œuvre de raison et

de savoir. Siméon prit encore beaucoup de part à l'établissement du Code civil, tant en qualité de membre de la section législative qu'en celle de rapporteur sur plusieurs titres. Ce fut lui qui fut en quelque sorte l'intermédiaire entre le conseil d'Etat et le Tribunal, où il dirigea les discussions avec une habileté peu commune. Délégué ensuite pour le soutenir devant le corps législatif, il eut plus qu'aucun autre l'honneur d'associer son nom à ce monument. Lorsque enfin le premier consul voulut monter sur le trône impérial, Siméon fut encore celui qui porta la parole. On lui a reproché avec raison, en cette occasion, de n'avoir pas gardé assez de mesure envers la famille royale dont Bonaparte prenait la place. « Les catastrophes qui frappent les rois, dit-il, sont communes à leur famille, ainsi que l'étaient leur puissance et leur bonheur. L'incapacité qui abandonne leurs têtes à la foudre des révolutions s'étend sur leurs proches et ne permet pas de leur rendre ce timon échappé à des mains trop débiles. Il fallut qu'après les avoir repris, la Grande-Bretagne chassât les enfants de Charles I^{er}. Le retour d'une dynastie détronée, abattue par le malheur moins encore que par ses fautes, ne saurait convenir à une nation qui s'estime; il ne saurait y avoir de transaction sur une querelle aussi violemment débattue. » Malgré ces preuves de dévouement, le nouvel empereur lui préféra Fabre de l'Aude, lorsque peu de temps après il fut porté, comme candidat pour la présidence du Tribunal. Appelé ensuite au conseil d'Etat, Siméon y trouva encore beaucoup d'occasions de se distinguer. Napoléon, qui fut souvent à même de juger de sa capacité administrative, le choisit, en 1807, lorsqu'il créa le royaume de Westphalie, pour l'un des trois membres du conseil de régence, et quand Jérôme vint en prendre possession, il trouva tout fort bien établi. Siméon devint alors ministre de la justice et de l'intérieur. Il ne garda ce dernier portefeuille que quelques mois et fut en même temps président du conseil d'Etat. L'organisation civile et judiciaire de ce pays fut son ouvrage. Sans blesser les susceptibilités d'un peuple conquis, il se concilia l'estime de la population, malgré les exigences de Napoléon qui rendirent souvent sa position difficile. Le frêle édifice de cette royauté ayant été renversé par les revers de 1813, Siméon revint en France, et sur sa demande il fut mis à la retraite. Il assista ainsi dans le silence à la chute de l'empire. La restauration ne pouvait le trouver indifférent, lui l'ancien partisan des principes monarchiques. Nommé d'abord préfet du département du Nord, il se rendit à Lille, et dix mois après, il y recevait Louis XVIII en fugitif. Sa démission, qu'il adressa immédiatement à Napoléon, se croisa avec sa destitution. Envoyé par les Bouches-du-Rhône à la chambre des représentants, il y siégea muet et passif durant les cent-jours. Après la seconde restauration, il fut

XXXIX.

fait conseiller d'Etat, et nommé député par le département du Var. Dans la chambre dite *introuvable*, Siméon se rangea du côté de la minorité, c'est-à-dire parmi les partisans du ministère. En conséquence il se fit le défenseur des régicides et des conspirateurs du 20 mars dans la discussion sur la loi d'amnistie. « Ce n'est pas de sang que la France a soif, s'écria-t-il, c'est de tranquillité, de pardon, de sécurité. » Réelu après l'ordonnance du 5 septembre qui rendit le pouvoir au parti révolutionnaire, il joua un grand rôle dans la session de 1817, où il se montra un des plus chauds partisans du ministère Decazes. Lorsque M. Pasquier quitta la justice, on lui offrit ce portefeuille qu'il refusa. Le 7 mai 1819, il fut nommé inspecteur général des écoles de droit, puis sous-secrétaire de la justice. Chargé des sceaux *par intérim*, quelques jours après, en l'absence de de Serre, à la formation du second ministère Richelieu, il accepta le département de l'intérieur à la place de M. Decazes. En présence des difficultés alors si compliquées, Siméon n'était certes pas l'homme qu'il fallait dans un tel poste, et l'on doit reconnaître qu'il ne s'y montra pas à la hauteur de la situation. Orateur froid et méthodique, impassible comme un magistrat, il ne se trouvait point à l'aise au milieu des bruyantes interruptions de l'opposition. Doué d'un incontestable talent, il manquait de cette vivacité d'esprit qui répond à tout par des réparties improvisées. Excellent pour rédiger un long rapport, pour préparer un beau discours, il ne comprenait pas une lutte parlementaire. Le cabinet Richelieu s'étant retiré le 14 décembre 1821, Siméon fut créé comte et ministre d'Etat, avec une dotation de douze mille francs, selon l'usage de ce temps-là pour tous ceux qui sortaient des affaires. Il vint alors prendre place à la chambre des pairs, dont le roi l'avait fait membre. Malgré son âge avancé, il participa encore d'une manière fort active aux travaux de cette assemblée, où il fit partie de plusieurs commissions et parla sur beaucoup de projets de lois. Très-assidu aux séances, il votait habituellement avec les appuis du ministère Pasquier, Portalis, etc. Il fut le rédacteur de la dernière adresse par laquelle la chambre haute désapprouva, dans des termes fort durs, la marche du gouvernement de Charles X. Après la révolution de juillet, il prêta sans difficulté le serment exigé de la pairie, et continua de prendre part à ses délibérations avec la même exactitude. Le 29 décembre 1832, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales. L'année suivante, bien qu'agé de quatre-vingt-huit ans, il reçut la première présidence de la cour des comptes, et il en remplit les fonctions avec une verve vraiment juvénile. A la mort de Barbé-Marbois, en 1838, il fit son oraison funèbre, et ce fut le dernier discours qu'il prononça à la tribune. Siméon mourut le 19 janvier 1842 dans sa 93^e année. M. Mignet fit son éloge

à l'Académie. Ce discours a été imprimé sous le titre de *Notice historique sur la vie et les travaux de M. le comte Siméon, lue à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, le 25 mai 1844*. On a encore sur Siméon un discours prononcé par M. le comte Portalis, à la chambre des pairs, le 10 mars 1843. Siméon était grand-cordon de la Légion d'honneur et de l'ordre de St-Hubert de Bavière. — On a de lui : 1° *Eloge de Henri IV, discours qui a concouru pour le prix de l'Académie de la Rochelle en 1768*, Aix, 1769, in-8° (il avait eu pour concurrents Laharpe et Gaillard ; ce dernier obtint le prix). 2° *Choix de discours et d'opinions*, Paris, 1824, in-8°. Ce recueil renferme trente-huit opinions et discours prononcés de 1795 à 1814, aux diverses législatures dont Siméon a fait partie. 3° *Mémoire sur l'omnipotence du jury*, Paris, 1829, in-8° (Extrait de la *Revue française*) ; 4° *Mémoire sur le régime dotal et le régime en communauté dans le mariage*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 9 juillet et 20 août 1835, inséré dans le tome 1^{er} du recueil des mémoires de cette académie, 1837. 5° *Discours prononcé à l'occasion du décès de M. le marquis de Barbé-Macbois*, chambre des pairs, séance du 17 janvier ; Paris, 1838, in-8°. C—H—N.

SIMÉON (JOSEPH-BALTHAZAR), fils du précédent, naquit à Aix le 6 janvier 1781. Il était au collège de cette ville lorsque son père fut forcé de s'expatrier en 1793. Il reçut sa bénédiction par une lettre d'adieu fort touchante et qui fit sur lui une vive impression. Ses études, interrompues par la terreur, ne furent reprises qu'à la chute de Robespierre. Il les termina à Paris lorsque son père y fut appelé par ses fonctions législatives, et aussitôt après il entra dans la carrière diplomatique. En janvier 1800, admis comme élève aux affaires étrangères, il fut attaché à la mission de Joseph Bonaparte au congrès de Lunéville. Au mois d'août 1801, il accompagna le général Clarke en Toscane comme secrétaire de légation, et y resta quinze mois en qualité de chargé d'affaires, pendant toute la durée de la fièvre jaune à Livourne. Au commencement de l'empire, il fut nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome sous le cardinal Fesch, puis envoyé à Stuttgart avec le titre de chargé d'affaires. Lorsque son père devint un des régents du royaume de Westphalie, il passa au service de ce nouvel Etat et alla représenter Jérôme Bonaparte à Berlin ; la nullité de son influence vint alors plus de sa position que de lui-même. Dans ce poste comme dans ceux qu'il remplit successivement à Francfort, à Darmstadt et à Dresde, ses instructions se bornèrent à soutenir la politique impériale et à n'agir à la remorque, pour ainsi dire, que des agents de Napoléon, ce qui réduisait son rôle à une affaire de forme et d'étiquette. Néanmoins il sut, malgré la nullité de ses fonctions, se faire remarquer et

estimer dans les différentes cours où il résida. Il se trouvait à Dresde depuis 1810 lorsque les revers de l'armée française amenèrent les alliés jusque sous les murs de cette ville. Il y resta enfermé durant le siège et n'en sortit qu'après la capitulation ; il revint alors en France, et depuis ce moment jusqu'à la seconde rentrée des Bourbons il vécut dans la retraite. En juillet 1815, il fut appelé à la préfecture du Var. Son administration, en présence de l'occupation étrangère, fut empreinte d'une grande dignité ; on le vit résister aux exigences des Autrichiens, et par sa fermeté contribuer à la courageuse résolution des habitants d'Antibes ; il se refusa constamment, malgré les menaces et les garnisaires, à fournir aux étrangers des approvisionnements et de l'argent. Les passions politiques, si ardentes dans ce pays, trouvèrent en lui un conciliateur d'un caractère aussi doux que calme, se prêtant à tous les devoirs de cette position difficile ; et il fut assez heureux pour maintenir une parfaite tranquillité. Pendant les trois années qu'il passa à Draguignan, il s'occupa d'une manière toute particulière d'objets d'utilité publique. Nommé préfet du Doubs en mai 1818, il venait à peine d'arriver à Besançon lorsqu'une nouvelle ordonnance le désigna pour la préfecture du Pas-de-Calais. Il demeura six ans à Arras. En 1820, il reçut le titre honorifique de gentilhomme de la chambre du roi. Révoqué le 1^{er} septembre 1824 par M. Corbière, comme n'appartenant pas assez par ses opinions au système de la nouvelle administration, il eut la satisfaction de voir sa retraite entourée d'unanimes regrets. Pendant quatre ans il resta tout à fait en dehors des affaires publiques, se livrant entièrement à sa passion pour les arts. Il peignait et gravait très-bien à l'eau-forte. Lié depuis son enfance avec le peintre Granet et le comte de Forbin, il aimait à se rappeler qu'ils avaient suivi tous trois les leçons d'un même maître. Il compléta alors des collections remarquables de tableaux, de gravures, de médailles et une belle bibliothèque. A l'avènement du ministère Martignac (janvier 1828), Siméon reçut la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur. Aucune place ne pouvait mieux lui convenir ; il était là dans son élément. Sa bienveillance pour les artistes ne laissa échapper aucune occasion de leur être utile. Il fut alors élu membre de l'Académie des beaux-arts, témoignage des sympathies qu'il s'était acquises ; il était déjà membre de la société des antiquaires de France. Cependant il faut reconnaître que ses rapports avec les gens de lettres furent loin d'avoir un caractère aussi bienveillant ; il fut souvent en dissidence avec les écrivains dont l'esprit politique était peu favorable à la restauration. Maître des requêtes depuis 1821, il fut nommé conseiller d'Etat en service extraordinaire. Il quitta cette direction lorsque le ministère qui la lui avait confiée fit place à celui du prince de

Polignac (août 1829); mais il resta au conseil d'Etat et continua d'en faire partie après la révolution de juillet, à laquelle il n'hésita pas à donner son adhésion. En septembre 1835, il fut appelé à la chambre des pairs, où il prit une part active aux discussions. Il remplit plusieurs fois les fonctions de rapporteur, notamment sur la loi de la propriété littéraire. En 1842, sa santé l'obligea de demander sa retraite de conseiller d'Etat. Les médecins lui ayant prescrit d'aller passer une année en Italie, il partit au milieu de l'été de 1845 et ne revint qu'en juin 1846. Deux mois après, à la fin d'août, il se rendit à Dieppe pour prendre les bains de mer, et y mourut le 14 septembre. Il était commandeur de la Légion d'honneur, ainsi que des ordres de Hesse-Darmstadt et des Guelphes de Hanovre. On a du comte Joseph-Balthazar Siméon : 1° *Notice sur les usages et le langage des habitants du Haut-Pont, faubourg de St-Omer*, Paris, 1821, in-8° (extraite du tome 3 des Mémoires de la société des antiquaires de France); 2° *Rapport fait à la chambre des pairs*, dans la séance du 25 avril 1836, au nom d'une commission spéciale, chargée de l'examen du projet de loi relatif à l'ouverture d'un crédit de quatre millions six cent vingt mille francs, pour subvention aux fonds de retraite du département des finances, Paris, 1836, in-8°; 3° *Rapport fait à la chambre des pairs* dans la séance du 10 juin 1836, etc., sur le projet de loi relatif à l'ouverture d'un crédit pour l'achèvement de cinq monuments de la capitale, Paris, 1836, in-8°. On a encore de Siméon l'*Eloge du baron de Morogues*, prononcé à la chambre des pairs, et une *Notice sur le comte de Forbin*, lue à l'Académie des beaux-arts. C—H—N.

SIMÉON (PIERRE CHAUMIER), littérateur français, né à Nantes en 1806, était fils d'un négociant de cette ville. Il vint à Paris afin d'étudier le droit; mais les codes avaient peu d'attrait pour lui; et, cédant à l'impulsion qui, après la révolution de juillet, emporta une foule de jeunes gens vers la littérature, il se consacra au roman et à la poésie. Le moyen âge, alors fort à la mode, fut exploité avec ardeur par Siméon-Chaumier (tel fut le nom sous lequel il se fit connaître). Il débuta, en 1835, par la *Tavernière de la Cité*; et, l'année suivante, il mit au jour l'*Hôtel du Pet-au-Diable* (2 vol. in-8°). Ces productions, où sont jetés à forte dose tous les ingrédients dont usait l'école romantique, sont depuis longtemps oubliées. L'*Évêque d'Autun* (2 vol. in-8°), publié en 1838, piqua un instant la curiosité, grâce à la coïncidence de la mort du prince de Talleyrand, qui survint à la même époque; mais il s'agissait d'un prélat du 14^e siècle, et la malignité publique ne trouva pas son compte dans ces allusions rétrospectives. Les poésies du littérateur qui nous occupe, ne s'élevant pas au-dessus de la médiocrité, ont passé inaperçues, comme tant d'autres volumes de vers que chaque

année voit naître et mourir. Les *Dithyrambes* (1840), les *Auréoles* (1841) eurent peu de succès; et l'auteur parut se décourager, car il garda un long silence qu'il rompit enfin en 1854, pour faire paraître un poème en douze chants, *Napoléon III*, auquel vinrent s'ajouter plus tard dix autres chants destinés à célébrer les exploits des Français dans la guerre de Crimée. De 1842 à 1852, Siméon-Chaumier n'était cependant pas resté inactif; il avait consacré ses veilles à une épopée divisée en trois parties, et envisageant l'homme dans ses rapports successifs avec les puissances inférieures, morales et supérieures. Chaque partie devait comprendre vingt-quatre chants. Il fallait certes un courage bien rare et une foi robuste pour entreprendre une œuvre d'aussi longue haleine, nécessairement appelée à n'intéresser qu'un nombre bien réduit d'amis des vers. Président du comité central des artistes, il prononça divers discours dans les réunions de cette association. Il mourut au mois de septembre 1860. Z.

SIMÉON DE DURHAM, historien anglais du 12^e siècle, enseigna les mathématiques à Oxford, et devint *præcentor* dans l'église de Durham. Il mourut probablement peu de temps après l'an 1130, époque à laquelle se termine son histoire. Siméon se donna beaucoup de soins pour réunir les documents relatifs à l'histoire d'Angleterre, spécialement dans le nord de ce pays, où les Danois les avaient dispersés. Il s'en servit pour composer une *Histoire des rois d'Angleterre*, de 616 à 1130, en employant aussi quelques autres pièces historiques. Elle fut continuée jusqu'à l'année 1156, par Jean, prieur d'Hexham. Cet ouvrage et celui que Siméon a consacré à l'église de Durham ont été imprimés parmi les *Decem Scriptores* de Twisden. Thomas Bedford a donné, en 1732, une édition de ce dernier; 4 vol. in-8°. D—Z—S.

SIMÉON LE MÉTAPHRASTE. Voyez MÉTAPHRASTE. SIMÉON STYLITE (SAINT), anachorète, était né vers l'an 390, à Sisan, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie. Sa seule occupation, dans son enfance, fut de garder ses troupeaux. Un jour qu'il était à l'église, ayant entendu lire l'évangile des béatitudes, il en demanda l'explication à un vieillard qui se trouvait près de lui; et frappé de l'idée que le ciel ne pouvait s'obtenir que par la pénitence, il prit la résolution d'embrasser la vie solitaire. Il alla sur-le-champ se présenter à l'abbé d'un monastère voisin, qu'il pria de le recevoir comme un simple serviteur, déclarant qu'il se chargerait avec joie des fonctions les plus viles. Admis dans cette maison, il fut initié, par quelques frères, dans la connaissance des saintes lettres; et comme il était doué d'une mémoire heureuse, il apprit, en peu de temps, les psaumes et les plus beaux passages des Ecritures. Ses progrès dans la vie pénitente ne furent pas moins rapides; et malgré sa grande

jeunesse, il égala bientôt les cénobites les plus fervents. Désirant avancer de plus en plus dans la voie de la perfection, il sollicita la permission de passer dans une maison dont la règle était plus austère. Les religieux n'y faisaient qu'un seul repas tous les deux jours; mais Siméon se réduisit à ne manger qu'une fois la semaine. Il ajouta de même à toutes les rigueurs de l'institut, de sorte qu'on fut obligé d'arrêter les pieux excès de son zèle. Cependant il continuait de se mortifier en secret et d'exercer sur son corps toutes sortes de cruautés; et l'abbé, craignant que son exemple ne prévalût sur la règle, finit par le renvoyer. Siméon se retira dans un ermitage, au pied du mont Ténisse, où, n'ayant plus de guide, il put se livrer sans contrainte à tous les excès de son zèle. Siméon quitta cette solitude pour aller habiter sur le sommet d'une montagne, où il se construisit une espèce de hutte, sans toit, avec des pierres placées grossièrement les unes sur les autres. L'éclat de sa pénitence attira, dans ce désert, une foule de personnes qui venaient lui demander des avis et la guérison de leurs maux corporels. Ce fut pour se soustraire à leur importunité qu'il imagina de se retirer, vers 423, sur une colonne (1), dont le dessus était environné d'une balustrade. Un genre de vie si singulier fut regardé par les uns comme une extravagance, par les autres comme un trait de vanité. Quelques évêques du voisinage lui donnèrent l'ordre de quitter sa colonne; son obéissance lui valut la permission d'y rester. Elle était placée dans une enceinte dont les femmes n'avaient pas la liberté d'approcher. Deux fois par jour Siméon faisait des exhortations courtes, mais éloquentes, et dont le résultat était d'augmenter le nombre des solitaires dans les provinces voisines. Il changea trois fois de colonne. Celle sur laquelle il passa les vingt-deux dernières années de sa vie avait quarante coudées de hauteur. Il mourut en 459 ou 460, le 1^{er} septembre, à l'âge de 69 ans. Son corps fut transporté dans la ville d'Antioche, d'où l'empereur Léon voulait le faire transférer à Constantinople; mais il fut obligé de céder aux instances des habitants d'Antioche pour conserver ce précieux dépôt. Les Orientaux célèbrent la fête de St-Siméon le 1^{er} septembre, et l'Eglise catholique le 5 janvier. Assemani a publié, dans le tome 1^{er} de la *Biblioth. orientalis*, une lettre que Siméon écrivit à l'empereur Théodose le Jeune, pour le détourner de rendre aux juifs leurs synagogues. Ceillier l'a donnée en français dans le tome 15 de l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, p. 439. Evagre et Nicéphore citent trois autres lettres de St-Siméon. On a, sous son nom, dans la *Bibl. maxima patrum*, t. 7, p. 1227-1228, une courte homélie : *De morte assidue cogitanda*. La vie de St-Siméon, par Théodoret, contient des faits

qui sembleraient peu croyables, s'ils n'étaient confirmés par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs qui en avaient été témoins oculaires (1). Elle a été publiée, avec d'autres vies du même saint, dans le *Recueil des Bollandistes*, t. 1^{er} de janvier, et par Muratori, dans les *Acta SS. Martyrum orientalium*, Rome, 1748, in-fol. Fréd.-George Lautensach a donné : *Dissertatio de Simeone Stylita*, Wittemberg, 1700, in-4^o (2). A l'exemple de ce solitaire, on a vu, dans l'Orient, des *stylites* jusqu'à l'époque où les Turcs y remplacèrent la croix par le croissant. Dans l'Occident, on n'a vu de stylite qu'un saint Vulfilaïc qui mena quelque temps ce genre de vie, près de Trèves, au rapport de St-Grégoire de Tours. — SIMÉON-STYLITE (saint), dit le Jeune, né en 521, à Antioche, fut élevé dans le monastère de Thaumarton, dont il devint abbé, et mourut en 592, à l'âge de 71 ans. On cite de lui quelques homélies et quelques opuscles ascétiques. Les Grecs l'honorent d'un culte particulier, le 24 mai, et les Latins le 3 septembre. On trouve dans les *Acta Sanctorum*, au 24 mai, sa vie avec la traduction en latin, par le P. Janning. L'Eglise grecque célèbre la mémoire d'un troisième Siméon-Stylite, le 26 juillet. On en connaît plusieurs autres; voy. la *Bibl. græca* de Fabricius, t. 9, p. 279. W—s.

SIMEONI (GABRIEL), littérateur florentin, né en 1509, était d'un caractère hautain, exigeant et capricieux. A l'âge de six ans, il fut présenté à Léon X, comme un enfant extraordinaire, et avant d'avoir atteint sa vingtième année, il fut employé par la république de Florence dans une mission où il eut pour collègue le célèbre Giannotti. Fêté à la cour de François 1^{er}, il voulut parvenir à sa faveur en flattant la vanité de sa maîtresse. Ses premiers vers, adressés à la duchesse d'Etampes et prônés par le cardinal de Lorraine, lui valurent une pension de mille écus, dont il ne jouit pas longtemps. Jean-Baptiste Cybo, évêque de Marseille, aux dépens duquel cette générosité avait été exercée, rentra dans les bonnes grâces du roi, qui le remit en possession de ses biens. Simeoni, qu'on n'avait pas songé à indemniser, fut mécontent de cet oubli, et alla chercher fortune en Angleterre; mais trompé dans ses calculs, il revint dans sa patrie, où ses flatteries ne lui valurent qu'un emploi subalterne dans les administrations du grand-duc. Son amour-propre en fut irrité : après quatre ans de travail, il donna sa démission et alla s'établir à Rome où il composa quelques ouvrages, qui furent imprimés à Venise.

(1) Voy. Godescard, *Vies des Pères*, etc., au 5 janvier.

(2) Nous connaissons, outre la dissertation latine de J.-G. Lautensach, citée dans l'article, un mémoire allemand de Fr. Uhlemann : *Siméon, le premier stylite en Syrie, et son influence sur la propagation du christianisme en Orient*, Leipsick, 1846, in-8^o. Il existe aussi une dissertation de J.-C. Krebs : *De stylitis*, Leipsick, 1753, in-4^o. Tous ces ouvrages sont l'œuvre de protestants, circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue.

(1) En grec Στύλος, d'où St-Siméon a été surnommé *Stylite*.

En 1546, parurent les *Commentaires sur la Tétrarchie*, qu'il avait répandus en Italie, pour y gagner des protecteurs. Séduit par l'exemple de l'Arétin, qui venait de recevoir un riche présent de Pierre-Louis Farnèse, duc de Plaisance, il écrivit à ce prince pour lui proposer de publier, sous ses auspices, un long poème sur l'astrologie judiciaire. Le duc eut le bon esprit de ne pas lui répondre; et ce silence épargna au public un mauvais ouvrage. Repoussé de toutes parts, Simeoni prit la résolution de retourner en France, où Henri II venait de monter sur le trône (1547). Il se rapprocha du cardinal de Lorraine, et accabla de louanges la duchesse de Valentinois; mais n'ayant trouvé personne à la cour « disposé » à obliger un homme vertueux qui pouvait en « un moment rendre immortel le nom de son » bienfaiteur, » il se contenta d'une petite place dans la maison du prince de Melphé, commandant alors pour le roi de France en Piémont. Moins heureux sous le maréchal de Brissac, qui ne voulut pas respecter les choix de son prédécesseur, Simeoni se donna de nouveaux maîtres dans l'évêque de Clermont (roy. DUPRAT), qu'il suivit au concile de Trente, et dans l'évêque de Troyes (roy. CARACCIOLI), qu'il défendit contre le chapitre de cette ville. Il ne réussit pas à justifier ce prélat; et il tomba lui-même sous les coups des inquisiteurs, qui le retinrent une année dans les fers. Echappé à ces dangers, il se retira, en 1556, à Lyon, où il se mit à la suite de François de Lorraine, duc de Guise (roy. GUISE), destiné au commandement de l'armée qui devait arracher le royaume de Naples à l'Espagne. La malheureuse issue de cette expédition le ramena encore à Lyon, où il vécut quelque temps de ses travaux littéraires. Sans cesse occupé de la recherche d'un Mécène, il ne publiait pas un ouvrage sans l'adresser à quelque grand personnage; et ce fut probablement à son livre des *Derises*, dédié à Emmanuel-Philibert de Savoie, qu'il dut la protection de ce prince, auprès duquel il passa tranquillement les dernières années de sa vie. Il mourut à Turin vers 1570. Ses ouvrages sont : 1° *Commentarij sopra alla tetrarchia di Vinegia, di Milano, di Mantova e di Ferrara*, Venise, 1546, in-8°. L'auteur en traduisit une partie, qu'il intitula *Epitome de l'origine et succession du duché de Ferrare*, Paris, 1553, in-8° (1). Le reste parut sous le titre de *Commentaires sur les villes de Venise, Milan et Mantoue*, traduit par Gilles Corrozet, Paris, 1553, in-8°. C'est un abrégé très-superficiel de l'histoire de ces provinces. 2° *Le tre parti del campo de' primi studj di G. Simeoni*, Venise, 1546, in-12. C'est un recueil de poésies, de lettres, de dialogues et d'autres petites pièces. 3° *Le Satire alla Berniesca, con un' elegia sopra la morte di Francesco I, ed altre rime*, Turin, 1549,

in-4°. Ces satires, écrites en tercets, sont précédées d'un éloge du style bernésque, le seul, selon l'auteur, où l'on puisse montrer que l'on a du génie. 4° *Interpretation grecque, latine, toscane et française du monstre, ou Enigme d'Italie*, Lyon, 1553, in-8°. Ce monstre fantastique, figuré p. 57, est une représentation allégorique des divers États de l'Italie, à la conquête desquels l'auteur invite de toutes ses forces Henri II. 5° *Présage du triomphe des Gaulois*, français et italien, ibid. 1555, in-8°, fig. C'est l'explication bizarre d'un anneau antique trouvé à Lyon. 6° *De la génération, nature, lieu, figure, cours et signification des comètes*, ibid., 1556, in-8°; 7° les *Illustres observations antiques*, ou son *Dernier voyage en Italie*, en 1537, suivi des *Inscriptions du pays de Provence*, Lyon, 1558, in-4°, fig. Ce recueil dépose plutôt en faveur de l'ignorance de l'auteur que de sa doctrine. L'appendice de cet ouvrage parut en italien, sous le titre suivant : *Illustrazione di epitaffi e medaglie antiche*, ibid., 1558, in-4°, fig. La plupart des monuments rapportés dans ce livre sont évidemment faux ou modernes. 8° *Discorso della religione antica de' Romani*, traduit du français de du Choul, Lyon, 1558 et 1559, in-fol., réimprimé en 1569, in-4°. 9° *Discorso sopra la castrametazione e disciplina militare de' Romani; con i bagni ed esercizi antichi de' Greci e de' Romani*, traduit du même, ibid., 1555, in-fol., 1^{re} édition, inconnue à la plupart des bibliographes; réimprimé en 1556 et 1559, in-fol.; et 1569, in-4°; 10° *Livre 1^{er} de César, renouvelé par des observations militaires*, Paris, 1558, in-8° (avec le deuxième, ajouté par Fr. de St-Thomas), Lyon, 1570, in-8°. 11° *La vita e metamorfoseo (sic) d' Ovidio, figurato ed abbreviato in forma d' epigrammi*, ibid., 1559 et 1584, in-8°, fig. Les épigrammes sont in ottava rima, et les vignettes ont été gravées par le petit Bernard. Cela n'empêche pas qu'elles ne soient bien médiocres; et l'on ne conçoit pas ce qui a pu donner de la célébrité aux travaux de cet artiste. 12° *Stanze sopra la natura ed effetti della luna : il ritratto della fontana di Rojag (1); e l'apologia generale contro a tutti i calunniatori ed oppugnatori delle sue opere*, à la suite de l'ouvrage précédent; 13° *Epitalamio sopra l'utile della pace, e la celebrazione delle nozze del re cattolico et del duca di Savoia*, Paris, 1559, in-4°; 14° *Derises et emblèmes*, ibid., 1559, in-4°; et en italien, sous ce titre : *Le imprese eroiche e morali*, ibid., 1559, in-4°; réimprimé sous le titre de *Sentenziose imprese*, ibid., 1560, in-4°, fig.; et avec le *Dialogo dell' imprese* de Giovio, ibid., 1574, in-8°; traduit en français, Lyon, 1561, in-4°; Anvers, 1567, in-16; en latin, ibid., in-16; Leyde, 1600, in-16; et en espagnol, Lyon, 1561, in-4°. 15° *Dialogo pio e speculativo*, ibid., 1560, in-4°, fig.; 16° *Descrizione della*

(1) Dans cette traduction, ainsi que dans presque tous ses ouvrages, il écrit son nom SYMEONI.

(1) Royat, à une lieue de Clermont.

Limania, même ouvrage que le précédent, traduit en français sous le titre suivant : *Discours, ou Description de la Limagne d'Auvergne, avec plusieurs médailles, statues, oracles, épitaphes et autres choses mémorables de l'antiquité*, par A. Chappuis, ibid., 1561, in-4°, volume devenu très-rare et très-recherché des bibliophiles ; 17° *Figure della Biblia, illustrate di stanze toscane*, ibid., 1565, 1577, in-8°, fig. ; réimprimé sous le titre suivant : *Figure del vecchio e nuovo Testamento*, Venise, 1574, in-8°. Dans l'*Enigme d'Italie*, il annonçait deux traités : sur l'institution d'un bon prince et d'un royaume bien ordonné, et sur la population du monde ; ils n'ont pas été imprimés. Voyez pour d'autres renseignements : Mencke, *Dissertationes litterariæ*, Leipsick, 1734, in-8°, p. 215 ; Manni, *Le reglie piacevoli*, Venise, 1760, in-8°, t. 2, p. 80, et Tiraboschi, *Letteratura italiana*. A—G—s.

SIMI (NICOLAS), astronome, né à Bologne, vers l'année 1530, fit ses études à l'université de cette ville, et fut reçu docteur en philosophie, en 1548. Il s'appliqua surtout à l'astronomie, qu'il professa aux écoles publiques jusqu'à l'année de sa mort, arrivée le 1^{er} octobre 1564. Ses ouvrages sont : 1° *Theorica planetarum in compendium redacta*, Venise, 1551, et Bâle, 1555 ; 2° *Ephemerides annorum 15, ab anno Christi 1554 ad 1568, ad meridianum Bononiæ. Canones, usum ephemeridum explicantes*, Venise, 1554 ; 3° *Tractatus de electionibus, de mutatione aeris, de revolutionibus annorum et alia*, ibid., 1554, in-4° ; 4° *Inductorium ac summarium totius geographiæ*, Bologne, 1563, in-8°. La bibliothèque de l'institut de Bologne conserve quelques ouvrages inédits du même auteur. Voyez Fantuzzi, *Notizie degli scrittori bolognesi*, t. 8, p. 8. A—G—s.

SIMIANE (CHARLES-EMMANUEL-PHILIBERT-HYACINTHE (1) DE), marquis de Pianesse, était issu d'une ancienne et illustre maison de Provence, alliée à des souverains (2). Il était l'unique fruit du mariage de la princesse Mathilde, sœur naturelle du duc de Savoie, Charles-Emmanuel, et du marquis de Pianesse, gouverneur de Savoie. Sa mère, restée veuve, se consacra tout entière à l'éducation de ce fils, dont les progrès dans les lettres et la pratique de la vertu répondirent à ses soins. Destiné par sa naissance à la profession des armes, il signala sa valeur dans les guerres du Montferrat et du pays de Gênes. Le traité de Cherasque (1631) ayant rendu la paix à l'Italie, il embrassa la carrière diplomatique et fut envoyé, quoique très-jeune, ambassadeur extraordinaire à la cour de Vienne. Quelques mois lui suffirent pour terminer la négociation dont il avait été chargé, et il revint siéger au conseil d'Etat. La guerre s'étant rallumée en Italie, le marquis de Pianesse obtint

un commandement, et, pour prix de nouveaux exploits, fut créé colonel général de l'infanterie (1). Après la mort du duc Victor Amé 1^{er} (1637), la régente le créa président de son conseil, place dans laquelle il s'acquit la réputation d'un sage administrateur et d'un politique consommé. Dans le tourbillon des affaires comme dans le tumulte des camps, il trouvait le loisir de méditer sur le néant des grandeurs ; et souvent il hâtait de ses vœux le moment où, libre de tous soins, il pourrait s'occuper uniquement de l'éternité. Déjà plusieurs fois il avait offert la démission de ses emplois ; mais le duc de Savoie trouvait toujours quelque prétexte pour retenir un serviteur dont il appréciait le zèle et les talents. Il fallut avoir recours au pape Alexandre VII pour le faire demeurer à la cour. Enfin, après la mort de ce souverain pontife, il la quitta subitement, et alla s'enfermer dans un monastère dont il était le fondateur. Il fit un abandon de ses biens au marquis de Livourne son fils, et renvoya le collier de l'Annonciade à son souverain, avec les brevets de ses différentes charges, déclarant que sa résolution était d'achever ses jours dans la retraite. Le duc de Savoie parvint cependant à le faire revenir à Turin ; mais il fallut lui permettre d'entrer dans la maison des prêtres de la mission, d'où il ne sortait que lorsqu'il était appelé pour donner son avis sur des affaires importantes. On consulta cinq théologiens pour savoir si le marquis pouvait quitter son couvent ; leur réponse fut qu'il était obligé d'observer le vœu d'abandonner ses biens et la cour, mais que rien ne l'empêchait de donner ses avis sur les affaires de l'Etat. Ce fut dans cet asile qu'il termina sa vie, au mois de juillet 1677, à l'âge de 69 ans. Le marquis de Pianesse était très-versé dans la littérature, l'histoire et les sciences, sans en excepter la théologie. Il possédait la plupart des langues de l'Europe, et écrivait en français et en espagnol avec autant de facilité qu'en italien. On a de lui deux ouvrages ascétiques : *Piissimi in Deum affectus cordis, ex D. Augustini confessionibus delecti*, Paris, Vitry, in-12, imprimé par les soins d'un de ses amis ; — *Traité de la vérité de la religion chrétienne* (en italien), traduit en français (par le P. Boulhours), Paris, 1672, in-12 ; réimprimé en 1678 et 1687, avec une préface qui contient des détails sur la vie de l'auteur. Il a laissé en manuscrit un *Traité généalogique de la maison de Simiane*, in-4°, cité dans la *Bibliothèque historique de la France*, n° 44151. W—s.

SIMIANE (PAULINE ADHÉMAR DE MONTEIL DE GRIGNAN, marquise DE) est, suivant toute apparence, née à Paris en 1674, d'après une lettre de Bussy du 16 août de cette même année. Elle eut pour

(1) Et non pas Charles-Jean-Baptiste, comme on le dit dans le *Moréri* de 1759.

(2) On trouve la généalogie de cette maison dans l'*Histoire généalog.* du P. Anselme, t. 2, p. 238 et suiv.

(1) Il paraît qu'il s'exposait beaucoup trop pour un général. Partout il se fit jour la lance à la main. A l'affaire de la Route, il força les digues de Casal et soutint devant Turin, avec une poignée de gens, les efforts d'une armée puissante.

parrain le cardinal de Retz, et pour marraine la princesse d'Harcourt. Ses dispositions précoces furent cultivées par la comtesse de Grignan sa mère. Dès l'âge de treize ans, elle écrivit sous les yeux de celle-ci une petite histoire de piété, particularité attestée par le chevalier de Perrin, éditeur des *Lettres* de madame de Sévigné. Cette dernière nous apprend que l'*esprit* de sa petite-fille *déroba tout*; qu'elle aurait *brûlé le monde*, si le comte de Grignan avait voulu ne lui *donner que ses yeux et sa belle taille*; mais qu'elle faisait *assurément une aimable créature* (1). En effet, l'intéressante Pauline sut captiver Louis de Simiane, marquis d'Esparron, gentilhomme du duc d'Orléans, lieutenant des gendarmes écossais. Ce jeune seigneur s'unit à elle, en 1695, quoiqu'elle ne lui apportât qu'une dot de soixante mille francs, et qu'il en eût vingt-cinq mille de rente. Après la mort de son beau-père, il lui succéda dans la place de lieutenant général pour le roi en Provence. On a fort peu de détails sur madame de Simiane, depuis son mariage jusqu'à ses dernières années. Le 2 février 1718, elle perdit son mari. Ce fut vers ce temps qu'elle vendit la terre de Bourbilli; elle habitait alternativement Paris et la Provence. Héritière des biens de la maison de Grignan, elle eut à soutenir au parlement d'Aix, contre les nombreux créanciers de la succession de son père, un long procès, pendant le cours duquel elle adressa ces jolis vers à l'un de ses juges :

Lorsque j'étois encor cette jeune Pauline,
J'écrivois, dit-on, joliment;
Et, sans me piquer d'être une beauté divine,
Je ne manquois pas d'agrément.
— Mais depuis que les destinées
M'ont transformée en pilier de palais,
Que le cours de plusieurs années
A fait insulte à mes attraits,
C'en est fait, à peine je pense,
Et quand, par un heureux succès,
Je gagnerois tout en Provence,
J'ai toujours perdu mon procès.

D'autres morceaux plus étendus, imprimés dès 1715 (2), et dont le plus considérable est la plaisanterie intitulée *le Cœur de Loulou*, prouvent que madame de Simiane aurait pu ne pas se faire de la poésie un simple délassement. La précipitation avec laquelle ses lettres sont écrites prouve également qu'elle ne les destinait pas à l'impression : presque toujours, elle s'y fait entendre à demi-mot. Moins heureusement inspirées que celles de madame de Sévigné, moins sérieusement pensées que celles de madame de Grignan, elles rappellent quelquefois les mouvements abandonnés des unes, et souvent la concision des autres, sans en avoir le tour étudié. Enfin, *on y trouve un air de famille*, comme l'a dit Laharpe, en les publiant, en 1773, pour la pre-

mière fois; il ne leur manque que des sujets plus importants. Presque toutes, écrites pendant les dernières années de sa vie, sont des billets de recommandation pour le malheur, adressés à M. d'Héricourt, intendant général des galères à Marseille. Dans l'édition des *Lettres* de madame de Sévigné publiée par le libraire Blaise (1), on a joint celles de madame de Simiane, imprimées sur les originaux, et l'on y a rétabli des fragments supprimés. L'omission de la plupart de ces fragments donnait lieu à des lacunes qui suspendaient ou altéraient le sens. Il en est un relatif à Voltaire, qui démontre que l'arrière-petite-fille d'une sainte (2) avait hérité des sentiments de sa famille (3). L'inégalité d'humeur est le seul reproche que l'on fasse à madame de Simiane; son commerce n'en fut pas moins cher à ses amis, au nombre desquels on place deux orateurs qui ont illustré la chaire à des époques différentes, Massillon et l'abbé Poulle. Le spirituel et malin Chamfort rapporte à ce sujet, sur le premier de ces prédicateurs, des anecdotes si dénuées de vraisemblance qu'elles ne peuvent faire impression sur un lecteur réfléchi (4). Madame de Simiane s'étant rendue à Paris pour rétablir sa santé, y mourut le 2 juillet 1737. Elle eut trois filles : l'une reçue religieuse, en 1720, à Paris, au couvent des filles du Calvaire, au Marais, fut, pour cause de jansénisme, reléguée à Tours, où elle finit ses jours; la seconde, en 1723, épousa le marquis de Vence; la plus jeune se maria, en 1725, avec le marquis de Castellane-Esparron. Madame de Vence est la seule qui ait laissé des enfants dont la postérité existe. Ces enfants étaient un fils et trois filles : Mesdames de Flayosc, de St-Vincent et de Châteauneuf.

S. S.—x.

SIMLER (JOSIAS), historien suisse, naquit le 6 novembre 1530, à Cappel, bourg près de Zurich. Son père avait quitté le cloître pour embrasser la réforme, et s'était marié. Dès son enfance, Josias avait montré d'heureuses dispositions, que ses parents cultivèrent avec le plus grand soin. Après avoir fait ses premières études à Cappel, il passa deux années à Zurich, sous la direction de Henri Bullinger, son parrain; il alla continuer ensuite ses cours à Bâle et à Strasbourg, et visita les principales académies d'Allemagne pour perfectionner ses connaissances dans les lettres et dans les sciences. De retour à Zurich, on le jugea capable de suppléer Conrad Gesner dans l'enseignement des mathématiques. Il étudiait cependant la théologie, et ayant été admis au saint ministère, il fut, en 1552, chargé d'expliquer le Nouveau Testament. Peu de temps après, Simler joignit à cette chaire la place de diacre de l'église St-Pierre. Th. Bibliander ayant

(1) Lettre du 16 octobre 1689.

(2) Dans un recueil intitulé *Portefeuille de madame ****, contenant divers odes, idylles et sonnets, etc., Paris, Christophe Ballard, in-12, 1715. Ce volume paraît renfermer les premiers essais du poète d'Ardenne.

(1) 11 vol. in-8° et 13 vol. in-12, Paris, 1818.

(2) Ste-Chantal.

(3) Lettre du 3 décembre 1736.

(4) *Œuvres de Chamfort*, 2^e édit., t. 2, p. 269.

été dispensé de continuer ses leçons à raison de son grand âge, Simler fut désigné pour le remplacer, et devint ainsi le collègue de Pierre Martyr, auquel il succéda dans la place de premier professeur de théologie, en 1563. Les douleurs de goutte dont il était tourmenté depuis sa jeunesse s'accrurent avec le temps; et un accès l'emporta, le 5 juillet 1576, à l'âge de 45 ans. On trouvera la liste des ouvrages de Simler, au nombre de vingt-six, dans les *Mémoires* de Nicéron, t. 28. Outre des *notes* sur quelques-uns des anciens géographes, des notices sur Conrad Gesner, Pierre Martyr et H. Bullinger, dont il a traduit en latin plusieurs ouvrages théologiques (voy. BULLINGER), et enfin des traités de controverse qui n'offrent plus aucun intérêt, on a de lui : 1° *Epitome bibliothecæ Conradi Gesneri conscripta primum a Conrado Lycostheno*, Zurich, 1553, in-fol. Cette édition est augmentée des articles de plus de deux mille auteurs, désignés par des astérisques, *ibid.*, 1574, in-fol. Ces deux éditions sont moins amples que celle qu'a donnée Fries (voy. ce nom). 2° *De principiis astronomiæ libri duo*, *ibid.*, 1559, in-8°, 3° *De Helvetiorum republica, pagis, oppidis, etc., libri duo*, *ibid.*, 1576, in-8°; souvent réimprimé dans le 16^e siècle, et traduit en français par Innocent Gentillet, Paris, 1578, in-8°, et en allemand. La meilleure édition latine est celle de Zurich, 1744, in-8°, augmentée par Fuessli (voy. ce nom). 4° *Vallesiæ descriptionis libri duo, et de Alpibus commentarium*, *ibid.*, 1574, in-8°, avec une opuscule de Gasp. Collin : *De thermis et fontibus medicatis Valesianorum*. La description du Valais, par Simler, fait partie, ainsi que l'ouvrage précédent, de la collection des *Républiques*, imprimée en Hollande (1), et sur laquelle on peut consulter les *Mémoires de littérature* de Sallengre (voy. ce nom). Fuessli les a insérés tous les deux dans le *Thesaurus historiæ Helvetiæ*, Zurich, 1735; 5° *Vocabularia rei nummariæ, ponderum et mensurarum, gr. lat. hebr. arab., ex diversis auctoribus collecta et in ordin. alphabeticum digesta*, *ibid.*, 1584, in-8°, avec l'opuscule de Dominiq. Massari : *De ponderibus et mensuris medicinalibus*. Simler a laissé en manuscrit : *Antiquitatum helveticarum libri quinque*, ouvrage conservé en 4 volumes, dans la bibliothèque publique de Zurich, et dont Fontette annonçait la publication prochaine dans la *Bibl. historique de la France*, n° 39073. Simler passe pour un compilateur exact et soigneux; tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la Suisse, ont beaucoup profité de ses recherches (voy. J.-B. PLANTIN). W—s.

SIMMAQUE. Voyez SYMMAQUE.

SIMMER (FRANÇOIS-MARTIN-VALENTIN), général

français, était né le 7 août 1774. A dix-sept ans, il s'enrôla comme volontaire, et fit dans les armées du Nord la première guerre de la révolution sous Dumouriez et Pichegru. En 1793, il prit part à la conquête de la Hollande, et devint capitaine. Après la bataille d'Eylau (14 février 1807), il fut fait chef d'escadron en récompense de sa courageuse conduite; puis, le 7 juillet suivant, officier de la Légion d'honneur. Dans la même année, il remplit auprès du général Sébastiani, à Constantinople, une mission de confiance, afin de hâter la résistance des Turcs, qui devaient amener une heureuse diversion. Il servit ensuite en Portugal, où il s'élança le premier à l'assaut d'Evora. Désigné pour faire partie de l'expédition de Russie, il y gagna le grade de général de brigade et le titre de baron. Le 4 mai 1813, il fut fait commandant de la Légion d'honneur. Dans la malheureuse campagne de France, il protégea la Champagne à la tête de la gendarmerie des départements envahis. Après la restauration, il reçut le commandement du département du Puy-de-Dôme et la croix de St-Louis, ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon, de se rendre à Lyon, avec les troupes qu'il commandait, pour se ranger sous ses drapeaux. Il en fut récompensé par un brevet de général de division, daté du 21 avril 1815. Il assista en cette qualité à la bataille de Waterloo, et eut sous ses ordres, à la fin de cette courte campagne, le deuxième corps d'armée, qu'il ramena sur la rive gauche de la Loire, et établit son quartier général à Tours. Naturellement compris dans le licenciement, une ordonnance du roi du 1^{er} août 1815 annula sa récente promotion. Mis à la demi-solde, il se retira alors dans le Puy-de-Dôme; une décision ministérielle du 26 février 1816 lui enjoignit de se rendre au Mans pour y résider sous la surveillance des autorités. Cette rigueur fut de courte durée, et Simmer put revenir dans son pays. En 1828, il fut député par le Puy-de-Dôme en remplacement de l'abbé de Pradt, et se rangea du côté de l'extrême gauche, qu'il abandonna après la révolution de juillet pour se faire l'un des soutiens du ministère du 13 mars. Cependant les engagements qu'il prit dans sa profession de foi, aux élections de 1831, se ressentaient encore de l'esprit libéral; il est vrai qu'une fois à la chambre il n'en remplit peut-être pas toutes les promesses, car il se jeta tout entier dans le juste-milieu. Aussi, en 1832, lui donna-t-on, à son arrivée à Clermont, un charivari très-remarquable. Plus tard il se glorifia, dans une lettre adressée aux journaux (28 mars 1834), d'avoir voté pour les lois d'association. Non réélu cette année, il le fut aux élections suivantes, et devint dès lors un des membres les plus passifs du centre, tout dévoué aux volontés ministérielles. Appelé au conseil général de son département, il continua d'en faire partie jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Va-

(1) L'ouvrage *De Helvetiorum republica* fut imprimé deux fois par les Elzevirs, en 1627, in-24. La première édition a 535 pages, et la seconde, 508; celle-ci est la meilleure, tant par rapport au papier qu'à la correction. Elles font partie de la collection des *Républiques*.

rennes-sur-Morges, près de Riom, le 28 juillet 1847. L'académicien Etienne, ancien député, était son neveu. C—H—N.

SIMMIAS, de Rhodes, poète grec, sur lequel on n'a que des renseignements incomplets, florissait, suivant Suidas, l'an 406 après la prise de Troie, ce qui répond à l'an 778 avant J.-C. Mais le texte de Suidas, dans cet endroit, a été corrompu par les copistes, et les détails qu'on y lit ne conviennent qu'à Simonides d'Amorgos, poète iambique. Vossius conjecture avec beaucoup de vraisemblance que Simmias vivait sous le règne de Ptolémée-Lagide, vers 324 avant J.-C.; il était donc contemporain de Lycophron. S'écartant de la route tracée par les modèles, il chercha la gloire dans la bizarrerie de ses compositions, et s'assujettit à donner à ses vers la forme des objets qu'il voulait décrire. C'est ce qu'on nomme des *vers figurés*, et Simmias en est assez généralement regardé comme l'inventeur. Ce genre puéril devint à la mode; et après avoir passé de la Grèce à Rome, trouva des partisans nombreux dans le moyen âge et jusque dans les derniers temps (voy. LYCOPHRON). Il ne nous reste de Simmias que trois pièces : *les Ailes*, *l'OEuf* et *la Hache*. Ceux qui doutent que Théocrite soit l'auteur de la *Syrinx*, ou flûte de Pan, qu'on trouve parmi ses œuvres, l'attribuent à Simmias; enfin, quelques critiques lui font honneur de *l'Autel*, pièce qui porte le nom de Dosiadas. Les *Ailes* sont composées chacune de six plumes, ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'aile, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllables. L'auteur fait parler dans cette pièce *le dieu qui porte des ailes*, c'est-à-dire l'amour, non pas le fils de Vénus, mais l'amour, principe créateur, célèbre dans les vieilles cosmogonies. Il doit y avoir plus de mérite dans *l'OEuf*, car il y a plus de difficulté. Chaque bout est formé de trois petits vers, qui s'allongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différents mètres; et l'auteur, qui n'y épargnait pas sa peine, a choisi les plus embarrassants et les moins ordinaires. Mais ce n'est pas tout : le poème lu de suite est absurde, intelligible; c'est une énigme sans mot; il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier au dernier, du second au pénultième, et ainsi de suite jusqu'aux deux vers du milieu. La figure des vers en a décidé le sujet. C'est un œuf de rossignol dorien, que le poète offre aux lecteurs. Mercure l'a pris dans les ailes de sa mère pour le donner aux hommes. Cette ingénieuse et claire allusion remplit les vingt-deux vers de cette pièce. La *Hache* est à deux côtés. Les vers, par leur diminution graduelle, en expriment la figure; comme ceux de *l'OEuf*, il faut les renverser pour les comprendre. C'est Epéus, le fabricant du cheval de Troie, qui parle : il est supposé tracer une inscription sur la hache, qu'il

consacre à Minerve. Malgré la gêne rigoureuse que le poète s'était imposée, ses vers ne sont pas trop obscurs et ne manquent pas d'un certain éclat. Nous avons tiré cette description des trois pièces de Simmias, de la *Dissertation* de Boissonnade sur les vers figurés, déjà citée à l'article Optatien, l'un des imitateurs du poète de Rhodes (voy. OPTATIEN). Les vers de Simmias ont été traduits en vers latins, ainsi que la *Syrinx* de Théocrite, par Claude Aubery, médecin de Triaucourt, diocèse de Châlons (1), qui s'était retiré, pour cause d'opinion, à Lausanne (voy. AUBERY). Il adressa son travail à Jean Crespin, célèbre imprimeur, son ami, qui l'inséra dans le recueil intitulé *Vetustissimor. auctor. Georgica, Bucolica et Gnomica*, Genève, 1569, in-12. On retrouve les vers de Simmias avec cette traduction latine dans la plupart des éditions de *Théocrite* et des *Poetae graeci minores*. Après Aubery, Saumaise les a commentés et expliqués, à l'aide d'un ancien scoliaste, Paris, 1616, in-4°, dans un opuscule recueilli par Crenius, dans tome 2 du *Musæum philologico-historicum*. Fortunio Liceti, grand amateur de bagatelles, ne s'est pas contenté d'imiter le poète de Rhodes : il a donné l'explication la plus détaillée de sa *Hache* sous le titre : *Encyclopædia ad securim Epei a Simmia Rhodio constructam; in qua multa vetustatis recondita monumenta, rerum historias et naturas complectentia, recluduntur*, Paris, 1635, in-4°. Tzetzes a conservé (*Chiliad.* 7, 144) treize vers d'un poème de Simmias en l'honneur d'Apollon. Vossius cite deux autres Simmias de Rhodes, l'un, très-ancien, originaire de Samos, dont il avait écrit l'histoire; et un plus jeune que notre poète, cité comme habile grammairien par Strabon, liv. 14. — Il a existé d'autres Simmias; l'un, natif de Thèbes, était l'ami de Socrate, à ce que nous apprend Platon (dans le *Criton*), et il figure parmi les interlocuteurs de Phædon. Il avait composé des *Dialogues*, mais rien n'en est venu jusqu'à nous. Un autre Simmias, qui vivait vers l'origine des Olympiades, écrivit sur les antiquités de Samos un ouvrage qui a péri en totalité. W—s.

SIMNEL (LAMBERT), fameux imposteur, naquit vers 1472, à Oxford, où son père exerçait la profession de boulanger. Il n'avait encore que quinze ans, lorsqu'un prêtre nommé Richard Simon, qui lui avait fait faire quelques études, conçut le hardi projet de l'opposer à Henri VII, sous le nom du duc d'York, second fils d'Edouard IV, dont la mort n'avait jamais été bien constatée. Simnel commençait à être pénétré de son rôle, quand le bruit se répandit que le comte de Warwick, fils du duc de Clarence et seul héritier de la maison d'York, s'était échappé de la tour de Londres. Simon changea aussitôt de plan et fit passer son élève en Irlande, sous le nom de comte de Warwick (voy. HENRI VII). On pose sur

(1) Aubery se donne le titre de *Triuncurianus*; Fabricius a lu par mégarde *Triumvirianus*, *Bibl. gr.*, t. 2, p. 447.

la tête du jeune imposteur une couronne qui ornait l'image de la Vierge, dans l'église de Ste-Marie de Dublin, et il prend le nom d'Edouard VI. Un des premiers seigneurs anglais, le comte de Lincoln, se met à la tête de son parti. Au lieu d'attendre Henri VII en Irlande, comme la prudence le conseillait, le comte de Lincoln débarque dans le comté de Lancastre. Henri se porte au-devant de la petite armée irlandaise, et bientôt la bataille de Stoke (6 juin 1487) décide du sort des deux concurrents. Simnel et Simon tombèrent au pouvoir du roi, qui, affectant de dédaigner son humble rival, lui laissa la vie et l'envoya remplir les plus viles fonctions dans ses cuisines. On prétend même qu'un jour, pour humilier des seigneurs irlandais qui avaient rendu hommage au roi éphémère de Dublin, il les fit servir à table par l'imposteur lui-même. Le faux Edouard VI s'accommoda très-bien de sa nouvelle condition, et borna plus tard tous ses vœux à une place subalterne dans la fauconnerie du monarque à qui il avait voulu ravir la couronne. Le reste de l'existence de Lambert Simnel fut si obscur, que l'on ignore entièrement l'époque où elle finit. S—v—s.

SIMOLIN (CHARLES-GUSTAVE, baron DE), diplomate russe, né à Abo en 1715, entra, jeune encore, dans les affaires publiques sous la direction du chancelier Ostermann; des missions importantes lui furent confiées. Envoyé dans la Courlande, en 1756, comme ministre de l'impératrice Elisabeth, il défendit avec énergie les intérêts de la Russie. Il mourut aux eaux de Spa le 27 août 1777. Un de ses fils, Alexandre, baron de Simolin, a servi avec distinction dans l'armée prussienne, où il est devenu général. — Un autre SIMOLIN (Jean-Matthieu), embrassa la carrière diplomatique et s'éleva à un rang éminent. En 1766, il représentait la Russie auprès de la diète germanique rassemblée à Ratisbonne. Il accompagna, comme agent diplomatique, le comte Rumjanzow dans une campagne contre les Turcs, et, le 30 mai 1771, il signa l'armistice de Giurgewo. Nommé conseiller d'Etat, en 1773, il se rendit à Copenhague dans un moment où la chute de Struensée avait donné une direction nouvelle à la politique du Danemarck. En 1777, il était ministre à Stockholm; mais les intrigues dans lesquelles il se mêla et qui avaient pour but de pousser la Finlande à se soulever contre la Suède, engagèrent Gustave III à demander qu'il fût rappelé. Catherine II, loin de le disgracier et de le punir d'un excès de zèle, lui confia une mission difficile et importante; il passa à Londres, où le système de neutralité armée proposé par la Russie aux puissances du Nord avait causé de vives alarmes. Simolin réussit à maintenir la bonne intelligence fort menacée. En 1786, il fut nommé à l'ambassade de Paris, où il ne tarda pas à être témoin des orages de la révolution. Sans faire parade d'un zèle indiscret,

il servit de son mieux la royauté, et ce fut lui qui fournit, le 5 juin 1791, à Marie-Antoinette, le passeport qui la désignait comme baronne de Korff, et qui servit à entreprendre l'évasion qui échoua à Varennes. Après avoir quitté Paris, où sa situation n'était plus tenable, Simolin passa quelques années, retiré des affaires, à Francfort-sur-le-Mein. Il fut ensuite rappelé en Russie pour y présider le collège de justice de l'empire. En 1799, il fit un voyage à Vienne, et il mourut dans cette capitale le 19 septembre, laissant la réputation d'un homme expérimenté, habile, et digne d'appartenir à cette grande école de diplomates que la Russie n'a cessé de posséder depuis un siècle. Z.

SIMON-MACHABÉE, surnommé *Thasi*, était le second des cinq fils de Mathathias, prince et grand prêtre des Juifs. Dès sa jeunesse, il se distingua par sa prudence et la sagesse de ses conseils; aussi Mathathias recommanda-t-il à ses enfants d'écouter toujours Simon, qui leur tiendrait lieu de père. Il s'était déjà signalé en plusieurs rencontres, quand son frère Juda, qui avait succédé à son père dans la principauté, et qui partait pour délivrer Galaad, le chargea de délivrer la Galilée du joug des nations étrangères. Avec un corps de trois mille hommes, Simon purgea cette province des ennemis qui la désolaient, et les poursuivit jusque sous les murs de Ptolémaïde. Après la mort de Juda, Simon vit sans peine le pouvoir passer dans les mains de Jonathas, son jeune frère, et continua de servir avec le même zèle dans les conseils et dans les camps. Le roi Antiochus, fils d'Alexandre Balas, l'ayant établi gouverneur du pays qui s'étend depuis la côte de Tyr jusqu'aux frontières d'Egypte, il profita de l'autorité que lui donnait cette place pour aider, dans ses desseins, Jonathas, dont il partageait les fatigues et les dangers. Informé que Jonathas était retenu prisonnier par Tryphon (roy. JONATHAS), il se rendit à Jérusalem afin de rassurer le peuple sur les suites que pouvait avoir cet événement. « Mes frères, dit-il, « ont péri en voulant sauver Israël, et je suis « demeuré seul; mais à Dieu ne plaise que tant « que nous serons dans l'affliction, je veuille « épargner ma vie; car elle n'est pas plus précieuse que celle de mes frères. Je vengerai « donc notre peuple et le sanctuaire, nos enfants « et nos femmes. — Vous êtes notre chef, lui « répondit-on, conduisez-nous aux combats. » Aussitôt Simon se hâta de rassembler les gens de guerre, et vint asseoir son camp près d'Addus; il y reçut les ambassadeurs de Tryphon, qui s'obligeait à renvoyer Jonathas, sous la condition qu'on lui remettrait en otage les deux fils de ce prince, et qu'on lui donnerait cent talents d'argent. Quoiqu'il connût la perfidie de Tryphon, il accepta ses conditions, afin qu'on ne dît pas qu'il eût rien négligé pour sauver son frère. Tryphon, manquant à sa promesse, entra dans la Judée;

mais Simon le suivit de si près, qu'il n'osa rien entreprendre. Forcé, par le défaut de vivres, de se retirer, il tourna sa rage contre le malheureux Jonathas, qu'il fit égorger avec ses deux fils. Simon recueillit les restes de son frère et les ensevelit dans le lieu de la sépulture de sa famille, à Modin, où il fit élever un tombeau surmonté de sept pyramides de pierres polies, et entouré de colonnes décorées de trophées de guerre (voy. *Machabées*, liv. 1^{er}, chap. 13). Cependant Simon s'occupa de réparer les places de la Judée et de les approvisionner; il envoya des ambassadeurs à Démétrius, roi de Syrie, pour le prier d'affranchir Israël des tributs qu'il lui payait; et ce prince y consentit généreusement (roy. *DÉMÉTRIUS*). Simon s'étant emparé de Caza, voulait y fixer sa demeure; mais peu de temps après, ayant eu le bonheur de reconquérir le fort de Jérusalem, il laissa dans Caza son fils Hyrcan, auquel il donna le commandement de l'armée, et vint habiter Jérusalem, où il fit une entrée solennelle, au son des tymbales, des harpes et des lyres. Sous le pontificat de Simon, tout le pays de Juda demeura paisible; chacun cultivait alors sa terre; les champs étaient couverts de blé, et les arbres de la campagne produisaient leurs fruits. On pouvait se tenir assis sous sa vigne et sous son figuier, et tout Israël fut comblé de joie. Zélé pour l'observation de la loi, Simon rétablit la gloire du sanctuaire et multiplia les vases saints. Il renouvela l'alliance que les Juifs avaient contractée avec les Grecs et les Romains, agrandit ses Etats et fortifia le port de Joppé, qui devint un entrepôt pour le commerce avec les nations étrangères. Cet heureux état ne dura pas longtemps. Antiochus Sidétès, frère de Démétrius, exigea des Juifs le payement des tributs que leur avaient imposés les rois de Syrie. Simon, après avoir tenté d'adoucir ce prince, opposa ses fils, Juda et Hyrcan, au général d'Antiochus, qui fut défait complètement. La suite de cette guerre appartient à l'article d'Hyrcan, qui ne put la terminer qu'en se reconnaissant tributaire des Syriens (roy. *HYRCAN*). Dans une visite que Simon faisait des villes de Judée, il vint loger chez Ptolémée, son gendre, qu'il avait établi gouverneur de la plaine de Jéricho. L'accueil qu'il en reçut avait l'apparence de la cordialité. Mais Ptolémée, qui songeait à s'emparer de l'autorité pontificale, fit entrer dans la salle du festin des hommes armés, qui massacrèrent Simon avec deux de ses fils, Mathathias et Juda, l'an 135 avant l'ère vulgaire. Hyrcan voulut venger la mort de son père, mais ce crime odieux resta impuni. W—s.

SIMON (SAINT), l'un des douze premiers apôtres du Sauveur, était né en Galilée. Quelques auteurs modernes prétendent qu'il habitait la ville de Cana, et que ce fut à ses noces que Jésus fit le miracle de changer l'eau en vin. Les évangélistes se bornent à nous apprendre l'admission de Simon au nombre des apôtres. L'attachement

qu'il montra pour son divin Maître lui mérita le surnom de *Cananéen*, mot qui, dans le syro-chaldaïque, a la même signification que celui de *zélotès* en grec. On ignore les pays dans lesquels St-Simon a rempli son apostolat. Suivant les ménologes grecs, il parcourut les côtes d'Afrique et s'embarqua pour venir prêcher l'Evangile dans la Grande-Bretagne, où il reçut la couronne du martyr. Ce voyage de St-Simon est entièrement dénué de preuves; et il est plus vraisemblable qu'après avoir porté la foi dans l'Egypte et la Mauritanie, il retourna dans l'Orient, puisque St-Jérôme et les anciens martyrologes placent le lieu de sa mort à Suamir, dans la Perse. Les auteurs qui parlent du genre de son supplice, disent qu'il fut mis en croix. L'Eglise a réuni St-Simon à St-Jude (roy. ce nom), et célèbre, le 28 octobre, la fête de ces glorieux martyrs. On peut consulter, indépendamment des hagiographes, les *Mémoires* du savant et judicieux Tillemont, t. 1, p. 399. W—s.

SIMON LE MAGICIEN était de Gitton, bourg de Samarie. Disciple du magicien Dosithée, qui prétendait être le Messie, il s'environna lui-même de divers prestiges, et fut considéré comme un être d'une nature supérieure par les Samaritains, qui le nommèrent la *grande vertu de Dieu*. L'éclat des miracles des apôtres étonna Simon; et il résolut de se faire baptiser dans l'espoir d'apprendre d'eux des secrets qui surpassaient de beaucoup les siens. Il reçut en effet le baptême du diacre Philippe, qui, trompé par les apparences, crut à la sincérité de sa conversion. Peu de temps après, les apôtres vinrent à Samarie pour imposer les mains aux nouveaux chrétiens. Simon, persuadé que c'était par un moyen magique qu'ils faisaient descendre le St-Esprit, leur offrit de l'argent pour obtenir le même pouvoir : « Puisse, lui dit St-Pierre, avec « toi périr ton argent, puisque tu prétends « acheter le don de Dieu. » C'est de là qu'est venu le mot *simonie*, qu'on applique au trafic des choses saintes. Simon s'humilia, parce qu'il craignit; mais son cœur ne fut point touché. Loin de suivre les conseils de St-Pierre, qui l'avait exhorté à la pénitence, après le départ des apôtres il s'appliqua plus que jamais à la magie. Jaloux des progrès du christianisme, il quitta Samarie et parcourut les provinces où l'Evangile n'avait point encore été prêché, dans le dessein d'y susciter des ennemis aux apôtres. Il acheta, dans la ville de Tyr, une courtisane, du même argent, dit Tertullien, dont il avait voulu acheter le St-Esprit. Cette femme, nommée Hélène ou Séléné, devint la complice de ses désordres et le principal instrument qu'il employa pour établir sa secte et accroître le nombre de ses partisans. Tantôt c'était ou Minerve ou la fameuse Hélène qui causa la destruction de Troie; d'autres fois, il la présentait comme la première intelligence, la mère de toutes choses ou même l'Esprit-

Saint. En un mot, cette femme était pour Simon ce que la mère Jeanne fut depuis pour Postel ; mais celui-ci n'était qu'un visionnaire (voy. POSTEL), au lieu que Simon était un fourbe et un méchant. Après avoir parcouru plusieurs provinces, où par ses prestiges il fit quantité de dupes, Simon vint à Rome vers l'an 41. Si l'on en croit, dit Tillemont, les plus illustres et les plus anciens auteurs de l'Eglise, il y fut adoré comme un dieu par le sénat même ; et on lui érigea, dans l'île du Tibre, ainsi qu'à son Hélène, des statues sous les noms de Jupiter et de Minerve. D'habiles critiques contestent ce fait et prétendent que la statue trouvée dans le lieu où l'on dit qu'était celle de Simon, ne portait point son nom, mais celui de Semo-Sancus, divinité romaine. Alarmés des succès de cet imposteur, St-Pierre et St-Paul se rendirent à Rome pour opposer leurs prédications à celles du faux apôtre (voy. PIERRE). Simon, voulant donner une preuve éclatante de sa puissance, prit l'engagement de s'élever en l'air dans un char de feu ; mais il tomba et mourut des suites de cette chute vers l'an 64. Suivant Arnobe, Simon se cassa seulement les jambes ; mais il ne put survivre à la honte et à la douleur, et se jeta par la fenêtre de la maison où ses disciples l'avaient transporté. Plusieurs auteurs disent qu'il fut précipité par l'effet des prières des apôtres (1) ; mais on s'accorde généralement à reconnaître que ce fait est apocryphe. Quoi qu'il en soit, la mort de cet imposteur ne fut point le terme de sa secte ; elle a subsisté jusqu'au commencement du 4^e siècle, et même jusqu'au 10^e, suivant Moïse Barcephas ; mais, à cette époque, elle ne se composait que d'un très-petit nombre de personnes. Simon avait écrit plusieurs discours, qu'il intitula *Contradictaires*, parce qu'il s'efforçait d'y contredire les vérités de l'Evangile. On n'en connaît que des fragments recueillis par Grabe dans le *Spicilegium SS. Patrum*, t. 1^{er}, p. 305-312. La doctrine de Simon était un mélange confus d'idées platoniciennes et d'extravagances monstrueuses. Dieu, disait-il, n'a pas produit le monde immédiatement. S'il eût créé lui-même l'homme, il lui aurait prescrit des lois dont il ne se serait point écarté, et aurait prévenu sa chute ; l'univers, tel que nous le voyons, est donc l'ouvrage d'une intelligence secondaire, bornée dans ses moyens, et qui n'a pu donner à son ouvrage la perfection qu'elle n'avait pas. Touché de l'état d'abaissement et d'humiliation où le genre humain languissait par suite de son ignorance, Dieu avait enfin résolu de le rendre libre en l'éclairant ; et c'était Simon qu'il avait choisi pour ce grand dessein ; ou, pour parler son langage, il était

tout ce qui est en Dieu. Il avait accompli sa mission en retirant d'un lieu de débauche Hélène, c'est-à-dire l'intelligence ou l'âme. Rejetant également la loi de Moïse et celle que le Christ venait d'apporter aux hommes, il avait conservé quelques-uns des préceptes de l'Evangile, tels que le baptême ; mais il l'administrerait avec l'eau et le feu ; d'ailleurs, tous ses principes étaient en opposition avec ceux du christianisme, dont il s'était déclaré l'adversaire le plus opiniâtre, et qu'il ne cessa jamais de combattre. Suivant cet imposteur, toutes les actions étaient indifférentes. « C'est, disait-il, par ma « grâce et non par leurs mérites que les hommes « sont sauvés. Pour l'être, il suffit de croire en « moi et en Hélène ; c'est pourquoi je ne veux « pas que mes disciples répandent leur sang « pour établir ma doctrine. » Simon, soutenant ses principes par des prodiges, subjuguait sans peine l'imagination de ses auditeurs ; et si l'on doit être surpris, c'est qu'un système si facile, si commode, n'ait pas eu un plus grand nombre de partisans. Les disciples de Simon avaient composé divers écrits, entre autres un intitulé *la Prédication de St-Paul* et un évangile qu'ils appelaient le *Livre des quatre coins du monde*, parce qu'il était divisé en quatre parties. On peut consulter, pour plus de détails : Mich. Siricius, *Prævitates Simonis magi, seu disquisitio historica de ejus hæresi*, Giessen, 1664, in-4^e ; Thom. Ittig, *De hæresiarchis ævi apostolici*, Leipsick, 1690, in-8^e ; l'*Histoire ecclésiastique* de Tillemont, t. 2, p. 37 ; le *Dictionnaire des hérésies* du savant et judicieux abbé Pluquet, où la chute de Simon et sa prétendue statue, deux faits qui, n'étant pas rapportés dans les livres saints, sont du ressort de la critique, ont été discutés avec une grande impartialité ; enfin *Storia critica delle vite degli eresiarchi del primo secolo*, par le P. Gaëtan-Maria Traversa, Venise, 1757, in-8^e (1). W—s.

SIMON BEN JOKHAÏ, disciple du fameux rabbin Akiba, florissait au commencement du 2^e siècle. Poursuivi par les ordres de l'empereur Adrien, il se cacha dans une caverne avec son fils durant l'espace de treize ans. On le regarde généralement parmi les juifs comme le chef des cabalistes ; et on lui attribue le livre si connu sous le titre de *Zoar* (lumière), qui n'est autre chose qu'un obscur commentaire sur le *Pentateuque*, écrit en chaldéen, et qui traite des mystères les plus cachés de la Loi et de la Cabbale ou Tradition ; mais il est maintenant reconnu que le *Zoar* n'est pas son ouvrage et qu'il a été composé par ses disciples et les disciples de ses disciples en pièces détachées, et réuni, long-

(1) La chute de Simon le Magicien à la prière des saints apôtres Pierre et Paul est le sujet d'un des plus beaux tableaux de Sébastien Bourdon, conservé à Montpellier, retouché et réparé en 1783, mais qui n'a pas été gravé. M. Xavier Adger en a donné la description et l'analyse dans ses *Considérations sur la vie et les ouvrages de Séd. Bourdon* (Paris, 1818, in-8^e), p. 63.

(1) En laissant de côté quelques anciennes dissertations du 17^e siècle, on trouve entre autres travaux relatifs à Simon ceux de Mosheim, *Dissertatio historico-theologica de uno Simone Mago* ; de Tostrup, *De vita, erroribus, scriptis et morte Simonis Magi*, Hafniae, 1779, in-8^e ; de Ch. Streisguth, *Essai sur la vie et les écrits de Simon le Magicien*, Strasbourg, 1839, in-4^e. Tous ces écrits sont dus à des plumes protestantes.

temps après, en un seul corps. Ses obscurités ont commencé à s'éclaircir, disent les rabbins, quoiqu'elles ne puissent être totalement éclaircies avant la fin du monde. Cependant cette opinion n'est pas si universellement adoptée qu'elle ne rencontre des contradicteurs. Quelques juifs prétendent que Moïse de Léon est auteur du *Zoar*, et qu'il ne l'a attribué à un ancien rabbin que pour l'accréditer. Les chrétiens eux-mêmes sont divisés sur ce point. Knorr de Rosenroth pense que le *Zoar* est de Simon ben Jokhai. Le P. Morin, au contraire, le croit de beaucoup postérieur à ce rabbin. Les raisons sur lesquelles il appuie son opinion paraissent de quelque poids à l'abbé de Rossi, qui s'est donné la peine de les rapporter, et qui a fait en même temps une excellente analyse du *Zoar* (*Dizionario storico degli autori ebrei*). Ce livre a été imprimé plus d'une fois et en différents formats, Mantoue, 1560, 3 vol. in-4°; Crémone, 1560, in-fol.; Lublin, 1623; Sultzbach, 1684; Amsterdam, 1715 et 1728. Cette édition est incontestablement la meilleure et la plus complète. Gui de Viterbe et Postel avaient traduit le *Zoar* en latin; mais leurs traductions n'ont pas été publiées. Rosenroth en a traduit une partie, qu'il a insérée dans la *Kabbala denudata* (1). Il existait, dans la bibliothèque d'Oppenheimer, une traduction hébraïque de ce livre, qui avait été faite par Barachiel ben Korba. On a aussi attribué à Simon ben Jokhai le *Sifri*, ancien commentaire sur le livre des Nombres et sur le Deutéronome, sans qu'on puisse en donner des preuves certaines. L-B-E.

SIMON, enfant chrétien, né à Trente, n'était âgé que de deux ans et quelques mois, quand il fut cruellement assassiné par des juifs de cette ville, en 1474. Un médecin hébreu, nommé Tobie, l'ayant rencontré le soir, l'enleva et le conduisit dans une maison attenante à la synagogue. Là, on lui fit des incisions et on en tira le sang dont on se servit, dit-on, pour pétrir la pâte du pain azyme destiné à la pâque des Israélites (voy. le *Dictionnaire de Moréri*, dernière édition). Le crime ayant été découvert, Tobie et ses complices furent tenaillés, déchiquetés, brûlés, et la synagogue fut détruite (2). On honora

depuis l'enfant comme un saint; on inscrivit son nom au martyrologe, et, en 1508, sa fête fut fixée au 24 mars par l'autorité du saint-siège. Jean-Mathias Tyberinus (en italien Tiberini), médecin de Brescia, qui exerçait sa profession à Trente, ou du moins s'y trouvait lors du funeste événement, en écrivit la relation en forme de lettre adressée au sénat et au peuple de sa ville natale, et la fit imprimer sous ce titre : *Passio S. pueri Symonis*, in-4° goth. On lit à la fin : *Valete. Tridenti, secundo nonas aprilis M.CCCC.LXXV*. On peut voir dans le *Manuel du libraire* les détails intéressants que donne M. Brunet sur huit éditions de cet opuscule curieux, qui suivirent la première dans un court espace de temps. Celle de Trévise, per Gerardum de Lisa, de Flandria, contient une traduction en vers italiens. La plus complète fut imprimée à Trente, en 1476, par Hermann Schindeleyp. Elle est intitulée *Historia completa... de passione et obitu beati pueri Simonis, innocentis martyris Tridentini*, in-4° goth. de onze feuillets. (La première n'en avait que quatre.) Le livre connu sous le nom de *Chronique de Nuremberg*, publié en 1483 (par Hartmann Schedel), parle du massacre de St-Simon, et l'on assure que la scène de son martyre était peinte dans une des salles de l'hôtel de ville de Francfort-sur-le-Mein. Jean Calphurnius (voy. ce nom), savant et poète de Brescia, décrivit ce martyre dans une pièce de vers latins jointe à l'édition de Catulle, Tibulle, etc., qu'il fit paraître à Vicence en 1481. Le cardinal Quirini a fait réimprimer cette pièce dans le second volume de son *Specimen variae litteraturæ Brixianæ*. Pusculus (1), autre poète, contemporain du précédent, et comme lui né à Brescia, composa un poème héroïque sur le même sujet et sous le titre suivant : *Ubertini Pusculi Brixienensis Simonidos libri duo, sive poema heroicum de Simonis, pueri Tridentini a Judæis crudeliter necati, martyrio*, Augsburg, 1511, in-4°. Il y a, au commencement du volume, des hendécasyllabes d'Othmar Luscinius. Des poètes plus modernes ont aussi lancé des imprécations contre les meurtriers de St-Simon. Nous ne citerons que le P. Jacques Balde, jésuite (voy. son *Epode* intitulée *Diræ*). Henschenius, continuateur de Bollandus, a inséré dans les *Acta Sanctorum* du mois de mars tout ce qui concerne le martyr de Trente. Wagenseil et Jacques Basnage de Beauval ont nié l'assassinat de cet enfant; mais un anonyme les a réfutés dans un ouvrage que Feller dit *vraiment démonstratif*, et qui a pour titre *De cultu sancti Simonis, pueri Tridentini et martyris, apud Vene-*

(1) On consultera au sujet du *Zoar* ce qu'en dit M. Franck dans son livre sur la *Kabbala*. « Sous la forme modeste d'un « traité sur le Pentateuque, cet ouvrage touche avec une entière « indépendance de vue à toutes les questions de l'ordre spirituel; « quelquefois il s'élève à des doctrines dont la plus forte intelligence pourrait encore se glorifier de nos jours, mais il est loin « de se maintenir constamment à cette hauteur. Parfois, à côté « de la mâle simplicité et de l'enthousiasme des temps bibliques, « on trouve des passages qui transportent le lecteur au moyen « âge. » Voy. aussi un ouvrage (en allemand) de H. Jœl : *la Philosophie religieuse du Zoar* (Leipsick, 1849, in-8°).

(2) Pour quelques autres détails, consultez le *Nouveau voyage d'Italie*, par Misson, t. 1^{er}, p. 151, édition de 1731, la Haye, etc. Misson place l'enlèvement et le meurtre de Simon en 1276. C'est évidemment une erreur ou une faute d'impression, puisqu'il dit un peu plus loin que Sixte IV était pape alors. On voit, à l'article de ce pontife, que son exaltation n'eut lieu qu'en 1471. Tout ce que le voyageur rapporte de l'enfant massacré à Trente se retrouve dans le *Dictionnaire critique des reliques*, etc., par Collin de Plancy, t. 3, p. 191.

(1) En latin, Pusculo ou plutôt Poscolo. Suivant Feller, il était né vers 1440, et il mourut vers 1542. D'après ces dates il aurait vécu plus d'un siècle. Cela n'est pas impossible, mais cela n'est guère probable. Feller ajoute que Pusculo entendait fort bien les affaires, et qu'il fut employé par la république vénitienne dans plusieurs missions importantes. Bon helléniste, excellent latiniste, outre le poème dont nous parlons, il en avait composé un autre sur la chute de Constantinople, lequel n'a jamais vu le jour, n'ayant pas été terminé par l'auteur.

tos. Il se trouve dans le tome 48 de la *Raccolta d'opuscoli scientifici* du P. Collogera, Feller y renvoie le lecteur ainsi qu'au tome 2 de l'*Amplissima Collectio* de dom Martène, et au livre 1^{er} du *Traité de la béatification et de la canonisation*, par Benoît XIV. Tout le monde sait qu'à tort ou à raison les juifs ont été accusés de plusieurs crimes du genre de celui dont il est question dans cet article. La *Table des saints de France* mentionne trois enfants sacrifiés par des Hébreux : Guillaume, massacré à Paris ; Richard, crucifié à Pontoise, et un, dont elle ne dit pas le nom, également crucifié à Blois. En 1670, Raphaël Lévy, juif de Boulay, fut brûlé vif à Metz pour avoir immolé un enfant de trois ans du village de Glatigny. Quelques personnes ont soutenu que ce juif était mort innocent (1). Dans la savante *Histoire du parlement de Metz*, M. Michel, conseiller à la cour d'appel de cette ville, a fait une analyse impartiale du procès de Raphaël Lévy. A cette occasion, il rapporte les faits que nous avons cités et un certain nombre d'autres, accompagnant le tout des réflexions les plus sensées et les plus judicieuses. Terminons en disant qu'il faut bien se garder d'admettre comme prouvés tous les attentats à la vie des enfants chrétiens, imputés aux juifs dans différents siècles et chez différents peuples. Ceux qui, après un mûr examen, pourraient être reconnus vrais, ne devraient encore, à notre avis, être considérés que comme des actes d'un fanatisme individuel, que réprouvent les israélites en général, et dont sans doute ils ont autant d'horreur que nous, puisque ces actes sont entièrement contraires à leurs lois et aux principes de leur religion.

B—L—U.

SIMON (RICHARD), savant et laborieux hébraïsant, né à Dieppe le 13 mai 1638, entra dans l'Oratoire à l'âge de vingt et un ans. Après avoir professé la philosophie à Juilly, il fut appelé à Paris pour y remplir le même emploi auprès de ses jeunes confrères. On le chargea en même temps de dresser le catalogue des livres et des manuscrits orientaux de la bibliothèque de la maison de l'Oratoire de la rue St-Honoré, la plus riche de Paris en ce genre de littérature. Le P. Simon dévora avidement tout ce qu'ils contenaient et forma dès lors ces immenses recueils qui lui fournirent tant de matériaux pour la composition de ses nombreux ouvrages. Le premier par lequel il commença de se faire connaître du public fut un *factum* pour un juif condamné au feu, en 1670, par le parlement de

Metz, comme coupable de l'assassinat d'un enfant chrétien. Ce mémoire contribua beaucoup à faire casser l'arrêt de condamnation. « Je sais, écrit-il à ce sujet, que cette nation nous hait mortellement ; mais nous devons lui montrer que nous pratiquons envers elle la maxime de l'Evangile qui nous commande d'aimer nos ennemis. » Depuis cette époque, le P. Simon ne laissa guère passer d'année sans mettre au jour quelque ouvrage. Il publia l'année suivante : *Fides Ecclesie orientalis*, Paris, 1671, in-8° ; 1682, in-4°. C'est une traduction latine des opuscules de Gabriel de Philadelphie, avec des notes. Il le donna comme un supplément au premier volume de la *Perpétuité de la foi*, dont il accusait les auteurs d'y avoir commis beaucoup de fautes et d'avoir mal répondu au ministre Claude. A sa passion près contre les écrivains de Port-Royal, on y admire une érudition peu commune pour un auteur de son âge. L'abbé Renaudot a réfuté l'explication qu'il attribuait aux grecs des paroles de la consécration. Trois ans après, on imprima, sous le nom de dom Récarède Siméon, ses *Cérémonies et coutumes des juifs d'aujourd'hui*, traduites de l'italien de Léon de Modène, dont la seconde édition, de 1681, est augmentée d'un supplément touchant les caraïtes et les samaritains et d'une comparaison des cérémonies des juifs avec la discipline de l'Eglise. L'épître dédicatoire à Bossuet fut composée par Frémont d'Abancourt. Le docteur Pirot, censeur de l'ouvrage, y avait fait des additions, qui sont placées entre des crochets. Il y en a eu d'autres éditions, où l'auteur prend le nom de Simonville. Cette traduction fut suivie du *Voyage de Jérôme Dandini au mont Liban*, Paris, 1675. Comme dans la précédente, le traducteur, pour éviter la diffusion de l'original, l'a beaucoup réduit. Les notes dont il l'a accompagné valent mieux que le texte. L'abbé Renaudot a réfuté ce qu'il y dit de l'orthodoxie des Orientaux. Le consistoire de Charenton ayant proposé, à cette époque, une somme de douze mille livres pour l'exécution du projet d'une nouvelle version de la Bible, afin de la substituer à celle de Genève, dont le style suranné devenait de jour en jour plus inintelligible, le P. Simon, pour qui une pareille somme n'était pas indifférente, traça, à la sollicitation de son ami Justel, le plan d'une version qui pût être du goût des catholiques et des protestants. Ce projet n'eut pas de suite ; mais il lui attira des reproches de la part des catholiques, et il eut besoin de se justifier par deux lettres imprimées d'y avoir donné les mains. C'est principalement à son *Histoire critique du Vieux Testament* que R. Simon doit sa grande célébrité. Le docteur Pirot, censeur de l'ouvrage, fut effrayé de la hardiesse de l'auteur, qui enlevait à Moïse la composition du Pentateuque pour l'attribuer à des scribes du temps d'Esdras, lesquels, disait-il, l'avaient ré-

(1) Après l'exécution de Lévy, on publia à Paris un *Abrégé du procès*, etc. Cet *Abrégé*, tout à fait hostile aux juifs, a été attribué à Amelot de la Houssaye (voy. ce nom). Il fut aussitôt réfuté par un *Factum servant de réponse*, etc., que l'on a cru du célèbre Richard Simon ; mais un bibliographe instruit, M. Duputel, prétend, d'après Osmont, que c'est au contraire Amelot qui est l'auteur du *Factum*, et que Simon n'a fait que le réimprimer dans sa *Bibliothèque critique*. En ce cas, l'auteur de l'*Abrégé* resterait inconnu. (Voy. le *Bulletin du bibliophile*, 5^e série, p. 28.)

digé sous la direction de la grande synagogue. Ce docteur en envoya la préface et la table des chapitres à Bossuet. Le savant prélat n'eut pas de peine à s'apercevoir que le système de l'auteur tendait à ébranler la certitude et l'authenticité du plus antique dépôt de la révélation. Il s'empessa d'obtenir un ordre du chancelier pour en empêcher la mise en circulation jusqu'après un plus ample examen, et par là fut déjouée la ruse de l'auteur, qui, prévoyant le soulèvement général qu'exciterait son système, avait voulu le mettre sous le patronage du roi, par une dédicace que le P. Lachaise s'était chargé de faire agréer au monarque. Il résulta de l'examen approfondi qu'en fit Bossuet, conjointement avec trois docteurs, que l'ouvrage était plein de principes dangereux; que l'auteur n'avait eu aucun égard aux corrections exigées par les censeurs, que celles qu'il proposait étaient insuffisantes, qu'il n'était pas possible de remédier au mal par des cartons. Il fut en conséquence supprimé par un arrêt du conseil et presque tous les exemplaires mis au pilon (1). Le P. Simon avait trouvé moyen d'en soustraire un, qu'il envoya en Angleterre. C'est sur cet exemplaire qu'Elzevir en donna une édition très-défectueuse, en Hollande. La traduction latine qu'en fit Aubert de Versé l'était encore bien davantage. Enfin Raineer Leers, s'étant procuré un exemplaire très-correct de l'édition de Paris, publia l'ouvrage en 1785, à Rotterdam, tel qu'il était sorti des mains de l'auteur, avec une préface curieuse, une apologie générale, des notes marginales et les pièces qui avaient paru séparément pour ou contre. Le P. Simon protesta qu'il n'avait eu aucune part à cette édition; mais il ne fut cru de personne. Cette histoire déplut également aux protestants et aux catholiques. Les premiers l'accusèrent de n'affaiblir l'autorité du texte sacré que pour relever celle de la tradition; les derniers, de n'insister sur la nécessité de la tradition que pour se mettre à couvert des justes reproches que sa critique hardie du texte original devait naturellement lui attirer. Les uns et les autres se réunirent contre son système sur l'auteur du Pentateuque. Attaqué de toutes parts, il fit face à tous ses adversaires. L'énumération des écrits de part et d'autre qu'enfanta cette querelle est trop étendue pour trouver place ici. On peut en voir la liste dans Nicéron. Les ennemis de l'Oratoire ayant cherché à rendre la congrégation responsable de ces paradoxes, le P. de Ste-Marthe fit d'inutiles tentatives pour engager

l'auteur à apporter quelques modifications à ses systèmes. On fut donc obligé de l'exclure du corps: alors il se retira dans son prieuré-cure de Bolleville, dans le pays de Caux, dont il se démit au bout de deux ans pour revenir reprendre, à Paris, le cours de ses travaux littéraires. Il y publia, en 1689, l'*Histoire critique du Nouveau Testament*, qui fut bien accueillie du public, et l'année suivante, celle des versions du même livre, où il attaquait vivement la version de Mons, par ressentiment contre le docteur Arnould, qu'il accusait mal à propos d'avoir contribué à la condamnation de son *Histoire critique du Vieux Testament*. Il fut question, à cette époque, de donner à Paris une nouvelle édition de ses histoires. M. de Harlay, son protecteur, y mettait un grand intérêt. Bossuet, qui ne cherchait qu'à rendre ses talents utiles à l'Eglise, s'y prêtait volontiers. Ce prélat avait en vue d'occuper ce génie naturellement inquiet et porté vers la nouveauté en l'appliquant à quelque ouvrage de longue haleine et de l'y attacher par une pension convenable. On lui proposa de traduire en latin plusieurs traités des grecs schismatiques, afin de mettre les théologiens catholiques mieux au fait de la controverse entre les deux Eglises; mais ce projet échoua par son obstination à ne vouloir entendre à aucune réforme de son système sur l'auteur du Pentateuque, qu'il avait d'abord promise et qu'il refusa ensuite. Irrité alors des contradictions qu'il éprouvait, il ne garda plus de mesure dans son *Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*, qui parut en 1693, à Rotterdam. Il y traitait de la manière la plus indécente les conciles et les Pères, particulièrement St-Augustin, en même temps qu'il relevait le mérite de Grotius et des unitaires. Les faux principes qu'il avait établis dans ses histoires critiques lui servirent de règle dans sa traduction du Nouveau Testament, imprimée en 1702, à Trévoux, et réimprimée l'année d'après, à Rouen, sous la rubrique de Trévoux. Elle était dédiée au duc du Maine, souverain de Dombes, revêtue d'un privilège de ce prince et approuvée par le docteur Bouvet, professeur de Sorbonne; mais Bossuet, ayant remarqué presque partout, dans la version et dans les notes, des vérités affaiblies, des commentaires perfides, un mépris indécemment des locutions consacrées par l'usage de l'Eglise, en fit ordonner la saisie jusqu'à ce que l'ouvrage eût été sérieusement examiné. L'auteur parut d'abord disposé à le réformer; mais les corrections qu'il offrit ne tendaient qu'à éluder les difficultés sans remédier aux erreurs et qu'à gagner du temps pour se ménager les moyens d'obtenir un privilège par le crédit de ses protecteurs, et il y réussit. Le cardinal de Noailles, voyant que l'ouvrage se répandait dans son diocèse, en défendit la lecture par une ordonnance du 15 octobre 1702. L'auteur y opposa une remontrance, sur

(1) Le très-petit nombre d'exemplaires échappés à la destruction sont privés de frontispice. Ce volume, qui se vendait autrefois plus de cent soixante francs, est bien tombé de prix, ainsi que les autres anciens ouvrages de théologie hétérodoxe qui ont été bien dépassés de nos jours. Il a été adjugé en vente publique à cinquante francs. On sait d'ailleurs que les idées de Richard Simon, à l'égard de la composition du Pentateuque, ont été reprises et soutenues avec un grand appareil d'érudition par les écoles rationalistes, celles de l'Allemagne surtout, et, en ce moment même, un évêque anglican, le docteur Colenso, les a appuyées au grand scandale de ses collègues.

le ton d'un homme qui se sentait puissamment soutenu. Il l'était effectivement par le chancelier de Pontchartrain, qui fut choqué de la flétrissure d'un livre pour lequel il avait accordé un privilège, et par l'abbé Bignon, directeur général de la librairie. Ce dernier conservait un profond ressentiment contre le cardinal, qu'il accusait de l'avoir empêché d'être élevé à l'épiscopat. Ce fut principalement sur Bossuet, regardé comme le promoteur de l'ordonnance, que Simon et ses protecteurs déchargèrent toute leur irritation, en faisant naître difficultés sur difficultés pour arrêter la publication d'une ordonnance semblable à celle de son métropolitain. Mais ce prélat mit tant de fermeté dans cette affaire qu'il obtint la révocation du privilège et la liberté de rendre son ordonnance; elle fut suivie de deux instructions pastorales, où il montrait la conformité de la doctrine du traducteur avec celle des sociniens. R. Simon se trouva réduit à répandre divers petits écrits où il incidentait sur des anecdotes qui n'avaient d'autre garant que son autorité, sur des explications arbitraires de différents textes, où la théologie catholique était sacrifiée à celle des unitaires. Tout cela est réuni dans sa *Bibliothèque* de St-Jore et dans ses *Lettres choisies*. Ce fut dans ces circonstances que, pour satisfaire son ressentiment, il donna une nouvelle édition de l'ouvrage de Camus, évêque de Belley, touchant la réunion des protestants, avec des remarques quelquefois répréhensibles, dans le dessein de montrer que Bossuet, dans sa célèbre *Exposition*, n'avait fait que perfectionner le traité de Camus, qu'il ne connaissait même pas à l'époque où il avait composé son livre. On a reproché à l'évêque de Meaux d'avoir oublié sa modération ordinaire dans ses écrits contre R. Simon. Mais la matière était si grave, les torts du critique si artificieusement déguisés, sa souplesse, sa ruse, sa mauvaise foi, ses diatribes contre les Sts-Pères si inconvenantes, son pélagianisme si révoltant, que tant d'excès sont bien propres à justifier la sévérité du prélat. R. Simon, s'étant retiré à Dieppe vers la fin de ses jours, y mourut le 11 avril 1712, dans des dispositions très-édifiantes. Bruzen de la Martinière, son neveu, raconte que, les jésuites l'ayant rendu suspect à l'intendant de Rouen, il craignit que ce magistrat ne fit saisir ses manuscrits pour les livrer à ses dénonciateurs, qui auraient pu, après sa mort, en faire un usage contraire à ses intentions, et que, pour prévenir cet événement, il les fit brûler lui-même; que le regret qu'il en eut ensuite lui causa une fièvre violente, qui le mit au tombeau en trois jours. On verra que cette anecdote est très-suspecte. Parmi les ouvrages de ce savant critique dont nous n'avons point parlé, on distingue : 1° *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant*, par le sieur de Moni, Amsterdam, 1684, sous la rubrique de Mons et de Francfort, 1692 et 1711.

Il y donne un libre cours à son antipathie contre les auteurs de la *Perpétuité de la foi*. Il publia un supplément curieux, en 1687, contre Th. Smith, sous ce titre : *De la créance de l'Eglise orientale sur la transsubstantiation*. 2° *Histoire de l'origine et des progrès des revenus ecclésiastiques*, sous le nom de Jérôme Acosta, Francfort (Rotterdam), 1684; Rouen, 1691, et 1706 (Francfort), 2 vol. in-12. Il y en a encore une autre sous la rubrique d'Utrecht. Elles diffèrent toutes entre elles; la dernière est la plus curieuse. L'ouvrage est superficiel, semé de traits satiriques contre les moines, principalement contre les bénédictins. 3° *Lettres choisies*, dont la plus ample édition est celle d'Amsterdam, 1730, 4 vol. in-12, précédée de la vie de l'auteur, par l'éditeur, Bruzen de la Martinière, son neveu. Elles sont curieuses et contiennent des anecdotes arrivées quelquefois postérieurement à leur date, ce qui confirme la conjecture qu'elles n'avaient pas été toutes envoyées à leur adresse (1). 4° *Bibliothèque choisie*, par le sieur de St-Jore, 4 vol. in-12; les deux premiers sous la rubrique de Bâle, 1709, et les deux derniers sous celle d'Amsterdam, 1708-1710. Presque tout le quatrième n'est rempli que de pièces relatives à sa version du Nouveau Testament. Ce recueil fut supprimé par un arrêt du conseil du 5 août 1710. Barrat en changea le titre et publia la plupart des pièces qu'elle contenait sous celui de *Nouvelle bibliothèque choisie*, etc., 2 vol. in-12, Amsterdam, Paris, 1714. 5° *Remarques sur la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques et sur les Prologomènes de la Bible de Dupin*, 4 vol. in-8°. C'est le P. Souciet qui en a été l'éditeur. 6° *Novorum Bibliorum Synopsis*, Utrecht, 1684, in-8°. C'était le projet d'une nouvelle polyglotte ou plutôt d'un abrégé de celles de Paris et de Londres, sur trois colonnes, l'hébreu, le grec et la vulgate, dans le goût de l'ancienne *italique* de Nobilius, avec les variantes des versions arabe, chaldaïque et syriaque, de la grecque de Symmaque et d'Aquila. L'ouvrage était fort avancé lorsque l'auteur mourut. Ce projet avait été suivi, en 1685, de l'*Ambrosii Origenis epistola de novis Bibliis polyglottis*, où il traçait le plan d'un dictionnaire et d'une nouvelle méthode hébraïque, pour être adaptée à sa polyglotte. 7° *Antiquitates ecclesiae Orientalis*, Londres, 1682, in-12, avec la vie et des lettres du P. Morin, ouvrage rempli de fautes, dans lequel il fait une satire indécente du savant P. Morin. Il prétendit l'avoir trouvé dans les papiers du P. Amelotte; mais il ne persuada personne. Dans ce qu'il dit des antiquités des Chaldéens et des Egyptiens, R. Simon paraît quelquefois n'avoir fait que copier l'abbé de Longuerue et s'est attiré à ce sujet une vive

(1) M. du Roure (*Analecta Bibl.*, 1837, t. 2, p. 289) a consacré à ces lettres de Simon une notice curieuse; il montre leur importance au point de vue de la critique sacrée.

accusation de plagiat (*voy. NOLIN*). 8° *Lettres critiques où l'on voit les sentiments de M. Simon sur plusieurs ouvrages nouveaux publiés par un gentilhomme allemand*, à Bâle (Rouen), 1699, petit in-12, volume très-rare. Des onze lettres qui le composent, trois avaient paru en 1694, sous le titre de *Critique du livre publié par les moines bénédictins de la congrégation de St-Maur sous le nom de Bibliothèque divine de St-Jérôme*. Les huit autres lettres concernent le second volume de St-Jérôme. Ces lettres ne se trouvent dans aucune collection des autres écrits de Simon. Il y a de bonnes remarques, mais dégradées par un ton d'aigreur qui révolte; l'auteur critiqué ne lui cède point en ce genre dans ses réponses (*voy. MARTIANAY*). Il avait légué ses livres apostillés de sa main et ses manuscrits à la cathédrale de Rouen. On peut en voir la notice dans celle des livres de cette église, par l'abbé Saas. Ce fait détruit l'anecdote de son biographe sur la destruction de ses manuscrits. L'usage de R. Simon était de travailler couché sur un tapis ou sur un matelas, appuyé sur des coussins, entouré de livres, de papiers et de tout ce qui lui était nécessaire pour écrire dans cette attitude.

T—D.

SIMON (RICHARD), lexicographe, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, était originaire du Dauphiné. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure de St-Uze, diocèse de Vienne; mais des motifs de santé l'obligèrent bientôt à résigner ce bénéfice, et il vint habiter Lyon, où, mettant à profit ses loisirs, il s'occupa de rédiger un *Dictionnaire de la Bible*. L'utilité d'un pareil ouvrage était sentie depuis longtemps, et la première édition, Lyon, 1693, in-fol., eut un débit si rapide que l'auteur dut préparer sur-le-champ la seconde. Docile aux conseils de la critique, il revit son travail avec tout le soin dont il était capable, et l'ayant augmenté de plus de moitié, le fit reparaître en 1703, sous ce titre : *le Grand Dictionnaire de la Bible, ou Explication littérale et historique de tous les mots propres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 2 vol. in-fol. Le premier est précédé d'un abrégé de *l'Introduction à l'étude de l'Ecriture sainte*, par le P. Lamy (*voy. ce nom*). L'abbé Simon n'avait ni les connaissances nécessaires, ni les ressources de toute espèce qu'il lui aurait fallu pour remplir d'une manière complète la tâche immense qu'il avait embrassée, et son dictionnaire, dont le succès se soutint tant qu'il n'y en eut pas de meilleur, a été relégué parmi les livres inutiles depuis que nous avons celui de dom Calmet (*voy. ce nom*). « Nous reconnaissons, dit le savant bénédictin, que l'ouvrage de Simon nous a servi, au moins en ce qu'il nous a fourni la plupart des noms tout arrangés et les titres des matières tout distribués; de plus, dans les endroits même où l'auteur se trompe, il ne nous a pas été inutile, puis-

XXXIX.

« qu'il nous a averti de nous tenir sur nos « gardes et d'examiner les choses de plus près. » (*Voy. la préface du Dictionnaire historique de la Bible*, par dom Calmet.) W—s.

SIMON (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris en 1654, était fils d'un habile chirurgien qui lui donna une éducation soignée. Destiné à l'état ecclésiastique, il joignit à l'étude des humanités celle de la théologie et prit le grade de docteur en droit canon. Il entra en 1684 dans la maison de le Peletier de Souzi (*voy. ce nom*), conseiller d'Etat, comme précepteur de son fils. Nommé plus tard directeur général des fortifications, et voulant récompenser Simon, qui était devenu son secrétaire, le Peletier de Souzi lui procura l'emploi de contrôleur des fortifications. C'était lui qui était ordinairement chargé de rédiger les inscriptions que l'on plaçait sur les portes de villes, sur les citadelles et autres édifices de ce genre, tant en France que dans les colonies, et de composer les devises pour les jetons de l'administration de la guerre. En 1701, Louis XIV le fit admettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont il fut d'abord élève, puis associé et ensuite pensionnaire. L'abbé de Louvois, bibliothécaire du roi, le nomma garde du cabinet des médailles en 1712, après la mort du savant numismate Oudinet (*voy. ce nom*). Ces fonctions, qui jusqu'alors n'avaient été confiées qu'à des laïques, obligèrent Simon de quitter le petit collet et en même temps de résider à Versailles. Sur la fin de sa vie, il fut attaqué de la pierre. Etant venu à Paris pour consulter les gens de l'art, il y mourut des suites de cette maladie le 10 décembre 1719. De Boze, qui le remplaça comme garde des médailles, inséra son éloge dans le tome 5 des Mémoires de l'Académie des inscriptions dont il était secrétaire perpétuel. Le même recueil contient plusieurs dissertations que Simon avait lues dans les séances de cette compagnie : t. 1^{er} *Des présages; De la politesse des Romains; Des acclamations; Des jeux de hasard en usage parmi les Romains; Des temples de l'ancienne Rome; Sur les ténures ou les âmes des morts*. L'auteur y examine l'opinion des païens sur l'état de l'âme après la mort. T. 2 : *Des asiles; De l'hospitalité*. T. 3 : *Des dévouements des Romains pour la patrie*. Simon lut encore à l'Académie quelques autres opuscules, tels qu'une dissertation *Sur la musique des anciens*; plusieurs morceaux de l'histoire de Louis XIV par médailles qu'il avait traduits en latin d'une manière fort élégante; le *Cantique de Débora*, en vers latins et français, car il ne manquait pas de talent pour la poésie, et les travaux d'érudition ne lui faisaient pas négliger la culture des lettres.

P—RT.

SIMON (DENIS), jurisconsulte français, né vers 1660, fut conseiller, puis doyen et président au bailliage de Beauvais, où il mourut en 1731. On a de lui un ouvrage fort utile pour la biographie

des juriconsultes sous le titre de *Nouvelle bibliothèque historique des principaux auteurs de droit depuis Irnerius*, Paris, 1692 et 1693, 2 vol. in-12. Cette compilation, disposée par ordre alphabétique, a beaucoup servi à Taisand (voy. TAISAND) pour la rédaction de ses *Vies des plus célèbres juriconsultes de toutes les nations*, Paris, 1721, in-4°. Aujourd'hui elle est peu consultée et mériterait cependant de l'être. En Allemagne, le travail de Simon est encore cité avec estime, et il faut convenir que, même en France, nous n'avons pas d'ouvrage rédigé sur ce plan qui conduise l'histoire de la science jusqu'à nos derniers temps. Denis Simon donna en 1709 le prospectus d'une réimpression de tous ses ouvrages qui n'a pas été exécutée. On a encore de lui : 1° *Traité du droit de patronage, de la présentation aux bénéfices et des droits honorifiques des seigneurs dans les églises*, et un *Traité des maximes du droit canonique*, Paris, 1686, in-12 ; 2° *Traité des droits honorifiques*, par le sieur Mareschal, augmenté des arrêts servant de décision et d'autres traités du droit de patronage et des dîmes, Paris, 1697, 1703, 2 vol. in-12 ; 3° *Supplément aux mémoires de l'histoire civile et ecclésiastique du Beauvoisis*, de M. Ant. Loisel et de M. P. Louvet, Paris, 1704, in-12 ; 4° *Traité des dîmes*, Paris, 1714, 2 vol. in-12 ; 5° de nouvelles éditions enrichies de notes de la *Nouvelle pratique civile, criminelle et bénéficiale*, par Lange (1702), et des *Maximes du droit canonique de France*, par L. Dubois (1678), plusieurs fois réimprimé, 2 vol. in-12.

P—N—T et Z—D.

SIMON (l'abbé LOUIS-BENOÎT), né vers le commencement du 18^e siècle, fut aumônier, bibliothécaire du comte de Clermont et censeur royal. Il a publié une série de *Lettres* sur la littérature et les arts : 1° *Lettres sur nos orateurs chrétiens*, 1734, in-12 ; 2° *sur l'éloquence de la chaire en général, et en particulier sur celle de Bourdaloue et de Massillon*, 1735 ; 3° *sur Corneille et Racine*, 1738 ; 4° *sur l'éducation par rapport aux langues*, 1759 ; 5° *aux amateurs sur un dessin proposé pour une chapelle à St-Roch*, 1760 ; 6° *sur l'utilité des sciences*, 1763 ; 7° *sur l'éducation des femmes*, 1764. — SIMON (Jean-Baptiste), avocat au parlement de Paris, fut aussi censeur royal. On a de lui : 1° *Le gouvernement admirable ou la république des abeilles, et les moyens d'en tirer une grande utilité*, la Haye, 1740, in-12 ; Paris, 1742 et 1758, avec fig. ; 2° *Moyens de conserver le gibier par la destruction des oiseaux de rapine et instruction pour y parvenir, suivis du Traité de la pipée, augmentés de plusieurs chasses amusantes*, Paris, 1738, 1743, in-12 ; 3° *Traité cosmographique, servant d'introduction à la géographie*, Paris, 1756, in-12. C'est à tort qu'on a quelquefois attribué à cet avocat une traduction française du *Selectæ e profanis*, qui parut en 1732 ; elle est de Charles Simon, maître de pension (voy. HEUZET). — SIMON (Jean-François), mort le 24 octobre 1770,

fut professeur royal du collège de chirurgie de Paris, chirurgien-major des cheveau-légers de la garde du roi, et premier chirurgien de l'électeur de Bavière. On lui doit : 1° *Abrégé des maladies des os*, in-12 ; 2° *Abrégé de pathologie et de thérapeutique*, 1753, in-12 ; 3° *Recherches sur l'opération césarienne* ; 4° *Collection de différentes pièces concernant la chirurgie, l'anatomie, etc., extraites des ouvrages étrangers*, Paris, 1761, 4 vol. in-12 ; 5° *Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales*, Paris, 1780, in-8°. C'est un ouvrage posthume, rédigé d'après les manuscrits de Simon par son confrère et son ami Prudent Hévin, professeur de chirurgie, qui le mit au jour ; mais plus tard l'ayant considérablement augmenté, il en publia la seconde édition sous son nom seul, Paris, 1784, 2 vol. in-8°, réimprimés en 1793 (voy. HEVIN).

Z.

SIMON (CLAUDE-FRANÇOIS), imprimeur-libraire, né à Paris en 1713, dans une famille vouée à la typographie, se distingua lui-même dans l'exercice de cet art par ses talents et par ses travaux. Le prince de Condé et la reine Marie Leckzinska lui conférèrent le titre de leur imprimeur ordinaire, et Christophe de Beaumont le choisit pour imprimeur de l'archevêché de Paris. En 1740, le comte de Voyer d'Argenson lui remit de la part du roi, une médaille d'or en récompense des soins qu'il avait donnés non-seulement à l'impression, mais encore à la rédaction des *Mémoires de Duguay-Trouin* (1 vol. in-4°). En 1744, Simon complimenta Louis XV au Louvre, à l'occasion de sa convalescence après sa maladie de Metz. Admis en 1757 à l'académie des Arcades de Rome, il reçut l'année suivante, du pape Benoît XIV, le diplôme de chevalier de l'ordre du Christ. Ces honneurs et ces encouragements ne servirent qu'à stimuler son zèle et à lui faire mériter de plus en plus la confiance et l'estime des savants avec lesquels il était en relation, mais sa carrière ne fut pas très-longue ; il mourut à Paris le 19 juillet 1767, âgé de 54 ans. Parmi les éditions sorties de ses presses, outre celles de *Virgile*, de *Térence*, de *Cornelius Nepos* et autres auteurs classiques, on estime surtout celle de la *Bible hébraïque* du P. Houbigant (voy. ce nom), en 4 volumes in-fol., dont l'exécution typographique est regardée comme un chef-d'œuvre. Au reste, Simon n'était pas seulement un habile imprimeur ; il consacrait à la culture des lettres les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession. Il publia un *Projet de l'établissement d'une imprimerie royale à Berlin*, Paris, 1741, in-fol. ; il réimprima, corrigea et augmenta la *Connaissance de la mythologie*, du P. Rigord (voy. ce nom), Paris, 1743, in-12. Le journal de Trévoux (avril 1746) reprocha à l'éditeur de cet ouvrage d'y avoir ajouté des détails dangereux pour la jeunesse ; ils ont été supprimés dans les éditions subséquentes. Simon rédigea pour l'*Encyclopédie* tous les articles relatifs à l'imprimerie, et il se pro-

posait de donner une nouvelle édition, entièrement refondue, de l'ouvrage de Fertel (voy. ce nom), intitulé la *Science pratique de l'imprimerie*; mais la mort l'empêcha de mettre la dernière main à ce travail qui était déjà fort avancé. Enfin on a de Simon quelques compositions littéraires : 1° *Discours présenté à l'Académie française pour le prix d'éloquence*, 1737, Paris, 1738, in-12; — *Discours pour le prix d'éloquence*, 1739, Paris, in-12; 2° *Mémoire de la comtesse d'Horneville*, Paris, 1739-1740, 2 vol. in-12; Amsterdam, 1740, 2 vol. in-8° (anonyme), roman sans intérêt et d'un style négligé; 3° *Minos ou l'Empire souterrain*, comédie en un acte et en scènes épisodiques, en prose, Paris (1741), in-12 (anonyme); 4° *les Confidences réciproques*, comédie en un acte et en vers libres (1747), qui ne paraît pas avoir été imprimée. Ni cette pièce ni la précédente n'ont été représentées. P—RT.

SIMON (ANTOINE), né à Troyes en 1736, fut envoyé jeune à Paris, où il apprit et exerça l'état de cordonnier. Dès que la révolution éclata, il s'y jeta avec passion; et, malgré son ignorance, il fut nommé officier municipal de la commune. En cette qualité, il fut souvent de service au Temple où étaient détenus Louis XVI et sa famille. Le 3 juillet 1793, le Dauphin (Louis XVII) fut arraché des bras de sa mère pour être remis entre les mains de Simon et de sa femme, qui vinrent s'établir au Temple comme instituteurs du malheureux enfant. Ce fut Marat qui, dit-on, indiqua Simon et sa femme au choix du conseil général de la commune; ce qui n'a rien d'in vraisemblable, les époux Simon ayant été voisins du célèbre conventionnel, dans le quartier de l'Ecole de médecine. S'il en faut croire un historien spécial, M. de Beauchesne, (*Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort*, etc.), ces instituteurs si peu royaux remplirent avec une cruauté raffinée un emploi pour lequel ils n'étaient guère faits. « Le petit, aurait dit un jour la femme Simon, est un bien aimable et bien charmant enfant, il me nettoie et me cire mes souliers, et il m'apporte ma chaufferette auprès de mon lit quand je me lève! » Mais les Simon ne se seraient point bornés à torturer physiquement le jeune prince. D'après les témoignages recueillis par le même historien, on aurait forcé le fils de Louis XVI et de Marie Antoinette de chanter des couplets infâmes contre sa mère et, détail plus atroce encore, de signer, le 6 octobre 1793, sous l'empire d'une ivresse préparée par ses geôliers, l'accusation inouïe dont Marie-Antoinette fit justice en termes sublimes lorsqu'elle fut traduite devant ses juges (voy. MARIE-ANTOINETTE). Souvent même le jeune prince aurait été frappé par Simon. « Misérable vipère, aurait-il dit un jour, il me prend envie de t'écraser contre la muraille. » Et lorsque, le 30 nivôse an 2 (19 janvier 1794), ces indignes instituteurs furent rappelés du Temple, « Capet, aurait dit la femme, moins cruelle peut-être, je ne sais quand je te

reverrai. — Oh! le crapaud, aurait interrompu Simon; il n'est pas encore écrasé; mais il ne sortira pas de la crapaudière, quand bien même tous les capucins du ciel se mêleraient de l'en tirer. » Leur départ n'adoucit point les souffrances de leur jeune prisonnier, et il y a toute apparence qu'il y succomba en 1795. Quant à Simon, mis hors la loi avec les membres de la municipalité, il fut exécuté le 10 thermidor an 2 (28 juillet 1794). Z.

SIMON (EDOUARD-THOMAS), né à Troyes, le 16 octobre 1740, était encore très-jeune lorsqu'il perdit son père. Après avoir fait ses classes, dans sa patrie, au collège de l'Oratoire, il fut placé chez un notaire, mais n'y resta que deux ans. Ayant renoncé ainsi à l'état de son père, il annonça vouloir se livrer à l'art de guérir. Envoyé à Paris, il y passa trois ans, sous le frère Cosme (voy. ce nom), et revint à Troyes, où il fut reçu, en 1766, maître en chirurgie. Si c'était par dégoût qu'il avait abandonné le notariat, c'était par raison plus que par inclination, qu'il s'était livré à la médecine. Son goût le portait à la littérature; et, dès 1762, il était connu dans le monde littéraire. De 1776 à 1787, il rédigea, avec Courtalon-Delaistre, l'*Almanach de Troyes* (voy. COURTALON-DELAISTRE). Le *Journal* de la même ville, de 1782 à 1789, fut aussi son ouvrage. Cependant, en 1783, il prit sa licence en droit et le titre d'avocat au parlement de Paris; en 1785, le bonnet de docteur en médecine. Après avoir perdu sa femme, il vint, en 1786, habiter Paris; et il s'y trouvait à l'époque de la révolution, qu'il appelait de tous ses vœux. Cette révolution porta quelque atteinte à sa fortune, sans qu'il en abjurât les principes. En 1790, il fut nommé secrétaire général du conseil de salubrité, et successivement de ceux de mendicité et de secours publics, pendant les différentes assemblées nationales. On l'accusa, en 1792, de conspirer pour la royauté; et il adressa une lettre à la Convention nationale, pour se justifier (voy. le *Moniteur* du 12 décembre 1792). L'obscurité de ses fonctions ne le mettant pas à l'abri des persécutions, il prit, pour s'y dérober, le parti d'accompagner, dans sa mission, le conventionnel Bouret, son ami. Lors de l'établissement de la constitution de l'an 3, il fit adopter le plan d'une bibliothèque commune au conseil des Anciens et au conseil des Cinq-Cents, et il en fut nommé conservateur. Une bibliothèque ayant été fondée au tribunal, créé par la constitution de l'an 8, Simon eut les fonctions de bibliothécaire. La suppression du tribunal, en 1807, le priva de cette place; mais il fut bientôt après employé dans l'instruction publique, en qualité de censeur des études, au lycée de Nancy. En 1810, il passa à Besançon, comme professeur d'éloquence latine. A ce titre, il chanta, en vers latins, le mariage de Napoléon avec une princesse d'Autriche; ce qui ne l'empêcha pas, en 1814, de trouver des vers pour

célébrer le prince français qui le premier avait apparu dans les provinces de l'est. Les belles-lettres, qu'il avait aimées dès son enfance, l'occupèrent jusqu'à la fin de sa vie (1). Il est mort le 4 avril 1818. Simon a laissé un grand nombre d'ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés. On en trouve la liste dans la *Bibliographie de la France*, année 1825, p. 207, 222, 279. Cette liste, qui comprend trente-trois articles d'imprimés et onze de manuscrits, est trop longue pour être répétée ici. Les plus remarquables sont : 1° *Choix de poésies traduites du grec, du latin et de l'italien, contenant la Pancharis de Bonnefons, les Baisers de Jean Second, ceux de Jean Vanderdoes, des morceaux de l'Anthologie et des poètes anciens et modernes, avec des notices sur la plupart des auteurs qui composent cette collection*, 1786, 2 vol. in-18. Cette traduction en prose est élégante. Les notices ne pouvaient être étendues; mais elles pourraient être plus exactes. Par exemple, il dit que les *Catalectes* furent publiés, pour la première fois, par J. Scaliger, avec un *Appendix des Oeuvres de Virgile, et imprimées à Lyon, en 1573*. Or, le *Virgili Appendix*, donné par J. Scaliger, 1573, n'est qu'une réimpression des *Catalecta*, imprimés plusieurs fois dans le 15^e siècle; 2° *Notice sur Grosley*, 1787, in-8°, et à la tête des *Mémoires historiques pour l'histoire de Troyes*, édition achevée en 1812 (voy. GROSLEY); 3° *les Muses provinciales ou Recueil des meilleures productions du génie des poètes des provinces de France*, 1788, petit in-12, qui se joint à la collection de l'*Almanach des muses*; 4° *Contes moraux, à l'usage de la jeunesse, traduits de l'italien de Fr. Soave*, 1790, in-12; 2^e édition, augmentée d'une seconde partie, sous le titre de *Nouvelles morales*, 1803, 2 vol. in-12; 5° *Essai politique sur les révolutions inévitables des sociétés civiles, par M. A. de Giuliani, traduit de l'italien*, 1791, in-8°; 6° *Coup d'œil d'un républicain sur les tableaux de l'Europe*, en 1795 et 1796, Paris, 1796, in-8°; le *Tableau de l'Europe*, en 1795, par Calonne (voy. ce nom), avait aussi été réfuté par Montyon (voy. MONTYON); 7° la *Clémence royale ou Précis historique d'un soulèvement populaire arrivé en Angleterre sous le règne de Richard II, au 14^e siècle*, an 5 (1796), in-8°. L'auteur déclare avoir fait imprimer cet opuscule, parce que des amis de la royauté, qui en avaient entendu la lecture, le trouvèrent nuisible au royalisme; 8° *Correspondance de l'armée française en Egypte, interceptée par l'escadre de Nelson, publiée à Londres, avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise, traduites en français avec des observations*, an 7 (1799), in-8° de 244 pages avec une carte. Ce volume ne con-

tient que trente-deux lettres et un supplément de quelques pièces. Les observations de Simon sont absolument dans le style des pamphlets que les gouvernements font publier les uns contre les autres. Simon n'a pas fait réimprimer la suite de cette correspondance; 9° *Mutius ou Rome libre*, tragédie, an 10, in-8° et in-16. Il a fait quelques autres pièces, voy. ci-après l'article sur V. Simon. 10° *Napoléon-le-Grand, empereur des Français, ode pindarique, traduite du portugais du docteur Soyé*, 1808, in-8°; 11° *le Congrès des fleuves*, poème latin, qui obtint l'un des prix proposés par M. Lucet et Eckard, et qu'ils ont imprimés dans les *Hommages poétiques* en l'honneur de Napoléon, 2 vol. in-8°, avec un cahier d'*Appendix*; 12° *l'Orphelin de la Forêt-Noire ou le danger de ne pas se connaître*, 1812, 4 vol. in-12, publiés sous le masque anagrammatique de sir Edward Tom Vorns D. T. M.; 13° *St-Louis, poème héroïque et chrétien*, 1816, in-8°. C'est un abrégé du poème du P. Lemoyne, qui est en dix-huit livres, et contient 17,764 vers. Le *St-Louis*, réduit en huit chants, renferme environ 4,700 vers; on trouve à la suite une ode adressée, en 1814, à S. A. R. MONSIEUR (depuis Charles X), et une traduction de la seconde ode du 4^e livre d'Horace; 14° *Epigrammes de M. Val. Martial, traduction nouvelle et complète, publiée par M. Simon fils et M. P.-R. Auguis*, 1819, 3 vol. in-8°. Cette traduction est en prose; c'est, sans contredit, une des meilleures que nous possédions: malheureusement le texte latin qui l'accompagne est défiguré par un grand nombre de fautes d'impression. Les imitations en vers, par divers auteurs français, qui y sont recueillies, ne sont pas toujours imprimées sous les noms de ceux à qui elles appartiennent. La Notice sur le traducteur est de son fils. Un morceau assez long, intitulé *Sur Martial et sur ses écrits*, n'est qu'un centon, parfois mal disposé. — J. M. SIMON est auteur de la *Comtesse de Châteaubriand, tragédie*, 1769, in-8°. — Victor SIMON, né à Metz, en 1753, auteur et musicien, fut pendant neuf ans, de 1790 à 1799, l'un des cinq administrateurs du théâtre Montansier-Variétés, et il était tellement zélé pour l'entreprise, qu'il ne dédaigna pas une place de violon dans le spectacle dont il était codirecteur. Lorsqu'il n'eut plus cette dernière qualité, il fut membre du comité de lecture, et se disait auteur des pièces sur lesquelles il faisait des observations. C'est ainsi qu'on lui a attribué *Jocrisse changé de condition*, qui est de Dorvigny; l'*Apothicaire*, dont il n'a fait que la musique, les paroles sont de Fabre-d'Eglantine; l'*A-propos de la nature ou la Boîteuse*, comédie à ariettes, dont la musique est de Foignet, et les paroles d'E.-T. Simon (voy. ci-dessus); le *Lion parlant*, la *Force du sang*, la *Double Récompense* ou le *Stratagème inutile*, le *Riches amoureux*, la *Fille rusée*. Il est toutefois auteur ou collaborateur de la musique de ces pièces. L'auteur de l'*Annuaire*

(1) Simon laissa une bibliothèque nombreuse composée en grande partie d'ouvrages curieux, mais qui étaient loin d'avoir les conditions d'élégance que recherchent les bibliophiles. Il avait l'habitude d'appliquer sur le frontispice un cachet très-disgracieux, offrant ses initiales. Selon l'expression de Nodier, cet homme d'esprit, ce littérateur fort estimable, a fait ainsi à une foule de volumes plus de mal que sa signature n'aurait pu leur faire de bien. Z.

dramatique, 1821-1822, prétend que Victor Simon était incapable d'écrire une seule scène en un an, et qu'on ne peut citer de lui que l'air si connu : *Il pleut, il pleut, bergère*, chanson dont les paroles sont de Fabre-d'Eglantine. Victor Simon est mort en 1820. On a imprimé sous son nom : 1° *Projet d'un établissement pour les auteurs d'ouvrages dramatiques*, 1818, in-8°; 2° *Réflexions, Remarques, Pensées et Observations*, 1820, in-8°. A. B.—T.

SIMON (JEAN-FRÉDÉRIC), grammairien allemand, d'abord professeur au collège appelé *Philanthropinon*, que Basedow (voy. ce nom) avait fondé à Dessau, fut ensuite instituteur à Neuwied. Etant venu se fixer en France, il obtint, vers 1800, la place de professeur de langue allemande au lycée de St-Cyr, et quelques années après il fut envoyé comme secrétaire de légation à Cassel. Sous la restauration, le duc d'Orléans, qui fut depuis roi des Français, le choisit pour enseigner l'allemand au duc de Chartres, son fils aîné. Simon mourut à Paris en 1829. C'était un homme instruit et laborieux. On a de lui : 1° *Quelques pensées sur les principes les plus importants de l'éducation*, etc., par d'anciens professeurs du *Philanthropinon* de Dessau (en allemand), Leipsick, 1799, in-8°. Il composa cet ouvrage en société avec Jean Schweighäuser (voy. ce nom), qui avait été son collègue au *Philanthropinon*. 2° *Sur l'organisation des premiers degrés de l'instruction publique*, 1801, in-8°; 3° *Notions élémentaires de grammaire allemande*, à l'usage des élèves du lycée de St-Cyr, Paris, 1802, in-12; 2° édition, à l'usage des Français qui ont fait quelques études et qui veulent apprendre l'allemand, Strasbourg et Paris, 1807, in-12. 4° *Cours de littérature allemande*, trad. de l'allemand, 1807, in-8°; 5° *Précis de grammaire générale*, servant de base à l'analyse de chaque langue particulière et d'introduction à une grammaire allemande, Paris, 1819, in-8°; 6° *Grammaire allemande*, où l'auteur s'efforce de développer le mécanisme de cette langue dans son ensemble, à l'usage de S. A. S. Mgr le duc de Chartres, Paris, 1819, in-8°; 7° *Grammaire allemande élémentaire pour les Français*, contenant les règles nécessaires pour faire avec succès les exercices nommés thèmes et versions, extraite de la grammaire allemande complète, précédée d'un précis de grammaire générale du même auteur, et approuvée par l'académie germanique de Berlin, Paris, 1821, in-8°. Simon a donné une édition allemande des fables de Lessing, avec des notes, Paris, 1814, in-12. — SIMON, savant physiologiste de Berlin, mort vers 1844, avait envoyé à l'Académie des sciences de Paris un mémoire sur la découverte d'un insecte particulier, siégeant dans les follicules sébacés de la peau de l'homme, et qu'il regardait comme la cause de la maladie cutanée appelée *acne sebacea*. Cette découverte a été confirmée par les expériences de MM. Erasmé Wilson de Londres, Vogl de Munich, Henle et autres anatomistes. Un

zoologiste distingué, M. Gruby, a fait de semblables expériences, non-seulement sur la peau de l'homme, mais aussi sur celle du chien, et il y a également reconnu l'existence de ces animalcules. Il a inséré quelques-uns des résultats de son travail dans l'*Echo du monde savant* (16 mars 1845). Z.

SIMON (VICTOR), homme de lettres, né à Paris le 18 septembre 1789, et mort le 4 juillet 1834, a publié les écrits suivants : 1° *Observations sur l'attraction*, Paris, 1819, in-8°; 2° *Considérations sur quelques points d'économie publique et politique*, d'après les mémoires inédits de feu M. Gasseau, mis en ordre et publiés par Victor Simon, Paris, 1824, in-8°; 3° *les Présents du dey d'Alger*, ou l'*Usurier*, comédie en un acte et en prose, Dunkerque, 1825, in-8°; 4° *Examen du projet formé par une société de capitalistes de joindre Paris à l'Océan par un canal maritime à même de porter les navires du plus fort tonnage*, Paris, 1826, in-8°. Les œuvres de Victor Simon ont été imprimées à Dunkerque, 1834, in-18, précédées d'une notice sur l'auteur. Ce volume contient, outre des opuscules en prose, plusieurs morceaux de poésie, notamment deux traductions d'Horace et une de Martial; mais on n'y a pas inséré la comédie des *Présents du dey d'Alger*. — Il ne faut pas confondre cet écrivain avec un autre Victor SIMON, dont l'article est plus haut. Z.

SIMON (AUGUSTE-HENRI), jurisconsulte et chef de parti allemand, né le 26 octobre 1805 à Breslau, mort à Murg, dans le canton de Glaris, le 17 août 1860. De 1824 à 1827, il étudia le droit à l'université de sa ville natale. Pendant cette époque, il eut un duel au pistolet, qui se termina par la mort de son adversaire. Cette catastrophe l'arrêta pendant quelque temps dans sa carrière juridique. Cependant, dès 1834, il fut placé auprès du tribunal de chambre à Berlin, puis aux cours d'appel de Greifswald, Francfort-sur-l'Oder et Breslau. Pendant les dix à onze ans qu'il exerça ces fonctions, il développa une grande activité sur le champ de la jurisprudence. Mais, dans sa position officielle, il se trouva aussi plusieurs fois en conflit avec les instances supérieures et avec le ministère, qui menaça l'indépendance des juges par ses plus récentes ordonnances. En 1845, il sortit du service officiel, démarche qu'il justifia par l'écrit : *Ma sortie du service du gouvernement prussien*, Leipsick, 1846. A ce libelle se rattacha, l'année suivante, un autre ouvrage de controverse judiciaire et politique, intitulé *le Rapport entre la loi du 17 juillet 1846 et entre celle du 29 mars 1840, c'est-à-dire l'agrandissement subsidiaire du pouvoir du juge sur le peuple signalé comme suite de l'agrandissement préalable du pouvoir du gouvernement sur le juge*, Leipsick, 1847. Dans un autre ouvrage, Simon avait rappelé le non-accomplissement des promesses du gouvernement prussien touchant une constitution. Lors de la publication de la patente

du 3 février 1847, par Frédéric-Guillaume IV, qui se contenta de la convocation des états provinciaux réunis, Simon écrivit une nouvelle brochure, qui eut un immense retentissement dans toute l'Allemagne ; elle était intitulée *Refuser ou accepter. La constitution du 3 février 1847, éclaircie au point de vue du droit positif*, Leipsick, 1847. Si l'auteur ne voyait dans la patente royale qu'un échappatoire pour éluder les véritables droits du peuple, le gouvernement lui répondit à son tour que les grandes questions de droit public ne devaient pas être résolues au point de vue juridique seul. On mit la saisie sur la brochure et on lança un mandat d'arrêt contre Simon, qui se trouvait dans ce moment en voyage dans la Prusse orientale. Mais l'inculpé se livra lui-même aux tribunaux qui le traitaient en criminel. Il publia là-dessus un nouvel écrit, intitulé *Actes et documents pour la plus récente histoire de la police prussienne*, ibid., 1847. A la même époque, Simon reçut un bocal d'or avec l'inscription : *Virtuti*, que lui dédiaient un grand nombre de patriotes prussiens. Ce procès était encore en train quand éclatèrent les événements de mars 1848. Au lieu de se trouver sur la sellette du tribunal correctionnel de Breslau, Simon fut placé, le 22 mars, à la tête d'une députation de ses concitoyens, qui allaient porter à Berlin les souhaits et réclamations politiques de sa ville et province natales. Il était ensuite tout naturellement désigné pour être membre d'abord du parlement préliminaire de Heidelberg, puis du parlement définitif de Francfort, où il faisait, en outre, partie du comité des cinquante. Elu en même temps dans l'assemblée nationale prussienne, il opta pour le parlement de Francfort, comme député de Magdebourg. Simon fit d'abord partie du centre gauche, mais peu à peu il finit par passer dans les rangs de l'extrême gauche. Cependant il ne se produisit que rarement à la tribune, et seulement quand il s'agissait d'avancer la cause de son parti par des compromis. Ce fut alors que, par sa diction sobre, nette et substantielle, quoique peu brillante, il entraîna ordinairement les autres partisans. Tel il se montra dans la discussion sur la trêve de Malmö et lors de l'élection de l'empereur germanique. A cette occasion, Simon imposa au parti de Gagner un compromis, où ce dernier s'engagea sur son honneur à maintenir toujours la constitution de l'Empire, tandis que le parti démocratique accéda, de son côté, à l'élection d'un Empereur. Le chef du parti démocratique a gardé toujours sur lui l'important instrument qui témoigne de ce contrat. Du reste, les deux partis se sont également trompés l'un à l'égard de l'autre, tandis que le tiers, en faveur duquel ils avaient fait ce compromis, déclina leurs propositions de tous deux. Le parlement de Francfort s'étant morcelé, Simon fit partie de ceux qui s'en allaient constituer un nouveau parlement à Stuttgart. Il y fut un des cinq membres du gouver-

nement provisoire d'Allemagne. Cette assemblée ayant été dissoute, Simon se rendit, avec Becker, dans le grand-duché de Bade, et, la révolution y ayant été également écrasée, il se réfugia en Suisse, en 1849. Il fixa sa résidence à Zurich. Dans l'intervalle, on lui avait intenté en Prusse un procès de haute trahison ; Simon répondit qu'il ne reconnaissait pas au gouvernement prussien le droit de demander ses comptes à un membre du parlement allemand. Les jurés de Breslau ayant rendu contre lui le verdict de *coupable*, Simon fut condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité. Séparé de sa famille, il ne put fermer les yeux ni à son père ni à sa mère, qui moururent vers 1856, en Silésie. Malgré cela, il ne perdit pas de vue ses compagnons de malheur en Suisse, auxquels il tâcha de procurer des moyens de subsistance. Puis, ses propres moyens étant épuisés, il se mit à la tête de deux grandes entreprises industrielles. La première était la réouverture d'une ancienne galerie de minerais de cuivre près de Mürtchenstock, sur la limite des cantons de Glaris et St-Gall. L'autre entreprise, également mise en train au moyen d'une société d'actionnaires, consistait dans l'exploitation d'ardoisières. Malgré la grande crise commerciale et monétaire de l'an 1857, il sut continuer et développer ces deux entreprises, qui lui valurent même le droit de bourgeoisie de la ville de Coire, dans les Grisons. Simon, malgré cela, ne se mêla jamais des affaires politiques de la Suisse. Patriote allemand à toute épreuve, il prêta toujours une oreille attentive à tous les mouvements libéraux de l'Allemagne. Lorsqu'en 1858 la régence de Guillaume I^{er} sembla inaugurer sinon une nouvelle ère politique, au moins un certain revirement important, Simon adressa à la Prusse une espèce de factum prophétique sous ce titre : *le Don Quichotte de la légitimité, ou le Libérateur de l'Allemagne*, factum déparé par des sorties assez intempestives contre l'Autriche. Quand enfin, en 1859, l'*association nationale* se constitua avec la prétention de prendre en main l'unification future de l'Allemagne, Simon lança une dernière adresse au peuple allemand, auquel il recommanda cette association comme son centre et son organe naturel, qui devait à son tour reconnaître son drapeau dans la constitution de l'Empire de 1849. L'année suivante, après un voyage dans la haute Italie, il revint à Zurich, son séjour habituel. Le 17 août, à la suite d'une tournée d'inspection dans ses ardoisières et mines de cuivre, il se baigna dans le lac Wallenstädt, près de Murg. Bon nageur, il se hasarda jusqu'au milieu du lac, à une place profonde de 360 pieds, lorsque soudain, frappé d'un coup d'apoplexie, il s'enfonça dans les profondeurs des eaux, sans avoir pu proférer une seule parole, ou faire signe au batelier qui avait conduit la barque. Simon a été une des personnalités les plus importantes du parti démocratique

en Allemagne et qui ne perdit jamais de vue son idéal : l'unification de l'Allemagne, sans être exclusif sur les moyens d'y arriver. Ses principaux ouvrages systématiques sont : 1° *la Constitution et l'administration de la Prusse* (avec Rœnne, président de la cour d'appel), Breslau, 1835-1838. C'est le développement des sources de la législation et du droit public de Prusse. 2° *Décisions du tribunal suprême de Berlin* (avec Hinschius, par ordre du gouvernement; le tribunal suprême tient lieu de cour de cassation en Prusse), Berlin, 1840, 4 à 5 vol. in-8°; 3° *le Droit public prussien*, Breslau, 1844, 2 vol.; 4° *Code provincial de la constitution et administration de la Silésie*, ibid., 1846-1848, 10 cahiers; 5° *les Juges prussiens et les lois du 29 mars 1844*, Leipsick, 1^{re} édit., 1845. C'est là qu'il réclame pour la première fois une plus grande indépendance pour l'ordre judiciaire. 6° Une revue périodique entreprise, vers 1835, avec Rœnne, Græff, Koch et Wentzel, est intitulée *la Jurisprudence et la science comme moyens de suppléer aux codes de lois prussiens*. R—L—N.

SIMON DE CALVI (PHILIBERT), né, en 1722, à Semur en Auxois, fut, pendant six ans, gouverneur du duc de Cadaval, prince royal de Portugal. A son retour en France, il publia un poème sur l'éducation, qu'il dédia à son auguste élève, Paris, 1757, 1 vol. in-8°, 45 pages. Ce poème, en quatre chants, est remarquable par l'excellence des principes; la poésie en est pâle, mais on y trouve quelques vers qui méritent d'être cités. Simon de Calvi fit jouer au Théâtre-Français, en 1747, la comédie des *Confidences réciproques*. Toutes ces productions ont été publiées sous le voile de l'anonyme. Il mourut à Paris le 25 décembre 1760, laissant en portefeuille plusieurs tragédies qui n'ont pas été jouées ni imprimées. Z.

SIMON DE CORDO, natif de Gènes, fut médecin du pape Nicolas IV et chapelain de Boniface VIII; il rendit de véritables services à la matière médicale en cherchant à faire disparaître la confusion qu'avaient introduite l'incertitude et la variation de la nomenclature des Arabes. Il parcourut la Grèce et l'Orient pour examiner sur les lieux mêmes les plantes décrites par les auteurs; malheureusement la connaissance des langues étrangères lui manquait; il se borna à indiquer des ressemblances extérieures, et il tomba dans les rêveries les plus dénuées de sens, en s'efforçant d'établir les vertus pharmaceutiques des végétaux d'après de prétendues qualités élémentaires. L'écrit où il consigna de pareilles doctrines parut à Venise, 1507, in-folio; il fut réimprimé à Lyon en 1534, et descendit promptement dans un oubli d'où il ne méritait pas de sortir. B—N—R.

SIMON de la *Vierge* (le Père), né en Touraine vers 1638, entra dans l'ordre des Carmes, où il remplit, à la satisfaction de ses supérieurs, diverses fonctions importantes. Doué de talents

oratoires, il se fit de la réputation comme prédicateur. Ses sermons, remarquables par la piété et la doctrine, ne le sont pas moins par leurs divisions méthodiques, la clarté et la pureté du style; mais on y trouve rarement une haute éloquence. Le P. Simon mourut à Paris, dans le couvent du St-Sacrement, le 26 décembre 1728, âgé de 90 ans. Il avait publié : 1° *Eloge funèbre de madame Charlotte-Françoise-Radegonde de Montault de Navailles, abbesse du monastère de Ste-Croix de Poitiers*, Paris, 1676, in-4°; 2° *Actions chrétiennes, ou Discours de panégyriques et de morale sur divers sujets*, Paris, 1693, in-12; 3° *Actions chrétiennes, ou Discours de morale pour le temps de l'aveu*, Paris, 1703; Lyon, 1718, 2 vol. in-12; 4° — *pour tous les jours de carême*, Lyon, 1719, 6 vol. in-12. Tous les sermons du P. Simon furent réunis plus tard sous le titre d'*Actions chrétiennes, ou Discours*, etc., Liège, 1755, 15 vol. in-12. — SIMON (l'abbé), né dans le Vendômois vers 1712, embrassa l'état ecclésiastique et obtint un canonicat au chapitre de l'église collégiale de St-Georges, à Vendôme, où il mourut le 7 mars 1781. Il avait laissé en manuscrit une histoire de Vendôme et de ses environs, qui dans ces derniers temps a été publiée par MM. Beausier-Bouchardièrre, Benier, Cottureau et de la Porte, Paris, 1834-1835, 3 vol. in-8°. Cette histoire n'est pas méthodiquement faite, mais elle contient beaucoup de pièces intéressantes et de détails curieux qui la rendent fort instructive. On trouve dans le troisième volume vingt et une notices biographiques sur des hommes célèbres du Vendômois. P—RT.

SIMON DE VERVILLE, médecin, physicien, orientaliste, et membre de l'académie des sciences de Rouen, naquit dans cette ville vers l'an 1715. Comme depuis la mort du fameux Nadir Schah (Tahmas-Kouly-Khan), on ne recevait plus en France les nouvelles de la Perse que par les gazettes étrangères, le marquis de Puisieux proposa, au conseil des ministres, d'y envoyer un savant qui, chargé, en apparence, de faire des recherches sur la physique, la botanique et l'histoire naturelle, prendrait connaissance de la situation de cet empire et des vues que paraissait avoir le gouvernement russe, en fomentant la discorde parmi les habitants. La protection du maréchal de Noailles fit jeter les yeux sur Simon, qui fut chargé par Louis XV de cette mission secrète. Simon se rend à Paris, en 1749, s'y applique, pendant deux ans, à l'étude des langues orientales, et s'instruit de la politique et des mœurs des peuples du Levant, par la lecture des correspondances diplomatiques et des meilleures relations de voyages. Muni des documents nécessaires, il s'embarque à Marseille, vers la fin de 1751, arrive à Constantinople, y reçoit, du comte des Alleurs, ambassadeur de France, des instructions plus importantes et plus précises, et se remet bientôt en route. Soit qu'il eût eu, dans

cette capitale, des démêlés avec un des officiers attachés à l'ambassade, soit qu'une maladie inflammatoire, dont il fut atteint à Alep, eût altéré sa raison, comme on en répandit le bruit, peut-être à dessein, soit pour d'autres motifs qu'on a toujours ignorés, il rompit toutes relations avec la France, se fit musulman et prit le nom de Mohammed Rezaï. Après avoir mené quelque temps une vie errante, il alla se fixer à Ispahan, où il ne tarda pas à tirer parti de ses connaissances. Il enseigna les mathématiques aux jeunes gens de la cour, et fut chargé de la surintendance des bâtiments royaux. Ce fut dans cette ville, où la sage administration du régent Kerym-Khan avait fait renaître, pendant quelques années, le bon ordre et la tranquillité (*voy.* KERYM-KHAN), que Simon établit un laboratoire de chimie et un salon d'électricité dont on a parlé longtemps en Perse avec admiration. Cependant la défection de ce transfuge causa la plus vive inquiétude au ministère français : on craignit qu'il n'eût abusé des papiers qui lui avaient été confiés ; et l'Académie royale des sciences qui, le 6 juin 1750, l'avait admis au nombre de ses correspondants, raya son nom de ses registres, en 1754, lorsqu'elle eut appris son apostasie. Bientôt de nouvelles révolutions dérangèrent les projets de fortune de Simon. Forcé de marcher sous les drapeaux d'Açad-Khan, l'un des prétendants au trône de Perse, lequel s'était emparé d'Ispahan, l'an 1755, il est vraisemblable qu'il périt dans la bataille, où cet ambitieux afghan fut totalement défait, au milieu de l'année 1757, par Mohammed-Haçan-Khan, son compétiteur, aïeul de Feth Aly-Schali, car on n'a plus eu, dès lors, aucune nouvelle de Simon. Ce savant s'était perfectionné dans les langues orientales, il avait recueilli un grand nombre de manuscrits précieux, qu'il destinait à l'astronome Lemonnier, son ci-devant confrère à l'Académie des sciences. A sa mort, sa collection fut dispersée, et J.-Fr.-Xav. Rousseau, fort jeune alors, et depuis consul général à Bagdad (*voy.* ROUSSEAU), ne put recouvrer qu'un seul de ses manuscrits : c'est le grand *Almageste*, en arabe, du célèbre Nassir-Eddyn-Al-Thoussy (*voy.* ce nom), grand in-folio, au premier feuillet duquel on lit, sur le recto, la note suivante, écrite de la main de Simon : « A Ispahan, le 28 décembre 1755, à la latitude de 32° 5' 5". — Au « Nassir Eddin-Toussi de ce siècle, mon intime « ami M. Lemonnier, professeur d'astronomie au « collège royal, de l'Académie des sciences, de la « société royale, etc., de la part de son très-« humble et très-obéissant serviteur *Simon de* « *Verville, Mathem.* » Ce volume et cinq autres manuscrits, qui appartenaient à J.-B.-L.-J. Rousseau, consul général à Alep, furent vendus par lui, en 1818, à M. Ouvaroff, pour l'empereur de Russie, et donnés, la même année, par ce prince, à l'académie impériale de St-Petersbourg. Rousseau nous apprend, dans l'éloge his-

torique de son père, que son aïeul était intimement lié avec Simon, à Ispahan ; mais cette amitié, si elle a existé, a eu fort peu de durée, car Rousseau s'est trompé en disant que Simon vint en Perse sous le règne de Schah-Houçein. Il n'y arriva que trente ans après le détronement de cet infortuné monarque, et par conséquent peu de temps avant la mort de Jacques Rousseau. C'est aux archives du ministère des affaires étrangères et sur les registres de l'Académie royale des sciences, que nous avons trouvé le véritable motif et l'époque précise de la mission de ce savant renégat. Il n'y est nommé que Simon ; mais sur l'assertion de Rousseau, et d'après la note rapportée ci-dessus, nous avons cru devoir lui conserver le nom de Verville. A-T.

SIMON STOCK. *Voyez* STOCK.

SIMOND (PHILBERT), né en 1755, à Rumilli en Savoie, était vicaire dans le village de Gruffi lorsque la révolution de France commença. D'un caractère ardent et ambitieux, il s'en montra partisan enthousiaste, et fut obligé de quitter son pays par un *exeat*. Réfugié à Strasbourg, vers le commencement de 1791, il se lia dans cette ville avec Schneider, que des motifs semblables y avaient amené (*voy.* SCHNEIDER). Il fut nommé vicaire général du nouvel évêque constitutionnel du Bas-Rhin, puis député de ce département à la convention nationale. Dès les premières séances de cette assemblée, il s'y présenta comme une victime du *tyran sarde*, fit un grand éloge de la convention nationale allobroge, qui venait de se créer, et ne manqua aucune occasion d'amener la réunion de sa patrie à la république française. Lorsque cette réunion fut décrétée, Simond demanda un congé pour aller visiter sa mère octogénaire ; et la convention, en le lui accordant, l'adjoignit à ses commissaires près l'armée de Montesquiou (*voy.* ce nom). Il revint à l'assemblée peu de temps après, et fut envoyé de nouveau dans le Mont-Blanc, avec Grégoire, Jagot et Hérault de Séchelles (*voy.* HÉRAULT). Ce fut pendant cette mission qu'eut lieu le procès de Louis XVI ; Simond n'y vota donc pas, mais il signa la lettre que ses collègues de mission envoyèrent à l'assemblée, et dans laquelle les quatre députés demandaient sa condamnation. Revenu à Paris, Simond y prit une grande part aux délibérations de la convention nationale. Il y dénonça le général Custines, le fit décréter d'accusation, et traita de contre-révolutionnaire le président Isnard, dans la séance du 28 mai 1793. Trois jours après, il contribua beaucoup à la révolution qui renversa le parti de la Girondé, fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des suspects. Envoyé de nouveau comme représentant du peuple auprès de l'armée des Alpes, il y dirigea lui-même un corps de troupes ; et après avoir destitué un général *imbécile* (Santerre), il fit reculer les Piémontais dans une affaire sur laquelle on lut son

rapport à la séance du 7 octobre 1793. « Nous « tenons quelques émigrés et quelques révoltés, « disait-il dans ce rapport, et tandis que la com- « mission militaire les juge, les pionniers creu- « sent leurs tombes. » Rappelé bientôt à Paris, Simond y devint suspect au parti dominant ; on l'accusa d'intrigues, de modérantisme, et Robespierre l'attaqua aux jacobins à plusieurs reprises. Interpellé dans cette société de déclarer s'il n'était pas noble, il répondit que c'était bien assez pour lui d'avoir eu le malheur d'être prêtre. Voyant alors tout le danger qui le menaçait, il crut y échapper, en enchérissant encore sur sa première exagération. Il fit, à la tribune des jacobins, de longs discours contre le gouvernement anglais, contre les royalistes et contre toutes les sortes de suspects ; enfin, il dénonça les sept députés de son département comme des *oiseaux marécageux* venus du pays des hautes montagnes pour *croasser dans le marais*. Toutes ces violences ne purent soustraire Simond à sa destinée : il était désigné comme un complice de Danton ; et le comité de salut public ordonna son arrestation en même temps que celle de Hérault de Séchelles. St-Just fit approuver cette mesure dans la séance du 27 ventôse an 2. Simond fut alors dénoncé à plusieurs reprises dans la convention et aux jacobins, par Couthon et par Vadier. Ce dernier le désigna comme agent de l'étranger, et voulant rétablir le *Petit Capet*. Enveloppé dans une conspiration des prisons, il fut traduit au tribunal révolutionnaire ; et, compris dans la même condamnation que Chaumette et Gobel, il périt sur l'échafaud, le 21 germinal an 2 (avril 1794). On a de lui : 1° une brochure *Sur l'éducation des filles* ; 2° *Lettres aux jacobins de Chambéry*. Ils y répondirent dans la séance du 17 janvier 1793, et l'exclurent de leur société. 3° *Réponse à la société des jacobins de Chambéry*, imprimée à Annecy, en 1793. 4° *Philibert Simond à ses commettants*, discours du 30 janvier 1793, Chambéry, in-8° ; 5° *Lettre aux jacobins de Paris*, du 12 avril 1793. M—D J.

SIMOND (Louis), voyageur français, né en 1767, quitta la France vers 1792, passa aux États-Unis et visita diverses contrées de l'Amérique septentrionale. Il alla plus tard dans la Grande-Bretagne, rentra dans sa patrie au commencement de la restauration, et publia son *Voyage en Angleterre*, dont il présenta un exemplaire à Louis XVIII, en 1817. Quoique les événements de la révolution lui eussent fait éprouver des pertes, il était encore dans un état de fortune qui lui permit de satisfaire son goût pour les voyages. De 1817 à 1819, il parcourut avec sa famille la Suisse et l'Italie, notant sur ses tablettes ce qu'il voyait ou apprenait de curieux. Toutefois, ce ne fut qu'après plusieurs années qu'il donna les relations complètes de ces deux excursions. Dans les derniers temps de sa vie, Simond se retira à Genève, et mourut en cette

XXXX.

ville, au mois de juillet 1831. On a de lui : 1° *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, 1816, 2 vol. in-8° ; 2° édition, corrigée et augmentée, Paris, 1817, 2 vol. in-8°, avec 15 planches et 13 vignettes. La première édition était anonyme. Malgré quelques inexactitudes reprochées à l'auteur, son ouvrage fut accueilli favorablement et lui mérita même des éloges. Le public était alors avide de renseignements sur l'Angleterre, dont une longue guerre avait interrompu les communications avec la France. 2° *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, dans lequel se trouvent retracés les événements de nos jours avec les causes qui les ont amenés, Paris, 1822, 1823, 2 vol. in-8°, fig. 3° *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol. in-8° ; 2° édition, 1828. Ces deux voyages, comme le précédent, obtinrent un succès mérité. L'auteur s'est moins attaché aux descriptions topographiques qu'à l'état social des pays qu'il a explorés. Leurs constitutions, l'économie publique, l'administration judiciaire ont particulièrement fixé son attention ; il raisonne avec beaucoup de franchise sur ces différentes matières, et relève sans ménagement les abus et les vices qu'il croit apercevoir. Il est vrai qu'à l'époque où ses relations furent publiées, les institutions dont il parle avaient déjà subi quelques modifications, et que de plus grandes encore ont eu lieu depuis ; mais ses remarques restent comme des documents qui peuvent servir à constater les progrès de la civilisation. Le *Voyage en Italie et en Sicile* paraît écrit avec plus de précipitation que le *Voyage en Suisse*, et cependant il a été imprimé plus tard. Bien que l'auteur cultivât lui-même la peinture en amateur distingué, les jugements qu'il porte sur les monuments, sur les chefs-d'œuvre artistiques de la Péninsule ne seraient pas toujours sanctionnés par les hommes compétents. Plusieurs faits historiques y sont racontés d'une manière inexacte et mal appréciés ; des erreurs de dates annulent quelquefois les conséquences qu'il prétend tirer de leur rapprochement. Malgré ces défauts, de fréquentes incorrections de style et une certaine teinte de philosophisme, les voyages de Simond se recommandent par des observations judicieuses, des aperçus ingénieux, entremêlés d'anecdotes intéressantes. On y trouve à la fois de l'instruction et de l'agrément. P—RT.

SIMONE (MAÎTRE), peintre du 14^e siècle, né à Naples, aida le Giotto, son maître, dans les travaux qui lui avaient été ordonnés par le roi Robert. Après le départ du Giotto, Robert et la reine Sanche le chargèrent de peindre un grand nombre d'églises, et en particulier celle de

St-Laurent, où il représenta le couronnement du roi par son frère St-Louis, évêque, qui, après sa mort, fut canonisé, et auquel on consacra, dans son évêché, une chapelle que maître Simone fut chargé de peindre, mais que sa mort, arrivée en 1346, ne lui permit pas d'achever. On vante particulièrement la *Déposition de Croix* qu'il exécuta pour le maître-autel de l'*Incoronata*. Son fils, et son élève (François), se distingua aussi dans la peinture : on vante une *Madone* en clair-obscur qu'il a peinte dans l'église de Ste-Claire, et qui a été bien conservée. Il termina les tableaux de la *Vie de St-Louis évêque*, que son père avait commencés.—SIMONE DE' CROCIFISSI, peintre bolonais, florissait en 1377, et passe pour un des élèves de Vital de Bologne, sorti de l'école du Giotto. Il tire son surnom de la supériorité avec laquelle il sut peindre les crucifix. On en voit encore quelques-uns à St-Etienne et dans plusieurs autres églises de Bologne. Ces peintures, d'une dimension fort au-dessus de nature, sont remarquables par une exactitude de dessin rare en ce temps, par l'expression douloureuse de la tête et par la manière dont les bras soutiennent la figure. Elles ressemblent à celles du Giotto pour le coloris, et, comme dans ces dernières, les pieds du Christ y sont cloués l'un sur l'autre. Dans les autres parties, elles tiennent davantage du style antique. On conserve également à St-Michel in *Bosco* une *Madone assise*, habillée comme dans les peintures grecques, et avec des mains ; mais les draperies et les têtes sont étudiées avec beaucoup de soin ; et il est bien peu de peintures de cette époque que l'on puisse comparer à ces tableaux de *Madones*. R—s.

SIMONELLI (JOSEPH), peintre, naquit à Naples en 1649. Il avait d'abord été laquais du Giordano. En voyant les ouvrages de son maître, le goût de la peinture s'empara de lui, il étudia ceux qu'il trouva sous sa main, et il devint en peu de temps un copiste exact de ses compositions et un excellent imitateur de son coloris. Il ne fut pas aussi habile dans la partie du dessin ; cependant, on vante comme une production des plus étudiées et des plus correctes, comme une de celles qui approchent de très-près les meilleurs ouvrages de Giordano, le tableau qu'il a peint dans l'église de Montesanto et qui représente *St-Nicolas de Tolentino*. Simonelli mourut à Naples, en 1713. P—s.

SIMONET (EDME ou EDMOND), né à Langres en 1662, entra dans la société des jésuites en 1681, et y prononça ses vœux en 1697. Chargé d'abord de professer la philosophie à Reims, il se rendit ensuite à Pont-à-Mousson pour y enseigner la théologie scolastique ; il y parvint au grade de chancelier de l'université et y mourut le 18 avril 1733. Ce fut à Nancy qu'il fit imprimer, d'abord en 1721, puis en 1728, un cours de théologie qu'il intitula *Institutiones theologicæ ad usum seminariorum*, 11 vol. in-12. L'ouvrage

renfermait une proposition que les censeurs firent retrancher ; c'est celle-ci, que nous rendons en français : « Le pape peut approuver, dans les « diocèses, un confesseur malgré l'évêque. » Ce cours obtint une certaine vogue, et fut réimprimé à Venise, 1731, 3 vol. in-fol. D—B—s.

SIMONETTA (ANGE), né à Caccuri en Calabre, vers l'année 1400, passa au service de François Sforza, auquel Polixène Ruffo avait apporté en dot cette terre et plusieurs autres fiefs. Devenu le secrétaire de ce condottière, qui avait pris le titre de marquis de la Marche (d'Ancône), il alla, en 1446, à Venise, pour traiter avec cette république au nom de son maître, engagé alors dans une guerre contre Eugène IV et le duc de Milan. S'attachant de plus en plus à la personne de Sforza, il le suivit dans toutes ses expéditions et réussit, par ses intrigues diplomatiques, à paralyser les forces des Etats qui auraient pu contrarier les projets ambitieux de ce guerrier. Lorsque Sforza s'empara du duché de Milan, il récompensa le zèle de ce fidèle serviteur en le comblant de présents, l'élevant au rang de conseiller, et en lui faisant accorder le droit de bourgeoisie dans diverses villes de Lombardie. Simonetta conserva son crédit sous le règne de Galéaz-Marie, et il mourut à Milan, le 20 avril 1472. On voyait son tombeau dans l'église des carmes de cette ville, avec cette épitaphe :

*Angelus hic situs est inter clarissimos omnes
Simonetta viros, meritis et laudibus unus.*

— François ou Cecco SIMONETTA, neveu du précédent, né en 1440, à Caccuri, fut attiré auprès de François Sforza par son oncle, et rendit comme lui d'importants services à ce prince, qu'il suivit dans toutes les vicissitudes de sa fortune guerrière. En 1448, il combattit à ses côtés à la bataille de Caravaggio, gagnée contre les Vénitiens ; la même année, il reçut de René d'Anjou, roi de Naples, le titre de président de la cour des comptes (de la *Camera della summaria*), et, quelque temps après, il fut nommé gouverneur de Lodi. Dès que Sforza parvint au duché de Milan, Cecco fut pourvu de plusieurs fiefs, entre autres de la terre de Sartirana, dans la Lomelline. Sa fidélité, ses lumières et la généreuse protection qu'il accordait aux lettres et aux arts en avaient fait le personnage le plus influent dans l'Etat ; mais cette faveur excita la jalousie des courtisans, qui jurèrent sa perte et osèrent même demander son renvoi. Le duc, qui ne pouvait se passer de ses services, répondait à ceux qui lui parlaient contre Simonetta qu'il aurait voulu avoir son portrait en cire, s'il était obligé de se passer de l'original. A la mort de François Sforza, Cecco continua ses fonctions sous Galéaz-Marie ; et lorsque celui-ci tomba sous le poignard des conspirateurs (1476), Simonetta fut au nombre de ceux qui, dans un moment aussi difficile, surent conserver la tran-

quillité publique. Il assista de ses conseils la duchesse Bonne de Savoie, qui administra pendant la minorité de son fils Jean Galéaz ; et il fit preuve de fermeté et de prévoyance, en profitant de la révolution excitée par les Fieschi à Gènes pour bannir de Milan ceux qui se proposaient de les imiter. Mais il ne l'emporta sur des ennemis puissants que pour être la victime des intrigues d'un ignoble adversaire. Un certain Tassino, de Ferrare, s'était emparé du cœur de la régente. Cecco méprisa d'abord l'amant de la duchesse, et ne s'aperçut du danger que lorsque ce favori eut obtenu le rappel des exilés, entre autres de Louis le Maire, le plus redoutable d'entre eux ; ce fut alors qu'il dit à la régente : « Je perdrai la tête, mais vous ne conserverez pas l'Etat. » En effet, peu de temps après le retour de Lodovic Sforza, ce vénérable ministre fut enfermé dans le château de Pavie et dépouillé de toutes ses propriétés, qui furent partagées entre ses accusateurs. Après avoir subi plusieurs fois la torture, il eut la tête tranchée, le 30 octobre 1480. — Jean SIMONETTA, historien, frère du précédent, partagea avec lui la faveur de François Sforza, auquel il fut très-dévoué. Ferdinand, roi de Naples, lui donna, en 1460, l'investiture des fiefs de Roccella et de Motta di Neto en Calabre. Milan et Gènes lui accordèrent le droit de bourgeoisie, et le duc Galéaz-Marie lui fit présent de la terre de St-George, dans la Lomelline. Reconnaissant de ces bienfaits, qu'il tenait en grande partie du premier Sforza, il écrivit la vie et les exploits de ce guerrier, dont il avait été secrétaire intime. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il fut comme lui mis à la torture, et exilé à Verceil, en 1480. Louis le Maire respecta sa vie, n'osant pas envoyer à l'échafaud celui qui avait illustré la mémoire de son père. On ignore la date de la mort de cet historien ; on sait seulement qu'il dicta son testament en 1491 ; et l'épithaphe qu'on lisait dans l'église de Notre-Dame des Grâces à Milan fait supposer qu'il cessa d'être exilé à la fin de ses jours. Son ouvrage est intitulé *De rebus gestis Francisci Sfortie Mediolanensis ducis, libri 31*, Milan, Zarot, 1480 et 1486, in-fol. Muratori, qui l'a inséré dans les *Scriptores rerum ital.*, vol. 21, y a marqué les événements, en y ajoutant quelques renseignements sur l'auteur ; traduit en italien par Christophe Landino, *ibid.*, 1490, in-fol. ; et par Sébastien Fausto, Venise, 1513, in-8°. La traduction de Landino fut aussi réimprimée à Venise, en 1544, in-8°. Cette histoire commence à la première arrivée d'Alphonse en Italie, en 1424, et se termine en 1466, à l'époque de la mort de François Sforza. Le style en est assez correct et les faits sont racontés avec une précision que l'on trouve rarement dans les ouvrages de ce temps. La bibliothèque de Paris possède le seul exemplaire de cet ouvrage, en latin, imprimé sur vélin. C'est celui que l'auteur destinait à

Louis XI, et qui fut ensuite offert à Charles VIII. La même bibliothèque possède aussi l'exemplaire sur vélin de la traduction italienne de Landino, présenté à Louis le Maire, avec son portrait en miniature. Voyez pour d'autres renseignements Sassi, *Historia typograph. mediol.*, et Argelati, *Biblioth. script. mediol.*, vol. 2, part. 2. — Boniface SIMONETTA, neveu du précédent, s'étant embarqué dans un port de la Pouille pour rejoindre sa famille à Milan, tomba entre les mains des pirates, auxquels il parvint à se soustraire. Il entra dans l'ordre de Cîteaux ; et fut élu abbé de St-Etienne del Corno, au diocèse de Lodi. En 1480, année si fatale à sa famille, il chercha un refuge à Rome, et reçut l'hospitalité chez le cardinal Cibo, qui fut ensuite élevé à la tiare, sous le nom d'Innocent VIII. On doit à ce religieux : *De persecutionibus christianæ fidei et romanorum pontificum*, Milan, 1492, in-fol. ; réimprimé à Bâle en 1509. Cet ouvrage a été traduit en français par Octavien de St-Gelais, évêque d'Angoulême. L'auteur y présente l'état de l'Eglise, et les persécutions auxquelles elle a été exposée sous chaque pontife, depuis St-Pierre jusqu'à Innocent VIII. La narration est interrompue par l'insertion de deux cent soixante-dix-neuf lettres, la plupart relatives à des objets étrangers au sujet. Simonetta a encore laissé un discours, *De pace servanda*, et plusieurs lettres insérées dans différents recueils. Voyez Sassi, *Historia typogr. mediol.*, p. 343, et Litta, *Famiglie celebri italiane*, Milan, 1820, in-fol. A-G-s.

SIMONETTA (JACQUES), cardinal, était fils de Jean Simonetta, secrétaire et historien de François Sforce, et naquit à Milan, vers la fin du 15^e siècle. Elevé parmi les savants et les littérateurs que le duc de Milan attirait à sa cour, il conçut bientôt le désir de leur ressembler. Après avoir fréquenté les académies de Padoue et de Pavie, où il reçut le laurier doctoral, il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Rome. Son traité : *De reservationibus beneficiorum*, l'ayant fait connaître, le pape Jules II le nomma avocat consistorial, et peu de temps après, auditeur de rote. Chargé par Léon X d'apaiser les troubles qui venaient d'éclater à Florence, il s'acquitta de cette commission, de manière à mériter l'estime des deux partis. Il fut fait en 1529 évêque de Pesaro. Le pape Paul III, en 1535, le décora de la pourpre romaine et lui donna l'évêché de Pérouse, avec l'administration des diocèses voisins, dont les sièges étaient vacants. Désigné légat, pour assister à l'ouverture du concile qui devait se réunir à Vicence, il continua d'être employé dans les affaires les plus importantes, et mourut à Rome, le 1^{er} novembre 1539. Ses restes furent déposés dans l'église de la Trinité-du-Mont. Ce prélat était l'ami du cardinal Pole et de Sadolet, dont il partageait le goût pour les lettres. Indépendamment du traité canonique cité plus haut, et qui fut publié pour la première fois, Cologne, 1583, in-8°, on a de lui des *Lettres* et quelques opus-

cules, sur lesquels on peut consulter les *Scriptor. Mediolan.*, d'Argellati, 2^e part., col. 1399. — SIMONETTA (Louis), cardinal, neveu du précédent, se fit agréger dans sa jeunesse, au collège des jurisconsultes de Milan, et ayant embrassé la vie cléricale, remplaça son oncle en 1535, sur le siège épiscopal de Pesaro, d'où il fut transféré en 1560, sur celui de Lodi. Créé cardinal l'année suivante, il fut envoyé légat au concile de Trente, où il se signala par son éloquence et sa fermeté pour le maintien de l'ancienne discipline. Après la clôture de cette assemblée, il en présenta les décrets à l'approbation du souverain pontife, et fut un des prélats chargés d'en surveiller l'exécution. Il mourut à Rome, le 30 avril 1568, et fut inhumé sans aucune pompe, comme il l'avait demandé, dans l'église Ste-Marie-des-Anges. L'amitié qu'il unit au saint archevêque de Milan, Charles Borromée (*voy.* ce nom), suffit pour justifier les éloges dont les écrivains ecclésiastiques ont comblé le cardinal Simonetta. La bibliothèque Ambrosienne possède une grande partie de sa *Correspondance* avec saint Charles. Aubery rapporte (*Histoire des cardinaux*) qu'un fameux voleur, profitant de sa ressemblance avec le cardinal Simonetta, parcourut une partie de l'Italie, sous le nom de ce prélat, et fit une grande quantité de dupes. La fourberie ayant été découverte, le faux cardinal fut arrêté dans le Bolonais, et pendu avec une corde d'or filé, portant sur la poitrine une bourse vide et un écriteau où on lisait ces mots : *sine moneta* (sans monnaie). Cette historiette, copiée tout au long dans le *Moréri*, d'où elle a passé dans les *Dictionnaires historiques*, paraît peu vraisemblable. W—s.

SIMONICH (le comte JEAN-ETIENNE), général russe, né le 5 septembre 1792, à Sebenico, en Dalmatie, mort près de Moscou en 1855. La Dalmatie ayant été réunie à l'Autriche en 1797, Simonich entra, en 1807, dans un corps de Pandours ou Croates; mais, en 1809, à la suite de l'occupation par Marmont, nommé gouverneur de la Dalmatie, devenue française, Simonich fit les campagnes suivantes contre l'Autriche. En 1810, il devint capitaine adjudant-major du 3^e régiment de chasseurs d'Illyrie, et en 1811 capitaine d'un régiment d'infanterie légère formé à Gorice, avec lequel il fit la campagne de 1812, en Russie. Fait prisonnier par les Russes, il fut transféré à Kazan. En 1814, il entra dans le service de l'armée russe. Dans ses rangs, il servit avec distinction sous Yermoloff contre les Circassiens. En 1826, il commanda l'avant-garde russe contre les Persans, dans la bataille de Schamkor, et contribua pour une bonne part au succès de cette journée. Il fit comme colonel la campagne contre les Turcs, en 1828; puis retourna, en 1830, au Caucase. Il y combattit les Lesghiens, commandés par Djari Belakari, qu'il réduisit peu à peu. A son retour à St-Petersbourg, il fut reçu avec beaucoup de

distinction, le 14 décembre 1831; puis nommé ministre plénipotentiaire auprès du schah de Perse, à Téhéran, le 17 janvier 1832. Il contribua alors à la nomination du successeur de Feth-Ali-Schah au trône de Perse, qui fut Mohammed-Mirza, fils aîné d'Abbas-Mirza, et établit définitivement la prépondérance russe à Téhéran. Il y resta jusqu'en 1839, année où il fut remplacé par le colonel Duhamel et nommé général de brigade. Commandant de la forteresse d'Ivanograd en 1839, il devint lieutenant général en 1844. En 1847, il fut nommé membre du conseil de guerre; mais, en 1848, il prit sa retraite. Il a écrit des mémoires dans les *Annales de la société de géographie russe*. R—L—N.

SIMONIDE, aussi célèbre dans l'antiquité comme philosophe que comme poète, naquit à Joulis, ville de l'île de Céos, l'une des Cyclades les plus voisines de l'Attique, la troisième année de la 55^e olympiade, l'an 558 avant J.-C. Son père se nommait Léopépès. Après avoir passé sa jeunesse au sein de sa famille, qui était pauvre, il se mit à parcourir les villes de l'Asie Mineure, cherchant à soulager son indigence par ses talents. Il vint ensuite à Athènes, et y obtint, par la beauté de son génie, la faveur d'Hipparque, fils de Pisisstrate et héritier du pouvoir de celui-ci sur les Athéniens. Hipparque, à l'exemple de son père, se distinguait par la douceur de son gouvernement et par son amour pour les lettres. Sa générosité fixa Simonide auprès de lui, et l'y retint jusqu'au moment où ce prince tomba sous les coups d'Harmodius et d'Aristogiton. Alors Simonide se retira auprès d'Alenas, roi de Thessalie, qui depuis longtemps cherchait à l'attirer à sa cour. C'est à cette époque de sa vie qu'il faut placer l'aventure merveilleuse rapportée par plusieurs auteurs graves, et dont Phédre a fait le sujet d'une de ses fables. Soupant un jour à Cranon en Thessalie, chez Scopas, l'un des premiers de la ville, Simonide récita un poème sur la victoire que celui-ci venait de remporter au pugilat. Il avait mêlé à l'éloge de Scopas, celui de Castor et de Pollux. Scopas refusa de lui payer l'entière récompense qu'il lui avait promise, disant que c'était à ces héros à acquitter le reste. A la fin du repas, on vint avertir le poète que deux jeunes gens le demandaient à la porte. Il sortit et ne trouva personne; mais au même instant le plancher de la salle fondit sur les convives et les écrasa tous. On ne douta point que ces demi-dieux n'eussent voulu payer ainsi leur dette envers le poète, et punir la mauvaise foi de Scopas. Les anciens regardaient les poètes comme particulièrement favorisés des dieux : s'il faut ajouter foi à leurs écrits, Simonide dut encore une autre fois la vie à la protection spéciale du ciel. Ayant trouvé sur le rivage de la mer un cadavre abandonné, il lui rendit les derniers devoirs. La nuit suivante, ce malheureux inconnu lui apparut en songe et l'avertit de ne pas s'embarquer le lendemain,

comme il en avait formé le dessein. Simonide obéit et apprit bientôt que le vaisseau qu'il devait monter avait été englouti. Il consacra cet événement dans un poème, et fit à l'inconnu une épigramme qui nous a été conservée. Hippias, qui avait succédé à Hipparque, son frère, ayant été dépouillé du pouvoir et chassé d'Athènes, l'an 514 avant J.-C., et le gouvernement démocratique ayant été rétabli, Simonide revint dans cette ville : trouvant le peuple occupé à rendre de grands honneurs aux meurtriers d'Hipparque, il se joignit à lui et les célébra dans des vers, dont deux seulement nous restent. La reconnaissance ne put balancer dans son cœur cet amour pour la liberté dont les Grecs furent toujours enivrés. Bientôt la Grèce devint le théâtre des événements mémorables qu'amènèrent les invasions de Darius et de Xerxès ; et ces événements furent chantés par Simonide. Deux ans après la bataille de Marathon, il disputa avec Eschyle le prix proposé pour la plus belle élogie sur cette victoire ; et ses vers doux et touchants l'emportèrent facilement sur la muse noble, mais sévère, de son rival. Un triomphe non moins glorieux fut celui qu'il obtint à l'âge de quatre-vingts ans. Il en a consigné le souvenir dans une épigramme que le temps a épargnée. Sa renommée le fit rechercher des grands hommes qui illustrèrent cette époque. Ayant un jour adressé à Thémistocle, alors archonte, une demande que celui-ci trouva injuste, il en reçut cette réponse : « Tu serais un mauvais poète, si dans tes vers, tu péchais contre les règles de la poésie, et moi un mauvais magicien si j'agissais contre les lois. » Le même Thémistocle lui reprochait d'avoir manqué de sagesse, en outrageant les Corinthiens, citoyens d'une ville puissante, et en laissant modeler ses traits, malgré sa laideur (Pausanias, roi de Lacédémone, peu de temps après la bataille de Platée, due en grande partie à sa valeur, lui demanda, dans un repas, une maxime de philosophie. Simonide, pénétrant l'orgueil de ce prince et les suites funestes dans lesquelles ce vice pouvait l'entraîner, lui répondit : « Souviens-toi que tu es homme. » Pausanias la reçut avec dédain ; mais elle lui revint à l'esprit, lorsqu'il était sur le point d'expier, par une mort cruelle, sa trahison envers sa patrie, et il s'écria : « Hôte de Céos, combien était grande la leçon que tu me donnas, et que ma folie me fit mépriser ! » A l'âge de quatre-vingt-sept ans, Simonide cédant enfin aux instances d'Hiéron, roi de Syracuse, se rendit à la cour. Déjà il avait chanté la victoire éclatante que remporta sur les Carthaginois Gelon, aidé de ses frères Hiéron, Polyzèle et Thrasibule. Les premières années du règne d'Hiéron avaient été souillées par des crimes. Depuis il avait réformé sa conduite ; et Simonide, par ses avis, contribua encore à le rendre meilleur, et à développer les vertus qui honorèrent la fin de sa carrière. Il le réconcilia avec Théron, roi d'Agrigente, et avec

Polyzèle, qui, craignant pour sa vie, s'était retiré auprès de Théron. Hiéron, prince généreux, et qui comblait de bienfaits les hommes de lettres qu'il appelait à Syracuse, les prodigua à Simonide, qui conserva jusqu'à sa mort la faveur du roi. Xénophon les a choisis tous deux pour interlocuteurs de son dialogue, sur la tyrannie. Dans une autre occasion, Hiéron lui demanda ce que c'était que Dieu ; le poète dit qu'il lui fallait un jour pour répondre, puis deux jours et d'autres encore, en continuant de doubler. Le prince lui ayant témoigné sa surprise de cette conduite : « C'est, répondit Simonide, que plus je médite sur ce sujet, « plus il me paraît difficile et obscur », non qu'il doutât de l'existence de l'intelligence suprême, dont il parle avec le plus grand respect dans ses poésies, mais voulant lui apprendre que l'esprit de l'homme ne peut se former une idée exacte de l'être infini. Simonide, après un séjour de trois ans à Syracuse, mourut dans cette ville, presque nonagénaire, l'an 468 avant J.-C., et y fut inhumé avec honneur. Quelques années plus tard, son tombeau fut détruit par Phœnix, général des Agrigentins, et cet acte de barbarie inspira à Callimaque de beaux vers rapportés par Suidas. Simonide excella dans la poésie lyrique et dans l'élogie. Son style, suivant Denys d'Halicarnasse, était plein de charme, harmonieux et admirable pour le choix et l'arrangement des mots. Mais le caractère distinctif de sa poésie, celui qui forme son attribut propre chez les anciens, c'est le pathétique. Rien de plus célèbre parmi eux que ses *Thrènes* ou complaintes. Quoiqu'il ait employé le dialecte dorien, le moins gracieux de tous, la douceur de son élocution lui mérita le surnom de *Mélicerte*. Il décrivit dans un poème les règnes de Cambyse et de Darius, et célébra en vers élogiques le combat d'Artémisium, et en vers lyriques la victoire de Salamine. Il consacra plusieurs pièces à la gloire des Spartiates morts aux Thermopyles. Il chanta les athlètes vainqueurs, composa des tragédies, des *parthénies* ou chants pour des chœurs de jeunes filles, des épigrammes ou inscriptions, des *peans* et des hymnes. De tant de belles productions, le temps n'a épargné que quelques épigrammes et quelques fragments. Brunck les a recueillis dans le premier volume de ses *Analecta*. L'un des plus remarquables est celui d'une élogie sur Danaé. On en trouve une charmante traduction dans un article sur notre poète, que Boissonade inséra dans le journal de l'empire du 6 février 1811. La sagesse de Simonide ne fut pas moins célèbre dans l'antiquité, que son talent poétique ; et St-Cyrille l'a placé au nombre des sept sages. Platon lui donne le titre d'*homme divin* dans son *Protagoras*. Il rapporte des vers où, en opposition à cette maxime de Pittacus, qu'il est difficile à l'homme d'être véritablement vertueux, Simonide avançait qu'il lui est impossible de l'être toujours et parfaitement. Il porta, en effet, dans sa philosophie, toute la douceur de sa

poésie. Frappé des imperfections de l'homme, il exhortait à l'indulgence pour ses faiblesses, et préludait en quelque sorte à cette morale facile professée plus tard par Epicure. Il disait que la vertu habite des rochers escarpés, où l'homme ne saurait atteindre sans être entraîné dans l'abîme; qu'il n'y a point de perfection; qu'il faut plaindre et non censurer nos faiblesses; que nous ne vivons qu'un moment, mourons pour toujours, et que ce moment appartient aux plaisirs. L'illustre auteur du *Voyage d'Anarcharsis* a tracé un intéressant résumé de la doctrine de Simonide, dans le 76^e chapitre de cet ouvrage. La réputation de sagesse que ce philosophe s'était acquise fut un peu ternie par son amour pour les richesses. Il est le premier Grec qui ait rendu sa muse vénale. Un athlète, qu'Héraclide nous apprend être Anaxilas, tyran de Rhégium, et qui avait remporté aux jeux olympiques, le prix de la course au char attelé de mules (Ἀπύρνη) lui demanda une ode en son honneur. Simonide, peu satisfait de la somme qui lui était offerte, répondit qu'il ne pouvait louer des demi-baudets. Mais Anaxilas ayant augmenté la somme, le poète accepta, et usant de tous les prestiges de son art, il appela ces animaux les filles des *coursiers aux pieds légers*. Remarquons cependant, pour sa défense, qu'il était né dans l'indigence, et qu'il put sans reproche chercher dans ses talents un soulagement à sa pauvreté : qu'il attachait peu de prix à ses richesses, puisque, dans un naufrage qu'il essuya en revenant dans sa patrie, il abandonna sans peine ses trésors, disant avec autant de courage que Bias, qu'il avait tout avec lui; et qu'il s'excusait avec esprit de ce défaut. Quand on lui demandait pourquoi il revendait les provisions qu'Hiéron lui envoyait chaque jour : C'est répondit-il, pour montrer la magnificence de ce prince et ma frugalité. Il disait encore qu'il aimait mieux enrichir ses ennemis après sa mort, que d'avoir besoin de ses amis pendant sa vie. J'ai chez moi, ajoutait-il, deux coffres; l'un pour les paiements que j'exige, l'autre pour les obligations qu'on peut m'avoir; le premier est toujours plein, et le second constamment vide. Simonide, poète et musicien, ajouta une huitième corde à sa lyre. On s'accorde à lui attribuer la gloire d'avoir complété l'alphabet grec, par l'invention des deux voyelles longues Η et Ω, et des deux consonnes doubles Ξ et Φ. Il tenait de la nature une mémoire prodigieuse, qu'Ammien Marcellin regarde comme l'effet d'un breuvage pris dans son enfance. Il employa l'art pour la perfectionner, et fut l'inventeur de la mémoire artificielle, que les anciens cultivèrent avec soin (1).

(1) Simonide est l'objet d'une notice curieuse dans le *London and Westminster review*, n° 62 (décembre 1838). Il a été apprécié avec goût et atticisme dans un article déjà indiqué de Boissonade (*Journal de l'empire*, 6 février 1811), reproduit dans les *Mélanges de critique* de cet érudit, mis au jour en 1862. N'oublions pas les ingénieuses considérations que le poète a inspirées à M. Villemain (*Essais sur Pindare*). Les poésies de Simonide

Il eut pour disciples son neveu Bacchylide et Pindare. Son petit fils, appelé Simonide comme lui, brilla aussi par son talent poétique, peu avant la guerre du Péloponnèse, suivant Suidas. D'autres ont encore porté le même nom parmi les anciens; et cette ressemblance a jeté de la confusion dans ce qu'ils ont dit de chacun d'eux. Ste-Croix place, au 5^e siècle avant J.-C., un troisième Simonide, natif du Mélos, qui fut poète et grammairien; un autre encore, natif d'Amorgos, se fit connaître par ses vers iambiques, ce qui lui valut le titre de *Iambographe*. C'est à celui-ci peut-être qu'il faut attribuer les deux pièces en vers de cette mesure qui nous sont parvenues, et dont la première est une satire mordante contre les femmes. Kohler l'a publiée avec un commentaire, Göttingue, 1781, in-8°. Wilcke a réuni en un même volume, publié à Bonn en 1833, ce qui reste de ce Simonide. Boissy le fils, dans son *Histoire de Simonide et du siècle où il a vécu*, Paris, 1753, in-12, s'est plu à mêler aux faits qui concernent ce poète de longues discussions chronologiques.

SI—D.

SIMONIN (ETIENNE), poète latin, était né vers la fin du 16^e siècle, à Gray, dans le comté de Bourgogne, d'une famille originaire de Poligny, et qui a produit plusieurs hommes de mérite (*voy. les Mémoires sur Poligny*, par Chevalier, t. 2, p. 486). En terminant ses études, il reçut le doctorat en théologie et en droit canon, et embrassa l'état ecclésiastique; il visita ensuite les universités de Flandre, et fit un voyage en Italie, où ses talents lui méritèrent de hautes protections, entre autres celle du cardinal Fr. Barberini. Admis à l'honneur de réciter au pape Urbain VIII, quelques vers qu'il avait composés à sa louange, ce pontife l'en récompensa par un canonicat du chapitre de Dole, et quelques autres bénéfices. A son retour dans sa province, Simonin fut élu premier professeur en théologie à l'université; il remplit cette chaire pendant vingt ans, et mourut à Dole, en 1668. On a de lui : *Sylvæ Urbanianæ seu gesta Urbani VIII P. M.*, Anvers, Plantin, 1637, in-4° rare. C'est un recueil de poésies lyriques, divisé en cinq livres, dans lesquels l'auteur célèbre les vertus du pontife, les embellissements qu'il avait faits au Vatican et à la ville de Rome, son zèle pour la religion, et ses efforts pour rendre la paix à l'Europe. Lampinet nous apprend (*Bibl. sequan. Ms.*) que Simonin, pendant son séjour en Flandre, y fit imprimer à Anvers : le *Bouclier des forts renversé par la mort du marquis Ambroise Spinola* (*voy. ce nom*); mais on n'a pu découvrir un seul exemplaire de cet ouvrage dans les bibliothèques de Paris, et on ne le trouve cité dans aucun catalogue. On connaît encore de lui un opuscule ascétique, intitulé : *l'Etendard de bon secours ou l'as-*

sont insérées dans les diverses collections des poètes grecs, et un érudit allemand, Schneidewin, en a publié une édition spéciale : *Simonidis carminum reliquæ*, Brunswick, 1835, in-8°.

sistance donnée chaque mois, aux âmes du purgatoire, Dole, 1655. in-12 de 234 pages. W—s.

SIMONIS (MENNO). *Voyez* MENNO.

SIMONNEAU (CHARLES), dessinateur et graveur, né à Orléans le 31 août 1645, fut élève de Noël Coypel pour le dessin, et de Guillaume Château pour la gravure, mais dut surtout à son propre génie sa perfection dans ce dernier art. Il a gravé avec une égale supériorité dans tous les genres ; et l'on ne sait ce que l'on doit estimer le plus de ses *portraits*, des *pièces historiques*, et même de ses *vignettes*. Il grava pour son morceau de réception à l'Académie (28 juin 1710), le *Portrait de Mansart*, qui se trouve à la chalcographie du Louvre, et obtint par la suite le titre de dessinateur ordinaire du cabinet du roi et une pension. Sa manière est pleine d'agrément et d'esprit. Il faisait beaucoup travailler la pointe sur les demi-teintes et sur les plans reculés, et réservait le burin pour les parties les plus vigoureuses. Il était extrêmement laborieux ; et le nombre des pièces qu'on lui doit s'élève à plus de cent trente. Parmi ses estampes, dont on peut voir un plus ample détail dans le *Manuel des amateurs de l'art*, d'Huber et Rost, on distingue : 1° celle qui représente *Jésus-Christ et la Samaritaine*, qu'il a gravée d'après le Carrache : c'est une pièce admirable, tout exécutée au burin pur. 2° *La Conquête de la Franche-Comté*, d'après Lebrun. Cette pièce, de format grand in-folio en travers, passe avec la précédente, pour le chef-d'œuvre de Simonneau. Cet artiste mourut à Paris le 22 mars 1728. — Louis SIMONNEAU, frère puîné du précédent, né également à Orléans le 22 mai 1654, s'adonna comme lui à la gravure. Il paraît s'être proposé les Audran pour modèle, et il s'est acquis une réputation presque égale à celle de Charles. Le nombre de ses ouvrages est moins considérable. On cite parmi les meilleurs : 1° *L'Assomption de la Vierge*, en deux pièces, d'après le plafond peint par Lebrun au séminaire de St-Sulpice ; 2° *L'Aurore*, d'après le plafond peint par le même artiste dans le château de Sceaux ; 3° *Loth et ses filles* ; *Susanne au bain*, et *Jésus instruisant Marthe et Marie*, d'après Coypel. En combinant la pointe avec le burin, il a su répandre une grande variété dans ses ouvrages. Son dessin était très-correct, et il rendait avec une grande précision les extrémités de ses figures. Il fut membre de l'Académie le 29 mai 1706, sur le *portrait de M. de Chamoys*, d'après Lebrun, également conservé à la chalcographie du Louvre, et mourut à Paris, le 16 janvier 1727. — Philippe SIMONNEAU, fils de Charles, natif d'Orléans, voulut, comme son père et son oncle, cultiver la gravure ; mais ses dispositions ne secondèrent point son désir, et il eut le bon esprit de renoncer à un art qui avait fait la gloire de sa famille. On ne connaît de lui que : 1° deux grandes frises sur une même feuille, représentant, l'une *l'Enlèvement des Sabines*, l'autre *la Paix entre les Romains*

et les Sabins, d'après Jules Romain. 2° *Les trois déesses se disposant à subir le jugement de Paris*, d'après Perino del Vaga. 3° *Vénus et Adonis*, d'après l'Albane, avec cette inscription : *O mon cher Adonis !* P—s.

SIMONNIN (ANTOINE-JEAN-BAPTISTE), auteur dramatique, né à Paris le 11 janvier 1780, entra fort jeune dans l'administration des domaines, et faisant graduellement son chemin dans la bureaucratie, il obtint l'emploi de receveur de l'enregistrement à Vesoul, place qu'il remplit plusieurs années. Dès sa première jeunesse, il avait fait des vers ; et il avait à peine quatorze ans, qu'il transmettait ses essais poétiques à l'*Almanach des muses* et aux autres recueils du même genre. Doué d'une facilité extrême pour rimer les couplets d'un joyeux vaudeville, il fut un des fournisseurs les plus actifs des petits théâtres de Paris ; Désaugiers, Rougemont, Merle, Carmouche, St-Georges, Brazier, et bien d'autres furent ses collaborateurs ; il débuta par *Jeannot tout seul*, vaudeville joué en l'an 10 ; et il reproduisit cette idée dans *Colombine toute seule* et *Lisette toute seule*. Nous ne prétendons nullement donner une liste complète des pièces de Simonnin ; elles sont au nombre de plus de cent, et il en est beaucoup qui, ayant eu peu de succès, n'ont pas été imprimées. Parmi celles qui obtinrent cet honneur et que le public accueillit avec le plus de faveur, on peut signaler : *l'Intrigue dans la hotte* ; le *Pied de bœuf*, *arlequinade* ; *Haine aux petits enfants* ; *Ramponneau, ou le Procès bachique* ; le *Tailleur de Jean-Jacques* ; les *Cris de Paris* ; les *Rosières de Paris* ; un *Marquis d'autrefois* ; le *Marchand de chansons*, etc. Il y a dans toutes ces pièces de l'entrain, l'entente des procédés du métier ; mais aucune de ces compositions n'était destinée à vivre au delà d'un certain nombre de représentations. Quelques autres productions de Simonnin sont également tombées dans l'oubli ; sa *Grammaire française en vaudevilles* (1806) est aussi peu lue aujourd'hui que sa parodie du *Mérite des femmes* (1825). Son dernier ouvrage fut un médiocre recueil de chansons sacrées et profanes publié en 1836, et il mourut à Paris le 4 mai de la même année. *Voyez* pour plus de détails bibliographiques, et notamment pour les titres du plus grand nombre des pièces de Simonnin, la *France littéraire* de Quérard, t. 9, p. 173 et suivantes, et la continuation de cet ouvrage, la *Littérature française contemporaine* de M. Bourquelot, t. 6, p. 381. Z.

SIMONOW (IWAN-MIKHAÏLOWITSCH), mathématicien et astronome russe, né en 1785, à Astrakhan, mort à Kazan le 24 (12) janvier 1855. Après avoir fréquenté le gymnase de sa ville natale, il suivit les cours de l'université de Kazan, sous Littrow, Bronner et Bartels. Dès 1811, il se signala par l'observation de la grande comète de cette année. Ayant obtenu le grade de docteur ès sciences mathématiques et physiques, il

reçut, en 1806, la chaire de Littrow, avec le titre de professeur agrégé d'astronomie théorique et pratique. En 1819, il accompagna comme astronome l'expédition des deux sloop *Wostock* et *Mirny*, commandés par les capitaines Bellinghausen et Lazareff, pour faire des découvertes dans l'océan Antarctique et en Polynésie. Le résultat fut la découverte de deux groupes, dont l'un, dans l'océan Antarctique, reçut le nom du marquis de Traversay, tandis qu'on donna le nom de Simonow à un autre groupe, situé dans la Polynésie méridionale. De retour à Kazan en 1822. Simonow fut nommé titulaire de sa chaire. L'année suivante, il fut envoyé, avec Kupffer, en tournée auprès des principaux observatoires astronomiques de l'Europe, afin de faire des achats pour l'observatoire qui devait être créé à Kazan. Après avoir passé à Paris, où il gagna un prix à l'Institut, il retourna par l'Italie, la Suisse et l'Allemagne; en route, il mesura les hauteurs du Simplon et du Vésuve. En 1833, il posa les fondements de l'observatoire de Kazan, qui fut achevé en 1837. En 1841, il se rendit à la réunion des naturalistes allemands à Mayence. A peine de retour à Kazan, en 1842, il eut la douleur de voir se consumer dans les flammes l'observatoire, dont la reconstruction ne fut terminée qu'en 1847. Dans l'intervalle, Simonow avait été nommé recteur de l'université. Il garda ce titre jusqu'en 1852, époque à laquelle il prit sa retraite avec le titre de conseiller d'Etat. Les ouvrages qu'il a publiés sont : 1° *Sur l'attraction des sphéroïdes homogènes*, Kazan, 1813 (en russe). Il y fit quelques additions et corollaires au 3° livre de la *Mécanique céleste* de Laplace. 2° *Discours, devant l'université de Kazan, sur les résultats de la circumnavigation des sloop Westock et Mirny*, ibid., 1822 (traduit en allemand, et de là en français, dans la *Correspondance astronomique* du baron de Zach, et en anglais, dans *London literary Gazette*); 3° *Déterminations des positions géographiques des ancrages des deux sloop susdits*, St-Petersbourg, 1828; 4° *Essai sur la méthode indirecte du calcul intégral* (en français), Paris, 1824 (couronné par l'Institut); 5° *Manuel d'astronomie théorique*, 1^{re} partie : *Uranographie*, Kazan, 1832; 6° *Sur les séries des nombres aux puissances harmoniques* (en français), ibid., 1832; 7° *Détermination de la position géographique de plusieurs endroits et villes dans les gouvernements de Kazan, Simbirsk et Orenbourg*, ibid., 1834; 8° *Observations astronomiques faites à Kazan*, ibid., 1842; 9° *Notices et souvenirs d'un voyage en Angleterre, France, Belgique et Allemagne*, ibid., 1842; 10° *Recherches sur l'action magnétique de la terre*, en français (et en allemand, à Mayence), ibid., 1845; 11° *Observations astronomiques et météorologiques faites à bord du Wostock* (dans la *Correspondance astronomique* de Zach); 12° *Description d'un réflecteur inventé par Simonow, pour mesurer les grands angles*, ibid.;

13° *Sur la différence de la température dans l'hémisphère boréal et dans l'hémisphère austral*, ibid.; 14° *Sur un appareil, découvert par Simonow, pour déterminer la déclinaison magnétique à l'aide du sextant* (traduit en allemand, dans les *Observations de l'association magnétique*, par Gauss et Weber, 1844). D'autres mémoires de lui se trouvent dans le *Bulletin scientifique de l'académie de St-Petersbourg*, dans les *Mémoires de l'université de Kazan*, dans le *Journal du ministère de l'instruction publique*, dans les *Mémoires de la société d'histoire naturelle de Moscou*, etc. R-L-N.

SIMONS-CANDEILLE. Voyez CANDEILLE.

SIMPLICIUS (SAINT), élu pape le 24 février 468, succéda à St-Hilaire. Cette date est celle qu'ont adoptée Lenglet-Dufresnoy et le P. Pagi; Fleury dit que ce fut le 20 septembre 467. Simplicius, dont le père se nommait Cassin, était né à Tibur ou Tivoli. L'événement politique le plus remarquable de son pontificat fut la destruction de l'empire d'Occident par la déposition d'Augustule, qui laissait l'évêque de Rome sous la domination unique de l'empire de Constantinople. L'Orient n'était pas dans un état plus tranquille. Le trône était occupé par Zénon, que Basilisque venait de chasser. Zénon fut rétabli après vingt mois d'exil, et le pape dut recourir à lui pour faire reconnaître l'autorité du concile de Chalcedoine et pour faire rétablir sur le siège d'Alexandrie et sur celui d'Antioche les évêques catholiques, qui avaient été chassés par les eutychiens, tels que Pierre le Foulon, Jean d'Apamée et Paul d'Ephèse. Acon, patriarche de Constantinople, donna d'abord les mains à toutes ces opérations; mais il s'attira ensuite les reproches de Simplicius pour avoir reçu dans sa communion Pierre Monge, l'un des hérétiques condamnés, sans lui avoir fait recevoir expressément le concile de Chalcedoine et la lettre du pape St-Léon. Les affaires d'Occident occupaient aussi le zèle et l'attention de Simplicius. Il écrivit à Jean de Ravenne pour lui reprocher d'avoir voulu faire évêque par force le prêtre Grégoire et le menaça, s'il ne lui obéissait, de lui ôter le droit de gouverner sa province. Tous ces démêlés furent interrompus par la mort de Simplicius, arrivée le 2 mars 483. Il avait tenu le saint-siège pendant seize ans six jours. La pureté de sa foi, la fermeté de son administration ont mérité des éloges à sa mémoire, que l'Eglise honore le 16 août. On a de lui quelques lettres, qui se trouvent dans les conciles du P. Labbe. Il eut pour successeur St-Félix II. D—s.

SIMPLICIUS, philosophe grec, commentateur d'Aristote et d'Epictète, naquit dans le cours des quinze premières années du 6^e siècle. Agathias, son contemporain, dit qu'il était de Cilicie; Suidas, qui le fait Phrygien, le confond avec un autre philosophe du même temps. Disciple d'Ammonius, fils d'Hermias (roy. AMMONIUS), Simplicius reçut encore quelques leçons de Damascius

(*roy.* ce nom); il nous l'apprend lui-même dans l'un de ses commentaires (*in Physicam Arist.*, l. 4, c. 53), et c'est par méprise que Jonsius a désigné Simplicius comme le maître et Damascius comme le disciple. Tous deux étaient pourtant à peu près du même âge, ainsi que le dit Suidas, et ils avaient pour ami commun Eulalius ou Eulamius, né en Phrygie et que l'on compte avec eux au nombre des derniers éclectiques. Comme ils persévéraient tous trois dans les erreurs du paganisme, ils quittèrent avec quelques autres la ville d'Athènes, où Justinien ne permettait plus aux païens d'enseigner la philosophie. Ils se réfugièrent en Perse, attirés par la réputation de Chosroès ou Khosrou; mais ils ne s'y trouvèrent pas aussi bien qu'ils l'avaient espéré : ils s'aperçurent bientôt que les mœurs y étaient encore plus corrompues qu'en Grèce et les institutions plus barbares, du moins à ce que dit Agathias, et ils rentrèrent, peu d'années après, dans le territoire de l'empire byzantin. Leur retour était l'une des conditions ou des effets d'une trêve de cinq ans, qui fut conclue entre Chosroès et Justinien, et dont la date paraît fixée à l'an 533 (*roy.* Khosrou), quoique Petau préfère 545, d'après un récit de Procope. On garantissait à Simplicius et à ses compagnons la pleine liberté de leurs opinions religieuses et philosophiques. Il ne semble pas cependant qu'ils aient rouvert leurs écoles, et nous ne savons rien du reste de la vie de Simplicius, sinon qu'il a composé ou compilé un assez grand nombre de livres. Quelques-uns sont perdus : dans l'un de ceux qui subsistent (*in Arist. de anima*), il fait mention de son abrégé de la *Physique* de Théophraste et de son commentaire sur la métaphysique d'Aristote, qui ne se retrouvent nulle part. On lui a quelquefois, mais sur de trop faibles indices, attribué d'autres productions qui ont aussi disparu : une *Rhétorique*, un *Traité des syllogismes*, des notes sur Jamblique. Simplicius n'est connu aujourd'hui que par cinq commentaires qui se sont conservés : l'un sur le manuel d'Épictète, les quatre autres sur les livres d'Aristote qui traitent des catégories, de l'âme, du ciel et de la physique. Quoique ses relations avec Ammonius, fils d'Hermias, et avec Damascius l'aient fait ranger dans la secte éclectique, il appartient principalement à l'école péripatéticienne : seulement il mêlait volontiers aux doctrines d'Aristote quelques idées empruntées aux platoniciens et surtout aux stoïciens; on rencontre même dans ses écrits des teintes de christianisme, ainsi que Fabricius et Brucker l'ont observé. Il a été appelé le ciment de tous les anciens philosophes : *Omniū veterum philosophorum coagulum*; mais c'est un édifice essentiellement péripatéticien, qu'il compose de tous les matériaux qu'il rassemble. Il a contribué à répandre en Orient la philosophie d'Aristote, que, depuis trois siècles, le débordement du

néo-platonisme en avait bannie. Sous ce rapport, l'influence de Simplicius a été salutaire : à la vérité, les doctrines qu'il propageait avaient besoin d'être éclaircies et rectifiées, et après lui, au contraire, elles sont devenues plus erronées et plus obscures; mais le syncrétisme alexandrin, qui substituait l'enthousiasme et les rêveries extatiques à l'observation et à l'analyse, aurait bien plus égaré l'intelligence humaine. Comparés à ceux de Plotin et de Proclus, les livres de Simplicius marquent un retour aux méthodes raisonnables ou du moins quelque tendance à s'en rapprocher. Ils se recommandent aussi par le très-grand nombre d'extraits et de fragments qu'ils contiennent. Le commentateur d'Aristote cite beaucoup d'écrivains dont nous n'avons plus les ouvrages. On lui doit particulièrement des morceaux d'Eudème de Rhodes. D'un autre côté, nous devons avouer que Simplicius se laissa entraîner à des discussions plus vives que précises, et dans lesquelles il n'a quelquefois l'avantage ni pour le fond ni par les formes; il argumente surtout avec aigreur contre Jean Philopon (1), qui était pourtant presque aussi péripatéticien que lui; mais qui n'admettait point l'éternité du monde. Ce philosophe vivait encore en 617, peut-être même en 640, et par conséquent il devait être beaucoup plus jeune que Simplicius, qui ne pouvait guère avoir moins de vingt-cinq ans en 533, quand il revint de la Perse. En général, Simplicius a passé pour le plus savant et le moins obscur des commentateurs d'Aristote (2). Des manuscrits de son explication des huit livres de physique se conservent à Paris, à Turin, à Florence, Venise, Vienne, Oxford, Cambridge et Moscou : elle a été publiée pour la première fois chez les Aldes,

(1) Jean a été surnommé *Philopon* (aimant l'ouvrage), parce qu'il était fort laborieux. Il n'a point eu de cesse, en effet, qu'il n'eût commenté les *Analytiques* d'Aristote, sa *Métaphysique*, sa *Physique*, ses traités de l'âme, des météores, de la génération et de la destruction. Il cultiva aussi la grammaire, écrivit sur les accents, sur les dialectes et voulut être encore théologien. Il composa un traité de la Pâque; une explication, en sept livres, du premier chapitre de la *Genèse*, et une réfutation des dix huit arguments par lesquels Proclus prétendait prouver l'éternité du monde. Ces travaux théologiques ne réussirent point à Jean Philopon; il nia la résurrection des corps et professa le trithéisme. L'un de ses ouvrages est de l'an 333 de l'ère des Dioclétien, 617 de J.-C. On dit qu'il était à Alexandrie quand les Arabes firent la conquête de l'Égypte, en 640. Ses écrits ont été imprimés et traduits plusieurs fois du grec en latin.

(2) Consultez un bon article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 657-660. « Au lieu de s'en tenir à la lettre, Simplicius pénètre avec une sagacité singulière jusqu'au fond des systèmes. Par une habile interprétation, il sait concilier la logique d'Aristote avec la dialectique de Platon, malgré le dissentiment de ces deux philosophes sur les idées. Dans son commentaire sur Épicète, la doctrine forte, mais étroite, du célèbre stoïcien sert d'introduction à un système plus large et plus élevé, où la liberté nous est présentée comme l'essence même de l'âme. Simplicius exprime un grand nombre de vérités en un langage ferme et précis, non sans y mêler quelques erreurs fâcheuses.... Il explique toujours avec clarté quelquefois avec profondeur, la pensée d'Aristote et d'Épicète, rattache systématiquement au néo-platonisme; ses écrits se recommandent encore à l'historien de la philosophie par les nombreux fragments d'ouvrages perdus qu'on y rencontre, et qu'il emploie avec jugement et érudition, sans toutefois que sa critique soit à l'abri de tout reproche; il admet légèrement l'authenticité d'écrits apocryphes attribués à Aristote, à Archytas et même à Orphée. »

en 1526, in-fol., et la version latine de Lucile Philéthee parut à Venise en 1543. Le commentaire sur les *Catégories*, imprimé dès 1499, à Venise, le fut plus correctement à Bâle en 1541 : il avait été traduit en latin par Guillaume de Morbeka, au 13^e siècle; il l'a été au 16^e siècle, par Guillaume Dorothee, Venise, 1541, 1550, 1567. Guillaume de Morbeka a laissé aussi une version latine du commentaire sur le traité du ciel : elle a été imprimée en 1540. On croit que c'est d'après elle qu'était arrangé le texte grec publié par les Aldes en 1526. Les Aldes ont mis au jour, en 1527, l'explication des trois livres sur l'âme, dont Fascoli a donné, en 1543, à Venise, une traduction latine, d'après un manuscrit plus complet. Toutes les éditions indiquées jusqu'ici sont in-folio. La première du commentaire sur Epictète est in-4^e : elle parut à Venise, chez les frères Sabio, en 1528. Ange Canini en publia une version latine en 1546, à Venise, in-fol. ; Jérôme Wolf en a fait une autre qui accompagne le texte grec de Simplicius dans l'édition in-4^e donnée à Leyde en 1640, avec des notes de Cl. Saumaise. Schweighæuser, après avoir donné, en 1799, sous le titre de *Epicteti philosophiæ monumenta*, trois volumes in-8^e, contenant le manuel d'Epictète et les dissertations d'Arrien sur cet ouvrage, y joignit, en 1800, deux volumes, qui renferment le commentaire de Simplicius, en grec et en latin, avec des variantes et des notes; c'est, à tous égards, l'édition qu'on doit préférer. Les manuscrits que l'éditeur a collationnés, et particulièrement celui de la bibliothèque de Paris, lui ont fourni les moyens de rétablir un grand nombre de passages qui restaient altérés ou défectueux dans les éditions précédentes. Il a rempli, vers le milieu de l'ouvrage, une lacune considérable, dont on ne s'était point aperçu, quoiqu'elle laissât beaucoup d'incohérence et d'obscurité dans le texte. Ce morceau est le sujet d'une notice qui a été lue à l'une des classes de l'Institut, en 1797, par Schweighæuser, et insérée dans le tome 1^{er} des Mémoires de littérature de cette compagnie, avec une traduction française de ce nouveau passage de Simplicius, par Bitaubé. Le commentateur d'Epictète y recommande la modération au sein des troubles publics, sans dissimuler néanmoins les dangers auxquels alors elle expose. Le commentaire entier, sauf cette lacune et quelques autres omissions ou altérations, a été traduit en français avec le manuel d'Epictète, par André Dacier, en 1715, 2 vol. in-12. Il y en avait une version italienne, par Maffei, Venise, 1582, in-8^e. C'est au fond le plus recommandable des écrits de Simplicius et l'un des meilleurs livres de morale que les anciens nous aient laissés. La notice la plus étendue sur les ouvrages de ce philosophe est celle qui se trouve p. 529-569 du tome 9 de l'édition de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, donnée par Harlès. On y peut joindre ce

que Brucker a écrit sur le même sujet, dans son *Histoire critique de la philosophie*, part. 1^{re}, l. 1^{re}, c. 2, sect. 5, et Cudworth, dans son *Système intellectuel*. Les articles de Jonsius, de G.-J. Vossius, etc., sur Simplicius sont incomplets et inexacts (1). Enfin le *Dictionnaire des sciences philosophiques* contient une intéressante notice sur Simplicius que nous avons précédemment citée. — D'autres personnages indiqués dans l'histoire ont porté le nom de Simplicius. Les plus connus sont : 1^o ST-SIMPLICE, évêque d'Autun, sur lequel Tillemont a rédigé une notice (*Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, t. 10, p. 675-678). Né au sein d'une famille noble et riche, Simplicius épousa une femme dont la naissance n'avait pas moins d'éclat; mais ils ont été plus illustres encore par leur piété. Ce Simplicius gouvernait l'Eglise d'Autun en 374, dans un temps où le paganisme dominait encore au sein des Gaules. Grégoire de Tours lui attribue divers miracles. Le nom de l'évêque Simplicius se rencontre dans les actes de plusieurs conciles; mais il faut noter qu'il y a eu, au 4^e siècle et au 5^e, d'autres prélats du même nom. — 2^o SIMPLICIUS, disciple de St-Benoît et abbé du Mont-Cassin. On a de lui des vers latins sur la règle de son ordre. Leyser (*Hist. poet. medii ævi*, p. 172) place sa mort vers l'an 576. — Cl. Saumaise a pris le nom de *Simplicius* dans ses notes contre le commentaire de Grotius sur l'Épître de St-Paul aux Thessaloniens. D—N—U.

SIMPSON (CHRISTOPHE), Anglais, l'un des plus grands musiciens de son temps, bon compositeur et excellent violon, vivait dans le 17^e siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il servit dans l'armée de Charles 1^{er} contre le parlement, et qu'il fut protégé pendant ce temps par sir Robert Bolles et ensuite par John Bolles. Simpson a publié différents ouvrages relatifs à son art : 1^o il fit paraître, en 1665, un petit in-folio, *Chelys Minuritionum*, qu'il dédia à John Bolles. Cet ouvrage est sur deux colonnes : la première contient le texte anglais et la seconde en est la traduction latine; cette traduction appartient à William Marsh, ainsi que Simpson nous l'apprend dans sa dédicace. L'auteur divisa cette espèce de traité en trois parties : la première contient la méthode de jouer du violon; la seconde, la théorie des accords, et la troisième, celle des cadences. 2^o Il publia, en 1667, son *Compendium* de musique pratique en cinq parties : la première renferme les principes de cette science qui se trouvent dans tous les livres élémentaires de ce genre; la seconde traite de la théorie de la composition du contre-point, des intervalles, des accords, des clefs ou tons, etc.; la troisième est consacrée à l'harmonie : l'au-

(1) Les commentaires de Simplicius sur Epictète et sur Aristote se distinguent par la netteté, la précision et la fermeté des explications. Voir ce qu'en dit M. Vacherot dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. 2, p. 397.

teur y parle des trois genres de musique, de la diatonique, de la chromatique et de l'harmonique; la quatrième traite de musique vocale, et la dernière, de l'art de composer les canons. Ces deux ouvrages sont très-estimés. Le portrait de Simpson se trouve dans l'*Histoire de la musique* de Hawkins. Z.

SIMPSON (THOMAS), mathématicien anglais et professeur à l'académie royale militaire de Woolwich, naquit à Bosworth, dans le comté de Leicester, en 1710. Son père, assez pauvre fabricant d'étoffes dans cette ville et le destinant à son propre métier, prit peu de soin de son éducation et ne lui fit apprendre qu'à lire et à écrire. Mais il tenait de la nature de rares dispositions, un grand amour pour l'étude et la curiosité la mieux entendue. Cette passion de lire tout ce qui lui tombait sous la main et cette facilité à se laisser absorber par tous les sujets de ses jeunes recherches le détournaient fréquemment de ses occupations ordinaires et amenèrent entre son père et lui de fréquentes et fâcheuses querelles, qui aboutirent enfin à une rupture ouverte. Le jeune homme fut obligé de quitter la maison paternelle et réduit à se tirer d'affaire comme il pourrait. Non loin de là résidait, dans la petite ville de Nuneaton, la veuve d'un tailleur, qui pour se soutenir, elle et ses deux enfants, recevait quelques pensionnaires. Ce fut chez elle que le jeune Simpson se retira, et tout en augmentant ses connaissances par la lecture de tous les livres qu'il pouvait se procurer, il y soutint son existence en continuant à travailler de son premier métier. Un colporteur, qui joignait à son industrie habituelle celle de sorcier et de diseur de bonne aventure, logeait chez la veuve quand il passait à Nuneaton. Simpson ne tarda pas à se lier intimement avec lui, et il entra par emprunt un livre de Cocker sur l'arithmétique et les éléments de l'algèbre et un ouvrage d'astrologie sur la nativité, écrit par un faiseur d'almanachs nommé Patridge. A son retour d'une course à Bristol, le colporteur fut si émerveillé des progrès que ces lectures avaient fait faire à Simpson qu'il voulut tirer son horoscope et lui prédit gravement que, dans deux ans, l'élève en viendrait à surpasser son maître. Encouragé par cette prédiction et soutenu par les secours qu'il recevait du bon colporteur dans ses voyages à Nuneaton, Simpson se décida à dire la bonne aventure pour son compte, et joignant à cette occupation celle d'une école du soir, qu'il se mit à tenir, il dit adieu pour jamais à son métier de tisserand et parvint bientôt à passer pour un oracle dans tout le voisinage. Tout allait bien, et son ménage se soutenait à merveille; car il avait épousé la veuve chez laquelle il logeait, malgré la grande différence de leurs âges, quand une malheureuse aventure vint le jeter dans un très-grand embarras. Une jeune femme s'étant avisée de le consulter sur son amant, matelot embarqué, on lui fit appa-

raître, dans un obscur grenier à foin, une figure diabolique tellement horrible qu'elle tomba dans d'affreuses convulsions, qui firent craindre longtemps pour sa vie ou pour sa raison. C'était un des garçons de la boutique de madame Simpson qui avait joué ce misérable rôle, et la prudence leur conseilla de se soustraire par la fuite aux poursuites qu'on pourrait tenter. Ce fut à Derby que Simpson se retira avec sa famille, et il y demeura deux ou trois ans, jusqu'en 1736, dans un état voisin de la détresse. Depuis qu'il avait renoncé à la sorcellerie et aux profits qu'il en tirait, toute son industrie et les leçons qu'il trouvait à donner ne suffisaient qu'à peine à l'entretien de son ménage. Mais durant son séjour dans cette ville, il fut mieux placé pour accroître ses connaissances, et son talent commença à se développer. La lecture du *Journal des dames* (production périodique qui, sous ce titre, assez bizarrement appliqué, n'était consacré qu'aux mathématiques) lui ouvrit un vaste champ d'études et de méditations nouvelles, et bientôt il fut en état d'y faire insérer quelques petites productions. Deux des questions qu'il y proposa étaient même écrites en vers passablement tournés. Il voulut alors connaître le calcul des *fluxions* (ou différentiel). Mais l'ouvrage de Hayes, le seul qui fût encore écrit en anglais sur cette matière était un *in-folio*, cher et assez rare, que ses moyens ne lui permettaient pas d'acquérir. Enfin un ami lui prêta la traduction faite par Stone de l'*Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital, et l'étude qu'il en fit le rendit bientôt capable de composer sur l'analyse infinitésimale, directe et inverse, le premier ouvrage un peu complet que l'Angleterre ait eu dans sa langue sur cette nouvelle branche du calcul. Quand il l'eut terminé, il quitta Derby, où il ne pouvait plus se soutenir qu'avec peine, et se rendit à Londres, seul, inconnu et sans recommandation, pour y tenter la fortune. Il y trouva de l'occupation comme copiste et comme maître de mathématiques et fit tant d'efforts heureux qu'après être retourné à Derby pour y chercher sa famille, qu'il ramena dans la capitale, il se vit enfin à la tête d'une école assez nombreuse et suffisamment connu pour publier par souscription son *Nouveau Traité des fluxions* (1737), 1 vol. in-4°. L'ouvrage fut comparé à celui de Newton, qui, sous le même titre, était bien moins étendu et venait à peine de paraître, et l'on en trouva la méthode aussi rigoureuse que celle de l'illustre inventeur de cette ingénieuse conception. Plus tard, en 1740, Simpson publia d'abord un *Traité sur la nature et les lois de la probabilité*, suivi de la solution de deux problèmes importants, joints à la seconde édition de la *Doctrine des hasards*, par de Moivre, et de deux méthodes nouvelles pour la sommation des séries, in-4°, et ensuite des *Essais sur divers sujets curieux et intéressants dans les matières*

pures et appliquées, aussi in-4°. Ce dernier ouvrage le fit admettre au nombre des membres de l'académie royale de Stockholm. En 1742, il donna, in-8°, un *Traité sur les annuités et les tontines, accompagné de tables fort utiles pour ce genre de calcul*, et il y joignit, dans un appendice, des remarques sur l'ouvrage que Moivre avait publié sur ce sujet, ainsi qu'une réponse à quelques attaques, qu'il qualifiait de personnelles, contenues dans la préface de ce dernier ouvrage, dont l'auteur ne répliqua point. En 1743, il fit paraître et dédia à Martin Folques, président de la société royale, ses *Dissertations mathématiques sur divers sujets de physique et d'analyse*, in-4°. On eut ensuite de Simpson, en 1745, un *Traité d'algèbre*, in-8°, dont une seconde édition, très-perfectionnée, vit le jour dix ans après; — en 1747, une *Géométrie*, in-8°, dont il fit presque un nouvel ouvrage dans l'édition subséquente de 1760; — en 1748, une *Trigonométrie rectiligne et sphérique*, accompagnée d'un petit *Traité sur la construction des logarithmes*; — en 1750, la *Doctrine des fluxions*, 2 vol. in-8°, ouvrage bien différent de son premier traité sur le même sujet et tout à fait recommandable par le nombre et le choix des applications qu'il y fait de cette méthode de calcul; — en 1752, ses exercices choisis pour les jeunes étudiants en mathématiques; — enfin en 1757, ses *Mélanges* (*Miscellaneous Tracts*), in-4°, la plus importante de ses productions. Dès lors il ne donna plus rien au public. Sa santé commençait à décliner; le genre de vie très-fatigant qu'il menait et le grand nombre de ses leçons, joint à d'assez mauvaises habitudes de régime, altérèrent peu à peu ses forces, et quand enfin les médecins lui eurent ordonné de cesser toute occupation et d'aller respirer l'air natal, il était probablement trop tard pour qu'il pût guérir. Parti de Londres pour Bosworth, avec beaucoup de répugnance, en février 1761, Simpson y mourut le 14 mai suivant, dans la 51^e année de son âge. — Dans le grand nombre des écrits d'un auteur aussi fécond, tout n'est certainement pas à admirer; mais on ne peut disconvenir qu'on y trouve de vrais titres à l'estime de la postérité. On ne dira point que Simpson ait été un grand géomètre; mais on peut assurer qu'il a été un mathématicien vraiment ingénieux et qui s'est distingué par beaucoup d'idées simples et nouvelles, par une certaine facilité à attaquer des questions en apparence très-difficiles, encore plus que par la profondeur de ses recherches et de ses méditations. S'il n'est point au rang des Newton et des Maclaurin, il peut soutenir le parallèle avec Landen et Waring, qui furent ses contemporains et qui lui ont longtemps survécu. Ses ouvrages élémentaires ont été dans le temps fort utiles, et ils pourront l'être encore par le soin qu'il a mis à les enrichir de nombreux problèmes, très-bien choisis et très-élégamment ré-

solus. On doit distinguer, dans cette classe de ses productions, sa *Géométrie*, qui fut traduite en français en 1751, par Darquier, Paris, in-8°, et qui n'a point été inutile aux auteurs plus modernes des meilleurs éléments. Son *Algèbre* n'a point passé dans notre langue, et peut-être ne l'aurait-elle mérité que pour les deux appendices qui la terminent; on y trouve en effet une foule de problèmes résolus par la méthode de Descartes et par la géométrie pure, dont l'étude ne pourrait être que fort utile aux jeunes gens qui veulent fortifier chez eux l'esprit d'invention; tandis que nos propres ouvrages élémentaires sont bien loin d'offrir autant d'exercices heureusement choisis. Quant à ses recherches originales, on y distinguera toujours de nombreux procédés pour déterminer la somme de plusieurs classes de séries, et celles qu'il a faites sur les réfractions astronomiques et sur la détermination des aires des courbes par approximation. Ces dernières l'ont conduit à des pratiques d'un usage fort étendu dans les applications des hautes mathématiques. Simpson florissait dans le temps où les plus grandes questions de physique céleste se débattaient entre Clairaut, Euler et d'Alembert; il était naturel qu'il voulût aussi s'en occuper, et si ses efforts n'ont pas été couronnés d'autant de succès que ceux de ses trois grands rivaux, ils ne sont pas pour cela indignes d'estime. Son plus grand tort était, en pareil cas, d'arriver toujours trop tard. Ainsi ses recherches sur la figure de la terre et sur la théorie de la lune ne virent le jour qu'après la publication des importants ouvrages des trois illustres géomètres que nous avons nommés; mais ses méthodes lui étaient propres, et s'il ne pouvait prétendre à la gloire de l'invention première, le monde savant ne pouvait lui refuser le titre de concurrent habile. Il donna aussi une solution originale du fameux et difficile problème de la précession des équinoxes, résolu complètement, pour la première fois, par notre célèbre d'Alembert. Cette solution, qui n'était pas peut-être entièrement rigoureuse, fut censurée assez amèrement (1) par le redoutable critique que nous venons de nommer. Il était assez irritable, comme on sait, et il pouvait se plaindre sans injustice du peu d'estime que Simpson paraissait faire de son beau travail, en le citant à peine, quoiqu'il eût enlevé les suffrages de tous les géomètres. Lalande, qui n'était point connaisseur, trouvant la méthode de Simpson plus courte et plus facile, l'adopta pour son *Astronomie*, où l'on en voit un extrait assez complet (liv. 22), ce que d'Alembert ne lui pardonna point. Mais, si les ouvrages de Simpson ou plutôt ses tardives découvertes ne pouvaient avoir un très-grand succès sur le continent, ses compatriotes n'étaient point aussi exigeants. On

(1) D'Alembert, *Opuscules*, t. 6, p. 282-293.

sait que, pendant longtemps, ils ont tout au moins affecté une sorte de mépris pour les analystes français et allemands, et qu'à leurs yeux tout ce qui n'était point compris dans les œuvres de Newton était sans mérite et comme sans existence. Simpson ne partageait pas leurs préjugés jusqu'à ce point : on lit en maint endroit de ses ouvrages un éloge bien franc des méthodes continentales; on voit combien une visite qu'il avait reçue de Clairaut l'avait flatté, et, s'il eût vécu davantage, on peut croire qu'il aurait puissamment contribué à ramener plus tôt les géomètres de son pays dans la voie où il les avait précédés et qu'ils suivent enfin aujourd'hui. Il jouissait de beaucoup de considération auprès d'eux : ce fut par le crédit de M. Jones, leur doyen, et père de W. Jones, le célèbre orientaliste, qu'il obtint, en 1743, la chaire de mathématiques à l'académie de Woolwich, vacante par la mort de Derham, et, quand, en 1745, il fut nommé membre de la société royale, sa présentation se trouva appuyée par les signatures des quatre géomètres anglais les plus habiles de leur temps. Vu l'exiguité de sa fortune, on le dispensa de la contribution d'entrée et du paiement annuel qui sont à la charge des membres régnicoles de cette illustre société. Dans son enseignement, il se fit toujours remarquer par une extrême douceur et par la facilité avec laquelle il savait modifier sa méthode selon les dispositions et le caractère de ceux qui recevaient ses leçons. Son humeur douce et complaisante le rendit même souvent, dit-on, le jouet et la victime de quelques élèves dont le caractère turbulent tendait à abuser de ces aimables dispositions. Mais rien n'altéra jamais l'estime qu'on lui portait, et la ressource peu honorable à laquelle sa détresse l'avait fait recourir dans les premiers temps de sa vie, avant que son esprit, d'abord peu cultivé, eût acquis cette dignité qui est la compagne des lumières véritables, ne lui fut jamais reprochée ou ne fut connue qu'après sa mort. Il fut même consulté, en 1760, par le comité de la cité, lorsqu'il était question de reconstruire le grand pont de Black-Fryars, à Londres, sur la meilleure forme à donner aux arches, et l'on a trouvé dans ses papiers, avec la réponse qu'il avait faite, en se prononçant pour la forme demi-circulaire, la preuve des termes tout à fait honorables dans lesquels on avait invoqué ses lumières. M—E.

SIMPSON (GEORGE), gouverneur colonial et voyageur anglais, né à Lochbroom en Ecosse, en 1791, mort le 7 septembre 1860, à Loachlin, près de Montréal, dans le Canada. De très-bonne heure, il entra dans la marine et fit un voyage de circumnavigation, qu'il a décrit lui-même dans *Narration of an overland journey round the world*. En 1812, il entra dans la compagnie de la baie de Hudson comme agent pour la vente des pelletteries. Il traversa les vastes territoires de Labra-

dor, nouant partout des relations avec les indigènes. En 1821, il contribua à la fusion de cette compagnie avec celle dite du Nord-Ouest. La nouvelle compagnie prit le nom de compagnie de la baie de Hudson pour le commerce des pelletteries. George Simpson, nommé directeur de la compagnie et gouverneur de tous les territoires britanniques au nord du Canada et des Etats-Unis, a contribué principalement aux découvertes dans les régions polaires arctiques. En 1822, il envoya le fameux Franklin pour sa première expédition, dont la troisième devait lui coûter la vie. Il en fut de même des premiers voyages de Ross, Parry et Beechey. En 1834, le capitaine Ball, envoyé par Simpson, découvrit au milieu des régions arctiques la *terre du roi Guillaume IV*. En 1838, il envoya son neveu Thomas Simpson, avec Dease, pour compléter l'exploration des côtes américaines sur l'océan polaire. Ces voyageurs découvrirent la *terre de Victoria*. Quant à George Simpson lui-même, il se dirigea vers les côtes de l'océan Pacifique, où il fonda le fort de Vancouver, dans lequel il établit sa résidence en 1842. Dans la même année, il fit un bail avec le gouvernement russe pour l'exploitation des possessions russes américaines, à raison de deux cent cinquante mille roubles par an. Il s'achemina ensuite vers l'Orégon; mais là il trouva les Américains, qui avaient également établi plusieurs sociétés. A la suite de longs tiraillements, il survint un traité en 1845, par lequel l'Orégon fut laissé aux Américains; mais les Anglais gardèrent Vancouver et les îles. Ce fut alors que le gouvernement anglais prit en main la direction de la compagnie : George Simpson fut nommé gouverneur spécial de la *terre de Rupert*, tandis que la terre de Columbia, aujourd'hui *Nouvelle-Calédonie anglaise* (reste de l'Orégon anglais), fut mise sous un autre gouverneur, Mac-Langhlin, qui conserva la résidence du fort Vancouver, et que James Burney, un troisième Ecossais, devint l'agent de la société. Simpson délégua encore pour la colonisation du *Red River territory* les capitaines James Anderson et Alexandre Ross; mais, en 1858, il donna sa démission et se retira dans ses biens au Canada, où il mourut. R—L—N.

SIMSON (ÉDOUARD), chronologiste, né dans le comté de Middlesex, en 1578, s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des langues orientales et de l'histoire. Après avoir achevé ses cours académiques, il entra dans la carrière du ministère évangélique, prit ses degrés en théologie et se fit agréger à l'université de Cambridge, où il professa longtemps, au collège de la Trinité, l'hébreu et l'écriture sainte. Il travaillait depuis plus de dix ans à l'ouvrage de chronologie, resté son plus beau titre à l'estime des savants, quand il mourut, en 1651, à l'âge de 73 ans. Cet ouvrage est intitulé *Chronicon historiam catholicam complectens ab exordio mundi ad nativitatem D. N.*

Jesu Christi; et exinde ad annum a Christo nato 71, Oxford, 1652, in-fol., précédé d'une vie de l'auteur, tirée de ses manuscrits par Th. Jones. Pierre Wesseling en a donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, Leyde, 1729, in-fol., dont on a renouvelé le frontispice en 1752. Simson a pris pour base de sa chronologie les *Annales* d'Usher (*roy. ce nom*), qu'il éclaircit en beaucoup d'endroits. Il rapporte les événements d'une manière plus détaillée qu'on ne s'y attendrait, et en détermine l'époque par les années du monde, les olympiades et la fondation de Rome. W—s.

SIMSON (ROBERT), mathématicien écossais, naquit, en 1687, à Kirton-Hall, dans l'Ayrshire. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à l'université de Glasgow, et y fit de grands progrès dans la littérature grecque et dans les sciences. A cette époque, les mathématiques n'étaient point enseignées dans le collège où le jeune Simson se trouvait placé; mais les *Eléments d'Euclide* étant tombés entre ses mains, il parvint, en peu de temps, à les entendre, avec le secours de quelques étudiants plus âgés que lui. Il s'attacha dès lors aux sciences mathématiques, pour lesquelles il manifestait un goût très-prononcé, sans négliger pour cela ses autres études, et il y fit des progrès rapides. Sa réputation était si bien établie, qu'en 1710, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-deux ans, tous les membres du collège de Glasgow lui proposèrent spontanément une chaire de mathématiques. Mais avant de changer le rôle d'étudiant en celui de professeur, il demanda l'autorisation de passer un an à Londres, pour se mettre mieux en état de répondre à la confiance qu'on lui témoignait. Cette permission lui ayant été accordée, il se rendit dans la capitale et se livra tout entier à l'étude, sous la direction de Diton, professeur de mathématiques au collège de *Christ's-Hospital*. Au commencement de 1711, il reçut le diplôme de la chaire qu'il avait précédemment refusée; et il l'occupa pendant près de cinquante ans. Ses cours attiraient un grand concours d'étudiants, dont plusieurs sont devenus dans la suite des maîtres célèbres. En 1761, s'apercevant de l'affaiblissement de sa santé, il fit nommer à sa place le docteur Williamson, l'un de ses élèves, qui depuis plusieurs années lui servait de suppléant. Il mourut le 1^{er} octobre 1768. Le docteur William Trail, qui a publié à Londres, en 1812, in-4°, une vie de Simson, dont il avait été l'élève, entre dans de minutieux détails sur les habitudes de ce professeur, sur la distribution méthodique de ses occupations, de ses repas, de ses récréations, et même de la quantité de pas qu'il faisait dans ses promenades. Nous nous contenterons de citer les ouvrages qu'on attribue à Robert Simson : 1° *Deux propositions générales de Pappus*, où sont renfermés plusieurs des porismes d'Euclide. Ces deux propositions parurent d'abord en 1723, dans le volume 32 des *Transactions philo-*

sophiques, et furent ensuite réunies à d'autres ouvrages de Simson, publiés par les soins du comte de Stanhope. 2° *Sur l'extraction des racines approximatives des nombres par séries infinies*, inséré en 1753 dans le volume 73 des *Trans. philosoph.*; 3° des *Sections coniques*, 1735, in-4°; 4° les *Loci plani* d'Apollonius rétablis, 1749, in-4°; 5° *Eléments d'Euclide*, traduits en anglais, 1756, in-4°. Cette édition ne comprend que les six premiers livres, plus le onzième et le douzième. Une troisième édition, donnée en 1767, in-8°, contient de plus le livre des *Données* d'Euclide. Parmi les ouvrages posthumes de Simson, que le comte de Stanhope fit imprimer à ses propres frais, en 1776, nous signalerons : 1° *Section déterminée d'Apollonius*; 2° *Traité sur les porismes*; 3° *Traité sur les logarithmes*; 4° *Sur les limites des quantités et rapports ou proportions*; 5° *Problèmes géométriques*. Parmi les manuscrits que Simson a légués au collège de Glasgow, on remarque une édition des ouvrages de Pappus, qui était presque terminée à l'époque de sa mort, et qui aurait été sans doute publiée s'il eût vécu plus longtemps. D—z—s.

SIMSON (THOMAS), professeur de médecine et d'anatomie à l'université de St-André, en Ecosse, a publié : 1° *De re medica dissertationes quatuor*, Edimbourg, 1726, in-8°. Son principal but, dans la première dissertation, est de démontrer les erreurs des anciens et des modernes; des anciens, parce qu'ils ignoraient la circulation du sang, qui a dû faire modifier les principes; des modernes, parce que malgré cette découverte ils ont suivi l'ancienne routine. Il s'élève aussi fortement contre l'abus des compositions et des formules où l'on entasse les remèdes les uns sur les autres. Les trois autres dissertations ne sont que la suite de la première; la seconde traite de l'art de guérir selon les anciens; les deux autres des changements que l'auteur propose en matière médicale. 2° *Un Essai sur le mouvement musculaire*, Edimbourg, 1752, in-8°. Cet ouvrage est écrit en anglais; il est formé de la réunion de cinq essais sur des objets différents, qui se rapportent tous à l'action musculaire, ainsi que le titre l'indique. Dans le premier essai, l'auteur cherche à démontrer jusqu'à quel point l'action des muscles est indépendante du cerveau; suivant lui, c'est de leur irritabilité que l'on doit déduire les principales causes de leur mouvement. Le second essai traite de la circulation du sang; le troisième, de la respiration; le quatrième, de l'analyse du sang humain et des sécrétions en général, comme de la perspiration, des urines, etc., et le dernier du cerveau et des organes des sens. 3° Des mémoires et des observations, qui se trouvent dans les essais d'Edimbourg. Les ouvrages de Simson sont généralement écrits avec clarté; les faits y sont d'une scrupuleuse exactitude. S'il n'a pas fait faire des progrès à la science, il a montré

du moins la méthode qu'il fallait employer pour parvenir à des résultats plus satisfaisants. Il fut redevable de cet esprit exact qui l'animait dans ses recherches, aux conseils de son frère, professeur distingué de mathématiques, qui l'avait guidé dans ses études; et il se rappela ce bienfait avec beaucoup de sensibilité, en lui dédiant ses *Essais sur les mouvements musculaires*. C—r.

SINA (IBN). Voyez AVIGENNE.

SINA (baron de), l'une des puissances financières de l'époque, naquit à Sorrès, près de Salonique, vers 1796; il se livra au commerce, profession de prédilection des Grecs, et étendant avec habileté ses opérations dans tout le Levant, doué d'une hardiesse que justifiaient les événements, il parvint à se trouver à la tête d'une fortune considérable; elle ne suffit pas à son ambition; il transporta à Vienne le siège de sa maison et il prit la plus large part dans les grandes entreprises industrielles et financières qui, pendant de longues années, eurent lieu en Autriche. Les emprunts d'Etat, les travaux publics ouvrirent un vaste champ à ses spéculations, et plus ses capitaux augmentaient, plus il acquérait le pouvoir de maîtriser les événements et de faire fructifier les affaires auxquelles il se mêlait. Ce fut ainsi qu'il parvint à être compté parmi ces princes de la finance, dont le rôle est devenu si important dans la société moderne. Créé baron en récompense des services qu'il avait rendus au gouvernement autrichien, consul général de Grèce en Autriche, le baron de Sina est mort en 1856, laissant une fortune qui a été signalée comme s'élevant au chiffre de quatre-vingt-dix millions de florins. Il y a lieu de regarder ce chiffre comme exagéré; on peut même lui faire subir une forte réduction; il n'en restera pas moins une opulence dont il y a bien peu d'exemples. L'heureux banquier faisait d'ailleurs un noble usage de ses colossales richesses; il prêta un appui efficace à son pays, pour lequel il conserva un attachement sincère; il fonda à Athènes un observatoire, et il le dota des fonds nécessaires. Après sa mort, la maison de commerce a eu pour chef son fils aîné, le baron Siméon de Sina, qui, énuclé de la munificence paternelle, a fait don au gouvernement hellénique d'une somme d'un million de drachmes (900,000 fr.), somme qui a été principalement affectée à la création, à Athènes, d'une académie des beaux-arts. Des faits de ce genre méritent d'être proclamés; puissent-ils rencontrer des imitateurs, même dans des limites bien plus restreintes! Z.

SINAN-PACHA (1), surnommé dans la suite

Kodjah (maître, vieillard), est l'un des plus grands capitaines qui aient commandé les armées ottomanes. Il était renégat et natif de Florence, selon les uns, et de Milan, suivant les autres; on a prétendu même qu'il appartenait à la famille Visconti. Admis au nombre des vizirs sous le règne de Soliman I^{er}, il assiégea et prit, en 1551, la ville de Tripoli, défendue par les chevaliers de Malte, et ne montra ni générosité, ni bonne foi envers les vaincus, mais tout le courage, toute la haine, tout l'orgueil d'un musulman. Sous Sélim II, Sinan passa du gouvernement d'Alep à celui de l'Egypte, l'an 973 (1568), et le quitta neuf mois après pour aller reconquérir le Yémen sur les Arabes insurgés. Il subjuguait cette province, soutenu par les troupes des beygs-mameluks, qu'il avait forcés de le suivre dans cette expédition, où ils périrent tous, ainsi que Mahmoud-Pacha, chef des rebelles du Yémen, que Sinan tua de sa propre main. Après avoir fait rentrer cette province sous l'obéissance de la Porte (voy. MUTAHER), Sinan revint en Egypte, au mois de juin 1571, et la gouverna près de deux ans avec autant de sagesse que de fermeté. Il fit creuser, réparer le canal d'Alexandrie, et construire dans cette ville une mosquée, des bains, un marché. Il signala aussi sa munificence et sa piété dans la Syrie et l'Anatolie, où il éleva des mosquées, des hôpitaux, des couvents, des ponts, même des villes. Aucun vizir ne lui est comparable pour le nombre et l'importance de ses fondations. La réputation que Sinan-Pacha avait acquise par ses exploits guerriers et par ses talents administratifs détermina Sélim II à lui confier les sceaux de l'empire, à la fin de mars 1574. La même année, le sultan chargea le nouveau grand vizir de la réduction du royaume de Tunis, dont les Espagnols étaient en quelque sorte les maîtres par la cession que leur avait faite de la Goulette et de plusieurs places fortes, Muley Homaïdah,

jaloux de la puissance et du faste d'Abou-Moslem, l'eut fait périr par trahison. Sinan, sous prétexte de venger sa mort, s'attribua les immenses trésors qu'il avait laissés et rassembla une multitude de gens sans aveu, tous sectateurs comme lui, non du magisme, religion des anciens Persans, comme son surnom donnerait lieu de le croire, mais des dogmes de la métempsychose qu'avait professés Abou-Moslem. Il forma une armée de 100,000 hommes, à la tête desquels il battit toutes les forces que lui opposèrent les lieutenants du calife dans le Khorasan, et il s'empara de la ville de Hérat. Mais, ayant eu la témérité d'attendre en bataille rangée l'armée aguerrie que commandait le général musulman Djambour-ben-Mourad, il fut totalement défait et réduit à chercher un asile dans le Thabaristan, où l'islamisme n'était pas encore la religion dominante. Azbeïd, souverain de cette contrée, lui fit trancher la tête et l'envoya au calife. Cet événement dut arriver vers l'an de l'hégire 139 (756-757 de J.-C.). C'est peut-être le même que celui que Hadji-Khaffah, dans ses tables chronologiques, rapporte aux années 150 et 152, sans désigner le rebelle par son nom. Il nous semble moins vraisemblable de placer cette révolte dans l'année 157, suivant Khondemir, cité par Herbelot. Ce dernier se trompe aussi en assurant que la secte, dont Sinan était le chef, fut abolie après sa mort, dans le Khorasan. Elle y laissa des racines profondes qui occasionnèrent sous le règne suivant les révoltes d'Al-Mocanna et d'Abd-al-Caher (voy. ATHA et MAHDY). On peut regarder encore comme une branche de la même secte celle des Rawandiens, qui mirent en danger les jours du calife al-Mansour (voy. MAN-SOUR).

A—T.

(1) SINAN ou SENAN, mot qui signifie en arabe la pointe d'un instrument de fer, et la pierre qui sert à l'aiguiser, est devenu le nom de quelques personnages orientaux. SINAN-AL-MADJOUSCHY, où le inage, surnommé aussi al-Nischaboury, parce qu'il était sans doute né à Nischabour, dans le Khorasan, fut le principal disciple du fameux Abou-Moslem, auquel la dynastie des califes abbassides dut son élévation sur la ruine des Ommyyades (voy. ABOU-MOSLEM et MERWAN II). Mais lorsque le calife Abou-Djafar-al-Mansour, frère et successeur d'Abou'l-Abbas-al-Safah,

qu'ils avaient rétabli dans ses Etats (*voy.* MULEY HOMAÏDAH). Sinan chassa du trône le fils de ce prince, força ses auxiliaires de se rembarquer pour l'Espagne, et démantela toutes les forteresses du royaume de Tunis qui, sous une nouvelle forme de gouvernement, vassal et tributaire de la Porte Ottomane, put échapper au joug et se régir par ses propres lois. Créé derechef grand vizir sous Amurath III, en 1577, sa hardiesse le fit disgracier. Le sultan se plaignait du mauvais succès de ses armes contre Mohammed Khodabendeh, roi de Perse; Sinan osa lui répondre que ses prédécesseurs s'étaient toujours montrés à la tête des janissaires, et que les succès n'avaient été que le prix de la valeur des sultans. Sinan avait d'ailleurs donné audience dans son camp à un ambassadeur de Perse, dont il avait ensuite appuyé les propositions auprès du divan. Le monarque, indigné du reproche et des dispositions pacifiques du vizir, le déposa en 1580 et le fit mazul; mais il ne lui ôta pas la vie. Par une suite de cette vicissitude de fortune, plus commune sous Amurath III que sous les autres règnes, Sinan rentra dans le vizirat en 1585. Il venait alors de sauver et de ramener de la Perse une armée ottomane, qui l'avait choisi pour chef après la mort de son brave général, le grand vizir Osman-Ozdemir-Oghlou. Les intrigues de la sultane validé, de la sultane favorite, jointes à l'inconstance naturelle du prince, dépouillèrent une troisième fois Sinan de sa dignité, vers l'an 1590. Il l'avait recouvrée, lorsqu'en 1593, il contribua à étouffer une révolte de janissaires, en persuadant au sultan d'user de clémence et de ne punir que les chefs. Son maître l'envoya commander en Hongrie, à la tête de 150,000 hommes. Il prit plusieurs places en 1594, entre autres Raab, dont la reddition coûta la tête au comte de Hardek, le gouverneur, que l'archiduc Mathias fit juger et condamner à mort. Fier de ce succès, Sinan mit le siège devant Comorne, qu'il fut obligé de lever. Mahomet III, successeur d'Amurath III, l'année suivante, opposa Sinan à Sigismond Battori, prince de Transsylvanie. Il entra en Valachie, prit Bucharest et Tergovist; mais il fut mis en fuite dans une rencontre où son armée, frappée de terreur, l'entraîna avec elle. Ce ne fut qu'avec peine qu'on le dégagea d'un marais où il s'était enfoncé avec son cheval, en cherchant à rallier ses soldats, qui résistaient à ses menaces et aux coups de sa masse d'armes dont il les frappait. Sigismond le poursuivit avant qu'il eût eu le temps de passer le Danube, lui tua 16,000 hommes, prit 6,000 chariots et toute son artillerie. Le vieux Sinan, qui avait autant de bravoure que d'expérience, ne pouvait se consoler de survivre à sa gloire, lorsque son maître, de l'avis du muphti, acheva de l'accabler par une humiliante disgrâce en le faisant de nouveau mazul. Les revers de la guerre de

Hongrie firent encore une fois jeter les yeux sur lui, et ce jouet de la fortune des cours et des combats redevint grand vizir, pour la quatrième fois, en 1595, par la déposition d'Ibrahim-Pacha. Il avait alors quatre-vingts ans; la fierté de son caractère et la vigueur de son esprit ne l'avaient pas quitté. Son premier acte d'autorité fut d'envoyer étrangler le pacha de Bude pour avoir été vaincu en Hongrie, et le premier essai qu'il fit de son crédit à peine recouvré, fut d'accuser Ferhad-Pacha, son rival et son prédécesseur dans le commandement, et de faire prononcer son arrêt de mort. Le vindicatif Sinan ne vécut pas longtemps après ce triomphe; il mourut au moment où il achevait les préparatifs les plus formidables pour venger les affronts reçus par les armes ottomanes; et sa dernière pensée fut pour la gloire de son souverain, car, avant d'expirer, il fit écrire plusieurs avis importants de politique et de conduite pour l'instruction de Mahomet III, qui ne les suivit pas. Sinan-Pacha laissa des richesses immenses (1), qui furent portées dans le sérail. Les Ottomans perdirent en lui un grand ministre, un bon général, un zélé musulman; les chrétiens furent délivrés d'un ennemi irréconciliable. — Un autre SINAN-PACHA, contemporain du précédent, mais distingué de lui par le surnom de *Defterdar*, parce qu'il avait rempli la charge de grand trésorier, fut gouverneur de l'Egypte depuis le 13 chawal 992 (octobre 1584), jusqu'au milieu de djoumahdy 2° 995 (mai 1587). Remplacé par Weis-Pacha, qui était chargé d'examiner sa conduite, il crut échapper par la fuite au coup qui le menaçait; mais arrivé dans la Natolie, il fut massacré par ses propres troupes; événement inouï jusqu'alors, les soldats égyptiens n'ayant jamais attenté auparavant aux jours des lieutenants du Grand Seigneur.

A—r.

SINAN-YOUSOUF Pacha, grand vizir de Sélim I^{er}, accompagna ce prince dans son expédition de Perse contre Schah-Ismaël. A la fameuse bataille de Tchaldiran, l'an de l'hégire 920 (1514 de J.-C.), il commandait les troupes d'Asie; il battit l'aile gauche des Persans et contribua beaucoup au succès de cette sanglante journée. Sinan-Pacha conduisait l'avant-garde de Sélim à la bataille de Mardj-Dabek, contre le sultan d'Egypte, Kansouh al Gauri, qui y laissa la vie en 1516. Il prit ensuite Alep et Damas. L'année

(1) Aucun particulier, dans nos temps modernes, n'avait, dans l'Occident, réuni un si prodigieux amas de richesses, et ce n'est que dans l'histoire chinoise que l'on peut rencontrer des exemples analogues (*voy.* CHITSONG). Le journal général de la littérature étrangère a donné, d'après quelques feuilles allemandes, un résumé de l'inventaire du prodigieux mobilier laissé par Sinan-Pacha. Il est trop étendu pour l'insérer ici. Nous dirons seulement qu'outre un nombre incroyable de caisses pleines d'or et d'argent ou de pierres de prix, une immense quantité d'armes magnifiques, de riches habillements, plusieurs centaines de selles et brides ornées de pierrieres et de perles fines, on y remarquait environ quatre mille exemplaires du Coran de la plus grande somptuosité, pour le luxe des reliures et la perfection de la calligraphie et des miniatures.

suivante, 1517, fameuse par la conquête de l'Égypte, il mourut sur le champ de bataille de Refodaniéh ou des Pyramides (1). Le désir de venger sa mort donna enfin la victoire aux janissaires, et sa perte fut si vivement sentie par le sultan, son maître, qu'en l'apprenant, Sélim s'écria : « L'Égypte a perdu un second Joseph (Yousouf); et sans Joseph à quoi me sert la conquête de l'Égypte? » La mémoire de Sinan-Yousouf-Pacha vit encore dans le souvenir des Ottomans. Il avait fait construire un palais à l'entrée du port de Constantinople, vis-à-vis de Péra : Cet édifice est soutenu par quarante colonnes de marbre à huit faces. S—r.

SINCERUS (JODOCUS), voyez ZINZERLING.

SINCLAIR (CHARLES-GÉDÉON, baron DE), l'un des généraux les plus distingués de la Suède, servit, dans sa jeunesse, en France, en Prusse et en Saxe, et fit presque toutes les guerres du 18^e siècle. Il se fit aussi connaître par plusieurs écrits, qui prouvent de grandes connaissances en tactique, entre autres : 1^o Un *Règlement pour l'infanterie*, qui est encore suivi en Suède; 2^o *Institutions militaires ou traité élémentaire de tactique*, Deux-Ponts, 1773, 3 vol. in-8^e. Le baron Sinclair mourut, le 1^{er} septembre 1803, à la campagne près de Westerås, âgé de 73 ans : avec lui s'éteignit une des plus illustres familles de la Suède. — Le major SINCLAIR, qui périt si malheureusement en 1739, était de cette famille. Cet officier avait été envoyé comme négociateur à Constantinople. Il fut assassiné à son retour, près de Naumbourg en Silésie. Le but probable de ce crime fut de s'emparer de ses dépêches, dont le secret ne pouvait intéresser que la Russie. La cour de St-Petersbourg, pour détourner les soupçons, envoya en Sibérie le lieutenant Kutler et cinq autres individus, ses complices; mais ils furent rappelés sous le règne d'Elisabeth. Le roi de Suède fit embaumer le corps de son malheureux agent, qui fut inhumé à Stralsund, avec de grands honneurs. La relation de son assassinat a été donnée par un Français nommé Couturier, qui accompagnait Sinclair, et qui n'échappa au même sort que par une sorte de miracle. Kéralio l'a aussi donnée dans son *Histoire de la guerre entre la Russie et la Turquie*. M—D J.

SINCLAIR (sir JOHN), agronome anglais, naquit en 1754, à Ullster, dans le comté de Caithness en Ecosse. Après avoir commencé ses études à l'école supérieure d'Edimbourg, il alla les achever à l'université de Glasgow, puis à celle d'Oxford. Revenu en Ecosse, il fut admis dans l'ordre des avocats, mais il ne suivit pas le barreau. Il entra de bonne heure au parlement, s'attacha pendant quelque temps à Pitt, et abandonna ensuite son parti pour se joindre à l'opposition, quoiqu'il fût contraire à l'abolition de la traite des nègres. On

attribua ce changement au refus qu'avait fait Pitt de l'élever à la pairie. Sinclair avait été créé baronnet en 1786. L'économie politique et surtout l'agriculture fixèrent spécialement son attention : il forma d'abord, à Edimbourg, une société pour l'amélioration des laines, puis il fonda un bureau d'agriculture, dont il fut le président perpétuel. L'utilité de cette institution a été fort controversée : on a prétendu que les avantages qu'elle a procurés étaient loin de balancer les dépenses qu'elles a occasionnées. Quoi qu'il en soit, sir John Sinclair seconda de tous ses moyens les progrès de l'industrie agricole. Sous ce rapport, il a rendu à sa patrie des services incontestables. Pendant la dernière guerre entre l'Angleterre et la France, il leva et commanda en qualité de colonel deux bataillons appelés les *fencibles* de Rothsay et de Caithness. Jusqu'à la fin de sa longue carrière, il continua de se livrer à ses occupations favorites, et mourut en décembre 1835, âgé de 82 ans. Outre un grand nombre d'articles insérés dans différents recueils, on a de lui : 1^o *Productions pendant une courte retraite*; 1782, in-8^e; 2^o *Observations sur le dialecte écossais*, 1782; 3^o *Pensées sur la force navale de l'empire britannique*, 1782; 4^o *la Crise de l'Europe*, 1783, in-8^e, traduite en français la même année, in-12 (anonyme); 5^o *Avis adressé au public* pour dissiper les idées nébuleuses qui récemment ont été données de l'état de nos finances, 1783, in-8^e; 6^o *Histoire du revenu public de l'empire britannique*, 1785, in-4^e; 3^e édit., 1805, 3 vol. in-8^e; 7^o *Etat des changements* qui peuvent être proposés aux lois pour régulariser l'élection des membres du parlement pour les comtés d'Ecosse, 1787, in-8^e; 8^o *Rapport sur la laine de Shetland*, 1790; 9^o *Adresse à la société pour l'amélioration de la laine d'Angleterre, établie à Edimbourg*, 3 janvier 1791, in-8^e; 10^o *Adresse aux propriétaires sur le bill des grains*, 1791; 11^o *Notice statistique sur l'Ecosse*, extraite des communications des ministres des différentes paroisses, Edimbourg, 1792 et années suivantes, in-8^e. Le prospectus de ce volumineux recueil parut à Londres, en 1792, en français; l'ouvrage forme plus de 20 volumes, et probablement il n'existe aucun pays en Europe dont on ait imprimé une statistique aussi détaillée; 12^o *Notice sur l'origine du bureau d'agriculture* et ses progrès dans les trois années qui ont suivi son établissement, 1796, in-4^e; 13^o *Communications au bureau d'agriculture sur le labourage et les améliorations intérieures*, 1797, in-4^e; 14^o *Lettres aux directeurs et gouverneurs de la banque d'Angleterre* sur la détresse pécuniaire du pays et les moyens de la prévenir, 1797, in-8^e; 15^o *Alarme aux fermiers* ou conséquence du bill pour le rachat de la taxe sur les propriétés, 1798, in-8^e; 16^o *Discours sur le bill pour imposer une taxe sur le revenu*, 1798, in-8^e; 17^o *Histoire de l'origine et des progrès de la notice statistique de l'Ecosse*, 1798; 18^o *Proposition d'établir une tonline* pour fixer les principes

(1) Suivant un historien turc, il périt par la main du sultan Touman-Bai, brave et malheureux successeur de Kansouh. Il était aussi bon général qu'habile ministre. A—T.

de l'amélioration agricole, 1799, in-8°; 19° *Projet d'un plan pour établir des fermes expérimentales et pour fixer les principes des progrès de l'agriculture, avec le Rapport sur ce projet*, lu à l'Institut, le 1^{er} thermidor an 8, par Cels et Tessier, Paris, an 9 (1801), in-4° avec 3 pl. Cet ouvrage, rédigé en français et envoyé par l'auteur à l'Institut national, a été inséré dans le 1^{er} volume des Mémoires des savants étrangers, publié par cette compagnie en 1805; 20° *Essais sur différents sujets*, 1802, in-8°; 21° *Pensées sur la longévité*, 1802, in-4°; 22° *Lettre à M. L. Ballois sur l'agriculture, les finances, la statistique de longévité*, suivie d'un aperçu (en forme de tableau synoptique) sur les sources du revenu public, Paris, 1803, in-8° (en français). Cette *Lettre* fut publiée par Ballois lui-même, fondateur et rédacteur des *Annales de statistique*, recueil où l'on trouve quelques autres écrits de sir John Sinclair (voy. BALLOIS); 23° *Code de santé et de longévité*, ou vues concises des principes calculés pour la conservation de la santé, et pour atteindre une longue vie, 1807, 4 vol. in-8°. Louis Odier (voy. ce nom), professeur de médecine à Genève, en a donné une traduction abrégée sous le titre de *Principes d'hygiène, extraits du Code de santé et de longévité, de sir John Sinclair*, traduit de l'anglais, 2^e édition, revue et augmentée, Genève et Paris, 1823, in-8°. La 1^{re} édition avait paru par fragments dans la *Bibliothèque britannique*; c'est par erreur qu'on a quelquefois attribué cette traduction à Pictet; 24° *Recherches sur la nature et les causes de la broussure, de la rouille et de la nielle*, 1809, in-8°; 25° *Observations sur le rapport du comité des matières d'or et d'argent* (Bullion committee), 1810, in-8°; 26° *Remarques sur le pamphlet concernant la dépréciation du cours, par William Huskisson*, 1810; 27° *Notice sur le système d'agriculture adopté dans les districts les mieux cultivés d'Ecosse*, 1813; 28° *Notice sur la société de la haute Ecosse* (Highland society) à Londres, 1813. Mathieu de Dombasle a traduit de l'anglais de sir John Sinclair l'*Agriculture pratique et raisonnée*, Paris et Metz, 1825, 2 vol. in-8° avec 9 planches.

D—z—s.

SINCLAIR (CHARLES, douzième baron et comte DE), pair d'Ecosse, né en 1768, à Edimbourg, mort à Pilmuir, près de Torquay en Sussex, en octobre 1863, descendait des anciens comtes des îles Orcades, qui, à leur tour, tirent leur origine des antiques rois de Norvège. Le père de Charles avait longtemps hésité à reconnaître la dynastie de Hanovre; il était mort en 1776, sans avoir prêté foi et hommage. Son fils Charles succéda dans son titre et héritage à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'un oncle. En 1782, il reconnut la dynastie actuelle, et le gouvernement le rétablit alors dans ses anciens titres de comte et baron. En 1803, il entra comme pair électif dans la chambre haute, où il vota avec le parti conservateur modéré. Charles Sinclair n'avait

jamais marqué; et il eut pour successeur son fils James.

R—L—N.

SINCLAIR (lady CATHERINE), femme lettrée anglaise, parente du précédent, née le 17 avril 1800, à Edimbourg, où elle mourut à la fin de 1860. Elle était la fille d'un baronnet, rejeton de la ligne cadette du précédent. Se trouvant réduite à la carrière littéraire pour vivre, dès la mort de son père, en 1834, elle écrivit une foule de traités pour la jeunesse, des romans de *high life*, des récits de voyages, qui se distinguent tous par cette vigueur morale caractéristique des Ecossais, en même temps que par le pittoresque des tableaux. Nous signalerons : 1° *Charlot Seymour*, récit de l'histoire d'Angleterre, 1834; 2° la *Vie des douze Césars*, 1835; 3° *les Connaissances modernes, ou la Marche du monde*, 1835; 2^e édition, 1856; 4° la *Société moderne*, 1836; 5° *Montagnes et vallées*, description du pays de Galles, 1837; 6° *l'Ecosse et les Ecossais*, 1838; 7° *Holiday house, ou Souvenirs de ma jeunesse*, 1839; 8° *Voyage de la vie*, 1840; et 9° le *Train de la vie*, 1841. Ces deux derniers ouvrages, inspirés par la mort de sa sœur, respirèrent une pieuse résignation à l'endroit des chagrins et douleurs de la vie. Tous ces ouvrages tendent à donner aux jeunes personnes des connaissances réelles, à la place des lectures futiles dont on assaisonnait ordinairement leur éducation. Dès 1841, lady Sinclair, placée à la tête d'un établissement charitable par les veuves des officiers, et pourvue d'un riche legs, se trouva dans une plus heureuse position. Elle se lança dans le grand monde, dont les romans suivants de *high life* sont le résultat : 1° *Sir Edward Graham*, 1842; 2° *Intrigues modernes*; 3° *Lord et lady Harcourt*; 4° *Béatrix*. Enfin elle embrassa aussi le domaine des nouvelles de famille dans : 5° *les Intérieurs de Londres*, 1853; 6° *les Propos interrompus*, 1854; et 7° *Anecdotes et aphorismes*, 1855.

R—L—N.

SINDIAH ou SENDYAH (MADHADJY BEHADOUR), prince mahrate, était de la paisible tribu de Vaïcya, l'une de celles qui formaient la puissante nation mahrate (1) Sa famille, qui descendait des Radjepouts, était originaire de la province de Sind, d'où elle a pris son nom (2). Son père, Rauodjy Sindiah, officier chargé de la garde des pantoufles du peïschah, s'étant distingué à la conquête du Malwah, en 1732, avait obtenu le gouvernement héréditaire de la moitié de cette belle province, à titre de djahghyr ou fief, lorsque l'empereur mongol Mohammed XIV l'eut cédée aux Mahrates, en 1743. Trois de ses fils moururent les armes à la main. Le cinquième, Madhadjy Sindiah, né vers l'an 1743, fut grièvement blessé

(1) Elle était, suivant sir John Malcolm, de la caste des sous-bras et appartenait à la tribu des koumbis ou cultivateurs.

(2) Cette étymologie du nom de Sindiah, qu'on voit aussi écrit *Scindiah* et *Sehendiah*, nous paraît la plus probable, si elle n'est pas la plus vraie.

et fait prisonnier, en 1761, à la célèbre bataille de Pannipout, où son oncle, l'un des généraux des Mahrates, fut tué, et qui donna aux Afghans et aux puissances musulmanes de l'Inde une prépondérance momentanée sur les nations de race hindoue (*roy. AHMED-SCHAN*). Abandonné par l'Afghan qui l'avait pris, Sindiah se sauva dans le Dékhan; et lorsque les Mahrates, quelques années après, ayant réparé leurs pertes, eurent recouvré le Malwah, il s'y mit en possession du domaine patrimonial, dont Oudjein était la capitale. L'empire fondé par Sewadjy avait été partagé après la mort de son petit-fils (*roy. SEWADJY et SAHOUDJY*), et leur faible descendant, prisonnier dans Sattarah, y portait le vain titre de *Ram-Radjah*, sans jouir d'aucune espèce d'autorité; mais celle des deux ambitieux qui avaient dépouillé leur souverain s'était aussi considérablement affaiblie; et l'un d'eux, le peïschah, qui résidait à Pounah, capitale de l'état occidental, n'y conservait guère d'autre prérogative que celle de commander à des vassaux aussi puissants que lui. La monarchie des Mahrates était devenue une sorte d'oligarchie militaire à peu près semblable à la confédération germanique, mais formée par une jalousie réciproque, plutôt que par la confiance et par des intérêts communs. Madhadjy Sindiah, dont l'ambition et l'adresse égalaient la fermeté, le courage et l'activité, s'appliqua sans relâche à fortifier, à agrandir ses Etats, et ne tarda pas à devenir le plus influent des douze membres du gouvernement fédératif des Mahrates. En 1770, il entra dans l'Hindoustan avec Toukadjy Holkar et Basadjy-Raou, à la tête d'une armée mahrates, sur l'invitation de l'émir al-omrah Nadjyb-ed-daulah-Khan, qui se joignit à eux pour chasser les Seiks de la province de Dou-ab. Cet émir avait gouverné avec beaucoup de talent les débris de l'empire mongol, pendant que l'empereur Schah-Alem résidait à Allahabad, comme pupille et pensionnaire des Anglais: il mourut la même année dans le camp des Mahrates. Cet événement ayant rendu Sindiah maître de Delhi, il y rappela l'empereur, qui, satisfait de recouvrer sa capitale, s'y fit couronner, en décembre 1771, avec une pompe d'autant plus ridicule, qu'elle contrastait avec sa faiblesse; car il n'avait fait que passer de la domination des Anglais sous celle des Mahrates, auxquels il céda par reconnaissance les provinces du Korah. Au commencement de 1772, Sindiah et ses deux collègues envahirent le Rohilkend, dont ils conquièrent une partie à la suite d'une victoire. Les chefs rohillahts alarmés s'adressèrent au vizir Choudja ed-daulah, qui n'était pas plus rassuré sur les dangers de ce nouveau voisinage. Ils obtinrent par sa médiation le secours d'une brigade anglaise. Cependant Madhadjy Sindiah ayant fait prisonnier, à la prise de Pattigor, la famille de Zabithah-Khan, fils de Nadjyb-ed-daulah, la lui rendit à condition qu'il abandonnerait la cause

des autres chefs rohillahts, et qu'il se joindrait aux Mahrates; mais ceux-ci se retirèrent à l'approche des pluies d'automne et de l'armée combinée du Rohilkend, des Anglais et de Choudja ed-daulah. Ils revinrent, en 1773, exercer les mêmes ravages dans le pays des Rohillahts, les vainquirent et firent prisonnier un de leurs principaux chefs. Ils traversaient déjà le Gange à gué, lorsque l'artillerie anglaise et des troubles survenus à la cour de Pounah les obligèrent encore à la retraite. Ces troubles, occasionnés par l'usurpation de l'assassin Rakoubah, furent l'origine des hostilités directes et sérieuses qui éclatèrent l'année suivante entre les Mahrates et les Anglais (*roy. RAKOUBAH*). La guerre interrompue en 1776, par un traité, recommencée en 1778, et suspendue par un nouveau traité en 1779, se termina par une paix définitive, conclue en 1782, mais qui ne fut ratifiée qu'à la fin de l'année suivante. Madhadjy Sindiah ne s'y distingua pas moins par son courage et sa prudence que par sa générosité: ce fut lui qui sauva l'armée anglaise forcée de se rendre à discrétion à la bataille de Wargoun, en janvier 1779; aussi joua-t-il le principal rôle dans les diverses négociations. On a prétendu sans fondement qu'il avait été gagné par les agents du conseil de Calcutta. Toute sa conduite démontre évidemment que sa politique et son ambition suffirent pour lui persuader qu'il était plus facile et plus avantageux de profiter de la décadence de l'empire mongol et de l'anarchie de l'Hindoustan, que de persister dans la coalition entreprise pour chasser les Anglais des provinces dont ils s'étaient emparés. Ceux-ci s'étaient flattés vainement que ce prince, par ses ressources, son influence et sa réputation, serait pour eux un instrument plus utile que le perfide Rakoubah. Pendant la guerre, Sindiah avait réparé la honte d'une défaite dans le Goudzarat, par des succès importants sur les alliés des Anglais. Après la paix, qui lui assura toutes ses conquêtes, la restitution des places que les Anglais lui avaient enlevées, entre autres de l'importante forteresse de Gualyor et la cession de Barosch, il poursuivit ses projets d'agrandissement. Depuis la mort de Nedjef-Khan, nabab d'Agrah et émir al-omrah de l'empire mongol, plusieurs ambitieux, se disputant les Etats qu'il avait laissés et la tutelle de l'empereur Schah-Alem, se détruisaient les uns les autres. Sindiah reparut bientôt dans l'arène, et usant des mêmes armes dont s'étaient servis ses rivaux, il fit d'abord assassiner Mohammed-Beyg-Khan, puis Afrasiab-Khan; et devint alors (1785) maître pour la seconde fois de Delhi et de la personne de l'empereur. Il conquiert Agrah, Aly-ghour, soumit presque entièrement le Douab et tout le pays au sud du Djemnah, en envahissant tous les petits Etats, notamment ceux du ranah de Gohed, chef des Djâtes. Ce fut pendant qu'il assiégeait ce radjah dans sa capitale, qu'il fit une acquisition plus avantageuse pour lui que

toutes ses conquêtes. Ayant intercepté des plans dressés par le général Leborgne de Boigne, pour la délivrance du ranah de Gohed, il conçut une si haute idée des talents et du courage de cet officier, qu'il lui fit les offres les plus brillantes, le prit à son service et ne se dirigea plus que par ses conseils. Il porta successivement de deux bataillons à seize le nombre de ses troupes d'infanterie armées et disciplinées à l'européenne, forces que n'avait eues avant lui aucun prince de l'Inde, et qui lui assurèrent une supériorité incontestable dans cette contrée. Il établit à Aghra des fonderies de canons, auxquelles il travailla de ses propres mains. Le reste de son infanterie était armé de mousquets à mèche, auxquels on ajouta une baïonnette, et elle se servait également de l'épée et du bouclier. Outre sa cavalerie légère, il avait un corps de 3,000 cavaliers disciplinés. Toutes ses troupes, qui, sur la fin de son règne, montaient à 100,000 hommes, étaient armées et payées régulièrement de ses propres deniers. Mais ayant voulu établir ce mode de solde dans l'armée mongole, en s'emparant des biens destinés à son entretien, et dont l'administration était confiée aux officiers, il en résulta des trames et des conspirations contre lui. Dans une guerre qu'il entreprit contre le radjah de Djeynaghour, en 1787, un jour de bataille, toutes les troupes mongoles l'abandonnèrent spontanément et passèrent à l'ennemi. Sindiah, resté seul avec ses Mahrates, fut complètement battu et obligé de prendre la fuite. Le Rohillah Gholam-Kadyr saisit cette occasion, s'empara de Delhi, au moyen de ses intelligences avec le nazir ou intendant Mansour, se fit nommer émir al-omrah, et devint le tyran de son souverain. Schah-Alem eut encore recours à Sindiah. Ce chef, retiré à Gualyor, y fit de nouvelles levées et fut en état, au bout de quelques mois, de reparaître dans le Dou-ab. Il reprit plusieurs forteresses aux chefs mongols; et une victoire qu'il remporta, en 1788, sur Ismaël-Beyg, allié du Rohillah, lui ouvrit les portes d'Aghra. Gholam-Kadyr, qui avait abandonné Ismaël avant la bataille, s'étant réconcilié avec lui, revint à Delhi, déposa le faible monarque, lui arracha les yeux et mit le palais au pillage. A cette nouvelle, Madhadjy Sindiah fit marcher des troupes sur la capitale et rendit à Schah-Alem le vain titre de souverain, en s'en réservant toute l'autorité (*roy*. SCHAH-ALEM). Dans le même temps, un de ses généraux poursuivit Gholam-Kadyr, l'assiégea dans Mirat, l'arrêta dans sa fuite, le fit renfermer dans une cage de fer et l'envoya à Delhi, après lui avoir fait crever les yeux et couper le nez, les oreilles, les pieds et les mains. Ce misérable mourut avant d'y arriver. Le perfide nazir fut aussi mis à mort par ordre de Sindiah, qui s'empara de Sahrangpour, capitale des Etats de Gholam-Kadyr. Moins cruel que ce dernier, le vainqueur ne se montra pas d'ailleurs plus généreux. Il réduisit à cinquante

mille roupies (125.000 fr.) la somme annuelle destinée à l'entretien de la famille impériale; de sorte que le descendant de Timour et sa nombreuse maison manquaient souvent du nécessaire. Mais Sindiah se montra reconnaissant envers le général de Boigne. Il se plaisait à citer les obligations qu'il avait à cet estimable officier, et il le récompensa noblement. La plus mémorable des batailles que gagna ce général, à la tête des armées mahrates et mongoles, fut celle de Patan, où il vainquit, le 20 juin 1790, Ismaël-Beyg, uni aux Radjepouts, et dont les résultats furent immenses. En 1791, Sindiah retourna dans le Dékhan; vizir de l'empereur mongol, il voulait être premier ministre du peïschah Madhou-Raou II, âgé alors de dix-sept ans. S'il eût réussi, il aurait eu plus d'autorité réelle que les empereurs au faite de leur puissance. Il échoua par l'habileté de Nana-Farnawèse, qu'il voulait supplanter. Un trait caractéristique prouve jusqu'à quel point il savait porter la souplesse et le déguisement, quand les apparences du respect et de la soumission pouvaient servir utilement son ambition. « Lorsque le souverain de fait de l'Hindoustan, depuis le fleuve Satledje jusqu'à Aghra, le conquérant qui avait soumis tous les princes de la province de Radjpoutana, le chef d'une armée qui comptait seize bataillons d'infanterie de ligne, 500 pièces de canon et 100,000 chevaux, le possesseur des deux tiers du Malwah et de quelques-unes des plus belles provinces du Dékhan, vint offrir son hommage au jeune peïschah; il descendit de son éléphant aux portes de Pounah, et se plaça dans la salle d'audience au-dessous de tous les *mankarris*, ou nobles héréditaires de l'Etat. Quand le peïschah entra dans la salle, il l'invita à s'asseoir avec les autres; il s'en défendit, en alléguant qu'il n'était pas digne d'un tel honneur; et, dénouant un paquet qu'il tenait sous son bras, il en tira une paire de pantoufles qu'il plaça devant Madhou-Raou, en disant : *Ce sont là mes fonctions; c'étaient celles de mon père*. Madhadjy, en disant ces mots, prit les vieilles pantoufles du peïschah, les enveloppa avec soin, et continua à les tenir sous son bras; après quoi il consentit à s'asseoir, non sans beaucoup de démonstrations de résistance. » — Madhadjy, dit ailleurs sir John Malcolm, qui nous a fourni l'anecdote précédente (1), « était de nom l'esclave, mais dans la réalité le maître rigide du malheureux empereur de Delhi; l'ami prétendu, et pourtant le secret rival de la maison de Holkar; toujours prêt, en matière de forme, à se reconnaître inférieur aux princes radjpouts de l'Inde centrale; mais dans le fait, leur supérieur et leur

(1) *A Memoir of central India, including Malwa and adjoining provinces; with the history, etc.*, Londres, 1823, 2 vol. in-8°. Nous avons emprunté les expressions de Silvestre de Sacy, qui a rendu compte de cet ouvrage intéressant dans le *Journal des Savants* de février et avril 1825.

« oppresseur; enfin, le soldat avoué, et en effet « le spoliateur de la famille du peischah. » On ne saurait douter que Madhadjy Sindiah n'eût formé le projet de se rendre maître absolu de tout l'Hindoustan, et que les craintes que les Anglais commençaient à concevoir sur les progrès de ses armes ne fussent fondées, malgré la conduite mesurée qu'il tenait avec le conseil de Calcutta. Mais rien ne prouve que ce prince ait entretenu des liaisons secrètes avec le gouvernement français, ni qu'il ait agi de concert avec lui ou dirigé par son influence. On ne peut attribuer cette supposition qu'à l'accueil que Sindiah faisait aux officiers français et à son empressement pour les attacher à son service. Plus grand dans ses vastes conceptions, plus puissant, et surtout plus habile et plus éclairé que le sultan de Maïssour (*roy. Tippou*), il ne laissa pas deviner ses projets; mais une mort subite et imprévue en arrêta l'exécution. Il mourut, en 1794 (1), à 50 ans (ou à 67, suivant Langlès, qui pourtant, dans la notice succincte qu'il a jointe à la traduction du voyage de Tone chez les Mahrates, ne donne à Sindiah que dix-sept ans à l'époque de la bataille de Pannipout). Les Etats de ce chef mahrata s'étendaient depuis le Gange jusqu'au golfe de Cambaïe, et des frontières du Lahor à celles du Kandeïsch. Madhadjy n'ayant point d'enfants, avait adopté son petit neveu Daulah-Raou Sindiah, qui hérita de sa puissance et de son ambition, mais non pas de ses talents et de sa prudence.

A—T.

SINETY DE PUYLON (JEAN-BAPTISTE-IGNACE-EL-ZÉAR DE), littérateur, d'une ancienneté et illustre famille de la Provence, naquit à Apt en 1703, fut d'abord page du duc d'Orléans régent, puis gentilhomme de la duchesse de Berry, sa fille. Nommé, en 1723, capitaine au régiment d'Orléans, cavalerie, il passa, en 1733, au service des galères et plus tard fut appelé aux fonctions de commissaire général de la marine à Marseille, où il mourut le 14 avril 1779. Il était membre de l'académie de cette ville, chevalier de St-Louis, et mérita l'estime des savants et des gens de lettres. Fontenelle l'appelait son fils; madame de Simiane, avec laquelle il fut en relation, en parla avec éloge dans ses lettres, et Voltaire, dans sa correspondance, loue son talent pour la poésie. Les Mémoires imprimés de l'académie de Marseille contiennent plusieurs discours de Sinety de Puylon, et une pièce de vers de sa composition a été insérée dans le recueil des fables d'Ardène. Il a laissé manuscrits des poésies et d'autres ouvrages. — SINETY (le comte André-Louis-Esprit de), fils du précédent, naquit à Marseille et commença par être page à la grande écurie en 1755. Pendant la guerre de sept ans, à laquelle il prit part, il obtint le grade de capitaine des cuirassiers du roi; puis il fut

nommé major du régiment Royal-Navarre, cavalerie, en 1773, chevalier de St-Louis en 1776, et quitta le service en 1778. Elu député de la noblesse de Marseille aux états généraux de 1789, il se montra d'abord, mais avec modération, favorable aux innovations. Selon son mandat, il vota pour l'opinion par tête. En 1790, il fit une motion tendant à ce que les membres du corps législatif fussent déclarés incapables de toute espèce d'éligibilité; il vota pour la suppression du privilège de la compagnie des Indes et pour que l'on conférât au roi le droit de paix et de guerre, demanda qu'on attendît de nouveaux détails avant de prendre un parti sur la démolition des forts de Marseille, combattit en faveur des ports de la Méditerranée l'établissement d'un port unique pour le retour du commerce de l'Inde, parla sur l'organisation de l'armée, s'éleva contre le système de l'incorporation et s'opposa à une nouvelle émission d'assignats pour l'acquittement de la dette publique. En 1791, son nom ayant été inscrit sur une liste des membres du club monarchique, il déclara, par une lettre insérée dans le *Moniteur* du 6 février, qu'il n'appartenait à aucune association politique. Le 22 juin, après la fuite du roi à Varennes, Sinety fut nommé par l'assemblée nationale l'un des commissaires chargés d'aller recevoir le serment des troupes et de lui rendre compte de l'état des départements qu'ils auraient visités. Il prêta le serment dans la même séance et fit une proposition pour accélérer le recouvrement des contributions arriérées. L'assemblée constituante ayant terminé ses travaux, Sinety rentra dans la vie privée, et, dans des temps plus tranquilles, il devint membre du conseil d'agriculture et de la chambre de commerce de Marseille. Les nombreux rapports qu'il rédigea attestent les connaissances spéciales de l'auteur sur ces matières et sont encore consultés aujourd'hui. Il mourut dans cette ville en janvier 1811. On a de lui : 1° *l'Agriculture du Midi, ou Traité d'agriculture propre aux départements méridionaux*, Marseille et Paris, 1803, 2 vol. in-12, ouvrage d'une grande utilité pour les propriétaires de ces contrées; 2° *l'Hommage de Phocée* (Marseille), ou *l'Europe sauvée*, drame héroïque en l'honneur de Napoléon le Grand, 1806, in-8°. On a encore de Sinety, dans les Mémoires de l'académie de Marseille, dont il était secrétaire perpétuel, des rapports, des dissertations, des éloges, etc. — Son fils (Antoine), entré fort jeune dans la marine, quitta le service au bout de sept ans. Il vivait retiré à Aix, en Provence, lors du retour de Bonaparte en 1815, et montra dans ces circonstances un grand dévouement à la cause royale, pour laquelle il leva d'abord et recomposa de nouveau un bataillon de volontaires royalistes. Il est auteur de quelques écrits sur l'économie rurale. — On a souvent confondu le comte André-Louis-Esprit

(1) Tous les auteurs que nous avons consultés placent sa mort en 1793, mais l'autorité de sir John Malcolm nous a semblé préférable.

de Sinety avec son cousin le marquis *André-Marie DE SINETY*, né à Paris le 14 janvier 1758, chevalier de St-Louis, ancien colonel en second du régiment d'Angoumois et premier maître d'hôtel du comte de Provence, depuis Louis XVIII. Il fut nommé maréchal de camp honoraire le 14 janvier 1815. Z.

SINGLETON (HENRI), peintre anglais, né à Londres, en 1766, perdit fort jeune son père, et fut élevé par son oncle William Singleton, peintre en miniature, qui lui donna les premières leçons de l'art du dessin. A l'âge de dix-huit ans, il obtint la première médaille d'argent, comme prix de dessin à l'académie royale; quatre ans plus tard, son tableau *la Fête d'Alexandre*, d'après une ode de Dryden, lui valut la médaille d'or. Singleton s'adonna au portrait ainsi qu'au genre historique. En 1793, il acheva un tableau qui représentait tous les membres de l'académie rassemblés dans la chambre du conseil; cette production fut remarquée. Pendant plus de cinquante ans, il envoya aux expositions des œuvres où les connaisseurs distinguèrent un véritable talent. En 1807, il se présenta pour remplir une place vacante à l'académie; il ne fut pas élu; et depuis il ne renouvela plus cette tentative. Artiste laborieux et doué d'une très-grande facilité, il a beaucoup produit; et il était fort employé par les éditeurs qui avaient besoin de dessins pour les gravures à joindre aux ouvrages nouveaux. Parmi ses meilleurs tableaux, on signale : *Jésus entrant à Jérusalem*; — *Jésus guérissant l'aveugle-né*; — *St-Jean-Baptiste*; — *Coriolan et sa mère*; — *Annibal jurant aux Romains une haine éternelle*; — *la Prise de Seringapatam*; — *la Mort de Tippoo-Saeb*; — *les Fils de Tippoo-Saeb livrés en otages*. Il existe de toutes ces compositions des gravures de grandes dimensions. Les dernières années de la vie de cet artiste furent surtout employées à une série de dessins destinés à accompagner une édition de Shakspeare. Il y a plusieurs dessins pour chaque pièce de l'immortel dramaturge. Singleton est mort le 15 septembre 1839. Z.

SINGLIN (ANTOINE), né à Paris, fils d'un marchand de vins, fut destiné au commerce et mis en apprentissage chez un marchand de draps, qu'il quitta à l'âge de vingt ans pour se consacrer à la piété. Il alla trouver St-Vincent de Paul, qui lui donna le conseil d'apprendre le latin et d'embrasser l'état ecclésiastique. Lorsqu'il eut reçu le sous-diaconat, St-Vincent le mit dans l'hôpital de la Pitié, pour faire le catéchisme aux enfants qu'on y élève. Quelque temps après, Singlin s'attacha à l'abbé de St-Cyran, qui lui fit recevoir la prêtrise et le fit nommer par M. de Gondy, archevêque de Paris, confesseur et directeur des religieuses de Port-Royal. Dans la suite, le cardinal de Retz le fit supérieur des deux maisons des Champs et de Paris. Singlin fut le confesseur de ces religieuses pendant vingt ans

et leur supérieur pendant huit. Il avait fort peu étudié les sciences profanes et ne s'était pas même appliqué beaucoup à l'étude de la théologie scolastique; mais il avait bien lu et médité l'Ecriture sainte et la plupart des écrits moraux des Pères de l'Eglise. On dit que Pascal lui trouvait le jugement si solide qu'il lui lisait tous ses ouvrages avant de les publier, et qu'il s'en rapportait à ses avis. On ajoute que c'était aussi, pour l'ordinaire, le Maître de Sacy qui dirigeait sa plume. Singlin lui faisait part du sujet qu'il voulait traiter et du passage de l'Evangile qu'il se proposait d'expliquer, et le Maître remplissait ce plan ou du moins l'ébauchait. Pendant qu'il était confesseur des religieuses de Port-Royal de Paris, ses sermons y attiraient beaucoup de monde, moins par la politesse du langage que par les grandes et solides vérités qu'il prêchait. Sa piété et sa charité imprimaient un tel respect que, bien qu'il n'eût pas la même étendue de génie et de science qu'Arnould et les autres solitaires de Port-Royal, ces solitaires avaient tous pour lui la plus grande déférence. Prévenu contre lui, l'archevêque de Paris l'avait interdit de la chaire; mais, ayant reconnu son innocence, il le rétablit trois mois après et vint lui-même grossir le nombre de ses auditeurs. Quoiqu'on lui ait reproché dans plusieurs libelles de s'être enrichi aux dépens de ses pénitents, il vécut toujours dans une pauvreté évangélique, au point qu'à sa mort on ne trouva pas chez lui de quoi subvenir aux frais de ses funérailles, et qu'il fallut que les religieuses assistassent quelques-uns de ses plus proches parents, aussi pauvres que lui. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal. En 1661, craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut dans une autre retraite, le 17 avril 1664, et l'on porta son corps à Port-Royal des Champs. On a de lui : *Instructions chrétiennes sur les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sur les dimanches et les principales fêtes de l'année*, en 5 volumes in-8°. La première édition parut en 1671; la seconde fut donnée par Savreux, en 1672, et la troisième par Pralard, en 1673, sous le nom du sieur Bourdoin, docteur en théologie. Ces *Instructions chrétiennes* furent imprimées de nouveau en 1736, 12 vol. in-12, édition en tête de laquelle se trouve une vie de Singlin, écrite par l'abbé Goujet. V—R.

SINNER (JEAN-RODOLPHE), philologue, naquit à Berne en 1730, d'une famille patricienne (1). Après avoir terminé ses études avec succès, il fit, suivant un usage très-commun en Allemagne, quelques voyages pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Son goût pour les lettres lui valut, à dix-neuf ans, la place de conservateur de la bibliothèque de Berne. Il eût été difficile de trouver quel-

(1) Il était seigneur de Balaigues.

qu'un de plus digne de succéder à Engel (voy. ce nom). Le dépôt qu'on venait de confier à Sinner s'accrut bientôt d'un grand nombre d'ouvrages, et tandis qu'il en préparait le catalogue, il s'occupait aussi de mettre en ordre la collection précieuse des manuscrits de Bongars (voy. ce nom), légués aux Bernois, en 1628, par Jacques Gravinet, et dont jusqu'alors personne ne s'était avisé de donner la description. La tâche qu'il s'était imposée lui coûta douze années de travaux assidus. Il se démit, en 1776, de la place de bibliothécaire pour entrer au grand conseil et devint bailli d'Erlach; mais il n'en continua pas moins de consacrer ses loisirs à l'étude. Une mort prématurée l'enleva le 28 février 1787. Indépendamment d'une édition des *Contes* de Marguerite de Valois, regardée comme la plus belle et la meilleure (voy. MARGUERITE), on a de Sinner : 1° *Extrait de quelques poésies des 12^e, 13^e et 14^e siècles*, Lausanne, 1759, in-8° de 96 pages, rare. Parmi ces fragments, tirés des manuscrits de Berne, on se contentera de citer celui de la *Chronique* de Garin le Loherans (voy. H. METEL), d'après une copie plus étendue que celle de dom Calmet. 2° *Catalogus codicum mss. bibliothecæ Bernensis, annotationibus criticis illustratus*, Berne, 1760, 1770, 1772, 3 vol. in-8°, avec 4 planches, représentant des *specimen* ou modèles d'écriture du 6^e au 14^e siècle. La préface du premier volume offre quelques détails sur Bongars, et les règles d'après lesquelles on peut fixer d'une manière approximative l'âge des manuscrits. Sinner a divisé son catalogue en quatre parties : théologie, auteurs classiques (1), histoire, sciences et arts libéraux (2). Les ouvrages y sont disposés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs et décrits avec beaucoup d'exactitude. Des extraits étendus, des analyses et des notes pleines d'érudition et de recherches curieuses rendent ce catalogue très-intéressant pour les amateurs d'histoire littéraire. On regrette qu'il ne soit pas complet. Il y manque, dit Haller, quelques centaines de manuscrits concernant principalement l'histoire suisse. Sinner donna, en 1769, un catalogue des livres imprimés de cette bibliothèque concernant l'histoire de la Suisse; mais ce n'est qu'une nomenclature sèche et même incomplète, in-8° de 128 pages. 3° *Bibliotheca Bernensis librorum typis editor. Catalogus*, ibid., 1764, 2 vol. in-8°, auxquels on joint un supplément, refondu dans les éditions postérieures; 4° les *Satires* de Perse, avec des notes, ibid., 1765, in-8°, fig. Cette traduction, supérieure à celle du P. Tarteron, n'a pas tardé d'être éclip­sée à son tour par celles de Lemonnier et de Selis (voy. PERSE). Cependant les exemplaires en

papier fort ont encore conservé quelque valeur. 5° *Essai sur les dogmes de la métempsychose et du purgatoire, enseignés par les bramines de l'Hindoustan, suivi d'un récit abrégé des dernières révolutions et de l'état présent de cet empire* (traduit de l'anglais d'Alexandre Dow), Berne, 1771, 2 part. petit in-8°. L'auteur avait découvert, parmi les manuscrits de Bongars, un fragment en français d'une légende intitulée *le Purgatoire de St-Patrice* (voy. ce nom). Frappé des rapports qu'il apercevait entre les cérémonies pratiquées dans le voisinage de cette caverne et les mystères de Cérès ou d'Eleusis, il fut conduit à rechercher l'origine du dogme de la métempsychose. En remontant aux sources, il resta convaincu que les dogmes salutaires de l'immortalité de l'âme et de la nécessité des épreuves ou purifications ont pris naissance dans l'Orient, berceau du genre humain, d'où ils ont passé aux Egyptiens (voy. PYTHAGORE), aux Grecs, aux druides et enfin à tous les peuples de la terre. 6° *l'oyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale*, Neuchâtel, 1781, 2 vol. in-8°, estimé pour les recherches, quoiqu'il ne soit pas exempt d'erreurs. L'auteur se proposait d'étendre ce travail à une plus grande partie de la Suisse; mais sa mauvaise santé ne lui permit pas d'exécuter ce projet. Haller attribue encore à Sinner quelques brochures sur les écoles publiques et une notice historique sur les mines de houille du canton de Berne, insérée, en 1768, dans le *Recueil* de la société économique de cette ville. W—s.

SINSART (dom BENOÎT), religieux bénédictin de la congrégation de St-Vanne, naquit à Sedan en 1696, et, après avoir terminé ses études, entra dans la carrière des armes et servit pendant quelques années comme ingénieur. Jeune encore, il abandonna l'état militaire pour embrasser la vie monastique, et le 7 septembre 1716, il fit profession dans l'abbaye de Senones, en Lorraine, ordre de St-Benoît, où il enseigna la philosophie et la théologie. Il donna son approbation au *Traité théologique sur l'autorité et l'infailibilité du pape*, par dom Petit-Didier (Luxembourg, 1724), ouvrage qui n'en fut pas moins supprimé par arrêts des parlements de Paris, de Dijon, de Metz. Envoyé à l'abbaye de St-Grégoire de Munster, en Alsace, Sinsart en devint prieur, fut, en 1743, coadjuteur de dom Rutau, puis abbé en 1745. Plein de piété et de savoir, il partagea son temps entre l'accomplissement de ses devoirs et la culture des sciences, des lettres et même des beaux-arts; car il était non-seulement versé dans les matières de théologie et dans les mathématiques, mais il connaissait aussi la peinture, l'architecture, la musique, etc. Un de ses confrères, le P. Célestin Harts, lui dédia un recueil de différentes pièces de clavecin (Schelestadt, 1725). Dom Sinsart mourut octogénaire à l'abbaye de Munster le 22 juin 1776. On a de lui : 1° les

(1) Sous la dénomination d'auteurs classiques, Sinner comprend tous les écrivains grecs et latins antérieurs à Charlemagne.

(2) Dans la classe des arts libéraux, il a placé les littérateurs. Ainsi, l'on doit y chercher l'analyse et les extraits des anciens poètes français, t. 3, p. 333-421.

Vrais Principes de St-Augustin sur la grâce et son accord avec la liberté, ouvrage dans lequel on réfute le système de Jansénius, Rouen (Bâle), 1739, in-8°; 2° *la Vérité de la religion catholique démontrée contre les protestants, mise à la portée de tout le monde*, avec une réfutation de la réponse de M. Pfaff (voy. ce nom) à la seconde lettre du R. P. Scheffmacher à un gentilhomme protestant et des remarques sur un sermon de M. Ibbas, docteur anglais, Strasbourg, 1746, in-8°; 3° *Défense du dogme catholique sur l'éternité des peines, où l'on réfute les erreurs de quelques modernes et principalement celles d'un auteur anglais*, Strasbourg, 1748, in-8°, dédié au cardinal de Rohan; 4° *Essai sur l'accord de la foi et de la raison touchant l'Eucharistie*, Cologne, 1748, in-8°; 5° *Recueil de pensées diverses sur l'immortalité de l'âme, son immortalité, sa liberté et sa distinction d'avec le corps, ou Réfutation du matérialisme*, avec une réponse aux objections de M. Cuentz et de Lucrèce le philosophe, Colmar, imprimerie royale, 1756, in-8°. D'après Barbier (*Dictionnaire des anonymes*), on attribue à dom Sinsart l'ouvrage intitulé *Chrétiens anciens et modernes, ou Abrégé des points les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique*, Londres, 1754, in-12. Il travailla aussi au *Rituel du diocèse de Bâle*, par ordre du prince évêque. P—RT.

SINTENIS (CHRISTIAN-FRÉDÉRIC), littérateur allemand, né à Zerbst en 1750, était fils d'un conseiller du consistoire, et fut destiné dès sa jeunesse à la profession ecclésiastique. A l'âge de vingt-quatre ans, il était diacre à Zerbst. En 1791, il fut chargé de professer la philosophie et la métaphysique au collège d'Anhalt; il devint ensuite pasteur à l'église de la Trinité de la même ville et conseiller ecclésiastique. Plus de cinquante ouvrages (romans, recueils de sermons, livres d'éducation et de morale) sortirent de sa plume fertile. Tous ont pour but de répandre des notions utiles aux mœurs ou de propager des idées plus favorables à la liberté de penser, en matière de religion, que ne l'admettait l'orthodoxie luthérienne; car Sintenis professait nettement le rationalisme, ce qui lui attira beaucoup d'adversaires et le plongea dans de longues controverses. Il fut l'un des créateurs, en Allemagne, du roman moral et religieux destiné à recommander les vertus de famille. Quelques-uns de ceux qu'il écrivit, notamment le *Père Roderich au milieu de ses enfants*, obtinrent, lors de leur apparition, un grand succès, dû à leur tendance utile plutôt qu'à un mérite très relevé. Ces divers ouvrages n'ont d'ailleurs aujourd'hui que bien peu de lecteurs. Sintenis mourut le 31 janvier 1820. — Il eut deux frères, *Charles-Henri*, né en 1744, mort en 1816, et *Jean-Christien-Sigismond*, né en 1752, mort en 1829, qui entrèrent également dans l'Eglise. Le premier composa de nombreux ouvrages pour les collèges, et fut regardé comme un excellent latiniste; le second a laissé une

foule de romans moraux. Tous ces théologiens appartiennent à l'école rationaliste; et, à cet égard, un fils de Jean-Christien-Sigismond, *Guillaume-François SINTENIS*, né en 1794, et pasteur à Magdebourg, a attiré sur lui l'attention par la vivacité des controverses dans lesquelles il a été mêlé. Z.

SINZENDORF. Voyez ZINZENDORF.

SIONITA. Voyez GABRIEL.

SIONNEST (CLAUDE), naturaliste, né à Lyon en 1749, appartenait à une famille qui, depuis deux siècles, exerce dans cette ville le commerce de l'épicerie pharmaceutique, auquel il fut destiné lui-même. Cependant l'effervescence de la jeunesse l'entraîna momentanément vers la carrière militaire, et dès l'âge de seize ans, il s'enrôla dans un régiment d'infanterie; mais après y avoir servi pendant quatre années, il revint dans ses foyers avec la ferme résolution de consacrer le reste de sa vie à l'étude de l'histoire naturelle, et afin qu'aucun obstacle, que nulle préoccupation étrangère ne le détournassent de ses travaux, il s'affranchit par des arrangements de famille de tout soin domestique et demeura célibataire. Plein de désintéressement, sans ambition, ce n'était pas même le désir de la gloire qui le stimulait; l'amour de la science fut son unique mobile. Livré ainsi exclusivement à l'exploration de la nature, il acquit des connaissances profondes et variées dans la botanique, l'entomologie, la conchyliologie, la minéralogie. Ce fut dans cette paisible et heureuse position que la révolution le trouva. La garde nationale ayant été organisée à Lyon, Sionnest fut élu chef de bataillon et concourut à maintenir l'ordre dans cette ville, surtout pendant le siège mémorable qu'elle soutint, en 1793, contre l'armée conventionnelle. Obligé de fuir après la reddition, il resta caché tant que dura le régime de la terreur. Le 9 thermidor lui permit enfin de reparaitre; alors il devint membre de la municipalité lyonnaise et fut spécialement chargé de la police urbaine; mais il se démit bientôt de ces fonctions pour retourner à ses études favorites. En 1798, il fut admis comme physicien-entomologiste à la société de santé qui s'était formée à Lyon; et deux ans plus tard, il devint membre de la société d'agriculture du Rhône, nouvellement réorganisée, et en fut même nommé trésorier, fonctions qu'il exerça pendant dix ans. Dans les derniers temps de sa vie, il se retira à la campagne, avec le titre de correspondant, y continua paisiblement ses travaux et mourut le 31 janvier 1820. Il avait composé un herbier de cinquante volumes in-folio, distribué suivant le système sexuel de Linné, avec de savantes observations sur les plantes cryptogames, où il examine ce qu'en ont dit Hedwig, Palisot de Beauvois et autres botanistes. Il avait rassemblé aussi une collection d'insectes et de papillons; une autre de minéraux, classés d'après le sys-

tème d'Haüy; deux collections conchyliologiques, l'une de coquilles microscopiques marines, vivantes et fossiles, contenant plus de mille espèces, non compris les variétés, l'autre de coquilles terrestres et fluviatiles, en plus grand nombre que celles qui sont décrites dans l'ouvrage de Draparnaud sur les mollusques de France, et pour le classement desquelles Sionnest n'a pas cru devoir adopter la méthode de ce naturaliste. Il possédait une coquille extrêmement rare; c'est la variété *scalaris* de l'*helix pomatia*, décrite par Draparnaud (p. 88, tab. 6, fig. 21 et 22), qui manque aux plus riches collections d'Europe, et dont il ne voulut jamais se dessaisir à quelque prix que ce fût. Outre plusieurs mémoires qu'il a présentés à la société d'agriculture du Rhône, sur les insectes nuisibles aux récoltes et des statistiques annuelles des dommages qu'ils occasionnent, il a laissé en manuscrit des concordances systématiques dressées d'après les descriptions des naturalistes, de coquilles vivantes, de coquilles fossiles, de productions marines vivantes, telles que madrepores, coraux, polypiers, etc.; une autre concordance entre les anciennes et les modernes dénominations des minéraux; beaucoup de notes sur le système d'Haüy et l'esquisse d'une description minéralogique du département du Rhône. M. Grogner a donné une notice sur Sionnest dans le compte rendu des travaux de la société d'agriculture de Lyon, 1820, in-8°. P—RT.

SIOUTI. Voyez SOYOUTH.

SIRANI (JEAN-ANDRÉ), peintre, né à Bologne en 1610, fut élève du Guide et sut si bien s'approprier la manière de son maître que, après la mort de ce dernier, on le chargea de terminer le grand tableau de *St-Bruno*, à la Chartreuse, et quelques autres que le Guide avait commencés. Les premiers ouvrages de Sirani, soit qu'il les ait exécutés avec moins de liberté, soit que son maître les eût retouchés, se rapprochent beaucoup de la seconde manière du Guide, particulièrement le *Crucifix* qui se trouve dans l'église St-Martin, et dans lequel on croirait revoir celui de St-Laurent in *Lucina*, ou celui de la galerie de Modène. En avançant en âge, Sirani paraît s'être proposé d'imiter le style rigoureux que son maître avait adopté primitivement. C'est du moins dans ce goût que sont peints le *Repas chez le pharisien*, à la Chartreuse; le *Mariage de la Vierge*, à St-Georges de Bologne, et les *Douze crucifix* du dôme de Plaisance, tableau de la plus rare beauté, que quelques écrivains ont du reste attribué à Elisabeth, sa fille. On possède de la main de ce peintre plusieurs eaux-fortes d'une exécution très-spirituelle. Ses pièces sont ordinairement marquées de ses initiales G. A. S., savoir : 1° *Judith vue à mi-corps, tenant la tête d'Holopherne*; 2° *la Vierge et l'Enfant Jésus assis sur un coussin, et auquel le petit St-Jean présente un oiseau*; 3° *St-Michel précipitant le démon dans*

les enfers, belle pièce de son invention; 4° une *Vieille Sibylle*, d'après le Guide; 5° *l'Enlèvement d'Europe*; 6° *Apollon écorchant Marsyas*; 7° *Saturne armé de sa faux et assis sur un nuage*; 8° *l'Amour debout sur un dauphin, menaçant la mer de ses flèches*; 9° *Bacchanale d'enfants*. Sirani mourut à Bologne en 1670. — Elisabeth SIRANI, fille et élève du précédent (1), née à Bologne en 1638, est une des femmes les plus célèbres qui aient cultivé les beaux-arts. Ses deux sœurs, nommées Anne et Barbe, qui peignirent avec succès; son père même, malgré son talent incontestable, ne seraient peut-être pas connus si elle n'eût répandu sur eux l'éclat de son nom. Dès ses premiers ouvrages, elle adopta la seconde manière du Guide qui sait unir un grand relief à un grand effet, et elle ne s'en écarta jamais. Une chose vraiment merveilleuse dans une jeune femme morte à l'âge de 26 ans, c'est le grand nombre d'ouvrages qu'elle a terminés, et surtout le soin et la finesse avec lesquels ils sont exécutés. Mais ce qui est plus admirable encore, c'est qu'elle ait entrepris de vastes compositions historiques, sans qu'on voie percer dans aucune d'elles cette timidité dont n'ont jamais pu s'écarter ni la Fontana, ni toutes les autres femmes qui se sont fait un nom dans la peinture. Tels sont les tableaux du *Baptême de Jésus-Christ*, grande composition de trente pieds de hauteur et d'une touche pleine de fermeté, qu'elle fit pour la Chartreuse; de *St-Antoine de Padoue qui baise les pieds de l'Enfant Jésus*, dans l'église de St-Léonard, et quelques autres tableaux que l'on voit sur les autels de plusieurs églises de Bologne. Dans les objets qu'on lui demandait de préférence, tels que des *Madones*, avec *l'Enfant Jésus*, des *Madeleines*, elle semble se surpasser d'elle-même. Elle avait un rare talent pour peindre le portrait. On cite celui où elle s'est représentée couronnée par un petit amour. On vante aussi plusieurs de ses petites compositions historiques, telles que celles de *Loth*, à Bologne, et de *St-Irénée pansant les plaies de St-Sébastien*, dans le palais Altieri à Rome. Non moins renommée par les charmes de son esprit que par la supériorité de ses talents, elle ne put échapper à l'envie, et des rivaux, jaloux de son mérite, l'empoisonnèrent : elle n'avait encore que 26 ans. On fit, au sujet de sa mort, une enquête solennelle. Les médecins, qui d'abord avaient unanimement déclaré qu'Elisabeth était morte de poison, firent ensuite des rapports contradictoires. On ne put administrer des preuves suffisantes contre les accusés, et l'on se borna à condamner au bannissement une femme de service qui avait donné une potion à Elisabeth. Elle mourut à Bologne, le 29 août 1665, et fut enterrée à St-Dominique, dans le même tombeau

(1) C'est par erreur que Cochin, dans son *Voyage d'Italie*, et, d'après lui, quelques historiens disent qu'Elisabeth fut élève du Guide, puisqu'elle n'avait que quatre ans quand ce peintre mourut.

que le Guide. Outre ses deux sœurs, elle forma plusieurs élèves de son sexe, parmi lesquelles on cite Véronique Frauchi, Vincenzia Fabri, Lucrèce Scarfaglia et Geneviève Cantofoli. Elisabeth avait aussi cultivé la gravure à l'eau-forte avec beaucoup de succès. Ses pièces, qu'elle marquait des lettres E. S. F., se distinguent par une pointe délicate et une exécution pleine d'esprit et de facilité. Ce sont : 1° une *Vierge à mi-corps avec l'Enfant Jésus, auquel le petit St-Jean présente une banderole*; très-belle pièce portant cette inscription : *Opus hoc a divino Raphaelae pictum, Elisabetha Sirani sic incisum exposuit*; 2° une *Vierge de douleurs*. Cette estampe, belle et rare, et qui est la pièce capitale de l'artiste, a été gravée par elle à l'âge de dix-neuf ans, d'après un tableau de sa composition. 3° La *Vierge à mi-corps, les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine*; 4° *St-Eustache, magnifiquement habillé et prosterné contre terre, adore le crucifix mystérieux qui lui apparaît entre les bois d'un cerf*. Cette estampe, aussi belle que rare, est regardée comme un des chefs-d'œuvre d'Elisabeth. 5° La *Décollation de St-Jean-Baptiste*. Cette estampe paraît avoir été retouchée au burin par un autre artiste; la sécheresse de la pointe et l'altération du dessin démontrent que cette pièce, d'un travail médiocre, ne peut être de sa main. 6° La *Mort de Lucrèce*, morceau attribué à son père par quelques personnes. Le musée du Louvre a possédé un tableau d'Elisabeth, représentant l'*Amour endormi*, qui a été rendu en 1815. On y voyait le dieu reposant sur un lit qu'environnent de riches draperies relevées de chaque côté et laissant apercevoir dans le lointain un riche paysage. La pose du dieu était naturelle et le coloris aimable.

P—s.

SIRET (LOUIS-PIERRE), né à Evreux le 30 juillet 1745, fit son cours de droit à l'université de Caen et voyagea aussitôt après en Angleterre, en Allemagne et en Italie, chargé de missions dont il ne fit pas connaître l'objet, mais que l'on a de bonnes raisons de croire du ressort de la diplomatie secrète. Il revint en France peu de temps avant la révolution, dont il adopta les principes. Craignant cependant que son ancien métier ne le rendît suspect, il alla se cacher à Bordeaux pendant le régime de la terreur et, après le 9 thermidor an 11 (1794), revint à Paris, où il se fit imprimeur. Il vendit plus tard son imprimerie et alla demeurer dans une petite maison qu'il possédait à Vitry, sur les bords de la Seine. Il mourut dans cette retraite le 25 septembre 1798. Siret a publié, en 1773, des *Éléments de la langue anglaise*, qui ont été réimprimés en 1781, 1788, 1799 et 1805. Cet ouvrage, qui était alors le meilleur dans ce genre, a depuis été surpassé. Il en est de même de sa *Grammaire italienne*, qui parut en 1797. Il a laissé plusieurs manuscrits qui sont restés inédits. Sa *Grammaire française et portugaise*, in-8°, a été

publiée, en 1799, par le professeur Courmand, son ami (voy. COURMAND), qui l'a fait précéder d'un *Précis de la vie du citoyen Siret*. — C'est par erreur que Ersch lui attribue un *Épître historique græcæ*, Paris, 1801, in-12. Cet ouvrage est de C.-J.-C. Siret, ancien maître de langues à Reims.

M—D J.

SIRET (PIERRE-HUBERT-CHRISTOPHE), théologien français de la congrégation de Ste-Geneviève, naquit à Reims le 3 août 1754. Du collège de sa ville natale, où il fit ses premières études, il vint dans l'abbaye de Ste-Geneviève, à Paris, et y professa la rhétorique. Il se livra ensuite à la prédication et s'y fit remarquer. Curé de Sourdon au moment de la révolution, Siret en adopta les principes, et, en 1791, il prêta serment à la constitution civile du clergé. Il abandonna la prêtrise en 1793. Il entra alors et resta jusqu'en 1797 dans les bureaux du liquidateur général de la dette des émigrés. Devenu alors vicaire de St-Merri, il se fit de nouveau une réputation comme prédicateur. En 1820, il fut appelé à la cure de St-Séverin, qu'il conserva jusqu'à sa mort, le 19 mai 1834. On a de lui : 1° *Eloge funèbre de Mgr le cardinal de Belloy, archevêque de Paris*, 1808, in-8°; 2° *Eloge funèbre de Louis XVI*, 1814, in-8°; 3° *Panégyrique de St-Patrice*, prononcé au collège des Irlandais, in-8°; 4° *Discours prononcé pour la profession de deux religieuses, à l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1817, in-8°; 5° *Mémorial de la chaire, ou Manuel du jeune prédicateur*, Paris, 1824, 1 vol. in-12. Siret a aussi édité les *Sermons* de Cochin, curé de St-Jacques du Haut-Pas. — Son frère, Charles-Joseph, naquit à Reims le 4 novembre 1760. Il fit ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris; il entra ensuite au séminaire St-Sulpice, au sortir duquel il se voua à l'instruction publique. Il professa même la rhétorique dans sa ville natale et fut quelque temps chargé de la direction du collège communal. C'est alors qu'il composa son *Épître historique græcæ*, ouvrage devenu classique et qui eut beaucoup de succès. On lui doit aussi un *Précis historique du sacre de Sa Majesté Charles X*, 1825, in-4°. Siret fut chargé d'administrer la bibliothèque de la ville, et il en fit un dépôt bien composé et considérable. Il mourut en 1830.

Z.

SIREY (JEAN-BAPTISTE), laborieux et habile juriconsulte, né à Sarlat, dans le Périgord (Dordogne), le 25 septembre 1762, embrassa d'abord l'état ecclésiastique et reçut les ordres sacrés avant la révolution; mais ensuite, ayant reconnu que ce n'était pas là sa vocation, il sollicita et obtint d'être relevé de ses vœux, puis épousa une nièce de Mirabeau. A l'étude de la théologie il avait fait succéder celle de la jurisprudence. Quoiqu'il eût adopté les principes de la révolution, il n'en approuva pas les excès et en fut même victime; car, accusé tantôt de royalisme, tantôt de fédéralisme, il resta longtemps incar-

céré, mais il eut le bonheur d'échapper à la mort. Son acquittement fut prononcé par le tribunal révolutionnaire dans la même salle où siège actuellement la chambre civile de la cour de cassation, devant laquelle Sirey plaida si souvent depuis, pendant trente-six ans. Rendu à la liberté, il publia en l'an 3, contre le tribunal révolutionnaire encore existant, un écrit où il attaqua avec autant de force que de solidité cette sanglante juridiction exceptionnelle. Bientôt il fut appelé, comme employé supérieur, au comité de législation de la convention, d'où il passa au ministère de la justice en qualité d'adjoint en chef de la division criminelle. Après le 18 brumaire (1799), il fut nommé l'un des cinquante défenseurs appelés alors *avoués*, puis avocats à la cour de cassation, titre auquel il joignit plus tard celui d'avocat aux conseils du roi; il résigna son office en 1836. Depuis 1800, il travailla avec une ardeur infatigable à la rédaction de nombreux ouvrages qui l'ont placé au rang des plus savants jurisconsultes de notre époque. La fin de sa carrière fut abreuvée d'amertume. Des procès ruineux, des chagrins de famille, la perte de sa femme, celle d'une de ses filles, la mort funeste de son fils (*voy. ci-dessous*) vinrent attrister ses dernières années; un coup terrible les termina. Depuis quelque temps il résidait à Objat (Corrèze), auprès de la veuve de son fils, lorsqu'une de ses filles, madame Jeanron et son mari, peintre d'histoire, formèrent contre lui une demande en interdiction, qui fut repoussée à l'unanimité par le conseil de famille. Mais Sirey n'en fut pas moins obligé de comparaître devant le président du tribunal civil de Limoges pour subir un interrogatoire. Tandis que le malheureux vieillard exprimait la profonde douleur qu'un semblable procès devait lui causer, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante et mourut à l'instant même, le 4 décembre 1845, âgé de 83 ans. On a de lui : 1° *Du tribunal révolutionnaire, considéré à ses différentes époques*, Paris, 1795, 1797, in-8°; 2° *Recueil général des lois et des arrêts en matière civile, criminelle, commerciale et de droit public, depuis 1800*, Paris, 1802-1830, 30 vol. in-4°, journal qui parut d'abord sous le titre de *Jurisprudence du tribunal de cassation*. M. Lemoine de Villeneuve, avocat à la cour d'appel et gendre de Sirey, en a publié, en 1834, une table tricennale in-4°, où se trouvent fondues la table décennale (1812) et la table vicennale (1821). Cet immense recueil fut continué par M. de Villeneuve et par M. Carette, avocat à la cour de cassation et successeur de Sirey. 3° *Jurisprudence du 19^e siècle, ou Collection alphabétique des arrêts rendus par la cour de cassation et par les cours royales, depuis 1800 jusqu'à l'année courante*, avec renvoi à tous les recueils du temps, et principalement au *Recueil général des lois et arrêts*, Paris, 1821, 1826, in-8°. Cette seconde édition du *Recueil général*, sous forme alphabétique, de-

vait avoir 25 volumes; mais il n'en a paru qu'un demi-volume. En 1823, on publia à Bruxelles, sous le titre de *Jurisprudence du 19^e siècle*, un recueil judiciaire en 24 volumes in-4°, approprié aux Pays-Bas, mais où le travail de Sirey était inséré. Il s'en faisait aussi une continuation annuelle, que Sirey et ses continuateurs, afin de déjouer cette espèce de contrefaçon, ont fait imprimer à Paris, sous la rubrique de Bruxelles, pour être répandue en Belgique. 4° *Lois civiles intermédiaires, ou Collection des lois sur l'état des personnes et les transmissions des biens*, depuis le 4 août 1789 jusqu'au 30 ventôse an 12 (mars 1804), époque du code civil, Paris, 1806, 4 vol. in-8°; 5° *Du conseil d'Etat selon la charte constitutionnelle, ou Notions sur la justice d'ordre politique et administratif*, Paris, 1818, in-4°; 6° *Jurisprudence du conseil d'Etat*, depuis 1806, époque de l'institution de la commission du contentieux, jusqu'en 1823, Paris, 1818-1823, 5 vol. in-4°. 7° *Code civil annoté des dispositions et décisions ultérieures de la législation et de la jurisprudence, avec renvoi pour l'indication des matières aux principaux recueils de jurisprudence*, Paris, 1813, 1817, 1819, 1821, in-4°; — *Supplément au Code civil annoté*, 1818, in-4°; 8° *Code d'instruction criminelle et Code pénal annotés*, 1815, 1817, 2 vol. in-4° et in-8°; 9° *Code de procédure civile annoté, etc.*, 1816, 1817, 1819, in-4° et in-8°; 10° *Code de commerce annoté, etc.*, 1816, in-8°; 1820, in-4°; 11° *les Cinq codes*, avec notes et traités pour servir à un cours complet de droit français, à l'usage des étudiants en droit et de toutes les classes de citoyens, 1817, 1819, in-8°; 12° (avec M. Lemoine de Villeneuve) *les Cinq codes annotés de toutes les décisions et dispositions interprétatives, modificatives et explicatives, avec renvoi aux principaux recueils de jurisprudence*, 1824, 1825, 1827, in-4°; 13° *Code forestier annoté, etc.*, 1828, in-4°; 14° (avec M. Lemoine de Villeneuve) *les Six codes annotés, etc.*, avec les suppléments, 1829, in-4°; 1832, in-8°. Les *Codes annotés* de Sirey ont été de nouveau publiés en 1846, in-4°, contenant toute la jurisprudence jusqu'à ce jour et la doctrine des auteurs. Cette édition a été refondue par M. P. Gilbert, avec le concours, pour la partie criminelle, de M. Faustin-Hélie et de M. Cuzon. On a encore de Sirey divers articles dans les *Annales de législation et de jurisprudence*. — SIREY (Marie-Jeanne-Catherine-Joséphine de LASTETRIE du SAILLANT, dame), femme du précédent, née au Bignan (Loiret) en 1776, était nièce de Mirabeau qu'elle avait connu dans son enfance et qui lui témoignait une vive affection. Elle consacra sa plume à la composition d'ouvrages moraux et d'éducation. Outre différents articles qu'elle a fournis au *Journal des femmes* et à d'autres recueils, cette dame a publié, sous le voile de l'anonyme : 1° *Marie de Courtenay*, Paris, 1818, in-12, roman de mœurs, ainsi que le suivant; 2° *Louise*

et *Cécile*, Paris, 1822, 2 vol. in-12; 3^e la *Mère de famille*, journal moral, religieux, littéraire, d'économie et d'hygiène domestiques, destiné à l'instruction et à l'amélioration des femmes, Paris, septembre 1833 à septembre 1834, in-8°; il n'en a paru que douze numéros; 4^e *Conseils d'une grand-mère aux jeunes femmes*, Angers et Paris, 1838, in-12. Madame Sirey mourut à Chatou, le 27 septembre 1843. — SIREY (Aimé), fils des précédents, fut tué à Bruxelles, le 19 novembre 1842, dans le salon de mademoiselle Catinka Heinefeter, célèbre cantatrice, où il se prit de querelle avec M. Caumartin. Cette affaire, portée devant la cour d'assises de Bruxelles, eut un grand retentissement. M. Caumartin, défendu par M. Chaix-d'Est-ANGE, fut acquitté. Z.

SIRI (VITTORIO), historien, né à Parme en 1608, reçut en naissant le nom de François, qu'il changea en embrassant l'institut de St-Benoît. Il étudia les belles-lettres et les mathématiques dans le couvent de St-Jean de Parme, où il prononça ses vœux, en 1625. S'étant d'abord livré aux sciences, ses premiers ouvrages furent des thèses de géométrie, qui lui acquirent une certaine réputation. Il ne négligeait point cependant les études ecclésiastiques, et il eut même l'ambition de devenir prédicateur; mais, envoyé à Venise pour y occuper une chaire de mathématiques, il fut admis dans la société de l'ambassadeur de France, et il y prit du goût pour les discussions politiques. L'Italie était alors travaillée par les intrigues des cabinets étrangers, pour la succession des duchés de Mantoue et du Montferrat; Siri épousa les intérêts du duc de Nevers (voy. GONZAGUE), que la France soutenait contre l'Autriche et l'Espagne, et il entreprit l'histoire de cette négociation. Il avait déjà fait paraître, en 1640, sur l'occupation de Casal, un écrit qui l'engagea dans une querelle littéraire avec un de ses confrères. Cet ouvrage, où il s'était montré le partisan de la France, lui valut la protection du cardinal de Richelieu, qui lui permit de prendre communication des papiers relatifs à la dernière guerre. Ces matériaux, trop considérables pour le but que Siri s'était proposé, le mirent en état de suivre un plan plus étendu et d'embrasser dans un même cadre les événements de l'Europe. Il adopta pour cette compilation le titre de *Mercure*, qu'une société de savants avait déjà rendu célèbre en France; et il en envoya quelques cahiers au cardinal Mazarin, qui lui fit accorder une pension, avec les titres de conseiller, d'aumônier et d'historiographe du roi. Encouragé par ces récompenses, et bravant désormais le courroux d'Urbain VIII, contre lequel il s'exprimait fort librement au sujet de l'occupation que les Barberini venaient de faire du duché de Castro, Siri publia un premier volume, qu'il adressa, d'après les insinuations du cardinal, à Gaston d'Orléans, lequel lui fit présent d'une chaîne d'or de la valeur de

cent pistoles. Très-avide d'honneurs et de richesses, l'auteur sollicitait dans le même temps, du roi de Portugal une pension, d'Innocent X le titre d'abbé, et de la France l'emploi de résident à Venise. Son esprit remuant et les liaisons qu'il entretenait avec les membres du corps diplomatique le rendirent suspect aux chefs de la république, dont les menaces le décidèrent à sortir de leur territoire. En s'éloignant de Venise, il reçut les invitations du grand-duc de Toscane et du duc de Modène, qui témoignaient un égal empressement de l'attirer auprès d'eux. Il préféra les offres du dernier et alla vivre à Modène, où il resta jusqu'à la fin de 1649, époque de son voyage en France. A son arrivée à Paris, le cardinal Mazarin et la cour lui firent l'accueil le plus gracieux. Siri se proposait de parcourir la Pologne, la Suède et le Danemarck; et il avait déjà pris ses passe-ports sous un nom supposé, lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui l'empêcha d'entreprendre un si long voyage. Il regagna l'Italie, où il s'empressa de répondre aux critiques de Birago (voy. ce nom), auquel il reprochait de l'avoir calomnié après avoir pillé ses ouvrages. Mécontent du séjour de Modène, et feignant de ne pouvoir en supporter le climat, il retourna en France, où Mazarin lui avait ménagé un bénéfice de sept mille francs, une place de chapelain à l'abbaye de St-Michel et une pension sur l'église de Fréjus. Chargé d'une mission auprès des cours de Parme et de Modène, il repassa encore les Alpes, en 1657, et revint peu après à Paris, pour suivre le cardinal en Espagne, où il assista (1659) au fameux traité des Pyrénées (voy. HARO) (1). Les faveurs du ministre tournèrent au profit de l'ouvrage, qui était déjà bien avancé. En livrant au public son dixième volume, l'auteur annonça la résolution qu'il avait prise de confier à différents imprimeurs les trois volumes suivants, pour en hâter la publication; il s'engagea aussi à refondre les premières parties du *Mercure*, et à retracer dans une espèce d'introduction les événements arrivés en France depuis le second mariage de Henri IV (de 1600 à 1640). Renonçant ensuite à une partie de ces projets, il n'exécuta que le dernier. Sa santé fut altérée par tous ces travaux; et, au moment où il se proposait d'aller passer l'hiver en Italie, il mourut à Paris, le 6 octobre 1685. Cet auteur, plus laborieux qu'exact, ne jouit d'aucune réputation comme écrivain, ni comme historien. Son style est très-

(1) Un jour qu'il s'entretenait avec un des secrétaires de l'ambassade espagnole, celui-ci l'attaqua brusquement sur son histoire, et dit que le marquis de la Fuente, ministre d'Espagne à Venise, avait eu grand tort de ne pas employer des *raisons de poids* pour l'engager à écrire d'une manière favorable à sa cour. « Et si vous aviez eu à faire à moi, ajouta-t-il, et que vous ne « vous fussiez pas mis à la raison, je n'aurais pas hésité à vous « envoyer en l'autre monde. » A quoi Siri répondit sèchement que : « Comme il avait raconté dans son ouvrage que les Espa- « gnols avaient fait tuer à Venise Trajan Boccalini (voy. ce nom), « si un pareil malheur lui fût arrivé, il se serait trouvé un autre « historien qui l'aurait dit, pour rendre les Espagnols encore « plus odieux. » (Voy. *Lettres du cardinal Mazarin*, t. 1^{er}, p. 242.)

négligé, ses écrits manquent d'agrément et ils offrent rarement quelque intérêt, n'étant qu'un assemblage informe de pièces tirées des archives, et plus souvent encore des gazettes. Il est habituellement verbeux, et par une maladresse inexplicable, il cesse de l'être au moment où l'importance des faits lui ferait un devoir de descendre dans les plus grands détails. Ses ouvrages pourraient cependant convenir à ceux qui ont besoin de rechercher dans les écrits contemporains les matériaux d'une nouvelle composition. Mais, indépendamment de ce que Siri n'offre presque rien qui ne se trouve ailleurs, on doit craindre d'être induit en erreur en s'abandonnant à un auteur salarié, qui se montre aussi prévenu pour ses protecteurs qu'injuste envers leurs ennemis. Ses ouvrages sont : 1° *Problemata et theorematum geometrica et mechanica*, Bologne, 1633, in-4°; 2° *Propositiones mathematicae publice demonstrandae, sub auspiciis Caroli Gonzagæ, ducis Mantuæ*, Parme, 1634, in-4°; 3° *Il politico soldato Monferrino, ovvero discorso politico sopra gli affari di Casale, del capitano latino Verita*, Casal (Venise), 1640, in-4°. Cet écrit fut attaqué par le P. Spadafora, qui fit paraître : *Lo storico politico indifferente*. Siri y répondit par les deux ouvrages suivants : 4° *Lo scudo e l'asta del soldato Monferrino, impugnati alla difesa del suo politico sistema contro l'Istorico politico indifferente da Colenuccio Niccoleonte*, Cefalu (Venise), 1641, in-4°, et *Osservazioni sopra l'Istorico politico indifferente*, sans date, in-4°. 5° *Il Mercurio, ovvero historia de' correnti tempi*. Les tomes 1 et 2, Casal (Venise), 1644, in-4°; le tome 3, Lyon, 1652, in-4°; les tomes 4 à 10, Casal, 1655-1668, in-4°; les tomes 11 à 13, Paris, Cramoisy, 1670-1674, in-4°; les tomes 14 et 15, Florence, 1682, in-4°. Plusieurs de ces volumes sont divisés en deux parties, ce qui a fait croire à quelques bibliographes que l'ouvrage se composait d'un plus grand nombre de tomes. 6° *Bollo di Vittorio Siri nel Mercurio veridico del dottor Birago*, Modène, 1653, in-4°; 7° *Riposta del sergente maggiore Cristoforo Silva alla lettera informata di Tesauero*, Milan, 1671, in-12. Siri a emprunté le nom de Silva pour se défendre contre les attaques de l'auteur des campagnes du prince Thomas de Savoie. Tesauero prit à son tour le nom de Crema, et publia : *Riflessi del foriere di Corazze*. Siri répondit par les *Contrariflessi*. 8° *Memorie recondite del anno 1601 sino al 1640*; les tomes 1 et 2, Ronco (date supposée), 1676, in-4°; les tomes 3 et 4, Paris, 1677, in-4°; les tomes 5 à 8, Lyon 1679, in-4°. Ces mémoires sont plus rares que le *Mercurio*. Les deux ouvrages ensemble embrassent un espace de cinquante-quatre ans, depuis 1601 jusqu'à 1655. Requier a traduit en français un extrait du *Mercurio* (Paris), 1756 et suivantes, 3 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, et les *Mémoires secrets*, Amsterdam (Paris), 1765-1767, en 50 volumes in-12. Valdory a tiré

du même historien les *Anecdotes du ministère du cardinal de Richelieu*, Amsterdam (Rouen), 1717, 2 vol. in-12; et celles du *ministère du comte d'Olivarez*, Paris, 1722, in-12. Les écrits inédits de Siri, qui étaient déposés chez les bénédictins à Parme, furent transportés à la bibliothèque ducale de la même ville, lors de la suppression de ce couvent, en 1810. Les archives de Florence possèdent des manuscrits que Siri avait envoyés à Côme III, peu de temps avant sa mort.

A—G—s.

SIRICE (SAINT), élu pape le 1^{er} janvier 385, fils de Tiburce, et Romain de naissance, succéda à St-Damase. Son élection fut approuvée par Valentinien 1^{er}, qui résidait alors à Milan. Il avait eu pour compétiteur Ursin ou Ursicin, qui avait déjà annoncé ses prétentions sous le pontificat précédent, mais qui fut écarté tout d'une voix. St-Sirice ne tarda pas à justifier la préférence qu'on lui avait donnée, en répondant à Himerius, évêque de Tarragone, sur plusieurs points de doctrine qu'il avait soumis à la décision de St-Damase, avec une pureté de foi et une fermeté de principes qui ne laissaient rien à désirer. Cette lettre est la première des décisions de ce genre émanées de l'autorité du souverain pontife : elle contient des préceptes remarquables sur l'administration des sacrements du baptême, de la pénitence et de la prêtrise. Ils ont servi de base à tout ce qui a été pratiqué depuis. St-Sirice eut à combattre les hérésies qui, de son temps, affligeaient l'Eglise catholique, telles que celles des novatiens, des donatians et des priscillianistes. Il contribua beaucoup, avec l'empereur Théodose, à réprimer les manichéens. Le schisme de l'Eglise d'Antioche l'affligea vivement; et sa prudence autant que sa fermeté contribuèrent efficacement à l'éteindre. St-Sirice gouverna dignement l'Eglise pendant treize ans huit mois dix-neuf jours, et mourut dans une extrême vieillesse, le 3 novembre 399. On lui reproche néanmoins de n'avoir pas conservé auprès de lui St-Jérôme, ainsi que l'avait fait St-Damase, et de n'avoir pas poursuivi avec assez de rigueur les erreurs d'Origène. Baronius l'accuse aussi très-injustement d'avoir négligé les choses de la foi. Toutes ces accusations ont été pleinement réfutées. Il assembla plusieurs synodes, un à Rome, un à Capoue et un troisième à Milan. Plusieurs de ses épîtres ont été conservées. L'Eglise honore sa mémoire le 26 novembre. Il eut pour successeur St-Anastase 1^{er}.

D—s.

SIRIÈS (VIOLENTE-BÉATRIX), naquit à Florence en 1700, et apprit la peinture de Jeanne Fratellini, qui jouissait dans cette ville d'une haute réputation. A l'âge de seize ans, elle était déjà habile dans la peinture à l'aquarelle et au pastel. Son père, qui exerçait la profession d'orfèvre, ayant été appelé en France pour y être orfèvre du roi, elle le suivit à Paris et profita de son séjour dans cette ville pour apprendre la peinture

à l'huile d'un habile paysagiste flamand. Pendant cinq années qu'elle habita Paris, elle se perfectionna dans la peinture à l'huile, et les personnages les plus distingués, séduits par l'éclat et le charme de son coloris, lui firent faire leurs portraits; enfin elle fut choisie pour peindre la famille royale; mais elle ne put profiter de cet honneur. Son père ayant été rappelé à Florence par le grand-duc, elle se vit forcée de le suivre. Malgré les connaissances qu'elle possédait dans son art et la réputation qu'elle s'était acquise, elle voulut encore se perfectionner; et, dès son arrivée à Florence, elle engagea François Conti, peintre d'un rare mérite, à mettre la dernière main à son éducation. C'est de lui qu'elle apprit à dessiner avec une correction, une élégance et un goût remarquables, et à posséder tous les secrets de la belle couleur. Le grand-duc, pour témoigner l'estime qu'il faisait des talents de Béatrix, lui demanda son propre portrait, qui fut placé dans le cabinet des peintres célèbres dépendant de la galerie de Florence. Elle se peignit ayant son père à côté d'elle, donnant ainsi un double exemple d'amour filial et de talent pittoresque. Ses peintures à l'huile ne le cèdent en rien à ses pastels; son pinceau est brillant, délicat et libre; son coloris est naturel, plein de chaleur et de vie. Comme elle entendait parfaitement l'architecture et la perspective, dont elle avait fait une étude particulière, elle a tiré un heureux parti de ces connaissances dans les accessoires et les fonds de ses tableaux. Ses draperies sont en général d'un beau choix, pleines de vérité et remarquables par une simplicité noble. Son ouvrage capital est un tableau représentant tous les membres de la famille impériale. Les personnages sont au nombre de quatorze, dans un salon décoré de la plus riche architecture. Toute la composition brille par le goût du dessin, la disposition des figures, le charme de la couleur, et la manière dont les figures sont habillées répond à la grandeur et à la dignité des personnages. Outre plusieurs autres tableaux d'histoire à l'huile, on possède encore d'elle quelques tableaux de fleurs et de fruits exécutés avec un goût, une vérité et une délicatesse extraordinaires.

P—s.

SIRIEYS DE MAYRINHAC (JEAN JACQUES), député français, né en 1777 au château de ses ancêtres, achevait ses études lorsque la révolution commença, et il fut dès lors en butte à toutes les persécutions de cette époque. La plupart de ses parents émigrèrent, furent incarcérés ou périrent sur l'échafaud. Lui-même, à peine âgé de quinze ans, subit une longue détention et fut dépouillé d'une partie de sa fortune. Il ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre, et resta dans la retraite jusqu'à la destruction du gouvernement républicain. Bonaparte le nomma alors maire de son village, et il vécut ainsi paisiblement au milieu des siens jusqu'au retour des

Bourbons, en 1814. On conçoit avec quelle joie il vit ce retour. Son zèle pour la cause monarchique le fit destituer de ses fonctions de maire après le retour de Napoléon, ce qui concourut beaucoup sans doute à le faire nommer député du département du Lot, en 1815. Dès les premières séances de cette session, il s'y fit remarquer par une grande énergie. Après le licenciement de l'armée, il pressa avec force l'organisation des légions départementales, qui devaient remplacer les régiments. Il appuya ensuite très-vivement toutes les allocations proposées en faveur du clergé, et demanda, le 7 février 1816, que ses biens non vendus lui fussent restitués. Il parla encore sur le règlement, sur les contributions indirectes; demanda la suppression de l'exercice pour 1817 et voulut faire rétablir les maîtrises et les jurandes. L'ordonnance de septembre ayant dissous la chambre, Sirieys ne fut pas réélu. Il vécut dans la retraite jusqu'en 1821. Après la mort du duc de Berry, il fut nommé de nouveau député dans le département du Lot. Il appuya toutes les mesures du nouveau ministère; et, par une ordonnance du 26 août 1824, fut nommé conseiller d'Etat, puis directeur général de l'agriculture, des haras et des manufactures. Dans la session de 1825, il appuya les lois sur le sacrilège, sur l'indemnité des émigrés et sur le droit d'aînesse, etc. Réélu député en 1828, il se montra dans plusieurs occasions opposé au ministère Martignac et perdit sa place de directeur des haras, la chambre ayant supprimé du budget les quarante mille francs attribués à cet emploi. Sous le ministère Polignac, il fut nommé officier de la Légion d'honneur et directeur du personnel au département de l'intérieur. La révolution de 1830 le fit disparaître encore une fois de la scène politique, et il mourut au château de Mayrinhac, près de Figeac, le 27 novembre 1831. Outre un grand nombre de discours prononcés pendant les sessions législatives et imprimés dans les journaux, on a de lui : 1° (avec Lachèze-Murel) *Mémoire sur les élections du département du Lot à la chambre des députés*, Paris, 1816, in-8°; 2° (avec le même) *Observations sur ce qui a été inséré dans le Moniteur relativement aux élections du département du Lot*, Paris, 1816, in-8°. C'est une réponse à la lettre que M. Lezay-Marnesia avait adressée au *Moniteur*, le 11 novembre 1816, sur les accusations dirigées contre lui dans le *Mémoire* déjà indiqué. 3° *Observations sur l'administration générale des haras, de l'agriculture, etc., supprimée par l'ordonnance royale du 13 novembre 1828*, Paris, 1829, in-8°. Sirieys de Mayrinhac a encore laissé quelques écrits inédits, entre autres une *Histoire de l'agriculture des temps anciens et modernes dans le Quercy*. M—D J.

SIRLET (GUILLAUME), cardinal, né en 1514 à Guardavalle, petit village près de Stilo en Calabre, fit ses études à Naples et vint chercher for-

tune à Rome, où il n'apporta qu'une mémoire prodigieuse et son bréviaire sous le bras. Il était versé dans la théologie et parlait avec facilité les langues savantes. Avec ces avantages, il ne lui fut pas difficile de trouver des protecteurs. Le cardinal Marcel Cervino le prit chez lui, et, en montant sur le trône (*roy.* MARCEL), il le choisit pour secrétaire des brefs et le chargea de l'éducation de ses neveux. Paul IV le nomma protonotaire apostolique, et Pie IV, qui l'avait donné pour précepteur à son neveu (*roy.* St-Charles BORROMÉE), rendit hommage à ses vertus en le décorant de la pourpre romaine. A la mort de ce pontife, plusieurs membres du sacré collège se réunirent en faveur de Sirlet, qui fut sur le point d'être élu pape; mais la crainte qu'un homme trop engagé dans des travaux littéraires n'échouât à la tête des affaires fit qu'ils préférèrent le cardinal Ghisilieri (*roy.* PIE V), qui destina son ancien confrère à l'évêché de St-Marc, puis à l'archevêché de Squillace. Il le nomma en même temps protecteur du collège des catéchumènes et le chargea de concourir à la rédaction du catéchisme romain, à la révision du bréviaire et à la formation de l'*Index*. Il l'appela ensuite à la direction de la bibliothèque vaticane, place plus conforme à ses goûts, et la seule peut-être à laquelle il eût osé aspirer. Dégagé de tout autre soin, il se livra entièrement à l'étude et acheva plusieurs ouvrages qu'un excès de timidité l'empêcha de publier de son vivant et qu'on n'a pas mis assez d'intérêt à recueillir après sa mort, arrivée le 8 octobre 1585. Il laissa une bibliothèque considérable, qui fut achetée par le cardinal Ascanio Colonna au prix de quatorze mille ducats, et la réputation bien établie d'un esprit droit et éclairé. On disait que les rêves de Sirlet étaient plus savants que les veilles de plusieurs de ses confrères. Ses ouvrages sont : 1° *Vitæ sanctorum in latinum versæ, et a Metaphraste editæ*, dans les deux derniers volumes des *Vitæ sanctorum*, publiées par Lippomani, Venise, 1551-1558, 6 vol. in-4° (*roy.* MÉTAPHRASTE); 2° *Adnotationes variarum lectionum in psalmos*, dans l'*Apparatus* de la Bible polyglotte d'Anvers, 1569, in-folio; 3° *Menologium græcorum, nunc primum e M. S. in lucem editum*, dans le tome 3 du recueil de Canisius intitulé *Antiquæ lectiones*, Ingolstadt, 1601, in-4°; 4° *De episcopali munere ac dignitate*; — *De sublevandis pauperibus et egenis*. C'est d'après la version latine de ces deux discours de St-Grégoire de Nazianze qu'Annibal Caro exécuta sa traduction italienne. Quelques-uns des ouvrages de Sirlet sont restés inédits dans la bibliothèque vaticane et dans celle de Naples. Voyez, pour plus de renseignements, Laz. Motta : *Funebris oratio in cardinalem Sirletum*, Rome, 1585, in-4°; Doni d'Attichy, *Flores historiæ sacri collegii cardinalium*, t. 3, p. 486; Tafuri, *Scrittori napoletani*, t. 3, part. 5, p. 200, in-12, Tiraboschi, etc.

A—G—S.

SIRMOND (JACQUES), l'un des plus savants hommes dont s'honore la France, naquit à Riom, le 22 octobre 1559, d'une famille de robe. Après avoir achevé ses humanités au collège de Billom, le premier que les jésuites aient eu en France, il embrassa la règle de St-Ignace et se prépara, par une étude approfondie des langues anciennes, à la carrière de l'enseignement. Dès qu'il eut terminé son noviciat, ses supérieurs le firent venir à Paris pour y professer la rhétorique. Parmi les élèves qui suivirent alors ses leçons, on cite Charles de Valois, duc d'Angoulême, et St-François de Sales. Le P. Sirmond profitait de ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des auteurs grecs et latins et former son style sur celui des meilleurs modèles. En 1590, il se rendit à Rome, appelé par le P. Aquaviva, général de la société, qui le choisit pour secrétaire (1). Cet emploi, qu'il remplit pendant seize ans, lui fournit l'occasion de se faire connaître des savants les plus distingués de l'Italie. Le cardinal Baronius lui ayant procuré l'entrée de la bibliothèque vaticane, il se livra dès lors avec beaucoup d'ardeur à l'examen des anciens manuscrits. L'histoire, la numismatique, les inscriptions et les monuments que Rome offre en si grand nombre à l'investigation des curieux l'occupèrent en même temps, et il fit de rapides progrès dans ces différentes branches d'érudition. Il revint à Paris en 1608, précédé de la réputation d'un savant du premier ordre, quoiqu'il n'eût encore mis au jour aucun ouvrage. Peu de temps après, il entreprit de visiter les bibliothèques et les archives des couvents, dans le but de sauver de la destruction les manuscrits dont on ne sentait pas alors toute l'importance, et il en tira une foule de pièces et de documents précieux pour l'histoire du moyen âge. Il avait plus de cinquante ans quand il publia la première édition des *Opusculæ* de Geoffroi, abbé de Vendôme (*roy.* GEOFFROI); mais, depuis cette époque (1610), il ne laissa passer presque aucune année sans ajouter à sa réputation par quelques ouvrages. Les talents du P. Sirmond et le zèle qu'il avait montré dans différentes circonstances pour les intérêts du saint-siège engagèrent le pape Urbain VII à le rappeler à Rome; mais le roi Louis XIII le retint en France et, en 1637, le choisit pour son confesseur à la place du P. Causin (*roy.* ce nom). Etranger à l'intrigue, il n'employa son crédit que pour faire rétablir à Riom la *généralité* que Clermont avait enlevée à cette ville. Il quitta la cour avec empressement (2)

(1) Avant d'aller à Rome, dit le P. Oudin, Sirmond confia ses remarques sur *Sidonius* à Savaron, qui les fit imprimer sous son nom; ce savant jésuite les ayant vues à son retour, reconnut le larcin et ne dit autre chose, sinon : *Eh bien, les muses sont sœurs, tout est commun entre elles.* (*Mélanges historiques* de Michault, t. 2, p. 65). Cette anecdote est dénuée de preuves et, par conséquent, ne peut faire aucun tort à la réputation de Savaron (*voy.* ce nom).

(2) Suivant le P. Nicéron et les autres biographes, Sirmond ne quitta la cour qu'après la mort de Louis XIII; mais Colomies

pour reprendre ses travaux, qu'il avait été forcé d'interrompre. Malgré son grand âge, il se rendit en 1643 à Rome, à l'occasion de l'élection du général de la société. C'est Vincent Caraffa qui fut élu. Doué d'une ardeur infatigable, Sirmond signala son retour par la publication de nouveaux ouvrages, et il en préparait d'autres quand il mourut à Paris, le 7 octobre 1651, à l'âge de 92 ans. Quoiqu'il fût d'un caractère doux et obligeant, ce docte jésuite eut de fréquentes disputes avec Jacques Godefroy (voy. ce nom) et ensuite avec Saumaise sur les églises et les provinces suburbicaires (1); avec l'abbé de St-Cyr sur le canon du premier concile d'Orange relatif à l'administration du sacrement de confirmation (2); avec Tristan de St-Amant sur une médaille d'Annibalien (voy. TRISTAN). Le P. Sirmond joignait beaucoup d'esprit et de discernement à une profonde érudition; son style est pur et concis; il dit tout ce qu'il faut, mais rien d'inutile ni de superflu. Ses ouvrages ont été recueillis en 5 volumes in-folio, Paris, 1696. Les trois premiers volumes contiennent des opuscules des Pères ou des auteurs ecclésiastiques publiés par Sirmond, avec des préfaces et des notes; le quatrième, ses dissertations, et le cinquième, les œuvres de Théodore Studite. Cette édition, due aux soins du P. la Baume, est précédée de la vie de Sirmond par l'éditeur, de son oraison funèbre par Henri Valois, et de la liste de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, ainsi que de ceux auxquels il a eu quelque part. Le P. Nicéron a donné dans le tome 17 de ses *Mémoires* le détail des pièces que renferme cette édition. Il suffira d'indiquer ici les plus importantes, telles que les œuvres d'Ennodius, évêque de Pavie, de Sidoine Apollinaire (voy. SIDOINE), d'Engène, évêque de Tolède; les chroniques d'Idace et de Marcellin; les recueils d'Anastase le bibliothécaire; les Capitulaires de Charles le Chauve et de ses successeurs, les œuvres de St-Avit, de Théodulphe, évêque d'Orléans, etc. On doit à Sirmond des éditions d'anciens auteurs ecclésiastiques qui ne font point partie du grand recueil qu'on vient d'indiquer: l'histoire de Reims, par Flodoard, les lettres de Pierre de Celles, les œuvres de Paschase

prétend qu'il fut remercié de ses services quelque temps auparavant: « Le roi, dit-il, étant tombé malade, M. de Noyers et « M. de Beauvais, voyant que son mal augmentait, portèrent le « P. Sirmond à proposer à Sa Majesté la corégence pour Mon- « sieur (Gaston d'Orléans) avec la reine; mais cette proposition « déplut si fort au roi que, après l'avoir aigrement rebulée et en « avoir même dit quelque chose à la reine, il ne voulut plus en- « tendre son confesseur et, l'ayant fait renvoyer sous un autre « prétexte, prit en sa place le P. Dinet. » (*Vie du P. Sirmond*, p. 313, édition de 1731.)

(1) On entend par provinces suburbicaires celles qui relevaient directement du vicaire de Rome. Les églises suburbicaires, suivant le P. Sirmond, étaient ainsi appelées, non pas parce qu'elles répondaient aux provinces, mais parce qu'elles étaient soumises à la juridiction patriarcale de l'évêque de Rome; par conséquent il désignait par le nom de suburbicaires toutes les églises d'Occident.

(2) Le P. Sirmond prétend que ce canon permet aux simples prêtres d'administrer ce sacrement par dispense ou délégation de l'évêque.

Radbert, de Théodoret, d'Hincmar, archevêque de Reims, etc. (voy. ces différents noms). Enfin il a publié la collection des conciles de France, *Concilia antiqua Gallie*, Paris, Cramoisy, 1629, in-folio. On y joint un volume de supplément que l'on doit à Pierre de la Lande, neveu de Sirmond, 1666, in-folio, et les *Concilia novissima Gallie*, dont l'éditeur est L. Odespund de la Méchinière, 1646, in-folio. Cette collection, ainsi complète, est estimée. Outre les auteurs déjà cités, on peut consulter la *Vie du P. Sirmond*, par Paul Colomies, à la suite de la *Biblioth. choisie*, édition de 1731 (voy. COLOMIÉS), et son éloge dans les *Hommes illustres* de Perrault, précédé de son portrait gravé par Lubin. W—s.

SIRMOND (JEAN), l'un des premiers membres de l'Académie française, était neveu du précédent. Né vers 1589 à Riom, il vint dans sa jeunesse à Paris, et, sur la recommandation de son oncle, fut employé par le cardinal de Richelieu, qui le chargea de répondre aux pamphlets du sieur de Saint-Germain, devenu l'un des plus ardents adversaires du ministre, dont il avait été longtemps la créature (voy. MATTH. de MORGUES). Il obtint en récompense de son zèle le titre d'historiographe du roi, avec un traitement de douze cents écus. Admis en 1634 à l'Académie, il proposa d'obliger tous les académiciens, par serment, à n'employer dans leurs écrits que les mots approuvés par la pluralité des voix, de manière, ajoute Pellisson, que celui qui en aurait usé d'autre sorte, aurait commis, non pas une faute, mais un péché. Sirmond fut l'un des commissaires chargés de revoir le travail de l'Académie sur le *Cid*; mais le cardinal, n'ayant pas été content de son style, renvoya cette besogne à Chapelain. Après la mort de Richelieu, prévoyant qu'il ferait une mauvaise figure à la cour, il revint en Auvergne, où il termina sa vie, en 1649, à l'âge d'environ 60 ans. Suivant Pellisson, la prose de Sirmond marque beaucoup de génie pour l'éloquence. Son style est fort et mâle et ne manque pas d'ornement; toutefois aucun de ses ouvrages n'a pu éviter le sort qui attend la plupart des écrits de circonstance: ils sont oubliés avec les événements qui les avaient fait naître. Les curieux en trouveront la liste dans l'histoire de l'Académie française; mais, pour la compléter, il faut recourir aux tables de la Bibliothèque historique de la France et au dictionnaire de Moréri. Outre une réponse à l'*Optatus Gallus* (voy. HERSENT), on se contentera de citer: 1° *Discours au roi* (Louis XIII) *sur l'excellence de ses vertus incomparables et de ses actions héroïques*, Paris, 1624, in-8°. Il devait avoir une seconde édition, qui n'a point été donnée. 2° *Le Coup d'Etat de Louis XIII*, ibid., 1631, in-8°. Cet ouvrage fut un de ceux qui raccommodèrent Pellisson avec la langue française, qu'il avait méprisée jusqu'alors. 3° *La Vie du cardinal d'Amboise*, ensuite de laquelle sont traités quelques points sur les affaires

du temps, *ibid.*, 1631, in-8°, sous le nom de *Sieur des Montagnes*. C'est moins la vie de ce ministre que le panégyrique du cardinal de Richelieu. 4° *Relation de la prise de Quérasque*, *ibid.*, 1631, in-8°; 5° *Avertissement aux provinces sur les nouveaux mouvements du royaume*, *ibid.*, 1631, in-8°, sous le nom de *Cléonville*. Cet opuscule passait, suivant Pellisson, pour le chef-d'œuvre de l'auteur. 6° *Carminum libri duo, quorum prior heroicorum est, posterior elegiarum*, *ibid.*, 1634, in-8°. Quelques-unes des pièces qui composent ce recueil avaient déjà paru séparément. Le fils de Sirmond en fut l'éditeur. Il promettait d'autres ouvrages inédits de son père, mais il n'a pas tenu sa parole. W—s.

SIRMOND (ANTOINE), jésuite, frère du précédent, né en 1591 à Riom, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et après avoir professé avec succès les humanités, la rhétorique, la philosophie, se consacra tout entier à la prédication. Il mourut à Paris le 12 janvier 1643, laissant les ouvrages suivants : 1° *De immortalitate animæ demonstratio physica et aristotelica, adversus Pomponatium et asseclas*, Paris, 1623, in-8°; 2° *l'Auditeur de la parole de Dieu*, *ibid.*, 1638, in-8°; 3° *le Prédicateur*, *ibid.*, 1638, in-8°; 4° *la Défense de la vertu*, *ibid.*, 1644, in-8°. Dans ce dernier écrit, le seul du P. Sirmond dont on se souvienne encore, il se proposait d'examiner s'il est permis d'agir par crainte ou par espérance ou par un autre motif que celui du pur amour de Dieu. S'étant embrouillé dans cette question, il finit par déclarer que le commandement d'aimer Dieu n'était pas obligatoire, pourvu qu'on observât d'ailleurs les autres préceptes de la loi. Cette proposition, désavouée depuis par les confrères de l'auteur, a été réfutée par Pascal (10° *Lettre provinciale*) et censurée par Arnauld dans une dissertation spéciale traduite en latin et insérée par Nicole (sous le nom de Guill. Wendrock) dans les notes sur les *Provinciales*, et enfin traduite du latin en français (par mademoiselle de Joncoux). W—s.

SIROES ou KOBAD II, surnommé SCHIROUÏEH, dont les auteurs grecs ont fait le nom de *Siroës*, vingt-quatrième roi de Perse de la dynastie des Sassanides, monta sur le trône l'an 628 de J.-C., après la déposition et l'arrestation de son père Khosrou-Parviz (Chosroës II), contre lequel il s'était révolté. Les grands du royaume lui représentèrent que l'intérêt de l'Etat, la justice et sa sûreté personnelle exigeaient qu'il fit ôter la vie à son père, et le menacèrent, en cas de refus, de le livrer à la vengeance de ce monarque irrité, auquel on rendrait la couronne. Schirouïeh ayant obtenu un court délai avant de prendre une détermination en profita pour tâcher de sauver son père, en lui donnant le temps et les moyens de se justifier ou en laissant se calmer la haine de ses ennemis; mais ce fut en vain. Obsédé par les importunités des émirs et

intimidé par leurs menaces, il permit enfin à Mihr-Hormouz, l'un d'eux, d'aller venger la mort de son père dans le sang de Khosrou, qui l'avait ordonnée. Lorsque le meurtrier vint lui rendre compte de cette exécution, il s'arracha les cheveux, déchira son visage, poussa des cris lamentables, et fit mettre à mort Mihr-Hormouz, en lui répétant les propres paroles que Khosrou avait prononcées avant d'expirer : *Maudit soit le fils qui ne fait point périr l'assassin de son père*. Tel est le récit des historiens qui ont tenté de prouver que Siroës n'était devenu parricide que par l'influence d'une faction puissante, ce qui paraît assez vraisemblable. Ceux qui semblent avoir pris plaisir à représenter ce prince comme un monstre souillé de tous les crimes l'accusent d'avoir fait égorger dix-sept de ses frères en sa présence, et racontent avec des détails horribles et exagérés la mort lente et douloureuse qu'il fit subir à son père. Mirkhond rapporte comme un fait peu accrédité la mort de quinze frères de Siroës, et Ferdoucy, qui en réduit le nombre à quatorze, n'impute ce forfait qu'aux factieux. Quant à l'amour subit de ce prince pour la belle Schirin, qui avait été trente ans la maîtresse et l'épouse de son père, c'est sans doute un épisode tiré du *Chah-Nameh* (*voy. FERDOUCY*) et du roman de *Nizamy* (*voy. ce nom*), épisode fort intéressant que la sévérité de l'histoire doit pourtant rejeter. Siroës ne fut point un tyran, mais un de ces princes faibles dont le nombre est si grand dans les annales du monde et parmi lesquels il nous serait facile d'en citer plus d'un qui, de nos jours, se sont trouvés entraînés par des circonstances à peu près semblables. Siroës fit part à l'empereur Héraclius de son avènement au trône, conclut la paix avec lui, rendit trois cents étendards pris par son père et le morceau de la vraie croix que ce prince avait enlevé de Jérusalem. Tous les prisonniers furent mis en liberté de part et d'autre. Ainsi se terminèrent en même temps une guerre qui avait duré vingt-quatre ans et cette longue querelle qui, suscitée par l'avarice et l'imprudence de Crassus, avait pendant près de sept siècles coûté tant de sang à l'Europe et à l'Asie. Mais l'empire, qui des Parthes avait passé aux Perses sassanides, et celui des successeurs de Constantin, épuisés, ébranlés l'un et l'autre par cette lutte inutile et prolongée, se trouvèrent hors d'état de résister à la nouvelle puissance qui allait bientôt les envahir (*voy. MANOMET*). Siroës, pour consoler ses sujets des malheurs de la guerre, fit fleurir la justice et les lois; mais il n'eut pas le temps d'effacer par la douceur de son gouvernement l'impression de terreur qu'avait laissée dans tous les esprits la révolution qui l'avait porté sur le trône. Après un règne d'environ neuf mois, ses remords et les reproches de ses sœurs le plongèrent dans une noire mélancolie qui le conduisit au tombeau dans les premiers mois de l'année 629. Suivant

d'autres historiens, il mourut de la peste. Son fils Ardéchir III, âgé de sept ans, fut reconnu roi par une faction; mais le général Kiouraz Carahin, surnommé *Schahryar*, *Schahribar* ou *Schahrbarz*, chef de la révolte qui avait entraîné la chute de Khosrou-Parwiz et la destruction de sa famille, entra dans Madaïn, et, sous prétexte de punir ces attentats, il se défit des émirs qui lui étaient opposés, ainsi que du jeune roi, qui n'avait occupé le trône que cinq à six mois. Il y monta lui-même et n'y fit que paraître. Son orgueil et sa dureté soulevèrent les troupes, dont les chefs, excités par la princesse Touran-Dokht, assassinèrent le tyran et donnèrent la couronne à cette fille aînée de Khosrou-Parwiz (voy. TOURAN-DOKHT). A—r.

SIROT (CLAUDE LÉTOUF, baron DE), officier général peu connu, a laissé des Mémoires curieux, mais très-rares. Il passa ses premières années dans les troupes étrangères. Deux ans après la mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède, il revint en France et servit d'abord sous le maréchal de l'Hôpital. Il se fit ensuite remarquer aux sièges d'Arras, de Courtrai, d'Armentières, à la bataille de Rocroi. Nommé maréchal de camp en 1643, et lieutenant général en 1649, il mourut en 1652. Ses Mémoires ont été imprimés en 1683, Paris, Barbin, in-12. D—s.

SISEBUT (FLAVIUS), roi des Visigoths d'Espagne, succéda, en février 612, à Gondemar (voy. ce nom). Ce prince joignait aux talents d'un capitaine, l'amour des lettres et une piété sincère. Des qualités si rares à cette époque réunirent sur lui tous les suffrages, et si l'on en croit la *Chronique* d'Isidore de Séville, son élection fut unanime. Sisebut justifia toutes les espérances qu'on avait conçues de son règne. Il choisit pour lieutenant Suintila, fils de Recarède I^{er}, que sa trop grande jeunesse à la mort de son frère Liuva (voy. ce nom), avait sauvé des fureurs de Witeric, et il le chargea de soumettre les Vascons et les Asturiens révoltés. Dès que cette expédition fut terminée, Sisebut attaqua les Romains, maîtres encore d'une partie de la Bétique et de la Lusitanie, les vainquit dans plusieurs combats, et les força de quitter la Péninsule ou de reconnaître son autorité. L'empereur Héraclius confirma le traité que le gouverneur romain avait fait avec le roi des Visigoths. Suivant le P. Mariana, ce fut à la condition que Sisebut chasserait d'Espagne les juifs, qu'Héraclius regardait comme la cause de tous les maux qui désolaient l'empire; mais le zèle de Sisebut n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour se manifester. Quatre ans avant la confirmation du traité, il avait par deux édits (1) prescrit des mesures très-rigoureuses contre les juifs, dont quatre-vingt-dix mille avaient reçu le baptême pour échapper aux

supplices ou à l'exil. La conduite de Sisebut fut censurée par un concile de Tolède. On ne peut disconvenir, ajoute Mariana, que le roi n'eût fait une chose très-opposée à l'esprit de l'Evangile; car il n'est jamais permis de forcer quelqu'un d'embrasser une religion qu'il ne croit pas véritable. (*Hist. d'Espagne*, t. 4, p. 597.) Le clergé vit avec plus de peine encore Sisebut prononcer la déposition d'Eusèbe, évêque de Barcelone; ce prélat avait permis la représentation d'une comédie qui retraçait les usages et les mystères du paganisme. Les autres évêques n'excusaient pas une faute si grave; mais ils pensèrent que ce n'était point au roi de la punir. Affermi sur le trône d'Espagne, Sisebut s'occupa de faire fleurir dans ses Etats la religion, le commerce et les lettres. Il fit tenir, en 619, à Séville, un concile dans lequel fut condamnée l'hérésie des Acéphales, et qui prit différentes mesures de police. Il équipa une flotte, exerça son peuple à la marine, entoura Evora de fortifications, dont on voit encore les ruines, et embellit Tolède d'une église dédiée à Ste-Léocadie. Ce prince mourut en 621, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de Récarède II. Une mort prématurée enleva Récarède au bout de quelques mois; et tous les suffrages se réunirent alors sur Suintila (voy. ce nom). On conserve dans les archives des églises de Tolède et d'Oviédo plusieurs *Lettres* de Sisebut, et quelques-unes ont été publiées par le P. Florez (*Espanna sagrada*, t. 7). Divers auteurs lui attribuent, mais sans fondement, la *Vie* de St-Didier, évêque de Vienne, imprimée dans le recueil des bollandistes, 21 mai. Burmann a inséré dans l'*Anthologia latina*, t. 2, p. 322-325, un fragment de soixante et un vers d'un poème : *De eclipsibus solis et lune*, dont il paraît que Sisebut est l'auteur (1). Les monnaies de ce prince ont été publiées par Mahudel, à la suite de sa *Dissertation* sur les médailles espagnoles, pl. 12 (voy. MAHUEL), et par Velasquez (*Conjecturas sobre las medallas de los reyes Godos*, page 67 et suivantes). — Quelques manuscrits citent un moine SISEBUT comme l'auteur du *Te Deum laudamus*, attribué vulgairement à St-Ambroise. En ce cas, ce moine serait antérieur d'un siècle au roi des Visigoths, puisque le *Te Deum* est déjà cité dans la règle de St-Benoît, écrite au commencement du 6^e siècle (2). W—s.

SISENNA (LUCIUS-CORNELIUS), historien et orateur romain, descendait de la même famille que le dictateur Sylla. Son père avait été préteur, en l'an 570 de la république; et il fut lui-même questeur de Sicile, en 676, puis préteur et gou-

(1) On les trouve dans le *Codex legum antiquarum*, Francfort, 1613, in-fol., t. 1^{er}, p. 215, et dans le tome 4 des *Historiens de France*, par dom Bouquet.

(1) Ce petit poème, adressé à St-Isidore de Séville à l'occasion d'un petit traité d'astronomie que ce prélat avait composé à la demande de Sisebut, avait déjà été publié, mais d'une manière moins complète, par Pithou, par Scaliger, etc.; et on l'attribuait à un Fulgentius, d'ailleurs inconnu, ou à Varro Atacinus.

(2) Voy. le chapitre 11 du *Regula monachorum* dans le *Codex regularum* d'Holstenius, part. 1. On a peine à concevoir comment un opuscule latin, cité par le fondateur de l'ordre monastique en Occident, serait l'ouvrage d'un moine.

verneur d'Achaïe, comme lieutenant de Pompée. Son *Histoire romaine*, en vingt-deux livres, commençait à la prise de Rome par les Gaulois et finissait aux guerres civiles de Sylla. Ce fut dans sa jeunesse qu'il la publia. Il donna plus tard une histoire particulière des guerres de Sylla. Enfin il composa un commentaire sur les comédies de Plaute, et traduisit du grec les *Contes milésiaques*, ouvrage fort licencieux (Ovid., *Trist.* 2.) Ses écrits sont perdus, à l'exception d'un assez grand nombre de fragments de l'*Histoire*, que Cortius a rassemblés dans ses notes sur Salluste, et de quelques morceaux des contes, cités par Charisius et par Servius. Sisenna fut l'ami de Varron, d'Atticus et de Cicéron. « C'était, dit l'orateur latin, « un homme savant, et qui avait fait un bon « choix d'études. Quoique j'aimasse sa personne, « et que je fisse cas de ses écrits, je ne puis « m'empêcher de dire que son style a quelque « chose de puéril et d'affecté... Cependant il faut « convenir qu'il a mieux écrit l'histoire que per- « sonne n'avait fait avant lui.... » Salluste le taxe de partialité pour Sylla, qui était son parent. M. L.-C. Roth a publié à Bâle en 1834, in-4°, une dissertation sur Sisenna. M-D j.

SISINNUS, élu pape, le 19 janvier 708, était Syrien de naissance, et succéda à Jean VII. Il était tellement incommode de la goutte, qu'il ne pouvait porter ses mains à sa bouche, et que par conséquent il se trouvait hors d'état de célébrer le saint sacrifice. Il ne vécut que vingt jours depuis son élection. On dit néanmoins qu'il avait une grande fermeté d'âme et une telle affection pour son peuple, qu'il voulait entreprendre les réparations des murs de Rome. Il eut pour successeur Constantin. D—s.

SISMONDI (CHINZICA), était fille d'un gentilhomme de Cologne conduit en Italie par Othon II, et qui, en 980, s'établit à Pise. Pendant qu'une flotte pisane était allée combattre les Sarrasins en Campanie, Murat, roi sarrasin de Sardaigne, tenta, en 1005, de surprendre Pise. Déjà, remontant l'Arno dans ses galères, il avait incendié un quartier de la ville. tandis que les citoyens des autres quartiers, ensevelis dans un profond sommeil, ignoraient leur danger. Tous les fuyards, pour se dérober au fer des musulmans, se dirigeaient vers la campagne. Chinzica seule, traversant ces bandes de brigands et les troupes des fugitifs, suivit les rives du fleuve, passa le pont de la ville, et vint donner l'alarme au palais des consuls. Aussitôt le tocsin appela les Pisans aux armes : ils fondirent sur les musulmans, les forcèrent à se rembarquer en hâte ; et pour conserver la mémoire de l'héroïne qui avait sauvé leur ville, ils donnèrent son nom au faubourg incendié, qu'ils rebâtirent. S. S—1.

SISMONDI (UGOLIN), surnommé *Buzzacherino*, était amiral des Pisans, en 1241. Sa patrie, dévouée à Frédéric II, ne voulait point permettre la tenue du concile convoqué par Grégoire IX,

à St-Jean de Latran. Les Gênois s'étaient engagés à transporter à Rome les prélats français ; ils avaient armé une flotte de 27 galères, sous les ordres de Jacques Malocello, pour assurer leur passage. Ugolin Sismondi, qui avait réuni à la flotte pisane quelques vaisseaux napolitains, attendit les Gênois entre la Melorta et l'île de Giglio. Ils parurent le 3 mai, escortant les Pères de l'Eglise d'Occident, qui se rendaient à Rome, et ne refusèrent pas le combat. La bataille fut longue et acharnée ; mais jamais victoire ne fut plus complète que celle de Sismondi. Des 27 galères gênoises, il en coula trois à fond et en prit 19. 4,000 Gênois furent fait prisonniers et conduits en Sicile. Deux cardinaux, un grand nombre d'évêques et de prélats furent amenés à Pise, où on les enferma dans le chapitre de la cathédrale, et on les chargea de chaînes d'argent, pour leur témoigner une espèce de respect, même dans leur captivité. Enfin un trésor immense fut transporté dans la même ville ; et l'amiral fit partager avec un boisseau, entre les Pisans et leurs auxiliaires napolitains, l'argent acquis par la victoire. Frédéric II accorda le titre de comte à Ugolin Sismondi ; mais sa dignité s'éteignit avec lui, et ne passa point aux autres branches de sa famille. — *Giniccio* SISMONDI, amiral pisan, qui dans la guerre de cette république contre les Gênois, en 1282, chassa la flotte ennemie des bouches de l'Arno, porta la désolation avec 30 galères dans la rivière du Levant, prit et pilla Porto Venere, menaça Gênes ; mais au milieu de ces exploits il fut assailli, le 9 septembre 1282, devant les bouches du Serchio, par une tempête si violente, qu'elle détruisit la moitié de sa flotte. S. S—1.

SISMONDI (JEAN-CHARLES-LÉONARD SIMONDE DE), économiste et historien, naquit à Genève le 9 mai 1773. Il appartenait à une famille qui faisait remonter son origine aux Sismondi de Pise, Gibelins réfugiés en France avec Bozzolo, en 1524, puis établis dans le Dauphiné, où leur nom se francisa à la longue. Convertis ensuite au protestantisme, ils durent s'expatrier une seconde fois après la révocation de l'édit de Nantes. Réfugiés à Genève, ils y vécurent sous le nom de Simonde, jusqu'au moment où le père de Jean-Charles, ministre de l'Evangile, reprit le vieux nom pisan de Sismondi, que devait illustrer à son tour son fils. Les premières années de Jean-Charles s'écoulèrent dans une maison de campagne, dite la *Châtelaine*, que sa famille possédait aux portes de Genève ; et, tout jeune encore, il annonça du goût pour les théories politiques. L'époque y était pour quelque chose, et il était du pays qui avait vu naître l'auteur du *Contrat social*. Aussi bien Jean-Charles, à peine âgé de dix ans, jouait-il à la république avec ses camarades, parmi lesquels un frère de Benjamin Constant, et l'on prétend même qu'il fut le législateur de cet Etat enfantin. La constitution faite, Jean-Charles s'en

alla à l'école, et plus tard à l'*Auditoire* de Genève, où il put étudier en grec et en latin des constitutions écrites par les ancêtres des peuples. Ses études achevées, il fut envoyé à Lyon pour s'y former au commerce dans la maison Eynard, d'origine genevoise. Le jeune Sismondi y devint un bon commis; ce qui ne pouvait que faciliter plus tard ses études économiques, et son père espérait bien qu'il puiserait dans le commerce les moyens de réparer les brèches faites à la fortune de la famille par un placement malheureux dans les emprunts français, ouverts par Necker. Ces prévisions ne se réalisèrent pas tout d'abord. Revenu à Genève par suite des troubles de Lyon, en 1792, Jean-Charles fut loin d'y trouver le calme qu'il cherchait. Son père fut emprisonné; lui-même ne fut pas épargné, et ce qui restait de leur fortune fut frappé d'une contribution. En un mot, le peuple victorieux, et imitateur de ce qui se passait en France, les traita en aristocrates. Ils se décidèrent alors à émigrer en Angleterre. Pendant les dix-huit mois de leur séjour dans ce pays, Jean-Charles étudia, avec une sûreté d'observation que les années ne pouvaient que fortifier, la langue, les lois et surtout l'économie intérieure de ce grand royaume. Mais la vie y était coûteuse et le climat convenait peu à sa mère, qui regrettait la Suisse. Il fallut revenir à la *Châtelaine*, dans des circonstances bien peu favorables. Genève continuait d'être en proie aux plus funestes agitations. Un ancien syndic, du nom de Caila, proscrit par le parti populaire, ayant cherché un asile chez les Sismondi, y fut poursuivi, découvert et arrêté. Malgré les plus touchants efforts de leur part pour le sauver, il fut passé par les armes. A la suite de ce cruel épisode, cette famille, déjà si éprouvée et pour ainsi dire destinée à l'exil, alla s'établir en Toscane, sur le riche territoire de Pescia, dans le val de Nievole. Ce fut Jean-Charles qui découvrit cet asile. Il s'y livra à la culture et aux sérieuses études. Il jouissait de cette vie nouvelle, sous un climat riche et bien-faisant, quand les troubles politiques, aggravés par l'invasion étrangère, vinrent encore déranger son existence. Jean-Charles fut de nouveau et plusieurs fois jeté en prison, et cette circonstance ne fut pas sans influence sur son esprit, dès lors porté à systématiser ses observations. Aussi bien, écrivait-il à sa mère, qui était d'origine autrichienne et d'un caractère quelque peu aristocratique, que les garanties des pays libres avaient leur prix. « Blasphémerez-vous encore, disait-il, contre la noble liberté des Anglais, l'*habeas corpus*, le jugement par jurés et des lois claires et précises ? La pauvre copie même que les Français ont adoptée nous mettrait à l'abri, si nous étions en France, des injustices que nous essayons. » En effet, les persécutions dont cette famille de Genevois (*Genevrini*, suivant l'expression soupçonneuse du pays), était l'ob-

jet motivèrent son dernier retour dans la cité helvétique, redevenue plus calme et plus habitable. La diminution du patrimoine, descendu à 4,000 francs de revenu, détermina dès lors le genre de vie tout laborieux du jeune Sismondi. De là son premier ouvrage, fruit de ses observations dans le pays qu'il venait de quitter, et intitulé *Tableau de l'agriculture de la Toscane*. Il y peignait avec les couleurs de la jeunesse la prospérité d'un climat facile, toutefois sans déguiser les misères nées des institutions, et que parfois cette apparente prospérité recouvrait. Deux ans plus tard (1803), il débutait plus sérieusement encore dans le monde économique par son ouvrage intitulé *De la richesse commerciale, ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce*. Sismondi entra dans la lice économique presque en même temps que J.-B. Say et après la croisade contre les doctrines des physiocrates, commencée par Adam Smith. Dès le début, l'auteur de la *Richesse commerciale* se déclarait le disciple du célèbre économiste écossais. « Son livre qui, disait-il, manque de « méthode, n'est compris presque de personne. « On le cite sans l'entendre, peut-être sans le « lire, et le trésor de connaissances qu'il renferme « est perdu pour les gouvernements. » Prenant alors pour point de départ les conseils qu'Adam Smith destinait surtout à l'Angleterre, mais qu'il se proposait d'approprier à la France et à sa législation, Sismondi essaya d'atteindre ce but par une distribution en effet méthodique des principes économiques. Rien de plus fécond que le début de l'ouvrage. La source commune de toutes les richesses des hommes, c'est le travail; il a créé les unes, il a donné de la valeur aux autres. L'accumulation du travail productif d'une nation forme donc son capital, et lui donne en même temps le droit ou plutôt le moyen de faire exécuter un nouveau travail égal en valeur au premier; en sorte qu'une nation est riche en raison de l'ouvrage qu'elle a fait ou de celui qu'elle peut exiger, ce qui est la même chose. Le principe ainsi posé, la division de l'ouvrage s'ensuit naturellement. On vient de voir naître la richesse, et l'auteur est d'accord avec son maître Adam Smith. Voici maintenant le capital : C'est le travail précédent accumulé de telle sorte qu'il aide « les pouvoirs d'un travail postérieur. « Toute nation civilisée, dit notre économiste, « possède des capitaux fixés ainsi pour une valeur « considérable, et c'est une des causes auxquelles « il faut attribuer la supériorité des produits de « son industrie sur ceux d'une nation sauvage. » A peine est-il besoin de dire que l'étude des capitaux mène l'ouvrage à l'origine et à la fixation du prix de chaque chose. Il définit ce prix : « la quantité d'une espèce de richesses à laquelle « on estime qu'une autre espèce de richesses est « égale. » Cette claire définition renfermait les plus lumineuses conséquences. L'écrivain les

énumère et les étudie avec une remarquable puissance de logique. Ici encore c'est la liberté qui se trouve à la base, et tous les phénomènes des transactions économiques et commerciales en découlent naturellement et sont exposés avec lucidité. De ces prémisses résulte presque forcément « l'office du législateur », suivant l'expression de Sismondi, « d'empêcher l'établissement « des monopoles ». En un mot, l'auteur est convaincu que l'intrusion du législateur dans les échanges ne peut que leur être funeste. Frappé du mérite de cet ouvrage, l'empereur Alexandre de Russie envoya à Genève le comte Plattner, pour offrir à Sismondi de professer l'économie politique à l'université de Wilna. C'eût été renoncer à son pays, à sa famille, peut-être même à la libre expression de sa pensée. L'auteur de la *Richesse commerciale* refusa, en donnant pour motif son ignorance de la langue russe. Il habitait alors Genève avec sa mère, et il y remplissait les fonctions de secrétaire de la chambre de commerce du département du Léman. Devenu citoyen français, il songea d'abord à chercher l'emploi de ses facultés et de ses talents dans les affaires, mais sa mère, qui voyait mieux sa vocation, lui conseilla de s'appliquer à l'histoire. Il écouta d'autant plus volontiers les avis maternels qu'il était venu en Suisse avec un ouvrage sur les constitutions des peuples libres, mais qu'il avait dû garder en portefeuille, le goût des constitutions s'étant remarquablement affaibli à cette époque. Toutefois, les études que cet ouvrage avait nécessitées avaient en même temps révélé à Sismondi les voies nouvelles dans lesquelles doit entrer l'historien moderne pour retracer le passé. Il avait rencontré en quelque sorte sur son chemin l'existence si variée, mais en même temps si orageuse, des républiques italiennes du moyen âge. Il entreprit de raconter leur histoire, et il le fit avec autant d'érudition que d'éclat. Il remonta à l'origine de ces cités, devenues des républiques sur les ruines de l'empire romain ou des institutions féodales ; il décrivit leur vie intérieure, leur grandeur et leur décadence. Peut-être eût-il dû rechercher plus attentivement et en consultant les sources manuscrites, les origines des institutions de ces tumultueuses cités. Cette lacune à peine sensible, et due sans doute à la difficulté de consulter les dépôts publics ou de visiter les lieux jadis le théâtre des luttes de ces nombreuses républiques, n'ôte cependant rien au mérite réel de cette belle publication. Commencé en 1803, mais imprimé seulement à partir de 1807 (les deux premiers volumes parurent alors à Zurich), l'ouvrage ne fut achevé qu'en 1818. Le succès de ces premiers volumes influa sur tout le reste. L'œuvre à laquelle on ne peut reprocher qu'un défaut d'unité, dû au sujet, aura une place marquée dans l'histoire. La vie de Sismondi, pendant qu'il l'écrivait, se partageait heureusement entre

les soins qu'il donnait à son livre et des relations dont la distinction ne saurait être passée sous silence. Recherché par Necker, il devint par cela même, dès 1803, l'hôte de madame de Staël. C'est à Coppet qu'il rencontra Benjamin Constant, puis l'historien de la Suisse, Jean de Muller, enfin Schlegel, Cuvier et d'autres célébrités. Son talent d'écrivain se perfectionna dans ces fréquentations, « et il apprit, dit M. Mignet, à se « montrer en écrivant plus difficile pour lui-même. » Lié avec madame de Staël, il accompagna l'illustre auteur de *Corinne* dans ses voyages en Italie et en Allemagne, durant les années 1804 et 1808 ; et l'on retire de sa correspondance à cette époque, ce détail piquant, que la célèbre amie de Benjamin Constant aurait songé, vers 1809, à se rendre aux États-Unis. « J'ai vu, écrivait Sismondi, un journal américain dans lequel son arrivée était déjà annoncée : c'est une femme fort riche, y disait-on, « et qui vit d'une manière fort noble dans son « château ; elle a aussi écrit plusieurs livres qui, « étant beaucoup lus en Europe, lui rapportent « assez d'argent ». C'était parler en bon Américain, et Sismondi n'a pas manqué de relever le trait en passant (*roy. Lettres inédites de Sismondi à madame la comtesse d'Albany*, publiées par St-René-Taillandier). Cependant l'historien des *Républiques italiennes* poursuivait ses travaux, qu'il variait suivant l'occasion. En 1811, il fit à Genève, sur les littératures du midi de l'Europe, un cours qui eut du succès, et dont il devait faire plus tard un de ses bons ouvrages. Il apprécia savamment ces littératures issues de la souche latine. Il les analysa, en cita des textes et, point de vue fécond et plausible, il les considéra dans leurs rapports avec l'histoire politique et religieuse du sol qui avait vu naître chacune d'elles. Le désir de publier ce cours amena Sismondi à Paris, au commencement de 1813. Il avait près de quarante ans. L'amitié bien connue de madame de Staël pour lui le fit accueillir dans le monde des célébrités de toutes nuances. « Nous sommes chez nous », dit à cette occasion M. Ste-Beuve, en même temps qu'il fait ressortir ce détail. Tout d'abord Sismondi est flatté, loué. « Je n'aurais jamais cru, écrit-il à sa mère, que « mon histoire fût prise à ce point, que moi-même je fusse aussi connu ; mais chaque succès est pour moi une crainte de plus ; c'est un « engagement que je ne sais comment je remplirai. » C'est alors aussi que Sismondi connut Chateaubriand, qu'il caractérisait avec assez de justesse. « Sa raison, écrivait-il en parlant de « lui, n'est nullement d'accord avec son sentiment... Il suit bien plus la première lorsqu'il « parle et le second lorsqu'il écrit. » Opposé jusque-là à Napoléon, Sismondi passa à un tout autre ordre d'idées du moment où tant de revers vinrent accabler ce souverain. « Quant à l'homme « qui tombe aujourd'hui, écrivait-il en mars 1814,

« j'ai publié quatorze volumes sous son règne, « presque tous avec le but de combattre son « système et sa politique, et sans avoir à me « reprocher ni une flatterie, ni même un mot de « louange... Mais au moment d'une chute si « effrayante, d'un malheur sans exemple dans « l'univers, je ne puis plus être frappé que de « ses grandes qualités. » Ces paroles faisaient présager la conduite de Sismondi en 1815. Il était revenu alors à Paris, après quelque temps d'absence. Frappé des fautes de la restauration, qu'il appelait « les abus de la faiblesse », là où l'on avait vu « les abus de la force », Sismondi fut surtout enthousiasmé, entraîné par le débarquement de l'île d'Elbe. « Il prit feu, dit l'auteur « des *Causeries du lundi*, à l'idée du réveil de la « France, d'une conversion de l'empire à la liberté, et se fit fort de défendre dans le *Moniteur* « l'efficacité des garanties accordées aux citoyens « français par l'acte additionnel. » Napoléon voulut voir alors « cette recrue constitutionnelle im- « prévue, qui s'offrait d'elle-même ». Il eut avec Sismondi un entretien d'une heure environ dans le jardin de l'Elysée. Du récit qu'on en trouve dans les *Fragments du Journal de Sismondi*, publiés par mademoiselle Montgolfier, il résulte que l'entretien eut lieu le 3 mai; que Napoléon commença par assurer Sismondi du plaisir que lui avait donné la lecture de ses ouvrages, « lus « tous et dès longtemps avec beaucoup d'intérêt ». Sismondi mit alors sur le compte de sa conviction l'article qu'il venait de publier dans le *Moniteur*, sous le titre de *Examen de la constitution*; en même temps, il se montrait affligé de la violence de l'opposition faite à cette constitution. « Cela passera, dit Napoléon... D'ailleurs, voilà les « Français; je l'ai toujours dit, ils ne sont pas « mûrs à ces idées. — Ce qui m'afflige, répliqua « Sismondi, c'est qu'ils ne sachent pas voir que « le système de Votre Majesté est nécessairement « changé. Représentant de la révolution, vous « voilà de nouveau associé de toute idée libérale; « car le parti de la liberté, ici comme dans le « reste de l'Europe, est votre unique allié.... » Cet entretien donne une idée assez exacte de la disposition d'esprit de deux interlocuteurs, nécessairement surpris de se trouver ensemble. Le lendemain l'empereur faisait tenir à Sismondi le brevet de membre de la Légion d'honneur. « Si « je connaissais, dit Napoléon en signant cette « pièce, quelque autre marque de mon estime « qui pût être agréable à M. de Sismondi, je se- « rais heureux de la lui envoyer. » Toutefois l'historien des républiques italiennes refusa la nomination dont il venait d'être l'objet. Sa conversion aux idées impériales lui fut reprochée par ceux qui lui avaient connu des sentiments différents. « Si au milieu de vos rochers vous « lisez les gazettes, écrivait madame d'Albany, « avec laquelle Sismondi lui-même correspondit « longtemps, vous aurez vu que M. Sismondi a

« écrit en faveur de celui qui est tombé... Sa « conduite ne m'a pas étonnée... Il n'y a que des « fous ou des gens intéressés qui peuvent comp- « ter sur ces petits grands hommes... (Lettre à Foscolo, 15 août 1815.) Sismondi se montra fidèle à lui-même. Il avait flétri en 1814 la traite des noirs; en 1823, mu par le même esprit de liberté, il s'enthousiasma pour la cause des Hellènes insurgés contre les Turcs, et fit des vœux pour les autres pays qui, durant cette période, tentèrent de se rendre libres. Ce qui dominait en lui, c'était l'amour de l'humanité, et l'on peut attribuer à ce sentiment les théories nouvelles et fort inattendues qu'il déclara en matière économique. C'était à l'époque où les doctrines d'Adam Smith, de Malthus et de l'école industrielle étaient partout suivies. Tout en adoptant ce qu'elles avaient d'incontestable, comme il l'avait proclamé dans son premier ouvrage économique, Sismondi ne craignit pas de les attaquer dans ce qu'elles avaient d'abusif. Frappé du contraste de la grande opulence et de la misère qu'offrait l'Angleterre, surpris de voir les perfectionnements industriels ne profiter qu'à quelques hommes, il rechercha les causes de cette anomalie si funeste dans ses résultats, et il crut les avoir trouvées dans la constitution même de l'industrie, mal appropriée selon lui aux besoins généraux des travailleurs. « J'ai voulu « prouver, disait-il, que l'augmentation de la « production n'est un bien qu'autant qu'elle est « suivie d'une consommation correspondante; « qu'en même temps l'économie sur tous les « moyens de produire n'est un avantage social, « qu'autant que chacun de ceux qui contribuent « à produire continue à retirer de la production « un revenu égal à celui qu'il en retirait avant « que cette économie eût été introduite, ce qu'il « ne peut faire qu'en vendant plus de ses pro- « duits. » Ce point de vue neuf et hardi de la constitution industrielle de la société européenne, faisait rencontrer à Sismondi les questions brûlantes de la concurrence, des prohibitions, des banques et de la population. Dans la concurrence entre les travailleurs, il voyait la baisse sans cesse envahissante des salaires, et dans les machines, dont les banques favorisent la construction, la diminution de la demande de travail. Il y aurait peut-être une plus grande masse de richesses produites, mais nulle augmentation du revenu des populations laborieuses, et, par conséquent, insuffisance de moyens d'existence. « Il « n'est pas vrai, continuait-il (*Nouveaux principes « d'économie politique*), que la lutte des intérêts « individuels, tant préconisée par l'école anglaise, « suffise pour produire le plus grand bien de tous, « puisque sous l'influence de cette lutte nous « voyons naître chaque jour les complications les « plus graves et se consommer les injustices les « plus criantes... Le plus grand vice de l'organi- « sation sociale actuelle, c'est que le pauvre ne

« peut jamais savoir sur quelle demande de travail il peut compter, et que la puissance de « travailler ne soit jamais pour lui un revenu « précis et assuré. » Que faire alors ? L'auteur des *Nouveaux principes d'économie politique* ne l'indiquait pas. Tout au plus laissait-il voir sa prédilection pour l'agriculture et pour une sorte de vie patriarcale. Mais encore alors, comme le fait remarquer un autre économiste, M. Baudrillard (*Manuel de l'économie politique*), on verrait apparaître les machines, l'agriculture ne pouvant s'en passer. Sismondi dénonçait le mal, mais où se trouvait le remède ? C'est ce qu'il ne faisait pas connaître. Il en convenait d'ailleurs : « La « distribution des fruits du travail entre ceux « qui concourent à les produire me paraît vicieuse, disait-il, mais il me semble presque au-dessus des forces humaines de concevoir un « état de propriété absolument différent de celui « que nous fait connaître l'expérience. » Il ne concluait donc pas ; mais il faisait ressortir éloquentement les vices de la concurrence illimitée, et son ouvrage eut un grand retentissement. Une école avec laquelle il déclina toute solidarité dans une seconde édition des *Nouveaux principes* (1827), l'école socialiste y puisa des arguments à l'appui de ses doctrines. Après cette éclatante publication, Sismondi revint à ses travaux historiques. Il avait commencé, dès 1819, l'*Histoire des Français*. Il la reprit alors pour ne plus l'abandonner. Il s'était proposé d'abord de ne mener son œuvre que jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, mais l'attrait du sujet l'entraîna à pousser, d'une façon plus abrégée à la vérité, jusqu'en 1750. Les rapports séculaires entre l'Italie et la France furent sans doute un des motifs qui lui firent entreprendre cette œuvre considérable ; de même que, grâce à ses travaux économiques, il put donner d'intéressants détails sur le développement intérieur de la France. On trouve surtout dans son ouvrage une exposition, aussi neuve que précieuse, de l'état des populations agricoles du royaume au 11^e et au 12^e siècle, et l'on y assiste à la renaissance industrielle après l'émancipation des communes. Cependant on lui a reproché de s'être beaucoup plus appliqué à faire ressortir les faiblesses de la royauté que les services qu'elle avait rendus en constituant l'unité politique et territoriale du pays. Sismondi publia, en 1830, dans le *Lardner's cabinet Cyclopædia*, un abrégé en anglais de ses *Républiques italiennes*. Le même ouvrage, traduit en français sous ce titre : *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie*, a paru à Paris en 1832. Sismondi faisait partie de l'assemblée constituante de Genève, formée par suite du renversement de la constitution oligarchique de cette cité, le 22 novembre 1841. Il combattit le parti radical avec une énergie qui contribua à précipiter l'épuisement de ses forces physiques ; néanmoins il continuait de travailler. Le 14 juin de la même année, il re-

lisait les épreuves du 29^e volume de son *Histoire des Français*, et le 25 du même mois on célébrait ses funérailles. Il avait épousé, en 1819, miss Allen, alliée à une famille parlementaire de la Grande-Bretagne ; mais il n'en eut point d'enfants. Sismondi a dressé lui-même avant de mourir une liste de ses écrits. Elle comprenait les ouvrages suivants : 1^o *Tableau de l'agriculture de la Toscane*, Genève, 1801, in-8^o ; 2^o *De la richesse commerciale*, Genève et Paris, 1803, 2 vol. in-8^o ; 3^o *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, Zurich et Paris, 1807-1818, et Paris, 1840-1844, 10 vol., nouvelle édition ; en anglais, chez Galignani, Paris, 1832 et 1844, in-8^o, sous ce titre : *Italian republics, or the origin, progress and fall of Italian freedom* ; en espagnol par Facio, Paris, 1837, 2 vol. in-12. Une critique de cet ouvrage a été publiée par Manzoni et traduite par Delacouture sous ce titre : *Défense de la morale catholique contre l'Histoire des républiques italiennes de M. Sismondi*, Paris, 1835, in-12. 4^o *Littérature du midi de l'Europe*, Paris, 1813, 4 vol. in-8^o, et 1819, 3^e édition ; 5^o *Nouveaux principes d'économie politique, ou De la richesse dans ses rapports avec la population*, Paris, 1819, 2 vol. in-8^o, et 1826, 2^e édition fort augmentée ; 6^o *Histoire des Français*, Paris, 1821-1844, 31 vol. in-8^o. Le tome 30 est une continuation depuis Louis XVI jusqu'aux états généraux de 1789, par A. Renée, et le tome 31 est la table générale alphabétique de l'ouvrage. 7^o *Julia Severa, ou l'An 492* (tableau des mœurs et des usages lors de l'établissement de Clovis dans les Gaules), Paris, 1822, 3 vol. in-12 ; 8^o *Histoire de la renaissance de la liberté en Italie, de ses progrès, de sa décadence et de sa chute*, Paris, 1832, 2 vol. in-8^o ; 9^o *Histoire de la chute de l'empire romain et du déclin de la civilisation de l'an 250 à l'an 1,000*, Paris, 1835, 2 vol. in-8^o ; publié en même temps dans le *Lardner's cabinet Cyclopædia* ; 10^o *Etudes sur les constitutions des peuples libres, ou Des sciences sociales*, Paris, 1836-1838. Les tomes 3 et 4 contiennent des *Etudes sur l'économie politique*. 11^o *Précis de l'histoire des Français*, Paris, 1839, 2 vol. ; 12^o Soixante-treize opuscules, classés par Sismondi lui-même sous les titres suivants : *Politique et Etudes sur les constitutions*, 16 opuscules ; *Economie politique*, 11 ; *Esclavage*, 5 ; *Alger*, 2 ; *Inde anglaise*, 3 ; *Amérique*, 2 ; *Grèce*, 7 ; *Critique historique*, 18 ; *Critique littéraire*, 4 ; *Philosophie*, 3 ; *Biographie*, 5. Plusieurs de ces opuscules ont paru dans différents recueils, tels que les *Annales de législation et d'économie politique*, Genève, 1822 ; la *Revue encyclopédique*, la *Revue mensuelle d'économie politique*, Paris ; le *Mémorial des séances du conseil représentatif de l'assemblée constituante et du grand conseil de Genève* ; la *Bibliothèque universelle de la même ville* ; les *Atti dell' academia italiana* ; la *Pallas* de Weimar ; l'*Encyclopédie des gens du monde*, à Paris. Sismondi a

fourni de nombreux articles à la *Biographie universelle*, qui lui consacre actuellement cette notice. On a publié à son sujet : 1° *Sismondi, fragments de son journal et correspondance*, Paris, 1863, 1 vol. in-8°, avec une notice de mademoiselle Montgolfier ; 2° *Lettres inédites à madame d'Albany*, Paris, même année, 1 vol. in-8°, avec une notice de M. St-René-Taillandier. On peut consulter sur Sismondi la *Galerie des contemporains illustres*, par M. de Loménie ; les *Notices historiques* de M. Mignet, t. 2 ; enfin *Vie et travaux de Sismondi*, Paris, 1845, in-8°. R—LD.

SISSOUS DE VALMIRE, né à Troyes, vers 1740, fut avocat du roi au bailliage de cette ville, et y est mort en février 1819. Sa longue carrière n'a fourni aucun événement remarquable. Il ne tint cependant qu'à peu de chose, en 1770, qu'il n'eût un instant de célébrité. On parla de le mettre à la Bastille, pour un ouvrage qu'il avait soumis à la censure, et qu'en attendant l'approbation, il avait vendu à Lesclapart, qui le faisait imprimer clandestinement à Beauvais, chez Desjardins. Cet ouvrage est intitulé *Dieu et l'Homme*, par M. de Valmire, Amsterdam, 1771, in-12 de 330 pages. C'est un livre de métaphysique, dans lequel l'auteur assure que *tout ce qui a rapport à la religion semble fait pour la glorifier et pour la soutenir*. Ce n'était pas tout à fait l'opinion de l'abbé Chrétien, censeur de l'ouvrage, qui pensait que Sissous avait le cerveau dérangé. Ce qui fit rechercher ce livre, c'est la ressemblance de son titre avec le volume intitulé *Dieu et les Hommes*, œuvre théologique mais raisonnable, par le docteur Obern, traduit par Jacques Aimon, à Berlin, chez Christian de Vos, 1769, in-8°. Ce dernier ouvrage, imprimé à Genève, chez les frères Cramer, est de Voltaire ; il avait été brûlé par arrêt du parlement de Paris, du 18 août 1769, et fut condamné à Rome, le 13 décembre 1770. On a souvent confondu les deux ouvrages ; Sissous envoya le sien à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre du 27 décembre 1771, comprise (depuis 1817, seulement) dans les *Œuvres de Voltaire*. Louis Tallot, prêtre, mort à Troyes, en 1777, à l'âge de 56 ans, a publié un *Examen raisonné du livre intitulé : Dieu et l'Homme*. A. B—T.

SITALCÈS, roi de la Thrace odrysienne, monta sur le trône vers l'an 430 avant J.-C. Aucun écrivain moderne n'a parlé convenablement d'un prince qui mériterait d'être appelé l'Épaminondas de la Thrace. Diodore de Sicile, dans ses recherches sur Sitalcès, ne distingue pas par époques les principaux événements de la vie de ce prince. Thucydide ne donne pas davantage l'époque fixe de son avènement au trône ; mais il distingue si nettement les autres circonstances de sa vie qu'il est facile d'en parler d'après cet historien. Vers la 2^e année de la 87^e olympiade, la première de la guerre du Péloponnèse, Sitalcès venait de monter sur le trône. Tout ce que l'on

sait de Térés, son père, dont la vie et le règne furent longs, c'est qu'il vécut quatre-vingt-douze ans, qu'il se montra belliqueux et qu'il augmenta le premier le territoire des Odryses. Quant au fils, qui régna huit ans au plus, les historiens se plaisent à le dépeindre sous les traits les plus honorables. Modéré dans l'exercice du pouvoir, vaillant capitaine, administrateur habile et sans cesse occupé du soin d'améliorer ses finances, il avait hérité d'un empire de médiocre étendue ; mais, avec de telles qualités, il en recula bientôt les limites. Ses sujets l'affectionnèrent : ceux des Thraces voisins qui conservèrent leur indépendance l'admirèrent et se rangèrent librement sous ses lois. En un mot, de tous les empires d'Europe entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, le sien devint le plus riche et le mieux pourvu de tout ce qui procure le bonheur (Thuc., 2, 97, 5). Sitalcès n'était que le roi d'une nation à demi sauvage, et son alliance était recherchée par le peuple le mieux policé et le plus belliqueux de l'univers. Athènes, redoutant Perdicas, roi de Macédoine, invoque la médiation de Sitalcès. Elle convoite le littoral de la Thrace : aussitôt elle se fait un allié du prince qui pouvait mettre obstacle à son ambition et donne le titre de citoyen à son fils Sadocus. Voulant conquérir Potidée, place importante qui ouvrait les portes de toute la Pallène, elle députa vers le roi des Odryses, lui représente que le sort de Potidée intéresse son fils autant qu'Athènes même, dont il est devenu citoyen. Fort heureusement Athènes avait devancé les ambassadeurs de Corinthe. Ils allaient demander de l'or au grand roi et à Sitalcès sa renonciation à l'alliance d'Athènes : ce prince rejette les propositions, et, fidèle à son allié au moment même où celui-ci le jouait et à sa promesse de terminer la guerre de la Chalcidique, il se met à la tête d'une armée de 150,000 hommes. Quoiqu'il n'ait mis en mouvement qu'une partie de cette armée contre les Chalcidiens et les Bottiéens, les Thraces septentrionaux, les Pannæens, les Odomantes, les Droens, les Dersæens craignent de perdre leur indépendance. Les Thesaliens méridionaux, les Magnètes et autres sujets de la Thessalie prennent les armes. Les Grecs eux-mêmes, voyant en lui bien plus que le grand roi, font des vœux pour que de nouveaux Léonidas défendent les Thermopyles. Athènes tremble à l'aspect d'une puissance qu'elle a invoquée comme amie : elle devait fournir, pour le succès d'une guerre qui l'intéressait, des vaisseaux et une armée considérable ; elle se borne à une députation et à des présents. Manquant de vivres et souffrant beaucoup des rigueurs de l'hiver, et d'ailleurs subjugué par les représentations de Seuthès, son neveu, le plus puissant des Odryses après lui, Sitalcès regagna précipitamment ses États. Tels furent les résultats d'une si grande expédition, dans laquelle ce monarque fut évidemment joué par les Athéniens, ce qui n'em-

pêcha pas ce prince crédule d'inscrire ces mots sur les colonnes de son palais : *Charmants Athéniens*. On voit dans les *Acharnes* d'Aristophane que Sadocus, son fils, fait citoyen d'Athènes (*Ach.*, 145), fut invité à venir manger des andouilles aux Apaturies ou fêtes de la Supercherie. On ne connaît pas précisément l'époque de la mort de Sitalcès. Son fils Sadocus lui succéda.

G—L.

SITIUS (PUBLIUS) fut surnommé *Nucérinus*, c'est-à-dire natif de la ville de Nocera. S'étant enfui de Rome, pour se soustraire à une accusation grave, il passa d'Espagne en Afrique et parvint à mettre sur pied un corps de bannis, avec lequel il se signala dans différentes guerres entreprises par des princes de ce pays armés les uns contre les autres. Catilina l'avait désigné à ses complices comme étant informé de sa conjuration et se préparant à la seconder. Ayant ensuite embrassé le parti de César, Silius concourut très-efficacement aux succès du dictateur en Afrique. Il prit la ville de Cirthe, tua Sabura, général de Juba, dispersa les forces de ce prince et fit prisonniers Afranius et Faustus Sylla, fils du dictateur, avec la plupart des soldats de Pompée, l'an 46 avant J.-C. Il dissipa plus tard la flotte de Scipion. Après la réduction de l'Afrique, César lui donna la partie de la Numidie qu'il avait enlevée à Manassès, auxiliaire de Juba. Silius distribua des terres à ses troupes et régna en véritable souverain; mais après la mort de César, il fut pris en trahison par Arabion, fils du roi Manassès, qu'il avait détrôné, et ce prince le massacra vers l'an 43 avant J.-C.

M—D j.

SÏVERS (HENRI-JACOB), né à Lubeck en 1709, après avoir terminé ses études à Rostock, fit un voyage en Danemarck et en Suède et accepta dans ce dernier pays une place de pasteur à Norkoepping. Il devint ensuite aumônier du roi et fut promu au grade de docteur en théologie. Mais ce qui le distingua surtout, ce fut son zèle pour l'histoire naturelle et pour toutes les connaissances utiles. Il rassembla un cabinet considérable et riche surtout en minéraux et en médailles. Une correspondance étendue le mettait au courant des découvertes importantes et des travaux littéraires. En 1731, il fut reçu membre de la société royale des sciences de Berlin. Il mourut en 1758, laissant un grand nombre d'ouvrages sur divers sujets, entre lesquels nous remarquerons : *Curiosa Niendorpensia*, Lubeck, 1732-1734; — *Musæum Lekoifianum*, ibid., 1732; — *Relation sur le marbre de Suède*, Norkoepping, 1738, en allemand et en suédois; — *Description du Digerdoeden*, ou de la grande peste du Nord, Stockholm, 1751, en suédois; — *Fragment remarquable de l'histoire de Gustave I^{er}*, ibid., 1754.

C—AU.

SIX (JEAN), né à Amsterdam en 1618, d'une famille originaire du Cambrésis, cultiva les muses

et les arts au sein des loisirs que lui laissaient les fonctions de la magistrature municipale. Sa tragédie de *Médée* est la plus distinguée de ses productions. Il était consulté comme un oracle de goût et de *purisme* dans sa langue maternelle; Vondel et tous les poètes du temps l'ont célébré à l'envi. Il fut l'ami et le protecteur de Rembrandt, qui, dans une de ses gravures les plus recherchées (le *Portrait du bourgmestre*), a transmis à la postérité les traits de son Mécène. Jean Six mourut en 1700. — SIX DE CHANDELIER (Jean), parent du précédent et né à Amsterdam vers 1610, s'est distingué dans la même carrière. Il voyagea beaucoup, tant pour son commerce que pour sa santé. Il paraît avoir eu pour celle-ci de grandes obligations aux eaux de Spa, qu'il se plaît à célébrer dans ses vers. Il donna, en 1637, le recueil de ses poésies, où l'on remarque l'*Hiver des Amsterdamois*. De Bosch en loue le naturel et la force dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 1^{er}, p. 191. On doit aussi à Six une traduction en vers hollandais des Psaumes de David, publiée en 1674, après sa mort. M—ON.

SIXDENIERS (ALEXANDRE-VINCENT), graveur, naquit à Paris le 2 nivôse an 4 (23 décembre 1795). Se sentant du goût pour les arts, il entra de bonne heure dans l'atelier d'Ant.-Cl.-Fr. Villerey et fut admis, le 6 février 1811, à l'école des beaux-arts; en 1816, il obtint le deuxième grand prix de Rome, sur une *académie gravée*, mais ne concourut pas davantage. Il débuta au salon du Louvre, en 1822, avec la planche des *Honneurs rendus à Raphaël après sa mort*, d'après M. Bergeret. En 1824 parut la reproduction, pour la société des amis des arts, du tableau de M. Ducis, *Properzia de Rossi travaillant à son dernier bas-relief*; cette gravure, qui annonçait tout ce que Sixdeniers pourrait produire, lui valut cette même année une médaille d'or. Sixdeniers s'est généralement montré dessinateur sévère, mais on peut reprocher à son burin d'être un peu trop métallique: il sait bien s'identifier avec le maître qu'il est chargé de traduire; il lui laisse sa physionomie propre, et ses gravures n'offrent pas cette uniformité monotone qu'on est en droit de reprocher à certains de nos graveurs contemporains. Sixdeniers est un des derniers artistes qui se soient occupés de la manière noire avec une véritable supériorité; nous citerons principalement en ce genre le *Contrat rompu*, d'après M. Destouches (1837); *Charlotte Corday*, d'après Henri Scheffer (1841); *Napoléon avec le roi de Rome*, d'après M. Steuben (1842); les *Funérailles du général Marceau*, une de ses meilleures planches, d'après le remarquable tableau de Bouchot, que possède le musée de la ville de Chartres (1843); l'*Arabe en prière*, la *Porte au désert*, d'après Horace Vernet (1844); l'*Accordée de village*, d'après Greuze (1846). Sixdeniers a également reproduit le *Sommeil d'Endymion*, d'après Girodet (1831); *Edouard en Ecosse*, d'après Paul Dela-

roche (1834); le *Groupe de Louis XVI*, d'après Bosio (1835); le *Portrait de François Arago*, d'après Henry Scheffer (1839); une *Barque attaquée par des ours*, d'après M. Biard (1840). Son dernier ouvrage qui figura au salon de 1846 fut le *Portrait du frère Philippe, supérieur général des écoles chrétiennes*, d'après Horace Vernet. Ce graveur a fait preuve d'un grand talent dans la reproduction de cette œuvre remarquable et trop connue, pour que nous nous y arrêtions davantage. Sixdeniers s'était attaqué aux plus grands maîtres de notre époque; il avait acquis une grande sûreté de burin; il allait recueillir le fruit de ses patients efforts, quand, par une déplorable fatalité, il vint trouver la mort, le 10 mai 1846, sur la Seine, dans une partie de plaisir. « Un canot monté par huit personnes, dit le *Moniteur*, et dont le gouvernail était tenu par M. Sixdeniers, est venu donner de la pointe sur l'une des arches du pont au Change et a chaviré. Sept personnes sont parvenues à se sauver; quant à M. Sixdeniers, il a disparu sous l'eau et toutes les recherches ont été inutiles pour retrouver son corps. » Ce ne fut en effet que quelques jours après que le corps du pauvre artiste fut repêché au pont Royal; il était âgé de 51 ans.

B. DE L.

SIXTE ou XISTE (SAINT), pape, fut le successeur de St-Alexandre, en l'année 116 ou 119, le 3 juillet de la première ou le 7 juin de la seconde; il était Romain de naissance. Nous avons déjà eu occasion de le remarquer, la succession des pontifes, dans ces premiers temps de l'Eglise, est certaine, quoique la date des années le soit peu. St-Sixte 1^{er} vécut sous les empereurs Adrien et Antonin le Pieux; il tint le saint-siège pendant neuf ou dix ans environ. On ne sait aucun détail sur sa vie. L'Eglise honore sa mémoire comme martyr, et son nom est un de ceux que l'on invoque dans les prières du canon de la messe. Il eut pour successeur St-Télesphore. On attribue à Sixte deux épîtres, qui ont été publiées avec des remarques dans la *Bibliothèque des Pères*. D-s.

SIXTE II (SAINT), pape, Athénien de naissance, succéda à St-Etienne le 2 ou 24 août 257. Il était d'un âge fort avancé. Lenglet-Dufresnoy donne à son pontificat la durée de deux ans et cinq jours, tandis que le P. Pagi, Fleury et l'*Art de vérifier les dates* ne lui donnent pas un an entier. Lenglet-Dufresnoy le regarde comme une espèce de coadjuteur de St-Etienne, son prédécesseur, dont il avait partagé la prison. Sixte II ne montra pas moins de courage lorsqu'il fut élevé seul au trône pontifical. La persécution continua, et il en fut lui-même la victime. Un édit de Valérien ayant condamné à mort tous les évêques, les prêtres et les diacres, St-Sixte fut pris et mené au supplice avec quelques-uns de son clergé. St-Laurent, le premier des diacres, n'était pas encore ce jour-là au nombre des victimes; il suivait Sixte en pleurant et lui disait :

« Où allez-vous, mon père, sans votre fils? vous n'avez pas coutume d'offrir le sacrifice sans ministre. En quoi vous ai-je déplu? Epreuvez si je suis digne du choix que vous avez fait de moi pour me confier la dispensation du sang de Notre-Seigneur. — Ce n'est pas moi, lui répondit le saint vieillard, qui vous quitte, mon fils; mais un plus grand combat vous est réservé. Vous me suivrez dans trois jours. » Le pape eut la tête tranchée; quelques historiens prétendent qu'il fut pendu ou crucifié, à l'exemple du divin Maître, pour lequel il donnait sa vie. Il mourut le 6 août 259. Fleury et le P. Pagi indiquent l'an 258. Sixte II avait fait transporter dans les catacombes les corps de St-Pierre et St-Paul, pour les mettre à l'abri des profanations des hérétiques ou des persécuteurs. On attribue à ce saint pontife des épîtres et des ordonnances. Il eut pour successeur St-Denis. D-s.

SIXTE III, pape, successeur de St-Célestin, était Romain de naissance et fut élu le 20 août 432. C'est à lui que St-Augustin écrivit sa lettre célèbre touchant la grâce, lorsqu'il n'était encore que prêtre de l'Eglise romaine. La nomination de Sixte III se fit d'un consentement unanime et en présence de deux évêques orientaux. Le pape travaillait à la réunion des Eglises de l'Orient, dont un grand nombre étaient divisées d'avec celle de Rome, et ce fut le premier objet auquel il s'appliqua, aidé des lumières et du zèle de St-Cyrille. Les mœurs de Sixte III furent attaquées par un colomniateur nommé *Bassus*, qui l'accusa d'avoir séduit une vierge consacrée à Dieu. L'empereur Valentinien III fit examiner le fait dans un concile tenu à Rome en 443, et le pape sortit triomphant de cette accusation, dont l'auteur fut condamné et excommunié. Sixte III tint le saint-siège pendant sept ans onze mois et douze jours, étant mort le 22 juillet 440. Les doutes qu'il fit à différentes églises pour les orner ou les réparer se montèrent à cinq mille marcs d'argent, somme prodigieuse pour un temps où les papes ne possédaient d'autres richesses que les secours des fidèles. Sixte III eut pour successeur St-Léon le Grand. D-s.

SIXTE IV (FRANÇOIS D'ALBESCOLA DE LA ROVÈRE) succéda à Paul II, le 9 août 1471. Les historiens sont divisés sur son origine. Les uns lui donnent pour père un pêcheur de Celles, près de Savone, nommé Leonardo Rovère; d'autres prétendent que l'illustre famille des Rovère l'adopta pour parent en voyant son élévation (1). Tous conviennent qu'il était né le 22 juillet 1414; qu'élevé dans sa jeunesse par le cardinal Bessarion, il montra des dispositions heureuses; qu'il fut général de l'ordre des Frères Mineurs, où il était entré au sortir de ses études; que Paul II, instruit de son mérite, lui donna la pourpre, et que sa vie

(1) Les familles des *Rovère* en Piémont, et Beauvoir du *Rouvre* dans le Gévaudan, rattachent aussi leur origine à celle de la famille des papes Sixte IV et Jules II.

était alors si régulière et si édifiante que son palais ressemblait plutôt à un monastère qu'à l'habitation d'un prince de l'Eglise. Deux objets principaux l'occupèrent dans les premiers moments de son exaltation : la réforme ecclésiastique et la guerre contre les Turcs. Ce second point exerça principalement son activité. Il leva partout des décimes ; il exhorta, mais infructueusement, toutes les puissances à se joindre à lui. Les Vénitiens et le roi de Naples fournirent seuls quelques secours. Le cardinal Caraffa eut le commandement des galères de l'Etat romain qui se rassemblèrent à l'embouchure du Tibre et que le pape bénit en personne. Les opérations n'eurent pas un grand succès. Tout se borna à la prise d'une petite ville dans la Pamphylie et au pillage de Smyrne, où le butin fut assez considérable. Le légat rentra en triomphe à Rome, et la guerre n'en fut que plus animée, ainsi que la demande des subsides dans toute la chrétienté. Louis XI profita de la difficulté des affaires pour demander à la cour de Rome des réformes utiles, telles que des règles plus justes dans la collation des bénéfices, la réduction des taxes, le rétablissement de la juridiction des juges ordinaires dans l'instruction des procès contre les évêques, l'abolition de la nouvelle levée des décimes, enfin la convocation d'un concile général à Lyon. Le pape fut sourd à toutes ces demandes. On se plaignait de sa facilité pour accorder des grâces extraordinaires, surtout à ses parents ; on voyait avec peine élevé au cardinalat un de ses neveux nommé Riario, sujet extrêmement dépravé dans ses mœurs et vivant avec un faste scandaleux. Sixte IV ne savait rien refuser ; souvent il accordait la même grâce à deux personnes qui l'importunaient par leurs prières. Il rétablit à Rome les chanoines réguliers de St-Jean de Latran ; il institua le rite du jubilé tous les vingt-cinq ans ; il donna l'évêché de Saragosse en commande perpétuelle à un bâtard de don Juan d'Autriche, qui était encore enfant, malgré l'opposition du cardinal de Pavie. Il convertit le tribut que Naples payait à la cour de Rome comme redevance féodale, en l'hommage d'une haquenée blanche, qui a subsisté jusqu'en 1789 ; mais l'événement le plus remarquable de ce pontificat, ce furent les troubles de Florence, lors de l'assassinat de Julien de Médicis et du meurtre tenté contre la personne de son frère Laurent. On sait que, par suite de ces attentats, le peuple se mutina, mit en prison Riario et pendit l'archevêque de Pise aux fenêtres du palais (*voy. Pazzi*). Sixte IV, irrité de ces vengeances, mit la ville de Florence en interdit et demanda des indemnités exorbitantes. Les puissances se divisèrent. Le roi de France, le duc de Milan, les Vénitiens soutenaient le parti de Florence. Les autres princes, surtout ceux d'Italie, embrassaient la défense du pape. Au bout de deux ans de négociations, la colère du pontife s'apaisa. Les Florentins furent reçus

en grâce ; leurs députés vinrent faire la soumission à Rome et furent absous avec les cérémonies usitées en pareil cas. Ce qui est plus difficile à décider, c'est de savoir quelle part le pape prit à l'horrible attentat commis contre la personne des deux Médicis. Il ne paraît pas aisé d'en justifier Riario. Il obtint de son oncle la permission de venir à Florence, sous un prétexte assez frivole, avec le cardinal de St-Georges, autre neveu ou petit-neveu du pontife ; mais il avait pu cacher son perfide dessein, en supposant même qu'il en fût coupable. Sixte IV, quoique entêté dans ses volontés, n'était point un caractère sombre et porté à de telles noirceurs. Son neveu avait pu le tromper. Il ne pouvait guère s'empêcher de sévir contre les excès sacrilèges des Florentins ; enfin il pardonna, et son indulgence sollicita du moins l'hésitation dans une matière si grave. Les historiens modérés ont pesé mûrement toutes les raisons des deux partis. Bayle n'ose rien affirmer et paraît embrasser l'avis de Platine. L'auteur de l'*Histoire des papes*, Alletz, dit simplement que Sixte IV avait donné *indirectement* occasion à un si grand crime. Le continuateur de Fleury est resté dans un doute complet. L'abbé Racine, dans son *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, dit expressément que le pape *ignorait* le projet de ses neveux. On sait que tous ces écrivains sont bien loin d'être favorables aux papes. C'est une raison pour ne pas dédaigner des opinions contraires et pour ne pas prononcer un jugement qui ne peut résulter que d'une démonstration évidente. Louis XI, qui appuyait l'absolution des Florentins, menaga la cour de Rome de la pragmatique sanction, suivant son usage toutes les fois qu'il voulait en obtenir quelque concession. Le pape fléchit sur ce qui intéressait Florence et d'ailleurs demeura ferme dans tous les principes appelés ultramontains, que les papes ne cessaient d'opposer aux demandes des diverses puissances. Des malheurs d'une autre espèce troublèrent les dernières années du pontificat de Sixte IV. Les Turcs prirent la ville d'Otrante, et ils y égorgèrent ou firent prisonniers 12,000 chrétiens ; mais ils se retirèrent à l'apparition d'une flotte envoyée contre eux. Le pape protégea d'abord les Vénitiens, contre lesquels s'était formée une ligue de souverains alarmés de leur trop grande puissance. Il les abandonna ensuite, et, pour se venger, ils en appelèrent au futur concile. Tous ces flux et reflux d'événements fâcheux et de déterminations contradictoires épuisèrent le trésor public et forcèrent à multiplier les impôts et les charges. On reprochait au pontife ses prodigalités envers sa famille et ses dépenses en bâtiments magnifiques. Il est resté de lui, à Rome, deux monuments remarquables : un pont sur le Tibre, qui porte son nom, et la chapelle Sixtine, au Vatican. Sixte IV, en l'an 1476, avait établi la fête de la Conception, à laquelle il attacha les mêmes

indulgences que les papes Urbain IV et Martin V avaient accordées à la fête du St-Sacrement. Sixte IV mourut le 13 août 1484, dans la 71^e année de son âge et dans la quatorzième de son pontificat. Il était oncle de Jules II. On a de lui quelques écrits estimés sur divers sujets : 1^o *De sanguine Christi*, Rome, 1473, in-fol., rare ; 2^o *De futuris contingentibus* ; 3^o *De potentia Dei* ; 4^o *De conceptione beatæ Virginis* ; 5^o plusieurs lettres, décrets, etc., insérés dans divers recueils (voy. le *Catalog. bibl. Imperial.*). Il eut pour successeur Innocent VIII. D—s.

SIXTE-QUINT (FÉLIX PERETTI, pape sous le nom de), naquit le 13 décembre 1521. Ceux qui ne le connaissent que par la vie, ou plutôt par le roman qu'en a publié Gregorio Leti, soit d'après son imagination, soit d'après les libelles composés par les ennemis de ce pape, ne peuvent en avoir qu'une fausse idée. Encore a-t-on retranché un tiers de cette vie dans la traduction française. L'auteur avertit lui-même de se tenir en garde contre sa fidélité, lorsqu'il dit, à l'occasion de son ouvrage : « Qu'une chose bien imaginée « fait plus de plaisir que la vérité destituée d'ornements. » Le P. Tempesti, cordelier, a composé une autre histoire sur des documents authentiques, recueillis avec des soins infinis (Rome, 1754, 2 vol. in-4^o). C'est celle que l'on suit principalement dans cet article. La famille Peretti, forcée de quitter la Dalmatie, où elle tenait un rang distingué, lorsque Amurat II envahit cette province vers la fin du 15^e siècle, était venue s'établir au château de Montalte, dans la Marche d'Ancone. Peretti ayant vu ses domaines ravagés en 1518, pendant la guerre de Léon X et du duc d'Urbin, se réfugia au village des Grottes, sur le bord de la mer, et ce fut là que naquit Félix, qui fait le sujet de cet article. Pendant que son père, revenu à Montalte, s'occupait de rétablir ses propriétés, il entra au noviciat chez les cordeliers d'Ascoli, où il mérita la faveur de ses supérieurs par ses talents, et s'attira l'aversion de ses confrères par son caractère inquiet et pétulant, qui leur fournit bien des occasions de donner un libre cours à leur jalousie naturelle. Frère Félix n'en poursuivit pas moins rapidement sa carrière. Il fut successivement professeur de théologie, prédicateur renommé dans les principales chaires d'Italie, commissaire général de son ordre à Bologne, inquisiteur à Venise, etc. Il développa, dans toutes ces places, des talents qui lui frayèrent le chemin à de plus hautes dignités. Des différends qu'il eut dans cette dernière ville avec le sénat et avec ses confrères l'obligèrent de prendre la fuite ; et comme on le raillait sur cette fuite précipitée, il répondit plaisamment « qu'ayant fait vœu d'être « pape à Rome, il n'avait pas cru devoir se faire « pendre à Venise. » Arrivé dans la capitale du monde chrétien, où il était déjà connu par la réputation que lui avaient acquise ses prédications, il devint consultant du saint-office, membre de

plusieurs autres congrégations, procureur général de son ordre, et fut choisi par le cardinal Buoncompagni, légat en Espagne, pour l'y suivre en qualité de son théologien. A cette époque un changement très-remarquable s'opéra dans son caractère. Un air doux, honnête et complaisant remplaça cette humeur aigre et sévère qui le rendait incommode dans la société, et releva, aux yeux de tous ceux qui eurent à traiter avec lui, les autres qualités qu'on chérissait dans sa personne. L'exaltation de Pie V, son ancien disciple et son protecteur, appela Peretti à de nouveaux honneurs. Ce pape le fit élire général des cordeliers, le choisit pour son confesseur, lui donna l'évêché de Ste-Agathe et le revêtit de la pourpre romaine. Le cardinal de Montalte (c'est le nom qu'il avait pris du lieu où résidait sa famille) ne jouit pas de la même faveur sous Grégoire XIII, qui ne lui accorda point de part dans le gouvernement. Si l'on en croit le romancier Gregorio Leti, cette disgrâce fut utile à ses vues ambitieuses. On le vit tout à coup s'éloigner du tourbillon du monde et se confiner dans la retraite, en annonçant qu'il ne voulait désormais travailler qu'à son salut. Il paraissait succomber sous le poids des années et des infirmités, ne se montrant en public qu'appuyé sur un bâton, la tête penchée sur les épaules, ne parlant que d'une voix entrecoupée avec une toux qui semblait le menacer à chaque instant de sa fin. Tous ces signes de caducité redoublèrent quand il fut question de donner un successeur à Grégoire XIII. Si on lui faisait entrevoir que l'élection pourrait le regarder, il en rejetait la proposition dans des termes propres à confirmer l'idée que son état apparent donnait de sa mort prochaine, et de l'impossibilité où il serait de vaquer par lui-même aux affaires. Il n'en fallut pas davantage pour réunir en sa faveur toutes les factions qui divisaient le conclave, dans l'espoir qu'un pontificat faible et de peu de durée laisserait à chacune d'elles le temps et leur fournirait les moyens de se mieux concerter pour parvenir plus sûrement à leur but. Il fut donc élu sans contradiction, le 24 avril 1585. A peine les suffrages étaient-ils recueillis que Montalte sortit de sa place, jeta son bâton, releva sa tête et entonna le *Te Deum* d'une voix forte, qui retentit dans toute la salle de l'assemblée. Les cardinaux stupéfaits ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles. Le peuple, en le voyant donner ses bénédictions avec autant de grâce que d'assurance, avait de la peine à concevoir que ce fût le même homme qui, la veille, avait paru succomber sous le poids de son corps affaibli. Le cardinal de Médicis lui ayant fait son compliment sur cet heureux changement : « N'en soyez pas surpris, lui répondit-il, je cher- « chais alors les clefs du paradis, et pour les « mieux trouver, je me courbais, je baissais « la tête ; mais depuis que je les ai trouvées, « je ne regarde que le ciel, n'ayant plus besoin

« des choses de la terre. » Paul Jourdain Orsini, le seigneur le plus redouté à Rome, généralement accusé d'avoir fait assassiner François Peretti, neveu du nouveau pape, pour épouser sa veuve, s'étant présenté à l'audience de Sixte, dans les premiers jours de son exaltation : « Je « vous pardonne, lui dit-il, tout ce que vous avez « fait contre François Peretti et contre le cardinal de Montalte; mais ce que vous pourrez « faire contre Sixte ne vous sera jamais pardonné. Congédiez promptement de votre palais « et de vos châteaux les bandits que vous y avez « retirés; allez et obéissez. » Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et sévère, annoncèrent que le règne de la justice était arrivé, que l'oppression allait cesser; que la sûreté, la paix et la tranquillité bannies depuis longtemps, ne tarderaient pas à reprendre leur cours. Ses premiers soins furent de rétablir, par une police rigoureuse, la sûreté de Rome et des terres de l'Eglise contre les brigands, qui s'étaient prévalus de la faiblesse de son prédécesseur (*voy. SCLARRA*). Les gouverneurs et les juges qui marquaient des dispositions à une clémence hors de saison furent remplacés par d'autres plus sévères; les cardinaux, chargés de faire exécuter ses terribles édits dans les provinces, suivirent ponctuellement ses intentions rigoureuses, surtout à Bologne, où il en coûta la vie au comte Pepoli, pour avoir donné retraite à des bandits. Il ne supprima point le carnaval, temps où se commettaient les plus grands désordres; mais on vit s'élever, dans tous les quartiers de la ville, des potences destinées à la prompt punition de ceux qui se seraient livrés à des excès. Gregorio Leti en rapporte des traits d'une sévérité quelquefois cruelle; mais on a déjà fait observer combien cet historien doit paraître suspect dans ses anecdotes; telle est, entre autres, celle du supplice du jeune Savelli, qu'il prétend avoir été exécuté avant l'âge où les lois permettaient de faire mourir un criminel, et qui, en réalité, ne périt que deux ans après la mort de Sixte (*voy. l'Histoire de Vittoria Accorambona*, 3^e édition, par M. Adry). Les censeurs de ce pape ne l'ont jugé que par le contraste de son extrême sévérité avec la clémence que lui imposait sa qualité de pontife; mais l'équité demande qu'on le regarde comme prince temporel. Or, il est constant, par l'expérience, que la sévérité des souverains, lorsqu'elle n'est pas injuste, tourne toujours à l'avantage des peuples. Il est également certain que jamais Sixte V n'a été accusé d'avoir puni personne injustement. A la nouvelle de quelque assassinat, le bon Grégoire XIII se contentait de lever les mains au ciel en gémissant; Sixte, bien différent, disait : « On pourra « m'appeler féroce et sanguinaire; mais j'ai lu « dans l'Ecriture que le meilleur sacrifice que « l'on puisse faire à Dieu est de punir le crime « et de foudroyer les scélérats et les perturbateurs du repos public. » Ce discours était tou-

jours suivi d'une justice prompte et éclatante. « Cependant, dit Duclos, je maintiens qu'il y a eu « moins d'exécutions sous son règne qu'il n'y « avait auparavant de meurtres dans un mois. » C'est au moyen de cette sévérité que la licence en tout genre fut réprimée, que disparut une race d'assassins et de voleurs qui formaient une association organisée, avec laquelle on traitait, suivant certaines conventions, pour faire assassiner, mutiler un ennemi, saccager les campagnes, déshonorer les femmes; et qu'après avoir commis toutes sortes d'horreurs, on trouvait, dans les palais des cardinaux et des princes, un asile qui mettait les coupables à l'abri des poursuites de la justice. C'est par les mêmes mesures que le libertinage fut banni des murs de Rome et l'adultère proscrit; que l'innocence sans appui n'eut plus rien à redouter de la témérité et de l'impudence; que les faibles furent protégés contre les puissants; que l'on put marcher dans Rome en toute sécurité; que les lois reprirent leur vigueur; que l'agriculture, affranchie des brigands qui infestaient les campagnes, devint florissante; que le commerce, débarrassé de ses entraves, que les arts, les manufactures et tous les genres d'industrie furent encouragés, et que l'Italie goûta les douceurs de la paix et de l'abondance, tandis que toutes les autres contrées de l'Europe étaient agitées par des troubles et souffraient de la détresse. Une seule année de ce gouvernement ferme et vigoureux, auquel les princes voisins furent obligés de se conformer, suffit pour opérer un si grand changement. Quelques opérations d'un genre plus agréable et vraiment dignes d'immortaliser leur auteur, firent un peu de diversion à l'inquiétude et à la tristesse que des mesures sévères avaient dû répandre dans Rome. Cette capitale vit sortir du milieu des décombres où il était enfoui, ce fameux obélisque de granit de plus de cent pieds de hauteur, que Caligula avait fait transporter d'Egypte. Jules II et Paul III avaient échoué dans cette entreprise. Sixte V, en quatre mois et dix jours, le fit placer sur son piédestal et dédier à la sainte croix (*voy. FONTANA*). D'autres monuments de la même espèce furent retirés de dessous les débris pour décorer des places et des églises. Le pontife fit construire, à grands frais, dans Ste-Marie Majeure, une superbe chapelle de marbre blanc, ornée de deux beaux mausolées, un pour lui et un pour Pie V, son bienfaiteur. Le terrain du village où il avait reçu le jour ne pouvant se prêter à l'établissement d'une ville, il en exécuta le projet à Montalte, dans le voisinage de ce village, et il y érigea un évêché. Il fit aussi beaucoup travailler au dessèchement des marais Pontins, dont Léon X avait commencé à s'occuper; un canal encore existant y a conservé le nom de *Fiume Sisto*. Les sciences et les belles-lettres n'eurent pas moins de part à sa munificence. L'université de Bologne lui doit la fondation d'un collège avec cinquante

bourses. Mais un des plus beaux monuments de son pontificat est le magnifique édifice qu'il fit élever dans la partie du Vatican appelée *belvédère*, pour y placer la célèbre bibliothèque de ce nom. Les murs en furent décorés par de très-belles peintures, qui représentaient les principaux événements de son règne, les conciles généraux et les plus fameuses bibliothèques de l'antiquité (*voy. Rocca*). On grava sur des tables de marbre placées à l'entrée de ce vaste dépôt, de sages règlements pour empêcher que les livres et les manuscrits fussent dissipés. Près de là fut établie une célèbre imprimerie destinée à faire des éditions correctes et exactes, en toutes sortes de langues, pour rétablir dans leur intégrité les livres de l'Écriture, des Pères et de la liturgie, corrompus ou altérés par la succession des temps, la négligence des hommes ou la mauvaise foi des hérétiques. Sixte appela, dans ce dessein, tout ce qu'il put découvrir d'habiles gens dans l'art de l'imprimerie (*voy. GRANJON et J.-B. RAIMONDI*), et il n'épargna rien pour la perfection d'une si belle entreprise. C'est de là que sortirent, entre autres monuments curieux, les premiers beaux ouvrages imprimés en arabe; le texte des septante, revu sur le fameux manuscrit d'Alexandrie (*voy. TH. SMITH*); une édition de la *Vulgate*, également revue sur les textes originaux, les anciennes versions et les passages cités par les SS. pères. Sixte travailla lui-même à cette révision et se chargea d'en corriger les épreuves (*voy. le 4^e tome des *Amantitates litter.*, de Schellhorn*). Tant de superbes monuments, par lesquels il renouvela Rome, furent l'ouvrage d'un règne de cinq ans; et malgré les dépenses énormes qu'ils durent exiger, Sixte V, à sa mort, laissa dans le château St-Ange plus de vingt millions de notre monnaie, somme immense pour ce temps-là. Son infatigable activité s'étendait sur tous les points du gouvernement. Il établit ou réforma quinze congrégations, soit pour l'administration temporelle de ses Etats, soit pour la police générale des affaires ecclésiastiques. Il fixa le nombre des cardinaux à soixante-dix, et les divisa en trois ordres : six évêques, cinquante prêtres et quatorze diacres, ayant chacun pour titre une église de Rome; on ne s'est point écarté depuis de cet arrangement. Il publia une infinité de bulles pour la discipline des ordres religieux, qui avaient grand besoin de réforme, pour celle de toute l'Eglise et pour la police de ses propres domaines. Sixte prit part aux événements des différents Etats de l'Europe qui avaient quelque rapport à la religion, et n'épargna rien surtout pour empêcher l'hérésie de s'établir en France. Il confirma hautement la ligue. Il adressa des brefs au duc de Guise et au cardinal de Bourbon, qu'il comparait aux Machabées; il fulmina une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre et le prince de Condé, par laquelle ces princes étaient déchus de leurs droits à la couronne. A

la nouvelle de l'assassinat du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, il cita Henri III à comparaître à Rome; et sur son refus, il lança contre lui une sentence d'excommunication. Lorsqu'il apprit la mort tragique de ce monarque, il défendit de faire des prières pour lui et loua en plein consistoire le zèle et l'action de son assassin. Il accorda à Philippe II une bulle pour favoriser le succès de la grande *Armada*, destinée à détrôner la reine Elisabeth. Cependant, soit que ces entreprises fussent de la part de Sixte un effet des préjugés de son éducation, soit qu'il crût les devoir par politique à sa place de chef de l'Eglise, il est certain qu'il n'approuva pas toujours les fureurs de la ligue, qu'il refusa même plus tard de prendre parti pour elle contre Henri IV encore hérétique, lorsqu'il se fut aperçu que le peuple français n'était que l'instrument de quelques factieux qui se couvraient du manteau de la religion pour voiler leurs projets ambitieux. Sixte estimait sincèrement Henri IV; et dès qu'il eut appris que ce prince demandait à être instruit de la doctrine catholique, il chercha toutes les occasions de traverser secrètement ses ennemis. De là les plaintes du duc de Mayenne, des ligueurs et de la Sorbonne; de là les fureurs du duc d'Orléans, ambassadeur d'Espagne à Rome. Henri n'ignorait pas ces dispositions. « C'est un grand pape, disait-il, je veux me faire catholique, » quand ce ne serait que pour être fils d'un tel père. » Lorsqu'il eut appris la nouvelle de sa mort, il ne put s'empêcher d'exprimer sa douleur en ces termes : « Je perds un pape qui était tout à moi; Dieu veuille que son successeur lui ressemble ! » On l'accuse d'avoir félicité la reine Elisabeth du plaisir qu'elle avait dû goûter en faisant sauter la tête de Marie Stuart. C'est un conte dépourvu de toute vraisemblance. Quoique Sixte-Quint fût d'une complexion robuste, le travail excessif que demandaient ses fonctions ruina insensiblement sa santé. Il y succomba le 17 août 1590, ayant gouverné l'Eglise pendant cinq ans, quatre mois et seize jours. Comme il faut toujours trouver des causes extraordinaires à la mort des hommes qui ont joué un grand rôle dans le monde et froissé beaucoup d'intérêts, on répandit qu'il avait été empoisonné par les Espagnols, dont il avait su déjouer les intrigues dans les affaires de France. Les anecdotes débitées à ce sujet ne méritent pas d'être discutées. Les Romains, qui supportaient impatiemment le fardeau des taxes qu'exigeaient les grandes entreprises de ce pontife, et qui haïssaient son gouvernement ferme et sévère, se livrèrent à une licence effrénée et brisèrent la statue qu'on lui avait érigée au Capitole. C'est à cette occasion que le sénat rendit un arrêt pour défendre de dresser à l'avenir des statues à aucun pape vivant. Les ruses de Sixte V pour parvenir au souverain pontificat, sa conduite équivoque à l'égard des princes de son temps, une sévérité peut-être extrême,

qu'il tenait de son premier état, mais qui fut très-avantageuse à ses sujets, n'empêchent pas qu'on ne doive voir en lui un homme étonnant. Voltaire, malgré les reproches dont il charge sa mémoire, reconnaît qu'il eut de grandes qualités, et même des *vertus royales*; que la grandeur de ses entreprises place son nom parmi les noms illustres, du vivant même de Henri IV et d'Elisabeth. Il fut rusé et ambitieux; mais ce qu'on regarde chez lui comme de la ruse et de l'ambition n'eût été chez un roi qu'une politique sage et prudente. Ses mesures pour établir une police utile à ses peuples furent sévères; mais les circonstances en exigeaient d'extraordinaires. S'il eût moins sacrifié aux préjugés de son temps; s'il eût plus consulté ce que devait lui inspirer son titre de père commun des fidèles que les intérêts d'un pouvoir temporel, on n'aurait pas même fait attention à ce qui est devenu contre lui un sujet de reproche. Ce pontife avait l'âme élevée, le génie porté aux grandes choses, une présence d'esprit et une mémoire prodigieuses. Il était capable d'expédier en même temps plusieurs affaires importantes. Il n'oubliait rien, se rappelait les injures, savait les dissimuler, faire même du bien à ses ennemis. On ne le voyait jamais rire, mais il avait de la douceur et de l'aménité dans la conversation : il aimait même à faire quelques plaisanteries dans l'occasion; quand il parlait en public, c'était toujours avec dignité. Si on le mettait en colère, son regard semblait lancer la foudre; mais il revenait facilement de ce premier mouvement. De son tempérament tout de feu naissait un amour ardent pour la gloire et pour l'immortalité de son nom. Son impatience naturelle ne supportait ni délai ni lenteur dans l'exécution de ses entreprises. La coupole de St-Pierre (*roy. PORTA*) et quelques autres édifices se ressentent un peu de cette précipitation. Il ne voulut point reconnaître sa sœur Camilla sous les habits magnifiques dont quelques cardinaux l'avaient parée pour la lui présenter après son exaltation; et lorsqu'elle reparut devant lui avec plus de simplicité, il lui dit en l'embrassant : « Vous êtes à présent ma sœur, et je » « ne prétends pas qu'un autre que moi vous » « donne la qualité de princesse. » Camilla ayant voulu lui représenter qu'il était honteux pour un souverain pontife de porter d'assez mauvais linge : « Notre élévation, ma sœur, lui répondit- » « il, ne doit pas nous faire oublier le lieu d'où » « nous sommes sortis; les pièces et les lambeaux » « (*lambels*) sont les premières armes de notre mai- » « son. » On voit, par ce tableau de la vie de Sixte V, que si ce pontife eut des défauts (car pour des vices on ne lui en a point reproché), ils étaient rachetés par des qualités éminentes; qu'il ne s'attira des ennemis que pour avoir abaissé l'orgueil des grands, contenu le peuple dans l'ordre, extirpé les brigands et maintenu tous ses sujets dans le devoir par la seule force des lois

et par l'idée que l'on avait conçue de son caractère ferme, juste et inexorable. Ses plus illustres contemporains lui rendirent justice : on a vu ce qu'en pensaient Henri IV et Elisabeth. Il était lié avec St-Charles Borromée, avec St-Philippe Neri et avec plusieurs autres illustres personnages. Après s'être livré pendant le jour aux affaires, il donnait une partie de la nuit à l'étude. Il nous reste de lui des *Sermons*, qui commencèrent sa réputation, et quelques autres écrits. Il avait préparé des matériaux pour une nouvelle édition de St-Ambroise; cette édition, à laquelle il avait travaillé étant cordelier, et qu'il reprit après avoir été élevé à la pourpre romaine, commença de paraître en 1579, et ne fut complètement imprimée qu'en 1585. Elle fut reçue avec applaudissement; on se plaignit néanmoins de quelques changements dans le texte, dont les savants surent mauvais gré à l'éditeur. En fait d'ouvrages relatifs à l'histoire de ce pontife, nous pouvons citer celui de Casimiro Tempesti : *Vita dell' immortale Sisto V*, Rome, 1754, 2 vol. in-4° (c'est un panégyrique continu); et le livre plus critique de J. Lorentz : *Sixte V et son époque* (en allemand), Mayence, 1852, in-8°. T—D.

SIXTE DE SIENNE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, naquit, en 1520, de parents juifs, qui l'élevèrent dans la loi de Moïse. Les qualités dont il était doué le rendirent cher à sa famille et en firent l'ornement de la synagogue; mais dans un âge encore tendre il embrassa la religion chrétienne. On ignore les moyens dont la Providence se servit pour opérer ce changement; mais on sait qu'il se présenta de lui-même et malgré ses parents à l'église, pour y recevoir le baptême. Bientôt il entra dans l'ordre de St-François, où il apprit les saintes lettres sous le docteur Catharin, son compatriote. De l'âge de vingt ans à celui de trente, il exerça dans les principales villes d'Italie le ministère de la prédication avec beaucoup d'éclat, enseignant, sur la prédestination, les opinions de son maître, qu'il abandonna dans la suite pour s'attacher aux principes de St-Augustin et de St-Thomas. Enflé par les louanges et les applaudissements des hommes, Sixte de Sienne tomba dans des erreurs qu'il est maintenant difficile de déterminer, mais que les historiens de l'ordre de St-Dominique croient être des erreurs judaïques. Il en fit une abjuration publique, et néanmoins il eut le malheur d'y retomber. Cette fois il fut arrêté comme relaps, enfermé à Rome dans les prisons du saint office, convaincu, jugé et condamné au feu. Michel Ghisilieri, depuis pape sous le nom de Pie V, était alors commissaire général de l'inquisition. Il visita le prisonnier, fut touché de sa jeunesse, de son esprit, de ses talents et des rares qualités de son cœur; il s'efforça de le ramener à la vérité, et ne parvint qu'avec beaucoup de peine à vaincre son obstination, et surtout le point d'honneur qui lui faisait préférer la mort à une vie traînée dans l'opprobre. Aussi-

tôt qu'il fut certain du repentir de Sixte, Ghisilieri alla se jeter aux pieds du pape Jules III, pour obtenir, non-seulement la révocation de la sentence de mort et la délivrance du prisonnier, mais encore la permission de le recevoir dans l'ordre de St-Dominique. Le souverain pontife se rendit à la prière de Ghisilieri et lui accorda tout ce qu'il demandait. Sixte, devenu libre et frère prêcheur, cultiva la langue grecque, la langue hébraïque, l'histoire, la philosophie et la théologie. Sa conversion parut tellement sincère à ses supérieurs, qu'ils lui ordonnèrent de reprendre les exercices du saint ministère et d'annoncer la parole de Dieu comme s'il n'avait jamais fait de chute. Sixte s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde, et répondit partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Possevin, qui avait entendu quelques-uns de ses sermons, lui rendit l'honorable témoignage qu'il prêchait l'Evangile sans déguisement, qu'il édifiait et instruisait les peuples tout à la fois, qu'il faisait connaître et aimer la vertu et attaquait toujours avec succès l'erreur et le vice. Ghisilieri, devenu cardinal et inquisiteur général de la foi, employa Sixte avec avantage dans la conversion des juifs. Les partisans des nouvelles opinions avaient rassemblé à Crémone un grand nombre d'ouvrages pernicieux, qu'ils mettaient entre les mains des simples fidèles pour les séduire et les entraîner dans l'erreur. Le zélé Ghisilieri chargea Sixte de Sienne de se transporter dans cette ville et d'examiner tous les livres qui y circulaient et qu'il avait la faculté de se faire présenter. Le judicieux dominicain obéit et sépara soigneusement les ouvrages qui ne pouvaient être d'aucune utilité réelle pour les sciences, d'avec ceux que les savants pouvaient lire avec fruit, comme le Talmud et quelques autres qu'il a décrits dans le quatrième livre de sa *Bibliothèque sainte*. Il nous assure lui-même qu'il en sauva au moins deux mille exemplaires, que les soldats espagnols avaient déjà destinés aux flammes. Le travail assidu de la prédication et de la composition, joint à de grandes austérités, altéra sa santé et avança sa mort : elle arriva vers la fin de 1569, dans le couvent de Ste-Marie du Château, à Gênes. Il était âgé de 49 ans. Nous avons de lui : *Bibliotheca sancta*, dédiée au pape Pie V, son sauveur et son protecteur, 1586, in-4°; Cologne, 1626, in-4°; ibid., 1686, in-fol.; Naples, 1742, in-fol., 2 vol., avec des additions, des corrections et des améliorations considérables, par le P. Milante. Hottinger, Ellies Dupin et Richard Simon regardent cet ouvrage comme le meilleur qui ait été fait sur cette matière. « Son dessein, dit le dernier, a été principalement de faire connaître les auteurs des livres sacrés, les anciennes versions et les commentaires; et bien qu'il n'ait pas su parfaitement la critique de l'Ecriture, on peut dire qu'il y a peu d'ouvrages sur cette matière où il y ait tant d'érudition et de bon sens; il ex-

« plique même souvent sa pensée avec beaucoup « de liberté. » (*Histoire critique du Vieux Testament*, p. 457.) Outre sa *Bibliothèque sainte*, Sixte de Sienne nous apprend qu'il avait composé un livre sur l'usage des concordances de la Bible; des questions astronomiques, géographiques, physiques, sur différents endroits des livres saints; des épîtres problématiques sur les passages difficiles des auteurs canoniques; une analyse des Proverbes, de l'Ecclesiaste, de la Sagesse et de l'Ecclesiastique; un abrégé de l'Epître de St-Paul aux Romains; des questions scolastiques sur la même Epître; quatre carêmes prêchés à Gênes; six volumes d'homélies sur les évangiles; huit homélies sur l'ouvrage des Six Jours; six sur les trois premiers chapitres de Job, six sur le psaume 1^{er} et vingt sur le psaume 50. Dans sa dernière maladie, par un excès de modestie, il jeta tous ses manuscrits au feu et en priva ainsi le public. Voy. *Biblioth. sanct.*, lib. 4, art. *Sixtus Senensis*, et la vie de Sixte de Sienne, qui est à la tête de l'édition de la *Bibliothèque sainte*, par le P. Milante.

L—B—E.

SIXTE DE VESOUL (JEAN-PARIS, connu sous le nom de père), orientaliste, était né le 19 août 1736, à Montagny-lès-Montbozon, de parents simples cultivateurs. A dix-huit ans, il embrassa la règle de St-François, et fut envoyé par ses supérieurs à Paris pour y continuer ses études. Ses progrès dans les langues orientales furent très-rapides. Il devint bientôt membre de la société des capucins hébraïsants, et prit une part active à ses travaux. C'est à lui qu'on est redevable particulièrement de la traduction de l'*Ecclesiaste*, Paris, 1771, in-12. Si l'on en croit l'un de ses confrères, le P. Dunand (*roy. ce nom*), dès l'année précédente, il aurait mis au jour une traduction littérale de l'*Histoire de la première croisade* par Matthieu d'Edesse (*roy. ce nom*); mais il est probable qu'elle est restée en manuscrit. Après la mort du P. Louis de Poix (*roy. ce nom*), il demeura chargé de la correspondance avec les savants, que nécessitait la continuation des travaux de la société. En 1770, il signa le prospectus d'un dictionnaire arménien, latin, français et italien qu'elle se proposait de faire paraître incessamment, mais dont les événements empêchèrent la publication. Le P. Sixte ne survécut que peu de temps à la suppression de son ordre. Il était de l'académie des arcadiens de Rome.

W—s.

SJOEBERG (ERIK), poète suédois, appelé aussi Vitalis, un nom qu'il décomposa lui-même en manière d'épigramme comme il suit : *Vita-lis* (la vie est un combat), naquit à Ludgo, en Sudermanie, le 14 janvier 1794. Son père était un simple laboureur, et il dut sans doute à sa mère, fille d'un ministre, le goût qu'il manifesta de bonne heure pour les livres et l'étude. Un maître d'école de Trosa lui témoigna quelque intérêt, et en 1806, lorsque le jeune Erik quitta son

école, il rendit compte aux parents de la mère des dispositions peu ordinaires de son jeune élève. Les parents se cotisèrent, et, grâce à eux, Erik put entrer au gymnase de Strengnas. Il se lia alors avec un de ses camarades appelé Nicander, qui désormais fut presque sans interruption son collaborateur. Ils étudiaient ensemble à l'université d'Upsal, quand le libraire Bruzelius projeta de publier un *Almanach des dames*, en concurrence avec celui d'Atterboom, que faisait paraître avec grand succès son confrère Palmblad. Nicander écrivit dans le nouvel almanach sous le nom d'Auguste, et Sjøberg sous celui de Vitalis, et sa manière d'écrire fit sensation. Nicander, lui aussi, fut remarqué. Malheureusement, leurs productions poétiques rapportaient plus de renom que d'argent. Sjøberg, en particulier, était à peine vêtu, même pendant les plus grands froids, et les dames d'Upsal, dit Palmblad, ne manquaient pas d'attribuer à l'originalité du poète un délabrement dû en réalité à une extrême misère. En 1822, le prince Oscar, héritier présomptif de la couronne de Suède, ayant fait un voyage à Upsal, offrit à Vitalis, sur la recommandation du célèbre historien et professeur Geijer, une pension de deux cents riksdalers. Le poète accepta et put vivre quelque temps dans une certaine aisance; mais, soit orgueil ou un autre motif, il ne voulut plus toucher sa pension l'année suivante, et il retomba dans l'état de pauvreté d'où le prince l'avait momentanément tiré. Erik Sjøberg quitta l'université en 1824. Venu à Stockholm, il fit quelques poèmes et traduisit l'historien américain Washington Irving. Mais en proie plus que jamais à toutes les tortures de l'indigence, il fut atteint d'une maladie de langueur dont il mourut dans un hospice le 4 mars 1828. Ses œuvres poétiques ont été recueillies et publiées par Geijer, qui les a fait précéder d'une préface. On lui a consacré aussi une notice dans le *Dictionnaire biographique des Suédois illustres*, de Palmblad. Sjøberg eut cela de commun avec deux autres poètes malheureux, Chatterton et Gilbert, qu'il était doué d'une certaine verve satirique qu'il dirigeait assez volontiers contre ses amis, voire même contre Nicander et surtout Palmblad, qui n'a pas manqué de noter ce fait dans la biographie du poète.

R—LD.

SJØEGREN (ANDRÉ-JEAN), savant linguiste russe, naquit le 25 avril 1794, à Uthäs dans le Nyland (Finlande). Il suivit, à partir de 1813, les cours de l'université d'Abo, d'où il vint à St-Petersbourg en qualité de précepteur. Dès lors il s'appliqua aux langues orientales et aux sciences historiques, dans leurs rapports surtout avec la Finlande. De là son premier ouvrage écrit en allemand et intitulé *Essai sur la langue finnoise (1) et la littérature*, St-Petersbourg, 1821. Devenu bibliothé-

caire du comte Romanzoff en 1825, il entreprit, de 1825 à 1829, un premier voyage dans sa province natale et dans les régions septentrionales de la Russie jusqu'à l'Oural, et à son retour, il fut nommé membre adjoint de l'académie des sciences. Il publia alors un ouvrage où il rendait compte en suédois de ce voyage, sous ce titre : *Anteckningar om sarsamlingarne Kemi-Læppmark* (Helsingfors, 1828). Il adressa aussi à l'académie des dissertations qu'elle a recueillies dans ses Mémoires. Sur l'invitation de ce docte corps, Sjøgren entreprit, en 1833 et 1834, un voyage dans le Caucase, pour y étudier la langue et les mœurs des tribus qui peuplent ces contrées, au point de vue de leur affinité avec la Scandinavie, et en particulier pour y rechercher en quoi la langue ossète (1) pouvait avoir des rapports avec les anciens dialectes; c'est-à-dire d'approfondir les problèmes philosophiques indiqués par Klaproth (*voy.* ce nom), et d'autres philologues. A son retour de ce second voyage, Sjøgren devint conseiller de collège, conseiller d'Etat, et membre titulaire de l'académie des sciences pour la philologie; il mourut le 18 janvier 1855. La plupart de ses ouvrages sont écrits en allemand. Outre ceux déjà cités, nous mentionnerons les principaux : 1° De la langue et de la littérature finnoises (*Ueber die finnische Sprache und Literatur*; 1831); 2° De la population finnoise du gouvernement de St-Petersbourg (*Ueber die finnische Bevölkerung des St-Petersburg governments*, 1833); 3° Grammaire ossète ou ossète (*ossetische Sprachlehre*), avec vocabulaire en cette langue et en allemand; St-Petersbourg, 1840 et 1844; 4° De l'ouvrage du conseiller danois Magnussen, 1842. Parmi les Mémoires adressés à l'académie impériale par Sjøgren, on remarque les suivants : 1° *Sur la structure grammaticale de la langue zyryane, comparée à celle de la langue finnoise*; 20 janvier 1830; — 2° *Sur les anciennes habitations des Finnois pour servir à l'histoire des peuples finnois en Russie* (1^{re} partie) 29 septembre 1830; et 2^e partie, 27 avril 1831; 3° *Sur l'époque où Zavolotchic et les Tschoudes qui habitent cette région furent soumis à la domination des Russes, ainsi que sur les circonstances qui préparèrent cet événement*: 1^{re} partie, 11 janvier 1832; — 4° *Sur la population finnoise du gouvernement de St-Petersbourg et sur l'étymologie du nom d'Ingermannland*; 24 octobre 1832; — 5° *Etudes sur la langue ossète, en égard particulièrement aux affinités avec d'autres langues indo-européennes*; — 1^{re} partie : *Les voyelles*, 4 juin 1847; — 6° *Sur les habitations et sur l'histoire des Fatwègues, pour servir à l'histoire de l'Europe orientale vers le milieu du 13^e siècle*; 2 juin 1854. On peut au surplus consulter sur les travaux de Sjøgren les *Mémoires* mêmes de l'académie de St-Petersbourg.

Z.

SKARGA POWESKI (PIOTR OU PIERRE), théolo-

(1) Nous adoptons pour ce mot l'orthographe de l'académie de St-Petersbourg.

(1) C'est ainsi que ce mot est écrit dans les *Mémoires de l'Académie*.

gien polonais, naquit à Grodziec, en 1536. Il entra dans les ordres en 1563 ; et, venu à Rome en 1568, il se fit agréer à la société de Jésus, récemment établie dans cette capitale de la chrétienté. C'est de ce moment que date son talent pour la chaire ; et l'on attribue la rentrée de la Pologne dans le giron de l'Eglise à l'éloquence de Skarga. Il prêcha pendant vingt-cinq ans à la cour de Sigismond III. Skarga mourut chez les jésuites de Cracovie, en 1612, à l'époque la plus brillante du règne de ce prince, et lorsque les Polonais se furent mis en possession de Moscow. Il a laissé : 1° un ouvrage en prose qui eut le plus grand succès ; il est intitulé *Zwycety swietych* (la *Vie des saints*) et a atteint vingt éditions ; 2° des *Sermons* imprimés à Leipsick, en 1843, par Bobrowicz, 6 vol. in-8°. Ils avaient été traduits en latin par Pieniazek, Cracovie, 1691. On trouve dans l'*Herbarz polski* de Niesiecki la liste complète des œuvres de Skarga. Z.

SKELTON (JOHN), poète anglais, issu d'une ancienne famille de la province de Cumberland, naquit vers 1460 ; il se distingua dans l'université d'Oxford par son talent pour la poésie, et y fut nommé poète lauréat, c'est-à-dire qu'il eut le privilège de porter une couronne de laurier. Devenu curé de Dyse, dans le diocèse de Norwich, la gravité du ministère pastoral ne lui fit point abandonner la poésie satirique, qu'il exerça surtout contre les moines mendiants, ce qui lui attira d'inutiles réprimandes de son évêque ; mais, soupçonné d'avoir dirigé ses épigrammes contre le cardinal Wolsey, celle, entre autres, intitulée *Why come ye not to court?* il fut fort heureux de trouver un asile dans l'abbaye de Westminster, où, grâce à l'abbé Islip, à qui il avait dédié, en 1512, son poème intitulé *Præconium Henrici septimi*, il resta caché jusqu'à sa mort, arrivée le 21 juin 1529. Erasme l'appelait *Britannicarum litterarum lumen et decus*. Son penchant pour la satire, dans laquelle il ne craignait personne et ne respectait aucune convenance, quoique sa propre conduite ne fût pas précisément recommandable, lui fit autant d'ennemis que son esprit lui donnait d'admirateurs. Ses poésies, dont plusieurs ont été souvent réimprimées, consistent dans des comédies, des sonnets, de petits poèmes, des satires, des épitaphes. Les plus remarquables de ces productions sont : 1° *Magnificence*, drame ou moralité ; 2° *Bouge of court*, autre drame ; 3° *The crown of Lawrell* ; 4° *The boke of Colin Clout* ; 5° *Ware the hawk* ; 6° *The tuning of Elinor Rummig*, que Coleridge appelle un charmant poème. Dans d'autres ouvrages, Skelton attaque les ennemis de Henry VIII, en particulier les Ecossais. Son style est dur et grossier, ses pensées sont souvent obscènes ; mais ces défauts, qui appartiennent à son siècle, n'empêchent pas que ses poésies soient très-estimées. Cooper considère Skelton comme le restaurateur de l'invention dans la poésie anglaise,

et Bradshaw le nomme l'inventif Skelton. Il publia le recueil de ses poésies, à Londres, en 1512, in-8°. Il en a paru une autre édition, en 2 volumes in-8°, en 1843, grâce aux soins d'Alexandre Dyce ; elle est fort estimée. Elle est accompagnée de notes et d'un glossaire, et précédée d'une notice sur la vie du poète. On peut consulter sur ce travail la *Retrospective Review*, t. 6 ; le *Quarterly Review*, mai 1844, n° 146. Warton, dans son *Histoire de la poésie anglaise*, t. 2, p. 488, et d'Israeli, *Amenities of literature*, 1842, t. 1, p. 245, ont apprécié le mérite de Skelton. — SKELTON (Philippe), théologien irlandais, montra dans ses prédications beaucoup de zèle pour l'Eglise anglicane. Il mourut à Dublin, en 1787. Son *Déisme révélé*, 2 vol. in-8°, est estimé. Il a aussi laissé des *Sermons* et d'autres écrits oubliés. T—D et R—LD.

SKINNER (ETIENNE), étymologiste, né en 1622, à Londres, d'une famille noble, fut admis, en 1638, au collège du Christ, à Oxford, y fit de rapides progrès dans les lettres et la philosophie, et prit, en terminant ses cours, le degré de maître ès arts. Ayant résolu d'embrasser la carrière médicale, il revint à Oxford étudier l'art de guérir, et visita ensuite la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants et des académies les plus célèbres. Reçu docteur en médecine à Heidelberg, il se fit agréer, en 1654, au collège d'Oxford, et s'établit à Lincoln, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. Quoiqu'il eût une nombreuse clientèle, il trouvait dans une sage distribution de son temps le loisir de se livrer à son goût pour les recherches philologiques et d'entretenir une correspondance active avec les savants de l'Europe les plus habiles dans les langues. Skinner mourut prématurément, le 5 septembre 1667. Il y avait peu de sciences qu'il n'eût étudiées, et il passait pour un prodige d'érudition ; mais il était surtout versé dans le grec et les langues orientales. Wood l'appelle une bibliothèque vivante. Il laissa en manuscrit différents ouvrages auxquels il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main, et tous relatifs aux origines de la langue anglaise : *Prolegomena etymologica* ; — *Etymologicon linguæ anglicanæ* ; — *Etymologicon botanicum* ; — *Etymologica expositio vocum forensium* ; — *Etymologicon vocum omnium anglicarum* ; — *Etymologicon onomasticum*. Ces ouvrages passèrent à Thomas Henshaw, lequel, après les avoir corrigés et complétés, les publia sous ce titre : *Etymologicon linguæ anglicanæ, seu explicatio vocum anglicarum etymologica ex propriis fontibus, scilicet ex linguis duodecim*, Londres, 1671, in-fol. Ce volume, peu connu en France, est recherché des curieux. On a remarqué que c'est à Skinner que Johnson est redevable de la partie étymologique de son dictionnaire. W—s.

SKORNIKOW-SISSAREW (GRÉGOIRE), directeur de l'académie de marine de St-Pétersbourg, était issu d'une ancienne famille russe et fut, comme plusieurs autres jeunes nobles, envoyé par Pierre le Grand dans les pays étrangers pour y étudier les lettres et les sciences. En 1715, étant de retour dans sa patrie, il servit comme lieutenant dans le régiment de Przeobrajenski; il enseignait en même temps la science de l'artillerie à l'académie de marine. Ayant été nommé directeur de l'académie, il publia, en 1719, sa *Pratique de l'art statique et mécanique*. En 1723, il céda la direction générale de l'académie de marine pour diriger la construction du canal du Ladoga. Grand partisan de Mentschikoff (voy. ce nom), il avait contribué à la perte de Schafirof. En 1727, ayant trempé dans une conspiration contre le favori du czar, il fut privé de ses dignités, de ses biens, et exilé en Sibérie. Il fut bientôt rappelé, et, en 1731, il était commandant du port d'Okhotsk. Accusé de malversation, il fut relégué à Yakoutok, puis rétabli, en 1745, et mourut peu de temps après. G—v.

SKRZYNECKI (IAN BONEZA), général polonais, naquit en Gallicie le 8 février 1786. Il appartenait à une famille d'origine bohème. Entré, en 1806, comme volontaire dans l'armée polonaise, il se distingua, en 1809, dans la guerre contre l'Autriche et, en 1812, dans la campagne contre la Russie. Devenu major, il vint en France après Leipsick, avec les débris de l'armée polonaise, et sauva, dit-on, à Arcis-sur-Aube, des mains de la cavalerie prussienne, l'empereur Napoléon qui allait être fait prisonnier. Lorsque ensuite la Pologne fut érigée en royaume sous le sceptre moscovite, Skrzynecki entra dans l'armée nouvellement réorganisée et y acquit la réputation d'un brave et habile officier. Colonel en 1830, Skrzynecki ne prit point part à l'insurrection du 29 novembre de la même année. Il sortit même de Varsovie avec le grand-duc Constantin; puis, revenu au mois de décembre, il temporisa encore quelque peu et se décida enfin à vouer son épée à la cause nationale. Nommé alors général de brigade, il se fit remarquer dès les premiers engagements contre les Russes par sa valeur et ses connaissances stratégiques; il développa surtout ces qualités dans les environs de Dobré, le 17 février 1831. Il sut contenir le corps d'armée russe jusque fort avant dans la soirée. De même paya-t-il de sa personne en attaquant le bois des Aunes, lors de la bataille de Grochow. Il remplaça Chlopicki et Radziwill dans le commandement supérieur de l'armée, que la diète du royaume lui confia le 26 février de la même année. Les victoires de Nawre et de Dembe parurent justifier ce choix. En effet, elles empêchèrent Diebitsch de pousser plus loin et le rejetèrent sur la défensive. Mais l'heure des revers sonna et ne fut pas uniquement amenée par des circonstances indépendantes de la volonté de

Skrzynecki; victorieux à Iganie, on lui reproche d'avoir perdu un temps précieux. Avec ses forces réunies, il pouvait se porter successivement sur les grands corps de l'armée russe, toujours fort éloignés l'un de l'autre; ainsi les aurait-il contraints à repasser le Bug; mais il hésita et n'agit que tardivement (en mai) contre l'ennemi, qu'il attaqua alors vivement. Malheureusement la meurtrière bataille d'Ostrolenka, qui suivit, ruina les espérances des Polonais. Skrzynecki, qui ne s'attendait pas à un engagement si décisif, fit de sa personne des prodiges de valeur. Protégés par le feu de 80 pièces de canon, rangées en fer à cheval sur la rive gauche de la Narew, les Russes menaçaient de franchir la rive droite. Arrive le généralissime, il court ventre à terre d'une colonne à l'autre, appelle chaque corps d'armée par son nom. Lui-même, l'habit criblé de balles, s'avance vers le pont par où débouchent à chaque instant de nouvelles masses, et, prenant successivement ses bataillons, il les engouffre un à un dans la mêlée... On se bat corps à corps... Une sorte de délire s'empare des Polonais... Enfin, à la nuit, Skrzynecki est parvenu à empêcher l'armée russe de passer tout entière sur la rive droite; mais il a perdu 7,000 hommes et 270 officiers. Les Russes repassèrent la Narew, après avoir perdu de leur côté 10,000 hommes. Mais le généralissime polonais dut ordonner la retraite sur Varsovie, et, montant en voiture avec Prondzynski, il répéta le *Finis Poloniae* de Kosciusko. Il sembla que toute énergie se fût dès lors retirée de lui; il ne sut plus prendre aucun parti salutaire ou décisif. Quand enfin les Russes eurent franchi la Vistule, il fut accusé de trahison et obligé de déposer le commandement (10 août 1831). Il avait cependant du coup d'œil, et ses dispositions excitèrent souvent l'admiration. Mais peut-être sa foi dans le succès de sa cause n'était-elle pas assez vive. Cela suffisait à imprimer de l'indécision à ses mouvements. « C'était, dit un « historien contemporain, un homme d'un esprit « délié, rompu à toutes les roueries des cercles « diplomatiques, ne prisant que les manières « polies, les titres nobiliaires et les beaux de- « hors... Il fréquentait les églises et affectait « (était-ce bien un reproche à lui faire?) de parler « du Ciel dans tous ses discours, même dans ses « proclamations à l'armée... » (Louis Blanc, *Hist. de dix ans.*) Après l'insuccès de la révolution dont il fut quelque temps le général, Skrzynecki fut interné à Prague, d'où il passa en Belgique, où il eut le commandement de l'armée; mais les réclamations de la Russie, qu'appuyèrent la Prusse et l'Autriche, le firent mettre en disponibilité. Il vécut alors dans la retraite à Bruxelles. Quelque temps avant sa mort, survenue le 12 janvier 1860, il avait obtenu du gouvernement autrichien la permission d'établir sa résidence à Cracovie. R—LD.

SKYTTE (JEAN), sénateur de Suède, porta d'abord le nom de Schroderus. Il naquit, en 1577, à Nyköping, où son père était bourgmestre; mais, selon quelques mémoires secrets, il était fils de Charles, duc de Sudermanie, depuis roi sous le nom de Charles IX. Ce prince lui prodigua des marques particulières de son affection. Il fit diriger son éducation par les meilleurs maîtres et lui fournit les moyens de voyager. Le jeune Schroderus donna, dans les universités étrangères, des preuves de ses rares dispositions pour les sciences. Il alla jusqu'à Paris, et ne revint dans sa patrie qu'en 1602. Après avoir travaillé dans la chancellerie, il fut nommé par les Etats précepteur du prince Gustave-Adolphe, fils de Charles, ainsi que des autres enfants de la famille royale. La manière distinguée dont il remplit les devoirs de cette charge lui obtint une grande considération et prépara son avancement aux dignités les plus éminentes. Il eut par la suite la surveillance de l'éducation de Christine et de Charles-Gustave, qui fut le successeur de cette princesse. Charles récompensa les services de Schroderus par le don de terres considérables en Sudermanie. Comme ce prince connaissait son talent oratoire, il l'employa dans les affaires publiques, notamment à l'assemblée des états de Gothie, à Calmar, en 1603, où il s'agissait de faire approuver les mesures prises en 1599, après que le roi Sigismond se fut retiré en Pologne (voy. CHARLES IX). Schroderus parvint à disposer les esprits au changement de gouvernement. Ce fut l'année suivante qu'il prit le nom de Skytte, lorsque Charles, devenu roi, l'eut anobli. En 1610, il alla comme ambassadeur auprès de Jacques I^{er}, qui, charmé de sa facilité à s'exprimer en latin, lui fit l'accueil le plus gracieux. Gustave-Adolphe, monté sur le trône, n'oublia pas son précepteur; il le nomma, en 1612, conseiller des finances et, en 1620, président de la chambre royale des comptes. Skytte géra pendant dix-huit ans cette partie non moins importante qu'épineuse de l'administration. Il remplit si bien ses fonctions que l'Etat put payer une somme considérable qu'il devait au Danemarck, et que Gustave-Adolphe eut les moyens d'exécuter ses grands desseins. Skytte fut aussi employé dans des négociations avec les puissances étrangères. Il alla trois fois en Danemarck, comme ministre plénipotentiaire, deux fois en Angleterre et en Hollande, et une fois en Allemagne. Il fut créé chevalier, en 1617, par le roi d'Angleterre, et acquit en Hollande l'amitié du prince Maurice et celle de Barneveld, qui étaient à la tête de deux partis opposés. Indépendamment du but politique de son voyage, il réussit à effectuer un emprunt. Gustave-Adolphe, qui l'avait élevé au rang de sénateur, le gratifia de la baronnie de Dudenhof, en Livonie, et de plusieurs autres avantages, pour soutenir sa dignité. Skytte fut nommé, en 1627, sénéchal de

la Finlande septentrionale, emploi que sa connaissance profonde des lois et son assiduité le mettaient en état de bien remplir. Enfin, nommé gouverneur de la Livonie, de l'Ingrie et de la Carélie, il put déployer, dans une sphère plus étendue et plus brillante, sa prudence et sa vigilance, qualités bien nécessaires dans ces provinces frontières, sans cesse convoitées par la Russie et la Pologne. En 1634, Skytte installa, comme premier président, la cour royale de Gothie, qui venait d'être créée. Il seconda ensuite de tout son pouvoir, dans les conseils de son pays, les efforts que faisait Oxenstiern, en Allemagne, pour soutenir l'honneur et les intérêts de la Suède. En 1640, il renouvela l'alliance avec les Etats-Généraux, et fut depuis un des négociateurs de la paix de Bromsebro. Il mourut dans sa terre de Söderaker, en 1645. Skytte a laissé de grands souvenirs en Suède, comme savant, non moins que comme homme d'Etat. Consacrant à l'étude tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, il composa plusieurs ouvrages, entre autres l'*Instruction sur l'éducation d'un prince*, Stockholm, 1604, in-8°. Ce traité, adressé au prince Gustave-Adolphe, pour lequel il fut écrit, fait apprécier le talent et les principes de l'auteur dans une matière si importante. Skytte fut pendant vingt-trois ans chancelier de l'université d'Upsal, à laquelle il fit donner par le roi tous les biens héréditaires de la famille de Vasa. Il y fonda une chaire d'éloquence et de belles-lettres. Son tombeau est dans la cathédrale de cette ville. Il porta aussi un regard attentif sur tout ce qui tient à l'instruction, et plusieurs écoles, en Laponie, lui doivent leur existence. — Les fils de Jean Skytte furent élevés à des places éminentes. Son neveu, Laurent SKYTTE, eut une carrière assez remarquable. Après avoir été résident de la cour de Suède à Lisbonne jusqu'en 1647, il donna sa démission et se rendit à Rome. Il changea peu à près de religion, et entra dans l'ordre des Frères mineurs de l'étroite observance. On lui offrit un évêché et on lui fit même espérer le chapeau de cardinal; mais il montra peu d'empressement pour ces dignités de l'Eglise, et mourut dans son couvent, à Rome, en 1696. On a de lui : *Oratio de accessu Gustavi Magni, Upsaliæ habita*, 1633, édition hollandaise; — *Confessio veritatis Eccl. Cathol.*, Cologne, 1652; — *Peregrinatio sancti fratris Laurentii*, Rome, 1658; — *Scala pietatis*, ibid., 1668, etc. Il se faisait appeler, à Rome, *Frater Laurentius a Divo Paulo*; mais il ajoutait quelquefois à ce titre : *nobilis Succus*.

C—AU et E—s.

SLATARICH (DOMINIQUE), poète serbo-dalmate de premier ordre, né en 1556, à Raguse, où il mourut en 1647. Il était d'une famille très-illustre. Après avoir étudié à Padoue la philosophie et le droit, il fut, en 1579, nommé gymnasiarque et recteur de la faculté des arts : dignité qui correspond à celle du *rector magnificus* des

universités allemandes. Il eut, très-jeune, une grande influence sur les étudiants de Padoue, dont il apaisa plusieurs révoltes. Il fut créé chevalier de la chaîne d'or par le doge de Venise Nicolo da Ponte, en 1580. Vers 1589, il retourna, après de longs voyages, dans sa patrie, où il se maria et où il géra plusieurs fois le dogat, dignité suprême de Raguse. Il a fait partie d'un cénacle poétique, qui, après la chute de l'empire serbe, a fait reflourir la littérature serbe dans la ville de Raguse. Slatarich a publié des traductions ainsi que des œuvres originales serbes. On a de lui : 1° *Les Amours de Pyrame et Thisbé, traduites du grec et dédiées à sa rivale littéraire Flore Zuzzeri*, Venise, chez les Aldes, 1598; — 2° Traduction de *l'Electre*, de Sophocle, *ibid.*, 1598; — 3° Traduction de *l'Aminta* du Tasse, *ibid.*, 1608; — 4° *Epitaphes des hommes célèbres dalmates et étrangers*, *ibid.*, 1606; — 5° *Chansonnier serbe*, dédié à Flore Zuzzeri, resté en manuscrit et recueilli par son fils, Michel Slatarich. Il n'a été publié, avec beaucoup d'autres poésies inédites de Slatarich, que de nos temps, par Jean Kukulyevich, à Agram, 1853, en 3 volumes in-8°. — SLATARICH (Siméon), fils du précédent, poète serbo-dalmate, né en 1590 et mort en 1620, à Raguse. Il a publié en serbe plusieurs *épigrammes et idylles*, puis une traduction de quelques psaumes, et enfin celle du premier livre des *Métamorphoses d'Ovide*. — SLATARICH (Pierre-Marín), poète et traducteur serbo-dalmate, de la même famille que les précédents, vivait dans le 18° siècle et mourut vers 1830. On a de lui : 1° Une traduction très-élégante en serbe des *Idylles de Gessner*; 2° Une traduction serbe du *Psautier*, publiée à Venise en 1829, in-4°. R-L-N.

SLAUGHTER (EDOUARD), jésuite anglais, passa sa vie dans le collège de sa nation à Liège, où il professa la théologie. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui : 1° *Grammatica hebraica*, Rome, 1725. Cette grammaire, qui, malgré sa brièveté, était fort estimée dans le temps où elle parut, avait été composée plus de vingt ans auparavant et avait été publiée fort incorrectement par les élèves de l'auteur, qui l'avaient répandue dans différents pays. 2° *Arithmetica*, Liège, 1725. Ce dernier ouvrage prouverait que l'auteur avait été aussi professeur de mathématiques dans les dernières années de sa vie, titre que lui donnent plusieurs biographies. C—Y.

SLAWINECKIJ (EPIPHANE), traducteur russe du 17° siècle, était moine à Kiev lorsque le boyar Rtistchev fonda, en 1649, aux environs de Moscou, une espèce de congrégation sous le nom d'*Ermitage de la Transfiguration*, qui devait s'occuper uniquement de la traduction russe des livres utiles aux moines. Epiphane en fut un des membres les plus laborieux, et il traduisit du grec un grand nombre d'ouvrages, entre autres la *Vie* et les *Sermons* de St-Jean Chrysostome,

avec une lettre de St-Basile et une autre de Genadius, patriarche de Constantinople, Moscou, 1664, 1 vol. in-4°. Dans un autre volume, publié par lui l'année suivante à Moscou, in-folio, on trouve réunis cinquante sermons de S-Grégoire de Naziance, onze homélies de St-Basile, quatre sermons de St-Athanase d'Alexandrie, contre les Ariens, et le livre *Nebesa*, ou explication de la foi orthodoxe, par Jean Damascène. Il traduisit aussi le Recueil abrégé des canons par Wlstar, d'après un manuscrit contemporain, ainsi que l'Abrégé de canons et de conciles par Constantin Herménopule. Slawineckij avait rédigé un Dictionnaire grec-esclavon-latin, qui est resté manuscrit. Il a fait la préface et traduit du grec beaucoup d'articles du livre intitulé *Skrizal*, qui fut publié, en 1656, par le patriarche Nicon. En 1674, il fut chargé d'une nouvelle traduction esclavonne de la Bible; mais à peine avait-il commencé à s'occuper du Nouveau Testament qu'il mourut, en 1676. Voyez le *Dictionnaire historique des auteurs ecclésiastiques de Russie*, t. 2, St-Petersbourg, 1818. D—G.

SLEEMAN (SIR WILLIAM HENRY), militaire et écrivain anglais, né à Stratton, dans le comté de Cornouailles, en 1788, fut destiné à la profession des armes, et, à l'âge de vingt ans, il alla dans l'Inde et entra comme cadet dans l'armée du Bengale. Il fit avec distinction, en 1812, la campagne du Népal, mais étant tombé gravement malade, il passa quinze mois au collège du fort William et employa tout ce temps à l'étude de l'histoire et de la langue du pays. La part qu'il prit aux travaux d'une commission chargée de régler les droits résultant de la conquête du Népal, attira sur lui l'attention du gouverneur-général, lord Moira, depuis marquis de Hastings; et, en 1820, il fut placé à la tête des districts de Saugur et de Nerbudda. Il déploya un zèle habile et efficace pour arrêter les horribles exploits des thugs (ou étrangleurs); il publia même sur ce fléau qui ravage les Indes divers écrits. On lui doit en outre divers ouvrages importants, notamment celui qu'il consacra à la *Discipline militaire de l'armée de l'Inde*. En 1842, il fut chargé par lord Ellenborough d'examiner la situation des provinces du Bundelcund; en 1849, il fut envoyé par lord Dalhousie comme président anglais à Lucknow. C'était une mission délicate et grave; le gouvernement anglais voulait annexer à ses immenses domaines le royaume d'Oude. Cela paraissait d'autant plus urgent que Sleeman intercepta, dit-on, une lettre du roi de Perse au roi d'Oude, dans laquelle il lui annonçait une prochaine invasion persane dans les Indes. Le négociateur anglais prépara habilement une annexion dont la justice et l'opportunité ont donné lieu à de vifs débats. Forcé par le mauvais état de sa santé de quitter son poste, il fut remplacé par sir James Outram; et, avant de quitter l'Inde, il eut la satisfaction de voir s'accomplir la mesure

qu'il s'était efforcé d'amener. Il mourut le 10 février 1556, à bord du navire qui le ramenait en Angleterre. Il venait depuis fort peu de temps d'être nommé chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Parmi ses ouvrages, on distingue les *Courses et souvenirs d'un officier de l'armée des Indes*, 1843 (le livre qui fait le mieux connaître la situation morale et les usages des Hindous), et le *Journal d'un séjour dans l'Oude* (1852); un *Traité d'économie politique*; un *Examen et analyse des doctrines de Ricardo sur l'économie politique*. Z.

SLEIDAN (JEAN PHILIPSON), célèbre historien, naquit en 1606 à Schleide, petite ville de l'électorat de Cologne, sur les confins du duché de Juliers. Après avoir fait ses premières études au gymnase de sa ville natale, il alla les continuer à Liège, puis à Cologne, où il se perfectionna dans les langues et la littérature anciennes. Jean Sturm, son compatriote et son ami, l'ayant trouvé malade à Cologne, lui persuada de l'accompagner à Louvain, où il se rendait pour achever ses cours, et lui procura, peu de temps après, l'éducation d'un fils du comte de Mander-scheide, seigneur de Schleide. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances décida Sleidan à faire le voyage de Paris. Il y vécut quelque temps dans la société des savants, et ensuite alla faire son cours de droit à Orléans. Après avoir pris ses degrés, il revint à Paris; mais ne pouvant se décider à suivre la carrière du barreau, il accepta l'offre que lui fit son ami Sturm, de le placer chez le cardinal Jean du Bellay (voy. ce nom). Il accompagna son patron à la diète d'Haguenau, et fut employé depuis dans diverses affaires importantes. Sleidan professait en secret les principes des réformateurs de l'Allemagne. La rigueur des édits rendus par François I^{er} contre les partisans de Luther l'obligea de sortir de France, en 1542. Il rejoignit à Strasbourg son ami Sturm, dont il avait déjà tant de fois éprouvé l'attachement, et qui vint encore à son aide dans cette circonstance. Chargé d'abord de quelques négociations, tant en France qu'en Angleterre, où il se maria, Sleidan obtint ensuite, avec un traitement honorable, le titre d'historien de la ligue de Smalkalde. La perte de la bataille de Muhlberg (voy. SAXE) ayant dissipé cette ligue, Sleidan se serait encore trouvé sans ressources si Sturm ne lui eût fait accorder une pension par les magistrats de Strasbourg. Il fut député de cette ville, en 1551, au concile de Trente, et, l'année suivante, il régla les articles de la convention que la ville de Strasbourg fit avec Henri II pour la nourriture de son armée. Dans ses loisirs, Sleidan travaillait à l'Histoire contemporaine. Il venait de mettre la dernière main à cet ouvrage important lorsqu'il eut le chagrin de perdre sa femme qu'il aimait tendrement. Depuis ce temps, il ne fit que languir, et mourut à Strasbourg le 31 octobre 1556, à l'âge de 50 ans. Outre un abrégé de la *Chronique* de Froissart,

en latin; des traductions latines des *Mémoires* de Comines et de la *Grande monarchie de France* de Cl. de Seissel, avec un sommaire de la doctrine de Platon, tirée de ses *Traités* de la république et des lois; et enfin deux harangues et quelques opuscules, dont on trouvera les titres dans les *Mémoires* du P. Niceron, t. 39, on a de Sleidan : 1^o *De statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto Cæsare, commentarii*, Strasbourg, Wendel. Rihel, 1555, in-fol. de 469 feuillets chiffrés et 4 feuillets préliminaires, première et très-rare édition. Elle ne contient que vingt-cinq livres, qui comprennent les événements depuis l'origine de la réforme de Luther, en 1517, jusqu'au mois de février 1555. Le succès de cet ouvrage fut si grand qu'on le réimprima deux fois dans la même année, in-8^o (voy. Vogt, *Catal. libror. rarior.*) et in-fol. (voy. Freytag, *Apparat. literar.*, t. 2, p. 243). Les Rihel en donnèrent une nouvelle édition en 1556, in-8^o, tirée sans doute à plus grand nombre que les précédentes, ce qui n'empêcha pas les contrefaçons de se multiplier à Bâle, Anvers, etc. Les éditions postérieures à 1556 (1) sont augmentées de l'apologie de Sleidan et d'un vingt-sixième livre, qui finit à la mort de l'auteur; mais on en a retranché divers passages que l'on trouvait encore trop favorables aux catholiques. La meilleure de toutes est celle qu'on doit à Jean-Gottl. Bœhm, avec les notes et les additions de Christian-Charles Am-Ende, Francfort, 1785-1786, 3 vol. in-8^o. L'éditeur annonçait un quatrième volume, qui devait contenir l'histoire circonstanciée de l'ouvrage, avec la vie de l'auteur, son apologie et un grand nombre de ses lettres. Ce volume n'a point paru. A peine publiée, l'histoire de Sleidan fut traduite en allemand, en français et en italien, etc.; toutes les anciennes traductions ont été surpassées par celle qu'a donnée le Courayer sous ce titre : *Histoire de la réformation*, traduite du latin de J. Sleidan, avec des notes, la Haye, 1767-1769, 3 vol. in-4^o. Le travail de le Courayer a servi de base à la nouvelle traduction allemande de Stroth, publiée par Isaac-Salom. Semler, Halle, 1771-1773, 3 vol. in-8^o. L'histoire de Sleidan a toujours été fort estimée chez les protestants; c'est, avec celle de Seckendorf (voy. ce nom), les deux sources où puisent le plus souvent les écrivains de cette communion qui veulent tracer l'origine et les progrès de la réformation en Allemagne. Elle est écrite avec élégance et contient une foule de détails curieux et de faits intéressants, qu'il dit avoir tirés des actes publics conservés dans les archives de la ville de Strasbourg; mais l'esprit de parti qui l'a dictée devrait suffire pour lui ôter toute confiance. L'Allemagne protestante l'appelle son *Tite-Live*; et cette comparaison n'est pas dépourvue de justesse, au moins

(1) Jean-Gottlob Bœhm a publié la *Notice* des éditions et des traductions de l'histoire de Sleidan dans les *Nova acta eruditor. Lipsiens.*, 1773, p. 378-382.

quant à la partialité des deux historiens pour leur nation. Charles-Quint appelait, dit-on, Sleidan et Paul Jove ses *menteurs*, parce que le premier avait dit trop de mal de lui et le second trop de bien. 2° *De quatuor summis imperiis, Babylonico, Persico, Græco et Romano, libri tres*, Strasbourg, 1556, in-8°. Cet ouvrage, quoique moins important que le premier, n'a pas eu moins de succès, et l'on en compte jusqu'à cinquante-cinq éditions; il a été réimprimé avec des notes de Henr. Meibom, Helmstadt, 1586, in-8°; avec un commentaire de Guill. Xylander, Hanau, 1586, in-8° (1); il l'a été depuis plusieurs fois par les Elzevir dans la collection des *Républiques* (voy. SALENGRE). Plusieurs auteurs l'ont continué successivement. L'édition de Francfort, 1711, in-8°, réunit les suppléments de Gilles Strauch, Conrad-Samuel Schurtzleisch et Christ. Junker, qui conduisent l'Histoire de l'Empire jusqu'à la fin du 17^e siècle. L'ancienne traduction française de Robert le Prévost (2), Genève, 1557, in-8°, est oubliée depuis longtemps; mais on en a deux autres, l'une par Ant. Teissier, sous ce titre : *Abrégé de l'histoire des quatre monarchies du monde*, Berlin, 1710, in-12, et l'autre par Hornot : *Abrégé chronologique de l'histoire universelle, depuis les premiers empires du monde jusqu'à l'année 1725*, Amsterdam et Paris, 1757, in-12; 1766, in-8°. On trouve dans la *Biblioth. chalcogr.* de J.-J. Boissard, t. 2, p. 130, une notice sur Sleidan, avec son portrait gravé par de Bry. Une *Commentatio de J. Sleidano* a été publiée par Th. Paur, à Breslau, 1842, in-8°. W—s.

SLINGELANDT (PIERRE VAN), né à Leyde le 20 octobre 1640, fut élève de Gérard Dow. Doué d'une patience que rien ne pouvait rebutter, il chercha à s'approprier la manière de son maître, et y réussit au point que l'on confondait souvent les œuvres du disciple avec celles du professeur. Il reçut tant d'encouragements, qu'il résolut de travailler seul; mais comme il voulait rendre avec l'exactitude la plus scrupuleuse jusqu'aux moindres détails, il ne peignait qu'avec une extrême lenteur. Il mit trois ans à terminer les portraits de la famille Meerman et un mois à faire un rabat de dentelle. C'est ce qui explique le petit nombre de tableaux connus de ce maître. Parmi les plus piquants on cite : 1° une *Jeune fille tenant par la queue une souris, qu'un chat s'efforce de saisir*. On pourrait compter tous les poils de chacun de ces deux animaux. 2° Un *Matelot ayant sur la tête un bonnet de tricot*, dont on distingue toutes les mailles. Cette manie, car c'en est une quand elle est poussée à cet excès, répand dans toutes ses compositions de la roideur et du froid; et s'il peut être comparé à

Gérard Dow pour la finesse et le précieux du pinceau et pour la bonté de la couleur, il est bien éloigné de son maître pour le mouvement et la chaleur de la composition. Ses figures sont dessinées sans grâce; mais aucun artiste ne l'a surpassé pour le fini; et cette seule qualité, qui de son vivant lui avait donné la vogue, est encore celle qui, jointe à la rareté de ses tableaux, les fait rechercher aujourd'hui. Son caractère tranquille et sédentaire était parfaitement en harmonie avec sa manière de peindre; mais sa lenteur dans l'exécution ne lui permit pas de s'enrichir, quoique ses tableaux lui fussent chèrement payés. Le musée du Louvre en possède trois : 1° une *Dame assise entre ses deux enfants, dont l'un tient un nid d'oiseaux, prête l'oreille à son perroquet, penché sur son bâton, tandis que son mari remet une lettre à un jeune nègre*. Ce tableau est un des plus précieux de ce maître. 2° *Portrait d'homme*, dans un cadre ovale; 3° de la *Vaisselle*, un *Coffre*, un *Touneau* et divers autres *Objets de nature morte*, tableau de petite dimension. Le même établissement a possédé un autre tableau de ce maître, représentant une *Femme à la porte d'un cordouier, faisant à ce dernier des reproches auxquels il paraît attentif*. Ce tableau a été rendu en 1815. Slingelandt mourut le 7 novembre 1691. P—s.

SLINGELANDT (SIMON VAN), fils d'un magistrat du plus grand mérite et l'ami intime de Jean de Witt, ajouta encore à l'illustration de son nom par les services qu'il rendit à son pays, et, après s'être acquis les respects des cabinets de Vienne, de Londres et de Versailles, fut successivement secrétaire du conseil d'Etat, trésorier général des Provinces-Unies, grand pensionnaire de Hollande, et mourut en 1736, ayant survécu un grand nombre d'années au stathouderat de Guillaume III. Il n'inclina point à rétablir cette haute dignité, et vit néanmoins que sans un chef puissant l'union belge manquait d'un des principaux ressorts; mais il ne put jamais découvrir un équivalent au stathouderat pour la cimenter, donner de l'énergie à l'exécution, réconcilier les forces et les intérêts divisés. Aucun grand pensionnaire de Hollande n'eut de plus grands talents, plus de dignité dans le caractère et dans la conduite, plus de connaissance de la constitution et des intérêts de son pays (1). Il fit de plus grandes choses dans le silence du cabinet que ceux qui se sont signalés dans le tumulte de la discorde intérieure ou dans les querelles extérieures. On a imprimé en hollandais, à Amsterdam, en 1787, trois volumes de ses écrits politiques, qui contiennent différents discours sur l'ancien gouvernement de Hollande, sur les fi-

(1) Cette édition, que l'on doit à Elie Putschius, renferme quelques autres opuscules de Sleidan : la traduction de Seissel, le sommaire de Platon et les deux harangues dont on a parlé.

(2) Ce traducteur, sur lequel nos anciens bibliothécaires ne donnent aucun renseignement, a traduit aussi le grand ouvrage de Sleidan.

(1) D'Acunba, ministre de Portugal, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, était encore à la Haye l'oracle du corps diplomatique, disait, à l'occasion du décès de Slingelandt : « La république a perdu sa tête; elle se soutiendra peut-être tant que Fagel vivra; mais lui mort ou hors de crédit, ce ne sera plus que « trouble et confusion. »

nances, sur les défauts de la constitution qui a subsisté jusqu'en 1793, et les moyens d'y remédier; sur les causes de sa décadence et la méthode à employer pour rétablir le gouvernement; enfin sur la nature de l'assemblée des Etats-Généraux, le sujet et la forme de leurs délibérations. Ces trois volumes annoncent une suite; ils sont le résultat des vues, des raisonnements d'un des plus grands hommes d'Etat qu'aient produits les Provinces-Unies. Ils portent l'empreinte du savoir et de l'expérience la plus consommée. Peut-être ne sont-ils pas tous également intéressants, hors des limites des Provinces-Unies; mais tous sont l'ouvrage du génie. Il eût été à désirer que les éditeurs les eussent fait précéder d'un précis de la vie et du caractère de cet homme célèbre, d'un tableau des négociations où il fut engagé, et de la correspondance qu'il eut avec les premiers ministres et les principales personnes en place dans les cours de l'Europe, durant l'espace de temps qui s'écoula entre la guerre de la succession et la pacification de l'Europe, en 1733. Sa famille possède de riches matériaux pour un pareil ouvrage. Un des plus savants libraires d'Angleterre offrit à son fils mille guinées pour la correspondance entre son père et le duc de Marlborough. L'offre fut refusée. T—D.

SLOANE (Sir HANS), médecin distingué par son zèle pour l'histoire naturelle, naquit le 16 avril 1660 à Killileagh, dans le comté de Down, en Irlande, et fit ses études à Londres, où il reçut des leçons du docteur Strafforth, lui-même disciple de Stahl. Ce fut au jardin de Chelsea qu'il commença à étudier la botanique, et ses progrès y furent remarqués par Boyle et Ray. Ayant fait un voyage en France pour se perfectionner, il suivit à Paris les cours de Tournefort et de Duverney, et passa ensuite beaucoup de temps dans les provinces méridionales, particulièrement à Montpellier, où il entendit les leçons de Magnol. Après avoir pris ses grades, il retourna en Angleterre et fut admis à la société royale. Il fit alors connaissance avec le célèbre Sydenham, qui lui offrit sa maison et devint son protecteur. En 1687, lorsque le collège royal de médecine s'adjoignit de nouveaux membres, il y fut reçu. Peu de temps après, son ardeur pour l'étude de l'histoire naturelle le détermina à accepter l'emploi de médecin du duc d'Albemarle, nommé gouverneur de la Jamaïque; mais la mort subite de ce seigneur l'obligea de quitter cette île au bout de quinze mois. Il avait si bien employé ce court intervalle, qu'il rapporta, en 1689, une riche collection d'objets précieux, entre autres huit cents espèces de plantes, nombre bien supérieur à tout ce qu'on avait recueilli jusqu'alors aux Indes occidentales. A son retour à Londres, Sloane fut élu secrétaire de la société royale (1693), et il recommença, en cette qualité, la publication des mémoires de la

société, qui avait été suspendue. L'année suivante, il fut nommé médecin de l'hôpital de Christ, place qu'il occupa longtemps, mais dont il consacra toujours les émoluments à l'entretien de l'établissement. Il épousa, en 1693, la fille de l'alderman Langley, dont il eut trois filles et un fils, qui mourut en bas âge. En 1696, il publia son *Catalogus plantarum quæ in insula Jamaica sponte proveniunt, vel vulgo coluntur*, 3 vol. in-8°, qui forme le *Prodromus* de la partie botanique de son grand ouvrage sur l'histoire naturelle de la Jamaïque. La méthode suivie dans ce catalogue est à peu près celle de Ray, avec lequel Sloane continua d'être fort lié. On remarque peu d'améliorations dans ce catalogue pour la fixation des genres; mais les gradations en sont assez exactes pour mettre des botanistes plus modernes en état d'assigner aux espèces leur place respective dans les systèmes nouveaux. Sloane donna en même temps une liste nombreuse de synonymes. Ses additions à la famille des fougères sont assez remarquables. Il s'occupa surtout à cette époque de compléter la collection de Courten, devenue si célèbre, et dont il put être plus tard lui-même propriétaire pour un prix très-modique, ayant été nommé exécuteur testamentaire de son ami. Le premier volume de son grand ouvrage parut en 1707 sous le titre de *Voyage aux îles de Madère, la Barbade, St-Christophe et la Jamaïque, avec l'histoire naturelle des plantes et des arbres, des quadrupèdes, poissons, oiseaux, insectes, etc., précédés d'une introduction contenant des remarques sur les habitants, le climat, les maladies, le commerce, etc., de ces pays et d'une partie du continent de l'Amérique*, 1 vol. in-fol., avec 156 planches. Le second volume de ce magnifique ouvrage ne parut qu'en 1723. Les causes de ce retard, expliquées dans la préface, furent surtout les soins que l'auteur se vit obligé de donner à l'augmentation et à la description de son cabinet, qui, déjà enrichi par la collection de Courten, le fut encore, en 1718, par celle de Petiver. Ce second volume contient la fin des plantes et du règne animal. Les plantes nouvelles sont presque toutes gravées. Les planches continuent jusqu'à la deux cent soixante-quatorzième. Les quarante dernières représentent des animaux de toutes les classes, à l'exception des mammifères. Quoique l'histoire naturelle ait fait de grands progrès depuis ce temps, et que l'on ait des descriptions beaucoup plus complètes sur les contrées que Sloane a visitées, l'utilité des efforts qu'il fit pour recueillir un grand nombre de faits nouveaux et l'impulsion qu'il donna aux recherches dans les climats des tropiques, ne peuvent être contestées. La réputation qu'il acquit par ses publications le fit nommer, en 1708, membre étranger de l'Académie des sciences de Paris. Zélé philanthrope, il établit à cette époque le dispensaire de Londres, où les pauvres peuvent

acheter tous les remèdes qui leur sont nécessaires pour la valeur intrinsèque des matières qui les composent. Il contribua aussi à la fondation de l'hospice des enfants trouvés, pour l'éducation desquels il donna les conseils les plus humains. Sa réputation comme médecin ne fut pas moins étendue; et il eut l'honneur d'être consulté souvent par la reine Anne. A l'avènement de George I^{er}, il fut nommé médecin en chef de l'armée et élevé à la dignité de baronnet du royaume, honneur qu'avant lui aucun autre médecin n'avait obtenu. En 1719, il fut élu président de l'école de médecine, et, en 1727, de la société royale, honneur où il succéda au grand Newton. La même année, il fut nommé médecin du roi George II. L'acquisition qu'il fit dans ce temps-là de la seigneurie de Chelsea, lui donna les moyens de déployer sa munificence pour les sciences; et ce fut alors qu'il fit donation d'un jardin botanique à la compagnie des apothicaires de Londres. Longtemps administrateur de tous les hôpitaux de cette capitale, il fit don de cent livres sterling à chacun de ces établissements, et à quelques-uns de sommes plus considérables. Après avoir employé la plus grande partie de sa vie à l'exercice de son art, à l'encouragement des connaissances utiles et à des actes de bienfaisance, il se retira, en 1740, dans sa terre de Chelsea, où il passa douze ans dans le calme et le bonheur que donne une pratique constante de toutes les vertus. Il mourut le 11 janvier 1753, dans sa 93^e année. Comme botaniste, sir Hans Sloane s'est plus distingué par la persévérance et l'assiduité de ses recherches, que par des découvertes et des idées nouvelles. Comme médecin, il se fit remarquer par la sagacité de ses pronostics, et surtout par ses efforts pour étendre l'usage du quinquina et celui de l'inoculation, qu'il pratiqua sur quelques membres de la famille royale. Il fut encore l'inventeur de la poudre contre la rage connue sous le nom de *pulvis anti-lyssus*. Sloane a donné quelques articles aux *Transactions philosophiques* et aux *Mémoires de l'académie*; mais sa réputation est surtout due à la richesse de son cabinet; ce fut pour le voir que Linné vint à Londres, en 1736. Il avait été recommandé à Sloane par Boerhave; mais le système du jeune naturaliste ne fut pas goûté comme il devait l'être par le vieillard, qui, néanmoins, lui rendit justice lorsqu'il reçut sa *Flora Lapponica*. Sloane légua toute sa belle collection à la nation anglaise, à la charge de payer à ses héritiers une somme de vingt mille livres sterling, qui n'était que la valeur intrinsèque des métaux et des pierres précieuses qui s'y trouvaient. Cette collection contenait, en outre, un nombre immense d'objets rares et curieux, et une bibliothèque de plus de cinquante mille volumes imprimés et manuscrits (1). Le

parlement accepta le legs; on y joignit les manuscrits de Harley avec la bibliothèque de Cotton; et ce trésor fut déposé dans le bâtiment connu sous le nom de *Montague-House*, où il forme, avec les objets dont il s'est augmenté, la superbe collection appelée le *Musée britannique*. Voyez la vie de Sloane dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1753, et l'article *Sloane* dans l'*Histoire de la botanique*, par Pulteney, vol. 2, p. 308. Linné, dans son *Hortus cliffortianus*, lui a consacré, sous le nom de *sloanea*, un bel arbre des Indes occidentales de la famille des *Tiliacées*. Z.

SLODZ (SÉBASTIEN), sculpteur, né à Anvers en 1655, se fit un nom parmi les artistes qui contribuèrent à l'embellissement des palais de Louis XIV. Au nombre des ouvrages qui l'ont rendu célèbre, on cite le *Buste de Titon du Tillet*, la *Statue de St-Ambroise*, qui décore l'église des Invalides, et surtout la figure de marbre d'*Annibal mesurant au boisseau les anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes*. Si la noblesse de l'expression répondait à la beauté de l'exécution, cette figure ne laisserait rien à désirer. C'est encore un bon ouvrage que son bas-relief des Invalides, dont le sujet est *St-Louis envoyant des missionnaires dans les Indes*. Il a exécuté à Versailles le *Groupe de Protée et d'Aristée*, et à Marly la figure de *Pomone*. Slodtz mourut à Paris en 1726. — Sébastien-René Slodtz, fils du précédent, et l'aîné de cinq frères, cultiva aussi la sculpture avec succès. — Paul-Ambroise Slodtz, son frère puîné, dessinateur de la chambre et du cabinet du roi, né à Paris en 1702, et mort le 16 décembre 1758 dans la même ville, fut reçu académicien, le 29 novembre 1743, sur la *Chute d'Icare* (au musée du Louvre), et professeur le 6 juillet 1754. Il travailla, conjointement avec son frère Sébastien-René, au maître-autel de l'église de St-Barthélemy, au dais du maître-autel, à l'autel de la chapelle de la Vierge de St-Sulpice; enfin à l'autel à la romaine de l'église St-Germain des Prés. Il l'aida également, ainsi que son frère Michel-Ange, dans les catafalques de Notre-Dame et la décoration des salles de bal et du feu d'artifice qui eut lieu lors des fêtes célébrées à Versailles, en 1731, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, fils de Louis XV. Mais quelque talent qu'aient eu ces deux artistes, ils le cédent à leur plus jeune frère, *René-Michel*, plus connu sous le nom de *Michel-Ange*, qui, dans sa jeunesse, lui avait été donné par son père, ses frères et ses camarades, et qu'il conserva le reste de sa vie. Né à Paris le 27 septembre 1705, il remporta une première fois, en 1724, à l'âge de vingt et un ans, le second prix de sculpture, sur le sujet des *Habitants*

précieuses, à 2,256; et 1,555 poissons, 1,172 oiseaux, 1,886 quadrupèdes, 5,439 insectes, 12,506 plantes, etc. Le catalogue de cette collection, indiquant chaque objet avec une courte description et quelques renvois littéraires, forme 38 volumes in-fol. Une grande partie de l'histoire naturelle a été détruite par le temps.

(1) Le nombre des manuscrits se montait à 3,516; les médailles, à 32,000 pièces; les pierres gravées et camées, à 700; les pierres

de Sodome frappés d'aveuglement au moment où ils veulent envahir la maison de Loth; et le même prix, pour la seconde fois, en 1726; et fut envoyé à Rome comme pensionnaire du roi. Il demeura dix-sept ans dans cette ville, où il obtint au concours, pour l'église de St-Pierre, l'exécution de la figure de *St-Bruno refusant la couronne qu'un ange lui apporte*. Il y exécuta en outre le *Tombeau du marquis Capponi*, placé dans l'église de St-Jean des Florentins; le *bas-relief du tombeau* et le *buste de Wlenghels*, dans l'église de St-Louis des Français. Il avait été chargé du *mausolée commun* élevé dans la cathédrale de Vienne, en Dauphiné, en l'honneur de M. de Montmorin, archevêque de cette ville, et du cardinal d'Auvergne, son successeur. C'est à cette époque (1747) que Slodtz revint à Paris, précédé de sa réputation. Ses deux frères n'eurent qu'à se féliciter de son retour. Il partagea tous leurs travaux, et l'on y aperçut une amélioration sensible. Ils présentèrent un projet de place pour la statue équestre de Louis XV, sur une partie du quai des Théatins. L'architecture en était magnifique et du meilleur goût. Le 31 décembre 1749, l'académie agréa Slodtz sur plusieurs ouvrages, entre autres sur un *modèle en petit de l'Amitié*, qui devait être son morceau de réception. Diverses circonstances l'empêchèrent de devenir académicien titulaire. En 1755, le marquis de Marigny, directeur des bâtiments, lui fit accorder une pension par le roi. Il succéda, en 1758, à son frère Paul-Ambroise, comme dessinateur de la chambre et du cabinet. Parmi ses ouvrages les plus remarquables, on cite les modèles des deux *Anges adorateurs* et les bas-reliefs qui décorent le maître-autel de la paroisse de Choisy, ainsi qu'une copie du *Christ*, d'après celui de Michel-Ange qu'on voit à Rome dans l'église de la Minerve. Mais son chef-d'œuvre est le *Tombeau de Lanquet*, curé de St-Sulpice. A l'exemple du Bernin, il y a employé le bronze et les marbres de toutes les couleurs. Cet ouvrage, qui à l'époque où il fut exécuté était l'objet de l'admiration générale, est une nouvelle preuve de la décadence des arts sous Louis XV. La composition en est bizarre et mesquine, quoique visant à l'effet; le dessin en est maigre et sec, et manque même de correction. Le squelette de la Mort est hideux. Ce qu'il y a de meilleur est la figure du curé, qui n'est dépourvue ni d'expression, ni d'une certaine noblesse. Ce mausolée fit à son auteur une si grande réputation, que le roi de Prusse, Frédéric II, non content de lui commander deux statues, voulut l'attirer à sa cour. Mais Slodtz, retenu par les nombreux amis que lui avaient acquis ses qualités personnelles, refusa de se rendre à cette invitation. Peu de temps après, il fut atteint d'un épanchement de bile auquel il succomba le 26 octobre 1764. J.-L. Castillon a consacré dans le *Nécrologe* de 1766 un éloge à R.-M. Slodtz,

qui a été réimprimé dans la *Revue universelle des arts*, t. 12 (1860); l'*Abecedario* de Mariette, t. 5, p. 223-239, contient en outre un article d'autant plus précieux qu'il a été composé avec des documents fournis par Madeleine-Michelle Slodtz, qui avait épousé M. Legros, avocat en parlement. P.-s.

SLUYS (JACQUES VANDER), peintre, naquit à Leyde en 1660. Elevé par charité dans l'hospice des orphelins de la ville, son caractère aimable et les rares dispositions qu'il annonçait pour les arts lui attirèrent l'affection et les faveurs des directeurs de cet établissement, et les décidèrent à lui faire apprendre la peinture. On le plaça d'abord chez Ary de Voys, qu'il quitta bientôt pour entrer dans l'école de Slingelandt, dont la manière avait plus de rapports avec son génie. La copie des œuvres de ce maître perfectionna rapidement son talent et le rendit capable de peindre d'après ses propres idées. Par la suite, il ne s'écarta plus, dans ses diverses compositions, de la manière ni du style de son dernier maître. Son goût particulier était de représenter des *assemblées*, des *conversations*, des *fêtes* conformes aux usages et aux modes de son temps. Les personnages des deux sexes qu'il introduit dans ses compositions sont remarquables par l'air de gaieté et de joie qu'il sait répandre sur leurs physionomies, et qui ne tombe jamais dans la bassesse et le trivial. Son travail est d'un fini précieux, sa couleur harmonieuse et brillante, et, comme son maître, c'est dans le dessin seulement qu'il laisse quelque chose à désirer. Vander Sluys ne quitta jamais Leyde, et y mourut en 1736. P.-s.

SMALDRIDGE (GEORGE), savant prélat anglais, naquit en 1663, à Lichfield, dans le Staffordshire. Son père, pauvre teinturier, n'étant pas en état de lui donner de l'éducation, Ashmole se chargea du jeune Smaldridge, à qui il avait reconnu d'heureuses dispositions, et l'envoya à l'école de Westminster, en 1678. Ce jeune homme s'y distingua par son application et ses succès; et il composa, au bout de deux ans, deux élégies, l'une en latin, sur la mort de l'astrologue Lilly; l'autre, en anglais, à son bienfaiteur. En 1682, il passa au collège de Christ-Church, à Oxford; et bientôt il y fut associé au talent d'Aldrich et d'Atterbury, pour répondre aux ouvrages de controverse d'Obadiah Walker, nom sous lequel se cachait Abraham Woodhead. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de cultiver les muses latines. Aussi ne prit-il ses degrés qu'en 1700. Peu de temps après il fut pourvu d'une prébende; et il fut choisi, en 1708, pour prédicateur ordinaire de Saint-Dunstan, à Londres. Il résigna cet emploi trois ans après, et, en 1714, il fut nommé évêque de Bristol et presque en même temps aumônier de la reine. Il garda cette place même sous George I^{er}; mais, n'ayant pas voulu signer la déclaration de l'archevêque de Canterbury et des évêques des environs de Londres contre la révolte de 1715, il fut destitué. Ce prélat mourut le

27 septembre 1718. Outre des ouvrages de controverse, qu'il publia en 1687, et qui ont été récemment imprimés à Oxford, dans un ouvrage intitulé *Church's government*, on a de lui : 1° Un poème latin, *Auctio Davisiana*, 1686, in-4°, réimprimé dans les muses anglicanes. Le sujet de ce poème est la vente des livres de Richard David, libraire à Oxford ; 2° douze sermons estimés, 1717, in-8°. Sa veuve ouvrit une souscription pour en publier d'autres, et ils parurent en 1726, in-4° ; 2° édit., 1727. C—Y.

SMALZ (VALENTIN), *Smalcus*, l'un des plus fameux sociniens et des plus hardis controversistes de son temps, naquit le 12 mars 1572 à Gotha, ville qui faisait alors partie de l'ancien pays de Thuringe. Après avoir été recteur d'une école de sa secte, il fut nommé ministre à Racovie (Rachow), remplit ensuite les mêmes fonctions à Lublin, puis revint les exercer de nouveau à Racovie jusqu'à sa mort, arrivée dans les premiers jours de décembre 1622. La petite ville de Pologne dans laquelle il passa une partie de sa vie est aujourd'hui presque entièrement ruinée ; mais alors elle était assez florissante, et les sociniens y avaient établi une espèce d'université. Ils y possédaient une ou plusieurs imprimeries, d'où sortirent, outre leur catéchisme, une foule d'écrits polémiques de leurs principaux chefs et particulièrement ceux de Smalz. Il en a composé un grand nombre, mais nous ne citerons que ceux qui peuvent donner lieu à quelques observations, renvoyant pour les autres, tant latins qu'allemands et polonais, à la *Biblioth. antitrinitariorum* de Chr. Sand, p. 99-105. 1° *De divinitate J.-C.*, 1608, in-4° ; traduit en polonais par Smalz lui-même, même année, même format ; en flamand, 1623, aussi in-4° ; et en allemand, 1627, in-8°, sous ce titre : *Von der gottlichen hekeit J.-C.* C'est l'ouvrage le plus connu de Smalz. Il y attaque sans ménagement la divinité du Sauveur des hommes, et développe à ce sujet toute la doctrine des unitaires. Il fut solidement réfuté par des catholiques, des luthériens et des calvinistes. Parmi ces derniers se distingua Jean Cloppenburg (voy. ce nom), qui fit paraître l'*Antismalcus, de divinitate J.-C.*, Franeker, 1632, in-4°, qu'on réimprima, en 1684, dans le recueil de ses œuvres ; 2° *Refutatio disputationum Graweri de Spiritu Sancto*, 1613, in-4°, ainsi que tous les suivants ; 3° *Refutatio thesium Frantzii*, 1614. Les thèses ou discussions théologiques de Wolfgang Frantz roulaient sur la confession d'Augsbourg. L'auteur répondit par des *Vindiciæ... pro Augustana confessione, adversus Valent. Smalcium*, etc. ; 4° *Refutatio thesium de SS. unitate divinæ essentia et personarum Trinitate*, etc., 1614. Les thèses réfutées ici étaient de Jacques Schopper, professeur à l'université d'Altorf. Un jeune aspirant au ministère luthérien, Jean Saubert, né en 1592 à Altorf, et peut-être disciple de Schopper, prit la défense de celui-ci et publia l'*Antismalcus seu*

vindiciæ pro thesibus, etc., Giessen, 1615, in-4°. Sur ce livre et sur celui de J. Cloppenburg, mentionné ci-devant, voy. les *Anti* de Baillet ; 5° *Responsio ad librum Ravenspergeri*, 1614. Hermann Ravensperger, docteur en théologie et premier professeur de cette science à Groningue, fut un adversaire zélé des sociniens, et il s'est élevé contre leurs sophismes dans plusieurs de ses productions ; 6° *Parænesis ad Isaacum Casaubonum*, etc. Pour le développement du titre, voy. le n° 19643 des *Anonymes* de Barbier. Smalz donna ce petit ouvrage sous le masque d'André (d'autres disent Antoine) Reuchlin. Il y est question de la condamnation au feu, par le roi Jacques, du célèbre *Tractatus theologicus de Deo*, de Vors-tius (Conrad Von-Dem Vorst ; voy. ce nom, et la *Biblioth. choisie* de Colomiès, p. 168, édit. de 1731) ; 7° *Refutatio disputationum Graweri de persona Christi*, 1615. Albert Grawer, à qui s'adressent cette réfutation et celle qui est indiquée au n° 2, professait la théologie à l'université d'Iéna. C'était un ardent ennemi des calvinistes ; il ne haïssait pas moins les sociniens (nous ne parlons pas des catholiques, cela va sans dire) ; il a écrit avec beaucoup de fiel et d'empchement contre les uns et les autres. On l'appelait le *bouclier et l'épée des luthériens*. Consultez la notice que Bayle lui a consacrée dans son dictionnaire. Lisez encore Baillet, aux articles *Antiparæus* et *Antilubin* ; 8° *Examinatio centum errorum*, etc., 1615. Smalz avait découvert ces cent prétendues erreurs dans un ouvrage (1) où les véritables erreurs que lui, Smalz, professait, avaient été entièrement dévoilées par Martin Smiglecius, jésuite polonais, qui enseignait la philosophie à Wilna, et qui ne cessa de combattre les sectateurs de Socin en même temps que ceux de Calvin. Ce jésuite opposa bientôt à l'*Examinatio* une *Responsio ad refutationem centum errorum Smalcio objectorum*, qu'il joignit à un second ouvrage (2), dans lequel il poussait encore plus vivement le sectaire. Un autre jésuite polonais, Pierre Scarga, recteur du collège de Wilna, et prédicateur aulique de Sigismond III, lutta aussi avec succès contre Smalz ; 9° *Homilie decem super initium Evangelii Johannis*, 1615. On se doute bien que le ministre de Racovie explique St-Jean d'après les idées et les principes des nouveaux ariens ; 10° *Refutatio orationum Vogelii*, etc., 1617 ; 11° *Versio Novi Testamenti e græco in polonicum*, 1620, in-12. Le traducteur avait fait, sur tout le Nouveau Testament, moins l'Apocalypse, des notes par lui réunies en 3 volumes in-4°, mais elles n'ont pas été imprimées. En mettant au jour, en 1612, la défense d'un traité de Fauste Socin et un autre opuscule, en 1614, Smalz s'est caché sous le pseudonyme *Theophilus Nicolaïdes*. Presque tous les livres cités dans cet article sont

(1) *De erroribus novorum Arianorum lib. 2, contra Valent. Smalcium*, Cracovie, 1615, in-4°.

(2) *De Christo vero et naturali filio Dei, ejusque pro nobis satisfactione, adversus Valent. Smalcium Arianum, lib. 2, Accessit responsio*, etc., ibid., 1615, in-4°.

aujourd'hui ensevelis dans le plus profond oubli. S'il y avait quelque intérêt à en rappeler le souvenir, ce n'était que par rapport à l'histoire des sectes religieuses et à l'histoire littéraire. B-L-U.

SMART (PIERRE), théologien anglais, né dans le comté de Warwick, au commencement du 17^e siècle, étudia à Westminster et au collège de Christ à Oxford. Etant entré dans les ordres, il obtint un canonicat à Durham, où il se fit remarquer par ses opinions exaltées. Puritain outré, il se montra l'ennemi de toutes cérémonies religieuses, et, par suite de cette manière de voir, introduisit dans son église l'innovation bizarre de transporter l'autel du milieu du chœur à son extrémité orientale. Il prêcha et fit imprimer deux sermons sur la vanité et la chute de la superstition et des cérémonies de l'Eglise, dans lesquels il se livrait à toute la chaleur de son fanatisme; mais quelque violents qu'ils fussent, ce n'est pas pour ces deux sermons, comme le prétendent plusieurs biographes, qu'il fut arrêté; ce fut pour un poème latin qu'il publia en 1643, et que l'éditeur de ses œuvres, en 1791, appelle plaisamment *an interesting narrative in a pamphlet*. Quoi qu'il en soit, Pierre Smart fut dégradé de son ministère, condamné à une amende considérable, et confiné dans une étroite prison; ce qui l'a fait considérer comme un martyr par ses coreligionnaires. Il fut détenu pendant onze ans, et ne survécut que peu d'années à sa mise en liberté. C—Y.

SMART (CHRISTOPHE), poète anglais, né à Shipbourne dans le comté de Kent, le 11 avril 1722, de la même famille que le précédent, vint au monde avant terme, ce qui influa sur sa constitution physique, qui fut toujours extrêmement délicate. Son père, homme instruit, lui donna une bonne éducation. Dès l'âge le plus tendre, le jeune Smart manifesta un rare talent poétique. On cite une pièce de vers très-remarquable qu'il avait composée à onze ans. Ce fut au moment où il laissait concevoir de si belles espérances, qu'il eut le malheur de perdre son père. Sa mère, obligée, pour subsister, de vendre le peu de bien qu'elle possédait, et ne pouvant le soutenir, l'envoya à Durham, autant pour le faire changer d'air, ce qu'exigeait sa faible complexion, que pour lui procurer des protecteurs. Il fut accueilli à Raby-Castle par lord Barnard et sa famille, dont faisait partie M. Hope, cet ami éclairé des arts et des lettres. Le jeune Smart composa dès lors une ode à la louange de son bienfaiteur; et il trouva encore une protectrice zélée dans la duchesse de Cleveland, qui le plaça comme boursier à l'université de Cambridge et lui alloua une pension; mais pour son malheur, il se lia, dans cette maison, avec les jeunes gens les plus riches, et ce travers lui inspira un goût de dissipation et de prodigalité qui a fait le malheur de sa vie. Cependant il se faisait remarquer par son zèle dans ses études, et il produisit alors un poème

latin, intitulé *Triplos*, qui est peu lu maintenant; mais qui était, sans contredit, un chef-d'œuvre pour un jeune homme de dix-sept ans. Sa muse s'exerça ensuite à traduire en vers latins l'ode de Pope, pour le jour de Ste-Cécile; il écrivit même à ce grand poète pour lui soumettre ses travaux et lui demander ses conseils. Encouragé par sa réponse, il entreprit la traduction de l'*Essai sur l'homme*, et y réussit complètement. Il donna ensuite *Un tour à Cambridge*, comédie, ou la *Jeune fille reconnaissante*, espèce d'*imbroglio* assez gai, dont on peut lire l'analyse dans la vie de l'auteur, qui est en tête de ses œuvres. Il publia en même temps son *Soliloque de la princesse de Periwinkle*, que l'on trouve dans *the old woman magazine*. En 1747, il prit ses degrés et concourut pour le prix de poésie qu'on appelle *seatonian prize*; il le remporta cinq fois par des poèmes sur l'éternité, l'immensité, la bonté, etc., de l'Etre suprême. Il vint à Londres en 1751, et y concourut à la rédaction de différents écrits périodiques tels que : *The Student*; *the Midwife*, or *old woman's magazine*. Il composait dans le même temps quelques misérables farces; mais ce qu'il publia de véritablement digne de remarque, ce fut son prologue et son épilogue de la tragédie d'*Othello*, qu'il avait entrepris à la prière de lord Deval; du reste, il se fit quelque tort par le ton de morgue et de présomption qu'il prit dans la préface. Cependant son talent et ses manières aimables lui méritèrent l'amitié de Johnson, de Garrick, de James et de Berney, les premiers littérateurs de ce temps; Garrick alla jusqu'à donner une représentation à son bénéfice, et afin que la recette fût plus forte, il fit représenter, pour la première fois, le *Tuteur*, et y joua le principal rôle. Le besoin d'argent engagea Smart à publier ses poésies en 1752, et cette publication lui attira de grands désagréments. Les feuilles périodiques en parlèrent avec peu de ménagement, et l'amour-propre de l'auteur en fut très-irrité : il devint l'ennemi implacable de tous les rédacteurs des *Revue*s, et croyant que la critique de ses vers, insérée dans *The monthly review*, était du docteur Hill, il se vengea en publiant, en 1753, les premiers chants de son *Hilliad*, satire pleine d'esprit, mais des plus amères, et faite pour déshonorer l'auteur, si Hill n'avait été lui-même le plus vil des folliculaires. Lorsque le premier moment de la fureur fut passé, Smart eut honte de se mesurer avec un pareil adversaire : il n'acheva pas son poème et ne répondit pas même à la *Smartiade* que Hill publia contre lui. Il sortait alors d'une maladie grave, et la reconnaissance lui inspira des chants religieux; mais il n'en fut pas plus réglé dans sa manière de vivre, quoiqu'il fût marié depuis plusieurs années et qu'il eût deux enfants. Les atteintes de la misère, suites de ses dissipations, l'affectèrent vivement, et son esprit ne tarda pas à s'aliéner. Dans ce malheur, ses amis s'efforcèrent de le secourir : Newbery

l'aide de sa fortune, Johnson de ses talents, en écrivant pour lui dans le *Visiteur et mémorial universel*, pour qu'il ne perdît pas ses droits aux bénéfices de cette entreprise littéraire. Son aliénation mentale dura peu; et lorsqu'il eut recouvré la raison, ses travaux littéraires, avec une petite pension que lui firent ses amis, le mirent au-dessus de ses affaires. Il publia, en 1757, une traduction d'Horace, en prose, qui ne lui valut ni gloire, ni profit; et en 1763, une *Ode à David*, où l'on retrouve les élans de l'imagination la plus brillante, mais des taches si nombreuses, qu'on n'a pas cru devoir la recueillir dans l'édition de ses œuvres. Les plus beaux passages ont été insérés dans les poètes anglais. Depuis ce moment les facultés intellectuelles de Smart s'affaiblirent de jour en jour. On trouve encore quelque étincelle de son talent dans les poésies fugitives qu'il publia en 1763, dans son *Oratorio d'Hannah* 1764, dans son ode au comte de Northumberland, même année, et surtout dans sa traduction en vers des fables de Phèdre, 1765; mais on ne peut que déplorer l'affaiblissement de son esprit dans sa traduction des psaumes, 1767, dans la traduction en vers d'Horace, même année, et principalement dans ses *Paraboles du Seigneur*, adaptées à l'intelligence de l'enfance. Peu de temps après, ce malheureux poète, qui s'était survécu à lui-même, fut emprisonné pour dettes et mourut en prison en 1770. Aux qualités de l'esprit, Smart joignait celles du cœur; il était bon, sensible, et poussait la générosité jusqu'à donner à ses amis ce qui lui était nécessaire. Ces brillantes qualités firent le bonheur et le malheur de sa vie; mais au milieu de ses infortunes, sa piété fut sa consolation; on prétend même qu'elle influa sur ses plus beaux morceaux lyriques. Lorsqu'il composait ses poésies sacrées, il était saisi de sentiments tellement profonds, qu'il en écrivait une grande partie à genoux. Ce fut cette exaltation portée à l'excès qui causa sa folie: il se mettait à genoux dans les rues, priant avec ferveur et engageant les passants à se joindre à ses prières. Ce que l'on estime le plus dans ses œuvres, ce sont ses odes, ses chansons et ses fables; ces dernières surtout paraissent aux Anglais mériter les plus grands éloges pour la facilité de la versification et la gaieté franche qu'elles respirent; cependant on peut reprocher à Smart d'avoir trop souvent fait parler des objets inanimés, comme la théière, la brosse, la perruque, la pipe, la robe brodée et le chiffon, etc. Quant à ses poésies sacrées, elles sont admirables: on ne leur trouve d'autre défaut que de traiter un sujet au-dessus des facultés humaines. Les œuvres de Smart ont été recueillies en 2 volumes in-12, Londres, 1791.

C—Y.

SMEATHMAN (HENRY), après avoir occupé longtemps la place importante de secrétaire du collège du commerce de Londres, voyagea beaucoup dans les contrées les plus brûlantes de l'Afrique.

Observateur exact et versé dans les sciences de l'histoire naturelle, ses voyages ne furent pas inutiles à cette partie des connaissances humaines. A son retour, en 1781, il écrivit à sir Joseph Banks une lettre dans laquelle il donne les détails les plus minutieux et les plus intéressants sur les termites ou fourmis blanches, que l'on trouve dans la Guinée et dans d'autres pays chauds. Cette lettre, ou plutôt ce long mémoire, qui fit beaucoup d'honneur à son auteur, a été insérée dans le 71^e volume des Transactions philosophiques, imprimé séparément, Londres, 1781, et traduit en français par Cyrille Rigaud, avec des changements consentis par l'auteur, Paris, 1786. Smeathman mourut en 1787.

SMEATON (JOHN), ingénieur anglais, né le 28 mai 1734, à Austhorpe, près Leeds, dans le Yorkshire, se fit remarquer de très-bonne heure par des talents distingués en mécanique et par la réunion peu commune d'une rare intelligence et d'une extrême adresse des mains. Dès l'âge de dix-huit ans, il s'était mis en état, sans le secours d'aucun maître, de s'occuper utilement de plusieurs branches d'industrie, et chaque jour il employait une partie de son temps à la formation de quelques pièces de mécanisme. Son père, qui était homme de loi (*attorney*) et qui voulait lui faire embrasser cette profession, l'envoya à Londres, en 1742, faire les études nécessaires. De pareilles études se trouvaient incompatibles avec les goûts du jeune Smeaton, qui adressa, sur cette incompatibilité, un mémoire respectueux, mais bien raisonné à son père, et celui-ci eut le bon esprit de le laisser s'abandonner en toute liberté à l'impulsion qui l'entraînait vers les sciences industrielles. Smeaton commença, en 1751, une suite d'expériences pour éprouver une machine de son invention, destinée à mesurer le chemin parcouru à la mer par un vaisseau. En 1752, il fit des expériences sur la puissance du vent et de l'eau appliqués à la propulsion des machines de rotation. Ces épreuves et l'essai d'une boussole aimantée par les procédés du docteur Knight, furent l'objet de deux voyages qu'il fit avec ce même docteur. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres en 1754, et ce choix d'une des premières sociétés savantes de l'Europe a été bien justifié par les excellents mémoires dont Smeaton a enrichi ses Transactions. Six ans après, en 1759, il lui communiqua ses célèbres *Recherches expérimentales sur la puissance mécanique de l'eau et du vent pour faire mouvoir les machines de rotation* (1) et dont nous venons d'indiquer le point de départ. On a fait, après la mort de l'auteur, une édition séparée

(1) « *An experimental inquiry concerning the natural powers of water and wind to turn mills, and other machines depending on a circular motion; and an experimental examination of the quantity and proportion of mechanic power necessary to be employed in giving different degrees of velocity to heavy bodies in state of rest. Also new fundamental experiments upon the collision of bodies*, London, 1794. »

de cet ouvrage, qui renferme aussi ses *Recherches sur la transmission du mouvement et la collision des corps*. Les principales expériences consignées dans cet ouvrage avaient été faites en 1752 et 1756; mais, pendant les six années écoulées depuis 1753 jusqu'en 1759, l'auteur avait eu l'occasion de mettre ses résultats en pratique, de manière à s'assurer qu'ils pouvaient avoir des applications utiles. La société royale lui vota à l'unanimité, pour ce beau travail, une médaille d'or. Nous avons une traduction française de l'*Experimental inquiry*, etc., par Girard, de l'Académie des sciences, Paris, 1810, suivie de la traduction du mémoire joint à l'édition posthume de 1794, et contenant les expériences curieuses de Smeaton sur la transmission du mouvement et la collision des corps. De pareilles publications contribuent singulièrement à la propagation et au progrès des lumières, lorsque les ouvrages originaux sont enrichis des conceptions de traducteurs, auteurs eux-mêmes de productions justement célèbres. Girard a joint à sa traduction une introduction étendue, où on trouve l'histoire des recherches théoriques et expérimentales qui ont précédé et suivi celles de Smeaton. Ce savant anglais n'a eu assez généralement que des confirmations à donner de principes établis avant lui, tant par la théorie que par le fait; il est incontestable qu'à cet égard on a de grandes obligations aux physiciens et aux géomètres français et surtout aux membres de l'Académie des sciences de Paris. Les Mémoires de cette académie et plusieurs traités particuliers, publiés avant 1760, offrent les résultats des méditations et des expériences des Mariotte, Lahire, Parent, Pitot, d'Alembert, Deparcieux, Borda, Bossut, etc., et après le juste hommage dû au génie de Newton, qui, le premier, s'est occupé des lois du choc et de la résistance des fluides, il faut convenir que la grande impulsion donnée aux progrès de l'hydraulique appliquée est principalement due aux savants que l'on vient de nommer; une part de cette gloire sera aussi justement réclamée en faveur des Euler, des Bernoulli, des Kraff, dont Smeaton a pu connaître les publications. L'Espagnol don Georges Juan, les ingénieurs français Coulomb, Dubuat, Fabre, etc., lui sont postérieurs. L'ouvrage de Smeaton est divisé en trois parties : la première traite des *roues à aubes*; celles qui sont mues par le choc de l'eau; la seconde, des *roues à augets*, celles dont l'effet mécanique dépend principalement de la simple pression ou du poids de l'eau; la troisième a pour objet la *construction et les effets des moulins à vent*. Les appareils d'expérience sont extrêmement ingénieux et se trouvent très-bien dessinés dans les planches jointes à la traduction de Girard, d'ailleurs si recommandable par l'introduction. L'époque de la publication de l'*Experimental inquiry* (1759) est aussi celle de l'achèvement du phare d'Eddystone, monument qui

doit à jamais illustrer Smeaton. A l'entrée du canal de la Manche, quatorze milles en mer, au sud-ouest de la rade de Plymouth, est un banc de rochers dont la pointe seule se montre au-dessus de l'eau, et dont l'arête se prolonge au-dessous, en formant un écueil d'environ cent brasses d'étendue, dans la direction du nord au sud. Cet écueil est sur le passage des vaisseaux qui entrent dans le canal et en sortent; il est souvent le premier point de reconnaissance après des voyages lointains, point bien redoutable et pour les navires de la marine anglaise et pour ceux des autres nations à qui le commerce du Nord fait prendre cette route. De pareils dangers ont dû faire vivement désirer aux marins l'établissement d'un phare sur ce rocher; mais de grandes difficultés s'y opposaient. C'est le premier obstacle que rencontrent les lames venant de la haute mer, du côté de la baie de Biscaye ou golfe de Gascogne : la grande profondeur de l'eau qui l'environne, la roideur et la hauteur de ses parois donnent une action prodigieuse au choc des vagues, dont le *balancement*, à la suite d'une tempête, au sud-ouest dans le golfe, ne cesse point avec l'orage. Il subsiste, pendant plusieurs jours, autour du rocher, tellement que, lorsque ailleurs la mer a sa surface parfaitement unie, ces lames sourdes viennent encore se briser sur la crête de l'écueil et s'opposent non-seulement à ce qu'on y entreprenne aucun ouvrage, mais même à ce qu'on y aborde en temps calme. Il ne faut pas s'étonner, d'après cet exposé sommaire, des mauvais résultats d'une première construction de phare à Eddystone, construction qui laisse des souvenirs bien douloureux; elle fut exécutée aux frais et sous la direction de Henry Winstanley, de Littlebury, dans le comté d'Essex. Le fanal fut allumé le 14 septembre 1698, et en 1703, quelques amis ayant témoigné à l'auteur des craintes sur la stabilité du monument, en cas de gros temps, sa réponse fut qu'il voulait s'y trouver à l'époque d'une forte tempête. Il s'y trouva en effet pendant la mémorable tempête de la nuit du 26 au 27 novembre 1703, avec ses ouvriers et les gardiens du fanal; jamais on n'a revu ni Winstanley ni les victimes de sa fatale imprudence : il ne resta pas même sur le rocher une seule des pierres de la tour. Un ingénieur-architecte nommé Rudyerd a eu la hardiesse d'entreprendre un nouveau phare d'Eddystone, qu'il construisit en bois; cette construction, bien conçue et bien exécutée, eut quarante et un ans de durée et subsisterait peut-être encore, si un incendie, dont on n'a jamais connu la cause, ne l'eût détruite le 2 décembre 1755. Smeaton, ayant été désigné pour diriger une troisième construction, s'occupa très-sérieusement, même avant d'avoir vu le local, du projet de ce monument, qui, d'après ses vues, dut être exécuté en pierre. Il se rendit à Plymouth dès les premiers jours du

printemps de l'année 1756, pour saisir le moment favorable à une première visite; le granit qu'il trouva dans les environs fut destiné au parement extérieur de l'édifice, et il se détermina à employer dans l'intérieur la pierre de *Portland*, celle qui a servi à la construction du pont de Westminster. On a vu que la fureur des vagues n'était pas seulement un obstacle à l'exécution des travaux sur le rocher, mais qu'elle en rendait souvent le simple accès impossible; Smeaton ne put y aborder et y passer deux ou trois heures que le 5 mai 1756. Divers préparatifs et ouvrages préliminaires, qui, dans tout autre endroit, auraient pris peu de temps, ne furent achevés que vers le milieu de 1757, le premier coup de marteau sur le rocher ayant été donné le 27 août 1756. Ce fut le 12 juin 1757 qu'on posa la première pierre de l'édifice. Enfin, après avoir surmonté bien des obstacles, on fit, le 1^{er} octobre 1759, un essai du fanal, composé de vingt-quatre lumières, disposées circulairement en deux étages, et à dater du 16 du même mois, il n'a pas cessé d'éclairer les navigateurs; il ne fut complètement achevé que le 20; il est muni d'un *conducteur* ou paratonnerre, pour le garantir de la foudre. Le temps total écoulé entre la pose de la première pierre (27 août 1756) et l'achèvement définitif (20 octobre 1759) est ainsi de trois ans neuf semaines et trois jours. Le phare d'Eddystone se compose d'une tour d'environ 21 mètres de hauteur, depuis la basse mer de vive eau jusqu'à la plate-forme de la galerie qui environne la lanterne, et de 28 mètres jusqu'à l'araselement du dessus de la boule qui surmonte cette lanterne. Le diamètre inférieur de cette tour est de 8 mètres et demi, qui, après une diminution assez rapide dans le bas, se réduisent à 4 mètres et demi vers la balustrade de la galerie. La maçonnerie de la base forme un massif entièrement plein jusqu'à 5 mètres au-dessus de la basse mer; on trouve à cette hauteur une porte à laquelle on monte extérieurement, puis un escalier central intérieur, *en vis St-Gilles* ou hélice, qui conduit à une chambre voûtée au-dessus de laquelle se trouvent trois chambres pareilles, dont la plus élevée est placée immédiatement au-dessous de la galerie supérieure. Chaque voûte a une ouverture centrale pour communiquer à la chambre qui est au-dessus d'elle, ouverture à laquelle on monte par une échelle qui a son pied sur l'extrados de la voûte inférieure. La description de cet édifice, les détails de sa construction, avec de très-belles recherches expérimentales sur la meilleure composition des ciments propres aux constructions hydrauliques, sont exposés dans un ouvrage in-folio, publié à Londres en 1791, avec des planches. La lecture de cet ouvrage donne une haute idée de l'activité, de la constance et des talents de Smeaton. La partie du livre qui traite des ciments était ce qu'on avait alors de mieux

sur cette matière. Un extrait fort détaillé de l'ouvrage dont on vient de donner le titre, rédigé par Pictet, a été publié dans la *Bibliothèque britannique*. La description du phare se trouve dans le 1^{er} volume, p. 89 et 611. Les recherches sur les ciments font partie du 3^e volume, p. 98 et 211. Ces divers morceaux de la *Bibliothèque britannique* ont été réunis en un seul et imprimés sans coupure, avec cinq belles planches, dans le 2^e volume du *Recueil de divers mémoires à l'usage des ingénieurs*, par Lesage, ingénieur en chef des ponts et chaussées (Paris, 1810). Cette réimpression, avec gravures, peut dispenser d'avoir recours à l'ouvrage anglais. Elle offre même, indépendamment de l'exposition technique, quelques digressions intéressantes et curieuses, tirées de l'original. Smeaton n'avait pas encore, en 1739, après avoir terminé le monument d'Eddystone, de fonctions qui lui valussent un traitement annuel. Ce ne fut qu'en 1764 qu'il eut des appointements fixes, comme employé auprès de l'administration de l'hôpital de Greenwich. Le travail que comportait cet emploi fut considérablement allégé par le zèle et l'amitié de son collègue, Watton, qui lui procura ainsi les moyens d'appliquer ses talents, tant à des entreprises publiques qu'au perfectionnement des moulins et à l'amélioration des propriétés de l'hôpital de Greenwich; mais ses occupations, comme ingénieur civil, se multiplièrent tellement qu'il jugea devoir, en 1775, se démettre de sa place. Il la conserva néanmoins encore deux ans, sur les instances de Stuart, intendant de l'hôpital. Délivré de la gêne qu'entraînent des fonctions spéciales, il se donna tout entier aux objets d'une utilité générale. Il dirigea les travaux par lesquels la rivière de Calder a été rendue navigable, entreprise importante et d'une exécution difficile, et s'occupa, du moins quant aux projets, du grand canal d'Ecosse, qui établit la communication entre l'océan Atlantique et la mer du Nord. La nécessité de vaquer à d'autres affaires l'obligea de refuser un traitement considérable qu'on lui offrait pour suivre la construction de ce canal. Des travaux exécutés au pont de Londres, pour réunir deux arches en une, ce qui nécessitait la démolition d'une grosse pile, avaient occasionné des excavations ou *affouillements* tels que l'existence de ce pont paraissait compromise. Smeaton, qui était alors dans le Yorkshire, fut invité à venir en toute hâte. Il arriva le samedi et trouva les craintes de la chute du pont accrues au point que très-peu de personnes osaient le traverser. Il fit, le même jour, des sondes, proposa un système d'*enrochement*, qui fut adopté, et les travaux réparateurs commencèrent le lendemain dimanche. Tous les moyens de transport, de main-d'œuvre, etc., ayant été mis à sa disposition, la sécurité fut très-promptement rétablie, et l'opinion, en Angleterre, est que sa présence d'esprit, son activité et ses talents ont sauvé le

pont de Londres. Par le grand nombre de moulins qu'il a construits, Smeaton eut de fréquentes occasions de mettre à profit les expériences qu'il avait faites en 1752 et 1753. Il ne se fiait point à la théorie tant qu'il pouvait se diriger par l'expérience. Cette distinction entre la théorie et l'expérience est maintenant effacée aux yeux des ingénieurs instruits, depuis que ce qu'ils appellent *théorie* n'est que la détermination des lois de *fait* qui lient entre eux les *phénomènes observés*, détermination qui offre souvent assez de difficultés pour exercer les physiciens ou les géomètres habiles. L'établissement d'une machine à feu, qu'il fit construire à Austhorpe, lui fournit le moyen de s'occuper de l'évaluation de la puissance de la machine de Newcomen, dont il perfectionna le mécanisme et augmenta le produit. Les belles découvertes de Watt n'étaient pas encore connues. Smeaton fut souvent consulté par le parlement, qui avait une grande confiance dans son intégrité et ses talents. Il ne discutait pas une affaire sans en avoir pris une connaissance détaillée et complète. Ses avis, ses décisions étaient respectés, même de ceux dont son opinion contrariait les intérêts, et telle est la confiance que l'on avait en sa science qu'il fut appelé le *conseil vivant* des ingénieurs. On a imprimé après sa mort un recueil de ses rapports, formant une collection en trois volumes in-4°, dont les ingénieurs peuvent profiter. Il serait à désirer qu'on en fit une traduction française; elle a pour titre : *Reports of the late John Smeaton F. R. S., made on various occasions, in the course of his employment as a civil engineer*, Londres, 1812, 3 vol. En tête de ce recueil se trouve une notice biographique, écrite en forme de lettre par Marie Dixon, sa fille. La santé de Smeaton commença à décliner en 1785 : il aurait désiré ne plus se livrer à d'autre occupation que celle de la rédaction des manuscrits contenant une description raisonnée de ses inventions et de ses travaux. Il mettait à l'exécution de cette tâche beaucoup d'importance et la regardait comme le plus grand service qu'il pût rendre à son pays; mais, lorsqu'il eut terminé son ouvrage sur le phare d'Eddystone et ébauché le traité des machines de rotation, il lui fut impossible de résister aux sollicitations des amis qui cherchaient à lui faire reprendre son ancienne activité. Aubert, pour qui il avait beaucoup d'affection et d'estime, ayant été nommé président (*chairman*) du port de Ramsgate, le détermina à accepter la place d'ingénieur de ce port, dont les importantes améliorations sont principalement dues aux efforts réunis de ces deux hommes de mérite. L'astronomie était une des études favorites de Smeaton. Il avait construit plusieurs instruments astronomiques, tant pour lui que pour ses amis, et établit un observatoire dans une maison de campagne qu'il possédait à Austhorpe. Se promenant dans le jardin de cette maison, le 16 septembre 1792,

il fut frappé d'une attaque de paralysie. Il ne survécut que cinq ou six semaines à cet accident et mourut le 28 octobre suivant. Il résulte de tout ce qui a été dit et écrit sur les détails de la vie de ce célèbre ingénieur qu'il était aussi estimable par ses qualités personnelles que par sa science et ses talents. Il n'est pas du tout prouvé qu'il ait été plus que parcimonieux, comme on l'a prétendu. On trouve, au commencement du premier volume de la collection des *Rapports* ci-dessus mentionnée, une liste des titres de quatorze ouvrages ou mémoires de Smeaton, sur la physique, la mécanique appliquée et l'astronomie, composés depuis 1750 jusqu'en 1776, et non compris le grand ouvrage du phare d'Eddystone. Les plus remarquables de ces quatorze traités, ceux qui ont éminemment contribué à la célébrité de l'auteur, sont les *Recherches expérimentales*, traduites par Girard. P—NY.

SMEDLEY (EDOUARD), littérateur anglais, né en 1789, était le fils d'un ministre anglican, qui, pendant un demi-siècle, exerça des emplois à l'école de Westminster, et qui publia, en 1810, un poème parfaitement oublié. A l'âge de onze ans, le jeune Edouard obtint à l'école en question une des bourses dont disposait le gouvernement; il passa plus tard au collège de la Trinité à Cambridge et se distingua par ses progrès; en 1810 et en 1811, il remporta un des prix de littérature classique, et à quatre reprises différentes il obtint le prix de poésie anglaise en traitant des sujets tels que devait les choisir l'université où se recrute l'Eglise anglicane, c'est-à-dire la *Mort de Saül*, 1814; *Jephthé*, 1815; les *Noëes de Cana*, 1827; *Saül et la pythonisse d'Endor*, 1828. Il devint membre (*fellow*) du collège de Sidney, et, en 1829, l'évêque Tomline le fit nommer à l'une des prébendes de la cathédrale de Lincoln; mais ce bénéfice ne rapportait pas au delà de la somme de quatorze livres sterling par an, revenu dérisoire dans l'opulente Angleterre. Ce fut toutefois la seule part que Smedley put jamais obtenir dans les biens de l'Eglise. Il chercha des ressources dans la littérature; il fournit aux premiers volumes de la *Penny cyclopædia* des articles sur des hommes célèbres de la France et de l'Angleterre, ainsi que sur la littérature ancienne. Il écrivit une *Histoire de France*, qui fut publiée sous le patronage de la *Société pour la diffusion des connaissances utiles*, et il mit au jour une *Histoire de la religion réformée en France*, 5 vol. in-12. Nous laissons de côté un poème sur la *prescience* et quelques autres essais poétiques sans importance. Lorsque Smedley mourut, dans un âge peu avancé, le 29 juin 1836, il était directeur de l'*Encyclopædia metropolitana*. Z.

SMELLIE (GUILLAUME), médecin accoucheur, naquit en Ecosse vers le commencement du 18^e siècle. Après avoir exercé son art plusieurs années dans sa patrie, il se fixa, en 1741, à Londres, où il fit un cours d'accouchement, qui

lui valut une brillante réputation et qui fut suivi par un grand nombre d'élèves des deux sexes. Smellie eut alors beaucoup de part à l'introduction des meilleures méthodes à employer dans son art, et on le regarde comme le premier qui ait donné les proportions exactes du bassin de la femme et comparé ses dimensions avec la tête du fœtus, dont il démontra la véritable position dans l'utérus, ainsi que ses développements progressifs. Il perfectionna aussi les instruments dont on se sert dans des cas graves, entre autres le forceps, et donna sur leur application des règles très-utiles. En 1752, il publia, en un volume in-8°, un abrégé de son *Cours d'accouchement*, qu'il fit suivre, en 1754, d'un second volume d'*Observations sur les cas extraordinaires*. Il publia, à la même époque, une collection de trente-six planches anatomiques, avec des explications relatives aux doctrines qui formaient la base de son cours public. Ses écrits ont sans doute été surpassés depuis, sous quelques rapports; cependant ils jouissent encore d'un grand crédit en Angleterre et forment un système complet de l'art des accouchements. Ils ont été traduits en français par Prévile. L'auteur rencontra de vives oppositions, et il les combattit avec beaucoup de sens et de calme. On a encore de lui : *Thesaurus medicus, sive disputationum in academia Edinensi, ad rem medicam pertinentium*..., Edimbourg, 1778, 1782, 4 vol. in-8°. Ses manières un peu rudes et dépourvues du vernis que donne l'usage du grand monde l'empêchèrent d'avoir une clientèle dans les hauts rangs de la société; mais il fut toujours vénéré de ses nombreux élèves et de tous ceux qui réclamèrent son secours. Il se retira, dans les dernières années de sa vie, à Lanerk, où il mourut en 1763, dans un âge avancé. — *Guillaume SMELLIE*, imprimeur, membre de la société royale d'Edimbourg, secrétaire de la société des antiquaires écossais, mort à Edimbourg en 1795, a donné : 1° une traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, 1781-1785, 9 vol.; 2° *The philosophy of natural history*, 1789, in-4°. Robert Kerr a publié à Londres, 1811, 2 vol. in-8°, les mémoires et correspondance de cet antiquaire. Z.

SMERDIS, mage de Perse, cachait, sous des apparences modestes, une ambition démesurée. Encouragé par Patizithès, son frère, que Cambyse, à son départ pour l'Égypte, avait chargé de l'administration de sa maison, il osa former le projet de s'emparer du trône. Cambyse, sur la foi d'un songe, avait fait égorger son frère, qui portait aussi le nom de Smerdis; mais ce crime n'était connu que d'un petit nombre de personnes. Profitant de sa ressemblance avec le frère de Cambyse, le mage se donna pour le véritable Smerdis et envoya dans tout l'empire des hérauts annoncer que, cédant aux vœux des peuples, il venait de monter sur le trône. Cambyse se disposait à se rendre à Suse pour punir

l'usurpateur, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il s'était faite à la cuisse (*voy. CAMBYSE*). La mort de Cambyse semblait devoir assurer au mage la possession du trône; mais il ne pouvait en jouir tranquillement. Dans la crainte que sa fourberie ne fût découverte, il se tenait renfermé dans son palais, ne laissant approcher de sa personne que ses confidents les plus intimes. Cet excès de précaution fit naître des soupçons. Le mage avait eu les oreilles coupées par l'ordre de Cyrus pour une faute grave. Une de ses femmes, instruite de cette particularité, s'assura qu'il était sans oreilles et révéla ce fatal secret. Aussitôt une conjuration se forma pour renverser l'impôsteur. Les chefs, du nombre desquels était Darius (*voy. ce nom*), se présentèrent à la porte du palais, égorgent les gardes et pénètrent dans l'appartement du mage, qui se trouvait dans ce moment avec son frère. Avertis par le bruit, ils s'étaient mis en défense; mais, accablés par le nombre, les deux mages furent tués et leurs têtes sanglantes jetées au peuple. Les Perses avaient en horreur le mensonge et la fausseté. Furieux d'avoir été trompé, le peuple s'en prend à tous les mages : ceux qui sont trouvés dans les rues sont tués impitoyablement, et si la nuit ne fût survenue, aucun n'aurait échappé. Pour perpétuer le souvenir de cette journée, une fête solennelle fut instituée, dont le nom, dit Hérodote, dans la langue des Perses, répond au mot grec *magophonie* (massacre des mages). Pendant sept mois que le faux Smerdis avait occupé le trône, il ne s'était fait connaître que par ses bienfaits. Aussi les peuples de l'Asie pleurèrent sa mort, excepté les Perses. Cette histoire est racontée avec détail dans Hérodote. W—s.

SMETIUS (JEAN SMITH VAN DER KETTEN, plus connu sous le nom de), historien et antiquaire, était né vers la fin du 16^e siècle, dans la province de Gueldre. Après avoir fait ses humanités avec succès, il suivit les leçons du célèbre Pontanus, professeur à Harderwick (*voy. PONTANUS*), et se rendit en France, où il perfectionna ses connaissances sous les plus habiles maîtres. Il entra dans la carrière du ministère évangélique et fut pourvu vers le même temps d'une place de pasteur et de la chaire de philosophie à Nimègue. Un mariage avantageux qu'il fit bientôt après acheva de le fixer dans cette ville. Malgré les devoirs que lui imposaient les fonctions dont il était revêtu, Smetius trouva le loisir de cultiver son goût pour les lettres et aussi pour la poésie latine; mais il s'attacha surtout à l'étude des antiquités et parvint à former un cabinet d'antiques, regardé comme l'un des ornements de Nimègue. Son médaillier contenait environ dix mille pièces, dont près de mille étaient encore inédites. Il se faisait un plaisir de montrer ses richesses aux curieux qui s'empressaient de le visiter, et parlant avec une égale facilité huit ou dix langues, il leur donnait toutes les explica-

tions qu'ils pouvaient désirer. Smetius mourut à Nimègue le 30 mai 1651. Lambert Goris prononça une oraison funèbre. Outre quelques pièces de vers et des lettres dans différents recueils, on a de lui : 1° *Oppidum Batavorum seu Noviomagum, liber singularis*, Amsterdam, 1644, in-4°, traduit en hollandais. Dans cet ouvrage, qui contient des recherches intéressantes sur l'origine des Bataves, Smetius s'efforce de prouver, contre l'opinion de Cluver et d'autres géographes, que Nimègue est la ville citée par Tacite (*Hist.*, 1. 5, c. 19). 2° *Thesaurus antiquarius seu Smetianus, sive notitia elegantissimæ suppellectilis Romanæ et rarissimæ Pinacothecæ*, etc., Amsterdam, 1658, in-12. C'est la description de son cabinet; elle a été réimprimée avec des additions par son fils, sous ce titre : *Antiquitates Noviomagenses, sive notitia rarissimarum rerum antiquarum quas in veteri Batavorum oppido comparaverunt J. Smetius pater et filius*, Nimègue, 1678, in-4°, avec 5 planches. Le cabinet de Smetius fut acquis par l'électeur palatin, Jean-Guillaume, pour vingt mille florins. Il avait entrepris de former un recueil de sentences et de proverbes hollandais, dans le but de prouver que cette nation ne le cède en sagesse à aucun peuple de l'antiquité. — SMETIUS (Jean), fils du précédent, né vers 1630, à Nimègue, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir exercé le pastorat dans Alcaer, reçut une vocation pour Amsterdam, où il mourut le 23 mai 1710. Outre une explication de l'Ecclésiaste, en hollandais, on a de lui plusieurs ouvrages théologiques dans la même langue, cités par Paquot, dans ses *Mémoires*, t. 3. p. 53, de l'édition in-folio.

W—s.

SMIDS (LUDOLPHE), poète hollandais, né à Groningue en 1649, étudia la médecine à Leyde et la pratiqua longtemps à Amsterdam, où il mourut le 7 mai 1720. Né catholique, il avait embrassé le protestantisme en 1684. Sa tragédie de *Conradin* est la seule de ses pièces de théâtre qui reçoive encore quelquefois les honneurs de la représentation. Il a écrit en prose hollandaise une *Chronique des guerres de son temps*, et un *Cabinet des antiquités hollandaises*. Il a copieusement enrichi de notes la traduction hollandaise des œuvres d'Ovide, par Abraham Valentyn, imprimée à Amsterdam, 1720, 3 vol. in-4°, avec des gravures de Sébastien Leclerc.

M—ON.

SMIDT (JEAN-HENRI), homme d'Etat allemand, né le 5 novembre 1773, à Brême, où il mourut le 7 mai 1857. Fils d'un ministre protestant, il étudia la philologie et la théologie à Iéna, où il se lia principalement avec Fichte. De retour à Brême en 1796, il devint professeur d'histoire au gymnase. Plus tard il fut élu syndic par la *Société des anciens*, et, le 13 décembre 1800, conseiller municipal. Dans les derniers temps de l'empire germanique, il sut encore obtenir l'agrandissement du territoire de Brême. Pendant le blocus continental et sous le gouvernement de

l'Empire, il sut se faire bien venir des gouverneurs français, qui, de toutes les villes hanséatiques, ont le plus ménagé celle de Brême. Après, la bataille de Leipsick, il détermina les grandes puissances à déclarer l'indépendance des villes hanséatiques avec le droit de prendre part aux délibérations de la diète. Il représenta Brême, en 1820, aux négociations qui avaient pour but la liberté de la navigation du Wésér. L'année suivante, le 26 avril, il fut élu bourgmestre de sa ville natale. Dans cette haute charge, qu'il a remplie avec peu d'interruptions, y compris celle de 1848-1853, Smidt a fondé l'école navale ainsi qu'une école de pilotage. C'est à lui que la ville de Brême est redevable de sa riche marine marchande, qui est très-considérable, et qui a presque seule accaparé le commerce avec les Etats-Unis d'Amérique et avec le Brésil. Des traités de commerce ont été conclus sous ses auspices avec ces deux pays ainsi qu'avec l'Angleterre. C'est également sous son égide que fut fondé le grand bureau pour l'expédition des émigrants allemands en Amérique, dont presque les trois quarts s'embarquent à Brême. Dans les grandes questions douanières, Smidt, sans entrer dans le Zollverein ni dans le Steuerverein du Nord, a cependant commencé à traiter avec le premier dès 1845. Le mouvement de 1848 le rejeta dans la vie privée, mais ses concitoyens furent bien aises de le retrouver en 1852. Smidt avait été nommé docteur en droit de l'université de Iéna en 1832. En 1846, on avait fêté le cinquantième anniversaire de son entrée en fonctions. Après sa mort, ses concitoyens lui ont érigé un monument à Brême. Il a publié 1° *Divers mémoires de droit public*; 2° *Feuilles pour augmenter l'esprit communal*, 1831, 1 vol.; 3° il a rédigé le *Magasin hanséatique*, 1799 à 1804, 6 vol.

R—L—N.

SMIRKE (ROBERT), peintre anglais, naquit en 1571; il s'adonna d'abord au modeste labeur de peindre des armoiries sur des voitures, mais bientôt il aborda la peinture de genre, et il tint le sceptre jusqu'à ce que Wilkie vînt le lui disputer. En 1792, il fut élu membre de l'académie royale; il avait envoyé pour son tableau de réception *Don Quichotte et Sancho*. Admirateur fervent de Cervantes, Smirke puisa maintes fois des sujets dans l'histoire de l'immortel chevalier de la Triste-Figure. A l'exposition de cette année, il envoya deux compositions: *le Rêve de l'amant* et *Musidore*, l'une et l'autre étaient empruntées aux *Saisons* de Thompson. En 1793, il exposa *Lavinia*, d'après le même poème. Fort employé par les libraires, Smirke travailla beaucoup pour les *annuals* et pour des éditions nouvelles. Il fournit aussi divers sujets à la galerie shakspearienne de Boydell (*Juliette et sa nourrice*, le *Prince Henri et Falstaff*, les *Sept âges*, etc.), mais c'était surtout aux exploits de Don Quichotte qu'il demandait de l'inspiration; le combat avec les géants inter-

rompu par l'aubergiste, la duchesse donnant audience à Sancho et d'autres sujets semblables figurent parmi ses meilleures productions. Dans d'autres genres on distingua : *l'Ange justifiant la Providence* (d'après *l'Hermite* de Gray), la *Bohémienne*; les *Diseuses de bonne aventure*; le *Serpent d'airain*; *Psyché*; *Bacchus enfant*. Depuis 1813, année où il exposa un tableau représentant *l'Enfance*, Smirke resta étranger à toutes les expositions. En 1818, une nouvelle édition de *Don Quichotte* en anglais vit le jour en 4 volumes in-8°; elle comprenait 74 gravures, dont 48 grandes et 26 vignettes d'après Smirke, qui avait déployé dans cette série, dessinée avec amour, beaucoup de finesse, de gaieté et d'invention. 24 dessins qu'il exécuta pour une édition de *Gil-Blas* (1809, 4 vol. in-8°), obtinrent également l'assentiment des connaisseurs. Cet artiste parvint à un âge fort avancé; il mourut le 5 janvier 1843, dans sa 94^e année. Deux de ses fils, Robert Smirke (créé *baronnet* en 1831) et Sydney Smirke se sont placés comme architectes à un rang des plus distingués. Z.

SMITH (sir THOMAS), né le 28 mars 1514, à Saffron-Walden, dans l'Essex, avait quatorze ans lorsqu'il fut admis au collège de la Reine, à Cambridge, où il devint bientôt un sujet distingué. Comme ce collège était un de ceux qui favorisaient les opinions de Luther, et que le père de Smith montrait un grand penchant pour la réforme, ces circonstances, plus encore que les talents précoces du jeune Thomas, le firent recevoir boursier à l'âge de dix-sept ans, et nommer, deux ans après, professeur de grec à cette université. Il se signala dans cette carrière, en corrigeant la manière vicieuse dont les Anglais prononçaient le grec. Lié avec Chêke, qui avait été son condisciple, et qui était alors aussi professeur, ils méditèrent longtemps sur cette manière défectueuse de prononcer le grec; et confirmés dans leur opinion par l'ouvrage d'Erasmus, sur le mode de prononciation de cette langue, et celui de Terentianus : *De litteris et syllabis*, ils conçurent le projet d'une réforme. Après qu'ils se furent exercés eux-mêmes, en particulier, à leur nouvelle méthode, il fut décidé que Smith commencerait à s'en servir le premier en public. Le jeune professeur, pour ne pas froisser tout à coup l'opinion générale, ne prononça d'abord que quelques mots d'après la nouvelle manière, et en augmenta chaque jour le nombre. Il continua ce manège jusqu'à ce qu'il vît qu'on s'était aperçu de cette innovation. Alors il s'arrêtait sur certains mots, et se reprenait pour les prononcer selon l'ancien usage, comme il s'était trompé. Ses élèves, qui avaient d'abord ri de ses prétendues méprises, commencèrent à soupçonner quelque chose et le prièrent de leur faire part de ses découvertes. Smith finit par céder, en demandant quelques jours de préparation. A cette nouvelle, une foule d'élèves se réunirent pour l'en-

tendre; et au jour indiqué, il développa avec autant de lucidité que de force, les innovations qu'il proposait. Chêke en fit autant dans le collège du Roi; et le triomphe fut le même des deux côtés. On joua le *Plutus* d'Aristophane, en grec, que l'on prononça d'après la nouvelle méthode; et en peu d'années elle fut généralement adoptée. Cependant six ans plus tard, un certain Ratecliff, ayant voulu ramener l'ancien usage, fut sifflé par les élèves. Il porta plainte auprès du chancelier, l'évêque Gardiner, qui, ennemi de toute innovation (*voy.* CHÊKE), lança un décret contre la nouvelle manière de prononcer le grec. Chêke fit de vains efforts pour s'y opposer: Smith sembla céder d'abord; mais bientôt il écrivit à l'évêque une lettre, où il déploya tant d'éloquence et de logique, donna des exemples si évidents, que, si le décret ne fut pas révoqué, du moins il cessa d'être exécuté. Peu de temps après, Smith fit un voyage sur le continent, pour y acquérir de nouvelles lumières; et il suivit les cours des universités les plus célèbres de la France et de l'Italie. Il s'était fait recevoir docteur en droit à celle de Padoue, et il obtint à son retour, le même doctorat à Cambridge, où il fut nommé professeur de droit. Alors il se montra plus que jamais zélé propagateur de la réforme et des lettres. A l'avènement d'Édouard VI, il fut appelé auprès du duc de Somerset, qui le nomma son maître des requêtes, intendant des mines, prévôt d'Eton, doyen de Carlisle, sans que ce bénéfice ni la cure de Leverington l'engageassent à se faire diacre ni prêtre, comme on l'a prétendu. Deux ans après, en 1548, il fut créé chevalier, ministre d'Etat et ambassadeur, auprès de l'Empereur. L'année suivante, le duc de Somerset fut renversé; et Smith se montra fidèle à son protecteur jusqu'au dernier moment, au risque de sa vie, et même aux dépens de sa liberté. Cependant il ne paraît pas que cette détention ait beaucoup influé sur la faveur dont il jouissait; car on le voit encore, au bout de deux ans, ambassadeur auprès du roi de France, demander à ce prince la main de sa fille aînée, pour son jeune souverain, dont la mort prématurée mit un terme à cette négociation. Sous le règne de Marie, Smith perdit toutes ses places: on ne lui accorda, par respect pour ses talents, qu'une pension de cent livres sterling. Il reparut à la cour sous le règne d'Elisabeth; et on l'envoya deux fois en ambassade auprès de la cour de France. La première fois il conclut la paix de 1564; la seconde, il vint demander la possession de Calais. Enfin en 1570, il fut admis au conseil privé, et en 1572, nommé secrétaire d'Etat et chancelier de l'ordre de la Jarretière. Au milieu de ces affaires importantes, Smith, qui malgré son vaste savoir, était un homme à projets, voulut essayer de changer le fer en cuivre, et engagea sir William Cecil, secrétaire d'Etat comme lui, qui cultivait la chimie, à l'aider dans

ses tentatives. Un certain Medley l'avait entraîné dans cette entreprise, en changeant en apparence du fer en cuivre, au moyen d'une solution de vitriol bleu ; mais comme le vitriol coûtait trop cher, et qu'il n'y avait point de profit à cette opération, Smith imagina d'en trouver le principe en Angleterre. Une compagnie fut formée ; elle reçut même des lettres patentes en 1574 ; mais cette spéculation n'aboutit qu'à ruiner les coassociés, et à réduire Medley à la mendicité. Smith faisait marcher de front un autre projet non moins impraticable, celui de former dans les Ardes, pays riche et fertile, à l'est d'Ulster, en Irlande, une colonie dont il aurait été une espèce de vice-roi, pendant sept ans, et dont il aurait eu ensuite le gouvernement héréditaire dans sa famille. Il avait obtenu des lettres patentes pour cet établissement ; mais ce projet finit plus malheureusement encore que le premier. Son fils naturel, qu'il avait envoyé pour établir la colonie, y fut lâchement assassiné. Smith s'occupait avec plus de succès du sort des deux universités et des collèges d'Eton et de Winchester, en obtenant pour elles, entre autres privilèges, que le tiers de leur rente fût payé en blé. Le prix de cette denrée était alors très-bas ; mais Smith en prévoyait l'élévation ; et ce changement a été la base de la prospérité de ces établissements. Ce fut le dernier acte de sa vie. Il mourut le 12 août 1577, laissant ses livres au collège de la Reine, à Cambridge. Smith avait des connaissances très-étendues. Il savait à fond le latin, le grec et le français. On assure qu'il était versé dans la philosophie de Platon, les mathématiques, l'astronomie, la physique même et la chimie telle qu'on l'enseignait de son temps : s'il s'égarait quelquefois, ses erreurs furent celles de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : 1° *De republica Anglorum*, 1583 et 1584, réimprimé avec des additions, 1594, et plusieurs fois ensuite, en latin et en anglais. 2° *De recta et emendata linguae graecae pronuntiatione*, Paris, Robert Etienne, 1568, suivi d'un essai sur l'orthographe et la vraie prononciation anglaise, dans lequel l'auteur propose un nouvel alphabet de vingt-neuf lettres. Ce traité lui a fait moins d'honneur que le premier. 3° Quatre *Discours* pour et contre le mariage d'Elisabeth. 4° Plusieurs *Lettres*, qu'on trouve dans *The complete ambassador* et d'autres recueils. On lui attribue encore l'histoire de la réforme, par Burnet, et qui a pour titre : *Device for the alteration and reformation of religion*. Enfin il composa quelques vers, pendant qu'il était détenu : ce sont des traductions de psaumes et trois prières. Sa vie a été écrite par Strype.

C—Y.

SMITH ou SMYTHE (JEAN), voyageur et homme d'Etat, était fils de sir Clément Smith et d'une sœur de Jeanne Seymour, troisième femme de Henri VIII. Nous ne connaissons pas l'époque précise de sa naissance ; on sait seulement qu'il

fut élevé à Oxford, et Wood nous apprend qu'il se distingua comme soldat et comme littérateur. Sous le règne d'Edouard VI, son cousin, il se rendit en France, sans doute pour y suivre quelques négociations, et l'on voit dans la préface de son livre des *Instructions* qu'il passa successivement au service de plusieurs princes étrangers. En 1576 les Pays-Bas ayant pris les armes pour défendre leur liberté contre les empiétements du gouvernement espagnol, et se trouvant sans argent, sollicitèrent un emprunt auprès de la reine Elisabeth, qui refusa d'agréer leur demande pour ne pas se brouiller avec le roi d'Espagne. Elle envoya cependant Jean Smith à Madrid, afin de rétablir la bonne intelligence entre ce souverain et ses sujets. Smith, qui avait été créé chevalier avant de partir pour l'Espagne, fut très-gracieusement accueilli par Philippe II ; mais il eut de violentes discussions avec Gaspar Quiroga, archevêque de Tolède, et avec les inquisiteurs de Séville qui refusaient d'ajouter aux titres de la reine celui de *défenseur de la foi*, que le roi d'Espagne lui fit néanmoins donner. Nous n'avons aucun autre renseignement sur les actions de Jean Smith, qui vivait encore en 1595, jouissant de l'estime des savants et des militaires. On a de lui : 1° *Discours sur les formes et les effets de différentes armes*, etc., Londres, 1589 ; réimprimés en 1590, in-4° ; 2° *Certaines instructions, observations et ordres militaires nécessaires pour les chefs, capitaines, officiers supérieurs et subalternes*, Londres, 1594-1595, in-4°. On y a ajouté des *Instructions pour les enrôlements et les revues*. Il existe deux manuscrits relatifs aux négociations de Jean Smith en Espagne, dans la bibliothèque Cottonienne ; il s'en trouve un autre dans celle de Lambeth.

D—Z—S.

SMITH (RICHARD), vicaire apostolique en Angleterre, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, naquit en 1566 dans le Lincolnshire, fit ses humanités et sa philosophie au collège de la Trinité d'Oxford, sa théologie à Rome, sous le célèbre Bellarmin, et vint la professer d'abord à l'université de Valladolid, où il fut reçu docteur, puis à Douai. Ayant été rappelé dans sa patrie pour y exercer les fonctions de missionnaire, il fut député en 1607 à Rome, par le clergé séculier, pour solliciter du pape le rétablissement du régime épiscopal et pour en obtenir un ordre qui défendit aux jésuites de s'immiscer dans les affaires de l'Eglise anglo-catholique. Sa négociation eut un plein succès, malgré les contradictions que lui suscita secrètement le P. Parsons. Quelques années après, il fut mis à la tête d'un comité de théologiens de sa nation, réunis à Paris dans le collège d'Arras, où ils s'occupaient d'ouvrages de controverse destinés à combattre ceux des anglicans. Il y eut de fréquentes conférences avec les docteurs de cette religion, une entre autres, qui fit assez de bruit, avec Featly, aumônier de la légation anglaise et l'un des plus

habiles controversistes de sa communion. A la mort du vicaire apostolique Bishop, évêque de Chalcédoine, arrivée en 1624, Smith lui succéda sous le même titre. Les commencements de son épiscopat furent tranquilles; mais lorsqu'il entreprit de faire exécuter le décret du pape Pie V, conforme en cela à celui du concile de Trente, pour soumettre les réguliers à la juridiction épiscopale, il éprouva de leur part, surtout de celle des bénédictins et des jésuites, une opposition éclatante et qui eut les suites les plus fâcheuses. Il leur convenait mieux de dépendre du pape, qui, placé à quatre cents lieues de distance, ne pouvait pas les surveiller, que d'un évêque, établi sur les lieux, qui était plus à portée de les contenir lorsqu'ils abusaient de leurs immenses privilèges. Le P. Rudisand Barlow, supérieur des bénédictins, l'attaqua avec tant de violence et de scandale que Rome fut obligée de condamner l'ouvrage de ce religieux et de faire brûler tous les exemplaires qu'on put s'en procurer; mais il y en avait déjà un grand nombre de répandus dans le public. L'auteur y accusait le prélat d'avoir érigé un tribunal contentieux pour connaître des mariages, des testaments et d'autres causes qui ne ressortissaient qu'aux tribunaux séculiers. Smith eut beau représenter que ce tribunal n'était autre chose qu'une officialité semblable à celles qui existaient dans les Etats catholiques, et qu'on n'y traitait de ces différentes causes que sous leur rapport spirituel, cette explication ne fut pas jugée satisfaisante. Le clergé se divisa : les séculiers se déclarèrent pour l'évêque, les réguliers contre lui. Les fidèles prirent part à la querelle, et les protestants s'en mêlèrent aussi. Le gouvernement en conçut des alarmes; les évêques anglicans, jaloux de la mission du vicaire apostolique, le regardaient comme un rival de la leur et le dénoncèrent comme étant investi de pouvoirs attentatoires aux droits de la couronne. Toutes ces fausses idées étaient adroitement entretenues par divers pamphlets sortis de la plume des réguliers. Smith fut proscrit par une proclamation du 11 décembre 1628, qui l'obligea de se tenir caché, puis par une seconde, du 24 mars suivant, qui promettait une récompense de cent livres sterling à quiconque se saisirait de sa personne. Il ne trouva alors d'autre moyen de se soustraire au danger que de se réfugier dans l'hôtel de l'ambassadeur de France. Mais ses ennemis ne se lassant pas de le poursuivre et d'animer le peuple contre lui, il craignit qu'un plus long séjour en Angleterre ne devînt funeste aux catholiques qui lui étaient attachés; il prit le parti de se retirer en France, où le cardinal de Richelieu, qui avait contribué à sa promotion, lui fit donner l'abbaye de Charroux. Pendant toute la vie de ce ministre, il éprouva la bienveillance du gouvernement; mais Mazarin, prévenu par ses ennemis, eut des procédés bien

différents : il le fit même dépouiller de son abbaye. Réduit alors à la plus extrême détresse, Smith fut accueilli par les bénédictines anglaises, à l'établissement desquelles il avait beaucoup contribué; elles le logèrent dans un petit appartement dépendant de leur couvent, et il y passa le reste de ses jours dans la prière et dans la pratique des bonnes œuvres. C'est là qu'il termina sa longue et pénible carrière, le 18 mars 1655, à l'âge de 85 ans. Ce prélat possédait à un degré éminent les vertus de son état et des connaissances très-étendues dans les sciences ecclésiastiques. Tant qu'il jouit des revenus de l'abbaye de Charroux, il n'en retint que ce qui était absolument nécessaire pour son entretien; tout le reste fut employé en œuvres de charité. L'Eglise catholique d'Angleterre aurait recueilli les plus heureux fruits de son gouvernement si les ennemis de la juridiction épiscopale ne l'eussent pas contraint d'abandonner son projet. Sa fuite ne termina point la guerre qu'on lui avait déclarée; ses grands vicaires furent en butte aux mêmes persécutions. Il en résulta un grand nombre d'écrits des deux côtés, dont les principaux furent composés par le docteur Kellison en faveur des droits du vicaire apostolique, et par le jésuite Floyd, dans les intérêts des réguliers. Ces derniers, anonymes ou pseudonymes, furent censurés par l'archevêque de Paris, par la faculté de théologie et par l'assemblée du clergé de France, comme contraires aux droits de la hiérarchie. Rome, qui d'abord avait pris le parti de Smith, finit par se déclarer contre lui. Deux décrets de la propagande affranchirent les réguliers de sa juridiction pour le ministère de la confession. Le principal ouvrage de Smith, dans cette querelle, est intitulé *Brevis et necessaria declaratio juris episcopalis*, etc., Calais, 1631. Il fut traduit la même année en anglais et imprimé à Douai; il est dirigé contre Floyd. Ceux qu'il a composés contre les anglicans sont assez nombreux, les uns en anglais, les autres en latin : 1° *Réponse à Th. Bell*, auteur de la *Ruine du papisme*, 1605, in-8°; 2° *Balance de la religion selon les règles de la Providence*, dans lequel il prouve que tous les rois d'Angleterre et tous les archevêques de Canterbury, depuis l'apôtre St-Augustin, avaient fait constamment profession de la religion catholique, 1609. 3° *Collatio doctrinæ catholicæ et protestantium*, Paris, 1622, in-4°; traduit en anglais, avec des augmentations, Douai, 1631; 4° *Refutatio apologiæ pseudocatholicæ Th. Mortonii*, Cologne, 1651, in-12; 5° *Lettre historique sur les bons procédés entre les papes et les rois d'Angleterre*, 1652; 6° *Aveu évident des protestants, que l'Eglise romaine occupe le premier rang dans l'Eglise de Dieu, et que la foi qu'on y professe suffit au salut*, 1645, in-8°; 7° *Examen de l'ouvrage du docteur Bramhall*, intitulé *Justification de l'Eglise anglicane*, 1654, 8° *Flores ecclesiasticæ historiæ gentis Anglorum*, Paris, 1654; 9° *Traité du sacrement de confirma-*

tion; 10° *Traité de la distinction entre les articles fondamentaux et non fondamentaux de la foi*, 1645, in-8°; 11° *De auctore et essentia protestantium ecclesiae et religionis*, Paris, 1619, in-8°. On a de R. Smith quelques autres ouvrages de controverse. On lui doit aussi : *Qualités suffisantes dans tous ceux qui sont chargés de proposer la foi*, ainsi qu'une vie en latin de la comtesse de Montagu, Rome, 1604.

T—D.

SMITH (JEAN), navigateur anglais, peut être regardé, après sir Walter Raleigh, comme le fondateur de la colonie anglaise de la Virginie. Il naquit en 1579. Les preuves de capacité qu'il avait données firent jeter les yeux sur lui lorsqu'en 1606 les particuliers à qui Jacques I^{er} accorda des lettres patentes pour fonder un établissement en Virginie entreprirent leur première expédition. Smith partit de Londres au mois de décembre avec trois petits vaisseaux. Arrivé à l'entrée de la baie de Chesapeake, il débarqua sur le cap méridional, qu'il nomma *cap Henry* en l'honneur du prince de Galles; le cap septentrional fut nommé *cap Charles*, d'après le nom du second fils du roi. Le Pôhattan, première rivière que l'on reconnut, fut appelé *James-River*. Ce fut sur une péninsule, à peu près à cinquante milles de son embouchure, que les avantages réunis d'une position heureuse et d'un terrain fertile firent choisir l'emplacement de James-Town, qui devint le chef-lieu de la colonie. Smith, pour mieux connaître le pays, remontait et descendait les rivières et faisait des excursions dans l'intérieur des terres. Dans une de ses courses, il tomba entre les mains des Indiens, qui avaient à se plaindre de quelques Anglais; il fut mené à la demeure de Pôhattan, chef de la tribu, et pendant six semaines on l'engraissa, en attendant le jour où il serait égorgé, puis dépecé et dévoré par ces cannibales. Mais Nautaxan, fils de ce chef, et Pocahontas sa fille, ayant pris compassion de Smith, sollicitèrent leur père de l'épargner, malgré les menaces de la horde, et Pocahontas poussa la générosité jusqu'à placer sa tête sur le même bloc, près celle de Smith. Celui-ci, délivré d'une manière si miraculeuse, fut ensuite reconduit à James-Town, qu'il trouva dans l'état le plus pitoyable : il n'y restait plus que trente-huit Anglais tous malades. Telle était la détresse de cette colonie, que ses habitants seraient morts de faim si Pocahontas, malgré la guerre qui se continuait entre les siens et les Européens, n'eût fourni aux besoins de ces derniers. Elle se hasardait même à venir les voir, contribua beaucoup à faire cesser leurs querelles et les avertit des embûches qu'on leur tendait. Pendant trois ans, cette femme préserva ainsi la colonie de son entière destruction. Le trouble y avait régné pendant l'absence de Smith, et des hommes d'un esprit inquiet en avaient profité pour s'en aller avec le seul navire qu'il y eût laissé. Cependant on formait de nouveaux établissements, grâce à

l'activité de Smith. Les historiens conviennent que seul il était capable, parmi ceux qui se trouvaient en Virginie, de tenir ses compagnons dans le devoir et de pousser des découvertes avec succès. En 1609, il reçut de nouveaux renforts d'Angleterre, et cette même année James-Town fut en état d'établir deux plantations à une certaine distance, en remontant le James-River. Le terrain de la seconde fut acheté de Pôhattan moyennant une quantité convenue d'ustensiles de cuivre. L'abondance commençait à régner parmi les colons lorsque Smith, pendant qu'il s'occupait de ses découvertes, fut dangeusement blessé dans sa chaloupe par l'explosion d'un baril de poudre. Obligé de retourner en Angleterre, vers la fin de 1609, pour s'y faire traiter, son départ ranima en Amérique des troubles mal étouffés. Il y laissait cinq cents hommes; six mois après, il n'en restait plus que soixante, et cependant le pays fournissait des vivres suffisamment. En 1614, la compagnie renvoya Smith avec deux vaisseaux à la Virginie du Nord, située entre 38 et 45° de latitude nord. pour y faire des essais sur une mine d'or et de cuivre que des Anglais s'imaginaient y avoir trouvée, trompés par l'apparence que leur offrait un ruisseau qui charriait des particules de mica. Si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas, Smith devait trafiquer avec les Indiens et s'occuper de la pêche. Au mois d'avril, il atterrit à l'île Monahigan, sous le 43° 30'. Il en prit possession, ainsi que de tout le pays voisin, et s'y arrêta pour pêcher la baleine. Cette tentative n'ayant pas réussi, il construisit plusieurs bateaux et envoya son monde à la pêche de la morue, qui fut très-heureuse. Sur ces entre-faites, il effectua la reconnaissance de la côte, depuis la baie de Penobscot jusqu'à Tragabizanda (aujourd'hui cap Anne), où il soutint un combat contre les Indiens; puis il poussa au sud jusqu'au cap Cod. Au mois de juillet, Smith partit de Monahigan avec un de ses bâtiments; l'autre devait porter le produit de sa pêche en Espagne. Arrivé en Angleterre le 31 août, il eut l'honneur de présenter à Jacques I^{er} une carte de ce pays du Nord, qu'il nommait *Nouvelle-Angleterre*. La compagnie équipa deux autres vaisseaux. Smith, séparé de sa conserve par le vent contraire, fut obligé de rentrer à Plymouth. Il en sortit seul le 25 juin 1615 et tomba presque aussitôt au milieu d'une escadre française. Après trois mois de captivité, il revint à Londres. Il y était encore lorsqu'il apprit que Pocahontas venait d'arriver à Plymouth, le 12 juin 1616. Attirée par supercherie à bord d'un navire anglais, qui était allé à l'embouchure du Potomac en 1612, elle avait été amenée prisonnière à James-Town, parce qu'on espérait que son père, empressé de la délivrer, conclurait une paix avantageuse avec les Anglais. Pôhattan, outré de cette perfidie, ne céda qu'au bout de deux ans,

lorsqu'on lui eut appris que sa fille épousait un Anglais. Pocahontas reçut le baptême et suivit son mari en Angleterre. Smith allait partir pour un nouveau voyage. La crainte de manquer l'occasion de marquer sa reconnaissance à Pocahontas, avant qu'elle vînt à Londres, lui fit présenter à la reine Anne, épouse de Jacques I^{er}, une requête dans laquelle il exposa les services que cette femme avait rendus à la colonie de la Virginie, à lui en particulier, et les événements qui l'avaient conduite en Angleterre. Il finissait par supplier la reine de verser ses bienfaits sur la princesse indienne et sur son époux. Sa requête fut accueillie. Pocahontas fut comblée de marques d'honneur. Elle avait cru jusqu'alors que Smith était mort de sa blessure; irritée de n'avoir pas entendu parler de lui, elle refusa d'abord de le voir; enfin, lorsqu'elle s'y fut déterminée, elle lui reprocha de l'avoir oubliée si longtemps. Elle était sur le point de s'embarquer pour retourner en Amérique lorsqu'elle mourut à Gravesend, laissant un fils, Thomas Rolf, dont la postérité existe encore en Virginie. Smith, après avoir achevé son voyage à la Nouvelle-Angleterre, revint dans sa patrie, où il mourut en 1634. On a de lui, en anglais : *Description de la Nouvelle-Angleterre, ou Observations et découvertes du capitaine Jean Smith (amiral de ce pays) dans l'Amérique septentrionale, en l'an du Seigneur 1614, avec les aventures de six navires qui partirent l'année suivante, 1615, et l'accident qui lui arriva de tomber au milieu de vaisseaux de guerre français*, Londres, 1616, in-8°. Ce petit volume est fort rare. Camus paraît en avoir ignoré l'existence, car, en décrivant la relation intitulée *Descriptio novæ Angliæ a Jo. Schmidt*, qui se trouve dans la dixième partie des *Grands voyages* de Bry, il s'exprime ainsi : « Jean Smith « a adressé son ouvrage à la société anglaise « formée pour fonder des établissements dans le « nouveau monde. L'abbé Prévost n'a pas publié « d'extrait de cette relation. Il est vraisemblable « qu'elle a été écrite en anglais, puisqu'elle était « adressée à la société anglaise. De Bry ne rap- « porte cependant pas qu'il l'ait fait traduire, et « je n'ai trouvé aucun vestige d'une édition an- « térieure à la sienne. » Le but de Smith, en composant son livre, a été d'engager ses compatriotes à former des établissements sur la terre nouvelle, qui leur promettait de grands avantages, surtout par la pêche extrêmement abondante le long des côtes. Il s'y serait fixé si ses ennemis ne l'avaient forcé de l'abandonner. Il leur reproche d'avoir vexé les Indiens et de leur avoir rendu les Anglais odieux. Le principal intérêt de cette relation est d'offrir les noms des tribus qui habitaient la Nouvelle-Angleterre et ceux de plusieurs lieux de ce pays qui depuis en ont changé. Les aventures de Smith et de Pocahontas se trouvent dans une description de la Virginie, qui est la seconde de la troisième partie

des *Grands voyages*. On les lit aussi dans l'*Histoire de la Virginie*, par R. Beverley, qui donne en entier la supplique présentée à la reine par Smith. Quelques historiens donnent sur l'établissement des Anglais dans la Virginie des détails qui diffèrent essentiellement de ceux que contient cet article; mais ces auteurs ne sont pas d'accord avec ceux qui se sont spécialement occupés de la Virginie, notamment avec Thomas Jefferson, ex-président de l'union américaine, qui dit : « On peut, après Walter Raleigh, regarder le « capitaine Smith comme fondateur de notre co- « lonie; il fut membre du conseil et ensuite pré- « sident; c'est à lui qu'elle a dû de se soutenir « contre les attaques des naturels du pays. Il « était homme honnête, raisonnable et bien in- « struit. » E—s.

SMITH (THOMAS), né à Londres en 1638, fut élevé à Oxford, où il fit de grands progrès dans les langues orientales, et devint un des boursiers. En 1668, il accompagna comme chapelain sir Daniel Hervey dans son ambassade à Constantinople. De retour dans sa patrie après trois ans d'absence, il fut nommé chapelain du secrétaire d'Etat Williamson. Du temps où l'Eglise romaine triomphait en Angleterre, le président Giffard le priva, en 1688, de la place qu'il occupait à Oxford; il la recouvra par la suite, et il la perdit de nouveau, en 1692, pour n'avoir pas voulu prêter le serment exigé à l'avènement au trône de Guillaume III. Les vastes connaissances de Smith l'avaient fait désigner pour être l'éditeur du célèbre manuscrit d'Alexandrie (du Nouveau Testament), qui se trouvait dans la bibliothèque de St-James; cette entreprise, qui n'eut pas alors de suite, fut exécutée, en 1786, par Woide. Thomas Smith mourut en 1710. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Diatriba de chaldaicis paraphrastis*; 2^o *Syntagma de Druidum moribus ac institutis*, Londres, 1664; 3^o quatre *Lettres sur la religion, les mœurs et le gouvernement des Turcs, avec un coup d'œil sur les Eglises d'Asie et une description de Constantinople*, Oxford, 1672 et 1674; 4^o *Histoire de l'Eglise grecque, en ce qui concerne sa doctrine et ses rites*, d'abord en latin, puis en anglais, 1680; 5^o *Vie de Camden*, 1691; 6^o *Inscriptiones græcæ Palmyrenorum*, 1698, in-8° de 96 pages (voy. Ed. BERNARD); 7^o *Vitæ quorundam illustrium virorum*, 1707; 8^o des *Mélanges*, des *Lettres* et des *Sermons*. C—y.

SMITH (EDMOND NEALE), poète anglais, naquit en 1668. M. Neale, dont il était le fils unique, exerçait le négoce; et sa mère était fille du baron Lechmere. Des malheurs éprouvés par son père, et qui furent bientôt suivis de sa mort, placèrent le jeune Neale sous la tutelle de M. Smith, mari de sa tante paternelle. Ce tuteur prit un tel soin de l'éducation de son pupille et le traita avec tant de bonté, que celui-ci, à la mort de M. Smith, prit son nom par reconnaissance. Edmond Smith

fut successivement élevé à Westminster, à Cambridge et à Oxford. Il se rendit familiers tous les classiques grecs et latins, et les compara soigneusement avec les chefs-d'œuvre français, espagnols et anglais. Son mérite reconnu lui fit obtenir une place à l'université d'Oxford; mais le scandale qu'il donna par sa conduite dissolue et ses extravagances le firent suspendre de ses fonctions, au mois d'avril 1700. Ce ne fut cependant qu'à la fin de 1705 qu'il fut définitivement remplacé. Il se rendit alors à Londres, se lia avec le parti whig, dont plusieurs membres le soutinrent par leurs libéralités. Addison fut chargé, dit-on, de lui proposer d'écrire l'histoire de la révolution de 1688; mais il refusa cette entreprise, pour ne pas tracer le portrait de lord Sunderland, qu'il lui paraissait très-difficile de faire à la satisfaction de ses nouveaux amis, sans s'écarter de la vérité. En 1707, il fit représenter la tragédie de *Phèdre et Hippolyte*. Addison, qui en composa le prologue, y critique l'enthousiasme exagéré et presque exclusif du public pour le théâtre italien. Cette tragédie, beaucoup trop vantée, fourmille de défauts et n'est remarquable que par sa versification et quelques scènes pathétiques. Les critiques anglais, qui en portent un jugement si sévère, ajoutent sérieusement qu'elle est inférieure à l'*Hippolyte* d'Euripide, et même à la *Phèdre* de Racine. Lord Halifax en avait accepté la dédicace, et il se proposait de donner à Smith un témoignage éclatant de sa munificence lorsqu'il la lui apporterait; mais, malgré les instances des amis de notre poète, celui-ci, soit par orgueil, soit par suite de son indolence ou par tout autre motif, écrivit cette dédicace, mais ne la remit pas au personnage auquel il l'avait destinée; et il perdit ainsi la récompense qui l'attendait. Jean Philips, son ami de collège, étant mort (le 15 février 1708), Smith composa une élégie pour déplorer la perte qu'il venait de faire. Ce petit poème, où la douleur est exprimée en termes pleins de sensibilité et d'élégance, est cité comme une des meilleures productions de ce genre qui existent dans la langue anglaise. Les amis de l'auteur en fixèrent pour eux le prix à une guinée; et, comme ils étaient nombreux, la vente produisit une somme considérable. Il s'occupait d'une tragédie de Jeanne Grey; déjà le plan était tracé et le canevas des scènes disposé, lorsqu'il en fut détourné par une invitation de George Duckett, qui le retint dans une terre au comté de Wilts. Les excès de table auxquels ils se livrèrent ensemble occasionnèrent à Smith une maladie pour laquelle il composa lui-même un remède, dont le résultat fut de le conduire au tombeau, dans le mois de juillet 1710. On a encore de ce poète trois ou quatre odes et un discours latin, prononcé à Oxford en l'honneur de Thomas Bodley. Ces divers opuscules ont été publiés, en 1719, sous le titre d'*Œuvres de Smith*, par Oldisworth son ami,

qui les a fait précéder d'une notice historique. D—z—s.

SMITH (JOHN), dessinateur et graveur en manière noire, naquit à Londres, en 1654. Son premier maître fut un peintre peu connu, nommé Tillet; il entra ensuite chez Becket, qui lui enseigna la gravure en manière noire, qui commençait à être en vogue à cette époque. Vander Waart, peintre hollandais, également habile en ce genre, lui donna aussi d'excellents conseils. Les gravures qu'il publia attirèrent l'attention de Kneller, qui l'engagea à venir demeurer chez lui, à condition qu'il travaillerait principalement d'après ses ouvrages. L'habileté du peintre contribua beaucoup à accroître celle du graveur; et Smith acquit bientôt la plus brillante réputation; mais l'union ne put durer entre les deux artistes; quelques différends amenèrent une rupture peu de temps avant la mort de Smith, arrivée à Londres, en 1719. Ce graveur est, sans contredit, le plus habile en manière noire qui eût paru jusqu'alors. Ce que l'on vante particulièrement dans ses estampes, c'est la douceur de l'exécution et l'intelligence avec laquelle il a su conserver l'esprit des peintres qu'il a traduits. Parmi les portraits qu'il a gravés, au nombre de plus de vingt-cinq, on cite le sien propre, tenant en main celui de Kneller, et ceux en pied de Pierre le Grand, de la duchesse d'Ormond, fille de Cromwell; de Jean Churchill, fils du duc de Marlborough; le portrait du duc de Schomberg à cheval; ceux de Steele, d'Addison, de Pope, de Congreve, de Locke et surtout de la comtesse de Salisbury, et de mistress Cross. Ses pièces historiques, au nombre de vingt-huit, sont, d'après Schalken, le *Titien* et ses propres compositions. La plus remarquable est celle qu'il a gravée d'après Carle Maratte, et qui représente une *Sainte Famille*. — GABRIEL SMITH, graveur, naquit à Londres, vers 1724. Après avoir reçu dans sa patrie les premiers éléments de son art, il vint à Paris pour se perfectionner. C'est dans cette ville qu'il apprit la gravure en manière de crayon. De retour à Londres, Ryland l'aida de ses conseils, et il grava pour ce peintre avec le plus grand succès, et cultiva aussi la pointe et le burin. On cite parmi ses ouvrages : 1° *l'Aveugle conduisant les aveugles*, d'après le Tintoret; 2° *Tobie et le poisson*, d'après Salvator Rosa. Ces deux pièces font partie de la collection de Boydell. 3° *La Reine de Saba visitant le roi Salomon*, d'après le Sueur; 4° une *Chasse*, d'après Sneyders, représentant un sanglier forcé par les chiens, très-grand in-folio en travers. Gabriel mourut à Londres, en 1783. — GUILLAUME SMITH, peintre, né à Chichester, peignit avec beaucoup de succès le paysage, le portrait, les fleurs et les fruits. Il mourut en 1764. — JEAN SMITH, son frère, né comme lui à Chichester, cultiva avec un talent distingué la peinture du paysage et la gravure à l'eau-forte. En 1760, il remporta le second

prix de paysage fondé par la société d'encouragement des arts établie à Londres. Ce tableau, qui a été gravé par Woollett, représente une riche *Vue d'Angleterre*, ornée de fabriques et de bergeries. Parmi ses autres paysages, on cite des *Vues des abbayes de Kirstall et de Fountain; des châteaux de Kenelworth et de Tinnmouth; de la nouvelle machine hydraulique de Belton; des parcs d'Agle, d'Exton et de Newstead*, appartenant à lord Byron, etc. Ces différentes vues ont été gravées par Vivarès. Jean mourut en 1764. — George, le plus jeune des frères SMITH de Chichester, naquit en 1730, et fut celui qui montra le plus de talent comme peintre et comme graveur. Il se fit aussi une réputation par ses poésies pastorales, qui lui ont mérité le surnom de Gessner anglais. Ce fut lui qui, en 1760, mérita le premier prix de paysage proposé par la société d'encouragement, concours dans lequel son frère Jean n'obtint que le second prix. Le tableau de George représente un riche paysage orné de fabriques et de bergeries. Sur le premier plan, on voit un ruisseau, au bord duquel l'auteur s'est peint avec ses deux frères. Ce bel ouvrage a été gravé par Woollett, ainsi que quatre autres tableaux du même peintre ayant pour sujet la *Fenaison*, la *Récolte des pommes*, le *Hameau champêtre*, paysage d'hiver, avec des villageois, des bestiaux, et un *Site montagneux*. George a peint plusieurs autres paysages gravés par Peake, notamment la *Récolte du houblon*, gravée par Vivarès. Dans le recueil des estampes de Boydell, on trouve l'annonce de cinquante-trois jolis paysages gravés à l'eau forte par Jean et George Smith de Chichester, d'après leurs propres tableaux et ceux de divers autres maîtres. On a de très-beaux portraits des trois frères, par W. Pether, sous le titre suivant : *The three Smith, brothers and painters, natives of Chichester*. George mourut en 1776. P—s.

SMITH (GUILLAUME), voyageur, né vers la fin du 17^e siècle, fut envoyé, en 1726, par la compagnie d'Afrique, à la côte de Guinée, pour dessiner tous les forts qu'elle possédait dans cette contrée et en lever le plan, ainsi que celui des rivières, des ports et des autres lieux où l'on fait le commerce depuis l'embouchure de la Gambie jusqu'à Juidah. Smith partit le 20 août, et il entra dans la Gambie le 25 septembre; le 20 avril 1727, il quitta le royaume de Juidah; le 16 juillet, on laissa tomber l'ancre dans la baie de Carlisle, sur la côte de Barbade, après avoir couru le risque, dans cette longue traversée, de couler à fond par une voie d'eau. En radoubant le navire, on trouva un petit dauphin qui, s'étant engagé dans un endroit où le double s'était détaché, avait empêché l'eau de pénétrer en trop grande quantité. Smith fut de retour en Angleterre le 27 septembre. La relation de son voyage, qui était restée en manuscrit dans une bibliothèque, fut publiée sous ce titre :

XXXIX.

Nouveau Voyage de Guinée, contenant une description exacte du pays et des mœurs et coutumes des habitants, Londres, 1744, fig. Il a été traduit en français, Paris, 1751, 2 vol. in-12, fig. Ce livre, écrit avec un ton de vérité qui prévient favorablement, contient des détails curieux sur les habitants et sur l'histoire naturelle de la Guinée. Les figures représentent tous les animaux curieux que ce voyageur a observés; elles sont exactes. Smith, homme judicieux et instruit, compare les écrits de ceux qui l'ont précédé, entre autres celui de Bosman, avec les choses qu'il a vues. — Un autre Guillaume SMITH a écrit l'*Histoire de la Nouvelle-Fork depuis la découverte de cette province jusqu'à notre siècle*, Londres, 1763, 1 vol. in-8°; traduit en français par Eidous, Paris, 1767, in-12. La plus grande partie de ce livre est consacrée au récit des événements arrivés en ce pays jusqu'en 1732. La description géographique est très-succincte. E—s.

SMITH (ROBERT), physicien anglais, né en 1689, mort en 1768, consacra sa jeunesse à l'étude de la géométrie et des sciences physiques. Il fit des progrès rapides dans cette double carrière, que parcourait avec succès le célèbre Cotes, son cousin. Ces deux physiciens distingués, avant d'avoir atteint l'âge de la maturité, rivalisaient de zèle, d'activité et de talent pour répandre la philosophie de Newton; et cette conformité de goûts, jointe à une estime réciproque, les lia d'amitié jusqu'à la mort. Cotes remplissait de la manière la plus honorable la chaire de physique à l'université de Cambridge, lorsque la mort l'enleva dans la fleur de l'âge, au milieu de ses importants travaux (*roy. COTES*). Le regret qu'il eut en mourant de n'avoir pas publié un recueil de ses leçons de physique, rédigées avec beaucoup d'ordre et de clarté, fut adouci par la promesse que lui fit Smith de se charger de ce dépôt. Le vœu de Cotes fut rempli; des taches légères qui avaient échappé à l'attention de l'auteur ne tardèrent pas à disparaître. Smith fit plus; avant de publier l'ouvrage, il l'enrichit d'un grand nombre de notes explicatives et d'additions intéressantes; enfin il remplaça dignement Cotes dans l'université de Cambridge. Il manquait à la physique un ouvrage qui traitât avec une certaine étendue de tout ce qui a rapport à la vision, soit par des rayons directs, soit par des rayons réfléchis, soit par des rayons réfractés. Smith forma le projet de ce travail et sut l'exécuter avec succès. Son livre parut en anglais, l'an 1728, sous ce titre : *Compleat system of opticks*. Il renferme, outre les différentes branches théoriques et pratiques de l'optique, un grand nombre d'importantes applications de cette science à l'astronomie et à la navigation. Cet ouvrage a été traduit de l'anglais par le P. Pézenas, Avignon 1767, 2 vol. in-4°; et l'on doit au P. Blanchard les principales additions faites à cette traduction. Le même ouvrage a été

traduit par Duval Leroy, Brest, 1767, in-4°, avec des augmentations considérables. On a encore de Smith un *Traité philosophique sur les sons* (*Harmonics, or the Philosophy of the musical sounds*), publié en 1760, 1 vol. in-8°. L-B-S.

SMITH (SAMUEL), historien américain, né au New-Jersey, s'est fait connaître par une histoire de cette colonie, depuis sa fondation jusqu'en 1721, avec un appendice, où il rapporte ce qui s'est passé de plus important depuis cette année jusqu'à la publication de son ouvrage (1765), et qui donne un court aperçu de la situation du New-Jersey à cette époque. Cette histoire, composée sur des matériaux inconnus, se recommande aussi par l'impartialité. L'auteur mourut en 1778. C—Y.

SMITH (ADAM), économiste célèbre et principal fondateur de l'économie politique, naquit, le 5 juin 1723, à Kirkaldy, en Ecosse, où son père, qu'il perdit quelques mois après sa naissance, exerçait l'emploi d'inspecteur des douanes. A l'âge de trois ans, Adam Smith fut enlevé par des chaudronniers; mais on ne tarda pas à le retrouver et à l'arracher de leurs mains. Il commença ses études dans une école de grammaire de Kirkaldy, d'où il passa, en 1737, à l'université de Glasgow, où il eut pour maître Hutcheson (voy. ce nom), dont les idées philosophiques ne furent pas sans influence sur les siennes, et de là, en 1740, au collège de Baliol, à Oxford. La constitution faible et délicate du jeune Smith le mettait dans l'impossibilité de se livrer aux amusements de son âge qui exigeaient de la force et de l'activité; et cette circonstance fortifia de bonne heure ses dispositions naturelles pour les occupations de l'esprit, et surtout pour les études sérieuses. Les mathématiques et la philosophie naturelle furent les premières sciences auxquelles il s'appliqua pendant son séjour à l'université de Glasgow, sans négliger les belles-lettres et les recherches spéculatives, qui charmaient davantage son esprit. L'étude de la nature humaine dans toutes ses branches, et plus particulièrement celle de l'histoire politique du monde, auxquelles il s'adonna, après son retour d'Oxford, ouvrirent un champ vaste à sa curiosité et à son ambition, et en développant son génie ardent, elles satisfirent sa passion dominante de concourir au bonheur et à l'amélioration de la société. Ce fut aussi à cette période de sa vie qu'il cultiva avec le plus grand soin l'étude des langues. Sa mère, qui désirait lui faire embrasser l'état ecclésiastique, l'avait envoyé, à cet effet, à Oxford; mais après sept années de résidence, en 1748, il retourna en Ecosse, parce qu'il ne se reconnut aucune disposition pour cette carrière. C'est à cette date que se place son intimité avec un autre personnage devenu historique, Hume dont les doctrines différèrent tant des siennes. Smith commença alors à donner des leçons de rhétorique et de belles-lettres à Edimbourg. En 1751, il fut

nommé professeur de logique à l'université de Glasgow, et l'année suivante, il obtint dans la même université la chaire de philosophie morale. Les matières qui faisaient l'objet de son enseignement devinrent des études à la mode, et ses opinions le sujet principal des discussions et des entretiens des cercles et des sociétés littéraires. On s'arrêtait même avec complaisance à quelques particularités de prononciation, certaines nuances d'accent ou d'expression propres au professeur. On allait jusqu'à les imiter. Il est à regretter que les cours qu'il donna, en ces deux qualités, et qui lui valurent une grande réputation, n'aient pas été publiés. Ils ne sont connus que par les parties qu'il en a fait entrer dans ses principaux ouvrages et par l'esquisse générale que Dugald Steward en a tracée en écrivant la vie de Smith (1). Cependant on retrouve quelques traces de son cours de logique dans son traité intitulé *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, inséré à la suite de la *Théorie des sentiments moraux*; enfin dans les *Essais philosophiques*. Son cours de philosophie morale était divisé en quatre parties : la première renfermait la théologie naturelle, ou les preuves de l'existence et des attributs de Dieu; il développait dans la seconde, consacrée à la morale ou *éthique*, les doctrines qu'il publia depuis dans sa *Théorie des sentiments moraux*; la troisième partie comprenait plus au long cette branche de la morale qui se rapporte à la justice, en quoi il semblait suivre la méthode de Montesquieu; il s'appliquait en effet à faire l'histoire de la jurisprudence publique et privée, et à indiquer l'action des arts qui contribuent à la subsistance et à l'accumulation de la propriété, sur les lois et sur les gouvernements; il examinait enfin, dans la quatrième, les règlements politiques fondés moins sur les principes de la justice que sur l'utilité et les convenances; c'est sous ce point de vue qu'il envisageait les institutions politiques relatives au commerce, aux finances, aux établissements ecclésiastiques et militaires. De ces quatre parties de son cours de philosophie morale, deux seulement nous sont connues, à savoir : sa doctrine morale et sa doctrine économique. Il ne paraît pas que Smith ait rédigé sa *Théologie naturelle*. Et quant au *Traité de droit civil et politique*, annoncé dès 1759, on n'en saurait trop regretter la perte. En effet, Smith se proposait, d'après le plan venu jusqu'à nous, de retracer en même temps l'histoire et la théorie du droit depuis les temps les plus reculés. Aucune position sociale ne pouvait être plus favorable que cet enseignement pour mettre en lumière les talents d'Adam Smith. Dans ses cours, il s'abandonnait sans préparation à son éloquence, et débitait ses leçons d'une manière

(1) Le docteur Blair reconnaît, dans une note de son *Cours de rhétorique*, qu'il a beaucoup profité d'un traité manuscrit sur le même sujet, composé par Adam Smith, son ami, et que celui-ci lui avait communiqué.

simple et tout à fait exemple d'affectation. Comme il paraissait prendre le plus vif intérêt au sujet qu'il traitait, il manquait rarement d'exciter le même sentiment dans l'esprit de ses auditeurs; et personne ne savait mieux que lui captiver leur attention. Bientôt sa réputation s'étendit, et les étudiants vinrent en foule à Glasgow pour l'entendre. Adam Smith ne s'était encore fait connaître que comme professeur, et il n'avait rien publié lorsqu'en 1754 il inséra, dans le second numéro de la *Revue d'Edimbourg*, une lettre adressée aux rédacteurs de ce journal; elle contient une critique du dictionnaire de Johnson et un tableau rapide de l'état des sciences et des lettres en Europe à cette époque. Cette lettre a été traduite en français par P. Prévost, qui l'a fait entrer dans son édition des œuvres posthumes d'Adam Smith. En 1759, il fit paraître sa *Théorie des sentiments moraux*, qui fit grande sensation en France et en Angleterre, et à laquelle il ajouta ensuite une *Dissertation sur l'origine des langues, et sur le génie différent des langues mères et de celles qui en sont dérivées*. Cette dissertation a été traduite par A. M. H. Boulard, sous le titre de *Considérations sur la première formation des langues*, etc., Paris, 1796, in-8°; et en 1809 par Manget, sous le titre d'*Essai sur la formation des langues*. Vers la fin de 1763, Charles Townsend lui proposa d'accompagner le duc de Buccleugh dans ses voyages. Les avantages qu'on lui fit, et le désir qu'il avait de visiter le continent, déterminèrent Adam Smith à accepter cette proposition et à se démettre de sa place de professeur, au grand regret de l'université. Ce docte corps consigna sur ses registres la peine que lui faisait éprouver cette séparation. On y rendait hommage « à ses vertus distinguées et ses qualités aimables. » Enfin on y appréciait « l'heureux talent qu'il possédait de jeter du jour sur les sujets les plus abstraits. » Après avoir passé peu de jours à Paris avec le duc de Buccleugh, ils s'arrêtèrent dix-huit mois à Toulouse, et se rendirent ensuite à Genève, en traversant le midi de la France. Ce fut durant cette tournée qu'Adam Smith recueillit sur l'état intérieur de ce pays les informations dont il fit usage plus tard dans son grand ouvrage. Au mois de décembre 1763, ils revinrent à Paris, et Adam Smith s'y servit des lettres de recommandation de son ami David Hume, pour se lier avec les hommes les plus célèbres du parti *philosophique*, et particulièrement avec les *économistes*, tels que Turgot et Quesnay; et cette circonstance a pu faire croire que c'est dans leurs entretiens qu'il aurait puisé les principes qu'il développa dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Sans doute que sa pensée ne put que se fortifier au contact de ces grands économistes, mais on vient de voir qu'il avait professé sur les matières économiques avant de se rendre en France, et qu'il était en possession des matériaux de son ouvrage.

De retour en Angleterre, à la fin de 1766, il vécut dix ans dans la retraite à Kirkcaldy, auprès de sa mère, occupé d'études sérieuses, malgré les instances de ses amis, et de Hume en particulier, qui considérait une grande ville comme la seule résidence convenable aux gens de lettres. « Je « veux savoir ce que vous avez fait », écrivait en 1769 le philosophe à l'économiste. « Je n'accepterai point l'excuse de votre santé, ajoutait-il quatre ans plus tard. En vérité vous finirez « par rompre entièrement avec la société, au détriment de chacune des parties intéressées. » Adam Smith ne fit, dans l'intervalle, que de courtes excursions à Londres et à Edimbourg; mais il répondit aux reproches qu'on lui adressait en publiant, au commencement de 1776, ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (*An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*), 2 vol. in-4°. Cet ouvrage lui fit bientôt une réputation européenne. Deux ans après sa publication, le duc de Buccleugh, son élève, obtint pour lui l'emploi de commissaire des douanes en Ecosse, qui le fixa à Edimbourg, où il passa les douze dernières années de sa vie, jouissant d'une fortune fort supérieure à ses besoins. Les infirmités de la vieillesse, dont il commençait de bonne heure à sentir les approches, lui rappelèrent, mais trop tard, ce qu'il devait au public et à sa propre réputation. Les principaux matériaux des ouvrages qu'il avait annoncés étaient réunis depuis longtemps; on prétend même qu'il songeait à publier une critique de *L'Esprit des lois*, et il ne lui manquait probablement qu'un petit nombre d'années de santé et de retraite pour les mettre en état d'être livrés à l'impression. La mort de sa mère, qu'il aimait tendrement, arrivée en 1784, et quatre ans après celle de miss Douglas, sa cousine, qui s'occupait de ses affaires domestiques, contribuèrent à faire évanouir ses projets. Quoiqu'il supportât avec fermeté ces deux pertes douloureuses, sa santé et ses facultés intellectuelles déclinaient graduellement, et le 8 juillet 1790, il mourut d'une obstruction dans les entrailles, qui lui causa de cruelles souffrances. Peu de jours avant sa mort, il donna l'ordre de détruire tous ses manuscrits, à l'exception de quelques essais détachés qu'il confia aux soins des docteurs Hutton et Black, ses exécuteurs testamentaires, et qui ont été publiés à Londres en 1793, 1 vol. in-4°, et sous ce titre : *Essays on philosophical subjects*. En tête se trouve une notice biographique par Dugald Stewart. Ses œuvres posthumes, qui ont été traduites en français, avec des notes et des réflexions par le professeur Prévost, de Genève, Paris, 2 vol. in-8°, renferment les fragments d'un ouvrage sur les principes qui suscitent et qui dirigent les recherches philosophiques; un essai sur la nature de l'imitation à laquelle tendent les arts imitatifs, un autre sur les sens externes, et la lettre aux rédacteurs de la *Revue d'Edimbourg*,

dont nous avons déjà parlé (1). Adam Smith, quoique d'une humeur douce, égale et même assez enjouée, ne paraissait point né pour le commerce du monde. L'abstraction continuelle de ses pensées le rendait inattentif aux objets ordinaires de la vie, et lui causait souvent des distractions ou des absences si singulières, que suivant l'un de ses biographes, elles ont été à peine surpassées par l'imagination d'Addison et de la Bruyère. On lui a fait un reproche d'avoir publié, après la mort de David Hume, la vie de ce célèbre sceptique écrite par lui-même, et d'y avoir joint des remarques qui donnaient lieu de supposer qu'en matière de religion ses opinions différaient peu de celles de son ami. Cette publication fut réfutée dans une lettre anonyme adressée à l'auteur par le docteur Horne, qui lui opposa des arguments pressés et vigoureux, relevant gaïement le ton solennel qu'Adam Smith avait cru devoir adopter, en prouvant par certaines anecdotes relatives à Hume, que le récit de sa vie contient des inexactitudes frappantes, et qu'à l'époque où l'on suppose qu'il jouissait d'une parfaite tranquillité d'esprit, aucun de ses amis ne se serait hasardé à faire mention en sa présence du docteur Beattie, sans le mettre dans un état d'irritation très-violent (2). Sa *Théorie des sentiments moraux* a eu un grand nombre d'éditions en Angleterre; elle a été traduite plusieurs fois en français, d'abord sous le titre de *Métaphysique de l'âme, ou Théorie des sentiments moraux*, Paris, 2 vol. in-12, par un anonyme. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, parle d'une traduction anonyme du même ouvrage, publiée également en 1764, mais en 2 volumes in-8°; il l'attribue à Eidous. Le catalogue de la bibliothèque de Paris en cite une autre de l'abbé Blavet (roy. ce nom), Paris, 1774, 2 vol. in-12; nouvelle édition, Paris, 1775, 1797, 2 vol. in-12. Madame de Condorcet a traduit aussi la *Théorie des sentiments moraux*, Paris, an 6 (1798), 2 vol. in-8°, sur une édition à laquelle Adam Smith avait fait, pendant sa dernière maladie, des changements considérables. Cette dame a placé en tête un avertissement et y a ajouté la traduction des *Considérations sur l'origine et la formation des langues*, par le même auteur, et huit lettres sur la sympathie, dans lesquelles elle critique quelques parties du système adopté par Adam Smith. C. T. Kosegarten en a donné une version allemande, avec un commentaire, Leipsick, 1791, in-8°. « Vivement frappé de la nécessité de donner à la morale une base vraiment scientifique qui se suffit à elle-même,

« Adam Smith, dit M. Buchon (1), chercha cette « base dans la sympathie. Hutcheson, son maître, « avait entrevu un peu vaguement ce principe « de la nature humaine, alors qu'il le plaçait « dans le sentiment de bienveillance qui nous « fait trouver notre bonheur dans celui d'autrui, « Smith l'analysa avec finesse et profondeur, « l'éleva à la hauteur d'un principe universel, et « soutint même que la sympathie était le phénomène éminent de la nature humaine, et que « sans elle l'humanité ne serait point. Ce système « se trouve développé d'une manière indécise et « quelquefois même contradictoire dans sa *Théorie des sentiments moraux*. Après avoir commencé, dans cet ouvrage, par poser le fait de la sympathie, Smith admet en principe que « nous commençons par juger les autres, et « qu'ensuite nous nous jugeons nous-mêmes. Selon lui, nous jugeons sous trois points de vue « différents les affections et les actions. Nous les jugeons sous le rapport de la convenance, sous le rapport de la justice ou de l'obligation morale, et enfin sous le rapport du mérite; et il prétend que ces trois jugements sont fondés sur la sympathie... La sympathie une fois établie « comme première loi morale, Smith a passé aux conséquences et en a fait découler les vertus, « qu'il distingue en vertus aimables et en vertus austères. Relativement à quelques-unes des premières, telles que l'humanité, la pitié, etc., « qui sont plutôt des qualités aimables que des vertus, il a facilement démontré qu'elles avaient la sympathie pour base; mais il a dû échouer dans les autres. La sympathie, en effet, étant involontaire et fatale, si la vertu était placée dans la sympathie, elle serait nécessairement aussi involontaire et fatale, et il ne dépendrait pas de nous d'être vertueux ou vicieux. Il n'y aurait donc point de vertu dans le système de Smith, puisque, suivant lui, la vertu est dans la sympathie, et qu'il est manifeste que la sympathie est involontaire... La *Théorie des sentiments moraux* est loin cependant d'être un ouvrage sans mérite. Lorsque Smith ne se consomme point en vains efforts pour tirer de la sensibilité un système scientifique, lorsqu'il se borne à analyser les phénomènes sensibles, à observer le jeu de la sympathie, de l'amour, de la haine et des autres passions, toutes ses vues sont neuves, ingénieuses et fines, toutes ses observations sont d'une vérité frappante et d'une délicatesse exquise. Nul n'a pénétré plus avant que lui dans l'histoire de la sympathie; mais au lieu de vouloir en être le philosophe, il eût dû se borner à en être l'historien. » Malgré la réputation qu'a donnée à Adam Smith sa *Théorie des sentiments moraux*, les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse*

(1) En 1817, Dugald Stewart a donné une édition des œuvres complètes d'Adam Smith, avec son portrait et une notice sur sa vie et sur ses écrits, en 5 gros volumes in-8°.

(2) Chalmers, qui rapporte ce fait dans son *General biographical dictionary*, reproche à Dugald Stewart de ne pas en avoir fait mention dans sa biographie d'Adam Smith, et il attribue le scepticisme de ce dernier à ses liaisons intimes avec Hume, à son désir trop vif de considérer tous les sujets d'une manière trop métaphysique et surtout aux relations qu'il avait entretenues avec les philosophes de France.

(1) Discours préliminaire de la traduction de l'*Histoire abrégée des sciences métaphysiques, morales et politiques*, par Dugald Stewart.

des nations sont l'ouvrage capital de cet écrivain, celui auquel il doit sa grande célébrité, et nous croyons par ce motif devoir en parler avec quelques détails. Il a eu en Angleterre une multitude d'éditions qu'il serait trop long d'énumérer : Don Jose Alonzo Ortiz l'a traduit en espagnol, Valladolid, 1794, 4 vol. in-4°; la même année Garve le traduisit en allemand, Breslau, 4 vol. in-8°; il en existe aussi plusieurs traductions en français. Celle de l'abbé Blavet (*voy. ce nom*) fut d'abord insérée par fragments dans le *Journal de l'agriculture, des arts et du commerce*, d'Ameilhon, et réimprimée à part d'abord à Yverdon, en 6 petits volumes in-12, ensuite en 2 forts volumes in-8°, Londres (Paris), 1788, et enfin en l'an 9 (1800), 4 vol. in-8°. Cette dernière édition, la seule que Blavet ait reconnue et qui porte son nom, vaut mieux que les précédentes. Roucher en avait aussi fait paraître une en 1790, 4 vol. in-8°; mais on ne retrouve pas Smith dans cette traduction, et il paraît que le volume de notes que Condorcet devait y ajouter n'a pas été imprimé. Germain Garnier en a donné une autre en l'an 9 (1800); il l'a fait précéder d'une préface, qui est à elle seule un ouvrage, dans laquelle il analyse le système d'Adam Smith. Il a placé à la fin une notice sur cet écrivain; une seconde édition de cette traduction a été publiée en 1822, 6 vol. in-8°, dont un volume de notes. Enfin il en a paru en 1843 une troisième édition (2 vol. in-8°), précédée d'une notice biographique par Blanqui, avec des commentaires de plusieurs économistes; elle est sans contredit infiniment supérieure à toutes celles précédemment parues. Ceux qui ont écrit sur l'*économie politique* peuvent être divisés en trois classes principales. Les anciens économistes, parmi lesquels nous citerons Thomas Mun, Petty, Ustariz, Melon, etc., ne voyant de richesse que dans l'*or* et l'*argent* ou la *monnaie*, pensent que le seul moyen d'enrichir ou d'appauvrir une nation, consiste dans l'augmentation ou la diminution de la masse d'argent qu'elle possède. Ils donnent la préférence aux impôts indirects, vantent les avantages de la consommation et du luxe, et ne considèrent point les emprunts comme nuisibles aux Etats. Nous rangeons dans la seconde classe les encyclopédistes, qu'on a appelés les économistes français, ou simplement les économistes, et qu'on pourrait nommer les *doctrinaires* du 18^e siècle; le médecin Quesnay en est considéré comme le chef (*voy. QUESNAY*). Ils regardent la *terre* comme la source unique de toutes les richesses des nations, considèrent le travail des manufactures comme stérile, blâment les prohibitions et les droits qui frappent les produits de l'industrie domestique et étrangère, et enfin tous les impôts indirects, et ne permettent aux gouvernements qu'un impôt unique, l'*impôt foncier*. La troisième classe se compose des économistes anglais et de la plupart des économistes modernes, qui, enthousiastes des

maximes d'Adam Smith, bien qu'ils aient souvent des opinions différentes, ne voient, comme lui, la richesse que dans le *travail*, réprouvent, comme les économistes français, les *douanes*, les *primes*, les *prohibitions*, et veulent s'en remettre uniquement à l'intérêt privé du soin de ce qui concerne l'intérêt général. Quant à Adam Smith lui-même, l'habitude qu'il avait prise depuis longtemps d'étudier les faits, de les rapprocher, d'en tirer les conséquences, l'amena à donner à la science économique ce caractère de certitude que Grotius et Montesquieu avaient su imprimer au droit des gens et à la science politique. A ses yeux, la richesse est le produit non-seulement de la fécondité du sol, mais, ainsi qu'on vient de le voir, du travail. Ce grand principe, il le pose dès le début : « Le travail annuel d'une nation, » dit-il, est le fonds primitif qui fournit à sa consommation annuelle toutes les choses nécessaires et commodes à la vie, et ces choses sont « toujours ou le produit immédiat du travail ou « achetées des autres nations avec ce produit. » Et un peu plus loin : « Le travail est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir dans « tous les temps et dans tous les lieux à apprécier et à comparer la valeur de toutes les marchandises. Il est leur prix réel. » Hume avait déjà posé le principe, puis l'auteur de l'*Essai sur les mœurs des nations*, mais pour la première fois il était scientifiquement établi. C'est donc le travail qui, dans le système de Smith, donne aux choses une valeur échangeable. Ainsi la richesse peut être créée, accrue, conservée, accumulée. Les professions laborieuses ne sont plus, comme dans le système des physiocrates, les serviteurs ou les tributaires de la propriété foncière. Le travail une fois reconnu comme la source de la richesse, il s'agit de l'économiser, en d'autres termes de faire naître les capitaux, et par capitaux Smith n'entend pas seulement les métaux, comme le font les partisans du système mercantile, mais bien les richesses de tout genre également amassées par le travail. « Chaque ouvrier, » dit-il, se trouve avoir une grande quantité de son « travail dont il peut disposer, tout en appliquant « une partie à ses besoins; les autres ouvriers se « trouvant dans le même cas, il a la faculté d'« changer une grande quantité de marchandises « fabriquées par lui contre une grande quantité « des leurs, ou, ce qui revient au même, contre « le prix de ces marchandises. Il peut pourvoir « largement ces autres ouvriers de ce dont ils « ont besoin, comme il peut se pourvoir lui-même auprès d'eux; si bien qu'on voit régner « parmi les différentes classes de la société une « abondance universelle. » L'auteur de la *Richesse des nations* en est venu ainsi à faire voir ensuite les résultats de la *division du travail*, par l'exemple resté mémorable d'une simple épingle dont il a décrit les diverses façons, montrant en même temps comment dix ouvriers peuvent fabriquer

quarante-huit mille épingles en un jour, au lieu de quatre à cinq cents seulement si le travail était moins divisé. De cette division Smith passe à l'échange des produits du travail au moyen de la monnaie, c'est-à-dire au *prix des choses*. Il est clair qu'il dépend de l'*offre* et de la *demande*; il s'agit donc d'expliquer les fonctions de la monnaie dans la circulation des produits, ce qui fait rencontrer à l'auteur les banques et les principes qui doivent présider à leur formation. Mais à part cet épisode dans le système de Smith, c'est la *monnaie* qui établit le rapport existant entre deux valeurs échangeables, c'est-à-dire le prix. D'ordinaire il se compose du *salaire*, du *travail*, du *profit* de l'entrepreneur, enfin de la *rente* du sol qui a produit la matière première. De cette classification Smith passe aux lois qui régissent le taux des salaires; puis il examine les lois en vertu desquelles se fixe le taux des profits; enfin, il définit la rente de la terre, ou fermage ou produit net. — La richesse une fois créée, l'auteur en fait deux parts : l'une prochainement consommable, l'autre destinée en tant que capital à constituer un revenu. Ce capital est *fixe* ou *engagé*, s'il est transformé en quelque usine avec ses instruments de production; il peut être aussi *circulant* ou *roulant* s'il est employé à payer les ouvriers ou à renouveler les achats de matières premières. Le premier se transforme parfois dans le second, et *vice versa*. Alors apparaît l'argent, qui lui-même se remplace souvent par les billets et les promesses de payer. Le travail une fois pourvu et en possession de capitaux, il n'y a plus qu'à suivre Smith dans les nombreuses et intéressantes subdivisions entre lesquelles il le répartit sur le chemin, la nécessité des échanges résultant de la division, puis les machines, puis-sants suppléments aux bras de l'homme, et l'éten-due du marché devenant le régulateur du trop plein de leurs produits. Quant à l'impôt, la logique de Smith en fait une obligation du travail de chaque membre de la cité. Dans son système aussi, la doctrine du *produit net* et la *prohibition* n'ont point de raison d'être. Enfin, il en ressort avec évidence que l'intérêt privé poussera toujours les possesseurs de capitaux à préférer, parce qu'il est le plus profitable, l'emploi le plus favorable à l'industrie nationale. On a reproché à l'immortel auteur des *Recherches sur la richesse* un manque de méthode, des digressions. Ce qui paraît plus fondé, c'est qu'il accorda au travail une prépondérance trop exclusive dans la création des produits, et qu'il ne tint pas assez de compte de l'action de la terre et des capitaux. Il ne comprit pas non plus dans ce qu'il appelait *richesses* les valeurs immatérielles provenant du capital intellectuel des nations. Il ne s'était pas aperçu, dit avec raison l'historien de l'économie politique, Blanqui, que c'était un capital accumulé, très-capable de donner des profits en or et en argent, et très-utile à la société, qui à son

tour en tire parti. Le temps fit en outre découvrir un autre et immense côté vulnérable dans la doctrine d'Adam Smith. En se reposant uniquement sur l'intérêt privé du soin de déterminer l'emploi des capitaux le plus favorable, l'auteur donnait toute carrière à la concurrence illimitée qui devait créer, comme en Angleterre, des richesses immenses, à côté souvent d'une affreuse pauvreté. On ne pouvait donc plus donner le nom de richesse à une exagération de produits ruineuse pour le pauvre (*voy. SISMONT*). Après avoir posé son premier principe, Adam Smith divise le travail en *travail productif* et en *travail impro-ductif*, et ne reconnaît comme *productif* que le travail matériel, celui qui se fixe et se réalise sur une chose vénale, qui dure au moins quelque temps après que le travail a cessé. Suivant Adam Smith, l'intervention des gouvernements produit un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent; et ils doivent éviter de se mêler des affaires de leurs sujets, se borner à les protéger, en laissant à la concurrence une libre carrière, au commerce intérieur et extérieur une liberté complète, sans l'entraver par un système de douanes, de prohibitions et même de primes, qu'il considère comme de l'argent fort mal employé. En un mot, et tout le cours de son ouvrage l'y entraîne, Smith fait la guerre au monopole. « La violence et l'injustice de ceux qui gouvernent le monde, dit-il » à cette occasion, sont un mal qui date de loin, » et contre lequel la nature des affaires humaines » laisse peu espérer de remède certain. Mais la » basse rapacité, le génie monopoleur des négocian- » cians et manufacturiers sont des vices incor- » rigibles sans doute, mais que l'on peut facile- » ment empêcher de troubler le repos de qui que » ce soit, si ce n'est de ceux qui y sont en proie. » Adam Smith a jeté les semences d'une vive émulation dans les nations civilisées. Son mérite est d'avoir dévoilé le mécanisme intérieur de l'organisation sociale dans les rapports des divers intérêts entre eux; d'avoir révélé des rapports qui échappaient à l'observation commune sur la monnaie, sur les banques, sur les lettres de change, sur la composition des revenus particuliers, sur les impôts, etc. Sa théorie repose sur une observation plus profonde et plus exacte des *faits* dans toutes leurs conséquences. Il n'y a rien d'idéal ni d'absolu dans les méthodes de perfectionnement qu'il expose. Ses principes ne sont que les faits bien jugés et bien décrits; et ce qui le distingue des économistes du 18^e siècle, c'est qu'en livrant ses maximes au public, il a su se défendre du dédain doctoral, de la prétention des découvertes, de l'absolutisme, de l'abus de la généralisation des idées. On peut consulter sur Adam Smith le tome 6 du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, qui rend compte à la fois des doctrines du philosophe et de l'économiste, et l'*Histoire de l'économie politique*, par Blanqui, où l'on trouve une claire et exacte analyse des *Recherches*

sur la richesse des nations. Voir aussi le *Manuel d'économie politique* de M. Baudrillart. D-Z-S et R-LD.

SMITH (CHARLOTTE), Anglaise, qui cultiva la poésie avec succès, naquit en 1749, à Stoke, près de Guilford dans le Sussex, et passa les premières années de sa vie à Bignor Park, sur les bords de l'Arun dans les mêmes sites qui inspirèrent le génie des Otway et des Collins. Ces scènes ravissantes où la nature déploie toutes ses richesses firent sur son esprit une impression dont on reconnaît des traces dans ses écrits. Ce furent les seuls moments de bonheur qu'elle goûta : mariée extrêmement jeune, avant seize ans, dit-on, sa vie ne fut plus dès lors qu'un enchaînement de malheurs. Son mari, M. Smith, associé de son père, était un homme d'un esprit borné, insouciant, paresseux, ne sachant diriger ni son commerce, ni ses affaires personnelles. Son imprudence et ses folles spéculations le conduisirent à la misère ; poursuivi par ses créanciers, il fut renfermé dans la prison de King's Bench. Sa femme l'y accompagna ; elle demeura avec lui pendant la plus grande partie de sa détention. et parvint enfin à force de démarches à obtenir sa liberté. Ce fut alors qu'elle chercha à tirer parti d'un talent qu'elle n'avait exercé que par délasement ; elle rassembla les différentes poésies fugitives qu'elle avait communiquées à quelques amis, et les publia, en 1784, avec tant de succès, que la même année elle en fit une seconde édition. A son retour de France, où elle avait accompagné son mari, qui fuyait les poursuites de nouveaux créanciers, ce fut encore pour faire face aux besoins de sa famille, qu'elle publia quelques traductions du français et une foule de romans et d'ouvrages pour l'éducation. Enfin comme si tous les malheurs devaient l'accabler, les dernières années de sa vie furent empoisonnées par la perte de plusieurs de ses enfants : elle mourut en 1806, sept mois après son mari. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Elegiac sonnets and other essays*, auxquels elle ajouta par la suite un poème en vers blancs : *The emigrant*. 2° Un extrait des Causes célèbres, sous ce titre : *The romance of real life* ; 3° trente-huit volumes de romans, dont le premier, *Emmeline, ou l'Orpheline du château*, parut en 1788. Plusieurs de ces romans ont été traduits en français, entre autres, *Célestine, ou la victime des préjugés*, par mademoiselle Rome, 1795, 4 vol. in-12 ; le *Proscrit*, traduit par Marquand, 4 vol. in-12 ; *Roland, ou l'héritier vertueux*, 5 vol. in-12 ; le *Testament de la vieille cousine*, traduit sur la 2° édition, Paris, 1817, 4 vol. in-12 ; *Corisandre de Beauvilliers*, par de Salaberry, Blois et Paris, 1806, 2 vol. in-12, et par madame de Montolieu, Paris, même année. On voit dans ce roman que l'auteur ne connaissait pas les mœurs de la France, où la scène se passe ; et même qu'elle en ignorait la géographie. De Salaberry a plutôt fait une imitation qu'une traduction ; et il a souvent cor-

rigé les défauts de l'original. 4° Les *Promenades champêtres, la Morale des enfants, les Conversations*, etc., ouvrages d'éducation. 5° Un poème et d'autres poésies posthumes, sous ce titre : *Beachy head and other poems*, Londres, 1807. Les romans de Charlotte Smith sont maintenant oubliés : il n'en est pas de même de ses poésies : on les lira toujours avec plaisir ; car on y trouve de l'élégance, du sentiment et de l'harmonie. C—Y.

SMITH (JEAN-RAPHAËL), peintre anglais, fils d'un habile paysagiste, naquit vers 1750. Son père le destinait au commerce, et il voulait faire un artiste de son fils aîné, Thomas, qui montrait de grandes dispositions pour le dessin ; mais il advint que Thomas ne s'éleva point au-dessus d'une médiocrité vulgaire, tandis que Jean-Rapahél, abandonnant le comptoir, mania avec habileté le pinceau et le burin. On possède peu de détails sur son compte. Vers 1780, il travaillait avec activité à Londres. Il grava à la manière noire, alors fort en vogue, divers tableaux de sir John Reynolds, le peintre favori de l'aristocratie anglaise de cette époque. Ce fut d'après ses propres dessins qu'il exécuta des portraits en pied du célèbre Fox et du comte Stanhope, portraits qui eurent une grande vogue parmi les partisans des principes de ces hommes d'Etat. Plus tard, Smith se borna à exécuter des portraits, ou plutôt des esquisses au crayon, qu'il multipliait avec une facilité extraordinaire. Un écrivain, qui l'avait connu, assure qu'il ne lui fallait qu'une heure pour produire un de ces portraits, qu'il faisait payer une guinée ; il lui arriva parfois d'en terminer une quarantaine en une semaine ; et, grâce à la mode qui prit sous sa protection toute-puissante ce mode de travail, il était accablé d'ouvrage. Il se fit aussi éditeur d'estampes, mais avec peu de succès ; et ne bornant pas ses travaux à l'enceinte de Londres, il parcourut l'Angleterre, multipliant ses portraits dans chaque ville. Il mourut en mars 1812. On lui reprochait des goûts un peu vulgaires et des habitudes qui n'étaient pas précisément celles de la meilleure compagnie. Z.

SMITH (JOHN-STAFFORD), habile compositeur anglais, naquit en 1750, à Gloucester. Son père était organiste de la cathédrale de cette ville. Après de bonnes études musicales, il fut admis à faire partie de la chapelle royale ; et, en 1802, Arnold, organiste de cet établissement, étant mort, il lui succéda. En 1805, il obtint la maîtrise des enfants de la chapelle ; en 1817, il se démit de tous ces emplois, et il vécut dans la retraite jusqu'à son décès, survenu en 1836. Il avait vingt-trois ans lorsqu'il obtint la médaille que, chaque année, une société d'amateurs (le *Catch-Club*) décernait à la chanson avec accompagnement qui paraissait le plus digne de la palme ; et il fut également vainqueur dans sept autres concours ; mais plusieurs de ses compo-

sitions, qui sont aujourd'hui regardées comme ses meilleures, furent moins favorablement jugées. Réunissant les chansons qu'il avait mises en musique, il en fit paraître, de 1779 à 1785, cinq recueils, que le public accueillit très-bien. Une collection d'*Antiques* vint plus tard attester le zèle avec lequel il poursuivait des études dirigées d'un autre côté. Un ouvrage intitulé *Musica antiqua* et un recueil d'*Anciennes chansons du 15^e siècle* montrent une érudition sérieuse dans cette branche de l'art, et font partie, en Angleterre, de toute bonne bibliothèque musicale. Z.

SMITH (ANKER), graveur anglais, naquit à Londres en 1759, et reçut le prénom très-peu connu d'Anker, vieille orthographe du mot *anchor*, parce qu'étant fils unique, il fut regardé comme le soutien, l'espoir, l'*ancree* de sa famille. Elevé à l'école des Marchands-tailleurs de Londres, il entra, en 1777, dans les bureaux de son oncle John Hoole, homme de loi (*solicitor*). L'habileté calligraphique du jeune Smith donna l'idée de l'engager à dessiner à la plume; et il montra en ce genre tant de dextérité, qu'on résolut de le destiner à la gravure. Il entra, en 1779, dans l'atelier d'un graveur nommé Taylor, qu'il quitta au bout de cinq ans, se trouvant bien plus habile que son maître. Il passa ensuite chez James Heath, qu'il seconda dans ses travaux; et plusieurs planches, entre autres l'*Apothéose de Handel*, qui parurent sous le nom de Heath, sont regardées comme l'œuvre entière de Smith. En 1787, il se mit à travailler seul; et le premier ouvrage de quelque importance qu'il exécuta fut une série de planches, destinées à accompagner l'édition des *Poètes anglais* donnée par Bell. Présenté à l'opulent *alderman* Boydell, il fut chargé de graver le tableau de Northcote représentant la mort de Wat Tyler. Cette gravure fut, en 1797, son titre d'admission à l'académie royale. Une exécution soignée, un dessin correct recommandent les travaux d'Anker Smith. Sa vie réglée et austère lui mérita l'estime générale. Marié en 1791, il succomba, en 1819, à une attaque d'apoplexie, laissant cinq enfants. — Son second fils, Frédéric-Guillaume, se consacra à la sculpture, fut l'un des élèves de Chantrey, et promettait de s'élever à un rang distingué; mais une mort prématurée l'enleva à l'âge de 38 ans. Z.

SMITH (sir JAMES-EDWARD), médecin et savant naturaliste anglais, naquit à Norwich, le 2 décembre 1759. La faiblesse de sa santé fit que, contre l'habitude générale en Angleterre, il fut élevé chez ses parents, et il partagea le goût prononcé que sa mère avait pour les fleurs. Il était destiné au commerce; mais son penchant pour l'étude lui fit préférer la carrière médicale. Il se rendit, en 1781, à Edimbourg, et, en 1782, il obtint la médaille d'or destinée à récompenser les études botaniques. En 1783, il alla à Londres;

et, déjeunant un jour avec sir Joseph Banks, il apprit de ce naturaliste célèbre qu'on lui proposait l'achat de la bibliothèque, des manuscrits et des collections de Linné. Le prix demandé était mille guinées. Smith se chargea de l'affaire; il obtint, non sans quelque difficulté, les fonds indispensables, et le tout, contenu en vingt-six grandes caisses, arriva à Londres, en 1784. Le roi de Suède, Gustave III, était en voyage lorsque le marché fut conclu; il s'en montra fort courroucé, et il fit même partir un navire pour arrêter celui qui portait ces trésors scientifiques; mais il était trop tard. J.-E. Smith garda toute sa vie les collections de Linné; après sa mort, elles furent achetées par la société linnéenne. Il s'était établi à Londres dans le but d'y exercer la médecine; mais de fait, il s'occupa fort peu de l'art de guérir. En 1786, il fit en Hollande, en France, en Italie et en Suisse un voyage dont il publia la relation. En 1788, grâce à ses efforts et à ceux de sir Joseph Banks, du docteur Goodenough (évêque de Carlisle) et de quelques autres amis de la science, la société linnéenne fut fondée; Smith en fut le premier président. En 1793, il fut choisi pour enseigner la botanique à la reine Charlotte et aux princesses. En 1796, il quitta Londres et alla résider dans sa ville natale; mais, chaque année, il revenait passer deux mois dans la capitale, et il faisait un cours de botanique à l'institution royale. En juillet 1814, il présenta au prince régent un exemplaire des *Mémoires de la société linnéenne*, et, à cette occasion, il fut créé baronnet, comme fondateur et président de la société. En 1818, il se mit sur les rangs pour la chaire de botanique à Oxford; mais n'étant point membre de l'université, ne faisant point partie de l'Eglise anglicane, il ne fut pas regardé comme éligible. Il mourut à Norwich, le 17 mars 1828. Outre un grand nombre de mémoires insérés dans les *Transactions* de la société linnéenne, Smith en a fourni aussi aux *Transactions philosophiques* de la société royale de Londres, au journal de Nicholson et à d'autres recueils scientifiques. Ce laborieux écrivain a publié séparément : 1^o *Dissertatio quædam de generatione complectens*, 1786, in-8^o. C'est la thèse médicale qu'il soutint à Leyde en prenant le degré de docteur. 2^o *Plantarum icones hactenus ineditæ, plerumque ad plantas in herbario linnæano conservatas delineatæ*, Londres, 1789-1791, 3 fascicules in-fol.; 3^o *Icones pictæ plantarum rariorum descriptionibus illustratæ*, Londres, 1790-1793, 3 fascic. grand in-fol., fig. color.; 4^o *Botanique anglaise* (en anglais), Londres, 1790 et années suivantes, 24 vol. in-8^o, fig. color.; 5^o *Spicilegium botanicum*, Londres, 1792, in-fol. 6^o *Dissertation sur le sexe des plantes* d'après Linné (en anglais), 1792, in-8^o; 7^o *Essai sur la botanique de la Nouvelle-Hollande*, Londres, 1793, in-4^o, fig. color.; 8^o *Esquisse d'un voyage sur le continent*, 1793, 3 vol. in-8^o; 2^e édition, 1807;

9° *Syllabaire d'un cours de leçons sur la botanique*, 1795, in-8°; 10° *Histoire naturelle des lépidoptères les plus rares de Géorgie, avec les plantes qui leur servent d'aliment*, composée d'après les observations de J. Abbot, en anglais et en français (la traduction française est de Romet), Londres, 1797, 2 vol. in-fol. « Cet ouvrage, dit M. Bru-
« net (*Manuel du libraire*), imprimé magnifique-
« ment et orné de cent quatre planches coloriées
« avec soin, n'est cependant pas fort estimé,
« parce que les figures manquent de vérité. C'est
« sans aucun fondement que Peignot annonce,
« dans son *Répertoire de bibliographies spéciales*,
« que ces deux volumes n'ont été tirés qu'à
« soixante exemplaires. » 11° *Traité relatifs à
l'histoire naturelle*, Londres, 1798, in-8°; 12° *Flora
britannica*, Londres, 1800-1804, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage estimé a été réimprimé à Zurich, en 1804, 3 vol. in-8°, par les soins et avec des notes de J.-J. Roemer. 13° *Compendium floræ britannicæ*, Londres, 1800, in-8°; 14° *In usum floræ germanicæ*, 1801, in-8°; 15° *Botanique exotique*, Londres, 1804-1806, 2 vol. grand in-4°, fig. color.; 16° *Introduction à la botanique physiologique et systématique*, Londres, 1807, in-8°, fig.; 4° édition, 1819; 17° *Voyage à Hafod, dans le Cardiganshire, château de Thomas Jones, membre du parlement*, Londres, 1810, grand in-fol. Cet ouvrage, orné de quinze vues gravées et coloriées, n'a été tiré qu'à cent exemplaires. Smith ayant acquis, comme nous l'avons dit, le cabinet de Linné, y trouva trente-cinq planches appartenant au premier livre, extrêmement rare, des *Champs élyséens* de Rudbeck, et les publia, avec des additions, sous ce titre : *Reliquiæ Rudbeckianæ, sive Camporum elysiorum libri primi quæ supersunt*, Londres, 1789, in-fol. (voy. RUDBECK). Il publia aussi deux ouvrages de Linné : *Flora lapponica, cum notis*, Londres, 1792, in-8°, fig.; *Lachesis lapponica, ou Voyage en Laponie*, extrait du journal manuscrit de Linné, Londres, 1811, 2 vol. in-8°, fig. Le célèbre botaniste Sibthorp (voy. ce nom), après plusieurs voyages en Grèce, se proposait de donner une *Flore* de cette contrée, en dix volumes in-folio, ornés chacun de cent gravures coloriées, avec un volume d'introduction; mais sa mort prématurée l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Ayant légué à l'université d'Oxford une rente destinée à publier cet ouvrage, ses exécuteurs testamentaires en confièrent la rédaction à Smith, et lui remirent les manuscrits, les dessins et autres matériaux laissés par Sibthorp. Il fit paraître l'introduction, dont l'auteur n'avait tracé que le plan, sous ce titre : *Floræ græcæ Prodomus, sive Plantarum omnium enumeratio quas in provinciis aut insulis Græciæ invenit J. Sibthorp*, Londres, 1808, 1 vol. in-8°. Il ajouta la description, l'indication et les caractères distinctifs des espèces, avec de savantes remarques; puis il commença la publication intitulée *Flora græca, sive Plan-*

tarum variorum historia quas in provinciis aut insulis Græciæ legit, investigavit et depingi curavit Johannes Sibthorp... Characteres omnium, descriptiones et synonyma elaboravit Jac. - Edr. Smith, Londres, 1808 et années suivantes, in-fol., avec fig. color. Ce magnifique ouvrage n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. D'après la *Biographie médicale*, « cette *Flore* a beaucoup
« contribué à faire connaître les plantes dont
« parle Dioscoride; mais beaucoup de plantes
« déjà trouvées par Tournefort y sont omises;
« et il eût été facile de rendre l'ouvrage moins
« dispendieux en n'y faisant point entrer une
« foule de végétaux très-connus. » P—RT.

SMITH (Sir WILLIAM SIDNEY), amiral anglais, était fils de sir John Smith (1), ancien aide de camp de lord George Sackville pendant la guerre de 1756, devenu depuis *gentleman usher* de la reine Charlotte et de Marie Pinkeney-Wilkinson, dont le père était un riche marchand de Londres. Il naquit à Westminster vers la fin de 1764. Entré de bonne heure dans la marine royale, car il n'avait que douze ans lorsqu'il s'embarqua en qualité de *midshipman* sur le *Sandwich*, qui faisait partie de la flotte de lord Rodney, il servit successivement sur plusieurs navires et obtint, le 22 mai 1781, une commission de lieutenant à bord de l'*Alcide*, de 74, commandé par le capitaine E. Thompson. Le jeune officier prit part au combat soutenu par l'amiral Graves à la hauteur de la Chesapeake, ainsi qu'à la bataille du 12 avril 1782 (voy. RODNEY), à la suite de laquelle il fut nommé *commander*, le 2 mai. Il fut élevé l'année suivante au grade de *post-captain*, quoique à peine âgé de dix-neuf ans, et obtint le commandement de la frégate l'*Alcmène*, de 28 canons. La rapidité de l'avancement d'un si jeune marin doit être attribuée, non pas seulement à son mérite personnel, mais aussi à la faveur dont son père jouissait à la cour; c'est ce que reconnaît au surplus son biographe anglais, qui se montre toujours l'ardent panégyriste de celui qu'il n'appelle jamais que le héros. A la paix, Sidney Smith entra dans le sein de sa famille, qu'il ne quitta qu'en 1788, lors de la rupture entre la Russie et la Suède. Il passa alors au service de cette dernière puissance, et il paraîtrait qu'il s'y distingua assez pour obtenir, lorsqu'il le quitta à la paix de Werelæ (août 1790), la grand-croix de l'ordre de l'Épée. Son propre souverain lui conféra, à peu près à la même époque, l'hon-

(1) Suivant la *Notice historique* sur J.-Spencer Smith, frère de l'amiral, rédigée par M. Ballin et insérée dans la *Revue de Rouen et de la Normandie* (septembre 1845), la famille Smith, originaire du comté de Wilts, alla s'établir au 16° siècle dans le comté de Kent, et l'on voit encore près de Folkstone les ruines du château fort de Westenhanger, où résidait sir Thomas Smith. — Son troisième fils, Edward, né à Douvres, était capitaine de vaisseau lorsqu'il fut blessé mortellement à l'attaque de la Guirra, dans les Indes orientales, où il servait sous les ordres de l'amiral Knowles. Edward laissa un fils, John, né aussi à Douvres, et qui fut père de l'amiral Sidney Smith. Le nom de cette famille s'écrivait anciennement *Smythe*, orthographe qui a été conservée par une branche de la famille.

neur de la chevalerie. L'Angleterre n'ayant aucun ennemi à combattre, Sidney Smith, ne pouvant supporter le repos, voyagea sur le continent avec son frère John-Spencer Smith (*voy.* l'article suivant); ils visitèrent le collège militaire et l'école d'équitation de Caen; enfin ils s'embarquèrent pour Constantinople, où Spencer demeura. Sidney Smith entra, en 1792, comme volontaire au service de la Turquie, mais il y resta peu de temps. Il se trouvait encore à Smyrne quand la guerre fut déclarée entre la France et l'Angleterre, et qu'il fut rappelé par une proclamation de son souverain. Il réunit immédiatement plusieurs marins anglais restés sans emploi en Turquie, arme un petit navire, vient rejoindre devant Toulon la flotte anglaise commandée par lord Hood, et offre ses services, qui sont gracieusement acceptés. Devenu maître, le 28 août 1793, par suite de nos discordes civiles, du plus important port de la France, de la rade et de son arsenal (1), sans avoir eu à brûler une amorce (2) (*voy.* TrogoFF), lord Hood eut bientôt à les défendre contre les attaques de l'armée républicaine, dont l'artillerie était dirigée par un jeune officier, parvenu depuis à l'empire sous le nom de Napoléon, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne lui restait que le temps nécessaire pour éviter une perte à peu près certaine. Sidney Smith, dont le caractère était aussi audacieux qu'avide de se signaler, se proposa pour incendier la flotte française restée dans le port, ainsi que les magasins et les immenses approvisionnements qui s'y trouvaient. Quoique lord Hood se fût engagé, lorsque le port de Toulon lui fut ouvert, à conserver comme un dépôt sacré la flotte qu'il renfermait, il n'en accepta pas moins avec empressement l'offre qui lui était faite de la détruire. Ce fut dans la nuit du 17 au 18 décembre que Sidney Smith exécuta sa funeste mission (3). Suivant le rapport qu'il adressa lui-même, le 18, à lord Hood, les galériens, au nombre de plus

de six cents, après avoir rompu leurs fers par la connivence des Anglais, loin de s'unir à ces insulaires, voulurent au contraire s'opposer à leur dessein; mais des canons pointés contre eux et la promesse de ne leur faire aucun mal s'ils se tenaient tranquilles les déterminèrent à demeurer neutres. Suivant le même rapport, des nombreux vaisseaux de ligne que renfermait la rade, l'incendie allumé par les brûlots anglais en eut bientôt dévoré au moins dix, ainsi que le magasin général; deux frégates chargées de plusieurs milliers de tonneaux de poudre sautèrent en l'air avec un épouvantable fracas; et la quantité de poudre à canon, de poix, de goudron, de mâts, de cordages, etc., devenus la proie des flammes, fut tellement considérable que l'auteur de ce désastre ne douta pas de la presque impossibilité où se trouveraient les Français d'équiper ceux des navires qui n'auraient pas été détruits. Tels furent, d'après Sidney Smith, les résultats de la mission qui lui avait été confiée. Cet exposé ne diffère pas extrêmement, du moins en ce qui concerne le nombre des vaisseaux incendiés (1), du récit de Napoléon. « Le tourbillon de flammes » qui sortait, dit en effet celui-ci, ressemblait à « l'éruption d'un volcan, et les *treize vaisseaux* (2) « qui brûlaient dans la rade à treize magnifiques » feux d'artifice (3). » Les pertes de la France dans cette triste occurrence furent sans doute bien grandes, mais pas autant, néanmoins, qu'on aurait pu le craindre, et que Sidney Smith semble le supposer, puisque, comme le dit Brenton, son compatriote, les magasins de Toulon étaient encore debout en 1795 et avaient souffert peu de dommages, et que plusieurs des vaisseaux de ce port purent être complètement armés et combattirent au Nil et ailleurs (4). A son arrivée en Angleterre, où il avait été chargé de porter la nouvelle de cet événement, Sidney Smith obtint (1794) le commandement de la frégate *Diamond*, de 38 canons, qui faisait partie de la station de la Manche. Le 27 octobre, il coopéra à la prise de la *Révolutionnaire*, frégate française de 44 canons. Détaché, le 2 janvier 1795, par sir John Warren pour reconnaître le port de Brest, il eut l'audace d'y pénétrer et, après s'être assuré que la flotte française avait pris la mer, la chance encore plus extraordinaire de sortir du port sans être reconnu, quoiqu'il y fût resté toute une nuit. La même année, il occupa les petites îles

(1) Ils contenaient alors, tant armés qu'en armement ou désarmés, 29 vaisseaux de ligne, 1 vaisseau en construction, 21 autres bâtiments et 2 frégates sur le chantier.

(2) C'est sans raison que, en s'appuyant sur le rapport du représentant du peuple Jean-Bon St-André, M. Thiers fait un si grand éloge de St Julien et accuse TrogoFF, qu'il appelle en outre un étranger que la France avait comblé de faveurs, tandis qu'il était né en Bretagne et n'avait reçu, ainsi que le dit justement M. Léon Guérin, en s'appuyant de documents officiels, que très-stricte le prix de ses services.

(3) On a vu dans le commencement de cette notice que Sidney Smith, après avoir débuté dans la marine royale comme *midshipman* en 1776, était *post-captain* depuis 1783 et avait servi honorablement dans la marine royale de Suède et dans la flotte turque pendant les intervalles de paix dont jouissait sa patrie. C'est donc avec regret que nous avons lu, dans l'excellente *Histoire de la marine contemporaine* de 1784 à 1848, par M. Léon Guérin, que le marin anglais avait fait jusqu'en 1793 plutôt le métier de pirate que celui d'officier de mer, et que c'était un aventurier ayant tour à tour rendu ses services à toutes les nations, MÊME AUX TURCS CONTRE LES CHRÉTIENS. Cette dernière accusation surtout est vraiment singulière, car M. Léon Guérin sait aussi bien que qui que ce soit qu'en maintes et maintes circonstances des marins chrétiens ont combattu dans les rangs des sectateurs de Mahomet, et que des puissances chrétiennes ont joint leurs vaisseaux à ceux des Turcs pour combattre des chrétiens. L'amour de la patrie ne nous autorise pas à être injuste envers ses ennemis.

(1) L'auteur des *Mémoires de Sidney Smith*, t. 1^{er}, p. 62, 63, annonce qu'outre les 10 vaisseaux de ligne, plusieurs frégates, le magasin des mâts, le grand magasin général et plusieurs autres bâtiments furent détruits avec tout ce qu'ils contenaient, et que le désastre eût été bien plus considérable sans les Espagnols qu'il accuse injustement de trahison ou de lâcheté (*the treachery or the cowardice of the Spaniards*), parce qu'ils refusèrent de mettre le feu aux vaisseaux placés dans le bassin devant la ville.

(2) Si l'on compare ce récit avec le rapport des représentants qui prirent possession du port après l'évacuation, on y trouvera de l'exagération.

(3) *Mémoires de Napoléon*, partie écrite et publiée par le général Gourgaud.

(4) Brenton, t. 1^{er}, p. 113.

St-Marcouf, situées dans la Manche au milieu de la rade de la Hogue, qui sont d'une assez grande importance pour défendre cette rade et assurer le cabotage du Havre à Cherbourg, et fournissaient en outre les moyens d'établir une correspondance régulière avec les royalistes de l'intérieur de la France. Le 17 mars 1796, un événement fâcheux, qui ne peut être attribué qu'à l'excessive témérité de Sidney Smith, l'arrêta dans sa carrière. Etant en station devant le Havre et faisant une reconnaissance avec ses bateaux, il pénétra dans la Seine et osa y attaquer un corsaire français qu'il força de se rendre, mais qu'un calme plat l'empêcha d'emmener. Un matelot de la prise ayant trouvé moyen de couper secrètement le câble, la marée montante entraîna le navire amariné et le fit remonter dans le fleuve. Attaqué à la pointe du jour par des chaloupes canonnières et par les batteries de la côte, Sidney Smith fut obligé de se rendre après s'être défendu quelques instants. Cette entreprise parut tellement audacieuse qu'on soupçonna le commodore d'avoir été chargé de favoriser une tentative des royalistes et de diriger un dangereux espionnage. Aussi fut-il traité avec si peu de ménagement qu'il crut devoir s'en plaindre et en appeler au bon sens et à la générosité du général Bonaparte, à cette époque de retour de l'Italie. Mais les préjugés existant contre le marin anglais avaient fait tant de progrès dans tous les esprits, et la manière dont la capture s'était opérée présentait tant d'ambiguïté que Bonaparte refusa d'intervenir. Le directoire le fit conduire à Paris, et il fut enfermé d'abord dans la prison de l'Abbaye, ensuite dans celle du Temple, où il resta deux ans sans pouvoir être échangé. Lorsque Sidney Smith fut capturé, il avait avec lui son secrétaire et un émigré français appelé *Tromelin*, qui l'accompagnait depuis quelque temps dans l'espoir d'être utile à la cause royale. D'après les lois qui régissaient alors la France, ce dernier, s'il eût été reconnu, devait être sur-le-champ mis à mort; mais le commodore le fit passer pour son domestique, et il parlait si bien l'anglais qu'on ne conçut aucun soupçon. Malgré la vigilance de la police, des dames françaises essayèrent à diverses reprises de faire évader les prisonniers, mais toujours quelque obstacle imprévu vint déranger leurs plans. Madame de Tromelin, informée de la détention de son mari, vint à Paris, loua une maison près du Temple et intéressa dans le complot qu'elle se proposait d'entreprendre une jeune personne pleine de courage. Un maçon, gagné par elle, pratiqua une communication par les caves, et tout semblait assurer le succès quand le bruit occasionné par la chute de quelques pierres répandit l'alarme. Les prisonniers furent resserrés plus étroitement et la surveillance augmenta. Un échange de prisonniers devant avoir lieu, ce fut vainement que le gouvernement anglais demanda

qu'on y comprit sir Sidney Smith, qui eut cependant le bonheur d'obtenir cet avantage pour Tromelin. Après la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), Sidney Smith fut traité avec encore plus de rigueur; néanmoins le moment de sa délivrance approchait. Un officier français, nommé Phélippeaux, que l'on vit plus tard figurer au siège de St-Jean-d'Acre, Charles Loiseau et d'autres royalistes entreprirent de délivrer le commodore. Au moyen des intelligences qu'ils avaient établies avec l'extérieur et d'un faux ordre du ministre de la guerre que présenta au géôlier un danseur de l'Opéra, nommé Boisgillard, qui s'était déguisé en général, les portes de la prison furent ouvertes, et Sidney Smith monta sur-le-champ dans une voiture qui le transporta à Rouen, d'où il se rendit immédiatement au Havre. Là, s'embarquant sur un petit bateau, il put gagner le navire anglais *l'Argo*, capitaine Bower, qui le débarqua à Portsmouth (1). Il se rendit ensuite à Londres, où il arriva avec M. de Phélippeaux et son secrétaire dans les premiers jours du mois de mai 1798. Accueilli avec de grandes acclamations par le peuple, il obtint immédiatement une audience particulière du roi, qui le reçut de la manière la plus affectueuse. Pour témoigner combien il attachait de prix à sa délivrance et pour donner en même temps une leçon de générosité au directoire, ce prince accorda la liberté, sans condition, à M. Bergeret, capitaine de la frégate française *la Virginie*, qu'il avait proposé de remettre en échange de Sidney Smith; ce que le directoire avait obstinément refusé. Nommé, le 2 juillet 1798, au commandement du vaisseau de guerre *le Tigre*, de 80 canons, Sidney Smith fut envoyé à Constantinople en qualité de plénipotentiaire adjoint pour conclure un traité d'alliance entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Le 5 janvier 1799, il fut présenté au reis-effendi par son frère, sir Spencer Smith, alors ambassadeur d'Angleterre auprès de la Sublime-Porte, et eut ensuite quelques conférences avec les ministres turcs. A l'issue de l'une de ces conférences (19 février), il quitta la capitale de l'empire ottoman pour se rendre avec le *Tigre* sur les côtes de l'Egypte, envahie par les Français qui venaient de pénétrer en Syrie, où ils faisaient le siège de St-Jean-d'Acre. Après s'être concerté avec Hassan-Bey, gouverneur de l'île de Rhodes, Sidney Smith arriva le 3 mars à la hauteur d'Alexandrie. Il y trouva le capitaine Trowbridge qu'il remplaça dans le commandement de l'escadre et envoya ensuite le lieutenant Wright, son ami et son second lieutenant, pour prendre les mesures nécessaires à la défense de

(1) Le capitaine anglais Brenton assure, dans son *Histoire de la marine*, qu'il sait de bonne source que trois mille livres sterling, données par le gouvernement britannique au ministre des relations extérieures Charles Delacroix, avaient ouvert les portes du Temple à Sidney Smith et aplani les obstacles jusqu'à la côte. Il ajoute que lord St-Vincent (Jervis) lui a certifié qu'il avait vu l'ordre du trésor.

la forteresse de St-Jean-d'Acre, alors vivement pressée par le général Bonaparte. Quant à lui, après avoir bombardé pendant quelque temps Alexandrie, dans le vain espoir d'arrêter la marche des Français, il fit voile pour les côtes de Syrie et se dirigea sur St-Jean-d'Acre, où il jeta l'ancre le 15 mars. Il débarqua immédiatement et visita les fortifications qu'il trouva dans le plus mauvais état. Djeddar-Pacha, qui commandait la ville, se croyait si peu en sûreté qu'il était au moment de l'abandonner pour sauver ses femmes et ses trésors. L'arrivée des Anglais changea sa détermination et le disposa à la résistance. Sidney Smith fit bientôt entrer dans la place des munitions de guerre de toute espèce, des canonnières et des ingénieurs, au nombre desquels se trouvait Phélippeaux, le même qui avait contribué à faire évader le commodore de la prison du Temple. Cet officier, aussi distingué par ses talents que par sa bravoure, était animé d'une haine personnelle contre le général en chef de l'armée française, avec lequel il avait été élevé à l'école militaire. Un convoi chargé de l'artillerie de siège, qui devait venir par mer d'Alexandrie, ayant été intercepté par les croiseurs anglais, St-Jean-d'Acre fut complètement pourvu, tandis qu'il ne restait plus aux assiégeants qu'une caronade de 32, 4 pièces de 12, 8 obusiers et quelques pièces de bataillon. Bonaparte n'en persista pas moins dans ses projets, il multiplia les assauts et soutint, pendant deux mois, des combats meurtriers. Mais convaincu enfin de l'impossibilité de réussir, il leva le siège dans la nuit du 20 au 21 mai, ayant perdu plus de 4,000 de ses plus braves soldats. Il emmenait avec lui 1,200 blessés et laissait au pouvoir de l'ennemi ses ambulances, la majeure partie de son artillerie et de ses bagages (1). Dans les confidences qu'il fit au docteur O'Méara, pendant son séjour à Ste-Hélène, Napoléon prétend que Sidney Smith ayant cherché à séduire les soldats français par des proclamations qu'il faisait répandre dans leurs rangs, il se borna à publier un ordre du jour pour déclarer que le commodore anglais était un fou et pour interdire toute communication avec lui. Il ajoute qu'à cette occasion Sidney Smith lui proposa un duel et qu'il se contenta de rire de cette provocation, en répondant qu'il accepterait volontiers le cartel si on voulait lui donner Marlborough pour adversaire. A la nouvelle du mémorable succès de Sidney Smith, le sultan lui envoya, par un Tartare, une aigrette de diamants et une fourrure de marte zibeline estimée à vingt-cinq mille piastres, et lui conféra en même temps les insignes de l'ordre du Crois-

(1) Dufriche-Valazé, dans l'article *Assaut de l'Encyclopédie moderne*, prétend que ce qui fit manquer aux Français la prise de St-Jean d'Acre, ce fut que la colonne qui pénétra dans la ville sous les ordres du général Lannes ne fut point soutenue; les deux côtés de la brèche restèrent au pouvoir de l'ennemi; cette colonne, accablée par le feu des maisons, des barricades et même des remparts, fut obligée de se retirer, surtout lorsque les Turcs, arrivant par le fossé, vinrent prendre la brèche à revers.

sant. Ses services ne furent pas moins bien appréciés en Angleterre. A l'ouverture du parlement (24 septembre 1799), le roi parla avec éloge de ses exploits et des avantages qui en résulteraient pour l'Angleterre, et les chambres lui votèrent des remerciements. Ce qui a dû le plus flatter le commodore anglais, c'est le propos, s'il a pu parvenir jusqu'à lui, attribué à Napoléon, qui a souvent répété en parlant de Sidney Smith : « Cet homme m'a fait manquer ma fortune (1). » A peine le siège de St-Jean-d'Acre eut-il été levé que Sidney Smith fit voile pour les îles de l'Archipel, afin d'y réparer ses vaisseaux et de rétablir la santé des équipages. Il se rendit ensuite à Constantinople, et lorsqu'il se fut concerté avec le gouvernement ottoman sur les mesures à prendre pour expulser l'ennemi commun de l'Egypte, il retourna sur les côtes de ce dernier pays et n'arriva dans la baie d'Aboukir, dit l'auteur anglais de ses *Mémoires*, que pour être témoin, le 25 juillet, de la défaite des Turcs par l'armée française, sans pouvoir prêter assistance aux alliés de son pays. Suivant les *Mémoires de Napoléon*, au contraire, copiés par M. Thiers, Sidney Smith, avec 2 vaisseaux de ligne anglais, quelques frégates, plusieurs vaisseaux de guerre turcs et 120 bâtiments de transport, vint mouiller, le 12 juillet au soir, dans la rade d'Aboukir, et non-seulement il prêta assistance aux Ottomans, mais il remplissait dans leur armée les fonctions de major général de Mustapha-Pacha. Selon les mêmes témoignages, c'était le commodore anglais qui avait choisi les positions occupées par l'armée turque, et il eût été pris s'il ne fût parvenu, avec peine, à rejoindre sa chaloupe. Une particularité assez remarquable, c'est que ce furent les journaux remis, avec un malin plaisir, par Sidney Smith à un parlementaire envoyé par Bonaparte à la flotte turque, et qui, sous le prétexte de négocier un échange de prisonniers, devait tâcher d'obtenir quelques nouvelles, qui apprirent au général français la désastreuse situation de son pays et le déterminèrent à s'embarquer secrètement pour l'Europe. Sidney Smith ne fut pas plus heureux dans son attaque contre le Bogaz de Damiette, de concert avec la flotte turque et les troupes de débarquement, qu'il l'avait été à Aboukir; car le général Verdier, à la tête d'un corps de 4,000 hommes seulement, mit dans une déroute complète, malgré le feu de l'artillerie anglaise placée sur une vieille tour et celui de leurs chaloupes canonnières, les 4,000 janissaires qui étaient parvenus à débarquer. Sur ce nombre, 3,000 se noyèrent ou furent passés au fil de l'épée, et les autres se rendirent prisonniers (2). Malgré cet échec, Sidney Smith n'en

(1) M. Thiers cite, dans son *Histoire de la révolution*, ce témoignage rendu à Sidney Smith, qui montra beaucoup d'humanité à St-Jean d'Acre en faisant accorder par les Turcs à des soldats français, au moment d'être égorgés par eux, une capitulation qui leur sauva la vie.

(2) L'auteur des *Mémoires* de S. Sidney Smith prétend au con-

continua pas moins sa lutte contre les Français, et, le 29 décembre, un détachement de soldats de marine, commandé par le colonel Douglas et réuni par ses ordres à un corps avancé de l'armée du grand vizir, contribua avec lui à la prise (30 décembre) du fort El-Arisch, que le général Bonaparte appelait l'une des clefs de l'Égypte (1). Quelques jours avant cet événement, le général Kléber, auquel avait été confié le commandement en chef après le départ de Bonaparte, craignant de ne pouvoir se maintenir en Égypte, avait pris la résolution de traiter avec les Anglais et les Turcs. Deux négociateurs désignés par lui, le général Desaix et l'administrateur Poussielgue, parvinrent à bord du *Tigre*, le 22 décembre, au moment même où Bonaparte venait de s'emparer du pouvoir en France. Sidney Smith leur fit l'accueil le plus flatteur, et, après plus de quinze jours de pourparlers, se rendit avec eux au camp du grand vizir, où ils arrivèrent le 13 janvier 1800. Des conférences commencèrent immédiatement et se terminèrent le 24 par la convention conclue à El-Arisch entre ces plénipotentiaires et les délégués du grand vizir (2). Il fut stipulé par cette convention que l'armée française évacuerait l'Égypte et qu'elle serait transportée en France avec armes et bagages, tant au moyen des vaisseaux de guerre et des transports qu'elle avait à Alexandrie qu'avec ceux que la Porte devrait lui fournir; que tous les forts et places qu'elle occupait seraient livrés aux Turcs, et qu'il y aurait, en attendant, entre les deux armées un armistice de trois mois à partir du jour de la signature de la convention qui devait être ratifiée par le général Kléber et par le grand vizir. Sidney Smith ne signa point cette convention, quoiqu'elle fût en grande partie son ouvrage, et que dans l'un des articles on s'en remit à sa décision sur les différends qui pourraient s'élever relativement au transport de l'armée française (3). Dans l'intervalle, le gouvernement anglais, qui avait eu avis des ouvertures faites par le général

Kléber au grand vizir et à Sidney Smith, ayant intercepté des correspondances annonçant que l'armée française en Égypte était fort affaiblie et dans un grand dénûment, se hâta d'envoyer l'ordre formel de ne lui accorder aucune capitulation, à moins qu'elle ne se rendît prisonnière. La notification que lord Keith, commandant en chef des forces navales de l'Angleterre dans la Méditerranée, en fit à Sidney Smith, placé sous ses ordres, ne parvint à celui-ci que le 22 février, c'est-à-dire un mois environ après la signature de la convention d'El-Arisch. Il agit en cette circonstance avec une extrême loyauté, à laquelle Napoléon rend hommage (1); se trouvant alors sur les côtes de Chypre, le commodore se rendit sur-le-champ à Alexandrie, d'où il envoya immédiatement à Kléber par un exprès la lettre que lord Keith l'avait chargé de transmettre à ce sujet au général français. Déjà celui-ci avait fait évacuer et remettre au grand vizir plusieurs positions retranchées et se disposait à sortir du Caire. Cette place eût été certainement livrée aux Turcs, et l'armée française très-compromise et peut-être obligée de se rendre, si Sidney Smith eût tenu la nouvelle secrète pendant sept à huit jours seulement. On sait quelle fut la conduite de Kléber dans cette circonstance critique; il n'hésita pas un seul instant, fit mettre à l'ordre du jour de l'armée la lettre de Keith, accompagnée de cette fière et courte réponse : « Soldats, on ne répond à de telles insolences « que par des victoires; préparez-vous à com-
« battre. » Et le 20 mars il avait mis les Turcs dans une déroute complète auprès d'Héliopolis (2). Après l'assassinat de cet illustre guerrier (14 juin 1800) (*voy. KLÉBER*), Sidney Smith, qui avait appris que le gouvernement anglais, appréciant mieux la difficulté d'arracher l'Égypte à l'armée française, avait ratifié la convention d'El-Arisch, renoua les négociations avec le général Menou, qui venait de succéder à Kléber. Mais il était trop tard; Menou refusa positivement d'exécuter cette convention. Sidney Smith était occupé à croiser sur les côtes d'Égypte lorsqu'une flotte anglaise, chargée de troupes commandées par le général Abercromby, vint se placer (6 mars 1801) dans la rade d'Aboukir et opéra un débar-

traire (t. 1^{er}, p. 217) que la force des Français s'élevait à plus du double de la première division qui avait opéré le débarquement, que les Turcs furent d'abord vainqueurs, ce qui paraît difficile à croire, et que leurs ennemis se seraient trouvés dans la position la plus critique sans l'impétuosité imprudente d'Osman-Aga.

(1) Kléber prétend au contraire, dans son *Rapport au directoire*, qu'El-Arisch n'est qu'un méchant fort à l'entrée du désert.

(2) M. Thiers dit, dans son *Histoire de la révolution française*, que cette convention ne fut signée par le général Desaix que le 23 janvier. La copie que nous avons sous les yeux porte la date du 24. M. Thiers reconnaît que Sidney Smith prit toutes les précautions nécessaires pour garantir de tout accident, de la part des hordes sauvages composant l'armée du grand vizir, les plénipotentiaires français confiés à sa foi.

(3) On a souvent mis en question en Angleterre, tant dans le parlement qu'ailleurs, le droit de Sidney Smith de prendre part au traité d'El-Arisch. Ses partisans, et entre autres l'auteur de ses *Mémoires*, prétendent que ce droit résultait de la teneur des lettres patentes qui lui furent délivrées le 3 septembre 1798 au nom de son souverain George III. Mais il nous semble qu'on donne trop d'extension aux pouvoirs conférés à Sidney Smith dans ces lettres patentes que nous avons pu consulter, puisqu'elles chargent seulement cet officier et son frère, John Spencer Smith, de négocier et de conclure un traité d'alliance avec le sultan Sélim, soit conjointement, soit séparément, en leur qualité de ministres plénipotentiaires de la Grande-Bretagne.

(1) *Mémorial de Ste-Hélène*, t. 6, p. 19-20.

(2) Dans les observations écrites en marge du *Mémoire* adressé par Kléber au directoire, le 26 septembre 1799, Napoléon semble attribuer l'héroïque détermination de ce général aux dépêches apportées de France par le colonel Latour-Maubourg, et dans lesquelles on lui annonçait les événements qui venaient de se passer à Paris, etc., etc. « Kléber, dit Bonaparte, comprit qu'il fallait vaincre ou mourir; il n'eut qu'à marcher. » Or, comme Latour-Maubourg n'arriva au Caire que le 4 mai, et que le 20 mars précédaient Kléber, sans attendre des instructions et des ordres dont il n'avait aucunement besoin, avait attaqué et battu les Turcs, on voit que la venue de Latour-Maubourg ne put influer en rien sur sa conduite. M. Thiers, en ne donnant pas la date précise de l'arrivée du colonel Latour-Maubourg, et en disant que « Kléber apprit la révolution du 18 brumaire et la non-exécution de la convention d'El-Arisch au moment où il venait « de se dessaisir des positions fortifiées », veut confirmer indirectement la supposition gratuite de Napoléon. (*Hist. du consul. et de l'emp.*, t. 2, p. 39.)

quement. Le commodore prit part, à la tête d'un corps de soldats de marine, aux affaires des 8, 13 et 21 mars, et continua sa coopération jusqu'au 25 août, qu'Alexandrie se rendit aux Anglais (1), événement qui fut suivi de l'évacuation de l'Égypte par l'armée française aux mêmes termes que ceux qui avaient été précédemment arrêtés dans la convention d'El-Arisch. Après cette évacuation, Sidney Smith visita Jérusalem et fut, dit son historien, le premier Européen qui, par une faveur spéciale, obtint la permission d'y entrer sans déposer ses armes. Le 5 septembre, il s'embarqua à Alexandrie sur la frégate *le Carmen*, avec le colonel Abercromby, chargé, ainsi que lui, de porter au gouvernement des dépêches relatives aux derniers événements. L'accueil qui l'attendait en Angleterre dut singulièrement le flatter; toute la population se précipitait sur ses pas; le lord-maire, réuni au chambellan et à la majeure partie des aldermen de la ville de Londres, le reçut en grande cérémonie et lui offrit au nom de la corporation une magnifique épée; et, à l'élection de 1802, la ville de Rochester le choisit pour son représentant à la chambre des communes, où il siégea pour la première fois le 16 novembre. On doit faire remarquer que dans cette occasion le gouvernement ne lui accorda aucune faveur, quoique Pitt, qui avait critiqué vivement sa conduite lors de la convention d'El-Arisch, ne fût plus ministre. Au renouvellement des hostilités avec la France, il obtint (12 mars 1803) le commandement d'une escadre chargée de croiser sur les côtes de ce pays et hissa son pavillon à bord de l'*Antelope*, de 50 canons. Pendant qu'il occupait cette station, il eut quelques engagements avec la flottille française mouillée près d'Ostende (mars 1804); mais il reconnaît lui-même dans son rapport à lord Keith que ce fut sans succès, et qu'il ne put empêcher la jonction de la flottille de Flessingue avec celle d'Ostende. A l'expiration de son commandement, on lui accorda le poste aussi honorable que lucratif de colonel des soldats de marine, et, le 9 novembre 1805, il fut nommé contre-amiral. Envoyé dans la Méditerranée au commencement de l'année suivante (1806), avec une escadre de 6 vaisseaux de ligne, quelques frégates et canonnières, pour surveiller les côtes du royaume de Naples, dont les Français venaient de s'emparer, et pour défendre la Sicile contre leurs attaques, il arriva à Palerme vers le milieu d'avril sur le *Pompée*, de 80 canons. Il commença par ravitailler Gaète, où il laissa une flottille de canonnières sous la protection d'une frégate, ce qui n'empêcha pas cette place de se rendre aux Français le 13 juillet, et entra dans la baie de Naples au moment où l'on célébrait

des fêtes à l'occasion du couronnement du nouveau roi Joseph Bonaparte. Par un sentiment d'humanité, Sidney Smith ne crut pas devoir bombarder cette capitale et se borna à s'emparer, après un siège de quelques heures, de l'île de Caprée, position importante qui permettait d'intercepter les communications de l'ennemi. Ce fut pendant sa croisière sur les côtes de Naples (1805-1806) que, dans des débats qui eurent lieu en Angleterre durant son absence, il se trouva gravement compromis dans une affaire fort délicate qui intéressait l'honneur de la princesse Caroline, femme du prince régent (*voy. CAROLINE*). Il était accusé, ainsi que le capitaine Manby et quelques autres, d'avoir eu avec elle des familiarités coupables. Tout en cherchant à le disculper, l'auteur de ses *Mémoires* reconnaît que, lors de son séjour en Angleterre (1802), après l'affaire de St-Jean-d'Acre, la renommée que Sidney Smith venait d'acquiescer lui ouvrit les portes du palais de la princesse, qui semblait prendre un vif intérêt à sa conversation aussi spirituelle qu'originale, et il ajoute qu'il fréquentait assidûment la société de cette princesse, à laquelle ses attentions plaisaient singulièrement (1). Cette princesse expliqua dans une lettre au roi George III les relations qu'elle avait eues avec sir Sidney Smith et réfuta, tant bien que mal, les accusations portées contre elle à ce sujet. Lui-même, à son retour en Angleterre, ayant eu une audience du prince de Galles, affirma que tout ce qu'on lui avait imputé était une imposture, et on ne poussa pas les choses plus loin; mais Sidney Smith resta éloigné de la cour tant que vécut le roi George IV. Aucun événement remarquable n'avait signalé sa croisière lorsque, au mois de janvier 1807, il fut invité à se réunir avec les navires qu'il commandait à l'escadre du contre-amiral sir Thomas Louis, pour être placés tous les deux sous les ordres du vice-amiral sir John Duckworth. Après s'être concerté avec M. Arbuthnot, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, qui avait vainement réclamé du sultan une déclaration de guerre contre la France et la remise de la flotte turque complètement équipée comme gage de sa sincérité (2), sir John Duckworth prescrivit à sir Sidney Smith de forcer le passage des Dardanelles. Le 19 février cet ordre fut exécuté sans perte sensible, malgré la terrible canonnade que l'escadre anglaise eut à essuyer en passant le détroit resserré entre les châteaux de Sestos et d'Abydos. Parvenu dans la mer de Marmara, Sidney Smith attaqua et n'eut pas de peine à détruire le même jour une division turque composée d'un vaisseau de 64, de

(1) En 1802, la princesse de Galles était âgée de trente-quatre ans et Sidney Smith de trente-cinq.

(2) C'est ce que le vice-amiral Duckworth appelle *terms of equality and justice*, tellement les Anglais s'étaient habitués à considérer comme équitables leurs prétentions et leurs exigences les plus intolérables. Ce sont les mêmes qu'ils s'étaient efforcés de faire prévaloir devant Copenhague.

(1) Ce fut le 30 août, selon M. Thiers (*Histoire du consulat et de l'empire*, t. 3, p. 184). La nouvelle en parvint à Londres quelques heures seulement après la signature des préliminaires de paix entre la France et l'Angleterre.

4 petites frégates et de 5 corvettes ou bricks stationnés près du cap de Nagara, dont les équipages se trouvaient pour la plupart à terre. Il jeta l'ancre le lendemain, 20 février, auprès de l'île des Princes, à environ huit milles anglais au sud-est de Constantinople. Pendant les pourparlers, adroitement entraînés en longueur par les Turcs, qui eurent lieu entre M. Arbuthnot et le ministère ottoman, les premiers, excités par le général Sebastiani, ambassadeur de France, et par les officiers d'artillerie que le général Mar-mont avait envoyés de l'armée de Dalmatie, préparaient rapidement des moyens de défense. Lorsqu'ils furent terminés, la Porte témoigna peu de désir de continuer les négociations, et le 3 mars, après une démonstration sans résultat contre la ville de Constantinople et après avoir passé douze jours dans la mer de Marinara, la flotte anglaise mit à la voile et repassa les Dardanelles. Cette expédition malheureuse avait coûté aux Anglais, suivant leur propre évaluation, 42 à 46 hommes tués et 235 blessés, ainsi qu'un vaisseau de ligne, l'*Ajax*, qui fut brûlé, par accident, dit-on. Sir Sidney Smith, qui s'était rendu à Alexandrie avec son escadre, en fut alors rappelé, et il arriva en Angleterre au mois de juin suivant. Il y fut, comme d'habitude, parfaitement accueilli par le peuple, et l'amirauté lui confia, au mois d'octobre, le commandement en chef d'une escadre, avec laquelle il fit voile pour les côtes du Portugal. Ce royaume était à cette époque sérieusement menacé par Napoléon, dont les exigences devenaient chaque jour plus impérieuses. Le puissant empereur venait d'enjoindre en dernier lieu au prince régent (depuis Jean VI) de fermer tous ses ports aux Anglais, d'arrêter tous les sujets britanniques résidant dans ses Etats et de confisquer enfin toutes les propriétés anglaises. Le mécontentement qu'excitèrent de telles prétentions s'accrut encore lorsque la cour de Lisbonne apprit que le souverain des Français avait déclaré publiquement que la maison de Bragance avait cessé de régner. Il n'était plus dès lors possible d'hésiter, et le prince régent se décida à mettre à exécution un projet auquel il avait songé depuis quelque temps, celui de quitter définitivement le Portugal pour chercher un refuge au Brésil. Après s'être concerté avec lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre à Lisbonne, il fit sortir du Tage, le 29 novembre (1807), toute la flotte portugaise, ainsi que vingt-cinq navires marchands, et, s'embarquant avec le prince de Brésil, toute la famille de Bragance et un grand nombre de serviteurs fidèles, il se joignit à l'escadre anglaise qui croisait à l'embouchure du fleuve. Sidney Smith accueillit avec les plus grands honneurs les illustres fugitifs et détacha de son escadre 4 vaisseaux de ligne pour leur servir d'escorte jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à leur destination. Il continua, avec les 5 vaisseaux de ligne qui lui restaient, le blocus

du port de Lisbonne et des côtes du Portugal jusqu'au 15 janvier 1808 qu'il fut remplacé par sir Charles Cotton. Le 13 mars suivant, ayant hissé son pavillon à bord du *Foudroyant*, de 80 canons, il mit à la voile pour l'Amérique méridionale dont il devait commander la station. Arrivé à Rio-Janeiro le 17 mars, à la suite d'un dîner d'apparat qu'il donna, le 4 juin, en commémoration du jour de naissance du roi d'Angleterre, à la famille royale de Bragance sur le vaisseau amiral, il eut l'insolence de faire couvrir le pont de drapeaux français (1) pour flatter ses hôtes. Le prince régent fit observer à cette occasion qu'il devait à son fidèle allié et à ses braves sujets d'avoir pu fouler aux pieds les couleurs de la nation française (2); et, pour témoigner sa reconnaissance à Sidney Smith, il lui fit présent de l'étendard de Portugal hissé à côté du pavillon anglais et lui permit d'écarter les armes de la maison de Bragance avec les siennes comme un témoignage de sa reconnaissance pour l'avoir empêché de tomber dans les embûches que lui avait tendues Bonaparte. Cédant aux conseils de Sidney Smith, le prince régent fit diriger contre la Guyane française un corps de troupes, soutenu par un détachement de la flotte anglaise, et la colonie fut forcée de se rendre. Pendant son séjour au Brésil, Sidney Smith eut quelques difficultés avec les autorités du pays, et l'on doit reconnaître qu'il abusa parfois de sa position. On lui reproche aussi d'avoir pris une part trop active aux affaires de la politique intérieure de l'Espagne et du Brésil en Amérique. La cour du Brésil était divisée en deux partis distincts, celui du prince et celui de la princesse; il était considéré comme le chef du second, dont le principal but politique était de placer la princesse du Brésil à la tête d'un gouvernement indépendant sous le nom de son frère Ferdinand VII, qui se serait établi dans les provinces de la Plata. Ce projet ne fut pas approuvé par le gouvernement anglais (3), et, comme il avait fortement déplu au prince du Brésil, la position de Sidney Smith à la cour de Rio-Janeiro cessa d'être aussi agréable pour lui qu'elle l'avait été dans les premiers temps. Antérieurement, et le 17 décembre 1808, à l'occasion de l'anniversaire du jour de naissance de la reine de Portugal, le prince régent l'avait nommé chevalier grand-croix de l'ordre de la Tour et l'Épée, institué en 1459 par Alphonse V, surnommé l'Africain, et qu'il venait de faire revivre; et, joignant l'utile à l'honori-

(1) « *In honour of the royal visitors, the deck was covered with french flags.* » *Memoirs*, t. 2, p. 128.

(2) « *He was indebted to his faithful ally and his brave subjects, who enabled him to trample under his feet colours of the french nation.* » *Memoirs*, t. 2, p. 129.

(3) Les autorités de Cadix étaient persuadées que le gouvernement anglais agissait dans cette circonstance sans bonne foi, et qu'il jouait un double jeu en affectant de soutenir les droits de Ferdinand VII en Europe, tandis que ses agents intriguaient secrètement en Amérique pour transférer les colonies de l'Espagne dans cette partie du monde à ses anciens et naturels ennemis les Portugais, sur l'obéissance desquels il comptait davantage.

fique, il lui avait fait don d'une jolie maison de plaisance et de terres considérables sur les bords de la rivière. Néanmoins, ce même prince, mécontent des idées politiques émises et soutenues par Sidney Smith, crut devoir écrire, vers la fin de 1808, une lettre confidentielle à George III, pour demander que cet amiral reçût une autre destination; et cet appel fut d'autant mieux entendu que lord Strangford, ministre d'Angleterre à Rio-Janeiro, et M. Canning, à cette époque secrétaire d'Etat, partageaient les opinions du régent: Sidney Smith fut en conséquence rap-pelé. Le 21 juin 1809 il quitta le Brésil sur la frégate *la Diane*, et le 7 août suivant il arriva en Angleterre, où le comité des marchands de Londres, en relations de commerce avec l'Amérique méridionale, lui adressa, le 17 du même mois, ses félicitations sur son heureux retour, et des remerciements pour la protection éclairée qu'il avait accordée, pendant son séjour au Brésil, aux intérêts du commerce et de la navigation de la Grande-Bretagne. Avant la fin de la même année (11 octobre), Sidney Smith épousa la veuve de sir George Berriman Rumboldt, qui avait exercé à Hambourg les fonctions de consul de la Grande-Bretagne, et traita avec la tendresse d'un père les enfants que ce dernier avait laissés. En 1810, et le 31 juillet, il fut élevé au rang de vice-amiral, et, vers cette époque, l'université d'Oxford lui conféra la distinction purement honorifique de docteur en droit. Pendant son séjour à Liverpool, au mois de septembre 1810, le maire et les aldermen l'accueillirent avec distinction, et le corps des marchands lui donna un grand dîner, où l'on prononça plusieurs discours en son honneur. Au mois d'août précédent, le lord-prévôt et les magistrats d'Edimbourg lui votèrent à l'unanimité les libertés de la cité, et l'université de Cambridge l'investit du degré de maître ès arts, le plus élevé qu'elle peut accorder (*honoris causa*). Depuis son rappel du Brésil, en 1809, Sidney Smith n'avait pas été employé activement, lorsqu'il fut nommé, dans l'été de 1812, commandant en second de la station de la Méditerranée sous les ordres de sir Edward Pelew, appelé plus tard lord Exmouth. Il se rendit immédiatement à son poste et hissa son pavillon à bord du vaisseau de haut bord *l'Hibernia*, mais il n'eut aucune occasion de se faire remarquer pendant cette espèce de croisière. Au commencement de 1814, Sidney Smith, qui n'était pas en de bons termes avec sir E. Pelew, fut détaché de la flotte et envoyé à Cagliari, probablement pour aider au mouvement politique qui s'y préparait, et ne tarda pas à retourner en Angleterre. Ce fut à la même époque que la corporation de Plymouth lui vota les libertés de la cité, qu'il conçut l'idée d'une société destinée à mettre un terme à l'esclavage des blancs, et qu'il se rendit à Paris avec sa famille. Pendant son séjour dans cette capitale, Sidney Smith, qui prenait le titre

de président des chevaliers libérateurs des esclaves blancs en Afrique, chercha à donner à l'association philanthropique dont il était le créateur une grande extension, en y faisant admettre les principaux personnages des différents Etats de l'Europe. Il entretenait avec eux, ainsi qu'avec les consuls de toutes les nations près des réidences barbaresques, une correspondance des plus étendues, mais les résultats ne répondirent pas à ses efforts. L'expédition de lord Exmouth contre le dey d'Alger, loin de favoriser les progrès de son entreprise, sembla l'annihiler, et elle s'éteignit enfin sans laisser de traces sérieuses. Créé à la fin de 1815 chevalier commandeur de l'ordre du Bain, il obtint, le 19 juillet 1821, le rang d'amiral et mourut, le 26 mai 1840, à Paris, où on lui fit de superbes funérailles. Sidney Smith a été diversement jugé: tandis que ses amis et ses partisans l'élèvent jusqu'aux nues et le représentent comme un héros presque parfait, ses adversaires au contraire, au témoignage même de l'auteur de ses *Mémoires*, en font un charlatan heureux, brave, mais sans conduite, rusé (*cunning*), arrogant et présomptueux dans sa jeunesse, et plongé plus tard dans les vapeurs d'une intolérable vanité; il poussait aussi à l'excès, suivant eux, la manie de se présenter partout la poitrine entièrement couverte de rubans et de crachats. Si ses propres compatriotes ont justement reproché à Sidney Smith et des ridicules et une excessive présomption, il faut reconnaître, pour être impartial, qu'il était doué de réelles et éminentes qualités; marin habile, audacieux et intrépide quoique souvent téméraire, il a fait preuve, en plusieurs circonstances, d'un caractère chevaleresque et d'une grande loyauté, et ce n'est pas une petite gloire pour lui d'avoir mérité que son nom fût cité avec éloge dans les écrits laissés par Napoléon. L'auteur semi-anonyme de *Rattling the Reeler* (le capitaine Marryat) a publié les mémoires de Sidney Smith sous le titre de *Memoirs of admiral sir Sidney Smith*, Londres, 1839, 2 vol. in-8°. Un autre Anglais, John Barrow, a fait paraître, en 1847, en 2 volumes in-8°, *la Vie et la correspondance* de ce marin; et M. de la Roquette lui a consacré, à Paris, en 1850, une *Notice historique*. — L'amiral avait deux frères: l'un, colonel dans l'armée anglaise, était, en 1818, gouverneur de l'île d'Edouard, autrefois île St-Jean, située à l'embouchure du fleuve St-Laurent et auprès du cap Breton; l'autre, John-Spencer Smith, s'était fixé en France (*voy. l'article suivant*). D—z—s.

SMITH (JOHN-SPENCER), frère du précédent et troisième fils de John Smith, naquit à Londres le 11 septembre 1769. Il avait passé quelque temps à l'université d'Oxford lorsque, encore enfant, il entra dans les pages de la reine Charlotte. Sa première jeunesse fut partagée entre les rivages de Douvres, où il était presque devenu marin, l'université, où commencèrent ses études, et la

cour, où il fit son entrée dans le monde et où il sut se concilier la faveur de la reine, qui le fit nommer, très-jeune, lieutenant en second dans le 3^e régiment des gardes à pied. Son zèle et son intelligence lui valurent bientôt le grade d'adjudant de son bataillon ; mais il n'eut pas assez de raison pour mettre des bornes à ses prodigalités. Trois ou quatre années s'étaient à peine écoulées qu'il se vit forcé, par des embarras pécuniaires, de passer dans un régiment de ligne, et il ne tarda pas à quitter l'état militaire, avec le projet, qu'il n'accomplit jamais, d'y rentrer par la suite. Bientôt, à l'exemple de beaucoup de ses jeunes compatriotes, il vint, avec son frère Sidney, passer quelque temps au collège militaire de Caen, auquel était annexée alors une célèbre école d'équitation. Les deux frères voyagèrent ensuite dans l'Est, s'embarquèrent sur la mer Noire et se rendirent en Turquie ; mais la guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, Sidney s'empressa de rentrer dans sa patrie, tandis que Spencer, resté à Constantinople, s'occupait de faire une espèce de revue militaire de l'empire ottoman, lorsque, dans le dessein de profiter des connaissances qu'il avait acquises sur ce pays, sir Robert Liston, ambassadeur d'Angleterre, le choisit pour son attaché. C'est ainsi qu'il entra dans la carrière diplomatique. Bientôt, et précisément à l'époque de l'invasion de l'Egypte par l'armée française sous les ordres de Bonaparte, sir Robert Liston sollicita sa retraite pour cause de santé, et laissa Spencer Smith à la tête de l'ambassade anglaise à Constantinople. Cependant Sidney avait été nommé capitaine du *Tigre*, vaisseau de guerre de 80 canons, et le gouvernement, sur la réputation qu'ils s'étaient acquise en Orient, voulant utiliser les talents des deux frères, les nomma ensemble ministres plénipotentiaires près la Porte-Ottomane. Ils furent autorisés à agir, conjointement ou séparément, aux termes des pleins pouvoirs qui leur furent délivrés sous la date du 30 septembre 1798, faveur inouïe, eu égard à leur position présente. Peu de temps après son arrivée à Constantinople, Spencer Smith épousa la fille de l'internonce impérial près la Porte Ottomane, le baron de Herbert-Rathkeale, un des hommes les plus distingués de l'Autriche. C'est pendant son séjour en Turquie que Spencer se lia avec le baron de Hammer, qui remplissait alors, auprès de l'internonce impérial, les fonctions d'interprète, et fit ensuite la campagne d'Egypte avec Sidney comme secrétaire et interprète. Le 5 janvier 1799, les deux frères signèrent, en leur qualité de plénipotentiaires, le premier et même le seul traité d'alliance de l'Angleterre avec la Porte. Nous avons sous les yeux un cahier de l'*Ambigu*, espèce de revue publiée à Londres par Peltier (n^o 89 du 20 septembre 1805) ; nous y trouvons quelques documents d'où il semble résulter que le docteur Pouqueville, dans son

XXXIX.

Voyage en Morée, à Constantinople, etc., pendant les années 1798 à 1801, a calomnié la conduite des frères Smith envers les malheureux Français faits prisonniers par les Anglais à la bataille d'Aboukir, et que les hasards de la guerre avaient entassés dans l'horrible bague de Constantinople, tandis qu'ils se sont au contraire efforcés, conjointement avec le baron de Herbert, non-seulement d'adoucir leur position, mais encore de les faire rendre à la liberté ; qu'ils les accueillirent honorablement au palais d'Angleterre et s'occupèrent de les faire transporter à Toulon sur un navire impérial parlementaire, le *San-Nicolo*, sous la conduite d'un officier anglais du bord de sir Sidney. Ces prisonniers en ont témoigné leur reconnaissance aux deux frères, avant leur départ et depuis leur retour en France, par diverses lettres. C'est ici le lieu de dire que Fauvel, qui, pendant très-longtemps, fut employé à Athènes à recueillir des matériaux de toute espèce pour l'ouvrage de Choiseul-Gouffier sur le Levant, jeté en prison, craignant d'être dépouillé de son immense collection de dessins et d'objets précieux, fruit de dix-huit années de voyages, de travaux, eut recours dans ce pressant danger à la protection de Spencer, qui s'empressa de faire rendre à la liberté cet artiste distingué, bien connu des antiquaires, qui sauva tous ses papiers ainsi que tous les matériaux qu'il avait si laborieusement recueillis, et dont le docteur Pouqueville a été heureux de profiter ensuite pour la description des *Vestiges d'Olympie* et la *topographie des Thermopyles*, que lui a donnés Fauvel, et qui font la meilleure partie de son ouvrage. D'autres Français, gémissant dans les fers à Constantinople, notamment l'artiste Binet, éprouvèrent les effets de la protection anglaise. Après le départ de son frère Sidney Smith (1799), Spencer resta seul ambassadeur en titre dans le Levant, jusqu'à ce qu'il fût remplacé par lord Elgin et envoyé en la même qualité, au mois de février 1804, à Stuttgart, qu'il quitta précipitamment le 3 avril, après avoir brûlé tous ses papiers, par suite de l'arrivée de l'armée française. Le gouvernement consulaire l'accusa d'avoir reçu alors une mission relative à la conspiration de Georges (roy. les *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat*, t. 6, p. 296-310, et t. 8, p. 344). Spencer Smith ne fut pas plus tôt de retour dans sa patrie que la ville de Douvres l'élut membre du parlement, et ce fut sa dernière fonction publique. Désirant jouir enfin d'une douce tranquillité, il se rappela le beau pays de France et vint, en 1817, après la seconde restauration, se fixer à Caen, où il consacra le reste de sa carrière à ses goûts pour les études littéraires, auxquelles il se livra avec un zèle constant, et publia divers ouvrages qui, sans être dépourvus d'un mérite réel, sont cependant loin de donner une juste idée de la valeur de son esprit. C'est le 5 juin 1845 qu'il

termina une longue carrière honorablement remplie. Outre plusieurs mémoires insérés dans les recueils de diverses compagnies scientifiques dont il était membre, on a de J.-Spencer Smith : 1° le *Jeu du whist*, traité élémentaire des lois, règles, maximes et calculs de ce jeu, appuyé d'exemples tirés des meilleures autorités, etc., traduit de l'anglais et rédigé de nouveau à l'usage des sociétés françaises, Caen, 1819-1825, in-12 ; 2° *Description d'un monument arabe du moyen âge existant en Normandie*, Caen, 1820, in-8° ; 3° *Précis d'un mémoire sur une cassette orientale à Bayeux, qui sert à conserver les vêtements sacerdotaux de St-Regnobert, évêque de ce diocèse dans le 6^e siècle*, lu à l'académie de Caen, 1820, in-8°, avec gravures ; 4° *Notice nécrologique sur Bruguière de Sorsum*, lue à l'académie de Caen, 1823, in-8°. Spencer Smith fit réimprimer cette *Notice* dans l'édition qu'il donna du *Voyageur*, discours en vers français par feu Bruguière de Sorsum, avec une traduction en vers anglais en regard, par Edward-Herbert Smith fils, Caen, 1827, in-8° (voy. BRUGUIÈRE). 5° *Examen d'une note ajoutée par le traducteur français (A.-L. Léchaudé) aux Antiquités anglo-normandes*, Caen, 1824, in-8° ; 6° et 7° *Mémoire sur la culture de la musique dans la ville de Caen et dans l'ancienne basse Normandie*, lu à l'académie de Caen et à la séance fondatrice de la société cécilienne de Normandie, le 10 et le 22 novembre 1826, Caen et Paris, 1827, in-8° ; — *Cantate pour le jour de Ste-Cécile, patronne de la musique*, traduction libre en vers français de l'ode anglaise de Dryden, intitulée *le Banquet d'Alexandre*, par madame Spencer Smith, lue dans les mêmes séances académiques ; seconde édition, avec le texte anglais en regard, et augmentée de notes critiques sur la vie et les actes de Ste-Cécile, tirées des plus célèbres hagiographes, par l'éditeur, Caen, 1827, in-8°. L'éditeur était le mari de la traductrice, et c'est aussi par les soins de Spencer Smith que la première édition de cette *Cantate* avait paru en 1826. 8° *Coup d'œil sur l'histoire d'Angleterre, depuis 1485 jusqu'en 1509*, discours apologétique sur le règne de Henri VII, roi d'Angleterre, traduit de l'anglais de John Tweddel (voy. ce nom), lu à l'académie de Caen le 28 avril 1826, Paris, 1831, in-8° ; 9° *Discours prononcé à l'académie de Caen*, le 25 mai 1832, par John-Spencer Smith, en présentant de la part de l'auteur (de Hammer) une nouvelle édition grecque des écrits de Marc-Aurèle-Antonin, avec une version persane en regard, Paris, 1832, in-8° ; 10° *Souvenirs de l'assemblée générale tenue par la société linnéenne de Normandie à Bayeux*, le 4 juin 1835 ; 11° *Collectanea gersoniana*, ou recueil d'études, de recherches et de correspondances littéraires ayant trait au problème bibliographique de l'origine de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Caen, 1842. Dès 1840, Smith avait publié un opuscule attribué à Gerson : *Qvedam regule de modo tilvlandi sev api-*

ficandi pro novellis scriptoribus copvlate. C'est le *fac-simile* d'un fragment manuscrit du 15^e siècle, faisant partie de sa bibliothèque, et qu'il croyait avoir appartenu à Gerson. Il le regardait non-seulement comme une rareté bibliographique, mais comme un manuel et un spécimen de paléographie. L'année suivante, il réunit cet opuscule à un autre écrit de Gerson, et les fit paraître sous ce titre : *Johannis Carlierii dicti de Gersono de lavde scriptorum tractatus; accedunt eiusdem qvedam regule*, etc., Rouen, 1841. Il a publié, en y ajoutant des notes : *Mithriaca, ou les Mithriaques*, mémoire académique sur le culte solaire de Mithra, par Joseph de Hammer, Paris, 1833, avec gravures au trait. Tous ces écrits ont été tirés à un petit nombre d'exemplaires. Avant de venir se fixer en France, Spencer Smith avait donné à Londres, en 1815, une nouvelle édition de *Robinson Crusoe*, en anglais, revu et corrigé, dans le but de servir à l'instruction des marins, et enrichi de notes techniques et géographiques, avec cartes, mappemonde et index. Cette publication est peut-être celle qui a eu le plus de succès et lui a fait le plus d'honneur. B—N.

SMITH (CONSTANCE SPENCER), épouse du précédent, née à Constantinople, était fille du baron de Herbert-Rathkeale, internonce autrichien près la Porte Ottomane, et fut mariée à Spencer Smith, qui résidait alors dans la même ville. Cette dame témoigna un généreux intérêt aux prisonniers français détenus dans le bagne de Constantinople (voy. l'art. précédent), et contribua beaucoup à leur faire rendre la liberté. Lorsque Sidney Smith quitta Constantinople en 1799, à bord du vaisseau de guerre le *Tigre*, sa belle-sœur Constance lui remit, sur le pont même, un étendard qu'elle avait travaillé de ses propres mains, et qui devait, quelques semaines plus tard, flotter sur les murs de St-Jean d'Acre. C'est à ce fait que se rapporte une strophe du poème intitulé : *la Délivrance d'Acre*, par de Hammer, et qui parut la même année 1799, sans nom d'auteur ni indication du lieu d'impression. Madame Smith se trouvait à Venise en 1806, lorsque les Français se rendirent maîtres de cette ville ; elle fut arrêtée comme femme d'un ministre anglais, d'après un ordre envoyé directement de Paris à Milan pour la faire conduire en France ; mais à Brescia elle trompa la vigilance de ses gardes, et parvint, avec beaucoup de peine et à l'aide de déguisements à se soustraire aux poursuites et à regagner l'Angleterre l'année suivante. En traversant l'Océan pour se rendre de nouveau d'Angleterre près de ses parents, en Allemagne, elle fit naufrage sur les côtes de l'Espagne. Comme ce pays était alors en guerre avec les Anglais et qu'elle se trouvait à bord d'un navire de cette nation, on la conduisit prisonnière à Cadix ; mais le consul d'Autriche lui fit obtenir la permission de se rendre à Gibraltar, d'où elle alla rejoindre son beau-frère, qui avait alors un commandement dans la Méditer-

ranée. Pendant ce voyage, elle séjourna quelque temps en Sicile et à Malte (1809), où elle vit lord Byron, qui lui adressa une des plus jolies pièces de vers qu'il ait composées pour des dames, et lui consacra quatre strophes de *Childe Harold* (chap. 2); dans une lettre à sa mère, le noble poète en parle aussi avec les plus grands éloges. Madame Spencer Smith était d'autant plus digne de l'hommage du barde anglais qu'elle était elle-même douée d'un talent poétique très-distingué. Elle a composé surtout des vers français dont le charme et l'élégance remplissent de surprise, lorsqu'on songe qu'ils sont l'œuvre d'une femme qui avait à peine passé quelques semaines en France. Née sur les rives du Bosphore, madame Smith avait toujours conservé pour la mer un amour plein d'enthousiasme. Sentant approcher le terme de ses jours, elle voulut revoir encore une fois l'élément qui lui était si cher; et, inspirée de sa présence, elle retraça, dans un poème en trois chants, intitulé *Derniers adieux à la mer*, toutes les émotions qui remplissaient son âme. Cette production, empreinte d'une vraie sensibilité, assure à son auteur l'un des premiers rangs parmi les dames étrangères qui ont cultivé la poésie française. Elle traduisit librement de l'anglais en vers français l'ode de Dryden, pour le jour de Ste-Cécile, intitulée *le Banquet d'Alexandre, ou le Pouvoir de la musique*, cantate qui fut lue par son mari dans des séances académiques et imprimée à Caen. Madame Constance Spencer Smith mourut à Vienne le 21 octobre 1829, laissant deux fils: M. William Smith, capitaine de vaisseau, et le R. Edward-Herbert Smith, membre de l'université de Cambridge et de la société des antiquaires de Normandie, dont nous avons parlé à l'article de son père. M. G.-S. Trébutien a rédigé sur cette dame une *Notice nécrologique* (Caen, 1829), d'où nous avons extrait les détails qu'on vient de lire. Z.

SMITH (JEAN-THOMAS), graveur et archéologue anglais, naquit à Londres le 23 juin 1766. Son père, Nathaniel Smith, après avoir été sculpteur assez habile, exerça avec activité un commerce d'estampes. Il avait été l'ami intime du sculpteur Nollekens, et le jeune Smith fut admis dès sa jeunesse dans l'atelier de cet artiste. Il y devint un dessinateur habile. Des copies qu'il fit à la plume, d'après des eaux-fortes de Rembrandt et d'Ostade, le firent remarquer de quelques connaisseurs, et un habile graveur, Sherwin, le prit pour élève. Smith fit des progrès rapides; il se maria à vingt-six ans, et il commença bientôt à publier par livraisons périodiques son premier ouvrage, *les Antiquités de Londres et de ses environs*. Ce recueil de vues, d'édifices, de statues et d'autres monuments du passé n'avait point de texte; mais au bas de chaque planche se trouvaient des renvois aux ouvrages spéciaux relatifs à ces objets. Entreprise au commencement de

1791, cette publication, composée de quatre-vingt-seize gravures in-4°, ne fut achevée qu'en 1800. En 1795, l'artiste fit paraître un petit volume in-4° intitulé *Remarques sur les points de vue ruraux*, et accompagné de vingt eaux-fortes représentant, pour la plupart, des *cottages* fort pittoresques. En 1800, le palais de la chambre des communes ayant dû être démoli en partie par suite des agrandissements nécessités par l'union de l'Irlande à la Grande-Bretagne, de vieilles peintures murales disparurent dans le renouvellement de l'édifice. Smith, voulant du moins en conserver un souvenir, se hâta de les dessiner, de les graver, et elles forment une importante portion du curieux ouvrage qu'il publia en 1807 sous le titre d'*Antiquités de Westminster* (1807, in-4°, 38 planches, dont plusieurs sont coloriées). Un texte étendu et rédigé en grande partie par un membre de la société des arts, J. Sydney Hawkins, accompagne ces gravures. Mais il s'éleva quelque malentendu à cet égard, et les deux collaborateurs se livrèrent à une dispute très-aigre et regrettable. Un incendie, qui éclata chez l'imprimeur Bensley, détruisit quatre cents exemplaires de ces *Antiquités*; un second volume parut en 1809, comprenant soixante-deux planches sans aucun texte. Presque aussitôt le laborieux artiste entreprit un autre ouvrage, *l'Ancienne topographie de Londres*, in-4°. La première livraison vit le jour en octobre 1810; mais la publication, marchant lentement, ne fut terminée qu'en 1815. Il y a trente-deux gravures à l'eau-forte tracées d'une pointe très-vigoureuse et dans un style qui rappelle celui de Piranesi; les ombres sont jetées avec habileté et à grandes masses, du milieu desquelles se dégagent d'une manière frappante des jets de lumière. Une suite était projetée, mais elle n'a jamais vu le jour. En 1816, Smith fut nommé conservateur du cabinet des estampes du musée britannique, et l'année suivante il fit paraître un volume curieux intitulé *Vagabondiana, ou Anecdotes sur des mendiants errant dans les rues de Londres*. Ce livre, accompagné de trente portraits, contenait une introduction nourrie de détails laborieusement réunis par un habile archéologue (Francis Douce); il eut du succès auprès des amateurs. En 1828 parurent deux volumes intitulés *Nollekens et son époque*; Smith y avait rassemblé, au sujet de ce sculpteur, une multitude d'anecdotes sur des personnages contemporains; il en voulait à l'artiste, qui l'avait nommé un de ses exécuteurs testamentaires, mais qui ne lui avait rien légué. Il ne se gêna point pour en médire, et il ne fut pas toujours indiscret à demi. Le livre fit scandale, il amusa, et trois éditions se succédèrent rapidement. Smith mourut, par suite d'une inflammation du poulmon, le 8 mars 1833. Il fut regretté de tous ses amis, car il était bienveillant, prêt à encourager les jeunes artistes, et sa conversation, riche en

anecdotes piquantes, avait du charme. Il laissait en manuscrit des mémoires de sa vie et des matériaux pour des ouvrages qu'il préparait sur la capitale de l'Angleterre. L'un d'eux devait être intitulé *Promenades dans Londres*; mais ces productions ne se sont pas trouvées assez avancées pour pouvoir être livrées à l'impression. B-N-r.

SMITH (SIDNEY), écrivain anglais, peu connu en France et remarquable à plus d'un titre. Il ne fut guère au-dessous de Paul-Louis Courier, et sous quelques rapports ses contemporains l'ont rapproché de l'immortel auteur des *Provinciales*. Nous avons donc le droit d'en parler avec détail. Il naquit en 1768 à Woodford dans le comté d'Essex. Après avoir commencé ses études à l'école de Winchester, il alla les terminer à l'université d'Oxford, et il embrassa la carrière ecclésiastique. Privé de fortune, dépourvu de l'appui de quelque protecteur influent, il se trouva heureux d'accepter le premier bénéfice qui lui fut offert; il obtint la cure de Netherhaven; elle donnait un modique revenu de cinquante livres sterling par an. 4,200 francs de rente en Angleterre, c'est une condamnation à mourir de faim. Le jeune ecclésiastique eut l'avantage de se lier avec un opulent personnage dont les propriétés se trouvaient voisines de l'église de Netherhaven. M. Hicks-Beach, membre du parlement, charmé de l'intelligence et de l'instruction de Sidney Smith, le donna pour précepteur à son fils. L'élève dut partir pour aller, sous la direction de son maître, achever ses études dans une université d'Allemagne. Mais c'était en 1797; une guerre acharnée rendait peu agréable et peu sûr le séjour du continent; les deux voyageurs, au lieu de s'installer à Göttingue ou à Iéna, se fixèrent à Edimbourg. Sidney passa cinq années dans cette ville savante et un peu pédante qui se décerne à elle-même le titre pompeux de l'Athènes du Nord. Il se lia promptement avec des hommes qui se livraient avec ardeur à l'étude et dont les noms, jusqu'alors inconnus, étaient destinés à une haute célébrité. Il fut l'ami de Brougham, de Jeffreys, de Mackintosh. Ce fut dans une de ces réunions que Smith émit l'idée de fonder une revue; cette proposition fut accueillie avec empressement, et il en résulta la publication de la fameuse *Edinburg Review*, qui poursuit encore sa robuste carrière et qui, défendant avec constance les doctrines du parti whig, a exercé sur l'esprit public des trois royaumes une influence immense, un peu diminuée aujourd'hui. Sidney Smith inséra dans les premiers cahiers du nouveau journal quelques articles qui furent très-goûtés. On y trouva de l'esprit, de l'originalité, de l'humour. Bientôt il quitta Edimbourg pour aller essayer ses forces sur un plus vaste théâtre; en 1803, il arriva à Londres, et il se fit promptement connaître comme prédicateur. Ses sermons, chaleureux, éloquentes, offraient, sans blesser en rien les convenances, un cachet spécial qui les mettait

à part des autres discours prononcés en chaire. Ils devinrent à la mode, ils firent fureur; tout le beau monde se porta en foule dans les deux chapelles où Smith prêchait alternativement; la *Royal Institution* se l'attacha pour un cours public de littérature. Au milieu de ces succès, les whigs, en 1806, arrivèrent pour un court instant au pouvoir; ils récompensèrent l'écrivain aimé du public, et qui continuait de défendre dans la *Revue d'Edinbourg* leurs dogmes politiques, en lui faisant obtenir un bénéfice de cinq cents livres sterling de revenu dans le Yorkshire. Sidney venait de se marier; il se félicita d'avoir une position assurée et de n'être plus soumis aux chances incertaines de la carrière littéraire. Il se retira en province et y remplit d'une manière exemplaire les droits que lui imposait sa charge d'âmes. Il faisait d'ailleurs d'assez fréquents voyages à Londres, il observait attentivement la marche des affaires publiques, et il ne se contentait pas du rôle de spectateur bienveillant. En 1808 il fut grandement question de l'émancipation des catholiques irlandais; l'intolérance des anglicans nourris dans la haine de Rome repoussait avec fureur cette mesure; Sidney donna le noble exemple d'un brahmine prenant en main la cause des parias; il écrivit ses célèbres *Lettres de Pierre Plimley à son frère Abraham*. Elles obtinrent coup sur coup les honneurs de plusieurs éditions; il en fut vendu plus de trente mille exemplaires. Sous le rapport de la vivacité du style et du bonheur de la forme, les Anglais mettent cet écrit à côté de la terrible correspondance que Pascal dirigea contre les jésuites. Le défenseur d'Arnauld et l'avocat des Irlandais réussirent également à livrer leurs adversaires à la risée du public. Sidney Smith se garda bien d'avouer son identité avec Pierre Plimley, il eût attiré sur lui l'implacable courroux de ses confrères et des torys qu'il vouait au ridicule. Il fut cependant véhémentement soupçonné, et les divers ministres qui se succédèrent au pouvoir, Perceval, Castlereagh, Liverpool, se souvinrent si bien de lui qu'il resta oublié durant trente-cinq ans au fond du Yorkshire. Il fallut qu'une révolution véritable eût lieu dans la constitution politique de l'Angleterre pour qu'il obtint enfin de l'avancement. En 1831, il fut appelé à un canonicat de la cathédrale de St-Paul, opulente sinécure qui lui permit de fixer derechef son domicile dans la capitale. Il était devenu vieux et riche; il se montra à certains égards partisan d'abus qu'il aurait jadis attaqués. Un projet fut soumis au parlement, afin de modifier la répartition des immenses revenus de l'église anglicane: on voulait diminuer les magnifiques traitements des hauts dignitaires et augmenter d'autant les modestes salaires du bas clergé. Sidney Smith se montra fort opposé à cette innovation; il la combattit avec vivacité dans diverses lettres qu'il adressa à un correspondant imaginaire, l'archidiacre Singleton. Peu de temps après,

parvenu à sa 77^e année, il expira le 22 février 1845. Ses œuvres avaient été réunies en 1842 en cinq volumes in-8°. Les pamphlets, les articles de la *Revue d'Edimbourg* dont elles se composent en grande partie, ne sauraient offrir de l'intérêt pour un Français; mais la verve du style, l'originalité de la pensée les font toujours lire avec délices de l'autre côté de la Manche. Nul traducteur ne saurait donner une idée exacte de cette diction émaillée de mots forgés à plaisir, d'épithètes étranges; à chaque instant reviennent des rapprochements inattendus, des allusions à des hommes et à des choses qu'un long commentaire pourrait seul nous faire comprendre. Cherchons toutefois à donner une faible idée de cette intarissable *humour*. Sidney Smith veut-il dépeindre les bizarreries zoologiques de la Nouvelle-Hollande, il s'exprimera ainsi: « Pour le reste de l'univers, la nature a fait des chevaux, des bœufs, des canards, des oies, des chènes, des ormes, toutes sortes enfin de productions utiles et bien réglées; mais là elle s'est donné le plaisir de s'amuser à sa fantaisie et de pétrir du neuf, sans tirer à conséquence. Elle y fait venir des cerises dont le noyau est en dehors: elle crée un monstrueux animal d'aussi haute taille qu'un grenadier, avec une tête de lapin et une queue hétéroclite; un animal qui bondit sur le sol, franchit en quatre ou cinq sauts la distance d'un mille et porte dans une poche qu'il a sous le ventre quatre ou cinq jeunes kangarous, allongeant la tête afin de voir ce qui se passe. Vient ensuite un quadrupède, circonspect et rusé comme un gros chat; il a les yeux, la couleur et la peau d'une taupe; il a le bec et les pattes palmées d'un canard; il jette les naturalistes dans d'inextricables embarras; il les désespère, car ils ne savent s'ils ont devant eux un oiseau ou un mammifère.... » Sidney Smith était fort loin d'appartenir à la classe assez nombreuse de gens de lettres qui n'ont d'esprit que la plume à la main. Sa conversation était semée de bons mots réellement improvisés, de saillies qui faisaient le charme des cercles brillants où il était accueilli avec le plus vif empressement. Mais ces mots spirituels se rapportent à des individus et à des circonstances que le public français ne connaît guère; ils résultent souvent des rapprochements des syllabes, de la similitude des sons; il faut les laisser dans les mémoires du temps, dans les recueils d'anecdotes. Sidney Smith était un homme d'infiniment d'esprit, un pamphlétaire redoutable qui avait rendu de véritables services. Il prit avec chaleur la défense des catholiques irlandais, et l'émancipation triompha d'une résistance acharnée. Il exposa tous les abus de ces *game-laws* destinées à préserver le gibier de toute atteinte, à le conserver pour servir aux distractions d'une aristocratie ennuyée; les dispositions les plus vexatoires des *game-laws* furent abolies. Il signala les inconvénients des colonies pénales, et à cet égard, l'opinion est devenue unanime; il insista sur les

souffrances des jeunes ramoneurs, et des mesures furent prises pour venir au secours de ces petits malheureux. B—N—r.

SMITH (WILLIAM), géologue anglais, naquit le 23 mars 1769 à Churchill, près d'Oxford. Employé comme ingénieur dans la construction de divers canaux, il eut l'occasion d'étudier les couches des terrains, la nature des sols. Il conçut dès 1794 l'idée d'exécuter une carte géologique de l'Angleterre et du pays de Galles, et après de longs et pénibles voyages, il mit au jour, en 1801, une carte réduite; mais ce ne fut qu'en 1805 qu'il parvint à publier la grande carte qui était le fruit d'un travail immense poursuivi sans relâche au milieu de mille difficultés et accompli par suite d'un dévouement sans bornes à la science. Smith aurait pu tirer un parti lucratif de ses talents comme ingénieur; il sacrifia tout à la réalisation du but qu'il s'était proposé. De 1819 à 1824, il publia vingt-quatre cartes géologiques des divers comtés de l'Angleterre (y compris celles du Yorkshire, en 4 feuilles). Il fut secondé dans ce labeur par son neveu et élève, M. John Phillips, depuis professeur de géologie à Oxford. Il mit au jour également les deux premiers volumes d'un ouvrage, resté inachevé, sur les *Restes organiques*. En 1824, il donna pour la première fois des leçons de géologie devant la société philosophique d'York, qui venait de se fonder; depuis il fit aussi des cours de géologie à Scarborough, à Hull et à Sheffield. En 1828, un riche propriétaire du Yorkshire, sir John Johnstone voulut appliquer à l'agriculture quelques-uns des principes que les géologues et les botanistes avaient découverts dans leurs cabinets. Il eut recours à Smith, qui, unissant la pratique et la théorie, dirigea pendant six ans l'exploitation des domaines du baronnet. En 1831, la société royale de Londres lui décerna la première médaille d'or, et plaça à sa disposition le legs fait par Wollaston comme récompense des services distingués qu'il avait rendus à la géologie. En 1838, il fut nommé membre d'une commission où figuraient l'architecte Bary et le célèbre géologue J. de la Bèche, et qui était chargée de choisir la pierre destinée à la construction du palais du parlement, à Westminster. La connaissance intime qu'avait Smith des diverses carrières de la Grande-Bretagne fut d'une grande utilité en cette circonstance, et la dolomite d'Anston, dans le Yorkshire, fut désignée pour fournir les matériaux d'un édifice qu'on voulait rendre digne de recevoir les représentants du peuple anglais. Smith mourut peu de temps après, le 28 août 1839, à Northampton. Il jouissait depuis quelques années d'une modique pension de cent livres sterling. Il laissa de nombreux mémoires relatifs à la géologie et à ses applications pratiques. La vie de ce savant a été publiée en 1844 par M. Phillips, que nous avons déjà nommé. Z.

SMITH (RICHARD), chirurgien anglais, dont le

père avait également exercé cette profession, naquit en 1772. Il fit ses premières études à Bristol et ses premières opérations chirurgicales sous la direction paternelle, puis il ouvrit dans la même ville des cours d'anatomie qui furent extrêmement suivis. C'était peut-être la première fois que des cours de ce genre avaient lieu en dehors de Londres. Bientôt après, en 1796, Smith fut élu chirurgien de l'infirmerie de Bristol, et il exerça cet emploi jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de quarante-six ans. Il y acquit la réputation d'un opérateur habile; et bien souvent, dans des cas difficiles, ses confrères en chirurgie venaient le consulter. Smith rassembla une quantité considérable de curiosités anatomiques : squelettes, débris morbides, qu'il laissa plus tard à l'infirmerie où il était chirurgien. De 1803 à 1814 il exerça sa profession dans un régiment. On lui doit la fondation de divers établissements de charité; en 1802, Smith acquit et garda jusqu'en 1820, la propriété du Miroir de Bristol (*Bristol Mirror*). Il fournit à ce recueil de remarquables articles, qui en commencèrent la vogue et le succès. Il laissa manuscrits de nombreux documents sur l'histoire de Bristol et de son hôpital. Ce savant praticien mourut subitement, le 24 juin 1843. Z.

SMITH (JOHN PTE), théologien anglais, naquit à Sheffield le 25 mai 1774. Son père était libraire, et il l'aïda d'abord dans ses travaux; mais la gravité de son caractère le porta à embrasser la profession ecclésiastique. N'appartenant point à l'Eglise établie, il étudia à l'académie indépendante, à Rotherham, et se distingua si bien qu'à vingt-six ans il fut choisi pour professeur de théologie à Homerton. Il y enseignait aussi la littérature classique, et ce fut dans ces fonctions qu'il passa la plus grande partie de sa vie. Il mourut le 5 février 1851. Son érudition, sa charité et son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs lui avaient valu des sympathies universelles et l'estime générale. Il avait dirigé ses études vers la théologie et la géologie. Il était membre de la société royale et de la société de géologie. Parmi ses nombreux ouvrages, le plus important est celui qui est intitulé *le Témoignage de l'Ecriture au sujet du Messie* (1818-1821, 2 vol in-8°). On y remarque une connaissance approfondie des travaux des savants allemands, chose alors très-peu connue en Angleterre. Ce livre fit sensation; il fut revu, remanié, refondu par l'auteur, et il est arrivé en 1847 à une quatrième édition. Signalons aussi quatre *Discours sur le sacrifice et le sacerdoce de Jésus-Christ*, 3^e édition, 1827; — *l'Histoire de la création et du déluge d'après Moïse, expliquée par les découvertes récentes de la science*, 1837; — *Sur les relations entre l'histoire sainte et quelques portions de la science géologique*, 4^e édition, 1848. Z.

SMITH (JAMES), littérateur anglais, né à Londres le 10 février 1775, était fils d'un homme de

loi (*solicitor*) en réputation. Après avoir reçu une bonne éducation, il entra dans les bureaux de son père, dont il devint plus tard l'associé et enfin le successeur. D'accord avec son frère, dont nous parlerons bientôt, il s'exerça à écrire des poésies fugitives et satiriques. Il en fournit pendant huit ans, de 1802 à 1810, à divers journaux littéraires qui n'eurent qu'une existence momentanée : *le Pique-Nique*, *le Cabinet*, *la Revue de Londres*, *le Miroir mensuel*. Ce fut dans ce dernier recueil périodique que furent insérés divers morceaux intitulés *Horace à Londres*, et le public les accueillit assez favorablement pour qu'une édition séparée fût jugée utile. Les deux frères fournirent aussi des notices au *Théâtre anglais* publié par Bell; mais ce qui les fit connaître ce fut un jeu d'esprit qu'ils mirent au jour en 1812. Le nouveau théâtre de Drury-Lane devait être ouvert au mois d'octobre de cette année; la direction fit paraître un avis dans lequel elle provoquait l'envoi, comme pour un concours, d'adresses destinées à être débitées le jour de l'ouverture. La meilleure pièce devait être choisie, les autres rejetées. Les frères Smith eurent l'idée de saisir cette occasion pour faire des pastiches dans lesquels seraient imités le style et le tour habituel des pensées des écrivains les plus en vogue à cette époque. Ils n'avaient que six semaines devant eux; ils se mirent à l'œuvre après s'être partagé la besogne. Chacun travailla de son côté; ensuite ils se communiquèrent leurs écrits, les revirent ensemble et firent imprimer. Le public accueillit avec le plus vif empressement ce jeu d'esprit plein de verve et d'*humour*, et les *Rejected adresses* eurent plus de vingt-cinq éditions. James Smith dispersa dans les journaux bien des articles spirituels; ce fut lui qui composa les petites pièces que Charles Matthews représentait chez lui dans des soirées dramatiques, où cet acteur déployait toute l'étendue de son inépuisable talent en fait d'imitation grotesque. Quatre de ces petites comédies, *le Tour à Paris*, *les Cousins de campagne*, *Une promenade en ballon* et *le Tour en Amérique*, furent payées à Smith mille livres sterling. « Vous êtes le seul homme, lui disait Matthews, en état d'écrire ce qu'il me faut, de bonnes bêtises. » James Smith était un causeur fort spirituel et très-répandu dans la société. Il fut, en vieillissant, atteint de violentes attaques de goutte, au point qu'il ne pouvait se mouvoir qu'au moyen de béquilles. Il mourut le 24 décembre 1839, n'ayant jamais été marié. — Son frère *Horace*, né en 1780, exerça d'abord la profession de courtier de fonds publics et se fit ensuite auteur. Il a écrit plus de vingt romans, presque tous en trois volumes; mais ils ne sortirent guère du cercle des oisifs qui vont chercher leur pâture dans les cabinets de lecture. Un des premiers de ces écrits, publié en 1825, est intitulé *Gaieté et gravité*; le dernier, mis au jour en 1845, est *l'Amour et le Magné-*

tisme. Parmi ces productions, qui se succédaient trop vite et qui sont fréquemment de bien faibles imitations de Walter Scott, on distingue : *Bambletye house, ou Cavaliers et Têtes rondes*, *Reuben Apsley, Tor-hill, Walter Corydon*, la *Nouvelle forêt*, *Zilla, histoire juive* (tous traduits en français, de 1826 à 1839, par l'infatigable Defauconpret), *Jane Lomax, Adam Brown, Arthur Arundel* et autres qui n'ont point passé dans notre langue. Horace Smith fournit aussi de nombreuses pièces de vers, tantôt enjouées, tantôt sentimentales, au *Nouveau magasin mensuel*, que dirigeait le poète Thomas Campbell. Il mourut le 12 juillet 1849 aux eaux de Tunbridge. Z—B.

SMITH (CHRÉTIEN), botaniste et voyageur, né le 17 octobre 1785 dans les environs de Drammen en Norvège, commença ses études à l'école de Kongsberg et alla les terminer à l'université de Copenhague, où le professeur Vahl (voy. ce nom) lui inspira le goût de la botanique. Il étudia aussi la médecine, reçut le doctorat, et quoique bien jeune encore, fut nommé médecin du grand hôpital Frédéric. Après des excursions nombreuses dans les montagnes de la Norvège en 1806, 1807 et 1812, dont il publia la relation en langue danoise, la société patriotique le chargea d'un nouveau voyage scientifique, en 1813, dans l'intérieur des montagnes, d'où il rapporta une foule de plantes inconnues jusqu'alors. A son retour, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Christiania. Mais le désir de perfectionner ses connaissances et d'enrichir le jardin botanique confié à ses soins le détermina à passer en Angleterre; il explora successivement les montagnes d'Ecosse, du pays de Galles et d'Irlande. En 1815, il accompagna M. Léopold de Buch dans son voyage à l'île de Madère et aux Canaries, dont ils visitèrent les montagnes et les volcans. Ils revinrent en Angleterre à la fin de l'année. Smith voulait aller à Paris, puis retourner dans sa patrie; mais Jos. Banks lui ayant proposé de faire partie de l'expédition pour le Congo, en qualité de botaniste, il accepta, malgré les représentations de sa famille et de ses amis, cette mission si en rapport avec ses goûts et ses études favorites. Ils s'embarqua le 24 février 1816, sur la *Dorothee*, vaisseau commandé par le capitaine Tuckey. Après une halte au cap Vert, on arriva enfin à l'embouchure du Congo, que l'on remonta; mais bientôt il fut impossible, même avec des bateaux, de franchir les détroits et les courants que le fleuve traverse. Alors le capitaine descendit à terre, et emmenant avec lui les officiers et les naturalistes de l'expédition, il entreprit un voyage dans l'intérieur du pays; mais, après quinze jours de marche, la fatigue, le manque de vivres, les difficultés imprévues que l'on rencontra, obligèrent la caravane de retrorgrader et de regagner les navires, au grand regret de Smith qui, pendant cette excursion pedestre, avait fait de nombreuses observations. Pour

comble de malheur, une fièvre languissante se déclara parmi les voyageurs; Tudor, naturaliste, Crauch, zoologiste, le capitaine Tuckey et beaucoup d'autres y succombèrent. Smith, après avoir encouragé ses compagnons jusqu'au dernier moment, expira lui-même le 21 septembre 1816, à bord de la *Dorothee*, qui levait l'ancre pour retourner en Angleterre, où ses collections botaniques ont été transportées. M. Robert Brown les a fait connaître dans un *Mémoire sur les plantes équinoxiales de l'Afrique*, inséré avec le *Journal* de Smith, dans la *Relation de l'expédition du Congo*, publiée par ordre du gouvernement britannique. Z.

SMITH (THOMAS-SOUTHWOOD), médecin anglais, né le 21 décembre 1788, à Martock, dans le Somersetshire, fut reçu docteur en médecine à Edimbourg, en 1816. Il écrivit d'abord sur la théologie un ouvrage intitulé *Illustration of the divine government* (1814), qui fut remarqué et eut de nombreuses éditions. Venu ensuite à Londres, il fut agrégé au collège des médecins, puis attaché à l'hôpital des fiévreux, ce qui lui fournit l'occasion d'écrire son *Traité des fièvres*. Ami de Bentham, il collabora avec ce célèbre philosophe à la *Revue de Westminster*, qu'il enrichit d'une série d'articles, parmi lesquels ceux intitulés *En quoi la mort est utile à la vie*. Cette étude du célèbre praticien eut pour résultat de faire adopter, par le parlement, l'*Anatomy act*, qui autorisait les écoles de médecine à se procurer des sujets sans recourir pour cela au vol des cadavres dans les cimetières, si longtemps pratiqué en Angleterre. Après quoi, Smith écrivit un excellent travail intitulé *Animal physiology*, qu'il ajouta ensuite à la dixième édition de sa *Philosophie de la santé*, 1834. Lorsque, en 1837, le typhus éclata dans Londres, l'habile médecin déploya une grande activité et adressa au gouvernement un mémoire où il mettait sur le compte de l'insuffisance des moyens hygiéniques l'origine de l'épidémie. Cette publication motiva, en 1840, la nomination d'un comité spécial chargé de rechercher les causes d'insalubrité dans les grandes villes et les moyens d'y remédier, et en 1842, la formation d'un autre comité chargé d'y pourvoir. De son côté, Smith fonda la société métropolitaine de prévoyance pour les habitations des classes laborieuses (*Metropolitan association for improving the dwellings of the industrious classes*). Membre de la commission de salubrité de Londres, il contribua au *Public health act* (Acte relatif à la santé publique) de 1848, qui créait une administration spéciale pour cet objet (*general board of health*). Attaché à cette administration comme médecin, Smith en profita pour se livrer à des études sur cette matière, sur laquelle il présenta des mémoires annuels fort estimés, et dont le gouvernement ordonna, de 1838 à 1849, la publication. Tant de travaux avaient épuisé ses forces. Pour les rétablir, il fit un voyage en Italie; mais une bronchite mit fin

à ses jours, pendant qu'il était à Florence, le 10 décembre 1861. Z.

SMITH (JAMES), agronome anglais, naquit à Glasgow le 3 janvier 1789. Ayant perdu en bas âge son père, il alla demeurer avec sa mère chez un oncle maternel, qui dirigeait à Deanston une importante filature de coton. Instruit d'abord sous les yeux de son parent, le jeune Smith continua ensuite ses études à l'université de Glasgow, au sortir de laquelle il retourna chez son oncle. Après l'avoir secondé quelque temps et contribué à améliorer l'état sanitaire des filateurs de Deanston, Smith s'appliqua presque exclusivement à l'agriculture, qu'il préférait à toute autre profession. A cette époque, le club des fermiers de Dalkeith proposa un prix de cinq cents livres pour une moissonneuse. Il n'obtint pas le prix ; mais la machine qu'il proposait était si ingénieuse qu'il fut encouragé à concourir de nouveau en 1813. Un accident l'empêcha encore de l'emporter sur ses concurrents ; mais diverses sociétés d'agriculture lui envoyèrent des témoignages d'estime, et la société agricole de St-Petersbourg, en particulier, lui décerna une médaille d'or. Chargé d'exploiter une ferme de son oncle, il y introduisit d'importantes améliorations, qui eussent été plus considérables si son parent eût voulu le suivre dans ses essais. Devenu enfin, en 1823, possesseur d'une ferme, Smith réussit à faire d'un terrain assez ingrat une propriété fertile, en drainant et en labourant à fond et en employant une charrue spéciale, qui ramenait à la surface une terre pierreuse et sablonneuse. C'est ce qu'il expliqua dans une brochure intitulée *Thorough draining and deep ploughing* (Complet drainage et labourage à fond), 1831. Le public, à commencer par les voisins de l'auteur, apprécia bientôt l'utilité de cette pratique. En 1846, Smith fut membre d'une commission chargée d'étudier l'état sanitaire des cités manufacturières. Il communiqua aussi à la société agricole irlandaise maintes propositions utiles, et il compta parmi les membres éclairés de la société philosophique de Glasgow. En économie politique, Smith était de l'école de son célèbre homonyme. Après une existence entièrement consacrée au bien, il mourut subitement, le 10 juin 1850. Z.

SMITH (EDOUARD), économiste belge, naquit à Bruxelles, le 19 mars 1789. Les fonctions qu'il remplit à diverses époques, témoignaient de sérieuses études spéciales. Il eut, entre autres positions, celle de directeur de la statistique générale au ministère de l'intérieur de la Belgique, et il publia sur cette matière un premier ouvrage important intitulé : *Statistique nationale : Développement des trente et un tableaux publiés par la commission de statistique, et relatif aux mouvements de la population dans les Pays-Bas, depuis la création du royaume jusqu'en 1824 inclusivement* ; Bruxelles, 1827, in-8°. Presque en même temps 1827-1829, Smith fit paraître sur ce sujet un

autre ouvrage intitulé : *Statistique des Pays-Bas, publiée au nom de la commission royale de statistique* ; 2 vol. in-8°. En 1832, nouvel écrit de Smith sur une question toujours féconde en enseignements, nous voulons parler des *Recherches sur la reproduction et la mortalité de l'homme aux différents âges, et sur la population de la Belgique* (recueil officiel) ; in-8°. En 1837, Smith donna au monde savant une publication officielle du plus grand intérêt, sous ce titre : *Recherches statistiques sur la Belgique, faites au nom du ministère de l'intérieur*. On a enfin de lui. 1° *Statistique criminelle de la Belgique* ; 1826-1830. L'auteur avait été aussi référendaire sous le gouvernement des Pays-Bas. Il mourut à Ixelles, le 22 janvier 1852. On trouve sur ce savant économiste, dans le bulletin de statistique de la Belgique, une notice rédigée par M. Quetelet, dans laquelle les œuvres de Smith ont été soigneusement appréciées. Z. 1

SMITH (JOHN), missionnaire protestant, naquit à Rothwell, dans le comté de Northampton, le 27 juin 1790. Il était fort jeune lorsque son père, qui servait dans l'armée anglaise, fut tué en Egypte. Sa mère, réduite à l'indigence, ne put même pas lui procurer l'instruction la plus élémentaire et le plaça chez un fabricant de biscuit. Cet homme, touché de compassion pour le pauvre enfant, lui laissa le temps d'apprendre à lire et à écrire. Plus tard, les prédications qu'il entendit dans les assemblées religieuses lui inspirèrent le désir de suivre la carrière ecclésiastique. Admis dans une communion méthodiste et après avoir fait des études théologiques et littéraires, il remplit d'abord à Tunbridge l'emploi de catéchiste, puis fut nommé par la société des missions de Londres missionnaire à Demerari, dans la Guiane anglaise, où il arriva au commencement de 1817. Cette mission, établie depuis dix ans, avait rencontré beaucoup d'obstacles de la part des chefs d'habitations, qui craignaient que l'instruction morale et religieuse des esclaves ne fût un acheminement à leur émancipation. Smith, assez mal accueilli par les colons, parvint cependant à surmonter les difficultés et commença l'exercice de son ministère. Il convertit au christianisme un grand nombre de nègres, les baptisa, les maria et leur prêcha l'obéissance envers les maîtres, ce qui n'empêcha pas ceux-ci de prendre le missionnaire en aversion. En 1823, les esclaves ayant su que des dépêches, venues d'Angleterre et relatives à l'administration coloniale, n'avaient pas été publiées, s'imaginèrent que c'était l'ordre de leur affranchissement qu'on ne voulait pas exécuter. Dans le même temps, il leur fut défendu de se réunir à l'église. Cette mesure, qui avait pour but de comprimer l'agitation, ne fit au contraire que l'augmenter, et au mois d'août la révolte se déclara dans cinquante habitations ; mais il faut dire que les esclaves n'attentèrent à la vie d'aucun des blancs tombés en leur pouvoir. Du reste,

cette insurrection fut bientôt réprimée par les troupes, qui tuèrent plus de 200 nègres. Alors Smith fut arrêté et traduit devant une cour martiale comme instigateur de la révolte. Malgré les nombreux témoignages rendus à son innocence, entre autres celui d'un ecclésiastique anglican, le malheureux missionnaire méthodiste n'en fut pas moins condamné à être pendu; mais les juges le recommandèrent à la clémence royale en envoyant la sentence en Angleterre pour y être ratifiée. Plusieurs membres du parlement prirent chaleureusement la défense du condamné, et le ministère manda au gouverneur de la colonie de le mettre immédiatement en liberté (juin 1824). Déjà il était trop tard. Smith avait succombé à ses souffrances, le 6 février, dans la prison où il languissait depuis six mois. On a publié sur cette triste affaire : 1° *Proceedings of a general court martial*, etc. (Procédures d'une cour martiale générale tenue à la maison de la colonie, à George-Town, le lundi 13 octobre 1823, en vertu d'un *warrant* et par ordre de S. E. le major général John Murray, lieutenant gouverneur et commandant en chef des colonies réunies de Demerari et d'Essequibo, etc.), Londres, 1824, in-8°; 2° *Substance of the debate*, etc. (Analyse des débats qui ont eu lieu dans la chambre des communes, le 1^{er} et le 11 juin 1824, sur le jugement de mort du missionnaire Smith, prononcé à Demerari par une cour martiale), Londres, 1824, in-8°, imprimé avec l'approbation de la société des missions de Londres. P-RT.

SMITH (JOSEPH), fondateur de la secte des mormons, ou, comme ils se qualifient eux-mêmes, des « saints des derniers jours », naquit dans la petite ville de Sharon, Etat de Vermont (Etats-Unis d'Amérique), le 23 décembre 1805. Son enfance ne fut pas accompagnée des signes mystérieux qui annoncent un prophète. Il était le quatrième enfant d'un Smith qui en eut neuf, et que de mauvaises spéculations jetèrent du négoce dans l'agriculture. Obligés d'émigrer à Palmyra, dans l'Etat de New-York, les Smith vécurent d'un petit domaine acquis des débris de leur fortune, et ce fut là que Joseph s'éleva entre le travail des champs et l'école, plus porté vers l'école à cause de son état maladif. Sa mère, Lucy Mack, qui, plus tard, publia ses mémoires, ne cite de ce premier temps que le courage déployé par son fils dans une opération chirurgicale où on eut à lui enlever un os carié. L'enfant ne montrait pas d'ailleurs de dispositions extraordinaires; il ne se distinguait des autres élèves que par une tenue plus réservée et un sentiment moral plus développé. Ce n'est qu'en 1820 que sa vocation éclata, et ici il faut écouter Joseph Smith lui-même, qui raconte les faits dans son *Livre de Mormon*. « J'ai quinze ans, dit-il. Dans un grand *revival* (conférences religieuses) tenu à Manchester (comté d'Ontario), presque toute la famille de mon père avait embrassé la foi presbytérienne.

XXXIX.

« Moi j'éprouvais de grandes perplexités. Un instant j'inclinai vers les méthodistes; mais je fus retenu par l'esprit de confusion qui régnait dans leurs diverses chapelles; toutes ces querelles d'Eglise me répugnaient profondément. Que faire? Quel parti prendre? Un verset d'une épître de St-Jacques me tira de cette indécision. Si quelqu'un manque de sagesse, dit ce verset, qu'il la demande à Dieu, et la sagesse lui sera donnée. » Pénétré de cette lecture, je résolus de m'adresser directement au Très-Haut. Pour cela, je me retirai dans un bois par une belle matinée de printemps, en 1820; me voyant bien seul, je m'agenouillai et priai avec ferveur. Au plus fort de cette prière, j'eus une vision. Une colonne de lumière plongea pour ainsi dire sur moi, et dans le nimbe qu'elle formait j'aperçus deux personnages qui flottaient dans l'air avec une splendeur et une majesté incomparables. L'un d'eux m'appela par mon nom, et me montrant son compagnon de gloire : « C'est mon fils bien-aimé, ajouta-t-il; écoutez-le. » Nulle occasion n'était meilleure pour savoir laquelle de toutes les sectes était à préférer. J'interrogeai là-dessus les deux personnages. Ils me répondirent qu'aucune de ces religions n'était la véritable, et qu'avant peu il me serait donné là-dessus de plus complètes informations. L'entretien continua sur des sujets qu'il m'est interdit de traiter, et quand je revins à moi, j'étais couché sur le dos, les yeux fixés au ciel. » Cette première vision annonçait une seconde, qui devait être plus décisive; mais soit que Joseph Smith ne se trouvât point en état de grâce, soit que les personnages surnaturels eussent de la besogne ailleurs, trois ans s'écoulèrent sans qu'il fût donné suite à ces ouvertures descendues d'en haut. Joseph avoue lui-même qu'il s'était un peu gâté et qu'il avait cédé au courant des séductions mondaines. Enfin, et probablement dans une période d'amendement, la vision subsidiaire arriva. Voici comment Smith en parle dans son livre : « C'était, dit-il, le 21 septembre 1823. Je venais de me mettre au lit comme à l'ordinaire, en suppliant le Seigneur de me pardonner mes folies et de se manifester enfin à moi, quand tout à coup je vis, en pleines ténèbres, ma chambre s'éclairer soudainement comme en plein midi. J'ouvris les yeux; une figure resplendissante flottait, pour ainsi dire, devant moi. Elle était telle que je n'ai rien vu de pareil ici-bas. A travers une robe d'une éblouissante blancheur, on pouvait apercevoir sa poitrine découverte. Cette apparition était radieuse et glorieuse au delà de toute expression. Au premier moment, j'eus peur; mais, sur un mot du visiteur, je me rassurai. Il me dit qu'il se nommait Néphi et que Dieu l'envoyait vers moi pour m'indiquer une grande œuvre à accomplir. On devine dans quelle extase je l'écoutais. Il ajouta qu'un livre,

« écrit sur des lames d'or, était déposé dans la « contrée, et que sur ce livre étaient tracés à la « fois l'Evangile rétabli dans sa pureté et l'origine et l'histoire des anciens habitants du continent américain. Quant à l'interprétation de « ce livre, il n'y avait point de souci à en avoir. « Encadrés dans des baguettes d'argent, deux « pierres ou verres, nommés l'*Urim* et *Thummim*, étaient enfouis près du livre, et il suffirait « aux voyants de porter ces pierres à leurs yeux « pour lire couramment dans l'Evangile nouveau. » Voilà la première légende de Joseph Smith, racontée par lui-même. Nous abrègerons les développements qu'il en donne. Désormais les apparitions se succèdent; les anges hantent le chevet de Joseph. On ne lui livre le secret du mystérieux dépôt que peu à peu et détail par détail. Sur le flanc d'une colline, dans le comté d'Ontario, reposait le livre sacré. Des indications précises sont données au prophète, et un jour il le trouve, tel qu'il a été décrit, avec ses lames d'or, sous une pierre d'une grande dimension. Tout auprès se trouvaient un pectoral et les fameux verres cités, *Urim-Thummim*, qui consistaient, d'après la mère de Joseph « en deux diamants triangulaires, enchâssés et montés en « argent, de façon à ressembler à d'anciennes « lunettes. » Quant aux lames, vérification faite, elles n'avaient que la couleur et l'apparence de l'or. Leur surface, de sept pouces de large sur huit de long, était couverte de caractères parfaitement gravés et de forme égyptienne. Ce fut en 1827 seulement que Joseph Smith fut autorisé à emporter ces précieux symboles de la nouvelle foi. Jusque-là il avait assez pauvrement vécu. Tous les membres de sa famille avaient été peu à peu obligés de louer leurs services, et lui-même travaillait à salaria dans une mine d'argent. Il venait même alors de se mettre en ménage; une jeune fille, Emma Hale, l'avait épousé contre le gré de son père, qui se souciait peu d'une alliance avec un visionnaire. Une brouille s'en était suivie; Joseph restait seul à lutter contre le besoin. Il se décida alors à exploiter en grand la seule industrie à laquelle il fût propre, la mise en œuvre d'un mécanisme religieux de son invention. Il avait préparé l'instrument, il ne lui restait plus qu'à le produire. Comment allait-il s'y prendre, lui qui n'avait qu'une ébauche d'éducation? Comment pouvait-il, par des moyens naturels, arriver à une conception qui, en dehors de la singularité, pût tromper les yeux des érudits et revêtir de faux semblants de science archéologique? Voici ce qu'on raconte à ce sujet : Quelques années auparavant, un prédicateur presbytérien, nommé Salomon Spalding, avait composé un roman mystique intitulé *le Manuscrit trouvé*, qui contenait le récit des aventures des dix tribus dispersées d'Israël et l'itinéraire qui avait conduit ces tribus de Jérusalem en Amérique. C'était une œuvre de fantaisie qui, faute

de trouver un libraire, était restée dans les papiers de l'auteur et y avait été recueillie après sa mort. Par quelle circonstance ce manuscrit tomba-t-il dans les mains de Joseph Smith? Fut-il détourné ou volé, comme on le dit? On n'a là-dessus que des conjectures. Quoi qu'il en soit, dès que l'œuvre de Smith eut paru, plusieurs personnes crièrent au plagiat. Elles déclarèrent sous serment que ce n'était qu'un arrangement du roman de Spalding, et dans bien des passages, une reproduction à peu près littérale. Telle est la version qui circula dans le public; il va sans dire qu'elle n'eut pas cours dans l'Eglise des mormons. C'est dans son sein un article de foi que Joseph Smith n'eut d'autre assistance que celle de ses anges familiers. De décembre 1827 à février 1828, il copia le livre sacré et le traduisit ensuite au moyen de l'*Urim-Thummim*, les lunettes divines. Dès qu'il eut achevé la traduction, tout lui fut enlevé, plaques d'or et lunettes. L'original alla sans doute se renfermer de nouveau dans un gîte plus mystérieux pour l'édification des générations à venir. Il y avait néanmoins une épreuve à faire : c'était de savoir jusqu'à quel point ces caractères inconnus étaient accessibles à la science moderne. Un nouvel initié, Martin Harris, se chargea de cette vérification. Muni des plaques et des passages traduits, il se présenta chez un orientaliste de New-York, le professeur Anthon. Ici encore les versions diffèrent. A en croire les mormons, le professeur reconnut dans les caractères de « l'égyptien réformé »; il ajouta qu'ils étaient un mélange d'égyptien, de syriaque, de chaldéen et d'arabe. Quant à la traduction, il la déclara irréprochable. Voilà le récit de Martin Harris. Mais le professeur Anthon était loin d'en confirmer l'exactitude. Quand on l'interrogeait sur les plaques et sur leurs inscriptions, il ne se cachait pas pour dire que c'était la plus effrontée jonglerie que l'imagination humaine eût inventée. Il fallut dès lors se passer de la collaboration des savants, et renfermer la préparation de l'œuvre dans un cercle d'initiés. Celui qui assista le plus utilement Joseph Smith fut un maître d'école de village, nommé Olivier Cowdery. Il tint la plume et arrangea les matières à mesure que le prophète les tirait de son cerveau. C'est ainsi que le *Livre de Mormon* fut mis en état de voir le jour; ce livre résumait la foi nouvelle. Voici au fond de quoi il s'agit. L'événement remonte très-loin dans les âges; il date de la Tour de Babel et de la dispersion des tribus après la confusion des langues. Que devinrent ces peuples dans les directions qu'ils suivirent? Pour les trois mondes, liés entre eux par de la terre ferme, quelques explications ont été fournies; pour l'Amérique, isolée par la mer, il n'en existe aucune. Le *Livre de Mormon* y supplée. Les premiers colons américains appartenaient à la tribu de Jared; ils passèrent l'Atlantique sur huit vaisseaux, bâtirent de grandes cités et prospérèrent jusqu'à ce que la corruption

les eût atteints. Alors la main de Dieu s'appesantit sur eux, et ce fut à refaire. Heureusement Israël était déjà une pépinière d'émigrants ; d'autres colons se mirent en marche, cette fois par la voie d'Orient, longèrent la mer Rouge, le golfe Persique, traversèrent l'Asie dans toute sa largeur, et se confièrent aux eaux de l'océan Pacifique. Ces faits, disent les mormons, étaient contemporains de la captivité de Babylone. A peine arrivés dans l'Amérique du Sud, les nouveaux colons se partagèrent en deux nations distinctes, composées l'une des bons éléments de l'émigration, l'autre des mauvais. La première se nommait les néphites, la seconde les lamanites. Plus d'une fois, malgré l'étendue des territoires, les peuples occupants en vinrent aux mains. Mais les néphites repoussèrent victorieusement les attaques, tant que l'esprit de Dieu fut avec eux. Ils avaient emporté, comme préservatif, les cinq livres de Moïse et ceux des prophètes jusqu'à Jérémie, gravés sur des plaques d'airain. Pour mieux s'affermir dans leur foi, ils en multipliaient les exemplaires. Ce fut une période florissante, où les deux continents de l'Amérique se couvrirent de villes, de temples, de forteresses, et dans le cours de laquelle se développa une civilisation dont on découvre tous les jours de plus nombreux vestiges. Cette marche ascendante ne cesse qu'à une époque qui correspond à la venue de Jésus-Christ. Il se répand alors, parmi ces peuples de souche sémitique, comme un trouble dont ils n'ont pas la conscience et qui les précipite vers une ruine commune. Des guerres furieuses éclatent ; des tremblements de terre bouleversent la surface du sol, engloutissent les villes, couvrent de débris les plus riches vallées ; des fléaux emportent une grande partie des populations. A peine survit-il quelques familles élues pour recevoir et reconnaître le Christ, quand il vient en personne, après sa résurrection, régénérer le continent américain. Une alliance se fait alors entre les tribus longtemps divisées, et pendant trois siècles la paix règne ainsi que la justice. Le passage du Messie a opéré ce miracle. Mais ce n'est là qu'une trêve. Vers le 4^e siècle de notre ère, l'Amérique, du sud au nord, est en proie à une autre conflagration où doit s'abîmer tout ce qui reste debout des civilisations antérieures. Des centaines de mille hommes descendent sur les champs de bataille et s'y entredétruisent dans des chocs désespérés. La colline de Cumorah, dans l'Etat de New-York, vit le dernier de ces drames militaires ; les néphites y furent anéantis ; à peine en échappa-t-il quelques-uns au fer de leurs adversaires. De ce nombre furent Mormon, qui a donné son nom à la secte, et son fils Moroni, deux hommes justes devant le Seigneur. Au milieu de tant de désastres, Mormon ne songea qu'à sauver la doctrine. Il rassembla les annales de sa nation et y ajouta, avec ses propres mémoires et ceux de son fils, les

tables de la loi gravées sur du métal. On a vu comment Smith fut amené à en faire la découverte, et quel parti il en tira au moyen des verres magiques que Mormon avait eu la précaution d'introduire dans la cachette. Voilà les fables sur lesquelles repose cette singulière religion, qui a pu trouver une clientèle quand les plus anciennes et les plus dignes de respect avaient tant de peine à conserver la leur. Ce grossier tissu de mensonges ne mériterait pas même une mention, si des masses d'hommes n'avaient été entraînés dans ce mouvement aussi insensé que ridicule. Pour des inepties dont le moindre discernement ferait justice, des malheureux ont souffert la mort et la persécution, ont, à trois reprises, changé de résidence, et ont fini par mettre trois cents lieues de désert entre eux et le monde civilisé. Près de cent cinquante mille individus vivent aujourd'hui sous la règle des mormons, peuplent leurs colonies ou se maintiennent à l'état de petites Eglises dans nos communautés européennes. C'est seulement à ce titre que ces détails ont quelque intérêt. Même en couvrant ces folies du dédain qu'elles méritent, il faut tenir compte des créatures humaines dont le sort y est attaché. Peut-être en achevant son livre imaginaire, Joseph Smith n'avait-il pas la conscience du succès qu'il aurait. Ce succès dépassa dans tous les cas son attente, et il y eut probablement dans sa vie plus d'une heure où il regretta d'avoir si bien réussi. Le 6 avril 1830, l'Eglise fut constituée sous le nom d'*Eglise des saints des derniers jours*. Une maisonnette du village de Manchester (Etats-Unis) fut le berceau du nouveau culte, et cinq ou six croyants, lettrés ou illettrés, en furent les apôtres. La première conquête de Joseph Smith fut celle des deux frères Pratt (Parley et Orson), qui devinrent bientôt les colonnes du nouvel édifice. D'autres conversions suivirent celles-là. Dans un pays accessible à toutes les nouveautés, il suffisait d'un peu de bruit pour attirer la vogue ; les premiers mormons ne laissèrent échapper aucune occasion de faire le plus de bruit possible. Quand on les vit lancés, ils trouvèrent des capitalistes pour leur offrir de l'argent ; tout se convertit en affaires de l'autre côté de l'Atlantique. Joseph Smith déclara que l'on bâtirait un temple ; et en effet on bâtit à Kirtland, sur les bords du lac Erié, un temple qui coûta quarante mille dollars. Il fallait se montrer généreux en matière de frais d'établissement ; aux yeux de la foule, les religions à l'état d'embryon ont besoin d'un peu de mise en scène pour se faire valoir. En 1831, la vogue augmentant, une question plus grave se présenta. Où fixerait-on le chef-lieu de la religion ? Joseph Smith, qui avait son plan, s'attribua une nouvelle vision, et, sur les conseils de ses anges, décida que la Sion des mormons s'élèverait dans l'Etat du Missouri et non loin de ce beau fleuve. Là-dessus il acheta de vastes emplacements pour

y fonder sa colonie de saints. Ce fut dans le comté de Jackson, l'un des plus fertiles de l'Etat, qu'il s'établit d'abord. Mais les jours d'épreuve étaient venus. De quelques centaines au début, la secte des mormons en était arrivée, en deux ans, à plusieurs milliers, et les cultes réguliers commençaient à en prendre sérieusement ombrage. De sourdes rumeurs circulaient déjà sur la singularité des doctrines que ces hommes professaient et sur les mœurs assez relâchées qui semblaient régner parmi eux. Cependant tout se passa en fermentations sourdes jusqu'au milieu de 1833. Dans un pays où le peuple se fait volontiers justice lui-même, ces fermentations n'en étaient pas moins significatives. Joseph Smith l'apprit bientôt à ses dépens. Au mois de juin, une émeute éclata dans le comté, avec le projet avoué d'en expulser les mormons, comme indignes d'y résider. Le premier acte de l'émeute fut le sac de l'imprimerie des saints ; le second, la destruction d'une vingtaine de leurs maisons. Attaqués, les mormons essayèrent de se défendre ; on les en empêcha ; ils restèrent en butte aux violences de leurs ennemis. Leur existence dans le Missouri ne fut plus dès lors qu'une longue persécution. D'un comté ils se réfugiaient dans un autre, sans pouvoir obtenir une heure de repos ni fonder un établissement durable. Après avoir campé à Clay, à Caldwell, ils se réfugièrent enfin à Far-West, nom auquel se rattache la première page lugubre de leur histoire. Ce fut un incident politique qui détermina l'explosion. Dans une élection qui eut lieu à Gallatin, en 1838, ils avaient réussi à faire passer leur candidat, quoiqu'on eût proposé de les exclure du scrutin, comme n'ayant pas plus de droits que des nègres. C'en fut assez pour combler la mesure. Une ligue se forma dans une pensée non-seulement d'exclusion, mais d'extermination. Les passions étaient au comble, et les autorités fédérales ou les partageaient ou les toléraient. Le gouverneur de l'Etat ne se montrait pas des moins ardents dans la poursuite. Voici ce qu'il écrivait dans un ordre au général Clarke : « Les mormons doivent être traités « comme ennemis, si cela est nécessaire pour le « bien public. » On devine, par la disposition des chefs, quelles devaient être les dispositions de la multitude. Elle ne demandait qu'à se faire justice de ses mains, et Dieu sait quelle justice ; on parvint néanmoins à la contenir. Les officiers de la milice mandèrent devant eux Joseph Smith et ses amis, et à la suite de l'entrevue les arrêtèrent au nombre de huit. Traduit devant une cour martiale, Joseph fut condamné à mort et eût été exécuté le jour même sans l'opposition du général Doniphan, qui ne voulut pas prendre la responsabilité d'un pareil acte. L'effervescence, une fois arrivée à ce degré, ne devait plus se calmer. La législature du Missouri vota deux cent mille dollars pour lever des troupes chargées d'expulser les mormons de l'Etat. On devine avec quelles

formes violentes dut se faire cette exécution. La ville de Far-West fut saccagée ; on n'épargna ni l'âge ni le sexe. Joseph et ses amis n'échappèrent à la mort que préservés par les murs de leur prison. Leur captivité se prolongea quelque temps encore ; ce ne fut qu'en avril 1839 qu'ils purent s'évader la nuit, en profitant de l'ivresse de leurs gardiens. Désormais il n'y avait plus de sûreté pour eux dans le Missouri ; encore une fois il fallait chercher une contrée plus hospitalière. Joseph jeta les yeux sur l'Illinois ; il y recueillit les débris de sa tribu. Bien des têtes manquaient à l'appel ; cinq cents victimes avaient péri sous les mains des soldats ; les biens communs avaient été pillés, les terres confisquées : c'était une fortune à refaire sur de nouveaux frais. La population de l'Etat ne paraissait pas animée de mauvais sentiments vis-à-vis des recrues que lui amenait un douloureux exode. On les laissa s'établir sur la rive gauche du Mississipi, en face de Montrose, ancien village français. Cependant Joseph Smith résolut d'obtenir, pour cet établissement nouveau, des garanties qu'il n'avait pu obtenir pour ses autres établissements. Il se rendit à Washington avec trois de ses amis et s'y aboucha avec le président, qui était alors M. Van Buren. Celui-ci reçut les apôtres avec assez de hauteur ; il ne semblait pas très-édifié sur leurs titres à sa protection. Après avoir écouté leurs griefs avec une impatience visible : « Messieurs, leur dit-il, votre cause « est juste, mais je ne puis rien faire pour vous ; « ce sont des affaires du ressort des Etats, le « pouvoir exécutif n'a rien à y voir. » Le congrès ne se montra pas mieux animé ; il envoya les pétitionnaires aux tribunaux du Missouri, et quand plus tard Joseph présenta une demande d'indemnité de un million quatre cent mille francs pour les pertes essuyées, on ne daigna même pas examiner sa réclamation. Il paraissait à peu près convenu que les mormons étaient, à raison des doctrines qu'ils professaient, naturellement exclus du bénéfice des droits communs. Ce qu'ils pouvaient entreprendre sur le sol américain était à leurs risques et périls ; en fait de défense, ils n'avaient à compter que sur eux-mêmes. La perspective était peu rassurante, et pourtant leur nouvelle ville, Nauvoo, s'accroissait à vue d'œil. Le talisman des saints des derniers jours, le travail, un travail sans trêve, avait opéré ses prodiges habituels. Les maisons s'élevaient, les rues se peuplaient, la campagne environnante se couvrait de constructions et de cultures. Tout sembla sourire dans les premiers moments de cette installation. Autant le Missouri avait été hostile, autant l'Illinois se montra bienveillant. Les législateurs de Springfield accordèrent aux habitants de Nauvoo une charte qui les constituait presque comme un Etat indépendant. Ils faisaient leurs lois, élaient leurs magistrats, avaient leur force armée et leur milice. C'était à peu près l'équivalent des villes libres d'Allemagne. Joseph

Smith triomphait; il avait enfin réalisé son rêve. Non pas qu'il n'eût encore à essuyer ça et là quelques difficultés, ni qu'il ne pût voir se former au loin des orages, mais cette période reste comme la plus tranquille de sa vie agitée. Nauvoo comptait deux mille maisons et quatorze cents miliciens pour les protéger au besoin. Un temple grandiose avait été commencé dès 1841 et se continuait activement. Il y eut bien encore un commencement d'arrestation exécuté sur la demande du gouverneur du Missouri; mais l'élargissement suivit de très-près la captivité: Smith en fut quitte pour six jours de prison. Nous arrivons ainsi à 1844, date fatale dans l'histoire des mormons. Les mêmes succès réveillèrent contre eux les mêmes haines. Tant qu'ils avaient péniblement lutté contre le sort, on les avait oubliés; on se souvint d'eux quand on vit à quel point et avec quelle promptitude la fortune avait servi leur activité. Leurs vieux ennemis, les Missouriens, s'agitèrent les premiers. Ils ne pouvaient voir de sang-froid renaître ces sectaires dont ils croyaient avoir fait justice. Leur prospérité même ressemblait à un scandale public. Nauvoo *la belle*, comme on la nommait, comptait déjà seize mille habitants; trente mille mormons habitaient le comté de Hancock. Joseph Smith, avec son esprit inquiet, se créait d'ailleurs des embarras toujours renaissants. Il n'avait jamais bien vidé une affaire de banque d'Etat, fondée à Far-West, et tombée en déconfiture. Aux répugnances que suscitait le relâchement moral de ses administrés, il ajoutait le grief d'ériger ce relâchement en système: après avoir toléré la polygamie, il en faisait un dogme et un article de foi. Le *Livre de Mormon* avait été l'exégèse et un récit des origines du nouveau culte. Joseph Smith y ajouta toute une partie plus délicate, qui comprenait le rituel, les fonctions et la discipline de l'Eglise. Déjà il s'était attribué tous les pouvoirs militaires et civils en se nommant lui-même lieutenant général; il en fit autant pour les pouvoirs religieux. Le premier gage d'adhérence à la religion des mormons était de le reconnaître comme prophète, révélateur et voyant. Son Eglise était une théocratie dont il était le chef et le législateur, comme le furent en d'autres temps et en d'autres lieux Moïse et Aaron. Voilà ce qu'il enseignait et ce qu'il faisait répandre par ses missionnaires. Au besoin un miracle, une vision, arrivant à propos, fortifiaient l'effet de ses paroles. A l'entendre, rien n'émanait de lui qui ne fût en même temps inspiré d'en haut; quand il avait besoin d'un conseil, ses anges le lui fournissaient à point nommé. Ce fut ainsi qu'il établit dans sa communauté une hiérarchie d'ordres et de rangs; il y eut des apôtres, des anciens et des prêtres, formant un collège qui relevait de lui comme d'un chef toujours obéi. Il régla également le cérémonial, fixa les termes de la croyance dans un livre intitulé *Doctrines et pactes de l'Eglise des*

saints des anciens jours, choisis pour les révélations de Dieu, par Joseph Smith, président. Tant de puissance et d'honneurs auraient dû suffire à l'ambition d'un homme parti de si bas; Joseph aspira plus haut encore. Personne parmi les siens n'eût osé s'inscrire en faux contre ses titres; il était, dans sa petite communauté, le maître absolu; mais la grande communauté lui demeurait fermée; on n'y parlait de lui et des siens que l'injure et le mépris aux lèvres; il sentait se dresser comme un mur d'airain entre ce monde régulier et la poignée d'hommes décriés qu'il traînait à sa suite. Comme en aucun temps l'audace ne lui avait marqué, il l'appela de nouveau à son aide. D'attaqué qu'il était, il résolut de se faire agresseur. Tous les gouverneurs des Etats et des comtés, toutes les législatures locales lui avaient rendu l'existence pénible; il imagina de prendre une revanche en descendant de sa personne et en entraînant tous les siens sur le terrain de la politique. L'élection présidentielle de 1844 lui en fournit l'occasion; les esprits s'agitaient à la voix des partis, et les grandes opinions se préparaient à la lutte. Joseph Smith n'y mit pas de ménagements; il lança un écrit: *Vues sur le gouvernement*, dans lequel il affectait beaucoup de mansuétude, prêchait la concorde et la paix, invitait les citoyens à se traiter en frères; après quoi il déclarait net qu'il se mettait sur les rangs pour la présidence. En signant cet écrit, il avait en même temps signé son arrêt. Des fureurs longtemps contenues firent explosion, et les autorités fédérales s'associèrent au mouvement populaire. Le coup partit de Nauvoo même. Là se trouvaient quelques hommes, en petit nombre, réfractaires à la doctrine de Smith, des *gentils*, comme on les nommait entre mormons. Ces gentils, assistés du dehors, fondèrent dans la ville des saints un journal, l'*Expositor*, qui avait pour objet de combattre leur doctrine. Son premier numéro était une longue diatribe contre la religion et ses dignitaires; on y racontait des actes d'une immoralité avouée, et les dépositions de seize femmes étaient citées à l'appui. Joseph Smith expiait ses témérités politiques; on l'outrageait dans sa propre maison, dans la ville qu'il avait fondée. Il ne pouvait pas reculer devant un défi si direct. Le jour même il réunit le conseil municipal de Nauvoo, et en sa qualité de maire lui soumit le cas. Le conseil, composé de ses amis, n'hésita pas; il déclara que le journal où de pareilles calomnies figuraient était un fléau public dont il fallait le plus tôt possible purger la cité. Un arrêt de suppression fut prononcé; le journal fut condamné au silence, et le marshall eut ordre de le lui signifier. Mais la multitude qui, en Amérique, est toujours plus expéditive que les autorités, ne trouva cette sentence ni suffisante dans le fond, ni satisfaisante dans la forme. Elle l'interpréta à sa manière en détruisant de fond en comble l'imprimerie de l'*Expositor*. C'était prêter

le flanc aux représailles légales. Les propriétaires du journal, éconduits à Nauvoo, portèrent leur plainte devant le gouverneur de l'Illinois; ils réclamaient justice pour la violation de leur propriété et des indemnités pour le dommage qu'ils avaient essuyé. Appuyé sur un régiment de milice, le gouverneur Ford vint en personne à Carthage pour instruire l'affaire. Dès témoins furent entendus, une enquête fut faite sur les lieux; il devint constant que le maire et le conseil municipal de Nauvoo avaient excédé leurs pouvoirs en ordonnant la suppression et en souffrant la destruction d'une propriété privée. Là-dessus le gouverneur de l'Etat intima à Smith et à ses amis d'avoir à se livrer à la justice du pays, et à se constituer prisonniers jusqu'à la décision du jury. Aucune illusion n'était possible dans l'état des esprits. Quitter Nauvoo où toute sa force se concentrait, c'était, pour Smith, marcher à une perte certaine. Il hésita pendant quelques heures; il eût mieux aimé, dans ses inspirations, changer encore une fois de résidence et aller demander un abri aux solitudes de l'Ouest. Il avait même traversé le fleuve avec l'idée d'exécuter ce plan; son peuple l'eût suivi jusqu'au dernier homme. Sa femme et ses principaux amis le dissuadèrent; tout le monde croyait en être quitte pour un nouveau procès, et bien des fois déjà Smith s'était tiré sain et sauf d'épreuves pareilles. Quelques exaltés voulaient recourir aux armes; on les modéra; la légion de Nauvoo rendit ses fusils. De son côté, le gouverneur de l'Etat promit que la vie des prévenus serait efficacement protégée. Sur cette garantie, Joseph Smith, son frère Hyram, John Taylor et Richards se remirent entre les mains des gardiens. Joseph n'avait pas de doute sur l'issue de l'événement : « Je marche comme un agneau vers la boucherie, disait-il à ses compagnons; mais je suis calme comme un beau soir d'été; ma conscience ne me reproche rien. » Ce fut avec ce pressentiment que le 25 juin il entra dans la geôle de la prison de Carthage. Les journées suivantes se passèrent dans l'accomplissement des formalités légales, et jusqu'au 27 aucun acte menaçant ne troubla le repos des prisonniers. Mais ce jour-là, à cinq heures et demie du soir, un cri semblable à un rugissement retentit aux portes de la prison. Dans la matinée, une grande partie de la milice avait été congédiée, et il ne restait à la geôle que huit soldats pour faire respecter les consignes. Huit soldats contre deux cents hommes armés jusqu'aux dents, déguisés et masqués, et qui se présentaient pour accomplir un de ces actes de justice sommaire qui se substituent trop souvent, en Amérique, au cours de la loi. Qu'on juge des terreurs des détenus à ce cri qui leur annonçait leur dernière heure. Bientôt des coups de feu se succédèrent; c'est la garde de la prison qui essaye de faire résistance, ou plutôt, selon la version des mormons, décharge ses fusils en l'air.

Les portes cèdent; les bourreaux et les victimes sont en présence; la boucherie commence. Atteint d'un coup de feu, Hyram tombe le premier en s'écriant : « Je suis un homme mort ! » Joseph tire un coup de revolver pour venger son frère, et s'élance ensuite par la fenêtre pour trouver son salut au dehors. Deux balles le frappent, et il expire en s'écriant : « Seigneur, mon Dieu ! » On adossa son corps contre la margelle d'un puits et on le cribla de projectiles, afin d'être bien sûr qu'il n'en reviendrait pas. Deux de ses compagnons échappèrent au massacre : John Taylor, qui survécut à cinq blessures; le docteur W. Richards, qui fut ou négligé ou épargné par les meurtriers. Ainsi mourut, à l'âge de 44 ans environ, le fondateur d'une secte qui, depuis un quart de siècle, pèse sur la conscience de l'Amérique chrétienne, et dont ni les persécutions sourdes ni les guerres ouvertes n'ont pu l'affranchir. La mort violente de Smith n'a pas été sans influence sur les conquêtes qu'après lui a faites son étrange Eglise. S'il eût vécu plus longtemps, il eût plutôt gâté qu'avancé ses affaires. L'ivresse du pouvoir et de la fortune lui avait porté au cerveau; ses excès et ses débauches étaient notoires; il commençait à devenir, même pour les siens, un sujet de scandale. Il disparut donc à propos. Aux yeux de la foule, c'était un martyr tombé pour sa foi, et cette circonstance ajouta un prix de plus aux livres cabalistiques qu'il laissait en héritage. Sous le coup qui la frappait, la famille des mormons serra ses rangs; il n'y eut pas de révolte ouverte, mais la protestation contre le sang versé n'en fut pas moins profonde. Au chef qui venait d'être enlevé succédèrent bientôt d'autres chefs. L'ordre du pontificat et les formes de l'élection avaient été réglés. C'était dans un collège composé de douze apôtres que le choix devait se circonscrire; Smith en avait désigné les membres. Tout ce qui dérogeait à ses instructions fut écarté et le collège lui donna pour successeur Brigham Young, sous lequel la secte des mormons devait constituer un Etat dans l'Etat, et tenir un moment en échec les forces de l'Union. Il est hors du cadre de cette notice de dire comment se déroula cette singulière histoire et quelle figure fit et fait encore cette peuplade, à qui l'on peut tout refuser jusqu'au sens commun, mais non pas le talent poussé au plus haut point de s'industrialiser et de se suffire. Quant à l'œuvre de Smith, elle fut considérable. Au fond, qu'était cet homme? Était-il dupe de ses sens ou n'était-ce qu'un fripon vulgaire? Ses visions tenaient-elles à l'état de son cerveau ou étaient-elles le produit d'un calcul? Il est difficile de pénétrer de tels abîmes. Dans tous les cas, une profession de ce genre demande une vocation bien prononcée, et Smith n'avait que quinze ans quand il entra en relations avec les anges. Pour réussir, il fallait en outre le théâtre sur lequel il opéra. En Europe il se serait brisé contre la rigueur des lois ou l'indifférence

publique. En Amérique, il trouva dans les passions mêmes qui lui étaient opposées le stimulant nécessaire pour se composer un parti. Tous les êtres déclassés, tous les amoureux du nouveau allèrent vers lui; il eut les mystiques, les hallucinés, les extravagants, race qui abonde dans toute civilisation livrée à elle-même. Au début, d'ailleurs, il ne brisait pas les vitres, et à quelques hérésies près, sa confession de foi est le décalque de la confession chrétienne. En voici quelques extraits : « Nous croyons en Dieu, le père éternel, en Jésus-Christ, son fils, et au St-Esprit. — Nous croyons que l'homme sera puni pour ses péchés et non à cause du péché d'Adam; que par l'effet du sacrifice du Christ tous les hommes peuvent être sauvés, en suivant les lois du Seigneur; que ces lois du Seigneur sont : 1° La foi en Jésus-Christ; 2° le repentir; 3° le baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4° les dons du St-Esprit descendant sur les âmes. — Nous croyons qu'un homme peut recevoir de Dieu le don de prophétie, comme aux temps anciens les apôtres, les pasteurs, les évangélistes; que ce même homme peut recevoir le don des langues, de visions, de révélations. — Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu, toutes les fois qu'elle est correctement traduite; nous croyons également que le livre de Mormon est la parole de Dieu. — Nous croyons que Dieu a révélé au monde tout ce que jusqu'ici il jugeait bien de lui révéler, mais qu'il a encore beaucoup d'autres révélations à lui faire qui importent à la connaissance du royaume de Dieu. — Nous croyons dans l'entier rétablissement d'Israël et dans le retour des dix tribus qui semblent perdues, et que Sion sera un jour réédifiée sur le continent américain; que Jésus-Christ régnera personnellement sur la terre et que sous son règne la terre sera transformée en paradis. — Nous demandons le privilège d'adorer Dieu conformément aux inspirations de notre conscience, sans qu'on nous moleste sur la forme ni sur le fond, et de notre côté nous reconnaissons à tout homme, quelle que soit sa race ou sa couleur, le droit d'adorer Dieu où, quand et comment bon lui semble. — Nous nous déclarons soumis aux rois, présidents, chefs et magistrats; nous honorons et respectons les lois établies. — Nous croyons qu'il faut être dans la vie sincère, honnête, chaste, bienveillant, vertueux, charitable envers nos semblables; en un mot, nous disons comme Paul qu'il faut croire toutes choses, espérer toutes choses, supporter toutes choses. S'il y a sur terre quelque chose d'aimable, de sain, de bon rapport, digne en un mot de louange, c'est là ce que nous cherchons. » Voilà quel est l'acte confessionnel des mormons, et à le lire on ne s'explique pas les colères qu'éprouvaient à leur contact les autres sectes de dissidents qui en-

combrent l'Amérique. C'est un schisme sans doute, et bien marqué en plus d'un point; mais on n'y rencontre rien dont la morale la plus scrupuleuse puisse s'offenser. Surtout il n'y a pas là-dedans de trace de polygamie, qui est le plus énorme grief que les mormons aient eu et aient encore à leur charge. D'où vient cette lacune dans l'acte confessionnel? Voici là-dessus ce qu'on raconte. Dans ses premières visions, Joseph Smith n'admettait pas cet élément de scandale, et quand plus tard il l'admit, ce fut pour justifier des débauches personnelles, qu'à son exemple on multipliait autour de lui. La pluralité des femmes était depuis longtemps en vigueur parmi les mormons que la doctrine n'avait encore rien dit là-dessus. Ce fut en 1843 seulement que Smith se procura une vision qui touchait à ce sujet délicat, et encore le texte de cette vision ne fut-il pas publié de son vivant. On le tint secret jusqu'en 1852, où, dans un synode solennel, lecture en fut donnée. Au milieu de divagations mystiques, c'était bien la polygamie qu'il s'agissait d'introduire dans la doctrine comme elle l'était déjà dans la pratique. Dieu parlant à Smith lui avait rappelé l'histoire d'Abraham, placé entre Sara et Agar, en ajoutant que si Sara avait présenté Agar à Abraham, elle n'avait fait qu'accomplir la loi. Ainsi en était-il de tous les patriarches qui avaient eu des concubines. Dieu là-dessus était très-explicite dans sa révélation à Joseph Smith : « Et de plus, disait-il, si un homme épouse une vierge et désire en épouser une autre, et que la première y donne son consentement; et s'il épouse la seconde et qu'elles soient vierges et qu'elles n'aient pas été promises à un autre homme, alors il est justifié : il ne peut pas commettre d'adultère parce qu'elles lui ont été données; car il ne peut pas commettre d'adultère avec ce qui lui appartient et à personne autre; et s'il a dix vierges qui lui ont été données par cette loi, il ne peut pas commettre d'adultère et elles lui appartiennent. Il est donc justifié. » On ne peut pas parler plus clairement; c'est la polygamie consacrée par la tradition et justifiée par la Bible; c'est un retour à la vie de la tente, ce sont les mœurs sémitiques en place des mœurs chrétiennes. Dès lors, entre les mormons et les autres Américains, les incompatibilités s'expliquent. On conçoit la répugnance instinctive qui s'attache au spectacle de ces civilisations à rebours. Les mormons pourront, à force d'énergie, rendre le désert fécond et créer des villes en pleine solitude; ils pourront, à cet état d'isolement, faire violence au sentiment qui a tiré la femme de la condition subalterne que lui assignait le monde oriental; ils pourront avoir des sérails, raffiner leurs jouissances comme les sultans d'Asie, mais ce régime de caprice ne durera pas un jour de plus que leur séquestre. Dès le moment où ils seront de nouveau encadrés parmi des peuples vraiment

polisés, ils seront brisés de nouveau si, avant ce temps, ils ne prennent pas le parti de se dissoudre d'eux-mêmes. Telle est leur inévitable destinée, qu'ils ne peuvent vivre qu'à la condition de s'éloigner des grands foyers de la vie humaine, et qu'avec leurs instincts de brutes ils sont obligés, comme la brute, de chercher des abris écartés, où les distances et les obstacles leur sont une garantie d'impunité. Parmi les ouvrages qui ont trait à la religion des mormons, il n'en est que deux où l'on puisse reconnaître, du moins en partie, la main de Joseph Smith. Ce sont : 1° *Le Livre de Mormon*, dont la première édition en anglais a été imprimée à Palmyra. Il existe une traduction française imprimée en 1832 chez Marc Ducloux, rue St-Benoît, 7. 2° *Le Livre de la doctrine* (*Book of doctrine and covenants*), Liverpool, 336 pages. Cet ouvrage contient les révélations de Joseph Smith. Enfin il y a lieu de lui attribuer au moins un travail de collaboration dans le volume publié sous le nom de sa mère : 3° *Biographical sketches of Joseph Smith the prophet*, by Lucy Mack (*Esquisses biographiques de Joseph Smith le prophète*). Les autres publications appartiennent aux hommes de son école.

L. R.—D.

SMITH (ALBERT), littérateur anglais, né le 23 mai 1816, à Chertsey, était le fils d'un chirurgien établi dans cette ville. Il fut destiné à la profession de son père ; et, après avoir suivi les cours de l'hôpital de Middlesex, il fut admis, à l'âge de vingt-deux ans, dans le collège des chirurgiens. Il se rendit à Paris, afin de perfectionner ses connaissances en fréquentant les grands hôpitaux de cette capitale ; et il fit ensuite une excursion dans la vallée de Chamouny. Les beautés des paysages des Alpes lui inspirèrent un enthousiasme qui ne s'effaça jamais de son esprit. De retour en Angleterre, il se mit à assister son père auprès des malades de Chertsey ; mais il avait fort peu de goût pour les opérations chirurgicales ; un penchant décidé le portait vers deux objets : la littérature et l'exploration du mont Blanc. Il en résulta qu'il se fit écrivain et qu'il accomplit de fréquents voyages dans les Alpes et la Savoie. La première des productions qu'il livra à l'appréciation du public fut une nouvelle intitulée *Jasper Bundle, ou les Confessions d'un garçon d'une salle de dissection*. Ce récit, inséré dans une publication périodique (*The medical Times*), fit quelque sensation dans le monde blasé des lecteurs. Renonçant à l'exercice de la chirurgie, Smith exécuta des *Vues des Alpes*, et il en fit, durant les années 1839 et 1840, une exhibition dans les petites villes aux environs de Londres, en y joignant des explications animées et intéressantes. En 1841, il s'établit dans la capitale ; et demandant sérieusement des ressources à sa plume, il devint un des collaborateurs les plus actifs de divers *magazines*. C'est ainsi qu'il fit paraître, au milieu de morceaux de peu d'étendue, divers romans,

tels que les *Aventures de M. Ledbury* ; la *Famille Scattergood* (Dissipe-bien) ; la *Marquise de Brinvilliers* ; *Christophe Tadpole* ; la *Succession de Pottleton*. Ces différents ouvrages ont été imprimés à part et ont obtenu plusieurs éditions. On y trouve de la gaieté, de l'entrain ; mais il ne faut leur demander ni des caractères bien tracés et habilement soutenus, ni un intérêt pathétique ; beaucoup de mauvais tours joués à de pauvres dupes y sont racontés trop en détail ; la facilité de l'écrivain est loin d'être toujours sanctionnée par le goût, et ses portraits ne sont guère que des caricatures, des esquisses légèrement tracées ; la *Danseuse, le Désœuvré flânant en ville, les Soirées*, etc., reçurent un bon accueil. En 1849, il fit un voyage en Orient, et, à son retour, il publia *Un mois à Constantinople*, livre dans lequel il tourna en ridicule, d'une façon fort amusante, les récits exagérés et l'enthousiasme factice qu'inspire à certains touristes la beauté, fort contestable à divers égards, de la capitale de l'empire ottoman. En 1850, abordant une nouvelle carrière, il parut sur la scène comme auteur (et comme l'unique acteur) d'une pièce, la *Malle de l'Inde par terre* ; il raconta et il décrivit d'une façon animée et spirituelle son voyage en Turquie. Plusieurs autres petites comédies d'un genre burlesque suivirent cet essai et amusèrent le public. Revenant sur un autre théâtre, objet de ses persévérantes prédilections, Albert Smith fit, en 1851, une nouvelle excursion au mont Blanc ; et, après beaucoup de difficultés et de dangers, il parvint à en atteindre le sommet, exploit fréquemment répété depuis. Il s'empressa de faire connaître ses succès, en composant une pièce, ou plutôt un divertissement (*entertainment*), l'*Ascension du mont Blanc*, qui fut joué, le 15 mars 1852, dans la salle égyptienne. La gaieté de l'auteur-acteur, la netteté de son débit, la variété et le mérite des décors charmèrent le public, et la foule se porta longtemps avec empressement à cette représentation d'un nouveau genre. Satisfait de cette réussite, et ayant gagné, dit-on, quatre-vingt mille livres sterling, grâce à cette heureuse idée, Smith perdit de son activité littéraire ; et, dans les dernières années de sa vie, il avait à peu près cessé d'écrire. Une *Histoire du mont Blanc*, qu'il publia en 1854, et où il parle de lui presque autant que de la montagne, n'est qu'une esquisse légère et divertissante ; quelques lettres adressées à des journaux sur les événements du jour, constamment présentés sous un aspect grotesque, sur des ridicules de la société anglaise, sont de ces compositions éphémères, qui ne laissent aucune trace. Albert Smith mourut au mois de mai 1860.

Z.—B.

SMITHSON (JAMES), philanthrope anglais, fils naturel du duc de Northumberland et d'Elisabeth Hungerford, naquit en 1770. Il fut élevé à Oxford et devint, en 1787, membre de la société

royale de Londres. Il fut lié avec les célébrités scientifiques de la plupart des pays civilisés, qu'il visita d'ailleurs tour à tour, ayant le goût des voyages et du déplacement, au point de ne vouloir se fixer nulle part. Et l'on raconte de lui cette particularité qu'il vivait toujours en garni. La chimie avait surtout de l'attrait pour lui. Il excellait dans la manipulation et l'analyse des petites quantités. Les mémoires qu'il publia sur les matières scientifiques ont été insérés dans divers recueils, parmi lesquels les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal de chimie médicale*, les *Annales de philosophie* de Thompson. Dans le nombre, on en remarque un sur un *minium natif*, un autre sur les masses ou concrétions siliceuses des bambous ou *tabasheers*. Smithson a découvert aussi des moyens de constater la présence de divers poisons, tels que l'arsenic et le mercure, et dont Orfila a fait mention dans sa *Toxicologie*. Mais ce qui donna à son nom un certain retentissement, ce fut la fondation, à Washington, de l'institution philanthropique appelée Smithsonian, due en effet à ses libéralités. Les circonstances dans lesquelles cette fondation eut lieu présentent quelque intérêt. Smithson, qui mourut à Gènes le 27 juin 1829, avait légué à son neveu James Hungerford une fortune de cent vingt mille livres sterling, laquelle, en cas de mort du légataire sans postérité, devait échoir aux Etats-Unis d'Amérique et être employée à créer un établissement destiné à l'encouragement des sciences. Le cas prévu par le donateur s'étant réalisé, son neveu étant mort à Pise le 5 juin 1835, sans laisser d'enfants, l'Union américaine fit un procès en cour de chancellerie à Londres et fut en effet, au mois de septembre 1838, envoyée en possession de ce legs considérable, s'élevant à la somme de cinq cent quinze mille cent soixante-neuf dollars, qui fut versée à la trésorerie fédérale, les intérêts courant à six pour cent par an. Il fallut huit ans pour qu'un acte du gouvernement américain, en date du 10 août 1846, décidât que les revenus du legs seraient en effet employés à fonder l'*Institution smithsonienne*, en vue de répandre les connaissances parmi les hommes (*Smithsonian institution for the increase and diffusion of knowledge among men*). L'établissement fut en effet monté dans de grandes proportions. Le président et le vice-président de l'Union, les membres du cabinet, le grand juge de la cour suprême et le maire de Washington font de droit partie du conseil d'administration. Le vice-président, le grand juge et le maire forment le conseil actif, composé en outre de douze membres, trois sénateurs, trois représentants et six citoyens américains nommés par les deux chambres du congrès. Les revenus de l'institut servent à fonder des cours, à encourager des recherches dans l'intérêt de la science et des voyages d'explorations; enfin à publier des ouvrages importants. Depuis 1848,

une série de volumes de format grand in-4°, accompagnés de planches, a été mise au jour. L'institut les distribue aux établissements scientifiques des Amériques ou de l'Europe; il en met aussi en vente un certain nombre à des prix qui couvrent à peine les frais de publication. Le premier volume des *Contributions à la science* a paru en 1848; le treizième, en 1862. Parmi les plus remarquables de ces écrits, on peut citer les *Anciens monuments de la vallée du Mississipi*, publiés par MM. Squier et Davis (1848), et la *Grammaire de la langue dakota, avec un dictionnaire* (1852). Il a paru en 1862, à Washington, un *Catalogue des publications de l'institut smithsonien*, arrêté au mois de juin.

Z.
SMITS (DIDERIC), poète hollandais, né à Rotterdam vers la fin du 17^e siècle, unissait le goût de la poésie à celui de la musique; et ses vers en ont acquis une douceur, une mélodie qui ne se font que trop désirer chez un grand nombre de poètes. Il s'était aussi appliqué à une connaissance approfondie de sa langue maternelle. De Vries, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 2, p. 132-148, préfère son poème héroïque du *Peuple d'Israël livré au culte idolâtre de Baal-Fégor*, à l'épopée tant vantée d'*Abraham le patriarche*, par Nicolas Hoogvliet. Tout est naturel, aisé dans les poésies de Smits. Abraham Versteeg en a publié le recueil après la mort de ce poète (3 vol. in-4°), et il l'a enrichi de sa biographie. La rivière la Rotte, qui a donné son nom à la ville de Rotterdam, a fourni à Smits le sujet d'un charmant poème descriptif. Il est descendu quelquefois au rôle de traducteur; et l'on distingue parmi ses traductions celle de la *Complainte de Moschus sur Bion*, celle de l'*Epître d'Héloïse à Abailard* par Pope, celle du poème de Pierre Burmann *Sur l'enthousiasme*.

M—ON.

SMITS (GASPAR), peintre, naquit en Allemagne vers le commencement du 17^e siècle. Il était déjà habile dans son art lorsqu'il vint en Angleterre, d'où il alla par la suite s'établir en Irlande. Il avait un grand talent pour le portrait à l'huile en miniature. On estimait spécialement dans ses ouvrages la ressemblance, l'expression, le ton naturel des carnations et la vie qu'il savait y répandre; mais son plus grand plaisir était de peindre des *Madeleines*, et il y excellait. Ses figures étaient bien dessinées et de la plus belle couleur. Ses airs de tête, ses attitudes étaient remplis de grâce. L'expression de la pénitence et du regret était ce qu'il y avait de plus remarquable dans ses compositions de ce genre. La plupart du temps, il introduisait dans ses fonds un *chardon* fini avec le plus grand soin; et c'est à cette marque particulière que l'on reconnaît ses ouvrages. On dit qu'une dame anglaise fort belle, qui passait pour sa femme, était le modèle dont il s'est servi pour toutes les *Madeleines* qu'il a peintes. Ce goût particulier avait fait donner

à Smits le surnom de *Madeleine*. Il ne peignait pas avec moins de perfection les fruits et les fleurs ; et ses moindres tableaux étaient payés fort cher. Il se décida à se rendre en Irlande, sur l'invitation d'une dame de distinction qui avait été son écolière. A son arrivée, il trouva tous les encouragements et tous les travaux qu'il pouvait désirer. On ne refusait aucun prix de ses ouvrages ; et malgré les sommes considérables qu'ils lui procurèrent, il avait si peu de conduite, qu'il mourut à Dublin, en 1689, dans un véritable état de détresse. — *Louis SMITS*, peintre hollandais, connu aussi sous le nom d'*Hartcamp*, naquit à Dordrecht en 1635, et se fit connaître par la singularité de sa touche et par sa manière originale de rompre ou de faire saillir ses couleurs, pour produire de fortes oppositions ; il avait le talent d'obtenir par ce procédé des effets naturels et piquants ; et ses ouvrages étaient si recherchés qu'on se les arrachait au sortir de sa main ; mais comme ils étaient peints avec peu de solidité, ils perdaient bientôt de leur beauté primitive ; et lorsqu'on se plaignait à lui de ce défaut, il se contentait de répondre gaiement qu'ils duraient bien plus longtemps encore que l'argent qu'ils lui avaient produit. Cet artiste mourut en 1675. — *SMITS*, peintre, né à Breda vers l'an 1672, a donné des preuves incontestables de ses grands talents dans le château d'Hons-Laarsdyck, où l'on voit de lui plusieurs beaux plafonds et tableaux d'histoire.

P—s.

SMOLLETT (*TOBIE-GEORGE*), écrivain anglais, naquit en 1721, à Dalquhurn, dans la belle vallée de Leven, au comté de Dumbarton en Ecosse. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et annonça dès l'enfance du goût et du talent pour la poésie, mais en même temps un caractère difficile et un penchant à la satire, qui se satisfît d'abord aux dépens de ses jeunes condisciples. Destiné à pratiquer la médecine, il en reçut les premières leçons à Glasgow, où il eut pour maître le chirurgien Gordon, le type qu'il a mis en scène sous le nom de Potion dans *Roderick Random* ; mais la littérature n'en resta pas moins l'objet de sa prédilection. Ce fut même alors qu'il composa, n'ayant encore que dix-huit ans, une tragédie, *le Régicide, ou la Mort de Charles I^{er}*. Il partit pour Londres l'année suivante, fondant sur le succès de cette pièce l'espoir d'une brillante destinée, et la présenta aux directeurs des grands théâtres. En attendant leur décision, comme il fallait vivre, il accepta l'emploi de chirurgien en second sur un vaisseau qui faisait partie de l'expédition dirigée contre Carthagène. Il a donné de cette campagne malheureuse une relation satirique dans le premier de ses romans, et, plus tard, dans un médiocre *Abrégé de voyages* (1737, 7 vol. in-12). La connaissance des mœurs et du langage des marins, dont il a souvent fait un heureux usage dans ses romans, fut tout ce qu'il

recueillit de ce voyage. Après quelque séjour à la Jamaïque, il revint à Londres, et ne tarda pas à s'y faire connaître dans le monde littéraire. L'indignation patriotique qu'il ressentit des rigueurs exercées en Ecosse par les troupes royales à la suite de la bataille de Culloden, lui inspira un poème intitulé *Tears of Scotland* (les Larmes de l'Ecosse), qui donna une idée très-avantageuse de son talent, mais faillit lui coûter la protection qu'il attendait du parti des whigs. Il se livra dans la capitale de l'Angleterre à la pratique de l'art de guérir ; mais avec si peu de succès, qu'il prit le parti de renoncer à cette carrière. D'autres contretemps vinrent aigrir son humeur. Extrêmement prévenu en faveur de ses productions, il ne pouvait comprendre que les comédiens ne partageassent point la bonne opinion qu'il avait de sa tragédie. Promené pendant dix ans de délai en délai, il perdit patience et composa deux satires, *l'Avis* et *le Reproche*, où il déploya une verve extrême et ne ménagea aucun de ceux qui lui portaient ombrage. C'est ainsi qu'il commença de semer d'épines la route qui s'ouvrait devant lui. Il commit une autre imprudence, ce fut d'épouser une jeune personne, Anne Lascille, sur le seul espoir d'une fortune qui lui échappa presque entièrement. En attendant, il étalait un grand luxe ; et il avait déjà contracté beaucoup de dettes, lorsque les frais d'un procès vinrent absorber la faible portion qui lui échut de cette fortune en perspective. Tombé dans la détresse, il n'eut de ressource que sa plume ; et comme il s'était accoutumé à une manière de vivre assez dispendieuse, il fut obligé, pour y subvenir, de se livrer à une multitude de travaux. En 1748, parurent les *Aventures de Roderick Random*, le meilleur de ses romans, et peut-être celui de tous les romans de cette époque qui eut le plus de vogue. L'auteur s'y était donné lui-même un rôle, ainsi qu'à plusieurs de ses amis et de ses ennemis. En 1749, il appela du jugement des comédiens à celui des lecteurs, en publiant par souscription le *Régicide*, précédé d'une préface remplie d'aigreur. L'épreuve lui réussit mal : la décision des acteurs fut justifiée. Très-prévenu contre la France, il fit, en 1750, un voyage à Paris. Il publia l'année suivante les *Aventures de Peregrine Pickle*, où, visant au succès le plus honteux, il n'a pas dédaigné de flatter le goût d'une certaine classe de lecteurs pour les obscénités. On y lit, sous le titre de *Mémoires d'une dame de qualité*, l'histoire de lady Vane. Cette femme, connue alors pour sa beauté et ses intrigues galantes, non-seulement fournit au romancier des matériaux pour retracer sa propre turpitude, mais lui fit même un présent considérable en retour de sa complaisance. Le cri qu'éleva la saine partie du public contre cette production engagea l'auteur à en donner une nouvelle édition, purgée des scènes qui avaient causé du scandale. Trouvant que le revenu de sa

plume ne suffisait pas à soutenir le luxe dont il s'était fait un besoin, il songea vers ce temps à reprendre la pratique de la médecine ; et ce fut dans cette vue sans doute qu'il publia un *Essai sur l'usage extérieur de l'eau* (External use of water), 1752, in-4°, ayant pour objet de prouver que l'eau pure, pour les bains chauds comme pour les bains froids, est préférable aux eaux minérales, dans presque tous les cas. Le résultat de cette publication ne fut pas tel qu'il l'espérait ; et ne pouvant obtenir la confiance du public, il se renferma désormais dans ses occupations littéraires. Il transféra sa résidence de Bath à Chelsea, où il écrivit *les Aventures de Ferdinand, comte Fathom*, qui n'eut aucun succès, et où il vécut en grand seigneur, exerçant l'hospitalité et une sorte de protectorat envers les auteurs médiocres et indigents, dont il aimait à s'entourer. Le succès qu'avait obtenu le *Monthly review*, ouvrage périodique qui paraissait sous les auspices du parti des whigs et du clergé inférieur, fit naître quelques années après, en 1753, l'idée d'y opposer un ouvrage du même genre, écrit dans les principes des torys et du haut clergé. La rédaction de ce nouveau journal, qui reçut le titre de *Critical review*, fut confiée à Smollett. Rien ne pouvait être plus conforme à son goût, mais en même temps plus fatal à son repos. On ne devait pas présumer qu'un écrivain qui avait exhalé ses haines dans presque tout ce qui était sorti de sa plume, leur imposerait silence dans un genre d'écrit qui semble pour ainsi dire respirer la malignité. Les productions de ses amis furent louées sans restriction ; ses ennemis furent peints sous les plus noires couleurs. Il profita d'une position d'où il croyait pouvoir porter impunément des coups dans l'ombre, et aucune classe de la société ne fut à l'abri de ses atteintes. L'amiral Knowles, après la funeste issue de l'expédition secrètement dirigée contre Rochefort, en 1757, publia une apologie de sa conduite dans cette occasion. L'opuscule fut examiné et sévèrement jugé dans un article du *Critical review*. « Knowles, disait le journaliste, est un ami-
« ral sans expérience, un ingénieur ignorant, un
« officier sans courage, un homme sans vé-
« cité. » Cet officier poursuivit en justice l'imprimeur, afin de l'obliger à nommer l'auteur du paragraphe injurieux, dont il attendait, disait-il, satisfaction, s'il se trouvait que ce fût un homme d'honneur. Le journaliste menacé fit agir les amis de l'amiral, le fameux Wilkes entre autres, pour désarmer son ressentiment ; mais ce fut en vain. La justice suivit son cours ; et la sentence allait être prononcée contre le malheureux imprimeur, lorsque Smollett parut et se déclara l'auteur de l'article objet de la plainte. Il fut condamné à payer une amende de cent francs et à garder prison pendant trois mois ; c'était en 1759. Il continua jusqu'en 1763 de rédiger le *Critical review*. Il reproduisit, en 1767, *les Représailles, ou les*

Marins de la vieille Angleterre, comédie qui avait pour objet d'animer la nation contre la France, à l'approche d'une nouvelle guerre ; elle n'eut qu'un succès momentané, mais fut l'occasion du raccommodement de l'auteur avec Garrick, par suite d'un procédé généreux qu'eut envers lui ce directeur du théâtre de Drurylane. Smollett, sensiblement touché, prouva depuis que sa reconnaissance n'était pas moins vive que ses autres passions. En traçant dans l'*Histoire d'Angleterre* une esquisse des lettres et des beaux-arts, il s'attacha, en faveur de Garrick et de Lyttelton, à réparer dans un livre de vérité (ce sont ses propres termes) les torts qu'il avait eus dans un ouvrage de fiction. C'est dans l'espace de quatorze mois, dit-on, que, pressé par les demandes des libraires, il composa cette *Histoire complète d'Angleterre, depuis le débarquement de Jules César jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle*, en 1748, 1758, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage fut réimprimé presque aussitôt dans le format in-8°, et livré au public par cahiers hebdomadaires, dont plus de dix mille exemplaires furent enlevés dès les premiers jours. Un tel succès encouragea l'auteur à continuer cette histoire jusqu'à l'année 1765. Lorsqu'au commencement du règne de George III lord Bute fut investi d'un pouvoir sans bornes, Smollett fut un des écrivains qui défendirent ce ministère, repoussé par le vœu national ; et ce fut alors qu'il rédigea le *Briton*, feuille hebdomadaire à laquelle Wilkes, secondé de la faveur publique, opposa son trop fameux *North Briton*. Les deux auteurs avaient eu jusqu'alors ensemble des relations de bienveillance ; mais elles furent nécessairement rompues par l'animosité que déployèrent en ce moment les partis politiques. La chute du ministère de Bute fit tomber le journal qui lui était dévoué ; et le rédacteur principal, n'ayant pas obtenu la récompense dont l'espoir avait soutenu son zèle, ne put jamais dévorer cet oubli. Navré d'un tel désappointement, privé, par la mort, d'une fille unique à peine âgée de quinze ans, et dépérissant chaque jour lui-même, il entreprit, en 1763, un voyage en France et en Italie, dans l'espérance d'en éprouver quelque soulagement à ses maux. Sa situation le disposait à ne voir les objets que sous un jour défavorable ; et la relation qu'il donna de ce voyage à son retour (1766, 2 vol. in-8°) se ressentit beaucoup de cette fâcheuse disposition. L'oubli du ministère qu'il avait si vainement encensé lui pesait sur le cœur ; mais la vengeance qu'il en tira concourut à le décréditer lui-même encore davantage. Il publia une espèce de roman politique intitulé *les Aventures d'un atome*, où il passe en revue, sous des noms prétendus japonais, les hommes d'Etat qui, depuis 1754, avaient dirigé ou contrarié la marche du gouvernement anglais ; et il rétracte alors le jugement qu'il a porté dans son *Histoire* sur plusieurs d'entre eux, par-

ticulièrement lord Bute et le comte de Chatham. L'état toujours plus alarmant de sa santé réclama de nouveau l'influence d'un climat moins rigoureux. Ses amis, présumant trop de la magnanimité des grands personnages qu'il s'était récemment aliénés, leur demandèrent pour lui le poste de consul à Nice, à Naples ou à Livourne, et éprouvèrent un refus. Il partit cependant pour l'Italie ; et, chemin faisant, composa son dernier roman, *Humphrey Clinker*. Il mourut à Livourne, le 21 octobre 1771. Le caractère moral de Smollett paraît assez dans l'histoire de sa vie pour qu'on soit dispensé de s'y arrêter longtemps ici. Il était irascible, jaloux, vindicatif, présomptueux. Considéré comme littérateur, il avait beaucoup d'instruction et de sagacité, une imagination fertile, une ardeur infatigable, une facilité extrême ; mais un talent supérieur à celui qu'il a montré ne pourrait lui faire pardonner d'avoir outragé dans ses écrits la morale et la décence, ainsi que le bon goût. Il peint en général le monde avec vérité ; il réussit à tracer des caractères enjoués, mais il descend parfois jusqu'à la caricature ; ses plaisanteries sont quelquefois ignobles et dégoûtantes ; il semble s'arrêter avec complaisance sur des vices que l'on ose à peine nommer (1). Ses principales productions sont : 1° les *Larnes de l'Ecosse*, 1746. Ce poème, ainsi qu'une *Ode à l'indépendance*, assignent à leur auteur une place distinguée parmi les poètes du second ordre. 2° les *Aventures de Roderick Random*, 1748, 2 vol. in-12 ; traduit en français, 1761, 3 vol. in-12 (voy. HERNANDEZ) ; 3° le *Régicide*, tragédie, 1749 ; 4° les *Aventures de Peregrine Pickle*, 1751, 2 vol. in-12 ; traduit en français par Toussaint, Paris, 1753, 4 vol. in-12 ; 5° les *Aventures de Ferdinand, comte Fathom*, 1753, 2 vol. in-12 ; traduit en français, 1798, 4 vol. in-12. Ce roman eut moins de succès que les précédents ; les caractères parurent manquer de vérité, et plusieurs incidents de vraisemblance. 6° Les *Aventures de sir Lancelot Greaves* furent insérées par fragments dans le *British magazine*, de 1760 à 1761, et réimprimées ensuite en 1762, 2 vol. in-12. Le héros est une espèce de don Quichotte anglais. Le peu d'estime dont ce roman jouit aujourd'hui, même en Angleterre, n'a pas empêché de le traduire en français, Paris, 1824, 4 vol. in-12. L'au-

teur y a inséré le portrait du malheureux roi de Corse Théodore, dont il avait été le compagnon de captivité dans la prison du Banc-du-roi. 7° *Histoire complète d'Angleterre jusqu'en 1763*, publiée en 1758 et années suivantes, 4 vol. in-4° et in-8° ; traduit en français (roy. TARGE), 19 vol. in-12. Cet ouvrage l'emporte incontestablement sur ceux de Carte et de Guthrie ; mais il ne pouvait rester longtemps en possession de l'estime du public à une époque qui vit éclore les histoires philosophiques de Robertson, de Gibbon, de Henry, et surtout de Hume ; malheureusement, celui-ci s'est arrêté à la révolution de 1688 ; et ses derniers éditeurs de Londres, ayant voulu donner au public une histoire complète de l'Angleterre, ont adopté une partie du travail de Smollett pour remplir l'espace qui s'est écoulé depuis cette époque célèbre jusqu'à la fin du règne de George II, en 1760. Smollett n'avait, il est vrai, ni l'indépendance ni la profondeur de vues qu'eût demandées une pareille tâche. Son impartialité est quelquefois en défaut ; son style, facile et animé, manque d'élevation ; mais il serait injuste de ne pas lui tenir compte de plusieurs qualités estimables, l'ordre, la clarté, la simplicité, l'exactitude dans l'exposé des faits ; et ce mérite, soutenu par l'intérêt puissant que présente le sujet, suffit pour rendre attachante la lecture de cette portion d'histoire. Elle a d'ailleurs été traduite de nouveau en français ; et l'on doit dire que la traduction est préférable à l'original. Elle forme les tomes 1 à 13 de l'édition in-8° de l'*Histoire d'Angleterre* donnée par les libraires Janet et Cotelle, 1825, 21 vol. in-8°. Les dix premiers volumes contiennent l'ouvrage de Hume. Le premier volume est précédé d'un *Essai sur la vie et les écrits de D. Hume* par Camperon. 8° Les *Aventures d'un atome*, 1769 ; 9° l'*Expédition d'Humphrey Clinker*, 1771, 3 vol. in-12. Dans ce roman, où règne une sombre misanthropie, l'auteur revient avec intérêt sur des temps plus heureux de sa vie, et décrit avec chaleur les pays où il avait passé son enfance. Nous ne parlons point de quelques traductions publiées sous le nom de Smollett, telles que celle de *Don Quichotte* (1755, 2 vol. in-4°), qu'on a continué de lui attribuer exclusivement, jusqu'à ce que lord Woodhouselee, dans son *Essai sur les principes de l'art de traduire*, eut reconnu que c'était la vieille traduction de Jervis retouchée. La *Vie de Smollett* a été publiée par le docteur Anderson, en 1796. On ne peut citer comme autorité celle qu'a donnée le docteur Moore, son médecin, qui était assez aveuglé sur le compte de son ami pour vanter en lui un caractère indépendant et exempt de vanité. Smollett était doué d'une belle figure. Il fut lié avec plusieurs hommes d'un rang et d'un talent distingué, entre autres Armstrong et lord Kames. Le premier a composé l'inscription latine qu'on lit sur son tombeau à Livourne. Une colonne a aussi

(1) Smollett fut le premier écrivain anglais qui introduisit dans le roman l'expression de ses sympathies ou de ses antipathies politiques ; les satires de Swift et quelques productions allégoriques n'étaient pas de vrais romans. Cette innovation fut loin de nuire à la vogue des écrits de l'auteur écossais. On peut d'ailleurs lui reprocher de l'exagération et un défaut d'harmonie ; il tombe souvent dans la caricature, mais il a beaucoup d'imagination. Ses mœurs retracent d'ailleurs le tableau d'une société qui a disparu ; les mœurs qu'il avait sous les yeux ont bien changé. *Peregrine Pickle* est le roman de Smollett qui conserve encore le plus de lecteurs ; les marins qu'il met en scène, dont il reproduit le langage et les habitudes excentriques, amusent une nation insulaire ; *Roderick Random* est une imitation assez habile de Gil-Blas ; *Humphrey Clinker* est incontestablement la meilleure de ses productions ; mais elles ont toutes un cachet trop essentiellement britannique pour avoir jamais été goûtées en France, et Grimm a pu écrire avec raison que personne n'avait pu achever la lecture d'une traduction de *Peregrine Pickle*. B-N-r.

été élevée à sa mémoire sur les lieux où il reçut le jour (1). L.

SMYTH (JAMES-CARMICHAEL), célèbre médecin anglais, membre de la société royale, fut chargé, en 1780, de la direction de la prison et de l'hôpital de Winchester, où régnait alors une fièvre pestilentielle, qui lui donna occasion de montrer ses talents. Pour détruire la contagion, il eut recours aux trois acides minéraux, et obtint le succès qu'il en avait espéré. Il demanda en 1802 au parlement une récompense à cause de cette découverte; elle lui fut accordée, malgré la vive opposition du docteur John Johnstone, qui prétendait que son père en était le premier inventeur, et que Smyth n'avait fait que l'appliquer. Les ouvrages publiés par le docteur Smyth sont : 1° *Effets du brandillement employé comme un remède dans la consommation pulmonaire*, 1787, in-8°; 2° *Ouvrages de feu le docteur William Stark*, 1788, in-4°; 3° *Description de la maladie de prison qui parut parmi les prisonniers espagnols enfermés à Winchester, en 1780*, avec une notice sur les moyens employés pour guérir la contagion qui en était résultée, 1795, in-8°; 4° *Effets de la vapeur nitreuse pour prévenir et détruire la contagion des prisons*, etc., in-8°; 5° *Lettre à William Wilberforce sur un pamphlet du docteur Johnston*, 1803, in-8°; 6° *Remarques sur un rapport de M. Chaptal, avec un examen de la réclamation de M. Guyton de Morveau, à la découverte du pouvoir du gaz acide minéral sur les contagions*, in-8°; 7° *Traité sur l'hydrocéphale ou l'hydropisie du cerveau*, 1814, in-8°. Louis Odier, professeur de médecine à Genève, a publié : *Observations sur la fièvre des prisons, sur les moyens de la prévenir en arrêtant les progrès de la contagion à l'aide des fumigations du gaz nitrique*, etc., traduit de l'anglais du docteur James-Carmichael Smyth, etc., Genève et Paris, 1802, in-8°. On a encore de Smyth plusieurs articles insérés dans des recueils de médecine. Il mourut vers 1825. Z.

SMYTH (WILLIAM), historien anglais, naquit à Liverpool en 1766. Il fit ses études à l'université de Cambridge, au sortir de laquelle, en 1793, lors de la guerre avec la France, il se fit précepteur et se chargea de l'éducation du fils du célèbre Shéridan, ce qui lui fournit plus tard, en 1840, un sujet d'ouvrage qu'il intitula simplement *Memoir*. Ayant accompagné son élève à Cambridge, il se fixa lui-même ensuite dans cette ville. En 1806,

il publia un recueil de poésies sous le titre de *English lyrics*, dont la cinquième édition parut en 1830. En 1809, il fut nommé professeur d'histoire moderne. Il fit alors une suite de lectures publiques sur les grandes époques historiques, et d'abord sur la période comprise depuis l'invasion des Normands en Angleterre jusqu'à la révolution de 1688; puis sur la période qui s'arrête à la guerre d'Amérique. Une troisième période dans ses lectures s'étendait depuis la révolution française jusqu'à Louis XVI, et une quatrième jusqu'à la chute de Robespierre. Il fit ensuite des lectures supplémentaires. Elles ont été toutes réunies dans le *Bohn's historical library*, 1854-1855. En 1840, Smyth fit paraître, à la prière d'une dame, une étude sur les femmes sous le titre assez bizarre de *Lecture occasionnelle* (*Occasional lecture*). Enfin, il donna au public, en 1845, un ouvrage plus grave intitulé *les Evidences du christianisme*. Smyth mourut à Norwich le 24 juin 1849. Z.

SNAKENBURG (HENRI), littérateur hollandais, né à Fauquemont, au duché de Limbourg, en 1674, mort en 1750 à Leyde, où il était recteur de l'école latine, a augmenté la collection hollandaise des *Variorum*, par le *Quinte-Curce*, qu'il a publié à Leyde, 1724, in-4°, et qui l'a fait connaître comme éditeur laborieux, plutôt que comme judicieux critique. François de Haas a publié à Leyde, 1753, in-4°, les *Poésies hollandaises* de Snakenburg, assez sévèrement jugées par de Vries dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, t. 2, p. 58 et suiv. Nous avons vu aussi de lui de nombreuses pièces de vers latins, mais qui ne s'élèvent pas non plus au-dessus du médiocre et qui n'ont pas été recueillies. — Dans des observations critiques sur l'ouvrage de de Vries, que nous venons de citer, on lui reproche d'y avoir passé sous silence Théodore Van SNAKENBURG, dont on estime les productions poétiques, qui se trouvent dans un recueil intitulé *Proere van Dichtoefening door A. L. F. et A. P. S.*, 1731. On y attribue au même de charmants contes en vers, qu'on lit dans le *Spectateur hollandais* de Van Elfen. M—ON.

SNAYERS (PIERRE), peintre d'Anvers, né en 1593, fut élève de Henri Van Balen, et se perfectionna tellement par ses voyages en Italie, qu'on le vit exceller en même temps comme peintre d'histoire, de paysages, de portraits et de batailles. L'archiduc Albert lui accorda, avec le titre de son peintre, une pension considérable, et le chargea de plusieurs ouvrages importants. Les églises de Bruxelles et les principales maisons de cette ville furent enrichies de ses tableaux. Quelques-unes de ses productions ayant été envoyées en Espagne, elles y obtinrent un si grand succès qu'on lui en demanda beaucoup d'autres, et, quelque temps après, le cardinal Infant le nomma son premier peintre. Peu de peintres d'histoire et de paysages l'ont surpassé,

(1) Walter Scott, dans ses *Vies des romanciers*, porte un jugement beaucoup plus favorable au caractère et au talent de Smollett que celui que nous venons d'exprimer. Son *Histoire d'Angleterre*, malgré les imperfections qu'on peut y relever, et que Scott n'attribue qu'à la précipitation du travail et à la difficulté d'écrire des annales contemporaines, lui paraît être un des meilleurs livres de ce genre, et tel qu'il ne sera pas de longtemps surpassé. Dans un parallèle qu'il y établit ensuite entre Fielding et Smollett, il n'hésite pas à placer ces deux romanciers sur la même ligne; le second compensant, à son avis, par les dons du génie et de l'invention, ce qui lui manquait du côté de la délicatesse de sentiment et du goût. Cette opinion littéraire, qui respire évidemment une grande indulgence, naturelle peut-être à un esprit supérieur, diffère trop de l'opinion qui prévaut généralement pour que nous nous croyions obligé de l'adopter.

et un plus petit nombre encore l'ont égalé comme peintre de batailles et de portraits. Il dessinait très-bien, et son coloris rappelait celui de Rubens, qui avait pour lui une estime particulière. Van Dyck n'en faisait pas moins de cas, et il peignit son portrait pour être placé dans la collection des peintres les plus illustres de son temps. Le musée du Louvre a possédé une suite de douze tableaux de batailles de Snayers, représentant les actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume et du feld-maréchal Piccolomini. Ces tableaux, qui provenaient de la galerie impériale de Vienne, ont été rendus à l'Autriche en 1815. Snayers mourut à Bruxelles en 1670. — *Henri SNAYERS*, graveur, né à Anvers en 1612, cultiva son art dans cette ville, qu'il n'a jamais quittée. Il passe pour un des plus habiles artistes de son temps ; ses estampes, d'un travail large et moelleux, sont du nombre de celles qui ont le mieux rendu l'esprit et la manière de Rubens. On cite entre autres : 1^o le *Portrait de Van Oost, premier maître de Rubens*, d'après Jordaens ; 2^o le *Prince Rupert, comte palatin du Rhin*, d'après Van Dyck ; 3^o la *Vierge debout, tenant l'Enfant Jésus, et apparaissant à St-Alanus de Rupe, à genoux devant elle*, grand in-folio fort rare, d'après sa propre composition ; 4^o la *Vierge assise sur une estrade, environnée de plusieurs saints et saintes*, d'après Rubens. Cette estampe, très-grand in-folio, est une des plus considérables qui aient été gravées d'après ce maître, et les premières épreuves en sont très-rares. 5^o *Les Pères et les docteurs de l'Eglise discutant sur le mystère de la Transsubstantiation*, d'après Rubens ; 6^o la *Communion de St-François d'Assise mourant, soutenu par ses frères*, d'après le même ; 7^o *Samson livré aux Philistins par Dalila*, d'après Van Dyck. P—s.

SNELGRAVE (GUILLAUME), navigateur anglais du 18^e siècle, fit la traite à la côte de Guinée pendant plusieurs années, et tomba, en 1718, entre les mains des pirates qui infestaient ces parages. Ils le conduisirent dans un de leurs repaires, à Sierra-Leone, et lui enlevèrent une grande partie de sa cargaison. Cependant la bravoure avec laquelle il se défendit lui valut leur estime ; ils épargnèrent sa vie et lui donnèrent même un navire. Snelgrave continua ses voyages jusque vers 1732. On a de lui, en anglais : *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée et du commerce d'esclaves qu'on y fait*, Londres, 1734, in-12, avec une carte. On trouve dans ce livre une description de la Guinée, depuis Scherebro jusqu'au cap Gonsalvez. L'auteur s'occupe moins de la géographie que des mœurs des habitants et de la manière dont ils trafiquent avec les Européens. Il raconte la conquête du royaume de Dahomé par le roi de Juda, les cruautés inouïes que commit ce despote africain, enfin la manière dont les nègres deviennent esclaves. Snelgrave était judicieux, sincère et

humain. Il s'efforce de prouver que le commerce des nègres n'a rien d'illicite. Son livre, très-utile quand ce trafic était en vigueur, est encore intéressant par les détails curieux qu'il renferme. On y voit combien il est difficile aux Européens de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique en traversant des pays barbares dont les habitants sacrifient sans scrupule et mangent leurs semblables. Il a été traduit en français, Amsterdam, 1735, in-12, avec une carte de d'Anville. E—s.

SNELL (WILLEBRORD DE ROYEN), en latin *Snel-lius*, géomètre, né en 1591 à Leyde, fils d'un professeur de mathématiques, auteur lui-même de divers ouvrages scientifiques, étudia d'abord les lettres et le droit ; mais son goût l'entraînant vers les sciences exactes, il y fit des progrès si rapides, qu'en 1608, il osa tenter de réparer la perte de l'ouvrage d'Apollonius : *De sectione determinata*. Cet essai, qu'il publia sous le nom d'*Apollonius Batavius*, lui fit beaucoup d'honneur près des géomètres ; mais il est oublié, depuis que Simpson l'a surpassé (voy. Rob. SIMPSON). En 1610, Snell se chargea d'expliquer les trois premiers livres de l'*Almageste* ou *Syntaxe mathématique* de Ptolémée. Ne voulant pas entrer dans la carrière de l'enseignement avant d'avoir perfectionné ses connaissances par les voyages, il se rendit en Allemagne, où, pendant trois ans, il recueillit les leçons de Keppler et de Tycho-Brahé, dont ses talents lui méritèrent l'estime, et avec lesquels il entretenait depuis une correspondance active. De retour à Leyde, il prit possession de la chaire que la retraite de son père laissait vacante. Il se consacra tout entier aux devoirs de cette place ; et les travaux qu'il entreprit dans l'intérêt de ses élèves l'auraient placé sans doute au premier rang des géomètres, si des infirmités précoces ne l'eussent empêché de les terminer. Après avoir langué plusieurs années, Snell mourut le 31 octobre 1626, à l'âge de 35 ans. Marie de Lange, sa femme, ne lui survécut que onze jours, et fut inhumée dans le même tombeau, que leurs enfants décorèrent d'une épitaphe rapportée par Foppens, *Bibl. belgica*. Il paraît que Snell trouva le premier la véritable loi de la réfraction ; Vossius et Huyghens l'attestent ; mais l'ouvrage dans lequel il rendait compte de cette découverte n'a point été publié. Une gloire que l'on peut moins encore lui contester, est celle d'avoir le premier déterminé la grandeur de la terre par la mesure géométrique et astronomique d'un arc du méridien. L'inexactitude de son résultat tient surtout à l'imperfection des instruments dont on se servait alors ; mais il entra le premier dans la bonne route ; car la mesure attribuée à Fernel, et que Lalande prouve n'avoir jamais été exécutée, était aussi bizarre dans son invention que grossière dans l'application qu'il prétendit en avoir faite. Outre une édition des *Observations Hassiacæ* (voy. HESSE) et des traductions latines

de quelques ouvrages de Stevin et de Ludolphe Van Keulen, on a de Snell : 1° *De re numaria liber singularis*, Anvers, 1613, in-8°, inséré par Grævius dans le tome 9 du *Thesaur. antiq. græcarum*. C'est un exposé du système monétaire des anciens. 2° *Eratosthenes Batavus de terræ ambitus vera quantitate a W. Snellio suscitatus*, Leyde, 1617, in-4°. C'est l'ouvrage le plus important de Snell. Il y traite de la vraie méthode à employer pour mesurer un arc du méridien. Elle a servi depuis à tous les astronomes qui se sont occupés de déterminer la grandeur et la figure de la terre. Snell s'était trompé dans l'application qu'il en avait faite pour mesurer la distance terrestre et l'arc céleste entre les villes d'Alcmaer et de Bergopzoom ; mais il reconnut lui-même son erreur ; et il la rectifia par de nouveaux calculs, qui devaient paraître dans une seconde édition de son ouvrage, qu'il n'eut pas le temps de publier (roy. Delambre, *Histoire de l'astronomie moderne*, t. 2, p. 92-119). 3° *Descriptio cometæ qui, ann. 1618, mense novembri primum effulsit*, ibid., 1619, in-4° ; 4° *Cylometricus seu de circuli dimensione*, ibid., 1621, in-4°. Dans cet ouvrage, qui contient des recherches sur la mesure approchée du cercle, il se fraye un chemin plus court que celui de Van Keulen (roy. ce nom). On y trouve d'ailleurs bien des choses remarquables (roy. l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, t. 2, p. 8). 5° *Typhis Batavus, sive de cursu navium et re navali*, ibid., 1624, in-4° ; traité de navigation plus savant qu'utile dans la pratique ; 6° *Doctrinæ triangulorum canonice libri quatuor*, ibid., 1627. Cet ouvrage posthume fut publié par Martin Hortensius, de Delft, qui se chargea d'en remplir les lacunes et d'en refaire les calculs. On trouve le portrait de Snell dans le *Theatrum* de Freher, pl. 79. W-s.

SNELL (CHRISTIAN-GUILLAUME), philosophe et moraliste allemand, naquit en 1755 à Dachsenhausen, dans le grand-duché de Hesse, étudia à Göttingue, et, après avoir été directeur du gymnase d'Idstein, passa, en 1816, à la tête de celui de Weilbourg. Sa vie, s'écoulant dans une studieuse retraite, lui laissa le loisir de se livrer à des méditations persévérantes, et il écrivit de nombreux ouvrages où se montre l'influence de la philosophie de Kant, et qui ne sont pas dépourvus de mérite ; mais, depuis longtemps, ils n'ont plus de lecteurs ; les bibliographes seuls se souviennent de l'existence de ces livres, parmi lesquels on distingua autrefois : *Sophon et Neophilus, dialogue philosophique*, 1785 ; *Du déterminisme et de la liberté morale*, 1789 ; la *Morale envisagée dans ses rapports avec le bonheur des particuliers et des Etats*, 1790 ; *Lectures philosophiques extraites de Cicéron, accompagnées d'un précis de l'histoire de la philosophie chez les Grecs et chez les Romains*, 1792 ; *Manuel de la critique du goût*, 1795 ; *Sur quelques points essentiels de la théorie philosophique de la morale et de la religion*,

1798, etc. Il eut son frère (voir l'article suivant) pour collaborateur dans la rédaction d'un long travail qui ne remplit pas moins de huit volumes : *Manuel de l'histoire de la philosophie pour les amateurs*, 1802-1819. Il mourut à Wiesbaden en 1834. — SNELL (Frédéric-Guillaume-Daniel), frère du précédent, né en 1761 dans la même ville, étudia dans diverses universités et se voua à l'enseignement ; sa vie s'écoula presque entièrement à Giessen, où il professait la philosophie. Ses études roulèrent dans le même cercle que celles de son frère ; comme lui, il s'attacha à la philosophie de Kant, il l'expliqua, la développa, mais il le fit avec plus d'habileté. Son *Manuel pour le premier degré des études philosophiques* (Giessen, 1794, 2 vol. in-8°), offrit une utilité qui fut attestée par sept réimpressions successives, dont la dernière est de 1832. Signalons aussi l'*Exposition et éclaircissement de la critique du jugement de Kant*, 1791-1792, 2 vol. in-8°, et le *Criticisme philosophique comparé au dogmatisme et au scepticisme*, 1802. Des *Eléments de logique*, publiés en 1804, ont reparu en 1812 et en 1828. Snell travailla également à diverses publications périodiques ; il mourut en 1830. Z.

SNELL (Louis), homme politique, connu par le rôle qu'il joua dans les agitations de la Suisse, était fils de Christian-Guillaume Snell dont nous venons de parler ; il était né le 6 avril 1785 à Idstein ; il y fit ses études au gymnase dont son père était directeur et où il obtint lui-même une chaire en 1809, après avoir suivi avec succès les cours de l'université de Giessen. En 1817, le gymnase d'Idstein fut supprimé ; mais Snell entra comme directeur au gymnase de Wetzlar, établissement de création nouvelle. Il amena cette institution à un haut degré de prospérité ; mais ses opinions politiques avancées le rendirent suspect ; les gouvernements allemands étaient alors fort peu favorables à la liberté de penser, et Snell, d'abord suspendu de ses fonctions, fut ensuite destitué sans jugement. Il se retira en Suisse, et, en 1824, il se rendit à Londres, où, recommandé par Fellenberg à Brougham, il chercha des ressources dans des travaux littéraires et en donnant des leçons de langue et de littérature allemandes. Sa santé ne pouvant s'accommoder du climat de la Grande-Bretagne, il revint sur le continent, et, en 1827, il fit à l'école supérieure de Bâle un cours sur la littérature grecque et sur l'histoire de la philosophie ancienne. Il s'occupait aussi de politique, et ses *Considérations sur la liberté de la presse* furent remarquées dans les divers cantons. La révolution de juillet vint lui ouvrir une sphère d'action plus active ; il appuya de tous ses moyens le mouvement de réforme qui se déclara en Suisse ; en 1831, il prit la direction du journal le *Républicain*, qui devint l'organe le plus accrédité de ce qu'on appelait alors le parti du mouvement ; le canton de Zurich lui conféra

le droit de bourgeoisie et le choisit pour son représentant au grand conseil. Il se montra adversaire persévérant des ultramontains, qui dominaient dans quelques cantons, et il écrivit à cet égard divers ouvrages qui agitérent les esprits et qui ne furent pas sans influence sur ces querelles dont l'exaspération toujours croissante amena enfin la guerre du Sonderbund. L'école supérieure de Zurich ayant été créée, Snell fut l'un de ses professeurs; on se rappelle que les chaires de l'établissement en question furent offertes aux écrivains les plus avancés et que le docteur Strauss, fameux par sa *Vie de Jésus*, fut chargé d'enseigner la théologie. Snell ne tarda pas d'ailleurs à quitter Zurich et à se rendre à Berne; et il donna à l'université de cette ville des leçons sur le droit public, l'économie politique et l'histoire de la confédération helvétique. La vieille aristocratie du canton de Berne exerçait encore un grand pouvoir; le publiciste la combattit avec ténacité et contribua puissamment à l'abattre; mais en butte à de très-vives attaques, il prit le parti de retourner à Zurich; les radicaux ne tardèrent pas à succomber momentanément devant un vif mouvement de réaction excité par leurs imprudences; Snell se retira à Nassau et continua de défendre dans des journaux allemands les idées de son parti. Il entra en Suisse vers la fin de 1847, lorsque le succès fut revenu du côté des novateurs, et bientôt la crise de février vint faire triompher ses doctrines; mais il sembla lui-même effrayé de cette victoire inattendue, et il se tint à l'écart du mouvement. Retiré à Kuessnacht, sur les bords du lac de Zurich, il s'occupait d'études sur le socialisme, lorsqu'il mourut le 5 juillet 1854. Indépendamment d'un grand nombre d'écrits politiques oubliés aujourd'hui, mais qui ne furent pas sans influence lors de leur apparition, Snell rédigea le dernier volume du *Manuel de la philosophie de Kant* (Zurich, 1837, 2 vol. in-8°), qu'avaient préparé son père et son oncle, et il publia un *Manuel du droit public de la Suisse* (Zurich, 1844, 2 vol. in-8°). B—N—T.

SNELLENCK (HANS ou JEAN), peintre, né à Malines en 1544, mérita la réputation de premier peintre de batailles de son temps. Les archiducs Albert et Isabelle lui accordèrent le titre de leur peintre, et il fut chargé par eux de peindre plusieurs des batailles livrées en Flandre à cette époque. Il excellait à peindre les chevaux et savait donner à ces nobles animaux des mouvements naturels et gracieux et une allure vraie, qu'accompagnait une grande correction de dessin. Toutes les figures de ses compositions formaient des groupes disposés avec une rare intelligence. Il exprimait le tumulte de la mêlée et la confusion d'un engagement avec beaucoup de jugement et de vérité, et il rendait parfaitement la différence de la fumée de l'artillerie avec la poussière et la vapeur de l'atmosphère. Van

Dyck, qui estimait cet artiste, fit son portrait pour le placer parmi ceux des peintres les plus distingués des Bays-Bas. Ce portrait, après la mort de Snellenck, arrivée le 1^{er} octobre 1638, fut mis sur le tombeau qui lui fut élevé dans l'église paroissiale de St-Jacques, à Anvers. P-s.

SNEYDERS (FRANÇOIS), peintre, né à Anvers en 1579, fut élève de Henri Van Balen et ne tarda pas à égaler son maître; mais, désirant acquérir une réputation dans laquelle il n'eût pas de rivaux, il se mit à peindre des fruits, puis des animaux, y surpassa tous ceux qui l'avaient précédé et voulut se perfectionner par le voyage d'Italie. Il se rendit à Rome, où la vue des ouvrages du Castiglione le frappa d'une véritable admiration. Sa manière s'agrandit, et il revint en Flandre dans toute la force et la perfection de son talent. Rubens lui confia l'exécution des fruits et des animaux qu'il introduisait dans ses compositions et se plut, ainsi que Jordaens, à orner ses tableaux de figures. Il était difficile de s'apercevoir que ces ouvrages étaient de différentes mains, tant la couleur, la correction du dessin, l'ordonnance riche et pleine de feu, la vigueur du coloris étaient égales entre eux. Une *Chasse au cerf* de Sneyders que vit le roi d'Espagne Philippe III, plut si fort à ce monarque qu'il chargea le peintre de faire pour lui plusieurs compositions analogues. Sneyders se surpassa dans ces divers ouvrages, qui furent admirés de toute la cour d'Espagne. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son premier peintre. Alors il partagea son séjour entre Anvers et Bruxelles, où l'appelaient souvent les travaux que lui confiait l'archiduc. Ne se bornant pas à peindre des chasses, il a exécuté un grand nombre d'intérieurs de grande dimension, dont les figures étaient ordinairement de Rubens ou de Jordaens, et dans lesquels il représentait des ustensiles de cuisine, des légumes, du gibier, du poisson avec une vérité parfaite. Dans ses *Grandes chasses*, outre le feu et l'énergie avec lesquels il sait rendre les animaux dans toutes leurs allures et dans toutes leurs expressions, ses fonds de paysage font voir jusqu'à quel point il excellait dans cette partie. Ces différents mérites sont encore rehaussés par une couleur chaude et dorée, par une grande liberté de main et une adresse admirable à représenter le poil, la laine et la plume des différentes espèces d'animaux. On a aussi de lui quelques tableaux de chevalet où les mêmes qualités se manifestent, et parmi lesquels on estime particulièrement ceux dont Rubens et Jordaens ont peint les figures, union véritablement remarquable de trois peintres également habiles, et dont une rivalité trop commune, même aux artistes supérieurs, ne troubla jamais l'amitié. Le musée du Louvre possède sept tableaux de ce maître : 1^o la *Chasse au cerf*. L'animal, en fuyant la meute qui le poursuit, vient de lancer en l'air un des chiens. 2^o La

Chasse au sanglier. L'animal furieux, forcé par les chiens, en a mis plusieurs hors de combat. 3° *L'Entrée des animaux dans l'arche.* Les deux lions qu'on voit dans ce tableau sont les mêmes que ceux que Rubens a introduits dans son tableau du *Mariage de Henri IV*, exécuté à Lyon. 4° *Un cheval et autres quadrupèdes*; 5° *Des chiens dans un garde-manger se disputent un gigot*; 6° *Un intérieur de cuisine, avec des poissons de toute espèce*; 7° *Un singe, un écureuil et un perroquet, avec des melons, des citrons et d'autres fruits.* On a de Sneyders quelques gravures à l'eau-forte, qui font regretter qu'il n'en ait pas donné davantage. C'est un livre d'animaux, composé de seize feuilles tant grandes que petites. Parmi les artistes qui ont gravé d'après lui, on distingue Worsterman, J. Zaal, G. Winstanley, etc. P—s.

SNIADECKI (JEAN-BAPTISTE), savant polonais, né le 29 août 1756, à Zuin, dans le palatinat de Gnesen, dont son père avait été vaïvode, fit d'excellentes études et prit le grade de docteur en philosophie. Sa réputation scientifique attira sur lui l'attention du réformateur de l'instruction publique en Pologne, Kolontaj ou Kollataj, qui lui confia l'enseignement de la statique et de l'hydraulique, ainsi que des sciences économiques à Nowodwov. C'était la première fois que l'on entendait parler d'économie politique en Pologne. Quant aux doctrines professées en cette matière par Sniadecki, elles se rapprochaient d'une façon assez plausible, vu l'état économique du pays, des doctrines de Quesnây, qu'il put d'ailleurs étudier à la source. En effet, il visita l'Angleterre et la France en 1787 et professa pendant longtemps les mathématiques et l'astronomie à l'université de Cracovie, puis à celle de Vilna. Il devint plus tard conseiller d'Etat, chevalier de divers ordres de Russie et mourut en 1830. Membre des sociétés littéraires de Cracovie et de Varsovie, il était correspondant de l'académie impériale des sciences de St-Petersbourg, et il a fourni au recueil de cette compagnie, t. 2, 4, 7 et 9, une série d'observations astronomiques faites à l'observatoire de Vilna, de 1809 à 1821. Il inséra aussi un grand nombre d'observations dans les *Ephémérides astronomiques* de Vienne et dans la *Correspondance mensuelle* du baron Zach (de 1798 à 1805), puis dans les *Annales astronomiques* de Berlin (de 1813 à 1828). En 1802, il publia à Varsovie, en langue polonaise, un *Discours sur Nicolas Copernic*, sujet proposé par la société littéraire de cette ville, et dans lequel il donne une histoire assez étendue de l'astronomie. Il s'attache avec un zèle patriotique à démontrer que Copernic n'était pas Prussien et que la Pologne a le droit de le regarder comme un de ses enfants. « Je ne sais, dit-il, ce qui a fait commettre aux écrivains allemands et à quelques auteurs français une erreur grossière » dans la géographie politique, lorsqu'ils se sont « avisés de transformer Copernic en un Allemand ».

XXXIX.

« tandis que son origine polonaise est inconteste. » Il avait paru dès 1803 une traduction française du discours de Sniadecki, mais elle était si défectueuse que l'auteur la désavoua; elle fut réimprimée avec de nombreuses corrections à Varsovie, en 1818, et à Paris, par les soins de M. Vincent Karezewski, 1820, in-8°. Pendant un voyage qu'il fit dans cette capitale, Sniadecki publia des *Réflexions sur les passages relatifs à l'histoire et aux affaires de Pologne insérés dans l'ouvrage de M. Villers, qui a remporté le prix de l'Institut national de France, le 23 mars 1804*, Paris, 8 mai 1804, in-8°. C'est une réfutation de quelques assertions erronées et injurieuses pour la Pologne, émises par Ch. Villers (voy. ce nom) dans son *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, couronné par la seconde classe de l'Institut. Il a paru un *Extrait des écrits divers de Jean Sniadecki*, trad. par J. Flaget, Paris, 1823, in-8°. Z.

SNIADECKI (ANDRÉ), frère du précédent, physiologue distingué, né le 30 novembre 1768, commença ses études au gymnase de Cracovie, les continua à l'université de cette ville, et alla à l'étranger perfectionner ses connaissances médicales. En 1791, il vint à Pavie suivre les cours de Galvani et de Volta; en 1795, il était à Edimbourg au nombre des élèves de Brown; revenu en Pologne, il fut, en 1797, placé comme professeur de chimie et de pharmacie à l'académie de Wilna. Jusqu'alors la chimie avait été très-délaissée dans le pays où se trouvait Sniadecki; il sut rendre ses leçons attrayantes, et il vit se presser autour de sa chaire les gens du monde ainsi que les étudiants. La *Chemia* (Wilna, 1800, 2 vol., 3^e édit., 1816) fut le premier ouvrage qui ait paru en polonais sur cette science. La *Théorie des êtres organisés*, également en polonais (Varsovie, 1804-1811, 2 vol., 2^e édit., 1834), fut traduite en allemand par Neubig, et provoqua l'attention des savants depuis la Vistule jusqu'au Rhin. Il en a été publié également une traduction française par MM. Boulard et Desaix (Paris, 1825). Les guerres de 1812 et de 1813 arrêtaient l'activité de Sniadecki comme professeur, et l'appelèrent dans les hôpitaux; mais lorsque la paix eut été rendue à l'Europe, il s'empressa de reprendre le cours de ses travaux. Nommé professeur de clinique à l'université de Wilna, il conserva les mêmes fonctions à l'académie de médecine, qui, après la guerre de Pologne, remplaça l'université frappée de suppression. Il mourut dans cette ville le 11 mai 1838. Z.

SNORRO, ou SNORRI-STURLESON, ou STURLASON, ou encore STURULSON, historien islandais, fils de Sturla-Thordarson, un des habitants les plus distingués de l'Islande, naquit en 1178, au Dale-Syssell, dans l'ouest de cette île. Des fonctions de magistrat étaient héréditaires dans sa famille, qui se vantait de descendre de la même race que les rois de Norvège et les ducs

63

de Normandie. Ayant perdu son père à l'âge de cinq ans, le jeune Snorro fut élevé à Odi, dans le sud de l'île, par John Loptson, dont l'aïeul avait été Sæmund Sigfusson, compilateur du fameux recueil de l'Edda. Snorro trouvait dans la maison de Loptson, qui passait pour très-savant, les livres des scaldes et des historiens islandais; car la littérature de ce peuple isolé dans les glaces du Nord, est moins stérile qu'on ne serait tenté de le croire (*voy. EINARI*). Ce fut là sans doute que Snorro puisa le goût de l'histoire nationale. A l'âge de vingt-deux ans, il épousa la fille de Berse le riche et se vit bientôt en possession de plusieurs hameaux et en état de lever 8 à 900 hommes armés. A Reikholt, où il s'établit, il construisit une vaste habitation fortifiée et éleva, sur les sources thermales qui coulent dans cet endroit, un bain qui existe encore et que visitent souvent les voyageurs curieux. C'est dans cette habitation qu'il réunit les vieux livres des Islandais et qu'il travailla au fameux *Heimskringla*. Riche, savant et issu d'une famille considérée, Snorro ne tarda pas à se concilier l'estime générale. Il fut d'abord *lopsö gumada* ou interprète des lois, et en 1213, il fut élu *langmand*, magistrature qui consiste à présider les assemblées nationales, à conserver les lois et coutumes anciennes, à proposer les statuts nouveaux et à proclamer ceux que le peuple avait approuvés. De plus, il fut *gode* ou chef et protecteur de plusieurs districts. A cette époque, la république d'Islande était menacée de perdre son indépendance par les querelles des principales familles ou de l'aristocratie de l'île et par l'influence des rois de Norvège, qui en avaient gagné plusieurs et étaient sur le point de soumettre l'Islande à leur domination. Snorro ne pouvait éviter des relations avec la Norvège. En 1218, il fit un voyage dans cette contrée, où il fut très-bien accueilli par le puissant *iarl* Skule et par le jeune roi Hakon. Il avait envoyé précédemment une pièce de vers à un autre *iarl* norvégien, nommé Hakon-Galin. Il visita aussi la Suède, et l'on présume qu'il employa son séjour dans le Nord à recueillir les anciennes traditions et *sagas*, que personne n'avait encore réunies. Pendant ce voyage, les Islandais avaient saisi la cargaison d'un navire norvégien. Le roi de Norvège, irrité contre ce peuple, se fit donner par Snorro la promesse d'employer son autorité à ce que justice fût rendue à la Norvège. Dans la suite, Snorro fut soupçonné d'avoir souscrit aussi à la soumission de sa patrie sous le sceptre des rois : il est du moins certain qu'il revint en Islande comblé de présents. Des historiens assurent même qu'il avait reçu le titre de vassal du roi. Son caractère n'était d'ailleurs pas à la hauteur de ses talents. Il passait pour avare, inconstant, hardi, quoique sans énergie. Bientôt des querelles sanglantes éclatèrent parmi les membres puissants de la famille de Snorro. Son fils Uræ-

kias, jeune homme turbulent, ayant attaqué un de ses parents, celui-ci s'empara de Reikholt. Snorro s'enfuit à Bessestad et de là en Norvège, où il prit parti pour le *iarl* Skule, occupé à détrôner son gendre le roi Hakon, et composa des vers contre un favori du roi. Hakon en eut un vif ressentiment; il proscrivit Snorro, qui s'enfuit en Islande, où il ne trouva point le repos. Une faction dévouée au roi de Norvège, à la tête de laquelle était Gissur, lui fit la guerre, et quoique Snorro donnât, vers 1221, à ce Gissur sa fille Ingeborg en mariage, Gissur s'unit dans la suite avec deux fils de Snorro, depuis longtemps en guerre contre leur père. Il pénétra dans Reikholt le 22 septembre 1241, avec 70 hommes; son ennemi, n'étant pas préparé à cette attaque, s'enfuit dans les souterrains, où il fut assassiné. Gissur, réuni plus tard aux autres adversaires de Snorro, se mit en possession de ses grands biens, qui furent partagés ou dissipés, et bientôt après, il se fit proclamer *iarl* d'Islande au nom du roi de Norvège. Malgré tant d'agitations, Snorro avait trouvé le temps de s'occuper de travaux littéraires fort importants. Ayant sous les yeux les livres de Sæmund, il rédigea le système de la mythologie scandinave, qui fut nommé d'après lui *Snorro-Edda*, ou la *jeune Edda*, pour la distinguer de celle de Sæmund. Elle n'est pas remarquable seulement sous le rapport de la mythologie, mais aussi sous celui de la poésie scandinave. En effet, Snorro y a inséré beaucoup de passages des poésies des scaldes. Dans l'édition de Resenius, ces passages ont été pour la plupart omis. M. Rask a donné, en 1818, une nouvelle édition de l'Edda, sous le titre de : *Snorra Edda æsamt skaldu og tharmed fylgandi ritgjordum* (1). P.-E. Müller a inséré une *Dissertation sur l'authenticité de l'Edda de Snorro*, dans le Recueil des mémoires de la société de littérature scandinave, année 1812. Snorro réunit ensuite en un corps d'ouvrage les *sagas* ou traditions écrites sur les rois de Norvège : Sæmund ou d'autres les avaient recueillies avant lui; mais Snorro en fit un seul ouvrage, effaçant, ajoutant ou modifiant, suivant les connaissances qu'il avait acquises par ses recherches. Tel est du moins le seul mérite que lui accorde P.-E. Müller; il est en effet certain que les *sagas* qu'on trouve dans l'*Heimskringla* de Snorro existaient avant lui; il y en a un petit nombre qui se sont conservées sous leur forme primitive ou du moins sous une forme autre que celle que Snorro leur a donnée dans son recueil. La postérité n'en doit pas moins lui en être reconnaissante pour avoir conservé une quantité de traditions antiques qui sont pour nous la principale source qui puisse fournir des renseignements sur l'his-

(1) M. Rask a donné pareillement l'Edda de Sæmund : *Edda Sæmundar hiús froða, collectio carminum veterum scaldorum*, Stockholm, 1818. Il a paru de cette Edda, désignée sous le nom d'ancienne, une traduction danoise par Finn Magnusen, Copenhague, 1821-1823, 3 vol. in-8°.

toire ancienne du Nord, surtout de la Norvège. Snorro est le seul auteur qui fasse connaître l'origine des ducs de Normandie. L'ouvrage de l'historien islandais est rédigé avec toute la simplicité et pour ainsi dire avec toute la nudité de style qu'il faut attendre d'écrivains qui n'avaient jamais connu de modèles classiques; leurs récits sont fréquemment interrompus par des citations de poésies de scaldes qui ont fait des vers sur les mêmes événements, vers aussi simples et dénués d'art que l'est la prose des historiens. Le recueil porte le nom d'*Heimskringla*, d'après le premier mot par lequel il commence et qui signifie *globe de la terre*. Les diverses parties qui le composent sont intitulées du nom des héros ou des rois dont les *gestes* et les aventures y sont racontés. Le public eut la première connaissance de ce recueil par un court extrait danois du pasteur Mortensen, qui parut à Copenhague, 1594, in-12, et par une traduction plus complète du pasteur P. Claussen, 1639, in-4°. Ce fut en 1697 que parut, par les soins de Peringskiöld, en 2 volumes in-folio, Stockholm, 1697, le texte islandais de l'*Heimskringla* de Snorro, avec une traduction latine et une traduction suédoise de l'Islandais Gudmund Olafson; la dernière vaut mieux que le latin de Peringskiöld. Le texte avait été imprimé sur des manuscrits fautifs: dans le siècle suivant, on en entreprit à Copenhague une édition plus correcte, aux frais du prince héréditaire Frédéric. On publia in-folio, sous le titre de: *Historia regum Norvegorum*, le texte islandais, avec une bonne traduction latine et une traduction danoise de John Olafsen, gêné par l'obligation qu'on lui avait imposée de prendre pour base la traduction surannée de Clausen. Les deux premiers volumes parurent en 1777-1778, par les soins de Schœning (*voy.* SCHOENING), et le troisième en 1783, par les soins de l'Islandais Thorlacius (1). On a fait suivre les trois in-folios de l'*Heimskringla* par deux volumes d'autres sagas royales et un autre volume qui contient les tables et plusieurs dissertations, entre autres une de P.-E. Müller sur les sources où a puisé Snorro et sur leur authenticité. Cette dissertation a été imprimée aussi séparément, Copenhague, 1823, et traduite en latin par B. Thorlacius: *Disquisitio de Snorronis fontibus et autoritate*. On a commencé, en 1804, à Leiraa-gaarde, en Islande, à réimprimer le texte islandais de Snorro; mais il n'en a paru qu'un volume in-8°, qui finit à la saga d'Olaf Tryggveson. A Stockholm, on a aussi entrepris, quelques années après, une édition du texte original: les deux premiers volumes in-8°, sous le titre: *Snorro Sturlusyni Konunga-Sægor*, ont vu le jour en 1816 et 1817; ils se terminent par la saga d'Olaf le saint. Une traduction suédoise a paru séparé-

ment, et M. Jacob Aëll a fait paraître à Christiania, 1838-1840, 5 vol. in-4°, le recueil de Snorro. Le pasteur Grundvig a publié une autre traduction danoise de l'*Heimskringla*, in-4°, 1818 et années suivantes; on la dit préférable à celle qui fait partie de la grande édition in-folio. Un descendant de Snorro, l'évêque islandais Finn Johnsen, a publié la première notice biographique sur cet historien: elle se trouve à la tête du premier volume de la grande édition de l'*Heimskringla*; Schœning, Grundtvih et Stephenson (dans la petite édition d'Islande) ont donné des extraits de cette notice; Fing Magnusen, Islandais, a inséré une nouvelle biographie très-étendue de Snorro, dans le tome 19 des Mémoires de la société de littérature scandinave, Copenhague, 1823; elle est terminée par un parallèle entre Snorro et Cicéron: l'un et l'autre, les plus savants de leur nation, ont vécu au milieu des factions d'une république et en ont été les victimes (1). D—G.

SNOUCKAERT. *Voyez* ZENOCARE.

SNOY (RENIER), né en 1477 à Gouda en Hollande, montra dans son enfance peu de dispositions pour l'étude, et ce fut tardivement que son intelligence se développa; mais, parvenu à l'adolescence, il fit de tels progrès dans les lettres et dans les sciences qu'il surpassa bientôt tous ses condisciples. Il avait commencé ses humanités à Gouda, et, après avoir terminé sa philosophie à Louvain, il se rendit en Italie, où il suivit des cours de médecine à l'université de Bologne et prit le grade de docteur. De retour dans son pays, il s'y concilia l'estime et la protection d'illustres personnages, entre autres d'Adolphe de Bourgogne, gouverneur de Veere en Zélande, et fut chargé de missions diplomatiques auprès de Christian II, roi de Danemarck, réfugié dans cette contrée, et auprès de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il passa ensuite en Angleterre, où il exerça la médecine pendant quelques années. Revenu dans sa ville natale, il en fut nommé bourgmestre, fonctions dont il finit par se démettre pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut à Gouda le 1^{er} août 1537. Erasme l'appelait une des gloires de la littérature hollandaise, et Alard de Rotterdam, professeur à l'université de Louvain, lui consacra une épitaphe latine fort honorable, qui se trouve dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens. On a de Snoy: 1° *De libertate christiana*, 1550, in-8°; 2° une histoire de Hollande intitulée *De rebus bataviciis libri* 13. Cette histoire, qui s'arrête à l'an 1519, époque de l'élection de l'empereur Charles-Quint, ne contient guère que des récits de soulèvements, de batailles et de sièges. Elle a été insérée, avec la vie de Snoy, composée

(1) Cette grande publication n'a été achevée qu'en 1826, par la mise au jour du 6^e volume. Les tomes 4 et 5 ont été donnés par MM. Thorlacius et E.-C. Werlauff.

(1) En fait de traductions des ouvrages de Snorro, nous mentionnerons le volume publié par M. Bergman, à Strasbourg, en 1862: la *Fascination de Galfi* (*Gylfa Ginning*); traité de mythologie scandinave, composé par Snorri, fils de Sturla, traduit en français et accompagné d'une introduction et d'un commentaire critique perpétuel. M. S. Laing a publié à Londres, en 1844, une version anglaise de l'*Heimskringla*, avec une dissertation et des notes, 3 vol. in-8°.

par Brassica, son neveu, dans les *Rerum belgicarum annales*, de Fr. Sweert (voy. ce nom), Francfort, 1620, in-fol.; 3° *Paraphrasis perspicua in omnes Davidis psalmos*. Quoique cette paraphrase ait été souvent imprimée (à Cologne, à Paris, à Anvers), traduite en allemand et en d'autres langues, on y trouve peu de critique, et l'auteur ne paraît pas très-versé dans la connaissance des antiquités sacrées. Hubert Raellen, curé de St-Quentin, à Louvain, en donna dans cette ville, en 1704, une édition avec la paraphrase de sept cantiques des heures canoniales. On a encore de Snoy divers écrits de médecine, d'histoire, de philosophie, de théologie et même de poésie. Nous citerons entre autres : *Praxis medica*, 2 vol.; *De arte alchymistica*; *Scrutinium historicae veritatis*; *De essentia, potentiis et passionibus animæ*; *Antilulherus*; *De arte poetica*; *Paræneticon ad Carolum V Augustum, carmine elegiaco*; *Laus Deiparae virginis, carmine sapphico*; *Poemata sacra*, etc. — Snoy (Lambert), né à Malines en 1574, s'appliqua spécialement à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens (voy. ce nom), dans ses *Trophées du Brabant*, a beaucoup profité du travail de cet auteur, qui mourut vers 1638.

P—RT.

SNYDERS, en latin *Sartorius* (JEAN), humaniste hollandais du 16^e siècle, né à Amsterdam, savait très-bien le latin, le grec et l'hébreu, et enseigna dans sa ville natale cette dernière langue, peu connue de son temps. Il se broilla avec *Crocus*, son collègue, pour la divergence de leurs opinions sur la foi et les œuvres. La doctrine de la réformation souriait à Sartorius, témoin le tableau qu'il trace de l'Eglise catholique dans la préface remarquable de sa paraphrase des grands et petits prophètes. Cet ouvrage parut sous le nom de *Tosarrius*, anagramme de *Sartorius*, à Bâle, chez Oporin, en 1558, in-fol. Snyders finit par embrasser franchement la réforme, ce qui lui attira des tracasseries et le soumit à une vie errante vers le déclin de sa carrière. Il instruisit la jeunesse et il prêcha à Nordwick, village peu éloigné de Leyde, où il mourut en 1567, selon Brandt dans son histoire de la réformation des Pays-Bas; en 1570, selon Wagenaar dans son histoire d'Amsterdam. Il avait auparavant prêché à Delft, où on le trouve encore sur la matricule des pasteurs en 1558. Ce savant concourut honorablement à la restauration de sa langue maternelle; tâche nouvellement entreprise à cette époque. On a de lui : 1° la *Paraphrase des grands et des petits prophètes*, dont il a été question; 2° *Grammatica latina*; 3° *Centuria syntaxeæ*, Anvers, 1530; 4° *Adagiorum chiliades III*, en grec, en latin et en hollandais. C'est par sa traduction hollandaise de ces trois mille proverbes ou locutions proverbiales qu'il paraît avoir surtout bien mérité de la langue hollandaise. Corn. Schrevelius en a donné une nouvelle édition à Amsterdam, 1670, in-8°; 5° *Silvula vocabulorum*, Anvers, 1563. M—ON.

SNYDERS. Voyez SNEYDERS.

SOANE (JOHN sir), architecte anglais, naquit à Reading en 1753. Il débuta par les plus humbles emplois dans une carrière qu'il devait parcourir avec honneur. Après avoir successivement travaillé sous la direction de Dance et de Holland, il alla passer trois ans en Italie en qualité d'étudiant-voyageur, envoyé par l'académie royale qui lui avait accordé cette faveur sur la recommandation de sir William Chambers. Il profita de ce voyage (1777-1780) pour se livrer à l'étude des monuments anciens; les Thermes surtout, ces bains magnifiques de l'empire romain, attirèrent son attention. En même temps il traçait le plan d'un édifice destiné à recevoir le parlement anglais. C'est en Italie qu'il connut Thomas Pitt, depuis lord Camelford, dont la protection lui valut d'être nommé architecte de la Banque à la mort de sir Robert Taylord. Revenu en Angleterre, Soane présida à la construction de plusieurs édifices particuliers dans certains comtés, entre autres ceux de Norfolk, Suffolk, etc., dont il retraça l'ordre et le plan dans un ouvrage qu'il publia en 1788. En 1791, il fut nommé architecte du palais de St-James; architecte des bois et forêts en 1795; professeur d'architecture en 1806, et inspecteur de l'hôpital Chelsea en 1707. En 1828, il publia un ouvrage intitulé *Edifices publics et privés* (*Public and private buildings*), in-fol.; et, en 1802, il fit paraître, in-4°, une description de sa maison et de sa galerie. En 1833, un bill du parlement décida que cette galerie et la bibliothèque de l'architecte seraient affectées aux études du public après la mort de leur propriétaire. Soane mourut en 1837. Il attacha son nom à un nouveau genre d'architecture dont on lui dut l'introduction en Angleterre, à savoir l'ordre corinthien de Rivoli (*Rivoli corinthian*), qu'il appliqua à la maison où est établie la Banque d'Angleterre. Outre les ouvrages cités, on a de John Soane : *Mémoires professionnels d'un architecte* (*Memoirs of the professional life of an architect*); Londres, 1834, in-4°. Z.

SOANEN (JEAN), évêque de Senez, né à Riom le 6 janvier 1647, était fils d'un procureur au présidial de cette ville, et petit-neveu, par sa mère, du savant P. Sirmond, jésuite. Très-jeune encore, il se destina pour la congrégation de l'Oratoire et entra, en 1661, dans la maison de l'institution, à Paris. Le P. Quesnel y fut son premier directeur, circonstance qui influa sans doute beaucoup sur les sentiments et la conduite du jeune Soanen. Ses études terminées, on l'envoya régenter, suivant l'usage, en différentes maisons, puis on le laissa suivre son goût pour la prédication. Après avoir occupé la chaire avec succès dans plusieurs villes de province, Soanen vint à Paris et y remplit les stations dans de grandes églises. En 1686 et en 1688, il prêcha le carême à la cour. Nommé député du roi à l'assemblée de sa congrégation, en 1690, il con-

courut à paralyser l'autorité du P. Ste-Marthe, que l'on accusait de favoriser le jansénisme. Le 8 septembre 1695, Louis XIV le nomma évêque de Senez, ce qui n'empêcha point Soanen de prêcher encore à la cour l'avent de cette année. Il reçut la consécration épiscopale le 1^{er} juillet de l'année suivante, des mains de M. de Noailles, archevêque de Paris, et partit trois mois après pour son diocèse. L'auteur de sa vie fait un grand éloge de sa régularité, de sa simplicité, de son zèle pour extirper les abus, de sa charité pour les malheureux. Le pays était pauvre et le diocèse n'avait que cinquante-six paroisses. L'évêque profita de son loisir pour aller prêcher en différentes villes; il remplit deux fois la station du carême à Aix, il alla pour le même sujet à Toulouse et à Montpellier, et se lia dans cette dernière ville avec M. Colbert, qui en était évêque et qui devait aussi jouer un rôle affligeant dans les troubles de l'Eglise. Toutefois rien n'annonçait encore dans Soanen l'opposition ardente dans laquelle il devait figurer un jour; on pouvait le croire tout occupé du soin de son diocèse, et quoiqu'il eût fait, malgré l'éloignement, trois voyages à Paris, ces absences pouvaient s'expliquer par des raisons d'affaires ou des motifs de convenance; mais après la publication de la bulle *Unigenitus*, l'évêque de Senez parut sortir de ce caractère de réserve et de modération qu'il avait montré jusque-là. Il se hâta de venir à Paris, et, échauffé peut-être par une lettre du P. Quesnel et par les suggestions de quelques amis, il se lança imprudemment dans une carrière de controverse. Ce n'est point ici le lieu de raconter les tristes divisions qui déchirèrent l'Eglise et qui troublèrent l'Etat : nous nous bornerons à rappeler les principales circonstances de cette guerre, où Soanen prit une part si active. Il commença, en 1714, par se séparer de ses collègues et par refuser de recevoir la bulle. Exilé dans son diocèse, ce traitement ne ralentit point son ardeur; et la mort de Louis XIV vint bientôt lui laisser toute liberté de prendre des mesures extrêmes. Le prélat accourut à Paris et s'y distingua par la vivacité de son opposition qui l'entraîna jusqu'à donner le signal de l'appel, en 1717. Renvoyé après cet éclat dans son diocèse, dont il était absent depuis dix-huit mois, il y suivit la même voie, se lia étroitement avec les jansénistes de Hollande, réappela, en 1720, et souscrivit plusieurs écrits pour appuyer cette démarche. La lettre qu'il adressa, en 1721, à Innocent XIII, de concert avec six autres évêques, fut proscrite à Rome et en France; elle avait été rédigée par le docteur Boursier, un des principaux conseils du parti appelant. Une instruction pastorale du 28 août 1726, qui paraît avoir été en grande partie l'ouvrage de l'abbé Cadry, et que l'évêque de Senez adopta, attira sur lui l'attention et motiva la tenue du concile de la province d'Embrun, dont Senez faisait partie. Soanen

eut ordre de s'y rendre; son instruction pastorale y fut condamnée, le 20 septembre 1727, et lui-même déclaré suspendu de sa juridiction. On peut voir l'histoire de ce concile dans les actes qui en ont été imprimés ou dans les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le 18^e siècle*, t. 2, p. 34. Soanen fut exilé par le roi à la Chaise-Dieu, abbaye de bénédictins en Auvergne, et il y resta jusqu'à sa mort. Il était dans ce lieu l'objet d'une espèce de culte : on le visitait avec empressement comme un confesseur de la foi, et parmi ses partisans un pèlerinage à la Chaise-Dieu était alors réputé indispensable. Lui-même, semblant prendre plaisir à entretenir cette disposition des esprits, écrivait un grand nombre de lettres, et n'oubliait jamais de signer; *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J.-C.* On le représentait avec des chaînes; on distribuait des gravures et des prières en son honneur; on lui attribuait même des miracles. La réputation du vieillard souffrit pourtant quelques atteintes lors des convulsions, et des appelants même se moquèrent de sa faiblesse, qui lui faisait adopter des visions ridicules et autoriser un fanatisme révoltant. Depuis le concile d'Embrun, son diocèse fut gouverné par les administrateurs qui travaillèrent à rétablir le calme; l'évêque prétendait toujours exercer sa juridiction et écrivait pour la soutenir. Il mourut dans ces sentiments le 25 décembre 1740, âgé de 94 ans. On publia, en 1750, la *Vie et les Lettres de M. Soanen*, 2 vol. in-4^o, réimprimées en 8 volumes in-12. L'auteur est l'abbé Gaultier, et l'ouvrage est un panégyrique continu, où le pape et les autres évêques sont en général fort maltraités. On y donne une liste des miracles opérés par le prélat avant et après sa mort. Les lettres contenues dans ce recueil sont au nombre de seize cents; celles qui sont écrites depuis 1733 paraissent pour la plupart être de l'abbé Pouquet, dit Bérard, secrétaire du prélat, dont il est parlé dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 26 décembre 1770. On imprima, en 1761, des *Sermons sur différents sujets, prêchés devant le roi, par le P. Soanen*, 2 vol. in-12. Quelques personnes doutent qu'ils soient de lui. Quant aux mandements, lettres et mémoires, publiés sous le nom du prélat, le *Moréri* de 1759 nous apprend que la plupart étaient du docteur Boursier, et une lettre du 20 juin 1736, qui fut imprimée et qui fit quelque bruit dans le temps, était du P. de Gennevilliers. Dans les dernières éditions de Massillon, on a inséré trois lettres de ce prélat; deux sont adressées à Soanen et contiennent des avis fort sages; la troisième à M. de Tournouville, évêque de Rodez, offre un jugement plein de mesure comme de vérité sur l'évêque de Senez. P—C—T.

SOARDI (le comte JEAN-BAPTISTE), mathématicien, né à Brescia le 9 janvier 1711, étudia dans sa patrie les belles-lettres et la philosophie, puis il se rendit à l'université de Padoue pour y suivre

des cours de jurisprudence, et prit en même temps des leçons de mathématiques sous le célèbre Poleni (*voy.* ce nom). Revenu à Brescia, il continua de s'appliquer à cette science et mérita par ses travaux la considération non-seulement de ses compatriotes, mais encore des savants étrangers. Il inventa de nouveaux instruments de mathématiques et fit plusieurs autres découvertes dont il publia la description. Soardi, profond géomètre, était aussi un écrivain distingué, s'exprimant avec élégance en italien et en latin. Quoique marié, sa piété l'avait porté à étudier la théologie et la littérature sacrée. Il mourut à Brescia le 2 mars 1767. On a de lui en italien : 1° *Nouveaux instruments* pour décrire diverses courbes anciennes et modernes et beaucoup d'autres qui peuvent servir à la géométrie spéculative et pratique, avec un projet de deux nouvelles machines pour la science nautique et d'une autre pour la mécanique, Brescia, 1752, in-4°, fig. ; 2° Quelques opuscules sous le titre d'*Entretiens* (*Trattenimenti*), Brescia, 1764. Ces écrits sont consacrés à l'explication des découvertes faites par l'auteur. P—RT.

SOARDI (VICTOR-AMÉDÉE), théologien, né à Turin, d'une famille noble, fit ses études dans cette ville, où il prit le grade de docteur en droit civil et canonique à l'université. Etant venu à Paris en 1735, il entra dans la congrégation de St-Lazare et professa pendant quelque temps la théologie au séminaire de St-Firmin. Plus tard, il fut appelé en qualité de recteur au collège pontifical d'Avignon, et mourut dans cette ville en 1752. On a de lui : 1° *De suprema romani pontificis auctoritate hodierna ecclesie gallicane doctrina*, Avignon, 1747, 2 vol. in-4°. L'auteur y inséra un extrait de la préface que l'abbé Lenglet-Dufresnoy avait mise en tête du commentaire de Dupuy sur le traité des libertés de l'église gallicane, préface qui fut supprimée dans le temps (*voy.* LENGLET-DUFRESNOY). Soardi soutient que la doctrine actuelle du clergé de France n'est nullement opposée, mais qu'elle est même très-favorable à l'autorité légitime du pape, et que, dans la pratique, ce clergé semble regarder la déclaration de 1682 comme non avenue. Le parlement de Paris, ayant trouvé dans cet ouvrage des assertions contraires à la jurisprudence du royaume, le supprima par arrêt du 25 juin 1748. Il a été réimprimé à Heidelberg en 1793 ; 2° *Auctoritas pontificia notissimo Cypriani facto a neotericis impugnata, sed a Gallie theologicis vindicata, dissertatio hist. dogmatica*, Avignon, 1749, in-4°. Il s'agit du différend qui s'éleva entre le pape St-Etienne et St-Cyprien, au sujet du baptême administré par les hérétiques. Contrairement à l'opinion de St-Cyprien, le pape affirmait que le baptême était valide, ainsi que l'Eglise l'a décidé depuis dans plusieurs conciles (*voy.* CYPRIEN). P—RT.

SOAREZ (LOPEZ) d'*Albergaria*, amiral portugais,

ne peut guère être compté au rang des voyageurs, puisque sa mission n'avait pour objet que des conquêtes et que nous ne connaissons de lui que quelques expéditions militaires. Il succéda dans les Indes, en 1515, par des intrigues de cour, au grand Alphonse d'Albuquerque (*voy.* ce nom), mais il n'y soutint pas la gloire de son nom. Le théâtre de ses plus grands exploits fut la mer Rouge, où il eut à combattre Soliman, qui y commandait une armée pour Sélim, empereur des Turcs, et depuis maître de l'Egypte conquise par lui sur les mamelouks ; encore eut-il souvent du désavantage. Les Portugais, pendant le temps de sa vice-royauté, ne furent pas plus heureux dans les autres parties de l'Inde. Au bout de cinq ans, Soarez eut pour successeur Diego Lopez de Sequeira. M—LE.

SOAVE (FRANÇOIS), célèbre instituteur, naquit à Lugano en 1743. Ses parents, peu favorisés de la fortune, trouvèrent des amis généreux qui offrirent de partager les frais de son éducation. Reçu chez les PP. somasques, il commença son noviciat à Milan, et alla l'achever à Pavie et à Rome. Appelé à Parme en qualité de professeur des pages, du Tillot le fit passer à l'université de la même ville, que le génie éclairé de ce ministre avait rendue l'asile des lettres. Soave, pour seconder les vues de son protecteur, qui encourageait les changements utiles dans le système de l'enseignement, publia une anthologie latine, une grammaire italienne et de nombreuses traductions du latin, du grec, de l'anglais et de l'allemand. Il concourut en même temps pour le prix proposé par l'académie de Berlin sur l'institution des sociétés et des langues ; et son mémoire obtint le premier accessit dans cette lice ouverte aux plus grands penseurs de l'Europe. La chute de du Tillot et des réformes opérées dans l'organisation de l'université de Parme, amenèrent la suppression de la chaire de poésie et d'éloquence. Soave en fut dédommagé par le comte de Firmian, qui lui confia la classe de philosophie aux écoles de Bréra, à Milan. Cette faculté était à cette époque dans un état de décadence en Italie. Les anciennes méthodes régnaient encore dans les écoles où la doctrine d'Aristote avait été remplacée par les rêves de Gassendi et de Malebranche. Soave se rangea du parti de Loke, et, marchant au même but que Genovesi, hâta les progrès des lumières en favorisant le développement des idées. Il traduisit l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke et les *Leçons de rhétorique* de Blair, en les adaptant au génie de la langue italienne. Infatigable dans la carrière qu'il s'était frayée, il rédigea un cours de logique, de métaphysique et de morale, qui devint bientôt un livre classique dans les universités d'Italie ; et pour que rien ne manquât à l'instruction de la jeunesse, il ne dédaigna pas de composer, pour les écoles normales qu'il avait multipliées en Lombardie, des éléments d'ortho-

graphie, de prosodie, et jusques à des cahiers de calligraphie et de lecture. Ne se bornant pas à éclairer l'esprit, il voulut former le cœur, et enrichit la littérature italienne d'un recueil de contes moraux, devenu pour lui le premier titre d'une réputation bien acquise, et que l'utilité de ses travaux doit lui conserver. A la formation de l'institut national d'Italie, Soave fut au nombre des trente premiers membres; et en 1802, il se mit à la tête du lycée de Modène, auquel il voulait donner une nouvelle organisation. Rappelé peu de temps après à l'université de Pavie, il y occupa, pendant ces dernières années, la chaire d'idéologie et y mourut le 17 janvier 1816. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Ricerche intorno all' istituzione naturale di una società e di una lingua*, Milan, 1772, in-8°; 2° *Riflessioni intorno l'istituzione d'una lingua universale*, Rome, 1774, in-12. En convenant de l'utilité d'une langue universelle, dont l'exécution ne serait pas fort difficile, il démontre que le projet de la faire adopter est absolument chimérique; 3° *Grammatica ragionata delle lingue italiana e latina* (anonyme), Parme, 1792, in-8°; 4° *Lezioni di retorica e di belle-lettre*, traduit de l'anglais de Blair, ibid.; Bodoni, 1801, 3 vol. in-8°; 5° *Novelle morali*, plusieurs éditions : E.-T. Simon en a donné une traduction française, en 1790 et 1803 (voy. SIMON), et madame Louise Colet, une autre en 1844, Paris, in-18); 6° *Istituzioni di logica, metafisica, ed etica*, Pavie, 1804, 4 vol. in-12; 7° *Descrizione d' un maraviglioso sonnambolo*; — *Piano di studj metafisici*; — *Descrizione di un' aurora boreale*; — *Congetture sulla scossa della torpedine*. Dans les *Opuscoli scelti* de Milan. 8° des traductions en vers blancs d'Hésiode, de l'Odyssée et de la Batrachomyomachie d'Homère; des Bucoliques et des Géorgiques de Virgile; des satires, des épîtres et de l'Art poétique d'Horace; des Idylles de Gesner. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Milan, 1815-1817, in-12. Voy. pour d'autres renseignements Savioli (J.-B.), *Elogio di Soave*, ibid., 1806, in-8°. — Catenazzi. Le même. Come, 1812, in-4°. — Oldelli, *Dizionario degli uomini illustri del canton Ticino*, et trois éloges en latin et en italien. Pavie et Milan, 1806, in-8°. A.-G.-S.

SOBECHI ou SOBCHI (TADJEDDIN ABDALVAHAB), fils d'Ali, est auteur de différents ouvrages, dont le principal est une *Histoire des grands hommes chaféites*, qu'il finit à Damas, en 754 de l'hégire (1353 de J.-C.). On la trouve manuscrite en deux portefeuilles de la bibliothèque bodléienne, cotés 667 et 727, et en trois de la bibliothèque de Paris, n° 737, 860 et 861. Herbelot dit, p. 815 de sa *Bibliothèque orientale*, que Sobechi mourut en 756 de l'hégire (1355), et les auteurs du catalogue de la bibliothèque de Paris fixent l'époque de sa mort à 850 (1446). Goliüs cite cette histoire dans son dictionnaire. d'après un manuscrit de la bibliothèque de Leyde. Ce manuscrit, le 1860^e du catalogue, rapporte cet

ouvrage sous le titre plus général d'*Histoire et classes des sectes orthodoxes*. J.—N.

SOBIESKI (MARC), polonais, palatin de Lublin, sorti d'une famille ancienne et féconde en grands hommes, naquit vers l'an 1525. Héritier des vertus et du courage de ses aïeux, il se consacra comme eux au service de sa patrie, et se distingua dans la guerre que firent les Polonais à Michel, hospodar de Moldavie, vers 1550. L'impéritie avait indiqué à l'armée un chemin difficile, où elle pouvait périr par le manque de vivres ou par le feu des ennemis; Sobieski montra celui de la victoire. En 1577, il défit auprès de Dirchaw, dans le palatinat de Culm, les Dantziçois révoltés contre Etienne Battori, dont ils n'avaient pas voulu reconnaître l'élection au trône de Pologne. Dans l'ardeur de la poursuite, il s'élança dans la Vistule, atteignit et tua au milieu des flots le général des ennemis, qui fuyait devant lui. Etienne Battori était présent à cet acte d'intrépidité. Ce prince a dit souvent depuis que s'il fallait exposer le sort de la Pologne à l'issue d'un combat singulier, il ne balancerait pas à choisir pour champion Marc Sobieski. La victoire de Dirchaw força les Dantziçois à se rendre dans leurs murs, mais toute la bravoure de Collen ne put empêcher Dantzic de tomber au pouvoir du vainqueur. Collen périt sur la brèche; et Battori, maître de la ville, joignit à la gloire de vaincre le plaisir de pardonner. Marc Sobieski fit une fin digne d'un guerrier tel que lui : il fut tué, en 1581, devant Sokol, forteresse de Moscovie, emportée d'assaut par les Polonais. L.—T.—A.

SOBIESKI (JACQUES), fils du précédent, naquit vers la fin du 16^e siècle. Il marcha sur les traces de son père. Avant de parvenir aux grandes charges de la république, il fut élu quatre fois maréchal de la diète. Les Polonais l'appelaient le bouclier de leur liberté. Il justifiait ce beau surnom par sa valeur dans les combats et par son zèle à défendre les droits de la nation dans les assemblées publiques. Il entra au sénat de bonne heure, et y occupa la seconde place. En 1618, Wladislaw ou Wladislas, fils de Sigismond III, s'étant décidé, après beaucoup d'irrésolutions, à faire valoir les droits que lui donnait au trône de Russie l'élection qui avait eu lieu après la déposition du czar Schuiskot, entra en Russie à la tête d'une armée et pénétra jusqu'à Moscou. Sa tentative répandit la terreur parmi les Russes et les engagea à faire les premières ouvertures de paix. Des conférences eurent lieu sur la Presna sous Moscou, vers la fin d'octobre. Jacques Sobieski fut l'un des plénipotentiaires des Polonais. Les conférences un instant rompues furent reprises et se terminèrent par la trêve de dix ans, signée, le 11 décembre 1618, à Diwilina. Le grand général Zolkiewski, qui était entré en Moldavie avec 25.000 Polonais, venait d'être défait par les Turcs, lorsque le sultan Osman II déclara la guerre à la Pologne. Ce prince, âgé

de quinze ans, se mit lui-même, en 1621, à la tête d'une armée formidable, et marcha vers Choczim, où le grand général Chodkiewitz occupait un camp retranché. Osman fit, pendant trente-quatre jours, des efforts inutiles pour l'y forcer. Après avoir perdu 80.000 hommes, il céda aux représentations de Radula, prince de Valachie, et conclut, le 9 octobre 1621, la paix de Choczim. Jacques Sobieski, qui fut ensuite castellan de Cracovie, signa cette paix de la part des Polonais avec Stanislas Zoravenski. Il a écrit l'histoire de cette guerre sous le titre de *Commentarius belli Chotinensis*, Dantzig, in-4°. Le 16 septembre 1629, il signa la trêve d'Altmark, entre la Suède et la Pologne : il était alors grand écuyer tranchant de la Pologne, et, le 2-12 septembre 1633, la trêve de Stumsdorf, entre les mêmes puissances. A la gloire des guerriers, il joignait celle de protecteur des arts et des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. On conserve ses ouvrages littéraires dans les bibliothèques polonaises. Les richesses immenses que lui avaient transmises son père et son épouse, Théophile Zolkiewski, lui fournirent les moyens de satisfaire son goût pour les arts. Il rapporta de ses voyages un grand nombre d'objets de sculpture et de peinture, dont il orna son palais de Villanow, près de Varsovie. J. Sobieski vécut honoré et chéri de ses compatriotes. Il mourut, en 1648, laissant deux fils, Marc et Jean Sobieski. L-R-A.

SOBIESKI (JEAN III), fils du précédent, roi de Pologne, et l'un des plus grands capitaines du 17^e siècle, naquit au château d'Olesko, petite ville du palatinat de Russie, sous le règne de Sigismond III, l'an 1629. Son père et sa mère veillèrent eux-mêmes à son éducation. Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, ils l'envoyèrent avec son frère aîné, Marc Sobieski, voyager dans les différents Etats de l'Europe, et puiser à leurs sources les connaissances qu'ils ne pouvaient acquérir dans leur patrie. Les deux jeunes voyageurs s'arrêtèrent en France, où l'on dit que Jean servit quelque temps comme mousquetaire de Louis XIV. La Turquie fut le dernier pays qu'ils parcoururent. Ils se préparaient à passer en Asie, quand la nouvelle de la défaite des Polonais à Pilawiec, par les Cosaques, les détermina à retourner en Pologne. Ils n'eurent pas la consolation d'embrasser leur père ; cet illustre guerrier venait de mourir, leur laissant de grandes richesses et un héritage plus précieux encore, un nom glorieux et l'exemple de ses vertus. Théophile Zolkiewska accueillit ses fils avec les sentiments d'une Spartiate : « Venez-vous nous venger ? leur dit-elle « avant de les embrasser ; je ne vous reconnais « plus pour mes enfants, si vous ressemblez aux « lâches qui ont fui à Pilawiec. » Ils ne lui répondirent qu'en courant aux armes (1648). Les Polonais furent cependant encore battus dans la Wolhynie et sur les rives du Bogh. A cette dernière affaire, Marc, après avoir combattu comme

un digne petit-fils de Zolkiewski, fut pris et mis à mort par les vainqueurs. Jean, blessé dans un duel, n'avait pu combattre avec son frère. Devenu chef de sa maison, il ne respira plus que pour le venger et servir son pays. De ce moment, l'histoire de sa vie, toute guerrière, n'est qu'un long enchaînement de belles actions. A la tête d'une troupe choisie parmi ses vassaux, il montra dans vingt combats, avec le courage d'un soldat, un coup d'œil et des talents qui promettaient à la Pologne un grand capitaine ; enfin il devint l'honneur et l'idole de l'armée. Les soldats s'étant révoltés au camp de Zhorow, lui seul eut la gloire de leur faire oublier leurs sujets de plaintes pour retourner au combat. Electrisés par ses discours et par la présence du roi (Casimir V), ils défendirent leurs retranchements avec une constance héroïque contre les Cosaques et les Tartares. Le roi récompensa les services de Sobieski par la charge de porte-enseigne de la couronne. Pendant la campagne de 1651, ce général commanda une partie de la cavalerie polonaise, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Bérétesck. Il reçut une blessure à l'attaque du camp des Cosaques. La carrière de la gloire ne tarda pas à s'agrandir devant lui. La guerre que les Polonais eurent à soutenir, en 1653, contre Charles-Gustave, roi de Suède, et contre ses alliés les Cosaques, les Tartares et les Moscovites, lui offrit les moyens de développer son génie. Il apprit à vaincre au milieu d'une armée presque toujours battue. Secondé par Czarneski, général des Polonais, il parvint à arrêter les progrès du conquérant suédois ; mais au moment où sa patrie était sur le point de reconquérir son indépendance, Gustave, soutenu par Ragotzki, prince de Transylvanie, et appuyé des secours de l'électeur de Brandebourg, rentre tout à coup en Pologne. Sobieski l'arrête et l'assiège entre la Vistule et le Sanus. Laissant devant lui un corps de troupes destiné à le tenir en échec, il vole avec sa cavalerie au-devant de Douglas, qui s'avancait à la tête de 6,000 hommes pour dégager son roi, passe à la nage la Pileza, enflée par la fonte des neiges, surprend Douglas, le bat et le poursuit l'espace de huit milles du côté de Varsovie. Gustave, qui s'était échappé par la faute des Polonais, pénètre jusque sous les murs de cette capitale et y gagne une grande bataille (1657). Sobieski y combattit ; et s'il ne put fixer la victoire sous les drapeaux de la république, du moins il la fit acheter cher au vainqueur. La mort prématurée de Gustave vint rassurer la Pologne ; et le traité signé avec la Suède, l'an 1660, au monastère d'Oliva, en Prusse, mit fin à cette guerre désastreuse. Ragotzki, serré de près par Sobieski, demanda la paix. Les Cosaques et les Moscovites restèrent néanmoins les armes à la main. Sobieski battit complètement les premiers en Ukraine, avant qu'ils eussent pu se réunir aux Moscovites, et ceux-ci, épouvantés de

la défaite de leurs alliés, rendirent les armes presque sans combat (1665). Pendant la guerre civile excitée par l'injustice du roi Casimir envers Lubomirski, Sobieski fut revêtu successivement des charges de grand maréchal et de petit général de la couronne, dont Lubomirski avait été dépouillé. Il exerçait cette dernière, lorsque Casimir marcha contre son sujet rebelle. Lubomirski n'avait que 18,000 hommes, le roi en avait 26,000 et Sobieski. Ce général reçut l'ordre d'aller chercher les révoltés, retranchés derrière un marais dans la Cujavie. Après d'inutiles remontrances, il fut contraint d'obéir. Battu, comme il l'avait prévu, il fit une retraite aussi savante qu'elle était difficile, et tout le monde rejeta le blâme de cet échec sur l'obstination du monarque. Vers ce même temps (6 juillet 1665), Sobieski épousa une française, Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Elle avait été fille d'honneur de la reine Marie-Louise de Gonzague, épouse du roi Casimir, et était veuve du palatin de Sandomir, Jacob Radziwill, prince de Zamoski. Quoique ce mariage fût fait par la reine, le marquis d'Arquien trouva que, de la part de sa fille, c'était descendre du rang qu'elle avait eu à la cour de Pologne. Louise-Marie, moins pour satisfaire la vanité du marquis que pour remplir les vœux qu'elle avait sur Sobieski, fit donner à ce dernier la place de grand général de la couronne, vacante par la mort du prince Stanislas Potocki. Le nouveau dignitaire, investi de toute la confiance de son maître, eut bientôt occasion de justifier cette élévation, que les envieux regardaient au moins comme prématurée (1667). 100,000 Tartares avaient envahi la Wolhynie, le palatinat de Russie et la Podolie; les Cosaques, toujours trop peu ménagés et toujours mécontents, avaient repris les armes de concert avec eux; d'un autre côté, la Porte menaçait. La Pologne, épuisée d'argent, avait à peine 12,000 hommes, mal équipés et dépourvus du matériel nécessaire pour entreprendre une campagne. Dans cette détresse, Sobieski, se chargeant seul de la guerre, sacrifia à l'approvisionnement de l'armée la récolte de ses terres, fait même des emprunts considérables, parvint à lever 8,000 hommes et marche enfin à l'ennemi, à la tête de 20,000 soldats. Arrivée aux frontières, il écrivit à son épouse, confidente intime de tous ses secrets : « Je m'enfermerai dans le camp retranché devant Podahieuit, que les « Cosaques veulent assiéger ; le lendemain et les « jours suivants, je ferai des sorties contre les « ennemis ; je disposerai des embuscades sur tous « les passages et je ruinerai cette grande armée. » Attaqué, ainsi qu'il l'avait prévu, il oppose le calme à l'impétuosité. Dix-sept assauts se succèdent avec rapidité ; les Tartares sont toujours repoussés. Sobieski, content de vaincre derrière ses retranchements, ne poursuit point l'ennemi.

XXXIX.

Enfin, le dix-septième jour, il le prévient et descend en rase campagne. Un combat furieux s'engage ; et tandis que les barbares attaquent avec le plus de vigueur, ils sont pris en flanc et en queue par divers corps détachés que Sobieski avait envoyés à Tarnopol, à Lemberg et à Brzescie, et qui arrivaient, rappelés par ses ordres secrets. La victoire n'est plus incertaine ; les Tartares et les Cosaques abandonnent le champ de bataille, jonché de 20,000 morts. Une paix que les circonstances commandaient fut le prix de cette victoire étonnante (1668). Tant de services rendaient Sobieski digne d'un trône dont il était le plus ferme appui. Casimir V ayant abdicqué, les regards des Polonais parurent un instant se tourner vers lui ; mais comme il ne fit rien pour appuyer cette disposition favorable, elle se perdit dans le tumulte de l'assemblée, et la nation, après de longues incertitudes, alla, par un caprice singulier, chercher Michel Koribut Wiegnowiecki, prince sans énergie, qui n'accepta qu'en pleurant une couronne dont l'aspect seul l'épouvantait (1669). Les Cosaques, pleins de mépris pour le nouveau roi, rentrèrent en Pologne. Sobieski fut chargé d'aller les chasser des frontières. A force de combattre et de négocier, il conquiert les villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braklaw et tout le pays situé entre le Bogh et le Niester. Les principaux seigneurs polonais, et avec eux Sobieski, convaincus de l'incapacité de Michel, résolurent de faire rentrer dans l'ombre ce fantôme de roi. Mais il avait pris du goût pour le trône ; il refusa d'en descendre et voulut s'y maintenir par les armes. Escorté de 100,000 nobles, il alla s'enfermer dans le camp de Galembe, sans oser rien entreprendre. Sobieski, immobile dans le camp de Lowiez, avec 35,000 hommes, attendait le moment de terminer cette révolution sans effusion de sang. Tandis que les Polonais sont armés les uns contre les autres, on reçoit la nouvelle de l'approche des Turcs (1672). Mahomet IV, suivi du grand vizir Coprogli et de 150,000 combattants, avait franchi le Danube au-dessous de Silistrie, traversé la Transsylvanie, jeté deux ponts sur le Niester auprès de Choczim, et investi Kaminieck, le boulevard de la Pologne de ce côté. 100,000 Tartares, sous les ordres de leur khan Selim-Ghéraï, et de ses deux fils Galga et Nouradin, y étaient arrivés en même temps, et les Cosaques avaient étendu jusqu'à la Vistule leurs courses et leurs ravages. A l'aspect du danger, le roi et son armée prennent honteusement la fuite ; les braves enfermés dans le camp de Lowiez, jurent le sabre à la main de défendre Sobieski, dont Michel avait mis la tête à prix. « Je reçois vos serments, leur « répond Sobieski ; mais avant tout, il faut sau- « ver la patrie. » C'était là le vrai cri de l'honneur ; il fut entendu de toute l'armée. Délivré d'inquiétudes du côté du roi, Sobieski couvre la Pologne. Il taille en pièces un corps considérable

de Tartares, commandé par le sultan Nouradin, qui se sauve presque seul dans le camp de son frère Galga. Celui-ci, pour éviter le même sort, veut rejoindre Selim-Ghéraï. Sobieski l'arrête et le bat dans la plaine de Nimirow, poursuit les deux sultans, les atteint et les défait encore à Grodeck et à Komarne, les rejette au delà du Niester, du Stry et de la Schewits. Ils se réunissent enfin à Selim-Ghéraï ; le khan veut fuir, Sobieski le suit jusqu'au pied des monts Carpathes, tombe sur son armée à Kalusse, lui tue 15,000 hommes, ressaisit les dépouilles de la Pologne et délivre 80,000 prisonniers. Cependant Kaminieck, manquant de vivres et de munitions, se rendit après un siège de peu de durée. Michel, épouvanté de la chute de cette forteresse, conclut à Boudchaz, contre l'avis de toute l'armée, un traité par lequel il cédait Kaminieck, l'Ukraine, la Podolie, et consentait à payer un tribut annuel de vingt-deux mille ducats, sous la condition que Mahomet l'aiderait à se maintenir sur le trône (1). Sobieski ne vit qu'avec douleur l'esclavage auquel le roi venait de soumettre la Pologne. Il parut devant la diète assemblée, versa des larmes d'indignation sur le traité du Boudchaz, et demanda qu'on rompît avec les Turcs. « Ils sont trop redoutables, s'écria un sénateur. » — « Eh ! n'avons-nous pas des sabres et du courage, répondit Sobieski ? Il vaut mieux mourir avec gloire que de vivre dans l'ignominie.... » Le traité fut déclaré nul et la guerre résolue (1673). Avec 50,000 hommes, Sobieski alla chercher les Turcs retranchés, au nombre de 80,000, sous le canon de Choczim. Malgré la tiédeur des Lithuaniens et de Paç, leur général, malgré la rigueur de la saison, il attaqua le camp des Turcs, l'emporta en un seul jour (10 novembre 1673) et leur tua 20,000 hommes. Cette victoire lui en coûta 5 ou 6,000. Le jour même de la bataille de Choczim, mourut Michel Koribut, et le trône de Pologne redevint l'objet des brigues de nombreux compétiteurs. La nation flotta longtemps incertaine sur le choix d'un roi. On se demandait dans l'assemblée à qui l'on devait donner la couronne. « A celui qui l'a le mieux défendue, s'écria le général Jablonowski. » Sobieski était là, tout couvert des lauriers récents de Choczim ; les regards s'arrêtèrent sur lui, et les cris mille fois répétés de : *Vive Sobieski ! qu'il règne sur nous !* retentirent de toutes parts (2). Au lieu de se faire couronner, il alla de nouveau

combattre les ennemis de la Pologne (1675) ; et rassemblant les forces de la république, il fit de grands efforts pour reprendre Kaminieck ; mais, abandonné par les Lithuaniens, il échoua dans cette entreprise. Au reste, les Turcs ne surent pas profiter de leurs avantages, et leur général s'arrêta au siège de quelques places de l'Ukraine. « Puisqu'il n'en sait pas davantage, dit Sobieski, « je rendrai bon compte de son armée avant la fin de la campagne. » Les Turcs furent battus, repoussés jusque sous le canon de Kaminieck, et le vainqueur revint à Cracovie, où il fut couronné avec son épouse, le 2 février 1676, sous le nom de Jean III. Le diadème était à peine sur son front qu'il fallut songer à le défendre. La Pologne était attaquée par 200,000 Turcs et Tartares. Sobieski alla les attendre avec 30,000 hommes au camp de Zuranow. Les Turcs ouvrirent des tranchées ; les assiégés firent des contre-tranchées, et l'on vit deux armées s'approcher l'une de l'autre par des travaux souterrains. Le blocus du camp durait depuis trente jours, et l'issue ne pouvait être que funeste aux Polonais, lorsque Sobieski réussit à gagner le khan des Tartares, par la médiation de qui la paix fut signée à Zuranow, le 16 octobre 1676. Le nouveau roi avait montré dans cette occasion beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. On sait que Pierre le Grand, dans un péril à peu près semblable n'en fut tiré que par le courage de sa femme ; Jean III ne dut qu'à lui seul son salut, et peut-être celui de la Pologne. Ce prince goûta pendant six ans les douceurs de la paix (1), protégé par la gloire dont il avait environné son trône ; mais, en 1683, il fut arraché au repos par les pressantes sollicitations du pape Innocent XI, qui lui fit signer un traité d'alliance (31 mars 1683) avec l'empereur Léopold I^{er}. Ce monarque était alors menacé d'une funeste invasion. En effet, au mois de juillet, 300,000 Turcs et Tartares, commandés par le vizir Kara-Mustapha, inondèrent l'Autriche et assiégèrent Vienne. Cette capitale, lâchement abandonnée par son souverain, se défendit longtemps, quoique sans espoir de salut (*voy. STAUBERBERG*). Léopold, si fier dans la prospérité, descendit jusqu'aux prières et appela humblement à son secours ce même Sobieski, auquel il avait naguère refusé le titre de Majesté. Le roi de Pologne accourut à marches forcées à la tête de 20,000 hommes. Cette petite armée, le dernier espoir de l'Empire, attirait tous les regards ; la cavalerie se faisait admirer par sa belle tenue ; mais l'infanterie était moins brillante : quelques régiments même manquaient d'habits uniformes. On conseillait au roi de les faire défilier pendant la nuit : il ne voulut point y consentir ; et lorsque

(1) L'un des motifs qui déterminèrent Michel à accepter la paix que lui offraient les Ottomans, était la crainte que Jean Sobieski n'acquît trop de crédit par ses exploits et n'en profitât pour fortifier son parti contre lui. Cette paix fut signée, le 18 octobre 1672, à Boudchaz en Gallicie. Les Polonais s'obligèrent à payer quatre-vingt mille rixdales, à titre de contribution, pour Lemberg, dont le siège fut levé ; à abandonner à la Porte Kaminieck et une partie de la Podolie ; à renoncer à l'Ukraine et à payer en outre un tribut annuel de vingt-deux mille ducats (*roy. DUMONT*).

(2) Ceux qui cherchent ailleurs que dans les services de Sobieski la cause de son éléction, prétendent que l'ambassadeur français, d'après les instructions de son maître, concourut puissamment à lui frayer le chemin du trône.

(1) Une brillante ambassade avait été envoyée à Moscou pour demander la restitution de Kiev, de Smolensk et des autres villes conquises précédemment en Russie ; et des négociations ayant été ouvertes, tous les différends furent terminés par la trêve de Moscou du 17 août 1676.

cette infanterie parut : « Regardez ces braves, » dit-il aux officiers étrangers qui l'entouraient, ils « sont invincibles ; tous ont fait le serment de ne « porter que les habits des ennemis vaincus ; « dans la dernière campagne, ils étaient tous « vêtus à la turque. » Le 7 septembre, les Polonais furent joints par le duc de Lorraine, avec 30,000 hommes, et par l'électeur de Bavière, qui en avait 14,000. Avec les 10,000 hommes commandés par l'électeur de Saxe et les troupes des différents cercles, les forces des chrétiens s'élevaient à 75,000 hommes. Sobieski, à leur tête, parut, le 11 septembre, sur les hauteurs du Calemberg, à la vue des Turcs et des assiégés. Il remarqua les mauvaises dispositions qu'avait prises Kara-Mustapha. « Cet homme est mal « campé, dit-il, nous le battons ; mais il n'y « aura point d'honneur à acquérir ; nous avons « affaire à un ignorant. » Le canon préluda à la journée du 12 septembre. L'armée combinée des Polonais et des Impériaux descendit d'abord lentement dans la plaine, chassant devant elle les détachements des Turcs, postés sur le penchant de la montagne. A l'ordre qui régnait parmi les chrétiens, à la précision de leurs manœuvres, Selim-Ghéraï reconnut Sobieski. « Le roi de Pologne est là, » dit-il au vizir ; et ce cri, répandu parmi les infidèles, les frappa d'épouvante. Le désordre se mit dans leur camp à mesure que les chrétiens en approchaient. Les Turcs n'opposèrent qu'une faible résistance à la valeur impétueuse de leurs adversaires. Après quelques heures de combat, ils plièrent de toutes parts ; et bientôt il ne resta plus que les tentes désertes où, la veille encore, reposaient avec sécurité toutes les forces de l'empire ottoman. Le vizir avait fui des premiers, laissant au pouvoir du vainqueur une foule de prisonniers, un butin immense (1), une multitude d'étendards, parmi lesquels on en trouva un que l'on prit pour le grand étendard de Mahomet, et que Sobieski envoya au pape avec ces mots : *Veni, vidi, vici*. Le lendemain, le roi de Pologne entra dans Vienne par une des brèches que le canon des Turcs avait faites aux murailles. Il fut reçu comme un dieu libérateur par cette population, qui, deux jours avant, n'avait en perspective que la mort ou l'esclavage. Son cheval perceait avec une peine infinie la foule qui se pressait autour de lui. Chacun voulait voir et toucher le héros auquel il était redevable de la vie ou de la liberté. Arrivé enfin à la cathédrale, Sobieski entonna lui-même le *Te Deum* et remercia le Dieu des batailles du succès étonnant qu'il venait d'obtenir. Ensuite un prédicateur monta en chaire et prit pour texte ces mots de l'Evangile de St-Jean : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes* (2). Léopold, pour n'être

pas témoin d'un triomphe qui blessait son orgueil, ne voulut rentrer dans Vienne qu'après la cérémonie (voy. LÉOPOLD I^{er}). Le vainqueur des Turcs et l'orgueilleux empereur se virent dans la campagne, à quelque distance de la ville. Léopold, indécis, avait demandé à ceux qui l'entouraient comment ils pensaient qu'il dût recevoir le roi. A bras ouverts, avait répondu le duc de Lorraine. L'Empereur ne goûta point un si noble conseil ; et, croyant mettre son amour-propre à couvert, il n'adressa à Sobieski que de vagues remerciements sur la délivrance de Vienne. Le mot de reconnaissance ne sortit pas même de sa bouche. Sobieski lui fit sentir d'une manière piquante et spirituelle le ridicule de son procédé. « Mon frère, lui dit-il en remontant à cheval, « je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit « service. » Mécontent de Léopold, il allait retourner dans ses Etats ; mais l'armée vaincue était en pleine retraite sur Bude. Sobieski crut que le moment de l'anéantir était arrivé ; et ce brillant résultat eût été, il faut le dire, d'une grande utilité pour la Pologne. Il attaqua donc, le 6 octobre, un corps de 15,000 Turcs retranchés à Parkani, au delà de Strigonie, perdit beaucoup de monde et courut lui-même risque de la vie. Joint trois jours après par le duc de Lorraine, il prit une revanche éclatante et tua aux Turcs 18,000 hommes. Les forts de Parkani et Strigonie furent le prix de cette victoire. Selon le P. d'Avrigny, il défit encore 40,000 Turcs près de Tilgrotin, le 4 décembre. Il arriva le jour de Noël à Cracovie, où il retrouva sa femme bien-aimée. Par sa conduite brillante devant Vienne, Sobieski était devenu le héros de la chrétienté ; mais les Polonais, peu touchés d'une gloire qui ne leur procurait aucun avantage réel, demandaient pourquoi il était allé verser le plus pur sang de la Pologne au service de l'Empire, tandis que Kamienieck, qu'il avait promis solennellement de reprendre, était encore au pouvoir des Turcs. Ils allaient même jusqu'à l'accuser d'être entré dans la ligue chrétienne plutôt pour servir son intérêt que pour le bien de l'Etat. Ces reproches étaient-ils sans fondement ? Sobieski, monté sur un trône électif par les suffrages de la nation, désirait vivement le conserver dans sa famille. Il avait, dans l'histoire de son pays, l'exemple de Jagellon. Toutefois, considérant que la faveur du peuple n'est pas de ces héritages qu'on transmet facilement, peut-être avait-il voulu se faire, pour l'avenir, un appui de Léopold ; et en cela, l'intérêt de la Pologne s'était trouvé lié tout naturellement au sien. La délivrance de Kamienieck, par la coopération de l'Autriche, avait été stipulée comme un des articles majeurs de son traité secret d'alliance ; mais la duplicité de l'Empereur trompa toutes les espérances de Sobieski

(1) L'armée polonaise, ayant combattu en face du grand vizir, fit les prises les plus considérables, et Sobieski eut en partage les plus riches dépouilles de l'ennemi.

(2) Ces paroles avaient été appliquées à un empereur de Con-

stantinople ; plus tard au brave Huniade, et plus récemment encore à don Juan d'Autriche, après la victoire navale de Lépante.

et déconcerta ses projets. Pour sortir de la fausse position où il se trouvait vis-à-vis de ses sujets, il marcha, en 1684, à la conquête de Kaminieck. Chemin faisant, il prit Zwaniec; mais Soliman-Pacha étant accouru avec une puissante armée, les Polonais se virent contraints à la retraite, et le but principal de la guerre fut manqué. Aigri par la mauvaise foi de Léopold, Sobieski voulait quitter la ligue chrétienne; Louis XIV l'y engageait, et Mahomet, dont la dérouté devant Vienne avait abaissé l'orgueil, offrait, pour achever de l'y déterminer, Kaminieck et une forte indemnité. D'un autre côté, Léopold, qui sentait de quel poids étaient, dans la balance politique, les armes de Sobieski, lui proposa, pour le retenir dans la ligue, de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, provinces sur lesquelles, au défaut de la Pologne, il pourrait faire régner ses enfants. Pressé par la reine et par un certain jésuite Vota, Sobieski prit ce dernier parti. On l'excuse comme père, on le blâme comme souverain. Sa santé s'étant gravement affaiblie à cette époque, il envoya Jablonowski pour conquérir la Moldavie et la Valachie; et ce général entra, le 16 août 1686, à Iassy; mais il ne put s'y maintenir. Les secours promis par Léopold n'arrivant pas, il fallut qu'il se décidât à la retraite. Ce fut après ces divers échecs que, se voyant sans véritables alliés et menacé par de puissants ennemis, Sobieski signa le traité de Moscou, que tous les diplomates ont considéré, ainsi que celui d'Oliva, comme des plus funestes pour la Pologne. On assure qu'en jurant de l'observer, en présence des ambassadeurs du czar, Sobieski ne put s'empêcher de verser des larmes sur l'avenir de sa patrie. Pour se dédommager de ce sacrifice, il voulut au moins faire quelque conquête sur les Turcs. Kaminieck était toujours l'objet des regrets de la république; Sobieski tenta pour la quatrième fois de la reprendre. Le prince Jacques, son fils aîné, fut chargé du commandement de l'armée: c'était lui ménager l'occasion de mériter la couronne. Kaminieck, malgré l'ardeur du jeune prince et de son armée, résista à un bombardement qui dura six jours; et cette place ne rentra sous la domination de la Pologne qu'en 1699, par le traité de Carlowitz, après la bataille de Zenta (*voy.* EUGÈNE DE SAVOIE). Une nouvelle tentative faite, en 1689, sur la Moldavie et la Valachie, eut encore moins de succès que la première. Sobieski, alors âgé de soixante et un ans, dont quarante avaient été passés dans les combats, se vit forcé de résigner le commandement de l'armée au grand général Jablonowski. Il comptait alors s'occuper beaucoup du gouvernement; mais son état de langueur le rendit bientôt incapable de travail. La république en souffrit. Des diètes, souvent tumultueuses, se succédèrent, sans apporter de remède aux maux existants; et Sobieski eut la douleur de voir éclore le germe des troubles qui agiteront la Pologne

après sa mort. Ses chagrins furent encore accrus par l'idée de l'avenir précaire de ses fils. L'espoir de les couronner s'affaiblissait de plus en plus. Forcé de renoncer à des projets dont l'accomplissement eût été pour lui le prix le plus doux de ses travaux, il voulut du moins laisser à ses enfants des richesses, pour les dédommager en quelque sorte d'un sceptre qu'il ne pouvait leur assurer. Ses intentions furent encore dénaturées par ses ennemis: on l'accusa d'avarice. Ces clameurs ne durent point l'arrêter; car ses trésors ne se grossirent jamais des deniers de l'Etat, mais des épargnes faites sur ses propres revenus et de l'argent qu'il refusait à l'avidité de ces hommes inutiles et parasites dont le trône est si souvent environné. Cependant une hydropisie le conduisait lentement au tombeau. La reine, qui avait ses vues secrètes, désirait qu'il fit un testament. Elle chargea un évêque de le sonder à ce sujet. « A quoi remédierais-je, répondit Sobieski « au prélat? ne voyez-vous pas que tous les « cœurs sont corrompus et qu'un esprit de verté « tige s'est emparé des Polonais? Dois-je me « flatter de ramener l'ordre par un testament....? « Malheureux rois! vivants, nous ordonnons; on « ne nous écoute pas. Nous écouterait-on davan- « tage quand nous ne serons plus? » Le 17 juin 1696, après s'être promené, avec une dernière lueur de santé, dans ses jardins de Willanow, il fut renversé par une attaque d'apoplexie. Au bout d'une heure, il revint à lui, et comme s'il eût regretté l'espèce d'anéantissement où il se trouvait, il s'écria: *Stava bene*, j'étais bien.... Il ne lui restait plus que quelques instants à vivre.... Il exhorta la reine à n'avoir jamais d'autres intérêts que ceux de ses enfants, et lui démontra que, pour eux, la concorde était le plus sûr moyen de ressaisir la couronne. Après avoir exprimé ses derniers vœux pour le bonheur de la Pologne, il expira, ainsi qu'Auguste, le jour anniversaire de son élection, âgé de 66 ans, dont il avait régné vingt-trois. L'envie et la haine, qui l'avaient poursuivi pendant sa vie, ne se ralentirent point après sa mort. D'injustes reproches éclatèrent sur sa cendre; et les hommes qui avaient eu le plus de part à ses bienfaits furent les plus acharnés à insulter à sa mémoire. La postérité a prononcé; et Sobieski, malgré ses fautes en politique, a reçu d'elle le nom de *Grand*. Un héros, son émule de gloire, Charles XII, dans sa course rapide, s'arrêta un instant sur le tombeau du monarque polonais. Il donna des larmes à sa mémoire; et en s'éloignant, il s'écria: « Un si grand roi n'aurait jamais dû mou- « rir!.... » Aujourd'hui les Polonais, exempts des préventions de leurs aïeux, ont pour tout ce qui rappelle Sobieski une vénération telle que, dans les derniers temps de leurs révolutions, le sabre de ce héros a été regardé par eux comme la plus noble récompense qu'ils pussent offrir au plus généreux des défenseurs de leur liberté (*voy.* Kos-

ciusko). Le nom de Sobieski est éteint (voy. l'article suivant). L'abbé Coyer a donné une *Vie du grand Sobieski* (voy. COYER). Elle se fait lire avec intérêt; le style en est quelquefois animé, spirituel et pittoresque; mais on y remarque souvent de la recherche et même de l'incorrection. Des *Mémoires sur la vie de Sobieski*, par A. Tyn-dal Palmer, ont paru à Londres en 1815, in-8°. L'*Histoire de Pologne avant et sous le règne de Jean Sobieski*, par de Salvandy (voy. ce nom), Paris, 1829, 3 vol. in-8°, a obtenu du succès; elle a été traduite en allemand. Une histoire de ce monarque, en langue polonaise, par Léon Rogalski, a vu le jour à Varsovie, 1847, in-8°. — Thérèse-Charlotte SOBIESKA, sa fille, mariée, en 1694, à Maximilien, électeur de Bavière, a conservé la dernière goutte du sang réuni des Sobieski et des Zolkiewski; et maintenant, ce beau sang coule confondu avec celui de la plupart des maisons souveraines de l'Europe. — La reine Marie-Casimire, veuve de Sobieski, après avoir payé par de longues infortunes l'honneur de s'être assise sur le trône, se retira en France dans la ville de Blois, où elle termina sa carrière, le 30 janvier 1716. Le comte de Raczyński a publié à Varsovie, en 1823, un recueil de lettres adressées par Jean Sobieski à la reine son épouse, pendant la campagne mémorable où il fit lever aux Turcs le siège de Vienne. Cette correspondance, ignorée pendant cent quarante ans, a été retrouvée par l'éditeur dans des archives de famille. Le comte Raczyński en adressa, dans l'année de la publication, un exemplaire à la société de géographie de Paris. Un rapport sur ces lettres fut fait à cette société dans la séance du 6 février 1824, et l'authenticité n'en fut point mise en doute. Il suffit d'ailleurs de lire cette correspondance pour être frappé d'admiration. Le héros de la Pologne s'y montre dans toute la vérité de son caractère. Il y manifeste pour sa femme la plus vive tendresse, et peut-être même un peu de cette faiblesse qu'on lui a reprochée; mais il ne lui fait aucun sacrifice qui puisse nuire à sa gloire et au succès de ses armes. On y trouve des traits et des détails précieux pour l'histoire de ce temps-là. Cet ouvrage a eu le plus grand succès en Pologne, et une traduction française en a été faite par le comte Plater, et publiée par de Salvandy, Paris, 1826, in-8°; et une version allemande a vu le jour en 1827. L—T—A.

SOBIESKI (JACQUES-LOUIS), fils aîné du précédent, naquit, le 2 novembre 1667, à Paris, où sa mère se trouvait depuis quelques mois; elle retourna en Pologne bientôt après la naissance de son fils, et lui fit donner une éducation française. Pour tout ce qui concerne l'art militaire, ce jeune prince ne pouvait être à une meilleure école qu'à celle de son père. Il l'accompagna dans ses campagnes contre les Turcs, et commanda le siège de Kamienieck, en 1683. Il fit dans la même année la brillante campagne de Vienne, assista à

côté de son père à toutes les batailles, et y montra un grand courage. A l'âge de vingt ans, Jacques-Louis fut sur le point d'épouser une princesse de Radziwill, veuve d'un prince de Brandebourg. Tout étant préparé pour cette union, le jeune Sobieski partit pour Berlin afin de la conclure; mais la princesse avait épousé en secret un prince de Neuburg. Le roi de Pologne, irrité de cet affront, demanda une réparation éclatante à l'électeur de Brandebourg; mais tout se termina en vaines paroles. On convint même à la fin que Jacques Sobieski épouserait la sœur de son rival, ce qui eut lieu à Varsovie en 1691. Il s'alliait par là aux premières maisons régnautes catholiques, les sœurs de la princesse Radziwill étant mariées à l'Empereur, aux rois de Portugal et d'Espagne, et au duc régnant de Parme. Après la mort de Jean Sobieski, son fils se trouva dans une position fâcheuse. La condescendance que le roi avait montrée pour la cour de Vienne, son humeur guerrière, son amour des richesses, avaient fini par éloigner de lui le cœur d'un grand nombre de Polonais; et cette fâcheuse disposition s'était même portée jusque sur son fils, qui se flattait de lui succéder à l'aide des trésors dont il pouvait disposer et de ses relations avec les maisons les plus puissantes de l'Europe. Mais toutes les causes d'éloignement que fortifiait encore la réputation d'avarice et d'ambition démesurée de la mère du jeune prince, avaient inspiré aux principaux magnats une aversion contre tous les compétiteurs indigènes, et particulièrement contre Jacques Sobieski. Ses efforts furent donc vains. Le prince de Conti avait un puissant parti, qui vraisemblablement aurait eu le dessus, grâce à l'adresse et à l'éloquence de l'abbé de Polignac (voy. ce nom), si, le jour de l'élection, le petit parti de Sobieski ne se fût réuni à celui qui votait pour l'électeur de Saxe, ce qui fit que celui-ci l'emporta sur le prince français. La nomination de l'électeur, qui monta sur le trône de Pologne sous le nom d'Auguste II, eut lieu le 27 juin 1697. Jacques Sobieski ayant reçu de son parent, l'empereur Léopold, la permission de choisir pour résidence une ville quelconque de ses pays héréditaires, se décida pour Ohlau, en Silésie, où il se trouvait encore en 1704, lorsqu'un manifeste de Charles XII le présenta à la nation polonaise comme compétiteur d'Auguste II, dont le roi de Suède avait juré la perte. Mais ce dernier, instruit du projet qu'avait le prince Jacques de se rendre en Pologne auprès du monarque suédois, chargea le colonel Kospoth, avec un certain nombre d'officiers déterminés, de s'emparer de sa personne; et Sobieski fut arrêté dans les environs de Breslau, et conduit, avec son frère Constantin, dans la forteresse de Pleissenburg. Ils ne furent relâchés qu'en 1706, lorsque, par un article du traité de paix conclu entre les rois de Suède et de Pologne, la liberté des deux frères fut stipulée. Le prince Jacques

resta, depuis ce temps, avec sa famille à Ohlau. En 1749, il encourut la disgrâce de l'Autriche en donnant la main de sa fille au prétendant d'Angleterre (*voy.* STUART). La princesse, qui se rendit par le Tyrol auprès de son époux, fut arrêtée à Inspruck par les ordres de l'Empereur. Mais elle réussit à s'évader et à rejoindre le prétendant à Rome. La cour impériale exigea du père qu'il livrât sa fille, ou que lui-même quittât les Etats autrichiens. Ne pouvant faire autrement, Sobieski se rendit au couvent de Czenstochow en Pologne, où il resta jusqu'à son accommodement avec l'Empereur. Il avait perdu successivement ses frères, sa sœur et tous ses enfants, à l'exception d'une fille, la princesse de Turenne, duchesse de Bouillon; et cette illustre famille s'éteignit avec lui le 19 décembre 1734. Z.

SOBRIER (MARIE-JOSEPH), révolutionnaire français, naquit à Pont-de-Chéruy (Isère). Il était inconnu avant 1848. Lors de la chute de la royauté de Louis-Philippe, Sobrier venait de faire un héritage qui lui permit de vivre dans une position indépendante. Il prit une part active aux manifestations socialistes qui surgirent à la suite de la révolution, et il consacra une partie de sa fortune à la propagation des opinions les plus avancées. Il dut au rédacteur en chef de la *Réforme*, M. Flocon, d'être délégué à la préfecture de police avec Caussidière, qui bientôt resta seul à cette administration, une maladie grave, produite par ses veilles durant les commotions de février, ayant obligé Sobrier de résigner dès le 26 de ce mois ses fonctions. Toutefois, durant le court espace de temps qu'il avait pu donner à l'administration, il s'était associé à des mesures urgentes, et dont quelques-unes utiles d'ailleurs, en particulier à l'ordre donné à tous les boulangers et fournisseurs de vivres de tenir leurs magasins ouverts, à la mise en liberté des détenus uniquement politiques. Ainsi que Caussidière, une fois entré à la préfecture de police, il n'avait pas voulu toucher à la caisse des fonds secrets, et de même que son célèbre collègue, il avait offert à Ledru-Rollin, membre du gouvernement provisoire et chargé de l'intérieur, de lui remettre la clef de cette caisse. A sa sortie de la préfecture de police, Sobrier loua, rue de Rivoli, n° 16, un appartement dépendant d'une maison qui avait appartenu à la liste civile, et dans lequel il établit la *Commune de Paris*, journal principalement fondé par Cahaigne, et qui, suivant un historien de la révolution de 1848, M. Garnier-Pagès, devint le principal organe des hommes voués au triomphe des doctrines socialistes. La demeure de Sobrier fut en même temps le siège du club des droits et des devoirs, réuni plus tard à celui des droits de l'homme. « Ce club, dit l'historien que nous venons de citer, prit rapidement un essor considérable, créa un pouvoir dans Paris et leva des bataillons armés. » Aussi bien le numéro 16 de la rue de Rivoli devint-il bientôt le rendez-vous

général des hommes le plus lancés dans le mouvement et le foyer de toutes les trames ourdies alors pour pousser en avant le gouvernement de février. Sous prétexte de surveiller dans le quartier les complots de la réaction, Sobrier se fit accorder par Caussidière, personnage plus pratique que lui, mais également avancé, un poste ou garde de montagnards revêtus de l'uniforme adopté alors (blouse bleue et ceinture rouge); ce qui donnait à la maison où siégeait la *Commune de Paris* un aspect étrange, au rapport de M. Garnier-Pagès, alors membre du gouvernement provisoire. Un vague effroi se serait propagé dans le voisinage et aurait redoublé lorsqu'on avait su que la demeure de Sobrier était pourvue d'un dépôt d'armes et de munitions, obtenu sur une signature probablement surprise à la confiance de Lamartine. Cependant les inquiétudes des voisins réussirent à faire supprimer le piquet de montagnards, et Sobrier se fit une garde à lui en faisant revêtir l'uniforme officiel à ses employés. Toutefois, pour donner le change aux craintes dont ces démonstrations étaient l'objet, il établit chez lui une réunion plus pacifique, qui prit le titre de comité d'agriculture. Favorisé des communications de Caussidière, Sobrier ne continua pas moins de faire, par la voie de son journal, une propagande active pour le succès des ultrarévolutionnaires. A la veille des élections, il était parmi ceux qui demandèrent l'ajournement des opérations électorales. Lorsque la députation chargée d'exposer cette demande et quelques autres encore se présenta devant le gouvernement provisoire, Sobrier fut un de ceux qui prirent la parole. « Nous avons soutenu le gouvernement jusqu'à présent, disait-il, et nous le soutiendrons toujours jusqu'à l'assemblée constituante. La circulaire du citoyen Ledru-Rollin a été approuvée par le peuple. Les députés l'approuveront comme Paris quand ils seront éclairés. Voyez, citoyens représentants du peuple, ces deux cent mille citoyens qui sont là près de vous... Ils vous soutiendront dans toutes les mesures d'ordre, d'unité et de salut public. C'est la consécration du grand principe : « Souveraineté du peuple. » Lorsque le corps électoral eut enfin prononcé, Sobrier, sa condamnation en est la preuve légale, fut un des principaux acteurs de la journée du 15 mai, dans laquelle, sous prétexte d'aller exprimer à l'assemblée issue des élections des vœux en faveur de la Pologne, les démocrates avancés envahirent l'enceinte de la représentation nationale et prononcèrent la dissolution de la chambre. En ce qui le concernait personnellement, il se serait rendu le jour de cette insurrection, une des plus curieuses de l'histoire, au ministère de l'intérieur, il en aurait pris possession et se serait emparé des sceaux. Sa propre imprudence amena son arrestation. Venu au café d'Orsay pour y prendre haleine, il parla de ce qui venait de se

passer; des gardes nationaux qui l'entendirent le conduisirent à un poste voisin, d'où il fut transféré au fort de Vincennes. Le même jour, la garde nationale de Montmartre crut faire acte de patriotisme en mettant à sac la demeure de l'ancien directeur de la *Commune de Paris*. Traduit ensuite devant la haute cour de Bourges, Sobrier déclina d'abord les débats. Toutefois il eut de courageux défenseurs : M^{es} Baud et Armand Lévy firent de sincères efforts pour faire ressortir tout ce qui militait en faveur de leur client. Néanmoins, au jour anniversaire de l'envahissement de l'assemblée, le 15 mai 1849, il fut condamné à sept années de détention. Son rôle politique était rempli. Ayant demandé ensuite sa grâce à Napoléon III, il l'obtint après avoir pris l'engagement de ne plus s'occuper des affaires publiques. Sa santé d'ailleurs lui commandait impérieusement cette abstention. Il mourut le 21 novembre 1854 dans la maison des aliénés de St-Rambert, dans le département de l'Isère. Tempérament fiévreux, Sobrier eut plus d'emportement que d'idées, plus d'intentions généreuses que de lumières. « Croyant « tout conduire et tout mener, dit M. Garnier-« Pagès, il obéissait à toutes les impulsions qui « lui étaient données. » Dans cette situation, sa vie même échappait à l'analyse. Aussi bien ne sut-il pas recueillir comme tant d'autres les fruits de sa participation aux agitations politiques. « Le « premier sur la brèche, ajoute l'historien de la « révolution de 1848, le dernier sur les listes des « gouvernements que l'on organisait, il aimait la « conspiration pour la conspiration. Il était prêt « à vous combattre comme à vous soutenir. On « croyait le tenir et il vous échappait, non par « trahison, mais par faiblesse à suivre un nouvel « entraînement. » Un détail assez curieux, c'est que Sobrier figura pour vingt mille quatre cent-trois voix sur la liste des candidats à la représentation nationale.

R—LD.

SOBRY (JEAN-FRANÇOIS), né à Lyon, le 25 novembre 1743, fut destiné par ses parents à l'état d'architecte. Dans les études qu'il fit à cet effet, il eut pour camarades Boissieu (voy. J.-J. Boissieu) et Perrache (voy. ce nom). Sa fortune, mal administrée par son tuteur, ne lui permit pas de suivre la carrière des arts. Il fit son cours de droit, fut reçu avocat à Paris, et obtint une place dans les finances. La révolution l'en priva, et Sobry retourna dans sa ville natale où il fut porté à quelques places électives, entre autres à celle de juge de paix. Il était en l'an 3 (fin de 1794) secrétaire greffier de la commune de Lyon, et membre de la *Commission pour la recherche du salpêtre*. Il quitta cette place peu de temps après, et revint à Paris où il fut employé au ministère de l'intérieur. Le culte théophilanthropique, qui s'établit à la même époque, eut en lui un zélé partisan. Son nom se trouve le onzième sur la liste par ordre de réception des membres composant le comité de direction morale et religieuse de la so-

ciété. Cependant, lorsque le comité voulut établir une juridiction sur les adeptes, Sobry fut un des scissionnaires et l'un des signataires de la protestation où ils déclarent qu'ils n'ont pas secoué le joug d'une secte pour en adopter un autre; qu'ils n'admettent d'autres juridictions et relations que celles des autorités constituées. Sobry était affilié ou du moins souscripteur à la « société établie « (dès 1794) dans la république batave, à dessein « d'accélérer la vraie religion, de porter l'homme « à la vertu, et d'encourager les arts et les « sciences. » En 1797, il était imprimeur, ce qui ne l'empêchait pas de conserver sa place dans le ministère. Après le 18 brumaire an 7 (1799), Sobry fut destitué; mais, quelque temps après, on le nomma commissaire de police du 10^e arrondissement de Paris; et c'est dans cet emploi qu'il est mort, dans la nuit du 2 au 3 février 1820. Il était membre de plusieurs sociétés littéraires, et n'avait jamais cessé de cultiver les lettres. Nous citerons de lui : 1^o *Valdemar*, tragédie en cinq actes et en vers, Lyon, 1768, in-8°; 2^o le *Mupthi*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, Lyon, 1769, in-8°. Plusieurs bibliographes inscrivent ces deux pièces au rang des ouvrages de Sobry. Cependant le nom de l'auteur y est écrit *Soubry*. 3^o *Romance de J.-F. Sobry*, in-8°, de 32 pages, sans date, mais qui doit être de 1774. C'est une histoire de France en soixante strophes, de dix vers, suivies de quelques notes. 4^o *De l'architecture*, 1776, in-8°; 5^o le *Mode français, ou Discours sur les principaux usages de la nation française*, 1786, in-8°. Cet ouvrage, dont l'auteur resta longtemps inconnu, est un de ceux qui font le mieux connaître le mécanisme de l'ancienne administration française. L'édition fut saisie presque tout entière. 6^o le *Nouveau Machiavel, ou Lettres sur la politique*, 1788, in-8°, suite de l'ouvrage précédent; 7^o *Lettre à Rivarol sur la critique*, 1769, in-8°; 8^o *Cantate patriotique*, in-18° de 16 pages, sans date; mais qui doit être de 1795. On trouve à la suite un hymne chanté à la fête de J.-J. Rousseau. 9^o *Observations typographiques sur les caractères de l'imprimerie du Louvre, comparés avec ceux de Didot*, in-8° de 24 pages; 10^o *Rappel du peuple français à la sagesse, ou Principes de morale*, 1796, in-8°; 11^o *Thémistocle*, tragédie en cinq actes et en vers, dédiée à Bonaparte, Paris, an 5, in-8°. C'est la pièce du P. Folard, retouchée et précédée d'une épître à Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie. 12^o *Apologie de la messe*, 1797, in-8°. « Ce livre, dit Grégoire, est une contre-vérité; « car Sobry regarde l'abolition de la messe comme « le plus grand coup, le plus beau, le plus vigoureux « de la révolution. » 13^o *Mémoire pour les commissaires de police de la ville de Paris*, 1805, in-8°; 14^o *Programme des jeux gymniques ouverts à Paris, rue de Varennes*, an 6 (1798), in-4° de 40 pages. Sobry a signé les préliminaires, où il exhorte ses contemporains à revenir aux exercices gym-

nastiques. 15° *Poétique des arts, ou Cours de peinture et de littérature comparées*, 1810, in-8° de près de 500 pages; c'est tout à la fois le plus étendu, le meilleur et le mieux écrit des ouvrages de l'auteur.

A. B—T.

SOKAKI, SEKAKI ou SERAKI (ABOU-YACOB YOUSOUF SERADJ-EDDYN AL), fils d'Abou-Bekr, est regardé comme le Quintilien des Arabes. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il naquit dans le Kharizme l'an 555 de l'hégire (1160 de J.-C.), et qu'il mourut en 623 ou 626 (1226 ou 1229). Il acquit sa haute réputation par son *Mestah al oloum* (Clef des sciences). C'est un ouvrage classique concernant les institutions oratoires et divisé en trois parties : grammaire, poésie et rhétorique. L'auteur l'a écrit en arabe, quoiqu'il fût persan de naissance. S'il faut en croire Soyouthi, dans sa *Bibliothèque égyptienne*, Socaki est un rhéteur de premier mérite; on l'a surnommé *Motabakar fil oloum al arabiah* (très-versé dans la littérature arabe). Il existe un exemplaire manuscrit de son ouvrage, n° 205, à la bibliothèque de l'Escurial, et n° 1445, à celle de Leyde. La bibliothèque de Paris ne possède que deux exemplaires, n° 934 et 935, de la troisième partie, qui contient l'art oratoire, et qui se trouve aussi à la bibliothèque Bodléienne, n° 360 et 419. Différents auteurs arabes ont tenté d'expliquer et de commenter les divers traités qui forment de cet ouvrage une sorte d'encyclopédie. La bibliothèque de Paris et celle de l'Escurial possèdent plusieurs exemplaires manuscrits de ces commentaires.

Z.

SOCHER (JOSEPH), philosophe allemand, naquit en 1755 à Peutingen, en Bavière; il devint membre de l'académie des sciences de Munich et il fit partie du parlement bavarois; sa vie ne paraît pas d'ailleurs avoir offert de circonstances remarquables. Dans son *Appréciation des nouveaux systèmes en philosophie* (1800, in-8°), il se montre partisan des idées de Kant, mais ses études se portaient spécialement sur l'histoire de la philosophie ancienne. Son *Esquisse des systèmes philosophiques depuis les Grecs jusqu'à Kant* (1802, in-8°) n'est guère qu'un résumé assez sec; en revanche, son ouvrage sur les *Ecrits de Platon* (Landshut, 1820) révèle des qualités sérieuses; il discute l'authenticité de quelques-uns des écrits compris dans les œuvres du disciple de Socrate, et qui ne s'accordent pas toujours avec les doctrines émises dans d'autres dialogues. Avec la hardiesse de critique dont l'Allemagne offre tant d'exemples, Socher tranche la difficulté en retranchant des écrits authentiques de Platon le *Parménide*, le *Sophiste*, le *Politique* et le *Cratylus*; mais cette hypothèse est loin d'avoir obtenu le suffrage de tous les érudits. Socher est mort en 1821.

B—N—T.

SOCIN (LÉLIUS), hérésiarque, est regardé comme le fondateur de la secte des antitrinitaires, qui, de son nom et de celui de son neveu, furent

appelés sociniens. Né à Sienne en 1525, il était fils de Marianus Socin le jeune, habile jurisconsulte, et comptait dans sa famille un grand nombre de savants (*voy.* TAISAND). Destiné à la carrière du droit, il en rechercha les fondements dans les Livres saints, dont il fit une étude approfondie, ayant appris pour cela le grec, l'arabe et l'hébreu. Les principes de Luther pénétraient, quoique lentement, en Italie, et ce réformateur acquérait de jour en jour de nouveaux partisans. En 1546, quarante personnes des plus distinguées par leur rang, par leurs emplois et par leurs titres établirent une espèce d'académie dans les environs de Vicence, pour discuter entre elles les questions religieuses qui commençaient alors à agiter les esprits. Quoique très-jeune, Socin y fut admis. Les nouveaux académiciens soumièrent les livres de l'Ecriture aux règles de critique qu'ils s'étaient faites. et repoussant tout ce qui choquait leur manière de voir, ils réduisirent leur symbole à un petit nombre d'articles. Le dogme de la Trinité, celui de la consubstantialité du Verbe, la divinité de Jésus-Christ, n'étant pas appuyés, suivant eux, de la révélation, leur parurent empruntés aux opinions des philosophes grecs. Ils renouvelaient ainsi toutes les erreurs d'Arius et de ses disciples (*voy.* ARIUS). Le secret de ces assemblées fut bientôt découvert. Quelques-uns de ceux qui les fréquentaient furent arrêtés et punis de mort. Les autres, tels que Blandrata, J.-P. Alciati, Valent. Gentilis (*voy.* ces noms), n'échappèrent au supplice qu'en prenant la fuite. Socin erra pendant quatre ans en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas et l'Allemagne, et finit par trouver un asile à Zurich. Dans ses voyages, il avait acquis par son érudition et ses qualités personnelles l'estime d'un certain nombre de savants des différents pays qu'il avait parcourus, et il continua d'entretenir avec eux une correspondance active. Les nouveaux ariens n'étaient pas moins odieux aux protestants qu'aux catholiques. Socin, averti par Calvin et surtout effrayé du supplice de Servet (*voy.* ce nom), se conduisit avec tant de prudence qu'il passa plusieurs années au milieu de ses adversaires sans être inquiété. Ce n'était qu'à quelques-uns de ses compatriotes, exilés comme lui, qu'il se permettait de confier en secret ses opinions; mais il se dédommageait de cette contrainte dans les écrits qu'il adressait à ses parents. En 1557 ou 1558, il se rendit en Pologne, où les principes de l'académie vicentine avaient trouvé de nombreux sectateurs. Ses talents l'y firent accueillir avec distinction par les seigneurs polonais, presque tous ennemis du clergé, dont ils jalouaient l'influence et les richesses. Le roi Sigismund-Auguste (*voy.* ce nom), qui voyait sans peine cette disposition des esprits, admit Socin à sa cour et lui donna des lettres de recommandation pour empêcher qu'il fût inquiété pendant son séjour en Italie, où il allait recueillir la suc-

cession de son père. Socin revint à Zurich dès qu'il eut fini ses affaires, et il mourut dans cette ville le 16 mai 1562, à l'âge de 36 ans. Doué d'une rare éloquence, savant dans les langues et critique habile, il aurait, dit Pluquet (*Dictionnaire des hérésies*), rendu sans doute de grands services au nouvel arianisme, s'il eût vécu plus longtemps. On l'a regardé comme l'auteur d'une réfutation des principes de Calvin sur le droit qu'il attribue aux magistrats de faire mourir les hérétiques; mais cet ouvrage est de Minos Celsus (*voy. CELSE*). On lui attribue une paraphrase des premiers versets du premier chapitre de l'Evangile de St-Jean; mais aucun bibliographe ne l'a jamais vue. Dans une collection de traités théologiques, imprimée en 1654, in-16, sous la rubrique: *Eleutheropoli*, mais à Racow ou en Hollande, on trouve sous son nom: *Dissertatio ad Tigurinos et Geneveses de Sacramentis*; mais la *Biblioth. fratrum Polonorum*, recueil de tous les écrits des antitrinitaires, n'en contient aucun de Lélius Socin. Voyez Vogt, *Catalog. libror. rarior.* Ilgen a publié à Leipsick, en 1814, 1 vol. in-8°, *Vita L. Socini*, et en 1824, in-4°, une *Commentatio theologico-historica* sur la vie et la doctrine de ce sectaire. W—s.

SOCIN (FAUSTE), neveu du précédent, naquit à Sienne le 5 décembre 1539. Sa première éducation fut négligée, et dans le cours de ses études, il ne se distingua point. Les lettres qu'on recevait de son oncle entretenaient dans la famille le goût des réformes religieuses et donnaient lieu à des discussions auxquelles il prenait part. A l'époque où ses parents furent poursuivis par l'inquisition, ne se sentant pas tout à fait innocent, il prit la fuite comme les autres et vint chercher un asile en France. Il apprit à Lyon la mort de son oncle et se rendit sur-le-champ à Zurich pour se mettre en possession de ses écrits. Les motifs qui l'avaient forcé de s'éloigner de l'Italie ne subsistaient plus; il y rentra et fut accueilli par le grand-duc de Toscane, qui le retint à sa cour par des emplois honorables. Au milieu des plaisirs et des dissipations, il oublia douze ans les questions théologiques qui l'avaient si vivement intéressé dans sa première jeunesse. Il se reprocha enfin la négligence coupable qu'il mettait à s'instruire, et, malgré les instances du grand-duc, il partit pour l'Allemagne dans l'intention de se livrer tout entier à la recherche de la vérité. Il étudia la théologie à Bâle pendant trois ans, cachant avec soin ses opinions particulières. Une dispute qu'il eut à Zurich, au commencement de 1578, contre Fr. Pucci (*voy. ce nom*), l'obligea de quitter la Suisse. Georg. Blandrata l'appela dans la Transylvanie pour l'opposer à Fr. Davidi (*voy. ce nom*), dont les principes séditeux et l'éloquence emportée excitaient sans cesse de nouveaux troubles. Socin passa, l'année suivante, en Pologne. Les antitrinitaires y possédaient beaucoup d'Eglises; mais, n'étant pas

uniformes dans leur croyance, ils formaient en quelque sorte autant de sectes différentes. Il voulut d'abord se faire associer à l'une de ces Eglises; mais, ayant éprouvé un refus, il ne chercha point à entrer dans une autre et se montra l'ami de toutes, en prenant leur défense contre leurs ennemis communs. Il acquit bientôt de cette manière une grande influence sur l'esprit de ces sectaires, et il en profita pour obtenir la permission de prêcher sa doctrine. En convenant que Luther et Calvin avaient rendu de grands services à la religion, il prétendait que ni eux ni ceux qui s'étaient bornés à leur système n'avaient rien fait pour rebâtir le vrai temple et rendre à Dieu seul le culte qui lui est dû. Le moyen d'y parvenir était, disait-il, de débarrasser la croyance de tous les dogmes que la raison ne peut concevoir, en d'autres termes des mystères. L'éclat des prédications de Socin alarma les protestants. Les plus habiles d'entre eux annoncèrent qu'ils réfuteraient publiquement ses erreurs dans des thèses qui seraient soutenues au collège de Posna. Socin ne manqua pas de se rendre à cet appel et réduisit tous ses adversaires au silence, en se servant contre eux des raisonnements qu'ils employaient contre l'Eglise romaine. Honteux de cette défaite, les protestants eurent recours, pour se débarrasser de Socin, à un moyen qui, pour être employé souvent par les partis, n'en est pas moins odieux. Socin avait publié un écrit pour réfuter la doctrine de Jacq. Paléologue (*voy. ce nom*); cet ouvrage, dans lequel il défendait les droits des princes, fut présenté par ses ennemis comme un libelle séditeux; et pour se mettre à l'abri des poursuites que la calomnie faisait diriger contre lui, il fut contraint de se cacher dans les terres d'un seigneur polonais, l'un de ses disciples. Tandis qu'il errait en proscrit dans les forêts de la Pologne, Socin se maria; mais, après quelques années d'une union heureuse, il perdit, en 1587, son épouse, dont les soins et la tendresse avaient adouci la rigueur de sa position. Jusqu'alors il avait touché régulièrement les revenus des domaines qu'il possédait en Italie; mais, après la mort du grand-duc, qui s'était montré constamment son protecteur, tous ses biens furent confisqués, et il se trouva réduit à la misère la plus affreuse. Il supporta ce revers avec résignation et trouva d'ailleurs dans la générosité de ses disciples tous les secours dont il avait besoin. La persécution n'avait point ralenti les progrès de son système religieux. Adopté successivement par un grand nombre de seigneurs polonais, il le fut enfin par les différentes sectes d'unitaires, qui formèrent dès lors une seule Eglise, qui prit le nom de socinienne. Le triomphe qu'il venait d'obtenir accrût la haine de ses ennemis. Dans le courant de 1598, ils ameutèrent contre lui la populace de Varsovie. Il fut arraché demi-nu de son lit et traîné dans les rues, au milieu des vociférations

et des cris les plus sinistres, qui retentissaient à ses oreilles. Il aurait fini sans doute par être la victime de ces furieux, sans la charité d'un professeur qui le tira de leurs mains. En rentrant dans sa chambre, il trouva que ses meubles et sa bibliothèque avaient été pillés; mais il ne regretta que la perte de ses manuscrits et, entre autres, d'un traité contre les athées, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage. Dans la crainte de voir se renouveler une pareille scène, il se retira chez un de ses amis, dans le village de Luclavie, où il mourut le 3 mars 1604. Les ouvrages de Socin ne sont plus recherchés depuis longtemps. Bauer en indique les éditions originales dans sa *Biblioth. libror. rariorum*; ils forment les deux premiers volumes de la *Biblioth. fratrum Polonorum*, Irenopoli (Amsterdam), 1656, 8 vol. in-fol.; le tome 1^{er} est précédé d'une vie détaillée de Socin, par Samuel Przypcow. Le *Dictionnaire* de Bayle contient un article curieux et très-étendu sur ce réformateur. Après la mort de son chef, le socinianisme, loin de s'affaiblir, devint encore plus puissant par le grand nombre de nobles et de savants qui en adoptèrent les principes. Ils obtinrent de la diète la liberté de conscience et établirent leur métropole à Racovie, où ils fondèrent un collège et une imprimerie. En 1638, ces deux établissements furent supprimés; mais les sociniens conservèrent des Eglises en Pologne jusqu'en 1658, que les catholiques s'unirent aux protestants pour les chasser du royaume. Il leur fut défendu d'y rentrer sous peine de mort, et, quoiqu'on leur eût accordé un délai pour vendre leurs biens, ils éprouvèrent tant d'obstacles que leurs historiens regardent cette mesure comme équivalant à une confiscation. Plusieurs, pour échapper à des mesures si rigoureuses, se firent catholiques ou protestants; mais le plus grand nombre se retirèrent dans la Transsylvanie, les Etats de Prusse et d'Autriche, la Hollande et l'Angleterre. Ils rencontrèrent partout des ennemis qui les repoussèrent, et partout ils furent condamnés par les lois de l'Eglise et de l'Etat. Mais, comme l'observe judicieusement Pluquet, les lois qui proscrivaient les sociniens ne réfutèrent pas leurs principes, et beaucoup de réformés les ont adoptés en Angleterre et surtout en Hollande. Les erreurs de Socin et de ses disciples sont nées du principe posé par Luther que le Nouveau Testament contient toute la doctrine de Jésus-Christ et que chaque homme a le droit de l'interpréter d'après sa raison et les règles de sa critique. Socin ne fit donc qu'user d'un droit reconnu par le chef de la réforme, en repoussant tout ce que sa raison n'admettait pas, tels que le dogme de la Trinité, le péché originel, la divinité de Jésus-Christ, la nécessité de la grâce, la prédestination, etc. Mais, en croyant innover, il n'a fait que ressusciter les erreurs des anciens sectaires, déjà condamnées par l'Eglise et victorieusement réfutées : toutes

ses opinions sont celles de Sabellius, de Pélage, d'Arius, de Nestorius. On peut consulter à cet égard le *Dictionnaire des hérésies* de Pluquet et l'*Histoire du socinianisme*, par le P. Guichard (voy. ce nom). Outre les auteurs déjà cités, on trouvera des détails sur Socin dans la *Biblioth. antitrinitarior.* de Chr. Sand. Voyez, pour les autres sources, l'*Onomasticon* de Sax, t. 3, p. 501 et 605. Parmi les ouvrages relatifs à Socin, nous signalerons ceux de Joshua Toulmin, *Memoirs of the life, sentiments and writings of Socinus*, Londres, 1778, in-8°; de J.-P. Burmeister, *Commentatio de systemate Socinianorum dogmatico*, Rostochée, 1830, in-4°; de H. Amphouze, *Essai sur la doctrine socinienne*, Strasbourg, 1850, in-8°. W—s.

SOCION. Voyez SOTION.

SOCQUET (JOSEPH-MARIE), chimiste, né à Mégeve, dans le duché de Savoie, en 1771 et non en 1769, selon Grillet (*Dictionnaire historique des départements du Mont-Blanc et du Léman*), fit ses humanités au collège de Chambéry, sous les yeux de son père, qui était un habile latiniste. Envoyé ensuite à l'université de Turin, il y obtint, à l'âge de vingt ans, le grade de docteur en médecine. Peu d'années après, nommé médecin de l'armée du roi de Sardaigne, il servit son souverain (Victor-Amédée III) jusqu'au traité de Campo-Formio (1797) et exerça un peu plus tard les mêmes fonctions sous le drapeau de l'armée française, qui était devenu celui de sa patrie. La chimie, pendant ce temps, subissait une paisible révolution; Socquet en embrassa avec ardeur les brillantes doctrines. Dans les camps, dans les garnisons, il expérimentait sans cesse et exerçait sans relâche sa propagande scientifique. Il donna des cours publics de chimie à Chieri, à Vérone, ainsi qu'à Venise, où il remplit pendant deux années la chaire de chimie expérimentale du collège de pharmacie. Attiré en France par le désir irrésistible de fréquenter les écoles et les académies de sa savante capitale, il fut nommé par le premier consul professeur de physique et de chimie à l'école centrale du Puy-de-Dôme. Trois ans après, il quitta l'Auvergne pour occuper la même place dans celle du Mont-Blanc, où il résida huit années consécutives. Ces trois premiers lustres de sa carrière chimique furent l'ère de ses travaux les plus mémorables. Socquet publia à Venise divers mémoires d'un haut intérêt, à Paris des essais sur le calorique et sur les affinités, à Chambéry des thèses de chimie, en devançant sur plusieurs points les théories que Berthollet méditait en Egypte. En 1809, à l'organisation des facultés des sciences, Socquet fut désigné par Berthollet pour la chaire de chimie industrielle de la ville de Lyon. Il l'occupa avec éclat. Il accepta, en 1818, sa pension de retraite universitaire. Plusieurs années après, il prit le parti de se retirer à Turin. Socquet y entreprit quelques recherches sur les tourbières, sur la

fabrication du sucre indigène, et s'y livra charitablement à la médecine, qu'il n'avait jamais négligé de pratiquer. Il y mourut le 17 juin 1839. On doit à Socquet les écrits suivants : 1° *Essai sur la fabrique d'alun naturel de Souvignano, en Istrie, et sur les procédés employés pour son extraction et sa puissance* (*Opuscoli scelti di Milano*, t. 14); 2° *Mémoire et précis d'expériences sur l'extraction du cuivre pur du métal des cloches*, *ibid.*, et dans le tome 14 des *Annales des arts et manufactures*; 3° *Expérience et résultats de plusieurs opérations en grand, faites à Venise, sur différents objets d'art et notamment sur la séparation de la soude du sel marin* (*Opuscoli scelti di Milano*, t. 20); 4° *Essai sur le calorique, ou Recherches sur les causes physiques et chimiques des phénomènes que présentent les corps soumis à l'action du fluide igné, avec des applications nouvelles relatives à la théorie de la respiration, de la chaleur animale, de l'origine des feux volcaniques; suivi d'un Essai particulier sur les anomalies d'affinités chimiques, d'expériences, d'observations sur le métal des cloches; enfin d'une Description de la fameuse aluminière de Souvignano, en Istrie, et des procédés employés pour l'extraction et la purification de l'alun naturel*, Paris, 1801; 5° *Analyse des eaux d'Aix, en Savoie*, Chambéry, 1803; *ibid.*, 1805; 6° *Analyse des eaux de la source froide de Puisard, dite de Bois-Plan, dans la vallée de St-Baldoph, près de Chambéry* (*Annuaire du département du Mont-Blanc*, an 13); 7° *Manuel de vaccination*, Chambéry, 1807; 8° trois thèses de chimie, 1808; 9° *Traité du plâtrage employé comme engrais sur les prairies artificielles*, Lyon, 1820. Cet opuscule avait été imprimé, en 1818, sous le titre de *Théorie du plâtrage en agriculture*. 10° *Essai analytique, médical et topographique sur les eaux minérales, gazeuses-acidules et thermo-sulfureuses de la Perrière, près Moutiers, en Savoie*, Lyon, 1824; 11° *Observations pratiques sur le choléra-morbus*, Turin, 1835. Cet écrit, rédigé d'après les faits observés par l'auteur au sein même de ce fléau, sans autre mission que celle de son dévouement personnel à la cause de l'humanité, précéda les publications des Clot-Bey, des Bulard et des sociétés formées en Allemagne dans le but d'éclairer l'hygiène publique et la police sanitaire.

B—F—S.

SOCRATE, fils de Sophronisque, Athénien, naquit le 6^e du mois Thargelion (à peu près à la mi-mai) de l'an 470 avant notre ère (olympiade 77, 4) (1). Objet de l'estime des plus illustres de ses contemporains, de l'admiration de tous les siècles qui ont suivi le sien, il semblerait que la vie et la doctrine d'un si grand homme devraient être connues en détail et avec une entière certitude. Cette supposition acquiert un nouveau de-

gré de vraisemblance, si l'on considère que ce philosophe, dont le nom est devenu synonyme de modèle de sagesse et de vertu, a été pendant de longues années exposé sans cesse aux regards de ses concitoyens, à l'observation de ses nombreux ennemis, et à l'examen d'un public curieux et frondeur. Cependant le doute et une obscurité peut-être à jamais impénétrable couvrent d'abord sa jeunesse, puis plusieurs circonstances de sa vie, enfin quelques traits de son caractère, et divers points de sa doctrine. Cette incertitude provient sans doute des jugements et des récits contradictoires qu'on trouve sur son compte dans les auteurs les plus estimés. Heureusement elle est en partie dissipée depuis que les savantes recherches de Luzac ont jeté un nouveau jour sur l'origine des imputations les plus injurieuses à la mémoire de Socrate, et sur les principales causes du dissentiment grave qui règne entre ses biographes, relativement à ses mœurs et à son caractère (1). Confrontant les traditions avec les témoignages authentiques et avec les faits avérés, ce savant est remonté jusqu'à l'origine des calomnies accueillies par quelques écrivains de l'antiquité, jusqu'à la haine qu'Aristoxène, disciple d'Aristote, avait héritée de son père (2) contre le fils de Sophronisque, et qui ne fut que trop secondée par l'ancienne école péripatéticienne, peut-être par son fondateur (3) lui-même, mais surtout par la secte des épicuriens (4), et plus tard, dans des vues de piété mal inspirée, par quelques Pères de l'Eglise (5). Mais ce qui embarrasse, c'est la différence absolue des couleurs qu'ont employées pour peindre Socrate les deux témoins les plus illustres de sa conduite. L'opinion générale a constamment placé en première ligne pour la fidélité Xénophon, si riche de son propre fonds et d'un esprit si indépendant. Platon, au contraire, a toujours été envisagé comme ayant mêlé ses idées à celles de son maître. Mais Xénophon, entièrement pratique et peu capable de suivre de hautes spéculations ou d'apercevoir les premiers principes et les dernières conséquences d'une croyance ou d'une maxime (6), n'a-t-il pas réduit Socrate à sa taille, et d'autre part, le Socrate idéalisé de Platon n'offrirait-il pas quelques traits réels, mal saisis ou négligés par son émule, quoique visibles pour des yeux plus pénétrants? Voilà des questions insolubles aujourd'hui. Lorsqu'on a voulu les éclaircir et prescrire des

(1) *Joannis Luzac de Digamia Socratis diss.*, Leyde, 1809, 1 vol. in-4^e de 318 pages.

(2) *Ibid.*, p. 85-118.

(3) *Ibid.*, p. 244-271.

(4) *Ibid.*, p. 112 et suiv.

(5) Surtout St-Cyrille d'Alexandrie et Théodoret. Les Pères antérieurs à Julien, tels que St-Justin martyr, Athénagore, Théophile d'Antioche, Origène, Clément d'Alexandrie, ont fait une honorable mention de Socrate. Ce n'est que depuis cet empereur que les défenseurs du christianisme se sont crus, par représailles, autorisés à répéter les calomnies de Jérôme de Rhodes, d'Aristoxène, de Satyrus et de Porphyre.

(6) Tenneimann, *Histoire de la philosophie*, vol. 2, p. 63 (allemand), Fr.-A. Carus, *Histoire de la philosophie*, dans ses *Œuvres posthumes*, t. 2, p. 516 et suiv., Leipsick, 1809 (en allemand).

(1) C'est le calcul de Meiners, *Histoire des sciences en Grèce*, vol. 2, p. 347, qui suit Charpentier, dans sa *Vie de Socrate* (Amsterdam, 1699). D'autres avancent ou reculent de deux ans les époques de la naissance et de la mort de Socrate. Notre opinion est appuyée sur les marbres de Paros. Voy. *Marmora Ozon.*, p. 172 et 260, édit. de Prideaux, 1676, in-fol.

règles, d'après lesquelles les deux biographes de Socrate seraient interrogés et écoutés tour à tour (1), on a entrepris de soumettre à des procédés méthodiques ce qui est du domaine du tact et d'aperçus trop délicats pour être soumis à des règles précises. Il n'y a plus lieu non plus de s'arrêter à une ancienne tradition, d'après laquelle, jaloux l'un de l'autre, Platon et Xénophon se seraient combattus réciproquement, quoique d'une manière indirecte, depuis que Boeckh a montré sur quels légers fondements cette tradition était appuyée (2). L'ignorance où nous sommes sur les véritables auteurs des dialogues attribués à quelques disciples de Socrate, à Eschine, Cébès et Simon le cordonnier, n'est d'aucune importance pour l'exposition de sa doctrine. Les lettres publiées sous le nom de Socrate (3), par Léon Allatius, offriraient beaucoup plus d'intérêt; mais leur style ampoulé et sophistique, les anachronismes et les contradictions dont elles fourmillent, le témoignage positif de Cicéron (4), et le silence observé à leur égard jusqu'au rhéteur Libanius (5), ne permettent pas de croire à leur authenticité (6). C'est donc aux deux plus célèbres disciples de Socrate, et principalement au scrupuleux Xénophon (7), qu'il faut avoir recours pour s'instruire des circonstances de sa vie, apprécier son caractère et se former une juste idée de la philosophie du plus sage des Athéniens. Toutefois, on peut dire que si Xénophon reproduit avec le plus de fidélité le sujet des entretiens de Socrate, Platon, de son côté, fait le mieux connaître sa méthode : l'un nous donne le plus purement la matière qui en constituait le fond; l'autre nous initie dans tous les secrets de l'art qui la fit valoir, et déploie à nos yeux toutes les grâces de la forme qu'elle prit dans l'ironie et l'induction de leur maître. Beaucoup d'auteurs du premier ordre, tels que Cicéron, Quintilien, Sénèque, Sextus Empiricus, Plutarque, ont fait une mention fréquente de Socrate, et nous ont conservé des

traditions précieuses qui ne se trouvent pas dans les écrits de ses disciples et qui méritent attention, lorsqu'elles ne sont pas en opposition avec les faits avérés de l'histoire contemporaine. Quant à Diogène de Laërte et Athénée, les anecdotes qu'ils racontent doivent être examinées avec d'autant plus de défiance, que ces compilateurs en ont puisé la plupart dans les livres des ennemis de l'école socratique, surtout dans ceux d'Aristoxène de Tarente (1), qui a osé imputer à l'homme qu'il avouait cependant avoir été un bon citoyen, ignorance, mœurs grossières, résistance aux volontés de son père, enfin les vices les plus honteux. Aucun des grands hommes qui ont imprimé une nouvelle direction à l'esprit humain, n'excite une plus légitime curiosité que Socrate. Comment se fait-il que le fils d'un médiocre sculpteur, sans fortune et sans crédit, se sente appelé à consacrer tous les moments de sa existence au pénible soin de détruire les erreurs nuisibles à la moralité qui régnaient dans sa patrie, et à chercher dans les places publiques, aux promenades, dans tous les lieux où il pouvait nouer conversation avec un homme bon ou méchant, ignorant ou instruit, puissant ou obscur, à l'éclairer sur ses vrais intérêts, à le délivrer de ses préjugés et de passions funestes, à le conduire à la vertu par la vérité, lui-même négligeant ses propres affaires, bravant les dures privations, les inimitiés dangereuses et les insultes auxquelles sa mission spontanée l'exposait, sans avoir en perspective ni gloire, ni jouissance, ni certitude de succès, avec une persévérance que rien ne put lasser, avec un calme qu'il conserva jusqu'à ses derniers moments (2)? Nous ne voudrions pas, avec Barthélemy (3) et le spirituel Haman (4), attribuer trop d'importance aux professions qu'exercèrent les parents de Socrate, et dire que ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection, et le conduisirent à la persuasion qu'il devait régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs : que d'une part les procédés de l'art statuaire, élevant un bloc de marbre à la dignité de la figure humaine, en détachant successivement les parties qui semblent la cacher : d'autre part les travaux du métier de sage-femme, qui était celui de Phénarète, mère de Socrate, transportés dans l'ordre intellectuel

(1) L'auteur de cet article a fait un essai de ce genre dans un écrit imprimé en 1786; depuis il a reconnu, soit l'insuffisance, soit la stérilité des principes qu'il y a posés et développés, en adoptant le point de vue de Meiners (*voy.* p. 14-32 de cet opuscule, intitulé *De philosophia Socratis*).

(2) *De simulate quæ Platonis cum Xenophonte intercessisse fertur*, Berlin, 1811, in-4°. *Voy.* toutefois Luzac, l. c., p. 106-107.

(3) *Socratis Epistolæ*, gr. et lat., Paris, 1637, in-4°. Godefroy Olearius publia deux nouvelles lettres dans son *Exercitatio ad L. Allatii de script. Soc. dialogum*, Leipsick, 1696, in-4°, nouvelle édition, c. n. var. de J.-C. Orelli, dans le 1^{er} volume de *Collect. epist. Græcarum*, Leipsick, 1815, in-8°. *Coll. ejusdem Memnon.*, ibid., 1816, auquel d'Orelli a ajouté une *Epistola crit. in epist. Socrat.*

(4) *Socrates nullam litteram reliquit*, Cic. de Orat., p. 3-60.

(5) *Voy.* Meiners *judicium de quorundam Socraticorum reliquiis*, dans le Recueil des mémoires de l'académie de Göttingue, vol. 5, 1780, in 4°, p. 45-58. Avant lui, le plus grand des critiques, Rich. Bentley, avait porté le même jugement, *Dissert. de Soc. epist.*, p. 61-79, Groningue, 1777, in-4°.

(6) Le passage de Libanius même ne prouve pas qu'il ait vu des lettres de Socrate, et encore moins qu'il les ait crues authentiques, comme Bentley l'a fort bien montré (*ibid.*, p. 63).

(7) L'apologie de Socrate, dans sa forme actuelle, et les fragments de lettres qu'on trouve dans ses *Œuvres* ne sont probablement pas de lui. Cette opinion de Valkenaer, quoique combattue par Heinze et Weiske, est généralement adoptée de nos jours.

(1) L'auteur de cet article avait, longtemps avant l'impression des excellents traités de Luzac (*De Socrate sive et De Digamia*), fait remarquer qu'Aristoxène était fils d'un nommé Spintharus de Tarente, ennemi personnel de Socrate (l. c., p. 49), et il a indiqué quelques-uns des motifs qui expliquent l'acharnement que ce célèbre disciple d'Aristote mit à dénigrer le maître de Platon.

(2) Aucun écrivain n'a mieux, et avec plus de concision, présenté le tableau de l'héroïque persévérance de Socrate dans sa magnanime résolution que ne l'a fait Plutarque. *Voy.* son *Traité du génie de Socrate*, chap. 2, p. 344 du tome 3 des *Œuvres morales*, édition de Wyttenbach, Oxford, 1797, in-8°.

(3) *Anacharsis*, t. 5, chap. 67, p. 401.

(4) *Voy.* *Sokratische Denkwürdigkeiten*, dans le 2^e volume des *Œuvres* de Haman (Berlin, 1821), p. 21-25.

par un esprit réfléchi et fécond en rapprochements ingénieux, l'avaient conduit à envisager l'homme, non-seulement comme susceptible d'être débarrassé d'entraves et secondé dans les efforts d'accouchement que fait son intelligence, mais comme naturellement condamné à la nullité la plus abjecte, et aux difformités morales les plus déplorables, s'il n'était dégrossi et secouru par une main habile et amie. Mieux vaut se borner, avec Carus (1), à dire que les occupations des parents de Socrate lui donnèrent cet attrait pour la beauté physique, et cette prédilection pour les jeunes gens d'un extérieur gracieux qui le portèrent dans tout le cours de sa vie à leur consacrer de préférence les soins d'une surveillance inquiète, éclairée et paternelle. Ce qui est plus certain encore, c'est l'heureuse influence que dut avoir sur les habitudes de Socrate la vie frugale et laborieuse (2) qu'il mena dans l'atelier de son père. Pausanias et Diogène rapportent qu'on montrait de leur temps à la citadelle d'Athènes, comme ouvrage de Socrate, les statues voilées des Grâces ; le premier prétend les avoir vues à la porte de l'Acropolis ; le scolaste d'Aristophane leur assigne une place encore plus honorable derrière la Minerve de Phidias. Quel que soit le degré de créance que mérite cette tradition, toujours est-il que Socrate ne partagea que par obéissance les travaux de son père (3), et qu'il profita volontiers des conseils et des secours de Criton, riche Athénien, qui le décida à quitter la carrière d'artiste et à se vouer aux sciences (4). Quelles facultés et quelles dispositions apportait-il à l'étude des sciences ? Un sens moral, délicat et vigilant, des habitudes de tempérance et d'application qui le rendaient maître de ses passions et capable d'une attention constamment dirigée sur leur mouvement comme sur tous ceux de son âme ; l'esprit d'observation et l'art de se replier sur lui-même, l'un et l'autre appliqués de préférence aux manifestations de la conscience et aux révélations des mobiles secrets de la volonté, en lui comme chez les autres ; une déférence illimitée pour la voix intérieure qu'il appelait son génie, et qui est incontestablement l'élément principal de la réponse à la question élevée sur les raisons déterminantes de sa sublime entreprise. On formerait une petite bibliothèque, en réunissant les dissertations anciennes et modernes qui ont été composées sur ce singulier gardien de Socrate (5). Tandis que les uns y ont vu un démon, un bon ange, un agent surhumain, ou un artifice qui devait l'aider à exécuter une

grande réforme politique (1), le plus grand nombre ont pensé que Socrate s'était plu à donner ce nom à un tact naturel, exquis et rapide dans ses aperçus, cultivé par une longue expérience. Mais il est évident qu'il l'a pris lui-même pour un guide réel, distinct de son sens intime et organe d'une divinité tutélaire. Les expressions dont il se servait quand il en parlait, sa véracité sans tache, le prix qu'il a payé cette croyance, puisqu'elle fut un des principaux chefs d'accusation qui motivèrent sa condamnation à mort, la persuasion de ses disciples, ne nous permettent pas de supposer le contraire. Si nous comparons les récits qu'ils nous ont laissés là-dessus avec toute la vie de leur maître ; si nous considérons qu'il affirma avoir reçu les salutaires inspirations de son génie dès son enfance, et qu'une tradition conservée par Plutarque (2), représente Sophronisque, comme averti par un oracle « de ne point « contrarier les libres déterminations de son jeune « fils, et de l'abandonner à son moniteur inné, « préférable à mille précepteurs » ; nous serons conduits à une explication de ce fait psychologique, aussi naturelle qu'intéressante par le jour qu'elle jette sur le caractère et l'ensemble des actions de Socrate. Heureusement que l'imagination de Socrate était contenue par un jugement sain et gouvernée par une raison forte. La belle proportion qui régnait entre ses facultés intellectuelles et le concours harmonique de leurs opérations ne furent jamais troublés par cette croyance qui rapportait à une cause surnaturelle l'intervention énergique de son sens moral personnifié et transformé en moniteur divin. Sans altérer la pureté des intentions du sage, elle ne fit que donner plus de force à ses résolutions généreuses et plus d'autorité à la voix qui promulguait les lois morales au dedans de lui. Les divers points de vue où l'on s'est plu à se placer en tâchant de s'expliquer le génie de Socrate, ont détourné l'attention de l'influence aussi importante que salutaire que cette édification de son instinct moral exerça sur sa tournure d'esprit, sur ses opinions et sur toute sa destinée. Au lieu de voir avec ses contemporains les traces de la présence des dieux et la révélation de leur volonté dans le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, en général dans les choses hors de l'homme, il s'habitua à regarder le for intérieur comme le

(1) Plessing, dans un écrit intitulé *Osiris und Sokrates*, p. 185-198. L'abbé Barthélemy, contre son équité ordinaire, va de même jusqu'à soupçonner la droiture de ses intentions (t. 5, p. 425). Meiners, *De genio Socratis*, dans le tome 3 de ses *Philosophische Schriften*. M. Lélut a traité la question au point de vue de la médecine psychologique. Selon M. Edelestand du Ménil (*Mélanges archéologiques et philosophiques*), dont nous signalerons plus loin le travail : « Ce prétendu démon n'était pas, ainsi que « quelques écrivains l'ont supposé, une imposture habilement « imaginée par Socrate, afin de donner plus de crédit à sa parole « et de faciliter son rôle de réformateur ; Socrate était sur ce point « très-sincèrement fanatique. Sa foi aveugle à tous ses pressentiments ne l'abandonnait pas dans les circonstances les plus « graves. »

(2) L. c., chap. 20, p. 377. Plutarque met cette anecdote dans la bouche de Simmias.

(1) *Histoire de la psychologie*, p. 232, Leipsick, 1808.

(2) *Xenoph. Memor.*, lib. 2, cap. 1, p. 10.

(3) Timon, cité par Diog., lib. 2, § 19, l'appelle *κατεργαστής*, un tailleur ou polisseur de pierre.

(4) Il n'y a pas de motif pour révoquer en doute ce fait rapporté par Diogène, sur la foi de Démétrius de Byzance ; mais il y a de graves raisons pour rejeter l'assertion de Duris de Samos, cité par le même compilateur, d'après laquelle Socrate serait né dans une condition servile. Diog. Laërt., lib. 2, § 19.

(5) On peut en voir une longue liste dans l'*Histoire des anciens philosophes*, par Krug, p. 157, s. Leipsick, 1815, in-8°.

sanctuaire de la divinité et l'organe de ses oracles. On lui ferait tort de penser qu'il s'attribuait la faveur de ces inspirations divines, comme une prérogative qui lui appartient exclusivement. Cependant l'auteur de l'*Anacharsis* a l'air de l'en accuser (t. 5, p. 424), bien qu'il rapporte lui-même le témoignage de Simmias (p. 423), d'après lequel son maître, persuadé que les dieux ne se rendent pas visibles aux mortels, rejetait tous les récits d'apparitions, mais écoutait et interrogeait avec l'intérêt le plus vif ceux qui s'imaginaient entendre au dedans d'eux-mêmes les accents d'une voix divine (1). C'est donc l'homme en général qu'il croyait doué de ce glorieux privilège et susceptible d'être enseigné d'en haut. Son expérience individuelle rehaussa l'espèce tout entière dans son estime; la nature humaine grandit à ses yeux, et par une double conséquence, également décisive pour la direction de ses pensées et le choix de ses entretiens, d'une part, son penchant pour les méditations morales dut s'accroître et augmenter de plus en plus son éloignement pour les vaines spéculations de ses devanciers sur la naissance et la structure de l'univers; d'autre part, son mépris pour les maximes funestes des sophistes s'exalta jusqu'au sentiment d'une mission divine qui lui commandait de les décréditer dans l'esprit de ses compatriotes. Plus il voyait l'homme s'élever en dignité par un commerce intime avec des êtres supérieurs, plus il éprouvait de dégoût pour les doctrines futilles et dégradantes de ces corrupteurs de la jeunesse. Comme déjà dans un âge où la simplicité et la pureté du cœur sont encore intactes, il se crut placé sous une influence particulière et immédiate de la Divinité, sa sévérité envers lui-même, son attention aux moindres mouvements de son âme en devinrent plus exigeantes et plus soutenues; le sentiment moral se confondit avec le sentiment religieux; et leur action réunie fit naître de bonne heure et fortifia de plus en plus en lui la résolution de se rendre agréable à la Divinité par une conduite irréprochable, et d'associer ses semblables à ses efforts de perfectionnement, ainsi qu'à la félicité qui en est le fruit. On conçoit dès lors comment il se fit que l'inscription sur le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, lui présentait un sens si profond et fit tant d'impression sur lui. On est aussi moins étonné de le voir arriver à la conviction qu'il est destiné par la Divinité à opérer la réforme morale de ses concitoyens, et rester fidèle à cette vocation sublime, au prix de tous les agréments de la vie et de la vie elle-même. Enfin, on s'explique pourquoi l'avidité de connaître, qui de son aveu le jeta dans l'examen de tous les systèmes de philosophie, ne le détourna point de son but, l'étude de l'homme; pourquoi il ne cessa d'envisager cette étude comme le seul objet digne des médi-

tations de l'homme, et pourquoi son attention, incessamment dirigée vers l'amélioration morale de ses compatriotes, se mesura pour chaque genre de connaissances, sur le degré de son aptitude à servir cette grande fin. — Voilà le Socrate que Criton se plut à mettre en relation avec les philosophes contemporains et avec les hommes éminents, dans une branche quelconque des arts ou du savoir. Plusieurs d'entre eux n'étaient pas restés inconnus jusqu'alors à Socrate (1); ses disciples lui font dire que, très-jeune encore, cherchant à s'approprier tout ce qui était bon et utile, il avait lu tous les ouvrages remarquables des poètes et des philosophes antérieurs à son temps. Bayle, et Ritter après lui, ont soutenu qu'il ne pouvait avoir eu des rapports personnels avec Anaxagore. Mais s'il est douteux qu'il ait connu Anaxagore, au moins avait-il étudié ses écrits. Écoutons-le décrire l'impression qu'ils firent sur lui. « Ayant, dit-il dans le Phédon (2), entendu quelqu'un lire dans un livre d'Anaxagore, que l'intelligence est la règle et le principe de toutes choses, j'en fus ravi d'abord; il me parut en quelque façon convenable que l'intelligence fût le principe de tout. S'il en est ainsi, disais-je en moi-même, l'intelligence ordonnatrice a tout ordonné pour le mieux. Si donc quelqu'un veut trouver la cause de chaque chose, comment elle naît, périt ou existe, il n'a qu'à chercher la meilleure manière dont elle peut être; et, en conséquence de ce principe, je conclusais que l'homme ne doit chercher à connaître, dans ce qui se rapporte à lui comme dans tout le reste, que ce qui est le meilleur et le plus parfait, avec quoi il connaîtra nécessairement aussi ce qui est le plus mauvais.... Je me réjouissais de cette pensée, croyant avoir trouvé dans Anaxagore un maître qui m'expliquerait, selon mes desirs, la cause de toutes choses, et qui après m'avoir dit d'abord si la terre est plate ou ronde, m'apprendrait la nécessité et la cause de la forme qu'elle peut avoir, s'appuyant sur le principe du mieux, et prouvant que c'est pour le mieux qu'elle doit avoir telle ou telle forme.... Je lus ses livres le plus tôt que je pus.... Mais combien me trouvai-je déçu de mes espérances, lorsque je vis un homme qui ne fait aucun usage de l'intelligence, et qui, au lieu de s'en servir pour expliquer l'ordonnance des choses, met à sa place l'air, l'éther, l'eau et d'autres choses aussi absurdes! Il me parut agir comme quelqu'un qui d'abord dirait : Tout ce que Socrate fait, il le fait avec intelligence, et qui ensuite, voulant rendre raison de chaque chose que je fais, dirait que je suis ici assis sur mon

(1) On peut voir la nomenclature de tous ceux que l'antiquité lui a donnés pour maîtres dans le 4^e chapitre de la 38^e dissertation de Maxime de Tyr (p. 225 du tome 2 de l'édition de Reiske), et Brucker, *Hist. philos.*, t. 1^{er}, p. 625 et suiv., et Appendice, p. 221 du 6^e volume in-4^e.

(2) Nous nous servons de l'excellente traduction de M. Victor Cousin, *Œuvres de Platon*, t. 1^{er}, p. 276 et suiv. Ce sont les chapitres 49 et 50 de l'édition de Wytténbach, 1810, p. 66 et suiv.

(1) *Plutarchi moralia*, t. 3, p. 372, édit. Wytténbach.

lit, parce que mon corps est composé d'os et de nerfs;.... que les muscles qui peuvent se retirer, font que je puis plier les jambes comme vous voyez,.... sans songer à parler de la véritable cause, savoir: que les Athéniens ayant jugé qu'il était mieux de me condamner, j'ai trouvé aussi qu'il était mieux d'être assis sur ce lit, etc. » On voit ici Socrate sur la voie de compléter ce qu'Anaxagore avait commencé. Donner les attributs de la bonté, de la justice, de la sagesse, à cette intelligence souveraine que le philosophe de Clazomène avait eu la gloire de mettre, le premier d'entre les physiciens, à la tête de la cosmogonie, était un pas immense dans la carrière des sciences morales réservé à Socrate (1). Ce pas le débarrassa des liens d'une métaphysique creuse et stérile, et le porta sur une scène nouvelle où Dieu et l'homme lui apparurent dans des rapports inconnus aux générations précédentes, dans les rapports de bienfaisance et de gratitude, de protection et de confiance, de justice et de soumission morale. La Divinité, représentée non pas uniquement comme un premier ordonnateur ou un premier moteur, mais comme s'occupant avec une bonté prévoyante du sort des hommes, dans tous les détails de leur organisation et de leur existence, et les conduisant à la vertu par les bienfaits, est une apparition toute nouvelle dans l'histoire des peuples comme de la philosophie. — Voilà donc Socrate sur la route qui le conduira à la réformation des idées religieuses. Nous avons maintenant à le suivre dans les rapports qui feront naître en lui la résolution d'épurer la morale et d'opposer tous ses efforts aux progrès d'une dépravation croissante, sous la triple influence de la civilisation, des formes du gouvernement athénien, et des guerres suscitées par l'ambition et l'avidité. Des rhéteurs étrangers s'arrogeant le nom de sophistes, c'est-à-dire de précepteurs ou d'artisans de sagesse, avaient alors choisi Athènes pour le principal théâtre de leur vanité et d'un charlatanisme lucratif. La jeunesse, qui aspirait au maniement des affaires publiques, accueillit avec empressement des hommes dont la morale relâchée mettait les passions à l'aise, tandis qu'en suivant leurs leçons et en se formant sur leur modèle, elle se promettait d'acquérir l'art de donner au mensonge la couleur de la vérité et aux vues personnelles l'apparence de projets inspirés par l'amour du bien. Adroits artistes de phrases dans un ordre de choses où cette habileté était la principale source du pouvoir et des richesses, les sophistes donnèrent l'autorité de leur talent et l'appui de théories sceptiques au machiavélisme des meneurs populaires et aux vices brillants des chefs d'une génération corrompue. On comprend l'effet qu'ils produisirent sur une âme pure et

forte. Les sophistes furent pour Socrate ce que Philippe fut plus tard pour Démosthène. L'indignation qu'ils allumèrent dans le cœur d'un Athénien qui avait déjà le pressentiment des maux dont la perversion progressive menaçait sa patrie, ne dut pas s'affaiblir à l'idée que c'étaient, presque sans exception, des étrangers indifférents au bien-être de son pays, la plupart Siciliens ou des Grecs d'Italie, d'autres venus des îles ou des colonies de Thrace, des aventuriers brillants et spirituels, qu'un sordide intérêt ou une vaine ostentation promenait de ville en ville pour vendre à des jeunes gens, jaloux de s'élever aux premières places par le secours de l'éloquence, des dissertations sceptiques ou plutôt le pour et le contre en lieux communs et en phrases sonores sur le vice et la vertu, les sciences et les arts, les lois et les formes du gouvernement. Toutefois, il convient de reconnaître que ces dialecticiens subtils, ces hardis penseurs, ces fameux improvisateurs encyclopédiques, Gorgias de Léontium, Protagore d'Abdère, Prodicus de Céos, Hippias d'Elis (1), Polus d'Agrigente, Thrasymaque de Chalcedoine, Euthydème de Chios et les autres marchands de paroles ou théoriciens aux gages de l'opulence et de l'autorité, que l'antiquité a flétris sous le nom de sophistes, furent avant tout les produits de leur temps. Les doctrines perverses des Calliclès et des Diagore n'étaient pas tant leur ouvrage que celui de l'anarchie intellectuelle et sociale où se trouvaient plongés les Grecs par les discordes civiles, l'invasion de l'ochlocratie dans la cité prépondérante, de la tyrannie dans plusieurs Etats, la perversion éhontée des flatteurs de la multitude, surtout par les progrès rapides de connaissances sans boussole, d'une civilisation sans direction salutaire, et par la mobile succession de théories philosophiques sans base et sans application fructueuse. Socrate vit dans les sophistes les représentants de la corruption générale; et, en les attaquant corps à corps, il s'engagea dans une lutte avec tous les abus et les vices même que ces hommes venaient exploiter. Attirés dans la métropole des arts par les encouragements qu'une jeunesse avide de connaissances et dénuée d'un guide sûr prodiguait aux rhéteurs, ils contribuèrent, par leurs talents et leurs lumières, à répandre le goût de l'étude et à former les esprits pour les hautes spéculations en matière de politique et de religion. Leur influence a, sous ce rapport, quelque analogie avec celle que les scolastiques du moyen âge exercèrent sur le progrès des sciences, en accoutumant leurs nombreux élèves, courbés sous le joug des préjugés et de la paresse, aux procédés de discussions et d'analyses subtiles. Longtemps oubliée ou mal appréciée par les historiens de la philosophie, l'importance des so-

(1) Voy. Ch.-God. Bardili, *Epoques du développement des principales notions philosophiques*, p. 41-49 du 1^{er} tome, Halle, 1788 (en allemand).

(1) Nous ne savons pourquoi Heeren le fait originaire de Colophon. *Histoire de la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, vol. 3, p. 440; Gœttingue, 1812, 3 vol. in-8°.

phistes, comme chaînon intermédiaire entre l'école élatique et celle de Socrate, n'a été bien sentie que vers la fin du dernier siècle. Meiners (1) a tâché de remplir cette lacune de la littérature grecque; et ses recherches, poursuivies par Tiedemann (2), l'auteur d'*Anacharsis* (3), Buhle, Tennemann (4) et Krug (5), ont reçu un utile complément par le précieux travail d'un savant Hollandais (6). Ce qui éclaircit cette partie de l'histoire de la philosophie ancienne sert à placer sous un nouveau jour les services que Socrate a rendus à ses concitoyens, en leur inspirant de la défiance d'abord, puis du mépris, enfin de l'aversion pour ce Protagore qui soutenait l'impossibilité de parvenir à une connaissance de la vérité suffisante aux besoins de l'homme; pour ce Gorgias, qui s'attachait à démontrer qu'il n'existe aucune réalité, et que s'il existait quelque chose de réel, nous ne pourrions ni en avoir une notion juste, ni la communiquer à d'autres; pour ce Prodicus, qui accusait la nature de nous avoir fait le plus funeste des dons en nous donnant la vie et appelait le retour au néant comme la délivrance la plus désirable; pour ce Polus et ce Thrasimaque, qui nièrent toute différence intrinsèque entre le bien et le mal, le juste et l'injuste; doctrine, au surplus, qui leur était commune avec Euthydème, Hippias, Calliclès et tous les autres sophistes. — Afin de les combattre, Socrate eut recours à deux moyens que les plus grands écrivains de l'antiquité ont célébrés sous le nom d'*ironie* et d'*induction* socratiques (7). Voulant engager ses adversaires à dévoiler eux-mêmes la fausseté de leurs principes, par l'aveu des contradictions et des absurdités auxquelles ces principes conduisaient un raisonneur conséquent, et rendre témoin de leur défaite la jeunesse qu'ils égaraient, il avait l'air de se ranger lui-même parmi leurs disciples. Affectant de ne rien savoir et d'interroger ces présomptueux docteurs dans l'unique but de s'instruire, il les amenait de question en question à se condamner par leurs propres réponses et à détruire, dans l'esprit de leurs admirateurs, les idées dont ils les avaient imbus. On ne saurait donc définir l'*ironie* socratique avec plus de justesse qu'en disant que c'était et l'habitude de dissimuler ses forces, pour empêcher son adversaire de se tenir sur ses gardes, et l'art de les faire servir à le confondre et à le désarmer plus sûrement, en s'approchant de lui

sous les dehors d'un élève docile et modeste. Au surplus, les écrits de l'école de Socrate qui nous restent en font foi, cette dissimulation prenait des formes très-variées, suivant le but de réfutation ou d'enseignement qu'il avait en vue. Plus polémique de tendance, souvent amère, parfois presque insultante dans Platon, elle prend un caractère moins hostile, plus didactique et bienveillant dans les entretiens rapportés par Xénophon; dans les *Memorabilia* surtout, l'ironie n'est presque autre chose qu'un des éléments essentiels et des procédés indispensables de cette méthode, employée par Socrate à développer, dans tous ceux avec lesquels il se trouvait en contact, ces germes de vérité et de vertu que la nature a déposés dans tous les hommes et qui ne demandent que le secours d'une main amie pour se détacher du fonds de l'âme, et grandir assez pour régner sans partage sur toutes nos idées et nos affections. Aussi Socrate comparait-il le rôle qu'il jouait dans l'ordre moral au métier de sa mère, sage-femme intelligente et heureuse dans l'exercice de sa profession (1). On a dit qu'il avait trente ans lorsqu'il entra dans cette carrière d'un nouveau service public qu'il s'imposa le premier et le seul entre les Grecs; mais rien ne justifie cette assertion. De même que sa méthode lui fut dictée par le genre d'adversaires et d'auditeurs qu'il cherchait à démasquer ou à détromper, le choix du temps et des lieux où il pût le mieux remplir sa mission lui était indiqué par les habitudes de ses compatriotes. On sait que les Athéniens passaient leur vie dans les places publiques, dans les gymnases et les jardins qui environnaient la ville de Minerve. C'est là que les sophistes tendaient les pièges de leur dialectique et de leurs systèmes séducteurs; c'est là aussi que Socrate offrait ses secours à leurs auditeurs; c'est là qu'il fit descendre des nuages cette philosophie qui s'y cachait, pour l'introduire (2) dans la cité, dans les demeures et le cœur des hommes; c'est là qu'il les somma de rentrer dans le sanctuaire de leur âme et de reporter leur attention sur la nature humaine elle-même, sur les oracles certains qu'elle rend par l'organe de la conscience, et dont l'irréfusable autorité frappe de réprobation tous les sophismes que le raisonnement, lorsqu'il est subjugué par les sens et faussé par le vice, oppose au devoir et aux croyances qui en accompagnent le sentiment. Ce qui caractérise Socrate, c'est qu'à toutes les époques de sa vie, il a toujours été à la fois maître et disciple. Lorsqu'il entendait Evenus de Paros exposer la poétique, qu'il suivait les leçons de Prodicus sur l'art oratoire; lorsqu'il étudiait les écrits de Parménide,

(1) L. c., vol. 2, p. 1-227.

(2) *Esprit de la philosophie spéculative*, vol. 1, p. 349-371, sect. 15.

(3) *Anacharsis*, vol. 4, chap. 58, p. 420 et suiv.

(4) L. c., t. 1^{er}, sect. 10, p. 344-402.

(5) *Histoire de la philosophie des anciens*, 1815, p. 144 et suiv.

(6) Jacobi Geel *Historia critica Sophistarum qui Socratis aetate Athenis floruerunt*, Utrecht, 1823, in-8°, vol. de 260 pages.

(7) Dans la foule de dissertations publiées sur ces deux principaux caractères de la méthode socratique, on doit distinguer un *Mémoire* de Cl.-Fr. Fraguier, parmi ceux de l'Académie des inscriptions, t. 4, et les programmes académiques de F.-V. Reinhard, *De veterum inductione*, p. 210-233, et *Or. de ratione dicendi Socratica, cum additamento de methodo Socr.*, p. 309-390 du 1^{er} volume de ses *Opuscula*, Leipsick, 1808, in-8°.

(1) Platon, *Théétète*, p. 149 et suiv., édit. de H. Etienne, p. 62 et suiv. du tome 2 de l'édition de Deux-Ponts; t. 2, p. 54 et suiv., de la traduction de M. Cousin.

(2) Cic., *Tusc.*, v, 10, chap. 4, p. 297, édit. de Davis. Voyez ce que dit, sur les rapports de Socrate avec Diotime de Mantinée, Fr. Schlegel, p. 254 et suiv. de son ouvrage sur les Grecs et les Romains.

de Zénon d'Elée, d'Anaxagore, d'Héraclite et d'Archélaus (si on ne veut pas admettre la tradition qui le fait s'asseoir sur les bancs de leurs auditeurs) ; lorsque Aspasia et Diotime l'initiaient dans les secrets de l'art de diriger les hommes et de gagner leur affection ou leur confiance, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'on lui communiquait, il le rapportait à ce type du vrai et du bon, que, dans le calme des sens, il avait, dès sa première jeunesse, aperçu au fond de ses pensées, et sur lequel il ne cessa d'avoir les yeux fixés au milieu des agitations de la vie. S'exerçant ainsi à apprendre en enseignant, à mettre avec indépendance à profit toutes les opinions ; à faire, à ceux de qui il en avait reçu de salutaires, honneur des heureux effets qu'il en apercevait dans ses idées et ses habitudes, il exprimait en toute occasion sa reconnaissance envers les personnes dont il avait tiré avantage. Cette disposition, cultivée d'ailleurs par le besoin de s'effacer lui-même et de faire plus aisément jour à la vérité en désarmant l'amour-propre de ses adversaires et de ses élèves, cette disposition, disons-nous, explique comment il se fait que les écrivains de l'antiquité donnent à Socrate plus de maîtres qu'à aucun des grands hommes qui se sont frayé une route nouvelle. On a fréquemment élevé la question de savoir si l'état où les sciences étaient parvenues par les travaux des philosophes ioniens et pythagoriciens lui était suffisamment connu, et si le dédain qu'il témoigna pour toutes celles qui n'avaient pas la nature morale de l'homme pour objet, ne venait pas, en grande partie, du peu de progrès qu'il avait réussi à y faire. Ce soupçon est mal fondé. Xénophon, qui a le plus fortement exprimé ce mépris de son maître pour toutes les spéculations qui n'avaient aucun rapport avec le perfectionnement moral de l'homme (1), atteste le soin avec lequel Socrate s'était occupé de mathématiques, d'astronomie, de physique, et le représente encourageant ses disciples à en étudier les parties vraiment utiles (2). Lui-même il avait eu pour maître de mathématiques Théodore de Cyrène, le plus célèbre des géomètres de cette époque. Il avait aussi donné beaucoup de temps à l'examen des théories cosmologiques d'Anaxagore et d'Archélaus (3). Mais plus il s'était enfoncé sur leurs traces dans des recherches sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres, plus il avait vu les ténèbres s'épaissir autour de lui. Croyant reconnaître que la nature, en mettant à notre portée les connaissances de première

nécessité et gravant en caractères lisibles dans notre cœur les lois immuables du vrai, du beau, du bon, révélateurs de notre destinée, nous avait en même temps refusé tout accès aux connaissances qui ne satisferaient qu'une curiosité inquiète, il se sentit fortifié dans son penchant à se consacrer tout entier à l'étude de l'homme ; et, renonçant à celle des premières causes, il rejeta toute théorie abstraite, étrangère aux méditations sur nos devoirs envers nos semblables et sur nos rapports avec les dieux. De ces principes, il conclut que l'importance de toute doctrine philosophique devait se mesurer sur le degré d'évidence ou d'obscurité dont elle était accompagnée. Voilà donc Socrate ramené à son point de départ par de profondes études, et à force de réflexions et de recherches revenu à sa première résolution, au parti qu'il avait pris, jeune encore, d'obéir au précepte du dieu de Delphes, qui imposait à l'homme la tâche de se connaître soi-même et de chercher en soi ce que ses devanciers avaient constamment cherché hors d'eux-mêmes. Deux circonstances paraissent l'avoir vivement affecté et inébranlablement affermi dans cette détermination. Nous avons déjà fait remarquer l'influence que l'inscription sur le temple d'Apollon Pythien exerça sur la direction des pensées de Socrate. L'impression qu'elle produisit sur son esprit, et qu'aucun autre visiteur de ce lieu sacré n'avait reçue avant lui, se trouva, au dernier point, à la fois augmentée et fécondée par un oracle que la Pythie rendit sur la demande de Chéréphon. Écoutons Socrate raconter les circonstances et les effets de cette singulière démarche de son ami : « Athéniens, dit-il dans son *Apologie* (1), je vous « donnerai de ma sagesse un témoin qui vous « dira si elle est et quelle elle est ; et ce témoin « est le dieu de Delphes... Un jour Chéréphon eut « la hardiesse de lui demander s'il y avait au « monde un homme plus sage que moi ; la Py- « thie lui répondit qu'il n'y en avait aucun.... « Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis « en moi-même : Que veut dire le dieu ? quel « sens cachent ses paroles ? car je sais qu'il n'y a « en moi aucune sagesse, ni petite ni grande. « Que veut-il donc dire en me déclarant le plus « sage des hommes ? car enfin il ne ment point : « un dieu ne saurait mentir. Je fus longtemps « dans une extrême perplexité sur le sens de « l'oracle, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des in- « certitudes, je pris le parti que vous allez en- « tendre, pour connaître les intentions du dieu. » Il entre, après cela, dans de grands détails sur les peines qu'il se donna pour découvrir, par un examen comparé de son caractère avec celui des plus distingués entre les Athéniens, quelle était la qualité qui avait pu lui mériter le titre du plus sage des hommes. Se mettant successivement en devoir d'interroger ceux qui, dans toute espèce

(1) *Memorab.*, lib. 1, cap. 1, § 16 ; cap. 2, § 18 ; lib. 4, cap. 4, § 5 et 6 ; cap. 6, § 1. *Econom.*, cap. 2, § 3 ; cap. 6, § 1, et cap. 16, § 9.

(2) *Memor.*, lib. 4, cap. 7, avec les notes du géomètre C.-Fr. Hindenburg, Leipsick, 1769, qui redresse les erreurs commises par Montucla, à ce sujet, dans son *Hist. des mathém.*, part. 1, liv. 1, § 6.

(3) Les nouvelles recherches d'un des plus profonds penseurs de l'Allemagne, sur les systèmes de l'école ionienne, ajoutent encore à notre admiration pour le bon esprit et la perspicacité de Socrate. Voy. *Histoire de la philosophie ionienne*, par H. Ritter, Berlin, 1821, in-8°, en allemand.

de connaissances, d'arts, de métiers, passaient pour les plus habiles, les politiques, les philosophes, les poètes, les artisans, il vint à reconnaître que tous s'imaginaient savoir ce qu'ils ne savaient pas, et, parce qu'ils excellaient dans une branche spéciale ou étaient doués d'un talent particulier, se croyaient de même supérieurs dans d'autres genres et capables de juger ou dispensés de s'occuper de la recherche impartiale du vrai et du bon, dans les choses les plus importantes et les intérêts les plus graves. Quoique plus ignorant et moins habile que les hommes d'état et les artistes auxquels il s'était adressé, il se trouva plus sage qu'eux, en ce qu'il ne se faisait du moins pas illusion sur ses lumières. « Il est évident », conclut-il, que l'oracle s'est servi de mon nom comme d'un exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien. » Ces recherches lui attirèrent autant d'ennemis qu'il avait sondé d'hommes en crédit et présomptueux, c'est-à-dire tout ce qu'Athènes renfermait de gens puissants et redoutables. Aussi sentait-il bien quelles haines il assemblait sur lui. « J'en étais affligé », dit-il, effrayé même. Malgré cela, je crus que je devais préférer à toutes choses la voix du dieu ; et, pour en trouver le véritable sens, aller, de porte en porte, chez tous ceux qui avaient le plus de réputation. » On ne saurait (1) révoquer en doute la sincérité de la conviction où se disait être Socrate, qu'en le proclamant sage, un dieu infallible, dont le commandement, inscrit sur un frontispice de temple, avait depuis longtemps préoccupé son esprit, lui imposait la tâche de sonder son propre cœur ainsi que celui de tous les hommes qu'il lui serait possible d'examiner, à l'effet de les amener à reconnaître leur ignorance, aussi bien que l'obligation de scruter l'état de leur âme dans ses rapports avec le devoir et la Divinité. L'accomplissement de cette mission fut une des principales causes de sa condamnation à la peine capitale. Cependant, au moment de la subir, il est tellement éloigné de regretter d'avoir obéi à la voix du dieu de Delphes, qu'il termine le narré des recherches qu'il a faites pour s'assurer de l'état moral de ses concitoyens, par ces mots : « Vous avez entendu, Athéniens, la vérité toute pure ; je ne vous cache ni ne vous déguise rien, quoique je n'ignore pas que tout ce que je dis ne fait qu'envenimer la plaie, et c'est cela même qui prouve que je dis la vérité. » Cet oracle de la Pythie et l'application que Socrate s'en fit, sont incontestablement les faits les plus importants dans son histoire. Ce qui les rend plus remarquables encore, c'est la manière dont

Socrate les coordonne avec les avertissements de son génie. Celui-ci ne lui adressant habituellement que des conseils négatifs (1), le plan qu'il s'était tracé, d'après les ordres d'Apollon, était la partie positive et complémentaire de sa mission. Toutes les fois que son génie ne le détournait pas d'un projet, il en considérait l'exécution, non-seulement comme autorisée, mais comme indirectement commandée par ce génie. En parlant de sa constance à se conformer à ces directions, durant tout le cours de sa vie, il dit à ses juges : « Cela m'occupe si fort, que je n'ai pas eu le temps d'être un peu utile à la république, ni à ma famille ; et mon dévouement au service des dieux m'a mis dans une gêne extrême. » Il n'est sûrement pas besoin de faire ressortir les effets de cette persuasion et des circonstances qui l'affermirent sur les pensées et la conduite de Socrate. La force avec laquelle il s'attachait aux aperçus de l'intuition interne et plongeait pour ainsi dire dans ses profondeurs, se manifesta, dans quelques circonstances de sa vie, d'une manière qui pouvait faire croire chez lui à un état extatique. Dans le banquet de Platon (2), un des convives, Agathon, peint Socrate se livrant, dès le lever de l'aurore, à une méditation profonde, et restant ainsi hors de sa tente (c'était au siège de Potidée, et en été), immobile, enseveli dans ses pensées ; exposé à l'ardeur brûlante du soleil ; objet de l'admiration des soldats, qui se le montraient les uns aux autres, et dont plusieurs passèrent la nuit près de lui pour l'observer ; ne quittant enfin sa position qu'au jour suivant, où on le vit se retirer tranquillement dans sa tente après avoir salué le soleil avec un sentiment d'adoration. Son esprit et son âme semblaient, dit Favorinus (3), s'être pendant tout cet intervalle séparés du corps, qui n'avait pas un moment changé d'attitude. Toutefois, à aucune époque de sa longue carrière, ses facultés n'éprouvèrent de trouble, de suspension ou d'élévation marquée dans leurs fonctions habituelles. Le spectacle de l'espèce de pétrification que Socrate offrit à ses camarades au siège de Potidée, est simplement une preuve d'une concentration de pensée se repliant sur elle-même, sans laquelle l'homme ne parvient guère à pénétrer au fond de ses dispositions morales. L'auteur d'*Anacharsis* parle de ce fait comme d'un trait de bizarrerie calculée ou d'une preuve de travers d'esprit. Il est plus juste de tenir compte à Socrate des efforts au prix desquels il réussit à dompter son pen-

(1) Socrate croyait à une intervention divine dans les affaires humaines. Il conseille à Xénophon de s'en rapporter à l'oracle d'Apollon pour une résolution de nature problématique. (*Anabase*, liv. 3, chap. 1, 4 t., p. 90, édit. de Weisk.)

(1) Platon et Xénophon ne sont pas entièrement d'accord sur la nature des inspirations de ce génie. Platon les restreint à une défense d'agir lorsque l'action devait entraîner des suites fâcheuses (*Apol.*, chap. 19. Nous ne citons pas *Theagès*, parce que l'authenticité de ce dialogue est douteuse). Xénophon fait jouer au génie de Socrate un rôle plus actif et lui attribue une influence directe sur les résolutions de son maître (*Memor.*, lib. 1, cap. 1, §. 4). M. G. Wiggers (dans son *Essai sur la vie et le caractère de Socrate*, p. 43-47) prend, sans motifs suffisants, parti pour l'exposé de Platon (Neustrelitz, 1811, in-8°, allemand).

(2) P. 267 et suiv., t. 10, édit. Bipont.

(3) Cité par Aulu-Gelle, lib. 2, cap. 1.

chant pour le vice, et à réprimer la violence de son caractère. On a, sans raison, révoqué en doute l'anecdote rapportée par Cicéron (1) et par Alexandre d'Aphrodisium. Le physionomiste Zopyre ayant, sur la figure de Socrate, qui offrait l'image du dieu Silène, un nez relevé, les lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête, le cou gros et court, jugé qu'il avait les dispositions les plus vicieuses et un naturel indocile, ses disciples présents éclatèrent de rire, et furent repris par Socrate, qui s'avoua né avec les inclinations perverses que l'on venait de lui imputer. Il est évident que dans la description allégorique du cheval fougueux, qui a besoin d'être contenu par le conducteur du char, sous l'emblème duquel Platon (2) représente la lutte du bien et du mal dans l'âme de l'homme, le chef de l'école académique a eu en vue les traits les plus caractéristiques de l'extérieur de son maître, remarquable par sa laideur. On ne parvint pas à se corriger des défauts dont s'accusait Socrate et à vaincre l'extrême vivacité de passions malfaisantes qu'il n'avait subjuguées qu'à force de vigilance, sans contracter des habitudes de réflexion continue et d'empire sur soi-même. La vie entière de Socrate montre cette continuité d'attention et ce pouvoir d'une volonté droite qui sont les indices irrécusables d'une liberté placée hors des atteintes d'impressions étrangères. L'humeur difficile de Xanthippe, son épouse, ne fut pour lui qu'une occasion, se renouvelant sans cesse, de s'exercer à la patience et de faire preuve d'une douceur et d'une sérénité inaltérable (voy. XANTHIPPE). Quoiqu'il fût très-pauvre, il n'accepta jamais aucun salaire de ses disciples et refusa les offres d'hommes puissants, entre autres d'Archélaüs, roi de Macédoine, qui tâcha de l'attirer à sa cour. Pour conserver son esprit libre et tranquille, il prenait soin de sa santé, observant le régime le plus frugal aux repas somptueux de ses amis, et se piquant d'une grande propreté par un goût naturel pour l'ordre et la décence (3). Ses mœurs furent constamment irréprochables. Rien qui en fasse suspecter la pureté n'a été dit, soit par Aristophane dans les *Nuées*, comédie composée pour rendre Socrate à la fois ridicule et odieux, soit par les ennemis qui l'accusèrent en justice. Les soupçons injurieux répandus sur ses relations avec de jeunes Athéniens dont la réputation n'était pas intacte, sont réfutés par toute sa conduite; les recherches faites à cet égard ont toujours fini par confondre les calomniateurs (4). Il s'était au contraire accoutumé à

une vie sobre, dure et laborieuse. S'attachant à remplir tous les devoirs du citoyen avec fidélité, il porta les armes, et donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance dans plusieurs campagnes (1) : au siège de Potidée, où il arracha Alcibiade des mains de l'ennemi, et lui céda le prix de la bravoure qu'il avait mérité lui-même; à la bataille malheureuse de Délium, en Béotie, où, de l'aveu du général, il contribua à sauver les débris de l'armée, et emporta sur ses épaules le jeune Xénophon épuisé de fatigue et renversé de cheval. Le courage civil qu'il déploya dans des occasions périlleuses, pour être plus rare et plus difficile, ne fut ni moins brillant ni moins utile à ses compatriotes. Au temps de l'asservissement d'Athènes, lorsque tout tremblait devant les trente tyrans, il osa résister à leurs ordres et consoler les malheureux, comme, à une époque antérieure, il avait bravé les fureurs d'une multitude soulevée contre des amiraux qui, après une victoire navale, n'ayant pu ensevelir les citoyens morts dans le combat, avaient encouru la peine capitale. Les flatteurs du peuple, voyant toutes les passions soulevées contre ces généraux, proposaient avec une lâcheté perfide une forme irrégulière de jugement, qui aurait infailliblement entraîné leur condamnation. En qualité de sénateur, dignité qu'il devait au sort, Socrate présidait, avec quelques-uns de ses collègues, à l'assemblée qui, altérée d'un sang innocent, menaçait les opposants du sort des accusés. Les membres du sénat qui partageaient la présidence avec Socrate, effrayés de ces menaces, approuvèrent le projet de décret vicieux que les cris du peuple leur dictaient. Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs, refusa de violer le serment qu'il avait prêté, et persista à voter conformément aux lois. On sent facilement combien d'ennemis durent lui susciter sa courageuse intégrité, sa véracité incorruptible, sa persévérance à démasquer, partout où elles se présentaient armées du talent, de la puissance et de la popularité, l'hypocrisie, la présomption, l'ignorance et les vues intéressées. On ne s'étonnera donc pas qu'ils réussissent à exciter des préventions générales et à soulever les passions du peuple contre le meilleur de ses amis. Les sophistes, qu'il avait discrédités; les auteurs dramatiques, dont il blâmait la licence; les poètes, dont il s'était moqué en toute occasion; les meneurs de la multitude, qu'il avait si souvent convaincus de sottise, et auxquels il avait, en présence de leurs admirateurs, arraché l'aveu de leur mauvaise foi ou de leur incapacité, n'eurent pas de peine à le faire considérer comme un sophiste aussi subtil et aussi habile, mais plus vain et plus dangereux que tous ceux qu'il avait combattus et décriés;

(1) De *Fato*, cap. 5, avec les notes de Davis, p. 310.

(2) Dans le *Phèdre* (p. 336, vol. 10, édit. Bipont), coll. *Sympos.*

(3) Révolté de la saleté d'Antisthène et de sa mise cynique, il lui dit un jour que sa vanité perçait à travers les trous de son manteau.

(4) Voy., dans le tome 2 des *Mémoires de l'académie des sciences de Gottingue*, 1752, la dissertation de J.-M. Gesner : *Socrates sanctus pæderasta*, réimprimée séparément à Utrecht, 1769, in-8°; et celle de Schweighæuser père : *Mores Socratis* (Strasbourg, 1785, in-4°), p. 19-23.

(1) Ce courage du philosophe mérite d'autant plus d'être noté que des hommes qui furent grands à d'autres titres, Démosthènes, Horace, et peut-être Cicéron, ne se firent point remarquer par leur courage.

comme un corrupteur des jeunes gens, qu'il jetait dans le doute, auxquels il inspirait le goût de la contradiction et un éloignement raisonné pour les institutions et les usages de leur pays, qu'il habitait enfin à tout détruire et à tourner, à son exemple, les armes d'une ironie insultante et d'un insolent persillage contre leurs parents, contre les magistrats. A ces préjugés, depuis longtemps répandus et accrédités (puisque la représentation des *Nuées* est antérieure au procès de Socrate, et que cette comédie suppose l'existence de ces préventions dans l'esprit des spectateurs), Aristophane, son auteur (1), avait donné sinon un caractère plus hostile et plus dangereux, au moins une espèce de consistance et de sanction populaire. Dans cette pièce, Socrate est représenté suspendu au-dessus de la terre et invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre les voix au milieu des brouillards. Socrate assista, dit-on, à la représentation de cette comédie, et se montra à des étrangers qui le cherchaient des yeux dans le théâtre. Mais plus tard les mêmes calomnies, qu'alors il méprisait impunément, reçurent des conjonctures politiques une puissance mortelle. Socrate n'avait jamais dissimulé ses sentiments sur les absurdités et les funestes conséquences des formes démocratiques du gouvernement de son pays; il n'avait pas épargné les sarcasmes à une des institutions les plus chères à la multitude, à la loi qui faisait dépendre du sort l'élection des juges et des magistrats (2); en toute occasion, il avait laissé apercevoir une prédilection (3) décidée pour l'aristocratie, comme beaucoup plus favorable à l'amélioration morale du peuple et au sage ma-

niement des affaires publiques, lorsque ce régime repose sur un bon système électoral. Etant depuis longtemps l'objet de la haine des démagogues, il était récemment devenu odieux à tous ceux qui avaient été victimes de la révolution opérée par Lysandre. Après donc que les Athéniens eurent subi le joug des Spartiates, appuis et propagateurs des principes aristocratiques, et qu'un de ses disciples, Critias, eut figuré parmi les plus cruels entre les instruments de la tyrannie établie par les Lacédiéniens sur les ruines de l'ancienne constitution d'Athènes, il ne manqua plus à ceux qui voulaient perdre le maître d'Alcibiade et de Thérémène, qu'un chef populaire et puissant, ennemi personnel de Socrate. Il se rencontra dans Anytus, homme riche, zélé soutien de la démocratie, persécuté par les trente tyrans, un des principaux restaurateurs de la liberté, et à double titre, extrêmement cher au parti victorieux. Longtemps ami de Socrate, qu'il avait même prié une fois de donner quelques instructions à son fils, mais, dans deux circonstances, profondément blessé des critiques que le sage avait faites de sa manière d'élever ce jeune homme, Anytus prêta d'autant plus volontiers son appui aux ennemis de Socrate, qu'en les secondant, il servait à la fois sa haine personnelle et la vengeance du parti populaire. Un décret solennel d'amnistie ayant imposé un silence absolu sur les événements antérieurs à l'expulsion des trente tyrans, les accusateurs de Socrate ne pouvaient le dénoncer directement comme ami de la tyrannie et fauteur des projets de la faction oligarchique; mais, en mettant en avant d'autres griefs ostensibles, ils comptaient sur les effets d'une irritation toujours existante, et sur les alarmes d'un peuple qui se rappelait avec frayeur avoir été dépouillé de son autorité, et qui ne voyait, dans le voile jeté par l'amnistie sur les délits politiques, que l'impunité accordée à ses ennemis et un moyen de leur ménager la ressource de nouvelles trames contre la liberté. Il fut donc arrangé entre les adversaires de Socrate, que Melitus, jeune homme assez obscur et poète sans talent, présenterait au second des archontes une dénonciation contre Socrate, comme ayant introduit des divinités nouvelles sous le nom de génies, et corrompu la jeunesse d'Athènes. Cette accusation concluait à la peine de mort: elle était soutenue par deux hommes puissants, Anytus, dont nous venons de parler, et Lycon, un des orateurs qui disposaient de l'opinion de la multitude. Les chefs d'accusation étaient fort adroitement choisis. Le peuple, persuadé que les philosophes ne pouvaient s'occuper de la nature sans nier l'existence des dieux, et confondant Socrate avec d'autres philosophes, était préparé à trouver la charge d'impiété plausible. L'autre motif de l'action intentée contre Socrate, le reproche de corrompre la jeunesse, fournissait à ses accusateurs le prétexte de rappeler incidemment

(1) Jusqu'à ces derniers temps la critique a été presque unanime à condamner ou flétrir la conduite de l'auteur des *Nuées*. M. Victor Cousin lui même (*Fragments philosophiques*) le considère comme complice de la mort du plus grand philosophe de l'antiquité. Cette opinion n'est point partagée par l'écrivain, d'ailleurs judicieux, que nous venons de citer. Outre que cette prétendue complicité de l'œuvre d'Aristophane dans la mort de Socrate ne repose que sur le témoignage d'Élien et des scolastes, l'auteur fait remarquer que les *Nuées* furent jouées dans la première année de la 89^e olympiade (424 ans avant l'ère chrétienne), c'est-à-dire environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans avant la mort de Socrate. Mais cet argument ne serait peut-être pas concluant, car *Tartuffe* et *Mahomet* ont pu être considérés, quoique composés bien avant la révolution française, comme ayant contribué au mouvement philosophique qui compta parmi les causes de ce grand changement. M. du Ménil est bien plus dans le vrai en montrant dans Socrate un ennemi des conservateurs qui complotèrent en effet sa ruine. « Le procès de Socrate, dit-il, fut une grande nécessité politique. Le véritable accusateur de Socrate fut le gouvernement d'Athènes. » Il ajoute que la responsabilité d'Aristophane fut nulle; qu'il resta dans la galerie comme la Grèce entière. Il va jusqu'à dire que l'on ne peut reprocher à Aristophane que le courage d'un bon citoyen et la clairvoyance d'un esprit supérieur. L'auteur d'un substantiel travail sur Socrate, dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, M. P. Janet, fait peut-être plus plausiblement la part des choses, en représentant Socrate et Aristophane comme du même parti en matière politique, puisqu'ils étaient l'un et l'autre partisans du gouvernement aristocratique, tandis qu'ils se séparaient en philosophie; Aristophane se rattachant à cette chaîne de poètes qui avaient fondé et consacré la religion mythologique de la Grèce.

R.—L.D.

(2) Xén., *Memor.*, lib. 1, cap. 2, p. 9.

(3) Platon et Xénophon héritèrent des opinions antidémocratiques de leur maître. Il se moquait sans cesse de ce souverain composé de cordonniers, maréchaux, charpentiers, etc., se mêlant de choses qu'ils n'avaient pas apprises. *Memor.*, lib. 3, cap. 7, p. 6. Élien, *Var. hist.*, lib. 2, cap. 1, et lib. 3, cap. 17.

des faits couverts par l'amnistie, et capables d'effrayer les amis du gouvernement populaire sur les dangers dont les menaçait incessamment l'empire de Socrate sur la jeune noblesse. Fallait-il, après avoir vu les disciples de Socrate accabler de maux leur patrie, Alcibiade conspirer contre la liberté, Critias et Thérémène se faire les instruments de l'oppression étrangère, laisser Socrate impunément continuer ses leçons de tyrannie et infecter des esprits altiers et ardents par des maximes subversives d'une constitution à peine rétablie et toujours exposée aux sourdes menées de l'oligarchie et de la jalouse Lacédémone? Il est impossible que Socrate se dissimulât le danger. Il savait combien la tyrannie récente des oligarques avait rendu le peuple ombrageux et accessible aux dénonciations; l'exil d'Alcibiade le privait d'un protecteur puissant; sous une infinité de rapports, le moment était singulièrement favorable à ses accusateurs. Cependant, tranquille au milieu de l'effroi de ses disciples, il résolut de n'employer aucun des moyens auxquels les hommes même injustement poursuivis, n'hésitaient pas à recourir, tels que des harangues artistement arrangées pour flatter l'oreille superbe des Athéniens, les sollicitations et les prières de ses amis, les larmes de sa femme et de ses enfants. Refusant de se servir d'un discours touchant que Lysias, le plus éloquent des orateurs de son temps, avait composé pour lui, il répondait à Hermogène, qui le conjurait de travailler à sa défense : « Je m'en suis occupé toute ma vie; » et comme Hermogène insistait sur le devoir de ne repousser aucun des moyens propres à épargner une injustice à ses juges, Socrate lui dit : « J'ai deux fois entrepris de mettre en ordre mes moyens de défense, deux fois le génie m'en a détourné » (1). Il ajouta : « J'ai vécu jusqu'ici le plus heureux des hommes... Les dieux me préparent une mort paisible, la seule que j'eusse pu désirer. La postérité prononcera entre mes juges et moi : elle me rendra cette justice, que loin de songer à corrompre mes compatriotes, je n'ai travaillé qu'à les rendre meilleurs. » C'est avec ces dispositions qu'il comparut devant le tribunal des héliastes, composé d'environ cinq cents juges. A la première imputation, « de ne pas admettre les divinités d'Athènes, » il opposa les habitudes de toute sa vie, les sacrifices qu'il offrait devant sa maison et pendant les fêtes sur les autels publics, sacrifices dont Mélitus lui-même avait pu être témoin. Quand pour se disculper du tort d'introduire des dieux étrangers, il représenta son génie comme un interprète préférable aux indications tirées du vol des oiseaux, et légitimé par des prédictions dont ses disciples pouvaient attester l'accomplissement, il s'éleva des murmures de mécontentement, qui font l'éloge à la fois de Socrate et de ses juges. Ceux-ci devaient mal

accueillir une déclaration sacrilège à leurs yeux, et présomptueuse au dernier point. Socrate sachant d'avance quelle impression dangereuse, pour lui, cette haute défense de son génie ferait sur eux, se montra fidèle à sa maxime, *qu'il fallait obéir à Dieu plus qu'aux hommes*. « Je vais, reprit-il, je vais vous déplaire bien davantage encore, en vous rappelant la réponse de la Pythie, qui m'a proclamé le plus sage des hommes. » En effet, à ces mots, les juges firent éclater une vive indignation (1). Selon l'auteur de l'Apologie attribuée à Xénophon, Socrate compara avec l'oracle rendu en son honneur l'éloge plus magnifique encore qu'Apollon avait fait de Lycurque (2), rapprochement qui dut mettre le comble à l'irritation des héliastes, gens du peuple dont le patriotisme consistait essentiellement dans une profonde haine pour leurs rivaux de Sparte, et que la mention honorable du législateur d'une cité abhorrée était propre à exaspérer davantage contre l'accusé. Socrate, passant au second délit qui lui était imputé, somma les parents des jeunes gens qu'on lui reprochait d'avoir corrompus, de se lever et de déposer contre lui, s'ils avaient à se plaindre de son influence sur leurs fils ou leurs frères, et rappela tous les efforts par lesquels il avait cherché à les éclairer sur leurs véritables intérêts, et à leur persuader qu'avant le soin du corps et des richesses, avant tout autre soin, est celui de l'âme et de son perfectionnement. On ne trouve dans cette partie de son Apologie, qu'une mention indirecte de Critias et aucune d'Alcibiade. Socrate ne fait pas même allusion aux préventions qu'il avait inspirées à la jeunesse contre les institutions de la république, et surtout contre la désignation des magistrats par la voie du sort, mode d'élection que Mélitus n'avait pas manqué de présenter comme la plus sûre garantie de l'égalité, comme le principe fondamental de la constitution; animant ainsi contre Socrate et les citoyens qui avaient été revêtus de charges importantes, et les juges même qui avaient sa destinée entre leurs mains, et qui tous avaient été établis dans leurs places par le sort. Est-ce oublié des rédacteurs des deux Apologies? ou Socrate lui-même repoussant tout moyen de défense incompatible avec une entière franchise, avec cette *libera contumacia* que Cicéron lui attribue (3), aurait-il dédaigné d'entrer dans des éclaircissements qui ne pouvaient qu'augmenter l'irritation du tribunal, s'ils avaient eu le noble caractère qui est empreint dans tout le reste de son discours? Quoi qu'il en soit, il passa sous silence les griefs qui, selon l'orateur Eschine (4), furent la véritable cause de sa condamnation, et se contenta de

(1) *Xenoph. Apol.*, § 14. Voy. plus haut, le précis de ce que dit Socrate.

(2) *Ibid.*, § 15.

(3) *Tusc.*, lib. 1, cap. 29, p. 60, édit. Davis.

(4) Eschine plaidant, cinquante-quatre ans plus tard, devant ces mêmes héliastes qui jugèrent Socrate, disait : « Vous « qui avez mis à mort le sophiste Socrate, parce qu'il vous parut « qu'il avait donné des leçons à Critias, l'un des trente qui dé-

(1) *Xén., Apol. Socr.*, § 3, 4, 5, p. 102, édit. Bach. *Memorab.*, lib. 4, chap. 8, § 4-10, p. 280 et suiv., édit. Schneideri.

dire : « Je n'ai jamais été le maître de personne. Je me prête au riche, au pauvre, à quiconque prend plaisir à m'interroger ; et si parmi ceux qui me fréquentent, il s'en trouve qui deviennent gens de bien ou malhonnêtes gens, il ne faut ni m'en louer ni m'en blâmer : ce n'est pas moi qui en suis cause ; je n'ai jamais promis un enseignement, et je n'ai jamais rien enseigné (1) : » « Si vous me renvoyez absous, dit-il encore à ses juges, à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans balancer : Athéniens, je vous honore et je vous aime ; mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous ; et tant que je respirerai, je ne cesserai de tenir à tous ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire : O mon ami ! comment... ne rougis-tu pas de ne penser qu'à amasser des richesses, à acquérir du crédit et des honneurs, sans t'occuper de ton âme et de son perfectionnement (2) ? » Les juges, au nombre de cinq cent cinquante-six, ayant été aux voix, deux cent quatre-vingt-un votes contre deux cent soixante-quinze le déclarèrent coupable (3). Trois suffrages de plus en sa faveur eussent suffi pour l'absoudre, par l'égalité des voix. Il est évident que la plus légère démarche faite pour fléchir ses juges, ou moins de fierté dans sa défense, n'auraient pas manqué d'amener ce résultat. Selon la jurisprudence d'Athènes, quand la loi ne déterminait pas la peine, on laissait au coupable la faculté d'indiquer lui-même celle à laquelle il se condamnait. Sur sa réponse, on opinait une seconde fois ; et ensuite il recevait son dernier arrêt. Socrate pouvait faire changer la punition de mort, proposée par Mélitus, en un exil, en une détention ou en une amende pécuniaire. Ne voulant pas, en se taxant lui-même, se reconnaître coupable : « Athéniens, dit-il, pour m'être consacré tout entier au service de ma patrie, en travaillant sans cesse à rendre vertueux mes concitoyens ; pour avoir négligé, dans cette vue, affaires domestiques, emplois, dignités, je me condamne à être nourri le reste de mes jours, dans le Prytanée, aux dépens de la république. » Cette justice que le sage se rendait à lui-même, parut l'excès de l'arrogance et révolta des hommes enflés d'une sotte opinion de leur dignité, et déjà blessés des leçons qu'il leur avait prodiguées autant que des éloges qu'il s'était donnés. Quatre-vingts juges qui lui avaient été favorables lors du premier jugement, adhérèrent aux conclusions de Mélitus, et la sentence de

mort fut prononcée. Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui n'avait, pendant toute sa vie, fait autre chose que d'apprendre à mourir (4). Dans un troisième discours, il exprima les sentiments magnanimes que respire toute sa défense, et qui lui donnaient l'air plutôt d'un juge que d'un condamné. Il finit par ces paroles : « Il n'y a aucun mal pour l'homme de bien, ni pendant sa vie ni après sa mort : les dieux ne l'abandonnent jamais ; car ce qui m'arrive n'est point l'effet du hasard. Mourir dès à présent, et être délivré des soucis de la vie, était ce qui me convenait le mieux : aussi la voix céleste s'est tue aujourd'hui ; et je n'ai aucun ressentiment contre mes compatriotes, ni contre ceux qui m'ont condamné... Je ne leur ferai qu'une seule prière. Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez rechercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les, en les tourmentant comme je vous ai tourmentés ; et s'ils se croient quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur présomption : c'est ainsi que je me suis conduit avec vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants nous n'aurons qu'à nous louer de votre justice. Mais il est temps que nous nous quittons, moi pour mourir et vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage ? Dieu seul le sait. » Apollodore s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mourait innocent : *Voudrais-tu*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable* (2) ? Son visage, ses discours, sa démarche en se rendant à la prison, respiraient le calme ; il semblait dire : « Anytus et Mélitus peuvent me tuer ; mais ils ne peuvent me faire mal (3). L'exécution de la sentence qui le condamnait à mourir du poison de la ciguë fut différée, pour obéir à une loi qui défendait de mettre à mort des criminels pendant le voyage de la galère chargée des offrandes des Athéniens pour le temple d'Apollon à Délos. Le navire était parti le lendemain du jugement. Socrate passa les trente jours qui s'écoulèrent jusqu'au retour du vaisseau, entouré de ses disciples et livré aux entretiens qu'il avait constamment dirigés vers un but d'amélioration morale, et qu'il tâcha de rendre plus que jamais profitables à ses amis, dans les derniers moments qui devaient précéder leur séparation. La veille du jour où l'on attendait de Délos la galère dont la rentrée au port du Pirée allait être le signal de la mort de Socrate, Criton vint le trouver de grand matin pour lui annoncer cette triste nouvelle, et le conjurer de sortir de la prison, dont les portes lui étaient ouvertes, par les soins de son ami, et d'accepter l'offre d'une retraite sûre en Thessalie. Socrate lui ayant demandé, en riant, s'il connaissait un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point ; et voyant

« truisirent le pouvoir du peuple. » In *Timarch.*, p. 168, édition de Reiske.

(1) *Apol. de Plat.*, trad. de M. Cousin, p. 101, chap. 21, édition de Fisch.

(2) *Ibid.*, p. 93, chap. 17.

(3) Pour concilier Platon et Diogène Laërce, qui ne sont pas d'accord sur cette évaluation, Tychsen, auteur d'un excellent *Mémoire* (voy. 1^{re} et 2^e parties du recueil publié à Göttingue, en 1786 et suiv., sous le titre de *Bibliothèque pour la littérature et les arts de l'antiquité*), où un nouveau jour a été répandu sur plusieurs circonstances du procès de Socrate, a cru devoir fixer le nombre des héliastes présents à 559, dont 279 auraient voté l'absolution.

(1) *Phedon*, p. 145 et 153, édit. de Deux-Ponts.

(2) Xénoph., *Apol.*, § 23, p. 112, édit. Bach.

(3) Plutarque, *De la tranquillité de l'âme*, p. 938, vol. 2, édit. Wytttenbach, Epict., *Diss.*, lib. 1, cap. 29, p. 18.

Criton désespéré d'un refus par lequel Socrate paraissait se trahir lui-même, trahir ses enfants, qui perdaient leur soutien, trahir ses amis, qu'il livrait à la plus cruelle douleur, et aux reproches de tous les siècles à venir, il s'engagea entre eux un entretien que Platon nous a conservé, dans son *Dialogue de Criton*, et dans lequel Socrate s'attache à prouver qu'en se déroband à une peine légale, par la fuite, il se soustrairait à une obligation morale irrémissible, l'obligation d'obéir en toute circonstance aux lois de son pays. M. Cousin, qui voit avec raison dans le *Criton* le complément de l'*Apologie*, pense que l'austérité du principe développé dans cet écrit de Platon a dû servir à dissimuler et à couvrir, en quelque sorte, la désobéissance réelle de Socrate, à la partie religieuse de la constitution athénienne, sous l'appareil de ses vertus civiques et de son absolu dévouement aux lois (1). Nous avons peine à croire qu'un des plus beaux monuments de la philosophie morale antérieure au christianisme, ne cache dans le disciple qu'un pareil dessein, et dans le maître, le dégoût de la vie, présenté sous le masque d'un patriotisme sublime. Cette lassitude qui soupire après la délivrance, ne se manifeste par aucun indice. Socrate déclare qu'il a vécu jusqu'à ce moment le plus heureux des hommes; et en commençant sa discussion avec Criton : « Je serais ravi, lui dit-il, que vous pussiez me persuader de sortir d'ici; mais je ne puis le faire sans être persuadé. » Il nous est encore plus difficile de douter de la foi de Socrate, lorsqu'il proteste de son attachement aux institutions religieuses de son pays (2). Socrate, tout en rejetant ce qui, dans les traditions populaires, était contraire à la saine morale, professait des principes et suivait des pratiques qui semblaient d'accord avec les cérémonies du culte public et avec les croyances d'un paganisme épuré. Quant aux refus qu'il opposa aux sollicitations de Criton, il ne faut pas oublier qu'il ne tenait qu'à Socrate de conserver sa vie. « Je n'avais, dit-il, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement : j'ai voulu en subir une seconde; et j'ai dit tout haut que je préférerais la mort à l'exil. Irai-je, ajoute-t-il, infidèle à ma parole, montrer aux étrangers Socrate pros- crit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris?... Laissons donc cette discussion, mon cher Criton, et marchons sans rien craindre par où Dieu nous conduit (3). » On peut se demander toutefois si, en irritant ses juges par le ton hautain de sa défense, et en s'attirant la peine capitale, par le refus qu'il fit de s'imposer une amende selon les lois (4), So-

crate n'a pas mis en oubli le devoir qui nous prescrit de défendre notre existence. Lui-même, d'ailleurs, soutient, dans le *Phédon*, que, l'homme ayant été placé par la main de Dieu dans le poste qu'il occupe, il ne doit point le quitter sans sa permission, ni sortir de la vie sans son commandement. Le funeste vaisseau étant revenu à Athènes, les onze magistrats qui avaient l'intendance des prisons, annoncèrent à Socrate qu'il devait mourir ce jour-là, et lui firent ôter ses fers. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite : ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, tenant entre ses bras le plus jeune de ses enfants. Aucune mention n'est faite de Myrto, que quelques écrivains donnent pour seconde femme de Socrate. Le silence de Platon à cet égard est une des nombreuses raisons que J. Luzac a si bien développées dans l'ouvrage destiné à prouver la fausseté de la prétendue bigamie à Socrate (1). Dès que Xanthippe aperçut les amis de son mari, elle s'abandonna aux plus violents accès de douleur. Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu; et, peu après, commença cet entretien, rapporté dans le *Phédon*, où Socrate, goûtant, pour la dernière fois, le plaisir d'instruire ses disciples, s'attacha à leur prouver que l'âme n'a rien à craindre de la mort; mais où il est difficile de distinguer ce qui est vraiment socratique, des idées que Platon y a mêlées. Quand Socrate eut achevé de parler : « N'aurais-tu rien à nous prescrire à l'égard de tes enfants et de tes affaires? lui demanda Criton. — Je vous réitère le conseil que vous ai toujours donné, répondit Socrate : celui de vous enrichir de vertus. Si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seraient inutiles à ma famille. » Il passa ensuite dans une chambre voisine, pour y prendre un bain. Après qu'il en fut sorti, on lui amena ses enfants : deux en bas âge, Sophroniscus et Menexenus, et un qui était déjà assez grand, Lamproclès, et l'on fit entrer les femmes de sa famille (2). Quand il fut rentré dans la salle et assis sur son lit, le serviteur des Onze, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison; je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de ceux qui sont jamais venus dans cette prison.... Tu sais ce que je viens t'annoncer : adieu. » En

à son indigence, c'est-à-dire une mine (environ 50 francs). Mais cette proposition ironique était propre à augmenter la mauvaise disposition des juges. Il est vrai que, forcé par ses amis qui se rendirent ses cautions, il fit monter son offre jusqu'à trente mines (Plat., *Apol.*, p. 83, édit. Bip.). Mais le moment où elle fut faite, lorsqu'il avait déjà demandé d'être logé au Prytanée, et le ton de plaisanterie qui règne dans cette partie du discours de Socrate, devaient faire considérer cette taxation comme non avenue. Xénophon dit expressément que Socrate préféra la mort à l'absolution, et qu'il ne se soucia point de ménager ses juges. *Apol.*, § 1.

(1) *De Digamia Socratis*, p. 1-100.

(2) L'expression grecque ne peut s'entendre que de femmes attachées au service de la maison ou liées avec la famille, comme Wytténbach l'a prouvé, p. 326 de ses notes sur *Phédon*.

(1) *Œuvres de Platon*, t. 1^{er}, p. 123 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 56; Xén., *Mém.*, I, 3, 1, IV, 3, 16; Tychsen, I, c.

(3) Plat., *Crit.*, p. 121, 125, édit. Bip.; p. 151 et 153 de la traduction de M. Cousin.

(4) C'est ce qu'assure positivement Xénophon (*Apol.*, § 22). Platon dit que Socrate offrit de payer une amende proportionnée

même temps, il se détourna en fondant en larmes et se retira. Aussitôt Socrate ordonna de broyer le poison, et, se l'étant fait apporter, il prit la coupe sans aucune émotion, et, regardant d'un œil ferme et assuré l'homme qui la lui avait présentée : « Est-il permis, lui dit-il, de « répandre un peu de ce breuvage pour en faire « une libation? — Socrate, répondit cet homme, « nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire « d'en boire. — J'entends, dit Socrate; mais au « moins il est permis et il est juste de faire ses « prières aux dieux, afin qu'ils rendent mon « voyage heureux. » Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur merveilleuses. Alors les personnes présentes s'étant livrées à l'expression de la plus vive douleur, Socrate, qui se promenait, s'écria : « Que faites-vous, ô mes bons « amis!... j'ai toujours ouï dire qu'il faut mou- « rir avec de bonnes paroles... Montrez donc « plus de fermeté! » Sentant ses jambes s'appesantir, il se coucha sur le dos. L'homme qui lui avait donné le poison avertit les amis de Socrate que leur maître les quitterait dès que le froid aurait gagné le cœur. Déjà tout le bas-ventre était glacé, lorsque, se découvrant, car il était couvert : « Criton, lui dit-il, et ce furent ses « dernières paroles, nous devons un coq à Escu- « lape : n'oublie pas cette dette. » La vie actuelle étant à ses yeux une maladie, son vœu exprimait sa reconnaissance pour la guérison désirée. Cette offrande au dieu de la convalescence, recommandée à son ami par Socrate mourant, a été diversement comprise. Lactance et d'autres Pères de l'Eglise l'ont traitée avec une sévérité excessive. Nous y verrions plutôt l'intention indiquée par M. Victor Cousin : « Trop éclairé, dit-il, « pour accepter sans réserve les allégories popu- « laires qu'il raconte à ses amis, Socrate est trop « indulgent aussi pour les repousser avec rigueur, « et l'on voit tout au plus errer sur les lèvres du « bon et spirituel vieillard ce demi-sourire qui « trahit le scepticisme, sans montrer le dé- « dain (1). » L'époque de la mort de Socrate est fixée par les marbres d'Arundel. Toutefois les chronologistes les plus exacts ne sont pas entièrement d'accord : ils la font flotter entre la 4^e année de la 94^e olympiade (400 avant J.-C.) et la 1^{re} de la 95^e (399 avant notre ère). Il est fort aisé de réunir dans un tableau général les traits qui brillent avec le plus d'éclat dans le caractère de Socrate. On y remarque un enthousiasme calme, réglé et, si l'expression est permise, inextinguible pour le bien reconnu ; une persévérance inébranlable dans la poursuite d'un but indiqué par la conscience et le mépris de tout péril qu'il y aurait à braver pour l'atteindre ; une patience invincible dans les contrariétés et les épreuves les plus décourageantes ; une con-

fiance sans bornes dans la Providence et un profond sentiment religieux ; l'indulgence pour la faiblesse humaine, unie à une indignation sans relâche contre les ennemis de la vérité et de la vertu ; le goût du beau moral et le besoin de le faire prédominer en lui et autour de lui, mais ce besoin et ce goût joints au désir de les mettre en accord avec cette beauté qui orne les ouvrages de la nature et de l'art ; un parfait empire sur lui-même, avec ses fruits naturels, la modération et la tempérance, l'égalité d'humeur, la sérénité, la gaieté la plus constante et la plus aimable. On serait porté à croire que Socrate a été, plus richement que le commun des hommes, doué du *génie moral* ou de la faculté de reconnaître la règle du devoir sous tous les déguisements et d'être vivement affecté en bien ou en mal par tout ce qui, dans les sentiments et les actions de l'homme, est conforme ou contraire à cette sainte règle. A quoi il faut ajouter que Socrate fut, autant que nous sommes instruits par les monuments, le premier entre les Grecs qui ne reçut pas son éducation d'autres hommes, mais qui se la donna à lui-même. On ne peut toutefois se dissimuler qu'on remarque dans le plus sage des Athéniens une confiance en lui-même quelquefois poussée à l'excès, dégénérant presque en orgueil. Cette faiblesse n'avait point échappé à la verve satirique d'Aristophane (1), et Alcibiade y fait allusion dans le *Banquet* de Platon (2), au milieu des éloges qu'il donne à Socrate. On peut considérer comme marques ou effets de cette haute opinion, qui le rendait si sûr de lui-même, le danger auquel il expose, sans y songer, ses jeunes amis en les conduisant chez la courtisane Theodota au moment où elle pose pour un peintre et en les faisant assister à une conversation où il donne à cette femme des conseils sur les moyens à employer pour captiver les hommes (3) ; ses attaques ironiques et ses questions captieuses, qui semblent souvent avoir pour but plutôt d'embarrasser que de convaincre et d'instruire utilement les gens qu'il interroge (4) ; l'usage qu'il fait de l'oracle louangeur du dieu de Delphes ; la croyance en son génie, parfois voisine de la superstition et de l'entêtement, et les insignifiants services auxquels il ravale son intervention dans plus d'un cas, par exemple pour lui éviter d'être sali par un troupeau de cochons (5) ; un trop grand mépris pour les jugements du public et une propension à se singulariser, qui le suivit

(1) *Nuées*, v. 357 et suiv.

(2) P. 254-272 du tome 10 de l'édition de Deux-Ponts. Deux mots employés par Platon et Xénophon sont caractéristiques, *Socratis incontinentia* (ib., p. 265) et *μεγαληγορία*, Xén., *Apol.*, § 1.

(3) *Memor.*, lib. 3, cap. 2.

(4) Voy. une dissertation de F.-G.-E. Roet, *Socratis ἀπορητικὰ πueris non temere commendanda*, Leipsick, 1800, in-4^o, où on trouve plusieurs exemples de raisonnements sophistiques qu'on est fâché de voir sortir de la bouche de Socrate, surtout les inconcevables artifices employés pour dépayser et confondre le jeune Euthydème, lib. 4, cap. 2.

(5) Plut., *Génie de Socrate*, chap. 10, t. 3, p. 341, édition de Wytttenbach.

(1) P. 179 du tome 1^{er} de la traduction de Platon.

jusque dans les camps de Potidée et d'Amphipolis; enfin une liberté de censure politique exercée avec trop peu de ménagements pour les lois fondamentales de l'Etat. Il serait pourtant injuste d'oublier que le spectacle de la corruption sociale, que les sophistes et les démagogues empiraient sous ses yeux, et les marques de prédilection dont il se croyait honoré par la Divinité expliquent assez cette fierté (1). Il est permis encore de reconnaître d'autres taches dans le caractère, d'autres faiblesses dans la conduite de Socrate. Pour éloigner l'idée d'avoir influé sur les actions d'Alcibiade et de Critias, il joue sur les mots et déclare n'avoir jamais rien enseigné à personne (2). Il simule fréquemment une haute admiration pour des discoureurs qu'il méprisait. La crainte des infirmités de la vieillesse lui fait négliger les soins par lesquels il aurait pu diminuer les préventions répandues contre lui et éviter sa condamnation (3). Il parle avec un éloge sans restriction de Thémistocle, dont les brillantes qualités étaient ternies par tant d'immoralité (4). Il témoigne pour des métiers utiles et nécessaires un mépris tout à fait indigne d'un appréciateur éclairé et philanthrope de la véritable valeur morale (5). Il prédit comme immanquable la dépravation progressive du fils d'Anytus et annonce d'un ton presque triomphant les chagrins qu'il finira par donner à son père (6). Il affirme positivement (7) que ce n'est pas injuste en soi de tromper les autres et de leur porter préjudice ou de leur nuire; que tout dépend des intentions et des personnes. Il présente comme un homme digne de louanges celui qui surpasse ses amis en bienfaisance et ses ennemis en mauvais traitements (8). Il permet positivement des exceptions graves aux principes de la chasteté, bornant à recommander à ceux qui les violeraient de choisir des instruments de leurs viles jouissances entièrement dépourvus d'attraits (9). Il est enfin impossible de ne pas se demander s'il y avait de la dignité à prendre le masque d'une passion souvent exprimée dans des termes cho-

quants, quoique avec l'intention de gagner l'attachement de jeunes gens vains de leur beauté et de tourner ces liaisons à leur avantage moral. — Il nous reste à apprécier Socrate comme auteur d'une nouvelle doctrine et comme fondateur de l'école qui a été la souche des plus illustres sectes philosophiques de l'antiquité. Il ne saurait être question ici de donner un exposé en règle des enseignements du maître de Platon et de Xénophon (1). Il suffira de faire ressortir celles de ses vues qui ont changé la face de la philosophie et qui marquent une des principales époques de l'histoire de l'esprit humain. On a, avec quelque injustice, appelé Socrate le philosophe du bon sens, comme Platon a été celui de la raison et Aristote le philosophe de l'entendement ou de l'intelligence. Il ne faut point chercher dans les instructions de Socrate un système régulier et dérivé de principes fondamentaux, qu'il aurait justifiés par une analyse profonde. Dégouté de spéculations théoriques, par l'emploi qu'en avaient fait les sophistes pour ébranler les bases de la religion et de la vertu, Socrate n'aspira point à déterminer la portée, les bornes, la valeur de nos connaissances, les règles auxquelles nos facultés sont assujetties dans l'investigation de la vérité, encore moins les lois qui régissent l'univers. Il ne se demanda point : Que nous est-il possible de savoir? mais uniquement : Quelle est notre tâche? Ce qui concerne directement la destination de l'homme, ses devoirs envers lui-même et ses semblables, ses rapports avec la Divinité, ses motifs d'espérer l'immortalité de son âme, la providence, la bonté, la sagesse de l'Arbitre suprême, voilà les sujets, non-seulement favoris des entretiens de Socrate, mais qu'il jugeait exclusivement dignes d'occuper le philosophe. La connaissance de nous-mêmes était à ses yeux la source unique de toute sagesse, et la philosophie, la science du bien et du mal moral ou plutôt l'art de se mettre en possession de l'un et de se garantir de l'autre. Il commençait par rechercher les caractères qui les distinguent : le vrai bien, disait-il, est permanent et inaltérable; il remplit l'âme sans l'épuiser; il lui donne tranquillité pour le présent, sécurité pour l'avenir. Ses avantages qui excitent le plus nos desirs, les plaisirs des sens, ceux même de l'esprit, la santé, les richesses, le pouvoir et les honneurs, ne sont pas des biens

(1) Voyez le passage, peut-être le plus remarquable de tous ceux qu'offrent les écrivains de l'antiquité, à la fin du second Alcibiade de Platon, cap. 13 et 14, édit. de Kœppen; t. 5, p. 100 et suiv., éd. t. Bipont.

(2) Platon, *Apol.*, cap. 20.

(3) *Memor.*, lib. 4, cap. 8 § 8; Xén., *A. ol.*, § 8.

(4) *Memor.*, lib. 2, cap. 6, § 13. Platon voit dans ce même Thémistocle le premier auteur de la corruption générale et de la décadence de l'Etat. Gorgias, p. 148, 50, 55, t. 4, édit. Bipont; chap. 71 et suiv., l'Indice.

(5) Xén., *Oecon.*, cap. 4, § 3.

(6) Xénophon, *Apol.*, § 29 et suiv. Ce jugement, prononcé au moment de la condamnation de Socrate, a, dans sa bouche, presque l'air de représailles contre son accusateur victorieux.

(7) *Memor.*, lib. 4, cap. 2, § 13-14.

(8) *Ibid.*, lib. 2, cap. 6, § 35, κατὰ ποσιν. Meiners cherche vainement à adoucir le sens de cette expression.

(9) *Memor.*, lib. 1, cap. 3, § 14. Antisthène, le plus fidèle des disciples de Socrate, semble, dans un récit cynique rapporté par Xénophon (*roy. son Banquet*, cap. 4, § 38), vouloir montrer comment il s'y prend pour suivre le conseil de son maître. Schneider donne au passage des *Memorabilia* un sens encore plus révoltant, arraché, comme malgré lui, à sa bonne-loi philologique (*roy. son édition* de 1790, p. 45), mais nullement nécessaire et repoussé par une foule de considérations.

(1) Entre les expositions de la philosophie de Socrate, celle de Meiners (*Histoire des sciences*, etc., t. 2, p. 395-465) est la plus complète; celle de Tennemann (*Histoire de la philosophie*, t. 2, p. 42-81) la plus instructive; celle de Carus la plus ingénieuse (*Histoire de la philosophie*, 1809, p. 533-554, et *Histoire de la psychologie*, p. 257-260). Si l'on veut n'avoir que les idées de Socrate, sans mélange d'opinions puisées à une source étrangère, il faut consulter deux mémoires connues, de Wytttenbach (*Disp. qua di-quiratur, fuerintne sapientes qui, non esse plures uno dno, sine revelationis subordio, agnoverint?* Leyde, 1780, in-4°, p. 15 et suiv., et *De quaestione: qua fuerit veterum philos. sententia de vita animarum post mortem corporis?* Harlem, 1784, sect. 4, p. 37, in-4°), la dissertation de J. Schweighäuser, *De theologia Socratis*, 1785, et celle de L. Disen, *De philosophia morali in Xenophontis de Socrate commentariis tradita*, Gœttingue, 1812, in-4°.

en eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être une source de tourments, et que la crainte de les perdre nous ôte notre repos. Il en est de même des maux que nous redoutons : ils nous procurent quelquefois plus d'avantages que les biens qui nous font envie. Pour nous diriger dans le choix entre des objets dont nous ignorons la nature et l'influence sur notre bonheur, les dieux nous ont accordé un guide, la sagesse (1), qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. Conduit par cette lumière, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois et de ne faire tort à personne (2); il est frugal et tempérant pour conserver sa santé, sa fortune, sa réputation et les moyens d'être utile aux autres (3); il a la force d'âme qui brave le danger; il reste invariablement attaché au bien reconnu. Sans cette constance, que lui servirait la connaissance du bien (4)? Pour nous porter à la pratique de ces devoirs, qui constitue le bonheur, Socrate nous présente des motifs de nature diverse : la prééminence de l'homme sur les brutes, qui ne se conserve que par la vertu, la délicieuse paix qu'elle nous procure, les avantages qui en découlent et qui se répandent sur toutes les relations de la vie, l'estime et l'affection des gens de bien, la turpitude du vice et le malaise dont il poursuit ses esclaves au milieu de leurs ignobles jouissances (5). Socrate n'ayant jamais inculqué ses préceptes qu'occasionnellement et en appliquant les décisions de son sens moral à des circonstances individuelles, on ne trouve nulle part dans ses enseignements l'expression formulée et suivie du principe fondamental de sa morale. En réunissant et comparant les développements de détail qui jettent le plus de lumière sur le fond de sa pensée, on ne peut considérer les conseils qu'il sut approprier à tant de positions et de caractères différents que comme les émanations de cette maxime première : « Sois vertueux pour être heureux ; » en d'autres termes, la seule félicité qui soit en notre pouvoir, et qui est en même temps la seule véritable, est tout entière dans l'accord des sentiments et des actions de l'homme avec les inspirations de sa conscience : il n'existe d'autre bonheur qu'un bonheur moral. Pour que cette loi suprême obtienne son plein effet, il suffit qu'elle soit connue. La sagesse n'est autre chose que la connaissance du bien, inséparable de la réalisation de ce qui a été reconnu pour tel (6). Socrate fait consister la volonté dans le pouvoir de se déterminer pour le mieux et donne à la raison, dès qu'elle a vu ce mieux, une autorité

qui exerce sur la volonté une influence directe et irrésistible. Envisageant ainsi la loi morale comme la loi prescrite à l'esprit humain par sa constitution naturelle, cette loi, bien qu'elle exige le sacrifice de penchants et de désirs contraires à ses commandements, est la volonté de l'homme elle-même, dégagée de ce qui lui est étranger et dirigée par sa règle primitive et seule obligatoire, c'est-à-dire par la raison. La vertu n'étant, en conséquence de ces vues, que la volonté d'opérer le bien parmi sa nation et ayant pour condition première de son action la connaissance de ce bien, connaissance qui produit immédiatement la résolution de se mettre en sa possession, il s'ensuit que la « vertu » peut être enseignée », et comme les dispositions inhérentes à notre nature, sur lesquelles la vertu repose, sont susceptibles d'être développées et fortifiées par l'instruction, il faut en conclure que l'homme peut être conduit par l'enseignement à connaître le vrai bien et à pratiquer les devoirs de justice, de tempérance et de fermeté d'âme, dont l'accomplissement est l'unique moyen de le réaliser (1). Il n'est pas besoin de faire observer combien un pareil système de morale est, malgré la pureté de sa tendance, défectueux et impuissant; combien il pêche par sa base, en mêlant les mobiles rationnels et sensuels de la volonté et en négligeant de définir l'essence de la moralité et de la distinguer de tout principe matériel, c'est-à-dire de principes tirés des impressions que les objets extérieurs font sur notre nature sensible. Les deux éléments entièrement distincts du souverain bien, la moralité et le bonheur, s'y trouvent identifiés; la félicité y est considérée comme conséquence nécessaire de la vertu et la vertu comme le produit infailible de la connaissance du vrai bien. Dire qu'il n'y a qu'un seul bien, les lumières; un mal, l'ignorance (2), et que la connaissance du mal entraîne l'empire sur soi-même (3), c'est transformer la conscience en volonté et la liberté en nécessité (4). On conçoit sans peine comment Socrate a confondu les deux besoins également primitifs et d'exigence également indéfectible, le besoin de perfection morale et celui d'un bonheur qui satisfasse notre nature sensible. Il devait être détourné de toute idée de reconnaître leur diversité absolue par l'harmonie qui régnait entre ses facultés et par le désir qu'il ne cessa d'éprouver de mettre unité dans tout son être, accord entre ses pensées, ses sentiments, ses actions, et de leur coordonner les impressions que recevaient ses sens et son imagination. La signification équivoque d'un mot qu'il affectionnait (5), et qui dit à la fois vertu et bonheur ou

(1) Xénoph., *Memor.*, lib. 3, cap. 9, § 5.

(2) *Ibid.*, lib. 4, cap. 4, § 11 et 19.

(3) *Ibid.*, lib. 1, cap. 5, 4; lib. 2, cap. 1.

(4) *Ibid.*, lib. 4, cap. 6, 10 et 11.

(5) Voy., à l'appui de ce précis, *Memorab.*, lib. 4, cap. 5, § 11; lib. 2, cap. 1, § 5 et 18 20; lib. 3, cap. 9, § 15; lib. 1, cap. 10, § 18.

(6) *Memor.*, lib. 3, cap. 9, 1, 5.

(1) *Memorab.*, lib. 3, cap. 9, § 2, 3.

(2) *Diog. Laërt.*, lib. 2, cap. 31.

(3) *Memor.*, lib. 3, cap. 9, § 4, 5, 6.

(4) *Ibid.*, surtout le paragraphe 5, un des plus remarquables des *Memorabilia*.

(5) *Εὐνομία*. *Memor.*, lib. 3, cap. 9, § 14 et 15.

le bien-être par le bien-faire, se prêtait merveilleusement à servir d'interprète à ce bel ensemble de pouvoirs et de vœux parfaitement unis dans Socrate et l'empêchait de démêler ce qu'il y a de faux et d'exagéré dans cette identification de deux natures qui suivent des lois si différentes. Rien n'est plus beau que l'indignation avec laquelle Socrate excérait ceux qui, les premiers, avaient déchiré les nœuds qui lient l'honnête à l'utile et séparé, dans l'opinion des hommes, ce que la nature avait si étroitement uni (1). Malheureusement on ne peut ni donner à la nature humaine le change sur ce qu'elle reconnaît en elle d'indestructible, ni arrêter l'esprit humain dans la carrière de l'investigation métaphysique. Aussi voyons-nous les disciples de Socrate se faire le partage des principes de leur maître, et Aristippe (2) prendre dans ses discours ce qui semblait n'avoir pour but que d'enseigner l'art d'être heureux, en s'assurant le plus grand nombre, la plus longue durée et la plus vive intensité de jouissances au moyen de cette sagesse (3) qui consiste dans d'habiles calculs, et d'un empire exercé par la prudence sur les passions destructives (4), tandis qu'Antisthène s'était attaché à la partie des instructions de Socrate qui montrait le bonheur dans la vertu, la vertu dans la ressemblance avec les dieux, et cette ressemblance dans une parfaite indépendance des besoins qu'Aristippe cherchait à satisfaire (5). Un autre caractère de la morale de Socrate, c'est son éloignement de tout idéal de perfection absolue. L'homme de bien de Socrate (6) n'offre pas l'image de la vertu idéale; son sage est le citoyen, le laboureur, le soldat, exemplaire dans des relations déterminées. Ennemi de toute abstraction par l'abus que les éléates et les sophistes avaient fait des spéculations théoriques, Socrate, heureusement pour les intérêts de l'humanité, avait appliqué la philosophie à la vie active et s'était tenu en garde contre toutes les habitudes des chefs d'école et contre l'influence de la métaphysique. — Mais ce qui donne à la morale de Socrate une couleur toute particulière, c'est son intime connexité avec le sentiment religieux. Il ne pouvait se représenter une loi sans législateur, et, comme il se sentait par sa raison soumis impérativement à des règles saintes et invariables, ne voyant pas comment la raison serait elle-même la source de leur autorité, il s'éleva, par la sublime idée de lois non-écrites (7), identiques avec les lois de la conscience, à une croyance nouvelle entre les peuples idolâtres, à

une croyance morale en un Être souverain, qui les avait gravées dans la raison de l'homme, qui en procurait l'exécution par les mesures bien-faisantes de sa Providence, et qui, en attachant des maux inévitables à leur violation, leur avait imprimé le sceau d'une sanction divine. Que l'homme puisse connaître le bien par le secours de sa raison et que sa volonté soit portée à l'effectuer, c'est évidemment une conséquence de l'organisation de sa nature et de l'ordonnance générale du monde. L'homme ne pourrait être l'artisan de sa félicité par l'usage de sa raison s'il n'avait pas été doté de facultés plus nobles que celles des animaux. L'âme offre dans son mode d'action une ressemblance remarquable avec la Divinité. Invisible dans son corps, comme la Divinité dans l'univers, son existence ne se manifeste que par ses actes, et ces actes n'ayant aucune analogie avec les opérations de causes matérielles, agissant dans la sphère de notre expérience, il est impossible de ne pas assigner à l'âme une origine divine (1). Socrate en conclut que la vertu est la tendance à ressembler à Dieu et le seul moyen de lui plaire (2). Pour établir cette conviction dans l'esprit de ses disciples, il portait leur attention sur toutes les preuves d'une intelligence prévoyante, tendre, toute-puissante, que le corps de l'homme et la structure de l'univers étalent aux yeux de l'observateur (3). Les raisonnements de Socrate sur les causes finales n'ont point été surpassés par ses successeurs, et l'on peut à juste titre le considérer comme le créateur de cette doctrine à laquelle on a donné les noms de physico-théologie ou de théologie religieuse. La sagesse suprême, dit-il, conserve dans une éternelle jeunesse l'univers qu'elle a formé (4); les dieux étendent leur providence sur la nature entière; tout est en leurs mains instrument de leurs desseins (5); présents en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout (6). L'homme est l'objet particulier de leur amour et de leur prédilection; leurs soins descendent jusqu'aux intérêts privés et à la direction paternelle des individus, dans tous les détails de la vie et toutes les vicissitudes de leur destinée (7). Cette providence

(1) *Memor.*, lib. 4, cap. 3, § 14.

(2) *Id.*, *ibid.*, lib. 2, cap. 1, § 4-5; lib. 4, cap. 5, § 11; lib. 1, cap. 6, § 10; surtout lib. 4, cap. 4, § 17.

(3) *Memor.*, lib. 1, cap. 1, § 11; lib. 4, cap. 7; lib. 1, cap. 4, § 2, 4, 8; lib. 4, cap. 3.

(4) *Memor.*, lib. 4, cap. 3, § 13, et le discours de Cyrus mourant. *Cyrop.*, lib. 8, cap. 7, § 22.

(5) Les vents et la foudre sont cités comme ministres de Dieu. *Memor.*, lib. 4, cap. 3, § 14.

(6) *Memor.*, lib. 1, cap. 4, § 17, et cap. 1, § 19.

(7) On a, dans différentes monographies, énuméré les expressions dont Socrate se sert pour désigner la Divinité et ses attributs. Nous pensons qu'on a omis la plus remarquable: il donne souvent aux dieux l'épithète d'*ἐντελεστέοντες*, par exemple Phédon, cap. 6 et 7. C'est un des termes les plus forts dans la langue grecque pour désigner des soins qui entrent dans les plus petits détails à l'effet de conserver une chose ou de la garantir de toute influence nuisible. Socrate s'en sert dans l'entretien avec Lamprocles, où il rappelle à son fils les soins que Xanthippe lui prodiguait quand il était malade. *Memor.*, lib. 2, cap. 2, § 10.

(1) Cicér., *Offic.*, lib. 3, cap. 33, § 3, et note d'Ald. Manuce.

(2) Cicér., *De oral.*, lib. 3, cap. 17.

(3) *Σοφία. Memor.*, lib. 3, cap. 9, § 4, 5; lib. 4, cap. 5, § 6, 7.

(4) *Σωφροσύνη. Memor.*, lib. 1, cap. 1, § 16; lib. 4, cap. 5, § 7.

(5) *Memor.*, lib. 1, cap. 6, § 10.

(6) *Καλὸς καὶ ἀγαθός*.

(7) *Νόμοι ἀγαθοί*, expression qu'il employa le premier, et qui a produit dans les notions morales une révolution non moins salutaire qu'immense par ses résultats. *Memor.*, lib. 4, cap. 4, § 19-21. *OEcon.*, cap. 7, § 31.

spéciale se manifeste par des avertissements salutaires et par l'annonce de l'avenir (1). Les dieux parlent surtout à l'homme de bien qui leur adresse des prières et leur demande des conseils dans des positions difficiles (2); ils lui parlent non-seulement par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son cœur, mais par leurs oracles répandus sur la terre et par une foule de prodiges et de présages, les sacrifices, le vol des oiseaux et d'autres indices de leurs volontés (3). Ils les manifestent encore par des révélation intérieures qui, dans l'opinion de Socrate, ne lui étaient pas exclusivement échuës en partage, mais étaient accordées à ceux qui avaient mérité cette faveur par une piété fervente, accompagnée de confiance et d'espoir (4). Socrate ne se permit aucune explication sur la nature de la Divinité. Il reconnut un Dieu unique, distinct du monde (5), auteur et conservateur de l'univers; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, revêtus d'une partie de son autorité et dignes de notre vénération (6). Bien que Socrate se soit déclaré et ait été dans un sens soumis à la religion de son pays, puisqu'il recommandait d'honorer les dieux, d'observer le culte établi dans chaque contrée, de leur adresser des prières pour solliciter leur protection, de ne rien entreprendre d'essentiel sans les consulter, de ne rien exécuter contre leur ordre et de leur offrir des sacrifices avec un cœur pur, il est évident qu'il tâcha d'enoblir cette religion en lui prêtant une signification morale, en subordonnant le polythéisme à sa doctrine de monothéisme et en écartant de l'idée de toutes les classes d'êtres supérieurs les faiblesses, les superstitions, les fables indignes des perfections divines. Il ne voulut pas être initié aux mystères d'Eleusis. — Croyant que l'âme est d'origine divine, il ne pouvait que lui attribuer une nature immatérielle et indestructible. La conviction que Socrate avait de son immortalité et d'un état de rétribution ne peut, malgré une espèce d'incertitude qu'il manifeste au moment de prendre congé de ses juges, être révoquée en doute, si l'on considère que ses principes moraux devaient naturellement lui faire embrasser cette croyance. Les preuves par lesquelles Socrate la justifie dans le *Phédon* sont, pour la plupart, étrangères à ses principes. Pour connaître celles qui lui appartiennent véritablement, il faut avoir recours aux considérations que Xénophon met dans la bouche de Cyrus mourant (7) et qui fondent l'espérance de l'immortalité sur la nature

divine de l'âme, sur les remords, sur l'in vraisemblance que le principe qui vivifiait le corps périsse quand ce principe de vie est délivré de ses liens, sur les songes prophétiques qui manifestent un plus grand pouvoir de l'âme, par la raison que, dans l'état de sommeil, elle jouit de plus de liberté que dans l'état de veille, et sur quelques autres analogies plus ou moins faibles ou mêlées d'idées superstitieuses. Ce qui, dans le *Phédon* de Platon, paraît empreint du caractère socratique, c'est la réflexion qui amène l'entretien rapporté dans ce dialogue : « Il n'est, dit « Socrate, permis à personne d'attenter à ses « jours : placés sur la terre comme dans un « poste, nous ne devons le quitter que par la « permission des dieux. Pour moi, résigné à « leur volonté, je soupire après le moment qui me « mettra en possession du bonheur que j'ai tâché « de mériter par ma conduite.... Quand même « mes espérances d'une vie immortelle ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices « qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être « le plus heureux des hommes, elles écartent « loin de moi les amertumes de la mort et réparent sur mes derniers moments une joie pure « et délicieuse. Tout homme qui, renonçant aux « voluptés, a pris soin d'embellir son âme, non « d'ornements étrangers, mais des ornements « qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein « d'une entière confiance et attendre paisiblement l'heure de la mort (1). » Tennemann, qui a discuté avec le plus de soin et d'étendue (2) la question de savoir quelle idée on doit se former des véritables opinions de Socrate sur un état à venir, a fait voir que l'immortalité de l'âme n'a jamais été un objet spécial de ses entretiens, qu'il n'en a parlé qu'incidemment; que les raisons sur lesquelles il appuyait ses espérances n'avaient aucun caractère philosophique; qu'elles consistaient dans quelques réflexions tirées d'inductions accessibles à l'intelligence commune et propres à rendre plausibles plutôt qu'à légitimer les croyances populaires en une vie future, où le sort des bons et des méchants serait fixé conformément à leur mérite. Dans l'*Axiochus* d'Eschine, dialogue qui, entre toutes les compositions attribuées à des disciples de Socrate, a le plus de ressemblance avec les écrits de Xénophon, Socrate s'entretient avec un mourant et le fortifie dans ses espérances par des considérations tirées des magnifiques facultés de l'homme et du peu de probabilité qu'un être distingué par tant d'éminentes qualités et auteur de tant d'ouvrages étonnants soit condamné au néant et n'ait pas la

(1) *Memor.*, lib. 4, cap. 7, § 10.

(2) *Ibid.*, lib. 1, cap. 1, § 9; lib. 1, cap. 4, § 18; lib. 4, cap. 3, § 12; lib. 4, cap. 8.

(3) *Ibid.*, lib. 1, cap. 1, § 2-6, 19; lib. 1, cap. 4, § 15, 18.

(4) Les endroits suivants prouvent que Socrate ne croyait pas jouir du moniteur qu'il appelait son démon, par une prérogative appartenant à lui seul. *Memor.*, lib. 1, cap. 1, § 9; lib. 4, cap. 3, § 12 et suiv.; lib. 1, cap. 3, § 4; lib. 4, cap. 3, § 12, et cap. 8, § 5 et suiv.

(5) *Ibid.*, lib. 4, cap. 4, § 4, 8, 9, 13.

(6) *Ibid.*, lib. 4, cap. 3, § 13.

(7) Xénoph., *Cyrop.*, lib. 8, cap. 7, § 3 et suiv.

(1) *Phédon*, cap. 6, édit. Bipont, p. 140, 153, 154, 207, 259. Voy., sur le but de *Phédon*, la traduction de Platon, par Schleiermacher, p. 12 et suiv. du 3^e volume de la 2^e partie, 1809. *Phédon* est une transition du *Phédre* au *Timée*. Voy., pour la classification de ces dialogues, l'article PLATON.

(2) Dans un ouvrage intitulé *Doctrines et opinions de l'école de Socrate sur l'immortalité*, Iéna, 1791, allemand, p. 534-560.

perspective d'une plus longue durée que celle qui est le partage des êtres destitués de l'excellence et de la dignité qui brillent en lui (1). Excepté ce morceau, dont l'authenticité est suspecte, et quelques phrases de la fin de la *Cypédie*, on ne trouve, dans les monuments vraiment socratiques, aucune trace d'enseignements sur l'immortalité. L'*Apologie de Socrate*, par Platon, le seul de ses écrits où il paraisse avoir été fidèle rapporteur des paroles de son maître, offre un passage (2) où le doute se prononce plus fortement encore qu'au moment où il a fait ses adieux à ses juges. « Il faut, dit Socrate, que la mort soit de deux choses l'une, ou l'anéantissement absolu et la destruction de toute conscience, ou, comme on le dit, un simple changement. le passage de l'âme d'un lieu dans un autre. Si la mort est la privation de tout sentiment, « un sommeil sans aucun songe... je dis qu'elle n'est pas un mal; car la durée tout entière ne paraît plus ainsi qu'une seule nuit (3). » Il est vrai que cette alternative n'est suggérée à Socrate que par sa position, dans laquelle il lui importe de prouver à ses ennemis que, dans aucune hypothèse sur le sort futur de l'homme, ils ne lui ont fait en le condamnant un mal réel. Il nous est impossible de voir le moindre motif valable à l'opinion de ceux qui ont soutenu que le fond de la pensée de Socrate (4) fût que l'âme ne survivait pas au corps. S'il ne réussit pas à justifier d'une manière plus satisfaisante les sentiments qu'il nourrissait et que ses disciples attestent avoir été conformes à la croyance universelle, au moins mérita-t-il bien de la philosophie religieuse en mettant l'esprit humain sur la voie de sonder notre nature morale pour y trouver de plus solides appuis à une ancienne et glorieuse espérance. — Il ne nous reste plus qu'à jeter un coup d'œil sur la tendance générale et les résultats de la réforme philosophique de Socrate. On doit reconnaître qu'ils ont un caractère plutôt négatif que positif. Socrate mit en fermentation les esprits, bien plus qu'il ne leur offrit des principes certains et des points de ralliement inébranlables. On ne peut que trouver fondé, jusqu'à un certain degré, le reproche que lui adresse Clitophon dans un fort ancien dialogue compris dans le recueil de ceux de Platon (5), le reproche d'exciter vivement les hommes à

s'occuper de leurs intérêts moraux, mais d'être impuissant à les faire entrer réellement dans la carrière qu'il leur indiquait et qu'il suivait lui-même. Ses entretiens sont remplis de discussions sur des questions peu fructueuses, comme de savoir si la vertu peut être enseignée ou si elle est innée dans l'homme, recherches qui laissent les choses et les personnes dans leur ancien état et qui rejettent les interlocuteurs dans les subtilités même dont Socrate s'efforçait de débarrasser la philosophie. Ajoutons à cela le mélange de motifs tantôt entièrement purs et puisés dans le respect pour la loi rationnelle, tantôt beaucoup moins nobles et tirés d'intérêts étrangers à tout perfectionnement moral; l'absence d'un principe véritablement vivifiant, tel que celui d'une philanthropie universelle; une classification des vertus mal entendue, qui en mutilait l'ensemble et qui plaçait, par exemple, la piété envers les dieux sous la rubrique de la justice; le défaut d'une règle suprême et précise qui fût le lien et le flambeau des préceptes de détail; une contradiction manifeste entre les protestations, sûrement très-sincères de Socrate, contre l'inculpation d'attaquer la religion établie et des doctrines qui en savaient les fondements, incon séquence également à déplorer, soit qu'on la considère comme la preuve des bornes de sa prévoyance, s'il ébranla sans le vouloir ce qu'il prétendait être l'objet de sa vénération, soit qu'elle se présente comme la suite inévitable d'une position fautive et de l'impossibilité où il se croyait d'engager une lutte ouverte de la vérité avec l'erreur (1). Mais cette insuffisance de doctrine et d'efforts pour opérer le bien directement et avec moins de lenteur est plus que compensée par les services éminents qu'il rendit à la philosophie et à l'humanité. En ramenant les investigations de l'homme sur ses intérêts moraux, il le révéla à lui-même et lui apprit à se guider dans l'étude de sa propre nature. A l'égard du culte public et des opinions religieuses, nouveau Prométhée, il leur donna la véritable vie, un sens plus relevé et plus digne de leur objet; il les anima d'un souffle plus pur; il transforma Jupiter vengeur de ses injures personnelles et capricieux distributeur de faveurs arbitraires, en législateur juste et paternel, n'ayant, dans la sanction et l'exécution de ses lois, d'autre objet que le perfectionnement de ses adorateurs et leur félicité, résultat de leur obéissance. Ainsi, bien que Socrate n'eût le projet d'être ni le fondateur d'une nouvelle religion, ni le réformateur de l'ancienne, et que toute son ambition se bornât à réveiller le sens moral et à le développer dans les personnes sur lesquelles il lui était possible d'obtenir prise, il changea absolument le point de vue sous lequel ses compatriotes envisageaient leurs rapports avec des êtres supé-

(1) Eschine, 3^e dialog., cap. 17, p. 155-158, édit. de Fischer.

(2) Cap. 32, édit. F.-A. Wolfii, 1812, p. 87; p. 155 et suiv., édit. de Fischer.

(3) Voy. le passage entier dans la traduction de M. Cousin, p. 117 et 118.

(4) Le professeur J.-E. Mayer a soutenu que Socrate nia l'immortalité. Voy. *Sokratise Denkwürdigkeiten*, Vienne, 1784, in-8°. Ses arguments ne sont pas indignes d'attention, mais on est étonné de voir ces raisons, toutes indirectes, ébranler un philosophe aussi profondément versé dans les écrits des anciens que Platner. Voy. la 3^e édition de ses *Aphorismes philos.*, § 1034, p. 639.

(5) Schlegelmacher pense que c'est une très-ancienne parodie du rôle purement éloquent que Socrate joue dans la plupart des dialogues de Platon, p. 456 du volume 3 de la 2^e partie de sa traduction.

(1) Voy. tout l'Euthyphron et le Phèdre, cap. 7, p. 196 et suiv., de l'édit. de Heindorf.

rieurs, et tout l'édifice du système social du peuple le plus civilisé et le plus puissant en influence sur les autres nations fut ébranlé dans sa base. En donnant à toutes les hautes méditations une tendance pratique, en identifiant la sagesse (*sophia*) avec l'empire sur soi-même (*sophrosyne*), la beauté (*calon*) avec la perfection morale, il fit de la langue grecque, enrichie par lui et assouplie à l'expression de notions morales précises, pures, fécondes, un véhicule d'idées élevées et d'impressions heureuses, un organe de l'intelligence et de la sociabilité plus favorable à la formation et à l'échange d'utiles pensées et de conseils salutaires. Il y a plus : il débarassa le langage de la philosophie de ce caractère symbolique qui en faisait plutôt une branche de la poésie qu'une théorie de l'esprit humain. Il fut pour le style philosophique ce qu'Hérodote et Phérodice avaient été pour celui de l'histoire. Il forma cette prose didactique qui se prête avec une si merveilleuse facilité aux généralisations les plus abstraites et à la peinture de détails de la nature la plus individuelle, aux nuances les plus fines du doute, comme à tous les degrés d'hésitation, de persuasion naissante, de conviction arrêtée. La multitude de tournures dubitatives et limitatives, qui, dans toutes les langues, font le désespoir du traducteur des ouvrages de ses disciples, offre, ainsi que le nom de philosophie (ami de la sagesse), qu'il emprunta à Pythagore et qu'il rendit usuel, l'empreinte de ce respect pour la vérité qui porte une parfaite loyauté dans l'expression de la pensée et qui craint de passer les limites de la croyance réelle, de cette urbanité quelquefois moqueuse, toujours gracieuse et habituellement bienveillante dont il est resté, dans les deux plus grands prosateurs de l'antiquité, le modèle à jamais inimitable. Socrate fit de sa ville natale le centre de la philosophie : de là elle rayonna dans toutes les contrées habitées par les Grecs. Il remua, selon Céphissias de Thèbes, ami de Simmias, jusqu'à la lourde intelligence des Béotiens (1). Mais ces éminents services, rendus à sa nation, sont encore surpassés par l'influence qu'il exerça sur la culture générale de l'esprit humain. En discréditant les spéculations métaphysiques, il mit les philosophes sur la voie d'une métaphysique plus saine et plus solide. Ayant pour but de conduire l'homme à tirer de son propre fonds le trésor de connaissances qui y est caché et de lui faire mettre au jour les vérités que son âme renferme, la méthode socratique devait nécessairement amener des recherches profondes sur nos facultés et une analyse plus complète de leurs opérations, ainsi que des lois auxquelles elles sont assujetties. On en vit naître l'idée d'une science des premiers principes de toute connaissance et de la possibilité même de connaître. Par ses entretiens,

(1) Plutarque, *Du génie de Socrate*, p. 321, t. 2 de l'édition de Wytténbach.

qui avaient pour unique objet l'observation des phénomènes moraux, Socrate ouvrit à la bonne métaphysique sa véritable école, la psychologie, dont il fut le créateur, en faisant de l'homme le centre de toutes les méditations du philosophe et en lui indiquant les faits révélés par le sens intime comme les éléments essentiels de toute solution des problèmes qui l'occupent. Ce ne furent pas à la vérité les disciples de Socrate qui cultivèrent avec le plus sagesse et de succès le terrain qu'il avait conquis et déblayé pour la philosophie. Cicéron (1) les présente comme des héritiers qui se seraient partagé une ample succession et dérive du penchant qui les porta à s'approprier, chacun l'une ou l'autre portion des entretiens infiniment variés de leur maître, la diversité des systèmes qu'ils embrassèrent et dont la plupart les jetèrent dans des routes opposées à celle où Socrate s'était efforcé de les faire entrer. Ce résultat s'explique par la nature de la méthode qu'il employait et qui, loin de produire uniformité d'opinions et de goûts, tendait à conserver à chaque homme qu'il aidait à s'explorer lui-même, toute son individualité et une entière indépendance dans l'usage de ses moyens. Mais nous ne pouvons méconnaître, dans la nature vague des principes de Socrate et dans l'absence habituelle d'une analyse rigoureusement scientifique, une cause bien autrement puissante de la divergence de vues sur des points fondamentaux, qui frappe dans les élèves du plus lumineux et du plus sensé des philosophes de l'antiquité. Pour opérer sa réforme, il se fit un devoir de n'en appeler qu'à l'intelligence commune, d'éviter tout emploi de raisonnements abstraits et d'appliquer les secours de sa dialectique, l'ironie, l'induction et les autres procédés de sa méthode, au développement populaire des arrêts dictés par le simple bon sens. Or, ce moyen ne supplée point à un besoin d'investigation plus profonde. Ainsi, de l'école du meilleur interprète que la philosophie du bon sens eut jamais sortirent, dans un fort petit espace de temps, des sectes non moins divergentes que nombreuses. Entre les disciples de Socrate, célèbres par des écrits perdus en partie, on ne compte que Xénophon, Eschine, Criton, Cébès, Simon le cordonnier, Simmias et Phédon, qui ne paraissent pas s'être écartés des sentiments de leur maître : encore ce dernier fonda-t-il une école qui, de sa patrie, fut appelée éléenne et qui produisit la secte des érétriens, par Ménéclème. Pour le reste, nous voyons à la suite d'Euclide, chef des mégariens, les uns donner leur attention de préférence aux principes logiques sur lesquels reposait la méthode de Socrate ou qui pouvaient en légitimer l'application et se livrer, à l'occasion des procédés dialectiques mêlés aux autres artifices de cette méthode, à des disputes qui frisent le scepticisme et qui y

(1) *De orat.*, lib. 3, cap. 16, § 6.

conduisirent plus tard ; les autres s'attacher au développement soit de l'ensemble, soit d'un des points principaux de la doctrine de Socrate. Plusieurs s'appliquèrent exclusivement à la partie morale de ses enseignements, mais dans deux directions opposées, cherchant, tantôt à l'exemple d'Aristippe, chef de l'école de Cyrène, à faire servir les préceptes de la sagesse socratique à s'assurer la félicité par le plus grand nombre possible de jouissances vives et durables ; tantôt, comme Antisthène, chef des cyniques, à se procurer le repos et le contentement de l'âme par l'indifférence pour la volupté et par l'indépendance de tout besoin dont la satisfaction n'est point impérieusement exigée par la conservation de la vie physique. Des esprits plus vastes et plus profonds, aspirant à rattacher les résultats des instructions pratiques de Socrate à des principes de haute métaphysique et d'évidence inattaquable, deviennent les créateurs de nouveaux systèmes scientifiques. Platon descend de la région sublime des idées aux détails des enseignements de son maître ; Aristote, disciple de Platon, remonte des faits d'observation et de conscience à des principes généraux et à des exposés théoriques. On voit que Socrate fondateur d'une nouvelle ère de la philosophie, de l'ère historique, ne marque pas seulement la limite de ce qu'on peut appeler l'âge héroïque et les siècles fabuleux de cette science, mais qu'il est encore le père de toutes les écoles de philosophie postérieures à son temps, savoir : des quatre écoles *dogmatiques* : de l'Académie, du Lycée, de l'école stoïcienne, qui se forma par la combinaison du Cynisme avec la Dialectique d'Euclide (de Mégare) et de Stilpon, de la secte d'Epicure, qui amalgame les principes d'Aristippe avec ceux de Démocrite ; enfin de deux systèmes *sceptiques* : de celui que soutint Arcésilas, sorti des bancs de l'Académie, et du pyrrhonisme qu'enfanta la doctrine d'Arcésilas. — Parmi les grands hommes de la Grèce, Socrate est du petit nombre de ceux dont le portrait nous a été transmis par des monuments d'une authenticité incontestable. Personne ne regrettera d'avoir lu ce qu'en dit E.-Q. Visconti, dans son *Iconographie grecque* : on sait que ce profond connaisseur de l'antiquité n'a pu toucher à un sujet sans répandre du jour sur tout ce qui s'y rapporte. — Diogène Laërce (1) cite le début de l'hymne à Apollon, que Socrate avait composé, et d'une des fables d'Esopé, qu'il avait mises en vers (2) dans sa prison, en attendant le retour du vaisseau de Délos. Ces vers, plus que médiocres, s'ils sont de Socrate, ne démentent pas pour cela Cicéron, qui, en affirmant que Socrate n'a rien laissé par écrit, a entendu parler de traités sur l'un ou l'autre des sujets de ses entretiens philosophiques. — Plu-

sieurs écrivains de l'antiquité, à la vérité tous postérieurs à l'ère chrétienne, Diodore de Sicile, Plutarque, Thémistius, Libanius, Marinus dans la *Vie de Proclus*, le scolaste d'Isocrate, Tertulien, Origène et St-Augustin, rapportent que les Athéniens, quelque temps après la mort de Socrate, ouvrirent les yeux sur l'iniquité de ses juges et témoignèrent leurs vifs regrets en fermant les écoles et interrompant les exercices gymnastiques. Ils prétendent qu'après avoir condamné Mélitus à mort et banni les autres accusateurs de Socrate, le peuple lui fit élever une statue de bronze de la main de Lysippe (1), et qu'on lui dédia une chapelle comme à un héros et à un demi-dieu. Plutarque (2) assure que les calomniateurs de Socrate furent en exécution à tous les citoyens, qu'on ne voulait point leur donner de feu, ni répondre à leurs questions, ni se trouver aux bains avec eux, et qu'on jetait, comme souillée, l'eau où ils s'étaient baignés ; il ajoute que, ne pouvant supporter la haine publique, ils se pendirent de désespoir. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* (3) ne croit pas que ces traditions puissent se concilier avec le silence des disciples de Socrate et surtout avec un passage de l'apologie attribuée à Xénophon (4), dans lequel il indique les raisons qui firent tomber Anytus en discrédit à Athènes et parmi lesquelles ne figure point sa conduite envers Socrate. Mais ces considérations ne paraissent pas des motifs suffisants pour révoquer en doute un repentir attesté par tant d'écrivains ; elles jettent tout au plus de l'incertitude sur l'époque où il commença à se manifester et sur les actes ou les circonstances qui le signalèrent. Le récit d'un auteur aussi instruit que Plutarque mérite d'autant plus d'attention qu'il avait sous les yeux des ouvrages sur la vie de Socrate, publiés par des hommes estimés et dignes de foi, tels que Démétrius de Phalère et Panétius (5). — Parmi les biographes modernes de Socrate, il faut distinguer François Charpentier (*Vie de Socrate*, 3^e édit., Amsterdam, 1699), John Gilbert Cooper (*Life of Socrates*, Londres, 1749, in-8^o ; trad. en français, 1751), Guill.-Fr. Heller (Francfort, 1789, 2 vol.), Ch.-Guill. Brumbey (Lemgo, 1800, in-8^o), G. Wiggers (2^e édit., Neustrelitz, 1811) ; ces trois derniers en allemand. L'ouvrage de J.-A. Eberhard (*voy. ce nom*), *Nouvelle Apologie de Socrate*, s'occupe du caractère et des vertus de Socrate, mais beaucoup plus encore de la question théologique du salut des païens. L'écrit

(1) *Voy. Th. Adami, Diss. de statua Socratis, Atheniensium penitentie monumento publico*, Leipsick, 1745.

(2) *De invid. et odio*, p. 170, vol. 3, édit. Wytenbach.

(3) T. 5, p. 483.

(4) § 31, édition de Bach., p. 113. Diogène Laërce rapporte (lib. 2, cap. 43) que les Héracléotes chassèrent Anytus de leur ville. Thémistius dit qu'ils le lapidèrent à cause de Socrate (*Or.*, lib. 2, p. 58, édit. Petav.), et qu'on montrait son tombeau dans un faubourg d'Héraclée.

(5) Diogène Laërce seul cite une vingtaine d'autorités dans son article sur Socrate.

(1) Lib. 2, § 42.

(2) Phédon, cap. 4, avec les notes de Wytenbach, p. 123-129, et son commentaire sur les *Œuvres morales* de Plutarque, p. 182-184 du tome 6, Oxford, 1810.

sur le but de Socrate (Dessau, 1785, allem.), dans lequel un spirituel et savant anonyme s'est, au moyen de singuliers rapprochements et de combinaisons ingénieuses, amusé à prouver que Socrate et ses disciples avaient formé le projet de détrôner le roi de Perse et d'opérer une grande révolution en Asie, n'est qu'une défense ironique du fondateur de la religion chrétienne contre la diatribe dans laquelle H.-S. Reimarus s'était efforcé d'établir que Jésus-Christ avait eu un dessein purement politique. On peut encore citer comme des attaques paradoxales contre le caractère et la conduite de Socrate : Sig.-Fr. Dresig, *De Socrate juste damnato*, Leipsick, 1738 ; — Car.-Em. Kettner, *De Socrate mortem minus fortiter obeunte*, ibid., 1735 ; — Fr. Menzii, *Socrates nec officiosus maritus, nec laudandus paterfamilias*, ibid., 1716, in-4°. T. Mitchell (dans un discours placé en tête de sa traduction d'Aristophane, 1820, vol. 1, p. 132 et suiv.) et son critique (*Revue d'Edimbourg*, novembre 1820) ont essayé de justifier l'auteur des *Nuées* et de montrer que le portrait qu'il a fait de Socrate est conforme à l'idée qu'on doit s'en former d'après une lecture attentive de Platon. Le *Socrate en délire* de C.-M. Wieland est un roman philosophique dont le héros est Diogène le Cynique. La *Mort de Socrate* est le titre et le sujet d'une tragédie de Sauvigny (voy. SAUVIGNY) et d'un petit drame par B. de St-Pierre, publié en 1803. Ducis a fait imprimer, en 1781, la *Colère de Xanthippe*, composition dramatique dont on cherche en vain la trace dans les correspondances de Laharpe et de Grimm et même dans les *Essais de mémoires sur Ducis*, par Campenon. L.-S. Mercier a fait une *Maison de Socrate*, drame en cinq actes, 1809, in-8°. La pièce que Voltaire donna, en 1759, sous le titre de *Socrate*, comme traduite de l'anglais de Thompson, est un cadre où il a placé, sous des noms peu déguisés, ses ennemis Nonotte, Chaumeix et Berthier. Le poème de Raynouard intitulé *Socrate dans le temple d'Aglaure* a été couronné par l'Institut en 1804. M. de Lamartine a publié en 1823 la *Mort de Socrate*, poème. S—R.

SOCRATE, dit le *Scholastique* (1), l'un des anciens auteurs de l'histoire de l'Eglise, naquit à Constantinople vers la fin du 4^e siècle. Ses premiers instituteurs furent Helladius et Ammonius, deux prêtres de Jupiter, qui s'étaient exilés d'Alexandrie après l'abolition du polythéisme. Il reçut ensuite des leçons du sophiste Troïle, l'un des grands maîtres de cette époque dans l'art de l'éloquence. Son éducation terminée, il étudia le droit ; et l'on peut conjecturer que ce fut avec quelque succès. Socrate était dans la maturité de l'âge lorsqu'il entreprit de continuer l'histoire

ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée ; et il apporta dans l'exécution de ce dessein tout le soin et l'exactitude dont il était capable. C'est un écrivain grave, judicieux et digne de foi ; mais son style pèche par un excès de simplicité. En voulant éviter l'enflure et l'affectation, il est tombé dans le défaut contraire. L'impartialité qu'il a gardée en parlant des sectes qui divisaient l'Orient, l'a fait soupçonner d'indifférence. On l'a même accusé de novatianisme ; mais, dit H. Valois, on aurait pu l'accuser de même d'arianisme ; car il ne dissimule pas plus ce qu'il sait de favorable pour les partisans d'Arius, que pour ceux de Novat. Il les regardait les uns et les autres comme des hérétiques ; mais il ne pensait pas que ce fût un motif pour les calomnier. Différents passages, cités par Valois, établissent l'orthodoxie de Socrate d'une manière évidente. Sozomène et Nicéphore-Calliste se sont approprié en partie son travail. L'*Histoire* de Socrate est divisée en sept livres, qui s'étendent de l'an 306 à 439, depuis l'avènement de Constantin-le-Grand à l'empire jusqu'à la trente-unième année du règne de Théodose le Jeune. Abrégée par Epiphane le scholastique, dans l'*Historia Tripartita* (voy. EPIPHANE), elle a été imprimée pour la première fois, à la suite de celle d'Eusèbe, Paris, Robert Estienne, 1544, in-fol. Wolfg. Musculus, Christopherson, Henri Valois, l'ont traduite en latin, et le président Cousin, en français (voy. EUSÈBE). L'édition de Valois est enrichie d'une préface, de notes et de dissertations intéressantes. Le texte grec a été réimprimé à Oxford en 1844, in-8°, et un savant anglais, R. Hussey, a fait paraître en 1853, également à Oxford, en 3 volumes in-8°, une édition grecque et latine de l'*Histoire ecclésiastique*. Le travail de Valois, revu par Reading, a été réimprimé en 1859 par les soins de M. l'abbé Migne, et il forme le 67^e volume de la *Patrologie grecque*, publiée par cet infatigable éditeur. On doit aussi consulter Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. 6, p. 119 et suivantes. W—S.

SODEN (le comte FRÉDÉRIC-JULES-HENRI DE), publiciste et littérateur allemand, naquit à Anspach en 1754. Appelé au conseil privé de régence, puis nommé conseiller intime de la maison de Brandebourg, il obtint le titre de comte de l'Empire en 1790. La cour de Prusse l'envoya comme ambassadeur à Nuremberg, où il continua de résider après qu'il se fut retiré des affaires publiques en 1796. Cette ville ayant été plus tard incorporée au royaume de Bavière, Soden fut élu, vers 1825, député à la seconde chambre législative. Il mourut à Nuremberg le 13 juillet 1832, âgé de 77 ans. On lui doit plusieurs ouvrages importants, écrits en langue allemande, sur la législation et l'économie politique, tels que l'*Esprit des lois pénales*, en 3 volumes ; le *Traité sur les finances de Nuremberg* ; la *Loi agraire* ; l'*Essai sur la politique administrative des Etats* ; l'*Economie politique nationale*, en 8 volumes. Soden

(1) Nom qu'on donnait alors aux jeunes avocats, parce qu'ils sortaient des écoles. Les éditeurs de l'*Histoire ecclésiastique* donnent tous ce titre à Socrate, mais il ne l'a pas dans les manuscrits, et, suivant Tillemont, rien ne prouve qu'il ait réellement exercé la profession d'avocat, comme le dit Valois, que nous avons suivi dans cet article.

cultivait aussi la littérature et affectionnait l'art dramatique. Il avait établi à Wurtzbourg, en 1784, un théâtre à ses frais, et prit ensuite la direction de celui de Bamberg. Il composa même un grand nombre de pièces qui ont été imprimées, et dont plusieurs sont encore jouées sur les théâtres d'Allemagne, notamment : *Inès de Castro*, *Cléopâtre*, *la Mère de famille allemande*. Quelques-unes ont été imitées en français : 1° *Aurore*, ou *la Fille de l'enfer*, comédie en trois actes, imitée de l'allemand du comte de Saauden (Soden), représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés étrangères, le 26 février 1807, Paris, 1807, in-8°; 2° *Célestine*, ou *Amour et innocence*, comédie en quatre actes, Paris, 1807; 3° *l'Illuminé*, ou *le nouveau Cagliostro*, comédie en quatre actes, imitée de l'allemand, Paris, 1807, in-8°. Ces trois pièces ont été insérées dans le tome second du *Théâtre des Variétés étrangères*. M. Duperche a traduit en français un roman de Soden intitulé *Aurora*, ou *l'Amante mystérieuse*, Paris, 1802. 2 vol. in-12 avec fig. P—RT.

SODERINI (PIERRE), né vers l'an 1450, fut gonfalonier perpétuel de la république florentine au commencement du 16^e siècle. Après l'expulsion de Pierre II de Médicis et le supplice de Savonarola, la république de Florence, revenue à ses anciennes formes démocratiques, changeait tous les deux mois les chefs de l'Etat. Dans un temps où la politique de l'Europe entière était fort incertaine, ce fréquent renouvellement de toutes les magistratures rendait confuse et difficile la conduite de l'Etat. Les Florentins, pour remédier à ce désordre croissant, résolurent, le 16 août 1502, de donner, par un choix volontaire, un chef à leur république, voulant qu'il tint des lois mêmes ce crédit que les Médicis avaient dû à une usurpation. Ils firent choix de Pierre, fils de Thomas Soderini, citoyen déjà distingué par sa richesse, sa probité, son amour pour les arts et la part qu'il avait eue à l'expulsion des Médicis. On lui conféra le titre de gonfalonier perpétuel et le droit de représenter l'Etat dans toutes ses relations extérieures. Mais Soderini, homme doux et modeste, loin d'abuser du pouvoir et de la prééminence qui lui avaient été confiés, ne maintint pas même ses prérogatives autant qu'il l'aurait dû pour le bien de sa patrie. Il protégea les arts, fut l'ami des grands peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes et des philosophes qui faisaient alors la gloire de l'Italie, tandis que, comme homme d'Etat, il ne laissa de lui que peu de souvenirs. Pendant son administration, les Florentins poursuivirent avec vigueur la guerre qu'ils avaient commencée contre Pise, et réduisirent enfin, en 1509, cette ville à leur obéissance. Soderini, qui avait dû à la protection de la France le triomphe de son parti et l'expulsion des Médicis, demeura attaché à cette couronne au milieu de toutes les révolutions que le caractère impétueux de Jules II causait en Italie.

XXXIX.

Sa partialité pour la France le fit consentir à ce que Louis XII assemblât dans Pise un conciliabule pour déposer Jules II. Ce pontife ne lui pardonna pas cet affront; et lorsque les Français eurent évacué l'Italie, en 1512, il poussa Cardone, viceroy de Naples en Toscane, pour y rétablir l'autorité des Médicis. La ville de Prato, surprise le 30 août 1512, fut livrée au pillage et à un horrible massacre. Le lendemain les partisans des Médicis, s'étant portés tumultueusement au palais public, surprirent Soderini dans son appartement, l'entraînèrent dans une maison particulière et le firent déposer par la seigneurie après dix ans d'un gouvernement pendant lequel il n'avait pas donné lieu de former contre lui la moindre plainte. Le 31 août 1512, Pierre Soderini, escorté par 40 arbalétriers albanais et suivi de plusieurs de ses parents, fut conduit jusqu'aux frontières de la république du côté de Sienne. De là il reçut ordre de se rendre à Raguse, où il resta relégué jusqu'à l'élection du pape Léon X. Celui-ci, quoique ennemi de la maison Soderini, avait été porté au saint-siège par le cardinal Soderini, frère de Pierre, par suite d'une convention secrète faite au conclave. Pierre fut immédiatement appelé à Rome par Léon X; il y arriva au mois de mars 1513, et il y professa toujours hautement son attachement aux droits de sa patrie et à la cause de la liberté; ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût traité avec distinction par la cour pontificale et par tous ses compatriotes; mais on ne lui permit jamais de revenir à Florence. (*Voy. Razzi, Vita di Pietro Soderini*, Padoue, 1737, in-4°.) S. S—1.

SODERINI (JEAN-VICTOR), agronome, né en 1526, à Florence, dans le sein d'une famille qui venait de donner un dictateur à la république et un cardinal à l'Eglise (*voy. l'article précédent*), fut envoyé à l'université de Bologne, où il apprit la philosophie et le droit. De retour en Toscane, il s'exprima sans réserve contre les Médicis et trempa même dans un complot qui avait pour but de leur arracher le pouvoir. Condamné par le conseil des huit à perdre la tête sur l'échafaud, il dut son salut à la générosité de Ferdinand I^{er}, qui le relégua pour la vie dans la terre de Cedri, près de Volterra. Soderini adoucit l'ennui de cet exil en étudiant l'agriculture et en composant des ouvrages estimés sur cette science. Son *Traité sur la culture de la vigne*, que les académiciens de la Crusca ont mis au nombre des *Testi di lingua*, contient, sur les vignobles ainsi que sur l'art de fabriquer et de conserver les vins, plusieurs préceptes que l'expérience n'a point démentis. Il est vrai que l'auteur se montre un peu trop partisan de l'influence des astres. Ce livre est intitulé *Trattato della coltivazione delle viti e del frutto che se ne può cavare*, Florence, Giunti, 1600, in-4°. Il parut pour la première fois accompagné d'un autre traité sur le même sujet, de Bernard Davanzati, et de l'apologie du melon (*popone*), par

68

Giachini. Celui de Soderini fut réimprimé séparément, par Manni, *ibid.*, 1734, in-4°, avec quelques renseignements sur la vie de l'auteur, qui mourut le 3 mars 1596. Ses autres ouvrages sont : 1° *Breve descrizione delle pompa funerale fatta nell' esequie del gran duca Francesco Medici*, *ibid.*, 1587, in-4°, fig. ; 2° *Trattato d'agricoltura*, *ibid.*, 1811, in-4° ; 3° *Della coltura degli orti e giardini*, *ibid.*, 1814, in-4° ; 4° *Trattato degli alberi*, *ibid.*, 1817, in-4°. Les trois derniers traités ont été extraits des manuscrits inédits conservés à la bibliothèque *Magliabechiana*, en 4 volumes in-fol. Voyez, pour d'autres renseignements, la notice de Manni, et Poggiali : *Serie de' testi di lingua*, t. 1, p. 366, et t. 2, p. 72. A—G—S.

SODERINI (JEAN-ANTOINE), voyageur, né à Venise, en 1640, d'une famille noble, s'embarqua, en 1671, avec son compatriote Bembo, qui allait au Levant ; fit un long séjour en Chypre, visita ensuite la Palestine, l'Égypte, la Barbarie, la Syrie, l'Anatolie, la Turquie d'Europe, et rapporta dans son pays une immense collection de médailles rares. D'autres choses curieuses, qu'il avait fait embarquer à Alexandrie, furent prises par un corsaire tripolitain. Nommé gouverneur de Zara, en 1674, Soderini accueillit dans cette ville les célèbres voyageurs Spon et Wheler, qui parlent dans les termes les plus flatteurs de ses vastes connaissances. En 1676, il revint dans sa patrie, où il s'appliqua à l'étude des médailles, dont il avait une collection précieuse. Charles Patin et d'autres numismates en ont fait l'éloge. Cette collection fut dispersée après la mort de Soderini arrivée en 1691. On trouve de curieux détails sur cet antiquaire, dans le voyage de Magni en Turquie et dans la dissertation de Morelli sur plusieurs voyageurs vénitiens. E—S.

SODI (PIERRE), habile chorégraphe, était né à Rome dans les premières années du 18^e siècle. Il vint à Paris vers la fin de 1743, et en 1744, à la rentrée de Pâques, il fut engagé à l'Académie de musique comme danseur et compositeur de ballets. Généralement goûté à ce théâtre, il le quitta pourtant au bout de deux ou trois ans et se rendit en Angleterre ; mais, en 1748, il revint en France et reparut à l'Opéra, à la grande satisfaction des amateurs. Il le quitta de nouveau en 1753, pour occuper l'emploi de maître de ballets à la Comédie française, emploi qu'il résigna encore pour tenir l'école de danse à la Comédie italienne. On croit qu'il mourut en 1760. Outre ses compositions chorégraphiques pour les deux principales scènes auxquelles il fut attaché, il en donna plusieurs autres au Théâtre-Italien, dans la seule vue d'obliger ses compatriotes, et en 1752, pour rendre service à deux jeunes artistes de son pays, Bettina Bugiani et Cosimo Maranesi, qui dansèrent à l'Opéra-Comique pendant la foire St-Laurent, il fit tout exprès pour eux un ballet-pantomime, dans lequel il voulut figurer lui-même. Voici la liste de ses ouvrages

les plus connus. A l'Académie de musique : 1° *la Cornemuse* ; 2° *les Jardiniers, ou les Ciseaux* ; ces deux pantomimes furent aussi dansées à la cour avec beaucoup de succès dans les spectacles qu'on y donna à l'occasion du mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe ; 3° *les Fous* ; 4° *les Mandolines* ; 5° *le Bouquet*, très-applaudi le jour que le corps de ville vint en cérémonie à l'Opéra, après avoir obtenu le privilège de ce spectacle. Au Théâtre-Italien : 6° *les Cors de chasse* ; 7° *le Dormeur* ; 8° *l'Allemande* ; 9° *les Enfants vengeurs*, ballet exécuté par la demoiselle Véronèse cadette et le jeune Dubois, élève de Sodi. L'un des tableaux que présente ce ballet a été gravé par Horreolli, graveur danois, sur un dessin de Marvie ; 10° *les Nouveaux caractères de la danse*, morceau ingénieusement imaginé et qui eut un succès prodigieux, surtout *le Caractère de l'Agnès*. A la Comédie-Française : 11° *la Noce*, ballet dans lequel Sodi dansait *le Pas de l'ivrogne* d'une façon inimitable ; 12° *les Amusements champêtres* (le jeu de *la main chaude* y était représenté) ; 13° *la Chasse* ; 14° *le Ballet turc*, à la suite du *Port de mer*, comédie de Boindin ; 15° le ballet de la comédie des *Hommes* (de St-Foix) ; 16° celui des *Adieux du goût* (de Portelance et Patu), terminé par la pantomime des *Enfants bucherons*. A l'Opéra-Comique : 17° *le Jardin des fées*, etc. — SODI (Charles), frère aîné du précédent, et, comme lui, né à Rome, était un excellent musicien et un compositeur distingué. En 1749, il vint retrouver son frère à Paris, et il s'y fit longtemps applaudir du public en figurant sur la scène, où il exécutait des *solos* sur la mandoline, instrument dont il jouait à merveille. Ce fut pour faire briller ce talent de Charles que Pierre composa le ballet n° 4, mentionné ci-dessus. A son tour, Charles fit la musique de ce même ballet et de plusieurs autres de son frère. Il fit aussi celle de quelques pièces de théâtre, comme parodies, divertissements, etc., et d'un certain nombre d'ariettes italiennes très-bien reçues des connaisseurs. Ses leçons pour le goût du chant italien étaient fort recherchées. Il en donna, entre autres, à Rosalie Astrodì, actrice alors en vogue, et à la célèbre madame Favart, qu'il eut bien des fois l'avantage d'accompagner de sa mandoline. Nous ignorons l'époque de la mort de Charles Sodi. Pour plus de détails sur lui et sur son frère, consultez le *Dictionnaire des théâtres de Paris*, par les frères Parfaict et d'Abguerbe ; voyez également l'ouvrage de M. Castil-Blaze intitulé *la Danse et les ballets*, p. 201. B-L-V.

SODOMA (JEAN-ANTOINE RAZZI, dit le chevalier). Voyez RAZZI.

SOEMIAS (JULIA), fille d'Avitus et de Mœsa, était sœur de Julie Mammea (*voy.* ce nom). Mariée à Varius Marcellus, que sa mort prématurée empêcha d'arriver au consulat, elle ne se fit aucun scrupule de violer la foi conjugale, et entretenait publiquement un commerce adultère avec Cara-

calla, dont elle eut un fils, devenu fameux sous le nom d'Héliogabale. Après la mort de Varius, elle suivit sa mère, qu'un ordre de Macrin exilait dans Emèse. On sait que Mæsa parvint à gagner les légions stationnées en Syrie, et leur persuada de proclamer empereur le fils de Caracalla. Dans le combat qui eut lieu entre les troupes de Macrin et celles d'Héliogabale, Soëmias montra plus de courage qu'on n'en devait attendre d'une femme de ce caractère. Ayant vu plier les soldats d'Héliogabale, elle descendit de son char, et, par ses prières et ses larmes, les arrêta dans leur fuite. Soëmias et Mæsa pressèrent le nouvel empereur de se rendre à Rome, où on les vit avec étonnement l'accompagner dans les assemblées du sénat et prendre part aux délibérations. Moins ambitieuse que sa mère, Soëmias cessa bientôt de se mêler des affaires de l'Etat pour ne s'occuper que de ses plaisirs. Sa vie, dit Lampride, était celle d'une courtisane. Héliogabale lui donna la présidence d'un sénat de femmes, qui décida toutes les questions relatives aux ajustements, à la forme des voitures et aux préséances. Livrée entièrement à des soins si graves, elle ne prévint pas que les folies d'Héliogabale tarderaient peu à le précipiter du trône. Les prétoriens, d'accord cette fois avec le vœu de Rome, élurent empereur Alexandre Sévère (voy. ALEXANDRE). Dans cette crise, Soëmias ne voulut point quitter son fils, et, le tenant étroitement embrassé, périt du même coup qui lui ôta la vie, l'an 222 (voy. HÉLIOGABALE). On a des médailles de cette princesse dans tous les métaux; elles sont rares en or et en argent médaillons. W—s.

SOEMMERING (SAMUEL-THOMAS), l'un des anatomistes les plus distingués de l'Allemagne, naquit le 25 janvier 1755 à Thorn, en Westprusse. Fils d'un médecin, il se livra de bonne heure à l'étude des sciences avec l'intention d'embrasser la profession de son père. A l'âge de dix-neuf ans, il se rendit à Gœttingue, où il suivit les leçons de Wrisberg, Boldinger et Richter. Il y resta jusqu'au 7 avril 1778. De cette époque date l'étroite amitié qui l'unit à Blumenbach et à Lichtenberg. Reçu docteur, il fut bientôt après nommé professeur d'anatomie à Carolinum, dans le Cassel, où il rencontra Forster qui, jeune encore et débutant comme lui dans la carrière, lui offrit son amitié. En 1784, il fut nommé professeur de médecine à la faculté de Mayence, une des plus florissantes d'Allemagne. C'est là qu'il passa les plus beaux jours de sa vie, c'est là qu'il acquit ce vaste savoir qui devait le rendre un des médecins les plus renommés de l'Europe. Il préparait déjà les documents qui lui servirent plus tard à publier ses travaux anatomiques. Parmi les premiers médecins qu'il forma, l'histoire a conservé le nom des frères Wenzel. En 1792, il épousa Marguerite-Elisabeth Grunelius. La vie de presque tous les hommes de science se ressentit plus ou moins des troubles politiques

qui agitaient alors l'Europe. Mayence ayant été pris par les Français, l'ancienne école fut dissoute, et Sœmmering, abandonnant cette ville à regret, se rendit à Francfort et y exerça la médecine. Les loisirs de sa nouvelle position lui permirent de publier son ouvrage qui a pour titre : *De corporis humani fabricâ*. Il est à remarquer que ce livre existe en allemand et en latin. Sœmmering l'écrivit concurremment dans ces deux langues. Ce traité d'anatomie est l'œuvre capitale de ce grand médecin. Comme tous les auteurs, Sœmmering commence son ouvrage par l'étude de l'ostéologie, *conspectus osteologiæ*, parce que c'est la base de toute étude anatomique, les os formant les points de départ et d'arrivée des muscles, qui eux-mêmes recouvrent ou accompagnent les autres parties du corps humain. Sœmmering démontre la composition des os, en trace l'analyse comme on le fait de nos jours au moyen des acides pour apprécier la gélatine, et de la chaleur pour en démontrer l'élément calcaire. Il les considère comme formés de gélatine, d'acide phosphorique fixe et de parcelles de fer, *particulis ferreis*. Il les divise en os longs ou cylindriques, en os larges, enfin en os mixtes. Il fait connaître que les os se teignent par la garance (1). Nous insistons sur ce sujet parce que cette découverte de Sœmmering a peut-être servi de point de départ aux belles recherches qui ont été faites de nos jours sur la formation du tissu osseux. Il divise les cartilages en temporaires et en permanents. Les premiers sont destinés à se changer plus tard en os. Le cartilage a des artères, des veines et des vaisseaux absorbants, mais il manque de nerfs, partant de sensibilité. Le cartilage se métamorphose en os au moyen des artères qui charrient dans son épaisseur l'élément calcaire. Sœmmering indique la formation du cal dont la manifestation commence par une matière molle et agglutinative au milieu de laquelle les vaisseaux affluent. Il termine ses généralités sur les os en montrant les différences qui existent à cet égard entre les hommes des cinq parties du monde; et, s'appuyant sur l'autorité de Daubenton, de Camper et de Blumenbach, dont il a étudié les collections, il donne des détails curieux, surtout pour ceux qui s'occupent des formes extérieures de l'homme. Comme beaucoup de médecins de son temps, il était amateur de collections anatomiques; aussi était-il parvenu à réunir un assez grand nombre de crânes humains qui lui permirent de faire ses judicieuses observations. Il s'étend sur les différences que présentent les os d'après le genre de vie des individus, leurs habitudes, les médica-

(1) « *Rubia tinctorum vel galium apparine coccineo colore ossa tingunt.* » Il s'appuie, pour produire une pareille assertion, sur l'autorité de J.-B. Bœhmer : *De callo ossium e rubia tinctorum radicis pastu infectorum*, Leipsick, 1752; et sur celle de Pierre Dethlefs, *Diss. ossium calli natura per fracta in animalibus rubiæ radice pastis ossa demonstrata*, Gœttingue, 1753.

ments dont ils ont fait usage, les maladies qu'ils ont contractées, etc. Les ligaments et les muscles sont étudiés avec une égale supériorité. Nous appelons fibre musculaire, dit-il, un fil oblong, humide, mou, un peu transparent, s'entrelaçant pour former une trame, composée de veines, d'artères, de vaisseaux absorbants et de filets nerveux, lâche dans le repos et acquérant de la motilité sous l'influence des nerfs et du cerveau. Sæmmering consacre le quatrième volume de son traité à l'étude de l'encéphale et des nerfs. Il divise le cerveau en quatre portions : la cendrée, la moelleuse, la portion intermédiaire qui est un peu jaune, et enfin la portion noire. Il décrit les cinq ventricules du cerveau, fait remarquer que la glande pinéale est plus grosse chez la femme que chez l'homme, sans toutefois en tirer aucune conséquence. On sait que beaucoup d'anatomistes du siècle dernier en ont fait le siège de l'âme. Sæmmering, dans un ouvrage qu'il publia plus tard spécialement sur le cerveau, assigna pour place à cette partie immatérielle de notre être l'humeur aqueuse qui baigne la surface des ventricules. Quoi qu'il en soit, l'auteur observe que la pression exercée sur le cerveau produit le sommeil. N'est-ce pas là un grand jour jeté sur le diagnostic des épanchements cérébraux ? Seulement, il faut penser que Sæmmering n'a pas voulu, par le mot *obdormit*, désigner un véritable sommeil, mais bien l'assoupissement, le coma qui est causé par les épanchements au cerveau. Un peu plus loin, il fait remarquer qu'une partie du cerveau se trouvant fortement comprimée, la résolution des membres se montre dans le côté opposé du corps ; il a en outre le soin d'ajouter « que la lésion d'un côté de la moelle épinière entraîne le plus souvent celle du « même côté du corps. » Il prétend avec raison que le cerveau n'est pas rigoureusement nécessaire pour la conservation de la vie ; il l'appelle cependant le *sensorium commune* ou organe de l'âme, parce que c'est à lui qu'aboutissent toutes les sensations, qu'il les coordonne et qu'il est le moteur de la pensée. Le cinquième volume, consacré à l'étude des artères, des veines et des vaisseaux absorbants, témoigne de la même érudition. Enfin, en 1804, Sæmmering termina cet ouvrage par un sixième volume. Les poumons sont, d'après lui, les agents de la chaleur animale ; il leur attribue le rôle de débarrasser le sang des matières qui pourraient lui nuire, en un mot de le *purger*. Il fait remarquer l'accord des mouvements respiratoires avec le pouls, et dit même quelques mots de plusieurs phénomènes qui sont du domaine essentiel de la physiologie, tels que le soupir, le rire, le chant, les larmes, etc. Nous nous sommes assez longuement étendu sur cet ouvrage, parce qu'il est sans contredit le plus remarquable de l'auteur. Sæmmering était surtout anatomiste ; c'est vers

cette partie de la science qu'il dirigea les études de toute sa vie. Pendant qu'il écrivait ce grand ouvrage sur l'anatomie, il composait des mémoires sur différents sujets de physiologie ou de chirurgie. Une lettre qu'il écrivit à Oëlsner, à la fin du siècle dernier, mérite d'être signalée, parce qu'elle se rattache à une question fort grave et qui préoccupait vivement tous les esprits en France ; nous voulons parler de la peine de mort. Dans cet écrit, daté de Francfort, 20 mai 1795, l'auteur combat l'invention de la guillotine, et, il faut l'avouer, quoiqu'on en ait dit, ses raisons sont bonnes. Il fait observer que cet horrible instrument a été adopté dans l'hypothèse qu'il termine la vie de la manière la plus sûre, la plus rapide et la moins douloureuse. Sæmmering dit que le siège du sentiment et de son *aperception* étant dans le cerveau, que les opérations de cette conscience des sentiments pouvant se faire, quoique la circulation du sang par le cerveau soit suspendue, ou faible, ou partielle, il s'ensuit que la guillotine doit être un genre de mort horrible. Dans la tête séparée du corps par ce supplice, le *sentiment*, la *personnalité*, le *moi*, restent vivants pendant quelque temps et ressentent l'*arrière-douleur* dont le col est affecté. Sæmmering s'attache à démontrer que le siège de la faculté de sentir est dans le cerveau, puisqu'il n'est pas d'organe qui ne puisse être détruit sans que ni le sentiment, ni la faculté de penser, ni la volonté, ni la mémoire en souffrent ; que la moelle elle-même peut être lésée ou comprimée sans nuire en rien aux facultés cérébrales. Ainsi donc, admettant que le cerveau soit le siège de la faculté de sentir, aussi longtemps, dit-il, que cet organe conserve sa force vitale, le supplicé a le sentiment de son existence. Il cite, d'après Weicart, médecin allemand, un homme dont les lèvres se mouvaient après que sa tête eut été séparée du tronc. Sæmmering est si convaincu de la prolongation momentanée de la vie chez les suppliciés, qu'il avance que si les organes respiratoires pouvaient amener l'air d'une manière normale dans la bouche, *ces têtes parleraient*. Comme le cerveau a encore la force de mouvoir les muscles du visage, le savant anatomiste en conclut que la sensibilité peut durer un quart d'heure. Il ajoute que la faculté de penser persiste encore après que celle de produire du mouvement a cessé. Le col contenant une grande quantité de nerfs, la douleur doit être excessive ; « par conséquent, la douleur « de la séparation, et selon la manière dont j'ai « vu agir la guillotine, je dirai la douleur du « brisement ou de l'écrasement du col doit être « la plus violente, la plus sensible, la plus déchirante qu'il soit possible d'éprouver. » (*Magasin encyclopédique*, 1795, t. 3, p. 473). Sæmmering propose de remplacer la guillotine par la pendaison. Les gens qui se sont pendus eux-mêmes ou qui ont été pendus par d'autres, mais qui

sont revenus à la vie, et « j'en ai connu plusieurs », dit-il, prétendant qu'on peut se figurer « le sentiment que fait éprouver ce genre de mort comme un doux sommeil. Dans le moment de l'étranglement, le sommeil mortel s'était emparé d'eux sans douleur particulière, sans le sentiment d'une angoisse quelconque, et ils en sont sortis comme d'une faiblesse délicate. » Sæmmering a fait d'intéressantes recherches sur les vaisseaux lymphatiques, consignées dans un livre qui mérita le prix d'une société savante d'Allemagne. Cet ouvrage a pour titre *De morbis rasorum absorbentium corporis humani*. Sæmmering divise son travail en quatre-vingts chapitres, étudiant tour à tour le rôle que jouent les vaisseaux absorbants dans les maladies les plus diverses, telles que l'érysipèle et les fièvres intermittentes, la petite vérole et le choléra, la plique polonaise et la phthisie pulmonaire, la cataracte et la fièvre puerpérale. Le sujet est vaste; Sæmmering en profite avec avantage; toutefois, il n'entre jamais dans de longues discussions pour faire partager au lecteur ses opinions, et la masse de connaissances qu'il présente est renfermée dans d'étroites limites. Ces travaux considérables étaient loin de consumer tous les loisirs de l'illustre chirurgien, car il publia vers la même époque un livre sur l'embryon humain, dans lequel il fait également preuve d'une grande érudition. En 1804, Sæmmering fut nommé membre des académies de St-Petersbourg et de Munich. Appelé, dès 1803, à l'université d'Heidelberg, il se lia d'une étroite amitié avec Jacobi, Schelling, Jacobs, Schlichtegroll, Fischer et d'autres hommes que la science n'a point oubliés. Dans cette nouvelle position, il aurait pu se reposer de ses longs travaux et jouir sans fatigue des faveurs de la fortune et du prestige de sa renommée; mais l'amour de l'étude l'emporta, et il fit paraître un nouvel ouvrage sous le titre d'*Icones oculi humani*. Les tables anatomiques sont faites avec un soin et une minutie qui étonnent. L'auteur décrit surtout l'artère ophthalmique d'une manière remarquable, en donne plusieurs figures où elle est représentée dans toutes ses ramifications, et fournit à cet égard des détails inconnus avant lui. En 1808, Sæmmering mit au jour des planches in-folio représentant la langue. Ses publications sur les sens de l'ouïe, du goût et de l'odorat peuvent être considérées comme le complément des ouvrages précédents. En 1807, l'académie Joséphine de médecine et de chirurgie de Vienne proposa un prix pour la question suivante : « Quelles sont les maladies promptement ou tardivement mortelles de la vessie et de l'urètre, abstraction faite de la lithiase, auxquelles les vieillards sont exposés? Quels sont les phénomènes qui accompagnent ces maladies, et comment peuvent-elles être distinguées les unes des autres, mais surtout des affections calculeuses? »

Ce sujet avait déjà été proposé en 1806, mais aucun des mémoires présentés n'avait été jugé digne d'obtenir le prix. Sæmmering s'en occupa, et son travail fut couronné. Il est divisé en trois parties : 1^o maladies de la vessie; 2^o de la prostate; 3^o de l'urètre. Il commence par faire ressortir cette particularité bien connue de la prédominance de certaines maladies, selon les âges, et de la fréquence des affections des organes génito-urinaires chez les vieillards. Il croit à la diathèse cancéreuse, et, sans nier le squirrhe de la vessie, il prétend ne l'avoir observé que conjointement avec celui de l'utérus; aussi ne l'a-t-il jamais vu que chez la femme. Cependant deux cas de cette funeste maladie ont été observés chez l'homme. Le premier a été l'objet de l'attention particulière de Desault. Le cancer prenait naissance près du col de la vessie et présentait le volume des deux poings. Chopart cite un fait à peu près analogue dans son *Traité des voies urinaires*, t. 2, p. 160. Sæmmering considère la cystite comme étant souvent symptomatique d'une affection goutteuse, et s'étonne que Barthéz, dans l'ouvrage qu'il publia en 1802 sur les maladies goutteuses, ne parle pas des inflammations de la vessie. Il croit au virus goutteux et à la gangrène de la vessie dont mourut Barthéz. La symptomatologie est très-bien faite; quant au diagnostic différentiel, il est, dans certains cas, tout à fait insuffisant. Ainsi Sæmmering dit que le catarrhe de la vessie se distingue du diabète « par l'absence de l'odeur mielleuse qui se remarque dans celui-ci, par une émaciation beaucoup moindre du corps, parce que la faim et la soif ne sont pas à beaucoup près aussi remarquables » (page 36). On est plus précis de nos jours. Grâce aux ressources de la chimie, on trouve le sucre dans l'urine des diabétiques, on indique sa nature et ses justes proportions. Mettant à profit les idées d'Hoffmann, il trace une bonne définition de ce qu'on doit entendre par spasme de la vessie et le distingue avec netteté de la cystite; comparant ensuite les deux méthodes de ponction hypogastrique et recto-vésicale, il donne la préférence à la première, parce qu'il craint, en pratiquant la méthode recto-vésicale, de blesser la prostate, les vésicules séminales, le péritoine, et d'établir une fistule recto-vésicale; ce n'est pas sans succès qu'il combat l'opinion de Murray contraire à la sienne. L'ouvrage se termine par des considérations intéressantes sur les rétrécissements de l'urètre. On voit, dans son *Traité des maladies de la vessie et de l'urètre*, que Sæmmering avait immensément lu, car son ouvrage est rempli d'érudition. Son principal mérite est la bonne exposition, la saine méthode avec laquelle tout s'enchaîne et se déduit, l'autorité des auteurs dont il parle, les observations qu'il rapporte, et la science anatomique répandue à chaque page de cet écrit. Cependant les années s'étaient

écoulées; les événements politiques qui avaient ensanglanté l'Allemagne commençaient à s'oublier dans le calme de la paix européenne. Sæmmering était resté jusqu'en 1820 à Munich; sa femme venait de mourir, et il avait hâte de quitter cette ville. La perte de sa digne épouse l'attrista profondément, car elle partageait sa passion pour l'étude, et depuis son mariage elle s'était toujours beaucoup occupée de la direction des différentes publications de son mari. Sæmmering se rendit à Francfort dans sa famille, puis à Haag auprès du grand anatomiste Pierre Camper. Quelque temps après il s'embarqua pour l'Angleterre, fit connaissance avec les deux Hunter, alla à Edimbourg et y resta une année. Il exerça la médecine dans cette ville et s'occupa d'une manière spéciale de recherches sur les animaux fossiles, sur la physique et la chimie. Il quitta Edimbourg et revint en Allemagne; mais, ne pouvant cesser de travailler, il entretenait une correspondance avec les principaux savants de l'Europe. Dans ses heures de loisir, Sæmmering, en étudiant les lois de l'électricité, inventa une sorte de télégraphie électrique dont le mécanisme se trouve décrit dans les œuvres de Dominique Larrey (voy. ce mot). Chose étonnante! celui de tous ses ouvrages qui le fit connaître le plus en France est un mémoire qu'il écrivit sur l'usage pernicieux des corsets, et, comme il arrive souvent dans notre pays, la mode, cette grande ordonnatrice des vanités humaines, contribua plus à sa gloire que ses découvertes scientifiques. Sæmmering fêta le 7 avril 1828 le 50^e anniversaire de son doctorat en médecine. Les savants Döllinger et Martius, au nom de l'académie de Munich, Mekel au nom de celle de Halle, Baër et Burdach pour celle de Königsberg, Tiedmann représentant celle de Heidelberg, offrirent à Sæmmering une dissertation rédigée pour lui. Plus tard les admirateurs de Sæmmering firent frapper une médaille en son honneur, et la ville de Francfort fonda un prix annuel, dit *prix de Sæmmering*. Le savant naturaliste Ruppel qui découvrit en Afrique une nouvelle espèce d'antilope, lui donna le nom d'Antilope Sæmmeringi. Sæmmering était membre de dix académies et de vingt-cinq sociétés savantes; il terminait sa vie dans l'intimité des grands hommes, particulièrement de Goëthe et de Cuvier. Sæmmering est un de ces hommes dont l'autorité médicale domine en Allemagne, ce pays de consciencieux travaux et de laborieuses recherches. Contemporain de Camper en Hollande, de Mekel en Prusse, de Scarpa en Italie, il dirigea surtout ses travaux vers les études anatomiques; comme le chirurgien de Pavie et presque à la même époque, il allait mourir au terme d'une longue carrière vouée tout entière au culte de la science, et après avoir mis la dernière main à ses travaux. Il se prit dans sa vieillesse d'une vraie passion pour l'astronomie, au point de consacrer

plusieurs heures par jour à l'étude des mouvements des astres. Ce furent là ses dernières études. Il s'éteignit à Francfort, le 2 mars 1830. Parmi ses nombreux ouvrages, écrits tant en latin qu'en allemand, nous citerons : 1^o *Dissertatio de basi encephali et originibus nervorum, cranio egredientium*, Gœttingue, 1778, in-4^o; 2^o *Programma de cognitionis subtilioris systematis lymphatici in medicina usu*, Cassel, 1779, in-4^o. 3^o *Traité de la différence physique entre le nègre et l'Européen* (en allemand), Mayence, 1784, Francfort, 1785, in-8^o; 4^o *Dissertatio de lapillis vel prope, vel intra glandulam pinealem sitis, sive de acervulo cerebri*, Mayence, 1785, in-4^o; 5^o *Dissertatio de decussatione nervorum opticorum*, Mayence, 1786, in-8^o; 6^o *Diss. de perturbatione critica et crisi*, Mayence, 1786, in-8^o; 7^o *De l'effet nuisible des corsets* (en allemand), Leipsick, 1787, ibid., 1793, in-8^o; 8^o *Figures et description de quelques monstres qui se trouvent au théâtre anatomique de Cassel, actuellement en Marburg* (en allemand), 1791, in-4^o; 9^o *Programma de curatione calculi*, Mayence, 1791, in-4^o; 10^o *De la structure du corps humain* (en allemand), traduit en latin par l'auteur lui-même, sous ce titre : *De corporis humani fabrica*, Francfort, 1794-1801, 6 vol. in-8^o, ouvrage capital, dont nous avons donné plus haut l'analyse; 11^o *De morbis vasorum absorbentium corporis humani*, Francfort, 1795, in-8^o; 12^o *Sur le supplice de la guillotine*, Leipsick, 1796. Cette dissertation, écrite en français en forme de lettre adressée à Oëlsner (voy. ce nom), parut d'abord dans le *Moniteur* du 9 novembre 1795 et dans le *Magasin encyclopédique*, t. 3, ann. 1795. L'auteur, comme nous l'avons déjà dit, soutient que la pensée et le sentiment subsistent encore dans la tête après la décapitation, opinion partagée par le professeur Jean-Joseph Sue, et qui a été combattue par Cabanis et Jean Sedillot (voy. ces noms). 13^o *De l'organe de l'âme* (en allemand), Königsberg, 1796, in-4^o, avec planches; 14^o *De la cause et du traitement des hernies ombilicales et inguinales* (en allemand), Francfort, 1797, in-8^o. Sæmmering rédigea cet écrit d'après un programme de la société de Gœttingue. Ce qu'il dit sur les effets des culottes hautes et des boissons chaudes, comme le café, etc., trouva des contradicteurs. Un anonyme publia à Reutlingen, en 1797, une critique inconvenante de ce mémoire; mais elle est tombée dans l'oubli. 15^o *Tabula sceleti femini, juncta descriptione*, Francfort, 1797, in-fol.; 16^o *Icones embryonum humanorum*, Francfort, 1798, in-fol.; 17^o *Tabulæ baseos encephali*, Francfort, 1799, in-fol.; 18^o *Icones herniarum*, Francfort, 1801, in-fol.; 19^o *Icones oculi humani*, Francfort, 1804, in-fol.; traduit en français, par A.-P. Demours, sous le titre de *Description figurée de l'œil humain*, Paris, 1818, in-4^o, avec fig. Cette traduction a aussi été imprimée à la suite du *Traité des maladies des yeux* de Demours (voy. ce nom); 20^o *Icones organi auditus humani*, Ber-

lin, 1806, in-fol.; traduit en français par le docteur Rivallé, sous ce titre : *Iconologie de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1825, in-8°, avec planches; 21° *Icones organorum humanorum olfactus; Icones organorum humanorum gustus et vocis*, 1808. Les cinq derniers écrits de Sæmmering que nous venons de citer ont été réunis et publiés en allemand par l'auteur lui-même, sous le titre de *Figuren des organes des sens*, Berlin, 1809, in-fol.; 22° *Traité des maladies de la vessie et de l'urèthre, considérées particulièrement chez les vieillards*, Francfort, 1809, in-4°; ibid., 1822, in-8°. Cet ouvrage, couronné par l'académie Joséphine de Vienne, a été traduit en français, sur la seconde édition allemande, avec des notes, par M. Hollar, Paris, 1824, in-8°. M. Wagner a publié, en 1844, à Leipsick, *Vie de Sæmmering et ses relations avec ses contemporains* (en allemand), 2 vol. in-8°. — Sæmmering a laissé un fils, *Guillaume*, qui s'est distingué aussi dans la science anatomique. On lui doit un écrit important, intitulé *De oculorum hominis animaliumque sectione horizontali*, 1819, in-fol. L—D—É.

SOENS (JEAN OU HANS), peintre, né à Bar-le-Duc, en 1547, vint fort jeune à Anvers, où il reçut les leçons successives de Jacques de Baan et de Mostaert. C'est à acquérir la manière de ce dernier qu'il s'appliqua particulièrement; elle perce dans tous ses ouvrages, mais cette imitation n'a point nui, chez lui, à l'originalité, et il est mis au rang des premiers peintres de la Flandre. Ses premiers ouvrages furent estimés à l'égal de ceux des plus grands maîtres. Il peignait avec la même perfection en grand et en petit; cependant on préfère les petits tableaux qu'il a peints sur cuivre et qui sont du plus beau fini. Le désir de voir Rome le conduisit en Italie. Ses productions y obtinrent la même vogue que dans son pays, et il fut employé au palais du pape pour peindre dans les frises de très-grands paysages à fresque, où il montra une exécution prompte, hardie et pleine de feu, une entente de la couleur et de la perspective aérienne qui lui firent le plus grand honneur, et qui effacent toutes les peintures du même genre qui se trouvent placées à côté des siennes. Le grand-duc de Parme. Ranuccio, qui rassemblait à sa cour les artistes les plus célèbres de son temps, tels que Leonello Spada, le Schedone et surtout les Carrache, crut devoir leur adjoindre Soens et le chargea de plusieurs travaux dans lesquels il se montra aussi habile peintre de figures que de paysage. On ne peut rien voir en effet de plus spirituel et de mieux touché que les petites figures dont ses tableaux sont ornés. Cet artiste travaillait encore à Parme en 1607. P—s.

SOFIA (NICOLAS DI SANTA), fameux médecin, né à Padoue d'une famille noble qui se prétendait originaire de Constantinople, étudia sous Pierre d'Abano, auquel il succéda en 1311, et il occupa sa chaire dans l'université de Padoue jus-

qu'en 1350, année de sa mort. Les écrivains italiens parlent de plusieurs ouvrages qu'il laissa manuscrits et qui n'ont jamais été imprimés. Cependant il est plutôt connu comme le chef d'une famille qui s'est distinguée dans la médecine pendant le 14^e et le 15^e siècle. — SOFIA (*Marsilio di Santa*), fils du précédent, né à Padoue, fut surnommé le divin et le prince de la médecine. Il professa d'abord la logique et ensuite la médecine dans sa patrie, depuis 1370 jusqu'en 1380. Appelé à remplir la même chaire à Bologne, il y professa encore avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1403. Il fut enterré dans l'église de St-François, où l'on mit une longue épitaphe sur sa tombe. Sa réputation était si grande qu'on ne craignait pas de le comparer à Pierre d'Abano, honneur qu'il semble avoir mérité. Il a laissé plusieurs ouvrages de thérapeutique, entre autres un *Traité sur la fièvre*, Venise, 1514; Lyon, 1517. — SOFIA (*Jean di Santa*), frère aîné du précédent, se distingua aussi dans la médecine, quoiqu'il n'atteignît pas à la haute réputation de Marsilio. Il mourut à Padoue vers 1410; on l'enterra dans le tombeau de ses pères, et l'on plaça également sur sa tombe une magnifique épitaphe en vers latins. On lui doit un *Traité pratique de médecine*, divisé en 180 chapitres. Il existait à cette époque un autre médecin célèbre qui portait le même nom, *Galeazzo di Santa Sofia*. On croit qu'il était frère des précédents; les doutes que l'on a sur cette parenté proviennent de ce qu'il passa très-jeune à l'université de Vienne, où il professa la médecine pendant plusieurs années, et où il fut attaché à la famille des archiducs d'Autriche avec de très-forts appointements. Dans sa vieillesse il revint dans sa patrie, et il professa encore la médecine conjointement avec Jacopo de Forli. On ignore l'année de sa mort; on sait seulement qu'il fut enterré dans l'église des augustins. Il a laissé un *Traité sur les fièvres*, Venise, 1514, Haguenau, 1533, qui pourrait bien n'être que celui de Marsilio, car la première date est la même pour ces deux ouvrages, qui portent le même nom d'auteur et qui traitent de la même matière. Les fils de Jean et de Marsilio soutinrent dans le siècle suivant la réputation qu'avaient acquise leurs parents. — SOFIA (*Barthélemi di Santa*), fils de Jean, fut professeur de philosophie et de médecine et passa pour un des premiers médecins de son temps; il mourut vers 1448 et fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres. On lui doit : 1° *De sulphure et nitro*; 2° *De qualitate et indicatione excrementorum*, et d'autres ouvrages moins estimés, même dans le temps où ils parurent. — SOFIA (*Guillaume et Daniel di Santa*), tous deux fils de Marsilio. Le premier fut dès sa jeunesse nommé médecin de l'empereur Sigismond; il vécut toute sa vie à la cour et y mourut on ne sait en quelle année. Le second remplaça son père dans la chaire de médecine à Bologne et fut médecin des papes

Alexandre V et Juan XXIII, qui l'honorèrent d'une distinction toute particulière. — On connaît encore un écrivain napolitain qui porta le nom de *SOFIA*, *Pierre-Antoine*, et publia dans le 16^e siècle un ouvrage intitulé : *Il regno di Napoli diviso in 12 provincie, con descrizione delle cose piu notabili*. Oz—M.

SOGDIANUS, roi de Perse. Voyez DARIUS.

SOGLIANI (JEAN-ANTOINE), peintre florentin, fut élève de Lorenzo di Credi, avec lequel il demeura vingt-quatre ans et qu'il parvint à surpasser en originalité. A l'exemple de son maître, il ne chercha point, comme ses contemporains, à travailler beaucoup; il s'efforça de faire mieux qu'eux. Il tenta parfois d'imiter la manière grande et noble du Porta; mais son talent le portait moins vers le grandiose de ce peintre que vers le style simple et aimable de son maître. On peut faire entrer en parallèle avec lui bien peu d'artistes de son école pour le naturel de ses nus et de ses draperies, et pour l'idée de ses *airs de tête honnêtes, faciles, doux et gracieux* que Vasari vante particulièrement en lui. Il excellait à exprimer sur la figure de ses saints l'image de la vertu et dans ses pécheurs celle du vice, qualité que Léonard de Vinci ne possédait pas à un plus haut degré. C'est ce qui distingue la peinture qu'il a faite dans l'église du Dôme de Pise, et dont le sujet est *Caïn et Abel*. Le fond représente un paysage qui suffirait pour faire la réputation d'un artiste. C'est avec la même perfection qu'il a peint la figure et le paysage de *St-Arcadius sur la croix*, qui a été transporté de notre temps, de l'église où il se trouvait, dans celle de St-Laurent de Florence. Il peignit à Pise, en concurrence avec Permo del Vaga, le Mecherini, André del Sarto; et, si on lui reproche une exécution un peu lente, il se fit admirer par cette simplicité et cette élégance qu'il s'attacha précisément à conserver. Dans quelques-unes de ses compositions, il se montre un imitateur habile de Raphaël et, dans d'autres, de Léonard de Vinci. Il eut plusieurs élèves qui suivirent une manière différente de la sienne, à l'exception du seul Zanobi de' Poggini de Florence. Sogliani, qui florissait en 1530, mourut à l'âge de 52 ans. P-s.

SOGRAFI (ANTOINE-SIMON), fils et frère de deux habiles chirurgiens, naquit à Padoue en 1760. Après avoir achevé ses premières études chez les jésuites, il fut reçu bachelier et passa à Venise, où il se perfectionna dans la carrière du barreau. Mais un penchant irrésistible pour le théâtre interrompit le cours de ses brillants succès. Il quitta peu à peu les codes, les digestes et les harangues pour se rapprocher de ces arts d'imitation inventés pour le soulagement de l'esprit humain. La société fondée à Venise par les Alexandre Pepoli les Jean Pindemonte, les François Albergati, les Jean Greppi et autres illustres auteurs s'empressa de se l'associer en le nommant son académicien honoraire. Depuis lors

Sografi ne songea plus qu'à composer des comédies qui lui valurent beaucoup d'honneurs et de louanges. On compte parmi elles : *Olive et Pascal*, *Werther*, *Laurette de Gonzalès*, *les Femmes avocats*, *l'Américaine de Nieves*, *Tome-Jones*, *la Fête de la Rose*; parmi ses *spettacoli*, *Emma*, *Camœns*, *Alexandre et Appelle* et *Hortense*, celle de ses pièces qu'il affectionnait le plus et qu'il a traduite lui-même en latin et publiée dans les deux langues. Dans le nombre de ses drames destinés à être mis en musique ou opéras, on remarque *les Horaces* et *les Curiaces* et *les Danaïdes romaines*. Il n'y a personne qui ne connaisse le premier de ces deux ouvrages, immortalisé par Cimarosa. Il est aussi auteur de plusieurs petites comédies, en un et en deux actes, appelées communément *farces*. Celle qui a pour titre *Le inconvenienze teatrali* est un chef-d'œuvre en ce genre. Sografi était profondément versé dans l'étude de l'histoire romaine et dans la connaissance des usages des anciens peuples. Il était peut-être aussi sans égal pour la mise en scène de ses comédies. Après la chute de l'antique république, Sografi retourna à Padoue au sein de sa famille. C'est là qu'il fit construire, dans le jardin de la maison dont il était propriétaire, un théâtre champêtre. On dit que la distribution des arbres, des statues et des décorations qui le formaient, était telle qu'on aurait cru, en le voyant, être transporté au sein de la Grèce. Il composa à cette occasion une petite comédie, qui fut représentée plusieurs fois pendant les soirées de l'été de 1817, et qui fut honorée d'un concours extraordinaire de spectateurs. Sografi était d'un caractère mélancolique et doué d'un cœur tendre et affectueux. Chéri de ses concitoyens, il mourut en 1825. La réputation dont jouit la pièce intitulée *Olive et Pascal* est si bien établie, que nous croyons devoir en dire un mot avant de terminer cet article. C'est la première publiée par notre auteur, qui en avait déjà écrit plusieurs autres. Composée expressément pour la troupe du théâtre de St-Jean Chrysostôme, elle fut jouée pour la première fois, vers la fin de l'automne de 1794. Le succès qu'elle obtint non-seulement à Venise, mais aussi dans toutes les villes par où passa cette troupe, justifia pleinement l'attente du public. Elle est restée au répertoire, et on la voit toujours avec un nouveau plaisir. Le naturel du style, la vivacité du dialogue, les jeux continuels de théâtre, font d'*Olive et Pascal* une production très-remarquable; le manège adroit et fin de Méthilde, le principal personnage de la pièce, les situations comiques auxquelles il donne lieu, la plaisante équivoque de Columelle, à qui Méthilde persuade qu'il est l'objet du violent amour d'Isabelle et qui s'abandonne aux projets les plus séduisants avec une confiance très-originale, la bonhomie de Pascal, le frère d'Olive, la naïve fermeté de la jeune Isabelle, le sang-froid de Joséphine sont du meil-

leur comique. Cette pièce a été traduite en français par l'auteur de cet article pour la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. V-S-1.

SOHET (DOMINIQUE), juriconsulte, né le 2 août 1728, à Chooz, près de Givet, fit ses premières études au collège des jésuites de Dinant, et sa philosophie à Louvain. Il se destinait d'abord à l'état ecclésiastique, mais plus tard il tourna ses vues du côté de la jurisprudence, suivit des cours de droit et prit le grade de licencié à Douai, puis alla s'établir à Givet, où il exerça la profession d'avocat. Les lois, les coutumes de sa province et celles des pays environnants fixèrent spécialement son attention et devinrent le but de ses travaux. En 1790, il fut nommé juge de paix, et par son esprit de conciliation, son équité, sa droiture, il s'attira l'estime générale dans l'accomplissement de ses fonctions. Il mourut à Chooz, le 2 mai 1811, âgé de 83 ans. On a de lui : *Instituts de droit, ou Sommaire de jurisprudence canonique, civile, féodale et criminelle pour les pays de Liège, de Luxembourg et de Namur*, Namur, 1770, 3 vol. in-4°; Bouillon, 1770-1772, 5 vol. in-4°; Namur et Liège, 1770-1781, 5 part. en 3 vol. in-4°. Cet ouvrage, d'une utilité locale, eut beaucoup de succès dans ces divers pays. C'est un résumé des coutumes qu'on y suivait et de leurs meilleurs commentaires. Il est rempli de recherches, de détails curieux, et annonce chez l'auteur une vaste lecture et une connaissance approfondie des matières qu'il traite. Quoique cette jurisprudence ait subi de grands changements depuis l'époque où il écrivait, son livre peut être consulté dans certains cas. B-L-U.

SOISSONS (CHARLES DE BOURBON, comte de), grand maître de France, né le 13 novembre 1556, fut le dernier des fils du prince de Condé, Louis I^{er} du nom (*voy.* CONDÉ), mais d'un autre lit que ses frères; il eut pour mère Françoise d'Orléans-Longueville, qui l'éleva dans la religion catholique. Le roi Henri III le fit chevalier de l'ordre du St-Esprit, en 1587. Le comte de Soissons fut toujours moins attaché à ses devoirs de prince et de sujet qu'à ses intérêts particuliers et à ses prétentions; et bien qu'elles fussent excessives comme son orgueil, la médiocrité de son génie ne lui permit jamais de figurer à la tête d'un parti. Toute sa vie se consuma dans des cabales de cour. Après la formation de la ligue, en 1587, le duc de Guise songea un instant à substituer le comte de Soissons au cardinal de Bourbon, pour l'opposer au roi de Navarre (depuis Henri IV), comme héritier présomptif de la couronne. Le jeune prince, rempli d'ambition et dépourvu de biens, était tout disposé à se prêter à ce projet. Sa présomptueuse inexpérience ne lui laissait pas apercevoir qu'il allait, à l'exemple de son vieil oncle le cardinal, devenir l'instrument des ennemis de la maison de Bourbon. Cette intrigue fut déjouée par la politique du roi de Navarre, qui pressentit tous les avantages que

ses ennemis tireraient du comte de Soissons, comme prince du sang, catholique et d'âge à avoir des héritiers. Henri était alors sans enfants et ne pouvait en espérer, étant séparé de la reine Marguerite, son épouse. Voulant conserver dans la maison de Bourbon la couronne de Navarre et les biens immenses qui en dépendaient, il offrit au comte de Soissons la main de Catherine, sa sœur et sa présomptive héritière. Une si brillante perspective, jointe à quelques sommes d'argent, déterminina promptement le jeune prince, déjà fatigué des promesses sans effet du duc de Guise. Ramené à l'honneur, comme aux véritables intérêts de sa famille, il s'échappa de la cour de Henri III, se jeta dans la Normandie, rassembla trois cents gentilshommes, douze cents arquebusiers et se mit en chemin pour rejoindre Henri. Le duc de Mercœur, qui commandait en Bretagne, essaya vainement de s'opposer à cette réunion. Malgré la supériorité du nombre, il fut repoussé par un corps de protestants qui avait été envoyé au-devant du comte de Soissons et qui l'amena comme en triomphe dans le camp de Henri, sur les bords de la Loire. A la bataille de Coutras (1587), ce prince commandait un escadron de vingt chevaux, qui fut d'abord mis en désordre, mais il rétablit le combat par sa valeur personnelle. C'était la première action à laquelle il se trouvait, et il se battit, dit un contemporain, comme s'il n'eût fait d'autre métier de sa vie. Ses armes étaient toutes faussées de coups de feu et de sabre. On a reproché à Henri de n'avoir tiré aucun profit de cette victoire, après laquelle il licencia son armée. Soissons, dont l'attachement pour le roi de Navarre n'était nullement sincère, fut dans le conseil un de ceux qui l'engagèrent le plus fortement à cette mesure imprudente. Il avait su gagner le cœur de Madame Catherine et croyait ne pouvoir arriver assez tôt en Béarn pour conclure l'union projetée avec elle. Mais cet empressement cachait une honteuse arrière-pensée. Persuadé que Henri IV, ayant pour ennemis le pape, l'Espagne et les catholiques de France, finirait par en être accablé, Soissons prétendait, au moyen de ce mariage, se faire subroger à tous les droits du roi de Navarre et s'enrichir de ses dépouilles. Avec de telles dispositions on conçoit qu'il n'avait garde d'engager Henri à profiter de la victoire de Coutras. Il l'accompagna donc en Béarn, mais le roi de Navarre, informé à temps des perfides desseins de son futur beau-frère, rompit avec lui et regretta, mais trop tard, de s'être abandonné à son conseil. Tous deux concurrent, dès ce moment, une forte aversion l'un pour l'autre. Jamais la nature n'avait formé deux caractères plus opposés. Le roi était un prince franc et ouvert; le comte joignait à un esprit naturellement froid et peu prévenant, un flegme affecté et une profonde dissimulation. Il croyait imposer par un air de grandeur, en se donnant

une fausse gravité, et prenait pour du respect la crainte qu'inspirait son abord ; en un mot l'ambition dévorait son cœur, et le cérémonial le plus formaliste réglait toute sa conduite extérieure. A ces traits on l'eût pris moins pour un Bourbon que pour un prince du sang de Philippe II. La journée des barricades, qui obligea Henri III de quitter Paris (1588), parut à Soissons l'occasion la plus belle de rejoindre ce prince, alors en guerre ouverte avec les Guises, et de se rendre tout-puissant dans son conseil. Mais comme en s'offrant à ce monarque, il voulait paraître suivi d'un grand nombre de partisans, il ne craignit pas de tenter la fidélité des serviteurs les plus affectionnés de Henri de Navarre. Ces démarches ne tournèrent qu'à la confusion de leur auteur, et Henri, dissimulant son ressentiment, donna ordre au baron de Rosny (depuis duc de Sully) de suivre le comte, tant pour éclairer ses démarches que pour observer ce qui se passerait à la cour. Soissons fut d'abord très-mal reçu par Henri III, mais il ne tarda pas à gagner sa confiance par des services réels. Aux états de Blois, il montra du zèle pour ce prince (1588). Ce fut alors qu'il se fit absoudre, par le légat Morosini, des censures qu'il avait encourues en s'attachant au parti du roi de Navarre, démarche un peu humiliante, sans doute, mais qui fut alors assez utile à Henri III, en ôtant à la Ligue un de ses prétextes. A la tête d'un corps de troupes royalistes, Soissons tint dans le devoir le Maine, le Perche et la Beauce ; il sortit vainqueur de plusieurs petits combats et fit lever le siège de quelques places. Il vint ensuite trouver le roi, assiégé dans Tours par les ligueurs (1589), et donna les preuves les plus signalées de sa valeur ; pendant presque tout un jour il soutint dans le faubourg de St-Symphorien l'effort des ennemis, ce qui sauva la ville et donna au roi le temps de rassembler de plus grandes forces. Le commandement de la Bretagne fut le prix de ses services. Il voulait aller gagner Rennes, où la noblesse royaliste s'était assemblée pour l'attendre ; chemin faisant, il s'arrêta à Châteaugiron, laissant ses troupes dispersées et ne conservant autour de lui qu'une faible garde. Surpris au milieu de la nuit par le duc de Mercœur, selon d'Avila, et en plein midi, selon d'Aubigné, par Lavardin, son lieutenant, qui venait de changer de parti, il défendit longtemps à coups d'épée et avec douze gentilshommes seulement l'entrée de la maison où il était. Il ne se rendit que lorsque la plupart de ses vaillants guerriers eurent été tués, et que lui-même eut été renversé d'un coup de pique. On le conduisit prisonnier à Nantes ; mais il dut, bientôt après, sa délivrance à l'adresse de son sommelier, qui le transporta hors de sa prison dans la corbeille où l'on mettait la desserte de la table. Soissons ne profita de sa liberté que pour joindre Henri IV, au moment où ce prince était dans la situation la plus cri-

tique auprès de Dieppe. Au moyen des renforts que lui amenait le comte, le roi se trouva non-seulement en état de faire face aux ennemis, mais d'entreprendre le siège de Paris. Soissons eut dans cette entreprise la conduite de 4,000 Anglais et Ecossais, qu'Elisabeth venait d'envoyer à Henri IV, et il s'empara avec eux des faubourgs St-Jacques, St-Marcel et St-Victor, le 1^{er} novembre 1589. Le roi fut tellement satisfait de sa conduite qu'il lui donna, quelques jours après, la charge de grand maître de France. La prise de Vendôme et de Verneuil, après la levée du siège de Paris, signalèrent encore les armes du comte, qu'une maladie grave empêcha de prendre part à la journée d'Ivry. L'année suivante, il commandait la cavalerie devant Paris et se distingua, en 1591, au siège de Chartres et à celui de Rouen, où, à la tête de 4,000 hommes, il emporta le faubourg de St-Sever et défit un corps de troupes espagnoles. Il avait avec lui le maréchal de Biron, qui eut la noble franchise d'avouer que c'était au comte de Soissons que l'on devait le salut de l'armée. Ce fut précisément un pareil moment que choisit ce prince pour se donner de nouveaux torts à l'égard de Henri IV. Sous prétexte d'aller voir la princesse de Condé, sa mère, à Tours, il passa secrètement en Béarn, pour accomplir son mariage avec la princesse Catherine. Mais le complot des deux amants fut déjoué par la fidélité de Pangeas, chef du conseil de Béarn. Tout le pays se souleva contre Soissons, qui retourna en France, avec la honte d'un éclat inutile. Plus tard il tira de Pangeas une vengeance bien peu digne de son rang : rencontrant un jour ce loyal sujet chez le roi, à Pontoise, il le fit rouler du haut de l'escalier. Depuis son retour, le comte ne garda plus aucune mesure. Il entra dans le tiers parti qui avait le projet de mettre la couronne sur la tête de son frère, le jeune cardinal de Bourbon. Henri ne négligea rien pour ramener le comte de Soissons ; il le manda pour son sacre à Chartres, où il tint la place du duc de Normandie. Il faut lire, dans les *Mémoires de Sully*, les moyens qui furent employés pour retirer des mains de ce prince la promesse de mariage que lui avait faite Madame Catherine. Le comte de Soissons jura dès lors une haine implacable au duc de Sully et tint parole. Malgré son mécontentement, il ne laissa pas de servir utilement le roi, en 1594, au siège de Lyon, où il montra une rare valeur. L'année suivante, irrité de n'avoir pas obtenu la présidence du conseil, qui fut donnée à son frère aîné, le prince de Conti, il quitta brusquement l'armée du roi, qui était en Bourgogne. Telle fut en tout temps la conduite du comte à l'égard de Henri IV ; c'était un mélange de fidélité et de mécontentement, de services et de désobéissance marquée. Il donna toutefois une preuve non suspecte de dévouement, en découvrant un complot affreux contre la vie du roi, qui avait été formé à St-

Denis, en 1600, alors que Henri n'avait pas encore d'enfants. La guerre, qui éclata cette même année contre le duc de Savoie fournit à Soissons une nouvelle occasion de se rendre utile, bien qu'il l'eût désapprouvée dans le conseil. Le gouvernement du Dauphiné fut sa récompense. Il fallait que le comte eût alors quelque part à la confiance du monarque, puisqu'il fut chargé de tirer de Biron l'aveu de sa conspiration, et d'en prévenir les suites dans la province qu'il gouvernait. Dans un des entretiens qu'il eut avec ce grand coupable, voyant l'inutilité de ses instances pour le porter à une confession, à un repentir sincère, Soissons le quitta en lui adressant ces paroles de la Bible : *Le courroux du roi est le messenger de la mort*. Peu de temps après, il se montra sous un jour moins favorable dans le démêlé qu'il eut avec Sully, au sujet d'un impôt onéreux sur les marchandises exportées, que le roi, obsédé par les sollicitations de Soissons, avait accordé à ce prince. Ce ne fut pas la dernière querelle que le comte eut avec ce ministre, dont la fermeté courageuse savait mettre un frein à l'insatiable avidité des grands. Mécontent de ce qu'à l'occasion du sacre de la reine Marie de Médicis, le roi avait refusé une distinction d'étiquette à la comtesse de Soissons, son épouse, ce prince s'était retiré dans ses terres quelque temps après la mort de Henri IV. A la nouvelle de ce funeste événement, il se rendit à Paris, à la tête de trois cents cavaliers. Il portait ses prétentions jusqu'à vouloir se faire déclarer régent; mais il eut la fâcheuse surprise de trouver tout fait en son absence; et même le duc d'Épernon n'avait si hautement tiré du parlement une déclaration de régence en faveur de la reine mère, que pour prévenir les brigues du comte de Soissons (*voy. ÉPERNON, duc d', et MARIE DE MÉDICIS*). On apaisa le mécontentement du prince, en lui donnant le gouvernement de Normandie et une pension de cinquante mille écus. Voyant le grand crédit dont jouissait d'Épernon, le comte rechercha son amitié. Leur liaison fut d'abord si étroite, qu'il fit part à son nouvel ami du dessein qu'il avait de poignarder le duc de Sully dans le Louvre; mais quoique d'Épernon fût ennemi de ce ministre, il rejeta cette proposition avec horreur. Soissons trouva ce refus fort mauvais; cependant le désir qu'il avait de consolider son crédit lui fit dissimuler son ressentiment. Sully n'eut sans doute aucune connaissance de l'horrible projet du comte, car, dès ce temps-là, il rechercha ses bonnes grâces. Il alla le trouver, est-il dit dans le *Journal de l'Estoile*, lui fit les plus basses soumissions, le supplia de lui pardonner ce qui s'était passé du temps du feu du roi. Le comte de Soissons parut se contenter de cette satisfaction. Il n'est point parlé de cette démarche de Sully dans ses *Mémoires*, et l'on conçoit le motif de cette réticence. On y voit seulement que Sully fut l'un de ceux dont M. le comte de Soissons voulut bien, pendant

quelque temps, se dire l'ami; mais que l'avidité insatiable de ce prince, ses demandes éternelles, les ruses même et les artifices qu'il employait pour tirer de l'argent, ne tardèrent pas à le brouiller de nouveau avec le surintendant. Le comte fit tous ses efforts pour empêcher le prince de Condé, son neveu, de revenir en France, craignant en lui un rival d'ambition. Il donna même à la reine le conseil de le faire arrêter, ainsi que le duc de Bouillon, à leur retour à Paris. Ce jour-là, Soissons mit sur pied une foule de gentils-hommes prêts à tomber sur les partisans de Condé; mais la reine prévint toute voie de fait, en faisant prendre les armes aux bourgeois. Bientôt ces deux princes se réconcilièrent par l'entremise du duc de Bouillon. Le résultat de cette réconciliation et surtout de la liaison étroite qui se forma entre le comte de Soissons et Concini, marquis d'Ancre, fut le renvoi de Sully, au commencement de l'année 1611. Dans l'intervalle, Soissons assista au sacre de Louis XIII, en qualité de duc de Normandie, et eut avec le prince de Conti, son frère, à propos de la rencontre de leurs voitures dans un passage étroit, une querelle qui pensa amener un duel. Le comte de Soissons montra dans cette occasion plus de modération que son aîné; mais la régente parvint à les réconcilier. Concini, dont la faveur augmentait tous les jours, poussa l'insolence jusqu'à songer, pour son fils, à la main de la fille du comte. Soissons, ravi de mettre dans ses intérêts celui qui était alors l'arbitre de la cour, eut la bassesse d'accepter une alliance si honteuse; mais tous les ministres remontrèrent à la régente l'indignité d'un tel mariage, et cette négociation fut rompue. Dès ce moment, une guerre sourde se perpétua entre le ministère et Soissons, pour qui la régente se sentait beaucoup d'éloignement. Il prétendait acheter le duché d'Alençon, engagé au duc de Wurtemberg; la reine s'opposait à ce marché, et comme le comte de Soissons insistait auprès d'elle pour en tenir l'autorisation : « Vous « voulez, lui répondit-elle, acquérir un duché « qui est destiné pour l'apanage d'un fils de « France. A ce que je vois, vous n'avez pas de « petits desseins. » Pour prévenir les effets du ressentiment du prince, elle se hâta de rappeler à la cour Condé et le duc d'Épernon; mais cette politique de la reine tourna contre elle. Soissons, opposant à ses ennemis le crédit que la naissance donne en France aux princes du sang, surtout dans un temps de minorité, se lia étroitement avec Condé, son neveu. Tous deux se promirent réciproquement de ne recevoir aucune grâce ni satisfaction de la régente que d'un commun accord; ils s'engagèrent aussi, dans le cas où l'un d'eux éprouverait quelque mécontentement, à se retirer de la cour, et à n'y revenir que tous deux ensemble. Soissons demeura fidèle à ce traité jusqu'à sa mort. Lorsqu'il fut question, en 1611, de conclure le mariage de Louis XIII

avec l'infante d'Espagne, les deux princes quittèrent la cour mécontents de ce qu'on avait traité avec cette puissance sans leur participation. Après quelques négociations, ils revinrent au commencement de 1612. Quand on agita cette grande affaire dans le conseil, ils n'osèrent prendre la parole pour s'y opposer et montrèrent seulement de l'humeur. « Vous voyez, dit Soissons à son « neveu, qu'on nous traite ici comme des va-
« lets. » Tous deux refusèrent d'assister à la déclaration du mariage et se retirèrent de nouveau dans la détermination de ne point signer le contrat. La promesse d'un gouvernement pour chacun des deux princes vainquit encore cette opposition tardive. Le comte de Soissons roulait de vastes desseins dans sa tête; il se flattait de pouvoir abattre les Guises et d'Epernon, en se mettant à la tête du parti protestant. Déjà il avait lié à cet effet une vaste correspondance avec le prince de Galles Henri, avec Maurice, prince d'Orange, et le duc de Savoie, lorsqu'un accès de fièvre termina ses jours au château de Blandy dans la Brie, le 1^{er} novembre 1612. Un historien contemporain dit en parlant de la mort de ce prince : « Encore que ses haineux publiassent
« sourdement qu'il dressoit de dangereuses par-
« ties contre l'Etat, les bons François ne laissèrent
« pas de le regretter grandement..., tant à cause
« des vertus qui reluisoient en lui..., que parce
« que le respect de sa personne tenoit en devoir
« plusieurs personnes qui échappèrent à une
« licence trop effrénée après son trépas.... » Le comte de Soissons fut toute sa vie guidé par des favoris intriguants. D'Aillon, comte du Lude, avait été le confident de sa jeunesse; le marquis de Cœuvres fut celui de son âge mûr. On peut consulter sur ce prince : les *Mémoires de Sully*, le *Journal de l'Estoile*, l'*Histoire de la Mère et du Fils*, la *Décade de Louis XIII*, par Legrain, etc. D'Aubigné a calomnié le comte de Soissons en attaquant sa bravoure. Cette calomnie est répétée dans la *Confession de Sancy*, où, pour exprimer la prétendue fuite de ce prince à la journée de Coutras, on dit qu'il a tourné le cul à la mangeoire. Le même libelle attaque fortement ses mœurs et lui prête des goûts infâmes, que l'exemple de Henri III et de ses mignons n'avait rendus que trop communs.

D—R—R.

SOISSONS (LOUIS DE BOURBON, comte DE), fils du précédent, naquit à Paris le 11 mai 1604. Après la mort de son père, il lui succéda dans sa charge de grand maître et dans le gouvernement du Dauphiné; mais, à cause de son jeune âge, le commandement de cette province fut exercé par le maréchal de Lesdiguières. A peine âgé de seize ans, le comte de Soissons fut entraîné par sa mère dans les cabales de cour. En 1619, lors des cérémonies qui suivirent la promotion des chevaliers du St-Esprit, dans laquelle il fut compris, il eut avec le prince de Condé, son grand oncle, une violente querelle à propos

de l'honneur de donner au roi la serviette. Condé y prétendait comme premier prince du sang; le comte le revendiquait comme grand maître de France. Louis XIII fit cesser la dispute en ordonnant au duc d'Anjou, son frère, de lui donner la serviette; mais ce démêlé se prolongea et partagea toute la cour. Guise et les amis du favori Luynes se déclarèrent pour Condé; les autres courtisans prirent le parti de Soissons. La comtesse, sa mère, habile intrigante, saisit l'occasion de cette querelle pour faire entrer son fils et ses amis dans le parti de la reine mère, qui se retira bientôt après à Angers (1620). Le comte de Soissons et sa mère allèrent la joindre, ce qui n'eût pas eu lieu si Louis XIII, instruit d'avance de l'heure de leur départ, eût eu la fermeté de les faire arrêter comme il en manifesta le désir. Cette guerre civile ne dura pas longtemps. Toute l'ambition du comte de Soissons était d'épouser madame Henriette, troisième fille de Henri IV, qui lui avait été accordée par ce monarque. Pour y parvenir, il voulait se rendre redoutable; ce fut dans cette intention qu'il entra en négociation avec les protestants prêts à prendre les armes. L'assemblée de la Rochelle reçut avec respect ces ouvertures de la part d'un prince du sang, mais ne les agréa point. Mal accueilli par les rebelles, Soissons se jeta dans les bras du roi; et cette même année, lorsque ce prince partit pour les châtier, le comte fut laissé à Paris avec la charge d'y commander. L'année suivante (1622), il accompagna Louis dans une nouvelle expédition contre les calvinistes. A la fameuse attaque de l'île de Ré (voy. SOUBISE), il commandait l'aile droite de l'armée royale avec le maréchal de Vitry, et voulut marcher le premier à l'ennemi; mais le roi en ayant été averti, lui ordonna de rester auprès de sa personne. Frappé de la bravoure et de l'intelligence que ce jeune prince montra dans cette occasion, il lui confia le commandement de l'armée destinée à faire le blocus de la Rochelle, lui donnant Vitry pour lieutenant général. Le comte de Soissons, malgré son extrême jeunesse, déploya autant d'habileté que de courage devant la Rochelle; il tailla en pièces les assiégés dans toutes leurs sorties, arrêta leurs courses maritimes, et présida à la construction du fort Louis, destiné à empêcher les vaisseaux d'approcher de cette place. La paix conclue avec les protestants à la fin de cette même année, rappela le comte de Soissons à la cour. Il ne put voir sans indignation le despotisme qu'y exerçait Richelieu, et se déclara son ennemi. Trompé dans son espoir d'épouser madame Henriette de France, qu'on venait de marier au roi d'Angleterre, il rechercha la main de mademoiselle de Montpensier, la plus riche héritière de l'Europe. Mais Richelieu voulait donner pour époux à cette princesse Gaston, duc d'Anjou, frère de Louis XIII. Pour se venger, le comte entra dans la conjuration de Chalais, diri-

gée contre la vie de Richelieu (1626). Ce ministre, qui tenait tous les fils du complot, dissimula à l'égard du prince, que sa bonté naturelle rendait un conspirateur peu dangereux. Richelieu persuada même au roi, que les circonstances forçaient d'aller en Bretagne, de donner au comte de Soissons le commandement de Paris en son absence; cette marque de confiance avait le double but de l'isoler des autres chefs du complot et de toucher son cœur, naturellement plein de droiture. Cela ne l'empêcha pas, si l'on en croit le Vassor, d'offrir au duc d'Anjou, qui se refusait à épouser mademoiselle de Montpensier, un secours considérable de troupes, en cas qu'il voulût prendre les armes afin d'obliger le roi d'éloigner Richelieu. Il paraît même prouvé qu'il avait résolu de profiter de l'éloignement de la cour pour enlever la princesse; mais Louis XIII prévint ce dessein en la faisant venir à Nantes, où Gaston fut contraint de l'épouser. Parmi les discours que Chalais tint en prison, on cite ces paroles à l'occasion de ce mariage : « M. le comte de Soissons en pleurera avec sa mère; mais ce n'est qu'un zéro. » Après le supplice de cet infortuné courtisan, Soissons s'estima heureux d'obtenir du roi la permission de voyager hors du royaume, et passa en Italie. Louis XIII, qui l'aimait et l'estimait, le rappela bientôt et le conduisit au siège de la Rochelle. Le comte se signala, dans cette expédition, à la tête d'une brillante élite composée de gentilshommes (1628). Il suivit encore le roi, en 1630, dans son expédition en Italie; l'année suivante, il fut laissé dans Paris pour y commander, pendant une seconde campagne de Louis XIII au delà des Alpes. Il obtint, peu de temps après, le gouvernement de Champagne et de Brie; mais les faveurs de cour flattaient moins ce prince que n'aurait pu le faire la conduite d'une guerre; et le cardinal se gardait bien de lui confier un emploi qui eût pu augmenter l'importance qu'il avait déjà comme second prince du sang. « M. le comte, dit le cardinal de Retz dans ses mémoires, avait donné beaucoup de jalousie au ministre par son courage, par ses manières gracieuses et par sa dépense; il avait surtout commis le crime capital de refuser le mariage de madame d'Aiguillon (Marie de Vignerod), nièce chérie du cardinal. » Le marquis de Montglat lui rend le même témoignage : « Ce prince, dit-il, avait l'âme haute, et il ne pouvait s'abaisser à faire sa cour à d'autres qu'au roi. » En 1636, lorsque Louis XIII mit cinq armées sur pied, comme il y aurait eu trop d'inconvenance à laisser sans commandement le seul prince guerrier qui fût en France, le ministre l'avait relégué, avec un petit corps de troupes, dans le pays au delà de l'Aisne et de l'Oise, qu'il ne croyait pas que l'ennemi dût attaquer. Mais le cardinal-infant, gouverneur des Pays-Bas, rassembla une armée puissante, et porta la dé-

solution dans la Picardie et la Champagne. Le comte de Soissons, qui ne put empêcher les Espagnols de passer la Somme, opéra du moins une habile retraite sur Noyon, et fit tout ce qu'il était possible pour arrêter leurs progrès. A Mouzon, il tailla en pièces et dispersa un corps de 6,000 cavaliers hongrois et polonais, qui ravageaient la frontière. Malgré ces efforts, le roi, prévenu par Richelieu, soupçonna ce prince d'avoir causé par sa négligence les désastres qui accablaient le nord de la France. Furieux de cette calomnie, le comte prend la résolution de se venger par un coup de main, associant à son projet le duc d'Orléans. L'armée française, commandée par le roi et ces deux princes, bloquait Corbie. Ce fut là que Montresor et St-Ibal, gentilshommes attachés au comte de Soissons, arrachèrent de leur maître et de Gaston le consentement à ce qu'ils tuassent le cardinal au sortir du conseil. Au moment de l'exécution, Gaston, qui devait donner le signal du meurtre, manqua de résolution et prit la fuite; le comte de Soissons, dont on ne peut révoquer en doute le courage, n'avait pas celui du crime; et il se félicita de ce que son faible complice avait fait manquer le projet. Mais en abandonnant toute idée d'assassinat, les deux princes persévérèrent dans la résolution de détruire la puissance du cardinal, et convinrent d'unir invariablement leurs intérêts, de n'écouter aucune parole d'accommodement l'un sans l'autre, et de ne jamais se trouver ensemble à la cour, afin que si l'un était arrêté l'autre pût prendre sa défense. La réussite de ce nouveau complot contre Richelieu devait dépendre du concours des seigneurs du royaume et des succès des Espagnols; mais d'Epernon et aucun des grands ne remuèrent; les ennemis du dehors n'éprouvèrent que des revers, et Soissons lui-même se trouva forcé de reprendre Corbie dont il avait voulu traîner le siège en longueur. Craignant pour sa propre sûreté, il partit pour Sedan, d'où il écrivit au roi pour l'assurer de sa fidélité (1637). Pendant quatre ans, il se montra sourd à toutes les propositions des ennemis de la France, comme aux offres séduisantes du cardinal, qui voulait le rappeler. Enfin, en 1641, les ducs de Bouillon et de Guise, qui étaient venus le joindre, l'entraînèrent à prendre les armes contre sa patrie. Les mécontents, qui le reconnurent pour chef, publièrent un manifeste dans lequel ils professaient le désir d'établir la paix en France et de mettre de l'ordre dans les affaires de l'Etat, c'est-à-dire de chasser le cardinal de Richelieu. Tandis que l'armée des rebelles opérait sur la frontière sa jonction avec un corps de troupes allemandes sous les ordres de Lamboy, leurs agents à Paris, ayant à leur tête le coadjuteur depuis cardinal de Retz, disposaient tout pour s'emparer de la Bastille et assembler le parlement. Richelieu fit marcher contre Soissons une armée commandée par le maréchal de Châ-

tillon. On en vint aux mains, le 6 juillet, dans la plaine de Bazelle, près du bois de la Marfée, en Champagne. La victoire se décida en faveur des rebelles; les soldats de l'armée royale, qui ne marchaient qu'à regret contre un prince du sang généralement estimé, se débandèrent dès le premier choc. Soissons jouissait déjà de son triomphe, lorsque soudain on entend un coup de pistolet qui reuverse le prince roide mort. Les uns ont prétendu qu'il se tua lui-même par mégarde en relevant avec son pistolet la visière de son casque; d'autres rapportent qu'on vit passer devant lui un cavalier, qui, plus prompt que l'éclair, le tira droit au visage et disparut. Cette dernière opinion a prévalu. On accusa le cardinal d'avoir aposté cet assassin. Les preuves de cette accusation ne sont pas démontrées. Jay, dans son *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, n'hésite pas à absoudre ce ministre (1). Le comte de Soissons était dans sa 37^e année; il ne fut pas marié, et en lui finit la branche de Bourbon-Soissons, cadette de la maison de Condé. Louis XIII voulut qu'on fit le procès à sa mémoire; mais Puysegur (*roy. ce nom*) l'en empêcha en disant: « Il était de votre sang et votre fils. » Voudriez-vous exposer son corps à être « traîné sur la claie par jugement solennel? » Laissez à Dieu, sire, la vengeance de vos ennemis. » Mademoiselle de Montpensier rapporte dans ses mémoires que « la colère du roi « était si grande contre Soissons, qu'il ne voulut « pas qu'on fit honneur à sa mémoire, et défendit que l'on en portât le deuil à la cour. » On avait parlé un instant de le marier avec cette princesse, dont il n'avait pu épouser la mère. « Hors la disproportion de mon âge avec le sien, « ajoute mademoiselle de Montpensier, mon mariage avec lui était très-faisable. C'était un fort « honnête homme, doué de grandes qualités. On « ne peut disconvenir que ce n'ait été une grande « perte pour l'Etat que celle d'un prince du sang « aussi accompli. » Le cardinal de Retz n'en parle pas avec autant d'enthousiasme. Folard, dans ses observations sur Polybe, dit que le comte de Soissons aurait été un grand capitaine s'il eût vécu plus longtemps. D—R—R.

SOISSONS (EMMANUEL-PHILIBERT-AMÉDÉE DE SAVOIE-CARIGNAN, comte de), fils aîné de Thomas-François de Savoie et de Marie de Bourbon-Soissons (*roy. CARIGNAN*), naquit à Chambéry, le 20 août 1630. La nature l'avait privé de la faculté d'entendre; mais il fut dédommagé de cette disgrâce par les qualités les plus précieuses. Sa physionomie vive et spirituelle annonçait une intelligence étonnante, dont il ne tarda pas à donner des preuves. Par les soins de son précepteur le savant jésuite Emmanuel Tesaurio (*roy. ce nom*), il apprit en fort peu de temps à lire et à

écrire, et même à parler jusqu'à certain point (1), se rendit familier avec les meilleurs auteurs et acquit, par son adresse dans tous les exercices du corps, la réputation du cavalier le plus accompli de la cour de Savoie. Philibert reçut le collier de l'Annonciade, en 1648, accompagna son père au siège de Pavie, en 1655, et signala fréquemment sa valeur dans les guerres dont l'Italie fut le théâtre pendant la dernière partie du 17^e siècle. Resté sourd malgré tous les efforts des médecins, il ne s'enonçait qu'avec une extrême difficulté; mais on devinait dans ses yeux tout ce qu'il voulait dire. Sa bonté, sa générosité le rendirent cher à ses sujets. Il mourut le 13 avril 1703, dans un âge avancé, laissant, de son mariage avec la princesse de Modène, plusieurs enfants, dont l'aîné, Victor-Amédée, fut, en 1734, lieutenant général des armées de France en Savoie, et mourut à Paris, le 4 avril 1741. Louis-Victor-Amédée-Joseph, fils unique de ce dernier, est la tige de la branche actuelle de Savoie-Carignan. W—s.

SOISSONS (EUGÈNE-AURICE DE SAVOIE, comte de), frère du précédent, naquit en 1663, à Chambéry. Destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, il y renonça pour suivre la carrière des armes, après la mort de son frère cadet, et entra capitaine de cavalerie au service de France. Il épousa, en 1657, Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin, et dut à ce ministre la charge de colonel général des Suisses et Grisons, avec le gouvernement de Champagne. Il se signala, l'année suivante, à la bataille des Dunes, où il culbuta l'infanterie espagnole à la tête des gardes-suisses. Dans un combat qui eut lieu quelques jours après, il fut blessé au visage d'un éclat de grenade. Il fut envoyé à Londres, en 1660, pour complimenter le roi Charles II sur son rappel au trône. Ayant entendu un seigneur anglais s'exprimer en des termes peu convenables sur le compte de Louis XIV, il le força de mettre l'épée à la main. Le comte de Soissons se trouva mêlé malgré lui dans les querelles de sa femme avec la duchesse de Navailles (*roy. ce nom*), et imagina de les terminer par un duel. Le duc de Navailles, qu'il avait provoqué, refusa de se battre; et cette affaire étant venue aux oreilles du roi, le comte de Soissons fut exilé; mais il ne tarda pas de rentrer en grâce. Lors de la découverte de l'intrigue de la comtesse de Soissons pour perdre mademoiselle de la Vallière, il fut obligé de se retirer avec sa femme dans son gouvernement de Champagne, pour laisser passer l'orage. Il fit la campagne de 1667 en Flandre, et suivit Louis XIV à la première conquête de la Frauche-Comté. Créé lieutenant

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ministère de Richelieu, se trompe en disant: « La mort de ce prince, tué dans la bataille, « tira encore le cardinal d'un grand danger. »

(1) Suivant le *Journal de Verdun*, il aurait reçu sa première éducation à la cour de Philippe IV, roi d'Espagne. Ce journal (juillet 1709, p. 79) donne quelques détails sur la manière dont le précepteur du comte de Soissons lui apprit à parler, à lire et à écrire.

général, en 1672, sans avoir passé par les grades de brigadier et de maréchal de camp, il fut employé, sous les ordres immédiats du roi, à la conquête de la Hollande, et s'empara de plusieurs villes. Il se trouvait au passage du Rhin, immortalisé par Boileau : et il allait rejoindre l'armée commandée par Turenne, quand il mourut dans la Westphalie, le 7 juin 1673. De son mariage, il avait eu trois filles et cinq fils, l'un desquels est le prince Eugène (*voy.* ce nom). A toutes les qualités d'un capitaine, le comte de Soissons joignit celles d'un honnête homme. On ne peut lui reprocher que sa trop grande faiblesse pour une épouse peu digne de son attachement (*voy.* l'article suivant). On a l'*Abrégé de la vie* de ce prince, Paris, 1677 ou 1680, in-12, attribué à Montfalcon son secrétaire. Son portrait a été gravé plusieurs fois dans le format in-folio. — Son fils aîné, *Louis-Thomas*, mort le 15 août 1702, continua la branche de Savoie-Soissons, qui s'éteignit avec son petit-fils *Eugène Jean-François*, mort âgé de vingt ans, le 24 novembre 1734. W—s.

SOISSONS (OLYMPE MANCINI, comtesse DE), était la seconde des nièces du cardinal Mazarin, et fut amenée à Paris avec ses sœurs, en 1647. Madame de Motteville, qui la vit à son arrivée, trace ainsi son portrait : « Elle étoit brune, avoit « le visage long et le menton pointu. Ses yeux « étoient petits, mais vifs ; et on pouvoit espérer « que l'âge de quinze ans lui donneroit quelques « agréments. (*Mémoires*, t. 2, p. 58). » La conjecture de madame de Motteville ne tarda pas à se vérifier. Quoiqu'elle ne fût point jolie, Olympe plut à Louis XIV, qui lui rendit des soins très-assidus. Elle ne se laissa point aveugler par l'affection que lui témoignait ce monarque ; et, plus ambitieuse que tendre, elle ne vit dans sa faveur passagère qu'un moyen d'assurer son établissement. Elle voulait un mari grand seigneur ; tout le reste lui étoit indifférent. Elle eut un violent dépit de voir sa cousine Martinozzi épouser le prince de Conti, qu'elle s'étoit flattée d'avoir elle-même pour mari. Le chagrin qu'elle en eut fut si grand qu'elle ne put le cacher, malgré son talent pour la dissimulation ; et il éclata publiquement la veille et le jour de ce mariage. La demande que le comte de Soissons fit de sa main la consola bientôt. Par cette union, elle devint surintendante de la maison de la reine, charge que Mazarin avait créée pour sa nièce, et qui lui donnoit de grandes prérogatives. Elle n'avait point renoncé à conserver de l'influence sur le roi ; et une fois mariée, elle reçut chez elle ce monarque, qui n'y étoit attiré que par son attachement pour Marie, sœur de la comtesse. Olympe, partagée entre l'ambition et le goût de l'intrigue, étoit en tout l'opposé de la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine. Des contestations très-vives s'élevèrent entre elles sur les attributions de leurs charges. Louis XIV crut devoir interposer son autorité pour régler leurs droits.

La comtesse de Soissons se plaignit d'être sacrifiée à sa rivale ; elle fut éloignée de la cour, et le comte de Soissons, pour avoir provoqué le duc de Navailles, partagea le sort de sa femme. Avec les ressources qu'elle avait dans l'esprit, cette disgrâce ne pouvoit être que momentanée : elle reparut bientôt à la cour. De concert avec le marquis de Vardes, son amant en titre, elle tenta de forcer le roi de renvoyer mademoiselle de la Vallière. Son but étoit de donner elle-même une maîtresse à Louis, dans l'espoir que la nouvelle favorite, par reconnaissance, lui rendrait l'influence qu'elle avait perdue. Le complot fut découvert (1) ; et la comtesse de Soissons, exilée de nouveau, n'obtint son pardon qu'en offrant la démission de sa charge de surintendante, qui fut donnée à madame de Montespan. Cette leçon sévère ne la corrigea point. Tout en blâmant le scandale que donnaient ses sœurs (*voy.* MANCINI), elle se trouvait mêlée dans toutes les intrigues et avait des relations fréquentes avec la Voisin. Compromise, ainsi que d'autres personnes d'un rang distingué (*voy.* LUXEMBOURG et BRINVILLIERS), par les déclarations de cette malheureuse, elle ne jugea pas à propos d'attendre le résultat des informations et partit brusquement pour la Flandre. Sa fuite renouvela les bruits fâcheux auxquels la mort inopinée du comte de Soissons avait donné lieu. Elle fut décrétée d'accusation. La comtesse offrit de revenir se justifier, pourvu qu'on la dispensât de garder la prison pendant la procédure. Cette grâce lui fut refusée. Humiliée de sa situation à Bruxelles, elle se rendit à Madrid et parvint à gagner la confiance de la jeune reine. St-Simon l'accuse formellement d'avoir empoisonné cette princesse dans une tasse de lait ; mais le témoignage de cet écrivain suffit-il seul pour qu'on la croie coupable d'un si grand crime ? L'influence que l'Autriche acquit dans le cabinet de Madrid après la mort de la reine (*voy.* CHARLES II) a pu faire concevoir l'idée que cette puissance l'avait commandée. En quittant Madrid, la comtesse erra dans quelques villes d'Allemagne et revint enfin à Bruxelles, où elle mourut, le 9 octobre 1708, délaissée de tout le monde, et même de son fils, le célèbre prince Eugène, qui vint cependant la voir une seule fois dans sa retraite. W—s.

SOJARO (BERNARDIN GATTI, surnommé LE), peintre, né à Crémone, fut élève du Corrège et se fit connaître par une *Ascension de Jésus-Christ*, qu'il peignit dans l'église de St-Sigismond, aux environs de Crémone. Cette grande composition réunit tous les genres de beauté ; et, par la couleur, elle se rapproche des ouvrages du Corrège. Dans ses autres productions, le Sojaro se montra comme un des premiers artistes de la troisième école lombarde. Sa manière est d'un goût d'une grande force de relief, quoique extrêmement

(1) *Voy.*, pour des détails sur cette intrigue, les articles GUICHE, HENRIETTE et NAVAILLES.

finie. Il réussit avec une égale perfection dans la peinture à l'huile et à fresque ; et ses nombreux ouvrages se répandirent dans toute l'Europe, particulièrement en Espagne, en France et en Lombardie. Il peignit en concurrence avec le Pordenone, et fut chargé, après la mort de ce dernier, de terminer, dans l'église de Ste-Marie de Campagna à Plaisance, les peintures que cet habile artiste avait laissées imparfaites. C'est aussi lui qui mit la dernière main aux ouvrages que Michel-Ange de Sienna n'avait pu achever à Parme. Dans ces diverses peintures, le Sojaro a si bien saisi le style et la manière des deux peintres, il règne dans les tableaux achevés par lui un accord si parfait, qu'il est impossible de s'apercevoir qu'ils sont de différentes mains. On lui confia ensuite les peintures de la grande tribune de l'église de Notre-Dame della Steccata, et il y peignit à fresque l'*Assomption de la Vierge*. Il fit en outre, dans la même ville, plusieurs tableaux de la plus grande beauté. Dans l'église de St-François de Plaisance, on admire sa *Flagellation du Christ*. Le Sojaro mourut en 1575, laissant ébauchée une *Assomption de la Vierge* qui, quoique imparfaite, n'en est pas moins regardée comme un de ses plus beaux ouvrages. On cite parmi ses élèves Spranger et G. Gatti, bon peintre de portraits. Le musée du Louvre possède du Sojaro un *Christ au tombeau*. P—s.

SOKMAN 1^{er} AL-COTHBY, fondateur de la dynastie que les historiens orientaux désignent par le titre persan de *Schah-Armen* (roi d'Arménie), était turcoman de nation, et avait été esclave de Cothb-Eddyn Ismaël, prince Seldjoukide, qui régnait à Marand dans l'Adzerbaidjan, de là l'étymologie de son surnom de *Cothby*. Sa réputation de justice, de bravoure et de prudence lui valut une couronne. Les habitants de Khelath, ville d'Arménie, lassés de la tyrannie des Merwanides, qui avaient régné sur une partie du Diabekr et de l'Arménie, appelèrent Sokman, l'an 493 de l'hégire (1100 de J.-C.), le reçurent dans leurs murs moyennant des conditions stipulées de part et d'autre, et le reconnurent pour souverain. Il s'empara de Mandzgerd, d'Ardjisch, des pays d'Abahouni, de Daron, etc., et prit le titre de *Schah-Armen*, que portèrent depuis ses successeurs. Il se joignit à la grande armée que le sultan de Perse envoya contre les Francs de Syrie (voy. MAUDOUË) ; et il mourut au retour de cette expédition, l'an 506 (1112). Son fils, Dhahir-Eddyn Ibrahim, qui occupa le trône de Khélath après lui, marcha sur ses traces, et eut pour successeur, en 521 (1128), son frère Ahmed, qui ne régna que dix mois. — SOKMAN II, fils de Dhahir-Eddyn Ibrahim, et petit-fils de Sokman 1^{er}, n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône, vacant par la mort de son oncle Ahmed. Son aïeule paternelle, Inanedj-Khatoun, fut chargée de la régence ; mais comme cette ambitieuse princesse manifestait l'intention de gouverner

seule et donnait lieu de craindre qu'elle ne fit périr son pupille, les grands l'étranglèrent elle-même, l'an 528 (1133). Sokman régna longtemps en paix avec ses voisins, et aucune révolution ne troubla la tranquillité intérieure de ses Etats, comme on peut en juger par le silence des historiens. La longue durée de cette paix, du règne et de la vie de Sokman est une présomption favorable de ses vertus pacifiques, et par conséquent du bonheur de ses sujets. Cependant les progrès des Géorgiens le forcèrent à courir aux armes. George III ayant conquis la ville d'Ani sur un émir musulman, l'an 1161, le roi de Khélath s'avança, pour la recouvrer, à la tête d'une armée dont les auteurs chrétiens ont ridiculement exagéré le nombre, en le portant à 80,000 hommes. Il essuya une défaite complète et fut obligé de fuir avec 400 cavaliers. Deux ans après, il unit ses forces à celles de l'atabek Yldihouz et du sultan Arslan-Schah (voy. MELIK-ARSLAN), prit sa revanche et vainquit les Géorgiens. L'an 1182, tandis qu'Azzeddyn-Mas'oud, roi de Moussoul, menacé d'être assiégé dans sa capitale par Saladin, appelait en vain à sa défense les princes de l'Orient, Sokman, déjà avancé en âge, fit seul ce que les autres n'osaient faire, et marcha au secours de l'atabek, qui, par reconnaissance ou par nécessité, consentit à se rendre vassal du roi de Khélath. L'exemple de Sokman rappela les alliés et les vassaux de Mas'oud à leur devoir ; mais l'arrivée de Saladin dissipa l'armée des confédérés. Sokman ayant proposé inutilement la paix au sultan, se retira sans oser livrer bataille (voy. MAS'OUË 1^{er} et SALADIN). Il mourut en 1184 ou 1185, âgé de 64 ans, après en avoir régné cinquante-huit. Comme il ne laissait point d'enfants, plusieurs esclaves turcs s'emparèrent tour à tour du royaume de Khélath, qui enfin tomba au pouvoir des Ayoubides (voy. MELIK-EL-ADEL). — Un autre SOKMAN, contemporain du premier, était aussi Turcoman, et fils d'Ortok, qui, pour prix de ses services dans les armées du sultan Mélik-Schah et de son frère Toutousch, roi de Damas, avait reçu en fief la ville de Jérusalem, conquise par ce dernier sur le calife d'Egypte. Sokman et Ylghazy succédèrent, l'an 484 de l'hégire (1091 de J.-C.), à leur père dans la souveraineté de Jérusalem ; ils en furent dépouillés, en 491 (1098), par les Egyptiens, à qui les croisés l'enlevèrent l'année suivante (voy. MOSTALY et GODEFROY DE BOUILLON). Sokman et son frère se retirèrent avec leurs Turcomans à l'orient de l'Euphrate, et campèrent dans les environs d'Edesse. Le premier s'étant brouillé avec Korbouga, émir de Moussoul, fut vaincu ; mais son neveu Yakouti, conduit prisonnier au château de Mardin, s'en rendit maître par un perfide stratagème. Aly, frère et successeur de Yakouti, ayant voulu dans la suite se soumettre à Djokarnisch, émir de Moussoul, Sokman chassa son neveu de Mardin et lui donna en échange une place moins importante. L'an

493 (1101), il avait obtenu du Turcoman Mousa, compétiteur de Djorkamisch, la forteresse de Hisn-Keïfah. Ces deux places furent le berceau de la souveraineté fondée par Sokman dans la Mésopotamie, et agrandie par les autres princes Ortokides, ses successeurs. Dans l'année 1104, à la tête de ses troupes et de celles de Moussoul, il secourut la ville de Harran, au moment où les Francs venaient de la prendre par capitulation; il remporta sur eux une victoire signalée et fit prisonnier Baudoin, comte d'Edesse, l'archevêque de cette ville, et Joscelin de Courtenai. Boëmond, Tancrede et les autres chefs de l'armée chrétienne se sauvèrent. Sokman ayant ensuite revêtu ses troupes des habits et des armes des Francs, surprit par ce stratagème plusieurs places que ceux-ci occupaient en Mésopotamie. Au retour de cette expédition, il mourut d'une esquincie, en 1105, sur la route de Damas, où il conduisait des renforts au roi Togh-Teghin. Il fut enterré à Hisn-Heïfah, que son fils Ibrahim posséda après lui; mais Ylghazy, frère de Sokman, s'empara de Mardin, qu'il transmit à ses descendants. La première branche des Ortokides fut dépouillée par les Ayoubides; la seconde, réduite par ceux-ci à la seule place de Mardin, s'y maintint trois siècles, et ne fut détruite qu'après la mort de Tamerlan, par Cara-Ilough-Osman, fondateur de la dynastie turcomane du *Mouton blanc* (voy. OUZOUN-HAÇAN). Aboul'-Mahasen et d'autres historiens ont confondu Sokman l'Ortokide avec Sokman Schah-Armen I^{er}.

A—T.

SOKOLNICKI (MICHEL), général polonais au service de France, était né dans le palatinat de Poznanie, le 27 septembre 1760. Admis en 1777 à l'école militaire de Varsovie, il s'y appliqua particulièrement à l'étude des sciences exactes. Il fut chargé, en 1789, de seconder Jasinski dans l'établissement de l'école du génie de Wilna, et il en dirigea pendant quelque temps les travaux. Il reçut ensuite une mission dans le nord de l'Allemagne en qualité d'ingénieur hydrographe, et à son retour, en 1792, il fut envoyé à l'armée de Lithuanie, où il remplit successivement les fonctions de commandant militaire, de conducteur des travaux et d'ingénieur. En moins de cinq jours, il jeta sur le Niémen un pont de radeaux construit en forme d'arc flottant, qu'on put enlever en quelques heures, sans en laisser trace, après avoir livré passage à l'armée entière avec son artillerie. L'insurrection de 1794 le compta parmi ses plus chauds partisans, et il y déploya un ardent patriotisme, notamment dans la Grande-Pologne, où il forma un régiment de chasseurs, dont Kosciusko lui donna le commandement, qu'il échangea bientôt contre celui d'une légion de 6.000 hommes, destinée à former l'avant-garde de Dombrowski dans la Prusse occidentale. Sokolnicki, à la tête de ce petit corps, fit des prodiges de valeur, et le grade de général-major en fut la récompense. Les armes polonaises ayant

succombé, il partagea le sort de Zakrewski, président du grand conseil, son parent et son ami, et resta détenu avec lui à St-Petersbourg, jusqu'à l'avènement de Paul I^{er}, qui rendit la liberté aux prisonniers polonais. Il vint alors à Paris, et proposa au directoire la formation, sur le Rhin, d'un bureau de recrutement pour les légions polonaises au service de la république cisalpine. Il alla ensuite rejoindre en Italie, avec le grade de colonel, ses compatriotes qui combattaient dans les rangs de l'armée française; comme eux tous, il s'y montra bon et brave soldat. Dans les campagnes de 1800 et 1801, en Allemagne, il commanda l'infanterie de la légion polonaise, et fut chef d'état-major du général Kniaziewicz, qui eut tant de part dans la victoire de Hohenlinden. Le premier consul ayant désigné ce corps, passé au service de France, pour faire partie de l'armée de St-Domingue, Sokolnicki concourut de tous ses efforts à calmer les murmures que cet ordre suscita parmi ses soldats et parvint non sans peine à les décider de s'y conformer. Au retour de cette fatale expédition, il reçut le grade de général de brigade et fit les campagnes de 1806 et 1807. Dans celle de 1809, il prit d'assaut la ville de Sandomir et y soutint un siège pendant plusieurs semaines contre des forces supérieures. Après l'évacuation de la Gallicie par les Autrichiens, Napoléon le nomma gouverneur de Cracovie, puis général de division. Pendant la campagne de Russie, il fut attaché au quartier général, et adhéra, le 14 juillet, à la confédération de Wilna. En 1813, il eut le commandement de la 7^e division de cavalerie légère polonaise sous les ordres du prince Poniatowski. Revenu en France avec l'armée en 1814, on le vit combattre jusqu'au dernier moment, et ce fut à lui que les élèves de l'École polytechnique, ne pouvant plus tenir les retranchements qu'ils défendaient, sous les murs de Paris, à la butte St-Chaumont, durent leur salut. Cette même année, Sokolnicki retourna dans sa patrie et accompagna à Varsovie le corps de Poniatowski retourné dans l'Elster. Il était encore en activité lorsqu'il mourut, le 23 septembre 1816, d'une chute de cheval. On lui doit diverses publications scientifiques : 1^o *Notice historique sur le canal de Richemont, exécuté en Pologne en 1780*, Paris, an 12 (1804), in-4^o avec fig., lue à la Société d'encouragement en 1804; réimprimée en 1812 à la suite de la lettre à M. le sénateur Fossombroni; 2^o *Lettre (du 11 août 1811) au sénateur Fossombroni sur une trombe hydraulique propre à l'épuisement des grands marais*, Paris, 1811, in-4^o avec fig.; 3^o *Lettres sur quelques points de l'hydrodynamique*, Paris, 1811, in-4^o; 4^o *Lettre sur un pont exécuté à Grodno sur le Niémen en (mai) 1792* (insérée dans le *Journal militaire de Milan* et dans le n^o 200 de la *Bibliothèque britannique*), in-4^o, fig. Ces quatre opuscules ont été réunis et réimprimés en un volume in-4^o, Paris, 1811. 5^o *Lettre à M. le sénateur Fos-*

sombrozi, relativement au dessèchement des Marais-Pontins, 1812, in-4° avec 2 planches. 6° *Discours prononcé lors du service célébré dans l'église de Bon-Secours de Nancy, en l'honneur de Stanislas, par les cadres des armées polonaises*, le 11 juin 1814, Nancy, 1814, in-4°. 7° *Recherches sur les lieux où périt Varus avec ses légions*, Paris, in-8°. 8° *Coup d'œil sur le canton d'Elberfeld dans le grand-duché de Berg*, 1814, in-8° (inséré dans les *Annales des voyages*, t. 15, p. 214). On lui attribue l'ouvrage suivant publié sous le voile de l'anonyme : *Journal historique des opérations militaires de la 7^e division de cavalerie légère polonaise, faisant partie du 4^e corps de la cavalerie de réserve, sous les ordres de M. le général de division Sokolnicki, depuis la reprise des hostilités au mois d'août 1813, jusqu'au passage du Rhin au mois de novembre de la même année, rédigé sur les minutes autographes, par un témoin oculaire*, Paris, 1814, in-8°. C—H—N.

SOLANDER (DANIEL), naturaliste, né en 1730 dans la province de Nordland, en Suède, où son père était pasteur, fit ses études à Upsal, et exécuta, aussitôt après, un voyage, par la Laponie, à Archangel, et de là à Saint-Pétersbourg. Revenu dans sa patrie, il obtint de son père la permission de voyager en Angleterre, avec la recommandation de Linné. S'étant trouvé à bord d'un vaisseau de guerre, où il allait voir un de ses amis, ce vaisseau reçut tout à coup l'ordre de faire voile pour les îles Canaries, afin de s'y emparer de quelques prises. On sait qu'en pareil cas ces ordres sont exécutés immédiatement, et que les vaisseaux auxquels on les transmet ne peuvent différer un seul instant de les suivre. Ce fut ainsi que Solander fit un voyage fort long. Il eut même une part de matelot dans le partage des prises que le vaisseau fit dans sa tournée; mais il employa encore plus utilement son temps, en formant des collections d'histoire naturelle, et en donnant des leçons de cette science à des jeunes gens de distinction. A son retour en Angleterre, il fut nommé suppléant au musée britannique, puis admis à la société royale de Londres. En 1768, sir Joseph Banks lui proposa d'accompagner avec lui le célèbre Cook dans son voyage autour du monde. Il lui assura, pour cela, la jouissance d'une rente viagère de quatre cents livres sterling, et obtint que sa place au musée britannique lui serait conservée pendant son absence. Solander revint au bout de trois ans (1771). Il obtint bientôt l'emploi de sous-bibliothécaire au musée, et s'occupa de mettre en ordre la collection de plantes de son ami Banks, en même temps qu'il faisait la description des plantes nouvellement découvertes. Dans sa première navigation il avait touché au cap de Bonne-Espérance : il communiqua les plantes qu'il y avait recueillies à son maître Linné. Dans le nombre celui-ci en trouva une qui présentait des caractères singuliers : ne croyant pas avoir une meilleure

occasion pour récompenser le zèle de son disciple, il donna le nom de *solandra* au genre qu'il en forma. C'était en 1769; mais en 1781, Linné fils ayant reçu de Thunberg de nouveaux documents sur cette plante, il la reconnut comme faisant partie du genre *hydrocotyle*; ainsi le nom de *solandra* ne fut plus que spécifique : mais Murray, fâché de voir que son ami particulier fût privé de l'honneur qu'on lui avait fait, transporta son nom au nouveau genre qu'il forma d'une plante annuelle malvacée, dont les graines avaient été envoyées de Bourbon, sa patrie, au jardin du roi, par Commerson, et de là étaient parvenues à celui de Göttingue. C'était en 1784; mais en 1785, l'héritier, la soumettant à un nouvel examen, la reporta au genre *Hibiscus*; et le nom de *Solandra* se trouve une seconde fois sans destination, lorsqu'enfin Swartz l'appliqua à une belle plante de la Jamaïque, qui jusque-là avait été confondue avec les *Datura*. C'est donc elle qui définitivement a été consacrée à la mémoire de Solander, en 1787. Ce naturaliste mourut le 13 mai 1781. On a de lui : *Description des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, et données au musée britannique, par Gustave Brander*, avec des gravures, in-4°. D—P—s.

SOLANO (don FRANCISCO), marquis de Scorro de la Solana, né en 1770 de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Péninsule ibérique, fut, dès sa jeunesse, voué à la profession des armes, et fit avec distinction, sous les ordres du comte de la Union, les campagnes de 1793, 1794 et 1795 contre la France révolutionnaire. Il était parvenu au grade de colonel et destiné au plus brillant avenir lorsque la paix de Bâle vint le contraindre au repos. Devenu admirateur enthousiaste des Français après les avoir longtemps combattus, il demanda à son souverain la permission d'aller achever parmi eux son éducation militaire, et se rendit à l'armée du Rhin que commandait Moreau. Il fit sous ses ordres, comme simple volontaire, les brillantes campagnes de 1796, 1797, et ne revint dans sa patrie qu'après la disgrâce de ce général qui suivit la journée du 18 fructidor (septembre 1797). Très-bien accueilli par son souverain, quoiqu'on le considérât dès lors comme imbu de quelques opinions révolutionnaires, il parvint bientôt au grade de lieutenant général et fut nommé capitaine général de l'Andalousie, puis gouverneur de Cadix. S'étant trouvé dans cette place lorsque Moreau y passa en 1804, après sa condamnation, pour se rendre en Amérique, il l'accueillit avec beaucoup d'empressement. Dans toutes les occasions il montra ainsi une grande sympathie pour les militaires français. Il était dans la même position en 1808, lorsque l'invasion de Bonaparte causa dans toutes les parties de l'Espagne une si subite explosion. Les habitants de Cadix ne furent pas les moins ardents ni les moins prompts à se soulever, et les premières émeutes se dirigèrent

contre le marquis de Solano, qui, à cause des témoignages d'affection qu'il avait donnés aux Français, fut soupçonné d'intelligence avec eux. Cependant il restait parfaitement soumis aux ordres de son souverain Charles IV, et c'était afin d'assurer son départ pour l'Amérique qu'il avait quitté Séville pour se rendre à Cadix. Ne reconnaissant d'autre maître que son roi, il ne pouvait concevoir qu'une assemblée spontanément réunie et dont il connaissait et méprisait quelques membres pût ainsi usurper le pouvoir. Il convoqua tous les généraux qui se trouvaient à Cadix, et publia, d'après leur avis, une proclamation rédigée par le général Morla et dans laquelle, après avoir dit combien une guerre contre la France était périlleuse, il déclarait que, « si cependant le peuple se décidait à la faire, il fallait se préparer à de « grands sacrifices » ; et il ajouta : « qu'il en résulterait la plus funeste désorganisation ; que l'es- « cadre anglaise qui était en vue pourrait en profiter « afin de s'emparer de Cadix ; que ces réflexions « étaient adressées au peuple par onze généraux, « pour qu'il prononcât sur ce qu'il était convenable de faire et n'accusât personne de l'avoir « trompé ; qu'en ce cas tous ses généraux étaient « prêts, et qu'ils ne déposeraient les armes que « par ses ordres... » Il était difficile de montrer plus de soumission aux volontés de la populace. Malgré cela, excité par des menaces, le peuple se porta à la demeure du consul de France, qu'il démolit entièrement, puis alla encore une fois menacer celle du gouverneur ; et y amena même de l'artillerie et fit plusieurs décharges contre la troupe qui resta impassible. Toujours brave et fidèle à ses devoirs, Solano fit bonne contenance, et plusieurs fois il parut sur son balcon haranguant la multitude avec beaucoup de courage et de présence d'esprit. Mais ce fut en vain, la fureur et l'aveuglement augmentèrent par la résistance. Enfin le palais fut envahi, et le gouverneur, obligé de prendre la fuite, fut atteint par ces furieux qui l'égorgèrent impitoyablement. Ainsi périt l'un de chefs les plus distingués des armées de l'Espagne. Il fut la première victime de cette guerre, de ces révolutions qui devaient être si longues, si funestes pour la France comme pour l'Espagne !

M—D J.

SOLANO (FRANCISCO-CONSTANCIO), né à Lisbonne en 1777, était fils d'un médecin qui jouissait d'une grande réputation, et qui était attaché à la personne du roi ; il fut destiné à l'art de guérir, et comme les études n'étaient pas très-avancées dans la Lusitanie, son père l'envoya en Angleterre, dès qu'il eut l'âge de quinze ans, afin qu'il se perfectionnât sous d'habiles professeurs. Le jeune Solano, intelligent, actif et doué d'une imagination ardente, ne se borna pas à la lecture d'Hippocrate et de Galien ; la politique l'occupa beaucoup ; il se déclara en faveur des principes de liberté assez vivement pour s'attirer des tracasseries de la part de la police, qui redoutait

l'invasion sur le sol britannique des idées qui bouleversaient le continent ; il prit le parti de se rendre en Allemagne ; il visita ensuite la France, et de retour dans sa patrie, en 1803, il déploya beaucoup de zèle pour y introduire la vaccine, qui jusqu'alors y était restée à peu près inconnue. En 1807, une armée française vint occuper Lisbonne ; le Portugal devint le théâtre d'une longue et cruelle guerre ; Solano s'éloigna de nouveau, ne revint qu'en 1815, au rétablissement de la paix, et ne tarda point à revenir à Paris où il trouvait, pour se livrer à ses goûts pour l'étude, des facilités et une indépendance qu'il aurait peu rencontrées sur les rives du Tage. Il conservait d'ailleurs des opinions libérales, qui fixèrent sur lui l'attention du nouveau ministère libéral que porta aux affaires le contre-coup de l'établissement en Espagne du régime constitutionnel. Dès l'an 1820, il fut nommé chargé d'affaires du Portugal à Paris, et l'année suivante il passa aux Etats-Unis avec les mêmes fonctions. Le renversement du régime constitutionnel en 1823 ne changea point sa situation, mais lorsqu'après la mort du roi Jean, dom Miguel se fut saisi du pouvoir, Solano donna sa démission. En 1831, il était derechef fixé à Paris, où il mourut le 23 décembre 1846, ne s'occupant plus depuis seize ans que d'études littéraires et scientifiques. Travailleur zélé et instruit, connaissant bien plusieurs langues, Solano a laissé des ouvrages nombreux se rapportant à divers objets. Il donna en 1820 des traductions françaises d'ouvrages de Ricardo, de Malthus et de Godwin, sur l'économie politique ; il composa des grammaires et des dictionnaires portugais, qu'il remania et développa à plusieurs reprises. En 1818 il entreprit, afin d'initier le Portugal et le Brésil aux progrès des sciences, une publication périodique (*Annaes das sciencias*) dont il fut le principal rédacteur et qui vécut trois ans. Il écrivit aussi une *Historia do Brazil* (Paris, 1838, 2 vol. in-8°), et quelques traités de médecine. Des journaux scientifiques et littéraires, des *Dictionnaires* biographiques lui durèrent un grand nombre d'articles originaux et de traductions, et il avait entrepris en 1841 l'*Esprit des revues anglaises*, journal mensuel destiné à faire connaître en France les très-bons travaux qui alimentent les publications périodiques de la Grande-Bretagne, mais cette *Revue* vécut peu de temps. Il laissa de nombreux manuscrits, parmi lesquels on distinguait des recherches de philologie comparée sur les langues de l'Inde, sur les idiomes sémitiques et l'égyptien ; mais ce genre de recherches a fait depuis quinze ans de tels progrès, que les investigations de Solano sont complètement dépassées.

Z.

SOLARI (JOSEPH-GRÉGOIRE), littérateur génois, né en 1737 à Chiavari, d'une ancienne famille, se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et entra dans la congrégation des écoles pies, où

l'étude était un devoir. Appelé au collège de Tolomei, à Sienne, il y enseigna les mathématiques, et il eut l'idée de traduire les *Georgiques*, dans le but d'inspirer à ses élèves le goût de l'agriculture. Il se proposait d'ajouter à chacun des quatre livres de Virgile un supplément en prose, pour expliquer les nouvelles pratiques ; mais il renonça ensuite à ce travail. Cédant aux offres de deux de ses élèves, Ruspoli et Ghigi, qui l'engageaient à les suivre à Rome, il eut occasion d'y être apprécié par Pie VI, qui le nomma examinateur et théologien de l'ordre des Piaristes ; mais les suites de la révolution française, qui s'étendirent bientôt à la capitale du monde chrétien, vinrent troubler le repos de Solari. Lors de la création de la république romaine, il accepta la place de commissaire dans un des départements ; et, enveloppé dans la chute de ce gouvernement éphémère, il fut arrêté et envoyé sous escorte à Livourne. Ce fut dans les prisons de cette ville qu'il traduisit quelques psaumes ; et, privé d'encre, il ne put les écrire qu'en détrempant la rouille des grilles qui le tenaient enfermé. A peine eut-il recouvré sa liberté qu'il rentra au sein de sa famille, où il partagea son temps entre l'étude de l'agriculture et les devoirs de son état. En 1804, on le nomma professeur de langue grecque à l'université de Gênes, et il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. Il lut plusieurs mémoires à l'institut ligurien, dont il était membre, et rempli, pendant quelques années, les fonctions de secrétaire de la société de médecine et d'émulation. Depuis 1810, il avait commencé à publier ses traductions poétiques de Virgile, d'Ovide et d'Horace, en prenant l'engagement de ne point dépasser le nombre de vers du texte, qu'il devait reproduire presque mot pour mot. Cette condition, capable d'effrayer l'homme le plus habile, ne le découragea pas. Solari, qui se flattait de pouvoir lutter contre la concision de la langue latine, en multipliant les locutions poétiques et les élisions, si communes dans la langue italienne, se créa de nouvelles difficultés dans la version des *Bucoliques*, où il varia les mètres et entremêla aux vers blancs les vers rimés. A le juger sans prévention, on doit convenir qu'en mettant pour ainsi dire la langue italienne aux prises avec la langue latine, Solari l'a enrichie de plusieurs tours heureux, et que, dans les Odes d'Horace surtout, il a fait preuve de beaucoup de talent, en maniant des mètres difficiles, pour donner s'il se peut à la copie l'élan, le mouvement et l'énergie de l'original. Il faut avouer, d'un autre côté, que ces traductions, qui ont le mérite de la fidélité lorsqu'on les compare au texte, semblent froides, guindées et même barbares quand on les lit séparément. Il paraît pourtant que Solari ne fut pas mécontent de ses essais, puisqu'il les continua sur les ouvrages d'Homère, de Catulle, sur la Chevelure de Bérénice, les Odes de Sapho, etc. Mais ces

derniers travaux n'ont pas été publiés, non plus que les traductions de Perse, de Juvénal, et des quatre premiers livres de la *Thébaïde* de Stace. Solari mourut le 12 octobre 1814. Ses ouvrages sont : 1^o le *Bucolique e le Georgiche*, traduites de Virgile, Gênes, 1810, in-8° ; 2^o l'*Enéide*, ibid., 1810, 2 vol. in-8° ; 3^o le *Poesie d'Orazio*, ibid., 1811, 2 vol. in-8° ; 4^o le *Metamorfosi d'Ovidio*, ibid., 1814, 3 vol. in-8° ; 5^o *Alcuni Salmi e Cantici*, trad. de la Bible, Turin, 1816, in-12. A-G-S.

SOLARI (BENOÎT), né à Gênes en 1742, fit profession dans l'ordre des Dominicains, et, après y avoir enseigné la théologie pendant plusieurs années, il fut élevé, en 1778, sur le siège épiscopal de Noli. Il publia à Gênes, en 1789, une dissertation latine, dans laquelle il soutient, contrairement à l'opinion ordinaire des théologiens, que le mariage contracté entre des infidèles n'est pas rompu lorsque l'un des époux reçoit le baptême. Partisan des innovations religieuses que le grand-duc Léopold tentait d'introduire en Toscane, Solari dénonça au sénat de Gênes, le 8 octobre 1794, la bulle de Pie VI, *Auctorem fidei*, qui condamnait les actes du synode de Pistoie (voy. Scipion Ricci), et rédigea un mémoire contre cette bulle. Lorsque le gouvernement aristocratique fut renversé à Gênes, en 1797, il donna plusieurs mandements en faveur de cette révolution, et fut nommé membre de la commission législative. Dans le même temps, il fit paraître une *Lettre à l'avocat Giusti*, où il défend les principes des jansénistes. On pense bien qu'il approuva la constitution civile du clergé décrétée, en 1790, par l'assemblée nationale de France. Plus tard même (1798), il signa, avec l'abbé Eustache Degola (voy. ce nom) et quelques autres ecclésiastiques italiens, une lettre d'adhésion à l'ancien clergé constitutionnel français. Solari fut invité à venir à Paris pour assister au second concile dit *national*, qui devait s'ouvrir dans cette ville au mois de juin 1801 ; mais il s'excusa, par sa réponse du 23 mai, de ne pouvoir s'y rendre. Le cardinal Gerdil (voy. ce nom) ayant composé en italien un *Examen des motifs de l'opposition de l'évêque de Noli à la publication de la bulle Auctorem fidei*, et des *Observations* sur la réponse de cet évêque aux constitutionnels, qui furent imprimés de 1800 à 1802. Solari publia, aussi en italien, une *Apologie* de ses principes et de sa conduite. L'abbé Degola, son ami, en a donné une analyse en français sous ce titre : *L'Ancien clergé constitutionnel jugé par un évêque d'Italie ; abrégé analytique de l'Apologie du savant évêque de Noli, en Ligurie, avec des notes historiques et critiques*, Lausanne, 1804, in-8°. Solari mourut le 13 avril 1814. P—RT.

SOLARIO (ANTOINE), peintre, plus connu sous le nom de *Zingaro* (1), naquit en 1382 à Cività,

(1) *Zingaro* ou *Zingano* est le nom que les Italiens donnent aux Bohémiens qui exercent le métier de chaudronniers ambulants.

près de Chieti, dans les Abruzzes. Il s'était rendu à Naples pour y exercer le métier de chaudronnier, lorsqu'un jour, appelé à réparer quelques vieux ustensiles de cuisine, il fut frappé de la beauté d'une jeune personne, qu'on lui dit être la fille du peintre Colantonio del Fiore. Il osa prétendre à sa main; et le père, qui s'amusa d'abord de la simplicité de ce garçon, pressé par ses instances, crut s'en débarrasser en lui disant que sa fille ne serait la femme que d'un peintre. Le chaudronnier demanda et obtint dix ans pour le devenir; il quitta son enclume et ne rêva plus qu'à manier le pinceau. Son premier soin fut de se choisir un bon maître, et il alla le chercher jusqu'à Bologne, où il avait entendu dire qu'un certain Lippo Dalmasi était très-habile à former des élèves. Après sept années d'un travail opiniâtre, il quitta l'atelier de cet artiste et se mit à parcourir l'Italie, étudiant partout les ouvrages des grands peintres, avec lesquels il ne manquait jamais de se comparer. Lorsqu'il eut acquis la conviction de son talent, il revint à Naples, et, se cachant sous un nom supposé, il s'offrit à la reine pour exécuter son portrait. Le succès de ce premier ouvrage lui donna le droit de se présenter à Fiore, pour réclamer l'accomplissement de ses promesses. Les vœux de Solario furent satisfaits, et cette passion, qu'il avait conçue en un jour, le rendit peintre à jamais (1). Ce fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître, n'est pas sans exemple (*roy. Messis*). La singularité de son histoire et son mérite réel en peinture contribuèrent également à répandre sa célébrité. Les bénédictins de Naples le chargèrent de décorer les chambres de leur noviciat de Montoliveto; les dominicains lui demandèrent une descente de croix pour leur chapelle de St-Thomas, et les chanoines de Latran lui donnèrent le sujet d'un grand tableau pour le maître-autel de St-Pierre *ad Aram*. Solario profita de cette dernière occasion pour placer son portrait et celui de sa femme au milieu d'un groupe de saints dont il avait entouré la Vierge. Mais son plus bel ouvrage est celui qu'il entreprit dans le couvent de St-Séverin à Naples, où il déroula autour d'un cloître la vie de St-Benoît, travail que quatre siècles d'abandon n'ont point encore effacé. Son projet avait été d'abord de peindre au clair-obscur; mais s'étant aperçu que la première fresque n'avait pas assez frappé ces bons religieux, que la curiosité, bien plus que l'amour de l'art, attirait auprès de ses échafaudages, il résolut d'employer les couleurs, et il rehaussa le fond de chaque tableau par des paysages dont rien n'égale la vivacité et l'harmonie. La même main qui promenait les pinceaux sur les murailles d'un couvent, a enluminé avec une finesse remarquable les pages de quelques Bibles et un manuscrit des tragédies de Sénèque, que l'on

peut encore admirer chez les PP. de l'Oratoire, à Naples. Solario, qui a échappé aux recherches de Vasari, mérite d'être rangé au nombre des bons peintres, par la belle expression de ses têtes, la fraîcheur de son coloris et le mouvement de ses figures. Il les posait avec beaucoup d'intelligence, et elles seraient irréprochables si les mains et les pieds étaient peints avec plus de correction. C'est au reste un défaut qu'on remarque assez généralement chez les meilleurs peintres d'une époque où les arts commençaient à peine à se dégager de la rouille des siècles barbares. Solario mourut à Naples, en 1455, laissant plusieurs élèves distingués. Voyez de Dominici, *Vite di pittori Napoletani*, t. 1, p. 118. A-G-s.

SOLDANI (JACQUES), poète satirique, né à Florence en 1579, apprit le droit, se livra de bonne heure à l'étude des sciences et fut assez heureux pour recevoir des leçons de Galilée. Son instruction et son amabilité le firent accueillir du grand-duc Ferdinand II, qui le nomma son chambellan et le donna pour gouverneur à son frère Léopold, devenu plus tard cardinal et fondateur de l'académie *del Cimento*. Malgré ces occupations, Soldani n'abandonna jamais l'étude : il fréquentait assidûment les sociétés littéraires auxquelles il appartenait, surtout l'académie florentine, qui le proclama consul en 1606. Le grand-duc lui accorda une plus grande marque d'estime en l'élevant au rang de sénateur, en 1637. Censeur austère des vices de la société, Soldani composa des satires, où il s'efforça d'imiter le style du Dante, dont il était admirateur passionné; mais trop faible pour s'élever à une si grande hauteur, il se traîne péniblement sur les traces de son modèle, sans pouvoir jamais l'atteindre. Ses satires, au nombre de sept, sont écrites en *terza rima*, mètre adopté par les satiriques italiens et qui est celui du Dante, dont le poème offre en plusieurs endroits les premiers et les plus beaux essais en ce genre. Les satires de Soldani, avant même d'être publiées, avaient été rangées par l'académie de la Crusca au nombre des *testi di lingua*. Si l'on excepte la quatrième, dans laquelle l'auteur attaque les ennemis de son maître Galilée, toutes les autres ne contiennent que des lieux communs contre les courtisans, les hypocrites, les avares, etc. Soldani mourut à Florence le 11 avril 1641, et sa famille s'éteignit dans la personne de Philippe, son fils, évêque de Fiesole. Ses ouvrages sont : 1° *Satire*, Florence, 1751, in-8°, avec un discours préliminaire de Gori et des notes fournies en grande partie par Bianchini, réimprimées dans la collection des autres satiriques, de Poggiali, Livourne, 1786, 7 vol. in-12; 2° *Delle lodi di Ferdinando I° Medici, orazione recitata nell' academia degli Alterati*, Florence, 1609, in-4°; 3° *Orazione funebre recitata nell' esequie di Luigi Alamanni (le jeune)*, dans les *Prose fiorentine*, t. 4, part. 1, p. 46. Il avait aussi composé un *Trattato delle virtù morali*, qui n'a pas

(1) Il existe une comédie italienne, intitulée *le Nozze dello Zingaro pittore*, par M. Genoino, Naples, 1824, in-12.

été rendu public. Voyez le discours préliminaire de Gori, et Salvini, *Fasti consolari*. A-G-s.

SOLDANI (MAXIMILIEN), sculpteur, naquit à Florence en 1658. Son père, qui descendait de l'ancienne et illustre famille des comtes Benzi de Figline, ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation; mais le besoin d'élever une nombreuse famille le força de se retirer dans une campagne qu'il possédait à Petriolo. Le jeune Maximilien, qui sortait à peine de l'enfance, put se livrer alors à son penchant pour le dessin et employait tous ses loisirs à faire, sans secours, de petits modèles en argile, qu'il s'amusaient ensuite à colorier et à faire cuire. Un capucin, qui fréquentait la maison, lui enseigna à préparer les couleurs et à les employer. Cette simple indication lui suffit, et il parvint, par ses rares dispositions, à peindre sur toile une *Annonciation de la Vierge*. Alors un de ses oncles décida son père à l'envoyer à Florence. A son arrivée dans cette ville, Soldani fit la copie d'une terre cuite représentant l'*Assomption de la Vierge*. Balthasar Franceschini, qui vit ce morceau, en fut étonné et confia le jeune artiste à Joseph Arrighi, son meilleur élève. Les progrès qu'il fit décidèrent le grand-duc Côme III à l'envoyer à Rome, où il suivit conjointement les leçons du peintre Ciro Ferri et du sculpteur Hercule Ferrata. Il ne se montra pas moins habile graveur de médailles, et fut chargé de faire l'histoire métallique de la reine de Suède Christine, qui se trouvait alors à Rome. Cette collection devait se composer de cent médailles; mais Soldani, ayant été rappelé à Florence par le grand-duc, ne put en exécuter que cinq. Il a fait aussi en médailles les têtes des cardinaux Azzolino, Chigi et Rospigliosi, et celles de Ciro Ferri et d'Hercule Ferrata, ses maîtres. Innocent XI, frappé de la beauté de ces ouvrages, voulut aussi qu'il fit sa médaille. C'est alors que le grand-duc le rappela près de lui, et ce ne fut pas sans regret que l'artiste se rendit à cette invitation, qui nuisit beaucoup à sa fortune. A son arrivée à Florence, il fit le magnifique bas-relief de la *Décollation de St-Jean-Baptiste*. Le grand-duc lui accorda un logement dans les bâtiments de l'ancienne monnaie, et l'envoya quelque temps après à Paris, pour se perfectionner dans son art. Pendant son séjour en France, il obtint jusqu'à trois séances de Louis XIV et grava la tête de ce prince sur une médaille de dimension extraordinaire, frappée à l'occasion de la paix, et dont le revers représentait *Hercule se reposant après avoir abattu l'Hydre*. Il revint, en 1686, à Florence, où il exécuta plusieurs médailles et une foule de petites statues et de bas-reliefs d'or et d'argent, du travail le plus exquis et le plus délicat, que les plus nobles familles de la ville s'empressèrent de lui demander. Il fut alors chargé de faire les magnifiques candélabres de bronze doré, pour l'église de la Ste-Annonciade de Florence, et la châsse desti-

née à renfermer les reliques de Ste-Marie-Madeleine de Pazzi. Il fit aussi, pour l'église de St-Laurent, un ostensor magnifiqué, dont le pied est soutenu par deux anges. Après la mort du grand-duc Côme III, Soldani trouva dans son successeur, Ferdinand, la même protection et la même faveur; et ce prince le décida, en 1698, à épouser la fille de Juste Subtermans, habile peintre de portraits attaché à son service. Entre tous les travaux qu'il exécuta pour ce prince et pour divers grands seigneurs, on cite les mausolées de Marc-Antoine Zondadari et de don Manuel de Villena, grand-maître de Malte, ainsi que les bas-reliefs, les douze bustes et les trois statues de bronze qui lui avaient été demandés par le prince Jean-Adam de Lichtenstein, pour son riche musée de Vienne. Sur la fin de sa vie, Soldani s'était retiré dans une campagne qu'il possédait à Montevarchi. Après trois ans de repos, il fut atteint d'une attaque d'apoplexie, à laquelle il succomba, le 23 février 1740. Son corps fut rapporté à Florence et enterré dans l'église de St-Pierre-le-Majeur. Il avait formé plusieurs élèves habiles, parmi lesquels les plus célèbres sont Laurent Weber, le Selva et surtout Jean-Baptiste Foggini. P—s.

SOLDANI (AMBROISE), naturaliste, né à Prato-Vecchia, en Toscane, vers l'année 1736, sentit naître dans le cloître l'amour le plus ardent pour l'étude de la nature. Après avoir rempli les formalités nécessaires pour être admis dans l'ordre de St-Romuald, il partagea son temps entre les devoirs de son état et les recherches géologiques, s'attachant principalement à examiner ces testacés microscopiques, jadis si dédaignés par les naturalistes et qui figurent maintenant parmi les preuves les plus positives des anciennes révolutions du globe. Boyle et Walker en Angleterre, Fichtel et Moll en Allemagne, Bianchi (*Janus Plancus*) en Italie, avaient commencé par leurs essais à faire apprécier l'importance de cette branche de l'histoire naturelle. Animé du même zèle, Soldani se proposa d'examiner ces myriades de coquilles imperceptibles que l'on trouve dans les montagnes de Sienne et de Volterre. Il lui fallut presque inventer une méthode pour anatomiser les pierres qui recèlent les dépouilles de ces êtres inconnus et auxquelles nous sommes redevables de leur conservation. Le premier ouvrage qu'il publia sur ce sujet lui valut d'un côté la protection du grand-duc, qui le nomma professeur de mathématiques à l'université de Sienne, et de l'autre les critiques de quelques savants, qui lui reprochèrent un certain désordre dans la classification des fossiles et trop peu d'exactitude dans l'indication des terres dont il les avait retirés. Ces reproches sembleraient néanmoins peu mérités par celui qui s'était borné à rassembler des matériaux pour laisser à un autre la gloire de fonder un système. Il sentait l'imperfection des anciennes classifications,

et c'est ce qui l'empêcha de les adopter. Celle de Linné n'était pas assez détaillée pour embrasser les nouvelles espèces, et quant à la méthode de Muller (voy. ce nom), établie tout entière sur l'organisation des mollusques, elle ne pouvait pas s'employer avec succès à une époque où l'anatomie de ces animaux n'avait pas été perfectionnée par les nouveaux procédés. Soldani ne s'était pas trompé sur les besoins réels de la géologie, et il aimait mieux accumuler des faits qu'improviser des théories. Il s'était toutefois proposé de donner une description géologique, à peu près comme Cuvier et Brongniart l'ont exécutée pour les environs de Paris; une partie de ce travail était achevée, et l'on ne sait pas ce qui a pu déterminer l'auteur à y renoncer. Le talent d'observation qu'il tenait de la nature, et qui s'était agrandi par l'usage, s'exerça sur une autre classe de phénomènes, qui sont du ressort de la météorologie. En 1794, une pluie d'aérolithes tomba dans la vallée de Lucignan d'Asso, près de Sienne. Soldani, à qui une de ces pierres avait été apportée, lui reconnut une nature tout à fait étrangère au sol de la Toscane, et il publia une relation contenant ses hypothèses sur l'origine de ces substances. Son opinion fut attaquée par Santi, Fabbroni, Giovane, Targioni, Thompson, Spallanzani. Provoqué par d'aussi redoutables adversaires, il donna de nouvelles preuves sur la formation récente de ces pierres dans l'atmosphère. Ce qu'il y a de remarquable dans la vie de Soldani, c'est que tous ceux qui l'avaient d'abord combattu ont fini par lui rendre justice, entre autres Denys de Montfort, qui, ayant fort blâmé sa classification, lui a dédié un bitome (*Bitomus Soldani*), et Targioni, qui a nommé *Soldanites* les aérolithes sur lesquels il avait tant disputé. Soldani écrivit encore deux mémoires sur les terrains brûlants et sur les tremblements de terre. Quoique privé de l'appui de la chimie moderne, ses conjectures n'ont pas été démenties par les progrès ultérieurs de cette science. Cet illustre cénobite avait captivé les suffrages des savants et l'estime de ses confrères. Les premiers le nommèrent secrétaire perpétuel de l'académie des *Fisiocritici* de Sienne et les seconds l'élevèrent à la dignité de général de l'ordre des Camaldules. Il mourut à Florence le 14 juillet 1808. Ses ouvrages sont : 1° *Saggio orittografico, ed osservazioni sopra le terre nautiche ed ammonitiche della Toscana*, Sienne, 1780, in-4°. Modéré y fit des observations auxquelles répondit l'auteur. 2° *Testaceographia et zoophytographia parva et microscopica*, ibid., avec un appendice, 1789-1798, 4 vol. in-fol.; 3° *Memoria sopra il terreno ardente di Portico in Romagna, et di altri simili*, dans le tome 7 des actes des *Fisiocritici* de Sienne; 4° *Dissertazione sopra una pioggia di sassi, accaduta il 16 giugno 1794, in Lucignan d'Asso*, ibid., 1794, in-8°, fig. Targioni-Tozzetti publia quelques observations

dans le tome 3 du *Nuovo Giornale de' Letterati*. 5° *Riflessioni sull' articolo di una lettera riguardante la pioggia di sassi, avvenuta in Toscana*, dans le tome 18 des *Opuscoli scelti* de Milan; 6° *Osservazioni apologetiche intorno alla pioggia de' sassi*, ibid., t. 19. Les deux derniers articles contiennent les réponses de Soldani aux remarques de Spallanzani, insérées dans le tome 18 du même recueil. 7° *Storia di quelle bolide che hanno da se scagliato pietre alla terra*, dans le tome 9 des actes des *Fisiocritici*; 8° *Relazione del terremoto accaduto in Siena, il 26 maggio 1798*, Sienne, 1798, in-8°, fig. Voyez Ricca, *Discorso sopra le opere di Soldani*, ibid., 1810, in-8°, et l'éloge de ce savant religieux prononcé par Bianchi. A-G-S.

SOLDO (CHRISTOPHE DE), chroniqueur italien du 15^e siècle, était né à Brescia d'une noble famille. On n'a d'autres détails sur sa vie que ceux qu'il donne lui-même dans l'ouvrage dont il est auteur. Il nous apprend qu'il avait embrassé la profession des armes, et qu'en 1438, il commandait un corps de troupes qui veillaient à la sûreté et à la défense de sa ville natale. En 1447, il posa, avec l'évêque de Brescia, la première pierre d'un hôpital. En 1453, ses concitoyens l'adjoignirent à sept notables chargés de fortifier la ville menacée d'un siège, et, en 1466, le sénat de Venise ayant ordonné qu'elle serait environnée de nouvelles murailles, Soldo fut préposé à leur garde et à leur conservation. On ignore l'époque de sa mort. La chronique qu'il a laissée offre l'histoire anecdotique abrégée de Brescia et de toute la province, pendant un intervalle de plus de trente années. Elle commence en septembre 1437 et finit en octobre 1468. Le dernier événement qu'elle enregistre, et qu'elle place au 19 de ce mois, est la mort de Blanche Visconti, veuve de François Sforza, duc de Milan. Dans le 21^e volume de ses *Scriptores rerum italicarum*, le savant Muratori a publié cette chronique curieuse et fort estimée. On en conserve à la bibliothèque de Paris un manuscrit que l'on croit du siècle de l'auteur, et sur lequel une main contemporaine a écrit ce titre : *Cronica veridica exposita per Christofalo da Soldo, cittadino de Bressa*. Déjà signalé en quelques mots, mais peu exactement, par le P. de Montfaucon, ce beau manuscrit de 180 pages grand in-4°, en caractères ronds, avec une miniature, etc., a été soigneusement décrit par le docteur Ant. Marsand (voy. *Manoscritti italiani*, t. 1, p. 416). Le *Dictionnaire* de Moréri, dernière édition, au mot *Soldi*, a consacré au chroniqueur de Brescia un article dont nous avons fait usage pour la rédaction de celui-ci. B-L-U.

SOLE (ANTOINE-MARIE DAL), peintre, né à Bologne en 1597, fut élève de l'Albane; mais, déterminé par son penchant, il s'adonna exclusivement au paysage, et se fit dans ce genre une réputation brillante. Ses sites, remarquables par leur beauté, sont toujours parfaitement choisis; il entend très-bien la perspective aérienne et

linéaire; ses différents plans sont distribués d'une manière judicieuse, et son coloris est chaud et brillant. Il s'était accoutumé à peindre et à écrire de la main gauche, ce qui lui fit donner le surnom de *Manchino de' paesi*. Il mourut en 1684.

— *Jean-Joseph dal SOLE*, fils du précédent, naquit à Bologne en 1654. Elève du Pasinelli, il ne cessa jamais de faire tous ses efforts pour atteindre à la perfection; c'est ainsi qu'il se plaça au premier rang des peintres de son époque, qu'il vit ses ouvrages recherchés dans toutes les contrées de l'Europe, et qu'il mérita d'être invité par les rois de Pologne et d'Angleterre, à se rendre à leur cour. Pendant plusieurs années, il adopta une manière conforme à celle de son maître, et il fit plusieurs fois le voyage de Venise, pour retremper son talent aux mêmes sources. Cependant il n'atteignit jamais à cette fleur de beauté, que le Pasinelli savait si bien déployer dans ses gracieuses compositions; mais personne n'a répandu plus d'élégance que lui dans certains accessoires, tels que la chevelure et les ailes des anges, les voiles, les couronnes, les armures. Il parut avoir aussi plus de disposition que son maître à traiter des sujets qui exigent de la force; il observa mieux le costume, sa composition fut plus régulière, et il se montra plus savant dans l'architecture et dans le paysage. Il a développé, dans ce dernier genre, un talent rare; et l'on regarde comme les plus beaux de ses tableaux, ceux qu'il a peints à Imola, pour la famille Zappi, et qui représentent un *Soir*, une *Nuit* et une *Aurore*. Le coloris, l'effet général, tout en est remarquable. Ses autres ouvrages sont, pour ainsi dire, resplendissants de tous les feux de la lumière, surtout dans les sujets sacrés et dans les visions célestes, comme par exemple, dans le *St-Pierre d'Alcantara*, de l'église de St-Ange, à Milan. Son faire est plus linéaire et plus exact que celui du Pasinelli, non qu'il n'eût pas une exécution aussi prompte qu'un autre; mais il pensait qu'il était indigne d'un honnête homme de ne pas donner à ses ouvrages toute la perfection dont ils étaient susceptibles. Ainsi, tandis qu'il était occupé à peindre à Vérone, pour la famille de' Giusti, plusieurs tableaux d'histoire et de mythologie, d'une rare beauté, il exécuta dans une semaine, un *Bacchus et Ariane*, dont la perfection étonna les artistes eux-mêmes; lui seul ne fut pas satisfait de son ouvrage, il l'effaça presque entièrement et le refit à loisir, disant qu'il lui suffisait d'avoir prouvé qu'il pouvait contenter les autres par sa célérité, mais que ce n'était que par le soin qu'il prétendait et qu'il devait se satisfaire lui-même. Les fresques qu'il a exécutées dans l'église de St-Blaise à Bologne, l'ont occupé longtemps; ses tableaux d'autel, qui sont rares et estimés, ses tableaux d'appartement, qui sont nombreux, étaient payés fort cher, parce qu'il ne voulait rien peindre sans y donner tous ses soins. On distingue deux périodes dans sa ma-

nière. La seconde rappelle celle du Guide. Quelques écrivains prétendent qu'il l'adopta fort tard, et qu'il y réussit moins que dans sa première. Cependant l'examen de ses tableaux démontre qu'il est un des plus habiles imitateurs de ce maître, et justifie le surnom de *Guide moderne*, qui lui a été unanimement décerné. De tous les peintres de son temps, aucun, à l'exception peut-être du Solimène, n'eut un aussi grand nombre d'admirateurs. Il estimait particulièrement le talent de ce dernier peintre, et il fit exprès le voyage de Macerata, pour voir les peintures que Solimène y avait exécutées. Il est probable que c'est à la suite de ce voyage qu'il adopta ce coloris, plus séduisant que vrai, qu'il a employé dans certains petits tableaux, et que quelques peintres bolonais ont également imité à son exemple. Il forma plusieurs élèves habiles et mourut en 1719. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition: on estime particulièrement les deux morceaux qu'il a faits d'après son maître, et qui représentent: 1° *Mars recevant un bouclier des mains de Jupiter et de Junon*; 2° *St-François-Xavier prêchant la foi dans les Indes*. P—s.

SOLEISEL. Voyez SOLLEYSEL.

SOLEÏMAN (ABOU-AYOUB), septième calife Ommeiyade de Damas, était le second fils d'Abd-el-Melek, et succéda à son frère Walid I^{er}, au mois de djoumady 2^e de l'an 96 de l'hégire (juillet 715 de J.-C.). Son premier soin fut de réprimer les désordres qui s'étaient introduits dans l'empire, de rétablir la justice, d'encourager le commerce et les arts, et de rendre la liberté à un grand nombre de prisonniers, dont il n'excepta que les coupables de crimes capitaux. Les commencements du règne de Soléïman furent marqués par l'expédition de son frère Moslemah contre Constantinople, et par la révolte de Koutaïbah, dans le Khorasan (*roy. MOSLEMAH et KOTAIBAH*). Yezid Ibn Mahleb, qui remplaça celui-ci, fit de grandes conquêtes dans le Djordjan et le Thabaristan (*roy. YEZID IBN MAHLEB*). Soléïman ordonna au gouverneur d'Egypte de construire dans l'île de Rhaoudah, entre Djizeh et Al-Fostat, un mekkias ou nilomètre. Ce calife qui avait fixé sa résidence à Ramlah, avant de monter sur le trône, y fit élever un beau palais, une mosquée, des aqueducs et autres édifices publics. Cependant ce prince n'eut pas la manie de Walid, sous le règne duquel on ne parlait que de bâtiments; sous celui de Soléïman, on ne s'occupait qu'à boire et à manger, de même que sous son successeur, il ne fut question que de jeûnes et de prières; car, dit l'auteur musulman qui nous fournit ces détails, le goût des princes est toujours la règle de leurs sujets. En effet, Soléïman était passionné pour la bonne chère, et d'une voracité qui tenait du prodige. Sa gloutonnerie fut la cause de sa mort; étant parti de Damas, à la tête d'un corps de troupes qu'il envoyait

pour renforcer l'armée de son frère, il campa dans la plaine de Dabek, près de Kennesrin. Après y avoir avalé plein deux corbeilles d'œufs et de figues, il se gorgea de moelle et de sucre, et eut une indigestion qui l'étouffa, au mois de safar 99 (septembre 717). Il n'avait pas régné trois ans, et en avait vécu 39 ou 45. Privé de son fils Aïoub, il avait désigné secrètement pour héritier du califat, son cousin, Omar ben Abd-el-Aziz (roy. OMAR II), à condition que son frère Yezid succéderait à Omar. On prétend que Yezid, mécontent de ces dispositions, empoisonna Soléïman. Ce calife était brun, beau et bien fait, quoique boiteux. Il avait les mœurs douces et aimait beaucoup les femmes. Sa clémence et sa générosité lui méritèrent les regrets de ses peuples, qui lui avaient donné le surnom de *Mefthah al Khaïr* (la clef de la bonté). On lui reproche trop de faiblesse dans le caractère, et trop de condescendance pour ses courtisans et ses flatteurs. A—r.

SOLEÏMAN (ABOU-AÏOUB AL-MOSTAIN BILLAH), douzième émir ou roi de Cordoue, de la race des Ommeïyades, était arrière-petit fils du célèbre Abd-el-Rahman III. Lorsque la révolte de son cousin Mohammed al-Mahdy, qui détrôna Hescham II al-Mowaïad, eut détruit tous les nœuds qui unissaient les membres de la famille régnante, Soléïman, chef de la garde africaine, refusa de reconnaître l'usurpateur. Ayant reçu des secours de Sanche-Garcia, comte de Castille, il vint livrer bataille à son rival, le vainquit près de la montagne Quintos ou Cantisch, entra dans Cordoue. le 15 rabi 2^e 400 (6 décembre 1009), et y fut proclamé calife; mais son autorité ne fut pas reconnue dans toute l'Espagne. Des insurrections éclatèrent à Malaga et sur divers points de l'Andalousie. Merwan, son cousin, se révolta contre lui; et, malgré le mauvais résultat de cette entreprise, Soléïman n'en fut pas plus tranquille, ni mieux affermi sur le trône. Attaqué par Mohammed al-Mahdy, qui était resté maître des provinces du nord-est, il marcha contre lui avec les troupes des provinces occidentales, fut défait près de Cordoue, s'enfuit à Zahra, dont il enleva les trésors, et se dirigea sur Algésiras, dans le dessein de passer en Afrique; mais une victoire qu'il remporta, non loin de cette ville, près des bords du Guadiaro, sur Mahdy, qui s'était acharné à sa poursuite, fut suivie d'une nouvelle révolution. Hescham al-Mowaïad, délivré de la prison où Mahdy l'avait renfermé, remonta sur le trône de Cordoue et fit périr cet usurpateur (roy. MAHDY). Soléïman, au lieu de se soumettre à son souverain légitime, qui lui avait envoyé la tête de Mahdy, la fit porter au fils de celui-ci, à Obéïd-Allah, gouverneur de Tolède, qui, de son ennemi, devint son ami et son allié. Obéïd-Allah périt dans cette guerre; mais Soléïman, qui s'était procuré des secours de plusieurs gouverneurs auxquels il avait cédé l'hérédité de leurs provinces, ravagea les environs de Cordoue, et assiégea cette capi-

tale, dont une porte lui fut ouverte, le 6 chawal 403 (20 avril 1013), par la faction qui lui était dévouée. Il prit alors le titre de *dhaffer-behaul-allah* (victorieux par la puissance divine). Se voyant sans compétiteur, par la mort ou la disparition de Hescham, il congédia les chrétiens auxiliaires, au lieu de suivre le conseil perfide de quelques courtisans, qui l'exhortaient à se défaire d'eux, pour gagner l'affection des musulmans. Il fit venir à Cordoue son père Al-Hakem ben-Soléïman, qui avait renoncé aux grandeurs pour vivre dans la retraite et la dévotion. Il donna le gouvernement de Séville à son frère Abd el-Rahman, celui de Grenade à Zawy, prince de la famille des Zeirides, qui régnaient à Tunis; et distribua des fiefs, en toute propriété, aux capitaines africains et à tous ceux qui avaient servi sa cause; mais un nouvel orage se formait contre lui. Khaïran, vizir et hadjeb du malheureux Hescham, voulant rétablir son maître sur le trône ou le venger, intéressa dans cette querelle Aly ben-Hamoud, gouverneur de Ceuta et de Tanger, et son frère Cacem, wali d'Algésiras. Aly prend Malaga de vive force. Khaïran vint le joindre avec les troupes d'Almerie; et tous les partisans de Hescham accoururent se ranger sous les étendards de son défenseur. Soléïman craint d'être assiégé dans Cordoue, qui le haïssait à cause des excès de ses troupes africaines. Il y laisse son père et marche contre l'ennemi avec des forces inférieures. Il tâche d'éviter une action décisive, dans l'espoir que la mésintelligence divisera les chefs de la coalition, ou que l'ardeur de leurs soldats se refroidira; mais ils devinent ses intentions et gagnent sur lui deux batailles, dans la seconde desquelles Soléïman et son frère sont faits prisonniers et conduits à Cordoue, qui ouvre ses portes aux vainqueurs. Aly ordonne qu'on traîne à ses pieds les deux princes, mourants de leurs nombreuses blessures, et qu'on amène leur père, Al-Hakem; n'ayant pu arracher de leur bouche aucun indice sur le sort de Hescham, il tire son cimeterre, et s'écrie : *Je dévoue ces têtes à la vengeance de Hescham al-Mowaïad, et j'exécute ses ordres*. En vain Soléïman proteste de l'innocence de son père et de son frère et demande à mourir seul : Aly les immole tous les trois de sa propre main, le 22 moharrem 407 (1^{er} juillet 1016). Soléïman avait régné trois ans et demi. Il était brave, éloquent, bon poète et doué de grands talents militaires. La monarchie des Ommeïyades, ébranlée et démembrée par l'usurpation d'Aly et de deux autres princes hamoudides, s'éteignit, quinze ans après la mort de Soléïman, par la déposition de Hescham III, son quatrième successeur; et de ses débris se formèrent les royaumes de Séville, Tolède, Valence, Saragosse, etc. A—r.

SOLEÏMAN I^{er}, fondateur de la dynastie des sultans d'Iconium ou de l'Asie Mineure, était de la race des Turcs seldjoukides et fils de Koutoul-

misch, qui avait péri par suite de ses révoltes contre le sultan de Perse Alp-Arslan, son cousin (*voy.* KOUTOULMSCH). Il ne partagea pas la disgrâce que son père avait encourue. Melik-Schah lui donna une armée et le chargea d'aller subjuguier tous les pays depuis la Syrie et l'Euphrate jusqu'au Bosphore. Soléïman entra dans l'Asie Mineure, vers l'an 467 de l'hégire (1074 de J.-C.); il poussa ses conquêtes jusqu'à Nicée, dont il s'empara, et qui devint la capitale d'un État célèbre dans l'histoire du Bas-Empire et dans celle des croisades, mais feudataire des sultans seldjoukides de Perse. Ce fut alors que recommença, entre les Grecs et les Turcs, cette longue et sanglante lutte qui dura près de quatre cents ans, et qui ne cessa qu'à la prise de Constantinople. Alors aussi les pays enlevés aux Grecs par les Turcs, prirent le nom des conquérants. Soléïman ne fut pas toujours heureux dans ses guerres contre l'empereur Alexis Comnène; mais il fit la paix et garda ses conquêtes. L'an 477 de l'hégire (1084 de J.-C.), il surprit Antioche, que les Grecs avaient reprise depuis cent dix-huit ans sur les musulmans, et dont le gouverneur, révolté contre l'empereur de Constantinople, s'était rendu tributaire de Mouslem, émir d'Alep. Soléïman maître d'Antioche, ayant refusé le tribut que celui-ci exigeait, gagna, l'année suivante, une grande bataille, dans laquelle Mouslem perdit la vie (*voy.* MOUSLEM); Soléïman marcha sur Alep et la somma de se rendre, mais le gouverneur réclama le secours de Toutousch, autre prince seldjoukide, qui régnait à Damas. Toutousch, qui convoitait Alep, accourut aussitôt, et remporta, sous les murs de cette ville, une victoire décisive sur le sultan de Nicée. Soléïman, entraîné par les fuyards, fut découvert par quelques officiers de l'armée ennemie, qui voulurent en vain lui persuader de se fier à la clémence d'un vainqueur dont il connaissait la perfidie (*voy.* TOUTOUSCH). Voyant qu'ils se disposaient à l'emmener de force, il se perça de son épée; d'autres auteurs disent qu'il périt dans le combat. La mort de Soléïman, arrivée au mois de safar 479 (1084), plongea son empire naissant dans une anarchie qui dura plusieurs années (*voy.* ABOUL CACEM). Cet état de choses ne cessa que lorsque le fils aîné de Soléïman put se mettre en possession des États de son père. Les historiens tant chrétiens que musulmans, qui ont prolongé de plusieurs années le règne et la vie de Soléïman, l'ont confondu avec son fils. A.-T.

SOLÉÏMAN II. *Voyez* ROKHN-EDDYN SOLÉÏMAN.

SOLÉÏMAN (SCHAH), huitième ou neuvième prince de la dynastie des Sofys, peut être regardé comme le troisième roi de Perse du nom de Soléïman, si l'on compte pour les deux premiers, comme l'a sans doute fait Chardin, un prince ivrogne et lâche, l'un des derniers de la race des Turcs seldjoukides, et un autre encore plus obscur parmi les derniers descendants du Mongol Houlagou. Le nom de Soléïman, si

justement célèbre parmi les sultans ottomans, n'a pas fait fortune en Perse; car le prince qui est le sujet de cet article fut aussi indigne du trône que les deux qui avaient porté ce nom avant lui. Il était fils aîné d'Abbas II et avait vingt ans lorsqu'il lui succéda, en 1666. Il prit à son couronnement le nom de Séfy II; mais peu de temps après, sur la décision de ses astrologues, il se fit couronner une seconde fois sous le nom qui lui est resté. Les principaux officiers du gouvernement, désirant conserver dans leurs mains toute l'autorité, avaient songé à mettre sur le trône son frère Hamza, âgé de sept ans; mais l'eunuque Agha Moubarak, gouverneur de cet enfant, animé par le plus noble désintéressement et par un sincère amour de son pays, fit valoir avec tant de force et d'éloquence les droits de Séfy qu'il déterminait le divan à prendre le parti que lui semblaient exiger la justice et la raison. On ne pouvait cependant faire un plus mauvais choix. Soléïman fut le Vitellius de la Perse. Lâche et cruel, il passa sa vie entre les plaisirs de la table et ceux du harem. Aussi son règne, qui dura vingt-huit ans, ne fournit aucun événement mémorable. Dans les premières années, les bords de la mer Caspienne furent exposés aux ravages des Cosaques, commandés par le fameux Stenko-Razin. Les Ouzbeks firent, presque tous les ans, des invasions dans le Khorasan. Les Arabes de Maskat infestèrent le golfe Persique par leurs pirateries et conquirent les îles Bahrein. Les Hollandais s'emparèrent de celle de Kismisch. Soléïman ne prit aucune mesure pour arrêter ces désordres. Son indolence, plus que l'amour de la justice, et la crainte de rompre la longue paix de ses frontières en empiétant sur celles de l'empire ottoman lui firent manquer l'occasion de se rendre maître de Bassora. Son palais était le foyer des intrigues des courtisans, le théâtre des continuelles orgies qu'ils faisaient avec le roi et des sanglantes exécutions qui atteignaient rarement d'autres têtes. La Perse avait heureusement un ministre intègre et habile, Cheikh-Aly-Khan, dont l'austère vertu résistait au torrent de la corruption et en imposait souvent au monarque; aussi la tranquillité ne fut point troublée dans l'intérieur du royaume. La cour d'Ispahan n'avait rien perdu de sa splendeur, de sa magnificence. Les ambassadeurs, les missionnaires, les voyageurs y affluaient de toutes les parties de l'Europe. Schah Soléïman les accueillait à l'exemple de ses prédécesseurs. La France entama des négociations avec ce prince et obtint de lui des concessions avantageuses dont elle ne sut pas profiter. Dans les dernières années de son règne, il ne sortit plus de son palais: son humeur sanguinaire sembla s'adoucir; son intempérance ne fit que redoubler. Abruti par le vin, entouré de femmes et d'eunuques, il laissa prendre à ceux-ci une influence dont ils abusèrent, et il prépara les malheurs du règne sui-

vant. Soléïman était doué de forces physiques extraordinaires : il les épuisa par l'abus de tous les plaisirs, et après avoir langui longtemps, il mourut à 48 ans, en 1694, laissant pour successeur son fils, le faible et infortuné Schah Houceïn (roy. HOUCEÏN). On peut voir le détail dégoûtant des turpitudes et des cruautés de ce monarque dans Kæmpfer, *Amœnit. exot.*, dans la *Relation* du P. Samson et surtout dans les *Voyages* de Chardin.

A—T.

SOLÉÏMAN AL KHADEM, général ottoman, fils d'un corroyeur de Mételin, avait d'abord été esclave de Sélim I^{er}, et dès la deuxième année du règne suivant, il parvint, quoique eunuque, au poste de pacha de Damas. Le grand vizir Ibrahim, charmé du bon conseil qu'il en avait reçu et lui reconnaissant des talents et de l'habileté, se démit en sa faveur du gouvernement de l'Égypte, en vertu des pleins pouvoirs que lui avait donnés le sultan, et l'emmena dans cette province, qui venait d'être troublée par la révolte d'Ahmed-Pacha. Ils firent leur entrée au Caire au commencement de l'année 931 (1525 de J.-C.). Ibrahim repartit bientôt pour Constantinople, après avoir pacifié l'Égypte, et Soléïman prit possession de ce gouvernement, qu'il administra pendant près de dix ans avec assez de sagesse et de modération. Il y éleva un grand nombre d'édifices publics, des khans, des bazars, des hospices pour les pauvres, une belle mosquée dans le château du Caire, une autre à Boulaq, etc. Les archives ayant péri dans un incendie, l'an 933 (1526), il fit dresser un cadastre de toutes les terres en friche ou cultivées, appartenant au sultan ou aux particuliers, ainsi qu'un état des fermes, des douanes, etc. Les originaux de ces pièces, déposés au greffe du divan du Caire, étaient les seuls que l'on consultât encore dans le dernier siècle. Chargé par son souverain du gouvernement du Yémen et du commandement d'une armée navale qui devait porter des secours aux princes musulmans de l'Inde contre les flottes des Portugais, Soléïman alla s'embarquer à Suez en 1538 (1), après avoir fait périr le gouverneur de la haute Égypte, qui venait de lui fournir de puissants secours en hommes et en argent. Tel fut le prélude d'une série d'actes de perfidie, d'exactions et de cruautés que Soléïman n'avait pas donné lieu de soupçonner pendant sa résidence en Égypte. Arrivé devant Djeddah, il n'y débarqua point et reçut sur son bord les compliments des envoyés du chérif de

la Mecque. Ayant remis à la voile pour Aden, il fit pendre au mât de son vaisseau le dernier rejeton de la dynastie des Thahérides, Amer-Ibd-Daoud, à qui, des États de ses ancêtres, il ne restait plus que cette ville. Soléïman s'empara d'Aden, en empêcha le pillage, y laissa un gouverneur avec une garnison et continua sa route pour l'Inde. Sa réputation l'y avait précédé : aussi la plupart des musulmans refusèrent-ils de se joindre à ce dangereux allié contre les Portugais. Il reçut néanmoins un secours de 5,000 hommes, envoyé par Mahmoud, sultan du Gouzarât, et assiégea Diu par terre et par mer. Mais le mépris avec lequel le pacha traitait le commandant des troupes gouzarâtes et le peu d'égards qu'il témoignait à leur souverain excitèrent une haine réciproque entre les Turcs et les Indiens et firent échouer l'expédition. Pour se débarrasser de ses incommodes alliés, le sultan Mahmoud feignit d'avoir intercepté une lettre supposée du vice-roi portugais de Goa au gouverneur de Diu et annonçant la prochaine arrivée d'un puissant armement destiné contre les Turcs. Soléïman, alarmé de cette lettre, qui lui fut communiquée à dessein, et non moins effrayé de la désertion de ses troupes, que l'appât d'une plus forte paye avait attachées au service des princes de l'Inde, se rembarqua précipitamment et fit voile pour le Yémen. Arrivé à Mokka, en février 1539, il sut y attirer Ahmed, gouverneur de Zabid, le fit mettre à mort dans sa tente et se défit de tous les esclaves noirs qui avaient été à son service. Il établit un nouveau gouverneur à Zabid, envoya des intendants et des kachefs dans les autres départements du Yémen et reçut des compliments et de vaines protestations d'amitié de l'imam de Sanaâ. Il remit à la voile, et, s'étant arrêté à Djazam, il chassa l'officier qui y commandait, y mit un nouveau gouverneur et une garnison turque, alla débarquer à Djeddah et se rendit à la Mecque. Après y avoir commis toutes sortes d'excès et de cruautés pendant la durée du pèlerinage, il revint au Caire le 1^{er} redjeb 946 (décembre 1539) et gouverna pour la seconde fois l'Égypte un an et cinq mois. Il partit enfin pour Constantinople, accompagné d'un fils du chérif de la Mecque. Il fit beaucoup valoir ses prétendus succès et obtint la place de grand vizir ; mais il en fut dépouillé en 1544 et mourut dans une de ses terres, l'an 960 (1553). Suivant les auteurs portugais, Soléïman, aussi difforme que cruel, était d'une grosseur si démesurée qu'il lui fallait le secours de quatre esclaves pour se relever ; il avait néanmoins l'esprit vif. Ils ajoutent sans raison qu'ayant échoué dans son entreprise contre Diu, il s'empoisonna pour échapper au fatal cordon.

A—T.

SOLÉÏMAN I^{er}, pacha de Bagdad, était Géorgien de naissance et fut d'abord esclave du célèbre Ahmed-Pacha, qui s'était en quelque sorte rendu souverain de ce gouvernement. Soléïman

(1) Cette date offre une contradiction avec la durée que nous assignons au gouvernement de ce pacha, d'après la liste chronologique des pachas d'Égypte, donnée par Vansleb, et l'histoire que Digeon en a traduite dans son abrégé de l'histoire ottomane, imprimée en tête de ses *Contes turcs*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. Ce dernier place en 1525 le départ de Soléïman pour l'Inde ; mais nous avons préféré la date rapportée par les historiens portugais, parce qu'elle s'accorde avec celle que Silvestre de Sacy a fixée dans l'extrait qu'il a donné de l'*Histoire de la conquête du Yémen*, par Kothb-eddyn-al-Mekki, t. 4 des *Notices* extraites des manuscrits, et avec les tables chronologiques d'Hadji-Khalifah.

occupait un poste médiocre lorsqu'il eut le bonheur, dans une partie de chasse, de tuer un lion qui allait dévorer son maître. Telle fut l'origine de sa fortune : il devint tout à coup trésorier (*khasmadar*), parvint jusqu'à la charge de *kiaya*, qui équivaut, dans les pachaliks, à celle de grand vizir à Constantinople, et il épousa la fille aînée d'Ahmed. Celui-ci étant mort l'an 1161 de l'hégire (1748 de J.-C.), les peuples, qui avaient été heureux sous son gouvernement et celui de son père, étaient disposés en faveur de Soléïman, son gendre (Ahmed n'avait pas laissé d'enfants mâles); mais la Porte résolut de ne plus souffrir dans cette famille le gouvernement d'une province si importante : elle envoya un nouveau pacha à Bagdad et se contenta de donner à Soléïman le pachalik de Bassora. Dans l'espace de deux ans, Bagdad eut quatre gouverneurs, qui rencontrèrent toutes sortes d'obstacles : l'un mourut en route, un autre fut défait en chemin par les Arabes. Les habitants ne cessaient de se plaindre de leur impéritie ou de leur injustice. Enfin Soléïman marcha sur Bagdad, avec environ 800 hommes seulement, parce qu'il comptait sur ses partisans. Mohammed Tériaki, alors pacha de cette ville, s'avança contre lui à la tête de 14,000 hommes et le rencontra près de Heila, mais son armée entière ayant passé sous les drapeaux de son rival, il se sauva précipitamment et trouva les portes de Bagdad fermées. Soléïman y fut reçu avec une joie universelle, en 1750. On assembla le divan, et l'on y dressa un mémoire qui fut envoyé à Constantinople, dans le but de demander ce pacha comme le seul homme capable de réparer les maux causés, disait-on, par les fautes des gouverneurs qui avaient succédé à Ahmed. Soléïman fut donc confirmé pacha de Bagdad et obtint en outre toutes les provinces que son beau-père s'était appropriées. Il remplit les espérances qu'on avait conçues de ses talents et marcha sur les traces d'Ahmed dans les mesures vigoureuses qu'il employa pour réprimer les brigandages des Arabes; mais il se montra bien plus sévère : il ne leur faisait aucune grâce. Avant lui, aucun bâtiment n'osait aller de Hella à Bassora sans prendre un guide, qui coûtait fort cher. Mais bientôt on put voyager seul dans tous les pays, entre le Tigre et l'Euphrate, sans craindre d'être pillé. Aussi les guerres civiles qui déchiraient la Perse ayant interrompu le commerce de l'Inde qui se faisait par Ispahan et Bender-Abbassy, Soléïman sut l'attirer dans ses Etats, à Bagdad et Bassora, qui devinrent très-florissantes. Comme il n'entreprenait que de nuit ses expéditions contre les Arabes, qu'il les attaquait brusquement et leur laissait rarement le temps de se sauver dans le désert, les Bédouins lui avaient donné le surnom d'*Aboul Leyl* (le père de la nuit); mais à Bagdad on l'appelait Soléïman le Lion. Il alla une fois, en neuf jours, à Damas qu'il pillait,

parce que les Arabes de ce pachalik avaient détourné une caravane de Bagdad. Il exigeait une semblable sévérité des pachas voisins et s'était arrogé le droit de les punir lui-même. Il différait en un point d'Ahmed, qui estimait la valeur jusque dans ses ennemis. Soléïman, au contraire, en était jaloux et ne faisait aucun quartier à un ennemi vaincu qui s'était défendu avec courage. Croira-t-on que ce pacha si brave, si ferme, si dur, était l'esclave de sa femme ? Adila Khatoun, fière d'être la fille d'un pacha du premier rang, ne pouvait oublier qu'elle avait été la première condition de son époux. Elle donnait des audiences publiques à ses sujets et recevait leurs placets par un eunuque, qui leur en transmettait les réponses. Instruite par ce moyen de ce qui se passait, elle faisait souvent rétracter les ordres du pacha ou de son kiaya. Aussi avide et vindicative que fière et ambitieuse, elle tirait de l'argent des grands en leur distribuant des bandeaux de soie qu'ils regardaient comme une marque d'honneur, et elle se servait de son ascendant sur son époux pour satisfaire ses animosités personnelles. Ce fut ainsi qu'elle fit périr le mari de sa sœur cadette, par jalousie contre celle-ci, et un pacha du Kourdistan, à qui elle reprochait la mort de son père Ahmed, quoique celui-ci fût mort naturellement dans une expédition contre ce pacha. En un mot, elle eut tant de pouvoir sur l'esprit de Soléïman qu'elle l'empêcha d'épouser d'autres femmes et d'avoir des esclaves du sexe. La Porte attenta plusieurs fois, mais toujours sans succès, contre la vie de Soléïman. Il mourut le 15 mai 1762, après avoir régné treize ans avec tant de réputation que les Arabes même composèrent sur sa mort des chants funèbres qu'on entendit longtemps dans les cafés et les rues de Bagdad. Il ne laissa d'autre héritier que sa veuve, qui lui survécut longtemps et qui employa une partie de son immense fortune à élever des mosquées, des caravansérails, tant à Bagdad que dans d'autres villes. Sa sœur épousa en secondes noces Omar-Kiaya, qui devint pacha de Bagdad après Aly, successeur de Soléïman, et qui paya de sa tête, en 1776, l'honneur d'avoir été le prétexte d'une guerre entre les Turcs et les Persans (*voy. KERIM - KHAN et SADEK - KHAN*). A—T.

SOLÉÏMAN II, dit le *Vieux*, pacha de Bagdad, était né en Géorgie et avait été dans sa jeunesse esclave de Mohammed-Effendy, à Bagdad, sous le gouvernement du fameux Ahmed-Pacha. Devenu libre par la faveur de son maître, il s'éleva par son mérite à l'emploi de *Moutselim* ou gouverneur de Bassora. Le siège qu'il soutint pendant un an contre les troupes du régent de Perse (*voy. KERIM-KHAN*) lui acquit une grande réputation. Après la prise de cette ville, en 1776, il fut envoyé prisonnier à Chiraz, où il demeura jusqu'en 1779. Sadek - Khan, ayant alors usurpé le trône de Perse sur son neveu

(*roy. SADEB-KHAN*), rendit la liberté à Soléïman et le renvoya comblé de caresses et de présents. Depuis près d'un siècle, la famille de Haçan-Pacha ou ses créatures étaient en possession du gouvernement de Bagdad. La Porte Ottomane s'était flattée de recouvrer ses droits en faisant étrangler Omar-Pacha, qu'on accusait d'avoir provoqué la guerre avec les Persans. Mais dans le court espace de quatre ans, qui s'étaient écoulés depuis la mort de ce pacha, elle lui avait donné déjà quatre successeurs. Les peuples de Bagdad, mécontents de ces tyrans amovibles et précaires, soupiraient après un gouvernement plus stable, tel que celui dont ils avaient joui longtemps. Soléïman, de retour à Bassora sur ces entrefaites, fut nommé pacha de ce district, que l'on détacha du pachalik de Bagdad, et dans l'année 1780, il obtint ces deux gouvernements réunis, avec le titre de pacha à trois queues, par le crédit de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. Soléïman sut justifier le choix du divan, sans tromper les vœux et les espérances des peuples qui l'avaient désiré. Sa taille avantageuse, sa physionomie affable et gaie, sa douceur, son honnêteté, sa justice le rendirent cher à ceux-ci, et sa libéralité lui assura toujours des amis puissants à Constantinople. Ce fut par ces moyens qu'il se mit à l'abri des séditions et des disgrâces, et qu'il se maintint jusqu'à sa mort, avec une autorité presque absolue, dans le gouvernement le plus vaste de l'empire ottoman. Les diverses tribus d'Arabes et de Kourdes qui habitent les environs de l'Euphrate et du Tigre continuèrent leurs incursions accoutumées, soit pour s'affranchir du tribut, soit pour se livrer au pillage, et interrompirent souvent le commerce et la navigation. Elles furent toujours repoussées par Soléïman, qui, presque tous les ans, faisait une ou deux campagnes contre ces hôtes incommodes, les mettait à contribution et exerçait quelquefois sur eux de justes et dures représailles. Cependant il ne put jamais parvenir à réduire le cheik de la tribu de Kiab, qui, par la position de ses Etats, situés à l'embouchure du Schah-el-Arab, dans le golfe Persique, tenait souvent Bassora en état de blocus et dévastait son territoire. Les troupes qu'il envoya, en 1783, pour assiéger Félayé, résidence de ce pirate, furent repoussées. En 1787, le cheik Touheny, qui commandait à la puissante tribu arabe de Mountefik, s'autorisant des droits que les Arabes prétendent avoir sur Bassora, s'empara de cette ville. Mais, six mois après, le pacha ayant taillé en pièces les Arabes Khazaels, alliés du rebelle, et gagné par des concessions les tribus de Kiab et de Beni-Khaled, vainquit Touheny en bataille rangée, l'obligea de s'enfuir dans le désert et reprit Bassora. De retour dans sa capitale à la fin de l'année, Soléïman recueillit peu d'avantages de ses victoires. Intrépide, actif, entreprenant à la tête de son armée, il

était naturellement ami du repos et des plaisirs tranquilles. Il pardonna au cheik rebelle, et les troubles recommencèrent. Le moutselim de Bassora se révolta en 1788; mais l'approche du pacha, au commencement de l'année suivante, l'obligea de se retirer dans le grand désert. Soléïman se dispensa, sous divers prétextes, d'envoyer son contingent de troupes à Constantinople, pendant la guerre contre la Russie et l'Autriche; mais il ne put éluder les ordres que la Porte lui adressa spécialement de marcher contre Tymour-Pacha, qui, depuis quelques années, ravageait la Mésopotamie. Il s'avança, en 1791, à la tête de 25,000 hommes, jusqu'à Ourfa, et ayant mis en fuite le rebelle, qui se sauva en Syrie avec peu de monde, chez les Motoualis, il s'empara de sa tribu, de tous ses biens, et rétablit la tranquillité dans le pays. Son absence occasionna quelques troubles à Bassora, où les juifs excitèrent une sédition contre les chrétiens, abusant ainsi de la faveur dont ils jouissaient auprès du pacha, faveur telle qu'il avait donné à l'un de leurs coreligionnaires l'intendance de Bassora. La reconnaissance que ce pacha devait aux Anglais ne l'empêcha pas d'accueillir favorablement les Français : le consul Rousseau, les voyageurs Ferrières-Sauvebœuf, Michaux, Beauchamp, Bruguières et Olivier n'eurent qu'à se louer des marques de sa bienveillance. Ces deux derniers lui rendirent la santé, en 1796, et le premier usage qu'il en fit fut d'ordonner la mort du kiaya, Almed, qui, pendant la maladie de son maître, avait intrigué pour obtenir sa place. La guerre qui éclata entre la Turquie et la France, à l'occasion de la conquête de l'Egypte par les Français, ne changea rien aux sentiments du pacha de Bagdad pour ces derniers et n'affaiblit point la reconnaissance qu'il devait à Rousseau, leur consul (*roy. ROUSSEAU J.-F.-X.*). S'il ne put le préserver entièrement des avanies et des mauvais traitements auxquels furent exposés tous les autres agents diplomatiques dans l'empire ottoman, il employa du moins tout son pouvoir et son crédit pour adoucir la rigueur de son exil et parvint à en abrégier la durée. La secte des wahabis, qui s'était élevée depuis trente ans en Arabie (*roy. MONAMMED-CHEIK*), ayant étendu ses progrès jusqu'aux frontières du pachalik de Bagdad, la Porte s'en alarma et donna ordre, en 1798, à Soléïman d'attaquer ces dangereux sectaires. Aly, nouveau kiaya, chargé d'exécuter ces ordres, traversa le désert, pénétra dans le pays de Lahsa, surprit les wahabis et les mit en fuite; mais, au lieu de profiter de leur terreur panique pour les exterminer, il se laissa corrompre par leur chef (*roy. ABD-EL-AZIZ*), leur accorda la paix et revint chargé de butin. Ils prirent leur revanche en 1801, entrèrent dans le gouvernement de Bagdad au mois d'avril, s'emparèrent de la ville de Meschehd-Houcein, y égorgèrent plus de trois

mille habitants, détruisirent la mosquée où était le tombeau révérend du petit-fils de Mahomet (voy. HOCEIN), en pillèrent le trésor inappréciable et en enlevèrent jusqu'à la coupole de cuivre doré. Les menaces, les reproches du roi de Perse et de nouveaux ordres de Constantinople obligèrent Soléïman à lever des forces plus imposantes contre les wahabis. Il fit aussi évacuer sur Imam-Mousa, près de Bagdad, les richesses que contenaient la ville et la mosquée de Meschehd-Aly, lieu célèbre par le tombeau du calife Aly (voy. ce nom), et qui pouvaient aussi tenter la cupidité de ces brigands fanatiques. Mais il n'eut pas le temps de diriger contre eux une nouvelle expédition. Il mourut en 1802, à l'âge de plus de 80 ans, laissant plusieurs fils, dont l'aîné, Açad-Beig, à cause de sa trop grande jeunesse, fut exclu du gouvernement de Bagdad par la faction du kiaya, Aly, auquel la Porte accorda ce gouvernement et la dignité de pacha à trois queues. Açad y parvint quelques années après et périt, en 1817, victime de la trahison de son beau-frère Daoud, qui le supplanta. A—r.

SOLEÏMAN-EL-KALEBY, assassin du général Kléber, était né en Syrie, à Alep, où son père exerçait la profession d'écrivain. Elevé par des prêtres musulmans dans les idées d'un fanatisme stupide, il avait fait deux fois le pèlerinage de Médine et de la Mecque; toutes ses études se bornaient à la lecture du Coran. L'expédition des Français en Egypte vint l'arracher à cette obscure destinée pour en faire un assassin célèbre. Il avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'il commit ce crime, à l'instigation des muphtis et des chefs militaires, principalement de l'agha des janissaires, ainsi qu'il en fit l'aveu dans son interrogatoire. Le général en chef Kléber venait de gagner la bataille d'Héliopolis et de réprimer vigoureusement une révolte au Caire, où il avait fixé sa résidence, lorsque, le 25 prairial an 8 (11 juin 1800), il fut tué par Soléïman, qui depuis trente-un jours attendait dans la grande mosquée un moment favorable pour frapper sa victime. Il était venu de Gaza, avec cette idée fixe, en six jours sur un dromadaire, et voici comment il exécuta son funeste projet. Kléber, après avoir passé en revue la légion grecque dans l'île de Roudah, s'était rendu chez le chef d'état-major qui réunissait à déjeuner plusieurs officiers généraux. Pendant le repas il se montra fort gai, et vers deux heures il sortit avec l'ingénieur Protain pour retourner à son palais, où tous deux devaient examiner quelques réparations. La distance était très-rapprochée, et ils suivaient à petits pas une terrasse couverte de vignes, dépendant du palais et dominant la place El-Bekich, quand un jeune homme musulman s'approche du général, le salue à l'orientale et lui prend la main pour la porter à ses lèvres. Kléber s'arrête, attendant qu'il lui parle; alors Soléïman tire un poignard recourbé de sa ceinture et le plonge

jusqu'à la poignée dans le côté gauche du général, qui, s'appuyant sur la balustrade, s'écrie : « A moi, guides, je suis assassiné ! » Protain s'élance sur l'assassin, mais celui-ci le frappe de plusieurs coups de l'arme sanglante, s'enfuit rapidement et se réfugie dans une citerne. Quelques minutes après, Kléber expirait. On découvrit Soléïman caché dans le jardin des bains français, et le poignard enfoui à ses pieds, dans le sable. Traduit aussitôt devant une commission, il nia obstinément; mais après avoir subi la bastonnade, suivant l'usage du pays, il finit par répondre aux questions qui lui furent posées et avoua son crime. Le jugement rendu séance tenante porte : « Que Soléïman-el-Kaleby, convaincu d'avoir « assassiné le général en chef Kléber, est condamné à avoir la main droite brûlée, à être « empalé, à mourir sur le pal et à y rester jusqu'à ce que son cadavre soit dévoré par les « oiseaux de proie. » Cette sentence fut exécutée après l'inhumation du général, sur la butte de l'Institut, en présence de l'armée et de la population. Soléïman endura ce douloureux supplice sans proférer une plainte, avec le calme et le sang-froid d'un martyr, récitant des versets du Coran. Son cadavre resta exposé pendant un mois et son squelette, apporté en France en même temps que le corps du général Kléber, fut déposé au jardin des Plantes, dans la première salle d'anatomie, à gauche de la porte d'entrée, où l'on peut le voir encore aujourd'hui. Soléïman fut une de ces imaginations fanatisées pour l'islamisme, dont l'Orient offre tant d'exemples et qui accomplissent les plus grands crimes en s'écriant : *Dieu le veut !* C—H—N.

SOLENANDER (REINIER), médecin, né à Butrich, dans le duché de Clèves, en 1521, fit ses études à Louvain, et voyagea en France et en Italie, par les bienfaits du duc de Clèves, Guillaume, qui le nomma son médecin. Il séjourna longtemps à Pise et y fit des observations sur les eaux minérales, qu'il publia, en 1558, lors de son passage à Lyon, sous ce titre : *De caloris fontium medicatorum causa et temperatione*. Solenander possédait l'art difficile de bien voir dans les maladies d'un caractère extraordinaire et d'y appliquer le traitement convenable. S'attachant surtout à observer les faits, il sut se mettre au-dessus des préjugés qui dominaient dans un temps où la doctrine des Arabes et le galénisme étaient enseignés dans toutes les écoles. On a réuni ses œuvres sous ce titre : *Ranerii Solenandri consilia medica*, Francfort, 1609, in-4°. C'est un recueil de médecine pratique, qui fut très-recherché dans le temps, et où l'auteur a rapporté beaucoup de faits curieux et instructifs, tels qu'une affection spasmodique, fort rare, du larynx; des vers sortis avec l'urine, une hémorrhagie mensuelle par le nez, tenant lieu des écoulements périodiques chez une femme; une hydropisie dans laquelle le côté droit de l'abdomen s'ouvrit

spontanément et d'où il sortit un nombre considérable d'hydatides et de vers lombrics, etc. Solenander mourut à Juliers en 1596. Oz—M.

SOLERI (GEORGES), peintre, né à Alexandrie dans les premières années du 16^e siècle, fut un des artistes les plus distingués de l'école milanaise. Vasari, qui cite de lui une *Assomption*, peinte dans la Chartreuse de Pavie, le vante comme un coloriste plein de charme et d'un talent remarquable. Malvasia le compare au Passerotti, au Gaetano et à Jean de Monte, de Crème, pour son habileté dans le portrait. Ce n'est que par induction que l'on peut conjecturer quel a été son maître. Lorsqu'il se lia avec Bernardin Lanini, dont il épousa la fille, son talent était déjà formé. On ne connaît plus que deux ouvrages authentiques de ce maître. L'un se conserve à Alexandrie et sert de tableau d'autel à une chapelle particulière des religieux de St-François. Il représente la *Vierge qui, à la prière de St-Augustin et de St-François, prend sous sa protection la ville d'Alexandrie, que l'on voit au bas du tableau, dans le milieu de la campagne*. Le paysage est dans le style de Paul Bril, commun à tous les Italiens avant les Carrache. Les figures sont remarquables par le fini plutôt que par l'esprit; le coloris manque de vigueur, et l'ensemble présente une imitation de la bonne école romaine. Le tableau que possèdent les dominicains de Casal ne laisse aucune incertitude. Il porte pour inscription : *Opus Georgii Soleri. Alexand., 1573*. Aux pieds de la Vierge, tenant l'Enfant Jésus, on voit St-Laurent à genoux, auprès duquel trois petits anges charmants s'efforcent de soulever le gril, instrument du supplice du saint martyr. Soleri, dans ce tableau, se montre disciple de Raphaël pour la pureté du dessin, la beauté et la grâce des têtes, et pour la vérité et la profondeur de l'expression. On pourrait même soupçonner quelque imitation du Corrège dans l'idée de ses anges. Pour ajouter au piquant de la composition, il a introduit dans le fond une fenêtre par laquelle on aperçoit une belle campagne, ornée de riches fabriques. La ville de Casal ne renferme aucun tableau que l'on puisse mettre en comparaison avec celui de Soleri. — *Raphaël-Ange SOLERI*, son fils et son élève, cultiva la peinture avec moins de succès, comme on le voit par ses ouvrages qui sont à Alexandrie, dans la sacristie de St-François. P—s.

SOLGER (ADAM-RODOLPHE), premier pasteur luthérien à Nuremberg et savant littérateur, est connu surtout par sa bibliothèque, qui se distinguait parmi les collections qu'ont faites des particuliers. Elle contenait, en manuscrits et imprimés, les choses les plus curieuses et les plus rares. Le sénat l'acheta, en 1766, et la réunit à la bibliothèque de la ville, célèbre par ses richesses, qui ont été décrites dans l'ouvrage de Murr intitulé *Memorabilia bibliothecarum publicarum Norimbergensium*, 1786, 3 vol. in-8°. Une

notice détaillée sur les livres de la bibliothèque de Solger, riche particulièrement en impressions du 15^e siècle, avait été publiée par le possesseur, en trois volumes in-8°, sous ce titre : *Bibliotheca, sive suppellex librorum impressorum in omni genere scientiarum, maximam partem rarissimorum, et codicum manuscriptorum, quos collegit A.-R. Solger, ministerii ecclesiastici norimb. antistes, Nuremberg, 1760-1762*. On trouve des renseignements sur les objets les plus précieux de cette collection dans *C.-H. Mulleri Commentarii itineris sui*, etc., *qui de incunabulis artis typographicae Norimbergae visis*, etc., *exponunt*, Fridericksstadt, 1769, in-4°, p. 71-119. Z.

SOLGER (CHARLES-GUILLAUME-FERDINAND), né en 1780, à Schwedt en Prusse, étudia à Breslau et à Halle; les langues anciennes et la jurisprudence étaient alors l'objet spécial de son attention; en 1801, il suivait à Iéna les leçons de Schilling. Deux ans plus tard, il entra dans la carrière administrative, mais il en fut promptement fatigué, il y renonça en 1806; possesseur d'une fortune qui lui permettait de mener une vie indépendante, il se consacra à l'étude et la philosophie, et il se rangea parmi les disciples de Fichte. Après avoir suivi les cours du célèbre helléniste F.-A. Wolf, il mit au jour, en 1808, une traduction de Sophocle où l'on reconnut des qualités précieuses. Entrant ensuite dans l'enseignement, il fut reçu à l'université de Francfort, puis à celle de Berlin, en 1811. La mort l'enleva en 1819, à la fleur de son âge. Le *Cours d'esthétique* qu'il avait fait à Berlin avait été recueilli par ses auditeurs; il fut publié en 1826. Dès l'an 1815, Solger avait mis au jour, sous le titre d'*Erwin*, ses *quatre dialogues sur le beau*, ouvrage dont les tendances ne sont pas bien nettes, ce qui nuisait à son succès. En 1817 parurent des *Dialogues philosophiques*; en 1826, deux écrivains célèbres, F. de Raumer et Tieck, mirent au jour la *Correspondance* et les *Oeuvres posthumes* du jeune penseur. M. Bartholmess, qui lui a consacré un article dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, le proclame un homme de génie, mais ayant malheureusement été enlevé avant l'âge et n'ayant laissé que des matériaux incohérents, hétérogènes qu'il n'eut pas le temps de réunir et d'améliorer, et dont il eût fait un jour un grand et solide édifice. Z.

SOLI (JOSEPH-MARIE), fils d'un laboureur de Vignola dans le Modenèse, où il était né, en 1745, annonça de bonne heure un penchant décidé pour les arts du dessin. L'intendant de ce fief, appartenant alors à la famille Malvasia de Bologne, parla de lui au propriétaire. Celui-ci faillit perdre ce beau talent, en le confiant à un capucin qui passait pour bon peintre, et n'était qu'un barbouilleur. Le jeune élève résista au mauvais exemple de son maître, qu'il lui fut plus facile d'étonner que de convertir. Le comte Malvasia, frappé du développement spontané de

son protégé, le fit venir auprès de lui à Bologne, pour qu'il suivît les écoles des beaux-arts de cette ville. Soli apprit en peu de temps les principes du dessin et de l'architecture, se montrant bien au-dessus de ses camarades. Les prix remportés aux concours et les essais qu'il envoyait à Modène lui gagnèrent la bienveillance des chefs de l'université, qui le comprirent dans la liste des pensionnaires que l'Etat se chargeait d'entretenir à Rome. Le jeune artiste vit alors s'ouvrir devant lui une nouvelle carrière; et des salles de l'académie, où il s'était borné à copier quelques modèles, il s'élança au milieu des ruines pour former son goût d'après les traditions de l'antiquité. En 1784, il fut rappelé dans sa patrie pour y organiser une académie des beaux-arts, dont il fut nommé maître et directeur. Il obtint en même temps le titre d'architecte de la cour, et surveilla les travaux de plusieurs bâtiments. Sous la république cisalpine, il passa, en qualité de professeur de dessin, à l'école militaire de Modène, et fut consulté pour la plupart des constructions exécutées à Milan, à Mantoue et à Venise. Au retour du duc de Modène dans ses Etats, Soli reprit ses anciennes fonctions, qu'il exerça jusqu'à l'année 1821, époque à laquelle il demanda et obtint sa retraite. Il ne jouit pas longtemps de ce repos, étant mort le 20 octobre 1822. Quelques tableaux qu'il avait exécutés pour la duchesse d'Orléans, fille du roi de Naples, méritèrent l'approbation de cette princesse, qui lui fit espérer de grands avantages en France. L'empereur de Russie aurait voulu aussi l'attirer à St-Petersbourg; mais Soli préféra la petite ville de Modène aux plus vastes capitales de l'Europe. Il avait été élève de Battoni (*roy. BATTONI*); et il se serait peut-être placé au rang des meilleurs peintres de son temps, s'il avait aspiré à les égaler. Ses tableaux, qui ne sont pas en grand nombre, se font remarquer par la pureté du dessin, la fraîcheur du coloris, la vérité de l'expression, ainsi que par un grand effet de la perspective linéaire et aérienne. Mais il ne voulut être qu'architecte, et ses compatriotes le regardent à juste titre comme le restaurateur du bon goût dans un pays qui avait été envahi par l'école de Borromini et de Pozzi. Ennemi des ornements entortillés, des formes bizarres et fantastiques, ses plans sont d'une simplicité et d'une harmonie admirable. Chaque partie répond à l'ensemble de l'édifice, dont le caractère annonce toujours la destination. Cet artiste avait fait une étude particulière des voûtes en bois; et quelques pages qu'il a laissées sur ce sujet peuvent tenir lieu de plusieurs volumes. Elles ont été imprimées à la suite du *Manuale di architettura* de Branca, Modène, 1789, in-8°. Ses principaux travaux comme architecte sont : l'*Eglise de Carboniano près de Rome*; — le *Palais Bellucci à Vignola*; — le *Pont sur le Panaro, entre Modène et Bologne*; — *trois façades et deux escaliers du palais ducal de Modène*;

— *un hôpital et un cimetière à Cento*; — le *Pont sur le Reno, près la même ville*; — le *Pont sur le Rubicon à Rimini*; — *des établissements très-vastes et d'un beau style pour les gens attachés au service de la cour de Modène.* A—G—S.

SOLIÉ (JEAN-PIERRE SOULIER, dit), acteur et compositeur de musique, naquit à Nîmes, en 1755. Fils d'un musicien, il fut enfant de chœur à la cathédrale; et il apprit pour ainsi dire dès le berceau l'art où il devait se distinguer un jour. Mais ce ne fut qu'à force de persévérance et de travail qu'il parvint à s'y faire une réputation, dans un âge où, pour l'ordinaire, le talent commence à décliner. Il s'engagea d'abord pour jouer de la basse à l'orchestre de divers théâtres de province; et dans le jour, il donnait des leçons de chant et de guitare. Une circonstance imprévue décida de sa vocation, en 1778; c'était à Avignon. On avait affiché la *Rosière de Salenci*. L'acteur qui devait jouer le meunier Jean Gaud ayant été surpris d'une indisposition subite, Solié voulut bien se charger du rôle pour le soir même; et il y obtint tant de succès dans la charmante ariette : *Ma barque légère*, qu'il fut aussitôt engagé comme chanteur. Après avoir parcouru quelque temps la province, où il tenait l'emploi de première haute-contre, il se trouvait à Nancy, en 1782, lorsqu'il reçut un ordre de début pour le Théâtre-Italien. Il y parut avec fort peu de succès, le 31 août, dans *Félix* et dans *l'Amant jaloux*, fut obligé de retourner à Nancy, d'où il passa au théâtre de Lyon et y joua pendant trois ans. Rappelé de nouveau à Paris, il y débuta pour la seconde fois, sur le théâtre de la rue Favart, en 1787; mais comme il continuait d'être mal accueilli du public, dans un emploi peu favorable à ses moyens, il se disposait à retourner en province, lorsque le hasard le servit encore et le fixa pour toujours dans la capitale. Une indisposition ayant empêché Clairval de jouer dans la *Fausse Paysanne*, le 26 mars 1789, Solié s'offrit pour le remplacer. Quelques heures lui suffirent pour apprendre la musique du rôle. Il le chanta le soir, lut le dialogue et fut vivement applaudi. Les bouffons italiens attiraient alors tout Paris au théâtre de Monsieur, rue Feydeau. C'est à leur école que Solié perfectionna cette méthode de chant, dont il avait toujours eu le sentiment, et qu'il introduisit le premier sur la scène de l'Opéra-Comique. A force de patience et de travail, il réussit à vaincre les obstacles que lui opposait sa voix naturellement grêle, sourde et peu flexible, et il devint un des plus agréables chanteurs de Paris. Les rôles du seigneur dans les *Petits savoyards*, du médecin dans *Euphrasine*, et surtout dans *Stratonice* de Bonnet, dans *Philippe et Georgette*, etc., lui firent beaucoup d'honneur et furent le commencement d'un emploi qu'il créa et qu'il remplit avec distinction. Comme acteur, Solié avait de l'aplomb, de l'âme, de l'intelligence, de la rondeur et quelquefois de

la noblesse ; mais sa physionomie, trop régulière, n'avait pas assez d'expression et de mobilité. On lui reprochait aussi de chanter un peu trop le dialogue, de ne pas soigner assez son costume et de donner parfois dans la charge. Lorsque, dans ses dernières années, il eut pris les rôles à manteau, il se grimaît d'une manière très-comique ; et sa caricature était extrêmement plaisante dans les *Deux avarés*. Solié passait pour le meilleur lecteur de musique de France. Dès l'année 1790, il s'était fait connaître comme compositeur, dans l'opéra des *Fous de Médine, ou la Rencontre imprévue*. Quelques airs nouveaux qu'il y ajouta, celui de la sonnette surtout, furent plus goûtés, dit Grimm, que les autres morceaux, qui avaient été parodiés sur la musique de Gluck. En 1792, il donna *Jean et Geneviève*, qui réussit beaucoup. Le succès mérité qu'obtinrent le *Jockey*, le *Secret* et le *Chapitre second*, joués en 1795, 1796 et 1799, le placèrent au nombre de nos plus gracieux compositeurs, à côté de Dalayrac et de Gavaux. Deux opéras en trois actes, d'une facture plus savante, *Mademoiselle de Guise* et le *Diable à quatre*, représentés en 1808 et 1809, établirent sa réputation. Outre ces six ouvrages, Solié en a donné dix-neuf, dont plusieurs ont été applaudis, tant au théâtre de la rue Favart qu'à celui de la rue Feydeau : la *Soubrette* ; — *Azeline* ; — la *Femme de quarante-cinq ans* ; — la *Rivale d'elle-même* ; — l'*Incertitude maternelle* ; — l'*Epoux généreux* ; — *Une matinée de Voltaire* ; — la *Pluie et le beau temps* ; — *Lisez Plutarque* ; — *Henriette et Verseuil* ; — les *Deux oncles* ; — *Louise, ou la Malade par amour* ; — *Chacun à son tour* ; — l'*Amante sans le savoir, ou la Leçon d'un père* ; — l'*Opéra au village, ou la Fête impromptu* ; — *Anna, ou les Deux chaumières* ; — le *Hussard noir* ; — la *Victime des arts*, avec Nicolo et Berton ; — et les *Deux ménestrels*. Veuf depuis plusieurs années de Rosalie-Jeanne Spinacouta, première danseuse du théâtre Favart, Solié en avait eu trois fils. La mort de l'aîné, qui se noya par imprudence, et la chute de son dernier opéra, en 1811, le plongèrent dans une mélancolie qui, non moins que les excès d'intempérance auxquels il se livra pour la dissiper, le conduisit au tombeau, le 6 août 1812. La musique de Solié n'a pas un caractère prononcé ; mais les airs frais et mélodieux de plusieurs de ses opéras se retiennent aisément, et sont devenus populaires. Il en a aussi composé pour quelques vaudevilles et pour des pièces jouées en société. On a de lui plusieurs romances agréables et quelques œuvres de musique instrumentale.

A—T.

SOLIER (FRANÇOIS), né en 1558, à Brive, entra chez les jésuites, en 1577, professa pendant dix ans, contribua à l'établissement de sa compagnie à Limoges, et en fut le premier recteur. Le P. Solier était infatigable au travail. Malgré les grands soins qu'exigeait la direction d'un collège

naissant, il trouva du temps pour publier divers ouvrages. Il traduisit en français trois sermons composés en espagnol par un augustin et deux dominicains, à l'occasion de la béatification de St-Ignace. La traduction fut approuvée par le P. le Heurt, docteur de Sorbonne. La faculté fut moins indulgente ; elle y condamna quatre propositions sur des sujets de mysticité. Solier répondit un peu vivement à la censure. L'ouvrage avait été imprimé à Poitiers, chez Mesniers, en 1611, in-12. La censure est du 1^{er} octobre de la même année. On a du P. Solier : 1^o *Histoire ecclésiastique du Japon* ; Paris, 1627, 2 vol. in-4^o ; 2^o la *Perfection religieuse*, par le P. Pinelli, italien, mise en français, Limoges, 1603, in-24 ; 3^o le *Martyrologe romain*, traduit de l'italien en français, Limoges, 1599 ; Paris, 1615 ; 4^o *Manuel des exercices spirituels*, Paris, 1601, in-16 ; 5^o la *Science des saints*, Paris, 1609, in-12 ; 6^o *Traité de l'oraison mentale*, Limoges, 1598 ; Paris, 1606, in-12 ; 7^o la *Vie du P. Jacques Laynez*, Paris, 1699, in-8^o ; 8^o la *Vie de St-François de Borgia*, 1597 ; 9^o *Traité de la mortification*, Paris, 1598, in-12. Le P. Solier mourut au collège de St-Macaire, âgé de 70 ans. Il jouissait d'une grande considération dans son ordre. Voyez au volume du P. Bonaventure de St-Amable, *Annal. du Limousin*, p. 808. Z.

SOLIER (JULES-RAYMOND DE), historien, était né vers 1530, à Pertuis en Provence, de parents protestants. Après avoir fait ses études à Paris, sous Adrien Turnèbe et Oronce Finé, il cultiva la jurisprudence. Ses talents le placèrent jeune encore à la tête du barreau d'Aix ; mais sachant concilier ses devoirs avec le goût des recherches historiques, il composa dans ses loisirs une *Histoire de Provence*, dont il eut l'honneur de présenter une copie au roi Charles IX, à son passage à Aix, en 1564. Les persécutions auxquelles Soliers se trouva bientôt en butte, comme protestant, l'ayant forcé d'abandonner son cabinet, il revint à Pertuis et profita de cette retraite involontaire pour refondre son *Histoire*, « occupation, » dit-il, qui servit beaucoup à charmer son ennui ». Il en offrit la dédicace au roi Henri III, par une épître datée de 1577 ; mais le malheur des temps ne lui permit pas de la faire imprimer. De nouveaux troubles l'ayant obligé d'accepter l'asile que le seigneur de Montfuron lui avait offert dans son château, il y conduisit sa famille et mourut de chagrin, en 1595. L'*Histoire de Provence* est écrite en latin. Le manuscrit autographe, après avoir appartenu successivement à Scipion Duperrier, à Pitton, l'historien de la ville d'Aix, à de Haitze et aux St-Vincens, se trouve maintenant dans la bibliothèque Menjane à Aix. C'est l'ouvrage le plus consulté par tous ceux qui ont écrit sur les antiquités et l'histoire naturelle de la Provence. Ch.-Annib. Fabrot, fameux jurisconsulte, en a extrait et traduit en français les *Antiquités de la ville de Marseille*, où il est traité

de l'ancienne république des Marseillais et des choses les plus remarquables de leur état, Marseille, 1615, ou Lyon, 1632, in-8°. La dédicace de ce volume rare et recherché est signée d'Hector Soliers, l'un des fils de l'auteur ; mais c'est à tort que quelques bibliographes, trompés par cet artifice, lui ont fait honneur de la traduction. Une *Vie détaillée de Jules-Raymond de Soliers*, par de Haitze, est restée manuscrite. W—s.

SOLIGNAC (PIERRE-JOSEPH DE LA PIMPIE, chevalier de), historien, né en 1687, à Montpellier, d'une famille ancienne, originaire du Bourbonnais, fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique. Il annonça de bonne heure du talent pour la chaire ; mais ayant fait un voyage à Paris avant de prendre les ordres, il ne songea plus qu'à cultiver son goût pour les lettres, fut initié par Fontenelle et Lamotte dans les secrets de l'art d'écrire, et composa sous les yeux de ses maîtres quelques essais qui lui valurent de nouveaux encouragements. Il obtint pour la Pologne une commission honorable, dont il s'acquitta de manière à se concilier l'estime générale. La princesse Radziwill, sœur du roi Stanislas I^{er}, retint Solignac en Pologne, en se l'attachant par la place de grand maréchal. Il profita de sa position pour étudier les mœurs et les usages des Polonais, et rassembler sur leur histoire des matériaux précieux. Stanislas le choisit pour son secrétaire ; mais ce prince étant obligé de fuir de ses Etats (voy. STANISLAS I^{er}), Solignac, resté dans Varsovie, n'échappa qu'avec peine aux perquisitions des Russes. Après avoir mis sa famille en sûreté (1), il quitta la Pologne sous un déguisement et rejoignit à Königsberg le roi, qui le chargea de publier un mémoire justificatif de sa conduite et de ses droits. Attaché à ce prince par la reconnaissance et l'admiration, il le suivit en Lorraine, et contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Nancy, dont il fut élu le premier secrétaire perpétuel. Nommé correspondant de l'Académie des inscriptions et de beaucoup de sociétés littéraires, son zèle et l'activité qu'il conserva dans la vieillesse lui permirent de remplir tous ses devoirs avec exactitude. Cet homme respectable mourut dans la capitale de la Lorraine, le 28 février 1773. L'abbé Ferlet prononça l'éloge de Solignac à l'académie de Nancy. C'est un modèle en ce genre. On en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, année 1774, p. 65-91. Indépendamment des *Eloges* de Fontenelle (2), Montesquieu, Tercier et du roi Stanislas, ainsi que d'une foule de morceaux dans les *Mémoires* de l'académie de Nancy, dont il a publié les quatre premiers volumes, on doit à Solignac plusieurs opuscules épars dans les journaux du temps, parmi lesquels on distingue : *Dissertation*

(1) Marié en France, il avait conduit sa femme et ses enfants en Pologne.

(2) L'abbé Trublet a fait des remarques sur cet éloge et les a publiées dans les *Mémoires sur Fontenelle*, p. 123-145.

sur les sibylles (*Bibliothèque française*, t. 38 et 39) ; — *Dissertation sur le dénombrement ordonné par l'empereur Auguste avant la naissance de Jésus-Christ* (ibid., t. 40) ; — *Lettre sur l'Histoire du roi de Pologne* (par Chevrier), dans la *Nouvelle bibliothèque*, publiée par Paupie à la Haye, 1741, mois de janvier. Ses autres ouvrages sont : 1^o *Récréations littéraires, ou Recueil de poésies et de lettres*, Paris, 1723, in-8° ; 2^o les *Amours d'Horace*, Cologne, P. Marteau, 1728, in-12. C'est une débauche d'esprit et d'érudition. 3^o *Quatrains, ou Maximes sur l'éducation*, Paris, 1728, in-12, réimprimé en 1738 ; 4^o *Amusements des eaux de Schwabach, des bains de Wisbaden et de Schlangenbad*, avec deux relations curieuses : l'une de la nouvelle Jérusalem, et l'autre d'une partie de la Tartarie indépendante, Liège, 1738, petit in-8°, figures, traduit en allemand ; 5^o *Histoire générale de la Pologne*, Amsterdam, 1751, 6 vol. in-12, traduit en allemand. Le sixième volume est tiré de l'*Histoire universelle* des Anglais. Solignac n'a conduit son ouvrage que jusqu'à l'année 1580. Il en a paru un *Abrégé*, 1762, in-12. Cet ouvrage, estimable par les recherches, est écrit d'un style simple et naturel, mais un peu diffus. La *France littéraire* (t. 3) lui attribue une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament en vers polonais. La *Saxe galante*, que quelques bibliographes donnent à Solignac, est du baron de Poelnitz (voy. ce nom). W—s.

SOLIGNAC (JEAN-BAPTISTE), général français, né à Milhau en 1773, s'enrôla à l'âge de seize ans, et en 1791, lors de la formation des bataillons de volontaires, et fut nommé capitaine. Il fit partie de l'armée des Pyrénées-Orientales, et sa bravoure le fit rapidement parvenir aux grades de chef de bataillon et d'adjudant général. Après avoir été compromis dans les discordes civiles qui agitèrent le midi de la France, il vint à Paris où il se trouvait sans emploi lorsque le 13 vendémiaire lui offrit l'occasion de se montrer. Il seconda avec activité le général Bonaparte dans cette journée, et il rendit ensuite au directoire le service de licencier la légion de police, corps qui s'était rendu redoutable et qui, conduit hors de Paris, fut disséminé dans divers régiments. Passant ensuite à l'armée d'Italie, il prit part aux campagnes que termina le traité de Campo-Formio. Il fit partie du corps de Masséna qui occupa Rome et commanda une brigade en 1799. Blessé à la bataille de Novi, le 15 août, il rentra en France, et, se ralliant au coup d'Etat du 18 brumaire, il réprima, par une fermeté habile et sans avoir besoin d'employer la force, l'esprit d'opposition qui s'était manifesté vivement dans quelques villes du Midi, notamment à Marseille. Malgré ses services, il tomba en disgrâce auprès du premier consul ; mais il put rejoindre les débris de l'armée de Masséna, qui défendait avec une indomptable vigueur le territoire génois. Il montra de l'énergie à la bataille de Marengo, fit,

sous le général Brune, la campagne de l'an 9, en Lombardie, et reçut le gouvernement des provinces des Etats romains sur la mer Adriatique. Le pape lui témoigna toute sa reconnaissance pour la discipline qu'il maintenait parmi ses troupes. Un corps d'armée aux ordres de Gouvion St-Cyr ayant été chargé d'occuper une partie du royaume de Naples, Solignac en fit partie. En 1804, il se rendit à Paris pour porter au nouvel empereur les hommages de l'armée d'Italie : il fut accueilli assez froidement, toutefois il fut nommé général de division. Lorsque la guerre avec l'Autriche recommença, en 1805, il montra beaucoup de vigueur à la bataille de Caldiero ; mais, attaché à Masséna, dont l'empereur était alors mécontent, il fut de nouveau mis à l'écart. Il prit cependant part comme volontaire à la campagne d'Iéna, fut blessé et servit au siège de Dantzig et à celui de Graudentz. Après avoir coopéré avec Junot à l'invasion du Portugal, il prit part aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et il s'avança jusque devant les lignes qui couvraient Lisbonne. La retraite devint nécessaire ; Napoléon, irrité, disgracia Masséna, et Solignac fut exilé dans le Limousin. Lorsque la France fut envahie, il fut rappelé au service et chargé du gouvernement de Lille. Il remporta des avantages sur divers corps alliés. Après la chute de l'empire, il fut nommé à un commandement dans la 9^e division militaire ; mais des querelles qu'il eut avec les autres autorités l'engagèrent à demander son remplacement. En 1815, il fut envoyé par les électeurs de son département à la chambre des représentants, et, après la bataille de Waterloo, il agit vivement et avec succès auprès de Napoléon pour l'engager à abdiquer. Solignac insista ensuite, mais sans réussir, pour la proclamation de Napoléon II, et quand la coalition fut de nouveau maîtresse de Paris, il se retira dans le Midi. Traqué d'abord par la réaction royaliste, il obtint qu'on le laisserait tranquille, et en 1818, après avoir été réintégré sur le contrôle de l'armée, il demanda sa retraite. Il se joignit aux partisans des idées libérales, entra, en 1819, dans la société des *amis de la presse* et fut arrêté, en 1820, à l'occasion des troubles qu'amena la loi des élections. Retiré à Montpellier, il s'occupa surtout d'entreprises industrielles et agricoles, sans rentrer dans la vie publique. Nous n'avons pu, malgré nos recherches, découvrir l'époque de sa mort. Z.

SOLIMAN, fils aîné du sultan Orkhan-Ghazy, fut célèbre par sa valeur brillante, et son heureuse audace. Il tenta, avec autant de succès que de gloire, le premier passage des Ottomans en Europe. Une loi de mort publiée par l'empereur, retenait également sur le rivage asiatique et sur la côte d'Europe, les musulmans et les chrétiens. Le jeune prince, sous prétexte d'une partie de chasse, amena de nuit 80 hommes sur le bord de la mer. Il construisit deux radeaux soutenus par

des vessies de bœuf (1) liées ensemble. Sur cette flotille d'une espèce étrange, il arriva, par un beau clair de lune, sous les murs de Sestos, dont il s'empara, et força les habitants d'aller avec leurs navires embarquer 3 ou 4,000 hommes qu'il avait laissés sur la côte d'Asie. Lorsque cette petite armée eut passé le détroit, Soliman s'approcha de Gallipoli ; et, après avoir battu les Grecs, il investit cette clef de l'Hellespont, que la famine mit bientôt entre les mains des Ottomans. Depuis cette conquête, faite en 1338 (2), et due plutôt à la ruse qu'à force ouverte, Soliman ne cessa de presser les Grecs, et de les rejeter sur leur capitale. Il s'empara, de concert avec son frère Amurath, de Malzara, de Démotica, enfin d'Épibatos, située à huit lieues de Constantinople. Au milieu de ses succès, le jeune Soliman trouva, dans un accident obscur, la mort qu'il avait tant de fois bravée sur le champ de bataille. Il périt d'une chute de cheval, dans un divertissement guerrier, sous les yeux de toute son armée. Sa fin malheureuse, arrivée en 1360 (3), conduisit Orkhan, son père, au tombeau, par la douleur qu'elle lui causa, et fit monter son frère, Mourad I^{er}, sur le trône ottoman (*voy. AMURATH I^{er}.*) S—Y.

SOLIMAN TCHELEBY, fils de Bajazet I^{er}, et que quelques auteurs comptent parmi les sultans ottomans, reçut ordre de se retirer du champ de bataille, lorsque son père vit la victoire assurée à Tamerlan, dans la terrible journée d'Ancyre, l'an 1402. Le jeune prince passa en Europe et se fit proclamer sultan à Andrinople par tout ce qui était resté de troupes ottomanes au delà du Bosphore, dès qu'il eut appris la mort de son père. Il rejeta l'offre que Tamerlan lui faisait de tenir une souveraineté de lui, et traita ses ambassadeurs avec mépris. A la vérité l'Hellespont prêta son appui à cette bravade ; et le conquérant de presque toute l'Asie, le maître de tant de soldats, n'avait pas une galère. Après la retraite des Tartares, Soliman, à la tête des troupes d'Europe, vint à Burse attaquer son frère Mousa, qu'ils avaient placé sur le trône ottoman d'Asie. Deux fois Mousa, sans oser l'attendre, s'enfuit et disparut devant lui. Mais les faveurs de la fortune corrompirent l'esprit du jeune et fougueux Soliman. Il eut l'imprudence de se brouiller avec son frère Mohamed, gouverneur d'Amasie. En dédaignant son hommage et en renvoyant ses ambassadeurs, il se priva d'une ressource as-

(1) Il est plus probable que ces radeaux étaient portés sur des outres de peaux de bœufs pleines de vent. C'est une manière de naviguer encore pratiquée aujourd'hui par les Arabes qui habitent les bords du Tigre et de l'Euphrate. A—T.

(2) Suivant Hadjy Khalfah, dans son *Takouim al-Tawarik* (Tablettes chronologiques), le passage du détroit eut lieu plus vraisemblablement l'an 753 de l'hégire, et la prise de Gallipoli l'année suivante, c'est-à-dire en 1357 et 1358 de J.-C. Soliman soumit ensuite Bulair, Khaïrapoli, Thekurtadji et Ipsalah ; mais non pas Adrianople, comme l'ont dit quelques compilateurs. A—T.

(3) Ce prince est nommé Souleïman-Pacha il-Ghazy, dans les Tablettes chronologiques de Hadjy-Khalfah. On y voit qu'il prit la ville de Conieh, dès l'année 732 (1332), et qu'il mourut l'an 760 (1359) ; ce qui prouve qu'il ne devait avoir guère moins de 45 ans à sa mort. A—T.

surée. Ses excès lui nuisirent plus que les efforts ouverts ou les menées secrètes de son frère Mousa. Esclave de ses passions et des penchans les plus honteux, Soliman était adonné à l'ivrognerie, le vice le plus condamnable aux yeux des musulmans : ils méprisèrent un prince qui foulait aux pieds leur sainte loi et rappelèrent unanimement Mousa. Soliman, abandonné, et réduit à repasser en Europe, fut poursnivi par Mousa, qui l'obligea d'évacuer Adrianople; il alla chercher un asile chez l'empereur Manuel Paléologue, auprès duquel il espérait trouver un appui. Il se dirigeait à cheval vers Constantinople; mais il s'arrêta en chemin pour se reposer et demanda du vin. Cette hardiesse, l'état d'ivresse où il se plongeait, la richesse de ses vêtements le firent reconnaître; des Turcs du parti de son frère l'attaquèrent et le mirent à mort, l'an 1410. Soliman, sans avoir mérité le titre de sultan (1), tint le sceptre pendant huit années. Il offrait le composé monstrueux de tous les vices et de toutes les vertus. Doué d'un courage brillant que son bonheur fait encore valoir, plein de clémence et de générosité tant que ses périls firent la règle de sa conduite; dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre, les plus honteux penchans le dominèrent, l'abrutirent, son courage seul l'accompagna jusqu'à la mort.

S—Y.

SOLIMAN I^{er} (2), le plus célèbre des empereurs ottomans, surnommé le Grand, le Magnifique, le Conquérant et le Législateur, succéda sans trouble et sans opposition à son père, Selim I^{er}. Informé secrètement de la mort de ce prince, il accourut de Magnésie à Constantinople, où il fit son entrée à la fin de clawal 926 (septembre 1520), la même année où Charles-Quint fut couronné empereur à Aix-la-Chapelle. L'opinion que les Turcs attachent aux nombres entiers leur fit concevoir les plus heureux présages sur la grandeur et la prospérité de leur nouveau sultan, parce qu'il était né l'an 900 de l'hégire, et qu'il était le dixième monarque de sa maison. Soliman débuta par des actes de justice; il permit à tous ses sujets de réclamer les biens qui leur avaient été ravis, exemple unique dans l'histoire des Turcs; mais les restitutions ne furent ni nombreuses ni considérables, parce que la plupart des proscrits avaient perdu la vie, et qu'elles ne s'étendirent pas à leurs héritiers. Le perfide Kauberdy ou Djabezdy al-Gazaly Beig qui, pour avoir trahi les deux derniers sultans mameluks

(voy. KANSOUH et TOUMAN BAI), avait reçu de Selim I^{er} le gouvernement de Syrie, se révolta contre Soliman, usurpa la souveraineté à Damas et marcha contre Alep, qui refusait de le reconnaître. L'hiver l'ayant obligé d'en lever le siège, il fut vaincu par Ferhad Pacha, et sa mort mit fin à la rébellion. Soliman, non moins avide de gloire et de conquêtes que les plus belliqueux de ses ancêtres, sut profiter habilement de la rivalité de Charles-Quint et de François I^{er}, et tourna contre l'Europe ses premières armes. Dès l'année 1521, provoqué par l'outrage que ses ambassadeurs avaient reçu à la cour de Hongrie, où ils étaient allés demander le renouvellement de la trêve, il prit en personne, après un siège de six semaines, Belgrade, le boulevard du royaume, l'écueil où avait échoué la puissance d'Amurath II et de Mahomet II. La réduction de cette place entraîna celle de Salankemen, de Peterwaradin et de plusieurs autres. L'année suivante il envoya son grand vizir (1) avec une puissante flotte pour attaquer, suivant les historiens turcs, ce *Repaire de brigands* (l'île de Rhodes), dont son père lui avait recommandé la conquête aussi expressément que celle de Belgrade. Il se rendit bientôt lui-même devant la ville principale, qu'il força de capituler après un siège mémorable de cinq mois et demi, aussi glorieux pour les vaincus que pour les vainqueurs. Rhodes et les îles voisines étaient depuis deux cent douze ans au pouvoir des chevaliers de St-Jean de Jérusalem. Le grand maître Villiers de l'Île-Adam obtint une capitulation honorable, qui fut religieusement observée par les Turcs. Le généreux Soliman voulut voir ce digne chevalier et rendit un juste hommage à sa valeur; mais il fit périr un prince de son sang avec sa femme et ses enfants, parce qu'ils refusèrent d'abjurer le christianisme qu'ils avaient embrassé. C'était un fils de Djem, l'infortuné frère de Bajazet II (voy. ZIZIM). Des troubles ayant éclaté en Egypte, après la mort de Khaïr-Beig, à qui, pour prix de sa trahison, Selim I^{er} en avait laissé le gouvernement; le vizir Ahmed-Pacha, porteur des ordres du sultan, fit rentrer les séditeux dans le devoir. Toutefois, lorsqu'il apprit que les sceaux de l'empire venaient d'être donnés à Ibrahim, après la démission du vieux Piri-Pacha, en 1523, il dissimula sa colère, et ayant obtenu la vice-royauté de l'Egypte comme un exil honorable, il s'y érigea

(1) La plupart des historiens turcs ne comptent point Soliman ni ses frères Isa, Mousa et Cacam parmi les empereurs ottomans, parce qu'ils régnèrent précieusement et qu'aucun d'eux ne posséda la totalité de l'empire, dont ils se disputèrent les lambeaux. Ce temps de trouble et d'anarchie est indiqué dans leurs annales par un interrègne de douze ans, qui finit à l'avènement de Mahomet I^{er}.

A—T.

(2) C'est ce prince que Marmontel, dans ses *Contes moraux*, Favart, dans sa comédie des *Trois sultans*, et la plupart des compilateurs ont improprement nommé Soliman II. Les meilleurs historiens turcs ne comptent pas au nombre de leurs sultans le Soliman, fils de Bajazet I^{er}, auquel nos auteurs donnent le nom de Soliman I^{er} (voy. l'article précédent).

(1) C'est sans doute d'après Cantemir qu'on a donné à ce vizir le nom de Mustafa-Kirlou; mais il est appelé Ahmed dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalifah; dans l'*Histoire des pachas d'Egypte*, traduite du turc par Digeon; dans la liste des mêmes pachas, rapportée par Wansleb, et dans une *Histoire d'Egypte*, manuscrit de la bibliothèque de Paris (t. 26 des traductions). C'est par erreur qu'il est nommé Soleïman dans l'extrait que Silvestre de Sacy nous a donné (t. 1^{er} des Notices) de l'*Histoire d'Egypte et du Caire*, par Schems-eddyn Mohammed. Soleïman peut être regardé comme le successeur immédiat d'Ahmed (voy. SOLEÏMAN AL-KHADEM). Quant à Mustafa-Kirlou, qui ne fut pas grand vizir, comme le dit Cantemir, mais second vizir; c'est peut-être le Mustafa qui gouverna l'Egypte après Khaïr-Beig, et à la faiblesse duquel on attribue les troubles de cette province.

bientôt en souverain. Il fut massacré par la soldatesque, avant l'arrivée du grand vizir Ibrahim, son rival, chargé de le réduire et de pourvoir à son remplacement. De retour à Constantinople, Soliman donna ses soins au gouvernement. Il publia des ordonnances pour l'administration de la justice et des finances, et pour la gestion des revenus des mosquées. Il réforma plusieurs abus que l'ignorance et la cupidité avaient introduits, et fit punir les cadis coupables de prévarication. Il prescrivit différentes peines suivant la diversité des crimes, la peine de mort pour tous les meurtriers et pour quelques vols; mais il soumit toujours le coupable à l'accusateur, et ne comprit pas qu'un délit qui attaque la société entière ne peut pas être absous par la réparation dont se contente la partie lésée. Il confirma aussi la preuve testimoniale, en lui donnant toutefois trop d'extension. Soliman aimait l'ordre et voulait l'établir dans toutes les branches du gouvernement. Il érigea les provinces en pachaliks et en sandjaks, et assigna des troupes aux pachas qu'il investit d'une grande autorité, afin de contenir les peuples dans l'obéissance. Il multiplia les grades parmi les officiers de ses armées, et voulant balancer le pouvoir que les janissaires commençaient à s'arroger, il créa le corps des bostandjis, auquel il confia la garde extérieure de ses palais et l'entretien de ses jardins. Cette institution et les réformes de Soliman excitèrent le mécontentement des janissaires; mais la fermeté du monarque réprima la sédition dans son principe. Pour faire cesser les murmures de ses troupes aigries par le repos de l'oisiveté, l'infatigable Soliman reporta la guerre en Hongrie, reprit Peterwaradin et plusieurs autres places, et gagna, le 29 août 1526, la célèbre bataille de Mohacz. Le jeune roi Louis II y perdit la vie, victime de l'ignorance et de la ténacité des évêques qui commandaient son armée. Cette victoire ouvrit au sultan les portes de Bude, qu'il fit saccager, et l'incendie qui consuma une partie de cette capitale, détruisit la riche bibliothèque que le roi Mathias Corvin y avait fondée (1). Rassasié de gloire et de butin, l'heureux sultan donna des fêtes brillantes dans la capitale, à l'occasion du mariage de sa sœur avec son grand vizir Ibrahim. Le faux bruit de sa mort s'étant répandu dans l'Asie Mineure, une foule de brigands et de gens sans aveu, conduits par un kalender de l'ordre de bekhtachys, prirent les armes et commirent les plus affreux ravages. En vain le pacha d'Adana fit les plus grands efforts pour arrêter les progrès de cette révolte; elle ne put être étouffée que par Ibrahim, qui tailla en pièces les rebelles, près de Césarée; leur chef et trente mille d'entre eux demeurèrent sur le champ de bataille. L'archiduc d'Autriche Ferdinand, beau-frère et successeur de Louis, ayant repris Bude, en 1527,

Soliman resta quelque temps spectateur armé de la lutte qui s'était engagée pour la couronne de Hongrie entre ce prince et Jean Zapolski ou de Zapol. Habile à ruiner les deux princes chrétiens l'un par l'autre et suivant le proverbe ture qu'il répétait souvent, *adroit à rompre un œuf contre un autre sans se salir les mains*, il contemple les deux rivaux se détruire mutuellement, et feignant enfin de protéger le plus faible, il revient en Hongrie, l'an 1529, comme allié de Jean Zapolski; mais il s'y comporte en ennemi. Maître de Bude pour la seconde fois, il en laisse égorger la garnison pendant sa retraite, au mépris de la capitulation (1). Altembourg ayant été pris d'assaut, tout y est passé au fil de l'épée, sans distinction d'âge, de rang et de sexe. Soliman efface en partie cette tache à son triomphe, en renvoyant à Ferdinand le brave Nadasti, gouverneur de Bude, et en remettant cette place avec le trône au roi Jean, devenu vassal de la Porte. Le prince de Moldavie, Bogdan, fils d'Etienne, pressé dans ses Etats par les généraux ottomans, vient alors se soumettre au sultan, qui fait de cette province un fief de son empire. Quoique la saison fût avancée, Soliman va mettre le siège devant Vienne, le 26 septembre, avec une armée de 250,000 hommes. La vigoureuse résistance de la garnison, commandée par Frédéric, prince palatin, et les retards dans l'arrivée des munitions, occasionnés par des pluies continuelles et par le débordement du Danube, obligèrent le sultan à décamper, le 14 octobre, après vingt assauts meurtriers et une perte de 80,000 hommes. En traversant la Hongrie, il y laissa de nouvelles traces de cruauté et fit égorger tous les captifs qui n'étaient pas en état de suivre son armée. De retour en Constantinople, il célébra la circoncision de trois de ses fils, avec une pompe incroyable, et dans le festin solennel qui suivit cette cérémonie, il admit à sa propre table son précepteur, le moufty et le kadli el-asker. Ferdinand ne sut pas profiter de la retraite de son ennemi. Il obtint de légers avantages et reprit quelques places; mais trompé par Méhémed-Beig, gouverneur de Sémandrie, qui se fit passer pour le grand vizir, il fut forcé de lever le siège de Bude. Soliman revint en Hongrie, l'an 1531, et remporta sur ce prince, près de Gradisca, une victoire qui lui soumit l'Esclavonie. Charles-Quint, le seul des souverains de l'Europe dont la puissance fût en état de balancer celle du monarque ottoman, n'avait jusqu'alors fait la guerre qu'au roi de France et au pape, et loin de prendre les armes contre le formidable ennemi de la chrétienté, il semblait même avoir oublié de secourir son propre frère Ferdinand. Enfin il rassembla,

(1) Un soldat allemand ayant tué un janissaire qui reprochait aux chrétiens leur peu de courage, les Turcs crièrent que ceux-ci avaient enfreint le traité, tombèrent sur eux et les mirent en pièces; c'est ainsi que ce massacre est raconté par les écrivains occidentaux.

(1) Il n'échappa à cette destruction que quelques manuscrits.

sous les murs de Vienne, en 1532, 120,000 hommes, tirés de l'Espagne, de l'Italie, des Pays-Bas et de l'Allemagne, sans compter un nombre prodigieux de troupes irrégulières. C'était la première fois que Charles paraissait à la tête de ses armées. Soliman assiégeait alors Strigonie avec plus de 200,000 hommes. L'Europe attendait l'issue de la lutte qui allait s'engager entre les deux empereurs; mais ces rivaux, également redoutables, se conduisirent avec tant de circonspection que la campagne finit sans résultats importants. Charles se contenta de s'être montré aux Turcs, et Soliman reprit le chemin de Constantinople. Les forces combinées des puissances italiennes avaient, sur ces entrefaites, ravagé la Morée et enlevé Coron. Le Grand Seigneur confia le soin de sa vengeance au brave gouverneur de Sémendrie, qui partit comme un éclair, reprit Coron et délivra la Morée. On a prétendu que le grand vizir Ibrahim, gagné par l'argent des chrétiens, engagea son maître à porter ses armes en Asie; mais suivant les historiens turcs, dont le témoignage semble mériter ici la préférence, la révolte de Saheb-Ghéraï, khan de Crimée, les instances du gouverneur de l'Adzerbaïdjan qui avait trahi le roi de Perse pour se soumettre à la Porte ottomane, et la mort du gouverneur de Bagdad, qui peu de temps auparavant avait fait hommage de cette ville à Soliman, furent les véritables motifs qui déterminèrent ce monarque à interrompre la conquête de la Hongrie. Ibrahim part de Constantinople, en novembre 1533, et va passer l'hiver à Alep, où il fait les préparatifs de la campagne suivante. Il marche, au printemps, vers la Perse, s'empare de Van et de plusieurs places du Diarbekr et de la haute Arménie, rencontre l'armée persane à Eiad-Abad, près de Tauris, et lui livre une bataille sanglante mais indécise. Le Grand Seigneur arrive bientôt dans l'Adzerbaïdjan et joint ses troupes à celles de son vizir. Schah Thahmasp, n'osant risquer une seconde bataille contre des forces si supérieures, les harcela, les épuisa, en feignant de fuir et en leur coupant les vivres. Soliman, qui avait pénétré jusqu'à Sultanieh, rebuté par cette guerre de chicane et par un orage épouvantable qui avait renversé ses tentes et fait périr un grand nombre de ses chameaux et de ses chevaux, abandonna le nord de la Perse et dirigea ses étendards sur Bagdad. Les portes de cette cité, fameuse par la longue résidence des kalifes, lui furent ouvertes, malgré les efforts du nouveau gouverneur, qui se retira auprès du roi de Perse. Pendant les six mois que Soliman passa dans l'ancienne capitale des Abbassides, il visita les tombeaux d'Aly, de Houcein et des autres imams, qui rendent cette ville et ses environs vénérables aux musulmans de toutes les sectes; il assigna des fonds considérables pour la restauration et l'entretien de ces édifices sacrés, et fit creuser un canal depuis l'Euphrate jusqu'à

Mesched-Houcein, afin de fertiliser cette contrée aride et sablonneuse. Au printemps de l'année 1535, le sultan quitta Bagdad, marcha sur Tauris, où il entra sans résistance, y fit prononcer la khotbah (prière ou prône) en son nom et rendit cette ville au roi de Perse, en lui accordant la paix. Tandis que Soliman reculait en Asie les bornes de son empire jusqu'aux montagnes du Kourdistan et au golfe Persique, le fameux corsaire Khaïr-eddyn Barberousse, devenu le grand amiral de ce monarque, auquel il avait fait hommage de son royaume d'Alger, détrônait le roi de Tunis et soumettait aussi la ville et les Etats de ce nom à la domination ottomane (*roy. MULEY HAÇAN*). Mais, l'année suivante (1535), Charles-Quint ayant rétabli Muley Haçan sur son trône, Barberousse, forcé de céder à la valeur et au nombre des troupes chrétiennes, abandonna Tunis, alla surprendre le Port-Mahon, ravagea les côtes de la Sicile et de la Pouille, et se rendit maître de Castro (*roy. BARBEROUSSE II*). Soliman reparut en Europe, dans les premiers jours de l'année 1536, traînant après lui une foule de captifs pour remplacer les soldats qu'il avait perdus. Il signala sa rentrée dans Constantinople par la mort d'Ibrahim, son grand vizir, le plus habile de ses généraux et de ses ministres; mais qui, fier de la faveur et de l'alliance de son maître, avait poussé l'orgueil au point de prendre le titre, jusqu'alors inoui, de *ser-asker sultan*, et s'était rendu coupable de plusieurs abus de pouvoir. Suivant Mouradgea d'Ohsson, l'apparition nocturne du fantôme du defterdar, ou ministre des finances, Iskender Tchéléby, que le favori avait injustement sacrifié à sa sûreté, avant de partir de Bagdad, suffit pour déterminer le sultan à se défaire de ce dernier (*roy. IBRAHIM*). Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une lettre écrite par le malheureux defterdar, un moment avant son supplice, avait instruit le souverain que l'accusateur d'Iskender avait été le complice de ses dilapidations. Cependant les armées de Soliman, commandées par ses généraux, triomphaient en Asie, des princes de Géorgie, tributaires de la Perse, et les forçaient de livrer leurs forteresses et d'envoyer des ambassadeurs à Constantinople pour traiter des articles de leur sujétion à la Porte ottomane. Dans le même temps, les Impériaux, ayant pénétré en Bosnie, furent repoussés par le pacha de Belgrade, qui rangea sous les lois du croissant la ville et le sandjakat de Kilia. L'an 1537, le sultan, devenu la terreur des trois parties de l'ancien hémisphère, attaque les possessions vénitiennes dans le golfe Adriatique. Le grand vizir Ayas et le capitaine pacha Khaïr-eddyn débarquent dans l'île de Corfou. Soliman, après avoir soumis, en personne, sans effusion de sang, le pays d'Arnaut (l'Albanie), dont les peuples belliqueux avaient commis quelques désordres, passe dans l'île dont il se croit déjà le maître; mais le vainqueur de Rhodes, échoue devant

Corfou. Il pille et brûle les bourgs et les villages, sans pouvoir prendre la capitale. Les dégâts occasionnés dans son camp par une grêle extraordinaire, lui paraissent de sinistres présages. Il lève le siège, malgré les représentations de ses généraux, et se rembarque pour Constantinople. Il fut dédommagé de cet échec par les conquêtes et le butin que Khaïr-eddyn fit dans l'Archipel, et par la victoire que le pacha de Sémendrie remporta sur les Allemands et les Hongrois. Les progrès des Portugais sur les côtes de l'Inde et de l'Arabie, les troubles qui s'étaient élevés dans le Yémen et les réclamations du roi de Cambaye et des autres princes musulmans de l'Inde, appelèrent l'ambition de Soliman vers ces contrées et flattèrent sa vanité. Il chargea le pacha d'Egypte de cette expédition lointaine (1). En 1538, une flotte considérable fut construite à Suez, avec des bois coupés dans les montagnes de Caramanie, transportés en Egypte et portés à dos de chameau à travers le désert, après avoir remonté le Nil. Le pavillon ottoman flotta pour la première fois sur le golfe Arabique et sur la mer des Indes. Le Yémen fut conquis plus par la cruauté que par le courage et les talents du général turc; mais sa tentative pour enlever Diu aux Portugais ne lui laissa que la honte de l'avoir entreprise (*roy.* SOLÉMAN AL-KHADEM). Tandis que les généraux du sultan portent chez diverses nations la gloire et l'effroi de son nom, il entre lui-même en Moldavie, où il est reçu comme ami; mais bientôt il exige à main armée le tribut annuel que les habitants avaient négligé de payer, les réduits à s'humilier devant lui, à accepter les conditions et le prince amovible qu'il leur impose, et emporte à Constantinople tous les trésors de leur province et de leurs églises. La même année Khaïr-eddyn Barberousse battit, près de Candie, une escadre vénitienne et triompha, devant Prévesa, d'une autre flotte combinée des princes chrétiens, commandée par le célèbre André Doria. Les Vénitiens alors demandèrent la paix; mais le fier sultan ne la leur accorda que l'année suivante, après leur avoir repris Castel-Novo et exigé la cession de Malvoisie et de Napoli. outre les quatorze îles qu'ils avaient perdues. La mort de Jean Zapolski, roi d'une partie de la Hongrie, vassal et tributaire de la Porte, rallume la guerre entre les Turcs et la maison d'Autriche, en 1540. Soliman se déclare le protecteur d'un fils en bas âge du feu roi et dispute, au nom de son pupille, le trône de Hongrie à Ferdinand, qui, aux termes de son traité avec Zapolski, espérait de le posséder sans compétiteur. Le sultan refuse l'hommage et le tribut du prince autri-

chien, fait arrêter ses ambassadeurs et envoie des troupes qui l'obligent de lever le siège de Bude. Il vient camper devant cette capitale, les usages de sa nation ne lui permettant pas de se loger dans une ville murée qui ne reconnaissait pas ses lois. Les mêmes scrupules l'empêchent de visiter et de recevoir la veuve de son vassal; mais trompant la vigilance de cette princesse, qu'il éblouit par la promesse de donner à son fils un témoignage solennel de sa puissante protection, il prépare dans son camp une fête magnifique pour les seigneurs qui ont accompagné le roi enfant, et les y retient, tandis que les janissaires s'emparent, sans obstacle, des portes de Bude et en désarment les gardes. Il ne renvoya le fils à sa mère qu'après qu'elle eut ordonné à tous les commandants militaires de remettre aux Turcs les provinces et les places de la Hongrie; ensuite il relégua la reine et le jeune prince dans la Transsilvanie, qu'il leur donna en fief pour toute compensation. Maître de la Hongrie par cet artifice, Soliman fit son entrée triomphale dans Bude, en 1541; changea les églises principales en mosquées, et y laissa une garnison turque sous les ordres du beigler-beig, auquel il confia le gouvernement de la Hongrie. Quoique la souveraineté de ce royaume lui fût acquise par les armes, par la vassalité de Zapolski et la soumission proposée de Ferdinand, il laissa aux Hongrois leur religion, leurs privilèges et leurs propriétés. L'ennemi de la maison d'Autriche devait être disposé à être l'ami de la France. Déjà des relations secrètes avaient eu lieu entre Soliman et François I^{er}. L'assassinat commis dans la Lombardie autrichienne, par ordre de Charles-Quint, sur la personne de deux ambassadeurs de France qui revenaient de Constantinople, n'empêcha pas la conclusion d'un traité d'alliance et d'amitié entre la France et la Turquie, en 1542 (1). Paulin, qui avait terminé cette négociation, s'embarque, l'année suivante, sur la galère de Barberousse, qui, après avoir conduit la flotte ottomane dans le phare de Messine, pris et pillé Reggio, jeté l'épouvante dans Ostie et dans Rome, vient mouiller à Marseille, suivant les ordres de son maître, pour y recevoir les instructions du roi de France. Les lis se joignent au croissant et l'armée navale combinée va mettre le siège devant Nice, qui capitule bientôt; mais la résistance du château et les secours qu'y amènent les généraux de Charles-Quint, irritent les Turcs. Ils pillent la ville et remettent à la voile, abandonnant des alliés avec lesquels ils s'accordaient difficilement. L'amiral ottoman, pour ne pas per-

(1) C'est à tort que l'on a répété dans plusieurs compilations, sur l'autorité erronée de l'historien Démétrius Cantemir, que Barberousse commandait la flotte ottomane dans cette navigation. Les auteurs portugais et turcs qui nous ont fourni des détails curieux sur cette importante expédition, sont d'accord sur le nom du pacha qui en fut le chef et ne font aucune mention de Barberousse, qui en effet était alors occupé dans la Méditerranée.

(1) Le premier traité de commerce, base de ce qu'on appelle les capitulations de la France avec la Porte ottomane, est du 6 moharrem 935 (septembre 1528). On y relate un commandement de Bajazet II, de l'année 913 (1507). Ce fut au mois de chaban 941 (février 1535), que fut signé le traité de paix et d'alliance entre Soliman I^{er} et Jean de la Forest, ambassadeur de François I^{er}. Une double copie de ces deux traités existe aux manuscrits de la bibliothèque de Paris, n° 778, et 248 H., fonds de St-Germain.

dre le fruit de cette campagne, va ravager les îles d'Ischia et de Lipari et ramène dans Constantinople 7,000 prisonniers. Soliman qui, dans le même temps, avait repris, en Hongrie, quelques places aux Allemands, revenait triomphant de sa dixième expédition, lorsqu'il apprit la mort de Mahomet, son fils aîné. Accablé de douleur, il renonce pour quelque temps à la guerre, aux conquêtes; il rend la liberté à un grand nombre de captifs chrétiens, accorde enfin une trêve à Ferdinand et fonde plusieurs établissements pieux. Une perte aussi sensible, quoique moins cruelle pour le sultan, fut celle du fameux Khaïr-eddyn Barberousse, qui mourut en 1546. Un frère de Schah-Thahmasp étant venu implorer le secours de la Porte ottomane, Soliman lui accorde sa protection et saisit cette conjoncture pour envoyer une armée contre la Perse, en 1548. Il s'y rend lui-même et s'empare de Tauris; mais voyant que Schah-Thahmasp, au lieu de défendre sa capitale et l'entrée du cœur de son royaume, était allé s'emparer de la place importante de Van et manifestait ainsi l'intention de couper la retraite à l'armée ottomane, il revient sur ses pas, reprend cette forteresse après une courte résistance et bornant là ses exploits, il va passer l'hiver à Alep, d'où il retourne, au printemps de 1549, à Constantinople. Le peu de gloire et de fruit que Soliman recueillit de cette campagne, la onzième où il avait commandé son armée en personne, parut le dégoûter du rôle de conquérant; mais ses généraux continuèrent encore d'affermir son empire et d'en reculer les frontières. Le Yémen et la Georgie révoltés rentrent sous sa domination. Sinan-Pacha et le corsaire Dorgoudjé (Dragut), digne successeur de Barberousse dans la charge de capitain-pacha, après avoir fait une tentative inutile sur Malte, devenue le chef-lieu de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, et pris l'île de Gozze, enlèvent, en 1551, Tripoli de Barbarie aux chevaliers, qui capitulent malgré leur brave gouverneur. La cession de la Transsilvanie au roi Ferdinand par la veuve de Zapolski, ayant occasionné la rupture de la trêve, les Ottomans reviennent en Hongrie, assiègent Tèmeswar sans succès et se rendent maîtres de plusieurs autres places, notamment de Lippa, qui retombe la même année, au pouvoir des Allemands. Plus heureux l'année suivante, ils s'emparèrent de la ville et de tout le banat de Ténieswar; mais la peste, qui seconda la bravoure des citoyens d'Agria et de leurs femmes, força les musulmans de s'éloigner de cette ville (*voy. OLAHUS*). La défaite d'une armée ottomane par Schah-Thahmasp est pour le sultan un prétexte plausible de porter ses armes pour la troisième fois contre la Perse; mais un plus pressant motif l'appelait en Asie. L'ambitieuse et cruelle Roxelane (*Rouschen*), qui, du rang d'esclave, était devenue sa favorite et son épouse, abusait d'un descendant que ses artifices plus que sa beauté lui avaient acquis sur

l'esprit de Soliman, ascendant qui ne fit que s'accroître lorsque l'âge, affaiblissant le caractère du monarque, l'eut rendu plus crédule et plus défiant. On a rapporté avec des détails assez circonstanciés, dans divers articles de cet ouvrage, les détestables manœuvres de cette méchante femme, à qui seule on doit imputer les fautes, les crimes et les chagrins domestiques qui ont flétri et empoisonné la vieillesse du grand Soliman (*voy. BAJAZET, MUSTAPHA, ROUSTAM-PACHA et ROXELANE*). Il suffit de dire ici que, depuis la mort du prince Mahomet, l'aîné des fils qu'elle avait donnés au sultan, Roxelane, jalouse de Mustapha, qui, né d'une rivale odieuse, était devenu l'héritier présomptif de l'empire, s'efforça de le rendre suspect à son père, afin d'assurer le trône à l'un de ses propres fils. Le grand vizir Roustam fut le complice et le principal agent de la haine et de la perfidie de cette femme. Mustapha résidait dans son gouvernement d'Amasie, qui touchait aux frontières du roi de Perse. Accusé d'intelligence avec ce monarque et de conspiration contre son père, il fut mandé au camp de ce dernier, qui n'avait entrepris cette expédition contre la Perse que pour se défaire d'un fils qu'il regardait comme son plus dangereux ennemi. A peine Mustapha fut-il entré dans la tente impériale que des muets apostés l'étranglèrent au premier signal que leur donna le sultan, caché derrière un rideau. Cette horrible scène se passa l'an 1553, dans les environs de Tokat ou de Tauris. Djihanghir, frère de ce malheureux prince, mais fils de Roxelane, mourut peu de temps après, soit de sa douleur, soit du poison qu'on lui donna, soit par l'effet naturel de sa défectueuse conformation; car il n'est pas vraisemblable qu'il se soit poignardé sur le corps de son frère, le suicide étant diamétralement opposé au dogme de la prédestination si généralement admis par les musulmans. Les historiens turcs se bornent à dire que Mustapha avait mérité son sort par ses pratiques séditionnelles, et que son fils fut enveloppé dans le même châtimement. Après ces cruelles exécutions, Soliman envoya défier le roi de Perse en rase campagne: n'ayant pas reçu de réponse, il entra dans l'Arménie persanne, prit Erivan, dont il détruisit les principaux édifices, et ravagea tous les pays entre Tauris et Meraga. Au printemps de l'année 1554, il se rendit à Amasie, où il conclut la paix avec les ambassadeurs du sofyl. Les villes de Van, Marasch et Moussoul furent reconnues pour les limites de l'empire ottoman du côté de la Perse. Pendant l'absence du sultan, un imposteur, se faisant passer pour le prince Mustapha, excita des troubles dans les environs de Nicopol: il était suscité, suivant les uns, par Roxelane et par Bajazet, son second fils, à qui elle voulait assurer le trône au préjudice de Sélim, son frère aîné, en faisant périr ce prince et le sultan même par un instrument qu'elle

était sûre de briser à son gré. Le faux Mustapha fut arrêté par les soins du grand vizir Ahmed (roy. ACHMET). Avant de périr, il dénonça Bajazet comme son complice; mais Roxelane, qui avait su ne pas se mettre en évidence, obtint la grâce de son fils et sacrifia le grand vizir. D'autres disent que Bajazet assoupit lui-même cette révolte et livra l'imposteur à Soliman. Vers le même temps, une flotte ottomane, partie de Suez, allait attaquer sans succès l'île d'Hormuz, essayait une défaite dans le golfe Persique et battait à son tour les Portugais. Les armes du sultan triomphaient encore en Hongrie; le khan de Crimée, Dewlet Gheraï, son vassal, remportait une victoire sur les Russes, et le gouverneur d'Alger lui soumettait Bougie et trois autres châteaux, qu'il enlevait aux Espagnols. De retour à Constantinople en 1553, le sultan renouvela, par un édit sanglant, la prohibition du vin, dont l'usage, par la tolérance et surtout l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, était devenu presque général. Soliman ordonna de verser du plomb fondu dans la bouche de ceux qui auraient transgressé ce précepte du Coran, et il fit brûler tous les navires chargés de vin qui arrivèrent à Constantinople dans les premiers jours de la publication de cette défense. Toujours fidèle à son alliance avec les Français, il envoya dans la Méditerranée une forte escadre sous les ordres de Pialeh-Pacha, qui, ayant fait sa jonction avec celle du roi Henri II, défit la flotte espagnole, prit Messine, Reggio et les îles Baléares. La mort de la fameuse Roxelane, arrivée en 1557, fut encore fatale à Soliman et à l'empire. Bajazet, digne fils d'une telle mère, laissa bientôt éclater sa jalousie et sa haine contre son frère Sélim. En vain le vieux sultan, voulant éloigner les causes de discorde entre ses fils par la distance des lieux, ordonna à Sélim de quitter le gouvernement de Magnésie pour celui de Konieh et à Bajazet d'aller résider à Amasie. Celui-ci résista aux ordres de son père, se maintint dans son gouvernement de Kiutayeh, y leva des impôts et des troupes et marcha contre Sélim, qui l'attendait dans les plaines de Konieh. La bataille se donna le 23 schaban 966 (30 mai 1559); elle dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et coûta 40,000 hommes à l'empire ottoman. Bajazet, vaincu, s'enfuit avec ses quatre fils et les débris de ses troupes, à Amasie, où il essaya vainement de relever son parti. Il prit alors la résolution de se retirer en Perse. Avec les 12,000 hommes qui lui restaient, il repoussa, entre Siwas et Arzroum, les troupes que le sultan avait mises à sa poursuite et arriva enfin à Cazbyn, où Schah-Thahmasp lui fit l'accueil le plus affectueux; mais, un an après, ce monarque, cédant aux sollicitations, aux menaces et surtout aux présents d'un père irrité, d'un voisin puissant et redoutable, fit empoisonner Bajazet avec ses

quatre fils (1) et livra leurs corps aux ambassadeurs de Soliman, qui les portèrent à Siwas, où leur tombeau fut depuis converti en mosquée. L'an 967 (1560), les forces d'Espagne et de Malte réunies sous les ordres du duc de Médina-Cœli, vice-roi de Sicile, et d'André Doria, ayant pris l'île de Djerbes, sur la côte d'Afrique, et attaqué Tripoli, où commandait le fameux corsaire Dorgoudjé-Pacha, la flotte ottomane conduite par Pialeh-Pacha leur livra bataille à l'embouchure du golfe de Tripoli et remporta une victoire complète. Les chrétiens perdirent 18,000 hommes, 28 galères et 14 gros vaisseaux. Pialeh, après avoir repris Djerbes, revint triomphant à Constantinople. Le baron de Busbec, alors ambassadeur d'Autriche dans cette capitale, dit qu'à cette nouvelle on n'aperçut aucun changement sur le visage de Soliman. L'ambassadeur français Lavigne fit de grandes instances pour obtenir la liberté des prisonniers espagnols: « Ce n'est pas là la demande d'un « ambassadeur de France, dit en riant le sultan; « je ne livre pas ainsi des ennemis à leurs ennemis. » Il lui accorda cependant la liberté de quelques prisonniers flamands et allemands, quoiqu'il n'ignorât pas alors le traité de paix signé à son insu et sans sa participation, l'année précédente, avec l'Espagne, par Henri II, auquel il avait même adressé une lettre de reproches à ce sujet. Enhardi par ce succès, Dorgoudjé tenta de s'emparer d'Oran sur les Espagnols; mais il échoua dans cette expédition. L'an 1562, Soliman conclut une trêve de huit ans avec l'empereur Ferdinand et lui envoya un ambassadeur pour obtenir la ratification du traité. Irrité contre les chevaliers de Malte, qui figuraient dans tous les actes d'hostilité envers la Porte Ottomane, le sultan équipa une flotte nombreuse, une armée de 40,000 hommes et chargea de sa vengeance son amiral Pialeh et Militer-Mustapha-Pacha, l'un de ses vizirs; mais avec ordre de ne rien entreprendre sans consulter Dorgoudjé, qui, bien qu'il eût hautement désapprouvé cette expédition, vint s'y joindre, avec une escadre qu'il amena de Tripoli. Les Turcs avaient débarqué le 23 schawal 972 (24 mai 1565): ils assiégèrent le fort St-Elme, qu'ils prirent au bout d'un mois. Ils formèrent alors le siège de Malte; mais Dorgoudjé ayant été tué, sans qu'on sache, dit un historien turc, si le coup partit de la place ou du camp ottoman, la désunion entre Mustapha et Pialeh, l'indiscipline et les désordres qui en résultèrent dans l'armée, contribuèrent, non moins que la belle résistance du grand maître, Parisot de la Valette, et de ses braves chevaliers, à forcer les Turcs de renoncer à une entreprise qui leur avait

(1) Suivant Busbec et Hadjy-Khalefah, Bajazet fut étranglé dans sa prison, en 1561, par des émissaires de son père. Soliman fit même périr un enfant au berceau de ce prince, s'autorisant du proverbe: qu'un mauvais arbre ne peut porter que de mauvais fruit.

coûté 15 à 20,000 hommes. Ils remirent à la voile le 11 septembre, malgré le secours que leur avait amené Haçan-Pacha, dey d'Alger, fils de Barberousse et gendre de Dorgoudjé. Soliman, mécontent de ses deux généraux, qui s'accusaient réciproquement de ce revers, mit en délibération s'il les ferait périr. Il voulut néanmoins qu'ils entrassent à Constantinople tambours battants, enseignes déployées, et se contenta de déposer Mustapha. Quant à Pialeh, pour retirer quelque fruit de cet armement, il alla dépouiller les habitants de Scio du droit de se gouverner eux-mêmes, afin de les punir d'avoir informé les Maltais des desseins de la Porte. Mais, l'année suivante, à la demande de Henri II, roi de France, le sultan rendit à ces insulaires les familles qu'on leur avait enlevées et leur ancienne forme de justice, sauf l'appel au cadi. Après la mort de Ferdinand, le gouverneur de la Hongrie autrichienne pour son fils Maximilien II avait rompu la trêve et commis des hostilités contre les possessions des Turcs et celles du vaïvode de Transylvanie, leur vassal. Soliman, persuadé que son épée ne pouvait triompher que dans ses mains, entreprit sa treizième expédition, malgré son âge et ses infirmités. Précédé d'une armée de 200,000 hommes, sous la conduite du second vizir, Mechir-Duna-Peter-Pacha, il partit de Constantinople le 9 schawal 973 (10 mai 1566), avec son grand vizir, sa garde et ses principaux officiers. Il était porté alternativement dans un carrosse et dans une litière; mais, à l'approche des villes et des bourgs, il montait à cheval pour se montrer au peuple. Après avoir passé la Save et la Drave sur un pont construit avec autant d'art et d'élégance que de promptitude, il arrive à Bude, où il fait trancher la tête au beigler-beig Arslan-Pacha, qui, au lieu de centraliser ses forces, avait formé des entreprises hasardeuses et s'était laissé battre par les Autrichiens. Il charge ensuite son second vizir d'aller s'emparer de Ghiula, et il va lui-même camper devant Szigheth. Il y était depuis près d'un mois, lorsque la fatigue, les exhalaisons des marais voisins, l'âge et le chagrin de la résistance que lui opposa le comte Nicolas Zrini lui causèrent une fièvre maligne, dont il mourut le 22 safar 974 (8 septembre 1566). Le bonheur de ce conquérant le suivit au delà du tombeau. Deux jours après sa mort, Szigheth fut emporté d'assaut par les Ottomans, et l'on apprit que Ghiula s'était rendue au bout d'un mois de siège. Les auteurs varient sur la date de la mort de Soliman (1), et quelques-uns la placent après la réduction de la forteresse qu'il assiégeait. Cette incertitude vient

de ce que le grand vizir Tcheleby-Mohammed-Pacha, voulant prévenir toute sédition dans le camp et assurer le trône à Sélim, le seul vivant des sept fils de Soliman, cacha avec le plus grand soin la mort du sultan, fit périr le médecin et les esclaves qui en avaient le secret et ne le confia qu'au reis-efendy et au silikhdar, ayant besoin de l'un pour sceller les firmans et de l'autre pour imiter la signature du monarque défunt. Il fit enterrer le corps de Soliman dans la tente impériale, continuer le siège et les opérations de la guerre, réparer les fortifications de Szigheth. Six semaines après, il donna le signal du départ. Le cadavre exhumé fut mis dans une litière, dont le grand vizir s'approchait de temps en temps, comme pour converser avec le sultan et recevoir ses ordres. Ce ne fut qu'à Belgrade que l'armée apprit la mort de son souverain et proclama Sélim II, qui venait d'y arriver. Le corps de Soliman fut alors placé sur un char funèbre et porté religieusement à Constantinople, où on le déposa dans la grande mosquée Souleïmanieh, qu'il avait fondée et dont la magnificence et la grandeur ne le cèdent qu'à celle de Ste-Sophie. Ce vaste édifice renferme dans son enceinte quatre collèges, un hospice pour les pauvres, un hôpital pour les malades et une bibliothèque publique, qui contient deux mille manuscrits (1). Soliman fit rétablir l'ancien aqueduc, qui conduit l'eau à Constantinople, où elle se partage en plus de huit cents fontaines. Il fit encore ériger dans cette ville une mosquée, un hôpital et d'autres édifices au nom de sa mère ou de Roxelane; une mosquée en mémoire de son fils Djilhanghyr; un pont sur la route de Romélie; à Scutari, une mosquée, deux khanehs (hôtelleries), un collège et un hospice pour les pauvres, en l'honneur de sa fille chérie Mihr-u-Mah (soleil et lune). Ces monuments et un grand nombre d'autres, qu'il fonda à Konieh, à Damas, à Jérusalem, à Adrianople, à Bagdad, en Egypte, à la Mecque, à Médine, etc.; les fonds assignés par lui à l'entretien de ces édifices et des fonctionnaires qui y sont attachés; la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts; l'éclat de sa cour, où figuraient des ambassadeurs des princes, des souverains de diverses contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; l'air de grandeur et de majesté répandu sur toute sa personne, malgré la simplicité de ses vêtements, justifient les surnoms de Magnifique et de Grand que la postérité lui a décernés. Les Turcs lui ont donné le titre de *Ghazy* à cause de ses conquêtes et de ses victoires; ils l'honorent comme *schehid* (martyr), parce qu'il est mort dans une guerre contre les chrétiens. Mais le

(1) La date de la naissance de Soliman et celle de son avènement au trône étant connues, il est étonnant que tous les auteurs aient varié sur la durée de son règne et de son âge. Il régna quarante-six ans et en vécut 72. Si l'on compte par années de l'hégire, il faut ajouter deux ans.

(1) Ce nombre pourra sembler bien modique; mais il faut se rappeler qu'à cette époque les dépôts littéraires étaient rares et peu considérables dans les cours des souverains de l'Europe, et qu'il y a au moins douze bibliothèques publiques à Constantinople, outre celle de Soliman I^{er}.

surnom de *Canouny* (le législateur) consacrer à la fois le souvenir de sa sagesse et celui du respect des Ottomans, qui se gouvernent encore aujourd'hui par ses institutions. Ce n'est pas que Soliman ait publié un corps de lois : le Coran est le code unique et universel des musulmans. Il ordonna seulement une compilation, une révision de toutes les maximes et ordonnances de ses prédécesseurs sur l'économie politique, civile et militaire : il en remplit les lacunes en réglant les devoirs, le rang, le costume, les pouvoirs et les privilèges de tous les fonctionnaires à la cour, à la ville, à l'armée, les levées, le service, l'équipement, la solde des troupes de terre et de mer, le mode de recettes et de dépenses du trésor public. Sous le règne de Soliman, la langue turque s'embellit, se perfectionna et acquit plus d'harmonie, de douceur et de noblesse par le mélange de l'arabe et du persan. L'empereur parlait ces trois langues avec pureté, et il excellait dans la poésie. Il savait aussi le grec, et il fit traduire en cette langue les *Commentaires* de César. Soliman eut toutes les qualités des héros et quelques vertus des bons rois. Sobre, tenépérant, juste, rigide observateur de son culte, religieux gardien de la foi des traités, il était brave, infatigable à l'armée, magnanime, grand politique et ami de la vérité. Sévère et quelquefois terrible dans ses jugements, mais presque toujours impartial, il savait concilier le maintien du respect qu'il exigeait pour la religion de l'Etat avec la protection qu'il devait à tous ses sujets indistinctement. Ainsi, tandis qu'il faisait instruire juridiquement le procès de Cabiz, en 1526 ou 1527, et condamner à mort ce docteur, convaincu d'avoir professé que Jésus-Christ était supérieur à Mahomet et l'Evangile au-dessus du Coran (*voy. CABIZ*), il ordonnait l'exécution de tous les Albanaï qui se trouvaient à Constantinople, parce qu'on ne put découvrir ceux d'entre eux qui avaient assassiné et volé un marchand chrétien. Voulant bâtir une mosquée, Soliman acheta le terrain nécessaire pour cet édifice, à l'exception d'une maison de peu de valeur, placée dans le centre et qu'un israélite, qui en était propriétaire, refusait de lui vendre. Tout le monde s'attendait à voir cet homme devenir la victime de son entêtement. Le mufti, consulté par Soliman, répondit que les propriétés sont sacrées sans distinction d'individu et qu'on ne peut élever un temple à Dieu sur la destruction d'une loi aussi sainte; mais que le souverain avait le droit de prendre cette portion de terrain à loyer, en faisant un contrat au profit du propriétaire et de ses descendants. Le sultan s'en tint à la réponse du mufti. Il ne serait pas difficile de prouver que Soliman fut le plus grand prince d'un siècle où figuraient François I^{er}, Charles-Quint et Henri VIII. Il eût peut-être mérité de donner son nom à ce siècle s'il eût régné sur des nations chrétiennes. Ses vertus, ses

talents lui étaient propres : ses fautes, ses crimes appartenaient à sa nation, à sa religion, à son aveugle tendresse pour une femme adroite, ambitieuse et cruelle. Dans sa vieillesse, il devint plus dévot, plus superstitieux. Passionné pour la musique, il renonça à donner des concerts; il brisa, il jeta au feu tous ses instruments de musique par scrupule de conscience. Il vendit son argenterie au profit des indigents et se fit servir dans de la vaisselle de terre; mais, dans le même temps, il se fardait, afin de se donner un air de fraîcheur et de santé, en cachant les rides et la pâleur de son visage, et de persuader aux ambassadeurs des puissances étrangères qu'il était encore en état de gouverner son empire et de le défendre les armes à la main. Il vécut et régna longtemps; sut choisir et conserver d'habiles ministres et de bons généraux; encouragea les lettres, les arts, l'agriculture et le commerce; sut allier la puissance à la majesté du trône et eut à la fois sur pied des armées de terre et de mer, égales en force et en nombre à celles de tous les Etats réunis de l'Europe. Il eut la gloire d'opposer une digue à l'ambition de la maison d'Autriche et de déjouer les projets de monarchie universelle dont s'était bercé Charles-Quint. Il établit par son propre exemple la discipline de ses armées et les conduisit, dans leur carrière victorieuse, depuis l'Araxe et le golfe Persique jusqu'au centre de l'Allemagne. On trouve à la bibliothèque de Paris une histoire manuscrite en turc du grand Soliman, sous le titre de *Soliman-nameh*, par Cara-Tchéleby-Zadeh Abd-el-Aziz, in-4°. Elle possède plusieurs manuscrits sur les divers événements du règne de ce prince, par Saad-Eddyn et autres historiens turcs (1). Un recueil de lettres turques, sous le n° 144 de la même bibliothèque, en contient deux de ce sultan adressées à Henri II. On y voit aussi des exemplaires du *Canoun nameh* ou recueil des lois de Soliman, tant en turc que traduits. A.-L.-M. Pétis de la Croix en a publié une traduction in-12. Les parties relatives aux finances et aux affaires militaires ont été insérées par Marsigli dans son *Etat militaire de l'empire ottoman* (*voy. MARSIGLI*). Les édits de ce prince sur la police et l'administration de l'Egypte sont un monument précieux qui honore sa mémoire. On y reconnaît un ami sévère de l'ordre, un protecteur zélé de l'agriculture et le père d'un peuple nouvellement conquis. Ils ont été traduits par Digeon, à la suite des *Nouveaux Contes arabes et turcs, précédés d'un Abrégé de l'histoire ottomane*, Paris, 1781, 2 vol. in-12. La vie de Soliman attend encore dans notre langue un bon historien. Presque tout ce qu'on a écrit sur cet illustre sultan, dans nos histoires générales et particu-

(1) L'histoire de Soliman I^{er} et de ses deux premiers successeurs devait former le tome 4 de la traduction manuscrite que Galland a laissée de l'*Histoire ottomane* de Saad-eddyn et de Naïma-Effendi; mais ce volume manque à la bibliothèque de Paris.

lières de l'empire ottoman, est inexact ou incomplet. On trouve des détails curieux sur son caractère et sa politique dans les *Lettres* du baron de Busbec. A—r.

SOLIMAN II, vingtième empereur de la même dynastie, succéda, en 1687, à son frère Mahomet IV, qui était déposé. Il sortit du sérail, où il était renfermé depuis quarante ans, pour monter sur le trône. Faible, timide, dévot, et peu fait pour gouverner, il refusa d'abord la couronne, par crainte ou par respect pour son frère, et ne l'accepta que malgré lui. L'épuisement des finances ne lui ayant pas permis d'accorder aux janissaires la gratification d'usage après qu'il eut été proclamé, il s'ensuivit une violente sédition qui coûta la vie au grand vizir (voy. TCHAOUSCH). Les mutins rentrèrent dans le devoir à l'aspect de l'étendard de Mahomet; mais le Grand Seigneur ayant voulu faire périr les chefs, la sédition recommença avec plus de fureur et ne se termina que par l'exil du nouveau vizir. Ces scènes funestes, provoquées par le même motif, eurent lieu dans tout l'empire ottoman, qui n'éprouva sous un pareil prince que des revers et des troubles. Dès cette même année, 1687, les Impériaux reprirent Agria, le boulevard de la haute Hongrie. Peterwaradin et Albe-Royale leur ouvrirent leurs portes. Ces échecs ayant excité encore les murmures de la populace, Soliman, alarmé, voulut partir pour Andrinople; mais il ne put trouver dans le palais ni chariots, ni chevaux pour transporter ses équipages, et il fut obligé de vendre quelques bijoux afin de se procurer l'argent nécessaire à ce voyage. Cet aveu public de son indigence calma enfin les esprits. Les Vénitiens, qui avaient échoué dans leur entreprise sur Négrepont, faisaient de grands progrès en Dalmatie. Soliman, effrayé de tant de revers, demanda la paix et ne put l'obtenir. Le prince Louis de Bade battit l'armée ottomane, en 1689, près de Nissa. Le sultan fit étrangler le serasker qui la commandait pour avoir cru à la victoire sur la foi d'un magicien; car tout inepte qu'était ce souverain, il n'en était pas moins religieux observateur de la loi musulmane, qui défend de croire à l'astrologie et même de l'interroger. Les talents qui manquaient à Soliman II pour régner étaient remplacés par de bonnes intentions. C'est ainsi qu'il sut faire choix d'un quatrième Kopröly pour grand vizir (voy. KOPRÖLY). L'apparition de cet homme ferme et courageux changea totalement la face de l'empire, et réduisit l'empereur Léopold I^{er} à demander la paix à son tour. Elle lui fut refusée. Kopröly Mustapha prit, en 1690, Nissa et Belgrade; il ravitailla Témesswar, s'empara de Lippa et d'Orsova, et battit le général Vétéranî sous les murs d'Essek. Une hydropisie survenue à Soliman II retint le grand vizir près de sa personne et l'empêcha de pousser plus loin ses succès dans une seconde campagne dont il faisait les préparatifs.

Le sultan n'avait pris aucune part aux glorieux efforts de ses armes pendant la dernière année de son règne. Livré à la méditation du Coran, et scrupuleux observateur de toutes les pratiques ordonnées par ce code de l'islamisme, il passe pour un saint dans l'opinion des Ottomans. Soliman II n'en fut pas moins un prince stupide et crédule, plus propre à être derviche qu'empereur. Ce prince mourut en juin 1691, âgé de 52 ans, après un règne de trois ans et neuf mois. L'empire ottoman, qui était parvenu au plus haut période de puissance sous Soliman I^{er}, marcha plus rapidement vers sa décadence sous Soliman II, qui eut pour successeur son frère Ahmed (voy. ACHMET II). S—y.

SOLIMAN. Voyez SOLÉIMAN.

SOLIMAN-PACHA. Voyez SEVER.

SOLIMENA (FRANÇOIS), peintre italien, né le 4 octobre 1657 à Nocera de' Pagani, dans le royaume de Naples, fils d'un artiste qui, le destinant au barreau, lui avait défendu d'embrasser sa profession, devint peintre malgré ses parents. Il s'amusait en secret à ébaucher quelques dessins, qui, étant tombés par hasard sous les yeux du cardinal Orsini (voy. BENOÎT XIII), lui acquirent un protecteur assez puissant pour triompher des obstacles opposés au libre développement de son génie. En 1674, il fut envoyé à Naples, que Luc Giordano remplissait de sa renommée. On y faisait beaucoup de cas d'un certain de Maria, qui passait pour un fort habile dessinateur. Cè fut à ce dernier que Solimena s'attacha; mais bientôt fatigué de la pédanterie de son maître, il résolut de terminer son apprentissage en se bornant à étudier les ouvrages des meilleurs artistes. Il tâcha d'imiter Lanfranc, Piètre de Cortone et le Calabrese. De ce mélange de modèles, il sortit un style indécis. Malgré ces défauts, ses premiers tableaux offraient des beautés qui n'échappèrent pas aux véritables connaisseurs. Appelé à peindre quelques fresques dans une chapelle de l'église du *Gesu-Nuovo*, il se plaça au rang des meilleurs peintres vivants; et pourtant il était fort jeune encore. Cette circonstance l'aurait empêché d'être admis à travailler dans le couvent de *Donna-Regina*, si l'archevêque de Naples n'eût répondu de ses mœurs. A force de tâtonnements et de recherches, Solimena avait fini par s'apercevoir des imperfections de son style; il s'empressa de l'épurer; mais entraîné plus loin qu'il ne l'aurait dû, il n'évita un défaut que pour retomber dans un autre. Ses derniers tableaux présentent, en général, une exagération dans le ton, un désordre dans les lignes, une confusion dans les plans, qui en rendent l'effet pénible et même désagréable. Les plus estimés sont les fresques de la sacristie de St-Paul, à Naples, où il a peint la conversion de l'apôtre et la chute de Simon le Magicien. On vante aussi la *Vision de St-Benoît*, dans l'église de *Donna Alvina*; *Héliodore chassé du temple*, sur la porte de l'église du *Gesu-Nuovo*, de la même

ville; trois grands tableaux pour la salle du sénat, à Gènes, entre autres l'*Arrivée de Christophe Colomb dans le nouveau monde*, etc. En 1702, Solimena était au mont Cassin, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Naples pour exécuter le portrait de Philippe V. Ce fut par la volonté du même monarque qu'il fut chargé de continuer les douze tableaux que Giordano avait esquissés pour la chapelle royale de Madrid, et que la mort l'avait empêché de terminer. Solimena déployait une grande richesse d'imagination dans les sujets mythologiques; et l'on admire plutôt le poète que le peintre dans son tableau de l'*Aurore*, exécuté pour l'électeur de Mayence; dans ceux de *Phaëton*, du *Comte de Daun* et de l'*Enlèvement de Céphale*, pour le prince Eugène. Plusieurs souverains avaient désiré posséder quelques-uns de ses ouvrages, et il avait été obligé de peindre, à un âge très-avancé, la *Défaite de Darius*, pour le roi d'Espagne, qui lui envoya une somme de mille pistoles. Cependant cette bataille n'avait coûté qu'un mois de travail. Ses neveux, qui héritèrent de sa fortune devenue considérable, prirent ensuite le titre de marquis. Le palais qu'il avait bâti à Naples, et qui contenait un grand nombre de ses tableaux et de ses dessins, fut détruit par un incendie, en 1799, lors de la première entrée des Français dans cette ville. Solimena mourut le 5 avril 1747 à la Barra, lieu de plaisance entre Naples et le Vésuve. Il laissa un grand nombre d'élèves, parmi lesquels se firent remarquer Sanfelice, Conca et de Mura. Le musée du Louvre possède deux tableaux de cet artiste, l'un représentant *Adam et Eve dans le paradis terrestre*, épiques par *Satan*, l'autre *Héliodore chassé du temple*. Voyez de Dominici, *Vite de' pittori Napoletani*, t. 3, p. 579. A—G—s.

SOLIN (CAIUS JULIUS SOLINUS), géographe latin, était né à Rome, suivant l'opinion la plus probable. On a longuement discuté sur l'époque à laquelle il a vécu; il est vraisemblable qu'il fut contemporain de Censorinus, et par conséquent qu'il vivait vers l'an 230. On a de lui un ouvrage intitulé, dans la première édition, sans date, in-4°, donnée par Bonini Mombriti, et dans la seconde, Venise, 1473, in-fol. : *De situ et mirabilibus orbis*; dans celle de Parme, 1480, in-4°, et autres : *Rerum memorabilium collectanea*; dans d'autres postérieures : *De mirabilibus ou memorabilibus mundi*; enfin, dans la première de Paris, 1503, in-4° : *Polyhistor*; c'est le titre qui depuis a été le plus généralement adopté. Cet ouvrage a souvent été réimprimé soit à part, soit avec Pomponius Mela et d'autres géographes latins. On trouve une notice de toutes les éditions dans celle de Deux-Ponts, 1794, in-8°. La plus célèbre est celle de Saumaise, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., réimprimée à Utrecht, 1689, in-fol. On a dit et répété que ce docte commentateur avait supposé et prouvé que Solin avait publié deux éditions de son ouvrage, la première sous le titre de *Col-*

lectanea rerum memorabilium, la seconde sous celui de *Polyhistor*. Mais en écrivant ces mots, on démontrait que l'on n'avait pas lu Solin. En effet, cet auteur nous l'apprend dans la dédicace de son livre, qu'il adresse à son ami Adventus, que l'on suppose avoir été consul en 218. Il dit que des gens trop empressés s'étaient hâtés de faire paraître le travail dont il s'occupait; qu'il l'avait donc revu avec soin et en avait changé le titre. Il est possible, comme Saumaise le fait observer avec raison, que des copistes aient mêlé et confondu ces deux éditions; et c'est sans doute ce qui a été cause que l'ouvrage de Solin est divisé tantôt en cinquante-six, tantôt en soixante et dix chapitres. Solin, qualifié de grammairien dans quelques manuscrits, était probablement professeur de sciences et de belles-lettres. Ses auditeurs avaient écrit ses leçons, ou peut-être avait-il communiqué ses cahiers pour les lire à des personnes qui en avaient tiré des copies. Il annonce dans sa préface qu'il a extrait des écrits les plus authentiques ce qui concerne la position des lieux, des pays et des mers les plus considérables du monde, et qu'il a aussi porté son attention sur le caractère physique et moral des peuples, sur leurs usages particuliers, sur leur commerce et sur tout ce qui est remarquable; enfin qu'il a également parlé des animaux, des plantes, des arbres et des pierres qui se trouvent dans chaque pays. Ayant avoué qu'il s'était borné à faire des extraits, il ne peut mériter les reproches qu'on lui a adressés à cet égard. Il cite près de quatre-vingt-seize auteurs, et cependant il ne nomme pas Plinie, auquel il a beaucoup emprunté; son texte peut quelquefois servir à corriger celui de cet écrivain, et on l'a nommé le singe de Plinie; peut-être avaient-ils puisé tous deux à des sources communes. L'ouvrage de Solin ressemble beaucoup à ceux que l'on a publiés sous le titre de *Curiosités et merveilles de la nature*, car ce sont là les objets qui l'occupent le plus. Son style simple est quelquefois élégant; il emploie fréquemment des mots que l'on ne trouve pas chez d'autres. Un écrivain du 12^e siècle, Pierre le Diacre, bibliothécaire du mont Cassin, abrégé l'ouvrage de Solin. Ce dernier avait composé sur la pêche un poème intitulé *Pontica*, dont il existe vingt-deux vers dans l'anthologie latine de Burmann. Le *Polyhistor* a été traduit en allemand par Jean Heydan, Francfort, 1600, in-fol., et en italien par Louis Domenichi, Venise, 1603, in-4°. Le travail de Saumaise sur Solin est un monument d'une érudition prodigieuse, dans lequel on ne trouve cependant pas toujours l'explication des points difficiles. Une traduction de Solin, la première qui ait été faite en français, a été insérée par M. Agnant dans la *Bibliothèque latine française* publiée par la maison Panckoucke; elle forme un volume in-8° (Paris, 1847). E—s.

SOLIS (JEAN DIAZ DE), navigateur espagnol, était né à Lebrixa. Il accompagna Pinzon, lorsqu'en

1507 celui-ci fit la reconnaissance de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, et découvrit le Yucatan. Tous deux furent ensuite membres du conseil chargé de délibérer sur les découvertes qui restaient à faire, et nommés pilotes royaux. Dans la campagne qui eut lieu en 1509, ils mécontentèrent le gouvernement (*voy.* PINZON). Solis, mis en prison en 1510, recouvra sa liberté peu de temps après. Il obtint, en 1512, la permission de suivre les découvertes de Pinzon, et il partit à ses frais. Ayant relâché à Ténérife, il alla reconnaître le cap St-Roch, puis le cap St-Augustin, et, continuant sa route au Sud, il vit le cap Frio, et entra, en novembre, dans la baie de Rio de Janeiro, où l'on pense qu'il mouilla le premier. Après avoir atterri à différents points, notamment à l'île Ste-Catherine, il arriva au cap Ste-Marie, situé sous le trente-sixième parallèle. Lorsqu'il s'était engagé dans la baie de Rio de Janeiro, il avait supposé que c'était le détroit qu'il cherchait : cette fois ses espérances furent encore plus vives, car il apercevait un vaste bras de mer ; il prit possession de la côte septentrionale au nom du roi d'Espagne, et nomma mer Fraîche l'étendue d'eau qu'il avait devant lui. Côtoyant la terre, il vit des Indiens qui nommaient le fleuve Paranguaza, c'est-à-dire grande mer ou grande eau. Il y aperçut, dit Gomara, quelques *montres* (indices) d'or, et le surnomma de son nom. Le pays lui semblait beau et bon ; il y vit force bétail. Revenu en Espagne, il demanda la conquête de ce fleuve et partit de Lépe, le 8 octobre 1615, avec 3 navires, l'un de 60 tonneaux, et les deux autres de 30 ; il avait embarqué 60 soldats et des vivres pour deux ans et demi. Il laissa en arrière deux de ses navires, et, avec le troisième, poursuivit sa route vers l'ouest. Un grand nombre d'Indiens lui témoignèrent de l'amitié comme à son premier voyage et lui offrirent des présents. Dès que ces Indiens, qui avaient préparé une embuscade, virent les Espagnols un peu écartés du rivage, ils les enveloppèrent et les tuèrent tous, sans que l'artillerie de la caravelle pût les en empêcher. Ils emportèrent ensuite les corps sur leurs épaules, les firent rôtir et les mangèrent. Cet événement se passa près d'un ruisseau qui est situé entre Montevideo et Maldonado, et qui a conservé le nom de *rio de Solis*. « Ce navigateur, dit Herrera, « était plus fameux pilote que bon capitaine. » Ses compagnons se hâtèrent d'aller rejoindre les autres navires. Son frère et François Torres, qui étaient pilotes de l'expédition, ne perdirent pas un moment pour retourner en Espagne, et en passant chargèrent leurs caravelles de bois de Brésil au cap St-Augustin. E—s.

SOLIS (VIRGILE), graveur allemand, naquit à Nuremberg, en 1514. On trouve dans ses estampes, dont la plupart sont de sa composition, de la correction et la délicatesse, et sa manière a quelque ressemblance avec celle de Beham. La

dimension de ses pièces l'a fait ranger dans la classe des *petits-maitres*. Il était très-laborieux : outre les morceaux qu'il a gravés d'après Raphaël, Lucas de Leyde et Aldegrave, son œuvre se compose de plus de huit cents pièces, tant en cuivre qu'en bois. Les plus estimées sont une *Collection de portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III, avec une explication en latin, publiée à Nuremberg en 1566, in-4°, et les *Métamorphoses d'Ovide*, en cent soixante et dix pièces en tailles de bois. Ces petites gravures, parmi lesquelles il s'en trouve de très-belles, ont été imprimées à Francfort-sur-le-Mein, en 1563, 1 vol. in-8°, par le célèbre libraire Sigismond Feyerabend. Solis mourut à Nuremberg en 1570.

— Don François DE SOLIS, peintre espagnol, né à Madrid, en 1629, fut élève de son père, Juan de Solis, élève d'Alfonse Herrera, et qui avait cultivé lui-même la peinture avec succès. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, il étudia en conséquence ; mais son inclination pour les arts fut la plus forte, et il fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de dix-huit ans, il osa exposer dans l'église de la Patience, à Madrid, un tableau de sa composition qu'il avait exécuté pour le couvent des capucins de Villarubia. Le roi Philippe IV, qui vit ce tableau, fut si frappé des dispositions qu'annonçait son auteur, qu'il exigea que Solis y mit son nom et l'âge auquel il l'avait peint. Il fut alors chargé de l'exécution de beaucoup de travaux, tant publics que particuliers, entre autres d'une partie de la décoration de la petite place de l'hôtel de ville de Madrid, pour l'entrée solennelle de la reine Louise d'Orléans. Les capucins du Prado lui firent peindre quelques tableaux pour leur couvent. Une *Conception*, dans laquelle il avait représenté la Vierge foulant aux pieds la tête du dragon, mit le comble à sa réputation, et beaucoup d'églises lui demandèrent une réputation du même sujet. Ces divers travaux lui avaient procuré une fortune considérable ; et, dans les dernières années de sa vie, assuré de de vendre avantageusement ses tableaux, il négligea l'étude de la nature pour peindre de pratique. Il adopta un coloris brillant, mais peu naturel, se justifiant d'avoir suivi cette méthode mensongère par la vogue qu'elle obtenait. Le nombre de *Vièrges* qu'on lui doit est immense. Il avait ouvert chez lui une école de peinture, dont il faisait tous les frais, et dans laquelle il recevait avec empressement tous les jeunes gens qui montraient des dispositions. Il avait écrit en espagnol la *Vie des peintres, sculpteurs et architectes* de son pays. Il en préparait l'impression et il avait gravé plusieurs des planches qui devaient l'accompagner ; mais après sa mort, arrivée le 25 septembre 1684, le manuscrit se trouva égaré et l'on ignore comment il passa entre les mains de Pierre Guarrienti, qui s'en est servi dans ses additions à l'*Abecedario pittorico* de l'Orlandi. P-s.

SOLIS (DON ANTONIO DE), historien espagnol, né

le 18 juillet 1610 à Placentia, dans la Castille-Vieille, de parents illustres, annonça, dès sa première jeunesse, un goût très-vif pour l'étude, et fit de rapides progrès dans la littérature et les langues anciennes. A l'âge de dix-sept ans, il fit représenter une comédie : *Amor y obligacion*, dont le succès l'engagea dans la carrière du théâtre. Il se lia d'une étroite amitié avec Calderon (1), qu'il choisit pour son modèle, et donna successivement plusieurs pièces, où l'on trouve de l'imagination et de l'esprit, mais beaucoup de jeux de mots. En même temps Solis étudiait le droit, l'histoire, la politique et la morale, et perfectionnait son goût par la lecture des meilleurs écrivains. Le comte d'Oropesa, vice-roi de Navarre, voulut être le bienfaiteur du jeune poète, et se l'attacha comme secrétaire, afin de lui laisser le loisir de suivre ses goûts. Solis reconnaissant célébra les vertus de son Mécène dans une foule de vers, et composa, pour la naissance d'un des fils du comte, une comédie : *Orphée et Eurydice*, qui fut représentée dans les fêtes données à cette occasion par la ville de Pampelune. Sa réputation le fit appeler à la cour d'Espagne. Philippe IV le retint en le nommant son secrétaire; et bientôt après Solis fit représenter à Madrid, pour la naissance de l'enfant Philippe-Prosper : *Los triunfos di amor y fortuna*, dont le succès fut très-brillant (2). En 1661, il fut nommé par la régente historiographe des Indes, charge très-lucrative, et, comme le fait naïvement observer son biographe, par conséquent très-recherchée. A l'âge de cinquante-six ans, il embrassa l'état ecclésiastique, et, renonçant à la culture de la poésie, partagea le reste de sa vie entre les devoirs de sa charge et les exercices de piété. Solis mourut à Madrid le 19 avril 1686. On a de lui : 1° Neuf Comédies, Madrid, 1684, in-4°. Quoique plus régulières que celles de Calderon, les critiques espagnols les trouvent inférieures aux pièces de ce maître. L'intrigue en est cependant ingénieuse, la marche rapide et le style agréable, quand il n'est pas défiguré par des expressions triviales. Parmi ses pièces héroïques on distingue : *El Alcazar del secreto* (le Château du mystère), et parmi les pièces d'intrigue, la *Gitanilla* (la Bohémienne de Madrid), imitée d'une nouvelle de Cervantes. La Huerta les a recueillies dans son *Théâtre espagnol* (voy. HUERTA). Une de ces dernières (*Un bobo haze ciento*) a été traduite en français par Linguet, sous le titre du *Fou incommode*, dans le tome 4 du *Théâtre espagnol* (3); 2° *Historia de la conquista*

de Mexico, Madrid, 1684, in-fol. Cet ouvrage, le premier titre de Solis à l'estime de la postérité, a été souvent réimprimé dans divers formats, précédé de la vie de l'auteur, par Goyenèche (1). Les meilleures éditions sont celles de Madrid, 1783, 2 vol. grand in-4°; ibid., 1798, 5 vol. in-12, fig., et surtout celle de Madrid, 1828, 4 vol. in-8°, accompagnée de notes, est estimée. Citons aussi celle de Barcelone, 1840, 2 vol. in-8°, avec des notes de M. W. de Linares y Pacheco, et celle de Paris, 1858, in-8°, avec les notes de M. F. de la Revilla. L'*Histoire de la conquête du Mexique* a été traduite en français par Citri de la Guette (voy. CITRI); en italien, par un académicien de la Crusca, Florence, 1699, in-4°, et en anglais, par Thom. Townsend, Londres, 1724, in-fol.; ibid., 1753, 2 vol. in-8°. C'est, dit Sismondi, le dernier des bons ouvrages de l'Espagne. On ne trouve pas dans cette histoire la moindre trace de l'imagination dont l'auteur avait donné tant de preuves comme poète. Il est impossible de séparer les deux talents qu'il réunissait avec un esprit plus ferme et un goût plus solide. L'intérêt romanesque et le merveilleux se présentent d'eux-mêmes dans la conquête du Mexique. Le tableau des lieux, celui des mœurs, les recherches philosophiques et politiques, tout est commandé par le sujet, et l'auteur n'est point resté au-dessous d'un si beau cadre (*Littérat. du Midi*, t. 4, p. 103). On reproche cependant à Solis d'avoir flatté ou du moins beaucoup trop ménagé son héros, qui a trouvé un historien moins élégant, mais plus impartial, dans Bernard Diaz del Castillo (voy. CORTEZ); 3° *Varias poesias sagradas y profanas*, Madrid, 1692, 1716, 1732, in-4°; 4° des *Lettres*, ibid., 1737, publiées par Mayans y Siscar. W-S.

SOLLEYSEL (JACQUES DE), célèbre écuyer et vétérinaire fils d'un officier des gendarmes écossais, naquit en 1617, près de St-Etienne en Forez. Après avoir achevé ses études à Lyon, il se livra à son goût pour les chevaux, et vint à Paris prendre des leçons des maîtres d'équitation les plus habiles, tels que René Menou, ami de Pluvinet (voy. ce nom). A l'époque des négociations de Munster, il accompagna le comte d'Avaux en Allemagne, et profita de son séjour dans ce pays pour s'instruire à fond de tout ce qui concerne l'éducation et les maladies des chevaux. De retour

ont rangé Solis parmi les chefs du théâtre castillan; l'élégance du style, l'éclat du dialogue se montrent chez lui à un degré éminent, mais la vigueur de l'imagination lui fait défaut : mais il sait habilement arranger un plan, il trace avec vivacité les mœurs et les caractères. L'*Alcazar del secreto*, pièce où le fantastique domine et dont la scène est placée dans l'île de Chypre, est une de ses meilleures productions. *El doctor Carlino* met en scène d'une façon comique un médecin ignorant; *Amparar el enemigo* est une comédie dans le genre de Calderon; l'imitation est bien réussie. *El Amor al uso* retrace avec esprit une situation piquante, celle d'un jeune homme et d'une jeune fille seignant d'avoir l'un pour l'autre une vive passion, tandis que de fait l'un et l'autre ont dans le cœur une autre passion. Nous ne croyons pas que, excepté le *Fou incommode*, indiqué ci-dessus, aucune des pièces du théâtre de Solis ait passé dans la langue française. B-N-T.

(1) On en trouve l'extrait dans les *Mémoires de Nicéron*; mais l'abbé Goujet l'a complété, t. 10, p. 185.

(1) Il eut le mérite de reconnaître lui-même la supériorité de Calderon et composa les prologues de quelques-unes des grandes pièces de ce dernier.

(2) Cette pièce a été imitée par Quinault dans les *Coups de l'amour et de la fortune*; Thomas Corneille avait déjà tiré l'*Amour à la mode* de la comédie de Solis, *Amor al uso*.

(3) Les productions dramatiques de Solis, flattant les sentiments patriotiques des Espagnols et conçues dans un but opposé à l'invasion de l'influence littéraire étrangère, eurent un grand succès lors de leur apparition. Quelques-unes de ces comedias se soumettent à la règle de limiter l'action dans une période de vingt-quatre heures, ce qui est rare à cette époque. Bien des critiques

en France, il revint dans sa province, où il établit une école qui fut bientôt fréquentée par tous les jeunes gentilshommes du voisinage. Il concourut ensuite à la formation de l'académie que Bernardi projetait de fonder à Paris, et aux succès de laquelle il contribua beaucoup. Aux talents d'un habile écuyer, Solleysel joignait des connaissances très-variées et des dispositions remarquables pour les arts. Il mourut d'apoplexie le 31 janvier 1680. On lui doit le *Parfait maréchal*, in-4°, traduit dans presque toutes les langues d'Europe et souvent réimprimé. La première édition est de 1664, et la plus récente de 1775. Cet ouvrage est divisé en deux livres. Le premier traite des maladies des chevaux et de leurs remèdes; le second de la connaissance du cheval et des soins qu'il exige dans l'état de santé. On trouve, dans quelques éditions, une troisième partie, qui contient l'abrégé de l'art de monter à cheval. Les erreurs qu'il renferme sont celles du temps; et, quoique vieilli bien plus encore que celui de Garsault (*voy.* ce nom), il tient toujours dans les bibliothèques une place honorable. On reconnaît sans peine, dans le style et la manière de l'auteur, cette bonne foi, cette probité, qui ont fait dire de lui qu'il aurait encore mieux fait le livre du *Parfait honnête homme* que celui du *Parfait maréchal*. En outre, Solleysel a publié, sous le nom de *la Bessée*, écuyer de l'électeur de Bavière, le *Maréchal méthodique* et un *Dictionnaire* de tous les termes de la cavalerie, qui font partie des *Arts de l'homme d'épée*, par Guillet (*voy.* ce nom). Il a traduit de l'anglais et perfectionné la *Méthode de dresser les chevaux*, par le duc de Newcastle (*voy.* ce nom). Enfin il avait laissé des *Mémoires sur l'embouchure des chevaux*, dont on a désiré longtemps la publication. Ch. Perrault a donné l'éloge de Solleysel dans les *Hommes illustres*, précédé de son portrait, gravé par Edelynch.

W—s.

SOLLIÉ (JEAN-BAPTISTE DE), savant bollandiste, naquit le 28 février 1669, au village de Herseau, dans le Courtrais. Après avoir achevé ses premières études au collège de Courtrai, il prit, à dix-huit ans, l'habit de St-Ignace. Suivant l'usage de l'institut, il professa quelque temps les humanités et la rhétorique, et fut envoyé, par ses supérieurs, à Rome, en 1697, pour y faire son cours de théologie. Au nombre de ses condisciples se trouvait Thom. de Hénin, depuis cardinal d'Alsace (*voy.* ce nom), avec lequel il se lia, et dont il reçut dans la suite des preuves multipliées d'amitié. A son retour en France, les continuateurs de Bollandus l'associèrent à leurs travaux. La *Chronologie des patriarches d'Alexandrie* et une *Dissertation* sur le B. Raymond Lulle, imprimées séparément, en 1708. et insérées dans les *Acta sanctorum*, tome 5 du mois de juin, le firent bientôt connaître d'une manière avantageuse. Il reçut de l'électeur palatin, Jean Guillaume, l'invitation de se rendre à sa cour; et

pendant tout le temps qu'il y demeura, ce prince le combla des marques de son estime particulière. Le P. Sollier s'occupait d'une nouvelle édition du *Martyrologe* d'Usuard. Ce travail long et fastidieux lui coûta six années d'application. Il revit le texte d'Usuard sur soixante-sept manuscrits, qu'il avait tirés de bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et des Pays-Bas, et en outre mit à profit les remarques de ses devanciers. Cette édition, publiée en 1714, in-fol., est ornée d'une préface pleine de recherches sur les anciens martyrologes, dont le savant auteur s'attache à montrer la liaison intime. Avec les ressources qu'il avait eues pour son travail, il s'était cru dispensé de recourir au manuscrit d'Usuard, de la bibliothèque de St-Germain des Prés, dont l'antiquité d'ailleurs ne lui paraissait pas bien constatée. Piqué des doutes que le P. Sollier montrait à cet égard, dom Bouillart publia le manuscrit de St-Germain, en 1718, in-fol. (*voy.* D. BOUILLART), en y ajoutant des notes dans lesquelles il relève avec aigreur les méprises de son adversaire. Cette attaque ne fit rien perdre à l'édition de Sollier de l'estime des savants, et elle est toujours recherchée (*voy.* USUARD). La continuation des *Actes des saints* l'occupa depuis entièrement. Il fut, pendant vingt ans, à la tête de cette publication, l'une des plus importantes du 18^e siècle, et à la perfection de laquelle il contribua beaucoup. Asthmatique depuis 1737, il ne fit plus que languir jusqu'à sa mort, arrivée le 17 juin 1740. Le P. Sollier était un excellent religieux, fort attaché à ses devoirs, puisque, malgré ses travaux et la correspondance active qu'il entretenait avec tous les savants de l'Europe (1), il trouvait encore le loisir de prêcher et de se livrer à la direction des âmes. Son *Éloge*, par le P. Stilting, est dans les *Acta sanctorum*, à la tête du cinquième volume du mois d'août. On en trouve un extrait étendu dans les *Mémoires de Trévoux*, août 1743, et dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

W—s.

SOLMEZANE (BONIFACE Pastoret, baron de), né 1576, fut un des magistrats et des négociateurs les plus distingués d'un temps fertile en hommes célèbres en tout genre. Arrière-petit-fils des deux présidents qui avaient illustré son nom dans le 14^e siècle, il est plus connu sous le titre du fief qui fut créé pour lui, dans le Montferrat, en récompense de ses services. Après avoir passé vingt ans dans le parlement de Provence, où il s'était lié d'une amitié étroite avec Duvair, Peirces, Gassendi, Mazaugue, il se trouva, par suite de la confiance qu'il avait inspirée, chargé de fréquentes négociations auprès des ducs de Savoie. Les ducs de Parme et de Mantoue l'employèrent également dans de nombreuses missions. Boniface Pastoret se démit alors de sa charge de conseiller au parlement de Provence,

(1) On trouva dans ses papiers jusqu'à douze mille lettres.

et se dévoua en entier à la carrière diplomatique; mais, sur le déclin de l'âge, des intrigues auxquelles Mazarin ne fut pas étranger, amenèrent sa disgrâce. Il quitta la cour de Turin et se retira dans sa terre, où il mourut vers 1660. Il a laissé des mémoires assez curieux sur les affaires du midi de la France pendant le règne de Louis XIII et la régence qui suivit. — *Antoine*, baron DE SOLMEZANE, son fils aîné, fut tué à l'expédition de Candie, et son fief ne fut jamais rendu à son frère. — *Pierre*, second fils de Boniface, s'établit à Seillans, où il vécut obscurément, et il mourut dans cette ville en 1680. Z.

SOLMINIAC. *Voyez* ALAIN.

SOLOMOS (DENYS). *Voyez* SALOMOS.

SOLON, l'un des sept sages de la Grèce, à la fois philosophe, législateur et poète, naquit, l'an 592 avant notre ère, dans le bourg de Salamine. Il était fils d'Exécéstidas; et son origine se perdait dans les illustrations de la ville d'Athènes. Il descendait de Codrus; et sa mère, aïeule de Platon, était cousine germaine de la mère de Pisistrate. Son père avait dissipé presque tout son patrimoine dans des actes de bienfaisance. Voulant rétablir sa fortune, Solon résolut d'embrasser la carrière du commerce : ce qui lui fit entreprendre des voyages nécessairement profitables. En effet, dans ces courses lointaines, il tira un double avantage des correspondances qu'établissaient les rapports commerciaux; car en même temps que les opérations du négoce augmentèrent sa fortune, les liaisons qu'il avait formées dans divers pays, le mirent en rapport avec les plus savants hommes de toutes les contrées. Il s'attacha de préférence à ceux qui se livraient à la grande étude de l'homme, à la science des gouvernements. Plusieurs sages s'étaient réunis pour s'éclairer mutuellement dans ce concours de lumières, qu'ils venaient, pour ainsi dire, mettre en commun. C'étaient des hommes rares, animés de la seule passion du bien-être général, tels que Thalès, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chio, Chilon de Lacédémone, et le Scythe Anacharsis. Solon fut reçu dans cette assemblée grave et imposante, et il en devint l'ornement et la gloire. Avant d'être admis à cet honneur, il avait parcouru l'Egypte qui était, à cette époque, ce que devint ensuite Athènes, la terre classique de la philosophie, des sciences et des lettres. Ayant étudié, sur les lieux mêmes, les institutions des peuples, leurs mœurs, leur religion, leur politique; et, l'esprit éclairé des lumières de leurs sociétés savantes, Solon revint les importer dans son pays natal. De retour à Athènes, il résolut de s'y fixer; mais ce fut pour diriger son esprit vers d'autres spéculations que celle du négoce. Aux connaissances positives qu'il avait acquises dans ses voyages, aux lumières de cette philosophie naturelle qu'il devait à ses méditations, il joignait tous les talents agréables qui sont le fruit d'une

XXXIX.

imagination curieuse, vive et brillante. Aussi, la poésie avait pour lui un grand charme, mais comme sa pensée dominante était de ne rien produire que d'utile, il dirigeait toutes ses compositions vers ce but louable, en présentant les maximes les plus morales et les plus instructives sous les formes séduisantes de la poésie. Dans ses études philosophiques, il ne s'occupait non plus, même en spéculation, que de cette philosophie salubre qui s'applique à la connaissance des mœurs et à l'administration des Etats. A cette époque, les lois civiles et les règles de la morale étaient exprimées en vers. Cela s'explique en ce que la mesure, à l'aide du tour concis qu'on lui fait prendre, grave plus facilement dans la mémoire les devoirs que l'homme doit connaître et pratiquer. De là ces vers rédigés en sentences par Théognis de Mégare, par Phocylide de Milet, par Solon, par Pythagore. Lorsque Solon reparut dans Athènes, les places les plus importantes de la république lui furent offertes. N'ayant d'autre ambition que celle du bien général, il ne témoigna nul dédain pour les charges publiques, et il s'en acquitta en homme uniquement possédé de l'amour de ses devoirs. De ce moment il dirigea toutes ses idées vers la politique. En toutes choses, il songeait à prendre les moyens de succès, quels qu'ils fussent, pourvu que l'équité les approuvât. Il se ployait habilement aux circonstances, faisant même quelquefois un sacrifice apparent de sa dignité. L'histoire en offre un exemple frappant dans la querelle entre les Athéniens et les Mégariens, au sujet de l'île de Salamine. Depuis quelques années, le sang de ces deux peuples, obstinés l'un à retenir, l'autre à vouloir reprendre l'île, coulait à flots, sans résultat heureux pour Athènes; c'est-à-dire que Salamine continuait d'être possédée par les Mégariens, qui s'en étaient emparés sans droit, mais qui s'assuraient leur usurpation par la force. Athènes, qui s'était consumée en vains efforts, honteuse, renonça à l'espoir de recouvrer sa souveraineté; et, cherchant à étouffer jusqu'au souvenir de son abaissement, rendit un décret, portant peine de mort contre ceux qui tenteraient, soit en paroles, soit par écrit, de provoquer une nouvelle lutte pour le recouvrement de Salamine. Solon, profondément indigné de cette bassesse, sentit pourtant que son indignation, en se manifestant par une réclamation trop brusque, mettrait ses jours en péril, sans sauver l'honneur de sa patrie. Il crut qu'en une conjoncture aussi délicate, il fallait user de ménagement, même de ruse, et que le succès ennoblirait le moyen. Il commença par feindre quelques actes de démence, tant en particulier qu'en public. Le bruit courut bientôt que Solon, le sage Solon, était atteint d'une aliénation mentale. Tout étant ainsi préparé, et la ville entière offrant cette disposition d'esprit qui fait que l'on n'éprouve ni surprise, ni courroux contre ce que dit, contre ce que fait un insensé, Solon, un ma-

tin, revêtu d'un habit déchiré, se met à courir la place publique; il parle en déclamant, il s'arrête, s'assied, se relève, déclame de nouveau... On s'attroupe, on fait cercle autour de lui. Il s'élançait sur une pierre élevée, prenant la place et le rôle du crieur public; il récite des vers qu'on n'a point encore entendus. Ces vers, au nombre de cent, suivant Plutarque, composés à la manière de Tyrtée, et intitulés *Salamines*, sont une violente déclamation contre les Mégariens, contre les Athéniens... « Peuple dégénéré de tes ancêtres!... » s'écriait-il, peuple indigne, qui ne sait plus ni « s'honorer de ses vertus, ni rougir de sa honte!... » Malheureux Solon, que n'es-tu né Scythe, barbare! il y aurait là plus de gloire pour toi que « d'être né Athénien! on ne dirait pas en te « voyant : Voilà un Athénien!... voilà un fuyard « de Salamine! » Ce rapprochement fit frémir le peuple. Un cri de fureur s'éleva de toutes parts, non pas contre Solon, mais contre les Mégariens... « Aux armes, s'écria-t-on, aux armes! — Aux armes, reprit Solon, jetant loin de soi son bâton « et ses vieux vêtements; portons à Mégare le feu « et la flamme. » Ce stratagème eut son plein effet; Solon fut chargé de la conduite de la guerre, et par une autre ruse de son invention Salamine redevint la propriété d'Athènes. On dit que par reconnaissance, Solon fit élever un temple au dieu Mars, sur le lieu même de sa victoire. Il eut, dès ce moment, un grand crédit et un grand pouvoir; et, l'an 569 avant notre ère, il fut nommé archonte. Toutefois les débats entre les Athéniens et les Mégariens ne cessèrent pas, et, durant plusieurs années, il y eut des alternatives de guerre et des fausses trêves entre les deux peuples. Les discussions, dans la ville d'Athènes, dégénéraient en disputes quelquefois sanglantes. Les partis se heurtaient. La divergence des opinions entretenait les troubles, que l'autorité civile n'avait pas la force d'apaiser. Dans ce conflit perpétuel, où les magistrats eux-mêmes finirent par n'être plus écoutés, où l'anarchie menaçait d'anéantir la république, les plus sages se réunirent et vinrent presser Solon d'accepter la souveraine magistrature, c'est-à-dire la royauté; il répondit : « Je ne me ferai jamais le tyran de « mes égaux. — Devenez leur maître pour leur « propre bien. Pittacus, à Mytilène, vous en donne « l'exemple. Timondas de même, en Eubée, s'est « déclaré roi, et les deux îles (l'Eubée et Lesbos) « sont florissantes sous le sceptre paternel de ces « deux princes. — Je désire que cela dure, reprit « Solon; la royauté est une route d'un abord facile, « d'un trajet pénible, mais sans issue. » Quelques efforts que l'on tentât, il fut inflexible; mais il consentit pourtant à user de toutes les ressources de son génie pour sauver sa patrie de l'anarchie. C'est alors qu'il composa ce code de lois qui a immortalisé sa mémoire. Il abrogea celui de Dracon, sans cesse compromis dans l'exécution par sa sévérité, ne maintint de ces lois que celles

qui concernaient les meurtriers. Il les remplaça par un code de lois sagement modifiées, et qui se trouvaient plus en harmonie avec le caractère et les mœurs des Athéniens; ayant surtout la salutaire pensée de les faire telles que le citoyen vît moins d'avantages et plus de danger à les violer qu'à les observer. « Je n'ai pas fait, disait-il, les « meilleures lois qu'il eût été possible de faire; « mais je les ai faites aussi bonnes que les Athéniens peuvent les supporter. » Son gouvernement fut une démocratie tempérée et balancée par l'aristocratie de ses quatre cents sénateurs ou pairs, pris dans les quatre tribus de l'Attique; car, après avoir établi un cens plus régulier, il avait partagé les citoyens en quatre classes, et produit une forme de république appropriée au caractère national. L'aréopage et le sénat des quatre cents avaient été institués comme deux utiles contre-poids contre les riches et contre la multitude. Sa nouvelle administration fut réglée avec tant de sagesse, la justice répartie avec tant d'égalité entre les citoyens, et la concorde si bien rétablie entre les ordres de l'Etat, que tous le chérirent et l'admirent. En un mot, les combinaisons du législateur étaient sages, prudentes, fortes même... A l'exemple de Lycurgue, Solon avait pris ses mesures pour assurer la stabilité de ses institutions (*voy. Lycurgue*). Il établit d'abord qu'elles auraient force de lois pour cent ans, ensuite tous les corps de l'Etat, solennellement convoqués dans le temple, prêtèrent serment, entre ses mains et devant les statues des dieux, de les maintenir religieusement. Solon, voulant essayer ses lois, et s'affranchir de toute réclamation, avait demandé et obtenu des Athéniens un congé de dix ans, qu'il désirait consacrer à de nouvelles observations, dans les voyages qu'il projetait. Rassuré par les serments de ses concitoyens, il partit, dirigea une seconde fois ses pas vers l'Égypte et vers la Lydie. En Égypte, il séjourna près de Canope, à l'embouchure du Nil. Là, il se mit en commerce d'entretiens religieux et politiques avec les prêtres les plus renommés du pays. Ils lui racontèrent une histoire merveilleuse sur l'île *Atlantide*, qui parut lui offrir le sujet d'un beau poème. C'est en Égypte qu'un de ces prêtres, qui pensaient, comme le remarque Barthélemy, posséder entre leurs mains les annales du monde, dit à Solon, qui lui vantait les anciennes traditions de la Grèce : « Vous autres « Grecs, vous êtes bien jeunes : le temps n'a pas « encore blanchi votre science. » De l'Égypte, Solon passa en Chypre. Dans une de ses éloges, il parle de la cité que Philocyre, prince de Chypre, avait fait bâtir, et qu'il avait nommée *Soli* ou *Solos*, du nom du philosophe. Il souhaite à ce prince un long règne et désire qu'il puisse habiter longtemps sa nouvelle ville. Lui et sa nombreuse postérité. En Lydie, il eut à Sardes, avec le roi Crésus, cet entretien si connu touchant la véritable félicité dans cette vie, et dans lequel il se

montra si peu courtisan, qu'Ésope le fabuliste, qui se trouvait alors à la cour de ce roi, prit sur lui de donner cet avis au philosophe : « Trop véridique » Solon, il faut ou n'approcher point de la personne « des princes, ou ne leur dire que des vérités « agréables. — Vous vous trompez, lui dit Solon, « il faut ou se tenir éloigné des princes, ou ne « leur dire que des vérités utiles. » Quelques auteurs ont douté de ce voyage en Lydie (*voy. ÉSOPE*). Les dix ans n'étaient point expirés, que les troubles, fruits de nouvelles factions formées dans Athènes, lui firent comprendre la nécessité d'un prompt retour, afin de réprimer les factions. Le Scythe Anacharsis l'avait prévu. « Vos lois » (disait-il un jour à Solon lui-même, sur la place publique d'Athènes) « sont des toiles d'araignée; « elles ne prendront que les mouches; les gros insectes et les oiseaux passeront à travers. » En ce moment, Pisistrate (*voy. ce nom*) parut sur la place, Solon l'aperçut et resta préoccupé du mot d'Anacharsis. Pisistrate avait mis à profit l'absence de Solon. Plein d'habileté dans sa marche, il n'avait rien brusqué : au contraire, il avait trompé les Athéniens par ses artifices, les avait séduits par ses flatteries et ses caresses. On ne lui avait pas conféré le pouvoir; il ne possédait pas de droit; mais, par le fait, il en jouissait. Au retour de Solon, il continua de maîtriser les délibérations publiques; mais c'était toujours au nom du grand législateur, et pour la plus stricte exécution de ses lois. Toutefois, les honneurs dont Pisistrate demandait que l'on comblât son ami, par l'avis duquel il déclarait vouloir se régler; le respect qu'il semblait porter, non-seulement à ses lois, mais à ses moindres résolutions; enfin tous les dehors de dévouement, rien ne put séduire Solon; il rompit brusquement avec un homme qui aspirait à la tyrannie. Il osa donc l'annoncer hautement comme un ennemi public; mais le mal était fait. Le peuple fasciné ne voyait plus que par les yeux de Pisistrate. Cet homme habile et audacieux, voulant hâter l'accomplissement de son grand projet, tenta d'user d'un stratagème qui devait le perdre dans l'esprit facile et changeant des Athéniens, ou bien assurer son triomphe. Après s'être porté lui-même quelques légères blessures au visage et sur le corps, il se fait conduire, couvert de sang, sur la place publique, et jetant des cris le long du chemin : « Athéniens, « s'écrie-il, voilà la récompense qui attend les « amis du peuple!... » Il fit entendre que ses ennemis, c'est-à-dire les ennemis de la patrie, s'étaient vengés de son dévouement sans bornes aux intérêts du peuple. L'indignation s'exhala par des clameurs féroces; et il fallut tout l'ascendant qu'obtenait encore Solon sur les esprits, pour empêcher les actes de fureur qu'on était près d'exercer. Toutefois il ne fut pas dupe de la ruse : il s'approcha avec calme de Pisistrate, et d'un ton où régnait plus de mépris que de courroux : « Fort bien, Pisistrate! mais tu joues mal le per-

« sonnage d'Ulysse. Ulysse s'égratigna pour « tromper ses ennemis; tu te déchires la peau, « toi, pour tromper tes concitoyens!... » Solon fut respecté. Son nom et ses grands services imposaient toujours aux plus factieux; mais il fut traité de fou. Pisistrate fut plaint comme une victime de la bonne cause; et, par acclamation, on lui vota une compagnie de gardes, qui, au nombre de 50, accompagneraient sa personne en tout lieu. La tyrannie de Pisistrate s'établit; et Solon, n'ayant plus rien à faire qu'à gémir sur l'avenir de sa patrie, s'exila volontairement. Il passa quelque temps à la cour du roi Amasis, qui avait témoigné le désir de le posséder près de lui. Pisistrate fut affligé d'un départ qui était la censure de sa conduite, une tache à son gouvernement et, sans doute, à sa mémoire. Il fit des avances auprès de Solon pour obtenir de lui qu'il revînt : le parti de ce dernier était pris. Il resta inébranlable. On a peut-être attaqué justement quelques-unes des lois de Solon. Plutarque le traite avec beaucoup de sévérité lorsqu'il dit qu'il y a beaucoup d'absurdités dans les lois qu'il a faites sur les femmes. On sait que Solon ne fit aucune loi contre les sacrilèges, ni contre les paricides. « Le premier crime est encore inconnu à « Athènes, disait-il, et la nature a tant d'horreur « du second, qu'il devient invraisemblable. » Cicéron fait remarquer, à ce sujet, la grande sagesse de ce législateur. En effet, « décerner des « peines contre un crime inconnu, c'est plutôt « l'enseigner, que le défendre. ». La lecture des lois de Solon et de quelques-uns de ses fragments poétiques est nécessaire pour connaître les antiquités athéniennes, et pour entendre beaucoup d'ouvrages des écrivains de la Grèce, particulièrement de ceux de l'Attique. Dans plusieurs de ces fragments qui sont restés, on trouve d'utiles préceptes de morale (1). Il écrivit aussi des *Lettres* : on en a conservé quelques-unes. Enfin il composa quelques *Poèmes*, non-seulement en se servant du rythme élégiaque, mais en iambes et en trimètres. Dans ses dernières années, il s'occupait d'achever son grand poème sur l'*Atlantide*, île qu'on avait, dit-on, découverte, ou seulement que l'on supposait dans une partie non parcourue de l'Océan. Au rapport d'Élien (traduction de Caussin) : « lorsque Pisistrate, dans une assemblée, demanda qu'il lui fût donné une garde, Solon, fils d'Execestidas, déjà vieux, le soupçonna « d'aspirer à la tyrannie; mais, remarquant qu'on « écoutait sans intérêt les conseils qu'il donnait, « et que la faveur du peuple était pour Pisistrate, « il dit aux Athéniens : Parmi vous, les uns ne « sentent pas qu'en accordant une garde à Pisistrate, on en fera un tyran; et les autres, pré-

(1) On a dit que, dans quelques-unes de ses poésies, qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, le sévère auteur des lois contre les mauvaises mœurs, le restaurateur de la vertu dans sa patrie, Solon enfin, avait pollué la sainteté du législateur par la licence de sa muse; mais rien ne prouve que cette conjecture soit réellement fondée.

« voyant l'effet de sa demande, n'osent néanmoins s'y opposer. Pour moi, je suis plus clair-voyant que les premiers et plus courageux que les seconds. » Cependant, continue Élien, « Pisistrate obtint ce qu'il désirait, et parvint en effet à la tyrannie. Depuis ce temps, Solon, assis à la porte de sa maison, tenant sa lance d'une main et de l'autre son bouclier, ne cessait de dire : *J'ai pris mes armes pour défendre la patrie autant que je le pourrai. Mon grand âge ne me permet plus de marcher à la tête de ses armées; mon cœur du moins combattra pour elle.* » Quant à Pisistrate, soit respect pour la haute sagesse de ce grand homme, soit tendre souvenir de l'amitié un peu suspecte, ou du moins équivoque, que Solon lui avait témoignée dans sa jeunesse, il ne lui fit point éprouver son ressentiment. » Sur ce que les Athéniens le déclarèrent insensé, parce qu'il accusait Pisistrate, il dit : « Le temps fera connaître le genre de ma folie, lorsque la vérité aura dissipé les ombres qui couvrent vos yeux. » Quand l'asservissement de sa patrie fut décidé, il s'écria : « Chère patrie, je te quitte avec le témoignage consolant de t'avoir servie par mes conseils et par ma conduite. » Solon n'était pas ennemi des richesses; mais lui-même dit, dans une de ses éloges : « Je souhaite d'avoir des richesses, mais de celles qu'on peut avouer. Les richesses injustement acquises attirent tôt ou tard le courroux des dieux. » Ce qui ferait croire qu'il n'en possédait pas de très-grandes, c'est ce qu'il disait encore dans une autre élogie : « Que de méchants chants deviennent riches! que de gens de bien qui restent dans leur médiocrité! mais nous, nous voudrions-nous donc troquer notre vertu contre leurs trésors? Non, sans doute; car la vertu est permanente, et les richesses changent tous les jours de maîtres. » Il paraît, dans ses vers, qu'il employait de préférence les figures de comparaison. Dans le premier livre de ses lois, qu'il avait entrepris de rédiger en vers, il annonçait que son but était de balancer, l'un par l'autre, le pouvoir des grands et celui du peuple, et, comme il disait, « de munir les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne pût jamais opprimer l'autre. » Plutarque dit : « On loue à bon droit une autre loi de Solon, qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la religion à tenir les morts pour sacrés, de la justice à épargner ceux qui ne sont plus, et de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. » On dit que Solon mourut en Chypre, à la cour de Philocyte, l'an 559 avant notre ère, âgé de 80 ans. Sa volonté dernière fut que l'on transportât ses restes dans sa patrie, qu'on les brûlât, et que ses cendres fussent répandues dans les campagnes de l'Attique. Les Athéniens lui dressèrent une statue de bronze. Il était figuré tenant son code à la main. Ceux de Salamine lui érigèrent une autre statue. Là il était représenté

comme orateur, les mains cachées sous les plis de ses vêtements. Tous ces attributs et d'autres encore lui convenaient. Comme législateur, l'histoire reconnaissante l'a placé en première ligne, à côté des plus célèbres bienfaiteurs de l'humanité. Comme philosophe, il ne fut d'aucune école, il nous reste plusieurs fragments de ses éloges, qu'on pourrait appeler *Éloges politiques* (1). Chateaubriand en a traduit un extrait dans son *Essai historique, politique et moral*. Solon eut un frère, poète médiocre, qu'on nommait Dripidès. L-A.

SOLON, glyptographe, vivait à Rome sous le règne d'Auguste. Son nom, qu'on lit sur une belle pierre gravée, a trompé longtemps les antiquaires, persuadés qu'elle représentait le fameux législateur d'Athènes. Une observation du duc d'Orléans, prince spirituel et ami des arts (voy. ORLÉANS), donna l'idée à Baudelot Dairval d'examiner cette pierre plus attentivement; et il se convainquit que le nom de Solon était celui de l'artiste qui l'avait gravée. Baudelot donna les raisons de son opinion dans une *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1717, in-4°; on en trouve un extrait dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. 3, 1^{re} part., p. 248. Le portrait représenté sur cette pierre est, dit Baudelot, celui d'un Romain assez connu alors pour qu'on pût se dispenser d'y mettre son nom. De nouvelles découvertes ont confirmé cette conjecture du judicieux antiquaire; et l'on sait maintenant que ce portrait est celui de Mécène. Solon, l'un des plus habiles glyptographes de son temps, fut attiré par Auguste à Rome. Il avait Dioscoride (voy. ce nom) pour concurrent ou pour émule, puisque les deux artistes ont travaillé sur les mêmes sujets, sans se copier. Outre la *Tête* du favori d'Auguste, que ce grand artiste a reproduite plusieurs fois, on cite de Solon : *Dionède assis*, gravé en relief avec une rare perfection : cette pierre est connue des antiquaires sous le nom de l'enlèvement du Palladium; — une tête de *Méduse*, — *Cupidon debout* — une tête d'*Hercule* en face. De Murr reproche à Baudelot d'avoir manqué d'exactitude dans la planche qu'il a donnée des différents ouvrages qui portent le nom de Solon (Voy. *Bibl. glyptograph.*, 107). Caylus a décrit l'*Enlèvement du Palladium* dans son *Recueil d'antiquités*, t. 1, pl. 45. On peut voir aussi le *Traité des pierres gravées*, par Mariette, et la *Description des pierres antiques* du baron de Stosch, par Winckelmann. W—s.

(1) Des fragments des poésies de Solon ont été insérés dans les divers recueils consacrés aux poètes grecs; on les trouve dans la jolie édition des *Poetae gnomici*, revue par Boissonade (1823, in-32). Ils figurent aussi dans les *Analecra* de Bruncke et dans l'*Anthologia* publiée par Jacobs (t. 1^{er}). Bach en a donné une édition spéciale avec préface et notes, Bonn, 1825, in-8°. Entre autres travaux relatifs à Solon, nous citerons ceux de C.-A. Abbing, *Specimen litterarium de Solonis laudibus poeticis*, Utrecht, 1825, in-8°; de P. Andrea, *De Solonis legum erga debitorum lenitate*, Wittenberg, 1812, in-4°, et de Kleine, *Quaestiones quaedam de Solonis vita et fragmentis*, Crefeld, 1832, in-4°. Un article sur Solon, inséré dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, t. 6, p. 703-708, mérite d'être lu.

SOLORÇANO (ALONZO DE CASTILLO Y), écrivain espagnol du 17^e siècle, fut le protégé du marquis de Los Veles, lorsque ce seigneur était gouverneur de Valence. Ce fut dans cette ville que Solorçano publia la plus grande partie de ses nombreux ouvrages : 1^o plusieurs romans assez gais, tels que les *Voyages joyeux*, 1626; la *Maison de campagne de Laura*, 1629; les *Amants andalous*, 1633. Le plus remarquable de ces romans est, sans contredit, la *Fouine de Séville*, ou l'*Hameçon des bourses*, 1634. Cet ouvrage, d'un genre bouffon et presque burlesque, eut un succès de vogue. Trois éditions se succédèrent rapidement, dans un temps où l'on lisait peu. Il fut traduit en français par d'Ouville, Paris, 1661, et réimprimé à Amsterdam, 1731, sous le titre d'*Histoire de dona Rufine*, ou la *Fameuse courtisane de Séville* (1). 2^o Le *Jardin de Valence*, prose et vers, lus dans les académies de cette ville, 1629; 3^o Les *Grâces du Parnasse*, en deux parties, 1624, 4^o Le *Temps des réjouissances*, ou le *Carnaval de Madrid*, 1627, 5^o Les *Harpies de Madrid*. Ses autres ouvrages sont des histoires plus estimées que les écrits dont nous venons de parler. 6^o *Histoire d'Antoine et de Cléopâtre*, 1639, réimprimée à Madrid, 1736, in-8^o; 7^o *Abrégé de la vie et des actions de Pierre III, roi d'Aragon*, Saragosse, 1639, in-8^o; 8^o le *Reliquaire de Valence*, qui contient les vies des saints les plus célèbres qui ont illustré ce royaume, 1635. Ce dernier ouvrage est le plus estimé. — Barthélemy-Salvator SOLORÇANO, qui naquit à Medina di Rio-Seco, publia le *Livre de compte*, ou le *Manuel des commerçants*, Madrid, 1590. — Arce de SOLORÇANO, né à Madrid, laissa une *Histoire de la vie et de la passion de Notre-Seigneur*, et les *Tragédies d'amour*, 1607. C-Y.

SOLORÇANO PEREIRA (JEAN DE), né à Madrid, vers la fin du 16^e siècle, fut professeur de droit à Salamanque, et se fit connaître d'abord par son petit traité du parricide (*De crimine parricidii disputatio*), 1605, ouvrage qui le plaça parmi les meilleurs jurisconsultes de ce temps. Il s'occupait ensuite des lois des Indes occidentales; et en 1629, il publia le résultat de ses recherches dans un volume in-folio : *Disputatio de Indiarum jure, sive de justa Indiarum occidentalium inquisitione, acquisitione ac retentione*, auquel il ajouta par la suite (1649) un second volume sur le gouvernement de ces peuples. Cet ouvrage, que Léon Pinelo met au rang des plus profonds sur cette matière, fit nommer son auteur membre du sénat de Lima. Pendant dix-huit ans que Solorçano occupa ce poste, il se fit aimer par son intégrité et ses vertus. De retour dans sa patrie, il fut admis au conseil suprême des Indes, puis nommé procu-

reur fiscal. Il mourut dans une extrême vieillesse. Il a encore laissé plusieurs Mémoires, dont le plus important est le *Memorial sobre que el real consejo de las Indias debe proceder en los actos publicos al que llaman de Flandes*. Il fit paraître aussi : 1^o la *Politique indienne*, extrait de son grand ouvrage; 2^o *Emblemata regio-politica in centuriam unam redacta*, 1653; 3^o ses œuvres posthumes ont été imprimées à Salamanque, 1654, in-fol. — Gabriel de SOLORÇANO PANIAGUA, son fils, donna une traduction ou plutôt un abrégé du second volume du *Droit des Indes*, avec des notes marginales, une épître dédicatoire et un compendium de tout ce qui se trouve dans les deux volumes de son père. Léon Pinelo pense néanmoins que ce travail appartient à don Joseph Pellicer de Tovar. C-Y.

SOLTICOFF (IVAN MICHEL), était fils du général russe de ce nom, qui se fit connaître au commencement du 17^e siècle dans les troubles de sa patrie, et qui, selon Lévèsque, était entreprenant, audacieux, et savait employer tour à tour les caresses, l'intrigue, les menaces et la violence. Cet homme ambitieux, voulant éloigner de Moscou des troupes qui le gênaient dans ses projets d'usurpation en faveur de l'hetman Jelkowski, prétexta que Novgorod était menacée par les Suédois, et y envoya ces troupes, sous les ordres d'Ivan son fils. Ce jeune guerrier, sujet de cet article, à peine âgé de vingt ans, avait remporté divers avantages sur les Suédois. Il marcha de nouveau contre eux, dans cette occasion, avec beaucoup de courage, et reprit Ladoga, dont ils s'étaient emparés. Après cette victoire, il revint à Novgorod, sur l'invitation des habitants, qui avaient résolu de se venger sur le fils, de la haine qu'ils portaient au père pour son attachement aux Polonais. Dès que Solticoff fut entré dans leurs murs, ils l'arrêtèrent, l'accusèrent de trahison, et lui firent subir les plus horribles tortures, sans en pouvoir tirer aucun aveu. Au milieu des tourments, ce malheureux jeune homme persista à dire que quand son père lui-même serait venu attaquer Novgorod à la tête des Polonais, il n'aurait pas hésité à le combattre; mais sa fermeté et ses serments ne purent le sauver; il fut empalé le 15 août 1610. M—D J.

SOLTICOFF (le comte PIERRE-SIMON), feld-maréchal, de la même famille que le précédent, naquit dans les premières années du 18^e siècle, et fit ses premières armes, dès l'âge de dix-huit ans, contre les Turcs et les Suédois, sous les yeux de son père, qui était un des généraux les plus distingués de ce temps-là (1). Le jeune Solticoff fut fait général-major, sous le règne de l'impératrice Anne; et, trois ans plus tard, lieutenant général. Parvenu à un grand crédit sous Elisa-

(1) Diverses traductions allemandes, anglaises et italiennes attestent le succès de cette production aujourd'hui oubliée; elle a reparu dans la *Biblioteca de novelistas españoles*, publiée à Paris par le libraire Baudry, et on en trouve une analyse dans la *Bibliothèque des romans*, décembre 1782. Un autre roman de Solorçano a été traduit par Vanel, les *Diversissements de Casandre et de Diane*, Paris, 1683, in-12.

(1) Simon-André SOLTICOFF, général en chef, mourut en 1732 à Moscou, où il était gouverneur. On comptait dans les illustrations de cette famille, l'une des plus distinguées de l'empire, que l'empereur Ivan, frère de Pierre le Grand et père de l'impératrice Anne, avait épousé une Solticoff.

beth, il fut chargé, en 1759, du commandement de l'armée que cette princesse avait envoyée contre Frédéric II. Conduites successivement par Apraxin, Tottleben et Fermor, les troupes russes avaient obtenu quelque succès en Allemagne; mais peu d'accord avec les Autrichiens, leurs alliés, et combattant un si redoutable ennemi, ces généraux avaient toujours vu leurs victoires rester sans résultats. A la confiance de sa souveraine, Solticoff joignait l'amour des soldats, et un grand courage. Attaqué près de Crossen, il résista pendant quatre heures aux efforts réitérés des Prussiens, leur tua 2,000 hommes, et les contraignit à la retraite. Il s'empara ensuite de Francfort-sur-l'Oder, et s'étant réuni au général Laudon, il remporta, le 12 août 1759, la sanglante victoire de Kunnersdorf, où il s'empara de 160 pièces de canon, et fit 7,000 prisonniers (voy. FRÉDÉRIC II). Mais d'un caractère brusque et impérieux, Solticoff ne tarda pas à se brouiller avec les Autrichiens, comme avaient fait ses prédécesseurs; il eut d'abord avec Laudon de vives explications, et finit par refuser positivement à Daun, de concourir à ses opérations (1): « J'en ai assez fait cette année, écrivit-il à ce maréchal. j'ai gagné deux batailles qui coûtent 27,000 hommes à la Russie; j'attends pour me mettre de nouveau en action, que vous ayez remporté deux victoires à votre tour; il n'est pas juste que les troupes de ma souveraine agissent toutes seules. » Frédéric profita admirablement bien de ces dissensions: Solticoff ne tarda pas à être remplacé par Czernichef; et la mort d'Elisabeth vint, l'année suivante (1761), changer entièrement l'aspect du Nord de l'Europe. Solticoff fut nommé gouverneur de Moscou, et il mourut dans cette capitale, le 15 décembre 1772. L'impératrice Elisabeth avait ordonné qu'il lui fût rendu de grands honneurs à son retour de la brillante campagne contre les Prussiens; mais il s'y déroba avec beaucoup de modestie, en allant s'enfermer dans une de ses terres. Cette princesse lui fit présent alors de 4 pièces d'artillerie, ainsi que de la selle et des pistolets de Frédéric II, pris à Kunnersdorff. M—D J.

SOLTICOFF (le comte IVAN PÉTROVITCH), fils du précédent, fut élevé à l'école de son père, dont il égala les vertus et le courage. Décoré par l'impératrice Elisabeth du titre de gentilhomme de la chambre, il s'ennuya bientôt de la vie de courtisan, et demanda comme une grâce d'être envoyé à l'armée, où il reparut avec le grade de brigadier. Il prit part à toutes les opérations contre la

Prusse, la Turquie, la Pologne; parvint au grade de général en chef, et quand la Russie n'eut plus d'ennemis à combattre, fut nommé gouverneur de Wladimir et de Kostroma. L'administration de ces provinces était dans l'état le plus fâcheux. Ce ne fut qu'après plusieurs années de travaux éclairés et prudents qu'il réussit à y rétablir l'ordre et la justice. Il commençait à jouir du fruit de ses fatigues lorsque l'impératrice Catherine II lui conféra le commandement du Caucase et de l'armée qu'on venait d'y rassembler contre la Perse. Il fut ensuite rappelé à St-Petersbourg, pour combattre les Suédois, qui menaçaient cette capitale, au moment où la Russie était engagée dans une lutte sanglante avec les Turcs. Solticoff parvint à couvrir St-Petersbourg; et sa seconde campagne fut terminée par une paix avantageuse. L'impératrice le combla de riches présents, et lui accorda la propriété d'un régiment de cavalerie de sa garde, avec le titre de son aide de camp général. L'empereur Paul avait combattu comme simple volontaire sous ses ordres, en Finlande. A peine monté sur le trône, il l'éleva à la dignité de maréchal de l'empire, et le nomma général en chef de la même armée qui s'était couverte de gloire sous le célèbre Romanzoff. L'année suivante, Solticoff fut nommé au gouvernement de Moscou, que ses ancêtres avaient eu si longtemps, et il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée en novembre 1805. Il se distingua des autres courtisans par l'élévation de son caractère. A—G—S.

SOLTICOFF (ANNE), fille du précédent, née à St-Petersbourg en 1781, fut mariée, à l'âge de dix-neuf ans, au comte Grégoire Orloff, un des plus riches seigneurs de la Russie. Une maladie cruelle qu'elle contracta en 1812 l'obligea de quitter son pays, qu'elle ne devait plus revoir. Elle voyagea successivement en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France. Son esprit était aussi élevé que son cœur, et son instruction n'était pas au-dessous de sa bienfaisance. Son immense fortune suffisait à peine aux demandes des malheureux, auxquels elle sacrifiait ses propres besoins. Sa maladie, sur laquelle s'étaient exercés les plus illustres médecins, avait résisté à tous les remèdes, et fut définitivement reconnue incurable. Des promesses trompeuses vinrent réveiller les espérances de cette intéressante malade; mais personne ne les partageait avec elle; et ses nombreux amis l'ont vue descendre au tombeau avec beaucoup plus de regret que de surprise. Elle est morte à Paris, le 16 décembre 1824. Lemontey lui a consacré une petite notice à la fin de son introduction aux *Fables russes* de Kriloff, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. A—G—S.

SOLTIKOFF (NICOLAS), cousin du comte Ivan, naquit le 31 octobre 1736, et fit comme lui son apprentissage dans le métier des armes sous les yeux du feld-maréchal Pierre Soltikoff. Pour prix de sa conduite aux combats d'Egersdorff, de

(1) On croit que les fausses manœuvres des généraux russes dans la guerre de sept ans, et leur mésintelligence avec les Autrichiens, vinrent surtout de ce qu'ils n'ignoraient pas que le grand-duc, qui fut depuis Pierre III, avait des relations avec Frédéric II, et qu'il faisait passer à ce prince les plans du cabinet russe par le secrétaire d'Etat Wolkof. Présentant alors le changement de politique qui serait la conséquence d'un nouveau règne, ces généraux ne voulaient pas s'exposer au ressentiment de l'héritier du trône, qui ne leur aurait pas pardonné d'avoir concouru avec trop d'ardeur à la ruine de ses amis les Prussiens.

Zorndorff et de Francfort-sur-l'Oder, il devint successivement major, lieutenant-colonel et enfin colonel. En 1761, il fit partie d'un corps détaché de l'armée et eut part à la prise de Colberg. L'année suivante, il fut fait général major et commanda les troupes russes en Pologne, pendant la révolution. Il fut décoré de l'ordre de Ste-Anne, en 1766; et, quelque temps après, de celui de l'Aigle blanc. En 1767, il fut élevé au grade de lieutenant général, fit une campagne contre la Turquie, reçut, en 1769, l'ordre de St-Alexandre Newsky; fut nommé, en 1773, général en chef, et placé auprès du grand-duc, depuis Paul I^{er}. Il accompagna ce prince dans ses voyages en France et dans les autres parties de l'Europe. Ce fut à son retour que l'impératrice le nomma son aide de camp, lui conféra l'ordre de St-André et le mit, en 1783, à la tête de l'éducation de ses petits-fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin. En 1788, Soltikoff obtint l'ordre de St-Wladimir de la première classe; et pendant la guerre de Turquie, de Suède et de Pologne, il dirigea le département de la guerre. Fait comte, en 1792, et promu au grade de feld-maréchal, en 1796, il devint, en 1812, président du conseil d'Etat et de celui des ministres, fut élevé, en 1814, à la dignité de prince de Russie, et mourut peu de temps après. C'était un homme d'un esprit fin et délié; habile courtisan, il n'était pas moins considéré dans les circonstances graves, où il était toujours consulté comme un homme de très-bon conseil. — Le comte *Sergius* SOLTIKOFF, de la même famille, fut le premier favori de Catherine II, lorsque cette princesse était encore grande-duchesse. L'impératrice Elisabeth, qui fut informée de son intrigue, lui donna une mission en Suède, et le tint éloigné dans une sorte d'exil où il mourut.

G—K D.

SOLTYK (STANISLAS), l'un des plus ardents et des plus puissants soutiens de l'indépendance polonaise, était le fils du castellan de Varsovie et le neveu de l'évêque de Cracovie. Il naquit en 1751, à Krysk, dans le palatinat de Plock en Mazovie, où sa famille possédait de grands biens. A la diète constituante de 1788-1792, il se fit particulièrement remarquer et contribua à la constitution du 3 mai 1791. Enhardi par la faiblesse du roi Stanislas-Auguste, il lui adressa, dans la séance du 29 mai 1792, ces paroles audacieuses : « Sire, le temps est arrivé où tout Polonais va, « sous vos auspices, se ranger sous les drapeaux « de la liberté et défendre cette terre qui l'a vu « naître, cette terre chérie où il est heureux, « parce qu'il est devenu libre. Je passe sous silence les vingt premières années de votre règne; « mais vous, Sire, souvenez-vous de ce que vous « étiez, de ce qu'était cette nation qui, de bonne « foi, vous abandonne ses destinées, et vous y « verrez alors la règle de votre conduite. Quelle « différence de la seconde époque de votre règne

« avec celle de la diète actuelle, où la nation « recouvre sa liberté et où vous gagnez sa confiance ! Dans cette diète, les limites entre la « nation et le roi sont à jamais posées. La souveraineté reste à la nation et le pouvoir exécutif au roi. Sire, vous approchez des moments « les plus critiques de votre vie; ils vont faire « voir si vous méritez d'être mis au rang des « plus célèbres monarques, ou si avec vous doit « périr la mémoire de votre règne, etc. » Stanislas était incapable de répondre comme il convenait à un pareil langage. Soltyk fit les plus grands sacrifices pour le triomphe de ses opinions. Il livra les armes et les canons qui se trouvaient dans ses châteaux, équipa et paya un nombre considérable de soldats; mais tous ses efforts furent inutiles. Après le dernier démembrement de la Pologne, Soltyk se réfugia à Venise (1793), où, réuni à plusieurs autres patriotes, il chercha à intéresser les cabinets alliés à la cause de la Pologne; mais il ne réussit dans aucune de ses tentatives près des cours de France, de Turquie et de Suède. A la suite d'une amnistie qui lui fut accordée, il reentra en Pologne et fut surveillé sévèrement par la police. Lors de la paix de Campo-Formio, qui ruinait les espérances des Polonais dans la France, Soltyk, Dmochowski et Thadée Ozacki établirent (1800) une société des amis des sciences à Varsovie, qui, avec le but de cultiver et de conserver la langue polonaise, renfermait évidemment l'idée générale d'entretenir et de propager partout l'esprit révolutionnaire. En 1802, Soltyk forma encore avec le même Ozacki, Michel Walicki et Joseph Drzewiecki un nouveau moyen de propagandisme, sous prétexte d'une association commerciale qui eut peu de succès. En 1811, étant nonce de la noblesse à la diète, il en fut nommé maréchal par le roi de Saxe. Le royaume de Pologne fut proclamé par la grande confédération de Varsovie réunie à celle du grand-duché de Lithuanie; et Soltyk fut élu par ses concitoyens pour porter à Wilna, avec une députation solennelle, cette grande nouvelle à l'empereur Napoléon. Il se retira ensuite dans ses terres. Affaibli par l'âge, les fatigues de l'exil, il s'était soumis sincèrement au gouvernement d'Alexandre, lorsqu'une nouvelle conjuration fut découverte dans la journée du 26 décembre 1825. Les prisons de Varsovie, de Wilna, de Kamienieck-Podoloki, de Kiow et autres furent aussi remplies. Après une année d'instruction faite par une commission de Russes et de Polonais, huit d'entre les principaux accusés, parmi lesquels était Soltyk, furent livrés au tribunal de la diète par le décret impérial et royal du 19 avril 1827. Tous ses complices furent admis à se défendre; quant à lui, son âge, ses infirmités, les horreurs de sa prison l'empêchèrent d'assister aux débats. Mais il apprit qu'il avait été absous à l'unanimité, moins une voix. L'autorité exécutive arrêta la publication du décret.

Soltyk resta longtemps détenu, et la mort seule put mettre fin à ses malheurs. G—Y.

SOLTYK (ROMAN), général polonais, était fils du précédent et de Caroline Sapieha. Il naquit en 1791, à Varsovie; il alla achever à Paris son éducation, et, de 1805 à 1807, il étudia à l'école polytechnique. Revenu en Pologne, il entra comme lieutenant dans un régiment d'artillerie à pied, et en 1809, lorsque la guerre entre la France et l'Autriche fit retentir le canon sur les bords de la Vistule, le jeune Soltyk fut appelé à commander une compagnie d'artillerie à cheval qu'il avait organisée lui-même. Il prit part à cette campagne sous les ordres de Poniatowski et se distingua dans plusieurs combats, notamment à celui de Wrzairoy. En 1810, il fut nommé lieutenant-colonel, et en 1812, il entra dans l'état-major général de la grande armée comme aide de camp du général Sokolnicki. Chargé, à la sanglante bataille de Leipsick, le 18 octobre, d'amener le grand parc d'artillerie au plus fort de la mêlée, il s'acquitta avec habileté de cette entreprise difficile. Il fut fait prisonnier le même jour, lorsque les Saxons passèrent du côté des alliés. Le rétablissement de la paix le rendit à la vie civile; il s'établit en Pologne, ne dissimula pas ses idées libérales et fut plusieurs fois député à la diète par le palatinat de Sandomir. Compromis en 1814, dans une conspiration où figurait son père, il s'enfuit à Dresde, où il fut arrêté et livré aux Russes; mais, faute de preuves suffisantes, on le remit en liberté. A la diète de 1829, il fit la proposition de reconnaître aux paysans la faculté d'être propriétaires libres du sol. La révolution de juillet ayant éclaté, il se rendit à Varsovie, et il prit une part active au soulèvement dont le résultat fut l'expulsion des Russes. Nommé commandant de l'armée qu'il s'agissait de créer sur la rive droite de la Vistule, il déploya beaucoup de zèle pour lever des régiments, pour mettre sur pied la garde nationale mobile. Membre de l'assemblée nationale, il proposa de déclarer la déchéance de la maison de Romanow et de proclamer la souveraineté du peuple. Lorsque l'armée russe aux ordres de Paskewitsch vint attaquer Varsovie, Soltyk, mis à la tête de toute l'artillerie polonaise, la dirigea avec une courageuse habileté, et dans les journées du 6 et du 7 septembre 1832, il opposa aux masses ennemies le feu meurtrier de 79 canons. Varsovie ayant été forcée de se rendre, Soltyk resta jusqu'aux derniers moments avec les débris de l'armée nationale; il passa ensuite en Angleterre, puis en France. Il mourut à St-Germain le 22 octobre 1833, ayant consacré ses loisirs forcés à la rédaction de deux ouvrages : 1° *Napoléon en 1812, Mémoires historiques et militaires sur la campagne de Russie*, Paris, 1836, in-8° (traduits en allemand par Bischoff, 1837); 2° *la Pologne, précis historique, politique et militaire de la révolution, précédé d'une esquisse de*

l'histoire de la Pologne depuis son origine jusqu'en 1830. Paris, 1833, 2 vol. in-8°, avec carte. Z.

SOLVET (P.-LOUIS), libraire français, naquit vers 1770, et fit d'assez bonnes études. Destiné à entrer dans l'état ecclésiastique, il en fut empêché par la révolution, et se voua au commerce des livres, qui ne lui réussit point. Il resta donc dans la gêne jusqu'à ce qu'il eût obtenu un modique emploi dans l'administration de la marine. Et dès lors ce fut vers la bibliographie qu'il dirigea ses études; et il avait recueilli dans ce genre des matériaux précieux, dont nous avons quelquefois fait usage dans cette *Biographie*. Cet homme de bien mourut en 1846. Il a édité et enrichi de fort bonnes notes et commentaires un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : 1° *Etudes sur la Fontaine, ou Notes et excursions littéraires sur ses fables*, précédées de son éloge inédit par feu M. Gaillard, avec une gravure représentant la maison de la Fontaine à Château-Thierry, Paris, 1812, in-8°; 2° *Coup d'œil sur Vienne*, par le professeur Olivarius, avec des augmentations par l'éditeur, 1805, in-8°; 3° *Voyage à Monibard*, par Hérault de Sechelles, 1804, in-8°; 4° *le Petit magasin des dames*, recueilli par Solvet, 1803 à 1810, 3 vol. in-12. M—D j.

SOLVYNS (FRANÇOIS-BALTHAZAR), né à Anvers en 1760, s'appliqua de bonne heure aux beaux-arts et peignit plusieurs marines, entre autres le *Port d'Ostende*, qu'il fit pour le gouverneur des Pays-Bas, et qui est maintenant au palais impérial de Vienne. Il en existe une gravure de grande dimension, par Daudet. Ayant été nommé, à l'âge de seize ans, capitaine du fort Lillo, il passa de là, en la même qualité, au château de Laeken. A l'époque de la révolution des Pays-Bas, il suivit l'archiduchesse gouvernante en Autriche, où il demeura jusqu'à la mort de cette princesse. Son goût pour les voyages l'ayant alors porté à s'embarquer sur l'escadre de sir Hom Popham pour la mer Rouge et la mer des Indes, il dressa des cartes des rivages de la mer Rouge, qu'on dit remarquables par leur exactitude; nous ignorons où elles se trouvent; on les chercherait inutilement dans la belle collection du prince Labanoff. Arrivé dans l'Inde, Solvyns résolut d'y rester et de bien étudier le peuple qui l'habite. Il vécut au milieu des Hindous et finit par connaître à fond les mœurs et les habitudes de cette nation singulière. Il avait appris à graver; mais il avait peu cultivé cet art. A Calcutta, il entreprit un recueil de gravures représentant les diverses castes, états et conditions des Hindous. C'est un petit volume in-folio, dont il a fabriqué lui-même le papier. Etant retourné en Europe, il fit naufrage sur les côtes d'Espagne, et ne sauva que ses dessins et ses notes. Il vint s'établir à Paris avec sa femme, Anglaise de naissance, et conçut le projet de publier un ouvrage immense sur les Hindous, au sujet desquels il n'existait

presque rien dans la littérature française que quelques relations de voyage. Il annonça quatre volumes in-folio avec deux cent quatre-vingt-huit planches coloriées; la publication commença en 1809 et fut achevée trois ans après. L'auteur a gravé lui-même toutes les planches; elles sont mauvaises sous le rapport de l'art, mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité qu'on trouve rarement dans la représentation de sujets étrangers. Les physionomies, les attitudes, les costumes, les usages sont rendus avec une vérité dénuée de tout ornement; et par cela même précieuse. L'auteur a un peu trop multiplié les planches; et à la fin, n'ayant plus d'Hindous à représenter, il y a suppléé par des objets d'histoire naturelle peu importants. Chaque cahier commence par une planche double, qui représente ordinairement une fête sacrée des Hindous, et dont la plupart sont remplies de figures. Elles sont accompagnées d'un texte français et anglais qui est généralement court et un peu aride, parce que l'auteur n'a voulu y rapporter que ce qu'il avait vu ou appris dans l'Inde. Les discours préliminaires placés à la tête des quatre volumes ont été rédigés en grande partie par l'auteur de cet article. Pendant l'impression de cette belle édition, Solvyns en entreprit une autre in-4°, dont il grava également lui-même les planches; mais il n'en publia que quelques cahiers; le texte y est en trois langues (français, anglais et allemand). Cette vaste entreprise, exécutée au milieu des dernières guerres, engloutit la fortune de sa femme et le jeta dans de grands embarras, dont il s'est senti le reste de sa vie. Lorsque la Belgique passa sous le sceptre de la maison d'Orange, Solvyns retourna dans sa patrie et fut nommé capitaine du port d'Anvers. Il annonça une loterie par laquelle devait être vendu le restant de l'édition de son ouvrage; mais elle n'eut pas lieu. Il avait annoncé aussi le projet de publier un *Voyage pittoresque aux Indes Orientales et en Chine*, décrit en deux cents planches, avec des cartes et un texte explicatif. Il devait encore graver toutes les planches de cet ouvrage; mais il n'en a rien paru. Solvyns est mort à Anvers, le 10 octobre 1824. Par ses entreprises, on peut juger combien Solvyns était laborieux. On a commencé à Leipsick, il y a plusieurs années, une petite édition, ou plutôt une faible imitation du grand ouvrage des Hindous, avec un texte du docteur Bergk; nous ignorons si elle a été continuée. Une *Notice biographique sur Fr.-B. Solvyns*, par Ph. L*** (Lesbroussart), a été imprimée à Bruxelles, 1824, in-8°. M. Pierre de Paepe en a donné une autre dans la *Revue belge*, imprimée à part sans lieu et sans date (Liège, 1837), in-8°. D-g.

SOMAGLIA (JULES-MARIE della), célèbre prélat italien, né à Plaisance le 9 juillet 1744, fut élevé avec un grand soin par sa noble famille et destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique. Il avait été tenu sur les fonts de baptême par le cardinal

Albéroni, Plaisantin comme lui, et qui, en 1744, se trouvait momentanément à Plaisance, alors âgé de quatre-vingts ans, et cherchant encore à agiter un petit pays à défaut de l'Espagne qu'il avait assurément mal gouvernée. Albéroni s'appelait Jules, et il donna ce nom à son filleul, en ajoutant celui de César; mais quand le jeune la Somaglia entra en prélature à Rome, il substitua, par une raison de convenance, au second de ces noms celui de Marie (nous tenons ce fait du cardinal lui-même). Le jeune gentilhomme de Plaisance devint rapidement un habile latiniste; il étudia aussi le grec, mais avec moins de passion, et il s'appliqua à parler la langue italienne avec la plus élégante correction. Don Philippe, frère germain de don Carlos, qui avait été premier duc de Parme, et depuis fut roi de Naples et successivement roi d'Espagne, don Philippe témoignait de l'estime et de la bienveillance à la famille de Somaglia, et recommanda Jules à des cardinaux en crédit à Rome. Don Ferdinand-Marie-Philippe-Louis, duc de Parme, continua la même protection. Jules della Somaglia vit les dernières années du règne de Benoît XIV, et il se pénétra de bonne heure d'un profond sentiment de vénération pour le gouvernement pontifical. Lorsque Albéroni avait été contraint de quitter l'Espagne, il s'était vu arrêté par ordre d'Innocent XIII; on l'enferma dans le couvent des jésuites de Rome, où ces pères l'avaient traité avec beaucoup de distinction et des égards singulièrement bienveillants. La famille d'Albéroni et celle de la Somaglia ne parlaient donc de la compagnie de Jésus qu'avec la plus haute admiration. Alors il fut facile de recommander Jules à Clément XIII quand il monta sur le trône. On sait qu'il s'était déclaré le protecteur invariable de cet ordre. C'était le moment où commençaient les persécutions qui accablèrent ces religieux, et la tendresse que leur montrait Clément XIII était naturellement en raison des mesures violentes dont ils étaient l'objet. Jules obtint de l'avancement dans les emplois subalternes, où l'on tient d'abord quelque temps les jeunes seigneurs. En 1769, sous Clément XIV, il fut traité avec un peu de froideur; en 1775, il s'attacha avec zèle, avec chaleur à Pie VI. Le pape désirait que le plus grand ordre régnât dans les cérémonies. La Somaglia, d'une assez haute taille, d'une figure agréable, était chargé en second du cérémonial, et il prit un tel goût à ce genre de travaux, qui est en honneur à Rome, où rien ne doit jamais changer, qu'il chercha plus tard à devenir préfet du *cérémonial*, et qu'il s'acquitta de cette charge jusqu'aux derniers jours de sa vie. Pie VI savait cependant bien que Jules pouvait être employé d'une manière encore plus avantageuse aux intérêts de Rome, et il lui confiait la rédaction des bulles dogmatiques, des brefs à Louis XVI (1). Ce fut lui particulièrement

(1) *Voy. l'Histoire des souverains pontifes*, t. 8, années 1790-1795.

qui fut chargé de rédiger les premiers éléments de la célèbre allocution où Pie VI, en 1793, annonça au sacré collège la mort de Louis XVI. Tant de services rendus déterminèrent le pontife à conférer à Marie della Somaglia le titre de cardinal, le 1^{er} juin 1795. Lors de l'émeute sanglante qui affligea Rome en 1797, le cardinal della Somaglia, par ordre de Pie VI, parcourut Rome et chercha à contenir les furieux qui voulaient animer Joseph Bonaparte, l'ambassadeur du directoire, contre le sacré collège et les amis de la papauté. Mais les efforts du cardinal furent à peu près vains. Il obtint bien quelques applaudissements donnés à son éloquence, à sa modération. Il empêcha qu'on ne frappât quelques prêtres que l'on poursuivait avec acharnement, mais il fut obligé d'aller dire à Pie VI qu'une de ces époques indéfinissables où Rome méconnaît ses maîtres était arrivée et qu'il fallait céder à la volonté de Dieu, qui sans doute ne permettrait que pour un temps de si cruelles violences. Quand Pie VI eut été enlevé pour être transporté à Sienne, le nouveau pouvoir se souvint des efforts faits par le cardinal della Somaglia pour ramener les révoltés à l'obéissance ; on voulut l'en punir, et on le jeta en prison. C'était en effet lui seul qui avait rétabli une sorte de tranquillité, dont on avait profité pour relever l'émeute. En prison, la Somaglia fut traité avec rigueur. Un Romain, qu'il avait obligé autrefois et qui prenait part au tumulte, se fit cependant ouvrir le cachot où le cardinal était détenu et persuada qu'il fallait le déporter à Cività-Vecchia. Son éminence, avertie qu'elle devait changer d'habits, s'y refusa. De Cività-Vecchia, le cardinal s'embarqua sur une frêle barque, mal pontée, et put atteindre un petit port de Toscane. L'année 1798 et l'année 1799 furent accompagnées de souffrances qui compromirent la santé du cardinal, et les traces de cette maladie ne s'effacèrent que bien rarement, sans cependant altérer d'une manière trop dangereuse le robuste tempérament dont le cardinal était doué. Pie VI était mort à Valence. On parlait d'un conclave ; le cardinal reçut dans sa modeste retraite une lettre de l'empereur d'Allemagne François II, qui offrait au sacré collège dispersé de lui donner l'hospitalité dans la ville de Venise. Il fallut demander de nouvelles aumônes pour entreprendre le voyage. Enfin la Somaglia se trouva réuni à ses collègues dans Venise, le 1^{er} décembre 1799. Le conclave se composait de trente-cinq cardinaux. Les opérations de cette assemblée ont été décrites dans le plus grand détail au 1^{er} volume de l'*Histoire de Pie VII* (1). D'après les affinités que l'on connaissait à la Somaglia, on a lieu de penser qu'il faisait partie de la petite réunion de cardinaux qui, au nombre de cinq, votaient avec le cardinal Maury. Le pape Pie VII, élu en 1800, confia

le soin de quelques affaires importantes au cardinal della Somaglia, et, rendant justice à son esprit d'ordre, à ses vertus et à ses talents, il le nomma bientôt cardinal-vicaire. La Somaglia remplit cette charge à la satisfaction générale. Pendant le voyage de Pie VII à Paris, en 1804 et en 1805, le cardinal della Somaglia vécut en intelligence parfaite avec Consalvi, qui tenait directement les rênes du gouvernement. Quand les discordes et les malentendus sans nombre à la suite du sacre vinrent troubler profondément le repos du pontife, la Somaglia accepta les commissions les plus difficiles ; mais Pie VII était toujours coupable pour la France, il ne devait accueillir dans Rome ni un Anglais, ni un Sarde, ni un Russe, ni un Suédois. Enfin des gendarmes furent chargés de l'enlever, et les cardinaux se virent en même temps condamnés à l'exil. On fit en sorte qu'en 1810 ils fussent à peu près tous résidents à Paris, sous une surveillance qui cependant leur laissait assez de liberté. Près de procéder au mariage de Napoléon avec Marie-Louise, on parla d'abord du mariage civil. Les cardinaux italiens s'assemblèrent à la fin de mars et consultèrent surtout la Somaglia ; il expliqua nettement la position dans laquelle les membres du sacré collège allaient se trouver ; il dit que, pour son compte et comme cardinal revêtu du titre élevé de vicaire de Sa Sainteté, il ne ferait aucune difficulté d'assister au mariage civil, qui pour lui n'avait aucune importance, mais que sous aucun prétexte il n'assisterait au mariage religieux, parce qu'il était à sa connaissance que Pie VII, en personne, à la fin de 1804, avait célébré ou confirmé le mariage entre Napoléon et Joséphine dans la chapelle des Tuileries ; finalement, que lui, la Somaglia, avait reçu et gardé l'acte qui était déposé au *Vicariat* à Rome. Tous les cardinaux approuvèrent ce qu'il avait dit relativement au mariage civil. On ne sait pas encore à présent qui donna le conseil de partager le sacré collège en cardinaux qui conserveraient le droit de porter la pourpre et les bas rouges, et en cardinaux auxquels la pourpre serait interdite et qui ne pourraient porter que des bas noirs et le manteau noir, sans liséré rouge. Le public appela les premiers les cardinaux rouges et les autres les cardinaux noirs. La Somaglia fut regardé comme le chef des cardinaux noirs (Pacca était emprisonné à Fénestrelle). Tous ces derniers furent exilés dans diverses villes de France ; la Somaglia fut envoyé à Mézières, où il a laissé les meilleurs souvenirs. Lorsqu'en 1814 Pie VII put consulter ses cardinaux qu'on lui avait rendus, rouges et noirs, la Somaglia fut moins employé dans les négociations que Pacca, Consalvi et di Pietro ; mais il ne les contraria jamais, et toujours il ajouta ouvertement son approbation à celle que Pie VII demandait à tout le sacré collège. L'heure de la liberté du pape était venue ; la Somaglia, comme vicaire, reprenait une grande

(1) *Histoire de Pie VII*, 3^e édit., t. 1^{er}, p. 72.

influence. Au mois d'août 1814, de concert avec le cardinal Pacca, il contribua au rétablissement de la compagnie de Jésus. Dans ce moment même, la Somaglia rappela à tous les souvenirs la part qu'il avait eue, sous Pie VI, à ces meutres si honorables pour Louis XVI que contenait l'allocution de 1793, dont nous avons déjà parlé, et où il était question en termes clairs de la canonisation de ce prince. En 1820, après la mort du cardinal Mattei, la Somaglia, déjà archiprêtre de St-Jean de Latran, devint évêque d'Ostie et de Velletri et cardinal-doyen. La Somaglia, déjà préfet du *cérémonial*, dont il avait recherché, retrouvé, agrandi les privilèges, devint un personnage encore plus vénérable quand il put appliquer à la situation de doyen des avantages, des droits par bulles, des préséances, des actes, peut-être même, mais rarement, des remontrances tombées en désuétude. Après la mort de Pie VII, le doyen s'éleva encore à un degré de puissance qui n'était balancé que par le crédit du camérlingue. Le conclave est toujours présidé par le doyen ; on voit dans l'histoire de Léon XII quelles furent les agitations du conclave de 1823. Nous en rapporterons quelques-unes succinctement (1). Les poésies que l'on publie ordinairement avant et pendant le conclave annonçaient que la Somaglia avait un parti qui le portait à la papauté. On reconnut bientôt que ce parti se composait de sept, souvent dix cardinaux ; il ne pouvait donner la tiare, mais il fallait compter avec lui pour l'assurer à un autre. Le conclave avait commencé ses opérations le 3 septembre 1823. Le premier jour, la Somaglia obtint le matin 4 voix au scrutin, et le soir, à l'*accesso*, qui est comme un scrutin supplémentaire, 2 voix, en tout 6. Le 4, il obtint le matin 5 voix, et le soir 5, en tout 10. En général, il n'eut pas plus de 12 voix. Ses amis cherchèrent alors à voir quel serait le choix définitif. Pendant ce temps-là, Severoli obtenait jusqu'à 26 voix ; mais il eut l'exclusion de l'Autriche, et il fut convenu que la Somaglia abandonnerait ses prétentions et que les voix des *zelanti* se porteraient sur Annibal della Genga, qui prit le nom de Léon XII. Quand il eut accepté, il déclara qu'il nommait secrétaire d'Etat le cardinal della Somaglia, alors entré dans sa quatre-vingtième année. En appelant un ministre recommandable par ses connaissances dans les affaires administratives du pays, Léon XII n'entendait pas moins s'appliquer lui-même à la direction des négociations, voir assidûment les dépêches des nonces, rédiger souvent les réponses, commencer ce que l'on nomme des *trattative*, se les réserver à lui seul et n'en entretenir son ministre que vaguement et avec circonspection. Le reste des correspondances était laissé à la Somaglia, et les bureaux de la secrétairerie,

composés d'hommes habiles formés par Consalvi, suffisaient pour que les travaux importants ne souffrissent pas d'interruption. Quels que fussent le respect de la Somaglia pour son maître et les courtoisies du souverain pour celui qui aurait dû être son *alter ego* (son *autre lui-même*), une sorte de mésintelligence régna bientôt entre ces deux personnages. Cependant le corps diplomatique était satisfait en général de ses rapports avec le doyen. Malheureusement, dans une affaire grave, il se souvint trop de son parrain le cardinal Albéroni. Légal à Ravenne, sous Clément XII, ce cardinal, sous divers prétextes, cherchait à envahir le sol de la république de St-Marin, pour le réunir aux Etats du saint-siège ; mais Clément XII, guidé par un esprit de droiture et de piété (1), avait cassé les actes d'Albéroni. Dans la même année 1824, des malintentionnés sans doute publièrent que le cardinal della Somaglia voulait reprendre l'œuvre manquée et détruire la république de St-Marin. Ce n'était pas assurément à un vieillard comme lui qu'il convenait de se mettre à la tête d'une pareille entreprise que Léon XII ne pouvait approuver. La Somaglia d'ailleurs avait de la sagesse, de la mesure dans l'esprit, et la situation de l'Europe ne permettait pas un seul ébranlement, même celui de la république de St-Marin. Les brouillons, quels qu'ils aient été, ne réussirent pas dans leurs projets ; le marquis Onofrio, sujet direct de la république, nouvellement député par ce gouvernement, obtint d'être admis auprès du saint-père, pour le féliciter sur son avènement. Onofrio était parent de Joseph Onofrio, qui dans le temps appuyait le capitaine de la république Giangi, lorsque, appelé par les agents d'Albéroni pour prêter serment entre leurs mains, ce capitaine parla ainsi : « Le premier octobre, j'ai prêté serment « à mon légitime *prince*, la république de St-Marin ; je confirme aujourd'hui et je renouvelle « ce premier serment. » Enfin il fut reconnu, d'après les explications de la Somaglia, que l'on n'avait jamais entendu offenser l'indépendance de St-Marin, et toutes les difficultés sur ce point furent aplanies à la satisfaction du gouvernement pontifical et de celui de la république. Il demeura prouvé que Clément XII, en 1739, et Léon XII, en 1824, les deux vrais maîtres dans ces circonstances, n'imaginèrent ni ne soutinrent une si injuste prétention. Maintenant il convient de rendre compte de ce qui se passa à Rome lors du voyage que fit l'abbé de Lamennais avec M. Vuarin, curé de Genève. Ils furent tous les deux logés au collège romain, dans la maison des pères de la compagnie de Jésus. Le cardinal avait l'intention de proposer à Lamennais une place élevée dans l'administration de la bibliothèque de la Propagande. Il allait même jusqu'à dire qu'il serait possible de penser pour lui à un évé-

(1) Voy., pour plus de détails, l'*Histoire de Léon XII*, au commencement du tome 1^{er}, Paris, 1843, in-8°.

(1) *Histoire de Léon XII*, t. 1^{er}, p. 255.

ché *in partibus*. Le chargé d'affaires du roi rendit compte de cette ouverture, et il arriva un ordre portant que l'abbé de Lamennais ne devait pas être évêque, même *in partibus*. Ce ne fut pas le ministre des affaires étrangères qui transmit cet ordre au chargé d'affaires. Lorsque le cardinal apprit cette décision, il s'écria : « Messieurs, vous faites là une faute. Vous craignez « une opposition, une polémique; vous êtes dans « l'erreur. » Là-dessus ce savant cardinal, qui n'était cependant point préparé à la discussion, parcourut les différentes phases où le saint-siège avait éprouvé des contradictions. « Mon-sieur, dites à Paris que toutes les oppositions « des évêques ne sont pas à craindre, tant l'esprit épiscopal est bon, surtout en France; il « n'y a pas de danger de ce côté. » Toutefois, il y a un moment où le repos est indispensable. La Somaglia pensa, indépendamment de quelques autres *raisons de palais*, que ses fonctions de doyen du sacré collège et de bibliothécaire du Vatican occuperaient encore assez sa vieillesse; mais il pria par écrit le saint-père de le remplacer dans ses fonctions de secrétaire d'Etat. Léon XII, ayant égard à la demande de ce noble serviteur, nomma pour lui succéder le cardinal Bernetti, légat de Ravenne. Le nouveau secrétaire d'Etat entra en fonctions le 17 juin 1828. On peut dire que le cardinal della Somaglia mourut à la tête du sacré collège qu'il gouvernait toujours avec la même vigilance, toutes les fois qu'il ne siégeait pas sur son fauteuil de bibliothécaire du Vatican, où on le voyait encore donner des ordres dans les derniers jours de sa vie. En mourant, il recommanda, comme un sujet qui devait rendre de grands services au saint-siège, le nonce qu'il avait envoyé à Paris, l'archevêque de Gênes, Lambruschini, qui obtint le ministère suprême sous le pape Grégoire XVI (voy. ce nom et LAMBRUSCHINI). Le cardinal della Somaglia mourut le 2 avril 1830. Il faut se rappeler qu'il vit Benoît XIV, Clément XIII, Clément XIV, Pie VI, Pie VII, Léon XII et Pie VIII. S'il ne fut pas pape, il fut sur le point de le devenir, et il aida de ses lumières les sept pontifes que nous venons de nommer. Il est un des cardinaux qui ont le plus mérité de la religion, de la cour romaine, de l'érudition et de la belle littérature italienne.

A—D.

SOMAGLIA (Madame BIANCA UGGERI, CAPECE DELLA), naquit à Plaisance en 1743, du comte Charles-Marie della Somaglia et de la comtesse Marguerite Fenaroli, fut élevée à Mantoue et y reçut une instruction variée dans la littérature et dans les arts. Toutes les langues modernes lui étaient familières. Mariée en 1764, avec Vincenzo Uggeri, de Brescia, elle n'interrompit jamais ses études, vécut dans la société des savants et des littérateurs les plus distingués, et brilla dans l'art de la déclamation. Elle jouait avec beaucoup d'intelligence l'*Olympie* de Voltaire, traduite d'a-

près ses conseils par Brugnoli. On assure qu'à cette occasion elle fit plusieurs changements dans cette pièce, qui furent ensuite approuvés et adoptés par l'auteur lui-même. Plusieurs écrivains aimaient à soumettre leurs productions à son jugement. Elle mérita surtout les éloges du savant biographe J.-B. Corniani, qui lui adressa un petit poème et un mémoire épistolaire sur les plaisirs de l'esprit réduits en système. Le comte Roncalli et Orazio Collini l'ont célébrée dans leurs vers. Elle fut en correspondance avec les célèbres Frisi, Bettinelli, Lorenzi, Pindemonte et d'autres savants qui rendaient hommage à son goût et à son jugement. Les qualités de son cœur ajoutaient à celles de son esprit. Elle mourut à Brescia le 13 mars 1822. Le comte Gambara a publié l'éloge de cette illustre dame, qu'il a dédié à ses deux filles, Paola Calini et Dorotea Luzzago.

A—G—S.

SOMAIZE (ANTOINE BAUDEAU, sieur de), l'apologiste et l'historien des *Précieuses*, naquit vers 1630. « C'est, dit un écrivain contemporain (1), « un des galants hommes de ce siècle, et quoique « ses ennemis n'aient rien oublié pour noircir sa « réputation, il a néanmoins eu l'honneur d'être « estimé de tout ce qu'il y a dans Paris de gens « raisonnables et de personnes de qualité. Jamais homme n'a causé tant de bruit dans un « âge si peu avancé. Il a fait assembler deux ou « trois fois l'Académie française; il s'est fait « craindre, il s'est fait aimer. Les envieux et les « jaloux de sa gloire l'ont accusé d'être satirique, « quoiqu'il soit bien loin d'avoir cette humeur; « ils lui ont aussi reproché que ses ouvrages ne « se vendaient pas au palais (2); mais il regarde « comme une chose glorieuse d'avoir fait vendre « neuf ou dix ouvrages dans un lieu (3) où ils seraient éternellement demeurés sans le mérite « et la réputation de l'auteur. Au surplus, il « écrit avec une telle facilité que les volumes « qu'il met au jour ne lui coûtent que fort peu. » Malgré les efforts de son panégyriste, Somaize n'en est pas moins un des écrivains les plus obscurs du 17^e siècle; et à peine connaît-on les titres de la moitié des ouvrages qu'il avait, dit-on, publiés dans sa première jeunesse. En 1657, il débuta par des *Remarques sur la Théodore*, tragi-comédie de l'abbé de Boisrobert; et quoiqu'elles soient loin d'être flatteuses, il en offrit la dédicace à l'auteur. Nous citerons encore le *Secret d'être toujours belle*; cet opuscule de Somaize, dont on ne connaît pas la première édition, a été réimprimé à la suite de l'*Art de conserver la santé*, composé par l'école de Salerne, traduit en vers français par B. L. M. (Bruzen la Martinière),

(1) Tout ce passage est tiré de la préface du *Grand dictionnaire historique des Précieuses*, attribuée à un des amis de l'auteur.

(2) Les livres ne se vendaient alors à Paris que dans le Palais. Voy. *De la connaissance des bons livres*, par Sorel, p. 11.

(3) Sur le quai des Augustins, où demeurait J. Ribou, son libraire.

Paris, 1777, in-12, p. 117-166 (*voy. le Diction. de bibliogr. franç.*, par Fleischer, t. 2, p. 141). Molière ayant donné, en 1639, les *Précieuses ridicules*, Somaize s'empessa d'opposer à cette pièce les *Véritables Précieuses*, comédie en un acte et en prose, Paris, 1660, in-12, avec une préface dans laquelle il reproche à Molière d'avoir pris ce sujet à l'abbé de Pure (*voy. ce nom*), qu'il appelle un illustre et galant homme. Sa pièce ne fut pas représentée; mais il s'en fit la même année une seconde édition, diminuée de la *Mort de l'Eusses-tu-cru lapidé par les femmes*, tragédie; et augmentée d'un *Dialogue de deux précieuses sur les affaires de leur communauté*. Après s'être déchaîné contre la pièce de Molière, Somaize s'avisait de la mettre en vers, si toutefois l'on peut donner ce nom à des lignes rimées où la césure même n'est pas respectée. Depuis, il publia successivement et presque sans interruption : le *Procès des précieuses*, comédie en un acte en vers burlesques de quatre pieds, in-12. — *Récit en prose et en vers des Précieuses*, in-12; c'est un dialogue plutôt qu'une comédie (*Bibliothèque du Théâtre-Français*, t. 3, p. 59). — Le *Grand dictionnaire des Précieuses, ou la Clef de la langue des ruelles*, in-12 de 84 pages, et enfin le *Grand Dictionnaire des précieuses, historique, poétique, géographique, etc.*, Paris, 1661, 2 vol. in-8°, avec la *Clef*. C'est le seul des ouvrages de Somaize qui soit un peu recherché des curieux. Il offre la galerie la plus complète des femmes de son temps qui avaient au bel esprit des prétentions plus ou moins fondées; mais comme elles ne sont désignées que par des noms de convention, il serait impossible de les reconnaître sans la *Clef*, qui ne se trouve pas à tous les exemplaires. Le passage le plus remarquable de ce livre est celui où l'auteur justifie les manières de parler des précieuses par des exemples tirés des tragédies du grand Corneille (t. 1^{er}, p. 149-175). Somaize était attaché comme secrétaire à Marie Mancini, qu'il suivit en Italie après son mariage avec le connétable Colonna (*voy. ce nom*). On peut conjecturer qu'il n'en est pas revenu, puisqu'il n'est plus fait mention de lui après cette époque. On ignore l'année de sa mort. Il s'est donné un article dans le *Grand Dictionnaire historique des précieuses* sous le nom de *Suzarion*; voici le portrait qu'il fait de lui. C'est un jeune homme qui fait des vers et de la prose avec assez de facilité; son penchant est du côté de la raillerie, et il se persuade qu'il est bien difficile de ne point écrire de satires; mais quelque plaisir qu'il trouve à dire les vérités des autres, il sait pourtant bien cacher celles que l'honneur nous oblige à taire, et n'a pas assez de malice pour inventer une fausseté, ni pour assurer une chose douteuse, quelque plaisante qu'elle fût... On lui a fait dire des choses à quoi il n'avait pensé de sa vie... L'on ne peut accuser ses actions que d'une franchise trop ouverte,

soit à servir ceux qu'il estime, soit à pousser ceux qui le méprisent; et cette franchise a donné lieu de croire de lui des choses dont il ne fut jamais capable. Il a pour devise un soleil en son midi, avec ces mots : « Il brûle autant qu'il éclaire. » W—s.

SOMBREUIL (FRANÇOIS-CHARLES VIROT, marquis DE), lieutenant général, commandeur de l'ordre royal et militaire de St-Louis, né à Insheim en Alsace, était, au moment de la révolution, gouverneur de l'hôtel des Invalides. Il se fit remarquer par son dévouement à la cause royale, aussi fut-il arrêté après le 10 août 1792, et envoyé à la prison de l'Abbaye. Il y eût infailliblement péri, pendant les fatales journées de septembre, si, par ses supplications et ses larmes, sa fille ne fût parvenue à attendrir les juges qui composaient l'espèce de tribunal siégeant entre les deux guichets de la prison. Arrêté de nouveau, à la fin de 1793, de Sombreuil fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, le 29 prairial an 2 (17 juin 1794). Il était âgé de 74 ans, au moment de son exécution qui eut lieu le même jour. — SOMBREUIL (Stanislas Virot DE), fils aîné du précédent, fut arrêté en même temps que son père. On dit que, pendant son séjour dans la prison, une jeune femme de qui il était tendrement aimé, s'introduisit près de lui à la faveur d'un déguisement, et lui offrit un moyen sûr de s'évader; mais par un dévouement qui semblait être le partage de cette héroïque famille, il s'y refusa de peur d'ajouter aux dangers de son père dont il partagea le sort, quelques jours après. Z.

SOMBREUIL (CHARLES VIROT DE) était le second fils du gouverneur des Invalides. Dès les premiers troubles, Charles de Sombreuil manifesta un caractère noble et courageux. Dans une des scènes tumultueuses du Palais-Royal, il arracha des mains de la populace un membre de la famille de Polignac. Plus tard, il émigra; et servit dans l'armée du roi de Prusse pendant les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Une action d'éclat lui valut sur le champ de bataille l'ordre du mérite militaire. Il continua de se distinguer sur les bords du Rhin, et en Hollande. Après l'évacuation de ce pays, il passa en Angleterre. On s'y occupait alors de relever, par une puissante expédition, les forces abattues du parti royaliste dans la Bretagne et le Poitou. La grande armée vendéenne, qui avait fait la première guerre, était détruite. Ses chefs les plus distingués avaient péri; Charette, Stofflet et les chefs des chouans qui leur avaient succédé, venaient de conclure avec le gouvernement de la république une pacification, ou plutôt une sorte d'amnistie, qui leur laissait les armes à la main. La chute de Robespierre, le déclin successif du régime révolutionnaire, d'autres circonstances enfin devaient faire croire que le moment était venu de former une grande entreprise en faveur de la monarchie. Sombreuil se

trouva en relation avec les royalistes qui s'occupaient de projets de descente en Bretagne, et se montra très-ardent à y participer. Les ministres du roi d'Angleterre prirent confiance en lui, et il fut chargé de commander la seconde division de l'armée destinée au débarquement. On mit sous ses ordres sept régiments, formant environ 4,000 hommes. Ils étaient encore dans le Hanovre; et c'était avec eux que Sombreuil venait de faire la guerre en Hollande. Il retourna en Allemagne, afin de les passer en revue, et de tout disposer pour leur départ. Son mariage venait alors de se conclure avec mademoiselle de la Blache. Il quitta l'armée et revint à Londres. Tout était prêt pour la cérémonie; la fiancée revêtue de son habit de noces, il allait marcher à l'autel, lorsque tout à coup on vint lui annoncer que son armée était dans la rade de Spithead, que le vent était favorable, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Scrupuleux comme il l'était dans tout ce qui touche au devoir et à l'honneur, il n'hésite pas, et s'éloigne d'un rivage où semblaient devoir l'attacher les liens d'un amour partagé. Le 7 juillet 1794, les bâtiments qui transportaient sa division arrivèrent dans la rade de Quiberon. Déjà depuis neuf jours, la première division, commandée par d'Hervilly (*voy. HERVILLY*), avait pris terre sur cette même côte. Elle occupait la presqu'île et les forts qui la défendent. La prise du fort Penthièvre semblait surtout un événement décisif. Cette forteresse, placée sur la langue de terre qui sépare la presqu'île du continent, offrait des moyens de débarquer avec sûreté, en même temps qu'elle était un excellent appui en cas de revers. Mais le plus complet désordre avait régné dans les opérations. Puisaye se prétendait général en chef de toute l'expédition. Il avait, ou semblait avoir la confiance des chefs de chouans qui arrivaient d'Angleterre avec lui, ou qui étaient accourus avec leurs troupes pour favoriser le débarquement. D'Hervilly maintenait qu'il n'était point sous les ordres de M. de Puisaye; et les troupes régulières, ainsi que les officiers supérieurs, ne reconnaissaient pas le commandement de celui-ci. Les uns voulaient qu'on avançât rapidement dans l'intérieur des terres, qu'on profitât des dispositions des habitants, enfin qu'on appuyât le mouvement des chouans, qui, dès le premier jour, avaient poussé jusqu'à Auray; les autres pensaient que les ressources et les espérances de l'expédition ne devaient pas être compromises si légèrement. La facilité avec laquelle les républicains reprirent Auray et forcèrent les chouans à se replier vers Quiberon, fournissait des arguments à d'Hervilly et un sujet de reproches à Puisaye, qui se plaignait de n'avoir pas été secouru. Pendant que tout était ainsi dans l'hésitation, et qu'on allait savoir à Londres auquel des deux commandants il fallait obéir, le général Hoche rassemblait des forces; les républicains étaient revenus de leur

premier étonnement; la convention avait envoyé des commissaires: l'un d'eux était Tallien, qui, pour lors, jouait un assez grand rôle en France (*voy. TALLIEN*). Ainsi, lorsque la division de Sombreuil débarqua, les royalistes étaient sur la défensive, et déjà resserrés dans l'étroite presqu'île de Quiberon. Toutefois, à l'instant même où lui arrivait ce renfort, d'Hervilly se détermine à attaquer sur-le-champ le poste fortifié de Ste-Barbe, que les républicains occupaient, après l'avoir repris sur les émigrés. Cette affaire fut malheureuse; les dispositions étaient mal prises: on comptait sur une attaque de la part des Bretons, sur les derrières de l'ennemi; mais cette attaque n'eut pas lieu (*voy. TINTENIAC et VAUBAN*). Après des efforts du courage le plus héroïque, d'Hervilly fut mortellement blessé; sa valeur et celle de tous ses braves compagnons ne purent suppléer à la malhabileté, à l'impéritie qui présidaient à toute cette affaire. Encouragé par ce succès, Hoche conçut l'idée de surprendre le fort Penthièvre. Ce projet lui fut suggéré par les déserteurs qui arrivaient de moment en moment, du camp de d'Hervilly. Les émigrés et le ministère anglais avaient recruté, avec une extrême imprudence, les troupes de l'expédition parmi les prisonniers français. Ces hommes, qui avaient servi sous les drapeaux de la France républicaine, étaient pénétrés contre l'invasion étrangère d'un sentiment d'horreur patriotique dont les émigrés ne connaissaient pas toute la force. Les mauvais traitements qu'ils avaient endurés en Angleterre les avaient excessivement aigris, et presque tous ne voyaient dans cet enrôlement qu'un moyen d'évasion. Ils racontèrent au général Hoche l'état intérieur de l'armée de d'Hervilly, et finirent par lui donner l'espoir de s'emparer, durant la nuit, du fort qui faisait l'unique défense des émigrés. Au milieu d'un orage épouvantable et d'une complète obscurité, deux colonnes républicaines s'avancèrent, l'une à droite l'autre à gauche, le long de la plage, tandis que le général avec son corps d'armée se présentait en face du fort. Au crépuscule du matin, les bâtiments anglais embossés dans la rade, virent filer le long des rochers comme une ligne noirâtre: c'était la colonne de gauche qui, marchant dans l'eau, se glissait vers le fort. Au même moment les batteries du fort commencèrent à tirer; le trouble se mit dans l'armée républicaine, et une sorte de désordre l'entraîna loin du point d'attaque. Le général maintenait avec peine l'arrière-garde, lorsque aux premiers rayons du soleil, on aperçut sur le sommet du fort le drapeau tricolore remplaçant le drapeau blanc. La colonne de gauche avait eu pour guide un nommé David, prisonnier enrôlé en Angleterre; cet homme, qui donna le mot d'ordre aux républicains, avait manifesté au général une ardeur, un courage extrême, et surtout un profond ressentiment des souffrances de sa captivité en Angleterre, mon-

trant avec une sorte de rage la trace des coups qu'il avait reçus pour une tentative d'évasion (1). Les républicains conduits par David, et gravissant la falaise et les fortifications sur un point mal gardé, avaient pénétré dans le fort. La garnison avait été surprise; beaucoup de prisonniers enrôlés s'étaient sur-le-champ joints à eux. Les canoniers avaient été tués sur leurs pièces; enfin toute résistance était devenue impossible. Les restes de la division d'Hervilly et celle de Sombreuil étaient cantonnés çà et là dans la presqu'île sans nulle précaution; leur parc d'artillerie était sous le fort: il fut pris, sans que l'on eût seulement le temps de distribuer les cartouches. Puisaye, se jetant dans une barque, alla chercher un asile sur la flotte anglaise; et ce fut dans une telle extrémité qu'il laissa le commandement à Sombreuil. La troupe de celui-ci était encore à peu près intacte; elle pouvait peut-être faire un effort pour reprendre la forteresse; et l'on dit que quelques officiers le demandèrent. Si son chef n'en donna pas l'ordre, ce ne fut assurément pas faute de courage personnel. Il pouvait aussi se réfugier sur les vaisseaux anglais; mais abandonner son poste, ses compagnons d'armes.... Sombreuil était incapable d'une pareille lâcheté. Son noble dévouement fut partagé par tous les officiers de sa division (2); et cette troupe, fort affaiblie par la désertion, se retira en désordre devant les républicains, jusqu'à un vieux fort en ruines qui se trouvait au fond de la presqu'île. Pour l'atteindre dans ce dernier asile, il fallait que les républicains traversassent une plage où portait le canon des bâtiments anglais. Le général Hoche arrêta un moment ses soldats: on lui fit remarquer que la victoire qu'il poursuivait ne serait qu'un horrible carnage. « Je ne veux pas, » dit-il d'abord, remettre en question ce qui est « décidé. » Quelques émigrés se présentèrent pour parlementer; il ne les écouta pas et les fit arrêter. On lui rappela que parmi les malheureux vaincus, qu'il avait réduits à l'extrémité, se trouvaient encore un grand nombre de prisonniers venus d'Angleterre. Pendant ce moment d'hésitation, quelques officiers, quelques généraux s'étaient avancés jusqu'au pied d'un petit mur ruiné, dernier retranchement des royalistes: « N'êtes-vous pas Français, criait-on à ceux-ci? » « ne vous faites point inassacrer, rendez-vous, » faites cesser le feu des Anglais; si un des « nôtres est encore frappé, le général va faire « marcher en avant. » Les uns franchissaient la muraille et venaient se mêler aux républicains; les autres tentaient de s'embarquer, et se jetaient à la nage pour rejoindre les barques. Deux pièces de canon, amenées par les républicains, vinrent

encore enlever cette ressource. Néanmoins la plupart attendaient avec fermeté les ordres de leur général. N'ayant plus aucune espérance, Sombreuil résolut de se fier à la capitulation que semblait lui promettre ce cri général de l'armée française: il fit cesser le feu des bâtiments anglais. Un des officiers (M. de Guery) alla en porter l'ordre et revint partager le sort de ses compagnons, quel qu'il pût être. Sombreuil commanda ensuite à sa troupe de mettre bas les armes; il demanda à voir le général Hoche: celui-ci descendit de cheval et vint trouver Sombreuil, qui déjà était presque seul; il lui témoigna de grands égards; on les vit tous les deux se promener sur le bord escarpé de la haute falaise, où est situé le fort. Sombreuil lui demanda à être la seule victime, ainsi qu'il l'avait déjà offert aux officiers qui étaient venus parlementer, et dont les paroles lui avaient laissé quelque espoir pour ses compagnons. Hoche, dès qu'il avait vu la victoire assurée, avait envoyé avertir les représentants Tallien et Blad. « Mon affaire est faite, avait-il « dit, le reste les regarde. » Ils arrivèrent; et Sombreuil parut devant eux. « Monsieur, lui dit « Blad, j'ai été en prison avec vos parents. — « Les émigrés sont-ils donc si coupables, répon- « dit Sombreuil, d'avoir voulu éviter les prisons « et l'échafaud? » Alors Tallien répliqua: « Mon- « sieur, nous avons tous été sous le couteau; « mais la pensée ne nous est pas venue de porter « les armes contre la patrie. » Sombreuil rompit cette conversation et remit son sabre à Tallien. Conduit à Auray, avec ses compagnons d'infortune, il écrivit en arrivant dans cette ville, à l'amiral Warren, pour lui raconter ce qui venait de se passer, et surtout pour accuser avec toute l'âcreté du désespoir, la retraite de Puisaye. « L'abandon de mes compagnons, lui dit-il, eût « été pire que le sort qui m'attend, je crois, « demain matin; j'en méritais un meilleur, vous « en conviendrez avec tous ceux qui me connais- « sent.... Beaucoup diront: Que pouvait-il faire? « d'autres répondront: il devait périr. Oui, sans « doute, et je périrai aussi.... Adieu, je vous le « dis avec le calme que donne seule la pureté de « conscience. L'estime de tous les braves gens « qui partagent aujourd'hui mon sort, et qui le « préfèrent à la fuite des lâches, cette estime est « pour moi l'immortalité. Je succombe à la force « des armes, qui me furent longtemps heureuses; « et dans ce dernier moment, je trouve encore « une jouissance, s'il peut en exister dans ma « position, dans l'estime de mes compagnons d'in- « fortune, et dans celle de l'ennemi même qui « nous a vaincus. Adieu, adieu à toute la France! » Sa mort ne fut pas aussi prochaine qu'il le croyait, peut-être même conçut-il quelque espérance de sauver ses compagnons. Les généraux et les officiers lui témoignaient tout le respect dû à son malheur. Le caractère, les manières, l'extérieur même de Sombreuil, inspiraient autour

(1) Philippe David de Dieppe, alors sergent dans l'armée royale, fut récompensé plus tard de cette action par le grade de chef de bataillon dans l'armée de la république.

(2) On vit un Lamoignon porter son frère blessé dans une barque et revenir ensuite auprès de ses compagnons de mort.

de lui un respect mêlé d'attendrissement, et dont on retrouve la trace dans tous les récits de ses compagnons d'armes. On commença par le tirer de prison, pour le loger dans la maison où était l'état-major (1). Cependant l'armée républicaine semblait répugner au massacre de prisonniers, pour ainsi dire, abusés par un vain espoir. Hoche s'était éloigné, pour ne point prendre part à ce sanglant résultat de sa victoire. Tallien, empressé d'aller célébrer dans la convention nationale, l'anniversaire du 9 thermidor, en y apportant la nouvelle de Quiberon, avait laissé à son collègue Blad l'odieuse mission de faire exécuter les lois révolutionnaires. On crut quelque temps que ces lois seraient nulles devant une capitulation consentie les armes à la main; mais la convention passa à l'ordre du jour; et le malheureux Sombreuil n'eut plus qu'à mourir. Il écrivit ses derniers adieux à sa sœur et à sa fiancée. Un même sentiment dicta ses deux lettres. L'une et l'autre expriment un noble dédain de la mort, les regrets les plus tendres pour sa sœur, les plus passionnés pour celle qu'il avait nommée son épouse. Conduit à Vannes avec l'évêque de Dol, fait prisonnier comme lui, il fut jugé par une commission militaire, avant la plupart de ses compagnons. Son courage et la dignité de son caractère ne l'abandonnèrent pas un instant. « J'ai vécu et je mourrai royaliste, dit-il. » Prêt à paraître devant Dieu, je jure qu'il y a « eu une capitulation, et qu'on s'est engagé à « traiter les émigrés comme prisonniers de « guerre. » Puis, s'adressant aux grenadiers qui l'entouraient, il ajouta : « J'en appelle à votre « témoignage; c'est devant vous que j'ai capitulé. » Conduit au lieu du supplice, il refusa de se laisser bander les yeux; et sommé de se mettre à genoux, il dit : « Je fléchis le genou « devant Dieu, dont j'adore la justice; je me « relève devant vous, mes assassins. » Il avait 26 ans.

M—D j.

SOMBREUIL (MAURILLE DE), sœur des précédents, fut une des femmes les plus distinguées par son esprit, sa beauté et surtout par ses vertus. Lors de l'arrestation de son père (en août 1792), elle l'accompagna à l'abbaye et demanda à partager sa captivité, ce qui lui fut accordé; en effet, l'état officiel de la prison porte : *Mademoiselle de Sombreuil, de son propre mouvement*. Le lundi, 3 septembre, à onze heures du matin, le vieillard était appelé à comparaître devant le redoutable tribunal présidé par Maillard. L'héroïque jeune fille s'attache obstinément à ses pas, et, montrant cette tête si chère à ceux qui veulent la faire tomber, elle plaide sa cause avec des accents si sincères et si pénétrants que ces cœurs endurcis commencent par s'étonner et finissent par s'émouvoir. Les larmes de la jeune fille font plus que la

plus mâle éloquence : « Innocent ou coupable, dit « celui qui remplissait les fonctions de juge, je « crois qu'il serait indigne du peuple de tremper « les mains dans le sang de ce vieillard. A ces « mots, un cri général de grâce se fait entendre. « La jeune fille, en poussant un cri de joie, se « jette dans les bras de son père... les spectateurs « ne peuvent retenir leurs larmes (1). » M. de Sombreuil est sauvé et reconduit en triomphe à l'hôtel des Invalides par quatre membres du tribunal. Malheureusement ce triomphe ne fut pas de longue durée; mise en état d'arrestation, quelques mois après, avec son père et son frère aîné, mademoiselle de Sombreuil eut la douleur de les voir conduire à l'échafaud sans pouvoir toucher les juges du tribunal révolutionnaire, plus impitoyables que ceux de septembre. La révolution du 9 thermidor vint lui ouvrir les portes de la prison. Mademoiselle de Sombreuil quitta alors la France et se rendit en Allemagne où elle épousa plus tard le comte de Villelume, émigré, à qui, dit-on, son père avait promis sa main. Rentrée en France, par suite des événements de 1814 et 1815, madame de Villelume alla se fixer à Avignon avec son mari qui venait d'y être nommé commandant de la succursale des Invalides. C'est là qu'elle est morte, au mois de mai 1823; elle était née en 1768.

Z.

SOMEREN (JEAN VAN), jurisconsulte, naquit à Utrecht, en 1634. Après avoir fait de bonnes études d'humanités et de droit dans sa ville natale, il voyagea en France et fut reçu, avec une distinction peu commune, docteur en droit à Angers, en 1654. Il revint, en 1662, à Utrecht, où il remplit différentes magistratures jusqu'à sa mort, arrivée le 20 mars 1706. On a de lui : 1° *Tractatus de jure novercarum*, Utrecht, 1658, petit in-12; 2° *Tractatus de representatione*, ibid., 1676, même format; réimprimés ensemble à Bruxelles, 1749, in-12. — CORNEILLE VAN SOMEREN, né à Dordrecht, en 1593, y pratiqua la médecine et remplit différentes charges de magistrature avec une égale distinction. Il y mourut le 11 décembre 1649. La question sur le terme de la vie s'agitait beaucoup de son temps. Les *Epistolicae quaestiones de vitæ termino*, de Jean Van Beverwyck, Dordrecht, 1630. in-12, offrent une lettre de Van Someren sur cette matière. Il a encore laissé : 1° *Tractatus de variolis et morbillis, cum epistolâ de renum et vesicæ calculo*, ibid., 1641, in-12, traduit en hollandais par Martin Huygens, avec une autre lettre de notre auteur sur la guérison de la gravelle dans les personnes du sexe; 2° *De unitate, liber singularis*, ibid., 1639; 3° *Epis-*

(1) Ce fut là que, retiré au fond d'une alcôve, il voulut dans un moment de délire se donner la mort d'un coup de pistolet; mais ses surveillants parvinrent à tirer cette arme de ses mains.

(1) Voy. le *Moniteur* du 9 septembre 1792. — Telle est la vérité sur l'acte de dévouement de mademoiselle de Sombreuil. Quant à la fameuse anecdote du *verre de sang*, fable si complaisamment admise par quelques écrivains, si complètement relutée pourtant par le silence des contemporains et les documents authentiques les plus irrécusables, l'histoire sérieuse n'a point à s'en occuper.

tola responsoria de curacione iterati abortus, dans les *Epistolice questionæ* susdites; 4^e une *Oraison funèbre*, latine, sur son oncle Guillaume de Bevere, bourgmestre à Dordrecht, *ibid.*, 1636. — Jean VAN SOMEREN, fils du précédent, né à Dordrecht, le 3 juillet 1622, fut docteur en droit, remplit diverses magistratures, et mourut, dans sa ville natale, le 22 décembre 1676. Il cultivait avec distinction la poésie hollandaise, témoin un recueil qu'il a laissé, Nimègue, 1660, et qu'a honorablement mentionné Jérôme de Vries dans son histoire de la poésie hollandaise, t. 1, p. 223-225. On a encore de lui : 1^o trois tragédies en hollandais, savoir : *Jules-César*, *Cléopâtre* et *Mithridate*; 2^o une *Description de la Batavie*, en hollandais, Nimègue, 1657, in-4^e; 3^o un *Recueil de consultations, avis*, etc. M—ON.

SOMERS (lord JEAN), homme d'Etat et célèbre légiste anglais, naquit à Worcester, le 4 mars 1650. Il était fils de Jean Somers, procureur très-renommé, qui possédait à Clifton une propriété de trois cents livres sterling de rente (1) (près de huit mille francs). et fut élevé l'université d'Oxford. Lorsque son éducation scolastique fut terminée, il se livra à l'étude des lois, sans négliger la culture des lettres, et se fit d'abord connaître par des traductions et des essais poétiques. Ce genre de mérite était à cette époque un sûr moyen d'acquiescer de la gloire et des richesses; et Somers, qui devait en quelque sorte aux muses la réputation qu'il avait acquise, ne se montra pas ingrat en produisant au grand jour leur favori Addison. Sir Francis Winington, alors solliciteur (*solicitor*), fut un de ses premiers protecteurs, et le jeune Somers dut en partie au crédit de ce baronnet, d'acquiescer avant l'âge de trente ans une clientèle nombreuse; chose rare dans ce temps-là. Ayant fait connaissance avec lord Russell, Algernon Sidney et d'autres partisans des idées démocratiques, Somers publia plusieurs pamphlets contre Charles II; mais comme il les faisait paraître sans y mettre son nom, on n'en connaît maintenant qu'un très-petit nombre qu'on puisse lui attribuer avec certitude : nous les indiquerons à la fin de cette notice. En 1688, il servit de conseil aux sept prélats qui furent mis en jugement pour avoir montré de l'opposition aux prétentions de Jacques II; et il prit une part active aux événements qui précipitèrent ce monarque du trône. La ville de Worcester, sa patrie, l'ayant chargé de la représenter au parlement qui prit le titre de convention, il prononça un discours très-remarquable lors de la conférence

entre les deux chambres, au sujet du mot *abdiqué*, et fut à cette occasion l'un des commissaires de la chambre des communes. Le 9 mai 1689, Guillaume II, voulant récompenser les services que Somers lui avait rendus, le nomma solliciteur général. L'année suivante, il devint *recorder* de Glocester; le 2 mai 1692, procureur général, et lord garde du sceau en 1693. On peut juger de sa popularité, de ses talents politiques et de l'influence qu'il exerçait, par cette phrase d'une lettre que lord Sunderland écrivit vers cette époque au roi Guillaume : « Lord Somers est la « vie, l'âme, l'esprit de son parti, et peut répondre « pour lui. » Aussi ce souverain, qui en avait conçu la même opinion et qui, ne se croyant pas très-affermi, cherchait à gagner des partisans, conféra à Somers les honneurs de la chevalerie pendant qu'il occupait le poste de solliciteur général, et le créa bientôt après baron d'Evesham et lord chancelier d'Angleterre. Il lui fit don en outre des manoirs de Ryegate et d'Howlegh, dans le Surrey, et d'une pension de deux mille livres sterling. Avant le départ du roi pour la Hollande, dans l'été de 1697, ce prince communiqua à lord Somers une proposition faite par le comte de Tallard, pour prévenir une guerre, lorsque la succession d'Espagne s'ouvrirait par la mort du monarque qui gouvernait alors ce royaume. Plus tard il lui fit part également des nouvelles offres qui lui avaient été faites à la même occasion, et le pressa de lui envoyer des pleins pouvoirs sous le grand sceau, avec les noms en blanc, pour être autorisé à traiter avec Tallard. Cet ordre ayant été exécuté, les négociations commencèrent immédiatement, et le premier traité de partage fut conclu. Lorsqu'il fut connu du parlement qui s'ouvrit le 16 novembre 1699, de vives réclamations s'élevèrent contre le chancelier; et le 10 avril 1700, on proposa à la chambre des communes une adresse au roi pour demander que lord Somers fût éloigné de sa présence et de ses conseils; mais elle fut écartée par la majorité. Néanmoins le parlement fut prorogé le lendemain; et Guillaume invita le chancelier à lui remettre les sceaux, ce que celui-ci refusa pour ne pas paraître avoir quelque chose à se reprocher; mais il dit au roi qu'il les rendrait sur un ordre de sa part. Cet ordre lui fut porté par lord Jersey. Guillaume aimait et appréciait lord Somers, qui avait rempli les devoirs de la place de chancelier avec autant d'intégrité que de talent; et il ne se décida qu'à regret à la lui ôter. Ce sacrifice qu'il crut devoir faire au parti tory, ne satisfut pas les ennemis de lord Somers, et ils résolurent de le mettre en accusation. Celui-ci, probablement informé de leur dessein, le prévint en adressant, le 14 avril 1701, un message à la chambre des communes, pour demander d'être admis à la barre et d'être entendu sur les griefs qu'il savait qu'on lui imputait. Il s'y rendit en effet et parla avec beaucoup de force et

(1) Le père du personnage qui est sujet de notre article commanda, pendant la rébellion, un corps de cavalerie de l'armée de Cromwell; mais il résigna sa commission après la bataille de Worcester et reprit sa profession. Il comptait parmi ses clients les Talbot, comtes de Shrewsbury, dont il gérât la fortune. Ce fut cette circonstance qui amena la liaison entre son fils et le duc de Schrewsbury. Après la restauration, le vieux Somers obtint son pardon. Il mourut au mois de janvier 1681 et fut enterré à Severn-Stoke dans un tombeau de marbre, sur lequel son fils fit graver une inscription latine de sa composition.

d'éloquence; mais ses adversaires, pour effacer l'impression que son discours avait produite, prolongèrent les débats jusqu'à minuit, et parvinrent à obtenir contre lui une majorité de sept à huit voix. Le 19 mai suivant, les articles de l'acte d'accusation furent portés aux pairs; mais, par suite d'un mal entendu entre les deux chambres, Somers fut acquitté par la chambre haute, et les communes ne renouvelèrent pas leur tentative. A la mort de Guillaume II, Somers, qui n'était pas bien avec la nouvelle cour, s'éloigna tout à fait des affaires, et se retira dans une de ses terres, près de Cheshunt, dans le comté d'Hertford, où il se livra à l'étude de l'histoire, des antiquités et de la littérature. Il exerça les fonctions de président de la société royale, depuis 1698, qu'il en avait été élu membre, jusqu'en 1703, et assista régulièrement aux débats de la chambre haute, où il s'opposa au bill pour prévenir *occasional nonconformity*, et fut l'un des commissaires dans la conférence qui eut lieu entre les deux chambres, en 1702, à l'occasion de ce bill. En 1706, il donna un plan pour l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse, et fut nommé par la reine Anne l'un de ses commissaires. La même année, il proposa un bill pour abrégier les délais et diminuer les frais des procédures. En 1708, le système de l'administration ayant changé, Somers fut nommé président du conseil. Mais le parti whig, dont il était le principal appui, ne tarda pas à perdre son influence; et le cabinet ayant encore changé, en 1710, il rentra de nouveau dans la vie privée. Vers la fin du règne de la reine Anne, il fut accablé d'infirmités, et ses facultés morales en furent affectées. Cooksey, l'un de ses biographes, attribue cet état à la débauche, à laquelle lord Somers se livrait pour ainsi dire par système. Enfin, le 26 avril 1716, il mourut d'une attaque d'apoplexie. Burnet dit qu'il avait beaucoup de capacité pour les affaires et qu'il possédait toutes les qualités qui font le grand magistrat. Lord Orford l'appelle « l'un de ces hommes divins » qui, semblables à la chapelle d'un palais, restent purs, tandis que tout ce qui les entoure « est livré à la tyrannie, à la corruption et à la folie ». Cet écrivain ajoute que « tous ceux qui ont parlé de lord Somers le représentent comme le plus incorruptible des magistrats, le plus honnête des hommes d'Etat, un orateur distingué, un patriote qui avait des vues très-étendues, etc. ». Lord Somers s'était fait le mécène des savants et des hommes de talent; nous avons déjà dit que c'était lui qui avait fait connaître Addison : cet écrivain a tracé, en mai 1716, un beau portrait de son bienfaiteur, dans l'un de ses *Freeholders*. Lord Somers fut aussi l'un des premiers qui tirèrent le *Paradis perdu* de Milton de l'obscurité dans laquelle l'esprit de parti l'avait laissé si longtemps. Cooksey pense que lord Somers est l'auteur du *Conte du tonneau*, que Maddock, son dernier biographe, croit être

de Swift, auquel il est généralement attribué. Les autres ouvrages qu'on attribue à lord Somers avec plus ou moins d'autorité sont : 1° *Satyre de Dryden à sa muse*; mais cet écrit lui est contesté : Malone dit que « l'auteur de cette attaque vio-« lente contre Dryden est encore inconnu », et Pope assure que Somers n'en a jamais eu connaissance; 2° traduction de l'*Épître de Didon à Enée*; 3° traduction d'*Ariane à Thésée*; 4° traduction de la *Vie d'Alcibiade* de Plutarque; 5° *Juste et modeste défense des mesures suivies par les deux derniers parlements*, 1681, in-4°, écrite d'abord par Algernon Sidney; mais refondue par Somers, publiée dans la collection des pamphlets du règne de Charles II, par Baldwin; 6° *la Sécurité de la vie des Anglais, ou le Fidei-commis (trust), le pouvoir et le devoir des grands jurys d'Angleterre, expliqués suivant les lois fondamentales du gouvernement anglais, etc.*, 1682 et 1700; 7° *Lord Somers's judgment of whole kingdoms in the power, etc., of Kings*, 1710, in-8°. Il est très-douteux que ces deux derniers ouvrages soient sortis de la plume de Somers. On ne retrouve dans le n° 7 ni son style ni sa manière; 8° *Discours prononcé à la conférence sur le mot ABDIQUÉ*. Il se trouve dans le *General Dictionary*; mais il a été probablement publié séparément; 9° Autre discours sur le même sujet; 10° *Discours à l'occasion du procès de lord Preston*; 11° *Lettre au roi Guillaume sur le traité de partage*; 12° *Réponse à son acte d'accusation*; 13° *Adresses des lords en réponses aux adresses des communes*; 14° *Raisonnement du lord garde des sceaux Somers, en rendant son jugement In the Banker's case*, prononcé dans la chambre de l'échiquier, 23 juillet 1696. On suppose aussi qu'il a écrit la préface des *Droits de l'Eglise chrétienne* de Tindal; une *Histoire succincte de la succession, d'après les actes publics, pour la satisfaction du comte de H.* Ce dernier ouvrage, fait en faveur du projet d'exclure le duc d'York, fut réimprimé en 1714. Les manuscrits de Somers formaient au delà de soixante volumes in-folio, qui furent détruits par un incendie dans Lincoln's Inn, en 1752. Quelques fragments que le feu avait épargnés furent publiés par lord Hardwicke, en 1778, in-4°, sous le titre de *Papiers d'Etat* de 1501 à 1526. L'éditeur annonce que le *Traité sur les grands jurys*, la défense du dernier parlement de Charles II, et le fameux et dernier discours du roi Guillaume se trouvaient dans les manuscrits de lord Somers. Les *Somers Tracts*, etc., si souvent cités, sont une collection de pièces rares, en 4 volumes in-4°, publiés par Cogan, d'après des pamphlets presque tous de Somers. Il laissa une bibliothèque considérable et précieuse par les livres rares et les manuscrits qu'elle contenait. Une belle collection de bibles dans les différentes langues en faisait partie. Lord Somers ne fut jamais marié.

D—z—s.

SOMERSET (EDOUARD SEYMOUR, duc DE), oncle du roi Edouard VI, était le fils aîné de sir John

Seymour de Wolfhall, dans le comté de Wilts, et d'Elisabeth, fille de sir Henry Wentworth de Nettledon, dans le Suffolk. Il fut élevé à l'université d'Oxford, d'où il vint rejoindre son père à la cour, à une époque où les entreprises guerrières étaient encouragées par Henri VIII. Il se rendit à l'armée, accompagna le duc de Suffolk dans son expédition en France (1533), et fut fait chevalier le 1^{er} novembre de la même année. Lorsque sa sœur épousa le roi, en 1536, il reçut le titre de vicomte Beauchamp, qu'un de ses ancêtres maternels avait porté; et, au mois d'octobre 1547, il fut créé comte d'Hertford. En 1540, il fut envoyé en France pour discuter les limites des frontières anglaises; et à son retour, il obtint l'ordre de la Jarretière. En 1542, il accompagna le duc de Norfolk dans son expédition en Ecosse, et, la même année, fut fait lord grand chambellan d'Angleterre à vie. En 1544, ayant été nommé lieutenant général du Nord, il s'embarqua pour l'Ecosse avec 200 voiles, à l'occasion du refus des Ecosseis de marier leur jeune reine au prince Edouard, et débarqua dans le Frith, prit Leith et Edimbourg; et, après avoir pillé et brûlé ces deux villes, retourna par terre en Angleterre. Au mois d'août de la même année, il alla rejoindre le roi, qui faisait le siège de Boulogne, avec un corps de troupes flamandes et allemandes; et, après avoir pris cette ville, il défit une armée de 14,000 Français, qui étaient campés auprès. Henri VIII le nomma l'un des seize exécuteurs testamentaires qui devaient être en même temps gouverneurs de son fils, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa dix-huitième année. Le 10 février 1548, le protecteur fut nommé lord trésorier, et, le jour suivant, créé duc de Somerset. Le 17 du même mois, il obtint l'office de comte maréchal d'Angleterre. Le 12 mars suivant, on lui délivra une patente pour l'office de protecteur et de gouverneur du roi et de ses royaumes. Par cette patente, on lui accorda un veto dans le conseil, tandis qu'aucun membre ne pouvait s'opposer à sa volonté. Il put faire entrer dans le conseil ses propres adhérents, ou former à son gré un conseil de cabinet, tandis que les autres exécuteurs, lui ayant aussi abandonné leur autorité, ne furent plus que des conseillers privés sans aucune autorité particulière. Au mois d'août 1548, le protecteur prit une commission de général pour aller porter la guerre en Ecosse. Il entra dans ce royaume à la tête d'une armée, remporta, le 10 septembre, une victoire complète à Musselburg, et revint triomphant en Angleterre, n'ayant perdu que 60 hommes dans tout le cours d'une expédition où il avait pris 80 pièces de canon, bridé les deux principales rivières du royaume par des garnisons, et conquis plusieurs places fortes. Il est facile de concevoir combien ces succès élevèrent sa réputation en Angleterre, lorsqu'on se rappelait les services qu'il avait rendus précédemment contre la France.

Mais la rupture du duc de Somerset avec son frère, grand amiral d'Angleterre, lui fit perdre tous ses avantages. La mort de l'amiral, qui eut lieu au mois de mars 1548, attira des censures au protecteur. Une faction puissante se forma contre lui, sous l'influence du comte de Southampton, lord chancelier, et du comte de Warwick. Sa partialité pour les communes anima aussi contre lui la noblesse de province. Le consentement qu'il donna à l'exécution de son frère, et l'érection de son palais dans le Strand sur les ruines de plusieurs églises et d'autres édifices religieux, dans des temps de guerre et de peste, lui ôtèrent l'affection du peuple. Le clergé le haïssait, non-seulement parce qu'il était un promoteur actif des changements dans la religion, mais parce qu'il s'était emparé des meilleures propriétés des évêques. On lui reprochait en même temps d'entretenir des troupes allemandes et italiennes. Les conseillers privés se plaignaient de son despotisme; de ses mesures arbitraires et d'autres griefs qui avaient exaspéré contre lui tout ce corps, à l'exception de l'archevêque Cranmer, de sir William Paget et de sir Thomas Smith, secrétaire d'Etat. La première découverte de leurs desseins le détermina à conduire le roi à Hampton-Court, et de là à Windsor; mais, trouvant que le parti qui s'était formé contre lui était trop formidable pour qu'il pût lui résister, il se soumit au conseil. Le 14 octobre, il fut envoyé à la Tour, et condamné, dans le mois de janvier suivant, à une amende de deux mille livres sterling par an, et dépouillé de tous ses emplois et de ses biens. Néanmoins, le 16 février 1550, il obtint un pardon absolu, et s'empara si bien de l'esprit du roi, qu'il put reparaitre à la cour et rentrer au conseil, au mois d'avril suivant. Pour sceller sa réconciliation avec le comte de Warwick, la fille de Somerset épousa, le 3 juin suivant, le fils du comte de Lisle; mais leur amitié ne fut pas de longue durée; car, en octobre 1551, Warwick, qui venait d'être créé duc de Northumberland, fit envoyer le duc de Somerset à la Tour, sous prétexte qu'il avait formé le dessein de soulever le peuple et de l'assassiner lui-même, ainsi que le comte de Pembroke, dans un dîner auquel on les avait invités, ajoutant d'autres particularités de la même espèce, qu'ils rapportaient au roi et qu'ils aggravaient encore, tellement qu'ils aliénèrent l'esprit de ce prince contre son oncle. Le 1^{er} décembre, le duc fut mis en jugement; et quoique acquitté sur le fait de trahison, on le jugea coupable de félonie, pour avoir formé le dessein d'empoisonner le duc de Northumberland. Il fut décapité à Tower-Hill, le 22 janvier 1552, et mourut avec beaucoup de calme. On pensa généralement que la conspiration dont on l'avait accusé n'était qu'une pure invention. Ses quatre amis, qui furent exécutés pour la même cause, perdirent la vie en faisant les protestations les

plus solennelles de leur innocence. Somerset avait de grandes vertus, beaucoup de piété ; mais meilleur général que conseiller. Il avait une teinte de vanité et trop d'obstination dans ses opinions. Dépouvu de talents, il était à la disposition de ceux qui, par leurs flatteries et leurs complaisances, s'insinuaient dans son estime et sa confiance. Il acquit une fortune colossale avec trop de rapidité pour être tout à fait innocent. Lord Orford remarque que la part qu'il prit à la ruine des Howards lui fit un grand tort aux yeux de la nation. Sa sévérité envers son propre frère est encore moins excusable, quoique ce dernier fût un homme vain et peu digne d'estime. Mais comme il périt par les intrigues d'un homme plus ambitieux et beaucoup moins estimé que lui, sa mort excita les regrets du peuple. Pendant que Somerset était lord protecteur, il parut sous son nom une brochure intitulée *Epistola exhortatoria ad nobilitatem ac plebem universumque populum regni Scotiæ*, Londres, 1540, in-4°. Lord Orford pense qu'il est possible qu'elle soit de quelqu'un de ses serviteurs. Ses autres ouvrages furent composés au temps de ses vicissitudes, époque où il ne paraît pas qu'il eût beaucoup de flatteurs. Pendant son premier emprisonnement, il fit imprimer par Miles Coverdale la traduction d'un ouvrage allemand de Wormulus, intitulé *Perle spirituelle et très-précieuse, apprenant à tous les hommes à aimer et à embrasser la croix comme une chose agréable et nécessaire*, etc., Londres, 1550, in-16. Le duc en écrivit la préface. A cette époque, les réformateurs Calvin et Pierre Martyr montraient pour lui beaucoup de considération. Le premier lui écrivit une épître composée avant l'époque et la connaissance de sa disgrâce ; mais comme elle lui fut remise à la Tour, il la traduisit en anglais, et elle fut imprimée en 1550, sous le titre d'*Epître de divine consolation*. Quelques-unes de ses lettres sont conservées dans le collège de Jésus à Cambridge, et parmi les manuscrits de la bibliothèque harléienne. Somerset laissa trois filles. Anne, Marguerite et Jeanne, qui se firent distinguer par leurs talents poétiques. Elles composèrent sur la mort de Marguerite de Valois, reine de France, une centurie de distiques latins, qui fut traduite en français, en grec et en italien, et imprimée à Paris en 1551. Anne, qui était l'aînée, épousa en premières noces le comte de Warwick, fils du duc de Northumberland, et ensuite sir Edouard Hunton. Les deux autres moururent dans le célibat. D—z—s.

SOMERSET (ROBERT CARR, vicomte de Rochester, puis comte DE), favori du roi d'Angleterre Jacques I^{er}, était né en Ecosse, d'une famille noble. Il avait vingt ans et venait d'achever ses voyages lorsqu'il parut à Londres, n'ayant rien qui le distinguât qu'une belle figure et des manières élégantes. Un seigneur du même pays que lui, auquel il était recommandé, fonda sur les

avantages extérieurs de son jeune compatriote la certitude d'une fortune brillante ; et son assurance ne fut pas trompée. Il s'agissait de produire Robert Carr aux yeux d'un monarque dont on connaissait le faible pour la jeunesse et la beauté ; on le chargea de présenter au prince son bouclier dans un tournoi. Un accident grave qui lui arriva dans cette occasion, loin de nuire à l'effet qu'on s'était proposé, ne servit qu'à rendre plus profonde l'impression que fit sur Jacques la vue du bel écuyer ; et alors, comme il arrive quelquefois, l'inclination se fortifia de la pitié. Nous ne répéterons pas ici des détails qui se trouvent déjà dans les articles de JACQUES I^{er} et d'OVERBURY. Robert Carr, sorti de l'obscurité et de l'ignorance par les soins empressés de son souverain, fut fait chevalier, reçut le cordon de la Jarretière et fut créé vicomte de Rochester. Il exerça une grande influence dans le cabinet britannique, et se vit comblé des trésors refusés aux plus sages ministres et aux besoins de l'Etat. La situation extraordinaire à laquelle il était parvenu lui fit sentir l'utilité d'un ami éclairé ; il trouva ce qu'il désirait dans Thomas Overbury, homme de lettres autant qu'homme du monde. Il se soumit à ses conseils et recueillit le fruit de sa docilité, jusqu'au moment où sa passion pour la comtesse d'Essex le conduisit dans un abîme. Peu content d'avoir inspiré à cette dame l'amour qu'il éprouvait pour elle, jusqu'à bannir de son cœur l'affection qu'elle avait jurée à son époux, Rochester voulut que le mariage même l'unît d'une manière indissoluble à la compagne de ses désordres. Overbury, consulté, désapprouva fortement une pareille résolution, et menaça de quitter à ce sujet, pour toujours, un ami qui oubliait à ce point son honneur et son intérêt véritable. La comtesse, informée de cette opposition, brûla de s'en venger ; et son amant fut assez faible pour s'engager à la servir dans son ressentiment. Leur victime, calomniée auprès du roi, fut arrêtée et passa six mois étroitement enfermée dans la tour de Londres. La comtesse, qui employa ce temps à effectuer son divorce avec son mari, ne fut pas plutôt unie à l'objet de son amour qu'elle reprit le soin de sa vengeance. Le comte de Northampton son oncle, et Rochester, récemment créé comte de Somerset, se chargèrent d'empoisonner le prisonnier de la Tour, dont le gouverneur leur était dévoué. Le crime fut consommé, le 15 septembre 1603 ; mais heureusement avec assez de maladresse pour éveiller au moins le soupçon. Somerset jouit peu d'un bonheur qu'il avait si chèrement payé. Il devint sombre et silencieux ; et Jacques ne lui trouvant plus les agréments qui l'avaient séduit, se détacha de lui insensiblement. Les courtisans, à qui ce refroidissement ne pouvait échapper, en profitèrent pour élever une nouvelle idole ; et ce fut alors que commença la fortune de George Williers, duc de Buckingham. La cour se divisa en deux partis pour soutenir

ces deux champions de la faveur ; mais l'astre de Somerset pâlit de jour en jour ; enfin son crime fut entièrement dévoilé par la révélation d'un garçon apothicaire qui avait concouru à préparer le poison. Le roi fut consterné d'apprendre qu'un pareil forfait eût été commis par un homme qui lui avait été si cher. Il enjoignit au grand juge d'examiner cette affaire sans ménagement, résolu de livrer tous les coupables à l'action des lois. La culpabilité du comte fut mise au plus grand jour ; mais la détermination de Jacques ne se soutint pas. Il frémit peut-être de l'idée d'abandonner à l'exécuteur public celui qui avait été si longtemps son favori, et qui, dans l'instruction de son procès, s'était permis d'insolentes menaces qu'il pouvait réaliser. Les coupables d'une classe inférieure subirent seuls leur sentence. Une mort naturelle avait épargné à Northampton la honte d'un jugement public. Somerset et la comtesse, après avoir langué quelques années dans leur prison, recouvrèrent la liberté et reçurent du roi une pension, à l'aide de laquelle ils allèrent cacher leur infamie loin de l'Angleterre. Leur amour s'était changé en une haine mortelle ; et ils passaient des années entières sans avoir aucune communication l'un avec l'autre, quoique habitant la même maison. On suppose que le comte mourut vers l'an 1638. Il vécut assez pour voir sa fille unie au duc de Bedford. Ce fut de cette alliance que naquit lord Russel, qui fut décapité sous le règne de Charles II. L.

SOMERSET (ÉDOUARD-ADOLPHE ST-MAUR, onzième duc DE), né le 24 février 1775, se trouva, dès 1792, appelé à succéder à son père. Possesseur d'une grande fortune, il entra à la chambre des lords, où il manifesta, chose rare à cette époque de tendance à l'absolutisme et à l'intolérance, des sentiments libéraux et des vues généreuses. Il ne voulut pas d'ailleurs se mêler à la vie politique, et il se tint à l'écart des combinaisons ministérielles, où il aurait pu, grâce à sa haute position, aspirer à jouer un rôle. Il montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences et l'érudition, et il fit partie de divers corps savants dont il encourageait les travaux avec beaucoup de zèle. A vingt-deux ans, il était admis à la société royale ; il entra ensuite dans la société asiatique et dans celle des antiquaires. Ses qualités privées lui concilièrent l'estime générale ; mais son goût pour la retraite et la vie de famille fut cause qu'il attira bien peu sur lui l'attention publique. Il mourut le 14 août 1855. Après avoir épousé, en 1800, une fille du duc d'Hamilton, il devint veuf et il contracta, en 1836, un second mariage, quoiqu'il fût plus que sexagénaire. Il a laissé sept enfants. Son fils aîné, né en 1804, n'a point imité la réserve paternelle, et il est entré avec activité dans la vie politique. Admis, en 1834, à la chambre des communes, il devint, l'année suivante, un des lords

de la trésorerie, et il a successivement occupé des emplois importants. Z.

SOMERVILLE (GUILLAUME), poète anglais, naquit en 1692, dans le château d'Edston, dont sa famille était en possession depuis le règne d'Édouard I^{er}. Il étudia d'abord à l'école de Winchester, d'où il passa, comme boursier, au collège neuf à Oxford. Après ses études, il se retira dans ses terres et servit honorablement son pays dans la place de juge de paix. Il mourut, le 19 juillet 1742, attaqué, depuis quelques années, d'une maladie mentale, qui lui faisait voir sans cesse des brigands prêts à l'égorger. Comme poète, Somerville s'exerça dans plusieurs genres ; on distingue dans ses poésies lyriques ses *Stances à Addison* et ses *Odes à Marlborough*. Ses fables sont moins estimées, et ses contes, d'un style lâche et diffus, n'offrent que peu d'intérêt. Son poème sur la *Chasse* est, sans aucun doute, son plus beau titre ; il a su rendre agréable, par l'art et la variété de ses tableaux, un sujet qui intéresse peu le commun des lecteurs. On a encore de Somerville les *Amusements champêtres* et le *Précieux shelling*, auquel le caustique Johnson ne trouve d'autre mérite que d'être extrêmement court. Enfin on sait, par une lettre de lady Luxborough, que Somerville s'occupa d'enrichir l'Angleterre des trésors de notre littérature. Le manuscrit de sa traduction de l'*Alzire* de Voltaire était entre les mains de cette dame. Les poésies fugitives de Somerville ont été publiées dans les recueils du temps. Son poème sur la *Chasse* l'a été de nouveau de 1796 et 1802. C—Y.

SOMMERARD (DU). Voyez DUSOMMERARD.

SOMMERY (MADemoiselle DE), née dans les premières années du 18^e siècle, et dont l'origine reste ignorée, était une personne de beaucoup d'esprit, qui, en sortant du couvent, où sa pension avait été payée par une main inconnue, trouva une protectrice dans la maréchale de Brissac, avec qui elle avait été élevée. Après la mort de sa bienfaitrice, qui lui assura une rente de quatre mille francs, elle eut une existence indépendante. Dénudée de toute beauté, mais douée d'un esprit rare, elle attirait chez elle très-bonne compagnie et se voyait souvent entourée de littérateurs distingués. Le président de Nicolaï (A. C. M.) de l'Académie française, était le plus assidu de ces habitués. Elle s'était occupée toute sa vie de l'étude du monde et de tout ce qui tient à l'amour des lettres. Sa conversation était piquante et caustique. Sachant braver les ridicules et saisissant ceux des autres avec beaucoup de finesse, elle plaisait par sa franchise, même par sa bizarrerie, et se faisait pardonner un ton fort tranchant et des opinions qui, dans tout autre, eussent excité au moins de l'étonnement. « La Fontaine, disait-elle, est un niais, Fénelon « un bavard et Madame de Sévigné une caillette, etc., etc. » Du reste, Mademoiselle de Sommery était serviable et se faisait citer par

son active charité. Elle avait du talent pour écrire; mais elle ne l'exerça que fort tard. Tous les habitués des assemblées publiques de l'Académie française connaissaient la figure très-remarquable de Mademoiselle de Sommery. Sans attacher son nom à aucun ouvrage, elle finit par avoir l'existence d'auteur. Le premier livre qu'elle publia, n'étant plus très-jeune, fut un recueil de pensées détachées, dédié aux mânes de Saurin, qu'elle intitula *Doutes sur différentes opinions reçues dans la société*, petit in-12, 1782; 3^e édition, 1784, 2 vol. in-12. On y reconnaissait qu'elle s'était nourrie de la lecture des maximes de la Rochefoucauld et plus encore des caractères de la Bruyère. Ce recueil eut un véritable succès. En 1785, elle fit paraître les *Lettres de Madame la comtesse de L*** à M. le comte de R****, 1 vol. in-8°. Ces lettres sont censées avoir été écrites de 1674 à 1680. On disputa avec assez de vivacité, pendant plusieurs mois, pour savoir si cette correspondance, où se retrouvait l'esprit de l'époque, était réelle ou supposée. Septchènes (*voy.* ce nom) écrivit à ce sujet, dans le *Journal de Paris*, le 25 janvier 1786, et prouva par des faits qu'elles ne pouvaient avoir été composées sous le règne de Louis XIV. Comme on savait assez généralement que c'était une femme, les soupçons se portèrent d'abord sur Madame Riccoboni et sur Madame de Genlis. L'académicien Gaillard a donné, dans le tome 4 de ses *Mélanges*, un long article de cet ouvrage de Mademoiselle de Sommery. Dans le courant de l'année 1788, elle publia *Lettres de Mademoiselle de Tourville à Madame la comtesse de Lénoncourt*, 1 vol. in-12. Le livre indiqué plus haut avait montré l'auteur en opposition permanente avec les idées reçues; celui-ci annonçait l'amour de l'esprit et la haine des sots poussée jusqu'à l'intolérance. Pour donner une idée de ce roman, nous nous contenterons de dire que l'héroïne est un être assez ordinaire; mais qu'en revanche sa rivale est une femme comme il y en a peu. On trouve dans ce volume des scènes bien faites et un développement habile de quelques caractères. Il y a de plus, entre autres choses, qui paraissent hors de leur place, des *synonymes* excellents. On sait que ce jeu d'esprit était très à la mode à Paris, en 1788. Le dernier ouvrage de Mademoiselle Sommery fut imprimé en 1789. Il était intitulé *l'Orreille*, conte asiatique, 3 petits volumes in-12. L'auteur, cherchant à se distraire, elle et ses amis, des premières désolations de la révolution française, avait voulu imiter la manière d'Hamilton, mais n'avait ni la grâce ni la facilité de cet aimable conteur. Cette composition est trop longue; il y règne une sorte de merveilleux dont l'exagération est froide et pénible. Grimm, sévère sur l'ensemble du conte, en cite un joli épisode dans sa *Correspondance* (3^e partie, t. 5, p. 228). Une violente attaque d'apoplexie paralysa et vicia tellement chez elle les organes de la prononcia-

tion, que, bien qu'elle eût conservé l'usage de la voix, il était impossible de démêler aucune articulation. Jusqu'au moment de son accident, elle avait un air franc, ouvert et animé, qui donnait du charme à ses paroles. Alors un sourire insignifiant, un faux air de finesse ajoutèrent à l'imbécillité où la maladie l'avait réduite. Dans cet état de décadence, elle ne fut point abandonnée par ses amis, qui étaient pour la plupart des personnes recommandables. Elle mourut vers la fin de 1790.

L—P—E.

SOMMIER (JEAN-CLAUDE), archevêque de Césarée, naquit, le 22 juillet 1661, à Vauvillers, dans le comté de Bourgogne, d'une famille honorable. Ayant achevé ses études à l'université de Dole, il embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir docteur en théologie, et fut pourvu successivement des cures de la Bresse et de Giracourt, dans les Vosges. Il possédait dès lors une instruction supérieure à son âge et ne tarda pas à se faire remarquer dans la chaire évangélique. D'après les conseils de l'évêque de Toul, son diocésain, il se rendit à Paris pour se perfectionner sur le modèle des grands orateurs, et s'y lia particulièrement avec Nicole, dont les avis lui furent très-utiles. Il passa, lors de son retour en Lorraine, à la cure de Champs (1696); et, quoique privé de toute espèce de secours, il prit la résolution de consacrer à l'étude les loisirs que ses devoirs pourraient lui laisser. Avec des revenus très-bornés, il parvint à se former, en peu de temps, une bibliothèque assez considérable. Sommier ne laissait passer aucune occasion d'instruire ses paroissiens. Il les soulageait de tous ses moyens. Appelé à la cour de Lunéville, pour y prêcher un avent et un carême, il plut au duc de Lorraine (Léopold 1^{er}), qui le nomma son prédicateur ordinaire et le chargea de quelques oraisons funèbres dont le succès accrut pour lui l'estime de son protecteur. Il devint bientôt conseiller clerc à la cour de justice du Barrois, fut chargé de différentes négociations importantes à Vienne, Venise, Mantoue, Parme, Paris et envoyé résident du duc de Lorraine à Rome. Accueilli par le pape Clément XI, qui le nomma protonotaire apostolique, ce fut à la demande de ce pontife qu'il entreprit l'*Histoire dogmatique de la religion*, dont il publia les quatre premiers volumes à Champs, où il établit, dans sa cure, un atelier typographique, afin de pouvoir surveiller plus facilement l'impression de ce grand ouvrage. Dans un second voyage qu'il fit à Rome, il fut créé camerier honoraire du saint-siège; et enfin, ayant été renvoyé dans cette capitale, une troisième fois, en 1725, pour féliciter Benoît XIII, au sujet de son exaltation, le nouveau pontife l'institua archevêque de Césarée, et voulut faire lui-même la cérémonie de la consécration. Le duc de Lorraine récompensa les services de Sommier par la place de conseiller d'Etat. Outre l'abbaye de Ste-Croix, il obtint la grande prévôté de St-

Dié, avec l'autorisation d'exercer les fonctions épiscopales dans le territoire de cette ville, qui fut distraite momentanément de l'évêché de Toul (1). Le zèle de Sommier pour maintenir les prérogatives de son Eglise, qu'on l'accusait de vouloir étendre, lui suscita plusieurs contestations embarrassantes, et qui n'étaient point terminées quand il mourut, le 5 octobre 1737. Outre le panégyrique de Charles V, duc de Lorraine, et les oraisons funèbres de Marie-Eléonore d'Autriche, reine douairière de Pologne, duchesse de Lorraine, et de la princesse Charlotte, abbesse de Remiremont, on a de lui : 1° *Orgia Alichapelana*, Fêtes d'Alichapelle (1702), in-8° de 28 pag., rare. C'est un petit poème en trois chants avec la traduction en vers français, en regard qui contient la description d'une fête que l'auteur avait donnée à quelques-uns de ses amis. 2° *Histoire dogmatique de la religion, ou la Religion prouvée par l'autorité divine et humaine et par les lumières de la raison*, Champs, 1708; Paris, 1714, 6 vol. in-4°. C'est le meilleur ouvrage de Sommier. Le P. Pouge (voy. ce nom), qui ne connaissait pas l'auteur, y trouve beaucoup de méthode, jointe à beaucoup d'érudition avec une justesse et une précision peu communes. 3° *Histoire dogmatique du saint-siège*, Nancy et St-Dié, 1716-1733, in-12, 7 vol. Elle n'eut pas de succès en France, parce qu'elle est trop favorable aux prétentions de la cour de Rome. 4° *Histoire de l'Eglise de St-Diez*, avec les pièces justificatives, ibid., 1721, in-12. On prétend qu'elle est de François de Riquet, grand prévôt de St-Dié, mort en 1699; mais le caractère de Sommier repousse l'idée de plagiat. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage fut attaqué vivement par l'évêque et le chapitre de Toul. 5° *Apolo-gie de l'histoire de l'Eglise de St-Diez* et d'un Mémoire touchant les droits de son prélat, etc., ibid., 1734, in-4°. C'est une réponse à la *Défense de l'Eglise de Toul* (par Nicolas de Brouilli, chanoine et archidiacre de Ligni), imprimée dès 1727, mais qui ne fut mis en circulation que dix ans après. En lisant ce dernier ouvrage de Sommier, on sent qu'il a été composé avec trop de précipitation. Voyez, pour plus de détails, les *Mémoires* de Nicéron, tome 41, et le *Dictionnaire* de Moréri. W—s.

SOMNER (GUILLAUME), antiquaire anglais, était né en 1598, à Canterbury, d'une famille respectable. Après avoir terminé ses études, il travailla quelque temps avec son père, greffier de la cour de justice et très-versé dans les lois et coutumes anglaises. Il s'appliquait, dans ses loisirs, à étudier les antiquités nationales. D'après le conseil de Meric Casaubon (voy. ce nom), il apprit l'ancien saxon, au moyen de deux manuscrits qu'il avait découverts. Dès qu'il eut acquis une connaissance suffisante de cette langue, il en composa le glossaire, qui lui fut très-utile dans la

suite. Attaché sincèrement à la famille des Stuarts, il publia divers écrits dans le but d'exciter l'intérêt public en faveur du fils de l'infortuné Charles I^{er}. Après la mort de Cromwell, il fut mis en prison, étant convaincu d'avoir rédigé et colporté une pétition pour demander un parlement libre. Il ne recouvra sa liberté qu'à la restauration; mais il fut dédommagé de ce qu'il avait souffert pour la cause royale par différents emplois lucratifs. Somner mourut, le 30 mars 1669, dans sa ville natale, qu'il n'avait presque pas quittée. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Antiquities of Canterbury*, ibid., 1640, in-4°; nouvelle édition augmentée, par Nicol. Battely, Londres, 1703, in-fol; 2° *Dictionarium saxonico-latino-anglicum*, Oxford, 1659, in-fol. L'auteur y a joint, en forme d'appendix, la *Grammaire* et le *Glossaire* saxon d'Aelfric; c'était son ouvrage de prédilection, et il employa le reste de sa vie à le perfectionner; 3° un *Traité du Gavelkind* (en anglais), Londres, 1660, in-4°. C'est un commentaire sur l'ancienne coutume du comté de Kent; 4° *Of the Roman*, etc., traité des forts et des ports des Romains dans le Kentshire, Oxford, 1693, in-8°, publié par Keunett, qui fit précéder ce volume de la vie de l'auteur; 5° *Ad Chiffletii librum de portu Icio responce, nunc primum ex ms. edita. Caroli Dufresne Dissertatio de portu Icio : tractatum utrumque latine vertit et nova dissertatione accessit Edm. Gibson*, ibid., 1694, in-8°. Chifflet place à *Mardick*, près de Dunkerque, le port célèbre où César s'embarqua pour passer dans la Grande-Bretagne (voy. J.-J. CHIFFLET). Morel Disque, dans une dissertation spéciale, rare et peu connue (1) est pour Calais. Ducange (2), Somner, Gibson et d'Auville se déclarent pour *Whitsand* près de Calais. Une foule de savants ont embrassé depuis l'une ou l'autre opinion (3); mais l'abbé Mann (voy. ce nom), dans une dissertation lue à l'Académie de Bruxelles, en 1778 (*Mémoires*, t. 4, p. 231), a prétendu établir d'une manière incontestable que c'est à *Gessoriacum*, aujourd'hui Boulogne, que César dut s'embarquer pour cette fameuse expédition. Le chapitre de Canterbury acheta les manuscrits de Somner, dont on trouva les titres dans le *Dictionnaire* de Chauffepié (t. 4), où notre savant a un article très-détaillé. W—s.

SOMPEL (PIERRE VAN), graveur au burin, né à Anvers dans les dernières années du 16^e siècle, fut élève de Soutman et travailla dans la manière de son maître. Son dessin n'est pas dénué de correction; il rend les extrémités de ses figures avec une précision remarquable, et il traite le nu

(1) *Mémoire sur le Portus Ilius*, Calais, 1807, in-4° de 36 pages.

(2) La Dissertation de Ducange sur le port Iccius est la dix-huitième; à la suite de son édition de l'*Histoire de St-Louis*, par le sire de Joinville.

(3) On trouvera les titres de tous les ouvrages publiés sur le port Iccius, avant 1778, dans la *Bibliothèque historique de la France*, t. 1^{er}, n° 295-311.

(1) St-Dié ne fut érigé définitivement en évêché qu'en 1777.

avec des points d'un travail aussi délicat qu'agréable. Mais il n'a pas su exprimer dans ses pièces historiques, et notamment dans celles qu'il a gravées d'après Rubens, la largeur de pinceau de ce grand maître. Les portraits qu'il a exécutés d'après Rubens, Van Dyck et Soutman, soutiennent la réputation de ses pièces historiques, dont les plus estimées sont : 1° le *Christ en croix*, avec une bordure cintrée par le haut ; 2° *Jésus à table avec les pèlerins d'Emmaüs*, où l'on voit une vieille femme debout, tenant un verre de vin ; 3° *Erichon découvert dans sa corbeille par Aglaure et ses sœurs* ; 4° *Ixion trompé par Junon*. Ces quatre pièces sont d'après Rubens. P—s.

SOMROU est le nom sous lequel s'est fait connaître un aventurier européen, moins célèbre par le rôle qu'il a joué dans l'histoire moderne de l'Hindoustan, que ne l'est sa femme par le rang et la considération dont elle a joui dans cette contrée pendant un demi-siècle. Né à Trèves ou à Strasbourg vers 1725, il s'appelait Walter Reinhardt ; mais son teint hâlé, son caractère, et son nom de guerre *Summer*, lui firent donner le sobriquet de *Sombre* par les soldats d'un régiment français où il était parvenu au grade de sergent ; et les naturels de l'Inde changèrent ce nom en celui de *Sombrou* ou *Somrou*. Ayant quitté les drapeaux français pour entrer dans l'armée anglaise, il déserta bientôt, passa successivement au service de deux ou trois princes indiens, et enfin à celui du nabab du Bengale, Cacem-Ali-Khan (1). La guerre éclata deux ans après entre Cacem-Ali et la régence de Calcutta, dont il voulait secouer le joug. Quelques Anglais étant tombés au pouvoir du nabab, il ordonna de les faire périr ; et Somrou, qui commandait alors deux bataillons de cipayes et qu'on regardait comme un des provocateurs de la guerre, prèta son bras à cette exécution. Mais bientôt Cacem-Ali-Khan, chassé du Bengale en juin 1763, et remplacé par son beau-père, fut, avec ses trésors, Somrou, son général, et les débris de son armée, contraint de se retirer sur les domaines de Choudjà-eddaulah, nabab d'Aoude et vizir titulaire de l'empire mogol. Ces deux princes ayant uni leurs forces pour envahir le Bengale, furent repoussés devant Patnah, en 1764, et vaincus à Bakhchar, le 23 octobre, par les Anglais. Ceux-ci, qui avaient d'abord exigé l'extradition de Somrou et de six autres déserteurs européens, se contentèrent de stipuler, dans le traité avec Choudjà-eddaulah, qu'il ne les prendrait pas à son service (*roy. CHOUDJAH-EDDAULAH*). Somrou se retira alors chez les Djattes, belliqueuse et puissante tribu, qui, pendant les dernières révolutions de l'Hindoustan, s'était emparé d'Agrah et de plusieurs vastes contrées sur la rive droite du Djemnah.

(1) C'était le gendre et le successeur de Djâfar-Ali-Khan, à qui les Anglais avaient donné la nababie, en 1757, pour prix de sa trahison (*roy. SERADJ-EDDAULAH*), et qu'ils avaient déposé en 1761.

Après la réduction des Djattes, le rohilla Nadjyb-Kouli-Khan, leur vainqueur, employa utilement Somrou, lui donna, outre ses bataillons disciplinés, le commandement d'un corps de cavalerie mogole, et lui assigna, pour l'entretien de ces troupes, le district de Sardhanah, d'environ douze lieues de long sur neuf de large, dans le Dou-ab supérieur. Somrou épousa une femme mogole dont la famille noble avait été ruinée par les malheurs du temps. Après la mort de Somrou, en 1778, sa veuve et son fils furent confirmés par Nedjef-Khan, émir-al-omra de l'empire mogol, dans le commandement des troupes et dans la jouissance de sa principauté, avec les appointements de soixante-cinq mille roupies (cent trente mille francs) par mois. Cette femme, qui avait embrassé le christianisme à la persuasion de son époux, ne laissa pas de figurer d'une manière assez inposante parmi les puissances de l'Inde, sous le titre de Beigoum-Somrou (la princesse Somrou). Ses forces consistaient en cinq bataillons de cipayes, disciplinés et commandés par des Européens. Un fort situé près de Serdhanah, sa capitale, renfermait son arsenal et une fonderie de canons. Son artillerie était servie par 200 Européens. Au milieu des troubles qui l'environnaient, elle déploya un grand caractère et sut maintenir l'ordre, la paix et l'abondance dans son petit Etat. Elle y attira les chrétiens, encouragea l'agriculture et l'industrie, et rendit ce canton l'un des plus riches et des plus fertiles de l'Hindoustan. La paix avec les Mahrates ayant donné plus de prépondérance aux Anglais, Beigoum-Somrou fixa sa résidence à Dehly, où elle vécut tranquille sous leur protection dans un superbe palais qu'elle y fit bâtir. Lorsque le rohilla Gholam-Kadir, en 1787, eut vaincu les troupes de Madadjy-Sindiah, et fut entré par trahison dans Dehly pour contraindre l'empereur Schah-Alem de lui déférer la charge d'émir-al-omrah, la veuve de Somrou l'obligea par sa fermeté de retourner dans son camp. De là, il somma la cour de congédier cette princesse ; irrité d'éprouver un refus, il fit tirer à boulets sur le palais impérial ; mais une batterie, dressée à la hâte, fit un feu si terrible, que le rebelle se vit forcé d'implorer son pardon, qu'il obtint, et d'ajourner ses prétentions. En 1788, pendant le siège de Ghous-Gor ou Gocul-Ghour, l'empereur faillit perdre la vie dans une attaque dirigée par la garnison contre son quartier général. Une terreur panique s'était emparée de sa garde et commençait à gagner le reste de l'armée. La veuve de Somrou, postée à l'extrémité de la ligne, accourt aussitôt au secours de son souverain avec une centaine d'hommes et une pièce de campagne, et donnant l'exemple de l'intrépidité, parvient à repousser les assiégés jusque sous les murs du fort, et les détermine à faire des propositions de paix qui sont acceptées. Schah-Alem récompensa le zèle et la loyauté de

cette femme extraordinaire par le titre de *Zeynal-Nissa* (l'ornement du sexe); mais il ne sut pas profiter de ses services. Ce fut elle encore qui appela les Mahrates pour délivrer le faible monarque de la tyrannie de Gholam-Kadir; si elle ne put le soustraire à son malheureux sort, elle contribua du moins à sa vengeance (*voy.* SHAH-ALEM et SINDIAH). Lorsque la victoire des Anglais sur le successeur de Madadjy-Sindiah, aux portes de Dehly, les eut rendus maîtres de cette capitale, en 1803, Beigoum-Somrou venait souvent à leur quartier général vêtue à l'euro péenne, avec un chapeau et un voile, tantôt dans un palanquin, tantôt à cheval ou sur un éléphant. Elle paraissait avoir cinquante-cinq ans; elle était de moyenne taille et d'une belle carnation. Ses anciennes liaisons avec les Mahrates et une lettre interceptée qu'elle était supposée avoir écrite à Djeswant-Raou-Holkar, ayant rendu sa fidélité suspecte aux Anglais pendant leur guerre contre ce dernier, en 1805, elle s'empessa de se justifier, rappela que depuis quarante ans on n'avait pas à lui reprocher un seul acte de trahison, prouva que la lettre était fautive, demanda qu'on en recherchât les auteurs, et parvint à détruire tous les soupçons. On ne sait pas l'époque de la mort de la Beigoum-Somrou. Son fils, dont l'histoire ne dit rien, était mort sans doute depuis longtemps, puisqu'elle régnait seule avec un pouvoir absolu. A—T.

SON (Joris ou GEORGES VAN), peintre d'Anvers, né en 1622, se fit une réputation méritée par ses tableaux de fleurs et de fruits. Ses ouvrages sont nombreux et remarquables. — Son fils, Jean Van Son, se distingua dans le même genre, et quoique élève de son père, il le surpassa en ajoutant l'étude exacte et assidue de la nature aux leçons qu'il en avait reçues. Sa réputation se répandit dans les principales cours de l'Europe, qui se disputaient ses ouvrages. Il conçut alors le projet de se rendre en Angleterre, où il fut recherché. Il y peignit une quantité innumérable de tableaux de toutes les dimensions, sans pouvoir satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Malgré la multiplicité de ses travaux, il ne négligeait aucun moyen de rendre ses ouvrages parfaits, et les derniers qu'il exécutait avaient toujours un degré de perfection de plus. Dans ses grands tableaux de fleurs et de fruits, il introduisait ordinairement des tapis de Turquie, des rideaux d'étoffes d'or et d'argent, disposés de manière à donner de l'harmonie et de la richesse à sa composition, et à faire ressortir la fraîcheur et l'éclat des fleurs et des fruits. Cependant rien dans ses travaux ne sent la recherche ou la convention; c'est la nature elle-même; sa touche est ferme et facile; ses fleurs, toujours du plus beau choix, sont remarquables par la vérité, l'élégance et la légèreté; et personne ne l'a égalé pour peindre les raisins et les pêches. La perte de sa femme affaiblit sa

santé; celle de sa fille, qui mourut quelque temps après, acheva de l'accabler et le conduisit au tombeau en 1703. Il avait coutume d'ébaucher plusieurs tableaux à la fois avant d'en terminer un seul. Lorsqu'il mourut, on en trouva un grand nombre ainsi préparés; Weyermans voulut les terminer; mais cette entreprise n'eut pas un grand succès. Les ouvrages de Jean Van Son ont été quelquefois confondus avec ceux de son père; mais un examen un peu attentif découvre bientôt leur supériorité. P—s.

SONGIS (NICOLAS-MARIE DE), général français, né en 1761, d'une famille noble, dans un village de la Champagne, suivit dès sa jeunesse la carrière des armes. Il était lieutenant d'artillerie en 1780. Dès la première année de la révolution, il fut nommé capitaine et bientôt lieutenant colonel. Il fit en cette qualité la première campagne sous la Fayette et Dumouriez, et après la retraite de ce dernier, dans le mois d'avril 1793, il était un des chefs de l'artillerie au camp de Maulde. Quand ce général en chef eut complété sa défection et qu'il se fut réfugié auprès des Autrichiens, Songis fut un des officiers qui concoururent le plus efficacement à mettre au pouvoir de la convention le parc d'artillerie en le conduisant à Valenciennes. Il fit les campagnes de 1794, 1795 aux armées du Nord, et passa, en 1797, à celle d'Italie, où il gagna le grade de chef de brigade d'artillerie; particulièrement distingué par le général Bonaparte, il le suivit en Egypte. Sa conduite dans l'expédition de Syrie et au siège de St-Jean d'Acre lui mérita le brevet de général de brigade. Après le départ de Bonaparte, il eut le commandement en chef de l'artillerie de l'armée d'Orient, et le premier consul, en récompense des services qu'il y rendit, le créa à son retour en France général de division. En 1801, il fut nommé conservateur des forêts à Caen, et l'année suivante général d'artillerie de la garde. Il présida en 1803 le collège électoral du département de l'Aube. Après la formation de l'empire, il devint inspecteur général de l'artillerie, grand officier de la Légion d'honneur, puis reçut le titre de comte. Atteint d'une maladie grave à la suite des campagnes d'Allemagne et de Pologne, où il s'était distingué, il mourut au milieu de la gloire et des honneurs le 27 décembre 1809. M—D j.

SONNENBERG (FRANÇOIS-ANTOINE-JOSEPH-IGNACE-MARIE, baron DE), poète allemand, naquit à Munster, le 5 septembre 1778. Son talent se développa de bonne heure, et son imagination hardie brisa les entraves dont une éducation très-antipoétique l'environnait. A l'âge de douze ans, lorsqu'il fréquentait le gymnase de Munster, il composa d'après le *Messie* de Klopstock, que le hasard mit dans ses mains, le premier plan de son poème épique : *la Fin du monde*, Vienne, 1801, in-8°, dans lequel, à côté des défauts d'une composition irrégulière et gigantesque, et d'une diction souvent

ampoulée, on remarque une brillante imagination, des conceptions hardies et un talent particulier de peindre avec vérité et chaleur. Sonnenberg étudia aussi le droit. Dès l'âge de dix-neuf ans, il parcourut l'Allemagne, la Suisse et la France, et se fixa enfin à Iéna, entièrement occupé d'une seule idée, celle de finir un nouveau poème épique, qui ne parut qu'après sa mort, sous ce titre : *Donatoa*, 2 vol., Halle, 1806, in-12. Il renonça, pour la composition de cet ouvrage, au commerce des hommes, au sommeil et à tout ce qui est le plus nécessaire à la vie ; enfin son imagination s'égarait entièrement, et il se donna la mort à Iéna, le 22 novembre 1805. Par son extérieur, Sonnenberg ressemblait d'une manière frappante à Schiller ; et il faut avouer, que pour le moral, ces deux poètes avaient aussi quelque ressemblance. La nature avait doué le premier de ses dons les plus précieux. Sa mémoire était prodigieuse, son esprit pénétrant, et son imagination extrêmement riche. Ses connaissances étaient fort étendues en histoire, et particulièrement dans l'histoire d'Allemagne. L'astronomie, les mathématiques, la tactique militaire, rien ne lui était étranger ; mais la poésie était par dessus tout l'objet de ses pensées ; et sa *Donatoa* prouve que s'il avait pu se soumettre aux règles immuables du beau et du vrai, il aurait renouvelé, pour la littérature allemande, le siècle de Klopstock ; il excelle surtout dans le pathétique et dans tout ce qui tient à la sensibilité. Le recueil de ses poésies fut publié après sa mort, par J. G. Gruber. Rudolstadt, 1808, in-8°. Z.

SONNENFELS (JEAN, baron DE), publiciste et littérateur allemand, remarquable par le chemin qu'il sut parcourir, naquit en 1733, à Nikolsburg, en Moravie. Ses parents étaient d'origine juive. A seize ans, il s'engagea comme soldat : il était sans ressources. Il se trouva avec des militaires de diverses nations qui lui enseignèrent le français, l'italien et même la langue bohème. Ayant accompli ses années de service, il s'établit à Vienne afin d'étudier le droit ; il suivait aussi des leçons de langue hébraïque que son père donnait à divers ecclésiastiques. Il étudia l'idiome rabbinique, y fit de rapides progrès, et fut nommé interprète des juifs auprès de l'administration de la Basse-Autriche. Il publia quelques essais littéraires, et l'accueil qu'ils rencontrèrent lui fit prendre le parti de se faire auteur. Cette profession ne lui procurant pas toutefois des moyens d'existence, il se trouva heureux, après bien des sollicitations infructueuses, d'obtenir un emploi dans le bureau de comptabilité de la garde de l'Empereur. Un noble officier s'intéressa à lui et le fit appeler, en 1763, à la chaire de science administrative (le mot d'économie politique n'était pas encore connu) à l'université de Vienne. Sonnenfels se trouvait ainsi au comble de ses vœux ; mais ses idées avancées pour l'époque, son zèle pour le progrès lui suscitèrent de nom-

breux ennemis. Il avait, avant que Beccaria eût protesté contre la torture, publié un écrit qui réclamait avec énergie l'abolition de cette horrible procédure ; ce livre, imprimé à Zurich en 1775, contribua puissamment à faire supprimer, dans les Etats autrichiens, ces restes de la barbare législation du moyen âge. En dépit des efforts de ses adversaires pour le représenter comme un ennemi de la religion et du trône, l'impératrice Marie-Thérèse l'appela dans la magistrature, et François II l'anoblit en 1797. Il mourut le 24 avril 1817, dans un âge avancé. Ses écrits, réunis en dix volumes (Vienne, 1783-1787), n'indiquent pas une imagination puissante ; mais il y a des idées justes et philanthropiques. Quelques-unes de ses vues sur l'administration des finances, sur la justice, sur la police ont passé dans l'ordre des faits, et il faut lui savoir gré d'avoir contribué à ces résultats. Comme littérateur, il a écrit des pièces de théâtre où il a fait preuve d'un goût rare à cette époque, et il a montré dans ses satires de l'esprit joint à une morale fort pure. Z.

SONNERAT (PIERRE), voyageur, né à Lyon vers 1745, entra dans l'administration de la marine, ayant déjà des connaissances en histoire naturelle, et dessinant avec facilité. Il partit de Paris en 1768, pour l'île de France, où Poivre, son parent, exerçait les fonctions d'intendant ; et il trouva dans cette île son compatriote Commerson, qui, reconnaissant en lui du zèle et le goût des observations, le prit pour compagnon des courses qu'il fit pendant trois ans dans les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, etc. Poivre avait déjà envoyé dans les mers des Moluques une expédition chargée d'en rapporter des arbres à épices. Il en fit partir une autre, en 1771 ; elle était composée de la flûte *l'Île de France*, commandée par Coëtivi, et de la corvette *le Nécessaire*, sous les ordres de Cordé. Sonnerat s'embarqua sur le premier bâtiment. En passant aux Séchelles, Sonnerat eut occasion d'observer à l'île Praslin le coco de cet archipel, que sa forme singulière faisait depuis longtemps remarquer des curieux, et que l'on attribuait aux îles Maldives ; il en a le premier donné une figure exacte et la description. Les vaisseaux allèrent ensuite à Manille, à Sam-bouangan, à Mindanao et Yolo, dans les Philippines, puis à Patani et à Poulo-Ghébi, îles habitées par des Papous, où ils chargèrent une quantité considérable de plantes et de graines de giroflier et de muscadier. Ils furent de retour à l'île de France, dans le mois de juin 1772 ; et Sonnerat revint en France, en 1774, rapportant une riche collection d'histoire naturelle, qu'il déposa au cabinet du roi. Dans la même année, il repartit pour l'Inde, avec le titre de commissaire de la marine, et fut chargé par le gouvernement de continuer ses recherches dans les pays qu'il allait visiter. Il parcourut Ceylan, puis la côte de Malabar, Mahé, les Gâtes ; remonta la côte jusqu'à

Surate, et dans le golfe de Cambaye. Il vit ensuite la côte de Coromandel, puis la presqu'île au delà du Gange, la péninsule de Malacca et la Chine. Jugeant qu'il pouvait encore donner plus d'étendue à ses observations dans l'Inde, et suivre le travail qu'il y avait commencé, il regagna la côte de Coromandel, et pendant deux ans voyagea dans les provinces du Carnate, du Tanjour et du Maduré; mais la guerre vint interrompre ses recherches. Se trouvant chargé de l'inspection et du détail des hôpitaux, des magasins du roi et du port pendant le siège de Pondichéry, il fut obligé, après la capitulation de cette place, en 1778, de repasser en Europe; mais auparavant il séjourna quelque temps à l'île de France, à Madagascar et au cap de Bonne-Espérance. Il enrichit de nouveau le cabinet du roi d'une belle collection d'histoire naturelle, et fit paraître la relation de son voyage. Il fit depuis d'autres courses dans l'Inde, où il séjourna longtemps. Il était à Pondichéry au mois d'avril 1801. Il revint plus tard en France, et mourut à Paris, le 12 avril 1814. On a de Sonnerat : 1° *Voyage à la Nouvelle-Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal*, Paris, 1776, 1 vol. in-4°, avec cent vingt figures; traduit en allemand, par J.-Ph. Ebeling, Leipsick, 1777, in-4°, fig. Ce livre est dédié à madame P... (Poivre). Sonnerat dit qu'il appartient à cette dame par les liens du sang. Quoique le titre de ce voyage désigne la Nouvelle-Guinée, Sonnerat n'a pas abordé ce pays. Poulo-Gheby, terme de l'expédition, est une petite île située à quelques minutes au nord de l'équateur, et à peu près à 126° à l'est de Paris, près de la côte sud-ouest de Gilolo. Cet ouvrage contient de curieux détails sur Manille et les Philippines, sur Yolo, Poulo-Gheby et les Moluques. Le nom de cette petite île est laissé en blanc; on ne l'apprend que par la lecture du journal de route, inséré dans l'ouvrage suivant. 2° *Voyage aux Indes orientales et à la Chine, fait par ordre du roi depuis 1774 jusqu'en 1781*, Paris, 1782, 2 vol. in-4° avec beaucoup de figures; traduit en allemand par J. Pezzl, Zurich, 1783, 2 vol. in-4°, fig. Le premier volume comprend tout ce qui a rapport à la presqu'île de l'Inde, c'est-à-dire au Décan, l'histoire de ses révolutions, sa topographie, son commerce; les mœurs, les coutumes, les langues, les arts des Hindous, l'état où ils ont porté les sciences, leur système d'astronomie, leur mythologie et leur religion. Les détails que Sonnerat donne sur ces divers objets, sont très-intéressants et fort exacts. Sonnerat est un des auteurs qui ont le plus mal parlé des Chinois; le jugement qu'il porte de cette nation, si remarquable à tant d'égards, est évidemment erroné, et les missionnaires français l'ont réfuté dans le grand recueil des *Mémoires sur la Chine* (1). On

peut reprocher à ce voyageur de manquer d'ordre et de se montrer quelquefois crédule. Du reste, son zèle était infatigable : lorsqu'il rencontrait un arbre ou une plante utile, il les envoyait dans nos colonies pour les y multiplier. Les îles de France et de Bourbon lui doivent le rima ou arbre à pain, le cacao, le mangoustan et d'autres arbres à fruit ou à résine, communs aujourd'hui dans ces îles. Dans chacune de ses relations, Sonnerat a réuni toutes les observations d'histoire naturelle relatives au pays dont il parle. Il a le premier décrit l'aye-aye, grand quadrupède fort singulier, de l'ordre des rongeurs, et plusieurs oiseaux, dont quelques-uns forment des genres nouveaux. Il trouva dans les Gâtes ceux qu'il présenta à l'Académie des sciences comme la souche primitive du coq et de la poule. Tous ces animaux et les végétaux sont dessinés avec beaucoup d'exactitude. D'autres figures représentent les usages et les métiers des Indous; on reconnaît que l'on n'a pas cherché, dans leur exécution, à sacrifier l'exactitude au désir d'embellir les objets qu'elles font connaître. Sonnini publia une nouvelle édition de ce voyage de Sonnerat, Paris, 1806, 4 vol. in-8°, avec un atlas. Ce sont les mêmes figures que dans la première édition (1). Le texte contient plusieurs additions fournies à l'éditeur par le fils de l'auteur. Les plus remarquables sont : *Remarques sur les pratiques religieuses des Hindous, traduction du Charta-Badi ou Charta-Birma; Traité abrégé des quinze provinces de la Chine* : notice ancienne, mais curieuse; *Notes sur le Pégou; Relation abrégée du naufrage du vaisseau le Duras aux Maldives*. Quelques morceaux altérés ou supprimés dans l'édition précédente ont été rétablis dans celle-ci. Sonnini ajouta, le *Tableau des révolutions de l'Hindoustan jusqu'au commencement du 19^e siècle* (Sonnerat l'avait terminé en 1778); *Correspondance de Tippou avec les commandants français; Mémoire sur l'agriculture du Carnate; Récit de deux expéditions faites à Bornéo; Extrait des Mémoires de Chevalier, sur les îles Andanam; Notes sur Madagascar; Instruction sur la culture du giroflier et du muscadier, par Poivre; Notice sur les productions des Philippines; Relation d'un voyage à Rio de Janeiro; des Observations de Law de Lauriston, gouverneur de Pondichéry, sur le voyage de Sonnerat; et un extrait d'un Pamphlet imprimé à l'île de France contre Poivre*. Sonnerat était correspondant du cabinet du roi et de l'Académie des sciences. Linné nomma *Sonneratia* un arbre de Malabar, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée, décrit par Sonnerat sous le nom de *Pagapaté*. Il

les Indes orientales et à la Chine, par un ancien marin (Foucher d'Opsonville), Amsterdam (Paris), 1785, in-8° de 32 pages; et le *Journal des Savants* de juillet 1783, p. 457-468, où Dequignes l'a convaincu d'une ignorance et d'une prévention inconcevables.

(1) On a tiré à part quelques exemplaires du chapitre sur les langues de l'Inde, avec deux planches représentant un syllabaire tamoul, plus complet que celui de Ziegenbalg, etc., in-8° de 26 pages.

(1) Voy. aussi le *Supplément au Voyage de M. Sonnerat dans*

est de l'icosandrie monogynie et appartient à la famille des myrtoïdes. E—s.

SONNET (FRANÇOIS-CHARLES), jurisconsulte français, né dans le 16^e siècle, à Vésoul, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite (voy. la *Descrip. comitatus Burgundiae*, par Gilb. Cousin), fit ses études à Dole et à Paris; et après avoir reçu le doctorat, revint dans sa ville natale où il partagea ses loisirs entre les exercices du barreau et la culture des lettres. Il était l'ami de Chassignet (roy. ce nom), qui l'a célébré dans ses vers. On a de lui : 1^o *Primum concilium analyticum tres complectens Quæstiones*, Paris, 1576, in-4^o; 2^o *Conseil* sur les donations réciproques des pupilles et mineurs, etc., Besançon, 1602, in-4^o.

— Claude-François SONNET, son neveu (Lampinet, *Biblioth. sequan.* mss.), cultivait, avec un égal succès, les sciences et la littérature. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint au concours une chaire de théologal du chapitre de Besançon, et mourut en cette ville, vers 1630, dans un âge avancé. — T. SONNET de Courval a publié des *Œuvres satiriques*, seconde édition, Paris, 1622, in-8^o, principalement dirigées contre les femmes et les charlatans. W—s.

SONNIN (ERNEST-GEORGES), architecte, né en 1709, à Perleberg, dans la Marche de Preignitz, où son père était pasteur, se distingua, dès l'enfance, par un esprit vif, une application soutenue et une rare dextérité dans les exercices du corps. Il perdit son père à l'âge de douze ans; et, resté sans ressources, il continua néanmoins ses études au gymnase d'Altona, où le recteur, ami de ses parents, prit beaucoup d'intérêt à lui. Un autre ami, nommé C.-M. Moller, apprenti chez un potier, où Sonnin se trouvait en pension, l'aïda également dans ses études. Moller acquit dans le dessin un talent qui s'augmenta encore par les leçons de mathématiques que lui donna Sonnin. Le maître potier s'étant mis à travailler d'après ses dessins, fit de grands bénéfices, dont il céda une part à son élève. Moller, à son tour, en fit part à Sonnin; et celui-ci, par ce moyen, put se rendre à l'université de Halle, où il termina ses études, s'appliquant spécialement à l'étude des mathématiques. Il s'y lia surtout avec C.-G. Guischardt, connu plus tard sous le nom de *Quintus Icilius* (voy. GUICHARDT). De Halle, Sonnin se rendit à Iéna et retourna presque aussitôt à Altona, où Moller le reçut à bras ouverts et lui donna un logement chez lui; mais ne voulant pas être à charge à son ami, Sonnin établit un atelier d'instruments de physique et de mathématiques, où il confectionna, avec une adresse singulière, des clepsydres, des globes terrestres et célestes, des machines de nivellement, et surtout des instruments d'optique. Parmi les productions de son industrie, on remarqua surtout un instrument dont il fit le même usage que l'on fait aujourd'hui du théodolite. Les rapports qu'il eut, à cette époque, avec un

riche Hambourgeois, nommé Rahusen, ami des lettres et des arts, le conduisirent à étudier l'architecture. Il y fit de grands progrès en peu de temps. La première construction dont on le chargea, sur la recommandation de son ami Rahusen, fut un grand bâtiment occupé par une brasserie, à Altona. Il y réussit à la satisfaction du propriétaire; et bientôt il fut nommé, par le sénat de Hambourg, architecte en second de l'église St-Michel, qui devait être construite à la place de celle que le feu du ciel avait consumée en 1750. Sonnin, encore peu connu à cette époque, ne fut pas chargé seul de cette importante construction. L'architecte Précý, qui en fut le chef, était un homme entêté et fort inférieur à Sonnin; mais celui-ci s'arrangea si bien qu'il eut le dessus en toutes choses, et qu'il dirigea réellement l'opération. Cependant lorsqu'on en fut à la construction du comble, Précý et les maîtres charpentiers firent des représentations contre ses plans, auprès du comité chargé d'inspecter et d'arrêter les travaux. Ce comité ne prononça point : il consulta les architectes les plus connus de l'Allemagne. En attendant leur réponse, Sonnin fit lui-même deux modèles, dont l'un représente une toiture à l'italienne, et l'autre un comble coupé et brisé (à la mansarde). Ces deux modèles exécutés supérieurement, existent encore et sont religieusement conservés. Il en résulta que le nouvel édifice était très-propre à recevoir un comble à la mansarde; et cette toiture fait aujourd'hui l'admiration de tous les connaisseurs. Il convient de remarquer que Sonnin ne se servit, pour la construction de la tour, d'aucun échafaudage quelconque, mais d'instruments très-simples, par exemple, d'un guindal mis en mouvement par un cheval, au moyen duquel on éleva toutes les masses. Cette tour, la plus haute qui ait été bâtie dans le 18^e siècle, offre encore une autre singularité, c'est qu'elle est construite de manière que de son sommet, c'est-à-dire du point le plus élevé auquel on puisse parvenir dans son intérieur, jusqu'au pavé de l'église, l'espace est entièrement libre, de telle sorte que le physicien Benzenberg n'a pu trouver une position plus favorable pour y faire des expériences sur le mouvement terrestre, par la chute de boules en métal, qui se faisait sans la moindre déviation, à l'abri du vent et de tout autre obstacle. On a blâmé avec raison le style des ornements et décorations de l'extérieur et de l'intérieur, surtout les crossettes ou oreillons des murs principaux; mais Sonnin prétendait qu'elles ajoutaient à la solidité et qu'elles sont très-utiles dans une église qui a besoin de grands vitraux. On a trouvé à cette église quelques autres défauts; mais ce n'en est pas moins un des plus beaux édifices qui aient été construits dans le siècle passé. Sonnin dirigea encore différentes constructions; et il mérita l'estime de ses contemporains jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 8 juillet 1794.

Schlichtegroll lui a consacré une notice très-étendue dans son nécrologé.

Z.

SONNINI DE MANONCOURT (CHARLES-NICOLAS-SIGISBERT), naturaliste, naquit à Lunéville, le 1^{er} février 1751. Il était fils de Nicolas Charles-Philippe Sonnini, Romain d'origine, conseiller du roi de Pologne Stanislas, receveur particulier de ses finances, seigneur du fief de Manoncourt en Vermois, et se prétendant issu de l'illustre maison Farnèse. Il fit ses études à l'université de Pont-à-Mousson, la plus considérable des maisons que les jésuites possédassent alors en France. Ses succès furent si rapides que, le 21 juillet 1766, à peine âgé de quinze ans et demi, on l'éleva au grade de docteur en philosophie. De cette époque datent ses liaisons avec Buffon et avec Nollet, qui favorisèrent ses brillantes dispositions pour les recherches d'histoire naturelle. Son père le destinant à la magistrature, il se rendit à Strasbourg afin d'étudier le droit, et se fit recevoir, le 14 novembre 1768, avocat à la cour souveraine de Nancy. Mais le besoin des voyages et la passion des découvertes ne lui permirent point de suivre cette carrière. Il l'abandonna bientôt pour prendre le parti des armes. D'abord cadet noble dans les hussards d'Esterhazy, il passa ensuite dans le génie de la marine, et sollicita son envoi à Cayenne en qualité de cadet à l'aiguillette, ce qui eut lieu en 1772. Arrivé à la Guyane, il se hâta de parcourir cette immense province. Les dangers, les entreprises difficiles, les privations qu'elles exigent, une nature toute sauvage, rien ne peut l'arrêter, rien n'effraye son âme ardente, rien n'est au-dessus de son robuste tempérament. En peu de temps il acquiert, même parmi les créoles flibustiers, la réputation d'un voyageur déterminé et infatigable. Les administrateurs de la colonie pensèrent à profiter de son zèle et de son dévouement pour connaître toutes les ressources que le pays présente. Il accepte et s'enfonce dans les bois, afin de rechercher, découvrir, attaquer et détruire les établissements des nègres marrons, qui inquiétaient sans cesse la colonie. Cette première expédition date du 19 octobre 1773; elle s'étendit jusqu'au rivage du rio Negro, qui sépare la Guyane du Pérou, et se termina, en avril 1774, par l'éloignement des nègres marrons, par l'ouverture d'une route à travers d'épaisses forêts vierges, pour communiquer avec l'ancien pays des Incas, et par d'utiles observations en histoire naturelle. Une semblable expédition donnait bien des connaissances topographiques sur le point le plus large de la colonie, mais elle intéressait moins encore que l'établissement d'une route par eau pour se rendre de Cayenne à la montagne la Gabrielle, où l'excellence du terrain a rendu facile la culture des plantes à épices de l'Inde, de l'arbre à pain d'Otaïti, du café de l'Arabie, de la canne à sucre et de tous les végétaux du nouveau monde susceptibles d'agrandir les res-

sources et le commerce de l'ancien. Plusieurs tentatives avaient été faites, toujours en vain. La dernière même, dirigée par la Mancellière, avait détruit toute espérance. Sonnini en est instruit. Plus on lui montre de dangers, plus l'entreprise est difficile, et plus il éprouve le besoin de se frayer un chemin au sein même de ces immenses plaines basses et marécageuses, dans lesquelles on ne voit aucun arbre; où habitent le féroce caïman et des myriades de maringouins et de moustiques. Il sollicite l'honneur d'une découverte aussi importante, et s'embarque sur un frêle canot avec dix Indiens. On ne peut se faire une idée des peines qu'il éprouva pour obtenir le succès qu'il s'était promis, et qu'il avait annoncé aux autres, pendant les douze jours employés à naviguer dans les savanes, disons mieux, à glisser péniblement sur une surface solide en apparence, mais mouvante et cédant au moindre poids. Enfin il réussit et parvient sur cette montagne tant désirée; son équipage reçoit des secours, il prend lui-même des rafraîchissements, dont le besoin était si pressant. Satisfait de son triomphe, il retourne avec joie dans son canot; et, en moins de deux jours, par le chemin qu'il s'était frayé, il rentre à Cayenne. A son arrivée, administrateurs et colons l'accueillent avec empressement et donnent son nom au canal que l'on fait aussitôt creuser sur sa route. Envoyé en France pour y donner lui-même des détails sur son expédition, il est promu au grade de lieutenant; et comme il avait rapporté une belle collection d'oiseaux rares pour le cabinet d'histoire naturelle, il reçut en même temps le brevet de correspondant de cet établissement et le titre de naturaliste voyageur du gouvernement. Il retourna, en 1775, à Cayenne, après avoir visité la côte occidentale de l'Afrique depuis le cap Blanc jusqu'à Portudal, où la France possède un comptoir; il fit quelques observations dans l'île Gorée, dans les pays de Caïor, de Baol et des Yolofes, qui sont habités par de très-beaux nègres, ainsi que les îles du cap Vert, alors désolées par la famine, et la rade de la Praïa, où Suffren se couvrit de gloire. Sonnini reparut à Cayenne, à la grande satisfaction des habitants; et pendant les deux années qu'il y passa comme ingénieur de la marine, il fut uniquement occupé de recherches d'histoire naturelle, qui sont toutes consignées dans le *Journal de physique* de l'abbé Rozier. La relation de ces voyages est demeurée inédite; elle est souvent citée par Buffon, sous le nom du *Journal d'un navigateur*. Après avoir quitté Cayenne à cause d'une fièvre quarte opiniâtre qui consumait sa vie, Sonnini passa l'hiver de 1776 à 1777 à Montbard, où le grand naturaliste le chargea de tous les articles d'ornithologie étrangère. Il était occupé de ce travail quand le fameux baron de Tott fut nommé inspecteur des échelles du Levant et de la Barbarie. Sonnini témoigna le désir de monter le bâtiment destiné

à cette expédition. Buffon appuya vivement sa demande, qui fut accordée; et à son arrivée à Alexandrie, le 20 juin 1777, Sonnini trouva des ordres particuliers pour voyager en Egypte. Il conçut aussitôt le projet de parcourir toute la longueur de l'Afrique dans son milieu, depuis le golfe alors très-peu connu de la Sidra jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Ce dessein gigantesque ne fut point approuvé; et Sonnini, limité dans sa course, s'appliqua à mieux faire connaître l'Egypte que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, non-seulement sous le rapport des productions, mais encore sous celui des mœurs et des habitudes. Ses observations sur l'histoire naturelle sont nombreuses, parfois neuves et du plus haut intérêt, quoique moins complètes et moins variées que celles de Hasselquist, disciple du grand Linné. Des plages inclinées de l'Egypte, il se rendit en Grèce et explora plus particulièrement la grande et belle île de Candie, les groupes de terres et de rochers qui peuplent la mer Egée, quelques parties de l'Asie Mineure, de la Macédoine et de la Morée. Ce qu'il écrivait en 1779 et en 1780 sur ce pays intéresse encore aujourd'hui. Avant de quitter l'île de Milo, où son séjour fut des plus agréables, Sonnini sauva une frégate française, montée par son ami le chevalier d'Entrecasteaux, et un convoi de plus de soixante voiles attaqué par l'amiral anglais Keppel. Notre infatigable voyageur rentra, le 18 octobre 1780, dans le port de Toulon, d'où il était parti quarante mois auparavant; et, peu de jours après, il reparut sous le toit paternel, dans l'espoir d'y trouver le repos si nécessaire après tant de fatigues. Son cœur fut cruellement déçu; l'accueil franc et désintéressé que lui firent les habitants du village dont son père était le seigneur ne fut point partagé par sa famille; son absence avait éveillé la cupidité de quelques parents, qui s'étaient mis en possession d'un héritage, du reste moins considérable qu'on se l'imaginait, son père, ami du faste et de la représentation, en ayant dissipé une grande partie. Durant le procès qu'il dut intenter et qu'il gagna, il s'était retiré successivement à Lironcourt dans les Vosges, et à Marigni près de Châtean-Thierry, où il fit de fort belles plantations. Dès qu'il eut recouvré une petite ferme à Manoncourt, il se bâtit un manoir assez agréable et y créa des jardins, qu'il prenait plaisir à cultiver. C'est là que, se livrant à des essais en grand, il introduisit dans notre système agricole plusieurs végétaux exotiques d'une utilité reconnue. Bientôt les orages politiques vinrent l'arracher à ses paisibles jardins. Dès les premiers jours de la révolution, il fut nommé juge de paix, puis juge au tribunal de Nancy, et enfin l'un des administrateurs du département de la Meurthe. Voyageur par état et par besoin, on pourrait dire par tempérament, cultivateur par goût, il s'acquittait en peu de temps la réputation d'administrateur intègre et laborieux. Elle n'em-

pêcha cependant point St-Just et Lebas de frapper l'administration entière de la Meurthe, en 1793, et de traduire au tribunal révolutionnaire Sonnini et tous ses collègues, sous le prétexte qu'ils avaient laissé manquer de vivres les armées du Rhin et de la Moselle, dans un moment où tout le département qu'ils administraient était en proie à une pénurie absolue. Après cinq mois de détention, ils furent rendus à leurs foyers et réintégrés dans leurs fonctions. Ce triomphe fut de courte durée pour Sonnini, puisqu'un mois après il fut destitué comme noble et comme frère d'émigré. Il reprit avec joie ses occupations agricoles; mais le discrédit des assignats ne tarda pas à réduire à rien son modeste revenu, et le força au plus dur sacrifice, celui d'abandonner sa retraite et de rentrer dans le monde pour y réparer les torts de sa fortune. Dans son désespoir, il voulut d'abord se rendre à l'île de Naxos, afin d'y fonder un grand établissement commercial et s'y livrer à des spéculations; mais, guidé par la main de l'amitié, il vint à Paris, s'y occupa de travaux littéraires plus en rapport avec ses habitudes, et mit à profit les immenses matériaux qu'il avait rassemblés dans ses voyages et préparés au sein de ses cultures. Le premier ouvrage qu'il conçut fut un monument à la mémoire de Buffon, qui l'avait honoré du titre d'ami. Il donna une belle édition de *l'Histoire naturelle*, dans laquelle on trouve, avec des additions faites par le Pliné français, les découvertes particulières à Sonnini et aux autres observateurs modernes, et tous les faits épars dans une multitude de volumes et de mémoires isolés, imprimés dans toutes les langues vivantes. A l'époque de l'expédition des armées françaises en Egypte, Sonnini publia la relation de ses voyages dans cette contrée. Elle fut bientôt suivie des *Voyages en Grèce* et d'un grand *Dictionnaire d'histoire naturelle*, dont l'idée première appartient à Valmont de Bomare. Ces grandes entreprises littéraires semblaient devoir assurer à leur auteur une vieillesse heureuse et indépendante; mais elles fixèrent sur lui les yeux de Fourcroy, alors directeur général de l'instruction publique; elles le firent placer à la tête du grand collège de Vienne, département de l'Isère, et par suite sonner ce qu'il appela son *agonie de deux ans*. Le collège de Vienne avait autrefois joui d'une certaine réputation; Sonnini voulut, par l'ordre et la discipline, lui rendre sa première splendeur. Il fut contrarié dans ses plans de réforme, et tellement abreuvé de tribulations, qu'après deux ans d'efforts et de résistance, il se vit forcé de quitter le poste où l'avaient appelé des talents réels et la confiance du gouvernement. Il reprit ses travaux littéraires et donna successivement plusieurs *Traité d'agriculture*, une édition du *Cours de Rozier*, réduite aux lois certaines d'une pratique éclairée par la théorie, et mise à la portée du simple cultivateur. Quelques voya-

geurs, qui désiraient publier leurs richesses en histoire naturelle, sollicitèrent ses conseils et voulurent donner une grande importance à leurs travaux, en associant à leur nom celui d'un savant qui signala sa carrière par de véritables services rendus aux sciences, et qui paraissait destiné à acheter la gloire par le sacrifice de sa propre tranquillité. C'est ainsi que l'on vit Sonnerat, Félix Azara, Ledru et Tombe imprimer leurs voyages avec des notes et additions par Sonnini. Pendant qu'il se livrait ainsi à des travaux devenus peu lucratifs, une circonstance imprévue changea sa destinée et le força pour ainsi dire à s'expatrier. Il partit le 25 octobre 1810, se rendit dans la capitale de la Moldavie, où la fortune semblait lui sourire ; mais, toujours trompé, six semaines après son arrivée à Iassy, il s'aperçut que sa bonne foi avait été surprise et qu'il lui fallait revenir sur ses pas. Sa riche bibliothèque fut achetée par l'archevêque Ignatius, qui en fit présent au lycée grec de Bucharest, dont il était fondateur. Sonnini ne voulut pas cependant rentrer en France sans avoir parcouru la Moldavie et la Valachie, sans avoir recueilli sur l'ancienne patrie des Slaves des matériaux nécessaires pour en donner une idée exacte. Dans cette course imprudente, il gagna la fièvre pernicieuse endémique à ces contrées inhospitalières, et revit encore une fois Paris, le 26 décembre 1811. De retour dans cette capitale, il se sentit chaque jour décliner. La fièvre pernicieuse fit de funestes progrès ; et il mourut le 29 mai 1812. Il a laissé plusieurs mémoires et quelques grands ouvrages que l'on consultera encore longtemps avec profit : 1° *Mémoire sur la culture du chou-navet de Laponie*, Paris, 1788 et 1804, in-8° ; 2° *Vœu d'un agriculteur*, Paris, 1788, in-8°, brochure pleine de vues sages, publiée à l'occasion du désastre causé à une grande partie de la France agricole par la tempête du 13 juillet 1788 ; 3° *De l'admission des juifs à l'état civil*, Nancy, 1790 ; 4° *Journal du département de la Meurthe*, 1790, in-8° (1) ; 5° *Essai sur un genre de commerce particulier aux îles de l'Archipel du Levant*, Nancy, 1797, in-8° ; 6° *Histoire naturelle, générale et particulière*, par Leclerc de Buffon, nouvelle édition, accompagnée de notes, de l'histoire des reptiles, des plantes, etc., Paris, 1799 et 1808, 127 vol. in-8° (voy. BUFFON) ; 7° *Voyage dans la haute et basse Egypte*, Paris, 1799, 3 vol. in-8°, avec atlas, traduit deux fois en anglais, par Henri Hunter et par le major de marine Monke. Cette dernière version est la meilleure. 8° *Voyage en Grèce et en Turquie*, Paris, 1801, 2 vol. in-8°, avec atlas ; 9° *Traité de l'arachide*, Paris, 1808, in-8° ; 10° *Manuel des propriétaires ruraux*, Paris, 1808, in-12. Il a eu trois éditions, l'une en 1811, l'autre en 1823, revue et augmentée. 11° *Traité des as-*

clépiades, Paris, 1810, in-8°. 12° Pendant dix ans, c'est-à-dire du 23 octobre 1802 au mois de mai 1812. Sonnini a rédigé la *Bibliothèque physico-économique*, commencée en 1788 par notre célèbre Parmentier, et continuée par l'auteur de cette notice depuis 1817. 13° On lui doit encore la publication du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* imprimé par Déterville, en 1803 et 1804, en 24 volumes in-8°, et le *Cours complet d'agriculture* de Rozier, en 7 volumes in-8°, imprimé par Buisson, en 1810. Il présida à l'une et à l'autre édition, qu'il enrichit d'une foule d'articles importants. L'auteur de cet article a publié son éloge historique, en mai 1812, in-8°. T. D. B.

SONTAG (HENRIETTE), une des plus célèbres cantatrices de notre époque, naquit à Coblenz le 13 mai 1803. Ses parents appartenaient au théâtre, et ils la destinèrent à cette carrière. Dès sa sixième année, elle jouait à Francfort des rôles d'enfant, et elle avait à peine huit ans que l'on remarquait déjà le mérite de sa voix. Son père étant mort, elle se rendit avec sa mère, d'abord à Darmstadt, puis à Prague, où elle suivit les cours du conservatoire ; et, à l'âge de quinze ans, elle débuta comme chanteuse. Elle obtint tout de suite de grands succès. Elle ne tarda pas à vouloir se montrer dans une capitale ; et, arrivée à Vienne, elle joua l'opéra et devint la favorite du public. En 1824, elle se transporta d'abord à Leipsick, ensuite à Berlin, où elle provoqua un enthousiasme général ; et le roi la nomma cantatrice de la cour. Madame Catalani, qu'elle menaçait de détrôner et qui ne pouvait cependant nier un talent aussi éclatant, avoua que mademoiselle Sontag était « grande dans son genre, « mais que son genre n'était pas grand ». En 1826, elle se montra pour la première fois à Paris ; et après y avoir été accueillie de la façon la plus flatteuse, elle retourna en Allemagne et parut successivement à Weimar et à Berlin. En 1827, elle chanta à Paris ; en 1828 à Londres. On fit courir le bruit que l'ambassadeur d'Angleterre en Prusse lui avait inutilement offert sa main, et que deux jeunes gens, épris pour elle d'un amour sans espoir, s'étaient suicidés. Tout cela pouvait passer pour fantastique ; mais ce qui se trouva fort réel, c'est qu'en 1829 elle contracta un mariage secret avec le comte Rossi, chargé d'affaires du roi de Sardaigne à la Haye. Le roi de Prusse, qui s'intéressait vivement à la célèbre cantatrice, intervint pour aplanir les difficultés que la famille du comte opposait à cette union. Mademoiselle Sontag quitta alors le théâtre au moment où ses succès étaient à leur comble ; ce ne fut peut-être point sans quelque regret, s'il faut du moins regarder comme authentique le mot qu'on répéta ou qu'on lui prêta : « J'étais reine et je ne suis plus que comtesse. » Le rôle de Rosina dans le *Barbier*, celui d'Isabella dans l'*Italiana in Algeri* étaient ceux où son triomphe était le plus brillant. Elle ne se mon-

(1) Voy. le *Journal des Savants* de 1791, p. 503.

trait pas avec moins d'éclat comme dona Anna, dans le *Don Giovanni* de Mozart; et en se chargeant du rôle de Semiramide, elle avait eu l'occasion de montrer les progrès qu'elle avait faits dans le genre dramatique et expressif. Les *dilettanti* eurent, en 1829, une bonne fortune extraordinaire, celle de la voir, dans *Tancredi*, jouer avec madame Malibran; les deux grandes artistes se partagèrent les couronnes dont le public joncha la scène. Après avoir, en 1829 et en 1830, donné des concerts en Allemagne; après avoir reparu sur le théâtre de Berlin dans la *Semiramide*, la comtesse, dont le mariage fut enfin rendu public, accompagna son mari dans les divers postes qu'il occupa successivement à la Haye, à Francfort, à St-Petersbourg et à Berlin. Elle ne se faisait alors entendre que dans quelques cercles intimes; mais, en 1848, des revers de fortune la décidèrent à se montrer derechef en public. La renommée dont elle était en possession, la fraîcheur extraordinaire qu'avait conservée sa voix, la grâce qui l'accompagnait toujours la firent accueillir avec transport en France, en Allemagne, en Angleterre, quoiqu'elle n'eût plus l'inappréciable mérite de la jeunesse. En 1853, elle passa en Amérique, et elle y recueillit une ample moisson de bravos et de piastres; malheureusement, elle succomba, le 17 juillet 1854, à Mexico, à une attaque de choléra. La facilité, l'élégance, le charme de son chant ravissaient le public; et sans prétendre au premier rang dans le pathétique, dans l'expression du sentiment, elle fut sans rivale dans les rôles qui voulaient de l'esprit, du séillant, de la mutinerie. Z.

SONTHONAX (LÉGER-FÉLICITÉ), commissaire délégué à St-Domingue, naquit en 1763, à Oyona, en Bugey. Son père, d'abord porte-balle et à qui le commerce de marchand forain avait procuré quelque fortune, acheta des propriétés dans ce village et s'y établit. Il ne négligea rien pour que l'éducation de son fils répondît aux heureuses dispositions qu'il montrait. Ses progrès furent rapides soit à Bourg, soit à Paris, où son père finit par lui acheter une charge d'avocat au parlement. Il en était pourvu quand nos premiers troubles se manifestèrent. Plein de feu et d'ambition, imbu d'ailleurs de tous les principes des philosophes du 18^e siècle, il embrassa la cause de la révolution avec ardeur et consacra sa plume à la défendre. Il eut une part très-active à la rédaction des *Révolutions de Paris*. S'étant affilié aux jacobins, il se lia avec le parti de Brissot et de Condorcet, qui cherchait dès lors à faire proclamer dans les Antilles la liberté des hommes de couleur. Sonthonax écrivit dans ce sens, mais les premiers décrets ayant rencontré chez les colons une vive opposition, qui amena des troubles sérieux à St-Domingue, l'assemblée législative décida l'envoi d'un armement dont la direction fut confiée à trois commissaires civils. Sonthonax, particulièrement lié avec Brissot et attaché aux

mêmes principes politiques, fit partie, conjointement avec Polverel et Ailhaud, de cette commission revêtue de pouvoirs sans bornes. On croit même qu'il avait particulièrement la mission secrète de vaincre par la force la résistance des colons au décret du 28 mars, par lequel *les hommes de couleur et les nègres libres devaient jouir, comme les blancs, de l'égalité politique*. Sonthonax fut chargé, avec les deux autres commissaires, de l'exécution de cette loi. L'expédition mit à la voile au mois de juillet 1792, avec 6,000 hommes de troupes et débarqua au Cap, le 19 septembre. Déjà l'île avait été troublée par les premiers décrets de l'assemblée constituante (voy. BLANCHELANDE), et par l'apparition des trois commissaires, Roume, Mirbeck et St-Léger, qu'on y avait envoyés l'année précédente, et la province du Nord était en proie à la plus terrible insurrection des noirs. Les blancs, bloqués dans la ville du Cap, n'osaient pas en sortir, et leurs avant-postes étaient souvent attaqués et forcés. La province de l'Ouest était également dévastée par la guerre civile entre les blancs et les hommes de couleur; les deux partis se grossissaient d'esclaves armés, et les villes de Jacmel et du Port-au-Prince avaient déjà été incendiées. La province du Sud, la moins considérable des trois, s'était conservée quelques mois de plus dans le calme, mais elle devint bientôt la plus malheureuse par la double insurrection des noirs, qui en bloquèrent la capitale, et des hommes de couleur, qui, maîtres de tout le reste, brûlèrent et dévastèrent les plaines et les bourgades. Ce fut sous ces tristes auspices qu'arriva la commission présidée par Sonthonax. Les documents officiels qui lui furent transmis, lors de son débarquement, par les assemblées coloniales, attestent la vérité de ce tableau. A l'assurance d'une obéissance entière de la part des colons, les commissaires répondirent d'abord par la déclaration solennelle qu'ils reconnaissaient à St-Domingue deux classes distinctes et séparées, savoir celle des hommes libres, sans distinction de couleur, et celle des esclaves. Cette déclaration produisit un grand effet, et peu s'en fallut qu'elle n'opérât un rapprochement, et qu'une généreuse émulation ne persuadât les libres de toute couleur de la nécessité de se réunir. Mais, au lieu de concerter une attaque générale contre les noirs révoltés, au lieu de les accabler par l'apparition soudaine des troupes d'Europe, Sonthonax se perdit dans des détails d'administration à peu près inutiles; et, après avoir consumé un temps précieux à écouter des plaintes réciproques, il déporta le général Blanchelande, s'attacha la municipalité et la société populaire du Cap et prononça la dissolution de l'assemblée coloniale. Quand les événements du 10 août 1792 furent connus, les haines se réveillèrent, et l'activité se retourna vers les dissensions intestines. Les commissaires mettant à profit l'hésitation des colons,

leurs antagonistes eurent l'adresse de se servir contre eux de la présence des généraux et du mécontentement des troupes de renfort qui venaient de la Martinique. Ils se séparèrent ensuite pour aller chacun administrer un département de la colonie. Sonthonax continua de rester à la tête de l'administration de celui du Nord. Polverel se rendit à l'ouest, et Ailhaud, destiné pour le sud, repassa en France, ne se sentant ni la force ni la volonté de remplir sa mission. Sonthonax et Polverel, restés seuls à la tête de l'administration, donnèrent tête baissée dans le parti des hommes de couleur. Un attroupement ayant eu lieu au Cap contre l'autorité de Sonthonax, il fut dispersé par la force armée, et ce commissaire en prit occasion de se débarrasser, par la déportation, des personnes qui lui portaient ombrage. La guerre fut reprise alors contre les noirs en révolte. Sonthonax confia le commandement des troupes qui restaient dans le Nord au général Laveaux (*voy.* ce nom). Il fit, dans l'Ouest, une expédition, tandis que son collègue en faisait une autre dans le Sud. Réunis ensuite à St-Marc, les deux commissaires resserrèrent, par des cajoleries, les liens de prédilection qui les attachaient aux gens de couleur, dont le parti grossissait chaque jour. Dans le parti des blancs, le caractère des commissaires était peu respecté. Le général Galbaud, nommé au commandement général de St-Domingue, étant arrivé au Cap, crut pouvoir se soustraire à une autorité qu'il regardait comme chancelante; mais ses mesures furent mal combinées. Sonthonax, qui venait d'assurer la soumission du Port-au-Prince, revint de cette ville au Cap, dans les premiers jours de juin 1793; il y fut reçu aux acclamations d'un peuple immense et en véritable triomphateur. Qui aurait prédit alors que, le 21 du même mois, il serait chassé de la même ville à coups de canon, et que cette capitale serait réduite en cendres? Ce désastre fut occasionné par l'insurrection de Galbaud contre l'autorité des commissaires, qui venaient de lui ôter le commandement. Ce général s'empara de la rade, de l'arsenal, et força les commissaires à se réfugier sous l'égide des troupes de ligne. Au milieu du désordre, le parti des commissaires, foudroyé par les batteries de l'arsenal, porte le ressentiment jusqu'à rompre la chaîne des noirs, ouvrir les prisons, armer les esclaves et les ouvriers. La lutte la plus épouvantable s'engage dans la ville même; des deux côtés on emploie le fer et le feu, qui éclate à la fois dans tous les quartiers. Galbaud vaincu ne trouve de refuge que dans la rade, et, mettant à la voile pour les Etats-Unis, laisse les cendres fumantes du Cap au pouvoir des noirs révoltés. Les commissaires, effrayés du dangereux appui auquel leur désespoir avait eu recours, se virent bientôt contraints de faire de nouvelles concessions, et l'entière émancipation des noirs en fut la suite. Sonthonax et Polverel virent alors la

faute qu'ils avaient commise. Tandis que Polverel, à la tête d'une troupe d'hommes de couleur, balayait la route et attaquait les frontières espagnoles, où les noirs révoltés trouvaient appui et secours, Sonthonax, après l'incendie du Cap, n'ayant que 1,500 militaires blancs ou colons de toute couleur, se trouva au milieu de 30,000 noirs, sans munitions de guerre ni de bouche. Redoutant à la fois les Anglais et les nègres, informé que leur chef, *Jean François*, allait fondre sur lui, en appelant à la liberté tous les noirs qui voudraient se ranger sous ses bannières, il crut conserver St-Domingue à la France, en avançant la politique étrangère par un acte solennel. En conséquence, il proclama, le 29 août, l'affranchissement général dans la partie française (1), s'imaginant, par ce coup décisif, s'assurer la majorité et effrayer à la fois les ennemis du dedans et du dehors. La proclamation de la liberté générale brisa tous les liens qui attachaient à la France la masse des colons. Non-seulement tous les propriétaires d'esclaves, mais tous les blancs frémissaient d'effroi. Les anciens libres, dont les décrets avaient flatté les espérances, furent tout aussi mécontents que les blancs, d'une mesure à laquelle ils n'étaient pas préparés. Dans le mécontentement commun, on se jeta dans les bras des étrangers, autant par désespoir que par intérêt et par opinion. Appelée par les colons, une expédition anglaise de la Jamaïque vint s'emparer du môle St-Nicolas et de Jérémie. En vain Sonthonax accourt dans l'Ouest pour rompre les trames de l'intrigue étrangère. Presque sous ses yeux les hommes de couleur de l'Artibonite forment une agrégation défensive qui amène la défection d'une grande partie du territoire. St-Marc, l'Arcahaye, Leogane, le Grand-Goave et plusieurs villes du Sud, où dominent les hommes de couleur, se détachent. Sonthonax donne l'ordre au général Laveaux d'incendier les lieux qu'on serait obligé d'abandonner. En perdant du terrain, il cherche des ressources dans le patriotisme exalté des chefs militaires et dans l'appui effrayant des nouveaux affranchis. Soumettant la surveillance au régime militaire le plus dur, lui et son collègue ordonnent que les blancs et les anciens libres seront désarmés, et que leurs armes passeront dans les mains des noirs, jadis leurs esclaves. Les Anglais maîtres du golfe du Port-au-Prince, et voulant s'emparer de la ville où était Sonthonax, font des démonstrations menaçantes. Le commodore Forp apparaît avec une flotte et plusieurs bâtiments légers. Il détache un canot en parlementaire avec trois officiers. Sonthonax les fait conduire près de lui au milieu d'une foule agitée, qui ne cessait de crier : *Vive la république et mort aux traîtres!* Ces officiers

(1) Le décret rendu par la convention nationale, le 16 pluviôse an 2 (4 février 1793), confirma la liberté générale de tous les esclaves, en déclarant St-Domingue partie intégrante de la France.

ayant demandé à lui parler en particulier : « Des « Anglais, leur répondit-il, ne doivent avoir rien « de secret à me dire, parlez en public ou re- « tirez-vous. » L'un des officiers lui dit alors : « Je viens vous sommer au nom du roi d'Angle- « terre de lui rendre la ville et les bâtiments qui « sont dans le port, qu'il prend sous sa protec- « tion. — Ni l'un ni l'autre, répond Sonthonax, « et si nous étions jamais forcés d'abandonner la « place, vous n'auriez de ces bâtiments que la « fumée, car les cendres en appartiendraient à « la mer. » Les parlementaires virent de bord au milieu des cris de *vive Sonthonax! vive la répu- blique!* Le lendemain, le commodore le somme de nouveau et menace, en cas de refus, de bom- barder la ville. « Commencez, monsieur le com- « modore, répond Sonthonax; nos boulets sont « rouges et nos canonnières sont à leurs postes. » Les Anglais s'éloignèrent alors, jugeant que l'oc- casion n'était pas encore opportune. Ils l'empor- tèrent enfin, les commissaires n'ayant pu contenir les agitations intérieures, et des traitres ayant ouvert aux ennemis la barrière du fort Bizoton. Sonthonax, en quittant le Port-au-Prince, rallia les débris de la force militaire à Jacmel. Il était secondé par le général Rigaud, créateur du sys- tème de la petite guerre à St-Domingue, qui finit par apprendre aux esclaves armés qu'ils étaient des hommes et des soldats. Au départ des com- missaires, Rigaud fut nommé gouverneur provi- soire de la colonie. La proscription de Brissot et du parti de la Gironde avait entraîné à Paris celle de Sonthonax. Décrété d'accusation, le 16 juillet 1793, à peine en eut-il connaissance, qu'il mit à la voile pour aller présenter sa justification à la convention. Attaqué par le député Bréard, dé- noncé par les colons, poursuivi encore par Dan- ton, qui réclamait l'exécution du décret d'accu- sation rendu contre lui, Sonthonax, à son arrivée, s'empressa d'aller repousser à la société des jaco- bins les accusations dont il avait été l'objet. Lui et son collègue accusèrent à leur tour les colons d'avoir, à l'exemple des habitants de la Martinique, appelé les Anglais à leur secours. Il obtint d'a- bord sa liberté provisoire; et la révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) étant venue mettre un terme au pouvoir de ses ennemis personnels, il parut sans crainte à la barre de la convention, devant laquelle il venait encore d'être dénoncé par les commissaires coloniaux Page, Brulé et Legrand. Là il réclama la suspension de toute décision sur sa conduite, jusqu'après le rapport qui devait en être fait. Une commission fut nom- mée, il s'ensuivit une enquête et des débats cé- lèbres à cette époque, et qui durèrent pendant huit mois. La convention après avoir entendu l'exposé de la conduite de Sonthonax, fait par le député Lecointe de la Seine-Inférieure, et après l'avoir entendu lui-même, le déchargea, par un décret, de toute accusation et prononça sa liberté définitive. En 1796, le directoire exécutif, sur la

proposition du ministre de la marine Truguet, l'envoya de nouveau à St-Domingue, revêtu des mêmes pouvoirs qu'il avait exercés sous les gou- vernements précédents. Il fut surpris de l'état dans lequel il retrouva la colonie. Le nègre Tous- saint-Louverture, associé au commandement militaire par le général Laveaux, y était maître absolu de la volonté des noirs; de là le pouvoir de ces derniers et la chute de celui des blancs. Mais Toussaint établissait l'ordre et la discipline parmi ceux qu'il retenait sous les armes, et il était obéi en ordonnant aux autres de rentrer sur les habitations pour y reprendre les travaux pénibles de la culture. La résignation à ses or- dres émanait de la confiance. Le commissaire Sonthonax, après s'être débarrassé de ses col- lègues, fit entendre à Toussaint qu'il le destinait au commandement en chef. Il fit déporter le gé- néral Rochambeau, envoyé de France pour être employé dans la colonie, et craignant les plaintes de ce général et celles de ses collègues renvoyés, il ambitionna d'être nommé député de la colonie au corps législatif, pour montrer à la France un titre de popularité en faveur de sa nouvelle ad- ministration. Toussaint l'aïda de tout son crédit pour faire remplir par des noirs les cadres des 12 demi-brigades appelées à former l'armée coloniale. Les 30,000 fusils apportés de France par Sonthonax servirent à l'armement de ces demi-brigades ou à celui des noirs auxquels on supposait de l'attachement pour la France. Son- thonax, qui avait à cœur de faire oublier la crise violente du Sud, ne négligeait aucun détail mili- taire et cherchait à absorber l'attention par des entreprises offensives sur les Anglais. Tandis que le général Rigaud les harcelait dans le Sud, Tous- saint les chassait du Mirebalais et des Grands-Bois. En même temps les noirs s'organisaient, et Sonthonax était adroitement amené à proclamer Toussaint-Louverture général en chef des armées de St-Domingue. Dès que cette nomination fut connue, toutes les espérances se tournèrent vers lui, et l'administration de Sonthonax perdit d'au- tant plus de son crédit, qu'on ne pouvait voir de sang-froid les troubles qu'elle avait fait naître. Dans l'opinion générale, il fut remplacé, sans s'en être douté, par Toussaint, qu'il venait d'élever au commandement. Il ne fut désabusé que lorsqu'il eut la certitude que ce général faisait solliciter contre lui des adresses collectives. Il réunit aus- sitôt les chefs de la force armée et employa les ressources de son éloquence pour les détourner d'une soumission aveugle aux ordres de Tous- saint. On lui répondit que la volonté de la com- mission devait se manifester par un arrêté; mais cet arrêté était d'autant plus difficile à prendre, que son collègue Raimond venait de se coaliser secrètement avec le général en chef pour l'ex- pulser de la colonie et rester seul à la tête de l'administration. Sonthonax n'avait pas pressenti la possibilité de cette ligue. Dans une dernière

entrevue qu'il eut avec Toussaint, il se résigna, sans murmures, à l'injonction secrète que lui fit ce chef noir de quitter la colonie. Le lendemain, 20 août 1797, Toussaint lui fit remettre sa lettre de congé, écrite avec tous les égards et toute la mesure que méritait encore à ses yeux celui à qui les noirs devaient leur liberté. Sonthonax mit à la voile accompagné du général noir Léveillé et de plusieurs officiers blancs, qui avaient refusé à Toussaint leur assentiment pour son renvoi en France. Là, un nouvel orage avait éclaté contre lui, par suite d'un retour à la modération et de l'influence du parti royaliste dans le corps législatif, en 1797. Les dénonciations s'y succédaient, et Sonthonax fut hautement attaqué par Blad, Bourdon de l'Oise, et surtout Vaublanc, qui parla avec force à la tribune contre l'administration du commissaire. Sonthonax fut défendu par Hardi, qui rappela ses liaisons avec les députés proscrits au 31 mai, et son opposition constante au parti de Robespierre. Devenu l'objet de nouvelles attaques de la part des députés Vaublanc et Tarbé, il invoqua en sa faveur le décret de la convention, qui annulait toute accusation contre lui. Doulcet-Pontécoulant attribua ce décret à des considérations politiques. Le directoire, instruit qu'une commission du corps législatif devait proposer de rapporter la loi qui l'autorisait à envoyer des agents à St-Domingue, prit un arrêté d'initiative, par lequel il rappelait Sonthonax et ses autres agents dans cette colonie, pour venir rendre compte de leur mission. Peu de jours après, le député Tarbé fit, sur la colonie, un rapport dans lequel il rappela les divers griefs articulés contre Sonthonax. Garan de Coulon dit qu'on trompait le conseil quand on venait lui présenter les agents du directoire comme les auteurs des maux de St-Domingue; que le sort de cette colonie était décidé un an avant l'arrivée de Sonthonax. Il avoua que l'administration des agents avait été arbitraire; mais il soutint qu'elle ne pouvait pas manquer de l'être dans un pays livré à toutes les horreurs de la guerre civile, et où il n'y avait plus ni tribunaux ni administrations. « Si Sonthonax et les autres agents, dit-il, « entraînés par le torrent des événements, ont « commis un grand nombre de fautes, on ne « doit néanmoins les juger que sur l'ensemble « et les résultats généraux de leur administration. » Le but des adversaires de Sonthonax était d'abord de faire annuler sa nomination au conseil des Cinq-Cents, par l'assemblée électorale de St-Domingue, et ils y auraient réussi sans la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), qui fit triompher le directoire. Peu de temps après cette journée, Sonthonax aborda au Férol, et, prenant aussitôt la route de Paris, il demanda, le jour même de son arrivée, à prêter serment, comme député, et à rendre compte de sa mission. Admis au corps législatif, il obtint la parole, le 4 février 1798, entra dans tous les

détails relatifs à sa mission de St-Domingue, répondit aux diverses accusations portées contre lui, opposa Toussaint-Louverture à lui-même et termina en demandant, pour les Antilles, une amnistie, au bénéfice de laquelle il renonça pour son compte. Le conseil ordonna l'impression de son discours. Dans le mois d'avril suivant, il fit une motion tendante à obtenir, pour les colons résidant en France, le remboursement d'une partie au moins des avances qu'ils avaient faites en Amérique. Quelque temps après, il se plaignit d'avoir été porté sur une liste d'émigrés pendant qu'il exerçait à St-Domingue les fonctions que lui avait confiées le gouvernement; et il insista pour qu'une commission spéciale fût chargée d'examiner sa demande en radiation, ce qui lui fut accordé par le conseil, où fut prononcée, peu de jours après, sa radiation définitive. Sonthonax, depuis son installation dans le conseil, votait constamment avec les républicains les plus exaltés. Il avait fait une motion d'ordre pour que l'on donnât plus d'éclat à la fête de la souveraineté du peuple. Ayant pris part, au mois d'août, à une fête de républicains, où se trouvait Kosciusko, il porta, au milieu du repas, un toast en l'honneur de ce chef des patriotes polonais, et un autre en commémoration du 10 août 1792. Il parla quelquefois encore au conseil, dans les questions relatives aux colonies, et cessa ses fonctions législatives au 20 mai 1799, mais sans cesser de figurer dans les cercles et les réunions des patriotes. Quand Bonaparte, au mois de novembre de cette année, s'empara du gouvernement, Sonthonax fut compris dans une liste de déportés, puis arrêté et conduit à la conciergerie, où il ne resta néanmoins que peu de jours. Rendu à la liberté, par la protection de Fouché, alors ministre de la police, il vécut depuis dans l'obscurité et presque toujours dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis, mais conservant toujours des relations avec Fouché, qui le préserva des suites de son opposition à Bonaparte. Plus tard, après la paix d'Amiens, l'ancien commissaire de St-Domingue, excité secrètement par Fouché, rédigea, sur l'expédition qui se préparait contre les noirs de cette colonie, plusieurs mémoires, qui furent mis sous les yeux de Bonaparte, mais qui n'eurent aucun effet, les vues de Sonthonax étant opposées au plan qu'avaient fait prévaloir ses antagonistes. N'ayant pu taire son improbation de la conduite qu'on tint, peu de temps après, à St-Domingue, il reçut l'ordre de quitter Paris et de se rendre en exil à Fontainebleau. Fouché essaya, à plusieurs reprises, de le rappeler dans la capitale; mais toujours il reçut du cabinet de Napoléon l'ordre d'éloigner Sonthonax. Il prit alors la résolution de se retirer dans son pays natal, et, après avoir mené une vie paisible, y mourut, au mois de juillet 1813, dans la 50^e année de son âge. Sonthonax était devenu d'un extrême embonpoint, et il pou-

vait à peine marcher dans les derniers temps. Cet homme fameux avait une âme altière, des principes révolutionnaires très-prononcés et des connaissances assez étendues. Il avait peu songé à grossir sa fortune, puisqu'après avoir exercé un si grand pouvoir dans une colonie opulente, il ne jouissait guère que de dix mille livres de rente. B—P.

SOPATER, dit *le jeune*, rhéteur grec, vivait durant le 4^e siècle de notre ère; on le regarde comme l'auteur des prolégomènes mis en tête des discours d'Aristide. Il a laissé un traité étendu intitulé *Tractatio caussarum*; le texte grec a été publié pour la première fois dans la collection des *Rhetores græci*, imprimée peu correctement à Venise, par Alde Manuce, 1508, in-fol. (t. 1^{er}, p. 287-1455); il a été reproduit dans les *Rhetores græci*, de Walz (1832-1836, 9 vol. in-8°, t. 8, p. 1-385). A travers bien des longueurs, bien des détails minutieux, cet ouvrage contient des particularités dignes de l'attention des érudits. Photius a parlé de Sopater (*Biblioth. cod.* 141), et Eunape en a fait mention dans ses *Vies des Sophistes*, biographies curieuses, dont un de nos collaborateurs, Boissonnade, a publié en 1822, à Amsterdam, une édition excellente. B—N—T.

SOPATROS, auteur comique grec, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments intéressants. Il était natif de Paphos, et sa longue carrière se prolongea jusqu'au règne de Ptolémée Philadelphie. Elien et Stobée font mention d'un Sopatros qui présenta à Alexandre les cornes d'un âne des Indes; il est impossible de savoir si ce trait concerne notre auteur. Dans ses *Deipnosophistes*, ouvrage si précieux pour la connaissance d'une foule de petits détails relatifs aux événements et aux mœurs de la Grèce, Athénée nous a conservé quelques vers empruntés aux différentes pièces de Sopatros, pièces dont les sujets nous échappent presque complètement. Un ou deux vers isolés pris au hasard dans les *Initiés*, dans le *Physiologue*, dans les *Galates*, ne permettent aucune conjecture. Sa *Fille de Gnide* roulait sur un sujet que Ménandre et Alexis mirent aussi sur la scène. Nous ne connaissons guère que de titre : *Bacchis*, *l'affranchissement de Bacchis*, *les Noces de Bacchis*, *l'Eubulotheombrotos*, *la Porte (Pylai)*. Il parodia nombre de tragédies attiques; on a cité en ce genre un *Oreste* et un *Hippolyte*. Les citations éparses dans Athénée ne peuvent faire apprécier le mérite d'un auteur dont la fécondité fut grande et qui paraît avoir été goûté de ses contemporains. B—N—T.

SOPHIE, épouse du czar Iwan III, était fille de Thomas Paléologue. Constantin, dernier empereur de Constantinople, avait deux frères, Démétrius et Thomas, qui possédaient la Morée à titre de fief. Au lieu de se réunir contre l'ennemi commun, ils se faisaient la guerre, et par leurs dissensions ils ouvrirent à Mahomet II les portes du Péloponnèse. Démétrius envoya sa fille au sé-

rail du vainqueur et obtint pour prix de sa lâcheté la ville d'Enos dans la Thrace. Thomas se réfugia avec sa femme, ses enfants et plusieurs Grecs du Péloponnèse, à Rome, où il mourut en 1465, laissant deux fils, André, Manuel et une fille Sophie, qui était aussi belle que spirituelle. Le pape Paul II lui chercha un époux qui fût digne d'elle et qui pût servir à défendre la chrétienté contre les musulmans. D'après l'avis du cardinal Bessarion, un Grec appelé Youri se rendit à Moscou en 1469, avec une lettre dans laquelle on proposait au grand-duc Iwan III la main de Sophie, en faisant entrevoir au prince que cette alliance lui donnerait des droits sur la Morée. Ces ouvertures plurent à Iwan qui envoya à Rome, en qualité d'ambassadeur, Jean Fiazin, Vénitien qu'il avait attiré à sa cour (*voy.* FIAZIN). L'envoyé revint comblé des bontés de Paul II et de Bessarion; il fit à Iwan une peinture séduisante de la princesse Sophie, dont il lui remit le portrait avec les lettres du pape qui autorisaient les ambassadeurs russes à entrer en Italie. Iwan renvoya à Rome (17 janvier 1472) Fiazin avec une suite nombreuse, afin d'aller chercher Sophie. Le 22 mai, Sixte IV, qui avait succédé à Paul II, annonça ce grand événement au conclave, et le 10 juin la princesse fut fiancée dans la basilique et St-Pierre avec Iwan, représenté par Fiazin. Le pape donna une riche dot à Sophie, qu'il fit accompagner en Russie par un légat et plusieurs Romains de haute distinction. Le 12 novembre, la princesse fit son entrée dans Moscou, où se célébra le mariage avec Iwan. Elle emmena avec elle plusieurs Grecs qui enrichirent les bibliothèques de livres échappés à la barbarie des Turcs, en même temps qu'ils contribuaient à civiliser la cour du czar. On vit aussi arriver à Moscou des Grecs illustres qui quittèrent Constantinople pour chercher un asile en Russie, sous la protection de la princesse leur compatriote. Afin d'attester son alliance avec les empereurs grecs, Iwan adopta leurs armes, c'est-à-dire l'aigle à deux têtes, qu'il ajouta aux armes de Moscou. Son beau-frère André fit deux voyages dans cette capitale. Il paraît cependant qu'il fut peu content d'Iwan; car, avant sa mort, qui arriva à Rome en 1502, il légua par testament *ses droits au trône de Constantinople* à Ferdinand le Catholique et Isabelle de Castille, droits qu'Iwan croyait avoir acquis en épousant la sœur d'André. Sophie contribua à assurer l'indépendance de la Russie; elle ne cessait de dire à son époux : « Je suis née libre et princesse; « serai-je donc encore longtemps condamnée « à être l'esclave du khan des Tartares? » Les khans s'étaient réservé dans le Kremlin une maison destinée au logement de leurs ambassadeurs et des marchands mogols. Sophie, ne pouvant souffrir la vue de ces étrangers, qu'elle appelait des *espions*, dit à son époux qu'à la suite d'une vision elle avait fait vœu de bâtir une église sur l'emplacement même qu'occupait l'hôtel des Tartares;

qu'elle le demandait, s'offrant de leur assigner ailleurs une demeure convenable. L'hôtel fut détruit, et il ne fut plus permis aux Tartares d'entrer dans le Kremlin. Lorsque les députés du khan arrivèrent à Moscou, le grand-duc sortait ordinairement à pied jusque hors de la ville et faisant étendre une peau de martre sous les pieds de celui qui lisait les lettres du khan, il en écoutait la lecture à genoux. D'après les représentations de la grande-duchesse, Iwan refusa de se prêter à cette cérémonie ignominieuse, et à l'endroit où elle avait eu lieu, il fit construire, en l'honneur du St-Sauveur, une église que l'on y voit encore aujourd'hui. En 1498, après une longue et heureuse union avec ce prince, à qui Sophie donna cinq fils, dont l'aîné, Vassili IV, succéda à son père, la princesse tomba en disgrâce. Le vieux Iwan, trompé par de perfides insinuations, crut que Sophie et son fils aîné voulaient le détrôner. On arrêta ceux que l'on soupçonnait de favoriser leurs desseins. La plupart furent mis à mort; Sophie et son fils furent gardés à vue. Les dames russes qui voyaient la czarine furent, sous le vain prétexte qu'elles exerçaient la magie, arrêtées et jetées pendant la nuit dans la Moskowa. A peine Iwan eut-il reconnu pour son successeur le jeune Dmitri son petit-fils par un premier mariage, qu'il rendit toute sa tendresse à Sophie et Vassili (1499), et, d'après ce penchant qui le portait vers les mesures cruelles, il fit mourir ceux qui l'avaient indisposé contre son épouse. Iwan l'ayant perdue en 1503, sa santé s'affaiblit et il ne lui survécut que de deux ans. G—Y.

SOPHI. Voyez ISMAEL.

SOPHIE, fille du czar Alexis Michailowicz, naquit en 1667, du premier mariage de ce prince, et ne fut par conséquent sœur de Pierre le Grand que par son père. Plus étroitement unie par les liens du sang avec Ivan qui était, comme elle, fils de Marie Miloslavski, elle montra toujours pour lui beaucoup d'affection. Après la mort de leur frère Fédor, en 1682, quelques grands du royaume, dirigés par la princesse Narischkin, mère de Pierre, tentèrent de faire passer la couronne sur la tête de cet enfant; mais Sophie, appuyée par un parti nombreux, excita une sédition où les strélitz, persuadés que le czar Alexis était mort empoisonné par les Narischkin, immolèrent plusieurs individus de cette famille, et ne s'apaisèrent que lorsqu'ils eurent mis le pouvoir dans les mains de Sophie, qui régna ainsi sans obstacle, pendant plusieurs années, au nom d'Ivan et de Pierre, et conseillée par son favori Galitzin (*voy.* PIERRE). Respectant les croyances et les mœurs des Moscovites, cette princesse se fit de nombreux partisans, surtout parmi les strélitz, qui voyaient avec peine le jeune Pierre s'entourer d'étrangers, et former une troupe nouvelle destinée à les remplacer. Lorsque ces projets devinrent plus manifestes et qu'il ne fut

plus possible à Sophie de se faire illusion sur l'ambition de son jeune frère, le mécontentement des strélitz éclata une seconde fois, et une partie de cette troupe se dirigea vers Bobrasschensko, où Pierre se trouvait avec sa mère. Averti par des transfuges, ce prince se réfugia à la hâte dans le couvent de la Trinité. S'étant mis en défense dans cette forteresse, il imposa aux révoltés par son énergie et les obligea de rentrer dans la capitale, où Sophie, en proie aux plus vives alarmes, nia d'abord toute participation au complot et finit par avoir recours aux larmes et aux prières pour apaiser son frère. Ne pouvant y réussir, elle partit pour aller se jeter à ses pieds; mais elle reçut en chemin l'ordre de rentrer dans Moscou et fut condamnée à passer le reste de ses jours dans un cloître. Galitzin fut exilé; et le chef des strélitz, avec un grand nombre de ses complices, périt dans les supplices. La princesse Sophie essaya de se sauver en Pologne; mais elle fut arrêtée et renfermée dans le couvent de Dewitz, où elle devait passer le reste de ses jours. Quoiqu'elle y fut très-étroitement gardée, on l'accusa encore de plusieurs complots qui furent dirigés par la suite contre Pierre I^{er}; et la plupart des historiens ont admis ces accusations sans examen. Voltaire surtout, qui voulait montrer le czar généreux et clément envers sa sœur, a présenté celle-ci comme l'artisan de toutes les conspirations que les innovations de Pierre firent éclore. Comme elle avait un parti nombreux et que le peuple et les soldats regrettaient beaucoup son gouvernement, il est probable qu'elle fut au moins la cause ou l'objet de ces révoltes; mais il est évidemment impossible qu'elle les ait suscitées du fond de sa prison, où elle était rigoureusement surveillée. Cependant il est sûr qu'au milieu des sanglantes exécutions de 1682, Pierre conçut la pensée de la faire mourir et qu'il n'en fut détourné que par les représentations de Lefort. Il se contenta de dresser des échafauds devant la prison de sa sœur et de mettre à mort sous ses yeux ceux qu'il l'accusait d'avoir excités à la révolte. Il alla ensuite la voir et l'accabla de reproches. Sophie lui répondit par des dénégations et des larmes. Plus tard elle se fit religieuse et mourut dans son couvent, en 1704, dans toute la force de l'âge et non sans soupçon d'empoisonnement. Cette princesse était aussi distinguée par sa beauté que par son esprit et son courage. Par un motif resté inconnu, elle fit tous ses efforts pour conserver à Ivan une couronne à laquelle d'ailleurs il avait un droit incontestable; et en cela elle fut secondée par tous ceux qui avaient quelque respect pour les lois, les mœurs et la religion de leur patrie. Elle eut ensuite le sort des vaincus : sa mémoire fut calomniée, et on lui attribua des crimes dont elle avait été victime. M—D. j.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine de Prusse, née le 20 octobre 1668, fille d'Ernest-Auguste, élec-

teur de Brunswick-Lünebourg, fut la deuxième femme de Frédéric I^{er}, qu'elle épousa le 28 septembre 1684. Cette princesse, dont Frédéric II a fait un grand éloge dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Brandebourg*, se distingua par son amour pour les lettres et par les relations qu'elle entretenait avec les savants, entre autres avec Leibniz, qu'elle semblait prendre plaisir à embarrasser par des questions multipliées. C'était d'elle que ce savant disait : « Il est impossible de lui répondre toujours jusqu'au fond, car elle veut toujours savoir le pourquoi du pour-quoi. » Ce fut à son instigation que le roi son époux fonda l'académie des sciences de Berlin. Sophie-Charlotte mourut en 1705. On a un *Eloge historique* de cette princesse, par J.-P. Erman, qui a été lu à l'académie royale, dans la séance du 29 septembre 1790, Berlin, in-8° (en français). Il existe plusieurs ouvrages biographiques relatifs à cette reine. Nous indiquerons ceux de C.-A. Varnhagen van Euse, *Vie de la reine de Prusse Sophie-Charlotte*, en allemand (Berlin, 1837, in-8°), et de C.-F. Goeschel, *Sophie-Charlotte, première reine de Prusse* (Berlin, 1851, in-8°), et aussi, au sujet de ses liaisons avec Leibniz, les *OEuvres complètes* de ce philosophe, par M. Foucher de Careil. M—D J.

SOPHIE-CHARLOTTE, reine d'Angleterre, née princesse de Mecklembourg-Strelitz, le 17 mai 1744, épousa le roi George III, un an après son avènement au trône, le 8 septembre 1761. Ce prince était alors âgé de vingt-trois ans, et elle-même n'en avait que dix-sept. Leur union dura cinquante-sept ans et ils eurent onze enfants, qui, tous fortement constitués, parvinrent à un âge assez avancé, mais qui, par une singulière bizarrerie de la nature humaine, laissèrent à peine une postérité. Il paraît que les goûts de la reine Sophie-Charlotte accrurent encore l'éloignement du roi pour le faste et la représentation. Passant la plus grande partie de l'année au château de Windsor, ces deux époux se complaisaient à y vivre en simples particuliers, au sein de leur famille. Les ministres étaient rarement admis dans cette retraite. La paix en fut cependant troublée par des événements où la reine dut intervenir comme épouse et comme mère. Ces événements furent surtout les époques où l'aliénation mentale de George III fit agiter par le parlement la question de la régence. La reine sortit alors de la nullité politique à laquelle elle semblait s'être vouée, pour défendre la personne et l'autorité de son malheureux époux. Elle trouva un puissant appui dans les rares talents du ministre Pitt; et, sincèrement reconnaissante des éminents services qu'il lui avait rendus, elle ne négligea aucun moyen de vaincre les préventions personnelles de George III contre ce grand homme d'Etat. L'opinion générale reprocha cependant à cette princesse de n'avoir pas fait usage de toute son influence pour maintenir Pitt à la tête du

ministère, lorsque le roi prit la résolution de l'éloigner de ses conseils, plutôt que de consentir à l'émancipation des catholiques romains, formellement promise par ce ministre. On a prétendu même que la reine Sophie-Charlotte partageait les préventions du roi contre les principes et la fidélité des catholiques romains. Mais, au mois de décembre 1811, le prince de Galles se vit investir de la plénitude de la puissance royale, que l'aliénation mentale de son père ne lui permettait plus d'exercer. Depuis ce jour, la reine fut chargée par le parlement de la garde et du soin de la personne de George III; elle sut le consoler; et, ce qui prouve qu'il n'y était pas insensible, c'est que depuis que cette princesse était retenue au château de Kew par sa maladie, il se plaignait plusieurs fois de son absence. L'extrême économie que la reine avait établie dans toutes les parties des dépenses de la maison royale servit longtemps de prétexte à la malveillance, pour répandre le bruit que d'immenses trésors, fruits de ses épargnes sur la liste civile, étaient enfouis dans les caves du château de Windsor. Plusieurs fois, pendant la maladie de cette princesse, cette assertion se renouvela, et autant de fois elle fut repoussée comme une odieuse calomnie. Mais on sut bientôt que la plus grande partie des revenus de la reine était employée en aumônes et en actes de bienfaisance. Elle mourut dans le mois de novembre 1818, plus de deux ans avant George III, dont la maladie avait fait de si grands progrès qu'il ne sut jamais la perte qu'il avait faite. M—D J.

SOPHIE-DOROTHÉE, électrice de Hanovre, célèbre par ses malheurs, épouse de George I^{er}, roi d'Angleterre (voy. GEORGE). Un jour tout nouveau sur la vie de cette princesse s'est produit, grâce à des recherches dans la poussière des archives et grâce à la publication de ses *Mémoires* (Londres, 1845, 2 vol. in-8°), lesquels offrent une traduction du *journal* en langue allemande qu'elle écrivait pendant sa captivité. Née en 1667, elle était fille du duc George-Guillaume de Zelle, second fils du duc de Brunswick, et d'une Française, Eléonore d'Olbreuse, qui avait suivi dans le nord de l'Europe son père, gentilhomme du Poitou, éloigné de la France par suite de son attachement au protestantisme. Les *Mémoires* du temps la signalent comme offrant la réunion d'une beauté parfaite et de l'esprit le plus distingué. Le duc de Zelle en devint épris et, âgé de plus de quarante ans, il l'épousa; il s'était engagé d'ailleurs à ne s'unir qu'à une femme d'un rang inférieur au sien, afin de ne pas avoir d'héritier en situation légale de contrarier les prétentions de son frère cadet qui avait le titre d'évêque d'Osna-brück et qui avait épousé une Stuart, petite-fille de Jacques I^{er}. Il possédait ainsi à la couronne d'Angleterre des droits éventuels qu'il ne voulait point perdre, et l'événement démontra qu'il avait raison. Il avait un fils du nom de George qui, en

attendant mieux, servait sans éclat dans les armées germaniques réunies contre la France. Sophie-Dorothee était dans une position étrange. Française par sa mère, déclarée inhabile à succéder, maîtresse d'une fortune indépendante et considérable, elle devait avoir d'autant plus de prétendants à sa main qu'elle était charmante. Il était question de lui donner pour époux son cousin, Auguste de Wolfenbüttel, jeune homme aimable et qui lui inspirait une vive inclination; mais des intrigues de cour en décidèrent autrement. Son autre cousin, George, dont nous venons de parler, était appelé à devenir électeur de Hanovre; il avait des chances (et elles se réalisèrent) de monter sur le trône de la Grande-Bretagne; la réunion du duché de Zelle à l'électorat était en tout cas une circonstance désirable; un mariage fut donc convenu, et malgré sa profonde répugnance, la jeune Sophie donna, le 21 novembre 1682, sa main au fils de l'évêque d'Osnabrück. Ce personnage, brutal et débauché, n'apprécia point le mérite de sa jeune femme; il en eut deux enfants (un fils qui fut George II d'Angleterre, une fille qui devint reine de Prusse et qui fut la mère du grand Frédéric), mais il continua de s'entourer de maîtresses. Les souverains allemands prenaient alors pour modèle Louis XIV; ils copiaient gauchement le faste de Versailles, se ruinaient en fêtes d'une somptuosité ridicule et voulaient avoir des Montspan et des Fontange. L'évêque, devenu électeur par la mort d'un frère aîné, était sous le joug de la comtesse de Platen, femme hardie, ambitieuse, hautaine, et qui détestait Sophie-Dorothee, laquelle le lui rendait bien. L'électeur se plaisait à la conversation spirituelle et judicieuse de sa nièce; on redouta l'influence de la jeune femme; il y eut entre la comtesse de Platen et la duchesse, épouse de George, une lutte toujours croissante, une rivalité acharnée. Les choses en étaient là lorsque parut à Hanovre le jeune comte de Kœnigsmark, Suédois d'origine, personnage hardi, brillant, aventureux, connu par ses exploits guerriers, ayant eu dans diverses cours des succès de tout genre, beau joueur, conteur spirituel, enrichi par un héritage et l'un des plus jolis garçons de l'époque. L'électeur, qui n'était plus jeune et qui s'ennuyait souvent, le reçut avec joie; il le nomma colonel de ses gardes et le chargea des fonctions les plus importantes, c'est-à-dire d'organiser des fêtes, de monter des opéras et des ballets, de régler des parties de chasse. Longtemps auparavant Kœnigsmark avait, tout jeune encore, paru à la cour de Zelle où il avait eu des relations d'enfance avec Sophie-Dorothee, alors âgée de dix à onze ans; elle le revit avec le plus grand plaisir; elle se faisait raconter ce qu'il avait vu dans ses voyages; il était très-peu fidèle à la vérité, et il n'en était que plus amusant. La comtesse de Platen lui fit des avances auxquelles il eut d'abord la fatuité de ne point répondre. De cette situation résultèrent

des complications nouvelles, et George, excité par ses maîtresses que faisait agir la comtesse, en vint un jour jusqu'à tenter d'étrangler sa femme contre une muraille. Pour l'excuser un peu on prétendit qu'il était ivre, mais il paraît qu'il ne l'était pas. Sophie-Dorothee se réfugia chez son père, mais celui-ci, aigri contre elle par de perfides conseils, la reçut fort mal et la renvoya chez son mari. Sa situation était d'autant plus déplorable que la population hanovrienne, ne voyant en elle qu'une étrangère, la haïssait sincèrement. Elle forma le projet de fuir de nouveau, de se réfugier à Wolfenbüttel auprès de son oncle et de réclamer un divorce. Elle fit part de ce dessein à Kœnigsmark qui lui promit son appui et qui, en attendant, alla passer quelques semaines chez l'électeur de Saxe, Auguste, ce prince si célèbre par son faste, ses extravagances et le scandale de ses amours. Il fit beaucoup rire le prince et ses favoris aux dépens de la comtesse de Platen, mais celle-ci le sut et jura de se venger. Véritable Machiavel femelle, digne d'être une italienne du 16^e siècle et ne reculant nullement devant la pensée d'un crime, elle combina les moyens de frapper deux coups à la fois. Elle attendit que Kœnigsmark fût revenu à Hanovre; elle fit alors déposer sur sa table un billet indiquant qu'il était attendu à huit heures, le soir même, par la princesse Sophie. Il se rendit à l'heure dite, sans réfléchir (ce n'était pas son usage) à ce que cette démarche avait d'extraordinaire. La comtesse se hâta alors d'aller prévenir l'électeur du rendez-vous qu'elle-même avait préparé, et elle se fit donner l'ordre d'arrêter Kœnigsmark. Elle prit avec elle quatre soldats aux gardes, hommes de l'obéissance passive et aveugle, et elle les plaça dans une des salles du palais; Kœnigsmark devait y passer en revenant de chez Sophie-Dorothee. L'étonné resta trois heures chez la princesse, et d'après le témoignage de mademoiselle de Knesebeck, une de ses filles d'honneur, qui a écrit une relation de tous ces événements, il ne fut question, après quelques mots consacrés au projet d'évasion, que de plaisanteries aux dépens de la comtesse et de récits échappant à l'inépuisable gaieté de Kœnigsmark. Lorsqu'il sortit à onze heures du soir, les quatre gardes, obéissant aux ordres de la comtesse qui voulut elle-même présider à l'accomplissement de sa vengeance, se jetèrent sur lui et le tuèrent à coups de sabre. Il expira en répétant : « La princesse est innocente. » Son corps fut dévoré par la chaux vive, et personne à la cour ni à la ville n'osa parler de ce tragique événement (1).

(1) La version de ces faits, telle que nous l'indiquons, est regardée aujourd'hui en général comme la plus exacte; toutefois bien des auteurs sérieux ont cru que les relations de Kœnigsmark et de Sophie-Dorothee n'étaient pas absolument innocentes. C'est là un de ces problèmes historiques qu'il est bien difficile de résoudre d'une façon définitive. Consultez le livre de M. Blaze de Bury : *Episode de l'histoire du Hanovre, les Kœnigsmark*, Paris, 1856, in-8°.

Les papiers de Kœnigsmark furent saisis, et on y trouva des lettres de Sophie-Dorothée, lettres qui détruisaient tout soupçon relatif à des intrigues coupables, mais qui renfermaient des plaintes fort vives, parfois des railleries mordantes à l'égard de divers personnages contre lesquels la malheureuse princesse avait des griefs bien fondés. Son mari, son père, l'électeur, la comtesse étaient tous maltraités dans ces épanchements intimes qu'avait dictés une colère excusable, mais qui, portés à la connaissance des parties intéressées, lui enlevèrent tous les protecteurs qu'elle aurait dû rencontrer. Elle acheva de fournir des armes contre elle en manifestant les plus vifs regrets pour la mort tragique de Kœnigsmark, en accusant hautement la comtesse d'avoir organisé un assassinat. Un consistoire fut assemblé pour prononcer le divorce; George avait hâte d'être débarrassé de sa femme; on n'osa pas trop insister sur des liaisons coupables avec Kœnigsmark, tant les preuves faisaient défaut à cet égard; mais, à cette époque, un souverain trouvait toujours des juges prêts à rendre des services, et le consistoire, sans s'arrêter à motiver son arrêt, déclara le mariage nul (septembre 1694). Conduite au château d'Ahlben, vieille forteresse bâtie dans un coin écarté du territoire brunswickois, l'infortunée Sophie-Dorothée y vécut trente-deux ans prisonnière d'Etat, reléguée loin de toute société, et ne revit ni son père ni ses enfants. Elle mourut le 13 novembre 1726, douze ans après que son mari eut été appelé au trône d'Angleterre. Le *journal* qu'elle écrivit dans sa captivité offre, dans un style lourd et pesant, une foule de détails minutieux et d'une insignifiance fatigante; mais rapproché des *Mémoires* de mademoiselle de Knesbeck, qui ont été de leur côté livrés à l'impression, ils éclairent toute cette partie intime et tragique de l'histoire de la cour de Hanovre, mal exposée jusqu'ici par Horace Walpole, par Coxe, par lord Mahon et autres historiens. M. Philarète Chasles a consacré au journal en question une notice (*Revue des Deux-Mondes*, août 1845); nous en avons profité pour la rédaction de cet article. Observons aussi que Sophie-Dorothée avait écrit en français et que ses récits avaient été traduits en allemand par Frédéric Mueller (Hambourg, 1840, in-8°) avant de paraître à Londres en anglais; sous cette dernière forme, ils ont subi quelques arrangements qui en rendent la lecture plus attrayante, mais qui en diminuent la valeur historique. L'ouvrage de Poellnitz : *Histoire secrète de la princesse d'Alten, duchesse de Hanovre*, Londres, 1732 (plusieurs fois réimprimée), ne mérite pas qu'on s'y arrête. La *Correspondance* (*Briefwechsel*) de Kœnigsmark et de Sophie-Dorothée, publiée par W.-F. Palmblad, Leipsick, 1847, in-8°, d'après un manuscrit appartenant à la famille suédoise des Loewenhaupt, alliés des Kœnigsmark, mériterait d'être examinée avec soin.

B—N—T.

SOPHIE-DOROTHÉE, reine de Prusse, épouse du roi Frédéric-Guillaume I^{er}, née en 1687, était fille de George I^{er}, roi de la Grande-Bretagne, électeur d'Hanovre. Son esprit et sa rare beauté la firent regarder comme la princesse la plus accomplie de son temps; mais il est impossible de croire qu'elle fut la plus heureuse, d'après la connaissance que l'on a du caractère de son époux. On voit, dans l'article de FRÉDÉRIC II son fils, et dans tous les mémoires du temps, combien elle fut bonne mère. Elle se tint toujours prudemment éloignée des affaires publiques. Veuve en 1740, elle mourut, le 28 juin 1757, au château de Monbijou, sa résidence d'été. L-P-E.

SOPHOCLE, le plus grand poète tragique de la Grèce, naquit environ cinq siècles avant J.-C.; mais l'année précise de sa naissance est sujette à quelques difficultés. L'indication qui se concilie le mieux avec les circonstances de sa vie est celle du scoliaste grec qui le fait naître dans la deuxième année de la 71^e olympiade, 495 avant J.-C. L'allégation de Suidas, d'après laquelle il serait né dans la troisième année de la 73^e olympiade, s'accorde mal avec les époques les mieux connues de ses productions. Mais on peut, sans tomber dans cet inconvénient, le faire plus âgé de deux ou trois ans (1), en fixant, avec les marbres de Paros, sa naissance à la troisième année de la 70^e olympiade. Ce qui est plus intéressant, c'est de voir la fortune d'Athènes réunir dans le même siècle les trois grands tragiques de l'antiquité : celui dont l'audacieux génie créa la tragédie nationale et religieuse des Grecs; celui dont le génie, mieux réglé par le goût, fixa les règles du genre et en porta le style à la perfection; enfin l'homme d'esprit qui, pour séduire la multitude, amollit et corrompit le caractère de cette poésie essentiellement austère et élevée. Sophocle paraît avoir été plus jeune qu'Eschyle de vingt-sept ou (selon les marbres de Paros) de trente et un ans, et plus âgé qu'Euripide de seize ou dix-sept ans. Le jour de la bataille de Salamine, l'audacieux Eschyle combattit dans les rangs des vainqueurs; Sophocle fut choisi, à cause de sa beauté, pour être le coryphée des adolescents qui dansèrent autour des trophées; et Euripide, destiné à devenir son émule, naquit pendant le combat, dans l'île même de Salamine. Le père de Sophocle se nommait Sophile ou Diphile, ou Théophile; c'est probablement le même nom, écrit d'après des prononciations différentes. Deux anciens littérateurs, cités par le scoliaste, font de ce Sophile un armurier ou même un forgeron; mais le scoliaste révoque en doute cette assertion. Et comment pourrait-on supposer que les poètes comiques, auxquels l'extraction d'Euripide, fils d'une fruitière, a fourni de si grossières plaisanteries, auraient épargné Sophocle, s'il fût né d'un for-

(1) Larcher, *Chronologie d'Hérodote*, p. 594; Corsini, *Fusti Attici*, t. 3, p. 140; Lessing, *Leben des Sophokles*, p. 301.

geron ? Comment surtout l'auraient-ils ménagé, après que Sophocle eût fait prononcer à Teucer un vers plein de dédain pour les artisans ? (*Ajax*, 5, 1121). Ce vers aristocratique aurait-il jamais été pardonné au fils d'un artisan ? Les Athéniens n'aimaient rien autant que d'humilier leurs hommes illustres par quelques sarcasmes sur leur origine. Le silence des comiques confirme donc singulièrement le témoignage de Pline le naturaliste, qui, d'après des auteurs aujourd'hui inconnus, assure que Sophocle était né d'une grande famille, *principe loco genitum*. Cette origine explique le fréquent retour dans ses pièces des réflexions contraires au système populaire. Peut-être le père de Sophocle possédait-il de grandes forges ou une manufacture d'armes ; mais, dans ce cas même, il n'aurait pas été un des premiers citoyens ; et les auteurs comiques auraient toujours fait des allusions aux forges de son père, comme ils en faisaient aux flûtes dont le père d'Isocrate possédait une fabrique. Ce qui a probablement causé l'erreur, c'est que Sophocle est désigné comme natif du bourg ou *Δῆμος* de Colonos. Or, il y avait dans l'intérieur d'Athènes un quartier qui portait ce même nom et qui n'était habité que par des artisans. Mais le bourg de Colone était situé devant les portes d'Athènes, entre la ville et l'académie, à cinq stades de la première (*Cic. de Finib.*, 5) ; et c'est ce *Colonos*, ou *Colone*, célèbre par la mort d'Œdipe, qui a dû voir naître notre poète. Les scolastes et les grammairiens disent expressément que, dans la tragédie d'*Œdipe à Colone*, le poète avait voulu honorer son pays natal. En effet, il en a tracé le tableau le plus brillant dans un des chœurs. « Etranger, tu es « arrivé dans le plus beau lieu de la fertile At- « tique, dans le riant Colone. Le rossignol y fait « entendre ses doux accents dans les vallées « verdoyantes, où ne pénétra jamais le souffle « glacial de l'hiver, et où les rayons du soleil « sont interceptés par l'épais feuillage des arbres « chargés de mille fruits divers et entrelacés de « pampres et de lierre. Le joyeux Bacchus y erre « toujours parmi ses divines nourrices, les nym- « phes de la pluie... » Tout est sur le même ton jusqu'à la fin de la tirade (*Œd. Col.*, 668, sq.). Les anciens ont eu soin de nous apprendre que Sophocle reçut une éducation brillante et qu'il remporta des prix de danse et de musique. « Les maîtres de musique, dit Platon (*in Protag.*), « étaient alors des maîtres de tempérance. » Celui de Sophocle se nommait Lamprus ; il ne buvait que de l'eau, selon Athénée ; aussi le poète comique Phrynicus fit-il chanter son hymne funèbre par un chœur de poules d'eau. Un simple musicien n'aurait peut-être pas eu l'honneur d'être loué de la sorte ; mais Lamprus était probablement le même que le poète lyrique de ce nom, cité par Plutarque dans le *Traité sur la musique*. On donne à Sophocle un maître plus fameux, c'est Eschyle ; le scoliaste prétend qu'il

lui enseigna la tragédie. Mais s'il en eût été ainsi, notre poète se serait-il permis de tenir le propos qu'Athénée lui attribue ? « Eschyle, disait-il, « fait quelquefois bien ; mais il ne sait pas lui- « même comment il le fait. » Et Plutarque, qui raconte en détail comment Sophocle, par sa première pièce, remporta le prix sur Eschyle, aurait-il manqué de rappeler que c'était le disciple qui battait le maître ? Il est donc probable qu'Eschyle n'a enseigné la tragédie à Sophocle que de la manière dont Corneille l'enseigna à Racine. Ce fut dans la dernière année de la 77^e olympiade, à l'occasion du retour de la flotte qui, sous la conduite de Cimon, avait conquis l'île de Scyros, et en ramenait les restes mortels de Thésée. que Sophocle, âgé de vingt ans, donna sa première pièce. Jusqu'alors les juges du concours tragique avaient été choisis par le sort parmi les citoyens qui avaient servi dans les armées. L'archonte Alpiëpsion, dont le nom a fait faire bien des conjectures aux critiques (1), changea cet usage et se vit obligé, par la conduite tumultueuse du public, de dévier de cette coutume, en déléguant le jugement aux dix généraux nommés tous les ans par les dix tribus d'Athènes. La pièce de Sophocle était celle dont il nous reste quelques vers sous le titre de *Triptolème* ; c'était un drame satyrique, c'est-à-dire un drame dans lequel les satyres, les nymphes et les autres divinités champêtres jouaient un rôle, par conséquent une sorte de pastorale, et non pas une tragédie (2). C'est à Pline qu'on doit de savoir que cette pièce, relative aux voyages de Triptolème, et peut-être aux mystères de Cérès, fut le premier essai de Sophocle. Le naturaliste romain, citant un vers de *Triptolème* dans lequel on loue le blanc froment de l'Italie, fait observer que cette pièce avait été donnée cent quarante-cinq ans avant la mort d'Alexandre ; or ce prince mourut dans la 114^e olympiade ; donc le *Triptolème* fut donné dans la 77^e olympiade. C'est à Fabricius que l'on doit ce calcul ; mais Lessing a le mérite d'en avoir tiré la conclusion. Depuis ce premier succès jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans sa 89^e ou 91^e année, Sophocle ne cessa de travailler pour le théâtre. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait composé cent trente ou, selon d'autres, cent vingt-trois pièces de théâtre. Il nous reste les titres et quelques fragments d'environ cent deux ouvrages, savamment recueillis et discutés par Brunck, dans sa belle édition des sept tragédies qui ont été conservées en entier. Il s'en faut bien que tous ces ouvrages appartiennent au genre tragique, même dans l'acception très-étendue que ce mot avait chez les anciens. On reconnaît environ vingt à

(1) Lessing (l. c., p. 67-84) a complètement résolu les difficultés.

(2) Les marbres de Paros disent, il est vrai, *ἐνίκησε τραγωδίας*, mais il ne faut pas chercher de l'exactitude littéraire dans une chronique lapidaire.

vingt-deux pièces de Sophocle pour avoir été décidément du genre désigné par les Grecs sous le nom de *satyrique*, genre dont Casaubon et Eichhorn ont développé la théorie et l'histoire, et dont il nous est resté un seul modèle dans le *Cyclope* d'Euripide. Le drame satyrique n'avait rien de commun avec ce que nous appelons *satire*, et que les Grecs nommaient *silli*; ce drame, antérieur peut-être à la comédie et à la tragédie, tenait à la première par le style et par les situations, mais à la dernière par le rang des personnages. On y voyait paraître des héros et des dieux même; mais le sujet de la pièce était quelque fable plaisante, qui se prêtait à la peinture des mœurs antiques, de cette vie des premiers nomades de la Grèce, vie que Strabon appelle *cyclopéenne*, et que Théocrite a retracée dans quelques-unes de ses *Idylles*. Le trait qui distinguait ces pièces, quant au matériel, c'était le chœur formé de satyres, de silènes et d'autres divinités champêtres. Ce chœur ne se bornait pas à exécuter des chants remplis d'une philosophie tour à tour aimable et grave; il donnait dans les entr'actes de véritables ballets, où l'on déployait, en fait de costumes et d'ornements, toutes les richesses de la mythologie la plus riante et la plus pittoresque. Enfin les décorations destinées au drame satyrique offraient des bois, des fontaines, des grottes et d'autres vues champêtres. C'était un genre de poésie où le génie aimable et le style gracieux de Sophocle devaient briller de tout leur éclat. Il s'y est beaucoup exercé; et c'est un trait de ressemblance de plus avec Racine. Parmi les drames satyriques de Sophocle, il y en a dont on devine facilement les sujets par le titre et par quelques lignes conservées. De ce nombre sont les *Noces d'Hélène*, la *Pandore*, l'*Andromède*, l'*Alexandre*, ou *Pâris reconnu par Priam*, après avoir remporté tous les prix dans tous les jeux et exercices; le *Thamyris*, dont le sujet était la lutte audacieuse d'un musicien poète contre les Muses, et dans lequel Sophocle lui-même paraissait sur la scène, jouant de la guitare, et probablement remplissant le rôle de Thamyris; enfin la *Nausicaa*, dans laquelle on voyait cette princesse se rendre au bord d'une rivière avec ses suivantes, pour laver son linge, et sans doute en attendant qu'il séchât, se livrer avec ses compagnes à divers jeux, entre autres au jeu de la paume. Sophocle, qui excellait dans cet exercice, remplissait lui-même le rôle de Nausicaa (1). Quelques-uns des drames de Sophocle paraissent avoir été *satiriques*, dans l'acception moderne de ce mot; la *Criée des dieux* était certainement de ce genre, si, avec Tywhitt et Brunck, nous voulons admettre que le sujet en fût le même que celui du dialogue de Lucien, connu sous le même titre. On y voyait Vénus

occupée à se mirer et se plaignant que ses cheveux étaient mal arrangés. Le *Momus* était sans doute du même genre. Les fragments qui restent de la pièce des *Aloades*, expressément désignée comme *satirique*, roulent, entre autres, sur la dégénération des institutions d'Athènes par l'influence des richesses et par l'abus de l'éloquence. On croirait lire Aristophane. Le *Festin des Grecs devant Troie* paraît avoir eu pour sujet les querelles des chefs de l'armée grecque, qui s'y faisaient des reproches très-amers. S'il faut en croire Ovide, appuyé par un scoliaste (1), le drame intitulé la *Tragédie des Amants d'Achille* a dû blesser la décence. Il semble pourtant qu'Achille, pris pour une des filles de Lycomède, pourrait fournir matière à un badinage innocent (2). Celui des drames de Sophocle que les érudits regrettent le plus, c'est son *Triptolème*, rempli de détails sur l'histoire de la géographie, et qui aurait servi à nous faire mieux connaître les anciennes relations entre l'Italie et la Grèce. Le héros de la pièce, en recevant de Cérès un char magique, recevait en même temps de cette déesse des notions étendues sur l'Italie, l'OÉnotrie, la Tyrhénie et la Ligurie (*Dion. Halicarn.*, l. 1^{re}). Outre les pièces de Sophocle décidément reconnues pour être du genre satyrique, il s'en trouve encore une vingtaine qu'on ne sait dans quelle classe ranger, mais dont les titres ne paraissent pas indiquer des sujets tragiques. Nous avons donc à regretter environ soixante tragédies perdues. C'est avec raison que Schœll, dans son *Histoire de la littérature grecque*, a indiqué la nécessité de réduire le nombre général des pièces attribuées à Sophocle; il se fonde sur la distinction entre les ouvrages du poète lui-même et ceux de ses élèves, distinction très-juste, mais que nous n'avons pas les moyens d'établir avec certitude. La distinction entre les divers genres dans lesquels Sophocle a travaillé n'est pas moins importante pour l'histoire littéraire; et nous croyons en avoir indiqué les fondements solides, quoique encore incomplets. Nos lecteurs n'ont pas besoin que nous caractérisions le mérite littéraire des sept admirables tragédies qui nous restent de Sophocle; mais ils auraient droit à s'attendre que nous en fixassions les dates, si cela était possible. Malheureusement, nous sommes obligé de reconnaître que la seule date du *Philoctète* est constante; cette pièce fut jouée sous l'archontat de Glaucippus, dans la troisième année de la 92^e olympiade, l'an 410 avant J.-C., et trois ou cinq ans avant la mort de l'auteur. L'*Antigone* paraît avoir été jouée peu de temps avant la guerre contre Anæa, ville alliée des Samiens, par conséquent vers l'an 440 avant J.-C.,

(1) *Trist.*, t. 2, p. 409. Comp. Schol. Aristoph. ad Vespas., 1021.

(2) La perte de tant de drames idylliques ou satyriques est à regretter sous deux rapports : 1^o ils nous auraient fait connaître un genre tout à fait particulier de la poésie grecque; 2^o ils auraient conservé une foule de détails sur les mœurs, les localités et d'autres objets intéressants.

(1) Que d'excellentes plaisanteries ne feraient pas nos critiques sur un poète anglais ou allemand faisant jouer à la paume leurs princesses tragiques!

et vers la cinquante ou cinquante-septième année de Sophocle. Mais comme il y a eu deux expéditions de Samos sous Périclès, cette date peut varier de quelques années, comme Lessing l'a démontré contre Samuel Petit (*Leben Sophoclis's*, note o). Il est extrêmement probable que l'*OEdipe roi* l'avait précédé de quelques années; et cependant le commencement de cette tragédie ferait croire qu'elle a été écrite après la grande peste dont Périclès fut victime; peut-être le texte que nous possédons est-il d'une seconde édition? Si l'*OEdipe à Colone* suivit l'*Antigone* à une dizaine d'années de distance, les scolastes auront eu raison de dire que l'auteur a écrit cette pièce dans sa vieillesse, sans qu'on soit fondé à la rapporter absolument à ses dernières années (voy. plus bas). Il n'existe aucun indice chronologique relativement à l'*Ajax*, l'*Electra* et les *Trachiniennes*; l'une ou l'autre de ces pièces peut être de sa jeunesse; l'*Ajax* l'est, selon les probabilités: les subtilités mises dans la bouche de Tecmessa sentent le jeune rhéteur. Il serait bien intéressant de pouvoir indiquer ici le sujet des tragédies perdues; mais nous ne pouvons même l'essayer qu'à l'égard de quelques-unes. Parmi les tragédies perdues de Sophocle, on en cite deux qui ont dû avoir pour titre *Athamas*. Le sujet de la seconde, qui nous est indiqué par les scolastes dans leurs notes sur les *Nuées* d'Aristophane, paraît mériter quelque attention; c'est le sacrifice du jeune Phryxus, demandé par les oracles à son père Athamas. Cette histoire est racontée diversement; un poète pourrait la concevoir de la manière suivante: Athamas avait eu de sa première femme Néphèle deux enfants, Phryxus et Hellé. Junon inspira à sa deuxième épouse Ino le projet d'ôter la vie à ses enfants. Il régnait une grande disette ou une peste; on demande à l'oracle de Delphes ce qu'il faut faire pour apaiser les dieux. L'envoyé, gagné par Ino, annonce que l'oracle a ordonné qu'Athamas immole son fils Phryxus. Le père résiste à cet ordre inhumain; le peuple en réclame l'exécution; le jeune prince lui-même veut s'immoler. L'envoyé, touché, découvre la trahison. Athamas livre à Phryxus sa barbare marâtre; le prince généreux lui pardonne; les dieux satisfaits font cesser les effets de leur colère. Voilà comme on peut, d'après Lessing, concevoir ce sujet dans le système de la tragédie moderne; mais il est probable que Sophocle tranchait le nœud par une catastrophe miraculeuse. Il est des pièces perdues de Sophocle dont on ne peut pas même indiquer le sujet d'une manière raisonnée. Telle est celle qui porte le nom de *Tyro*. C'est une mère délivrée par ses fils de la dure captivité où la retenait une rivale. Il nous reste de cette pièce l'admirable peinture d'une cavale « à qui ses gardiens ont enlevé sa « crinière ondoiyante, et qui, tristement couchée « dans la prairie, cherche des yeux dans les flots « l'ancien ornement de son cou. » *Térée* est un

sujet plus connu; et nous voyons par les fragments que, supérieur aux préjugés de ses compatriotes contre la liberté et la dignité des femmes, Sophocle avait su reporter un grand intérêt sur l'infortunée Athénienne, livrée comme épouse à un prince barbare. « Jeunes, la folie nous élève « dans la maison paternelle; nous grandissons « au milieu des jeux; devenues nubiles, nous « sommes déportées au milieu des étrangers, « loin des autels de famille. Une seule nuit « change notre existence entière. Il ne nous reste « qu'à nous résigner. » Non moins regrettable est la pièce intitulée *Alètes*, et dont il nous reste tant de belles sentences, entre autres celle-ci: « Un cœur bienveillant, une âme droite décou- « vrent souvent ce qui échappe à la finesse. » C'était dans quelque pièce perdue que Sophocle avait placé la belle tirade sur les mystères d'Eleusis: « Heureux ceux qui les ont vus et qui « meurent tout de suite! car ils vivront éternel- « lement »; et cette autre tirade sur l'unité de Dieu, citée par Clément d'Alexandrie, et que la critique capricieuse prétend rejeter comme supposée, de même qu'on rejette la peinture de l'embrasement du monde, citée par Justin le martyr, et dont l'idée se retrouve chez tant de poètes romains. Il est des tragédies perdues de Sophocle dont le sujet n'est soumis à aucun doute. Il avait écrit une *Phèdre*, une *Mort d'Ulysse*, traduite librement en latin par Pacuvius; un *Atrée*, un *Thyeste*. L'histoire de Médée paraît lui avoir fourni quatre tragédies: les *Colchidiennes*, où l'on voyait la fille d'Eète trahir son père pour son amant et immoler Absyrte, que notre poète donnait pour être fils d'une autre mère, trait qui adoucit le caractère de l'héroïne; — les *Scythes*, ou la *Fuite de Médée*, dans laquelle les Argonautes retournent par le chemin naturel du Bosphore, et non pas par le fabuleux Océan; un vers de cette pièce a été traduit par Virgile (*Géorg.* 3, 276); — les *Rhizotomi*, ou la *Récolte des racines*, dont le sujet a dû être la mort de Pélidas, provoquée par les artifices de la magicienne; — enfin *Créusa*, ou les *Secondes nocces de Jason avec la princesse de Corinthe*. Cette manière de développer une histoire tragique dans une suite de plusieurs pièces, dont chacune formait un ensemble régulier, paraît avoir été singulièrement goûtée des Athéniens; et Sophocle a souvent sacrifié à ce goût de ses compatriotes. Nous en avons l'exemple le plus brillant dans les deux *OEdipe* et *Antigone*; mais nous pouvons reconnaître par les titres des pièces perdues que Sophocle avait traité beaucoup d'autres sujets de la même manière. On connaît par exemple l'histoire du collier funeste, qui attirait sur ses possesseurs la haine du Destin, et dont la colère de Vénus avait d'abord fait présent à Harmonie, l'épouse de Cadmus. Ce collier avait été donné à Eriphile par Polynice et Adraste, pour la récompenser d'avoir trahi l'asile où s'était caché son époux

Amphiaräus, qui, prévoyant, en qualité de prophète, sa mort certaine, avait refusé de marcher contre Thèbes. Entraîné à la guerre, Amphiaräus commande à son fils Alcméon de venger sa mort aussitôt qu'il l'aurait apprise, en immolant Eriphile. Alcméon exécute les ordres de son père ; mais dès qu'il eut souillé ses mains du sang de sa mère, les Furies, vengeresses même des crimes involontaires, suivent partout ses pas vagabonds, jusqu'à ce que le prêtre Phéléus le purifie dans une source sacrée et lui donne en mariage sa fille Alphésibée. Le tranquille bonheur qu'il commençait à goûter fut bientôt troublé par l'influence du fatal collier. Alcméon avait pris ce funeste bijou sur le corps de sa mère ; il l'avait donné à Alphésibée. Bientôt les mânes irrités d'Eriphile viennent obséder et troubler sa raison. Il abandonne sa jeune épouse et cherche, d'après les conseils d'un oracle, quelque terre nouvelle qui n'existât pas à l'époque où furent prononcées les malédictions attachées au *matricide*. Cette terre nouvelle se trouva : une île née dans le fleuve Achéloüs reçut le fugitif, qui s'y maria de nouveau à la nymphe Callirhoé, fille d'Achéloüs, laquelle ayant entendu vanter le fameux collier, ne laissa point de repos à Alcméon qu'il n'eût promis de le lui procurer. Il rentre donc chez Alphésibée pour le chercher ; mais il est massacré par les frères de cette princesse offensée. Son cadavre et le funeste collier sont abandonnés au milieu d'une forêt. Voilà la fable qui a dû faire le sujet d'*Amphiaräus*, de l'*Eriphile* et de l'*Alcméon* de Sophocle. Si l'on se place dans la situation des spectateurs grecs, si dans la tragédie on ne cherche que le terrible spectacle d'une fatalité irrésistible, sous les coups de laquelle succumbent également le vice et la vertu, la force et la faiblesse, on sentira qu'un poète grec pouvait difficilement traiter un sujet plus attachant, plus imposant et plus riche que cette fable du collier. Alcméon surtout se trouve dans une situation éminemment tragique, dans le sens des anciens. Venge-t-il la mort de son père, les Furies ne peuvent laisser impuni un parricide ; néglige-t-il les ordres d'un père mourant, l'ombre irritée d'Amphiaräus ne lui laissera plus de repos. La caractèrè d'Eriphile paraîtra vil et odieux au premier coup d'œil ; mais en réfléchissant sur la situation de cette princesse, sœur du roi d'Argos, dont la fille avait épousé Polynice, on conçoit que l'honneur de sa maison dût l'enflammer de haine contre Étéocle. Elle pouvait d'ailleurs ignorer l'oracle qui avait prédit la mort d'Amphiaräus. Les vers qui nous restent de l'*Eriphile* de Sophocle semblent encore indiquer que ce poète avait créé une opposition heureuse entre les principes politiques d'Adraste et d'Amphiaräus. Les trois tragédies qui avaient pour titre *Thésée*, *Dédale* et les *Camiriens* paraissent avoir embrassé l'histoire de Minos, qui fut tué à Camiri en Sicile, par les filles d'un roi Cocalus ;

mais une analyse conjecturale de toutes ces pièces dépasserait les limites de cet article ; bornons-nous à signaler la série de tragédies relatives à la guerre de Troie, et dont l'*Ajax* seul nous est resté. Le scolaste d'*Ajax* en nomme seulement trois, le *Memnon* (peut-être identique avec les *Ethiopiens*), les *Troyennes captives* et les *Anténoïdes* ; mais nous avons des citations des trois autres : le *Laocoon*, où il est parlé de l'émigration des Troyens sous Enée ; la *Polyxène*, où l'ombre plaintive d'Achille décrit la triste existence des morts aux bords des marais nébuleux ; enfin *Nauplius*, où ce père de Palamède exerce ses vengeances contre les Grecs, et dont il nous reste une quinzaine de vers très-importants pour l'histoire des arts et des sciences. Dans cette série des tragédies troyennes, Sophocle suivait les poètes cycliques, qui souvent rapportaient d'autres traditions que celles d'Homère, et souvent aussi continuaient la suite des événements chantés par ce grand poète. Il n'est pas douteux que Virgile n'ait puisé amplement dans cette partie du théâtre de Sophocle. On avait retrouvé, il y a une vingtaine d'années, un fragment de trois cents vers d'une *Clytemnestre* qu'on croyait être celle de Sophocle ; mais il a été démontré que c'est l'ouvrage d'un faible imitateur. On a parlé d'un fragment de la *Phèdre* de Sophocle qui aurait été retrouvé par Hase (de l'Académie des inscriptions) ; mais d'après ce savant helléniste, c'est un fragment du *Phaëton* d'Euripide. Le théâtre d'Athènes dut à l'influence de Sophocle de grandes réformes. Jusqu'à son temps et même quelquefois plus tard, les poètes tragiques ne présentaient pas un seul ouvrage au concours ; ils y paraissaient avec le cortège imposant de trois tragédies ou, comme disaient les Grecs, d'une *trilogie* accompagnée pour l'ordinaire d'une quatrième pièce satirique ou pastorale qui complétait la *tétralogie* ou (si l'on pouvait se permettre cette expression) le *quadrille dramatique*. Sophocle fit le premier des tentatives pour abolir cet usage et pour faire concourir les tragédies une à une. Les Athéniens n'étaient pas moins embarrassés que les Français pour trouver des juges impartiaux et éclairés. Afin d'obtenir au moins la première de ces deux qualités de tout bon juge, on chargea d'abord l'armée, et dans la suite les dix généraux de décerner le prix de la tragédie. Les cinq personnes chargées de juger les comédies étaient prises au sort, et indistinctement, parmi tous les citoyens. Voilà pourquoi Eschyle et Euripide, dans les *Grenouilles*, où Aristophane les met aux prises ensemble, en voyant parmi les spectateurs beaucoup d'affranchis qu'on avait été obligé d'enrôler, s'écrient d'une commune voix : « Nous ne voulons pas « être jugés par un tribunal comique. » « Allez, « leur répond le chœur, les spectateurs sont très-« capables de vous juger ; ils ont fait une cam-
« pagne ». *Estrateumenoï gar eisi*, passage que

plusieurs commentateurs ont traduit d'une manière insignifiante. Sophocle fit beaucoup d'autres réformes dans le matériel du théâtre grec : la principale fut d'introduire sur la scène un troisième acteur principal. Les pièces de Thespis étaient très-probablement récitées par un seul acteur, quoiqu'il paraît qu'elles fussent déjà dialoguées. Quand on dit qu'Eschyle *inventa* le dialogue, on a voulu dire qu'il introduisit sur la scène l'usage de deux acteurs parlants. Ces anciennes coutumes devaient nécessairement resserrer le génie du poète dans des bornes étroites. Quand Sophocle eut hasardé de faire parler ensemble trois acteurs, le vieux Eschyle imita dans ses dernières pièces l'exemple de son jeune rival. Sophocle abolit encore les épouvantables représentations d'êtres mythologiques et allégoriques, dont Eschyle avait rempli son théâtre. Cependant, au temps de Sophocle, le théâtre conserva encore beaucoup d'éclat extérieur ; les rois et les héros n'y paraissaient jamais qu'en habit de pourpre et chaussés de cothurnes élégants. Il fut réservé à Euripide de se rendre le précurseur de nos dramaturges modernes, en montrant des personnages illustres couverts de vêtements déchirés et malpropres. Il est difficile de croire, sur le jugement d'un scoliaste, que Sophocle, dans *Térée*, ait fait métamorphoser sur la scène ce prince en oiseau de proie ; mais il paraît certain que dans le drame de *Thamyris*, le personnage de ce nom paraissait subir sur la scène la privation de la vue, à laquelle les Muses l'avaient condamné ; il portait à cet effet un masque qui, d'un côté, offrait un œil voyant, et de l'autre un œil éteint et frappé d'une cataracte très-visible. L'acteur, au moment de la punition, tournait vers les spectateurs l'œil éteint, qu'au paravant il dérobaient à leur vue. Dans la *Polyxène* de notre poète, on voyait l'ombre d'Achille paraître sur la scène, et probablement demander le sang de la fille de Priam. Sophocle ayant la voix faible, changea l'usage qui prescrivait aux poètes de jouer eux-mêmes le principal rôle dans leurs pièces. Mais les réformes les plus importantes de ce grand génie portèrent sur la disposition, la conduite et le style de la tragédie. Enfin ce poète a fixé le plus haut degré où le système de la tragédie grecque soit parvenu. La destinée, qui, chez Eschyle, est un pouvoir despotique gouvernant d'un sceptre de fer les dieux et les mortels, se rapproche, chez Sophocle, de notre idée d'une Providence sage et juste : les personnages ayant leur libre arbitre, du moins jusqu'à un certain degré, développent leur caractère, leurs passions, leurs vertus ou leurs vices, d'après des lois morales et logiques ; de là moins de terreur et plus de sympathie dans les pièces de Sophocle que dans celles de son devancier. D'un autre côté, les héros, les rois, les princesses de Sophocle conservent des sentiments dignes d'eux ; jamais les héros ni les héroïnes de notre auteur

ne descendent à ces lamentations molles et efféminées, à ce délire des passions vulgaires qui dégradèrent le théâtre sous la main d'Euripide. L'art dramatique, dans les expositions, dans la conduite des scènes, quelquefois dans les dénouements, rapproche Sophocle du système de la tragédie française. Enfin ses chœurs sont, par le style, la versification et les pensées, ce que la poésie lyrique grecque offre de plus parfait, sans excepter les morceaux qui nous restent de *Pindare* ; c'est encore un trait de ressemblance de Sophocle avec Racine. Malgré tant de perfection, quelques-uns ont placé Euripide sur la même ligne que Sophocle. Ce sont les philosophes, Socrate à leur tête, qui ont créé et propagé cette opinion. « Euripide, disaient-ils, a pour but de « rendre les hommes plus vertueux. » Sans doute, il s'en vantait lui-même, selon Aristophane ; mais Sophocle a montré bien plus de jugement et de génie en ne sacrifiant point à un but moral le but propre de la tragédie. « Euripide, disaient-ils « encore, sème ses pièces de belles sentences ; « ses tragédies offraient presque un cours de « morale ; la vieille Hécube elle-même parle chez « lui comme un philosophe. » On ne saurait nier cependant qu'Euripide a le premier corrompu le système tragique des Grecs, par ses éternels discours de morale : mais on aurait tort de croire que Sophocle ignorait l'art de semer dans ses dialogues quelques traits de philosophie bien amenés. Outre les preuves du contraire que fourniraient les sept tragédies conservées, les fragments de celles que nous ne possédons plus sont en grande partie des morceaux sententieux d'une parfaite beauté et d'une philosophie plus pure que celle d'Euripide. Il suffit de renvoyer nos lecteurs aux citations que nous avons faites plus haut. Aussi Virgile place-t-il sans hésitation Sophocle au premier rang parmi les tragiques ; Aristophane, dont l'esprit, selon Platon, était un temple des grâces, a laissé percer la même opinion. Tout en rendant hommage au génie créateur d'Eschyle, il permet à Sophocle d'occuper le trône tragique dans l'absence de son devancier. Un suffrage bien imposant est celui de Racine, qui faisait des tragédies de Sophocle l'objet d'une étude constante et même minutieuse. L'exemplaire qui a appartenu à Racine, et qui est maintenant à la bibliothèque de Paris, est chargé de notes manuscrites de l'auteur d'*Athalie*. Voltaire et Laharpe ont dû à des imitations de Sophocle leurs plus brillants succès. Il n'a manqué au génie du tragique grec qu'un seul genre d'illustration, c'est celui que donnent les persécutions et les injustices. « Il y avait, dit le « biographe grec, tant d'aménité dans les mœurs « de ce poète, qu'il était chéri partout et de tout « le monde. » C'est pourtant trop dire, car nous savons, par un scoliaste d'Aristophane, que l'on accusa Sophocle de s'être enrichi injustement dans quelques emplois qu'il avait remplis ; d'au-

tres écrivains lui ont fait un crime de ses faiblesses pour les femmes ; enfin un grammairien d'Alexandrie a publié un volume sur les prétendus *plagiats* de ce poète. Au surplus, les petites calomnies auxquelles Sophocle fut exposé ne troublèrent pas le bonheur de sa vie. Il fut si content des Athéniens que les offires les plus brillantes de la part de plusieurs rois et princes ne purent jamais l'engager à quitter sa ville paternelle. Il remporta vingt fois le premier prix de la tragédie, qu'Euripide ne put obtenir que cinq fois. Si dans quelques occasions la palme lui échappait, il obtenait au moins le deuxième prix ; jamais il ne descendit au troisième. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs, en pensant aux *philippes d'or* donnés par Alexandre à Chérile, s'imaginent-ils que tant de prix durent enrichir Sophocle ; mais qu'ils se détrompent ! Le prix ordinaire, du moins dans le concours tragique joint à la fête des Panathénées, du temps de Périclès, consistait en une mesure d'huile et une couronne de branches d'olivier cueillies dans les bosquets de l'académie. Les tragédies représentées dans ces occasions étaient censées faire partie de la solennité religieuse et nationale. Les Athéniens mettaient une si grande importance à ces sortes d'ouvrages qu'ils ne crurent pas trop récompenser l'*Antigone* de Sophocle en nommant l'auteur un des dix *stratèges* ou généraux d'armée destinés à faire la guerre aux Samiens. Dans cette charge, il eut pour collègue Périclès et Thucydide ; c'est Plutarque qui nous l'apprend, en rapportant un mot de Périclès qui jette quelque nuage sur la chasteté de notre poète. Cicéron, en racontant la même anecdote, traduit fort inexactement le terme *stratèges* par celui de *prætor* ; ce mot latin, mal compris, a fait dire à plusieurs compilateurs que Sophocle avait été *archonte* d'Athènes. Mais si Sophocle ne remplit jamais la première magistrature dans sa république, il fut plusieurs fois chargé d'importantes ambassades. Il fut aussi revêtu d'un sacerdoce ; et l'histoire, qui se tait à l'égard de ses exploits militaires et diplomatiques, n'a pas dédaigné de rapporter quelques anecdotes qui semblent prouver que les superstitieux Athéniens attribuaient à ce poète des communications spéciales avec les dieux. Une de ces anecdotes est relative à une tempête que l'on dit avoir été apaisée par un hymne de Sophocle ; c'est le fameux magicien Apollonius de Tyane, ou plutôt son biographe Philostrate (*Vit. Apoll.*, 8, ch. 7), qui nous apprend ce prodige ; mais si l'on se rappelle que les *Pæans*, ou Hymnes à Apollon, étaient souvent chantés dans les fêtes publiques, afin de détourner et conjurer toutes sortes de désastres nationaux ; si l'on y ajoute que Sophocle avait composé les *Pæans*, il est facile d'expliquer le prétendu miracle. Une tempête horrible, qui faisait trembler les Athéniens pour leurs oliviers et pour leurs vaisseaux marchands, aura cessé naturellement au

moment où l'on exécutait un hymne de Sophocle. Philostrate le jeune, dans ses *Tableaux*, décrit une peinture qui représentait Sophocle, à qui la muse de la tragédie offrait un don ; des abeilles, emblème de la douceur, voltigeaient autour de la tête du poète, qui, baissant modestement ses regards vers la terre, semblait ne pas oser accepter les présents de la déesse. A ses côtés était le dieu de la médecine, Esculape, qui semblait l'inviter à chanter devant lui l'hymne qu'il avait composé en son honneur, et que ce dieu, dit-on, trouva si beau, qu'il vint en personne rendre une visite au poète et conclure avec lui une alliance d'hospitalité, compliment poétique qui s'adresse évidemment à Hippocrate, dont le voyage à Athènes eut lieu pendant la vieillesse de Sophocle. Il est à regretter que Philostrate n'ait pas décrit les traits de Sophocle, qui, d'après d'autres témoignages, avait eu, comme Racine, la beauté en partage. Il ressemblait encore à Racine par son humeur maligne et ses railleries mordantes. On comparait son esprit à une ruche pleine de miel le plus exquis. « Mais prenez garde, » disait Philostrate, qu'il n'en sorte quelque abeille « munie d'un aiguillon, et qui vous pique au moment où vous vous y attendez le moins. » Quoiqu'il ait écrit contre Thespis, et même contre Euripide, auquel il reprochait avec raison de dénaturer le chœur, Sophocle était d'une grande modestie. Lorsque Aristophane, dans les *Grenouilles*, représente la lutte entre Eschyle et Euripide, qui se disputaient aux enfers le trône réservé au meilleur tragique, il commence par nous faire voir Euripide, appuyé par les voleurs, les escrocs et toute la populace, criant à haute voix qu'Eschyle doit lui céder le premier rang. Il nous montre au contraire Sophocle plein d'un juste respect pour le père de la tragédie, l'embrassant avec tendresse et lui déclarant qu'il ne lui disputera jamais le trône dont il est si digne ; « mais, ajoute-t-il, si, par un hasard singulier, » Euripide l'emportait sur vous, je lutterai contre « lui pour la gloire de l'art dramatique ». Ce n'est pas que Sophocle ait méconnu ce qu'il y avait d'estimable dans le talent d'Euripide : au contraire, ayant survécu à ce rival, il en prit publiquement le deuil et ordonna aux acteurs, qui, à la même époque, jouaient une de ses pièces, d'ôter de leur tête les couronnes de lierre qu'ils portaient ordinairement. La vieillesse de Sophocle fut un instant troublée par un événement qui, raconté brièvement et vaguement par les anciens, est un sujet de controverse pour les modernes. Il s'agit du procès que lui intentèrent ses enfants. Ce procès n'était peut-être pas aussi odieux que les modernes l'ont cru. Voici les faits, selon le biographe anonyme : « Sophocle avait « plusieurs fils, entre autres Iophon, de sa femme « Nicestrate, et Ariston, d'une femme de Sicyle, « nommée Théoris. Cet Ariston ayant un fils « nommé Sophocle, d'après son grand-père, ce-

« lui-ci lui voua une affection particulière. Il fit « même allusion, dans un drame, à la jalousie « que cette préférence inspirait à Iophon. Celui-ci « ci ayant porté devant les *phratores* (c'est-à-dire « devant les membres de la confrérie à laquelle « il appartenait) une accusation contre son père, « comme ayant perdu l'usage de la raison, les « *phratores* lui donnèrent tort. » Pour entendre ceci, il faut savoir que chaque enfant Athénien, légitime ou adoptif, devait être inscrit sur le registre de la *phratéria*, ou confrérie de laquelle sa famille faisait partie. Les *phratores*, ou confrères, pouvaient refuser leur consentement à l'inscription; alors le père devait les citer devant les tribunaux ordinaires. A quoi donc se réduit la démarche d'Iophon? Ce n'est point une plainte judiciaire contre son père, c'est une opposition formée, pour ainsi dire, à la municipalité contre l'admission, comme enfant légitime, de cet Ariston, que Suidas dit expressément avoir été un enfant naturel. Les *phratores* rejetèrent l'opposition, par conséquent il n'y eut pas de procès en forme. Voyons maintenant comment Sophocle se défendit devant les *phratores*. « Il établit, dit un « auteur cité par le biographe, ce dilemme : Ou « je suis un imbécile, et alors je ne suis point « Sophocle; ou je suis Sophocle, et dans ce cas « je ne suis point un imbécile. » Puis il récita son *OEdipe à Colone*. Plutarque, qui fait allusion à ce trait, dit qu'il récita le passage de l'arrivée d'*OEdipe* dans la forêt sacrée de Colone, où se trouvent en effet plusieurs passages très-appliqués à sa propre situation et à la conduite de son fils. Mais rien n'annonce qu'il n'ait composé son *OEdipe* qu'à cette époque; au contraire, tout concourt à nous faire croire qu'il avait écrit cette pièce, sinon avant *Antigone*, du moins à peu d'années de distance. *OEdipe à Colone* devait naturellement précéder *Antigone* dans l'ordre et l'arrangement d'une trilogie dramatique. Or il avait donné *Antigone* à l'âge de cinquante-cinq ans; et lorsqu'il eut ce différend avec son fils, il était âgé de quatre-vingt-dix ans. Où les modernes ont-ils pris cette assertion unanime, d'après laquelle ils veulent nous faire considérer l'*OEdipe à Colone* comme une production de l'extrême vieillesse de Sophocle? C'est un passage de Cicéron, *De senectute*, qui a servi de texte à tout ce que l'on a dit à ce sujet. Cicéron nous paraît avoir défiguré tout l'événement; il fait d'une discussion de famille devant une sorte de tribunal de paix, un procès formel : il nomme comme accusateurs « Iophon avec ses frères » ; ce qui prouve qu'il a pris le mot *phrator*, confrère, pour celui de *phrater*, frère; et en effet les Athéniens prononçaient ces deux mots de même. Enfin Cicéron donne pour motif à Iophon et à ses frères la négligence qu'apportait Sophocle à l'administration de ses biens. Or ce motif paraît mal fondé, puisque les scolastes grecs accusent Sophocle d'avarice et d'avoir écrit des tragédies

pour de l'argent, c'est-à-dire pour les vendre à d'autres poètes. Il nous semble donc qu'un récit aussi peu conforme à ce que disent les écrivains grecs ne doit être considéré que comme un des nombreux exemples des malentendus si fréquents chez les auteurs romains, lorsqu'ils rapportent les anecdotes sur la Grèce. Peut-être parviendrait-on à concilier toutes les opinions en supposant que Sophocle, au moment de cette dispute de famille, était occupé d'une seconde édition de son *OEdipe*, et qu'il aura lu à ses juges les passages qu'il venait de retoucher. Ce serait le moyen de sauver la vraisemblance de ce trait, fort romanesque et fort dramatique, mais que nous croyons très-peu historique. Les fils de Sophocle ne furent pas tout à fait indignes d'un tel père; Iophon surtout fut un poète très-fécond, et le fils d'Ariston, qui porta le nom de Sophocle, est peut-être auteur de quelques-unes des pièces citées sous le nom de son illustre grand-père. La mort de Sophocle arriva dans la troisième année de la 93^e olympiade, l'an 405 avant J.-C., un peu après la mort d'Euripide et avant la prise d'Athènes par Lysandre. Elle est racontée de plusieurs manières : selon les uns, il mourut de joie en apprenant le succès d'une de ses pièces; selon d'autres, il expira en récitant des passages de son *Antigone*. Une épigramme de l'*Anthologie* affirme qu'il mourut pour avoir avalé du raisin (1). C'est peut-être une mauvaise expression allégorique : le raisin étant consacré à Bacchus, qui présidait à la tragédie, le poète aura voulu faire allusion au prix que Sophocle remporta au moment de sa mort. Le tombeau de famille de Sophocle se trouvant dans un terrain occupé par l'armée des Lacédémoniens, Bacchus apparut en songe à Lysandre, roi de Sparte, et lui ordonna de laisser enterrer ce que lui, Bacchus, avait de plus cher. Le roi eut quelque peine à deviner l'énigme; mais enfin il obtempéra à l'ordre céleste. On a décrit de diverses manières le monument que les Athéniens élevèrent à leur poète préféré; la version la plus intéressante est celle que donne une épigramme de l'*Anthologie*, attribuée à un certain Dioscorides. Il y avait sur le tombeau de Sophocle une statue de Bacchus, tenant à la main le masque d'une vierge. L'auteur de l'épigramme fait parler le dieu en ces termes : « Passant, voici le tombeau de Sophocle; les Muses m'en ont confié la garde. C'est lui qui m'ayant rencontré lorsque j'arrivais de Phlius, un grossier bâton à la main, accoutumé à marcher parmi les buissons et les ronces, m'a orné d'un vêtement d'or et de pourpre. Depuis qu'il n'est plus, j'ai oublié les danses solennelles, et je me repose ici. » Le passant répond : « Vous êtes heureux d'occuper un aussi beau poète; mais quelle est la vierge dont vous tenez le masque ?

(1) On a prétendu qu'Anacréon mourut de la même manière.

« De quelle pièce de Sophocle est-elle ? » Bacchus réplique : « C'est *Antigone* ou *Electre*, comme il « vous plaît; l'une et l'autre sont des chefs-« d'œuvre. » Dans ce morceau curieux, le dieu de la tragédie décide donc lui-même que la première ébauche grossière de ce genre de spectacle est due à la petite ville de Sicyone, dont Phlius était une dépendance; c'est aussi à Sicyone que naquirent la peinture et la sculpture. La vie de Sophocle n'a été traitée avec soin que par Meursius dans son écrit intitulé *Æschylus, Sophocles, Euripides, sive de tragædiis eorum libri tres*, 1619, et bien mieux encore par Lessing, dans sa *Vie de Sophocle (Leben des Sophocles, 1790)*, morceau de critique admirable, malheureusement resté incomplet. Nous avons beaucoup profité de l'édition de Brunck, où les fragments et les titres des pièces perdues sont recueillis, travail excellent qu'on prétend avoir été fourni à l'éditeur par Valkenaer. On peut consulter la savante *Histoire de la littérature grecque*, par Schœll, pour connaître les diverses éditions du texte de Sophocle, ainsi que l'espèce de falsification dont ce texte a été l'objet; le *Lexicon bibliographicum* d'Hoffmann contient aussi de longs détails à cet égard : nous serons donc rapide dans nos indications. L'édition originale publiée par Alde l'ancien, à Venise, en 1502, est fort recherchée des bibliophiles; quoique moins précieuse, l'édition mise au jour par les héritiers de Philippe Junte, Florence, 1522, est recherchée. C'est dans celle d'Adrien Turnèbe, Paris, 1553, que s'est montré pour la première fois un texte bien moins exact que celui d'Alde, et que tous les éditeurs, jusqu'à Brunck, ont reproduit sans examen. Parmi un grand nombre d'éditions se succédant rapidement, on distingue celle de Henri Estienne, 1568, in-4° (fort bien exécutée); celle de Paul Estienne, 1603, mal imprimée, mais avec de bonnes notes; celle d'Oxford, 1708, 3 vol. in-8°, fort correcte; celle qu'a revue Vauvilliers (Paris, 1781, 2 vol. in-4°, imprimée avec luxe, mais peu estimée des érudits). Enfin parut l'édition de Brunck (Strasbourg, 2 vol. in-4°), qui revint au texte de 1502 et l'améliora par la collation de huit manuscrits conservés à Paris et en Allemagne; une traduction latine et des notes accompagnaient le tragique grec. Brunck remit deux fois son travail sous presse : en 1786-1789, 4 vol. in-8°, en ajoutant les scolies grecques, et en 1788, 3 vol. grand in-8°. Cette édition n'offre pas les scolies, mais elle présente des notes qui ne sont pas dans les deux précédentes, et le texte a été corrigé en différents endroits. Le travail de Brunck a été plusieurs fois réimprimé en Angleterre (Oxford, 1801, 2 vol. in-8°, et 1808, 2 vol. in-8°; Londres, 1819, 3 vol. in-8°, avec des notes nouvelles; Oxford, 1820, 3 vol. in-8°; Londres, 1824, 4 vol., belle édition, commentaires fort étendus). Un savant allemand, C.-G.-A. Erfurdt, avait entrepris une édition de Sophocle dans la-

quelle il se proposait de réunir tous les renseignements et les variantes qu'on pouvait réclamer; mais cette publication, entreprise en 1802, a été interrompue par la mort de l'éditeur. Un 7^e volume a paru en 1825; mais le 8^e, contenant un lexique et l'*index*, ne verra sans doute jamais le jour. L'édition d'Oxford, 1826, 2 vol. in-8°, a été revue par un des hellénistes les plus actifs et les plus instruits de l'Angleterre, Gaisford, et c'est une garantie de son mérite. Le savant F.-H. Bothe, après avoir donné un Sophocle en 1806 (Leipsick, 2 vol. in-8°), l'a fait reparaître derechef avec des améliorations (1827-1828, 2 vol. in-8°). Les tragédies et les fragments ont paru à Oxford, 1833, in 8°, *ex recensione G. Dindorfi*, et les notes de ce savant ont été publiées dans la même ville en 1836; les scolies revues par lui ont de même été imprimées en 1856, et il a été donné plusieurs éditions de son texte et de ses notes, objet d'un favorable accueil de la part des universités britanniques. Citons aussi le Sophocle qui, réuni à Eschyle, forme l'un des volumes de la *Bibliothèque grecque* de MM. Didot, 1842, grand in-8°. Le texte a été revu par M. Dindorf, qui a introduit dans ses précédents travaux des améliorations considérables; la traduction latine est celle de Brunck, modifiée partout où il était nécessaire, et les fragments ont été l'objet d'un travail spécial de M. Ahrens. — Tout récemment M. Otto Jahn vient de commencer à Bonn une édition nouvelle revue sur un manuscrit important, et il a débuté par faire paraître l'*Electre*. Les éditions (1) partielles des tragédies sont très-nombreuses; nous ne saurions nous y arrêter, non plus qu'à une foule de dissertations et de mémoires mis au jour, en Allemagne surtout, touchant quelques points des œuvres du grand poète athénien. Qu'il nous soit permis seulement de signaler comme étant à peu près ce qu'il y a de plus récent la dissertation de M. Schmidt : *De ubertate orationis Sophocleæ*, et de M. Lion : *Oedipus rex quo tempore a Sophocle docta sit*, ainsi que les *Quæstiones Sophocleæ* de M. Campe. — Passons à ce qui regarde les traductions. Aucune, en France, ne donne une idée du génie de Sophocle. Celles de Dacier, de Brumoy, de Dupuis sont oubliées; celle de Rochefort (1788, 2 vol. in-8°) n'est pas sans mérite; elle a été réimprimée en 1810 et en 1824; les notes sont dignes d'être consultées. La traduction de M. Artaud (1827, 3 vol. in-18, 5^e édition) est préférée; mais ce n'est pas encore ce qu'il faudrait réclamer. Les traductions en vers tentées par MM. Pons (1836-1841, 2 vol. in-8°), Fayart (1849, 2 vol. in-12), Guiardo (1852, in-8°), n'ont pas eu de retentissement; il en a été de même des essais de M. Halevy dans les *Chefs-d'œuvre du*

(1) Nous citerons seulement l'*Antigone*, publiée à Berlin, en 1862, par un des plus illustres hellénistes contemporains, M. A. Meinecke; le texte offre d'excellentes corrections que l'éditeur a savamment justifiées.

génie antique (1846). Les Italiens possèdent les versions d'Angelelli (1823) et de Belloti (1813, réimprimée en 1829); les Anglais ont celles de Franklin et de Potter, qui jouissent de quelque estime. En 1824 a paru celle de Th. Dales, en vers (Londres, 2 vol. in-8°). Quant à l'Allemagne, elle en compte plusieurs dues à Donner, à Jordan et à d'autres écrivains; mais celle du comte de Stolberg (Leipsick, 1787, plusieurs fois réimprimée) est fort supérieure à toutes les autres, et elle donne une idée, affaiblie sans doute (mais c'est déjà un bel éloge), du génie du poète. — Parmi les divers ouvrages où il est question de Sophocle, nous mentionnerons comme œuvre d'un mérite spécial les *Études* de M. Patin sur les *tragiques grecs*. M—B—N et B—N—T.

SOPHONIE, le neuvième des petits prophètes, était fils de Chusi; il exerça son ministère pendant les premières années du règne de Josias; car les reproches qu'il adresse aux Juifs sur leur idolâtrie ne permettent pas de le placer après la dix-huitième année de ce prince, où l'on met ordinairement la grande réformation qu'il fit dans toute l'étendue de son royaume. L'attention de ce prophète à conserver sa généalogie jusqu'à Ezéchias, inclusivement, a porté plusieurs auteurs à croire que cet Ezéchias était le roi de ce nom, et que le père de Sophonie était son arrière-petit-fils. On voit cependant que l'Écriture, qui ne donne d'autre fils au roi Ezéchias que le seul Manassès, ne favorise pas ce sentiment, uniquement fondé sur la preuve très-équivoque d'une ressemblance de nom. La prophétie de Sophonie peut se rapporter à trois objets principaux : les vengeances du Seigneur sur Jérusalem, ce qui est relatif à la prise de cette ville par Nabuchodonosor et aux maux qu'éprouvèrent les Juifs pendant leur captivité; la destruction des Philistins, des Moabites, des Ammonites, des Ethiopiens et des Assyriens, qui avaient triomphé des malheurs du peuple de Dieu; enfin la réunion des deux maisons de Juda et d'Israël, dont la gloire retentira par toute la terre comme un effet de la protection que Dieu leur accordera. Le style de ce prophète est simple et coulant, ses figures sont suivies; il y a de la tendresse dans les reproches qu'il fait au peuple de Dieu, et quelque chose de touchant dans les peintures sous lesquelles il exprime les malheurs qui l'attendent. Sa prophétie est renfermée dans trois chapitres. Les Grecs et les Latins sont assez d'accord pour fixer sa fête au 3 décembre. T—D.

SOPHONISBE, reine de Numidie, naquit à Carthage vers l'an 235 avant J.-C. Asdrubal, fils de Giscon, son père, l'éleva dans la haine des Romains, et chez cette jeune fille aussi remarquable par sa force d'âme que par sa beauté, ce sentiment devint tellement profond, tellement entraînant, que quand même Sophonisbe, recherchée par plusieurs princes de l'Afrique, eût pu

accepter un époux qui n'aurait pas été l'ennemi de Rome, elle n'aurait pas tardé à lui faire partager son inimitié contre la rivale de Carthage. C'est ce qui explique la politique froidement cruelle de Scipion l'Africain envers cette princesse; et voilà pourquoi Tite-Live, ordinairement succinct sur les malheurs des princes étrangers, donne quelque étendue au récit de la catastrophe qui termina les jours de Sophonisbe. Ce récit se trouve également fort au long dans la *Guerre libyque* d'Appien d'Alexandrie. Il ne peut rien être ajouté à ce qui a été dit dans la notice sur Masinissa (*roy.* ce nom) concernant la première liaison de ce prince avec Sophonisbe et la rupture de leur mariage projeté jusqu'au moment où la fille d'Asdrubal, unie à Syphax, rendit son époux infidèle à l'alliance des Romains. On a vu également, dans l'article précité, quel fut le triste sort de ce prince et de Sophonisbe tombée au pouvoir de Lælius et de Masinissa l'an 203 avant J.-C. Maître de Cirta, ce dernier courut d'abord au palais de Sophonisbe pour se venger de l'outrage qu'elle lui avait fait en épousant Syphax, au mépris de ses premiers serments. Mais la vue de cette princesse le désarma, et Tite-Live fait observer que comme elle sut joindre à ses prières pleines de fierté quelques tendres caresses, le sang du prince numide s'enflamma, et tombant aux pieds de sa captive, il l'épousa sur-le-champ, bien que Syphax vécût encore. En épousant Sophonisbe, Masinissa avait espéré la soustraire aux droits de conquête que les Romains pourraient exercer sur elle; il se trompa. Scipion, informé par Syphax lui-même que sans les funestes conseils de la fille d'Asdrubal ce prince infortuné serait demeuré fidèle à l'alliance de Rome, craignit qu'elle n'exercât le même empire sur son nouvel époux, plus jeune et plus ardent que Syphax : *Ut est genus Numidarum in venerem præceps*, dit Tite-Live. De là l'injonction donnée par Scipion à Masinissa de renoncer à Sophonisbe ou à l'amitié des Romains. Quand ce prince, lâchement ambitieux, envoya du poison à cette reine comme le seul moyen de la dérober à l'esclavage : « J'accepte ce présent nuptial, » s'écria-t-elle, et même avec joie, s'il est vrai « qu'un époux n'a pu faire davantage pour une « épouse. Va pourtant dire à ton maître, ajouta- « t-elle en s'adressant à l'officier porteur de la « coupe fatale, que j'aurais quitté la vie avec « plus de gloire si mes funérailles n'avaient pas « suivi notre hyménée. » A ces mots, elle vida la coupe d'un seul trait. « Ainsi, dit le P. Catrou, « Sophonisbe perdit en un jour la couronne et la « recouvra; se vit privée d'un mari et en re- « trouva un autre; enfin passa presque en un « moment du trône à l'esclavage, et de l'escla- « vage sur le trône. » Peu de traits d'histoire ont plus fréquemment exercé la plume des romanciers et des poètes. La lettre de Sophonisbe à Masinissa figure parmi les *Harangues héroïques*

des femmes illustres de Scudéri. La première tragédie régulière donnée sur le Théâtre-Italien, est la *Sophonisbe* du Trissin, représentée à Vicence en 1514. Celle de Mairét fut terminée en 1629, et jouée à Paris en 1633 (voy. MAIRET). C'était la première tragédie française où la règle des trois unités se trouvât observée. On a souvent cité avec éloge le vers suivant :

Massinisse en un jour voit, aime et se marie.

Dans l'intervalle, Mellin de St-Gelais avait traduit en prose française la pièce du Trissin, cinquante ans après son apparition ; Claude Mermet avait donné une *Sophonisbe* en 1584, et Montchrestien en avait imprimé une sous ce titre : *les Carthaginoises, ou la Liberté* (1). Corneille traita le même sujet en 1663, et Lagrange-Chancel en 1716. La pièce de ce dernier, jouée quatre fois, n'a pas été publiée ; enfin Voltaire n'a pas dédaigné de retoucher la tragédie de Mairét. En 1769, il mit au jour, sous le nom de Lantin, une *Sophonisbe* qui fut jouée en 1774. Toutes ces pièces françaises sont tombées dans l'oubli qu'elles méritent ; car Voltaire, qui dans son *Commentaire de Corneille* qualifie la *Sophonisbe* de ce grand homme de pièce « très-froide, très-mal conçue, très-mal « écrite », n'a pas mieux réussi dans ce sujet, qui, malgré la n. blesse du personnage de Sophonisbe, a l'inconvénient d'offrir un héros avili en Masinissa. D—R—R.

SOPHRON de Syracuse, poète grec, contemporain de Xerxès et d'Euripide, fut l'un des premiers et des plus célèbres écrivains qui s'avisèrent de composer des *mimes*, petites compositions dramatiques enjouées, destinées à la lecture plutôt qu'à la représentation, et d'un genre un peu plus relevé que le spectacle satyrique et que l'improvisation. Il ne reste de ses écrits que quelques fragments d'une bien faible étendue. Un helléniste distingué, Bloomfield, les a recueillis, commentés et publiés dans le *Classical journal*, 1811, t. 4 ; il les a insérés derechef, avec de nouveaux développements, dans le *Musæum criticum* de Cambridge, 1821, t. 2, n° 7 et 8. Athénée et Quintilien nous apprennent que la lecture des écrits de Sophron faisait les délices de Platon : il les avait sans cesse sous la main ; il les rapporta de Sicile et les fit connaître aux Athéniens. Cette circonstance doit inspirer les plus vifs regrets de ce que l'immense naufrage qui a détruit presque toutes les productions intellectuelles de la Grèce nous prive à jamais de compositions dont la lecture serait de l'intérêt le plus vif. Un fils de Sophron, Xénarque, se distingua dans le même genre. B—N—T.

SOPRANI (RAPHAEL), biographe, né à Gênes en 1612, fut élevé chez les jésuites. Mais la faiblesse de sa constitution retarda ses progrès. Il aimait

les arts, et on lui permit de consacrer au dessin une grande partie de son temps. A la demande d'un certain Manolezzi de Bologne, qui travaillait à un supplément pour les *Vies des peintres* de Vasari, il rassembla des matériaux sur les artistes génois ; et quoique l'ouvrage fût achevé en 1663, il ne parut qu'après la mort de l'auteur. Dans ce recueil, ainsi que dans celui qu'il a intitulé *Gli scrittori della Liguria*, Soprani s'est montré un biographe sans critique et prodiguant indistinctement ses éloges à tout le monde. Des deux cent vingt peintres dont il a parlé, on est étonné de ne pouvoir conserver que le nom de Luc Cambiaso, qui est peut-être le seul bon artiste que Gênes ait produit. Soprani, qui était très-attaché à sa femme, ne put se consoler de l'avoir perdue. Il se démit de sa charge de sénateur, entra dans les ordres, et allait être élevé à la prêtrise, lorsqu'il mourut à Gênes le 2 janvier 1672. Ses ouvrages sont : 1° *Scrittori della Liguria, e particolarmente della marittima*, Gênes, 1667, in-4° ; ouvrage sec, superficiel et peu exact. Michel Giustiniani en publiait un sur le même sujet ; mais il n'en donna que la première partie. Oldoini, qui, en 1671, en rédigea un en latin sur le même plan, n'a que le mérite d'être un peu plus complet. Ce dernier parut en 1680. Tous les trois sont par ordre alphabétique des prénoms ou noms de baptême, suivant l'usage le plus commun de ce temps-là. 2° *La vita di suor Tommasa Fiesca, et della beata Caterina Fiesca Adorna*, ibid., 1667, in-4° ; 3° Quelques opuscules restés manuscrits, dont on trouve la liste dans Oldoini, qui donne aussi le détail de trois ouvrages peu importants dont Soprani fut l'éditeur ; 4° *Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi, e de' forestieri che in Genova operarono*, ibid., 1674, in-4°, avec plusieurs portraits, réimprimé en 1768, 2 vol. in-4°, avec la vie de l'auteur par Cavanna, et des additions par Ch. Jos. Ratti. A—G—S.

SOPRANSI (FIDÈLE), avocat et littérateur, de Milan, devint membre de la municipalité de cette ville lorsque les Français s'en furent emparés en 1796, et se rendit aussitôt à Paris pour féliciter le directoire sur le succès de ses armes et pour presser son consentement à l'érection d'une république en Lombardie. En décembre 1797, il fut nommé ministre de la police de la république cisalpine. L'ambassadeur Trouvé ayant été chargé quelque temps après, par le directoire français, d'exécuter des changements dans le gouvernement, Sopransi fut choisi pour entrer au directoire ; mais Fouché, venu ensuite, détruisit l'ouvrage de son prédécesseur et expulsa les trois directeurs Adelasio, Luosi et Sopransi. Ce dernier fut le seul qui protesta contre cette violence et n'abandonna son poste que quand un piquet de soldats français eut reçu l'ordre de l'enlever de chez lui. Le directoire français envoya ensuite Rivaud, qui réinstalla le directoire cisalpin. Lors de la conquête de l'Italie par les Austro-Russes,

(1) Il existe aussi une tragédie de Sophonisbe, en cinq actes, par Helye Garel (Pongevin), imprimée à Bordeaux en 1647. Elle n'a d'autre mérite que sa rareté.

en 1799, Sopransi se réfugia en France, ainsi que tous ses compatriotes qui s'étaient compromis envers l'Autriche. Il résidait à Paris et s'y occupait de présenter au directoire ses vues sur la restauration de la liberté de son pays, lorsque la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799) vint interrompre ses relations. Il n'eut point d'influence dans la formation du nouveau gouvernement que la consulte de Lyon donna à la république italienne. Bonaparte ne l'estimait pas à cause de l'exagération de ses opinions révolutionnaires. Il permit cependant qu'on le nommât préfet de l'un des nouveaux départements de la Lombardie. C'est dans cette position qu'il est mort quelques années plus tard. Sopransi, très-versé dans la littérature italienne, latine et française, passait pour un des meilleurs poètes latins modernes; il a fait paraître dans cette langue des morceaux estimés sur la révolution, sur les conquêtes de Bonaparte et la bataille de Marengo. Une traduction de son poème latin sur la paix a été faite par le citoyen More, Toulon, 1801, in-4°. G—N.

SOPRANZI, écrivain italien, né à Mantoue, entra chez les carmes déchaussés de Parme et fut connu sous le nom de *père Victor de Ste-Marie*; mais, ayant adopté les innovations religieuses que l'empereur Léopold, alors grand-duc de Toscane, tentait d'introduire dans ce pays, il fut obligé de quitter son couvent. Sopranzi publia en italien quelques écrits anonymes sur les contestations de l'Eglise, entre autres des *Réflexions* pour la défense de Scipion Ricci, évêque de Pistoie, et de son synode, condamné par Pie VI, 1796, in-8°; des *Réflexions sur les homélies du frère Turchi, évêque de Parme*, 2 vol. in-8°, imprimés à Asti, quoique portant la rubrique de Bielle et Casal (*roy. Turchi*). Dans ces ouvrages, Sopranzi prend la défense de l'Eglise janséniste d'Utrecht et de l'Eglise constitutionnelle de France. Il mourut à Padoue en 1803. -Z.

SORANUS, d'Ephèse, médecin grec. Suidas désigne deux hommes de ce nom qui ont eu de la célébrité dans la science médicale, et dit que le plus ancien était fils de Ménandre et de Phœbe; qu'il exerça d'abord la médecine à Alexandrie et alla ensuite s'établir à Rome, sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Mais comme les deux Soranus étaient pareillement nés à Ephèse, comme ils suivirent tous deux la secte des méthodistes et ne vécurent pas à une bien grande distance l'un de l'autre, il est difficile aujourd'hui de les distinguer. Soranus l'ancien peut être regardé comme le plus savant médecin de la secte méthodique. Il avait composé un traité des maladies chroniques et plusieurs autres écrits. Cælius Aurelianus (*roy. ce nom*) cite très-fréquemment ses ouvrages et dit, dans plusieurs endroits, qu'il ne fait que le traduire. Soranus jouit d'une grande considération pendant sa vie. Galien, qui ne partageait cependant pas ses opinions, en parle

avantageusement. Le professeur Hecker, de Berlin, dit qu'il a le premier donné les préceptes de diagnostic, dans le sens que les modernes attachent à ce mot. Soranus le jeune paraît avoir vécu après Galien; Suidas ne donne aucun détail sur sa vie, il ne fait qu'indiquer ses écrits. Les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom de Soranus semblent être de lui. Ce sont : 1° un traité des signes de fractures. Il se trouve dans la collection intitulée *Gvæcorum chirurgici libri, ex collectione Nieetæ*, Florence, 1754, in-fol. Sprengel dit que ce livre ne contient rien de remarquable, si ce n'est l'indication des formes qu'offrent les diverses fractures. Peyrilhe en a donné l'analyse dans son *Histoire de la chirurgie*. 2° Un petit traité sur les parties génitales de la femme, *De utero et pudendo muliebri*, imprimé par Turnèbe en 1554, à la suite de Refus d'Ephèse. On y trouve des connaissances anatomiques étendues. Nous verrons plus loin qu'il fait partie d'un autre ouvrage. 3° Une vie d'Hippocrate, qu'on lit dans la plupart des éditions de ses œuvres. Soranus le jeune avait écrit, au rapport de Suidas, un livre sur les vies et les sectes des médecins; il est probable que cette biographie d'Hippocrate en faisait partie. L'auteur y cite un Soranus de Cos, différent de celui d'Ephèse, qui avait, dit-il, fouillé les bibliothèques de l'île de Cos pour y recueillir des renseignements sur le père de la médecine. 4° Un traité des maladies des femmes, imprimé pour la première fois en 1838, avec le titre suivant : *Sorani Ephesii de arte obstetrica morbisque mulierum quæ supersunt; ex apographo Fr.-R. Dietz nuper fato defuncti primum edita a Chr.-Aug. Lobeek*, Königsberg, 1838, in-8° de 300 pages. Ce volume contient le texte grec, sans version latine, avec des variantes. Il a été imprimé sur une copie faite par le docteur Dietz, d'après un manuscrit de Paris et un autre de Rome. Cet ouvrage se compose de 164 chapitres, dont il ne reste que 127 et les titres des autres. Le petit traité *De utero et pudendo muliebri*, imprimé séparément par Turnèbe en 1554, et dont nous avons parlé plus haut, faisait partie de ce livre et en formait les chapitres 4 et 5. Ce traité des accouchements et des maladies des femmes était destiné à l'instruction des sages-femmes. Il a quelques rapports avec celui de Moschion (*roy. ce nom*), qui paraît avoir été disciple de Soranus. Nous possédions déjà plusieurs fragments de cet ouvrage dans le seizième livre des collections de médecine d'Aétius. Le nouvel éditeur les a comparés avec le livre qu'il a publié; on voit d'assez nombreuses différences dans les deux textes. Souvent Aétius abrégait Soranus; d'autres fois aussi il y faisait des additions. La lecture de ce traité prouve que l'auteur a exercé la médecine à Rome. En effet, on y trouve un chapitre sur les causes de la courbure des membres dont y sont atteints un grand nombre d'enfants. Il pense que la raison

principale est que les femmes romaines avaient beaucoup moins de soins pour surveiller les mouvements de leurs enfants, dans le premier âge de la vie, que les femmes grecques. Si Suidas n'attribuait pas l'ouvrage qui nous occupe à Soranus le jeune, on pourrait croire qu'il est de l'ancien. L'auteur a demeuré à Rome, comme ce dernier; il méprise l'anatomie ainsi que le faisaient les premiers méthodistes. Il décrit la matrice bien mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, et avant de la décrire il déclare que l'anatomie est inutile. Il existe sur cet ouvrage une dissertation de H. Hæser intitulée *Programma de Sorano Ephesio, ejusque de morbis mulierum libro nuper reperto*, Iéna, 1840, in-4°. Suidas attribue encore à Soranus le jeune un traité des médicaments en dix livres, qui est perdu. On trouve dans la collection de Thorinus, imprimée en 1528, et dans celle d'Alde (*Medici antiqui omnes*, etc., Venise, 1547), un traité attribué à Soranus d'Ephèse, qui a pour titre : *In artem medicam isagoge* : mais il est d'un écrivain bien plus moderne, qui est d'ailleurs un faussaire, vu qu'il s'adresse à Mécène pour faire croire à ses lecteurs qu'il est contemporain de ce favori d'Auguste. Il a encore existé un Soranus de Mallus en Cilicie, sur lequel on a très-peu de renseignements; il était beaucoup plus ancien que ceux d'Ephèse (1).

G—T—R.

SORANZO (JEAN), doge de Venise, succéda, le 13 juin 1312, à Marin Giorgi, et administra la république à l'époque où son gouvernement aristocratique acquérait la plus grande solidité, tandis que toutes les provinces voisines étaient bouleversées par les factions et par les guerres qu'excitait la vacance de l'Empire. Il mourut le 8 janvier 1328, sans avoir rien fait de mémorable. François Dandolo lui succéda. S. S—1.

SORBAIT (PAUL), médecin flamand, natif du Hainaut, se livra dès sa jeunesse aux études médicales, et, après avoir reçu le doctorat à l'université de Vienne en Autriche, il se fixa dans cette ville, où il devint, en 1655, premier professeur de médecine, fonctions qu'il exerça avec succès pendant vingt-quatre ans. Il se démit de sa chaire en 1679, lorsque l'impératrice douairière Eléonore, troisième femme de Ferdinand III, l'eut nommé son médecin ordinaire. Sorbait mourut, dans un âge avancé, le 28 avril 1694. Il était membre de l'académie des curieux de la nature sous le nom de *Machaon II*. Outre un grand nombre d'observations médicales qu'il a fournies aux *Ephémérides* de cette société, on a de lui : 1° *Universa medicina, tam theorica quam practica, nempe isagoge institutionum medicarum et*

anatomicarum, methodus medendi cum controversiis, annexa sylva medici, Nuremberg, 1672, in-fol.; Vienne, 1680 et 1701, in-fol. C'est un ouvrage capital; et, malgré quelques opinions singulières qu'on y rencontre, il est encore estimé. 2° *Isagoge institutionum medicarum*, Vienne, 1678, in-4°; 3° *Consilium medicum de peste*, Vienne, 1679, in-8°. Ce livre fut composé à l'occasion de la peste qui, en 1679, ravagea la ville de Vienne, où elle enleva près de soixante-dix-sept mille personnes; 4° *Dialogue sur la contagion de Vienne* (en allemand), Vienne, 1679, in-8°; réimprimé à Gotha, 1681, in-12; 5° *Règles d'hygiène pour les temps de peste*, tirées des manuscrits de J.-G. Manageta (en allemand), Vienne, 1680, in-4°; 6° *Commentaria et controversiæ in omnes libros Aphorismorum Hippocratis*, Vienne, 1701, in-4°. Z.

SORBIER (JEAN BARTHELEMY), général d'artillerie, naquit à Paris le 6 septembre 1762. Son père était chirurgien des gendarmes de la maison du roi. Elève de l'école militaire de Brienne, il fut nommé, en 1783, lieutenant au régiment de la Fère, de la même promotion et dans le même régiment que Napoléon Bonaparte, qui conserva toujours de lui un très-bon souvenir. Capitaine en 1794, il commandait, l'année suivante, à Valmy la compagnie d'artillerie légère qui eut le plus de part à cette canonnade, fut nommé chef d'escadron aussitôt après, puis colonel d'artillerie. Le 9 juin 1793, il se signala à la bataille d'Arton, et, blessé d'un coup de baïonnette, il reçut le grade d'adjudant-général. Il assista ensuite à toutes les batailles sous la république et l'Empire, et y fut constamment distingué par son sang-froid et son énergie. En 1796, sous les ordres de Jourdan, avec 4,000 hommes dont il avait le commandement, il ramena des frontières de la Bohême une immense colonne d'artillerie sans qu'elle fût entamée. Le 2 juillet de la même année, au passage du Rhin, il reçut le grade de général de brigade. Il seconda ensuite puissamment Masséna dans sa campagne des Grisons et aux combats de Zurich. Sorbier combattit à Austerlitz, puis en Italie, sous les ordres d'Eugène, dont il fut souvent le conseil et le maître. Il commandait en chef son artillerie en 1809, lorsque, après avoir éprouvé quelques revers à Sacile et à Villanova, l'armée franco-italienne rejoignit la grande armée de Napoléon. Sorbier concourut très-efficacement à la bataille de Raab, puis à la prise de cette place, et enfin à la victoire de Wagram que décida si complètement l'artillerie. Sorbier ayant été nommé, en 1810, colonel de l'artillerie de la garde impériale, organisa si bien cette troupe que tous les hommes de guerre en admirèrent la belle tenue. L'armée française avait passé le Niémen le 23 juin 1812 et s'enfonçait dans l'intérieur de la Russie, suivant les pas de Napoléon. Mohilow, Ostrowno, Witepsk, Smolensk, Valoutina, offrirent aux dif-

(1) Nous n'avons pas besoin de dire ici que les trois lettres, attribuées à Soranus, adressées à Marc Antoine et à la reine Cléopâtre, que l'on trouve à la suite des *Priapeia* et dans quelques autres recueils, ne sont point des médecins auxquels cet article est consacré, mais ont pour auteur un maladroit faussaire, probablement Gaspar Scioppius, qui paraît en être le premier éditeur.

férents corps l'occasion de faire éclater leur valeur; mais ces chocs n'avaient été que partiels : les deux armées ne s'étaient point encore heurtées de front avec leurs masses innombrables et leurs 1,400 bouches à feu. C'était à Borodino, près de la Moskowa, que devait avoir lieu, le 7 septembre 1812, cette bataille, la plus grande, la plus meurtrière qui ait été livrée chez les modernes. Sorbier y eut encore une très-grande part, ainsi que l'atteste l'historien Chambray. A six heures du matin, le général Sorbier, qui était à la grande batterie de droite, donna le signal du combat en commençant le feu. Alors la bataille s'étend sur trois lieues de terrain. Après neuf heures de combats acharnés, dans lesquels les deux armées déployèrent une valeur héroïque, le sort de la journée était encore incertain. Ce fut à trois heures du soir que Koutousof tenta sur le centre de l'armée française, avec une masse immense d'infanterie, un effort qui devait être décisif. Cette manœuvre s'exécutait de manière à être vue de plusieurs points du champ de bataille. Sorbier, commandant l'artillerie de la garde, qui servait à elle seule 104 bouches à feu, s'aperçoit de ce mouvement, en instruit Napoléon, et fait en même temps avancer 24 pièces de douze placées en réserve. Davout et Murat, avertis par ses soins, portent leur artillerie sur le même point. Dans cet intervalle, l'empereur envoie à Sorbier l'ordre de venir lui rendre compte; mais la colonne russe s'avance, et Sorbier répond qu'il ne peut dans un pareil moment quitter ses batteries. A son commandement, elles vomissent la mort et foudroient les Russes accablés par le feu d'artillerie le plus terrible que jamais aucune troupe ait peut-être essuyé (1). Les batteries de Sorbier sont chargées avec fureur par la cavalerie russe; quelques-unes tombent entre ses mains; mais, soutenues par la cavalerie française, elles sont reprises immédiatement. Les Russes enfin s'arrêtent et se retirent couverts par leur cavalerie et leur artillerie. Krasnoï, la Bérésina, tous les champs de bataille de Russie le virent combattre comme à la Moskowa. En 1812, à la mort du général Eblé, il fut nommé premier inspecteur général de l'artillerie de l'empire, réorganisa cette arme après la retraite de Russie, et y introduisit plusieurs réformes et améliorations importantes. Il assista encore aux batailles de Lutzen, Bautzen, Dresde, Leipsick, Hanau, à tous les combats qui se livrèrent dans les campagnes de 1813 et 1814. Au retour des Bourbons, Sorbier fut accueilli par Louis XVIII, des mains duquel il reçut la croix de commandeur de St-Louis. Il conserva les fonctions de premier inspecteur général de l'artillerie. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il attendit vainement les ordres du roi. Quoique conservant son titre et ses fonctions pendant les cent-jours, Sorbier

ne fit point la campagne de Waterloo. Il fut nommé, par la ville de Nevers, membre de la chambre des représentants, où il se fit peu remarquer. Il se retira ensuite dans une terre qu'il possédait à quelques lieues de Nevers, et s'y livra aux travaux d'agriculture qu'il aimait; mais il en fut éloigné par un exil de dix-huit mois qu'il passa à Cognac. Quand il lui fut permis de revenir au milieu de sa famille, il refusa constamment de se mêler à aucun débat politique. Nommé maire de la commune de St-Sulpice (Nièvre), il apporta dans ses fonctions une sollicitude toute paternelle et contribua puissamment aux progrès de l'industrie agricole. Sorbier passa ainsi dix années, respecté et aimé de ceux qui l'entouraient. Ce fut dans son château de la Motte, commune de St-Sulpice, près de Nevers, qu'il expira, le 25 juillet 1827, âgé de 65 ans. B-R-G.

SORBIÈRE (SAMUEL), né à St-Ambroix, diocèse d'Uzès, en 1615 et non en 1710, comme l'indique la date mise autour de son portrait gravé à Rome, en 1667, était neveu du docte Samuel Petit et fut élevé par lui. Protestant et destiné d'abord au ministère pastoral, il se dégoûta bientôt des études théologiques, et vint à Paris, en 1639, se livrer à celle de la médecine. Il adopta la méthode galénique, alla exercer son art en Hollande, et y obtint du succès. Après quelques années de séjour à Leyde, il entra en France et fut appelé à la direction du collège d'Orange. Son ami, l'évêque de Vaison, Suarès, lui persuada d'embrasser la religion catholique : *il retourna sa jaquette*, comme disait Gui Patin, qui s'est égayé plus d'une fois sur cette conversion. Les modiques pensions que lui payèrent le cardinal Mazarin et le clergé, n'ayant point paru au prosélyte de suffisantes récompenses, il prit l'habit ecclésiastique à la mort de sa femme et se rendit à Rome pour en solliciter de plus grandes. *Antu ille Samuelis Petiti nepos?* lui demanda Alexandre VII, lorsqu'il fut présenté à ce pape; mais malgré l'accueil distingué que cette parenté lui valut de la part du saint-père, et la lettre latine contre les protestants, adressée par Sorbière à ce chef de l'Eglise, il ne fit qu'un voyage infructueux. Il revint à Paris, visita bientôt après l'Angleterre et publia la relation de son voyage; mais sur les plaintes de la cour de Danemark, offensée de plusieurs passages de cet écrit, une lettre de cachet en exila l'auteur pendant quelque temps à Nantes. Clément IX (Rospigliosi), ayant succédé à Alexandre VII, Sorbière, qui avait entretenu d'assez étroites relations avec le nouveau souverain pontife avant son exaltation, et publié en son honneur des vers en plus d'une langue, courut une seconde fois à Rome, mais non moins vainement que la première. Ce pape ne lui ayant donné que des bagatelles, il dit à ses amis que l'on envoyait des manchettes à un homme qui n'avait pas de chemises. Déçu de ses espérances, mais voulant du moins prouver qu'il

(1) Les Français réunirent plus de 400 pièces contre la gauche de la position (Boutourlin).

ne s'y était pas confié sans quelque apparence de fondement, il fit imprimer, dans un recueil de lettres *illustrium et eruditorum virorum* (1), toutes celles qu'il avait reçues du cardinal devenu pape. Les recommandations de son oncle Samuel Petit l'avaient mis en rapport avec les hommes les plus distingués de son temps; et comme il ne manquait ni d'esprit, ni d'intrigue, il ne lui fut pas difficile de multiplier ses connaissances de cette espèce. Habile à s'entremêler dans les discussions des savants, il fut quelquefois leur médiateur; et non moins doué du talent de saisir leurs idées soit dans la conversation, soit dans leur correspondance, il les colportait des uns aux autres comme siennes, et se fit ainsi pendant quelque temps, même auprès des plus éclairés, une sorte de réputation. Plusieurs, tels que Patin, Hobbes, Baluze, etc., lui dédièrent des ouvrages; mais, dans la réalité, ses lumières étaient superficielles, et son génie ne consistait guère que dans une certaine facilité à lancer des traits satiriques et à dire de prétendus bons mots. Il avait soin d'enregistrer ces saillies, et c'est de leur assemblage, auquel il a joint quelques anecdotes plus ou moins suspectes et un petit nombre de remarques critiques sur ses lectures, que se compose le *Sorberiana*, Toulouse, 1691, publié par François Graverol (roy, ce nom), avec une vie de l'auteur. Admis dans la société des physiciens qui s'assemblaient chez Montmor, Sorbière publia, dans des *Lettres et Discours sur diverses matières curieuses*, plusieurs dissertations qu'il avait composées pour cette académie. Un autre recueil du même genre (*Relations, lettres et discours sur diverses matières curieuses*) contient un assez grand nombre de ses opuscules sur des sujets de philosophie, de morale, de critique, d'antiquités et de controverse. Grand admirateur de la philosophie de Gassendi, il a placé la vie de cet homme illustre à la tête de l'édition de ses *Œuvres*, Lyon, 1638, 6 vol. in-fol.; mais cette biographie eut peu de succès. Gui Patin la traite avec mépris dans sa cent cinquante-sixième lettre à Spon et ne ménage guère plus l'auteur que l'ouvrage, malgré l'intimité de leurs liaisons. Les ouvrages de médecine de Sorbière n'ont pas joui de beaucoup plus d'estime. Haller parle peu avantageusement de ses *Dissertations polémiques sur la transfusion du sang*, etc., et ne juge pas moins sévèrement son *Discours sceptique sur le passage du chyle et le mouvement du cœur*. Sorbière a traduit l'*Utopie* de Morus, et sous le titre d'*Eléments philosophiques du citoyen*, 1649, in-8°, et du *Corps politique, ou Eléments de la loi morale*

(1) Paris, 1669, in-12. Ce volume, est rare et tous les exemplaires sont incomplets; ils commencent à la page 432 et finissent à la page 600. On peut consulter la curieuse note que donne Barbier dans son *Dictionnaire des anonymes*, 2^e édit., n° 20634, et qu'il avait donnée avec plus de détail dans le *Magasin encyclopédique*, 8^e année, t. 1^{er}, 235. On prétend que ce fragment ne fut tiré qu'à 60 exemplaires. Il paraît que Sorbière avait l'intention de le faire précéder par le recueil de ses lettres latines, mais il renonça à ce projet.

et civile, 1653, in-12, deux ouvrages qu'on a depuis réunis au *Traité de la nature humaine*, traduit par le baron d'Holbach, et publié sous le titre d'*Œuvres philosophiques de Th. Hobbes*, 1787, 1790, 2 vol. in-8°. On dut à Sorbière, comme éditeur, la publication d'un écrit de Gassendi : *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*; des *Mémoires de Rohan*, Elzévir, 1646, et d'un traité de Samuel Petit : *De jure principum edictis Ecclesiae quasito*, etc., qu'il dédia à son ami Sau-maise. Nommé historiographe du roi, en 1660, il ne fut décoré que d'un titre sans fonctions. Nous devons dire, à la louange de Sorbière, que Rabelais, Montaigne et Charron étaient ses auteurs de prédilection. Il mourut à Paris, le 9 avril 1670. V. S. L.

SORBIN, dit de *Ste-Foi* (ARNAUD), prélat français, naquit à Montech le 14 juillet 1532. Encore enfant il se rendait de son village où il ne trouvait pas des moyens suffisants pour s'instruire, à Montauban, où résidait un de ses oncles exerçant l'humble état de savetier. Les écoles publiques lui étaient ouvertes dans cette ville, qui, dans tous les temps, fut hospitalière aux sciences et aux lettres. Mais son oncle, aussi pauvre que lui, ne pouvait que lui donner l'hospitalité de sa modeste demeure. Pour satisfaire aux premiers besoins de la vie, l'enfant regagnait à pied, toutes les semaines, son village natal et s'adressait, pour obtenir l'assistance, aux bonnes âmes de l'endroit. La tradition du pays raconte que les matrones de Montech, réunies au four banal pour les soins de leur ménage, offraient chacune un petit tribut de pâte qui servait à composer un pain pour le jeune Arnaud. Ce dernier, muni de sa ration hebdomadaire, retournait à Montauban, où, soutenu par le pain de l'aumône, il pouvait se livrer sans préoccupation à ses chères études. Mais bientôt les connaissances qu'il acquit, les talents dont il fit preuve, attirèrent sur lui les regards de deux prélats éminents : l'un, le cardinal d'Este, archevêque d'Auch, l'attacha à sa personne et le nomma théologal de sa métropole; l'autre, le cardinal d'Armagnac, archevêque de Toulouse, lui conféra le même honneur, et lui donna la cure de Ste-Foi. Il s'attacha tant à cette résidence qu'il voulut que son nom fût désormais inséparable de l'église où pour la première fois il avait prêché l'Evangile. Aussi dans les rares passages que lui ont consacrés les historiens et les biographes, est-il nommé Sorbin de Ste-Foi, et même souvent Ste-Foi tout court. Lui-même a signé de cette double appellation plusieurs de ses écrits. Sa réputation franchit les limites de sa modeste cure. Les églises d'Auch, de Toulouse, de Narbonne, de Marseille et de Bordeaux retentirent des accents de sa voix puissante et persuasive (1560). Mais elle était destinée à se faire entendre dans la capitale du royaume. Charles IX le nomma son ecclésiaste ou prédicateur. Le même titre lui fut continué sous Henri III, qui le nomma

en outre évêque de Nevers en 1578, et enfin sous Henri IV. Sorbin se fit surtout remarquer dans un genre qui devait plus tard jeter un si vif éclat, l'oraison funèbre. Il prononça les oraisons funèbres du connétable Anne de Montmorency, de Cosme de Médicis, de Charles IX, de Marguerite de France, duchesse de Savoie; de Claude de France, duchesse de Lorraine, fille de Henri II; de Marie-Isabelle, fille de Charles IX; et plusieurs autres. Sorbin, ardent ennemi de la réforme, avait publié divers ouvrages de controverse, où moins d'empchement eût été plus louable et peut-être plus utile. Il avait donné aussi une histoire des Albigeois, une histoire de Charles IX, des sermons, un recueil d'homélies et trois ouvrages en vers. On remarque que sa nomination à l'évêché de Nevers date de l'époque où il prononça les oraisons funèbres de Quélus et de St-Maigrin. Quélus avait été tué en duel; St-Maigrin, tombé sous le fer d'un assassin, ne méritait pas plus que Quélus un éloge prononcé dans la chaire évangélique. On sait que Henri III fit élever à ces deux favoris, dans l'église de St-Paul, des tombeaux et des statues de marbre, qui furent brisés dans les fureurs populaires du jour des barricades, en 1588. Sorbin entra dans la ligne; et l'on voit par les titres seuls de plusieurs de ses ouvrages, qu'il y porta un esprit passionné. « Comme on était, dit l'historien de « Thou, dans un temps où les prédicateurs se « donnaient la liberté de dire tout ce qui leur « plaisait, Arnaud Sorbin osa un jour (1589). « dans un sermon où le duc (de Nevers) assistait « le censeur en sa propre présence, en disant « qu'il écoutait trop facilement les courtiers des « hérétiques, car c'est le nom qu'il donnait aux « magistrats du parti du roi (Henri IV); mais le « duc l'obligea de se rétracter dans un autre « sermon, où de Thou se trouva, et de réparer « ainsi publiquement l'outrage qu'il avait fait à « la personne du roi et à la sienne (*Hist. univ.*, « liv. 97). » Cependant Sorbin obtint dans la suite et mérita sans doute la confiance du vainqueur de la ligue qui le nomma aussi son prédicateur. Il fut envoyé en 1595, à Rome, pour solliciter l'absolution du monarque. En 1600, il fut l'un des arbitres de la fameuse et inutile conférence de Fontainebleau, entre le cardinal du Perron et Philippe de Mornay. La plupart de ces faits sont consignés dans l'épître de Sorbin, qui mourut à Nevers, le 1^{er} mars 1606, âgé de 74 ans (*roy. Nova Gallia christiana*). Pierre Matthieu rapporte que lorsqu'en 1604, Henri fit entrer dans l'ordre de Malte le second fils naturel qu'il avait eu de Gabrielle d'Estrées, et qu'on appelait *Alexandre ou Monsieur*, Sorbin prononça le discours d'usage, et officia pontificalement à cette cérémonie, qui fut faite avec beaucoup de pompe, dans l'église des Augustins, et à laquelle assistaient, avec le roi et sa cour, le grand prieur, douze commandeurs de Malte, seize chevaliers, le cardinal de

Gondi, le nonce du pape, plusieurs évêques, les ambassadeurs d'Espagne et de Venise, le connétable, le chancelier, les sept présidents du parlement de Paris et les chevaliers de l'ordre du St-Esprit. Sorbin est fort maltraité dans la *Confession de Sancy*. « Ste-Foi, y est-il dit, a été fait « évêque pour avoir mis le roi Charles IX au rang « des martyrs. » On lit, dans les *Mémoires de l'état de France sous Charles IX* (1579. t. 3, p. 267): « Les uns ont parlé de la vie et de la mort du « roi Charles comme si c'avait été le plus accom- « pli et saint personnage qui fût jamais. De ce « nombre est un certain Sorbin, surnommé de « Ste-Foi, lequel en compte merveille, si on l'en « croit; mais en telle sorte que je ne sais si l'on « doit rire ou pleurer de l'impudence et villainie « de ce cassard. » Sorbin est accusé, dans le même ouvrage, d'avoir *fait rage à la cour*, avant la St-Barthélemy, « tantôt criant contre le roi, « de ce qu'il se montrait trop doux envers les « huguenots, et tantôt exhortant le duc d'Anjou « à entreprendre le massacre, non sans lui donner « l'espérance de la primogéniture, comme Jacob « l'avait eue sur son frère Esaü. C'étaient les « propres termes que tenait ordinairement, en « ses sermons, ce bouffon, etc..... Un jour, par- « lant du mariage du prince de Navarre avec la « sœur du roi Charles IX, il dit ouvertement « qu'on ne pouvait pas espérer que d'une telle « alliance il sortit autre bête qu'un mulet, engen- « dré de deux espèces d'animaux, parce que les « deux époux étaient de religion différente. » Cette accusation, au moins suspecte, est tirée d'un autre libelle qui a pour titre: le *Tocsin des massacreurs* (édit. de 1579, p. 96). Au contraire, Ste-Marthe loue, dans le *Gallia Christiana*, la science et la vertu d'Arnaud Sorbin. « Il a mis « en lumière, dit Lacroix du Maine, plusieurs « beaux ouvrages, tant de sa composition que de « sa traduction: » et il en cite douze, dans sa bibliothèque. Du Verdier en fait connaître un plus grand nombre dans la sienne. En voici une liste complète, où l'on a conservé aux titres leur développement, lorsqu'ils peuvent faire connaître l'esprit du temps: 1^o *Trace du ministère visible de l'Eglise catholique romaine, prouvée par l'ordre des pasteurs et pères qui ont écrit et prêché en icelle, avec la réponse des algarades que l'hérésie calvinistique lui a données en divers temps, et une brève réponse à dix principales raisons, desquelles les hérétiques se veulent justifier sur la prise des armes*, Paris, 1568. in-8^o; 2^o *Oraison funèbre prononcée en l'église Notre-Dame de Paris, aux funérailles de messire Anne de Montmorency, pair et connétable de France*, ibid., 1567, in-8^o; autre *Oraison funèbre prononcée, le 26 de février, au lieu de Montmorency, à la sépulture du corps dudit feu sieur connétable*, ibid., 1568, in-8^o; 3^o *Histoire de la ligue sainte, sous la conduite de Simon de Montfort, contre les Albigeois, tenant le Béarn, le Languedoc, la Gascogne et le Dauphiné, laquelle donna la paix à*

la France, sous Philippe-Auguste et St-Louis, traduite du latin, de Pierre, moine de Vaux-de-Cernay, *ibid.*, 1569, in-8°; 4° *Conciles de Tholouse, Béziers et Narbonne, ensemble les ordonnances du comte Raymond contre les Albigeois, et les instruments d'accord entre ledit comte et St-Louis, roi de France; arrêts et statuts pour l'entretien d'icelui, où est peint au naturel le moyen propre pour l'extirpation de l'hérésie et des abus*, *ibid.*, 1569, in-8°; 5° *Allégresse de la France pour l'heureuse victoire obtenue entre Coignac et Chastelneuf*, le 13 mars 1569, *ibid.*, 1569, in-8°, (en vers); 6° *Tractatus de monstris quæ a temporibus Constantini huc usque ortum habuerunt, ac iis quæ circa eorum tempora misere acciderunt*, Paris, de Marnef, 1570, in-16. Cet ouvrage a été traduit en français, et se trouve dans le recueil des *Histoires prodigieuses* (roy. BOISTUAU). 7° *Description de la source, continuation et triomphe d'erreur, de ses maux et des remèdes qui lui sont propres, où est contenu le portrait du vrai politique moderne*, Paris, G. Chaudière, 1570, in-12 (en vers); réimprimé en 1572, in-4°; 8° *Histoire contenant un abrégé de la vie, mœurs et vertus de Charles IX, où sont contenues plusieurs choses merveilleuses advenues pendant son règne*, *ibid.*, 1574, in-8°; 9° *le Vrai Réveil-matin pour la défense de la majesté de Charles IX*, *ibid.*, 1574, in-8°; réimprimé sous ce titre : *le Vrai Réveil-matin des calvinistes et publicains français, où est amplement discoursu de l'autorité des princes et du devoir des sujets envers iceux*, *ibid.*, 1576, in-8°; 10° *Oraison funèbre de Charles IX*, prononcée en l'église Notre-Dame de Paris, le 22 juillet 1574, avec une élégie sur la mort de ce prince, *ibid.*, 1579, in-8°; 11° *Huit sermons sur la résurrection de la chair, prononcés au château du bois de Vincennes, au temps du deuil du feu roi Charles IX*, *ibid.*, 1574, in-8°; 12° *le Vrai Discours des derniers propos mémorables et trépas du feu roi Charles IX*, Paris, Lyénard Lesueur, 1574, in-8°; 13° *Oraison funèbre prononcée à Paris, en l'église Notre-Dame, aux honneurs du sérénissime prince Cosme de Médicis, grand-duc de Toscane*, le 27 mai 1574, Paris, Chaudière, 1574, in-8°; 14° *Oraison funèbre aux obsèques de très-illustre et très-vertueuse princesse Marguerite de France, duchesse de Savoye, prononcée en l'église Notre-Dame*, le 29 mars 1575, *ibid.*, 1575, in-8°; 15° *Oraison funèbre de T. I. et T. vertueuse princesse Claude de France, duchesse de Lorraine et de Bar* (fille puînée de Henri II, roi de France), prononcée en l'église Notre-Dame, le 30 mars 1575, *ibid.*, 1575, in-8°; 16° *Advertissemens apologétiques au peuple français, avec brève réponse aux quinze raisons par lesquelles un certain personnage a tâché de reprendre la manière de prier à la fin des sermons*, *ibid.*, 1575, in-8°; 17° *Homélies* (au nombre de dix-neuf) sur l'interprétation des dix commandements de la loi, et opposition des playes d'Egypte aux transgressions d'iceux commandemens, *ibid.*, 1575, in-8°; 18° *Manuel de dévotion, extrait des écrits des SS. Pères et Docteurs, mis en très-bel ordre par Simon*

Verrepé; traduit en français, par J.-B. (et augmenté de plusieurs dévotes oraisons, par A. Sorbin); Lyon, Michel Jove, 1575, 19° *Oraison funèbre de très-haute princesse Marie-Isabelle de France, fille de Charles IX, prononcée en l'église Notre-Dame*, le 11 avril 1578, Paris, 1578, in-8°; 20° *Oraison funèbre de noble Jacques de Levis, comte de Kailus* (ou Quélus), gentilhomme, chambellan ordinaire du roi (Henri III), prononcée en l'église St-Paul de Paris, le 25 juillet 1578; *ibid.*, 1578, in-8°. L'oraison funèbre est précédée d'une épitaphe en vingt-quatre vers. 21° *Oraison funèbre de noble Paul de Caussade, seigneur de St-Maigrin, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi*, prononcée en l'église St-Paul, le 25 juillet 1578, *ibid.*, 1578, in-8°. Il y a des vers au commencement et à la fin. 22° *Exhortation à la noblesse pour la dissuader et la détourner des duels et autres combats contre les commandemens de Dieu, devoir et honneur dus au prince*, *ibid.*, 1578, in-12; 23° *Regrets de la France sur les misères des troubles*, *ibid.*, 1578, in-8° (en vers); 24° *Formulaire des oraisons propres à dire en toutes ordinaires actions chrétiennes*, Caen, Bénédicte Macé, 1580, in-12; 25° *Homélies sur l'épître canonique de St-Jude, ensemble celle de la Nativité de J.-C., prêchées en l'église cathédrale de Nevers, durant l'avent de 1578, et depuis rédigées en écrit*, Paris, 1580, in-8°; 26° *Oraison funèbre du cardinal Charles de Bourbon*, Nevers, 1595, in-8°; 27° *Oraison funèbre de Louis de Gonzague, duc de Nivernois et de Rhételois, gouverneur des pays de Brie et de Champagne*, Paris, 1596, in-8°; 28° *Oraison funèbre de Marie de Clèves, princesse de Condé*, Nevers, 1601, in-8°; 29° Il parut à Paris, en 1575, in-8°, un *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, par N. Favier, F. de Belleforest et Arnaud Sorbin. Voir, outre les ouvrages mentionnés, la *Biographie* de Sorbin par Rey, Montauban, 1860. — Denis SORBIN, docteur de Sorbonne pendant la ligue, se distingua par son attachement aux principes fondamentaux de la monarchie. Davila raconte que lorsque après le meurtre du duc et du cardinal de Guise aux états de Blois, la Sorbonne déclara Henri III déchu de la couronne, « Jean Lefèvre, doyen de la faculté, homme d'un « savoir profond, Vascarin et Denis Sorbin, deux « des plus anciens du même corps, s'efforcèrent « de persuader aux autres que, quand même les « choses se seraient passées comme on les expo- « sait dans la requête transmise par le conseil « des Seize, au nom du prévôt des marchands et « des échevins de la ville de Paris, on ne pouvait « en inférer que le roi fût déchu de sa couronne, « ni qu'il fût permis à ses sujets de s'écarter de « l'obéissance qu'ils lui devaient (*Histoire des « guerres civiles de France*, liv. 10). » V—VE.

SORBON (ROBERT), fondateur de la Sorbonne, naquit le 9 octobre 1201, au village de Sorbon ou Sorbonne, dans le diocèse de Reims, d'où le nom à l'établissement dont on lui fut redevable.

La famille de Robert était pauvre et obscure. L'état de sa fortune fut quelquefois un obstacle à ses progrès. Cependant il fit ses études à Paris avec distinction, y fut reçu docteur et s'acquitt bientôt une grande réputation pour ses sermons et ses conférences. Dès que le nom de Robert fut connu de St-Louis, ce monarque appela le docteur à sa cour, le goûta beaucoup, l'admit à sa table et se plaisait dans ses entretiens. Il le nomma son chapelain et même son confesseur. Les faveurs du roi purent inspirer quelque vanité à celui qui en était l'objet et durent encore plus exciter l'envie des courtisans. Ce fut vers 1251 que Robert Sorbonne obtint un canonicat à Cambrai. Il n'avait pas oublié les difficultés qu'il avait essuyées dans ses études et il résolut de les aplanir aux pauvres écoliers. Il imagina une « société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant « en commun et ayant les choses nécessaires à la « vie, ne fussent plus occupés que de l'étude et « enseignassent gratuitement ». Telle fut l'origine de la Sorbonne. On fixe ordinairement à 1253 sa fondation; mais les jetons qui, dans les derniers temps, se distribuaient aux assemblées de la société la mettent à 1252. St-Louis encouragea par des libéralités et des échanges l'établissement nouveau. Le fondateur en fut le directeur, et ce ne fut qu'après dix-huit ans d'expérience dans le gouvernement de la maison qu'il en rédigea les statuts, qui n'ont jamais été réformés ni changés jusqu'à la suppression de la maison pendant la révolution. On peut, sur le régime de la Sorbonne et sa constitution, consulter l'article *Sorbon* du *Dictionnaire historique* de Ladvocat (*voy.* ce nom) et aussi les *Mémoires* posthumes de l'abbé Morellet. Robert, en 1271, acheta une maison proche de la Sorbonne et y fonda le collège de Calvi, appelé aussi la *Petite Sorbonne*; on y enseignait les basses classes. Le cardinal de Richelieu fit, en 1636, démolir ce dernier établissement pour y construire l'église. Le ministre tout-puissant avait promis de bâtir un autre collège, qui eût aussi appartenu à la Sorbonne. La mort l'empêcha de tenir sa promesse, et ce fut pour la remplir en partie que sa famille fit, en 1648, réunir à la Sorbonne le collège du Plessis. Robert devint, en 1258, chanoine de Paris. Sa réputation s'étendait si loin que des princes, dit-on, le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Par son testament, daté du jour de la St-Michel, 1270, il donna entre-vifs, à la congrégation de Sorbonne, tous les biens immeubles qu'il tenait de main-morte, et institua son héritier Geoffroi de Barro ou de Barbo, archidiacre de l'Eglise de Paris, depuis doyen de la même Eglise, puis cardinal. Après la mort de Robert, arrivée le 15 août 1274, Barro, par acte du mois de novembre de la même année, donna à la congrégation des pauvres maîtres et aux pauvres maîtres eux-mêmes étudiants dans la faculté de théologie de

XXXIX.

Paris, tous les biens que Robert Sorbon lui avait laissés, aux mêmes charges et conditions. Les écrits de Robert de Sorbonne sont : 1° *De conscientia*; 2° *Super confessione*; 3° *Iter Paradisi*. Ces trois opuscules sont imprimés dans la *Bibliotheca patrum*. 4° *Glossæ divinatorum librorum*, imprimé dans l'édition donnée, en 1719, par le P. Tournemine, des *Commentarii totius S. Scripturæ* de Menochius; 5° son testament, dans le *Spicilegium* de dom d'Achery; 6° les *Statuts de la maison et société de Sorbonne*, un livre du *Mariage*, un autre des *Trois moyens d'aller en paradis*, un grand nombre de sermons. Ladvocat nous apprend que ces derniers se trouvaient en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne. Papillon, dans sa *Bibliothèque de Bourgogne*, t. 2, p. 7, dit que, parmi les sermons de Robert de Sorbonne, on en a mêlé plusieurs de G. de Mailly, ou Maly, ou Malig. L'abbé Ladvocat eut, en 1748, une dispute avec Pigniol de la Force, qui prétend que Robert de Douai était le fondateur de la Sorbonne. Les deux lettres qu'ils ont écrites à ce sujet sont dans le *Mercure* de juillet et d'octobre 1748.

A. B—T.

SORDELLO, troubadour du 13^e siècle, n'est nommé que par un seul des historiens ou chroniqueurs de son temps, savoir par Rolandin, qui ne le fait pas connaître sous des rapports très-honorables. Rolandin raconte que la sœur d'Ezzelino da Romano, appelée Cuniza, épousa le comte Richard de St-Boniface et fut enlevée à son mari par un Sordellus, qui était de *ipsius familia*. Ces derniers mots ne semblent pas du tout clairs à Tiraboschi : d'abord parce qu'on ne sait trop s'ils signifient parenté ou service; ensuite parce qu'ils laissent lieu de douter si c'était à la maison des Ezzelins ou à celle du comte de St-Boniface que Sordello appartenait. Après avoir passé quelque temps avec Cuniza chez le père de cette dame, le ravisseur fut enfin chassé : voilà tout ce que Rolandin nous apprend de lui (1). Mais Dante rencontre Sordel à l'entrée du purgatoire (*canto* 6), au lieu où sont ceux qui ont différé de faire pénitence, ceux surtout qui ont péri de mort violente : « O Mantouan, s'écrie « cette âme souffrante, en s'adressant à Virgile, « je suis Sordello, né sur la même terre que toi : « *O Mantovano, io son Sordello, della tua terra.* » On doit conclure de là que ce troubadour était né dans le territoire de Mantoue, et l'on peut en induire aussi, quoique moins rigoureusement, qu'il n'avait pas terminé ses jours d'une manière paisible. Dante lui attribue de plus l'aspect et le regard d'un lion, ce qui, selon certains commentateurs, indique une extraction noble ou un rang distingué. Le traité latin que Dante a composé sur le langage vulgaire contient quelques lignes relatives à Sordello. On y lit qu'il excellait en poésie dans tous les genres de discours et

(1) *Script. rer. italic. collect. Muratori*, t. 8, p. 173.

qu'il a contribué à fonder la langue de l'Italie, par d'heureux emprunts qu'il savait faire aux dialectes de Crémone, de Brescia, de Vérone, cités voisines de Mantoue, sa patrie. En un autre endroit du même traité, Dante fait mention du Mantouan Goïto, auteur de plusieurs bonnes chansons, où il laissait en chaque stance un vers dépareillé, *sempagnato*, qu'il appelait la clef. Crescimbeni et Quadrio ont cru que ce nom de Goïto désignait un poète distinct de Sordello; mais c'est de lui-même qu'il s'agit encore selon Tiraboschi. En effet, nous verrons bientôt qu'il était, selon toute apparence, de Goïto, dans le Mantouan. Après Rolandin et Dante, le plus ancien auteur qui ait parlé de Sordello est Benvenuto d'Imola, qui, au 14^e siècle, commentait la *Divine Comédie* et ajoutait au texte que nous avons extrait du sixième chant du *Purgatoire* une note historique conçue en ces termes : « Sordello fut « citoyen de Mantoue, illustre et habile guerrier « et homme de cour; » car c'est ainsi qu'il semble convenable de traduire ici le mot *curialis*. Le commentateur ajoute, sans l'affirmer pourtant, que ce noble chevalier vivait au temps d'Ezzelin da Romano, dont la sœur Cuniza conquit pour lui un si ardent amour qu'elle lui ordonna plusieurs fois de se rendre auprès d'elle par un chemin détourné. Ezzelino, informé de cette intrigue, se déguisa un soir en serviteur et surprit Sordello, qui demanda pardon, en promettant de n'y plus revenir. Mais, dit Benvenuto, c'est la maudite Cuniza qui de nouveau l'entraîna dans la première faute : *Tamen Cunitia maledicta traxit eum in primum fallum*; il était naturellement vertueux, grave et de très-bonnes mœurs. Toutefois, pour se soustraire aux ressentiments du frère de la dame, il prit la fuite; mais il fut atteint et assassiné par des émissaires d'Ezzelino. Sordello avait composé un livre intitulé *Thesaurus thesaurorum*, à ce que dit encore Benvenuto, qui déclare pourtant n'avoir jamais vu cet ouvrage. Presque en même temps que ce commentateur écrivait ainsi ce qu'il avait appris de la vie de Sordello, on rédigeait en langue provençale des notices biographiques sur les troubadours, et l'on y disait que, né dans le Mantouan d'un pauvre chevalier nommé El Cort, Sordel avait de bonne heure composé des chansons et des sirventes; qu'attiré à la cour du comte de St-Boniface, il devint l'amant de l'épouse de ce seigneur, l'enleva et fut reçu avec elle chez les frères de cette dame, alors brouillés avec le comte; que de là, il passa en Provence, où ses talents obtinrent de si brillants succès qu'on lui donna un château et qu'il fit un mariage honorable. Telles avaient été les notices historiques relatives à ce poète, lorsque, au commencement du 15^e siècle, Aliprando écrivit en vers italiens une chronique fabuleuse du Milanais, où il parle beaucoup plus au long de Sordello. Peut-être empruntait-il ces détails d'un

plus ancien recueil de contes : ce qui est constant, c'est qu'ils ont passé de cette chronique dans l'*Histoire de Mantoue*, composée par Platina; ils s'y retrouvent traduits en prose latine (1). Suivant ces récits, Sordello est né en 1189, au sein de la famille des Visconti, originaire de Goïto. Dès sa jeunesse, il débuta dans la carrière des lettres par un livre intitulé *Trésor*. Celle des armes s'ouvrit pour lui lorsqu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, et il s'y distingua par sa bravoure, par son adresse, par la noblesse et la grâce de son maintien, quoiqu'il fût d'une taille médiocre. Il accepta plusieurs défis, sortit vainqueur de tous ses combats et envoya les adversaires qu'il avait terrassés raconter ses hauts faits au roi de France. Attiré par ce prince, il songeait à passer les Alpes, quand, cédant aux instances d'Ezzelino, il prit le parti de s'établir à Vérone. Longtemps il résista aux prières, aux larmes, aux évanouissements de Béatrix, sœur d'Ezzelino, qui, déguisée en homme, le poursuivit jusqu'à Mantoue, où il s'était enfui pour se débarrasser d'elle. A la fin pourtant, il l'épousa; mais, peu de jours après la noce, se souvenant des promesses qu'il avait faites au roi Louis, il accourut en France, passa quatre mois tant à Troyes qu'à la cour, y fit admirer sa galanterie, sa vaillance et son talent poétique. Après avoir reçu du roi la dignité de chevalier, une gratification de trois mille livres et un épervier d'or, il repassa en Italie. Toutes les villes le recevaient pompeusement comme le premier guerrier du siècle : les Mantouans vinrent à sa rencontre. Il les quitta pour aller à Padoue reprendre sa femme : quand il revint avec elle, on célébra son retour par huit jours de fêtes. Il avait alors quarante ans, et par conséquent ce devait être en 1229. Platina raconte ensuite comment Ezzelino vint assiéger la ville de Mantoue, en 1250, et la tint investie jusqu'en 1253; comment Sordello la sauva et depuis seconda les Milanais dans la bataille qu'ils livrèrent à Ezzelino; enfin comment ce tyran reçut une blessure, dont il mourut. Que devint Sordello après cet événement? Combien de temps vécut-il encore? Il n'en est rien dit dans le livre de Platina, ni dans les vers d'Aliprando. Leur récit a été soumis par Tiraboschi à un examen que ne pouvait pas supporter un pareil tissu de fictions. Ce récit fait mention d'un Roger, roi de Pouille, entre 1197 et 1250, temps où cette partie de l'Italie n'avait pas d'autre souverain que l'empereur Frédéric II. Sordello, avant d'être âgé de trente ans et par conséquent avant 1219, est appelé en France par un roi qu'on nomme Louis, tandis que Philippe-Auguste régnait encore. Aucun autre historien ne donne à Ezzelino une sœur du nom de Béatrix; aucun ne fait commencer le siège de Mantoue avant 1256 ni mourir Ezzelino

(1) Muratori, *Script. rer. ital.*, t. 20, p. 680.

avant 1259. C'est ainsi qu'on a rempli d'anachronismes et de mensonges la vie de plusieurs troubadours, et ces poètes y ont contribué eux-mêmes en se faisant quelquefois les héros des aventures chevaleresques et galantes qu'ils imaginaient. Peut-être Sordello, en des vers qu'on n'a plus, s'était-il attribué quelques-unes des entreprises qu'Aliprando et Platina racontent fort au long et dont nous n'avons donné qu'une idée sommaire. Elles n'ont point été répétées par Nostradamus, qui néanmoins a inséré beaucoup de fables dans ses vies des poètes provençaux, publiées au 16^e siècle. Il se borne à dire que Sordel était Mantouan, qu'à l'âge de quinze ans, il entra au service de Bérenger, comte de Provence; que ses poésies étaient préférées à celles de Folquet de Marseille, de Perceval Doria et des autres troubadours génois ou toscans; qu'il fit de très-belles chansons sur des sujets de philosophie et non d'amour, ce qui sera démenti par les détails que nous exposerons bientôt; qu'il traduisit en provençal la Somme du droit et composa dans la même langue un traité intitulé *lou Progrès et avansament dels reys d'Aragon en la contat de Provenza*; qu'on distingue parmi ses poèmes un sirvente, où, en faisant l'éloge funèbre de Blacas, il censurait tous les princes chrétiens; que cette production est de l'année 1281, et qu'il mourut vers ce même temps. Voilà ce que Nostradamus extrait des notices rédigées par le moine des îles d'Or, par Hugues de St-Césaire, par le moine de Montemaior et par Pierre de Castelnovo. L'article de Duverrier sur Sordel n'est qu'une traduction de celui de Nostradamus. On n'a point imprimé les mémoires d'Alessandro Zilioli sur les poètes italiens; mais on les conserve manuscrits, et il paraît qu'en ce qui concerne Sordello, les fables de Platina y sont en partie reproduites. C'est à ces différentes sources que Crescimbeni et Quadrio ont puisé, sans assez de critique ni de méthode, ce qu'ils ont dit de ce troubadour. Millot partage tous les faits en deux ordres : les uns lui semblent probables, ce sont ceux qui se rattachent au récit original de Rolandin; il écarte comme fabuleux ou mal appliqués ceux qu'ont débités les historiens de Mantoue. Ces questions ont été traitées par le comte Giambattista d'Arco, dans une dissertation académique (1), qui, avant d'être imprimée, avait été communiquée à Tiraboschi. C'est dans l'ouvrage de ce dernier (2) qu'on trouve le plus de documents sur la vie de Sordello : il en résulte que, selon toute appa-

rence, ce poète était né à Goïto, bourg du Mantouan, dans le cours des vingt dernières années du 12^e siècle, qu'il enleva l'épouse de son protecteur, le comte de St-Boniface; qu'en un temps quelconque, mais non dès l'âge de quinze ans, il fit un assez long séjour en Provence. Tiraboschi rejette tout le surplus : seulement il croit que Sordello appartenait à une famille noble; qu'il a été homme de guerre, sans avoir pourtant jamais rempli les fonctions de capitaine général ou de podestat de Mantoue, qui lui sont attribuées par quelques auteurs; qu'enfin il périt d'une mort violente, on ne sait trop à quelle époque : il est difficile que ce soit en 1281, puisqu'il aurait été alors centenaire ou nonagénaire. Nous croyons que les résultats les plus plausibles sont encore ceux que Millot a énoncés, quoiqu'il se soit trop abstenu de les discuter, ainsi que Tiraboschi le lui reproche. Ginguené n'a pas non plus examiné les circonstances de la vie de Sordello, et Raynouard s'est borné à transcrire quelques lignes d'une chronique romane (1), en distinguant, peut-être mal à propos, de l'amant de Cuniza un Sordel de Goï, dont il cite sept vers, sans rien dire de sa personne. Ce sont, au fond, les écrits de Sordello qu'il importerait le plus de connaître. Rien n'a été publié ni de ses poèmes en langue italienne, ni des ouvrages en prose indiqués comme rédigés par lui dans le cours de cet article : on ne connaît que ses pièces de vers en langue provençale. Il s'en est conservé au moins trente-quatre, dont la moitié, ou peu s'en faut, consiste en chansons fort galantes, quoi qu'en ait dit Nostradamus. Raynouard en a imprimé deux (2), qui avaient été traduites par Millot. L'une a pour refrain : *Aylas! E que me fan miey huels*, etc. (Hélas! à quoi me servent mes yeux, s'ils ne voient pas celle que je désire!). C'est une composition d'un goût très-pur. La seconde rentre un peu plus dans les lieux communs de ce genre. Millot en cite une troisième où le poète se vante de ses bonnes fortunes et de ses infidélités, et l'on peut considérer comme extrait d'une quatrième le couplet attribué à Sordel de Goï par Raynouard. Trois des pièces de notre poète appartiennent au genre des tençons, c'est-à-dire des dialogues ou controverses. Dans l'une, il est question de savoir si un amant doit mourir ou se résigner à vivre après avoir perdu son amie. Dans une autre, s'il faut sacrifier l'honneur à l'amour ou préférer à l'amour la gloire des combats chevaleresques. La mauvaise foi des princes est le sujet de la troisième : celle-ci a un caractère politique, qui se retrouve dans une épître où Sordello prie son seigneur, le comte de Provence, de ne point le mener à la croisade (de 1248). Le troubadour ne peut se résoudre à passer la mer : il veut, dit-il, arriver le plus

(1) Cette dissertation, imprimée à Crémone, 1783, in-8^o de 150 pages, est intitulée *Sordello*, avec l'épigraphe *Post fata resurgam*; mais sans nom d'auteur sur le titre. On y trouve à la fin une mauvaise carte des environs de Goïto. Le comte d'Arco, d'après l'autorité d'un certain Richard de Modigliana, attribue à Sordello le mérite d'avoir traduit trois fois les Commentaires de César, deux fois l'Histoire de Quinte-Curce, et d'avoir présenté au conseil de Mantoue quelques idées sur la défense des places.

A—G—S.

(2) *Storia della letter. ital.*, 2^e édit., Modenese, t. 4, p. 373-380.

(1) *Choix des poésies des Troub.*, t. 5, p. 444-445.

(2) *Ibid.*, t. 3, p. 441-444.

tard possible à la vie éternelle; cette pièce ne donnerait pas une haute idée de son courage. Ses autres poèmes connus sont des sirventes ou satires : il y en a plusieurs contre le troubadour Pierre Vidal; de violentes menaces y sont jointes à des injures qui ne sont plus que grossières dès qu'on les traduit. Quatre autres sirventes de Sordello tiennent à l'histoire morale et politique de son siècle et méritent à tous égards plus d'attention. Tel est celui dont Raynouard a publié le texte, p. 329 et 330 du tome 6 de son recueil. Ailleurs le poète censure les princes qui, sous prétexte d'éteindre l'hérésie des albigeois, s'étaient ligués pour s'enrichir des dépouilles de Raymond VI, comte de Toulouse. La satire où les princes sont exhortés à ne plus souffrir qu'on les insulte et qu'on leur ravisse leurs Etats paraît être de l'an 1228, puisqu'il y est parlé du pardon que Raimond VII vient d'obtenir. De tous les poèmes de Sordello, le plus estimé est sa complainte sur la mort de Blacas (*roy.* ce nom) : c'est aussi une satire. Les souverains y sont invités à partager entre eux le cœur de ce brave : « L'Empereur en mangera le premier, afin de recouvrer les pays que les Milanais lui ont enlevés. Le noble roi de France en mangera pour reprendre la Castille; mais, si sa mère le sait, il n'en mangera point; car il craint trop de lui déplaire, » etc. Nous croyons avec Millot que ce roi de France est Louis IX et que cette complainte satirique a été composée entre les années 1226 et 1236, non en 1281, comme Nostradamus et d'autres l'ont supposé. Du reste, cette pièce, la première des chansons que nous avons indiquées, et quelques traits remarquables dans les autres morceaux assurent à Sordello un rang éminent parmi les poètes du 13^e siècle qui ont écrit en langue provençale. On peut encore consulter au sujet de ce troubadour le *Parnasse occitanien* de M. de Rochemont, p. 145, et l'ouvrage allemand de M. T. Diez sur les troubadours, p. 463-481. D—N—U.

SOREAU (ANTOINE), jurisconsulte du 17^e siècle, a traduit les *Lettres de Brutus et de Cicéron touchant les affaires de la république, depuis la mort de Jules César jusqu'au triumpvirat, avec des notes historiques*, 1663, in-12. — Jean-Baptiste-Etienne-Benoît SOREAU, né à Tours le 21 mars 1738, fut reçu avocat au parlement de Paris le 12 décembre 1774. La jurisprudence ne lui fit pas oublier la littérature. Il est mort à Paris le 15 août 1808. Il a coopéré à la nouvelle édition du *Denisart*, entreprise par Camus et Bayard (*voy.* DENISART); il a fourni beaucoup d'articles au *Magasin encyclopédique* de Millin, entre autres sur les manufactures de coton françaises, sur le jardin de Charlemagne, sur le jurisconsulte Bayard, etc. La notice sur Bayard et quelques autres morceaux ont été tirés à part. On cite encore de Soreau : 1^o *Notice sur un incendie à Esmans, près Montereau-faut-Yonne, en 1777, et sur la maison*

de Launay; 2^o *Voyage à Ermenonville* (dans les *Voyages en France*, avec des notes, par M. de la Mésangère, 1798, 4 vol. in-18); 3^o *Discours à Louis XVI et à la reine*, prononcé aux Tuileries, le 31 octobre 1789 : on ne dit pas à quel titre; 4^o *Rapport fait le 29 janvier 1790 sur l'exécution du canal de M. Brullée, de Paris*; 5^o une *Notice sur Fr.-F. de Lannoy* (*voy.* LANNON); 6^o un volume in-8^o « sur l'administration des provinces et sur les événements les plus remarquables de l'Europe en 1790 », indication très-vague, il est vrai, mais qu'après un grand nombre de recherches infructueuses, nous nous trouvons réduit à répéter. A. B—T.

SOREL (AGNÈS). *Voyez* AGNÈS.

SOREL (CHARLES), sieur de Souvigny, littérateur français, était fils d'un procureur au parlement de Paris et se prétendait de la même famille que la maîtresse de Charles VII. Si l'on s'en rapporte à Guy Patin, l'un des plus intimes amis de Sorel, il faut placer sa naissance à l'année 1599; mais, comme lui-même nous apprend qu'il devint auteur à l'âge de dix-sept ans (1) et que le premier ouvrage qu'on lui attribue (les *Amours de Floris*) est de 1613, on doit la reculer de quelques années. Ch. Bernard, son oncle, favorisa son goût pour la lecture et se chargea de diriger son éducation. Il n'avait pas encore quitté les bancs de l'école quand il publia, sous un nom emprunté, plusieurs romans dont le succès surpassa son attente et décida sa vocation pour la littérature. Cependant, d'après les conseils de son oncle, il renonça bientôt à ce genre pour se livrer à l'étude des sciences et de l'histoire. En 1635, il remplaça Charles Bernard dans la charge d'historiographe de France. Plein de reconnaissance pour les soins qu'il avait reçus de ce bon parent, Sorel termina les ouvrages que celui-ci laissait imparfaits et publia son *Histoire de Louis XIII*, précédée de l'éloge de l'auteur (*voy.* BERNARD). N'ayant pas de fortune, il ne voulut point se marier et se logea chez son beau-frère, substitué du procureur général. Guy Patin, qui fréquentait habituellement Sorel, donne des détails assez curieux sur cet écrivain, dans une lettre à Ch. Spon du 25 novembre 1653. Sans besoin comme sans ambition, Sorel cultiva toute sa vie les lettres avec une ardeur infatigable. Il ne rechercha jamais la protection des grands, et quoiqu'il ait publié un très-grand nombre de volumes, il n'en est aucun qui soit décoré du nom de quelque Mécène, dont l'influence aurait pu déterminer la vogue de l'ouvrage. Un homme de ce caractère ne pouvait avoir aucune part aux grâces que la cour distribuait aux gens de lettres. Privé par le retrans-

(1) « Il a fait ses premiers livres à dix-sept ans, et il en avait composé près de douze avant qu'il fût sur sa vingt-quatrième année. Entre ceux-là, il y en avait même de morale et d'autres sujets fort sénéux. » *Des livres attrib. à l'auteur de la Biblioth. française*, 1^{re} édit., p. 364.

chement des rentes de l'aisance dont il avait joui jusqu'alors, il perdit plus tard sa charge d'historiographe. Il se soumit à cette épreuve de la fortune et n'en continua pas moins d'écrire jusqu'à sa mort, arrivée le 8 mars 1674. Il serait assez inutile d'allonger cet article de la liste des productions de Sorel, qui sont presque toutes tombées dans l'oubli. Les curieux trouveront les titres de ses ouvrages, avec le jugement qu'en portait l'auteur, à la suite de sa *Bibliothèque française*. On se contentera de citer ici les principaux : 1° les *Amours de Floris et de Cléonthe*, Paris, 1613, in-12, sous le nom de *Moulinet, sieur du Parc*; 2° la *Vraie Histoire comique de Francion*, ibid., 1622, in-8°. Cette édition ne contient que sept livres; celle de 1633, in-8°, en renferme douze. Ce roman, dont la lecture est encore agréable pour les amateurs de l'ancienne naïveté française, a été traduit ou imité dans presque toutes les langues de l'Europe. Les meilleures éditions sont celles de Leyde, 1683 ou 1721, 2 vol. in-12, fig. On en trouve l'analyse dans la *Bibliothèque des romans*, juillet 1781, p. 64-202 (1). 3° Le *Berger extravagant*, où, parmi les fantaisies amoureuses, on voit les impertinences des romans et de la poésie, Paris, 1627, 3 vol. in-8°; réimprimé sous le titre de *l'Antiroman, ou l'Histoire du berger Lysis*, ibid., 1635, 2 vol. in-8°; Rouen, 1646, 4 vol. in-8°. C'est une imitation de *Don Quichotte*. Le héros de Sorel est devenu fou en lisant des pastorales, comme celui de Cervantes en lisant des ouvrages de chevalerie. Dans cet ouvrage, Sorel a eu particulièrement en vue de critiquer l'*Astrée* de d'Urfé, regardée alors comme le chef-d'œuvre du genre pastoral (voy. d'URFÉ). 4° *L'Histoire de la monarchie française, où sont décrits les faits mémorables et les vertus de nos anciens rois, depuis Pharamond jusqu'en 840*, Paris, 1636, 2 vol. in-8°; 5° *Des talismans, ou Figures faites sous certaines constellations*, ibid., 1636, in-8°, sous le nom de *Delisle* (2). C'est une réfutation de l'ouvrage de Gaffarel (voy. ce nom). 6° *La Maison des jeux, où se trouvent les divertissements d'une compagnie par des narrations agréables et par des jeux d'esprit*, ibid., 1642, 4 vol. in-8°; 7° *Nouveau Recueil des pièces les plus agréables de ce temps, ensuite des jeux de l'inconnu* (3) et *de la maison des jeux*, ibid., 1644, in-8°; réimprimé en 1658, avec quelques changements; 8° *De l'Académie française, établie pour la correction et l'embellissement du langage, et si elle est de quelque utilité*

aux particuliers et au public, ibid., 1654, in-12 (4); 9° *Description de la grande île des portraitures ou de la ville des portraits*, ibid., 1659, in-12. C'est une critique assez piquante de la manie des portraits en vers et en prose, qui fut à la mode dans ce temps-là et qui se renouvela il y a environ soixante ans. 10° *Relation de ce qui s'est passé au royaume de Sophie, depuis les troubles excités par la rhétorique et l'éloquence*, ibid., 1659, in-12; 11° la *Science universelle*, 4 vol. in-12. C'était, au jugement de Sorel, son ouvrage le plus important; mais quoiqu'il « ait » passé trois ou quatre fois sous l'impression », il n'en a point fait qui soit plus complètement oublié. 12° *L'Histoire de la monarchie française sous le règne de Louis XIV*, Paris, 1662, 2 vol. in-12; 13° la *Bibliothèque française*, ibid., 1664; nouvelle édition augmentée, 1667, in-12. Cet ouvrage, dont le plan est à peu près celui de l'abbé Goujet (voy. ce nom), peut encore être consulté pour les jugements qu'on y trouve sur nos anciens historiens, que Sorel apprécie avec beaucoup d'impartialité. 14° *De la connaissance des bons livres, ou Examen de plusieurs auteurs*, ibid., 1671, in-12. Il y a des réflexions utiles et une critique convenable; mais l'ouvrage est ennuyeux. Il a été réimprimé, Amsterdam, 1673, in-12. 15° *De la prudence*, ibid., 1673, in-12. Le portrait de Sorel a été gravé par Mich. Lasne, format in-4°. On trouvera dans les *Mémoires* de Niceron, t. 31, une liste des ouvrages de Sorel, au nombre de trente-neuf; mais elle n'est point complète et manque d'exactitude (2). W—s.

SORET (NICOLAS), prêtre et poète, né dans le diocèse de Reims, était, au commencement du 17^e siècle, maître de grammaire des enfants de chœur de la cathédrale de Paris. Voilà tout ce qu'on sait de lui. Il a publié : 1° la *Céciliade, ou le Martyre sanglant de Ste-Cécile, patronne des musiciens*, Paris, P. Rezé, 1606, in-8°. Cette tragédie rare est en cinq actes et en vers. On peut en voir l'analyse dans la *Bibliothèque du théâtre fran-*

(1) Il ne s'y trouve, dit Sorel, rien de si problématique qu'on ne connaisse bien que tout cela est à l'avantage de cette illustre compagnie. Le public en jugea autrement. Cet ouvrage n'est pas le seul que Sorel ait fait contre l'Académie française. Il est encore l'auteur du *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'éloquence française*, imprimé à la suite de la *Comédie des académistes* (par St-Evremond). Voy. l'*Histoire de l'Académie*, édit. in-12, t. 1^{er}, p. 63.

(2) Un bibliographe fort instruit et fort zélé, M. Paul Lacroix, attribue avec beaucoup de vraisemblance à Sorel un ouvrage allégorique intitulé *Relation du royaume de Frisquemore*, Paris, 1662 in-12, avec une carte de ce pays imaginaire. Une appréciation étendue du talent de Sorel se trouve dans une étude de M. Victor Journef, *Sur le roman comique, satirique et bourgeois au 17^e siècle*, étude reproduite dans l'ouvrage de ce judicieux critique intitulé *La Littérature indépendante et les écrivains oubliés* (Paris, 1863, voy. p. 215 et suiv.). *Francion* est un roman de mœurs et d'intrigue, un vrai récit pittoresque; c'est une satire littéraire et morale, fort utile pour l'histoire intime du temps, pour celle des modes et des ridicules, des usages et de l'opinion. Tout est pris dans le vif du temps, dans les faits d'alentour. Le *Berger extravagant* est une évidente imitation du *Don Quichotte*, une satire contre les romans et les pastorales. Malgré de graves défauts, ce fut une œuvre salutaire et qui porta coup. Elle contribua à la chute de la pastorale qui, surtout après le succès de l'*Astrée*, avait envahi les livres et le théâtre. B—N—T.

(1) Sorel se crut obligé de désavouer cet ouvrage. On sait assez, dit-il, que ce livre est du sieur du Parc, auteur de ce temps-là, qui y a mêlé des contes fort licencieux et que d'autres encore y ont travaillé. Mais une protestation si tardive ne servit de rien; et probablement Sorel eût été bien fâché qu'on le prit au mot.

(2) La Monnoye a cru que c'était Sorel que Molière avait eu en vue dans la première scène de *l'Ecole des femmes*, où il se moque d'un paysan qui avait pris le nom de *Delisle*; mais ce trait est contre Thomas Corneille (voy. ce nom).

(3) Cet ouvrage est attribué au comte de Cramail (voy. ce nom), qui le fit paraître sous le nom de *Devauz*.

çais. A la suite et avec un titre particulier, se trouvent les chœurs, etc., mis en musique en quatre parties, par Abraham Blondet, chanoine et maître de la musique de l'église de Paris. 2° *Eglogues royales sur l'heureuse naissance de l'Achille français d'Orléans* (le second fils de Henri IV et de Marie de Médicis), Paris, 1603, in-12. Outre les églogues, au nombre de cinq, dédiées à la reine, le volume contient plusieurs autres pièces, tant latines que françaises, de Soret et de ses amis, parmi lesquelles on distingue le célèbre poète latin Jean Morel, principal du collège de Reims, dans l'Université de Paris. 3° *l'Election divine de St-Nicolas à l'archevêché de Myre, avec un sommaire de sa vie, en poème dramatique sentencieux et moral*, Reims, Nic. Constant, 1624, in-8°. Cette pièce, plus rare encore que la précédente (1), ne porte sur le titre que les initiales du nom de l'auteur. Il la dédia à son parent Coquillart, vice-lieutenant du conseil politique des habitants de Reims. Elle fut publiquement représentée dans l'église de St-Antoine de cette ville, le 9 mai 1624, par les jeunes gens dont les noms se lisent à la fin du volume. Cette pièce singulière n'entre dans les compositions dramatiques que parce qu'elle est à plusieurs personnages. C'est une histoire de St-Nicolas, en dialogues et sans distinction d'actes, mais à grand spectacle et dont la représentation a dû coûter fort cher. « On y voit, dit Ste-Beuve (*Tableau de la poésie française et du théâtre français au 16^e siècle*), les « évêques rassemblés en conclave et cherchant « vainement sur qui fixer leur choix. Un ange « descend, qui les avertit, par l'ordre de Dieu, « de choisir le premier homme du nom de Ni- « colas qui entrera le lendemain matin dans l'é- « glise : cet homme est notre saint. On le sacre « malgré son refus, et il donne en finissant sa « bénédiction à tous les assistants. » Suivant l'abbé Bouilliot (*Biographie ardennaise*), la pièce est précédée de jeux de mots à l'archevêque de Reims, aux Rémois, et d'une oraison jaculatoire. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) dit que Soret écrivait avec assez de pureté, sinon d'élégance. On a encore de Soret des stances et le *Reminiscaris des Rochelois*, dédié au roi Louis XIII, Reims, 1628; un poème champêtre sur la naissance du Dauphin, etc. B—L—U.

SORET (JEAN), écrivain moraliste très-estimable. On connaît peu les détails de sa vie. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était né à Paris, qu'il fut avocat au parlement de cette ville et membre de l'Académie de Nancy. Il mourut probablement vers l'époque de la révolution. Trois fois il remporta le prix d'éloquence à l'Académie française, par des discours sur les sujets suivants : 1° (en 1748) *Les hommes ne sentent point assez combien il leur serait avantageux de concourir au bien et au bon-*

heur les uns des autres, imprimé à Paris, en 1749, in-12, avec plusieurs pièces de poésie dédiées à madame la Dauphine (Marie-Josèphe de Saxe); 2° (en 1752) *De l'indulgence pour les défauts d'autrui...*; 3° (en 1758) *Il n'y a point de paix pour le méchant...* Deux autres de ses discours, dont nous ignorons les sujets, obtinrent, en 1750, le premier l'accessit à l'Académie française, le second un prix à l'Académie des belles-lettres de Montauban. Il furent publiés la même année dans le format in-4°. Comme on l'a déjà dit dans cette Biographie, Soret fut le principal collaborateur du père Hayer, récollet (voy. ce nom), pour la rédaction de *la Religion vengée; ou Réfutation des auteurs impies*, etc., en 21 volumes in-12. Il travailla aussi, avec Boudier de Villemiert, au journal intitulé *la Feuille nécessaire, contenant divers détails sur les sciences et les arts*, Paris, 1759, in-8° (continué sous le titre d'*Avant-Coureur*, etc.). Voici l'indication de ses autres ouvrages : 1° *Prédictions de Momus*, 1752, in-8°; 2° *Lettre à une jeune dame sur l'inoculation* (anonyme), 1755 ou 1756, in-12; 3° *Essai sur les mœurs*, Bruxelles, 1756, in-12. L'auteur ne mit point non plus son nom à cette première édition de ce livre qui fut jugé très-favorablement par plusieurs critiques, notamment par l'abbé Sabatier de Castres (voy. ses *Trois siècles de la littérature française*, 1^{re} édition); 4° *Discours de réception à l'Académie de Nancy*, 1756, in-4°; 5° *Ode sur le mariage de Mgr le Dauphin* (depuis Louis XVI), Paris, 1770, in-12; 6° *Odes (deux) à la philosophie*, Paris, 1782, in-8°. Le style de ces odes, dirigées contre les incrédules, est presque dépourvu d'images poétiques, mais il ne manque pas d'une certaine énergie. 7° *Œuvres*, etc., Paris, 1784, 2 vol. in-12. « Ces deux « volumes ne contiennent rien autre qu'une nou- « velle édition considérablement augmentée de « l'*Essai sur les mœurs* et quatre *Lettres* y rela- « tives. » (*France littéraire*, t. 9, p. 216). Quelques personnes, entre autres Desessarts (*Siècles littér.*), ont attribué à Soret l'opuscule qui a pour titre : *l'Inoculation du bon sens*, Londres, 1761, petit in-12 de 62 pages encadrées dans un double filet; mais les savants bibliographes Barbier et Quérard assurent que cet opuscule, assez piquant et qu'on peut encore lire avec plaisir, est de Sélis. B—L—U.

SORIA (JEAN-BAPTISTE), architecte, naquit à Ronie en 1581 et fit la façade de l'église de la Victoire sur la même idée que celle de Ste-Susanne, c'est-à-dire avec les mêmes défauts. C'est sur un semblable principe qu'il éleva aussi la façade de St-Charles de Catenari. Le principal mérite de cet édifice est la grandeur et la richesse des entablements et des sculptures. Le corps de l'église, qui a la forme d'une croix grecque, avec une seule nef, une coupole et la branche du maître-autel plus longue que les trois autres, est dû à Rosato Rosati, sculpteur et architecte de Macerata, qui fit élever à ses frais dans sa ville

(1) Les deux pièces de Soret ont été vendues quatre-vingts francs chez M. de Soleinne: la *Céciliade*, quarante-neuf francs; l'*Election divine*, trente et un francs.

natale l'église des jésuites. Le cardinal Borghèse, protecteur de Soria, lui fit faire les portiques et la face de St-Grégore. Les portiques n'ont rien de bien remarquable; la façade, quoique composée de deux ordres et présentant tous les défauts de l'époque, est cependant svelte et élégante, avantage qu'elle doit à la vaste place qui est au devant, à sa position au sommet du mont Célio et à son élévation au haut d'un escalier immense, mais incommode, et cependant cette construction n'est encore que la façade feinte de l'église. Après l'avoir passée, on entre dans une cour entourée d'arcades au fond de laquelle se trouve la véritable façade. Ainsi l'artiste a perdu tous les avantages qu'il pouvait tirer de l'espace qui était à sa disposition. Le même défaut de génie se fait remarquer dans les autres monuments de Soria, le portique de St-Chrysogone et l'église Ste-Catherine de Sienne sur le Monte-Magnanapoli. Cet architecte mourut en 1651. P—s.

SORIA (FRANÇOIS-ANTOINE), biographe, né vers l'année 1730, à Massa di Novi, dans le royaume de Naples, embrassa l'état ecclésiastique, après avoir achevé ses études à l'université de cette capitale. Signorelli, qui avoue avoir beaucoup profité des travaux de Soria, ne donne presque pas de renseignements sur sa personne. Il écrivait pourtant à une époque rapprochée de la mort de cet historien, qui vivait encore en 1797. Soria a montré beaucoup d'érudition dans ses *Mémoires sur les historiens napolitains*, livre rempli de recherches sur cette partie de l'histoire littéraire de l'Italie. On pourrait y ajouter quelques noms, l'enrichir de quelques détails; mais on trouve rarement à combattre les jugements portés sur les différents ouvrages qui s'y trouvent analysés. Cette bibliothèque, intitulée *Memorie storico-critiche degli storici napolitani*, Naples, 1781-1782, 2 vol. in-4°, contient environ deux cent soixante-dix historiens nationaux et étrangers, outre cent cinquante-sept articles relatifs aux auteurs qui ont écrit sur le Vésuve ou sur les antiquités d'Herculanum. Les autres ouvrages de Soria sont : 1° *Lettere ad un amico*, ibid., 1797, in-8°. L'auteur passe en revue une partie des ouvrages de Papebrœck, de Sigonio, de Baillet, de Muratori, de Baronius, de Struve, etc., dont il relève quelques erreurs. 2° *Storia del regno di Maometto II*, traduit du français de Guill. et de St-Georges. — SORIA (Jean de), professeur et bibliothécaire à Pavie, mort à Calvi, en 1767, a publié : *Recueil d'opuscules philosophiques et philologiques*, Pise, 1766, 3 vol. in-8°. A—c—s.

SORIANO (MICHEL), diplomate vénitien du 16^e siècle, représenta dignement sa république dans plusieurs cours, notamment en Allemagne, près de Ferdinand, roi des Romains, depuis empereur; en Angleterre, près de la reine Marie, fille de Henri VIII; en Espagne, à l'événement de Philippe II; à Rome, sous deux ou trois papes, et en France au commencement du règne

de Charles IX. Esprit fin, observateur judicieux, très-instruit de l'histoire des peuples et connaissant parfaitement leurs divers intérêts, Soriano avait tout ce qu'il fallait pour bien remplir les missions qui lui étaient confiées. On a la preuve de son habileté en affaires dans les relations très-remarquables qu'il a laissées de ses ambassades et dans quelques mémoires diplomatiques échappés à sa plume, sinon élégante, du moins facile et exercée. Ces écrits, qui auraient mérité de voir le jour, sont demeurés inédits, mais notre bibliothèque de Paris en possède des copies dont le docteur Marsand a donné la description dans l'excellent ouvrage qu'il a consacré aux nombreux manuscrits italiens de ce magnifique dépôt littéraire et des autres bibliothèques publiques de la capitale. La plus importante production de Soriano et la plus intéressante pour nous est intitulée *Commentarii del regno di Francia nel principio della Setta Ugonatta*, etc. (1561). « C'est, » dit le savant que nous venons de citer, un chef-d'œuvre de politique, de prudence, de franchise » et de loyauté (1). » Madame Thiroux d'Arconville, qui a publié en 1783 une bonne histoire de François II, ayant eu connaissance des *Commentarii* et trouvant avec raison qu'ils jetaient un grand jour sur l'époque orageuse dont elle retraçait le tableau, les traduisit en français et fit de cette traduction une sorte d'appendice à son livre. Ed. Mennechet, a qui l'on doit une réimpression de l'*Histoire de l'état de la France sous le règne de François II*, par Regnier de la Planchette (voy. ce nom), Paris, 1836, 1 vol. in-fol., ou 2 vol. in-8°, a aussi placé à la suite de cette histoire curieuse, mais souvent dictée par l'esprit de parti, une traduction des *Commentaires* de Soriano. Des autres pièces laissées par Soriano, nous ne mentionnerons particulièrement que les deux suivantes; elles nous semblent être celles qui doivent offrir le plus d'intérêt : 1° le compte rendu de son ambassade en Espagne près Philippe II. Il l'a accompagné d'un *Sommario di tutte l'entrate e spese particolari di sua maestà catolica*; 2° le morceau qui a pour titre : *Relazione dello stato della città di Roma al tempo di papa Pio V^o fatto alla repubblica di Venezia, l'anno 1571*. Michel composa cette relation pendant son séjour à Rome, en qualité de plénipotentiaire de Venise au congrès ouvert pour la négociation d'une ligue générale contre les Turcs. La part très-active qu'il prit à ce congrès (dont il fut aussi l'historien) paraît avoir été le dernier service rendu par lui à sa patrie. — SORIANO (Marc-Antoine) était, en 1535, ambassadeur de Venise près du pape Paul III. On trouve deux pièces manuscrites de ce négociateur à la bibliothèque de Paris (Marsand, *Manoscritti*, t. 2, p. 74 et 370). — SORIANO (Nicolas)

(1) Voy. *I manoscritti italiani della regia biblioteca parisiense*, p. 700. Pour les autres manuscrits de Soriano, voy. son nom à la table de ce volume et à celle du second volume ajouté par Marsand, etc.

fut, en 1583, providiteur de l'armée vénitienne. La bibliothèque conserve le rapport qu'il fit au sénat de la république touchant l'état de cette armée (*Manoscritti*, t. 1^{er}, p. 677). Ces deux personnages étaient sans doute de la même famille que Michel.

B—L—U.

SORIN ou SORINUS (TANNEGUY), savant jurisconsulte, était né dans le 16^e siècle à Lessay, village du Cotentin. En terminant ses études, il prit le doctorat dans la double faculté de droit, et quelque temps après il fut pourvu de la chaire de droit civil à l'université de Caen. Le présidial de cette ville ayant été rétabli en 1532, il en fut nommé le premier conseiller. Il vivait encore en 1574, mais on ignore la date de sa mort. Une épigramme latine de Sorin est imprimée à la tête de la traduction de *Darès* par Charles de Bourgueville. Cette pièce, la seule qui nous reste de lui, fait connaître, dit Huet, le succès qu'il aurait eu dans la poésie s'il l'eût cultivée (*Origines de Caen*, 2^e édition, 415.) Les traités de droit de Sorin sont rares et peuvent encore être consultés utilement. Ce sont : 1^o *De jurisdictione commentarii, via, arte et ratione docendi discendique confecti*, Caen, 1567, in-4^o de 143 pages. Cet ouvrage est dédié au chancelier de l'Hôpital. 2^o *De Normandiæ quiritatione quam HARO appellat liber*, ibid., 1567, in-4^o de 63 pages. 3^o *De consuetudine Normaniæ gall. et lat., diligenter visa, castigata et commentariis aucta*, ibid., 1568-1574, 2 vol. in-4^o. W—s.

SORINIÈRE (CLAUDE-FRANÇOIS DU VERDIER DE LA), Angevin, né vers 1702, a fourni beaucoup de morceaux, soit en vers, soit en prose, au *Journal de Verdun* et au *Mercure*. Ses travaux littéraires lui firent obtenir, en 1748, le titre de membre de l'académie royale d'Angers. On ignore l'époque de sa mort. Le *Mercure* de 1770 contient encore de ses productions. Soit dédain, soit oubli, il n'est pas compté au nombre des illustres Angevins, par l'auteur des *Recherches historiques sur la ville d'Angers*, publiées en 1776, in-4^o. Dans une lettre à l'abbé Dartigny, insérée au tome 7 des *Nouveaux Mémoires d'histoire*, etc. (voy. d'ARTIGNY), et aussi au *Mercure*, tome 1^{er}, de juin 1750, la Sorinière combat l'opinion de d'Artigny, qui, d'après d'Olivet, attribuait la haine de Jurieu contre Bayle à une liaison de ce dernier avec madame Jurieu. Les vers de la Sorinière ont la mesure et la rime : c'est tout ce qu'on peut en dire. Cependant trouvant le joug de la rime trop pesant, il composa, en vers blancs, une épître, qui fut insérée dans le *Mercure* de janvier 1748. Son *Poème, ou Essai sur les progrès des sciences et des beaux-arts, sous le règne de Louis le Bien-Aimé*, publié d'abord dans le *Mercure* de septembre 1749, a été réimprimé à part. Une troisième édition, avec des additions et changements considérables, parut à Angers, en 1750, in-4^o. Quelques vers sont consacrés à Voltaire, qui cependant, dans son *Épître à Boileau* (1769), dit qu'il a vu

le parti janséniste plus méprisé que le parti rival, et

Tombant dans la poussière
Avec Guyon, Fréron, Nonotte et Sorinière.

C'est par ce vers seulement que Sorinière échappe à l'obscurité. On cite encore de lui un *Discours sur le roi*, 1752, in-4^o. — Jean Morin, sieur de la SORINIÈRE, premier président de la chambre des comptes de Bretagne, à la fin du 16^e siècle, avait composé des *Mémoires et recherches touchant les antiquités et singularités de la Bretagne armorique*, qui n'ont point été imprimés et qui paraissent perdus. Lacroix du Maine, d'après Scévole de Ste-Marthe, lui attribue des *Oraisons*, des *Poésies françaises*, et entre autres un *Discours par lequel il méprise les biens de fortune*. A. B.-r.

SORNET (CLAUDE-BENOÎT), savant bénédictin de la congrégation de St-Vannes, naquit à Salins, en 1739. Après avoir terminé ses études au collège de cette ville, il embrassa la vie religieuse et fit profession à l'abbaye de Luxeuil. Ses talents et ses qualités personnelles le firent parvenir aux premiers emplois de sa congrégation, et il se servit de son influence sur ses confrères pour leur faire adopter des mesures propres à ranimer le goût des recherches diplomatiques et des études sérieuses. Dom Sornet était déjà connu par des succès dans la chaire, quand il se présenta pour disputer les prix proposés par l'académie de Besançon, et il acquit, dans cette carrière, de nouveaux droits à l'estime publique. La révolution de 1789, en l'arrachant au calme du cloître, le força d'interrompre ses travaux. Il vécut ignoré, dans la retraite, jusqu'en 1801, qu'il accepta la cure de Sellières, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier. Il se consacra dès lors tout entier à ses devoirs de pasteur et mourut en 1815. Indépendamment de divers ouvrages restés manuscrits, et qui ont été perdus avec ses recueils, on a de dom Sornet : 1^o *Dissertation sur l'origine, la forme et le pouvoir des Etats de Franche-Comté*, couronnée, en 1764, par l'académie de Besançon ; 2^o *Recherches historiques sur les princes et seigneurs du comté de Bourgogne qui se sont distingués dans les croisades*, couronnée en 1767 ; 3^o *Éloges* de Jean de Vienne, amiral de France ; — de Nicolas Perrenot de Granvelle, chancelier de l'empereur Charles-Quint ; — d'Antoine Brun, ministre d'Espagne au congrès de Munster. Le premier obtint un accessit, en 1770 ; les deux autres furent couronnés en 1775 et en 1786. On conserve ces divers ouvrages de dom Sornet à la bibliothèque de Besançon, dans le recueil de l'académie. W-s.

SORRI (PIERRE), peintre italien, naquit au château de Gusme, dans le pays de Sienne, en 1556. Après avoir reçu les premiers principes de son art du Salimbeni, il se rendit à Florence, où le Passignano acheva de perfectionner son talent, lui donna sa fille en mariage et l'associa à tous les travaux qu'il était chargé d'exécuter, tant à Florence qu'à Venise. Comme son maître, Sorri sut allier

le goût florentin au goût vénitien et s'appropriâ si bien le style de Salimbeni, qu'on ne distingua plus les ouvrages des deux artistes. Cependant Sorri peignait avec moins de promptitude que son beau-père; mais son coloris était plus solide, et son dessin peut-être plus gracieux. La confrérie de St-Sébastien de Sienne, qui, à cette époque, fut décorée par les plus habiles artistes siennois, est ornée d'un de ses tableaux. Sorri resta longtemps fixé à Florence, parcourut les principales villes de Toscane et y laissa quelques productions de son pinceau gracieux et facile. C'est dans l'église du Dôme de Pise qu'il s'est principalement distingué. Il y peignit la *Consécration de cette basilique*, sur une vaste toile, et dans une autre où il a mis son nom, la *Dispute de Jésus avec les docteurs*. Jamais il ne déploya un aussi grand talent dans l'architecture et dans les ornements, qui rappellent Paul Véronèse. Il laissa aussi quelques-unes de ses productions à la chartreuse de Pavie. De 1610 à 1612, il se rendit, pour la seconde fois, à Gènes, où il ouvrit une école. Il y exécuta plusieurs tableaux et y forma de nombreux élèves. Il revint à Rome, d'où il envoya à Sienne le tableau du *Mariage de la Vierge*, destiné pour l'église du Santuccio. Il se retira, dans sa vieillesse, à San Gusme, lieu de sa naissance, et il y avait fait construire une habitation agréable, où il se plaisait à cultiver son jardin. En 1622, il éprouva, en se promenant sur le soir, une attaque d'apoplexie, se fracassa la mâchoire en tombant et mourut quelques jours après. Ce peintre atteignit à la même perfection dans l'histoire, dans le paysage et dans le portrait.

P—s.

SOSIGÈNE, astronome d'Alexandrie, fut du nombre des mathématiciens appelés à Rome par César pour la réforme du calendrier. Après différents essais infructueux, il lui prouva la nécessité de l'abandonner pour adopter l'année solaire. Il n'ignorait pas qu'elle avait été fixée par Hipparque à trois cent soixante-cinq jours cinq heures cinquante-cinq minutes douze secondes; mais il ne crut pas devoir s'arrêter à ces fractions et régla l'année à trois cent soixante-cinq jours six heures. L'année lunaire n'en avait que trois cent cinquante-cinq. Les dix jours d'augmentation furent répartis entre les mois de la manière suivante : on en ajouta deux aux mois de janvier, d'août et de décembre, et un seulement aux mois d'avril, de juin, de septembre et de novembre. Les six heures restantes devaient former, tous les quatre ans, un jour, lequel fut intercalé dans le mois de février, avant le sixième jour qui précédait les calendes, d'où il fut appelé *bissext* et l'année *bissextile*. Le travail de Sosigène terminé, César fit adopter, dans tout l'empire, le nouveau calendrier, qui reçut le nom de *julien*. Pour remettre cette année-là en harmonie avec le cours du soleil, il fallut la prolonger de quatre-vingt-dix jours, de sorte qu'elle en eut quatre

cent quarante-cinq; les chronologistes la nomment l'année du désordre ou de la confusion (1). Sosigène avait bien prévu que les quatre minutes quarante-huit secondes, dont son année était trop longue, finiraient par rendre nécessaire une nouvelle réforme du calendrier; mais il craignait, sans doute, dit Bailly, d'introduire une complication qui ne serait pas suivie en y remédiant dès lors, et laissa aux siècles futurs le soin de corriger l'erreur quand elle serait arrivée (*voy. l'Histoire de l'astronomie*). Ce fut, comme on sait, l'ouvrage du pape Grégoire XIII (*voy. ce nom*), dont le calendrier remplaça celui de Sosigène, lequel avait duré quinze siècles. Sosigène avait composé des commentaires sur le traité d'Aristote *De cælo*, et un livre des *Révolutions de Sparte*; ces deux ouvrages ne nous sont point parvenus.

W—s.

SOSTEGNO (le marquis CHARLES-EMMANUEL ALFIERI), fils de Robert-Jérôme, premier écuyer du roi Charles-Emmanuel III et de Louise Asiari de St-Marsan, naquit, à Turin, le 19 février 1764. Après avoir fait ses premières études dans la maison paternelle, il suivit les cours de l'université de Turin et fut reçu licencié en droit, en 1782. Vers la fin de cette année, il entra au service comme sous-lieutenant dans les dragons du roi. En 1786, il passa lieutenant dans le régiment de Suze. En 1787, il fut nommé écuyer de la princesse de Piémont, Marie-Clotilde de France, qui monta ensuite sur le trône, en 1796. En 1790 et 1791, il voyagea dans les Pays-Bas, en Allemagne et dans la basse Italie. A son retour à Turin, il fut fait capitaine, et, en septembre 1791, il épousa la demoiselle Charlotte-Mélanie Duchi, fille du comte Duchi. Au printemps de 1792, la guerre ayant éclaté entre la Sardaigne et la France, il dut se séparer de sa jeune épouse pour suivre son régiment, appelé à garder la ligne des Alpes. Il fut ensuite destiné à servir d'aide de camp à son père, nommé commandant général de Chambéry. Ils venaient, l'un et l'autre, d'arriver dans cette ville lorsque le duché de Savoie fut envahi par les troupes de la république française, le 28 septembre 1792. Le roi de Sardaigne n'ayant pas alors des forces suffisantes pour défendre la frontière de la Savoie, du côté de la France, dut se résigner à abandonner ce pays et se borner à garder le sommet des Alpes. La guerre des Alpes dura trois ans, pendant lesquels les troupes piémontaises, victorieuses ou vaincues, se signalèrent toujours par leur bravoure et leur bonne discipline. Le marquis de Sostegno, son père, major général, son oncle paternel, colonel de cavalerie, etc., ses deux frères cadets, payaient tous de leur personne pour la défense de la patrie. Il se trouvait, le 8 septembre 1793, avec ses deux frères et deux beaux-frères Duchi, à un fait d'armes près Lantosca, lorsque le comte

(1) C'est la 44^e année avant l'ère chrétienne.

Alfieri fut blessé à mort et le comte Duchi mortellement frappé. Ce dernier mourut de ses blessures peu de jours après. Au printemps de l'année 1796, Bonaparte, nommé général en chef de l'armée républicaine des Alpes, pénétra dans les plaines du Piémont. Le jeune général, préluant aux grandes victoires qu'il remporta ensuite, réussit à séparer l'armée autrichienne de l'armée sarde, gagna les batailles de Montenotte et de Mondovi et poussa son avant garde jusqu'à Cherasco, où se conclut un armistice qui fut suivi du traité de paix de Paris. Après cette paix désastreuse, le marquis Alfieri se retira du service militaire et rentra dans la vie privée. En 1798, les menées du général Joubert, qui commandait en chef l'armée française en Italie, contraignirent le roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel IV, d'abdiquer la couronne et de quitter ses Etats. On créa en Piémont un gouvernement provisoire, et l'on y proclama la république. En 1799, l'armée austro-russe, commandée par Souwarow, gagna la bataille de Novi et força les troupes françaises à évacuer le Piémont. Les membres du gouvernement provisoire, à l'approche des troupes austro-russes victorieuses, firent arrêter, le 2 mai 1799, et conduire en France, comme otages, plusieurs gentilhommes de Turin. Alfieri et son père étaient au nombre de ces otages. Ils furent d'abord conduits à Grenoble, puis à Dijon. Le marquis a toujours gardé un souvenir reconnaissant du bienveillant accueil qu'il reçut dans ces deux villes, notamment des familles Perrier et de Cordoue. Au mois de janvier 1800, il obtint la permission de se rendre de Dijon à Paris; il y alla dans le but de solliciter la mise en liberté de ses compagnons de captivité. Mais ce ne fut que quelque temps après la bataille de Marengo que cette grâce leur fut accordée. Le Piémont étant retombé sous la domination française, le marquis Alfieri fut envoyé, en mai 1801, comme notable, à Paris, où devait être décidé le sort de ce pays. Il plaida avec une franchise chaleureuse auprès du premier consul la cause du roi de Sardaigne; mais Bonaparte lui répondit que la maison de Savoie avait à jamais fini de régner. Au mois d'octobre de la même année, il retourna à Turin sans avoir pu obtenir que le Piémont restât séparé de la France. Le 18 août 1805, il perdit son épouse, à peine âgée de 32 ans. En 1808, l'empereur Napoléon envoya comme gouverneur général au delà des Alpes le prince Camille Borghèse, son beau-frère, et lui créa une cour. Le marquis Alfieri fut nommé grand maître des cérémonies. Comme il avait déjà obtenu, quelques années auparavant, de ne pas aller siéger au conseil d'Etat à Paris, et fait dispenser son fils d'entrer dans les pages, il ne crut pas devoir refuser cette charge qui lui permettait de continuer à vivre au sein de sa famille. En 1813, il maria sa fille aînée au marquis Robert Tapparelli d'Azeglio, auditeur au conseil

d'Etat. Mais au printemps de 1814, peu de jours avant la restauration, il perdit son père octogénaire, homme de forte et noble trempe, en qui l'on aimait à retrouver un dernier reflet du règne glorieux et bienfaisant du roi Charles-Emmanuel III. Au retour du roi en Piémont, en 1814, le marquis Alfieri fut destiné au poste d'ambassadeur à la cour de France. Il voulut déclinier cette mission, parce que les affaires de sa famille réclamaient sa présence en Piémont; mais il dut obéir aux ordres du roi. Il quitta Paris pendant les cent-jours, et il y retourna en janvier 1816, fut nommé, en 1815, brigadier général et chevalier grand-croix de l'ordre de St-Maurice et de St-Lazare. En 1807, le marquis Alfieri avait acheté, à l'enchère, et au prix de trente-six mille francs, le magnifique château de Gouvon, pour le soustraire au marteau de la bande noire, et dans l'espoir de le rendre un jour à ses anciens possesseurs, les princes de Savoie. Ce château avait appartenu à l'illustre famille de Solar de Govone, qui s'est éteinte. Une partie de ses biens avait été dévolue, par succession, à la famille Alfieri; le château avait été vendu au roi Victor-Amédée III. Les vœux du marquis Alfieri se réalisèrent. Il fut heureux de pouvoir rendre ce château, au même prix qu'il l'avait acheté, au duc de Genevois, depuis le roi Charles-Félix. En 1822, le chevalier de Radicati, secrétaire du cabinet de Charles-Félix, lui annonça confidentiellement que l'on songeait à lui pour le ministère des affaires étrangères. Le marquis Alfieri insista pour que son dévouement ne fût pas mis à pareille épreuve. Le roi Charles-Félix respecta des scrupules dont la sincérité n'était pas douteuse. Personne plus sincèrement que M. de Sostegno n'applaudit au choix qui fut fait de S. E. le comte de la Tour, pour remplir la place qui lui avait été offerte. En 1823, le marquis reçut à Paris, de retour de la guerre d'Espagne, le prince de Carignan, qui régna depuis sous le nom de Charles-Albert. Pendant le séjour de près de trois mois qu'il fit dans cette capitale, ce prince apprit à mieux connaître encore les rares qualités de ce diplomate. Le marquis, dès son arrivée à Paris, en 1814, avait voué à la famille de Savoie-Carignan, qui y était établie, un vif et profond intérêt qui ne s'est jamais démenti un seul instant, et dont le prince Eugène de Savoie-Carignan s'est toujours souvenu. Depuis quelques années le marquis Alfieri souhaitait de pouvoir vivre au milieu de sa famille et ne cessait de solliciter son rappel de l'ambassade. Le roi, cédant enfin à ses instances, lui donna pour successeur, à Paris, le comte de Sales, et le nomma son grand chambellan en remplacement du marquis de St-Marsan qui venait de mourir. Il quitta l'ambassade dans les premiers jours de décembre 1828, emportant les regrets de tous les membres du corps diplomatique, dont il était devenu le doyen, et dont il avait su gagner l'estime et l'affection. Le mar-

quis Alfieri prit part aux négociations qui firent rendre au roi la partie de la Savoie que le traité de Paris de 1814 avait laissée sous la domination française, et qui procurèrent à l'université de Turin le recouvrement de sept millions et plus, montant d'une rente et d'arrérages qu'elle avait sur le grand-livre de France, et que le gouvernement français lui contestait. Le roi Louis XVIII et le roi Charles X, auprès desquels il avait été successivement accrédité, lui avaient accordé la plus grande confiance, et le duc et la duchesse d'Orléans, devenus, en 1830, roi et reine des Français, admettaient, avec une bienveillance toute particulière, dans leur intimité, le représentant du roi de Sardaigne, leur beau-frère. En partant pour son ambassade, en 1814, le marquis Alfieri était chargé, par ses instructions, de faire valoir les motifs qui n'avaient pas permis au roi de Sardaigne d'admettre dans ses Etats la Légion d'honneur. Le roi avait créé l'ordre militaire de Savoie et décidé que cette décoration serait donnée de droit en échange aux militaires, redevenus ses sujets qui avaient fait les guerres de l'empire et avaient obtenu celle de la Légion d'honneur. Le gouvernement français n'avait jamais cessé de réclamer contre cette défense et avait, par représailles, interdit en France l'ordre de St-Maurice et St-Lazare. Sur ce point les deux cours avaient été dans un fâcheux désaccord. Lorsque le conseil d'Etat fut créé, par édit royal du 18 août 1831, il fut nommé conseiller d'Etat adjoint permanent. En sa qualité de grand chambellan, il était président et directeur en chef de l'académie royale des beaux-arts. Assisté du marquis d'Azeglio, son gendre, et profondément versé dans la connaissance des beaux-arts, Sostegno fit restaurer le palais de l'académie et introduisit dans ce royal établissement des réformes qui avaient pour but de favoriser les études et d'améliorer le sort des professeurs, des artistes, etc. Ces réformes furent couronnées d'un plein succès. Il ne bornait pas là les soins qu'il donnait à l'académie royale. Il encourageait encore, par ses conseils et de ses propres deniers, les artistes qui avaient du talent, mais qui manquaient de moyens pour le cultiver. Il descendait lui-même pour toute chose dans les plus petits détails et entretenait une vaste correspondance. Il s'occupait depuis longtemps d'embellir son magnifique château de St-Martin, et il fit construire à ses frais dans ce pays une très-belle église. En 1844, parvenu à l'âge de 77 ans, il sollicita et obtint du roi sa retraite des affaires. Au mois de mai 1844, il fut atteint d'une grave maladie qui fut d'abord jugée mortelle, et à laquelle il succomba, le 8 décembre suivant. Z.

SOSTRATE DE CNIDE, architecte, fils de Dexiphanes, construisit, sous les Ptolémées, le phare célèbre d'Alexandrie, qui depuis servit de modèle à tant de monuments du même genre. Sostrate voulut que son nom parvint, avec son ouvrage,

à la postérité la plus reculée. Il le fit graver profondément sur la pierre et couvrit cette inscription d'un enduit ou espèce de stuc, sur lequel on lisait le nom de Ptolémée. L'artiste avait calculé que l'effet du temps détruirait cet enduit et laisserait enfin son nom à découvert. Au rapport de Lucien, l'inscription cachée était ainsi conçue : « SOSTRATE DE CNIDE, FILS DE DEXIPHANES, AUX « DIEUX CONSERVATEURS, POUR LE SALUT DES NAVI- « GATEURS. » Strabon la rapporte différemment. Suivant lui, on lisait : « *Sostrate, l'ami des rois, « l'a fait.* » Pline dit positivement que ce fut du consentement de Ptolomée que Sostrate plaça son nom sur le phare; il ajoute que, de son temps, on voyait de semblables tours à Puteole et à Ravenne. Sostrate fut aussi le constructeur des jardins suspendus de Cnide, sur lesquels on a fait beaucoup de conjectures. — Un autre SOSTRATE, statuaire, vivait vers la 114^e olympiade et fut contemporain de Lysippe et de Silanion. Pline paraît le confondre avec un troisième Sostrate, qui, sans doute, a vécu bien antérieurement, puisqu'il était élève et neveu de Pythagore de Rhègè et père de Pantias de Chios, auteur d'une statue d'Aristée d'Argos, vainqueur à la course des chars.

L—S—E.

SOTER, pape, successeur de St-Anicet, né à Fondi, dans la terre de Labour, fut élu, suivant Lenglet Dufresnoy, le 1^{er} janvier 162. Le P. Pagi place cette élection en 161, et Fleury, comme l'*Art de vérifier les dates*, en 168. Toutes les dates sont fort incertaines dans ces premiers temps. Ce qu'on sait de plus certain relativement à St-Soter, c'est qu'il vécut et gouverna l'Eglise sous Marc-Aurèle. La tradition ecclésiastique a conservé le souvenir de son zèle, de sa charité, de ses lumières. On assure qu'il s'opposa courageusement aux hérésies qui commençaient à paraître, telles que celles des Montanistes ou Cataphryges. Sa mémoire est honorée le 2 avril par les Martyrologes, quoique rien n'indique qu'il ait été la victime d'aucune persécution. L'Eglise ne doute pas que ses premiers pasteurs n'aient combattu pour la foi, et les honneurs qu'elle leur rend sont la récompense de leurs vertus. St-Soter eut pour successeur St-Eleuthère. D—S.

SOTHEBY (WILLIAM), poète anglais, né à Londres, le 9 novembre 1757, appartenait à une famille distinguée; son père était colonel d'un des régiments de la garde; il le perdit à l'âge de sept ans, et il eut pour tuteur un savant alors fameux, H. Sloane, et un jurisconsulte, Ch. Yorke, qui devint plus tard chancelier. Envoyé à l'école de Harrow, il y resta jusqu'à l'âge de dix-sept ans, mais au lieu d'aller achever ses études dans une des universités, il entra dans l'armée, et il acheta un brevet d'officier dans un régiment de dragons, tout en sollicitant aussitôt un congé pour aller à l'école militaire d'Angers se perfectionner dans la théorie de la guerre; l'Angleterre était alors dépourvue d'institutions de ce genre. Il fit

ensuite un court séjour à Berlin et à Vienne, et, en 1777, il rejoignit son régiment qui était disséminé dans le Yorkshire. La vie de garnison ne lui offrit que des ennuis qu'il chercha à tromper en s'appliquant à la lecture de Shakspeare et des meilleurs poètes anglais. En 1780, il se maria, quitta l'armée et acheta un domaine auprès de Southampton; il y passa dix ans, tout occupé de ses études favorites et s'essayant à composer. Accompagné de son frère, l'amiral Sotheby, il parcourut à pied, en 1788, une grande partie du pays de Galles, et il publia ensuite une relation poétique de cette excursion. En 1791, il se transporta à Londres, où il résida habituellement, tout en passant une partie de la belle saison dans une habitation à l'entrée de la forêt d'Epping, dont il était un des gouverneurs. Possesseur d'une fortune considérable, il ouvrit à Londres ses salons à tous les hommes distingués, soit dans les lettres et les arts, soit dans la politique, sans se préoccuper du parti auquel ils appartenaient. Il fut bientôt admis dans les compagnies savantes : la société royale, celle des antiquaires, celle des dilettanti l'inscrivirent sur la liste de leurs membres. La littérature allemande commençait à prendre faveur en Angleterre; Sotheby connaissait la langue de la Germanie; il fit paraître, en 1798, une traduction en vers d'un poème de Wieland, *Oberon*, récit fantastique et gracieux, emprunté aux légendes chevaleresques du moyen âge; ce travail fut bien accueilli, mais tournant ses efforts dans une autre direction, Sotheby fit paraître, en 1800, une traduction des *Géorgiques*; deux ans plus tard, il mit au jour une tragédie d'*Oreste*, imitation fidèle des compositions dramatiques des Grecs. Délaissant l'antiquité classique pour l'histoire du peuple d'Israël, il consacra plusieurs années à écrire un poème épique, *Saül*, qui, publié en 1807, eut peu de succès. Walter Scott venait de faire paraître la *Dame du lac* et *Marmion*; la foule saluait ces œuvres poétiques; Sotheby voulut marcher dans cette voie, mais *Constance de Castille*, poème en dix chants, livré au public en 1810, fut très-froidement accueillie. Il ne se découragea point, et, en 1814, il fit réimprimer son *Oreste*, qu'il accompagna de quatre nouvelles tragédies. En 1816, il fit un long voyage sur le continent et ne revint qu'à la fin de 1817. En 1827, il donna une édition polyglotte des *Géorgiques*, livre de luxe où le texte original était accompagné de sa traduction anglaise, revue et corrigée, et des traductions de Delille, de Soave, de Guzman et de Voss. Des exemplaires de ce beau volume in-folio furent offerts à divers souverains, qui adressèrent à l'auteur des médailles ou des tabatières, suivant l'usage en pareille circonstance. Sotheby était dans sa soixante et dixième année lorsqu'il entreprit de traduire Homère en vers. Cette tentative le séduisit au point qu'il ne passa pas un seul jour sans lui consacrer quelques heures, même pendant un voyage qu'en

1829 il fit en Ecosse; il termina l'*Iliade* en septembre 1830 et l'*Odyssée* en juillet 1832. Ce long travail n'est pas destiné à effacer les efforts de Pope pour faire passer dans la langue anglaise les chants du poète grec; Sotheby est un interprète fidèle, consciencieux, mais il manque d'énergie; il est trop souvent inanimé; il laisse le lecteur très-froid, et c'est là un tort impardonnable. Il a été plus heureux dans sa traduction des *Géorgiques*, qu'il ne cessa de remanier et de perfectionner. Comme écrivain original, il ne saurait prétendre à un rang fort élevé; ses pensées sont faibles, et, noyées dans la diffuse proximité d'un style d'ailleurs fort élégant, elles restent sans netteté. L'imagination lui fait défaut; il ne se soutient que grâce au mérite d'une diction pure et agréable. Indépendamment des écrits que nous avons déjà indiqués, nous pourrions signaler un poème sur le combat livré par Nelson à la flotte française, près d'Alexandrie, en 1799; *l'Italie* (1828, in-8°), description en vers de ce que ce beau pays offre de plus pittoresque, et quelques autres écrits de peu d'étendue. Sotheby mourut le 30 décembre 1833, dans sa 77^e année. Il avait depuis longtemps perdu ses trois fils; l'aîné, colonel dans la garde, succomba en 1815 aux fatigues essuyées dans de rudes campagnes; les deux autres étaient entrés au service de la compagnie des Indes; l'un mourut à Londres en 1827; l'autre, agent du gouvernement à Nagpore, fut tué en 1817 en repoussant une attaque faite par des indigènes.

Z.

SOTIN DE LA COINDIÈRE (PIERRE-JEAN-MARIE), né à Nantes, en 1764, était fils d'un avocat au parlement de Bretagne. Destiné à suivre la même carrière que son père, il fit son droit à Rennes et revint à Nantes peu de temps avant que la révolution éclatât; il s'en montra zélé partisan. Comme la profession de jurisconsulte offrait peu de ressources dans ces circonstances, il exerça l'état de courtier. Nommé, en 1790, membre du directoire du district de Nantes, et en 1792, l'un des administrateurs du département de la Loire-Inférieure, il remplissait ces dernières fonctions quand il fut enveloppé dans la proscription des cent trente-deux Nantais, qui furent envoyés à Paris, où ils se trouvèrent réduits à quatre-vingt-quatorze par les fatigues, les maladies et la misère. Lorsque, après la mort de Robespierre, ils eurent été jugés et acquittés par le tribunal révolutionnaire, bientôt d'accusés devenus accusateurs, ils dénoncèrent les crimes de Carrier et des membres du comité révolutionnaire de Nantes, qui furent condamnés et conduits à l'échafaud (voy. CARRIER). Sotin s'établit alors à Paris, où, par le crédit de la faction thermidorienne, il obtint la place de commissaire central auprès du département de la Seine. A la fin de juillet 1797, il fut nommé ministre de la police, en remplacement de Lenoir-Laroche. Chargé par le directoire exécutif, après la révolution du 18 fructidor, de

présider à la déportation des victimes de cette journée, et reconnaissant parmi elles des hommes qui, naguère, avaient figuré dans le parti de ses persécuteurs (voy. BOURDON de l'Oise et ROVÈRE); Messieurs, leur dit-il, *je vous souhaite un bon voyage; voilà ce que c'est que les révolutions*. Pendant son ministère, Sotin fit exécuter rigoureusement la loi du 19 fructidor sur les passe-ports, ainsi que les mesures du directoire contre les prêtres, pour la prohibition des journaux et la surveillance des spectacles. Il est néanmoins à notre connaissance, que parmi un assez grand nombre d'émigrés maintenus, d'après sa demande, sur la liste de proscription, plusieurs obtinrent de lui gratuitement leur radiation. Un zèle inconsidéré fit commettre à Sotin une bétise qui le priva du portefeuille. On avait brodé à Lyon, pour les membres du conseil des anciens et de celui des cinq-cents, des manteaux de casimir de Sedan, qu'il fit saisir comme étant de fabrique anglaise. La lettre qu'il écrivit à ce sujet, le 13 janvier 1798, à la commission des inspecteurs du conseil des cinq-cents, donna lieu à une vive discussion dans laquelle le ministre fut inculpé d'étourderie et de légèreté; et l'accusation devint plus grave encore lorsqu'on eut insinué qu'il avait voulu par là empêcher les députés d'assister, avec leur nouveau costume, le 21 janvier, à la fête anniversaire du supplice de Louis XVI. Sotin, obligé de donner sa démission et remplacé par Dondeau, fut envoyé à Gènes, avec le titre d'ambassadeur, pour succéder au ministre Faypoult. Une nouvelle gaucherie le fit rappeler au bout de deux mois. Le gouvernement français voulant s'emparer, sans coup férir, des Etats du roi de Sardaigne, avait donné des instructions secrètes à Sotin, qui invita par écrit le directoire Ligurien à seconder les insurgés piémontais. On lui sut très-mauvais gré de s'être mis ainsi en évidence, et on lui donna pour successeur le chargé d'affaires Belleville. Il quitta Gènes, en juillet 1798, et s'embarqua pour les Etats-Unis d'Amérique, avec le titre de consul général à New-York, d'où il fut transféré au simple consulat de Savannah. Il semblait être dans la destinée de cet homme de déchoir dans chacun de ses emplois, et de les perdre tous successivement pour avoir contrarié, par imprudence, le gouvernement qui le salariait. Jérôme Bonaparte, s'étant marié à Savannah, sans le consentement de son frère Napoléon, celui-ci s'en prit à Sotin qui, en sa qualité de consul, avait eu la maladresse de prêter la main à ce mariage, au lieu de s'y opposer; et il le rappela aussitôt. De retour à Nantes, en 1804, Sotin, dégoûté des honneurs et ruiné par ces fréquents déplacements, obtint le modeste emploi de percepteur de la commune de la Chevrolière, où il avait une petite propriété. Il y mourut, le 13 juin 1810, laissant une nombreuse famille sans fortune.

A—T.

SOTION ou SOCION est le nom de plusieurs

personnages anciens qui ont eu une certaine célébrité. Nous ne nous occuperons que des trois suivants : — SOTION d'Alexandrie, dit l'*Ainé*, philosophe, florissait sous le règne de Ptolémée VI Philométor, vers l'an 170 avant J.-C. Comme il ne nous reste de lui aucun ouvrage philosophique, on ne sait à quelle secte il appartenait. Le premier a écrit en grec une sorte d'histoire de ses prédécesseurs, sous le titre de *Succession des philosophes*, que nous ne connaissons que par les citations qu'en fait Diogène-Laërce, auquel, dit Schœll, il paraît avoir servi de modèle. Il fallait que l'ouvrage fût considérable, puisque Héraclite, fils de Sérapion, crut devoir en donner un abrégé (1). Sotion écrivit aussi un traité, également perdu, intitulé *Des silles de Timon*, dans lequel il commentait ces poésies satiriques et cherchait sans doute à venger les philosophes des épigrammes lancées contre eux par le malin sillographe de Phlonte (voy. TIMON). — SOTION d'Alexandrie, dit le *Jeune*, philosophe pythagoricien, a vécu sous Auguste et Tibère. Il tenait à Rome une école que Sénèque fréquenta dans sa jeunesse, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa quarante-neuvième lettre à Lucilius. Dans la cent huitième, il raconte comment Sotion lui expliqua la doctrine de Pythagore et le déterminait à s'abstenir de la chair des animaux, régime qu'il suivit pendant plus d'une année et dont il se trouva bien tant pour la santé du corps que pour celle de l'âme. Il n'y renonça qu'à la prière de son père et pour des raisons qu'on peut voir dans la lettre même. L'inappréciable collection d'extraits ou de fragments d'auteurs anciens, formée par Stobée pour servir à l'instruction de son fils, en contient un certain nombre mis sous le nom de Sotion, sans aucune autre désignation. Quelques-uns sont tirés d'un traité qui avait pour titre : *De la colère*. On attribue généralement ce traité au maître de Sénèque (le disciple, comme on sait, a composé trois livres sur le même sujet). Quant aux autres fragments, on ne peut dire s'ils sont de notre pythagoricien ou du Sotion, son compatriote et son aîné, mentionné précédemment, ou enfin d'un troisième SOTION, dont il va être question. — A l'article CHARDON DE LA ROCHETTE, on a vu que la partie inédite des *Mélanges* de ce célèbre philologue renferme une notice sur l'un des Sotion : c'est précisément celui dont nous avons encore à parler. Voici ce que Bréghot du Lut dit de cette notice : « Tout ce que les anciens nous ont appris de celui des auteurs de « ce nom qui vivait sous Tibère et qui fut un « des historiens d'Alexandre s'y trouve réuni et « y est suivi du texte et de la traduction fran- « çaise des fragments qui nous restent de son « ouvrage : *Des faits incroyables sur les fleuves, « les fontaines et les lacs*, le tout accompagné,

(1) Diogène Laërce cite aussi plusieurs fois cet abrégé, notamment dans la vie de Pythagore et dans celle d'Epicure.

« suivant l'usage de notre habile helléniste, « d'une foule d'annotations curieuses et savantes. » (*Mélanges biographiques et littéraires*, p. 312.) Comme cette notice n'a pu voir le jour, nous nous bornerons à répéter ce que dit Schœll, en y ajoutant les quelques particularités que nous avons pu découvrir. Le Sotion dont il s'agit était un philosophe péripatéticien, qui vivait effectivement sous Tibère, mais un peu postérieurement au pythagoricien. On ignore quelle était sa patrie, et l'on n'a point de détails sur les événements qui ont pu marquer sa carrière. Plutarque le cite dans la *Vie d'Alexandre*, à l'occasion d'un chien favori que perdit ce conquérant et en l'honneur duquel il fit, dit-on, bâtir une ville. S'il n'y a que cette raison pour mettre Sotion au nombre des historiens du grand roi, il faut avouer qu'elle n'est pas très-concluante. Cassianus Bassus cite aussi, dans ses *Géoponiques*, un écrivain du nom de Sotion, et il donne quelques passages de ses écrits. Ils proviennent probablement de l'ouvrage sur les phénomènes extraordinaires des fleuves, etc., signalé ci-dessus. C'est probablement encore à cet ouvrage que Théophylacte Simocatta fait allusion en nommant Sotion parmi les savants et les naturalistes dont il avait compulsé les écrits pour la composition de son *Dialogue*, contenant divers problèmes de physique, avec leurs solutions (voy. THÉOPHYLACTE). Sous le n° 189 de sa *Bibliothèque*, Photius dit quelques mots de l'ouvrage de Sotion, qu'il avait lu tout entier, mais que le temps a détruit en grande partie. Ce qu'il en a épargné a été publié par Henri Etienne, à la suite du volume intitulé *Aristotelis et Theophrasti scripta quædam, græce, quæ vel nunquam autem, vel minus emendata quam nunc, edita fuerunt*, Paris, 1557, in-8°, et par Fréd. Sylburg, dans son édition des œuvres d'Aristote. Schœll croit que Sotion est encore auteur de la *Corne d'Amalthée*, espèce de recueil d'histoires variées, dont on doit vivement regretter la perte. Il devait être fort curieux, à en juger par la piquante anecdote sur Laïs et Démosthènes qu'Aulu-Gelle y a puisée (*Noct. attic.*, libr. 1, cap. 8). — Dans son petit traité *De l'amour fraternel*, Plutarque a écrit ces lignes : « Entre les philosophes modernes, Apollonius le péripatéticien a montré « la fausseté de cette opinion, que la gloire ne « souffrait point de partage, car il éleva la réputation de son jeune frère Sotion au-dessus de la sienne. » Ce jeune frère d'Apollonius est-il le même que le Sotion qui termine notre article ?

B—L—U.

SOTO (DOMINIQUE), théologien espagnol, né à Ségovie en 1494, fut destiné à l'état de son père, qui était jardinier; mais, ayant trouvé le moyen d'apprendre à lire et à écrire, il devint sacristain d'une paroisse de campagne, consacrant à l'étude le temps que lui laissait son emploi. A Alcala, où il fit sa philosophie, il se lia

avec un jeune seigneur, son condisciple, et le suivit à Paris, où il prit le grade de maître ès arts. De retour en Espagne, il enseigna la philosophie avec succès à Alcala, entra dans l'ordre de St-Dominique en 1524, reprit l'enseignement dans l'université de Salamanque et y publia des commentaires sur la philosophie d'Aristote. Charles-Quint l'envoya, en 1545, au concile de Trente avec le titre de son premier théologien. On déféra à Soto l'honneur de représenter son général, quoiqu'il y eût dans l'assemblée plus de cinquante religieux du même ordre évêques ou théologiens. Chargé de la discussion des points les plus difficiles, il fut souvent aux prises avec Catharin, qui n'avait pas les mêmes sentiments que lui sur des points assez importants. Il s'acquiesça tellement la confiance des Pères qu'il fut un de ceux qu'on chargea de rédiger les décisions et de former les décrets. Au retour du concile, Charles-Quint le choisit pour son confesseur et voulut le faire évêque de Ségovie. Ce prince l'établit juge dans le différend qui était entre Las Casas et Sepulveda, au sujet des malheureux Indiens. Il se prononça en faveur du premier, conformément aux principes de l'humanité; enfin Soto quitta la cour en 1550, pour se retirer à Salamanque, où il mourut le 15 novembre 1560. Ses ouvrages sont : 1° un commentaire estimé sur le Maître des sentences, Venise, 2 vol. in-fol.; 2° un commentaire sur l'épître aux Romains, où il mêle la critique avec la controverse, s'attachant surtout à réfuter les explications de Cajetan, Salamanque, 1530; Anvers, 1550; 3° *Traité de la nature et de la grâce*, pour défendre la doctrine du concile de Trente sur le péché originel, le libre arbitre et la justification. Cet ouvrage fut composé pendant que Soto était au concile. On le trouve dans l'édition d'Anvers du commentaire sur l'Épître aux Romains, avec son apologie contre Catharin. 4° traité *De Justitia et Jure*, Anvers, 1568; Lyon, 1582; Venise, 1608. Il y défend l'opinion qu'il avait soutenue à Trente sur la résidence des évêques de droit divin; mais il est un peu moins rigide sur la pluralité des bénéfices, etc. — Pierre Soto, autre dominicain, né à Cordoue vers l'an 1500, fut aussi, pendant quelque temps (1), confesseur de Charles-Quint et mis à la tête de l'université de Dillingen, puis accompagna Philippe II en Angleterre, où il rétablit l'enseignement de la foi catholique aux universités d'Oxford et de Cambridge, par ordre de la reine Marie. Envoyé plus tard au concile de Trente, il y mourut le 20 avril 1563, laissant des écrits théologiques, oubliés aujourd'hui.

T—D.

SOTO (FERNAND DE), guerrier espagnol, né à Villanueva de Barca-Rotta, en Estramadoure, dans les dernières années du 15^e siècle, passa en Amérique vers 1520. Pedrarias, gouverneur du

(1) *Per aliquot annos*, dit Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nova*, t. 2, p. 193.

Darien, lui donna le commandement d'une compagnie de cavalerie et l'envoya avec Pizarre à la conquête du Pérou. Soto se distingua dans cette expédition et eut une bonne part au butin. De retour en Espagne, il y mena grand train et se maria. Sur ces entrefaites Cabeza de Vaca, qui avait accompagné Narvaez dans son expédition de Floride, arriva en Espagne (voy. NARVAEZ). Ce qu'il raconta des pays lointains qu'il avait vus embrasa Soto du désir d'en faire la conquête. Il alla solliciter de Charles-Quint la permission de l'entreprendre à ses frais. L'Empereur, en accordant cette demande, lui promit d'ériger un marquisat d'une vaste étendue dans le pays qu'il gagnerait par ses armes et lui donna le gouvernement de Saint-Iago de Cuba, afin qu'il pût prendre dans cette île tout ce qui lui serait nécessaire; enfin il le nomma gouverneur général de la Floride. Comme Soto, qui avait contribué à soumettre le Pérou, employait tous ses biens dans le nouveau projet, une foule d'aventuriers se joignirent à lui. Sa troupe s'embarqua en avril 1538, à San-Lucar, en Andalousie, sur 6 vaisseaux, et le jour de la Pentecôte entra dans le port de Saint-Iago. De nouveaux volontaires vinrent encore le joindre. Quelques-uns étaient déjà riches et sacrifiaient tout pour aller envahir un pays que l'on supposait extrêmement abondant en métaux précieux. Soto s'occupa d'abord de rebâtir la Havane, que des corsaires français avaient saccagée; puis il envoya un pilote expérimenté, avec deux brigantins, pour reconnaître les côtes de la Floride. Le pilote revint au bout de deux mois, amenant deux Indiens; Soto le fit partir de nouveau pour qu'il remarquât les lieux où l'on pourrait débarquer. Enfin, tout étant disposé au gré de ses vœux, il mit en mer le 12 mai 1539. Jamais, dit Garcilasso de Vega, on n'avait vu dans les Indes un armement si considérable : il était composé de 10 vaisseaux, portant 1,000 fantassins et 300 cavaliers avec leurs chevaux. Dix-neuf jours après, l'escadre mouilla dans la baie du St-Esprit, sur la côte occidentale de la Floride. Dès le lendemain, l'on débarqua : les Indiens attaquèrent les Espagnols; ce ne fut pas sans peine qu'on les repoussa. Soto, ayant laissé reposer ses troupes pendant huit jours, donna des ordres pour la garde des vaisseaux et s'avança dans l'intérieur du pays. Son historien fait observer que, dans la Floride et l'on peut ajouter dans la plupart des pays de l'Amérique septentrionale où les Européens entrèrent, la province, la capitale et le cacique portaient ordinairement le même nom. Déjà mal disposés pour les Espagnols, qui les avaient maltraités, les Indiens harcelaient souvent les soldats de Soto, mais d'autres leur faisaient un bon accueil. Deux Indiens, qui devaient servir d'interprètes, s'étaient enfuis; on souffrait beaucoup, on cherchait de l'or; on était souvent trompé par les

fausses indications des Indiens; on les combattait, on perdait du monde. Continuant à poursuivre sa chimère, Soto parcourut toutes les parties occidentales de la Floride et l'intérieur de ce qu'on appelle aujourd'hui la Géorgie, jusqu'au point où commencent les montagnes; il alla jusqu'à une distance de trois cents lieues de la côte, ne trouvant qu'une contrée couverte de sable fin et entrecoupée de marais où croissaient des buissons hauts et très-épais. Il passa le premier hiver près de la source de la rivière d'Apalache, alla ensuite au nord jusqu'au pays des Chicuasàs et des Cousas, sous le trente-cinquième parallèle, descendit de là aux affluents supérieurs de l'Alabama, et à l'embouchure de la Mobile traversa cette rivière, puis le Pasco-Goula, l'Yafou et le Mississipi. à la hauteur du lac Mit-chigamia, atteignit les bords de l'Arkansas, traversa cette rivière et enfin arriva près du confluent de la rivière Rouge et du Mississipi. Il avait résolu de passer l'hiver dans cet endroit, en attendant les secours qui devaient lui arriver du Mexique; mais attaqué d'une fièvre, il mourut le 25 juin 1552. Ses soldats, craignant que les Indiens ne vinssent outrager son cadavre, l'enterrent la nuit dans une fosse creusée depuis longtemps par les indigènes; puis ils répandirent le bruit que leur général se portait bien. Malgré leurs précautions, les Indiens s'étant douté du lieu où l'on avait déposé le corps de Soto, les Espagnols l'en retirèrent, creusèrent un tronc de chêne, l'y placèrent, le couvrirent d'une planche, puis le coulèrent dans la rivière, dans un endroit où elle avait neuf brasses de profondeur. Après la mort de Soto, nul de ses officiers n'eut le courage de poursuivre son dessein. La troupe marcha vers l'ouest pour gagner le Mexique. Ayant parcouru cent lieues et apercevant de hautes montagnes et des déserts, on revint vers le Chucagua (Mississipi), qui était débordé; on construisit grossièrement des navires, sur lesquels les hommes s'embarquèrent au commencement de juin 1553, avec les bagages et les chevaux qui restaient; on soutint plusieurs combats contre les Indiens. Enfin, après vingt-huit jours de navigation, on atteignit la mer. On atterrit ensuite à l'embouchure du Pan-nur, fleuve du Mexique. Cette malheureuse expédition avait coûté la vie à plus de 700 hommes et plus de cent mille ducats à Soto. Elle est décrite dans l'*Histoire de la Floride*, par Garcilasso de la Vega, et dans un petit ouvrage intitulé *Histoire de la conquête de la Floride par les Espagnols sous Ferdinand de Soto*, par un gentilhomme de la ville d'Elvas, Paris, 1685, in-12. Ce gentilhomme avait accompagné Soto. La traduction en français est de Citri de la Gueffe. Cette relation diffère en quelques points de celle de Garcilasso. Dans l'une et dans l'autre, on a beaucoup de peine à suivre sur la carte la marche des Espagnols; les auteurs exagèrent les dis-

tances parcourues. Quelques noms se retrouvent dans ceux qui existent encore. La carte jointe à la traduction de Garcilasso est conforme aux connaissances géographiques de l'époque. E—s.

SOTO (JEAN DE), peintre, né à Madrid en 1592, fut un des élèves les plus distingués de Barthélemy Carducho, qui l'associa à la plupart de ses travaux. Malgré sa jeunesse, on lui confia la peinture des fresques du cabinet de toilette de la reine, au Pardo. D'autres ouvrages à l'huile, qu'il exécuta avec un égal succès, assurèrent sa réputation. Tous étaient remarquables par la correction, la pureté des contours, l'éclat, la vigueur et l'harmonie de la couleur. Il promettait de devenir un des peintres les plus renommés de l'Espagne, lorsqu'il mourut en 1620, à l'âge de 28 ans. — Don Laurent Soto, né à Madrid en 1634. Ses parents le firent entrer de bonne heure dans l'école de Benoit-Manuel de Agüero, célèbre peintre de paysages. Soto sut s'approprier la manière de son maître et embellir ses compositions d'épisodes historiques, conçus et exécutés avec esprit. Il ne se borna pas à ce genre, et il ne craignit pas de tenter quelques grandes compositions. Le tableau de *Ste-Rosalie*, qu'il avait fait pour Notre Dame d'Atocha et qui maintenant se trouve au Rosaire, à Madrid, prouve qu'il aurait été un grand peintre d'histoire; mais il quitta la peinture pour exercer un emploi en province. Lorsqu'il voulut la reprendre, à l'âge de cinquante ans, il ne put recouvrer son talent et mourut dans la misère à Madrid, en 1688. P—s.

SOTOMAYOR (LOUIS DE), peintre espagnol, naquit à Valence en 1633 et fut élève du célèbre peintre de batailles Etienne March. Rebuté par les caprices et la dureté de son maître, il se rendit à Madrid et entra dans l'école de Jean Carreno. Après avoir su mettre à profit les leçons de son nouveau maître, il revint à Valence et exécuta un grand nombre d'ouvrages, tous remarquables par la pureté du goût, la beauté de la couleur et surtout par le talent de la composition. Il avait choisi pour censeur des ouvrages votifs qui lui étaient commandés Etienne de Espadana, membre de l'inquisition de Valence, amateur des arts, qu'il cultivait lui-même avec succès, et qui, par son influence et son exemple, soutenait l'académie de dessin établie dans cette ville. Parmi les tableaux qui contribuèrent à la réputation de Sotomayor dans sa patrie, on cite le *St-Augustin au milieu de la Vierge et de Jésus-Christ*, qu'il fit pour le couvent des augustines de St-Christophe, ainsi que les deux grands tableaux représentant la découverte d'une Ste-Vierge, qu'il exécuta pour les carmes chaussés. Il revint de nouveau à Madrid et y mourut prématurément en 1673, à l'âge de 38 ans. P—s.

SOTVEL. Voyez SOUTHWELL.

SOTZMANN (DANIEL-FRÉDÉRIC), géographe et

cartographe, naquit à Spandaw en 1754, et dès sa première jeunesse il montra beaucoup de goût pour le dessin et la calligraphie. Il étudia les mathématiques, les fortifications et l'architecture sous la direction d'un capitaine du génie qui était alors détenu à Spandaw; il se rendit ensuite à Berlin afin de se perfectionner dans la pratique. A l'âge de dix-neuf ans, il obtint l'emploi de conducteur dans le comptoir des constructions, à Potsdam; en 1779, il fut placé dans l'administration générale des tabacs, à Berlin; en 1787, il devint secrétaire du département du génie au collège supérieur de la guerre, place qu'il remplit jusqu'à ce qu'il prit sa retraite, en 1826. En 1785, une place de géographe étant vacante à l'académie de Berlin, ce corps mit au concours la confection d'une carte des pays situés sur la mer Noire entre le 45° et le 56° degré de longitude, 42° et 49° de latitude, et il annonça qu'il admettrait dans son sein l'auteur du meilleur travail sur ce sujet; Sotzmann se présenta et obtint le prix. Il avait débuté, en 1783, dans la carrière de la géographie descriptive, en publiant un plan fort bien fait de la ville de Dantzig; il exécuta ensuite d'excellentes cartes des diverses provinces de la monarchie prussienne, non sans avoir rencontré d'abord de sérieux obstacles de la part du grand Frédéric qui, au point de vue militaire, ne voyait pas d'un œil favorable de pareils travaux. Sotzmann exécuta une foule d'atlas (entre autres celui pour la *Géographie* de Busching), de cartes isolées (parfois destinées aux collèges ou à accompagner des relations de voyages), de plans, etc. Il se bornait habituellement à dessiner, et il a peu gravé; mais il forma des graveurs fort habiles, et sous sa direction, les cartes publiées en Allemagne acquirent une netteté, une élégance, une clarté qu'elles n'avaient pas encore connues. Cet habile géographe mourut à Berlin le 3 août 1840. — Son fils, Jean-Daniel-Ferdinand, né le 11 janvier 1781, a pris part à l'administration des finances en Prusse, et il s'est, de grade en grade, élevé à des fonctions supérieures. Ce fut lui qui, en 1829, fut chargé de conclure avec la Bavière et le Wurtemberg une convention commerciale qui servit de préliminaire à l'union douanière (*Zollverein*) accomplie plus tard. Il prit une part active à l'organisation du système de contributions indirectes introduit en Prusse. Ami des arts, il a réuni une importante collection de gravures anciennes, et il a inséré dans le *Portefeuille historique* de Raumer, dans la *Gazette des arts*, dans le *Serapeum* et dans d'autres publications littéraires, des recherches intéressantes sur les origines de l'imprimerie et de la gravure. Z.

SOUABE (HEDVIGE OU HADEVIG, duchesse DE), se distingua, au 10^e siècle, par son goût pour les études classiques. Elle était fille du duc Henri de Bavière et veuve du comte Burcard de Lintzgau, qui possédait une partie de la Suisse,

avait été élevé, en 916, à la dignité de duc de Souabe et avait exercé en Suisse les pouvoirs de vicaire du St-Empire, pouvoirs qui lui donnaient une grande juridiction et que sa veuve continua d'exercer avec beaucoup d'équité, dans son château de Hohentwiel, près du lac de Constance. Elle était, suivant les chroniques, la terreur de l'oppresseur et l'espoir du faible. On jurait, en Souabe, par les jours d'Hedvige. Cette princesse, ayant été promise par son père à l'empereur de Constantinople, avait appris le grec; mais ensuite, aimant mieux rester dans sa patrie, elle s'était fait peindre horriblement laide et avec une bouche de travers, quoiqu'elle fût très-belle. Ce portrait, envoyé à Constantinople, avait dégoûté le souverain grec. Hedvige épousa ensuite le comte Burcard, déjà octogénaire, qui la laissa bientôt veuve et maîtresse de biens très-considérables. Depuis lors, elle vécut pour le gouvernement de ses Etats et pour l'étude. Elle choisit, à l'abbaye de St-Gall, un moine très-savant et prévenant, nommé Eckard, pour demeurer dans son château et lire avec elle les auteurs classiques de la Grèce et de Rome. Ces lectures duraient tout le jour et même la nuit. Les pages et les écuyers de la princesse étaient souvent admis à ces doctes entretiens. On dit cependant que le moine regrettait quelquefois son couvent. Hedvige était un véritable dragon de vertu, et quelques propos galants qu'il s'avisait de lui adresser un jour faillirent lui attirer un rude châtiment. L'abbé du couvent de Reichenau, ayant osé plaisanter sur les tête-à-tête d'Hedvige et d'Eckard, fut cité devant le tribunal de la princesse, qui le mit à l'amende et le fit censurer par l'évêque de Constance. Ce fut probablement pour rompre l'uniformité de la vie d'instituteur qu'Eckard amena au château de Hohentwiel un jeune cousin qui faisait ses études à l'abbaye de St-Gall. En entrant, il adressa à la savante princesse un compliment en vers latins, dont elle fut si charmée qu'elle l'embrassa pour l'amour de Virgile. Elle l'instruisait elle-même dans le grec et lui enseigna les hymnes qu'elle avait traduits. Dans la suite, son maître Eckard, dont elle put dès lors se passer et qu'elle avait comblé de présents, fut recommandé par elle à l'empereur Othon, qui le nomma son chapelain et son secrétaire et lui confia l'éducation de son fils. Hedvige mourut vers le commencement du 11^e siècle, et ses fiefs furent donnés au chapitre de Bamberg par l'empereur Henri II. D—c.

SOUABE (FRÉDÉRIC, duc DE), second fils de l'empereur Frédéric Barberousse et de Béatrix de Bourgogne, naquit vers 1160, et reçut de son père, en 1169, l'investiture des duchés de Souabe et d'Alsace; mais ce ne fut que plusieurs années après qu'il put prendre le gouvernement de ces belles provinces. En 1184, il fut créé chevalier à Mayence, en présence des membres de la diète. Quelques diplômes, entre autres celui de la fon-

dation de l'hôpital d'Haguenau, en 1189, sont les seuls monuments qui restent des premières années de ce prince. Le duc de Souabe fit partie de la nouvelle expédition formée pour la délivrance des Lieux saints. Après la mort de son père, qui se noya dans le Cydnus (roy. FRÉDÉRIC I^{er}), il prit le commandement de l'armée des croisés, sans éprouver aucune opposition de la part des autres chefs. Héritier de la valeur et des qualités brillantes de Barberousse, le jeune duc de Souabe conquiert plusieurs places sur les Sarrazins, et se signala d'une manière toute particulière au siège d'Acre; mais une épidémie l'enleva devant cette ville, le 20 janvier 1191. Il était à peine âgé de 30 ans. La mort de ce prince jeta le découragement dans l'âme des croisés, qui, renonçant à tenter, sous un autre chef, le sort des combats, se rembarquèrent pour revenir en Europe. W—s.

SOUBADA. Voyez SOUBOUTAI.

SOUBEIRAN (JEAN DE SCOPON), né à Toulouse, le 18 janvier 1699, fut destiné à la profession d'avocat, s'en dégoûta et vint à Paris cultiver les lettres, fit un voyage en Hollande, et revint à Toulouse, puis à Paris, où il se fixa par un mariage. Il mourut dans cette ville en 1751. On a de lui des *Réflexions sur la tragédie de Brutus* par Voltaire (1), qui furent réimprimées en 1738, à l'occasion des *Observations critiques* que Soubeiran publia sur les remarques de l'abbé d'Olivet; il ne justifia point celui-ci, comme on l'a prétendu, d'avoir attaqué Racine, car d'Olivet ne s'était pas fait le détracteur du premier de nos poètes (roy. d'OLIVET). Soubeiran ne le combattit point non plus, parce que, ainsi que lui, il pensait que la versification oblige souvent les poètes, même les plus parfaits, à se soustraire aux lois de la grammaire. Soubeiran publia encore : 1^o *Lettre au sujet de l'histoire de madame de Luz*; 2^o *Examen des confessions du comte de ****, 1742. Ces critiques de deux romans publiés par Duclos, obtinrent quelque succès, et la dernière eut deux éditions dans la même année; 3^o *Réflexions sur le bon ton et la conversation*, 1746, in-12; 4^o *Caractère de la véritable grandeur*, 1746, in-12; 5^o *Considérations sur le génie et les mœurs de ce siècle*, 1749, in-12. L'auteur essaya, dans ces deux derniers écrits, une lutte fort inégale avec Duclos. Il a encore publié divers morceaux en prose et en vers, que l'on trouve dans le recueil de l'académie des Jeux Floraux, dont il était un des membres et dont il porta, de ses propres deniers, le prix d'éloquence à quatre cent cinquante francs, au lieu de deux cent cinquante qu'il était (roy. le *Journal encyclopédique*, 1785, décembre, p. 399). Z.

(1) Cet ouvrage de Soubeiran fut imprimé dans le *Nouvel Parnasse*, t. 1^{er}, p. 69 de l'édition de 1731, ou p. 50 de l'édition de 1734. L'auteur justifie Voltaire du reproche des plagats du *Brutus* de mademoiselle Barbier et finit par transcrire, sans réflexion aucune, les trois récits en vers, par Cornille, Voltaire et Lamoignon, du combat d'Œdipe contre Laius.

SOUBEIRAN (EUGÈNE), pharmacien et chimiste distingué, né à Paris le 24 mai 1797, se fit, jeune encore, connaître par des travaux importants relatifs aux sciences dont il s'occupait spécialement. Après avoir été pharmacien en chef de l'hospice de la Pitié et directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices de Paris, il devint professeur à l'école spéciale de pharmacie, et, en 1833, il entra à l'Académie de médecine. Parmi ses divers ouvrages, qui font autorité, on distingue le *Manuel de pharmacie théorique et pratique* (Paris, 1826, in-18), résumé qu'il développa plus tard et qui reparut en 1833-1836, en deux volumes in-8°, sous le titre de *Nouveau traité de pharmacie théorique et pratique*. Une quatrième édition de ce livre estimé a paru en 1853. Ce savant donna au *Journal de pharmacie*, dont il fut un actif collaborateur, des notices qui ont parfois été publiées à part. Un travail sur la fabrication des eaux minérales artificielles, mis au jour en 1836, a de l'importance; il a été réimprimé, pour la troisième fois, en 1843. Un autre *Mémoire sur les arseniures d'hydrogène* fixa l'attention de l'Académie des sciences qui en autorisa, en 1833, la publication dans le *Recueil des savants étrangers*. Des travaux sur le sulfate d'azote, sur la crème de tartre, sur des combinaisons du chlore, attestèrent l'activité de Soubeiran. Plus tard, il dirigea son attention vers d'autres points des sciences naturelles; en 1841, il mit au jour son *Précis élémentaire de physique* (2^e édition en 1844); en 1854, ses *Applications de la botanique à la pharmacie* vinrent attester des investigations patientes et neuves, et un *Mémoire sur la vipère, son venin et sa morsure* (1855) offrit des recherches curieuses. Soubeiran avait coopéré au *Dictionnaire de l'industrie*, au *Dictionnaire de médecine pratique* et à divers autres recueils; il avait pris une part active à la rédaction du *Codex, pharmacopée française* (1837, in-4°), et il appartenait à un grand nombre de sociétés savantes. Sa vie active et utile prit fin à Paris au mois d'octobre 1858. Z.

SOUBEYRAN (PIERRE), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Genève, en 1713, vint fort jeune à Paris, et y fit un séjour de vingt années, pendant lequel il grava une grande partie des planches qui accompagnent le texte des deux volumes du *Traité des pierres antiques gravées du cabinet du roi*, par Mariette, et dont les dessins sont dus à Bouchardon. Il s'était lié avec Michel Liotard, son compatriote, et les deux artistes formèrent le projet, resté sans exécution, de graver la *Vie de St-Bruno*, d'après Lesueur. Soubeyran revint, en 1750, à Genève, fit une étude sérieuse des mathématiques, et se livra ensuite à la pratique de l'architecture, art dans lequel il montra une grande habileté. Il fournit les plans et dirigea la construction de la plupart des bâtiments les plus importants élevés à cette époque dans Genève, et il remplit avec distinction la place de directeur

de l'école de dessin établie dans cette ville. Outre les planches mentionnées précédemment, on a de lui : 1^o le *Portrait du czar Pierre le Grand*, d'après Caravac, peintre de ce prince; 2^o les *Armes de la ville de Paris, portées par des génies*, d'après Bouchardon; 3^o la *Belle villageoise*, d'après Boucher. Elle fait pendant avec la *Belle cuisinière*, gravée par Vivarès; et c'est une des meilleures pièces qui aient été faites d'après ce maître. Soubeyran a de plus gravé un grand nombre d'ornements et de vignettes d'après Cochin fils. P—s.

SOUBERBIELLE (JOSEPH), chirurgien à Paris, né à Pontacq (Basses-Pyrénées), le 19 mars 1754, fut un des plus zélés détracteurs de la méthode inventée par le frère Côme en 1779, pour l'opération de la pierre, et se montra en conséquence fort opposé à la lithotritie inventée par le docteur Civiale. Très-lié avec les principaux auteurs de notre première révolution, et surtout avec Robespierre, il se montra fidèle à ces principes jusqu'aux derniers temps de sa vie, et nous l'avons alors entendu dire encore que Maximilien avait été calomnié. Souberbielle est mort à Paris en 1848. Il avait été, en 1793, l'un des jurés du tribunal révolutionnaire, et l'on eut à lui reprocher la mort de beaucoup de victimes de cette époque, entre autres celle de la reine Marie-Antoinette. On a de lui : 1^o *Recueil de pièces sur la lithotomie et la lithotritie*, 1828-1835, in-8°; 2^o *Observations sur l'épidémie dyssentérique qui a régné à l'école de Mars, au camp des Sablons*, dans l'an 2 de la république (1793), avec l'indication des moyens employés pour la combattre, 1832, in-8°; 3^o *Quelques remarques sur les deux derniers écrits de M. Civiale*, intitulés : 1. *Considérations pratiques sur la méthode suspubienne*; 2. *Quatrième lettre sur la lithotritie*, octobre 1833; — *Lettre de M. Souberbielle à l'Académie des sciences, sur la statistique des affections calculeuses présentée par M. Civiale dans la séance du 26 août 1823*; — *Renseignements adressés à l'Académie des sciences sur quelques points de la statistique des affections calculeuses*, 1833, in-8°; — *Encore les chiffres de M. Civiale*, Paris, 1834, in-8°. 4^o *Académie de médecine, candidature de M. Souberbielle dans la section opératoire*, 1835, in-8°. Z.

SOUBISE (BENJAMIN DE ROHAN, seigneur de), baron de Frontenai, frère du fameux duc de Rohan, chef du parti protestant en France sous Louis XIII (voy. ROHAN (Henri, duc de)), naquit vers l'an 1589. C'est par une erreur, dont l'auteur de la vie de Rohan, publiée en 1666, a fourni l'exemple, que Soubise est qualifié de duc par la plupart des historiens; ce qui a pu y donner lieu, c'est que le roi érigea en faveur de ce seigneur la baronnie de Frontenai en duché-pairie, par lettres datées de Nantes, au mois de juillet 1626, mais qui ne furent jamais enregistrées, formalité sans laquelle elles devenaient nulles. Cela n'a pas empêché le duc de Rohan,

dans ses *Mémoires*, de donner à son frère la qualité de duc, même en racontant des faits antérieurs à l'année 1626. Soubise apprit le métier des armes en Hollande, sous Maurice de Nassau, et fut un des gentilshommes français qui, en 1606, se jetèrent dans Bergues lorsque les Espagnols assiégèrent cette place. On le vit, depuis 1611, figurer dans toutes les assemblées de réformés qui se tinrent en France pour assurer l'exécution de l'édit de Nantes. Il entra, en 1615, dans le parti du prince de Condé, et lui amena un renfort de troupes; mais cette guerre civile fut promptement terminée. C'était dans les guerres religieuses, qui commencèrent en 1621, que Soubise devait déployer sinon les talents, du moins l'audace d'un chef de parti. L'assemblée de la Rochelle lui conféra le commandement général dans les provinces de Poitou, de Bretagne et d'Anjou. Tandis que les autres chefs protestants rentraient dans le devoir, ou du moins faisaient acheter à la cour une soumission équivoque, Soubise et Rohan se montrèrent inaccessibles aux offres les plus brillantes et osèrent faire la guerre au roi de France. Louis XIII, en personne, marche contre les rebelles, et annonce qu'il va faire le siège de St-Jean d'Angely. Soubise se charge de défendre cette place; un grand nombre de gentilshommes s'y enferment avec lui. Le roi, pour le sommer de se rendre, renouela les antiques formalités: un héraut d'armes se présenta aux portes de la ville, et sans se découvrir, dit à Soubise: « A toi, Benjamin de Rohan; le roi, ton « souverain seigneur et le mien, te commande « de lui ouvrir les portes de sa ville de St-Jean « d'Angely, pour y entrer avec son armée. A « faute de quoi je te déclare criminel de lèse- « majesté au premier chef, roturier toi et ta postérité, tous tes biens confisqués; que les maisons seront rasées de toi et de tous ceux qui « t'assisteront. — Je ne puis répondre que comme « soldat, répliqua Soubise, qui était resté couvert. « — Tu ne dois répondre ni comme soldat ni « comme capitaine, reprit le héraut, avant que « tu sois dans ton devoir: sache que quand je « te parle au nom du roi, ton seigneur et le « mien, tu dois avoir le chapeau à la main. » Hautefontaine, vieil officier, excusa la faute de son chef, en disant: « M. de Soubise n'ayant « jamais reçu une pareille sommation, il est excusable de n'en pas connaître les formalités. « Si on lui avoit dit qu'il faut mettre un genou « en terre, il les auroit mis tous les deux. » Soubise donna pour réponse ces mots écrits de sa main: « Je suis très-humble serviteur du roi, « mais l'exécution de ses commandements n'est « pas en mon pouvoir. BENJAMIN DE ROHAN. » Après s'être défendu courageusement pendant un mois contre toutes les forces de Louis XIII, assisté du connétable Luyne et de quatre maréchaux de France, Soubise se vit contraint de se rendre. Comme il défilait devant le roi, à la tête

de sa garnison, il s'approcha de Sa Majesté, mit les deux genoux en terre et lui fit serment d'une inviolable fidélité. Louis répondit avec douceur: « Je serai bien aise que vous me donniez dorénavant plus de sujet d'être satisfait de vous « que par le passé. Levez-vous et servez-moi « mieux à l'avenir. » Soubise, oubliant aussitôt ses promesses, alla ourdir de nouvelles intrigues à la Rochelle, où il fut assez mal accueilli. Bientôt, à la tête de quelques troupes, il s'empara de Royan, et, pendant l'hiver de 1622, se rendit maître du bas Poitou, ainsi que des îles de Ré, du Périer et de Mons. Ses succès attirèrent 8,000 hommes sous ses drapeaux; il s'empara d'Olonne, menaça Nantes, et se flattait qu'on ne parviendrait pas à le forcer dans des positions aussi fortes. Mais le roi marcha contre lui, à la tête de son armée, puis s'engageant, au milieu de la nuit, dans le bras de mer peu profond qui sépare l'île de Ré du continent, il tombe sur les protestants, qui se dispersent de tous côtés. Soubise abandonna son canon et ses équipages et s'enfuit à la Rochelle sans avoir combattu. Comme on s'étonnait que les huguenots eussent montré si peu de courage, Lamoignon-St Surin, un des officiers prisonniers, dit: « C'est à notre général qu'il faut « s'en prendre; il n'a jamais pu se résoudre à « combattre, quelque chose qu'on lui ait dite. » St-Surin ajoutait même qu'au dernier conseil de guerre Soubise avait montré tant d'irrésolution, que ses officiers avaient été tentés de le poignarder, craignant qu'il ne voulût les abandonner. Cependant, tout en combattant contre les protestants, Louis XIII négociait avec eux et n'était pas même éloigné d'attirer Soubise à son service, dans le cas où une paix générale serait impossible; et ce dernier, plus ferme dans son parti que sur le champ de bataille, refusa des avantages que ne partageaient pas ses coreligionnaires. Il passa en Angleterre pour y demander du secours; mais que pouvaient les réformés de France attendre de l'indolent Jacques I^{er}, qui laissait accabler les protestants d'Allemagne, bien qu'ils eussent son gendre à leur tête? Louis XIII, justement irrité contre Soubise, le déclara, le 15 juillet 1622, coupable de lèse-majesté au premier chef, ce qui n'empêcha pas ce rebelle d'être réintégré dans ses biens, honneurs et pensions, par l'édit de pacification donné à Montpellier, le 19 octobre de la même année. Après ce traité, il ne cessa d'intriguer, soit auprès de la cour d'Espagne, soit auprès de celle de Londres, contre la paix du royaume, jusqu'au commencement de 1625, où il la troubla par l'entreprise la plus audacieuse. « Je vous demande seulement « que vous me secondiez, avait dit Soubise à son « frère dans une conférence qu'ils eurent à Clérac; et si l'entreprise échoue, vous aurez la liberté de me désavouer. » Soubise, après avoir publié un manifeste, s'embarqua à l'île de Ré avec trois cents soldats et cent matelots, puis

cinglant sur Blavet, petit port de la Bretagne, où se trouvait une flotte royale, il attaque le plus grand vaisseau, y monte lui troisième l'épée à la main et s'en empare ainsi que de tous les autres. Il met ensuite pied à terre pour aller attaquer le fort; mais il y trouva plus de résistance qu'il ne s'y était attendu. Pendant trois semaines, retenu par des vents contraires, il eut à lutter dans cette place contre les forces supérieures que le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne, avait eu le temps d'amener contre lui. Afin de lui fermer la retraite, on avait barré l'entrée du port avec des chaînes et un énorme câble. Soubise soutint, pendant tout ce temps, la plus vive canonnade, puis enfin, à la faveur d'un bon vent, il força les barrières qui lui interdisaient la sortie du port, et fit voile vers l'île de Ré, emmenant avec lui quinze vaisseaux de la flotte royale. Il s'empare ensuite de l'île d'Oléron, et demeure maître de la mer depuis Nantes jusqu'à Bordeaux. Tant qu'il était resté dans le port de Blavet, sans espoir de retraite, le parti réformé, en désavouant son entreprise, l'avait traité de brigand et de corsaire. Dès qu'il eut réussi à se tirer de ce mauvais pas, il devint le héros du parti. Le roi, occupé de la guerre contre l'Espagne, offrit à Soubise le commandement d'une escadre de dix vaisseaux destinés contre Gênes; mais celui-ci refusa, et prenant le titre d'amiral des Eglises protestantes, il persista dans une guerre qui devait tourner à sa perte. Une expédition qu'il fit dans le pays de Médoc ne lui réussit pas; « car, dit Bayle, c'é-
« toit assez son étoile de n'être pas fort heureux
« dans les vastes projets qu'il formoit. » Attaqué près de Castillon par les troupes royales, il remonta sur ses vaisseaux avec une précipitation qui ne fit pas honneur à son courage. De retour à l'île de Ré, il eut à combattre la flotte royale fortifiée de vingt vaisseaux hollandais commandés par Housteijn, amiral de Zélande. Comme Soubise était encore en négociation avec la cour, il obtint une suspension d'armes, et les deux armées se donnèrent réciproquement des otages. Sans attendre le résultat des conférences de ses députés avec Louis XIII à Fontainebleau, Soubise envoya redemander ses otages; l'amiral hollandais les rend, mais sous la condition que la suspension d'armes ne finira que lorsqu'on aura des nouvelles de la cour. Au mépris de cette clause, Soubise attaque au dépourvu la flotte ennemie et met le feu au vaisseau amiral. Les écrivains protestants se sont efforcés d'absoudre ce chef de parti du reproche de perfidie en cette occasion; mais, comme Bayle le reconnaît avec franchise, aucun ne l'a fait solidement. Au reste, l'avantage remporté par ce moyen fut assez considérable pour confirmer Louis XIII dans ses dispositions pacifiques à l'égard des protestants; mais en dépit des conseils de Soubise et de Rohan, les Rochellois se montraient d'autant plus exigeants que la cour paraissait plus facile; la

guerre continua donc. Le 15 septembre, leur flotte, après un combat très-vif, fut battue, à la hauteur de l'île de Ré, par la flotte royale, que commandait le duc de Montmorency. Soubise alors, quittant son vaisseau amiral, se porte dans l'île, où les royalistes vainqueurs avaient débarqué; il les fait attaquer par un corps de 3,000 hommes, qui ne cèdent le champ de bataille qu'après y avoir laissé 800 des leurs. Pour lui, il se tint toujours à l'écart, avec cinq à six cavaliers, derrière sa troupe, attendant quelle serait l'issue du combat. Dès qu'il vit ses soldats en déroute, il s'enfuit avec précipitation et gagna une chaloupe qui l'attendait. Cette conduite lui attira les railleries du parti catholique. De l'île de Ré, Soubise s'était porté à Oleron: il y fut suivi par Montmorency; mais ne jugeant pas à propos de l'attendre, il se rembarqua promptement et fit voile pour l'Angleterre. Ce fut alors que Charles I^{er} s'interposa pour faire obtenir aux réformés de France un nouvel édit de pacification, daté du 6 avril 1626, et qui offrit à Soubise les mêmes avantages que les précédents édits. Alors il reçut le titre de duc et pair, et néanmoins il resta en Angleterre, ne cessant de presser Buckingham, favori de Charles I^{er}, de soutenir les huguenots. Enfin, lorsque Louis XIII songea sérieusement à faire le siège de la Rochelle, Soubise amena au secours de cette ville une flotte commandée par Buckingham lui-même. Il régnait si peu d'accord dans le parti protestant, que les Rochellois refusèrent de recevoir les vaisseaux anglais dans leur port et Soubise dans leurs murs. Il fallut que la duchesse douairière de Rohan, mère de ce seigneur, vint elle-même faire ouvrir d'autorité une des portes de la ville, et qu'elle prît son fils par la main pour l'introduire. Buckingham, surpris et choqué, ne témoigna plus aucune confiance à Soubise: il se fit une loi de s'écarter du plan concerté d'avance entre eux, et de prendre le contrepied des conseils utiles que lui donnait un homme aussi bien instruit des localités. On peut voir dans l'article de ce ministre quel fut le résultat de cette expédition, que Buckingham (*voy.* ce nom), après quatre mois d'opérations mal concertées, termina par la plus honteuse retraite. Soubise, que venait d'atteindre une nouvelle condamnation capitale, retourna en Angleterre et sollicita auprès de Charles I^{er} un second armement qui, dirigé par Denbigh, beau-frère de Buckingham, fut aussi peu utile. Ce rebelle obstiné, que rien ne peut décourager, revient encore en Angleterre; il presse de nouveau Charles, et une troisième flotte anglaise est prête à mettre à la voile, sous les ordres de Buckingham lui-même. Déjà celui-ci était à Plymouth; mais plein de mauvaise volonté, il fatiguait Soubise par des délais interminables et des objections ridicules. Le 2 septembre 1628, ils eurent une discussion fort animée, au sujet d'une fausse nouvelle que le favori

répandit à dessein pour donner le change sur la détresse des Rochellois. L'entretien avait lieu en français, et les officiers anglais qui étaient présents s'imaginèrent que la querelle était d'une nature plus sérieuse. Quelques heures après, Buckingham sort et tombe poignardé par Felton. Dans le premier moment, on accuse Soubise et les députés rochelais d'avoir fait le coup; déjà une populace furieuse allait les rendre victimes de cette méprise, lorsque le coupable se découvre. Le roi Charles n'en pressa pas moins le départ de la flotte sous les ordres du comte de Lindsey, auquel il donna commandement de partager l'autorité de Soubise. « Mais, dit Rohan dans ses *Mémoires*, la suite fit voir ou que ce commandement étoit feint, ou que le roi étoit mal obéi. » Lindsey, arrivé devant la Rochelle, rejeta toutes les propositions de Soubise, qui voulait, par un hardi coup de main, forcer la fameuse digue construite par Richelieu, entreprise téméraire sans doute, mais qui était peut-être le seul moyen qui s'offrit pour tenter la délivrance de la ville. La Rochelle capitula, et Soubise refusa d'accepter les conditions très-favorables accordées par Louis XIII aux Français rebelles qui se trouvaient sur la flotte ennemie. Il préféra retourner en Angleterre et n'en fut pas moins compris dans l'édit de pacification rendu, le 29 juin 1629, en faveur des protestants, et par lequel le roi lui accordait entière abolition pour le passé. Soubise, ne se souciant pas de jouir en France de l'amnistie, ne quitta point l'Angleterre, d'où il ne cessa d'intriguer contre sa patrie. Une déclaration de Louis XIII, datée du 8 juin 1644, porte que des agents de Soubise et du cardinal Lavalette, envoyés pour corrompre la fidélité des sujets du roi, avaient été arrêtés, et qu'ils avaient avoué que ces deux seigneurs traitaient avec l'Espagne pour faire une descente en Bretagne et dans la rivière de Bordeaux. Soubise mourut la même année, sans laisser de postérité. Il n'eut ni le courage ni les vertus de son frère. On cite de lui un trait infâme. Comme il s'était rendu maître des Sables d'Olonne, les habitants lui offrirent vingt mille écus pour se racheter du pillage. Soubise y consentit, et à peine avait-il touché la somme, qu'il permit à ses soldats de piller la ville pendant deux heures; puis il répondit froidement aux plaintes des habitants : « J'avais promis le pillage à mes soldats avant la position que j'ai faite avec vous. » D-R-R.

Soubise (Charles de Rohan, prince de), et d'Epinaï, duc de Rohan-Rohan, et Ventadour, pair et maréchal de France, de la même famille que le précédent, né le 16 juillet 1715, fut un général inhabile et malheureux; et en revanche le plus fortuné courtisan. Ami de Louis XV, complaisant assidu des favorites, il devint, sans talents, maréchal de France, ministre d'Etat, allié de la famille royale; mais on lui pardonnait presque des titres si peu mérités, et les scandales

de sa conduite privée, en faveur de sa générosité, de sa bienfaisance, de sa bravoure personnelle, de son zèle courageux à servir et à défendre ses amis auprès du souverain. Le 1^{er} mai 1732, il obtint la charge de guidon des gendarmes de la garde : deux ans après, le 28 juin 1734, sur la démission du prince de Rohan, son aïeul, il devint capitaine de cette compagnie. La même année (29 décembre), il épousa mademoiselle de Bouillon, fille du grand chambellan de France; elle mourut l'année suivante, à l'âge de 17 ans, après lui avoir donné une fille. Il épousa, en secondes noces, la princesse Christine de Hesse-Rhinfels, le 24 décembre 1745. L'année suivante, il fut reçu pair, et le 3 mai 1753, il s'allia à la famille royale, par le mariage de sa fille avec le prince de Condé. Cette union, qui fut en partie l'ouvrage de madame de Pompadour, était regardée comme une mésalliance par les autres princes du sang; tout en signant le contrat, ils protestèrent contre la qualité de *très-haut et très-excellent prince* que prenait Soubise. Cette contestation partagea la cour. Le roi, au fond du cœur, penchait pour les princes; mais il ne voulait pas contrarier madame de Pompadour, qui appuyait les prétentions de Soubise; en conséquence, il termina cette affaire par une lettre dans laquelle il déclarait ne vouloir rien juger ni faire juger. Soubise servit Louis XV en qualité d'aide de camp dans les campagnes que fit ce prince de 1744 à 1748. Au siège de Fribourg, en 1745, il eut le bras cassé d'un coup de pierre. « Dès que le roi le sut, dit Voltaire (*Siècle de Louis XV*, ch. 13), il alla le voir, il y retourna plusieurs fois, il voyait mettre l'appareil à ses blessures. » A Fontenoy, Soubise seconda le comte de la Marck dans la défense importante du poste d'Antoing; puis à la tête des gendarmes de la garde, il contribua au mouvement qui décida la victoire (voy. RICHELIEU). En 1746, il s'empara de Malines. Ces services lui valurent le grade de maréchal de camp, en 1748, et le gouvernement de Flandre et du Hainaut, en 1751. Lorsque la guerre de sept ans commença, le crédit de madame de Pompadour, son amie, fit obtenir à Soubise le commandement d'une division de 24,000 hommes, stipulée par le traité de 1757. Ses opérations furent d'abord très-heureuses; en moins de huit jours, il prit Wesel, le pays de Clèves et de Gueldre, et poussa les Prussiens jusqu'auprès de l'armée hanovrienne, commandée par le duc de Cumberland. La bataille d'Hastembeck, gagnée par le maréchal d'Estrées, la convention de Closter-Seven, jointes aux progrès de Soubise, avaient placé Frédéric dans la situation la plus désespérée (voy. FRÉDÉRIC II). La guerre eût pu se terminer dès lors à l'avantage de la France, si au lieu de s'arrêter après cette convention, Richelieu eût marché vers Magdebourg, et opéré sa jonction avec Soubise, dont les troupes combinées avec celles du prince de Saxe-Hildburghausen,

s'étaient avancées jusqu'aux environs de Dresde. Cependant Frédéric, résolu de mettre à profit le peu d'accord de ses ennemis, se porte à leur rencontre. Hildburghausen était le plus présomptueux des généraux. Soubise, avec une estimable défiance de lui-même, n'avait pas la confiance des autres ; haï de l'armée, parce qu'il était l'ami de la favorite, il comptait parmi ses officiers un grand nombre d'ennemis secrets, qui ne demandaient pas mieux que de lui voir éprouver des revers. Un échec qu'il essuya dans Gotha, fut le triste prélude d'une plus grande ignominie. Surpris dans cette ville par un corps de 2,000 Prussiens, il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir, laissant prisonniers plus de 180 des siens. On était à la fin d'octobre ; la cour de Versailles avait déjà donné l'ordre de prendre des quartiers d'hiver. On repassa la Saale. Le roi de Prusse, suivant de près l'armée combinée dans ce mouvement de retraite, n'éprouva quelque résistance qu'au pont de Weissenfels. Impatient de cette guerre sans résultat, il chercha tous les moyens d'inspirer à l'ennemi une confiance trompeuse. Pendant quelques jours il se tint immobile à Rosbach. Soubise et Hildburghausen, reconnaissant le petit nombre de ses troupes, qui ne s'élevaient pas à plus de 20,000 hommes, méprisèrent un ennemi si faible, eux qui en avaient 60,000, et crurent pouvoir lui couper la retraite en filant sur Mersbourg. Le 3 novembre, ils étaient en marche pour exécuter cette manœuvre. Le roi de Prusse observait ce mouvement du haut d'une colline où il avait placé une batterie. Le prince de Soubise, abandonnant par degrés une position où il était fortement retranché, marchait avec peu de précaution. Le roi contenait ses troupes et se contenait lui-même pendant que l'imprudent général côtoyait la gauche des Prussiens, avec une telle assurance que la musique des régiments exécutait des airs de victoire. Enfin, à deux heures, Frédéric sort de son immobilité, les soldats abattent leurs tentes et se présentent en ordre de bataille à leurs ennemis, qui marchaient au hasard ; l'infanterie et la cavalerie alliées sont tournées en même temps par une habile manœuvre des Prussiens. Dans le premier instant, Soubise et Hildburghausen perdent la tête. Les troupes allemandes fuient après avoir essuyé quelques volées de canon. Soubise, qui voit les Français fuir également, ramène au combat quelques corps de cavalerie ; il charge à leur tête avec une valeur inutile, il est repoussé. Au milieu de la déroute de toute l'infanterie française, deux régiments suisses étaient seuls demeurés sur le champ de bataille, et continuaient à braver l'effort de la cavalerie prussienne et le feu des batteries. Soubise retourne sur le champ de bataille pour les obliger à se retirer. « Il alla à eux, dit Voltaire (*Siècle de Louis XV*), au milieu du feu, et les fit retirer au petit pas. » Les Français, écrasés par l'artillerie des Prussiens,

tandis que leurs batteries, placées dans un fond, n'atteignaient point l'ennemi, avaient cependant une forte réserve, sous les ordres du comte de St-Germain, qui ne parut que pour protéger la retraite. Cette inaction fut jugée bien suspecte. La journée de Rosbach ne fut pas moins honteuse pour la France, que celle de Fontenoy lui avait été glorieuse. Les Prussiens voulurent immortaliser le souvenir de leur victoire par une colonne que les Français devaient renverser eux-mêmes cinquante ans plus tard (1). La lettre même de Soubise au roi exprimait assez toute l'étendue de sa défaite. « J'écris à Votre Majesté dans l'ex-
« cès de mon désespoir, disait-il : la déroute de
« votre armée est totale. Je ne puis vous dire
« combien de ses officiers ont été pris, tués ou
« perdus. » Cette lettre, et la modestie qu'eut ensuite Soubise de se mettre sous les ordres du maréchal de Richelieu, dont il croyait avoir à se plaindre, réparèrent aux yeux de bien des gens la faute qu'il avait commise de se charger d'un emploi au-dessus de ses forces. On doit ajouter que ses partisans ont prétendu qu'il avait été forcé d'attaquer, par le prince de Saxe-Hildburghausen, aux ordres duquel il devait déférer (2). Il revint tout honteux à la cour, et se vit pendant plusieurs mois en butte aux épigrammes les plus sanglantes. Il en fut en quelque sorte dédommagé par les faveurs du roi. Au moment où l'on renvoyait le marquis de Paulmy du ministère de la guerre, on lui conféra le titre de ministre d'État, on lui conserva son logement à l'Arsenal, puis on lui donna cinquante mille livres de pension. Il eut, en outre, l'agrément de traiter de la charge de trésorier de l'ordre ; ce qui entraînait la décoration du Cordon bleu. Plus tard, il obtint les gouvernements du bois de Boulogne, de Madrid et de la Muette. En 1758, une nouvelle armée lui fut confiée. Il brûlait d'effacer le souvenir de Rosbach, et parvint du moins à l'affaiblir par deux combats dont il sortit vainqueur des Hessois, Hanovriens et Anglais, le 13 juillet, à Sandershausen, puis à Lutzelberg, le 10 octobre. La conquête du landgraviat de Hesse fut le fruit de ces deux journées. Neuf jours après la bataille de Lutzelberg, Louis XV envoya à Soubise le bâton de maréchal, faveur au moins prématurée ; mais de tous les courtisans, il était le plus chéri de ce prince. Aussi appelait-on Soubise *l'ami du cœur, son Soubise*. Pendant la campagne de 1761, il commandait une armée de 110,000 hommes sur les bords du Rhin. Le maréchal de Broglie, qui avait un corps bien moins nombreux sur le Mein, murmurait de se voir

(1) Après la bataille de Iéna, en 1807.

(2) C'était l'opinion de Louis XV, qui, dans une lettre adressée au duc de Richelieu, s'exprimait ainsi : « M. de Soubise, qui a été malheureux et mal secondé par le prince de Saxe-Hildburghausen, commandera sous vos ordres, etc. » (Lettre du 29 novembre 1757, citée dans la *Vie privée de Richelieu*, t. 3, p. 331). Le duc de Mahon, dans ses *Mémoires militaires*, dit avoir vu l'écrit, signé de Louis XV, qui mettait Soubise sous les ordres du prince de Saxe-Hildburghausen.

réduit à un rôle secondaire, et fomentait dans le camp de Soubise l'esprit de mécontentement et d'indiscipline. Les deux armées, en agissant séparément, n'avaient que de faibles succès. Broglie proposa d'en opérer la jonction. C'était un triomphe qu'il se ménageait. En effet au moment de cette réunion, les troupes de Soubise accueillirent avec les plus vives acclamations le maréchal de Broglie. Soubise sut affaiblir cet outrage par un procédé loyal et plein de grâce. Il conduisit Broglie sur un tertre qui dominait tout le camp. « Monsieur, lui dit-il, vous voyez avec « quels applaudissements mon armée vous reçoit. « Vous lui devez de vous faire voir à ceux dont « vous n'avez pas encore été aperçu. » Broglie, impatient de justifier la confiance de l'armée, mit en mouvement ses propres troupes, et en donna un avis trop tardif à Soubise, qu'il voulait seulement rendre témoin de sa victoire; mais sa confiance présomptueuse fut trompée: il fut battu à Fillingshausen; et il accusa, de ne l'avoir point secouru, son collègue, qui se plaignit avec raison de n'avoir pas été averti. Les deux armées se séparèrent; et les deux généraux envoyèrent à la cour des mémoires contradictoires. Soubise avait en madame de Pompadour un avocat trop puissant pour perdre sa cause auprès du roi. Broglie fut rappelé et exilé dans ses terres. Le public et l'armée s'indignèrent de ce jugement. Un déluge d'épigrammes accabla de nouveau le prince de Soubise et sa protectrice; mais cette fois l'opinion publique avait tort. Soubise était incapable de ce dont l'accusait son ennemi. Personne n'était plus éloigné que lui d'un mauvais procédé, tandis que Broglie, avec des talents véritables, était jaloux, vain et tracassier. Soubise, toujours employé, fut chargé durant la campagne suivante, de se borner à défendre ce que les Français possédaient encore en Allemagne. Il eut le bon esprit de se laisser guider par les conseils du maréchal d'Estrées et rendit des services utiles. Tous deux gagnèrent la bataille de Johannisberg. Ce fut là le terme de la carrière militaire de Soubise. Depuis ce temps, sa vie ne fut plus que celle d'un courtisan voluptueux, sincèrement attaché à Louis XV, n'ayant d'autre volonté que celle du roi, et flattant ses penchants par affection plutôt que par intérêt, car il savait parler au roi avec franchise dans l'occasion. Il n'employa jamais son ascendant pour nuire ni pour opprimer, reproche que le maréchal de Richelieu mérita trop souvent. Lorsque Louis XV aima madame du Barry, Soubise s'attacha d'autant plus facilement à la nouvelle favorite, qu'il avait à se plaindre du duc de Choiseul. Ce ministre avait obtenu la charge de colonel général des Suisses et Grisons, promise depuis longtemps au maréchal. Ce dernier vint se plaindre au roi. « Que voulez-vous, répondit Louis; c'était bien « mon désir, mais je n'ai pas été le maître. » Après que madame du Barry fut présentée à la

cour, les dames les plus qualifiées affectèrent d'abord de ne lui faire aucun accueil. Nulle marque de zèle ne plut davantage à Louis XV que la condescendance du maréchal de Soubise, qui engagea la comtesse de l'Hôpital, sa maîtresse, à recevoir chez elle la nouvelle favorite. Cet exemple fut bientôt imité par des femmes d'un rang encore plus illustre. Soubise consentit au mariage d'une demoiselle de Tournon, sa parente, avec le vicomte du Barry, neveu de la favorite. Lors de la dissolution du parlement, en 1771, il fut chargé par le roi de ramener le prince de Condé, qui s'était retiré de la cour, après avoir signé la protestation des princes. Si l'on en croit quelques mémoires du temps, ce fut alors qu'il s'entendit avec le prince de Condé, son gendre, et le comte de la Marche, pour se partager la direction des affaires. Quoi qu'il en soit de ces projets, Louis XV ne vécut pas assez pour qu'ils se réalisassent. A la mort de ce monarque, lorsque l'on porta avec tant d'indécence ses derniers restes à St-Denis, Soubise seul de tous les courtisans suivit le cortège, composé de quelques valets et de quelques pages, et ne se sépara de la dépouille mortelle de Louis XV que lorsqu'elle eut été déposée dans son dernier asile. Ses liaisons avec madame du Barry lui avaient fait perdre beaucoup de sa considération; et il avait résolu de se retirer de la cour: mais Louis XVI, instruit de la conduite de Soubise aux obsèques de Louis XV, lui fit dire par la comtesse de Marsan (1), de reprendre sa place dans le conseil des ministres. Soubise, dans ces fonctions, se montra fidèle aux principes monarchiques, et surtout ennemi des réformes tentées par les St-Germain et les Turgot. Cependant il émettait ses opinions avec une modération qui prouvait autant de bon sens que de véritable politique. Il ménageait les économistes; non qu'il les estimât; c'était, disait-il, *crainte de plus grands maux* (Mémoires de Choiseul). Ses mœurs étaient moins louables; même dans sa vieillesse, il se piquait d'entretenir à grands frais des filles d'opéra. On a même accusé le duc d'Orléans d'avoir profité basement des sommes que Soubise prodiguait à la Michelon, courtisane alors célèbre par le nombre et la haute qualité de ses adorateurs. La correspondance de Voltaire atteste qu'il ne craignait pas de faire passer au maréchal de Soubise des exemplaires des libelles irréligieux qui se fabriquaient à Ferney. C'est un des traits les plus caractéristiques de l'insouciance des ministres de Louis XVI. Les mémoires de l'abbé Georgel représentent Soubise comme initié dans les secrets du ministère occulte de Louis XV, et mêlé dans toutes les intrigues qui se rattachent à l'ambassade du cardinal de Rohan à Vienne, ainsi qu'à la nomination de ce prélat à la dignité de grand-aumônier de France. Le prince de Soubise mourut le 4 juillet 1787. On a vu dans la notice sur

(1) Gouvernante des enfants de France et sœur de Soubise.

l'abbé Georgel (*voy.* ce nom), que ce jésuite composa en 1771, pour le prince de Soubise et pour les familles de Rohan, de Bouillon et de Lorraine, un Mémoire tendant à établir l'égalité de leurs prérogatives avec les ducs et pairs de France. D—R—R.

SOUBISE (JEAN DE PARTHENAY, seigneur de) *voy.* PARTHENAY.

SOUBOUTAÏ ou *Soubadaï*, surnommé *Bahadour* ou le héros, général mongol, dont le nom, mal lu dans les transcriptions qu'on en a faites en lettres arabes, s'est changé en *Suida*, *Soundaï* et *Sounathy*, est compté parini ceux qui ont concouru à l'établissement de l'empire de Tchingki-Khakan. Il était de la tribu des OuriYangkit; et ses ancêtres, établis sur le fleuve Onon, avaient coutume de se rencontrer à la chasse avec Tumpi-naï, trisaïeul de Tchingki. Ces rencontres avaient lié les deux familles depuis cinq générations. Haban, contemporain de Tchingki, eut deux fils, l'aîné nommé Khourkhoun, et le cadet nommé Souboutaï. Tous deux étaient courageux et habiles à tirer de l'arc; mais Souboutaï se fit surtout remarquer par son intrépidité et par le talent d'imaginer des stratagèmes et des ruses de guerre. Lorsque Tchingki eut établi sa horde sur les bords du lac de Pan-choua ou de la rivière Lough-kiu, Haban voulut lui conduire en tribut un troupeau de moutons; mais il fut attaqué par des brigands et emmené en captivité. Ses deux fils se mirent à la poursuite des voleurs, les tuèrent et délivrèrent leur père. Celui-ci servit sous Tchingki, dans la guerre contre les Naïmans, en qualité de chef de tribu. Ce fut aussi à cette époque que Souboutaï entra au service du prince mongol avec la même qualité. En 1212, il attaqua Houan-tcheou, appartenant aux Tchoutchi, monta le premier à l'assaut et s'empara de la ville. En 1216, Tchingki convoqua une assemblée de ses généraux pour marcher contre les Merkites. Il demanda quel était celui qui voulait donner le premier : Souboutaï s'offrit; et Tchingki, ayant loué son courage, lui proposa un corps de 100 hommes d'élite pour le soutenir; mais Souboutaï s'y opposa. « Restez en repos, dit-il, je me charge de tout. » Il alla trouver les Merkites, en feignant d'abandonner la cause de Tchingskis. Pleins de confiance en ses rapports, les Merkites négligèrent de faire leurs préparatifs, et quand le gros de l'armée mongole fut avancé sur le fleuve Tchen (Djem), il fondit sur eux et prit deux de leurs généraux. Houton, chef de la tribu, se sauva dans le Kiptchak, et le reste se soumit. Tchingki ayant fait la guerre aux Ouïgours du Kharisme, Mohammed, que les Chinois nomment Mieï-li, abandonna son royaume et prit la fuite. Souboutaï eut ordre de le poursuivre, et il eut pour collègue, dans cette expédition, Tchepe-Nouyan, autre général mongol célèbre dans l'Occident. Parvenu au fleuve Hoe-li, Souboutaï fit halte sur

la rive orientale et ordonna d'allumer trois bûchers pour faire parade de la force de son armée. A cette vue, Mohammed effrayé profita de la nuit pour s'enfuir. Souboutaï, à la tête d'un corps de 10,000 hommes, continua de se porter sur ses traces, depuis la rivière Pou-han et la ville de Pi-li-han jusqu'à Mieï-li, marchant jour et nuit et ne laissant pas au prince fugitif un seul instant de repos. Il l'obligea d'entrer dans la mer, c'est-à-dire dans une île de la mer Caspienne, nommée Abiscoun, où ce malheureux prince mourut épuisé par la fatigue et le chagrin (*voy.* MOHAMMED). Le général tartare s'empara de ses trésors consistant en pierres précieuses et en vases d'argent, et il les envoya à son maître. Tel est le récit du biographe chinois, qui a tracé la vie de Souboutaï. Les écrivains musulmans et chrétiens nous ont laissé quelques détails particuliers sur la marche des deux généraux tartares en Occident. On sait qu'après avoir traversé la Transoxane, pris Balkh, Nischapour et Zawe, ils partagèrent leurs troupes en deux corps qui se dirigèrent sur le Mazenderan et l'Irak-Adjem. Ils entrèrent ensuite dans l'Adherbidjane, reçurent la soumission du prince qui régnait à Tauris, et vinrent camper dans la plaine de Moughan en Géorgie, plaine célèbre depuis par le séjour qu'y firent habituellement les généraux mongols et les princes de la famille de Houlagou. Au printemps de 1221, Souboutaï et Tchepe prirent Meragah, saccagèrent Hamadan, Erdebil, et rentrèrent de nouveau en Géorgie, où ils livrèrent aux troupes de la reine Rousoudan une bataille dont les deux partis s'attribuèrent le gain. Souboutaï, par une de ces ruses pour lesquelles il était renommé, avait attiré les Géorgiens dans une embuscade où les attendait son collègue Tchepe. Tous deux ensuite les attaquèrent de concert, et selon Ibn el Athir, détruisirent en grande partie leur armée. Au contraire, deux lettres écrites au pape Honorius III, par Rousoudan et par son connétable Jean, donnent à entendre que les Mongols furent mis dans une pleine déroute. Ce qui est certain, c'est que la reine de Géorgie écrivit en Occident pour implorer des secours, et que les Tartares poursuivirent le cours de leurs opérations, comme s'ils eussent obtenu une victoire entière. Souboutaï, dit le biographe chinois, demanda et obtint la permission d'aller châtier les peuples du Kiptchak. A la tête de son armée, il fit le tour de la mer Thian-ki-sse (Denghiz, la mer Caspienne), et revint jusqu'aux monts Thaï-ho (Caucase), dont il perça les rochers pour s'ouvrir un passage. Il eut d'abord peu de succès; mais ayant rencontré des chefs de tribus, nommés Iu-li-ki et Thathakhar, il réunit toutes les troupes sur la rivière de Poutson, et, par une marche rapide, il soumit tous les peuples de ces contrées jusqu'au fleuve Olikî (le Wolga). Une seule rencontre et un seul combat le firent triompher des chefs des

Wolosse (Russes) Mitchhisselao le grand et le petit (Mestislaff). Il exerça de grands ravages dans le pays des Asou (Ases ou Alains). On sait qu'en effet les Mongols ayant passé le Caucase par le défilé de Derbend, défirent les Kiptchaks ou Comans et les Russes, dévastèrent les contrées qui avoisinent la mer d'Azof, pénétrèrent en Crimée et firent une invasion dans le pays des Bulgares, sur les bords du Wolga. Souboutaï fut interrompu dans le cours de ses conquêtes par un ordre de Tchingkis, qui voulait l'employer à la conquête du Tangut. Il résista longtemps à ces ordres ; mais enfin obligé d'y céder, il revint à la cour, traversa le grand désert, battit les tribus de Hiasa-li, Ouïgour, The-le-tchhi-min et autres, et soumit toutes les villes situées sur le fleuve Jaune, du côté de la Tartarie. Il ne revint de ce pays qu'après la mort de Tchingkis. En 1229, Ogodaï lui fit épouser une princesse du sang, nommée Thomieïkan, et le nomma pour accompagner son frère Tholouï dans son expédition au midi du fleuve Jaune. Les Tartares entrèrent dans le pays des Kin, par le passage de la Tête de bœuf, et rencontrèrent le général ennemi Houan-yan-ho-tha, avec une armée de plusieurs centaines de milliers d'hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Tholouï s'adressa à Souboutaï, pour avoir un plan de campagne. « Les habitants des villes, répondit le général, « ne savent pas supporter la fatigue. Harassez-les par des attaques réitérées ; rien ne sera plus « aisé ensuite que de les vaincre en batailles « rangées. » Effectivement, l'armée, qui était campée dans les monts Sang-foung, souffrit beaucoup des neiges, qui firent périr un grand nombre de soldats. Les Mongols l'attaquèrent dans ce moment de détresse et la détruisirent entièrement. Dans l'été de 1232, le prince Tholouï quitta l'armée et laissa Souboutaï pour contenir les provinces conquises et faire le siège de la ville de Pian (Khaï-foung, dans le Ho-nan). L'empereur de Kin envoya faire des propositions d'accommodement au général mongol ; mais celui-ci répondit qu'il avait reçu l'ordre de prendre la ville ; et il n'en travailla qu'avec plus d'activité à combler les fossés avec des fascines. Le commandant des assiégés ayant fait percer les murs de la ville, voulut mettre le feu aux fascines à coups de *pao*. C'est au siège de cette ville qu'il est parlé, pour la première fois, de ces machines de guerre, dont les Mongols apprirent l'usage des Chinois et qu'ils portèrent dans l'Occident, où l'on croit qu'elles ont donné l'idée de l'artillerie. Les assiégés, placés sur les murailles à côté des *pao*, donnaient des signaux avec des lanternes garnies de papier rouge, et ceux qui combattaient en bas y répondaient en lâchant en l'air des figures d'oiseaux en papier. Souboutaï, instruit de ce manège par des prisonniers, en fit le sujet de ses plaisanteries : « Ces gens de Kin, dit-il, « prétendent repousser leurs ennemis avec des

XXXIX.

« lanternes et des oiseaux de papier. » Cependant l'empereur des Kin abandonna Pian et se réfugia à Tsaï. Un traître nommé Thsouï-li, qui commandait les troupes des Kin, livra aux Mongols la ville de Pian avec l'impératrice et les autres femmes de l'empereur qui y étaient restées enfermées. Les Tartares mirent alors le siège devant Tsaï et la tinrent si exactement et si longtemps cernée, que la garnison fut réduite à manger le cuir des bottes et la peau des tambours. Enfin les provisions étant entièrement épuisées, la ville fut prise, en 1234, et la dynastie des Kin renversée. Le long séjour des troupes et une année de disette avaient tellement élevé le prix des vivres dans le Ho-nan, qu'un boisseau de riz s'y vendait deux onces d'argent. Souboutaï ordonna aux habitants de ces contrées de se transporter au nord du fleuve Jaune. Comme, à l'issue de cette guerre, on conduisait à la mort Houan-yan-ho-tha, prince du sang des Kin et l'un des plus illustres généraux de cette dynastie, il demanda où était Souboutaï, et marqua le désir d'avoir une entrevue avec lui. Souboutaï s'avança : « Toi qui n'as qu'un instant à vivre, « dit-il, quel motif te fait désirer de me voir ? « — Ton courage, répondit Houan-yan-ho-tha. « C'est le ciel, non le hasard qui fait naître les « héros. Puisque je t'ai vu, je fermerai les yeux « sans regret. » En 1235, les Mongols envoyèrent une nouvelle expédition dans le Kiptchak. Souboutaï en fit partie et fut même désigné par Batou pour commander l'avant-garde. Le roi des Comans, nommé Pa-tchhi-man ou Batchman, fut saisi de terreur à cette nouvelle, et, prenant la fuite, il se retira sur la mer, disent les Chinois, c'est-à-dire dans une île de la mer Caspienne. On vainquit encore une fois les Russes, et l'on mit le siège devant Tholisseko, ville dont on ne reconnaît pas le nom, sans doute altéré dans les relations chinoises. N'ayant pu s'en rendre maître, Souboutaï marcha contre le prince des Russes, lui livra bataille, le prit, s'empara de Yelieïpan et d'autres villes des mêmes contrées, et soumit toutes les tribus qui les habitaient. En revenant, les Mongols passèrent les monts Khatsali et attaquèrent les Madjars ou Hongrois. Batou et ses compagnons entrèrent dans leur pays par cinq côtés différents, et Souboutaï imagina un stratagème pour tromper Khieï-lin, prince de cette nation. Parvenus au fleuve Thunning, le corps de Batou passa cette rivière par en haut, à l'endroit où elle était moins profonde et où il y avait un pont. Le corps de Souboutaï, au contraire, devait la traverser plus bas, dans un endroit très-profond : il imagina de lier ensemble des poutres et d'y faire passer son armée, de sorte qu'il pût venir au secours de Batou qui, ayant traversé le premier, se trouvait engagé. Le prince mongol, rebuté par la résistance qu'il venait d'essuyer, était tenté de revenir sur ses pas : « Retournez si vous voulez, lui dit Sou-

« boutaï, pour moi, je ne m'arrêterai qu'au « fleuve Tho-na (Danube), après avoir achevé « de subjuguier les Madjars. » Il se mit en marche, et Batou ne put s'empêcher de le suivre. On connaît, par les écrivains occidentaux, les détails de cette campagne qui ont échappé aux Chinois. On sait que toutes les contrées au nord la mer Caspienne, du Caucase et de la mer Noire furent en proie aux ravages des Tartares, qui dévastèrent la Russie, la Pologne, la Hongrie, et pénétrèrent jusque dans la Silésie. Souboutaï contribua puissamment à leurs succès et prit part à toutes leurs expéditions. A la mort d'Ogodaï, il y eut une grande assemblée de tous les princes de la famille de Tchingkis. Batou ne voulait pas s'y rendre; mais Souboutaï lui représenta qu'étant l'aîné de tous ces princes, il lui était impossible de s'en dispenser. Batou partit donc pour l'assemblée, Souboutaï revint à son campement sur le Danube, et il y mourut à l'âge de 73 ans. Conformément à l'usage des Chinois, on lui donna un titre qui rappelait ses plus belles actions : ce fut le titre de roi de Ho-nan, à cause de la conquête de cette province qu'il avait enlevée aux Kin. L'épithète honorifique qui fut jointe à son nom, fut celle de *Fidèle et invariable*. Il laissa un fils nommé Ouriyangkhatai, qui, après avoir, disent les Chinois, soumis toutes les tribus des Russes, des Polonais et des Allemands, fut envoyé pour conquérir le royaume d'Ava et le Tonquin. On a cru devoir tirer des historiens chinois ces particularités au sujet d'un général qui a fait successivement la guerre en Médie, en Géorgie, à la Chine, en Russie et en Hongrie, et dont le nom se trouve lié au récit des premières invasions des Mongols dans l'Occident. Ce qu'on vient de lire est principalement extrait du *Siu houng kian lou*, l. 17, p. 31 et suiv. A-R-T.

SOUBRANY (PIERRE-AUGUSTE DE), né à Riom, en 1750, d'une famille noble, était officier au régiment de Royal-dragons, lors de la révolution. Entraîné par l'exemple et les conseils de Romme, son compatriote (*voy. ROMME*), Soubrany adopta les doctrines des jacobins. Il faisait d'ailleurs partie d'une députation dont la conduite influa sur la sienne. En effet, sur douze individus, parmi lesquels on remarquait Couthon, Maignet et autres satellites de Robespierre, dix votèrent la mort du roi. Soubrany suivit l'impulsion qu'ils lui donnèrent et vota comme eux contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Il ne parut à la tribune que pour y prononcer ses votes, et l'on ne lui vit prendre aucune part aux débats qui agitérent l'assemblée conventionnelle, depuis son installation jusqu'à sa fin. Dans le mois de mai 1793, il eut une mission auprès de l'armée de la Moselle, et ne s'y occupa que de détails militaires. Envoyé plus tard à l'armée des Pyrénées orientales, il se fit aimer des soldats; frugal et brave, il couchait avec eux au bivouac et marchait à leur tête au combat; on

assure généralement qu'il contribua beaucoup aux succès de cette armée, et surtout à la reprise du fort St-Elme, de Port-Vendre et de Collioure. Il était revenu de cette mission depuis peu de temps, lorsque la convention ayant été attaquée par le peuple de Paris, et en quelque sorte dissoute, une partie de ses membres se mit à la tête de l'insurrection pour proscrire les autres et recommencer le régime de la terreur. Cette faction eut le dessus pendant quelques heures seulement, et Romme, qui en faisait partie, désigna Soubrany pour commander la force armée. Il n'en fallut pas davantage pour le perdre. A peine la convention, soutenue par la section de la Butte-des-Moulins, eut-elle repris ses séances, que Soubrany fut décrété d'accusation⁽¹⁾, livré à une commission militaire et condamné à mort, ainsi que son funeste conseiller et quatre autres conventionnels, le 18 juin 1795. Après leur condamnation, ils se poignardèrent avec une même paire de ciseaux qu'ils se communiquèrent. Soubrany, Bourbotte et Duroy, n'étant pas expirés sur le coup, comme leurs collègues, furent entraînés sanglants à l'échafaud et exécutés. B-U.

SOUCHAY (JEAN-BAPTISTE), né, en 1688, au bourg de St-Amand, dans le Vendomois, fit ses études avec distinction, au collège de l'Oratoire, à Vendôme. A l'âge de dix-sept ans, il partit pour Paris, où on lui confia une éducation particulière. Quelques années plus tard, le comte de la Vauguyon-Carency mit ses deux fils sous la conduite de Souchay, qui eut encore successivement d'autres élèves, neveux du président Durey de Noinville (*voy. ce nom*), qu'il ne fit, pour ainsi dire, que surveiller, parce qu'ils étaient pensionnaires au collège des jésuites de Paris. Ce magistrat lui céda son droit d'indult, qui valut au jeune instituteur, en 1734, un canonicat de la cathédrale de Rodez. Comme l'abbé Souchay avait été choisi, en 1732, pour remplir une des deux chaires d'éloquence du collège royal, et qu'il avait commencé son cours au mois de février 1733, le chapitre auquel il appartenait le dispensa, en 1736, de la résidence. Il était entré à l'académie des inscriptions dès 1726. Il y lut un assez grand nombre de dissertations pleines de mérite, mais le plus souvent relatives aux belles-lettres. On cite de lui, entre autres morceaux, un mémoire sur le caractère de Mécénas, un autre sur Asinius Pollio, et différents travaux sur les anciens systèmes de morale et de métaphysique. En sa qualité de professeur au collège royal, il se proposa de faire sentir le mérite des grands modèles de l'antiquité. Il choisit surtout, pour remplir cette vue, les ouvrages de Cicéron, dont il avait lu et expliqué toutes les harangues, lors-

(1) Prévenu à temps du décret que l'on venait de porter contre lui, Soubrany se souvint qu'il avait un émigré caché chez lui. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, il faut que je coure l'avertir de se « chercher un autre asile. » Arrivé devant sa porte, il tombe entre les mains des gendarmes qui l'y attendaient. On ignore ce que devint le malheureux émigré, objet de ce dévouement. D-ES.

qu'il mourut. Il livra au public, en 1730, le *Commentaire* de Julien Fleury (*voy.* ce nom) sur Ausone, dans la forme de ceux qui ont été composés pour l'usage du Dauphin fils de Louis XIV. L'impression de ce commentaire était depuis longtemps commencée. Souchay y mit tous ses soins, rétablit ce qui avait été perdu du manuscrit, établit les changements nécessaires et fit un index, qui manquait absolument. Le succès de ce travail sur Ausone porta plusieurs libraires, et même quelques auteurs, à proposer à Souchay de revoir et de retoucher des ouvrages manuscrits, quelquefois même des ouvrages imprimés. Il se chargea de ces révisions, qui d'abord le détournèrent peu de ses études particulières. Il y en eut qu'il entreprit par ordre des magistrats chargés de l'inspection de la librairie. La plus grande partie des livres que le public doit à ses soins sont anonymes. Les autres conservent le nom de leurs premiers auteurs. Il donna, en 1735, sans se faire connaître, une nouvelle édition des *OEuvres* de Boileau Despréaux, 2 vol. in-12, avec des notes qu'il attribuait à Valincour et à l'abbé Renaudot. Il la réimprima en 1740. Il fut aussi éditeur d'Honoré d'Urfé et de Pellisson. Ce genre d'occupation l'empêcha de finir ses propres ouvrages. Il mourut dans sa 59^e année, le 25 août 1746. Il légua tous ses écrits au comte de Maillebois. Outre plusieurs sermons, prêchés avec succès dans sa jeunesse, et des dissertations sur divers sujets de littérature ecclésiastique, composées à la même époque, il avait entrepris un *Traité de rhétorique*, dont les leçons qu'il avait données, pendant quatorze ans, au collège royal, étaient les principaux matériaux. On a dû trouver dans ses papiers la *Vie du maréchal de Castinat*. Son éloge fut prononcé par Fréret, dans l'académie dont il était membre, à l'assemblée publique de la St-Martin 1746. L—P—E.

SOU-CHÉ, célèbre lettré chinois, était né dans le 11^e siècle, à Metcheou, ville du Sse-tchihouan, d'une famille honorable. Son père ayant été nommé magistrat dans une province éloignée, il resta sous la surveillance de sa mère, qui ne négligea rien pour cultiver son heureux naturel. Un jour qu'elle lui lisait la *Vie de Fau-peng*, personnage fameux dans la Chine par sa tendresse pour ses parents, Sou-ché, sautant au cou de sa mère, s'écria : « Je veux être un second Fau-peng, » et il tint parole. Après avoir achevé avec distinction ses études dans les écoles publiques, Sou-ché se rendit, en 1057, à la capitale pour subir ses examens et prendre ses grades. Le chef des lettrés fut si charmé de la pièce d'éloquence qu'il lui remit, que s'adressant aux autres examinateurs : « Voilà, leur dit-il, un jeune homme qui nous « surpassera tous. » Sur le compte avantageux qui lui fut rendu des talents de Sou-ché, l'empereur voulut le retenir à la cour ; mais le premier ministre, Wung'-an-tchi, redoutant sa perspicacité, éluda l'ordre de l'empereur et l'attacha

comme mandarin au tribunal des savants. La conduite du ministre excitait, depuis longtemps, de justes réclamations. Sou-ché, lui-même, crut devoir remettre un mémoire à l'empereur, qui le lut attentivement, et, ayant fait venir le jeune mandarin, l'invita de lui dire les défauts qu'il avait remarqués dans son gouvernement. Sou-ché répondit à la confiance que lui témoignait son souverain, et lui donna toutes les explications qu'il pouvait désirer. Le ministre sut que Sou-ché avait eu une conférence avec l'empereur, et il se hâta de l'éloigner de la capitale, en lui assignant la charge d'examineur des lettrés, qui l'obligeait à parcourir successivement toutes les provinces. Dans ses voyages, Sou-ché recueillait partout des preuves de l'infidélité du ministre, et il en avertit l'empereur ; mais ce prince n'avait pas la fermeté nécessaire pour l'exécuter. Fatigué d'être le témoin des abus qu'il ne pouvait pas corriger, Sou-ché demanda la permission de ne pas revenir dans la capitale. Elle lui fut accordée avec empressement. Nommé gouverneur du Hang-tchéou, il purgea cette province des brigands qui l'infestaient, et réprima les désordres des gens de guerre, dont l'indiscipline n'avait pas été moins funeste aux habitants. La sévérité qu'il avait employée envers les militaires, servit de prétexte pour l'envoyer à Siu-tcheou, d'où il passa dans le département de Hou-tcheou. Dans les rapports qu'il adressait à l'empereur sur l'état des provinces dont l'administration lui était confiée, il n'épargnait pas les reproches au ministre. Celui-ci, l'ayant alors destitué de tous ses emplois, le fit mettre en prison. Les réclamations des nombreux amis de Sou-ché lui firent recouvrer sa liberté ; mais il fut exilé à Hoang-tcheou. Ayant revêtu l'habit de la dernière classe, il acquit une petite maison dont l'aspect était tourné vers l'orient, et cultiva dans cet asile la philosophie, l'éloquence et la poésie. Il se croyait oublié de la cour lorsqu'en 1072, l'empereur le désigna pour remplir les fonctions de son historiographe ; mais le premier ministre fit donner cette charge à une de ses créatures. C'était un bel esprit léger et superficiel. Quelque temps après, l'empereur ayant vu les premiers chapitres de l'ouvrage que lui présenta le nouvel historien, déclara qu'il voulait que Sou-ché fût chargé de mettre en ordre les mémoires de la dynastie. Il ne fut pas possible au premier ministre de s'opposer à la volonté de l'empereur ; mais il obtint que Sou-ché s'absenterait de la cour tant qu'il travaillerait à l'histoire, et il lui fit assigner pour sa résidence une petite ville peu distante de la capitale. Sou-ché pria l'empereur de lui permettre d'habiter Tchang-tcheou, par la raison qu'il y possédait une maison avec quelques arpents de terre. Cette demande lui fut accordée. Pour se rendre dans cette ville, il fallait que Sou-ché traversât la capitale, et il profita de cette circonstance pour présenter ses hommages à

l'empereur, qui écouta ses sages conseils et n'en continua pas moins de s'abandonner aveuglément à son premier ministre. Sou-ché demeura dix ans dans le lieu qu'il avait choisi pour sa retraite, uniquement occupé d'écrire l'histoire de la dynastie impériale. L'empereur Chen-tsong mourut en 1085, et l'impératrice, aïeule du jeune Tchi-tsong, se trouvant chargée de la régence pendant la minorité de son petit-fils, se hâta de rappeler les mandarins et les lettrés qui, sous le règne précédent, s'étaient éloignés d'une cour où leurs talents étaient inutiles. Sou-ché, nommé par la régente gouverneur de Ting-tcheou, fut appelé, peu de mois après, au tribunal des rites et mis au nombre des instituteurs des princes. Enfin il fut, en 1089, décoré du titre de *grand maître de la doctrine*, et chargé d'expliquer au jeune empereur l'histoire et les *King*, ou livres sacrés. Dans ce poste éminent, il ne s'occupait que de remplir les devoirs importants qui lui étaient confiés, et il ne tint pas à lui de former pour sa nation un prince accompli. Mais la régente mourut en 1093, et les services de Sou-ché ne tardèrent pas d'être oubliés. Il était à Hang-tcheou, travaillant à procurer aux habitants de cette ville des eaux salubres, quand il fut rappelé devant l'empereur, son élève, pour se justifier d'avoir pris part à un complot séditieux. L'accusation était si dénuée de vraisemblance, que ses ennemis eux-mêmes furent forcés de l'abandonner; mais on l'envoya dans un autre gouvernement, et il fut transféré en diverses provinces, par l'espoir de le lasser et de l'obliger à se démettre de ses emplois. Les courtisans trouvèrent enfin moyen de le perdre, en le présentant à l'empereur comme l'auteur d'une satire virulente sur le gouvernement, dans laquelle le prince lui-même n'était pas épargné. Privé, pour la seconde fois, de toutes ses dignités, Sou-ché fut encore condamné à l'exil. Mais comme il était partout l'objet des distinctions les plus flatteuses, il fut relégué dans une bourgade éloignée, et l'on défendit au mandarin de lui témoigner des égards. Lorsqu'il se présenta devant le mandarin pour le prier de lui assigner un logement : « Je n'ai point d'ordre, lui dit celui-ci, pour vous loger; mais il existe dans le bourg des terrains abandonnés, et vous pouvez vous y construire une habitation. » L'illustre exilé se rendit sur le bord du chemin et y plaça contre un arbre un écriteau portant ces mots : « Sou-ché voudrait se bâtir ici une hutte, mais il n'en a pas le moyen. » Sa réputation était telle, que dans l'espace de quelques jours il reçut une somme suffisante pour se construire une petite maison et s'assurer les besoins de la vie. Il employa alors ses loisirs à terminer le commentaire que son père avait commencé sur le *Vi-King*. Une amnistie générale, accordée à tous les condamnés pour des délits politiques, lui permit de fixer sa résidence à Siu-tcheou. A peine arrivé à cette ville,

il y tomba malade, et d'après le conseil des médecins, il se rendit à Tchang-tchem, dont l'air plus pur convenait mieux à son état; mais son mal ne fit qu'empirer, et il y mourut en 1101, dans un âge peu avancé. Outre les divers ouvrages dont on a parlé, Sou-ché a publié : 1^o une explication du *Chou-king*; 2^o l'*Histoire des premiers empereurs de la dynastie des Soung*; 3^o une foule de pièces en prose et en vers insérées dans des recueils. L'éloge de ce grand homme se trouve dans les *Mémoires concernant les Chinois*, t. 10, p. 70-107.

W—s.

SOUCHET (JEAN-BAPTISTE), né à Chartres, à la fin du 16^e siècle, fut docteur de Sorbonne, curé d'Abondant, près Dreux, en 1618, ensuite notaire et secrétaire du chapitre Notre-Dame, dans sa ville natale; et enfin chanoine de cette cathédrale, en 1632 (1). Il remplit toutes les fonctions avec talent. Devenu chanoine de Notre-Dame, il songea à écrire l'histoire du pays Chartrain, presque encore inconnue. Il l'avait étudiée dans les manuscrits, les chartres, les chroniques, dans tous les actes que ses premiers travaux lui avaient fait connaître, et dans les anciens auteurs qui en avaient recueilli les faits et les particularités. C'est en recherchant tout ce qui appartient à cette histoire, qu'il découvrit les grandes qualités et les services rendus par St-Yves, l'un des plus célèbres évêques qui aient illustré le siège de Chartres. Les ouvrages de ce saint prélat, dont le nom brille avec tant d'éclat à la fin du 11^e siècle, n'avaient pas encore été réunis. Quelques-uns seulement avaient été publiés. Souchet conçut le projet d'en former une édition complète. Il y était encouragé par plusieurs savants. Il l'exécuta, et c'est le premier ouvrage par lequel il s'est fait remarquer. Les lettres du saint évêque, si précieuses sous tous les rapports, exigeaient un travail particulier. Déjà Fr. Juret, chanoine de Langres, les avait fait paraître, en 1585 et 1610, avec des notes. Mais ces éditions étaient imparfaites. Juret n'avait pas des connaissances assez étendues sur l'état du diocèse de Chartres, sur les circonstances de l'épiscopat de St-Yves, sur les événements qui l'avaient traversé, les tribulations dont il avait été la victime, et les faits en tout genre auxquels ses lettres étaient relatives. Aussi, Souchet, en se livrant à la révision des œuvres de l'évêque de Chartres, s'appliqua plus particulièrement à ses lettres. Il les enrichit de notes et d'explications qui les rendirent plus intelligibles, et suppléèrent à ce qui manquait aux précédentes éditions. Tout était réuni et préparé pour publier ces ouvrages avec le soin qu'ils exigeaient; il ne s'agissait plus que de les confier à un imprimeur. Laurent Cottureau,

(1) Les *Souchet* descendaient du fameux *Eudes le Maire*, dit *Chalo St-Mars*, serviteur et familier de Philippe I^{er}, qui entreprit pour ce roi le voyage de la terre sainte, en 1085. Cette antique famille de *Eudes le Maire* subsiste encore aujourd'hui à Chartres.

libraire à Paris, s'en chargea, et obtint en son nom le privilège du roi. L'abbé de Goussainville (1) offrit de diriger et de surveiller l'impression. Il fit plus, il engagea Souchet à dédier lui-même les œuvres de St-Ives à M. Lescot, alors évêque de Chartres, et y joindre la vie de ce saint, qu'il avait composée. Mais un chanoine régulier de Ste-Geneviève, le P. Fronteau, en avait fait une autre; et cette édition étant achevée, le dernier août 1647, parut presque aussitôt, non pas sous le nom de Souchet, mais sous celui du P. Fronteau. L'épître dédicatoire à Lescot, signée du P. Fronteau, et la vie de St-Ives, qui était aussi son ouvrage, firent bientôt connaître à Souchet la fraude qui lui enlevait ses droits à cette édition, et furent les preuves dont il s'empara pour justifier ses plaintes. Il composa une épître dédicatoire au même Lescot, que le libraire Cottureau fit imprimer et joignit aux exemplaires qu'il mit en vente. Souchet, dans cette épître, accusait le P. Fronteau de plagiat. Les religieux de Ste-Geneviève s'en irritèrent : le P. Fronteau alla jusqu'à dire au libraire qu'ils avaient résolu de ne pas souffrir qu'on mit au jour une épître si calomnieuse pour leur ordre (2). Mais, malgré les clameurs des chanoines réguliers et du P. Fronteau, les œuvres de St-Ives parurent avec la lettre dédicatoire. Alors s'éleva entre les deux savants un démêlé littéraire; l'un réclamait l'honneur de ses travaux, l'autre, le P. Fronteau, s'autorisant de la puissance de son ordre, pour légitimer son plagiat. Souchet, qui n'avait encore réclamé ses droits que dans sa lettre dédicatoire à Lescot, reproduisit ses plaintes dans la préface de son édition de la *Vie du bienheureux Bernard*, abbé de Tyron. Le P. Fronteau, de son côté, avait jusqu'alors gardé le silence; il entreprit dans une lettre à l'évêque du Puy, imprimée en 1650, de se disculper et de repousser l'accusation de plagiat dirigée contre lui. Mais Souchet réunit toutes les preuves qui justifiaient sa réclamation, et s'empressa de les imprimer dans la même année, sous ce titre : *J.-Bapt. Soucheti D. T. necnon Carnut. eccles. canon. veritatis defensio in P. Joann. Frontonem canon. regularem*. Chartres (1650), in-8°, 111 pages, très-rare. Le P. Nicéron, t. 21, p. 86, s'est permis d'appeler cette *Défense* un libelle; sans doute il ne l'avait pas lue. Si les accusations de Souchet y sont multipliées, elles se trouvent fortifiées par des preuves restées sans réplique. Ce sont les lettres du libraire Laurent Cottureau, de l'abbé de Goussainville, de dom Sauvage, prieur de St-Victor, du P. dom Luc d'Achery et du P. Fronteau lui-même. Cette défense amena le résultat que son auteur devait en espérer; car le P. Fronteau ne se permit pas d'y répondre. Le

P. Nicéron (*loco citato*), — l'*Histoire littéraire de France*, t. 10, art. *St-Ives*, p. 140. — Moréri, édition de 1759, ont parlé de ce différend. Nicéron n'est pas équitable. L'*Histoire littéraire*, plus réservée, ne se permet pas de rien préjuger, et rappelle seulement que, dans la bibliothèque de St-Vincent du Mans, on conservait un exemplaire de St-Ives, avec les deux différentes épîtres dédicatoires. Avant Nicéron et l'*Histoire littéraire de France*, dom Liron, dans sa *Bibliothèque chartreuse*, s'était prononcé en faveur de Souchet, et s'y était décidé par la lettre même du P. Fronteau, imprimée dans la *Veritatis defensio*. Goujet dans le Moréri de 1759, articles *Fronteau* t. 5, et *Souchet*, t. 9, est plus véridique. Mais il avait lu les écrits des deux savants, et il avait été convaincu de la justice des réclamations de Souchet, par de nombreuses lettres qu'il avait publiées. Ce débat littéraire occasionne entre les exemplaires des œuvres de St-Ives, imprimées en 1647, une différence et une singularité qui n'ont pas été assez remarquées : les uns existent en petit papier, les autres sont en grand papier. Les premiers, publiés en petit papier, ont pour titre : *D. Ivonis opera.... in duas partes.... prior continet.... Posterior complectitur epistolas cum notis doctissim. virorum Jureti canon. carnutensis*, Paris, 1647. Au frontispice de la deuxième partie, on lit : *Pars altera.... cum notis doctissimorum virorum Jureti canonici lingonensis et Soucheti canon. carnut....* Ces exemplaires contiennent l'épître dédicatoire du P. Fronteau à Lescot, laquelle n'a rien de remarquable, n'est nullement digne du prélat auquel elle est adressée, et ne paraît avoir été imaginée que pour faire croire que cette édition n'était due qu'aux chanoines réguliers de Ste-Geneviève. Les autres exemplaires, ceux en grand papier, sont extrêmement rares. Ils portent le premier titre indiqué ci-dessus; mais après les mots *doctissimorum virorum Jureti*, on a collé une petite bande de papier, sur laquelle est imprimé : *et Soucheti canon....* A la suite de ce frontispice se trouve l'épître dédicatoire à Lescot, évêque de Chartres, signée *J.-B. Souchetus, canon. carnut.*, et qui est la première connue dans laquelle il se soit plaint du plagiat; ensuite vient la dédicace du P. Fronteau au même évêque. Cette singularité des deux épîtres avait été relevée, mais sans aucun détail, par les auteurs du tome 10 de l'*Histoire littéraire de France*, qui l'avaient rencontrée dans l'exemplaire de la bibliothèque de St-Vincent du Mans, ainsi qu'il a été dit; Barbier l'a conservée dans sa *Dissertation sur les traductions de l'Imitation*, p. 166; enfin elle a été rappelée dans l'article *FRONTEAU*. Un exemplaire en grand papier avec les deux circonstances du petit papier collé sur le frontispice et des deux épîtres dédicatoires, existe dans la bibliothèque publique de Chartres. Dans les exemplaires en grand et en petit papier, les notes de Souchet sont imprimées à la suite de celles de Juret. Outre les œuvres de St-Ives et

(1) Pierre de Goussainville, prêtre, né dans le diocèse de Chartres, éditeur des *Oeuvres* de Pierre de Blois et de St-Grégoire le Grand. Voy. ses lettres des 1^{er} septembre 1646, 11 mars et 13 juillet 1647, insérées dans le *Veritatis defensio*, ci-après.

(2) Lettre de Cottureau à Souchet, du 18 novembre 1647, p. 105 du *Veritatis defensio*.

la *Veritatis defensio*, Souchet publia la vie de Bernard, premier abbé de Tyron, sous ce titre : *B. Bernardi fundatoris et primi abbatis SS. Trinitatis de Tironio ord. S. Benedicti, vita, autore coetaneo Gaufrido Grosso, nunc primum prodit in lucem, opera et studio J. Bapt. Soucheti S. T. dict. et carnut. canon....* Paris, J. Billaine, 1649, in-4°, très-rare. Cette vie, composée par Geoffroi le Gros, est le seul ouvrage que nous ait transmis l'histoire de la célèbre abbaye de Tyron, ordre de St-Benoît au diocèse de Chartres, dont l'origine remontait à l'an 1109, et dont la chartre de fondation avait été accordée au bienheureux Bernard, par St-Ives, évêque de Chartres, 1118. Les observations et les notes dont Souchet a enrichi cette édition, qui en forment la deuxième partie, démontrent bien certainement qu'elles sont du savant commentateur des lettres de St-Ives. L'ouvrage le plus important que Souchet ait laissé, est l'*Histoire de la ville et de l'église de Chartres*, dont le manuscrit original in-fol., 1 vol., est conservé dans la bibliothèque de cette ville, après avoir, jusqu'à la révolution, fait partie de celle du chapitre de Notre-Dame, où il était resté presque ignoré. Il est cité par Fontette, en sa *Bibliothèque historique de France*, t. 1^{er}, n° 4961. Une copie en existe à la bibliothèque de Paris, manuscrit de Gaignières, et elle est aussi rappelée par Fontette, n° 35532. On connaît très-peu de copies entières de cette histoire; mais il en existe plusieurs d'un abrégé qui fut fait vers l'an 1700, par un M. Etienne, chanoine de Chartres. Cette histoire de Souchet remonte aux premiers siècles et finit en 1639. Quoique, par son titre, elle paraisse consacrée spécialement à la ville et à l'église de Chartres, cependant elle embrasse tout ce qui est relatif au pays chartrain en général, et à l'évêché de Chartres dans ses anciennes limites, avant qu'il en eût été fait les distractions qui ont servi à l'érection de l'évêché de Blois en 1693. A la vérité, Souchet y a joint beaucoup de faits appartenant à l'histoire générale; mais ces excursions elles-mêmes se rattachent à l'histoire de Chartres. C'est dans cet ouvrage qu'il a réuni tous les documents et tous les faits que sa science et son érudition lui avaient fait découvrir et recueillir. Plus que tout autre, il pouvait donner une excellente histoire générale du pays et de l'évêché de Chartres. Les archives de la cathédrale dont il était chanoine lui avaient offert tous les monuments et tous les renseignements qui y étaient réunis et conservés depuis l'incendie de cette église, en 1020. Il avait aussi eu le soin de compiler les archives de l'évêché, de l'abbaye de St-Pierre et d'un grand nombre de monastères et d'autres établissements. De plus, il avait à sa disposition les intéressants Mémoires de Guillaume Laisné, prieur de Mondeville, contenant ses recherches sur Chartres et le pays chartrain, Ms. in-fol., 12 volumes, maintenant à la bibliothèque de Paris, fonds de Gaignières, 409-466 du

tome 3 de Fontette. Enfin, il avait recueilli les généalogies des principales maisons du pays chartrain, et une immense quantité de chartes, titres, etc., mais il n'a pas joint ces chartes, ces titres.... à son histoire, comme pièces justificatives. Ceux qui, postérieurement à Souchet, ont écrit sur l'histoire de Chartres, ne se sont pas fait scrupule de le copier, sans lui rendre la justice qu'il mérite. On regrette que cette histoire n'ait pas été publiée, Souchet s'étant formé une bibliothèque précieuse, dont il fit présent à l'abbaye de Josaphat-les-Chartres; mais ses manuscrits furent dispersés. Quelques-uns de ses livres se retrouvent aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Chartres. Il mourut subitement, le 9 avril 1654. H—N.

SOUCHON (FRANÇOIS), peintre, naquit à Alais (Gard) en 1787. Bien que d'une famille pauvre et qui ne pouvait guère s'imposer de sacrifices pour son éducation, il n'eut pas du moins à lutter contre elle pour s'adonner au goût prononcé qu'il ressentait pour les arts. Souchon, très-jeune encore, vint s'établir à Paris et entra dans l'atelier de David; il ne tarda pas non plus à s'y lier d'amitié avec Sigalon, son compatriote. Les jeunes artistes logèrent ensemble et firent d'abord des portraits pour subvenir à leurs besoins. Souchon accompagna son ami à Rome, en 1833; mais des raisons de santé le contraignirent à le quitter avant de lui avoir vu achever sa copie de la fresque du *Jugement dernier*. De retour en France, Souchon se fixa à Lille, où on lui confia la direction de l'école de peinture (1836), fonctions qu'il a remplies avec beaucoup de zèle, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée dans cette ville, le 5 avril 1857. Entièrement adonné à l'enseignement, Souchon a peu produit; nous signalerons pourtant, au nombre de ses meilleurs ouvrages, le *Martyre de St-Sébastien*, qui figura au salon de 1824, et qui se trouve aujourd'hui dans la cathédrale de Bordeaux; la *Résurrection de Lazare*, exposée au Louvre en 1827, maintenant dans l'église du Chardonnet à Paris; le musée de Lille possède également une esquisse peinte de cette toile importante. Ces diverses compositions se font remarquer par une grande vigueur d'exécution, le dessin en est académique et la mise en scène heureuse. Souchon était évidemment appelé à de brillantes destinées s'il eût continué à produire au lieu de se borner à former des élèves; il a principalement laissé des dessins à l'estompe qui sont d'une grande finesse; quelques-uns ont été lithographiés par MM. E. Loche et Bardel; le musée Wicar de Lille en possède douze qui furent achetés à leur auteur par la ville, en 1856. Parmi eux signalons le carton du *Martyre de St-Sébastien*; *Diane de Poitiers*; *Alain Chartier et Marguerite d'Ecosse, épouse du Dauphin, depuis Louis XI*; *Joconde*, d'après Léonard de Vinci, et *François 1^{er} et Diane de Poitiers*. Souchon s'est montré habile portraitiste et le *Portrait de l'abbé*

Leclair, curé de Notre Dame de Lorette, obtint un véritable succès au salon du 1833, dernière fois que Souchon ait pris part aux expositions parisiennes.

B. DE L.

SOUCHU. Voyez RENNEFORT.

SOUCIET (ETIENNE), savant jésuite, naquit à Bourges, le 12 octobre 1671. Son père était avocat au parlement. A l'âge de dix-neuf ans, il embrassa la règle de St-Ignace. Forcé par la délicatesse de sa santé d'abandonner la carrière de l'enseignement, il vint à Paris, où d'abord il fut choisi pour travailler à l'ouvrage que les jésuites se proposaient d'opposer aux *Critici sacri* de Pearson (voy. ce nom). Cette tâche le mit dans la nécessité d'apprendre l'hébreu; et il s'engagea dans l'étude des langues orientales, où il fit de rapides progrès. L'histoire, l'astronomie, la chronologie et les mathématiques occupaient les loisirs du P. Souciet, et il s'y rendit bientôt très-habile. En quittant la chaire de théologie morale, qu'il avait occupée quelques années, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du collège Louis-le-Grand. Il remplit cet emploi avec un zèle infatigable, et s'empressa de communiquer les trésors de son érudition aux savants français et étrangers qui recouraient à ses lumières. Il mourut à Paris, le 14 janvier 1744. On trouve son éloge dans les *Mémoires de Trévoux*, avril, même année, avec la liste de ses ouvrages (voy. DECHAMPS et Rich. SIMON). Il avait été longtemps l'un des principaux rédacteurs de ce journal. Parmi ses articles nous citerons *Lettre* contenant quelques réflexions sur la tragédie, juillet et août, 1709; — *Dissertation* sur une médaille singulière de César, décembre, 1713; — *Description* d'un anneau et d'une monnaie antique, mai 1718; — *Critique* d'un passage de l'histoire de Sablé, par Ménage, janvier 1720; — *Critique* d'un endroit de Pompeius Festus, où il est parlé des préfetures, février 1722; — *Mémoire* sur deux médailles, l'une de Gallien, l'autre de Posthume, septembre 1725. Le P. Souciet eut la principale part à l'édition du *Dictionnaire de Trévoux*, 1721, in-folio, 5 vol.; mais il ne voulut point l'avouer; et en mourant, il laissa de nombreux matériaux dont Berthelin a profité pour perfectionner l'édition de 1752, 7 vol. in-folio. On doit en outre au P. Souciet: 1° *Recueil de dissertations critiques sur des endroits difficiles de l'Ecriture sainte*, et sur des endroits qui ont rapport à l'Ecriture, Paris, 1715, in-4°. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, est très-estimé. On y joint ordinairement le suivant: 2° *Recueil de dissertations chronologiques*, ibid., 1726-1736, 2 vol. in-4°. Le premier contient un abrégé de chronologie; cinq dissertations contre la chronologie de Newton (voy. ce nom), et une dissertation sur une médaille singulière d'Auguste. C'est celle qu'il avait publiée dans les *Mémoires de Trévoux* (voy. plus haut); mais alors il croyait que la médaille avait été frappée par l'ordre de

César. Dans le second volume, on trouve l'histoire chronologique de Pythodoris, reine de Pont, et celle des rois du Bosphore Cimmérien, par les médailles. Depuis le P. Souciet, un académicien de Marseille a donné de nouveaux éclaircissements sur l'histoire des rois du Bosphore (voy. CARY). 3° *Observations mathématiques, astronomiques, géographiques et physiques, tirées des anciens livres chinois*, ou faites nouvellement aux Indes et à la Chine, par les missionnaires jésuites, Paris, 1729, in-4°. Ce volume renfermant plusieurs Mémoires importants du P. Gaubil, du P. Noël, etc., forme le tome troisième et dernier de cette collection, dont le premier volume parut en 1688 (voy. GOUVE). — Etienne-Augustin SOUCIET, frère puîné du précédent, à son exemple, entra chez les jésuites et se distingua dans la carrière parcourue avec tant d'éclat par les Rapin et les Vanière, dont il fut un des plus dignes successeurs. Il ne survécut, dit-on, que de deux jours à son frère. On connaît de lui deux poèmes écrits avec une rare élégance: 1° *Comète*, Caen, 1710, in-8°, et dans le tome 2 des *Poëmata didascalica*; 184-203; 2° *Agricultura*, Moulins, 1712, in-8°, et dans le supplément aux *Poëmata didascalica*, 190-239. Ce poème, que l'auteur a dédié à Turgot, intendant du Bourbonnais, est divisé en trois livres. Le premier contient les préceptes généraux; le second traite plus spécialement de la culture, et le troisième de la récolte. Le P. Souciet est auteur d'un autre poème que nous n'avons pu découvrir; il le désigne, dans la péroraison du précédent, en ces termes:

*Arma ducum primo clarumque ingentibus ausis
Heroëm cecini, princeps qui Gallica Christo
Lilia, regalemque abjecit sponte coronam.*

— Jean SOUCIET, frère cadet des précédents, fut l'un des principaux collaborateurs du *Journal de Trévoux*, de 1737 à 1745. Il obtint, après la mort de ses frères, la place de bibliothécaire du collège Louis-le-Grand, qu'il remplit jusqu'à la suppression de la société. La France littéraire place sa mort vers 1763. W—s.

SOUDDHODANA, ou plus correctement COUDDHODANA, père du Bouddha Sâkgamouni. Voir ce dernier nom. Souddhodana était de la famille des Cākya, et il était issu de la grande race solaire des Gotamides. Il régnait dans le 7^e siècle avant notre ère à Kapilavastou, capitale d'un petit royaume du nord du Gange. Z.

SOUFFLOT (JACQUES-GERMAIN), architecte, naquit à Trancy, près d'Auxerre, le 22 juillet 1713, de parents riches, qui lui donnèrent une éducation brillante. Il manifesta de bonne heure un goût irrésistible pour les beaux-arts, et dès sa plus tendre jeunesse, la vue d'un beau monument, la simple coupe d'une pierre, fixaient son attention pendant des heures entières et lui faisaient oublier tous les autres plaisirs de son âge. Il suivait les maçons et les charpentiers, liait conversation avec les architectes, les questionnait, et

quelquefois les étonnait. Son père prit le sage parti d'encourager ce penchant. Il lui donna les meilleurs maîtres, puis l'envoya en Italie, à Rome surtout, et jusque dans l'Asie Mineure, pour y étudier les monuments. Soufflot appelait l'Italie le paradis des artistes. St-Aignan, ambassadeur de France auprès du saint-siège, le fit admettre au nombre des pensionnaires du roi, à Rome. Il avait à peine passé trois années dans cette ville qu'ayant appris que les chartreux de Lyon voulaient reconstruire leur église, il leur envoya le plan d'un dôme. Cette esquisse parut si parfaite, qu'il fut décidé que le dôme serait construit sur ses dessins; et, dans la maturité de son âge et de son talent, Soufflot se plaisait à dire que l'ouvrage qui avait commencé sa célébrité était peut-être celui qui la justifiait le mieux. Quoi qu'il en soit, à son retour d'Italie, il s'arrêta plusieurs années à Lyon, où il fut successivement chargé de construire l'*Hôtel du change*, qui sert aujourd'hui de temple aux protestants; la salle de comédie, l'une des plus belles de France, et enfin l'*Hôtel Dieu*. C'est ce dernier monument qui mit le sceau à sa réputation (1), et qui le fit appeler à Paris. Il y fut reçu de l'académie d'architecture en 1749 et associé libre de celle de peinture, le 8 novembre 1760. Le roi lui donna le cordon de St-Michel et le nomma contrôleur, puis intendant général de ses bâtiments. En 1757, la construction de la basilique de Ste-Geneviève de Paris fut en quelque sorte mise au concours. Les plans de Soufflot furent adoptés; mais l'exécution de ce magnifique monument, dont on admirait déjà le portail, la nef et les bas-côtés, ne put être dirigée par lui que jusqu'à la naissance du dôme (2). Il essaya, au sujet de ce dôme, des contradictions nombreuses et vives, des critiques très-amères; et, quoique l'érection en fût garantie par les calculs les plus scrupuleux et les moins contestables, quoique ses détracteurs fus-

sent évidemment des envieux sans génie comme sans mesure, Soufflot n'eut pas la force de résister à ces injustes tracasseries. Sa santé en dépérit. Attaqué d'une maladie de langueur, il mourut peu de temps après à Paris, dans les bras de son ami l'abbé de l'Epée, le 29 août 1780, et fut inhumé dans la vieille église de St-Geneviève. Ses cendres ont été transportées, le 19 août 1829, dans les caveaux du Panthéon. La faculté de droit de Paris a déjà acquitté sa part de reconnaissance envers cet illustre architecte. C'est à lui qu'elle devait les dessins et les plans de son *Ecole*, il avait refusé toute espèce d'honoraires; une délibération solennelle donne à tous les descendants de Soufflot, portant son nom, le privilège de suivre gratuitement les cours de la faculté. Soufflot a encore construit la maison du duc de Lauzun, dans le faubourg du Roule; le château d'eau de la rue de l'Arbre-Sec, l'orangerie du château de Ménars, le trésor et la grande sacristie de Notre-Dame de Paris. Enfin ce fut sur ses dessins que l'on construisit la grande chaire de cette basilique, qui a été remarquée par l'élégance et la nouveauté de ses formes. Malgré son désintéressement, Soufflot laissa une grande fortune à son frère et à ses sœurs. Il fit, par son testament, des legs assez considérables à quelques amis, et notamment à Joseph Vernet, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il était d'un caractère vif et brusque; mais il avait le cœur aimant, noble et généreux. On l'appela le bourru bienfaisant. Sa passion pour l'architecture ne lui avait fait négliger ni la peinture, ni l'art statuaire, ni même la littérature. Il avait traduit en vers, avec autant de grâce que de précision, plusieurs morceaux de Métastase; mais cette traduction n'a pas vu le jour. Il a fait lui-même son épitaphe en quatre vers, qu'on a placés au bas de son portrait, et qui le peignent fidèlement :

Pour maître, dans son art, il n'eut que la nature;
Il aima qu'au talent on joignît la droiture:
Plus d'un rival jaloux, qui fut son ennemi,
S'il eût connu son cœur, eût été son ami.

(1) La noblesse et la simplicité, la commodité et l'élégance, la salubrité et l'étendue font de l'Hôtel-Dieu de Lyon un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est que le dôme en est trop large et trop élevé; mais ce défaut ne doit pas être imputé à Soufflot; il vient d'un changement que le bureau d'administration de 1758 laissa faire au plan de cet artiste sans le consulter.

(2) Le portail de Ste-Geneviève a quelque ressemblance avec le portique du Panthéon de Rome, mais il est loin d'en être une copie. Le plan général de l'église est une croix grecque de 330 pieds de long sur 252 pieds de large. Dans la construction primitive, quatre piliers triangulaires supportaient le dôme; les plafonds des grandes voûtes et des colonnades servant de bas-côtés étaient soutenus par cent trente-deux colonnes corinthiennes tant isolées qu'engagées dans les murs. Le dôme, tout en pierre de taille, élevé sur trente-six colonnes corinthiennes, disposées circulairement, est à lui seul un trait de génie. On doute, dans le temps, que les bases sur lesquelles on voulait faire porter le dôme fussent capables d'en soutenir le poids. Il y eut à ce sujet de vives discussions entre Patte et Soufflot, Gauthier, ingénieur des ponts et chaussées, et l'abbé Bossut, de l'Académie des sciences, prirent la défense de l'architecte d'après le plan duquel l'église fut terminée. Mais, soit qu'en effet Soufflot eût mal calculé la solidité des points d'appui du dôme, soit, comme cela est plus probable, que les carrières sur lesquelles l'édifice est construit aient éprouvé un tassement, les pilastres et les colonnes isolées qui soutenaient le dôme ont fléchi, et l'architecte Rondelet a dû plus tard obvier à cet inconvénient en substituant un massif de construction aux colonnes et aux pilastres qui avaient fléchi.

On a de Soufflot : 1^o *Suite de plans, coupes, profils, élévations géométrales et perspectives de trois temples antiques, tels qu'ils existaient en 1750, dans la bourgade de Pastum, et mesurés et dessinés par J.-G. Soufflot, architecte du roi, en 1750, et mis au jour par les soins de G.-M. Dumont, en 1764*; 2^o *OEuvres, ou Recueil de plusieurs parties d'architecture de M. Soufflot, Paris, 1767, 2 vol. grand in-folio, orné de 230 planches*. Il a laissé dans ses papiers un tableau comparatif de la force ou densité spécifique de plusieurs espèces de marbres et de pierres de presque toutes les carrières connues du royaume, avec un dessin de la machine qu'il avait imaginée pour faire ses expériences; ouvrage curieux et utile aux architectes. Dumont a publié en 1781 les *Elévations et coupes de quelques édifices de France et d'Italie, dessinées par Soufflot*. Le nécrologe de 1781 a

consacré à Soufflot une notice bonne à consulter, et son éloge a été fait par P. T. Bienaimé. (Paris, in-8°).

R—R.

SOUHAIT (DU), écrivain champenois du 16^e siècle. On a de lui : 1^o *Les Amours de Glorian et d'Ismène*, 1600, in-12; 2^o *les Amours de Poliphile et de Mélonimpe*, Paris, Lyon, 1600, in-12; 3^o *les Amours de Palemon*, Lyon, 1605, in-12; 4^o *l'Académie des Vertueux*, Paris, 1600, in-12; 5^o *les Portraits des chastes dames*, Paris, 1600, in-12; 6^o *le Pacifique, ou l'Antisoldat français*, sans date ni nom du lieu, et Paris, 1604, in-12; 7^o *Marqueteries, ou Poésies diverses*, Paris, 1601, in-12; 8^o *les Divers souhaits d'amour*, Paris, 1599, in-12. Ce recueil contient : *Plaidoyer et jugement des trois Grâces françaises; les neuf Muses françaises; Radeconde*, duchesse de Bourgogne, tragédie; *Beauté et Amour*, pastorale. La tragédie, en cinq actes et sans distinction de scènes, est une mauvaise imitation du sujet de Phèdre. Tout le monde y périt, excepté le duc de Bourgogne. La pastorale offre un débat de préférence entre la beauté et l'amour, que les juges terminent en faveur de la première.

D. L.

SOUHAITTY (le P.), religieux franciscain, publi, en 1677, un ouvrage intitulé *Nouveaux Eléments du chant*, où il propose de remplacer les notes de plain-chant par des chiffres. En 1743, J.-J. Rousseau proposa aussi de substituer des chiffres aux notes musicales, méthode qu'il a rappelée dans son *Dictionnaire de musique*, au mot *Notes*. Cette analogie donna lieu plus tard à une polémique assez vive. Benjamin de la Borde, dans son *Essai sur la musique* (1788), accusa Jean-Jacques de plagiat pour s'être approprié un système dont il n'était pas l'inventeur. Madame de la Tour de Franqueville ou plutôt le célèbre violoniste Gaviniés (voy. ce nom, note), prit la défense de Rousseau dans un écrit anonyme intitulé *Errata de l'Essai sur la musique*. La Borde disait que les deux systèmes n'en font qu'un. On lui répondit que celui du P. Souhaitty ne s'applique qu'au plain-chant, tandis que la méthode de Rousseau, dont les signes d'ailleurs sont bien plus simples, se rapporte à la musique. Prévoyant sans doute les attaques qui seraient dirigées contre lui, l'auteur d'*Emile* avait déjà dit : « C'est bien moins le genre des « signes que la manière de les employer qui « constitue la différence en fait de systèmes; « autrement il faudrait dire, par exemple, que « l'algèbre et la langue française ne sont que la « même chose, parce qu'on s'y sert également « des lettres de l'alphabet. » Cette comparaison n'est pas fort exacte; car il y a certainement plus de différence entre l'algèbre et la grammaire, qui sont deux sciences distinctes, qu'entre le plain-chant et la musique, qui ne sont que deux branches du même art. Il résulterait de toute cette dispute que Jean-Jacques aurait perfectionné, étendu la méthode de Souhaitty, si tou-

tefois elle lui a suggéré un projet analogue; car l'idée d'employer en musique des chiffres au lieu de notes est-elle assez transcendante pour qu'une fois émise on ne puisse plus la reproduire sous une autre forme et avec des développements nouveaux sans être accusé de plagiat?

P—RT.

SOUHAM (JOSEPH), général français, né le 31 avril 1760, à Lubersac, de l'une des premières familles de la bourgeoisie, eut une jeunesse très-dissipée et, à peine sorti du collège, s'engagea dans le régiment de Royal-Cavalerie. D'une force, d'une taille prodigieuse (il avait plus de six pieds) et d'une valeur à toute épreuve, il réunissait tous les avantages qui font réussir à la guerre. Cependant il ne servit pas longtemps dans ce corps, où les lois du temps lui promettaient peu d'avancement. Il en était sorti lorsque la révolution commença. Il s'enrôla alors dans un bataillon de volontaires nationaux du département de la Corrèze, qui le nomma son commandant. Ce fut à la tête de cette troupe qu'il fit, sous Lafayette et Dumouriez, les premières campagnes de cette guerre, qui devait être si longue. Il se distingua particulièrement à Jemmapes, puis à Montassel, à Courtray et à Nimègue, dont il s'empara de la manière la plus glorieuse dans le terrible hiver de 1795. Il était alors général de division et lié intimement avec les chefs de cette armée, Pichegru et Moreau; mais, d'un caractère entier et difficile, il eut plusieurs altercations avec les représentants que la convention nationale envoyait à toutes les armées avec des pouvoirs souverains. C'est par suite de ces différends qu'il fut envoyé dans la Belgique pendant quelques mois avec un commandement qu'il quitta en 1796, pour être mis à la tête d'une division de l'armée du Rhin, sous Pichegru, puis sous Moreau. La disgrâce de ces deux généraux lui devint bientôt funeste, et il cessa d'être employé sous le gouvernement directorial, jusqu'à ce que Bonaparte, s'étant emparé du pouvoir, le remit en activité; mais il tomba de nouveau en disgrâce lors de la conspiration de Georges Cadoudal, où il se trouva compromis. Renfermé dans la prison de l'Abbaye, il fut tenu longtemps au secret. N'ayant pu le faire condamner sans preuves, Napoléon le destitua de son grade, et il ne consentit à le réintégrer qu'en 1808, pour lui donner le commandement d'un corps d'armée en Catalogne. Souham y battit d'abord les Espagnols à Olot, puis à Valse, et défendit bravement la place de Vich contre O'Donnell, qui commandait un corps beaucoup plus nombreux que le sien. Marchant ensuite à la tête de ses colonnes, il fut percé au-dessous de l'œil d'une balle qu'il fit extraire à l'instant sur le champ de bataille, et lorsque les soldats, frappés d'épouvante, le croyaient mort et commençaient à se retirer, il parut soudainement au milieu d'eux et les conduisit à l'ennemi, qui fut repoussé et mis dans une dé-

route complète. Cependant, à la fin de cette glorieuse journée, Souham s'aperçut de l'irritation que tant de mouvements causaient à sa blessure; il s'arrêta alors et se fit sérieusement panser; mais elle était à peine cicatrisée qu'il reçut l'ordre d'aller rallier les débris du maréchal Soult (*voy. cenom*), qui venait d'essuyer un grave échec en Portugal. Il fit d'abord lever le siège de Burgos; puis, ayant marché contre Wellington, il le battit dans plusieurs occasions, particulièrement à Torquemada et à la célèbre position des Aropiles, où Donnadieu se couvrit de gloire à la tête de son régiment. Si Souham eût été secondé dans ses brillantes attaques, c'en était fait de l'armée anglaise; mais le roi Joseph, qui devait le soutenir, resta immobile à Madrid. A la suite d'une discussion très-vive avec ce prince, Souham partit pour la France. C'était à la fin de 1812; Napoléon le chargea aussitôt d'organiser, à Mayence, un corps d'armée, qui, bien que composé de conscrits pour la plus grande partie, obtint à Lutzen et sur les rives de l'Elbe, contre l'empereur Alexandre et le roi de Prusse en personne, un succès si complet que Napoléon dit que, « depuis vingt ans qu'il commandait des armées, il n'avait pas encore vu autant de bravoure et de dévouement. » Quand il demanda à Souham ce qu'il désirait pour récompense d'un si bel exploit, ce brave général ne voulut pas autre chose que la délivrance du général Dupont, son compatriote et son ami, qui, depuis trois ans, était prisonnier au château de Ham. Cette grâce lui fut accordée avec le titre de grand-officier de la Légion d'honneur. Il avait reçu depuis plusieurs années celui de comte. Dans la campagne de France, qu'amena l'invasion des alliés en 1814, Souham commanda encore une division, et il se distingua particulièrement à Nogent et à Montereau, où il couvrit la retraite. Il faisait partie du corps d'armée de Marmont à Essone, lorsque ce maréchal effectua sa défection pour se rendre à Versailles. Nous ignorons si Souham fit quelques efforts pour le détourner de cette résolution, ou si, comme l'ont dit ses détracteurs, ce fut lui qui donna le premier l'ordre et l'exemple de cette défection. Cela seulement est certain qu'une fois arrivées à Versailles, les troupes, ayant reconnu qu'elles avaient été trompées, s'insurgèrent spontanément, et que plusieurs coups de fusil furent tirés sur le général Souham, qui se vit obligé de prendre la fuite. Il se soumit aussitôt après le rétablissement de la branche des Bourbons, fut créé chevalier de St-Louis et nommé commandant de la 20^e division militaire. N'ayant pas été employé dans les cent-jours de 1815 par Napoléon, qui sans doute ne lui pardonnait pas sa conduite à Essone, il fut employé au retour du roi comme inspecteur général d'infanterie, puis, peu de temps après, comme gouverneur de la 5^e division. Ayant obtenu sa retraite quel-

ques années plus tard, il mourut dans son pays, au milieu de sa famille, en 1837. M—D J.

SOULANGE-BODIN (ETIENNE), horticulteur célèbre, était né à Tours en 1774. Destiné à la médecine, que son père exerçait avec distinction, il fit de très-bonnes études au collège de sa ville natale et montra une vive prédilection pour l'histoire naturelle et la botanique. En 1794, il entra dans la diplomatie et accompagna le général Aubert-Dubayet dans son ambassade de Constantinople en qualité de secrétaire. On lui confia ensuite quelques missions importantes, et, après avoir rempli plusieurs emplois administratifs, il devint, en 1807, chef du cabinet d'Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, qu'il suivit dans ses premières campagnes, jusqu'à la chute de l'empire. Revenu en France, il y vécut dans la vie privée, s'adonnant à l'étude de la nature et chargé de surveiller les beaux jardins de la Malmaison. Il acheta ensuite le château de Fromont, à Ris, et s'y retira, ne s'occupant plus que de culture et de jardinage. Il fit de cette magnifique terre un véritable jardin des plantes, où toutes les familles de fleurs et d'arbustes étaient représentées, où s'étaient les plus rares collections d'arbres forestiers indigènes et exotiques. Les serres renfermaient les plus précieuses végétaux. Dans le but d'être utile à la propagation des connaissances horticoles et agricoles et pour en faciliter l'étude, il conçut l'idée de créer à Fromont une sorte d'école d'horticulture théorique et pratique. Cet établissement s'ouvrit, en 1829, sous le titre d'*institut royal horticole*, avec l'autorisation de Charles X, qui l'honora d'une visite et lui fit allouer par le ministère une somme assez forte pour l'entretien de quelques élèves. De savants professeurs y furent attachés et un recueil mensuel rendit compte des cours et des travaux; mais cette belle et utile fondation dura peu : elle fut renversée par la révolution de 1830. Secrétaire perpétuel de la société centrale d'agriculture de la Seine, Soulange fut un des fondateurs de celle d'horticulture de Paris, et il y remplit pendant quinze ans les fonctions de secrétaire général avec autant de zèle que d'activité. Sans cesse occupé de mesures utiles, il proposa un prix sur les moyens de parvenir à la destruction du ver blanc, et c'est à ses efforts que l'on doit la première exposition florale au Louvre, en 1832. En 1839, il fut nommé membre du conseil général d'agriculture. Il mourut le 23 juillet 1846, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Napoléon l'avait décoré de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Il était membre de la société linnéenne de Paris et affilié à toutes les sociétés agricoles de la France et de l'Europe. Ses principales publications sont : 1^o *Catalogue des dahlias nains d'origine anglaise*, pour l'année 1822, in-8^o; 2^o *Notice sur une nouvelle espèce de magnolia*, Paris, 1826, in-8^o; 3^o *Discours sur l'importance*

de l'agriculture et sur les avantages de son union avec les sciences physiques, Paris, 1827, in-8° (extrait des *Annales de la société linnéenne*); 4° *Annales de l'institut royal horticole de Fromont*, Paris, avril 1829-1834, 6 vol. Ce recueil parut tous les mois par cahier, avec planches, sous la direction de Soulange, un des principaux rédacteurs; on trouve les noms des auteurs en tête de chaque volume. 5° *Rapport lu à la séance de la société royale et centrale d'agriculture du 10 avril 1836*, Paris, in-8° (extrait de l'*Agronome*); 6° *Rapport fait à la société d'encouragement pour l'industrie nationale, au nom du comité d'agriculture, sur une éducation de vers à soie faite, en 1835, par M. Camille Beauvais dans le domaine des bergeries de Senart, près Montgeron*, Paris, 1836, in-8°. Il a revu et annoté le *Traité de la composition et de l'exécution des jardins d'ornement*, extrait de Loudon par Chopin (1830). Il a donné des articles à beaucoup de publications scientifiques, entre autres au *Mémorial encyclopédique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie d'agriculture pratique* et à celle d'*horticulture*; le Recueil de la société centrale d'agriculture de la Seine renferme de lui un grand nombre de dissertations et de mémoires, ainsi que le compte rendu des séances de cette société. On trouve dans les *Annales de la société d'agriculture*, année 1846, une *Notice nécrologique sur Soulange-Bodin*, par M. l'abbé Berbère. C—n—x.

SOLAS. Voyez ALLAINVAL (D').

SOULAVIE (l'abbé JEAN-LOUIS GIRAUD), littérateur, plus connu par ses compilations historiques que par les ouvrages scientifiques qu'il publia d'abord, naquit à l'Argentière, dans le Vivarais, en 1751 ou 1752. Il était, à l'époque de la révolution, curé de Sévent et vicaire général du diocèse de Châlons. Il débuta par des ouvrages d'histoire naturelle, qui lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris et de celles des antiquités de Hesse-Cassel et de St-Petersbourg; il était en outre associé de plus de quinze académies de province. Dès 1789, il embrassa chaudement les idées nouvelles et devint membre de la société des amis de la constitution, qui fut plus tard celle des jacobins. Divers articles qu'il publia dans les journaux le firent distinguer parmi les prêtres les plus disposés à s'affranchir du joug de l'Eglise. Il publia, dans le *Moniteur* du 2 juillet 1790, un article tendant à priver le roi du droit de paix et de guerre. Peu de temps après, dans une lettre insérée au même journal, il accusa sans aucune preuve l'abbé de Cîteaux d'avoir enfermé et laissé mourir dans une cage de bois un des religieux de son ordre, pour se venger d'un soufflet qu'il en avait reçu. Ce fut à cette époque qu'il publia les quatre premiers volumes des *Mémoires de Richelieu*, qui eurent alors toute la vogue de l'à-propos. Le duc de Fronsac, fils du maréchal, réclama dans les

journaux contre la manière dont Soulavie avait abusé de l'excessive confiance de son père. L'auteur des *Mémoires* répondit par une lettre du 25 janvier 1791, adressée à ce seigneur, qui mourut quelques jours après. Cette réponse se trouve dans le *Moniteur* du 21 février suivant; elle établit d'une manière incontestable que Soulavie avait obtenu du maréchal des pièces, des lettres originales et une foule de confidences verbales; que même le duc de Fronsac lui avait donné des communications et l'autorisation d'aller dans sa bibliothèque pour continuer son travail; mais ce dont Soulavie n'essaye pas même de se disculper, c'est d'avoir fait de ces documents un usage hostile et frauduleux. Vers le même temps (janvier 1791), il rédigea et présenta à l'assemblée nationale une adresse des prêtres de St-Sulpice qui avaient prêté serment à la constitution civile du clergé. Il fut encore un des premiers prêtres qui se marièrent et s'unif, dès cette année, avec la demoiselle Maynaud, par contrat sous seing privé et sans aucune autorisation légale. Les deux conjoints se firent ensuite donner la bénédiction nuptiale par le conventionnel Fauchet, alors évêque du Calvados. Une telle conduite le mit tellement en crédit dans le parti dominant qu'il obtint du comité révolutionnaire la communication des papiers enlevés des Tuileries, au 10 août, et dont il fit usage pour ses *Mémoires historiques et politiques sur le règne de Louis XV*. Il cite, dans la préface de cet ouvrage, deux entretiens qu'il eut avec Chabot et que l'on pourrait regarder comme très-curieux si sa véracité était moins suspecte. Au mois de mai 1793, il fut nommé résident de la république française à Genève. Barruel, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, et Francis d'Yvernois l'ont accusé d'avoir contribué à révolutionner cette ville et provoqué son asservissement à la France. Il s'est défendu de ces torts dans les tomes 5 et 6 de ses *Mémoires sur le règne de Louis XVI*. Quelques-unes de ses raisons paraissent assez plausibles; ceux qui désireraient éclaircir ce procès, fort peu important, en trouveront les pièces dans les mémoires de Barruel et de Soulavie, déjà cités, dans ceux de Barthélemy, dont il sera question ci-après, et dans plusieurs écrits de sir Francis d'Yvernois. Ce qui semblerait prouver que Soulavie ne fut pas un agent de Robespierre, c'est qu'au mois d'octobre 1793, il fut dénoncé par Chaumette à la tribune des jacobins et destitué le 6 décembre suivant par un arrêté du comité de salut public, signé de Robespierre lui-même. Rivals, son successeur désigné, avait ordre de le renvoyer à Paris sous bonne escorte. Un tel arrêté dévouait Soulavie à l'échafaud: il dut, en cette occasion, son salut à Barère, qui, guidé par la peur, même dans cette bonne action, adressa à ses collègues ces paroles caractéristiques: « Je connais le rési-

« dent de Genève depuis très-longtemps : si
 « Chaumette nous met hors la loi et si nous
 « nous réfugions dans cette résidence, Soulavie
 « nous recevra comme il a reçu Gamon, et
 « il amusera les syndics avec des notes : c'est
 « là de la bonne diplomatie. » En effet, Soulavie
 avait, malgré les révolutionnaires genevois,
 sauvé ce girondin proscrit, qui s'était réfugié
 dans leur ville. L'exécution de l'arrêté demeura
 donc suspendue, et Soulavie se résigna sans
 peine à flatter Robespierre et ses adhérents. Dès
 ce moment, tout fut en combustion dans Genève.
 Après le 9 thermidor (27 juillet 1794), Soulavie
 fut dénoncé dans la convention comme ne se
 conduisant pas « avec la dignité convenable au
 « député d'un peuple libre », et dès le 9 août
 1794, en vertu de trois arrêtés successifs de
 Treilhard, Merlin, etc., membres du nouveau
 comité de salut public, il fut révoqué, ramené
 en France et incarcéré. Son arrestation se pro-
 longea jusqu'à l'amnistie de 1796. A peine sorti
 de prison, il intenta à Treilhard une action en
 dommages-intérêts pour la perte d'effets qu'il
 avait éprouvée à la saisie de ses papiers à Ge-
 nève. Un mandat d'amener fut décerné contre
 Treilhard; mais le directoire arrêta cette procé-
 dure, et cette affaire n'eut aucune suite. Après
 le 18 brumaire, les consuls Sieyès et Roger
 Ducos placèrent le nom de Soulavie sur une
 liste de déportation; mais Bonaparte s'opposa à
 l'exécution de cet arrêté. Soulavie se livra dès
 lors en paix à ses travaux littéraires. Pendant
 sa résidence à Genève, il avait contracté un troi-
 sième mariage avec sa même femme. Voici à
 quelle occasion : la convention eut l'idée de
 légitimer le mariage d'une foule de prêtres et
 de moines, à condition que les deux conjoints
 se rendraient devant le maire de leur commune
 pour renouveler leur union, dans le délai de
 huit jours. Soulavie, après avoir laissé passer six
 mois, se présente avec la demoiselle Maynaud
 devant le maire de Carouge, bourg français voi-
 sin de Genève, croyant se conformer à la loi.
 Ayant appris plus tard que ce fonctionnaire n'a-
 vait pas qualité pour recevoir un tel acte, il se
 maria pour la quatrième fois à Paris devant le
 maire de son arrondissement. Enfin, pendant le
 séjour de Pie VII en France, il obtint de ce pon-
 tife d'être rendu à la vie séculière. Cette persis-
 tance à renouveler quatre mariages avec la même
 personne indiquait combien sa conscience était
 tourmentée. Ses derniers écrits témoignent qu'il
 revint sur ses erreurs. Au reste, dans les mo-
 ments même où il avait paru le plus exalté pour
 la révolution, jamais il ne s'était montré un mé-
 chant homme. Incapable de dénoncer ou de per-
 sécuter, il savait dans l'occasion s'exposer pour
 rendre service. A la fin de sa vie, il remit à
 Barruel la rétractation suivante, écrite, signée
 de sa main et datée du 21 février 1813 : « Mon-
 « sieur, voulant vivre et mourir dans le sein de

« l'Eglise catholique, apostolique et romaine, je
 « vous prie de constater, par l'insertion de ma
 « présente déclaration dans vos ouvrages, mon
 « repentir d'avoir publié dans les miens des
 « erreurs contre la religion. Je les condamne.
 « N'est-il pas notoire que les malheurs de notre
 « patrie et les crimes de la révolution provien-
 « nent de l'oubli de la religion? Quel est donc le
 « chrétien qui ne gémissé des erreurs de cette
 « nature, quand il en voit les résultats? » (1). Sou-
 lavie mourut quelques jours après (mars 1813),
 dans de grands sentiments de piété. Peu de litté-
 rateurs ont été plus féconds que Soulavie et ont tiré
 de leurs productions un meilleur parti : aussi est-il
 mort dans une grande aisance. Il a publié : 1° *His-
 toire naturelle de la France méridionale*, 1^{re} partie :
 les *Minéraux*, Paris, 1780, 7 vol. in-8°, imprimée
 sous le privilège de l'Académie des sciences (2);
 2° *Idem*, 2^e partie, contenant l'*Histoire physique
 des plantes, distribuées par climats, depuis les
 sommets alpins et glacés des Pyrénées, des Cévennes
 et des Alpes jusqu'aux climats de la basse Pro-
 vence*, Paris, 1780, 1 vol.; 3° *Eléments d'histoire
 naturelle*, St-Petersbourg, de l'imprimerie impé-
 riale, 1 vol. in-4°. L'auteur cherche à prouver
 que huit grandes révolutions arrivées à la sur-
 face du globe ont produit les huit classes de
 minéraux. 4° *OEuvres du chevalier Hamilton, mi-
 nistre de George III près le roi de Naples, avec des
 Commentaires sur les phénomènes communs aux
 volcans agissants de l'Italie et aux volcans éteints
 de la France*, Paris, 1781, 1 vol. in-8°. On sut
 gré dans le temps à Soulavie d'avoir fait con-
 naître cet ouvrage en France; les commentaires
 occupent seuls 220 pages. 5° *Des mœurs et de
 leur influence sur la prospérité et la décadence des
 empires*, discours composé pour la cérémonie de
 l'ouverture des états de Languedoc, en 1784,
 in-8°; 6° *L'Histoire, le cérémonial et les droits des
 états généraux*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°. La
 première partie de cet ouvrage, si l'on en croit
 Soulavie lui-même, était du duc de Luynes.
 7° *Mémoires du maréchal duc de Richelieu, pair de
 France, etc., pour servir à l'histoire des cours de
 Louis XIV, de la régence, du duc d'Orléans, de
 Louis XV, et à celle des quatorze premières années
 du règne de Louis XVI, roi des Français et restau-
 rateur de la liberté*, ouvrage composé dans la
 bibliothèque et sous les yeux du maréchal de
 Richelieu, et d'après les portefeuilles, corres-
 pondances et mémoires manuscrits de plusieurs
 seigneurs, ministres et militaires, ses contem-
 porains, avec des portraits, etc., Londres (Paris),
 1790. Cet ouvrage est le plus connu de tous ceux
 de Soulavie, qui n'en publia alors que les quatre
 premiers volumes. Malgré le caractère d'authen-
 ticité que devaient lui donner le grand nombre de

(1) L'auteur de cet article a eu sous les yeux la minute de cette rétractation.

(2) Dans ses *Helviennes*, Barruel essaya de couvrir de ridicule les systèmes de géologie de Soulavie.

pièces originales que l'auteur avait eues entre les mains, il n'a fait qu'un proluxe et ennuyeux roman, en dénaturant par ses interpolations les documents les plus précieux. Il faisait débiter au maréchal des lambeaux entiers d'autres mémoires contemporains. Richelieu paraît tantôt s'embarrasser dans sa narration et revenir sur des choses déjà dites, tantôt entrer dans des explications minutieuses sur des objets qui n'ont jamais dû avoir d'intérêt pour lui, tantôt faire des conjectures sur l'avenir et même des prédictions que Soulavie écrivait fort à son aise après l'événement, mais qui ne pouvaient venir du vieux maréchal. Quoiqu'il en soit, les quatre premiers volumes de ces mémoires étaient épuisés lorsque les cinq autres parurent, en 1793, ce qui engagea l'auteur à donner une seconde édition des premiers. Dans cette réimpression, il ne fit plus parler le maréchal à la première personne, ce qui, en corrigeant le défaut le plus choquant de la première édition, « mettait, selon « le langage d'un journaliste d'alors (1), sa philosophie révolutionnaire et son patriotisme plus « à l'aise ». 8° *Mémoires de Barthélemy*, Paris, 1799, 1 vol. in-8°, ouvrage publié pendant la déportation de cet ex-directeur, dont Soulavie s'est attribué l'intention honorable d'adoucir et d'abréger la proscription ; mais il n'a pas moins commis une nouvelle fraude littéraire en attribuant à ce déporté des mémoires qu'il n'avait pas écrits. Il vendit même son manuscrit à un libraire comme l'ayant reçu de Sinamary. 9° *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI, depuis son mariage jusqu'à sa mort, ouvrage composé sur des pièces authentiques fournies à l'auteur, avant la révolution, par plusieurs ministres et hommes d'Etat, et sur les pièces justificatives recueillies, après le 10 août, dans les cabinets de Louis XVI à Versailles et au château des Tuileries*, Paris, 1801, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage, fastidieux à cause de la prolixité du style, offre beaucoup de documents précieux, dont l'auteur abuse selon sa coutume. Cependant il soulève parfois avec originalité de hautes questions politiques ; il se montre généralement impartial à l'égard de Louis XVI et même sévère envers les révolutionnaires. 10° *Histoire de la décadence de la monarchie française et des progrès de l'autorité royale à Copenhague, Madrid, Vienne, Stockholm, Berlin, St-Petersbourg, Londres, depuis l'époque où Louis XIV fut surnommé le Grand jusqu'à la mort de Louis XVI*, Paris, 1805, 3 vol. in-8°. La pensée de ce sujet est grande ; mais l'auteur n'en a fait qu'un ouvrage ennuyeux. Il y a joint un atlas, dans lequel, par une idée assez bizarre, il divise la république des lettres en France en trente-cinq familles, selon leur rapport avec la prospérité, la décadence et la chute de la monarchie. 11° *Mémoires de la minorité de Louis XV*,

par J.-C. Massillon, évêque de Clermont, etc., Paris, 1791, 1 vol. in-8°, rapsodie fabriquée par le prétendu éditeur. Jamais le brigandage littéraire ne fut poussé plus loin. Soulavie prête à l'auteur du *Petit Carême* des phrases et des expressions évidemment indignes de lui. Chénier, dans son *Tableau de la littérature française depuis 1783*, a fait justice de cette ténébreuse production. Soulavie a publié comme éditeur : 1° *Oeuvres complètes du duc de St-Simon, contenant ses Mémoires sur le règne de Louis XIV, sur la régence du duc d'Orléans et sur le règne de Louis XV*, etc., Paris, 1790, 13 vol. in-8°. C'est la plus précieuse et la seule authentique des publications qu'on doit à ce littérateur. 2° *Mémoires du duc d'Aiguillon*, 1789, 1 vol., qui, comme Soulavie l'avoue lui-même, ont été composés par Mirabeau sur les pièces fournies par le maréchal de Richelieu. Ce n'en est pas moins une compilation indigeste et qui mérite peu de confiance. 3° *Mémoires sur les règnes de Louis XIV, la régence et Louis XV, par feu Duclos*. Cette publication attira à son auteur les critiques les plus méritées. On releva dans cette édition les fautes les plus grossières contre la langue et contre l'histoire. 4° *Mémoires de M. le duc de Choiseul*, écrits par lui-même et imprimés sous ses yeux à Chanteloup, en 1778, Paris, 1796, 2 vol. in-8° ; 5° *Mémoires de Maurepas*, 1792, 4 vol. in-8°, rédigés par Salé, son secrétaire ; 6° *Pièces inédites sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*, Paris, 1809, 2 vol. in-8°. Soulavie avait formé une collection générale de tout ce qui avait été gravé, en France ou chez l'étranger, d'intéressant sur l'histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à Bonaparte, en 1809. Cette collection, unique dans son genre et formant 162 volumes in-folio, fut saisie en 1813, à la mort de l'auteur, par ordre de l'empereur ; elle doit exister encore dans les archives du ministère des affaires étrangères. Soulavie avait également réuni dans son cabinet plus de trente mille pièces ou brochures sur la révolution. Il a laissé divers manuscrits. Les écrits de Soulavie seront utiles à consulter pour ceux qui voudront écrire avec impartialité l'histoire de nos troubles ; ils pourront y trouver, au milieu d'une foule d'assertions douteuses, des documents authentiques, des révélations précieuses et des aveux qu'on n'aurait pas obtenus sans la révolution. En un mot, pour un historien judicieux et instruit, les indigestes compilations de Soulavie peuvent devenir ce que le fumier d'Ennius fut pour Virgile (voy. RICHELIEU). Ch.-Claude Montigny, gendre de Turpin, mort en 1818, a publié une critique de Soulavie sous ce titre : *Les plus illustres Victimes vengées des injustices de leurs contemporains et Réfutation des paradoxes de M. Soulavie*, 1802, in-12.

D—R—R.

SOULÈS (FRANÇOIS), né à Boulogne-sur-Mer vers 1750, vécut obscurément et mourut de même,

(1) *Moniteur* du 1^{er} février 1793.

en 1809. Il fut cependant compris dans l'état des gens de lettres auxquels la convention nationale accorda des secours, en 1795. On a de lui : 1° *Histoire des troubles de l'Amérique anglaise, écrite sur les mémoires les plus authentiques*, 1787, 4 vol. in-8°, avec cartes ; 2° *Relation de l'état actuel de la Nouvelle-Ecosse*, traduit de l'anglais, 1787, in-8° ; 3° *Clara et Emeline, ou la Bénédiction paternelle*, roman traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12 ; 4° *L'Indépendant*, nouvelle imitée de l'anglais, 1788, in-8° ; 5° *Procès de Warren Hastings, écuyer, ci-devant gouverneur général du Bengale*, traduit de l'anglais, 1788, in-8° ; 6° *Affaires de l'Inde, depuis le commencement de la guerre avec la France, en 1756, jusqu'à la conclusion de la paix, en 1783*, traduit de l'anglais, 1788, 2 vol. in-8°, avec carte ; le deuxième volume est terminé par un *Précis historique sur les Marattes*, traduit du persan (de Hameddin), et communiqué à l'éditeur par Langlès. Ce morceau, de cinquante pages, n'est pas sans importance. 7° *Exposition des intérêts des Anglais dans l'Inde, suivie d'un tableau des opérations militaires de la partie méridionale de la Péninsule de 1780 à 1784*, par M. Fullarton, traduite et revue sur la deuxième édition, 1787, in-8° ; 8° *Réflexions sur l'état actuel de la Grande-Bretagne, comparativement à son état passé*, par Rich. Champion, traduit de l'anglais, 1788, in-8° ; 9° *Règle du parlement d'Angleterre*, 1789, in-8° ; 10° *Les Droits de l'homme, en réponse à l'ouvrage de M. Burke sur la révolution française*, par Th. Payne, avec des notes et une nouvelle préface de l'auteur, 1791, in-8° (voy. PAYNE) ; 11° *De l'homme, des sociétés et des gouvernements*, 1792, in-8° ; 12° *Voyage à la mer du Sud*, par G. Bligh, traduit de l'anglais, 1792, in-8°. Une première relation de ce voyage avait déjà été traduite en français par Dan. Lescallier, sous le titre de *Relation de l'enlèvement du navire le Bounty*, Paris, 1790, in-8° ; 13° *Voyage en France pendant les années 1787-1790*, par Arthur Young, avec des notes et observations par de Casaux, 1793, 3 vol. in-8°, avec cartes ; 2° édition, corrigée et augmentée, 1794, 3 vol. in-8° ; 14° *Voyage en Italie pendant l'année 1789*, par A. Young, 1796, in-8°. Le traducteur y a joint les remarques du docteur Symond sur le sol, le climat et l'agriculture de l'Italie. 15° *Le Vritable patriotisme*, 1788, in-8° ; 16° *Vade mecum parlementaire*, 1789 ; 17° *Moyens de rétablir le crédit et les finances*, 1800 ; 18° *Montalbert et Rosalie*, traduit de l'anglais de Charlotte Smith, 1800, 3 vol. in-12 ; 19° *Adonia, ou les Dangers du sentiment*, traduit de l'anglais, 1801, 4 vol. in-12 ; 20° *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les mers occidentales*, traduit de l'anglais de Bryan Edwards, 1801, in-8° ; 21° *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, par Fréd. Hornemann, traduit de l'anglais, 1802, in-8°, anonyme (voy. HORNEMANN) ; 22° *la Forêt, ou l'Abbaye de Ste-Claire*, traduit d'Anne Radcliffe,

1798, 3 vol. in-12 ; 23° *Edmoud de la Forêt*, 1799, 4 vol. in-12 ; 24° *le Château d'Athling et de Dumbayne*, attribué à Anne Radcliffe, 1798, 2 vol. in-18. Une autre traduction a paru en 1819 (voy. RADCLIFFE). 25° *Voyage au Brésil*, par Thomas Lindley, traduit de l'anglais, 1706, in-8° ; 26° *Arnold et la belle musulmane*, traduit de l'anglais, 1808, 2 vol. in-12 ; 27° *Aris au public*, in-8° de 4 pages, sans date, mais qui doit être de 1789 ou environ. L'auteur y dit avoir séjourné douze ans en Angleterre, et il déclare que le discours préliminaire mis en tête des *Affaires de l'Inde* n'est pas de lui. Il se plaint de ne pas avoir vu les épreuves de l'*Exposition des intérêts des Anglais*, etc. Enfin il parle de la traduction d'un troisième volume de Gibbon, qui l'occupait alors. Soullès fut aussi un des traducteurs de la *Géographie* de Guthrie (voy. ce nom). A. B.—r.

SOULFOUR (NICOLAS DE), natif de Savoie, ami de St-François de Sales, accompagna, en 1610, le cardinal de la Rochefoucauld à Rome, exerça pendant deux ans les fonctions d'intendant de la maison de ce prélat, reçut le titre de protonotaire apostolique et négocia, de la part du cardinal de Bérulle, la bulle de fondation de la congrégation de l'Oratoire. A son retour en France, en 1612, il entra dans cette congrégation. Le P. de Bérulle le renvoya de nouveau à Rome, en 1618, pour prendre possession de l'établissement qu'il y avait formé dans l'hospice de St-Louis. Etant revenu au bout de deux ans, il se retira à St-Magloire, où il mourut, le 17 mai 1624, âgé de 75 ans. On a de lui : 1° *Histoire de la vie de St-Charles Borromée*, précédée d'une épitre dédicatoire à la reine. Cette dédicace est du cardinal de Bérulle, Paris, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, composé d'après celui de Giussano, est le premier qui soit sorti de la congrégation de l'Oratoire. 2° *Du devoir des pasteurs*, traduit de l'italien de Tullio Carreto, évêque de Casal, ibid., 1615, in-8°. On attribue d'autres ouvrages au P. de Soulfour ; mais il n'y a pas de preuves qu'ils soient de lui. T—D.

SOULIÉ (MELCHIOR), père de Frédéric Soulié, dont l'article suit, était né en 1770 ; il professait avec un certain mérite la philosophie à l'université de Toulouse lorsqu'il s'enrôla, en 1792, dans un bataillon de volontaires nationaux. Bientôt remarqué et devenu adjudant général, il fut forcé d'abandonner la carrière militaire, pour cause de santé, et entra dans l'administration des finances. En 1808, il fut nommé à un emploi supérieur dans les droits réunis à Nantes et passa ensuite à Poitiers. Destitué à la restauration comme partisan de Napoléon, il fut réintégré bientôt après et reçut la direction des contributions directes de la Mayenne, qu'il occupa jusqu'à sa mise à la retraite, en 1824. Alors il vint se fixer à Paris avec son fils, qui ne tarda pas à s'y faire une brillante renommée. Après avoir eu la douleur d'assister à sa mort prématurée, il le

suit dans la tombe quelques mois plus tard, le 10 février 1848. Z.

SOUlié (MELCHIOR-FRÉDÉRIC), l'un des auteurs dramatiques et romanciers les plus célèbres de notre époque, était né à Foix (Ariège), le 23 décembre 1800. Il commença ses études à Nantes et fit sa rhétorique au collège de Poitiers, qu'il quitta à la suite d'une discussion avec son professeur. Ayant accompagné son père dans un voyage qu'il fit à Paris pour réclamer contre sa destitution, il y commença un cours de droit. Dans les désordres qui agitèrent alors la jeunesse des écoles, il ne fut pas un des derniers à figurer dans ces troubles et à signer des pétitions contre le gouvernement royal, ce qui le fit comprendre au nombre des étudiants qui furent envoyés à Rennes pour y terminer leurs études sous la surveillance de la police. Il continua néanmoins de s'occuper de politique, et, affilié au carbonarisme, il établit une correspondance entre les ventes de Rennes et celles de Paris. Ayant achevé son droit, il vint rejoindre son père à Laval et entra dans ses bureaux. Lorsqu'il fut mis à la retraite, Frédéric donna sa démission, ne se sentant aucun goût pour la carrière administrative. Il avait consacré ses loisirs à la composition de quelques essais poétiques, qu'il publia à Paris, sous le titre d'*Amours françaises*. On a remarqué que ce volume portait le nom de F. Soulié de Lavellanet, ce qui indiquait de la part de l'auteur le désir de se donner une apparence de noblesse et de faire accueillir ses vers dans les salons de l'aristocratie. Si le véritable public prêta peu d'attention à cette première œuvre de Soulié, il n'en fut pas de même du monde littéraire, qui, à cette époque, était à l'affût des moindres publications poétiques. Une simple pièce de vers, une élegie, un sonnet, faisaient remarquer l'auteur, et il était admis partout. Dès ce moment Soulié fut connu; il se mit en rapport avec quelques renommées déjà établies, en même temps qu'il se lia d'intimité avec de jeunes poètes comme lui. Casimir Delavigne lui témoigna beaucoup de bienveillance et l'encouragea à persévérer. C'était son plus ardent désir, mais avant tout il fallait vivre, et pour cela il devint directeur d'une scierie mécanique. Au milieu de ses travaux matériels, il n'avait qu'une idée fixe. Ses moments perdus, ses soirées, il les occupait à la lecture des grands auteurs dramatiques; il sentait que là était sa vocation, son irrésistible destinée. Il aimait surtout Shakespeare, et son administration le porta à entreprendre, pour la scène française, la traduction d'une des plus belles pièces de l'illustre tragique, *Roméo et Juliette*. Ce fut sa première pensée; mais s'étant mis à l'œuvre, il se laissa entraîner par sa propre imagination, et, au lieu de traduire fidèlement, il composa, effaça, ajouta de nouveaux détails, de manière qu'il n'y eut plus que l'action qui au fond resta la même. On l'a beaucoup blâmé de cette licence, sans songer qu'une

véritable tragédie peut bien valoir une sèche traduction. Quoi qu'il en soit, elle fut reçue à l'unanimité au Théâtre-Français, mais Soulié n'eut pas la patience d'attendre son tour, et il la retira pour la porter à l'Odéon, où elle fut représentée, le 10 juin 1828. Un succès un peu contesté couronna ce premier essai; néanmoins, par *Roméo et Juliette*, Soulié se plaçait d'emblée au premier rang, et un brillant avenir s'ouvrit devant lui. Un an après, il donna à l'Odéon son drame de *Christine à Fontainebleau*. Cette pièce était de l'école dite romantique, qui commençait; elle tomba d'une manière si complète que l'auteur se fit journaliste. C'est alors qu'il rédigea le *Mercur* et travailla au *Figaro*, sans toutefois abandonner entièrement la carrière dramatique, vers laquelle il se sentit toujours un penchant invincible. Le 17 juin 1830, il fit représenter au Vaudeville une comédie en deux actes, intitulée *Une nuit du duc de Montfort*. Toute médiocre qu'elle était, cette pièce obtint quelque succès et rapporta à l'auteur plus d'argent que ses deux tragédies. Toujours fort lié avec le parti libéral, Soulié combattit, à la révolution de 1830, le fusil sur l'épaule, ce qui lui valut la croix de Juillet, que bientôt, comme tous ses confrères, il cessa de porter. Continuant d'écrire çà et là dans les petits journaux, tels que la *Mode* et le *Voleur*, avec de Balzac et Eugène Süe, on vit encore son nom figurer dans tous les recueils ou revues littéraires; la *Pandore*, le *Corsaire*, l'*Artiste*, le comptèrent au nombre de leurs rédacteurs. A cette époque, il fit, en collaboration avec Cavé, une comédie en cinq actes, intitulée *Nobles et Bourgeois*, qui tomba d'une façon désespérante. Il ne se rebuta pas, et la *Famille de Lusigny* (en société avec M. A. Bossange), drame en trois actes, joué aux Français, le 15 octobre 1831, dont le sujet était pris dans le roman de Lacretelle le *Fils naturel*, réussit assez bien. Soulié voulut alors tenter un coup d'éclat, et il se mit à écrire un roman et un drame. Le 11 septembre 1832 eut lieu la première représentation de *Clotilde* au Théâtre-Français; l'action, tirée du *Fazio* du poète anglais Milman, était des plus dramatiques; grâce à la chaleureuse passion qu'y déployait Mademoiselle Mars, le triomphe fut complet, et, malgré les vives attaques de la critique, cette pièce reçut du public des applaudissements véritablement enthousiastes. Le roman des *Deux Cadavres*, qui parut en même temps, est un tissu d'horreurs, de meurtres et de scènes de sang, dénué de mesure, tout à fait dans le goût du jour, mais très-énergiquement écrit. Il eut beaucoup de vogue. Immédiatement après, Soulié publia le *Port de Crétel*, recueil de nouvelles détachées; puis fonda un journal intitulé *Napoléon*, qu'il céda presque aussitôt à Marco de St-Hilaire. Deux pièces, qu'il fit alors représenter aux boulevards, *L'Homme à la Blouse* et le *Roi de Sicile*, eurent le même sort; elles tombèrent sans laisser aucune trace. Mais

ce fut surtout dans les deux années qui suivirent que Soulié déploya la plus féconde activité. D'abord parut le *Vicomte de Béziers*, puis le *Magnétiseur*, romans bien différents de genres, l'un historique, l'autre tout d'invention, et qui eurent un égal retentissement. Une aventure sous Charles IX, comédie (en société avec Badon) représentée aux Français, le 21 mai 1834, les avait précédés. Vinrent ensuite le *Comte de Toulouse*, puis le *Conseiller d'Etat*, qui obtint un succès aussi grand que celui des *Deux Cadavres*. C'était une peinture de mœurs pleine de vérité et d'imagination, avec des caractères parfaitement tracés, des situations très-attachantes, mais toujours écrite selon le goût de l'époque en style coloré et dramatique. Ce fut peu de temps avant qu'il donna (en société avec Arnoult) les *Deux Reines*, à l'Opéra-Comique (6 août 1835), dont la musique d'Hippolyte Monpou eut tous les honneurs. Un été à Meudon, *Deux séjours : Province et Paris, Sathaniel*, romans, datent de 1836. Ce dernier ouvrage et les *Quatre Epoques* (les Celtes, les Gaulois, les Romains, les Chrétiens), qui parurent un peu plus tard, forment, avec le *Vicomte de Béziers* et le *Comte de Toulouse*, les *Romans historiques du Languedoc*. Malgré toutes ces publications et le bon accueil qu'on leur fit, Soulié demeurait dans un état de fortune assez précaire, et le maréchal Clauzel, son oncle, en devenant une seconde fois gouverneur de l'Algérie, lui réitéra l'offre qu'il lui avait faite, en 1831, d'un emploi dans l'administration de la colonie. Il refusa obstinément. Pour lui, la littérature était une vocation; il n'accepta pas non plus la proposition, que lui fit le comte Molé (1837), d'entrer au conseil d'Etat, à condition d'abandonner la carrière littéraire. Ce fut vers le même temps qu'il conçut l'idée des *Mémoires du Diable*, œuvre gigantesque et bizarre, imitée du *Diable boiteux* de Lesage. Cet ouvrage commença à paraître en feuilleton dans le *Journal des Débats*, vers le milieu de 1837, et ne fut terminé qu'en mars 1838. C'est le tableau de la société dans ce qu'elle a de plus hideux, de plus atroce; l'inceste, l'adultère, tous les crimes, toutes les mauvaises passions y sont représentés sous les apparences de la vertu et du bien; Satan vous fait pénétrer dans les plis les plus secrets des cœurs; tel homme jouissant de la considération de tous, d'une haute réputation de probité, n'est au fond que vices infâmes; telle femme citée pour sa vertu n'est qu'hypocrisie et débauche. L'immense renommée que fit à Soulié cette nouvelle publication, le plaça au faite de l'édifice littéraire. Au même moment on reprit à l'Odéon sa tragédie de *Roméo et Juliette*, et cette fois elle fut accueillie par d'unanimes bravos. Durant l'année 1839, il fit représenter trois pièces au théâtre de la Renaissance: *Diane de Chivry* (9 février), d'après une de ses nouvelles, *le Fils de la folle* (11 juillet), tirée de son roman le *Maître d'école*; enfin le *Proserpit* (7 novem-

bre), en société avec Dehay. Comme délassement d'esprit et pour faire contraste à ses grands ouvrages, il donnait de temps à l'autre des bluettes littéraires sans importance, telles que *Contes pour les enfants*, la *Lanterne magique*, *histoire de Napoléon*, racontée par deux soldats, *Petits Contes militaires*, la *Physiologie du bas-bleu*, où tous les ridicules des femmes auteurs étaient spirituellement dévoilés, le *Tombeau de Napoléon*, à l'occasion de la translation des cendres de l'empereur. A la suite de son grand succès des *Mémoires du Diable*, qui furent réimprimés sous plusieurs formes et eurent les honneurs de l'illustration, il se mit à l'œuvre avec une nouvelle fécondité. On compte que de 1838 à 1847, il publia vingt-trois romans et fit représenter sept drames, qui obtinrent plus ou moins de vogue, mais qui tous sont empreints d'un talent incontestable et de la plus fertile imagination. L'*Homme de lettres*, *Six mois de correspondance*, *Diane et Louise*, le *Maître d'école* parurent en 1839; *Un rêve d'amour*, *Confession générale*, la *Chambrière*, en 1840; *Si Jeunesse savait et si Vieillesse pouvait*, les *Quatre Sœurs*, en 1841; puis vinrent *Eulalie Pontois*, *Marguerite* et le *Château des Pyrénées*; les *Prétendus*, le *Banancier*, *Huit jours au château*, *Maison de campagne à vendre* sont de 1843. Dans les quatre années qui suivirent, il fit paraître successivement le *Château de Walstein*, *Au jour le jour*, les *Aventures d'un cadet de famille*, les *Amours de Victor Bonsenne et Olivier Duhumel* (qui forment une série de romans sous le titre des *Drames inconnus*), la *Comtesse de Monrion*, le *Due de Guise*, et enfin *Saturnin Fichet*. Tous ces derniers ouvrages parurent d'abord en feuilletons, dans la *Presse*, les *Débats* ou le *Siècle*, puis en volumes. En même temps qu'il publiait ces nombreux romans, Soulié faisait représenter à l'Ambigu-Comique des drames pleins d'intérêt et d'émotion, l'*Ouvrier*, le 18 janvier 1840; *Gaëtan il Mammone*, le 12 novembre 1842; *Eulalie Pontois*, le 18 mai 1843; les *Amants de Mureie*, le 9 mars 1844; les *Talismans* (féerie), le 30 janvier 1845; les *Etudiants*, le 24 mai suivant. La dernière œuvre dramatique de Soulié, la *Closerie des Génets*, jouée à l'Ambigu, le 14 octobre 1846, mit le comble à sa popularité. Atteint bientôt d'une douloureuse maladie du cœur, il supporta de cruelles souffrances, durant plus de trois mois, et mourut, le 23 septembre 1847, après avoir reçu les sacrements du curé de Bièvre, qui en a laissé le témoignage écrit. Ses obsèques eurent lieu à l'église Ste-Elisabeth du Temple, au milieu d'un immense concours du peuple; journalistes, littérateurs, artistes, grands et petits, accompagnèrent son convoi au Père-Lachaise; MM. Victor Hugo, Paul Lacroix et Antony Béraud prononcèrent des discours sur sa tombe. Il était membre de la société des gens de lettres, de celle des auteurs dramatiques, et chevalier de la Légion d'honneur. — On a joué à l'Ambigu (15 janvier 1848) un drame posthume de Soulié, *Hortense de*

Blangie, mais il eut peu de succès, et l'on a douté que cette pièce fût réellement de lui. Il a participé à la rédaction de presque tous les recueils de ce temps, tels que *Paris moderne*, le *Musée des Familles*, ou le *Journal des enfants*, l'*Europe littéraire*, la *Mode*, la *Revue de Paris*, la *Chronique de Paris*, etc. Il a donné des articles aux *Cent et un*, aux *Cent et une nouvelles*, au *Livre des conteurs*, aux *Français peints par eux-mêmes*. Il serait trop long et il serait inutile de donner l'indication bibliographique exacte et complète des écrits de Frédéric Soulié, qui pour la plupart ont été souvent réimprimés et en plusieurs formats. Nous nous contentons de renvoyer à la *France littéraire* de Quérard, t. 9, p. 226 et suivantes, au supplément à cet ouvrage par de Bourquelot, t. 6, p. 297 et suivantes, et enfin à la collection de la *Bibliographie de la France*. L'auteur de cet article a publié *Frédéric Soulié, sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1847, in-8°.

C—H—N.

SOUlié (JEAN-BAPTISTE-AUGUSTIN), littérateur et journaliste, né à Castres en 1780, fit ses humanités au collège de cette ville, dirigé par les oratoriens. Pendant la tourmente révolutionnaire il suivit la carrière commerciale; mais plus tard il compléta ses études et se livra à l'enseignement. Fixé à Bordeaux, il prit part au mouvement royaliste qui s'y manifesta le 12 mars 1814. Il y avait fondé trois journaux : le *Mémorial bordelais*, la *Ruche d'Aquitaine* et la *Ruche politique*. Vers 1820, il se rendit à Paris, où il coopéra à la rédaction de la *Quotidienne*, et quelques années après il fut nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, par la protection des ministres Martignac et Peyronnet, fonctions qu'il continua de remplir après la révolution de 1830. Soulié mourut à Paris, dans la maison des frères St-Jean de Dieu, le 19 mars 1845. Il était membre de l'académie de Besançon où Nodier, son ami, l'avait fait admettre. Doué de beaucoup de goût et d'une instruction variée, il n'a cependant laissé aucun ouvrage important. Ses productions originales sont des poésies fugitives insérées dans les *Almanachs des Muses* et dans les *Annales romantiques*; un grand nombre d'articles politiques et littéraires dans les quatre journaux dont nous avons parlé, et un opuscule intitulé *la Mission de Bordeaux en 1817*, Bordeaux, 1817, in-8°; réimprimé à Lyon, la même année, sous ce titre : *Erection de la croix de la mission à Bordeaux, le 25 avril 1817*. Il a fourni quelques notices à cette *Biographie universelle*. Il a traduit de l'anglais en vers français le *Cimetière de campagne*, de Th. Gray, 1812, 1816; des *Poésies* de Roberts, Charlotte Smith et James Montgomery, Paris, 1827; et en prose le second chant du *Ménestrel* de Beattie, imprimé, avec la traduction du premier chant par Chateaubriand, dans le volume intitulé *Poésies anglaises*, 1830, in-18, faisant partie de la *Bibliothèque choisie*, publiée par le libraire Bèthune. Soulié a été l'éditeur des

Etreennes royales de la ville de Bordeaux, de 1814 à 1817, 4 vol. in-18, et du *Keepsake français*, ou *Souvenirs de littérature contemporaine*, première année, 1830, in-8°. Enfin on lui doit la publication, en deux volumes in-8°, des *Poésies de Charles d'Orléans*, père de Louis XII, avec une notice sur ce prince et des notes sur les manuscrits consultés; édition complète et bien supérieure à celle qu'avait donnée Chalvet (voy. CHARLES D'ORLÉANS).

P—RT.

SOUlier (PIERRE), zélé controversiste, naquit vers 1640 dans le diocèse de Viviers. Si l'on en croit Jurieu (1), il avait d'abord exercé à Paris le métier de cordonnier ou de tailleur sous le nom de Vivarès. Quoi qu'il en soit, il fréquentait assidûment les conférences que l'abbé de Cordemoi (voy. ce nom) et d'autres docteurs de Sorbonne avaient établies dans cette capitale pour l'instruction de ceux qui cherchaient la vérité de bonne foi, et dont le résultat fut la conversion sincère d'un assez grand nombre de calvinistes (2). Soulier, devenu prêtre, prit une part active à ces conférences; et la duchesse de Bouillon l'envoya dans le vicomté de Turenne, où il exerça son zèle dans les missions du Limousin. Il obtint une cure du diocèse de Sarlat, et son évêque, étant venu à Paris, le fit nommer syndic des affaires concernant les temples des réformés dans le Rouergue et les provinces voisines, dont les évêques lui donnèrent aussi leur confiance pour le même objet. On ignore l'époque de sa mort, qui paraît avoir eu lieu avant la fin du 17^e siècle. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o *Abrégé des édits, des arrêts et déclarations de Louis XIV, touchant ceux de la religion prétendue réformée*, avec des réflexions, Paris, 1681, in-12; 2^o *Histoire des édits de pacification*, et des moyens que les prétendus réformés ont employés pour les obtenir, contenant ce qui s'est passé depuis la naissance du calvinisme jusqu'à présent, Paris, Dezallier, 1682, in-12; livre fort curieux et qui vient, dit Lenglet, d'un homme qui avait fort étudié cette matière. On y trouve plusieurs particularités tirées des manuscrits de la bibliothèque de Paris (3). 3^o *Explication de l'édit de Nantes*, par P. Bernard, conseiller au présidial de Béziers, seconde édition, avec de nouvelles observations, ibid., 1683, in-8°; ouvrage assez estimé, dit Lenglet, qui ajoute que cette édition est la meilleure. 4^o *Histoire du calvinisme*, Paris, 1686, in-4°. Elle est composée sur les pièces les plus authentiques, suivant le P. Daniel : l'auteur, excellent compilateur, homme sensé et judicieux, fortifie sa narration, plus véridique qu'agréable, de bonnes preuves et d'actes originaux. « Ces ouvrages, dit l'abbé

(1) *Esprit de M. Arnauld*, t. 2, p. 252.

(2) Sur l'origine de ces conférences et sur la société des controversistes établie sous le nom de *Compagnie de la propagation de la foi*; puis sous celui du *Salutaire entretien*, voy. l'*Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le 17^e siècle* (Paris, Leclère, 1824, 2 vol. in-8°), t. 2, p. 21.

(3) *Journal des Savants*, 1682, p. 260.

« Goujet (1), montrent que Soulier était très au fait de la matière qu'il avait entrepris de traiter, et bien éloigné de l'ignorance que le ministre Jurieu lui impute faussement. » C. M. P.

SOULT (NICOLAS-JEAN DE DIEU), duc de Dalmatie, maréchal du premier empire, ambassadeur, pair de France, président du conseil des ministres, décoré de la plupart des ordres de l'Europe, naquit à St-Amand-la-Bastide (département du Tarn), le 29 mars 1769. Il était conséquemment du même âge que Napoléon. A seize ans, il s'engage dans un régiment d'infanterie, se fait remarquer par sa bonne conduite, par son intelligence; mais les galons de caporal sont la seule récompense qu'il obtienne de l'ancien ordre de choses. La révolution française le trouva aux derniers rangs de la milice, ainsi qu'elle y avait trouvé Bernadotte, Hoche, Lannes et tant d'autres. Les suffrages d'un bataillon de volontaires du Haut-Rhin le créèrent sous-officier en 1790, et bientôt on le vit obtenir l'épaulette d'adjudant major. Ayant alors quitté la ligne, il entra dans l'état-major général des armées. Son avancement fut rapide, puisque, déjà chef de brigade en 1794 et 1795, il fit, à l'armée de la Moselle, deux campagnes brillantes, sous les ordres du général Lefebvre (duc de Dantzig), dont il était le chef d'état-major. Général de brigade en l'an 4 (1796), après plusieurs actions d'éclat, il passe à l'armée d'Italie, commande pendant quelque temps la ville de Turin, fait la campagne de l'an 6 contre les Austro-Russes et se trouve ensuite renfermé dans Gènes avec Masséna. De cette époque date la chaleureuse amitié qui n'a point cessé d'unir le duc de Dalmatie et le duc de Rivoli. Atteint d'une balle à la jambe gauche, fait prisonnier par les Autrichiens, il fut traité de la manière la plus honorable et revint, après un cartel d'échange, reprendre ses fonctions dans l'armée active. Nommé général de division, envoyé dans le royaume de Naples, il commandait un corps d'observation sous les murs de Tarente, quand s'accomplirent les événements du 18 brumaire an 8. Quelque temps après, Bonaparte, organisant sa garde et voulant lui donner quatre colonels généraux dont le dévouement à sa personne fût certain, choisit Bessières, Davout et Mortier. Indécis quant au quatrième, il consulta Masséna, qui proposa Soult, en ajoutant : « Je vous le donne pour un homme de tête et de cœur, au-dessus des forces duquel je ne connais rien. » Appelé de Tarente aussitôt, présenté au premier consul, dont il captiva les sympathies, Soult fut nommé colonel général des grenadiers de la garde. Après la campagne de Marengo où ce vaillant capitaine seconda puissamment Bonaparte, il commanda l'un des trois camps établis en regard des côtes de l'Angleterre. Davout avait sous ses ordres le

camp de la droite; Ney celui de la gauche; Soult était au centre, à Boulogne. Ses soldats, traités sévèrement, tenus sans cesse en haleine, passant des exercices ordinaires aux essais d'embarquement, de ces essais à de longues marches, de ces marches à des travaux manuels pour creuser un port, ne reculaient devant aucun obstacle, ne redoutaient aucun péril. « Je veux, » dit-il un jour au premier consul, que quiconque n'est pas propre aux fatigues supportées par moi-même reste ici; ceux que j'emmènerai seront à toute épreuve, propres à la conquête du monde. » Aucun langage n'allait mieux au chef de l'Etat, qui prévoyait qu'une longue lutte mettrait en problème les destinées de la France et les siennes. Devenu l'un des lieutenants sur lesquels Napoléon comptait le plus, il fut comblé de faveurs. Sans nous arrêter aux simples témoignages honorifiques, nous signalerons un présent de cent mille francs, prélevés sur les fonds secrets de la police et que le premier consul lui fit donner, le 21 février 1803, par Regnier, grand juge. Mais en même temps, la roideur inflexible du caractère de Soult et le sentiment peut-être exagéré de sa valeur personnelle le mirent mal avec Berthier et avec d'autres compagnons d'armes. Le 29 floréal an 12 (19 mai 1804), époque de la création des maréchaux de l'empire, Soult fut du nombre des élus, et personne ne s'en étonna. Madame Soult devint aussi l'un des ornements de la nouvelle cour. Napoléon avait pour elle une estime profonde; car nous lisons au bas d'une lettre écrite par lui au maréchal, qui lui annonçait l'heureux accouchement de sa femme : « Je désire que votre fille ressemble à sa mère. » (Aix-la-Chapelle, 21 fructidor an 12.) La juste gratitude de Soult s'exprima dès lors d'une manière éclatante. Il décida qu'un monument à la gloire du nouvel empereur et de l'armée serait élevé dans le camp de Boulogne, et Napoléon ayant accepté cet hommage, comme il avait accepté celui de Marmont au camp d'Utrecht, on vit 50,000 soldats asseoir de leurs propres mains les bases de l'édifice triomphal où se résumait leur pensée. Entre Napoléon et cinq ou six maréchaux comme Soult, d'une haute capacité et d'une discrétion inébranlable, il existait la plus parfaite entente; le 13 mars 1805, Napoléon lui écrivait : « Vous savez quels sont mes projets. Veillez à ce que tout marche, se prépare sans secousse et sans bruit. » Il ne s'agissait ni de l'Angleterre, ni de tentatives maritimes, mais d'une campagne qui décidera du sort de l'Europe continentale. L'entrée des Autrichiens au cœur de la Bavière ayant appelé vers l'Allemagne les aigles du nouveau monarque, Soult, à la tête de son corps d'armée, quitta spontanément les côtes de l'Océan, traversa le Rhin à Spire le 6 octobre 1805, pénétra dans la Souabe, passa le Danube à Donawerth; puis, traversant victorieusement la

(1) Supplément au Dictionnaire de Moréri.

Bavière, décida le succès du combat d'Inster-dorff. Deux mois plus tard, il se trouvait au milieu des plaines d'Austerlitz : « Maréchal, lui « dit Napoléon, la veille de cette mémorable « bataille, je n'ai rien à vous ordonner, si ce « n'est de faire comme vous faites toujours. » Soult commandait le centre. L'examen attentif de la carte des lieux l'ayant convaincu de l'existence d'un lac gelé (le lac Menit), sur lequel se trouvait groupée une division d'élite de l'armée russe, il fit rompre la glace à coups de canons et opéra de la sorte un affreux sinistre qui rendit moins chanceux le succès de nos armes. Lorsque avait lieu cette scène, qui terminait les audacieuses et savantes manœuvres du maréchal, l'empereur lui cria : « Monsieur le maréchal, vous vous êtes couvert de gloire aujourd'hui; vous avez surpassé ce que j'attendais de vous. » Et quelques instants après, un chef de corps demandant à l'empereur des instructions nouvelles : « Allez, répondit Napoléon, les « recevoir du maréchal Soult; c'est lui qui mène « la bataille. » A Iéna, Soult enfonça le centre des Prussiens; à Eylau, il tint le général Bennigsen. Après le traité de Tilsitt, pendant que son corps d'armée se réorganisait sur le territoire d'Elbing, il fut chargé par l'empereur de la délimitation des frontières respectives de la Prusse et du grand-duché de Varsovie, mission délicate, qu'il remplit avec une convenance dont le vaincu fut touché. — La paix régnait à peu près partout, excepté sur les mers. L'empereur en profita pour combler d'honneurs et de biens ses compagnons d'armes. D'un fonds de cent millions de contributions imposés à la Prusse et donnés à la grande armée, Soult perçut six cent mille francs, de même que Bessières. Davout et Ney. Cette largesse était indépendante du revenu affecté au fief ducal dont l'empereur allait bientôt gratifier ses maréchaux privilégiés. Dans un avant-projet, écrit de la main même de l'empereur, et qu'on a retrouvé sur son bureau avec des papiers de rebut, Soult figure avec le titre de duc d'Austerlitz, Berthier avec celui de duc de Marengo, Brune avec celui de duc du Helder, Ney avec le titre de duc d'Ulm, Jourdan avec celui de duc de Fleurus, Davout de duc d'Aboukir, Masséna de duc de Zurich, Bernadotte de duc de Tagliamento, Mortier de duc de Hanovre, Moncey de duc de Lérida, Serurier de duc de Mondovi, Pérignon de duc de Rose. Ces qualifications rattachent à chacun de ceux qui doivent les porter un glorieux souvenir personnel. Aucune n'a été maintenue. Les idées de l'empereur se modifièrent complètement, et avant d'acquérir leur titre nobiliaire définitif, presque tous les grands officiers de l'empire subirent un curieux ballottage. C'est ainsi que Soult, avant d'être déclaré duc de Dalmatie, figura longtemps sur un brouillon autographe de l'empereur avec le titre de duc de Frioul et la

jouissance d'un revenu de soixante mille francs. Il eut à Paris son hôtel, où madame Soult, pour nous servir d'une expression familière à l'empereur, *tenait maison* avec la dignité gracieuse qui la caractérisait. — La guerre d'Espagne vient d'éclater. Soult demande d'y prendre part, et tandis que Napoléon se dirige sur Madrid, dont les victoires de Burgos et de Sommo-Sierra lui facilitent l'accès, Soult, prenant la route de St-André, essaye la conquête de la Montana et des Asturies. Il voulait gagner ensuite l'Estramadure; mais les Anglais, sous la conduite du général Moore, l'un de leurs plus habiles capitaines, ayant pris l'offensive, Soult abandonna spontanément les côtes du golfe de Biscaye et, avec l'inspiration d'un homme de guerre consommé, marcha contre Moore et le força de suspendre le mouvement oblique qu'il exécutait pour enfermer l'empereur au centre des plaines de Castille. Ce dernier accourut par Guadarrama, Arevillo, Medina-del-Rio-Secco, et tomba sur le flanc droit de l'armée anglaise, qui n'eut que le temps de rétrograder vers la Galice. Napoléon la poursuivit jusque sous les murs d'Astorga; puis il chargea Soult (janvier 1809) de serrer vivement l'ennemi et, secondé par le duc d'Elchingen, qu'il laisserait en arrière, de contraindre Moore à se rembarquer. Les Anglais opérèrent une retraite désastreuse : depuis Villafranca jusqu'à Lugo, l'armée française ne foula que des cadavres d'hommes et de chevaux; il en fut de même de Lugo à la Corogne, au pont del Burgo, position escarpée où Moore avait espéré tenir. Mais, après une lutte des plus sanglantes, un boulet ayant frappé de mort le général anglais, Soult resta maître du champ de bataille. L'embarquement de l'ennemi eut lieu, on le conçoit, dans un affreux désordre. Entré dans la Corogne, le duc de Dalmatie ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour en opérer la soumission, et il courut au Ferrol, ville à constructions maritimes importantes, dont il s'empara sans coup férir. Du Ferrol il fit savoir au maréchal Ney qu'allant attaquer le Portugal, il vint relever ses postes, et il prit la route de Tuy, qu'il abandonna presque aussitôt pour celle de Chaves, où la Romana, ce transfuge de l'armée du Nord de Bernadotte, soulevait les vallées et tenait campagne. Suivi d'une trentaine de mille hommes, Soult marcha de succès en succès jusque sous les murs d'Oporto. 60 batteries, une population soulevée et plusieurs bataillons anglais défendaient cette ville. Soult perça leur ligne, les prit ensuite à revers et pénétra dans Oporto sur des monceaux de cadavres. D'horribles excès, nous sommes forcé de le reconnaître, signalèrent cette conquête. Soult, assurent quelques écrivains, en gémit; il tâcha d'en cicatriser les plaies, mais il ne put ramener l'opinion, ni faire accepter volontiers l'autorité française. Faute de sympathies dans les murs d'Oporto, il rechercha plus

loin des amis et des alliés ; il les trouva dans les provinces de Tras-los-Montes et d'entre Duero-e-Mino, et il se hâta de les compromettre, afin d'empêcher une défection toujours à craindre chez les populations méridionales, si passionnées et si mobiles. Ayant convoqué une assemblée des principaux membres du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, on y délibéra une adresse à l'empereur, qui émettait le vœu « que « la maison de Bragance fût déclarée déchue du « trône, incapable de gouverner, puisqu'elle « était vendue à l'Angleterre, et remplacée par « celui des lieutenants de l'empereur qu'il estimait le plus digne d'occuper cette position. » Une sorte de gouvernement provisoire surgit du sein de l'assemblée, et Soult espéra qu'en vue des complications nouvelles, nées d'une guerre imminente avec l'Autriche et de la mollesse gouvernementale du roi Joseph, il serait le lieutenant, le vice-roi désigné. Sur ces entrefaites, les Anglais, qui occupaient avec des forces imposantes la rive gauche du Duero, effectuaient un grand mouvement contre le duc de Dalmatie ; ils trompèrent la vigilance d'une division d'infanterie chargée de garder le fleuve, et le maréchal se trouva tout à coup surpris et cerné dans Oporto. Une résolution soudaine sauva l'armée française. Soult brûla ses bagages, ceux de l'état-major général et de tous les corps sans distinction ; il ouvrit les caisses du trésor à qui voulait y puiser, détruisit l'artillerie, et, prenant des sentiers presque inaccessibles, où personne n'eût osé le suivre, il arriva dans la Galice juste à temps pour sauver la capitale de cette province, que cernaient 20,000 Espagnols. De la Galice il marcha sur Salamanque, afin d'arrêter les Anglais qui, sous les ordres de Wellington, franchissant l'Estramadure, menaçaient Madrid. Le bruit s'était répandu, et les feuilles anglaises y avaient contribué, que Soult convoitait la couronne de Bragance ; l'arrestation du général Ricard, chef d'état-major du maréchal, celle du colonel Donnadieu, suspect depuis longtemps, et de plusieurs autres officiers confirmaient les soupçons ; mais Napoléon ferma les yeux sur une affaire qui, les ennemis de Soult aidant, pouvait prendre la gravité d'un crime de haute trahison ; il se contenta d'une simple réprimande, et il mit sous les ordres du duc de Dalmatie les deux maréchaux dont l'esprit inclinait le plus à l'accuser. Certes, ici l'empereur montra beaucoup d'habileté, beaucoup de sagesse et de mesure. Il n'eut point lieu de s'en repentir. — La bataille de Talaveyra-de-la-Reyna, livrée à deux ou trois étapes de Madrid, venait de mettre en évidence l'imprudente sécurité du roi Joseph et l'hésitation stratégique du duc de Wellington. L'affaire n'avait rien décidé ; l'ennemi ne savait trop quel parti prendre, quand déboucha par le col de Bagnos, Placencia et Navalmaral, sur les derrières de Wellington, qui ne s'attendait à

rien moins, Soult, avec ses soldats d'Oporto, auxquels s'étaient joints les corps du maréchal Mortier et du maréchal Ney. Wellington ne jugea pas prudent de tenter la fortune ; il abandonna le champ de bataille, sacrifia presque tout son matériel, s'enfuit précipitamment, traversa le Tage au milieu de la nuit, laissant Talaveyra encombrée de ses blessés, et regagna le Portugal par Truxillo. Cette manœuvre de Soult, non moins hardie que savante, lui valut les fonctions de major général des armées d'Espagne, remplies alors par le maréchal Jourdan. — Sans être désespérées, les affaires du roi Joseph déclinaient chaque jour davantage. On parlait d'évacuer l'Espagne ; on le lui conseillait même. « Si « nous sommes vaincus, il sera toujours temps « d'évacuer, dit Soult au monarque qui l'interrogeait ; si, au contraire, Votre Majesté remporte une victoire, cette victoire nous ouvrira « la riche Andalousie. » Et il décida Joseph à marcher en avant. Le brillant succès d'Ocagna fut le résultat de cette grande détermination. Les conseils du maréchal Soult agirent de telle sorte que le roi, tout démoralisé quelques jours auparavant, quitta Madrid plein d'espérance, attaqua les Espagnols à deux lieues d'Aranjuez, les battit complètement et rentra dans sa capitale après avoir fait 28,000 prisonniers (18-21 septembre 1809). — Aucun obstacle sérieux ne viendra désormais fermer l'Andalousie. Bientôt le maréchal major général y conduira triomphalement le roi ; les passages de la Sierra-Morena, fortifiés par l'ennemi, seront forcés aussitôt qu'attaqués ; la conquête de Séville deviendra le fruit des marches rapides de nos troupes, et Cadix va trembler pour ses remparts. Depuis longtemps le *Moniteur* demeurait silencieux sur les opérations de l'armée d'Espagne. Une lettre de Soult au prince major général, datée de Baylen, le 22 janvier 1810, dans laquelle il s'agissait du passage de la Sierra-Morena, effectué brillamment par son armée, fut jugée d'importance telle que l'empereur ordonna d'interliner l'impression du journal officiel, afin de la mettre mieux en saillie. Depuis lors et pendant longtemps, le *Moniteur* publia chaque semaine les rapports de Soult sur les opérations de son armée. Avec 70,000 hommes, Soult resta maître d'un territoire équivalent à cinq de nos départements ; il investit Cadix, et les détails du siège furent minutieusement inscrits au journal officiel ; il opéra aussi dans l'Estramadure méridionale un mouvement d'agression qui favorisait celui de Masséna sur le Portugal. Dans les premiers jours de l'année 1811, Soult attaqua Olivencia, place forte à 9 bastions, défendue par 6,000 hommes, qui capitula après une semaine de tranchée ouverte. Il investissait ensuite Badajoz, place beaucoup plus importante qu'Olivencia et que protégeaient 250 pièces au moins de fort calibre. Badajoz renfermait une garnison

de 8,000 hommes, à la tête de laquelle se trouvait l'intépide général Menacho; on y avait organisé des magasins immenses, et des ouvrages avancés donnaient au périmètre de la place une étendue considérable. Ne pouvant l'investir, Soult concentra sur la rive gauche du Guadiana toutes ses opérations; chaque jour il visitait les travaux, et la tranchée, ouverte à 200 mètres des glacis de Pardaleras, permettait d'espérer un succès, sinon facile, du moins rapide, lorsque, sur les hauteurs opposées du fleuve, on vit apparaître un corps espagnol de 20,000 hommes, qui arrivait du Portugal pour délivrer les assiégés. Soult n'en parut point déconcerté : la nuit, il fit préparer les moyens de franchir le fleuve, et, au point du jour, 6,000 braves culbataient l'ennemi, après lui avoir fait perdre 8,000 hommes, dont 6,000 prisonniers. Cette victoire, jointe à la mort du général Menacho, tué d'un coup de canon, déterminait la reddition de Badajoz, qui ouvrit ses portes au commencement du mois de mars 1811. Un revers essuyé par le duc de Bellune à la Barossa, Grenade menacé du côté de Murcie appelèrent Soult sur ces deux points. Il venait de rentrer à Séville, lorsqu'une armée anglaise, sous les ordres de Beresford, apparut dans l'Estramadure. Soult y vola, suivi de 25,000 hommes; mais il avait devant lui 45,000 combattants, et en ligne les troupes anglaises tenaient bien autrement que des troupes espagnoles inaptes. Aussi, après des succès balancés et d'énormes pertes, fut-il contraint d'abandonner les rives d'Albuhera, de se replier sur Llerena, par Corte-de-Peleas. Du reste, son but principal était atteint; il avait voulu donner à Marmont le temps de porter secours à Badajoz, dont le siège fut discontinué pendant vingt jours, puis levé précipitamment par les Anglais. Cette importante opération terminée, Soult rentra dans Séville. Il espérait y goûter le fruit de ses fatigues et de l'excellente organisation militaire dont jouissait l'Andalousie; mais la prise de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz, la perte de la bataille des Aropiles, la marche des Anglais sur Madrid et l'abandon qu'en faisait le roi Joseph, ayant rendu presque impossible le maintien du maréchal dans une province si reculée, il abandonna, non sans regret, le pays charmant qu'il gouvernait depuis trois années et dont il s'était fait une sorte de petit royaume. Son système fut calqué sur celui des Arabes au temps de la conquête, lesquels avaient couvert l'Espagne de quantité de forteresses et de forts, qui rendaient disponibles toutes les troupes auxquelles n'était pas confiée la défense, facile d'ailleurs, de ces petites places. L'armée française d'Andalousie ne possédait en y arrivant que des pièces d'artillerie légère et deux millions dans son trésor; elle ne reçut pas plus d'un million de piastres; elle ne tira presque rien des arsenaux

et des magasins de l'empire. Soult pourvut à tout. 300 pièces de calibre, parmi lesquelles les fameux mortiers à la Villautrai, furent coulées dans la magnifique fonderie de Séville; un train d'équipages en rapport avec les exigences du pays remplaça le train ordinaire; on confectionna les literies, les draps, les chaussures, même une partie des armes et la poudre; l'armée recevait sa solde à jour, une nourriture abondante et du vin. Des dépenses si considérables exigeaient d'énormes impôts, rendus plus intolérables encore par les exactions que se permettaient des agents corrompus ou inhumains. Les plaintes de la population retentirent au loin, et comme l'arbitraire du maréchal proconsul n'était pas toujours tempéré par la justice ni par un désintéressement personnel qui n'eût laissé planer aucun soupçon défavorable au caractère du duc de Dalmatie, on exagéra ses torts au point d'obscurcir l'auréole de son administration souveraine. Mais quelles qu'aient pu être les formes abusives, les erreurs ou les fautes de détail, l'opération d'ensemble n'en fut pas moins admirable d'activité, de prévoyance, de sagesse et de sagacité. — Pendant que Wellington menaçait Madrid, Soult filait sur Valence. Il traversa Guadix, Baetza, Huescar, les déserts de la partie septentrionale du royaume de Murcie, et il rejoignit le roi Joseph à Fuente de Higüera, où le maréchal Suchet vint s'entendre avec lui pour les opérations ultérieures. Les forces réunies du roi et du duc de Dalmatie formaient un effectif de 60,000 hommes au moins. Ils prirent la direction de Madrid, par Almansa et San-Clemente d'Ocagna, avec l'espérance de rencontrer l'armée anglaise et de l'écraser; mais elle ne les attendit pas. Après une vive fusillade au grand pont du Rio-Jara, non loin d'Aranjuez, les Anglais prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'aux rives de la Tornès, où Wellington, concentrant ses troupes, espérait disputer ce passage. Une manœuvre habile ne le lui permit pas; Soult se porta spontanément au pied des Aropiles, sur la droite de l'ennemi, qui, menacé d'être coupé, gagna, pendant la nuit, la grande route de Ciudad-Rodrigo, ville forte où les Anglais durent s'estimer heureux de trouver un refuge. Le roi Joseph ayant pu de la sorte marcher directement vers Madrid, Soult, à la tête de son corps d'armée, prit le chemin des montagnes d'Avila pour atteindre Tolède, territoire où furent cantonnées ses troupes et duquel il pouvait fermer les voies de l'Andalousie, de l'Estramadure et protéger Madrid. Ces mouvements divers, cette station d'observance avaient lieu dans les derniers mois de l'année 1812. En mars 1813, le duc de Dalmatie revint à Paris par congé, amenant avec lui 4,000 hommes d'élite, pris aux divers corps de l'armée d'Espagne et destinés à remplacer les braves de la vieille garde restés ensevelis sous les neiges de la Russie. L'empereur allait partir

pour l'Allemagne. Il voulut emmener Soult, et le bruit courut que les fonctions de major général de la grande armée lui seraient confiées; mais Bessières ayant été tué à Lutzen, le 2 mai, fut remplacé par le duc de Dalmatie dans le commandement en chef de la garde impériale, qu'il réorganisa sur d'excellentes bases. La veille de la bataille de Lutzen, Napoléon lui dit : « C'est « par le centre que vous contribuâtes à la vic-
« toire d'Austerlitz, rendez ici les mêmes ser-
« vices; » et le maréchal eut sous ses ordres le corps du général Bertrand, une division italienne et une brigade croate, avec lesquels il paya bravement de sa personne. Deux jours après, Duroc ayant été tué à Macersdorf, le duc de Dalmatie fut investi de la charge de grand maréchal. On eût dit qu'il n'était arrivé d'Espagne que pour cumuler ainsi les fonctions de haute confiance qu'occupaient deux amis intimes de Napoléon. Après l'armistice conclu à Neumarck, sur les frontières de Silésie, le duc de Dalmatie, mandé à Dresde par l'empereur, travaillait chaque jour avec lui. Aucun général n'avait plus que Soult le talent d'organisation, et dans un moment où toutes les difficultés étaient là, il devenait d'une immense utilité; mais la funeste bataille de Vittoria, l'obligation de rendre la vie à des cohortes démoralisées et démembrées contraignit Napoléon, et ce fut une des nécessités fatales qu'il subit, de se priver de la coopération du duc de Dalmatie. « Partez sur-le-champ, lui « dit l'empereur; ne vous arrêtez à Paris que « pour vous entendre avec le ministre de la « guerre; volez au-devant des Anglais; tâchez « de les arrêter où vous les rencontrerez. » Soult quitta Dresde à l'instant même. Huit jours après, il était à St-Jean-de-Luz, en présence de Wellington, qui, cantonné timidement sur les rives de la Bidassoa, n'osant les franchir, laissait au maréchal le temps de fermer les passages, d'armer Bayonne et de reconstituer une armée avec des débris dispersés et vaincus. En apprenant le retour de Soult, les soldats, pleins de confiance, rejoignirent leurs aigles, et quinze jours s'étaient à peine écoulés que, reprenant l'offensive, il tenta de pénétrer en Espagne par Roncevaux et de surprendre Pampelune; mais l'attardement d'une division fit avorter ce hardi projet. Rentré dans St-Jean-de-Luz, où il avait son quartier général, Soult réorganisa ses troupes, et vers la fin du mois d'août, il essaya de nouveau de pénétrer en Espagne. Le combat terrible livré par lui, pour forcer la position de St-Martial, n'eut d'autre résultat que d'intimider l'ennemi, qui, de trois mois et avant d'avoir reçu des renforts, n'osa franchir la Bidassoa. Pendant cette inaction malhabile, le duc de Dalmatie se retranchait, fortifiait Bayonne et attendait d'un pied ferme Wellington, qui, s'ébranlant avec 120,000 hommes, mit dix jours à conquérir les six lieues que de l'île des Faisans s'étendent jus-

qu'aux murs de Bayonne. Soult, avec 60,000 soldats tout au plus, manœuvra sur l'Adour, fit de Bayonne le pivot de ses opérations, trompa les Anglais dans vingt rencontres, leur causa d'énormes pertes et défia le lion britannique de passer outre. Malheureusement l'empereur lui retira deux divisions et presque toute sa cavalerie. Il fut en outre obligé de laisser dans Bayonne, pour défendre cette ville, la division du général Abbé. Réduit ainsi à 30,000 hommes, le duc de Dalmatie n'espéra plus reprendre l'offensive; mais il continua de combattre, livrant coup sur coup de petites batailles, où les Français triomphaient, mais sans pouvoir garder longtemps le champ de leur victoire. Hasparent et la Bastide de Clarence, St-Palais, Sauveterre, Ortis, Aire et Tarbes furent le théâtre d'autant de glorieuses rencontres. Les Anglais, pris souvent à revers, attaqués à l'improviste, harassés de fatigue, tenaient péniblement la campagne. Aussi le moindre renfort qui serait arrivé au duc de Dalmatie, la jonction de Suchet, par exemple, leur eût fait repasser précipitamment les Pyrénées. Après le combat de Tarbes, l'armée française, ayant pris la route de Tournai, Lanemesan et St-Gaudens, se concentra dans Toulouse. Wellington, demeuré maître de la route directe par Auch, eût arrêté, s'il l'eût osé, cette marche du duc de Dalmatie; mais le général anglais ne tirait aucune ressource des circonstances. Il laissa au maréchal le temps de se jeter dans Toulouse et de fortifier la rive gauche du fleuve, ainsi que les hauteurs qui dominent la ville, de l'autre côté du canal. Le 10 avril 1814, Wellington, parfaitement informé de l'abdication de Fontainebleau, mais désireux de clore par un éclatant succès les succès douteux de sa carrière, ayant des forces quadruples et ne doutant pas qu'il écraserait ses faibles adversaires, livra au maréchal Soult une bataille que celui-ci n'hésita point d'accepter. Soult avait pour lui d'excellentes positions et son génie; en foulant le sol natal, ses braves à chaque pas sentaient renaître leur courage. Ils redoublèrent d'intrépidité, et 10,000 Anglais mordirent la poussière. Sans la faute d'un général de division, qui l'expia en se laissant tuer à la tête d'une colonne mal engagée par lui, Wellington, écrasé, eût été contraint de repasser la Garonne et de regagner les Pyrénées. On a dit que le duc de Dalmatie, demeuré jusqu'au soir dans ses positions, voulait recommencer la bataille le lendemain et faire de Toulouse une nouvelle Saragosse; mais qu'après de sages réflexions, il ordonna l'évacuation immédiate des lieux et opéra sa retraite sur Castelnau, où le rétablissement des Bourbons sur le trône lui fut notifié. De retour à Paris, Soult donna une prompt adhésion au changement de dynastie; il fut nommé gouverneur de la 13^e division militaire, et au retour d'un voyage en Bretagne, où le duc d'Angoulême s'était pris pour lui d'une

sympathie vive, Louis XVIII le créa ministre de la guerre. Vu les circonstances, aucune position ne pouvait être plus difficile. Le général Dupont, ministre avant lui, avait exaspéré l'ancienne armée par des mesures d'une partialité révoltante; Soult tint la balance plus égale et d'une main beaucoup plus ferme, mais il ne put se refuser à introduire dans l'armée, quoiqu'il le fit avec réserve, une foule de gens qui n'avaient servi qu'à l'étranger ou qui n'avaient pas servi du tout. Quand on eut appris le retour de l'île d'Elbe, Soult n'hésita point de prendre des mesures efficaces pour sauver la monarchie bourbonnienne; sa proclamation aux troupes fut même écrite dans des termes peu convenables relativement à celui qui avait été son maître et son bienfaiteur. Remplacé au ministère par le duc de Feltre, Soult n'attendit point l'empereur à Paris; il n'alla point au-devant de lui et se retira près de St-Cloud, dans sa terre de l'Etang. Mais à peine Napoléon fut-il aux Tuileries qu'oubliés des torts du duc de Dalmatie, il l'appela près de lui et trouva de nouveau dans sa personne un homme dévoué au service de la France et de sa dynastie. Nommé major général, Soult fit ses conditions. Il résulte d'un rapport du prince d'Eckmühl à l'empereur, en date du 19 mai 1815, que le maréchal demandait quatre-vingt mille francs pour achat des soixante chevaux et des fourgons indispensables à son service personnel; plus, vingt mille francs pour avances de frais de poste, de courriers, d'officiers en mission; plus, trois mille six cent cinquante francs par mois pour ses bureaux. On le voit, Soult ne perdait jamais de vue les questions pécuniaires. Le maréchal a-t-il rempli bien ou mal les fonctions qui lui étaient confiées? Possédait-il la vigilance, la ponctualité, l'ordre admirable de Berthier? Si l'on s'en rapporte aux récits de Las Cases, on pourrait en douter, puisque l'empereur regretta le concours du prince de Neufchâtel. La précipitation avec laquelle Soult revint à Paris, après le désastre de Waterloo, fut blâmée; on eût beaucoup mieux aimé le sentir au milieu des troupes débandées, les ralliant, soutenant leur moral et déployant la ténacité, le sang-froid dont il avait naguère usé dans le Midi, quand il arrêtait la marche de Wellington. Ce retour néanmoins fut autorisé. Comme tant d'autres, Soult accabla son maître, méconnut son génie et l'immensité des ressources qui restaient encore à la France. Inscrit le premier sur l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, confirmée par la loi dite d'amnistie du 12 janvier 1816, le maréchal vivait alors retiré dans le département du Tarn, chez son ancien aide de camp M. Brun de Villeret. Il obtint des puissances alliées la faveur de résider à Dusseldorf, où sa femme possédait quelques propriétés, et il ne revint en France qu'après quatre années d'exil. Le 9 janvier 1820, le roi

lui rendait son bâton de maréchal, et quelques jours après, il recevait tout l'arriéré de solde dont il était privé depuis sa sortie du royaume. Cette faveur produisit un mauvais effet dans l'esprit public. On se demandait comment le duc de Dalmatie, comblé des dons de la fortune, s'était soustrait à la solidarité du malheur qui atteignait ses compagnons d'exil, et pourquoi il n'avait pas mis à l'acceptation de la grâce qu'on lui accordait la condition que tous les exilés seraient traités comme lui. — Elevé à la pairie en 1827, Soult parut entrer dans les vues du cabinet d'alors, qui, dirigé par M. de Martignac (*roy. ce nom*), manifesta à l'intérieur des tendances libérales trop tôt arrêtées dans leur réalisation, et à l'extérieur une politique imposante et vigoureuse, qui se traduisit bientôt en un acte mémorable, la conquête de l'Algérie. Lorsque la révolution de juillet détrôna la branche aînée des Bourbons, le duc de Dalmatie se rallia à la branche cadette, qui lui succéda dans la personne de Louis-Philippe d'Orléans (*roy. ce nom*), et à partir de cette époque, il fut associé, comme président ou comme membre des divers cabinets qui dirigèrent les affaires, à presque tous les actes de la royauté nouvelle. Un écrit qu'il publia après les journées de juillet, sous le titre de *Conversation avec le comte d'Artois en 1820*, n'était pas étranger au mouvement d'idées qui devait décider le maréchal à servir le gouvernement issu de la dernière révolution. On y voit qu'il avait fait dès cette époque un pas vers les principes constitutionnels. Suivant cet écrit, le comte d'Artois aurait consulté alors le maréchal sur les dispositions de l'opinion, sur le compte que l'on pourrait faire des sentiments de l'Europe en cas de nouveaux dangers que pourrait courir la légitimité. A quoi le maréchal aurait répondu, entre autres choses, ce qui suit : « Le roi peut compter sur ma fidélité; mais, « puisque Votre Altesse daigne me parler avec « bonté, elle m'autorise à lui parler avec franchise. Il n'y a pas de bon Français qui ne soit « disposé à soutenir le gouvernement dans la « ligne que la constitution lui trace; mais il n'y « en a pas non plus de véritablement attaché à « son pays qui croie que le gouvernement puisse « se soutenir hors de cette ligne. La masse est « trop inquiète pour que son attachement à la « dynastie n'en soit pas ébranlé. On semble « avoir voulu lasser le peuple du gouvernement « représentatif, en lui montrant des députés « toujours prêts à sanctionner ce que le pouvoir leur propose. Cet état d'avilissement dans « lequel on a plongé la représentation nationale, « loin de tourner au profit de la liberté, n'a « servi qu'à les ébranler l'un et l'autre.... » Des sentiments aussi sympathiques pour la représentation du pays semblaient devoir entraîner immédiatement l'adhésion de Soult à un système qui annonçait que le bon accord entre la royauté et les élus du pays serait désormais une

vérité. Aussi bien fut-il appelé au ministère de la guerre dès le 18 novembre 1830. Quoique décidé à la paix avec le dehors, le gouvernement de juillet voulait une armée fortement organisée; les agitations de l'intérieur en faisaient d'ailleurs une nécessité. Le vieux guerrier se voua avec une singulière activité à cette tâche, et bientôt on eut sur pied une armée de plus de 400,000 hommes. Dans une proclamation adressée aux soldats, Soult leur annonçait qu'une impartiale justice protégerait tous les droits. Dès les premiers temps aussi de son avènement au ministère, il plaça l'école polytechnique sous la direction des bureaux de la guerre. Les dispositions peu bienveillantes du dehors le déterminèrent à mettre les places fortes sur le pied de guerre, et les agitations qui dès lors prirent à l'intérieur un caractère si inquiétant justifiaient assez l'annonce qu'il fit à la chambre des paires de l'intention qu'avait le gouvernement de fortifier Paris et Lyon. En effet, le 26 novembre 1831, il alla rétablir l'ordre dans la dernière de ces places, où il accompagna le duc d'Orléans. Dès cette époque, comme plus tard, Soult fut souvent en butte à des attaques pour des actes auxquels il ne faisait que s'associer. Personnellement cependant, lorsqu'il s'agit de le faire renoncer au cumul de son double traitement de maréchal et de ministre, il déclara qu'on ne lui ôterait le premier de ces traitements (d'ailleurs glorieusement acquis) qu'avec la vie (13 mars 1832). Dans le courant de la même année, aux insurrections dans le Midi se joignirent celles de l'Ouest, fomentées par le parti légitimiste; enfin Paris, où l'on avait eu quelque temps de calme, sous la présidence de Casimir Périer, vit éclater, à l'occasion des funérailles du général Lamarque, une des insurrections les plus formidables qui aient signalé le règne de Louis-Philippe. Soult accompagna le roi dans les quartiers insurgés, où ce prince témoigna une remarquable fermeté. On sait qu'à l'occasion de ces sanglantes journées, Paris fut mis en état de siège (6 juin 1832), et naturellement le ministre de la guerre prit sur lui la responsabilité de cette mesure extrême. La mort de Casimir Périer faisait du duc de Dalmatie l'homme de la situation, moins pour l'initiative qu'il prendrait dans les affaires, comme l'avait fait son illustre prédécesseur, qu'en raison de sa gloire militaire, alors qu'il s'agissait de réprimer les factions de l'intérieur et d'imposer au dehors. Sous ce dernier point de vue, Soult ne répondit point à l'attente des esprits belliqueux, puisqu'il s'associa entièrement au système de paix que le roi voulait faire prévaloir. Président du cabinet du 11 octobre 1831, où figuraient aussi MM. Thiers, Guizot, de Broglie, le maréchal prit avec ses collègues la responsabilité d'une autre et grave mesure, l'arrestation (7 novembre) de la duchesse de Berry, descendue dans l'Ouest, qu'elle comp-

tait rallier à la cause de la légitimité. Un mois plus tard (14 décembre), le cabinet Soult pouvait compter à juste titre parmi les actes auxquels il devait attacher son nom, la prise d'Anvers, opérée par le maréchal Gérard. Et à son tour, le 18 juillet 1834, le vainqueur d'Anvers remplaçait dans la présidence du conseil le vainqueur de Toulouse. On se livra à maintes conjectures au sujet de ce changement inattendu. Il paraît cependant qu'outre l'antagonisme qui existait dans ce cabinet entre la plume et l'épée, la cause déterminante de la retraite du duc de Dalmatie fut une sorte d'intrigue; il s'agissait du gouvernement de l'Algérie, que MM. Thiers et Guizot voulaient confier au duc de Decazes, tandis que le président du conseil proposait le duc de Bassano. Soult rentra dans la vie privée jusqu'au 12 mai 1839. L'émeute qui éclata à cette date le ramena aux affaires. Le roi Louis-Philippe tenait d'ailleurs à l'avoir dans ses conseils. « Il « me couvre, » disait-il en parlant du maréchal. En effet, on ne pouvait guère supposer que cette haute célébrité militaire consentit jamais à abaisser la France au dehors. Mais avant de rentrer aux affaires, Soult fut l'objet d'une ovation assez imprévue. Chargé de représenter la France au couronnement de la reine Victoria, il fut salué par les acclamations et les transports d'admiration de ces Anglais qu'il avait jadis si glorieusement combattus. — Lorsque le ministère du 15 avril 1837, auquel M. Molé attacha son nom, succomba sous le poids des attaques du tiers parti, l'illustre maréchal eut la présidence du conseil et de nouveau les affaires étrangères à diriger. Le lendemain, il fit aux deux chambres une déclaration de principes. Il annonçait, ce à quoi l'on s'attendait le moins, l'action libre d'un conseil responsable et solidaire, puis la paix fondée sur la dignité nationale. « En consacrant, « ajoutait Soult, mon dévouement au service « du roi dans un nouveau département, où les « questions d'honneur national ont tant de pré- « pondérance, je n'ai pas besoin de vous assurer « que la France retrouvera toujours dans les « discussions de si chers intérêts les sentiments « du vieux soldat de l'empire, qui sait que le « pays veut la paix, mais la paix noble et glo- « rieuse. » Nonobstant cette déclaration, le cabinet présidé par le duc de Dalmatie ne craignit pas d'arrêter Ibrahim vainqueur à Nézib, au moment où, en franchissant le Taurus, il eût sans doute dénoué avec son épée cette question d'Orient à l'occasion de laquelle la France (15 juillet 1840) fut exclue du concert européen. Toutefois il fut reconnaître, à l'honneur du cabinet du 12 mai, qu'à l'intérieur il déclara vouloir se passer du concours d'une presse subventionnée. Le rejet de la dotation qu'il avait proposé d'allouer au duc de Nemours (20 février 1840) amena sa chute et son remplacement par le ministère dit du 1^{er} mars, auquel M. Thiers

donna son nom. Quand la politique extérieure de ce cabinet eut également déterminé sa retraite, c'est-à-dire lorsqu'il eut laissé se consumer le traité du 15 juillet 1840, qui isolait la France, le maréchal Soult redevint une dernière fois président du conseil (29 octobre même année). En même temps, il reprit le portefeuille de la guerre, laissant à M. Guizot, revenu de l'ambassade de Londres, le soin de régir les affaires étrangères. Mais on comprend que la présidence réelle du cabinet se trouvait également en d'autres mains. Le maréchal le sentit sans doute, puisque, en 1847, après s'être démis déjà du portefeuille de la guerre, il renonça aussi à présider le conseil et même à prendre désormais part aux affaires. Le roi lui donna alors le titre de maréchal général, que Villars, Turenne et Maurice de Saxe avaient eu seuls avant lui. Retiré à Soultberg avec la maréchale, il y partageait son temps entre l'agriculture et la préparation de ses *Mémoires*. — La révolution de 1848 lui causa des inquiétudes. Cependant sa retraite fut respectée. L'empire était fait, sinon proclamé, quand Soult mourut, le 26 novembre 1851, à onze heures du soir, après une longue maladie. On pensait que l'autorité et la famille s'entendraient pour que les funérailles du maréchal eussent lieu le 2 décembre, anniversaire de la bataille où il acquit peut-être le plus de gloire, et qu'ainsi le manteau d'Austerlitz lui servirait de linceul; mais l'éloignement de Soultberg du chef-lieu de la division militaire, l'impossibilité de réunir assez vite les troupes destinées au convoi l'auront fait ajourner. Ce fut le samedi 6 décembre que l'inhumation s'effectua. La façade méridionale du château de Soultberg, où reposait le corps, au milieu d'une chapelle ardente, était flanquée de deux pièces de canon desservies par des artilleurs venus de Toulouse; son grand salon, décoré simplement, sans autre tableau qu'un portrait de Napoléon, peint par Robert Lefèvre, réunissait les personnes notables conviées à la cérémonie. A onze heures, un coup de canon, auquel répondit une décharge exécutée par un bataillon du 66^e de ligne, annonça la marche du convoi, en tête duquel figuraient l'archevêque d'Albi et l'évêque de Cahors, puis un grand nombre d'ecclésiastiques. Le drapeau du 66^e, voilé d'un crêpe, précédait le cercueil, dont les cordons étaient tenus par le général du génie Audoy, le président du tribunal civil de Castres, le colonel du 7^e régiment de hussards et un chef de bataillon du 66^e. Le grand uniforme du maréchal, son chapeau, son épée couvraient le cercueil, qui était porté par de simples soldats. Venaient ensuite M. le colonel Lheureux, ancien aide de camp du maréchal, qui tenait sur un coussin de velours le bâton du commandement brodé d'aigles; puis, sur un autre coussin, confié à un jeune officier, M. de Rohan-Chabot, quelques-unes des princi-

pales décorations de l'illustre défunt. MM. Soult de Dalmatie, de Mornay et Philippe de Mornay, fils, gendre et petit-fils du maréchal, conduisaient le deuil, qui s'achemina, entre deux haies de troupes de ligne, vers l'église, tendue de noir et ornée d'écussons. De l'église on porta le corps au tombeau que le maréchal avait fait exécuter lui-même de son vivant et qui se trouve adossé au mur méridional de l'église, vis-à-vis le château de Soultberg. Ce tombeau offre pour couronnement, au-dessus de la porte, un bas-relief représentant le maréchal parlant à l'empereur, morceau de sculpture qui faisait partie de l'obélisque triomphal élevé jadis au camp de Boulogne par le corps d'armée que Soult commandait. Trois discours ont été prononcés : l'un par le colonel Grenier, du 7^e hussards; le second par M. Anacharsis Combes, président du comice agricole de Castres; le troisième par le colonel Lheureux. C'était l'expression des sentiments de l'armée, des regrets du pays et de la gratitude de ceux sur lesquels le maréchal avait répandu des bienfaits. — Dans sa longue carrière, marquée de tant de gloire, soutenue par tant d'éminentes qualités, mais obscurcie accidentellement par des fautes, des torts et des erreurs d'appréciation, Soult eut des amis et beaucoup d'ennemis. Ses amis il les dut à l'esprit de justice, à la bienveillante indulgence, au dévouement qui le caractérisaient et au vif désir qu'il témoignait souvent de ne laisser aucun mérite réel sous le boisseau. Ses ennemis provinrent de la franchise austère, des manières sèches, du ton brusque et des manières hautaines qu'il affectait, soit pour dérouter les solliciteurs, soit par le sentiment intime de sa valeur personnelle. Cependant il savait oublier l'injure et pardonner; il ne montrait d'invincible répulsion qu'envers les gens mauvais ou malhonnêtes. Patriote à la manière des fils aînés de la révolution française, s'il servit avec un dévouement absolu Napoléon, Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe, c'est qu'il eut moins en vue l'éclat d'un règne, l'auréole d'un souverain que la prospérité du pays. S'il varia, selon les circonstances, c'est que les circonstances lui parurent impérieuses et restituer à chacun son libre arbitre, sa faculté d'appréciation. — La mort du duc de Dalmatie amena la vente, au prix de quinze cent mille francs, des tableaux qui avaient composé sa galerie, une des plus riches de l'Europe. Un grand nombre de ces chefs-d'œuvre de l'art étaient venus enrichir cette collection à l'époque où le maréchal faisait avec tant d'éclat la guerre dans la patrie de Murillo. Et ses ennemis ne manqueraient pas de mettre sur le compte de l'abus de la force ou du droit de conquête cet accroissement de richesses artistiques. Il serait difficile de rien préciser à cet égard, et l'histoire approfondie peut seule porter la lumière sur un sujet aussi délicat. Au surplus, peut-être l'illustre guerrier

y contribuera-t-il lorsque ses *Mémoires* auront paru. Dès l'année 1816, Soult, rendu aux loisirs de la vie privée, avait commencé à réunir les matériaux immenses qu'il possédait sur les événements contemporains et jeté les bases des *Mémoires* qu'il se proposait de publier un jour. Rien d'essentiel ne lui manquant pour la première époque de sa vie, jusqu'à l'avènement de Bonaparte au pouvoir souverain, il écrivit cette partie pendant les années de son exil et composa la valeur d'environ quatre volumes. Puis, avant d'aller plus loin, il réunit les éléments d'une autre rédaction sur les deux dernières années du consulat et sur les deux premières années de l'empire; mais, impatient d'arriver au point culminant de sa carrière, à la période où il administra souverainement et guerroya sans contrôle, il se mit à raconter la guerre d'Espagne : nul homme ne la savait mieux que lui. La révolution de 1830 vint tout à coup interrompre ce travail. Arraché de son cabinet, porté aux affaires, Soult ne recouvra sa liberté qu'après seize années d'agitation politique, de luttes parlementaires et d'obligations urgentes, qui l'usèrent au point de le rendre incapable de reprendre avec suite le fil de ses souvenirs. « Au moins le « travail préparatoire, celui de classification, de « l'ordonnancement et de l'analyse des pièces « qui devaient servir de base aux *Mémoires* « était-il fait. Mon père m'y avait employé pendant plusieurs années, sous sa direction et « sous ses yeux, et il y avait joint des notes. Il « regardait ce premier travail comme le plus « important, car il n'admettait pas que ses souvenirs pussent lui suffire pour écrire l'histoire, « même où il avait cependant été témoin et « acteur. Ces souvenirs n'étaient pour lui qu'un « accessoire. Il s'était imposé deux règles : l'une « d'établir rigoureusement les faits par les recherches les plus scrupuleuses; l'autre, de se dépouiller de toute passion, et quand il avait à « porter un jugement sur certaines actions ou « sur certains hommes, d'y apporter la plus « grande réserve. Il n'écrivait pas pour la circonstance du moment. » (*Avant-propos des Mémoires du maréchal Soult, publiés par son fils, p. vi-vii.*) Tel est le caractère de l'œuvre littéraire élaborée par le maréchal duc de Dalmatie. N'ayant pu l'achever, il chargea son fils de la compléter et de la publier, d'après le plan suivant, que lui-même a tracé : « Une première « période, comprenant les guerres de la révolution; une seconde, les guerres de l'empire en « Allemagne et en Pologne, jusqu'à la paix de « Tilsitt; une troisième, la guerre d'Espagne; « une quatrième, la fin de l'empire, le premier « et le second retour des Bourbons, jusqu'en « 1815; la cinquième période enfin comprenant « la dernière partie de la carrière politique du « maréchal ministre. » Cet ouvrage, en cours d'impression, a paru avec le titre suivant : *Mé-*

moires du maréchal général Soult, duc de Dalmatie, publiés par son fils, Paris, 1854, in-8°. L'avant-propos est signé de St-Amaus-Soult, avril 1854. On peut en outre consulter sur le duc de Dalmatie : Loménie, *Galerie des contemporains illustres*; — Louis Blanc, *Histoire de dix ans*; — Guizot, *Mémoires*; — Elias Regnault, *Histoire de huit ans*.
B—N et R—LD.

SOUMET (ALEXANDRE), l'un des poètes les plus distingués de notre époque, était né à Castelnaudary le 8 février 1788. Il fit ses études à Toulouse sous un neveu de dom Calmet, se livra d'abord aux sciences mathématiques et subit un premier examen pour entrer à l'Ecole polytechnique; mais son goût inné pour les vers l'entraîna bientôt vers une autre carrière, et un prix qu'il obtint à l'académie des Jeux Floraux acheva sa vocation. Il se rendit en 1808 dans la capitale, où le besoin de se faire un nom et des protecteurs lui inspira un premier éloge de Napoléon qu'il publia sous le titre de *Dithyrambe au conquérant de la paix*; puis un poème intitulé *le Fanatisme*, qu'il ne faut pas croire écrit dans le sens que l'on donne vulgairement à ce mot. Le poème intitulé *l'Incrédulité*, qu'il publia en 1810, prouve assez qu'il fut toujours attaché aux principes religieux et monarchiques. C'est un de ses meilleurs ouvrages, et il fut loué dans tous les journaux. Le jeune poète, alors plein de feu et d'ardeur poétique, ne mettait pas moins de zèle à composer ses écrits qu'à en assurer le succès. Fort lié avec son confrère et son compatriote Treneuil, qui lui ressemblait sous beaucoup de rapports, ils visitaient souvent de concert les hommes puissants, et surtout les journalistes, qu'ils flattaient et caressaient de leur mieux pour en obtenir des louanges; et, il faut le dire, ces moyens réussissaient plus que leurs talents, qui cependant étaient incontestables. Il était difficile qu'avec ce caractère Soumet ne se prosternât pas devant le chef puissant qui dispensait à son gré tous les honneurs et toutes les richesses. Il paya donc successivement son tribut par une ode à Napoléon et à Marie-Louise à l'occasion de leur mariage, et il en reçut une bonne somme d'argent. Il fut également bien rémunéré pour l'ode intitulée *la Naissance du roi de Rome*, qu'il publia l'année suivante (1811), et que l'académie des Jeux Floraux honora en outre d'un prix extraordinaire. Dans le même temps on le nomma auditeur au conseil d'Etat; enfin la plus brillante carrière s'ouvrait devant lui quand la chute de Napoléon vint tout à coup renverser ses espérances. Il en fut extrêmement affligé et très-inquiet de son avenir. A l'avènement de Louis XVIII il se lia alors assez intimement avec la baronne de Staël, que ce prince traitait avec une extrême bienveillance. Ce fut sans doute pour plaire à cette dame que Soumet publia une longue dissertation sur les *Scrupules littéraires de madame de Staël, ou Réflexions sur quelques chapitres du livre*

de l'Allemagne (1814, in-8°). Les amis de cette femme célèbre ont dit de cet ouvrage qu'il était plein de justesse dans les aperçus et très-piquant par la forme. Voulant se réhabiliter complètement dans le parti monarchique, Soumet publia une *Oraison funèbre de Louis XVI*, écrite en prose avec beaucoup de chaleur et toute l'éloquence de la conviction. Il s'occupa en même temps de son poème épique sur Jeanne d'Arc, dont il fit paraître des fragments remplis des éloges de l'ancienne France. Cet ouvrage, qui n'a paru qu'après sa mort, est loin sans doute de la perfection qu'il lui eût donnée s'il eût vécu plus longtemps; mais, tel qu'il est, on ne peut nier qu'il n'ait une grande supériorité sur tout ce qui a été publié dans le même genre. La tragédie de *Jeanne d'Arc*, qu'il donna en 1827, n'en est qu'une faible ébauche. Elle eut cependant beaucoup de vogue, et nous la croyons bien supérieure à celle de d'Avrigny. Les autres pièces de théâtre qu'a publiées Soumet ne sont pas moins remarquables. Nous citerons *Clytemnestre*, 1822; *Elisabeth*, qui qui eut un grand succès et qui contribua beaucoup à le porter sur le fauteuil académique, où il parvint en 1824 à la place d'Aignan. Il avait été nommé par le gouvernement de la restauration bibliothécaire de St-Cloud, puis de Rambouillet, et il le fut de Compiègne en 1832 par Louis-Philippe, auquel il s'était *rallié*, comme on disait alors. Il était ainsi dans une fort belle position lorsqu'il mourut le 30 mars 1845. Son poème épique sur Jeanne d'Arc a été publié, en 1846, par les soins de madame d'Altenheim, sa fille, à qui il l'avait recommandé en mourant. Le volume est précédé d'un éloge historique par Deumier. La plupart des journaux en parlèrent d'une manière favorable, surtout M. Muret, qui lui consacra plusieurs articles dans la *Quotidienne*. « Cet ouvrage, a-t-il dit, est digne du plus profond examen par la nature du sujet, par l'importance de l'œuvre et par le mérite comme par la renommée de l'auteur... Un prologue « précède le poème : c'est un double portrait des « deux éternelles rivales, de la France et de l'Angleterre personnifiées; portrait étincelant de « coloris et d'images, et brûlant du plus énergique sentiment de nationalité. Certes, les « vieilles haines sans motif sont absurdes et déplorables; mais à force de nous prêcher la confraternité de toutes les nations, certains docteurs abdiqueraient volontiers leur propre patrie. Honorons cette conviction de patriotisme qui brille au plus haut degré chez Soumet, et qui se traduit avec tant d'éclat. Le premier chant s'ouvre par une fiction dont le merveilleux est tout à fait dans l'esprit de l'épopée et dans le caractère du sujet... » Outre les ouvrages de Soumet que nous avons cités, on a de lui : 1° *Madame de la Vallière, hymne à la Vierge, qui a remporté le prix à l'Académie des Jeux Floraux*, dédiée à madame Barbier, Paris,

1811, in-8°; 2° *les Embellissements de Paris*, pièce qui a obtenu un accessit au concours de l'Institut. Ce fut Millevoye qui obtint le prix; Paris, 1812, in-8°. 3° *La Pauvre Fille*, élégie, 1814, in-8°; 4° *la Découverte de la vaccine*, poème couronné par la seconde classe de l'Institut, le 5 avril 1815; 5° *les Derniers moments de Bayard*, poème également couronné par l'Institut, dans la même séance que le précédent; 6° *Saül*, tragédie, Paris, 1822; 7° *la Guerre d'Espagne*, ode à S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, Paris, 1824, in-4°; 8° *Cléopâtre*, tragédie, 1825, in-8°; 9° *Pharamond*, opéra (en société avec Ancelot et Guiraud), 1825, in-8°; 10° *Ode à Pierre-Paul Riquet, baron de Bon Repos, auteur du canal du Languedoc, à l'occasion de l'obélisque qui lui est élevé par ses descendants*, Paris, 1825, in-8°; 11° *le Siège de Corinthe*, tragédie lyrique (avec M. Ballochi), Paris, 1826, in-8°; 12° *Elisabeth de France*, tragédie en cinq actes et en vers, 1828; 13° *Une fête de Néron*, tragédie en cinq actes (avec Belmontet), 1830, in-8°; 14° *Norma*, tragédie en cinq actes, 1831, in-8°. Soumet avait concouru à la rédaction du *Conservateur littéraire*, 3 vol. in-8°, et à un autre recueil littéraire intitulé *la Muse française*, auquel travaillaient aussi MM. Deschamps et Victor Hugo. M—D J.

SOUMILLE (BERNARD-LAURENT), mathématicien français naquit à Carpentras vers la fin du 17^e siècle. Il consacra sa vie à l'étude des sciences physiques et mathématiques, et chercha surtout à faire d'utiles applications de la mécanique. Le premier ouvrage qui fixa sur lui l'attention publique est intitulé *le Grand trictrac, ou Méthode pour apprendre les finesses de ce jeu*, 1738, 1756, etc., in-8°. Il y en a un grand nombre d'autres éditions. C'est, sous une forme élémentaire, une savante analyse de toutes les chances susceptibles d'être soumises au calcul des probabilités, et le guide le plus sûr pour la pratique, bien que l'auteur y fût absolument étranger. Ses inventions pour faire remonter les bateaux sur les rivières navigables, n'eurent pas tout le succès que ses talents avaient fait espérer; mais il en fut dédommagé par la vogue des instruments aratoires qu'il imagina ou qu'il perfectionna. Son semoir à bras, dont il publia la description, 1763, in-16, obtint particulièrement les suffrages des agronomes les plus renommés de cette époque; et longtemps après, Rozier, dans son *Cours d'agriculture*, jugeait encore ce semoir, à cause de sa simplicité, supérieur à toutes les autres machines du même genre. Il ne consiste que dans une brouette surmontée d'une trémie qui renferme le grain et le répand, avec égalité et avec économie, dans un sillon ouvert par un soc adapté à la tête de la brouette. Sept ans plus tard, l'Académie des sciences, à laquelle l'abbé Soumille fit hommage d'un thermomètre de sa façon, l'approuva comme « un moyen ingénieux » et très-sûr de faire apercevoir jusqu'aux moindres

« dres changements dans la température de l'air, « sans trop augmenter la grandeur du thermo- « mètre. » On trouve la description et l'éloge de cet instrument dans les Mémoires de l'Académie de 1770. L'inventeur eut l'honneur de le présenter au roi. Les états de la province de Languedoc encouragèrent les travaux de Soumille par des gratifications annuelles. Il publia encore en 1775, à la prière des magistrats d'Avignon, où les jeux de hasard occasionnaient beaucoup de désordres, *la Loterie insidieuse, ou Tableau général de tous les points, tant en perte qu'au profit, qu'on peut faire avec sept dés*, Avignon, in-12. Il mourut, le 17 septembre 1774, à Villeneuve-lez-Avignon, où il fut prêtre bénéficiaire du chapitre. Il fut aussi correspondant de l'Académie des sciences de Paris.

V. S. L.

SOMOROKOFF (ALEXANDRE-PETROVICH), né à Moscou en 1727, fut élevé à St-Petersbourg, où un esprit naturel et des manières aimables lui valurent la protection d'Ivan-Ivanovitch Schouvaloff, alors favori de l'impératrice Elisabeth. Il se livra avec zèle à la lecture des anciens classiques et des poètes français. Cette lecture éveilla son talent poétique, et il montra, le premier, de quoi était susceptible la langue russe, négligée avant lui. Il ne chanta d'abord que l'amour; on admira ses chansons, et bientôt elles furent dans toutes les bouches. Animé par ce succès, Soumorokoff publia peu à peu ses poésies, qui embrassaient tous les genres. Après s'être fait connaître comme poète lyrique et didactique, il s'annonça comme poète dramatique, ce qui était peut-être dû à son admiration pour Racine. Quelques cadets voulant s'exercer à la déclamation, avaient étudié la première tragédie de Soumorokoff, intitulée *Koreff*. L'impératrice, en étant informée, eut envie de voir ces jeunes gens. Ils jouèrent devant elle sur un petit théâtre et enlevèrent tous les applaudissements. Malgré le goût de la cour pour le spectacle, on n'avait point encore songé à établir dans la capitale de l'empire un théâtre russe, lorsqu'en 1750 il s'en éleva un à Jaroslaw. Plusieurs tragédies de Soumorokoff y furent représentées par des amateurs; et le bruit que fit cette nouveauté étant arrivé à St-Petersbourg, Elisabeth y appela. En 1752, la troupe qui avait si bien débuté. On mit son chef, ainsi que plusieurs des jeunes acteurs, à l'école des cadets, pour se perfectionner dans la langue russe et dans l'art de déclamer. Enfin, en 1756, le premier théâtre national fut fondé par les soins de Soumorokoff, qui en devint directeur avec une pension de dix-huit cents roubles et le rang de brigadier des armées impériales. Toute la troupe reçut un traitement. Avant *Koreff*, il n'y avait pas eu de pièce écrite dans la langue du pays qui ne fût, d'un bout à l'autre, un tissu d'absurdités. Celle-ci est en vers alexandrins rimés, ainsi que les autres tragédies du même auteur, qui sont : *Sinaw et Truvor*, *Hamlet*, *Aris-*

tona, *Zémire* (1), *Yaropolk et Dimisa*, *Vischela*, le *Faux Démétrius*, etc., etc. *Koreff* faisait déjà voir que dans le plan, les marches, le caractère et le style, Soumorokoff avait pris pour modèles Racine, Corneille et Voltaire. Il savait les apprécier tous les trois, ainsi qu'on en peut juger par ce qu'on lit dans une lettre du philosophe de Ferney, en date du 26 février 1769, adressée au poète russe. Aucun de ses compatriotes, avant lui, n'avait fait de tragédies d'après les lois et les règles de la scène adoptées à Athènes et à Paris, nul n'avait observé strictement les unités. Quoique Soumorokoff fût privé du génie créateur, il possédait cependant le talent de donner à ses compositions dramatiques une certaine originalité qui les distingue de ce qu'ont produit les tragiques des autres nations européennes. Il s'acquit la plus grande faveur du peuple russe en choisissant presque toujours ses sujets dans l'histoire de son pays, et en donnant de l'énergie, de la fierté à ses caractères. Catherine II le fit conseiller d'Etat, le décora de l'ordre de Ste-Anne, et le combla d'honneurs et de richesses pendant le reste de sa vie. Malgré tant d'avantages et ses triomphes sur la scène, Soumorokoff ne fut point heureux. Il avait tant de hauteur, il était si vain de ses succès et des louanges qu'on lui avait prodiguées, qu'il ne pouvait supporter la moindre critique. Il ne dissimulait pas surtout sa jalousie contre un autre poète russe, Lomonosoff (voy. son article). En 1778, le comte Soltikoff, gouverneur de Moscou, ayant ordonné la représentation d'une tragédie de Soumorokoff, ce dernier s'y opposa, parce qu'il était brouillé avec la première actrice qui devait jouer le principal rôle. Une pareille raison ne pouvait guère amener le gouverneur à changer d'avis. La représentation commença. Le poète, furieux, sauta sur le théâtre, et repoussa violemment dans les coulisses l'actrice, qui était entrée en scène avec tout l'appareil tragique. Ne s'en tenant pas là, il écrivit contre elle deux lettres remplies d'invectives à l'impératrice Catherine II. Cette princesse fit à Soumorokoff une réponse des plus remarquables par sa modération. Grimm l'a conservée dans sa *Correspondance* (voy. la seconde partie, t. 1^{er}, p. 360). Le *Corneille des Russes*, ainsi qu'on l'a quelquefois appelé (d'autres ont dit, et avec plus d'apparence de raison, le *Racine du Nord*), a donné aussi un grand nombre de comédies, où l'on reconnaît quelque chose de la manière de Molière. Malgré leur comique original, qui est quelquefois un peu bas, elles furent peu goûtées. Les principales sont : la *Querelle entre le mari et la femme*; la *Mère rivale de sa fille*; le *Corruptible*; le *Cocu imaginaire*; le *Méchant*; *Trissotin*; le *Jugement arbitraire*; la *Dot illusoire*; le *Tuteur*; l'*Usure*; les *Trois frères rivaux*; *Narcisse*, et le *Solitaire*, drame. Soumo-

(1) Catherine II écrivait, en mars 1772, à Voltaire que *Zémire* était la meilleure tragédie de Soumorokoff.

rokoff a fait, de plus, quelques opéras, entre autres *Alceste*, *Céphale et Procris*, qui fut mis en musique par le maître de chapelle Araja, et joué à St-Petersbourg d'abord dans le carnaval de 1755. Les acteurs et actrices étaient des enfants au-dessous de quatorze ans. Outre le théâtre de Soumorokoff, on a de lui des psaumes, des épitaphes, des madrigaux, des odes et des énigmes, qui, à elles seules, forment trois volumes; des élégies, des satires, en un mot toutes les espèces d'ouvrages qui sont du domaine de la poésie. Ce sont surtout ses églogues et ses fables que l'on estime en Russie. Enfin Soumorokoff a publié plusieurs ouvrages en prose dont le style est fort admiré. La *Description de la révolte des Strelitz* est un de ses bons morceaux. Ses œuvres ne remplissent pas moins de dix gros volumes in-8°. On en a fait plusieurs éditions. Un journal intitulé *l'Abeille industrielle* rendit compte d'une partie des productions de cet auteur, qui mourut à Moscou le 21 octobre 1777. On a dit que son irascibilité avait empoisonné une partie de sa vie et contribué à le précipiter prématurément dans le tombeau. Dmitrievsky, membre de l'académie des belles-lettres russes, prononça l'éloge de Soumorokoff en 1807. Cet éloge est prolixe et diffus. Une vie de Soumorokoff, rédigée en langue russe, a paru à St-Petersbourg en 1841, in-8°. L-P-E.

SOUQUE (JOSEPH-FRANÇOIS), auteur dramatique, né le 2 septembre 1767, adopta les principes de la révolution et s'attacha au parti de la Gironde. Lorsque ce parti fut proscrit, le 31 mai 1793, il accompagna Brissot (*voy.* ce nom), qui en était un des chefs, et qui tenta de passer en Suisse. Arrêtés tous deux à Moulins, ils furent amenés à Paris, où Brissot périt sur l'échafaud. Souque ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Le directoire le nomma secrétaire d'ambassade en Hollande, et, sous l'empire, il devint secrétaire général de la préfecture du Loiret, puis du gouvernement de Catalogne. Le département du Loiret l'élut deux fois député au corps législatif; il y siégeait en 1814, adhéra à la déchéance de Napoléon, et resta membre de la chambre des députés. Dans la séance du 9 août, il parla en faveur de la liberté de la presse et contre la censure. Dans la séance du 22 octobre, lors de la discussion du projet de loi concernant les biens non vendus des émigrés, il défendit Bedoch, le rapporteur de la commission, contre les attaques dont il était l'objet pour avoir fait au projet ministériel des modifications importantes. A l'époque des cent-jours de 1815, Souque fut encore envoyé par son département à la chambre des représentants qui fut dissoute, ainsi que l'ancienne chambre des députés, après le second retour de Louis XVIII. N'ayant pas été réélu, il rentra dans la vie privée et s'occupa de travaux littéraires, particulièrement de compositions dramatiques. Il mourut à Paris le 14 septembre 1820. On a de lui : 1° le *Chevalier de Canolle*, ou

un épisode de la Fronde, comédie en cinq actes et en prose, Paris, 1816, in-8°. Cette pièce, représentée le 27 mai 1816 sur le théâtre de l'Odéon, et sous le pseudonyme de *de St-Georges*, obtint un immense succès. Les agitations et les intrigues de la fronde y sont caractérisées avec autant de finesse que d'exactitude. 2° *Orgueil et Vanité*, comédie en cinq actes et en prose, représentée sur le Théâtre-Français le 1^{er} avril 1819, Paris, 1819, in-8°. Il y a de l'intérêt dans cette pièce; le style en est vif et spirituel; mais elle eut moins de succès que la précédente. Souque a composé une autre comédie intitulée *François II*, qui n'a été ni représentée ni imprimée. P—RT.

SOUQUET DE LATOUR (GUILLAUME-JEAN-FRANÇOIS), ecclésiastique et littérateur français, naquit à Crasmenil (basse Normandie), le 13 décembre 1768; il était le quatrième et dernier fils d'un officier de bonne famille, mais sans fortune; il obtint une bourse au collège de Beaumont-en-Auge, dirigé par des bénédictins; il s'y fit remarquer par ses progrès, et, après un an, il entra au collège de la Flèche; son application, sa bonne conduite le firent remarquer, et dès cette époque, il montra pour la poésie latine le goût qu'il conserva toute sa vie. Il avait embrassé la profession ecclésiastique, et la révolution le trouva à Paris précepteur des enfants d'un fermier général. Il fut incarcéré et courut de grands dangers. Il continua ensuite pendant une vingtaine d'années de diriger des éducations, et il devint successivement vicaire de l'Assomption, curé de St-Nicolas d'Antin et de St-Thomas d'Aquin. Ce fut dans ces dernières fonctions que la mort le frappa en 1850. Ses vertus firent toujours honneur à son caractère, et son zèle évangélique ne se démentit jamais. Travailleur infatigable, il consacrait les jours aux devoirs de son ministère et les nuits à l'étude. Ses amis affirment que pendant les quarante dernières de sa vie, il ne donna jamais plus de quatre heures au sommeil. Les langues anciennes et presque tous les idiomes de l'Europe moderne lui étaient parfaitement connus. Sa modestie le porta à se borner au rôle de traducteur, et il s'en acquitta avec succès; il sut faire passer en prose française, d'une façon à la fois élégante et fidèle, des auteurs qu'il affectionnait. Après s'être d'abord occupé des poètes anciens, mais du second ordre, il s'attacha à des auteurs plus modernes qui avaient traité des sujets sacrés. Ses principaux travaux, rangés dans l'ordre chronologique, sont les *Œuvres de Claudien*, an 6, in-8°; les *Poésies de Némésien*, suivies d'une *idylle sur les chiens de chasse*, au 7, in-12; les *Sylves de Stace*, avec des notes historiques et critiques, 1819, in-8°; la *Christiade de Vida*, précédée d'une préface sur la vie et les œuvres de l'auteur, 1826, in-8°; l'*Enfantement de la Vierge*, traduit de Sannazar, 1830, in-12; petits poèmes latins (*Cynégétique de Gratus Faliscus*, la Chasse

de Némésien, l'*Etna de Cornelius Severus*, etc.), 1842, in-8° (l'abbé Delutho travailla également à ce recueil); *Jésus enfant*, poème épique du P. Thomas Cera, 1843, in-8°; *Poème sur les apôtres de la Pologne et du Japon*, traduit du latin, 1846, in-8°; la *Guerre de Tripoli*, traduite du latin, précédée d'une notice sur le recueil intitulé *Deliciae poetarum lusitanorum*, 1846, in-8°; *Hyacinthe*, apôtre de la Pologne, poème de C. le Blanc, évêque de Grasse, précédé d'une préface sur la vie et les ouvrages de l'auteur, 1846, in 8°; la *Xavériade*, poème de Simon Franck, précédée d'une préface sur la vie de l'auteur et sur le recueil intitulé *Musæ Leodienses*, 1846, in-8°; le *Massacre des innocents*, poème de Marini, traduit de l'italien, 1848, in-8°.

Z—B.

SOURCE (MARIE-DAVID-ALBIN LA), ministre de la religion protestante, né à Angles, dans le Languedoc, en 1762, fut député, en 1791, à l'assemblée législative, et, en 1792, à la convention, par le département du Tarn. Il n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il entra dans la carrière politique, et s'attacha dès son début au parti républicain. La Source n'était pas dénué de talents; il improvisait avec facilité, sa voix était étendue et retentissante; et dans ses discours, assez corrects, on remarquait des mouvements oratoires véritablement éloquents; mais son accent aigre annonçait un homme violent et passionné, et il ne s'exprimait jamais qu'avec un sentiment d'indignation réelle ou affectée. Dès le 22 novembre 1791, il prononça un discours véhément contre les émigrés, et déclara pour la première fois que la patrie était en danger. Dans le mois suivant, la Source qualifia « d'assassins et d'ennemis de » la constitution » le marquis de Blanchelande et les troupes sous ses ordres, qui avaient voulu s'opposer aux entreprises des révolutionnaires à St-Domingue (voy. BLANCHELANDE). Plus tard, il provoqua une amnistie pleine et entière en faveur des assassins d'Avignon, et ne craignit pas d'assimiler leurs forfaits à la conduite du marquis de Bouillé, et même de les déclarer moins coupables. L'existence de ce général était, suivant la Source, « une objection contre la justice éternelle ». A ces mots, les tribunes retentirent d'applaudissements. L'amnistie fut décrétée le 19 mars, et les amnistiés en furent en grande partie redevables au député du Tarn; mais, plus tard, eux et leurs amis ne se souvinrent pas de ce service. Le 18 mai, à la suite d'un long discours, il renouvela sa déclaration sur les dangers de la patrie, sollicita quelques jours après, avec la plus grande chaleur, le licenciement de la garde de Louis XVI, et se fit bientôt remarquer à la tête de ceux qui dirigeaient les attaques du 20 juin contre la personne de ce malheureux prince. Un mois plus tard, il insulta Lafayette et demanda contre lui un décret d'accusation, répétant qu'il voulait briser lui-même l'idole devant laquelle il avait trop sacrifié. Après la

révolution du 10 août, dont il fut un des instigateurs les plus actifs, le député la Source fit en voyer aux armées un grand nombre de pamphlets incendiaires, et devint un des partisans les plus zélés du système de bouleversement général connu sous le nom de *Propagande*. Il obtint, le 19 de ce mois, contre le général Lafayette, le décret d'accusation qu'il avait provoqué, sans succès, le 28 du mois précédent. Le 30, il fit passer un décret semblable contre Montmorin. Etant devenu membre de la convention, il s'éleva contre l'autorité despotique que la commune de Paris s'était arrogée depuis le 10 août. Cette motion le mit fort mal dans l'esprit de la députation de Paris et de toute la portion la plus révolutionnaire des habitants de cette ville, dont son parti ne put vaincre la redoutable influence. Poursuivant néanmoins ses grandes idées de révolution universelle, la Source demanda, au mois d'octobre 1792, qu'à l'entrée des armées françaises dans les contrées ennemies, on déclarât tyrans, et par conséquent déchus de tout pouvoir, les chefs de leurs gouvernements; que les peuples eussent la faculté de choisir la constitution qui leur conviendrait, et que tous les biens des prêtres et des nobles fussent mis sous le séquestre. Le 6 novembre, il prétendit que les massacres du 2 septembre étaient l'ouvrage des valets de la cour; qu'on les avait vus parmi les assassins, et que c'était eux qui avaient commencé ces atrocités pour sauver leurs maîtres. La Source était auprès de l'armée du Midi, sur les frontières de l'Italie, lorsque Louis XVI fut mis en jugement; il écrivit, le 1^{er} janvier 1793, à la convention, que ses collègues Goupilleau, Collot-d'Herbois et lui voteraient la mort, ce qu'ils firent effectivement dans la séance du 16. Malgré l'opinion qu'il avait manifestée contre le système des conquêtes, ce fut lui qui, le 31 janvier, contribua le plus à faire réunir le comté de Nice à la France. Peu de temps après, il parut se radoucir, et, le 5 mars, il témoigna quelque intérêt pour les enfants des émigrés, qui avaient été entraînés hors de France par leurs parents, et demanda que les lois sur l'émigration ne leur fussent pas appliquées; ce qu'il ne put obtenir. Un peu plus tard, les députés qui avaient voté l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI, ayant été dénoncés par le département des Bouches-du-Rhône, la Source se déclara leur défenseur, et encourut dès lors l'anathème lancé contre les *appelants* par le parti de la montagne. Le 16 avril, il attaqua vivement Robespierre, à propos de la pétition des sections de Paris contre les girondins; il avait auparavant cherché à prouver que l'arrestation du duc d'Orléans était nécessaire. Ces deux motions avaient soulevé contre lui les deux partis non encore divisés, mais très-distincts, qui siégeaient sur la montagne, et il fut compris dans la proscription qu'ils prononcèrent le 31 mai 1793. Condamné à mort

par le tribunal révolutionnaire, le 30 octobre 1793, avec les chefs de la Gironde, il dit à ses juges en entendant son arrêt : « Je meurs dans le moment où le peuple a perdu sa raison ; « vous mourrez le jour où il la recouvrera. » B.-U.

SOURD (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), général français, naquit à Seyne (Var), le 26 juin 1775. A dix-sept ans il entra comme volontaire dans le bataillon de son département, et peu de temps après, en Italie, il obtint le grade de maréchal des logis. Au siège de Gènes, il sut par sa valeur dégager Masséna, enveloppé par des cavaliers autrichiens, mais lui-même eut le corps traversé par une balle. En l'an 9, lors du passage du Mincio, il fut encore blessé en combattant vaillamment. Sourd se distingua de même à Ausserlitz, puis à Iéna où, deux fois blessé, il fut nommé lieutenant sur le champ de bataille par Napoléon lui-même. Et dès lors toutes les campagnes où il se rencontra furent pour lui autant d'occasions de se signaler. Prisonnier des Russes, au pouvoir desquels il était tombé blessé à Eylau, il reentra dans son régiment en 1808, et se fit remarquer ensuite dans les affaires qui suivirent : à Eckmühl, Ratisbonne, Raab, Essling et Wagram, où il fut nommé capitaine. En 1812, Sourd fut élevé par Napoléon au grade de chef d'escadron. Et dès lors il put appliquer sous sa responsabilité ses études sur l'art militaire. En effet, à l'affaire d'Isvolna, il manœuvra de telle sorte que les Russes ne purent franchir un ravin qui leur ouvrait l'accès d'un pont sur la droite de la rivière. Toute la brigade dont Sourd faisait partie témoigna son admiration à l'aspect de ce remarquable mouvement. Dans la même année, une opération sur la rive gauche de la Dwyna, au-dessous de Potoch, fit tomber entre ses mains un corps de 2,000 Russes qui durent mettre bas les armes devant lui. Cinq jours plus tard, quoique blessé, il arrêta encore l'ennemi et lui fit 300 prisonniers. Il fallait passer la Bérézina plus haut qu'à un endroit désigné, Borizoff, occupé par les Russes : Sourd se jeta le premier dans les flots, et tous les siens de le suivre, et la rivière est traversée à la nage. Trois jours plus tard, le départ de l'empereur de Moscou ayant nécessité un nouveau passage de cette rivière, Sourd l'opéra de la même manière et avec le même entrain, cette fois sous les yeux de Napoléon. Pendant cette désastreuse retraite, son courage ne se démentit point, et maintes fois il dispersa les Cosaques acharnés à la poursuite des Français. En 1813, l'empereur le nomma colonel et baron de l'empire. « Servez-moi, lui dit Napoléon, comme vous l'avez toujours fait avec votre courage et vos talents, et « vous irez loin. » Il justifia par de nouveaux exploits ces distinctions et ces paroles à Leipsick en particulier, alors que, chargé de franchir un ravin placé entre les Français et l'ennemi, il culbuta celui-ci avec un élan irrésistible, et,

s'emparant d'une position qui dominait la plaine, il donna à Macdonald le temps de s'y porter et de s'y maintenir. En marche sur Guenhausen, il empêcha l'ennemi de prendre un pont qui ouvrait un passage à l'empereur et à son armée. Sourd prépara le gain du combat de Hanoau par la sûreté de coup d'œil et la précision avec lesquelles il avait déterminé la veille les positions de l'ennemi. Aussi bien Napoléon le nomma-t-il officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille même. Sur le bord du Rhin, où il commandait la brigade Morin, Sourd sut se tenir pendant trois mois, au bout desquels il attaqua l'ennemi qui venait de passer le fleuve et lui fit éprouver des pertes sensibles. En France, à la Claussée, il tint sur la gauche des forces ennemies considérables. Et, fait d'armes non moins brillant, à la Ferté-sous-Jouarre, il arrêta la tête de colonne de Blücher assez longtemps pour donner à son corps d'armée le temps de se retirer. Il contribua de même au succès des affaires de Vauchamp, de Montmirail et de Champ-Aubert. Ainsi fit-il à Ligny, où il passa le pont de la Guillotière sous le feu de plusieurs milliers d'Autrichiens. Assez bien posté devant Troyes, il y soutint les attaques de l'ennemi et ménagea la retraite de l'infanterie française. Une fois ce résultat obtenu, il chargea et culbuta la cavalerie ennemie qui venait de déboucher sur un autre point. Après le combat d'Arcis-sur-Aube, il défit dans les rues mêmes de Bar-sur-Ornain un corps russe qu'il y avait surpris. A la première restauration, il fut décoré de la croix de St-Louis et nommé colonel des lanciers de la reine. Il ne servit de nouveau sous Napoléon qu'après le départ des Bourbons. La campagne de 1815 le retrouva plein de cette énergique bravoure dont il avait donné de si nombreuses preuves à d'autres époques. A Fleurus, et surtout à Waterloo, il déploya la plus brillante valeur ; il tourna et culbuta ce jour-là l'infanterie anglaise avantageusement postée en deçà de Jemmapes. Il poussait vivement l'ennemi sur Bruxelles quand, sur un contre-ordre, il revint sur Jemmapes qu'il traversa avec ses colonnes, puis, se remettant en bataille, il repoussa les Anglais jusque sur Waterloo. Toutefois, ne se sentant pas appuyé, il reprit le chemin de Jemmapes où il rencontra de nouveau l'ennemi qu'il chargea avec la même vigueur. Les arts, le pinceau de Vernet en particulier, ont consacré le souvenir de la brillante conduite de Sourd en cette meurtrière journée. Mis hors de combat, au grand regret de l'empereur qui témoigna tout haut ses sentiments à cet égard, Sourd dut être amputé de son bras droit, qui, détail remarquable, fut enterré avec les honneurs militaires sur le champ de bataille de Waterloo. Cet incident ne tempéra point l'ardente activité de ce brave officier supérieur, car une heure après l'amputation, il courait chercher à son dépôt pour le ramener à son régiment de

l'autre côté de la Loire, tout ce qu'il pouvait rencontrer en hommes et en chevaux. Retiré à Auch, à l'issue de cette infatigable carrière, Sourd, interrogé par le duc d'Angoulême à l'ouverture de la campagne de 1823, eût encore, il le disait, repris le service pour son pays, si les circonstances l'avaient exigé. Il jugea sans doute le moment venu lors de la révolution de juillet 1830, car il combattit pendant les trois journées qui donnèrent la couronne au duc d'Orléans. Nommé maréchal de camp en mars 1831, il alla commander le département de Tarn-et-Garonne, et, en 1837, il fut élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Mis à la retraite en 1848, il mourut à Paris le 2 août 1849. Le prince Louis-Napoléon, alors président de la république, se fit représenter aux funérailles de ce vétéran de nos armées.

R—LD.

SOURDAT (F.-NICOLAS), zélé royaliste, né à Troyes, en juillet 1745, suivit d'abord le barreau au parlement de Paris, alla ensuite exercer cette profession dans sa ville natale, et y fut successivement contrôleur de la monnaie, avocat du roi au bailliage et enfin lieutenant de police. Il occupait cette dernière place à l'époque de la révolution dont il se montra dès le commencement l'adversaire. Venu à Paris en 1792, le décret du 11 décembre, qui invitait ceux qui voudraient défendre Louis XVI à se présenter, lui fournit une occasion de témoigner son attachement à ce prince. Il écrivit en conséquence à la Convention nationale, qui ordonna que sa lettre serait remise à Louis XVI, avec toutes celles du même genre. Sourdat, n'ayant point été choisi par le roi, ne continua pas moins à s'occuper de sa défense, et publia, à la demande de Malesherbes, deux mémoires sur cet objet : le premier, intitulé *Vues générales sur le procès de Louis XVI*, fut envoyé le 24 décembre à la Convention; et le deuxième, ayant pour objet la défense particulière de ce prince au sujet de la journée du 10 août, fut remis aussi à l'assemblée, le 12 janvier 1793. Sourdat avait publié, en 1790, un pamphlet qui fut inséré dans les *Actes des Apôtres*, intitulé *les Champenois au roi*, contenant le parallèle des événements de 1557 et de 1789. On a encore de lui un autre ouvrage, intitulé *les Véritables Auteurs de la révolution de 1789*, Neufchâtel, 1797, in-8°. On trouve dans tous ces écrits des renseignements très-curieux et fort utiles pour l'histoire. Il fut mis sur la liste des émigrés en 1793 et rayé en avril 1800. Sa femme et ses deux filles furent incarcérées pendant onze mois, comme suspectes, en 1794. Nicolas de Sourdat mourut vers 1810. — Son frère (Charles) fut, comme lui, un zélé royaliste et servit longtemps dans les armées vendéennes, où il était connu sous le nom de *Carlos*. Venu à Paris en 1795, il y fut attaché aux agences royales. Ayant été chargé de porter des dépêches, il fut arrêté à Calais et comparut dans l'affaire

de Lavillehurnoy. Traduit au conseil de guerre avec ce dernier, il se défendit avec beaucoup de présence d'esprit et fut acquitté. Il se rendit alors en Angleterre, puis retourna dans la Vendée où il servit encore sous les ordres de Bourmont. Lorsque ce général prit du service sous le gouvernement impérial, Charles de Sourdat continua de lui rester attaché et le suivit en Italie. Doué d'une grande valeur, il se distingua dans plusieurs occasions et parvint au grade de lieutenant-colonel avec le titre d'officier de la Légion d'honneur. Il vit avec joie le retour des Bourbons. Il était employé à l'état-major de la place de Paris en 1817, et il faisait partie du cortège du roi lorsqu'il tomba de cheval et se cassa la jambe. Quinze jours après cet accident il fut mis à la retraite, et au milieu du triomphe de cette monarchie des Bourbons que lui et les siens avaient si bien servie, il mourut dans l'oubli et peut-être dans le besoin.

M—D j.

SOURDÉAC (ALEXANDRE DE RIEUX, marquis de), fils de Guy de Rieux, premier écuyer de Marie de Médicis, fut, avec l'abbé Perrin (roy. ce nom), l'un des fondateurs de l'opéra en France. Son père, ayant suivi à Bruxelles la reine-mère exilée, vit tous ses biens saisis; mais le cardinal de Richelieu les fit ensuite rendre au marquis. Nous trouvons dans les mémoires de Tallemant des Réaux quelques documents curieux sur le caractère et les occupations du marquis de Sourdéac : « Il demeure au château de Neufbourg en « Normandie (provenant de la succession de sa « mère). C'est un original; il se fait courir par « ses paysans, comme on court un cerf, et dit « que c'est pour faire exercice. Il a de l'inclination « maison aux mécaniques; il travaille de la main « admirablement; il n'y a pas un meilleur serrurier au monde. Il lui a pris une fantaisie de « faire jouer chez lui une comédie en musique, « et pour cela il a fait faire une salle qui lui « coûte au moins dix mille écus. Tout ce qu'il a « fait pour le théâtre, pour les sièges et les galeries, s'il n'y travaillait lui-même lui revient « drait, dit-on, à plus de deux fois autant. Il « avait fait faire pour cela une pièce par Corneille, « elle s'appelle *les Amours de Médée*; mais ils n'ont « pu convenir de prix. C'est un homme riche « et qui n'a pas d'enfants (1). » Tallemant écrivait ceci en 1658 ou 1659; mais le marquis machiniste et le poète se rapprochèrent depuis lors, et la *Toison d'Or* de Corneille, représentée avec beaucoup de pompe au château de Neufbourg par la troupe du Marais, en 1660, fut ensuite jouée à Paris, en présence du roi et de toute la cour. Le savant éditeur de Tallemant des Réaux fait observer avec raison que cette tragédie à machines, à scènes entremêlées de chants, n'était pas encore l'opéra, mais un genre intermédiaire.

(1) *Historiettes de Tallemant des Réaux*, 2^e édit., Paris, 1840, in-12, t. 9, p. 193 et 194.

Selon Voltaire (1), le marquis de Sourdéac se ruina entièrement pour l'établissement de l'opéra, et « mourut pauvre et malheureux pour avoir « trop aimé les arts. » Le marquis de Sourdéac mourut le 7 mai 1695.

L—M—X.

SOURDEVAL (ANDRÉ DE), d'une famille de Normandie, naquit au château de Sourdeval, près Mortain, dans les premières années du 16^e siècle; il fit la plupart des guerres du règne de François 1^{er} et s'y acquit une réputation de bravoure et de talent telle que l'empereur Charles-Quint lui fit faire des offres brillantes pour l'attacher à son service, mais ces offres furent repoussées avec indignation. Après la mort de François 1^{er} il devint gouverneur de Belle-Isle-en-Mer. Sa correspondance avec le duc d'Estampes, gouverneur de Bretagne, a été conservée en partie aux archives de Penthievre et publiée par dom Morice, en ses *Preuves* de l'histoire de Bretagne. Elle témoigne des tribulations du gouverneur et du peu de ressources qu'on lui fournissait; sans cesse assailli par les Anglais qui se présentaient quelquefois avec des forces imposantes, il les contraignit toujours de se rembarquer et leur brûla nombre de leurs vaisseaux; cependant la garnison sous ses ordres était insuffisante; mal entretenue et mal payée; il semblait même qu'on spéculât sur sa bravoure et son intelligence pour suppléer à la solde: « J'ai baillé comptant « mil sept cent trente-deux livres tournois, écrit au duc d'Estampes le trésorier Mallet; j'ai « tant de fiance en M. de Sourdeval, qu'il engage ses arquebusiers à se contenter de cette « somme et qu'il les apaisera. » Pendant qu'André de Sourdeval était ainsi aux prises avec des difficultés de toute sorte, avec les Anglais d'abord, avec les soldats qui se révoltaient faute de paie, et avec les bourgeois de Belle-Isle qui refusaient d'héberger et nourrir les soldats sans argent, on répondait de la cour à toutes ses plaintes, en lui recommandant de faire ramasser sur le rivage des corneilles à bec rouge et de les envoyer à Paris, pour « l'amusement de madame la royne « mère. » André de Sourdeval reçut le collier de l'ordre de St-Michel; il fut député de la noblesse de Normandie aux Etats de Blois, en 1576, et il mourut peu d'années après dans son gouvernement de Belle-Isle. Le scel apposé à ses lettres, conservées aux archives de Penthievre, a servi de base pour établir, au musée historique de Versailles, l'écusson de Robert Sourdeval, croisé en 1096.

Z.

SOURDIS (FRANÇOIS D'ESCOUBLEAU, cardinal DE), porta d'abord, comme aîné de la maison, le titre de comte de la *Chapelle-Bertrand*. Il était fils de François d'Escoubleau, marquis de Sourdis et d'Alluye, et d'Isabelle Babou de la Bourdaisière, tante de Gabrielle d'Estrées (*voy. BOURDAISIÈRE*).

C'est au crédit de cette favorite que la famille de Sourdis dut son élévation. François quitta brusquement le monde et fut fait archevêque de Bordeaux en 1591. Henri IV sollicita vivement pour lui la pourpre romaine, et il en fut revêtu avec le célèbre d'Ossat le 3 mars 1599. Sourdis, qui était alors en procès avec sa mère, se hâta de partir pour Rome, afin d'assister, disait-il, au jubilé séculaire de 1600. Mais il obtint peu de considération dans la capitale du monde chrétien, s'il est vrai, comme le rapportent des auteurs contemporains, qu'on afficha, pendant la nuit, à la porte de son palais, cette pasquinade, où deux mots étrangers jouent, le premier sur son nom, le second sur son siège: *Il cardinale Sordido, arcivescovo di Bor....* Ce prélat montra peu de sagesse dans l'administration de son diocèse. Les dîmes qu'il eut avec son chapitre et avec le parlement de Bordeaux firent quelque bruit. Le cardinal avait fait démolir (1602), dans la cathédrale de St-André et contre le gré du chapitre, un autel sans balustrade, sous prétexte que, pendant le sermon, le peuple le prenait pour siège ou s'y tenait debout pour mieux voir le prédicateur. Les chanoines voulurent faire rétablir l'autel; mais le cardinal survint avec ses gens: les maçons furent chassés et plusieurs chanoines qui étaient présents reçurent des coups dans le tumulte. Alors le chapitre recourut à l'autorité séculière, et le parlement fit arrêter et conduire dans la prison métropolitaine le maçon qui avait démoli l'autel. Le cardinal ordonna de rompre en sa présence les portes de la prison; il frappa vivement le trésorier et un autre chanoine, qui voulaient s'opposer à ses violences, et le maçon fut délivré. A la nouvelle de cet attentat, les chambres du parlement s'assemblèrent et rendirent un arrêt portant que l'autel serait rétabli. Le doyen de la cour, Géraud-d'Amalvy, sieur de Cessac, et un autre conseiller, sieur de Verdun, furent commis à l'exécution de l'arrêt, que devait protéger les compagnies bourgeoises des jurats. L'autel fut rétabli sans résistance. Le cardinal se contenta d'envoyer excommunier les maçons, les conseillers et les soldats par un prêtre, que le doyen fit retirer en disant: « C'est le cardinal « qui, pour une excommunication de cette nature, devrait venir lui-même. » Le dimanche suivant, tandis que les deux conseillers assistaient à l'office divin dans l'église de St-Projet, le cardinal s'y rend processionnellement, faisant porter devant lui la croix et le saint-sacrement. Il s'arrêta à la porte de l'église, cite à haute voix les deux conseillers Cessac et Verdun, les excommunie et, au lieu de deux cierges, en renverse, en éteint quatre pour frapper de plus d'horreur le peuple qui le suit; il défend ensuite au prêtre de célébrer la messe en présence des deux conseillers, sous peine d'être atteints des mêmes foudres. L'historien de Thou rapporte

(1) *Commentaires sur Corneille, Préface de la Toison d'Or*, t. 61, p. 220 de l'édition de Kehl.

(liv. 129) que le cardinal ajouta beaucoup d'injures, auxquelles le doyen répondit par d'autres, traitant le prélat de « fou à son ordinaire », et que néanmoins il sortit de l'église avec son collègue, pour ne pas prolonger le scandale. Le cardinal rentra processionnellement et triomphant dans son palais, après avoir affecté de traverser les principaux quartiers de la ville. Le lendemain, le parlement se réunit en présence du maréchal d'Ornano, qui commandait en Guienne. Un réquisitoire énergique du procureur général contre l'archevêque fut suivi d'un arrêt qui, déclarant l'excommunication faite « nullement, abusivement et par entreprise sur l'autorité du roi », ordonna que, par un acte en bonne forme, le cardinal déposerait, dans vingt-quatre heures, au greffe de la cour, la levée de l'excommunication, à peine de quatre mille écus d'or d'amende. Une clause ajoutée à cet arrêt défendait à tous archevêques et évêques du royaume d'excommunier aucun magistrat et aucun officier du roi pendant l'exercice des fonctions de sa charge, à peine de dix mille écus d'amende, et il était enjoint, sous les mêmes peines, au cardinal, de faire lire publiquement par un prêtre, dans le parvis de l'église St-Projet, l'acte par lequel l'excommunication était révoquée. Enfin le temporel de l'archevêque devait rester saisi jusqu'à l'entière exécution de l'arrêt. Le cardinal, suivi de l'évêque d'Agen, se rendit au parlement, dont l'entrée lui fut d'abord refusée; mais, après avoir attendu pendant une heure à la porte, il fut reçu. Le premier président lui fit, en présence du maréchal d'Ornano, une remontrance fort vive et lui enjoignit de se conduire à l'avenir avec plus de circonspection. En même temps, l'avocat général du Sault fut député vers le roi, pour lui représenter que les actions du cardinal ne tendant qu'à la sédition, il était expédient, pour la ville de Bordeaux, que le prélat fût retenu loin de ses murs. De son côté, le cardinal écrivit au roi contre le parlement et au pape contre le chapitre. Henri IV loua la modération du parlement et néanmoins lui ordonna de surseoir à l'exécution de ses arrêts. Il manda le cardinal, lui adressa de vifs reproches et menaça de l'éloigner de son diocèse. Le prélat répondit en substance qu'il n'avait fait que suivre les canons; que Sa Majesté elle-même était obligée de les maintenir; que le parlement n'était ni infallible ni à l'abri des censures de l'Eglise; que, si on voulait le séparer de son troupeau, il faudrait l'arracher de l'autel, et que le pape jugerait sans doute sa conduite plus favorablement que ne faisait le roi. En effet, Clément VIII écrivit à l'archevêque qu'il approuvait ses actes et qu'il le soutiendrait en toute occasion. Dans un autre bref, adressé au chapitre métropolitain, le souverain pontife le menaçait de son indignation et lui reprochait en termes très-mortifiants d'avoir invoqué con-

tre son chef l'autorité séculière. Henri IV avait alors besoin de ménager Rome. Il manda au parlement de ne plus remuer cette affaire. « Le roi, selon la formule ordinaire, dit de Thou, défendit aux deux partis de passer outre, et par un expédient qu'on met depuis longtemps en usage, quoiqu'il soit souvent préjudiciable à l'autorité royale, Sa Majesté se réserva la connaissance de cette affaire. » Quelques années d'une paix inquiète s'écoulèrent entre le cardinal et les magistrats. Cette paix fut troublée par un incident aussi léger que celui qui avait amené la première rupture, appelée par l'Etoile « la plaisante farce jouée à Bordeaux ». Un curé de Ludon, nommé Philippe Prenner, aumônier du maréchal d'Ornano, avait refusé, en termes peu mesurés, d'obéir aux injonctions canoniques qui lui furent faites de résider dans sa cure. Le cardinal le déclara rebelle, contumace et excommunié (1606). Le curé appela comme d'abus de la sentence de l'archevêque. Le parlement prononça que l'excommunication était nulle, abusive, et ordonna que le cardinal donnerait dans le jour au curé l'absolution *ad cautelam*, à peine de quatre mille livres d'amende et de saisie de son temporel. Lorsqu'un huissier se présenta pour signifier l'arrêt, l'archevêque tenait sa congrégation de l'examen : « Qu'il entre, dit-il, il ne peut me trouver en meilleure compagnie. » L'huissier, après avoir fait lecture de l'arrêt, demanda quelle réponse il devait porter à la cour. « Je réponds, dit le cardinal archevêque, que je n'ai jamais lu qu'autre que le diable ait commandé à Notre-Seigneur, et que les seuls ministres du diable peuvent avoir la hardiesse de commander à un évêque. » L'huissier rapporta fidèlement cette réponse, et le parlement ordonna à deux conseillers de se transporter chez le cardinal pour savoir de lui-même si ce langage avait été le sien : « Non-seulement je l'avoue, dit le prélat aux commissaires, mais je suis prêt à le signer de mon sang. » Cette grave altercation avait lieu le 22 décembre. Le parlement arrêta que le jour de Noël aucun des membres de la cour n'assisterait à la prédication de l'archevêque, dans l'église de St-André. Le cardinal monta en chaire, et, prenant pour texte ces paroles que Dieu dit au premier homme après sa chute : *Adam, ubi es?* il en fit une véhémentement application aux parlementaires absents. Déjà les curés et les prêtres de Bordeaux avaient reçu défense de donner l'absolution aux présidents et aux conseillers qui avaient été juges dans l'affaire du curé appelant comme d'abus et dont le cardinal leur avait donné la liste; au procureur général, qui avait requis, et à l'avocat qui avait plaidé. Le parlement rendit, le 30 décembre, l'arrêt suivant, dont le texte mérite d'être conservé : « La cour déclare les défenses faites aux prêtres et religieux confesseurs par le cardinal de Sourdis, archevêque

« de Bordeaux, de donner l'absolution auxdits « présidents, conseillers et procureur général, « nommés en icelle liste, nulles, abusives et « scandaleuses, et comme des entreprises sur « l'autorité du roi et de son parlement; défend « auxdits curés, prêtres, religieux, confesseurs « et autres de déférer auxdites défenses, sous « peine d'être punis comme perturbateurs du « repos public; ordonne, en outre, que les pa- « roles injurieuses proférées contre le roi et son « parlement, dans la réponse faite par ledit car- « dinal, en l'exploit de la signification dudit « arrêt du 19 du présent mois, par lui avouées « par-devant lesdits commissaires, seront rayées « et biffées; et, attendu la gravité des paroles « injurieuses, abus et scandales commis par ledit « cardinal-archevêque, la cour condamne ledit « cardinal de Sourdis en quinze mille livres d'a- « mende, applicables, moitié au roi et moitié « aux hôpitaux et couvents de la présente ville; « ordonne qu'il sera contraint au paiement de « ladite somme par la vente et exécution de ses « biens propres, fruits et revenus temporels;... « et en outre, ladite cour interdit l'entrée d'icelle « audit cardinal, et lui défend de proférer aucune « parole injurieuse contre le roi et son parlement, « à peine d'encourir le crime de lèse-majesté; « fait inhibition, tant audit archevêque qu'à « tous autres évêques et prélats du ressort, de « faire telles et semblables défenses d'absoudre « les officiers du roi qui auraient opiné en leurs « causes, ou procéder par excommunication, à « peine de trente mille livres d'amende et autres « plus grandes peines. » Le cardinal répondit à la violence de cet arrêt par un mandement non moins violent, qui fut affiché aux portes des églises, et que le parlement fit arracher. Les curés et les vicaires qui le lurent en chaire, furent poursuivis. Le cardinal leur écrivit (15 janvier 1607): « Vous êtes tous les jours cités devant les « juges laïques; ils ont, aujourd'hui, décerné « plusieurs prises de corps contre le curé de « Puy-Paulin et autres clercs, ce qui est exé- « crable entre les chrétiens, etc. »; et il défendait itérativement à son clergé de comparaître, quand il serait cité devant les tribunaux laïques, *sous les peines portées par les saints canons*. Le cardinal envoya un agent à Rome, et le pape se prononça pour lui. Le cardinal écrivit au roi, et le roi prit sa défense. Le maréchal d'Ornano et l'évêque de Bayonne, envoyés comme commissaires, proposèrent d'annuler tout ce qui avait été fait de part et d'autre. Le parlement y consentit; et, après quelque hésitation, le cardinal, ayant reçu de la bouche des commissaires l'assurance que les magistrats étaient véritablement fâchés de tout ce qui s'était passé, dit qu'il remettait au roi le soin de venger les insultes faites à l'Eglise. Henri IV termina cette affaire en faisant signifier son évocation au grand conseil. Le curé de Ludon, qui, par son appel comme d'abus, avait

excité la tempête, restait encore excommunié. Le cardinal fit dresser, dans la métropole, un échafaud sur lequel il s'assit, revêtu de ses habits pontificaux, et assisté de son chapitre. Le curé, portant la soutane et le manteau, se coucha aux pieds du prélat, qui le frappait d'une verge à chaque verset du *miserere*. Enfin le curé demanda pardon, au clergé et au peuple, du grand scandale qu'il avait causé; il reçut l'absolution, et se soumit à diverses pénitences, entre autres à faire un pèlerinage en Italie, au tombeau des Apôtres et à Notre-Dame de Lorette. La paix se maintint, pendant huit ans, entre le parlement et l'archevêque. Mais, en 1615, tandis que Louis XIII était à Bordeaux, avec la reine-mère, le cardinal de Sourdis commit un acte de violence dont il n'avait pas sans doute calculé les suites. Un gentilhomme du Quercy (Castaignet, sieur de Haut-Castel), convaincu de crimes énormes, avait été condamné par le parlement à avoir la tête tranchée. Le cardinal et le maréchal de Roquelaure demandèrent au roi sa grâce; et sa grâce fut accordée. Il allait être livré à l'exécuteur, lorsque le grand prévôt, porteur des ordres du monarque, vint les signifier au concierge, nommé Castès, qui refusa de relâcher le gentilhomme, jusqu'à ce que le parlement eût donné son autorisation. Le parlement se hâta de faire des remontrances au chancelier, au monarque, et la grâce fut révoquée. Le procureur général voulut, sur-le-champ, faire procéder à l'exécution de l'arrêt; mais l'exécuteur avait disparu; il ne fut retrouvé qu'à dix heures de la nuit, dans un état complet d'ivresse: il fallut remettre au lendemain. L'échafaud était dressé devant le palais, le guet renforcé, le confesseur remplissait son pieux ministère, et l'exécuteur attendait, lorsque le cardinal, couvert d'un manteau court rouge, et suivi de quarante à cinquante gentils-hommes à cheval, se présente devant la grande porte du palais: la trouvant fermée, il envoie chercher deux marteaux à la monnaie; la petite porte est enfoncée, le prélat descend de cheval avec sa suite. On enfonce la porte de la prison. Le concierge veut résister, un homme de la suite de l'archevêque le perce mortellement de son épée. Le condamné est enlevé, mis dans un carrosse, et conduit hors de Bordeaux par le cardinal à son château de Lormon. Le parlement en corps se rend auprès du roi, qui voit sa majesté outragée par cet attentat, et veut que justice soit faite. La reine-mère exprime vivement son indignation. Le nonce Ubaldini ne peut s'empêcher de blâmer le cardinal, qui est décrété de prise de corps, ainsi que son porte-croix, le meurtrier du concierge, et trois autres gentilshommes. Deux huissiers et cent vingt mousquetaires se rendent au château de Lormon pour exploiter l'arrêt; mais le prélat, averti à temps, s'était retiré à Vaires. Cependant le nonce Ubaldini le sert secrètement. Il obtient du roi que l'arrêt qui

devait être proclamé, à son de trompe, dans les carrefours et sur le marché public, pendant trois jours de suite, ne soit lu que par un huissier à la porte de l'archevêché. Le parlement allait procéder au jugement par contumace; le nonce continue d'agir, et fait enfin décider, en conseil du roi, que la connaissance de cette affaire sera ôtée au parlement, et renvoyée en cour de Rome. Des lettres de surséance sont signifiées aux magistrats. Le pape examine, juge et condamne le cardinal : il est interdit; le roi l'exile de la métropole. Mais quelques mois se sont à peine écoulés, Rome lève l'interdiction; Louis XIII révoque l'exil; l'archevêque fait son entrée dans Bordeaux, le 16 mai, et reprend son droit de séance au parlement. Depuis cette époque, il comprit mieux les saintes fonctions du ministère pastoral. Grégoire XV et Urbain VIII lui donnèrent des témoignages de leur estime. Il convoqua un concile provincial, en 1624; et ses ordonnances synodales déposent de son zèle pour la discipline ecclésiastique. Il présida plusieurs assemblées du clergé : il avait baptisé Gaston, fils de Henri IV; il avait assisté, avec les cardinaux de Gondi, de Joyeuse et Du Perron, au sacre et au couronnement de Marie de Médicis. Il célébra le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche, à Bordeaux, le 18 octobre 1615, et mourut dans cette ville, le 8 janvier 1628, à l'âge de 58 ans. Gilbert de Grimauld, théologal de l'église de Saint-André, prononça son *Oraison funèbre*, qui fut imprimée à Bordeaux, la même année, in-8°, et un *Éloge du cardinal de Sourdis*, par M. Jouannet, a été publié à Périgueux en 1814. On voit, par une lettre de Jacques-Auguste De Thou au sieur de Boissise, qu'il était parent du cardinal de Sourdis; mais le célèbre historien témoigne fort peu d'estime pour un homme dont les sentiments, disait-il, sont *très-opposés aux miens*; et dans cette même lettre, écrite en 1615, il qualifie le meurtre et l'enlèvement commis dans les prisons de Bordeaux, *d'attentat inoui, de la plus audacieuse témérité, d'entreprise violente, qui blessait l'autorité royale* : « Ce prélat, ajoutait-il, triomphe « en quelque façon du roi et de ses magistrats; « et dans l'instant où je vous écris, il fait son « entrée dans la ville, prêt à commettre encore « un pareil attentat, si l'occasion s'en présente. » L'auteur du *Mercur français* (t. 19, p. 925) peint avec des couleurs plus favorables le cardinal de Sourdis, mais avec cette restriction qu'il aurait été « un esprit mal endurant ce qui se « faisoit au préjudice de sa juridiction, et qui « ne pouvoit souffrir que l'on mît au rabais la « splendeur de l'Eglise. En un mot, résident, « libéral, dévotieux et courageux. » V—VE.

SOURDIS (HENRI D'ESCOUBLEAU DE), frère du cardinal, fut fait évêque de Maillezois, en 1623 (1), et archevêque de Bordeaux, en 1628.

(1) On lit dans le *Journal du règne de Henri IV*, par P. de l'Etoile, qu'un autre Henri d'Escoubleau, aussi évêque de Mail-

Il y eut, dans sa vie, deux carrières, celle des armes et celle de l'Eglise; et il les parcourut en les mêlant selon l'esprit du temps. D'abord il accompagna Louis XIII au siège de la Rochelle, où il eut l'intendance de l'artillerie et la direction des vivres. Il fut fait commandeur de l'ordre du St-Esprit, se trouva en 1633, à l'expédition d'Italie, et concourut avec le comte d'Harcourt, à la reprise, sur les Espagnols, des îles Ste-Marguerite, en 1658. « Il s'était attaché inséparablement, dit l'auteur du *Mercur français*, au « premier mobile de la France (Richelieu), pour « dans le mouvement de ce ciel éminentissime, « rouler désormais avec plus de sûreté et d'éclat. » Non moins turbulent que le cardinal son frère, l'archevêque qui lui succéda, remplit du bruit de ses querelles Bordeaux, le royaume, et l'Eglise et la cour. Le cardinal avait lutté contre le parlement et contre son clergé. L'archevêque ne se commit qu'avec le gouverneur. Mais ce gouverneur était d'Espernon, déjà vieilli à la cour de trois rois, et dont l'autorité ne savait ni se contraindre, ni fléchir. L'archevêque avait pour lui le clergé, le peuple et le parlement. Le duc d'Espernon avait vainement intrigué pour empêcher la nomination de Sourdis. Le cardinal et d'Espernon avaient vécu dans un état pénible d'observation et de défiance; leur accord apparent cacha toujours une secrète inimitié et fut l'effet d'une double politique. L'archevêque n'imita pas la réserve du cardinal, et de grands troubles éclatèrent : « Cette affaire, dit l'historien Daniel, « est si singulière dans son origine et dans ses « suites; elle fut traitée si sérieusement par l'archevêque de Bordeaux, par son clergé, par les « évêques assemblés à Paris, et par le roi lui-même; elle fit un si grand éclat dans le « royaume, que l'on ne peut se dispenser d'en « rapporter les principales circonstances. » Quelques historiens ont cru qu'en nommant Henri de Sourdis à l'archevêché de Bordeaux, Richelieu avait voulu mettre un frein à l'humeur altière de d'Espernon. Déjà la mésintelligence était établie entre le gouverneur et l'archevêque, avant l'arrivée du prélat à Bordeaux. Sourdis se croyait d'une naissance fort supérieure à celle de la Valette d'Espernon, dont il n'était nullement disposé à subir l'autorité. D'un autre côté, d'Espernon, suivant son historien, qui avait été son secrétaire, était ingénieux à chagriner ceux qu'il n'aimait pas. Le jour de son entrée à Bordeaux (fin d'octobre 1633), l'archevêque fut harangué dans son palais, par les jurats. L'archevêque ne fut pas content de cette harangue, par le seul motif qu'elle aurait dû être prononcée, suivant un antique usage, sur les bords du fleuve, au débarquement du prélat; et si elle ne le fut pas,

lezais, assista, le 25 juillet 1593, à l'abjuration que fit Henri dans l'église de St-Denis, et, le 27 février 1594, au sacre de ce prince dans l'église de Chartres. Le marquis de Sourdis, père du cardinal, était alors gouverneur de cette ville.

ce fut un tour de d'Espéron. Instruit du moment de l'arrivée de l'archevêque, le duc avait mandé les jurats, et il les retint jusqu'à ce que le prélat fût rendu dans son palais. Alors il les congédia, disant : *Eh bien, vous pouvez aller rendre le devoir à votre archevêque, vous y serez assez d'heure.* L'archevêque, en témoignant son mécontentement aux jurats, eut soin d'ajouter ces mots : « La « grandeur de votre faute diminue à mes yeux, « parce que je sais que vous ne l'avez commise « qu'en suivant des impressions étrangères. » Cette première attaque, faite par le duc, fut suivie d'un affront plus considérable. Comme époux de l'héritière de la maison de Foix, le duc d'Espéron prenant la qualité de captal de Buch et de seigneur de Puy-paulin, prétendait que personne ne pouvait acheter le poisson frais, qui devait être porté dans un marché fermé de barreaux et appelé la *Clie*, que lorsque ses pourvoyeurs avaient fait leur provision. Ce droit était appelé *droit de Clie*, et le duc l'avait maintenu en différents temps, même avec les officiers de bouche du roi et de la reine. Un jour que l'archevêque devait donner à dîner aux corps de la ville, le gouverneur fit écarter de la *Clie* tous les acheteurs, en affectant de retarder l'heure où se faisait sa provision. En même temps, les gardes du duc se répandirent dans les avenues de l'archevêché, avec ordre d'en éloigner tous les pourvoyeurs et de fouiller tous les paniers. Partout les officiers de bouche de l'archevêque furent repoussés, chassés et maltraités. Dès ce jour commença, dans Bordeaux, une longue suite d'actes rédigés par des notaires, et signifiés par huissier aux parties et aux autorités. L'archevêque fit notifier au procureur-syndic un acte notarié, où il était dit que le jour pris pour *festiner le corps de la jurade et autres officiers de la ville*, les domestiques de l'archevêque attendant l'ouverture de la vente (du poisson), furent excédés par des soldats insolents et impudents, vêtus de gris, à casques de vert brun, avec des croix blanches (c'était l'uniforme des gardes du gouverneur), et s'en retournèrent chargés de coups et déchargés de provisions. Le lendemain 28 octobre, l'archevêque comparut en personne chez le notaire Dautriège, et fit rédiger un acte où il est dit : « et de plus remontre que « tous les jours, il y a certaines personnes cou- « vertes de casques de vert brun et croix blan- « ches dessus, qui se mettent aux avenues de son « palais archiépiscopal, et guettent plusieurs per- « sonnes qui y vont, de sorte qu'il ne peut plus « y avoir de sûreté pour le clergé dans ladite « ville. C'est pourquoi, puisqu'on ne leur rend « aucune justice, le procureur-syndic n'ayant « tenu compte de faire sa charge, proteste mon- « dit seigneur de retirer lesdits ecclésiastiques « en lieu assuré, jusqu'à ce que S. M. y ait « pourvu et fait cesser telles voyes de fait ; ce « qu'il m'a requis de notifier auxdits sieurs jurats « et à M. le procureur général du roi. » Cette

menace d'interdit sur les églises de Bordeaux mécontenta les jurats ; et le professeur régent Laroque, qui avait si bien harangué l'archevêque, lui fit signifier au nom de la jurade, une réponse où ne se trouvait aucune trace des sentiments exprimés dans la harangue. On y louait jusqu'à la politesse des gardes du duc, traitant de *prétendues* les insolences dont se plaignait l'archevêque ; et cette notification était terminée par la menace d'appel comme d'abus, si un interdit était jeté sur la ville. Les jurats avaient reconnu dans cet acte, le *droit de Clie*, comme appartenant à d'Espéron. L'archevêque comparut une seconde fois chez le notaire, et déclare « que jamais les « seigneurs de Puy-paulin n'ont eu le droit énoncé « audit acte, et qu'ils sont et ont toujours été « vassaux des seigneurs archevêques de Bor- « deaux ». Cependant le duc d'Espéron poursuit le cours de ses outrages ; et comme l'archevêque s'est plaint de ses gardes, il veut que Naugas, son lieutenant, se mettant à leur tête, aille à la rencontre du prélat, sous prétexte de l'inviter à reconnaître ceux qui avaient pu lui faire quelque déplaisir. L'archevêque venait de visiter l'église de St-Michel : il était en carrosse, *précédente cruce*, et allait rentrer dans son palais. Naugas commande au cocher d'arrêter, l'archevêque le lui défend. Naugas fait saisir la bride des chevaux ; il se présente à la portière, tête nue ; il veut parler : l'archevêque indigné de cet attentat, ne veut rien entendre. Il s'élance hors du carrosse, fend la foule qui déjà s'est amassée, et se hâte de rentrer dans son palais. Le duc, apprenant ce qui s'est passé, croit que l'archevêque a eu peur, et cette supposition le fait rire. Il se trompait, et une affaire grave venait de commencer. L'archevêque convoque le même jour les chapitres de St-André et de St-Seurin, les curés et les supérieurs des maisons conventuelles de Bordeaux. On délibère, Naugas est déclaré, d'une commune voix, avoir encouru l'excommunication prononcée par le canon *Si quis suadente diabolo*. Mais il est décidé, qu'avant de passer outre, une députation composée de quatre chanoines des deux chapitres, des curés de St-Project et de St-Remi, du prieur des chartreux et du gardien des capucins, se rendra chez le gouverneur pour tâcher d'obtenir de lui quelque satisfaction. Le duc croit intimider le théologal de St-André, qui porte la parole, en l'interrompant à diverses reprises, par ces mots : *Qui êtes-vous, me connaissez-vous ?* Mais l'orateur répond sans s'émouvoir. Il expose, au nom du clergé, les griefs de l'archevêque. Le duc l'interrompt encore plusieurs fois. Il convient de quelques faits, il nie les autres : « Je ne dois rien, ajoute-t-il, à l'archevêque. En ma qualité de gouverneur, j'ai droit de le mander. Si je vous ai « donné audience, c'est parce que vous avez dit « venir au nom du clergé. » Il s'emporte ensuite contre le prélat, blâme les députés de s'être

mêlés de cette affaire, et menace le chartreux et le capucin de porter plainte à leurs supérieurs. La députation rentre au palais, fait son rapport ; l'assemblée délibère et exprime l'avis que Naugas et ses *carabins* ayant déjà encouru l'excommunication *ipso facto*, soient formellement excommuniés par l'archevêque. La sentence fut signée le 31 octobre. On y lisait que *Naugas levant un bâton qu'il avait à la main, pour faire arrêter le carrosse*; et les gardes, *mettant la main sur leurs épées*, avaient *méprisé la dignité archiépiscopale*; *en quoi tout le clergé avait été offensé, et les immunités et franchises de l'Eglise métropolitaine violées en sa sauvegarde*; *attentat entièrement injurieux et honteux au chef de l'Eglise de la province* : *jugé tel par tous les ordres du clergé séculier et régulier*. Après l'excommunication prononcée, venaient ces mots : « Et bien que les auteurs de l'attentat « soient compris ès mêmes censures, ce néanmoins, nous, considérant combien de personnes « sont obligées de les fréquenter pour le service « du roi et bien de sa province. n'avons voulu « et ne voulons en faire la même déclaration et « dénonciation ; mais..... nous avons indit et « ordonné, indisons et ordonnons prières de quarante heures, au dimanche 6 de novembre prochain, en l'église de St-Michel de cette ville, « où nous exhortons tout le peuple fidèle de s'y « trouver,.... et implorer le secours de la bonté « divine pour la conversion des pécheurs, etc. » Cette sentence fut lue, le jour de la Toussaint, aux prônes et aux prédications des églises paroissiales. Le gouverneur ressentit vivement ce qu'avait d'offensant pour son caractère et pour son honneur cette indiction des prières de quarante heures, faite au chef-lieu de son gouvernement, pour sa conversion. Il imagina donc de mander, au jour indiqué, tous les curés de la ville ; mais les curés prirent les ordres de l'archevêque, qui les renvoya dans leurs églises, avec défense, sous peine d'excommunication, de se rendre chez le gouverneur avant la célébration de l'office divin. Les prières pour la conversion du duc furent donc commencées. Couthouls, son aumônier, fut interdit pour avoir dit la messe dans l'église des Récollets, en présence des gardes excommuniés. Il interjeta appel au pape, et continua les fonctions de son ministère. Un jour que l'archevêque donnait la confirmation dans l'église de St-André, il aperçoit près de lui plusieurs gardes de d'Espernon. Il les interpelle ; et, sur leur réponse, faite avec arrogance, qu'ils étaient de la suite de Naugas, le prélat leur commande de sortir de l'église ; ils refusent d'obéir. Le prélat allait interrompre la cérémonie, lorsque le peuple s'écrie. Le prélat prend sa crosse, marche droit aux gardes, leur enjoint de se retirer ; et les gardes se retirent. Cependant l'affaire était portée en cour. Sourdis avait écrit au cardinal-ministre, qui saisit l'occasion de mortifier d'Espernon. Villemontée, intendant du Poitou, arrive

à Bordeaux, chargé de s'enquérir et de faire un rapport. Le gouverneur raconte les faits, le commissaire les enregistre ; et d'Espernon signe, sans hésiter, le procès-verbal. Cependant il cherche à combattre l'archevêque de Bordeaux avec ses propres armes. L'évêque de Nantes, Philippe Cospéan, qui lui doit son élévation, rédige et signe, le 17 novembre, une espèce de factum contre l'archevêque, en faveur du duc. Il ne voit aucune apparence de faute dans la conduite du gouverneur. Il ne trouve dans celle de Naugas rien qui ne soit plein de respect, de modestie et d'une très-grande prudence. Ce qu'on peut dire pour expliquer un tel langage, c'est que Cospéan écrivait, de Nantes, son avis sur ce qui s'était passé à Bordeaux, et qu'il ne raisonnait que sur un exposé de faits envoyé par d'Espernon. Le savant évêque blâme, avec plus de raison, l'application au duc des prières de quarante heures. Il trouve le fait de ces prières « étrange et approchant de « la profanation des choses les plus saintes ; » et il croit que le duc peut « poursuivre, par toutes « les voies légitimes, la réparation de cette injure extraordinaire. » Enfin, s'appuyant de l'autorité des Pères et de celle du premier concile d'Ephèse, il pense qu'on ne doit « jamais « excommunier personne qu'avec un extrême « regret et une nécessité inévitable. » De son côté, d'Espernon convoque chez lui en assemblée tous les docteurs de l'université de Bordeaux, *in utroque jure*, et un grand nombre de docteurs réguliers, qui, pour la plupart, refusent de se rendre à son invitation, mais dont plusieurs sont d'avis que l'excommunication lancée contre Naugas et ses carabins est nulle, abusive et scandaleuse. Cet avis est sur-le-champ imprimé, affiché dans toute la ville, et publié par les jurats, à son de deux trompettes d'argent (9 novembre). L'archevêque rend (le 18) une sentence qui déclare l'assemblée tenue chez le gouverneur « acéphale, « illicite et schismatique, poussée et animée de « l'esprit de vertigo et d'erreur ; et tout ce qui « s'en est suivi, un attentat contre l'autorité du « saint-siège. » « Louons fortement, disait-il, la « résistance du P. prieur des Chartreux, des religieux bénédictins et commandeurs du couvent « de la Mercy, en ce qu'étant appelés en ladite « assemblée, ils ne s'y sont pas voulu rendre. « Blâmons tous ceux en général qui se sont facilement portés en icelle, quoiqu'ils n'y aient pas « voulu opiner. Tolérons toutefois le silence de « la grande observance et du P. Théophylacte, « récollet, et en quelque manière celui des religieux carmes déchaux. Louons extrêmement la « constance et le zèle du P. Cheyron, prieur des « carmes, qui a parlé librement et soutenu la validité et certitude de la censure. » Mais le prélat lançait l'interdit contre d'autres frères qui avaient élevé Babel « contre Jérusalem. » Il est remarqué, dans la sentence de l'archevêque, que le duc d'Espernon n'avait point appelé à l'assem-

blée des docteurs réguliers, les supérieurs de trois maisons professes, du collège et du noviciat des jésuites. Cependant le feuillant, le dominicain, les deux minimes et les deux capucins, qui ont déclaré nulle et scandaleuse l'excommunication fulminée contre Naugas et les carabins, protestent (le 25 novembre), devant notaire, contre leur interdiction. Ils citent les bulles d'un grand nombre de papes, qui les exemptent de la juridiction des évêques, et menacent d'excommunication *late sententiæ* les prélats qui porteraient atteinte à leurs privilèges. Cet acte fut notifié à l'archevêque, avec le texte entier de la bulle d'exemption du pape Paul V. Les moines interdits, ayant été mandés à l'archevêché, invitèrent le gouverneur à placer aux avenues du palais des gardes qui leur fermentaient le passage quand ils feraient semblant de déferer à la citation. Le duc rendit une ordonnance (10 novembre) portant défense à toutes personnes, de quelque condition qu'elles fussent, de se trouver à aucune assemblée extraordinaire tenue à l'archevêché, pour « semer du désordre et de la confusion dans « la ville », et n'exceptant que les « ecclésiastiques et religieux de l'observance, récollets et « jésuites », qui étaient alors « de la congrégation dudit sieur archevêque » ; mandant et enjoignant « au capitaine du guet de se transporter, avec ses soldats, aux portes et avenues « dudit archevêché, pour empêcher lesdites assemblées, qui sont pures factions et monopoles, « tendantes à sédition et à trouble. » Le prélat, instruit que les archers repoussent tous ceux qu'il a mandés, se fait revêtir de ses habits pontificaux, sort du palais, à pied, suivi de Gaspar du Lude, évêque d'Agen, et de plusieurs ecclésiastiques. Il parcourt les principales rues de Bordeaux, et quelques auteurs prétendent qu'il criait : « A moi, mon peuple ! il n'y a plus de « liberté pour l'Eglise. » Le peuple s'assemble et suit en tumulte son pasteur. Le duc d'Espèron était alors aux capucins. Les présidents Daffis et Lalane viennent l'informer de ce qui se passe. Aussitôt il monte en carrosse, avec le comte de Maillé et le commandeur d'Illière ou de la Hillière, suivi de tous ses gardes tenant la mèche allumée sur le serpent de leurs mousquets. Le duc se fait conduire à la rencontre de l'archevêque ; il l'aperçoit dans la place de St-André, prêt à rentrer dans son palais, descend avec précipitation du carrosse, et, saisissant brusquement le prélat par le bras : « Vous voici donc, dit-il, impudent, « qui faites toujours du désordre. — Je fais ma « charge, répond l'archevêque. — Vous êtes un « insolent », reprend le duc ; et en même temps il fait voler à terre le chapeau et la calotte du prélat. « Vous êtes un brouillon, un méchant et « un ignorant. Je ne sais qui me tient que je ne « vous mette sur le carreau. » Et, dans son emportement, le duc lui portait le poing fermé, tantôt au sein et tantôt au visage. Alors l'arche-

vêque l'excommunie au nom du grand Dieu vivant. « Tu en as menti », crie le duc, la canne levée et menaçante. « Frappe, tyran, dit l'archevêque ; tes coups sont autant de roses et de « fleurs que tu répandras sur moi : coupe ; tant « que tu auras les armes du roi en la main, tu « as puissance sur mon corps ; mais sur mon « âme, mon esprit et mon cœur, tu n'en as « point : car ils me sont donnés pour conduire « mon peuple ; et je te dirai encore une fois, de la « part du Dieu vivant, que tu es excommunié. » A ces derniers mots, la fureur du duc, déjà si grande, semble redoubler. Il frappait du bout de sa canne l'estomac du prélat, et il la levait sur ses épaules, lorsque le comte de Maillé et le commandeur l'arrêtèrent. « Je n'ai d'autres armes que la croix », disait l'archevêque. Le duc demandait son épée : « Sans votre caractère, criait-il, « je vous mettrais tout à l'heure sur le carreau. » Cependant les gardes avaient mis l'épée à la main ; et, dans ce désordre, tandis qu'ils chargeaient les prêtres et le peuple qui voulait approcher, l'abbé de Saucour, prieur de Montravel, neveu de l'archevêque, fut grièvement blessé à la tête ; le porte-croix fut battu, le chanoine Moreau bâtonné ; Fornier, curé et promoteur, eut la barbe brûlée avec la mèche d'un mousquet. « On assassine mes prêtres », criait l'archevêque. Alors le commandeur dégaa le prélat ; et les gardes le laissèrent entrer dans sa cathédrale. Le duc se retirait de son côté. Il aperçut l'évêque d'Agen en rochet et en camail : « Et vous, que faites-vous ici ? » dit-il. L'évêque répondit qu'étant avec son métropolitain, il ne reconnaissait que lui ; qu'au reste, il ne se croyait obligé de rendre compte de ses actions qu'au roi. A peine rentré dans sa cathédrale, l'archevêque assembla le chapitre, et tous les chanoines déclarèrent que le duc d'Espèron et ses gardes étaient excommuniés *ipso facto*. L'archevêque annonça au peuple que le gouverneur et ses complices avaient tous encouru l'excommunication ; puis le prélat retira le saint-sacrement de la cathédrale, et le porta processionnellement dans la chapelle de l'archevêché. Le parlement ne pouvait rester spectateur tranquille de ces désordres. Le président Daffis, d'autres présidents et un grand nombre de conseillers s'empressèrent de se rendre auprès de l'archevêque, et lui témoignèrent leur déplaisir de ce qui avait eu lieu. Le lendemain, le parlement s'assembla extraordinairement (quoique ce fût le jour de la St-Martin). Le palais archiepiscopal était encore investi. Deux présidents s'y transportèrent, avec la mission de rester auprès du prélat jusqu'à ce que les gardes se fussent retirés. En même temps deux membres de la cour se rendirent chez le duc, pour l'inviter à faire cesser l'investissement, et pour déclarer que le parlement croirait manquer à son devoir s'il n'avertissait pas le roi de ce qui venait de se

passer. Ce fut alors que d'Espèrnon entrevit, pour la première fois, la gravité de sa querelle. Il fit lever le blocus du palais et voulut, en déguisant les faits, déguiser aussi la violence de sa conduite : « J'ai, dit-il, rencontré l'archevêque dans la rue. Comme il restait la tête couverte en me parlant, je lui ai ôté son chapeau qui lui a été aussitôt remis, et je ne lui ai rien dit, sinon : « Vous seriez bien aise que je vous frappe ; mais je respecte trop votre caractère. » Le lendemain, le parlement s'assemble encore. Les chapitres de St-André et de St-Seurin, et les curés de la ville viennent demander justice des attentats commis contre leur archevêque. Un arrêt déclare mettre tous les ecclésiastiques de Bordeaux sous la protection et sauvegarde du roi, et défend de « leur méfaire ni médire », à peine d'être poursuivi selon la rigueur des ordonnances. Une information est commencée. En vain le duc oppose qu'en sa qualité de pair, cette affaire personnelle doit être portée au parlement de Paris, et que le parlement de Guienne est sans droit pour en connaître. L'information est poursuivie, comme devant servir d'instruction pour le conseil du roi, de règlement à la justice et de droit aux parties. Tous les faits rapportés dans cet article sont consignés dans l'enquête ; on y trouve quelques autres détails. D'Espèrnon disait à l'archevêque : « Sans le respect de votre caractère, je vous foulerais et froterais à bon escient. » Lorsqu'après les dernières violences, l'archevêque, conduit par le commandeur, allait se retirer dans l'archevêché : « Vous n'y entrez pas », cria le duc, je vous mettrai en quelque lieu... » il n'acheva pas. « L'un des gardes donna de la mèche allumée dans la barbe et moustache du promoteur ; un autre desdits gardes donna audit promoteur trois coups de fourchette ; le sieur de Gaucour, neveu dudit sieur archevêque, fut arrêté par un des gardes, qui lui donna de la pointe d'un mousquet au-dessus de l'œil, et le blessa à effusion de sang. » Le 11 novembre, l'archevêque, après avoir convoqué le clergé séculier et régulier de la métropole, prononça l'excommunication du duc, des officiers et des soldats de sa garde, mit en interdit toutes les églises de Bordeaux, ainsi que celles de la ville et du château de Cadillac, qui appartenaient au duc d'Espèrnon. Cette sentence contient encore l'exposé des faits. Le prélat se plaint d'avoir été « furieusement attaqué, atrocement injurié et frappé de plusieurs coups de poing et de bâton ! » L'excommunication, portée, disait-on, sur la « voix plaintive » du clergé « et par son avis et consentement commun », atteignait aussi nominativement d'autres personnages. Voici en partie la formule de la sentence : « Les avons dénoncés et dénonçons, excommunions et les excommunions, etc. ; livrons et bailons, comme parle l'apôtre, leurs corps à Satan, *in interitum carnis, ut spiritus saluus fiat* ; déclara-

rons leurs peines être préparées telles qu'aux fils de Béliar et au traître Judas, disposés aux ardeurs des flammes éternelles, s'ils ne viennent promptement à résipiscence, etc. Avons déclaré et déclarons la ville et cité de Bordeaux, ensemble la ville et cité de Cadillac et ses faubourgs, appartenant audit sieur duc d'Espèrnon, avoir encouru l'interdit de droit. Ordonnons, etc., portant ainsi le deuil de la liberté du clergé tyranniquement oppressé, et parce que messieurs de la cour de parlement nous ont offert tout l'appui de leur justice, nous exceptons messieurs de la cour, présidents, conseillers et gens du roi de cetui notre interdit général et permettons qu'en la chapelle du palais, une fois le jour, la sainte messe y soit célébrée.... Comme aussi ayant égard au grand peuple de la ville et incommodité des sépultures, nous exceptons de cetui notre interdit présent, les cimetières de Ste-Claire de cette ville de Bordeaux, où nous permettons d'ensevelir tous les corps décédés pendant cet interdit. » D'Espèrnon se rendit le lendemain appelant de cette sentence, qu'il qualifiait de « certaine prétendue nulle et injuste excommunication... au préjudice de l'autorité du roi ». Cet appel était fait « par devant les juges qu'il appartiendra ». Le cardinal de Richelieu ne tarda pas à se prononcer pour l'archevêque contre d'Espèrnon. Le duc de la Valette et le cardinal du même nom n'osèrent plus défendre avec autant de chaleur la conduite de leur père, après la scène scandaleuse du 10 novembre, et avant qu'un jugement définitif fût prononcé, l'altier gouverneur de Guienne reçut des marques éclatantes du mécontentement du roi. Quatre lettres du monarque, sous le contre-seing du secrétaire d'Etat Phelippeaux, arrivèrent dans la capitale de la Guienne. La première ordonnait au duc d'Espèrnon de se retirer au château de Plassac, en Saintonge. La seconde, adressée à l'archevêque, lui mandait « de se rendre à la cour aussitôt qu'il aurait remis les choses en l'état où elles devaient être dans la ville de Bordeaux, pour la consolation des habitants et pour l'exercice de la religion ». C'était faire entendre au prélat qu'il devait lever l'interdit jeté sur la ville. Un enseigne des gardes du corps lui était envoyé, avec ordre de l'accompagner dans son voyage pour plus de sûreté. La troisième lettre, adressée au parlement, faisait connaître à la compagnie les ordres transmis au gouverneur et à l'archevêque. Enfin la quatrième lettre, adressée aux jurats, blâmait la conduite qu'ils avaient tenue dans cette affaire, et déjà le parlement les avait mandés pour la faute considérable qu'ils avaient faite en négligeant d'avertir le procureur général de l'ordre donné par le gouverneur au capitaine du guet d'investir le palais de l'archevêque avec ses archers. D'Espèrnon vit alors que, dans une longue vie pleine d'orages, celui qui venait

d'éclater était le plus difficile à conjurer : il se retira dans sa maison de Plassac, où il vécut en simple particulier et comme un excommunié, n'osant aller à l'église et ne se montrant point en public. L'archevêque leva (30 novembre) l'interdit général fulminé contre les églises de Bordeaux et se rendit à Paris. Le 5 janvier 1633, vingt-cinq archevêques et évêques se rendirent chez l'archevêque de Bourges, qui présida cette assemblée. L'archevêque de Bordeaux fit un long exposé de son affaire (on le trouve dans les mémoires et dans les procès-verbaux des assemblées du clergé); il déposa tous les actes qu'il avait fait dresser et d'autres pièces justificatives, en demandant une réparation solennelle de l'attentat contre sa personne et des injures qu'avait reçues l'Eglise. L'abbé de St-Sivié, porteur des pouvoirs de d'Espernon, déclara que le duc avait soumis son différend au jugement du pape, du roi et du cardinal duc de Richelieu; que néanmoins, « si cela ne contentait la compagnie (des évêques), il était prêt de subir leur jugement, « pourvu qu'il leur plût d'examiner ses justifications sur les actes et témoins qu'il produirait. » Une commission fut nommée et composée de plusieurs prélats, parmi lesquels Philippe Cospéan, évêque de Nantes, qui déjà s'était prononcé contre lui. L'abbé de St-Sivié fut admis à produire tous les actes qu'il jugerait favorables à la cause du duc d'Espernon. L'archevêque de Bourges, président de la commission, fit son rapport à la séance du 9 janvier, après avoir entendu le cardinal de la Valette pour son père. Le duc de la Valette, admis dans l'assemblée, déclara, de la part du duc d'Espernon, « ses « soumissions, respect et obéissance à notre « saint-père le pape, au roi et à Mgr le cardinal « duc de Richelieu, comme prince de l'Eglise, « aux services signalés duquel tout l'Etat était « extrêmement obligé, lequel, en son particulier, « il honorait avec passion et se reconnaissait son « obligé ». Il fut enfin résolu, à la séance du 10, que le clergé de France se joindrait « aux plaintes « et poursuites » de l'archevêque de Bordeaux, pour obtenir justice de l'offense commise en sa personne. En conséquence, quatre archevêques et onze évêques furent députés vers le roi et chargés de lui présenter de la part du clergé des cahiers qu'il avait fait dresser sur les procès-verbaux et sur les pièces produites par l'archevêque de Bordeaux. L'archevêque d'Arles prononça la harangue devant le roi. Voici le texte des trois premières demandes du clergé : « Qu'il « plaise au roi châtier l'attentat commis en la « personne de Mgr l'archevêque de Bordeaux, « évêque d'Agen et son clergé. — Laisser quel- « que marque à la postérité du châtement. — « Donner sûreté aux évêques et au clergé à « l'avenir. » La seizième et dernière demande avait pour but de maintenir les pourvoyeurs de l'archevêque de Bordeaux dans le droit d'acheter

du poisson frais dans la Clie... Le roi répondit au clergé qu'il pouvait compter sur sa constante protection, et qu'il ferait examiner l'affaire dans son conseil. Le duc d'Espernon était regardé à Rome comme un des plus ardents défenseurs de la religion catholique, et sa longue aversion contre les protestants lui rendit le pape favorable. Le duc lui écrivit pour lui demander de le juger et de l'absoudre; mais Urbain VIII, ne voulant heurter ni le clergé de France ni les volontés du roi, n'évoqua point l'affaire à son tribunal. Richelieu était inflexible. « Monseigneur, lui dit un « jour l'évêque Cospéan, si le diable était capable « de faire à Dieu les satisfactions que le duc « d'Espernon offre à l'archevêque de Bordeaux, « Dieu lui ferait miséricorde. » Un arrêt rendu par le conseil (31 mars) avait prononcé la destitution des jurats, celle de Naugas, lieutenant des gardes du duc d'Espernon, et celle de Verduc, capitaine du guet, dont le procès devait d'ailleurs être fait pour les violences qu'ils avaient commises; un autre arrêt du conseil interdisait le duc d'Espernon des fonctions de toutes ses charges et lui enjoignait de congédier ses gardes. L'humiliation de d'Espernon était déjà grande, et le jugement n'était pas encore prononcé. Le cardinal de la Valette et le duc son frère ne virent qu'un singulier moyen de sauver l'auteur de leurs jours. Le duc offrit d'épouser une parente du cardinal ministre, fille aînée du baron de Pont-Château. Le duc de la Valette était regardé comme le parti le plus considérable de la cour. Soudain la colère de Richelieu tomba : le premier arrêt rendu contre d'Espernon ne lui fut point signifié; mais le duc montra d'abord une vive résistance : « Je ne peux pas, disait-il, « acheter mon absolution en assurant une partie « de mes biens à la cousine du cardinal, et « j'aime mieux demeurer toute ma vie dans l'état « où je suis que d'en sortir par une bassesse. » Cependant il se laissa vaincre par les prières de ses deux fils et donna son consentement. Dès lors son affaire perdit tout ce qu'elle avait de grave au conseil du roi, et l'absolution ne parut devoir être qu'une formalité. Richelieu se contenta d'affaiblir le pouvoir de d'Espernon, en lui retirant le gouvernement de Metz, qui d'ailleurs ne sortit pas de la famille et fut donné au cardinal de la Valette. Le cardinal de Bichi, nonce du pape, avait reçu de Rome un bref qui lui conférait un pouvoir spécial pour absoudre le duc d'Espernon. On chargea l'archevêque de Bordeaux de l'exécution du bref; mais Richelieu fit régler avec soin jusqu'aux plus petites circonstances de cette cérémonie. Elle aurait eu dans Bordeaux un éclat qu'on voulait éviter : il fut convenu qu'elle serait faite presque à huis clos, dans la chapelle du château de Coutras. Un commissaire, l'abbé de Coursan, remit à l'archevêque une instruction signée du roi, contenant tout ce qui devait être observé avant et après l'absolu-

tion. Le duc devait envoyer « un honnête ecclésiastique » à l'archevêque afin de lui témoigner « l'extrême déplaisir » qu'il avait de ce qui s'était passé et de le prier de lui désigner le lieu où il le pourrait trouver pour y recevoir l'absolution. L'archevêque devait désigner le lieu de Coutras et le jour qu'il s'y trouverait. Quatre ou cinq présidents ou conseillers du parlement de Bordeaux devaient s'y rendre aussi. Le duc, en leur présence, dirait à l'archevêque qu'il le priait de lui donner l'absolution de l'excommunication qu'il avait encourue et qu'il la demandait de bon cœur. Le duc ne mènerait point de gardes avec lui ; mais il pourrait se faire accompagner par tel nombre de gentils-hommes qu'il jugerait à propos. A l'heure même, l'archevêque lui donnerait l'absolution en la forme et manière qui lui serait prescrite par le nonce. Le duc irait voir l'archevêque pour le remercier et lui témoigner le désir de bien vivre avec lui. L'archevêque lui rendrait sa visite et lui témoignerait le même désir, en l'assurant qu'il voulait oublier tout ce qui s'était passé. Le duc devait, dans cette visite, donner la main droite à l'archevêque. Il retournerait ensuite à Plassac pour y recevoir les ordres du roi. Enfin l'abbé de Coursan, commissaire de Sa Majesté, reviendrait à la cour pour rendre compte de la manière dont le duc aurait exécuté ses ordres et pour savoir s'il plaisait au roi de le rétablir dans sa charge ; « ce qui dépendra, portait l'instruction, du bon procédé qu'il aura tenu dans cette action, et au cas qu'il ait été tel qu'on le doit attendre, Sa dite Majesté enverra audit sieur duc les lettres nécessaires pour son rétablissement. » On voit par cette instruction que la cour craignait encore quelque démarche offensante du duc envers l'archevêque, dans la cérémonie de l'absolution, et comme Richelieu ne se défiait pas moins de l'humeur impétueuse de Sourdis, il lui écrivit : « M. d'Espernon prendra l'absolution de vous, vous visitera, vous donnera la main droite chez lui.... Je vous prie de vous conduire en sorte que tout le monde juge qu'il n'y ait point de défaut de votre part. Je vous conjure aussi de prendre tellement garde à l'avenir à vos actions que, quoi qu'il se passe, on ne puisse vous donner tort : vous assurant, *pourvu que le bon droit soit de votre côté*, que vous n'aurez pas moins d'assistance de moi que vous en avez eu par le passé, » etc. Cette recommandation ne fut pas tout à fait efficace. Le duc, à qui l'on avait communiqué l'instruction, s'y conforme avec plus d'adresse que le prélat. Il députa vers l'archevêque Despruets, théologal de Lescar, qui fut depuis évêque de St-Papoul. L'archevêque exige que la demande d'absolution soit faite par acte devant notaire, et le duc déclare devant notaire « qu'il supplie humblement M. l'archevêque de Bordeaux de lui accorder absolution de l'excommunication

« qu'il a encourue, protestant qu'il désapprouve et condamne tout ce qui a été fait contre la personne de M. l'archevêque de Bordeaux, contre sa dignité archiépiscopale, son clergé, etc., ayant toujours eu, comme il a encore, grande douleur de ce qui s'est passé, » etc. L'archevêque fit nommer quatre députés de sa cathédrale, quatre de l'église de St-Seurin et quatre curés de Bordeaux, pour être présents à l'absolution du duc. Elle eut lieu le 20 septembre, à la porte de l'église paroissiale de cette ville, *coram populo*. Ainsi l'avait exigé l'archevêque, et le duc se soumit à cette humiliation pour se rendre la cour plus favorable et pour nuire à son ennemi. L'archevêque était assis à la porte de l'église et le duc d'Espernon à genoux devant lui. En donnant l'absolution, le prélat fit l'énumération des violences et des excès qui l'avaient provoquée. Les termes dont il se servit ne se trouvaient ni dans le bref du pape ni dans la commission du nonce. D'Espernon fut tenté de l'interrompre ; mais, consultant sa politique, il laissa dire au prélat tout ce qu'il voulut. Il lui fut imposé pour pénitence de visiter trois chapelles de la Vierge, de réciter trois fois le Rosaire, de dire trois fois le petit office de Notre-Dame, et d'accomplir la pénitence que le nonce lui avait imposée. Les visites que se rendirent, après la cérémonie, le duc et l'archevêque furent marquées par une extrême froideur. L'archevêque retourna à Bordeaux et d'Espernon à Plassac. Le rapport que fit à la cour le commissaire fut plus favorable au duc qu'au prélat. L'abbé de Coursan rapporta au cardinal des plaintes indiscrètes échappées à l'archevêque, dans sa colère, et, dans une longue lettre que lui écrivit Richelieu, était cette leçon : « Vous savez combien de fois je vous ai averti de prendre garde à la promptitude de votre esprit et à celle de votre langue. Comme j'ai toujours craint que ces deux ennemis fussent les plus grands que vous eussiez, je vous avoue que je l'appréhende plus que jamais et vous conjure de vous retenir pour l'amour de vous-même. » Le roi, mécontent de ce que ses ordres n'avaient pas été ponctuellement exécutés, défendit à l'archevêque de se montrer à la cour. Il exigea que le cardinal de Richelieu lui cédât en cette circonstance, et le cardinal écrivit au roi qu'il était « bien éloigné de ne pas abandonner qui que ce puisse être » pour l'amour de Sa Majesté. C'est sans doute ce qui a fait dire à Bassompierre : « Le roi voulut et opinâtra que M. le cardinal éloignât ledit archevêque ; ce qu'il fit. » Mais la disgrâce du prélat fut de courte durée. Il présida, au commencement de l'année suivante, l'assemblée du clergé et reparut à la cour. Ainsi fut terminé ce différend, qui occupa longtemps les cours de France et de Rome et sur lequel on a écrit un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque historique de la France*

(t. 1^{er}, p. 561). Henri de Sourdis mourut à Auteuil, le 18 juin 1645. Son cœur fut porté dans l'église de Jouy (près de Versailles), où on lui éleva un tombeau. Son oraison funèbre fut prononcée par Denis de la Barde, évêque de St-Brieuc, et imprimée à Paris, chez Vitré, 1646, in-8°. Un écrivain fort connu par des travaux étrangers à l'histoire, M. Eugène Süe, a publié, en 1839, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France, mis au jour sous les auspices du ministre de l'instruction publique*, trois volumes in-4°, comprenant la correspondance de Sourdis, les lettres et instructions reçues de la cour; ce sont là des matériaux utiles pour l'histoire des opérations navales de 1632 à 1636, et l'éditeur y a joint un tableau de la marine française à l'époque de Richelieu. V—VE.

SOURE (DON JUAN DA COSTA, comte DE), général portugais, né en 1610, dans le Portugal à l'époque où les Espagnols y dominaient, embrassa la profession des armes et s'y fit remarquer par son habileté et son courage. Lorsque l'on conspira pour soustraire ce pays à la domination castillane et replacer les rois légitimes sur le trône, l'un des principaux conjurés, dom Antoine d'Almada, lui fit part du complot qui se tramait, et l'engagea à y entrer. Costa repoussa d'abord cette proposition. « Au moindre mouvement que vous ferez, » disait-il, vous serez écrasé de troupes castillanes; « le peuple, sur qui vous comptez, vous abandonnera lâchement. Le duc de Bragance lui-même trouvera le moyen de se réconcilier avec la cour de Castille, et nous, nous demeurerons les victimes qu'elle sacrifiera à sa vengeance » sous prétexte d'assurer le repos de l'Etat. » A ces objections, d'Almada, transporté de fureur, traita Costa de lâche, d'indigne Portugais. « Ta fausse probité, lui dit-il, m'a séduit; mais si elle m'a arraché mon secret, il faut que ma main t'arrache la vie. » Dom Juan, effrayé de ces menaces, promit de faire partie de la conjuration, et jura qu'il lui garderait un inviolable secret. D'Almada s'apaisa. Toutefois il lui resta des craintes qu'il manifesta aux conjurés, et qui pensèrent faire ajourner l'explosion du complot. Ces craintes étaient chimériques, car Juan da Costa, fidèle à la voix de la patrie, fut un de ceux qui montrèrent le plus d'ardeur. Quand les conjurés se rendirent chez la vice-reine du Portugal pour lui annoncer la révolution qui éclatait, il se joignit à eux, et contribua de tout son pouvoir au succès de cette révolution. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône de ses ancêtres (1640), le duc de Bragance (Jean IV) se hâta de récompenser les auteurs de sa fortune. Costa de Soure fut créé mestre de camp. Le roi d'Espagne (Philippe IV), ayant appris le soulèvement du Portugal, essaya de le réprimer; mais il était trop tard. Les Castillans commencèrent les hostilités lorsque déjà le légitime roi du Portugal avait préparé tous les moyens de défense. Les Espa-

gnols, après avoir été forcés de lever honteusement le siège d'Olivença, venaient de commettre de monstrueuses cruautés sur les habitants de Ste-Eulalie. Le lendemain, Juan da Costa, réuni à Alvarès Barbuda, alla les attendre en embuscade. L'ennemi, fier de sa honteuse victoire, chantait et dansait au son des flûtes et des guitares. Costa le chargea, le tailla en pièces et le mit en fuite. Ce succès enflamma le courage des Portugais. Quelques jours après, les Espagnols, en nombre supérieur, leur tendirent un piège aux environs d'Elvas; mais le prudent Costa sut éviter ce piège et s'empara des hauteurs environnantes, d'où il força l'ennemi à se jeter, pour sa sûreté, dans la place de Badajoz. Devenu général d'artillerie, il montra au siège du château d'Alconchel une rare habileté. Durant plusieurs jours de suite, il fit tirer contre ce château pour effrayer les femmes et les enfants. Son espoir ne fut pas trompé. Par le moyen d'une mine, il fit sauter une tour qui incommodait fort les Portugais, et qui déterminait les défenseurs du château à capituler. En 1650, il commandait dans la province d'Alentéjo. Costa, voulant ensuite témoigner son dévouement à la cause royale par quelque action d'éclat, se mit en campagne à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux. S'étant avancé vers deux collines nommées les Deux-Soleils, lesquelles étaient également éloignées d'Albuquerque et de Badajoz, il fit piller et incendier les bourgs d'Arrojo et de Malpartida. Comme il s'y attendait, ses troupes furent poursuivies. Tout d'un coup il sortit d'une embuscade, fondit sur les Espagnols et les mit en déroute. Il les poursuivit ensuite jusque sous le canon d'Albuquerque et ne s'en retourna qu'après avoir commis quelques dégâts aux environs de cette ville. Il n'avait pu attirer l'ennemi au combat. Cependant Costa parut voir, l'année suivante, avec une inexplicable indifférence, les ravages de la province même où il commandait. Cette conduite nuisit à sa réputation; mais il sut bientôt la reconquérir. Il rassembla à la hâte 1,000 cavaliers et 300 fantassins, qu'il envoya sous la conduite de l'un de ses meilleurs lieutenants contre Salvaterra. La place fut emportée d'assaut, toute la garnison faite prisonnière et le château démoli. Les troupes de Costa revinrent à Olivença chargées de butin. Ce fut en 1652 que Jean da Costa fut honoré par le roi du titre de comte de Soure. Il sut justifier cette récompense par un nouveau service rendu à son prince; il dirigea jusque sous le canon de Badajoz une troupe de 1,500 chevaux, à laquelle il ordonna d'attaquer l'ennemi. Après quelques instants de combat, les Portugais reculèrent; mais d'autres troupes arrivèrent bientôt qui rétablirent le combat. L'ennemi fut complètement battu. Le général donna des éloges à ceux de ses soldats qui avaient fait leur devoir et punit avec sévérité

ceux qui s'étaient lâchement conduits. Il ne cessa plus de donner des preuves de vigilance, de courage et d'habileté, et souvent encore il se distingua dans d'importantes affaires. Cependant la guerre contre l'Espagne avançait peu. Le roi de Portugal, souhaitant de voir enfin la paix s'établir, défendit à ses troupes d'insulter davantage le territoire espagnol, dans l'espoir que l'ennemi imiterait cette modération. Il résulta de cette mesure des inconvénients que Jean IV s'obstinait à ne point voir. L'armée se débanda, les liens de la discipline se relâchèrent ; les soldats, ne trouvant plus où piller chez l'ennemi, pillèrent dans leur propre patrie. Ils massacraient les paysans et furent massacrés à leur tour. Le comte de Soure vit avec effroi cet état de choses ; il en fit au roi un tableau plein de franchise et de vivacité, et il eut la gloire de le déterminer à révoquer ses funestes ordres. Ainsi Costa savait servir sa patrie par ses conseils comme par sa valeur. En 1659, il fut envoyé en ambassade à la cour de France. Comme la guerre continuait entre le Portugal et l'Espagne, et que le premier de ces Etats, malgré d'assez brillants succès, se trouvait épuisé d'hommes et d'argent, Costa était chargé de demander au cabinet français un secours de 4,000 soldats et de 1,000 chevaux, et de lui rappeler la promesse qu'il avait si souvent faite de se liguier avec le Portugal contre l'Espagne. Parti de Lisbonne le 13 avril, il arriva le 4 juin suivant à Paris. C'était le temps où le cardinal Mazarin suivait avec l'Espagne une négociation relative au mariage de son maître (Louis XIV) avec l'infante donna Marie-Thérèse, fille de Philippe IV. Costa se présentait dans une circonstance peu favorable. Il eut néanmoins avec le cardinal une entrevue dans laquelle il lui représenta qu'il était de l'intérêt de la France que le Portugal ne fût pas uni à l'Espagne. Le ministre, après l'avoir écouté attentivement, lui répondit qu'il était de la dernière importance pour la France de traiter avec l'Espagne ; qu'elle avait besoin de la paix pour le rétablissement de son commerce, qu'en tout temps elle s'était intéressée au Portugal, et qu'elle lui en donnerait la preuve en tâchant de lui envoyer le secours demandé, mais de manière à ne point se compromettre. L'ambassadeur, augurant mal de cette réponse, publia, peu de jours après, un manifeste où il s'efforçait de démontrer que la France ne devait point traiter avec l'Espagne sans le Portugal. Ce manifeste, écrit avec véhémence, circula dans le public et obtint des applaudissements. Mazarin en fit exprimer son mécontentement au comte de Soure et le menaça de se plaindre à la cour de Portugal. L'ambassadeur répondit énergiquement qu'en soutenant les droits du roi, son maître, il n'avait pas cru compromettre le repos public. Le cardinal, peu satisfait de cette réponse, adressa d'inutiles plaintes à la reine de Portugal (Louise de Guzman, régente pendant la

minorité d'Alphonse VI). Cette princesse approuva la conduite de son ambassadeur. Cependant le comte de Soure suivit Mazarin à St-Jean de Luz, où on allait traiter de la paix avec l'Espagne, pour tâcher d'y faire comprendre le Portugal. Dans une nouvelle entrevue qu'il eut avec le cardinal, il put aisément se convaincre que tous ses efforts seraient vains pour obtenir l'important objet de sa demande. Il fut transporté d'indignation quand il eut connaissance des conditions ignominieuses auxquelles sa patrie jouirait de la paix dont elle avait tant besoin. Elles portaient que le Portugal serait remis dans la situation où il se trouvait en 1640, que la maison de Bragance serait maintenue dans tous ses honneurs, et que la France interposerait ses bons offices pour procurer aux ducs de cette maison la vice-royauté perpétuelle du Portugal. Le comte de Soure alla trouver le ministre et lui assura que son maître n'accepterait jamais de pareilles conditions. Mazarin lui fit observer qu'on serait peut-être moins difficile à Lisbonne qu'il ne l'était à St-Jean de Luz, attendu que le Portugal n'avait de secours à espérer d'aucun côté. Telle fut la triste issue de l'ambassade du comte de Soure. Cependant le cabinet de Versailles permit que 600 officiers accompagnassent en Portugal le comte de Schomberg (*voy. ce nom*) pour y prendre du service. Le comte de Soure revint à Paris pour régler cette affaire ; puis il retourna dans sa patrie après avoir reçu des présents du roi et même du cardinal. A son retour à Lisbonne, il fut nommé l'un des gentilshommes de la chambre de l'infant, frère du roi (don Pedro qui régna par la suite sous le nom de Pierre II). Il exerça cette charge pendant deux ans, et mourut à Lisbonne en 1664, âgé de 57 ans. Peu de temps avant sa mort, il avait subi un exil à Loulé, victime des intrigues de quelques lâches courtisans qui avaient trompé la reine-régente sur son compte. Le comte de Soure était doué d'une vivacité d'esprit, de manières nobles et d'une élocution facile.

F—A.

SOURIGUIÈRES DE SAINT-MARC (J.-M.), auteur dramatique, né vers 1767 dans les environs de Bordeaux, vint fort jeune à Paris, où il fréquenta fort assidûment les spectacles. Le 29 septembre 1791, il fit représenter une tragédie sur le théâtre du Marais, où jouaient alors dans des rôles subalternes deux hommes devenus plus tard célèbres (le duc Decazes et le maréchal Gouvion St-Cyr). Cette tragédie, en cinq actes et en vers, était intitulée *Artémidore, ou le Roi citoyen* (1) ; mais elle eut peu de succès, quoiqu'elle fût écrite dans les idées du jour. Après la chute de Robespierre, il composa, sous le titre de *Réveil du peuple*, des strophes que Gaveaux

(1) Elle avait d'abord été annoncée sous le titre d'*Artémidore, ou la Révolution de Syracuse* ; mais elle fut représentée sous celui que nous indiquons ici. Cette pièce n'a pas été imprimée ; la première scène seulement a été insérée dans le recueil de la société nationale des neuf sœurs (1792).

(*roy. ce nom*) mit en musique et qui retentirent sur tous les points de la France. On les chantait dans les rues, sur les théâtres, et ce fut souvent par opposition aux strophes de la *Marseillaise*. C'est à cette production, bien plus qu'à ses autres ouvrages, que Souriguières a dû sa réputation. En 1796, il donna au théâtre Feydeau *Myrrha*, tragédie en trois actes, en vers, et *Céline*, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes; mais ces deux pièces réussirent peu. Il fut plus heureux au théâtre Louvois, où une comédie en un acte, en vers, imitée de l'allemand, qu'il y fit représenter en 1797, obtint un succès mérité; elle est intitulée *Cécile*, ou *la Reconnaissance*, et a été imprimée, Paris, an 5 (1797), in-8°. Dans le même temps, il coopérait avec Beaulieu (*roy. ce nom*) à la rédaction du *Miroir*, journal d'opposition royaliste, qui fut supprimé le 18 fructidor et dont les rédacteurs furent condamnés à la déportation, mais parvinrent à s'y soustraire. Après le 18 brumaire, Souriguières put paraître sans danger et continua de travailler pour la scène avec des chances diverses. Il donna au théâtre Feydeau : *Avis au public*, ou *le Physionomiste en défaut*, opéra-comique en deux actes (composé avec Désaugiers), Paris, 1807, in-8°; *L'Enfant prodigue*, en trois actes et en vers (avec Riboutté), Paris, 1811, in-8°. Ces deux pièces furent bien accueillies. Il n'en fut pas de même de ses tragédies d'*Octavie* et de *Vitellie*, représentées au Théâtre-Français en 1806 et en 1809, et qui tombèrent l'une et l'autre. *Octavie* pourtant est assez bien écrite, et St-Prix y jouait admirablement le rôle de Sénèque; elle a été imprimée, Paris, 1806, in-8°; *Vitellie* est restée inédite. Outre des *Chansons patriotiques*, insérées dans plusieurs recueils, on a encore de Souriguières le *Second Réveil du peuple*, qu'il composa en 1814, après la chute de l'empire (in-8° de 8 pages), mais qui n'eut pas le succès du premier; les circonstances étaient toutes différentes. Depuis lors il ne publia plus rien. Souriguières avait acquis une grande expérience dans l'art de la déclamation, et il donnait de bons conseils aux élèves. D'heureuses opérations financières, entreprises avec son ami Riboutté (*roy. ce nom*), lui avaient procuré une certaine aisance; mais il était presque oublié comme homme de lettres, et lui-même ne s'occupait plus de littérature, lorsqu'il mourut à Paris en mars 1837. M-D J.

SOUTH (ROBERT), né à Hackney dans le Middlesex, en 1633, était à l'école de Westminster, lorsque le roi Charles I^{er} fut décapité; et ce jour-là même, on remarqua que le jeune South eut le courage de réciter publiquement les prières accoutumées pour le prince. Mais quatre ans après, il adressa une pièce de vers à Cromwell pour le féliciter de ses succès. A la mort du protecteur, les presbytériens l'emportant sur les indépendants, South, qui était à Oxford, se déclara contre ces derniers, et à la restauration, il

s'exerça contre les presbytériens avec autant de zèle qu'il l'avait fait contre les indépendants. Flatteur de tous les partis, il obtint des faveurs de tous, et se fit recevoir en quelque façon de force docteur en théologie. Bientôt après, il fut chapelain du grand conseiller Clarendon, de l'université d'Oxford, et du duc d'York, chanoine de *Christ-church* à Oxford, et enfin chapelain de Laurence Hyde, qu'il accompagna dans son ambassade en Pologne. A son retour, il fut nommé curé d'Yslip dans l'Oxfordshire; il rétablit le presbytère et le chœur de cette église, abandonna une partie du revenu à son vicaire et en consacra le reste à l'instruction des pauvres. Il ne manquait à South que d'être nommé évêque, et ce ne fut certainement pas de sa faute. Il prêcha un jour devant le roi, et s'exprima d'une manière si violente et si comique contre Cromwell (1), que le roi, éclatant de rire, recommanda à Laurence Hyde de lui rappeler South, au premier siège vacant. Cependant on prétend que, sous le règne suivant, celui-ci refusa plusieurs évêchés dont on avait destitué les titulaires pour cause d'opinion. Ce trait de délicatesse, qu'avec raison l'on révoque en doute, réconcilierait avec ce transfuge. En 1693, il entreprit de réfuter Sherlock. Cette querelle, qui fit beaucoup de bruit et partagea l'université, est oubliée depuis longtemps. Outre ses ouvrages de controverse, South publiait de temps en temps des sermons fort élaborés, mais péniblement composés et qui sont peu estimés; il en parut 6 volumes in-8° après sa mort qui arriva le 8 juin 1716. On a encore de lui : 1° *Opera posthuma latina*, recueil d'oraisons et des poèmes latins; 2° *Posthumous works*, qui renferment trois sermons, le voyage de l'auteur en Pologne et les mémoires de sa vie. C—v.

SOUTHCOTE (JEANNE); visionnaire anglaise, née au Devonshire vers 1750, passa les quarante premières années de sa vie fort tranquillement. Elle fut servante, travaillant quelquefois chez un tapissier, et en même temps se montrait assidue aux réunions des méthodistes. Un de ces enthousiastes, nommé Sanderson, contribua beaucoup par ses discours à faire tourner la tête de Jeanne. On attribuait à cet homme des dons surnaturels; tous les domestiques le redoutaient. « Mais, dit-elle, il n'avait pas de pouvoir sur « moi : je pense que la salle était pleine d'esprits « quand il priait; ils le tourmentaient tellement, « qu'il ne pouvait jamais dormir seul dans une « chambre. » Elle ne savait que penser de lui, car elle était persuadée qu'il opérait des miracles; mais elle ne pouvait deviner par quel esprit

(1) On peut se faire une idée des prédicateurs anglais de ce temps-là, par l'anecdote suivante. South prêchait devant le roi Charles II; s'apercevant qu'une partie de l'auditoire était endormie, il appela par trois fois lord Lauderdale, et lorsqu'il l'eut éveillé : « Milord, lui dit-il, je suis fâché de troubler votre « sommeil; mais vous ronfliez si haut, que vous pouviez éveiller « Sa Majesté; » et il continua son sermon avec le plus grand sang-froid.

il y parvenait. Enfin, quand elle fut devenue prophétesse, elle découvrit que ce Sanderson était le *faux prophète de l'Apocalypse, qui doit être jeté avec la bête dans un lac de soufre brûlant*. Jeanne se borna d'abord à des prédictions relatives à la température; ensuite elle proféra des menaces concernant l'état de l'Europe et les succès de Bonaparte, qui remplissait alors les papiers publics. Quelques-uns de ces pronostics furent confirmés par l'événement; et les femmes qui travaillaient avec elle chez le tapissier, lui prêtèrent une oreille plus attentive. Alors elle soumit ses écrits à un prédicant méthodiste, dont elle fréquentait le temple à Exeter. Il paraît que ses discours encouragèrent Jeanne à faire imprimer ses visions. La bonne intelligence ne régna pas toujours entre ces deux personnages: ce prédicant disait quelquefois que Jeanne avait reçu sa vocation du diable; alors elle et ses adhérents le traitaient d'infâme apostat. Il avait brûlé des papiers scellés que Jeanne lui avait remis; il était accablé de lettres remplies de reproches, d'injures et de menaces. Ces lettres s'imprimaient par une raison toute simple: les sectateurs de Jeanne les achetaient. Les livres de cette femme étaient partie en prose, partie en lignes rimées. Tous les vers et une portion de la prose sont censés dictés par le Tout-Puissant. Son écriture était à peine lisible. Elle finit par recevoir d'en haut l'ordre de jeter sa plume et de proférer ses oracles de vive voix. Les mots sortaient de sa bouche avec une insaisissable promptitude. Elle invita par écrit à examiner sa vocation, le clergé et même l'évêque d'Exeter, qui traitèrent cet appel avec le mépris qu'il méritait. Cette folle trouva cependant des croyants, qui la confirmèrent dans son délire et lui fournirent de l'argent et les moyens de répandre au dehors ses visions. Elle confirma l'authenticité de la mission de Jacques Brothers, et le reconnut pour *roi des Hébreux*. Jeanne prétendait être la femme de l'Apocalypse, qui a la lune sous les pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles; elle devait briser la tête du serpent. Sa vocation principale était de détruire le diable; elle eut avec lui, à huis clos, une dispute, dont elle publia le procès-verbal. On peut juger d'après cet échantillon, que Satan ignore le langage de la bonne compagnie. Ce livre est le plus curieux de ceux que Jeanne a fait paraître. Cette femme étant venue à Londres, le nombre de ses sectateurs augmenta dans cette capitale, où tant de jongleurs ont trouvé des disciples. Elle offrit de subir un examen public, pour prouver la vérité de sa vocation: il n'y parut que des adeptes, mais tout s'y passa suivant les formes. Enfin, cette visionnaire étant tombée malade, en 1814, annonça qu'elle était enceinte, et prédit que, le 19 octobre, elle accoucherait du *Shiloh* (Messie), qui mettrait un terme à la misère des pécheurs. L'événement devait avoir lieu à minuit. On conçoit que la

nouvelle de ce prodige avait attiré une foule immense dans la rue où demeurait la prophétesse: l'heure venue, ses disciples voyant que le miracle ne s'opérait pas, s'écrièrent qu'elle était en extase; et que lorsque le Tout-Puissant l'en ferait sortir, le décret s'accomplirait. Une partie de la multitude se dispersa; mais il en resta constamment un nombre considérable de curieux, attendant la fin de l'extase. Elle se termina, le 27 décembre, par la mort de Jeanne Southcote, qui, à quatre heures du matin, rendit le dernier soupir. Ses disciples les plus fervents, supposant que les fonctions vitales étaient simplement suspendues chez elle pour quatre jours, au bout desquels elle devait accoucher, comme elle l'avait prédit plus de vingt ans auparavant, ne voulurent permettre qu'on l'inhumât que lorsque des signes certains leur eurent prouvé qu'elle avait réellement cessé d'exister (*voy. Will. SHARP*). Jeanne était ignorante et s'exprimait mal. Dans les innombrables volumes qu'elle a publiés, on ne trouve pas trois phrases de suite qui soient liées; les règles de la syntaxe y sont sans cesse violées. Cependant elle a eu des disciples parmi des gens bien élevés, même parmi le clergé, et elle en conserve encore. Voyez *Letters from England, by don M. A. Espriella, translated from the spanish*, London, 1800, 3 vol. in-8°. On sait que cette prétendue traduction de l'espagnol est un ouvrage de Robert Southey. Divers ouvrages anglais sont relatifs à Jeanne Southcote: Faisburg et Hughson ont écrit sa vie en 1814, et Reece a publié un récit de sa mort. E—s.

SOUTHERN (THOMAS), poète dramatique, né à Dublin, en 1659, fit ses études au collège de la Trinité, sous le docteur Whitenhall, quitta l'Irlande à l'âge de dix-huit ans et s'établit à Londres, dans le quartier de Middle-Temple, où demeuraient ceux qui se destinaient au barreau; mais il se livra plus à la poésie qu'à l'étude des lois. Il avait à peine vingt-trois ans lorsqu'il donna son *Prince persan, ou le Frère loyal* (1682), pièce de circonstance, pour célébrer le triomphe des torys, et faire sa cour au duc d'York, qui en fut gré par la suite à l'auteur. Les travaux littéraires de Southern furent bientôt interrompus: appelé aux armées, il fut enseigne dans le régiment de Terror's; mais à la fin de la guerre, il se retira de nouveau à Londres, où il vécut honorablement du produit de ses pièces de théâtre. Dans la préface de la *Femme spartiate*, autre pièce qui passa encore pour être de circonstance, quoiqu'il en eût terminé les premiers actes avant la révolution, il nous apprend lui-même qu'il en tira cent-cinquante guinées, prix exorbitant pour le temps, et qui est pourtant bien inférieur à celui qu'il obtint par la suite. En effet, Dryden lui ayant demandé un jour combien chacune de ses pièces lui avait valu: « J'en suis honteux, » répondit Southern, sept cents guinées. » Dryden ne retirait que six cents des siennes. Mais

Southern savait se faire donner de fortes sommes des personnes de la plus haute distinction, qui lui accordaient leur suffrage, espèce de trafic humiliant pour un homme de lettres. Cependant Dryden n'en conservait pas moins la plus haute opinion des talents de Southerne; il écrivit une partie de ses prologues et il plaça à la tête d'une des comédies de cet auteur (*The wife's excuse*), qui parut avec peu de succès en 1692, une pièce de vers dans laquelle, vengeant son ami du mauvais goût du public, il lui rappelle le premier et le plus élégant des comiques latins et lui dit : « C'est comme Térence que vous écrivez, « c'est comme lui que vous conduisez une intrigue. » Ce rapprochement un peu flatteur n'est pas cependant tout à fait dénué de fondement. L'*Hécyre* de Térence fut sifflée deux fois, et l'*Excuse des femmes* de Southern fut à peine supportée. Ce n'est pas seulement dans ses vers que Dryden reconnaissait le mérite de ce poète : la plus grande preuve du cas qu'il en faisait, c'est qu'il lui confia sa *Cléomènes*, qu'il ne pouvait achever, et qu'il le chargea de la terminer pour lui. De toutes les pièces de Southern, la plus parfaite et la plus renommée est son *Oroonoko*, ou *l'Esclave royal* (1699), tirée d'une nouvelle de Mistriss Behn. Les passions y sont bien développées les sentiments en sont nobles, le style brillant. On est allé jusqu'à dire qu'il n'existe aucune pièce en anglais, même en y comprenant les plus belles de Shakspeare, qui surpasse *Oroonoko* pour le mouvement de l'action, la force des pensées et la beauté de la poésie. Nous citerons encore le *Fatal Mariage*, ou *l'Adultère innocent*, tragédie que l'on donne encore très-souvent sur le théâtre anglais, et où l'on trouve des scènes d'une grande beauté et du pathétique le plus tendre, surtout celle où la malheureuse Isabella, venant de se marier en secondes noces, voit arriver son premier mari qu'on disait mort depuis plusieurs années. Le caractère de cette femme est le plus beau pendant de celui de la Belvidera d'Otway. Aussi croyons-nous que c'est avec justice que Dryden plaçait ces deux poètes au même rang. Interrogé, à la sortie de la première représentation de *l'Adultère innocent*, sur ce qu'il pensait de l'auteur : c'est un nouvel Otway, répondit-il. Les critiques français reprocheront sans doute à Southern les défauts des auteurs dramatiques de sa nation, d'être trop sombre et de trop ensanglanter ses tragédies, et d'être trop licencieux dans ses comédies; mais personne ne lui refusera beaucoup d'esprit dans celles-ci; et dans celles-là un talent supérieur pour créer et développer des caractères éminemment tragiques. Ce poète mourut le 20 mai 1736, à l'âge de près de 85 ans. Il était très-religieux et il aimait beaucoup à entendre la musique d'église. Dans les dernières années de sa vie, sa mémoire se perdit entièrement. On a imprimé ses œuvres en 1735, 2 vol. in-12. Elles se composent des

cinq pièces dont nous avons parlé et des cinq suivantes : *la Mère à la mode*, 1684; *la Dame errante*, 1691; *la Dernière prière d'une fille*, 1693; le *Destin de Capoue*, 1700, et une autre qui ne se trouve pas dans l'édition de 1735 et qui est la dernière de l'auteur; elle fut jouée en 1725. Les autres éditions sont en 3 volumes in-12. C-r.

SOUTHEY (ROBERT), poète lauréat, historien et littérateur anglais, naquit le 12 août 1774 à Bristol, où son père faisait le commerce des toiles. Sa tante maternelle, miss Tyler, prit un soin particulier de son éducation, et lui fit lire de bonne heure les auteurs classiques. Il composa en effet dès l'âge de quatorze ans d'assez bons vers anglais, mais il réussit mal dans la poésie latine. Après avoir commencé ses études sous un savant ministre anabaptiste (Foote) et passé deux ans à l'école de Carston, il entra en 1787 à celle de Westminster; mais d'un caractère insoumis et turbulent, il prit part, en 1792, à l'insubordination des élèves contre le docteur Vincent, leur maître, et fut censuré par les directeurs de l'école. Cependant sa famille le destinant à l'état ecclésiastique, l'envoya dans la même année, au collège de Baliol à Oxford. Comme la fortune de son père était dérangée, son oncle, le révérend Hill, et sa tante miss Tyler, pourvurent à son entretien. Ils avaient l'espoir que Robert Southey deviendrait ce qu'on appelle en anglais un bon *scholar* et l'ornement de l'université; mais il en fut tout autrement. Les principes de la révolution française s'étaient répandus en Angleterre. Southey et quelques-uns de ses camarades perdirent le goût des études et ne rêvèrent que révolution. Le jeune poète sentit le besoin de jeter sur le papier les nouvelles idées qui avaient embrasé son imagination et composa le poème dramatique de *Wat-Tyler*, dans lequel il célèbre des insurgés anglais du 14^e siècle, qui parlent et agissent comme des démagogues de 1793. Le fait est historique, mais la mise en scène appartient à l'auteur. Le roi et un archevêque y jouent des rôles odieux, comme on doit s'y attendre. Cette effusion d'une verve exaltée ne fut point alors rendue publique; mais vingt ans plus tard à une époque où Southey professait des opinions toutes différentes, on imprima ce poème à l'insu de l'auteur qui en éprouva un vif déplaisir. Du reste, cette composition ne fut pas le seul effet de son ardeur pour les systèmes révolutionnaires. Il se lia étroitement avec deux de ses condisciples, Coleridge (*voy.* ce nom) et Lovell, qui étaient animés des mêmes sentiments que lui; tous trois se jurèrent fraternité jusqu'à la mort, et résolurent de laisser là le collège et les études et d'aller fonder une colonie sur les bords du Susquehannah, dans l'Amérique septentrionale. D'autres camarades devaient les accompagner pour vivre sous cette heureuse république, qui s'appellerait une *Pantisocratie*, - c'est-à-dire le règne de l'égalité universelle. Cependant ces utopistes de dix-huit

ou dix-neuf ans pensèrent qu'il fallait aussi emmener des femmes d'Angleterre. Southey ayant fait connaissance avec la famille Tricker, où il y avait trois filles à marier, en demanda une, et ses compagnons Coleridge et Lovell obtinrent la main des deux autres. Mais les parents de Southey, ainsi que madame Tricker, jugèrent le projet d'émigration trop insensé pour ne pas s'opposer à son exécution. Le docteur Hill, chapelain de la factorerie à Lisbonne, afin de donner d'autres idées à son neveu, s'offrit de l'emmener en Portugal. Southey céda, mais à condition qu'il épouserait d'abord miss Tricker. Toutes les objections qu'on lui fit à ce sujet furent inutiles, et le mariage eut lieu en 1795, le jour même où il s'embarqua avec son oncle à Bristol. Il promit de revenir au bout de six mois, et en effet, les six mois étant écoulés, il se retrouva auprès de sa femme. Dans l'intervalle, ses deux amis étaient devenus ses beaux-frères. Il avait publié avec Lovell un recueil de poésies sous les noms de Moschus et Bion. A son retour, Southey fit paraître le poème de *Jeanne d'Arc*. Son premier voyage lui ayant laissé des souvenirs agréables, il en entreprit un second avec sa femme dans le midi de l'Europe, et parcourut pendant seize mois le Portugal et l'Espagne, voyage dont il donna ensuite la relation. Revenu en Angleterre, il fut nommé en 1801 secrétaire d'Isaac Corry, chancelier de l'échiquier d'Irlande. Son enthousiasme républicain s'était entièrement refroidi. Les devoirs de sa place ne l'empêchaient pas de se livrer à son goût pour la poésie et la littérature; les circonstances lui permirent bientôt d'y consacrer tout son temps. Isaac Corry ayant quitté ses fonctions, Southey quitta aussi les siennes, et alla s'établir en 1803, dans une maison de campagne près de Keswick, comté de Cumberland, où il se trouva à la tête d'une colonie bien plus agréable que celle dont il avait voulu jeter les fondements sur les rives du Susquehannah. Lui, sa femme et les deux sœurs de celle-ci, l'une veuve de Lovell et l'autre mariée avec Coleridge, ainsi que leurs enfants y vivaient ensemble dans une parfaite union. Au milieu de cette charmante famille, Southey composa sans relâche; il ne prenait, dit-on, jamais son déjeuner sans avoir fait une quarantaine de vers. Le changement qui s'était opéré dans ses idées politiques lui mérita la faveur du ministère, dont il était devenu un des plus ardents défenseurs, et en 1813, après la mort de Pye, il fut nommé à la place assez inutile de *poète lauréat*, que la cour d'Angleterre a conservée comme tant d'autres vieilles coutumes. Ses travaux historiques sur l'Espagne et le Portugal, sur leur littérature qu'il contribua beaucoup par ses traductions à faire connaître dans son pays, ne restèrent pas non plus sans récompense. L'académie espagnole et l'académie royale d'histoire de Madrid l'admirent au nombre de leurs membres. Southey fut un des principaux

collaborateurs du *Quarterly Review*, recueil où il défendit chaleureusement le système ministériel contre les rédacteurs de l'*Edinburgh Review*, qui ne montraient pas moins de véhémence à l'attaquer. Dès qu'il se fut mis au service du gouvernement, il demeura constamment en butte aux critiques du parti de l'opposition. Southey continua cette polémique avec persévérance. Il mourut dans son habitation de Keswick le 21 mars 1843. Depuis quelques années il ne jouissait plus de ses facultés intellectuelles. On a de lui : 1° *Jeanne d'Arc*, poème épique, 1796, in-4°; 4° édit., 1812, 2 vol. in-12. Ce poème, fruit de la jeunesse de l'auteur, fut dit-on, composé en six semaines, vitesse dont le plan et le style paraissent se ressentir. Cependant on y trouve de grandes beautés, et il eut beaucoup de succès en Angleterre, malgré les éloges que Southey y donne à l'héroïne française; mais il avait eu le soin d'y semer les idées républicaines que la révolution française avait propagées dans son pays, et dont lui-même était alors imbu (*voy.* JEANNE D'ARC). Il a suivi dans cette épopée le mode de versification de Milton; mais dans ses autres ouvrages poétiques il adopta un système métrique différent. 2° *Poèmes divers*, 1797, in-8°; 4° édit., 1809; 3° *Lettres écrites pendant une courte résidence en Espagne et en Portugal*, 1797, in-8°. Elles sont piquantes, instructives, et obtinrent un succès mérité. L'auteur y a inséré des fragments de poètes espagnols et portugais traduits en vers anglais. 4° *Anthologie annuelle, ou Collection de poésies diverses*, 1799-1800, 2 vol. in-8°. Southey a composé la plupart des pièces que renferme ce recueil dont il fut l'éditeur. 5° *Amadis des Gaules*, traduit de l'espagnol, 1803, 4 vol. in-12; 6° *OEuvres de Chatterton*, 1803, 3 vol. in-8°, publiées au profit de madame Newton, sa sœur (*voy.* CHATTERTON). 7° *Thalaba le destructeur*, roman en vers, 1803, 2 vol. in-8°; 2° édit., 1809. Cet ouvrage, écrit dans le goût oriental, peint assez bien les mœurs des Arabes. 8° *Contes en vers et autres poèmes*, 1804, in-8°; 9° *Madoc*, poème, 1805, in-4°; 2° édit., 1809. L'auteur a puisé son sujet dans une tradition populaire du pays de Galles, suivant laquelle un prince de cette contrée, forcé de s'expatrier, aurait découvert l'Amérique au 12^e siècle. Ce poème, dont la *Revue d'Edimbourg* a fait une critique amère, n'est cependant pas sans mérite. 10° *Morceaux choisis de poètes anglais modernes, avec des notices préliminaires*, 1807, 3 vol. in-8°; 11° *Palmerin d'Angleterre*, roman traduit du portugais, 1807, 4 vol. in-8°. 12° *Lettres écrites d'Angleterre*, 1807, 3 vol. in-12, publiées sous le pseudonyme de don Manuel Velasquez Espriella. 13° les *Restes de Henri Kirke White, avec une notice sur sa vie*, 1807, 2 vol. in-8°; 6° édit., 1815; un 3^e volume a paru en 1822 (*voy.* WHITE). 14° la *Chronique du Cid Rodrigo Diaz de Bivar*, trad. de l'espagnol, 1808, in-4°; 15° *Histoire du Brésil*, t. 1^{er}, 1810, t. 2, 1817,

t. 3, 1819, in-4°, (traduits en portugais par Oliveira et Castro, avec des notes de Fernandez Pinheiro. 1838-1843, 6 vol. in-4°). C'est la première histoire complète de ce pays. Un juge dont le suffrage est du plus grand poids, M. de Humboldt, a signalé dans cette histoire « un esprit de critique très-remarquable. » L'ouvrage de Southey est un précis élégant de la conquête et de la domination des Européens dans cette belle colonie. Le séjour de l'auteur en Portugal l'a mis à même de profiter d'une foule de matériaux peu connus. 16° *la Malédiction de Kehama*, poème, 1811, in-4°; 3° édit., 1813, 2 vol. in-12. Le sujet de ce poème est tiré de la mythologie des Hindous. 17° *Omniana*, 1812, 2 vol. in-8°, recueil d'anecdotes pour la plupart bien choisies. 18° *Vie de Nelson*, 1813, 2 vol. petit in-8°. Elle a eu beaucoup de succès en Angleterre où elle a été réimprimée plusieurs fois. Il y respire un patriotisme exalté, mais on lui a reproché de l'inexactitude. Une traduction française faite sur la 3° édition, a paru sous ce titre : *Vie d'Horace Nelson, commandant en chef des flottes britanniques, baron du Nil*, etc., traduite de l'anglais par M*** F*** R***, Paris, 1820, in-8° (voy. NELSON). 19° *Carmen triumphale*, 1814, in-4°, poème sur la chute du despotisme militaire en Europe. 20° *Odes au prince régent, à l'empereur de Russie et au roi de Prusse*, 1814, in-4°; 21° *Roderick, le dernier des Goths*, poème, 1814, in-4°; 2° édit., 1815, 2 vol. in-12. L'invasion de l'Espagne par les Maures au 8° siècle est le sujet de ce poème. L'auteur, pour y jeter du merveilleux et de l'intérêt, adopte les causes à peu près fabuleuses que les vieilles romances et chroniques espagnoles ont assignées à cet événement (voy. RODERIC). Il y a sans doute beaucoup à reprendre dans l'ouvrage, mais on y trouve aussi de grandes beautés, des caractères bien dessinés, des pensées nobles, des élans poétiques, qui justifient l'accueil et les éloges qu'il reçut en Angleterre. Ce poème a été traduit en français par Bruguière de Sorsun (voy. BRUGUIÈRE), Paris. 1820-1821. 3 vol. in-12, et par Amillet de Sagrie, Paris, 1821, in-8°; 22° *Le lai du lauréat*, 1816, in-4° et in-12. C'est un épithalame à l'occasion du mariage de la princesse Charlotte, fille du régent, depuis Georges IV, avec le prince Léopold de Saxe-Cobourg, aujourd'hui roi des Belges. 23° *l'Angleterre et les Anglais*, ou *Petit portrait d'une grande famille*, 1817, 3 vol. in-8°; traduit en français, Paris, 1817, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme une foule d'anecdotes et de traits satiriques contre les mœurs et les coutumes anglaises. 24° *Wat-Tyler*, poème, 1817. Nous avons déjà parlé de cette composition démagogique, dont un célèbre chef de révolte est le héros (voy. WAT-TYLER). Elle était restée inédite dans le portefeuille de l'auteur; mais une copie étant tombée entre les mains de ses adversaires politiques, ils se hâtèrent de la faire imprimer au moment où

Southey, devenu le poète de la cour et tout dévoué au gouvernement, s'était constitué le champion du ministère dans le *Quarterly Review*. La publication inattendue de cette œuvre révolutionnaire causa une vive sensation; il en fut question dans les débats du parlement, et Southey crut devoir exposer lui-même au public, dans une *Lettre à M. Smith* (1817), l'histoire exacte de cette production de sa jeunesse. 25° *Histoire de la guerre de la Péninsule*, 1823, 2 vol. in-4°; traduit en français par M. Lardier, Paris, 1828, 2 vol. in-8°. Ce récit très-louangeur des exploits de l'armée britannique, pendant les campagnes de Portugal et d'Espagne, et où les Français ne sont pas ménagés, fut fort bien accueilli du public anglais. Walter Scott, pour cette partie de son *Histoire de Napoléon*, a puisé beaucoup de détails dans l'ouvrage de Southey. On a dit, en comparant la manière d'écrire de ces deux auteurs, que Walter Scott faisait des romans historiques, et Robert Southey de l'histoire romanesque. 26° *Sir Thomas More*, ou *Dialogues sur les progrès et l'avenir de la société*, 1829, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dirigé contre les tendances de l'esprit moderne, et qui offre un éloge exagéré du passé, obtint peu de succès, il a été l'objet de vives attaques dans la *Revue d'Edimbourg*, janvier 1830; 27° *Choix de la correspondance de Southey*, 1856, 2 vol. in-8°; ce recueil, publié bien après la mort de l'auteur, renferme des détails étendus sur les débuts de sa carrière littéraire; le *Quarterly Review* en a rendu compte en détail (n° 196). Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Quarterly Review*, et qui ont été réunis en 3 vol. in-8° publiés en 1826, on a encore de lui le *Livre de l'Eglise*, 2 vol. in-8°, et les *Vindicia ecclesiastica anglicana*, publications par lesquelles il se concilia la bienveillance du clergé anglican; une *Vie* de Ch. Wesley, fondateur du méthodisme; plusieurs opuscules en vers, entre autres le *Pèlerinage à Waterloo*, le *Conte du Paraguay*, *Tout pour l'amour* et le *Pèlerin à Compostelle*. Ces deux derniers ont été réunis et publiés en anglais à Paris, chez Galignani, 1829, in-32. Le même libraire a donné, aussi en anglais, les *OEuvres poétiques complètes de Robert Southey*, en 1 vol., Paris, 1829, in-8°, avec portrait. L'édition des œuvres de Southey, Londres, 1837-1838, 16 vol. in-8°, est plus complète que celles qui l'avaient précédée. On a publié à Londres en 1845 *Olivier Newman, conte de la Nouvelle-Angleterre* (production inachevée et qu'accompagnent diverses pièces de vers). En 1847 on a mis sous presse à Edimbourg *Robin-Hood*, suivi d'autres fragments. On attribue généralement à Southey un ouvrage de fantaisie humoristique, le *Docteur*, (5 vol. 1836) mélange bizarre de digressions et d'érudition dont l'*Histoire du roi de Bohême et de ses châteaux* par Charles Nodier, pourrait seule donner une idée. M. Philarète Chasles (*Revue des Deux-Mondes*, 1839, p. 679) a parlé avec détail de

« cet amalgame baroque de citations, réflexions, anecdotes, rêveries; mille bouquins poudreux » et oubliés sont dépouillés afin d'en retirer un « ou deux fragments qui ont du prix. » Le recueil intitulé *Poésies anglaises*, imprimé en 1830, contient différentes pièces de cet auteur traduites en français. On voit, par cette longue liste d'ouvrages, que Southey fut, sinon un des premiers, du moins un des plus féconds écrivains de la Grande-Bretagne. Historien, poète, romancier, traducteur, il descendit même au modeste rôle de compilateur, et acquit en ces genres divers une assez haute célébrité. Son style en général est agréable, quelquefois sublime, et ses connaissances sont fort étendues. Il est vrai que l'imagination, qualité si nécessaire à un disciple des Muses, ne brille guère dans ses poésies, dont les traits les plus frappants sont empruntés aux littératures étrangères dans lesquelles il était profondément versé; mais il n'a pas su s'approprier ces beautés exotiques en donnant à l'imitation un caractère d'originalité. Ce n'est souvent qu'une traduction littérale qui laisse trop à découvert la source où il a puisé et qu'un lecteur instruit reconnaît aisément. Les critiques de Southey, guidés surtout par l'esprit de parti, ont relevé ses défauts avec aigreur; mais, en dépréciant son mérite littéraire, ils n'ont pas toujours rendu justice à ses talents réels. C'était un écrivain distingué, un versificateur élégant, doué de beaucoup de goût, composant avec une grande facilité; et s'il ne se place pas, sur le Parnasse britannique, à côté de Byron, de Shelley, de Walter Scott, il occupe honorablement le second rang. On peut lire avec profit une notice de Forgues dans la *Revue de Paris*, nouvelle série, t. 34. Une vie de Southey accompagnée d'extraits de sa correspondance a été mise au jour par son gendre Cuthbert-Southey, 1849, 6 vol. in-8°, et c'est aux soins du même éditeur qu'on doit le *Common place Book* (Tablettes) de Southey (1849-1851, 4 vol. in-8°), recueil de notes et d'observations sur toutes sortes de sujets.

Z.

SOUTHEY (CAROLINE-ANNE BOWLES), femme poète anglaise (épouse du précédent), naquit le 6 décembre 1786. Elle était fille de Charles Bowles, officier dans l'armée. De bonne heure elle se fit remarquer par des dispositions peu ordinaires pour les arts et les lettres. Elle débuta par un poème anonyme, *Ellen Fitzarthur* (voy. l'art. précédent) qu'elle adressa à Robert Southey, qui devait devenir son époux. L'éloge qu'il fit de cette œuvre établit entre eux des relations qui aboutirent au mariage, célébré un peu tard, le 5 juin 1839, Southey ayant alors perdu sa première femme, morte aliénée. On sait que ce poète tomba à son tour dans une insanité sénile. Il fut alors de la part de sa femme l'objet des soins les plus dévoués. Après la mort de son mari elle retourna dans le pays qui l'avait vu naître, le Hampshire, où elle ne s'occupa plus que de ses

œuvres littéraires. Tel en était le mérite qu'en Angleterre, et surtout en Amérique, elles furent souvent contrefaites. Elle écrivit rarement en prose. La reine de la Grande-Bretagne lui fit, en considération du nom qu'elle portait, et aussi pour la récompenser de ses propres œuvres, une pension de deux cents livres sterling. Elle mourut le 20 juillet 1854. Voici la liste de ses principaux ouvrages : 1° *Ellen Fitzarthur*, poème, 1820; le récit de la veuve (*the Widow's tale*), 1822; 2° heures de solitude (*Solitary hour*), en prose et en vers, 1826; 3° le jour de naissance (*the Birth day*), poème avec des vers de circonstance, 1836; 4° vie d'André Bell (*the Life of Andrews Bell*), 1844; 5° récits divers, parmi lesquels *Robin hood*; fragment auquel avait travaillé Robert Southey, 6° enfin poésies diverses, 1847.

Z.

SOUTHWELL (ROBERT), naquit, en 1560, à Norfolk. Étant obligé de fuir de sa patrie, à cause de la religion qu'il professait, il se retira en Italie, entra chez les jésuites, à Rome, en 1578, et y devint, en 1585, préfet du collège anglais. Il retourna en Angleterre, pour y exercer les fonctions de missionnaire, et il y demeura dans la maison de la comtesse d'Arundel, qui mourut par la suite dans la Tour de Londres. Southwell fut renfermé, en 1592, dans la même prison, et on lui fit subir d'horribles tortures, pour l'obliger à confesser ce qu'il savait d'un complot contre la reine Elisabeth. Il répondit d'abord avec beaucoup de calme et de courage à toutes les questions captieuses qu'on lui adressa; mais les mêmes tortures ayant été renouvelées jusqu'à dix fois pendant trois ans, il finit par déclarer qu'il était jésuite, qu'il était venu en Angleterre pour y prêcher la religion catholique, et qu'il était disposé à donner sa vie pour la défense de cette cause. Il fut en conséquence condamné à mort et exécuté à Tyburn, en février 1595, il subit son supplice avec beaucoup de fermeté, et s'écria, sur l'échafaud, qu'il était fier d'être jésuite, et qu'il remerciait Dieu de l'avoir appelé au martyre. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Consolations adressées aux catholiques détenus pour cause de religion*; 2° *Supplication à la reine Elisabeth*, Londres, 1593; 3° *Règle d'une bonne vie, avec une lettre à son père*; 4° *Complaintes de St-Pierre, avec d'autres poésies*, Londres, 1593; 5° *Maonie, ou Collection de différents hymnes*, 1595; 6° *le Triomphe de la mort*, Londres, 1595, 1596; 7° *les Larmes de Ste-Marie Madeleine*, Londres, 1609; réimprimé, en 1772, par W. Tooke, avec quelques changements, pour en rendre la lecture plus facile; 8° *Un poème sur les mystères de la vie de Jésus-Christ*; 9° deux *Lettres* sur la persécution que les catholiques ont soufferte en Angleterre. Il n'existe maintenant qu'un petit nombre d'exemplaires de ses ouvrages. Cependant, si l'on en croit Ellis, on en fit au moins vingt-quatre éditions de 1593 à 1600. Ce même Ellis et Headley se sont efforcés de populariser Southwell, en pu-

bliant des specimens de ses poésies; mais ils ne sont pas même parvenus à remplir une souscription pour la réimpression de ses œuvres. C—v.

SOUTHWELL (NATHANIEL), jésuite anglais, né à Hotfote, fit profession en 1624, et, vingt-cinq ans après, fut nommé secrétaire du général de son ordre, place qu'il occupa pendant dix-sept ans. Il mourut, à Rome, en 1676. Ce fut dans l'année de sa mort qu'il publia la continuation de la *Bibliothèque des jésuites*, commencée par Ribadeneira et par Alegambe. Cette nouvelle édition parut sous ce titre : *Bibliotheca scriptorum societatis Jesus, opus, inchoatum à R. P. Petro Ribadeneira et productum ad annum 1609; continuatum à Philippo Alegambe ad annum 1643, recognitum et productum ad annum 1675 à Nathanaelo Southwello*, Rome, 1676, in-fol. Southwell n'avait pas les talents d'Alegambe pour cette sorte d'ouvrages; il ne parle pas de divers écrits sortis de la société sous des noms anonymes et pseudonymes, et qui causèrent du scandale lorsqu'ils parurent, tels que le *Faux Smith*, le *Faux Off-Jésus*, l'*Apologie des casuistes*, etc. Cependant Southwell en avait connaissance; car il dit que son silence doit être regardé comme un désaveu de la société. Quoiqu'il y cite aussi les écrivains jésuites encore vivants à l'époque où il écrivait, il ne s'y est point donné d'article. Du reste, son ouvrage, qui est écrit sans affectation, est bien moins exact que celui d'Alegambe, dont il n'a pas corrigé les fautes. Il a été continué depuis (roy. Fr. OUDIN, note). C—v.

SOUTMAN (PIERRE), peintre et graveur d'Harlem, né vers 1580, fut élève de Rubens et s'acquit une grande réputation, sous le double rapport de peintre d'histoire et de portrait. La beauté de ses ouvrages le fit rechercher par l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le titre de son premier peintre. Il fut ensuite appelé à la cour de Pologne et s'y fit estimer par ses portraits et ses tableaux d'histoire; mais c'est surtout comme graveur que Soutman s'est rendu célèbre. Il a gravé un nombre assez considérable de pièces, d'après ses propres compositions et celles de différents maîtres, Rubens en particulier, et c'est d'après lui qu'il a exécuté ses plus belles estampes. Elles portent la date de 1626 à 1646, et sont fort avancées à l'eau-forte. « Sa pointe, dit Wa-telet, est maigre, chacun de ses traits a peu de « mérite, si on les considère en particulier; « quelquefois ils sont en désordre; mais leur « ensemble produit des estampes qui ont le grand « mérite d'indiquer toujours la mollesse des chairs « et le coloris du maître d'après lequel elles sont « faites. Il a gravé au burin pur avec le même « avantage et les mêmes défauts; mais quelque « genre de gravure qu'il ait choisi, il s'est toujours montré grand peintre. » Son genre de gravure a été perfectionné par ses meilleurs élèves, Van Sompel, Jean Snyderhoff, Jean Louys, etc. Ses portraits sont au nombre de huit,

et ses pièces historiques de dix-huit, la plupart d'après Rubens. On distingue dans le nombre : 1° *Quatre Grandes chasses*; 2° un *Christ en croix, clamans voce magna*, dont il est extrêmement rare de trouver de belles épreuves; 3° *Jésus-Christ donnant les clefs à St-Pierre*, d'après Raphaël; 4° la *Cène*, d'après Léonard de Vinci. Ces deux estampes ont été gravées d'après les dessins que Rubens lui-même en avait faits sur les originaux. P—s.

SOUTZOS ou SUTZOS (ALEXANDRE), poète grec moderne, naquit à Constantinople en 1802. Il était d'une ancienne et illustre famille du Phanar, qui comptait des ancêtres parmi les hospodars des principautés danubiennes, et se rattachait par des alliances aux dynasties byzantines. En 1820, Alexandre Soutzos vint compléter, à Paris, son éducation commencée dans un gymnase grec. Revenu dans sa patrie, en 1826, il y débuta par un genre où il devait exceller, la satire. Il s'y attaquait aux autorités alors dominantes. Mais en 1828, à l'issue de cette guerre de l'indépendance, à laquelle s'intéressa, à des titres divers, l'Europe entière, Soutzos résolut d'en raconter les phases et les péripéties. De là son ouvrage intitulé *Histoire de la Révolution grecque*; Paris, 1829. Lorsque sa patrie passa sous la présidence de Capo d'Istria (roy. ce mot), Soutzos prit parti contre lui avec ceux qui le considéraient comme l'instrument de l'étranger. Ses vers emportés servirent puissamment cette cause; mais on peut justement lui reprocher d'avoir glorifié, comme des héros, les Mavromikhali, meurtriers du président qui, à vrai dire, ne s'était rendu odieux qu'à une opposition hargneuse et anarchique. D'abord favorable au roi Othon, Soutzos, porté par tempérament à la polémique, décocha bientôt ses satires contre les Bava-rois de la royauté nouvelle. Dans le nombre des publications de ce genre, on peut citer le recueil qu'il publia en 1839 et que l'on considère comme un de ses plus vigoureux ouvrages. Le succès en fut tel, que le parquet eut grand-peine à faire exécuter un mandat d'arrêt lancé contre Soutzos, la foule l'ayant pris sous sa tumultueuse protection. Mais elle se retira de lui dans une occasion qui mérite d'être rapportée. Ce jour-là, le poète obéissant sans nul doute à quelque réminiscence française, s'était avisé, pour railler les Hellènes du petit espace qu'ils occupent sur la carte, de faire intervenir la Divinité elle-même. Seulement, il le faisait avec plus de convenance que son modèle. « Du « haut du ciel, disait-il, Dieu tenait les rênes du « char lumineux; prenant alors sa longue-vue, « il se prit à jeter un regard sur notre misérable « planète. Considérant les peuples les uns après « les autres, et apercevant soudain la Grèce : « Si ce malheureux petit peuple sait ce qu'il fait, « dit-il, en secouant la tête, je veux bien ne plus « être Dieu. Il voguait au hasard, sans pilote et

« sans voiles, ma main l'a fait entrer dans un
 « port assuré. A peine jouit-il du calme, qu'il ne
 « sait déjà plus porter sa tranquillité. Il écoute
 « avec complaisance les conseils des intrigants.
 « Si ce malheureux petit peuple sait ce qu'il fait,
 « je veux bien ne plus être Dieu. Il a pleine con-
 « fiance dans les fonctionnaires qu'il croit venus
 « du ciel pour son bonheur, et ceux-ci prome-
 « nant par les rues leurs grosses épaulettes,
 « leurs chapeaux empanachés, s'enlèvent, se pa-
 « vanent et s'imaginent être mes représentants
 « sur la terre... » Et Dieu exprimait l'impres-
 sion que lui faisaient les prières de ces hommes,
 « L'un veut la pluie, l'autre le beau temps; cha-
 « cun m'invoque pour supplanter son voisin. »
 Puis, le refrain : « Si ce malheureux petit peu-
 « ple, etc. » Ce petit peuple se fâcha contre l'imi-
 tateur de Béranger, de ce qu'il n'avait pas assez
 ménagé ses susceptibilités religieuses. Soutzos
 dut momentanément s'expatrier; il parcourut
 une partie de l'Europe. En Russie, où le tzar
 Nicolas lui fit un accueil empressé, il eut la sur-
 prise, toujours flatteuse pour un poète, de voir
 ses œuvres, richement reliées, dans les biblio-
 thèques de l'empereur. Il paya en poésie cette
 attention impériale, toutefois sans rien sacrifier
 de l'esprit d'indépendance qui le caractérisait.
 Soutzos fut le Tyrtée du soulèvement des Hel-
 lènes en Grèce et en Thessalie en 1854. Il adressa
 tour à tour à Grivas et au roi Othon ses poéti-
 ques accents : « Toi qui as défendu Nauplie con-
 « tre Ibrahim, disait-il au premier, ceins ton
 « glaive héroïque et pesant; prouve que le lion
 « d'Arcanie possède encore ses griffes... » —
 « Othon! Othon! disait-il ensuite au roi : le fré-
 « missement de tes peuples ne s'empare-t-il pas
 « de toi? Ton jeune trône ne tremble-t-il pas
 « comme la terre qui le porte? A cheval! à che-
 « val! les Thermopyles te réclament! Soldat de
 « l'Epire et de la Macédoine... conduis-les aux
 « sept collines de Byzance... » C'étaient là de
 fiers, mais peu politiques accents. Les puissances
 alliées de la Grèce, la France et l'Angleterre,
 n'encouragèrent point ces velléités de conquête,
 et elles décidèrent l'occupation de la patrie de
 Soutzos. Il reprit alors le chemin de l'exil, mé-
 ditant un ouvrage considérable sur la guerre de
 Crimée, ses causes et ses conséquences. On lui
 devait déjà un recueil intitulé *Souvenirs de la*
guerre d'Orient. Le premier de ces ouvrages est
 resté inédit (1). Soutzos était occupé dans ses
 dernières années à disposer les matériaux d'une
 histoire de la Grèce depuis le 13^e siècle jusqu'en
 1828. C'est à Smyrne, où il était de passage, en
 revenant de France, et alors qu'il se proposait
 de faire le voyage de Jérusalem, que le *poète na-*
tional de la Grèce, comme l'appelaient ses com-

patriotes, mourut en octobre 1863. Il est juste
 de reconnaître qu'il fit de louables et poétiques
 efforts pour rendre à la langue moderne des
 Grecs un peu de cette richesse qu'elle avait eue
 dans l'antiquité. Outre les ouvrages que nous
 avons mentionnés, on cite encore de lui le *Pano-*
rama de la Grèce, 1833, où précisément il s'atta-
 quait à Capo d'Istria; l'*Errant*, 1839; la *Grèce*
militante contre les Turcs, 1850; l'*Exilé*; le *Por-*
tefeuille poétique, 1843. R—LD.

SOUVAROFF. Voyez SOUWAROW.

SOUVENEL (ALEXIS-FRANÇOIS-JACQUES ANNEIX
 DE), avocat distingué de Rennes, y était né en
 1689. On raconte que, dans une de ses plaidoiries,
 s'étant aperçu que les juges sommeillaient, il
 éleva la voix pour dire : *Et quoi! dans le moment*
le plus intéressant, toute la cour sommeille! — *La*
cour, en se réveillant, dit aussitôt le premier pré-
 sident, *interdit maître Anneix pour trois mois.* —
Et moi, reprit Anneix, plus puissant que la cour,
je m'interdis pour toute ma vie. Cette réponse est
 attribuée à plusieurs avocats. On ne sait, quant
 à Souvenel, comment le concilier avec ce que dit
 Sabatier, que cet avocat mourut à Rennes, en
 1758, étant bâtonnier des avocats du parlement.
 Fréron (*Lettres sur quelques écrits*) lui donne ce
 titre en 1753. Sabatier ajoute que l'art de sim-
 plifier les faits, soutenu d'une diction noble, élé-
 gante et toujours correcte, a fait regarder Sou-
 venel comme le Cochin du barreau de Rennes.
 Ses plaidoyers n'ont pas été recueillis, mais on a
 de lui : 1^o *Lettre critique et historique touchant*
l'idée que les anciens avaient de la poésie, et celle
qu'en ont les modernes, 1712, in-12; 2^o *Ode à*
l'ombre du grand Rousseau; c'est Jean-Baptiste
 Rousseau qu'on appelait ainsi. Nous citons cette
 ode d'après Miorcec de Kerdanet (*Notices chrono-*
logiques sur les littérateurs de la Bretagne), qui dit
 que cette pièce se trouve au tome 7 des *Lettres*
sur quelques écrits de ce temps. Nous n'avons
 aperçu aucune mention de l'ode dans les treize
 volumes des *Lettres*. Nous ne savons si la pièce
 dont il s'agit est celle qui est intitulée la *Calom-*
nie, Ode aux manes de Rousseau, couronnée à
 Toulouse et imprimée dans le *Mercure* de novem-
 bre 1753, pag. 66-72. 3^o *Epître à l'ombre de*
Despréaux, ou Essai sur le goût moderne, 1753.
 Fréron qui, dans le tome 11 de ses *Lettres*, citées
 plus haut, annonce ce poème d'environ trois
 cent cinquante vers, dit qu'il est très-estimable
 pour le fond des choses et souvent pour la ma-
 nière dont elles sont rendues. A. B—T.

SOUVERAIN, né dans le bas Languedoc, fut
 pendant quelque temps ministre calviniste en
 Poitou; mais son attachement à l'arminianisme
 le fit déposer par ses confrères dans un synode.
 Il continua cependant de résider en France et
 n'en sortit qu'après la révocation de l'édit de
 Nantes (1685), pour se retirer en Hollande. Les
 ministres français réfugiés, s'étant rassemblés à
 Rotterdam, afin de régler quelques points de con-

(1) Un collaborateur de Soutzos, à Paris, M. Roussy, en a fait
 connaître l'roy. le journal *l'Union*, 31 octobre 1863; le plan et les
 intentions. Dans la pensée de l'auteur, l'œuvre devait être à la
 fois poétique et politique.

troverse, Souverain refusa de se soumettre aux décisions du synode de Dordrecht, qui avait condamné la doctrine d'Arminius, et fut en conséquence obligé de quitter le pays. Il passa en Angleterre, avec cinq autres ministres qui partageaient ses opinions, et se fit agréer à l'Eglise anglicane, quoique fortement soupçonné de socinianisme. Il mourut à Londres vers la fin du 18^e siècle. On a de lui un ouvrage posthume, qui fut publié sous le voile de l'anonyme, et qu'on a quelquefois attribué faussement à Aubert de Versé (voy. VERSÉ). Il est intitulé *le Platonisme dévoilé, ou Essai touchant le verbe platonicien*, Cologne, 1700, in-8^e, et traduit, dit-on, en anglais et en allemand. Le livre est divisé en deux parties et devait en avoir une troisième. Au reste, Souverain prétend que les premiers docteurs chrétiens ont puisé le dogme de la Trinité dans les écrits de Platon. Ce système absurde (1), que les sociniens accueillirent avec faveur, fut réfuté à la fois par des théologiens protestants et catholiques, entre autres par Baltus, jésuite, auteur de la *Défense de saints Pères accusés de platonisme* (Paris, 1711, in-4^e). Souverain laissa encore une *Dissertation sur l'évangile de St-Jean*; mais elle n'a pas été imprimée. Jean Vogt, dans son *Catalogus libr. rariorum*, la mentionne à tort sous ce titre latin : *Generales quædam super initium sancti Johannis evangelii reflexiones*; car cette dissertation, d'après l'avertissement de l'éditeur du *Platonisme dévoilé*, était écrite en français. P-RT.

SOUVESTRE (EMILE), littérateur français, naquit à Morlaix, le 13 avril 1806. Son père, ingénieur des ponts et chaussées, se proposant de le faire entrer à l'Ecole polytechnique, l'envoya faire ses premières études au collège de Pontivy. Le jeune Souvestre y montra d'abord des dispositions pour les mathématiques. Mais à dix-sept ans, il perdit son père. Interrogé alors par sa mère, il changea de direction et se tourna du côté du droit et de la littérature. Il vint donc à Paris chargé de lauriers universitaires et même académiques, ayant été l'objet de distinctions de ce genre dans sa province. Et de plus, il avait dans sa valise, avec le diplôme de bachelier, l'inévitable tragédie de ceux qui rêvent la gloire littéraire. A cet égard, ses idées avaient pris « leur vol », disait-il lui-même, jusqu'à comparer le poète à un « dieu sur la terre. » La tragédie ou le drame de Souvestre était de circonstance, et avait nom le *Siège de Missolonghi*, qui d'abord éprouva les vicissitudes habituelles. Il s'agissait de faire lire la pièce sur la scène de Molière. La chose n'était pas aisée, et ses avantages pour y arriver étaient médiocres. Il dit lui-même (les *Derniers Bretons*) qu'il « était inconnu, gauche, susceptible, plein de morgue. » Une idée qui n'avait rien de poétique lui ouvrit la voie. Il écrivit à un compatriote, Alexandre Du-

val (voy. ce nom), qui avait l'oreille de la Comédie française et dont il fait le portrait... « Il me reçut bien, mais avec calme, en vrai Breton qui veut juger et connaître. » A une seconde visite, le jeune littérateur fut reçu avec empressement. On avait lu et approuvé. Puis de bons conseils, des encouragements. Grâce à « ce dernier Breton », le *Siège de Missolonghi* fut reçu aux Français. Mais la censure eut peur de la Sublime-Porte. « Toutes mes démarches près des hommes à ciseaux, dit le philhellène Souvestre, furent sans succès. » Son siège était fait, mais ne devait pas être joué. Il ne rêva plus dès lors que changements de ministère et révolution. « Il se serait fait conspirateur, disait-il, si on lui avait donné l'adresse d'une conspiration. » Le ministère Martignac (1828) et ses intentions libérales calmèrent un peu l'auteur du *Siège de Missolonghi* sorti « déplumé » des mains de la censure. Et il put rêver une fois encore que l'on jouerait sa pièce. On en commença en effet les répétitions; mais, nouvelle preuve de l'influence des petits effets, une brouille de Duval avec les sociétaires du Théâtre-Français, suivie de beaucoup de froideur pour le drame, d'abord accueilli avec tant d'enthousiasme, ruina les espérances de l'auteur. A cette époque, la littérature savait à peine le chemin du palais de Thémis, comme on eût dit autrefois, et Souvestre, éconduit par le silence du comité et la consigne donnée au portier, n'eut pas même l'idée qu'aurait eue à coup sûr l'auteur d'*Antony* (1), d'imposer à la Comédie française, par ministère d'huissier, son *Siège de Missolonghi*. Il vit alors ce qui lui manquait : il n'avait rien de cette nature souple et déliée, de cette constance patiemment inébranlable, qui seules peuvent conduire au succès. Il tomba dans le découragement et fit une maladie dont il alla chercher la guérison sous le climat natal. En même temps il en évoqua les antiques souvenirs, et fut mis ainsi sur la voie de ce qui devait constituer la partie la plus originale de son talent. Après le premier transport, vint la méthode. Souvestre, dont la perte de son frère aîné, emporté par un naufrage, faisait l'unique soutien de sa famille, se mêla, en Bretagne, aux populations des campagnes. Il écouta leurs histoires, étudia leurs mœurs « dans les chemins creux et devant les feux des landes de leurs foyers. » De là ses *Derniers Bretons* (Paris, 1837 et 1843, 2^e édition). « La Bretagne, suivant l'expression de l'auteur, y est représentée en pied. » Ceux qui ont étudié sérieusement cette partie de la France rendent la même justice à Souvestre. Compatriote de Brizeux, il rappelle la foi naïve, mais vigoureuse de l'auteur de *Marie*, et Chateaubriand n'eût peut-être pas trouvé au-dessous des belles pages du *Génie du*

(1) L'auteur du *Génie du christianisme* n'a pas dédaigné de reprendre cet argument.

(1) Un biographe, M. Eng. de Mirecourt, n'a pas craint d'affirmer que ce drame célèbre était, sinon l'œuvre, au moins la propriété, en tant qu'idée, d'Emile Souvestre.

Christianisme, le portrait du curé de campagne tel que Souvestre le donne dans les *Derniers Bretons*. « Qui jugerait, dit-il, notre clergé breton sur celui des villes, frais, courtisan, beau diseur, se tromperait étrangement. Nos prêtres, sortis hier de la charrue, laissent entrevoir sous l'aube le grossier sayon du bouvier, ont la voix rauque, les mains dures. Vêtus de grossières soutanes déteintes par la pluie et le soleil, chaussés de souliers ferrés et le bâton à la main, ils vont par les routes fangeuses à travers les bruyères inaccessibles porter aux malades le viatique, aux morts les prières de la rédemption. Rien ne peut faire comprendre à quiconque n'a pas entendu un sermon breton, l'autorité de ces hommes une fois placés dans la chaire. La foule palpète, gémit sous leurs paroles comme la mer au souffle de l'orage. » Cependant Souvestre ne s'occupait pas uniquement en Bretagne à se faire une renommée littéraire. D'abord commis dans une librairie de Nantes, tenue par M. Mellinet, frère du général de ce nom, il y connut un habitué, M. Luminais, député, qui chercha à lui créer une voie plus digne de lui. Comme beaucoup de philanthropes, son protecteur songeait à élever les masses par une instruction plus forte. Pour atteindre ce but, il fonda à Nantes une maison d'éducation sur un plan nouveau, et en confia la direction à Souvestre, auquel il associa un autre homme de mérite, M. Papot. L'établissement prospéra. Souvestre se maria, mais perdit presque aussitôt sa femme. Avec la prospérité vinrent aussi quelques dissentiments entre les associés; Souvestre se retira de l'établissement, vint à Morlaix, puis à Brest, où il eut quelque temps la rédaction en chef du journal *le Finistère*, que des raisons de conscience politique lui firent ensuite abandonner pour exercer les fonctions de professeur de rhétorique dans la même ville. En même temps, il envoyait à Paris, au journal *le Temps*, des articles qui témoignaient qu'il se tenait au courant du mouvement intellectuel de la capitale. Obligé de renoncer à la Bretagne, ou plutôt au voisinage de la mer, il dut au rédacteur en chef du journal *le Globe*, d'être nommé professeur de rhétorique à Mulhouse. Mais la montagne ne fut pas plus favorable à la santé de Souvestre que la mer. Il se décida alors à s'établir à Paris avec sa famille (car il s'était remarié). Comme la première fois, il y venait avec maintes productions littéraires, mais conçues avec maturité. Et dès lors il ne tarda pas à y constater sa présence à la fois par des livres, des drames, des articles de critique dans les publications périodiques, enfin par des romans et des nouvelles. Il ne montra aucune prétention à innover bruyamment ou à spéculer sur les passions en vogue. Il se fit un genre à lui où l'imagination ne se trouvait pas mal à l'aise du voisinage du bon sens. Ce genre, qui rappelait un peu l'enseignement, réussit à son auteur. Retiré

dans un faubourg de Paris, à un étage élevé et d'où la vue s'étendait sur quelques jardins, il y composa sans relâche pendant dix-huit années les nombreux ouvrages qu'il donnait au public. En 1848, lorsque le ministre de l'instruction publique, M. Carnot, créa une école d'administration qui devait donner à la France, disait le programme, des hommes ayant pour titres, non pas seulement le hasard des protections et des faveurs, mais un savoir réel, Émile Souvestre, qui avait aussi étudié le droit, fut chargé de professer à l'école « les principes du style administratif. » Et sans doute que son dessein était de conseiller en cette matière la clarté et la sobriété nécessaires de l'expression. Le même ministre ayant fondé dans divers quartiers de Paris des « lectures du soir », Émile Souvestre eut encore sa part de cet enseignement, qui n'avait rien de contradictoire avec la plupart de ses œuvres. Ces lectures eurent du succès. À l'issue des séances, des chefs de famille venaient souvent consulter le professeur sur le choix des livres qu'ils devaient faire lire à leurs enfants. Souvestre eut alors l'idée qu'eurent depuis d'autres écrivains, renommés à divers titres, M. Sainte-Beuve en particulier, d'importer à l'étranger, et pour son compte à lui, en Suisse, ces cours publics qui établissent une communion de pensées et de sentiments entre la France et les autres pays. Les cours qu'il fit à Genève, à Lausanne, à Vevey, à la Chaux-de-Fond, furent suivis avec un remarquable empressement. En 1851, Souvestre eut un autre genre de succès : l'Académie française couronna une de ses œuvres extraite du *Magasin pittoresque*, intitulée *Un philosophe sous les toits*, et conçue dans ce même ordre d'idées qui le distinguait comme écrivain : la morale encadrée dans un récit presque toujours intéressant. Souvestre mourut le 5 juillet 1854. L'Académie française fit un acte de justice lorsque, dans sa séance générale du 24 août 1854, elle décerna à sa veuve le prix Lambert, destiné à honorer l'écrivain le plus utile. Souvestre avait écrit dans les recueils périodiques importants tels que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, le *Magasin pittoresque*, le *Dictionnaire de la conversation*. Quelques-uns des travaux qu'il leur fournit furent ensuite convertis en ouvrages publiés séparément. Quant à ses pièces de théâtre, conçues en général au point de vue de ses romans et souvent tirés d'eux, elles réussirent précisément en raison du but que se proposait l'auteur, de moraliser en intéressant. Dans le nombre nous citerons l'*Oncle Baptiste*, que le talent de Bouffé faisait ressortir. Voici d'ailleurs la liste des écrits de Souvestre, récits et travaux divers : 1° *Trois femmes poètes inconnues*, Nantes, 1829; 2° *Récits poétiques*, dans la *Revue de l'Ouest*, ibid., 1831; 3° *Poésie et théâtre* : cantate polonaise, musique de Pilate, ibid., 1831, in-8°; 4° *Des arts comme puissance gouvernementale et de*

la nouvelle constitution à donner au théâtre, *ibid.*, 1832; 5° *Résumé de la méthode Jacotot*, 1829, in-8°; 6° *l'Enseignement universel à Nantes*, *ibid.*, 1830 et 1832; 7° *l'Echelle des femmes*, Paris, 1835, 2 vol. in-8°; 8° *la Grande Dame*, *ibid.*, 1835, 2 vol. in-8°; 9° *le Finistère en 1836*, faisant suite à l'ouvrage de Cambry, Brest, 1835; 10° *les Derniers Bretons*, 1836, 4 vol. in-8°, et 1843, grand in-48; 11° *la Maison rouge*, Paris, 1837, 2 vol. in-8°, ouvrage publié d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans la *Revue de Paris*; 12° *Riches et pauvres*, suivi du *Dernier Amour*, *ibid.*, 1837; 13° *l'Homme et l'Argent*, *ibid.*, 1839 et 1854, 2 vol. in-8°; 14° *le Journalisme*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°; 15° *les Mémoires d'un sans-culotte bas-Breton*, *ibid.*, 1840, 3 vol. in-8°; 16° *Pierre et Jean*, *ibid.*, 1842, 2 vol. in-8°; 17° *la Goutte d'eau*, *ibid.*, 1842, 2 vol. in-8°; 18° *le Mât de cocagne*, *ibid.*, 1842, 2 vol. in-8°; 19° *Deux misères*, *ibid.*, 1843, 2 vol. in-8°; 20° *la Valise noire*, *ibid.*, 1843-1844, 2 vol. in-8°; 21° *le Foyer breton*, tradition populaire, *ibid.*, 1844, 1 vol. grand in-8°, illustré par Bertall, Johannot, etc.; 22° *la Bretagne pittoresque*, Nantes et Paris; 23° *le Monde tel qu'il sera*, Paris, 1845-1846, illustré par Bertall, etc.; 24° *les Réprouvés et les Elus*, *ibid.*, 1845, 4 vol. in-8°, et 1854, nouvelle édition précédée de la *Philosophie sous les toits*; 25° *les Péchés de jeunesse*, 1849, in-fol., publié d'abord dans le journal le *National* (août-septembre 1849); 26° *le Sceptre de roseau*, *ibid.*, 1852; 27° *le Roi du monde*, *ibid.*, même année, 2 vol. in-8°. 28° *Causeries historiques et littéraires*, Genève, 1854, 2 vol. in-12; 29° *le Mémorial de famille*, Paris, 1854, 1 vol. in-12. — Théâtre : 1° *l'Auteur posthume*, comédie en un acte et en vers, Nantes, 1830; 2° *Henri Hamelin*, comédie en trois actes et en prose, Paris, 1838; 3° *l'Interdiction*, drame en deux actes, *ibid.*, 1838; 4° *Maitresse et fiancée*, drame en deux actes mêlés de chant, *ibid.*, 1839, in-8°; 5° *Ainée et cadette*, comédie en deux actes, *ibid.*, 1840, in-8°; 6° *la Protectrice*, 1841, in-8°, en collaboration avec M. Brune; 7° *l'Oncle Baptiste*, comédie en deux actes, *ibid.*, 1842 et 1844, in-8°; 8° *Pierre Landais*, drame en cinq actes et en prose, *ibid.*, 1843, in-8°; 9° *la Parisienne*, comédie-vaudeville en deux actes, en collaboration avec M. Dubois; 10° *le Mousse*, comédie-vaudeville en deux actes, *ibid.*, 1846, in-8°; 11° *un Homme grave*, comédie-vaudeville, 1846, in-8°; 12° *les Deux Camusot*, comédie-vaudeville en un acte, *ibid.*, 1846, in-8°; 13° *Charlotte*, drame en trois actes, précédé de la *Fin d'un roman*, prologue, *ibid.*, 1846, en collaboration avec M. Bourgeois; 14° *le Bonhomme Job*, comédie-vaudeville en trois actes, *ibid.*, 1846, in-8°; 15° *le Filleul de tout le monde*, comédie-vaudeville en quatre actes, *ibid.*, 1847, in-18; 16° *le Chirurgien major*, comédie-vaudeville en un acte, *ibid.*, 1847, in-18; 17° *Pour arriver*, drame en

trois actes, Poissy, 1847, in-18; 18° *le Pasteur ou l'Evangile et le foyer*, drame en cinq parties, Paris, 1849, in-18, en collaboration avec M. Eug. Bourgeois. On peut consulter sur Souvestre une remarquable notice de M. Charton dans le *Magasin pittoresque* de 1854. R—LD.

SOUVIGNY (GUILLE), oratorien, né à Blois, vers la fin du 16^e siècle, après avoir professé les humanités et la rhétorique dans plusieurs collèges, se rendit à Rome avec le savant P. Morin. Léo Allatius et Lucas Holstenius furent étonnés de son profond savoir dans le grec et de son rare discernement dans la connaissance des manuscrits; ils lui ouvrirent une libre entrée dans la bibliothèque du Vatican. On le regardait comme un des plus habiles hellénistes de son siècle, et l'abbé de Longuerue dit qu'il fut d'un grand secours au P. Morin, bien moins savant que lui dans cette partie. Après son retour de Rome, le P. de Souvigny se retira à Orléans, où il mourut en 1672. On a de lui : 1° *Cyri Theodori Prodomi epigrammata, primum latine donata, in universam scripturam*, Paris, 1632, in-4° (voy. THÉODORE). La version est en vers, comme l'original, placés l'un et l'autre en regard. 2° *Trattato del computo ecclesiastico*, Rome, 1641, in-8; 3° *Hellas in natales Delphini Gallici*. C'est une élégie composée en grec par Allatius, traduite en vers latins par le P. de Souvigny, qui est imprimée à la tête du livre intitulé *De Ecclesiæ occidentalis perpetua consensione*. Elle y occupe trente pages. 4° *Quelques Lettres*, dont une fort intéressante, se trouvent dans la *Défense de l'Eglise romaine* contre Leydecker. T-D.

SOUVRÉ (GILLES DE), marquis de Courtenvaux, maréchal de France, né vers 1540, descendait d'une ancienne maison originaire du Perche. Il embrassa jeune la profession des armes et suivit en Pologne le duc d'Anjou, depuis Henri III. A son retour, ce prince le créa grand maître de sa garde-robe et capitaine du château de Vincennes. Peu de temps après, le duc de Montmorenci fut enfermé dans cette forteresse. La reine mère, ayant conçu l'odieuse dessein de faire périr cet illustre prisonnier, fut obligée de sonder Souvré, qui fit avorter le complot (voy. l'*Histoire de de Thou*, liv. 61). Souvré fut compris dans la promotion des chevaliers du St-Esprit, en 1585. Il se distingua par sa valeur à la bataille de Coutras, et pendant les troubles de la Ligue, il sut conserver au roi la ville de Tours. Attaché sincèrement à Henri III, il ne pouvait excuser les torts réels de ce monarque, et souvent il lui faisait entendre le langage de la vérité, mais quand il vit l'autorité royale compromise par les factions, il ne se montra pas moins empressé de justifier les fautes du roi qu'il ne l'avait été de les blâmer. Crillon remarqua ce changement et lui adressa des reproches à ce sujet. « Hélas ! dit « Souvré, le roi est si malheureux. » Au mois de janvier 1589, il eut l'honneur de recevoir ce monarque à Tours, et quoiqu'il fût loin d'être habi-

tuellement fastueux, il déploya la plus grande magnificence dans les fêtes qu'il offrit à son royal hôte. Il reconnut, l'un des premiers, les droits de Henri IV au trône et le servit avec une inébranlable fidélité. Le duc de Mayenne lui fit proposer cent mille écus d'or pour embrasser le parti de la Ligue : « Ce serait, dit Souvré, payer trop cher un traître. » On voulut alors lui persuader que Henri IV soupçonnait sa conduite et avait l'intention de lui ôter le gouvernement de la Touraine. « Quand bien même, répondit Souvré, le roi serait injuste à mon égard, il n'en serait pas moins mon roi, et je ne cesse de le servir. » Henri le nomma gouverneur du Dauphin, et il remplit cette place avec beaucoup de zèle (1). Il obtint, en 1613, le bâton de maréchal et mourut, en 1624, à l'âge de 84 ans. On a un *Discours sur la mort de Gilles de Souvré, marquis de Courtanvaux*, Paris, 1626, in-8°. W—s.

SOUVRÉ (JACQUES DE), grand prieur de France, était fils du précédent. Reçu dans l'ordre de Malte à l'âge de cinq ans, il fut attaché, dès sa première jeunesse, à la personne de Louis XIII. Après avoir débuté par prendre part à quelques sièges et combats en France, il se rendit, en 1628, à Malte, pour commencer ses caravanes ; mais, instruit que la guerre venait d'éclater en Italie, il rejoignit l'armée, signala sa valeur au siège de Casal et leva bientôt, à ses frais, un régiment de cavalerie, dont il garda le commandement pendant quinze années. Nommé lieutenant général, il fit, en 1646, avec les galères de France, le siège de Portolongone, où il se couvrit de gloire. Durant les guerres de la Fronde, il resta fidèle au parti de la cour et saisit toutes les occasions de donner à la reine mère des preuves de son dévouement. Accrédité, en 1648, près de Louis XIV, par l'ordre de Malte, il lui rendit de grands services et soutint son rang au milieu de la cour la plus magnifique de l'Europe. Le commandeur de Souvré (c'est ainsi qu'on le nommait alors) aimait les lettres et le plaisir. Sa maison était le rendez-vous habituel des épicuriens les plus spirituels. Personne n'appréciait mieux le mérite et la qualité des vins ; aussi faisait-il avec les frères Broussin, immortalisés par Chapelle (*voy. ce nom*), et avec Villandri, partie de l'ordre fameux des *Coteaux* (2). Il devint, en 1667, grand prieur de France et fit divers embellissements à l'hôtel du Temple. Il mourut septuagénaire, le 22 mai 1670, et fut inhumé dans l'église de St-Jean de Latran, dépendante de sa commanderie, et où l'on voyait son tombeau de marbre blanc, par Anguier le cadet, célèbre sculpteur. Son portrait a été gravé,

d'après Mignard, format in-fol. — L'aîné des frères du grand prieur (Jean, II du nom), chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de sa chambre, gouverneur de Touraine, etc., etc., mourut à Paris, en 1656, âgé de 72 ans. — Entre autres enfants, il eut Charles DE SOUVRÉ, qui fut seigneur de la Chapelle, abbé de St-Calès, et prit, après la mort de ses frères et du vivant de son père (qu'il précéda dans la tombe, le 3 mai 1646), la qualité de marquis de Courtanvaux. — Charles de Souvré fut le dernier de la branche aînée de son nom. Il laissa deux filles, dont la seconde, Anne DE SOUVRÉ, marquise de Courtanvaux, née posthume, en 1646, épousa, en 1662, François-Michel le Tellier, marquis de Louvois, ministre de Louis XIV (*voy. Louvois*). Par ce mariage, la terre de Souvré et le marquisat de Courtanvaux passèrent dans la maison de Louvois. L—P—E et W—s.

SOUWAROW ou SOUWOROW — RIMNITZKOI (PIERRE-ALEXIS-WASILIOVICH, comte), feld-maréchal russe, naquit en 1730 à Suskoï, petit village dans l'Ukraine. Son père, qui était officier, l'envoya fort jeune à St-Petersbourg, où Souwarow fut élevé dans l'école des cadets. Il entra au service à l'âge de dix-sept ans, fit une campagne contre la Suède et parvint au grade de lieutenant. Son courage et sa valeur se développèrent mieux encore dans la guerre de sept ans, nommé à la fameuse bataille de Zorn-dorf, où il eut un commandement comme major et où, malgré ses blessures, il sauva une partie du corps russe en couvrant sa retraite. Il ne prit pas une part moins active à la bataille de Kunnersdorf, et fit partie du corps qui s'empara de Berlin. Il se distingua aussi à l'affaire de Reichenbach, près de Breslau, et à celle de Kloster-Wallstadt. Lorsque Frédéric II vint camper près de Schweidnitz et que Platen marcha au secours de Colberg, le général Berg ayant été envoyé à la poursuite des Prussiens, Souwarow dirigea une attaque imprévue contre Landsberg, et il battit le général Curbière, qu'il fit prisonnier. Quelque temps après, il surprit le petit bourg de Jolnaw. En 1762, il revint dans sa patrie avec l'armée russe, et fut promu au grade de colonel, puis à celui de brigadier des armées. Il épousa, à la même époque, une princesse Proscuirowsky, nièce de Romanzow ; mais cette union ne fut pas de longue durée, et, du consentement des deux parties, le divorce la rompit. Chaque nouvelle guerre dans laquelle la Russie fut engagée donna à Souwarow l'occasion de faire éclater sa bravoure ; mais ce fut surtout en Pologne qu'il en donna des preuves plus multipliées. Il commanda, comme brigadier, l'assaut de Cracovie, en 1768. Ayant été détaché aussitôt après pour Varsovie, il fit une marche de 80 milles en douze jours ; battit Kotelupowski, dispersa le corps des deux Pulawski et se rendit à Lublin. Nommé général-major, en 1770, il battit encore les con-

(1) Le *Journal de Henri IV*, par l'Etoile, contient quelques détails pleins de naïveté sur la manière dont Souvré s'acquittait de ses fonctions de gouverneur de Louis XIII.

(2) *Voy. relativement à l'Ordre des Coteaux*, outre les notes sur la troisième satire de Boileau (édit. de M. de St-Surin, t. 1^{er}, p. 117), la *Vie de St-Evremond*, par Desmaizeaux, et le *Dicł. étym. de Ménage*.

fédérés sous les ordres d'Oginski, à Stralovitz, où 1.000 hommes furent taillés en pièces et 700 faits prisonniers. Ce fut alors que les armées des trois grandes puissances qui entouraient la Pologne occupèrent en même temps ce royaume et que le premier partage s'accomplit. Souwarow retourna à St-Petersbourg, où il fut chargé de l'inspection des frontières de la Fionie. Après avoir pris un peu de repos, il entra en campagne contre les Turcs avec un corps séparé (1773). Ayant franchi rapidement le Danube, il attaqua l'ennemi près de Turtukay, le battit deux fois et s'empara de la place. Investi, peu de temps après, du commandement d'un corps plus considérable, il remporta une nouvelle victoire à Hirsowt. En 1774, il fut nommé lieutenant général et commanda la deuxième division du corps de réserve. Réuni au général Kamensky, il obtint encore sur les Turcs une victoire décisive près de Kosludje. En 1782, il fut envoyé en Crimée contre les Tartares-Nogays, et les obligea de faire leur serment de soumission. Il se rendit à Moscou, en 1783, pour commander la division de Wolodemir, et fut nommé, l'année suivante, général en chef et gouverneur de la Crimée. Souwarow s'acquitta de ces éminentes fonctions avec autant de prudence que d'habileté, jusqu'au moment où, la Porte ayant de nouveau déclaré la guerre à la Russie, il fut chargé de commander le corps des environs de Kiow et de Pultawa. C'était l'époque du voyage que Catherine fit dans ces contrées avec Joseph II; Souwarow eut l'honneur d'être présenté à ces deux souverains à Cherson, où il commandait, et où les Turcs ne tardèrent pas de venir l'attaquer. Débarqués avec 7,000 hommes près de Kinburn, ils tombèrent sur le corps de Reck, son lieutenant. Ce général ayant reçu une blessure grave et sa troupe ayant pris la fuite, Souwarow accourut et repoussa l'ennemi; mais il reçut aussi une violente contusion et tomba sans connaissance. On le transporta loin du champ de bataille, et les troupes, le croyant mort, se mirent à fuir. Souwarow, revenu de son évanouissement, court après les fuyards et saute à bas de son cheval, s'écriant : « Mes enfants, je vis encore ! » Ils se rallient de nouveau : l'attaque recommence avec une vigueur extraordinaire; Souwarow est encore une fois blessé à la main, mais il ne permet pas qu'on le panse avant que tous les Turcs soient tués ou poussés à la mer. Peu de temps après, Potemkin ayant assiégé Okzakow, le commandement de son aile gauche fut confié à Souwarow, qui reçut encore une blessure grave dans le cou. Obligé de se faire transporter à Kinburn, il faillit y périr par l'explosion d'un caisson d'artillerie. L'année suivante, il eut le commandement du corps stationné près de Berlat, et, conjointement avec le prince de Cobourg, il battit les Turcs près de Fokschany; puis auprès du fleuve Rimnick, où les deux armées alliées triomphèrent,

XXXIX.

le 22 septembre 1789, du grand vizir, qui avait 100,000 hommes sous ses ordres (roy. SÉLIM III). Les deux chefs agirent de la meilleure intelligence, et ils conçurent l'un pour l'autre une amitié bien rare en pareil cas (roy. SAXE-COBOURG). L'empereur Joseph II donna à Souwarow le titre de comte de l'Empire, et l'impératrice, sa souveraine, celui de comte de l'empire russe, avec le nom de Rimniskoï et un présent considérable. Mais l'un des événements les plus importants de cette longue carrière de travaux et de succès est, sans doute, la prise d'Ismaïlow, forteresse de la Bessarabie, non loin des bouches du Danube. Souwarow y fut appelé par le prince Potemkin, le 11 décembre 1789, et dès le 22 du même mois, il se rendit maître de la place, à la suite d'un assaut qui coûta la vie à un nombre immense de Turcs. Il avait donné l'ordre de ne point faire de quartier, et ce ne fut qu'au moment où la garnison, rejetée à son dernier retranchement, implora la générosité du vainqueur que le carnage cessa. On se battit des deux côtés avec une sorte de rage, pendant sept heures; le nombre des prisonniers fut de 11,000 et celui des morts de 24,000; il fallut huit jours entiers pour les enterrer. Le butin fut immense; mais Souwarow ne s'approprias pas même un cheval; et l'on peut dire que, sous ce rapport, jamais chef d'armée ne fut plus réservé et plus digne d'éloges. Après ce brillant exploit, il reçut le gouvernement de Catharinoslaw, dans la Crimée. La paix ayant été conclue, il goûta quelques années de repos jusqu'aux troubles de la Pologne, en 1794. Envoyé alors contre l'armée polonaise, que commandait Kosciusko, il obligea bientôt toutes les forces des insurgés de se renfermer dans Varsovie (roy. KOSCIUSKO), et termina cette courte campagne, le 4 novembre, par la prise de Praga, espèce de faubourg de cette capitale, où s'étaient réfugiés les derniers appuis de l'indépendance polonaise. Praga, très-bien fortifiée, avait une artillerie nombreuse et 25,000 hommes de garnison. Les Russes l'attaquèrent sur sept colonnes avec toute l'impétuosité et la précision qui distinguèrent toujours les opérations dirigées par Souwarow : en moins de quatre heures, toutes les fortifications étaient enlevées de vive force et 6,000 hommes baignaient de leur sang l'étroit espace du combat. La terreur s'empara des assiégés : la plus grande partie se dirigeant vers la Vistule pour passer sur le pont de bateaux, ce pont s'écroula sous le poids; 2,000 hommes trouvèrent la mort dans les flots, 8,000 furent faits prisonniers, et il n'échappa qu'un très-petit nombre à ce désastre. 72 canons et tous les magasins de munitions et de vivres tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le 9 novembre 1794, Souwarow fit son entrée solennelle à Varsovie; la guerre de Pologne fut terminée, et le dernier partage de ce royaume put se consommer sans obstacle. L'impératrice envoya au général victo-

rieux une couronne de feuilles de chêne entrelacées de pierres précieuses, du prix de six cent mille roubles, avec un bâton de commandement d'or massif et garni de brillants. Cette princesse le nomma en même temps feld-maréchal général, et lui laissa la faculté de choisir un régiment qui porterait son nom pour toujours. Enfin elle ajouta à ces bienfaits sept mille paysans et des terres considérables, où il put jouir de quelque repos jusqu'à la fameuse coalition de 1799. Paul I^{er}, qui venait alors de monter sur le trône de Russie, avait juré d'abattre la puissance révolutionnaire de la France, et il forma avec l'Autriche une ligue puissante. Souwarow, nommé feld-maréchal autrichien, fut le généralissime de la coalition, et il conduisit contre les Français une première armée de 30,000 combattants. Déjà les Autrichiens avaient obtenu quelques succès, lorsqu'il arriva dans les environs de Vérone, au commencement d'avril (*voy. SCHÉRER*). Le général autrichien Chasteler lui ayant proposé le lendemain de son arrivée de faire une reconnaissance, il lui répondit : « Je ne connais pas d'autre manière de reconnaître l'ennemi que de marcher » à lui et de le battre. » Peu de jours après il acheva la défaite de l'armée républicaine à Cassano (27 avril) et la força de se retirer en Piémont. Le lendemain, il entra dans Milan et continua sa marche vers les Alpes. Le général Moreau, qui avait pris le commandement de l'armée française, s'étant alors retiré vers l'Etat de Gènes, l'armée austro-russe occupa Turin et se répandit dans le Piémont, où son généralissime fit distribuer des proclamations destinées à soulever les habitants contre les Français. On prétendit même qu'il voulut dès lors que le roi de Sardaigne rentrât dans ses Etats; mais que cet empiètement contraria la cour de Vienne. Le général Macdonald était alors coupé et sans communication dans le royaume de Naples; il reçut ordre de faire tous ses efforts pour se réunir à Moreau; et, dans cette intention, il traversa les Etats de l'Eglise, pénétra en Toscane et vint forcer le généralissime des Austro-Russes à changer tous ses plans d'invasion. Souwarow, accouru sur les bords de la Trébia avec toutes les troupes dont il put disposer (1), livra à Macdonald, pendant trois jours, de sanglantes batailles, où il déploya autant de vigueur que de fermeté, et l'obligea de retourner sur ses pas. Mantoue, Alexandrie et la plupart des places se rendirent bientôt par capitulation; et toute l'Italie, jusqu'à la rivière de Gènes, sembla perdue pour les Français. Cependant Moreau avait fait sa jonction avec l'armée de Naples; et renforcé encore par des corps nombreux venus de l'intérieur, il menaçait de reprendre le Piémont, lorsque toutes

ses troupes furent mises sous les ordres de Joubert (*voy. ce nom*). La bataille de Novi, où périt ce guerrier, est sans nul doute une des victoires les plus sanglantes et les plus disputées qu'ait obtenues Souwarow; mais ce n'est certainement pas celle où il montra le plus de talent et d'habileté. Il y sacrifia évidemment ses troupes dans des attaques meurtrières et mal combinées; et les pertes qu'il y fit furent telles qu'après la retraite des Français, il se vit hors d'état de profiter de ses avantages. Les plans qui furent adoptés à cette époque par les divers cabinets et qui lui furent transmis par le conseil aulique, contrarièrent toutes ses idées et le mécontentèrent au dernier point. Cependant il n'hésita pas à s'y conformer et se dirigea, avec son corps d'armée extrêmement affaibli vers les montagnes de la Suisse, où il devait remplacer l'archiduc Charles, descendu vers le bas Rhin, et se réunir à la seconde armée russe, commandée par Korsakoff; mais déjà cette armée avait été défaite à Zurich (*voy. MASSÉNA*), lorsque Souwarow approcha de la position où il devait prendre en flanc les Français; et il se trouva lui-même environné d'ennemis victorieux, n'ayant pour retraite que d'affreux précipices. Dans une situation aussi difficile, il fit une retraite aussi glorieuse peut-être que ses plus grandes victoires. Alors, de plus en plus mécontent de la cour de Vienne, il se sépara entièrement des armées autrichiennes pour cantonner ses troupes en Bavière et en Bohême, en attendant des ordres de sa cour. Ces ordres furent de revenir en Russie. Paul I^{er} (*voy. ce nom*) n'était pas moins que Souwarow mécontent de ses alliés; rien ne put calmer son ressentiment contre la cour de Vienne. Ce monarque annonça par un ukase que Souwarow ferait une entrée triomphale à St-Petersbourg, où il serait logé au palais impérial, et qu'un monument lui serait élevé dans la capitale; mais par suite de cette mobilité qui le caractérisa, on vit tout à coup le monarque accabler de toute sa disgrâce celui qu'un instant auparavant il avait cru ne pouvoir assez récompenser; et pourquoi? parce que Souwarow avait négligé de faire exécuter littéralement quelques ordonnances de discipline! Ce général apprit son malheur à Riga; déjà il était malade, et cette nouvelle ajouta beaucoup à son mal. Il entra presque *incognito* à St-Petersbourg, alla habiter un quartier éloigné; chez une de ses nièces, où il mourut quinze jours après son arrivée. Sa mort fit une vive impression dans St-Petersbourg; et la plus grande partie des habitants suivit son convoi funèbre. Malgré sa petite taille et sa physionomie assez insignifiante, Souwarow semblait respirer par le génie de la guerre. Sa bravoure était à toute épreuve, et son talent fut surtout de savoir la communiquer aux soldats. Son mot d'ordre était toujours « en avant et frappe; *stupai i be.* » Les meilleurs juges dans cette partie ont vanté la

(1) Quoique Souwarow eût été nommé généralissime de toutes les troupes de la coalition, le conseil aulique de Vienne avait ordonné à un corps nombreux de l'armée autrichienne de rester au siège de Mantoue, de sorte que le généralissime ne put conduire à la Trébia qu'une faible partie de l'armée autrichienne.

rapidité de son coup d'œil et surtout la vivacité de ses attaques. Il n'essuya jamais de défaites. Il vivait d'une manière singulière et quelquefois bizarre; sa nourriture, son costume et jusqu'à sa piété tenaient plus des mœurs des Tartares que des usages européens. Cependant il ne manquait pas d'instruction ni de politesse. Quelques écrivains en ont fait une véritable caricature; et ils ont singulièrement noirci son portrait. On a cité pour preuve de sa rigueur les assauts d'Ismailow et de Praga. Nous avons sous les yeux l'ordre que donna Souwarow à son armée, et nous voyons positivement qu'il lui prescrivit d'agir « avec la plus grande énergie contre les « gens armés, mais d'épargner les gens sans « armes, les habitants et ceux qui demanderont « quartier. » On voit par cet ordre combien Souwarow avait acquis, par sa longue expérience, l'habitude de tout prévoir et de tout préparer en pareil cas. On a imprimé, en 1819, à Moscou : *Vie de Souwarow, tracée par lui-même, ou Collection de ses lettres et de ses écrits*, avec des remarques par Serge Glinka, 2 vol. in-8°. Beaucoup d'autres écrits sur cet homme célèbre ont paru dans différentes langues : 1° *Histoire des campagnes du maréchal Souwarow*, 3 vol. in-8° et 3 vol. in-12, Paris, 1799 et 1802, seconde édition (la première, qui ne comprenait que les premières campagnes, en 2 volumes in-8°, avait paru à Hambourg); 2° *Histoire du feld-maréchal Souwarow, liée à celle de son temps*, par L.-M.-P. de Laverne, vol. in-8°, Paris, 1809; *la Vie et les Campagnes du feld-maréchal russe comte Souwarow-Rimniski*, par S.-F. Authling, un de ses aides de camp, 3 vol. in-8° (en allemand), Gotha, 1796-1799, 3 vol. in-8°; traduit en anglais, Londres, 1799, 2 vol. in-8°; en français, Gotha, 1796-1799, 3 vol. in-8°; 4° *Précis historique sur le feld-maréchal Souwarow*, vol. in-8°, par Guillaumanches, officier de son état-major; 5° *Vie et campagnes de Souwarow*, par Frédéric Smith (en allemand), Vilna, 1832-1834, 2 vol. in-8°; St-Petersbourg, 1838, 2 vol. in-8°; 6° *Histoire du prince Souwarow*, traduit du russe, de N.-A. Polevir, par J. de la Croix, Riga, 1830, in-8°. Le généralisme russe a trouvé, chose bien rare aujourd'hui, un biographe qui a écrit sa vie en latin : *Vita comita Suwaroff*, Budæ. 1799, in-8°. — Le prince Souwarow, lieutenant général, son fils unique, qui avait hérité de tous ses biens et titres, se noya, en 1811, près de Rimnick, dans les lieux mêmes qui, trente ans auparavant, avaient été signalés par une grande victoire de son père.

M—d j.

SOUZA (JEAN DE), historien portugais, était né à Damas, en Syrie, de parents catholiques, vers l'année 1730. Dans sa jeunesse, les capucins français de cette mission l'ayant décidé à s'établir dans une maison de commerce de leur nation, il s'embarqua pour l'Europe; et après avoir éprouvé beaucoup de fatigues pendant ce voyage,

il fut enfin jeté par une tempête dans le port de Lisbonne, où il débarqua. Son arrivée en cette ville date de 1750; et dès cette même année, il se vit aidé de tout le crédit de la maison de Saldanha, dont l'amitié pour lui ne se démentit jamais. Gaspard de Saldanha, ayant été nommé recteur de l'université de Coïmbre, l'emmena avec lui, lui confia les affaires les plus secrètes, et le fit connaître au comte d'Oeiras, depuis marquis de Pombal. Quand Souza eut passé la première jeunesse, il entra dans le tiers ordre de St-François, en 1770. A peine avait-il fait profession, qu'il fut choisi par le gouvernement portugais pour remplir la place de secrétaire-interprète à la suite de l'ambassade que le roi Joseph I^{er} envoya, en 1773, à l'empereur de Maroc. L'aptitude qu'il montra dans cet emploi le fit fréquemment employer dans ces sortes de négociations. La reine Marie fonda dans le couvent de Jésus une chaire de langue arabe, dont Souza fut nommé professeur, et pour laquelle il a composé la grammaire dont on se sert aujourd'hui. Tous ces services furent récompensés par un emploi de commis de la secrétairerie-d'état de la marine que cette princesse lui conféra. L'académie royale des sciences de Lisbonne, peu de temps après son institution, nomma le P. de Souza son correspondant, et finit par se l'associer, en 1792. Il est mort dans le couvent de Jésus, à Lisbonne, le 29 janvier 1812, laissant des regrets surtout aux malheureux que secourait son ardente charité. Outre la grammaire dont nous venons de parler, on a de lui, en portugais : 1° *Vestiges de la langue arabe en Portugal, ou Dictionnaire étymologique des mots portugais dérivés de l'arabe, composé par ordre de l'académie royale des sciences de Lisbonne*, 1789; 2° *Mémoire sur quatre inscriptions arabes, avec leurs traductions* (dans les Mémoires de littérature de l'académie, 5^e vol.); 3° *Récit de l'arrivée des princesses africaines dans cette capitale de Lisbonne*, 1793; 4° *Documentos*, etc., documents arabes extraits des archives de Lisbonne, etc. On conserve de lui plusieurs manuscrits, tels que les journaux de ses voyages; des mémoires sur des médailles et autres inscriptions arabes, que le P. Joseph de Moura, son élève et son successeur, se proposait de publier.

E—s.

SOUZA (ADÈLE FILLEUL, d'abord comtesse DE FLAHAUT, puis baronne DE), naquit en 1760, à Paris, d'une famille de bourgeoisie très-honorable et dont Marmontel parle avec éloge dans ses mémoires. Remarquée dès sa jeunesse par sa beauté et les charmes de son esprit, elle épousa à l'âge de vingt-quatre ans le comte de Flahaut, lieutenant général des armées du roi, dont elle eut en 1785 un fils qui fut aide de camp de Napoléon, puis de Louis-Philippe. Il paraît que cette union ne fut point heureuse. Madame de Flahaut voyageait en Allemagne et en Angleterre, lorsque son premier époux mourut sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Elle ne revint en France

qu'après la chute de Robespierre, et elle vécut longtemps dans une grande intimité avec mesdames Tallien, Beauharnais et autres dames qui, à cette époque, tenaient le premier rang dans les salons de la capitale. Bientôt distinguée par Talleyrand, ce fut dans sa société qu'elle connut le diplomate portugais Souza, qu'elle épousa en 1802 (voy. l'article suivant). Privée de fortune, elle composa des romans dont la publication lui valut quelques bénéfices. Les romans de madame de Souza contrastent avec le genre anglais, alors à la mode; ils offrent une peinture vraie, quoique un peu embellie, des mœurs et des usages de la haute société française du 18^e siècle. Madame de Souza, dont le caractère était si plein de bonté et de douceur, s'était peinte elle-même souvent dans ses écrits. La plupart des journaux et des écrivains de ce temps-là, entre autres Chénier et Legouvé, en parlèrent avec de grands éloges. Le second mariage de madame Souza fut très-heureux. Les goûts et les habitudes littéraires des deux époux étaient dans une parfaite harmonie. Elle devint veuve une seconde fois en 1825, et dès lors elle vécut dans une retraite absolue jusqu'à sa mort, arrivée en 1836. Dans une notice publiée à cette époque par Casimir Bonjour se trouvent quelques détails qui font assez comprendre ce que furent les derniers temps de sa vie : « La restauration, y est-il dit, fut marquée pour madame de Souza par un triste événement : son fils, aide de camp de l'empereur, fut exilé et longtemps séparé d'elle! Depuis cette époque, elle se voua à la retraite et vécut uniquement pour sa famille et pour un petit nombre d'amis distingués qu'elle charmait par ses spirituelles causeries.... Ce fut alors que je la connus.... », ajoute l'auteur de la notice. Les ouvrages publiés de madame de Souza sont : 1^o *Adèle de Sénange, ou Lettres de lord Sydenham*, avec une préface par le marquis de Montesquiou, Londres, 1794, in 8°, 1^{re} édition; Hambourg, 1796, 2 vol. in-8°; Paris, 1798, 1805, 1808, 2 vol. in-12; *ibid.*, 1827, 2 vol. in-18. « Cet ouvrage, dit Legouvé, commença et fit la réputation de son auteur. Il parut dans un temps où l'on était inondé des sombres productions des romanciers anglais qui croient plaire avec des spectres et des horreurs, et comme il n'a rien d'un si lugubre appareil, comme tous les ressorts en sont simples, il reposa agréablement de ces compositions tristes et convulsives. Il ne dut pas le grand succès qu'il obtint à ce seul contraste, il le dut surtout à l'intérêt de l'action, à l'ingénuité des caractères, à la légèreté du style, à l'art des développements et aux sentiments délicats dont il est orné. » 2^o *Emilie et Alphonse, ou le Danger de se livrer à ses premières impressions*, Paris, 1799, 1805, 1823, 3 vol. in-12; 3^o *Charles et Marie*, Paris, 1802, 1 vol. in-12; il y en a une traduction espagnole, Paris, 1831, in-18; 4^o *Eugène de Ro-*

thelin, Paris, 1808 et 1811, 2 vol. in-12; 5^o *Eugénie et Mathilde, ou Mémoires de la famille du comte de Revel*, Paris, 1811, 3 vol. in-12. Madame de Blesenski a publié, sous le titre de *Ladislas*, une suite à ce roman. 6^o *Mademoiselle de Tournon*, Paris, 1820, 2 vol. in-12. Charles Cotolendi avait publié, en 1678, une nouvelle historique sous le titre de *Mademoiselle de Tournon*, qui a au moins donné à madame de Souza l'idée de son roman. *La comtesse de Fargy*, Paris, 1822, 4 vol. in-12; 8^o *La duchesse de Guise, ou Intérieur d'une famille illustre dans le temps de la Ligue*, drame en 3 actes, Paris, 1831, in-8°; les *Oeuvres complètes* de cette dame, revues, corrigées et augmentées, ont été publiées par l'auteur en 6 volumes in-8°, ou 12 volumes in-12, Paris, 1821-1822. M—D J.

SOUZA-BOTELHO (DOM JOSÉ-MARIA), époux de la précédente, également distingué comme diplomate et comme littérateur, de l'une des familles les plus illustres du Portugal, était fils du gouverneur général de la province de St-Paul au Brésil, et naquit à Oporto, le 9 mars 1758. Au sortir de l'université de Coïmbre, où il avait terminé ses études, commencées au collège des nobles, il entra dans l'armée et y servit depuis 1778 jusqu'en 1791. Nommé à cette époque, ministre plénipotentiaire en Suède, il découvrit le premier un ancien traité de commerce entre les deux pays, dont on avait perdu depuis longtemps le souvenir, et il parvint à en faire exécuter les stipulations. De Stockholm, il passa en 1795, à Copenhague, avec la même qualité; mais la mort de son père le rappela, quatre ans après, à Lisbonne. Il reçut bientôt l'ordre de quitter cette capitale, et de se rendre à Madrid; cependant il paraît qu'il n'y fit qu'un court séjour, parce qu'il refusa de signer le traité de paix que la France et l'Espagne exigeaient du Portugal, et que Souza regardait comme honteux pour son pays. Il fut alors chargé d'une mission en Angleterre; mais le but de son voyage ne put être atteint, la France n'ayant pas voulu qu'il fût admis, comme il le demandait, au congrès d'Amiens, pour y stipuler les intérêts du Portugal. A la paix générale de 1802, Souza se rendit en France, comme ministre plénipotentiaire, et continua d'y résider jusqu'en 1805. La situation précaire dans laquelle se trouvait alors le Portugal, menacé à la fois par l'Espagne et par la France, et ne pouvant ni se défendre, ni espérer d'être secouru par l'Angleterre, rendait la position de ce ministre fort difficile. En 1805, le cabinet de Lisbonne le choisit pour occuper le poste de ministre plénipotentiaire à St-Petersbourg; mais des motifs particuliers, et qui lui étaient étrangers, ne permirent pas qu'il se rendit à cette nouvelle destination. Dégouté, depuis plusieurs années, des affaires publiques, il résolut de partager son temps entre la société d'un petit nombre d'amis, et l'étude des lettres et des arts, qui avait toujours charmé

ses loisirs. Dès ses plus jeunes années, Camoëns lui avait inspiré le plus vif enthousiasme : il l'admirait surtout comme le poète de sa patrie, et il ne pouvait se lasser de lire et de relire sans cesse ses *Lusiades*, où les faits héroïques de la nation portugaise sont célébrés en si beaux vers. Profondément affecté de l'oubli où l'*Homère portugais* était resté de son vivant, et déplorant l'imperfection de toutes les éditions de son poème, il résolut de lui élever un monument qu'il regardait comme une dette nationale, par une édition nouvelle faite avec le plus grand soin, et où seraient déployées toutes les richesses des arts de l'imprimerie, du dessin et de la gravure. Il ne s'occupa plus dès lors qu'à rassembler et à comparer les différents textes de ce poème publiés à diverses époques. Il se mit en communication avec plusieurs savants nationaux et étrangers, pour s'éclairer de leurs lumières. Ses liaisons avec Gérard, Visconti, Bervic, Van Praet, etc., lui donnèrent l'idée de faire exécuter à Paris même cet ouvrage auquel ces hommes distingués se firent gloire de concourir. Rien ne fut épargné ni soins, ni peines, ni dépenses. Enfin, après douze années du travail le plus assidu, Souza vit terminer sa belle édition, qui ne fut point livrée au public. Le noble éditeur en offrit des exemplaires aux principales bibliothèques de l'Europe, à plusieurs souverains, et à un petit nombre d'amis. Il fit précéder le poème d'une dédicace au roi de Portugal, d'un avertissement rempli de recherches bibliographiques fort curieuses sur les différentes éditions des *Lusiades* (1), et d'une notice sur Camoëns, qui renferme en même temps un jugement critique de l'épopée et des autres ouvrages de ce grand poète. Dans cette notice, Souza, entraîné par son enthousiasme, élève Camoëns au-dessus de tous les poètes modernes, et il laisse même entrevoir qu'il ne le croit inférieur ni à Homère, ni à Virgile (2). Son édition fut l'objet d'un rapport très-flatteur, fait le 25 octobre 1817, par des commissaires de l'Institut (académie des beaux-arts); et Raynouard, dans un article fort étendu, qu'il a consacré à ce livre dans le journal des savants de juillet 1818, en porte un jugement aussi avantageux (3). Après

avoir terminé cette édition des *Lusiades*, Souza avait formé le projet d'écrire l'histoire du Portugal; mais sa santé qui avait déjà commencé à s'affaiblir pendant l'impression du Camoëns, et par suite des soins extrêmes qu'il s'était donnés, ne lui permit pas d'y consacrer assez de temps pour la terminer; il n'en a laissé que des fragments manuscrits qui font regretter que l'œuvre soit restée inachevée. En 1824, il publia dans sa langue maternelle une traduction des fameuses *Lettres portugaises*, avec le français en regard. Cette traduction, faite depuis vingt-cinq ans, ne fut mise au jour par lui, que pour avoir occasion de faire paraître une notice bibliographique destinée à prouver, contre l'opinion générale, qu'il n'a jamais existé que cinq lettres authentiques, et que les six autres qui ont été ajoutées à la première édition de 1669 ne sont qu'une fabrication, et une spéculation de libraire. Quelques mois après cette publication, la santé de Souza s'affaiblit de plus en plus, et après six mois de dépérissement graduel, il mourut le 1^{er} juin 1825. D'une première femme de la maison de Noronha, il n'a laissé qu'un fils, dom Louis-José de Souza, comte de Villaréal. Il n'eut point d'enfants du second mariage qu'il avait contracté à Paris, en 1802, avec la comtesse de Flahault, dont l'article précède. Dans la séance publique annuelle de l'Académie française (25 août 1825), Lemercier a lu une belle ode à la mémoire du comte de Souza.

D—z—s.

SOWERBY (JAMES), artiste et naturaliste anglais, fut d'abord maître de dessin, et, s'étant appliqué particulièrement à dessiner des plantes, il se fit connaître des principaux botanistes anglais, surtout du docteur Smith, président de la société linnéenne, qui l'employa à embellir ses ouvrages et le fit admettre dans cette société. Ainsi encouragé, Sowerby acquit une connaissance étendue de l'histoire naturelle, et il réunit une superbe collection qu'il communiquait généreusement aux personnes qui désiraient l'étudier. Dans cette collection se trouvaient divers météorolithes tombés de l'atmosphère en différentes parties du globe. Il avait fait faire avec l'un de ces aérolithes, tombé à environ 200 milles du cap de Bonne-Espérance, un sabre très-élégamment monté, dont la lame avait deux pieds de long sur deux pouces de large, et qu'il offrit à l'empereur Alexandre, lorsque ce prince se rendit à Londres en 1815; le czar lui envoya une bague d'une riche émeraude, entourée de diamants. Sowerby a publié : 1^o *Livre de dessin pour la botanique, ou Introduction facile à l'art de dessi-*

quelques changements que de Souza n'a pas approuvés de son vivant. Nous citerons seulement celui de l'avant-dernier vers de la 96^e strophe du chant 10, où Verdier a mis *Rapton rio*, le fleuve Raptus au lieu de *rapto rio*, fleuve rapide, qui se trouve dans l'édition in-4^o. On nous assure que Hase et d'autres savants préférèrent cette dernière; et elle a été adoptée par Millié, qui a publié, en 1825, une excellente traduction des *Lusiades*, dédiée à M. de Souza lui-même, et à laquelle il paraîtrait que ce dernier a bien voulu coopérer, du moins par ses avis.

(1) Il existe deux premières éditions des *Lusiades*, imprimées en 1672. Souza n'avait pu consulter que la première, qui appartient à la bibliothèque de Lisbonne et qu'on lui avait envoyée en France. Son ouvrage était imprimé lorsque la bibliothèque nationale de Paris fit acheter à Hambourg la seconde première édition des *Lusiades*, Van Praët en donna communication à Souza, qui fit imprimer à part un second avertissement en portugais, où il mit en regard et discuta les variantes de ces deux premières éditions.

(2) Dans l'article de la *Biographie universelle* consacré à Camoëns (voy. ce nom), madame de Staël rappelle les jugements divers qui ont été portés sur les *Lusiades*; et, tout en prodiguant les plus grands éloges à cette composition, elle pense que les fictions du Tasse rendront toujours sa réputation plus éclatante et plus populaire que celle du poète portugais.

(3) Deux éditions des *Lusiades* ont été publiées à Paris, en portugais, d'après le texte de la belle édition in-4^o de Souza (et non in-folio, comme l'indique l'article de Raynouard). La première in-8^o, dont de Souza prit la peine de revoir les épreuves, est tout à fait conforme à son modèle; dans la seconde, in-32, imprimée chez Aillaud, Verdier de Lisbonne a cru devoir faire

ner les fleurs d'après nature, 1789, in-4°; 2° édit., 1791. 2° *Les Délices du fleuriste*, contenant six figures coloriées, avec des descriptions botaniques, 1791, in-fol.; 3° *les Champignons anglais*, avec des planches, 1796, in-fol.; 4° *Minéralogie anglaise, ou figures coloriées*, avec des descriptions pour éclaircir la minéralogie de la Grande Bretagne, 1803, in-8°; 5° *Description de modèles pour expliquer la crystallographie*, 1805, in-8°. Sowerby a encore donné quelques morceaux dans les mémoires de la société linnéenne. Z.

SOWERBY (GEORGE-BRETtingham), zoologiste anglais, fils du précédent, naquit en 1790. Il étudia spécialement la conchyliologie. En 1818, il fournit à la société linnéenne un travail considérable sur les mollusques brachyopodes, et, en 1822, il commença, mais ne continua point une publication sur les variétés des coquillages fossiles et récents. C'est à son frère aîné que sont dues les gravures, au nombre de plus de deux cents, qui accompagnèrent ce travail considérable. En 1825, Sowerby concourt à la fondation d'un journal zoologique, et, en 1830, fit paraître un ouvrage intitulé *Species conchyliorum*, dont il ne donna néanmoins que la première partie. Sowerby connaissait à fond cette matière. Il contribua à la formation de la riche collection conchyliologique de Cuming. Il mourut le 26 juillet 1854, laissant un fils également distingué comme naturaliste. Z.

SOYE (PHILIPPE DE), graveur, naquit en Hollande, vers l'an 1538. Elève et compatriote de Corneille Cort, il suivit cet artiste à Rome, et il y fixa, comme lui, son domicile. Il exécuta un grand nombre d'ouvrages estimés, dans lesquels on remarque, sinon une aussi grande correction de dessin que dans ceux de C. Cort, du moins un burin plus large et plus hardi. Il publia, en 1568, une suite de portraits des papes, en demi-figures, depuis l'an 408 jusqu'à l'époque où il vivait. Joseph Strutt, peintre anglais, auquel on doit un *Dictionnaire des artistes*, 2 vol. in-4°, trompé par le nom de *Sericus* et de *Sytius*, que de Soye prenait dans ses estampes, et qui n'est que la traduction de son véritable nom, en a fait deux personnages différents. Ses principaux ouvrages sont : 1° *l'Ange ordonnant à St-Joseph de fuir en Egypte*, d'après C. Cort; 2° *St-François recevant les stigmates*, d'après Fréd. Zuccaro. Ces deux pièces sont signées Philippe Soye. 3° *La Vierge avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux*, connue sous le nom de *Vierge au silence*. Sur le prie-Dieu, on lit Philippe Sericus, 1566. 4° *Prométhée enchaîné sur le Caucase*. Cette gravure, faite d'après le tableau du Titien, qui existe dans le palais du roi, à Madrid, est attribuée, par les connaisseurs, à de Soye, quoiqu'elle porte le nom de C. Cort. P-s.

SOYOUTHY ou SIOUTI (ABOUL FADHL ABD-EL RAHMAN DJELAL-EDDYN, surnommé AL-), parce qu'il était natif de la ville de Siout, en Egypte, est un des écrivains arabes le plus souvent cités,

soit pour le nombre prodigieux d'ouvrages qu'il a composés sur toutes sortes de matières, soit pour la réputation qu'il s'est acquise, moins par le mérite réel de ses compilations que par leur multiplicité. On a dit de lui qu'il a seul écrit plus de livres que beaucoup d'hommes n'en ont lu pendant tout le cours de leur vie. Né l'an 849 de l'hégire (1445 de J.-C.), il mourut l'an 911 (1505), sous le règne du sultan Kansouh Al-Gaury, peu d'années avant la conquête de l'Egypte par les Ottomans. L'histoire de sa vie ne pourrait être que la liste de ses ouvrages, s'il était possible de la donner complète; mais la tâche est d'autant plus difficile que divers manuscrits d'un même livre portent souvent un titre différent, et que plusieurs des écrits de Soyouthi sont peut-être inconnus en Europe. Voici ceux que nous pouvons citer : 1° Un *Commentaire* sur le Coran, en forme de scolie, qu'il acheva à l'âge de vingt-deux ans. C'est la continuation d'un autre commentaire composé par Djelal-eddyn Mohammed ben Ahmed al-Mohaly; aussi ces deux livres sont-ils appelés Djelalani, à cause d'un surnom commun aux deux auteurs. Ce travail de Soyouthi est regardé par les musulmans comme son chef-d'œuvre. 2° *Les Miracles les plus surprenants*, contenant les actions et les lois de Mahomet, ouvrage futile, mais écrit élégamment, n° 1683 de la bibliothèque de l'Escurial. 3° *Lumière de la chronologie prophétique*, ouvrage en trois parties, qui traite de l'apostolat de Mahomet, même bibliothèque, n° 1740; 4° *Bibliothèque mahométane, ou Petite collection*, contenant, par ordre alphabétique, les sentences de Mahomet sur l'un et l'autre droit, n° 1075 de la bibliothèque de l'Escurial; 5° *Histoire des divers interprètes du Coran et des traditions*, bibliothèque de Leyde, n° 1873; 6° *les Perles éparses*, histoire critique des traditions mahométanes véritables et apocryphes, bibliothèque de l'Escurial, n° 1749; 7° quatre ouvrages sous le n° 1793 de la même bibliothèque : *vie de Mahomet*, sous le titre de *Modèle de l'homme érudit*; — *Flèches dont l'effet est certain*, contenant les prières des musulmans; — *Recouvrement de la vie*, renfermant quarante traditions mahométanes; — *Essai sur l'origine de l'histoire sacrée musulmane*; 8° *Odeur de roses de Damas, ou Histoire de quelques compagnons de Mahomet qui ont vécu cent vingt ans*, n° 1697 de la même bibliothèque; 9° *Vies des compagnons* (ou premiers disciples) de Mahomet, par ordre alphabétique, bibliothèque de Paris, n° 650, et bibliothèque de l'Escurial, n° 1684; 10° *Dorr al-tadj fi moschkel al Menhadj* (le Diamant de la couronne), commentaire sur le livre *Menhadj Alhalabin* de Nahwawi, où il est traité de diverses sectes musulmanes, bibliothèque de Paris, nos 428 et 4206; 11° huit opuscules sous le n° 441 de la même bibliothèque, entre autres : *Des divers genres de martyres*; — *De la remise de la peine de quelques délits jusqu'au jour du jugement* (c'est

peut-être le même que le *Takhir al-Dholamat*, où l'auteur essaye de prouver que la punition des tyrans est ordinairement différée jusqu'au jugement dernier, et que le manuscrit de l'Escurial, n° 1388, intitulé *Tourment du sépulcre*, sur les peines du purgatoire, etc.). Soyouthi, ainsi que tous les auteurs musulmans qui ont parlé de l'état des âmes séparées des corps, place dans le tombeau le siège du purgatoire. — *Des plaisirs et délassements permis et prohibés*; — le *Triomphe éthiopique* (*Refa schan Al-Habschau*), ou *Histoire apologétique des Abyssins*, sur la couleur desquels Soyouthi donne l'opinion de divers auteurs; — *Connaissance des choses premières*, ou *Histoire des inventeurs de tous les arts et de toutes les découvertes*. Cet ouvrage utile et intéressant, si l'on en excepte les fables mahométaines, a été composé par Al-Assaker : Soyouthi n'a fait que le corriger, le mettre en meilleur ordre et y ajouter les citations d'auteurs. Les deux derniers ouvrages sont à la bibliothèque de l'Escurial, n° 1757 et 1760; 12° *Histoire du temps de Salomon*, n° 821 et 823 de la bibliothèque Bodléienne; 13° *Tarikh al Kholafa* (Histoire des califes), écrite en forme d'annales depuis Aboubekr Al-Sadik, successeur de Mahomet, jusqu'à Motawakkel Abd-el-Aziz, ben Yousouf, qui obtint le califat en Egypte, l'an 884 de l'hégire, sous le règne du sultan Caïtbaï. L'auteur y parle aussi des Omeïyades qui ont régné en Espagne; mais il n'y fait aucune mention des Fathimides, souverains de l'Afrique et de l'Egypte, les regardant comme bâtards et usurpateurs (voy. OBEID-ALLAH AL-MARDY et MOEZZ-LEDIN-ALLAH) : il en donne seulement la liste sous le nom d'Obéïdides à la fin de son livre, qui se trouve à la bibliothèque de Paris, n° 776, à celle d'Oxford, n° 777, et à celle de Copenhague, n° 22. C'est d'après ce dernier manuscrit qu'Adler a publié, dans son *Musée cufique*, la guerre entre les califes Amin et Mamoun (voy. ces noms). 14° *Histoire d'Egypte*, en trois parties, depuis le commencement du monde jusqu'au règne du sultan Abou-Nasser al-Aschraf Caïtbaï, avec la description de ses monuments, le tableau de ses productions, des hommes illustres dont elle est la patrie, et la liste de cinquante auteurs qui ont écrit sur l'Egypte. Cette histoire se trouve à la bibliothèque de Paris, n° 649, 790, 91, 92 et 93; à celle de l'Escurial, n° 1758; à celle de Leyde, n° 1777, 1778 et 1792. C'est d'après l'exemplaire que possède la bibliothèque royale de Copenhague qu'Adler a publié un long extrait sur le commerce d'Egypte, t. 2 de son *Musée cufique*. 15° *Histoire des hauts faits du sultan Caïtbaï*, de la dynastie des Mameluks circassiens, bibliothèque Bodléienne, n° 800 (voy. CAÏTBAÏ); 16° *Azhar al orousch fi akhbar al Habousch* (Histoire des Abyssins), bibliothèque de l'Escurial, n° 1759. Soyouthi les nomme les fleurs qui croissent autour du trône des sultans, pour exprimer la confiance que ces souverains leur accor-

daient. 17° *Kaoukah al-Raoudah* (l'Etoile du jardin). C'est une description de l'île de Raoudah; il y est parlé en outre du Nil et du mekkias ou nilomètre : n° 631 de la bibliothèque de Paris. C'est à tort que ce manuscrit porte aussi le titre de *Pré fleuri*, qui pourrait le faire confondre avec un autre ouvrage de Soyouthi dont nous parlerons bientôt. 17° *Histoire d'un vêtement nommé thailsan par les Arabes, les Persans et les Turcs, et apomis par les Grecs, en usage chez les philosophes et les moines musulmans, de son origine, de son utilité, de sa forme et de sa beauté*, bibliothèque de l'Escurial, n° 1787 et 1808; 18° *Histoire des grands hommes de la ville de Mérou*, dans le Khoraçan, citée par d'Herbelot, qui range aussi Soyouthi parmi les auteurs des *Vies des poètes arabes*; 19° *Traité de la sphère*, n° 1238 et 1328 de la bibliothèque de Paris; 20° *Dialogues sur les sciences et sur leur utilité*, ibid., n° 1597; 21° la *Moëlle des quatorze sciences*. Hammer en a tiré en partie son *Essai encyclopédique des sciences de l'Orient*, publié en allemand, Leipsick, 1804, 2 part. in-8°. L'auteur y a joint un autre opuscule de Soyouthi : méthode de se servir du précédent ouvrage (voy. le *Journal général de la littérature étrangère*, année 1805, p. 128). 22° *Ceinture de femme, ornée de pierreries*. C'est un traité divisé en plusieurs chapitres sur l'institution du mariage, son excellence, son utilité, avec un appendice qui traite particulièrement de la femme et un supplément intitulé *Art anatomique*, où le grave auteur entre dans des détails obscènes du même genre que ceux du livre de Nicolas Venette. L'ouvrage de Soyouthi est à la bibliothèque de l'Escurial, n° 562. 23° *Lois du mariage* (peut-être le même que le précédent); 24° dix dissertations théologico-morales sur la peste qui dévasta le Caire, l'an 909 de l'hégire. L'opinion de l'auteur est qu'il ne faut pas la fuir. Ces deux ouvrages sont aussi à l'Escurial, n° 784 et 1539. 25° *Facéties sur la simplicité de Boha-Eddyn Karakousch*, vizir de Saladin, n° 1548 de la bibliothèque de Paris; 26° *Mécamat*, séances ou conversations dans le genre de celles de Hariri, sur divers sujets, tels que la mort, le vin, les louanges de la Mecque, de Médine, les parents de Mahomet, etc; des dialogues entre les fleurs qui se disputent la prééminence, n° 1590 de la même bibliothèque, et n° 532, 561 de celle de l'Escurial; 27° *Recueil d'histoires, de sentences et d'apophthegmes*, n° 1608 de la bibliothèque de Paris; 28° *Fondements de la grammaire arabe*, méthode que Soyouthi prétend avoir inventée et qui, suivant lui, fut adoptée par presque toutes les académies, n° 107 de l'Escurial; 29° les *Sources d'eau courante*, ouvrage considérable sur les préceptes de la grammaire, n° 38 et 39 de la même bibliothèque; 30° sous le même titre, un commentaire sur la *Collection des collections* d'Abou Abdallah Mohammed Schems-Eddyn, dans lequel Soyouthi a inséré tout ce que plus de cent au-

teurs accrédités ont écrit de mieux sur la grammaire, n° 105 de la même bibliothèque; 31° le *Magasin*, ouvrage qui contient les préceptes de la grammaire, avec des prolégomènes sur la propriété de la langue arabe, n° 186 de l'Escurial; 32° les *Prolusions*, autre livre qui roule principalement sur la solution de difficultés relatives à la grammaire, d'après l'autorité des meilleurs grammairiens, Ibn-Malek, Ibn-Hescham et Ibn-Hadjeb, n° 41 de la même bibliothèque; 33° des commentaires sur la *Casîya* du dernier auteur et sur l'*Alfya* du premier, manuscrit de l'Escurial, n° 81, 51 et 69. Tous ces ouvrages sur la grammaire, quelques-uns que l'on trouvera encore sur cette liste et plusieurs autres que nous nous dispensons de citer n'étonneront point par leur nombre si l'on considère que cette science est d'autant plus estimée des Arabes qu'elle y est plus difficile. Cette difficulté provient de la richesse prodigieuse de leur langue, qui a plus de deux cents mots pour exprimer l'amour et ses divers degrés, plusieurs centaines de mots pour signifier le vin et bien davantage pour désigner les chevaux et les lions. 34° *Réfutation des millénaires qui avaient annoncé la fin du monde et l'arrivée de l'Antechrist pour l'an 1000 de l'hégire*, n° 1187 et 1248 de l'Escurial; 35° le *Pré fleuri*, ou *Odeur de parfums*, que Casiri appelle un vrai trésor de langue et de littérature arabe. On le trouve à la bibliothèque de l'Escurial, n° 241 et 1826; le second manuscrit est plus complet et plus correct que le premier. Cet ouvrage comprend, en cinquante chapitres, tout ce qui concerne la pureté, la finesse et l'élégance de la langue et de l'art oratoire. C'est à l'étude que Pocock en avait faite qu'il attribuait principalement l'érudition qui brille dans son *Specimen historiae Arabum*. L'exemplaire du livre de Soyouthi que possède la bibliothèque Bodléienne, n° 406, porte le titre de *Fleurs des sciences de la langue*. On doit peut-être rapporter à cet ouvrage le manuscrit de la bibliothèque de Leyde, n° 1365, intitulé *Polyanthea*, et contenant divers traités philologiques de Soyouthi sur la science de la langue arabe. C'est par erreur que les deux exemplaires qui sont à la bibliothèque de Paris, n° 1568 et 1569, ont été attribuées à Djelal-Eddyn Mohammed sur le catalogue imprimé des manuscrits orientaux, et qu'on y a porté, à l'article Soyouthi, sous le titre du *Pré fleuri*, la description de l'île de Raoudah, que nous avons citée ci-dessus. Jean Humbert de Genève, qui, dans son *Anthologie arabe*, imprimée à Paris, 1819, in-8°, a inséré et traduit plusieurs pièces du *Pré fleuri* de Soyouthi, dit que cet ouvrage est une espèce de bibliothèque poétique, où l'auteur arabe a fait entrer les plus jolis vers que lui avaient offerts ses lectures, et qu'il est divisé en cinq livres. Le premier roule sur l'amour et ne contient que des pièces érotiques. Le second traite de la beauté des femmes dans tous ses

détails; le troisième, de la campagne : c'est la partie descriptive du recueil. Le quatrième a rapport à ce que l'auteur appelle éloquence, c'est-à-dire au roucoulement des colombes, aux chansons nommées *mouaschah*, aux lettres ou épîtres, aux énigmes, aux logogripes, etc. Le cinquième est un recueil d'anecdotes en prose et en vers. Soyouthi a toujours cité les noms des poètes dont il a emprunté quelques pièces, ce qui rend son ouvrage utile aux amateurs de bibliographie orientale. 36° Poème sur l'art grammatical, n° 1787 et 1800 de l'Escurial. C'est un abrégé de la grammaire *Alfya*. 37° *Collier orné de pierres*, poème sur l'art de la rhétorique, ibid., n° 1788 et 1810; 38° *Ceinture ornée de perles*, poème de mille vers sur l'art de la rhétorique, ibid., n° 218 et 247; 39° divers poèmes sur le même sujet, dont un exemplaire, indiqué dans la *Bibliothèque orientale* d'Assemani, existe au Vatican, mss. de Clément XI, portefeuille 26; 40° poème sur la religion, à la bibliothèque Bodléienne; 41° les *Fleurs du printemps*, livre de rhétorique, n° 246 de l'Escurial; 42° *Anthologie*, ouvrage sur l'art poétique, même bibliothèque, n° 248, 326 et 427, et bibliothèque de Paris, n° 652. Celui-ci néanmoins, suivant le catalogue, paraît être un mélange de prose et de vers sur l'Egypte, les compagnons de Mahomet; de contes, de traits historiques, etc. 43° *Des Extraits choisis*, qui embrassent tous les genres de poésie arabe et en donnent des essais avec des notes, n° 333, 334 et 335 de l'Escurial; 44° *Dictionnaire des surnoms qu'on trouve dans les livres*, bibliothèque de Leyde, n° 1399; 45° *Traité sur l'usage du café*, ibid., n° 228; 46° *Petit Art*, traité des sciences, n° 946 de l'Escurial; 47° *Mathlab al-adib* (Vœu et demande de l'homme érudit), bibliothèque de Paris, n° 1605. C'est encore un mélange d'anecdotes et d'extraits. 48° *Bibliothèque égyptienne*, cité par Casiri, sans indication de numéro. 49° *Promesses et prédictions de Mahomet; Grande résurrection des morts* (Mahomet y annonce que ses ancêtres païens s'y convertiront à l'islamisme); *Commentaire sur le Coran*. Ces trois ouvrages sont à l'Escurial, n° 1358. 50° Scolie sur les commentaires de Beidhawi sur le Coran, avec un appendice et des sentences choisies de ce livre, ibid., n° 1305, 1306 et 1307; 51° *Vie d'Abou-Zakharia Mohi-Eddyn*, de Damas, surnommé *Al-Nahwawi*, n° 1479 de l'Escurial; 52° *Office du jour et de la nuit*, précepte et excellence de la prière, même bibliothèque, n° 1243. C'est peut-être le même que l'*Adkhar al-Adkhar*, cité par d'Herbelot, prières par excellence, espèce de bréviaire, qui en contient trois cent cinquante-six, abrégé de l'*Adkhar* de Nahwawi, et qu'un autre livre du même genre ci-dessus indiqué. 53° *Commentaire sur le livre des traditions*, par Abd-Elrahman ben Houcein de Herat, n° 1590 de l'Escurial; 54° complément, commentaire sur le Coran,

ibid., n° 1417; 55° *l'Astre qui propage son influence*, ouvrage sur la grammaire, ibid., n° 218; 56° commentaire sur les ouvrages de Nahwawi, bibliothèque de Paris, n° 314. D'Herbelot cite encore quelques ouvrages de Soyouthi qui existent à la même bibliothèque, mais qu'il est difficile d'y trouver jusqu'à ce que le nouveau catalogue soit terminé, les numéros ayant changé; tels sont : *Anmoudadj-Lathif*, traité de l'excellence du Coran et du respect qui lui est dû, tiré du commentaire de Ben-Cacem; — *Anwar al-Saadat* (les Lumières de la félicité), sur la profession de foi des musulmans, particulièrement sur celle qui est confirmée par le martyre; — *Abrégé de l'Ahia al-Oloum-Eddyn, ou Classes des sciences de la religion*, de Gazaly; — *Adab al-Molouk* (Mœurs et politique des rois); — *Akhbar al-Mekhiyah* (Histoire de la Mecque), etc., etc. Le seul ouvrage de Soyouthi dont on ait imprimé une traduction presque complète est une espèce de traité de matière médicale, publié en latin sous ce titre : *De proprietatibus et virtutibus medicis animalium*, etc. (voy. ECHELLENSIS). C'est un fatras comparable à celui que l'on connaît en Europe sous le titre de *Secrets du petit Albert*; mais quelques-unes des notes du traducteur sont curieuses.

A—T.

SOZOMÈNE (HERMIAS) (1), l'un des auteurs de l'*Histoire ecclésiastique*, était né dans la Palestine vers le commencement du 5^e siècle. Son aïeul paternel, qui tenait un rang honorable dans le bourg de Bethelia, près de Gaza, fut converti par St-Hilarion à la foi chrétienne, et décida sa femme et ses enfants à suivre son exemple. Elevé dans un monastère près de Gaza, Sozomène puisa dans les entretiens de ses pieux instituteurs le goût de la vie contemplative dont on trouve des traces fréquentes dans son *Histoire*. Pour obéir à ses parents, il se rendit à Bérée, qui possédait alors une école de droit célèbre dans tout l'Orient, et vint ensuite à Constantinople, où il exerça la profession d'avocat. Tillemont conjecture qu'il remplit aussi quelque charge à la cour de Théodose le Jeune. Sozomène n'eut que peu de succès au barreau. Maître de ses loisirs, il résolut de s'appliquer à l'histoire, et écrivit un abrégé de ce qui s'était passé depuis l'ascension de Jésus-Christ jusqu'à la mort de Licinius, en 323. Cet ouvrage ne nous est point parvenu. Ce fut vers l'an 443 qu'il entreprit de continuer l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. C'était refaire le travail de Socrate, dont il s'est beaucoup aidé sans le nommer. L'*Histoire* de Sozomène, qu'on trouve à la suite de celle de Socrate, est divisée en neuf

livres, et renferme les événements arrivés depuis l'an 324 à 439. On croit qu'elle a subi différentes altérations par l'ignorance des copistes, et que d'ailleurs nous ne la possédons pas tout entière. Supérieur à Socrate sous le rapport du style, Sozomène montre moins de jugement et de critique. Il a recueilli beaucoup de détails que Socrate avait négligés. C'est ainsi que dans le premier livre il parle longuement du vaisseau que les Argonautes portèrent sur leurs épaules l'espace de quelques stades, et que dans le second il s'amuse à décrire le faubourg de Daphné et les charmes de la pieuse vierge qui recueillit St-Athanase pendant la persécution. Enfin, il rapporte une foule de miracles, entre autres les bienfaits qu'il reçut lui-même du ciel par l'intercession de l'archange Michel. Les éditions et les traductions de l'*Histoire* de Sozomène sont indiquées aux articles EUSÈBE, SOCRATE et EPIPHANE *le scolastique*. Valois a fait précéder celle qu'il a donnée de recherches sur Sozomène. On doit aussi consulter l'*Histoire des empereurs* de Tillemont, t. 6, p. 123. Lambecius et Tenzel lui attribuent l'ouvrage intitulé *Irrisio gentilium*, qui porte le nom d'*Hermias*; mais Fabricius trouve cette conjecture peu vraisemblable. Voyez la *Bibl. græca*, t. 6, p. 123, et Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*, t. 3, p. 625. Il existe une dissertation de F. Holzhausen sur les sources dont Sozomène, Socrate et Théodore ont fait usage dans leurs travaux historiques.

W—s.

SOZOMENO, chroniqueur, né à Pistoia en 1387, fit ses premières études à Florence, qui était alors agitée par les discordes civiles, et embrassa l'état ecclésiastique. Il sut se préserver de l'esprit de faction, et la seule grâce qu'il demanda au parti dominant fut d'être envoyé à l'université de Bologne aux frais de sa ville natale. Vers la fin de ses cours, il fit partie d'une réunion du clergé, rassemblé pour reconnaître le nouveau pape Alexandre V. Il parut aussi au concile de Constance, où il eut des altercations très-vives avec son évêque, dont il avait d'abord embrassé la défense. D'un autre côté, il vivait en bonne intelligence avec Léonard Bruni et le Pogge, qu'il accompagna dans cette savante excursion faite au monastère de St-Gall, et qui a valu au monde savant les ouvrages de Quintilien, de Valérius Flaccus et le commentaire d'Asconius Pédianus sur quelques harangues de Cicéron. Sozomeno se chargea de faire une copie de ce dernier manuscrit; et son travail est maintenant conservé à la bibliothèque de la Sapience, à Pistoia. Après la dissolution du concile, il revint à Florence à la suite de Martin V, qui y avait été proclamé pape; et, en 1418, il fut élu chanoine de Pistoia; mais la cour de Rome le dispensa de s'y rendre, pour ne pas le distraire de ses occupations littéraires. Ce ne fut qu'en 1436 qu'il alla siéger dans son chapitre, où le nouvel évêque le nomma vicaire général. Sozomeno en exerça

(1) Quelques auteurs ajoutent à son nom celui de *Salaman*; on en a conclu que Sozomène était né à Salamine, dans l'île de Chypre. Il indique trop clairement sa patrie pour qu'on puisse adopter cette idée. Mais comme on trouve parmi les disciples de St-Hilarion un solitaire nommé *Salaman*, il est permis de supposer que Sozomène avait reçu ce nom dans le temps qu'il habitait le monastère de Gaza.

les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée quatre ans après, vers l'année 1458. Il a laissé une chronique où sont retracés les événements les plus importants, depuis le commencement du monde jusqu'à l'année 1455. Ce travail est divisé en trois grandes séries : la première, depuis Adam jusqu'à Bélus ; la seconde, depuis Bélus jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, avec une subdivision relative à l'histoire romaine ; et la troisième depuis César jusqu'au 15^e siècle. Cette chronique, divisée en quatre volumes, fut léguée par l'auteur à la ville de Pistoia, où elle s'égara, en partie, vers l'année 1503. Muratori, qui en a inséré un extrait dans sa collection des *Script. rerum italicarum*, a fait usage d'un manuscrit qui ne va pas au delà de 1410. Il n'eut pas connaissance d'une copie complète qui était déposée à la bibliothèque vaticane (n° 7272 des manuscrits latins), et qui va jusqu'à l'année 1455. Les faits rapportés dans la partie inédite mériteraient d'être connus ; car ce sont précisément ceux dont Sozomeno a parlé comme historien contemporain. Voyez Muratori, *Script. rerum italicarum*, t. 16, p. 1059, et Ciampi, *Notizie del canonico Sozomeno*, Pise, 1810, in-8°. A—G—S.

SOZZI (LOUIS-FRANÇOIS DE), jurisconsulte et littérateur, naquit à Paris le 4 octobre 1706. Fils d'Angelo Sozzi, de Pistoie, en Toscane, et de Geneviève-Françoise Lecomte, il était par sa grand-mère maternelle petit-neveu de Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches. Dès l'âge de neuf ans, il fit avec son père un voyage en Espagne. A son retour il termina ses humanités, puis il étudia la jurisprudence sous le célèbre Alexis Normant, et fut nommé bailli général du grand-prieuré de France, dont la juridiction s'étendait sur l'enclos du Temple, à Paris. Il montra dans ces fonctions un talent supérieur, et les mémoires qu'il eut occasion de publier attestent une connaissance profonde des matières de droit. Reçu avocat au parlement de Paris, il alla plus tard exercer sa profession à Lyon, où l'Académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres en 1755. L'année suivante, lors de la réunion des deux académies de cette ville, il fut placé sur le tableau des académiciens ordinaires et se fit remarquer par ses productions scientifiques et littéraires. Il appartenait aussi aux académies de Villefranche, de Nancy, de Berlin et à celle des Arcades de Rome. Sozzi mourut le 11 mars 1780. Parmi ses ouvrages imprimés, dont la plupart sont anonymes, nous citerons : 1^o *Mémoire où l'on établit l'usage des testaments olographes*, 1742,

1743, in-4^o. Ce mémoire, accueilli et recherché avec empressement par les jurisconsultes, fut réimprimé trois ans plus tard. 2^o *Mémoire où l'on établit qu'il n'est dû aucun droit de consignations pour les saisies réelles des biens situés dans la vallée de Barcelonnette*, 1745, in-4^o ; 3^o *Consultations sur la mouvance des pairies de France*, 1752, in-4^o. Cette dissertation, utile à l'époque où elle parut, obtint beaucoup de succès ; elle contient d'ailleurs, ainsi que les autres mémoires de Sozzi, des détails historiques fort curieux. 4^o *Lettre aux auteurs du Journal encyclopédique, au sujet de l'urne antique de plomb trouvée chez les jésuites de Lyon*, 1763, in-12 ; 5^o *Recueil de mémoires et dissertations qui établissent que c'est par erreur et un mauvais usage que l'on nomme l'auguste maison qui règne en France la maison de Bourbon*, et que son nom est de France, Amsterdam et Paris, 1769, in-12. Ce recueil, rédigé par Sallo, Réal et Sozzi, fut publié par ce dernier, qui donna ensuite les *Additions, ou Recueil des mémoires concernant le nom patronymique de la maison de France*, Paris, 1770, in-12. On doit à Sozzi une traduction française des *Olympiques de Pindare*, avec des remarques historiques, Paris et Lyon, 1754, in-12. L'académie de Lyon conserve dans ses cartons une douzaine d'opuscules de cet auteur, dont la bibliothèque de la ville possède aussi plusieurs pièces manuscrites, entre autres une *Vie littéraire de Sozzi*, écrite par lui-même et contenant sa correspondance avec l'impératrice de Russie, Catherine II, sur le nouveau code de cette souveraine. A. P.

SOZZINI. Voyez SOCIN.

SOZZINI (ALEXANDRE), historien italien, né en 1518 à Sienne, passa dans sa patrie la majeure partie de son existence, et il prit une part active à la lutte que cette cité toscane, plus importante alors qu'elle ne l'est devenue depuis, soutint avec énergie contre Charles-Quint. Le *Journal des révolutions de la ville de Sienne*, de 1550 à 1555, longtemps inédit et publié enfin dans un recueil fort estimé (*l'Archivio storico* de Florence, t. 2, p. 3-434), complète le récit qu'a fait Montluc du siège qui offrait à ce capitaine gascon l'occasion de déployer une rare énergie. Sozzini narre avec une simplicité et un naturel qui garantissent son exactitude et sa bonne foi, et son journal, un peu prolixe, offre une importance réelle pour l'histoire des républiques italiennes du 16^e siècle. Après l'apaisement de ces discordes, ce chroniqueur rentra dans la retraite et parvint à un âge fort avancé ; il mourut en 1608. Z.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-NEUVIÈME VOLUME.

	MM.		MM.
A. B—ÉE.	A. BOULLÉE.	D—S.	DESPORTES-BOSCHERON.
A. B—T.	BEUCHOT.	D—U.	DUVAU.
A—D.	ARTAUD.	D—Z—S.	DEZOS DE LA ROQUETTE.
A—G—S.	ANGELIS.		
A. M.	A. MOQUIN-TANDON.	E—C D—D.	EMERIC DAVID.
A. P.	A. PÉRICAUD.	E. D—S.	ERNEST DESPLACES.
A—T.	AUDIFFRET (H.).	E—K—D.	ECKARD.
A—Y.	ALBY (RENÉ).	E—S.	EYRIÈS.
B—D—E.	BADICHE.	F—A.	FORTIA D'URBAN.
B. DE L.	BELLIER DE LA CHAVIGNERIE.	F—E.	FIÉVÉE.
		F. P—T.	FABIEN PILLET.
B—F—S.	BONAFOUS.	F—T j.	FOISSET jeune.
B—H—D.	BERNHARD.	F—Z.	FÉLETZ (DE).
B—IN.	A.-G. BALLIN.		
B—L—U.	BLONDEAU.	G—CE.	GENCE.
B—N.	BÉGIN.	G—G—Y.	GRÉGORY (DE).
B—N—T.	BRUNET (GUSTAVE).	G—L.	GAIL.
B—P.	BEAUCHAMP (DE).	G—N.	GUILLON (AIMÉ).
B—R—G.	BOURGOIN.	G—N—T.	GUIGNIAUT.
B—U.	BEAULIEU.	G—RD.	GUÉRARD.
		G—T—R.	GAUTHIER.
C—AU.	CATTEAU-CALLEVILLE.	G—Y.	GLEY.
C—F—E.	CAPEFIGUE.		
C—H—N.	CHAMPION (MAURICE).	H. R.—F.	H. ROUX-FERRAND.
C. M. P.	PILLET.	H—N.	HÉRISSON.
C—V—R.	CUVIER.		
C—Y.	CLUGNY (DE).	J—N.	JOURDAIN.
		JO—Y.	JOLY.
D—ÉS.	DESPRÉS.		
D—G.	DEPPING.	L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
D. L.	DELAUNAYE.	L—A.	LAYA.
D—N—U.	DAUNOU.	L—B—E.	LABOUDERIE.
D—P—S.	DUPETIT-THOUARS.	L—B—S.	LIBES.
D—R—R.	DUROZOIR.	L. C.	LECLERC.

MM.		MM.	
L—D—É.	LEROY-DUPRÉ.	R—LD.	ROSENWALD.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).	R—L—N.	RUMELIN.
L—P—E.	LAPORTE (HIPPOL. DE).	R—R.	ROGER.
L. R—D.	LOUIS REYBAUD.		
L—S—E.	LA SALLE.	SI—D.	SICARD.
L—T—A.	LATENA (JULES).	S—L.	SCHOEL.
		S. M—N.	SAINT-MARTIN.
M. B—N.	MALTE-BRUN.	S—R.	STAPFER.
M—D.	MICHAUD aîné.	S. S—I.	SIMONDE SISMONDI.
M—D j.	MICHAUD junior.	S. S—N.	} SAINT-SURIN.
M—E.	MAURICE.	ST. S—N.	
M—É.	MONMERQUÉ.	S—V—S.	SEVELINGES (DE).
M—LE.	MENTELLE.	S—Y.	SALABERRY (DE).
M—ON.	MARRON.		
M—T.	MARGUERIT.	T—D.	TABARAUD.
M—Z—S.	MAZAS.	T. DE B.	THIÉBAUD DE BERNEAUD.
N—H.	NAUCHE.	V—N.	VILLEMAIN.
N—L.	NOEL.	V—R.	VERGER.
		V—S—I.	VISCONTI (SIGISMOND).
OZ—M.	OZANAM.	V. S. L.	VINCENS SAINT-LAURENT.
		V—VE.	VILLENAVE.
P—C—T.	PICOT.		
P. D—T.	PAUL DUPORT.	W—R.	WALCKENAER.
P—N—T.	PONCELET.	W—S.	WEISS.
P—NY.	PRONY.		
P—RT.	PHILBERT.	Z.	ANONYME.
P—S.	PÉRIÈS.	Z—B.	Revu par BRUNET.
		Z—D.	Revu par ERN. DESPLACES.
R—D—N.	RENAULDIN.		





